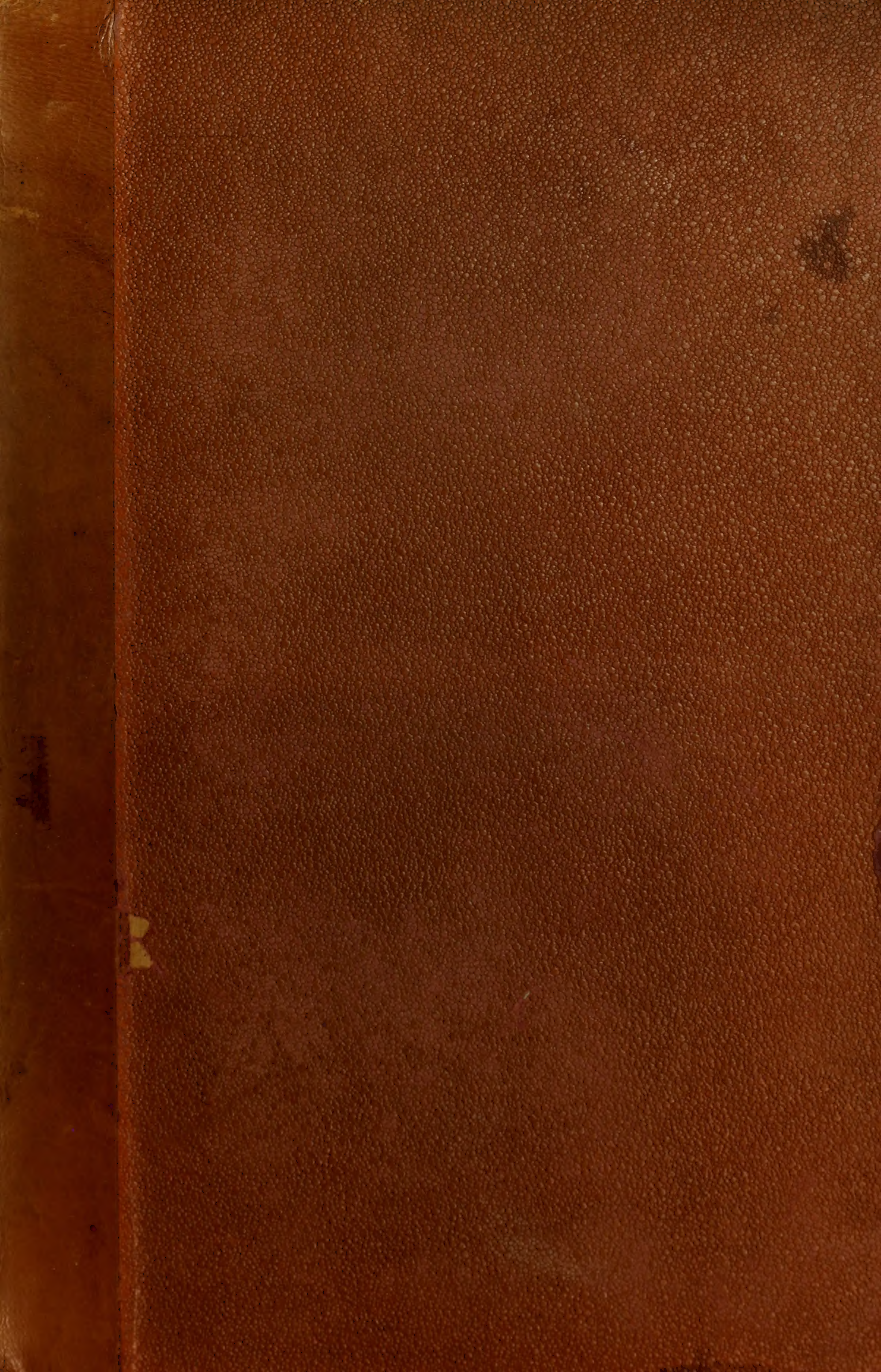






COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE DES ORATEURS SACRÉS.

DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, ETC., ETC.;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON; DU PONT, ARCH. DE BOURGES; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX; VILLECOURT, ANCIEN ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE; DE NOSSEIGNEURS DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON; CHARVAZ, ARCH. DE GÊNES; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE; LACROIX, ÉV DE BAYONNE; RIVET, ÉV. DE DIJON; MENJAUD, ÉV. DE NANCY; ROESS, ÉV. DE STRASBOURG; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS; ANGEBAULT, ÉV. D'ANGERS; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS; GROS, ÉV. DE VERSAILLES; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES; DEPÉRY, ÉV. DE GAP; LAURENCE, ÉV. DE TARBES; VICART, ÉV. DE LAVAL; DE MORLHON, ÉV. DU PUY; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE; PIE, ÉV. DE POITIERS; MABILLE, ÉV. DE ST-CLAUDE; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES; DELALLE, ÉV. DE RODEZ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND; MALOU, ÉV. DE BRUGES; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÉGE; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC., ETC.;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME A PARIS; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID.; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID.; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS; GRIVEL, ID.; LIABEUF, CHAPELAIN DE L'EMPEREUR; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÉGE STANISLAS; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN; CARBOY, PÈRE DE LA MISÉRICORDE; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS; BARTHÉLEMY, ID.; NOEL, ID.; CASSAN DE FLOYRAC, ID., CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC.;

4° UN COURS DE PRONES

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION;

(Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette collection)

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-DIXIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET TOME TROISIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DU P. LENFANT ET DE VILLEDIEU.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première serie.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE-DIXIÈME VOLUME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,

ET TOME TROISIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

LE P. LENFANT, JÉSUITE.

VILLEDIEU, CURÉ DE FLORAC.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE HISTORIQUE SUR LE PÈRE LENFANT.

Il est assez ordinaire, en lisant Bourdaloue et Massillon, de se dire à soi-même : Quel orateur que celui dont le caractère général se composerait des qualités diverses qui distinguent le plus éminemment ces deux admirables modèles ! Et l'on se demande aussitôt si une telle perfection n'est pas au-dessus des forces humaines.

Sans prétendre résoudre la question en faveur du P. Lenfant, nous croyons pouvoir affirmer que, de tous les prédicateurs venus à la suite de ces grands maîtres de l'éloquence chrétienne, il n'en est point qui semble réunir avec plus d'éclat les genres de talents qui, en les séparant l'un de l'autre, les ont portés tous deux à une égale supériorité

Préparé par ses dispositions naturelles et par l'étude profonde de leurs ouvrages, à recevoir l'empreinte de leur génie, le P. Lenfant les retrace tour à tour et souvent tout à la fois.

Comme Bourdaloue, il parle à l'esprit. Il discute, raisonne, fait jaillir la lumière, établit ses principes sur les plus solides fondements, embrasse dans ses conceptions grandes et élevées les aspects les plus propres à intéresser; aussi profond et régulier dans ses plans, clair et méthodique dans la progression de ses idées, fécond et animé dans ses mouvements, énergique et vrai dans ses tableaux, alliant dans ses développements la concision à la richesse, la science des détails à la gravité de l'enseignement, la vigueur d'une dialectique pressante à la chaleur de sentiment et d'imagination qui semble agrandir encore les sujets même les plus grands par leur nature; comme lui plein de vie et de substance dans son argumentation, il fait de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction où tout est gradué sans recherche, soutenu sans efforts, entraînant sans enhousiasme, et répand dans chacune des matières qu'il traite cette plénitude de doctrine qui ne se puise qu'à sa source, à savoir l'Ecriture sainte et les Pères. Sa diction, non moins sévère que celle de Bourdaloue, mais plus oratoire, partout en harmonie avec la dignité de son ministère et le caractère de ses sujets, partout naturelle, abondante et variée, fait reconnaître l'orateur maître de son expression comme de sa pensée, plus occupé des choses que des paroles, s'oubliant lui-même, uniquement passionné pour la gloire du maître dont il est l'organe, trop intimement pénétré des vérités qu'il énonce, pour s'embarrasser de la manière dont il s'énonce; par là réussissant toujours à les exprimer avec clarté, avec noblesse, souvent avec la pompe et la grandeur qui naissent d'elles-mêmes du fond de la doctrine. Nulle empreinte d'un travail pénible, nulle prétention à l'esprit, nulle recherche de faux ornements, ressources ordinaires de la stérilité. L'intime persuasion d'esprit et de cœur, qui est au prédicateur ce que l'inspiration divine fut aux prophètes, suffisait pour mettre sous sa plume les élans vigoureux, les métaphores et les similitudes brillantes, les figures et les expressions pittoresques, en un mot, toute ce qui donne de l'éclat à l'éloquence.

Comme Massillon, il parle au cœur. S'il n'a pas l'onction pénétrante et cette magie d'élocution qui distinguent plus particulièrement que tout autre l'évêque de Clermont, il possède à un plus haut degré cette puissance de pathétique, qui n'en fait pas moins couler les larmes, enfonce encore plus avant l'aiguillon du remords, et imprime à la fausse sécurité les terreurs salutaires. Il a toute son abondance, mais restreinte à ses justes bornes. Il n'excelle pas moins dans la connaissance du cœur. Observateur de l'homme et de ses faiblesses, des passions et de leurs artifices, de l'amour-propre et de ses déguisements, il attaque, il poursuit sans nul ménagement le vice à travers les nuages du sophisme dont l'esprit s'enveloppe, et les erreurs des fausses jouissances auxquelles le cœur et les sens s'abandonnent, appelant l'expérience à l'appui du précepte; balançant les sacrifices par les consolations, les craintes par les espérances; fondant le véritable intérêt de l'homme sur l'amour du devoir et sur la pratique des vertus religieuses. Son style n'a rien d'éblouissant; mais il est constamment correct, ferme, harmonieux, élégant; c'est le vrai style de la chaire.

Comme l'un et l'autre, renfermé dans le cercle toujours assez vaste de la doctrine évangélique, jamais il ne s'égare sur des sujets parasites qui transforment la chaire chrétienne en une tribune académique. Il n'en dégrade point la majesté par des réticences pusillanimes, ni par ces transactions coupables où le prédicateur de l'Evangile a l'air de rougir de l'Evangile, de vouloir élargir la voie du salut, et demander grâce pour ces vérités effrayantes auxquelles le divin législateur a donné, pour fondement, l'autorité de sa parole toute-puissante, et pour contre-poids, l'espérance des récompenses immortelles.

A l'époque où le P. Lenfant parut, une révolution, dont les progrès toujours croissants devaient amener les épouvantables

résultats que nous avons vus, avait commencé déjà à entraîner les opinions et le langage dans une direction nouvelle.

Toutefois, si la religion eut à gémir des succès de ses ennemis, et des mécomptes de ses défenseurs, elle ne manqua pas non plus d'apôtres qui surent *honorer leur ministère* (*Rom.*, XI, 13); et dont le zèle, éclairé par la science, était soutenu par l'éloquence des temps antiques, qu'ils ont fait revivre au milieu de ces jours d'éclipse.

Nous ne craignons pas de placer à leur tête celui dont nous publions les sermons. « C'était le plus grand prédicateur de son « temps, » a dit un homme qui les avait entendus tous, et qui pouvait bien les juger (1). Il est facile, en lisant ces sermons, de reconnaître à quelle école le P. Lenfant s'était formé; et son nom, comme tant d'autres, s'élèvera toujours avec gloire, du milieu de ces ruines auxquelles s'attachent de si précieux souvenirs.

Mais son véritable maître, celui dont il a le plus assidûment suivi les leçons, c'est celui que les révolutions humaines ne sauraient atteindre, celui sans lequel, dit saint Augustin, il n'y a point de prédicateur (2). On voit que le P. Lenfant s'était intimement pénétré de sa doctrine, nourri de sa parole. Ses discours sont, comme le demande saint Jérôme, imprégnés de la substance des livres saints, *Sermo Scripturarum lectione conditus* (3).

S'il paraît faire un usage moins fréquent des Pères, ce n'est pas qu'il les ignore ou les néglige; témoin tant de belles citations qui s'en trouvent répandues dans ses sermons; c'est pour ne point embarrasser, par des textes étrangers, la marche rapide de son argumentation. Mais c'est à leurs doctes et lumineux ouvrages qu'il emprunte ses raisonnements, et jusqu'à ses expressions. Car il n'est pas une erreur moderne que ces hommes admirables n'aient combattue par avance; pas un incrédule de nos jours, qui puisse revendiquer même la stérile gloire d'avoir inventé un seul de ces sophismes, dont l'orgueilleuse ignorance du siècle leur a fait honneur, mais à chacun desquels on est en droit d'appliquer ce mot: « qu'à côté fumait encore la foudre qui les a frappés. » Plein du même esprit apostolique qui dirigea les savantes plumes des Tertullien, des Origène, des Lactance, des Augustin, le P. Lenfant attaque, avec une inépuisable vigueur, les systèmes et les objections de cette hérésie universelle déguisée sous le nom de philosophie, qui s'est composée de tous les poisons des anciennes erreurs. C'est contre elle surtout que sa dialectique triomphe. L'orateur athénien, tonnant contre Philippe, et s'efforçant d'arracher ses concitoyens à leur funeste insouciance, ne presse pas son raisonnement avec plus de force et de chaleur. «Vous ne sauriez le lire, sans voir qu'il porte la religion dans le fond de son cœur (4).» Il n'est pas seulement apôtre, il est prophète. Pas un prédicateur qui ait livré à l'incrédulité des combats plus fréquents ni plus décisifs. Pas un de ses discours, à ce sujet, qui ne présente un tissu serré, véhément, d'inductions, de conséquences, de démonstrations, où il l'attaque à découvert, la pousse dans ses derniers retranchements, la perce de ses propres armes; dissipant les fausses lueurs de ses paradoxes; confondant l'artifice de ses complots, le faste et l'hypocrisie de ses promesses; démasquant l'abjection de ses principes, et dénonçant, à la patrie, à la société tout entière, le danger de ses inévitables résultats. Parmi ces nombreux discours, il serait difficile de déterminer une préférence.

Ne se recommanderaient-ils que par ce seul rapport, les sermons que nous publions ne sauraient être trop connus, parce que ce genre de mérite leur donne un avantage que l'on ne trouve pas dans ceux du siècle de Louis XIV, et que l'on ne rencontre pas dans ceux du siècle dernier, avec un succès aussi soutenu.

Le P. Lenfant ne s'est point borné au genre polémique. Apologiste courageux de la religion, il en est aussi un des plus éloquents panégyristes. Avec quelle magnificence et quelle vigueur de coloris, il oppose, aux sombres nuages qu'amasse l'incrédulité, la lumière qui, de toutes parts, jaillit du sein de la foi chrétienne! Personne n'a su, mieux que lui, faire admirer et chérir à la fois l'enseignement qu'elle nous donne; exposer avec plus de clarté et d'intérêt, ses préceptes et ses conseils, ses terreurs et ses espérances; en établir les fondements, les preuves et les caractères, les avantages et les bienfaits. La plupart de ses discours, dans ce genre, présentent des plans neufs, une manière originale, aussi brillante que solide. Il est, après les Pères et Bossuet, celui de nos prédicateurs, qui ait envisagé la religion sous ses points de vue les plus lumineux, comme les plus vastes; dans ses rapports, non-seulement avec la vie future, mais avec la vie présente; non-seulement avec les devoirs individuels, mais avec les intérêts des sociétés; et l'on peut appliquer au P. Lenfant, ce mot dont nous avons fait l'inscription de son portrait: Qu'il a énoncé avec magnificence les oracles de la Sagesse: *Magnifice sapientiam tractabat.* (II *Macch.*, II, 9.) Nous ne craignons pas que notre estime personnelle nous abuse, en affirmant que la collection des sermons du P. Lenfant présente un corps complet de science religieuse, revêtu des plus belles formes de l'éloquence.

Je n'ai point à me défier ici de mon opinion. C'est là le jugement qui en fut porté dans le temps par les hommes les plus éclairés (et il en est encore aujourd'hui

(1) Peltier, *Histoire du 10 août*, page 352.

(2) *Liber de magistro*, t. I. ed. Bened., col. 561.

(3) D. Hieron., t. IV, ed. Bened., col. 262.

(4) Mot de Fénelon sur Démosthène. *Dialogues sur l'éloquence.*

beaucoup), qui l'ont entendu. Nous savons que l'auteur d'*Emile* et du *Contrat social* voulut lui-même assister à plusieurs de ses sermons; et il convint que la religion ne pouvait rencontrer de plus habile défenseur, ni la nouvelle philosophie de plus redoutable adversaire. Diderot et d'Alembert suivirent, à Saint-Sulpice, un carême entier qu'y prêcha le P. Lenfant; et ce fut à la suite du sermon *sur la Foi*, que le premier dit à l'autre, en présence de M. de Tersan, curé de cette paroisse : « Après un sermon semblable, il devient difficile de rester incrédule. »

Le P. de Neuville, après l'avoir entendu, en 1775, à Saint-Germain-en-Laye, avait dit à une personne très-recommandable, de qui nous le tenons : « Je suis consolé de mourir, en laissant après moi un si beau talent. »

Le roi Stanislas, le vrai Salomon du Nord, le retint à Lunéville, pour y prêcher en sa présence diverses stations.

L'impératrice Marie-Thérèse l'appela à Vienne, et désirait l'y fixer. Il y prêcha trois avents et trois carêmes, auxquels elle assista avec la plus édifiante assiduité. Non contente de l'avoir entendu, sa majesté voulut bien témoigner au prédicateur le désir de posséder des copies de ces mêmes sermons, conservées encore aujourd'hui dans sa bibliothèque. Le jour où le P. Lenfant prit congé de l'impératrice, elle lui adressa ces paroles : « Vos sermons ont fait autant de bien à mon âme que de plaisir à mon esprit; » et, pour lui en témoigner sa reconnaissance, lui fit présent de son portrait, peint sur une riche tabatière, ainsi que de plusieurs médailles, dont une venait d'être frappée à l'occasion du mariage de sa fille, Marie-Antoinette, avec le dauphin de France, notre roi Louis XVI.

Son fils et son successeur à l'empire, Joseph II, voyageant en France, se trouvait à Versailles, le jour de la Pentecôte; il assista à la cérémonie des Cordons-Bleus, où le P. Lenfant prononça le discours. Il en fut si satisfait, qu'après le sermon, il se rendit auprès de l'orateur et l'entretint près d'une heure.

Louis XVI et toute sa cour ne se lassaient pas de l'entendre. La feue reine Marie-Antoinette aimait à l'appeler son prédicateur (5-6). Sa Majesté Louis XVIII a bien voulu exprimer l'honorable témoignage : qu'elle n'avait pas oublié l'orateur chrétien qu'elle a souvent entendu dans la chaire de Versailles.

Partout où il prêchait, c'était la plus nombreuse et la plus brillante affluence. A la cour, à Paris, dans la province, jusque chez l'étranger, sa célébrité, qui le devançait partout, ne fut pas balancée un moment par celle des prédicateurs qui lui ressemblaient, ni par la vogue de ceux qu'il se serait bien gardé d'imiter. Nous l'avons entendu et suivi dans notre première jeunesse. J'en puis parler comme témoin; la profonde impression que j'en éprouvais s'augmentait encore par celle que ressentait son immense auditoire; lequel semblait se confondre tout entier dans un seul sentiment, dont l'explosion n'était contenue que par la majesté du lieu.

Cependant l'action du prédicateur n'avait rien d'éclatant. Simple, naturelle, sans faux enthousiasme, sans nulle affectation, quoique sans monotonie, elle n'avait d'autres agréments que ceux que lui prêtaient la noblesse de son extérieur et la beauté d'un organe souple et harmonieux. Toute l'éloquence du P. Lenfant était dans sa composition et dans son air vraiment apostolique.

Il n'est donc pas de ceux de qui l'impression devient l'écueil de leurs succès. Le feu roi Louis XVI, devant qui il eut l'honneur de prêcher trois avents et deux carêmes (7), désirait que les sermons du P. Lenfant fussent imprimés du vivant même de l'auteur. Avait-il le pressentiment qu'ils ne pourraient l'être que vingt-six ans après sa mort?

La Providence en avait réservé la publication à un temps où elle ne serait pas moins nécessaire. Elle ménageait cette digue à la nouvelle inondation de ces mêmes écrits que nous voyons se répandre autour de nous avec une si scandaleuse impunité; et dont le préservatif, bien qu'il se rencontre dans une foule d'autres excellents ouvrages, semble contenu plus directement dans les discours que nous publions.

Nous ne nous arrêterons pas à en justifier l'authenticité. Quel est le prédicateur de nos jours qui pourrait les avoir faits? D'ailleurs, la mémoire en est encore récente. Les originaux existent, tous écrits de la main de l'auteur, chargés de ratures, de renvois, d'abréviations.

Notre édition ne renferme que l'Avent, auquel nous ajoutons les trois sermons sur les fêtes principales de la sainte Vierge, dont l'objet se réunit à l'époque où nous célébrons l'avénement de Notre-Seigneur, et le Carême composé de quarante-cinq sermons.

Le P. Lenfant s'était également exercé dans l'exhortation ou homélie familière, le panégyrique et l'oraison funèbre.

Très-jeune encore, il avait prêché, à Lyon, la prise d'habit de sa sœur, aux claristes de cette ville. Depuis il a traité plusieurs fois le même sujet, particulièrement à la vêture de madame de Cambis. Il avait composé neuf sermons de retraite, sous le titre de *Méditations*, pour la neuvaine de saint François Xavier : elles ont disparu; un sermon sur la *Dévotion au scapulaire*; une *Exhor-*

(5-6) Cette princesse lui en avait même conféré le titre spécial, et l'avait gratifié d'une pension qui lui fut payée jusqu'en 1792.

(7) Chargé de prêcher, aux Tuileries, le carême de 1791, le refus du serment de *constitution civile* ne lui permit pas d'aller au delà de la première semaine.

tation aux petits Savoyards pour le renouvellement des vœux du baptême. En 1786, il prononça, à Saint-Cyr, un discours à l'occasion de l'année séculaire de l'établissement de cette maison; un autre pour la prise de possession de la cure, nouvellement érigée, de Marly, à la demande de madame la maréchale de Noailles.

Il ne nous reste, de ses panégyriques, que ceux de la sainte Vierge, et le panégyrique de sainte Claire.

L'auteur de *la France littéraire* (8) et d'autres (9), parlent avec beaucoup d'éloges de deux oraisons funèbres, prononcées par le P. Lenfant; l'une latine, en l'honneur de M. de Belzunce, évêque de Marseille; l'autre, française, pour le dauphin, père de Louis XVI. La première le fut à Marseille, en 1756 ; on l'a imprimée avec la traduction française, un vol. in-8°. Elle est digne du héros et de l'orateur. L'autre le fut à Nancy, en 1766; et se soutient avec honneur dans la foule des éloges publiés sur ce jeune prince, appelé justement « *le Germanicus des Bourbons*, pleuré même par les nations étrangères, et par ceux qui ne l'ont pas connu. »

Nous recueillons ce trait d'un ouvrage publié en 1787, sous ce titre : ***Discours à lire au conseil, sur le projet d'accorder l'état civil aux protestants*** (10). Des témoignages en grand nombre, et d'une autorité respectable, attribuent cet ouvrage à notre prédicateur; et l'on ne saurait dissimuler que la conformité de style avec celui des compositions oratoires du P. Lenfant semble donner un nouveau poids à cette opinion. Toute sa famille en est fortement persuadée. La plupart des écrivains qui ont tracé l'histoire de la persécution, dont le P. Lenfant fut une des plus illustres victimes, affirment que cet écrit fut la cause de sa mort. Cette induction ne serait point péremptoire. Le caractère et les succès de ses prédications, sa vie tout entière, lui donnaient d'autres titres, et non moins honorables, à la proscription. Nous sommes forcés d'attendre de nouvelles preuves plus décisives; d'autant mieux que d'autres contemporains, parmi lesquels il en est un surtout, dont nous ne sommes point accoutumés à contredire les assertions, notre maître, notre ami, le Salvien de ce siècle, attestent que cet ouvrage est du P. Bonneau, membre de la même société que le P. Lenfant, et dont la plume, consacrée, comme celle de notre prédicateur, à la défense de la religion, lui a laissé des monuments pleins de savoir et d'éloquence (11), qui l'exposaient, non moins que lui, au ressentiment des bourreaux (12).

Ces tristes détails nous amènent à parler de la vie du P. Lenfant. Elle n'offre guère à la curiosité d'autre événement que celui qui la termina.

Il était né à Lyon, le 6 septembre 1726, d'une famille noble, originaire des provinces du Maine et de l'Anjou (13). Son éducation, confiée aux jésuites de cette ville, développa les heureux germes qu'il avait reçus de la nature, en dirigeant son esprit et son cœur vers l'étude et la pratique de la religion. Admis en 1741 au noviciat d'Avignon, peu d'années après, il fut envoyé par ses supérieurs à Marseille pour y professer la rhétorique. Son talent pour la prédication ne tarda pas à se déclarer. Il s'y livra exclusivement; et la France apprit bientôt que Bourdaloue avait un successeur. Il ne fut pas moins goûté à Lunéville, à Bruxelles, à Vienne en Autriche, qu'il l'avait été dans les principales villes de France. A Malines, il ramena à la foi catholique un ministre de la religion anglicane, ami du célèbre Young, et cette conquête fut le fruit de ses prédications. Il était âgé de quarante-sept ans, lorsque la suppression des jésuites, consommée en 1773, le jeta dans le monde, fortifié contre ses dissipations, par la fermeté de ses principes et l'habitude de la piété. Il s'y fit respecter et chérir par la régularité exemplaire de ses mœurs, la douceur de son caractère, la sûreté de son commerce, par une charité bienfaisante, qui joignait l'exemple au précepte et lui faisait oublier ses propres besoins; enfin, par l'intérêt de sa conversation, qu'il savait faire partout servir à la gloire de la religion.

Quand la persécution ne lui eut plus permis l'exercice de ses fonctions publiques, le P. Lenfant resta à Paris, vivant dans la retraite, laissant à la Providence ses secrets, et ne s'occupant que des jours de l'éternité.

La catastrophe du 10 août 1792 termina les sanglantes scènes de septembre. Arrêté dans son domicile, le 30 août, il fut conduit à la prison de l'Abbaye. Des indices certains, qui se fortifiaient à tout moment par les plus sinistres préparatifs, ne lui laissèrent pas douter que les prêtres, détenus dans les diverses maisons d'arrêts, ne fussent dévoués à la mort. Il se disposa au sacrifice.

Dès le 31 août, il avait remis l'argent qu'il possédait, montant à la somme de 1,450 li-

(8) T. II, page 445.

(9) Entre autres, PELTIER, *Histoire du 10 août*. Londres, 1795, pag 352. — MATHON de la VARENNE, *Histoire des événements qui ont opéré la chute du trône*, p. 359, etc.

(10) Un vol. in-8°, à la page 305.

(11) Il est auteur des beaux mandements publiés sous le nom de l'archevêque de Lyon (de Marbœuf), contre les actes de la constitution civile dans notre *Collection ecclésiastique*. De plus, on a de lui, deux ouvrages pleins de sagacité, de critique et d'érudition ; le premier sous le titre : *Hérodote historien du peuple de Dieu, sans le savoir*, 1 vol. in-12, en réponse aux objections de M. Duvoisin (mort évêque de Nantes), contre l'*Histoire des temps fabuleux*, par l'abbé GUÉRIN du ROCHER ; l'autre intitulé : *Découverte importante sur le richérisme*, vol. in-8°, 1791.

(12) Il est mort en 1792, martyr, aux Carmes.

(13) Les biographes qui nous ont devancés, en ont parlé avec beaucoup d'inexactitude. Ils ne s'accordent ni sur son âge, ni sur son nom ; plusieurs l'écrivent *Lanfant*. Les renseignements que nous avons obtenus de sa famille, nous autorisent à conserver celui que nous avons placé en tête de cette édition.

vres, au sieur Osanne, huissier, qui l'avait accompagné jusqu'à la prison (14).

Le 2 septembre, le carnage commença dans les cours et dans le cloître de l'Abbaye. Les mêmes exécutions avaient lieu à la fois dans le couvent des Carmes; et se prolongèrent le lendemain et jours suivants, au séminaire de Saint-Firmin, à la Force, à la mairie, et ailleurs, sous les yeux du corps législatif, des magistrats, et des comités civils des quarante-huit sections de Paris, de plus de cent mille citoyens armés.

Les cris des victimes, les hurlements du peuple qui sans cesse en demandait de nouvelles, étaient entendus des prisonniers de l'Abbaye. Tous attendaient la mort, livrés au supplice de la plus cruelle agonie. Avec le P. Lenfant se trouvait l'abbé de Rastignac, vieillard presque octogénaire, député à l'assemblée constituante, vicaire général de l'archevêque d'Arles; ils étaient dans la même chambre.

Laissons parler un témoin, échappé par miracle à l'holocauste.

« A dix heures (lundi 3 septembre), l'abbé Lenfant et l'abbé de Rastignac parurent dans la tribune de la chapelle qui nous servait de prison; ils nous annoncèrent que notre dernière heure arrivait, et nous invitèrent de nous recueillir pour recevoir leur bénédiction. Un mouvement électrique, qu'on ne peut définir, nous précipita tous à genoux, et les mains jointes, nous la reçûmes (15). »

Continuons ce récit, tout pénible qu'il est, en réunissant les circonstances que nous fournissent les relations diverses, publiées sur les journées de septembre (16).

Pour se donner une forme de justice, les bourreaux avaient organisé une sorte de tribunal que présidait le nommé Maillard. Il venait de se signaler dans le massacre des carmes; et, revenu, les mains dégoûtantes de sang, au comité civil de l'abbaye, pendant que l'on y délibérait, au milieu des cadavres; « Que faisons-nous ici, s'était-il écrié? Allons à la prison tout à côté (17). » Le tribunal siégeait dans le premier guichet, à la vue du peuple spectateur, arbitre et exécuteur des jugements. Maillard se nomme ses assesseurs. Ils arrêtent entre eux une formule interrogatoire à faire subir aux détenus. Elle consistera dans la demande des noms et prénoms; après quoi, la sentence de mort sera prononcée par le mot : *A la Force*, synonyme, dans leur convention, du mot : *A la mort* (18).

L'abbé Lenfant est appelé (19); il paraît avec le calme de la résignation, tel, selon l'expression de l'historien du clergé, qu'il se montrait sur le trône de ces vérités saintes, qu'il annonçait au peuple. Le même écrivain raconte dans ces termes les derniers moments du vertueux confesseur : « On nous dit, à Paris, que le peuple, en voyant paraître son apôtre, demanda à haute voix qu'il vécût. Les bourreaux le lâchèrent. Le peuple le poussait, lui criait : Sauvez-vous; et il était déjà hors de la foule (20). Déjà même il était parvenu jusque dans la rue de Bussy; mais on l'avait fait suivre; des femmes crient : *C'est le confesseur du roi!* Il est ressaisi (21). Monsieur Lenfant lève les mains au ciel : *Mon Dieu, je vous remercie de pouvoir vous offrir ma vie, comme vous avez offert la vôtre pour moi.* Ce furent ses dernières paroles. Il se mit à genoux, et expira sous les coups des brigands (22). »

En même temps, l'abbé de Rastignac était immolé; et son âme pure allait se réunir à celle du vénérable prédicateur de qui nous l'avions entendu vingt fois célébrer les talents dans les mêmes termes que nous l'avons fait ici.

Tandis que le sang des malheureux prisonniers coulait par flots, et ne faisait qu'irriter la soif des meurtriers, les massacres parurent un moment suspendus. Maillard ignorant, ou faisant semblant d'ignorer que le P. Lenfant n'était plus, et que sa proie ne lui avait échappé que pour quelques instants, écrivait à l'administration de surveillance, pour lui demander ce qu'il fallait faire du prisonnier condamné, mais non pas encore, disait-il, exécuté. Voici la réponse qu'il en reçut. « Sur la demande qui nous est faite, au nom du peuple, par un citoyen porteur d'un ordre signé *Maillard*, nous déclarons au peuple qu'il importe beaucoup à l'intérêt public que l'abbé Lenfant soit conservé, mais qu'il ne soit pas mis en liberté; au contraire, très-étroi-

(14) Il lui en fut donné un reçu, à titre de dépôt. On lit à la page 37 d'un *Rapport, publié par les commissaires vérificateurs des comptes du comité de surveillance, fait au conseil général de la commune* (de Paris), *le mardi* 27 *novembre* 1792 : « Le citoyen Duffort nous a déclaré avoir été, à différentes fois, au nom de l'administration de Police, chez ledit Osanne, pour retirer de ses mains le dépôt qui lui avait été confié. Il déclare de plus lui avoir écrit à ce sujet; lesquelles démarches ont toutes été infructueuses. »

(15) *Mon agonie de trente-huit heures*, par de SAINT-MÉARD, page 24 de la 7e édition. Paris, 1792.

(16) *Histoire du clergé, pendant la révolution de France*, par l'abbé BARRUEL. Londres, 1793. — *La Vérité tout entière sur les vrais auteurs de la journée du 2 septembre 1792, et sur plusieurs journées et nuits secrètes des anciens comités de gouvernement*, in-8°. Paris, 1793. — *La mort de Robespierre*, in-8°, par l'abbé SICARD. — *Histoire des événements qui ont opéré la chute du trône*, par MATHON de la VARENNE. *Histoire du 10 août*, par PELTIER. *Rapport* cité plus haut. — *Mon agonie*, par de SAINT-MÉARD. — *Histoire des crimes de la révolution*, par PRUDHOMME, t. I, pag. 87 et suiv., etc.

(17) MATHON de la VARENNE, pag. 328.

(18) Tous les Mémoires.

(19) Non le premier, comme dit l'abbé Barruel. Les bourreaux avaient suspendu quelques moments leurs préliminaires, pour monter dans l'intérieur de la prison, et commencer par l'égorgement des Suisses, du comte de Montmorin, et autres, donnés au peuple, qui les égorge, les mutile et déchire, après leur mort, leurs chairs palpitantes. (*Voyez* PRUDHOMME, SAINT-MÉARD.)

(20) BARRUEL, page 447.

(21) MATHON de la VARENNE, page 353.

(22) BARRUEL, *supra*.

tement gardé. A la mairie, ce 3 septembre. » Signé, *les administrateurs de police et de surveillance*, Pâris, sergent.

Nous ignorons les motifs qui avaient déterminé cette tardive protection.

L'auteur de la relation imprimée sous ce titre : *La vérité tout entière sur les massacres de septembre*, affirme, comme témoin oculaire, que l'un des meurtriers, qui apparemment, dit-il, « avait la commission spéciale d'expédier l'abbé Lenfant, craignant d'avoir manqué sa proie, prit de l'eau, en jeta sur les cadavres couverts de sang et de poussière, en frotta leurs figures ensanglantées, les retourna, et crut s'assurer enfin que l'abbé Lenfant était parmi eux (23). »

Etait-ce, peut-être, pour s'assurer s'il vivait encore !

Quoi qu'il en soit, le bruit se répandit à Londres que le P. Lenfant était à Paris, blessé, et non pas mort; et, à Paris, qu'il vivait à Londres.

Le P. Lenfant est mort âgé de 66 ans.

M. N. S. GUILLON,

Professeur d'éloquence sacrée, faculté de théologie de Paris.

(23) *Voyez* MATHON de la VARENNE, page 318.

ŒUVRES COMPLÈTES DU PÈRE LENFANT

SERMONS POUR L'AVENT.

SERMON Ier

Pour la fête de tous les saints.

SUR LE BONHEUR DU CIEL.

Gaudete et exsultate, ecce enim merces vestra magna est in cœlis. (*Math.*, V, 12.)

Réjouissez-vous, et tressaillez d'allégresse, parce qu'une grande récompense vous est préparée dans le ciel.

SIRE,

Ces consolantes paroles de Jésus-Christ à ses apôtres, l'Eglise nous les adresse à tous en ce jour qu'elle consacre à célébrer le triomphe des saints. Nous sommes ses enfants, comme ils le furent eux-mêmes avant nous; elle nous rappelle le souvenir de leur gloire, dans le dessein de pouvoir un jour applaudir à la nôtre. Elle nous met sous les yeux le spectacle de leurs récompenses, pour nous exhorter à imiter leurs vertus; elle nous transporte en esprit dans le ciel, pour nous inviter à obtenir leur bonheur.

Chargé de sa part, chrétiens auditeurs, de vous y engager, je ne m'attacherai pas aujourd'hui à vous faire remarquer par quelle voie l'on y arrive, c'est ce que nous apprendront les divers points de la morale chrétienne que j'aurai à vous développer dans le cours de cette sainte carrière; puisque c'est là la conséquence générale de toutes nos instructions, je me propose de vous parler de ce bonheur lui-même.

Je le sais, mes chers auditeurs, c'est là une vérité, dont je ne puis vous donner une idée juste qu'en vous disant d'abord qu'elle est au-dessus de toutes nos idées. C'est une vérité qui doit être saisie par le sentiment, et que néanmoins le sentiment le plus vif ne peut atteindre. C'est une vérité que je ne puis qu'affaiblir et que je me reprocherais de traiter, si je n'étais pas assuré que, de l'impuissance où l'on est de peindre dignement les récompenses du ciel, il faut nécessairement conclure quelle est la grandeur de ces récompenses. C'est une vérité dont la certitude est incontestable, dont la plus faible lueur répand dans l'âme fidèle une lumière satisfaisante et une sorte d'anticipation de joie et de félicité.

Ne monterions-nous dans les chaires évangéliques que pour effrayer les pécheurs, sans penser à animer les justes? Dieu n'est-il donc pas le Dieu des miséricordes, ainsi qu'il est le Dieu des vengeances? Comme nous annonçons la terreur des châtiments dont il menace le péché, publions aussi le bonheur qu'il prépare à la vertu. Puissé-je donner aux âmes généreuses de nouvelles forces qui leur rendent sensibles les beautés de la vertu, en leur faisant entrevoir ce qu'elles obtiendront des magnificences du Dieu qui la couronne dans le ciel ! Voici, chrétiens auditeurs, à quoi je réduis tout ce que je puis vous en dire. J'examine en premier lieu quelques-unes des promesses par lesquelles Dieu nous annonce ce bonheur; ce sera le sujet de la première partie. J'appelle ensuite à mon secours l'idée même que nous avons du Dieu qui nous accordera ce bonheur; ce sera le sujet de la seconde partie. La parole de Dieu, l'Etre de Dieu, voilà le fondement et la mesure de la félicité que nous attendons dans le ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'apôtre l'a dit, et avant lui le prophète Isaïe : *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a point compris les biens que le Seigneur prépare à ceux qui l'aiment.* (*Isai.*, LXIV, 4; I *Cor.*, II, 9.) Cependant, chrétiens, quoiqu'ils soient au-dessus de nos expressions, ils ne sont pas au-desus de nos espérances; et, puisque la plus légère des merveilles que le Seigneur nous annonce suffit pour enflammer nos désirs, en même temps qu'il ne nous est pas possible d'en parler dignement, dit saint Augustin, il nous est défendu de nous en faire : *Non possumus dicere, et non permittitur tacere.* C'est dans les paroles mêmes de Dieu qu'il faut d'abord chercher le fondement solide et raisonnable de la faible idée que nous pouvons nous former d'une matière aussi vaste. Je m'arrête à ces trois points de vue : Séjour de paix et de tranquillité, d'où sont bannis tous les maux : *Prima abierunt* (*Apoc.*, XXI, 4); séjour de gloire et de triomphe, où tous les mérites sont couronnés : *Qui vicerit, possidebit hæc* (*Ibid.*, 7); séjour de vie et d'immortalité, où les bienheureux qui y sont le sont pour toujours : *In sæcula sæculorum.* (*Ibid.*, 4.)

Séjour de paix et de tranquillité. Telle est la première vue que m'offrent les derniers chapitres de l'*Apocalypse*, dans lesquels on s'accorde universellement à reconnaître qu'il est fait une mention expresse de la félicité des saints dans le ciel. Or, il y est écrit que Dieu essuiera de leurs yeux toutes les larmes, qu'il n'y aura désormais pour eux, ni deuil, ni plainte, ni douleur, puisque le premier état des choses est passé: *Neque luctus, neque clamor, neque dolor, quia prima abierunt.* (*Ibid.*)

Je m'arrête : déjà, chrétiens, j'ai à peine fait un pas dans ce séjour du bonheur, et je m'y vois comme dans un abîme immense dont mon âme saisie et enchantée ne peut plus fixer l'étendue. Je m'adresse à vous, mes frères, et à vous en particulier, qui déplorez avec tant d'énergie les malheurs que renferme la vie présente. A ce premier trait que je vous propose de la vie future, avec quelle éloqence vous parle intérieurement le sentiment de consolation qu'il fait naître! Quelle ineffable révolution! Plus d'inquiétudes, plus d'agitations, plus de disgrâces, plus de revers : *Prima abierunt.* L'esprit n'est plus obscurci par les ténèbres de l'incertitude et de l'ignorance, le cœur n'est plus dévoré par la tristesse et par l'amertume; il n'est plus abattu par la fatigue et par la douleur : *Prima abierunt.* Plus de ces violences intérieures de désirs qui s'entre-détruisent, de craintes et d'espérances qui se combattent, de passions qui s'allument et qui s'irritent : *Prima abierunt.* Plus de péchés à pleurer, plus d'efforts étrangers à vaincre, plus d'ennemis à redouter, plus de précautions à prendre, plus d'événements à prévoir, plus de ressources à se ménager : *Prima abierunt.* En vain chercheriez-vous dans le monde cette exemption totale des calamités qui l'inondent. On y voit des heureux : mais ne sont-ce point uniquement ceux qui sont les moins misérables? On y est ébloui par une lueur de félicité; mais combien de fois est-elle éclipsée par un assemblage de maux! On réussit à dissiper pour un temps les chagrins et les ennuis; mais ils renaissent, et de l'aveu du plus sage et du plus fortuné des hommes, l'état présent ne nous offre à tous que vanité et affliction. Ce n'est plus l'état des saints. Un ordre nouveau lui succède. Comme aucun péché n'entre dans le ciel, aucune suite du péché ne saurait y pénétrer; et, comme nos œuvres doivent seules nous y suivre, un repos inaltérable y suivra nos œuvres : *Requiescant a laboribus suis.* (*Apoc.*, XIV, 12.)

Mais quel repos? Remarquez, chrétiens, que la voix venue du ciel qui l'annonce à saint Jean, par une conséquence anticipée, lui ordonne d'écrire ces consolantes paroles: Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur : *Beati qui in Domino moriuntur.* (*Ibid.*, 13.) La paix dont ils jouissent ne saurait donc être un de ces sentiments faibles tels que nous le concevons dans l'inaction d'une âme indolente dont tout le bonheur consiste à n'être pas malheureux. Et, quoique, au jugement des hommes les plus éclairés, on dût estimer heureux ici-bas celui qui serait à l'abri des malheurs; quoiqu'il y en ait parmi vous peut-être que je comblerais de joie, si je pouvais seulement assigner un terme à leurs afflictions; à Dieu ne plaise! que, par des vues si bornées, nous osions mesurer le bonheur du ciel. Non, non, c'est une félicité positive et réelle : *Beati.* Pourquoi? Parce que c'est une tranquillité parfaite; parce que la parfaite tranquillité suppose le parfait accomplissement de tous les désirs, et parce que le parfait accomplissement de tous les désirs est inséparable du parfait bonheur : *Beati.*

Quel est donc ce repos des justes dans le ciel? C'est un repos précédé du travail dont il est la récompense, et qui en fait goûter tous les fruits; c'est un repos que le Seigneur, pour me servir de l'expression du prophète, enrichit des trésors de son abondance : *In requie opulenta.* (*Isai.*, XXXII, 18.) C'est un repos de l'âme qui non-seulement est inaccessible aux maux temporels, mais qui ne sera plus troublée par aucun cri de la conscience. Et comprenez par là, s'il est possible, ce que sera pour vous cette demeure de paix, âmes justes, mais timides; âmes pénétrées du divin amour, mais susceptibles d'une crainte quelquefois portée trop loin; âmes appliquées au grand ouvrage de votre salut, mais souvent inquiètes sur les moyens de l'opérer; vous que les idées de l'avenir effrayent, que le doute sur votre état actuel, aux yeux du Seigneur, afflige; que l'incertitude sur votre sort futur fait trembler. Ah! c'est dans le ciel, ce n'est que dans le ciel, que vous lirez, d'une manière également sûre et distincte, les titres inviola-

bles de l'amitié du Seigneur pour vous, et de vos droits à l'amitié du Seigneur, de l'union qui vous rend à jamais son peuple, et qui en fait à jamais votre Dieu : *Ipse populus ejus, ipse Deus cum eis.* (*Apoc.*, XXI, 3.)

Quels cris de joie, quels chants d'allégresse retentissent de toutes parts parmi le peuple hébreu, dans cette nuit mémorable qui le délivre de la servitude de Pharaon que les flots viennent d'engloutir! Soustrait aux malheurs et à l'oppression de l'Egypte, il est enfin permis à ce peuple de prophétiser son entrée dans la terre où Dieu a solennellement promis de l'introduire. Contraste frappant qui fait alors éclater les transports d'Israël : *Tunc cecinit Moyses et filii Israel carmen Deo.* (*Exod.*, XVI, 1.) Douce et brillante situation, que celle des habitants de Béthulie! Consternés peu auparavant dans la crainte d'une défaite prochaine, ils voient fuir tout à coup l'armée ennemie qui s'épouvante, et qui leur abandonne des trésors que trente jours suffisent à peine à recueillir! Changement merveilleux! Il remplit aussitôt Jérusalem de l'ardeur de leur reconnaissance et de la vivacité de leurs actions de grâce : *Omnis populus venit in Jerusalem adorare Deum.* (*Judith*, XVI, 21.) Jour à jamais célèbre que celui où les Juifs, répandus dans les provinces de la Perse, apprennent qu'ils ne sont plus soumis à l'édit de cette proscription sanglante qui partout avait jeté la tristesse, la frayeur et le deuil. Jour admirable! Ce fut pour eux une nouvelle vie, dit l'Ecriture; ils crurent renaître : *Nova lux oriri visa est.* (*Esth.*, VIII, 10.) Mais que rappelons-nous ici? Ah! gardons-nous, chrétiens, de mettre rien en parallèle avec la délivrance des élus qui habitent le ciel. La grâce de Dieu, et tous les biens qui en sont la suite, sont leur partage assuré. Il est désormais sans force l'ennemi redoutable qui ne cessait de les poursuivre. Non, ce n'est plus le temps des alternatives, des alarmes; c'est celui du calme et de la tranquillité. Qu'ils disent donc à Dieu (ainsi saint Bernard, avec cette éloquence de tendresse qui lui est propre, exprime leur langage formé de celui du Prophète), qu'ils disent à Dieu : Que mon âme jouisse du repos que vous lui avez procuré; qu'elle goûte le fruit de votre clémence : *Convertere, anima mea, in requiem tuam, quia Dominus benefecit tibi.* (*Psal.* CXIV, 7.) C'est vous qui m'avez arraché aux suites de la mort, qui avez fait tarir mes larmes, qui m'avez préservé des piéges et des écueils qui m'environnent : *Eripuit animam meam de morte, oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu.* (*Ibid.*, 8.) C'est dans vous que je reposerai à jamais. Expression dont nous usons dès cette vie pour caractériser la mort des justes. Quelle est-elle cette mort? C'est un sommeil que le Seigneur envoie pour leur faire oublier et terminer toutes leurs misères, et pour les introduire dans son héritage : *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Dei.* (*Psal.* CXVI, 2.) Dans le ciel, plus de maux : par conséquent, quel bonheur que celui du ciel!

Il est encore un séjour de gloire et de triomphe. J'ai vu, s'écrie l'auteur sacré, j'ai vu la nouvelle Jérusalem, cette cité sainte et glorieuse. Après en avoir fait les peintures les plus vives, les descriptions les plus ravissantes, il ajoute, et c'est à quoi je m'arrête, il ajoute, de la part de celui qu'il vit assis sur le trône, c'est-à-dire de la part de Dieu : voilà ce que je destine au vainqueur : *Qui vicerit, possidebit hæc.* (*Apoc.*, XXI, 7.) Sur quoi, mes Frères, je réunis, à cette idée, la parole de saint Paul : Une couronne de justice m'est réservée : *Reposita est mihi corona justitiæ.* (II *Tim.*, IV, 8.) Et je conclus avec l'Apôtre, qu'il est donc un poids immense de gloire destiné dans le ciel aux mérites des saints que Dieu s'empresse à y couronner.

Cette gloire, mes chers auditeurs (faites avec moi une réflexion qui n'est point étrangère à mon sujet), cette gloire des saints n'a-t-elle point déjà de quoi vous frapper, quand nous la voyons se réfléchir quelquefois sur la terre, avec tant d'éclat? Vous le savez, c'est quelquefois au moment même où la mort vient ouvrir aux saints la demeure céleste, qu'elle commence à répandre leurs noms dans l'univers. Du sein même de leur tombeau sort la brillante image de leurs vertus. Transformé pour eux en trône de majesté et de grandeur, au-dessus de toute majesté et de toute grandeur humaine, plus d'une fois ce tombeau est environné des puissants du siècle et des maîtres du monde, que la piété y conduit et qu'elle humilie aux pieds de ceux que la sainteté décore. Ces tristes restes, qui, dans le commun des hommes, ne présentent que le lugubre tableau de leur mortalité, deviennent bientôt l'objet d'une immortelle vénération. Autant que la mort ordinairement inspire d'horreur, autant celle des saints pénètre d'admiration. Elle semble imprimer jusque sur leurs ossements une vertu secrète qui ne laisse d'autre sentiment que celui du respect. Avec quel concours on s'en approche! Avec quelle confiance on y a recours! Avec quel empressement on les fixe! Avec quelle émotion de tendresse on les honore! Avec quelle satisfaction on les possède! Qu'elle s'estime heureuse la terre à qui Dieu confie ce précieux dépôt! Combien elle s'en applaudit! Et souvent avec quelle force voit-elle éclater et l'étendue du crédit, et l'efficacité de la protection, et les merveilles de la puissance des saints que Dieu rend dépositaires de la sienne! Et cependant, chrétiens, ce n'est pas encore ici le théâtre de leur gloire. C'est sur la terre qu'ils ont combattu, c'est dans le ciel qu'ils sont reçus en vainqueurs. C'est là seulement que pleinement ils triomphent : *Qui vicerit, possidebit hæc.*

C'est donc là que les âmes, qui se sont dévouées à l'Agneau sans tache, recueillent

la gloire d'être à sa suite; que les cœurs humbles et paisibles jouissent de la gloire, de l'exaltation et de la grandeur ; que des hommes convertis et pénitents goûtent la gloire d'avoir porté la joie jusque dans le ciel; que les vrais fidèles, qui ont adoré Dieu, du milieu des ténèbres de la foi, ont enfin la gloire de contempler ses perfections sans nuages; que ceux qui ont participé aux souffrances du Fils de Dieu, participent à la gloire de son règne. Disons-le après saint Jean, c'est là qu'ils partagent la gloire du trône même de Dieu : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo.* (*Apoc.*, III, 21.)

Ah ! ne cherchons point à relever la magnificence de cette gloire, en puisant ailleurs que dans le séjour même des élus, les traits qui doivent nous la représenter. Eh ! que pourrait ici le portrait le plus achevé de la gloire humaine? Gloire des saints, non-seulement gloire personnelle, parce qu'elle est accordée à leurs mérites; gloire universelle, parce que c'est distinctement à chacun de leurs divers mérites qu'elle est accordée; et, comme toutes les vertus sont les armes triomphantes qui ouvrent le ciel, il faut aussi qu'elles servent toutes à y former la couronne qu'elles ont obtenue. Comme elles ont eu chacune leur caractère particulier, il faut qu'elles aient chacune leur propre éclat. Comme elles sont toutes des dons de Dieu, il faut qu'elles soient toutes solennellement reconnues de Dieu : *Unicuique secundum opera ejus.* (*Apoc.*, II, 23.)

Gloire des saints, gloire sans bornes, et qui n'est renfermée, ni dans le court espace du lieu, ni dans les étroites limites du temps ; mais qui puise, dans le sein même de Dieu, l'immensité, et en offre le caractère. Gloire qui n'est ni altérée par aucune tache, dans le ciel il n'y en aura jamais ; ni affaiblie par sa durée, dans le ciel rien ne vieillit; ni confondue par le nombre de ceux qui la partagent, le ciel est pour chacun sa propre conquête : *Supra modum in sublimitate.* (II *Cor.*, IV, 17.)

Gloire des saints, gloire sans envie. Ici-bas l'on ne peut difficilement l'engager à se taire, plus difficilement encore la forcer à applaudir. Ce qu'on ne peut pas obtenir par son mérite, on essaye de l'obscurcir par sa malignité. La jalousie cherche, dans ses fureurs, son dédommagement et sa vengeance. Il n'est réservé qu'aux élus, dans le ciel, de voir concourir à célébrer leur triomphe, ceux-mêmes auxquels les honneurs en sont refusés ; d'entendre honorer leurs vertus par ceux mêmes dont elles avaient reçu tant d'outrages; d'arracher l'aveu de leur sagesse de la bouche de ceux mêmes qui l'avaient taxé de folie : *Nos insensati; inter sanctos sors illorum est.* (*Sap.*, V, 4, 5.) Gloire des saints, gloire sans préjugés qui la distribuent, sans hypocrisie qui l'usurpe, sans vanité qui la recherche. C'est le souverain appréciateur de tous les objets, c'est l'infaillible estimateur de toutes les œuvres; c'est Dieu qui la règle.

Qu'a reçu pour récompense le serviteur, dont la fidélité est consacrée dans les annales de mon règne, demanda autrefois Assuérus? Il apprend que ce serviteur généreux n'a encore goûté d'autre douceur que celle de sa générosité même. Aussitôt, le sentiment digne d'un roi échauffe son âme, il en déploie la grandeur ; et, dans le mouvement d'une bienfaisance royale, il ordonne qu'on fasse partager en quelque sorte à Mardochée les honneurs même de la royauté.

Dieu juste, rénumérateur des hommes ! Quel a été, et quel est encore sur la terre le sort de la vertu ! Hélas ! ou l'obscurité l'a dérobée, ou l'oubli l'a ensevelie, ou les contradictions l'ont éprouvée, ou les humiliations l'ont suivie, ou les malheurs l'ont accablée. Le monde l'a méconnue, l'enfer l'a persécutée; et vous, grand Dieu! vous même, quoiqu'elle vous fût toujours chère, n'avez-vous point paru l'abandonner?

Ah ! mes frères, c'est dans le ciel, qu'ouvrant le livre de vie, où sont gravés de sa main tous les mérites, que Dieu semble se demander à lui-même ce qu'il convient de faire en faveur de ceux qu'il veut honorer. Et, prenant conseil de sa fidélité, de sa justice, de sa libéralité; aux yeux de l'univers étonné, il communique aux saints les honneurs qui lui appartiennent à lui-même ; il les revêt des vêtements de sa gloire, il les couvre de sa splendeur, il les couronne de son diadème: *Accipient regnum decoris, et diadema speciei de manu Domini.* (*Sap.*, V, 17.)

Gloire des saints.... Mais j'essayerais en vain d'atteindre, je ne dis pas à ce qu'elle est, mes chers auditeurs, mais à ce que vous en augurez. Je dois me ressouvenir, selon la parole de l'Apôtre, que ce sont là des objets si grands, qu'il n'appartient pas à une langue mortelle de les développer : *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* (II *Cor.*, XXIII, 4.) Je m'abîme à la seule idée de vos triomphes, ô saints conquérants ! Je me renferme dans les bornes que me prescrit la grandeur de cette même gloire, que je veux encourager vos successeurs à mériter. Il ne me reste qu'à m'écrier avec le Prophète : Oui, Seigneur, trop d'honneurs et trop de gloire sont le partage de vos amis : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.* (*Ps.* CXXXVIII, 17.) Revenons donc, chrétiens, à des idées plus sensibles, et continuons à nourrir dans nous le désir du ciel, en le considérant comme un séjour de vie et d'immortalité : *Regnabunt in sæcula sæculorum.* (*Ibid.*)

Je parle de vie et d'une vie éternelle à des hommes qui ne chérissent rien tant que la vie, à des hommes qui ne craignent rien tant que de voir finir cette vie qui n'est, selon l'expression de saint Grégoire, que comme une continuation de mort : *Quædam prolixitas mortis;* sans cesse exposés à la perdre, occupés sans cesse à la conserver et à la défendre, sûrs en même temps qu'elle doit leur être bientôt ravie. Pouvez-vous mettre au nombre des biens une vie que chaque instant peut vous arracher, et

dont aucun ne vous est assuré que lorsqu'il cesse d'être? Je parcours ici en esprit tous les divers genres de prospérité qu'étale la scène du monde; je vois ce que la grandeur a d'éblouissant, ce que l'abondance a de délicieux, ce que la réputation a d'honorable, ce que la société a d'intéressant. J'envisage la splendeur du monarque, l'éclat du héros, la liberté du citoyen. les distinctions de l'homme à talents. J'entre dans ces demeures fortunées et paisibles, où les divers membres d'une famille n'offrent qu'une âme et qu'un cœur. Parents unis, enfants bien nés, riche héritage, projets flatteurs, établissements avantageux, succès complets, estime générale; je n'oserais répondre de la réalité du tableau tel que je le trace; mais je le suppose plus parfait encore; il m'arrête quelques moments, il ne me fixe pas. Pourquoi? C'est que, de cette première idée d'un bonheur qui pouvait m'attirer, je passe à celle de l'homme sur lequel il m'a paru tout entier se réunir. Cet homme est mortel, c'en est assez : je ne sais plus s'il en jouira quelque temps encore, mais je sais avec certitude qu'il n'en jouira pas longtemps. Un petit nombre d'années produit nécessairement une séparation amère entre ceux qui sont unis entre eux par les liens les plus étroits, un dépouillement total de leurs biens dans ceux qui en paraissent les plus avides; un abattement de vieillesse et de caducité dans ceux que l'âge remplit de force. La carrière est belle, les avenues en sont riantes; l'œil en est flatté; mais il se refuse avec effroi à la perspective inévitable qui termine ses regards. Hélas! c'est toujours l'affreuse image de la mort.

Qu'est-il donc, mes chers auditeurs, ce prétendu bonheur de la vie, dès que l'idée même de la vie en est séparée? Etre heureux sans pouvoir se promettre de vivre, c'est souvent vivre avec plus d'alarmes, c'est toujours cesser de vivre avec plus de regrets. Vivre sans être heureux, c'est, d'un bien en lui-même, ne voir naître que des maux. Et c'est nécessairement votre situation dans ce monde, où le bien qu'on y possède est le présage certain de l'affliction qui s'y prépare, puisque ce bonheur doit finir. Mais pénétrez dans le ciel : c'est là, et ce n'est que là que le bonheur est fixé. Par là même que les saints en jouissent, ils sont assurés de ne cesser jamais d'en jouir. Le passé n'a rien pris sur le présent, le présent ne prend rien sur l'avenir. L'éternité tout entière se présente à eux. Comme ils ne peuvent y découvrir aucun terme, jamais ils n'en trouveront à la douceur de leur sort. Idée si magnifique et si satisfaisante, que c'est sous ce précieux rapport que la foi propose aux justes les récompenses divines, en leur promettant la vie éternelle, *Vitam æternam.*

Que vous annonçai-je donc ici, de sa part, chrétiens auditeurs? Ah! j'ouvre à vos yeux cette demeure céleste, que le prophète appelle la terre des vivants; et vous n'habitez aujourd'hui qu'une région où règne la mort, *in terra viventium.* (*Psal.* XXVI, 13.) J'étale à vos désirs cet héritage, que l'apôtre saint Pierre vous représente comme incapable de diminution; et tous vos biens se préparent aujourd'hui à vous échapper : *Hæreditatem incorruptibilem.* (I *Petr.*, I, 4.) J'invite la sainte ambition de vos cœurs à se nourrir de cette espérance, que le Sage dit être pleine d'immortalité; et, aujourd'hui, le cercle étroit de quelques années borne toutes les vôtres : *spes immortalitate plena.* (*Sap.*, III, 4.) J'excite votre âme à s'occuper de ce réveil éclatant, dont Daniel vous annonce la gloire, comme n'ayant d'autre mesure que celle de l'éternité; et votre âme n'est éprise aujourd'hui que de quelques charmes fugitifs et passagers : *Evigilabunt... fulgebunt.... in perpetuas æternitates.* (*Dan.*, XII, 3.)

A ces idées, je l'avoue, je sens ranimer dans moi l'amour de la vie, mais telle que je la conçois dans le divin séjour. Le sentiment de mon être, le désir naturel de la conserver, l'assurance de son immortelle durée, la pensée que je puis vivre toujours pour être toujours heureux, font sur moi une impression, dont la vivacité ne peut pas se décrire. Eh! que ne m'est-il permis de m'élancer, dès ce moment, dans le sein de cette éternité d'existence, où la puisant jusque dans sa source, j'oserai défier la mort.

Je vous le demande, chrétiens, à la vue de cette éternité de repos, de gloire et de vie, sentez-vous combien est consolante la religion qui vous la propose, et quelle noblesse de sentiment elle inspire à ceux qu'elle forme? Eh! quels sont, à votre avis, les plus grands cœurs? Ceux dont l'ambition est rassurée par des objets qui portent ici comme eux le caractère humiliant de la mortalité, ou ceux qui dédaignent tout ce qui n'est pas immortel, comme ils le seront un jour; ceux qui voudraient conquérir la terre, ou ceux qui sacrifieraient mille fois la terre à la conquête du ciel; ceux qui s'efforcent à se survivre pendant quelques siècles dans la mémoire des hommes, ou ceux qui n'aspirent à rien moins qu'à exister éternellement dans le séjour même de Dieu; ceux que le monde sensible amuse, ou ceux que l'éternité seule occupe? Ah! je le conçois clairement, les âmes vraiment dignes de la sublimité de leur origine et de leur fin, ce sont uniquement celles qui, sous l'humble voile du détachement et du mépris du monde, lui laissent apercevoir des désirs trop vastes pour qu'il puisse les contenter; qui franchissent à ses yeux tous les obstacles que l'illusion du temps leur oppose; qui en soutiennent avec fermeté tous les malheurs sur la terre, parce qu'elles ne connaissent de vrai bonheur que celui du ciel. Vous ne le connaissez certainement point encore. J'ose le dire : ce ne sont que des connaissances imparfaites. Où en trouverons-nous encore de plus étendues? Dans l'idée même de Dieu. Ce bonheur qu'il promet, c'est Dieu qui l'accorde; seconde vue.

sous laquelle je l'envisage au deuxième point.

SECONDE PARTIE.

Oui, chrétiens, c'est Dieu lui-même qu'il faudrait connaître, pour connaître les récompenses qu'il accorde; et celles-ci surpasseront toujours notre intelligence, parce que Dieu sera toujours au-dessus de ce que nous pourrons en découvrir. Qu'entreprends-je donc ici, Seigneur? Oserais-je sonder la profondeur impénétrable de votre Etre, que je dois humblement adorer? Porterais-je, jusque sur la divinité, des yeux qu'un seul de ses rayons peut éblouir? Serait-ce en méritant *d'être accablé sous le poids de votre gloire* (*Prov.*, XXV, 25), que je me hasarderais à tracer l'image de celle que vous proposez à nos désirs? Non, chrétiens. Et quand, pour vous donner une idée des récompenses divines, je vous ramène à l'idée de Dieu, je ne prétends rappeler à vos esprits que les connaissances des vues, que Dieu leur en a données. C'est un Dieu souverainement libéral de sa nature, la raison même nous en instruit; c'est un Dieu souverainement magnifique dans ses ouvrages, l'expérience nous le met sous les yeux; c'est un Dieu souverainement tendre dans son amour, la foi nous le représente sous ces traits. Que ne pouvons-nous donc point espérer de lui!

Nous ne comprenons pas, il est vrai, et nous ne pouvons pas comprendre les perfections de Dieu. Mais nous savons, et cette connaissance peut ici nous suffire, que Dieu réunit dans son essence toutes les perfections; qu'en supposer une seule qui ne soit pas dans Dieu ou qui n'y soit pas infinie, c'est détruire son existence; et qu'il est aussi chimérique que Dieu ne soit pas toute perfection qu'il est impossible qu'il cesse d'être. D'où il suit que Dieu étant le souverain bien, et qu'étant de la nature du bien de se communiquer, il est donc de la nature de Dieu d'aimer à répandre les dons précieux dont il est la source; et, comme le disait saint Paul aux sages d'Athènes, c'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être : *In ipso..... vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.) C'est parce que, si nous sommes plongés dans son immensité qui nous environne, il est lui-même comme investi de sa libéralité qui s'étend sur nous.

Or, que la libéralité soit une perfection, que la raison et le sentiment, de concert, avouent et reconnaissent, c'est, mes chers auditeurs, une vérité dont je trouverai la preuve dans vous-mêmes. Quelle consolation pour vous, âmes sensibles et affectueuses; quelles délices, cœurs nobles et généreux, quand il vous est possible de verser des dons sur ceux qui s'en rendent dignes, de multiplier les bienfaits, de faire des heureux! Caractère de bienfaisance que les païens eussent rougi de ne pas mettre au rang des vertus; caractère de bienfaisance que l'on a toujours reconnu comme l'apanage spécial de la grandeur et de la puissance; caractère de bienfaisance qui a quelquefois rendu des grands l'amour de la terre, auxquels elle a dressé des autels; aussi aveugle, hélas! en accordant à des hommes les honneurs divins, qu'elle paraissait éclairée, en regardant une bonté libérale comme une vertu vraiment divine; caractère de bienfaisance d'où nous voyons dériver encore cet empressement naturel à faire du bien, ce soin de récompenser des services, cette inclination à en rendre; caractère de bienfaisance que les hommes s'accordent toujours à célébrer comme une émanation de la bonté divine, première cause et premier principe de tous biens. Car, lorsque j'entends dire des maîtres du monde, qui se sont signalés par de grands bienfaits, qu'ils ont paru les images de Dieu sur la terre; de ce langage si souvent répété et si universellement adopté, je conclus la conviction où sont les hommes que c'est par des traits de générosité que Dieu se fait reconnaître. Et puisque cette bonté généreuse est l'apanage même des hommes, puisqu'ils envisagent cette douce satisfaction d'une grande âme comme un écoulement de la Divinité; qu'en est-il et qu'en doit-il être à cet égard de la Divinité même? Dans les hommes, la générosité a des bornes, elle est forcée de s'en prescrire; elle se lasse, elle s'épuise, parce que les qualités naturelles de l'homme participent toujours aux imperfections de son être. Dans Dieu, la générosité ne connaît aucune limite; elle est inépuisable, elle est toute-puissante, parce que les perfections de Dieu sont infinies comme Dieu même.

C'est donc, ô mon Dieu! sur l'idée juste que je dois me former de vos grandeurs, que je puis régler l'étendue des biens que j'attends de vous. Je ne crains plus, dans mes désirs, ni indiscrétion, ni excès, parce que je ne connais, dans vos libéralités, aucune mesure. Je ne vous demande point quelle sera ma récompense; il me suffit de savoir que c'est vous qui l'accordez. C'est votre main qui doit m'ouvrir le ciel et m'y placer. Dès lors quels traits assez sublimes pourraient m'en peindre le bonheur?

Je pourrais, chrétiens, m'en tenir là, et répondre aux questions que vous seriez tentés de nous faire sur la valeur des biens que Dieu vous prépare par ce seul mot : Ce sont les biens de Dieu dans le séjour des vivants : *Bona Domini in terra viventium.* (*Psal.* XXVI, 13.) Ne m'interrogez plus; vous ne connaissez pas Dieu. Si je puis augmenter vos espérances, je vous propose seulement ces deux idées que je vous invite à réunir; c'est Dieu qui récompense les justes qui lui ont été fidèles. Il a démêlé la droiture de leur cœur, la pureté de leurs intentions, les sentiments de leur amour; il les a vus soumettre l'orgueil de l'esprit aux vérités mystérieuses de sa parole; s'élever au-dessus des sens pour se conduire par ses oracles; sacrifier les inclinations les plus chères pour se conformer aux saintes rigueurs de sa loi;

il a vu des solitaires s'ensevelir dans la retraite pour converser plus librement avec lui; des vierges lui consacrer un cœur sans partage; des apôtres ne travailler qu'à étendre la gloire de son nom et de ses conquêtes; des martyrs graver en traits de sang, sur la terre, l'ardeur de leur charité; il voit, dans tous les Etats, des chrétiens fidèles s'occuper de lui, ne chercher que lui, ne désirer que lui, ne vivre que pour lui; et c'est un Dieu bon, généreux et libéral. Ah! mes frères, vous qui le servez avec zèle, pensez-vous que, d'un œil indifférent, il puisse voir vos services? Refuseriez-vous au cœur d'un Dieu ce que, sans le dégrader, vous ne refuseriez pas au cœur de l'homme? Et le Créateur se laisserait-il vaincre en générosité par ses créatures? Si la foi pouvait se taire, n'entendriez-vous pas au dedans de vous la voix de votre raison qui, de l'idée d'un Dieu qu'on aime et qu'on sert, ne peut pas séparer l'idée d'un Dieu qui chérit et qui récompense; qui estime la grandeur de ses récompenses par la grandeur même de Dieu, et qui sent qu'elle honore la grandeur de Dieu, par la splendeur de son espoir. Espoir, par conséquent qui ne peut être borné que par la faiblesse de nos lumières. Ah! si nous distinguons si peu les biens que nous pouvons obtenir, c'est parce que notre esprit se perd et s'abîme à la seule idée du Dieu de qui nous les recevons. Il se montre cependant à nous d'une manière bien claire, dans ses ouvrages, qui viennent exciter dans nos âmes le sentiment que le Seigneur y a imprimé. Et ne puis-je pas m'en servir encore pour vous appeler de nouveau, à la considération de ses récompenses?

Oui, mes chers auditeurs. Aussi je ne vous dis pas à présent de n'élever vos pensées que vers le ciel, je vous invite à fixer un moment vos yeux sur la terre. Consultez la terre, puis-je vous dire, en appliquant à mon sujet les paroles de Job: c'est à elle à vous répondre: *Loquere terræ, et respondebit tibi.* (*Job*, XII, 8.) Ce n'est pas, mes frères, que je veuille, ou former dans vos esprits des images sensibles d'un bien qui est au-dessus des sens, ou vous faire juger par comparaison d'un objet qui n'en admet aucun. Ce que je prétends uniquement, c'est qu'il est dans la nature, toute muette qu'elle paraît, une voix forte et éloquente, dont vous êtes moins frappés, parce que vous l'entendez toujours, et qui publie énergiquement la magnificence de son auteur. C'est que, du spectacle merveilleux que vous offrent les bontés du monde, du milieu de cet océan de prodiges, dans lequel vous êtes déjà plongés, s'élève sans cesse cette voix pour célébrer les richesses infinies de Dieu, et pour vous préparer à l'attente de sa gloire.

Et, pour me servir ici de l'expression si connue du prophète: *Les cieux* ne la *racontent-ils* pas, cette *gloire* (*Psal.* XVIII, 1), quand l'astre brillant du monde, s'étant annoncé par les douces clartés de l'aurore, vous le voyez recommencer sa carrière, répandre tout à la fois la lumière et la fécondité sur la terre; quand vous la voyez, cette terre, sortant comme d'un paisible sommeil, reprendre son éclat et sa parure, et offrir de nouveau, à vos yeux toujours étonnés, la verdure de ses campagnes, la variété de ses coteaux, la fertilité de ses plaines, le coloris de ses fleurs, la noblesse de ses fleuves, la majesté de ses forêts: quand, le calme d'une belle nuit succédant à l'éclat d'un beau jour, à la faveur d'une lumière plus douce, un nouvel astre vous en laisse apercevoir des milliers, admirer l'harmonie de leurs cours, les nuances de leurs splendeurs; quand chaque jour ramène avec lui cet ordre invariable, cette proportion des temps, cette alternative de décoration; quand à ces vues générales qui peuvent saisir indistinctement tous les hommes, se joignent ces découvertes particulières qui, dans les plus petits objets, retracent la profondeur de la sagesse et la puissance du bras de Dieu, qui marquent presque partout, à l'esprit de l'homme, l'écueil de toute intelligence humaine, et qui, dans un seul atome, lui montrent la même main qui a pu créer l'univers? Et que serait-ce si, retraçant ici les effets de ce génie et de cette invention, qui sont dans l'homme des dons de Dieu, j'étalais cette diversité d'agréments qui rendent l'univers entier tributaire de l'homme, qui manifestent si sensiblement l'universalité de l'empire que Dieu a bien voulu accorder à l'homme, auquel il n'est presque rien qu'il ne puisse assujettir, et qui captive en quelque sorte les lois mêmes de la nature sous la volonté des hommes?

Mais non, mes chers auditeurs, ce n'est point ici le lieu de vous faire parcourir, en détail, le grand livre du monde. C'en est assez de l'ouvrir un seul instant à vos regards, pour que vous puissiez y lire les solides augures du bonheur qui vous est réservé. Car, pour vous rappeler aussitôt à ce point seul qui nous occupe, voici comment je puis raisonner. C'est jusqu'aux extrémités de l'univers que se répand la voix de la magnificence de Dieu. Partout nous retrouvons empreint ce caractère de grandeur inséparable de ses œuvres. La main même des hommes a pu former, de la terre, des palais superbes, des monuments de gloire, des trophées d'honneur, des trésors d'opulence, des séjours de délices, jusqu'à faire oublier aux hommes, dans l'enchantement de ces faux biens, le bien suprême et éternel, le seul vrai bien. Or, cette terre, selon la pensée de Job, a été donnée à l'impie: *Terra data est in manus impii.* (*Job*, IX, 24.) Et il est vrai que c'est ordinairement l'impie qui en goûte les douceurs, puisque le juste la regarde comme un lieu d'exil, puisqu'il reconnaît l'obligation de se détacher des biens qu'elle présente, et d'acheter le ciel par ce sacrifice. Cette terre est habitée par des hommes la plupart ennemis de Dieu, qui s'arment contre lui de ses propres dons,

Cette terre est le lieu où règnent toutes les passions, où triomphent tous les vices, où tous les crimes ont l'audace de se montrer. Et que sera donc, ô mon Dieu, demandent saint Augustin et saint Ambroise, le séjour de la vertu, la demeure de vos serviteurs, la récompense de vos saints?

Concluez-le, mes frères, en appliquant, à la céleste Jérusalem ces paroles d'Isaïe : « Considérez le ciel comme étant destiné à la solennité d'une fête éternelle pour les élus : *Respice Sion civitatem solemnitatis nostræ* (*Isai.*, XXXIII, 20), et sachez que là seulement le Seigneur déploiera sa magnificence : *Solummodo ibi magnificus est Deus noster.* (*Ibid.*, 21.) Sur la terre, nous n'en apercevons que de faibles ombres, malgré les traits divins qui, de toutes parts, y gravent le nom du Seigneur. La terre ne nous offre encore que le théâtre d'une Providence générale qui veille sur tous, qu'une route commune préparée à tous, qu'un partage fait pour un temps, selon les besoins de tous. Sur la terre, nous admirons le Dieu qui gouverne; dans le ciel, brille singulièrement le Dieu qui couronne. Sur la terre, Dieu agit en père commun; dans le ciel, il dispose spécialement de son héritage. Sur la terre, c'est la portion des enfants ingrats; dans le ciel, c'est l'apanage de ceux qui ont été soumis. Ce n'est donc que dans le ciel qu'éclate toute sa magnificence : *Solummodo ibi magnificus.*

Sur la terre, Dieu donne, mais avec réserve, et parce que l'homme a moins de capacité pour recevoir ses dons, et parce que ses dons deviennent quelquefois dangereux, par l'abus qu'en fait l'homme, et parce qu'il faut laisser à l'homme la preuve sensible qu'il n'est fait que pour les biens futurs; dans le ciel, Dieu élève l'homme à sa propre nature pour le disposer à la supériorité de ses bienfaits; il l'associe, selon l'expression de saint Pierre (II, *Petr.*, II, 4), à la divinité de son être, par la qualité de ses bienfaits; il remplit toute la sublimité de ses destinées par la valeur infinie de ses bienfaits. Ce n'est donc que dans le ciel qu'il agit selon toute l'étendue de sa magnificence : *Solummodo ibi magnificus.*

Sur la terre, on jouit souvent de ses biens, sans les connaître; on n'en sent vivement le prix que par le regret de leur privation. Ou on les estime trop pour remplir l'idée qu'on s'en forme, ou trop peu, pour qu'on se borne à la satisfaction de les posséder. Dans le ciel, on est véritablement heureux, et par la connaissance de son bonheur, et par la continuité de son bonheur; et parce que ni le désir ni la pensée ne peuvent point aller au delà de ce bonheur. C'est donc dans le ciel que Dieu fait goûter tous les effets de sa magnificence : *Solummodo ibi magnificus.*

Sur la terre, je me représente tous les divers avantages comme autant de ruisseaux, qui, séparés de leurs sources, n'en roulent jamais toutes les eaux : c'est une distribution des biens qui les divise : c'est une succession qui les remplace l'un par l'autre, c'est une impression de sentiments que la possession même affaiblit. Dans le ciel, c'est tellement la plénitude du bonheur, que comme il est plus grand que nos cœurs, ce n'est pas ce bonheur, remarque saint Augustin, qui entre dans nous, c'est nous, qui, selon la parole de Jésus-Christ, devons entrer dans ce bonheur. C'est un bien qui les renferme tous; c'est un même temps d'existence qui les rassemble tous; c'est une félicité immuable comme celui qui en est le principe. Ce n'est donc que dans le ciel que Dieu réunit, qu'il prodigue, et qu'il éternise ce que peut opérer sa magnificence : *Solummodo ibi magnificus.*

Si donc il est vrai que, dès ce monde, les ouvrages de Dieu deviennent le langage touchant qui réveille dans un esprit attentif l'idée des récompenses divines, il est vrai aussi que, loin de vous exposer ce qu'elles sont, ils ne peuvent tout au plus que vous montrer la main qui les distribue. Et, parce qu'il n'est rien sur la terre, dans l'ordre de la nature, qui puisse faire reconnaître le bonheur du ciel; il est donc nécessaire encore de rappeler à votre foi les efforts qu'a faits l'amour d'un Dieu pour vous l'acquérir.

Ici que vous dirai-je, chrétiens? et quelle vue se présente à moi! Un Dieu revêtu de la nature humaine, cet Homme-Dieu couvert de blessures, mourant dans les supplices : pourquoi? C'est, mes chers auditeurs, pour vous ouvrir le ciel. Considérez donc le prix auquel il l'achète, dit saint Augustin, pour en concevoir la valeur. Jésus-Christ eût-il offert à son père des souffrances d'un mérite infini, pour procurer seulement aux hommes une récompense bornée? Aveugle appréciateur de cette récompense, l'aurait-il estimée plus qu'elle ne mérite de l'être? ou Dieu pourrait-il refuser à la voix du sang de son Fils les récompenses qu'elle sollicite? Non, mes frères, non. Dès que le prix est infini, la récompense doit l'être. Dès que Jésus-Christ a voulu souffrir ainsi pour nous l'obtenir, je ne crains pas de le dire, sa gloire est intéressée à nous récompenser magnifiquement dans le ciel. Et ce fut aussi sur la croix, remarquez-le, chrétiens, qu'il promit hautement de satisfaire les désirs de ce célèbre pénitent qui lui demanda alors de se souvenir de lui dans son royaume : *Memento mei cum veneris in regnum tuum.* (*Luc.*, XXIII, 42.) Mais comment, à la vue des humiliations de la croix, le Sauveur pense-t-il à la gloire du royaume céleste? Ne vous étonnez pas, chrétiens, le rapport est admirable entre l'un et l'autre, comme nous l'apprenons de saint Chrysostome. C'est cette croix même qui lui donne la plus haute idée du royaume de Dieu, elle lui en découvre les merveilles. Il lit sur elle la description éloquente qu'elle en fait. Sur cet étendard sacré sont tracées la grandeur de la victoire et l'importance de la conquête; et, dès qu'il a reconnu que le Fils de Dieu meurt pour conquérir le ciel, il sent combien il peut être heureux : *Cum ve-*

neris in regnum tuum. Or, à la réponse favorable que lui fit le Sauveur, réponse que saint Fulgence appelle éloquemment le Testament de Jésus-Christ, signé avec sa croix, j'unis celle qu'il fait encore à chacun de nous par la bouche du prophète : C'est dans mes mains que je vous l'ai écrit : ***In manibus meis descripsi.*** (***Isai.***, XLIX, 16.) Oui, c'est dans mes plaies que j'ai imprimé le souvenir de ce que m'a fait faire cet amour. Et, si je vous ai aimé jusqu'à mourir pour vous sur la terre, que puis je vous refuser dans ma gloire? Si j'ai franchi un intervalle immense pour me rapprocher de vous dans le temps, quel obstacle m'empêcherait de vous réunir à moi dans l'éternité? Pour vous sauver, j'ai prodigué les miracles, et pour vous récompenser j'épargnerais les bienfaits! J'ai voulu être votre frère, je veux vous traiter comme tel; je suis roi, j'ai voulu que vous fussiez les cohéritiers de mon royaume ; je vous ai couverts de mon sang, soyez aussi environnés de ma splendeur. Dans le seul mystère de la rédemption, qui est au-dessus de toute idée, voyez donc l'immensité de la béatitude qui vous est réservée : ***In manibus meis descripsi te.***

Qu'ai-je fait jusqu'à présent, mes chers auditeurs? Comment ai-je pu oublier ce que Dieu lui-même nous dit en termes si énergiques. Je voulais vous faire connaître le ciel, et j'ai encore tout à dire, puisque je ne vous ai pas dit, d'après sa parole expresse, qu'il sera lui-même notre récompense : ***Ego ero merces vestra.***(***Gen.***, XV, 1.) Voilà néanmoins la seule et la parfaite idée du bonheur des saints. Mais, si je ne vous l'avais pas dit sous ces termes, ne vous ai-je pas engagé à le conclure? Car, comment Dieu peut-il nous récompenser d'une manière digne de ses promesses, de la nature, des mérites, de l'amour d'un Dieu, qu'en se donnant lui-même? Tout autre don pourrait-il satisfaire des désirs infinis? Et si, dans le ciel, il restait un seul désir inefficace, où en serait le bonheur? Il se donne lui-même pour récompense : ***Ego merces tua.*** Qu'on le reconnaît bien à ces traits! Combien dans lui tout s'accorde! S'il crée l'homme, c'est à l'image d'un Dieu; s'il lui assigne une fin, c'est de servir un Dieu; s'il lui envoie un sauveur, c'est un Dieu; s'il le glorifie, c'est par la possession d'un Dieu. Un Dieu pour récompense : ***Ego merces tua;*** c'est lui qui nous l'assure. Sur le point de terminer ce discours, quel champ immense viens-je de m'ouvrir? Comment vous peindre cette possession ineffable? De quels termes me servir? A quels transports me livrer? Quels sentiments vous inspirer, qui puissent vous donner, sur la terre, une connaissance de ce qui ravit les célestes intelligences?

Un Dieu pour récompense : ***Ego merces tua.*** Les élus le possèdent, il est à eux; il les renferme dans son sein, ils sont à lui; il est le bonheur universel de tous, et chacun trouve dans lui une félicité qui leur est propre. Il se montre à eux, non comme autrefois à Moïse, mais face à face; il habite au milieu d'eux, non comme autrefois avec son peuple, dans ce temple où la maison d'Israël goûtait la plus douce félicité, mais dans ces tabernacles incorruptibles dont les autels sacrés n'étaient que la figure.

Un Dieu pour récompense : ***Ego merces tua.*** Il est à lui-même son bonheur. Quel est donc celui que goûtent dans lui les saints? C'est celui que les anges désirent toujours de contempler, quoiqu'ils le contemplent sans cesse; c'est ce Dieu des louanges duquel les cieux retentissent sans interruption et sans intervalle; c'est ce Dieu dont les perfections infinies sont toujours les mêmes et toujours nouvelles.

Le posséder ce Dieu, c'est donc être riche de ses trésors, puissant de sa puissance, brillant de son éclat, heureux de son bonheur. C'est le puiser ce bonheur dans l'immensité de Dieu que rien ne borne, dans l'immutabilité de Dieu que rien ne varie, dans l'éternité de Dieu que rien ne termine; c'est admirer dans Dieu le pouvoir auquel tout est soumis, cette sagesse à laquelle tout est réglé, cette Providence à laquelle tout est subordonné, cette bonté de laquelle tout est émané, cette grandeur dont tout est pénétré; c'est voir succéder, à la soumission de la foi qui crut fermement, tous les objets que la vérité de Dieu révèle, la vue claire et distincte des sublimes vérités que la lumière de Dieu découvre; c'est remplacer les consolations de l'espérance, dont la clémence de Dieu fut le motif, par la jouissance des biens infinis dont sa générosité le rend le dispensateur; c'est immuablement s'enflammer au sein de Dieu de la charité qui fait son essence.

N'est-il pas sur la terre quelque léger indice du bonheur de cette possession de Dieu? Ames saintes! je m'adresse à vous. Quelle ineffable douceur Dieu ménage quelquefois, dès cette vie même, à ses fidèles serviteurs! Ah! il ne faut qu'une impression passagère de Dieu pour unir la consolation à leurs souffrances. Combien de fois on l'a vu transformer leur componction en délices, inonder les solitudes d'allégresse, mêler au sang des martyrs la joie du triomphe, et répandre tous les attraits du Thabor au milieu de toutes les rigueurs du Calvaire! Eh! ce n'était cependant qu'un trait de sa grâce, qu'un rayon de sa lumière, qu'un mouvement de son amour. C'en était assez pour opérer, sur la terre, ces miracles de bonheur; et, dans le ciel, toute la gloire de Dieu qui se donne à ses saints, les investit et les inonde, toute sa majesté les pénètre, toute sa bonté les transporte, toute sa libéralité les enchante, toute sa bonté les charme, toute ses perfections les ravissent, toute sa divinité les absorbe. Ils le voient, ils le louent, ils l'aiment, ils le possèdent. Possession sans dégoût, joie sans amertume, désir sans inquiétude, bonheur sans mélange! Je succombe, chrétiens, la grandeur du sujet m'accable; nous sommes des hommes, pouvons-nous parler de la possession de Dieu?

Pécheurs qui m'écoutez, souffrez que je vous adresse, en finissant, les touchantes paroles qu'adressait saint Jean Chrysostome à Théodore : Consentiriez-vous à vous priver de tant de biens? ou craindriez-vous de les acheter à trop grands frais? Que redouteriez-vous encore? Les larmes de la pénitence? Mais dans le ciel, que de consolations! Les humiliations de la pénitence? Mais dans le ciel, que d'honneurs! Les sacrifices de la pénitence? Mais dans le ciel, que de biens! Les austérités de la pénitence? Mais dans le ciel, éternité de bonheur!

Pour vous, âmes justes, qui marchez dans la voie, ne perdez pas courage. Encore quelques années, peut-être quelques mois, quelques jours ou quelques heures, et le ciel s'ouvrira pour vous recevoir. Imiteriez vous la lâcheté de cet homme dont il est parlé dans nos annales, qui, sur le point d'obtenir la palme du martyre, céda aux tourments qui allaient la lui mériter. Ils sont quarante, s'écria le soldat qui veillait sur eux, et je n'aperçois que trente-neuf couronnés. Au même instant il voit sortir l'apostat de l'étang glacé dans lequel il était entré pour confesser Jésus-Christ, tandis que les autres y attendent généreusement la consommation de leur victoire. Frappé de ce spectacle, il y entre lui-même; il acquiert, par la détermination de sa constance, la couronne que l'autre avait perdue par sa faiblesse.

Hélas! chrétiens, si le Seigneur me découvrait à ce moment ce qui en sera de ceux qui composent cet auditoire, n'aurais-je que la perte d'un seul à déplorer : *Quadraginta sunt, quadragesimi corona ubi est?* Ne verrais-je point l'étranger et l'idolâtre se convertir au vrai Dieu, et prendre la place des fils de la promesse qui l'abandonnent? La pensée du ciel nourrira-t-elle dans vous le désir efficace de le mériter; et la séduction du monde ne vous en fera-t-elle point préférer le faux bonheur?

Adressons donc à Dieu, du fond de nos cœurs, la même prière que saint Basile met dans la bouche de ces martyrs : Nous sommes entrés quarante dans la lice, s'écriaient-ils, que tous obtiennent la couronne : *Quadraginta in stadium ingressi sumus, quadraginta item corona donemur.* Nous sommes tous ici, Dieu sauveur, vos serviteurs et vos disciples; nous combattons tous sous les étendards de votre religion. Avec l'aide de votre grâce, avec le secours de vos sacremenst, nous aspirons tous à une couronne immortelle. Qu'aucun de nous n'en soit privé; que le nombre de ces couronnes égale le nombre de ceux qui vous la demandent : *Ne unus quidem huic numero desit.* Le ciel, oui chrétiens, le ciel. Eh! pouvez-vous le regarder avec indifférence? Enfants de Dieu, c'est la maison de votre Père, c'est la vôtre. Concitoyens des saints, c'est votre patrie. Cohéritiers de Jésus-Christ, c'est votre héritage. Je souscris à tout, Seigneur, je consens à tout perdre sur la terre; mais il est une demande que je forme dans toute l'ardeur de mon âme, et que je ne cesserai de réitérer: *Unam petii a Domino, hanc requiram.* C'est que terminant mon exil, vous m'appeliez dans votre céleste demeure, et que l'éternité de votre bonheur s'ouvre alors à mes désirs: *Ut inhabitem in domo Domini.* (*Psal.* XXVI, 4.) Que j'y goûte les pures délices dont vous comblez vos amis, les délices mêmes de Dieu : *Ut videam voluptatem Domini.* (*Ibid.*)

Sire,

La gloire que Dieu distribue aux hommes sur la terre n'est que l'ombre de celle que sa magnificence prépare aux élus dans le ciel, et l'éclat qui environne votre majesté est dans les desseins de Dieu une invitation plus pressante à mériter l'immortel honneur dont il couronne les saints.

Vous possédez, Sire, le plus beau royaume de l'univers. Votre peuple en vous voyant monter sur le trône, a fait succéder aux larmes de la douleur, sur la perte d'un roi chéri, les acclamations de la tendresse dont vous êtes l'objet, et l'espérance des consolations qu'il attend de vous. Il a répondu, par les sentiments de son amour, au langage de la bienfaisance qui lui annonçait votre règne. Vous vous êtes montré occupé de son bonheur, il s'est livré à la reconnaissance; et tandis que votre majesté refusait généreusement un tribut de leurs biens, vos sujets lui offraient un trésor plus précieux, en multipliant les hommages de leurs cœurs.

Mais, puisque ce n'est là que la route brillante que Dieu vous ouvre, quel est donc, Sire, le terme qu'il vous propose? S'il est si beau de porter une couronne que le droit de la naissance assure, qu'elle est douce la couronne qu'accorde à titre de conquête le Dieu des vertus? S'il est pour les rois tant de gloire dans le monde, quelle sera dans l'autre la récompense des saints rois?

Telle est encore, Sire, la sublimité de votre destination. C'est dans le sein de la véritable gloire qu'on peut recueillir sur la terre, que Dieu vous fraye la voie aux honneurs de la divine immortalité; et c'est en soutenant toute la majesté du monarque, que vous pouvez obtenir la couronne des saints. Il est vrai, comme le reste des hommes, vous avez le Roi des rois pour maître suprême; mais, en vous élevant au-dessus des autres hommes, il vous place comme devant être son image, et il vous fait un devoir d'en exprimer les traits. Aussi, les sujets de votre majesté doivent-ils respecter l'autorité de Dieu dans la vôtre, en même temps que Dieu vous destine à leur présenter dans votre équité un appui, dans votre bonté une ressource, dans votre vigilance une sûreté, dans votre sagesse leur bonheur, dans vos sentiments le cœur d'un père. Héritier et possesseur du titre illustre de roi très-chrétien, du fils aîné de l'Eglise, à vous appartient la gloire d'en être le protecteur, de faire régner par vous le Dieu par qui vous

régnez, de faire honorer la religion, qui est elle-même la gloire des rois et le plus ferme soutien de leur trône.

Vos peuples, Sire, sont animés de ce doux espoir. Ils se représentent celui de votre règne comme celui de l'ordre et des mœurs. La droiture de vos intentions leur présage que Dieu leur rendra, dans votre majesté, le prince auguste à qui vous devez le jour et dont vous retracez les vertus. Ils savent combien sa mémoire vous est chère, ils en concluent que ses exemples seront votre règle : heureux augure d'une gloire solide dans cette vie, et de la gloire éternelle dans l'autre! Ainsi soit-il.

SERMON II,

Pour la fête de la commémoration des morts.

RAPPORTS ENTRE LA VIE ET LA MORT.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare. (II *Macch.*, XII, 46.)

C'est une pensée sainte et salutaire de prier pour les morts.

Sans doute c'est une pensée sainte, puisque l'Esprit-Saint la consacre dans les divines Ecritures; puisque l'Eglise, conduite toujours par cet Esprit de vérité et de lumière, nous l'inspire; puisque, par la pratique constante des siècles les plus reculés, jusqu'à celui où nous sommes, elle nous enseigne à le suivre; puisque sans cesse elle offre le sacrifice auguste de nos autels pour les fidèles à qui il reste encore des fautes à expier; puisqu'elle frappe d'anathème ceux qui refuseraient de connaître l'efficacité de ce sacrifice à l'égard de ceux, qui, quoique morts dans la justice, ont encore besoin d'être purifiés.

C'est donc aussi une pensée salutaire, et pour ceux qui offrent à Dieu leurs prières en faveur des âmes souffrantes, et pour les âmes mêmes, qui, par là, peuvent être soulagées. Secourir les justes à qui la mort a enlevé tout moyen d'expiation personnelle; ah! mes frères, quoi de plus noble et de plus consolant pour nous! La piété vous en fait un devoir! C'est l'intention de Dieu à qui ces âmes n'ont pas cessé d'être chères; de l'Eglise qui les reconnaît toujours pour être à elle. La charité vous y engage; ces justes sont vos frères, ils implorent votre pitié : ***Miseremini, miseremini, saltem vos amici mei*** (*Job*, XIX, 21), vous crient leurs voix gémissantes. Votre propre intérêt le demande; pourquoi ne leur prêteriez-vous pas un secours que vous réclamerez un jour pour vous-mêmes?

Un jour viendra, qui n'est pas loin peut-être, où vous serez à votre tour l'objet de cette triste cérémonie. Ce ne sera plus pour ceux qui vous ont précédés, mais pour vous-mêmes que la religion implorera les prières de ceux qui nous suivront. C'est donc vous-mêmes que je viens aujourd'hui convoquer à vos propres funérailles; et, en ouvrant à vos yeux le chemin qui les a conduits au lieu où ils sont, je me propose un dessein non moins utile à ceux qui m'entendent, c'est de leur apprendre à mériter une sainte mort par une vie sainte. Je ne m'éloignerai pas entièrement de l'esprit de cette cérémonie. La vivacité de votre foi, l'ardeur de votre charité, j'aime du moins à le croire, n'ont pas besoin d'être sollicitées en faveur des morts. A la ferveur de la prière, à la générosité de la prière, joignez l'efficacité des œuvres. Les morts en seront mieux secourus, et les vivants s'épargneront les regrets et les chagrins, qui, même dans une perspective lointaine, s'attachent à la pensée de la mort. Nous savons bien qu'elle est inévitable, mais la pensée ne s'en présente guère à notre esprit sans y laisser une vive impression d'épouvante à laquelle on cherche à se dérober en l'oubliant. Environnés journellement des débris de la mortalité commune, et témoins des coups redoublés dont la mort frappe les plus illustres victimes, on vit dans une sorte d'étourdissement. On s'entretiendra, même avec quelque intérêt, de la mort des autres; on n'a pas le courage de s'occuper de la sienne : il semble que ce soit là un événement où l'on sera éternellement spectateur, jamais acteur; et encore combien parmi nous en redoutent le spectacle et jusqu'au nom seul! Tout discours qui leur en offre l'image, toute réflexion qui en expose les suites, toute exhortation qui tend à en faire prévoir les dangers, toute parole qui en retrace les terreurs, toute cérémonie qui en réveille l'idée, en un mot tout ce qui ramène au souvenir de la mort, importune, déplaît et fatigue; et la raison qu'en apportent ceux qui veulent sincèrement s'expliquer, c'est qu'il n'est rien de si affligeant que la pensée de la mort.

Je veux bien pour un moment en convenir avec eux; en ne parlant ici que d'après le sentiment naturel, j'avouerai sans peine ce que la mort a d'effrayant. Mais enfin, leur dirai-je, elle est absolument inévitable. En vain vous l'oublieriez; sûrement elle ne vous oubliera pas. Elle vient précipitamment à vous, vous à elle; peut-être touchez-vous au moment d'en devenir la proie. Or, puisque évidemment il ne dépend pas de vous de l'éviter, il serait donc sage de l'adoucir.

Je viens vous en apprendre le salutaire moyen, et vous inviter à vous en ménager les douceurs; car il en est de réelles à la mort; il ne s'agit que de les préparer durant la vie. La relation est étroite entre l'une et l'autre; le rapport est marqué. Et c'est cette liaison entre la sainteté de la vie, et la sainteté de la mort qui doit faire l'objet de cette instruction. Je dis donc : Vivez saintement; la sainteté de la vie est une source de consolation à la mort, c'est ma première partie. Pensez aux consolations d'une sainte mort, cette pensée est un encouragement à la sainteté de la vie. Seconde partie. En deux mots, il vous en coûtera moins de mourir, si vous avez bien vécu; il vous en coûtera moins de bien vivre, si vous vous soutenez par le désir de bien mourir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

D'où naissent, mes chers auditeurs, les troubles et les inquiétudes aux approches de la mort? Mettons à part cette horreur secrète qu'il était de la sagesse de Dieu de graver en nous pour nous engager à la conservation de l'existence que nous tenons de lui, et dont il n'appartient qu'à lui de disposer. L'instinct seul que la nature donne aux animaux avec la vie, les porte à craindre et à fuir tout ce qui peut la leur enlever. Je ne parle ici que de ces perplexités réfléchies qui mêlent un effroi glaçant aux idées d'une mort prochaine; et j'en trouve le principe dans les vives affections du cœur que la mort dépouille; dans les cris redoublés de la conscience que la mort réveille; dans les terreurs accablantes de l'avenir que la mort présente. Or, je vois que la sainteté de la vie peut seule, au milieu de tant d'objets terribles, ouvrir une source abondante de consolations. Comment? c'est qu'elle dispose le cœur à tous les sacrifices, parce que le détachement est l'effet de la sainteté; c'est qu'elle prévient les alarmes de la conscience, parce que le soin habituel de la régler est le caractère de la sainteté; c'est qu'elle tempère les frayeurs de l'avenir, parce que la fidélité passée forme un heureux présage en faveur de la sainteté. Ah! qu'il doit en coûter moins de mourir quand on a vécu saintement!

C'est une maxime souvent répétée et souvent confirmée qu'on meurt ordinairement comme on a vécu. Mais prenez garde, chrétiens : cette maxime n'est pas fondée sur ce que la mort offre les mêmes caractères que la vie; il est au contraire de grandes différences entre l'une et l'autre, et ce sont précisément ces différences qui en établissent les rapports. L'affreux malheur de la mort dans le péché diffère sans doute du faux bonheur d'une vie passée dans le désordre. Mais, comme la vie a commencé et continué le crime, la mort le consomme, et voilà leur conformité. De même, les vraies douceurs de la mort des justes ne ressemblent point aux épreuves et aux austérités de leur vie; mais leur vie a été consacrée aux vertus, leur mort les couronne : voilà ce qui nous autorise à les comparer. Dans ce sens, il serait donc vrai de dire aussi qu'on ne meurt pas comme on a vécu, puisqu'après avoir vécu dans les plaisirs et les délices on meurt dans l'amertume et dans les regrets; tandis qu'on meurt dans le calme et dans la paix, après avoir vécu dans les peines et dans les combats. Ainsi les pénibles rigueurs de la sainteté, pendant la vie, préparent les consolations de la mort.

Le coup dont la mort nous frappe, et dont la force va jusqu'à nous séparer en quelque sorte de nous-mêmes, étend les redoutables effets de cette division cruelle sur tous les objets de la vie. Avec elle, nous perdons tout sur la terre, et nous voyons l'effrayante image de ce dénûment universel dans la solitude des tombeaux. Aussi le premier sentiment de tristesse que la mort inspire, c'est celui de ce prince infortuné qui envisage en tremblant les rigueurs de la mort dans la rigueur de la séparation qu'elle opère : *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV, 32.) C'est là, au témoignage de l'Ecriture, ce qui en rend le souvenir si affligeant à celui qui se livre à la douceur de ses possessions, et c'est là le sacrifice qui si souvent coûte tant de larmes, lorsque l'autorité qui l'exige ne rencontre dans celui qui le subit que la contrainte et la nécessité. Il est dur de mourir quand on est éperdument épris des biens de la vie. Les regrets croissent naturellement à proportion de l'attachement; et les affections qui multiplient et qui fortifient les liens rendent plus douloureux l'inévitable dénoûment qui vient les rompre. C'est donc un bonheur réel de pouvoir adoucir, par le mérite d'un renoncement libre, la violence d'un dépouillement nécessaire, de savoir généreusement céder ce que la mort arrache invinciblement, et de remplacer par les actes d'une résignation qui se soumet, les inutiles gémissements d'une douleur qui résiste. Il est heureux de pouvoir dire avec Job (I, 21). Dieu me l'avait donné, Dieu me le redemande. Je lui rends avec une humble docilité ce qui lui appartient par droit de domaine. Il m'en avait confié pour un temps l'usage; mais je ne m'en suis point attribué la propriété. J'ai pu m'en servir, j'ai su n'en pas devenir l'esclave. Je n'avais garde de fixer mon cœur où je ne devais pas fixer mon séjour; et la pensée humiliante de la mort m'a rappelé souvent elle-même aux idées sublimes de mon immortalité.

Or, ces sentiments si propres à adoucir les chagrins de la privation, nous les voyons dans le cœur des justes. Pourquoi? parce qu'en s'exerçant à mourir eux-mêmes par le renoncement aux objets des passions, au dérèglement des désirs, à l'excessive ardeur des affections, ils ont pu dire avec saint Paul : Je meurs chaque jour, *quotidie morior.* (I *Cor.*, XV, 31.) Et par là ils se sont en quelque sorte familiarisés avec la mort; parce que, selon le conseil de saint Léon, ils n'ont fait des biens présents qu'un secours pour le temps de leur passage sur la terre, et non un attrait pour la regarder comme leur demeure : *Sit vicinium itineris, non illecebra mansionis;* parce que, selon l'avis de saint Grégoire, ils ne se sont promis, comme leur véritable héritage que les biens qu'ils voulaient posséder toujours, *Illa diligamus quæ sine fine habebimus;* parce que, selon la pensée de saint Augustin, ils ont envisagé le cours de la vie comme un torrent dont la rapidité entraîne tout avec lui dans le gouffre de l'éternité, *Quid non, quasi de pluvia collectum it in abyssum;* parce qu'ils ont suivi la parole de Jésus-Christ même, dont la sagesse leur a appris à se former dans les cieux un trésor qui fût à l'abri de tout dommage, *Facite vobis thesaurum non deficientem in cœlis.* (*Luc.*, XII, 33.) De là, quelque triste qu'elle puisse paraître à la nature, la mort n'est plus qu'un

événement, dans l'attente duquel on a vécu, et auquel on cède sans murmure, parce que le détachement du cœur y a préparé; et si, comme dit l'Apôtre, nos douleurs naissent de nos pertes, en diminuant le sentiment de nos pertes nous devons donc affaiblir l'impression de notre douleur. Voilà, mes frères, voilà d'où viennent dans les saints, à l'heure de la mort, cette fermeté qui en soutient les approches, cette générosité qui en accepte les arrêts, cette sérénité qui brille au milieu même de ses ombres. Eh! que n'avons-nous point vu en ce genre? Que de prodiges de force et de constance, ouvrage de la vertu seule! Nous avons vu sacrifier sans regrets les plus abondantes richesses, les plus nobles espérances, la plus haute gloire, celle du trône! Nous avons vu contents de mourir ceux que leur destinée appelait à régner! C'est qu'ils avaient répété, d'après Jésus-Christ, que *leur royaume n'était pas de ce monde.* (*Joan.*, XVIII, 36.) C'est qu'éclairés par la foi et nourris de ses maximes, ils avaient compris qu'un monde, dont la figure passe, n'était pas digne de fixer les sentiments d'une âme qui ne doit jamais cesser d'exister.

Aussi, lorsque la mort, cet implacable ennemi des hommes, qui s'érige un trophée des biens dont elle les dépouille, commence à se montrer aux yeux des vrais fidèles, ils peuvent lui demander avec une sainte assurance : O mort! où est donc ta victoire? *Ubi est mors victoria tua?* (I *Cor.* XV, 35.) Elle les trouve précautionnés contre ses coups par les coups qu'ils ont eux-mêmes portés à leurs affections. La privation dont elle leur étale l'universalité a déjà été en détail l'effet volontaire de leurs sacrifices. Par cela même qu'ils possédaient avec moins d'attachement, ils cesseront de posséder avec moins d'affliction. L'expérience nous l'apprend, mes frères, et nous le voyons tous les jours, il en coûte moins de mourir à ceux pour qui la vie avait moins de charmes. On la quitte avec moins de répugnance lorsqu'elle présentait plus de misères. Nous en annonçons plus facilement la fin à ceux qui voient avec elle finir leurs maux. Or, ce que l'indigence ou l'infortune fait naturellement à l'égard des malheureux, la vertu l'opère plus fortement encore sur les justes. Supérieurs au monde par l'élévation de leurs pensées, par la noblesse de leurs vues et par une idée juste de leur destinée, il n'est aucune cupidité du siècle qui retarde leur course; c'est l'expression du Vénérable Bède, c'est-à-dire au moins que dans eux un amour désordonné de la vie et les illusions qui en sont le principe n'ont pas formé ce grand obstacle à la soumission.

Il n'en est pas de même de vous, enfants de la terre, qui y tenez par autant de chaînes que vous y possédez de biens; qui dans l'enchantement de vos possessions en perdez de vue la brièveté, à qui la vanité des attachements de la vie semble faire oublier la nécessité de mourir. C'est à vous que s'adresse, en particulier, l'oracle que prononçait le Seigneur par la bouche d'Isaïe, quand il menaçait d'affliger la terre, de la ruiner, de la ravager, *Dissipabit.... nudabit et affliget faciem ejus.* (*Isai.*, XXIV, 1.) Quels moments pour vous que ceux où la mort va moissonner sous vos yeux tout ce qui vous appartenait, avant que de vous terrasser vous-mêmes; où elle vient vous enlever en même temps amis, parents, fortune, honneurs, dignités, plaisirs, avant que de couper le fil de vos jours; où vous voyez d'un coup-d'œil tous les malheurs qu'elle vous prépare, parce que vous êtes tout occupés des biens qu'elle vous ravit! Non sans doute, nous ne demandons pas où est la victoire de la mort; elle est gravée sur votre visage consterné et abattu; son nom seul excite vos frémissements; ses approches redoublent vos alarmes; en se montrant, elle triomphe. La terreur dégénère bientôt pour vous en accablement; la stupidité des sens émousse enfin l'activité de l'âme. Si l'on paraît alors mourir tranquille, c'est qu'on ne vit qu'à demi; car il n'y eut jamais de véritable tranquillité sans détachement, et l'on n'est sincèrement détaché du monde que quand on s'attache véritablement à Dieu. C'est le premier effet de la sainteté de la vie.

Le second effet d'une vie sainte, c'est, mes chers auditeurs, de tenir la conscience en règle, et c'est aussi la seconde source des consolations qu'on goûte à la mort. Heureux, disait Jésus-Christ, heureux les serviteurs que leur maître à son arrivée trouvera veillants, *Beati servi illi quos, quum venerit Dominus, invenerit vigilantes.* (*Luc.* XII, 37.) Le maître, c'est le juge suprême des hommes; le moment de son arrivée, c'est le dernier moment de la vie : les serviteurs, c'est nous. Ceux qui parmi nous seront trouvés veillants, quand viendra le moment de mourir, seront donc les véritables heureux. Ainsi l'a prononcé la vérité même. *Beati illi servi*, etc. Mais heureux, de quel bonheur? Je n'entends pas seulement cette félicité essentielle, qui consiste à mourir dans la grâce, et qui est le gage certain de cette béatitude éternelle que Dieu réserve à ses élus. Je parle d'un bonheur qui, dès ce monde, est le fruit de la vigilance chrétienne : et je prétends que la mort est sensiblement moins dure à mesure qu'on a mis plus d'ordre dans sa vie; d'où je conclus qu'ils sont les vrais sages, ceux qui, d'un œil attentif, suivent habituellement toutes leurs démarches, qui sondent régulièrement et journellement les replis de leur cœur, et qui le renouvellent fréquemment et le purifient dans les eaux salutaires de la pénitence. Ce n'est pas là vivre, nous disent les mondains, qui rapportent tout aux amusements de la vie. C'est vivre, leur répondrons-nous, avec la prévoyance qui par le calme et la paix veut prévenir les embarras de la mort.

Je dis les embarras de la mort, car, même en supposant, mes chers auditeurs (supposition qui peut aisément ne pas se réaliser),

que vous serez assez heureux pour n'être pas entièrement la victime de ses surprises; en vous accordant que la durée de ses longs avertissements vous laissera peut-être le précieux moment du repentir; en avouant que, du trésor de ses grandes miséricordes, Dieu peut tirer quelquefois des grâces extraordinaires qui délivrent du péché le pécheur que la maladie livre au tombeau; il n'en est pas moins vrai que les derniers moments de la vie sont bien rigoureux, lorsqu'ils sont les premiers moments du remords. Je me représente ici ce que Jésus-Christ nous a tracé lui-même dans sa parabole des vierges : Les unes ont sagement prévu l'heure de l'arrivée de l'époux; tous leurs arrangements sont faits; et, dès qu'il paraîtra, elles marcheront à sa suite. Les autres ont imprudemment différé leurs préparatifs; elles ont cru le moment plus éloigné, elles ont compté sur cet intervalle; et voilà l'instant où l'époux s'annonce, *Ecce sponsus venit.* (*Matth.* xxv). Ne nous arrêtons pas à déplorer le funeste sort des dernières. Hélas! elles n'entrèrent pas dans la salle du festin, leur négligence les en fit exclure. Elles formèrent trop tard des demandes, d'une voix qu'on leur dit ne pas connaître, *nescio vos.* (*Ibid.*, 12.) Il nous suffit de remarquer combien elles s'inquiètent, combien elles se fatiguent, combien elles s'agitent, tandis que les vierges sages goûtent paisiblement le fruit de leurs précautions, *Quæ paratæ erant intraverunt cum eo.* (*Ibid.*, 10.)

Hommes mondains et dissipés, vous qui pendant la vie n'eûtes pour règle que vos passions et vos plaisirs, entendez enfin malgré vous cette parole accablante, mais nécessaire : Vous êtes en danger; la mort menace; il est temps de penser à vous, et le temps presse, *Morieris.* Quelle situation! Quel arrêt! Quelles alarmes! L'amas des péchés remué tout à coup par le mouvement subit de la terreur; le ténébreux chaos d'une vie passée dans la confusion des dérèglements, l'agitation des craintes, la nécessité des réparations; le choix des moyens, le besoin des secours, l'importance de leur célérité! Ah! quel tableau se forme aussitôt dans l'âme d'un mourant! Le flambeau de la vérité lui découvre ses erreurs; le monde lui laisse apercevoir le vide de ses vanités; la foi lui expose ses devoirs, la conscience lui reproche ses transgressions, la pénitence lui intime ses ordres; et, au milieu de tout cela, le temps lui marque sa fin! Encore une fois je n'examine point quelle en sera la suite, mais convenez avec moi, vous, les tristes spectateurs de cette dernière scène, que par intérêt vous partagez alors l'effroi dont vous êtes les témoins, et que cet effroi, qui naît évidemment d'une conscience en désordre, est incontestablement ce qu'il y a de plus redoutable dans les circonstances de la mort.

Ah! que d'un air bien différent, que d'un œil plus rassuré et plus tranquille, l'homme juste l'entrevoit! Il savait qu'elle vient sans qu'on y pense; il y avait pensé pour n'en être point surpris. Voici, il est vrai, le moment auquel on va lui demander compte de son administration; mais il se l'était souvent rendu à lui-même, de peur que l'œil du maître ne le trouvât pas exact. Voici l'instant décisif de son sort; mais il avait d'avance éclairci tous les doutes, parce qu'il avait réfléchi sur la grandeur du péril. Voici les dernières lueurs d'une vie prête à s'éteindre; mais il va présenter à Dieu un cœur dans lequel il avait éteint tous les feux criminels qui en auraient terni l'innocence, et qu'il a pris soin d'orner des vertus qui en font la gloire aux yeux du Seigneur. Il va mourir, ne le lui déguisez pas; il s'y attend, puisqu'il s'y est préparé, en se rendant tel pendant sa vie qu'il voulait être à la mort. En lui annonçant qu'il y touche, vous nourrissez sa piété, vous ne redoublerez pas ses frayeurs. Demandez-lui s'il n'a rien dans sa conscience qui le trouble; non, il ne laissera après lui ni les indices de la haine, ni le feu de la discorde, ni les traces du scandale, ni les traits de l'injustice, ni les séductions de l'impiété. Il a vécu pour Dieu, selon Dieu, en Dieu, il va se réunir à Dieu. Parce qu'il n'y eut rien que de réglé dans sa conduite, il n'est rien d'affligeant dans sa mémoire. Une conscience paisible laisse à une douce confiance tout son essor. Les impressions de l'étonnement cèdent la place aux ardeurs de la charité. Le souvenir amer du crime ne vient point altérer le tendre espoir de la vertu; et, s'il y eut des expiations nécessaires (car quel homme, ô mon Dieu, ne doit pas recourir à votre miséricorde pour se mettre à l'abri de votre justice?) à la satisfaction de les avoir offertes se mêle affectueusement une douleur sincère qui les renouvelle. Enfin, tout est prévu, tout est préparé, tout est disposé par la sainteté de la vie; et lorsqu'on a craint beaucoup de pécher on craint moins de mourir.

De là, mes chers auditeurs, troisième fruit d'une vie chrétienne et régulière, de là les heureux augures qui consolent les justes mourants par l'attente de l'avenir. La mort l'ouvre à nos regards, cet avenir sombre; et, à travers l'obscurité formidable, répandue sur la surface de cet abîme, elle jette de vives lueurs à la clarté desquelles on s'épouvante. Elle présente la ténébreuse image de l'éternité au moment où elle conduit sur ses bords; elle consterne par le seul aspect de ses immenses profondeurs, avant qu'elle y précipite. Le premier pas par lequel on s'y enfonce est précédé de la vue effrayante qui le découvre. Et qui pourra dire alors avec le Prophète : Non, même au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai pas, *in medio umbræ mortis non timebo?* (*Ps.* XXII, 4.)

Qui pourra le dire, mes chers auditeurs? Ce sera celui qui pourra ajouter avec David : Je ne craindrai point, ô mon Dieu, parce que vous êtes avec moi, *Non timebo, quoniam tu mecum es.* Or, quel est celui qui

peut se flatter que le Seigneur est avec lui à la mort, si ce n'est celui qui s'est fait une loi d'être avec le Seigneur pendant sa vie? Nécessairement il y a du rapport entre les vertus et les récompenses. Le témoignage que la vertu rend devient le gage de la récompense qu'elle désire. Peut-on penser au Dieu qu'on a servi avec fidélité sans penser au Dieu qui couronne avec magnificence? Et lorsqu'on a fait de la terre le théâtre de ses combats, n'est-il pas consolant de regarder le ciel comme le prix de ses victoires? Jésus-Christ nous y engage lui-même, et dès qu'il veut animer notre fidélité par ses promesses, dès que par ses promesses il veut exciter nos espérances, c'est rendre hommage à sa parole que d'ouvrir son cœur à la sublime joie dont on attend la jouissance, *Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* (*Matth.*, V, 12.)

Et voilà pourquoi, mes chers auditeurs, on a si souvent répété que la mort qui ne présente, pour le commun des hommes, que tristesse, qu'humiliation, qu'abattement, offre l'appareil d'un triomphe pour les justes. Combien d'heureux présages le leur annoncent! L'idée d'une vie vie consacrée à Dieu présente l'image d'un Dieu prêt à nous consacrer lui-même son éternité. Après l'avoir constamment aimé, on sent mieux qu'on est destiné à l'aimer toujours; un cœur que la passion n'a pu lui ravir vole à lui comme à son trésor. Les sentiments que la sainteté a nourris forment un avant-goût des chastes délices qui sont l'apanage éternel des saints. De dessus la croix de Jésus-Christ on découvre les beautés du ciel, qui en fut la conquête; et, lorsqu'on a eu le courage de l'accompagner au Calvaire, on croit l'entendre assurer qu'on aura place dans son royaume. Heureux et pieux transports d'une âme juste, lorsque disant avec Job, dans la vivacité de sa foi, que son *Rédempteur est vivant* (*Job* XIX, 25), elle ajoute, dans la douceur de son espérance, que dans cette même chair que la mort dissout, de ces mêmes yeux que la mort éteint, elle le verra dans sa gloire! Ah! c'est en quelque sorte commencer à régner avec Jésus-Christ que d'expirer entre ses bras.

Je ne crains point, mes chers auditeurs, qu'on me reproche d'inspirer et d'autoriser sans motif cette confiance. Si elle peut convenir au pécheur, qui se repent, pourquoi l'interdire au juste qui persévère? Si l'espérance est une des principales vertus, c'est donc surtout dans un cœur vertueux qu'elle doit éclater. Si le désespoir est un des plus grands crimes, un des premiers devoirs est donc d'espérer. Ce n'est pas, sans doute (et à Dieu ne plaise!) que le juste fonde un espoir présomptueux sur ses mérites; mais c'est qu'en les attribuant principalement à la grâce qui en fut le premier principe, il s'appuie sur les promesses et sur la bonté de Dieu qui veut en faire recueillir les fruits, en couronnant ses propres dons. Ce n'est point qu'il ne dise à Dieu avec David: *N'entrez point en jugement avec votre serviteur.* (*Ps.* CLII, 2.) Est-il un mortel irréprochable à vos yeux? Mais c'est qu'il se ressouvient de la parole de Jésus-Christ: *Serviteur fidèle dans les moindres objets, entrez dans la joie de votre Seigneur.* (*Matth.*, XXV, 21.) Ce n'est pas qu'il n'avoue avec saint Paul, que tout ce qu'il a pu faire ou souffrir dans le temps ne peut être mis en parallèle avec la gloire future; mais c'est qu'il a appris du Sauveur lui-même qu'il regardait comme digne de lui tout ce qui était fait pour lui. Ce n'est pas enfin qu'à l'exemple de ce solitaire dont le nom célèbre est consacré dans les annales de l'Eglise il n'ait à subir l'épreuve de quelques frayeurs passagères; mais c'est qu'empruntant les paroles de ce serviteur généreux il s'exhorte lui-même, il s'enhardit, il s'encourage: Quoi! tu as servi Dieu comme ton Père, et tu le redoutes comme ton juge? Va, dans le sentiment d'une humble espérance, te présenter à son tribunal, *Egredere, anima mea, quid dubitas?* Tu as été constamment le disciple de Jésus-Christ, et tu crains la mort qui doit te réunir à un si bon maître: *Servisti Christo, et mortem times!* Sentiment doux et légitime, dont saint Augustin nous développe le motif, en expliquant celui qui faisait dire au grand apôtre: Une couronne de justice m'est réservée: *Reposita est mihi corona justitiæ.* (I *Tim.*, IV, 8.) Ce n'était pas, dit le saint docteur, par l'évidence de la chose même, puisque la persévérance finale n'est due à personne: *Non re plenissima;* mais c'était par un espoir ferme et solide, puisque la grâce d'une sainte mort est le prix ordinaire d'une sainte vie: *Sed spe firmissima.* Ainsi donc, en vous peignant l'espérance qui anime les justes, je ne porte aucune atteinte à l'humilité qui les pénètre. L'humilité rapporte tout à Dieu, la confiance attend tout de Dieu. Il n'est donc dans ces deux vertus rien qui se détruise; ces deux sentiments n'ont donc rien de contraire et d'opposé. Or, avec ces sentiments, est-il si dur de mourir?

Fasse le ciel que dans le nombre de ceux qui m'écoutent il n'y en ait point à qui la mort offre un jour un spectacle bien différent! Ah! mes chers auditeurs, que peut-on voir de consolant dans l'avenir, lorsqu'on n'a sous les yeux que le tableau de ses égarements? Dans l'obscurité du cachot, où ses crimes vont bientôt l'enfermer, le pécheur aperçoit l'image effrayante du supplice qu'on lui prépare; à mesure qu'il se sent déchirer par le glaive de sa conscience, il croit voir étinceler celui des bourreaux. Le souvenir seul du crime anticipe les coups de la vengeance. C'est assez de savoir qu'on la mérite, pour en éprouver déjà les rigueurs; elles s'exercent d'avance sur une imagination alarmée, lorsqu'un cœur coupable les attend.

Faible peinture de la situation d'un pécheur qui, prêt à quitter la terre, voit d'un œil troublé l'enfer s'entr'ouvrir. Les ténèbres

de la passion sont dissipées; celles de la mort rendent plus vives les lumières de la foi qui montre le désordre du passé, La vue du péché est inséparable de celle de la justice, et quelle vue que celle de la justice d'un Dieu, dont on a violé les lois, et provoqué le courroux ! Sous quel aspect il se montre, lorsque c'est la terreur qui le dévoile ! Qu'il doit paraître affreux de tomber entre ses mains, lorsqu'on leur est livré par le crime ! Et, lorsqu'il faut lui rendre un compte exact de toute sa vie, avec quel effroi se rappelle-t-on qu'on a mal vécu ! Il est donc sensiblement vrai que la sainteté de la vie produit des consolations à la mort. Il est vrai aussi que des consolations d'une mort sainte peut résulter un adoucissement aux peines de la vie ; et c'est là mon second point.

SECONDE PARTIE.

Quand on examine les devoirs dont l'accomplissement forme la sainteté de la vie, on ne voit au premier coup-d'œil que ce qu'ils enferment de pénible ; et lors même qu'on s'occupe du bonheur réel qui résulte de la vertu, difficilement on découvre ce qu'il y a de sensiblement consolant dans la satisfaction qu'elle produit. Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui souvent décourage et ce qui affaiblit la volonté. Or, c'est pour renouveler son ardeur et pour ranimer ses forces, qu'il est utile de lui proposer fréquemment les consolations d'une sainte mort. Cette vue soutient la continuité des efforts de la vertu, parce qu'elle assigne et détermine, d'une manière fixe, le temps auquel on doit en recueillir les fruits ; cette vue rend sensibles aux hommes les succès de la vertu, parce qu'elle expose d'une manière visible et frappante l'heureuse situation de ceux qui l'ont pratiquée. Oui, mes frères, il en coûte évidemment beaucoup moins de bien vivre, lorsqu'on se livre ardemment au désir et à l'espérance de bien mourir.

Comme tous les objets que la vie nous offre doivent s'évanouir avec elle ; pour en juger sainement, il est de la sagesse d'en rapprocher l'idée de celle de la mort. Ainsi le disons-nous à ceux qui sont aveuglément attachés aux biens de la terre. Nous les exhortons à les envisager, tandis qu'ils en jouissent, du même œil qu'ils les verront lorsqu'ils seront à la veille de les perdre. Et, de leur aveu, nous sommes autorisés à les leur dépeindre comme fragiles et passagers, puisqu'alors eux-mêmes les regarderont comme tels. Et c'est aussi le langage que, dans un sens tout opposé, nous pouvons adresser à ceux qu'alarment les obligations de la sainteté. Ne vous bornez pas, leur dirons-nous, à considérer ce qu'elles ont de sévère pendant la vie, vous les connaîtriez mal, vous ne les connaîtriez qu'à demi. Mais estimez aujourd'hui la fidélité qui les remplit, comme vous l'estimerez aux approches de votre dernière heure. Voyez aujourd'hui ce que vous voudrez alors avoir été ; opposez aujourd'hui à la difficulté présente de bien faire le contentement futur, mais certain d'avoir bien fait ; en un mot, puisque l'Esprit-Saint vous donne, dans le souvenir de vos fins dernières, un préservatif contre le péché, vous pouvez y trouver par là même un encouragement à la vertu. Entrons, pour votre utilité, dans quelque détail des peines qu'offre la régularité de la vie, et des consolations qu'elles produiront à la mort.

Une inclination ardente et chérie menace-t elle l'innocence de vos mœurs ? Dans le trouble de la passion, vous allez vous récrier sur l'impuissance où vous croyez être de la vaincre. Un cœur embrasé par des feux coupables est aussi éloquent sur la prétendue nécessité d'adorer son idole qu'il est aveugle sur les désordres de cette espèce d'idolâtrie. Mais suspendez quelques moments l'agitation tumultueuse de ce délire ; et pensez avec quelle satisfaction vous direz à Dieu en mourant : La fragilité de ce corps, que la mort va dévorer, n'a point cédé à l'impétuosité d'un penchant qui eût avili mon âme. C'est, ô mon Dieu ! un esprit et un cœur pur que je vais vous offrir. Je me suis arraché aux mortelles douceurs du crime, et, des mains de la vertu, j'ai voulu passer entre les vôtres.

La violence de la haine arme-t-elle la fureur de vos ressentiments ? Dans les accès de votre courroux, vous allez nous peindre l'apparente équité de votre conduite ; un cœur outragé est aussi éloquent sur les droits imaginaires qui l'autorisent que sur l'injure qui l'irrite. Mais tempérez quelques moments l'ardeur inquiète de votre colere, et pensez avec quelle satisfaction vous direz à Dieu en mourant : Je réclame la vérité de votre parole et la solidité de vos engagements ; j'attends de vous mon pardon, puisque j'ai pardonné pour vous. Je n'ai point connu d'ennemi ; je ne saurais être le vôtre. J'ai fait taire les cris de la vengeance ; j'ose donc augurer que vous me ferez entendre la voix de la miséricorde.

L'amour de l'opulence cherche-t-il à vous tranquilliser dans des doutes trop bien fondés sur des possessions illégitimes ? Dans le mouvement d'une ambitieuse cupidité, vous allez faire valoir la justice suspecte de vos titres. Un cœur altéré de la soif des richesses est aussi éloquent, sur les prétextes de les conserver, que sur l'agrément d'en jouir. Mais résistez quelques moments au langage séducteur de la fortune, et pensez avec quelle satisfaction vous direz à Dieu en mourant : L'usurpation d'un bien étranger n'a point balancé mes droits à votre héritage ; pour m'en rendre digne, j'ai tout cédé, tout restitué, tout sacrifié. Après avoir préféré à tout les trésors de votre grâce, je vous demande humblement ceux de votre gloire.

La force d'une tentation vive ébranle-t-elle la droiture de vos dispositions ? Dans le danger d'un attrait présent, vous allez étaler les peines de la résistance. Un cœur

à moitié séduit est aussi éloquent à excuser sa défaite qu'à exagérer les difficultés de la victoire. Mais méfiez-vous quelques moments de la voix enchanteresse qui vous sollicite, et pensez avec quelle satisfaction vous direz à Dieu en mourant : J'ai soutenu avec constance de grands combats ; j'ai dompté mes passions, le piége de l'occasion ne m'a pas rendu infidèle, et j'attends la couronne que vous réservez à la fidélité.

Des froideurs, des répugnances viendraient-elles ralentir dans vous la ferveur de la piété, énerver l'esprit de la religion? Dans les dégoûts d'une pernicieuse indolence, vous allez entreprendre d'en justifier l'inaction: un cœur qui se prête à l'abattement est aussi éloquent à excuser ses langueurs qu'il est lâche à en éviter le péril. Mais sortez quelques moments de cette funeste léthargie; pensez avec quelle satisfaction vous direz à Dieu en mourant : Le zèle de votre service m'a soutenu contre les variations de l'inconstance. Aux dégoûts que la faiblesse éprouve j'ai opposé le courage que vos grandeurs inspirent. L'ardeur qui m'animait à vous suivre m'a fait espérer que vous m'appelleriez à vous.

La sévérité nécessaire de la pénitence vous détourne-t-elle d'en employer les armes à conquérir le ciel? Dans les liens de la pusillanimité qui vous arrête, vous allez grossir les obstacles qu'il faudrait vaincre ; un cœur qui cède au découragement est aussi éloquent à en colorer les motifs qu'il est faible quand il faut les combattre. Mais réfléchissez quelques moments, et pensez avec quelle satisfaction vous direz à Dieu en mourant : Vous avez été irrité de mes péchés, mais j'ai cherché à vous apaiser par ma douleur. Traiteriez-vous comme coupable celui qui eût voulu s'immoler à vous comme victime? Epargnez un pécheur qui s'est condamné lui-même avec sincérité, pour demander grâce à votre clémence.

Puissiez-vous ainsi, mes chers auditeurs, vous transporter souvent par la pensée au moment qui vous annoncera que le dernier s'avance! La vue de ce dernier moment réglerait et sanctifierait tous les autres. Vous le savez, la fin que les hommes se proposent les engage à mettre en œuvre les moyens d'y arriver; la perspective de l'avenir influe avec efficacité sur le présent; l'espoir d'un bonheur éloigné, après lequel on soupire, anime à supporter les peines au prix desquelles il faut l'acheter. Et voilà précisément l'impression que j'attribue à l'idée des consolations d'une sainte mort. Plus d'une fois, peut-être, serez-vous tentés de dire pendant la vie : Serai-je donc toujours aux prises avec moi-même? Ne verrai-je jamais les effets de la grâce, que dans leur opposition aux sentiments de la nature? Obligé sans cesse à me vaincre, quand goûterai-je enfin le plaisir de m'apercevoir que je suis vainqueur?

Je vous réponds ici, âmes chrétiennes, par le précieux espoir et la vue anticipée d'une bonne mort. Voilà l'époque à laquelle se réaliseront vos espérances. Sur la terre, le moment où la victoire se décide fait oublier les fatigues du combat; celui où la fortune se déclare délasse de tous les travaux. Vous commencerez à recueillir le fruit des vôtres aux approches de celui de la mort, parce qu'en terminant vos jours, il commence à couronner vos vertus. Moment heureux où vous pourrez vous écrier avec le Prophète-Roi : Vous avez changé, ô mon Dieu, mes gémissements en des cantiques d'allégresse, *convertisti planctum meum in gaudium mihi.* (*Ps.* XIX, 12.) Moment de lumière où, jugeant de la vertu comme en juge Dieu lui-même, vous en connaîtrez la beauté; et vous vous applaudirez d'en avoir écouté les leçons! Moment qui, dans sa brièveté, vous offrira plus de délices que vos devoirs n'ont pu vous faire éprouver de peines. Moment si prodigieux dans les consolations dont il inonde que plus d'une fois on a entendu répéter ces étonnantes paroles d'un serviteur de Dieu : Non, je ne pensais pas qu'il fût si doux de mourir.

S'il arrive donc, mes chers auditeurs, que le tentateur par la ruse de ses artifices, ou les mondains par la témérité de leurs railleries, vous disent, comme le lui disait autrefois la femme de Job, dans le temps de son affliction : Quoi! vous persistez bonnement à être fidèle à Dieu! Quel est pour vous l'avantage de cette constante fidélité : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?* (*Job*, XI, 9.) Citez, citez au tribunal de la mort ceux qui par leurs exemples, plus encore que par leurs discours, vous accusent de ne pas jouir de la vie. Alors, quel contraste entre leur sort et le vôtre! Ils vous demandent aujourd'hui quel est l'avantage de bien vivre; demandez-leur quel sera alors le désespoir d'avoir mal vécu. Aujourd'hui ils insultent à vos soins, alors ils vous forceront à frémir sur leur danger. Aujourd'hui ils vous croient tristement accablés sous le poids des obligations, alors ils seront cruellement déchirés par la vivacité des regrets. Et le plus amer, hélas! comme le plus légitime, sera de n'avoir pas été vertueux.

C'est donc pour vous un nouveau motif, et un motif bien pressant de l'être, que le juste désir de pouvoir alors vous rendre le satisfaisant témoignage de l'avoir été. Quoi de plus propre à vous exciter aux œuvres de religion et de salut que de penser que ces œuvres dispersées pendant la vie, et séparées par les intervalles de sa durée, se réuniront à la mort pour former autour de vous un cortége de bénédiction; qu'elles composeront pour vous un trésor, le seul qui vous appartienne, le seul qui vous reste, le seul que la mort ne puisse pas vous enlever, le seul qui soit destiné à vous suivre? *Opera enim illorum sequuntur illos.* (*Apoc.*, XIV, 13.) Quel encouragement plus efficace que celui de penser que de la continuité d'une vigilance dont le détail paraît gênant résultera le tableau délicieux d'une vie pure; que ce qui aura fait la matière des mérites

servira d'aliment à la paix de l'âme, et que le premier fruit des victoires qu'on aura remportées sur soi-même pendant sa vie sera de triompher même de la mort ! Triomphe que Dieu semble prendre plaisir à rendre visible ; et c'est à ce qu'il y a de vraiment sensible dans ce triomphe que je vous rappelle, comme à un motif d'émulation, pour marcher constamment et généreusement dans les routes de la sainteté.

Il faut l'avouer, mes chers auditeurs : quoique les charmes de la vertu soient assez puissants pour lui obtenir l'estime même de ceux qui ne la pratiquent pas ; quoique le cœur, d'intelligence sur ce point avec l'esprit, éprouve pour la vertu une affection naturelle et nécessaire ; quoique la conscience, par la douceur de sa tranquillité ou par l'inquiétude de ses remords, répète fortement à tous les hommes de quel prix est la vertu ; cependant, comme tous ces sentiments sont renfermés dans le secret de l'âme, il n'est rien dans tout cela qui parle à nos yeux. D'où il arrive ou que des hommes dissipés et charnels n'aperçoivent pas le bonheur d'être vertueux, ou que des impies de mauvaise foi contestent le bonheur dont jouissent les hommes vertueux, ou que des libertins qui ne cherchent leur félicité que dans le désordre essayent d'attribuer à l'impression du préjugé le bonheur qu'on trouve à vivre vertueux. Ceux mêmes qui le sont avec sincérité et avec droiture suivent néanmoins souvent une route ténébreuse, quoique sûre. La foi, qui la leur trace, mêle à la clarté de ses motifs l'obscurité de ses objets ; et, tandis qu'une volonté docile remplit fidèlement tous les devoirs dont l'accomplissement fait les justes, les justes ne voient point sensiblement encore le terme auquel la sainteté les conduit. Dieu, qui nous appelle si expressément à lui pendant la vie, quand nous montre-t-il donc le plus clairement l'avantage d'être à lui ? C'est, mes chers auditeurs, c'est à la mort.

Et ce n'est point ici une de ces vérités mystérieuses dont la connaissance distincte n'est point donnée aux hommes, durant leur pèlerinage sur la terre. Nous ne vous disons pas seulement : écoutez et croyez ; mais nous vous disons : Venez et voyez, *veni et vide*. (*Joan.*, XIX, 34.) C'est au lit de la mort que nous vous invitons à contempler ceux qui ont vécu saintement ; venez et voyez : c'est à la force de ce spectacle qu'il appartient de confirmer ce qu'ébauche à peine la faiblesse de nos discours. Nous cherchons à vous faire chérir la vertu pendant la vie. Ah ! n'en croyez pas simplement à nos paroles. Venez étudier le bonheur de la vertu dans ces moments où tout autre bonheur s'évanouit ; venez en examiner les douceurs dans ces circonstances où il n'est évidemment que les vertus chrétiennes qui puissent en procurer ; venez en reconnaître les avantages, en voyant par vous-mêmes ce qu'il y a de si visiblement avantageux pour ceux qui meurent dans le sein de la vertu. Venez et voyez : sur le front, quelle sérénité ! Dans l'âme, quelle paix ! Dans le cœur, quelle consolation ! Je vois les cieux qui s'ouvrent à mes regards : *Ecce video cœlos apertos.* (*Act.*, VII, 55.) A la droite du Dieu qui m'en offre la possession, j'aperçois Jésus-Christ qui m'y a donné des droits : *et Jesum stantem a dextris Dei.* (*Ibid.*) C'est ainsi que parla le premier martyr de l'Église, et c'est là ce que répète encore un grand nombre de justes que nous avons (j'ose m'exprimer ainsi) la consolation de voir mourir. Ils espèrent le bonheur du ciel qu'ils ont désiré ; de là cette facile résignation avec laquelle ils consentent à quitter la terre. Ils se rappellent la bonté du Sauveur qui vient expier leurs péchés ; de là cette solide confiance avec laquelle ils abandonnent les fautes de leur fragilité à l'étendue de ses miséricordes. Ils savent avec quelle abondance il leur a préparé ses secours ; de là cette humble invitation par laquelle ils en implorent de nouveau l'efficacité dans le sacrement de son amour. Ils se sont rangés sous les étendards de sa croix ; de là ces tendres regards qui se fixent avidement sur elle, cette ardeur qui l'embrasse affectueusement ; cette foi vive qui en fait courageusement son appui ; cette componction efficace qui y joint délicieusement ses soupirs. Dans eux, l'amour divin se ranime, il exhale saintement des feux que ne peuvent point ralentir les glaces de la mort. Que dis-je ! changeons de langage ; empruntons ici les expressions de l'Ecriture ; ne prononçons pas le lugubre nom de mort quand il s'agit des justes ; ils s'endorment dans le Seigneur ; ils paraissent mourir et ils passent dans le séjour de la paix : *Visi sunt... mori, illi autem sunt in pace.* (*Sap.*, XIII, 1.)

Spectacle frappant et digne d'envie ! Je vous en atteste, mes chers auditeurs. Avez-vous jamais vu mourir un juste dans les sentiments que la religion inspire, je ne dis pas simplement sans être édifié, mais attendri, pénétré, transporté ? Et pourquoi donc cet empressement si ordinaire à voir mourir les saints ? Pourquoi, à cette vue, des impressions dont la force agit sur ceux-mêmes qui résistent à toutes les autres ? Pourquoi, dans un mouvement d'admiration pour leurs vertus, se reproche-t-on d'en avoir acquis si peu, et sent-on naître une volonté secrète d'en acquérir ? Pourquoi ce langage que l'on s'accorde à tenir, lorsqu'on s'écrie de toutes parts avec l'effusion d'un cœur touché : L'heureuse mort ! Non, il n'est point d'éloquence humaine qui puisse peindre l'avantage d'une vie sainte avec tant d'énergie que la vue ravissante d'une sainte mort.

Ah ! sans doute, c'est surtout du milieu de ses ombres que la vertu du juste répand une lumière divine dont les rayons frappent les regards de tous ceux qui en sont les témoins. C'est sur la terre même où elle s'est formée que paraît déjà la couronne que Dieu lui prépare. Quel éclat que celui

dont brille la piété d'un juste mourant! On en étudie tous les mouvements, on en recueille toutes les paroles, on en célèbre tous les avantages, on en désire ardemment le bonheur. Le cœur lui rend hommage par la tendre émotion qu'elle y excite. Aux larmes de la sensibilité se mêle l'inexprimable douceur de pouvoir admirer celui qu'on pleure. On a sous les yeux ses dépouilles mortelles que le tombeau demande, et l'on suit par la pensée son âme que le ciel attend; le ciel même semble s'ouvrir aux yeux de ceux qui l'environnent. Ah! volontiers, au moment que Dieu fixe pour la recevoir, on renouvellerait le spectacle des apôtres, saintement ravis à la vue de l'ascension triomphante de leur maître. Toutes les idées, tous les sentiments, tous les discours se dirigent vers ce seul objet, le bonheur de mourir ainsi. C'est la douce conviction qu'on remporte; c'est le doux sujet dont on s'entretient; c'est le doux récit qu'on réitère; c'est le doux souvenir que l'on conserve. Oui, j'ose le dire, comme c'est le péché qui a causé la mort, la mort emprunte aussi du péché ses plus cruelles rigueurs. La vertu les tempère; je dirais presque, elle les dissipe et les fait évanouir. Si jamais vous entendîtes le détail d'une mort qu'a consacrée la vertu, avouez-le, chrétiens, vous fûtes, comme malgré vous, plus doucement touchés de ce que la vertu offre de grand et d'heureux que vous ne fûtes tristement affectés de ce que la mort renferme de lugubre et d'effrayant.

Tel est, mes chers auditeurs, tel est le tableau que je vous invite à opposer à celui des difficultés que la vertu présente. La vie ne vous en montre souvent que les obstacles, la mort vous en dévoile le bonheur. La manière dont Dieu soutient alors ses serviteurs fidèles, devient une espèce de révélation du prix de leur fidélité. Ah! qu'on s'animerait plus à bien vivre, si l'on se disait souvent : C'est ainsi que je veux mourir.

Et c'est aussi, mes chers auditeurs, c'est dans cette solide pensée que tant de héros chrétiens puisent journellement de nouvelles forces. L'idée de la mort, qui jette l'épouvante jusqu'au milieu des vaines joies du siècle, répand des douceurs jusque sur les austérités de la pénitence. Le pécheur se trouble à l'idée de la mort, parce qu'il ne peut pas se dissimuler qu'en terminant ses plaisirs elle ne lui laissera que ses crimes. Le juste est consolé, parce qu'il voit dans elle la fin de ses travaux et la récompense de ses mérites. Le pécheur cherche à l'oublier, et c'est pour l'avoir oubliée qu'il en verra redoubler l'effroi; le juste s'occupe de son souvenir, et c'est en y pensant qu'il s'en ménage les consolations. Le pécheur se perd parce qu'il s'abandonne aux illusions de la vie; le juste se sanctifie, parce qu'il se retrace fréquemment l'utile image de la mort. Non, rien ne coûte à celui qui la contemple sérieusement. Elle donne les leçons les plus persuasives, et elle encourage à les suivre; elle parle aux yeux et au cœur; elle instruit la raison et l'éclaire; elle diminue, elle affaiblit le prestige et les impressions du monde, dont elle rend sensibles les vanités, et dont elle condamne les déréglements. Ainsi elle rappelle les préceptes; elle dégoûte des objets dont elle ordonne la séparation; elle aplanit les voies par la vue du terme; et, au lieu que toutes les vaines satisfactions de la vie finissent nécessairement avec elle, les consolations de la mort, après avoir animé à la sainteté de la vie, ne sont que l'avant-goût de l'éternel bonheur qui la couronne, et que je vous souhaite, etc.

SERMON III.

Pour le premier dimanche de l'Avent.

JUGEMENT DERNIER.

Erunt signa in sole, et in luna, et in stellis. (*Luc.*, XXI, 25.)

Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles.

Quel est donc ce jour dont Jésus-Christ parle en termes si effrayants, et dont il donne des indices si formidables? C'est, chers auditeurs, c'est ce jour, le dernier du monde, où le monde doit être jugé. Jour tel, au langage de l'Ecriture, qu'il n'y en eut jamais de semblable : *Qualis non fuit ab initio mundi.* (*Matth.*, XXIV, 21.) Non : ces jours de châtiments où le monde fut submergé dans les eaux, ceux où des villes abominables furent consumées par le feu, ne présentaient qu'une goutte du calice de la colère du Seigneur; c'est au dernier jour qu'il en répandra les torrents.

Ce jour, Jésus-Christ le rappelle à ses disciples. A l'exemple de leur maître, ceux-ci le publient. Pierre déclare hautement qu'il lui est ordonné d'annoncer que Jésus-Christ est établi juge des vivants et des morts. Paul porte avec assurance cette vérité dans le sein de l'aréopage. Il en imprime la terreur dans l'âme du gouverneur romain devant lequel il est cité. Elle se répand, elle retentit jusque dans les cours et sur les trônes; elle fait trembler les justes, elle convertit les pécheurs, elle peuple les déserts de pénitents. Et c'est encore le souvenir de ce second avénement du Fils de Dieu que l'Eglise invite ses ministres à retracer aux fidèles, quand ils se disposent à célébrer le premier.

Mais sous quels traits vous présenter Dieu jugeant le monde? Suffit-il de le peindre sous l'idée d'un Dieu irrité, d'un Dieu vengeur? Et, puisqu'il est le Dieu grand, le Dieu sage, le Dieu bon, faut-il jeter un voile sur tous ces titres, comme s'ils disparaissaient tous dans le jour de ses vengeances? Non, chrétiens, puisque sa grandeur, sa sagesse et sa bonté éclateront dans ce dernier jour, appelé par excellence le jour du Seigneur : *Dies Domini.*

Comment cela? C'est que, pour la gloire de sa grandeur, Dieu manifestera les droits qu'il avait sur les hommes : c'est que, pour

la gloire de sa sagesse, Dieu éclaircira la conduite qu'il tint à l'égard des hommes : c'est que, pour la gloire de sa bonté, Dieu étalera ce qu'il fit pour les hommes. En trois mots qui, sans excéder les bornes ordinaires du temps, partageront ce discours : le jugement dernier justifiera sensiblement et l'autorité de Dieu dans son domaine sur le monde, et la providence de Dieu dans le gouvernement du monde, et la miséricorde de Dieu dans ses desseins pour le salut du monde. Pénétrez-nous, Seigneur, d'une crainte salutaire de vos jugements; obtenez-nous cette grâce, ô Vierge sainte ! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu se montre aux yeux mêmes de la raison avec tant d'éclat que, conformément au langage du Prophète, on ne peut attribuer qu'à la corruption du cœur de l'impie les ténèbres qui paraissent le lui dérober. C'est là l'effet des passions humaines : seules elles voudraient être les divinités du monde. Mais leur règne n'est pas de durée. Il est un jour marqué par le Seigneur, le jour du Seigneur lui-même, où paraîtra sans nuage l'autorité qu'il a sur le monde. C'est le jour, où, selon la parole de l'Evangile, Dieu viendra juger le monde, et dans la force de sa puissance pour le vaincre : *Cum virtute multa* (*Luc.*, XXI, 27), et dans l'éclat de sa majesté pour le confondre, *et majestate.* Deux traits de grandeur qui manifestent le maître suprême de l'univers.

Cum virtute multa, avec une grande puissance. Mais quel caractère particulier présentera-t-elle donc en ce jour le dernier du monde, pour le Dieu, dont le monde lui-même, selon la parole du Sage, aura déjà prouvé invinciblement la toute-puissance : *Omnipotens manus... quæ creavit orbem.* (*Sap.*, XI, 18.) Le voici, mes frères. Dans la création du monde, ce fut une puissance bienfaisante que l'ingratitude des hommes parut méconnaître. Sa destruction fera éclater une puissance vengeresse qui forcera leur douleur à en redouter les coups. Des merveilles de générosité les trouvèrent insensibles; des miracles de terreur sauront les instruire. L'ouvrage de Dieu ne les porta pas à en glorifier l'auteur; il étendra sur son ouvrage même une main terrible; et, de cette main, il gravera sur les débris de l'univers l'auguste nom qu'offrirent en vain à leurs yeux toutes les parties dont il était composé. De là tant de phénomènes effrayants : ce subit obscurcissement, cette couleur lugubre, dans les célestes flambeaux, autrefois l'effet de sa magnificence, et devenus alors les présages de sa colère; ce désordre dans le firmament enrichi d'astres lumineux qui éclairaient le palais du monde, et qui n'offre plus que la ténébreuse enceinte de l'espace qui le contient; cet ébranlement de la terre qui ouvre ses abîmes; cette fureur de la mer, dont les flots mis en liberté portent au loin avec eux l'effroi de leurs mugissements; cette confusion des éléments; ce trouble de la nature; ce cri lamentable de l'univers qui, au moment de sa chute, en donne le signal, et qui consterne par la seule idée des événements qui se préparent et qui s'annoncent : *Arescentibus hominibus timore, et exspectatione quæ supervenient universo orbi.* (*Ibid.*, 26.)

Affreux étalage de tous les malheurs réunis ! Je ne m'arrête pas, chrétiens, à en tracer l'image, que je ne ferais qu'énerver. (Eh ! qui peut, grand Dieu, manier dignement les traits de votre vengeance?) Mais, à la parole de saint Pierre qui m'apprend que les cieux, ainsi que la terre, sont réservés au feu dans le jour du jugement, *Igni reservati in diem judicii* (II *Petr.*, III, 7), j'ajoute la parole de saint Paul, pour conclure avec lui que le Seigneur viendra se venger ainsi de ceux qui n'ont pas connu Dieu : *In flamma ignis dantis vindictam iis qui non noverunt Deum.* (II *Thess.*, I, 8.) C'est-à-dire que parce que, contre l'évidence du témoignage des sens et de la raison, le monstrueux délire de l'impiété essaya d'attribuer à un hasard aveugle la construction merveilleuse de l'univers pour anéantir le culte dû à son auteur; Dieu montre alors la main puissante qui le créa par la main redoutable qui le détruit, et vient en forcer les adorations pour prouver qu'elles lui étaient dues. C'est-à-dire que, parce que l'univers ne connut pas assez Dieu comme son maître, il se fait reconnaître alors pour ennemi; il établit par la force les droits qu'il avait à l'être; il soumet par la violence ceux qui devaient être à lui par fidélité. C'est-à-dire que, parce que l'univers osa lui disputer en partie son règne, il paraît en vainqueur irrité qui le subjugue; il y soutient son autorité par les armes de son courroux; il y venge son pouvoir par son pouvoir même. C'est-à-dire que, parce que l'univers fut le théâtre de la révolte qui l'a outragé, il en fait le théâtre des calamités; il livre à sa juste indignation la demeure même des coupables; il efface jusqu'aux traces de ces lieux que le crime a déshonorés. C'est-à-dire que, parce que l'univers a vu, selon l'expression de l'Apôtre, les créatures soumises à la vanité (*Rom.*, VIII, 20), les unes devenues l'idole du vice, les autres son instrument, presque toutes détournées de leur fin, et perverties dans leur usage; Dieu en punit le sacrilége abus. il les immole à la réparation solennelle de sa gloire; il les fait servir de premier trophée à son triomphe. C'est-à-dire que, parce que dans l'univers, l'homme s'en est cru le propriétaire, ou du moins en a usurpé la possession, Dieu reprend ses droits inaliénables; il dissipe la prétention insensée des usurpateurs; il fait tout rentrer sous l'étendue de ses lois, en faisant tout plier sous la pesanteur de son bras. C'est-à-dire, en un mot, que, parce que l'univers n'a point assez efficacement raconté aux hommes la gloire de Dieu; Dieu se charge dans sa colère de leur annoncer ses menaces et ses vengean-

ces : *Annuntiabunt cœli justitiam ejus, quoniam Deus judex est.* (*Ps.* XLIII, 6.)

C'est donc, c'est au milieu du monde ravagé et chancelant, c'est dans le tumultueux fracas de sa chute, c'est dans l'assemblage de ces horreurs retracées si vivement et si souvent par les prophètes, de ce feu qui dévore, de ces éclairs qui brillent, de ces foudres qui grondent, de ces montagnes qui se fondent, de cette terre qui se dépouille, de ces forêts qui s'enflamment, de ces fleuves qui se dessèchent : c'est au milieu de ces idoles, de ces métaux dissous, de ces richesses consumées, de ces palais renversés, de ces habitations écroulées, de l'univers embrasé : c'est quand la nature défaillante, l'art sans ressource, la puissance humaine sans moyen, le comble des maux sans remède, traceront sensiblement le tableau de la faiblesse des hommes, qu'ils liront, écrit de la main du Dieu vengeur, cet oracle du Prophète : C'est au Seigneur qu'appartient la terre, tout ce qu'elle contient, et tous ceux qui l'habitent : *Domini est terra, et plenitudo ejus, orbis terrarum, et universi qui habitant in eo.* (*Ps.* XXIII, 1.) Seul, il en dispose, il en est donc seul le maître. Puisqu'il est seul le maître, il devait donc y régner. Puisqu'il devait y régner, il est donc juste qu'il exerce un empire de sévérité, où l'empire de son autorité n'a pas suffi. Et voilà ce qui nous explique la sanglante scène qui terminera celle du monde : *Cum virtute multa.* (*Luc.*, XXI, 27.) De là, chrétiens auditeurs, par une conséquence nécessaire, l'éclat de la majesté de Dieu destiné dans ce dernier jour à confondre toute grandeur, *et majestate.*

Dieu (et comme s'exprime l'Ecriture), le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé : *Deus deorum, Dominus locutus est* (*Ps.* XLIX, 1.) Il a appelé la terre, *vocavit terram.* Déjà la terre a entendu sa parole ; et cette parole, qui, à l'instant même, la fit sortir du néant, fait aussitôt sortir de son sein ces nations nombreuses que la mort y avait renfermées. De ces cachots ténébreux, séjour du silence et de l'horreur ; de ces profondes demeures de la nuit et de l'oubli ; de ces antiques tombeaux creusés dès l'origine du monde, et comblés mille fois de ses dépouilles ; de ces mélanges confus de cendre et de poussière, indifféremment épars sur la surface de la terre ; de ces abîmes sans fond ; de ces gouffres dévorants ; du sein des mers, reparaît tout à coup cette multitude innombrable d'hommes que la terre a portés et absorbés successivement. En un seul amas, elle présente à Dieu tous les peuples ; en une seule portion du temps, toutes les générations ; en un seul instant, tous les siècles : *Congregabuntur ante eum omnes gentes.* (*Matth.*, XXV, 32.)

Ici, mes frères, c'est la vision réalisée de Daniel, lorsqu'il aperçut la gloire de l'Ancien des jours. C'est la vue qui frappa saint Jean, quand il vit les petits et les grands prosternés devant le trône de Dieu. C'est l'accomplissement de l'éloquente parole de Dieu lui-même : Voyez que je suis le seul, et qu'il n'est point d'autre Dieu que moi : *Videte quod ego sim solus, et non sit alius Deus præter me.* (*Deut.*, XXXII, 39.) Avec quelle étendue se déploie alors l'éclat de la magnificence divine ! Dieu d'une part ; de l'autre, tous les hommes. Entre Dieu et les hommes, cet intervalle immense que l'esprit humain ne peut mesurer. Dans Dieu, une majesté qui en est inséparable ; dans les hommes, un dépouillement total, rien ne leur appartenait. Dieu resplendissant de sa propre gloire ; les hommes accablés sous le poids de la gloire de Dieu. Dieu sur le trône immuable de son éternité ; les hommes entraînés par la chute des temps. Dieu dans la plénitude de son Etre ; les hommes dans l'océan de son immensité qui les engloutit. Dieu revêtu de tous les droits de sa justice ; les hommes pénétrés de tout l'effroi de ses jugements. Dieu manifestement reconnu, profondément adoré, vivement redouté dans l'univers ; l'univers humilié, soumis et tremblant, ne présentant que des débris et des ruines. Dieu qui a cité à son tribunal la terre entière ; la terre entière qui frémit dans l'attente de ce que Dieu va prononcer à son tribunal. Aujourd'hui la terre a ses dieux. Là, il ne lui reste plus que des hommes. Là, dit saint Jérôme, je vois rangés indifféremment dans la foule ceux qui eurent le droit de la commander. Là, les trophées, les arcs de triomphe, les chars de victoire, les sceptres, les diadèmes, tout est brisé. Il n'est plus qu'un roi, c'est celui des rois. Là, un seul titre couvre tous les autres, c'est celui de créature, et, dans un grand nombre, celui de coupable. Là, le savant et ses disciples, le héros et ses légions, le souverain et ses peuples, tous, dans l'infinie supériorité de l'Etre suprême, retrouvent entre eux une humiliante égalité : *Videte quod ego sim solus.*

Où sont-ils les dieux du monde ? Je le demande au monde lui-même qui ne rougit pas de les adorer, *Ubi sunt dii tui quos fecisti tibi ?* (*Jerem.*, II, 28.) Voici le temps de ton affliction, ô monde ! En fut-il jamais de si grande ? Qu'ils se hâtent donc, qu'ils viennent à ton secours, *surgant, et liberent te in tempore afflictionis tuæ.* (*Ibid.*) Quoi ! il y eut dans le monde une grandeur de force et de puissance ; et il n'est personne qui puisse résister à l'ordre de Dieu ! Il y eut dans le monde une grandeur de distinction et de rang ; et il n'est personne qui devant Dieu en retienne les prérogatives ! Il y eut dans le monde une grandeur de connaissances et de talents ; et il n'est personne, qui, pour sa défense, ose opposer à Dieu une parole ! Il y eut dans le monde une grandeur de conquêtes et d'exploits, et il n'est personne qui, aux yeux de Dieu, en fasse briller la gloire ! Hélas ! en traversant le tombeau, les hommes y ont donc laissé jusqu'à l'ombre de leur fugitive grandeur. De leur première existence, il ne leur reste que l'obligation d'en rendre compte. Tout, excepté leurs œuvres, demeure plongé dans

cette espèce de néant, auquel, pour la seconde fois, Dieu les arrache. Avec les fastes du monde, tout a péri ; tout a été enseveli dans le bouleversement de sa chute ; à la vue de la grandeur de Dieu, tout a disparu. Il n'est donc que Dieu de véritablement grand, *videte quod ego sim solus*. Mortels, il n'y eut donc dans vous qu'une grandeur apparente ; en Dieu seul en est la réalité. Il n'y eut dans vous qu'une grandeur empruntée ; en Dieu seul en est la source. Il n'y eut dans vous qu'une grandeur passagère ; en Dieu seul est une grandeur éternelle comme son Etre. Et puisqu'il n'est de solide grandeur que dans Dieu, confessez donc que ce qui rendait à ses yeux votre origine illustre, c'était d'avoir Dieu pour principe, et d'être créés à son image ; que ce qui donnait du prix à vos connaissances, c'était de connaître Dieu et ses voies ; que ce qui faisait la noblesse de votre destinée, c'était d'avoir pour fin, Dieu et sa gloire ; que ce qui pouvait seul immortaliser vos œuvres, c'était la vertu qui seule les rendait dignes de Dieu. Dieu était donc tout ; le monde n'était donc rien. Autant de vérités lumineuses qui sortent naturellement, vivement et nécessairement de l'éclatant appareil de la majesté de Dieu ; qui justifient les droits incontestables qu'il avait sur le monde ; et qui caractérisent l'autorité souveraine qui va le juger, *videte quod ego sim solus, et non sit alius Deus præter me*. Appliquons ici, mes chers auditeurs, la parole que Dieu avait adressée à son peuple, par la voix d'Ezéchiel : Les signes de ma présence et les coups de ma colère vous apprendront à me connaître, *Scietis quia ego Dominus, cum posuero faciem meam in eos, et dedero terram inviam et desolatam*. (*Ezech.*, XV, 8.) Ne nous arrêtons pas davantage à ces premières idées : c'est ce que nous présente de moins terrible l'image du dernier jugement. A la manifestation de l'autorité qu'il a sur le monde voyons comment Dieu ajoute la justification de sa providence dans le gouvernement du monde.

SECONDE PARTIE.

Vous avez, disait aux Juifs un prophète, vous avez fatigué le Seigneur par l'audace de vos discours : *Laborare fecistis Dominum in sermonibus vestris*. (*Malach.*, II, 17.) A la vue de la prospérité des méchants, vous avez dit : Tous ceux qui font le mal sont agréables aux yeux de Dieu ; il les voit avec complaisance : *In eo quod dicitis, omnis qui facit malum bonus est in conspectu Domini, et tales ei placent*. (*Ibid.*) Du moins avez-vous fièrement demandé : Où est-il donc ce Dieu dont le jugement devrait s'exercer sur eux : *Aut certe, ubi est Deus judicii?* (*Ibid.*) Et n'est-ce point encore aujourd'hui le blasphème de ces prétendus sages qui, spectateurs oisifs des désordres du monde, en prennent occasion d'insulter à la Providence qui le gouverne ; ou le scandale de tant d'âmes faibles qui, vainement alarmées des maux que dans le monde permet la Providence, laissent s'ébranler la confiance qu'elles lui doivent. Attendez, mes frères, attendez : il est dans le ciel un maître ; il paraîtra donc sur la terre un juge. C'est aujourd'hui la tyrannie des passions humaines ; arrivera donc le règne de la sagesse divine ; et si, de la part de Dieu, un scandale apparent vous frappe, il sera donc pleinement dissipé un jour. C'est la foi de ce dernier jour qui doit nous prémunir efficacement contre le scandale du siècle ; car, puisque l'ordre des choses est si souvent renversé sur la terre, puisque si souvent le juste y gémit, et que l'impie y triomphe, le Seigneur infailliblement jugera donc les uns et les autres. C'était la sage conséquence que tirait Salomon du malheur des bons, et du bonheur des méchants, *Dixi in corde meo, justum et impium judicabit Deus*. (*Eccle.*, III, 17.)

La Providence, il est vrai, paraît quelquefois, ou ignorer l'infraction de l'ordre qu'elle a établi dans le monde, ou s'intéresser peu à l'y maintenir. De là, le double reproche que l'impiété voudrait s'autoriser à lui faire. Reproche d'aveuglement ou de faiblesse, en ce qu'elle semble ou méconnaître le vice, ou délaisser la vertu. Or, c'est dans le jugement dernier qu'éclatera la solennelle justification de cette Providence souverainement éclairée, dont les connaissances ont démêlé tous les désordres du monde ; et de cette Providence souverainement équitable, dont la justice sait réparer la transgression de l'ordre qui devait régner dans le monde. Entrons dans le détail.

Quel est le désordre du monde ? ce n'est pas précisément que le vice y soit caché ; c'est bien plutôt l'excès du désordre, quand il ose se produire. Et, comme il porte avec lui son opprobre, c'est une suite naturelle de l'ordre, qu'il rougisse de se montrer. Mais ce qui est un vrai désordre dans le monde, c'est qu'à la faveur d'un déguisement artificieux, le vice est confondu avec la vertu ; c'est qu'il est honoré quelquefois sous les faux dehors de la vertu ; c'est qu'il ose outrager même la vertu ; tandis que sous le voile de la modestie, son plus bel ornement, la vertu plus d'une fois est ignorée ; tandis qu'uniquement défendue par la douceur de ses sentiments la vertu est opprimée ; tandis que, méconnue dans la noblesse de ses principes, la vertu est humiliée. Déplorable erreur, funeste prestige qu'il faut enfin faire évanouir ! A ce dessein, Dieu répand l'infinie activité de sa lumière ; elle agit ; et, à l'instant, aux yeux de tous les hommes, elle étale les œuvres de tous, elle présente chacun et à lui-même et au monde entier, tableau distinct où tout paraît sans confusion et sans mélange ; tableau d'horreur où, selon la parole de saint Bernard, il est impossible de n'être pas aperçu, et où il est intolérable de paraître ; tableau général où rien n'échappe, l'œil de l'Eternel l'éclaire. Il dissipe, nous dit saint Paul, toutes les ténèbres dont le vice avait pu s'en-

velopper : *Illuminabit abscondita tenebrarum.* (I *Cor.*, IV, 5.)

Ténèbres du temps et de l'oubli. C'est de là que reparaîtront les premiers égarements d'une âme infectée par le péché aussitôt qu'éclairée par la raison; ces honteuses fureurs d'une passion qui réunit au moment de sa naissance le comble de ses excès; ces déréglements d'une jeunesse dont le crime fut l'habitude, et dont l'habitude rendit innombrables les crimes; ces désordres accumulés d'un cœur voué à un libertinage dont il remarqua peu les circonstances, parce qu'ils s'obstina à braver ses remords. De ce chaos d'une conscience pervertie, que souillèrent successivement les péchés de tous les âges, de tous les états, de tous les emplois, quel effrayant amas se développe tout à coup! Péchés de l'esprit et de ses pensées; du cœur et de ses affections; de la volonté et de ses désirs; des actions et de leurs suites; péchés de toutes les passions, péchés de toute la vie; tout est gravé aussi distinctement que celui de l'impénitence, par lequel elle a fini. Hommes coupables, vous n'en avez aujourd'hui qu'un souvenir vague et confus, cependant il vous consterne. La mémoire en redoute l'éclaircissement. Elle s'y égare, elle s'y perd; mais alors le pécheur est assailli en même temps par le cri universel de toutes ses œuvres. Le livre ineffable de la conscience les expose; il produit aux yeux de l'univers tout ce qu'elles eurent de criminel en détail. *Illuminabit*, etc.

Ténèbres du secret et du silence. C'est de là qu'éclateront ces mystères d'iniquité, que l'on dérobe si soigneusement à autrui, et qu'on voudrait pouvoir se dérober à soi-même. Non, non : ni dans l'ombre des lieux les plus solitaires, ni dans les ressources de la plus industrieuse adresse, ni dans les mesures de précaution les mieux concertées, il n'est aucun voile que Dieu ne déchire. Intrigues cachées, crimes étouffés, abominations ignorées, scélératesse déguisée, vous eûtes Dieu pour témoin. Et, pour convaincre le monde que rien n'échappe au regard divin, c'est à l'exécration du monde entier que Dieu vient dévouer le coupable. *Illuminabit*, etc.

Ténèbres de la politique et de l'artifice. C'est de là que se dévoileront au grand jonr ces souplesses insidieuses, ces déguisements perfides, ces ruses infernales, que les fougues de l'ambition, les noirceurs de la jalousie, les projets de la vengeance, les vœux de la cupidité, employèrent diversement à parvenir à leur but. Et voilà clairement, dans une seule vue, la frappante histoire et des conspirations dont on a couvert la trame, et des trahisons dont on a pallié les horreurs, et des tragiques événements dont on a ménagé la liaison, et des chefs qui en ont enfanté le dessein, et des attentats qui en ont opéré la consommation. *Illuminabit abscondita tenebrarum.*

Ténèbres du préjugé et de l'usage. C'est de là que perceront sous les traits qui leur sont propres les vices que le monde colore aujourd'hui pour les nourrir et les fomenter. Ce qu'ils sont en eux-mêmes, c'est ce qu'ils paraîtront alors. L'ambition ne sera plus qu'un désir effréné; la vengeance, qu'une fierté cruelle; la rivalité, que les prétentions de la vanité; la prétendue force d'esprit, que l'audacieuse révolte de l'impiété; l'amour du monde, que l'esclavage de la passion; et le monde lui-même, que l'aveugle assemblage des ennemis de Dieu et de sa loi. A la lumière divine tout reprend son caractère. Il n'appartient plus au jugement de la passion de le dénaturer. *Illuminabit*, etc.

Ténèbres de la dissimulation et de l'hypocrisie. C'est de là que se démasqueront ces œuvres travesties sous l'écorce des apparences, ces sourdes manœuvres sous de précieux dehors, ces actives démarches sous l'air d'une tranquille indifférence, ces coups de la fureur sous le prétexte de l'impartialité, ces injustices secrètes sous les maximes de la probité, ces cabales et ces complots sous le manteau du zèle. Contraste humiliant, dont à peine on peut exprimer l'opprobre! Quoi! des feux criminels, en même temps qu'on affectait l'austérité de la pénitence! Des mœurs dépravées, tandis qu'on annonçait la sévérité de la morale! Les désordres d'une vie licencieuse, avec l'extérieur d'un état saint, un orgueil enraciné, couvert par la modestie du maintien! Dans le cœur, une haine ardente, et sur les lèvres, le langage de la charité! Hommes faux qui trompez les hommes! qu'il est redoutable le jour qui leur manifestera votre imposture! *Illuminabit*, etc.

Non, mes frères, il n'est pas jusqu'aux ténèbres dont la prudence et la charité chrétienne cherchent à voiler le pécheur que la lumière de Dieu ne remplace, pour laisser au péché toute sa laideur. Il n'est plus ce temps de clémence où l'aveu secret du crime en préparait le pardon; où, devenu le garant de la réputation du coupable, Dieu lui-même le prémunissait par sa loi contre la malignité des discours et la témérité des jugements. Livré à la multitude, il est accusé et par les instructions de ceux qui voulurent le détourner du péché, et par les reproches de ceux qu'il en a rendus complices, et par la perte de ceux qui en sont devenus les victimes, et par le courage de ceux qui refusèrent d'y participer, et par la discrétion même de ceux qui craignirent de le révéler. *Illuminabit*, etc.

Ne poursuivons pas un détail que la corruption des hommes rend intarissable. Laissons à Dieu, qui s'annonce par son prophète, comme un témoin qui dans un instant opère la conviction, et dont un seul regard, dit saint Augustin, jette le plus grand jour dans l'abîme des consciences; laissons à Dieu le soin d'étaler aux yeux du monde ce qu'il y a de plus secret dans les âmes, et les pensées, malgré la rapidité avec laquelle elles se succèdent; et les désirs, malgré la contrariété avec laquelle ils se combattent;

et les motifs, malgré la difficulté avec laquelle ils se remarquent ; et les mouvements intérieurs, malgré la diversité avec laquelle ils se renouvellent. *Manifestabit consilia cordium.*

Mais n'est-il donc que la ténébreuse obscurité, dont le péché fut enveloppé dans le temps, qui doive disparaître dans ce jour formidable, où s'ouvrent les immenses profondeurs de l'éternité ? Non, mes frères. Et, puisqu'au tribunal d'une justice universelle, sont alors cités tous les hommes, vous y paraîtrez donc aussi, justes qui m'écoutez ! Avec vous paraîtront vos œuvres saintes, et l'humilité qui les voile ; vos intentions pures, et la droiture qui les dirige : vos pieux désirs, et la noble ardeur qui les nourrit ; votre pénitence et la ferveur qui l'anime ; en un mot, cette vie cachée en Jésus-Christ, selon l'expression de l'apôtre, ces mérites connus de Dieu seul, ces vertus secrètes d'un cœur dont Dieu est l'unique objet, et qui lui-même est l'objet des complaisances de Dieu. Ah ! chrétiens ! sous quel aspect différent paraissent les actions des hommes ! Ce pauvre dédaigné, mais résigné dans sa disgrâce ; ce malheureux abandonné, mais patient dans ses revers ; ce faible qui succombe sous le poids de la haine, et qui ne dément point les sentiments de la charité ; cet infirme qu'humilie la nature, et que soutient la grâce ; cet homme que sa condition rabaisse, et que la religion décore ; tels sont les héros dont la lumière divine découvre et répand la gloire. Elle s'est évanouie, celle des honneurs, de l'élévation, de l'opulence, masque trompeur, qui dans ce monde peut quelquefois protéger le vice, et qu'arrache la justice vengeresse qui doit le punir.

A ce brillant rayon de lumière qui investit le monde assemblé, le monde voit donc que ce ne fut point un hasard aveugle qui le gouverne, puisque tout se retrouve dans les connaissances de Dieu, auquel il doit répondre. Il voit qu'il y eut une distinction réelle entre les vertus et les vices, puisque Dieu les produit sous un caractère si marqué et si différent. Il voit qu'il n'y eut point en Dieu cette prétendue indifférence sur la conduite des hommes, puisqu'il la leur retrace tout entière. Il voit que, si Dieu parut insensible dans le temps, c'est que dans le temps sa parole devait suffire pour prévenir les fausses conséquences de son inaction, et qu'il était insensé de dire alors : Dieu ne nous voit pas, puisqu'il avait annoncé qu'il se vengerait à la fin du temps. C'est que le temps était destiné à l'épreuve, et la fin du temps réservé pour le jugement. C'est, comme l'a dit énergiquement Tertullien, c'est que Dieu était patient dans le temps, parce qu'il est l'arbitre de l'éternité. Aussi, lorsque les païens objectaient aux premiers chrétiens que Dieu laissait ceux qui le servent partager les maux publics avec ceux qui le méconnaissent, c'est, leur répondait Tertullien, qu'il ne veut pas anticiper dans le temps une différence destinée à caractériser le jugement qui doit terminer les siècles, *Non præcipitat discretionem quæ est conditio judicii, ante sæculi finem.* Caractère d'un juge souverainement éclairé, puisqu'il a connu tous les désordres du monde : caractère d'un juge souverainement équitable, qui rétablit l'ordre que les hommes avaient troublé.

Comment cela, chrétiens ? Ah ! déjà, l'ordre résulte en partie de la seule manifestation des vertus et des vices, par la gloire qui rejaillit sur celles-ci, et par la confusion qui retombe sur ceux-là. Pécheurs ! vous n'avez pas l'idée de l'ignominie qui vous attend. Serait-ce qu'aujourd'hui vous faites trophée du péché ? Mais alors c'est sur les idées de Dieu que vous serez contraints à régler les vôtres ; et, dès à présent, il est des péchés dont je défierais le plus audacieux de ne pas rougir. Serait-ce que vous regardez à peine comme personnelle une honte qu'un grand nombre doit partager ? Mais une puissance infinie est-elle bornée par la multitude des coupables, et ne peut-elle étendre sur chacun d'eux sa vengeance sans l'affaiblir ? Serait-ce qu'inconnu à l'univers il vous importera peu d'en fixer les mépris ? Mais est-il moins facile à Dieu de faire connaître votre personne que vos péchés ? Serait-ce, enfin, que l'arrêt de réprobation qui aura consommé votre perte, ferme l'entrée à tout autre sentiment qu'à celui qui consomme votre désespoir ? Mais, oubliez-vous que les divers genres de peines, d'humiliation, d'avilissement, l'objet de ce désespoir, sont renfermés dans cet arrêt ?

Suppléons à tous les raisonnements par une image faible, mais sensible. Qu'à ce moment la justice de Dieu s'annonce dans ce saint temple ; que parmi vous le silence redouble ; que votre âme soit toute dans vos yeux. Et vous, Seigneur, présentez clairement à mon idée le détail de toutes les œuvres ; mettez dans ma bouche cette énergie d'accusation qui, d'un seul mot, trace le tableau des crimes ; ordonnez-moi, comme à votre prophète, de révéler, à la face du soleil, ce que l'obscurité a enseveli. J'obéis, mes frères. Je vous envisage ; j'élève la voix ; je prononce votre nom. L'attention semble faire de cet auditoire une morne solitude. Ah ! s'il était ici quelqu'un dont la vie offrît de ces traits qu'on voudrait effacer de sa mémoire ; s'il fallait en essuyer le détail, soutenir tous les regards, lire dans tous les yeux, voir gravé sur son front ce que renferment les replis impénétrables de la conscience ; si l'on voyait se manifester tout à coup l'orgueil et ses projets, l'avarice et ses bassesses, l'ingratitude et ses noirceurs, la cupidité et ses fraudes, la volupté et ses infamies ; si l'affreux dérangement de la conduite venait frapper singulièrement ceux à qui singulièrement on la dérobe ; jeunes personnes, les yeux d'un père et d'une mère dont vous trompez la surveillance ; serviteurs infidèles, les yeux d'un maître dont vous trahissez la confiance ; amis perfides, les yeux d'un ami dont vous sacrifiez les

intérêts ; pénitents sacriléges, les yeux d'un confesseur dont vous profanez le ministère ! si, au lieu de ce que vous paraissez, on connaissait ce que vous êtes ! N'étendons pas plus loin l'alarme d'une telle idée. Elle peut nous faire frémir, elle ne suffit pas pour nous instruire ; c'est à peine un léger augure d'une épouvantable réalité.

En est-ce assez que le vice soit enfin connu? Non, chrétiens. C'est sans doute un premier effet de l'ordre. Mais pour que l'ordre soit entièrement réparé, Dieu achève de confondre le vice par la vue des honneurs qu'il accorde à la vertu.

Plus d'une fois, dès cette vie, Dieu a ménagé des triomphes à ses serviteurs. Joseph vit humilié devant lui l'orgueil jaloux de ses frères. Daniel fut respecté des lions qui dévorèrent ses adorateurs. Sous les coups du jeune David, fut abattue la présomptueuse audace du Philistin. La gloire de Suzanne fut vengée par le supplice de ceux qui calomnièrent son innocence; et le perfide Aman périt sur le même gibet qu'il avait fait préparer à Mardochée. Autant de traits signalés d'une Providence qui par intervalle rappelle aux hommes qu'elle jette sur eux ses regards.

Mais comme, par des vues toujours sages, elle n'accorde pas toujours une protection si marquée, Seigneur, disait à Dieu le Prophète-Roi, dans l'humble soumission de ses plaintes : Jusqu'à quand mes ennemis se prévaudront-ils de ma faiblesse, et insulteront-ils à mes malheurs, *usquequo exaltabitur inimicus meus super me?* (*Ps.* XII, 3.) Je me lèverai, répond le Seigneur, j'entendrai la voix du juste affligé, et j'exaucerai sa demande. Or, c'est dans le grand jour de sa justice qu'il lève en effet sa main puissante. Il vient arracher l'ivraie, former la récolte, et dissoudre enfin le mélange qui nous étonne, des bons et des méchants, après avoir rendu public le discernement efficace de leurs œuvres. Elus de Dieu, élus de Dieu ! levez vos têtes, *levate capita vestra.* (*Luc.*, XXI, 28.) Soyez abaissée à jamais, impérieuse fierté des pécheurs, Dieu a fixé son choix; à sa droite est déjà placé le troupeau d'élite qu'il reconnaît. A sa gauche, demeure plongé, dans l'opprobre, cet amas vil et impur qu'il désavoue. A l'instant s'est opérée l'éclatante séparation des justes et des réprouvés : *Statuit oves a dextris, hædos autem a sinistris.* (*Matth.*, XXV, 33.)

Juste et brillante révolution ! Combien tout à coup la scène du monde a changé ! L'homme vertueux et opprimé s'appuie visiblement sur le trône de Dieu; l'oppresseur tremblant en voit partir les foudres ! Sous les yeux des Caïn triomphe l'innocence des Abel ! Les Jean-Baptiste, au lieu de fers, portent des palmes dans leurs mains ! Les Hérode entendent, en frémissant, l'arrêt de leurs supplices ! Les cieux s'ouvrent devant Lazare; sous les pieds du riche insensible les abîmes sont creusés ! Du feu des tribulations passées sort la splendeur la plus vive; et, de toute la félicité du siècle, il ne reste pas même une ombre. Ah ! la vertu est donc vengée, puisqu'il n'est plus alors de droits que ceux que la vertu établit; plus de prérogatives que celle que la vertu assure; plus d'éclat que celui que la vertu répand; plus de lien entre les hommes que ceux que la vertu a consacrés.

Pères, enfants, époux, amis, concitoyens ! voyez séparés de vous, et contemplez de loin ceux auxquels vous unirent autrefois les nœuds les plus chers, ceux de la nature, mais qu'à cet instant leur vertu arrache pour jamais du milieu de vous. De vos yeux noyés de larmes, suivez-les dans l'assemblée des saints; fixez-les pour la dernière fois dans le tumultueux mouvement d'une inutile tendresse; adressez-leur de cruels adieux; ils sont éternels. Fermé à jamais pour vous, le ciel appelle les justes, il s'empresse à les recevoir, il se prépare à les couronner. Et, s'il les propose encore à l'admiration du monde, c'est pour que le monde reconnaisse solennellement qu'il est un Dieu protecteur de la vertu. C'est pour que le monde voie ce Dieu rétablir publiquement l'ordre de sa sagesse en faveur de la vertu. C'est pour que le monde applaudisse universellement aux dispositions de ce Dieu qui jamais ne perdit de vue ce qu'il réservait à la vertu. C'est enfin pour que le monde justifie lui-même la providence du Dieu qui le gouvernait; puisqu'aux yeux du monde il fait triompher la vertu. Ce n'est pas tout, il faut encore que Dieu rende sensibles les desseins de sa miséricorde pour le salut du monde. Je ne vous demande que quelques moments d'attention.

TROISIÈME PARTIE.

On envisage avec raison le jour du jugement dernier comme le jour des vengeances; et c'est sous ce nom qu'il est ordinaire de le désigner. Mais savez-vous, mes chers auditeurs, ce qui rendra plus terribles les vengeances de Dieu? C'est la vue même de ses miséricordes. L'abus que le monde en a fait a mis le comble à ses crimes. La preuve de l'usage qu'il pouvait en faire mettra le comble à ses châtiments. Or, cette preuve sera sensible et par la qualité du juge et par la nature même de ses jugements.

A qui, mes chers auditeurs, Dieu a-t-il confié le droit de juger le monde? C'est à son Fils, *omne judicium dedit Filio.* (*Joan.*, V, 22.) Or, le Fils de Dieu s'appelle lui-même le fils de l'Homme, parce qu'étant Dieu, il s'est revêtu de la nature des hommes pour les racheter. Et tel est le souverain arbitre que les cieux entr'ouverts montrent alors à la terre, *tunc videbunt Filium hominis.* (*Luc.*, XXI, 27.)

Il paraît. Avec lui, le tableau de ses miséricordes est placé sur le trône de sa justice. La croix, signe efficace de sa tendresse, devient le sceptre qui désigne son autorité. Elle vient plaider la cause du juge avant que le juge prononce sur celle des hommes. Dieu envoie alors son Fils pour juger le monde, et c'est ce même Fils que Dieu avait

envoyé au monde pour le sauver, *tunc parebit signum Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV, 30.)

Quels lugubres gémissements à l'aspect de ce signe auguste! Et pourquoi la terre retentit-elle aussitôt d'un cri général de désolation? *tunc plangent omnes tribus terræ.* (*Ibid.*) Ne vous en étonnez pas, chrétiens. Par l'énergique éloquence de ce spectacle, Dieu dit alors au monde rassemblé ce qu'il avait dit autrefois par la bouche d'un de ses prophètes : Décidez entre moi et mon peuple, *judicate inter me et vineam meam.* (*Isai.*, V, 3.) Eh! que répondre, lorsque Jésus-Christ, par là même qu'il se montre à tous les hommes, leur dit avec une force divine : Dans moi vous avez pour juge celui qui voulut être votre libérateur. Armé par mon Père du glaive de sa puissance, je vous présente encore l'autel sur lequel je fus pour vous victime de mon amour. Je ne viens dans l'appareil de ma gloire qu'après m'être enseveli pour vos intérêts dans l'abîme des humiliations. J'arbore solennellement devant vous l'étendard sacré de mes victoires; mais il fut arrosé de mon sang, pour devenir au milieu de vous un étendard de salut.

La terre, prête à voir étaler sur elle la justice de Dieu, est donc forcée à reconnaître qu'elle fut le théâtre de sa miséricorde. On la blasphème aujourd'hui, cette miséricorde divine, parce qu'on n'en aperçoit pas tous les effets. On voudrait accuser Jésus-Christ lui-même d'en avoir borné les desseins, et l'on oserait presque le rendre responsable de la perte de ceux qui ne sont pas sauvés par lui. Le sort différent des hommes présente un mystère, et, parce qu'on n'en pénètre pas le secret, on s'en prend à Dieu qui le renferme dans les conseils de sa sagesse. De là ces dogmes affreux d'une réprobation inévitable, d'une fatalité aveugle, d'une nécessité cruelle, qui nous représentent un Dieu punissant des crimes sans laisser aux criminels la liberté de ne l'être pas; un Dieu voulant se venger de ceux dont il ne voulut pas se faire adorer; un Dieu qui cesserait de l'être s'il pouvait être tel qu'on le peint.

Il se montre enfin tel qu'il est aux yeux de l'univers entier. Et ne pensez pas, chrétiens, que cette réunion frappante de tous les hommes ne soit destinée, dans ses vues, qu'à opérer un vain spectacle. C'est pour l'éclatante justification de sa miséricorde que Dieu l'a préparée. Cieux et terre, soyez attentifs. Avant que de juger le monde, Jésus-Christ consent à être jugé par le monde.

Peuple perfide, peuple juif, qui trempas dans son sang tes mains sacriléges! le voilà ce Messie qui t'avait été promis, que tu attendais, et que tu as rejeté. Sous tes yeux, vois ses prophètes dont tu reconnus et dont tu respectas les oracles. Ils ne cessèrent de marquer le temps de sa venue, de te tracer les différents caractères de sa vie, de te détailler les prodiges de ses œuvres, de te disposer à la sagesse de ses leçons. Tu fus le témoin de la sainteté de sa personne, et l'admirateur de la sublimité de sa doctrine. Il en prouva invinciblement la vérité par le nombre et par l'éclat de ses miracles. Comment justifier contre lui les barbares excès de ta haine, quand il se livrait pour toi aux saints excès de son amour?

Nations infidèles, qui refusâtes d'adorer Jésus-Christ, parce que vous refusâtes de le connaître! voilà ses apôtres. Il leur commanda de se partager la terre pour y étendre son empire; et bientôt cette légion d'envoyés remplit l'univers de sa parole. Mais son nom seul fut, auprès de vous, un crime. Vous traitâtes en ennemis ceux qui ne l'étaient que de vos erreurs. Uniquement occupés à fermer tout accès à la vérité, vous ne leur permîtes pas même de la faire entendre. Est-ce donc la vérité éternelle qu'il qu'il faut accuser de vous avoir refusé ses lumières; tandis que vous avez étouffé jusques aux premières lueurs de la raison, pour demeurer plongés dans les ténèbres d'une stupide idolâtrie et de la plus aveugle infidélité?

Persécuteurs obstinés de la religion de Jésus-Christ! à la force de ses preuves, qu'avez-vous opposé? Rien que la violence de vos fureurs? Voilà ses martyrs. Les opprobres, les fers, les supplices furent, de votre part, le prix de leur zèle. Hélas! ils vous prêchèrent encore par leurs tortures. Aux divers témoignages de leur mission, ils ajoutèrent celui de leur sang. A dessein de vous faire vivre de la foi, Jésus-Christ leur donna le courage de mourir pour elle. Imputerez-vous au divin auteur de cette religion sainte la férocité cruelle qui, dans le sang des chrétiens, cherchait à éteindre le flambeau du christianisme?

Et vous, qui, dans le sein même de l'Eglise de Jésus-Christ, avez opiniâtrément opposé à sa voix celle de l'erreur! voyez cette longue suite de premiers pasteurs, qui, sans interruption, en perpétuèrent les enseignements. Toujours sensiblement exposée aux yeux des peuples, cette Eglise fit toujours entendre ses oracles; sa morale fut toujours pure; ses décisions toujours connues, son autorité toujours subsistante; sa durée brava la haine des siècles, les ravages de l'hérésie, les torrents de l'impiété, les efforts de l'enfer. La puissance de l'Homme-Dieu qui l'avait si solidement établie, qui la soutenait si visiblement, ne condamnait-elle pas ouvertement l'indocilité qui osa vous en séparer?

Que le monde entier réponde. Ce fut à la vue du monde que la croix de Jésus-Christ étendit partout ses victoires; ce fut sur le monde qu'elle les remporta; et de toutes parts le monde retentit du bruit de ses conquêtes. Il vit des Juifs en reconnaître la vertu, des gentils en confesser la sagesse, des savants en écouter les leçons, des grands en révérer les humiliations, des riches en adopter le dépouillement, des voluptueux en embrasser les rigueurs, des monarques lui soumettre leur diadème.

Paraissez, troupe innombrable, que la

croix sanctifia et qu'elle rassemble. Je vois, selon l'oracle de saint Jean (*Apoc.*, V, 9), toutes les nations, toutes les tribus, tous les peuples, toutes les langues, former à Jésus-Christ son héritage. Je vois des justes et des saints dans tous les états, d'illustres guerriers qui furent des héros chrétiens, des hommes publics qui, dans le tumulte des affaires, pensèrent efficacement à celle de leur salut, de jeunes personnes qui opposèrent la maturité de la sagesse à la séduction de l'âge, des heureux qui méprisèrent les biens de la terre, des infortunés qui firent servir leurs disgrâces à mériter le ciel. Je vois, dans le rang des élus, des hommes autrefois chargés de crimes, et dont la pénitence a accumulé les vertus; des pécheresses fameuses par les désordres qu'un saint amour du Dieu Sauveur a effacés, des prodigues qui avaient dissipé les biens de leur père, et qu'un sincère retour va introduire dans sa maison. O divine miséricorde du Rédempteur avec quelle conviction vous reconnaissent ceux mêmes qui en ont abusé! Ils rappellent ces avis habituels de la conscience qui montraient gravé dans tous les cœurs, suivant la parole de saint Paul (*Rom.*, II, 15), l'œuvre de la loi; ces grâces multipliées dont vous fûtes la source; ces craintes qui les troublèrent, ces remords qui les agitèrent, ces pensées qui les touchèrent, ces exemples qui les édifièrent, ces dangers qu'ils évitèrent, les malheurs mêmes causés par le péché dans lequel ils s'obstinèrent. Au souvenir et à la vue de cet amour d'un Dieu qui les rappelait, de cette patience qui les attendait, de ces secours, de ces institutions, de ces sacrements que la charité de Dieu leur ménagea; qu'ils fassent retomber sur Jésus-Christ les gémissements de leur douleur, si jamais il dédaigna les pleurs de leur pénitence; qu'ils maudissent les arrêts du tribunal de sa justice, si jamais il leur ferma les tribunaux de sa bonté; et qu'ils réclament contre la sévérité qui les condamne, si jamais ils furent exclus de la clémence qui cherchait à leur pardonner. Ainsi donc, tandis que, d'une part, Dieu, selon le langage de l'Ecriture, arme toutes les créatures pour se venger de ses ennemis, il étale ce que fit sa miséricorde à dessein de s'en faire aimer. Les effets de sa bonté justifient déjà les traits de sa colère; et, s'il m'est permis d'appliquer ici, dans un autre sens, la parole d'un prophète, ne pourrais-je pas dire qu'en montrant à tous les hommes le Sauveur qu'il leur a envoyé, Dieu révèle, à la face des nations, le droit de sa justice: ***Notum fecit Dominus salutare suum, in conspectu gentium revelavit justitiam suam.*** (*Psal.* XCVII, 2.) Les coupables sont forcés eux-mêmes à souscrire à la sagesse de ses ennemis.

Que dis-je, mes chers auditeurs? C'est la nature même du jugement dernier qui va de nouveau peindre, aux yeux des hommes, le caractère adorable de la divine miséricorde. Ici, quel sentiment m'occupe! quel transport me saisit, lorsque j'entends Jésus-Christ annoncer aux justes qu'ils sont les bien-aimés de son Père, et qu'il les met en possession de son royaume! Venez, *venite;* mon amour vous l'a ouvert: ma magnificence vous y place. Il est à jamais mon séjour, à jamais il sera le vôtre. Jouissez-y des biens de Dieu, de la félicité de Dieu, de l'éternité de Dieu, de Dieu lui-même, *possidete paratum vobis regnum.* (*Matth.*, XXV, 34.)

Eh! quels sont-ils ces hommes sur lesquels repose, à l'instant même, la couronne d'immortalité? Sans doute, vous pouvez seuls y prétendre, vous, les héros du christianisme, qui en fûtes, ou la gloire par la sublimité de vos vertus, ou les intrépides défenseurs par les efforts de votre zèle, ou les illustres témoins par l'effusion de votre sang. L'honneur d'un tel triomphe ne peut être accordé qu'à la grandeur des combats; et, pour régner avec Jésus-Christ, il fallait mourir pour sa cause. Non, mes frères, non, Jésus-Christ a déclaré qu'il y avait plusieurs demeures dans la maison de son Père. S'il annonce à ses apôtres qu'étant assis sur des trônes ils jugeront les tribus d'Israël; au serviteur bon et fidèle dans les moindres objets, il assigne une place dans le sein du bonheur dont jouit son maître. S'il distribue la gloire, c'est selon les mérites. S'il est une proportion entre les diverses récompenses, c'est toujours la grande miséricorde qui couronne les divers mérites; et toujours, nous dit saint Paul, la récompense excède toute proportion avec les œuvres. Le serviteur qui fit valoir les deux talents; la veuve dont la charité ne put offrir qu'une obole; le simple fidèle dont Dieu démêla la fidélité dans les devoirs ordinaires; celui dont l'âme fut pure, l'esprit humble, le cœur soumis, la vie commune, mais chrétienne, voilà ceux que Jésus-Christ vient associer à sa gloire: ***Serve bone, in modico fidelis, intra in gaudium Domini tui.*** (*Luc.*, XIX, 17.)

Il n'était donc pas si difficile d'y avoir part; témoin le nombre de ceux qui vont en jouir, et la nature des vertus qui l'obtiennent. Il était donc bien porté à rendre les hommes heureux, ce Dieu qui les admet avec tant de bonté dans le séjour de la béatitude. La bonté était donc son essence; et c'est, pécheurs, c'est l'abus que vous avez fait de sa bonté qui doit attirer sur vous les rigueurs de son jugement.

C'en est fait, malheureux! (terrible instant où l'équité arrache enfin à l'Homme-Dieu les anathèmes et les foudres!) Allez pleurer, leur dira-t-il, l'oubli de mes miséricordes. Allez venger la vertu, victime de vos oppressions; la religion, objet de vos dédains; la raison déshonorée par vos désordres, et la nature même outragée par vos excès. Ma tendresse voulut en vain vous sauver: que ma justice vous accable; qu'elle ouvre l'abîme, qu'elle vous y précipite, que seule elle règne éternellement sur vous. Les temps sont finis, le monde est parvenu à son terme; vos supplices et ma

vengeance n'en auront jamais : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.* XXV, 41.)

Et c'est vous, Seigneur Jésus, qui prononcerez cet arrêt. Des millions de voix triomphantes célébreront vos grandeurs ; les élus entreront dans les splendeurs de votre gloire; et vous assignerez aux pécheurs, l'enfer pour demeure ! Vous voir, beauté éternelle, et vous perdre à jamais ! Ah ! troupe brillante, cour nombreuse du roi suprême, immortelles légions d'esprits bienheureux; vous surtout, mère tendre des hommes, refuge des pécheurs, Vierge sainte !... Y pensai-je? Quelle ressource peut rester aux coupables? C'est de la bouche même du Rédempteur, que sort l'irrévocable arrêt de leur juste condamnation.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, nous révérerons alors dans vous une majesté redoutable, *Rex tremendæ majestatis!* Mais aujourd'hui, ce sont encore des jours de grâce, et il nous est permis d'en solliciter les effets: *Salva me, fons pietatis.* Alors il ne nous restera qu'à trembler devant notre juge, *Juste judex ultionis;* aujourd'hui nous trouvons encore un asile dans la clémence de notre Sauveur, *donum fac remissionis.* Alors couleront ces larmes stériles que le désespoir arrache, *lacrymosa dies illa ;* aujourd'hui vous pouvez vous laisser fléchir encore par les pleurs que la pénitence sanctifie, *supplicanti parce, Deus.* Alors, à la vue de vos cicatrices, quel effroi ! *redemisti crucem passus;* aujourd'hui, à ce spectacle, quelle confiance ! *tantus labor non sit cassus !* Ah ! c'est ce spectacle attendrissant que je vous oppose. Cette croix qui, au jour de vos jugements, sera le tribunal de votre justice, je vous la présente aujourd'hui comme le trône de votre amour. Je lis gravé sur elle, le droit qu'elle vous donnerait de nous perdre; mais lisez-y vous-mêmes les efforts que vous y avez faits pour nous sauver. Elle est encore en nos mains pour y être notre défense; c'est par elle que nous demandons et que nous espérons, de votre infinie miséricorde, le pardon dans le temps, et le bonheur de l'éternité. Je vous le souhaite, etc.

SERMON IV.

Pour le second dimanche de l'Avent.

AVANTAGES QUI RÉSULTENT DE LA LOI DE DIEU, POUR LE BIEN TEMPOREL DE LA SOCIÉTÉ.

Euntes renuntiate Joanni quæ audistis, et vidistis. (*Matth.*, XI, 4.)

Allez et rapportez à Jean-Baptiste ce que vous avez vu, et ce que vous avez entendu.

A ces paroles adressées aux disciples de Jean-Baptiste, Jésus-Christ ajoute immédiatement la frappante énumération des merveilles qu'il opère. Et remarquez-le bien, chrétiens auditeurs, la plupart de ces prodiges avaient pour objet le bien temporel des hommes. Des aveugles éclairés, des boiteux redressés, des lépreux guéris, des sourds auxquels l'ouïe est rendue, des morts rappelés à la vie; tels sont les miracles de charité, qu'il joint à l'instruction des vérités qu'il enseigne aux pauvres : *Cœci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.* (*Matth.*, XI, 5.) Voilà comme s'annonce à la terre le Dieu qui vient en être le Sauveur. Il est tout à la fois le bienfaiteur, l'ami des hommes dans l'ordre de la nature, comme leur libérateur et leur maître dans l'ordre surnaturel. Il pourvoit à leurs besoins temporels, en même temps qu'il éclaire leur intelligence. Mille traits de bienfaisance accompagnent les dons de sa grâce. Et, quoique principalement envoyé pour la sanctification des hommes, il se plaît à les délivrer des misères attachées à l'humanité.

Ce qu'il a fait pendant son séjour sur la terre, il le perpétue par le ministère de la loi qu'il nous a donnée. Après le principe de vie qu'elle produit dans l'âme de chacun des fidèles qui l'observent, elle répand sur la société tout entière de communs avantages, qui en fondent plus efficacement que tout autre l'harmonie et la félicité. Elle n'agit plus, il est vrai, ainsi qu'autrefois, pour la guérison des maladies corporelles; mais elle manifeste sa puissante énergie par des services non moins précieux, en écartant les fléaux qui menacent la prospérité des empires et des particuliers.

Ils ne la peignent pas sous ces couleurs, ces hommes si fréquents de nos jours qui, bien loin de rendre justice à ses avantages, affectent de les ignorer, la condamnent sans la connaître, et la travestissent par d'injurieuses préventions. A les entendre, à quoi servent, dans le monde, ceux qui font ouvertement profession de suivre et de pratiquer la loi de Dieu? Et ils concluent que cette loi, dont le Prophète (*Psal.* XXVII, 8) a dit avec tant de raison, qu'elle est sainte et sans reproche, qu'elle pénètre les âmes, qu'elle les épure et les agrandit; ils en concluent, dis-je, qu'elle isole les hommes, qu'elle affaiblit et va même jusqu'à anéantir les nœuds qui les unissent; comme si la loi chrétienne, en réprimant ce qu'il y a de déréglé dans le cœur, étouffait ce que le sentiment a de légitime ! Comme si, en proscrivant ce qu'il y a de désordonné sous certains rapports que les hommes ont entre eux, elle n'autorisait pas ce qu'il y a de nécessaire dans les principes de leur réunion ! Comme si la noble ambition de travailler pour le ciel rendait incapable d'agir sur la terre ! En un mot, comme si, pour avoir droit d'être compté parmi les hommes, il fallait renoncer à la qualité de vrai chrétien !

Or j'avance, au contraire, que le bien public est plus particulièrement et plus solidement appuyé sur la loi de Dieu que sur toute autre loi. C'est l'unique proposition que j'établis, et que je développerai, après que nous aurons imploré les lumières de

l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Toute loi a nécessairement pour objet l'utilité publique. Ce que saint Paul a dit du sacerdoce, nous pouvons l'appliquer à la loi : elle est ordonnée pour l'intérêt de la société tout entière, *Pro hominibus constituitur.* (*Hebr.*, V, 1.) Les hommes étant faits pour vivre en société, le législateur a dû se proposer le plus grand bien de tous. La loi est le frein des vices qui nuisent à l'harmonie générale, le fléau des pervers, l'égide et la sauve-garde des gens de bien; tous ses efforts au moins, tendent à cette fin. Pour y parvenir, suffit-il de ce qu'on appelle vertus morales et naturelles ? La loi, qui n'a pas d'autre fondement, est-elle suffisante, à supposer même, ce qui est contre toute expérience, qu'il en puisse exister, où l'on ne remonte pas plus haut, et où l'on n'ait pas attaché ces principes eux-mêmes à une base plus solide, plus sacrée, plus indépendante des hommes ? Il semble que l'on ait tout dit quand on a prononcé les mots de vertu, de justice, de probité. A ces noms, une sorte d'enthousiasme saisit nos prétendus sages. A les en croire, c'en est assez pour assurer les droits de la société, et obliger à des devoirs envers elle. On peut se passer de Dieu et de sa religion. La nature parle : il suffit d'en écouter la voix; que peut-on faire autre chose que de répéter ce qu'elle dit ? Elle instruit tous les hommes de ce qu'ils se doivent; et le principe du bien commun est gravé dans l'âme de chaque particulier.

Eh bien ! mes chers auditeurs, quoique malheureusement la perversité des mœurs m'y autorise, je ne veux point ici en peindre tous les excès, ni dégrader la nature humaine pour exalter la loi divine. Je consens volontiers à reconnaître qu'il est dans le cœur des hommes un lien qui les rapproche et qui les unit. Je respecte dans eux ces vertus naturelles et morales auxquelles le penchant les porte et que la raison nourrit. J'admets la force de cette voix intérieure qui leur parle en faveur de leurs semblables, et j'applaudis aux différents traits qui paraissent en être l'effet. Mais je n'en conclus pas avec moins de certitude l'influence de la loi de Dieu sur l'accomplissement de tous les devoirs qui se rapportent au prochain. Car s'il est vrai que cette loi s'accorde merveilleusement avec les enseignements de la raison et les préceptes de la loi naturelle; s'il est vrai qu'elle les développe, qu'elle les fortifie, qu'elle les ennoblit; s'il est vrai qu'elle en devient le solide appui, en même temps qu'elle en est le sceau et la perfection, il est donc vrai par là même qu'elle a pour objet le bien général. Je ne m'en tiens pas là, et je n'en dis point assez encore. Car, puisque évidemment les leçons que fait la nature ne font que préparer l'homme aux préceptes de la loi, et ne lui suffisent point sans le secours de la loi, je prétends qu'il était nécessaire, pour régler l'homme, que Dieu ajoutât les termes exprès de sa loi aux inspirations secrètes de la nature. Pourquoi? Pour trois raisons dont le court et simple développement va faire tout le fond de ce discours.

En premier lieu, parce que la loi révélée est plus précise, et moins susceptible d'interprétation.

En second lieu, parce que cette loi est plus universelle et moins sujette à des restrictions.

En troisième lieu, parce que cette loi est plus efficace et plus propre à triompher des oppositions. Je reprends.

Reconnaissons d'abord, mes chers auditeurs, que, si, d'une part, la raison est l'apanage de tous les hommes, tous ne sont pas également éclairés par ce céleste flambeau. Aux yeux des uns, il brille avec plus d'éclat; il fait sur d'autres des impressions moins vives. Ce qui frappe ceux-ci est quelquefois difficilement aperçu par ceux-là; et l'on n'a jamais pensé que, dans chacun des hommes, la raison eût assez de pénétration et d'activité pour extraire de son propre fonds toutes les vérités qu'elle renferme. Inégalité dans les vues, généralement avouée, qui par là même présente une loi inégale pour les hommes, dès que tous ne peuvent pas en saisir également les obligations. Et, si l'on en excepte quelques premières vérités qui, si j'ose parler ainsi, tombent sous les sens, combien échapperont à la connaissance de la multitude, en qui les bornes de ses lumières mettront infailliblement des bornes à ses devoirs

N'existerait-elle donc dans toute sa force la loi de la nature que pour le petit nombre de ceux qui, enrichis de ses dons, sauraient en approfondir les principes? N'y aura-t-il de règle que pour ceux qui, dans la faculté de la connaître, trouvent un moyen de la suivre? L'étendue du génie sera-t-elle sur la terre l'unique mesure des vertus? Que dis-je? Et, à ne consulter que l'histoire des erreurs dans la morale, n'en trouvons-nous pas de grossières chez les hommes les plus célèbres? Est-il donné à l'esprit humain d'éviter tous les écueils? Tantôt un impétueux essor le porte au delà du terme; tantôt une pusillanime timidité l'empêche de l'atteindre. Quelquefois insensiblement un préjugé s'en empare; quelquefois une autorité imposante le captive. Souvent c'est l'amour de ses opinions qui le fixe, plus souvent ce sont les ténèbres de quelques passions qui l'aveuglent. Combien de fois arrive-t-il qu'un conflit d'idées contraires l'ébranle; et, de la seule diversité des esprits qui se partagent sur le même objet, qui se combattent dans leurs pensées, qui se heurtent dans leurs jugements, ne voit-on pas résulter une incertitude qui semble livrer arbitrairement aux opinions de chacun des maximes chancelantes qu'on ne s'accorde pas à établir?

De là, par une suite nécessaire, autant de variations dans les divers points de la loi

naturelle, si elle est la seule, qu'il y aura de différentes manières d'en envisager les principes et d'en déduire les conséquences. Diversifiée selon les nations, selon les esprits, qui pourra la mettre à l'abri des égarements et des travers qui sont l'humiliation de l'humanité? A quel tribunal aura-t-on recours pour décider les doutes, réformer les erreurs, réparer les torts? Une raison obscurcie se soumettra-t-elle à une raison éclairée? Que de ressources, quoique frivoles; que de spécieux moyens, quoique faux; que de subterfuges n'emploiera-t-elle pas pour se supposer des droits, pour se défendre contre ceux d'autrui! sous combien de formes cherchera-t-elle à se reproduire, pour pallier, pour colorer, pour autoriser le sentiment qu'un intérêt secret l'invite à suivre!

Ce que nous voulons est juste à nos yeux; il est saint, selon l'expression d'un Père, *sanctum est quod volumus*. Et, si l'empire de la prévention nous rend souvent moins équitables dans la cause de nos amis ou de nos proches, combien nous est-il plus facile de nous aveugler dans la nôtre! L'esprit a ses écarts; le cœur a ses faiblesses; les lumières de celui-là, la droiture de celui-ci ne nous prémunissent pas toujours contre les illusions de l'un et de l'autre. L'amour de nos frères est un sentiment que dicte la nature, il est vrai, et ne craignons pas d'avouer qu'il est universellement répandu. Mais la première impression de la nature n'est-elle pas aussi de nous aimer? Et, dans le concours de ces deux affections si naturelles, quelle sera la plus forte, s'il n'est pas une loi qui nous apprenne à les régler? Cet amour raisonnable que nous nous devons, dégénère aisément en amour excessif qui rapporte tout à nous-mêmes; et la subtilité de cet amour déréglé de nous-mêmes ne tend-elle pas à affaiblir, à étouffer l'amour du prochain?

Retranchez la loi qui gouverne les hommes; abandonnez-les au sentiment qu'ils éprouvent; laissez à la nature seule le soin de leur indiquer les devoirs; au moment où il leur en coûtera de les remplir, vous les verrez ingénieux à trouver un motif plausible d'en éluder l'accomplissement. Que deviendra le zèle si vanté et si rare du bien public, s'il n'a d'autre appui que le sentiment que chacun trouve dans soi? Peut-on espérer qu'on admirera dans tous les hommes cette noblesse d'âme qui fait la gloire d'un très-petit nombre? Faut-il les juger tous sur l'héroïsme de quelques-uns? Et, s'il en est que dirige le pouvoir et qu'élève le sentiment de la nature, combien, par des interprétations en apparence aussi naturelles que la loi qu'elles combattent, s'enhardiront à lui résister!

On dira : Il est beau, il est même doux d'être bienfaisant et généreux; mais on ajoutera : il est naturel de jouir de son opulence, d'en étendre les avantages, d'en multiplier les agréments. Alors, dès qu'on ne sera pas excité par la vue d'une misère touchante, on se croira autorisé à retrancher de ses largesses; et l'on négligera l'obscure indigence pour n'avoir égard qu'à l'absolue nécessité. On dira : Il convient de ne nuire à personne, de vivre en paix avec tous; mais on ajoutera : il est naturel de traiter en ennemis ceux qui se montrent tels. Nous refuser des marques de bienveillance, c'est perdre le droit à la nôtre. Et, dès qu'on apercevra les plus légers indices de la méchanceté, on y opposera les efforts de la vengeance. On dira : Il est d'une âme noble de ne point se racheter des rigueurs de la pauvreté par les fraudes de l'injustice; mais on ajoutera : Il est naturel de penser à nous lorsque les autres nous oublient; de réparer les caprices du sort par les ressources de l'adresse; de surprendre au moins quelques faveurs à la fortune, puisqu'on ne peut pas la captiver. Et, dès qu'on le pourra, sans blesser sa réputation, on intriguera secrètement, on manœuvrera habilement, on se déguisera artificieusement, et l'on se dissimulera à soi-même que les desseins sont injustes, les droits imaginaires, les démarches hasardées, et la possession illégitime de même que les prétentions. On dira : la subordination est nécessaire; l'ordre exige l'autorité d'une part, et de l'autre l'obéissance; bientôt d'un pouvoir égal naîtraient le trouble et la confusion; mais on ajoutera : Il est naturel de ne pas fortifier l'empire du pouvoir par l'esclavage de la dépendance. Et, dès qu'on se croira pressé et fatigué sous le joug, on essayera de s'en affranchir; on osera juger témérairement ses maîtres, apprécier leurs commandements, et contrarier, par l'audace de la résistance, les droits toujours sacrés d'une juste domination. On dira : la modération est estimable; en user est un grand mérite; mais on ajoutera : Il est des occasions qui semblent en accorder la dispense; à la vue de certains excès, il est naturel d'en opposer d'autres. Et, dès qu'un mot aura blessé l'orgueil; dès qu'une imprudente vivacité aura éclaté par quelque saillie, on se justifiera les emportements auxquels on se sera abandonné! Avec quel art on extraira des fautes d'autrui l'excuse des siennes! Avec quelle éloquence on opposera aux enseignements de la raison les répugnances de la nature! Avec quelle adresse on envisagera une impossibilité réelle dans les obstacles! Que n'imaginera point cette même raison qui découvre les devoirs pour en admettre la dispense! En présentant la lumière qui conduit, elle offrira de fausses lueurs qui égarent. J'en appelle ici aux sentiments qui s'élèvent si naturellement dans l'âme, et qu'elle couvre si adroitement des apparences de la vérité pour adopter l'erreur. Rarement ils se condamnent, ceux auxquels il est permis de se juger. Ce n'eût donc point été pourvoir assez aux intérêts de la vertu que de nous en laisser seuls les arbitres. Ce n'eût point été nous prémunir assez contre nous-mêmes que de renfermer dans nous seuls toute notre force et tout notre appui.

Dieu connaissait le cœur de l'homme; et, pour le garantir de ses propres surprises, pour ne pas exposer le bien général de la société à la faiblesse ou aux artifices de la raison humaine, après les y avoir disposés par le sentiment de la la nature, Dieu a parlé si formellement aux hommes qu'il ne dépend pas d'eux de substituer l'ambiguïté des interprétations à la clarté des ordres que leur intime sa loi. Tous les chrétiens savent, et tous les hommes peuvent savoir que Dieu a tracé une règle de conduite dont ils ne doivent jamais s'écarter. Et s'ils demandent, comme autrefois on le demanda à Jésus-Christ : Quels sont nos devoirs ? nous répondrons aussitôt ce que répondit Jésus-Christ lui-même : Qu'est-il écrit dans la loi? *In lege quid scriptum est?* (*Luc.*, X, 26.) Consultez la loi, ouvrez le livre divin qui en est le dépositaire, prêtez l'oreille à la voix du tribunal infaillible qui seul en est l'interprète : voilà le flambeau dont l'incorruptible lumière vous montre toujours d'une manière sûre et distincte la route que vous devez suivre. Et, pour nous borner ici à cette partie de la loi dont les hommes sont l'objet, que vous dit-elle : *In lege quid scriptum est?* Vous aimerez votre prochain comme vous-même : *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* (*Ibid.*, 27.) Il n'est donc plus de prétexte à la haine ni à l'indifférence pour vos frères, puisque la loi ordonne expressément de les aimer, *diliges*. Il n'est donc plus d'exception à faire parmi eux, puisqu'ils sont tous renfermés sous le terme de prochain, *proximum*. Il ne suffit donc pas de leur tenir le faux langage ou de leur offrir les fausses apparences de l'amitié, puisque vous devez les aimer comme vous-même : *Sicut te ipsum.* Il n'y a donc plus de cause légitime de ressentiments et de vengeance, puisque la loi ajoute clairement qu'il faut aimer vos ennemis mêmes : *Diligite inimicos vestros.* (*Matth.*, V, 44.) Il n'est donc rien, riches avides! qui puisse vous attribuer la jouissance exclusive de vos biens; puisque la loi fonde les droits du pauvre sur votre abondance : *Vestra autem abundantia illorum inopiam suppleat.* (II *Cor.*, VIII, 14.) Il n'est donc rien, esprits fiers et indociles, qui autorise votre indépendance, puisque la loi vous ordonne de sacrifier le goût d'une liberté chérie à une docilité nécessaire : *Obedite dominis.* (*Ephes.*, VI, 5.) Il n'est donc rien, hommes injustes, serviteurs infidèles, âmes intéressées, qui excuse des ruses coupables, des conventions frauduleuses, des possessions usurpées, puisque la loi réclame pour chacun ce qui leur appartient : *Reddite ergo omnibus debita.* (*Rom.*, XIII, 7.)

Tel est le caractère de la loi; qu'elle développe les vérités, qu'elle dissipe les ténèbres, qu'elle fixe les incertitudes. Il ne faut que ce seul mot; c'est le précepte exprimé dans la loi : *In lege scriptum est.* De la clarté de cet oracle résultent la réponse à tous les raisonnements, la solution de toutes les difficultés, la réfutation de tous les systèmes. Il ne faut ni discussions ni recherches dès que Dieu s'explique. Or, il s'explique par sa loi : *In lege scriptum est.* Et n'objectez pas la diversité des opinions qui partagent quelquefois sur certains points ceux qui sont le mieux instruits. Tous sont d'accord sur les principes. S'il est un petit nombre de circonstances où paraît moins sensible la liaison qui en rapproche des conséquences plus éloignées; dans cette obscurité passagère, suite nécessaire des bornes de l'esprit humain, l'esprit de la loi aide à découvrir la vérité, et la lumière de la grâce la présente à la bonne foi qui la cherche. Elle est appuyée, cette vérité, sur des principes inébranlables; et, tout borné qu'est l'esprit de l'homme, il aperçoit toujours un point d'évidence dans la loi de Dieu. Premier trait de sagesse qui prévient les fausses interprétations de nos devoirs. Il en est un second, dans cette universalité qui les étend, et qui nous empêche d'y mettre des restrictions.

SECONDE PARTIE.

Je répondais, il n'y a qu'un moment, à ceux qui veulent s'instruire de leurs devoirs . Quels sont ceux que la loi prescrit : *In lege quid scriptum est ?* J'ajoute à présent, avec autant d'assurance : Quel est l'article essentiel pour les hommes que ne renferme la loi de Dieu? Sagesse frappante du divin législateur qui, pénétrant d'un coup d'œil ce qu'il y a de varié dans la situation des hommes, et d'intéressant dans leurs rapports, a pourvu à tout par l'étendue de sa loi. On a vu plusieurs d'entre eux, par la force du génie, du raisonnement et de la réflexion, examiner les droits, peser les avantages et calculer les obligations réciproques pour en extraire le bien général. On a vu des hommes célèbres, des politiques profonds, contribuer à étendre la félicité des peuples, en étendant les lumières de la raison. Respectons leurs vues et leurs travaux; applaudissons à l'utilité de leurs efforts, dès qu'ils n'ont rien d'opposé aux desseins de Dieu. Mais reconnaissons (et ne me soupçonnez pas de faire outrage à leur gloire), reconnaissons que c'est uniquement dans le volume de la loi de Dieu que se lisent les grandes et les sublimes maximes du solide bonheur et du parfait gouvernement du monde; et que les lois humaines ne sont plus ou moins sages qu'à mesure qu'elles participent plus ou moins à la sagesse de la loi divine.

Ecouterons-nous sans indignation la philosophie du siècle qui se vante de suppléer à tous les préceptes, en les renfermant dans un seul, et qui vous dit par la bouche d'un de ses docteurs : Soyez juste, il suffit de l'être. Maxime sacrilége, si elle ose disputer à Dieu le culte et les honneurs qu'on lui rend pour ne faire mention que de l'intérêt des hommes, auquel elle réduit tous les devoirs! Maxime pernicieuse aux hommes mêmes, dont évidemment elle borne les avantages, lorsqu'elle affecte de les embrasser tous! Maxime destructive de

la concorde et de la paix! Si nous ne consultons que la justice, que ferons-nous à l'égard de ceux qui, de notre part, ne méritent rien, ou qui n'ont droit qu'à nos ressentiments? Maxime sèche et dure qui, sous les dehors de l'équité, voile une insensibilité cruelle! Eh! que pourront nous demander d'assistance et de secours, ceux qui ne nous présenteront pas quelque titre particulier pour les obtenir? Maxime visiblement ennemie du bien de la société! Et, malheur à elle si la justice, vertu essentiellement nécessaire, et l'un des premiers devoirs pour les hommes, est le seul qu'ils aient à remplir! Que deviendront dès lors les vertus sociales; la douceur qui règle les sentiments, la circonspection qui accompagne les discours, la patience qui supporte les défauts, la prudence qui les couvre, la pitié qui compâtit aux malheurs, le zèle qui instruit, la générosité qui aide, la bonté qui pardonne? Vous ne prêchez aux hommes que la justice; mais la charité n'est-elle pas leur plus sûr asile? Est-il un seul de leurs intérêts qu'elle ne s'efforce à garantir; et, dans le caractère seul que saint Paul nous a tracé de cette vertu, ne peint-il pas énergiquement ce qu'a d'étendu et d'efficace, pour l'utilité générale des hommes, la loi de Dieu?

Et, pour connaître toujours mieux les avantages sans nombre qu'elle procure au monde; montrez-nous un seul état dont elle n'exprime pas distinctement les obligations. Si les bornes d'un discours pouvaient en contenir l'exposition, je satisferais ici en détail à toutes les demandes que peut former un sage désir de les connaître. Je dirais à ceux qui sont revêtus de l'autorité et du pouvoir : Ce n'est pas simplement pour vous que vous en avez l'usage, c'est pour le bien de ceux qui vous sont soumis. Favoriser les progrès de la vertu, et vous opposer à ceux du vice; protéger l'innocence et réprimer l'iniquité; édifier les hommes par vos exemples, et les rendre heureux par vos soins; maîtres du monde, voilà la loi de Dieu. Je dirais à ceux qui sont arbitres des contestations qui s'élèvent entre les hommes : Les lumières de la science, la droiture de l'impartialité, la noblesse du désintéressement, tel est le cortége qui doit vous précéder dans vos fonctions; et ces fonctions ne doivent point être les vôtres, si l'inflexible équité ne vous prémunit contre l'artifice de la séduction. Juges établis dans le monde, voilà la loi de Dieu. Je dirais à ceux qui sont dans l'abondance : il est une portion de vos biens dont vous n'êtes que dépositaires; ce que vous en refusez aux indigents est une espèce de larcin que vous leur faites; ce que vous croyez leur accorder comme une grâce, le Seigneur l'exige comme une dette. Riches du monde, voilà la loi de Dieu. Je dirais à ceux qui sont décorés du lustre de la naissance et de l'éclat des titres : jouissez-en, vous le pouvez, mais ne vous en prévalez pas; que l'humilité du cœur résiste aux enflures de la vanité; n'oubliez jamais que la nature vous rapproche de ceux dont le rang vous sépare : et, loin d'affecter d'être les dieux de la terre, pensez à servir le maître commun que nous avons tous dans le ciel. Grands du monde, voilà la loi de Dieu. Je dirais à ceux qui sont dans un état de dépendance : que la soumission soit votre partage; la fidélité sera votre gloire. L'autorité divine soutient l'autorité humaine; Dieu a transmis ses droits à ceux qui ont des droits sur vous : Peuples, obéissez, voilà la loi de Dieu.

Je serais infini, mes chers auditeurs, si j'entreprenais d'en parcourir les diverses instructions. L'activité du travail, l'usage des talents, l'emploi du temps, l'ordre de la conduite, l'obligation des chefs de famille, les sentiments du citoyen; tout entre dans les vues de Dieu, tout est l'objet de l'économie de sa sagesse; tout est compris dans l'étendue de sa loi; et c'est ce qui distingue essentiellement la loi divine de toutes les autres. Il est des points sur lesquels les autres sont muettes. Les hommes n'ont pu ni tout prévoir, ni tout arranger; les génies les plus vastes ne l'ont point été assez pour embrasser entièrement la parfaite idée de l'ordre, et pour en combiner tous les moyens. Il n'appartenait qu'à l'auteur même de l'ordre du monde, de mettre une juste proportion entre sa loi et ses desseins. Il l'a fait, chrétiens auditeurs; et la preuve en est sensible, puisqu'il n'est aucun désordre moral dans le monde, qui ne naisse de quelque infraction de la loi de Dieu.

Dites-moi, je vous prie, de quoi se plaint-on tous les jours dans le monde? On se plaint de ce que les uns veulent s'élever au-dessus de leur état; de ce que les autres ne remplissent pas les devoirs de leur état; de ce que plusieurs sont peu propres aux fonctions de leur état. D'où il arrive, comme on ne cesse de le répéter, que les prétentions de l'orgueil renversent tout, que les langueurs de l'indolence négligent tout, que les erreurs de l'incapacité énervent tout. Or, les excès de l'ambition qui ne sait pas se modérer; l'inaction de l'oisiveté qui ne craint pas de tout sacrifier à l'amour du repos; la présomption de l'ignorance qui se hasarde dans des emplois dont elle ne peut pas s'acquitter; c'est ce que condamne et ce que défend la loi de Dieu. De quoi se plaint-on dans le monde? On se plaint de ce que le goût des plaisirs nuit au sérieux des affaires; de ce que les désirs de la cupidité l'emportent sur les principes de la bonne foi; de ce que l'attrait d'un avantage particulier étouffe le zèle de l'utilité commune. Or, cette dissipation qui détourne des devoirs; cette soif des richesses qui oublie les règles de la justice; cet intérêt personnel qui trahit le bien public; c'est ce que condamne et ce que défend la loi de Dieu. De quoi se plaint-on dans le monde? On se plaint de ces jalousies qui

déchirent une réputation qu'on ne peut pas égaler; de cette animosité qui perpétue des inimitiés qu'on refuse d'éteindre; de ces piéges dirigés à perdre ceux auxquels on n'est pas préféré. Or, ces basses rivalités de l'envie; ces feux secrets ou éclatants de la discorde; ces honteuses noirceurs de la méchanceté; c'est ce que condamne et ce que défend la loi de Dieu. De quoi se plaint-on dans le monde? On se plaint de ce que, pour entretenir son luxe, on rejette la demande de ses créanciers; de ce que, peu content de dissiper sa propre fortune, on expose celle d'autrui; de ce que la vanité usurpe des biens que la justice réclame. Or, cette prodigalité cruelle, cette ostentation insensée, cette ridicule manie d'étaler plus que l'on n'a; c'est ce que condamne et ce que défend la loi de Dieu; et les hommes n'auraient jamais à se plaindre les uns des autres, si Dieu n'avait point à leur reprocher de violer sa loi.

Nous n'ignorons pas que quelques sages, dans le paganisme même, ont su reconnaître et publier le sentiment naturel émané de la raison qui nous invite à faire le bien, et qui nous détourne de ce qui est mal. Ainsi le disait hautement le célèbre orateur romain; et telle est encore l'idée que nous donne la théologie de la loi naturelle. Il ajoutait que cette loi existait avant qu'elle ne fût écrite, et qu'elle était commune à tous les hommes. Ainsi, mes chers auditeurs, en reconnaissant que Dieu l'a imprimée dans chacun d'eux, nous ne dissimulons pas qu'ils trouvent dans eux-mêmes un premier principe des vertus de société que commande la loi de Dieu. Mais nous disons que cette seconde loi écrite et révélée développe et perfectionne la première que nous puisons dans la nature. Nous disons qu'en marquant plus distinctement et plus en détail les diverses obligations elle fixe plus déterminément et qu'elle étend plus sûrement les vertus. Nous disons qu'en épargnant à l'esprit de l'homme trop aveugle, trop faible ou trop dissipé, le pénible soin de déduire des conséquences particulières de la généralité des principes pour analyser les devoirs, elle les montre plus clairement, et qu'elle en rend la pratique plus facile, en en facilitant la connaissance. Nous disons que des préceptes positifs et formels que tous les hommes peuvent entendre, devaient être ajoutés à des raisonnements spéculatifs et compliqués que tous ne pourraient pas saisir.

Nous ne craignons pas d'avouer que le sentiment et le goût naturel de la vertu peuvent échauffer le cœur des hommes, et que des actes vertueux en ont été quelquefois la suite. Il n'en est pas moins certain que la loi de Dieu présente l'idée d'une activité bien plus générale parmi ceux qui s'appliquent à la connaître et qui s'empressent à lui obéir. Pourquoi? Parce que le sentiment de la vertu est nécessairement plus ou moins fort, selon le caractère de l'âme en qui la nature l'a gravé; au lieu que le degré d'autorité est le même dans la loi de Dieu, à l'égard de tous ceux qui lui sont soumis. Parce que le sentiment de la vertu peut quelquefois varier, s'affaiblir, s'éclipser même pour un temps; au lieu qu'il n'est ni occasion, ni tentation, ni passion, qui puisse énerver, obscurcir, restreindre l'autorité de la loi de Dieu. Parce que le sentiment de la vertu peut participer, se plier, ou du moins se proportionner sur certains points à l'empire de l'usage, aux préjugés de l'éducation, aux mœurs des différents peuples; au lieu que tout est absolu, indépendant et invariable dans l'autorité de la loi de Dieu. Parce que le sentiment de la vertu, quoique clair dans ses principes et vif dans ses impressions, n'offre pas toujours des règles aussi nettes et aussi distinctes dans les différentes circonstances de la vie; au lieu qu'il n'est point de situation où l'opinion reste vague et flottante sous l'autorité de la loi de Dieu.

Ajouterai-je que la raison qui approuve la vertu et que le sentiment qui y porte n'indiquent pas toujours assez la route qui doit y conduire; que l'un et l'autre, bien qu'ils réprouvent le crime, ne veillent pas de si près sur les fautes légères qui lui donnent naissance; qu'on peut, à juste titre, faire à tous les deux le reproche grave de n'avoir point assez efficacement réclamé contre des horreurs qui ont été si longtemps et la désolation et la honte de l'humanité?

C'est la loi de Dieu qui en a été la défense et la consolation, c'est par elle que la terre a changé de face; c'est elle qui a civilisé les nations; c'est à elle que nous sommes redevables de la douceur répandue sur les mœurs des hommes. Devant elle se sont enfuies et la dureté tyrannique qui ne savait qu'opprimer, et la férocité cruelle qui se faisait un jeu des spectacles les plus sanguinaires, et la fierté barbare qui, pour exercer ses droits, les étendait jusque sur la vie. Or, à la vue des monstrueux excès qui, chez les peuples éclairés, semblaient faire partie des lois, qui du moins avaient passé en usage, qu'on ose nous présenter comme suffisant à l'ordre et au bonheur de la société les sentiments de la nature et les lumières de la raison!

Et, sans remonter à des siècles éloignés du nôtre, ne suffirait-il pas de recueillr les maximes qu'a étalées tant de fois, et que reproduit journellement encore un esprit de révolte contre la loi de Dieu pour en conclure, qu'en combattant celle-ci on outrage même la nature, et qu'ils sont infracteurs de la loi naturelle ceux qui refusent de se soumettre aux préceptes de la religion. Non, mes chers auditeurs, elle ne suffit pas pour l'avantage commun de tous, une loi, dont l'interprétation et l'étendue semblent être abandonnées à chacun dans l'état de dégradation que nous offrent sensiblement l'affaiblissement des lumières de l'esprit et l'empire des passions sur le cœur de l'homme. Il lui fallait une loi dont il ne pût ni obscurcir la clarté, ni borner les objets.

A ces deux premiers caractères, la loi révélée ajoute l'efficacité qui la rend plus propre à triompher des oppositions.

TROISIÈME PARTIE.

Saint Paul l'a dit, et nous le disons d'après lui : Il est des devoirs principaux sur lesquels notre raison nous éclaire ; et, dans ce sens, il est vrai que les hommes sont à eux-mêmes leur loi, *ipsi sibi sunt lex*. (*Rom.*, XI, 14.) Mais en même temps (et personne ne le désavouera, puisqu'il n'est personne qui ne s'en plaigne), au dedans de nous, combien d'oppositions à ces devoirs ! Si les lumières de l'esprit nous découvrent les beautés de la vertu, en est-ce assez pour que, dans la conduite, le cœur les adopte ? Quel intervalle, ou plutôt quelle contradiction aperçoit-on fréquemment entre l'un et l'autre ! L'esprit connaît le bien ; le cœur se porte au mal. C'est dire trop peu : les vices du cœur influent sur les égarements de l'esprit. A force de mal agir, on parvient à mal penser : la licence des passions enfante celle des maximes : on commence par s'écarter des routes de la vertu, et l'on finit par vouloir justifier celles du vice. De là, tant d'affreux principes qu'on s'efforce à établir sur les ruines de la vraie sagesse. Lorsqu'on se permet de n'avoir pour guide que le sentiment naturel, on trouve un obstacle dans la force d'un sentiment contraire. Et, dans ce conflit d'un sentiment combattu par un autre, avec l'intérêt de la vertu, facilement l'intérêt de la société périt.

Vous ne cessez de nous répéter qu'il est un principe de vertus naturelles dans l'humanité. Sans doute : mais vous nous confesserez qu'il est aussi dans elle un principe de vices ? Le même cœur qui s'ouvre avec complaisance aux sentiments de l'amitié ne se livre-t-il pas avec vivacité aux émotions de la haine ? S'il se laisse attendrir par la pitié, ne se sent-il pas enflammer par la vengeance ? Comme il est une sorte de bien auquel l'inclination nous engage, n'éprouvons-nous jamais qu'il en est d'autres dont une forte répugnance nous détourne ? En un mot, puisqu'il n'est que trop naturel que les passions nous agitent, n'est-il pas ordinaire que leur violence obscurcisse le tableau de la vertu que la raison leur oppose, et qu'elle étouffe la voix d'une sagesse humaine qui les proscrit ? Ah ! mes chers auditeurs ! que vous seriez éloquents à vous défendre contre nos exhortations les plus pressantes, contre votre persuasion même la plus intime, si, dans des circonstances délicates, nous n'avions à faire valoir auprès de vous que le sentiment de la nature et le langage de la raison ! Avec quelle force vous nous opposeriez ce même sentiment, ce même langage ! Suffit-il d'apercevoir la vérité pour la suivre ? Est-ce assez de la connaissance de ses devoirs pour qu'un intérêt sensible n'empêche pas de les remplir ? Qu'il est difficile à la raison de se faire entendre, quand elle s'annonce seule au milieu des cris tumultueux de la passion !

Il nous fallait, mes chers auditeurs, une force supérieure qui vînt à notre secours. Il fallait à la faiblesse d'une volonté chancelante un motif inébranlable qui en déterminât le choix et qui le fixât. La grandeur des obstacles demandait toute la puissance des moyens. Or, ces moyens, je les aperçois dans la loi clairement exprimés, dans l'autorité dont elle est revêtue, dans les promesses et les menaces dont elle est accompagnée. Eh ! qu'objecterez-vous à ce mot décisif : c'est la loi ? Connaissez l'importance de vos obligations, l'indispensable nécessité de l'obéissance, les suites terribles de la révolte. Avec qui disputez-vous ? A qui résistez-vous ? peut-être croyez-vous n'avoir point à ménager les hommes ; peut-être réussirez-vous à vous séduire vous-mêmes : mais, dès que Dieu vous commande ; tout intérêt particulier, tout désir naturel, toute volonté doit fléchir sous sa loi. Elle dit en son nom aux penchants, comme il le dit à la mer : Je fixe un terme au delà duquel vous n'irez point. Osez, osez, téméraire, franchir la barrière que pose la loi : vous trouverez infailliblement le suprême législateur, son pouvoir, sa justice et ses vengeances.

De là, comme cette loi présente aux hommes le motif le plus efficace et le plus puissant ; le respect sincère pour ses préceptes, et la fidélité soutenue dans leur accomplissement forment la caution la plus solide et la plus sûre de ceux à qui les hommes confient de grands intérêts. Quel moyen, dit-on tous les jours, quel moyen d'obvier à une foule de prévarications secrètes qu'on déguise si facilement ; d'entrer dans certains détails à la faveur desquels l'infidélité se dérobe avec tant d'adresse ; d'étendre des soins attentifs sur tous les objets d'une vaste administration que leur multitude épuise ? Il n'est d'autre sûreté, conclut-on avec justice, que celle du choix. Or, sur qui le fixer, ce choix, d'une manière qui tranquillise, si ce n'est sur ceux qu'on sait avoir eux-mêmes les yeux continuellement fixés sur les devoirs qu'impose la loi de Dieu ? Lui sont-ils véritablement soumis ceux qu'honore votre confiance ? Elle ne sera point troublée par les incertitudes du doute, ni par les inquiétudes du soupçon. Mais quelque réputation de probité que leur aient attiré les apparences, craignez toujours de les trouver infidèles, si la loi de Dieu les trouve indociles. L'expérience n'a que trop souvent montré à combien d'écueils vient échouer une probité purement naturelle. Ah ! que l'homme est faible, lorsqu'il est seul son défenseur contre lui-même ! Est-il une loi qu'il n'ose braver, quand il est rebelle à l'ordre exprès que lui intime la loi de Dieu ? S'il en est parmi les hommes qui se parent artificieusement des dehors de la soumission à cette loi divine dont leur cœur désavoue l'autorité, la conclusion qui résulte de ces apparences hypocrites, c'est qu'au jugement

des hommes mêmes la fidélité aux préceptes du Seigneur est le plus sûr garant de celle que réciproquement ils exigent et qu'ils se doivent.

Non-seulement, chrétiens auditeurs, la force de la loi divine était nécessaire pour engager à l'accomplissement des devoirs les plus pénibles de la société; mais je ne crains pas d'affirmer que sans elle on remplirait mal ce qu'il y a de plus aisé dans ces devoirs. Abrégeons, et n'en donnons qu'un exemple. En apparence, quoi de plus facile, et même, à consulter le sentiment général, quoi de plus satisfaisant, que de soulager les malheureux? Cependant qu'on perde de vue la loi par laquelle Dieu ordonne expressément aux riches de subvenir aux besoins des pauvres, à quoi se réduira le plus souvent la compassion des heureux du monde? A une compassion momentanée; on s'attendrit quelques instants sur le sort d'un misérable pour qui plaide éloquemment le spectacle de ses malheurs. Un secours passager est l'effet de la pitié. Et, dès que les yeux ne se fixent plus sur l'infortuné, le langage de son infortune est sans succès. A une compassion de caprice: on s'affectionne par préférence à un indigent; et l'on dédaigne ceux dont les mêmes revers sollicitent les mêmes soins. A une compassion bornée: les distributions les plus légères en satisfont les premiers mouvements; et la sensibilité qui les produit ne répond pas à l'étendue des maux qui les occasionnent. A une compassion stérile: on accorde des sentimens, peut-être des larmes, à la situation touchante d'un malheureux; et l'on se contente de le plaindre quand il faudrait le secourir.

Que dis-je, mes chers auditeurs? combien d'hommes sans entrailles, à qui tous les maux sont étrangers, dès qu'il ne s'agit pas des leurs! Combien de grands et de riches se bornent à être heureux, sans penser que d'autres ne le sont pas! Combien d'âmes réellement inhumaines sous les pompeux dehors et avec les séduisantes maximes de l'humanité! Combien de cœurs amollis par les délices sont endurcis à la voix des misères, et laissent étouffer dans eux celle de la nature par les cris tumultueux des plaisirs! Ici j'ai pour garant le témoignage des malheureux. Je vous en prends surtout à témoins, pasteurs respectables, qui réunissez au soin des âmes confiées à votre vigilance les tendres sollicitudes dont l'intérêt temporel des pauvres est l'objet. Est-ce l'impression d'un sentiment naturel, ou la perfection de la loi divine qui leur ménage les plus abondantes ressources, et qui leur ouvre le plus sûr asile? Eh! quelles mains versent le plus constamment dans les vôtres ces aumônes dont une libéralité secrète n'ambitionne que le mérite et craint d'en recueillir la gloire? Sont-ils aussi fréquemment réitérés ces actes de bienfaisance purement humaine, que le fastueux éloge en est répété? Et n'est-ce pas dans les vrais et pieux fidèles, dirigés par l'efficacité de la loi, que vous voyez sensiblement ce que le caractère de la charité ajoute aux sentiments de la nature?

De là, cette charité active qui s'empresse à connaître les maux pour les adoucir: cette charité prévenante, qui recherche les malheureux, sans se borner à les accueillir: cette charité étendue, qui voudrait pouvoir n'exclure aucun infortuné, parce que ce titre seul les protége tous: cette charité industrieuse, qui s'occupe à trouver des soulagements aussi multipliés que les besoins; cette charité discrète, qui dérobe la main du bienfaiteur pour ne faire goûter à celui qui le reçoit que l'utilité du bienfait; cette charité soutenue, dont la durée a pour mesure celle des circonstances qui la réclament; enfin cette charité héroïque, que n'éteint pas l'ingratitude de ceux à qui elle s'adresse. Ah! chrétiens auditeurs, c'est sur ce point que je m'en rapporte à vous-mêmes. A ne consulter que le sentiment naturel dans le commun des hommes, répondra-t-on à l'insensibilité par le zèle; à des injures, par des services; à l'oubli des bienfaits, par la générosité à les répandre? Et ne voyons-nous pas tous les jours qu'il n'est que l'esprit de la religion, et par conséquent de la loi, qui communique tous ces traits brillants à la charité?

Finissons par une dernière remarque, en observant que le malheur de l'homme est d'avoir presque également besoin d'être dirigé dans l'exercice du bien, et d'être précautionné contre l'attrait du mal. S'il faut un frein à la méchanceté qui le pervertit, il faut une règle à la bonté qui l'affaiblit; et la faiblesse, sans présenter le caractère odieux des vices, tend à les favoriser tous. Par faiblesse, on laisse espérer l'impunité au crime; et c'est la destruction de l'ordre. On entre dans les projets coupables d'un ami, et c'est en partager l'iniquité. On fait céder à la sensibilité de l'âme les réclamations de la conscience, et c'est un aveuglement. On a plus d'égard à la force de la protection, qu'à la réalité des droits, et c'est une injustice. On tolère dans ses enfants, des écarts passagers, des passions naissantes, des inclinations dangereuses, et c'est une tendresse funeste. On est bon quand il faudrait être ferme, quand il faudrait être sévère, quand il faudrait être juste, et c'est cette prétendue bonté naturelle qui doit être contenue dans des bornes par l'autorité de la loi de Dieu. Elle veut que toute demande injuste soit sans succès, toute prétention illégitime sans espoir, toute mauvaise cause sans appui. Et la bonté naturelle aux hommes ne peut être pour eux une solide ressource, qu'autant qu'elle est conforme aux grandes vues que présente la loi de Dieu.

Elle est l'ouvrage de sa sagesse, cette loi sainte qui peut seule perfectionner la sagesse de l'homme; elle impose silence à l'orgueil de ses vains raisonnements; ils sont sans force contre la clarté des préceptes. Elle lui montre toute l'étendue de ses devoirs; rien n'est omis dans l'univer-

salité des préceptes. Elle l'arme contre sa propre faiblesse ; le plus grand des intérêts, et, à proprement parler, le seul, un intérêt éternel résulte de la fidélité aux préceptes. C'est donc évidemment un bienfait de la part de Dieu, que de nous avoir révélé si positivement ses volontés, pour nous marquer la route qui nous conduit sûrement à lui, et dont le terme est le séjour de son éternel bonheur.

Telle est, Sire, la sublime destinée que la religion annonce aux hommes. Quelle que soit la gloire dont ils jouissent sur la terre, elle n'est, dans les vues de Dieu, qu'un moyen de mériter celle qu'il leur prépare dans le ciel.

Il est vrai, Sire, et les ministres de l'Évangile doivent à votre majesté cette vérité consolante, que la gloire passagère de ce monde devient par le bon usage, un titre particulier à celle que Dieu éternise. Vous doublerez vos droits à une couronne immortelle, en faisant servir à l'honneur de la religion les droits de la vôtre.

Vous l'aimez, Sire, cette religion sainte, vous la respectez, vous en écoutez la voix. A son tour, elle sera l'inébranlable appui de votre autorité, comme elle en sera la règle. Elle entretiendra dans votre peuple ce respect et cet amour que lui ont inspiré votre bonté et votre justice. Tandis que les acclamations de sa reconnaissance célébreront les soins paternels qui émanent de votre trône, Dieu en appréciera le mérite et soutiendra la sagesse de vos vues par l'abondance de ses bénédictions.

Daigne le Seigneur continuer à répandre sur votre majesté cet esprit de christianisme qui doit caractériser un monarque dont le titre le plus glorieux est celui de roi très-chrétien. Ce titre est spécialement cher à la nation. Elle publie, avec complaisance, votre fidélité à le remplir. Elle y voit le présage de la prospérité de votre règne, dont il désire ardemment la longue durée, et c'est à ce titre seul, Sire, que Dieu, dont la puissance est la source de la vôtre, vous promet et vous réserve la gloire de régner éternellement avec lui. Ainsi soit-il.

SERMON V

Pour le troisième dimanche de l'Avent,

SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Medius vestrum stetit quem vos nescitis. (*Joan.*, I, 26.)

Il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas.

Monseigneur, c'était de Jésus-Christ que Jean-Baptiste parlait ainsi aux Juifs, et c'est ainsi encore que nous pouvons parler de Jésus-Christ aux chrétiens. Combien le méconnaissent, malgré les lumières de la foi qui le leur découvrent ! Et parce que Jésus-Christ, pour demeurer au milieu d'eux, se voile à leurs yeux sur les autels où il s'immole ; combien paraissent connaître à peine le sacrifice qu'offre sans cesse pour eux Jésus-Christ : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (*Joan*, I, 26.)

Cependant, vous le savez, mes chers auditeurs, et c'est là une des plus intéressantes vérités de notre religion sainte : parce que Jésus-Christ est le prêtre éternel, parce que son sacerdoce ne devait point finir à sa mort, parce qu'il est prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, qui offrit à Dieu en sacrifice du pain et du vin ; il a établi, dans son Eglise, sous les espèces de l'un et de l'autre, le sacrifice véritable et perpétuel de son corps et de son sang, que nous appelons le sacrifice de la messe.

Ce fut en mémoire de lui, et pour renouveler d'une manière non sanglante le sacrifice de sa mort, que le Sauveur ordonna à ses apôtres de l'offrir : *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII, 19). Et c'est ce qui a lieu tous les jours dans nos Eglises. Mais si l'amour de Jésus-Christ en a fait de nouveaux calvaires, où sans cesse il reproduit son immolation sur la croix, ne pouvons-nous pas, avec saint Paul, découvrir un autre rapport, et pour ainsi dire une autre commémoration journalière du crime des Juifs qui l'immolèrent, avec la conduite de la plupart des chrétiens qui viennent l'y outrager par leurs irrévérences, plus coupables, c'est la pensée du grand apôtre, que les Juifs eux-mêmes, puisque ceux-ci ne le connaissaient pas pour le Roi de gloire ? Arrêtons-nous à cette double commémoration de la part de Jésus-Christ qui se sacrifie, et de la part des hommes en présence de qui il fut sacrifié. Jésus-Christ renouvelant sur l'autel ce qu'il fit sur la croix ; les hommes renouvelant aux pieds des autels ce qu'ils firent aux pieds de la croix. Sacrifice de la messe, représentation fidèle du sacrifice du Calvaire, combien digne de nos plus profonds respects ! Première partie. Ce qui se passe dans nos Eglises, durant le sacrifice de la messe, image de ce qui se passa sur le Calvaire, combien digne de nos plus sérieuses méditations ! Seconde partie. Prêtez-moi, mes frères, tout votre recueillement ; il y va de vos plus grands intérêts.

Que n'ai-je, Seigneur, pour la gloire de vos saints autels, l'éloquence de ce digne pontife qui les honore par ses vertus, autant qu'il est zélé à les soutenir par ses talents (24). *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne craignons pas, mes chers auditeurs, de rapprocher sans cesse le sacrifice adorable de nos autels du sacrifice de la croix ; instruits comme nous le sommes de la liaison étroite et de l'intime rapport de l'un et de l'autre, par les oracles de la foi qui nous apprend qu'il n'est de différence entre l'un et l'autre que dans la manière diverse dont ils sont offerts. Ainsi, je vous rappelle l'immolation de Jésus-Christ sur la croix, parce

(24) L'ancien évêque de Sénez (J.-B.-Charles-Marie de Beauvais).

qu'il a voulu que son immolation sur l'autel en fût non-seulement une vive représentation, mais qu'elle en perpétuât la mémoire jusqu'à la fin des siècles, et qu'elle nous appliquât la vertu salutaire de ce sacrifice sanglant qui ne devait s'offrir qu'une fois. Telle est en deux mots l'idée du sacrifice de la messe; il ne s'agit pas de la développer. Et, pour entrer aussitôt dans mon dessein : Que fit Jésus-Christ sur le calvaire? il glorifia Dieu de la manière la plus excellente; il apaisa Dieu de la manière la plus efficace; il obtint les grâces de Dieu de la manière la plus abondante. Or, c'est par l'oblation réelle du corps et du sang de Jésus-Christ sur nos autels, que nous pouvons encore rendre à Dieu l'hommage le plus grand; offrir à Dieu la plus noble victime de propitiation pour nos péchés; obtenir de Dieu les plus signalés bienfaits : divers points de vue qui nous feront connaître la nature, le prix, les effets du sacrifice de la messe, qu'il est si intéressant et si essentiel pour vous de bien approfondir.

Qu'il fut glorieux à Dieu! Qu'il fut grand et honorable pour lui, ce même jour qui fut un jour d'horreur et d'abomination de la part des hommes! Je veux dire ce jour où, immolé à la gloire de son Père, Jésus-Christ présente au ciel l'étonnant spectacle d'un Dieu sacrifié à un Dieu! Si les ténèbres répandues tout-à-coup sur la terre parurent annoncer l'énormité de l'attentat dont elle venait de se rendre coupable; de quel éclat dut être environné le trône de la Majesté souveraine, à la vue de la dignité infinie de la victime sainte qui lui était offerte! La croix devenue alors, selon la belle expression de saint Léon, l'autel du monde, présenta à Dieu autant de gloire qu'il en renferme en lui-même; et Dieu reçut alors un hommage aussi parfait qu'il le mérite. Pourquoi? parce qu'il y avait une égalité parfaite entre Dieu et le prêtre qui lui offrit le sacrifice; le prêtre, c'était un Dieu; entre Dieu et la victime de ce sacrifice: la victime, c'était un Dieu. Et voilà ce qui se renouvelle tous les jours dans le sacrifice de l'autel, où le principal sacrificateur, c'est Jésus-Christ; où la victime, c'est Jésus-Christ; où par conséquent, c'est un Dieu qui l'offre encore lui-même à un Dieu par le ministère des prêtres, selon les paroles expresses du saint concile de Trente : *Una enim eademque est hostia, idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui se ipsum tunc in cruce obtulit.* (Sess. XXII, cap. 2.)

Sans m'arrêter ici aux preuves également fortes et multipliées qui établissent la nécessité d'un sacrifice, pour reconnaître et pour honorer la suprême autorité de Dieu; sans vous dire, avec saint Augustin, que le sacrifice est un hommage tellement dû à Dieu, qu'il n'est dû qu'à lui, et qu'on ne peut l'offrir qu'à lui; sans ajouter, avec saint Thomas, que les lumières de la droite raison nous apprennent que nous devons à Dieu le témoignage de son domaine souverain, et de notre dépendance; témoignage que nous lui rendons par la destruction de la victime dans le sacrifice; sans vous faire remarquer que le sacrifice de la victime est un acte propre de la religion, qu'il en est inséparable, qu'il ne peut point y avoir de véritable religion sans sacrifice; que le sacrifice est né avec la religion, témoins ceux qu'offrirent à Dieu les premiers d'entre les hommes; je ne m'attache qu'à la gloire qui revient à Dieu, du sacrifice auguste que lui offre la véritable Eglise, l'Eglise de Jésus-Christ.

Ah, chrétiens! que se passe-t-il sur nos autels! Et quelle vue pour vous, grand Dieu! lorsque votre divin Fils, immolé d'une manière mystérieuse par le glaive de la parole, rappelle par la séparation mystique de son corps et de son sang, sous les apparences diverses dont il se voile, celle qui se fit sur la croix; lorsqu'il acquiert un nouvel être, un être sacramentel pour le perdre bientôt après; lorsque, naissant de nouveau en quelque sorte entre les mains du prêtre, c'est pour le sacrifier de nouveau! Et qu'aperçûtes vous sur la croix, qui ne fixe encore vos regards sur nos autels? Là, vous vîtes Jésus-Christ dans le comble des humiliations, pour vous combler d'honneur; ici, il consent à perpétuer ses abaissements, pour perpétuer votre gloire. Là, vous vîtes son humanité sacrée devenir la victime de vos vengeances; ici, vous le voyez se reproduire sans cesse pour le présenter toujours à votre justice. Là, vous le vîtes mourir; ici, vous le voyez dans un état de mort, quoiqu'il soit immortel. Là, vous le vîtes occupé de l'honneur qui est dû à vos perfections; ici, il continue à vous le rendre. Là, vous le vîtes publier éloquemment vos grandeurs; ici, à ce même dessein, vous le voyez s'anéantir devant vous : *Idem nunc offerens... qui se ipsum in cruce obtulit.*

Il est vrai, chrétiens, de tous les temps avait été présenté au Seigneur le sacrifice de ce divin Agneau que Jean dit avoir été immolé dès le commencement du monde : *Agnus occisus ab origine mundi* (*Apoc.*, XIII, 8); parce qu'en effet, dès le commencement du monde, le sang des victimes qui fut répandu était la figure de celui que Jésus-Christ devait un jour verser : parce que les sacrifices de l'ancienne loi se rapportaient au sacrifice par excellence qui devait se consommer un jour sur le Calvaire : parce que Dieu avait toujours en vue le sacrifice de son propre Fils que présageaient et que représentaient les autres : *Occisus ab origine mundi.* Mais quel spectacle pour le Seigneur lorsque, ce divin Fils lui étant encore offert en réalité, il réitère, quoique d'une manière différente, dans tous les lieux de l'univers, cette oblation pure et sainte qu'il fit de lui-même dans un seul endroit du monde; qu'il accomplit ainsi l'oracle du prophète, qui avait clairement annoncé la gloire de ce sacrifice multiplié dans toutes les parties de la terre : *In omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda.* (*Ma-*

lach., I, 11.) De là, par conséquent, mes chers auditeurs, cette précieuse assurance avec laquelle vous pouvez défier le Seigneur de vous dire, comme autrefois il le dit à son peuple : Je ne me tiens plus honoré de vos offrandes; je les rejette : *Munus non suscipiam de manu vestra* (*Ibid.*, 10); puisque le sacrifice propre de votre religion mérite essentiellement, par là même, les complaisances de Dieu. De là la noblesse et la sublimité de cette religion; puisqu'elle est la seule qui puisse se glorifier d'offrir un sacrifice véritablement égal à la grandeur infinie de Dieu. De là, la sagesse et la profondeur des desseins de Jésus-Christ, en établissant sa religion, puisqu'il y a établi le seul sacrifice, parfait et le seul capable d'honorer Dieu. De là, si Dieu vous demande où est l'honneur que vous lui devez, *ubi est honor meus* (*Ibid.*, 6)? la réponse que vous pouvez lui faire avec confiance : Nous vous honorons comme vous méritez de l'être; autant que vous méritez de l'être. Oui, Seigneur, nous vous offrons un sacrifice digne de vous, puisque nous vous offrons votre divin Fils. Que dis-je ? c'est Dieu qui lui-même répond pour vous, en disant par la bouche de son prophète : Depuis l'aurore jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations : *Ab ortu solis usque ad occasum, magnum nomen meum in gentibus.* (*Ibid.*, 11.) Et ce qui le glorifie, ce nom divin, c'est la divinité de l'oblation que de toutes parts on lui présente, *in omni loco*, etc.

Ne demandez donc plus comment vous pouvez rendre au Seigneur et à son saint nom la gloire qu'ils méritent, conformément à l'invitation que vous adresse le prophète par ces paroles : *Afferte Domino gloriam nomini ejus.* (*Psal.* XXVI, 2.) Prêtres du Dieu vivant! vous qui seuls avez reçu, en vertu de votre caractère, le pouvoir de consacrer et d'immoler la victime sainte; ah! lorsqu'après avoir prononcé ces paroles toutes-puissantes de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* (*Matth.*, XXVI, 26, 28); il s'est mis lui-même entre vos mains, présentez-le au ciel avec complaisance, vous y portez le saisissement et l'admiration; vous procurez à Dieu plus de gloire qu'il ne peut en recevoir du ciel même. Et vous, peuple chrétien! car ce sacrifice auguste est aussi le vôtre, puisque, si, d'une part, le prêtre seul peut l'offrir comme étant spécialement le ministre de Jésus-Christ et de son Eglise, de l'autre, vous vous unissez au prêtre par votre volonté, par vos désirs, par votre empressement à y participer; peuple chrétien! ne craignez pas à ce moment de porter votre tribut et vos hommages aux pieds du trône de Dieu. Le don inestimable que lui-même vous a fait et que vous lui offrez, devient le monument de son triomphe. Si le ciel retentit sans cesse de cette acclamation : *Saint, saint, trois fois saint le Seigneur.* (*Apoc.*, IV, 8), souvenez-vous que c'est sur la terre et sous vos yeux que le Saint des saints lui est immolé; que c'est surtout à la vue de cette offrande que lui fait la terre que le ciel est dans le ravissement, que les anges louent la majesté de Dieu, que les dominations l'adorent, que les puissances s'humilient devant lui, que les cieux et les vertus des cieux, que toute la cour céleste est pénétrée de l'éclat de sa gloire; qu'en se sacrifiant, Jésus-Christ donne, si j'ose m'exprimer ainsi, à tout l'univers, le signal auquel le Dieu souverain doit être profondément révéré et magnifiquement exalté; et que ces mêmes paroles par lesquelles le ciel a annoncé la naissance de Jésus-Christ à la terre : Gloire à Dieu au plus haut des cieux : *Gloria in altissimis Deo* (*Luc.*, II, 14), la terre a droit de les faire entendre à son tour au ciel, à la vue du sacrifice qu'elle lui offre; puisque c'est alors que Dieu est honoré par un Dieu : *idem nunc offerens.... qui se ipsum in cruce obtulit.*

C'en est assez pour vous donner déjà la plus haute idée du sacrifice de la messe. Mais continuons le parallèle avec celui de la croix. Jésus-Christ y expire pour apaiser la colère de Dieu; et, parce qu'il en fut la victime offerte pour les péchés du monde, il en fut aussi le Sauveur. Il est donc encore sur l'autel, le Sauveur des hommes, puisqu'il y est encore leur victime.

Ce n'est pas, prenez garde, mes chers auditeurs, ce n'est pas que nous ne confessions que Jésus-Christ, en mourant, a payé, par ce seul sacrifice, le prix surabondant de notre rançon, et qu'il a offert à son Père une satisfaction pleine et entière, pour tous nos péchés. Ce n'est pas que nous osions, comme l'a faussement objecté Calvin, déroger au mérite infini du sacrifice de la croix par celui de l'autel. Et, comment nos autels seraient-ils dressés pour ébranler la croix, puisque c'est la croix qui en est le fondement? Ce n'est pas que nous pensions qu'on puisse rien ajouter au sacrifice du Calvaire, puisque ce n'est que par le rapport qu'il a avec lui que subsiste le sacrifice de l'autel, et puisque celui-ci en tire son efficacité. C'est donc, au contraire, c'est parce que nous reconnaissons l'excellence du premier que, selon l'intention de Jésus-Christ, et la doctrine de son Eglise, nous cherchons à en recevoir les fruits, par la célébration réitérée du sacrifice de l'Eucharistie : *Cujus quidem oblationis cruentæ fructus per hanc uberrime percipiuntur.* (*Conc. Trid.*)

Conclusion évidente. Chrétiens auditeurs, appliquez-vous un moment. Car, dès que le sacrifice de l'autel ne diffère point, quant à la substance de celui de la croix, et dès qu'il est destiné à en appliquer la vertu, il est certain que, comme Jésus-Christ voulut mourir pour la rédemption des hommes, il veut leur offrir encore sur l'autel le secours de sa médiation, solliciter encore leur grâce et se livrer encore pour l'expiation de leurs péchés. Ainsi peut-s'appliquer la parole de saint Paul, lorsqu'il nous représente Jésus-Christ toujours vivant pour

intercéder en notre faveur : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (*Hebr.*, VII, 25.) Ainsi son état sur l'autel nous rappelle-t-il l'état dans lequel nous le dépeint saint Jean ; unissant la réalité de la vie aux apparences et au souvenir efficace de sa mort : *Vidi Agnum stantem tanquam occisum.* (*Apoc.*, V, 6.) Ainsi l'ont unanimement reconnu, dans les différents siècles, les Pères de l'Eglise. Ainsi, pour décider tout par un seul mot, l'Eglise l'a défini expressément, en prononçant anathème contre celui qui dirait que le sacrifice de la messe n'est pas un sacrifice de propitiation.

Eh ! mes frères, le législateur du peuple juif put arrêter autrefois la colère du Seigneur contre ce peuple, jusque là que Dieu se plaignit à Moïse de ce qu'il en suspendait les coups : *Dimitte me, ut irascatur furor meus contra eos.* (*Exod.*, XXXII, 10.) Et Moïse n'était qu'un homme juste. Ce juste n'offrait à Dieu que sa prière. Que ne pourra donc pas le législateur des chrétiens, qui, dans sa personne, oppose toujours un Dieu à un Dieu ; qui, de son corps divin, forme comme un rempart contre les traits de la vengeance divine ; qui, dans son sang, dont la terre est arrosée encore chaque jour, en éteint les foudres ; qui se reproduit sans cesse, comme pour se trouver en même temps dans tous les lieux que la justice de Dieu menace ; qui vole au secours de tous les pécheurs pour en devenir le bouclier. En entrant dans le monde, il avait dit à son Père : Me voici pour vous désarmer. Et, tous les jours, renouvelant son entrée parmi les hommes, de dessus l'autel il répète à Dieu : Me voici, moi qui ai satisfait pour eux ; et c'est dans l'état de victime sacrifiée pour leurs intérêts que j'expose à vos regards le sang que j'ai répandu, la mort que j'ai soufferte pour vous réconcilier avec eux.

A cette vue, je ne m'étonne plus de l'inaction de la colère divine. Je comprends comment, malgré le torrent des crimes qui inondent l'univers, le nombre des criminels est épargné. Et, si l'on n'aperçoit pas sensiblement un Dieu irrité dans le ciel, c'est qu'il est toujours un Dieu réellement victime sur la terre. Religion catholique ! Les nations se sont liguées contre vous ; et c'est vous qui, par l'oblation de votre sacrifice, leur ménagez encore les plus précieuses ressources. Elles voudraient le détruire, ce sacrifice adorable ; et sa cessation deviendrait le signal des coups redoutables qui doivent les accabler. Qu'elles viennent à bout de renverser vos autels ; elles périront sous leurs ruines. Et c'est ce renversement que Daniel annonce comme le présage des derniers malheurs du monde ; parce que c'est sur cet autel que nous offrons tous les jours le réparateur des péchés du monde : *Idem nunc offerens.... qui se ipsum in cruce obtulit.*

Voulez-vous connaître plus en détail, et d'une manière plus instructive, ces effets de propitiation ? Le concile de Trente nous les explique, quand il nous dit que Dieu, apaisé par cette oblation, en accordant la grâce et le don de la pénitence, remet les péchés et de grands péchés : *Hujus oblatione placatus Dominus gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit.* (*Conc. Trid.*, sess. XXII, c. 11.) D'où il suit évidemment que le sacrifice de la messe est pour vous une source de justification. Mais comment, mes chers auditeurs ? Ce n'est pas sans doute de la même manière que le baptême ou l'absolution du prêtre qui produisent immédiatement dans un pécheur bien disposé la grâce même qui le justifie. Mais c'est que le sacrifice engage le Seigneur à vous accorder cette grâce qui vous excite et qui vous aide à user et à bien user des moyens puissants de réconciliation qu'il a établis ; cette grâce qui touche vos cœurs et qui les convertit ; cette grâce de lumière qui vous fait reconnaître votre péché ; cette grâce du repentir qui vous porte à détester votre péché ; cette grâce de force qui vous encourage à expier votre péché. De là, chrétiens (n'oubliez pas cette conséquence), il ne faut donc pas, sous prétexte que vous êtes pécheurs, vous éloigner du sacrifice ; mais il faut venir demander humblement à Dieu, par ce sacrifice même, le remède et la délivrance du péché. Pourquoi ? parce que, comme le sacrifice de la croix fut offert pour l'expiation des péchés de tous, celui de l'autel peut, dans le sens que je viens d'expliquer, obtenir le pardon à chacun de vous : *Crimina et peccata etiam ingentia dimittit.*

Et voilà, n'en doutons pas, mes chers auditeurs, voilà la véritable cause de tant de changements et de conversions, dont si souvent nous méconnaissons le principe. Voilà, par rapport à vous, chrétiens, l'origine de ces grâces qui vous ont étonnés vous-mêmes. Voilà ce qui a produit dans vous ces réflexions salutaires, ces utiles remords, ces pieux désirs, cette sainte envie de vous purifier par les sacrements. Voilà ce qui a ramené dans les sentiers de la justice, des amis, un fils, un époux dont vous déploriez les égarements, et dont vous désiriez le retour. Et c'est bien ici que je puis vous dire, avec saint Paul : *Vous vous êtes approchés de Jésus, le médiateur de la nouvelle alliance, et du sang qu'il a répandu.* Vous en avez fait offrir le sacrifice, ou spécialement pour vous, ou pour ceux au salut desquels vous preniez spécialement intérêt. L'Eglise a voulu qu'il fût offert pour vous et pour eux, comme étant tous renfermés dans le nombre de ses enfants. Pour vous et pour eux, le sang de Jésus-Christ a parlé, mais bien mieux que celui d'Abel. Selon la pensée de l'Apôtre, celui d'Abel criait vengeance, celui de Jésus-Christ a demandé miséricorde ; et vous en ressentez les effets, *Accessistis.... ad.... testamenti novi mediatorem Jesum, et aspersionem sanguinis, melius loquentem quam Abel.* (*Hebr.*, XII, 24.)

Et jusqu'où ces effets ne peuvent-ils

point s'étendre? Concluez leur étendue, chrétiens auditeurs, du caractère divin de celui qui les opère. Si l'application qui nous est faite des mérites de Jésus-Christ nous obtient des grâces qui nous conduisent à la rémission du péché; serons-nous surpris que Jésus-Christ, substitué lui-même sur l'autel à la place des coupables, en leur appliquant alors sa pénitence et ses douleurs, puisse les décharger aussi du poids de la peine nécessaire à l'expiation du péché, lors même qu'il a été suivi du pardon? Et c'est là un des effets du sacrifice de la messe, puisqu'il nous applique les satisfactions de celui de la croix. Satisfaction, prenez garde, chrétiens, qui, pour vous soustraire à la punition que le péché mérite, suppose nécessairement dans vous la rémission du péché même; satisfaction à laquelle vous participez plus ou moins, disent les docteurs, selon les divers degrés de piété, d'attention et de ferveur avec lesquelles vous assistez au sacrifice; satisfaction dont la foi nous apprend que l'utilité se répand sur les âmes justes qui achèvent, après la mort, de payer à la justice de Dieu les dettes qu'elles avaient contractées pendant la vie. En effet, quelle voix également tendre et forte s'élève en leur faveur de dessus l'autel! Ah! dès qu'une goutte du sang divin dont il est arrosé pénètre jusque dans ces lieux où la justice du Seigneur fait en quelque sorte violence à son amour; heureuse l'âme qui en éprouve toute l'efficacité! Purifiée de toute tache, dégagée de tout lien, affranchie de toute dette, délivrée de toute douleur, elle porte en triomphe dans le ciel le sceau rédempteur, qui le lui ouvrit et qui l'y place. Elle entre dans les splendeurs de sa gloire, ornée des traits de sa charité; elle va célébrer la consommation de son bonheur auprès de celui qui, par les fruits de son sacrifice, est devenu le consommateur de son salut. Et comment, ô mon Dieu, ne bornerait-elle pas les châtiments de votre justice, cette victime adorable qui a voulu en épuiser tous les coups? Et, puisque votre vengeance a éclaté sur un Dieu, pourquoi ce Dieu ne triompherait-il pas à son tour de votre vengeance? *Idem nunc offerens.... qui se ipsum in cruce obtulit.*

Enfin, et c'est ici le troisième rapport qui nous découvre, dans le sacrifice de la messe, l'intercession la plus puissante. Jésus-Christ, s'étant sacrifié à son Père, a droit de tout lui demander; ou, pour parler avec saint Paul : *Dieu nous ayant donné son Fils, comment ne nous aurait-il pas donné tout avec lui?* (*Rom.*, VIII, 32.)

De là, que de conséquences! puisqu'il n'est point de grâce de salut qui n'ait son principe dans la croix; nous pouvons donc les obtenir toutes par celui de l'autel, qui en est l'application. Puisqu'il peut effacer en nous la qualité funeste d'ennemis de Dieu, il peut donc aussi perfectionner les vertus qui nous unissent à Dieu. Puisqu'il peut nous retirer de l'abîme des passions, il peut donc aussi nous fortifier contre leurs attaques. Je ne sais, mes frères, si vous en avez jamais fait la réflexion; mais elle est également facile et sensible. Quels sont, parmi vous, ceux dont la conduite est la plus chrétienne, et en même temps, la plus soutenue? Ne sont-ce pas ceux que l'on voit journellement assidus au saint sacrifice? Si une piété solide les y conduit, c'est là que se nourrit leur piété même. S'ils viennent y porter de saints gémissements sur leurs dangers, c'est de là qu'ils remportent les armes victorieuses qui les en font triompher. S'ils viennent spécialement y prier Jésus-Christ, c'est là aussi que Jésus-Christ s'intéresse spécialement pour eux. Elles résident encore sur l'autel, ces grâces qui sont nées sur la croix; c'est là surtout qu'elles se distribuent; c'est de là qu'elles se répandent; c'est de là que nous sommes autorisés à les solliciter. Ah! quelle doit être la force de nos prières, lorsqu'elles sont appuyées de l'immolation actuelle de Jésus-Christ! Aussi, mes chers auditeurs, c'est dans le temps du sacrifice, que l'Eglise met, dans la bouche de ses ministres, cette prière sublime, dictée par Jésus-Christ lui-même, et dont la brièveté renferme l'universalité des demandes qui ont rapport aux biens de la vie future et aux besoins de la vie présente. Je dis, les besoins mêmes de la vie présente, pourquoi? Parce que ce Dieu sauveur, sacrifié pour détruire le péché, peut encore, par son sacrifice, éloigner de nous les misères temporelles qui sont une suite du péché, parce que ce Dieu sauveur étant non-seulement le rédempteur des hommes, mais encore leur protecteur, il peut leur ménager tous les biens dont l'usage peut être dirigé au terme salutaire de la rédemption. Parce que ce Dieu sauveur, ne réprouvant l'usage des biens du temps que quand il est contraire à la possession des vrais biens de l'éternité, il peut, selon la demande expresse de l'Eglise, nous faire tellement jouir des biens présents, que nous méritions d'acquérir les biens futurs.

De là, mes chers auditeurs, comme nous voyons que, dans l'ancienne loi, on offrait à Dieu des sacrifices pour en obtenir des biens d'un ordre naturel; aussi, ne craint-on pas de les lui demander par le sacrifice de la loi nouvelle. Et, pour ne pas accumuler ici les témoignages sans nombre des Pères : C'est, disait saint Cyrille de Jérusalem, dès les premiers siècles de l'Eglise, c'est pour la tranquillité du monde, c'est pour les rois, c'est pour les armées, c'est pour le soulagement de ceux que la maladie consume, c'est pour la consolation de ceux que les malheurs affligent; en un mot, c'est pour tous ceux qui ont besoin de secours, que nous prions dans le temps de sacrifice, *pro omnibus qui egent auxilio.* Eh! qu'est-il besoin de vous détailler plus au long les divers genres de bénédictions qu'il nous est permis d'en espérer? L'universalité même de vos vœux, l'empressement de l'Eglise à les seconder, dès qu'ils sont

légitimes, deviennent la preuve éloquente que vous reconnaissez avec elle dans Jésus-Christ sur l'autel, cette plénitude de pouvoir, dont il parle si clairement à ses apôtres, après la consommation de son sacrifice sur la croix et la gloire de sa résurrection, en leur disant : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* (*Matth.*, XXXVIII, 18.) Paroles dont je me sers ici, chrétiens, pour conclure en peu de mots cette première partie. Oui, toute puissance appartient sur l'autel à Jésus-Christ. Toute puissance dans le ciel, pour en honorer le maître souverain, pour en désarmer la justice, pour en obtenir les faveurs. Toute puissance sur la terre, pour diviniser le culte qu'elle doit à Dieu, pour la mettre en état d'en égaler les plus grands bienfaits par la sublimité de ses actions de grâce, pour attirer sur elle les complaisances de Dieu. Toute puissance dans le ciel, pour en faciliter l'entrée, pour en faire descendre les secours, pour en multiplier les dons. Toute puissance sur la terre, pour en modérer les disgrâces, pour en faire supporter les revers, pour en écarter les malheurs. Toute puissance dans le ciel, parce qu'il l'a ouvert; toute puissance sur la terre, parce qu'il l'a sauvée. Toute puissance dans le ciel : il en est le conquérant; toute puissance sur la terre : il en est l'espoir. Allez donc honorer Dieu, apaiser Dieu, intéresser Dieu par le sacrifice de Jésus-Christ, qui renouvelle sur l'autel ce qu'il fit sur la croix.

Voyons à présent comment les hommes renouvellent aujourd'hui, en présence des autels, ce qu'ils firent aux pieds de la croix.

SECONDE PARTIE.

Je vous surprends, chrétiens, quand j'ose avancer que Jésus-Christ immolé sur l'autel éprouve encore aujourd'hui de la part des hommes ce qu'il éprouva autrefois dans son immolation sur le Calvaire. Proposition qui, sans doute, vous paraît outrée, et dont je me hâte de vous donner l'explication pour en justifier la vérité. Je me représente donc ici, d'après le récit de l'Evangile, trois sortes de personnes à la suite du Sauveur lorsqu'il allait subir la mort : Des âmes sensibles qui compatissaient à ses douleurs, qui en étaient attendries : *Turba populi et mulierum quæ plangebant et lamentabantur eum* (*Luc.*, XIII, 17); un peuple nombreux, témoin du frappant spectacle de ses douleurs, mais qui n'en paraissait point ému : *Stabat populus spectans* (*Luc.*, XXIII, 35); enfin, des persécuteurs furieux qui l'insultaient jusque dans la vivacité de ses douleurs : *Illudebant ei.* (*Ibid.*, 36.) Or, que vois-je encore aux pieds des autels? Je vois des âmes chrétiennes touchées du sacrifice de l'Homme-Dieu ; il faut les entretenir dans la manière édifiante dont elles assistent à l'acte le plus consolant de la religion. Je vois des âmes froides qui ne prennent aucun intérêt au sacrifice de l'Homme-Dieu ; il faut les animer à profiter de l'acte le plus intéressant de la religion. Enfin je vois des âmes impies qui semblent insulter ouvertement au sacrifice de l'Homme-Dieu ; il faut les confondre par l'idée de l'acte le plus grand de la religion. Instruisons-nous, je reprends.

Vous le savez, chrétiens, au milieu de cette fureur générale dont la nation juive fut animée contre Jésus-Christ, et qui changea les sentiments naturels de justice et d'humanité dans les transports les plus violents et les plus sanguinaires, il se trouva cependant des cœurs droits qui ne purent s'empêcher de mêler des larmes au sang dont la victime adorable était déjà couverte, tandis qu'elle marchait encore vers le lieu de son sacrifice. Outre la conviction de son innocence, peut-être la reconnaissance parlait-elle éloquemment à ces âmes saintement affligées en faveur de Jésus-Christ ; peut-être en était-il plusieurs qui avaient éprouvé de sa part des traits signalés de protection, de miséricorde et de puissance. A combien de titres devaient-elles s'intéresser vivement à ses souffrances ? *Plangebant et lamentabantur eum.*

Or ne pensez pas, chrétiens, malgré la dépravation des hommes, que Jésus-Christ soit totalement abandonné. Si la foi est visiblement affaiblie, elle n'est pas entièrement éteinte ; il est encore un nombre, et un grand nombre de fidèles qui, sincèrement attachés et unis à Jésus-Christ sacrifié sur l'autel, unissent la tendresse de leurs afflictions à la générosité de son amour, le respect de leurs hommages à la profondeur de son anéantissement, la vivacité de leurs actions de grâces à la grandeur de ses bienfaits. Comme sous le pesant fardeau de sa croix, le Sauveur, sur l'autel, trouve encore des cœurs saintement émus de son sacrifice.

Et c'est à ces fidèles que je m'adresse en premier lieu, pour applaudir à la part salutaire qu'ils prennent à l'immolation de Jésus-Christ ; pour les féliciter de ce qu'ils savent ouvrir leurs cœurs aux sentiments qu'elle est si capable d'y produire, et surtout pour leur fournir de nouveaux moyens de les y nourrir ; car voilà, chrétiens vertueux, ce que souvent votre piété nous demande. Il lui faut un aliment qui la soutienne ; et ce qui quelquefois vous afflige, c'est de ne point assez savoir l'occuper pendant le temps précieux consacré à la célébration des saints mystères. Vous le comprenez, les bornes d'un discours ne me permettent pas ici l'utile détail des diverses manières dont vous pouvez fixer alors et vos esprits et vos cœurs ; mais, pour leur dire beaucoup en peu de mots, je vous rappelle simplement la double idée que je n'ai cessé jusqu'ici de vous présenter. Et, ne séparant point ces deux objets, l'autel et la croix, vous invitant à les réunir toujours, je crois offrir à tous le moyen d'assister avec fruit au sacrifice de Jésus-Christ.

Qu'eussiez-vous fait, dites-moi, si, dans le jour de son oblation sanglante, et pénétrés de la vive persuasion qu'elle opérait



votre salut, il vous eût été permis d'aller sur la montagne sainte y reconnaître votre Sauveur? Je le sais, mes frères, je vous préviens : l'objet est ici moins sensible ; il n'est ici ni plaies ni douleurs qui parlent à vos sens en faveur de la victime immolée ; elle-même se dérobe à vos regards. Mais, vous le savez, la présence de Jésus-Christ est aussi réelle. Il a pour vous les mêmes sentiments, il a sur vous les mêmes desseins ; c'est pour vous qu'il s'offre réellement encore à son Père. L'autel transformé en Calvaire est donc encore réellement, par rapport à vous, ce qu'était la croix. Chacun de nos temples présente donc encore le même objet à votre foi. Vous y êtes donc à la suite de Jésus-Christ et témoins de l'oblation qu'il fait pour vous de lui-même ; et, puisque c'est là que se renouvelle pour vous le prodige de sa miséricorde, c'est donc là que doit se renouveler pour lui l'ardeur de vos afflictions.

Jésus-Christ est sur l'autel ; mais, comme sur la croix, il y est en qualité de victime qui a expié les péchés. Ah ! pécheurs : l'heureuse circonstance pour solliciter vivement alors le pardon des vôtres, tandis qu'il coule alors mystérieusement, ce sang divin qui fut répandu pour la rémission de tous ! Le puissant motif pour en exciter dans vous la douleur, tandis que se retrace à votre esprit l'image des tourments par lesquels Jésus-Christ les a effacés ! La favorable occasion de vous rappeler que c'est bien plus sur vous que sur lui, comme il le dit aux femmes de Jérusalem, qu'il vous invite à pleurer : *Nolite flere super me, sed super vos flete.* (*Ibid.*, 28.)

Jésus-Christ est sur l'autel ; mais, comme sur la croix, il y est en qualité de libérateur. Ah ! chrétiens convertis et pénitents ! l'heureux moment pour lui demander alors une place dans le royaume qu'il a conquis, *memento mei*, tandis qu'il étale aux yeux de son Père les droits qu'il vous y a donnés ; tandis qu'il lui présente le prix immense auquel il l'a acheté pour vous, tandis qu'il travaille actuellement à vous en ouvrir les portes par le souvenir efficace de ses combats et de ses triomphes, *mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII, 43.)

Jésus-Christ est sur l'autel, mais comme sur la croix son amour l'y a conduit. Ah ! l'heureux temps, âmes justes, pour enflammer les transports du vôtre ! Eh ! que doit-il se passer dans vous, tandis que vous êtes aux pieds d'un Dieu qui se sacrifie pour vous, tandis qu'il jette sur vous des regards de complaisance et de tendresse ; et que, dans le nombre de ceux qui sont devant lui, il vous distingue comme un disciple fidèle que la foi éclaire, que la reconnaissance touche, que la charité anime, que la constance lui attache : *Cum vidisset discipulum stantem quem diligebat.* (*Joan.*, XIX, 26.)

Jésus-Christ est sur l'autel, mais comme sur la croix, satisfaisant aux décrets de Dieu, il en publie la gloire, il en concilie merveilleusement la justice et la miséricorde avec la sublime idée de cet ineffable mystère. L'heureux attrait, âmes saintes et parfaites, pour admirer alors les desseins de Dieu, en contempler les grandeurs, en respecter les arrêts, en bénir les bontés, et pour vous abîmer dans la sainte profondeur de ses vues ! C'est l'exemple que nous donne Marie aux pieds de la croix par le silence douloureux, la fermeté soumise, le divin attendrissement, le zèle héroïque de la gloire de Dieu dont elle accompagne le sacrifice de Jésus-Christ, *Juxta crucem Jesu, mater ejus.* (*Ibid.*, 25.)

Jésus-Christ est sur l'autel, eh ! que faut-il de plus, chrétiens (cette pensée renferme tout), pour vous faire goûter alors une secrète consolation, pour vous préparer à recevoir une abondance de grâces, pour vous rendre sensible en quelque manière la vertu toute puissante du sacrifice de la messe ?

Et ce ne sont pas ici, mes chers auditeurs, des idées trop difficiles à saisir que je propose aux fidèles, puisqu'elles naissent du sein même des vérités que la religion nous révèle sur l'auguste sacrifice des autels. Je ne demande donc aux chrétiens que de s'en pénétrer vivement pour apprendre à l'honorer. Vous ne savez pas, leur dirai-je, vous ne savez pas vous y occuper ; mais vous savez croire. Or, cette croyance peut servir elle seule à diriger vos sentiments, en même temps qu'elle sert à les réveiller. Vous ne savez pas vous y occuper, mais vous savez que ce grand sacrifice est offert à Dieu au nom du peuple fidèle dont vous faites partie. C'en est assez pour vous engager à vous unir au prêtre qui l'offre de votre part, et à l'offrir ainsi avec lui. Vous ne savez pas vous y occuper, mais vous savez que ce sacrifice s'offre aussi pour vous. Est-il donc si difficile de vous persuader combien il est juste que vous vous présentiez vous-même en qualité de victime à celui qui se plaît à être toujours la vôtre ? Vous ne savez pas vous y occuper, mais vous savez que ce sacrifice peut vous obtenir tous les biens de la grâce, vous procurer des secours dans tous les maux de la vie, soulager tous les justes que la mort vous a ravis et que vous pleurez ; en un mot, que tout ce qui peut se rapporter à Dieu, et qui n'est point opposé au salut, vous pouvez le demander. Vous ne savez pas vous y occuper, mais vous environnez l'autel sur lequel est placé le Rédempteur qui vous a sauvés. Mais exposé à vos adorations, vous voyez s'élever de nouveau, entre le ciel et la terre, le divin médiateur qui les a recueillies. Mais le prêtre, élevant la voix, vous rappelle qu'il a sous les yeux l'Agneau de Dieu immolé pour les péchés du monde, et qui les a expiés. Ah ! chrétiens, ces cantiques de louanges qui lui sont adressés dans le ciel, comme nous l'apprend saint Jean, ne lui conviennent-ils pas surtout au moment de son immolation sur la terre ? N'est-ce pas alors surtout que vous êtes autorisés à lui répéter : Vous nous avez rachetés par votre sang, pour que nous soyons à Dieu : *Rede-*

misti nos Deo in sanguine tuo. (*Apoc.*, V, 9.) Vous nous avez accordé le bonheur de former le royaume de Dieu; vous nous avez fourni le moyen de lui offrir la victime pure, *fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes.* (*Ibid.*, 10.) Qu'il soit donc à jamais comblé d'honneur, de gloire et de bénédiction, cet Agneau de Dieu qui a été mis à mort, et qui en renouvelle encore la mémoire sur l'autel, *dignus est Agnus qui occisus est?* (*Ibid.*, 12.) Ainsi, mes chers auditeurs, dans les moments d'une langueur involontaire, pouvez-vous ranimer au flambeau de votre foi l'ardeur de votre piété.

Mais je l'ai dit, chrétiens, et il n'est que trop vrai, qu'elle languit dans un grand nombre, puisqu'un grand nombre ne prend aucun intérêt au sacrifice de Jésus-Christ. Et comme celui de la croix ne fut pour le peuple qu'un spectacle, celui de l'autel n'est encore pour plusieurs chrétiens qu'un spectacle de religion, mais auquel les lumières de la religion ne les préparent point, auquel l'esprit de la religion ne préside pas, auquel le goût de la religion ne les attache point, *stabat populus spectans.*

Que faisait une partie du peuple juif sur le Calvaire? Il y satisfaisait une avide curiosité; il suivait l'impression universelle qui l'entraînait, ébranlé par le mouvement général. Témoins indifférents, ils se refusaient aux réflexions salutaires qui, en leur faisant connaître Jésus-Christ, eussent pu les attirer à lui. Or, quel est encore aujourd'hui le motif qui conduit aux pieds des autels un grand nombre de chrétiens? Souvent peu instruits, ou du moins peu attentifs à se rappeler l'objet principal qui devrait les y fixer, ils y viennent sans pénétrer efficacement les vues intéressantes du Sauveur qui les y appelle. Interrogez cette multitude qui, aux jours spécialement désignés, s'empresse à entrer dans le temple. A peine apercevrez-vous dans plusieurs d'autre idée que celle du précepte qui les y contraint, d'autre désir que celui de se délivrer promptement d'une obligation qui les gêne, d'autre satisfaction que celle de pouvoir s'en acquitter aisément. Ce n'est pas, mes chers auditeurs, que nous les blâmions d'obéir à l'Eglise de Jésus-Christ, à Dieu ne plaise! Mais ce qui devrait nous surprendre, c'est que la loi de l'Eglise soit nécessaire, quand il s'agit du sacrifice de Jésus-Christ.

Car, pourquoi, mes frères, cette loi devient-elle nécessaire? parce que vous ne savez point assez approfondir la valeur de ce sacrifice; parce que vous ne savez point vous nourrir des nobles et consolantes idées qui vous inviteraient et vous disposeraient à ce sacrifice; parce que vous ne savez point proportionner vos vues aux desseins de Jésus-Christ dans ce sacrifice; parce que vous ignorez presque à quelle intention vous pouvez venir à ce sacrifice. Y venez-vous comme à l'acte de la religion le plus sublime et le plus propre à honorer Dieu; comme à l'acte de la religion le plus touchant et le plus capable de vous porter à Dieu, comme à l'acte de la religion le plus efficace et le plus puissant pour attirer les grâces de Dieu, comme à l'acte de la religion qui en est appelé l'action par excellence, et qui est la principale des nôtres? Ah! sans doute, de tels sentiments pourraient vous tenir lieu de précepte. Et c'est parce que ces sentiments vous sont étrangers, qu'il faut vous forcer à venir au sacrifice où vous venez par coutume, par bienséance, tout au plus par soumission, par docilité, mais sans désirs, sans confiance, sans amour, et uniquement comme à une cérémonie de religion dont vous êtes peu touchés, *stabat populus spectans.*

De là, succède bientôt à cette première indifférence l'insensibilité qui en est une suite. C'est le temps du sacrifice: et par conséquent, c'est le temps où l'Homme-Dieu traite singulièrement avec son Père de votre salut; et vous ne pensez pas seulement à vous recommander à votre Sauveur. C'est le temps auquel l'Homme-Dieu fixe singulièrement sur l'autel les complaisances de son Père; et vous pensez à peine à y adorer celui que Dieu lui-même y contemple. C'est le temps auquel se manifeste singulièrement la charité de l'Homme-Dieu; et pensez-vous alors à exciter la vôtre? Que dis-je? C'est parce que c'est le temps du sacrifice, que vous en craignez si fort la durée; que vous allez si aisément jusqu'à vous en plaindre; qu'il ne tient pas à vous que le ministre des autels ne seconde l'impatience où vous êtes de les abandonner, qu'il ne mêle aux fonctions les plus redoutables une indécente précipitation dans la manière de les remplir, et qu'il n'oublie la grandeur de son ministère, pour soulager l'ennui de ceux en présence et en faveur desquels il doit l'exercer. Or que conclure de cette inattention et de ces dégoûts, si vous les nourrissez volontairement, si vous les entretenez habituellement? Ce qu'il faut en conclure? c'est que vous n'êtes que les spectateurs froids et indifférents du plus saint et du plus intéressant mystère, dont vous ne savez pas profiter; c'est que souvent, par la manière dont vous y êtes, vous n'accomplissez pas même le précepte d'y assister, *stabat populus spectans.*

Après cela, faut-il s'étonner qu'on ne vous y voie paraître que lorsqu'il ne vous est pas permis de vous en dispenser? Disons mieux: Peut-on s'étonner trop de ce que la haute idée que la foi nous donne du sacrifice n'ait pas assez de puissance pour vous le faire goûter? Et quelle surprise, mes chers auditeurs, pour un infidèle qui, instruit de ce que nous croyons sur ce point, entrerait pour la première fois dans une ville chrétienne, aux heures du sacrifice, le verrait se consommer presque sans témoins, et pourrait douter à cette vue si c'est en effet dans nos temples déserts qu'est offert encore le Dieu sauveur, que les fidèles reconnaissent, ou s'il est permis aux fidèles de s'y présenter? Je sais, mes frères, que, malgré leur empressement, il n'est pas tou-

jours possible à tous de s'y trouver; que quelquefois la nécessité des circonstances peut les en écarter; qu'il en est plusieurs que cette privation afflige, et qui, par de pieux désirs dont ils s'occupent, cherchent, autant qu'il se peut, à y suppléer. Mais ce que je sais aussi, et ce que je dis avec une amère douleur, c'est que, tandis que le Dieu des chrétiens s'immole tous les jours pour eux, au milieu d'eux, presque sous les yeux de chacun d'eux, un nombre et un très-grand nombre d'entre eux plaindraient le court espace de temps qu'ils emploieraient à l'honorer; c'est que, lorsqu'ils n'entendent pas la voix des ordres exprès de l'Eglise qui les appelle auprès de Jésus-Christ, ils refusent d'écouter la tendre invitation de Jésus-Christ lui-même, qui devrait seule les y attirer.

Et quels sont-ils pour l'ordinaire ceux qui s'en éloignent? Ce sont ceux-mêmes qui trouveraient à y venir le plus de facilité. Ce sont des hommes qui, sans emploi, sans affaire, sans occupation, ne savent pas s'en faire une chaque jour, pendant quelques moments, du grand objet qui intéresse si vivement leur salut : tandis que des hommes esclaves des travaux les plus soutenus savent s'y dérober sans leur nuire, pour venir puiser constamment dans Jésus-Christ les bénédictions qui peuvent les sanctifier. Ce sont des femmes, prodigues de leur temps, dès qu'il s'agit du monde, mais qui n'en ont jamais que pour un excessif repos, pour une vanité raffinée, pour une coupable indolence; tandis qu'au milieu des sollicitudes domestiques et journalières, des mères chrétiennes savent régulièrement se ménager un temps pour solliciter, par Jésus-Christ, les grâces que Dieu répand sur elles et sur leurs enfants pour qui elles viennent prier. Ce sont des riches qui, n'ayant qu'à jouir des fruits de la terre, sans éprouver la peine de les recueillir, dans l'abondance de la vie présente pourraient aisément penser aux moyens de s'assurer ceux de la vie future; et qui les négligent, tandis que des pauvres, dont la subsistance même paraît incertaine, viennent assidûment aux pieds de Jésus-Christ, pourvoir aux besoins de l'âme, comme étant ceux qui doivent le plus les intéresser.

Que ces lâches chrétiens viennent ensuite se plaindre des difficultés du christianisme, eux qui en dédaignent les secours; de la force des tentations, eux qui en rejettent le remède; du nombre de leurs chutes, eux qui en omettent les préservatifs; de leur dégoût pour la piété, eux qui en méconnaissent l'aliment. Eh! que ne comprennent-ils que, si le sang de Jésus-Christ parle en faveur des hommes, c'est particulièrement en faveur de ceux qui, par leur présence, en implorent journellement et saintement l'efficacité. Que ne viennent-ils y ranimer et y échauffer leur courage! Que n'entrent-ils dans les vues de Jésus-Christ et de l'Eglise qui, par l'oblation presque continuelle du sacrifice, ont évidemment voulu procurer aux fidèles le précieux avantage d'y assister! Ah! faudra-t-il donc diminuer de l'étendue des bontés du Sauveur, pour en donner à leur reconnaissance? Faudra-t-il suspendre les témoignages de sa miséricorde, pour exciter leur confiance? Faudra-t-il ouvrir plus rarement les saints temples, pour voir dans eux plus d'ardeur à y entrer? Faudra-t-il les priver en partie du bonheur d'être témoins de l'oblation sainte, pour empêcher qu'ils en soient témoins sans retour et sans ferveur : *Stabat populus spectans.*

Il ne reste donc plus à Jésus-Christ qu'à retrouver encore parmi les chrétiens des persécuteurs déclarés qui l'insultent dans le temps même de son sacrifice : *Illudebant ei.* Hé! que vit-il au pied de sa croix? Des hommes qui s'obstinent à le méconnaître; des hommes pour lesquels il prie, et qui résistent au zèle et à la force de son intercession; des hommes qui se plaisent à ajouter, par leurs dérisions, aux humiliations de son supplice. Faut-il donc qu'il voie au pied des autels un monstrueux libertinage, une aveugle incrédulité qui voudraient en arracher cette solennelle inscription que la foi a gravée : Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu lui-même; qui, comme autrefois les Juifs à Pilate, diraient volontiers : Ce n'est point là notre roi; nous paraissons ici, ce n'est qu'un usage; nous ne venons pas y adorer : *Noli scribere : Rex Judæorum* (*Joan.*, XIX, 21); qui oseraient demander au Sauveur un miracle de sa puissance pour croire au prodige de son amour : *Si Filius Dei es, descende de cruce* (*Math.*, XXVII, 40); qui semblent tout à la fois, dédaigner constamment ses secours, et braver audacieusement ses vengeances : *Alios salvos fecit; se ipsum non potest salvum facere.* (*Ibid.*, 42.) Ah! ne serait-ce point ici à la justice divine, par la terreur de ses foudres, plutôt qu'aux ministres de l'Eglise, par la véhémence de leurs discours, à s'élever contre ces profanateurs sacriléges qui, aux saints excès de la tendresse du Sauveur, opposent les cruels excès de l'impiété, et qui, de l'acte le plus solennel de la religion, font le scandale de la religion même. Scandale qui en vient quelquefois jusqu'à faire redouter aux vrais chrétiens de se trouver à certaines heures et dans certaines circonstances au sacrifice! Pourquoi? Parce qu'ils gémissent d'en voir interrompre si ouvertement le respectable silence, et avilir si indignement la majestueuse noblesse, et souiller si honteusement l'ineffable sainteté, et outrager si visiblement l'adorable victime.

J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé, disait Isaïe. (VI 1, 3). *Des séraphins l'environnaient;* leur occupation était de répéter ses louanges, et de publier que *la terre est remplie de sa gloire.* Image légère de ce que la foi nous découvre dans nos temples, au moment du sacrifice, spécialement alors remplis de la majesté de Dieu. Dut-il jamais y paraître plus grand, que quand la voix même de son Fils immolé

répand, dans les cieux et sur la terre, l'éclat de cette gloire divine : *Pleni sunt cœli et terra gloria tua.*

Et voilà néanmoins, qu'au même instant se réalise la vision d'un autre prophète ; c'est celle d'Ezéchiel. Après avoir été d'abord ébloui par la magnificence du Seigneur, par son ordre, il jette ses regards vers l'extrémité du temple ; il y découvre les objets qui arment la colère et l'indignation de Dieu : *Idolum zeli ad provocandam æmulationem.* (*Ezech.*, VIII, 3.) Ce n'est plus aujourd'hui, il est vrai, comme il le parut alors; non, ce n'est plus une idole placée dès l'entrée ; ce ne sont plus les divers objets de l'idolâtrie, représentés dans le lieu saint; ce ne sont plus les anciens du peuple qui, l'encensoir à la main, leur rendent un culte dans le secret du temple. Mais, comme si, par l'énergie de ses peintures, le prophète eût voulu nous retracer clairement le désordre de nos jours, il n'est que trop facile de les appliquer à ces fiers mondains, qui, par l'irréligion de leur maintien dans le temple, semblent dire encore avec les anciens d'Israël : Non, non, le Seigneur ne nous voit pas, ce n'est pas ici qu'il réside : *Non videt Dominus nos; dereliquit Dominus terram* (*Ibid.*, 12) ; à ces mondaines, qui, jusques en présence d'un Dieu humilié, affectent d'étaler une vanité fastueuse, une superbe mollesse, une dédaigneuse indifférence ; qui ne craignent pas d'y nourrir la légèreté, la dissipation, peut-être même, grand Dieu! la perversité de leurs sentiments : *Ibi mulieres... plangentes Adonidem* (*Ibid.*, 14) ; à ces hommes, qui, dans la situation désignée expressément par le prophète, fixent tout des yeux, excepté l'autel, rendent hommage à tous ceux qui les environnent, et ne le refusent qu'à Dieu ; qui fléchissent à peine un genou devant Jésus-Christ; qui, sous ses yeux, se livrent effrontément à la coupable frivolité des entretiens, à l'audacieuse liberté de l'irrévérence ; qui, le dirai-je? Au moment redoutable du sacrifice, prennent quelquefois occasion de ménager des entrevues, de concerter des amusements, de préparer le crime. Suspendons les horreurs de ce détail, ma voix s'y refuse, il exciterait des frémissements : *Viri dorsa habentes contra templum Domini, et adorabant ad ortum solis.* (*Ibid.*, 16.) Vous avez vu, continue le Seigneur s'adressant à son prophète, les excès dont la maison de Juda s'est rendue coupable. Et, comme si la terre, déjà remplie de ses iniquités, n'était point un théâtre assez vaste à sa dépravation, c'est jusqu'à la face de mes autels, qu'elle est venue y mettre le comble : *Abominationes istas quas fecerunt hi.* (*Ibid.*, 17.) C'en est donc fait, je la traiterai désormais dans ma fureur. A la noirceur de l'insulte, j'opposerai la force de mon courroux : *Ergo et ego faciam in furore.* (*Ibid.*, 18.) Qu'ils viennent me représenter leurs malheurs ; qu'ils m'adressent leurs demandes; qu'ils poussent vers moi leurs cris. Ils veulent me forcer à me retirer de mon sanctuaire ; ils ne m'y trouveront plus favorable à leurs vœux : *Et cum clamaverint ad aures meas voce magna, non exaudiam eos.* (*Ibid.*) Serait-ce là votre arrêt, indignes profanateurs du plus saint et du plus auguste de nos mystères? Non, il en est un plus terrible pour vous. Et, puisque le sacrifice de Jésus-Christ ne peut rien sur vous, craignez, craignez contre vous la vertu de ce sacrifice même. Le sang du Seigneur parle en vain pour vous toucher; il parlera donc efficacement pour vous punir. De dessus l'autel, il retombera sur vous, comme de dessus la croix il retomba sur la nation perfide qui en méconnut le prix. Des prodiges de châtiment s'opéreront dans vous, comme à la mort de Jésus-Christ s'opérèrent des prodiges de puissance. Les ténèbres et l'aveuglement répandus dans votre esprit, le soleil de justice caché à vos yeux, sans que vos cœurs, plus durs que des rochers, soient émus, sans que les abîmes de votre conscience s'ouvrent, vengeront ce sang divin que vous outragez. Et, puisque vous résistez aux desseins de sa miséricorde, Dieu doit à la dignité de son Fils sacrifié la terreur de sa justice.

A quoi nous réduisez-vous, chrétiens, en nous forçant à mêler au sujet le plus consolant, le plus tendre, les plus formidables menaces ? Les vrais fidèles, par leur respect ; le prêtre, par ses vêtements ; l'Eglise, par ses cérémonies et par ses ordres; la religion, par ses oracles, tout vous avertit de la grandeur du sacrifice. Si la foi de cette vérité vous y conduit, elle vous prescrit donc aussi la manière d'y être. Si ce n'est pas la foi qui vous y amène, eh! laissez au moins l'Eglise offrir paisiblement sa victime. N'adorez pas Jésus-Christ; mais ne troublez pas ceux qui l'adorent. Qu'il ne soit pas votre Dieu ; mais n'en devenez pas les persécuteurs. Oubliez qu'il se sacrifie ; mais, au prodige de sa bonté, n'opposez pas vos dédains et vos outrages.

Et vous, grand Dieu ! oserons-nous vous dire, en qualité de vos ministres, comme Gédéon destiné à délivrer Israël : Si votre peuple se prive de cette inestimable ressource, comment pourrons-nous désormais le secourir? *Obsecro, mi Domine: in quo liberabo Israël?* (*Judic.*, VI, 15.) Ah! de grâce, suspendez les coups de votre vengeance. Ne vous éloignez pas d'un peuple ingrat, jusqu'à ce que nous venions de nouveau vous offrir un sacrifice. Celui que nous vous offrons, est toujours capable de vous apaiser : *Nec recedas, donec revertar ad te, portans sacrificium, et offerens tibi.* (*Ibid.*, 18.) Mais, peuple chrétien ! si vous mettez toujours des obstacles à son efficacité, il ne nous reste donc plus qu'à adresser aux prêtres du Seigneur, ces lugubres paroles de Joël : Pleurez, éclatez en sanglots, ministres de l'autel ! *Plangite, sacerdotes; ululate, ministri altaris.* (*Joel.*, I, 13.) Il semble que le sacrifice soit retranché de la maison de votre Dieu, puisque les hommes travaillent à en arrêter les effets, et, s'il se pouvait, à en

détruire la vertu : *Interiet de domo Dei vetri sacrificium.* (*Ibid.*)

Seigneur Jésus, qui continuez à vous sacrifier pour eux, c'est à vous-même que nous continuons à avoir recours. Eh ! quoi, nous ne vous retrouverions plus, sur les autels, victime d'amour! Vous n'y feriez plus notre gloire, notre consolation, notre appui ! L'ingratitude, qui vous insulte, mérite de vous perdre; mais, hélas ! à qui irons-nous, s'il ne nous est pas donné de nous réfugier entre les bras de notre Sauveur? Nous en avons méconnu la tendresse; et c'est elle que nous osons cependant implorer encore. Il faut un protecteur aussi puissant, pour pouvoir obtenir le pardon d'un si grand crime; un protecteur aussi tendre pour vouloir le solliciter; et un protecteur aussi généreux, pour qu'on ose s'y adresser. Mais que ne pouvons-nous pas espérer de celui qui pria sur la croix pour ceux-mêmes qui l'y avaient attaché ? Qu'elle s'élève donc encore jusqu'au ciel cette voix puissante, la voix de votre sang ! Que le Dieu qu'elle honore et qu'elle apaise, accorde, à sa demande, ces grâces qui fassent mieux connaître aux hommes le prix de votre sacrifice, qui leur en fassent recueillir les fruits ! Que surtout, ces fruits précieux soient, avec abondance, le partage de tant d'âmes justes qui les désirent ! Que ces âmes fidèles soient enrichies et comblées des dons que tant d'autres méconnaissent et qu'ils refusent; et qu'après vous avoir révéré saintement et habituellement sur vos autels, Dieu Sauveur, elles règnent glorieusement et éternellement avec vous, dans le séjour de votre bonheur ! Je vous le souhaite, etc.

SERMON VI.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

L'ESPRIT DE LA RELIGION.

Videbit omnis caro salutare Dei. (*Luc.*, III, 6.)

Toute chair verra le Seigneur envoyé de Dieu.

Tel était le caractère auquel se ferait reconnaître le Messie promis au monde. Il devait être un Sauveur envoyé de Dieu, plein de l'esprit de Dieu, *salutare Dei;* et se manifester, non pas à un seul peuple, mais à tous les peuples de l'univers. Que l'héritage de Jacob soit son berceau, c'est du sein d'Abraham qu'il doit naître. Mais, avaient dit les prophètes, c'est l'univers tout entier qui sera son empire, et qui lui est destiné pour héritage (*Psal.* II, 8). Un roi conquérant à la manière des David et des Salomon, n'eût fait que contenter l'orgueil d'une seule nation; et encore pour combien de temps? Les victoires et l'étendue de la domination amènent de fâcheux retours ! Les bienfaits du Dieu Sauveur doivent embrasser tous les peuples et tous les siècles : *Videbit omnis caro salutare Dei.*

Tous les oracles se sont accomplis. Après avoir rempli, même au prix de sa vie, les fonctions de Sauveur, Jésus-Christ a quitté la terre; mais il lui a laissé, dans sa religion, un monument immortel de sa doctrine, de ses vertus et de ses bienfaits.

Etendue jusqu'aux extrémités du monde, cette religion frappe encore aujourd'hui tous les regards. Ceux-mêmes qui ne se sont pas soumis à ses lois, sont témoins, malgré eux, de la durée de son règne. Le nom chrétien a pénétré là, où les conquérants les plus fameux n'avaient pu porter le leur. Il a été libre aux différents peuples de l'adopter, ou de ne le pas recevoir; mais, parce qu'il avait été prédit que l'Evangile serait annoncé à toutes les nations, sous les yeux mêmes de celles qui ont refusé de participer à sa lumière, la promesse s'est vérifiée. Elles ont vu, elle voient encore subsister le christianisme: *Videbit omnis caro salutare Dei.*

Mais cette religion, qu'on est forcé de voir, j'ose affirmer qu'on ne sait pas la connaître. On sait qu'il y a dans le monde une réunion de dogmes et de lois, qu'on appelle religion chrétienne; mais on sait à peine quel est le vrai caractère de cette religion. On en voit le corps, si je puis m'exprimer ainsi, et l'on n'en pénètre pas l'esprit.

J'entends, par l'esprit de la religion, l'origine, la convenance, l'accord, la fin, les motifs, les principes, qui font de la religion l'assemblage le plus beau, le mieux soutenu, le plus parfait. Et c'est, jusque dans le sein même de la religion, que nous voyons des hommes affecter de ne voir dans elle que ses dehors, en séparer les divers points, comme s'ils n'étaient pas tous étroitement liés ensemble; ne s'attacher qu'à des branches ainsi arbitrairement divisées, pour en prendre occasion d'insulter au grand arbre qui couvre toute la terre ; et, pour la pouvoir combattre avec plus de succès, vouloir partager en quelque sorte les forces d'une religion qui les accablerait sous le poids de sa majestueuse puissance.

Non, je ne crains pas de le dire, et je le dois, rien n'est plus faible, plus frivole, plus léger, tranchons le mot, plus pitoyable que l'orgueilleuse témérité de quelques hommes qui, prenant pour titre de réputation le langage de l'impiété, se persuadent qu'ils jouent un rôle, parce qu'ils savent, d'après autrui, plaisanter sur la religion. Ecoutez-les; presque jamais vous ne les verrez former une attaque en règle : ils effleurent tout, ils n'examinent rien. D'un objet, ils volent à un autre. Ils combattent un instant, aussitôt ils fuient; ils rejettent une conséquence, sans voir comment elle tient au principe. Tirez-les de ces termes : simplicité, abus, faiblesse d'esprit, superstition, vous les laissez sans ressource, comme s'il suffisait de substituer de vains mépris à de solides raisons.

Mépriser la religion ! Ah ! ce devait être la méthode de notre siècle ; il est trop superficiel pour employer contre elle d'autres armes. Pour l'estimer, et l'estimer souverainement, il suffit de la connaître. Il n'y a que l'ignorance qui la calomnie. Prouvons donc que les objets de mépris qu'on croit trouver dans la religion, ne prouvent autre chose,

sinon que l'on n'en connaît pas le véritable esprit. Je m'arrête uniquement à cette proposition. Elle est assez féconde pour exiger un discours entier, assez intéressante pour mériter toute votre attention. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Demandez à la plupart de ces hommes qui n'ont, de la religion de Jésus-Christ, qu'une connaissance vague et superficielle; demandez-leur ce qu'est cette religion. Comme ils n'y voient, au premier coup d'œil, que des dogmes à croire, et des préceptes à suivre, ils ne vous la représenteront que comme un assemblage de vérités qui humilient l'esprit, et de lois qui gênent le cœur; comme si, en établissant la religion, Dieu n'avait eu d'autre dessein que d'en faire un joug pour les hommes, sous lequel ils gémissent d'être accablés. Envisageons-la aujourd'hui sous des idées et plus grandes et plus justes. Osons, sans témérité, recueillir quelques rayons de cette sagesse divine, dont elle est l'ouvrage. Cherchons à connaître l'esprit de la religion : nous y verrons un esprit d'ordre qui règle les hommes; un esprit de noblesse qui les élève; un esprit de lumière qui les éclaire.

Esprit d'ordre. Et, sans doute, il est dans l'ordre, et l'ordre nécessairement exige, que l'homme soit soumis à Dieu; que l'homme prenne de l'empire sur lui-même; que l'homme soit subordonné à la société des hommes. Bannissez du monde un seul de ces trois principes; vous y jetez ou les ténèbres de l'aveuglement, qui fait méconnaître à la créature la puissance du Créateur; ou la licence effrénée des passions, qui deviennent le seul maître de celui qui les éprouve; ou les pernicieuses vues de l'amour de soi-même, qui ne connaît d'autre intérêt que les siens. De là, ou les blasphèmes de l'athéisme dans celui-là même qui reconnaîtrait un Dieu, mais un Dieu auquel on ne doit point de soumission; ce serait pour l'homme comme si Dieu n'existait pas, s'il n'y avait entre l'homme et Dieu aucun rapport : ou les fureurs du libertinage, dans celui qui croirait pouvoir se livrer à ses penchants; il n'aurait plus d'autre fin que le plaisir de les satisfaire : ou l audace de la révolte dans celui qui, parmi les hommes, ne verrait ni titre, ni rang, ni supériorité; la force seule pourrait lui donner un maître. Eh! quel est celui de ces affreux désordres, dont l'histoire ne nous ait pas fourni des exemples? Quel est le genre de crime inconnu parmi les hommes, et qui n'ait pas prouvé qu'ils sont capables de tous? Quels sont les vices qui n'aient pas cherché à étendre leur règne, dès qu'on ne s'appliquait pas à régner sur eux?

Il fallait donc en arrêter les progrès, et en prévenir les efforts; il fallait introduire, dans le monde, cet ordre qui met chaque chose en sa place; c'est ce que fait la religion. Elle me développe les droits du Dieu souverain auquel je dois le tribut de mes humbles adorations. La sublimité des mystères qu'elle me révèle, me captive sous le joug de la foi! Sacrifice juste : il convient que mon esprit humilié, rende à Dieu mon plus digne hommage; je ne l'honorerais pas, si je méconnaissais son infaillible vérité. Les préceptes que la religion m'impose, me conduisent à Dieu. Hélas! sans le détail circonstancié qu'elle me fait de mes devoirs, et, à en juger par les égarements multipliés des hommes, connaîtrais-je la route que je dois suivre pour aller à lui? Elle me découvre dans Dieu, le principe de mon être, l'objet de mes espérances, la fin de toutes mes actions, le soutien de ma faiblesse, la récompense de mes mérites : autant de motifs de lui soumettre ma volonté.

Et c'est par l'impression de cette volonté divine qui doit régler celle des hommes, qu'ils apprennent la nécessité de se commander à eux-mêmes; de résister à l'empire des sens, pour ne pas abjurer celui de la vertu; de s'élever au-dessus de la terre, pour n'être pas indignes du ciel; de se conformer à la sainteté de Dieu, pour en posséder l'héritage; d'épurer les mœurs, pour ne pas avilir l'âme et la perdre.

A la beauté de ces leçons personnelles, la religion ajoute celles qui intéressent l'utilité générale. Qu'on écoute sa voix. La subordination est un devoir, la charité un lien, la fidélité une vertu. C'est la justice qui doit décider; c'est la sincérité qui doit parler; c'est le zèle qui doit instruire; c'est la bonté qui doit soulager; c'est la patience qui doit supporter; c'est la libéralité qui doit se communiquer. Que la sagesse gouverne, que la docilité brille, que la prudence dirige : vous le savez, chrétiens, tout cela est prescrit par la religion.

Or, je le demande à ceux qui ont une juste idée de l'ordre : est-il dans l'ordre, ou ne l'est-il pas, que Dieu soit honoré par les hommes; que les hommes s'honorent eux-mêmes par les vertus, et que les vertus soient l'appui de la société des hommes? Je demande à ceux qui se sont formé une notion exacte de la religion, s'il est rien dans tout ce qui en fait partie qui ne contribue ou au culte dû à Dieu qu'elle prescrit, ou aux vertus de l'homme qu'elle nourrit, ou à l'intérêt de la société des hommes qu'elle affermit. Je demande si, pour cette fin, n'était pas nécessaire l'accord qui se trouve entre les dogmes qu'elle propose et la morale qu'elle développe. Otez la morale de la religion; ses dogmes deviennent une spéculation qui n'influera pas sur la conduite des hommes, dès que chacun osera en établir arbitrairement les principes. Otez les dogmes de la religion; les hommes en regarderont la morale avec admiration, mais ils n'en feront pas la règle de leurs actions. Non, ce n'est point assez de présenter les beautés de la vertu : ses charmes sont inefficaces, quand ils sont le seul motif de la pratiquer. Il ne suffit pas de condamner le vice : ses attraits sont puissants, quand sa difformité est la seule digue à ses excès. Telle est malheureusement la disposition des hommes. Aussi la

religion prend-elle soin d'animer les vertus, en même temps qu'elle en inspire l'amour. Elle effraye les vices, en même temps qu'elle les proscrit. La grandeur de Dieu, qu'elle nous découvre; ses récompenses, qu'elle nous étale; ses vengeances, qu'elle nous peint; sa justice et sa miséricorde, qu'elle nous expose; ses lois, qu'elle nous interprète; voilà, dans la merveilleuse liaison de ses enseignements, la source divine de l'ordre qu'elle établit.

Hâtons-nous de considérer l'esprit de noblesse par lequel elle nous élève. Laissons d'abord flotter aveuglément, dans la misérable incertitude de leurs doutes affectés, ces hommes qui, tenant à peine le fil d'une raison égarée, essayent de remonter, à travers le chaos des générations, au principe inconnu de leur existence; qui craignent d'avouer pour auteur de leurs jours le Dieu auquel ils refusent leur encens, et qui voudraient avoir le hasard pour cause, dans l'affreuse espérance d'avoir le néant pour terme. Laissons encore une raison plus saine, et qui s'écarte avec horreur de ce premier écueil, tracer le portrait de l'homme sous de grands traits, en donner de hautes idées, voir dans lui l'abrégé des merveilles du monde, reconnaître ses devoirs dans la loi de la nature, aller enfin jusqu'à lui assigner l'immortalité.

Qu'il s'en faut bien que ce soit là en entier le vrai tableau de la noblesse de l'homme! J'ouvre les annales de sa gloire, en consultant celles de la religion. Je me transporte au temps déjà si éloigné de la naissance du monde; et, après qu'il l'a préparé à recevoir dignement l'illustre habitant qui doit en devenir le maître, j'entends Dieu lui-même dire : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (*Gen.*, I, 26.) Et voilà dans cette parole du Seigneur le titre divin de l'origine et de la valeur de l'homme. La sublimité de ce titre m'enhardit à répondre à la question du prophète, lorsqu'il demande à Dieu ce qu'est l'homme, pour qu'il pense à lui : *Quid est homo, quod memor es ejus?* (*Psal.* VIII, 5.) Ce qu'il est? Il est, mes chers auditeurs, l'ouvrage respectable qui non-seulement est sorti des mains de Dieu, mais que Dieu a marqué de son sceau; une âme spirituelle, libre, immortelle, une âme capable de réflexion, de vertus, de béatitude; une âme qui ennoblit le corps qu'elle régit, qui l'admet à la participation de son éternelle destinée, qui répand jusque sur lui la splendeur d'une existence qui, renouvelée une fois dans le corps mortel, n'aura jamais de fin; une âme que Dieu avait ornée de l'innocence de la grâce; qu'il avait comblée de dons, qu'il avait créée pour lui faire part de sa propre gloire. Ici, chrétiens, je vois, comme dans une suite naturelle, l'enchaînement des prérogatives de l'homme. Qu'il fixe les complaisances de Dieu, et que Dieu en exige les sentiments; que Dieu se soit communiqué à lui, et qu'il doive lui-même se rapporter tout entier à Dieu; qu'entre Dieu et l'homme soit établie une relation étroite, une société intime; oui, la religion me familiarise avec ces nobles idées. Et elles ne me paraissent plus étrangères, lorsqu'à l'aide des secours de Dieu, je sonde la grandeur de mon âme, ces sublimes pensées qui m'élèvent à Dieu et celles qui enflamment en moi des désirs qui me font soupirer après lui, et celles du vide que je trouve dans tout ce qui n'est pas lui. Au souvenir des traits augustes qui me font apercevoir dans l'homme l'image de Dieu, refuserai-je de me persuader que l'homme est l'objet de la tendresse de Dieu; que dans le saint excès de cette tendresse un Dieu a voulu réparer lui-même dans l'homme la tache du péché, et le laver dans son sang; que les heureuses suites de cette réparation ineffable aboutissent à rétablir l'homme dans ses droits, à faire revivre les promesses de Dieu envers l'homme, et à le placer enfin dans le royaume de Dieu. Serait-ce donc l'orgueil de l'homme qui aurait proposé ces nobles vues que nous offre la religion?

Eh! remarquez, je vous prie, mes chers auditeurs, que l'élévation de ces pensées ne se trouve que dans les esprits humbles que la religion soumet. L'orgueil de ceux qui s'en écartent ne s'ouvre point cette route. Ah! ils nous accusent d'être vains et superbes, parce que nous osons croire que Dieu s'abaisse jusqu'à nous, et qu'il veut nous porter jusqu'à lui. Dans la distance infinie qui nous sépare de Dieu, ils cherchent souvent à n'apercevoir que l'abîme dans lequel nous devons nous replonger. Ils feignent d'exalter la grandeur de Dieu, et supposent son indifférence, pour s'autoriser à n'en pas craindre les regards; c'est-à-dire (et vous ne me désavouerez pas) qu'à la sainte fierté que la religion nous inspire, plusieurs opposent l'avilissement auquel ils se condamnent; qu'ils consentent à n'être rien pour pouvoir se permettre tout; qu'ils aiment mieux dégrader leur être que de régler leur vie; qu'ils craignent d'être grands, parce qu'ils craignent l'obligation de soutenir leur grandeur.

Or, cette idée d'une grandeur qui ne se réduit point à une simple spéculation, mais qui entraîne avec soi des devoirs qui gênent; d'une grandeur au souvenir de laquelle se trouve réuni celui de tant d'humiliations; d'une grandeur qui est un pur bienfait, et que l'homme n'a fait qu'altérer; d'une grandeur qui doit, si elle n'est pas soutenue par les œuvres, se convertir en une source d'opprobre et de châtiment, l'idée d'une telle grandeur ne saurait être le fruit imaginaire des prétentions de l'esprit humain, elle est l'effet du langage de la religion.

Mais pourquoi donc ce langage, si conforme aux sentiments de noblesse gravés dans nos âmes, est-il étouffé dans la plupart des hommes? Je rougis de le dire, mes chers auditeurs, et malheureusement je dis vrai; c'est qu'à l'esprit de la religion qui leur rappelle leur gloire, ils substituent un

esprit terrestre, un esprit charnel, un esprit impur qui les dirige, qui les domine, qui les asservit. C'est cet esprit qui forme leurs pensées, qui préside à leurs entretiens, qui règle leurs démarches. C'est de cet esprit qu'ils paraissent uniquement animés. Aujourd'hui tout s'y rapporte. La licence la plus hardie dans les lectures; des fadeurs indécentes dans les propos; des allusions, des plaisanteries, où l'on veut faire passer pour agrément de l'esprit, ce qui n'est que l'indice d'une passion grossière, annoncent à tout moment une imagination déréglée, qui les pervertit. C'est cet esprit qui ne laisse presque plus rien apercevoir dans l'homme, si ce n'est qu'il est chair : *Caro est.* C'est cet esprit qui persuade à l'homme d'agir comme si le tissu de ses jours n'était qu'une fumée, son âme qu'une vapeur, lui tout entier que de la cendre : *Tanquam non fuerimus.* C'est cet esprit qui borne l'emploi de la vie de l'homme aux amusements, son destin aux plaisirs et à en perpétuer les désordres. Ce n'est plus seulement un penchant de l'homme; c'est l'occupation de l'homme; c'est tout l'homme. Et voilà comment, pour se livrer aux plus viles passions, on sacrifie la noblesse dont nous lisons si clairement les titres dans la religion.

Refusera-t-on encore d'apercevoir dans elle cet esprit de lumière, devenu pour le monde entier la source des plus grands avantages? Ici, néanmoins, mes chers auditeurs, je passe sous silence les connaissances également pures et sublimes que la religion nous a données, et de Dieu, dont elle a substitué l'idée la plus parfaite aux monstrueuses erreurs qui avaient altéré le caractère essentiel de la Divinité; et de l'âme, dont elle a opposé le prix, aux sentiments passionnés qui en dégradaient la nature; et de la vertu, dont elle a développé les beautés, les règles et les motifs.

Arrêtons-nous à quelque chose de plus sensible, et qui frappe nécessairement tous les regards. Parlons de cette lumière éclatante à la faveur de laquelle l'univers entier a reconnu des égarements dont il s'est retiré. Eh! qu'était l'univers avant la venue de Jésus-Christ, et tandis que, dans un seul peuple, la Judée renfermait le culte du vrai Dieu et les lois saintes de sa religion? Superstition dans le culte, barbarie dans les usages, infamie dans les mœurs : voilà, d'après le témoignage de l'histoire profane, voilà le tableau abrégé du paganisme. Ce fut au milieu des peuples les plus éclairés, ce fut au sein de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, qu'on vit de vains simulacres, de méprisables idoles, des animaux malfaisants, avoir des temples et des autels qu'érigea la stupidité et que révéra l'aveuglement. Quel spectacle offrent à l'humanité les sacrifices sanglants ordonnés par le démon de l'idolâtrie! Des hommes immolés en cérémonie! Les uns engraissés avec soin en qualité de victimes, pour tomber cruellement sous le glaive! Les autres ensevelis tout vivants, pour porter aux prétendus dieux des enfers de meurtrières adorations! Des étrangers sacrifiés par une main homicide à la divinité du lieu dans lequel ils vont chercher un asile, et où ils ne trouvent que cette affreuse hospitalité! De tendres enfants livrés aux tourments dès leur naissance, et sacrilégement égorgés par ceux-mêmes dont ils avaient reçu la vie! Des hommes qui affrontent la mort uniquement pour occuper la farouche oisiveté des spectateurs, qui se massacrent par amusement, et qui convertissent en jeux et en spectacles une atrocité dont frémit la nature! Je l'avoue, chrétiens, ma voix se refuse au détail des misères d'iniquités par lesquelles, sous le ridicule prétexte d'honorer des dieux abominables, par là même qu'on leur rendait de tels honneurs, on consacrait, comme autant d'actes de religion, les horreurs les plus révoltantes. Voilons, sous les ombres du silence, un amas de crimes dont l'idée seule est un outrage pour la vertu, dont la mémoire sera l'opprobre de la raison, et dont le débordement eût fait engloutir la terre, si Dieu n'avait pas daigné la purifier par la religion.

Elle paraît cette religion divine. Son auteur, Jésus-Christ, le vrai Messie, l'envoyé de Dieu, son propre Fils, et Dieu lui-même, devient, selon les oracles réitérés de l'Ecriture, la lumière des nations. Aussitôt, quelle révolution dans l'univers! Partout où le flambeau de la foi pénètre, il répand une clarté dont l'impression fait changer de face à la terre. Quiconque l'a heureusement aperçu n'a plus d'autre Dieu que le seul qui en mérite le nom. Loin d'un esprit chrétien toute adoration partagée; c'est à Dieu seul qu'elles s'adressent. Loin, toute fatalité aveugle; c'est de Dieu que partout on reconnaît humblement la Providence et les décrets. Loin, toute superstitieuse frayeur; c'est à Dieu qu'on remet le soin de sa propre destinée, sans en puiser de vains augures dans le puéril présage de quelques stériles événements. Loin, toute frivole créance; c'est à la parole de Dieu, conservée et interprétée par son Eglise, qu'on se soumet, sans s'arrêter à de méprisables préjugés, à de fabuleuses inventions. Et, à mesure que l'éclat de la religion étend la connaissance du seul vrai Dieu parmi les hommes, ceux-ci reçoivent d'elle les précieuses leçons qui rétablissent les droits de l'humanité, qui en font revivre les sentiments, qui la rendent à de justes impressions. Jésus-Christ, en formant des chrétiens, transforma les hommes; il civilisa les nations en même temps qu'il les fit instruire; il renouvela le monde en l'éclairant; et c'est à ce renouvellement que sont encore redevables de ce que leurs mœurs ont de plus doux, ou leur morale de plus raisonnable, ceux-mêmes qui ne sont pas dociles aux mystérieuses vérités de la religion.

Comment cela? C'est que nous pouvons appliquer en général au christianisme ce qu'a dit de l'Eglise catholique un homme célèbre, que la force de la vérité en a rendu le zélé défenseur, après en avoir été l'ardent

ennemi : C'est de l'Eglise même qu'elles combattent, dit cet homme heureusement échappé à des erreurs qu'il confond; oui, c'est de cette Eglise que les différentes sectes empruntent ce qu'il reste de vrai dans leurs dogmes. Le vaisseau dont ils sont sortis les dirige souvent encore; heureux s'ils en concluaient la nécessité d'y rentrer ! Or, il en est ainsi, mes chers auditeurs, de la religion de Jésus-Christ, par rapport à ceux-mêmes qui ne l'ont pas embrassée. Du sein de cette ville placée sur la montagne, selon l'expression du Sauveur, une abondance de lumière, répandue dans le monde entier, a rejailli jusque sur ceux qui s'obstinaient à s'en défendre. La voix des apôtres, qui, selon l'oracle du prophète, a éclaté jusqu'aux extrémités de la terre, a porté de sages instructions même à ceux qui n'ont pas voulu en reconnaître la parole de vie. Au milieu d'elles, les nations ont vu se former un grand peuple auquel en partie chacune d'elles est incorporée. Forcées à en admirer les vertus, tandis qu'elles en rejetaient les lois, plus d'une fois elles ont fait l'apologie des chrétiens, lors même qu'elles persécutaient le christianisme. Insensiblement la force de l'exemple que présente la sagesse chrétienne a ralenti dans l'univers le torrent des désordres qui le ravageaient. Le vice, il est vrai, n'en a pas été entièrement banni; (la dépravation des hommes en sera à jamais une source féconde); mais on n'a plus porté l'audace jusqu'à le déifier; il a été dévoilé, flétri et redouté; il ne règne qu'à proportion qu'on laisse obscurcir les lumières de la foi. Et, dans le déplorable état du monde, avant que Jésus-Christ l'eût éclairé, quel triste présage de l'aveuglement où tomberaient ceux qui laisseraient s'évanouir le flambeau sacré de la religion ! Essayons, à sa lueur, de dissiper les reproches particuliers qu'on ose faire à cette religion divine, et montrons qu'ils viennent de ceux qui en méconnaissent l'esprit.

SECONDE PARTIE.

Que n'imagine point la haine de la religion pour la décréditer ? Les uns, plus violents et plus emportés, dirigent ouvertement contre elle des efforts dont la fureur en est venue jusqu'à ne plus se déguiser. Les autres, plus modérés en apparence, et plus dangereux peut-être, réitèrent continuellement de sourdes attaques; ils se proposent de la ruiner plus sûrement en la combattant en détail. A ce dessein, on lui reproche ou d'être trop minutieuse dans ses observances; c'est pour l'avilir : ou d'être trop austère dans ses lois, c'est pour en faire naître du dégoût et de la crainte : ou d'être trop impérieuse dans sa domination; c'est pour inviter à s'en affranchir. Reprenons par ordre ces odieuses accusations. Que faut-il pour les dissiper ? Développer le véritable esprit de la religion.

On dit, et l'on dit vrai, que, pour juger sainement des objets, il faut envisager les liaisons qu'ils ont entre eux; rapprocher du bien ce qui en fait partie, ne pas traiter comme isolé ce qui a un nombre de rapports; en un mot, saisir l'esprit des choses sur lesquelles on se hasarde à prononcer. Qu'on abandonne ce principe : alors les signes de respect et de soumission dûs à l'autorité; les marques distinctives de la puissance et du rang; la sagesse des usages les mieux établis, les précautions des lois les plus nécessaires; tout absolument parmi les hommes servira d'aliment à la raillerie qui aime à s'exercer sur tout, et qui ne veut rien approfondir. Venons à l'application.

Première réflexion. Vous regardez avec une sorte d'étonnement et de mépris, vous traitez de minutieuses les diverses cérémonies de la religion. Ce qu'elles ont d'extérieur, vous le rapprochez de la parole de Jésus-Christ lui-même, qui nous apprend que Dieu veut être adoré en esprit et en vérité; nous le savons. Ce sont, dites-vous, les hommages du cœur que Dieu demande, et c'est précisément ce que nous ne cessons de vous répéter. Dieu, ajoutez-vous, n'a pas besoin de nos biens. A lui appartient la terre et tout ce qu'elle renferme; mais le prophète l'a dit avant vous. A quoi peut donc aboutir la hauteur dédaigneuse de vos avis ? Ah ! elle nous prouve uniquement que vous ne voulez pas pénétrer l'esprit de la religion qui dirige le culte qu'elle nous enseigne à rendre au Seigneur. Qu'il est étrange, en effet, tandis qu'on ramène tout aux sens parmi les hommes, de feindre d'ignorer combien il est utile de faire servir les sens eux-mêmes à nous ramener à Dieu ! Qu'il est injuste de nous accuser de réduire à de simples dehors et à de vaines apparences un culte qui est une conséquence de la foi, qui en devient le témoignage public, et qu'on emploie à en réveiller les mouvements ! Qu'il est absurde de censurer les hommes, sous prétexte qu'ils n'honorent pas Dieu uniquement comme de purs esprits dont ils diffèrent si sensiblement ! C'est méconnaître la nature de l'homme que de ne pas voir combien il est intéressant d'en prévenir la dissipation dans ses hommages, et d'en fixer la légèreté. C'est démentir ce qu'on éprouve dans soi-même, que de ne pas avouer que les actes extérieurs aboutissent à nourrir ceux de l'âme, et que ceux de l'âme languissent facilement sans ceux-là. C'est calomnier les chrétiens, que de les représenter comme de supertitieux observateurs de quelques usages, plutôt que comme de fidèles adorateurs du vrai Dieu. Ce Dieu, ce grand Dieu n'a pas besoin de nos hommages; mais ces hommages nous sont nécessaires pour nous élever à Dieu. Il lit dans nos cœurs indépendamment de nos cérémonies; oui, mais ces cérémonies concourent à le rendre plus présent à nos esprits. Nous pouvons l'honorer réellement en secret, sans doute; mais par la solennité des honneurs que nous lui rendons, nous nous animons mutuellement et plus efficacement à les lui rendre. Il a dans lui-même le principe essentiel de sa gloire : qui

pourrait le contester? Mais il est une gloire au dehors de lui qu'il veut recevoir de son peuple, et il l'exige. Et ce peuple, j'en atteste la bonne foi de ceux qui m'entendent, ne prend-on pas soin de l'instruire de l'anathème lancé contre ceux dont le nom du Seigneur serait sur leurs lèvres, sans qu'une piété solide régnât dans leurs cœurs : *Bene prophetavit... de vobis hypocritis...: Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me.* (*Marc.*, VII, 6.) D'autre part, j'en atteste l'expérience. Après avoir commencé par abandonner le culte extérieur de la religion, n'en vient-on pas jusqu'à déraciner les principes de la foi ? On dit d'abord qu'on ne veut point être peuple : tel est le prétexte qu'on allègue contre de pieux usages. Et, si l'on veut dire vrai, c'est que déjà l'on n'est plus chrétien.

Eh! que prétendez-vous, téméraires accusateurs d'une religion dont vous ne pénétrez pas les vues? Quoi! parce que Dieu remplit l'univers par son immensité, voulez-vous nous persuader d'abattre les temples; de ravir aux fidèles assemblés au nom de Jésus-Christ les secours qu'il leur a promis par son assistance; de priver les hommes de l'édifiant spectacle qu'offrent les chrétiens réunis dans la maison de Dieu; de leur ôter la consolation de resserrer le lien commun de la charité qui les associe dans la véritable Eglise; de faire cesser le pieux concert de leurs prières, et d'abolir les cérémonies touchantes qui parlent à leurs yeux, en même temps que la grâce parle à leurs cœurs? Nous reprocherez-vous de décorer d'une manière spéciale les temples où réside spécialement la majesté souveraine, que nous venons adorer; d'orner de nos faibles mains les autels sacrés où nous croyons que réside le Fils de Dieu, et sur lesquels il s'immole; de célébrer, par les chants de notre allégresse et de notre amour, le bienfait inestimable de sa présence; et de consacrer jusqu'à la perfection des arts, à en exalter la gloire? Détruisez solidement nos principes; ou, si vous ne pouvez pas les ébranler, respectez-les, écoutez-les et jugez-nous; les voici. Un Dieu incarné pour le salut des hommes a paru au milieu d'eux, il a conversé avec eux : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* (*Bar.*, III, 38.) Il a donc rendu bien sensible sa tendresse; et vous nous blâmeriez de rendre sensible notre reconnaissance! Il est devenu visiblement notre victime; et vous êtes surpris de ce que nous nous montrons visiblement ses adorateurs! Pour nous il s'est donné sans réserve; et vous ne concevez pas pourquoi tous, nous-mêmes, voulons aussi entrer en part des hommages que nous lui adressons! Il a rempli la terre de ses dons, et nous en conserverions le souvenir dans le secret de l'âme! Il a publiquement arboré l'étendard de notre rédemption; et nous n'adorerions pas solennellement l'auteur de notre délivrance! Il a hautement déclaré qu'il était notre Sauveur; et nous n'attesterions pas authentiquement que nous sommes sa conquête! Ah! vous ne connaissez ni Jésus Christ, ni sa religion, ni les hommes, si vous osez blâmer indifféremment ce que pratiquent à l'extérieur les hommes qui sont soumis à la religion de Jésus-Christ.

Avant de condamner les diverses pratiques de la religion, interrogez cette religion même, étudiez-la, observez, consultez l'esprit dans lequel elle nous fait agir. C'est un esprit de zèle et de désintéressement dans ses fonctions. Et, puisqu'elle en fait une loi expresse, comment feriez-vous tourner calomnieusement contre elle ce qu'il vous plaît de supposer malignement dans ceux qu'elle emploie au saint ministère? Ah! s'ils en est qui contreviennent à ses ordres, pourquoi faire retomber sur la religion ce qui la ferait gémir, et qu'elle ne cesse de désavouer? C'est un esprit de sincérité et de droiture dans ses enfants. Pourquoi donc, de l'infâme hypocrisie, dont quelques-uns sous de spécieux dehors peuvent masquer leurs vices, faire vous-mêmes un vice réel que vous osiez prêter à la religion? C'est un esprit de discernement et de sagesse dans les règles du culte qu'elle établit. Nous adorons Dieu seul; à Dieu seul sont dûs toute gloire et tout honneur. Nous révérons spécialement la mère d'un Dieu fait homme. Ses rapports avec l'Homme-Dieu, sa sainteté, son rang, ses priviléges forment ses titres. Nous honorons les saints, et sans doute il est juste de glorifier les amis de Dieu qu'il a glorifiés lui-même; à eux s'adresse la vénération que nous marquons pour ce qui les représente; c'est la doctrine expresse de l'Eglise. Pourquoi donc attribuer à la religion, ou les prétendus effets d'une ignorance qu'elle s'applique à dissiper, ou des abus qu'elle a soin de prévenir? C'est un esprit de piété et de foi. Si à la grandeur auguste de notre sacrifice, si à la sainteté de nos sacrements sont jointes des cérémonies, elles sont destinées ou à rappeler ou à exprimer leur origine, leur excellence, leur fin, leur efficacité. Pourquoi donc censurer témérairement dans la religion ce qu'elle explique en même temps qu'elle le consacre? C'est un esprit de soumission et de dépendance. Nous osons offrir à Dieu toutes nos actions, parce que nous savons que, faites pour lui, toutes peuvent lui plaire. Nous demandons à Dieu les biens même naturels; parce que nous savons (la raison seule nous en instruit) qu'il en est le premier et le suprême dispensateur. Nous prions Dieu de bénir jusqu'à notre nourriture, parce que nous ne sommes ni assez aveugles pour méconnaître sa bienfaisance, ni assez ingrats pour en profiter sans retour. Nous recourons à Dieu dès le commencement de chaque jour; nous nous remettons entre ses mains avant que de nous livrer au repos; nous élevons souvent vers lui nos sentiments et nos pensées; nous nous reprochons devant lui nos égarements; parce que nous reconnaissons dans Dieu notre maître, notre protecteur, notre juge, notre tout. Qu'y a-t-il donc là qui soit digne de vos mépris?

Et voilà comment tout est respectable dans la religion, pour qui sait la connaître et en pénétrer l'esprit. C'est trancher d'un seul coup un amas de frivoles difficultés appuyées ou sur des expressions mal entendues, ou sur des événements mal interprétés, ou sur des motifs mal envisagés; c'est supprimer de fades ironies qui n'ont ni fondement ni justesse, ni sel, ni nouveauté; c'est démasquer l'audacieuse hypocrisie de l'impiété qui ne cherche à tout travestir, que pour pouvoir tout blasphémer.

Seconde réflexion. Est-ce avec plus de raison, mes chers auditeurs, que, pour attaquer les lois du christianisme, on prétexte leur excessive austérité? Que je sois anathème, si, pour justifier la religion d'un reproche qui tourne à sa gloire, j'entreprenais d'adoucir la rigueur de ses préceptes, et de restreindre l'étendue de leurs obligations, pour en faciliter l'accomplissement; de ternir la pureté de la morale, pour l'accommoder aux mœurs; et, par une conciliation sacrilége, d'essayer en partie de plier la loi aux inclinations déréglées des hommes, pour les rapprocher eux-mêmes avec moins d'obstacles d'une loi qui proscrit tous leurs déréglements. Mais qu'ils soient donc aussi frappés de malédiction, ceux qui, selon le reproche qu'en faisait Jésus-Christ aux pharisiens, accablent des hommes d'un fardeau dont ils ne veulent point partager le poids; qui aggravent le joug pour effrayer et affaiblir la volonté de ceux qui s'y soumettent; qui, partout où ils ne voient pas des vertus parfaites, trouvent des crimes; qui ne présentent que le châtiment dû au péché, et déguisent le secours qui en garantit, et la miséricorde qui le pardonne; qui, en parlant sans cesse de cet amour qu'on doit à Dieu, ne savent en inspirer que la crainte. On dirait qu'ils cherchent artificieusement à fermer la route du ciel, en même temps qu'ils affectent d'exhorter à y parvenir.

Ne jugeons, mes chers auditeurs, de la religion, que par la religion même. Or, sans vous parler des satisfactions réelles que produit l'observation de ses lois; sans vous faire remarquer que ses lois, quelque austères qu'elles soient, ne sont point supérieures à vos forces, dès que Dieu s'engage à vous soutenir; sans vous exposer l'accord de ses lois avec vos droits naturels et légitimes soit aux douceurs innocentes de la société, soit à la juste possession de vos biens, et à l'usage modéré de ces biens mêmes; rapprochons seulement cette austérité de ses vrais principes; elle vous paraîtra souverainement raisonnable, quand vous en jugerez selon l'esprit de la religion.

Pourquoi, demande souvent l'esprit du monde, pourquoi ces violences que la religion exige; cette vigilance sur son propre cœur et sur ses mouvements; ces soins à réprimer des penchants qu'on ne peut ni captiver sans contrainte, ni suivre sans crime? Et quel est le motif de ces abstinences et de ces jeûnes, comme si la conquête du ciel pouvait dépendre d'une soustraction d'aliments; ou que Dieu pût y prêter quelque attention? Que signifient ces macérations qu'on préconise dans les saints, tandis que la raison n'y voit que des excès? A quoi tend cette vie retirée et solitaire qui sépare du monde une portion des hommes que réclame le bien politique, l'intérêt commun de la société? Sont-ce là, mes chers auditeurs, des questions que j'aie supposées uniquement pour les résoudre? N'est-ce pas ce que l'on entend tous les jours? Osez, pour y répondre, osez sonder les grandes vues de la religion. Non, mes chers auditeurs, elle ne veut point être un tourment, mais elle doit être une règle. D'une part, que devient l'homme, s'il est abandonné à lui-même? Et, de l'autre, comment ne pas le contraindre, dès qu'il est nécessaire de le régler? Mais quel serait cette règle que Dieu a donnée à l'homme pour le rapprocher de lui, si elle pouvait compatir avec la liberté des passions et des sens qui évidemment n'attirent l'homme que vers la terre? Comment l'homme tendrait-il à Dieu comme à son unique fin (fin essentielle et nécessaire), s'il lui était permis de ne s'occuper que des objets sensibles, dont l'expérience nous apprend qu'ils ne font qu'engager les hommes à oublier Dieu? Comment serait marquée la préférence qu'incontestablement Dieu mérite de la part des hommes, si les hommes n'avaient aucun sacrifice à faire à Dieu? Pouvait-il être égal à Dieu que l'homme, qu'il a créé pour lui, s'élevât jusqu'à lui par la perfection des vertus, ou qu'il se concentrât en soi-même par l'amour des plaisirs de la vie? Devait-il n'y avoir aucune différence entre le bien et le mal? Fallait-il que Dieu parût les confondre, pour nous épargner la peine de les séparer? Ah! jusqu'où va, Seigneur! l'aveuglement d'un esprit qu'a séduit la corruption du cœur? Il est donc juste, puisque nos cœurs sont faits pour Dieu, que nous en écartions ce qui en écarterait Dieu lui-même; que nos âmes soient pures, puisque Dieu veut en faire son temple; que nous réprimions des penchants dont la raison même, qui en rougit, nous indique la perversité; que nous combattions pour plaire à Dieu, puisque Dieu se prépare à nous couronner.

Que dis-je? Pour nous, un Dieu lui-même a combattu, il a souffert, il est mort; nous l'adorons sur la croix; sur ce bois sacré il a porté la peine de nos péchés; voilà un des principaux objets de notre foi; et la mortification de nos corps vous étonne? Et vous êtes surpris de ce que nous retraçons sur eux, selon la parole de saint Paul, la mortification de Jésus-Christ; de ce que nous, qui sommes les coupables, nous voulons, à la faveur des mérites du Fils de Dieu, partager légèrement les frais de l'expiation; de ce qu'après l'avoir adoré dans l'excès de ses souffrances, nous n'allons pas aussitôt en perdre le souvenir dans les délices; de ce que nous mêlons quelques larmes à son sang, quelques privations à ses douleurs, quelque pénitence à sa passion? N'a-t-elle donc servi qu'à nous acheter le droit d'être

impunément coupables, librement sensuels, et manifestement ingrats? Si donc nous consacrons spécialement des jours à la pénitence, c'est que nous voulons accomplir dans nous ce qui manque à la passion du Sauveur dans le sens de l'Apôtre. (*Col.*, I, 24.) Nous obéissons aux lois de l'Eglise, quand elle ordonne à ses enfants de se conformer à son divin époux. Nous travaillons à assujettir à notre âme, à qui ce noble empire appartient, un corps qui lui est presque aussi continuellement opposé, qu'il lui est étroitement uni! Ah! ne nous parlez pas de ce que vous nommez des excès dans la mortification des saints; et ne me forcez pas à rappeler ici les excès honteux en tout genre que l'impiété produit. Tout excès, la religion le prévient par sa sagesse. Et, si quelquefois l'amour divin, armé du glaive de la pénitence, a paru ne pas épargner ses victimes. c'est que, par les charmes que goûtaient les saints au milieu des plus grandes austérités dont ils paraissaient oublier les bornes, Dieu voulait rendre sensibles les miracles que peut opérer son amour. Les saints qui savaient aimer Dieu se sont-ils jamais plaints de souffrir pour lui? Et je remarquerai ici que ceux qui se soustraient à la sévérité de l'Evangile, sont précisément les seuls qui en murmurent; tandis que ceux qui s'y soumettent ne se récrient jamais contre ses rigueurs.

Sont-ce ces mêmes rigueurs, ou les prétendus dommages faits à la société des hommes, que vous censurez dans ceux qui, à l'ombre d'une vie retirée et solitaire, s'occupent à méditer la loi de Dieu et à la remplir? L'Homme-Dieu n'a point ordonné à tous les chrétiens de vendre tout ce qu'ils possèdent pour le suivre. De quoi donc personnellement vous alarmez-vous? Seulement il l'a proposé à plusieurs, comme autrefois au jeune homme dont parle l'Evangile. (*Math.*, XIX, 20.) A son invitation, on a vu marcher à sa suite des disciples généreux qui ne voulaient, sur la terre, pour tout héritage, que sa grâce, pour tout avantage, que des moyens de salut, pour toute règle, que la croix. Et vous demandez pourquoi ces légions saintes sont rangées solennellement sous cet étendard? Pourquoi des hommes retirés du monde? Pour faire triompher la force de l'Evangile: pour réaliser la perfection dont il trace l'idée; pour offrir un asile à la vertu, que menace la contagion du vice; pour préserver de ses piéges ceux qui prévoyaient pouvoir facilement y tomber? Pourquoi des hommes retirés du monde? Pour qu'il y eût, même sur la terre, des créatures intelligentes dont l'unique soin fût de louer Dieu; pour opposer l'héroïsme de la sainteté qui le désarme, à l'énormité de tant de crimes qui l'outragent; pour que, dans le sein d'une religion qui donne des forces plus qu'humaines, on vît en effet des hommes s'élever au-dessus de l'humanité. Pourquoi des hommes retirés du monde? Pour mieux marquer à tous les hommes que le monde n'est pas leur demeure. Pour qu'un sacrifice libre dans son principe et irrévocable dans ses effets, montrât combien sont possibles des sacrifices passagers. Pour que la générosité frappante de ceux qui se consacrent totalement à Dieu, ranimât la fidélité de ceux qui le servent. Pourquoi des hommes retirés du monde? Pour que dans le silence de la solitude ils pussent se nourrir habituellement des vérités de la foi; pour que le précieux loisir d'une sainte retraite fût consacré à l'étude imposante de ces vérités salutaires; pour rallumer au feu du sanctuaire le flambeau de la religion que vous laissez périr et s'éteindre; pour réfléchir sur vos dangers et vous préparer des secours; pour travailler à vous sauver; pour que la moisson, devenue plus abondante, selon l'expression de l'Ecriture (*Math.*, XX), vît aussi un plus grand nombre d'ouvriers, sous la conduite des pasteurs légitimes, les aider à la recueillir. Pourquoi des hommes retirés du monde? Ah! qu'il sied bien au monde de faire cette question! La dépravation du monde les y engage. Ils en quittent la demeure, parce qu'ils en connaissent les désordres. L'on n'est étonné de cette séparation que quand on oublie que le premier objet, c'est la religion; que les vues qu'elle donne s'étendent au delà du temps; que le plus grand malheur, c'est de préférer celles d'un intérêt présent; que cet intérêt même, loin d'être affaibli, est soutenu par l'esprit de la religion. Non, non, ce n'est point une vile servitude qu'elle forme; c'est un secours puissant qu'elle prête à la piété. Elle ne veut point dépeupler la terre (froide et misérable objection qu'on devrait être las de répéter et d'entendre); elle aspire à y porter l'édification des vertus. Malheur et doublement malheur à celui qui, dans un état si saint, ne remplirait pas ses vues. C'est à Dieu qu'il rendra le compte le plus terrible des cruels reproches qu'il fait injustement retomber sur la religion. Je n'ajoute ici qu'un mot. Vous, qui dédaignez tout ce qui ne se rapporte point à la vie présente, prouvez-nous, ou, pour parler votre langage, démontrez-nous qu'il n'est pas une vie future; alors nous souscrirons à vos décisions. Mais, s'il est une autre vie dont l'éternité soit la mesure, quoi de plus insensé que de ne nous parler jamais que de celle qui, à chaque instant, peut s'évanouir? Votre raisonnement est celui-ci : Il ne faut penser qu'à servir le monde; Dieu dit au contraire, qu'il n'a créé le monde que pour le servir.

TROISIÈME PARTIE.

Achevons. La religion captive aveuglément les esprits. Croyez, soumettez-vous, adorez : tel est son langage; et ce langage irrite l'orgueil. Ce n'est pas tout : N'écoutez, nous dit-elle, que mes enseignements. Celui qui n'est point avec moi est contre moi; c'est ce qu'à l'exemple de Jésus-Christ, son auteur, elle affirme souverainement. Et cette affirmation révolte ceux qui consentiraient à lui laisser des droits, pourvu qu'ils eussent eux-mêmes celui de les partager. Il y a plus encore : de sa part, quel zèle à s'étendre!

Quelle ardeur à multiplier ses conquêtes! Quelle vigilance à écarter de ses enfants tout ce qui peut les séduire! Et cette activité importune ceux qui craignent d'entendre retentir sa voix au fond de leur conscience. De là cette domination impérieuse qu'on ne cesse de reprocher amèrement à la religion.

Vaines, vaines déclamations, mes chers auditeurs, que confondent aisément tous ceux qui saisissent l'esprit de la religion. Car, puisque l'authenticité des témoignages divins, rendus à cette religion, démontre sensiblement qu'elle est établie de Dieu, et qu'elle est dépositaire de son autorité; puisque Jésus-Christ a dit à son Eglise, fondée sur une pierre inébranlable : qu'écouter ses décisions, c'était l'écouter lui-même; qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles, et que cesser de lui être docile, c'était tomber dans le crime de l'infidélité : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus* (*Math.*, XVIII, 17); pour autoriser la résistance à la religion, il ne faut donc rien moins qu'en renverser les fondements. Et c'est ce qu'on a tenté sans succès, depuis qu'elle existe. C'est, je le dis avec assurance d'après Jésus-Christ, c'est à quoi l'on a réussi le moins. Oui, la séduction de l'impiété damnera bien des âmes, Jésus-Christ lui-même nous en a prévenus; mais jamais, non jamais, malgré ses efforts, elle ne détruira la religion.

Or, cette religion vous ordonne une foi aveugle et soumise. Mais prenez garde, mes chers auditeurs, c'est d'après Dieu qu'elle vous parle; c'est la vérité de Dieu qu'elle fait passer jusqu'à vous; c'est sur l'infaillibilité de Dieu qu'elle s'appuie; c'est de la force de Dieu qu'elle est manifestement soutenue! Et vous voudriez, qu'à la manière des hommes, lorsqu'ils instruisent; que, selon la méthode des sciences humaines, que l'esprit n'acquiert qu'en les pénétrant; qu'avec la même proportion que les vérités d'un ordre naturel ont avec notre intelligence, la religion vous proposât des vérités nécessairement supérieures à vos lumières dès qu'elles regardent l'essence de Dieu, ses desseins et ses opérations? Vous voudriez qu'il vous fût permis de fixer vos regards jusque sur le trône de la sagesse de Dieu; de comparer ses pensées avec les vôtres; de raisonner sur ce qu'il a dû faire, pour examiner ce qu'il a fait? Vous voudriez que la religion, qui est, par rapport à vous, l'organe de Dieu, et qui vous en transmet les ordres, fût entièrement soumise à vos interprétations? Ah! c'est en méconnaître le véritable esprit. Quand il s'agit d'une vérité que Dieu nous révèle, et que la révélation est prouvée, disputer à la religion le droit de nous commander, c'est oublier qu'une souveraine autorité, une autorité divine forme le caractère de la religion. Il est donc évident qu'il faut, ou anéantir les preuves de sa divinité, ou qu'elle doit elle-même nécessairement soumettre vos opinions.

Quel est d'autre part le chimérique traité d'alliance que semblent lui proposer ses adversaires, en lui disant du ton de la politique humaine : Nous ne vous condamnons pas, pourquoi nous condamnez-vous ? Cette femme qui réclamait faussement devant Salomon un enfant dont elle n'était pas la mère, tenait à la véritable mère le même langage. Qu'il ne soit ni à moi, ni à vous, lui disait-elle; qu'à chacune en soit livrée une partie : *Nec mihi, nec tibi sit*, *sed dividatur*. (III *Reg.*, III, 26.) A cette idée seule, les entrailles de la mère sont émues, un cri d'horreur en annonce la détresse; elle aime mieux céder son fils que de le voir sous le glaive, elle prouve qu'il lui appartient, en refusant de le partager. Mes frères, tout partage est un glaive pour la vérité. Essentiellement une, la diviser, c'est l'immoler; et, parce que l'esprit de la religion est un esprit de vérité, il suit donc de son essence même qu'elle ne puisse jamais consentir à l'altérer. Il suit qu'adhérer indifféremment à différentes religions, c'est n'en avoir point, c'est n'avoir pas même les solides principes qui devraient en fixer le choix. Vous lui demandez pourquoi elle vous condamne? Elle vous répond : Parce que la vérité condamne nécessairement l'erreur, parce que les droits de la vérité sont incompatibles avec les prétentions de l'erreur, parce qu'il n'est aucune voie de conciliation entre la vérité et l'erreur; parce que c'est outrager, c'est détruire la vérité que de supposer qu'elle puisse adopter l'erreur. Et c'est, mes chers auditeurs, c'est cette inflexible fermeté de la religion, qui concourt à exprimer dans elle les traits augustes de sa vérité. L'illusion varie, la vérité est immuable; le mensonge s'accommode aux circonstances, la vérité les domine; l'erreur se règle sur la politique, la vérité est à elle-même sa règle; l'erreur en protége une autre, pour en être protégée à son tour; la vérité se repose sur ses droits, l'erreur est fière quand elle est puissante, tremblante quand elle est humiliée, furieuse quand elle est abattue; la vérité montre toujours la même assurance. Aussi, (j'appelle ici et je défie tous les ennemis de la religion), la religion de Jésus-Christ a toujours tenu le même langage aux disciples qu'elle formait, et aux tyrans qui la menaçaient, et aux peuples qu'elle instruisait, et à ceux qui l'abandonnaient. Elle a vu ses dogmes combattus, elle les a conservés; elle a vu des provinces entières la proscrire, elle a pleuré leur sort; elle a vu ses propres enfants sacrifiés, elle a célébré leurs victoires. Avec la même force, elle résiste à l'impiété qui la brave, à l'hérésie qui la déchire, à l'indifférence qui la néglige. Toujours elle ouvre avec bonté un asile à ses ennemis; mais toujours avec intrépidité, elle condamne ou leur indolence, ou leur obstination, ou leur audace. Vous le lui reprochez : ce reproche est son éloge. Et parce que l'Eglise de Jésus-Christ est la seule qui le mérite, parce que seule elle est la vraie, elle est aussi celle que l'on attaque principalement. Pourquoi? Parce que, même en refusant de l'avouer, on craint aussi dans

cette Eglise la force de l'esprit de vérité.

Et c'est cet esprit de vérité qui explique l'ardeur de son zèle. Parce qu'elle connaît le prix des vérités qu'elle enseigne, elle s'occupe à les répandre. Elle veut multiplier ses disciples, pour multiplier les saints. Elle cherche à étendre son empire, pour étendre le règne de Dieu. Eh! quel autre motif pour le zèle de la vérité a donc pu entraîner chez des nations barbares tant d'apôtres de la religion; les engager à cultiver, par d'immenses travaux, des terres sauvages qu'ils commençaient par arroser de leurs sueurs, et qu'ils finissaient par arroser de leur sang? Ah! nous ne voyons pas l'erreur acheter les succès à si haut prix; nous ne voyons pas de nouvelles conquêtes offertes à Jésus-Christ, par ceux qui l'adorent hors du sein de son Eglise. Ce n'est qu'à la persuasion des vérités divines, qu'il appartient de réunir tant de charité pour les hommes. La charité inspire un courage qu'il est difficile à l'erreur d'imiter; cette charité, ce courage sont une heureuse suite de l'esprit de la religion.

Il en est un autre effet encore : c'est la douceur qu'elle mêle à ses efforts. Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups : *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos.* (*Luc.*, X, 3.) Telle est la mission que Jésus-Christ donne à ses apôtres. Le monde ajoute à ces paroles : S'il m'a persécuté, il vous persécutera. Vous serez chargés d'opprobre, noircis d'accusations; vous serez aux hommes un objet de haine, vous serez traduits devant les tribunaux et livrés à leurs rigueurs. Prophétie que tant de persécutions sanglantes ont vérifiée. Et l'on ose représenter comme impérieuse une religion qui n'a triomphé que par la patience de ses enfants; qui ne leur a donné d'autres armes que celles de l'instruction et de la modération, qui, par l'obligation de souffrir, leur a fait payer le droit d'instruire, qui en a fait des martyrs, après en avoir fait des prédicateurs. Et l'on ose représenter comme impérieuse une religion qui ne respire que la paix ; qui forme des vœux pour le salut de ceux qui jurent sa perte, qui renferme dans une charité universelle ceux-mêmes qu'elle ne réunit pas dans son sein; qui ne cherche à les soumettre que par l'enseignement, et à les gagner que par les charmes de la vertu; qui ne se montre inexorable qu'au vice, et irréconciliable qu'avec l'erreur. On ose représenter comme impérieuse la religion, parce qu'à la fureur qui attaque ses droits, elle oppose la fermeté qui les soutient; parce qu'au milieu des ténèbres dont on cherche de toutes parts à l'environner, elle présente toujours le flambeau de la foi; parce qu'elle conserve aux vrais fidèles, avec le dépôt de la saine doctrine qui lui fut confiée, les lois de l'éternelle sagesse. La religion est impérieuse! Son crime serait-il donc à vos yeux de chercher à abattre l'empire de l'opinion et de la frivolité ; l'empire de la passion et de ses fougues, l'empire du mensonge et de ses préjugés, l'empire du libertinage et de ses transports, l'empire de l'impiété et de ses principes? La religion est impérieuse! c'est-à-dire, qu'on veut avoir droit de souscrire aux blasphèmes qu'on vomit contre elle et de s'irriter des anathèmes par lesquels elle les repousse : c'est-à-dire qu'on veut applaudir aux troubles que porte avec soi l'inquiétude de l'erreur, et goûter le plaisir d'en accuser la religion; c'est-à-dire, qu'on passe sous silence les cruautés dont tant de fois elle fut victime, pour avoir la maligne complaisance de rappeler celles qui ne sont pas son ouvrage; c'est-à-dire, que partout où les hommes peuvent mettre quelque abus, il faut que la religion essuie des reproches; que l'on ne craint pas de lui imputer ce qu'elle condamne dans eux; qu'on a l'audace de la charger de leurs vices, sans jamais lui faire honneur de leurs vertus! La religion est impérieuse! Qui donc ose prononcer ainsi? Ce sont des hommes orgueilleusement indociles, ouvertement révoltés, ennemis de toute autorité, qui forment cette plainte! Ce sont des hommes, qui n'ont de respect que pour leurs sentiments; qui accablent de mépris ou d'une dédaigneuse pitié ceux qui s'en écartent, qui inondent la terre de leurs systématiques délires, pour avoir l'infernale gloire d'en être les séducteurs! Ce sont des hommes, qui disent dans la folie de leur vanité : Nous sommes les sages, écoutez-nous; pour l'être il faut nous croire et nous imiter.

Ah! mes chers auditeurs, ayons de notre religion des idées plus justes; et c'est dans le caractère même de la religion bien approfondie, que nous pouvons les puiser. Dans ses preuves, tout est solide; dans ses mystères, tout est grand; dans sa morale, tout est saint; dans ses oracles, tout est suivi; dans son zèle, tout est raisonnable; dans ses cérémonies, tout est noble. Réunissez les motifs qui engagent à la croire, ils satisfont par leur force; consultez les lois qu'elle ordonne de suivre, elles ravissent par leur perfection; suivez les progrès de son règne, ils sont l'histoire de ses triomphes; rappelez le nombre des héros qu'elle a formés, ils sont les titres frappants de sa gloire.

Mais pour la connaître, cette religion, sous ses véritables traits, il faut un esprit droit qui cherche la vérité; un esprit attentif qui s'en occupe, un esprit humble qui la respecte, un esprit docile qui consente à s'y soumettre, un esprit ferme qui veuille s'y attacher; et, par dessus tout, il faut un cœur pur qui ne soit pas intéressé à la combattre. Alors, nous n'entendrons pas, à tous propos, confondre le vrai avec ce qui essaye d'en imiter les apparences; mettre en parallèle une religion visiblement divine, avec l'imposture des inventions notoirement humaines; prodiguer sans discernement ce grand mot de fanatisme qui, à force de s'appliquer aujourd'hui à tout ne signifie plus rien; prendre pour un enthousiasme aveugle, ce qui est le fruit d'une prudente conviction; et disputer à la vérité des droits légitimes, sous prétexte que l'erreur veut

elle-même les usurper.

Répandez-le, Seigneur! répandez ce véritable esprit de la religion sur tous ceux qui m'entendent. Ah! mes frères, combien de souhaits intéressants je forme ici pour vous dans un seul! Que l'esprit de la religion préside aux divers exercices qu'elle vous prescrit : aussitôt, vous les envisagerez sous leur vrai rapport; vous vous arrêterez moins à leurs dehors sensibles, qu'aux dispositions intérieures qui doivent en être l'âme; vous verrez, dans la prière, un hommage que vous devez à Dieu par dépendance, et une ressource que vous vous devez à vous-mêmes par nécessité; dans les sacrements, l'heureux moyen de rentrer en grâce avec Dieu, d'en recevoir les secours, et de vous unir plus étroitement à lui; dans le sacrifice, la protestation solennelle de la souveraineté de Dieu, la participation efficace aux mérites infinis de la victime sainte, et le glorieux avantage de présenter à Dieu une offrande digne de lui; dans la célébration des fêtes, une interruption des soins de la vie présente, qui vous rappelle l'obligation de penser à la vie future, et d'en demander à Dieu le bonheur, par des œuvres spéciales de piété; dans l'appareil des diverses solennités, un spectacle que la religion ne met sous les yeux des fidèles que pour leur peindre, autant qu'il est possible, la suprême grandeur de Dieu qu'on honore par la grandeur même des honneurs qu'on s'efforce de lui rendre; dans le concours du peuple, dans les signes extérieurs d'une ferveur édifiante, l'expression de la vivacité de sa foi, et des sentiments de son amour.

Portez cet esprit de la religion dans les actions ordinaires de la vie et jusque dans le commerce de la société; dès là, toutes les vertus vous suivent. Alors, la probité règle toutes vos démarches, la charité tous vos discours, la prudence toutes vos actions, la modération tous vos projets, la modestie tout votre maintien, la décence tous vos amusements, la pureté toutes vos affections. Ah! combien il est aisé de distinguer ceux qui n'ont de la religion que le langage, de ceux qui sont réellement animés de son esprit!

Nourrissez-le dans vous avec soin, cet esprit de la religion. C'est un esprit de lumière; seul il peut dissiper l'aveuglement d'une vaine prospérité. C'est un esprit de sagesse; seul il peut précautionner contre les dangereux attraits du monde. C'est un esprit de pénétration; seul il peut expliquer des événements qui étonnent. C'est un esprit de résignation; seul il peut affaiblir l'amertume des disgrâces. C'est un esprit de force; seul il peut armer d'une solide constance dans les malheurs. C'est un esprit de consolation; seul il peut en adoucir les excès.

Conservez surtout, réveillez, excitez cet esprit de religion aux formidables approches de votre dernier moment. Vous vous plaignez pendant la vie de ce qu'il vous ordonne de la régler; mais sachez qu'il n'appartient qu'à lui de vous aider à la bien finir. Vils enfants de la terre! car je puis appeler ainsi ceux qui ne nourrissent d'autre espoir que celui d'y rentrer en mourant; vous, qui ne pouvez alors offrir qu'une sécurité de parade, une indifférence de système, ou un désespoir de châtiment; puisque l'esprit de la religion n'est pas votre guide; puisque vous ne voulez avoir sur la terre d'autre existence que celle des brutes : souffrez, souffrez donc comme elles; vous partagez leur indifférence; partagez aussi leur destinée. Mourez, il le faut; vous avez vécu. Essayez encore, malgré le Dieu qui vous créa, de vous plonger dans le néant que, par intérêt, demandent vos crimes; et craignez, malgré vous, une immortalité que vous ne travaillâtes jamais à rendre heureuse par vos vertus.

C'est à vous, âmes vraiment chrétiennes! que l'esprit de la religion vient prêter le plus doux appui. Combien il calme l'agitation de vos cœurs! Combien il en enflamme les désirs! Combien il soutient les forces défaillantes de vos corps! Combien il dissipe jusqu'à l'effroi du tombeau! Ce que disait à son fils une vertueuse mère, en l'exhortant au martyre, la religion vous l'adresse : Souvenez-vous du ciel qui vous attend; contemplez déjà celui qui y règne. C'est moins une vie fragile qui vous échappe qu'une vie meilleure qui se prépare pour vous, *fidelibus vita mutatur, non tollitur*. Vous allez à Dieu! quelle immensité de gloire! Il vous appelle tendrement à lui! quelle réunion! Il vous attire! quel présage de ses bienfaits! Il veut lui-même vous couronner! quelle magnificence dans l'éternité de votre triomphe et de votre bonheur! Je vous le souhaite, etc.

SERMON VII.

Pour le saint jour de Noël.

NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Subito facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis, laudantium Deum, et dicentium : Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (*Luc.* II, 13, 14.)

Aussitôt se réunit à l'ange une multitude d'esprits célestes, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux; et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.

SIRE,

Quel est-il donc ce grand événement qui s'annonce d'une manière si merveilleuse et si extraordinaire? La terre dans la surprise! le ciel dans le ravissement! Les hommes instruits par la voix des anges! les anges eux-mêmes dans l'admiration! Que signifient tant de prodiges? Ils sont expliqués, mes chers auditeurs, par cette seule parole que nous rappelle l'Evangile, lorsque, de la part de Dieu, il fut dit aux bergers : Je vous annonce un grand sujet de joie; il vous est né un sauveur : *Evangelizo vobis gaudium magnum... Natus est vobis hodie Salvator.* (*Luc.*, II, 10.)

Et c'est, mes chers auditeurs, cette naissance, à jamais mémorable, que l'Eglise honore solennellement dans ce grand jour; c'est de ce souvenir qu'elle charge ses mi-

nistres d'entretenir les fidèles; c'est ce souvenir qui répand aujourd'hui parmi les chrétiens une sainte allégresse; c'est à ce souvenir que renaît dans plusieurs le mouvement d'une piété tendre; c'est par ce souvenir que nous pouvons ranimer la ferveur de l'amour qu'ils doivent à Jésus-Christ.

Je l'avoue cependant, mes chers auditeurs, j'ignore comment peuvent s'exprimer les sentiments que ce souvenir doit produire. La force des impressions qu'il cause énerve les expressions qui devraient les rendre. Il n'est d'éloquence que dans le cœur, lorsqu'on s'occupe de la naissance de Jésus-Christ. De quelque manière qu'on l'envisage, soit qu'on examine l'immensité du bienfait qu'elle renferme; soit qu'on s'arrête à l'étendue des exemples qu'elle présente; soit qu'on considère le nombre des grands effets dont elle est la source, on se réduirait plus volontiers à méditer uniquement, et à se taire.

Se taire! Ah! ce serait un crime à la terre, lorsqu'elle entend s'expliquer le ciel. Eh bien! que le ciel soit donc ici lui-même notre guide. Unissons-nous à lui; parlons d'après lui; et, pour célébrer la naissance de Jésus-Christ, fixons-nous à la double idée sous laquelle le ciel nous l'annonce. Disons donc qu'elle fut tout ensemble un mystère de gloire et un mystère de paix. Mystère de gloire pour Dieu, *Gloria in altissimis Deo*, première partie. Mystère de paix pour les hommes, *In terra pax hominibus*, seconde partie. Commençons par saluer la plus sainte de toutes les mères. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

D'où vient, mes chers auditeurs, que, dans le mystère de la naissance de Jésus-Christ, que nous pouvons appeler le mystère de son anéantissement, nous entendons célébrer hautement la gloire de Dieu? D'où vient que le ciel, à la vue d'un spectacle si frappant, fait retentir avec tant d'éclat les chants de son allégresse, comme si le jour des humiliations du Fils de Dieu devait être pour Dieu un jour de triomphe.

Ne vous en étonnez pas, chrétiens. Il en est ainsi; pourquoi? Parce que Jésus-Christ naissant honore excellemment la grandeur de Dieu dont il est l'envoyé; parce qu'il annonce sensiblement la miséricorde de Dieu dont il est le gage; parce qu'il assure efficacement une satisfaction à la justice de Dieu dont il est la victime : *Gloria in altissimis Deo.*

Jésus-Christ est l'envoyé de Dieu. Il naît, et l'univers semble d'abord en ignorer la venue; mais la voix du ciel s'empresse à la publier. Il naît dans le sein de l'obscurité; mais, par des clartés miraculeuses, un nouvel astre en indique les splendeurs. Il naît dans toute la faiblesse de l'âge; mais Jérusalem est dans le trouble; Hérode est dans les alarmes en apprenant qu'il est né. Il naît, non dans la ville royale, non dans les jours brillants du peuple auquel il a été promis; mais Bethléem est la ville dont il a été spécialement prédit qu'elle serait illustrée par sa naissance; mais c'est le temps que les oracles ont expressément marqué pour l'arrivée du Messie. Ainsi commencent donc à se répandre les indices de cette gloire, qui convenait au Fils unique de Dieu. Et parce que Jésus-Christ naissant est le Verbe fait chair : *Infans quidem est, sed Verbum infans*, il présente déjà à son Père une gloire qu'il n'appartenait qu'à lui de lui procurer.

Non, mes frères, non jusqu'alors Dieu n'avait point encore reçu des hommages proportionnés à sa grandeur. Il était connu, il était servi, il était adoré sur la terre; mais par des hommes. Aujourd'hui il est honoré par un Dieu; et déjà la terre lui adressant avec confiance cette parole du Prophète : Jetez les yeux sur votre Christ : *Respice in faciem Christi tui* (*Ps.* LXXXIII, 20), elle peut s'assurer de lui offrir un tribut d'honneur égal à ce qu'il mérite. Il suffit de montrer à Dieu la crèche dans laquelle repose ce Fils, ce tendre Fils, l'objet de ses complaisances. C'est de là que partent les traits divins qui doivent peindre aux hommes les grandeurs du Dieu qu'ils adorent; et c'est là que Dieu retrouve lui-même la vive image de ses grandeurs. Grandeur de domaine : eh! qui peut en exprimer plus parfaitement l'idée qu'un Dieu qui n'a pris naissance que pour se soumettre à Dieu, qui s'asujettit à la loi de Dieu pour la remplir, et dont il est écrit qu'il vient pour faire la volonté de Dieu! Grandeur d'opération : eh! que présente à Dieu la naissance de Jésus-Christ? Un Dieu enfant, sans que la gloire de la nature divine absorbe les propriétés de la nature humaine; sans que les humiliations de la nature humaine avilissent la majesté de la nature divine, unies sans que l'union les confonde, distinguées sans que la distinction les désunisse. Quel mélange également incompréhensible et admirable d'éclat et d'obscurité, d'élévation et d'anéantissement, de force et de faiblesse dans la personne de Jésus-Christ! Grandeur de perfections : elles sont le caractère distinctif de l'Être de Dieu; Jésus naissant les retrace à Dieu dans lui-même. Avec lui toutes les vertus viennent habiter la terre; Dieu les y contemple dans son Fils; et c'est par ce Fils qu'il les voit prêtes à se répandre, comme de leur source, pour sanctifier les hommes et les rendre dignes de Dieu.

Aussi l'Évangile nous fait-il remarquer que les premiers d'entre les hommes qui furent appelés auprès de Jésus nouvellement né, s'en retournèrent comblant le Seigneur de bénédictions et de louanges : *Reversi sunt glorificantes et laudantes Deum.* (*Luc.*, II, 20.) Pourquoi? C'est qu'en même temps que Dieu manifeste Jésus aux hommes, Jésus vient leur manifester son Père; c'est que, par les prodiges qui accompagnent sa naissance, comme dans ceux qu'il opère pendant tout le cours de sa vie, ce n'est point sa propre gloire qu'il recherche devant les hommes, mais celle de son Père; c'est que, chargé de montrer aux hommes la route qui conduit à la vie éternelle, il vient leur enseigner que la voix par laquelle on y arrive, c'est la con-

naissance de son Père. Ici combien de nobles idées se présentent en foule ! Au lieu de demander à la naissance de Jésus ce qui fut demandé à la naissance de son saint précurseur : Que pensez-vous que sera un jour cet enfant, *Quis putas puer ille erit ?* (*Luc.*, I, 66) ; voyons plutôt avec admiration ce qu'est déjà cet enfant envoyé de Dieu, pour honorer ses grandeurs. Que la terre soit abîmée dans le silence de l'étonnement à la vue du berceau de Jésus : il lui présente, dans cet enfant, la vérité éternelle dont la lumière doit dissiper l'orgueil fastueux du Capitole, la fière sagesse de l'Aréopage, le superstitieux délire de l'Egypte, l'aveuglement invétéré des nations, les ténèbres répandues sur la face de l'univers. Que l'enfer frémisse à la vue du berceau de Jésus : Il lui présente, dans cet enfant, le conquérant redoutable qui doit en enchaîner les puissances, dompter ses fureurs, lui arracher sa proie, s'enrichir de ses dépouilles, le vaincre et le désarmer. Que le ciel tressaille de joie à la vue du berceau de Jésus : il lui présente, dans cet enfant, le roi de gloire qui doit en ouvrir les portes, en frayer la route, le peupler d'habitants, leur en assurer le bonheur, y fixer à jamais son trône, en partager avec eux l'éclat. Que Dieu lui-même applaudisse à la vue du berceau de Jésus : Jésus est Dieu ; Dieu voit donc dans Jésus l'auteur de ce culte parfait qui atteindra la sublime élévation de la divinité même ; le prêtre éternel qui vient offrir le sacrifice dont la victime égale le Dieu auquel on l'immole ; l'instituteur de cette religion divine, qui divinise en quelque sorte ceux qui la professent. Dieu voit dans Jésus ce Messie qui doit manifester au monde la gloire du nom de Dieu, relever la gloire de son temple, étendre jusqu'aux extrémités de l'univers la gloire de son règne. Dieu voit dans Jésus le fondateur de ce royaume qui ne sera jamais détruit, la pierre angulaire sur laquelle doit être construite la maison du Seigneur, élevée audessus des collines, fondée sur le haut des monts, à laquelle les nations accourront en foule, le médiateur de cette alliance nouvelle qui va réunir à jamais si étroitement les hommes à Dieu. Dieu voit dans Jésus le chef de ces peuples nombreux et dociles qui formeront son héritage ; le vainqueur puissant qui renouvellera la face de la terre, et qui en brisera les idoles ; le grand législateur qui réformera les hommes par les impressions d'une loi toute céleste. Dieu voit dans Jésus le maître adorable qui enseignera ce qu'il y a de plus profond dans les mystères, de plus sublime dans les vérités, de plus relevé dans les voies de Dieu, de plus saint dans les devoirs, de plus héroïque dans les vertus. Dieu voit dans Jésus le triomphateur du monde, qui en soumettra les maîtres, qui en confondra les sages, qui éclairera les simples, qui subjuguera les forts. Dieu voit dans Jésus les trésors de sa sagesse, les richesses de son amour, la splendeur de sa gloire, le destructeur du péché, le rédempteur du genre humain. Terminons ce détail qui demanderait la sublimité des prophètes en nous écriant avec saint Paul : Honneur à Dieu, par Jésus-Christ. Et ne nous étonnons pas d'entendre le ciel nous y exhorter lui-même : *Gloria in altissimis Deo.*

Mais ce Dieu enfant, qui vient de naître, est annoncé sous le nom de Sauveur : *Natus est vobis hodie Salvator.* Et c'est par là qu'il annonce sensiblement lui-même l'infinie clémence de Dieu. Aussi c'est à cette vue que le ciel, envisageant l'inestimable don que reçoit la terre, devance les transports de reconnaissance que ce bienfait doit produire sur la terre par les transports de son admiration. Et, si, selon la parole de l'Apôtre (*Hebr.*, I, 6), Dieu, en introduisant son Fils dans le monde, ordonne aux anges de l'adorer ; ceux-ci s'empressent d'exalter la bonté de Dieu, en voyant qu'il a aimé le monde jusqu'à lui envoyer son Fils. C'est en effet à la naissance de Jésus que se dévoile pleinement cette miséricorde ineffable dont elle est le gage le plus certain, et l'effet le plus signalé ; c'est à la naissance de Jésus que s'accomplit entièrement la parole du prophète qui nous représente la terre comme remplie de cette divine miséricorde, et qui ajoute qu'elle est au-dessus de tous les ouvrages du Seigneur. (*Psal.* CXVIII, 54.) C'est à la naissance de Jésus que se révèle ce mystère caché dans toutes les générations et dans tous les âges, et qui devait se manifester dans Jésus. C'est à la naissance de Jésus-Christ que se déploie sans réserve cette abondance infinie de richesses qu'il n'appartient qu'à la tendresse divine de communiquer aux hommes, et qui rendent cette tendresse aussi supérieure à toute intelligence créée que la nature même de l'Etre de Dieu.

Sans doute, avant la naissance de Jésus-Christ, les perfections de Dieu avaient paru d'une manière éclatante. Dieu s'était montré à la terre. Sous des traits de puissance, le monde l'annonçait ; sous des traits de gloire, les cieux le racontaient; sous des traits de Providence, l'ordre établi dans l'univers le signalait ; sous des traits de grandeur, le caractère de toutes ses œuvres l'exprimait; sous des traits de sainteté, les préceptes de la loi le publiaient; sous des traits de justice, les châtiments, dont tant de fois le péché avait été puni, le représentaient. Mais c'est au moment de la naissance de Jésus-Christ que commence d'une manière visible, le règne de la clémence ; c'est le Dieu enfant qui vient l'établir sensiblement au milieu du monde ; son berceau en est le trône. Il est donc juste qu'à la vue de ce divin pacificateur, qui fait son entrée dans le monde, de célestes acclamations viennent exciter celles de la terre, pour y réunir, et porter de concert, aux pieds du Seigneur, les hommages dûs aux saints excès de sa bienfaisance : *Gloria in altissimis Deo.*

N'est-ce pas la naissance de Jésus-Christ, mes chers auditeurs, qui a jeté dans vous les premiers fondements de cette douce

confiance dont vous offrez journellement à Dieu le glorieux témoignage ? N'est-ce pas, parce que Dieu vous a donné son Fils, que vous croyez être, et que que vous êtes en effet autorisés à conclure avec l'Apôtre : qu'il vous a tout donné avec lui (*Rom.*, VIII, 32) ; et que par lui vous avez tout à espérer de Dieu, et tout à attendre de Dieu. Quand vous nous demandez s'il est vrai que Dieu consentira à vous faire grâce ; s'il est vrai qu'il ait reçu des pécheresses ; qu'il n'est aucun péché qu'il ne veuille pardonner; s'il est vrai que la malice de vos cœurs n'a point apporté un obstacle invincible à la générosité de Dieu : pour vous émouvoir, pour vous convaincre, pour vous persuader, qu'avons-nous à vous répondre, que ce que l'ange dit autrefois aux bergers : Voici le signe auquel vous reconnaîtrez si Dieu veut votre salut, s'il est miséricordieux, et s'il vous aime : *Hoc vobis signum* allez dans un esprit de foi, conduits par sa lumière, allez, contemplez Jésus naissant ; il est né pour être votre Sauveur : *Natus est vobis hodie Salvator?*

Eh! que vous reste-t-il alors, qu'à vous abîmer dans la profondeur immense des miséricordes de Dieu, dont Jésus vous découvre l'étendue, et qu'à répéter dans le mouvement d'une divine allégresse : Gloire à Dieu, gloire à ses desseins : c'est son cœur qui les a formés ; c'est sa fidélité qui les réalise ; c'est son amour qui les règle ; il les remplit par son propre Fils. Gloire à Dieu, gloire à sa magnificence : c'est elle toute entière qui nous enrichit ; c'est l'infinie valeur de ses dons qu'elle nous offre : c'est la splendeur des cieux qu'elle communique à la terre; Dieu en vient jusqu'à nous confier son Fils. Gloire à Dieu, gloire à sa sagesse : c'est elle qui concilie ce qu'il y avait de plus opposé : le droit que Dieu a de punir, et la volonté où il est de pardonner; la haine essentielle qu'il porte au péché, et la charité sans bornes qu'il a pour le pécheur; la réparation due à sa gloire et la commisération pour ceux qui l'ont outragé ; Dieu veut que la justice et la paix se rencontrent dans son Fils. Gloire à Dieu, gloire à sa condescendance : c'est elle qui prépare le remède à nos maux; qui rapproche la toute-puissance de notre faiblesse ; qui revêt de nos misères celui qui vient les guérir; après nous avoir parlé par les prophètes, Dieu nous parle aujourd'hui par son propre Fils. Gloire à Dieu, gloire à sa grâce : c'est elle qui nous donne une lumière brillante pour nous éclairer, un guide infaillible pour nous conduire, un protecteur efficace pour nous soutenir. Dieu nous donne son Fils pour maître, pour caution et pour appui. Gloire à Dieu, gloire à sa puissance : c'est elle qui nous arme contre le péché qui nous perd, contre la vengeance divine qui nous poursuit, contre l'enfer qui nous menace ; Dieu nous permet de lui opposer son Fils. Gloire à Dieu, gloire à sa sublime libéralité : c'est elle qui veut nous assurer le ciel auquel nous fûmes destinés, nous faire recouvrer nos droits aux récompenses qui nous avaient été promises, remettre Dieu en liberté de nous couronner; Dieu nous établit les héritiers de Dieu, les cohéritiers de son Fils. Gloire à Dieu, gloire à sa bonté, gloire à sa générosité, gloire à sa magnanimité : pour nous sauver, il n'épargne pas même son Fils. Gloire à Dieu : tel est donc le premier cri de reconnaissance que Jésus naissant doit faire élever du milieu du monde, puisqu'il vient annoncer au monde, avec tant d'éclat, les miséricordes de Dieu, et en distribuer les trésors : *Gloria in altissimis Deo.*

Mais, à quel prix vient-il ouvrir aux hommes la source des miséricordes? Achevons, mes frères, d'approfondir en peu de mots la cause de ce cantique de louanges. Dieu avoit été grièvement offensé; et il n'était pas vengé. Disons quelque chose de plus : pouvait-il l'être? Sans doute, il pouvait perdre les coupables, rougir son glaive de leur sang, les écraser sous les traits de sa colère. Sa justice se fût exercée, il est vrai; mais elle n'eût pas été satisfaite. Pourquoi? Parce qu'il fallait, pour une satisfaction entière, qu'elle pût être proportionnée à l'injure. L'injure venait de l'homme, elle s'adressait à Dieu. Ces deux mots renferment la preuve complète de l'insuffisance de toute réparation que Dieu aurait reçue de la part de l'homme. Richard de Saint-Victor en expose la raison d'une manière claire et sensible. Il devait y avoir, dit-il, pour la plénitude de la satisfaction, autant d'humiliation dans l'expiation du péché, qu'il y avait eu de présomption dans le péché même : *Oportuit ut tanta esset humiliatio in expiatione, quanta fuerat præsumptio in prævaricatione.* Or, quand l'homme en est venu jusqu'à se révolter contre Dieu, de l'abîme de la misère il y a eu un soulèvement contre la suprême grandeur, *Facta est elatio de imo ad summum.* Pour expier cette révolte, il fallait donc un abaissement du haut de la plus grande gloire jusqu'à la profondeur de la plus grande misère : *Oportuit ut fieret humiliatio de summo ad imum.* Aussi, concluent les Pères avec saint Anselme, comme l'homme devait à Dieu cette satisfaction, comme elle ne pouvait être suffisante que de la part d'un Dieu, il était nécessaire qu'elle vînt d'un Homme-Dieu, *Necesse est ut eam faciat Deus Homo.*

Or, la voici, cette satisfaction efficace qui prépare à la justice divine le plus signalé triomphe. De toute éternité dans le sein de Dieu, par sa génération ineffable, et aujourd'hui sur la terre par la naissance temporelle qu'il y reçoit, en même temps, essentiellement revêtu des droits de Dieu, et volontairement chargé des dettes des hommes, Jésus est cette victime adorable qui vient s'offrir à Dieu, qui n'a point agréé les sacrifices pour le péché. Il vient se dévouer à ses coups pour les épuiser; contenter ses droits, pour en arrêter le cours; le satisfaire, pour le désarmer; venger Dieu sur un Dieu, pour qu'il veuille nous pardonner.

Quel spectacle, mes chers auditeurs, offre donc à un Dieu offensé la naissance de Jésus; et avec quelle éloquence elle nous rappelle la parole du Prophète, lorsqu'il nous peint le Dieu des vengeances, libre de les faire agir selon toute leur étendue, *Deus ultionum libere egit!* (*Psal.* XCIII, 1.) Nous adorons dans Jésus enfant le Verbe de Dieu, l'image substantielle de Dieu, le Fils unique de Dieu; et c'est Jésus que le bras de Dieu, levé depuis si longtemps sur la tête des hommes coupables, peut frapper aujourd'hui. Ce n'est point pour Jésus une usurpation de se croire égal à Dieu; dans Jésus habite corporellement la plénitude de la Divinité; au nom seul de Jésus, tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers : c'est Jésus que la justice de Dieu voit aujourd'hui humilié. Jésus est sorti de Dieu. Sa première volonté est l'acceptation d'une pénitence universelle; ses premiers sentiments, une résignation totale; ses premiers soupirs, l'offrande de ses douleurs; ses premières larmes, des larmes d'expiation; son premier état, un état d'indigence; ses vêtements, des langes; sa demeure, une crèche. Décrets rigoureux de la justice divine, qu'exigez-vous encore? Voici enfin le moment où les droits d'un Dieu juste peuvent pleinement s'exercer; et avec quel éclat! Il est vrai, l'homme à peine sorti des mains de Dieu se révolta; mais, en entrant dans le monde, un Dieu se soumet. Il est vrai, l'orgueil de l'homme osa espérer d'atteindre les connaissances de Dieu; mais un Dieu s'assujettit aux humiliations de l'humanité. Il est vrai, la cupidité de l'homme voulut s'approprier les biens de Dieu; mais un Dieu se dépouille de ce qui lui appartient, pour se confondre parmi les hommes. Triomphez, Seigneur! Quelle va donc être la gloire de votre vengeance! L'homme fut le coupable; et c'est un Dieu qui vient être le réparateur.

N'étendons pas davantage des idées que nous ne pouvons qu'affaiblir à la vue d'un Dieu né dans les misères et dans les souffrances. Laissons se scandaliser l'orgueil de l'impiété ou la fausse sagesse du monde. C'est ce mystère qui nous donne lui-même les plus sublimes idées de Dieu et de ses grandeurs, de Dieu et de ses miséricordes, de Dieu et de sa justice. Oui, c'est par Jésus que j'apprends singulièrement à adorer mon Dieu, à l'aimer et à le craindre. Je dis avec saint Paul, que ce qui paraît en Dieu une folie, est plus sage que toute la sagesse des hommes; que ce qui paraît en Dieu une faiblesse, est plus fort que toute la force des hommes. Naissance de Jésus-Christ, mystère de gloire pour Dieu, *Gloria in altissimis Deo.* (*Luc.*, II, 14.) Ajoutons, d'après la voix du ciel lui-même, que c'est pour les hommes un mystère de paix, *In terra pax hominibus.* (*Ibid.*)

SECONDE PARTIE.

C'était sous le nom de Prince de la paix que Jésus avait été désigné longtemps avant que de naître, *Princeps pacis.* (*Isa.*, IX, 6.) C'était dans les jours du Messie, selon la parole de David, que devait paraître l'abondance de cette paix, fruit solide de la charité et de la justice, *Orietur in diebus ejus justitia et abundantia pacis.* (*Psal.* LXXI, 7.) Et, comme si la paix, qui régnait alors dans le monde, eût dû être le symbole de la paix surnaturelle que Jésus-Christ y apportait, ce fut dans le temps même où l'univers jouissait d'une paix profonde, sous l'empire d'Auguste, que le Fils de Dieu vint sur la terre pour la réconcilier avec le ciel. Mais, sans parler de cette paix, dont il venait entreprendre et consommer le grand ouvrage, et que j'ai marquée déjà en vous représentant Jésus-Christ comme le don infini de la miséricorde de Dieu, et comme la victime adorable de sa justice; arrêtons-nous uniquement à développer cette paix intérieure qu'il procure aux hommes, et la suite de la première. Paix relative aux désirs qui faisaient soupirer les hommes après sa venue; Jésus les comble après sa naissance. Paix relative aux troubles qu'occasionnait le désordre des passions dans les hommes; Jésus leur découvre la source de la véritable tranquillité, dans les vertus qui caractérisent sa naissance. Paix relative aux frayeurs que la conviction de leurs iniquités devait inspirer aux hommes; Jésus les calme par la confiance que leur inspire l'état attendrissant de sa naissance. En trois mots : Paix des désirs pour les hommes qui demandent un Sauveur; paix de l'ordre pour les hommes qui prennent pour modèle le Sauveur; paix de confiance pour les hommes qui ont recours aux bontés de leur Sauveur. Voilà quels sont les hommes de bonne volonté à qui le ciel envoya la paix, *Pax hominibus bonæ voluntatis.* (*Luc.* II, 14.)

La naissance temporelle de son Fils, tel était le grand événement dont Dieu s'occupait de toute éternité; et, lorsqu'il formait le dessein de créer l'homme, dit Tertullien, il fixait ses pensées sur Jésus-Christ, *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus.* C'était là, par conséquent, le grand événement qui devait occuper le monde lui-même. Aussi avait il été clairement annoncé dès l'origine du monde. Adam sut que le Messie naîtrait; Abraham, que ce serait de ses enfants qu'il prendrait naissance; Jacob en avait désigné la circonstance; Daniel en avait fixé le temps; Michée en avait marqué le lieu; Isaïe en avait détaillé les prodiges : de concert avec ce dernier, David en avait peint les douleurs. Sans cesse le Messie était dans la bouche des prophètes : ils en prédisaient la venue, ils en exprimaient le caractère, ils en racontaient les travaux, ils en publiaient la gloire. Mais sous quel nom était-il singulièrement connu? L'attente des nations, *Exspectatio gentium* (*Gen.*, XLIX, 10), le désiré de tous les peuples, *Desideratus cunctis gentibus* (*Agg.*, II, 8), le Sauveur que Dieu devait envoyer, *Salutare Dei.* (*Psal.* XLIX, 13.) Voilà ses titres, et voilà dans

ces titres l'énergique expression des désirs qui l'appelaient.

Et avec quels transports se manifestaient ces désirs que l'Eglise se plaît à nous rappeler encore dans les solennités de ce temps, pour nous rappeler notre bonheur! Isaïe ne peut se taire en faveur de Sion jusqu'à ce qu'il y voie paraître le saint Rédempteur. Il demande à Dieu d'envoyer l'Agneau dominateur de la terre. Il s'adresse aux nuées, pour qu'elles fassent descendre le Juste; à la terre, pour qu'elle s'ouvre et qu'elle produise le Sauveur. Zacharie veut que, dans l'espérance de sa venue, Jérusalem tressaille de joie. Ce n'est de toute part que vœux et que soupirs pour que Dieu montre aux peuples leur lumière, aux hommes leur libérateur, pour qu'il ramène la justice sur la terre, pour qu'il grave la loi dans les cœurs. On attend ces jours de prodiges et de grâce, où un Dieu viendra se rendre visible, converser avec les hommes, et les sauver.

Il est arrivé, ce jour; et c'est le grand sujet de joie pour vous, et pour tout le peuple, que je vous annonce, dit l'ange du Seigneur, parlant aux bergers, *Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo :* enfin, il vous est né un Sauveur, *Quia natus est vobis hodie Salvator.* (*Luc.*, II, 10, 11.) C'était leur dire : Votre attente est satisfaite, les promesses s'accomplissent, les oracles se vérifient, les figures cessent, les demandes sont exaucées, le Messie est venu. De sorte qu'à l'exemple de ces hommes justes, le saint vieillard Siméon, qui attendait avec tant d'empressement le salut d'Israël, et tous ceux qui, comme lui, furent instruits de la naissance de Jésus-Christ, purent s'écrier dès ce moment : Mes vœux sont remplis, le Sauveur est donné à la terre; je mourrai en paix, *Nunc dimittis servum tuum in pace.* (*Luc.*, III, 29.) C'est ainsi que, par la naissance de Jésus-Christ, Dieu, selon l'expression d'un de ses prophètes, console son peuple (*Ezech.*, V, 13); et c'est par Jésus-Christ, comme ajoute l'Apôtre, que nous recevons nous-mêmes l'abondance des consolations. (II *Cor.*, I, 4.) Car, pour mieux goûter la paix dont ce mystère doit être pour nous la source, rappelons-nous comment Jésus a comblé nos propres désirs.

Il est vrai, mes chers auditeurs, qu'éloignés de ces temps heureux où Jésus-Christ parut sur la terre, nous sommes également privés de sa présence sensible, dont il ne fut accordé aux hommes de jouir que dans la plénitude des temps. Il est vrai encore que, comme il est le Rédempteur universel de tous les hommes, avant comme après sa venue, tous ont pu avoir part à ses mérites. Mais il est vrai, néanmoins, que depuis sa naissance, nous pouvons dire en un sens que nous avons vu le Sauveur. Et par qui avons-nous appris à le connaître? Par nous, répond saint Jean (et quelle clarté, quelle force dans son témoignage!), par nous qui l'avons entendu, qui l'avons vu de nos yeux, qui l'avons examiné avec attention, qui l'avons touché de nos mains, *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ... annuntiamus vobis.* (I *Joan.*, I, 1.) Nous le voyons en quelque sorte, ce Dieu Sauveur, dans la sublimité de son Evangile, tout à la fois histoire fidèle de sa vie, dépôt précieux de ses discours et de ses maximes, testament sacré qui nous a transmis et son amour et ses volontés. C'est aujourd'hui sa sagesse qui nous éclaire; c'est sa doctrine qui nous instruit; ce sont ses exemples qui nous règlent; ce sont ses œuvres qui nous parlent. Nous le voyons, ce Dieu Sauveur, dans l'accomplissement exact et sensible de ce qu'il a prédit, dans la durée permanente de son Eglise que l'enfer a sans cesse attaquée, sans pouvoir la vaincre; dans la dispersion toujours subsistante et toujours frappante du peuple obstiné qui refusa de le reconnaître; dans les changements miraculeux et innombrables que sa venue a opérés sur la terre. Nous le voyons, ce Dieu Sauveur, dans la conversion des gentils qui l'ont adoré; dans les ruines du paganisme dont il a étouffé les superstitions; dans la réunion des nations différentes qui sont aujourd'hui parées de son nom et rangées sous ses étendards. Nous le voyons, ce Dieu Sauveur, dans le zèle efficace de tant d'apôtres qui ont porté sa religion aux extrémités de l'univers; dans le courage invincible de tant de héros qui l'ont confessée au prix de leur sang; dans les vertus éminentes de tant d'âmes saintes qui vivent de son esprit. Partout nous trouvons des traces de Jésus-Christ. Le nom de chrétiens nous rappelle que nous sommes ses disciples. La foi, une foi si solidement appuyée, si sensiblement consolidée, si visiblement autorisée, nous le montre dans nos temples et sur nos autels. Nous approchons de lui; nous conversons avec lui; nous nous unissons à lui; c'est entre ses bras que nous espérons de mourir, avant que d'aller régner avec lui. Eh! quels désirs peuvent nous agiter encore? Celui de notre délivrance, elle est opérée par Jésus-Christ; celui du pardon, Jésus Christ nous l'a obtenu; celui des secours, Jésus-Christ nous les a prodigués; celui de l'éternelle gloire, Jésus-Christ nous l'a méritée. Sa naissance est devenue elle-même le gage du bonheur auquel il nous destine. Ah! il a donc fait de sa part plus que nous pouvions raisonnablement désirer. Mais ce serait de la nôtre le comble de l'aveuglement, si nous voulions obtenir sans efforts et posséder sans titres cette béatitude immense qu'il vient nous acquérir à si grands frais; si nous nous bornions à applaudir à la victoire qu'il remporte pour nous, sans penser à nous armer nous-mêmes; si, sans sacrifier les plaisirs criminels du temps, les biens passagers de la terre, nous prétendions avoir droit aux délices du ciel, aux récompenses de l'éternité. Injustes et chimériques désirs! Non, ce ne sont point là les desseins du Sauveur. Il n'apporte point aux hommes cette fausse paix que leurs passions deman-

dent, mais plutôt le glaive qui les immole; et, c'est en nous donnant, dans sa naissance, l'exemple des vertus qui les domptent, qu'il nous découvre encore l'origine de la véritable paix que nous devons faire régner dans nous-mêmes, *In terra pax hominibus.*

Ici, mes chers auditeurs, quel tableau j'aurais à vous offrir, si, réunissant les différents traits de l'Evangile, que saint Paul appelle un Evangile de paix, dont Jésus-Christ semble tracer le plan dès son berceau, et qu'il pratique le premier, avant que de l'enseigner aux hommes; j'entreprenais de vous y faire apercevoir les divers principes de paix, et d'une paix universelle que renferment ses adorables leçons. Matière trop vaste; je me vois forcé à la réduire aux vertus qui caractérisent singulièrement la divine enfance de Jésus-Christ, aux enseignements qui dérivent le plus directement de ce mystère relativement à la paix dont il nous montre la source.

Apprenez de moi, dira un jour Jésus-Christ à ses disciples, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (*Matth.*, XI, 29); et vous trouverez, ajouta-t-il, le repos de vos âmes : *Et invenietis requiem animabus vestris.* (*Ibid.*) Mais quelle est la douceur, quelle est l'humilité qu'il leur propose? Celle d'un enfant; puisqu'ailleurs il leur dit que quiconque s'humiliera comme un enfant sera plus grand dans le royaume des cieux; et ce qui est plus fort encore : Qu'ils n'entreront jamais dans les cieux, s'ils ne deviennent semblables à des enfants : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XVIII, 3.) Or, ce que fera Jésus-Christ à l'égard de ses disciples, quand, pour les instruire, il appellera un enfant et le placera au milieu d'eux, ainsi que nous le rapporte l'Evangile : *Et advocans Jesus puerulum, statuit eum in medio* (*Ibid.*, 2), c'est ce qu'il fait aujourd'hui dans sa propre personne à l'égard du monde entier, au milieu duquel il se place dans le temps de sa naissance. Là, dans l'état de cette divine enfance qu'il a aimée, dit saint Léon, comme étant celui qui enseigne l'humilité, qui est la règle de l'innocence et l'image de la douceur : *Amat infantiam, humilitatis magistram, innocentiæ regulam, mansuetudinis formam;* comment le Sauveur se montre-t-il aux hommes? Il se montre pauvre au milieu des richesses de l'univers dont il est le maître; dénué de l'éclat des grandeurs humaines qu'il eût pu parfaitement accumuler sur sa tête; dépouillé de ces appareils brillants dont le Juif charnel s'était formé l'idée. Ce n'est point dans l'opulence et dans la gloire qu'il veut réparer les malheurs du monde que l'amour de l'un et de l'autre y avait multipliés. Mais rejetant humblement, dès son entrée dans le monde, ce qui fait l'objet des désirs empressés des hommes; avec la source de leurs crimes, il vient s'efforcer à tarir celle de leurs troubles, en leur étalant les vertus qui sont le seul et le vrai principe de la paix. Eh! de quelle paix? de la paix de la conscience? Non, mes chers auditeurs, vous n'en jouirez jamais, tandis que vous préférerez l'orgueil des passions qui tyrannisent l'homme à la douce humilité qui caractérise un enfant. Les vœux ardents de l'ambition, les jalouses prétentions de la vanité, les cris féroces de la vengeance, les désirs inquiets de la cupidité, les fiertés impérieuses de la domination, les dépits secrets de l'envie, les goûts séduisants de la sensualité; voilà, je ne dis pas simplement vos désordres, mais vos agitations et vos tourments. Voyez donc aujourd'hui ce que la divine enfance de Jésus-Christ vous apprend à y opposer. C'est ce généreux dédain des richesses, ce mépris modeste des honneurs, cette aimable candeur de la droiture, cette disposition pacifique de la douceur, cette humble soumission de la docilité, auxquels sont attachés en même temps le salut et la paix. Oui, mes frères, je n'exagère rien, il faut cette simplicité d'un enfant dans votre foi, qui, quoique sagement éclairée dans ses motifs, doit souscrire aveuglément à l'obscurité des mystères. Il faut cette innocence d'un enfant dans la pureté de vos mœurs, dont la liberté même de la pensée ne doit pas ternir l'éclat. Il faut cette sincérité d'un enfant dans vos promesses et dans vos discours pour en éloigner l'artifice. Il faut cette douceur d'un enfant dans votre âme pour en écarter la haine. Il faut cette obéissance d'un enfant dans votre fidélité à la loi de Dieu pour en bannir toute révolte. Il faut cette résignation d'un enfant dans votre conformité aux desseins de Dieu pour réprimer tout murmure. C'est à ce prix, et ce n'est qu'à ce prix que vous aurez une paix solide au dedans de vous et avec vous, parce que seulement alors vous serez en paix avec Dieu. Instruction que rappelait saint Pierre aux premiers fidèles, lorsque, les exhortant à déposer tout esprit de ruse, de déguisement, de jalousie et de malignité, il veut que, comme des enfants nouvellement nés, ils soient ornés des vertus opposées à ces vices, et qu'ils croissent ainsi dans l'ordre du salut : *Sicut modo geniti infantes, ut crescatis in salutem.* (I *Petr.*, II, 2.)

Et de là, mes frères, par une suite naturelle, la paix du cœur; car il n'est déchiré que par l'amour déréglé des biens de la vie. Pourquoi? parce que le cœur est naturellement insatiable; et tous les biens de la terre sont essentiellement bornés. D'où il arrive qu'à l'avidité qui les recherche succèdent nécessairement les sollicitudes qui les accompagnent et le dégoût qui les suit. Le cœur souffre en proportion qu'il désire; il sent moins dès qu'il possède; il s'afflige quand il est privé; la soif des biens croît souvent avec l'abondance; le plus heureux n'est pas celui qui a beaucoup, mais celui à qui peu suffit. Vérité qu'avait entrevue une philosophie profane à la lueur du flambeau de la raison; mais vérité que Jésus naissant nous enseigne d'une manière bien plus efficace, dès qu'il vient nous la persuader par

son exemple. C'est par l'exemple de ce dépouillement universel qu'il nous dit d'avance ce qu'il nous dira un jour par la bouche de son Apôtre : Ne vous attachez point aux biens du monde; usez-en comme n'en ayant pas; souvenez-vous que le monde est une figure qui passe; et, pour vous dégager des inquiétudes de la vie présente, fixez principalement vos regards sur celle qui ne doit jamais finir : *Volo autem vos sine sollicitudine esse.* (I *Cor.*, VII, 32).

Bientôt de cette double paix de la conscience et du cœur, apanage propre et personnel de ceux qui la goûtent, naîtrait infailliblement, dans le monde même, cette paix commune entre les hommes que tous recherchent, et à laquelle tous s'opposent. Car d'où viennent, demande saint Jacques, ces guerres et ces divisions qu'on voit parmi vous : *Unde bella et lites vobis?* (*Jac.*, IV, 1). C'est du choc mutuel de ces passions dont tous se plaignent, que chacun nourrit, et que personne ne veut réprimer; c'est en entretenant ces feux particuliers qu'elles préparent et qu'elles forment un incendie général dont on frémit, *Ex concupiscentiis vestris.* Or, c'est ce mouvement tumultueux des passions que Jésus nous enseigne l'art d'apaiser. Voilà que, sous les ombres de l'enfance, sa divine sagesse nous apprend à renfermer la présomption de l'esprit, l'enflure du cœur, l'impétuosité des penchants, la fougue des sens, sous une enfance raisonnable et sainte, dont nous pouvons, sans doute, ne pas rougir, puisqu'un Dieu s'y assujettit le premier; qui ne saurait être opposée à la grandeur des vues, à l'héroïsme des sentiments, à la noblesse des entreprises, dès qu'un Homme-Dieu l'a fait servir à l'accomplissement des desseins de Dieu. Et quand le Fils de Dieu s'est réduit à l'état d'un enfant pour le salut du monde, en est-ce trop que de nous y réduire nous-mêmes pour nous sauver? Jésus a comblé l'attente des hommes : voilà la paix des désirs. Il a proposé une règle de mœurs: voilà la paix de l'ordre. Il est encore un autre genre de paix qu'il leur offre en calmant leurs craintes : c'est la paix de la confiance. Elle doit résulter de l'état attendrissant que présente la naissance de Jésus : *In terra pax hominibus.*

Quelle pourrait être la cause de vos terreurs, demande aux pécheurs saint Bernard, à la vue de Jésus naissant? Serait-ce parce que, paraissant sur la terre pour satisfaire à Dieu, il est lui-même un Dieu offensé par nos crimes? Lui diriez-vous donc aujourd'hui, comme le dit au Seigneur Adam après son péché : J'ai entendu votre voix, j'ai tremblé, je me suis dérobé à vos regards : *Vocem tuam audivi.... et timui, et abscondi me?* (*Gen.*, III, 10.) Mais Jésus ne s'explique ici que par des larmes; cette voix touche au lieu d'alarmer; mais il vient pour vous instruire, et non pas pour vous juger; mais il ne vous recherche ardemment sur la terre que parce qu'il désire ardemment de vous sauver : *Venit quærere et salvum facere quod perierat.* (*Luc.*, XIX, 10.) Et que signifie autre chose de sa part ce soin empressé d'avertir les hommes de sa naissance, de se faire annoncer comme un grand sujet de joie pour tous les peuples, d'appeler à son berceau les Juifs et les gentils, de les y attirer par la force de ses prodiges, de les frapper par l'éclat de ses charmes, de les émouvoir par la générosité de son amour?

Ici, mes chers auditeurs, une pensée me saisit et m'occupe, et je réduis à cette pensée tout ce qu'il me reste à vous dire. Je me ressouviens de Joseph qui sauva l'Egypte des calamités qui la menaçaient. Je me représente à ce moment la troupe humiliée et tremblante de ses propres frères qui implorent sa protection sans le reconnaître. Je le vois affecter à leur égard une rigueur qui les effraie et les traiter avec une sévérité qui les consterne. Jusque-là, je le sais, c'est dans lui la tendresse qui se fait violence : c'est l'amour qui se déguise sous les dehors de la colère. Mais voilà des apparences, voilà des délais que le divin amour de Jésus naissant, le Sauveur du monde, n'a pas pu se permettre à l'égard des hommes. Voici où je vais en trouver l'image : Joseph ne peut plus renfermer dans son cœur les sentiments qu'il éprouve; les larmes qu'il a déjà versées en secret le trahissent par leur abondance; les sanglots donnent à ses paroles le touchant éclat de la douleur. Il ne peut plus dissimuler, il élève sa voix, il baigne ses frères de ses pleurs, il leur dit tendrement : Je suis Joseph, *Elevavitque vocem cum fletu, et dixit fratribus suis : ego sum.* (*Gen.*, XLV, 2.) Approchez, enfants affligés de Jacob, ce n'est point un ennemi puissant qui vous parle, c'est la voix d'un frère qui se fait entendre à vous : *Accedite... ego sum frater vester.* Faites cesser vos alarmes : Dieu ne m'a point envoyé pour me venger de vous : par la sagesse de ses desseins, je suis au milieu de vous pour vous secourir : *Nolite pavere... pro salute enim vestra misit me Deus.* (*Ibid.*, 5.)

Ah! mes chers auditeurs, ce trait serait-il étranger à mon sujet? et le rapport peut-il être plus sensible? Eh! que disent aux hommes les larmes de Jésus naissant, larmes qui sont communes, remarque saint Bernard, avec les autres enfants, mais qui coulent dans lui avec connaissance, par raison et par tendresse? Ah! elles leur disent hautement de sa part : Je suis le libérateur que vous attendez : *Ego sum.* Approchez avec confiance, si je puis vous l'ordonner comme Dieu, devenu votre frère, je vous invite à ce dernier titre : *Accedite, ego sum frater vester.* Il est vrai, ce sont vos péchés qui m'ont fait descendre sur la terre; mais qu'ils ne vous fassent pas redouter ma vue. Je viens pour les effacer, non pour les punir. Ce n'est point un jour de justice, mais de grâce. Ici, de la part de Dieu, ce n'est point un dessein de vengeance, mais de salut : *Nolite pavere, pro salute enim vestra misit me Deus.*

Rapprochez, mes chers auditeurs, les diverses circonstances de la naissance de Jé-

sus, et voyez si j'ajoute rien à ce qu'elle a de consolant. Si tout à coup de frappantes clartés viennent saisir d'effroi les hommes auxquels cette naissance est révélée, aussitôt la voix même qui la publie, dissipe toute leur frayeur, *Nolite timere; evangelizo vobis gaudium magnum.* (*Luc.*, II, 10.) Comment se fait annoncer Jésus à eux? Comme leur Sauveur: *Natus est vobis hodie Salvator.* Dans quel état se fait-il reconnaître? Dans l'état où ils naissent eux-mêmes, et qui désigne leur frère, ***invenietis infantem.*** Quelles paroles leur porte-t-on de sa part? Des paroles de consolation : paix aux hommes sur la terre, ***In terra pax hominibus.*** Comment les reçoit-il? Il comble de joie les pauvres qu'il instruit et qu'il éclaire : ***Reversi sunt pastores glorificantes, et laudantes Deum.*** (***Ibid.***, **20.**) Il accepte avec bonté l'hommage des grands qu'il appelle miraculeusement et qu'il sanctifie, *Obtulerunt ei munera.* (*Matth.*, II, 11.) A la naissance de Jésus-Christ, ce n'est que signes de tendresse, qu'effets multipliés de grâce, que prodige d'amour, pour attirer, pour rassurer, pour gagner les hommes qu'il vient sauver. Aussi, la considération seule de ce mystère a-t-elle plus d'une fois opéré des impressions de confiance et de salut sur les cœurs qui en paraissent le moins susceptibles. Je ne m'en étonne pas. Eh! comment, dirai-je avec Isaïe, comment craindrais-je de m'adresser à ce Dieu qui m'étale l'état attendrissant d'un Sauveur, *Ecce Deus Salvator meus; fiducialiter agam.* (*Isa.*, XII, 2.) Mais qu'il soit donc anathème, ajouterai-je aussi avec saint Paul, celui qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* (1 *Cor.*, XVI, 22.) Or, cet amour de Jésus-Christ, qui vous le demande? Ah! c'est la voix de la religion, puisqu'elle nous découvre dans Jésus naissant le Fils même de Dieu; puisqu'elle nous trace, par cette idée seule, la règle des hommages qui lui sont dûs; puisqu'elle nous rappelle la force des droits qu'il acquiert sur nous, quand, pour trouver accès dans nos cœurs, de la sublimité du trône de Dieu, il descend pour nous au berceau. *Parvulus enim natus est vobis* (*Isa.*, IX, 6.)

Qui vous le demande, cet amour? C'est la voix de la reconnaissance. Dans Jésus naissant, elle aperçoit l'ardeur d'une charité que rien ne borne, les excès d'une générosité que rien ne décourage, les efforts d'une volonté que rien n'arrête. Ah! pouvons-nous ne pas consentir à vivre pour un Dieu qui a consenti à naître au milieu de nous et pour nous? *Parvulus enim natus est vobis.*

Qui vous le demande, cet amour? La voix de l'admiration. Dans Jésus naissant, toute la sagesse d'un Dieu avec la faiblesse de l'âge! Toute la majesté d'un Dieu avec les humiliations de l'humanité! Toute la puissance d'un Dieu avec la douceur d'un enfant! Des mains qui soutiennent l'univers, qui peuvent ébranler la terre, qui tiennent la destinée des hommes, et qui sont trop faibles pour essuyer ses larmes, pour lui procurer un léger appui, pour l'attacher à sa divine mère; quelle vue! Et cet état il l'a accepté pour nous, *Parvulus enim natus est vobis.*

Qui vous le demande cet amour? La voix du sentiment. Hélas! dans Jésus naissant, quel présage! Ces mains, ces tendres mains sont destinées à être clouées sur une croix; ce corps sacré du plus beau des enfants des hommes est destiné à assouvir la cruauté des bourreaux. Il est né pour accomplir tous ces oracles; il vient les accomplir pour nous, ***Parvulus enim natus est vobis.***

Qui vous le demande, cet amour (réunissons tout dans un seul mot)? la voix même de Jésus naissant. Mes frères, j'ose le dire, dans tous les mystères de sa vie, Jésus-Christ mérita tout notre amour; mais, dans le mystère de sa naissance, il nous y force. Nos cœurs ne sont pas humains, si la divine enfance de Jésus ne réussit pas à les toucher. Le connaissez-vous bien, vous qui voulez l'offenser encore? Et si vous le connaissez, voulez-vous vous joindre à l'impie qui ne demandait à l'adorer que pour lui donner le coup de la mort? Ah! plutôt, chrétiens, qu'à ce cantique céleste qui, à la naissance de Jésus, célèbre la gloire qu'il vient procurer à Dieu, et la paix qu'il vient apporter aux hommes, la terre réponde par les cantiques de son amour. Amour à Jésus-Christ qui nous aime; amour à Jésus-Christ qui nous délivre; amour à Jésus-Christ qui nous ouvre le ciel, nous en montre la route, et nous invite à le suivre; amour à Jésus-Christ qui n'est venu partager la condition des hommes que pour en devenir le Sauveur, et chercher la gloire de son Père dans leur salut!

Ce sont, Sire, les deux sublimes leçons de tendresse pour les hommes et de zèle pour les intérêts de Dieu, que renferme ce grand mystère. Aisément il fera des impressions profondes sur le cœur d'un monarque qui sait connaître que c'est dans le bonheur des peuples que consiste la véritable magnificence des rois, et qui veut préférer la félicité de ses sujets à la splendeur même de sa cour; et la noblesse de ce sentiment double l'éclat de la royauté. L'appareil le plus brillant n'est que l'apanage ordinaire du trône. Vous vous acquérez, Sire, une gloire personnelle, en l'environnant de vos bienfaits. La sagesse attentive qui veille au bonheur des hommes est pour eux d'un tout autre prix que le faste qui ne leur offre que l'image du bonheur d'autrui. Le pompeux cortége de la grandeur peut les éblouir; mais la plus belle prérogative de la puissance, c'est de les soulager. Ces dispositions auxquelles applaudiront toujours leur estime et leur reconnaissance, Votre Majesté les rendra dignes de Dieu, en les animant par un motif qui les lui conserve. Toute autre gloire serait inférieure à celle que Dieu vous destine; c'est dans votre cœur qu'il veut lui-même établir son règne en même temps que vous régnez sur le cœur de vos sujets. C'est à vous, tandis qu'ils rendent volontiers à César ce qui lui appartient, à les instruire à rendre

exactement à Dieu ce qui appartient à Dieu; c'est à son règne sur vous à éterniser la gloire du vôtre.

Vous avez reçu, Sire, du Dieu, auteur de la nature, ces désirs du bien, et cette bonté, qui forment le caractère de Votre Majesté. Le même Dieu, auteur du christianisme, a jeté dans votre âme les principes des vertus chrétiennes, il vous en a mis sous les yeux les plus touchants modèles; et c'est en cultivant ces vertus que vous en accomplirez les desseins. De votre trône émaneront des grâces et des faveurs qui inviteront les peuples à vous bénir; et le mérite de vos intentions et de vos œuvres, dont Dieu sera l'objet, fera descendre du ciel, sur Votre Majesté, des bénédictions abondantes, première récompense de Dieu sur la terre, à laquelle s'uniront les récompenses de l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LE CARÊME.

SERMON I.

Pour le dimanche de la Septuagesime.

SUR LE SCANDALE.

Murmurabant adversus Patrem familias (*Matth.*, XX, 11.)

Ils murmuraient contre le Père de famille.

De quoi donc osent murmurer ces ouvriers du père de famille? Il leur accorde le salaire dont il est convenu avec eux. De quel droit, pour quelle cause prétendent-ils borner envers les autres sa libéralité? Cette conduite vous étonne; vous blâmez avec raison, chrétiens mes frères, l'injustice de leurs plaintes; vous répondez à ces indiscrets censeurs: Parce qu'il est bon, faut-il que votre œil soit méchant? Parce que vous servez un maître dont les bienfaits et la patience se sont fait connaître pour être inépuisables, a-t-on le droit de l'outrager: *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum?* (*Matth.*, XX, 15.) Réservez, mes chers auditeurs, et votre surprise et le secret mouvement de l'indignation qui la suit, réservez-les pour tout ce qui vous entoure. Réservez-les surtout pour ce que vous faites vous-mêmes, vous qu'il appelle à sa vigne. Comment y travaillez-vous? Quelle obéissance donnez-vous à ses commandements? Bien loin de vous trouver dociles, n'excitent-ils pas le plus souvent vos murmures et vos révoltes? Plaintes éternelles contre sa Providence et la distribution de ses bienfaits, contre l'apparente rigueur de son Evangile, contre les jeûnes et l'abstinence que son Eglise vous prescrit, contre les sacrifices, selon vous, impraticables, qu'il vous impose. Opposition opiniâtre et générale à sa volonté sainte. Que du séjour de son immortelle gloire, ses regards s'abaissent sur la terre; où rencontreront-ils de vrais disciples et de fidèles adorateurs? Etonnez-vous encore après cela de la sentence terrible qui termine notre évangile: Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus: *Multi vocati; pauci vero electi.* (*Matth.*, XX, 16.) A la réserve de quelques âmes courageuses qui ne fléchissent pas le genou devant l'idole du monde; combien en est-il qui ne soient pas les esclaves de ses pompes et de ses vanités? Ils approchent, ils sont arrivés déjà ces jours qu'il consacre au scandale de ses dissipations et de ses joies profanes. L'impatience où l'on est de s'y livrer, anticipe sur l'epoque qu'un reste de paganisme leur avait assignée, comme s'il y avait des temps qui n'appartinssent pas au Seigneur; comme si, ces jours d'une fausse joie n'étaient pas du nombre de ceux dont nous aurons à lui rendre compte; comme s'il était des moments où l'on pût autoriser les monstrueux excès de la licence et de l'irréligion. Et pourtant ces trois jours d'une scandaleuse ivresse ne suffisent pas à la soif insatiable des plaisirs. Il faut combler l'outrage en l'accélérant; en le prolongeant le plus loin qu'il sera possible, au mépris de toutes les lois divines et humaines. Peu content d'oublier le Seigneur, on se fait trophée des insultes qu'on lui porte. C'est de toutes parts une funeste émulation à qui enchérira sur le scandale de ces criminelles dissipations. Et il ne tient pas à un monde frivole et corrompu, que les fêtes du démon n'aient prévalu entièrement sur les fêtes de Jésus-Christ, et n'en aient étouffé jusqu'au souvenir.

Ecoutez donc, ô vous que j'ai dénoncés, sans vous connaître, au tribunal de Dieu, écoutez d'avance les paroles lugubres que nous vous adresserons à la suite des jours où vous vous proposez ces coupables distractions: Souvenez-vous, ô hommes, que vous n'êtes que poussière et que vous retournerez en poussière. Voyez déjà tracé sur votre front le triste symbole de votre mortalité. Dans ces cendres, dont vous viendrez vous couvrir au réveil de ces malheureux étourdissements, étouffez le feu de ces passions que l'usage et l'exemple vous invitent à satisfaire. Mortels insensés! Est-ce donc à la vue de la tombe qui s'entr'ouvre pour vous engloutir, que vous vous croyez permis de l'oublier? Et vous empressez-vous à vivre dans le crime, parce qu'on va bientôt y mettre fin et le punir?

Que s'il vous faut d'autres considérations pour vous arrêter; Ah! pensez que vous touchez au temps dans lequel le deuil et la pénitence de l'Eglise veut vous rappeler les douleurs et la mort de Jésus-Christ. Allez ensuite, ingrats, si vous l'osez, allez vous préparer au touchant spectacle d'un Dieu qui verse pour vous son sang, en vous livrant aux mêmes crimes pour lesquels il l'a répandu. Insultez à son amour, en réitérant vos offenses. Semez partout le scandale.

Mais quel temps choisissez-vous pour fouler aux pieds la croix de Jésus-Christ.

C'est à vous à en gémir aujourd'hui, âmes fidèles, qui composez encore le petit troupeau de Jésus-Christ; à vous, à devenir, si j'ose m'exprimer ainsi, la consolation du père de famille, par la ferveur de votre foi et le zèle de vos hommages. Si l'ingratitude signale ses excès contre lui, la reconnaissance, la charité lui ménagent encore de vrais élus, dont la piété s'empresse de lui rendre la gloire que l'impiété voudrait lui ravir, et le dédommage de l'audace du crime. Ne soyez donc pas étonnés si, pour exciter ces salutaires sentiments, j'entreprends d'exposer les scandales du monde. Et puisque ceux qui les y multiplient ne sont pas ceux qui s'efforcent de les expier, c'est donc surtout dans l'assemblée des justes que Dieu peut trouver cette sainte douleur dont les pécheurs lui refusent l'efficace satisfaction. Puisse aujourd'hui le nombre des âmes vertueuses auxquelles je m'adresse se pénétrer si vivement de la griéveté du péché de scandale, qu'elles sentent redoubler dans elles, avec la haine chrétienne qui le déteste, les sages précautions qui l'évitent; et par là se mettre à couvert des anathèmes que Jésus-Christ a lancés contre les scandales du monde.

Mais enfin est-il donc vrai qu'il y ait dans le monde tant de scandales? La seule exposition de ce qui se passe dans le monde va vous convaincre, mon cher auditeur, combien ce péché y domine : ce sera le sujet de la première partie. Comment est-il vrai que le scandale mérite les malédictions de Jésus-Christ? La religion va vous l'apprendre : ce sera le sujet de la seconde partie. En deux mots, péché de scandale étrangement multiplié parmi les hommes, péché de scandale souverainement odieux aux yeux de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes frères, on peut reconnaître ici cette dissolution universelle que le prophète dit s'être répandue sur la terre, et qui ne retrace que trop sensiblement les malheurs annoncés au monde par Jésus-Christ, lorsqu'il en a prédit les scandales : *Væ mundo a scandalis.* (*Matth.*, XVIII, 7.) Le malheur du monde, par rapport au péché de scandale, c'est qu'il est facile de le commettre, et qu'on ne pense guère à l'éviter. Le surcroît du malheur, c'est que, de la multitude du scandale, il arrive qu'on n'y distingue presque plus ce péché et qu'on n'en est pas frappé. Le comble du malheur, c'est que les scandales naissent quelquefois de la part de ceux qui devraient les écarter. Qu'il est triste de trouver la preuve d'une vérité qui nous condamne, dans le seul détail de nos mœurs !

Qu'il soit facile de commettre le péché de scandale, c'est ce qui suit évidemment, mon cher auditeur, de la nature de ce péché; puisque selon la définition que nous en donne la théologie, d'après saint Thomas : Toute parole, toute action dans laquelle se trouve un mal réel ou même une apparence de mal, et qui fournit une occasion de chute pour nos frères, est dès là un péché de scandale; ce qui faisait dire à saint Paul, écrivant aux Corinthiens, qu'il s'abstiendrait éternellement de telle nourriture qui pourrait scandaliser son frère : *Non manducabo carnem in æternum, ne fratrem meum scandalizem.* (*I Cor.*, VIII, 13.) Sur quoi, je vous prie de remarquer, avec saint Chrysostome, que l'Apôtre ne dit pas simplement, qu'il évitera ce qui serait à juste titre un sujet de scandale; qu'il ne se borne pas à s'en abstenir pendant un temps, mais qu'il prononce sans réserve qu'il s'abstiendra toujours de ce qui pourrait scandaliser. Devoir d'un excellent maître, dit sur cela le saint docteur, qui nous montre, par son exemple, ce qu'il nous enseigne par ses paroles. D'où il suit encore que, sans parler des actions criminelles par elles-mêmes qui peuvent engager les autres au péché, et qui dès là en renferment deux, il est possible de scandaliser par des œuvres qui n'ont rien de mauvais, mais qu'on prévoit raisonnablement devoir être préjudiciables à nos frères, à raison de leur ignorance ou de leur fragilité. Scandale des petits et des faibles, ainsi que l'appellent les théologiens, que nous sommes étroitement obligés d'éviter, suivant cette parole expresse de Jésus-Christ : *Il vaudrait mieux être précipité dans le fond de l'abîme que de scandaliser les faibles.* (*Matth.*, XVIII, 6.) Il ne renferme pas sous ce terme les hommes qui se scandalisent, non par faiblesse, mais par malice; non par ignorance, mais par orgueil. Scandale des pharisiens qui paraissaient révoltés de la doctrine toute céleste, des actions toutes divines de Jésus-Christ, scandale que nous devons à son exemple ne pas craindre, et qui ne doit point nuire ni à la pratique des vertus, ni à la sainteté des maximes, ni à la profession des vérités évangéliques que nous enseigne ce divin Maître; c'est l'un de ses oracles : *Sinite illos; cæci sunt et duces cæcorum.* (*Matth.*, XV, 14.)

Après avoir établi ces principes de la morale chrétienne sur le scandale, pour mieux faire sentir combien peu on pense à l'éviter, distinguons deux sortes de personnes : les unes qui commettent ce péché à dessein, les autres qui croient ne l'avoir pas commis, parce qu'elles n'en ont pas eu expressément l'intention. Les uns scandaleux, si j'ose le dire, par état; les autres, par un criminel aveuglement; et plût au ciel que le monde pût me reprocher d'exagérer ces malheurs !

Scandale donné à dessein. Je le trouve dans ces discours impies que l'on affecte de tenir en matière de foi pour l'arracher du cœur de ceux dans qui elle paraît subsister encore; pour s'autoriser par l'exemple de ceux qu'on s'efforce de pervertir; pour étouffer dans soi-même et dans autrui les remords qu'excite la religion. Scandale dans ces railleries sacriléges qui attaquent ce

qu'elle a de plus saint pour diminuer insensiblement la juste vénération qu'on lui doit; pour obscurcir, par des mépris apparents, la véritable créance des fidèles; pour ébranler la respectable docilité des âmes justes.

Scandale surtout dans ces livres, dont l'unique but est de substituer à la vérité le doute et la persuasion des erreurs; dont le grand art est quelquefois de paraître respecter ce que l'on veut le plus efficacement détruire; où l'on fait parade d'une soumission raisonnable, pour mieux infecter la raison de ses erreurs; où l'on feint de ne laisser apercevoir que la profondeur d'un esprit qui fait des recherches, tandis qu'on n'est conduit que par le goût de l'indépendance et de l'impiété, et qu'à la faveur des principes et des maximes qu'on ose établir on prépare de loin à ces affreuses conséquences qu'on craindrait de trop découvrir. Péché de scandale dans ceux dont la plume effrénée a distillé le venin, dans ceux qui le communiquent et le répandent, dans ceux qui le célèbrent et le préconisent, dans ceux qui, chargés par devoir d'en arrêter le cours, négligent cette importante fonction. Siècle malheureux où nous vivons, combien n'as-tu pas produit de ces ouvrages de ténèbres ! Vit-on jamais plus d'apôtres du mensonge? Eut-il jamais plus d'audace à se produire? Fut-on jamais moins en garde contre l'effet de ses séductions? N'est-ce donc pas là le malheur que Jésus-Christ avait annoncé au monde par cet oracle : *Væ mundo a scandalis*? (*Matth.*, XVIII, 7.)

Scandale donné à dessein. Je le trouve dans ce qui tend directement à altérer la pureté des mœurs. Et quoi de plus ordinaire dans le monde? De quoi s'y plaignent le plus souvent la vertu, l'innocence? N'est-ce pas de la multitude des piéges et des écueils que leur offre le scandale? Désirs affectés de plaire, flatteries réitérées, expressions passionnées, parties de plaisirs concertées, occasions ménagées, ne sont-ce pas là les moyens que met en usage le scandale? C'est lui qui dicte ces discours dont l'art enchanteur a de quoi charmer, ces lettres dont la tendresse est propre à séduire, ces poésies dont l'agrément ne couvre le poison que pour rendre ses atteintes plus funestes. C'est lui qui met entre les mains ces pernicieux ouvrages, frivoles ramas d'aventures imaginaires, où la passion, conduite avec adresse, se déguise sous le nom de générosité, où elle ne se développe par progrès que pour en faire de plus rapides dans ceux qui croient alors ne s'occuper que de celles d'autrui; où elle se peint avec ce que le sentiment a de plus délicat, ce que l'attrait du crime a de plus dangereux; disons-le aujourd'hui à la honte de nos mœurs, avec ce que le libertinage a de plus hardi. C'est le scandale qui, par l'horreur de ses maximes, s'efforce de diminuer la honte d'un péché que tout reproche, jusqu'aux ténèbres dans lesquelles on voudrait l'ensevelir; qui traite de faute légère, et que Dieu pardonne aisément, un crime sur lequel plus d'une fois il a fait éclater ses vengeances; qui voudrait faire regarder comme inévitable à la faiblesse de l'homme ce que la grâce lui donne la force d'éviter. Scandale, hélas! trop commun, dont le succès n'est que trop assuré, et dont le malheur n'est que trop déplorable : *Væ mundo a scandalis.*

Scandale donné à dessein, et que je puis appeler l'énorme ingratitude du scandale. Je le trouve dans l'abus des arts, qu'on peut moins nommer les enfants du génie, que les ministres du libertinage; qui ne semblent être arrivés à cette perfection si vantée que pour concourir à opérer, dans les hommes, le comble d'une dépravation dont ils ne rougissent presque plus. Qui ne sait pas que ces mêmes passions, dont il faudrait écarter jusqu'à l'idée, sont précisément celles dont tous les arts s'accordent à consacrer les excès? L'habileté du ciseau les retrace; la vivacité du pinceau les anime; la douceur de l'harmonie les exprime; l'exercice des talents devient presque tous les jours l'aliment des désordres. Génies supérieurs, artistes célèbres, hommes à talents, ah! n'êtes-vous ornés des dons de Dieu que pour vous servir de ses bienfaits contre Dieu même? N'êtes-vous élevés au-dessus du grand nombre que pour plonger le grand nombre, dans le plus vil abrutissement, en exposant à des chrétiens ce qui eût à peine convenu aux mœurs du paganisme? Forcerez-vous la vertu à vous refuser son admiration, par le honteux usage que vous faites de votre esprit? Voulez-vous donc que l'esprit de Dieu ne demeure plus dans l'homme de chair, selon la parole de l'Écriture, et que le monde ne mérite plus que la colère du ciel? *Væ mundo a scandalis.*

Scandale donné à dessein. Je le trouve dans tout ce qui est dirigé à s'associer des complices de son péché. Eh! Ne cherche-t-on pas tous les jours à faire passer, dans ses amis et dans ses proches l'esprit d'une animosité particulière, le désir d'une injuste vengeance, le fiel d'une haine enracinée? Ne cherche-t-on pas à les engager dans de criminelles intrigues, à les exposer à des occasions dangereuses, à les affranchir des lois les plus sacrées? Combien de fois leur fait-on entendre ces paroles redoutables, ainsi que les appelle saint Augustin : Allons ensemble; que mon exemple vous rassure, n'y suis-je pas aussi intéressé que vous-même? Ainsi veut-on leur faire partager ses crimes, et éprouver ses propres malheurs. *Væ mundo a scandalis.*

Vous n'avez jamais eu, dites-vous, mon cher auditeur, de si odieuses intentions Je le veux; laissons donc ici le motif; jugeons des œuvres, et voyons si vous pouvez tranquilliser votre conscience.

Vous vous croyez exempt du péché de scandale. Eh! que me répondent ici ces péchés dont vous vous sentez coupable, et dont vous avez eu tant de témoins? Que n'ont pas produit ces exemples, dont la force

secrète ne manque presque jamais de causer les plus terribles effets? Comment appellerons-nous ces censures amères, ces amusements satiriques qui ne tendaient qu'à décréditer la vertu; ces approbations et ces éloges accordés à ceux qui se glorifiaient devant vous de ce qui devait les faire gémir devant Dieu; ces conseils donnés, pour satisfaire une passion; ces secours prêtés pour favoriser l'injustice; ces réflexions malignes communiquées pour aiguiser la colère?

Vous vous croyez exempt du péché de scandale? Eh! que sont donc dans vos cercles, dans vos conversations, à vos tables, ces plaisanteries peu réservées, ces allusions dangereuses, ces narrations indiscrètes, ces chansons finement voluptueuses, qui, sous prétexte d'y répandre de l'agrément, en causent tous les dangers? Ce mot, jeté au hasard, laissera, peut-être, dans un cœur, le trait mortel qu'il aura blessé. Scandale de la liberté des discours, qui serait moins ordinaire dans le monde, s'il ne plaisait quelquefois aux personnes d'un sexe qui doit le plus s'en offenser, et que le monde même autorise à s'y opposer, si toute la délicatesse d'un siècle qui se vante d'être si décent, ne se réduisait pas à vouloir le paraître; si l'on voulait sentir que, pour être ingénieux dans ces tours et dans ces expressions dont on s'applaudit, il suffit d'avoir le cœur dépravé.

Vous vous croyez exempt du péché de scandale? Et qu'offrent donc, dans vos appartements, ces tableaux et ces peintures, monuments subsistants du vice, qui, à mesure qu'ils le représentent, dit saint Cyprien, sont des maîtres qui l'enseignent, et qui ne mettent devant les yeux des crimes déjà oubliés que pour en faire revivre tous les périls. Ornement qui décore une habitation, mais qui déshonore les mœurs; ornement qui peut-être a fait pour plusieurs de telle maison l'école du vice; ornement, gravez-le dans votre mémoire (je ne dis rien dont je n'aie vu l'exemple), qui vous causera bien des craintes, qui vous arrachera bien des larmes, quand vos yeux mourants n'auront plus à se fixer que sur l'image de Jésus-Christ.

Vous vous croyez exempt du péché de scandale? Mais voudriez-vous en ce moment répondre à Dieu de toutes les pensées criminelles, de tous les désirs pervers, de toutes les affections coupables, de tous les péchés dont sont peut-être chargés, devant le Seigneur, ceux que vous avez engagés à se trouver avec vous à des spectacles dangereux, devant qui vous en avez pris la défense, dans qui vous avez étouffé la voix de la conscience qui cherchait à les en éloigner. Ah! c'en devait bien être assez pour vous de vous aveugler sur vos propres périls; pourquoi rassurer les autres sur ceux qui les menacent, et que vous ne pouvez pas connaître? Combien s'en seraient préservés, si vos sollicitations n'eussent point aidé leurs penchants, et si leur piété n'avait pas trouvé dans vous un ennemi contre lequel elle a moins encore osé se défendre!

Ai-je rien exagéré, mon cher auditeur, dans ce détail que je suis contraint d'abréger? Et ne s'ensuit-il pas que ce qui rend ce péché si ordinaire, c'est qu'il est souvent uni aux autres péchés; c'est qu'il se reproduit et qu'il se multiplie, qu'il prend toutes sortes de formes, qu'il se trouve quelquefois où l'on ne croit pas apercevoir de grands crimes? Ces entretiens, ces liaisons, ces visites fréquentes, ces assiduités que l'on ne pense pas à se reprocher, sous le prétexte que la passion n'en est pas le principe, n'ont-elles pas au moins les apparences d'une passion qui se déguise? Ne serventelles point à la faire naître dans autrui? Et, si vous l'avez prévu, comme vous le pouviez aisément, comme vous le deviez, ne fallait-il pas mettre vos soins à écarter ce scandale? Mais, je l'ai dit, le meilleur du monde est que l'on ne prend, à cet égard, aucunes précautions. Le surcroît du malheur, c'est que, de la multitude des scandales, il arrive qu'on n'y distingue plus ce péché, qu'on n'en est plus frappé: *Væ mundo a scandalis!*

Oui, mes frères, le mal est si généralement répandu, les péchés si fréquents, que l'on n'évite presque plus dans le monde que ceux qui ternissent la réputation que l'on y ambitionne, et l'on ne craint de donner de grands scandales que par la crainte des mépris qui y seraient attachés. Le dirai-je? le scandale du siècle, c'est qu'on ne l'y aperçoive presque plus. Il n'y a plus aujourd'hui de scandale, dit-on quelquefois, pour s'autoriser dans sa conduite. C'est-à-dire que tout est permis par la coutume; que tout a passé en usage; qu'un exemple presque universel a prévalu, qu'on ne doit plus craindre d'y en ajouter d'autre. C'est-à-dire que le péché est tellement accoutumé à se produire qu'il n'y a plus rien qui surprenne; que la liberté de tout dire et de tout entendre, fait que rien ne paraît extraordinaire, qu'on excuse tout dans le monde, pourvu que l'on conserve envers lui des bienséances et des égards, lors même qu'on oublie ceux que l'on doit à la vertu! C'est-à-dire que le langage de la passion est regardé comme un amusement; les traits les plus malins, comme des saillies; la vengeance, comme un sentiment d'honneur; les occasions les plus dangereuses, comme un honnête délassement; la vie molle et oisive, comme l'état qui convient aux personnes qui vivent dans le monde. C'est la coutume, c'est l'usage: il n'y a plus en cela de scandale! Ah! voilà justement le plus grand de tous; voilà où ont abouti tous les scandales particuliers; voilà le scandale le plus criant, dans le prétexte même qui vous sert d'excuse.

Et, pour vous en faire convenir, mon cher auditeur, appliquons ici la notion de ce péché: Ce qui porte les autres à pécher, avons-nous dit d'après les docteurs, c'est ce que l'on appelle scandale; ce qui y porte le plus universellement et le plus invincible-

ment est donc le scandale le plus étendu. Ce qui autorise les autres à pécher, sans qu'on croie devoir se le reprocher, est donc le scandale le plus dangereux. Ce qui fait qu'on s'applaudit quand on les porte à pécher, est donc le scandale le plus enraciné. Et n'est-ce pas là celui du monde qui cite en sa faveur et ses coutumes et ses usages? Car, prenez garde, mon cher auditeur, il n'en est pas comme vous le pensez par rapport au scandale. Ce péché, en devenant commun, perd à la vérité ce qu'il a de frappant aux yeux du monde, parce qu'on s'accoutume à l'y voir; mais il ne perd pas pour cela ce qu'il a de malice et ce qu'il présente de danger, puisqu'il y produit toujours des effets. Ainsi, dire qu'il n'y a plus de scandale dans le monde, c'est dire vrai en un sens qu'il n'est presque plus rien sur quoi le monde se récrie; mais ce n'est pas dire qu'il n'offre plus aux hommes de quoi se perdre. Or, voilà surtout en quoi il consiste; et plût au ciel que le scandale y fût remarqué! il en serait moins à craindre. Mais, parce que depuis longtemps on voit régner la licence dans les entretiens, dans les lectures, dans les modes, dans les ajustements, dans les manières, en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché? Mais, parce que depuis longtemps on se permet assez ouvertement des compagnies dangereuses, des amitiés suspectes, des engagements tendres, une conduite peu réservée, en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché?

Mais, parce que depuis longtemps on voit de jeunes voluptueux parler hautement selon les principes de la passion; de jeunes personnes méconnaître ceux de la retenue et de la modestie chrétienne; des hommes d'un âge avancé, d'un état respectable, des pères et des mères de famille, vivre uniquement selon les lois du monde, se familiariser avec des genres de divertissements qui ne sont autorisés que du monde, adopter des usages visiblement introduits par la dépravation du monde; en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché?

Mais, parce que depuis longtemps on entend des hommes irréligieux par conduite et par système, débiter une morale opposée à l'Evangile, réprouvée par l'Evangile, qui tend à faire oublier celle de l'Evangile; en est-il moins vrai que ce soit encore aujourd'hui pour plusieurs une occasion de péché?

Ou plutôt, parce que ce péché de scandale a vieilli, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le monde, parce qu'il s'y est accrédité, parce qu'il s'y soutient à la faveur de la multitude, parce qu'on n'est plus étonné de l'y voir régner; n'est-il pas évident qu'il y entretient, par là même, plus sûrement, le règne de tous les autres péchés?

Ce qui fait donc véritablement le malheur du monde, c'est qu'en diminuant l'éclat du scandale par ses effets multipliés, il lui laisse tout ce qu'il a de pernicieux; il ajoute à ses impressions une force nouvelle, et il ôte le préservatif qui sert à nous en défendre. Ah! de bonne foi, mon cher auditeur, parce qu'on ne crie plus au scandale, en voyant dans vous une conduite toute mondaine; pensez-vous qu'elle n'agisse point sur ceux qui en sont les témoins, qu'elle ne serve pas à faire naître ou à nourrir dans eux l'amour criminel du monde, à leur en faire goûter les sentiments, à leur en déguiser les écueils?

Erreur, par conséquent, vaine défaite, que de vous écrier : Ce que je fais ne saurait vous scandaliser, puisque tant d'autres le font comme moi; je suis sans doute en droit de faire comme les autres, je ne veux pas me distinguer. Et vous ne voyez pas que ce sont des scandales que vous ajoutez à ceux d'autrui; que comme les autres deviennent pour vous une règle que vous croyez pouvoir suivre; vous leur donnez des exemples qu'ils se croient en droit d'imiter; que vous fortifiez ainsi cet empire, que l'esprit du monde cherche à usurper, jusqu'à prescrire, s'il le pouvait, contre l'évangile de Jésus-Christ, contre lequel cependant ce grand nombre sur lequel vous vous appuyez ne vous autorisera jamais. Vous ne voyez pas que c'est là ce qui vérifie cette parole de saint Jean : Que le monde n'est qu'iniquité; que la conspiration tramée pour se perdre mutuellement devient universelle parmi les hommes, et que vous y entrez; qu'il en est aujourd'hui du monde comme de ces villes infortunées que la contagion ravage, où le nombre de ceux que la mort moissonne semble accoutumer insensiblement à ses horreurs ceux qui demeurent exposés à ses coups? Vous ne voyez pas que ce sont ces fautes accumulées, ces scandales réunis, par lesquels vous concourez, autant qu'il est en vous, à former dans le monde ces dangers si fréquents auxquels il est si difficile de résister, dans lesquels il en est journellement qui périssent?

Et d'où vient mon cher auditeur, d'où vient qu'on regarde aujourd'hui comme léger ce qui eût alarmé la vertu de nos pères? C'est parce que, selon la pensée de saint Cyprien, on ne regarde plus comme illicite ce qui devient général; c'est parce que le torrent de la coutume, ainsi que le remarque saint Augustin, précipite dans les plus affreux abîmes; c'est, comme ajoute le même docteur, parce qu'on en vient à cet excès, de ne plus craindre au tribunal du monde, autre chose que de n'en pas imiter les déréglements. Surcroît de malheur qui cause la multitude des scandales; en voici le comble, de la part de ceux mêmes qui devaient les en écarter.

Ce sont vos frères, disait autrefois le prophète Jérémie, c'est la maison même de votre père qui a combattu contre vous, *Fratres tui et domus patris tui, ipsi pugnaverunt adversum te.* (*Jerem.*, XII, 6.) Et tel est le sort de ces enfants infortunés qui souvent n'apprennent

de ceux qui leur ont donné la vie que l'art funeste d'en abuser. Scandale de ces pères et de ces mères, qui, selon l'expression du Prophète-Roi, regardent leurs enfants comme des victimes qu'il faut uniquement dévouer au monde, qu'il faut former à toutes ses fêtes, exposer à tous ses dangers, qu'il faut immoler au démon du siècle. *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.* (*Psal.* CV, 37.) Et ne dites pas, pères et mères, que tous vos discours tendent à leur inspirer de l'amour pour la vertu. On sait ce qu'exigent de vous à cet égard, une politique toute profane, un motif d'honneur, un intérêt personnel. Oui, vous leur répéterez sans cesse qu'il faut estimer la vertu; vous leur en étalerez les principes, vous les exhorterez à ne s'en départir jamais. Mais que, de vos paroles, ils en appellent à votre conduite, langage seul qui les frappe : Quel contraste, et dans ce constraste quel scandale! Parlez-leur de la modestie chrétienne, tandis que vous ne cherchez qu'à plaire; de la patience et de la douceur, tandis que vous leur laissez apercevoir des ressentiments qui ne peuvent s'éteindre; de l'esprit de piété et de religion, tandis que vous n'en faites presqu'aucun acte. Ou si vos exemples n'ont pas de quoi les porter au crime; n'est-ce pas au moins les y engager par ces complaisances aveugles qui flattent dans eux des passions naissantes; par ce peu de vigilance et de zèle à en arrêter les progrès; par cette fausse tendresse qui dissimule en eux des égarements qui causeront peut-être un jour et vos malheurs et votre honte, *Fratres tui et domus patris tui ipsi pugnaverunt adversum te?*

Et qu'éprouvent encore ceux qui vous servent? Vous étiez obligés de veiller sur leurs mœurs; ne se sont-ils pas perdus par le déréglement des vôtres? N'ont-ils pas oublié le premier et le plus grand de tous les maîtres, depuis que vous êtes devenu le leur? Leur est-il toujours libre d'observer ses lois, depuis qu'ils sont soumis aux vôtres? Hélas! que trouvent-ils quelquefois dans ces maisons qui les reçoivent? Des exemples du vice dont ils entendent débiter les leçons, des sentiments d'irréligion dont ils apprennent bientôt eux-mêmes à répéter le langage. Des intrigues qu'on les engage à favoriser, des passions dont on les emploie à déguiser le mystère. Dieu veuille encore qu'on n'en soit jamais victime! N'étendons pas plus loin un détail dont nous voudrions voiler à jamais l'iniquité. Scandale des maîtres qui, par leurs désordres, se forment autant de disciples, dit saint Augustin, qu'ils en ont de spectateurs.

Nous tairons-nous sur les scandales de ceux que leur condition semble ne placer au-dessus des autres, que pour faire blasphémer le saint nom du Seigneur, comme il s'en est plaint par son prophète. De l'élévation d'un rang qu'ils ne doivent qu'à Dieu, on s'est fait un rempart contre ses ordres; on ose en renvoyer l'accomplissement au simple peuple dont on paraît mépriser jusqu'à la créance. On craindrait en sa présence de faire hommage à Dieu de ses propres dons. Et, s'il est encore quelque généreux fidèle qui, comme Matathias, par l'autorité et la sainteté de ses exemples cherche à ranimer dans le peuples le zèle de la loi, *Omnis qui zelum habuit legis* (I *Mac.*, II, 17); combien s'affranchissent sous ses yeux de ce que la loi de Dieu a de plus indispensable et de plus sacré! Combien font servir l'ascendant que leur donne ou l'esprit, ou le talent de la parole, ou le mérite des connaissances, ou la gloire du nom, à rendre la force de l'exemple plus dangereuse, puisque l'exemple des grands est toujours plus frappant et plus efficace, et par là même plus coupable! Combien laisseraient presque douter s'il n'est pas une religion différente pour les riches et pour les pauvres! Scandale des grands du siècle qui tend à alarmer la foi du peuple, à l'ébranler, à la détruire, quoiqu'il ne soit que la confirmation de l'oracle que cette même foi nous a transmis : Heureux les pauvres! Malheur aux riches, malheur au monde! *Væ vobis divitibus.... Væ mundo.* (*Matth.*, XVIII, 7.)

Seigneur, qu'ils ne s'étendent pas plus loin les maux qui affligent votre héritage! Ah! du moins que la désolation ne pénètre pas jusque dans le lieu saint; qu'on ne voie pas ébranler les pierres du sanctuaire; que le sel et la lumière de la terre ne se changent pas en épaisses ténèbres et en odeur de mort! Religion sainte! que nous ne vous voyons point éprouver les malheurs d'un siècle coupable! Hélas! que vous les retraceriez éloquemment, si ceux que vous destiniez à pleurer sur le peuple, entre le vestibule et l'autel, vous arrachaient jamais des gémissements! Voyons maintenant combien le scandale mérite les anathèmes de Jésus-Christ. C'est là le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La seule vue de ce qui se passe dans le monde suffit, mon cher auditeur, pour vous en découvrir le scandale; c'est maintenant à la religion à vous développer la noirceur de ce péché. Deux traits surtout le caractérisent : nuire efficacement au salut des hommes, outrager directement le Sauveur lui-même. Voilà comment il est la désolation du christianisme.

Venez avec moi dans ma maison, dit autrefois le prophète de Béthel, à celui qui était envoyé de Juda, venez prendre chez moi un peu de nourriture, *Veni mecum domum ut comedas panem.* (III *Reg.*, XIII, 15.) C'était justement ce que lui avait défendu le Seigneur; c'est aussi sur quoi il s'excuse. N'importe, on le sollicite, on le presse. Je suis prophète comme vous, lui dit celui de Béthel; je sais comme vous, les ordres du Seigneur. *Et ego sum propheta similis tui.* (*Ibid.*, 18.) Il se rend, il cède aux artifices, il entre dans la maison, il y fait un léger repas, il reprend ensuite sa route, il se retire. Voilà le scandale; en voici les suites. Les instances trompeuses faites au prophète

de Juda, l'ont rendu infidèle ; Dieu irrité a résolu sa mort ; un lion furieux devient l'instrument de sa colère ; le prophète en est la proie, il périt dans le chemin : *Invenit eum leo in via et occidit.* (*Ibid.*, 24.) Hélas! hélas! mon frère, s'écrie, dans la douleur, celui qui a causé sa perte, lorsque de ses propres yeux il voit le cadavre étendu sur la terre et sans sépulture. *Heu! heu! mi frater!* (*Ibid.*, 30.) Eh! que faudrait-il, pécheurs scandaleux, pour vous retracer à vous-mêmes les tristes suites de vos scandales? Il suffirait d'exposer à vos regards le déplorable état dans lequel vous avez réduit tant d'âmes. Il suffirait de vous les montrer livrées à leurs passions, comme autant de bêtes farouches qui les dévorent, depuis que, par vos exemples, vos conseils et vos sollicitations, vous les avez autorisées ces passions, vous les avez secondées, vous les avez animées ; depuis que vous avez détourné vos frères du chemin de la vertu ; depuis que vous les avez enhardis au crime; depuis que vous leur avez inspiré de funestes maximes, en leur prêtant ces livres séducteurs. Leur iniquité portée à son comble, peut-être leur endurcissement, leur impénitence, sont devenus votre ouvrage. Y en a-t-il assez aux yeux de la religion pour mériter vos gémissements? *Heu! heu! mi frater!* Respectez au moins les premiers fruits de la grâce, et les premiers traits de l'innocence dans une tendre jeunesse, Mais n'est-ce point de vous qu'elle a reçu les premières impressions du vice auquel elle ne se fût jamais laissée entraîner? N'est-ce point vous qui, sous le prétexte de lui apprendre à connaître le monde, lui en avez fait aimer les dérèglements? N'est-ce point vous qui avez profité des premières lumières d'une raison qui se déclarait, pour l'engager dans des égarements dont elle ne connaissait pas tous les dangers. Ses crimes sont donc les vôtres. Voilà, voilà le sang dont Dieu vous demandera compte; et n'eussiez-vous pas été moins cruels, si vous eussiez osé le répandre? On déteste les monstres qui en rougissent la terre ; mais pensez-vous que vous avez travaillé à peupler l'enfer? *Heu! heu! mi frater.* Prêtez l'oreille aux voix qui sortent de l'abîme. Eh! qui peut vous répondre qu'il ne renferme pas déjà des victimes de vos scandales? Et ce sont des amis pour qui vous paraissez pleins de tendresse! C'était parce que vous les aimiez, que vous les aviez choisis pour complices de vos désordres! Perfides! et c'est donc là ce que vous appelez aimer? Amitié barbare dont vous vous êtes servis pour les perdre! Amitié qui ne leur laisse plus d'autre désir que celui de vous voir descendre après eux dans les feux où vous les avez fait tomber! Amitié dont il ne restera peut-être éternellement d'autre nœud que de communs supplices et une mutuelle fureur! Sur la terre, vous avez pleuré leur mort; dans l'enfer, ils se désespèrent de vous avoir été unis. C'est parce que vous avez été leur ami, que vous êtes devenu leur bourreau. Vous les fîtes pécher; c'est donc vous qui les faites souffrir et brûler! *Heu! heu! mi frater!*

Non, non, ce n'est pas seulement à la tendresse d'un Jacob que se sont offerts les vêtements ensanglantés d'un Joseph. C'est à vous-mêmes, frères coupables, que j'ose présenter cette lugubre image. Dans l'amertume de vos remords, vous ne direz pas, comme ce père infortuné dans l'excès de sa douleur : Une bête féroce l'a dévoré : *Fera pessima comedit eum.* (*Gen.*, XXXII, 10.) C'est votre propre cruauté que vous retrace cette vue. Encore si elle ne vous rappelait qu'un frère persécuté, vendu, abandonné. Mais hélas! cette robe innocente dont vous avez terni l'éclat, vous n'avez pu en dépouiller votre frère, sans étendre vos coups sur sa personne même. Ce n'est pas même simplement la voix du sang de votre frère qui, comme autrefois celui d'Abel, se fait entendre de dessus la terre : *Vox sanguinis fratris tui clamat de terra* (*Gen.*, IV, 10.); c'est son âme, frappée d'une éternelle mort, qui, du fond de l'abîme, élève ses plaintes, son désespoir et sa rage. Loin d'ici les vaines terreurs d'un fabuleux paganisme. Ce n'est pas l'imagination alarmée d'un meurtrier qui lui représente sans cesse des ombres vengeresses qui le poursuivent et lui reprochent le sang qu'il a versé. C'est la foi qui, en découvrant les supplices éternels dont Dieu punit le péché, doit faire trembler le scandaleux sur le sort de ceux qu'il a engagés à le commettre. Ainsi vit-on autrefois l'hérésiarque Bérenger, au lit de la mort, saisi d'effroi au souvenir de ses scandales. Il espérait tout de la miséricorde, quand il ne pensait qu'à ses propres égarements; il redoutait tout de la justice, quand il se rappelait le nombre de ceux qu'il avait égarés. Ce qui lui faisait craindre que le ciel ne refusât de s'ouvrir pour le recevoir, c'était la multitude de ceux auxquels il l'avait fermé. Les péchés d'autrui, devenus les siens, voilà ce qui aiguisait ses remords, ce qui causait ses terreurs.

Eh! que vous a fait ce peuple, dit Moïse à Aaron, lorsqu'il eut laissé Israël se livrer à un culte idolâtre; que vous a fait ce peuple, pour y laisser introduire le plus grand de tous les crimes : *Quid tibi fecit hic populus, ut induceres super eum peccatum maximum?* (*Exod.*, XXXII, 21.) Si le scandale n'était votre péché, mon cher auditeur, nous ne serions alarmés que pour vous. Mais pourquoi y faire participer les autres, le faire régner dans toute une famille, le rendre dominant dans toute une ville? Pourquoi faire de votre péché le péché de tout un peuple? Pourquoi, en vous perdant, le perdre avec vous? *Quid tibi fecit hic populus, ut induceres super eum peccatum?* En vain vous rassureriez-vous sur le petit nombre de ceux dont vous avec causé la chute. Vous connaissez l'origine du mal ; mais en connaissez-vous les progrès, pouvez-vous vous-même les savoir? Ceux que vous avez pervertis en ont perverti bien d'autres;

ceux-ci à leur tour en ont séduit plusieurs. La succession est interminable; et elle remonte, comme à son principe, à vos scandales. Qu'ils n'aient pas eu l'éclat de ceux qui ont désolé le monde, je le veux. Qu'une condition moins relevée rende l'effet de vos scandales et moins sensible et moins rapide; elle n'en détruit pas moins la force. Si ce n'est pas un incendie qui effraie, c'est un feu caché qui consume; c'est un poison subtil dont l'impression agit secrètement. Par une progression malheureuse, des amis, des proches, des enfants, des domestiques en ressentent les premières atteintes. Bientôt le mal gagne, se répand. En vain le source demeure-t-elle ensevelie dans l'obscurité de la terre; les eaux forment un torrent, et tout cède bien loin à la rapidité de son cours.

Ainsi, vous ne serez plus, mon cher auditeur, et vos péchés seront encore, en ce sens que vous aurez enseigné à les perpétuer, comme vous avez perpétué ceux d'autrui. Les scandales passés ont introduit les abus présents; par les scandales que vous donnez aujourd'hui, vous ouvrez l'entrée aux crimes futurs. Car voilà le caractère propre du scandale. Ce n'est pas là un péché d'un instant dont on puisse arrêter les suites, en détestant sa malice; il devient, par celle des hommes, comme une espèce de péché originel qui s'étend sans cesse. Il est, parmi eux, comme une tradition subsistante qui les excite au péché. Il est non-seulement le péché le plus étendu, c'est en quelque sorte un péché éternel. Quel effroi, mon cher auditeur! Vous croyez n'être coupable que des vôtres, et il en est des milliers sur lesquels vous aurez à répondre. Vous ne pensez, au tribunal de la pénitence, qu'à confesser ceux que vous avez commis; et vous avez à vous accuser de ceux que vous avez donné occasion de commettre. Vous ne pleurez que sur vous; et les péchés que vous avez causés à autrui, demandent toutes vos larmes. Vous ne tremblez que pour vous; et vos frères ont trouvé dans vous et leur danger et leur perte.

Soyez insensible à leurs maux, à l'exemple de Saul persécutant les disciples du Seigneur. Mais pouvez-vous plus que lui résister aux plaintes qui se font entendre à vous du haut de cette croix, devant laquelle un reste de christianisme vous fait prosterner. Jésus-Christ même vous demande pourquoi vous le persécutez. Ce n'est plus moi, son faible ministre, qui viens attaquer l'énormité du scandale; c'est ce Dieu mourant qui vous le découvre et vous le reproche: *Quid me persequeris?* (*Act.*, IX. 4.)

Qu'est-ce, en effet, que le scandale? Ah! je vois bien, dans lui, ce qu'il y a de commun avec tous les autres péchés; je veux dire, selon l'expression de saint Paul, cette nouvelle mort qu'il a donnée à Jésus-Christ, en renouvelant ce qui eût suffi pour la lui donner. Mais le caractère propre que j'y aperçois, c'est qu'en même temps que le scandale renouvelle ce qui a fait crucifier un Dieu il s'efforce à détruire ce qu'a fait un Dieu crucifié; c'est qu'en même temps qu'il lui laisse toutes les douleurs de la croix, il veut encore lui ravir la consolation de nous y sauver; c'est qu'en même temps qu'il cherche à anéantir le mérite de cette croix, sur laquelle Jésus-Christ s'est sacrifié pour les hommes, il érige un autel sacrilége sur lequel il immole les hommes.

Aussi saint Bernard n'a pas craint d'avancer que les bourreaux qui déchiraient impitoyablement le corps du Sauveur, et qui couvraient la terre de son sang, étaient moins ses persécuteurs, que ceux qui rendent infructueuse l'effusion de ce sang divin par leurs scandales. Car, enfin, quelque horrible que fut le déicide commis par les Juifs; du plus monstrueux des crimes, Dieu tire sa plus grande miséricorde. La haine des hommes contre Jésus-Christ servait les desseins de paix que Jésus-Christ avait sur eux. Du moins les dernières paroles qu'il proféra en présence de ses ennemis, annonçait le salut du monde par la consommation de ses travaux et de ses douleurs: *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.) Mais, par le nouveau genre de persécution que lui suscitent les hommes de scandale, il ne tient pas à eux que le Sauveur n'ait à se plaindre de la stérilité de ses travaux et de ses mêmes douleurs: *Ego in vacuum laboravi.* (*Isa.*, XLIX, 4.) Instructions, exemples, miracles, humiliations, agonie, crucifiement, voilà comment et à quel prix le Fils de l'Homme est venu sauver ceux qui étaient perdus; et c'est à perdre ceux qu'il était venu sauver que le scandale aboutit; c'est à enlever du sein du bercail les brebis qu'il y avait ramenées avec tant de fatigues; c'est à éloigner ces disciples qu'il avait voulu se former; c'est à répandre sur la terre l'iniquité qu'il était venu y expier; c'est à rallumer les feux vengeurs qu'il avait désiré d'éteindre. Disons-le en deux mots: Sous l'image frappante que j'emprunte des idées de la foi, donner du scandale, c'est d'une main faire au Sauveur la blessure cruelle, et d'où doit découler le sang qu'il consent à répandre sur les hommes, et c'est vouloir arrêter, de l'autre, la source du salut qu'il veut leur offrir dans ce sang divin.

Allez donc, allez, apôtres de Jésus-Christ, allez porter la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre, ainsi qu'il le recommande aux premiers qu'il s'était choisis: *Euntes..... docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Traversez les mers, méprisez les périls, bravez les nations, exposez vos jours pour étendre son règne; montez dans les chaires, prédicateurs de son Evangile, développez ces lois, faites entendre ces menaces, publiez ces bontés; placez-vous sur les tribunaux de sa miséricorde, vous qui en êtes les ministres, reprenez avec douceur, avertissez avec sagesse, manifestez ses droits avec force; retirez-vous dans les déserts, vertueux solitaires, étonnez le monde par la sublimité de votre courage, par l'aus-

térité de votre vie, par la continuité de vos pénitences; frappez le monde d'admiration, vierges chrétiennes, par la générosité de vos sacrifices, par l'innocence de vos mœurs, par l'accomplissement des plus saints devoirs; édifiez le monde, vous qui vivez chrétiennement au milieu de lui, sans participer à ses crimes, sans souscrire à ses maximes, sans vous régler sur ses erreurs; Seigneur, parlez vous-même, agissez par votre grâce, cherchez à faire parmi les hommes de nouvelles conquêtes; l'enfer n'en est pas pour cela déconcerté. A l'attrait de la grâce, à la force de l'exemple, à la vivacité du zèle, à l'amertume des remords, aux craintes de l'avenir, il oppose, et quoi? Le scandale. Les pécheurs scandaleux combattent pour lui; ils sont, pour m'exprimer avec Origène, les organes dont l'enfer fait usage. Ce fut par le scandale qu'il commença, dès l'origine du monde, à le rendre rebelle à son Créateur. Ce sont les mêmes armes qu'il continue à employer, pour l'enlever à la tendresse de son Sauveur. C'est à eux qu'il doit ses triomphes. Par la rage des tyrans armés contre le christianisme, il n'a servi qu'à l'étendre; mais par le scandale, il prétend en abolir jusqu'au nom. Cherchez-en, mes chers auditeurs, cherchez-en la réalité dans le sein même de nos villes. C'est le christianisme que je demande dans le christianisme. Hélas! hélas! qu'en voyons-nous? que de faibles restes, depuis que le scandale de l'incrédulité en attaque avec fureur les plus solides fondements; depuis que le scandale du libertinage contredit avec audace la pureté de sa morale? Parce que le scandale règne, Jésus-Christ est abandonné; son culte s'affaiblit parmi nous, à mesure que le scandale y fait des progrès. Il est donc véritablement l'ennemi spécial de Jésus-Christ, puisqu'il le combat dans ses desseins, dans ses adorateurs, dans sa religion; puisqu'il fait chaque jour plus d'esclaves à l'enfer qu'il ne reste plus parmi nous de serviteurs fidèles à Jésus-Christ : ***Ego in vacuum laboravi.*** (*Isa.*, XLIX, 4.)

De tout ceci, deux conséquences; retenez-les, je vous prie, elles sont dignes de vos plus sérieuses réflexions. Le scandale cause efficacement la perte des âmes; ce n'en est donc pas assez pour vous de pleurer vos scandales passés, si vous voulez sincèrement en expier l'énormité; réparez-en les tristes effets. Quoi! d'un œil tranquille vous verrez vos frères dans le précipice où vous les avez conduits? Si, par de saints exemples, vous ne leur tendez la main, quelle est donc votre douleur de les y avoir entraînés? Eh! où en sommes-nous, Seigneur, s'il en est à votre tribunal comme à celui des hommes? Vie pour vie, voilà leur règle; âme pour âme, n'est-ce point aussi la vôtre?

Le scandale attaque directement un Dieu Sauveur. Il y va donc de l'intérêt de sa gloire de se venger lui-même des pécheurs scandaleux. Seconde conséquence qui a de quoi les faire trembler. Ne sont-ce pas là, dit autrefois, dans le transport d'une sainte colère, Moïse aux chefs de l'armée qui venaient de défaire les Madianites, mais qui en avaient épargné une partie; ne sont-ce pas là les coupables qui ont fait transgresser à Israël la loi du Seigneur, et qui ont attiré sur ce peuple la rigueur des châtiments : ***Nonne istæ sunt, quæ deceperunt filios Israel..... et prævaricari vos fecerunt..... unde et percussus est populus?*** (*Num.*, XXXI, 16.) Pourquoi donc avez-vous interrompu le carnage; pourquoi avez-vous quitté le glaive? Qu'elle soit frappée de mort, cette nation de séducteurs. Qu'ils soient tous immolés à la gloire de Dieu, auquel ils ont rendu Israël infidèle, ***ergo cunctos interficite.*** (*Ibid.*, 17.) Faible image des vengeances que Dieu réserve aux prévaricateurs dont nous parlons. J'en prends à témoin la vérité éternelle qui nous le déclare par ses divines Ecritures. Qu'ils osent donc se vanter encore de leurs scandales et s'en applaudir, comme ils vont quelquefois jusqu'à le faire, sous l'indigne nom de conquêtes: et sur qui, juste ciel! les font-ils ces conquêtes? Sur un Dieu dont on ne se moque pas impunément; sur un Dieu qui est patient, parce qu'il est éternel, mais dont la vengeance reprendra un jour tous ses droits; et c'est de sa part que je viens leur intimer les plus terribles menaces.

Væ illi per quem scandalum venit! (*Matth.*, XVIII, 7)! Malheur à vous, par qui vient le scandale. Pourquoi? parce que les malédictions que Dieu a lancées contre le monde, à cause de ses scandales, tomberont singulièrement sur celui qui en est l'instrument; parce que les malédictions que Dieu a lancées contre les démons tombent également sur celui qui devient ministre de leurs fureurs; parce que les malédictions que Dieu a lancées contre le péché tombent doublement sur celui qui engage au péché. ***Væ illi per quem scandalum venit!***

Malheur à vous par qui vient le scandale! Pourquoi? parce qu'il est comme certain que vous ne le réparerez jamais; parce qu'en supposant même que vous vous convertirez à Dieu, que Dieu vous pardonnera; vous porterez jusque dans le sein de la pénitence ce cruel regret, cette lugubre idée : J'ai concouru à damner des âmes, à les plonger dans le péché, et je ne puis les retirer ni du péché, ni de l'enfer; parce que tout votre zèle, quelqu'agréable qu'il puisse être à Dieu, quelqu'utile qu'il soit pour vous, ne sera peut-être d'aucun avantage pour ceux que vous chercheriez à ramener : ***Væ illi per quem scandalum venit!***

Malheur à vous par qui vient le scandale! Eh! l'Homme-Dieu chargé des péchés du monde pour les expier, l'Homme-Dieu qui n'offrait à la justice de Dieu, dans sa personne, que l'apparence du péché, cet Homme-Dieu, qui n'était que la victime sainte et innocente destinée à l'abolition du péché, dès qu'il en prend sur lui le poids, se trouve, selon la parole de l'Apôtre, accablé sous celui de la vengeance et des anathèmes

de Dieu : *Factus pro nobis maledictum.* (*Galat.*, III, 13.) Qu'en sera-t-il donc de vous, qui vous êtes rendus responsables d'une partie des péchés des hommes, pour en partager l'impiété, et pour en subir la peine ? *Væ illi per quem scandalum venit!*

Malheur à vous par qui vient le scandale ! Pourquoi ? parce que vous êtes les ennemis de la religion, les ennemis de la croix, les ennemis de Jésus-Christ. Est-ce donc avec ces titres que vous consentez à paraître un jour devant lui ? Mais dans quel état alors y paraîtrez-vous? Les apôtres s'y présenteront suivis des peuples qu'ils auront instruits, conduisant après eux ce nombre de justes, au salut desquels ils auront coopéré, offrant au Sauveur des âmes celles qu'ils lui auront conquises; et vous, pécheurs de scandale, vous n'aurez avec vous que des pécheurs, vous ne serez suivis que des complices de vos désordres ; vous ne serez à leur tête, que pour voir fondre sur leurs têtes ou sur la vôtre les châtiments épouvantables que vous leur aurez attirés.

C'était la loi parmi le peuple de Dieu que celui qui avait allumé le flambeau qui consumait une récolte en réparât le dommage; et cette sage loi se retrouve dans l'usage de tous les peuples, aussi bien que dans le code de Moïse : *Si egressus ignis comprehenderit acervos frugum, reddet damnum, qui ignem succenderit.* (*Exod.*, XXII, 6.) Pécheurs scandaleux, c'est de vous que le père de famille exigera le dédommagement des ravages que vous aurez faits dans sa moisson. C'est de vous que l'exigeront tant d'âmes malheureuses qui vous devront leur éternel malheur. C'est de vous que l'exigeront le ciel à qui vous aurez ravi un nombre de ses habitants, la terre sur laquelle vous aurez fait pleuvoir ses malédictions, et, quoique l'enfer soit le seul pour qui vous aurez travaillé, c'est par ses feux que vous paierez les feux criminels que vous aurez allumés; feu des passions, feu de la cupidité, de la volupté, du libertinage, feu de la vengeance, feu de l'impiété : *Reddet damnum, qui ignem succenderit.* Et, parce que vous le méritiez déjà par vos crimes personnels, ces feux vengeurs, la colère du Seigneur va les enflammer de nouveau, pour qu'aux tourments de votre damnation se réunissent encore les tourments de ceux que vous y aurez entraînés. Que ce père et cette mère souffrent donc à jamais, et pour eux et pour leurs enfants ; ces maîtres, pour eux et pour leurs domestiques; ces jeunes libertins, pour eux et pour leurs compagnons de plaisirs; ces chefs de sectes, pour eux et pour leurs adhérents; ces écrivains impies ou licencieux, pour eux et pour leurs lecteurs; ces hommes passionnés, pour eux et pour leurs idoles ! Que l'enfer en punisse tous les péchés; mais que, parmi les péchés, il distingue le scandale : *Reddet damnum, qui ignem succenderit.*

Ah ! plutôt, puisqu'il en est temps encore, pécheurs ! désarmez, par la sincérité de vos regrets et la sainteté exemplaire de votre vie, ce même Dieu qui est toujours votre Sauveur, malgré vos efforts pour rendre inutile ce qu'il a fait pour le salut de tous. Le retour est difficile ; mais il n'est pas impossible à la grâce du Seigneur, quand on la lui demande avec cette vive foi qu'il ne refusera pas à la ferveur de vos prières. Comme l'Apôtre, dans son repentir, dites-lui : J'ai persécuté le Seigneur; hélas ! il me comblait de biens par le moyen des êtres différents qu'il a voulu asservir à mes usages ; moi, j'armais contre lui ses propres créatures. Dans sa bonté, il les destina pour lui ; et, dans mon ingratitude, je suis devenu comme l'âme de cette révolte qui les lui a enlevées. Votre inépuisable miséricorde, ô mon Dieu, a fait de moi un homme nouveau : *Qui fui et persecutor et contumeliosus : sed misericordiam Dei consecutus sum.* (I *Tim.*, I, 13.) Ah ! c'est sur moi qu'il avait droit de venger ce mépris des uns, cet oubli des autres, l'infidélité de ceux-ci, l'impiété de ceux-là ; j'en suis responsable à ses yeux, puisque j'en ai rendu les autres coupables, je n'aurais pas à me plaindre, quand j'en verrais retomber sur moi tous les châtiments : *Fui et persecutor et contumeliosus.* Oui, il est juste, appesantissez sur moi, grand Dieu ! toute votre colère, et ne la faites pas éclater sur ceux qui ne l'eussent méritée sans moi. Laissez-vous attendrir à ma prière. Ce sont mes frères pour qui j'implore votre clémence. Ils sont coupables, il est vrai ; mais leur faute est celle de mes crimes ; et faudra-t-il encore que leur éternel malheur soit celui de m'avoir connu? Faites plus, Seigneur ! l'ouvrage est digne de votre miséricorde, servez-vous de moi pour les ramener à vous : qu'ils soient désormais touchés de mes exemples, après s'être pervertis par mes scandales. Suspendez encore les foudres de votre justice. Aidez-nous vous-même, par la force de votre grâce, à obtenir le pardon dans le temps, et la gloire dans l'éternité ; je vous la souhaite à tous, au nom du Père, etc.

SERMON II.

Pour le dimanche de la Sexagésime.

SUR LES DANGERS DE LA PROSPÉRITÉ.

Quod autem in spinas cecidit, hi sunt qui audierunt, et a sollicitudinibus et divitiis, et voluptatibus, suffocantur, et non referunt fructum. (*Luc.*, VIII, 14.)

Les épines parmi lesquelles il en est tombé, marquent ceux qui, après avoir entendu la parole, la laissent étouffer par les embarras du siècle, les richesses et les plaisirs, et ne rendent point de fruit.

Tout l'objet de l'enseignement évangélique est le renoncement aux pompes et aux vanités du siècle, le détachemment de soi-même, le mépris de la terre et de ses biens périssables, pour la véritable patrie et pour les béatitudes qui ne périront point. C'est là la doctrine que Jésus-Christ est venu prêcher au monde par ses préceptes et par ses exemples ; que ses apôtres répétaient

aux premiers fidèles, et que tous les prédicateurs de la parole sainte n'ont cessé jamais de faire retentir dans les temples chrétiens. Le royaume du ciel n'est promis qu'à ceux qui souffrent les privations de l'indigence, des voluptés charnelles, et de ce que le monde appelle ses biens.

Le monde nous tient un autre langage. Il ne connaît pas de plus grand avantage que celui des prospérités; et c'est sur les prospérités mêmes que Jésus-Christ fonde de redoutables menaces. Non pas qu'elles aient rien de criminel en soi, mais à cause des abus qui les corrompent et des dangers qui en accompagnent la possession. Le monde les recherche, Jésus-Christ enseigne à les craindre; le monde les estime, Jésus-Christ les dédaigne; le monde les préconise, Jésus-Christ les frappe de ses anathèmes : *Væ divitibus!* (*Luc.*, VI, 24.) D'où peut venir cette différence? C'est, mes chers auditeurs, que le monde ne juge des prospérités de la vie que relativement à la vie même; au lieu que Jésus-Christ les envisage relativement au salut. Et voilà sous quel rapport nous devons les considérer pour en prévenir la séduction; voilà comment il faut s'étudier à en séparer un abus criminel d'un légitime usage; voilà comment il faut d'abord se précautionner contre leurs dangers.

Chrétiens, devant qui j'ai l'honneur de parler, vous, que le monde compte au nombre des heureux du siècle, vous vous faites gloire de marcher sous les bannières du christianisme; vous aimez à entendre la parole évangélique, et vous vous montrez avec complaisance aux regards des peuples, escortés d'une gloire mondaine, dont vous espérez que les rayons se répandront sur la religion même, à qui vous rendez vos hommages. Voulez-vous que cette parole produise dans vos âmes des fruits de grâce et de salut; voulez-vous que la religion profite, en effet, de l'éclat de votre prospérité, et mériter l'honneur d'être proposés aux peuples, moins comme spectacle que comme exemple, prenez garde que la semence de cette divine parole ne tombe sur des épines, au risque d'y être bientôt étouffée, et par là d'y devenir stérile; c'est-à-dire qu'elle ne soit combattue par l'amour des richesses, des pompes et des délicatesses mondaines, incompatibles avec les préceptes de la loi que Jésus-Christ nous enseigne; défiez-vous de la prospérité. C'est à vous plus particulièrement que ce discours s'adresse. Je parle non de ceux qui recherchent le bonheur de la vie, mais de ceux qui en jouissent; non de ceux qui éprouvent l'agitation des désirs voluptueux, mais de ceux qui goûtent les avantages de la possession; non de ceux qui sont exposés à acheter la prospérité par le crime, mais de ceux qui ne soupçonnent pas que les prospérités mêmes puissent rendre criminels; non de ceux que la conscience accuse sur les moyens qu'ils ont employés pour les obtenir, mais de ceux qui ne se précautionnent point assez contre leur usage. En un mot, mes chers auditeurs, je parle de ceux qui, dans les prospérités, se croient vertueux, mais qui réfléchissent trop peu sur les dangers que les prospérités offrent à la vertu.

Oui, mes frères, la prospérité est dangereuse, c'est l'unique proposition que je viens établir. Heureux du siècle! tandis que le monde applaudit à votre sort, il est de mon ministère de vous en marquer les périls. Chargé de vous faire entendre les oracles de la sagesse de Dieu, je dois combattre les erreurs de la sagesse des hommes. Que les hommes vous tiennent un autre langage, je ne m'en étonne pas; ils adorent la prospérité, je n'adore que le vrai Dieu, et je ne veux que votre salut. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La prospérité par elle-même n'est pas coupable; mais il est essentiel de connaître combien elle expose à le devenir. C'est ce danger que j'entreprends de vous mettre aujourd'hui sous les yeux, en vous indiquant comment, par degré, la prospérité tend efficacement à vous pervertir. Suivons-la dans ses progrès. Elle plaît et on l'aime, danger d'attachement; elle fixe les désirs et fait perdre de vue les autres objets, danger d'aveuglement; elle flatte les passions et les favorise, danger de déréglement; elle met obstacle à la conversion du cœur et en éloigne les bonnes dispositions, danger d'endurcissement. Voilà, mes frères, tout le fond d'un discours utile aux heureux, qu'il prémunit, et aux malheureux, qu'il console. Donnons quelque étendue à ces quatre réflexions.

Danger d'attachement : c'est le premier, c'est le plus inséparable de tous les biens de la vie; c'est celui qu'on redoute le moins et dont en même temps on convient le plus. Comment se reprocherait-on d'aimer un état heureux, puisqu'il n'est personne qui ne le recherche? Et, dès que l'on peut le désirer sans blâme, on peut donc sans crime goûter l'avantage d'en jouir. Aussi, mes chers auditeurs, ce n'est ni le bonheur considéré en lui-même, ni précisément la satisfaction naturelle qui en résulte, que j'ose transformer ici en matière d'accusation. Vous êtes dans la prospérité; elle peut n'être à votre égard qu'un don de Dieu, qu'un effet des soins de sa Providence, et même (je le prouverai dans la suite), qu'un moyen de sa grâce; car, quoiqu'il soit vrai que les malheureux suivent la route la plus sûre et la plus ordinaire de la sainteté, Dieu néanmoins peut faire servir à votre sanctification jusqu'aux circonstances du bonheur. D'ailleurs, y en eut-il jamais qui ne fût tempéré par quelque affliction destinée à marquer plus spécialement les voies du salut? Ce qu'il y a donc à observer dans vous, heureux du monde, c'est la vivacité de cette affection qui vous courbe vers la terre, à mesure que vous en possédez les biens. Ce qu'il y a à craindre pour vous, c'est que ces

biens n'en viennent insensiblement jusqu'à vous posséder vous-même. Ce qui doit servir d'instruction spécialement pour vous, c'est la parole du Sauveur qui vous avertit que votre cœur sera où est votre trésor ; d'où il suit que si vous placez votre trésor dans la félicité de la vie, la félicité de la vie non-seulement partagera, mais absorbera vos sentiments : *Ubi thesaurus* vester *est*, *ibi et cor* vestrum *erit*. (*Matth.*, VI, 21.)

Or, faites attention, mes chers auditeurs, aux principes que nous donne la religion sur ce point. Sa morale porte tout entière sur le détachement des biens du monde. L'Evangile est une loi de renoncement, et Jésus-Christ nous dit en termes exprès, que seulement à ce prix nous pouvons être ses disciples : *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.* (*Luc.*, XIV, 33.) Il le dit à tous, *Omnis ex vobis*. Il le dit pour tous, *qui non renuntiat omnibus.* Ce n'est pas néanmoins que, pour remplir le précepte de cette abnégation chrétienne, il faille le dépouillement réel et total dont tant d'âmes généreuses ont donné l'exemple. Ce qui, dans les uns va jusqu'à l'héroïsme, n'est pas pour les autres un devoir. Mais ce qui forme à l'égard de tous une obligation indispensable, c'est ce sentiment paisible et modéré dans les possessions qui prépare au détachement du cœur, qui grave les principes du détachement dans le cœur. Ainsi l'enseignait saint Paul aux premiers fidèles, lorsqu'il les exhortait à user de ce monde comme n'en usant pas. Ainsi le leur répétait saint Pierre, lorsqu'il les conjurait de se regarder comme des étrangers sur la terre. Ainsi l'Eglise le demande-t-elle à Dieu pour ses enfants, lorsqu'elle le prie de remplacer dans eux la vivacité des affections terrestres par l'activité des célestes désirs. Et, si le christianisme ne réprouve pas indistinctement tous les heureux, c'est en faveur de ceux qui ne s'applaudissent pas immodérément de l'être.

Mais hélas ! c'est malheureusement de la prospérité que naît l'affection démesurée avec laquelle on la chérit. Comme on ne voudrait à sa félicité aucune borne, on n'en met aucune à la satisfaction d'en faire usage. On y livre son cœur sans réserve, et elle en épuise les complaisances, au lieu d'en payer le tribut au Seigneur par sa reconnaissance. On en fait l'apanage de la cupidité qui se l'approprie. Propriété funeste qui, peu à peu, dirige et détermine toutes les pensées, tous les mouvements, tous les sentiments des heureux de la terre à s'enivrer des douceurs qu'elle présente. Et c'est cette ivresse que peint énergiquement le prophète par ce seul reproche : J'ai enfin trouvé l'idole à laquelle s'adressent mes vœux : *Inveni idolum mihi.* (*Ose.*, XII, 8.) C'est l'idole du bonheur.

De là, en voici les tristes suites; de là, cette répugnance outrée pour tout ce qui interrompt le cours d'une vie heureuse, ou qui peut en troubler le calme. Plus on vit éloigné des afflictions, plus on murmure à la vue des plus légères. La douce habitude de se satisfaire en tout, nourrit la délicatesse qui veut ne souffrir rien. Un seul désir sans succès est compté pour une disgrâce. L'exemption des revers éteint le courage qui doit les supporter. On dirait que la résignation croît dans le sein de l'infortune. Au contraire, parmi les hommes, ceux qui sont le moins infortunés, sont ordinairement le moins soumis. Effet naturel du trop grand attachement aux prospérités.

De là, ces soins dont l'ardeur assidue n'a pour objet que de se ménager une succession de jours agréables, d'affermir et de perfectionner une situation avantageuse, de percer avec inquiétude l'avenir pour en préparer les événements. Demandez aux heureux de ce monde s'ils s'occupent beaucoup de la félicité de l'autre; si l'espérance des biens futurs les touche, tandis que l'attrait des biens présents les captive; et si, appliqués comme ils le sont à profiter du sort qu'ils ont dans le temps, ils pensent sérieusement à celui qui les attend dans l'éternité. Ah! voilà comment, selon l'expression de l'Ecriture, l'enchantement de la bagatelle obscurcit les véritables biens : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* (*Sap.*, IV, 12.) Voilà comment on a oublié le ciel au milieu des délices de la terre. Et si, sur la terre même, on a vu des hommes célèbres laisser s'affaiblir le zèle de leur gloire, parce qu'ils se livraient trop à l'amour de leurs plaisirs; si un lâche désir de vivre heureux a énervé dans leurs âmes la noble ambition de se montrer grands; s'il est difficile de concilier l'intérêt du devoir avec la recherche du bonheur; que n'ont point à craindre les chrétiens, d'un vif attachement aux prospérités !

De là, ce refroidissement de la piété dans un cœur presque entièrement abandonné aux fortes impressions des objets sensibles. La prospérité, il est vrai, n'efface pas subitement et d'un seul trait tout sentiment de religion; mais qu'il lui est ordinaire de les ralentir! La religion gêne, et la prospérité fuit la contrainte. La religion parle de sacrifices, et la prospérité étale des avantages. La vue de ceux-ci aisément attire et séduit; aisément la rigueur de ceux-là déplaît et alarme. On goûte peu les austères maximes de la religion, lorsqu'on écoute avec empressement celles de la prospérité.

De là, cet amour excessif de la vie, dont on redouterait moins le terme, s'il n'était pas celui du bonheur. A qui surtout est-elle terrible? Si le malheureux la craint jusque dans l'accablement d'une infortune qu'elle abrége, de quel œil la voit-on s'approcher dans les douceurs d'une félicité qu'elle ravit ! Et c'est, mes chers auditeurs, ce qui nous rend timide, lorsqu'il s'agit de dire aux heureux de la terre, comme autrefois Elie à Ochosias : Du lit sur lequel vous a étendu la douleur, la mort va vous précipiter dans le tombeau : *De lectulo super quem ascendisti, non descendes : sed morte morie-*

ris. (IV *Reg.*, I, 6.) Contraste lugubre! Des années de prospérité qui tout à coup viennent se fondre, si j'ose parler ainsi, en un torrent d'afflictions qui les remplace! Ah! si nous n'éprouvons pas toujours les mêmes transports de fureur que fit éclater Ochosias contre le prophète, du moins combien de regrets, combien de gémissements! Je vais mourir : *Ecce morior* (I *Reg.*, XIV, 43), hélas! si jeune encore, et dans la fleur de mon âge! Dans une si brillante carrière, et commencée avec tant de succès! Au milieu de tant de biens, et avec de si grandes espérances! Dans le sein d'une famille chérie, et malgré les liens de l'union la plus tendre! Quoi! la puissance, les honneurs, la gloire, les plaisirs, tout va m'échapper sans retour! La prospérité s'éloigne et la mort m'atteint : *Ecce morior.* Telles sont, mes chers auditeurs, les premières impressions qui agitent un cœur ardemment attaché à des biens qu'il faut perdre. Ils ont fixé des sentiments dont Dieu devait être l'objet. Dès lors, parce qu'on tient à la terre, on gémit d'aller à Dieu. Pour perpétuer son bonheur sur la terre, on consentirait à être éternellement privé de Dieu. On est plus touché du regret de quitter la terre, que de l'espoir de se réunir à Dieu. Ainsi l'on cède tristement à la nécessité de mourir, et l'on se livre encore éperdument au désir de vivre. La mort dépouille, sans que le cœur se détache : elle arrache par la force ce qui est enraciné par l'affection; elle n'est plus alors qu'un supplice, parce qu'on ne sait pas s'en faire un mérite. Disposition vraiment coupable; elle est fréquemment l'effet des prospérités : en voilà le premier danger.

SECONDE RÉFLEXION.

Il en est un second. C'est celui de l'aveuglement. Comme, lorsque de l'éclat du grand jour, on passe tout à coup dans un lieu moins sensiblement éclairé, l'éblouissement des clartés qui avaient frappé la vue semble épaissir les ténèbres dans lesquelles on croit entrer : de même tout autre objet paraît investi d'une nuit profonde pour ceux qu'environnent habituellement les resplendissantes lueurs de la prospérité. Effrayés de promener leurs regards sur les vérités du christianisme, ils effleurent à peine, par quelques idées superficielles, ce qui devrait épuiser leurs connaissances. Ils ne les réduisent que trop souvent à la science du bonheur. Et, pour me borner dans un sujet malheureusement trop vaste, en supposant qu'ils ne perdent pas entièrement de vue et la fin que le christianisme leur propose, et l'obligation étroite qu'il leur impose d'y tendre, pouvons-nous dissimuler combien ils s'aveuglent sur les vrais moyens d'y parvenir?

Ces moyens, ce sont les vertus qu'enseigne, que préconise et qu'ordonne l'Evangile. Or, vous en êtes témoins, mes chers auditeurs, et c'est à vous que j'en appelle; est-ce dans le tumultueux fracas de la fortune que brillent les paisibles lumières de la vertu? Est-il ordinaire qu'on s'applique à étudier la science des saints, lorsqu'on a trouvé celle d'être heureux; et les heureux ne combattent-ils pas plutôt la solidité des principes qui font les saints? Par combien de fausses interprétations ils dénaturent toute l'économie de la morale chrétienne; par combien de vains prétextes ils en éludent les obligations; par combien d'illusions ils se déguisent ses maximes, pour se soustraire à ses rigueurs? Parcourez les diverses leçons que nous donne l'Evangile, et, s'il en est quelques-unes qu'il serait honteux de contredire aveuglément, n'en est-il pas un nombre d'autres qu'ils refusent d'entendre, parce qu'ils sont, et parce qu'ils veulent être en position de ne pas les pratiquer? Qu'est, par exemple, dans l'esprit des heureux du monde, la mortification et la pénitence? Tout au plus une perfection à laquelle ils voudront bien accorder quelques éloges; mais dont ils renvoient l'exercice aux parfaits, en affectant d'ignorer ce qu'a dit saint Paul, que tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, ont crucifié leurs sens : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt.* (*Gal.*, V, 24.) Accoutumés à ne pas en contrarier les inclinations, ils n'adoptent que la morale qui les autorise. Qu'est dans leur esprit l'éloignement des pernicieuses joies du siècle? Tout au plus un goût pour la retraite, dont ils expliqueront le motif à leur gré; mais ils se permettront de les rechercher, toujours en affectant d'ignorer qu'il faut nécessairement les fuir, si elles sont une occasion prochaine de chute : *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum.* (*Matth.*, XVIII, 9.) Empressés à rassembler autour d'eux tous les agréments de la vie, ils mettent toute leur industrie à les justifier. Qu'est dans leur esprit l'attention à veiller sur soi-même? Tout au plus la circonspection d'une âme timorée dont peut-être ils respecteront les soins; mais dont ils s'affranchiront comme d'autant de précautions excessives et superflues, en affectant d'ignorer que la même religion, qui nous prescrit en tout la sagesse, nous en offre le préservatif dans la vigilance continuelle, *Vigilate.* Déterminés à vivre dans le tourbillon d'une dissipation soutenue, ils évitent d'y mettre l'intervalle du recueillement qui leur en montrerait le péril. Qu'est dans leur esprit le fréquent usage de la prière? Tout au plus une habitude de piété à laquelle ils consentiront à applaudir; mais dont ils resteindront et réduiront à quelques courts moments l'obligation pour eux-mêmes, en affectant d'ignorer que sans cesse nous avons besoin des grâces de Dieu; et que, pour les obtenir, il faut assidûment les lui demander : *Oportet semper orare.* (*Luc.*, XVIII, 1.) Bornés à faire descendre sur eux, avec abondance, les faveurs de la fortune, ils croient pouvoir confier à Dieu seul les intérêts de leur salut. Voulez-vous étonner plusieurs d'entre eux? Dites-leur que c'est un bonheur de porter la croix; que la pauvreté est un trésor; que l'humilité produit la gloire; que pour s'aimer solidement, il

faut saintement se haïr soi-même. Ils ne vous comprennent pas, ils sont surpris de votre langage; et c'est néanmoins le langage de Jésus-Christ; c'est la morale essentielle de la religion.

De là qu'arrive-t-il? C'est qu'en s'aveuglant sur la nature et sur la nécessité des vertus chrétiennes, ils se trompent encore sur le caractère des leurs. Dès qu'ils n'ont pas de grands vices, ils se flattent presque d'avoir de grandes vertus. Et comme la nécessité ne les met point à l'épreuve, ils en jugent mal, précisément parce qu'ils sont heureux. Examinez-les d'un œil attentif: dans la plupart, ce sont des vertus faciles, et qu'il en coûterait de ne pas pratiquer. On est bienfaisant par inclination, généreux par penchant, bon par caractère, compatissant par sensibilité, sociable par goût. Qualités louables, sans doute; mais vous, chrétiens, qui en faites parade, comme formant l'apogie de votre bonheur, oubliez-vous que des païens vous en ont donné l'exemple? Montrez-nous donc ces efforts pénibles, ces victoires difficiles, ces vertus surnaturelles, ces violences décisives, dans lesquelles on reconnaît l'impression du christianisme.

Ce sont des vertus brillantes qu'il est glorieux de pratiquer. Equité qui va jusqu'au désintéressement; affabilité qui présente les charmes de la modestie; grandeur d'âme qui paraît supérieure à quelques événements; modération qui garantit des excès; et sur certains points, régularité de conduite qui honore; voilà bien ce que nous offrent quelques-uns d'entre vous. Mais sachez que le monde lui-même en donne des préceptes. Montrez-nous ces vertus qu'il ignore ou sur lesquelles il se tait; ces vertus dont on ambitionne le mérite, aux yeux de Dieu seul, parce qu'aux yeux des hommes on n'en recueille point la gloire; ces vertus qui sont le caractère distinctif des chrétiens et l'effet marqué du christianisme.

Ce sont des vertus hypocrites qu'on affecte de pratiquer. Parce qu'il n'est point de bonheur sans réputation, on en recherche l'éclat. On s'étudie à paraître vertueux, parce qu'il est avantageux de passer pour l'être; on jette sur l'amas de ses prospérités une décoration de sagesse; et, pourvu qu'on surprenne ainsi quelques suffrages, on se dispense de les mériter. Mais il n'est que les hommes qui se contentent des apparences. Montrez-nous donc des vertus réelles quoique obscures; des vertus humbles qui n'aient pas un vain motif et un temps désigné pour se produire, des vertus solides qui naissent dans le cœur et qui s'y nourrissent, des vertus constantes qui aient pour principe et pour aliment le christianisme.

Ce sont des vertus suspectes que faussement on se croit disposé à pratiquer. Il ne faut pas de grands efforts pour bénir la Providence lorsqu'elle nous favorise; pour adorer la volonté de Dieu lorsqu'elle est conforme à la nôtre; pour se soumettre à ses desseins lorsqu'ils nous font une heureuse destinée. Mais si l'on faisait à Dieu, par rapport à vous, l'espèce de défi qui lui fut proposé à l'égard de Job, si on lui disait : Etendez, grand Dieu! étendez les coups de votre main sur les biens, sur les enfants, sur la personne de ces heureux du monde qui se vantent de vous être soumis; et voyons si les bénédictions de leur cœur résigné s'élèveront alors vers vous comme les mouvements de leur facile reconnaissance : *Extende manum tuam....., nisi in faciem benedixerit tibi.* (*Job.* I, 11.)..... Ah! mes frères, que devient la patience, lorsque la félicité s'éclipse; la résignation aux sacrifices, lorsque Dieu les demande; l'estime de la croix, lorsqu'il faut la porter? Est-ce Dieu qu'on aime ou ses bienfaits? Triste incertitude qu'un bonheur constant peut aisément répandre sur les vertus. Difficilement on les apprécie, quand on n'est pas dans l'occasion de les exercer. Pour se juger, il faut se connaître; et quoi de plus aisé que de se méconnaître quand on ne se voit que dans la prospérité!

Je le dirai en passant, la prospérité transforme à leurs propres yeux les heureux du siècle. Sous le voile du bonheur, tout disparaît pour ne présenter que son image. Ezéchiel le reprochait avec force à un grand de la terre. Non, lui disait-il, non, vous n'êtes point un dieu, vous n'êtes qu'un homme; et cependant on croirait que vous vous arrogez les priviléges et les droits de la Divinité : *Cum sis homo, et non Deus.... dedisti cor tuum quasi cor Dei.* (*Ezech.*, XXVIII, 2.) A l'abri des grandes misères de la vie, on en fait servir les besoins à en multiplier les agréments. Ceux-ci font oublier la faiblesse qu'indiquent ceux-là. Le faste d'une gloire particulière affaiblit les marques d'une humiliation générale. L'éclat d'une naissance distinguée dissipe l'obscurité d'une commune origine. Le luxe de l'abondance remplace la pauvreté qui est l'apanage de la nature; et, sous la splendeur des vêtements, à peine se souvient-on de cette vile poussière qu'un esprit immortel anime. Ou, si la force de l'évidence arrache quelquefois l'aveu que fit le Sage : Je suis homme et mortel : *Sum et ego mortalis homo.* (*Sap.*, VII, 1.) A la faveur des prospérités qui remplissent agréablement l'intervalle de la vie, on réfléchit peu sur son incertitude, sa brièveté, sa fragilité. Ainsi les années s'écoulent, sans qu'on se prépare à en voir arriver la fin. Leur plus longue durée s'évanouit comme les prestiges enchanteurs qui n'en précipitent le cours. Ainsi, l'on s'abuse sur ce qu'il y a de plus essentiel, et d'uniquement essentiel sur la terre, parce qu'on n'en a connu, aimé et recherché que le bonheur. De là, et c'est le troisième danger qu'il présente, le dérèglement dont il est ordinairement la source. Arrêtons-nous un moment.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Il est vrai, mes chers auditeurs, que l'infortune elle-même a ses écueils; et, quoique destinée à épurer les vertus, elle ne rend pas toujours vertueux. Mais il est également

certain que le bonheur rend souvent coupable, que la prospérité influe sur les mœurs, et que comme chaque état a les siennes, il est aussi des mœurs propres à la condition des heureux. On n'y verra pas ordinairement, je le veux, l'atrocité de ces crimes qui frappent les hommes et que leur justice punit ; mais combien de ces désordres que Dieu déteste et que sa sainteté réprouve, marchent à la suite de la fortune ! Elle y invite, elle les facilite, elle les couvre, elle essaye de les justifier.

Oui, mes chers auditeurs, il est des déréglements auxquels la fortune invite. Avec elle, les passions se développent; il est plus difficile de leur commander lorsque la prospérité les enhardit ; on touche au moment de devenir criminel quand on est heureux; la liaison est étroite, la pente est rapide, le pas est glissant; et c'est l'effet d'une grande fidélité que de se renfermer dans les bornes gênantes du devoir, lorsqu'on voit s'étendre celles du bonheur. Aisément le goût de la liberté dégénère en licence : celui des amusements en débauche; celui des richesses en cupidité; celui de tous les penchants en excès : ils y tendent de leur nature; la modération n'entre pas dans leur caractère; il est difficile de les satisfaire sans les irriter, et l'on peut se passionner pour le crime, si l'on est passionné pour la prospérité.

Quel changement elle opère, et combien dans divers états on est différent de soi-même ! D'où viennent ces fiertés impérieuses, ces dédaigneux mépris, ces duretés hautaines qui révoltent les hommes et qui blessent la loi de Dieu? C'est l'enflure du cœur qui s'exhale, et ce sont les honneurs qui l'ont enflé. Amasias, incertain de la réussite du combat, écoute avec docilité la voix du prophète ; après la victoire, devenu idolâtre, il menace de la mort celui qui a le courage de lui reprocher son idolâtrie. D'où viennent ces hardis desseins, ces entreprises téméraires, cette licencieuse audace, cette présomption aveugle qui ne respecte rien? C'est la prétention de l'orgueil qui ne croit rien au-dessus de ses droits, parce qu'il ne voit rien au-dessus de son pouvoir, et cet orgueil s'est nourri dans les succès. Hélas ! le vertueux Osias lui-même, redouté de ses ennemis et respecté de ses sujets, ose pénétrer dans le sanctuaire ; et, parce que sa main avait moissonné des lauriers devant les hommes, il ne craint pas de la rendre sacrilége, en offrant l'encens au Seigneur sur l'autel sacré des parfums. D'où viennent ces complaisances frivoles, ces retours réfléchis sur soi-même, ces joies insensées, dont l'impression va jusqu'à l'étourdissement et à l'ivresse? C'est la funeste satisfaction d'une vanité coupable ; et cette vanité a vu ses progrès suivre ceux de la prospérité. Jusqu'alors Osias avait été sans reproche ; il défait l'armée de Sennachérib, et devient la terreur des peuples. Le faste, avec lequel il étale les trésors que lui a amassés sa conquête, l'expose à la colère de Dieu, qu'il désarme ensuite par ses regrets. Enfin, pour réunir aux déréglements d'un esprit que la prospérité égare, les faiblesses d'un cœur qu'elle pervertit, d'où viennent la honteuse indolence de la mollesse, les raffinements étudiés de la sensualité, les recherches voluptueuses des délices de la vie qui la consacrent tout entière à la vie seule? Ah! le plus sage des hommes, Salomon, s'est rendu aussi fameux par ses désordres que par son bonheur !

C'est qu'en y invitant par l'attrait, il les facilite par le pouvoir. Car, que ne peuvent point les heureux? Qu'est-ce être heureux selon le monde? C'est être riche, c'est être puissant, c'est être grand. Or, quel obstacle rencontreront les richesses qu'elles ne surmontent? Combien de fois sont-elles le prix auquel l'infâme prodigalité du vice achète les triomphes qu'il remporte sur la vertu ! Quelle puissance ne donne point de se satisfaire, celle qu'on a sur les autres? Ceux dont il est dangereux de contrarier la volonté, quelle qu'elle soit, leur trouvent facilement des ministres; ils n'ont qu'à parler pour avoir des complices, puisque, quand ils parlent, ils ont toujours des approbateurs. Quelle autorité ne communique pas la grandeur ! Toutes ses démarches participent en quelque sorte à ses priviléges; et, par la plus dangereuse prérogative, si elle entre dans les voies de l'iniquité, elle entraîne plutôt à sa suite qu'elle ne trouve d'opposition à ses égarements. Telle est l'origine de l'influence visible que la conduite des heureux du monde a presque toujours sur celle du peuple. Ils donnent le ton et l'exemple; et le commun des hommes qui envie leur sort, regardent comme une partie de leur bonheur l'avantage de devenir coupables avec plus de facilité.

Encore le paraît-on moins, et l'est-on plus impunément sur la terre, quand on est heureux. Vous le savez, mes chers auditeurs, on se plaint depuis longtemps, dans le monde, de ce que tout à la fois, la prospérité enfante les déréglements et les couvre ; de ce que les désordres étant communs, c'est sur les malheureux qu'en tombe plus ouvertement le blâme, comme si c'était un double crime que celui qui n'est pas commis sous les auspices de la fortune, et qu'il lui appartient de le voiler. Elle n'y réussit que trop. L'abondance des biens, le lustre du nom, l'appui du crédit, les ressources de la faveur forment un assemblage dont l'éclat semble dissiper les ombres que le vice a répandues sur le tableau de la vie. Celui qui se permet les égarements les aperçoit moins lui-même, si le succès les protége, si la flatterie les encense, si la politique les dissimule. Et que faut-il, pour braver les reproches de l'opinion publique? Il suffit de se montrer sous les dehors imposants du bonheur.

Et ce n'est pas encore là le comble du déréglement. On essaye d'en trouver la justification dans le bonheur même, par

une contradiction dont la diversité d'intérêts est le principe. Tantôt vous entendrez soutenir qu'il est facile d'allier la sagesse avec les prospérités. C'est le langage de ceux auxquels nous en exposons le péril. Tantôt vous entendrez avancer que la séduction d'une fortune riante doit naturellement déranger l'économie des devoirs. C'est l'excuse de ceux à qui nous reprochons leur chute. A les en croire, l'occasion était inévitable. Comment la fuir; et, ne la fuyant pas, comment la vaincre? L'un étale avec complaisance ce qu'il y avait de flatteur dans sa situation, la belle saison de l'âge, les prérogatives du rang, les dons de la nature, les suffrages de l'estime, les marques de la bienveillance. Comment alors résister au monde et à ses dangers? L'autre avoue ingénument qu'étant né dans le sein des prospérités, le penchant de l'éducation, la mode, l'usage, tout avait conspiré à lui amollir le cœur, à en fortifier les sentiments, à l'engager à les suivre. Combien alors n'en coûte-t-il pas de les étouffer!

Or, s'il est vrai, comme on voudrait l'ériger en principe, que tel que la piété distingue, n'eût pas été aussi vertueux, si la fortune l'eût également favorisé; que c'est souvent la différence des situations qui en décide; que les douceurs de la vie en rendent les obligations plus difficiles à remplir: pour se disculper, on ose accuser son propre bonheur; et l'on poussera l'ingratitude envers Dieu, jusqu'à faire rejaillir le nombre des fautes qui l'outragent, sur le nombre des bienfaits qu'on en a reçus. Il est donc vrai, heureux du monde, et vous le reconnaissez, que la prospérité peut aisément vous ouvrir la route du crime; et que, relativement au salut, c'est souvent un vrai malheur que d'être heureux.

Voilà donc aussi pourquoi Dieu distribue souvent les prospérités dans sa colère. Voilà pourquoi l'on voit souvent prospérer les méchants et les impies. Voilà ce qui doit lever à vos yeux le scandale apparent qui frappe les faibles à la vue de leur bonheur. C'est un fléau de la justice divine, d'autant plus redoutable qu'il est plus caché. O profondeur effrayante des voies du Seigneur! Les maux sont les instruments de la colère qu'il exerce sur les hommes. Dieu se venge quelquefois d'une manière plus terrible, quand il répand sur eux ses biens. Vous devez le conclure, mes chers auditeurs, à la vue des dangers que jusqu'à présent j'ai mis sous vos yeux. Finissons par le plus grand de tous, et qui est comme le résultat de tous les autres; c'est le danger d'endurcissement.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Je rapproche en tremblant deux oracles de l'Esprit-Saint. Le premier nous représente, placés dans le séjour de la félicité éternelle, ceux qui ont marché dans la voie de la tribulation : *Hi sunt qui venerant de tribulatione magna* (*Apoc.*, VII, 14); et le second nous montre les enfers devenus la demeure de ceux qui furent plongés dans les délices de la vie : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.* (*Job.* XXI, 13.) Il y a donc visiblement un danger et un grand danger attaché à la prospérité, puisqu'elle aboutit souvent au malheur de la damnation. Mais comment y conduit-elle? Ce que j'ai dit jusqu'à présent a dû vous le faire connaître; car, celui qui est attaché aux biens de la terre, aveuglé par les biens de la terre, perverti par l'abus des biens de la terre, n'a-t-il pas sensiblement commencé le funeste ouvrage de la réprobation; et que faudrait-il pour empêcher qu'il ne le consomme? Il faudrait le détacher, l'éclairer, le régler. Trois effets absolument nécessaires, auxquels les prospérités mettent un grand obstacle.

Non, mes frères, jamais le mal n'est plus difficile à guérir que lorsqu'on en aime le principe; et ce qui le rend plus redoutable encore, c'est lorsque par lui-même il s'oppose à l'application du remède, ou qu'au moins il en énerve aussitôt l'efficacité. Et c'est précisément ce qui caractérise le danger du bonheur. On le chérit; et cette affection se grave, s'étend, se fortifie par la durée des prospérités. Plus longtemps on en a joui, plus l'on craint d'en être privé. Le goût et le sentiment du bonheur se nourrissent dans le bonheur même. Ceux qui le possèdent en deviennent les esclaves; et cette possession qui paraît tranquille, tant qu'elle n'est pas troublée, est une source d'alarmes, pour peu qu'il s'y mêle une ombre de péril. La cupidité se trahit par ses fureurs, dès qu'elle est effrayée par quelques menaces; et tel qui nous dit de sang-froid qu'il tient peu à ses biens, n'en sacrifierait pas la partie la plus légère au plus grand intérêt de la vertu.

Voilà pourquoi, s'il est dans la conduite des heureux du monde un changement nécessaire que Dieu demande, c'est ordinairement par l'interruption des prospérités qu'il cherche à l'obtenir. Comme elles étouffent souvent toute autre voix de la grâce, elles en rendent infructueux tous les mouvements : *A divitiis et voluptatibus suffocantur.* (*Luc.*, VIII, 14.) Il faut de grands coups pour opérer de grandes conversions. Les grandes afflictions sont la ressource qu'emploie la grande miséricorde; si elles ne sont un moyen de pénitence, une grâce de salut, ainsi que les principes de la religion nous l'enseignent, que l'expérience le confirme, c'est parce que le bonheur met obstacle à l'un et à l'autre. Ah! il faut anéantir l'idole, pour détromper les adorateurs.

Combien en effet qui n'ont appris à connaître Dieu que par les disgrâces! Au milieu de l'éblouissement que cause la fortune, on distingue peu les lumières de la foi. En vain détaillons-nous ses préceptes; en vain intimons-nous ses menaces; tout est sans effet, tant que le pécheur peut nous répondre : J'ai péché, et que m'en

est-il arrivé de fâcheux : *Peccavi et quid mihi accidit triste?* (*Eccli.*, V, 4.) Est-on bien effrayé de la punition du péché, tandis qu'on persévère impunément à être pécheur? Alors la vie n'est considérée que comme agréable; la mort que comme éloignée; la sagesse que comme trop austère ; les devoirs que comme exagérés. C'est donc à la tristesse des événements qu'il appartient de faire apercevoir la main vengeresse qu'on s'accoutume à ne pas redouter. C'est de la tristesse de l'âme que naissent les solides réflexions dont auparavant on ne savait pas s'occuper. C'est la tristesse de l'infirmité qui rend sensible la vue du tombeau qu'on craignait d'envisager. Hélas ! on y est précipité sans presque l'avoir entrevu, lorsqu'une suite de jours fortunés en ferme plus aisément la route. Cet abîme trompe les yeux, lorsque, même sur ses bords, on cueille des fleurs, la surface riante des prospérités qui le couvrent, éloigne la prudence des précautions qu'il faut nécessairement prendre avant que d'y tomber. J'avais donc raison de dire, et c'est quelquefois un effet terrible de la justice divine, que d'étendre aussi loin que la vie la pernicieuse durée d'un bonheur par lequel on est aveuglé.

Par là même qu'il encourage naturellement au désordre, il est donc aussi directement opposé à la pénitence. Autant il en combat l'esprit, autant il en écarte les œuvres. Il la rend plus difficile à mesure qu'il l'a rendue plus nécessaire ; et, au lieu que les revers peuvent être une véritable expiation, dès que la résignation les accepte et que la patience les sanctifie; au lieu que les croix ont par elles-mêmes une conformité avec la salutaire douleur qui doit animer la réparation des péchés ; au lieu qu'il suffit de savoir consentir à être malheureux pour offrir en partie à Dieu la satisfaction qu'on lui doit pour avoir été coupable, on ne trouve que les amorces et l'attrait du crime dans une constante félicité. Ah ! vous le sentez vous-mêmes, mes chers auditeurs, ce n'est pas le plus ordinairement dans les douceurs d'une vie heureuse qu'on se se livre aux saintes amertumes d'un repentir chrétien. Une âme que son bonheur occupe n'est pas celle que la contrition déchire. On ne se détermine pas volontiers à bien vivre, lorsqu'on se croit heureux en vivant mal ; on n'a qu'une volonté faible de renoncer au péché, dès qu'on n'a pas le courage de renoncer à un faux bonheur.

Il faudrait donc, et c'est, grand Dieu ! la prière à laquelle nous réduit la funeste langueur des heureux du monde, il faudrait qu'une pénitence forcée, l'ouvrage de votre clémence, préparât dans eux la conversion libre que vous exigez. Dépouillez, par une salutaire violence, des biens qui les séparent de vous ceux que vous voulez rappeler à vous. Sans cela, le libertinage durera autant que la santé ; l'injustice, autant que le pouvoir ; l'amour des plaisirs, autant que l'opulence ; le mépris des lois de l'Evangile, autant que l'appareil de la mondanité. Renversez l'ordre des prospérités, ou nous ne réussirons que rarement à établir parmi eux l'ordre des mœurs.

Je tire de ces vérités trois conséquences que j'adresse à trois sortes de personnes. Les unes soupirent trop ardemment après l'abondance des prospérités, et j'emploie, à leur égard, la réponse que fit Jésus-Christ à la mère des enfants de Zébédée, lorsqu'elle fit pour eux une prière que leur commune ambition avait dictée : Vous ne savez pas ce que vous demandez, lui dit le Sauveur : *Nescitis quid petatis.* (*Matth.*, XX, 12.) Que demandez-vous, chrétiens, en aspirant avec une avidité sans bornes aux faveurs de la fortune? Considérez-en les dangers, pour en modérer les désirs ; elles ne sont pas un si grand bien, puisqu'il peut en résulter tant de maux. Laissez à Dieu le soin de vous conduire par la route qui vous convient. C'est à lui à vous la marquer, et non à vous à la lui prescrire. Et, s'il vous est permis de travailler sagement pour les intérêts raisonnables du temps, ne le faites pas de manière à mettre en péril le grand intérêt de l'éternité. En voulant devenir heureux, n'oubliez jamais que, par-dessus tout, vous devez être saints.

Il en est d'autres qui jouissent actuellement des prospérités. Que le monde applaudisse à leur sort; mais, puisqu'il est dangereux, et c'est la seconde conséquence qui les regarde : à des félicitations aveugles je dois substituer de sages conseils. Heureux du monde, Dieu est votre bienfaiteur : qu'il soit donc spécialement votre maître. Par reconnaissance pour ses dons, craignez-en l'abus, et n'armez pas contre vous sa justice en tournant contre lui les traits mêmes de sa bonté. Joignez à votre bonheur la vigilance qui en règle l'usage, la mortification qui en tempère les délices, la disposition du cœur qui en modère l'affection, la sagesse évangélique qui en écarte tout excès, et surtout l'utile pensée que vous aurez bientôt à en rendre compte. Appliquez-vous ces terribles paroles de saint Jacques à des riches du siècle : Changez en pleurs et en gémissements les vaines clameurs de votre allégresse, à la vue des misères qui remplaceront la félicité de quelques moments : *Plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis.* (*Jac.*, V, 1.) Vous ne trouverez au dernier jour que ce que vous avez amassé devant Dieu; et, si les vertus chrétiennes n'ont pas présidé à votre bonheur, vous aurez formé des trésors de colère : *Thesaurizatis vobis iram in novissimis diebus.* (*Ibid.*, 3.)

Enfin, puisque les prospérités sont dangereuses, conséquence intéressante pour ceux qui en supportent la privation et la perte, il y a donc, dans la source même de leurs larmes, un principe solide de consolations. Vous pleurez ! mais la révolution qui vous attriste devient celle qui vous sauve. Dieu vous enlève vos possessions, parce qu'il veut vous posséder vous-mêmes. La fortune vous échappe ; mais, à la place,

les vertus arrivent, et jamais vous n'en perdrez les fruits. Vous eussiez pu vivre heureux; mais seriez-vous morts de la mort des justes? Dieu vous frappe dans vos biens, mais il veille sur votre âme; si sa main vous blesse, sa grâce saura vous guérir. Il vous afflige sur la terre pour vous ménager le bonheur du ciel. Puisse ce souvenir vous engager à user si saintement des prospérités de cette vie que vous méritiez l'éternel bonheur de l'autre! Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le dimanche de la Quinquagésime,

CONTRE LES DIVERTISSEMENTS.

Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis; et non intelligebant quæ dicebantur. (*Luc.*, XVIII, 34.)

Ils ne comprirent rien de tout ce discours; c'étaient, pour eux, des choses cachées; et ils n'entendirent point ce qu'il leur disait.

Peu de jours avant que Jésus-Christ ne consommât sur sa croix le sacrifice qu'il avait commencé dès son berceau, il réunit tous ses apôtres pour leur dire : Je vous déclare que nous allons à Jérusalem, et que toutes les choses que les prophètes ont écrites, touchant le Fils de l'homme, seront accomplies; car il sera livré aux gentils, il sera exposé aux opprobres, il sera fouetté, on lui crachera au visage; après l'avoir fouetté, ils le feront mourir, et, trois jours après, il ressuscitera.

Par cette prédiction, où toutes les circonstances de sa passion sont décrites avec autant de fidélité qu'elles ont pu l'être après l'événement, Jésus-Christ voulait tout à la fois prémunir ses apôtres contre le scandale de ses souffrances, et manifester sa divinité; puisqu'il n'appartient qu'à la toute-puissance divine de lire avec cette rigoureuse précision, dans l'avenir, et de triompher de la mort, en se ressuscitant lui-même. Mais, ajoute notre saint évangéliste, ses apôtres ne comprirent rien à tout ce discours; c'étaient pour eux des choses cachées, et qu'il leur était impossible de croire avant qu'elles n'eussent reçu une si complète exécution.

Chrétiens mes frères, l'Eglise rappelle encore à ses enfants les mêmes paroles. Dans quelques jours, leur dit-elle, nous célébrerons les funérailles de mon royal Epoux, de votre Père, qui a voulu mourir pour vous sauver. Voyez : ces autels, image du calvaire où son sang fut versé, vont bientôt se couvrir d'ornements lugubres. Elle invitera ses disciples, elle leur commandera, en vertu du droit qui lui en a été donné, d'expier par le jeûne et par la prière, le crime de ceux qui l'immolèrent; et, durant les jours qui doivent précéder la commémoration du sanglant holocauste, elle ne cessera d'emprunter la voix et les gémissements des prophètes qui l'avaient annoncé au monde.

Que faites-vous, chrétiens, pour répondre au vœu de votre mère? Par quels actes de tendresse filiale vous préparez-vous au triste anniversaire que nous allons célébrer? Vous n'avez pas, comme les apôtres, la ressource de douter de la vérité de la prophétie avant son accomplissement, puisque vous savez qu'elle a été accomplie; et cependant on dirait, à vous voir, que comme ces mêmes apôtres, avant qu'ils n'eussent été témoins de l'exécution de la prophétie, vous ne pouvez rien comprendre à tout ce discours : *Et erat verbum istud absconditum ab eis.* A la veille des plus augustes et des plus touchantes cérémonies, de scandaleux divertissements, une dissipation poussée jusqu'à la licence la plus effrénée, et les violents excès de la dissolution et de l'impiété, voilà l'étrange disposition que des hommes, soi-disant chrétiens, apportent au saint temps de pénitence où nous allons entrer!

Je sais, mes chers auditeurs, que ces reproches ne tombent sur aucun de ceux qui sont ici rassemblés. Ils ne viennent pas dans nos églises, ceux qui s'abandonnent à ces criminelles joies dont la morale s'indigne autant que la religion. Mais, au sortir de ces temples, rentrés dans vos maisons, vous y trouverez pour la plupart, mes frères, de ces engagements qui s'accordent mal avec la profession de chrétiens, et que la sévérité de l'Evangile condamne hautement. On ne les réserve pas seulement pour ces jours que l'usage a consacrés à la dissipation; mais ils règnent habituellement durant le cours de l'année entière. On ne s'en défie pas; on ignore, ou du moins on affecte d'en méconnaître les dangers. Or, voilà l'importante matière dont je me propose de vous entretenir; je ne m'arrêterai pas même à certains désordres que vous connaissez trop bien, et que vous n'entreprendriez pas de justifier. Le monde lui-même ne les absout pas. Mais il est des divertissements plus raffinés, plus délicats en quelque sorte, sur lesquels on s'étonne que le ministère évangélique se montre si sévère; on n'y voit que de purs amusements qui paraissent légitimes, autorisés, ce semble, par la faiblesse de l'humanité, permis par la sagesse de la religion. Ils le seraient en soi, qu'ils peuvent et ne manquent guère de devenir dangereux par leurs suites. Ces suites funestes, je veux vous les exposer dans trois excès qui, trop ordinairement, caractérisent les divertissements du monde; et, si vous m'accusez moi-même d'excéder dans la morale que je vous prêche, prenons la religion pour arbitre.

L'Evangile à la main, j'ose braver vos accusations. Je dis donc, et malheureusement c'est le monde lui-même qui l'atteste, je dis qu'il y a dans ses divertissements, lors même qu'on en sépare l'idée directe du crime, je dis qu'il y a trois manières de les rendre criminels, si l'on n'a pas soin de veiller, et sur le cœur qui les goûte, et sur le temps qu'ils consument, et sur les dépenses qu'ils occasionnent. D'où je tire ces trois règles qui doivent toujours diriger

dans l'usage des divertissements : Précaution par rapport au cœur; ce sera la première partie. Modération par rapport au temps; ce sera la seconde. Circonspection par rapport aux dépenses· ce sera la troisième. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme la vigilance chrétienne a principalement pour objet notre propre cœur, c'est donc en premier lieu sur les impressions dont il est susceptible que doivent s'étendre ses précautions. Or, il est deux sortes de sentiments que les amusements peuvent produire. Le premier, visiblement criminel, c'est celui qui consent à trouver dans les amusements le danger prochain du crime; le second, moins coupable, et cependant très-pernicieux, c'est celui qui mêle à l'innocence des amusements une affection immodérée qui s'y livre. Les choisir, pour qu'ils ne séduisent point par leur nature; lors même qu'ils sont choisis, n'être point esclaves de leurs attraits, telle est la double précaution que la sagesse commande.

Et d'abord, quel abus manifeste de langage, que de nommer amusement ce qui est péché; de confondre sous la même idée deux choses si différentes ; que de regarder pour soi-même, comme une simple dissipation, ce qui, par rapport à Dieu, se convertit en outrage ! Cesse-t-on de l'offenser, sous prétexte que, dans cette offense, on ne cherche que l'agrément qni en résulte? Se départ-il du droit inaliénable qu'il a sur nous, parce qu'il ne défend pas des plaisirs qui nous offrent des distractions passagères? Faut-il taire les lois de sa sagesse, pour mettre en pleine liberté celle des penchants? Et, lors même que nous ne paraissons pas immédiatement occupés de Dieu, sommes-nous en droit de l'oublier? Nul homme vraiment raisonnable et solidement chrétien n'oserait ni le dire ni le penser. Ce serait renverser tous les principes de la saine morale. Elle nous montre la vertu comme devant présider à toutes nos œuvres, régler les plus importantes, sanctifier les plus indifférentes, modérer les plus innocentes, et proscrire sans réserve toutes celles qui lui seraient opposées. En vain, dit le Sage, celui qui a lancé contre son ami des traits perfides, essaye-t-il d'excuser sa méchanceté en disant, lorsqu'on la découvre : Je n'ai prétendu que m'amuser : *Ludens feci.* (*Prov.*, XXVI, 18.) Serait-ce donc autoriser nos rébellions aux ordres du Seigneur que d'alléguer pour motif celui du plaisir qui nous attire? Toujours les regards de Dieu nous suivent ; partout sa volonté doit être notre guide. Ce n'est pas pour nous que nous vivons, dit l'Apôtre ; dans tous les moments qui composent notre vie, comme dans le dernier qui la termine, c'est au Seigneur que nous appartenons : *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.* (*Rom.* XIV, 8.)

Est-il donc défendu de s'amuser, demandez-vous d'un ton qui semble annoncer que toute circonspection vous importune ? Vous ajoutez que présenter la vertu sous des dehors tristes et sérieux, c'est en éloigner; que sa sévérité rebute; et que c'est mal en défendre les intérêts, que d'en resserrer si étroitement les obligations. Mais pourquoi, je le demande à mon tour, pourquoi prêter à la vertu un langage qui n'est pas celui de l'humeur? Non, mes chers auditeurs, non, la vertu ne vous interdit pas les amusements; mais elle vous ordonne d'en faire un choix; elle compatit au besoin qui les rend nécessaires; mais elle ne saurait souscrire aux désordres qui en pervertissent l'usage. Toujours exacte, elle ne se montre pas toujours austère. Si elle vous défend de violer ses lois, elle sait bien aussi avoir la condescendance d'en tempérer les rigueurs. Ce que je vous demande ici en son nom, c'est de consulter ses lois saintes. Rapprochez - en la nature, de vos amusements; examinez, comparez et jugez-vous?

Je ne prétends que m'amuser, dit une jeune personne, tandis qu'elle a entre ses mains un de ces livres où se trouve réuni tout ce qui enflamme la passion et la nourrit. Si vous l'en croyez sur les causes qui lui font goûter cet ouvrage, c'est qu'écrit d'une manière naturelle, il retrace des sentiments délicats; il offre des situations intéressantes; il découvre une âme généreuse; il présente des expressions choisies, des récits animés, des peintures nobles, des événements frappants. Jusque-là on croirait que cette lecture n'est qu'un amusement : *Ludens feci.* Mais que j'interroge sa sincérité et qu'elle réponde : Dans l'imagination, quels tableaux! Dans le cœur, quels mouvements! Dans les pensées, quels écarts! Dans la volonté, quel désordre! Sous ces fleurs le serpent infernal se cache. La vertu blessée et mourante est prête à périr. Peut-il être permis de l'exposer, sous prétexte d'amusements?

Je ne prétends que m'amuser, dit ce jeune homme, tandis qu'il se permet ce qu'il peut y avoir de tendre dans le langage, de peu réservé dans les propos, de suspect dans les assiduités, de familier dans les entretiens. A l'entendre, c'est égalité d'humeur, enjouement de caractère, vivacité de saillies, discours de circonstance, goût de plaisanterie : *Ludens feci.* Mais qu'il sonde avec plus de soin les dispositions de son âme : un funeste penchant s'y réveille, un feu secret l'anime, un nuage l'obscurcit, un poison subtil s'y insinue, les principes du déréglement y pénètrent, les premiers liens de l'habitude s'y forment. Peut-il être permis d'en préparer la force, sous prétexte d'amusements ?

Je ne prétends que m'amuser, dit cette femme du monde, tandis qu'elle recherche assidûment, dans des assemblées chéries, la vaine consolation d'en recevoir les hommages. A la consulter sur les motifs qui l'y attirent journellement, où elle prévoit que telles personnes doivent se rencontrer, c'est la douceur des conversations, l'assortiment

des goûts, le rapport dans la manière de penser, le pur agrément de la société : *Ludens feci.* Mais que, devant Dieu, et comme si, à ce moment, elle allait, au tribunal de sa justice, lui rendre compte de sa conduite, elle s'en développe à elle-même les principaux ressorts. Une inclination qui s'entretient; l'envie d'en être constamment l'objet; le désir de montrer un esprit brillant, pour captiver plus facilement les cœurs; la complaisance d'être applaudie, pour goûter mieux celle d'être recherchée; le plaisir des préférences dont on a l'honneur, soutenu par celui d'exciter des jalousies dont on triomphe; ah! voilà tous les jours comment les engagements commencent. La vanité précède, la sensibilité suit, la tendresse naît. Peut-il être permis d'en courir les dangers, sous prétexte d'amusements?

Je ne prétends que m'amuser, dit cet homme avide de nouveautés, tandis qu'il dévore les productions de l'impiété qui les étale. A s'en rapporter à ses discours, il ne veut que se former une idée de la bizarre diversité des systèmes; voir les tours singuliers sous lesquels on les propose; mesurer, si j'ose le dire, les forces de l'esprit humain, en suivre la marche, en découvrir les subtilités, en connaître le faible, s'amuser en un mot de ses délires : *Ludens feci.* Mais qu'il interroge sa foi, lorsque imprudemment il se fait un jeu d'en affronter les ennemis; une obscurité qui la fatigue, des objections qui l'alarment, d'artificieux raisonnements qui l'égarent, de fausses suppositions qui l'étonnent, des narrations trompeuses qui la déconcertent, des doutes qui la troublent, qui l'altèrent, et qui, enfin, la détruisent; voilà comment, dans plusieurs, elle s'éteint. Peut-il être permis d'en exposer les droits sous prétexte d'amusements?

Eh! non, sans doute, on ne prétend que s'amuser quand on pèche. Car, quel est sur la terre l'homme assez méchant pour ne vouloir dans le péché que le péché même? Mais c'est la recherche indiscrète des amusements qui produit fréquemment le péché. C'est là le principe ordinaire et de ces entretiens satiriques, dont l'oisiveté s'occupe, et de ces relations médisantes que la curiosité sollicite, et de ces censures amères que la malignité enfante, et de ces occasions funestes où la présomption échoue. Que l'innocence soit en péril; que les lois de Dieu soient enfreintes; que les spectacles, cette fatale école du vice, dont ils offrent à la fois et les leçons et les exemples, puissent laisser de fâcheuses impressions; que la liberté tumultueuse de ces assemblées nocturnes, formées par l'amour du plaisir, puissent facilement dégénérer en licence; que de la réunion des circonstances puisse naître l'amorce insidieuse de la tentation; ce sont là des vues auxquelles on néglige de s'arrêter; comme si, pour se justifier aux yeux de Dieu, il suffisait de se répondre à soi-même qu'on ne forme dans tout cela que des projets d'amusement : *Ludens feci.*

Et c'est sur ces projets mêmes, mes chers auditeurs, qu'une attention chrétienne doit toujours veiller. Le devoir, tel est le point fixe qui doit universellement et invariablement régler toute la conduite. Dans l'idée du monde, la probité, l'honneur, ne souffrent aucune exception qui puisse leur donner quelque atteinte. Ainsi, dans les vues de Dieu, la pureté des mœurs n'admet rien de ce qui tend à la blesser. Non, encore une fois, la religion ne condamne pas tous les amusements; mais elle a placé des bornes dans lesquelles ils doivent se renfermer. Lorsqu'elle consent à vos divertissements, elle exige vos vertus; si elle tolère par indulgence ce qui vous amuse, elle ne réprouve pas moins avec une inflexible fermeté ce qui vous perd.

Mais, ne vous y trompez pas, il est un autre piége moins sensible et presque aussi dangereux. S'il ne paraît pas menacer directement la vertu, peu à peu il en mine les fondements; s'il ne fait pas ouvertement des coupables, il dispose à le devenir. Je parle de cet amour immodéré des amusements qui, faussement tranquillisé par le discernement qui les choisit, fomente dans une âme ce goût qui l'absorbe. Car, oser se dire à soi-même : Je suis fidèle à la loi de Dieu, puisque je ne me permets point ce que défend la loi de Dieu; et se croire à l'abri de tout reproche, n'est-ce pas une trompeuse et bien souvent funeste sécurité?

La terre fertile en délices, dit l'Esprit-Saint, n'est point le séjour de la sagesse : *Non invenitur Sapientia in terra suaviter viventium.* (*Job.* XXVIII, 13.) Pourquoi? C'est, en expliquant cet oracle par un autre, c'est que l'enchantement de la bagatelle, ainsi que s'exprime l'Ecriture, obscurcit les solides biens : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* (*Sap.*, IV, 12.) L'âme devient par degrés charnelle et terrestre; elle ne s'élève plus qu'avec effort aux désirs de l'éternel bonheur. Celui dont elle jouit l'occupe; à force de l'occuper, il la détourne de tout objet plus intéressant, mais moins sensible. L'idée d'une vie future devient moins vive; le présent qui fixe laisse apercevoir à peine, dans le lointain, l'heureux avenir qu'il faut mériter. Chaque amusement, pris en lui-même, n'y met pas obstacle; mais l'inclination démesurée qui les poursuit, en forme un tissu; et le nombre des liens qu'elle réunit, en fait la force. C'est un cercle de plaisirs innocents, mais dans lequel le cœur s'engage, et dont il aime à se voir constamment environné. Tout ce qui est au delà se montre sous des traits rebutants. Accoutumé à ce qui le distrait agréablement, l'esprit craint ce qui l'applique. Le sérieux le gêne; la réflexion l'attriste; la raison l'importune; la religion l'accable : il ne la hait pas encore, mais il la fuit; pour y réussir, il se dissipe, il s'évapore, il en vient jusqu'à se redouter lui-même.

De là cette frivolité habituelle qui rapporte tout à ce qui peut amuser, et presque

jamais à ce qui pourrait instruire. De là ces soins inquiets de varier les plaisirs, de peur que leur uniformité ne lasse; et ce morne ennui, quand l'occasion ne vient pas les réveiller. De là ce vide universel dans les pensées : elles ne roulent que sur les amusements; dans les affections, elles ne sont dirigées qu'aux amusements; dans les discours, ils ne sont que l'histoire des amusements; dans les desseins, ils n'ont pour but que les amusements. Or, même en séparant ce qu'ils auraient de répréhensible, qu'on me dise si cet attachement immodéré ne l'est pas! Si, selon l'oracle de l'Ecriture, ce qui caractérise les folies du siècle, c'est d'aimer les joies! *Cor stultorum ubi lætitia* (*Eccle.*, VII, 5); comment donc en concilier l'amour excessif avec la maturité de la sagesse chrétienne? L'utilité des importantes leçons que donne l'Evangile aux chrétiens, pour les élever au-dessus de l'homme, s'accorde-t-elle avec cette continuité puérile d'une dissipation, qui rabaisse l'homme au-dessous de lui-même? Puisque Dieu plaça l'homme sur la terre, pour y mériter le ciel par la solidité de ses œuvres; comment l'homme peut-il croire qu'il parviendra à ce terme, en ne suivant que la route des amusements? Jésus-Christ nous montre la réflexion, le recueillement, la pénitence, les afflictions, les croix, comme les voies nécessaires du salut. Ce n'est donc point par un chemin orné de fleurs qu'on peut y arriver. C'est donc visiblement dénaturer les vrais caractères de la vertu, que de se flatter de pouvoir être tout ensemble homme vertueux, et ce que l'on appelle homme de plaisir.

Ils sont permis, dites-vous, ceux que vous goûtez. C'est que vous n'examinez qu'eux. Voyez-en les suites. D'où viennent, dans vous, cette indolence oisive qui ne pense presque jamais aux vérités du salut; ces assoupissements de l'esprit de piété qui en suppriment les œuvres; cette froideur de sentiments pour la religion, qui en néglige les actes; ce dégoût de la prière qui ne vous en a presque laissé que l'extérieur et les apparences; cette secrète répugnance pour les objets surnaturels de la foi, qui peu à peu en affaiblit la lumière; cette facilité à adopter les maximes d'un monde, que le christianisme condamne, et qui, à son tour, combat le christianisme? Ah! c'est qu'on n'a jamais vu goûter Dieu sincèrement par une âme qui goûte ardemment et constamment les plaisirs.

Ils sont permis ceux que vous goûtez. Mais, si jusqu'ici vous avez au moins paru connaître la loi, la respecterez-vous longtemps encore? Ce qu'elle tolère et ce qu'elle défend n'est pas toujours séparé par un long intervalle; un pas vous suffit pour aller de l'un à l'autre. Vous arrêterez-vous dans la respectable enceinte qu'a tracée la religion? Et, si vous osez en répondre, montrez-nous du moins vos garants. Est-ce la vigilance? Mais le propre des plaisirs du monde est d'étourdir. Est-ce la voix de la conscience? Mais vous l'avez déjà formée à trouver une fausse paix dans la succession non interrompue de vos plaisirs. Est-ce la grâce des sacrements? Mais, pour les recevoir, vous voyons-nous faire souvent divorce avec les plaisirs? Est-ce l'empire que vous prenez sur vos penchants? Mais vous les nourrissez dans l'abondance des plaisirs. Eh! sur quoi vous rassurez-vous? Je crois moins à votre témoignage qu'à celui de l'expérience. De l'amour des plaisirs, vous en viendrez aisément aux désordres. Cet usage immodéré devient un abus. Tout excès est lui-même un dérèglement. Et, quoiqu'il y ait évidemment des plaisirs légitimes dans la vie, personne n'osera jamais soutenir qu'il soit légitime de ne consacrer la vie qu'aux plaisirs.

Ils sont permis ceux que vous goûtez; mais ne s'y mêle-t-il rien qui soit défendu? Le riche, dont vous parle l'Evangile, ne vit peut-être dans sa conduite que ce que nous lisons nous-mêmes dans l'arrêt de sa réprobation. Il était magnifique dans ses vêtements et somptueux à sa table. Ces dehors, considérés en eux-mêmes, annonçaient-ils un cœur si coupable et si déréglé? Hélas! que n'en examinait-il mieux les secrètes dispositions? Il l'eût trouvé épris des biens sensibles jusqu'à l'ivresse; voué à l'amour de soi-même, jusqu'à n'aimer que lui seul; aveuglé par les douceurs de son opulence, jusqu'à ne pas voir dans autrui les misères de la pauvreté; plongé dans les délices de la terre, jusqu'à ne pas aspirer à la félicité du ciel; aimant le monde, jusqu'à oublier Dieu. Le bonheur de la vie fut l'objet de ses désirs; il parut ne connaître que celui-là, et celui-là fut aussi son partage. Il entendit après la mort cette voix terrible : Vous avez joui des biens du temps : ceux de l'éternité ne sont pas pour vous : *Recepisti bona in vita tua.* (*Luc.*, XVI, 25.)

Que prétends-je conclure, mes chers auditeurs? Viens-je vous faire un scrupule des amusements que la vertu permet, dès qu'on les goûte sous ses auspices? Non, ce serait en outrer imprudemment les obligations. Mais aussi, pour n'en trahir pas lâchement les intérêts, j'ai dû vous marquer combien les amusements lui nuisent, si ce n'est pas elle qui les choisit et qui les règle. C'est donc à la prudence chrétienne; c'est à ceux qui en sont les interprètes auprès de vous, à vous fixer les limites au delà desquelles vous vous égarez. Heureux celui qui, peu content d'écarter toujours les vices de son cœur, évite encore de remplir ses jours par la vanité des amusements! Je dis remplir ses jours; car, de l'excès d'attachement avec lequel on s'y porte, en suit naturellement un second, je veux dire l'excès du temps qu'on y consume.

SECONDE PARTIE.

A combien d'hommes peuvent s'appliquer ces paroles de la Sagesse : Ils ont regardé la vie comme un jeu : *Æstimaverunt lusum esse vitam.* (*Sap.*, XV, 12.) On peut dire

d'eux, avec Isaïe, qu'ils substituent le néant de la vanité à la substance des œuvres, et que le vide de leurs discours décèle le vide de leur âme : *Confidunt in nihilo, et loquuntur vanitates.* (*Isai.* LIX, 4.) Et, pour achever le portrait, il n'y aurait qu'à emprunter les paroles de l'Ecriture, lorsque, parlant de joies bruyantes qui précédèrent l'idolâtrie d'Israël, elle nous représente ce peuple ne quittant la table de ses festins que pour s'associer à celle des jeux : *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere.* (*Exod.*, XXXII, 6; I *Cor.*, X, 7.) Trop fidèle image du renversement de l'ordre qu'introduit l'excessive durée des amusements. Ceux-ci sont, il est vrai, un délassement nécessaire. Mais, puisqu'ils sont un délassement, ils supposent donc le travail ; et, à parler exactement, ils ne doivent être qu'un intervalle qui sépare les travaux. Or, qu'arrive-t-il? C'est que des occupations momentanées mettent à peine un court espace entre les plaisirs, qui sont eux-mêmes l'occupation la plus ordinaire de la vie ; et, au lieu que quelques distractions utiles ne devraient servir qu'à réparer les forces d'un esprit appliqué, tout au plus une application passagère sert à interrompre une habitude de dissipation. De là l'omission des devoirs de la profession, premier défaut, et le dépérissement des talents, second reproche que font d'une commune voix les hommes, la société et la religion.

Parmi toutes les conditions de la vie humaine, il n'en est aucune que Dieu n'ait assujettie aux travaux. Ils sont différents suivant la diversité des états ; mais il n'est aucun état qui ne participe à la destination générale de tous les hommes, puisqu'ils naissent tous pour le travail : *Homo nascitur ad laborem.* (*Job.* V, 7.) Ce n'est donc plus vivre selon les vues de la Providence, que de ne vivre que dans les plaisirs ; que de croire, et d'oser dire que vivre, c'est s'amuser. Et si cette loi commune ne paraissait pas suffire pour condamner des amusements qu'aucune loi spéciale n'interdit, n'est-il pas malheureusement trop sensible qu'ils sont directement opposés à la loi des devoirs? Qu'un homme public, par exemple (et il faut en dire autant avec proportion, selon les conditions diverses), qu'un homme public veuille se justifier à lui-même le tissu des amusements auxquels il se livre, il les parcourt en détail, il n'y voit rien qui excède les bornes de la sagesse et de la décence. En est-ce assez? Non, ce n'est là qu'une surface trompeuse sous laquelle se déguise un dégoût réel des affaires. Alors, en effet, les plus essentielles sont ensevelies sous un amas de frivolités; les plus pressées souffrent de dangereux délais ; les plus faciles éprouvent journellement des obstacles ; les plus avancées n'ont aucune fin. Le bon droit se voit sans appui ; l'opprimé réclame en vain la protection de l'autorité, parce que des soins nécessaires font place à des divertissements superflus. Que dis-je ? ce n'est plus alors simplement dans eux superfluité; c'est injustice, c'est dureté. Un emploi, une charge, un rang dont les fonctions sont relatives au bien public, voilà les titres qui fondent l'obligation essentielle de l'assiduité, de l'exactitude et du zèle. Les devoirs se réunissent aux honneurs ; et, selon les règles ordinaires de la Providence qui distribue tout avec une sorte d'égalité, l'étendue des honneurs restreint la mesure du droit qu'on croit avoir aux amusements. Ce ne sont pas des crimes ; non, sans doute ; mais substituer les amusements aux devoirs; mais se reposer sur autrui de l'embarras de ses devoirs, sans pouvoir même être garant et de la capacité qu'ils supposent, et de la probité qu'ils demandent; mais jouir dans une place de ce qu'elle a d'avantageux, et n'en écarter que ce qu'elle a de pénible; mais en recueillir la gloire, et ne pas en supporter le fardeau ; mais se dérober à l'intérêt général des hommes, pour se dévouer aux agréments particuliers de la vie ; mais être par état chargé du bien commun, et par goût vivre pour soi-même ; voilà le désordre, voilà la faute grave qui naît de l'excès du temps que l'on emploie aux plaisirs ; voilà comment des plaisirs, qu'on dit innocents, cessent de l'être.

Qu'ils s'appliquent à eux-mêmes cette morale, les chefs de famille qui habituellement s'en arrachent, entraînés par l'amour du plaisir. Suivez-nous, disent-ils quelquefois avec confiance, suivez-nous dans nos divertissements ; qu'y condamnez-vous ? Non, ce n'est pas au dehors que vos dérèglements nous frappent. Mais rentrez vous-même dans l'intérieur de votre maison, pour y apercevoir les déplorables effets de votre absence. Des enfants, soumis imprudemment à une autorité étrangère, qu'ils respectent peu, dès qu'elle n'est pas soutenue par la vôtre, n'écoutaient que leur indocilité et leurs caprices. Loin de vos regards, ils se formaient déjà à cette liberté dont ils se préparaient à abuser, pour vous en punir. Ils secoueront, avec le joug de l'application, la contrainte des vertus. Ils vous connaissaient à peine ; aussi n'apprenaient-ils de vous qu'à négliger tout, pour multiplier les amusements.

Et voilà donc la juste condamnation de ces mères dissipées qui, dans la pratique exacte de quelques vertus isolées, croient trop aisément trouver l'observation de tous leurs devoirs. Irrépréhensibles sur quelques points, elles sacrifient sans scrupule tous les autres à l'attrait des amusements. De longs apprêts de vanité ont fait la première occupation de la journée ; et, lorsqu'ils en ont déjà consumé une partie, l'art consiste à ménager les moyens de remplir agréablement le vide de l'autre. On dirait qu'il n'y a dans la vie d'autre travail que celui d'entremêler les plaisirs au désœuvrement domestique ; que ces soins domestiques ne sont que l'apanage du vulgaire ; que ceux de l'éducation ne renferment rien d'intéressant. On néglige les uns et les autres ; qu'arrive-t-il ? Souvent de grands péchés et

de grands malheurs sont la suite et les châtiments de cette inaction coupable ; et cette inaction d'où vient-elle ? De l'excès du temps qu'on emploie aux amusements.

Et, lors même que leur durée ne supprime pas toute attention aux devoirs, combien au moins, en la partageant, elle l'affaiblit ! On essayera, je le sais, de combiner ses obligations avec ses plaisirs. Mais, pour y réussir, quelle méthode ! On croit satisfaire à tout, parce qu'à la hâte on a jeté rapidement un coup-d'œil sur des objets qui devraient épuiser la réflexion ; parce qu'on se résout à entendre le récit abrégé, l'exposé succinct d'une affaire dont on a remis la décision à un terme plus reculé. Pressé par l'impétueuse activité que l'idée seule des divertissements réveille, on croit pouvoir suppléer à l'ennui du détail par la vivacité de l'intelligence. On se flatte d'avoir saisi ce qu'à peine on a entendu. On remet à un avenir plus tranquille le choix des moyens qui ne se présentent pas au moment. On affirme qu'on y pensera, et c'est précisément pour se mettre alors en liberté de n'y pas penser.

Qu'il faille aborder un de ces hommes que le goût du plaisir domine : si vous êtes assez heureux pour pénétrer à travers la foule des vains projets dont il paraît toujours escorté ; bientôt vous apercevrez l'image de cette légèreté qu'un entretien suivi fatigue, que de sérieuses discussions rebutent, que des démarches nécessaires effrayent, que vos demandes importunent, dès que vous demandez au nom de l'équité que pour un temps le règne de la frivolité soit interrompu. Eh ! ne sont-ce pas là autant de reproches que, dans l'amertume de ses murmures, le monde réunit en un seul mot, lorsqu'il dit : Cet homme est tout à ses plaisirs, c'est-à-dire, en termes équivalents, il s'occupe peu de ses devoirs ? L'accès moins facile, l'expédition moins prompte, la justice moins agissante, les supplications moins efficaces, la vigilance moins active, tels sont les dommages particuliers qu'occasionne le goût des plaisirs. Les intérêts même les plus grands, il peut les mettre en péril. L'histoire nous a transmis l'exemple d'un héros célèbre, dont la gloire et les conquêtes s'évanouirent au sein des délices qui eurent la force de le captiver.

Mettons au rang des devoirs la culture des talents. Elle en fait nécessairement partie, puisque c'est par le bon usage des talents qu'on peut remplir les devoirs. Mettons par conséquent au nombre des plus pernicieux abus l'excès de cette dissipation qui les enfouit.

Plus d'une fois, mes chers auditeurs, vous avez entendu raisonner sur la rareté de ce mérite vrai qui réunit les suffrages. Les uns déplorent cette triste stérilité ; les autres en recherchent les causes : chacun établit son système pour les expliquer. A en croire celui-ci, c'est la faute même de la nature devenue plus avare de ses dons : on dirait qu'elle est épuisée. Selon les idées de celui-là, c'est le vice de l'éducation ; elle n'offre point assez de moyens et de ressources. L'un prétend que les forces de l'esprit humain sont toujours capables des mêmes efforts ; l'autre voudrait persuader qu'elles dégénèrent. On compare les hommes avec les hommes, les siècles avec les siècles, les nations avec les nations, comme pour découvrir d'où vient la supériorité d'une part, et de l'autre la décadence. Il n'est ni de mon dessein, ni de mon sujet, ni de mon ministère de discuter ces opinions différentes ; mais ce n'est pas en hasarder une, de regarder le règne des plaisirs frivoles comme la destruction de celui des talents utiles. On voit éclore les talents au sein des travaux ; c'est donc au sein des amusements qu'ils doivent s'ensevelir.

Consultons l'expérience. Verrons-nous se laisser emporter, au tourbillon rapide des amusements, ces hommes distingués par l'étendue et la solidité de leurs connaissances ? Est-ce dans le mouvement habituel des fêtes du monde que sont formés ceux qui en fixent les regards ? N'est-ce pas du fond de leur studieuse retraite que répandent ordinairement une vive lumière sur la terre ces génies destinés à l'éclairer ? Est-ce précisément en se faisant la réputation d'un homme agréable, qu'on acquiert le mérite réel d'un homme estimé ? Pourquoi, demande-t-on tous les jours, pourquoi cette médiocrité de succès avec tant de qualités naturelles ? C'est, peut-on répondre, qu'elles ont été étouffées par l'amour des plaisirs. Eh ! ne cherchons pas ailleurs le malheureux principe de dégradation qu'on remarque dans les emplois et dans les talents. On remplace une érudition profonde par des vues superficielles ; une étude laborieuse, par quelque méthode abrégée ; l'obscure solidité des recherches intéressantes, par l'éclat imposant des apparences ; l'utilité du savoir, par le brillant des pensées. C'est que la vie est trop courte pour la partager également entre les occupations et les plaisirs ; et, dès qu'on se livre aux plaisirs, c'en est fait des occupations.

Et voilà le préjudice que la religion cherche à écarter de la société, en montrant aux hommes les talents qu'ils ont reçus de Dieu, comme la matière d'un compte rigoureux qu'ils auront à lui rendre ; car, puisqu'il faut rendre compte de leur usage, il est donc certain qu'il faut savoir en user. Prétexterez-vous qu'aucun devoir particulier ne vous asservit à des travaux d'où résulte l'utilité générale ? Et moi je vous demande si vous n'avez pas même une vue générale qui vous détermine à quelque choix d'un état particulier ? ou voulez-vous n'être dans la société qu'un membre mort et desséché qui n'y remplisse aucune fonction ? Cette supposition vous fait rougir ; je la supprime, et je conclus aussitôt de vos espérances, de vos prétentions, de votre ambition même, qu'elles condamnent elles seules une vie destinée aux amusements. Pourquoi ? Parce qu'il serait d'une présomption indé-

cente et d'une témérité insensée de vouloir parvenir au terme des honneurs, en ne suivant que la carrière des plaisirs. Projet monstrueux que celui de ne pas mettre la proportion nécessaire entre la place à laquelle on aspire, et les dispositions qui y préparent; et d'oser prétendre à tout, sans s'appliquer à rien ! Eh quoi ! est-ce en vous nourrissant des délices qui énervent l'âme, que vous formerez dans elle, et cette pénétration qui saisit les grandes affaires, et cette maturité qui en pèse l'importance, et cette habilité qui en développe le nœud, et cette constance qui en suit le cours, et cette fermeté qui en règle l'issue, et cette discrétion qui en dirige toute la conduite? Quoi! uniquement livrés aux amusements, vous consentiriez qu'on vous livre le sort des citoyens! Presque uniquement exercés à juger des assortiments d'une fête, des beautés d'un spectacle, de l'élégance d'une parure, vous vous hasarderez à prononcer sur les biens, sur la réputation, sur la vie des hommes ! Vous voudrez être comptés parmi les premiers vengeurs de la patrie; et vous saurez à peine les premiers éléments de l'art de la défendre ! Vous opinerez dans les délibérations les plus sérieuses, et vous n'en aurez parcouru que légèrement l'objet ! Aux fonctions les plus hautes, vous n'apporterez que les connaissances les plus faibles ! Quel est celui qui n'est point frappé d'un pareil contraste? Quel en est le principe ? le temps excessif que l'on a prodigué aux amusements.

Erreur par conséquent, et malheureusement erreur trop commune de la part de ceux qui croient trouver dans l'ardeur de la jeunesse la justification de l'amour des plaisirs ! Sagesse prématurée, prudence déplacée, précaution outrée; ce sont là les noms que l'inconsidération donne à la raison qui seule prévoit l'avenir; et l'on ne voit pas que passer sa jeunesse dans le vide des plaisirs, c'est se condamner à vieillir dans la honte de l'inutilité; que ce premier temps de la vie est celui d'enraciner les vertus dont on veut, sur la fin, recueillir les fruits; que ne pas se disposer de bonne heure à faire valoir ses talents, c'est s'assurer un jour le regret de les avoir anéantis; que c'est, en un mot, perdre devant Dieu et devant les hommes ce qu'on appelle le printemps de l'âge, que de l'envisager comme la saison des amusements !

Vous êtes jeunes : eh bien ! de ce qu'il faut plus fréquemment à votre esprit quelque délassement qui le soulage, conclurez-vous qu'il ne lui faut aucune occupation qui le forme ? Parce que plus aisément de vains amusements vous attirent, la solide sagesse doit-elle être pour vous sans attrait ? Parce que vous êtes encore incapables de manier de grands intérêts, devez-vous n'en connaître d'autre que celui de vos divertissements? Voulez-vous donc que la jeunesse ne soit pour vous qu'une enfance prolongée, qu'elle ne serve qu'à varier la satisfaction des penchants, au lieu de préparer l'usage de la raison; qu'elle ne soit pas au moins un intervalle entre l'âge faible auquel elle succède et l'âge mûr dont elle approche; que le délire des folles joies remplace seul dans vous les ténèbres de la première existence; et qu'étant jeunes plus longtemps qu'il ne vous est permis de l'être, vous vous déshonoriez par la méprisable manie de le paraître toujours ? Ainsi, voit-on quelquefois des hommes dont le plaisir fut l'unique loi, en communiquer le vide à toute la suite de leurs jours; offrir même le ridicule mélange de la caducité d'un âge avancé, et des frivolités de la jeunesse. Ils sont enfin cités au tribunal de Dieu ; ils y portent l'abus d'une vie dont le plaisir écarta toujours la double utilité des talents et des vertus.

Bien différent est l'éloge que fait l'Ecriture du jeune Tobie et de sa jeune épouse. Celle-ci se rendait l'heureux témoignage qu'elle n'avait pas participé à la vanité des plaisirs qui dissipent : *Neque cum his qui in levitate ambulant, participem me præbui.* (*Tob.*, III, 17.) Il est dit de celui-là qu'il n'y eut rien dans sa jeunesse qui en ressentît la légèreté : *Cumque esset junior, nihil tamen puerile gessit in opere.* (*Tob.*, I, 4.) C'est que dès ses premières années, il eut pour règle la loi de Dieu : *Hæc secundum legem Dei puerulus observabat.* (*Ibid.*, 8.) Qu'elle règle donc aussi la durée de vos amusements; qu'ils cessent quand la voix du devoir vous rappelle. Ce n'est pas tout; il faut pour les rendre légitimes, un dernier caractère : éloignez-en la superfluité des dépenses qu'ils occasionnent. Troisième excès du côté des biens.

TROISIÈME PARTIE.

La sagesse divine nous représente le goût des plaisirs comme le présage des misères; et l'expérience journalière nous apprend que la décadence des biens est la suite ordinaire des plaisirs. La modération seule fait la distance qui sépare la pauvreté des richesses. Leur usage indiscret a bientôt comblé l'intervalle; et les plaisirs sont les plus dangereux ennemis de la fortune, dès qu'on fait servir la fortune à multiplier les plaisirs. J'en atteste le monde, témoin de toutes les chutes qui précipitent sous ses yeux, dans les malheurs de l'indigence, des hommes, dont il avait autrefois admiré l'éclat. Mais je passe sous silence ce que les plaisirs ont de nuisible aux intérêts temporels; je laisse aux hommes le soin de voir, dans l'amour des plaisirs, le destructeur des biens qu'il consomme. Je m'attache à leur faire apercevoir, dans cette destruction, celle des vertus que directement elle blesse; je parle de la justice et de la charité.

Je dis, en premier lieu, la justice. Entrez, mes chers auditeurs, entrez dans ces maisons dont le luxe effréné a fait autant de palais où il semble établir son trône. Voyez-y presque entièrement réalisée la description que faisait Salomon de sa propre magnificence (car l'ambitieuse vanité des particuliers ose affecter quelquefois ce qui ne paraissait convenir qu'à la grandeur

royale). Voyez ces vastes et immenses demeures : *Ædificavi mihi domos* (*Eccle.*, II, 4 et seq.) : l'agrément de ces lieux enchantés qui les environnent : *Feci hortos et pomaria.* (*Ibid.*) Cette multitude nombreuse que la nécessité contraint à vendre sa liberté et ses services : ***Possedi servos et ancillas*** (*Ibid.*); cet assemblage de talents séducteurs, dont on achète bien cher l'usage pour quelques moments, et dont on paye ainsi la constante oisiveté : *Cantores et cantatrices* (*Ibid.*); ces meubles choisis et précieux : *Scyphos et urceos ad vina fundenda* (*Ibid.*); en un mot, ce fastueux étalage qui semble annoncer la possession des plus riches trésors : *Coacervavi mihi aurum et argentum* (*Ibid.*)

Ce ne sont jusque-là que des dehors éblouissants qui, tout au plus peuvent offrir au premier coup-d'œil, le trompeur éclat d'une opulence qui multiplie les besoins avec les plaisirs. Mais ce que disait le prophète, en parlant des désordres que dérobaient aux regards les murailles de Jérusalem, j'oserai l'appliquer ici : Pénétrez, vous dirai-je, plus avant; percez les murs qui vous cachent les ressorts secrets de l'étonnant appareil que vous fixez : *Fode parietem.* (*Ezech.*, VIII, 8.) Hélas ! quelquefois, qu'y entendez-vous? Vous y entendez les demandes réitérées et toujours inefficaces de créanciers, dont on a épuisé le secours, et dont on paraît avoir oublié la dette. Ils peuvent à peine mêler, aux cris d'une allégresse journalière, dont ils sont les spectateurs, leurs tristes plaintes sur les délais dont ils sont les victimes. En convenant que leurs demandes sont justes, on les rejette comme importunes. On en étouffe le bruit dans le bruit des amusements. On regarde presque comme prérogative de son rang, celle de faire contribuer autrui à en soutenir la splendeur; et l'on s'expose à envelopper, dans sa propre ruine, des hommes qu'on dédaignerait d'associer à ses divertissements.

Vous entendrez les sollicitations redoublées d'un nombre d'hommes mercenaires ou d'artistes habiles, qui, après après avoir fait servir leur temps et leur industrie à préparer les plaisirs, craignent encore à juste titre d'en suppléer tous les frais. On applaudit à leurs succès, mais on perd de vue leurs droits. On vante leur mérite, mais on ne répond point à leurs requêtes. On jouit de leurs talents, mais on ne récompense pas leurs travaux. On veut qu'ils entretiennent ce qui fait l'agrément de la vie, et l'on se borne à entretenir leurs espérances. On les emploie, et ils n'obtiennent que des promesses.

Vous entendrez les secrets murmures de quelques serviteurs mécontents dont, après de longs services, le salaire est incertain, et auxquels on ne laisse que la dure nécessité de l'attendre. Plutôt on consentirait à tolérer leurs vices, qu'à payer des sommes que le temps a fait grossir. S'ils sollicitent, on les amuse ; s'ils pressent, on les rebute ; s'ils se plaignent, on les menace : faut-il enfin les satisfaire, on les décrie, et on les flétrit.

Vous entendrez les douloureux soupirs d'une épouse et d'enfants négligés, à qui on soustrait, dans le silence domestique, ce qu'on perd dans le fracas des amusements. Pour se les procurer, rien ne coûte ; et ce qui, pour des enfants serait nécessaire, paraît surperflu. Comme si ce n'en était point assez de préparer l'indigence pour héritage, il faut qu'ils souffrent par avance de la dissipation qui dévore le leur. Une famille entière y voit l'affligeante image de l'infortune qui l'attend ; elle sent croître la dureté qui la délaissse au dedans, avec la profusion qui se répand au dehors; elle ne trouve qu'un cœur de fer dans celui que l'amour des plaisirs a amolli ; de nouvelles dépenses sont chaque jour le trop sûr indice de l'abîme que la pauvreté lui ouvre. Ah ! combien de larmes amères n'ont pas fait verser les folles joies d'un père ou d'un mari dissipateur ! Et combien de fois a-t-on répété dans le monde : Ces enfants n'ont rien ; le père ne pensait qu'à ses plaisirs !

Ainsi, en voit-on l'excès dégénérer en injustice, en insensibilité, en cruauté même. Dès qu'on en fait son idole, il n'est rien qu'on ne soit prêt à leur immoler. La probité a rougi plus d'une fois des frauduleuses manœuvres que l'amour des plaisirs commande. Les facultés s'épuisent, et le goût des amusements subsiste, on l'écoute, on veut le suivre, on imagine, on en vient... Mais supprimons le honteux détail de ses ressources : craignons de présenter des traits dont le soupçon même est un opprobre. N'insistons pas sur des écarts trop odieux pour oser croire qu'ils soient communs. Convenons seulement qu'il est possible de rendre criminels les amusements légitimes d'ailleurs, dès qu'on les achète à trop grand prix.

Voyez, disait le juste Tobie, en entendant dans sa maison le cri d'un de ces animaux destinés à servir de nourriture, voyez s'il m'appartient, ou si, échappé de la maison de son maître, il ne s'est point égaré : *Videte ne furtivus sit* (*Tob.*, II, 4); car il ne nous est pas permis, ajoutait-il, de convertir pour nous, en aliment, un bien étranger, ou de nous en approprier l'usage : *Non licet nobis aut edere ex furto aliquid aut contingere.* (*Ibid.*, 21.) Et voilà ce que ne cesse de faire entendre la voix de l'équité au milieu des divertissements. Voyez s'ils ne sont point le fruit ou la cause de quelque injustice ; si, en croyant n'user que du superflu de vos biens, vous n'entamez pas même la substance du bien d'autrui ; si quelque oppression ne rend pas vos joies cruelles; si des opprimés ne viennent point y mêler des pleurs ; et si, pour suppléer à leur silence forcé, les pierres mêmes de cette maison que vous remplissez d'allégresse, n'accusent pas de larcin ce que vous appelez amusement : *Videte ne furtivus sit.* Première règle que prescrit la religion, et que la raison même établit.

Ne perdons pas de vue l'exemple des

saints patriarches que je viens de citer, et nous y trouverons la seconde leçon que nous fait à cet égard la charité. Assis à un de ces festins que la vertu autorise, quand elle y préside, que l'esprit de société forme, que la sobriété tempère, et que la décence accompagne, Tobie apprend qu'un des enfants d'Israël, mis à mort, est privé des honneurs de la sépulture; il vole où la compassion le conduit; il ne permet point aux impressions d'une joie, quoique innocente, d'effacer ou d'affaiblir celle que doit produire le spectacle des maux étrangers. Il accorde aussitôt à la pitié ce qu'il retranche aux plaisirs.

Et voilà, mes chers auditeurs, le noble sentiment que je voudrais graver dans vos âmes. Pourquoi, disait autrefois le perfide apôtre, par le vil intérêt d'une sordide avarice, pourquoi perdre ces parfums dont le prix eût pu être employé au soulagement des malheureux? (Il s'agissait des parfums répandus sur la personne adorable de Jésus-Christ même.) *Ut quid perditio hæc?* (*Matth.* XXVI, 8.) Et tel est encore aujourd'hui l'indécent langage de quelques hommes qui, couvrant leur dédain pour le culte extérieur de la religion, sous le voile spécieux des mouvements de la charité, ne cessent de nous répéter que pour les pauvres il faudrait dépouiller les temples. Je n'examine point à ce moment si ce n'est point l'impiété qui, par haine pour Jésus-Christ, affecte de plaider la cause de ses membres. Quel qu'en soit le motif, exhortations inutiles! Eh! sans doute nous le savons, si la nécessité l'exigeait; alors plutôt que de décorer sa demeure, nous devrions secourir Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Mais (et c'est là ce qui m'étonne) pourquoi ne retrouve-t-on de superfluité que dans les témoignages d'une piété qu'on blâme, tandis qu'on pardonne tous les excès dans les divertissements dont on jouit? Ah! c'est dans un sentiment de commisération mieux fondé et mieux placé, que je demande : Quel est le but de ces énormes dépenses; et pourquoi cette perte : *Ut quid perditio hæc?* Pourquoi engloutir des revenus immenses dans la somptueuse délicatesse d'une sensualité dont tous les jours on perfectionne les raffinements; dans l'éclat affecté d'une magnificence, qui souvent goûte moins la satisfaction de donner que celle de paraître; dans les hasards d'un jeu où la grandeur des périls expose trop la fortune, pour ne laisser à un cœur ému d'autre intérêt que celui de l'amusement; dans cette variété de projets que forment les caprices de la mode, et que ceux de la légèreté renversent; dans l'exécution de ces idées bizarres que l'imagination enfante, et que la fantaisie satisfait; dans le fastueux appareil d'un luxe qui est moins l'apanage du rang et la suite de l'ordre, qu'un désordre visible dont l'effet tend à confondre tous les rangs : *Ut quid perditio hæc?*

Pourquoi cette perte? Il est facile, mes chers auditeurs, d'en expliquer la cause; c'est l'amour immodéré des plaisirs. Il rapporte tout à lui-même; il se livre tout entier à ce qui le satisfait; il ne veut connaître que ce qui peut le satisfaire. A ses yeux, il n'est de talents que ceux qui plaisent. Une frivolité agréable l'emporte sur des services utiles. L'acteur qui amuse est plus précieux que le citoyen qui travaille. Les divertissements absorbent ce que les besoins réclament. Un cri de joie couvre lui seul les sanglots de la douleur. Quelques heures d'amusement enfouissent ce qui suffirait pour adoucir plusieurs années d'infortune.

Or, que vous dit à cette vue la charité? Vous calculez vos biens, pour y proportionner vos dépenses; c'est un effet de sagesse humaine. Faites plus; calculez aussi les obligations que vous imposent vos biens. Vous ne comptez qu'avec vous-mêmes, ce n'est pas assez; il faut encore, devant Dieu, compter avec les indigents. Non, la charité ne vient pas vous reprocher quelques satisfactions modérées; mais elle vous en propose une plus digne encore de la tendresse et de la bonté de vos cœurs. Elle vous présente le bonheur le plus doux, celui de faire des heureux; elle vous presse de supprimer ce que trop de luxe dans les divertissements dissipe, pour l'appliquer à des œuvres que la bienfaisance consacre; et de remplacer ce qu'une vaine prodigalité étale, par les bienfaits qu'une solide générosité répand. Elle ne vous dispute pas quelques plaisirs que l'innocence justifie; mais elle sollicite votre pitié que l'infortune doit émouvoir. Tandis que vous vous rassasiez de délices, elle vous montre ceux de vos frères qui sont accablés de maux. Elle ne vous demande pas d'établir, entre leur situation et la vôtre, une ressemblance entière; elle vous invite à en diminuer la triste inégalité.

Goûtez, mes chers auditeurs, goûtez à sa voix, des plaisirs plus vifs, à mesure que vous aurez la noble consolation de tempérer les misères. Regagnez avec abondance, par le secret témoignage d'un cœur sensible, ce que vous aurez soustrait à un cœur voluptueux. Ménagez-vous le beau privilége de communiquer une partie de votre félicité par une portion de vos richesses. Voyez alors la reconnaissance qui vous environne, au lieu de l'envie qui vous observe. Entendez applaudir à votre fortune ceux qui participent à vos dons. Soyez doublement heureux, en ne l'étant pas pour vous seul; et sanctifiez votre bonheur par vos libéralités. C'est là un devoir écrit dans vos cœurs des mains même de la nature. A en consulter la loi, il est barbare de voir des hommes qui souffrent, et de se montrer moins touché de leurs souffrances qu'avide de ses propres plaisirs. Cette loi, la charité la renouvelle. Ne pas l'observer, ce serait n'avoir ni les vertus du christianisme, ni les sentiments de l'humanité.

Ne me soupçonnez donc pas, mon cher auditeur, de vouloir ajouter, aux lois sages de la morale chrétienne, les maximes d'une

rigueur bizarre; et de chercher à bannir de la société des hommes, de légitimes amusements que n'interdit pas la religion. C'est de votre propre bonheur que je m'occupe, en vous mettant toujours sous les yeux ce qui doit le régler. Portez dans vos divertissements et cette pensée du cœur qui n'y laisse rien glisser de contagieux, et cette modération dans leur durée qui ne les change point en obstacle à vos devoirs, et cette économie prudente qui laisse un libre cours aux largesses d'une sainte générosité. Mêlez, à tous vos plaisirs, celui de n'en jamais passer les bornes; mettez le comble à votre satisfaction, en jouissant de celle de la conscience, sans laquelle il n'en est point de solide. Préférez, à tous les autres, ces plaisirs purs qui n'ouvrent point d'accès aux remords. Craignez cette félicité trompeuse, qui séduit sans satisfaire; cette félicité turbulente, qui agite lorsqu'on la désire, qui étourdit lorsqu'elle règne; cette félicité passagère, qui ne laisse rien dans l'âme, lorsqu'elle s'évanouit; cette félicité cruelle qui, en vous rendant coupables, vous rendrait éternellement malheureux. Qu'il n'y ait pour vous que des joies innocentes dans cette vie, si vous voulez obtenir l'éternelle béatitude que Dieu vous destine dans l'autre; je vous la souhaite, etc., etc.

SERMON IV.

Pour le jour du Mercredi des Cendres.

SUR LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Souvenez-vous, ô homme, que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière (25).

Reconnaissez, chrétiens auditeurs, à ces paroles, l'étonnante révolution dont elles vous offrent l'image, en même temps qu'elles vous en rappellent le souvenir. Le monde retentit encore du fracas tumultueux de ses amusements et de ses fêtes. On est encore tout occupé de l'idée de ses douceurs et de ses plaisirs; du moins leur illusion ne s'est pas encore totalement évanouie; il en reste comme une espèce d'étourdissement dans lequel, si on ne se livre plus aux joies du siècle, on n'en découvre point aussi tout le vide; et déjà pour vous tout est changé. Déjà Dieu vous rappelle dans son temple; ce temple devient pour vous celui de la justice divine; un langage tout différent vient s'y faire entendre: c'est l'arrêt de votre mort que Dieu nous ordonne d'y prononcer: *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Bientôt, bientôt aux menaces succédera la réalité. Et, comme aujourd'hui la pensée de la mort vient troubler subitement le souvenir des déréglements de la vie, viendra le jour auquel la mort elle-même les remplacera. Combien peut-être en est-il qui les ont goûtés pour la dernière fois, et pour lesquels ils ne reparaîtront jamais!

Une fleur que le matin voit éclore et que le soir trouve flétrie, une ombre qui échappe au moment auquel on croit la saisir; une vapeur qui disparaît; voilà l'image de la vie. Encore un petit nombre d'années; et tout sera renouvelé sur la terre. D'autres citoyens habiteront votre ville, d'autres familles rempliront vos maisons, d'autres fidèles entendront les paroles du salut, d'autres prédicateurs paraîtront dans les chaires. Poussés sans intervalle par la rapidité du temps vers la profonde nuit du tombeau; comme elle a dévoré ceux dont nous occupons la place, nous la céderons bientôt à ceux qui viennent nous succéder. Il y aura des habitants sur la terre, et nous serons ensevelis dans son sein. Le soleil répandra sa lumière, et nos yeux seront pour toujours fermés à ses rayons. Les événements, le fracas et le tumulte du monde occuperont les vivants. Hélas! ils ne se souviendront pas même que nos corps insensibles sont plongés dans le sommeil de la mort; ils seront dans le monde, et nous, nous serons devant Dieu.

Y avez-vous bien pensé, mon cher auditeur? Et, puisque vous ne sauriez ignorer que la mort doit un jour nous soumettre à Dieu, et vous séparer du monde, pourquoi n'étudiez-vous donc pas dans elle l'instruction qu'elle vous fait à l'égard de l'un et de l'autre? Je ne m'arrête point ici à ce que la mort a de terrible pour le pécheur et de consolant pour le juste; je m'attache à ce qu'elle a de commun pour tous les hommes; et, sans chercher encore aujourd'hui à vous apprendre à mourir, je vous proposerai simplement quelques réflexions qui naissent de la seule idée de la mort, et qui me paraissent bien propres à dissiper les principales erreurs de la vie.

L'erreur de l'homme, pendant cette vie, est d'abandonner Dieu, pour s'attacher au monde; erreur criminelle dont je découvre deux sources principales. La première c'est que l'homme ne connaît point, ou du moins ne réfléchit point assez sur sa propre situation, par rapport à Dieu, qui est son légitime maître; la seconde, c'est qu'il connaît mal ou qu'il s'aveugle trop à l'égard du monde auquel il s'asservit follement. D'où il arrive, ou qu'il partage indignement son cœur, ou qu'il le sacrifie même tout entier. A cette double cause de nos égarements, la mort oppose un double remède. Elle nous apprend ce qu'est l'homme par rapport à Dieu; c'est le sujet de ma première partie; ce qu'est le monde par rapport à l'homme; c'est le sujet de ma seconde partie. Humilier l'homme saintement devant Dieu; rendre le monde justement méprisable aux yeux de l'homme: voilà les avantages que nous retirons de la vue de la mort. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous lisons dans les livres saints: O mort! que ton jugement est salutaire! *O mors! bonum est judicium tuum.* (*Eccli.*, XLI, 3.) Il vaut mieux, continue le Sage, entrer

(25) Ces paroles sont celles de l'Eglise dans la cérémonie de ce jour.

dans une maison de deuil que dans celle où l'on se livre à l'allégresse. (*Eccle.*, VII, 3.) Là, celui qui vit encore, pense à ce qui doit un jour lui arriver : *In ea.... vivens cogitat quid futurum sit.* (*Ibid.*) En effet, quelle source d'instruction pour nous que la mort! L'homme superbe en frémit ; mais quelle lumière n'y aperçoit pas l'homme chrétien! Et si l'instruction qu'elle nous fournit est souvent stérile dans notre conduite, c'est parce qu'elle est trop confuse dans notre esprit. Essayons donc aujourd'hui de la développer. Voyons de plus près, si je puis le dire, voyons la mort dans ses rapports différents. Ecoutons-la dans le détail de ses leçons. Ce qui pour nous est un tombeau, est pour elle un trône ; et c'est ici le jour singulièrement destiné à en recueillir les oracles. Disons mieux, mes chers auditeurs : Puisque la mort n'est à notre égard que l'exécution fidèle des arrêts de Dieu, étudions dans elle les droits de Dieu même. En immolant l'homme selon les ordres de Dieu, que fait la mort? Elle montre Dieu à l'homme, comme l'auteur d'une existence que sa puissance seule a pu accorder, comme l'arbitre de la durée d'une existence que sa volonté seule peut régler, comme le vengeur des abus d'une existence que sa justice seule vient terminer. Telles sont les idées que présente la mort : idée de décomposition et d'extinction que la mort opère ; voilà ce qui doit découvrir à l'homme combien il est méprisable dans la nature de son être ; idée de surprise et de dangers dont la mort menace, voilà ce qui doit rendre sensible à l'homme combien il est dépendant de Dieu dans la jouissance de son être ; idée de peine et de châtiment, la mort en réunit tous les caractères ; voilà ce qui doit rappeler à l'homme combien il est coupable aux yeux de Dieu, par le mauvais usage qu'il fait de son être. Voix triste et lugubre, mais forte, persuasive et convaincante, que de toutes parts fait entendre la mort : *O mors! bonum est judicium tuum.*

Où étais-tu, demandait le Seigneur à Job, quand je jetais les fondements de la terre, quand je traçais aux astres la route qu'ils doivent suivre, et quand j'établissais l'ordre qui règne dans l'univers : *Ubi eras?* (*Job*, XXXVIII, 4 et seq.) Alors savais-tu que tu devais naître? Avais-tu compté le nombre des jours que tu devais passer sur la terre? Alors y avait-il un temps pour toi? *Sciebas tunc quod nasciturus esses, et numerum dierum tuorum noveras?* (*Ibid.*, 21.) Ah! répondait humblement Job à Dieu, ce sont vos mains qui m'ont revêtu de cette chair mortelle ; sans vous, je n'étais rien de moi-même, je n'étais pas : *Manus tuæ fecerunt me* (*Job*, X, 8). Et tel est encore aujourd'hui l'éloquent langage de la mort. Elle force l'homme à conclure ce qu'il a été avant que de naître en lui mettant sous les yeux le tableau toujours frappant de ce qu'il devient en cessant de vivre. Double vue que, selon la parole de l'Ecriture, forme le jugement de la mort, et sur lequel il est si avantageux de réfléchir : *Noli metuere judicium mortis : memento quæ ante fuerunt et quæ superventura sunt tibi.* (*Eccli.*, XLI, 7.)

Combien de fois, mes chers auditeurs, arrive-t-il à l'homme de se méconnaître, ou d'agir au moins comme s'il ne se connaissait pas! Que la fleur de l'âge, la santé, les forces, l'ardeur naturelle concourent à diminuer en lui le poids des infirmités de la nature ; il existe, il le sent, il s'en applaudit, il s'intéresse peu à approfondir comment et par quel bienfait il possède cette existence. L'excellence de ses prérogatives, la supériorité de son intelligence, l'activité des facultés de son âme, le domaine dont il jouit sur les êtres créés qui l'environnent : telle est la brillante image dans laquelle il se contemple. Et si, dans l'ivresse de sa gloire, il n'en vient pas jusqu'à s'égaler à Dieu, pense-t-il souvent que c'est uniquement par la puissance de ce grand Dieu qu'il existe? Or, c'est de quoi vient efficacement l'avertir la vue de la mort. Je vois l'homme aux prises avec elle (nous le voyons tous) ; il se défend, il lui résiste, il en soutient encore les assauts, lorsqu'elle frappe son dernier coup ; il cède enfin nécessairement à sa force victorieuse, il succombe sous ses traits ; il est sans vie. Eh! qu'est-ce donc que l'homme, demandé-je aussitôt avec effroi? *Quid est homo?* (*Psal.* VIII, 5.) Il a été, il eût voulu être encore, et il n'est plus. Sa propre existence ne lui appartenait donc pas, puisqu'il n'a eu ni le droit ni le pouvoir de la conserver. Son être n'était donc qu'un être emprunté dont il n'avait que l'usage. Une prudente curiosité me conduit plus loin. Je remonte à la première origine de cet être qu'il a perdu ; que trouvé-je? Une longue suite de siècles où il n'était point ; le chaos où aucun homme n'était ; je n'aperçois qu'un vide affreux, qu'un abîme immense : le néant. Le néant! voilà donc, voilà le premier état, si l'on peut appeler ainsi ce qui n'est rien, voilà le premier état de l'homme, voilà d'où il vient. Il n'est que l'ouvrage d'une main habile et toute-puissante qui a su rendre le néant fécond. O profondeur d'humiliation! L'homme est donc placé entre le néant, d'où il sort, et le tombeau auquel il aboutit. La vie n'est que le court intervalle qui sépare l'un de l'autre, et l'un et l'autre ont entre eux une liaison si étroite, qu'en voyant l'homme mourir, on voit avec évidence qu'il n'était rien avant d'être mortel : *Ubi eras?*

Et, lors même qu'il lui fut accordé d'exister, qu'était-il dans l'une des parties qui composaient son existence? Le dirai-je, mes chers auditeurs? Je vois avec une sorte d'étonnement, que les annales sacrées nous l'apprennent, en nous disant que Dieu forma le premier homme du sein de la terre, *Formavit Deus hominem de limo terræ.* (*Gen.*, II, 7.) Etait-il nécessaire de nous en instruire par une déclaration aussi précise? Cette instruction n'est-elle donc pas gravée en caractères ineffaçables sur tous les tombeaux? Qu'on demande ce qu'est l'homme,

Quid est homo? Avant que de résoudre cette question, j'ose proposer celle-ci : Où est l'homme, quand il est mort? *Homo, cum mortuus fuerit, ubi, quæso, est?* (*Job*, XIV, 10.) Et voici le rapport que je trouve entre les deux. Dans le monde, la beauté et la magnificence des édifices nous annoncent quels sont ceux qui les habitent ; les palais sont pour les grands et pour les rois; les chaumières sont pour le peuple et pour les pauvres. La décoration des demeures est ordinairement, dans l'idée des hommes, comme un titre public qui désigne ou la gloire du nom ou les trésors de l'opulence. Venez, j'adopte ici cette règle de jugement; venez, vous qui cherchez à connaître l'homme. Pour vous en donner quelque idée, je vais vous conduire dans la maison qui lui est destinée, qui lui appartient à titre d'héritage, que ses ancêtres lui ont transmise, et que du haut des cieux, où il fait habituellement son séjour, le Dieu souverain de l'univers lui a marquée. Approchez : voici la demeure des hommes jusqu'à la consommation des temps, jusqu'à la fin du monde. Depuis qu'il a commencé, depuis qu'il y a des hommes; il n'y a pas eu pour leur corps d'autre asile. Et, parce que tout doit retourner à sa source, l'esprit immortel que Dieu avait donné à l'homme rentre dans le sein de Dieu même : *Spiritus redeat ad Deum qui dedit illum* (*Eccle.*, XII, 7); le corps rentre dans la poussière dont il fut tiré : *Revertatur pulvis in terram suam, unde erat.* (*Ibid.*) Ainsi donc, cet amas de cendres, ces monceaux d'ossements, ces membres épars et desséchés, ces tristes restes... Ah! ne portons pas plus loin l'horreur de ce spectacle ; voilà l'homme tel qu'il est dans une partie de lui-même, puisque c'est là ce que nécessairement nous présente l'habitation que lui assigne sa mortalité. Ne demandez donc plus ce qu'il est; mais demandez-lui plutôt à lui-même comment et de quoi il ose s'enorgueillir. Disparaissez à jamais, vaine fierté, indocilité rebelle, fausses idées de grandeur! O homme! ouvre enfin les yeux, et apprends à te connaître. Néant avant que de vivre, poussière après avoir vécu : voilà les traits frappants sous lesquels se peint la mort. Dieu seul existe par lui-même, il est le seul dont les années ne s'écoulent point. Usés comme un vêtement, les cieux perdront un jour leur éclat ; Dieu seul est immuable. Comme le soleil voit se dissiper devant lui tous les nuages ; comme au milieu des mers, un rocher inébranlable en voit briser tous les flots ; comme une montagne majestueuse voit autour d'elle les grains de poussière être le jouet des vents ; du haut de son trône immobile, Dieu voit, dans ce que nous appelons les siècles, et dans ce qu'il nomme un instant, les générations naître, se succéder, disparaître et s'engloutir. Evidemment, il n'est donc pour les hommes de solide gloire que d'adorer Dieu comme l'auteur de leur existence. Mortels, sortis de la poussière, et condamnés à rentrer au sein de la poussière, évidemment, ils ne sont rien, s'ils oublient qu'il y a une autre partie d'eux-mêmes, issue d'une autre origine, et réservée à de plus nobles destinées. Humiliés ainsi sur la terre, ils n'y sont placés que pour se rendre dignes des immortelles béatitudes que Dieu leur a spécialement promises après la vie, s'ils les ont méritées par l'exercice des vertus chrétiennes.

A cette première leçon que nous recevons de la mort, elle en ajoute une autre non moins importante.

Après nous avoir fait reconnaître, dans Dieu, l'auteur de notre existence, elle nous le montre comme l'arbitre qui seul en règle la durée ; et, par une conséquence immédiate, elle nous fait sentir la dépendance où nous sommes de Dieu, dans la jouissance d'une vie dont la fin est le seul événement naturel que nous puissions nous assurer.

Rappelons et exposons en peu de mots, à la réflexion, ce que la raison connaît, et ce que la dissipation oublie. Dépendance absolue et générale pour tous les hommes, quels qu'ils soient. Il leur suffit de vivre, pour savoir qu'il faut mourir. Cette vérité n'exige point de preuves, parce qu'elle ne laisse point de doute : elle nous environne, elle nous presse, elle frappe à tout moment nos yeux. Que nous disent ces monuments célèbres de l'antiquité échappés au ravage des temps? Hélas! Que comme la mort a frappé depuis longtemps ceux qui les élevèrent, toujours elle est armée contre ceux qui les admirent. Que disent ces immenses recueils de l'histoire? Souvent ils laissent de l'obscurité sur les actions des hommes ; ce qu'ils développent le plus clairement, ce sont les coups de la mort. Ils composent les annales de ses triomphes. Que disent ce marbre, ce bronze, dont la tombe des grands paraît ornée? Que, même des rois, des maîtres du monde, il ne peut rester sur la terre que quelques traces de leur fugitive grandeur. Que disent ces portraits où l'art s'est efforcé de donner une vie nouvelle à des hommes qui ne sont plus? Qu'on ne peut conserver qu'une faible image des traits que l'inexorable mort a totalement effacés. Fixez d'un œil réfléchi ces statues froides et inanimées érigées au héros, au potentat. Vous y voyez, avec l'ombre du potentat et du héros, l'état d'insensibilité où la mort les a réduits. Prenez en main quelques-unes de ces parties de métaux travaillés avec industrie, pour conserver des faits éclatants. Le souvenir de ces faits mémorables vous rappelle l'époque du temps où les a terminés la mort. Revenez à ce qui vous touche de plus près ; étalez la nombreuse suite de vos aïeux ; consultez vos titres ; parcourez les ornements de vos murs ; jetez les regards sur les pierres de nos temples. Ah! la terre entière retentit des arrêts de la mort.

Dépendance qui non-seulement embrasse dans son universalité tous les hommes, mais dont la continuité renferme tous les moments. Duquel, mes chers auditeurs, sommes-nous maîtres? De celui auquel je parle.

Celui qui va suivre peut-être ne sera pas pour moi. Le même jour qui vous a donné la vie, vous a placés sous le glaive de la mort. Suspendu à chaque instant sur vos têtes; que Dieu cesse de l'arrêter, et vous tombez sous ses coups.

S'il est en apparence un cours réglé dans sa marche, combien est-il de piéges qui la déguisent! La jeunesse n'en garantit pas. La mort moissonne avec violence la brillante fleur des années, presqu'aussi souvent que d'un souffle elle en renverse l'infirme caducité. La santé n'est pas un asile sûr. Quelquefois la mort ne laisse pas à celui qu'elle terrasse, le moment d'entrevoir sa chute. Les précautions ne l'éloignent pas avec certitude On s'efforce à en prévenir les attaques; et il arrive qu'on en hâte les approches. Les secours les plus multipliés ne mettent pas à l'abri de ses fureurs. Un homme meurt au milieu des autres hommes; et ceux-ci à cette vue ne sont capables que d'effroi. David meurt chéri de ses sujets; mais il n'a plus à en espérer que les regrets de leur amour. Jacob meurt environné de ses fils; mais il voit couler inutilement les larmes de leur tendresse. Judas Machabée meurt à la tête de ses braves; mais leur admiration pour son courage ne lui sert point de bouclier contre les traits de la mort.

Dépendance qui subsiste invariablement dans toutes les circonstances. En est-il une à laquelle la mort ne puisse pas mêler le deuil qui la suit? Des bras du sommeil, elle arrache et reçoit dans les siens Holopherne et Sisara. Les enfants de Job sont tranquillement assis à la table de leur frère, lorsqu'elle les écrase sous les ruines de sa maison. Les Philistins triomphants insultent au vaillant juge d'Israël; elle ébranle le temple qui les renferme, et les ensevelit sous ses voûtes. Elle change en dernière heure pour Amasa son entretien avec Joab. Dans le lieu même des excès auxquels s'abandonne un infâme Israélite, elle vient trancher ses jours, et finir ses crimes.

Dépendance qui s'étend au genre même de mort. Tout se change en armes entre ses mains; mais elle ne nous laisse point le droit de choisir. Serez-vous subitement enlevé; gémirez-vous longtemps sur un lit de douleur? Périrez-vous en détail et consumé peu à peu par des langueurs secrètes? Quelque incendie ou quelque naufrage, les travaux ou les chagrins, les climats ou les saisons, l'air ou les aliments vous livreront-ils à la mort? N'en portez-vous point déjà le principe au dedans de vous? Autant de questions que Dieu, l'arbitre suprême de vos destinées, peut seul résoudre. C'est à lui seul qu'il appartient de marquer, quand il lui plaît, et comme il lui plaît, le terme auquel il doit vous appeler à lui. Ce terme, c'est la mort; il vous en dérobe la vue, pour vous offrir plus clairement celle de votre dépendance. Vous vous croiriez maître d'une portion du temps, s'il en était une seule pendant laquelle vous fussiez assuré de vivre. Sachez donc, c'est tout ce que vous pouvez savoir, sachez que Dieu dit, et que l'homme exista; que Dieu dira, et que vous cesserez d'être.

Mon heure est fixée, répondez-vous. Oui, mes chers auditeurs; mais par quelle autorité? Par l'autorité d'un maître absolu, aux ordres duquel il n'est pas possible de résister. Ce qui prouve le plus sensiblement votre dépendance, peut-il vous autoriser à vivre comme si vous étiez indépendants. Votre heure est fixée; mais, puisqu'elle n'est connue que de Dieu, la certitude de son arrêt n'ôte rien à votre égard de l'incertitude de son exécution. Votre heure est fixée, mais vous êtes trop éclairés pour en conclure qu'il est superflu d'user de précautions pour l'écarter; et vous les prenez. A quel titre prétendriez-vous qu'il n'est pas temps encore de vous y préparer? Votre heure est fixée; mais si elle arrive tandis que vous l'ignorez, si vous y touchez, vous touchez donc aussi sans le savoir au danger, à l'éternel malheur que pour vous elle peut commencer. Votre heure est fixée; mais, sans en révéler à ce moment même le secret à votre curiosité, Jésus-Christ en a donné quelque indice à votre vigilance. Il vous a dit expressément que la mort viendrait à l'heure à laquelle vous n'y penseriez pas: *Qua hora non putatis.* (*Luc.*, XII, 40.) Vous l'oubliez; ah! c'est donc précisément le moment où elle peut vous surprendre. Et puisque déjà elle a mis sur vos yeux le bandeau qui vous la dérobe; craignez le dernier instant, l'instant fatal où elle doit vous frapper. Votre heure est fixée; mais elle était fixée pour tant d'autres qu'elle a surpris. Par quelle aveugle témérité vous exposez-vous aux mêmes périls?

Que résulte-t-il d'une vérité dont il serait inutile d'exposer l'évidence, si on ne la proposait pas comme un principe dont les conséquences doivent nous réformer? Le voici, mes chers auditeurs: C'est que rien n'est plus insensé que d'être convaincu qu'à chaque instant l'on peut mourir; et de vivre néanmoins comme si l'on devait ne mourir jamais. Et telle est cependant l'erreur du grand nombre. Qu'est-ce que la vie de l'homme? Que sommes-nous? Que d'étranges événements deviennent ordinaires! Ainsi s'écrie-t-on tous les jours, à la vue d'une maladie dont les progrès sont rapides, d'une mort inopinée, de la perte d'un ami qu'on pleure. Vaine, vaine déclamation! Stérile étonnement d'un effroi passager, dès qu'il n'opère dans vous aucun changement durable! Quoi! sans cesse à vos côtés, et sous vos yeux, la mort entasse ses victimes; et vous, en même temps, avec les plaisirs, vous persistez impunément à accumuler les péchés! Ce n'est pas simplement sa voix que Dieu fait entendre; c'est son tonnerre qu'il fait gronder, c'est sa foudre qu'il lance; et ce n'en est pas assez pour dissiper votre assoupissement. Vous êtes journellement alarmés; les morts subites deviennent fréquentes; mais les morts imprévues en sont-elles plus rares? Vous dites, et vous en gémissez, que

la mort vient sans qu'on y pense : mais pensez-vous pour cela plus assidûment, plus sérieusement, plus chrétiennement à la mort ? Dans le nombre de ceux qui m'entendent, en est-il un seul qui n'avoue que ce jour peut être pour lui le dernier? Et vous savez, Seigneur, s'il en est plusieurs qui dès aujourd'hui fussent prêts à mourir. Ah! dans une dépendance si sensible que vous retrace presque chaque jour la frappante image de la mort ; comment, au milieu des cris redoublés de la conscience, entrez-vous tranquillement dans les ombres de la nuit, d'où peut-être votre corps sera précipité dans l'obscurité du tombeau, et votre âme dans l'abîme d'une malheureuse éternité? Plus vous vous sentez coupables, plus donc vous devez encore redouter la mort. Car la troisième idée qu'elle présente, est une idée de peine et de châtiment. Par là, elle nous rappelle un Dieu vengeur des abus de l'existence que l'homme avait reçue de lui, et que sa justice a solennellement résolu de terminer.

A n'examiner que sa condition naturelle, l'homme n'avait point pour apanage essentiel et nécessaire l'immortalité. Elle ne lui était pas due par justice, mais elle lui avait été accordée par grâce. Et s'il eût voulu efficacement ne pas pécher, il eût pu ne pas mourir. Le Sage nous l'apprend en termes exprès: *Deus creavit hominem inexterminabilem.* (*Sap.*, II, 23.) C'est l'homme, ajoute l'Apôtre, qui a introduit le péché dans le monde, et c'est le péché qui a introduit la mort : *Per unum hominem peccatum, et per peccatum mors.* (*Rom.*, V, 12.) Parce que l'homme osa se soustraire à la loi du Seigneur, à laquelle il devait être soumis, il fut assujetti à la loi de la mort dont il était exempt. Ainsi, quoiqu'en un sens la mort soit naturelle à l'homme, elle est devenue pour lui un châtiment. Et, puisque nous naissons tous pour mourir, ce que l'expérience démontre; puisque c'est le péché qui a établi parmi nous et sur nous le règne de la mort, ce que l'Ecriture enseigne ; la mort nous rappelle donc que nous sommes tous nés enfants de colère, selon l'expression de saint Paul : *Natura filii iræ.* (*Ephes.*, II., 3.)

Eh! ne nous le dissimulons pas, mes chers auditeurs; la mort porte visiblement les traits de la colère divine. Je le dis avec assurance à cette fermeté philosophique qui affecte de la braver. Je n'examine pas ici si c'est le langage de l'ostentation ou de la force; qu'on choisisse, il n'importe. Si c'est l'orgueil qui se pare d'un faux courage, il est donc vrai que la mort inspire de la terreur, s'il faut une magnanimité réelle pour savoir la souffrir; il est donc vrai qu'il faut vaincre les répugnances de la mort, pour ne pas redouter la mort.

Et, certes, non-seulement la mort est un châtiment; mais il est évident dans les vues de Dieu qu'elle le soit, puisqu'elle est un effet de sa vengeance. Qu'eût donc été la menace que Dieu adressa au premier homme, en lui annonçant la mort pour peine de sa désobéissance, s'il ne lui eût annoncé qu'un événement incapable de le punir? Quoi! La mort la plus douce, une mort dont on ne fait qu'accélérer le moment fut toujours une peine capitale parmi les hommes qui sont mortels ; et ce n'en serait pas une en elle-même, pour l'homme, dont le privilége était de ne point mourir?

Réunissez les différents traits qui caractérisent un châtiment, et voyez, mes chers auditeurs, s'il en est quelqu'un qui ne convienne pas à la mort. D'abord, comme dans le supplice des coupables illustres, quelle humiliante dégradation la précède ! Paraissez, dit-elle à celui dont elle a le sort entre les mains, ainsi qu'autrefois il fut dit de la part de Dieu à son peuple devenu idolâtre ; paraissez, dépouillé des marques d'honneur qui cessent de vous appartenir; paraissez, non tel que vous avez paru jusqu'à présent aux yeux des hommes, mais tel que vous êtes ; paraissez devant moi pour que je règle votre destinée : *Depone ornatum tuum, ut sciam quid faciam tibi.* (*Exod.*, XXXIII, 5.) Que reste-t-il, en effet, à l'homme aux approches de la mort ? Une ombre d'autorité ? il est accablé sous celle de la mort. Une ombre de splendeur? elle est obscurcie par les ténèbres de la mort. Une ombre de talents et de génie ? les facultés de l'âme sont enchaînées par les liens de la mort. Une ombre de vie, une ombre de lui-même ? C'est en quelque sorte n'être déjà plus, que d'être au moment de la mort.

A cette triste dégradation, quels affreux préparatifs je vois succéder ! Me supporterez-vous, mes chers auditeurs, si, expliquant ici les peintures énergiques d'un prophète, je rapproche, d'après lui, le fastueux étalage de la vanité des fêtes de Sion, de l'horrible appareil par lequel la mort le remplace. Je suis la seule. Est-il quelque autre qu'on puisse me comparer, disait intérieurement une de ces beautés orgueilleuses, puérilement occupée de quelque frivole avantage, souvent aussi funeste que passager, et qu'elle avait fait servir d'appas au vice, de piége à l'innocence, d'idole à la passion : *Ego sum, et præter me non est altera?* (*Isa.*, XLVII, 10.) Une démarche hautaine, des airs impérieux, de dédaigneux regards, une complaisance pour soi-même portée jusqu'à l'ivresse, une jalousie de supériorité et de préférence, tous les désirs réunis dans celui de plaire; c'est ainsi qu'un prophète en exprime l'orgueil : *Ambulaverunt extento collo, et nutibus oculorum ibant et plaudebant* (*Isa.*, III, 16.) Et la mort, la sévère, l'inflexible mort y oppose ce foudroyant arrêt : Rendez, rendez à la terre ce qui lui appartient. Allez, mêlez vos cendres à celles de tant d'autres, qui furent autrefois ce que vous avez été; et devenez ce qu'elles sont : *Descende, sede in pulvere... sede in terra.* (*Isa.*, XLVII, 1.) Que tous les ornements soient arrachés, que toutes les vanités soient confondues. Le tombeau s'ouvre devant vous. Descendez dans la poussière; c'est là le trône qui vous est

préparé. Plus de ces brillantes draperies qu'étalaient son luxe et sa mollesse : *Denuda turpitudinem tuam.* (*Isa.*, VIII, 18.) Déjà la sentence a son effet; déjà la mort imprime son sceau sur la victime qu'elle désigne à l'immolation. Elle saisit sa proie : effrayante et sûre métamorphose ! Une pâleur hideuse, des yeux égarés ou éteints, un visage exténué et défait, un corps à demi glacé, une voix étouffée, une bouche muette, des langueurs, des oppressions, des défaillances... n'achevons pas. Quel portrait ! C'est celui qui sûrement nous ressemblera bientôt à tous, puisque c'est celui de la mort.

Méconnaissez-vous à cette image celle d'un châtiment ? Et, en même temps qu'il annonce la grièveté du péché qu'il punit, ne rend-il pas sensible la témérité du pécheur qui ose le commettre ? Faibles hommes, vous osez résister à Dieu, vous lui disputez ses droits, vous bravez ses lois, et le tombeau ne cesse de vous reprocher votre audace ! Que le spectacle d'une punition dont chaque jour vous êtes témoins, et qui vous attend, vous rende enfin plus dociles pour vous en épargner ensuite de plus redoutables.

Et c'est, mes chers auditeurs, c'est à ce dessein que j'ai voulu vous retracer les rigueurs de la mort; en vous ajoutant qu'il n'est qu'un moyen de les tempérer : c'est de la sanctifier par les vertus. Vous mourrez ; Dieu ne révoquera pas l'arrêt de sa justice ; mais sa bonté, si vous y avez recours, en adoucira la sévérité. Vous mourrez : c'est un châtiment inévitable ; mais, si vous acceptez, comme coupable, la mort avec l'humble repentir d'un cœur pénitent; en désarmant la vengeance de Dieu, vous serez environné des secours de sa miséricorde. Vous mourrez, Dieu l'ordonne; mais vous mourrez entre les bras de Dieu, si la religion vous soutient. Vous mourrez, c'est la peine du péché ; mais une sainte mort servira elle-même à en offrir à Dieu l'expiation. Vous mourrez, c'est une nécessité; mais vous mourrez résignés, c'est un mérite. Je dis trop peu : c'est quelquefois pour les justes une consolation ; c'est toujours pour eux un bonheur. Que la pensée de la mort serve dès à présent à vous y préparer, à vous attacher à Dieu, en vous montrant ce que vous êtes par rapport à lui ; et que cette même vue vous aide à vous détacher du monde en vous montrant ce qu'est le monde par rapport à vous.

SECONDE PARTIE.

Vous aimez le monde, et vous croyez être aimé du monde; double lien qui vous y attache, double erreur qui vous séduit. Vous connaissez donc peu et les biens du monde qui sont l'objet de votre attachement, et les sentiments du monde dont vous croyez être l'objet. La mort développe clairement la nature des uns et des autres. Agitons encore ici quelques moments ses torches funèbres. Qu'importe qu'avec une horreur secrète on en voie le lugubre éclat, pourvu qu'il dissipe l'aveuglement ? Que sont pour l'homme les biens du monde ? vanité. Que sont pour l'homme les sentiments du monde? apparence. Où en est la preuve ? dans la mort.

Ne séparons jamais, mes chers auditeurs, de l'idée des biens du monde, l'idée de la mort, puisque nous ne pouvons jamais la séparer de l'idée de nous-mêmes. Réunissons sous un même point de vue des objets qui ont entre eux tant de rapport, et rapprochons deux tableaux qui, par leur contraste, réfléchissent mutuellement l'un sur l'autre le vrai jour qui leur convient. Le désir, l'espérance, la vive et flatteuse image des biens du monde enflamment pour eux votre ardeur. Consultez la mort; que vous dit-elle ? Elle vous dit que ces biens sont fort incertains pour vous, puisqu'il est fort incertain si vous vivrez pour en jouir; que vous confondez témérairement l'espoir d'un brillant avenir qui vous occupe, avec la réalité d'une existence future que rien ne peut vous garantir; que vous franchissez en esprit l'intervalle des temps dont vous n'êtes pas maîtres, pour vous contempler au terme auquel votre ambition se promet de parvenir; et que cependant votre route peut être aisément marquée par votre chute. Athalie est au comble de ses vœux : elle se croit reine de Juda, elle est sur le bord de sa tombe. Jézabel étale avec complaisance le luxe de sa parure; et ce moment de son orgueil devient le dernier de sa vie. Ptolémée réunit sur sa tête deux couronnes; aussitôt la mort entre impérieusement dans son palais, et les lui ravit. Quel est donc ce doute universel qu'elle mêle à tous les arrangements ? Il n'est presque pas possible d'en former un seul, sans faire une mention spéciale des obstacles qu'elle multiplie. En préparant les liens qui unissent le plus particulièrement les hommes, il faut prévoir que la mort peut tout à coup les rompre. Il faut user d'avance du droit de disposer de ses biens, de peur qu'inopinément la mort n'en dépouille. Cachée, si j'ose parler ainsi, derrière tous les événements, à chaque pas on peut la rencontrer, à chaque instant on l'entrevoit. Et c'est dans la salutaire tristesse de ses ombres qu'une âme chrétienne se confirme dans la sage volonté de préférer les biens éternels de Dieu à ceux d'un monde qui n'a pas seulement en son pouvoir un quart d'heure de vie dont il puisse être le garant.

Mais qu'il le promette, qu'il le puisse et qu'il le fasse, je consens à le supposer. Écartons des frayeurs dont l'idée ne se réalise pas toujours. Laissons subsister l'espérance entière de la vie, et d'une vie aussi longue qu'elle peut l'être. N'effaçons pas même du nombre de vos beaux jours ceux que l'âge et l'infirmité ne manquent presque jamais d'en retrancher. Éloignons-en le terme, et que ce terme soit pour vous le plus reculé. Mais enfin, nécessairement, il en est un; et j'ajoute que, quelqu'éloigné qu'il vous paraisse, il ne l'est pas. Nous n'envisageons la mort que de loin, quand, sous une vue générale, nous considérons

entre elle et nous une succession de temps qui nous en sépare. A la faveur de cette distance, la perspective nous trompe; mais à peine avons-nous fait quelques pas dans la vie, que l'illusion diminue; et l'intervalle s'évanouit presque tout entier, dès que nous avons consumé une partie du temps à le parcourir. A-t-on vécu trente ou quarante années; que paraît alors cette courte durée, surtout si l'on a vécu dans le nombre de ceux que le monde appelle heureux? Ah! convenez-en, mes chers auditeurs, le passé n'est à vos yeux qu'un instant. Vous en êtes étonnés; comment, vous écriez-vous quelquefois dans la surprise d'une réflexion subite, comment est-ce que les années passent! Eh bien! celles qui vous restent s'écouleront avec la même célérité. Il y a plus: à mesure qu'elles approchent de leur fin, vous les verrez s'enfuir plus rapidement; et l'envie d'en suspendre le cours vous le fera trouver plus prompt encore.

De là, sans doute, cette réserve, cette attention, selon les bienséances du monde, à ne point parler de la mort devant ceux qu'une longue suite de jours y fait toucher de plus près; à en écarter le souvenir, s'il se présente; à les rassurer sur leur santé et sur leurs forces. C'est qu'à cet âge on craint de penser à la mort, parce que la pensée semble rapprocher l'objet, et qu'on sait qu'il n'est pas loin. C'est que, malgré l'envie de s'étourdir soi-même, on sent mieux la brièveté de la vie, lorsqu'elle est sur son déclin. Tous les jours on en fait l'aveu. Vous qui êtes jeunes, disent les gens plus avancés en âge, vous pourriez voir l'exécution de ce projet, l'effet de cette réparation, la magnificence de cet embellissement, nous, alors, nous ne serons plus. Ce que je fais, dit un père de famille, je le fais pour mes enfants. Je sais que je n'en jouirai pas; la vie est trop courte pour me laisser des espérances. Les enfants eux-mêmes, à mesure qu'ils acquièrent des années, en faisant recueillir à des parents vertueux le fruit de leurs soins, semblent les avertir que, comme ils les ont dévancés dans la carrière de la vie, ils doivent s'attendre à les précéder au tombeau. Combien de fois ceux-ci l'ont-ils vu s'ouvrir pour d'anciens amis! Pour peu qu'on ait vécu, on se plaint d'avoir vu le grand nombre de ses contemporains y descendre, et presque une génération périr. Triste, mais solide pensée! On parcourait une carrière dont l'étendue est à peu près la même pour tous; elle est finie pour les uns, elle finira donc bientôt pour les autres. Eh! comment (c'est la réflexion naturelle de saint Ambroise), comment pourrait-il y avoir quelque chose de durable dans le siècle? Les siècles eux-mêmes ne le sont pas. Quelle folie, conclut judicieusement saint Bernard, que de poursuivre avec tant d'avidité des biens dont la possession est si incertaine, et la durée si passagère: ***Si sapis, desine ea sequi quæ et assequi miserum est.***

Ne vous dites donc jamais, dans le sentiment d'une présomptueuse complaisance: Je suis riche, je suis élevé, je suis heureux. Ajoutez, pour parler plus juste: Je jouis de ces avantages, mais tout au plus pour un petit nombre d'années. Bientôt tout m'échappera. Il n'appartient qu'à Dieu de dire: Je suis; parce qu'il est essentiellement, parce qu'il est toujours. Dieu est donc aussi le seul dont il soit intéressant de posséder les biens, parce que c'est la seule possession que nous puissions ne jamais perdre. Hélas! que vous reste-t-il de toutes les autres? Qu'est-ce dire, que de dire de quelqu'un: Il est mort! C'est affirmer que sa gloire est éclipsée, et que son pouvoir est détruit; que ses richesses appartiennent à d'autres; qu'il n'a plus et qu'il ne peut avoir dans ce monde qu'un cercueil, et devant Dieu que ses œuvres. Ce que disait si éloquemment le Prophète, pour peindre énergiquement en deux mots l'anéantissement de la fortune de l'impie, la mort m'apprend à le répéter, à la vue du dépouillement entier de tous les hommes. Leur grandeur, leurs trésors, leurs prétentions, leurs titres, leurs talents, leurs plaisirs formaient un spectacle frappant aux yeux du monde; je l'ai considéré quelques moments: ***Vidi superexaltatum.*** (***Psal.*** XXXVI, 35.) J'ai fait quelques pas, ***Transivi*** (***Ibid.***, 36), et déjà le grand, le riche, le puissant, l'heureux du siècle n'était plus: ***Et ecce non erat.*** (***Ibid.***) En vain je l'ai cherché sur la surface de la terre: ***Quæsivi eum.*** (***Ibid.***) Je n'ai pas pu seulement en découvrir quelque trace: ***Et non est inventus locus ejus.*** (***Ibid.***) Voilà où nécessairement tout aboutit; et voilà ce que nous fait sensiblement remarquer la mort.

Elle est comme un gouffre dans lequel tout vient se précipiter et s'engloutir. Le jour qui doit terminer les nôtres est à notre égard ce que serait lui-même le jour où finira le monde. Hélas! et il est bien près de nous. J'ai été tout ce qu'un homme peut être, disait sur le point de mourir un empereur romain (26). De quel usage me sont aujourd'hui ces honneurs passés? Il ordonne qu'on lui apporte l'urne dans laquelle doivent être déposées ses cendres; il la prend entre ses mains; et, empruntant de la mort cette éloquence forte et précise qui lui est propre: Tu vas donc renfermer, lui dit-il, celui que le monde entier ne pouvait pas contenir! Après que l'Ecriture nous a dit d'un héros célèbre que la terre se tut en sa présence, comment nous expose-t-elle le terme de ses exploits? Après tant de victoires et de triomphes, poursuit simplement l'historien sacré, ***Post hæc***, il connut qu'il allait mourir, et il mourut: ***Cognovit quod moreretur..... mortuus est.*** (I ***Mach.***, I, 6, 8.) Ici, mes chers auditeurs, je demande avec Isaïe, à la vue de ce héros enseveli dans la poussière: Est-ce donc là cet homme puissant qui a ébranlé les royaumes et soumis l'univers? Est-ce donc là que l'ont conduit ses travaux, ses succès, sa gloire? Quoi! le sort du vainqueur n'est pas différent du sort

(26) Septime-Sévère.

des hommes qu'il a vaincus! Il a étonné la terre, et quelques pieds de terre dérobent à ses regards ce conquérant qu'elle ne se lassa pas d'admirer : *Iste est?* Oui, répond la mort, c'est le même : *Iste est*. La Providence, qui établit avec sagesse la distance qui sépare les conditions pendant la vie, m'a chargée de rétablir un jour l'égalité qui est dans la nature ; je ne connus jamais ces distinctions et ces prérogatives dont on se pare dans le monde; ceux qui y paraissent comme des dieux meurent néanmoins comme des hommes; la statue, composée des métaux les plus précieux, a des pieds d'argile ; je la frappe et je l'abats : *Iste est*. Incertitude, brièveté, anéantissement total des biens du monde ; voilà sous quels rapports la mort vous les fait envisager. Et c'en doit être assez, pour dissiper l'erreur de ceux qui, éperdument et au péril de leur âme, aiment le monde. Il en est une presque aussi générale : On s'attache au monde, parce qu'on se flatte d'en être aimé; mais quelle stérilité dans ses sentiments! C'est ce que vous fait apercevoir la mort.

Allez, disait encore un de ces illustres prédécesseurs du même prince dont j'ai parlé (27), allez au soleil levant (il désignait son successeur), et il parlait ainsi, du lit de mort, au tribun qui lui demandait ses ordres. Ah! qu'il connaissait bien le monde, lorsque, prêt à être enveloppé dans les ombres de la mort, il se persuadait que les hommes cessaient de jeter sur lui des regards que la politique, l'ambition, l'intérêt avaient seuls fixés.

Le monde s'éloigne et me fuit, disait le Prophète-Roi; ceux que je voyais assidûment, semblent ne plus me connaître : *Qui videbant me foras, fugerunt a me*. (*Psal*. XXX, 12.) Et n'est-ce pas la plainte que tous les jours nous entendons renouveler contre le monde? Il n'est plus rien pour ceux qui ne peuvent plus rien être pour lui. Qu'un homme soit frappé du coup qui menace sa vie ; aussitôt la nouvelle s'en répand. Peut-être à sa suite la surprise et quelques alarmes, mais rarement l'intérêt de l'affection. Il est donné à peu de personnes d'en intéresser un grand nombre. Et si, dans le grand nombre, quelques amis sont sincèrement affligés, la plupart se contentent de le paraître. On dit alors : La situation de cette personne est triste. On a l'air de s'en occuper; on s'en informe. Dans les uns, il faut l'avouer, c'est compassion, c'est tendresse; dans la bouche des autres, cela veut dire uniquement : Dès qu'il n'y a plus dans cette maison d'assemblées, de sociétés et d'amusements, qu'irions-nous y faire? Jetons nos vues ailleurs. Les seules approches de la mort, qui ne peuvent pas encore nous détacher du monde, détachent bientôt de nous ceux qui pensent qu'ils nous survivront. Qu'en sera-t-il donc après que nous aurons totalement disparu? L'oubli, et un oubli profond, voilà le second tombeau auquel on est condamné par le monde : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde*. (*Psal*. XXX, 13.)

Mais quel oubli! Prenez garde, chrétiens. Je ne parle point ici de ce ralentissement de douleur, dont la sagesse de Dieu a confié le soin plus encore à la force de la résignation qu'à la succession des années, puisque l'Esprit-Saint, qui nous permet des larmes : *In mortuum produc lacrymas* (*Eccli*., XXXVIII, 16), assigne en même temps des bornes à la tristesse qui les répand : *Ne dederis in tristitia cor tuum*. (*Ibid*., 21.) Et, sans doute, il était nécessaire que les justes regrets qui sont dus aux morts ne pussent pas troubler toujours, avec la même vivacité, la tranquillité des vivants. Je parle donc de cet oubli d'insensibilité et d'indifférence, qui fait dire au moins équivalemment dans le monde : Pourquoi penser aux morts? Leur temps est écoulé, jouissons de celui qui s'écoule; et ne troublons pas les douceurs de la vie par des idées qui en rappellent le terme. Je parle de cet oubli, dont la malignité seule déchire le voile, pour autoriser la satire et le mépris. On se croit permis de le dire, puisqu'il est mort : Il était peu fait pour sa place, peu propre aux affaires; il a mal gouverné, mal servi, mal administré. Je parle de cet oubli de cupidité, qui fait goûter trop ardemment la joie d'un héritage, pour qu'on puisse sentir vivement la perte de celui auquel on le doit. Je parle de cet oubli d'ingratitude, qui laisse, avec le bienfaiteur, s'évanouir les devoirs d'une reconnaissance que les bienfaits devaient éterniser. Je parle de cet oubli de dissipation, qui étouffe bientôt toute impression de douleur, sous prétexte de l'apaiser. Le monde, oui ce monde que vous croyez être si occupé de vous, et aux amusements duquel vous étiez si empressé de contribuer, s'empressera lui-même de vous oublier. On y parlera de vous, il est vrai, quelques jours après votre mort; on raisonnera sur la maladie qui vous aura enlevé; il en résultera, je le veux, quelque froid éloge de vous ; et qu'importe aux morts, qui, peut-être, selon la pensée de saint Augustin, souffrent, où ils sont, qu'on leur donne des louanges où ils ne sont pas? Naîtront à la suite quelques réflexions aussi infructueuses pour ceux qui paraîtront un moment s'y livrer. Bientôt tout reprendra sa forme ordinaire. On liera les mêmes parties; le jeu, la table, les spectacles ; telle est la prompte et la facile consolation du monde. Vous l'avez vu pratiquer ainsi pour tant d'autres; vous l'avez ainsi pratiqué vous-même ; n'en doutez point, il n'en sera pas autrement pour vous. Voilà tout ce que vous pouvez attendre du monde, et c'est le seul maître que vous servez, c'est l'idole que vous adorez!

Vous serez oubliés, oui, mes chers auditeurs. Votre rang, vos talents, vos services pourront tout au plus prolonger un peu quelque souvenir inefficace, le réveiller par intervalle ; mais votre rang occupé par d'autres, vos talents et vos services remplacés.

(27) Marc-Aurèle.

accoutumeront insensiblement le monde à ne plus s'apercevoir du vide que vous aurez paru y laisser ; et prouveront que s'il est dans le monde un certain nombre de gens utiles, il n'est personne de nécessaire. Qu'Aaron, dit le Seigneur à Moïse, qu'Aaron apprenne de vous qu'il mourra. Conduisez-le sur la montagne où je veux qu'il expire ; dépouillez-le, en présence du peuple, de ses habits pontificaux, et revêtez-en son fils Eléazar : *Cumque nudaveris patrem veste sua, indues ea Eleazarum filium ejus.* (*Num.*, XX, 26.) Vive et fidèle image de ce qui arrive journellement dans le monde. La mort de celui-là est pour celui-ci le degré de son élévation ; les charges et les honneurs que la mort ravit à l'un, excitent aussitôt l'ambition de l'autre. Presque jamais nous n'entendons parler de quelque illustre mort, sans entendre désigner au même moment ceux qui désirent, qui espèrent ou qui se pressent de lui succéder. Ceux mêmes qui paraissaient spécialement choisis de Dieu pour faire le bonheur du monde, peuvent trouver des imitateurs qui parviennent à le consoler. A Moïse succèdent les Josué, les Gédéon, les Jephté, les Samson, pour opérer des merveilles en Israël. A David succèdent les Josaphat, les Joathan, les Ezéchias, les Josias, rois vertueux qui gouvernent sagement Juda. Au vaillant Matathias succèdent ses généreux fils, les Judas, les Jonathas, les Simon qui font des prodiges de valeur pour la défense du peuple Juif. En vain des hommes, quelque célèbres qu'ils puissent être, se flatteraient-ils que le monde ne saurait les oublier. Si leurs noms sont écrits dans les fastes de l'histoire, n'est-ce pas plutôt pour satisfaire la curiosité des hommes qui doivent naître, que pour marquer la reconnaissance de ceux qui sont ; et dans ce souvenir-là même, n'y a-t-il pas un oubli de sentiment ? Et d'ailleurs, quelle est l'utilité des regrets, des souvenirs des hommes pour le petit nombre de ceux qui en seraient l'objet ?

Qu'est-elle donc, mes chers auditeurs, cette immortalité fastueuse dans la mémoire des hommes, dont on parle avec ostentation, et qu'il est également rare de mériter et d'obtenir ? Un vain nom, capable de séduire la vanité de l'homme vivant, sans qu'il en résulte rien de réel pour l'homme mort ; une idée trompeuse qui plaît, parce qu'elle flatte, mais qui ne flatte que ceux qui n'en approfondissent pas le vide. Récompense accordée quelquefois à de vrais services, mais récompense aussi frivole que le monde qui ose la promettre. Non, non, il n'est de véritable immortalité que celle dont les vertus chrétiennes doivent nous mettre en possession dans le royaume de Dieu. Attachez-vous à lui seul. Le monde oublie ses maîtres, ses héros ; Dieu n'oublie jamais ses serviteurs et ses saints. Le livre de vie où sont écrits leurs mérites, est le seul où l'oubli, l'ingratitude et le temps ne peuvent rien effacer.

Terminons, mes chers auditeurs, ces réflexions solides, par la force qu'elles empruntent d'un spectacle que vous offrent souvent le monde et la mort, sensiblement aux prises l'un avec l'autre, d'un spectacle auquel le monde lui-même a soin de vous inviter, et dont la religion vous exhorte au moins à tirer quelque avantage. Que signifient, dans les vues du monde, ce cortége brillant, cette somptueuse et superbe magnificence, cet étalage de décorations qui accompagnent ordinairement les grands au tombeau ? C'est de la part du monde un dernier effort pour leur en diminuer l'humiliation ; c'est le reste d'une gloire fragile qu'il veut leur conserver encore au milieu de ses débris ; c'est un voile éblouissant qu'il déploie aux yeux de la multitude, pour qu'elle aperçoive moins la honte de la défaite et la profondeur de la chute que le monde veut déguiser ; c'est le désir de lutter avec la mort, de la vaincre en partie, qui mêle, à la tristesse des funérailles, l'illustration des titres et les symboles de la grandeur ; c'est, en un mot, selon le langage des hommes, rendre ses derniers devoirs, les derniers honneurs. Paroles énergiques ! Tout va donc finir ; ces devoirs, ces honneurs sont les derniers.

Mais, selon les vues de Dieu, j'envisage le même objet sous un aspect différent. C'est la mort elle-même que j'aperçois ; c'est la mort seule que je fixe. Fièrement assise sur le cercueil, comme dans un char de triomphe, elle parle, et nous présente l'éloquente image du néant des grandeurs humaines. Elle traîne à sa suite un nombre d'hommes en qualité de captifs, et comme autant de spectateurs de sa puissance. Elle leur parle du milieu de ce pompeux appareil, pour rendre ses instructions plus sensibles. Tu vois, paraît-elle dire à chacun de ceux qui l'environnent, ce noble assemblage de parents, d'amis illustres, qui n'ont pu défendre contre moi leur parent, leur ami. Cette escorte nombreuse de serviteurs fidèles qui n'ont pu sauver leur maître ; ces marques éclatantes des dignités dont j'ai dépouillé le possesseur. Tu entends ces soupirs, ces pleurs auxquels je me suis montrée inflexible. Suis-moi, ce ne sont encore ici que les prémices de ma victoire ; bientôt elle sera entière, et c'est sous tes yeux que je me prépare à la consommer.

On arrive dans le temple du Dieu vivant : les murs annoncent le deuil ; de lugubres flambeaux y répandent une clarté sombre. Il retentit des supplications qu'on fait au Très-Haut. L'autel est arrosé du sang de l'Agneau qui demande miséricorde. Le moment est venu ; on confie tristement à la terre celui qui en avait réuni les richesses et les honneurs. On met un sceau éternel sur sa demeure souterraine. Des sons plaintifs et lamentables publient qu'il est retranché du nombre des citoyens et des vivants. Il a disparu. La cérémonie finit, les assistants se retirent, l'assemblée se dissipe, et le mort reste dans la solitude du tombeau. Alors se vérifie sensiblement cette parole : Le Seigneur m'a détruit de toutes parts : ***Destruxit me undique.*** (*Job*, XIX, 19.) Il m'a privé de mes biens, il m'a enlevé mes forces corpo-

relles, il m'a effacé de la société des hommes. Prêtez donc l'oreille à ce cadavre qui vous dit du fond de sa tombe : Ressouviens-toi du jugement terrible que la mort exerce aujourd'hui sur moi, puisque demain peut-être, mais certainement un jour, un jugement semblable t'est réservé : *Memor esto judicii mei, sic enim erit et tuum.* (*Eccli*, XXVIII, 23.)

Et voilà, mes chers auditeurs, ce qu'on ne veut pas entendre. Les uns évitent ce spectacle, pour éloigner d'eux les réflexions qu'il est capable de produire. Les autres y assistent par bienséance, et comme pour décorer le triomphe de la mort, sans penser efficacement qu'elle triomphera d'eux de la même manière. Le peuple accourt en foule, c'est la curiosité qui le guide; livré uniquement à l'extérieur qui le frappe, à peine éprouve-t-il le sentiment qui doit l'occuper. Tous ont la mort sous les yeux; et souvent le seul objet qu'on ne voit pas, c'est la mort.

C'est là, néanmoins, mes chers auditeurs, c'est l'objet qu'il est important de méditer. Ce doit être le fruit de ce discours. Pénétrez-vous vivement de la pensée de la mort; écoutez les instructions de la mort; étudiez attentivement la mort; réfléchissez fréquemment sur la mort, vous apprendrez d'elle à connaître Dieu, à connaître le monde, à vous connaître vous-mêmes. Vous connaîtrez Dieu, comme le maître éternel qu'il faut essentiellement servir; le monde, comme une idole trompeuse de laquelle il faut chrétiennement vous désabuser; vous-mêmes, comme évidemment soumis à Dieu, comme visiblement supérieurs au monde. Dieu doit un jour vous arracher au tombeau; ce monde doit vous y suivre. Ce sont là les salutaires leçons de la mort; et c'est ainsi que, selon la belle pensée de saint Augustin, étant bien méditée et bien comprise, de châtiment qu'elle était du crime, la mort deviendra un secours pour la vertu, et vous aidera à mériter les récompenses éternelles, etc.

SERMON V.

Pour le jeudi d'après les Cendres.

DÉLAI DE LA CONVERSION.

Domine, puer meus jacet in lecto paralyticus. (*Matth.*, VIII, 6.).

Seigneur, j'ai chez moi mon serviteur paralytique.

Ainsi parlait à Jésus-Christ le centenier, en lui demandant la guérison de son serviteur; et la ferveur de sa prière fut exaucée. Allez, lui répondit Jésus-Christ, qu'il vous soit fait selon votre foi; et, à l'heure même, le serviteur fut guéri. Combien, dans tous les temps, et encore aujourd'hui parmi nous, de ces paralytiques, dont les infirmités sont d'autant plus redoutables, qu'ils ne songent pas à invoquer le secours du céleste médecin qui, seul, pourrait les guérir. Mais, comptant sur des miracles qui ne leur ont pas été promis, et surtout sur leurs propres forces, ils se flattent qu'un jour viendra où d'eux-mêmes ils s'arracheront aux funestes liens qui les enchaînent. Ils sentent le danger de leur situation, ils s'effraient quelquefois des jugements de Dieu; mais, rassurés par de brillantes apparences de jeunesse et de santé, ils renvoient dans l'avenir leur conversion, et refusent d'apercevoir que la suite la plus ordinaire du péché où ils vivent, c'est l'impénitence qui le consomme.

Effroyable état, que celui du pécheur qui meurt dans l'impénitence! Affreuse situation, qui semble anticiper à son égard les vengeances éternelles, par la stérile vivacité de ses remords, par le trouble désespérant de ses craintes, par le désolant retour qu'il fait sur le passé, par la redoutable vue de l'avenir qui se présente, par l'horreur même de ses derniers moments. Viens-je aujourd'hui vous faire la peinture de ce terme funeste du péché? Non, chrétiens. Je me propose seulement de vous apprendre à connaître par quelle voie on y aboutit, afin que dès aujourd'hui vous l'abandonniez.

Cette route, c'est celle que l'on s'ouvre par le péché, et que l'on s'opiniâtre à suivre par la persévérance dans le péché, et par le délai de sa conversion. L'on se dit à soi-même, au moins par sa conduite : Je me convertirai; mais aux approches de la mort, mais au retour de l'âge, ou dans le danger d'une maladie.

Téméraires! Y pensez-vous? Voyez, voyez donc s'écouler sous vos yeux les fondements de vos fragiles espérances. Tirez, avec moi, de plus justes augures. Ils sont plus tristes, sans doute, que ces vaines idées qui vous entretiennent dans le péché; mais ils sont plus nécessaires. Je vais vous les exposer en deux mots :

Différer votre conversion jusqu'aux derniers temps de la vie, c'est d'abord en augmenter considérablement la difficulté; première partie : c'est ensuite en hasarder visiblement l'efficacité; seconde partie. Je conclurai de l'une et de l'autre, et votre conscience avec moi, qu'il y a tout sujet de craindre que vous ne vous convertissiez jamais. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose encore dans vous, pécheurs, le précieux don de la foi. C'est par l'infidélité qu'il se perd, et vous n'en êtes pas parvenus à cet excès de dépravation. Vous sentez donc qu'il est pour vous d'une nécessité absolue de vous convertir; pourquoi différez-vous? La difficulté, la difficulté d'une vraie conversion : voilà ce qui vous arrête. Je me convertirai, dites-vous, mais j'attends. Vous attendez, sans doute, de votre part plus de dispositions; de la part de Dieu, plus de secours; mais sachez que, par vos délais, vous devenez toujours moins disposés à revenir à Dieu, et que vous vous rendez toujours plus indignes des grâces par lesquelles Dieu vous rappelle à lui. Ne pensez pas, au reste, mon cher auditeur, que je ne cherche ici précisément qu'à vous effrayer. On se le persuade aisément, lorsqu'on entend les

prédicateurs traiter ce sujet. J'aurai plutôt à me reprocher de l'avoir affaibli. Sans art, sans exagération, sans éloquence, raisonnons simplement ensemble, et voyez si je vous inspire de vaines terreurs.

Qu'espérez-vous en différant à vous convertir? Est-ce d'en venir enfin à connaître un jour l'énormité du péché et à le haïr? Pensez-vous que, du tableau que vous vous tracerez alors de vos continuels égarements, sortira l'heureuse impression qui vous animera à la pénitence; que vos péchés, multipliés sans cesse, vous frapperont d'une sainte horreur; et que le nombre même de vos chutes deviendra pour vous le signal de la nécessité de vous relever?

Non, mon cher auditeur. En continuant à vivre dans le péché, vous n'apprendrez point à le haïr; et, à mesure qu'il aura régné plus longtemps dans vous, vous vous serez accoutumé à l'y voir avec moins d'effroi. Le premier péché de votre vie fut, de tous, celui qui vous troubla davantage; le second vous toucha moins, les autres suivirent plus aisément. L'habitude s'en forma dans vous, et ceux à la seule idée desquels vous eussiez rougi dans les jours de votre innocence, à peine aujourd'hui font-ils naître dans vous quelques remords. Vous fussiez-vous jamais imaginé, jeune personne autrefois si réservée, qu'il viendrait pour vous un temps auquel des désordres soutenus, auquel les plus grands désordres alarmeraient peu votre conscience? Et cependant n'est-ce point là votre état? Or, puisque vous pensez à peine à vous le reprocher, puisque vous différez à en sortir, il n'est donc pas vrai qu'un excès doive servir à vous ramener dans les bornes du devoir; il n'est pas vrai que ce qui paraissait autrefois devoir vous frapper de crainte, vous fasse trembler aujourd'hui. Il est vrai, au contraire, qu'en vous familiarisant avec le péché, vous avez appris à le moins craindre; qu'en y persévérant, vous avez appris à l'aimer. De grâce, mon cher auditeur, raisonnez de l'avenir comme du passé : La même voie qui, de l'état d'innocence dans lequel vous avez vécu autrefois, vous a conduit à l'état habituel du péché, dans lequel vous vivez maintenant, peut et doit naturellement vous entraîner à celui de l'impénitence, dans lequel vous avez à craindre de mourir. Entre la volonté de vivre pécheur et celle de mourir impénitent, vous présumez faussement qu'il se trouve un intervalle immense. Différer sa conversion, c'est commencer à le franchir.

Mais il est un âge (vous aimez à le penser, parce que cette pensée vous rassure) où l'on renonce au péché avec moins d'obstacles. N'examinons point encore si vous y parviendrez. Supposons même pour un moment que vous serez ennuyé, lassé, dégoûté de ce qui fait la matière de vos péchés. Vous n'en serez pas pour cela détaché. Ne confondons pas avec la sincérité de la pénitence qui les expie, la tristesse de l'âge qui en arrête le cours. Ce seront vos péchés qui vous quitteront, selon la pensée de saint Augustin; ce ne sera pas vous qui aurez fait avec eux un saint divorce : *Peccata te dimiserunt, non tu illa.*

Que la nécessité doive un jour vous arracher aux plaisirs et aux dangers du monde, je le sais. Mais parce que vous aurez plus différé à vous y arracher vous-même, vous sentirez plus vivement l'amertume de cette séparation; et, plus difficilement aussi, vous en recueillerez des fruits salutaires. Hélas! si l'on voit des hommes poursuivre généreusement, jusque sur le déclin de l'âge, la carrière de leur pénitence, il en est bien peu (vous le voyez) qui la commencent seulement alors; et l'expérience n'apprend que trop que, comme il est plus difficile de déterminer à la mort ceux qui ont vécu longtemps, il est aussi moins ordinaire, s'ils ont mal vécu, de les engager à bien mourir. Comme l'amour de la vie, l'attachement au péché étend ses racines, et le temps sert à les fortifier. Il est, d'ailleurs, il est des péchés de tous les âges. Quand une fois ils ont régné dans un cœur, ils ne font, pour ainsi dire, que se le transmettre. Une passion en remplace une autre. L'âme, accoutumée à leur joug, les voit toutes successivement éclore. A la violence de celles du premier âge qu'elle n'a pas voulu réprimer, succèdent celles du dernier temps de la vie, qu'elle ne veut pas combattre; et que l'on soit comme aux portes de la mort, on n'en n'est pas pour cela plus disposé à se convertir. Aux péchés d'une jeunesse voluptueuse, dont on ne sent aucun remords, si toutefois on ne les regrette pas encore, on ajoute ceux d'une vieillesse dure, injuste, avare et insensible. Comme on a différé à se vaincre, on trouve en soi plus d'ennemis; et l'on recouvre plus difficilement sa liberté, parce que volontairement on a multiplié ses maîtres.

Allons plus avant : remontons jusqu'à la source du mal et à sa cause. Ah! vous la sentez aisément, mon cher auditeur, et il ne vous est que trop facile d'avouer, avec saint Grégoire, que le péché que vous n'effacez pas par la pénitence vous entraîne bientôt dans une autre par son propre poids : *Peccatum quod pœnitentia non diluit, ipso suo pondere mox ad aliud trahit.* Et que nous opposez-vous le plus ordinairement, lorsque nous vous reprochons vos rechutes? Si ce n'est la force de l'habitude? Vous ne prétendez pas, il est vrai, justifier par là vos péchés. Vous voulez uniquement nous exposer la grandeur des obstacles qui vous y retiennent. Or, ces obstacles ne seront-ils pas toujours plus grands, dès que l'habitude sera plus invétérée; et n'entretenez-vous pas cette habitude par le délai de la conversion? Car, enfin, vous vous convertiriez, si vous vouliez ne plus pécher. Vous ne différez donc à vous convertir, que parce que vous voulez pécher encore. De là il arrive, continue saint Grégoire, que l'aveuglement croît dans celui qui s'obstine dans le péché, et que ceux qu'il ajoute, deviennent déjà

comme le châtiment de tant d'autres qu'il a commis : *Ut quasi jam quædam sint in peccatore supplicia ipsa incrementa vitiorum.* Pécher, dit saint Isidore, c'est tomber dans un abîme : *Peccatum admittere, cadere est in puteum.* Mais y persévérer, c'est rétrécir autant qu'il est en nous, la voie qui nous offre encore une issue pour nous en retirer : *Ne is qui cecidit, valeat exire.*

Quoi donc? Sans cesse affaibli par de nouvelles chutes, épuisé par de nouvelles infirmités; de cet état de langueur et de mort, vous espéreriez voir renaître facilement dans vous des dispositions à la vie! Quoi! les maux de l'âme, qui, dans leurs progrès, sont si rapides, ne deviendraient pas avec le temps toujours plus difficiles à guérir! Quoi! vous seriez aisément détachés du monde, après l'avoir aimé si longtemps? Vous seriez plus disposés à la pénitence, après avoir été plus longtemps sous l'empire des sens! Vous seriez plus maîtres de vos passions, après leur avoir si longtemps obéi! Vous seriez aisément pénétrés de l'amour que vous devez à Dieu, après en avoir si longtemps étouffé, dans vous tous les sentiments; en un mot, porté à la vertu, après n'avoir suivi que les routes du vice! illusion pitoyable! Pourquoi donc convenez-vous que rarement on ramène un esprit des fausses idées dont il s'est nourri longtemps; et que difficilement on enlève un cœur aux penchants qui l'ont captivé assidûment? Pourquoi, dans un ordre purement naturel, vous paraît-il si difficile de renoncer à votre façon d'agir, à vos goûts, à vos anciens usages? Parce qu'il est dans la nature que l'habitude soit presque aussi forte qu'elle; parce que l'on est moins disposé à quitter un genre de vie qu'on suit depuis longtemps; parce que, comme la volonté a ses caprices, elle a aussi son obstination; et c'est de sa part que vous éprouverez les plus terribles obstacles à votre pénitence.

Car, vous ne la voudrez pas alors vous-même, mon cher auditeur, ou vous la voudrez moins. Je ne dis pas que vous ne sentirez point la nécessité de la vouloir; peut-être la maladie, votre grand âge, votre religion (s'il vous en reste) retraceront à vos yeux cette nécessité de la conversion; mais ce n'est pas à sentir qu'il serait temps de se convertir, que consiste la conversion; c'est à changer. Je dis changer, comprenez, je vous prie, l'étendue du terme, elle renferme celle des difficultés. Il faut changer, non pas seulement de dehors et de conduite, de paroles et de langage; mais de pensées et de sentiments, d'affections et de désirs. Le cœur d'un homme véritablement converti est un cœur nouveau; et quelle apparence qu'en demeurant obstinément le même, le vôtre se dispose à se renouveler? Je dis plus, et je suppose que vous le voudrez. Mais, lié par la chaîne que vous aurez vous-même formée, vous ne le voudrez qu'à demi. Cette chaîne, mon cher auditeur, à Dieu ne plaise que je veuille ou vous la faire regarder comme étrangère, ou vous persuader qu'il sera absolument impossible de la rompre; mais craignez de ne la briser jamais. Une ancienne volonté, que saint Augustin appelle une volonté de fer, parce qu'elle semble en avoir la force, vous en aura rendu l'esclave. Du penchant au péché, du péché au délai d'en sortir, du délai à l'accroissement des difficultés; voilà comment vous aurez passé successivement à cette servitude qui vous retiendra dans le désordre : *Ligatus ferrea voluntate.* Pour parler avec l'Apôtre, vous sentirez toujours plus cette loi du péché qui s'oppose à celle de votre esprit. (*Galat.*, V, 17.) Resserré par les liens de votre iniquité, vous serez plus exposé aux piéges d'une éternelle mort; et probablement vous ne les éviterez pas.

Brisez-les donc incessamment, ces liens redoutables; vous les multipliez en différant. Ce que vous ne faites pas avec une prompte résolution, un prompt courage, vous devient chaque jour plus onéreux. Votre volonté s'éteint, lorsque vous ne voulez pas efficacement. D'où vient, par exemple, que depuis si longtemps vous demeurez éloigné des voies de Dieu, vous qui vouliez y rentrer? Vous en formâtes d'abord le projet; mais, parce que vous en différâtes l'exécution, il s'est évanoui. Ce que vous ne voulûtes pas alors, aujourd'hui le voulez-vous mieux? Vous commençâtes par concevoir le dessein de vous approcher du tribunal de la pénitence; vous languîtes ensuite dans un funeste retardement; ce retardement a augmenté vos craintes et vos dégoûts. Ce que vous avez gagné en différant, c'est d'aimer à différer toujours davantage. Ainsi se sont passées pour vous des années et un nombre d'années. Ainsi en arrivera-t-il à la dernière. Que ne vous en coûtera-t-il point alors pour exécuter ce que vous n'aurez jamais bien voulu, et faire directement le contraire de ce que vous aurez toujours fait?

Dieu peut vous en donner le courage, et c'est sur sa grâce que vous comptez. Sa grâce, mon cher auditeur, cette grâce nécessaire, Dieu ne nous la refuse pas. Mais depuis si longtemps vous y résistez; est-ce donc en vous obstinant à ne pas y répondre que vous vous flattez d'en attirer sur vous l'abondance? Jusqu'à présent elle ne vous a pas ébranlé; et, après que votre cœur sera plus affermi dans le mal; après qu'il se sera constamment roidi contre les impressions de Dieu; après qu'il en sera venu non-seulement jusqu'à rejeter la voix de Dieu; mais encore jusqu'à la craindre; vous osez croire qu'il s'y soumettra, et que vous la verrez triompher. Et comment Jérusalem parvint-elle au comble de l'infidélité, pour n'avoir pas voulu profiter des temps de salut? Comment s'endurcit ce peuple? Ce fut en fermant les yeux à la lumière, les oreilles aux instructions, le cœur aux saints mouvements. Vous en imitez la conduite : méritez-vous un sort différent?

La grâce, répliquez-vous, est bien puis-

sante ; vous pouvez tout attendre d'elle. Ah! n'êtes-vous donc éloquent à en faire l'éloge, à en exalter la force, que pour en éluder les poursuites et en retarder les effets? Pouvez-vous donc vous dissimuler que comme vous l'avez jusqu'ici combattue ; que comme vous la combattez encore aujourd'hui, vous y résisterez peut-être toujours. Oh? qu'il est bien plus à craindre que vous ne cédiez à l'empire du péché que vous aimez, qu'il n'est à croire que vous vous rendiez à l'invitation de la grâce que vous ne daignez pas écouter!

Mais il en est de si spéciales, de si marquées et de si grandes! Des pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfants à Abraham ; est-il un cœur qu'il ne puisse toucher? Et, sur cette vérité que je n'ai garde de vous contester, mon cher auditeur, vous établissez une ruineuse espérance, qu'il semble être des intérêts de Dieu même de renverser. Car, voici donc ce que vous attendez de lui : ce ne sont pas précisément les secours nécessaires pour vous convertir; mais un miracle de sa grâce qui opère votre conversion. Vous attendez qu'il vous enlève en quelque sorte à vous-même, pour vous attacher à lui ; qu'une douce force vous fasse trouver de l'attrait jusque dans la séparation de vos plaisirs et de vous-même ; que les subites douceurs de la pénitence vous en épargnent les rigueurs. Dites donc à Dieu : Seigneur, je ne me convertis pas librement ; je renvoie ma conversion, c'est vous seul qui en êtes chargé. Après que j'aurai satisfait toutes mes passions et contenté tous mes penchants ; après que j'aurai persévéré à vous outrager ; après que je vous aurai méconnu, dédaigné, lassé par mes infidélités ; c'est à vous à réserver pour moi ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors de votre bonté. Nouveau système de conversion que sûrement Dieu ne nous a pas tracé. Je l'ai réfuté en l'exposant.

Quoi donc! serait-il impossible de se convertir après avoir ainsi différé? Dites-le moi, mon cher auditeur : Ce qui ne vous paraît pas absolument impossible en matière de conversion, suffit-il pour vous tranquilliser? Est-ce assez que Dieu puisse faire pour vous le prodige le plus signalé de miséricorde, pour ne plus redouter les effets de sa colère? Dieu doit-il faire pour vous tout ce qu'il peut, tandis que vous n'avez rien fait pour lui de ce que vous deviez? Et pourquoi sa juste sévérité ne vous traiterait-elle selon la rigueur due à votre obstination? En diminuant le nombre de ses grâces, pourquoi ne permettrait-il pas l'endurcissement d'un cœur que vous lui auriez toujours refusé? Pourquoi vous arracherait-il, par un miracle à un sort que vous aurez voulu, par choix, vous exposer à subir?

Vous vous rassurez sur ce que, malgré vos délais, il ne vous paraît pas impossible de vous convertir. Il serait bien moins étonnant de vous voir effrayé de ce qu'il est très-vraisemblable que vous ne vous convertirez pas. Est-il donc bien consolant pour vous le nombre de ceux qui se sont convertis à la fin de leur vie? Je l'avoue, mes frères, c'est ici un point que je traite à regret ; mais votre conversion m'est trop chère pour le taire. Je vais raisonner, non pas comme vous, sur ce qui peut arriver, mais sur ce qui arrive, hélas! trop ordinairement. Je parle d'après saint Augustin qui dit qu'un des châtiments du pécheur, c'est qu'après avoir oublié Dieu pendant la vie, en mourant il s'oublie lui-même : *Ut moriens oblìviscatur sui, qui dum viveret oblitus est Deì.* Je parle d'après saint Jérôme qui, sur le point de mourir, disait à ceux qu'il exhortait à la pénitence ces redoutables paroles : Sur le très-grand nombre de ceux qui ont vécu et persévéré dans le péché (il désignait un nombre effrayant, cent mille personnes,) à peine en est-il un qui trouve grâce. La fin de la vie ressemble à la vie même ; c'est l'expérience qui me l'a appris : *Hoc teneo, hoc multiplici experientia didici, quod ei non bonus est finis, cui mala semper vita fuit.* Je parle d'après saint Bernard : Je ne me souviens pas, dit ce saint docteur, d'avoir vu d'autre exemple de conversion à la mort que celui du criminel qui fut crucifié avec Jésus-Christ : *Si bene memini, in toto canone Scripturarum, unum invenies latronem sic salvatum.* Il se convertit, il est vrai, mais c'est à la vue d'un Dieu mourant pour son salut : quelle circonstance! Il se convertit, et dans le même moment, un autre se perd à ses côtés : quel effroi!

Idées terribles, mon cher auditeur, dont je trouve le principe dans les livres saints : Dieu nous appelle à la pénitence par sa bonté ; mais, par la dureté de vos cœurs, vous formez contre vous des trésors de colère. C'est la menace de l'Apôtre. (*Rom.*, II, 5.) Si vous ne rougissez pas de votre péché, si vous n'en faites pas pénitence, Dieu consentira à votre perte : c'est la parole de Jérémie (XIV, 10). Vous deviendrez la victime de la folie à laquelle vous vous serez abandonné : c'est au livre des *Proverbes* (I, 32) l'oracle de l'Esprit-Saint, il ne se vérifie que trop fréquemment, même pendant le cours de la vie. Quelle difficulté, grand Dieu! pour ramener à vous des hommes qui s'en sont toujours éloignés! Ou une obstination qui les endurcit, ou un aveuglement qui les perd, ou une insensibilité qui les domine, ou un trouble secret qui les désespère ; n'est-ce pas là ce qui se présente toujours à combattre, et particulièrement à l'égard de ceux qui ont persévéré dans le crime avec plus de connaissance et plus de malice ; qui ont constamment refusé de renoncer à ces mêmes péchés ; qui n'ont jamais voulu en interrompre l'habitude? Péché qui, selon l'énergique expression de saint Grégoire, est alors comme incorporé avec eux : *Peccatum invisceratum.* Péché qui, selon la parole de saint Jean, est un péché qui va à la mort : *Peccatum ad mortem.* (I *Joan.*, V, 16.) Car ce péché qui va à la mort, c'est surtout ce délai affecté à en

faire pénitence. Voilà comment il fait à l'âme cette plaie mortelle, dont la justice de Dieu permet le déplorable effet, et dont ordinairement elle ne veut pas guérir.

Dites après cela (car voilà votre ressource) que pour l'apaiser, il ne faut après tout qu'un bon moment. Téméraire langage qui, dans la bouche de celui qui le tient, tend à faire, d'une vérité consolante, un coupable prétexte à enhardir le crime par la facilité mal interprétée du pardon ; et qui, par conséquent, ne peut être avouée de Dieu dans le faux sens que vous lui donnez.

Il ne faut qu'un bon moment. Mais si cette idée peut devenir la règle de votre conduite, elle détruit d'un seul coup toutes les lois de la religion.

Eh ! que faisaient donc les saints dans leur solitude, les pénitents dans leurs déserts ? Quelle était cette crainte qui les y accompagnait selon le conseil réitéré tant de fois dans les divines Ecritures ? Pourquoi cet avis que nous a donné Jésus-Christ de faire tous nos efforts, de veiller et de prier sans cesse, de porter notre croix, de le suivre ? Que votre morale est bien opposée à la sienne, hommes de plaisirs, qui vous flattez de ne séparer que par un seul instant les criminelles joies du monde, du vrai bonheur de l'éternité !

Il ne faut qu'un bon moment. Mais en connaissez-vous le prix de ce dernier moment, de ce moment que des siècles entiers d'innocence et d'austérités ne pourraient pas vous assurer ; de ce moment que j'espérerais plus pour vous, si vous sentiez mieux combien peu vous en êtes dignes ; et si vous ne déshonoriez pas en quelque sorte la miséricorde de Dieu, pour la faire servir à l'ingrat projet que vous avez de vivre éloignés de lui ?

Il ne faut qu'un bon moment ; et vous voulez que ce moment, d'une valeur inestimable, Dieu le fasse aisément succéder à une vie de déréglement et de libertinage ; qu'après des années de rébellion, de résistance, d'endurcissement ou du moins de faiblesses volontaires, de rechutes réitérées, de péchés accumulés, il vous le ménage comme à des serviteurs fidèles, comme à des âmes justes, comme à d'illustres pénitents ; qu'il accorde aussitôt à votre demande ce que les plus vertueux chrétiens s'efforcent à obtenir par la sanctification de tous leurs jours ; et que, dans le cours ordinaire de sa providence, Dieu ne mette aucune différence entre ceux qui l'ont abandonné et ceux qui l'ont servi ?

Il ne faut qu'un bon moment. Mais, ou jusqu'à présent il ne s'est point présenté à vous, quelque longue qu'ait été votre vie, puisque vous ne vous êtes point converti ; ou, s'il s'est présenté à vous, vous avez refusé d'en faire usage, puisque vous avez différé. Il peut donc à l'avenir ou vous fuir comme par le passé, ou vous pouvez le laisser écouler inutilement pour votre conversion. Sur quoi donc comptez-vous ?

Mais pour fléchir le Seigneur, il ne faut qu'un bon moment. Que vous vous trompez visiblement, si vous jugez de la facilité de bien employer ce moment par l'idée que sa brièveté vous présente ! Ce moment devient chaque jour plus difficile à bien remplir. Ce moment est comme celui où s'opérerait un prodige. Si c'est un court espace de temps qui le voit éclore, la force même des obstacles qu'il doit surmonter, augmente ce qu'il y a de merveilleux. Ce moment doit réparer les désordres de la vie. Qu'il doit être saint ce moment qui suffit pour mériter l'éternité ! Ah ! sans doute, mon cher auditeur, ce ne peut être là qu'un don extraordinaire ; et si vous osez tranquillement vous le promettre, vous qui rejetez ceux que depuis si longtemps Dieu vous offre, de bonne foi, le méritez-vous ? Devez-vous l'attendre ? Selon toutes les lumières de la raison et de la foi, il doit vous être plus difficile de l'obtenir ; et voilà comment vos délais augmentent considérablement la difficulté de votre conversion. Voyons maintenant comment vous en hasardez visiblement l'importance.

SECONDE PARTIE.

Pour vous convertir, il faut, pécheurs, que vous en ayez le temps. Or, ce temps est sûrement très-incertain pour vous. Ce temps, auquel vous différez de vous convertir, en supposant que vous l'aurez, est en lui-même très-peu favorable à la sincérité de la conversion. Il est donc visiblement douteux si vous pourrez vous convertir, ou si vous vous convertirez sincèrement.

Vous espérez que vous aurez le temps, et il est très-certain que Dieu ne vous le doit pas. Vous n'oseriez prétendre qu'il vous soit dû ; et à quel titre auriez-vous droit à la prolongation d'une vie qui, incontestablement, appartient à Dieu, et qu'il est conséquemment en son pouvoir de reprendre à son gré ? Depuis qu'il vous l'a accordée, n'en est-il plus le maître ; ou partagez-vous avec lui l'empire qu'il a sur elle, parce que vous persistez à lui en refuser l'usage ?

Vous espérez que vous aurez du temps, et il est très-certain que Dieu ne vous l'a pas promis. Montrez-nous, dans les livres saints, un seul endroit où Dieu se soit engagé à accorder un avenir, pour faire pénitence, à celui qui refuse d'y employer le présent. Oui, pécheurs, si, à ce moment, vous revenez sincèrement à Dieu, j'ose de sa part vous faire espérer votre pardon. Vous différez, et jusqu'à quand ? Seulement jusqu'à demain. Jusqu'à demain ? Je ne suis plus votre caution, j'ignore si pour vous il y aura un lendemain.

Vous espérez que vous aurez du temps ; et il est très-certain que Dieu vous a fréquemment menacé qu'il ne vous l'accorderait pas. Ne tardez pas, vous dit-il, de vous convertir à Dieu ; ne différez pas de jour en jour, sa colère viendra tout à coup ; il vous perdra dans le temps de sa vengeance : c'est le langage formel de l'Esprit-Saint dans l'*Ecclésiastique* (V, 8, 9). Dans le

temps qu'ils diront : Paix et santé, un soudain malheur les surprendra ; ainsi l'écrivait saint Paul aux habitants de Thessalonique. (I *Thess.*, V, 3.). Soyez prêts : le Fils de l'Homme viendra à l'heure à laquelle vous n'y penserez pas : c'est l'avertissement exprès que nous donne Jésus-Christ dans l'Evangile. (*Luc.*, XII, 40.) Il ne dit pas que nous serons avertis de nous préparer ; il affirme que nous devons l'être.

Je reprends maintenant, en peu de mots, ces trois vérités qui ont de quoi vous frapper par leur évidence, et je demande si un temps qui ne vous est pas dû, qui ne vous est pas promis, que vous êtes menacés de ne pas avoir, peut autoriser vos délais. Je dis quelque chose de plus, c'est que l'incertitude qui convient au temps, augmente par rapport à ceux qui vivent dans le péché puisque c'est surtout à eux que Dieu semble intéressé à le ravir, dès qu'ils ne l'emploient qu'à l'outrager.

Saint Ambroise porte la chose plus loin encore, en disant des pécheurs obstinés à l'être, que, comme ils ne font qu'augmenter le nombre de leurs péchés pendant leur vie ; il vaut mieux en quelque sorte pour eux, s'ils ne doivent pas y renoncer, ne pas avoir le temps d'en grossir la multitude : *Quo esset vita diuturnior, eo culpa numerosior.* Que prétendez-vous donc en répétant avec complaisance : Dieu ne veut pas me perdre ; lui-même nous apprend qu'il ne veut pas la mort de l'impie : *Nolo mortem impii* (*Ezech.*, XXXIII, 11) ; il désire qu'il se convertisse et qu'il vive : *Ut convertatur impius a via sua, et vivat.* (*Ibid.*) Ah ! mon cher auditeur, comprenez-la, cette parole, et ne l'oubliez jamais. Le Seigneur ne veut donc pas précisément que le pécheur vive ; il veut qu'il se convertisse et qu'il vive, c'est-à-dire, selon le sens de ce texte, que, dans les desseins de Dieu, votre conversion et non votre mort est le premier objet, et qu'il ne se détermine à prononcer l'arrêt de votre mort, qu'après avoir désiré auparavant votre conversion. Non, sans doute, il ne veut pas vous perdre, et s'il l'eût voulu, qui l'eût arrêté ! Il ne veut pas vous perdre, puisque, selon les paroles de son prophète, il est prêt à suspendre la sévérité de sa vengeance, si vous réparez vos péchés ; qu'ils ne vous nuiront pas, dès que vous y renoncerez. Il ne veut pas vous perdre ; c'est vous qui, par votre obstination, vous perdez vous-même. Il ne veut pas vous perdre, puisque, malgré tous vos retardements à revenir à lui, il diffère de son côté à vous punir. Mais, en justifiant ainsi à vos yeux sa divine miséricorde, je n'en suis que plus alarmé pour l'avenir sur les effets de sa colère ; et c'est parce que vous avez eu jusqu'à présent plus que le temps nécessaire pour vous convertir, que je crains qu'il n'y en ait bientôt plus pour vous. C'est la fausse espérance, remarque saint Augustin, qui perd les uns, comme le désespoir perd les autres : *Istos desperatio necat, spes illos.* Et l'abus que vous faites des idées d'une miséricorde mal entendue, peut aisément vous livrer entre les mains de la justice : *Metuendum est ne te occidat spes, et cum multum speras de misericordia, incidas in justitiam.*

Vous livrer entre les mains de la justice ! Eh ! mon cher auditeur, se pourrait-il donc que vous n'en comprissiez pas l'affreux danger ; que, dans les accidents imprévus qui, sans cesse, se multiplient sur la terre, vous n'aperçussiez jamais la colère du Dieu qui le permet ; que, dans la cessation précipitée de la vie de tant d'hommes, vous ne vissiez pas, avec la soustraction subite de leurs jours, le terme inopiné que Dieu place au temps de leur pénitence ?

Eh ! que sont à votre égard, ces divers malheurs dans lesquels périssent un si grand nombre ? C'est la voix de Dieu qui, avec l'éloquence qui lui est propre, vous répète ces paroles : Veillez sur vous, vous ignorez le moment, il vous surprendra, comme cette mort vient de vous étonner, j'étonnerai bientôt par la vôtre. Hélas ! se passe-t-il quelqu'année, où, dans le sein de vos villes et au milieu de vous, quelque tragique événement ne vous jette dans de subites alarmes ? Ceux à qui ces événements ont été funestes, en avaient vu de semblables arriver à autrui ; ils se flattaient qu'ils ne se réitéreraient pas pour eux. Vous avez été témoin de leur sort ; vous ne croyez pas y apercevoir l'image du vôtre ; Dieu veuille que ce n'en soit pas l'annonce !

Comptez, s'il se peut, les divers dangers qui vous menacent, par l'histoire effrayante de ceux qu'ils ont enlevés, par la variété des accidents dont vous avez entendu faire le récit, par le nombre peut-être des amis que vous avez eu à regretter. Combien d'âmes, grand Dieu, qui ont été citées à votre tribunal et qui ne pensaient pas à s'y préparer ! De combien de gens, entendons-nous dire qu'ils sont morts sans secours, sans connaissance, sans sacrements, sans signe de repentir : que le temps leur a manqué ! Ont-ils bien vécu ? Nous avons lieu d'espérer ; et cependant nous craignons encore. Que sera-ce, s'ils ont constamment vécu dans le péché, et s'ils différaient leur pénitence ? Ah ! je crois entendre le Seigneur foudroyer alors contre eux cet oracle du prophète : L'alliance que vous croyez avoir faite avec la mort, le traité que vous imaginiez être conclu entre vous et l'enfer, voilà que je les anéantis sans retour : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit.* (*Isa.*, XXVIII, 18.)

Vous vous rassurez, parce que vous voulez un jour vous convertir, et que maintenant même vous y pensez. Mais cette volonté ne nous tranquillisera que quand vous l'aurez exécutée. Eh ! mon cher auditeur, nous frémissons quand nous vous entendons dire de quelqu'un de ceux qui ont paru n'avoir pas le temps de revenir à Dieu : Depuis quelque temps il y pensait, il l'avait dit plusieurs fois, il persistait dans de bons

desseins, il avait même fait quelques légères démarches. Que prétendez-vous augurer de là? Eh! ce sont ces desseins, ces discours, ces projets sans réalité qui nous effraient. Comme le temps allait finir, la grâce faisait un dernier effort. Il a toujours différé : qu'est-il arrivé? Il a compté qu'il aurait le temps, et il est maintenant dans l'éternité! Terrible vengeance d'un Dieu irrité qui permet qu'on s'aveugle jusqu'à la fin! Nous vous glacerions d'effroi pour vous, si nous pouvions vous en citer tous les exemples.

Assez ordinairement, je le sais, la mort vient à pas lents. Pendant un nombre de jours, elle annonce ses approches; et voilà le temps sur lequel on jette ses vues, dans le dessein (ne vous le déguisez pas) de concilier la sainteté de la mort avec tous les plaisirs de la vie.

Pour ne point confondre ici les idées, écartons d'abord jusqu'à la supposition de ces circonstances fâcheuses qui se réunissent si fréquemment dans les derniers jours. Je regarde comme renfermés dans l'incertitude du temps dont je vous ai parlé, et ces situations qui ôtent à l'âme tout libre usage de ses facultés, et ces cas malheureux où le mal empire avec tant de célérité, et ces fausses lueurs d'espérances de guérison qui précèdent quelquefois immédiatement la dernière heure, et ces contre-temps qui arrêtent toute espèce de secours et pour le corps et pour l'âme. Il s'agit ici d'examiner si, dans le cours ordinaire des choses, et en supposant même le temps d'une dernière maladie, il est si commun d'en faire un saint usage. Il ne faut qu'un simple détail, je n'ai qu'à remettre sous vos yeux ce que vous avez vu si souvent vous-même. Le voilà frappé cet homme, le voilà au lit de la mort; il s'approche du terme, il y touchera dans peu. Que lui disent alors ses amis et ses proches? Ce que répondit autrefois Hazaël à Benadad, roi de Syrie, après avoir consulté, de la part de ce prince, le prophète Elisée, sur l'état du monarque. Vous recouvrerez la santé : *Recipies sanitatem* (IV *Reg.*, VIII, 14); et cependant Elisée avait annoncé qu'il mourrait : *Ostendit mihi Dominus*, *quia morte morietur.* (*Ibid.*, 10.) La maladie, en effet, est dangereuse, chacun le sait, on se le dit mutuellement, le malade est le seul qui l'ignore; il serait trop effrayé, dit-on, s'il pouvait soupçonner le péril où il se trouve; il faut le ménager, il faut attendre; qui oserait le lui annoncer? Qui l'oserait? Moi, mon cher auditeur, je l'aborderai cet ami que j'aime plus solidement que vous ne l'aimez, je lui rendrai le plus essentiel des services, et celui que je désire ardemment qu'on me rende à moi-même, en l'avertissant qu'il faut se préparer à mourir. Pour lui épargner, par une tendresse perfide, un moment de tristesse; je ne l'abandonnerai pas à une éternité de douleurs. Ses craintes et sa faiblesse, je les respecterai par les ménagements que je ne croirai pas dangereux. Mais si j'aperçois qu'ils le deviennent et qu'il en abuse, c'est alors, grand Dieu, que vous demandant la force d'un de vos prophètes, et qu'empruntant ses paroles, je ne craindrai pas de dire en termes formels à ce pécheur : Pensez à vous. Du lit sur lequel vous êtes, vous allez passer au tombeau. Dût-il en murmurer et s'en plaindre, je ne consentirai jamais à le trahir. *De lectulo super quem ascendisti non descendes, sed morte morieris.* (IV *Reg.*, I, 6.)

C'est cependant, vous le savez, mes chers auditeurs, c'est hélas! trop souvent, contre les règles de la prudence et de la charité chrétienne, c'est jusqu'à la dernière extrémité que l'on attend. Balthazar se trouble à la vue de la main formidable qui écrit son arrêt sur la muraille. Les sages de Babylone ont en vain essayé de pénétrer ces lettres mystérieuses; ce n'est qu'alors qu'on appelle Daniel. Approchez, lui dit le prince dans ces circonstances, je sais que vous pouvez donner une interprétation aux choses les plus obscures, et résoudre les questions les plus embarrassées : *Audivi de te quod possis obscura interpretari, et ligata dissolvere.* (*Dan.*, V, 16.) Ministres de Jésus-Christ, appelés seulement dans les dernières extrémités, voilà le langage qui s'adresse à vous. Armez-vous et de patience et de zèle. L'obscurité et le chaos de la conscience, voilà l'abîme que vous avez à sonder, et quel abîme! Années ajoutées à années, péchés accumulés sur péchés, habitudes sur habitudes, actions, pensées, désirs et paroles dont vous cherchez à démêler, autant qu'il se peut, le nombre, l'injustice, l'impiété, les scandales, voilà la suite des délais de la pénitence. Il y a des réconciliations à ménager, des réparations à faire, des arrangements à prendre : Quel labyrinthe! et vous y marchez presque seul. Le malade vous répondra-t-il? A peine il vous entend.

Encore ceux qui sont autour de lui veulent-ils toujours qu'on évite de lui être importun. Aisément il le témoigne lui-même : Je ne suis pas aujourd'hui en état, vous reviendrez demain. Ainsi jusqu'à la dernière heure il diffère. Je reviendrai demain, et demain il ne sera que plus affaibli, que moins disposé à me parler et à m'entendre; demain il ne sera plus. Je ne l'abandonnerai pas cet homme environné des douleurs de la mort, des périls de l'enfer; je m'armerai pour sa défense de tous les secours; je chercherai à l'encourager, à le fortifier, à l'aider. Hélas! je voudrais, dans lui, guérir le pécheur, à peine y trouverai-je l'homme. Dans cet esprit troublé et affaibli, que d'idées confuses! De cette bouche mourante, s'échappent quelques mots entrecoupés; de cette voix à demi éteinte partent quelques soupirs : mais sont-ce les maux d'un corps qui se détruit; est-ce la douleur d'une âme qui se reconnaît? Mon zèle doit redoubler avec mes craintes. Est-ce à la juste importunité de mes demandes, qu'il m'accorde des marques de repentir; est-ce à un saint mouvement de la grâce? Vous seul, grand

Dieu, être son juge. Au signe de sa pénitence, le sang adorable de Jésus-Christ coulera sur lui. On lui en présentera la croix comme la ressource dans ses dangers, et le fondement de ses espérances; on le suivra jusqu'aux portes de la mort. Jusqu'à ce moment retentiront les doux noms de foi, d'amour, de pardon, de miséricorde, de confiance; il n'entend plus, il n'est plus sur la terre, c'est maintenant à Dieu qu'il répond.

Il est mort. Tristes amis, parents affligés, enfants désolés! comment il est mort? Ne nous interrogez pas, vous pleurez; et nous, nous tremblons! Que pouvons-nous vous répondre? Le secret de notre ministère nous défend de vous donner d'autres paroles que des paroles de consolation. Pourrions-nous calmer vos frayeurs, nous qui sommes obligés de dissimuler les nôtres? Vous avez vu les délais de sa conversion, c'en est assez pour vous consterner.

Qu'un homme qui a toujours bien vécu, disait saint Augustin, ou que celui qui, dans le cours de sa vie, a renoncé à ses désordres et les a réparés, vienne à quitter ce monde, je ne suis pas en peine de son sort : *Securus hinc exit.* Mais un homme a-t-il différé la conversion à ces derniers temps, c'est celui-là sur le salut duquel je suis alarmé : ***Agens pœnitentiam ad ultimum et reconciliatus, si securus hinc exit, ego securus non sum.*** Je ne lui refuse pas la pénitence, continue-t-il, mais je ne prononce pas qu'elle lui soit salutaire : ***Pœnitentiam dare, securitatem dare non possum.*** Je ne vous donnerai pas même alors la pénitence, ajoute le saint docteur, si je savais qu'elle vous est inutile; je ne vous effraierais pas si je savais qu'elle vous sauve. Et de là cette terrible incertitude où nous jette le délai de la conversion.

Voulez-vous savoir sur quoi elle est fondée? Le voici, mon cher auditeur; et c'est du temps où elle s'opère, que je tire les raisons qui ont de quoi vous rendre suspecte cette conversion. Ce temps est un temps qui va finir : conversion en quelque sorte forcée. Un pécheur ne revient à Dieu, que lorsqu'il ne lui est plus possible de suivre le monde; et il ne commence à se repentir d'avoir péché, que lorsqu'il n'est plus dans l'occasion de pécher encore. Il n'eût pas pensé à changer de vie, s'il n'en eût pas vu arriver la fin. Il est facile, dit Hugues de Saint-Victor, il est facile que l'homme croie ne désirer plus ce qui n'est plus en son pouvoir. Cette douleur qu'il témoigne, quelle en est la cause? Regrette-t-il les plaisirs qu'il perd? Plaint-il le temps qui lui échappe? Redoute-t-il l'éternité qui l'attend? Demande-t-il grâce avec une sincérité capable de l'obtenir? Voilà les doutes que fait naître le temps de sa conversion.

Ce temps est un temps bien court : conversion précipitée. Elle consiste, j'en conviens, dans le changement du cœur, et avec le secours de la grâce, il peut changer. Mais dans l'effroi où il se trouve, dans les mouvements qu'il éprouve, dans l'agitation qu'il ressent, n'arrive-t-il point que sa douleur, ses regrets, sa résolution participent à l'état tumultueux dans lequel il est lui-même? Tout se fait peut-être à la hâte. Un pécheur paraît au même instant croire, espérer, craindre, gémir, sans qu'il ait quelquefois aucun de ces vrais sentiments, dont il n'existe dans lui que quelques traces légères. Voilà ce que fait craindre le temps de la conversion.

Ce temps est un temps de douleurs : conversion peu réfléchie. Ah! mon cher auditeur, à la moindre infirmité qui vous fatigue, toute application vous coûte; elle vous paraît impossible; vous n'êtes capable de rien, vous souffrez, et c'est là votre unique objet. Comment donc, dans l'accablement des maux qui sont violents, ou dans l'épuisement des forces qui sont défaillantes, serait-on facilement disposé à s'occuper sérieusement de Dieu? Et peut-on se convertir à lui sans y penser? Or, qu'un pécheur n'y pense alors qu'à demi; qu'il n'y pense pas suffisamment; qu'il se trouve devant Dieu, sans avoir assez prévu que le moment approchait pour lui d'y paraître : voilà ce qui peut suivre du temps de sa conversion.

Ce temps est un temps qui présente à la fois plusieurs objets. Qu'il est à craindre que l'attention ne se partage au point d'être principalement fixée sur ceux qui ne contribuent point à la conversion! Le spectacle d'une famille éplorée et qui s'attendrit, l'amertume d'une prochaine séparation, l'inquiétude sur le sort de ce nombre d'enfants qu'on laisse, l'anéantissement des projets qu'on avait formés; que de circonstances propres à troubler dans l'usage qu'on devrait faire pour Dieu de ces derniers moments, lorsque c'est à ce temps qu'on a renvoyé sa conversion!

De là, mes frères, que peut-il aisément arriver; et qu'arrive-t-il souvent? C'est qu'il n'y ait aucune conversion réelle pour celui qui la diffère; et que sa mort, suivant l'oracle de l'Esprit-Saint, étant affreuse, ne soit que le passage de ce monde aux supplices éternels de l'autre. Ce qui en résulte (retenez ceci, mes chers auditeurs, cette réflexion vous intéresse), c'est que la mort de ceux que vous voyez mourir sous ces dehors de conversion, devient pour vous-mêmes d'un grand danger.

Ah! vous seriez alarmés, si vous ne voyiez pas mourir les pécheurs dans une impénitence visible. Qu'ils meurent ou dans un endurcissement marqué, ou dans un désespoir qui éclate, ou dans une impiété qui révolte, vous sentez alors ce que leur situation a de terrible. Ces signes de la réprobation d'autrui sont, par rapport à vous, une grâce puissante qui cherche à prévenir l'affreux malheur de la vôtre. Ce sont là des exemples rares, mais frappants, de sa justice, que Dieu montre quelquefois au reste des hommes dans des vues de miséricorde à leur égard. Mais ce qui contribue souvent à les aveugler, c'est quand le Seigneur voile à leurs yeux les effets de sa colère; c'est

quand des voies plus secrètes conduisent le pécheur à sa perte; c'est quand, sous l'extérieur même de la pénitence, il arrive au terme de sa damnation.

Aux yeux des insensés, ils ont paru mourir, dit l'Esprit-Saint, en parlant des justes: *Visi sunt oculis insipientium mori* (*Sap.*, III, 2); mais ils sont dans la paix du Seigneur; l'immortalité a comblé leurs espérances: *Spes illorum immortalitate plena est.* (*Sap.*, III, 4.) Hélas! dans quel sens opposé peut s'appliquer cet oracle à ceux qui renvoient leur pénitence à la mort! Aux yeux des pécheurs comme eux, ils ont paru mourir dans les regrets d'une sincère conversion, dont ils ont laissé apercevoir les apparences: *Visi sunt oculis insipientium;* aux yeux de Dieu, ils sont morts en réprouvés. Leur espérance est vaine, leurs travaux sans fruits, leurs œuvres inutiles: *Vana est spes illorum, et labores sine fructu, et inutilia opera eorum.* (*Sap.*, III, 11.)

Conclusion par conséquent bien terrible que celle que vous tirez, en disant: Un tel s'est converti à la mort; je me convertirai de même. Vous dites trop vrai. Oui, vous vous convertirez de même. Conversion qui, douteuse pour lui, le sera ainsi pour vous; et qui vous réunira peut-être dans les enfers l'un et l'autre. Si votre âme vous est encore chère, si son sort vous touche, si l'éternité de son malheur vous épouvante, ah! pensez que c'est là l'objet sur lequel vous délibérez! *Cogita quod de anima deliberas.*

Et ne vous plaignez pas, chrétiens, de ces tristes présages! Ah! croyez-moi, mes frères, puis-je, en finissant, vous répondre avec saint Chrysostome: Au lieu d'avoir à intimider des hommes coupables, que j'aimerais bien mieux n'avoir qu'à encourager la ferveur, louer la régularité, applaudir aux vertus des chrétiens fidèles: ***Nollem, credite, nollem, sed laudes persequi et encomia;*** mais c'est ma propre douleur qui me dicte ces paroles de trouble et de crainte; et cette douleur, c'est votre danger qui la cause. Cessez de vous exposer aux châtiments, et j'interromps aussitôt mes plaintes: que je ne vous voie plus sur le point d'être livrés à toute la rigueur des vengeances de Dieu, et je ne vous fatiguerai plus par mes alarmes: ***Ne puniaris, et non lugeo.*** Que vous commenciez à vivre de la vie de la grâce, et je ne vous pleurerai plus comme mort: ***Ne moriaris, et non defleo.*** Vous seriez les premiers à me reprocher la dureté de mon cœur, si je ne m'attendrissais pas à la vue de ceux qu'une mort temporelle nous enlève; un corps que le tombeau va dévorer doit, selon vous, exciter mes larmes: ***Si corpus jacet mortuum, eos qui non lugent vocas immisericordes;*** et vous voulez que, d'un œil tranquille, je voie votre âme à la veille de périr, et d'être engloutie dans l'abîme: ***Pereunte anima, jubes non lugere.*** Aurais-je donc pour vous, continue toujours saint Chrysostome, aurais-je pour vous les sentiments et la tendresse que m'inspire mon ministère, si j'étais insensible au plus terrible de vos malheurs? Et, avec ces sentiments et cette tendresse, puis-je en devenir le témoin, et n'en être pas vivement ému? ***Non possum esse pater, si non fleam.***

Ne me la reprochez donc plus, cette compassion de zèle, cette vive inquiétude sur votre sort! Ah! plutôt partagez-les avec moi, vous y êtes plus intéressés encore. Aimez-vous vous-mêmes; ayez pitié de votre âme, dont je prends aujourd'hui en main la défense. Nous sommes frères, enfants du même Dieu, rachetés par le même sang; pouvons-nous ne pas désirer de partager avec vous le même héritage? Oui, vos intérêts nous sont précieux; la même charité qui nous anime à les soutenir, nous attendrit sur le péril de votre situation; et, parce que nous y réfléchissons plus que vous, nous en sommes plus touchés que vous-mêmes. Voulez-vous donc obstinément vous perdre? Aurons-nous en vain fait nos efforts pour vous arracher le voile qui vous dérobe l'abîme éternel où vous courez. Ah! mon cher auditeur, il est prêt à s'ouvrir sous vos pas! Ne différez plus; convertissez-vous. Il en est temps; mais le temps presse; n'en abusez pas; je vous le souhaite, etc.

SERMON VI.

Pour le vendredi d'après les Cendres.

FAUX DÉSIRS DU SALUT.

Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. (*Matth.*, V, 48.)

Soyez donc parfaits comme l'est votre Père céleste.

Le Dieu trois fois saint, qui nous a créés à son image, veut donc que nous lui ressemblions par notre sainteté. Ce n'est point un simple conseil que Jésus-Christ nous donne, c'est un précepte formel. Point de salut que dans la sainteté, et la sainteté consiste dans le parfait accomplissement de tous les devoirs de la vie chrétienne. Notre Maître n'admet point de partage; il faut être tout entier à lui, ou contre lui. (*Matth.*, VI, 24.) Il ne nous a ouvert qu'une seule voie pour arriver à son royaume. Ce n'est donc pas à quelques vertus ou à de fausses vertus que le salut est attaché; il ne suffit pas, pour l'opérer, de remplir quelques-unes des obligations qui sont prescrites. C'est à la fidèle observation de toutes que la récompense est réservée. En omettre une, c'est, nous dit son apôtre, anéantir le fruit des autres: ***Qui peccat in uno, factus est omnium reus.*** (*Jac.*, II, 10.)

Voulez-vous donc être sauvés, mes chers auditeurs? Eh! qui ne le veut pas? m'allez-vous répondre aussitôt. Ici, pour entrer sans détour dans le sujet que je me propose de traiter, je réponds qu'il ne suffit pas de le vouloir, mais qu'il faut le vouloir efficacement. Je distingue, dans deux sortes de personnes, deux dispositions bien différentes par rapport à la volonté du salut; car je ne parlerai point de ceux qui semblent avoir décidément renoncé au salut par l'éloignement habituel où ils vivent de tous les devoirs de la religion; hommes

sans Dieu, sans loi, vivant comme s'il n'y avait rien à craindre ni à espérer après la mort, et que le Prophète compare à des animaux qui ne sont mus que par un instinct brutal : *Quibus non est intellectus.* (*Psal.* XXXI, 9.) J'ai droit de n'en supposer aucun de cette sorte dans cette assemblée. Ce ne sont point eux que ce discours regarde. Je ne puis, ô mon Dieu ! que prier pour eux, les confier à votre grâce; seule, elle peut vaincre l'obstination de leur infidélité.

Il en est d'autres qui, à tout prix, veulent se sauver. Ils marchent dans la voie des commandements. Leur âme est pure, leurs mœurs sont innocentes, leurs obligations sont remplies, leur fidélité est exacte. Ils soupirent après le ciel, ils édifient la terre. Sans doute il en est ici plusieurs. Je les préviens, ce n'est point à eux que je m'adresse. Je demande, à ce moment, au Dieu de la sainteté, de soutenir leurs vertus par le don de persévérance, qui leur en assure les récompenses immortelles.

Mais il en est aussi qui ne sont ni impies comme les premiers, ni fervents comme les seconds. Voilà ceux que j'entreprends d'arracher à la trompeuse sécurité qui les endort. Ils ne sont ni assez désespérés pour effacer toute idée de salut, ni assez généreux pour en remplir toutes les conditions. Encore chrétiens par la foi, toujours mondains par la conduite, ils désirent bien d'être sauvés. Avertissons-les qu'avec un pareil genre de vie, ils courent risque de se perdre, ils s'exposent infailliblement à n'être pas sauvés. Pour les détromper, je leur dirai : Vous croyez désirer le salut ; vous êtes dans l'illusion, puisque vous n'avez que de faux désirs : ce sera la première partie. J'ajoute que ces faux désirs, outre le danger qui leur est propre, produisent en eux d'autres illusions, singulièrement opposées au salut : ce sera la seconde partie. En deux mots : l'illusion des mondains dans les faux désirs du salut ; les faux désirs du salut, nouvelles sources d'illusions dans les mondains. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que de toutes les affaires, le salut soit la plus importante, c'est une vérité que votre raison, aidée de la foi, vous démontre avec tant de force qu'il ne vous faut qu'un coup d'œil pour la pénétrer. Il s'agit de vous ouvrir le ciel par vos œuvres, ou l'enfer vous engloutit pour l'éternité. Cette idée suffit. Quel étalage de motifs frappera celui que cette première vue n'a pas ébranlé ? Supposons donc ici comme incontestable l'importance du salut, et arrêtons-nous uniquement à comparer avec la grandeur de cet objet la nature de vos désirs. Quels sont-ils ordinairement, mondains, qui vous flattez de désirer le salut ? Désirs froids et languissants dans le cœur qui ne s'en occupe que légèrement ; ce sont à peine des désirs de spéculation. Désirs stériles et infructueux dans la conduite : ce ne sont pas eux qui la règlent ; ce sont alors tout au plus des désirs de sentiments, mais sans action. Désirs étroits et bornés : si, dans quelques circonstances, ils vous font agir, dans d'autres, ils se refusent à des sacrifices nécessaires ; ce sont au moins des désirs sans courage et sans résolution. Enfin, désirs de peu de durée : s'ils sont efficaces pendant un temps, leur efficacité ne se soutient pas ; ce ne sont plus que des désirs sans constance et sans précautions. Ce sont donc de faux désirs.

Je dis, en premier lieu, que ce sont des désirs froids et languissants ; et je le conclus de ce que tout désir ardent, quel qu'en soit l'objet, vous occupe, vous suit, vous domine et vous fixe ; de ce que l'idée de son objet prend sur vos esprits un empire proportionné à la vivacité du sentiment qui affecte vos cœurs ; de ce que ce sentiment y répand une chaleur, un mouvement, une sollicitude qui, de votre aveu, sont comme le caractère inséparable de tout vrai désir ; et voilà, mondains, ce que vous n'éprouvez pas à l'égard du salut. L'objet est moins sensible, je le sais, mais il est réel. L'impression qu'il produit devrait donc avoir de la réalité. Or, où la trouver, cette réalité d'impression dans un désir qui n'interrompt presque jamais l'appareil de vos vanités, l'oisiveté de vos assemblées, la continuité de vos fêtes, l'excessive superfluité de vos jeux ; qui vous laisse presque toujours remplis de l'idée de vos amusements, du soin de les reproduire, de l'attention à les varier, de l'empressement à vous y livrer ; qui vous permet d'envisager comme principalement intéressant ce que la fortune présente de favorable, ce que l'ambition promet de grandeur, ce que la vie fournit de délices ?

C'est l'œil perçant du Seigneur, disait David, que je prends à témoin de la vanité des pensées des hommes : *Dominus scit hominum cogitationes, quoniam vanæ sunt.* (*Psal.* XCIII, 11.) C'est vous-mêmes, hommes dissipés, que j'atteste ici sur la vanité des vôtres. Vanité des connaissances : vous vous instruisez de tout, vous ne négligez que la science du salut. Vanité des inclinations : vous les réunissez sur les biens qu'un même instant vous offre et vous enlève ; vous regardez avec indifférence ce qui n'a rapport qu'au salut. Vanité des regrets : vous gémissez sur les pertes les plus légères ; vous vous affligez peu de celles qui ne nuisent qu'au salut. Vanité des poursuites : l'impatience vous trouble, les inquiétudes vous rongent, l'attente vous fait languir, dès qu'il s'agit d'un intérêt passager ; vous ne paraissez tranquilles que sur le salut, et si l'on vous en fait le reproche, vous n'hésitez pas à répondre qu'il est naturel que le poids des objets sensibles vous entraîne. Mais pourquoi cédez-vous si facilement à sa force ? C'est que vous désirez ardemment les objets sensibles, c'est parce que vous désirez froidement le salut.

C'est, chrétiens auditeurs, parce que l'Eglise est témoin de votre léthargique indolence, qu'elle dit de nos jours à ses

ministres ce que dit autrefois le Seigneur à Jonas : Levez-vous, prophète; allez dans le sein de ces villes qui renferment un peuple nombreux : *Surge et vade in civitatem grandem.* (*Jon.*, I, 2.) Là, au milieu de ces esprits agités, de ces cœurs indolents, annoncez des paroles de salut; frappez-les du souvenir de ma loi, du péril de leur état, du tableau de mes vengeances; faites passer jusque dans eux ces vérités dont vous êtes devenu l'organe, et qu'ils oublient : *Prædica in ea prædicationem quam ego loquor ad te.* (*Jon.*, III, 2.) De là, mes frères, ces temps de miséricorde et de grâce que le zèle de l'Eglise vous ménage pour imprimer dans vos esprits la pensée du salut. De là ce nombre d'ouvriers évangéliques qu'elle réunit dans la vigne du Père de famille, pour en prévenir la malheureuse stérilité. De là cette multitude de prédicateurs qui, comme autant d'envoyés de Dieu pour vous gagner à lui, investissent en quelque sorte vos villes, vous appellent de tous côtés dans les temples, font partout retentir leurs voix pour vous faire entendre le nom du salut. Et si leurs travaux sont quelquefois suivis des fruits de conversion et de pénitence, que Dieu leur accorde la consolation de recueillir, ce n'est qu'après avoir réveillé la pensée du salut presque entièrement effacée. Le désir du salut ne commence alors à agir que parce que réellement il existe. Il fallait l'exciter d'abord dans ces hommes qui tendaient visiblement à leur perte, en se persuadant qu'ils désiraient encore de se sauver.

Je préviens ici, mes frères, la fausse conséquence que vous affecteriez de tirer d'une vérité certaine, pour vous justifier l'étourdissement habituel qui vous dérobe la pensée du salut. Quoi donc, nous demanderez-vous, est-il possible d'habiter la terre, et de ne penser qu'au ciel? L'idée du ciel est-elle la seule dont il soit permis de s'occuper sur la terre? Non, chrétiens; mais, comme un homme d'honneur, jaloux d'en conserver la réputation et de la mériter, n'est pas uniquement occupé de cette idée; mais, parce qu'elle est gravée profondément dans son âme, il l'y trouve toujours quand il s'agit de remplir des devoirs que l'honneur impose, ou d'écarter de sa conduite une action qui le blesse; il en serait ainsi du salut, si vous saviez en nourrir la pensée, la fortifier par la réflexion, la méditer, la rappeler fréquemment, pour en faire la règle de votre conduite. Et c'est parce que trop ordinairement ce ne sont pas ces désirs du salut qui la dirigent; quelque vifs qu'ils pussent être d'ailleurs, ce ne sont que des désirs stériles et infructueux. Second caractère d'un faux désir.

En effet, chrétiens, sans entrer ici dans de longs raisonnements, si c'est un désir réel tel que vous croyez l'éprouver; il est dans sa nature qu'il vous engage à user de tous les moyens qui peuvent le réaliser. Tout vrai désir tend à son terme. Et cependant que faites-vous pour parvenir au salut? Le péché vous éloigne évidemment de ses voies; vous y demeurez plongés. Le sacrement de pénitence serait votre ressource; vous l'abandonnez. La prière deviendrait votre force; vous la négligez. La grâce vous sollicite; vous lui résistez. Le remords vous agite; vous l'étouffez. La loi de Dieu vous oblige continuellement, et journellement vous la transgressez. Et vous osez croire que vous avez un vrai désir de salut?

Si c'est un désir réel, tel que l'importance du salut doit le produire, il est dans sa nature qu'il préside à vos vues, à vos projets, à vos démarches, pour les subordonner toujours au grand intérêt de votre salut. Et cependant est-ce cet intérêt principal que vous consultez? Cette charge exige des talents, des connaissances, de l'assiduité, de la capacité pour en remplir les fonctions, selon les desseins de Dieu : mais il vous suffit qu'elle soit honorable, qu'elle vous flatte par son éclat, qu'elle facilite des arrangements; moins effrayé des obligations qui la suivent, qu'attiré par les avantages qui en résultent, vous vous empressez sans scrupule à l'acquérir. Ce genre d'occupation est dangereux, la conscience s'en alarme, elle vous en fait de vifs reproches; la vertu le blâme : mais il offre de belles espérances pour la fortune; il en accélère les faveurs : plus touché de l'appât de cet intérêt du temps, que frappé du danger qui expose votre âme pour l'éternité, vous vous décidez à le continuer. Cet état de vie relativement à vos dispositions renfermerait pour vous bien des écueils : mais il est conforme à vos goûts, il vous présente des douceurs, il vous satisfait : plus ardent à rechercher le bonheur de cette vie, qu'attentif à prévenir le malheur de la vie future, vous vous déterminez à l'embrasser, et vous osez croire que vous avez un vrai désir du salut?

Si c'est un désir réel, il est dans sa nature qu'il mette une différence sensible entre vous et ceux qui n'en sont point animés. Or, rapprochez ici, vous chrétiens, qui vivez selon les lois du monde, rapprochez votre vie de la vie de ceux qui ne pensent point au salut. Leur dissipation est-elle beaucoup plus soutenue? Leur amour des biens plus ardent? Leur vanité plus jalouse? Leur délicatesse plus voluptueuse? Leur ambition plus fière? Leur oubli de Dieu plus constant? Les vices, dont l'honneur seul les invite à se garantir, ou qu'il les engage à dissimuler, ne sont-ils pas aussi les seuls dont vous cherchiez à vous défendre; et vous osez croire que vous avez un vrai désir du salut?

Si c'est un désir réel, il est dans sa nature que vous en aperceviez au moins dans vous quelque vestige. Retrouvez donc, et montrez-nous dans votre conduite quelques traits de cet Evangile divin, de ces maximes saintes, de ces sages leçons, de ces principes sublimes, pour lesquels Jésus-Christ vous a marqué la route que vous devez suivre. Vous y avez à peine fait un pas; chaque jour vous en détourne. Vous ne cherchez seulement pas l'occasion de la bien connaître. Vous le savez, c'est à une

foi surnaturelle que vous devez tendre, et il n'est rien que de naturel dans ce qui absorbe vos jours; et vous osez croire que vous avez un vrai désir du salut?

Pour en juger sainement, chrétiens, produisez donc aujourd'hui au tribunal de votre conscience ce qui seul sera produit pour vous ou contre vous au tribunal de Dieu. Là, dit saint Chrysostome, la bouche sera muette, les œuvres seules seront éloquentes : *Opera loquentur, ora tacebunt.* Et c'est, mes frères, c'est cette éloquence d'actions, malheureusement trop sensible dans le monde, qui dépose hautement contre ces désirs de salut, dont se flattent encore les mondains. Je dois ici vous avouer mon étonnement, lorsque considérant quelquefois la vie chrétienne et pénitente d'un nombre de justes qui se sont arrachés aux charmes du siècle, et, la comparant avec la vôtre, je vous entends dire que vous avez la même espérance, que vous sentez le même désir du salut. Quoi! vous tendez au même terme, et l'on ne voit aucun rapport entre la voie qui vous y mène! Ce n'est pas, je le sais, qu'elle doive être entièrement la même pour tous. Les premiers diffèrent de vous par les devoirs volontaires qu'ils se sont imposés, par des engagements d'une perfection particulière qu'ils ont contractés, par divers exercices de piété qui doivent plus spécialement et plus assidûment les occuper. Mais enfin y a-t-il un autre Evangile pour eux que pour vous? Etes-vous moins obligés qu'eux à le suivre? Ont-ils un autre Dieu à servir, une autre religion à professer, une autre morale à pratiquer, une autre récompense à mériter? Ah! parce qu'ils la désirent sincèrement, ils se consacrent tout entiers à l'obtenir. Pour elle vous ne faites rien, et vous osez croire que vous la désirez sincèrement?

Mais est-il donc si général, parmi les mondains, de ne point penser au salut, de ne point agir pour le salut? Non, mes frères, du milieu même du monde, nous voyons s'élever encore quelques efforts vers le ciel. Une langueur totale n'est pas absolument universelle. Tous n'attendent pas, comme le paralytique de l'Evangile, que quelqu'un vienne remuer les eaux salutaires qui peuvent opérer leur guérison. Et, parce qu'ils usent eux-mêmes de quelques moyens, ils en concluent que sérieusement ils la désirent. Erreur, si, comme trop souvent il arrive, ce sont des désirs étroits et bornés, dès qu'il s'agit des sacrifices nécessaires au salut; troisième marque d'un faux désir. La source du mal vient de ce qu'on ne veut ni renoncer entièrement à tous ses devoirs, ni sacrifier généralement toutes ses passions; de ce qu'on cherche plutôt à calmer un peu sa conscience, qu'à la satisfaire pleinement; et qu'en même temps qu'on lui accorde ce qu'on peut lui céder avec moins de peine, on retient opiniâtrément ce qu'il en coûterait trop d'abandonner. Ainsi, verra-t-on un homme paraître chrétien dans la plupart de ses œuvres, se montrer observateur de plusieurs préceptes, et s'éloigner constamment de certains désordres; on croirait qu'il veut sincèrement se sauver. Mais parlez-lui de l'injustice de cette possession, de l'usure de ce contrat, de la nécessité de cette restitution : à la seule idée de la diminution de sa fortune, vous verrez s'évanouir ses désirs de salut.

Cette femme vaque par intervalle à la prière; elle s'occupe assidûment à ses devoirs; elle est régulière dans l'extérieur de ses démarches. On croirait qu'elle veut sincèrement se sauver; mais parlez-lui de cette inimitié qu'elle nourrit dans le fond de son cœur; de ces témoignages de charité qu'obstinément elle refuse à ceux qui sont l'objet de sa haine; de ces discours satiriques, amers et nuisibles qu'elle se permet. Dès qu'il faut vaincre son ressentiment, elle oublie les désirs de son salut.

Cette jeune personne est soumise à ceux dont elle a reçu le jour; modérée, quand il s'agit du prochain, elle en épargne la réputation; compatissante envers les malheureux, elle se plaît à les soulager. On croirait qu'elle veut sincèrement se sauver: mais parlez-lui de cet attachement tendre qu'elle entretient, de ces périls qu'elle serait obligée de fuir, de ce penchant à de pernicieuses vanités auxquelles elle se livre: parce que le sacrifice de son inclination la révolte, elle aime mieux lui faire céder les désirs de son salut.

Ce jeune homme évite la contagion de l'impiété; il en voit même avec horreur la monstrueuse licence; il en rejette avec précaution ce qui pourrait l'y entraîner. On croirait qu'il veut sincèrement se sauver : mais parlez-lui de cet attrait funeste pour des amusements nuisibles à son innocence, de ces maximes réprouvées de vengeance et de point d'honneur, de ces coupables condescendances de respect humain, quand il faudrait paraître respecter publiquement la loi de Dieu : aux idées criminelles d'un monde qu'il redoute, quoiqu'il le méprise, il immole lâchement les désirs de son salut.

Et de là, mes chers auditeurs, la triste, mais légitime demande que vous autorisez quelquefois les ministres de Jésus-Christ à vous faire jusque dans le saint tribunal. Vous vous y présentez; c'en devrait être assez sans doute pour leur persuader que le désir du salut vous y amène, lorsque vous les forcez bientôt à douter de la sincérité de ce désir : *Vis sanus fieri*, peuvent-ils vous dire : voulez-vous efficacement être sauvé? (*Joan.*, V, 6.) Pourquoi? Parce que, si, d'une part, vous convenez auprès d'eux de quelques-uns de vos égarements dans les voies du salut, de l'autre, vous disputez avec eux pour vous affranchir de quelques-unes de vos obligations; parce qu'en condamnant comme eux certains désordres, vous voudriez qu'ils parussent ménager comme vous certaines inclinations; parce que vous résistez alors sur certains objets

à la sévérité évangélique de leurs décisions; en un mot, parce que vous ne renfermez pas absolument tout dans la générosité de vos résolutions. Cette liaison vous est funeste : il faut la rompre; cette lecture vous a séduit : il faut vous l'interdire; ce jeu trouble votre tranquillité ou dérange votre fortune : il faut vous en abstenir; cette occasion est prochaine : il faut vous en éloigner; cette conduite scandalise : il faut la réformer; ces discours ont blessé la réputation du prochain : il faut les réparer; ces divisions domestiques sont incompatibles avec l'esprit du christianisme : il faut les faire cesser. A ces paroles importantes du salut, comment répondez-vous? Hélas! quelquefois comme répondit à Jésus-Christ ce jeune homme qui lui demanda ce qu'il pouvait encore ajouter à sa fidélité : *Quid adhuc mihi deest?* (*Matth.*, XIX, 20.) A peine le Sauveur lui a-t-il proposé de tout quitter et de le suivre, que l'attachement à ses possessions le pénètre de tristesse, et l'engage aussitôt à se retirer : *Cum audiisset.... verbum, abiit tristis.* (*Ibid.*, 22.)

Affligeante, mais vive image, chrétiens, de ce que vous faites, non pas simplement par rapport à la perfection que proposait alors Jésus-Christ, mais à l'égard des plus essentiels devoirs que la religion vous prescrit! Et parce que c'est quelquefois au prix d'un grand sacrifice qu'il faut les remplir, vous perdez de vue qu'il n'en est aucun que le salut ne mérite; vous cédez à l'abattement, au lieu de vous armer de courage; vous nous dites que, soumis à tout le reste, vous ne sauriez prendre en ce point tant d'empire sur vous-mêmes, et vous vous retirez indignes des grâces du salut, que vous paraissez cependant désirer, puisque vous veniez demander celle de la réconciliation: *Cum audiisset.... verbum, abiit tristis.*

Or, que faut-il de plus pour vous démontrer clairement à vous-mêmes que vous ne désirez point assez le salut; dès que vous mettez quelque réserve dans la manière de vous sauver. Car, ne pensez pas, mes frères, que ce soit un abandon universel de tous les devoirs du christianisme qui cause la damnation d'un si grand nombre de chrétiens. Il est rare qu'on en vienne à cet excès. Mais la désobéissance à un seul article de la loi, en fussent-ils d'ailleurs les observateurs fidèles, suffit pour les perdre; et, parce que, selon la parole de saint Jacques, c'est la même autorité qui vous a intimé les divers préceptes, la même soumission est due à tous. Vous êtes donc transgresseurs de cette sainte loi, continue l'apôtre, dès que vous refusez d'en observer un seul point : *Factus es transgressor legis.* (*Jac.* II, 12.) Ainsi, ce n'est point assez d'avoir les mains exemptes de toute injustice, il faut avoir le cœur libre de toute coupable affection. Ce n'est point assez de ne pas outrager autrui, il faut pardonner à ceux qui vous outragent. Ce n'est point assez d'être soumis de cœur et d'esprit aux vérités de la foi, il faut ne pas en rougir. Ce n'est point assez de n'engager personne au péché, il faut vous séparer de ceux qui vous y engagent. Ce n'est point assez de résister à un vice, il faut les combattre tous. C'est de la pratique entière de la loi, selon l'expression de saint Paul, que vous êtes débiteurs. (*Gal.*, V, 3.) En borner l'accomplissement, c'est borner les désirs de votre salut; et des désirs bornés sont évidemment de faux désirs.

Cependant, Seigneur, il est encore des moments où, témoins des doux effets de votre grâce, nous avons la satisfaction de voir des chrétiens déterminés à la seconder sans réserve. Dispositions qu'ils confirment par des épreuves salutaires, par des sacrifices généreux, et qui deviennent sans doute la preuve d'un vrai désir. Oui, mes frères. Mais souvent aussi que bientôt on les voit s'affaiblir, dégénérer, s'évanouir! Désirs passagers qui, par leur peu de durée, font place à de faux désirs.

Vous en convenez, mes chers auditeurs, il y eut pour vous des temps de ferveur, de résolution, de courage; et vous les rappelez encore, dirai-je, avec consolation ou avec regret? Vous allez jusqu'à nous dire qu'il eût été assez heureux pour vous que ces temps eussent été les derniers de votre vie, et que vous eussiez tout espéré alors pour le salut, parce que véritablement alors vous vouliez y travailler. On est touché de la grâce, consterné par un événement, ébranlé par quelque grand exemple, effrayé de quelque grand péril. On jette volontiers, dans ces circonstances, les fondements du grand édifice du salut : *Cœpit ædificare* (*Luc.*, XIV, 30); mais on mérite bientôt après le reproche de ne l'avoir pas achevé : *Non potuit consummare.* (*Ibid.*) Je le sais, mes chers auditeurs, vous accusez le monde de faire échouer vos pieux desseins; et il n'est que trop vrai qu'il réussit à en détruire le succès. Mais pourquoi refuser d'apercevoir que vous échapperiez à ses piéges, s'il vous trouvait armés d'un désir ferme et durable; que ce que vous fîtes autrefois pour le salut, vous le feriez encore aujourd'hui, si vous le désiriez de même; qu'il n'y a dans vous deux sortes de conduite, que parce que vous vous laissez partager entre deux sortes de volontés; qu'il faut, par conséquent, vous étudier à affermir en vous la volonté de vous sauver? C'est à la vue même des nations ennemies que les Juifs construisent de nouveau les murs de Jérusalem; constamment soutenus par l'empressement de consommer ce grand ouvrage, d'une main ils rebâtissent la cité sainte, tandis que de l'autre ils tiennent le glaive pour la défendre; et, par la persévérance de leurs travaux, ils apprennent à ces nations ce que peut produire la persévérance d'un vrai désir.

D'où vient, au contraire, mes frères, ce ralentissement dans la carrière que vous avez paru commencer avec ardeur? *Currebatis bene, quis vos impedivit?* (*Gal.*, V, 7.) D'où viennent ces changements, ces alternatives, cette infidélité à vos promesses, ce retour insensible à vous-mêmes et au monde,

ce nouvel éloignement des routes du salut? C'est que vous vous lassez de vouloir, dès qu'il faut vouloir toujours; c'est qu'après une victoire de quelques jours, vous oubliez que c'est par le combat de toute la vie qu'il faut aspirer à la couronne de l'éternité; c'est que vous négligez de donner des aliments à vos bons désirs, de vous retracer la force des motifs qui les firent naître, d'employer la vigilance et les précautions qui doivent en conserver et faciliter les effets, de recourir à la lecture, à la prière et aux sacrements qui les raniment. En un mot, si vous avez peu travaillé à votre salut, c'est que vous l'avez voulu peu de temps; car tout est fait, dit saint Chrysostome, en supposant le secours de la grâce qui ne vous manque point; il ne s'agit que de bien vouloir : *Sufficit velle, et totum factum est.*

Mais qu'est-ce donc que bien vouloir? Concluez-le, mes chers auditeurs, de cette première partie. C'est s'occuper attentivement de l'objet que l'on désire; c'est agir efficacement pour l'obtenir; c'est sacrifier généreusement ce qui s'y oppose; c'est persévérer constamment dans la volonté de l'acquérir. Voilà, selon la pensée de saint Augustin, comment la continuité d'un saint désir doit remplir toute la vie d'un chrétien. Voilà en quoi la vie d'un chrétien consiste : *Tota vita Christiani sanctum est desiderium.* Mais, parce que ce n'est point là le caractère de vos désirs, comprenez donc ici, mondains, ce que vous désirez. Vous désirez, il est vrai, les biens que la foi vous découvre dans le salut; mais ces biens que le christianisme vous promet, vous les désirez contre les règles prescrites par le christianisme; vous les désirez sans prendre, pour en jouir, les moyens que vous offre le christianisme; vous les désirez comme ne les désirent aucuns de ceux qui travaillent sérieusement à les mériter dans le sein du christianisme. Jugez, mes frères, jugez vous-mêmes si de pareils désirs ne sont pas des désirs chimériques, de faux désirs. Ce n'est pas tout; voyons à présent si l'illusion de ces désirs trompeurs n'occasionne pas encore d'autres illusions opposées au salut.

SECONDE PARTIE.

Ce ne sont pas, mes frères, ces faux désirs considérés précisément en eux-mêmes, et en tant qu'ils paraissent renfermer encore une espèce de volonté de vous sauver, qui vous éloignent du salut. Et, si je n'envisageais aussi, dans ces désirs, que l'omission des choses nécessaires pour l'opérer, je n'aurais plus rien à vous dire, puisque c'est par cette omission même que j'ai prouvé la fausseté de vos désirs. Je saisis donc ici un autre point de vue, et je parle des effets positifs qui suivent ordinairement ces désirs. Le premier, c'est que dans l'aveuglement qui accompagne ces faux désirs, vous vous formez de faux principes sur le salut. Le second, c'est que dans la langueur de ces faux désirs, vous méconnaissez l'insuffisance des œuvres même que vous paraissez faire directement pour le salut. Le troisième, c'est que, dans la tranquillité de ces faux désirs, vous vous livrez à une pernicieuse sécurité sur le salut. C'est-à-dire, en trois mots qu'un court détail va éclairer, que vous ne désirez pas assez le salut; d'où il suit facilement que vous vous trompez, et sur ce qu'il faut faire pour y parvenir, et sur ce que vous faites pour y parvenir, et sur la confiance que vous avez d'y parvenir. Fausses règles sur les devoirs nécessaires au salut; fausses apparences dans les œuvres de salut; fausse espérance de salut; voilà l'effet particulier et terrible de ces faux désirs.

Vous ne réglez pas vos désirs sur l'importance du salut. Je vous en ai fourni la preuve qui n'est, par le plus grand de tous les malheurs, que trop évidente et trop ordinaire. De là qu'arrive-t-il? C'est que vous en venez bientôt à régler les devoirs nécessaires au salut, sur la faiblesse même de vos désirs. Il vous serait impossible de ne pas apercevoir que vous n'en faites pas assez pour vous sauver, si vous vous retraciez fidèlement et fortement ce que le salut exige. Mais, comme cette idée vous deviendrait importune, vous cherchez à l'adoucir par l'illusion des principes que vous formez vous-mêmes, ou que vous adoptez. Vous vous persuadez que le salut ne demande pas de votre part tant de soins; alors il vous est plus facile de croire que vous en prenez assez. Vous restreignez l'étendue de vos obligations; par là vous êtes moins effrayés de celle de vos égarements; et, imaginant un plan de salut dont votre conduite est plus rapprochée, vous vous épargnez l'utile remords qui vous reprocherait ses écarts. En un mot, vous essayez de justifier la règle que vous suivez, par la règle que vous cherchez à établir.

Et à quelle autre cause peut-on attribuer les fausses maximes ou les fausses conséquences que tirent, des maximes les plus vraies, un grand nombre de demi-chrétiens, qui n'ont cependant renoncé ni aux vérités ni aux espérances du salut? Que leur entend-on dire tous les jours? Que Dieu est bon; mais c'est pour conclure d'une vérité qui fait la consolation des vrais pénitents, qu'il y a peu de danger à être pécheur : que l'homme est faible; mais c'est pour extraire d'une vérité qui annonce la nécessité de se précautionner contre le vice, l'excuse de la volonté qui s'y laisse entraîner : qu'il est des vertus dont l'acquisition est difficile; mais c'est pour appuyer, sur une vérité qui ordonne des efforts, la lâcheté qui refuse de les faire : que les tentations sont multipliées; mais c'est pour autoriser, par une vérité dont s'alarme la prudence chrétienne qui fuit le danger, la présomption coupable qui s'y expose : que l'on éprouve dans soi et malgré soi de malheureux penchants; mais c'est pour consoler, par une vérité humiliante pour ceux même qui combattent leurs inclinations, ceux qui sont fa-

cilement déterminés à les suivre : qu'il faut, pour y résister, être soutenu par la force de la grâce; mais c'est pour oublier, à la faveur d'une vérité qui nous apprend que Dieu est en effet le principal auteur de notre salut, que notre correspondance à ses secours doit toujours les seconder. D'une part, on reconnaît la loi; de l'autre, on prétexte sa sévérité pour mieux colorer les infractions qu'elle condamne. Cette sévérité, on entreprend aisément de l'expliquer, parce qu'on ne veut pas entièrement s'y soumettre. L'on condamne, il est vrai, le péché, mais en général; et l'on se réserve le droit de ne le trouver presque jamais dans les circonstances particulières.

Vous condamnez le péché comme nuisible au salut, sans doute; mais combien de fois ne regardez-vous comme péché que ce qui en est le dernier degré, et vous en dissimulez-vous la juste matière, sous prétexte que ce n'est point à une scrupuleuse exactitude qu'il est nécessaire de vous asservir. Ainsi, dans l'observation du jeûne dont vous avouez le précepte, combien d'excessifs adoucissements qui vont jusqu'à en détruire la substance! Dans la distribution des aumônes, dont vous reconnaissez l'obligation, souvent quelle insuffisante médiocrité, qui ne satisfait point à ce devoir dans toute son étendue! Malgré la défense de se venger que vous ne contestez pas, que de spécieuses interprétations pour vous refuser constamment à une réconciliation ouverte, sincère et publique! Tandis que vous vous dites enfants de l'Eglise et pénétrés du respect qui lui est dû, combien de livres qu'elle a proscrits, et que cependant vous lisez, vous prisez, vous préconisez!

Vous condamnez le péché comme nuisible au salut. Mais combien de fois en cherchez-vous l'occasion; comme si la même loi qui vous défend le péché ne vous interdisait pas aussi tout ce qui peut prochainement vous y engager! Ainsi, l'on passe condamnation sur ces feux criminels dont la honte semble elle-même publier le crime; et l'on se permet sans remords la plus pernicieuse mondanité, la plus dangereuse séduction, l'envie la plus immodérée d'attirer tous les regards, l'art le plus funeste d'allumer, dans les cœurs, cette même passion dont on convient qu'il faut étouffer l'empire. Il n'est pas contraire au salut d'avoir des liaisons; en conséquence, on en forme qui ne sont pas innocentes. Il est permis de se procurer quelque délassement, et l'on choisit, par préférence, ceux qu'on devrait le plus redouter. On n'est pas obligé à vivre en solitaire dans le monde; et, parce qu'on n'est pas séparé du monde, on se croit autorisé à en braver tous les périls.

Vous condamnez le péché comme nuisible au salut; mais combien de fois affectez-vous d'en méconnaître les commencements, les progrès, les suites? Ainsi une inclination naissante, un empressement marqué, un sentiment tendre, une assiduité suspecte, tout cela vous alarme peu. A vous en croire, votre intention est droite, votre cœur sans dessein, votre liberté sans engagement. Ce n'est tout au plus là, selon vous, qu'un amusement, qu'une satisfaction d'amour-propre et de vanité; serait-ce donc là, demandez-vous, ce qui peut nuire au salut?

Vous condamnez le péché comme nuisible au salut. Mais combien de fois voudriez-vous essayer de croire qu'il est, pour ainsi dire, une compensation à faire avec Dieu; qu'il remettra facilement certains péchés, en considération de certaines vertus; qu'en faveur de la soumission à la foi, il pardonnera le déréglement des mœurs, ou que la pureté des mœurs suppléera au défaut de docilité à un point de la foi; que quelque libéralité volontaire tiendra lieu d'une nécessaire restitution; qu'en faisant des aumônes plus abondantes, on peut diminuer la rigueur des pénitences ordonnées par l'Eglise! Je serais infini, mes chers auditeurs, si je voulais parcourir tous les principes faux que nous entendons débiter chaque jour, en matière de salut, et que nous voyons réduits en pratique. Et ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est la difficulté de détromper ceux qui les adoptent. Est-ce toujours parce qu'ils ignorent totalement la science du salut? Non; mais parce que, dans la faiblesse de leurs désirs, ils ne veulent pas y réfléchir assez, de peur d'être engagés à réformer leur conduite : *Noluit intelligere ut bene ageret.* (*Psal.* XXXV, 4.)

Quelle en est la suite naturelle? La voici : Comme on croit avoir une idée juste des devoirs du salut, on traite d'outrées, les maximes fondamentales qui servent à les découvrir; on regarde comme sainteté éminente, ce qui n'est que l'accomplissement de quelques obligations indispensables; on taxe d'austérité excessive, une morale exacte, qui enseigne la nécessité de les remplir; et l'on blâme comme trop minutieuse, la délicatesse d'une conscience qui s'observe, de peur d'être blessée. C'est, dit-on, vouloir trouver du péché dans tout. Mais je dirai, avec plus de raison : L'on ne se récrie ainsi, que parce qu'on ne veut se gêner sur rien. De quoi, en effet, se font une peine, la plupart de ces lâches chrétiens, qui vivent si négligemment dans le monde? Des inimitiés habituelles? mais en disant qu'on ne veut point de mal; des railleries, des satires les plus piquantes? mais en ajoutant qu'on ne veut pas nuire à la réputation du prochain; des objections contre la foi? mais en protestant qu'on lui est soumis. Nul soin de la sanctification du jour du Seigneur et des fêtes; mais en avouant que ce sont des exercices propres aux âmes pieuses. Peu de vigilance sur soi, sur son cœur, sur ses pensées, sur ses sens; des propos indécemment hasardés, des regards témérairement jetés, des maximes criminellement avancées; une vie de plaisirs, d'oisiveté, de dissipation, d'inutilités; voilà ce que les mondains croient pouvoir concilier avec le salut.

Et moi, je leur demande comment, d'une

part, étant persuadés de leur faiblesse ; car il suffit d'être homme pour l'éprouver ; comment de l'autre, se plaignant des difficultés du salut, car ils ne cessent d'en murmurer; je leur demande, dès que le salut leur coûte si peu, comment ils se croient si facilement en voie de se sauver. C'est à la milice du Dieu vivant que nous sommes appelés, disait Tertullien : *Vocati sumus ad militiam Dei vivi.* Or, ce n'est pas dans le sein des délices, ajoutait-il, qu'un soldat marche au triomphe : *Nemo miles ad bellum cum deliciis venit.* Principe qui, bien approfondi, devrait seul les convaincre, à en juger par leur peu de soin et de peine à combattre, qu'ils n'aspirent pas solidement aux honneurs de la victoire. Donc, se faisant illusion sur la route qui conduit au salut, ils travaillent toujours à s'en éloigner. Premier danger dans ces faux principes qui accompagnent ordinairement les faux désirs. En voici un second : c'est que souvent, en conséquence de ces faux désirs, il n'y a que de fausses apparences dans les œuvres même que l'on croit faire directement pour le salut.

Ici, mes frères, je me ressouviens avec effroi des malédictions prononcées contre ceux qui font négligemment l'ouvrage du Seigneur; de l'arrêt rapporté dans l'Evangile contre l'arbre qui ne produit pas de bon fruit; de la condamnation de ce serviteur inutile dont le Sauveur annonce le châtiment; et je cherche dans ceux qui veulent si faiblement leur salut, je cherche aujourd'hui, et cette ardeur salutaire à en remplir les devoirs, et ces heureux fruits de vie, qu'ils devraient un jour recueillir, et l'utilité complète des actions qui paraissent dirigées au salut.

Prophète, demande à mon peuple, dit autrefois le Seigneur à Zacharie, si c'était véritablement à moi que s'adressaient ses gémissements et sa pénitence : *Cum jejunaretis et plangeretis, nunquid jejunium jejunastis mihi?* (*Zach.*, VII, 5.) Question fondée, au sentiment de saint Jérôme, sur la perversité habituelle de ce peuple, qui, quoiqu'instruit de ce que Dieu exigeait de lui, s'obstinait à ne pas y conformer en tout sa conduite, et auquel Dieu voulait faire entendre combien pouvaient être suspects des actes passagers d'une pénitence qui ne s'étendait pas jusqu'à la réforme entière de leurs mœurs. Et c'est ce que lui reproche Isaïe, quand il l'accuse de corrompre le mérite de ses jeûnes, par un secret retour sur soi-même, par une complaisance pharisaïque dans ses bonnes œuvres, par une affection de préférence donnée à sa volonté propre : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.* (*Isai.*, XXXVIII, 3.)

Paroles dont je ne suis que trop autorisé, mes chers auditeurs, à faire l'application, quoique dans un sens différent, à vos œuvres, en apparence les plus saintes, en examinant si la faiblesse de votre volonté n'en énerve point la force. Et c'est vous-mêmes que je consulte sur la manière dont vous les avez faites jusqu'à présent. Supposons qu'il commence dès ce moment, ce jugement exact par lequel Dieu doit un jour apprécier toutes vos œuvres. Qu'a-t-il aperçu, mondains, dans ces prières dont vous n'avez pas entièrement interrompu l'usage? Etait-ce cette sincérité de vœux qui fait soupirer après le salut, qui demande ardemment d'en connaître les voies, d'en obtenir les grâces, d'en éviter les écueils? Hélas! prie-t-on beaucoup, quand on désire peu? Des désirs toujours inefficaces n'annoncent-ils pas qu'on prie mal? N'est-ce pas la faiblesse de votre volonté qui ralentit jusqu'aux demandes que vous adressez à Dieu pour votre salut? *Ecce invenitur voluntas vestra.* Quels sentiments vous ont fixés au pied des autels où la victime sainte s'immole pour votre salut? C'est presque la seule pratique de religion que vous n'ayez point abandonnée. Le précepte vous y a conduit; mais le remplissez-vous chrétiennement, quand vous n'y êtes occupés que de la durée d'un temps qui vous gêne, d'un dégoût qui vous en fait désirer la fin, d'une dissipation libre et volontaire qui en remplit l'intervalle? N'est-ce pas la faiblesse de votre volonté qui refroidit jusqu'à les éteindre, les sentiments que devrait produire en vous ce grand mystère de salut : *Ecce..... invenitur voluntas vestra.* Vous avez paru, chaque année, purifier votre âme dans le bain sacré de la pénitence, pour passer ensuite à la table du Seigneur. Devoir essentiel dans le temps expressément marqué par l'Eglise, et dont vous n'avez point encore osé vous affranchir; mais, par là même que c'était un temps de salut, c'était pour vous un temps d'ennui. Vous redoutiez les dispositions qu'il devait voir naître, les changements qu'il devait voir s'effectuer, les résolutions qu'il devait voir s'accomplir. Ah! n'était-ce point une réforme aussi passagère que la circonstance qui l'occasionnait; une illusion par laquelle vous cherchiez à vous tromper, au lieu de travailler à vous convertir? Faiblesse de volonté qui se montre trop communément jusque dans l'usage que vous paraissez faire des plus grands moyens de salut : *Ecce invenitur voluntas vestra.* Aussi, mes chers auditeurs, pouvons-nous vous assurer, avec vérité, que ceux qui se livrent enfin généreusement à la volonté sincère de se sauver, éclairés par une lumière nouvelle, regardent ordinairement tout, au moins comme très-suspect, ce qu'ils ont fait jusqu'alors pour le salut. Ce n'est pas seulement sur leurs vrais désordres qu'ils pleurent, c'est encore sur leurs fausses vertus qu'ils gémissent. Leurs confessions passées deviennent souvent la matière de celle qui doit les réconcilier avec Dieu. Ils reconnaissent et ils avouent qu'ils n'avaient presque pour lui aucun sentiment, pour son service aucun zèle ; ils sont frappés de cette habitude de langueur, qui, de leur volonté, avait passé insensiblement dans toutes leurs œuvres : *Ecce invenitur voluntas vestra.*

Cependant, mes frères, et voici en peu de

mots, le troisième danger, et le plus grand peut-être. Cette volonté même, toute défectueuse qu'elle est, produit encore, dans ceux qui l'éprouvent, une pernicieuse sécurité sur le salut. Nous construirons avec vous le temple, dirent autrefois à Zorobabel les ennemis de Benjamin et de Juda, dans le dessein de séduire la nation sainte; comme vous, ajoutaient-ils, nous cherchons le même Dieu que vous servez : *Ut vos, quærimus Deum vestrum.* (*Esdr.*, IV, 2.) N'est-ce pas ainsi que l'on se séduit tous les jours soi-même. Je veux me sauver, et je le veux aussi bien que vous, disent encore un mari peu chrétien à une femme dont la piété devrait l'instruire; un jeune mondain à un ami dont la sagesse devrait le confondre, un homme du siècle à un ministre de la religion dont les conseils devraient l'éclairer. Ils croient vouloir se sauver, parce qu'ils confondent facilement les spéculations de l'esprit avec les mouvements du cœur, la voix de la grâce qui les appelle, avec celle de la fidélité qui doit y répondre, le nom du salut avec les œuvres. Vous voulez vous sauver : cela vous rassure; et voilà ce qui nous effraye, dès que vous ne nous parlez que de vos désirs, sans nous en montrer les effets. Ah! si ces faux désirs ne servaient pas à entretenir dans vous de fausses espérances; s'ils ne formaient pas un voile trompeur qui vous dérobe vos dangers; peut-être l'idée seule du salut, dont nous vous développerions l'étendue, vous arracherait à votre léthargie, et exciterait nos efforts. Mais, parce que vous croyez savoir ce que c'est que l'importance du salut, vous laissez perdre la force à ce grand motif que vous envisagez sans en être émus. Mais, parce que vous cessez de vouloir le salut; vous opposez ces désirs mêmes comme un bouclier aux traits ardents dont nous essayons de vous enflammer. Mais, parce que vous croyez agir encore pour votre salut, vous paraissez surpris quand nous vous pressons d'y songer.

Hélas! chrétiens, parmi ceux qui y aspirent de tout leur cœur, il en est qui portant, au delà de ses justes bornes, cette maxime de Job qui lui faisait redouter toutes ses actions : *Verebar omnia opera mea* (*Job*, IX, 28), laissent dégénérer une crainte salutaire, recommandée par l'Apôtre, en scrupuleuse frayeur. (I *Cor*, IX, 27.) Excès, sans doute; excès que le souvenir de la miséricorde de Dieu devrait écarter, que l'espérance chrétienne doit corriger, et dont nous cherchons à vous préserver. Mais, si leur frayeur est excessive, votre sécurité est plus inconcevable. Si les peines de l'éternité les épouvantent, il est bien plus étonnant de vous y voir exposés, sans être frappés de leurs rigueurs. S'il faut toute la bonté de Dieu pour consoler ces âmes justes, il faut toute la séduction de l'enfer pour tranquilliser ces cœurs coupables.

Vous vous persuadez que vous ne vous perdrez pas, comment cela? Parce que, dites-vous encore : Je veux me sauver; parce que vous n'êtes point comme ces impies qui voudraient étouffer jusqu'à l'idée du salut; comme ces cœurs endurcis qui en repoussent toute espérance; comme ces hommes dont les désordres éclatants paraissent annoncer la réprobation. Mais cette réprobation, oubliez-vous qu'elle peut être la suite d'une criminelle indolence, comme d'une révolte scandaleuse? Mais cette réprobation, dont vous voudriez renvoyer toutes les terreurs à ceux qui les osent braver, ne menace-t-elle pas aussi les mondains qui n'en savent pas prévoir le malheur? Mais cette réprobation, contre laquelle vous vous rassurez, en disant que vous voulez vous en garantir, ne semble-t-elle pas se préparer déjà, par ces désirs infructueux, par cette volonté oisive, par cette inaction funeste qui vous empêchent de la prévenir? Vous ne ressemblez pas à ceux qui abandonnent jusqu'au désir de leur salut; je le veux : Mais ressemblez-vous à ceux qui le désirent efficacement? Comme les premiers, vous vous dissimulez vos dangers; comme les seconds, que n'apprenez-vous à les connaître? Vous voulez votre salut plus que les uns; mais vous sauverez-vous, si, comme les autres, vous n'y travaillez pas?

Seigneur, alarmez donc vous-même ces hommes imprudents qui s'endorment sur le bord du précipice, sous prétexte qu'ils ne veulent pas y tomber; qui, dès qu'ils ont le nom de salut sur leurs lèvres, oublient qu'ils portent le monde et le péché dans leur cœur; qui se flattent que le ciel s'ouvrira pour eux, parce qu'ils jettent encore vers lui quelques regards; malgré cet oracle exprès de Jésus-Christ : Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; il est réservé à celui qui fait la volonté de mon Père céleste : *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.* (*Matth.*, VII, 21.) Troublez, Dieu de miséricorde, troublez, dans eux, cette fausse paix formée par de faux désirs; livrez-les à la sainte terreur de vos jugements, pour les soustraire à la juste sévérité de vos vengeances; ranimez la funeste langueur d'une volonté mourante qui se détruit d'elle-même; apprenez-leur à désirer le salut, pour qu'ils réussissent heureusement à se sauver.

Et vous, mes frères, ne vous abusez pas plus longtemps; c'est l'avertissement de saint Paul : *Nolite errare.* (*Galat.*, VI, 7.) On peut tromper les hommes, on peut se tromper soi-même : on ne saurait tromper le Seigneur : *Deus non irridetur.* (*Ibid.*) L'homme ne moissonnera, dans l'autre vie, que ce qu'il aura semé dans celle-ci : *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.* (*Ibid.*, 8.) Vous n'aurez formé pour le salut que de vains projets, que des vœux inefficaces; il y aura donc une proportion entre ces désirs et le salut. Or, quelle est cette proportion? La voici, chrétiens : Il y aura eu dans vous des désirs apparents à vos propres yeux et

aux yeux d'autrui; il y aura de même pour vous des apparences de salut dans quelques démarches dont vous serez satisfaits, dont le monde paraîtra édifié; mais qui, devant Dieu, n'auront eu rien de plus réel que vos désirs : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Vous vous sauverez de la même manière que vous aurez voulu le salut. Vous l'aurez voulu comme ceux qui négligent de l'opérer; leur sort deviendra le vôtre, et l'enfer est rempli de ceux que des désirs infructueux y ont précipités : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.*

Voulez-vous vous sauver? Parmi ceux qui m'écoutent, j'ose répondre qu'il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à affirmer qu'il veut son salut. Mais que, de cette réponse vague et générale, j'en vienne à une discussion plus particulière; quelle opposition! Ah! Seigneur, combien en est-il qui, jusqu'à présent, ont peu agi pour le salut! Combien ont apporté jusqu'ici, et sont disposés à apporter encore des obstacles au salut! Combien à qui la conscience reproche des égarements funestes au salut! Combien qui seraient perdus à jamais dès ce moment, s'il devenait le moment décisif de leur salut!

Unissez donc, mes chers auditeurs, unissez une volonté efficace de vous sauver à celle de Dieu même. Eh! n'accusez pas le Seigneur de votre perte. Sa volonté est de vous sauver, c'est la vôtre qui vous perd. Nous espérons en Dieu, dit saint Paul, dont la volonté est de sauver tous les hommes : *Salvator omnium hominum.* (I *Tim.*, IV, 10.) Jésus-Christ est mort pour tous, continue ailleurs l'Apôtre : *Pro omnibus mortuus est Christus.* (I *Cor.*, V, 15.) Il s'est donné pour être le prix de leur universelle rédemption : *Dedit redemptionem semetipsum pro omnibus.* (I *Tim.*, II, 6.) Victime de propitiation, il s'immole pour nos péchés; et non-seulement pour les nôtres, continue saint Jean, mais pour ceux du monde entier : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi.* (I *Joan.*, II, 2.) Que vous faut-il donc encore pour votre salut? Le vouloir, vous répond saint Ambroise. Unir votre volonté à celle de Dieu, ajoute saint Jérôme. Ne pas opposer dans vous la volonté de vous perdre, dit saint Jean de Damas, à celle qu'il a de vous sauver. Demander à Dieu qu'il vous donne cette volonté sainte qui porte au bien, cette générosité qui l'exécute, et ensuite les récompenses éternelles qui leur sont promises. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

Pour le premier dimanche de Carême.

OPPOSITION DU CHRISTIANISME ET DU MONDE.

Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. (*Matth.*, IV, 10.)

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.

Dans l'entretien que Jésus-Christ permet au démon d'avoir avec lui, il n'est pas difficile, chrétiens auditeurs, de remarquer une opposition sensible entre l'un et l'autre

Le Sauveur permet à l'ennemi du salut de le tenter, pour nous apprendre comment nous devons répondre à la tentation. Le démon l'attaque par la séduction des sens, de l'orgueil, de la cupidité, de la fausse gloire. A l'artifice de ses promesses, Jésus-Christ oppose ce principe général : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* La sagesse et l'autorité de Jésus-Christ désarment le tentateur. Resté seul au désert, le Fils de Dieu ne voit plus autour de lui que des anges pour le servir.

Cette opposition subsistera jusqu'à la consommation des siècles. Il n'y a point de paix ni de trêve entre deux ennemis aussi opposés, aussi irréconciliables que Jésus-Christ et le démon. Il faut prendre parti pour l'un ou pour l'autre; car, nous dit la Sagesse éternelle elle-même : On ne peut aimer l'un, sans haïr l'autre. (*Matth.*, VI, 24.)

Jésus-Christ nous prêche la retraite, l'abstinence et la mortification des sens, la fuite des honneurs et des plaisirs, des recherches de l'ambition et de la vanité. Ce n'est qu'à ce prix qu'il nous promet les richesses et les béatitudes de son royaume. Le démon étale sous nos yeux les pompes de ses fêtes et de ses spectacles, de ses voluptés, de ce qu'il appelle les biens du monde. Il vous promet tout cela, si vous tombez à ses pieds pour l'adorer : *Hæc omnia dabo tibi, si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV, 9.) Comme il n'est rien qui contribue plus efficacement à éloigner de Dieu que l'amour du monde, ce sont les biens du monde que le tentateur propose à ceux qu'il veut captiver. Et que de victimes il entraîne avec lui dans la voie large qui conduit à la perdition; tandis que Jésus-Christ ne compte qu'un petit nombre de courageux serviteurs qui l'aiment assez pour n'aimer que lui seul! D'où vient cette différence, chrétiens auditeurs? C'est qu'on veut servir à la fois Jésus-Christ et le monde; on croit que l'opposition, dont nous vous parlons, n'est pas tellement absolue, qu'elle n'admette point d'accommodement. Prenez garde, chrétiens, les conséquences sont trop graves, pour qu'il y ait ici d'erreur indifférente. Il y va de votre salut, c'est-à-dire d'une éternité de bonheur ou d'une éternité de châtiment. Servir mal Jésus-Christ, c'est le trahir; et on le sert mal quand on veut conserver encore quelque attachement à son plus mortel ennemi : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* Il vous faut donc choisir : Pourquoi? Parce qu'il est impossible de rester neutre; parce que, pour être véritablement chrétien, il faut mépriser le monde; et que si l'on aime encore le monde, on cesse d'être le disciple de Jésus-Christ. Voilà l'importante, la terrible opposition sur laquelle l'Eglise rappelle nos pensées dans ce saint temps. Le choix que vous aurez fait dans la vie vous suivra dans l'éternité. En deux mots : Jésus-Christ condamne le monde; le monde condamne Jésus-Christ : donc,

point de partage légitime entre l'un et l'autre. C'est là tout le sujet et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Demandez aux gens du monde, quand ils ne sont pas égarés par les passions, ce qu'il faut penser du monde et de ses vanités. Vous serez étonnés de les entendre en parler presque comme nous-mêmes; mais cette sévérité dans le jugement qu'ils en portent, n'est que dans le langage. L'esprit adopte ces leçons; mais le cœur les dément, parce que si, d'une part, elles portent l'empreinte de la vérité; de l'autre, elles n'offrent pas des motifs efficaces pour engager à les suivre. Tel est le charme séducteur du monde, que l'on s'en rend l'esclave, en même temps qu'on blâme son esclavage. On fait parade d'un sentiment qui élève au-dessus de ses faveurs, et l'on s'occupe entièrement du désir qui les recherche. On paraît abattre l'idole de la fortune, et on l'adore; on déclame contre le vide de ses plaisirs, et on s'y livre, contre le néant des grandeurs, et on les poursuit; on convient de la brièveté de la vie qui les entraîne si vite dans le gouffre de la mort, et l'on n'envisage rien au delà. L'amour du monde survit aux ennuis, aux dégoûts dont on l'accuse. C'est un tyran, la raison le reconnaît; mais c'est une tyrannie dont il coûte trop de s'affranchir. Il a bientôt dissipé, par quelque attrait, les reproches qu'il excite. Il plaît, voilà sa force, et l'écueil ordinaire de la vaine sagesse du siècle. Ce n'est donc point à cette sagesse purement humaine, qu'il appartient de devoir l'instruire. C'est la sagesse de Dieu dont, à l'exemple de l'Apôtre, nous devons faire entendre la voix aux fidèles : *Sapientiam loquimur, non hujus sæculi,... sed loquimur Dei sapientiam.* (*I Cor.*, II, 6.) C'est du bouclier de la foi qu'il faut les armer, continue saint Jean, pour qu'ils triomphent du monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* (*I Joan.*, V, 4.) Les armes que la foi vous met en main, pour vaincre le monde, c'est, mes frères, le mépris de ses avantages, c'est la crainte de ses périls. Double préservatif que vous offre le christianisme.

Le mépris du monde. Oui, mes chers auditeurs, et un mépris qui ne se borne point à l'inefficacité d'une spéculation oisive; mais qui opère dans le cœur un détachement réel; telle est l'essentielle leçon, et en quelque sorte le caractère propre du christianisme. Tertullien l'exposait ainsi : Notre religion, disait-il aux Romains, se regarde sur la terre comme étrangère : *Scit se peregrinam in terris agere*: ses espérances sont dans le ciel d'où elle tire son origine, et où elle a bien son crédit et tout son éclat : *Cæterum genus, spem, gratiam, dignitatem in cœlis habere;* mais la gloire et les grandeurs du siècle, leur ajoutait-il, ne forment pas pour nous de grands intérêts; le plus digne de nous occuper dans ce monde, c'est celui d'en sortir bientôt : *Nihil nostra refert in hoc ævo nisi de eo quam celeriter excedere.*

Langage, mes chers auditeurs, qui, tout surprenant qu'il vous paraît, n'est, au fond, qu'une suite nécessaire des maximes du christianisme, et l'expression juste des sentiments qui conviennent à tous les véritables chrétiens. Ce fut au moment auquel le baptême en grava sur vous le caractère auguste, que vous contractâtes l'engagement solennel de renoncer aux vanités du monde. Pourquoi? Parce que régénérés en Jésus-Christ, devenus ses cohéritiers et ses membres, pour partager son héritage, vous dûtes être animés de son esprit, comme vous aviez hérité de l'esprit du premier Adam. Pour parler avec l'Apôtre, vous deviez exprimer, dans vous, les traits du second, ce réparateur divin, en qui vous aviez reçu une nouvelle naissance : *Sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cælestis.* (*I Cor.*, XV, 49.) Mais, pour retracer en vous Jésus-Christ, nécessairement il faut en suivre les maximes, et ses maximes sont renfermées en abrégé dans celle-ci : Il n'est qu'une chose nécessaire, c'est le salut; le Fils de l'Homme rendra à chacun selon ses œuvres; il ne compte au rang de ses disciples que ceux qui se détachent de tout pour le suivre; la conquête du monde entier n'est rien pour celui qui perd son âme; d'où il résulte évidemment qu'il n'est, dans le monde, d'avantage solide que celui de la vertu; de sort désirable que celui du juste; de biens réels, que ceux qu'on ne perd pas avec la vie; de vraie fortune, que les trésors de mérite qu'on amasse pour l'éternité. A quoi donc vous servira la gloire de la renommée dans le temps, si Dieu n'inscrit pas votre nom parmi ceux de ses élus? Que deviendra le lustre de la naissance, si vos cendres étant mêlées à la plus vile poussière, votre âme subit déjà le châtiment des plus vils coupables? Hélas! que restera-t-il de la sublimité même d'un trône à celui qui n'aura pas obtenu la couronne d'immortalité? Principes si clairs, qu'on les pénètre d'une seule vue; et, dès que la foi montre une autre vie, elle découvre l'erreur de ceux qui ne s'attachent qu'à celle-ci.

Mais, par une contradiction trop ordinaire aux hommes, ils conviennent des principes, et ils combattent les conséquences. Le monde n'est que vanité, ils l'avouent. Mais renoncer à ces vanités, selon quelques-uns, c'est une chimère. Ce qui tombe sous les sens doit, disent-ils, agir sur les cœurs. Selon quelques autres, c'est nuire au bien même de la société, que de se détacher des biens du monde; l'utilité publique, disent ceux-ci, trouve son accroissement dans la vivacité des intérêts particuliers. Répondons à tous en peu de mots, et saisissons cette occasion de caractériser la sagesse du christianisme.

Il vous ordonne le mépris du monde; et voilà, mondains, ce que vous lui reprochez. Parce que vous êtes hommes, vous voulez que des sentiments tout humains soient votre partage; parce que le poids des pen-

chants vous courbe vers la terre, vous lui permettez de les fixer. A vous entendre, c'est une exhortation vaine, c'est une exagération outrée, que de vous faire envisager comme possible d'habiter au milieu du monde, et de n'y être pas attachés.

Vous êtes hommes! Mais saint Paul l'était, et il exhortait des hommes; et cependant, en les avertissant que le temps est court, que le monde n'est qu'une figure qui passe, il concluait à en user comme n'en usant pas, à voir d'un même œil les privations et l'abondance, à sacrifier tout pour gagner Jésus-Christ; ce sont ses termes; à faire taire la voix des désirs ardents du siècle, par l'espérance des biens futurs : *Abnegantes sæcularia desideria, exspectantes beatam spem.* (*Tit.*, II, 12.)

Vous êtes hommes! Mais ce sont les hommes que le Fils de Dieu est venu instruire, et auxquels il a donné sa loi. Or, l'effet de cette loi sainte est d'élever l'homme au-dessus de lui-même; de rectifier ce qu'il y a de faux dans ses idées et de déréglé dans ses inclinations; de le transformer en un homme nouveau. Ne parler que le langage de l'homme, c'est donc oublier qu'on est chrétien.

Vous êtes hommes! Eh bien! à ce titre, que vous dit la conviction de votre mortalité? Elle vous annonce un dépouillement sûr et prochain des biens du monde, une séparation totale du monde même. Vous plaignez-vous de ce que le christianisme vous engage à ne pas chérir à l'excès ce qui doit vous être enlevé à la hâte; de ce qu'il tempère la violence d'un sacrifice inévitable par le détachement libre de la volonté; de ce qu'il vous propose de renoncer avec mérite à des objets que la nécessité doit vous ravir? Aimez-vous mieux détruire dans vous toute vertu, en ne faisant au Seigneur aucune offrande; nourrir dans votre cœur des affections sans bornes, pour leur préparer par là une affliction sans mesure; et, puisque tout doit passer, dit saint Pierre (II *Petr.*, III, 11), pourquoi donc, âme immortelle, ne pas désirer uniquement un bien qui ne passera jamais?

Vous êtes hommes! Mais le christianisme ne vous dit pas : Soyez insensibles à tout, même à la douleur. Stupide conseil, emphatique délire de quelques-uns de ces maîtres orgueilleux de l'antiquité qui osèrent entreprendre de régler le cœur humain sans le connaître. Le Dieu qui l'a formé vous dit seulement, par la voix de la religion : Commandez à la force du sentiment, c'est-à-dire ne vous livrez pas à ses impressions. Craignez qu'un faux éclat ne vous éblouisse, que de faux biens ne vous séduisent, que de fausses joies ne vous dissipent. Cherchez dans Dieu cette paix que le monde ne saurait donner: dans la grâce un don plus précieux que tous ceux que le monde peut distribuer; dans le témoignage de la conscience, un bonheur que celui du monde ne réussit pas même à imiter.

Et, pour développer toujours mieux en quoi consiste ce saint mépris que le christianisme inspire pour le monde, ce que le christianisme exige, c'est que vous ne préfériez pas à vous-mêmes les avantages temporels du monde; c'est que, plutôt que de perdre votre âme, vous soyez prêts à perdre tout dans le monde; c'est que vous fassiez toujours céder à la loi de Dieu celle du monde. Ce que proscrit le christianisme, c'est cette ambition qui n'est ni mesurée sur le rang, ni réglée par la modération; c'est cette cupidité dont la soif dévore et dont les progrès suivent ceux de la fortune; c'est cette funeste terreur des jugements des hommes qui intimide la vertu et qui l'immole au désir de recueillir leurs applaudissements; c'est cette affliction inconsolable qu'un malheur produit et que la résignation ne peut calmer; c'est cette perplexité inquiète dans l'attente ou dans la crainte, ce trouble constant, cette agitation soutenue qu'on nourrit par l'idée des succès ou des revers, sans permettre à la religion de les apaiser; en un mot, c'est cette espèce d'idolâtrie à laquelle invite le monde quand il promet ses biens à ceux qu'il veut entraîner. Ainsi, l'esprit tentateur (et telle est encore la séduction de l'esprit du monde) ose-t-il la proposer à Jésus-Christ même : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV, 9.) Or, c'est à l'exemple de Jésus-Christ que nous devons alors répondre au monde : Il est écrit : C'est le Seigneur Dieu qu'il faut adorer, c'est le seul qu'il faut servir : *Scriptum est... Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* (*Ibid.*, 10.)

Servir Dieu seul! Eh! voilà le saint mépris du monde, dont le monde murmure. Pour s'en venger, il réclame l'intérêt commun que ce dédain paraît blesser.

Ah! mes chers auditeurs, que le monde se plaigne, il le peut souvent avec justice, qu'il se plaigne de ce mépris prétendu philosophique dont une indolente oisiveté cherche à se couvrir. Qu'il redoute l'inaction systématique de quelques hommes qui affectent de ne rien attendre du monde pour lui disputer le droit de ne rien exiger d'eux. Qu'il s'élève contre cette conduite bizarre qui, sous prétexte de former un sage, ravit à la société un citoyen. Funeste indifférence, dont une vaine fierté est l'origine, et dont une pernicieuse inutilité devient l'effet. Je n'ai point à défendre la cause de ces esprits superbes qui foulent aux pieds la vanité par la vanité même; qui croient suppléer à tout mérite en se faisant un mérite d'une fastueuse singularité; comme s'il était permis de se borner lâchement à vivre, sous prétexte que nécessairement on doit mourir.

Non, je ne reconnais point, à ces traits, les divers enseignements du christianisme. La morale sainte par laquelle Dieu instruit les hommes, ne saurait être opposée aux lois de la Providence qui les gouverne; et, puisqu'il est évidemment dans l'ordre de la Providence que les hommes usent du monde, il est donc évident que la morale chrétienne n'en réprouve que l'abus. Quelle est par

conséquent l'instruction salutaire du christianisme? La voici, mes chers auditeurs. Soyez détachés du monde, il n'est pas digne de vous; mais soyez attachés à vos devoirs dans le monde, si vous voulez être dignes de Dieu. Le temps fuit : Ne soyez donc pas épris des biens que dans sa rapidité il engloutit; mais travaillez dans le temps pour acquérir un droit aux biens de l'éternité. Par l'usage de vos talents, méritez les récompenses du monde, vous le devez; mais ayez Dieu pour motif, en servant les maîtres du monde, et vous vous préparez les récompenses de Dieu.

Je vais vous étonner, mes chers auditeurs; et cependant, j'ose le dire, il est de l'intérêt commun du monde que, dans la multitude des devoirs dont il exige de nous l'accomplissement, se trouve renfermé celui qui nous ordonne de n'en pas trop estimer les faveurs. Oui, chrétiens, et c'est à votre témoignage que je m'en rapporte. C'est de l'amour immodéré des biens du monde que naissent tous les jours les dommages qui le troublent. Parce qu'on en recherche trop avidement les faveurs; l'ombre seule d'une disgrâce, la jalousie d'une préférence, la simple froideur d'un refus font évanouir dans le monde la fidélité d'un sujet, le zèle d'un ami, la magnanimité d'un héros. Parce qu'on recherche uniquement les faveurs du monde, on y règle sa propre activité sur l'espoir de sa fortune; on sert efficacement autrui quand on croit par là se servir utilement soi-même; on envisage son intérêt pour calculer ses travaux. Parce qu'on cherche à tout prix les faveurs du monde, on y prétend sous la simple apparence de la justice, quelque peu fondés que soient les droits. On s'efforce à les obtenir par des artifices qu'on se borne à tenir secrets. On les arrache même avec violence, pourvu qu'on ose s'en promettre l'impunité. On conteste à autrui les prétentions les mieux appuyées; on se maintient dans les possessions les plus suspectes; on rompt les liens de l'équité, de la charité, de l'amitié, les liens du sang, et, par là même, les liens de la société; pourquoi? Parce qu'on leur préfère les richesses, les honneurs, les vanités du monde. Etait-il donc si nuisible au monde que le christianisme nous enseignât à les mépriser?

Mais ce n'est pas au mépris des vanités du monde que se terminent les instructions du christianisme. Il en est une plus importante encore, et c'est celle qui vous en expose les dangers. Mépriser le monde sans le craindre, ce serait ne le connaître qu'à demi. Ne pas sentir l'obligation de se prémunir contre ses périls, ce serait méconnaître le fond et l'essence de la religion de Jésus-Christ.

Ah! gardons-nous, mes chers auditeurs, d'en faire consister uniquement les devoirs dans certaines observances extérieures et sensibles qui font, il est vrai, partie du culte qu'elle prescrit; mais qui, bien loin de renfermer tout le christianisme, sont exposées à ses reproches, quand elles ne sont pas animées de son esprit. Ainsi le Sauveur reprenait-il les pharisiens de ce qu'affectant une assiduité scrupuleuse aux cérémonies légales, ils violaient la loi dans les points les plus importants. Ainsi rappelait-il à la Synagogue les paroles d'Isaïe qui avait accusé le peuple juif d'offrir à Dieu l'hommage des lèvres, et de lui refuser l'hommage du cœur. (*Matth.*, XV, 7.) Ainsi, disait-il, que son Père voulait être adoré en esprit et en vérité (*Joan.*, IV, 23), distinguant par là ces apparences d'adoration d'une piété hypocrite, d'avec la soumission sincère d'un cœur véritablement chrétien.

Quelle doit donc être, à l'égard du monde, la disposition d'un cœur formé et réglé par le christianisme? C'est, mes chers auditeurs, d'être sans cesse armé contre le monde, parce que le monde est ennemi de Jésus-Christ; c'est de se ressouvenir que comme le monde a été frappé des anathèmes du Sauveur, adopter les sentiments du monde, en goûter les maximes, en imiter la conduite, c'est partager les malédictions de Jésus-Christ. C'est de se rappeler que la perfection des vertus qu'enseigne le christianisme a pu faire autrefois l'admiration des païens mêmes, et qu'aujourd'hui les mœurs du monde tendent à faire revivre les actes du paganisme jusque dans le sein des peuples soumis à Jésus-Christ; c'est de penser que la religion prescrit la vigilance, l'abnégation, l'empire sur soi-même; et que, par la dissipation de l'esprit, par la liberté des sens, par la force des occasions, le monde cherche à anéantir ces lois saintes de Jésus-Christ.

Il faut donc, pour soutenir dans le monde le vrai caractère du christianisme, il faut se regarder, avec Job, comme étant destiné sans cesse à combattre, à redouter comme lui le détail même de ses actions. Il faut sentir avec saint Bernard, qu'on est investi de piéges et d'occasions de chute. Il faut, selon l'avis exprès du Sauveur, ne pas aimer le danger, parce qu'en l'aimant on y fait naufrage. Ces dangers, il faut les connaître, et c'est le christianisme qui vous les fait apercevoir.

Danger d'une vie inutile qui, par là même, devient coupable. Témoin la condamnation de ce serviteur, dont le crime fut d'avoir enfoui les talents que son maître lui avait confiés; or, quoi de plus commun dans le monde? Danger d'une présomption secrète qui ose trouver des vertus où elle n'aperçoit pas de grands désordres: témoin la condamnation du pharisien qui crut pouvoir fonder son éloge sur la censure des hommes plus méchants que lui; or, combien n'en entendons-nous pas s'applaudir de ce qu'ils ne font aucun mal dans le monde? Danger d'une vie toute consacrée aux amusements et aux plaisirs, et dont la licence occasionne souvent d'autres excès: témoin la condamnation du mauvais riche que l'abus des délices de cette vie précipita dans les affreux malheurs de l'autre; or, n'est-il pas un

grand nombre de riches qui vivent ainsi dans le monde? Danger d'une situation toujours heureuse et tranquille. Pour suivre Jésus-Christ, il faut se renoncer soi-même, et porter sa croix; or, c'est la croix qu'on fuit, et c'est contre la croix qu'on murmure dans le monde. Danger de l'envie de plaire aux hommes; Jésus-Christ annonce qu'il désavouera devant son Père ceux qui, en présence des hommes, n'auront pas eu le courage de confesser son nom. (*Luc.*, IX, 26.) Or, n'est-ce pas et de l'humble docilité de la foi et de la pratique des œuvres saintes ordonnées par Jésus-Christ, que tous les jours on rougit dans le monde? Danger (et celui-ci semble les renfermer tous), danger de se régler sur les principes du monde. Consultez le christianisme, mes chers auditeurs; ce que vous appelez simplement usage, coutume, air, manière du monde, vous l'appellerez devant Dieu, sentiment illégitime, affection criminelle, passion funeste, plaie mortelle de l'âme; titre malheureux de réprobation.

Quoi donc, s'écrie ici le mondain, dans l'amertume d'un cœur qui frémit à la voix du Dieu qui le redemande, faut-il donc transformer la terre en solitude, vivre séparément dans la retraite, et briser les liens qui unissent les hommes, sous prétexte de les sanctifier? Conséquence outrée, mes chers auditeurs, et par laquelle nous n'avons pas la témérité ni la folie de décréditer les principes les plus certains. Ce serait insulter au christianisme, qui perfectionne la raison, que de lui supposer une morale absurde qui combat la raison même. Nous savons qu'il est possible de remplir les divers états du monde, et d'être chrétiens; mais nous disons que, pour vivre chrétiennement dans le monde, il est un monde auquel il faut résister et avec lequel il faut un divorce de sentiment et de conduite. Et c'est ce monde qui anime les passions, qui les flatte, qui les autorise; c'est ce monde où l'on trouve des plaisirs séducteurs, des usages coupables, des fêtes criminelles, des pompes scandaleuses; c'est ce monde que vous désignez vous-mêmes, lorsque vous déplorez les erreurs, la dépravation, les chutes de ceux qui en sont les partisans; c'est ce monde, en un mot, que presque toutes les pages de l'Evangile nous représentent en opposition avec la doctrine de Jésus-Christ, chargé de ses anathèmes, et dévoué à ses vengeances : *Væ mundo.* (*Matth.*, XVIII, 7.)

Eh! mes chers auditeurs, pour peu qu'il vous reste encore de christianisme, vous n'envisagez pas le monde sous un rapport plus favorable. Sur qui faites-vous, pour l'ordinaire, tomber vos égarements? Sur le monde. Où cherchez-vous le véritable esprit de Jésus-Christ? Parmi ceux qui vivent éloignés du monde. Quel obstacle faites-vous valoir, quand on vous parle des vertus chrétiennes? La vie du monde. Dans vos projets de conversion, quel est le premier? C'est celui-ci : Je me retirerai, je me séparerai du monde, pour commencer à bien vivre, et me préparer à bien mourir. Il vous paraît donc vrai à vous-mêmes que l'amour du monde, tel que je l'ai dépeint, ne peut pas s'accorder avec le christianisme.

Il est vrai, cette vérité vous afflige; mais est-ce pour nous un juste motif de la taire? C'est à vous éloigner du péril, qu'est dirigé notre ministère, et non point à vous rassurer. La flatterie, qui toujours est une bassesse, dans notre bouche serait un crime. Quel que puisse être le sentiment des mondains; puisque nous sommes auprès d'eux les envoyés de Jésus-Christ, nous n'avons à leur parler que le langage du christianisme. Ecoutez sa voix, elle nous défend d'aimer le monde : *Nolite diligere mundum.* (*Joan.*, II, 15.) Ecoutez et tremblez : La charité de Dieu n'est point en vous, si vous aimez le monde : ***Si quis diligit mundum , non est charitas Patris in eo.*** (*Ibid.*, 7.) Hélas! je vais justifier trop sensiblement la réalité de ses oracles, et achever de prémunir les chrétiens contre la séduction du monde, en vous montrant comment, dans les chrétiens, le monde détruit le christianisme.

SECONDE PARTIE

C'est la parole expresse de saint Jacques que quiconque voudra être ami du siècle, dès là devient ennemi de Dieu : ***Quicunque voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur.*** (*Jac.*, IV., 4.) Ce sont deux maîtres qu'on ne concilie jamais. Eh! que devient le christianisme dans ceux qui aiment le monde? Jugez vous-mêmes, mes chers auditeurs, de la vérité de ce que j'avance. Je prétends que le premier effet de l'amour du monde, est d'étouffer, dans ses partisans, l'esprit du christianisme; et, ce qui est le comble du malheur, c'est que le monde rend ensuite inutile aux mondains l'esprit du christianisme.

Qu'êtes-vous devenus, ô vous qui pendant un temps, aviez joui du précieux avantage de vivre éloignés des dangers du monde, et qu'il a enfin réussi à attirer à lui? Comment, m'écrirai-je avec le prophète, comment l'éclat des vertus les plus pures s'est-il effacé, et comment les ombres du vice ont-elles obscurci cette piété autrefois si brillante? *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus?* (*Thren.*, IV, 1.) A cette question, le Prophète-Roi fournit la réponse. Il reproche aux Israélites de s'être mêlés parmi les nations. Ils ont appris, dit-il, à agir comme elles; ils en sont venus jusques à offrir le même encens à leurs idoles, cette funeste communication a été l'écueil de leur sagesse : ***Factum est illis in scandalum.*** (*Psal.* CV, 36.) Ainsi, de l'aveu du monde même, il est rare qu'on se défende contre lui. A la force de ses attraits, on a beau opposer les premières leçons qu'on a reçues du christianisme. Bientôt l'impression qu'elles avaient faite sur un jeune cœur, s'affaiblit. On porte le principe des passions dans le monde, et l'artifice du monde consiste à les flatter. Il leur donne peu à peu la liberté de se produire, et il ne

blâme extérieurement que certains excès dont il fournit lui-même l'occasion. Serait-ce exagérer que de dire du monde en général, que volontiers il ne reconnaîtrait d'autres fautes que celles qu'on ne réussit pas à déguiser? Quel est le langage du monde? Des discours où la politesse règne, dans lesquels une noble aisance se remarque, dont des mutuels égards forment le lien; tel est, sans doute, le ton ordinaire de ce qu'on appelle les honnêtes gens du monde. Mais aussi que de railleries amères quoique finement assaisonnées! Que de médisances plus nuisibles au prochain, à mesure qu'elles sont plus ingénieuses! Quelle malheureuse facilité à parler d'autrui! Sur ce modèle, il suffit de médire avec adresse, de censurer avec esprit, de blâmer avec décence, d'enfoncer avec une apparente modération le glaive de la satire, et voilà comment on s'écarte du langage de charité que prescrit le christianisme.

Quel est l'usage du monde? De la réserve, il est vrai, dans les manières, des apparences de modestie, les dehors de la retenue et de la vertu : c'est ce qu'exige le monde. Mais qu'il faille éteindre dans son cœur jusqu'aux étincelles de la passion, ce ne fut jamais la morale du monde. A ses yeux, c'en est assez de déguiser un sentiment trop tendre, d'observer les bienséances, de n'en point passer les bornes. On s'y permet sans peine et ces expressions qui laissent transpirer le feu de la passion, et ces artifices qui tendent secrètement à la réveiller, et ces occasions journalières qui servent à la nourrir, et ces funestes confidences qui la préparent à éclater : et voilà comment on laisse ternir cette pureté que prescrit le christianisme!

Quelle est la vie du monde? La satisfaction des sens, l'abondance, les délicatesses, le bien-être : tel est le système sur lequel il lui est ordinaire de se régler. Aisément on l'adopte, mais jusqu'à quel point! On est prêt à prodiguer jusqu'à sa santé, dans les jeux, dans les plaisirs, dans les fêtes du monde; mais on croit cette même santé trop faible pour compatir avec les abstinences et les jeûnes. Les pénitences prescrites à tous les fidèles, le monde les regarde comme le partage des solitaires qui se sont séparés de lui. Sous prétexte de ne point interrompre les agréments de la société, on enfreint facilement les lois de l'Eglise. Or, tout au plus, on se borne à faire à un de ses ministres le facile aveu de ces infractions : et voilà comment on anéantit l'austérité que prescrit le christianisme!

Quel est l'esprit du monde? Le désir de briller et d'effacer les autres par le faste et par le luxe, sans examiner si c'est une bienséance du rang plutôt qu'une prétention de la vanité, sans se régler sur son état plutôt que sur un sentiment de fierté, sans laisser les distinctions et les préséances à ceux à qui le droit en appartient : c'est là une des plaintes que forme lui-même le monde; et par conséquent il avoue qu'en vivant au milieu de lui, aisément on perd ces sentiments d'humilité que prescrit le christianisme.

Quelles sont les maximes du monde? Interrogez-le sur la vengeance. A l'entendre, c'est le sentiment des âmes nobles. Une injure fait naître la nécessité de prouver son courage : il la faut laver dans son sang ou dans celui de l'ennemi : cependant le christianisme ordonne expressément de la pardonner. Interrogez le monde sur l'usage des divers temps de la vie, il vous dira que s'il en est un que vous deviez consacrer à Dieu, il en est un aussi que vous pouvez lui dérober; que s'il est un âge pour la piété et pour la retraite, il en est un pour les passions et pour les plaisirs. Y pensez-vous? Laissez, vous ajoutera-t-il, laissez se préparer à finir leur carrière ceux qui l'ont presque terminée. La vôtre commence, tout vous invite à en goûter les douceurs : le printemps des jours serait mal assorti, avec une austère régularité. Vous le savez mieux que moi, telle est la morale du monde. Interrogez-le sur le choix d'un état de vie; par là même qu'une jeune personne peut rencontrer plus de dangers dans le monde, le monde n'hésite point à prononcer qu'elle ne doit pas les fuir. Il affirme qu'on est fait pour lui, dès qu'il voit des qualités propres à lui plaire. Les avantages brillants de la naissance, des talents, de la fortune, décident selon lui la vocation pour le monde; et si, comme souvent il arrive, la voix de Dieu marque secrètement une autre route, jaloux du sacrifice que Dieu demande et qu'il mérite, le monde en murmure hautement : il s'y oppose avec force et se réserve au moins le droit de pouvoir le désapprouver.

Suivez de près la conduite du monde. Qu'est-elle ordinairement? qu'un goût frivole des amusements qu'une oisiveté habituelle substitue aux occupations, qu'un vide total des jours qu'on emploie à trouver l'art de les perdre? Et là se justifie cette succession non interrompue de plaisirs, sous prétexte qu'ils sont innocents dans le détail; quoique cependant cette continuité même soit coupable, puisqu'elle étourdit l'âme, puisqu'elle la ravit en quelque sorte à elle-même, puisqu'elle lui fait perdre de vue Dieu et ses lois, ses propres devoirs et son essentielle destination.

Ce n'est pas, je le sais, mes chers auditeurs, que le monde ne parle souvent de la nécessité d'être vertueux; mais il faut avouer aussi que, selon ses principes, il est facile de l'être. Des vertus de société, d'équité, d'humanité, de générosité; des vertus commodes qui honorent un cœur, mais sans le gêner, qui répriment l'odieux de certains excès et qui épargnent la douceur de certains penchants; des vertus auxquelles invite le sentiment seul de la nature, mais sans qu'on leur laisse le droit de lui commander; des vertus dont l'antiquité païenne a fourni des exemples : voilà celles que le monde reconnaît. Or, je vous le demande, sont-ce là toutes les vertus du christianisme?

Conséquemment à ce système, le monde

se vante de trouver au milieu de lui des instructions favorables à la vertu. Il croit les découvrir dans ces livres qui présentent le tableau le plus touchant d'un amour profane, pourvu qu'ils n'y mêlent pas celui de ses perfidies et de ses fureurs. Il applaudit à l'expression vive et dangereuse du sentiment, pourvu qu'on y joigne le portrait de la fidélité et de la constance. Il permet qu'on y apprenne à nourrir des feux illégitimes, pourvu qu'on y puise de l'indignation contre les noirceurs dont ils sont la source. Il ne bannit des images du vice que les couleurs trop fortes qui le feraient apercevoir. C'est-à-dire qu'il est, selon le monde, une méthode de trouver les traits de la vertu jusque dans le péché.

Il appelle école de vertu des spectacles dont on ne sort presque jamais que moins vertueux. On court au théâtre; mais ce qui surtout intéresse, si l'on veut dire la vérité, ce n'est pas précisément qu'il corrige les passions, c'est qu'à la faveur de cette fin qu'on lui suppose, il les représente et par là il les réveille; c'est que, pour mieux en marquer le caractère, il en peint la vivacité, et par là il les anime; c'est qu'avant que d'exposer les malheurs dont elles sont suivies, il en étale le doux langage, le charme séduisant, la voluptueuse morale : et voilà ce qu'on y recueille, ce qu'on en rapporte, ce qu'on y retient, ce qu'on y cite le plus ordinairement. On ne s'y amuse qu'à proportion qu'on y est ému; on n'est ému que par la force des passions qu'on représente. La plus dangereuse de toutes, celle qui s'insinue le plus facilement dans les cœurs, c'est celle qu'on voudrait presque toujours voir sur la scène, jusque-là qu'on regarde comme un phénomène l'art de fixer les spectateurs et de leur plaire, quand il ne s'est pas appuyé de ce secours. A ces traits, hélas! trop ressemblants, le monde, j'en réponds, se reconnaîtra lui-même.

Mais comment, mes chers auditeurs, comment reconnaître alors dans le monde les véritables traits du christianisme. Et que devient le monde, quand l'esprit du christianime cesse d'y régner? Il devient ce que devint autrefois le peuple choisi en l'absence de son conducteur. Allez, Moïse, lui dit le Seigneur, votre peuple (Dieu ne l'appelle plus le sien), ce même peuple que vous avez ramené de l'Egypte, est devenu un peuple prévaricateur : *Vade, descende, peccavit populus tuus.* (*Exod.*, XXXII, 7.) Il s'est éloigné des voies que vous lui aviez tracées; il en est venu jusqu'à se former une idole; et, dans son aveuglement, il s'est dit à lui-même : Voilà tes dieux : *Feceruntque sibi vitulum, et dixerunt : Isti sunt dii tui.* (*Ibid.*, 8.) Quel spectacle pour Moïse! Il descend de la montagne. Au bruit dont retentit alors le camp des Israélites, on croirait, ainsi que le lui témoigne Josué, être frappé par le signal du combat et par les cris des combattants : *Ululatus pugnæ auditur in castris.* (*Ibid.*, 17.) Non, non, lui réplique le saint conducteur du peuple d'Israël, ce sont les chants d'un peuple qui s'abandonne à la joie : *Vocem cantantium ego audio.* Il s'approche, qu'aperçoit-il? Le veau d'or. *Vidit vitulum.* A cette vue, l'indignation le saisit; il brise les tables de la loi qu'il tenait en main; il abat l'idole, et bientôt il n'en reste plus que la cendre : *Contrivit usque ad pulverem.* (*Ibid.*, 19.)

Venez aujourd'hui, descendez au milieu du monde, religion de Jésus-Christ; venez reconnaître ces hommes sur lesquels vous avez imprimé le caractère auguste du christianisme; à qui, dès l'enfance, vous avez enseigné la sublimité de vos voies, et qui n'ont point encore ouvertement refusé de vous reconnaître pour guide. Venez, tenant en main ces sacrés préceptes que vous leur avez transmis de la part du chef adorable du christianisme : *Descende.* Ah! qu'entendrez-vous dans le monde? Le bruit de ses vanités, les clameurs de ses fausses joies, le tumultueux fracas de ses fêtes, la vivacité, les cris, l'emportement, les fureurs de ses passions, les transports de leur ivresse, les égarements de leur délire : *Vocem cantantium.* (*Ibid.*, 18.) Qu'apercevrez-vous dans le monde? Ah! combien d'idoles! Et chacune a ses autels, ses sacrificateurs et ses victimes! La fortune, l'ambition, l'intérêt, la volupté, la gloire, voilà les dieux du monde, auxquels de toutes parts on offre de l'encens, devant lesquels on se prosterne, que les uns adorent, auxquels les autres sont immolés, dont on célèbre les faveurs, ou dont on maudit les caprices : *Dixerunt : Isti sunt dii tui.*

Vous vous contenterez de gémir, religion sainte; mais vous verrez le monde lui-même briser les tables de la loi nouvelle que vous lui présentez; en effacer le souvenir de son esprit, en bannir l'amour de son cœur; et venir peut-être jusqu'à en méconnaître l'autorité, à en contester la certitude, et chercher ainsi à éteindre le céleste flambeau que vous faites encore briller. Ou, s'il est vrai que le christianisme conserve quelque empire parmi les mondains, j'ose le dire, hélas! ce n'est plus aujourd'hui que la religion des deux extrémités de l'âge : dans l'intervalle ce n'est qu'un nom. On y forme encore les enfants dans la tendre jeunesse, on y recourt soi-même quand on sent arriver la mort. Les derniers moments sont les seuls dont le monde ne soit pas jaloux. Mourez, mourez avec les dehors du christianisme; le monde y consent; il est peu touché du danger et du grand danger où vous êtes de ne vivre dans l'éternité que pour ses tourments.

J'ai donc eu raison, mes chers auditeurs, d'avancer que le monde étouffait l'esprit du christianisme. Malheureusement il est aussi vrai que pour les mondains, il en rend encore les ressources inutiles.

Je trouve les principales ressources du christianisme dans l'assiduité de la prière, qui demande à Dieu la véritable sagesse; dans l'utilité de la réflexion, qui en étudie

les avantages; dans la force de l'exemple, qui en encourage l'exercice; dans le nombre des bonnes œuvres, qui en font éclore les fruits; dans l'efficacité des sacrements, qui en fortifient les principes; dans la grâce attachée à la parole de Dieu, qui en expose et en fait aimer les devoirs. Or, le monde dégoûte de la prière; il étouffe les pieuses réflexions; il énerve le pouvoir de l'exemple; il interdit la pratique des bonnes œuvres; il éloigne des sacrements; il prive des instructions de la parole de Dieu. Je ne veux pas ici d'autre juge que le monde lui-même dans l'examen du triste détail que je vais commencer.

La prière! Ah! mes chers auditeurs, si dans le monde on priait, ou si l'on priait bien, comment Dieu, essentiellement fidèle à sa parole, refuserait-il ces grâces qu'il s'est engagé solennellement à accorder, et dont le salutaire effet est de combattre l'amour du monde? Mais j'ai promis de consulter les mondains eux-mêmes; or, que disent-ils le plus souvent? Qu'ils ne savent pas prier : et ils ne s'en font pas un sérieux reproche, si toutefois, du ton dont ils le disent, ils ne prétendent pas s'en faire un mérite. Qu'ils n'ont pas du goût à prier; et s'ils en font l'aveu, ils s'en dédommagent par la censure indécente de ceux qui se font une habitude sainte de la prière. Qu'ils ne trouvent pas le moment de prier; et, s'ils disent vrai, en ajoutant que la prière doit soutenir le travail, et non pas lui nuire; c'est une maxime dont ils abusent, en ne représentant la prière que comme une pieuse oisiveté. Que quelques-uns prient beaucoup, et qu'ils n'en vivent pas mieux; mais s'il est des prières défectueuses et hypocrites, je demande, à mon tour, comment vivent ceux qui prient mal ou qui ne prient point? Le voici, mes chers auditeurs: il vivent sans estime pour la grâce de Dieu, sans conviction du besoin qu'ils en auraient, sans prévoyance des dangers qui les environnent, sans alarme sur l'état du passé dans lequel ils persévèrent. Ils vivent selon les inclinations des sens, selon les désirs des passions. Il faudrait prier pour les vaincre; mais c'est une victoire à laquelle on ne sera jamais excité par le monde.

Eh! le monde écarte jusqu'aux réflexions qui aideraient à en découvrir la nécessité. Dieu a dit qu'il ferait entendre sa voix dans le silence (*Ose.*, II, 14), et le propre du monde est d'étourdir par la continuité bruyante de ses vanités. Il perpétue ses illusions, parce que l'illusion n'étant ordinairement aperçue que quand elle disparaît, on s'y livre sans l'apercevoir. Il offre un tableau mouvant, une scène toujours changeante, où plusieurs objets frappent en même temps, où presque aucune ne fixe; sur lesquels l'attention s'égare plutôt qu'elle ne se réunit, et qui, cependant, l'absorbent en la partageant. Evénements humains, biens sensibles, gloire des uns, fortune des autres, projet de ceux ci, succès de ceux-là, jeux, amusements, parures, assemblées, alliances; voilà, en peu de mots, l'abrégé des entretiens et des principaux intérêts qui occupent le monde. Je devais ajouter (et c'est là le grand malheur); voilà les seules pensées dont on se nourrit dans le monde.

Levez-vous, il est temps : voici le moment de la tempête. Sortez de ce léthargique assoupissement, et invoquez votre Dieu, dit autrefois à Jonas celui qui conduisait le vaisseau dans lequel il croyait être comme à l'abri des ordres du Seigneur : *Quid. tu sopore deprimeris? Surge, invoca Deum tuum.* (*Jon.*, I, 6.) Ah! du moins Jonas le connaissait, ce grand Dieu; il fit aussitôt publiquement profession de l'adorer, il en reconnut aisément et la voix et les vengeances, parce que l'indocilité dont il s'était rendu coupable n'était pas dans lui le fruit d'un habituel aveuglement : *Propter me tempestas hæc grandis venit.* (*Ibid.*, 12.) Mais que, dans quelque événement malheureux de la vie, ou lorsque quelque accident imprévu en annonce la fin, nous ayons à faire entendre à quelques-uns de ces mondains dissipés, la voix du christianisme; que nous leur parlions de Jésus-Christ et de sa croix, du salut et de son importance, de la conscience et du péché, de la pénitence et de ses caractères : pour eux quels discours! Pour les y préparer, que de précautions, que de ménagements! Hélas! ils pourraient quelquefois nous répondre, comme ceux qu'interrogeait saint Paul : Vous nous demandez si nous avons reçu l'Esprit-Saint, et nous ne savons pas même s'il existe : *Sed neque si Spiritus sanctus est audivimus.* (*Act.*, XIX, 2.) N'exagérons pas, mes chers auditeurs, mais aussi ne déguisons rien. Oui, l'on trouve des mondains qui ne savent presque de l'Evangile que le nom. Ils regardent la religion de Jésus-Christ comme uniquement destinée à former un certain langage, à offrir, tout au plus, au commun des fidèles, quelque spectacle du culte qu'elle ordonne; à n'avoir des disciples que dans les temples. Aussi, avec quelle peine ils nous entendent, lorsque nous leur rappelons qu'ils sont eux-mêmes les disciples d'un Dieu crucifié; lorsque nous leur en développons les maximes; lorsque nous le leur proposons pour modèle, et surtout lorsque nous leur en détaillons les volontés! Ce langage leur est étranger : je ne m'en étonne pas. Est-ce à Jésus-Christ, est-ce au christianisme qu'on aime et qu'on s'accoutume à penser dans le monde?

Y aura-t-elle du moins plus de force la voix ordinairement si persuasive de l'exemple? Grâces immortelles en soient rendues au Dieu dont la sagesse veille sur la gloire de la religion, et dont la bonté s'intéresse au salut des hommes! Il y a toujours, sous les yeux du monde, de grands exemples. Il est des exemples qui illustrent le plus haut rang, et auxquels l'élévation du plus haut rang communique le plus grand éclat. Il

est partout de saints exemples; il en est même un nombre plus grand encore que ne semble l'annoncer, au premier coup d'œil, la dépravation du siècle; et la secrète éloquence des vertus chrétiennes ose braver encore l'empire du vice. Mais s'il est encore des Tobie, malgré l'idolâtrie d'Israël; si, dans le sein des désordres de Babylone, on voit des Daniel; si la loi de Dieu trouve des Eléazar prêts à lui sacrifier leur vie, et si quelque Mathathias cherche à ranimer le zèle commun par la force d'un exemple particulier; une stérile admiration, qui ne laisse pas au monde la liberté du suffrage, tel est presque l'unique tribut que la vertu en reçoit.

Je me trompe, mes chers auditeurs; et, parce que le monde ne paye ce tribut qu'à regret, il n'est rien qu'il ne mette en œuvre pour en frustrer les vertus du christianisme. Ce qui devant Dieu est mérite, exactitude, fidélité, sacrifice, qu'est-il aux yeux du monde? Scrupule, petitesse, minutie, faiblesse d'esprit; voilà comment le monde s'efforce à défigurer la piété chrétienne, de peur qu'on ne cède à ses impressions. Ou, s'il ne lui est pas possible de dénaturer ainsi les apparences de la vertu, quel soin il prend de leur opposer le contraste de quelques légers défauts! Quelle malignité dans l'interprétation des motifs qu'il prête à la vertu même! A l'entendre, telle personne s'attache à Dieu, parce que le monde s'est détaché d'elle. Telle consacre à la religion le déclin de ses jours, parce que c'est celui de ses égarements. Dans l'un la vertu est l'ouvrage de ses malheurs. L'autre trouve les bornes de ses passions dans celle de ses lumières. Rarement vous entendrez dire dans le monde : Dieu l'a touché, il s'est converti; plus rarement encore : c'est une âme chrétienne, un cœur pénétré d'amour pour Dieu, fidèle à sa grâce. Non, non; de tels exemples paraîtraient touchants, ils inviteraient à les suivre; et c'est pour cela que le monde, qui craint de les voir, réussit à se les dissimuler.

De là, à plus forte raison, l'éloignement de ces bonnes œuvres que les chrétiens fervents ajoutent à l'accomplissement de leurs essentiels devoirs, et qui, dans les chrétiens lâches, deviendraient un moyen de rentrer dans leurs devoirs même. Zachée cherchait à voir le Sauveur : *Quærebat videre Jesum* (*Luc.*, XIX, 3); il en obtint cette visite de salut qui, d'un publicain avide, en fit un juste désintéressé. Cet homme, qu'obsédait un esprit impur, marqua sensiblement à Jésus-Christ de l'empressement et de la foi : *Videns... Jesum a longe cucurrit, et adoravit eum* (*Marc.*, V, 6); et il prépara ainsi sa délivrance. Cette femme païenne, dont nous parle l'Evangile, porta aux pieds du Messie la vivacité de ses vœux : *Mulier ut audivit de eo,..... intravit et procidit ad pedes ejus* (*Marc.*, VII, 25); et bientôt fut mis en fuite le cruel démon dont sa fille était tourmentée. Eh! que ne pouvons-nous engager les mondains à venir honorer Jésus-Christ sur ses autels, ou à le visiter dans les pauvres qui sont ses membres! Que ne pouvons-nous les inviter efficacement à chercher Dieu par l'ardeur de leurs désirs; les porter à quelques-unes de ces lectures qui pénètrent une âme de l'onction de la piété, ou qui l'instruisent de ses obligations; les attirer par la majesté touchante des cérémonies de l'Eglise, lorsqu'elle étale avec pompe les honneurs qu'elle rend à Jésus-Christ! Que dis-je, mes chers auditeurs? Il n'est pas jusqu'au nom de la piété que le monde ne veuille décréditer, pour en étouffer les sentiments. La dévotion qui, selon le portrait qu'en a fait un saint des plus célèbres, des plus ingénieux (qu'il me soit permis d'ajouter, des plus aimables, c'est saint François de Sales), la dévotion qui ajoute au feu de la charité cette flamme qui la rend plus active et plus prompte dans l'accomplissement des commandements de Dieu, et dans l'exercice des conseils, cette dévotion, le monde affecte de la représenter comme un ridicule ou comme un travers, dont il est de la sagesse de se garantir.

On ne veut pas passer pour dévots. Et veut-on dire par là qu'on ne veut qu'une dévotion réglée selon le véritable esprit de l'Eglise; qu'on n'exclut que quelques idées particulières, quelques singularités bizarres, quelques usages plus capables de surprendre que propres à édifier, quelques méthodes extraordinaires, plus faites pour décréditer la piété que pour en inspirer l'amour? Non, mes chers auditeurs. Dans le sens et selon l'esprit du monde, ne vouloir pas être dévots, c'est ne vouloir pas témoigner spécialement qu'on s'assujettit avec humilité aux pratiques saintes du christianisme, mais affecter d'en méconnaître et quelquefois d'en mépriser les maximes. Disons plus encore : c'est prétendre allier deux choses inconciliables : c'est vouloir être chrétiens et mondains, chrétiens rarement et dans un petit nombre de circonstances, mondains habituellement et toutes les fois qu'on paraît dans le monde. C'est vouloir retenir du christianisme ce qui suffit aux yeux des hommes pour ne pas l'abjurer, et dédaigner ce qui en est ou l'aliment ou la perfection. C'est professer faiblement le christianisme en craignant de le professer hautement.

Ah! mes chers auditeurs, je sens ici redoubler mon zèle : est-ce donc être dévots, dans le sens abusif qu'on donne à ce terme, que d'aimer à s'unir souvent avec Jésus-Christ dans le sacrement de son amour? Quoi! pour demeurer au milieu des hommes, il a renversé les lois de la nature : *Medius vestrum stetit* (*Joan.*, I, 26); et l'on croit ne pas violer celles de la reconnaissance en se permettant de l'abandonner! *Vos nescitis.* (*Ibid.*) Sa présence dans le sacrement de l'autel, voilà un des dogmes du christianisme; les grâces qu'il communique à ceux qui le reçoivent, les douceurs qu'on y goûte, voilà les leçons et les consolations que pro-

met Jésus-Christ, et sous prétexte de n'être pas dévots, on refuse d'approcher de lui. Non, il n'est plus qu'un pas à faire, c'est de renoncer à Jésus-Christ, sous pretexte de ne point passer pour chrétiens.

Insensiblement le monde y dispose. La dissipation de la vie commence à éloigner de la sainteté des sacrements, et bientôt après le désordre des mœurs en interdit totalement la fréquentation. On laisse aux gens de bien le soin de se purifier souvent dans la piscine sacrée de la pénitence; on en sent augmenter au dedans de soi le dégoût avec le besoin. On se dit intérieurement : Comment allier l'usage des sacrements avec la vie du monde; au lieu de dire : Comment concilier la vie du monde avec le christianisme ? Alors, combien se décident, si j'ose parler ainsi, à s'excommunier eux-mêmes ! Combien n'en voyons-nous pas que les mœurs du monde écartent de la table de Jésus-Christ, dans le temps même où l'Eglise en impose une étroite obligation !

Ah ! du moins, pour rappeler à Dieu les mondains, faites-vous entendre à eux avec cette énergie qui vous est propre, vérités frappantes du christianisme. Tonnez jusque dans le profond de leur âme, voix sacrée des évangélistes et des prophètes ! Mettez, Seigneur, mettez sur nos lèvres ces paroles de persuasion, dont la force a triomphé de l'univers. Comme autrefois à Athènes, envoyez de nouveaux Pauls qui annoncent la résurrection du dernier jour et la terreur de vos jugements. Comme à Ninive, suscitez de nouveaux Jonas qui répandent l'effroi de vos menaces, et qui prêchent la nécessité de la pénitence. Comme à Jérusalem, remplissez de votre esprit de nouveaux apôtres, qui attestent la mission, la gloire, la divinité de Jésus-Christ sorti du tombeau. Il s'agit d'arracher aux amateurs du monde le perfide voile qu'il leur a mis sous les yeux, pour qu'ils se perdent avec plus de tranquillité.

Nous en sommes effrayés, Seigneur, par respect pour vos ordres, par zèle pour votre gloire et pour leur salut; nous faisons retentir le lieu saint des oracles de votre Evangile; mais à qui, grand Dieu, ordinairement l'annonçons-nous ? A des âmes fidèles, et qui nous écoutent avec docilité, parce que nous sommes vos ministres; à des chrétiens déjà détachés du monde, et qui trouvent dans votre parole leur plus douce consolation; au simple peuple qui nous sera toujours cher, parce qu'il attire toujours vos regards, et parce que vous nous avez surtout ordonné de l'instruire. Mais hélas ! combien de fois notre zèle s'excuse envers ceux auxquels il est le moins nécessaire ! Les paroles qu'il nous dicte ne s'adressent-elles pas le plus souvent à ceux qui nous entendent le moins ! Souvent nous peignons les horreurs du péché à des justes qui le fuient; la terreur des vengeances divines à des âmes innocentes qui sacrifient tout pour les éviter; les désordres de l'impiété à des chrétiens remplis de foi ; la nécessité d'une conversion prochaine à des pénitents déjà convertis, les dangereuses surprises de la mort à des hommes vigilants qui sans cesse s'y préparent. Ce sont communément les fervents chrétiens qui nous entendent; mais par quelle voie ferons-nous parvenir la sainte parole de Dieu jusqu'aux oreilles des mondains ?

Pour leur rappeler les vérités du christianisme, il faudrait abandonner nos chaires et transformer en elles ces funestes asiles où le monde forme un rempart contre les traits de votre grâce. Comme autrefois votre voix puissante terrassa sur le chemin de Damas un ennemi de votre loi : *Audivit vocem* (*Act.*, IX, 4), il faudrait que tout à coup la voix de quelque prophète pût éclater dans les lieux d'assemblées, de jeux, de spectacles, suspendre les entretiens, jeter l'étonnement dans les cercles, et frapper de saisissement les spectateurs.

Il faudrait que dans ces festins où, après la liberté des discours, la hardiesse des sentiments en matière de religion, et l'impiété des plaisanteries, on entend, ainsi qu'au festin de Balthazar, louer indignement des dieux étrangers, dieux des sens, dieux des passions, dieux du monde : *Laudabant deos suos* (*Dan.*, V, 4), on vît comme autrefois tracer subitement sur la muraille, non un arrêt de mort (ce ne sont pas là mes vœux), mais la formidable menace de cette sentence inexorable que les livres saints nous ont transmise, et qui fera, mais trop tard, le désespoir des mondains.

Il faudrait que, pénétrant au milieu de cette multitude oisive et indolente d'hommes aveuglés sur leurs devoirs et indifférents pour leur salut; élevant la voix comme Pierre, dans ce mélange confus de mondains insensibles ou obstinés, armés comme lui de la force de l'Esprit-Saint : *Levavit vocem suam et locutus est eis* (*Act.*, II, 14), nous pussions en obtenir le silence, présenter l'énergique tableau de la religion, en porter la conviction dans les esprits et en faire naître l'amour dans les cœurs.

Il faudrait plus encore; il faudrait que notre voix fût aussi puissante que celle qui, au dernier jour, troublera les morts jusque dans le creux des tombeaux, ranimera leurs cendres, et les citera devant le trône de Dieu : *Mittet angelos suos cum tuba et voce magna.* (*Matth.*, XXIV, 31.) Il faudrait que l'efficacité de nos paroles ouvrant le tombeau du péché, ranimant les principes de vie, avec l'aide de Dieu, faisant briller la lumière de la grâce, en secondant les impressions, réussît enfin à citer les mondains au tribunal de la force de leur conscience.

Mais non, grand Dieu, non, vous ne devez point au salut du monde de tels prodiges; et nous, vos faibles ministres, comment pouvons-nous désormais y coopérer ? Si notre zèle doit n'avoir aucune borne, il en est à notre ministère. Le monde s'offenserait de nous les voir transgresser; il veut périr; et il nous empêche de nous opposer à sa perte. Ainsi donc, comme à Jérémie triste-

ment assis sur les débris de sa patrie, il ne reste aux prédicateurs de l'Evangile que des pleurs et des gémissements : *Sedit flens et planxit lamentatione.* (*Præf. Thren.*) La religion abandonnée par ses propres enfants, le petit nombre de véritables chrétiens qui l'honorent, la solitude dans laquelle elle gémit, voilà, voilà donc ce qui succède parmi nous à ce peuple nombreux que formaient nos pères, à cet empire brillant qu'elle exerçait sur eux, à cette prééminence qui lui conciliait tous les hommages : *Quomodo sedet sola civitas plena populo !* (*Thren.*, I, 1.) Encore, à quoi serviraient notre douleur et nos plaintes ? Mes frères, nous sommes autorisés à les produire, nous devons justifier la Providence qui vous offre toujours la lumière destinée à vous éclairer. Dieu en fait assez pour vous attirer à lui. C'est le monde qui vous sépare de Dieu; ce n'est donc qu'en fuyant le monde que nous pourrons être unis à Dieu, et dans le temps et dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, au nom, etc.

SERMON VIII.

Pour le lundi de la première semaine de Carême.

SAGESSE DE LA LOI DE DIEU.

Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt. (*Luc.*, XXI, 33.)

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.

Comme Dieu, du trône immuable de son éternelle existence, voit s'écouler devant lui les siècles, se succéder toutes les révolutions qui renouvellent la surface de la terre, de nouveaux peuples remplacer ceux que le temps a engloutis, il a voulu aussi communiquer à sa parole une force divine qui en perpétue la durée et qui la met à l'abri du ravage des opinions, de la conjuration des erreurs et des révoltes de l'infidélité. Depuis que Dieu a parlé aux hommes pour leur donner sa loi, toujours cette loi a trouvé des adversaires divisés entre eux, il est vrai, par les divers genres de leurs attaques, mais réunis par un dessein commun d'en détruire le règne. Ils ne sont plus, ces anciens ennemis de Dieu qui livrèrent à la loi de Dieu les premiers combats, et cette loi subsiste encore. Ceux qui, de nos jours, lui sont rebelles disparaîtront à leur tour et la loi leur survivra. Un de ses triomphes, c'est de demeurer inébranlablement établie sur les ruines multipliées des audacieux qui espèrent l'ébranler. Le Seigneur y a solennellement engagé sa promesse, et nous en voyons déjà, en partie, l'exact accomplissement. *Verba autem mea non transibunt.*

Ne croyez pas cependant, chrétiens auditeurs, que ce prodige de la puissance de Dieu mette votre fidélité hors de péril. Elle peut s'effacer dans vous, cette loi sainte, quoique toujours subsistante au milieu du monde. Ce n'est à aucun de nous personnellement, ce n'est à aucun peuple en particulier qu'il a été promis de conserver le royaume de Dieu. Il a pu être enlevé à Israël, et transporté parmi les nations. Ne cessez donc jamais d'estimer et de respecter la loi, si vous ne voulez point en perdre le précieux dépôt.

Exhortation peu nécessaire, sans doute, dans ce saint lieu, où l'amour et le zèle de la loi conduisent, pour l'entendre, les ministres qui sont chargés de l'annoncer; mais exhortation convenable dans des temps où la docilité qui se soumet à la loi ne cesse d'entendre déclamer contre la loi. Que n'imagine-t-on point pour la décréditer? Les uns, pour la saper jusque dans ses fondements, voudraient en combattre l'existence, comme si les détails dans lesquels Dieu daigne descendre étaient indignes de sa grandeur. Quelques-uns vont au même terme par une autre route; ils la présentent comme étant au moins inutile et superflue, et par conséquent comme peu digne de sa sagesse. Enfin, il en est qui en objectent les rigueurs, pour en conclure qu'elle est inconciliable avec sa bonté.

Dans un autre discours, je vous exposerai, mes chers auditeurs, comment la loi de Dieu dérive de sa grandeur même. Mon seul dessein est aujourd'hui de la justifier des deux derniers reproches. Je les séparerai pour mettre plus d'ordre dans la matière et plus de brièveté dans le discours. Je commence par examiner l'objet de la loi : Dieu qu'elle nous apprend à honorer; nous-mêmes qu'elle contribue à régler; la société des hommes, à l'égard de laquelle elle sert à nous diriger. Sujet immense ! Je me borne dans cette instruction à vous donner une idée de la loi, par rapport au culte qu'elle nous enseigne à rendre à Dieu, et par rapport à la règle qu'elle nous offre à nous-mêmes. Je vous ai parlé déjà de son influence sur le bien public (26). *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est peu, si toutefois il en est, de ces hommes dont la raison égarée essaye de croire qu'ils ont eu le hasard pour principe, dans l'affreuse espérance d'avoir le néant pour terme. Mais il en est un assez grand nombre à qui les lumières de leur esprit démontrent un Dieu créateur du monde, en même temps que leur cœur passionné voudrait effacer l'idée d'un Dieu législateur des hommes, ou qui voudraient n'en lire la loi que dans leur raison. Ce Dieu, dont ils ont reçu l'existence, en exige le tribut. Son être et ses bienfaits, voilà les titres sur lesquels ses droits sont fondés. Et, par là même que l'homme est capable de connaître Dieu, c'est évidemment pour l'homme une obligation de l'honorer.

Ce que Dieu mérite, ce que l'homme est en état de lui rendre, tel est le fondement solide et inébranlable du culte que nous lui devons. Or, c'est là la règle fixe et dé-

(26) Sermon du second dimanche de l'Avent

terminée de ce culte que nous trouvons dans la sagesse de la loi. D'une part, tout ce qu'elle prescrit est digne de Dieu; de l'autre, nous n'offrons rien à Dieu qui soit vraiment digne de lui, si nous ne sommes pas dirigés par sa loi.

En vain on s'est écrié: Que font à Dieu nos hommages? Quel intérêt peut-il y prendre? Quel bien en résulte-t-il pour lui? Méprisable question que forme l'impiété, qu'elle s'essaye d'ériger en maxime, et dans laquelle elle prétend renfermer la dispense du culte que nous ordonne la loi. Question présomptueuse que d'un seul mot on peut résoudre et confondre. Car, dès que Dieu explique sa volonté, à qui peut appartenir le droit d'en sonder témérairement les motifs? Est-ce à nous qu'il convient d'interroger la Majesté suprême? Dieu doit-il nous rendre compte de ses desseins, parce que nous devons lui rendre compte de nos œuvres? Quelle est donc sur nous la force de son empire, si nous ne devons obéir que lorsqu'il nous manifeste les vues qui le déterminent à nous commander? Question insensée. Eh! qui a jamais prétendu que le bien essentiel de Dieu dépende de nous, et qu'entre nos mains soient son bonheur et sa gloire! Ce sont moins ses intérêts qu'il recherche que les nôtres. Que peut donc votre frivole objection contre la sagesse de la loi? Vous demandez pourquoi Dieu vous l'impose. Je réponds: Parce que Dieu nécessairement aime l'ordre, et parce qu'il est essentiellement dans l'ordre que tout se rapporte à Dieu. La justification de sa loi se trouve dans la nature de Dieu même. Ce qu'il est vous indique ce que, par rapport à lui, vous devez être. Car, si Dieu est incontestablement le premier et le souverain Maître, s'il est le seul grand, s'il est le seul dont l'existence soit sans limite, le pouvoir sans faiblesse, la science sans obscurité, la sagesse sans défaut, la bonté sans mesure, toutes les perfections sans mélange; quoi de plus raisonnable et de plus légitime que le culte qu'il exige de nous, et qu'il exprime dans sa loi?

Aussi, comme la majesté de Dieu imprime à nos obligations envers lui une force qui subjugue, on rougirait de se refuser ouvertement à l'aveu qu'il faut honorer l'Etre suprême; c'est le langage même de l'impie qui voile, sous cet aveu, la folie de son audace. S'il tend à détruire en détail le culte divin, il n'ose pas cependant entreprendre d'en abolir jusqu'au nom; et, tandis qu'artificieusement il dispute contre chacun des points de la loi en particulier, il craindrait de voir retomber sur lui l'horreur du blasphème qui ne reconnaîtrait point de loi. Sa ressource, c'est en ne contestant pas la nécessité d'un culte, de se réduire uniquement à celui du cœur qu'il prétend être le seul digne de Dieu.

Le culte du cœur! Ah! mes chers auditeurs, n'est-ce donc pas celui que nous prescrit la loi? N'est-ce pas le cœur qui nous soumet à Dieu, qui nous attire à Dieu, qui nous fait aimer Dieu? Je dis encore, et je le dis après saint Paul, n'est-ce pas la sainte affection du cœur qui engage l'esprit à croire aux oracles de Dieu? *Corde creditur.* (*Rom.*, X, 10.) N'est-ce pas le cœur que la religion nous ordonne d'offrir à Dieu, et dont elle nous répète que Dieu est jaloux? N'est-ce pas le sacrifice du cœur sans lequel elle nous apprend que Dieu rejette celui de nos lèvres? N'est-ce pas le cœur dont elle nous avertit que les sentiments donnent devant Dieu du prix à nos œuvres? N'est-ce pas la pureté du cœur qui, selon ses principes, fixent les complaisances de Dieu? N'est-ce pas le repentir du cœur qu'elle nous présente comme le moyen de désarmer Dieu? N'est-ce pas la préparation du cœur qu'elle dit être écoutée favorablement de Dieu? N'est-ce pas un cœur dur et insensible, un cœur double et faux, un cœur hypocrite et dissimulé, un cœur obstiné et endurci, qu'elle nous peint comme l'objet de la haine de Dieu? On peut donc le dire, sa religion est la religion du cœur. Elle tend à le réformer, à le purifier, à le perfectionner; elle condamne tous les vices du cœur, tous les déréglements du cœur, toutes les passions désordonnées du cœur. C'est, à proprement parler, sur le cœur qu'elle travaille. Et, puisque selon les ennemis mêmes de la loi de Dieu, il est juste que nos cœurs honorent Dieu, elle est donc sage, cette loi qui nous enseigne en détail à honorer Dieu du fond de nos cœurs.

Or, voici en quoi elle est vraiment supérieure aux vues naturelles que l'on affecte de préconiser dans les lumières de la raison, pour s'autoriser à méconnaître les instructions de la loi, c'est qu'en exigeant le culte intérieur que le cœur doit à Dieu, la loi doit y joindre ce qui sert à l'aider et à l'affermir. Car telle est, mes chers auditeurs, la fin spéciale, tel est l'effet propre et ordinaire de ce qu'il y a d'extérieur dans les pratiques, et, si je puis parler ainsi, dans le corps et la substance des œuvres: le sentiment doit être l'âme; et ce serait n'en saisir que les apparences, que de ne pas s'apercevoir qu'elles sont dirigées à produire, à soutenir, à animer les dispositions du cœur. Mais que fait la religion? Elle emploie, pour humilier le cœur, les dehors efficaces de la pénitence; pour l'attendrir, le souvenir touchant des mystères; pour l'élever, le spectacle majestueux des cérémonies et des temples; pour l'encourager, l'édifiante réunion et les nombreuses assemblées des fidèles; pour l'émouvoir, le ministère de la parole; pour le convertir, l'idée des bontés de Dieu et le tableau de ses vengeances. C'est-à-dire qu'en nous prescrivant des devoirs, elle nous fournit en même temps des secours pour les remplir.

Supposons, pour un moment, que, selon les prétentions d'une fausse sagesse réprouvée de Dieu, tout se réduise à ce sentencieux oracle: Dieu ne veut que les hommages secrets du cœur: j'en prends à

témoin la bonne foi des hommes; quelle impression ferait sur eux une religion sèche et stérile, telle que la voudraient ceux qui n'osent dire publiquement qu'ils n'en veulent point? Comment les hommes professeraient-ils, à la gloire extérieure du Seigneur, un culte qui ne paraîtrait point? Quel serait le règne visible de Dieu sur la terre, si la terre ne l'honorait point sensiblement? Disons plus encore : Quel est le culte du cœur, de la part de ceux qui, à l'exception de celui-là, n'en reconnaissent point? Quels sont leurs hommages? Ce n'est pas celui de la prière; à les entendre, Dieu ne change pas ses desseins selon nos désirs, parce qu'il sait mieux que nous ce dont nous avons besoin. Ainsi, sous le spécieux prétexte de reconnaître en lui une providence qui règle tout, on se livre à une indolence qui ne lui demande rien. On veut avoir droit à ses grâces et s'épargner la peine de les solliciter. On attend tout de lui, sans qu'il doive rien attendre de nous. Ce n'est pas celui de la vigilance sur soi-même. Ils la regardent en pitié comme l'apanage d'une âme timide, ou comme l'esclavage d'une âme faible. Ainsi, sous le spécieux prétexte de n'être point assujetti par la bonté de Dieu aux soins d'une servitude pénible, on favorise une liberté dangereuse. On néglige toutes les précautions qui gênent, pour s'abandonner aux idées qui plaisent; on permet aux inclinations de décider des devoirs. Ce n'est pas celui du sacrifice des passions; ils ne cessent de répéter qu'elles sont une inspiration de la nature et le partage nécessaire de l'humanité. Ainsi, sous le spécieux prétexte de trouver, au dedans de soi, la force de tous ses penchants, on nourrit l'ardeur qui porte à les suivre; on en excuse les effets, parce qu'on ne peut pas s'en reprocher le principe. On n'y aperçoit pas le crime, ou l'on n'en accuse que la nature pour disculper la volonté. Ce n'est pas celui de l'assujettissement des sens. Un point de leur système est de regarder comme superstitieux le mérite d'une mortification dont le corps est la victime. Ainsi, sous le spécieux prétexte d'adorer Dieu en esprit, on fomente les révoltes d'une chair rebelle. On entretient l'opiniâtreté des combats qu'elle livre à l'âme, par lesquels elle l'affaiblit et parvient trop sûrement à en triompher.

Et avouons-le, mes chers auditeurs, si c'est là honorer Dieu, c'est l'honorer à peu de frais. Si c'est là ce qu'on appelle le culte du cœur, qu'on nous marque en quoi il consiste. Est-ce dans le sentiment de l'excellence et de l'infinie grandeur de Dieu? Mais ce sentiment nécessaire et de pure spéculation, on peut le conserver au milieu des plus grands désordres. On peut donc rendre au Dieu des vertus tout ce qu'on lui doit jusque dans le sein des vices. Est-ce dans le sentiment de la préférence que Dieu mérite? Mais à quoi se réduit cette préférence, s'il est des objets auxquels nous ne soyons pas obligés de la préférer? Est-ce dans le sentiment de son pouvoir et de son autorité? Mais à quoi sert de reconnaître l'universalité et l'étendue de son domaine, si ce n'est pas pour nous un devoir continuel de lui obéir? Est-ce dans le sentiment de sa science et de sa véracité? Mais quelle influence aura sur nos esprits la vérité éternelle, s'il nous est libre de ne pas souscrire à ce qu'elle nous révèle? Est-ce dans le sentiment de ses miséricordes? Tout légitime qu'il est, Dieu peut-il l'agréer comme un hommage, lorsque, par l'abus qu'on en fait, il devient un attrait pour l'outrager?

Disons-le clairement : Le seul sentiment de l'existence de Dieu qu'accompagne le terme d'adoration, ou, si vous voulez, l'adoration même, voilà donc tout leur culte et, selon eux, toute la loi. Loi facile et commode, qui n'offre aucun détail de précepte, qui n'assigne à Dieu aucun droit, qui n'énonce aucune obligation particulière pour les hommes, qui ne consacre aucun jour, qui n'admet aucune solennité, qui ne fixe aucun devoir. Loi stérile et muette qui ne propose rien, qui n'instruit de rien, qui n'ordonne rien, qui ne détermine rien. Loi obscure et ambiguë, dont chacun peut interpréter les conséquences à sa manière, que tous peuvent plier à la bizarrerie de leurs idées, varier selon leurs caprices, étendre ou restreindre à leur gré. Loi, par conséquent inefficace; c'est le développement et l'explication des divers points qu'une loi renferme, qui répand sur la loi même un principe de forme et d'activité.

Et c'est en quoi, mes chers auditeurs, brille la sagesse de la loi que nous avons reçue de Dieu même. Elle nous dirige, en nous offrant une règle sûre. Elle prévient nos erreurs, en nous traçant la route. Elle nous met à l'abri de ces abus, de ces excès, de ces travers qui ont été si fréquemment l'écueil des hommes les plus sages, lorsqu'ils ont prétendu rendre des honneurs à la Divinité, sans apprendre d'elle comment il convenait de l'honorer. S'il est certain, comme l'a dit Tertullien, que notre âme est naturellement chrétienne (il entendait par là ces sentiments que Dieu a gravés dans elle pour l'attirer à lui), il est certain aussi, que c'est à l'aide de la loi qu'elle apprend de Dieu à les lui témoigner. Reconnaître humblement l'être infini de Dieu, voilà l'adoration; acquiescer à tous les oracles dictés par la vérité suprême de Dieu, voilà la foi; tempérer la crainte de la justice de Dieu par le souvenir de ses bontés, voilà l'espérance; aimer Dieu par dessus tout, le préférer à tout, suivre ses volontés, voilà la charité. Et telles sont les vertus qui se terminent directement à Dieu et qui sont ordonnées par sa loi. Or, c'est pour les entretenir ces vertus, dont le principe (en supposant toujours l'influence de la grâce) est dans l'esprit et dans le cœur de l'homme, que la loi appelle à leur secours un appareil sensible dont l'homme puisse être frappé. De là le culte visible qu'a établi la loi; de là ces observances religieuses qui font par-

tie de la loi; de là cette pompe et cette solennité des usages introduits et commandés par la loi.

Moyens si évidemment utiles que, si l'on commence par dépouiller la loi de ce qui paraît au premier coup d'œil n'en être que l'écorce, on en vient bientôt jusqu'à en transgresser la substance même; si l'on néglige ce qu'il y a d'extérieur dans ce culte, on touche au moment de voir se déraciner le principe du culte intérieur et secret. C'est ici l'expérience que je cite en preuve : sans les dehors qui l'accompagnent, la piété languit. Ce que vous regardez comme n'en étant que d'inutiles circonstances en devient le fructueux aliment. Eh! non, ne vous flattez pas que votre cœur soit intérieurement chrétien, dès que vous ne remplirez pas extérieurement les devoirs du christianisme.

Pour justifier sur ce point votre criminelle langueur, vous nous dites que Dieu voit le fond de votre âme et que vos démonstrations n'ajoutent rien à ses connaissances. Vous dites vrai; mais est-il également vrai que l'activité de vos démonstrations n'ajoute rien à la vivacité de vos sentiments? Ah! de saintes réflexions embrasaient le cœur de David. La lecture seule de la loi attendrissait jusqu'aux larmes le peuple choisi. La voix des prophètes y opérait des changements. Et n'est-ce pas encore aujourd'hui dans les conversations avec Dieu, dans les méditations sur les vérités du salut, dans l'instruction de la parole divine, que les fidèles puisent de nouvelles forces pour s'attacher à Dieu. Vous nous dites que le Seigneur remplit tout de son immensité et que l'univers entier est le sanctuaire de sa gloire. Vous dites vrai; mais est-il également vrai que vous soyez pénétrés de la pensée de Dieu dans les différents lieux de l'univers, aussi facilement que dans les temples. Avouez-le, il se montre partout à vos yeux; et vous ne l'apercevez presque jamais. De toutes parts il vous investit, et vous oubliez que vous vivez dans lui; le spectacle de sa puissance qui vous frappe produit rarement l'idée de sa présence qui doit vous régler. Dieu paraît borner l'endroit de sa demeure, pour mettre des bornes à la dissipation qui vous aveugle. Il choisit une maison particulière, pour que vous en fassiez une maison de recueillement et de prière. En effet, si vous vous occupez spécialement de Dieu, c'est dans le lieu où spécialement il réside. Si vous lui demandez singulièrement des grâces, c'est dans le lieu où, selon qu'il le déclare, singulièrement il les accorde. Si votre cœur se dilate, c'est dans ces mêmes temples où la majesté de Dieu se concentre pour vous. Que rarement ils élèvent leurs désirs et leurs affections vers Dieu, ceux-là qui, par négligence ou par dédain, entrent rarement dans la maison de Dieu! Vous nous dites que, dans la sincérité de vos regrets, Dieu lit le désaveu de vos péchés. Vous dites vrai; mais est-il également vrai que vous fussiez vivement touchés de vos désordres, s'il ne vous était pas ordonné d'en rappeler le souvenir pour en préparer l'aveu. Cet aveu, que la loi exige, n'excite-t-il pas la douleur que la pénitence doit produire? Connaîtriez-vous aussi distinctement, vous reprocheriez-vous aussi amèrement, détesteriez-vous aussi efficacement vos péchés, si Dieu ne vous imposait pas l'obligation de les accuser? Dieu envoya Nathan à David pour lui inspirer le repentir de son crime. Hélas! si ce n'était pas pour vous un devoir de les avouer à ses ministres, vous penseriez peu à vous repentir des vôtres. Vous nous dites que les bienfaits de Dieu doivent, par eux-mêmes, exciter la reconnaissance. Vous dites vrai : mais est-il également vrai que ce sentiment de reconnaissance vous occupe, lorsqu'il n'est point aidé par le souvenir des bienfaits de Dieu que vous rappellent les jours consacrés à en célébrer la mémoire? Ces jours de sanctification et de solennité que la loi de Dieu a expressément désignés pour les actes particuliers de religion, ne vous ramènent-ils pas aux œuvres du salut? Et, comme ils sont, d'une part, la tradition et le monument de ce que Dieu a fait pour vous, ne sont-ils pas, de l'autre, un avertissement et une instruction de ce que vous devez faire pour lui? Supprimez ce que nous appelons le jour du Seigneur, et bientôt toute la succession des vôtres, abandonnée aux affaires, aux occupations, aux distractions, aux amusements de la vie, vous laissera oublier le Seigneur lui-même. Qu'on s'écarte des divers points auxquels assujettit la loi de Dieu, bientôt ou l'indolence ne l'honore plus, ou la superstition le déshonore, ou la froideur l'oublie. Il n'y a plus règle, ni ordre, ni sagesse dans le culte divin. Dès lors tout devient arbitraire, tout est mobile comme l'opinion, tout est changeant comme l'usage, tout est déréglé comme l'imagination, tout est inconstant comme la volonté des hommes. Dieu a donc fait sagement de désigner, par une loi expresse, ce qu'il exige; de lui marquer quel tribut ils lui doivent, en se montrant à eux comme la fin à laquelle ils sont obligés de tendre; et de leur frayer la voie par laquelle ils doivent y arriver.

Ce qui nous donne un rapport direct avec Dieu, voilà le premier objet de la loi. Il en est un autre, c'est nous-mêmes; et c'est encore là qu'éclate la sagesse de la loi de Dieu.

SECONDE PARTIE.

Ce que disait saint Paul, dans l'humble sentiment de sa faiblesse, lorsqu'il représentait l'opposition de deux lois contraires, dont il sentait les impressions; l'une qu'il appelait la loi de l'esprit, et l'autre qu'il appelait la loi des sens; on le répète tous les jours, mais dans un sens bien différent. L'Apôtre gémissait sur la force de ces inclinations qui nous portent au mal, et qui tendent à nous captiver sous la loi du péché; il en concluait qu'il est heureux d'être af-

franchi de ce corps mortel, triste source d'humiliation, en ce qu'il est souvent la funeste occasion du crime : *Infelix ego homo! Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII, 24.) Nous, au contraire, par un principe de perversité et de déréglement, nous nous récrions contre la loi sainte qui réprime nos penchants. Et, parce qu'au lieu de nous affliger de ce qu'ils ont de mauvais, nous aimons ce qu'ils ont de satisfaisant; nous croirions trouver notre félicité dans l'exemption d'une loi qui les importune et qui les gêne.

Nous faisons consister notre malheur, non dans la violence des passions qui nous attaquent, mais dans l'obligation qui nous est imposée de les vaincre : *Infelix ego homo.* Obligation néanmoins vraiment digne de la sagesse de Dieu, et qui caractérise celle de sa loi. En voulez-vous la preuve en peu de mots? Voyez ce que la loi de Dieu opère sur l'homme qui s'y soumet; et voyez ce que l'homme devient, lorsqu'il se soustrait à la loi de Dieu.

Quel bien procure donc à l'homme la loi de Dieu? Ah! mes chers auditeurs, elle lui donne des principes de conduite proportionnés à la sublimité de sa destination. Car c'est sur la dignité, sur l'excellence de notre être, que sont appuyés les principes de la loi. Nous eussions pu, il est vrai, par les lumières naturelles, découvrir notre supériorité sur tous les objets créés qui nous environnent. Qu'en serait-il arrivé? Notre orgueil, flatté de cette idée, l'eût saisie avidement, et nous nous serions glorifiés du sentiment de notre grandeur; mais dès qu'il devait nous en coûter des efforts pour la soutenir, nous en eussions trouvé onéreux le privilége. Notre gloire nous eût moins frappés que le prix auquel il fallait la conserver. L'esprit eût reconnu dans nous la prééminence de nos titres; et, par lâcheté, le cœur les eût laissés s'éteindre et périr.

Or, c'est à nos prérogatives et à nos droits que la loi de Dieu nous rappelle formellement. Les ordres que Dieu nous intime par elle nous apprennent clairement ce que nous sommes dans ses desseins. Elle nous dit que nous sommes au-dessus de tout ce qu'il y a sur la terre, en nous assignant le ciel pour récompense de nos mérites. Elle nous sépare de toutes les créatures visibles qui n'ont d'autre durée que celle du temps, d'autre loi que celle de la nécessité, en nous exposant l'heureuse immortalité que la liberté de nos œuvres peut nous obtenir. En exigeant de nous la fidélité qui obéit, elle nous offre le touchant tableau de la fidélité de Dieu qui couronne la nature même des devoirs qu'elle propose à notre soumission. C'est une leçon sensible qui excite notre courage. Ce qu'elle nous demande est l'indice de ce qu'elle nous promet.

Pouvez-vous, en effet, mes chers auditeurs, entendre le Seigneur vous commander le détachement des biens passagers de cette vie, sans porter des vues saintement ambitieuses sur cette vie éternelle qui seule en mérite le nom; vous faire un précepte de triompher de la séduction des sens, sans penser aux pures délices que la vertu vous prépare, et que Dieu lui réserve; vous inspirer une sainte haine pour ce corps que doit dévorer le tombeau, sans vous occuper de la noblesse de cette âme, contre laquelle les traits de la mort sont impuissants; réclamer les droits de Dieu sur vos cœurs, sans reconnaître ceux que Dieu lui-même vous a donnés sur le sien? Si, d'une part, vous ne regardez la loi de Dieu que comme une servitude et une contrainte; de l'autre, que penseriez-vous de vous-mêmes, si Dieu ne vous avait point donné de loi? A quoi prétendriez-vous? Qu'espéreriez-vous? Sur quoi vous détermineriez-vous? La raison est une lumière, je l'avoue; mais, dans les passions, combien de ténèbres viennent en obscurcir le flambeau! La raison vous est donnée pour vous commander : sans doute; mais, sous cette autorité, quand elle est seule, les passions consentent-elles à fléchir? La raison connaît des devoirs, je le sais; mais les passions raisonnent-elles, et laissent-elles tranquillement raisonner? La raison, de concert avec la conscience, forme comme un tribunal secret où l'homme s'éclaire, s'instruit et se juge : oui, mes chers auditeurs, mais lorsque les passions troublent la raison; lorsqu'elles disputent avec la conscience, comment terminer ces embarrassantes perplexités, s'il n'est pas un arbitre souverain hors de nous qui décide et qui règle ce qui doit se passer dans nous? La raison peut-elle être en général un guide infaillible sur tous les objets, puisqu'il en est plusieurs sur lesquels elle s'est sensiblement égarée? Peut-elle être le guide sûr de tous les hommes, puisque, de l'aveu commun des hommes, il en est un grand nombre en qui elle est presque sans force?

Si, pour se bien conduire, il faut toujours employer la justesse et la sagacité du raisonnement, quelle ressource peut donc rester à cette multitude qu'on regarde si dédaigneusement comme aveugle, et comme uniquement asservie à l'empire de l'usage, à l'impression du préjugé, au poids de l'exemple? Prenez-y garde, mes chers auditeurs, cette stupidité que la philosophie du siècle affecte d'attribuer au peuple, pour énerver la force du pieux spectacle qu'il présente, en se soumettant à la loi de Dieu; oui, cette stupidité même, ou supposée, ou réelle, ou exagérée, devient une nouvelle preuve de la sagesse de la loi. Car, puisque cette portion des hommes, qui, sans doute, est la plus nombreuse, ne puise pas assez abondamment au dedans d'elle-même des règles de conduite, il fallait donc que la loi de Dieu les lui présentât; il fallait que, comme un astre lumineux, elle dirigeât leur course au milieu des ténèbres de l'ignorance et du chaos des erreurs. Il fallait qu'elle les instruisît par la claire simplicité des préceptes, sans vouloir les élever jusqu'à la pénétration de la sublimité de leurs motifs. Effet vraiment admirable de la loi divine, et

dont nous sommes témoins ! Par son secours, nous voyons la lumière de Dieu se répandre sur ce qu'il y a de moins éclairé parmi les hommes ; nous voyons les maximes les plus pures et les plus parfaites être le mobile de ceux qui sont les plus simples et les plus grossiers ; nous voyons celui d'entre eux qui ne sait que la loi, avoir le cœur plus droit, les mœurs plus intègres, la probité plus à l'épreuve, les sentiments plus nobles, l'âme plus grande que ces faux sages du monde, qui opposent les mépris d'un orgueil qui s'égare, à une sainte docilité qui les confond. Nous voyons le pauvre dans sa chaumière, lorsqu'il s'y enferme avec la loi, trouver dans sa soumission seule plus de véritable force que n'en produisent ces hommes fastueux, parés du superbe étalage des recherches et des connaissances humaines. En un mot, nous voyons l'homme juste, sobre, modéré, maître de lui-même, partout où nous rencontrons la fidélité à la loi de Dieu. Mais, lorsque cette loi est sans efficacité, que voyons-nous ?

Dites-nous, mes chers auditeurs, quelle idée vous présente celle d'un homme livré à lui-même ? Cette seule expression, déterminée par l'usage que l'on en fait journellement, ne désigne-t-elle pas un état de déréglement ? Ne prétend-on pas retracer par là ce qu'il y a de plus fougueux dans les inclinations, de plus humiliant dans les désordres, de plus funeste dans les écarts, de plus terrible dans les dangers ? De bonne foi, chrétiens, quel est celui d'entre les hommes qui, après la violente attaque d'un penchant, ne puisse pas dire à Dieu, comme le Prophète : *Si votre loi n'était pas devenue ma défense, ma faiblesse eût entraîné ma perte !* (*Psal.* CXVIII, 92.) Qu'on vante, tant qu'on voudra, les sentiments et les impressions d'une sagesse naturelle : quel épais nuage ne jette point sur une vérité morale la vivacité d'un attrait que cette vérité combat ! Cette vérité, on l'avait goûtée, on l'avait adoptée, on l'avait aimée, je le veux ; mais tout paraît changé avec les circonstances, dès qu'on ne raisonne plus qu'avec soi-même. On essaye de tourner les armes de la raison contre la raison même ; d'user de la subtilité de ses ressources, pour résister à la solidité de ses enseignements ; de la faire servir à autoriser ce qu'elle condamne ; de l'engager au moins à excuser ce qu'elle ne peut pas ouvertement approuver. Non, non, il n'est que la loi de Dieu qu'on désespère de jamais rendre complice des désordres qu'on se permet. C'est une colonne que rien n'ébranle : malheur à celui qui abandonne ce soutien ! S'il se livre à lui-même, bientôt il sera livré à tous les vices. Le bouclier impénétrable qui peut le plus sûrement le défendre de leurs traits, c'est la loi.

L'homme livré à lui-même ! C'est de là, j'en atteste l'histoire des égarements de l'esprit humain ; c'est de là que sont nés ces opinions insensées, ces ridicules systèmes, ces fanatiques délires, ces monstrueuses absurdités qui ont prouvé en même temps ce qu'il y a dans l'homme, et de capacité pour connaître, et de besoin d'être dirigé dans ses connaissances. Il lui fallait une loi qui captivât son intelligence pour la gouverner. Mille écueils s'ouvrent devant celui dont elle n'est pas le guide. La présomption y conduit, la témérité s'y jette, la curiosité s'y enfonce, et l'orgueil s'y perd.

L'homme livré à lui-même ! C'est de là, j'en atteste l'histoire des égarements du cœur humain ; c'est de là qu'ont pris leur origine tant de voluptés infâmes, tant d'odieux excès, tant d'affreuses débauches qui ont outragé la nature, et qui ont prouvé ce qu'il y a dans l'homme, je ne dis pas seulement de faiblesse, mais de fureur et de brutalité. Il lui fallait une loi qui mît une digue à ses penchants. Que devient celui qui la méconnaît ou qui la renverse ? Les sens avilissent l'âme ; leurs révoltes énervent son empire, leurs victoires consomment sa dégradation.

L'homme livré à lui-même ! C'est de là, j'en atteste le trop fidèle tableau de nos mœurs ; c'est de là que viennent parmi nous cette licence qui se permet tout, et cette audace qui ne rougit de rien. Où sont, de nos jours, la noble droiture, l'aimable franchise, la modeste simplicité, la frugale tempérance, la sincère cordialité, la timide innocence, la vigilante pudeur, la généreuse charité ? Hélas ! on l'avoue, et l'on en gémit : toutes les vertus disparaissent à mesure que l'on s'efforce d'affaiblir la loi de Dieu. Et quelles lois lui substituent les hommes qui mettent tout en œuvre pour l'effacer ? Lois d'ambition qui invitent à écraser tout ce qui s'oppose aux prétentions de la vanité ; lois de vengeance qui, pour autoriser la chimère du point d'honneur, cessent de protéger les droits respectables de la nature, du sang et de l'humanité ; lois de sensualité qui engagent à se plonger dans les délices, et qui réduisent les principales occupations de la vie à trouver l'art d'en abuser ; lois de frivolité qui immolent les talents aux plaisirs, l'utilité aux amusements, le temps à l'illusion, le mérite des qualités estimables au vain éclat des dehors brillants. Ne cherchons point à discourir, consultons l'expérience : Que la raison est faible, ou qu'on est peu docile à ses leçons, puisque le siècle qu'on appelle le siècle des lumières est celui des déréglements !

L'homme n'a pas compris l'étendue de sa gloire, disait le Prophète : *Homo cum in honore esset, non intellexit.* (*Psal.* XLVIII, 13) ; l'attrait des biens présents et sensibles l'a rapproché des animaux qui ne peuvent goûter que ceux-là ; comme eux, il en a fait le terme unique de ses désirs : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* (*Ibid.*, 14.) Aveuglement dans lequel nous retomberions bientôt, mes chers auditeurs, si nous n'étions pas sensiblement éclairés et dirigés par la loi de Dieu. Qu'il soit vrai que Dieu ne règle pas

en détail vos œuvres par le détail de sa loi; sentirez-vous aussi vivement quel grand intérêt vous avez vous-mêmes à les régler? Et si vous ne les réglez pas, quel état! Le soin de votre réputation, aux yeux du monde, pourra, il est vrai, mettre un frein à des vices qui diffament, mais en ce cas, la sagesse consistera donc dans l'hypocrisie; le crime sera permis, il ne s'agira que de le voiler. L'espoir de quelque avantage, ou la crainte de quelque disgrâce, pourront vous contenir dans le devoir; mais, en ce cas, il n'y aura donc plus de devoir, dès qu'il n'y aura plus rien à craindre ou à espérer. Un goût naturel pour la vertu, l'horreur qu'inspire la nature pour certains désordres, pourront agir sur vos cœurs; mais, en ce cas, ce sera donc le seul penchant qui décidera les hommes; on ne sera vertueux, que lorsqu'on sera porté à l'être. Les principes de l'éducation, la noblesse des sentiments pourront vous servir quelquefois de guide; mais, en ce cas, quelle sera la ressource des âmes faibles, qui n'en trouvent que peu dans elles-mêmes, et de celles qui sont privées du secours de l'enseignement?

Sagesse admirable de mon Dieu, je vous retrouve dans la sagesse de sa loi. Je vois le Dieu des vertus dans les moyens qu'il emploie pour les produire. Je reconnais le Père commun des hommes dans le soin qu'il prend de les instruire et de les régler. Règle universelle, la loi est imposée à tous. Règle immuable, rien ne la varie. Règle absolue, tout lui est subordonné. Règle efficace, la force de ses motifs prépare l'étendue de ses succès. Règle sensible, tous peuvent la connaître. Règle respectable, elle est munie du sceau de la suprême autorité. Règle évidemment sage, puisque évidemment on voit croître et se perfectionner la sagesse dans ceux qui s'appliquent à s'y conformer.

Heureux donc, heureux, pouvons-nous dire avec le Prophète-Roi, heureux celui qui s'est toujours éloigné des conseils des impies et de la voie des pécheurs: *Beatus vir, qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit.* (*Psal.* I, 1 et seq.) Heureux celui qui, dans le précepte du Seigneur, a écouté les utiles leçons sur lesquelles il devait se former, et qui a cherché la véritable sagesse dans les ordres émanés de la sagesse même: *Sed in lege Domini voluntas ejus.* (*Ibid.*, 2.) Heureux celui qui s'est appliqué à approfondir les beautés de la loi divine, qui en a proposé la touchante sublimité à son esprit, pour en exciter le vif amour dans son cœur: *Et in lege ejus meditabitur die et nocte.* (*Ibid.*) Comme un arbre planté sur le bord d'un ruisseau porte toujours des fruits dans la saison, il portera des fruits de grâce et de salut: les mérites naissent du saint accomplissement de la loi: des fruits de consolation et de félicité: il n'est de véritable félicité que pour les observateurs de la loi; des fruits d'honneur et de gloire résultent de l'attachement à la loi: *Erit tanquam lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo.* (*Ibid.*, 3.) De même que cet arbre conserve toujours sa beauté; tout aussi contribue à rendre le juste plus florissant. Le bonheur fait briller sa modération; l'infortune donne de l'éclat à sa patience; l'intention ennoblit ses œuvres; et ses œuvres, dirigées par la loi de Dieu, forment un trésor pour l'éternité: *Et omnia quæcunque faciet, prosperabuntur.* (*Ibid.*) Dieu le voit, avec complaisance, suivre la voie que sa loi lui trace. Il le soutient par sa grâce dans le temps, et il le récompense pleinement dans l'éternité. Je vous la souhaite, etc.

SERMON IX.

Pour le mardi de la première semaine de Carême.

FUITE DU MONDE (27).

Cum intrasset Jesus Jerosolymam, commota est universa civitas. (*Matth.*, XXI, 10.)

Jésus étant entré dans Jérusalem, toute la ville fut émue.

L'apparition de Jésus-Christ dans Jérusalem y répand le trouble, et partage ses habitants. On l'a vu faire son entrée dans le temple, comme un législateur souverain qui vient rendre à la maison de Dieu l'honneur qui lui est dû, en chassant de son enceinte les profanateurs, en même temps qu'il s'y fait reconnaître pour le maître de la nature, à qui il suffit d'une parole pour guérir les aveugles et redresser les boiteux; et l'on s'est écrié qu'il est véritablement un Prophète, le Messie fils de David, *Hosanna filio David.* (*Matth.*, XXI, 15.) Mais, d'autre part, les pharisiens et les docteurs de la loi s'indignent; et leur sombre jalousie a commencé déjà à conspirer contre lui. Ainsi s'accomplissait la prophétie que Jésus-Christ devait être en butte aux contradictions. Pour les uns, objet de bénédiction et de salut; pour les autres, sujet de scandale et de ruine. (*Luc.*, XI, 34.) Et c'est ce qui a lieu encore non-seulement parmi les infidèles, mais parmi les chrétiens eux-mêmes. Tout en le reconnaissant pour le législateur venu du ciel, on se plaint de sa loi, on se récrie contre l'austérité de ses défenses et la rigueur de ses commandements. On ne lui conteste pas le privilége ineffable d'être, ainsi qu'il s'appelle lui-même, la Lumière du monde; on lui sait gré d'être venu en dissiper les ténèbres, et présenter aux hommes le flambeau qui les éclaire pour la vie éternelle: *Ego sum Lux mundi. Qui*

(27) Ce discours est, quant au fond, le même que celui du premier dimanche de carême, col. 251 et suiv.; mais les détails en étant différents, nous avons cru devoir le conserver.

sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ. (*Joan.*, VIII, 12.) Mais on refuse de prendre cette divine lumière pour guide et pour règle de sa conduite. On se plaît dans les ténèbres qu'il est venu dissiper, et l'on ne sait plus comment vivre chrétiennement dans le monde.

Ces ténèbres, c'est le monde qui les forme et qui les multiplie. L'un des plus tristes effets qu'elles produisent, c'est de confondre dans une fatale obscurité tous les objets, de couvrir quelquefois également et les maximes qui doivent diriger les hommes, et les erreurs qui sont la cause de leurs égarements; de leur dérober et le bien qu'ils devraient faire, et le mal qu'ils font; de les laisser placés, pour ainsi dire, entre le christianisme et le monde, sans connaître assez distinctement la sainteté de l'un, la perversité de l'autre; de leur persuader qu'il est possible d'appartenir sans réserve à celui-ci, sans manquer à celui-là de fidélité; d'être chrétien et mondain selon toute l'étendue des deux termes, tandis que le christianisme et le monde sont deux maîtres si essentiellement opposés, qu'on ne les conciliera jamais.

Quel sera donc le moyen de prévenir les déplorables suites d'un si funeste aveuglement? C'est d'apprendre surtout à connaître les sages préceptes du christianisme, qui tendent à nous prémunir contre la séduction du monde; et c'est ce que je vais essayer de développer dans ce discours. Effrayé de l'opposition qui se trouve entre le christianisme et le monde, on nous demande comment on doit se conduire chrétiennement dans le monde, et c'est à quoi je vais répondre : Soyez détachés du monde, craignez le monde. Le détachement du monde, première leçon et premier point. La crainte du monde, seconde leçon et second point. C'est par là que vous parviendrez à vivre chrétiennement dans le monde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Cyprien, écrivant à Donat, son ami, lui trace cette peinture éloquente du monde : Imaginez-vous être élevé tout à coup sur le haut d'une montagne, d'où vous puissiez contempler à la fois tout le spectacle des choses humaines. Arrêtez un moment vos regards sur cette mer orageuse du monde; considérez-en les flots impétueux. Partout, écueils, dangers et naufrages. Que si vous descendez dans le détail, quel épouvantable théâtre de crimes, de misères et de corruption? Et le saint docteur en concluait la nécessité de la fuite du monde.

Qu'est-ce que le monde? avait demandé avant lui un prophète ; et il répondait : c'est le séjour du mensonge, où il n'y a ni justice, ni miséricorde, ni connaissance de Dieu, ni foi, ni religion : *Maledictum, mendacium, homicidium, furtum, adulterium inundaverunt.* (*Ose.*, IV, 2.) Est-il possible d'habiter une région contagieuse, sans y respirer un air infecté? C'est aussi ce que l'apôtre saint Jean insinue, quand il nous avertit que le monde, tout entier plongé dans l'iniquité, n'élève autour de lui que des vapeurs malignes et pestilentielles : *Totus mundus in maligno positus est.* (I *Joan.*, V, 19.)

Eh! qu'avons-nous besoin, mes frères, d'emprunter les témoignages des docteurs et de nos oracles sacrés? Vos propres aveux, les descriptions que vous entendez faire, chaque jour, de la corruption du monde, n'enchérissent-elles pas sur les descriptions que nous pourrions en faire? Et, en supposant même qu'elles ne s'appliquent pas à ce monde poli, au milieu duquel vous êtes engagés, et qui se vante d'être étranger à ces crimes éclatants dont le nom seul excite votre indignation, combien la dissipation de ses mœurs et la perversité de ses maximes ne suffisent-elles pas encore pour justifier l'anathème dont Jésus-Christ a frappé le monde sans exception! Non, le souverain Législateur n'a point condamné tel monde en particulier; sa sentence porte sur tout le monde, parce qu'il est tout entier objet de scandales : *Væ mundo a scandalis!* (*Matth.*, XVIII, 7.) Or, cet oracle suffit à des chrétiens. Pour connaître les dangers du monde et pour en triompher, c'est à la foi chrétienne à nous prêter et sa lumière, et l'armure spirituelle dont parle saint Paul. Un des principaux enseignements qu'elle nous prêche, c'est le détachement du monde. Voyons d'abord, mes chers auditeurs, comme ce détachement est étroitement lié aux principes du christianisme, et nous en apercevrons la nécessité. Examinons ensuite quelle est la nature de ce détachement, selon les règles du christianisme, et nous en reconnaîtrons la sagesse.

Ce que j'appelle le détachement du monde, c'est, par rapport à ceux que leur condition et les ordres de la Providence appellent à vivre dans le monde, non un divorce absolu qui les en sépare à l'extérieur, pour les amener dans la solitude; on peut, dit saint Jérôme, vivre dans le monde, sans avoir l'amour ni l'esprit du monde; mais un détachement de cœur qui les élève au-dessus de ses prétendus biens, de ses joies frivoles, de ses coupables dissipations, un renoncement intérieur qui éteigne dans la volonté toute affection pour le monde, et qui se manifeste par les œuvres que Jésus-Christ nous commande. C'est là, mes chers auditeurs, le caractère propre et distinctif de ce détachement.

Le chrétien, nous dit Tertullien, n'est qu'un voyageur égaré loin de sa patrie; citoyen de la céleste Jérusalem, vous n'êtes, ô mon frère, qu'un étranger dans ce monde : *Tu peregrinus es mundi hujus, civis supernæ Jerusalem.* Ce n'est pas pour vous que sont faites les joies du siècle; laissez-les à ceux qui bornent leurs espérances à une vie d'un moment; mais vous, vous disciple d'un Maître qui a dit : *Le monde sera dans la joie, vous dans les larmes* (*Joan.*, XVI, 20), choisissez pour votre partage dans ce monde tout ce qui est contraire à ses plaisirs : *Nihil*

tibi cum gaudiis sæculi, imo contrarium habes.

Ce n'est là que l'expression précise et la suite naturelle des vérités du christianisme. Interrogez son divin auteur, Jésus-Christ. Qu'est-il venu enseigner aux hommes, en même temps qu'il a vécu au milieu d'eux pour les sauver? Qu'il n'est qu'une chose nécessaire, c'est le salut; que, pour y parvenir, il faut marcher, non pas dans les sentiers du monde, mais dans la voie étroite que lui-même nous a tracée; qu'il n'est de vrais trésors à amasser que pour le ciel, où ils ne peuvent ni diminuer ni périr; que la conquête de l'univers n'est rien pour celui qui perd son âme; qu'il faut chercher en premier lieu le royaume de Dieu et sa justice; que s'aimer soi-même dans le temps (il s'agit d'un amour tout humain), c'est ménager sa perte pour l'éternité; en un mot, que pour avoir place au nombre de ses disciples, c'est par le renoncement et l'abnégation qu'on doit le mériter. Comment, en effet, mes chers auditeurs, mériter le titre de disciples de Jésus-Christ, sans l'exercice des vertus qu'il commande? Et parmi les vertus chrétiennes, en est-il une que l'attachement au monde ne combatte qu'il ne tende à déraciner.

Que sont les passions des hommes, considérées sous le rapport qui les rend coupables? Que leurs affections immodérées pour les biens du monde; affections qui les dominent et qui dirigent leurs pensées, leurs sentiments, leur volonté, tout leur être; affections dont les désordres varient selon la diversité de leurs objets, et dont l'expérience nous apprend (et la preuve en serait facile par le détail) que résultent tous les vices; affections qui nous autorisent à conclure qu'un cœur trop vivement attaché au monde ne saurait être un cœur vertueux.

Quelles ténèbres ne répand point cet attachement sur les vérités mêmes de la religion! Et si, comme dit l'Apôtre, l'homme terrestre ne sent pas les impressions de l'esprit de Dieu (I *Cor.*, II, 14), est-il disposé à en apercevoir la lumière, à en écouter la voix? Fixé par son inclination naturelle aux biens sensibles dont il jouit, cherchera-t-il à s'élever à ceux que la foi propose?

Dès là que devient pour lui cette espérance sublime, dont Dieu lui-même est l'objet? Hélas! les dons que Dieu accorde, en cette vie, bornent en même temps la vue et les désirs de la vie future. Tout occupé de ce qu'on possède avec tant d'attache, on est peu frappé de ce qu'il faut obtenir par des efforts: on craint, et l'on craint exclusivement ce qui contrarie les douceurs de la possession présente; et, quand on trouve de fausses délices dans Babylone, on se console aisément de l'exil de Jérusalem.

C'en est donc fait alors de cet amour de préférence si indispensablement dû à Dieu; et combien c'est l'aimer peu que de n'être pas disposé à sacrifier tout à l'exacte observation de sa loi!

Je parle de sacrifice; or, pour un cœur attaché à la terre, quelle maxime! Connaît-il la patience dans les maux, la résignation dans les revers, la soumission aux vues de Dieu, la subordination de sa volonté aux desseins de Dieu? En goûtera-t-il les consolations, celui qui n'estime et ne recherche que le monde?

Vous le savez, mes frères; dans les divers genres de béatitude que propose aux chrétiens leur adorable Législateur, il n'en est pas une où le Fils de Dieu préconise ce qu'on appelle les avantages du monde. Je ne lis point: Heureux les grands, heureux les riches, heureux ceux que les plaisirs suivent, que la fortune favorise, que le monde respecte, qu'il reconnaît pour ses maîtres! c'est le langage des hommes, ce n'est point le langage de Dieu. Je lis au contraire: Heureux les humbles, heureux les pauvres, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui ont le cœur pur! le royaume des cieux sera leur partage. (*Matth.*, V, 3 et seq.) Le ciel est donc promis à ceux que la terre ne réussit pas à s'attacher. Des leçons de Jésus-Christ j'en appelle à ses exemples; car il n'est pas de lui comme des hommes qui souvent détruisent, par leur conduite, ce qu'ils établissent dans leurs discours: et je le trouve aussi parfaitement mon modèle qu'il s'est montré éloquemment mon maître. Or, quelle conséquence dois-je tirer de ses instructions et de sa vie? Faites-y une singulière attention, mes chers auditeurs; car c'est ici le développement de l'essence même du christianisme, dont trop souvent on ne se forme qu'une idée vague et superficielle; d'où il arrive qu'on porte stérilement l'auguste nom de chrétien, qu'on ne s'est point appliqué à approfondir.

Etre chrétien, selon la véritable étendue du terme, est-ce donc se borner à offrir à Jésus-Christ le facile tribut de quelques adorations? Non, mes chers auditeurs; c'est encore l'écouter, le croire, l'imiter. C'est, selon la doctrine de saint Paul, se revêtir de Jésus-Christ, vivre de la vie même de Jésus-Christ, en être les fidèles imitateurs, saints, parfaits comme lui. Or, je vous le demande, suivre les usages du monde, et partager ses plaisirs, est-ce ressembler à Jésus-Christ? N'est-ce pas bien plutôt se déclarer l'ennemi de Jésus-Christ, abjurer son Evangile? Etre chrétien, nous disent d'une commune voix tous les saints docteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, c'est être rendu à la sublimité de notre première destination; or, cette première destination, c'était la possession de Dieu. Dès qu'il vous a rendu vos droits, il faut donc qu'il redevienne lui-même l'objet de vos vœux et le terme de vos espérances. De là vient qu'en rétablissant vos droits par la grâce du baptême il a exigé cette renonciation solennelle à ce qui pouvait vous éloigner de lui, et singulièrement aux vanités du monde. Etre chré-

tien, c'est se rappeler, avec saint Paul, que le temps est court, que le monde n'est qu'une figure qui passe; qu'il est sage d'en user comme n'en usant pas, et que, n'ayant point ici-bas une cité permanente, tous nos vœux, tous nos efforts, toutes nos actions doivent se diriger sans relâche vers la patrie céleste pour laquelle nous sommes faits. (*Hebr.*, XIII, 14.) Telle est, en substance, l'économie toute surnaturelle de la religion de Jésus-Christ.

Or, puisque cette religion divine propose une fin si relevée, si supérieure à tous les biens du monde, que ces biens ne peuvent avoir avec elle de rapport que celui du bon usage qu'on en fait; dès qu'elle ne nous fait envisager comme un avantage solide que celui de la vertu, comme un sort désirable, que celui du juste, comme un vrai bonheur, que celui de l'éternité, comme digne de nous, que ce qui nous rend dignes de Dieu; ne suit-il pas évidemment de ces principes qu'il n'est rien de plus essentiel et en même temps de plus raisonnable que de se détacher sincèrement du monde, et de s'attacher uniquement à Dieu? Rendons la chose aussi sensible qu'elle peut l'être. Je parle ici à des chrétiens; ils sont les sincères adorateurs de Jésus-Christ, pénétrés de foi pour ses oracles, et pleins de confiance en ses promesses. S'ils ne sont tels, que font-ils dans ce saint temple? Ce Dieu Sauveur y réside personnellement, et je n'y parais que pour prêcher son Evangile. Or, cet Evangile à la main, je consens que ce que l'esprit tentateur essaya autrefois à l'égard de Jésus-Christ même, l'esprit du monde le renouvelle par rapport à vous. Qu'il réunisse donc à vos yeux tout ce qu'il a de plus frappant; qu'il entasse ses vanités; qu'il accumule ses illusions; qu'il étale le présent avec pompe; qu'il vous dévoile l'avenir avec certitude; qu'il multiplie les offres de ses biens; qu'il en garantisse l'effet : voilà, sans doute, le piége le plus propre à vous faire tomber dans cette espèce d'idolâtrie à laquelle il ne cesse de vous inviter : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV, 9.) Que ferai-je, mes chers auditeurs, pour en repousser l'effort? J'invoque le secours de Dieu et de sa grâce, et je vous propose ensuite la plus courte et la plus simple réflexion, que je vous exhorte à faire sérieusement avec moi, et à méditer habituellement. A quoi vous servira le séduisant éclat des honneurs qui vous environnent, si, lorsque Dieu vous demandera compte de vos jours, il les trouve vides de mérite et de la seule gloire à ses yeux, les bonnes œuvres? Que deviendra le lustre de ces actions brillantes, dont les hommes chercheront peut-être à éterniser le souvenir dans l'histoire, si le Dieu qui se joue de l'élévation et de la chute des royaumes et des empires eux-mêmes, n'a pas à récompenser dans vous de saints efforts, d'utiles travaux pour conquérir le ciel? Quel effet auront pour vous cette haute réputation et ces succès flatteurs que du sein de vos talents on vit tout à coup éclore et se répandre avec tant d'éclat, lorsque, vous survivant à vous-même sur la terre dans l'estime du monde, Dieu vous examinera uniquement sur la science des saints? De cette fortune immense, source de tant d'agréments et de délices, qu'offrirez-vous à Dieu, ce juge incorruptible, quand, après vous avoir arraché totalement à vos possessions, il discutera ponctuellement votre conduite? Quel usage ferez-vous alors de cette faveur, de ce crédit qui firent ambitionner aux hommes votre protection, lorsque vous-même serez seul et sans protecteur devant Dieu, ce maître suprême, auprès duquel il n'est d'intercession que celle de la vertu? De tant de richesses accumulées avec tant de sollicitudes et d'embarras, peut-être d'injustices et de violences, que vous restera-t-il? Rien qu'un vaste monceau de sable, qui, au premier choc, s'écroulera sur vos têtes? Et de tout ce cortége de gloire, de cette pompe de dignités et d'honneurs, de cette longue suite d'aïeux, dont la vanité humaine est si fière, de ce vain bruit de renommée qui vous suivra par delà le tombeau, et dont rien ne sera entré avec vous dans la tombe, comme dit le prophète, que vous restera-t-il, si vous veniez à perdre votre âme? Rien que la matière d'un plus rigoureux châtiment, et des charbons de feu amassés pour l'éternité.

Déjà plusieurs d'entre vous, dans le silence salutaire de la réflexion, se répondent à eux-mêmes, et conviennent que je leur présente la fidèle image de la vérité. Il n'en est point qui, dans la liberté du choix, et s'il leur était possible de disposer du passé, ne préférât à ce moment des jours pleins aux yeux du Seigneur, et gravés de sa main dans le livre de vie, à ces jours de prospérités et de plaisirs dont le monde les fit jouir. Les premiers subsisteraient, les autres sont évanouis; les premiers sont dans un bien réel, les seconds n'ont donc été qu'un songe. Le monde ne mérite donc pas qu'on s'attache à lui; et c'est donc à lui qu'il faut opposer cette parole efficace de Jésus-Christ, qui dissipe les tentations, et qui confond le tentateur : Vous voulez que je vous adore; et il est écrit, vous adorerez le Seigneur votre Dieu; c'est lui seul qu'il faut servir : *Scriptum est..... Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* (*Matth.*, IV, 10.) Et, puisque le monde est opposé à Dieu, pour servir Dieu, il faut donc être détaché du monde.

Le christianisme l'enseigne ainsi, il est vrai; mais comment ce détachement est-il possible à l'homme? première difficulté : Comment concilier avec l'utilité publique ce détachement de chaque particulier? Seconde objection. Répondons à l'une et à l'autre. Quoique nous l'ayons fait déjà dans un autre discours (28), ne craignons pas de

(28) Sermon VII, pour le premier dimanche de carême : *Le christianisme et le monde*, col. 251.

donner dans celui-ci un nouveau développement à des vérités qui ne sauraient être trop méditées.

Et d'abord, comment, nous demandez-vous, mes chers auditeurs, ce détachement est-il possible? Le moyen de ne pas tenir à un monde auquel on est de toutes parts enchaîné par des nœuds qui, sans rien avoir de criminel, n'en sont pas moins étroits? Ce sont des affaires, une profession, des soins domestiques, des bienséances indispensables, qui captivent et détournent, malgré soi, de la grande affaire du salut. Il est dans la nature des objets sensibles qu'ils fassent impression; il est dans la condition des hommes qu'ils n'en soient pas à l'abri. Quelle est donc cette morale qui paraît ou les supposer différents de ce qu'ils sont, ou leur demander plus qu'ils ne peuvent? N'est-ce point leur présenter, dans une belle spéculation, comme admirable ce qui cesse d'être possible en réalité?

Je n'affaiblis pas, vous le voyez, mes chers auditeurs, ce que les mondains opposent au détachement qu'ordonne le christianisme. Fasse le ciel qu'ils adoptent aussi sincèrement la réponse solide que la raison elle-même puise à l'école du christianisme et dans ses propres lumières! Vous avez des liens légitimes : qui parle de les rompre? Des soins domestiques : Jésus-Christ n'interdit à Marthe que le trouble dont elle accompagne un trop vif empressement à y satisfaire. Une profession : quand elle s'accorde avec les intérêts de la morale, de la société; je parle de leurs intérêts pesés au poids du Sanctuaire : le saint Précurseur n'ordonne pas à ceux qui viennent le consulter de s'arracher à tout pour venir partager les austérités de son désert. Vous êtes retenu dans le monde : du fond de la solitude de Bethléem, saint Jérôme vous crie : Il n'importe où votre corps habite, pourvu que votre âme soit hors du siècle. Vous n'êtes pas de ces âmes privilégiées auxquelles le Sauveur adresse ces paroles : Vendez tout ce que vous avez pour le distribuer aux pauvres; échangez vos trésors terrestres contre les trésors qui ne périront point, et suivez-moi. (*Matth.*, XIX, 21). Seulement, n'outragez pas l'influence toute-puissante de la grâce, en prétendant que ce pouvoir soit au-dessus de la nature; puisque Dieu fait céder, quand il lui plaît, la nature aux impressions de sa grâce; puisque les fastes de l'Eglise en ont offert dans tous les temps, et en offrent encore tous les jours, sinon à votre imitation, du moins à votre admiration, les plus glorieux témoignages. Seulement rappelez-vous les noms des Antoine, des Pacôme, des Paulin, des Marcelle, des Eustochium, lesquels, au sein des honneurs, de l'opulence, des plaisirs du monde, ont renoncé à tout, non point par ce seul détachement de cœur nécessaire à tous, mais par le plus parfait et le plus héroïque abandon; et, après de tels exemples, ne dites plus qu'une semblable vertu est au-dessus des forces de l'humanité.

Vous êtes dans le monde, mon cher auditeur, restez donc dans le monde, mais n'aimez pas le monde; ne l'estimez pas au delà de ce qu'il vaut, triomphez de son faux éclat qui éblouit, de ses fausses douceurs qui séduisent, de ses fausses joies qui dissipent, de ses faux principes qui égarent. Le christianisme ne vous dit point avec l'autorité du précepte : Rejetez tous les avantages temporels du monde; mais il vous ordonne de ne pas les préférer à ceux de votre âme, de votre salut, aux avantages inestimables de l'éternité. Il ne vous dit point : Renoncez à vos familles, à vos proches, à vos amis; mais aimez-les en Dieu, et pour Dieu, aimez Dieu par-dessus tout : et, s'il vous fallait décider entre l'amour que vous lui devez et celui qui vous engage envers les personnes les plus chères, toute autre affection doit céder à l'amour que Dieu a droit d'exiger de vous. Il ne vous dit point impérieusement : Ne regrettez aucune perte, car la résignation n'est pas l'insensibilité, il ne condamne ni votre douleur, ni vos alarmes, mais il se borne à vous dire : Calmez l'affliction d'un cœur sensible, par la docilité d'un cœur soumis; il n'est pour vous qu'une perte sans consolation et sans remède, c'est la perte irréparable de Dieu et de son bonheur. Il ne vous dit pas avec rigueur : Ne désirez rien; cet abandon absolu de vous-même pourra devenir le fruit de ses maximes, si vous les pénétrez attentivement; mais il vous interdit cette ambition inquiète qui, peu contente du nécessaire, se fait du superflu un besoin auquel tout se rapporte, tout est sacrifié; ces soins empressés pour capter la faveur, pour attirer les regards, obtenir les préférences, écarter les obstacles et les rivalités; ces recherches de fortune ou de renommée, par lesquelles on veut, à tout prix, se distinguer du reste des hommes; cette excessive délicatesse à s'exagérer à soi-même les devoirs de son rang, les obligations de son emploi, les bienséances d'une oiseuse représentation; cette avidité avec laquelle on se prodigue et s'abandonne à toutes les dissipations du monde, à ses usages, à ses caprices, tout en se plaignant de la dureté de son joug, et quand on aurait, aux yeux du monde lui-même, les raisons les plus plausibles de s'en affranchir. Ce qu'il vous commande, en vous ordonnant de fuir le monde, c'est de conserver la paix de votre âme au milieu des agitations du monde, de ne vous livrer qu'avec réserve à ses sociétés, à son commerce qu'avec frayeur, de régler vos occupations de manière à les concilier avec les devoirs de la vie chrétienne et pénitente; de vous faire, comme David, au fond de votre cœur, une solitude où vous veniez fréquemment converser avec Dieu sur l'affaire la plus importante de toutes; et, bien loin que les embarras du monde soient un obstacle invincible contre l'intérêt du salut, de ne voir dans cet obs-

tacle même que de nouveaux motifs pour vous exciter à la crainte, à la surveillance, à la méditation plus assidue des vérités du salut. Or, tout cela, je vous le demande à mon tour, est-il au-dessus des forces de l'homme? On a vu, jusque dans les ténèbres du paganisme, des hommes tout aussi engagés que vous pouvez l'être dans les sollicitudes des affaires, des grandeurs, des magistratures et des emplois publics, des établissements et des occupations domestiques, se faire une étude d'entremêler la retraite à l'exercice de leur profession; savoir mettre de l'ordre et de la subordination dans leurs travaux, vaquer fidèlement à tous les détails de leur culte religieux, bien qu'ils ne fussent pas soutenus comme nous par les mêmes espérances, ni excités par les mêmes motifs. Cette compatibilité n'est donc pas au-dessus des forces humaines. Que dis-je? Si vous reconnaissez que, de toutes les affaires, la plus nécessaire est celle du salut, eh! dites-moi, la seule prudence humaine ne vous dit-elle pas que tous les intérêts d'une moindre valeur doivent céder à ceux qui en ont davantage? Or, en avez-vous qui vous touche de plus près, et qui soit pour chacun de nous de plus grande conséquence? Que vous soyez malades, dit saint Jean Chrysostome, le soin de votre santé vous fait abandonner tout autre soin; que vous soyez en danger de perdre un procès, vous êtes tout entier à sa poursuite; faut-il recueillir un héritage, ce seul soin vous occupe, il vous absorbe! Eh quoi! votre âme n'est-elle donc pas aussi dans une langueur habituelle, menacée d'infirmités et d'une mort assez déplorable, pour que vous pensiez à la guérir ou à réparer ses forces? L'ennemi le plus astucieux comme le plus formidable vous environne de ses piéges, avide de dévorer bien plus que votre fortune : *Circuit quærens quem devoret* (I *Petr.*, V, 8); et vous dormez! Vous avez un royaume à prétendre, et vous pensez à peine à ce glorieux terme de vos royales destinées! Ah! voilà, voilà surtout, mon cher auditeur, le titre de noblesse et de grandeur qui ne cesse de vous avertir que le monde n'est pas votre fin, que vous n'y êtes placé de la main de Dieu que pour y mériter la possession de Dieu même, et que la destination des objets créés est de vous élever à la connaissance et à l'amour du Créateur. Si je parlais à ceux qui l'oublient, qui ne font servir les vives lumières de l'âme qu'à chercher le stupide moyen de la plonger dans les ténèbres de la matière; qui, pour premier châtiment de la honteuse dégradation de leur être, en sont déjà réduits à la désirer; qui, tout hommes qu'ils sont, voudraient n'être séparés de la brute que par quelque nuance d'inégalité; je leur dirais avec autant de douleur que de pitié : Jouissez du monde, mais hâtez-vous. Le temps est rapide; un nombre fixe de moments renferme toute votre destinée; celui qui va suivre peut tout terminer pour vous, et avec vous tout engloutir. Mais, à des chrétiens, j'adresserai un autre langage; je leur dirai : Puisque vous êtes hommes, cherchez donc le vrai bonheur dans le Dieu dont vous êtes l'image; concevez des desseins dignes de votre origine et de vos droits; élevez-vous au-dessus de ce qui périt, puisque vous êtes destinés à jouir de l'immortalité. Dès que tout en ce monde doit se détruire, quels devez-vous donc être, dirai-je avec saint Pierre, à l'égard de tout ce que le monde vous présente de passager? *Cum hæc omnia dissolvenda sint, quales oportet vos esse.* (II *Petr.*, III, 11.) Ah! mes chers auditeurs, soyez hommes, c'est-à-dire montrez-en le courage et la force, la sagesse et les vertus. C'est dans ce sens que David le recommandait à son fils, en lui inspirant la soumission aux lois du Seigneur : Soyez homme, lui disait-il. C'est ainsi que nous vous y exhortons nous-mêmes : *Confortare, esto vir.* (III *Reg.*, II, 7.) De tels hommes seront nécessairement, et aux yeux mêmes de l'impie, le triomphe de l'humanité.

Se plaindrait-on avec plus de fondement que ce détachement du monde, en formant des vertus particulières dans les chrétiens, nuise à l'intérêt commun des hommes? Ah! qu'on se plaigne souvent, on le peut avec justice, qu'on se plaigne de ce mépris prétendu philosophique dont se masque une indolente oisiveté; ou d'une froide et fausse spiritualité qui glace le cœur; ou d'une farouche misanthropie qui, sous le prétexte de s'indigner contre le vice, étend sa haine sur l'homme pécheur. Le christianisme réprouve ces excès; et son vrai disciple n'est pas celui qui substitue à l'impuissance de servir le monde l'attrait qu'il goûte à en médire; ni celui qui croit tendre à la perfection en s'isolant de toutes les affections légitimes que Jésus-Christ lui-même ne dédaigna point durant son séjour avec les hommes; ni celui qui voudrait chercher, dans l'amertume de ses reproches contre le monde le plaisir secret de se venger de ses injustices et de ses bizarreries.

En épurant les motifs, Dieu n'abolit pas les devoirs. Loin d'empêcher les hommes d'agir, il les excite à agir mieux; et c'est en leur apprenant à ne pas estimer trop les biens du monde qu'il prépare au monde lui-même des hommes qui le servent plus utilement. Pourquoi? Parce qu'il substitue un intérêt plus grand à un intérêt plus borné; parce qu'il nous dit : Servez les hommes, aimez-les dans l'esprit de ma charité; et n'attendez que de moi votre récompense la plus certaine des services que vous leur aurez rendus; ainsi, en même temps qu'il nous découvre le vide des récompenses que le monde peut donner, il affermit, par l'idée de celles qu'il nous promet, l'obligation qu'il nous fait de remplir fidèlement les fonctions de notre état; et combien de fois n'a-t-on pas vu des hommes formés par le christianisme opposer l'admirable constance de leur fidélité à l'ingratitude de ceux qui semblaient en ignorer le prix!

Nous direz-vous que l'ardeur de l'ambition, que la recherche de l'opulence, que le désir de la réputation, que l'appât de la célébrité ont quelquefois produit, pour l'utilité commune, des effets avantageux? Je le veux; mais nous contesterez-vous que bien plus souvent encore de grands malheurs, de grands ravages, en ont été la déplorable suite? Refuserez-vous d'avouer qu'on doit au vertueux détachement d'un nombre d'hommes simples, modestes, désintéressés, des ressources multipliées, d'abondantes largesses, d'utiles établissements? Nous persuaderez-vous qu'ils soient les zélateurs du bien public, ceux-là qui s'occupent si vivement d'eux-mêmes?

Eh! cet intérêt personnel qu'on n'a pas rougi de nous présenter comme le grand mobile des actions des hommes, il fallait, et à bien plus juste titre, plutôt le leur faire redouter comme le fléau le plus terrible. Qu'est-elle, cette odieuse maxime, que le honteux résultat de l'attachement aux biens du monde? Et ne tend-elle pas visiblement à ruiner l'intérêt général, en permettant à chacun le méprisable motif de son seul intérêt particulier? Cette maxime que le christianisme réprouve n'a pu naître que des principes de l'impiété. Nouvelle preuve que les ennemis de la religion n'en combattent la morale qu'au préjudice des droits réunis de Dieu, de sa loi, de la raison et de la société.

Vous en êtes témoins, mes frères, et tous les jours vous en gémissez. Vous êtes les premiers à nous dire que la source de tous les maux qui inondent la société, c'est l'attachement immodéré des hommes à ce qu'ils appellent les biens du monde; que de l'amour des richesses dérive cette soif d'en amasser toujours de nouvelles, qui se compose des trésors, des sueurs et des larmes des malheureux, et à qui tous les moyens sont indifférents, soit pour les acquérir, soit pour les conserver. Vous l'avouez; avouez donc que le détachement des richesses que prescrit le christianisme, principe fécond de la charité qui les répand, sert bien plus efficacement l'intérêt général de la société.

Vous accusez l'ambition de causer les désordres et les maux en foule, qui affligent la société; vous avez raison, et l'histoire dépose à chaque page contre les amants de tous les siècles. D'accord avec la philosophie, la religion les appelle hautement les oppresseurs, les fléaux des peuples. Vous l'avouez; avouez donc que le détachement des honneurs, de la fausse gloire du siècle, que commande le christianisme, principe fécond de la modération dans leur usage, de la bienfaisance envers les inférieurs, de l'humilité et de la douceur, sert bien plus efficacement l'intérêt général de la société; et que la religion seule, par la sage économie qu'elle établit entre les droits et les devoirs, réussit bien mieux que tous les systèmes de la philosophie humaine à rétablir l'égalité primitive parmi les hommes.

Vous gémissez de la chaîne honteuse où l'amour des plaisirs jette ses victimes. Vous ne tarissez pas sur l'inépuisable énumération des calamités publiques et particulières qu'il répand sur la société; vous l'avouez; avouez donc aussi que le détachement des plaisirs, ordonné par le christianisme, sert bien mieux l'intérêt général et individuel de la société que les passions et les maximes du monde qui les consacrent.

Comment donc méconnaître la sagesse du christianisme, relativement même à l'avantage commun des hommes, lorsqu'il leur prescrit la modération d'un cœur détaché du monde? Il les précautionne de nouveau contre le monde, en leur enseignant à en craindre les dangers.

SECONDE PARTIE.

Ne pas se permettre un vif attachement au monde, chrétiens auditeurs, c'est déjà se prémunir contre lui. Mais ce n'est point assez encore; il faut échapper à ses dangers. Etre détaché de ses biens, sans redouter ses écueils, c'est ne le connaître qu'à demi. On peut mépriser le monde, et se perdre. Mais que faut-il craindre dans le monde? Quel doit être l'effet de la crainte du monde? C'est ce que nous exposent les règles du christianisme.

Gardons-nous d'en réduire les devoirs à la docilité de la foi. Si elle est le premier pas que doit faire vers Dieu celui qui veut en approcher, elle ne peut pas toute seule nous y réunir; et, puisque sans les œuvres la foi est morte, comment pourrait-elle nous donner la vie? C'est une calomnie des temps modernes de nous confondre avec l'ancienne Synagogue, où tout le culte de la religion consistait, nous dit-on, dans le cérémonial, sans obliger rigoureusement le cœur ni les œuvres. Ce qui n'est pas vrai à l'égard du christianisme ne doit être entendu qu'avec une sage réserve de la loi mosaïque elle-même. Sans doute que son peuple charnel mettait l'essentiel de la religion dans le culte extérieur; il se piquait d'observer fidèlement les purifications légales, sans songer à purifier l'âme de ses souillures; et, se faisant en quelque sorte un rempart de l'observation de ses rites contre la sévérité des préceptes moraux, les pharisiens surtout s'y croyaient autorisés à violer les commandements, quand il en avait exactement rempli les pratiques; c'était là un criminel abus qui leur attira les reproches du Sauveur. Mais, de siècle en siècle, Dieu suscitait des prophètes qui venaient troubler cette tranquillité funeste, et arracher le bandeau que ce peuple grossier ramenait sans cesse sur ses yeux, jusqu'à ce que les temps fussent arrivés où il ne dût plus y avoir sur la terre que de vrais adorateurs; où Dieu, qui est un pur esprit, ne fût plus adoré qu'en esprit et en vérité. Que s'il se rencontrait, au sein du christianisme, de ces pharisiens, plaçant l'essentiel de la religion dans l'extérieur, ne nous lassons pas de leur rappeler, avec tous nos illustres docteurs, ces

grandes, ces saintes maximes : Que le culte extérieur nous est prescrit pour établir, fortifier, animer le culte intérieur ; mais aussi ces actes extérieurs du christianisme, parmi lesquels il en est qu'il est absolument nécessaire de pratiquer, d'autres, qu'il est coupable de blâmer, qu'il est pernicieux d'abandonner, qu'il est édifiant d'accréditer, ne sont pas, à beaucoup près, tout le christianisme. Que les impies cessent donc de le lui reprocher ; c'est le cœur de l'homme que la religion de Jésus-Christ veut rendre chrétien.

De là, ce qui nous est enseigné de cette mortification du cœur, sans laquelle il se révolte ; de la guerre qu'il faut livrer à ses penchants, pour qu'il triomphe de leur violence ; de la nécessité de veiller sur les sens qui s'efforcent à le séduire ; de l'éloignement des occasions, dans lesquelles il succombe. De là cette opposition qu'il exige à l'amour déréglé de soi-même, qu'il faut vaincre ; cette innocence de mœurs qu'il faut conserver, cette haine implacable du péché qu'il faut nourrir ; cette sincérité de pénitence qui en expie les désordres. La nature en est effrayée ; mais Jésus-Christ, qui voulait en réparer la chute, ne devait pas en écouter les plaintes. Il n'est pas venu pour la consulter, mais pour la guérir. Il faut donc craindre, dans le monde, tout ce qui peut y exciter, y seconder, y fortifier les mauvaises inclinations de la nature, éloigner de Dieu, égarer le cœur, le pervertir. Et telle est, mes chers auditeurs, l'idée générale des dangers du monde, dont le christianisme nous oblige à triompher.

Vous demandez quels sont les dangers à craindre dans le monde? Question à laquelle, mes chers auditeurs, je n'ai d'autre réponse à vous faire, qu'en vous invitant à rappeler, pour les comparer les unes avec les autres, les maximes de l'Evangile et celles du monde. Le monde estime et paraît n'estimer que l'éclat de l'opulence. Il envie le sort de ceux qui en jouissent ; et Jésus-Christ semble avoir réuni, sur les riches, toutes les malédictions : *Væ vobis divitibus.* (*Luc.*, VI, 24.) Il parle, en termes effrayants, des difficultés que les richesses mettent au salut sur la terre ; non pas qu'en elles-mêmes elles soient un crime ; elles sont, dans quelques-uns, l'épreuve éclatante de leurs vertus ; mais parce que leur mauvais usage devient aisément la source de tous leurs abus. Leur orgueil, leur faste, leur mollesse, l'insensibilité qui peut les suivre ; voilà ce que vous avez à craindre et à éviter. Le monde se plaît à écouter cette curiosité orgueilleuse et cette indocile fierté qui cite à son tribunal Dieu et sa parole, la révélation divine et ses mystères ; et Jésus-Christ annonce que celui qui ne croira pas sera condamné : *Qui non crediderit condemnabitur.* (*Marc.*, XVI, 16.) Cette téméraire audace, cette confiance en ses propres lumières, qui veut tout comprendre, tout expliquer, qui dispute, qui combat, qui résiste à l'autorité de Dieu ; voilà ce que vous avez à craindre, et dont il faut soigneusement vous préserver dans le monde.

Le monde vante les douceurs d'une prospérité constante, il s'irrite des afflictions et des maux ; et Jésus-Christ dit hautement que, pour se rendre digne de lui, il faut porter sa croix et le suivre : *Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus.* (*Matth.*, X, 38.) Cet éloignement de toute peine, cette horreur de tout sacrifice, ce trouble volontairement entretenu, ces murmures qu'on oppose à l'adversité ; voilà ce que, dans le monde, vous avez à craindre, et ce qu'il faut nécessairement étouffer. Le monde, en même temps qu'il veut qu'on lui plaise, veut qu'on ne serve que lui. Il prodigue aux fidèles disciples de l'Homme-Dieu ses railleries et ses mépris ; et Jésus-Christ déclare que si quelqu'un a rougi de lui, devant les hommes, il rougira lui-même de ce mauvais serviteur devant son Père : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet.* (*Luc.*, IX, 26.) Cette pusillanimité qui s'alarme, cette lâcheté qui n'ose se montrer à découvert, cette faiblesse qui semble emprunter le voile de l'apostasie, ce respect humain qui fait abandonner les devoirs essentiels de la religion ; voilà ce que, dans le monde, vous avez à craindre, et ce que rien ne peut excuser. Enfin, pour réunir tout sous une seule idée, le monde ouvre une carrière douce et facile ; elle est semée d'agréments ; elle invite à la suivre. Poussé par l'impétuosité des penchants, on y court, on y vole plutôt qu'on n'y marche. Or, Jésus-Christ parle en termes exprès de ce que la voie qui conduit au royaume des cieux présente de difficile, en nous exhortant à y entrer ; il peint, par l'expression même dont il use, les efforts qui doivent nous l'obtenir : *Contendite intrare per angustam portam.* (*Luc.*, XIII, 24.) Cette vie aisée, que rien ne gêne ; cette vie indolente, qui languit ; cette vie molle, qui énerve les vertus ; cette vie dissipée, qui affaiblit l'idée des devoirs ; cette vie en apparence peu criminelle, parce que les grands excès en sont bannis, mais coupable, cependant, puisqu'elle est elle-même un excès de ce que la modération rendrait légitime ; en un mot, cette vie mondaine, voilà ce que vous avez à craindre, et qu'il ne vous est pas permis d'imiter.

Je parle à votre foi ; qu'il me soit permis un moment d'invoquer votre sensibilité. Vous êtes chrétien ; vous aimez Jésus-Christ : Qu'iriez-vous faire dans un monde où Jésus-Christ est outragé? Pourrez-vous y sourire à l'impiété qui le blasphème, à la satire, à la médisance, à l'orgueil qui l'immolent dans les pauvres qui le représentent, dans les hommes qui sont ses frères? Pourrez-vous applaudir au langage des passions qui, selon l'expression de saint Paul, renouvellent, tous les jours, au milieu de nous, non pas seulement dans les cœurs, mais hautement et au grand jour, le crime de ses bourreaux? (*Hebr.*, VI, 6.) Pourrez-vous, dirai-je avec un pieux écrivain, voir tous les amateurs du monde courir en dan-

sant, comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice, et vous faire, d'un spectacle si effrayant, un objet capable d'amuser votre loisir ou d'égayer vos ennuis? C'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement, et vous aller consoler aux pieds de Jésus-Christ. Ah! si vous pouvez, je ne dis pas trouver quelque plaisir au milieu du monde, mais le voir encore sans douleur; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille; peut-être vous-même portez-vous dans le cœur les mêmes passions qui vous alarment si peu dans les autres.

Mais à quoi donc enfin doivent engager cette crainte salutaire et cette fuite courageuse du monde?

Nous vous l'avons déjà dit, mes chers auditeurs, si non à le fuir en effet, du moins à le fuir par affection. On quitte le monde, quand, au milieu de ses pompes, on sait se conserver inviolablement attaché à son Dieu. C'est là une des maximes de saint François de Sales, qui savait d'ailleurs si bien y conformer sa conduite. Fuyez Babylone, non pas ses murailles, mais son esprit et ses mœurs : *Egredimini de Babylone.* (*Isa.* XLVIII, 20.) Fuyez-la d'esprit et de cœur; d'esprit, en regardant avec mépris un ennemi que Jésus-Christ méprise; de cœur, en regardant avec horreur un ennemi que Jésus-Christ réprouve. Cela vous paraît difficile; mais il n'est question que de mettre en moi votre confiance, dit Jésus-Christ. J'ai vaincu le monde; et le monde vaincu n'a que des efforts impuissants contre ceux qui mettent leur confiance en moi : *Confidite; ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI, 33.) Triomphez du monde avec Jésus-Christ; et, avec lui, vous siégerez pour juger et condamner le monde (29).

Voilà la séparation dont Jésus-Christ nous fait à tous un devoir sacré, par son Evangile et par l'organe de ses ministres. Séparation de pensées, de sentiments, d'affections, de langage et de conduite, qui vous éloigne courageusement du monde, dès que le monde cherche à vous éloigner de Dieu. Donnons du jour à cette maxime, en entrant dans un court détail.

Vous avez par état des liaisons avec le monde. Elles sont légitimes; le christianisme ne les condamne pas. Mais nous vous disons, d'après ses principes, qu'il n'est aucun état dans le monde qui puisse vous autoriser à vivre selon le coupable esprit du monde; parce que le premier et le plus grand de vos titres, c'est celui de chrétien, et que rien ne doit l'emporter sur les lois saintes du christianisme. Engagés dans le monde, vous vous voyez environnés de dangers; réflexion salutaire, mais Dieu y pourvoit par ses secours, sa parole, ses sacrements, par le recueillement et la prière. Que de ressources vous ménage la grâce! Que de moyens elle vous fournit! Qu'une vive confiance en fasse assidûment un saint usage; vous vivrez dans le monde, sans en adopter les erreurs et sans en partager les crimes. Dans le monde, il est des biens qu'on possède, des honneurs dont on jouit; faut-il nécessairement tout abandonner? Non, mais il faut nécessairement que l'équité règle les acquisitions, que la charité distribue les biens, que la modestie accompagne la gloire, que l'estime des dons naturels du Seigneur en rectifie l'usage. Dans le monde on a des amis; la véritable amitié a des douceurs : Faut-il nécessairement se les interdire? Non, mais il faut nécessairement nous ressouvenir que, comme nous devons nous aimer selon Dieu, il faut donc ne nourrir aucun sentiment contraire à la loi de Dieu; il faut, par conséquent, se tenir en garde contre ses propres inclinations, en prévenir la vivacité, en fuir les piéges, en modérer la force, en réprimer tout excès. Dans le monde, on forme des sociétés, on se distrait par des entretiens, on se permet des délassements; faut-il nécessairement tout proscrire? Non; mais il faut nécessairement tout régler. Il est permis, sans doute, de ne pas se refuser aux agréments honnêtes d'une société vertueuse; mais quel abus, quel aveuglement de n'être jamais seul avec Dieu et avec soi-même; de borner toutes ses occupations à ce qui devrait n'en être que l'intervalle; de céder à un tourbillon rapide qui entraîne les jours et les consume! Quel oubli d'en laisser écouler un seul sans puiser, dans la société qu'on entretient avec Dieu, les préservatifs nécessaires contre les dangers des sociétés du monde! Les entretiens sont destinés à lier les hommes; qu'ils soient donc à jamais bannis ceux qui les divisent. Si la vertu ne condamne pas à la continuité d'un austère silence, elle réprouve tous les discours qui peuvent la blesser; elle cesse de tolérer tout ce qui cesse d'être décent. Pourrait-elle surtout consentir que l'honneur et la réputation du prochain servent d'aliment à une cruelle malignité? Elle permet les amusements; oui, mes frères; mais à la condition qu'elle les choisisse et qu'elle les épure; et c'est principalement là-dessus qu'elle doit redoubler et l'activité de votre vigilance et l'étendue de vos précautions. Ah! qu'il s'en faut qu'elle autorise ce que le monde accrédite, sur ce point, par ses usages, et qu'elle ne voie qu'un délassement où elle gémit de trouver une source de dépravation! Combien vivement elle réclame, et contre ces lectures aussi pernicieuses que frivoles, qui, sous prétexte de distraire l'esprit, de récréer l'imagination, amollissent le cœur et le corrompent; et contre ces assemblées nocturnes, où la confusion tumultueuse d'une joie bruyante enhardit la passion et en couvre la licence; et contre ces spectacles dont l'effet est bien moins de représenter le caractère odieux

(29) Nous retrouvons ici le même enchaînement de pensées dans un sermon du P. Du Fay, de qui l'auteur pouvait l'avoir entendu.

du vice, que d'en réunir les attraits et d'en inspirer le goût !

En vain, pour ennoblir le motif en le déguisant, on appelle amusements, des jeux, dont le grand intérêt consiste dans le grand danger de la fortune, et qui ne sont que le périlleux travail d'une vile cupidité. Non, il n'est de plaisirs avoués de la vertu, que ceux dont l'innocence laisse à l'âme toute sa paix, et à la vertu elle-même tous ses droits. Double avantage, dont la privation ne marque que trop le malheur réel des plaisirs du monde.

Enfin, il est dans le monde des bienséances de rang, des cérémonies d'usages, des devoirs particuliers de circonstances; faut-il tout supprimer? Non, le christianisme, loin de confondre les rangs, veut qu'on respecte les prérogatives et les droits. L'humilité des grands ne consiste pas à cesser de l'être; mais à écarter de la grandeur l'enflure et la vanité. Esther paraissait avec décence ornée des vêtements de sa gloire; il fallait soutenir celle du trône. Mais elle les portait à regret; c'était le noble sentiment qu'elle exprimait à Dieu. (*Esth.*, XIV, 16.) Voilà comment on sanctifie les bienséances, quand la vertu y préside; les devoirs du monde, quand on y observe les lois de Dieu; tous les états, quand on remplit celui du chrétien. Voilà comment il est possible de vivre chrétiennement au milieu du monde; et voilà comment on voit encore, dans le monde, de fidèles observateurs du christianisme. Regardez donc le monde, mes chers auditeurs (c'est la conclusion solide de ce discours), regardez le monde comme une terre ennemie, où vous ne pouvez vivre en sûreté, qu'en y vivant avec une grande circonspection. Au milieu des éléments dont l'usage nous est nécessaire, nous avons à nous défendre contre leurs efforts. La terre qui nous porte, l'air que nous respirons, le feu qui nous échauffe, sont armés eux-mêmes contre nos jours. Il en est ainsi du monde; la nécessité y fixe le séjour de l'homme, c'est à la sagesse évangélique à y préserver le chrétien. Que le christianisme soit donc inviolablement votre règle, ou il deviendra infailliblement votre accusateur. Vous pouvez l'abjurer, le haïr, mais vous ne le détruirez pas. Le caractère en est gravé sur vous dès votre naissance; la mort ne ne l'effacera point, et il vous suivra dans l'éternité.

Hélas! est-ce donc l'opinion du coupable qui décide de la sentence du juge? Opposerez-vous à Dieu, pour désarmer sa justice, votre résistance à sa parole? Est-ce en méprisant ses oracles, qu'on peut braver ses vengeances? Le christianisme cesserait-il d'être, parce que vous aurez cessé d'être chrétiens? Cet Évangile, contre lequel ni les temps, ni les erreurs, ni les persécutions, ni les artifices, ni les talents, ni les crimes, ni tous les efforts réunis du monde, n'ont pu prescrire, sera-t-il sans autorité et sans force, parce que vous aurez été mondains?

Les cieux et la terre passeront, dit le Seigneur; *ma parole est éternelle, elle ne passera point.* (*Matth.*, XXIV, 35.) Et c'est cette parole immuable que le christianisme nous a transmise, et qui a condamné le monde, et qui en condamne encore aujourd'hui et toujours en condamnera les coupables sectateurs.

Qu'ils soient donc à jamais vos disciples, Seigneur Jésus ! ces chrétiens, auxquels j'ai annoncé votre parole (30). Que cette parole sainte soutienne et perfectionne dans eux les vertus du christianisme; et que leur constante assiduité à l'entendre soit le présage qu'ils en recueilleront les fruits.

Combien de consolants motifs nous autorisent à l'espérer! Vous avez ménagé, à cette précieuse portion de votre peuple, le secours de l'édification, dans un nombre de personnes respectées du monde même, qui mettent leur gloire à marcher dans vos voies, et qui, par la force d'un grand exemple, invitent éloquemment à les suivre. Vous avez réuni, dans leur pasteur, aux lumières que le gouvernement exige, la régularité que la vertu forme, la douceur qui en est l'attrait. De dignes coopérateurs secondent sa vigilance et son zèle. De votre part, Dieu de bonté, quelle abondance de miséricordes!

Répandez-les Seigneur, sur votre faible ministre; et, s'il a été assez heureux pour affermir des fidèles dans la route qui conduit à vous, que leurs prières et leurs vœux l'aident lui-même à y marcher! Que nous arrivions tous au terme, le seul désirable, celui qui doit nous réunir à jamais dans le séjour de votre gloire! Je vous le souhaite, etc.

SERMON X.

Pour le mercredi de la première semaine de carême.

MORALE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis, et ecce plusquam Salomon hic. (*Matth.*, XII, 42.)

Elle vint, des extrémités de la terre, écouter la sagesse de Salomon; et celui qui vous parle est au-dessus de Salomon.

Monseigneur (31),

Pour se convaincre de la sublimité de la sagesse de Jésus-Christ, il suffit de prêter quelque attention à sa doctrine. Marquée en effet au caractère de la sagesse incréée, elle en laisse transpirer l'éclat; et les traits de cette lumière céleste doivent sans doute frapper ceux qui n'en détournent par leurs regards.

Mais ce qui doit nous surprendre, c'est que, dépositaires et héritiers de ces sublimes leçons, les chrétiens eux-mêmes n'en sentent point aussi vivement le prix. Ils professent la religion de Jésus-Christ, ils en connaissent la morale; et comme si elle n'é-

(30) Péroraison ajoutée par l'auteur, quand il prêchait ce discours à la fin d'une station.

(31) Monsieur, frère du roi, aujourd'hui roi.

tait pour eux qu'un joug importun et qu'un fardeau qui les accable, ce n'est presque qu'à regret qu'ils lui sont soumis. Ainsi, tandis que l'infidélité et l'aveuglement enlèvent tant de chrétiens à la religion, les autres ne lui restent que faiblement attachés.

Or, c'est à ces derniers que je m'adresse. Je ne viens point travailler à soumettre leurs esprits à la religion. Dans la créance, ils lui sont fidèles. Mais, parmi ces fidèles, il en est plusieurs indifférents pour la religion. Je voudrais lui gagner leurs cœurs : c'est-à-dire, mes chers auditeurs, que cette religion que vous vous bornez à croire, il faut encore vous engager à l'aimer; c'est-à-dire que, si elle a de quoi vous captiver par la force de ses preuves, elle a aussi de quoi vous attirer par le caractère qui lui est propre; c'est-à-dire que, si elle doit vous être chère, puisqu'elle vous conduit au bonheur de l'autre vie, elle a de quoi concilier dès celle-ci votre amour; c'est-à-dire que, comme il n'est rien de plus saint, il n'est rien aussi de plus beau.

Pour exciter, dans vos cœurs, cet amour de la religion, je n'aurais qu'à vous l'exposer toute entière; vous développer d'une part, ce qu'elle offre de consolant dans les dogmes qu'elle propose; et vous détailler, de l'autre, ce qu'elle a d'intéressant dans la morale par laquelle elle vous dirige. Matière cependant trop vaste pour être renfermée dans un seul discours, et que plusieurs ne suffiraient pas à épuiser. Aussi, m'arrêterai-je uniquement aujourd'hui à la morale de la religion de Jésus-Christ. Et, pour vous donner quelque indice de la sagesse qui la distingue: Je dis (et en deux mots voici mon dessein), je dis que la morale de cette religion divine est intéressante pour l'homme considéré personnellement : ce sera le sujet de la première partie. J'ajoute que la morale de cette religion divine est intéressante pour la société des hommes; ce sera le sujet de la seconde. De l'une et de l'autre, vous pourrez conclure qu'en même temps qu'elle nous prépare au bonheur du ciel, elle doit régner pour le bonheur de la terre.

Qu'il est consolant, Monseigneur, pour un ministre de l'Evangile, d'avoir à célébrer les beautés de la morale chrétienne en présence d'un prince dont elle a réglé les mœurs ! Elle n'obtiendra pas seulement de vous le suffrage éclairé d'un esprit qui aime le vrai, et dont la pénétration le saisit. Elle trouvera dans votre cœur ce goût qui annonce et qui caractérise les impressions solides de la religion. Personnifiée dans votre conduite, sa morale se produit sous les traits les plus propres à la faire chérir des hommes. Ils voient comment elle sait unir la douceur à la dignité, la modération des sentiments à la supériorité des lumières, l'utile agrément des connaissances au sérieux de l'application, toutes les qualités aimables à tous les principes de la véritable sagesse.

Hélas ! c'était cette morale sublime qui avait perfectionné les dons de la nature dans le prince, votre auguste père, dont la mémoire est immortelle comme ses vertus. Nous retrouvons en vous, Monseigneur, sa fidèle image; ce sont les mêmes vertus sous les mêmes traits; ce sont aussi dans les cœurs les mêmes sentiments. Le respect et l'amour les inspirent de concert et les partagent; et, ce qui est tout ensemble la base et le comble de votre gloire, de ce double hommage, que les hommes vous rendent à l'envi, résulte la gloire même de la religion.

PREMIÈRE PARTIE.

J'entre dans mon sujet, chrétiens auditeurs, avec tout l'avantage que donne une vérité généralement reconnue, à celui qui entreprend de l'exposer. C'est l'évidence qui me prête ici sa lumière. Réfléchie, si j'ose parler ainsi, par le sentiment unanime de tous les hommes, elle se produit avec tant d'éclat, qu'elle perce jusqu'aux ténèbres de ceux qui se défendent contre les clartés de la religion; que ses plus violents ennemis sont forcés de rendre hommage à la perfection même de sa morale, et que seule, elle suffirait pour indiquer la divinité du principe dont elle est émanée. Considérez-la d'abord par rapport à vous personnellement; vous avouerez qu'elle excite l'admiration de votre esprit; qu'elle est conforme à la droiture de votre cœur; qu'elle devient la source de la tranquillité de votre vie.

Oui, mes chers auditeurs, par là même que vous êtes raisonnables, vous admirez nécessairement la morale de la religion, et il n'est pas en votre pouvoir de lui refuser ce tribut d'estime qu'elle arrache infailliblement à tous ceux qui la connaissent. La même idée qui vous apprend à distinguer le bien du mal, la vertu du vice, vous décide en faveur d'une morale qui vous offre l'assemblage de toutes les vertus, et qui condamne tous les vices; et, parce que tout ce qui porte le caractère de la vertu, devient un titre assuré pour obtenir et pour forcer vos suffrages, il est incontestable que la morale de Jésus-Christ, qui renferme universellement toutes les vertus, s'attire à elle seule cette admiration que chacune d'elles a droit de partager.

Et, quand je dis que la vertu est assurée d'avoir l'estime des hommes, j'ai pour garant l'estime qu'affectent tous les jours d'accorder aux vertus naturelles, les ennemis du christianisme. Dans leurs bouches et dans leurs écrits, que d'éloges de ces différents traits de probité, de désintéressement, de générosité, de clémence, de grandeur d'âme, qui ont rendu quelques hommes célèbres jusque dans l'aveuglement du paganisme ! Eloges qui partent, nous disent-ils, de ce fond de raison qui applaudit à ce qui est conforme à ses lumières; je le veux, mais éloges qu'ils ne répètent et n'exagèrent ordinairement, avec tant de complaisance, que pour essayer d'enlever à la religion la gloire de former des hommes vertueux, en

produisant avec ostentation quelques vertus purement humaines qui ne sont pas nées dans son sein.

Or, c'est en conséquence de ces éloges auxquels je ne refuserai pas néanmoins de souscrire, quoique je sache les apprécier, que j'ose les défier de n'être pas les admirateurs de la morale du christianisme.

Eh quoi ! leur dirai-je, vous nous vantez ces hommes qui ont eu la noblesse de pardonner à un ennemi ; vous exaltez la modération de ces vainqueurs qui ont paru supérieurs à eux-mêmes, dans le temps même que la victoire les rendait supérieurs aux autres ; la libéralité de ces protecteurs bienfaisants, qui ont trouvé leur satisfaction à soulager les malheureux ; la fidélité de ces âmes incorruptibles qu'aucun intérêt n'a pu ébranler. J'y applaudis volontiers avec vous; mais pouvez-vous donc refuser d'applaudir avec moi à une religion qui nous fait un devoir essentiel de ce que vous regardez comme un héroïsme ; qui imprime dans nos esprits, comme les premiers éléments de sa doctrine, ce que vous respectez comme les derniers efforts de la sagesse ; qui établit pour base de notre véritable honneur, ce qui vous paraît le comble de la gloire? Eh ! comment affectez-vous d'ignorer que la morale du christianisme a fait elle seule éclore plus d'exemples de vertu, parmi ceux qui la suivent, que les fastes du monde entier ne peuvent sans elle nous en offrir; qu'on est moins frappé des vertus dans le christianisme? C'est parce qu'elles y sont plus fréquentes et plus ordinaires ; que mille traits d'une vertu presque ignorée dans le christianisme eussent été publiés ailleurs avec étonnement, célébrés avec éclat, consacrés avec distinction dans la mémoire des hommes? Et, quand vous vous plaisez à faire remarquer que de belles actions ont été faites par des païens même, vous témoignez donc qu'elles seraient moins surprenantes dans des chrétiens. Or, pourquoi auraient-elles moins de quoi surprendre dans des chrétiens, si ce n'est parce que le christianisme est la source ordinaire des grandes actions et des grandes vertus ?

Aussi les païens eux-mêmes, au rapport de Tertullien, ne purent-ils s'empêcher d'être frappés de la beauté de la morale chrétienne. On en vit parmi eux, en estimer, en adopter les maximes, les révérer, jusqu'à les faire solennellement inscrire sur les édifices publics. Et, comme il n'est rien de ce qu'une droite raison prescrit aux hommes, à quoi la religion ne les oblige, de toutes les obligations qu'impose la religion, il n'en est aucune qu'une raison saine n'approuve et n'admire.

Mais, et prenez garde, chrétiens, quelque relevée que soit cette morale, elle n'est point cependant pour les hommes une de ces belles spéculations qui peuvent tout au plus occuper l'esprit, mais qui ne sauraient régler habituellement la conduite, telles que sont les maximes d'une morale purement humaine, d'une sagesse philosophique, toujours et nécessairement destituée de la force des motifs. Je n'en veux d'autre preuve que l'expérience journalière qui l'atteste. Parmi nous-mêmes, et jusque dans la décadence de nos mœurs, ne la voyons-nous pas étouffer les haines, arrêter les vengeances, réprimer l'ambition, retenir la cupidité, contenir toutes les passions ? Tous les jours, de vrais chrétiens font rejaillir, sur la religion, la gloire dont elle est pour eux le principe, et la religion s'enrichit des vertus qu'elle forme et qu'elle règle par sa morale. En vain voudrait-on se prévaloir contre elle de ce que le nombre de ceux qui la suivent n'est pas le plus grand. Outre qu'il n'est point aussi borné qu'on cherche à le croire; outre qu'il sera toujours plus que suffisant pour confondre ceux qui s'en détachent; pour l'honneur de la religion chrétienne, il me suffirait de vous présenter un seul de ceux qui en remplissent les obligations avec exactitude; il en est, et vous en connaissez. Or, par rapport à Dieu, quelle soumission ! Envers le prochain, quels égards ! Sur soi-même, quel empire ! Dans les motifs, quelle pureté ! Dans les vues, quelle grandeur ! Dans les maux, quelle constance ! Dans les désirs, quelle noblesse ! Quelle élévation dans les sentiments ! S'il est impossible de refuser son estime au spectacle touchant des vertus que présente le chrétien dirigé par les maximes de l'Evangile, quels hommages ne réclame donc pas l'Evangile lui-même ! S'il y a, dans un simple rayon, un éclat qui vous frappe et vous pénètre ; que doit-il être du foyer même d'où il part?

Oui, l'on peut dire des effets de cette morale divine, ce que disait Jésus-Christ de son règne : comme des commencements en apparence les plus faibles, la foi en est venue jusqu'à étendre ses conquêtes par tout l'univers; ainsi, de la solide beauté de ses principes jetés parmi les hommes, sans faste et sans ostentation, sont sorties toutes les vertus, dont le saint législateur, dont elle est l'ouvrage, avait déposé dans son sein les germes féconds. Les plus parfaites en ont tiré leur origine, les plus héroïques ont emprunté d'elle leur force et leur appui. C'est là ce grand arbre qui orne la terre, et sur lequel on aperçoit ce qu'il y a, parmi les hommes les plus vertueux, de plus élevé ! *Majus est omnibus oleribus, et fit arbor, ita ut volucres cœli veniant, et habitent in ramis ejus.* (*Marc.*, IV, 32.) Que ne m'est-il permis d'entrer ici dans un long détail ! Vous y suppléerez aisément, vous qui connaissez les préceptes de la religion. Pour les étaler, ces préceptes, il faudrait parcourir toutes les vertus. En est-il une seule dont la religion chrétienne ne soit la source abondante? Encore ce tableau général des vertus ne suffirait pas même pour tracer celui du christianisme. Il est, dans les vertus qu'il prescrit, une perfection qui ne convient qu'à lui ; et il nous enseigne des vertus qu'on ne connaissait pas avant lui. Je le demande, les

lumières de la raison découvrent-elles rien de plus frappant et de plus beau?

C'est donc, mes chers auditeurs, à la droiture de vos cœurs, que j'ose présenter la morale de la religion de Jésus-Christ, pour y être appréciée par le sentiment que je suppose dépouillé de ces divers intérêts qui en corrompent ou en altèrent l'impression. C'est à vous, dirai-je avec Tertullien, aux sentiments mêmes de votre âme, que j'en appelle : *Consiste in medio anima, te simplicem appello;* c'est du témoignage de cette âme naturellement chrétienne, ajouterai-je avec lui, que je prétends m'appuyer. Quelle analogie secrète entre la loi de Jésus-Christ et vos cœurs! Je m'adresse à vous, cœurs droits et généreux. Pourriez-vous ne pas l'aimer, cette morale qui grave profondément dans vous les règles d'une probité qu'aucune circonstance ne doit démentir, qu'aucun intérêt ne doit altérer, qu'aucune occasion ne doit affaiblir? Cœurs vrais et fidèles, pourriez-vous ne pas l'aimer, cette morale qui affermit dans vous une constance à toute épreuve, une sincérité ennemie do tout artifice, une exactitude éloigée de tout odieux détour? Cœurs tendres et compatissants, pourriez-vous ne pas l'aimer, cette morale qui vous fait un devoir des secours que vous pouvez prêter à des infortunés, des adoucissements que vous pouvez apporter à leurs misères, des consolations que vous pouvez leur ménager dans leurs peines? Cœurs nobles et magnanimes, pourriez-vous ne pas l'aimer, cette morale qui vous conduit par les motifs les plus énergiques, qui vous inspire les sentiments les plus relevés, qui vous offre les vues les plus sublimes? Eh! quel est celui d'entre vous, mes chers auditeurs, qui consentît à paraître, aux yeux mêmes du monde, éloigné dans le fond de l'âme de ces mêmes vertus dont la religion cherche à l'embellir? Disons plus encore, de tous les divers points de la morale chrétienne, en est-il aucun sur lequel vous n'aimassiez à pouvoir vous rendre à vous-mêmes un favorable témoignage? Vous voudriez tous (et, à ce moment où je vous parle, j'ai votre cœur pour garant), vous voudriez être modérés dans vos affections, patients dans vos disgrâces, sobres dans l'usage de vos biens, modestes dans les honneurs, retenus, tempérants, maîtres de vous-mêmes. C'est donc à réformer votre cœur, selon ses propres désirs, que tend la morale de la religion, et par conséquent elle ne lui est pas opposée, puisqu'il voudrait en suivre les leçons. Il sent, il est vrai, vivement les difficultés dont il faudrait qu'il triomphât pour s'y soumettre; mais il sent vivement aussi la justice et la beauté de cette soumission. Il est le premier à s'accuser lui-même quand il s'en écarte. Et, si jamais le vice a pu vous séduire; une fois revenus de l'illusion, avez-vous pu jamais consentir à l'approuver? Heureux, heureux effet de cet attrait naturel que le Créateur mit dans votre âme pour la porter à la vertu! Attrait puissant que l'empire du péché a pu affaiblir, mais qu'il ne saurait étouffer; attrait dont la force se manifeste, comme malgré vous, par les reproches de la conscience et la vivacité des remords; attrait qui se déclare par l'estime et l'affection que vous ne pouvez refuser à la vertu dans autrui; attrait dont les impressions se réveillent par intervalle au dedans de vous, quoique les passions mettent tout en œuvre pour l'anéantir.

Je parle des passions, et par conséquent je touche ici la grande objection que vous faites en leur nom, quand vous vous plaignez de ce que la morale de Jésus-Christ les combat, les mortifie et les gêne; de ce qu'il ne paraît pas possible d'aimer une loi qui met sans cesse l'homme aux prises avec lui-même; qui fait de son cœur le théâtre d'une guerre continuelle, et lui interdit la satisfaction de ces mêmes penchants, dont, malgré lui, il approuve la vivacité.

Aussi n'ai-je point prétendu, mes chers auditeurs, que la morale du christianisme fût en harmonie avec les intérêts et les désirs des passions, et que ce fût là le rapport sous lequel elle dût vous paraître aimable. Elle deviendrait indigne de vous, si elle ne tendait à vous rendre dignes de Dieu. Mais, quoiqu'il soit vrai qu'elle contrarie les passions, quoiqu'elle exige des efforts pour les dompter, j'ai avancé qu'elle était conforme à la droiture du cœur, pourquoi? Parce qu'un cœur droit condamne lui-même les passions; parce que s'il est des moments où il se laisse entraîner par elles, il en est un plus grand nombre où il gémit de leur avoir cédé; parce que s'il faut que le cœur se combatte lui-même pour se soutenir dans la vertu, souvent aussi il faut qu'il agisse contre ses propres mouvements pour l'abandonner. Vérités que plus d'une fois l'expérience a rendues sensibles. Car, s'il vous en coûte pour faire le bien, parce qu'il faut surmonter vos penchants, n'auriez-vous point aussi, pour commettre le mal, à combattre et à vaincre la force du sentiment qui vous en détourne? Convenez-en, mes chers auditeurs; on sent, malgré soi, les résistances qu'un cœur droit oppose aux vices; on sent ce que l'envie renferme de bassesse; ce que l'attachement à un vil intérêt présente de déshonorant; ce que l'emportement offre d'odieux; ce que le désir de dominer a de révoltant; ce que le dessein de nuire a de noir; ce que la vanité a d'humiliant; ce que le libertinage a de honteux. Forcé à le blâmer dans autrui, on craint de le retrouver dans soi-même. Il faut s'aveugler pour se faire grâce. De là vient que lors même qu'on se livre à une passion, on rougirait d'en avouer le principe; qu'on cherche à s'en justifier à soi-même les effets, ou sous de spécieux prétextes qui les colorent, ou sous des noms empruntés qui les déguisent; que nécessairement on s'accuse au moins de faiblesse; et que si l'on ose entreprendre de s'excuser, ce n'est qu'à la faveur de ce reproche

adouci. De là vient que les premières fautes sont celles qu'on commet avec plus de répugnance, parce qu'alors le cœur avait eu encore la force de résister. De là vient que leur seule idée cause une agitation dont on voudrait en vain se défendre. De la vient qu'on ne goûte jamais un plaisir pur dans ce qui est opposé à la droiture des sentiments qui sont en nous. De là enfin, la conciliation de ces deux vérités : D'une part, que la morale de Jésus-Christ est une loi d'abnégation et de crucifiement, dont l'observation coûte à l'homme, et de l'autre, qu'il est dans cette loi une sagesse que l'homme se sent contraint d'approuver. Et, pour vous marquer mieux, en un seul mot, la conformité de vos cœurs avec la morale du christianisme, je ne vous demande que de vous rappeler avec quelle satisfaction vous vous êtes applaudis, lorsque vous en avez rempli les devoirs. Je vous invite à ne pas confondre les égarements d'un cœur passionné, avec le fond et la substance de ses sentiments, dès qu'il a cessé de l'être.

Pour répondre cependant encore, d'une manière plus sensible, aux plaintes que vous seriez tentés de former contre la morale de la religion, ajoutons que, fidèlement pratiquée, elle seule devient la source de la tranquillité de votre vie.

Comment cela? En établissant dans vous l'ordre qui doit y régner. Ordre le plus nécessaire, et sans lequel, selon la pensée si connue de saint Augustin, vous deviendrez à vous-mêmes votre supplice ; ordre le plus parfait, puisqu'il attaque les vices jusque dans leurs racines, pour les étouffer dans leur naissance ; ordre le plus universel, parce qu'une seule passion pouvant faire agir toutes les autres, ou causer elle seule de grands ravages, il n'en était aucune que la religion dût épargner. Précaution nécessaire, dans les vues de la sagesse de Dieu, pour l'intérêt même de l'homme, qui n'est jamais, ni plus malheureux ni plus esclave, que lorsqu'il cherche son bonheur dans celui des passions, et qu'il les met en liberté.

Je vous surprends par ce langage; mais en jugez-vous autrement, mes chers auditeurs? Où pensez-vous que résident plutôt la véritable satisfaction et le vrai bonheur de la vie? Qui croyez-vous le plus heureux? Est-ce cet homme que l'insatiable désir d'amasser précipite dans des injustices qu'il est obligé de couvrir; qui, de la cupidité qui le domine, se fait un bourreau qui le tourmente ; qui, des projets même de son ambition, voit naître les perplexités qui l'accablent; ou celui qui prend la loi de Jésus-Christ pour règle, la plus exacte équité pour borne, et qui ne veut s'élever que par des degrés sur lesquels il n'ait point à rougir de se montrer et de paraître? Ah ! vous en convenez tous les jours, le trait redoutable du châtiment se trouve souvent, selon l'énergique expression de saint Jean Chrysostome, dans la source même du péché : *Unde est fons peccati, illinc est plaga supplicii.*

Qui croyez-vous plus tranquille? Est-ce cette femme qui, souffrant que son cœur soit injustement partagé entre l'objet légitime de ses affections et celui d'une passion également cruelle et coupable, sent déchirer son âme, au moins par l'amertume, si ce n'est par les remords ; se forme des engagements qu'elle n'oserait avouer, et qu'elle ne veut pas consentir à rompre ; se trouble à la seule idée des soupçons qu'elle occasionne, et nourrit ces mêmes soupçons qu'elle redoute ; ou cette femme forte, digne des éloges qu'en fait l'Ecriture (*Prov.*, XXXI), qui trouve, dans la régularité de sa conduite, le contentement et la paix ; qui, dans le sein de ses occupations domestiques, jouit d'un calme assidu que l'orage ne vient point troubler, et qui s'assure des jours plus fortunés, par là même qu'ils sont plus vertueux? Non, vous n'hésiterez pas à prononcer qu'il est ordinaire qu'on se rende malheureux, lorsqu'on se rend criminel : *Unde est fons peccati*, etc.

Qui croyez-vous plus content? Est-ce ce jeune homme qui, sans réserve et sans frein, se livre aux emportements de l'âge, suit l'impétuosité de ses penchants, étourdit sa raison dans le fracas de ses déréglements; ou celui qui sagement asservit le premier son cœur, pour n'être pas asservi lui-même, qui forme dans son âme cette autorité que la vertu donne, et qu'elle soutient; qui vit exempt de sollicitudes et de frayeurs, parce qn'il vit éloigné du crime ! Eh ! vous le répétez sans cesse : C'est ouvrir l'entrée à tous les malheurs, que de ne pas fermer son cœur aux passions : *Unde est fons peccati*, etc.

Qui dit passions, dans la supposition qu'on s'y livre, dit une âme nécessairement émue par la violence des désirs, par la vivacité des craintes, par le tumulte des sentiments. Qui dit passions, dit des obsacles qui irritent, des précautions qui fatiguent, des événements qui consternent. Qui dit passions, dit des soins pénibles pour les déguiser; des alarmes, si elles transpirent, des chagrins, si elles éclatent, des amertumes qui les accompagent; la honte qui presque toujours les suit. Qui dit passions, dit contradiction entre ce que l'on est, et ce que l'on veut paraître. On vit pour soi d'une manière, aux yeux d'autrui, on veut vivre d'une manière différente. Intérieurement on s'écoute, extérieurement on se combat. La vengeance agite, la jalousie ronge, l'orgueil dévore, la colère trouble, l'avarice inquiète, la volupté avilit, l'ambition perd ; c'est un aveu que vous ont souvent arraché les malheurs d'autrui. Sous l'apparente douceur que chaque passion présente, est caché le fiel qu'elle renferme : *Unde est fons peccati*, etc.

Il n'en est pas moins vrai, direz-vous, qu'il en coûte de s'armer contre elles ! Je l'avoue, mes chers auditeurs, et, puisque la religion vous apprend que vous n'êtes sur la terre que pour combattre ; puisqu'elle n'offre le ciel que comme la couronne due à vos efforts, je n'ai garde d'autoriser de sa part une oisive indolence, dont elle vous

ordonne de triompher. Mais, par le fruit que, dès cette vie même, vous pouvez recueillir de vos victoires, je puis vous indiquer le prix de vos combats. Or, ce fruit précieux, c'est la tranquillité, qui ne saurait être plus grande pour vous, que quand il y aura dans vous plus de soumission de la chair à l'esprit, des sens à l'âme, des inclinations à la raison, de la raison à la religion. Puisqu'il est constant que les plus fâcheuses agitations de la vie naissent du renversement de ce bel ordre, dont la morale de Jésus-Christ vous enseigne à ne pas vous écarter, il vous en coûtera de la suivre, je le sais, mais n'auriez-vous rien à souffrir, si vous l'abandonniez? Pourquoi donc n'envisager que les difficultés qu'elle offre, sans penser jamais aux maux dont elle vous délivre? Pourquoi ne vous arrêter qu'au souvenir des satisfactions qu'elle vous interdit, sans prévoir les misères qu'elle éloigne? Combien d'hommes, hélas! dont la religion eût prévenu le triste sort, s'ils eussent daigné l'écouter! Vous-mêmes, réfléchissez-y, mes chers auditeurs, combien vous fussiez-vous épargné de chagrins, si vous eussiez été plus dociles à sa voix! Ici, quel tableau j'aurais à vous représenter des infortunes, des calamités, des désastres, des funestes événements que la licence des passions a occasionnés. Combien de fois les a-t-on vues traîner à leur suite la mort, l'indigence, l'opprobre et le deuil! Ah! chrétiens, il est vrai, la religion entre dans vos cœurs le glaive à la main, mais c'est pour y établir la paix sur les débris des passions qu'elle immole. Les passions y pénètrent sous un appareil plus flatteur, mais c'est pour convertir bientôt en poison les fleurs dont elles paraissent environnées! La religion a souvent essuyé les larmes, c'est ordinairement la passion qui les fait verser.

Savez-vous donc, mes chers auditeurs, quel est le préservatif le plus sûr que nous puissions vous offrir contre les malheurs que vous vous attirez à vous-mêmes? C'est de vous engager à être les observateurs fidèles de la morale de Jésus-Christ. Soyez chrétiens, et vivez en chrétiens; voilà, dans la seule docilité à ce conseil, la suppression de la plupart de vos inquiétudes et de vos misères. Soyez chrétiens et vivez en chrétiens, et vous ne souffrirez plus de cette intrigue qui vous tourmente, de ce jeu qui vous expose, de cette vanité qui vous poursuit, de ce luxe qui vous ruine; vous ne nourrirez plus la violence de cette haine, la fureur de ces ressentiments, l'agitation de cette envie qui troublent votre repos; vous ne formerez plus ces désirs injustes dont l'activité vous consume; vous ne vous livrerez plus à ces désordres dont la honte rejaillit sur vous. Soyez chrétiens et vivez en chrétiens, par là même que vos passions seront moins redoutables aux autres, vous aurez moins à craindre des leurs; vous serez plus à l'abri de la malignité du monde, à mesure que vous serez plus éloignés de lui, vous serez moins touchés de ses jugements, parce que vous en ambitionnerez moins les suffrages, vous serez moins esclaves de ses caprices; dès que vous en rechercherez moins les faveurs. Non, il n'est pas jusqu'à l'intérêt de vos biens, de votre réputation, de votre santé, de votre vie, qui ne résulte de cette sage modération que vous prescrit en tout la religion. C'est donc à sa suite, et par conséquent à celle de son divin Auteur que vous trouverez, selon sa parole, dans l'exercice des vertus, la paix et le repos de vos âmes; paix et repos qui ne peuvent être l'effet que des vertus chrétiennes, parce que le christianisme seul peut former des vertus parfaites, par la supériorité de ses principes, et les soutenir par la sublimité de ses motifs : *Invenietis requiem animabus vestris.* (*Matth.*, XI, 29.)

Vérité incontestable, mes chers auditeurs, aussi quelque peine qu'aient peut-être à la goûter en ce moment quelques-uns de ceux qui m'entendent, à raison des circonstances dans lesquelles ils se trouvent, quelque inconnue qu'elle soit à un grand nombre, nous vous la proposerons toujours avec assurance, nous vous renverrons à vous-mêmes, pour vous la persuader, parce qu'elle est écrite au fond de vos cœurs. Tel qui actuellement la dédaigne et la rejette, en fera bientôt l'aveu; tel qui ne veut connaître d'autre bien que les charmes passagers de la vie, est à la veille d'un revers qui le convaincra tristement qu'il n'est de contentement solide que dans la fidélité aux préceptes de la religion. Tel qui s'étourdit soi-même, pour placer ailleurs sa satisfaction, porte à ce moment, au dedans de lui, le trait cruel qui le déchire, et cherche en vain dans le monde une paix que le monde ne saurait donner. Tel qui, dans l'ardeur de l'âge, dans l'aveuglement des passions, à cru la trouver, revenant enfin à lui, confesse aujourd'hui ses illusions et ses erreurs, il en fait aux autres d'utiles leçons, et, reprochant au monde ses vanités, à l'exemple du Sage, il confirme, il démontre cette vérité que la raison saisit, que le cœur sent, que l'expérience atteste, à laquelle la passion seule résiste : Que la morale de la religion est véritablement précieuse à l'homme considéré personnellement; voyons combien elle est précieuse à la société des hommes.

SECONDE PARTIE.

Ce que disait saint Paul, en parlant de la piété, nous pouvons le dire, à juste titre, de la religion qui en est la source; elle est utile à tout : *Ad omnia utilis*.(*I Tim*, IV, 8.) A ne la considérer que sous le premier rapport qu'elle présente, la religion ne paraît d'abord que la loi qui soumet les hommes à Dieu; mais dans la morale qu'elle leur enseigne, quelle multitude d'avantages pour la société des hommes? Et, par un chef-d'œuvre qui n'a pu être concerté que par la sagesse divine, en même temps que la religion chrétienne procure la gloire de Dieu et le salut de ceux qui sont exacts à la suivre; à ces deux

grands intérêts, elle réunit encore celui de la société civile. Comment? C'est que la morale de la religion est la base la plus ferme de ce qu'offre d'utile la société des hommes entre eux: C'est que la morale de la religion est le principe le plus solide de l'aimable douceur qui se trouve dans la société qui unit les homme entre eux; c'est que la morale de la religion est la source la plus pure de la véritable gloire qui décore la société que forment les hommes entre eux. Utilité, douceur et gloire, voilà évidemment ce que répand sur la société des hommes la morale chrétienne, et voilà, encore une fois, ce qui sert à manifester la divinité et la bonté de son auteur, qui paraît sensiblement veiller au bonheur commun des hommes dès cette vie, par le plan merveilleux d'une religion que nous ne pourrions nous empêcher d'aimer, si nous savions l'approfondir.

J'ai dit que la religion était la base de la société parmi les hommes. Or comme, dans cette société, il est une diversité entre les états qui la composent, et par conséquent une diversité d'obligations; puisque la nature des devoirs suit la nature de la condition dans laquelle on se trouve, il fallait une loi, et tellement générale qu'elle s'étendît à tout, et tellement particulière qu'elle pourvût en détail à tout; et c'est d'abord ce que la religion nous offre dans ces grands principes, également universels et détaillés de sa morale, dont il ne nous reste qu'à faire une application raisonnable aux différentes actions qu'elle doit régler. Aussi, mes chers auditeurs, est-ce à son école que nous osons appeler, pour le bien commun, tous les hommes et instruire chacun d'eux.

Allez donc, allez puiser à une source tout à la fois si féconde et si noble, vous, qu'une supériorité légitime élève au-dessus des autres. Allez-y, vous qu'une obéissance nécessaire leur soumet: quel accord dans les mutuelles leçons que vous recevez de la religion! Vous, pour user avec modération d'une autorité que Dieu vous confie; et vous, pour respecter toujours cette autorité que Dieu soutient; vous, pour joindre à la fermeté du pouvoir la condescendance de la douceur; vous, pour unir à la soumission extérieure les sentiments d'une inviolable fidélité; vous, pour favoriser et protéger en pères ceux à qui vous avez droit de commander en maîtres; vous, pour honorer et servir toujours ceux à qui ce dernier titre appartient: *Diligite lumen sapientiæ, omnes qui præestis populis* (*Sap.*, VI, 23); voilà la sagesse que l'Esprit-Saint enseigne aux premiers: *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* (*Rom.*, XIII, 1); voilà la docilité que l'Apôtre prêche aux seconds. Et de là, le fondement inébranlable de cette subordination parmi les hommes que vient y établir la morale de la religion.

Allez puiser à sa source, ces règles de justice et d'équité qu'elle vous trace: quelle harmonie dans la conduite des hommes! Le fort n'est plus redoutable au faible, parce qu'il n'entreprend plus de l'opprimer, et le faible n'est plus suspect au puissant, parce qu'il ne cherche plus à le surprendre; le riche ne s'engraisse plus des dépouilles du pauvre, et le pauvre n'attente plus aux possessions du riche. Les grands n'abusent pas de leur crédit pour tout envahir, et le peuple ne justifie plus sa cupidité sous le spécieux prétexte de sa misère: *Quod justum est et æquum præstate* (*Job*, IV, 1); telle est la loi invariable de l'ordre que veut faire régner, parmi les hommes, la morale de la religion.

Allez puiser à sa source les sentiments de la charité qu'elle vous inspire les uns pour les autres: quel avantage pour tous! Il est, parmi les hommes, des malheureux et des indigents; mais c'est pour les aider et les soulager, qu'il est et des heureux et des riches. Les uns et les autres sont frères; à ce titre, ils doivent s'aimer et se secourir. L'abondance de ceux-ci fait la ressource de ceux-là. Mère commune de tous, la religion n'envisage dans le monde entier qu'une même famille dont Dieu est le chef; et c'est par la tendresse même que Dieu a pour tous les hommes, qu'elle cherche à animer la charité réciproque qu'ils se doivent: *Si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere* (*Joan.*, IV, 11); voilà les liens étroits que forme, entre les hommes, la morale de la religion.

Ici, chrétiens, je pourrais prendre en main ce qu'écrivait saint Pierre aux premiers fidèles, et, d'après lui, enseigner à ceux de nos jours les égards mutuels qu'il recommandait à ceux-là: *Omnes honorate* (*I Petr.*, II, 17); les sentiments fraternels dont il voulait que leurs cœurs fussent pénétrés, *fraternitatem diligite* (*Ibid.*); le respect pour leur prince qu'il s'efforçait d'y graver; *regem honorificate* (*Ibid.*); la soumission qu'il inspirait à l'égard de tous ceux qui auraient sur eux quelque autorité, quels qu'ils pussent être: *Subditi estote dominis, non tantum bonis, sed etiam dyscolis.* (*Ibid.*, 18.) Or, une morale qui, par la sagesse de ses principes, et par l'étendue de leurs conséquences, affermit si visiblement, dans le monde, la subordination, la justice et la charité; une morale qui exige la fidélité dans les mariages, les soins dans l'éducation d'une famille, le respect envers les pères et les mères; une morale qui établit la bonne foi dans le commerce, l'équité dans les contrats, la droiture dans toutes les démarches; la probité dans toutes les entreprises, peut-elle n'être pas précieuse à la société des hommes, et digne du Dieu dont les soins s'étendent sur elle? Faut-il vous rendre plus sensible encore ce qu'elle fait pour l'intérêt commun des hommes? Voyez, mes chers auditeurs, comment elle veille sur les vôtres. J'ose ici vous défier de former contre quelqu'un de légitimes plaintes, sans que la religion cite elle-même, à son tribunal, celui dont vous vous plaignez. Oui, comme vous, et avant vous, elle condamne, et bien plus sévèrement encore, cette haine qu'un ennemi fomente contre vous, ces mépris qui vous humilient,

ces discours qui vous insultent, ces injustices qui vous ruinent, ces médisances qui vous affligent. La religion est blessée de ce qui vous blesse ; les gémissements de sa tendresse se mêlent aux mauvais traitements qui vous font gémir. Ses droits sont méconnus en même temps que les vôtres. Qu'elle les conserve, ces droits sacrés ; dès lors s'exileront du sein de la société les désordres qui la troublent. Dès lors, plus de ces aigreurs qui en bannissent la paix, de ces rapports qui en détruisent l'union, de ces révoltes qui en anéantissent l'harmonie, de ces violences qui y sèment la confusion. Dès lors, plus de ces fureurs ambitieuses, de ces désirs immodérés d'agrandissement, de ces projets insensés d'élévation. Dès lors, par conséquent, dès lors plus de ces fiertés, de ces rivalités, de ces noirceurs, de ces crimes contre lesquels la religion serait un bouclier pour tous les hommes, si elle devenait une règle pour chacun d'eux. Alors, remarquez-le, mes chers auditeurs, vous n'avez à craindre, parmi les hommes, que ceux qui n'observent point, à votre égard, les lois saintes de la religion.

Eh ! n'est-ce pas, au contraire, à proportion du triste décroissement de cette religion, que ceux-ci négligent par indifférence, dont ceux-là se plaignent par aveuglement, contre laquelle certains autres s'élèvent avec fureur pour en énerver la force, en affaiblir l'autorité, en détruire, s'ils le pouvaient, jusqu'à la substance, en anéantir la vérité, n'est-ce pas, dis-je, à proportion de ce dépérissement de la morale de Jésus-Christ que croît chaque jour dans le monde un déréglement dont le monde est le premier à se plaindre. On ne vante que la raison, et l'on ne veut pas s'apercevoir que l'on outrage la raison elle-même en lui ôtant son plus ferme appui. On ne parle que de la loi naturelle, et on refuse de voir qu'on en vient jusqu'à en méconnaître les premiers principes. Le seul détail des malheurs auxquels conduit naturellement l'irréligion, les horreurs qu'elle enfante, les larmes amères que plus d'une fois elle a fait répandre, ne devraient-ils pas suffire pour la faire redouter ?

Qu'à ce moment, mes chers auditeurs, j'ose transformer en école du mensonge la chaire de la vérité, que j'aie la sacrilége audace d'opposer, à la morale de l'Evangile, la doctrine de ceux qui la combattent : qu'aurai-je à vous annoncer de leur part, et qu'osent-ils substituer, grand Dieu, à la pureté de votre loi ? Chrétiens, pourrez-vous l'entendre ? Et vous, Seigneur, n'avez-vous point permis qu'ils s'expliquassent si fréquemment, si ouvertement et si audacieusement, pour que le monstrueux corps de leur morale en devînt lui-même le préservatif?

Ecoutez-les, ces faux sages, empruntant avec confiance le ton de législateurs, pour renverser tous les principes de la législation divine. Ecoutez : l'un vous apprendre à régler les idées de la vertu sur celle d'un intérêt personnel ou d'un bonheur sensible ; l'autre vous accoutumer à ne regarder la vertu que comme arbitraire, comme relative à la diversité des circonstances et à l'utilité des conventions ; celui-ci (je répète avec horreur ce blasphème contre la nature), faire envisager, dans le hasard de la naissance, la dispense de l'amour dû à ceux dont nous avons reçu la vie : celui-là confondre l'égalité des droits et des rangs parmi les hommes, avec l'égalité de la condition humaine; l'un ne voir que dans les lois civiles la distinction du juste et de ce qui ne l'est pas ; l'autre vouloir persuader que les biens appartiennent indifféremment à chacun, et qu'ils sont nécessairement communs à tous; celui-ci préconiser la liberté des passions, parce qu'il l'assure innocente; celui-là accuser la raison, parce qu'elle condamne un cœur passionné; l'un assujettir la volonté de l'homme à une nécessité totalement étrangère ; l'autre ne donner à l'homme d'autre maître que celui qu'il consent à reconnaître. Vous frémissez, chrétiens; j'abrége cette affreuse morale dont il ne serait que trop facile de prolonger le détail, dont on sait trop, hélas! que j'ai à peine commencé le fidèle récit. Le respect dû au saint lieu, les égards que méritent les personnes vertueuses devant lesquelles je parle, de concert avec les lois sacrées de la décence, me défendent de rappeler encore ce qu'on ne peut entendre, ni prononcer sans rougir.

Que les hommes jugent à présent entre les dogmes de ceux qui attaquent la religion de Jésus-Christ, et le zèle de ceux qui la défendent. Que la société des hommes examine si ce n'est pas sur ses ruines que l'impiété veut élever ses triomphes ; qu'elle analyse les systèmes de ceux qui méconnaissent le prix des vertus du christianisme, et qu'elle nous dise si elle n'y aperçoit pas ce qui favorise tous les vices de l'humanité ! Qu'elle avoue combien elle serait effrayée des principes odieux que l'irréligion a jetés séparément dans divers ouvrages, s'il en était un qui osât présenter sous un coup d'œil l'assemblage monstrueux de ces conséquences révoltantes qui en dérivent. Qu'elle prononce si ceux qui s'appliquent à conserver l'héritage précieux de la religion, ne lui rendent pas, pour le présent et pour l'avenir, le plus important de tous les services. Qu'elle fasse plus, qu'elle ouvre ses annales, qu'elle voie si elle n'a pas reçu les plus signalés bienfaits de ceux qui ont le mieux observé les préceptes de la religion, et si jamais elle eut de plus dangereux ennemis que ceux qui cessèrent de respecter la morale de Jésus-Christ.

Mais on la regarde au moins, cette morale, comme ennemie des douceurs que les hommes se promettent de goûter, lorsqu'ils sont réunis en société. Oui, sans doute, la morale de Jésus-Christ proscrit ces fausses douceurs, ces plaisirs perfides, ces joies trompeuses, ces occasions dangereuses, ces fêtes païennes, où, dans le saisissement des passions, et comme enivrée du poison qu'elle déguise, la raison cède à l'appas enchanteur

qui la séduit; où l'âme troublée et hors d'elle-même, est sans cesse en péril de se livrer à l'attrait des sens qui la flattent; où l'homme est, pour ainsi dire, armé volontairement contre lui-même pour se surprendre et pour s'aveugler; où le prestige imposteur d'une illusion passagère lui dérobe les saines lumières de son esprit, pour le précipiter dans des égarements qui peuvent plaire à son cœur; où les sentiments effrénés d'une tendresse illégitime le préparent aux impressions d'amertume dont si ordinairement ils sont accompagnés. Et voilà, je n'en doute pas, le vrai crime de la religion aux yeux de ceux qui n'envisagent les douceurs de la société que selon les règles, disons mieux, que selon le déréglement de leur amour pour le monde.

Mais, outre que ce ne fut jamais là le plus solide avantage de la société, et que bien souvent au contraire c'est ce qui contribue à en troubler la paix; outre que des agréments de cette nature, quelque séduisants qu'ils soient, sont plus propres à étourdir les hommes qu'à les unir; outre que les hommes sont les premiers à reconnaître la stérilité de ces agréments qui peuvent plutôt distraire l'esprit que le satisfaire, irriter les désirs que les apaiser, pallier les chagrins que les adoucir; outre que les agréments passent avec le moment qui les voit éclore, qu'ils ne laissent dans un cœur que le vide qu'ils ont en eux-mêmes, et que l'empressement qui les multiplie prouve combien ils sont insuffisants; opposez-leur, chrétiens auditeurs, la vive idée d'une société où la religion préside et dont elle est la règle habituelle. Pour que les hommes en sentent mieux les douceurs, peignez à leur esprit ce que seraient des hommes qui vivraient égaux sans jalousie, possesseurs paisibles de leurs biens sans rivalité, unis sans méfiance, pauvres sans mépris, faibles sans danger, grands sans ostentation; qui éloigneraient de leurs mœurs une âcreté qui rebute, de leurs discours, une malignité qui offense, de leurs talents, une vanité qui les dégrade, de leur air, des fiertés qui déplaisent; qui, dans une mutuelle condescendance, trouveraient un abri contres les funestes effets de l'humeur; qui, dans d'innocents plaisirs, feraient régner une modération chrétienne pour en prévenir les excès, et par là les désordres qu'ils font naître; qui, dans la discussion des différents intérêts, mêleraient ce calme insinuant si propre à les concilier; qui seraient réciproquement éclairés dans leurs doutes, appuyés dans leurs projets, consolés dans leurs disgrâces, secourus dans leurs maux. En un mot, comme il n'est aucune des vertus que l'on appelle vertus de société, dont le principe ne soit évidemment renfermé dans les vertus du christianisme, il est certain aussi que les douceurs mêmes de la société naîtraient plus abondamment de la source de la religion.

Eh! ne serait-il pas à désirer que ce qu'on appelle la politesse du monde fût soutenue par cette humble modestie qui se plaît à céder à autrui? Que ce qui est complaisance souvent forcée dans le monde, fût fondé sur le saint empressement du zèle à obliger autrui? Que ce qui prend le nom d'amitié dans le monde fût cimenté par le sentiment de charité qui engage à vouloir du bien à autrui? Et, puisque je parle d'amitié, quels amis que ceux qui sont dirigés par la religion! Non, ils ne vous délaisseront pas par caprice, ils ne vous trahiront pas par intérêt; ils ne vous négligeront pas dans l'infortune; ils ne vous abandonneront pas dans les revers; et, si l'on se plaint dans le monde de ce qu'il ne présente souvent de l'amitié que le nom, c'est parce que, de l'aveu même du monde, des amis de divertissements et de plaisirs ne furent jamais de véritables amis; c'est parce que l'amitié dans le monde est trop rarement établie sur les vrais principes de la religion.

De quoi donc êtes-vous effrayés, hommes peu instruits; et que reprochez-vous si amèrement à l'austérité de la morale du christianisme? Elle est austère, il est vrai, mais remarquez que de cette même austérité qui ne réprouve que le péché, que de cette austérité qui doit être personnelle à chacun, dérivent pour tous ces charmes et ces avantages, dont en général la société s'applaudit. Et, telle est, chrétiens, la douce expérience qu'ont faite plus d'une fois et que font encore tous les jours parmi vous ces âmes choisies, qu'une soumission sainte aux lois de Jésus-Christ réunit dès cette vie pour leur mutuel bonheur. Pénétrées de cette joie pure qui croît infailliblement dans l'assemblée des justes, elles trouvent réciproquement une cause de contentement et de paix dans les personnes qu'un même esprit de religion leur associe; et cette félicité ne peut s'affaiblir que par l'affaiblissement même de cet esprit de religion. Aussi le monde, spectateur quelquefois de la douceur de leur sort, n'est-il pas toujours assez aveugle pour la méconnaître, quoiqu'il soit ordinairement trop déréglé pour la partager. Ah! chrétiens, n'avez-vous jamais dit à des amis, à des proches, à des enfants, que vous visitiez dans ces saints asiles de la piété : Vous êtes plus heureux que nous. Eh! sans doute, vous disiez vrai; mais pourquoi sont-ils plus heureux? Parce que, comme il n'est rien de plus aimable que les vrais chrétiens, rien n'est plus doux que d'en former de pieuses associations; parce que le bonheur le plus pur doit régner où règne la morale de la religion; parce qu'elle prouve ce que les liaisons innocentes ont de satisfaisant, ce que l'amitié a de solide, ce que la bienveillance a de généreux, ce que la bonté a de compatissant; parce que si elle ne réforme pas entièrement les caractères, elle les corrige et les adoucit; parce qu'elle apprend aux hommes à vivre les uns avec les autres, en leur apprenant qu'ils doivent tous vivre selon les vues de l'esprit de Dieu.

Ajoutons enfin en deux mots, pour la gloire de la religion, une légère idée de la

félicité qu'elle répandrait sur la société des hommes, si l'on en suivait fidèlement les ordres. Ce fut la gloire des premiers chrétiens à qui leurs ennemis furent forcés de rendre hommage, en ne trouvant à condamner dans eux que la profession du christianisme; témoignage que leur rendirent les païens, jusques-là que l'un d'entre eux écrivait à un empereur romain que le but des assemblées des chrétiens, loin d'être criminel, ne tendait qu'à les éloigner de toutes sortes de crimes; jusque-là que, par une contradiction marquée, que Tertullien reprochait avec force aux persécuteurs des chrétiens, en même temps qu'ils punissaient celui d'entre eux qui était découvert, on défendait de travailler à les découvrir. Tant il paraissait injuste de chercher à nuire à des hommes qui faisaient profession de ne nuire à personne, et de traiter comme des coupables ceux en faveur de qui réclamaient toutes les vertus !

Or, voilà, mes chers auditeurs, l'idée que l'univers entier concevrait encore des chrétiens, s'ils conformaient leurs mœurs à la morale de leur religion. Voilà ce qui, tout ensemble, étendrait au loin et l'éclat de cette religion et la gloire de ceux qui la professent. Voilà ce qui accroîtrait de jour en jour l'étendue de ses conquêtes parmi ceux qui lui sont le plus opposés. Voilà ce qui forcerait les peuples à reconnaître qu'une religion, qui divinise en quelque sorte les hommes, n'est et ne peut être que la religion d'un Dieu. Qui dirait des chrétiens, dirait par là même des hommes tempérants, chastes, patients, justes, généreux, charitables. En s'élevant au-dessus des faiblesses de l'humanité, ils élèveraient au-dessus de toutes les religions, la seule capable de former des hommes de ce caractère; et, dans un sens plus vrai qu'on n'a pu jamais le dire, le peuple chrétien serait véritablement un peuple de héros.

Et tel est, mes frères, le glorieux sentiment qui convient à chacun de nous, lorsque nous envisageons la sublimité des enseignements de notre religion. Loin de rougir de la foi qui nous les a transmis, pouvons-nous ignorer jusqu'à quel point elle nous ennoblit et nous élève? En même temps que, selon l'expression de saint Paul, elle asservit humblement nos esprits au joug raisonnable qu'elle leur impose (II *Cor.*, X, 5), pouvons-nous ne pas nous glorifier de la perfection des vertus qu'elle peut produire dans nos cœurs? Et, lorsque interrogé sur ma religion, je réponds hautement que je suis chrétien; qu'annonçai-je par la noblesse de ce témoignage, si ce n'est que ma religion enseigne toutes les vertus, qu'elle est la source de toutes les vertus, et que par conséquent ma plus solide gloire, aux yeux même des hommes, serait de soutenir dans moi celle de ma religion?

Ah! chrétiens, si cette loi sainte était profondément imprimée dans tous les cœurs; si, dans chaque famille elle était respectée et suivie; si, dans chaque ville, elle en était la commune règle; si tous les peuples voulaient s'instruire à cette divine école, quel spectacle nous offrirait la terre! Quel sort serait celui des hommes! Et que prétendez-vous donc, impies de nos jours, vous qui, mettant tout en œuvre pour leur faire oublier les leçons précieuses du christianisme, croyez suppléer à tout, en leur substituant les noms séduisants de bien public, d'honneur, de patrie, de bienfaisance et d'humanité? Eh! laissez briller aux yeux du monde, laissez-nous les pures lumières de l'Evangile; et cet Evangile, lui seul plus intéressant mille fois pour le bien commun, que le fastueux étalage de vos vaines spéculations; cet Evangile, capable lui seul de réaliser les avantages de la société, tandis qu'elle ne reçoit et n'attend rien de la froide stérilité de votre prétendu zèle; cet Evangile, qui renferme lui seul plus de moyens pour opérer le bonheur des hommes, que la pompeuse apparence de vos maximes, cet Evangile leur suffit abondamment pour marquer leurs devoirs, pour régler leurs actions, pour veiller à leur sûreté. Qu'elle règne, cette loi divine; les droits différents sont reconnus; les divers intérêts sont assurés; les obligations particulières sont remplies; les titres et les rangs sont honorés. L'époux est sage et condescendant, l'épouse vertueuse et soumise; les enfants sont tendres et dociles; le doméstique laborieux et fidèle. Partout l'ordre règne, la paix fleurit, le calme se maintient. N'est-ce pas là le bien commun? Et d'où vient, dans le monde, cette inondation de maux qui le ravagent? Je l'ai dit, et j'ai dit vrai, c'est parce qu'on ose forcer les barrières que leur oppose la morale de la religion.

Laissez-nous les pures lumières de l'Evangile; et cet Evangile lui seul, dans sa noble simplicité, nous inspire plus de sentiment et plus de grandeur que l'héroïsme affecté de tous vos discours. Qu'il est plus grand le cœur que l'Evangile a formé! Grand dans la douleur, par cette constance chrétienne qui lui apprend à en triompher; grand dans les abaissements, par cette vue profonde qui lui fait regarder, en quelque sorte, comme étranger, tout ce qui n'intéresse pas son essentielle destination, la dignité de son être; grand dans la prospérité et dans l'éclat, par cette humble fuite qui l'en détourne, et ne lui montre comme digne de lui que ce qui peut durer autant que lui; grand et plus grand encore, parcequ'il cherche moins à le paraître; parce que, sans vouloir abaisser autrui, il ne tend qu'à s'élever au-dessus de lui-même; parce qu'il n'a pour objet que la grandeur même de Dieu; et parce que la véritable gloire se trouve essentiellement dans les vertus du christianisme. C'est à proportion qu'on s'en écarte, qu'on se déshonore. Rien ne peut ternir à juste titre la réputation du fidèle qui lui est constamment soumis; et, s'il est, mes chers auditeurs, des taches flétrissantes, des humiliations réelles, des accusations honteuses et fondées pour un nombre

d'hommes, c'est toujours pour ceux qui, dans leur conduite, ont oublié la morale de la religion.

Laissez-nous les pures lumières de l'Evangile; et cet Evangile est lui seul le rempart le plus inébranlable de la patrie, dont si souvent vous faites entendre le nom. C'est à l'école de Jésus-Christ, que le sujet apprend à rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu ; le citoyen à user, pour l'intérêt général, de ces talents que le ciel ne lui a point accordés pour son utilité particulière; tout homme, à se regarder comme membre d'un corps au bien duquel il doit concourir, selon la destination qui lui est propre. Oh! heureuse la patrie, lorsqu'elle confie sa défense à des héros chrétiens qui, dans leurs mains, portent le glaive, et l'Evangile dans leur cœur! A l'abri des lâches trahisons que l'Evangile proscrit, de l'injuste ambition que l'Evangile condamne, de la sordide cupidité que l'Evangile réprouve, elle remet ses intérêts à des cœurs généreux, incapables de préférer les leurs. Elle se tient assurée de trouver ses propres triomphes dans leurs victoires ; et jamais elle n'applaudit à leurs succès, sans avoir dans eux des vertus à couronner. Heureux les peuples dont la cause est décidée par des juges que la droiture évangélique accompagne sur le tribunal! Ils n'y connaissent d'autre règle que celle de la justice, d'autre protection que celle du bon droit, d'autre usage de l'autorité que le soutien de ceux à qui elle devient nécessaire. Heureux le monarque dont les peuples sont soumis à l'Evangile ! C'est sur le trône de Dieu qu'ils voient appuyé celui de leur roi. Ils savent que lui résister, c'est résister à Dieu même. Ils ne séparent point du tribut qu'ils leur doivent, l'hommage de leur respect et de leur amour! Fidèles par là même qu'ils sont chrétiens, autant que par inclination, par devoir ils sont dévoués au bien de la patrie; et ce qu'elle aurait de plus funeste à redouter, ce serait de n'être pas soutenue par la morale de la religion.

Laissez-nous les pures lumières de l'Evangile; et cet Evangile, que, par amour même pour les hommes, vous devriez voir avec plaisir régner parmi eux, devient lui seul le plus ferme appui de l'humanité. Ah! si la nature pouvait cesser de se faire entendre, quelle voix puissante, dans celle du christianisme parle à tous les hommes, en faveur de chacun d'eux! Elle associe à l'éclat de la victoire, la clémence du vainqueur; à la supériorité du pouvoir, les tempéraments de la bonté; aux trésors de l'opulence, les dons de la générosité; à la prospérité des heureux, le plaisir d'en faire. S'il est des maux, elle ordonne de les adoucir; s'il coule des larmes, elle engage à les essuyer. Sans combler l'intervalle qui sépare les hommes, elle les rapproche; sans les confondre, elle les unit; sans les dégrader, elle les rend égaux. Aux sentiments que l'humanité inspire, elle ajoute la perfection de la charité qui les affermit. Et le cœur le plus humain sera toujours celui qui se montrera le plus conforme à la morale de la religion.

Laissez-nous les pures lumières de l'Evangile. Ah! jamais elles n'ont pénétré les différents lieux de l'univers, que suivies de toutes les vertus. Jamais elles n'ont brillé dans la conduite d'un vrai chrétien, qu'elles ne lui aient attiré l'admiration de ceux sur qui elles ont pu rejaillir. Jamais elles n'ont éclairé des nations dociles, qu'elles ne les aient forcées à s'applaudir d'en avoir été frappées. Jamais elles ne se sont répandues sur la terre, sans y indiquer la route du vrai bonheur. La morale de Jésus-Christ trop évidemment est marquée au sceau de la sagesse suprême de Dieu, pour n'être pas évidemment destinée à devenir la loi suprême des hommes.

Que ce soit donc toujours, ô mon Dieu, dans ce livre de vie qu'il nous soit permis de nous instruire! Comme la colombe sortie de l'arche, après que votre colère eut inondé la terre, se hâte de rentrer dans cet asile; au milieu du déluge de leçons impies dont vous avez permis, pour punir l'indocilité des hommes, que leur orgueil aveugle devînt l'origine, que nous n'en soyons que plus empressés à recourir à la pureté de vos préceptes. L'iniquité toujours en contradiction avec elle-même, l'absurdité palpable de sa honteuse doctrine, la licence effrénée de ses détestables maximes, marquent toujours mieux que c'est à votre parole à nous conduire, à votre sagesse à nous éclairer, à votre loi à nous diriger. Que de cette source divine se répandent toujours, parmi les fidèles, ces eaux salutaires qui, après avoir fertilisé, dans cette vie, tous les principes de vertu que vous avez mis dans leurs cœurs, rejailliront jusqu'à la vie éternelle, au bonheur de laquelle la divine morale de la religion les conduit! Je vous le souhaite, etc.

SERMON XI.

Pour le jeudi de la première semaine de carême.

SUR LE PRÉCEPTE DE LA COMMUNION.

Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus. (*Matth.*, XV, 26.)

Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens.

Oui, sans doute, à ne consulter que notre iniquité, nous n'oserions jamais approcher de la table sainte, pour y participer à l'auguste aliment qui s'y prépare. Aussi, comme le centenier de l'Evangile, disons-nous : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, car il ne convient pas que le pain des enfants soit donné indifféremment : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus.* (*Matth.*, XV, 26.) Mais si notre faiblesse nous effraye, la bonté de notre Dieu nous rassure. Il ne nous permet pas seulement, il nous presse de venir nous asseoir à sa table. Avec l'aveu de notre indignité, il agrée la sainte confiance qui nous y amène, et nous fait attendre de sa miséri-

corde les dispositions nécessaires pour nous en rendre moins indignes. Il cède à la sainte importunité du désir qui nous y conduit, à l'humilité comme à l'ardeur de la foi qui nous y accompagne.

Pénétrée de l'esprit de son divin auteur, l'Eglise de Jésus-Christ, en nous admettant au banquet sacré, ne manque pas de nous rappeler les paroles qui nous expriment à la fois combien peu nous méritons une aussi grande faveur, et combien est grande la bonté de Dieu qui ne nous en exclut pas. Mon dessein aujourd'hui est de retracer sous vos yeux les principales dispositions que nous devons apporter à la sainte communion. Je ne m'attacherai pas à les parcourir toutes, ce sujet mènerait trop loin; arrêtons-nous à celle qui est le principe et l'aliment de toutes les autres. Pour jeter les premiers fondements de la piété, rappelons d'abord ceux de la foi. C'est aujourd'hui, mes chers auditeurs, uniquement sur l'autorité de la foi que je viens m'appuyer dans ce discours, dont le seul objet est de vous rappeler ce que vous enseigne la foi, par rapport à la communion. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Consultons la foi, et nous trouverons, dans son autorité, tout ce qui peut nous instruire sur un objet si intéressant. Dans l'autorité de ses dogmes, nous puiserons les lumières qui nous inspireront le désir de la communion; dans l'autorité de ses préceptes, nous reconnaîtrons l'ordre exprès qui nous fait un devoir essentiel de la communion; dans l'autorité de ses règles, nous apprendrons les dispositions nécessaires qui doivent nous préparer à la communion.

Et d'abord la foi vous dit, au nom de Jésus-Christ, en vous montrant le pain sacré, sous les apparences duquel il se renferme : voilà l'Homme-Dieu qui doit et qui veut régner sur vous : *Ecce Rex tuus.* (*Matth.*, XXI, 5.) Ce n'est point simplement une figure de son corps, un souvenir de sa passion, un symbole de son amour, c'est lui-même, et c'est d'après lui que l'Eglise vous l'enseigne, puisqu'en instituant l'Eucharistie, il dit lui-même en termes si précis et si formels à ses disciples : Ceci est mon corps : *Hoc est corpus meum.* (*Matth.*, XXVI, 26.) Ce n'est point un langage nouveau qu'elle vous adresse, puisque depuis Jésus-Christ jusqu'à ce moment, l'Eglise s'est toujours glorifiée de posséder, dans le sacrement auguste de nos autels, l'Homme-Dieu qui l'a acquise par son sang. Il n'y a eu de nouveauté que dans la révolte de l'hérésie, lorsqu'elle refusa d'entendre un langage, si clair cependant qu'un des hérésiarques les plus fameux (Luther) s'est avoué contraint de céder à l'évidence des paroles de Jésus-Christ, avouant en même temps qu'il avait fait inutilement les plus grands efforts pour combattre la réalité de sa présence dans l'Eucharistie.

Il est vrai, chrétiens, c'est un grand mystère que la foi propose; mais j'ose le dire, c'est un mystère qu'il est facile de croire, lors même qu'il n'est pas possible de le comprendre. Pourquoi? Non-seulement parce que le prodige qui le renferme est opéré, dit saint Ambroise, par la parole de celui dont une seule parole tira l'univers du néant : *Sermo... quo facta sunt omnia;* mais parce que, si c'est un prodige, c'est le prodige de la charité d'un Dieu, parce qu'il est la suite de tant d'autres prodiges qui ont signalé la charité d'un Dieu, parce qu'il a une liaison comme naturelle avec les prodigieux effets de la charité d'un Dieu. Car dès que je reconnais dans Jésus-Christ, le Fils de Dieu; dès que, par là même, j'adore en lui une personne divine, revêtue d'un corps autrefois mortel et passible; dès que je vois, dans ce corps divin, livré pour nous à la mort, le prix de notre rançon; dès que je confesse avec saint Jean que Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique : *Sic dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (*Joan.*, III, 16); je suis moins étonné que le Fils de Dieu se soit donné lui-même.

Je répète, après le même apôtre, avec autant de fermeté dans ma foi que de vivacité dans ma reconnaissance, que Jésus-Christ ayant aimé les siens, leur donna, sur la fin de sa vie, une preuve singulièrement frappante de son amour : *Cum dilexisset suos.... in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.) Ainsi préparé, je dis plus, accoutumé par Jésus-Christ aux miracles de sa tendresse, les uns me facilitent la créance des autres. Les humiliations de la crèche me disposent à voir les tourments de la croix, et celui que j'ai pleuré sur la croix, je le recherche avec confiance sur les autels. Ce bienfait n'est pas moins digne de sa bonté; il n'est pas plus difficile à sa puissance, il est positivement attesté par sa parole, et, dès que cette même parole nous le montre réellement présent dans l'Eucharistie, elle devient l'exhortation éloquente qui nous invite à le recevoir par la communion.

Pouvez-vous ignorer que tels sont les desseins de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, dès qu'il déclare qu'elle renferme une nourriture et un breuvage? Ce mystère n'est-il proposé qu'à votre foi, et cet enseignement de la foi n'est-il pas dirigé évidemment à exciter dans vous l'ardeur de la charité? Est-ce ici une vérité uniquement destinée à soumettre les esprits qu'elle éclaire, sans exiger d'autre hommage que celui d'une entière docilité? Le Sauveur, résidant au milieu des hommes, veut-il être un Dieu isolé dont les bienfaits soient concentrés dans le secret de son tabernacle, dont le culte soit réduit à quelques adorations extérieures et passagères, dont la présence ne produise pour vous d'autre obligation que celle d'avouer sa réalité? Et la réalité même de sa présence n'avertit-elle pas qu'elle doit être marquée par des fruits réels et sensibles de salut? En nous donnant son corps adorable, Jésus-Christ ne s'est pas borné à nous dire : Respectez, conservez, adorez; mais il nous a dit :

Prenez et mangez ce divin aliment : *Accipite et manducate.* (*Matth.*, XXVI, 26.) De là vient qu'il nous le présente sous la forme de la nourriture la plus ordinaire, et qu'il déploie sa toute-puissance pour nous faciliter l'usage du don infini que nous fait sa libéralité.

Ce n'est point assez pour lui de nous annoncer qu'en qualité de Sauveur, il sera avec nous jusqu'à la consommation des siècles; il veut s'unir pendant la durée des siècles, d'une manière ineffable à chacun de nous, pour nous conduire, si je puis parler ainsi, personnellement au terme du salut. Il ne lui suffit pas, dit saint Thomas, de nous avoir sauvés par l'immolation sanglante de son corps sacrifié pour l'expiation des péchés des hommes; il laisse aux hommes ce même corps, non simplement comme un gage, mais comme un moyen de salut. Cette humanité sainte, qui fit les frais de la délivrance du monde, il veut qu'elle soit toujours pour les habitants du monde l'arme triomphante qui soutienne leur courage, qui assure leur victoire. Après s'être revêtu de la nature humaine, pour nous rendre en quelque sorte participants de la Divinité, continue le saint docteur, le le Fils de Dieu nous la rend inséparablement unie à sa personne divine pour le salut de l'humanité : ***Et hoc quod de nostro assumpsit, totum nobis contulit ad salutem.***

Or, puisque les vues de Jésus-Christ sont des vues de salut; puisque les effets qu'il opère dans l'Eucharistie, sont des grâces de salut; puisqu'il y est, selon le témoignage de l'Ecriture et des Pères, rendu sensible par l'expérience journalière des vrais fidèles, la force, le soutien, la consolation de ceux qui marchent dans la route du salut; il y a donc une relation nécessaire entre l'institution du sacrement de la part de Jésus-Christ, et le désir d'y participer, de la part des chrétiens qui aspirent sincèrement au salut. Relation si naturelle que, du défaut de désir de recevoir ce sacrement, on pourrait presque conclure qu'on en méconnaît le prix. Eh! comment tout à la fois croire à la tendresse du Dieu Sauveur qui veut se donner à nous, et y opposer une indifférence de volonté qui ne cherche point à s'unir à lui? Comment tout à la fois croire à la vérité de sa parole, et répondre si mal aux intentions de sa générosité? Comment tout à la fois croire aux oracles du christianisme et marquer si peu d'amour à Jésus-Christ?

Non, mes frères, ne vous y trompez pas; il n'a dans vous, aux pieds de son trône, que des adorateurs languissants, s'il ne voit pas dans vous à sa table des amis fidèles. Il y a peu de sincérité dans vos hommages, s'il n'y a pas de vrais désirs dans vos cœurs; vous ne lui offrez que de stériles vœux, si lui-même n'en est pas l'objet; et ne vous le dissimulez pas, vous avez à vous reprocher une insensibilité frappante, si vous n'êtes coupables d'une incrédulité décidée. Ici, le seul défaut d'empressement est un manque de respect; la froideur est un outrage; c'est renouveler, en quelque sorte, celui que reçut le Sauveur de la part de ce peuple qui était le sien, dans le sein duquel il voulut naître, et qui refusa de le recevoir, parce qu'il affecta de le méconnaître : ***In propria venit, et sui eum non receperunt.*** (***Joan.***, **I, 11.**)

Ah! le reconnaissent-ils, en effet, ces hommes habituellement éloignés des autels sacrés où Jésus-Christ les appelle? Tient-il à eux, qu'aux ombres, dont par égard pour nous, son amour le voile, ne se mêle l'aveuglement d'un oubli général qui l'abandonne? Peut-il leur paraître bien intéressant de conserver, malgré les efforts de l'hérésie, la réalité du don précieux dont Jésus-Christ les a enrichis, dès qu'ils s'intéressent si peu à en recueillir les avantages? Est-ce estimer, est-ce avouer ces avantages que de ne pas les désirer, que de n'en pas profiter? Est-ce vivre de l'esprit de l'Eglise, que de ne pas manger le pain de ses enfants? Or, s'ils se disent encore les enfants de cette Eglise sainte, pourquoi la nourriture divine, qu'elle leur réserve, leur est-elle aussi étrangère, que si l'Eglise les avait exclus de son sein? Quoi! elle ne connaît pas de plus grande peine que la privation de ce pain de vie, et cette privation, chrétiens indifférents, est l'effet de votre choix! Vous vous rapprochez donc, par la conduite, de ceux qui sont séparés de vous par l'erreur. En témoignant croire avec l'Eglise, vous vivez comme ceux qui en ont abjuré la croyance. Vous voulez faire partie de la nation sainte au milieu de laquelle Jésus-Christ habite, et vous vous unissez à ce peuple infidèle qui en méconnaît la présence. C'est donc à vous que convient le reproche qu'adressait aux Juifs le saint précurseur : Il est au milieu de vous un Dieu que vous paraissez ne pas connaître : ***Medius vestrum stetit, quem vos nescitis.*** (***Joan.***, **I, 16.**) Qu'en résulte-t-il, mes chers auditeurs? La remarque en est aussi facile qu'elle est affligeante Hélas! dès qu'on ne sent aucun désir de recevoir Jésus-Christ dans l'Eucharistie, on est peu zélé à professer la foi qui nous l'y découvre; l'indifférence qu'on a pour la religion, est ordinairement la suite de celle qu'on a pour lui-même. On tient faiblement à son Eglise, quand on perd le goût du plus auguste de ses sacrements. Ou si, comme quelquefois il arrive, on respecte encore la vérité de ses dogmes, peut-on ne pas se confondre à la vue de ces langueurs qui dédaignent les trésors qu'elle nous découvre? Comment concilier le dégoût de l'Eucharistie avec l'autorité des enseignements de la foi qui nous y montre le miraculeux effet de la puissance de Jésus-Christ, le trône de sa miséricorde?

Jésus-Christ l'avait prévu cependant. Aussi y a-t-il ajouté l'autorité du précepte. Ah! combien, pour qui ce sacrement n'eût été que l'objet d'une spéculation infructueuse, si Jésus-Christ n'en eût pas fait l'objet déterminé d'un devoir! Pouvons-nous nous le dissimuler à la vue de cette multitude indolente, qui, évidemment, ne communie que par obéissance, puisqu'elle ne commu-

nie que quand elle ne peut pas s'en dispenser sans désobéir? En vain, pendant le cours d'une année entière, et dans les circonstances réitérées des plus grandes solennités, voient-ils s'ouvrir, pour eux, la salle du festin. Ce n'est point assez des invitations les plus pressantes; il faut un ordre exprès, qui les contraigne d'y entrer : *Compelle intrare.* (*Luc.*, XIV, 23.) Si tous alors ne sont pas également sourds à la voix du précepte, dans plusieurs, quelle résistance intérieure! Que de répugnances secrètes! Combien de honteux murmures contre une obligation dont ils semblent ignorer le prix, pour se borner à en redouter la gêne! Eh bien! Dieu Sauveur, puisque votre bonté les importune, livrez-les à leur oisiveté. Répondez à l'excuse de leur paresse, par l'arrêt de votre indignation. Que, par leur éloignement de la table sainte, ils vérifient la menace redoutable que vous leur faites de les en exclure à jamais : *Nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam.* (*Ibid.*, 24.)

Et tel est, mes chers auditeurs, le sort de ces hommes qui commencent par n'apercevoir, dans la communion, qu'un devoir onéreux, et qui finissent par faire, de ce devoir, la matière d'une infraction également criminelle et scandaleuse.

Je dis d'abord infraction criminelle, puisqu'incontestablement il existe une loi qui ordonne de communier. Loi dont l'Eglise a déterminé l'accomplissement, en fixant le temps de la remplir; mais loi portée expressément par Jésus-Christ même, puisqu'en laissant aux hommes sa chair et son sang, il leur a formellement déclaré que, s'ils ne se nourrissaient de l'une et de l'autre, jamais ils n'auraient la vie dans eux. (*Joan.*, XXXV, 54.) Parole abrégée, dont l'énergie renferme sensiblement elle seule toute la force du précepte. C'en était assez sans doute de son objet pour en caractériser l'importance. Mais, parce qu'il fallait, pour prévenir plus sûrement le crime de la désobéissance, en exposer le malheur, Jésus-Christ ne nous représente pas seulement l'Eucharistie comme un aliment d'immortalité, c'est l'attrait qu'il présente à notre espérance : *Qui manducat meam carnem... habet vitam æternam.* (*Joan.*, VI, 55.) Mais il nous l'offre comme une nourriture si essentielle à la vie, que, nous en priver, c'est nous livrer infailliblement à la mort : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis..., non habebitis vitam in vobis.* (*Ibid.*, 54.) D'où il suit qu'autant qu'il est nécessaire de vivre de la vie de la grâce, autant il est indispensable de s'unir par la communion à Jésus-Christ. Et c'est ici que je puis appliquer, dans un sens différent, ces paroles du Sauveur : Sans moi, vous ne pouvez rien : *Sine me nihil potestis facere.* (*Joan.*, XV, 5.) C'est-à-dire que vous ne demeurez point en lui, si lui-même ne vient point demeurer en vous. Or, dès que vous ne demeurez point en lui par l'espoir vivifiant de sa grâce, vous êtes, selon sa parole, comme une branche desséchée, qui, séparée de sa tige, ne saurait porter aucun fruit : *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes et arescet.* (*Ibid.*, 6.)

Il est vrai, chrétiens, que c'est là l'effet général de tout péché incompatible avec la grâce; mais, parmi les péchés qui la détruisent, remarquez que celui de ne pas communier en suppose évidemment bien d'autres; qu'il en est la fatale suite; qu'il y met en quelque sorte le sceau de la consommation. Car, quel est l'état d'un chrétien qui ne communie point, et qui ne se dispose point à communier? C'est sans doute un état de mort; mais c'est un état dans lequel on se décide à persévérer, puisqu'on ne veut pas recouvrer la vie. Jésus-Christ les en prend eux-mêmes à témoins. Ceux que la voix de l'Eglise trouve rebelles à ce précepte, s'ils abandonnent la communion, n'est-ce pas uniquement parce qu'ils ne veulent pas abandonner leurs péchés?

De là, je conclus que ce qui sert à nous démontrer toujours plus la nécessité de remplir ce précepte, c'est l'abîme profond où se précipitent ceux qui ne le remplissent pas. Nous voyons, d'une part, que l'on ne se détermine à l'enfreindre, que parce qu'on ne veut pas s'assujettir à l'observance des divers points de loi; et, de l'autre, que quand une fois on se permet de franchir la barrière que la sainteté de la communion doit opposer aux désordres, il n'est plus de digue qui puisse en arrêter le torrent. Nous voyons que ceux qui, sur ce point, écoutent encore la voix de la religion, sentent, par-là même, l'obligation d'écouter aussi les avertissements de leur conscience. Nous voyons qu'une des ressources les plus efficaces, pour revenir aux vertus du christianisme, c'est le désir sincère de célébrer dignement la pâque des chrétiens. Aussi espérons-nous, et avons-nous lieu d'espérer, que viendra l'heureux moment où rentreront sérieusement en eux-mêmes ceux qui savent connaître et respecter encore le moment de recevoir Jésus-Christ. Mais, dès qu'on se roidit contre la force de ce précepte, nous apercevons, dans ce nouveau péché, la détermination où l'on est de vivre pécheur. Nous y trouvons l'indice certain d'une volonté déréglée, qui ne s'éloigne constamment du Dieu des vertus, que parce qu'elle veut rester plongée dans le vice. Nous sommes frappés d'un refus qui nous annonce tout ensemble ce qu'il y a de coupable pour le passé, et de volontaire pour l'avenir. Il y a donc cette différence entre l'omission de ce devoir et l'infraction de tout autre précepte, que toute autre faute, quelque griève qu'elle puisse être, ne paraît pas renfermer le degré d'obstination que présente sensiblement l'éloignement habituel de la table de Jésus-Christ.

De là le scandale frappant qui en résulte pour les fidèles, scandale que l'Eglise a cherché à prévenir, et par les exhortations les plus insinuantes de la douceur, et par l'usage le plus légitime du pouvoir, et par les plus vives expressions de ses redoutables menaces, jusqu'à rougir de compter parmi

ses membres ceux qu'elle ne peut pas engager à se réunir à son chef.

Je le sais, il y eut dans tous les temps un pareil désordre, parce que dans tous les temps il y eut des passions, et parce que l'effet des passions fut toujours de mettre, dans ceux qui s'y livrent, un puissant obstacle à la communion. Mais, prenez garde, chrétiens; jamais ce désordre ne fut si général, parce que jamais le vice ne fut si généralement répandu. Autrefois ils eussent voulu pouvoir se dérober ce crime à eux-mêmes, ceux qui s'en rendaient coupables, et ils redoutaient la honte qui en rejaillissait sur eux dans l'idée d'autrui. Presque jusqu'à nos jours, l'artifice des précautions était employé à voiler l'infidélité de la conduite; on cherchait à éluder le précepte, et on n'osait pas le braver; on palliait le péché de la désobéissance, on n'étalait pas l'audace de la révolte; on s'efforçait à déguiser aux yeux de la piété les tristes effets du libertinage, on ne les appuyait pas sur les maximes de l'irréligion.

Mais aujourd'hui que le déréglement des mœurs appelle à son secours l'indocilité de la foi; aujourd'hui que, pour s'affranchir de toute règle, on essaie d'étouffer tout principe; aujourd'hui, que l'orgueil d'un esprit aveuglé favorise la licence d'un cœur perverti; on ne se borne pas à s'éloigner de la communion, on voudrait effacer jusqu'à l'idée du précepte; et le nombre de ceux qui saintement encore s'y conforment, sera peut-être bientôt aussi remarqué que l'était autrefois le petit nombre de ceux que l'irrégularité de leur vie engageait à s'en dispenser. La réprobation qui sera consommée par ces foudroyantes paroles de Jésus-Christ: *Discedite a m.* (*Matth.*, XXV, 41), se prépare d'elle-même par l'éloignement de Jésus-Christ dans la communion.

De là, mes chers auditeurs, ce dépérissement, si déplorable et si visible parmi nous, de la fidélité à la loi de Jésus-Christ. Que peut-il y avoir de sacré pour ceux qui en négligent un des points les plus intéressants, et qui tend à les faire respecter tous? De là, ces excès multipliés, dont on calculerait le nombre avec une espèce de certitude dans les villes, sur le nombre plus ou moins grand de ceux qu'éloigne ou que rassemble encore la table de Jésus-Christ. De là, cette audacieuse intrépidité du vice qui ne connaît plus de frein, auquel on n'oppose plus d'effort salutaire, dès qu'on ne distingue plus de jours de salut.

Eh! que faudrait-il au contraire pour introduire dans le monde une réforme malheureusement aujourd'hui aussi difficile que nécessaire, et pour y faire refleurir ces anciennes vertus, dont il reste à peine à plusieurs le nom et l'idée? Ah! mes frères, que seulement il reprenne sa force, ou plutôt que par la force qui en est inséparable, le précepte de Jésus-Christ soumette tous les enfants de son Eglise; que chacun d'eux sache voir, dans l'Eucharistie, ce véritable fruit de vie, sans lequel il est absolument impossible de la conserver; que tous se pénètrent de l'indispensable nécessité de s'en nourrir dignement, et j'ose annoncer parmi les chrétiens cette heureuse révolution, qui ranimera parmi eux les principes et les mœurs du christianisme.

De bonne foi, pécheurs qui abandonnez la route qu'il vous trace, parce que vous ne voulez en apercevoir que les difficultés; vous qui regardez vos devoirs d'un œil découragé, parce que vous envisagez les secours d'un œil indifférent; vous qui dites avec effroi : Voilà ce que le christianisme ordonne, sans penser à faire usage des moyens que Jésus-Christ vous offre; convenez-en : C'est surtout depuis que vous avez cessé de participer à son sacrement, que s'est accrue dans vous l'opiniâtre infidélité qui, plus que jamais, vous en écarte. Comparez-vous aujourd'hui avec vous-mêmes; vous avouerez que quand la Pâque fut pour vous un devoir que vous étiez exacts à remplir, vous trouviez, dans l'accomplissement de celui-là, plus de disposition, plus de volonté, plus de force pour les remplir tous. Vous avouerez que vous aviez au moins plus de vigilance sur vous-mêmes; plus de crainte du péché, plus de remords après vos chutes, plus d'empressement à vous relever. Vous avouerez qu'il n'y avait pas dans vous ces liens de l'habitude, ce desséchement de la piété, cette aversion marquée pour les maximes de l'une et de l'autre. Vous avouerez que vous sentiez l'obligation de réformer chrétiennement vos mœurs, dès que vous vous occupiez de l'obligation d'approcher saintement de Jésus-Christ; que vous regardiez vous-mêmes le temps fixé pour la communion comme un temps de renouvellement et de régularité. Hélas! si, par un désir vraiment chrétien, et par de salutaires dispositions, vous nous mettiez en liberté de vous ouvrir encore les tabernacles sacrés où Jésus-Christ réside pour se donner à vous; nous serions en droit de penser que nous vous ouvrons la route du céleste royaume, où vous pourrez régner avec lui.

Oui, mes frères; tendre, généreux et magnifique comme il l'est, il ne viendrait à vous que pour vous armer de sa force, et vous toucher de ses faveurs; vous concluriez, en le recevant, la sainte nécessité d'y répondre. Le miracle de sa présence vous deviendrait sensible par celui de votre guérison. Aux mortelles langueurs, dont à ce moment le poids vous accable, succéderait le courage dont une ardeur divine vous animerait. Et, après avoir humblement répété, dans le sentiment de votre faiblesse, que de vous-mêmes vous ne pouvez rien, vous éprouveriez que, par la force de Jésus-Christ devenue la vôtre, vous pouvez tout : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philipp.*, IV, 13.)

N'alléguez pas ce qu'il doit vous en coûter pour suivre le Sauveur. Ah! il a prévu lui-même la défaillance où vous tomberiez, s'il ne vous ménageait pas un aliment qui

vous soutînt; et la pitié de son cœur a dirigé les merveilles de sa puissance. Comme autrefois, pour secourir la troupe nombreuse dont il était environné, Jésus-Christ opéra cette multiplication miraculeuse des pains, qui fut la figure du pain eucharistique; il vous a préparé, dans celui-ci, la nourriture qui fait les forts : *Misereor super turbam.* (*Marc.*, VIII, 2.) Il a vu que vous ne pourriez point parcourir la carrière qu'il vous a ouverte, si un aliment céleste ne vous rendait supérieurs aux faiblesses de l'humanité : *Si dimisero eos jejunos, deficient in via.* (*Ibid.*, 3.) Il sait que, parmi ceux qui viennent, ou plutôt qui reviennent à lui, il en est qui ont de longues distances à franchir. Car, quel intervalle ne forment point, entre lui et les pécheurs, les penchants, les circonstances, les obstacles : *Quidam enim ex eis de longe venerunt.* (*Ibid.*) Il a pourvu à tout. Réveillez donc dans vous le désir et la volonté de puiser dans Jésus-Christ même les moyens efficaces de vivre désormais selon son esprit, et de mériter sa gloire. Voilà le motif du précepte qui vous oblige à communier; mais consultez auparavant l'autorité de la règle que vous propose la foi, pour diriger votre communion.

SECONDE PARTIE.

S'il est vrai qu'il faille une proportion exacte et rigoureuse entre la communion et les dispositions qui y préparent, il faut en convenir, la plus sublime préparation est insuffisante de la part de l'homme, puisqu'il s'agit d'être en état de recevoir un Dieu. Mais, dès que Dieu fait lui-même à l'homme un précepte de le recevoir; il est donc certain que la préparation que Dieu exige est possible à l'homme; car, à quoi servirait que l'Eglise nous présentât le pain des anges, s'il fallait nécessairement avoir toute la vertu des anges pour s'en nourrir? Prenez garde cependant, chrétiens. Si, d'une part, c'est aux hommes qu'il est offert; de l'autre, l'usage ne saurait en être compatible avec les désordres des hommes; et en même temps les désordres des hommes ne sauraient être pour eux un titre légitime qui les affranchisse de l'obligation d'en user. C'est-à-dire, mes chers auditeurs, et telle est la règle qui doit vous diriger; c'est-à-dire, en premier lieu, qu'il est, pour communier, une préparation absolument et essentiellement nécessaire; c'est-à-dire, en second lieu, que ce n'est point une excuse qui justifie en ne communiant pas, que le défaut volontaire de préparation. Se préparer mal à la communion, se dispenser de la communion parce qu'on ne veut pas s'y préparer, voilà le double écueil qu'il faut éviter; il n'en est qu'un moyen, c'est celui d'une sainte communion.

Que l'homme s'éprouve lui-même, dit saint Paul, et qu'il mange ainsi de ce pain céleste : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.* (*I Cor.*, XI, 28.) Epreuve si essentielle, selon la parole du même Apôtre, que, manger indignement le pain sacré, c'est se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ : *Quicunque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini.* (*Ibid.*, 27.) Epreuve qui, suivant l'interprétation de l'Eglise, consiste à purifier son âme, par le sacrement de la pénitence, de tout péché qui donne la mort, avant que de manger de ce pain de vie. Et quand même il n'existerait pas un précepte aussi formel d'effacer dans les eaux salutaires de cette piscine sacrée les taches de l'âme, l'idée seule de l'union de Jésus-Christ avec nous, que le nom même de communion exprime, ne nous annonce-t-elle pas ce qu'offrirait de monstrueux, l'alliance qui réunirait dans nous le Dieu des vertus et la honte des vices? N'est-ce pas la justice chrétienne qui doit préparer une demeure au Juste par excellence? Le Dieu saint peut-il regarder comme un sanctuaire digne de lui, un cœur où le péché règne? Profaner ainsi sacrilégement ses grandeurs, n'est-ce pas provoquer audacieusement sa colère? Et quel doit être le formidable effet de sa disgrâce, quand on ose ainsi la braver?

Aussi, mes frères, n'est-il point de crime dont la foi nous inspire plus d'horreur, que celui d'une telle profanation. Et je ne sais pas s'il en est dont les suites soient plus funestes. Au moins une triste expérience n'a que trop souvent montré que, lorsqu'une conscience criminelle s'oppose aux bénédictions que Jésus-Christ voulait y répandre, il y substitue les plus effrayantes malédictions. Pardon, Dieu de bonté, si je parais un moment moins occupé de vos miséricordes! Mais puis-je ne pas frémir de l'énorme abus qu'en fait si souvent l'iniquité des hommes? Il est vrai, je vous aperçois sur l'autel comme sur le trône de votre amour; mais, dès qu'on vous force à en descendre pour habiter avec le crime, je ne vous vois alors qu'armé du glaive de votre vengeance. Je vous suis avec attendrissement, lorsque vous venez, en qualité d'Agneau de Dieu, nourrir l'âme du juste. Mais je m'épouvante à votre approche, quand je vous vois comme un lion que le pécheur vient d'irriter. Ah! qu'a-t-il fait le malheureux, s'il a introduit un Dieu vengeur dans un cœur coupable? Saint Paul lui déclare qu'en recevant indignement le corps de Jésus-Christ, il a reçu l'arrêt de sa propre condamnation : et c'est le sang du Sauveur qui en est le sceau! A-t-il oublié que c'est des mérites de ce sang qu'il demande d'être couvert en mourant, que l'efficacité de ce sang pourra seule devenir son bouclier contre la justice de Dieu à sa mort : *Judicium sibi manducat?* (*I Cor.*, XI, 29.) Et cependant, chrétiens, je le demande avec autant d'effroi que de douleur : Si l'Eglise gémit sur la désertion de ceux qui abandonnent la table de Jésus-Christ, est-elle au moins rassurée sur les dispositions de ceux qu'elle y admet? Et, tandis que le précepte est ouvertement violé par les uns, est-il toujours saintement rempli par les autres? Or peut-il être ob-

servé fidèlement, si l'on n'est pas fidèle dans la manière même de l'accomplir? Non, mes frères; et puisqu'il est incontestable que, par là même qu'il vous est ordonné de communier, il vous est prescrit de le faire dignement; puisque, pour communier dignement, il faut essentiellement s'y disposer par l'efficace sincérité de la pénitence, que penser de ceux qui communient et qui ne sont pas pénitents? Or, si nous en exceptons ce petit nombre d'âmes vraiment chrétiennes, aussi attentives à se préserver des chutes que promptes à s'en relever, ou cette portion choisie d'âmes pieuses qui trouvent dans la communion une source de douceurs, parce qu'elles y apportent l'empressement d'un saint désir, que sont, dans plusieurs, les sentiments et les motifs qui les engagent à participer à l'Eucharistie?

Dirons-nous que ce soit hypocrisie? Le vice, il est vrai, est aujourd'hui trop dominant pour qu'on se fasse encore gloire d'étaler les apparences de la vertu. Mais, lors même qu'on paraît dédaigner les apparences de la vertu, ne cherche-t-on pas au moins à couvrir les excès du vice? Si l'on ne prétend pas directement à l'honneur d'une conduite édifiante, ne voudrait-on pas pallier la honte d'une vie déréglée? Et, parce que la communion est l'objet d'un précepte qu'il est scandaleux d'enfreindre, parce qu'on redoute l'éclat de ce scandale, parce qu'on ne veut pas se déclarer ouvertement infidèle à un devoir aussi solennel, aussi sacré de la religion, ne fait-on pas servir ces dehors de la religion à voiler le tissu de ses infidélités?

De là, ou cette sacrilége témérité avec laquelle, sans renoncer déterminément au péché, on se présente à Jésus-Christ, ou cette noire dissimulation qui ne quitte le péché que pour le moment où l'on est forcé de se présenter à Jésus-Christ; ou ces ruses artificieuses par où l'on s'efforce à concilier l'amour du péché avec l'obligation de se présenter à Jésus-Christ, ou cette frauduleuse combinaison par laquelle tant de mondains s'autorisent à persévérer dans leur attachement au péché, lors même qu'ils se présentent à Jésus-Christ. Il s'agit pour eux, et c'est le soin principal qui les agite, il s'agit de s'adresser à un ministre dont on puisse surprendre plus aisément les lumières, ou fléchir plus facilement la sévérité. Il s'agit de trouver une aveugle indulgence qui, dans une interruption passagère et presque momentanée, croie apercevoir la cessation entière de l'habitude, qui s'en rapporte uniquement au témoignage suspect des paroles, malgré la preuve et la conviction opposées des œuvres, et qui accorde légèrement à la circonstance du temps ce qui n'est dû qu'à la solidité de l'épreuve, à la vérité des promesses, à la sincérité du repentir, à l'éloignement de l'occasion, à la réforme de la conduite. Il s'agit, par ces ressources d'une pernicieuse et criminelle subtilité, de faire illusion à ceux dont la vigilance observe, dont l'estime est nécessaire, dont la faveur intéresse, auprès desquels ils est important de conserver de la réputation et du crédit : c'est-à-dire que, dans leur idée, il s'agit moins de remplir un devoir que d'acquitter une dette, moins de jouir d'un avantage que de supporter une charge, moins de faire un acte de christianisme que de s'assujettir à un usage reçu parmi les chrétiens. Voilà pourquoi, de leur part, c'est bien moins une œuvre sainte que l'atrocité d'un attentat contre le Dieu de sainteté. Alors, chaque année, en ramenant l'obligation de recevoir Jésus-Christ, ramène pour eux l'occasion de lui faire un cruel outrage. Comme la nécessité seule est leur motif dans la communion, une vie plus réglée n'en est jamais la suite. Parce qu'ils se bornent à gémir sous le poids du précepte, ils succombent toujours sous celui de leurs passions. Ils n'apportent aux pieds de Jésus-Christ que le cœur des esclaves, comment en rapporteraient-ils l'esprit des enfants? Et, après qu'ils ont aussi sacrilégement transformé ce devoir en une simple cérémonie, ils vont jusqu'à renfermer, dans cet acte extérieur de religion, tous les autres devoirs. Car est-il rien qu'on respecte dans la morale de Jésus-Christ, dès qu'on respecte si peu sa personne même?

Et c'est là, mes chers auditeurs, ce qui nous explique trop bien comment, malgré l'exactitude apparente de quelques mondains, au devoir de la communion pascale, nous n'apercevons dans eux, après qu'ils ont paru les remplir, aucun changement. Pourquoi le plus auguste des sacrements ne produit-il pas dans eux les effets les plus salutaires? Pourquoi le temps fixé pour recevoir l'Agneau de Dieu qui a effacé les péchés du monde n'est-il pas l'heureuse époque d'un saint renouvellement parmi les pécheurs? Pourquoi la présence réelle de Jésus-Christ, toujours signalée par des bienfaits, ne s'annonce-t-elle pas, dans eux, par des vertus? Pourquoi voit-on toujours autant, parmi eux, ou de cette haine qui les divise, ou de ce profane amour qui les aveugle, ou de cette envie qui les aigrit, ou de cette cupidité qui les domine, ou de cette ambition qui les dévore? Pourquoi toujours les mêmes fiertés de l'orgueil, les mêmes révoltes de l'indocilité, la même dépravation des mœurs? Pourquoi toujours les mêmes goûts, les mêmes maximes, le même langage, la même dissipation, la même vie du monde, après avoir reçu le Dieu Sauveur qui l'a vaincu? C'est qu'on ne peut point participer à sa victoire, dès qu'on ne veut pas livrer à ses propres penchants aucun combat; c'est qu'en se nourrissant de la victime immolée pour nous sauver, on ne lui offre point les œuvres de salut auxquelles est attaché le succès complet de son immolation. Disons tout en un seul mot, c'est qu'on reçoit Jésus-Christ dans un cœur perfide, où il est crucifié de nouveau par le péché; c'est l'expression de saint Paul : *Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei.* (*Hebr.*, VI, 6.) Non mes frères, non, il ne suffit pas de lui rendre, comme les Juifs,

un hommage extérieur, en allant au-devant de Jésus-Christ avec des palmes à la main, pour s'armer bientôt après contre lui. Ce n'est point assez que les passions se taisent à son approche; il ne suffit point qu'enchaînées pour un temps, elles offrent une décoration passagère à son triomphe : il faut nécessairement une volonté ferme de leur porter le coup décisif qui en réprime les désordres : ce n'est qu'à ce prix que le Sauveur vient nous apporter du secours contre leur force toujours renaissante.

Mais de ce que vous n'avez pas les dispositions nécessaires pour l'obtenir, ce secours, conclurez-vous qu'il n'existe pas pour vous une obligation étroite de le solliciter par la communion? Conclusion fausse, si, content de vous épargner l'abomination du sacrilége, vous vous pardonnez le péché de la désobéissance; si, vous bornant à n'être point assez téméraire pour communier sans préparation, vous vous permettez d'être assez indolent pour ne pas vous y préparer; si vous vous rassurez dans l'omission d'un devoir de cette nature, sur la juste frayeur d'une affreuse profanation.

Vous nous dites, et malheureusement vous dites vrai, vous nous dites que vous n'êtes pas en état de communier. Mais prétendez-vous extraire une excuse solide de l'obstacle volontaire que vous opposez? Et, puisque cet obstacle est lui-même pour vous un sujet de condamnation, comment essaieriez-vous d'y trouver un principe qui vous justifie? L'obligation de sortir et de sortir sans délai d'un état qui vous empêche de communier, est la conséquence évidente du précepte qui vous oblige à la communion. Tout moyen essentiel à l'accomplissement d'un devoir, en est aussi nécessairement l'objet, que la fin du devoir même. Etrange manière d'éluder la force d'une loi que de chercher la dispense dans la transgression des autres! Le péché peut-il jamais fournir un titre légitime qui autorise à demeurer pécheur? Ou bien, parce qu'on veut toujours être pécheur, s'ensuit-il qu'on puisse se soustraire aux ordres les plus exprès de Jésus-Christ et de son Eglise, sans se rendre coupable d'un nouveau péché?

Je ne m'arrête point à combattre une prétention dont l'absurdité palpable renferme elle-même la victorieuse réfutation. Mais, de ce que vous êtes obligés de communier et de communier saintement, je conclus qu'au précepte de la communion pascale est inséparablement uni celui de votre conversion, et que le temps spécialement désigné pour recevoir le Sauveur est indispensablement celui qui doit voir éclore en vous les sentiments, les œuvres et les fruits du salut. Ne vous y trompez pas, ne précipitez pas une fausse marque d'obéissance. Le temps auquel il vous sera permis de communier sera uniquement celui auquel vous y aurez apporté la préparation nécessaire.

Il est donc un milieu entre l'horreur de la profanation qui résulte d'une communion indigne, et la criminelle négligence qui s'abstient de communier, pour ne pas communier indignement; c'est de travailler à remplir saintement le devoir de la communion. Par une conséquence évidemment juste, lorsqu'arrivent ces précieux jours où Jésus-Christ veut faire son entrée dans vos cœurs, nous devons donc voir régner dans vous cette sainte agitation dont Jérusalem fut autrefois remplie à sa vue : ***Et cum intrasset, commota est universa civitas.*** (***Matth.***, XXI, 10.) Agitation d'un effort chrétien qui vous applique à bien connaître ce qu'il y a de grièveté dans les péchés que la conscience reproche; à bien vouloir ce qu'il y a de nécessaire dans la réparation que la pénitence exige; à bien détester ce qu'il y a de coupable dans les déréglements dont la sincérité fait l'aveu; à bien employer ce qu'il y a d'utile dans les précautions que la prudence chrétienne suggère : agitation de la conscience, dont le calme séducteur cède à de salutaires remords; agitation du cœur où vient se mêler aux sentiments d'une vive douleur, celui d'une douce confiance; agitation de l'âme qui se partage alors entre ses regrets, ses résolutions, son espoir et son saint amour.

Les disciples de Jésus-Christ ne lui demandèrent pas s'ils devaient lui préparer la Pâque; ils ne le consultèrent que sur la manière de cette préparation : ***Ubi vis paremus tibi comedere Pascha?*** (***Matth.***, XXVI, 17.) Et c'est à vous que Jésus-Christ répond comme à eux : Mon temps s'approche (non plus le temps de ses douleurs et de sa mort qu'il leur désignait, mais celui de sa demeure et de son règne dans vous) : ***Tempus meum prope est.*** (***Ibid.***, 18.) Et je veux, ajouta-t-il, faire la Pâque avec mes disciples : ***Facio Pascha cum discipulis meis*** (***Ibid.***) Réponse générale qui vous explique en détail, mes chers auditeurs, ce que Jésus-Christ exige de vous. Puisqu'il veut célébrer la Pâque avec ses disciples, il faut donc que vous soyez véritablement disciples de Jésus-Christ pour célébrer la Pâque avec lui. Ah! ce n'est pas seulement avec vous, c'est dans vous qu'il vient renouveler cette mystérieuse et réelle solennité : ***Apud te facio Pascha.*** Il est lui-même pour vous le véritable Agneau pascal, dont était la figure celui dont il était ordonné aux Juifs de se nourrir. Il faut donc écarter de vous tout ce qui peut blesser la sainteté de sa présence; il faut vous purifier de tout ce qui peut souiller la sainteté de sa demeure; vous orner de tout ce qui peut fixer la sainteté de ses perfections : ***Apud te facio Pascha..... Facio Pascha cum discipulis meis.***

N'ajoutons rien à cette idée; Jésus-Christ veut se donner à vous. A la vue d'un si grand bienfait, quels désirs et quelle reconnaissance! Après un ordre si exprès de sa part, quelle soumission, quelle docilité pour une action si grande et si sainte! quelle préparation! quelles dispositions! Heureux si vous recevez saintement Jésus-Christ pendant cette vie; c'est là le présage que

vous régnerez éternellement avec lui dans l'autre. Je vous le souhaite.

SERMON XII.

Pour le vendredi de la première semaine de Carême.

LA CONSCIENCE.

Domine, hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam. (*Joan.*, V, 7.)

Seigneur, je n'ai personne qui me jette dans la piscine après que l'eau a été troublée.

Ce secours nécessaire pour la guérison d'une infirmité corporelle, et dont le paralytique de l'Evangile se plaignait d'être privé, Dieu nous l'offre constamment, chrétiens auditeurs, pour le salut de notre âme, par la force de sa grâce, et c'est un effet précieux de cette grâce, que le mouvement imprimé dans notre conscience.

Non-seulement la conscience nous presse de remédier à nos maux, mais elle est attentive à nous faire prévoir nos dangers. Elle commence par nous instruire ; et si ses instructions sont inefficaces, elle y ajoute aussitôt ses accusations, afin qu'après avoir montré sans succès les routes de la justice, elle nous engage au moins à rentrer promptement dans celle de la pénitence.

Quel est en effet le caractère distinctif de la conscience ? C'est d'offrir des lumières et de produire des remords. Ses lumières, c'est ce que j'appelle la règle de la conscience ; ses remords, c'est ce qui en devient le tourment, et par là même la ressource. Mais, de sa part, tout est dirigé au bien. Ne nous plaignons donc pas de n'avoir personne qui nous aide à l'opérer, puisque nous renfermons toujours au dedans de nous-mêmes l'activité d'un principe salutaire qui nous porte à la vertu et qui s'efforce de nous retirer du péché. Il s'agit de nous appliquer à en suivre fidèlement les impressions.

Examinons, à ce dessein, et c'est tout le plan de ce discours', examinons comment il faut profiter des lumières de la conscience, pour ne pas se rendre coupable; c'est le sujet de la première partie. Comment, lorsqu'on est coupable, il faut profiter de ses remords pour cesser de l'être ; c'est la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous ne l'ignorez pas, chrétiens auditeurs, on entend par le mot de conscience cette lumière intérieure de notre raison, ce jugement de l'âme, qui nous découvrent ce que nous ordonne la loi de Dieu et ce qu'elle nous défend, quand il s'agit d'en faire les œuvres et de ne pas en enfreindre les préceptes. Nous sentons tous trop clairement ce que c'est que la conscience, pour qu'il faille nous arrêter à la définir. Voyons uniquement comment il faut la consulter, pour ne pas nous rendre coupables. Je dis qu'il faut la consulter comme un guide qui nous est donné par la sagesse de Dieu ; voilà, dans nous, la céleste origine de la conscience. Je dis qu'il faut la consulter par conséquent comme un guide dont la vraie sagesse ne nous permet jamais de nous écarter ; voilà sur nous la suprême autorité de la conscience. Développons d'une manière simple et instructive ces deux vérités.

Oui, mes chers auditeurs, c'est Dieu lui-même qui, selon la parole du Prophète-Roi, a fait rejaillir sur nous un rayon de son éternelle lumière, et qui, pour nous faire connaître sa loi, a communiqué à notre raison une portion de cette sagesse incréée, dont la loi émane : *Signatum est super nos lumen vultus tui.* (*Psal.* IV, 7.) C'est cette sagesse, devenue naturelle à l'homme, qui a fait dire à saint Paul, parlant des nations qui n'avaient pas reçu la loi, qu'elles trouvaient une loi au fond de leur cœur ; que les œuvres de la loi, c'est-à-dire que leurs devoirs y étaient écrits ; que la raison publiait ainsi pour elles les ordres de la raison même : *Ipsi sibi sunt lex.* (*Rom.*, II, 14.) Il le dit plus formellement encore, lorsqu'il fait une mention expresse du témoignage que la conscience leur rend : *Testimonium reddente illis conscientia ipsorum.* (*Ibid.*, 15.) Et, pour ne rien omettre sur un point si important, il entre dans le détail de ces pensées diverses, de ces dissertations que l'âme fait intérieurement avec elle-même, et qui l'accusent lorsqu'elle fait le mal, ou qui la justifient quand elle agit bien : *Et inter se invicem cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus.* (*Ibid.*)

Que personne, conclut saint Chrysostome, ne s'écarte donc des routes de la vertu, sous prétexte qu'il les ignore. Dieu a donné à tous un guide qui les leur enseigne ; et, au moment même de l'existence de l'homme, continue le saint docteur, la connaissance de ses devoirs fut enracinée dans son âme : *Simul cum formatione hominis implantata est scientia faciendorum.* La conscience est ce tribunal secret, ainsi que l'appelle saint Grégoire, que Dieu a établi dans le cœur des hommes, afin que pouvant se juger, ils puissent se conduire; et c'est ce tribunal qui nous représente celui de Dieu même, selon la belle pensée d'un ancien qui n'a pas craint de dire que la conscience est, pour tous les hommes, comme un Dieu. Elle en est au moins sensiblement l'interprète. C'est Dieu qui nous parle par la voix de la conscience; c'est Dieu qui nous dirige par la règle de la conscience ; c'est Dieu qui se plaint par les reproches de la conscience ; c'est Dieu qui nous menace par les terreurs de la conscience ; c'est Dieu qui nous applaudit par la paix de la conscience ; c'est Dieu qui nous fait entrevoir ses jugements par les jugements de la conscience : *Mortalibus cunctis conscientia est Deus.*

Et, pour mieux apercevoir comment elle est l'organe de Dieu, remarquez combien elle en retrace les caractères. D'abord, quelle universalité dans ses impressions ! Parmi les hommes, il en est dont la simplicité et l'ignorance laisseraient presque douter s'ils sont capables d'instruction. Mais il n'en est point que leur propre conscience n'é-

claire. Loin de plusieurs d'entre eux, ou les captieuses subtilités du raisonnement, ou les ténébreuses ambiguïtés des systèmes, ou la marche épineuse des discussions. Une voix plus forte leur dit clairement, avec une éloquente brièveté : Voilà la vertu, voilà le vice. Souvent ils seraient hors d'état de discourir sur l'un et sur l'autre ; ils ne savent pas s'exprimer, mais ils savent sentir et connaître. La conscience parle un langage qui est à la portée de tous. Celui par lequel Dieu s'annonce, et celui par lequel la conscience s'explique, sont universellement entendus.

Et quel langage ! C'est surtout ici, chrétiens auditeurs, que la conformité est frappante. Dieu a toujours le droit et le pouvoir de parler à nos cœurs ; c'est aussi le propre de la conscience. En vain nous voulons la fuir, nons ne l'évitons pas. Elle mêle l'énergie de ses avertissements à l'importance des affaires que nous traitons, à l'ardeur des plaisirs auxquels nous nous livrons, aux artificieuses ténèbres dont nous nous couvrons, à l'illusion des apparences que nous affectons. Ne puis-je pas le dire ? Comme rien ne se dérobe à la science de Dieu, dont la présence nous investit, ainsi rien n'échappe à la conscience. Elle porte sa lumière jusque dans les replis de l'âme, elle en dévoile les intentions, elle en sonde les pensées, elle en démêle les désirs, elle en connaît les agitations; et, lorsquelle prononce sur ces divers objets, quelle équité ! quelle inflexibilité ! quelle autorité ! quelle efficacité !

Non, mes frères, rien n'est plus équitable que le jugement de la conscience. Et de là vient que souvent il nous arrive de renvoyer les hommes au jugement de la leur, et de consentir même à la prendre pour arbitre des contestations ou des intérêts qui pourraient nous diviser : J'en appelle et je m'en rapporte à votre conscience; ainsi, nous vous entendons plusieurs fois vous exprimer. Pourquoi ? parce que nous savons tous que, quand la conscience est droite, ses regrets sont justes; et parce qu'un sentiment intime nous apprend qu'il faudrait trahir la nôtre pour trahir la vérité.

Juge incorruptible dont la séduction ne peut fléchir la droiture, la conscience pourrait nous dire en un sens, comme le disait le Fils de Dieu : *Mes paroles ne passeront pas* (*Matth.*, XXIV, 35); tout ce qu'on leur oppose s'évanouit. Les prétextes, elle les rejette; les excuses, elle les apprécie; les justifications, elle les pèse; les motifs, elle les pénètre; l'imposture, elle la démasque. Immuable dans ses décisions, la conscience ne varie point selon les caprices de l'imagination, les pensées de l'esprit, les inclinations du cœur. Toujours elle condamne ce qui est condamnable. Etouffez sa voix, s'il est possible, ou préparez-vous à l'entendre fulminer toujours contre les vices. Ni le préjugé qui les couvre, ni l'usage qui les enhardit, ni l'habitude qui en accumule les actes, ni les avantages qui en résultent, ne les accréditent auprès de la conscience. Réveillez un moment la vôtre, que vos langueurs ont peut-être assoupie. Fixez dans elle, avec attention, ce caractère de vérité que, pour un temps, l'erreur des passions altère, sans pouvoir jamais l'effacer; à l'instant, et d'un seul trait de lumière, elle vous peindra fidèlement vous-même à vous-même; il lui suffit d'offrir aux pécheurs l'image de leurs désordres pour les effrayer.

Vous serez vous-même soumis à son autorité, vous qui voyez tout subordonné à la vôtre. La voix du Seigneur, dit le Prophète, est une voix puissante qui brise les cèdres les plus élevés (*Psal.* XXVIII, 8.) Tel est l'effet de celle de la conscience ; elle se fait respecter de ceux devant qui toute autre voix serait timide et tremblante. Les maîtres du monde ont dans elle un maître qui a le droit de commander. Que la flatterie, la politique, l'intérêt encensent jusqu'à leurs vices ; d'un ton absolu et dominant, la conscience leur dit, comme saint Jean-Baptiste à Hérode : Cela ne vous est pas permis : ***Non licet*** (*Matth.*, XIV, 4); comme Nathan à David : Vous êtes le coupable : ***Tu es ille vir.*** (II *Reg.*, XII, 7.) C'est au faîte des grandeurs, au comble de la puissance, au sein de la gloire, au milieu du tumultueux fracas des hommages, qu'elle tonne au fond de leur âme. Plutôt ils réduiraient la terre au silence, que de surprendre ou de modérer les menaces de la conscience. Dieu en a fait son ambassadeur auprès d'eux; elle leur parle en son nom, et leur intime ses volontés.

Combien sont efficaces les ordres qu'elle publie ! Tel qui, dans l'univers, ne craint rien, se redoute lui-même. Comme il est, au langage de l'Ecriture, une flamme pénétrante qui sort de la parole divine, dont l'activité donne la terreur, et qui annonce le pouvoir suprême de celui dont elle vient (*Hebr.*, IV, 12); plus formidable que toutes les autres, la voix de la conscience fait, sur le cœur, l'impression la plus vive et la plus profonde; elle agite, elle trouble, elle épouvante, elle confond. Elle n'a besoin que de sa propre efficacité; c'est elle qui la communique à toute voix étrangère, et toute accusation du dehors est sans force pour celui qui n'a pas à soutenir le reproche de sa conscience. A ces traits, pouvons-nous méconnaître que Dieu l'a destinée à le remplacer en quelque sorte lui-même? Que dis-je ? Ne retrouvez-vous pas sensiblement ce Dieu dans votre conscience ? Non, non, hommes impies ! elle ne cesse point de proclamer les droits de Dieu. Tandis que votre raison vous contraint à en avouer l'existence, la conscience imprime dans votre âme la sagesse de sa loi, la nécessité de la soumission, l'amour de l'ordre, le malheur, le crime, le châtiment de la rébellion. Elle atteste aussi hautement dans vous les droits de la vertu, hommes pécheurs ! que la conscience y rappelle si constamment par l'attrait du bien, par la honte du vice, par les agitations de l'inquiétude, par le senti-

ment même qui vous force à abandonner vos déréglements. Ainsi, est-il d'une vérité palpable que Dieu se rend présent à vous et dans vous par la conscience. L'impiété et le libertinage en laisseront échapper le sincère aveu, si un reste de bonne foi permet de leur opposer le langage de la conscience.

D'où il suit, par une conséquence également naturelle, que la véritable sagesse nous défend de nous écarter d'un guide que nous a donné la sagesse même de Dieu. Ce qui a fait dire à un des hommes les plus célèbres parmi les anciens, et regardé comme un des oracles de la sagesse humaine : Dieu a confié les hommes à la garde de leur conscience. Aussi, c'est un principe généralement avoué, qu'il n'est jamais permis d'agir contre les jugements qu'elle forme ; et que, selon la parole expresse de saint Paul, tout ce qui n'est pas conforme à cette règle, est par là même déréglé : *Omne quod non ex fide, peccatum est.* (*Rom.*, XIV, 23.) La raison en est sensible. Dieu peut-il regarder comme innocente, dans nous, une action que la loi de la conscience, gravée par lui dans nos cœurs, nous représente elle-même comme coupable? Ses yeux sont-ils moins purs ou moins pénétrants que les nôtres, et leur déroberons-nous un crime qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous déguiser? Maxime inviolable, maxime sacrée dans la morale, et sans laquelle l'ordre des mœurs serait visiblement anéanti ; puisque l'ordre des mœurs n'est jamais blessé, sans les vives réclamations de la conscience.

Réclamations, prenez garde, chrétiens auditeurs, qui imposent une obligation si étroite en matière de devoirs, que le seul doute de la conscience vous oppose une barrière que vous ne devez jamais franchir. Vérité si conforme à la raison, que nous la voyons appuyée par des sages uniquement éclairés par ses lumières. C'est enseigner le vrai, disait un des plus beaux génies de la profane antiquité, que d'interdire toute action dont la justice est incertaine : *Bene præcipiunt qui vetant quidquam agere quod dubites æquum sit an iniquum.* (Cic., *De offic.*) Pourquoi? parce que vous n'avez point une règle sûre, dès que votre conscience flottante et douteuse cesse de vous la présenter ; parce que vous vous exposez témérairement à vous rendre criminel, dès que vous doutez si ce que vous faites n'est pas crime ; et parce que c'est consentir audacieusement à outrager Dieu, que d'oser vous permettre ce que, peut-être, selon vos propres idées, Dieu regarde comme un outrage! Appelez donc alors à votre conseil la saine raison dont il vous a donné l'appui. Si, trop agitée, trop obscurcie, elle vous refusait ses lumières, empruntez le secours de celle d'autrui, vous n'éviterez pas l'écueil, si vous marchez imprudemment au milieu des ténèbres qui le couvrent. La suprême grandeur du Maître auquel il faut obéir, exige de votre part l'exactitude des précautions pour la docilité de l'obéissance. Avec quel soin vous les prendriez, s'il s'agissait pour vous de quelque grand intérêt, de celui de la fortune, de la réputation, de la vie ! Vous croiriez-vous permis d'exposer au hasard des intérêts plus grands encore, ceux de la vertu, ceux de votre âme, ceux de la gloire de Dieu et de sa souveraine autorité !

Concluez, mes chers auditeurs, et c'est la conséquence pratique qui doit être le mobile de vos démarches, concluez que ce que vous faites dans le doute, et malgré le doute d'une conscience indécise, est décidément un péché; qu'une parole de vérité, suivant l'oracle de l'Esprit-Saint, doit précéder toutes vos œuvres : *Ante omnia opera tua verbum verax præcedat te.* (*Eccle.*, XXXVI. 20.) Concluez, et c'est la conséquence nécessaire pour chaque jour et pour chaque moment ; concluez que la conscience doit présider à tout, discerner tout, diriger tout, les projets, les affaires les amusements. Ne vous alarmez pas de ce détail, il ne faut à l'âme qu'un coup d'œil, pourvu que la droiture de ses intentions accompagne la pénétration de ses vues. Autant elle est féconde en réflexions, autant elle est prompte à les produire. C'est donc à la sage certitude des décisions à dissiper la prudence des doutes, (je dis la prudence des doutes, et je n'ai garde de mettre au nombre des doutes que la prudence forme, ceux qui ont leur principe dans une scrupuleuse timidité); concluez, et c'est la triste conséquence qui doit animer votre repentir, concluez combien de fois vous vous êtes rendus coupables en ne craignant pas assez de le devenir, Quoi, en effet, de plus ordinaire, parmi les mondains, que de compter pour rien les indécisions de la conscience, de regarder comme innocent ce qui ne paraît pas évidemment criminel, et de se croire positivement absous, dès que formellement ils ne se condamnent pas! Obscurité funeste et volontaire d'une conduite dont ils peuvent à peine se rendre compte dans les tardives agitations d'une conscience, qui, à la lumière de Dieu, se reproche enfin des doutes qu'elle n'eut pas la sagesse d'éclaircir, et qu'elle eut l'imprudence de braver. Ils accusent alors, et ils le doivent, ils accusent ces doutes mêmes destinés à les prémunir contre le danger des occasions, les séductions des sociétés, l'injustice des conventions, la contagion de quelques exemples ; et, trop ordinairement, ces doutes, que, par une première faute, on négligea d'approfondir, furent suivis des fatales suites qu'on ne peut que déplorer.

Il est donc, pour vous, chrétiens auditeurs, une règle qui renferme toutes les autres, puisqu'elle en est l'application ; c'est la loi de la conscience, formée par les vrais principes du christianisme. Règle invariable, et que rien ne doit affaiblir. Supérieure à toutes les circonstances, qu'elle soit au-dedans de vous un bouclier contre

tous les traits réunis. Que les passions frémissent, que les dangers alarment, que l'amitié sollicite, que la répugnance s'oppose, que l'intérêt engage, que la mort même menace, tout doit céder à la voix de la conscience. Celle des persécuteurs et des tyrans ne put pas réussir à faire des apostats quand celle de la conscience animait l'intrépidité qui fait les martyrs. C'est répondre à tout, que de dire avec l'Apôtre : Ce qui me dirige, c'est la conscience : *Propter conscientiam.* (*Rom.*, XII, 3.)

Règle honorable. Vous le savez, mes frères, de quels mépris n'accablent point les hommes, ceux qui, en contradiction avec leur conscience, pensent d'une manière, agissent d'une autre, et font contraster la perversité de la conduite avec la droiture de raison ! Ames viles et rampantes qui n'ont point de caractère; aussi fragiles que ces arbrisseaux que les vents plient à leur gré, on les voit ne se régler que sur autrui; ne se déterminer que selon l'occasion; n'avoir de fixe que l'inconstance, se prêter, se livrer même à des vues qu'intérieurement ils désavouent, et réunir, à un respect forcé pour la vertu, la honteuse lâcheté qui la trahit. Un homme sans conscience, ou ce qui est le même, un homme qui en viole les lois ! Ah ! mes chers auditeurs, j'en appelle ici à vos propres idées, ne vous tracent-elles pas l'odieuse image de tous les excès ? Homme sans foi, il se manque à lui-même; homme sans honneur, il sacrifie ses devoirs; homme sans courage, il connaît la vérité et il l'immole à l'erreur; homme hypocrite, il dément par ses œuvres ce qu'il atteste par ses paroles ; homme dangereux, est-il un crime qui puisse le saisir efficacement d'effroi, quand il est sourd au langage de la conscience qui en représente l'horreur ? Qu'il est différent, celui que son langage trouve docile ! à la suite des vertus dont la conscience est le sûr garant, marchent l'estime, la confiance, le respect qu'elles attirent. Dieu le voit du même œil : il applaudit à la sincérité d'une âme droite qui met sa gloire à mériter le témoignage favorable de sa conscience. Ainsi pensait saint Paul : *Gloria nostra hæc est : testimonium conscientiæ nostræ.* (*II Cor.*, I, 12.)

Règle consolante : Il est des peines attachées à la pratique du bien. Mais, à la générosité qui les supporte, est réunie une douce satisfaction qui en est la première récompense; et le plaisir d'avoir bien fait, dédommage abondamment de ce qu'il en a coûté pour bien faire. Je le sais, mes frères, depuis longtemps l'expérience a démontré l'injustice des hommes à l'égard de la vertu. La raillerie la travestit, la méchanceté la calomnie, l'impiété l'insulte, la fureur l'opprime; mais, au milieu de tant d'assauts, la conscience lui ouvre un asile. Calmer les agitations de l'esprit, apaiser les révoltes du cœur, introduire la sérénité dans l'âme, même au sein de l'orage, imprimer jusque sur le front un air d'innocence qui en devient l'indice; c'est l'ouvrage d'une bonne conscience. Notre conscience ne nous dit point : Lequel de nous est le coupable? Les frères de Joseph répondent paisiblement à l'accusation simulée dont on les charge : Notre conscience ne nous reproche point de crime : *Non est in nostra conscientia quis posuerit eam.* (*Gen.*, XLIII, 22.) Condamnée à la mort, et marchant au supplice, Suzanne oppose le témoignage que sa conscience rend à sa vertu, à celui de l'imposture qui en veut à sa vie : *Tu scis quia falsum testimonium tulerunt contra me.* (*Dan.* XIII, 43). Non, celui que sa conscience console ne succombe pas aisément sous le poids des malheurs qu'il éprouve. La véritable infortune est dans le crime; le solide adoucissement est de pouvoir se répondre qu'on n'a pas mérité les rigueurs de la punition : *Nihil mihi conscius sum.* (*I Cor.* IV, 4.)

Enfin, c'est la règle la plus sûre pour se juger soi-même. S'il est vrai qu'il est dangereux de s'aveugler dans sa propre cause; il est certain aussi que nous pouvons être, sur plusieurs objets, nos juges les plus éclairés. Nous nous connaissons trop peu, sans doute, mais les hommes nous connaissent moins encore. Dieu seul nous pénètre; et sa lumière, réfléchie par la conscience, répand dans notre âme un jour qu'elle seule aperçoit. De notre part, les apparences peuvent faire illusion aux yeux qui nous observent; mais, de la part des hommes, les suffrages ne peuvent pas toujours nous séduire. Et, comme souvent nous n'avons point à rougir des choses dont on nous blâme, plus d'une fois nous blâmons intérieurement dans nous les mêmes actions auxquelles le monde applaudit. C'est que l'hypocrisie ne peut pas étendre son voile jusque sur la conscience. Celle-ci nous voit et nous peint tels que nous sommes, et lors même qu'elle nous condamne, elle nous force à entendre et à respecter ses arrêts. Voilà pourquoi, âmes trop craintives ! pour vous rassurer contre les terreurs de l'imagination, pour vous rendre la paix que la vertu procure, et que le tentateur vous dispute, pour vous convaincre que vous marchez dans les voies de Dieu, que vous êtes à lui, nous opposons à vos frayeurs la pureté de vos vues, et nous sommes autorisés à vous inspirer une humble confiance, dès que vous pouvez emprunter les paroles de l'Apôtre : Ma conscience m'est témoin de ma droiture : *Testimonium mihi perhibente conscientia.* (*Rom.*, IX, 1.) Consultons donc ses lumières, pour ne pas nous rendre coupables; et, si nous le sommes, profitons de ses remords pour cesser de l'être.

SECONDE PARTIE.

Qu'il est sensible, le changement que le péché opère dans l'homme ! Non-seulement aux yeux de Dieu la différence est énorme entre le pécheur et le juste, mais l'homme qui, de juste devient pécheur, en est lui-même frappé, et s'il ne l'était pas, une conscience qui serait muette dans lui, serait pour lui le dernier malheur. Que ne perd-

on point, en perdant la grâce! Salomon regardait la sagesse comme le principe de tous les biens. Hélas! tous les véritables biens s'évanouissent en effet avec la sagesse. La paix, le repos, la tranquillité, la solide gloire n'habitent point avec le péché. Il n'est de vrai bonheur que pour la vertu; et, pour me borner à mon sujet, comparez, chrétiens auditeurs, les effets de la conscience dans ceux qu'elle dirige, et dans ceux qu'elle accuse. Aux uns, elle est un guide qui les éclaire de son flambeau; aux autres, elle est un bourreau qui les déchire avec son glaive. Ceux-là s'empressent à en entendre la voix, ceux-ci frémissent, épouvantés par ses cris; et c'est votre miséricorde, ô mon Dieu, qui laisse encore à ces coupables la ressource de la conscience. Mais qu'ils en écoutent donc les reproches avec une attention exacte, c'est un premier devoir; qu'ils cèdent ensuite à ces reproches avec une docilité entière, c'est une seconde obligation. Ce n'est que par là qu'ils rendront fructueux les secours de la conscience.

Votre conscience le sait; c'est l'expression dont use le Sage, en parlant de la conviction que l'on a de son péché: *Scit conscientia tua.* (*Eccle.*, VII, 23.) Or, c'est précisément cette conviction de la conscience qui jette le trouble dans elle; et, lorsqu'elle est troublée par le souvenir du crime, elle est bientôt en proie à la crainte du châtiment Car, c'est le propre de l'iniquité, dit l'Esprit-Saint, d'enfanter les alarmes, et de produire contre elle-même un témoignage de condamnation: *Cum sit enim timida nequitia, dat testimonium condemnationis.* (*Sap.*, XVII, 10.) Voilà pourquoi il ajoute que de noirs augures se forment dans l'esprit d'un homme dont la conscience est agitée par la vue de ses désordres: *Præsumit sæva perturbata conscientia.* (*Ibid.*) C'est ce qui a fait dire à Salomon: Que le méchant fuit sans être poursuivi de personne (*Prov.*, XXVIII, 1), à Job: *Que son oreille est toujours frappée d'un bruit effrayant.* (*Job*, XV, 21). D'où saint Ambroise conclut que le péché est un fardeau si onéreux à la conscience, qu'elle en exerce sur elle-même la première punition: *Ita gravis culpa est conscientiæ, ut sine judice ipsa se puniat.* Remords cruels en eux-mêmes, mais qui, dans les desseins de Dieu, sont une grâce par laquelle il prépare au repentir. Je distingue donc ici le repentir efficace du simple remords. Le remords, à parler exactement, peut n'être que le sentiment d'une âme coupable; le repentir est le sentiment d'une âme touchée. Le remords est la fuite naturelle du péché; le repentir est le propre de la pénitence. Le remords annonce la grièveté de la faute; le repentir en sollicite le pardon. Le remords remue la conscience; le repentir la purifie. Mais, s'il est vrai que le repentir suppose la vivacité du remords, malheureusement le remords ne produit pas toujours l'efficacité du repentir. Pourquoi? Le voici, chrétiens auditeurs, et c'est ce que je vous prie d'observer.

Je le disais, il y a quelques moments, la conscience parle dans nous, malgré nous. Il est rare, (et c'est alors tout ensemble le prodige de l'iniquité des hommes, et le plus redoutable effet de la vengeance de Dieu); il est rare que la voix de la conscience ne force pas les barrières que cherchent à lui opposer l'aveuglement et l'obstination. Comment donc m'arrêtai-je à exhorter les pécheurs, à écouter ses reproches, si ses reproches sont de nature à se faire entendre même de ceux qui craignent le plus de les écouter? Rien n'est plus facile, chrétiens auditeurs, que d'en rendre sensible l'explication.

Ce que j'entends par l'attention qu'il faut prêter aux remords de la conscience, c'est cette discussion réfléchie, dans laquelle on entre pour s'examiner en détail, sur les mêmes objets, contre lesquels la conscience réclame. C'est ce soin soutenu de confronter, si je puis employer ce terme, la conscience qui accuse, avec les œuvres qui sont la matière de ses accusations. C'est ce discernement prudent et sage qui rapproche, de la loi qui nous oblige, le témoignage de la conscience qui se plaint de nos infractions. C'est la réponse de soi-même à soi-même; c'est enfin l'aveu que la conscience qui nous a convaincus fait succéder à la preuve, sur laquelle est fondée la conviction. Ainsi le fit David; il écoute humblement le prophète; et, à l'instant, il confesse hautement son péché: *Peccavi Domino.* (*II Reg.*, XII, 13.)

Or, voilà ce que ne font point la plupart des pécheurs. Ce n'est pas que l'illusion, portée à son comble, les mette entièrement à l'abri des poursuites de leur conscience. Non: ses gémissements ne cessent de les avertir que le péché a blessé leur âme. Mais, au lieu de s'appliquer à connaître le danger de cette blessure mortelle et à la sonder, ils ne s'occupent qu'à s'en dissimuler la profondeur. La conscience leur parle; oui, sans doute, et son langage est accablant; que font-ils alors? Par un intérêt secret, ils s'efforcent à convertir ce langage en un bruit sourd, qui fatigue, à la vérité, qui inquiète, qui importune, et qui cependant paraît moins terrible, parce qu'il est moins décisif. Comme le flambeau de la conscience répandrait un trop grand jour, ils font servir ou le mouvement des affaires, ou le cercle des plaisirs, ou l'étourdissement du monde, à réduire son effrayant éclat à d'inévitables, mais stériles lueurs.

Peut-être, à ce moment, mes chers auditeurs, dans quelques-uns de ceux qui m'entendent, la conscience se réveille. Déjà ils cherchent, dans la distraction de leurs pensées, quelque artificieux moyen de se soustraire à ses impressions. Et, parce que l'éloquence d'une conviction intime soutiendrait efficacement, dans eux, la faiblesse de mes paroles, ils mettront leur industrie à en ralentir l'effet. Comment? En se bornant à quelque idée générale, qui ne puisse avoir aucune influence particulière sur leur conduite. Ainsi, par un aveu rapide, que la

force de la vérité arrache, ils se diront à eux-mêmes. Il est vrai, je suis coupable, je le sais, ma conscience me le dit. Aveu qui embrasse tout, et dont il ne résulte rien. Tout détail leur est étranger, ils le redoutent et ils l'évitent. C'est à moi, puisque ce détail leur est nécessaire, de ne pas le leur épargner.

Je deviens donc ici, mes frères, l'organe de votre conscience; et, puisque votre conscience est elle-même, par rapport à vous, l'organe de Dieu, je puis vous dire aujourd'hui, comme le disaient autrefois les prophètes : Voici ce que vous dit le Seigneur: *Hæc dicit Dominus*. De sa part, en son nom et par son autorité, non-seulement la conscience vous accuse, mais elle accuse et le principe et les progrès, et le nombre et les suites de vos péchés. Elle ne vous dit pas simplement : vous êtes pécheurs, elle vous rappelle depuis quel temps vous l'êtes, elle vous montre en combien de manières vous l'êtes; elle vous expose jusqu'à quel point vous l'êtes.

Vous entendez murmurer la conscience d'une vie toute mondaine qu'elle vous reproche. Ce n'en est point assez. Entendez-la vous développer plus clairement ce que renferme cette accusation. Une dissipation excessive, le plus dangereux peut-être de tous les maux, quoique le moins apparent, puisqu'il peut les produire et les favoriser tous; une continuité d'occupations, dont le vide vous rend oisif, et dont la stérilité remplace l'importance des soins les plus nécessaires et des plus essentiels devoirs; des amusements dont la nature forme l'écueil; des spectacles dont un pernicieux attrait prépare et fait chérir les piéges; des sociétés dont les principes combattent ceux de la sagesse chrétienne; le sensible affaiblissement de l'esprit de religion; l'idée de ses vertus altérée; le goût de ses maximes éteint; une effrayante tiédeur dans ses exercices; presque aucun soin de votre âme; l'oubli de ses plus grands et de ses plus chers intérêts; les prestiges du temps qui vous dérobent la vue de l'éternité; la vie qui s'écoule, sans prévoir qu'il faudra en rendre compte : c'est sous ces traits que la conscience vous dépeindrait la vie du monde.

Vous ne pouvez pas, sans doute, vous faire illusion sur la sévérité de l'arrêt que prononce la conscience, dès que vous nourrissez une inclination que la loi défend. Mais voyez plus distinctement ce qu'elle y trouve de condamnable : Des assiduités criminelles, des sentiments passionnés, des discours séducteurs, de scandaleuses leçons, de contagieux exemples; votre raison obscurcie par le trouble de la passion; cette même passion, dont vous n'accusez que la force, librement entretenue par la détermination de la volonté; nulle précaution, nul recours, ni dans la prudence de la fuite, ni dans la ressource de la prière; les péchés d'autrui devenus la suite et l'effet des vôtres; un état habituel de déréglement, caché peut-être aux yeux du monde, mais qui, sûrement aux yeux de Dieu, est un état de mort : tel est celui dans lequel vous représentera votre conscience.

Vous essayez presque de justifier, au tribunal de la conscience, l'indiscrète curiosité qui vous met en main de licencieux ouvrages. A ces plus légitimes réclamations vous opposez ou le désir de vous instruire, ou le prétendu droit de vous amuser. Mais qu'aurez-vous à répondre lorsqu'elle vous convaincra, par les funestes impressions qui résultent de ces lectures, de l'imprudente et coupable témérité qui en affronte le péril : le cœur amolli par les peintures du vice; l'esprit aveuglé par les impostures de l'erreur; la foi chancelante; l'ignorance des preuves qui l'affermissent, succombant aux calomnies insidieuses qui la combattent; les systèmes de l'impiété adoptés, ses maximes préconisées, ses blasphèmes répétés, sa sacrilége audace vous tenant lieu de témoignage et d'autorité : ah! voilà ce qui fait gémir si vivement votre conscience.

Il ne vous faut, je l'avoue, qu'un simple coup-d'œil pour apercevoir l'empire qu'exerce sur vous une cupidité dont est souillée la conscience. Mais combien une vue plus attentive vous en découvrirait de pernicieux effets! Combien de manœuvres que l'équité réprouve, de moyens que proscrit la droiture, d'industries dont la probité rougit! Que d'avidité dans les entreprises, que d'injustices dans leur exécution, que de dureté dans les poursuites! et de là, par une insensibilité dont l'aveugle amour des richesses vous dérobe la honte et le crime, quelle indifférence cruelle pour les malheureux que la fortune délaisse! Quel abandon, quels refus sont le détestable fruit de l'attachement odieux que vous avez pour les vôtres! Autant d'objets sur lesquels vous éclairerait, et à juste titre, vous effrayerait votre conscience.

Eh! que ne dirait-elle point à ces demi-chrétiens qui se flattent de l'écouter encore et de la suivre, parce qu'ils n'en ont pas décidément rejeté tous les avertissements? Non, elle ne se borne pas à censurer leur indolence dans le service de Dieu; aisément ils avoueront leur langueur, reproche vague dont ils n'ont garde d'analyser les motifs. Mais l'éloignement habituel des temples du Seigneur ou l'irrévérence qui les profane; mais l'omission de certaines observances essentielles au culte divin, telles que, dans les jours marqués, l'assistance au sacrifice de l'autel, ou de pures apparences dans la manière de les remplir; mais la désertion constante de la table de Jésus-Christ ou d'insuffisantes dispositions qui en convertissent l'approche en un monstrueux abus; mais le contraste des principes qu'on paraît respecter, avec la conduite qu'on se permet; mais la profession des dogmes de l'Eglise, souvent démentie par l'infraction de l'abstinence et du jeûne qu'elle prescrit; mais l'opposition de la morale et des mœurs; mais ce nombre de fautes, suite nécessaire

de l'aveuglement qui les méconnaît, et du défaut volontaire d'instruction qui en fait ignorer la grièveté; mais ce peu de réserve dans les pensées, cette légèreté inconsidérée dans les paroles ; cet abandon de son esprit, de son cœur, de tout soi-même aux goûts de la nature : dans ce triste et trop sûr détail, quelle ample matière aux réflexions que suggèrerait la conscience!

Ah! si on lui laissait la liberté de faire sur elle-même un sérieux retour, à la suite de ses recherches, combien d'hommes observeraient utilement dans eux ce qu'ils remarquent si facilement dans les autres! Vous ne l'ignorez pas, chrétiens auditeurs, c'est le défaut de conscience que journellement et de toutes parts, on accuse dans le monde. Entendez le cri public : quelles idées il présente! La négligence dans les fonctions les plus sacrées, les longueurs dans les affaires les plus pressantes, les ruses et les détours dans les objets les plus simples; les excès révoltants dans l'abus du pouvoir, ou, dans son usage, une pernicieuse faiblesse qui favorise les désordres; la distraction des plaisirs qui éloigne les forces de la vigilance; l'inattention d'un esprit frivole au lieu de l'exactitude d'une ponctuelle fidélité; le vil intérêt qui usurpe le nom de justice; la mauvaise foi sous le masque de l'industrie, la fraude excusée par la misère; de fausses prétentions soutenues à la faveur de quelques véritables droits dans ceux-ci, une indécente vanité, de basses jalousies dans ceux-là. De la part de ceux qui protégent, des préférences injustes; des voies tortueuses de la part de ceux qui parviennent; ici, la malignité de la raillerie, là, les traits cruels de la médisance; de tous côtés, les animosités, les haines, les vengeances, la volonté de nuire : tel est, en abrégé, le portrait du monde tracé par le monde même. De là cette réciprocité de soupçons, cette défiance presque universelle, ces craintes fondées sur le règne des vices, et le règne des vices établi et reconnu partout où ne règne pas la conscience.

Or, d'où viennent ces reproches, malheureusement trop justes, à l'égard des hommes vus en général? C'est qu'il en est peu qui se les fassent à eux-mêmes à l'aide de la réflexion. La conscience les distribuerait à chacun. Qu'il ose les former, celui qui en est à l'abri, leur dirait-elle comme Jésus-Christ aux Pharisiens (*Matth.*, XXIII, 26); et, à l'exemple de ceux-ci, chacun frappé de ses propres fautes, se verrait forcé à les reconnaître. Au lieu de déclamer, par une indignation stérile, contre les torts de la multitude, on sentirait l'obligation d'avouer les siens et de les réparer : premier effet de l'attention qu'on doit prêter aux remords de la conscience. Ce n'en est pas assez encore; il est un second devoir à remplir : c'est celui de l'extrême docilité qui leur cède.

Ce serait, mes chers auditeurs, joindre le malheur de l'endurcissement au désordre du crime, que de reconnaître son péché sans vouloir cesser d'être pécheur. Eh! quel sera pour vous le terrible effet de la voix de Dieu, qui vous rappelle, si vous n'y répondez que par l'obstination d'un cœur qui lui résiste! Oserez-vous dire : Je me condamne et je ne puis me résoudre à me réformer? Combien cependant en est-il qui, pleinement convaincus de leurs égarements, se laissent abattre par les difficultés du retour, et qui, en avouant que leur conscience n'est pas tranquille, se refusent aux moyens de la tranquilliser? Ils ne peuvent pas gêner dans elle la liberté avec laquelle elle se déclare, et ils lui disputent le triomphe qui doit les lui soumettre. Ils sont coupables, et ils sont éclairés. Ah! ils sont donc doublement malheureux, s'ils persistent à être rebelles.

Est-il, en effet, mes chers auditeurs, une situation plus dure que de renfermer toujours dans soi-même et le péché qui produit le remords, et le remords qui tend à détruire le péché? Tourment affreux pour la conscience, lorsqu'elle ne réussit pas à étouffer aucun des deux! Supposez le péché sans le remords, du moins on pourrait en goûter les douceurs; supposez le remords qui conduit à l'expiation du péché, du moins on jouit des consolations de la pénitence. Mais, tout ensemble, le péché et le remords, quel état! La violence ne peut en être bien connue que de ceux qu'une fatale expérience en instruit. C'est là cette douleur profonde qui va jusqu'à la division de l'âme : en même temps, elle veut le péché, et elle le déteste; il la contente et il la ronge; il la flatte et il la désespère. Chacun à sa manière, lui donne la mort : le péché par sa malice, le remords par ses terreurs; le péché par la perte de la grâce, le remords par la perte du repos; le péché par ses effets, le remords par sa stérilité; le péché par ses ravages, le remords par ses supplices. Ah! l'on ne trouve dans sa conscience que des tortures, lorsqu'on n'y puise pas des secours!

Mais quel est le moyen d'en faire usage? Il n'en est qu'un, mes chers auditeurs, c'est une obéissance entière à ses ordres. N'espérez pas employer avec succès des voies de conciliation qui tout à la fois ménagent et les droits de la conscience et l'intérêt des penchants. Volontiers, j'appliquerais à la conscience la parole de ce créancier sévère, dont l'Evangile fait mention, et qui exige de son débiteur tout ce qu'il lui doit. Il n'est ni modération ni accommodement : *Redde quod debes.* (*Matth.*, XXVI, 28.) Je dirais plus encore; et, prêtant à la conscience la sentence prononcée par Jésus-Christ même, je crois l'entendre vous répéter : Non, vous ne sortirez point du douloureux état dans lequel je vous retiens, que vous n'ayez totalement satisfait. Toujours dans les ténèbres, dans la perplexité, dans la frayeur et dans le danger, parce que vous êtes dans le péché; vous ne reverrez plus ces jours purs et sereins que la paisible vertu fait naître; c'est à la vertu seule à opérer votre délivrance : *Non exies inde, do-*

nec reddas novissimum quadrantem. (*Matth.*, V, 26.)

Ainsi, par la force impérieuse de son langage, la conscience veut obtenir ce qu'elle demande par la vivacité de ses reproches; et, si elle irrite le sentiment de vos maux, c'est pour en accélérer la guérison.

Hâtez-vous donc, hâtez-vous de confier humblement, à un ministre de la pénitence, le sincère aveu des péchés dont le souvenir vous poursuit. Ils sont pour vous un pesant fardeau dont vous ne vous délivrerez qu'au sacré tribunal que la bonté de Dieu vous ouvre, et où elle vous appelle. Entrez-y avec la réalité d'une douleur chrétienne qui les déteste; j'ose en répondre, vous en sortirez avec la joie sensible et pure que fait éprouver l'espérance de leur pardon. Mais, tant qu'un silence obstiné ou un sacrilége déguisement les concentrera dans un cœur coupable, leur poids accablera votre conscience. Ce n'est qu'en la purifiant que vous réussirez à la soulager.

Faites rentrer, dans les mains du possesseur légitime, des biens dont l'usurpation a grossi les vôtres. Qu'importe qu'autour de vous se taisent toutes les lois, et que de spécieux dehors dérobent au mépris des hommes l'iniquité de vos prétentions? Au milieu même de vos possessions, en apparence tranquilles, la loi de la conscience vous les dispute; elle en empoisonne les douceurs, parce qu'elle les réprouve. Elle fera de votre injuste prospérité l'instrument de votre infortune. Cédez-lui la portion qu'elle réclame, ou vous ne goûterez jamais paisiblement le prix de ce qui vous appartient.

Vous refusez de rompre cet attachement criminel, de vous arracher à une occasion dont le danger prochain vous est marqué par le nombre de vos chutes! Eh bien! à l'appas du péril qui vous attire, la conscience ne cessera pas d'opposer le malheur certain de la perte qui vous attend. Toujours ses menaces vous suivront, si sa voix n'est pas votre guide; elle ne vous laissera entrevoir de sûreté que dans la fuite, et n'hésitez pas. Ou un généreux éloignement de cet objet pendant la vie, ou une éternelle séparation de Dieu à la mort.

Ennemis irréconciliables que dévore l'amertume de la haine, la charité chrétienne, dont la conscience vous rappelle la loi, peut seule apaiser les inquiétudes de votre inimitié. Devenue ennemie de votre repos par la continuité de ses cris, la conscience ajoutera aux ressentiments dont votre cœur est troublé l'effrayante image du sort qu'ils vous préparent. Elle vous peindra un Dieu inexorable pour vous, si vous-mêmes êtes inflexibles! Eh! comment jouir du plaisir de vous venger dans le temps, en pensant qu'il n'y aura pour vous qu'un Dieu vengeur dans l'éternité?

Que la subtilité de l'erreur vous ait séduit, que quelque grand intérêt en appuie encore la séduction, il n'en est pas moins certain que la vérité seule a sur vous des droits. Aussi, conformément à l'oracle exprès de Jésus-Christ, la conscience ne connaît et n'admet d'autres décisions que celles de l'Eglise. Elle en fera donc toujours retentir les anathèmes contre l'orgueilleuse indocilité qui en rejette les enseignements. Voulez-vous sincèrement vous y soustraire? Ne mettez à votre soumission aucune réserve, et réunissez-vous aux vrais fidèles par les sentiments d'une entière fidélité.

C'est moi que vous persécutez, dit autrefois Jésus-Christ à Saul, d'une manière frappante; c'est à ma volonté, c'est à ma grâce que vous résistez; résistance pénible et dure: *Durum est contra stimulum calcitrare.* (*Act.*, XXVI, 14.) Et voilà, pécheurs, ce que Dieu ne cessera de vous adresser par la voix intérieure de la conscience. Toujours sensiblement importune, jusqu'à ce qu'elle devienne pleinement salutaire, elle ne vous rendra la paix avec vous-mêmes qu'après vous avoir remis en paix avec Dieu. Elle ne vous ouvrira la route du vrai bonheur qu'en vous faisant marcher dans celle de la vertu. Jusqu'alors contraire à vous-mêmes, en faisant le mal, vous gémirez de ne pas faire le bien; vous sentirez les chaînes de votre esclavage, et vous serez contraints à vous en imputer le crime. D'une part, la force des passions, de l'autre, les efforts de la conscience, voudront s'arroger le droit de vous gouverner. Votre cœur, cruellement déchiré par l'opposition de ces puissances rivales, sera le malheureux théâtre de ces combats; vous en serez la coupable victime.

Que Dieu en soit béni à jamais! N'en eussions-nous pour témoin que notre conscience, pourrions-nous méconnaître la volonté qu'il a de nous sauver par la ressource qu'il nous ménage? Quelle grâce que le langage de la conscience! Grâce prompte et subtile; c'est au moment même de la tentation que la conscience nous précautionne. Si elle ne réussit pas à prévenir le péché à l'instant qui la suit, elle nous en expose le malheur. Grâce sensible: Hélas! nous trouvons le pernicieux secret d'énerver les impressions de tant d'autres; nous combattons la sagesse des avis; nous interprétons la nature des événements; nous résistons à l'éloquence des afflictions; nous altérons la force de l'exemple; mais que pouvons-nous opposer à la conscience? Il faut ou entendre ses clameurs, ou se soumettre à ses arrêts. Grâce habituelle: Nous n'avons pas toujours des maîtres qui nous instruisent, des sages qui nous conseillent, des apôtres qui nous exhortent, des docteurs qui nous décident; mais toujours la conscience nous offre ses lumières, ses conseils, ses préceptes, ses décisions, puisque ses doutes seuls sont eux-mêmes un préservatif. Grâce puissante: Il est des moments qu'on appelle les moments de la grâce, parce qu'il est des grâces dont l'attrait semble s'évanouir avec le moment. Avec un discours touchant, souvent finit l'émotion d'un cœur touché; avec la terreur

d'un péril, souvent disparaît la pieuse résolution qu'il avait fait naître ; avec les langueurs de l'infirmité, souvent se dissipe la sainte pensée de se préparer à la mort; avec l'exposition d'une vérité qui éclaire, souvent s'affaiblit une juste persuasion ; mais la conscience ne se ralentit jamais : ce qu'elle a dit une fois, toujours elle le répète ; ce qu'elle a exigé, sans cesse elle le demande. Il n'est de sa part ni changement, ni interruption. Grâce multipliée : La conscience réunit et prend la forme de toutes les autres; elle instruit, elle intimide, elle ébranle, elle convainc. L'esprit, le cœur, la volonté, le courage, tout peut se ranimer à la voix de la conscience. Grâce qui semble s'étendre plus loin en durée que toutes les autres : Nous trouvons quelquefois des hommes tellement ensevelis dans le péché, qu'ils paraissent ne pratiquer rien, n'espérer rien, ne croire rien ; et cependant brille encore dans eux une étincelle de vie jusqu'au milieu de ce chaos d'iniquité, de ces ombres de mort, de cette espèce de réprobation anticipée sur la terre ; c'est l'énergie de la conscience. Elle essaie encore de ranimer le feu de la charité au flambeau de la foi, et d'éteindre celui des passions dans les larmes de la pénitence. Des scélérats en ont fait l'aveu. Abattus, consternés, désespérés, on eût dit qu'ils étaient sourds à tout ; et toujours ils entendaient, au dedans d'eux-mêmes, leur conscience, qui ne leur montrait alors l'étendue de leurs désordres que pour les engager à solliciter auprès de Dieu l'étendue de ses miséricordes.

Eh! que pourront-ils reprocher à Dieu? Oseront-ils lui dire avec Job : Montrez-moi pourquoi vous me jugez ainsi : *Indica mihi cur me ita judices ?* (*Job*, X, 2.) Le Seigneur leur répondra, comme à ce mauvais serviteur dont parle l'Evangile : Vous-même avez prononcé votre jugement : *De ore tuo te judico.* (*Matth.*, XIX, 22.) Votre conscience a mis sous vos yeux le tableau de votre vie; elle vous en a détaillé les crimes, elle vous a montré dans vous le coupable, l'accusateur et le juge. La voix de votre conscience méprisée, voilà la source de vos péchés, le témoignage irréfragable de votre conscience, voilà votre condamnation. L'éternité du ver rongeur qui remplacera les remords inefficaces de la conscience, voilà votre sort.

Prévenez-le, mes chers auditeurs, et n'attendez pas à la mort. Ah ! c'est surtout dans ces moments que la conscience pousse des cris terribles. Elle les redouble, parce que le danger approche; elle s'épouvante, parce que le temps échappe ; et, par la confusion du trouble qu'elle répand, elle retrace celle de la vie. Alors, et jusque dans ces circonstances, faites servir d'utiles remords à une sainte expiation. Ecoutez-les, quand ils vous rappellent vos péchés, c'est une grâce ; mais ne vous livrez point à leur excès. S'ils vous interdisent l'espoir du pardon, c'est un écueil. La conscience est la voix de Dieu, lorsqu'elle excite vos regrets. Si elle éteint votre confiance en ses bontés, reconnaissez et rejetez le langage du tentateur. Dieu veut que votre conscience vous accuse; pourquoi? Parce qu'il veut que votre douleur l'invite à vous absoudre, à vous rendre son amitié, sa grâce dans cette vie, et à vous accorder dans l'autre le bonheur éternel, que je vous souhaite, etc.

SERMON XIII.

Pour le second dimanche de Carême.

LE BON EXEMPLE.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite. (*Matth.*, XVII. 5.)

C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le.

Après avoir parlé aux hommes par ses prophètes, Dieu daigne les instruire par son propre Fils, et, comme en l'introduisant dans le monde, il ordonne aux anges de l'adorer (*Hebr.*, I, 6.) ; en le manifestant aux hommes, il leur commande d'écouter ses leçons. (*Matth.*, XVII, 5.) Jésus-Christ seul, ainsi que le lui disait saint Pierre, a les paroles de vie et d'une vie éternelle. (*Joan.*, VI, 69.) Seul, il est la voie, la vérité et la vie. (*Joan.*, XIV, 6.) Seul, par conséquent, il doit diriger les hommes pour les conduire au salut. Aussi, mes chers auditeurs, sa parole, proposée, conservée et expliquée par son Eglise, est-elle la règle de tous les fidèles.

Mais, en même temps que l'autorité, qui prescrit les obligations, n'appartient qu'à Dieu, il est au pouvoir des hommes de s'aider les uns les autres à les remplir. Le bon exemple est pour chacun d'eux une invitation au bien, un moyen qui le facilite, et les vertus réunies des chrétiens doivent servir à la gloire du christianisme.

Il est vrai, selon la parole de saint Paul, que, comme Dieu rendra à chacun selon ses œuvres ; c'est aussi du poids de ses œuvres que chacun sera chargé : *Unusquisque onus suum portabit.* (*Gal.*, VI, 5.) Mais ce serait abuser de la maxime de l'Apôtre, que d'envisager uniquement ce qu'il y a de personnel dans nos actions, sans penser au rapport qu'elles ont avec autrui. Le mérite de l'édification doit entrer en part du mérite des vertus chrétiennes. Difficilement il arrive qu'on ne soit vertueux que pour soi-même. Quelque désir que l'humble vertu ait de ne pas se montrer, elle ne peut point se dispenser de paraître. Or, ceux dont la vertu peut contribuer plus efficacement à en étendre l'empire, ont un motif plus pressant encore d'en donner l'exemple.

Voyons aujourd'hui sur quoi est fondée l'obligation du bon exemple, et quelle en est l'étendue commune à tous les hommes ; première partie : Nous examinerons ensuite comment l'obligation du bon exemple est plus spéciale pour les grands. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Obligation de donner le bon exemple ; première réflexion.

Exposons en deux mots sur quoi est appuyée l'obligation de donner l'exemple : je

la fonde d'après la loi de la charité, dont Dieu nous a fait un précepte général. C'est Dieu qui nous l'ordonne, c'est Dieu que l'on sert en donnant le bon exemple. Obéissance à l'ordre de Dieu, zèle pour la gloire de Dieu : tels sont les deux titres qui nous font à tous un devoir de l'édification.

L'Esprit-Saint désigne expressément le premier de ces motifs, losqu'il déclare que Dieu fait une loi à tous les hommes du soin réciproque de chacun d'eux : *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVII, 12.) Ce qui s'accorde avec l'anathème lancé par Jésus-Christ contre celui par qui est donné le scandale : *Vœ illi per quem scandalum venit.* (*Matth.*, XVIII, 7.) De cette menace, adressée à ceux qui y mettent obstacle, résulte évidemment le précepte de l'exemple. Il dérive évidemment du soin dont Dieu nous charge de veiller au salut de nos frères ; puisque, des différents moyens d'y contribuer, non-seulement l'exemple est le plus efficace, mais puisque souvent il est le seul qu'il nous soit possible de mettre en usage. Tous n'ont pas l'autorité nécessaire pour réprimer le mal et pour en arrêter les progrès, tous n'ont pas la faculté ou le droit d'instruire, tous n'ont pas le don de développer les beautés de la vertu et d'en faire goûter les charmes, et tous cependant doivent concourir à en établir le règne : *Mandavit illis unicuique.* C'est donc par l'impression de l'exemple qu'il faut suppléer au défaut de pouvoir ; c'est par l'éloquence de l'exemple qu'il faut compenser la stérilité de l'instruction, c'est par l'attrait de l'exemple qu'il faut remplacer l'art de la persuasion. Je dis plus, c'est la preuve de l'exemple qu'il faut ajouter à tout cela. Pourquoi? Parce que tout cela, sans l'exemple, n'a presque aucune efficacité. En vain, vous, maîtres, vous chefs de famille, vous, préposés au maintien de l'ordre public, en vain vous proscrivez le vice par la sévérité des règlements, si vous ne les soutenez pas par la force de vertus ; en vain vous opposeriez au désordre le frein de la loi, si vous montrez en même temps dans vous une sorte de dispense qui le permet; en vain vous enseigneriez bien, si vous agissez mal ; vos leçons seront d'ordre dinaire sans effet, si vous n'accréditez pas vos principes par votre conduite. Les actions frappent toujours plus que les paroles ; de votre morale, on en appellera à vos mœurs ; même en admirant ce que vous dites, on imitera ce que vous faites, et l'on croira pouvoir réfuter tous vos discours en leur opposant vos mœurs. L'exemple, au contraire, est sans réplique. Il persuade efficacement, en montrant que vous êtes persuadés; il résout les difficultés, en prouvant qu'on peut les vaincre. C'est une leçon muette que nulle éloquence ne peut égaler.

Il était donc de la sagesse et de la bonté de Dieu de nous offrir ce secours comme un des plus sensibles, des plus puissants et des plus actifs. Or, il ne pouvait nous le présenter, qu'en nous ordonnant de nous le fournir mutuellement. Et de là vient qu'il a préparé les foudres de sa colère contre celui qui, au lieu d'exciter à la vertu par de bons exemples, inviterait au péché, en en donnant de mauvais. Or, n'est-ce pas en donner de mauvais, que de ne pas en donner de bons? Est-il alors un milieu entre faire le bien et faire le mal? N'est-ce pas incontestablement un mal, que de s'abstenir du bien, lorsqu'il est de précepte? Ne pas donner l'exemple de la soumission aux ordres de Dieu, c'est donner celui de la révolte; et toute infraction visible d'un devoir tend naturellement à détourner les autres de le remplir. Et c'est dans ce sens qu'est vraie encore la pensée de Jésus-Christ : Celui, nous dit-il, qui n'est pas avec moi, est contre moi : *Qui non est mecum contra me est ;* et celui-là dissipe qui ne m'aide point à recueillir : *Qui non colligit mecum dispergit.* (*Luc.*, XI, 23.)

Voilà pourquoi le Sauveur, en recommandant, d'une part, de garder dans le secret le mérite des bonnes œuvres, pour les préserver du poison subtil de la vanité qui les corrompt, ordonne ailleurs d'en rendre les hommes témoins, afin que cette vue les engage à glorifier Dieu, à l'honneur duquel elles se dirigent : *Videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* (*Matth.*, VI, 1 ; V, 16.) D'où il suit que le mérite des œuvres résulte quelquefois et de l'humilité qui les couvre, et quelquefois de l'éclat qui les annonce. C'est-à-dire que, s'il est des œuvres dont il est bon de dérober la connaissance aux hommes, de peur qu'on n'en reçoive toute la récompense dans leurs suffrages, il en est aussi qu'il faut leur mettre sous les yeux, pour qu'ils apprennent à y conformer les leurs. C'est-à-dire, que s'il faut s'assurer qu'on agit pour Dieu, en ne désirant que lui pour spectateur et pour confident des sacrifices qu'on lui fait ; il faut aussi montrer aux hommes que c'est Dieu que l'on sert, pour les encourager à le servir. C'est-à-dire, qu'il s'agit de concilier ces deux devoirs : l'humilité qui laisse ignorer à la main gauche ce que fait la droite, c'est l'expression consacrée par Jésus-Christ (*Matth.*, VI, 3); et l'édification qui publie les honneurs que Dieu mérite et qu'il reçoit.

Conciliation possible, mes chers auditeurs, non-seulement quand il s'agit de deux actions différentes, mais encore quand il est question de communiqner à la même cette double valeur. Saint Grégoire nous en explique le meveilleux moyen. L'action paraît, dit ce saint docteur, et l'intention demeure cachée. Or, l'action qui se reproduit aux yeux des hommes, offre l'exemple qui les instruit ; l'intention, qui n'est connue que de Dieu, exprime le vif désir de lui plaire : *Sic autem sit opus in publico, quatenus intentio maneat in occulto.* Ainsi, l'humilité est dans le cœur, et l'édification est dans la conduite ; l'humilité ne recherche point une vaine gloire, l'édification se propose la gloire de Dieu ; l'humilité veille contre les surprises de l'orgueil, l'édification donne le signal des louanges du

Seigneur; l'humilité épure le motif de l'action, l'édification en multiplie les saints effets; l'humilité est un mérite dans celui qui agit, l'édification est une grâce pour ceux devant lesquels on agit.

C'est, mes chers auditeurs, cette grâce extérieure dont nous sommes tous, en quelque sorte, dépositaires, et dont la charité ne nous permet pas de frustrer nos frères. En cette qualité, nous leur devons des secours, et le sentiment seul nous en ferait un devoir, quand même une loi expresse ne nous en ferait pas un précepte. Aussi, une des exhortations que saint Paul faisait aux Hébreux, était de s'exciter mutuellement à la vertu, par la considération de leurs bonnes œuvres, et de puiser dans cette vue une ardeur nouvelle qui ranimât dans chacun d'eux la charité : *Consideremus invicem in provocationem charitatis bonorumque operum.* (*Hebr.*, X, 24.) C'était l'exemple des premiers fidèles qui nourrissait parmi eux une ferveur générale. Ils s'édifiaient réciproquement; et l'Apôtre ne leur recommandait rien avec plus d'instance que cette édification dont il connaissait les fruits; ainsi l'écrivait-il aux Corinthiens : *Omnia ad ædificationem fiant.* (I *Cor.*, XIV, 26.) Il va plus loin, il ne craint pas de la faire envisager aux Romains comme un point aussi essentiel entre eux que l'union même et la paix : *Quæ pacis sunt sectemur, et quæ ædificationis sunt in invicem custodiamus.* (*Rom.*, XIV, 19.)

Comment, en effet, mes chers auditeurs, si nous aimons sincèrement nos frères en Dieu et selon Dieu, refuserions-nous de servir de guides à ceux qui s'égarent, et de leur tracer la voie qu'ils paraissent ignorer? Quoi! Jésus-Christ aura chargé quelques hommes d'instruire la terre entière, de porter aux extrémités du monde la lumière de l'Evangile, de coopérer au salut des nations, au prix des plus grands travaux, au péril même de leur vie? et ce ne serait pas pour nous une obligation d'offrir à nos concitoyens, à nos amis, à nos proches, les moyens de sanctification que renferme l'exemple? Quoi, nous les laisserions périr sans pitié, tandis que nous n'aurions souvent qu'à leur faire entendre la voix de l'exemple pour les sauver? Ah! mes chers auditeurs, combien en est-il que votre exemple déterminerait, qu'il soutiendrait, qu'il fortifierait dans la science du salut! Combien seraient ramenés à la foi par le mérite de votre docilité, et, rangés à votre suite, sous ses étendards, se sentiraient encouragés à la soumission par l'hommage éclairé de la vôtre? Combien n'en est-il pas que ramènerait aux principes de la sagesse chrétienne votre ferme constance à faire céder aux règles de l'Evangile les erreurs du monde, et qui apprendraient à braver la crainte du monde en admirant dans vous la noble supériorité qui fait triompher le christianisme! Combien n'en est-il pas que ramèneraient à la décente simplicité des mœurs, à la pieuse utilité des saints usages, à la fréquentation des temples, à la participation aux sacrements, les démarches soutenues d'une piété qui invite à la suivre ceux qu'elle engage à lui applaudir! Affermissez vos frères, disait Jésus-Christ à saint Pierre, après que vous vous serez converti vous-même : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* (*Luc.*, XII, 32.) Les préceptes montrent la route, les exemples l'abrègent; les préceptes sont accompagnés d'une sécheresse qui en laisse apercevoir les difficultés; il est dans les exemples une sorte d'onction qui les adoucit. L'exemple contient tout à la fois dans lui-même et la force du précepte et l'attrait qui en facilite l'accomplissement.

Vous désirez pour vous des grâces de salut, craignez donc de soustraire aux autres les grâces que par vous Dieu veut répandre sur eux. Ne serait-il pas injuste de refuser à autrui le secours que vous demandez pour vous-même? Vous avouez que les exemples de vertu vous touchent, et qu'en la personnifiant, si j'ose parler ainsi, à vos yeux, ils lui donnent nécessairement de l'empire sur votre cœur. Vous avez donc, en quelque sorte, entre vos mains, le cœur de ceux qui sont les témoins de votre conduite. Infailliblement, une telle leçon pénètre, il en coûte de lui résister; et si elle n'opère pas toujours d'une manière sensible des fruits de salut, elle en jette au moins les principes, elle produit l'estime de la vertu, elle en prépare le succès dans les uns, elle en est la consolation, l'appui dans les autres, elle est pour tous une source cachée de réflexions.

Ce fut là, mes chers auditeurs, ce qui signala et tout ensemble ce qui caractérisa la charité du Sauveur des hommes. Il eût pu, sans doute, se borner à leur intimer ses ordres, et laisser ensuite à cette grâce intérieure qui leur parle, le soin d'en ménager l'exécution. Il eût pu se contenter de leur exposer la nécessité et le prix des vertus dont il leur ordonnait la pratique. Et que devait-il ajouter à cette parole : C'est moi qui vous déclare les volontés de mon Père : *Ego autem dico vobis.* (*Matth.*, V, 22.) Et cependant, comme s'il eût voulu donner un nouveau poids à son enseignement, il a pratiqué avant que d'instruire, remarque l'historien sacré : *Cœpit Jesus facere, et docere.* (*Act.*, I, 1.) Jésus-Christ en explique lui-même le motif à ses disciples : Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* (*Joan.*, XIII, 15.) Comme s'il leur eût dit : Je ne serais qu'imparfaitement votre maître, si je n'étais pas aussi votre modèle. Je veux, pour vous rendre plus sensibles mes préceptes, que mes actions en soient l'image. Je veux parler à vos yeux en même temps qu'à votre cœur. Je veux que vous me voyez marcher devant vous afin que vous soyez plus aisément dociles à ma voix qui vous appelle. Or, ce que je fais pour vous, faites-le vous-mêmes pour ceux que vous appelez de ma part; donnez-leur l'exemple comme je vous l'ai donné. Ce ne serait pas m'imiter

en tout que de ne pas devenir vous-mêmes un objet d'imitation : *Exemplum dedi vobis.*

Et ne vous le dissimulez pas, mes chers auditeurs, cette parole de Jésus-Christ s'adresse à tous; tous doivent l'exemple. Je n'insisterai pas plus longtemps sur une obligation dont on voit aisément le motif. Il est plus intéressant d'en exposer l'étendue..

SECONDE PARTIE.

Comme l'autorité de Dieu et la charité, qui en est le fondement et la source, l'obligation de donner le bon exemple s'étend à tous; et il n'est aucune exception qui puisse en restreindre l'universalité. Tous doivent l'exemple. On doit l'exemple de toutes les vertus qui sont l'objet des préceptes; cet exemple est dû à tous, et il est dû dans toutes les circonstances. La matière est immense, abrégeons.

1° Tous doivent l'exemple. J'ai à combattre le vain prétexte d'une modestie apparente dans ceux qui font valoir artificieusement ce qu'il y a de peu remarquable dans eux, pour s'autoriser à croire que rien n'est remarqué dans leur vie. S'agit-il de quelque prétention humaine? On voit aussitôt l'orgueil s'élancer avec effort pour franchir toutes les barrières qui en arrêtent les impétueux désirs. Mais s'agit-il d'un devoir? la lâcheté s'enfonce et se concentre dans les ténèbres qui lui paraissent favorables, pour s'en faire un asile contre le devoir même. Et, parce que des discours qui n'ont de l'humanité que les dehors, coûtent bien moins que des œuvres dont l'édification est réelle, on veut se ménager le droit de ne point se gêner dans sa conduite, en protestant humblement qu'on ne se crut jamais destiné à servir de règle à la conduite d'autrui. Ainsi raisonnent de jeunes personnes : Ce n'est point à nous, disent-elles, qu'il appartient de donner l'exemple; à notre âge, on n'est fait que pour le suivre. Ainsi raisonnent des hommes isolés qui croient ne tenir à la société que par le lien des amusements; ils renvoient à ceux que l'autorité y dévoue, le soin d'y faire briller les vertus. Ainsi raisonnent ceux dont la condition moins relevée rend l'influence moins étendue ; à l'abri de l'infériorité du rang, ils renvoient à ceux qui sont assis au premier, ce qu'ils appellent le fardeau de l'exemple. Ainsi raisonnent ceux qui, par une habitude de dissipation et de légèreté, croient avoir acquis le droit de ne pas en démentir le caractère; à les entendre, aucune fâcheuse conséquence ne résulte de leur manière de vivre, parce qu'elle ne fait aucune impression ; leur plan de vie en devient lui-même l'excuse : on n'attend pas des exemples de vertus de ceux qu'on sait ne s'occuper que de leurs plaisirs.

Faux raisonnements, vains subterfuges, puisque l'exemple est un acte de zèle, puisque ce zèle est un devoir de charité, puisque la charité est ordonnée à tous : *Mandavit illis unicuique de proximo suo.*

Vous affectez de dire que votre exemple sera sans effet. Je le veux; mais qu'en conclurez-vous? Ce n'est pas des fruits de l'exemple que Dieu vous demande compte ; il vous charge de l'exemple même. N'en use-t-il pas ainsi? N'accorde-t-il pas des grâces auxquelles on refuse de coopérer? D'ailleurs, qui vous assure qu'aucun succès ne suivra l'édification de vos œuvres? Vous êtes jeunes! Mais c'est singulièrement alors que l'exemple frappe davantage. S'il est une modeste timidité qui convient à la jeunesse, il est une sainteté chrétienne qu'on y admire ; la vertu s'y montre avec plus d'éclat, parce qu'elle y est plus combattue; à cet âge, on la célèbre comme un prodige. Vous n'avez par état ni relation, ni liaison particulière et importante avec les divers membres de la société ; mais n'êtes-vous pas unis à la société des fidèles? N'êtes-vous pas du nombre des enfants de cette Eglise sainte, la mère commune de tous? Quel titre pour vous intéresser, et pour contribuer à leur vrai bonheur! Vous êtes dans une médiocrité de fortune et de rang qui donne à votre nom moins de lustre, et par conséquent moins de force à vos exemples; mais n'est-il pas des hommes qui, n'étant pas placés plus haut, peuvent vous voir de plus près? L'utile lueur de vos vertus peut donc les éclairer, dès que l'égalité de la condition vous rapproche. Je dis plus et n'en doutez pas : du sein même de la plus profonde obscurité, la vertu répand souvent de vives lumières. La sainteté d'un berger peut porter l'édification jusque dans le palais des monarques; et plus d'une fois la piété d'un solitaire a excité l'admiration dans les cours. Oui, mes chers auditeurs, et l'expérience répond ici pour moi : Tous les jours on respecte l'exemple de ceux dont on considère peu l'état. Le serviteur chrétien édifie son maître; le pauvre édifie le riche; le peuple édifie les grands. Il est dans l'exemple une force secrète qui en est inséparable. O vous! qui vous croyez dispensés d'en donner de bons, sous prétexte qu'on ne les attend pas de vous, je vous le demande : Cette frivolité, ou, pour me servir d'une expression plus adaptée à votre excuse, cette inconséquence de conduite qui, de votre aveu, ne vous fixe sur aucun objet, et qui vous représente comme vous jouant indifféremment de tout, prétendez-vous l'étendre encore sur les devoirs de la religion? L'avez-vous donc totalement abjurée? Et, s'il vous en reste quelques principes; par quel droit vous croyez-vous permis de ne plus paraître la pratiquer? Etrange parodoxe que le vôtre, cœurs mondains! Quoi ! parce que vous n'avez pas solennellement arboré les étendards de la piété; vous ne vous croyez plus obligés à combattre publiquement sous ceux du christianisme? Parce que vous n'aspirez pas ouvertement à une sainteté éminente; vous pensez ne devoir plus fournir la preuve d'une obéissance nécessaire ? Parce que vous vivez dans le monde; il vous sera libre de ne plus paraître soumis à la loi de Jésus-Christ? Ah! mes chers auditeurs, ou vous ne voulez pas sin-

cèrement lui appartenir, ou vous devez publier que vous lui appartenez par vos œuvres. Cette obligation est commune à tous. Il n'est aucune occasion où vous ne deviez la remplir. Montrez-vous en tout un modèle, écrivait saint Paul à son disciple : *In omnibus te ipsum præbe exemplum.* (*Tit.*, II, 7.)

2° Mais de quoi devez-vous l'exemple ? De toutes les vertus commandées par la loi : second caractère d'universalité dans le devoir que je vous rappelle. Je le sais, il est des vertus, ou plutôt, il est dans les vertus une perfection qui doit être le caractère distinctif de certains états ; et, par une conséquence nécessaire, il est des états particuliers qui exigent aussi quelque chose de plus particulier dans l'exemple. C'est ce que le monde observe avec attention, et ce qu'il demande avec justice. Ainsi, la sainteté du ministère qui consacre un homme au service des autels, les engagements de la vie religieuse qui le séparent du monde, lui imposent des obligations spéciales qu'il serait criminel de ne pas remplir ; et, dans ce sens, il est vrai qu'il doit au commun des fidèles des exemples que le commun des fidèles n'est pas obligé de lui donner. Mais, parce que les vertus chrétiennes sont de précepte pour tous les états : dans tous les états, on doit les enseigner par l'exemple. Il y aurait donc un Evangile pour les uns, et un Evangile pour les autres ? Erreur monstrueuse ! Telle serait néanmoins la prétention du monde qui détruit en détail l'obligation d'édifier, en voulant distribuer, si je puis parler ainsi, les divers genres d'édification ; et qui, comme si Dieu eût divisé les commandements, ose assigner à chacun une partie de leur observation. L'édification de la piété et de la modestie, on la confie aux personnes d'un sexe pieux et décent. L'édification de la charité et de la paix, on l'exige de ceux qui, faisant profession de servir Dieu, ne doivent point mêler à son amour la haine de leur prochain. L'édification de la prière et du culte extérieur, on l'abandonne à ceux qu'y destine la nature même de leurs fonctions. L'édification de la mortification et de la pénitence chrétienne, on en fait le partage de ceux qui ont embrassé par choix une vie pénitente et mortifiée. C'est-à-dire que l'on convient en général qu'il faut édifier, et que l'on se borne à un ou deux moyens d'édification. Une femme du monde croit en faire assez pour le bon exemple, parce qu'on la voit paraître souvent dans nos églises ; mais, avec cette assiduité qui édifie, elle se pardonne la dissipation habituelle de son esprit mondain, ou la vanité peu décente de ses parures, ou l'excès de son amour immodéré pour le jeu, ou la vivacité querelleuse de son humeur, ou l'âcreté de ses antipathies ; et, après avoir donné le bon exemple dans le temple, elle oublie qu'on la signale ailleurs avec tous ses vices. Cet homme parle de la religion avec respect ; il fait solennellement protestation de lui être soumis ; il s'en déclare lui-même le défenseur ; mais avec cette soumission qui édifie, il se pardonne des discours tendres, des entretiens séducteurs, un langage passionné ; et, après avoir donné le bon exemple de la foi, il oublie qu'il faut le soutenir encore par celui des mœurs. Celui-ci soulage volontiers les malheureux, il aime à les secourir, et s'acquiert à juste titre la réputation honorable d'avoir le cœur compatissant ; mais, avec cette bienfaisance qui édifie, il se pardonne des ressentiments marqués, des inimitiés durables, des traits de vengeance ; et, après avoir donné le bon exemple d'une pitié vraie envers ceux qui souffrent, il oublie d'y joindre encore, à l'égard de tous, les sentiments universels de la charité. Celui-là veut remplir fidèlement le précepte de l'Eglise. Dans les jours particuliers qu'elle désigne, on le trouve à l'auguste sacrifice, et il se reprocherait d'y manquer ; mais, avec cette exactitude qui édifie, il se pardonne à certains jours des mets défendus par l'abstinence ; sa table dément la fidélité qu'il avait paru montrer au pied des autels ; la scandaleuse licence qu'il y prend ne s'accorde pas avec l'hommage public qu'on l'a vu offrir. On ne sait plus s'il adore par conviction, quand on le voit indocile par sensualité ; et, après avoir donné le bon exemple de l'observation d'un commandement, il oublie qu'il faut se montrer universellement l'observateur de tous. Fausse et coupable compensation que celle qui permet de scandaliser sur certains points, en même temps que l'on édifie sur quelques autres !

D'où il suit que ce n'en est point assez de dire, avec quelques-uns : Je suis exempt de reproche, je donne l'exemple des devoirs propres de mon état, par la manière dont je les remplis. Car, s'il est des devoirs particuliers, il est aussi des obligations communes. Il est un état présupposé à tous les autres, c'est celui de chrétien ; et cette qualité fonde dans tous l'obligation de donner l'exemple de toutes les vertus du christianisme. Ainsi, quoique spécialement obligé à donner l'exemple de la fidélité au prince et à la patrie, dont il est destiné à soutenir la cause, le guerrier n'en doit pas moins l'exemple du pardon d'une injure particulière. Ainsi, quoique spécialement obligé à donner l'exemple de la probité et du travail, dans le soin des intérêts qu'on lui confie, l'homme public n'en doit pas moins l'exemple de cet esprit de religion qui l'engage à veiller sur les intérêts spirituels de son âme. Ainsi, quoique spécialement obligé de donner l'exemple de la charité et de l'aumône, par l'abondance des biens dont il jouit, l'homme riche n'en doit pas moins l'exemple d'une vie chrétienne et régulière. Ainsi, quoique spécialement obligé à donner l'exemple d'une incorruptible équité dans ses fonctions, l'interprète et l'organe de la justice n'en doit pas moins l'exemple des œuvres de la foi et du salut. En un mot, puisque nous devons aux hommes l'exemple de la soumission à tous les préceptes que nous impose la loi de Dieu ; nous devons donc

l'exemple de toutes les vertus, et cet exemple on le doit à tous : troisième caractère d'universalité dans ce devoir.

3° Combien de spécieuses raisons semblent d'abord concourir à le borner! Ceux qui vivent bien, n'ont pas besoin du secours de l'exemple; ceux qui vivent mal, ne pensent pas à en profiter. A ceux qui sont instruits, la loi parle; c'en est assez pour les conduire. Pour les ignorants et les faibles, l'édification est sans fruit, parce qu'ils ne savent pas même s'édifier. Les uns observent peu ce qui se passe; les autres, même en l'observant, en sont peu frappés. Ceux-ci sont indifférents ; on ne recherche pas leur estime. Pour ceux-là, le bon exemple est moins une invitation à la vertu, que l'occasion de lui attirer des railleries. A plusieurs, on est totalement étranger ou inconnu; il n'est donc alors qu'inutilité, qu'inefficacité, que stérilité dans le bon exemple. De là, où peut en être la nécessité?

Erreur, mes frères, erreur. Jamais l'exemple n'est sans effet ; et lors même que ces effets échappent aux yeux des hommes, Dieu en connaît tout le prix. Pour les justes, c'est un encouragement, un soutien ; la vertu sert d'aliment à la vertu même ; la lumière dont elle brille nourrit de douces ardeurs dans celui qui l'aperçoit. Pour les pécheurs, l'exemple est une instruction, un avertissement, un reproche ; et s'il est des cœurs obstinément égarés qui portent la désolation dans le sein d'une famille chrétienne, ne vous lassez pas, disons-nous à ceux qui en déplorent le malheur, ne vous lassez pas de donner l'exemple. C'est, avec la prière, votre plus solide ressource. Par vos exemples, vous forcerez au moins à rougir celui que vous vous efforciez de ramener par vos discours. L'attrait seul de la vertu lui montrera la honte du vice. L'expérience nous l'apprend fréquemment. C'est l'exemple soutenu d'une épouse vertueuse qui ramène un époux libertin. C'est l'exemple d'un père et d'une mère qui touche un fils déréglé. C'est l'exemple d'un ami qui fait rentrer un ami en lui-même. Ah! l'exemple est presque toujours un des grands ressorts que Dieu fait mouvoir pour la conversion des pécheurs ; et, s'ils veulent dire vrai, ils ne craignent le bon exemple, que parce qu'ils redoutent plus encore le remords qu'il excite en eux. Pour ceux qui sont instruits, l'exemple est la confirmation des vérités qu'ils reconnaissent. L'accord de la morale et des mœurs rend la première plus frappante ; et les actions vertueuses donnent un nouveau poids aux principes de vertu. Pour les ignorants et les faibles, l'exemple est une doctrine visible et palpable. Ce qui parle à leurs yeux supplée à ce qui manque de pénétration à leurs esprits ; et, bien loin que l'exemple ne soit d'aucune ressource pour la stupidité même qu'on veut instruire, elle est souvent la seule qui réussisse à l'éclairer. Et ne nous dites pas qu'on observe peu vos actions, ou que l'œil indifférent dont on les voit en arrête toute l'influence. De l'aveu général, le propre des hommes est d'être naturellement et curieux et imitateurs. Du reste, qu'importe que vous ayez des inconnus pour témoins, ou que vous soyez peu jaloux de leurs applaudissements? Malheur à vous, si, en agissant, vous recherchez ceux des hommes! Et malheur aux hommes, s'ils tournent en railleries des œuvres auxquelles le Seigneur applaudit! Ne refusez donc l'exemple à personne ; donnez-le à vos inférieurs, c'est la leçon la plus efficace ; à vos égaux, c'est la plus douce ; à vos supérieurs, c'est souvent la seule qui vous soit permise ; à vos amis, c'est le gage d'une solide tendresse; à tous, c'est l'exercice de la charité; et le devoir en est plus pressant, à mesure qu'il est fondé sur ce qu'il y a de plus particulier dans les rapports.

4° Ajoutons enfin un quatrième caractère d'universalité, en adressant à chacun de vous ce que saint Paul écrivait à son disciple : Montrez-vous en tout un modèle de bonnes œuvres : *In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum.* (*Tit.*, II, 7.) L'Apôtre ne dit donc pas, comme on paraît quelquefois l'insinuer dans le monde, qu'il est des circonstances où l'édification serait déplacée ; que, sans se livrer au désordre, on peut se pardonner un peu de licence; que se dépouiller par intervalle des apparences d'une vertu si exacte, n'est pas un crime ; et que c'est méconnaître la vertu et lui nuire que de lui supposer toujours la même sévérité.

Principes captieux, mes chers auditeurs, et dont on abuse si on ne les renferme pas dans de justes bornes. Car, s'il est vrai, comme l'a dit le Sage, qu'il est diverses destinations du temps (*Eccle.*, III, 1), ce qui emporte nécessairement la diversité des œuvres, il n'est pas moins vrai qu'il n'est jamais permis de séparer d'aucune d'elles le bon exemple.

Non, sans doute, on ne vous fera pas une loi de mêler l'ostentation d'une rigidité pharisaïque à d'innocents plaisirs que la conscience ne dispute point à votre inclination, dès que votre inclination ne blesse pas la conscience. Vous ne porterez pas dans la société le sérieux qui doit vous suivre dans les temples. La modeste liberté des entretiens se prête à un enjouement que ne réprouve pas la religion ; et, je l'avoue, ce serait mal entendre ce qu'on appelle édification, que de l'apercevoir uniquement dans les exercices directs de la piété, moins encore dans des dehors affectés qui n'offrent point le vrai caractère de la vertu. C'en est assez que l'esprit d'une véritable sagesse préside à tout, qu'il règle tout, que, selon la parole de saint Paul, la gloire de Dieu soit le terme auquel puisse se rapporter tout : *Omnia in gloriam Dei facite.* (I *Cor.*, X, 31.) Qu'est-ce donc que cette édification universelle dont je parle? C'est, dans les amusements, le choix et la modération pour qu'ils soient légitimes ; c'est, dans les discours, la circonspection pour qu'ils soient décents ; c'est, dans les manières, la réserve, de peur qu'elles ne soient trop li-

bres; c'est la sobriété opposée à tous les excès; c'est la vigilance opposée aux écueils de la dissipation; l'amour de l'ordre opposé à tout ce qui favorise le déréglement; en un mot, toujours de la fidélité à ses devoirs, toujours de la modestie, toujours de la charité, toujours du respect pour la religion et pour les bonnes mœurs, toujours les marques d'un sincère christianisme : *In omnibus te ipsum præbe exemplum.* Voilà quelle est pour tous l'obligation de l'exemple; et il me reste à exposer pourquoi elle est plus spéciale encore pour les grands. Sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

On le dit communément, et l'on dit vrai : à un grand nom, à de grandes places, à de grands honneurs, sont attachées de grandes obligations. La gloire est un poids qui accable, si l'on n'y joint pas de grandes vertus pour le soutenir. Or, s'il en est ainsi au jugement des hommes, que doit-il en être devant Dieu, qui ne reconnaît et n'avoue d'autre gloire que celle de la vertu? Que dis-je, mes chers auditeurs, il s'agit de la gloire de Dieu même; et, parce que nécessairement il rapporte à la sienne celle des hommes, *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (*Prov.*, XVI, 4), plus il est au pouvoir des hommes de glorifier Dieu, plus aussi ils doivent en employer les moyens. D'où il suit que ceux dont l'exemple peut répandre, avec plus de succès, la gloire du Seigneur, sont plus étroitement obligés au devoir de l'édification; et que plus ils sont grands, plus ils doivent un grand exemple. Pourquoi? Le voici en trois mots. Parce que cet exemple a plus d'éclat; parce que cet exemple a plus d'autorité; parce que cet exemple a plus de durée.

1° Non, mes chers auditeurs, les grands ne le sont pas uniquement pour eux-mêmes. L'élévation qui les distingue n'est pas une prérogative dont Dieu les décore sans dessein; témoins les reproches et les menaces qu'il adresse à ceux qui ne font pas servir leur grandeur à l'honorer. Je vous ai élevé, dit le Seigneur, je vous ai tiré du milieu de ce peuple avec lequel vous confond l'égalité de la nature : *Exaltavi te de pulvere.* (III *Reg.*, XVI, 2.) Parce que, au lieu de lui montrer les voies de la justice, vous lui avez tracé la route de l'iniquité : *Peccare fecisti populum meum* (*Ibid.*); je vais faire succéder à la magnificence de mes dons, toute la sévérité de mes vengeances : *Faciam domum tuam sicut domum Jeroboam.* (*Ibid.*, 3.) Or, par là même que Dieu attribue à l'exemple des grands les désordres qui en sont la suite; il attend donc aussi, de l'édification qu'ils doivent, les vertus qui en sont l'effet. On peut dire d'eux ce que saint Paul disait des apôtres : Ils sont en spectacle au ciel et à la terre : *Spectaculum facti mundo, angelis et hominibus* (I *Cor.*, IV, 9); et la supériorité de leur rang imprime un caractère particulier sur toutes leurs œuvres. Il en est d'eux comme des astres qui roulent sur nos têtes; la splendeur qui les suit force à remarquer la moindre obscurité qui les voile; et, parce que le grand nombre les contemple, ils ont toujours le grand nombre pour témoin. Or, de l'éclat d'un tel exemple, quelle conséquence plus naturelle que l'obligation plus étroite d'en donner de bons? Car, puisqu'il est nécessairement exposé aux yeux de la multitude; puisqu'il est incontestablement plus visible; puisqu'il devient en quelque sorte l'exemple de tous; il y va donc d'un intérêt plus général; il peut donc produire des impressions plus multipliées; il est donc essentiel que ceux que les hommes voient au faîte brillant des honneurs, leur montrent en même temps ce qu'il y a de plus brillant dans la vertu.

C'est sans doute un prodige de la religion que son divin auteur en ait confié l'établissement à des hommes inconnus et obscurs, et qu'il ait appuyé inébranlablement son règne sur des fondements en apparence si fragiles : *Qu'il ait choisi les faibles pour confondre les forts* (I *Cor.*, I, 27); c'était la merveille de son bras. Que des hommes du peuple aient été destinés à éclairer les puissances de la terre, c'était la preuve sensible que le flambeau de l'Evangile répandait la lumière de Dieu. Mais il était dans l'ordre naturel de la Providence que les puissants devinssent à leur tour la lumière du peuple; et, après que les pauvres auraient été les premiers instruments des victoires de la foi, il était réservé aux grands de mettre le comble à ses conquêtes, à ses triomphes. Ainsi Jésus-Christ a-t-il imposé aux uns et aux autres l'obligation de lui servir de témoins : *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.) Au témoignage de sang et de force par lequel les premiers ont accrédité la vérité de sa doctrine, les seconds doivent ajouter le témoignage de leurs œuvres, pour en faire éclater la sainteté. Il fallait d'abord étonner le monde pour qu'il reconnût la main de Dieu; et voilà pourquoi il n'a employé que des hommes ignorés pour le convertir. Mais il fallait encore soutenir le monde, après sa conversion, et lui montrer l'accomplissement des desseins de Dieu; voilà pourquoi il a ordonné aux grands de l'édifier. S'il n'y eût eu d'abord que des grands chargés d'annoncer Jésus-Christ au monde on eût essayé d'attribuer au pouvoir des hommes ce qui était l'ouvrage de la grâce. Et si Jésus-Christ n'avait aujourd'hui pour adorateurs dans le monde que le peuple, on apercevrait moins sensiblement la force de son empire. Toutes les conditions devaient donc contribuer à l'affermir. Le peuple a rempli sa mission par l'organe des apôtres. Grands du monde, c'est à vous à remplir la vôtre par l'efficace de vos exemples. C'est le genre d'apostolat qui vous appartient. La voix de vos actions se fait entendre au loin; c'est donc à elle à seconder celle des apôtres qui reçurent ordre d'enseigner les nations. Ne pourrait-on pas vous adresser à présent ce que Jésus-Christ dit autrefois à ceux-ci : Vous êtes la lumière

du monde? (*Matth.*, V, 14.) C'est vous spécialement que le monde observe, ne lui montrez donc que ce qu'il doit imiter.

2° Je dis imiter; car, si l'imitation est la suite ordinaire de l'exemple, c'est l'effet presque infaillible de celui des grands. Toutes leurs actions portent l'empreinte de l'autorité que le rang leur donne ; ils commandent, en quelque manière, lorsqu'ils agissent. Souvent même ce qu'ils ordonnent a moins d'efficacité que ce qu'ils font. De là cette maxime aussi souvent répétée que fréquemment confirmée par l'expérience : que l'exemple des grands est la règle des hommes. Combien n'en connaissent pas d'autre ! Vicieux avec liberté si cet exemple les y autorise ; sincèrement vertueux si cet exemple les gagne ; hypocrites par intérêt si cet exemple les contient. Tout, ou presque tout dans leur vie se rapporte à l'exemple de ceux qui sont au-dessus d'eux. C'est là surtout le principal mobile de ceux qui les environnent. Je ne m'en étonne pas; parce que cet exemple réunit tous les divers principes d'imitation dans l'autorité qui les caractérise.

Autorité d'enseignement. Accoutumé à respecter la voix des grands, le vulgaire croit trouver des leçons dans leur conduite. Il prend volontiers pour guides ceux qu'il reconnaît pour maîtres. La vénération due à leurs personnes prépare la confiance ; l'idée de leurs lumières la soutient. De leur part, tout est imposant; et si, comme l'a dit le Seigneur, c'est sur sa propre autorité que celle des grands s'appuie (*Prov.*, VIII, 15, 16), il est vrai aussi que c'est par l'autorité des grands que celle de Dieu s'affermit.

Autorité d'exhortation. Il n'en est point de plus éloquente. Un tel exemple est mille fois plus pressant que nos discours; et nos discours ont besoin d'être soutenus par cet exemple. Avec quelle énergie la piété des grands parle au simple peuple ! Quel tableau elle lui présente de la grandeur de Dieu, devant lequel ils s'humilient; de la majesté de ses temples, où respectueusement ils l'adorent ; de la vérité de sa parole, à laquelle ils se soumettent; de la sainteté de sa religion, qu'ils révèrent; de l'utilité des sacrements, dont ils s'approchent; de la noblesse du mérite des vertus, qu'ils pratiquent ! Exhortation qui accrédite la piété, en même temps qu'elle y excite, puisque la piété reçoit un nouveau lustre de l'illustration de ceux en qui on la voit. Exhortation qui détruit l'un des plus grands obstacles que la piété rencontre, le respect humain qui, si ordinairement et si généralement, l'effraye; comment redouter la censure du monde, quand on marche à la suite de ceux qui forcent le monde à les respecter? Exhortation qui résout toutes les difficultés que l'on oppose à la piété; peut-on regarder ces difficultés comme insurmontables, lorsqu'on voit la piété triompher dans les grands de l'orgueil qu'inspire la naissance, de la mollesse que l'opulence favorise, des piéges que l'adulation couvre, de la licence que le pouvoir assure, de l'assemblage des occasions que le monde réunit?

Voilà pourquoi, dans les circonstances déplorables d'une défection plus universelle, et lorsque le torrent des vices inonde la terre et la ravage, c'est aux grands à y opposer généreusement la digue de l'exemple. Le brillant éclat de leur vie ne saurait être couvert par les nombreux désordres du peuple. Hélas ! dans les conditions communes et ordinaires, on étouffe la voix de l'édification par les clameurs du scandale ; on brave l'exemple par l'exemple même; les bons sont presque ignorés dès qu'ils cèdent en nombre aux mauvais. Mais l'exemple des grands résiste à la foule ; il partage cette supériorité d'empire qui appartient à la grandeur. Toujours visible, jamais il n'est méconnu ; toujours puissant, jamais il n'est ouvertement combattu ; toujours respectable, jamais il n'est sans effet. La bravoure des chefs suffit quelquefois pour ranimer le courage dans une armée où la terreur veut se répandre. C'est la fidélité de Mathathias qui soutient celle du peuple ; il marche, et à sa suite se rassemblent les zélateurs de la loi : *Omnis qui zelum habet legis, exeat post me..... Tunc descenderunt multi.* (I *Mach.*, II, 27, 29.)

C'est qu'il est encore, mes chers auditeurs, une autorité de persuasion ; et, quoique la vertu représentée au naturel ne puisse paraître que sous des traits aimables, il est vrai cependant que, dans les grands, on est plus porté à l'aimer. Serait-ce ou parce qu'on l'aperçoit mieux, ou parce qu'elle a des influences plus multipliées, ou parce que l'admiration des divers objets forme un mélange de sentiments qui les rend plus vifs, ou parce que la douceur de la vertu rassure ceux que le trop grand éclat intimide? Ce n'est point ce que j'examine; ce que je sais et ce que vous savez tous, c'est que la gloire de la grandeur révèle aux yeux des hommes les charmes de la vertu. C'est que l'exemple de ceux qui réunissent l'un et l'autre, pénètre l'âme et la saisit, qu'il excite la volonté et qu'il l'enflamme, qu'il charme le cœur et qu'il l'attendrit.

Ouvrons les fastes du peuple choisi. Nous y verrons les variations du culte suivre presque toujours l'exemple des chefs : l'idolâtrie ou la religion s'étendre à mesure que ceux-ci étaient ou religieux ou idolâtres; les vices et les vertus d'Israël se régler sur les vertus ou sur les vices des premiers de la nation. C'est l'instructive leçon que l'histoire nous présente, en nous transmettant, avec le souvenir de leur sagesse ou de leurs égarements, les suites durables de leur exemple.

3° Exemple, mes chers auditeurs, qui, quoique renfermé dans le même espace de temps que celui du commun des hommes, a cependant bien plus de durée. Nous disons aux grands, et non-seulement notre ministère nous y autorise, mais il nous y oblige ;

nous disons : Que le monde ne leur offre qu'une grandeur passagère, et que leur tombeau sera celui de cette grandeur humaine, puisque nécessairement la mort doit un jour les en dépouiller. Il est vrai néanmoins (et cette considération faite selon Dieu peut leur devenir aussi salutaire), il est vrai que, même par rapport à ce monde, tout ne périt pas avec les grands. Leur ombre, si j'ose m'exprimer ainsi, subsiste encore après qu'ils ont disparu. Ils ne sont plus pour eux, ils sont encore pour ceux qui leur survivent. La tombe qui termine leur course, ne saurait effacer leurs traces. Une sorte d'immortalité est leur apanage. D'où je conclus de nouveau : que la grandeur de leur destinée, aux yeux des hommes, les avertit qu'ils leur doivent de grands exemples.

Dans cette foule innombrable d'hommes qui, successivement, ont peuplé la terre, et que successivement la mort a dévorés, quels sont ceux dont le monde a perpétué le souvenir? Ce sont les grands. Il a recueilli leurs actions, il a pesé leurs mérites, il a apprécié leurs vertus. Osons le dire : il les a jugés; car, de tout temps, la liberté de suffrage a été le droit de ceux qui formaient à leur égard la postérité. On peut donc leur appliquer, par rapport à l'édification de leur vie, ce que saint Paul dit de la foi d'Abel : Tout morts qu'ils sont, ils font encore entendre leur voix : *Per illam defunctus adhuc loquitur.* (*Hebr.*, XI, 4.) C'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostome, que, s'ils ont cessé de vivre, ils se survivent à eux-mêmes dans le souvenir de leurs exemples. Ce fut d'après ces principes, que l'expliqua ce vieillard vénérable chez les Juifs, lorsque réfléchissant, dit l'Ecriture, sur les impressions que ferait la vue de sa conduite, il fit servir à animer son courage, l'idée même du respect dont on était pénétré pour sa personne. Non, non, s'écria-t-il, il ne sera pas dit qu'Eléazar, sur la fin de sa carrière, ait donné le scandale de l'infidélité. Plutôt j'aurai la force de mourir, et ma mort présentera la force de l'exemple : *Exemplum forte relinquam.* (II *Mach.*, VI, 28.) Il meurt avec intrépidité; et il laisse, poursuit l'historien sacré, à la nation entière, dans le souvenir de sa mort, un exemple frappant et mémorable de générosité et de constance : *Universæ genti memoriam mortis suæ, ad exemplum virtutis et fortitudinis, derelinquens.* (*Ibid.*, 31.)

Et c'est encore là, chrétiens, ce que nous disons tous les jours, en rappelant avec admiration la piété des grands qui ont fait éclater en eux la grandeur du christianisme. Nous retrouvons, dans le détail intéressant de leur belle vie, des motifs qui nous encouragent, des règles qui nous dirigent, des reproches qui nous confondent; et, du sein même de leurs tombeaux, s'élève sans cesse vers nous l'éloquence de leurs actions. Que la flatterie fasse donc entendre aux grands qu'ils vivront toujours dans la mémoire des hommes; le même langage mais par des vues bien différentes, leur est adressé de la part de la religion. La flatterie ne cherche qu'à les aveugler; la religion n'a d'autre dessein que de les instruire. La flatterie ne leur étale qu'une succession d'admirateurs; la religion leur fait envisager une suite nombreuse d'imitateurs. La flatterie ne leur présente que la gloire frivole de l'avenir; la religion, dans le tableau de l'avenir, leur montre l'image subsistante de leur vie. La flatterie ne veut que leur plaire, en leur exposant les prérogatives de leur grandeur; la religion ne prétend que les engager à sanctifier l'usage de la grandeur même. La flatterie leur répète : La gloire de votre nom passera aux générations futures; la religion leur ajoute : Les générations futures fixeront encore sur vous leurs regards; quelle doit être votre attention à édifier la terre, puisque la terre est comme forcée à ne pas vous oublier? Ah! ne vous y trompez pas; vos moments passent, vous passerez vous-mêmes avec eux; mais vos exemples ne seront point ensevelis avec vous. Tout ce que vous faites est, en quelque sorte, éternel devant les hommes; avec quels traits sera-t-il donc gravé dans le souvenir éternel de Dieu!

Heureux donc ceux auxquels on peut appliquer à juste titre ce que dit saint Bernard, lorsqu'il invite les fidèles à bénir le Seigneur de ce que, dans le sentiment de sa bonté, il leur donne un de ces hommes dont l'exemple est pour plusieurs un moyen de salut : *Indulsit hominem mundo, cujus multi salvarentur exemplo.* Je ne dis rien de l'estime des hommes, que fixent nécessairement les exemples de vertu : Faible motif, indigne d'une âme chrétienne. C'est Dieu lui-même que je consulte. De quel prix n'est point à son tribunal, le mérite de l'exemple! C'est justifier publiquement sa providence contre la lâcheté qui murmure de la sévérité des préceptes; la preuve qu'il est possible de les observer devient sensible à la vue de la fidélité qui les remplit. C'est seconder puissamment les doux efforts de sa grâce; on travaille au salut des autres, lorsque sous leurs yeux on travaille à se sauver. C'est se dédommager authentiquement des scandales du monde, en leur opposant le touchant contraste de la vertu. Ah! mes chers auditeurs, puissiez-vous dire à Dieu, en mourant, ce que dit Jésus-Christ à son Père : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés : *Quos dedisti mihi non perdidi ex eis quemquam.* (*Joan.*, XVIII, 9.) Je leur ai manifesté la gloire de votre nom, par mon empressement à vous glorifier : *Manifestavi nomen tuum hominibus.* (*Joan.*, XVII, 6.) J'ai cherché à leur tracer dans ma conduite, la règle que vous nous prescrivez à tous pour la suivre : *Verba quæ dedisti mihi, dedi eis.* (*Ibid.*, 8.) Prenez confiance; les hommes ont eu en vous un modèle sur la terre; Dieu vous recevra dans le ciel pour que vous y soyez encore leur protecteur. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON XIV

Pour le lundi de la seconde semaine de Carême.

FAUX BONHEUR DU MONDE.

Vos de hoc mundo estis; ego non sum de hoc mundo. (*Joan.*, VIII. 23.)

Vous êtes de ce monde; et moi, je ne suis pas de ce monde.

Il est deux maîtres bien différents au service desquels on s'attache, dans l'espérance d'être heureux: Dieu d'une part; et de l'autre, le monde. Chargés de vous aider à faire un bon choix, si nous interrogeons l'un et l'autre, Dieu nous répond que son joug est doux et léger, et c'est en son nom que nous vous invitons à le porter. Mais, peu sensibles à nos invitations, vous en êtes toujours alarmés, comme si ce n'était là qu'un dur esclavage; et vous nous accuseriez volontiers de chercher à vous surprendre, lorsque nous voulons vous convaincre qu'il n'est de solide bonheur que pour les serviteurs de Dieu.

Mais, nous dites-vous, il en est un bien plus sensible pour les sectateurs du monde, et cette réponse vous décide aussitôt en sa faveur. Vous vous empressez à marcher à sa suite parce que vous croyez qu'il traîne après lui la félicité. Vous voulez être heureux; et sur cela, vous vous déterminez à être mondains. Mais, vous demanderai-je à mon tour, est-il bien vrai qu'il y ait tant de bonheur réservé aux partisans du monde? C'est la question qu'il faudrait au moins voir résoudre, avant de se déclarer pour lui. Saint Paul a dit que ceux qui approchent de Dieu, doivent croire qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent: *Credere oportet accedentem ad Deum quia est, et inquirentibus se remunerator sit.* (*Hebr.*, XI, 6.) N'est-ce pas là aussi un premier pas pour s'éloigner du monde, que de se convaincre qu'il n'est point ce qu'il se dit être, et qu'il récompense mal ceux qui ne servent que lui. Et c'est aussi là, mes chers auditeurs, ce que je me propose d'examiner, non dans l'intention de vous engager à vous séparer du monde, dès que l'ordre de la Providence vous y retient; mais à dessein de vous prémunir contre le prestige de l'aveuglement qui vous séduit. Je ne vous dirai pas, d'après les maximes outrées d'une ancienne philosophie, qu'il n'est rien dans le monde qui puisse exciter vos désirs. Mais, pour vous préparer au saint détachement d'une sagesse chrétienne, je vous dirai, suivant les lumières de la raison, que tous vos désirs ne seront jamais satisfaits dans le monde. Je n'exagérerai rien, en me bornant à vous dire: Méfiez-vous des promesses que vous fait le monde; ne vous livrez point au vain espoir dont il vous flatte; n'estimez pas ses dons au delà de leur valeur; agissez par les grands principes de la vertu et du devoir; même en jouissant de certains avantages dans le monde, n'y attachez pas votre cœur, et ne comptez pas qu'ils puissent vous rendre solidement heureux.

Le monde promet plus qu'il ne donne en effet. Il ne procure donc pas un vrai bonheur: premier point. Le monde donnât-il tout ce qu'il promet, il ne peut pas procurer un vrai bonheur: second point. Ce que je vais dire, vous le ditesvous-mêmes en général. Ceux mêmes qui, dans ce moment, sont le plus épris du monde, le diront un jour. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Essayer de désabuser ceux qui sont enivrés de l'amour du monde, quelle entreprise! Est-ce donc auprès de ses adorateurs passionnés, qu'on peut espérer de discréditer l'idole? A des hommes qui ne veulent connaître d'autre bonheur que celui du monde, comment persuader que le monde ne fait pas des heureux? Eh bien! mes frères, s'il est vrai qu'on trouve en lui la véritable félicité; que ceux dont il a comblé les vœux, le publient; qu'un nombre égal de ceux dont il a satisfait les désirs viennent répondre à ceux dont il a frustré les espérances; que les cris de joie de ses favoris se fassent entendre aussi loin que les gémissements de ses victimes; en un mot, que les sectateurs du monde nous attestent qu'ils sont heureux, et il ne nous restera plus qu'à les précautionner chrétiennement contre la séduction de leur bonheur. Mais hélas! D'après l'aveu de la multitude, qu'une triste expérience a instruite, et qui nous instruit si fréquemment à son tour par les chagrins qu'elle nous confie; je soutiens qu'il n'est, dans le prétendu bonheur du monde, que des apparences; que le monde promet beaucoup et qu'il donne peu; qu'il attire toujours et qu'il ne contente jamais; qu'il se fait aimer parce qu'il ne se fait pas connaître, et qu'il fait illusion par la double manière dont il trace l'image du bonheur. Ou bien il la présente sous un point de vue général qui semble réunir tous les principes d'une félicité réelle, et cependant les diverses sources du bonheur ne s'y rencontrent pas; ou bien il peint chaque genre de félicité sous un faux jour qui n'en laisse apercevoir que les avantages, et cependant il n'est aucune sorte de bonheur à qui quelque peine réelle ne soit attachée. Double illusion qui paraît sensible en fixant de près le tableau du monde.

Sous quelle artificieuse couleur se montre-t-il à ceux qui l'aiment avec transport dès qu'ils se bornent à l'envisager? Coup d'œil enchanteur que celui qu'on jette en général sur le monde; quand il rassemble, d'une manière confuse, tous les biens sans donner le temps de les démêler; quand il en forme un tissu frappant sur lequel les yeux se promènent sans que la réflexion le décompose; quand, de mille attraits particuliers, il fait un attrait universel dont on sent la force plus promptement qu'on ne s'en défie; quand il étale tous ses charmes pour les faire servir tous à ne préparer qu'un écueil!

A la faveur de la surface éblouissante

dont il frappe les regards, quelle idée ne donne-t-il point de lui-même à l'avide curiosité qui le contemple, à la crédule jeunesse qui l'admire, à l'ardente ambition qui l'adore, à l'imprudente témérité qui en juge sur les dehors! Voyez le monde dans les assemblées qui le représentent : la brillante splendeur qui les embellit, la liberté du loisir qui les soutient, les agréments de la gaieté qui s'y répand, l'enjouement des discours qui y règne, la diversité des intérêts qui les occupent, le ton, l'aisance, tout respire le bonheur. Voyez le monde dans les divertissements qu'il multiplie : il y réunit tout ce qui peut flatter les sens, attendrir le cœur, satisfaire l'esprit. L'imagination invente, l'industrie exécute, la rareté étonne, la nouveauté réveille, la variété plaît. Les beautés touchantes d'un spectacle, les douces impressions d'un sentiment, les productions merveilleuses de l'art, l'ingénieuse imitation de la nature, tout est mis en œuvre pour offrir la riante image du bonheur. Voyez le monde dans les fêtes qu'il prépare : la magnificence dans l'appareil, le luxe dans les vêtements, la somptuosité dans les festins, la générosité dans les dons, un faste tumultueux dans l'ensemble des circonstances, tout conspire à mettre sous les yeux le séduisant cortége du bonheur. Voyez le monde dans le superbe étalage de la gloire : le lustre de la grandeur, la qualité des hommages, l'assiduité des empressements, les droits de l'autorité, les prérogatives de la puissance, les priviléges du rang, tout exprime noblement les distinctions du bonheur. Voyez le monde dans le sein de l'abondance : l'opulence métamorphose en quelque sorte la terre pour n'y recueillir que des fleurs; la nature paraît soumise à ses ordres, les divers climats sont ses tributaires. Tout lui est possible, parce qu'elle n'a qu'à vouloir. Les douceurs de la vie, le raffinement du bien-être, les ressources de l'indolence, les inventions de la mollesse, les délices de la sensualité, tout annonce, tout publie le bonheur.

Et quelle impression cette vue produit-elle naturellement? Le prophète nous l'apprend, lorsqu'après le détail des avantages dont jouissait un peuple ennemi de Dieu, il ajoute que l'on a regardé comme heureux ceux dont ces biens étaient le partage : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* (*Psal.* CXLIII, 19.) Et telle est encore aujourd'hui l'illusion que le monde fait aux enfants du siècle, en leur offrant l'idée du bonheur pour les dégoûter de celui que Jésus-Christ propose à ses serviteurs. Idée flatteuse, je l'avoue, mais idée fausse. Pourquoi? Parce qu'elle promet un bonheur dont elle n'a que la trompeuse image; parce qu'elle rassemble, dans l'esprit qu'elle surprend, des biens toujours séparés dans ceux qui en possèdent le plus; parce qu'elle rapproche diverses portions d'une félicité imparfaite, pour en extraire le tableau d'un bonheur réel qui ne s'y trouve jamais. Il en est comme de ces portraits où l'on prendrait l'homme tel qu'il devrait être, en attribuant à un seul toutes les vertus dont séparément ils sont ornés; portraits qui ne ressembleraient à personne, quoiqu'ils rendissent les différents traits qui conviennent à plusieurs. Non, mes chers auditeurs, et vous le savez vous-mêmes, on ne reconnaît point dans le détail de la vie, le monde qu'on a cru apercevoir au premier coup d'œil. Le bonheur qu'il expose aux yeux échappe à la main qui s'empresse de le saisir. Les apparences promettent tout, la réalité n'y est pour rien. Ce n'est qu'un édifice fantastique. Il s'écroule dès qu'on veut en mettre à l'épreuve la solidité.

Ah! lorsque les assemblées les plus brillantes du monde se dissipent, lorsque les fêtes se terminent, si nous suivions jusque dans leurs demeures ceux qui viennent d'y paraître comme autant de divinités; si, des lieux consacrés aux cérémonies, aux usages, aux amusements du monde, nous pénétrions dans la retraite particulière de ceux qu'il avait réunis, souvent, tout à coup, quel changement de scène! C'étaient, au moins en apparence, des moments de joie, de dissipation, de félicité, et l'instant qui suit ramène les chagrins, les dissensions importunes, les précautions inquiètes, les alarmes et les sollicitudes, comme il n'est qu'un temps pour l'illusion que le théâtre produit. Ainsi la voyons-nous cesser lorsque celui du monde se ferme. Il est assez ordinaire de n'y jouer que pour quelques moments le rôle d'heureux, et tel qui paraît en soutenir le mieux le personnage, est quelquefois celui qui en offre le caractère le plus forcé.

Où trouverons-nous un mondain qui prononce, avec vérité, avec franchise, ce mot décisif : Rien ne manque à mes désirs; ils sont pleinement satisfaits, je suis heureux. Hélas! A peine voit-on seconder ses espérances, qu'on en forme de nouvelles. Un avantage dont on jouit, n'est qu'un nouvel attrait pour ceux auxquels on aspire. Une seule privation cause souvent plus d'amertume que plusieurs possessions ne produisent de contentement. Or, combien d'objets dont on fait dépendre le bonheur, tous inconciliables entre eux! Combien de fois faut-il acheter, par la rigueur d'un sacrifice, un bien dont on sent la valeur mais dont on regrette le prix! Combien de fois faut-il s'arracher aux plaisirs! Par zèle pour sa gloire, on abandonne honteusement le soin de sa gloire pour se livrer aux plaisirs! Et, lorsque les divers principes du bonheur sont compatibles, est-il ordinaire qu'ils concourent à le produire? Celui qui s'applaudit de son rang, est-il également content de sa fortune; et celui que la fortune comble de ses dons, ne lui reproche-t-il pas de ne pas lui avoir ménagé l'éclat du rang? L'un est élevé par son crédit, mais il n'est pas distingué par ses talents, et le pouvoir que le monde lui suppose le dédommage peu de l'estime que le monde lui refuse. Est on en faveur? Il faut

la soutenir par le mérite, ou elle paraît déplacée. Peut-on faire parler son mérite? Il faut l'appuyer de la faveur, ou il est facilement ignoré. Il y a plus encore; et quand même on accumulerait tous les genres de prospérité, rarement on sait les goûter dans toute leur étendue, et le même cœur qui soupire après elle, ne connaît pas l'art d'en jouir. Un sentiment secret de rivalité divise le bonheur, en voyant qu'on le partage avec autrui. Une inquiétude de vanité l'altère, en le voyant plus grand dans autrui. O bassesse humiliante d'un trop grand nombre d'hommes! Il n'est que trop fréquent de trouver son malheur dans ce qui satisfait autrui.

Qu'est-ce donc, à le bien examiner, que ce fantôme de bonheur qu'offre le monde? C'est ce que tous recherchent et ce que personne n'obtient. C'est ce qui agite tous les cœurs et ce qui n'en rassasie aucun. C'est ce qu'à l'envi l'on se dispute et ce que personne ne peut fixer. Amas éblouissant d'objets sensibles pour l'œil qui le considère, mais faible et insensible parcelle lorsqu'on croit se l'approprier. Voyez-le de loin, il paraît supérieur à la plus ardente avidité de vos vœux. Approchez ; à peine est-il un de vos désirs qu'il puisse éteindre. Tout cet assemblage qui n'existait réuni que dans votre idée, s'atténue et se dissipe. Vous avez cru voir couler un grand fleuve, et vous y puisez à peine quelques gouttes d'eau qui ne vous désaltèrent pas. Et, plus vous avez laissé vos idées s'étendre, plus vous êtes étonnés du vide dont votre cœur se plaint. On vous croit heureux et vous sentez que vous ne l'êtes pas; et, par là même que vous voudriez l'être plus, vous cessez de l'être. La capacité de votre cœur est immense, et tous les biens sont bornés. Ainsi en ont pensé ceux qui ont cherché un vrai bonheur dans le monde. Et, en raisonnant sur la nature même du vrai bonheur, les plus sages sont convenus que ce n'était pas dans ce qu'on appelle le monde qu'il pouvait se rencontrer. Ce n'est pas simplement, mes chers auditeurs, parce qu'on ne réunit pas tous les biens qui sont renfermés dans l'idée du bonheur; mais encore parce qu'il n'est aucun genre de bonheur qui ne renferme quelque obstacle à la véritable félicité.

Dieu, à qui seul nous devons tendre, et qui peut seul nous rendre heureux, semble avoir pris plaisir à mettre, dans les biens mêmes de la vie, le germe des maux qui la traversent; et, parce qu'elle devait finir, il était de sa sagesse de nous en détacher. Il fallait au moins tempérer l'excès du sentiment qui nous y attache, et nous préparer à la douleur de la perdre, en mêlant des peines aux avantages qui nous la font aimer, et voilà ce qu'on ne distingue pas assez dans le bonheur du monde. Saint Bernard, en parlant des austérités de la vie chrétienne, disait de ceux qui en sont effrayés : Qu'ils en aperçoivent les rigueurs, *vident cruces;* mais qu'ils ignorent les consolations qui les adoucissent, *non vident unctiones.* Et nous pouvons dire, au contraire des heureux du monde, que l'on ne fait attention qu'à ce que leur sort offre d'agréable, *vident unctiones;* tandis que les misères que couvre le masque du bonheur échappent aux regards, *non vident cruces.*

Ce n'est pas, mes chers auditeurs, que je n'avoue qu'il est dans le monde des avantages qu'il est naturel aux hommes d'estimer. Je ne m'étonne pas de voir aspirer aux grandeurs, courir après la fortune, ambitionner la réputation et rechercher les plaisirs. De tels objets n'ont qu'à se montrer, le cœur vole à leur rencontre, et il n'appartenait qu'à une religion divine d'opposer à leur séduction un saint courage qui en triomphât. L'homme n'est pas insensible à leurs impressions, et c'est principalement à la force de la grâce qu'il doit le mérite de les modérer. Ce que je prétends uniquement, c'est que, lorsque la réflexion les apprécie, le monde doit moins réussir à les vanter; c'est qu'on les estime moins à mesure qu'on les connaît mieux; c'est que la sagesse de la raison qui les examine, prépare à cette sagesse surnaturelle qui les méprise; c'est enfin qu'il est de grandes peines, même pour les heureux.

Le monde propose avec complaisance l'éclat de l'élévation. La prééminence du lieu sur lequel la naissance place les uns, fixe aisément l'attention des autres. La supériorité de ceux-là fait mieux sentir à ceux-ci l'humiliation de leur infériorité ; le spectacle de la grandeur semble publier le bonheur des grands. Mais qu'est-elle néanmoins cette grandeur dont l'aspect vous frappe? Elle est, mes chers auditeurs, un principe nécessaire de grandes obligations dont le Seigneur demandera un compte sévère, et dont on est responsable aux yeux mêmes des hommes. Pourquoi ne voyez-vous que la distinction du rang où l'on est, de la place qu'on occupe, de l'emploi dont on est chargé? Il est vrai, voilà l'illustration; mais voyez donc aussi le nombre des sollicitudes, le poids des affaires, la continuité des travaux : voilà les devoirs. On n'est plus à soi, lorsqu'on tient entre ses mains l'intérêt public. Alors le bonheur personnel consiste dans le succès des peines employées au bonheur commun. Il faut faire des heureux pour l'être. Une maxime aussi vraie qu'elle est ancienne, nous représente de grands honneurs comme un grand fardeau. On est chargé de celui-ci, dès qu'on est décoré de ceux-là. Tel a été de tout temps le prix auquel le monde a mis la solide gloire; celle qui ne coûte rien cesse d'en mériter le nom.

Le monde étale avec complaisance les trésors de la fortune. Vous ne voyez que l'utile effet des richesses dans les agréments qu'elles enfantent, dans les ressources qu'elles ménagent, dans la considération qu'elles attirent. Et cette heureuse médiocrité, qui n'est le vœu d'un petit nombre que parce que le nombre des sages n'est pas le plus grand, ne vous offre point l'image de la félicité que cependant elle procure. Mais voyez

donc aussi marcher, d'un pas égal avec l'opulence, l'assiduité des soins qui la conservent, la terreur des dangers qui la menacent, l'animosité des contestations qui la disputent, la nécessité des dépenses qui l'entament, l'affliction des pertes qui l'ébranlent. Un riche qui peut dire : Je le suis assez, je ne crains point de cesser de l'être ; on voit avec un plaisir universel que je le suis, est un phénomène. C'est donc un phénomène que de trouver un riche qui soit pleinement heureux. Le monde préconise avec complaisance la célébrité de la réputation. L'estime des hommes est de leur part le tribut le plus flatteur. Je ne décide pas si c'est parce qu'il est plus rare de la mériter ou de l'obtenir. Quoiqu'on s'accorde à convenir que la gloire n'est qu'une fumée, on applaudit au sort de ceux devant lesquels elle s'exhale, et on appelle heureux ceux que le suffrage public a honorés. Vous n'entendez alors que la voix de la renommée ; mais voyez donc aussi les pénibles efforts qu'elle a coûtés. Dans le guerrier, ce sont les fatigues, les périls et les blessures qu'elle couronne; dans le savant, ce sont les épineuses recherches, les laborieuses discussions, les difficiles découvertes qu'elle récompense; dans le juge, c'est le recueillement d'un esprit appliqué, la sérieuse attention de la sagesse, l'éloignement des distractions d'une vie dissipée, qu'elle proclame ; et ce qui rend peut-être la réputation si précieuse, c'est précisément la nature des obstacles qu'elle éprouve. Le détail des moyens dont elle dépend relève l'avantage d'en jouir, et, s'il est heureux de l'acquérir, par combien de peines faut-il l'acheter! Que dis-je, heureux? Ah! mes chers auditeurs, vous en êtes témoins, c'est souvent au bruit de la réputation que se réveille et s'arme la jalousie. A ses yeux, tout mérite étranger devient un outrage, tout excès est un crime; les vertus et les talents provoquent de sa part une vengeance à laquelle la méchanceté prête toutes ses noirceurs. Hélas! combien de fois a-t-elle rendu malheureux ceux qu'à son tribunal trop de gloire rendait coupables! Par combien de disgrâces s'est-elle consolée d'une supériorité qu'elle ne pouvait pas atteindre ? Combien d'hommes a qui elle a prodigué les infortunes, parce que le monde leur avait prodigué ses applaudissements ?

Le monde invite avec complaisance aux délices d'une vie qui s'écoule dans les plaisirs. Vous voyez leur succession constante qui les reproduit; leur mélange artificieux qui les diversifie ; leur bruyante vivacité qui les anime. Qui croirait qu'ils sont fréquemment le présage du malheur? Et cependant voyez leur suite ordinaire dans un repos qu'ils troublent, dans une économie qu'ils dérangent, dans de grands intérêts qu'ils exposent, dans une santé qu'ils altèrent, dans une vie qu'ils abrégent. On dit tous les jours qu'un homme a vécu, pour indiquer qu'il n'a pas longtemps à vivre. C'est-à-dire qu'une caducité prématurée est le fruit de ses déréglements; qu'une vieillesse anticipée est l'effet d'une jeunesse voluptueuse; qu'en cherchant un faux bonheur, il a trouvé une infortune réelle; et que les joies du monde, auxquelles il se livra, sont aujourd'hui la source des pleurs qu'il répand.

Non, mes chers auditeurs, non; il n'est point de bonheur complet dans le monde. Ne parlons pas de celui qu'on croirait pouvoir acquérir par le crime. L'idée seule du crime anéantit celle du bonheur. Dieu lui-même a placé l'insurmontable barrière qui sépare l'un de l'autre; et sans cesse le remords répète au coupable qu'il n'est pas heureux. Il est sans doute un vrai bonheur pour la vertu; et seule elle en est le vrai principe. Mais remarquez, je vous prie, que c'est un genre de bonheur qui ne résulte que du sacrifice des autres. Il faut s'arracher au bonheur du monde, pour goûter celui de la vertu. Ce n'est donc point à elle que le monde peut le faire espérer. Que n'aurais-je point à dire si j'entreprenais de rappeler au monde les différents reproches dont on l'accable? Ne dit-on pas journellement : Pour avoir des amis dans le monde, il faut être heureux; qu'il abandonne ceux que la fortune trahit ; que l'intérêt est son mobile, la fausseté, son caractère; la circonstance du moment, sa règle? Me contesterez-vous que sans cesse on l'accuse de mal récompenser les services, d'oublier les bienfaits, de préférer les uns par caprice, de délaisser les autres par prévention, d'établir la fortune de ceux-ci sur les ruines de ceux-là? Terminons un détail auquel aisément suppléera le monde lui-même. Osez donc, osez encore attendre de lui votre bonheur. Il promet plus qu'il ne donne. Ce n'est pas tout; j'ajoute que, même en donnant tout ce qu'il promet, il ne vous rendrait pas véritablement heureux.

SECONDE PARTIE.

Il est un temps auquel on travaille à préparer le bonheur de la vie. Il est un temps où l'on paraît en jouir; enfin, il est nécessairement un temps où l'on en voit arriver la fin. C'en est assez; j'en conclus avec assurance que jamais on ne peut être pleinement heureux, et j'appuie cette conséquence sur la juste idée que saint Augustin nous donne, en trois mots, des biens de ce monde. Ils sont précédés de l'ardeur immodérée qui les recherche; de là, le tourment des désirs : *concupita inardescunt*. Ils paraissent moins désirables lorsqu'on les a obtenus; de là, les dégoûts de l'inconstance : *adepta vilescunt*. Une perte assurée et prochaine annonce qu'ils doivent bientôt s'évanouir; de là, l'amertume des regrets : *amissa vanescunt*. Serait-ce vous engager efficacement à vous attacher à Dieu, si nous n'avions à vous offrir, à son service, qu'un pareil bonheur?

La recherche du bonheur, voilà, mes frères, ce qui occupe la grande partie de la vie des hommes. C'est le principal mobile qui accélère et qui perpétue leurs démarches. Tout est dirigé vers ce terme; et le fracas général du monde n'est que le résultat

des agitations particulières des mondains. Or, c'est précisément cette envie excessive de devenir heureux qui forme le premier obstacle qu'on éprouve avant que de l'être. On court après l'occasion, il faut la saisir; on épie les moments, il est à craindre qu'ils n'échappent; on emploie l'industrie, il est essentiel d'en faire mouvoir les ressorts; on multiplie les intrigues, il est intéressant d'en combiner les manœuvres; on accumule les sollicitations, il s'agit de mettre en usage les plus puissantes; on redouble les travaux, c'est à leur activité à leur ménager une heureuse issue. Je le demande : est-on heureux lorsque, dans les mouvements tumultueux du trouble, de l'impatience ou de la crainte, on parle de traverses dans les entreprises, d'incertitude dans les événements, de perplexités dans l'attente, de difficultés dans l'exécution de ses desseins? et tel est, néanmoins, le langage ordinaire de ceux mêmes qui ont vu les leur s'accomplir. L'histoire de leur fortune est accompagnée du détail de leurs efforts; soit qu'ils veuillent faire estimer leur habileté ou faire applaudir à leur courage; soit qu'ils veuillent, par le récit de leurs peines, effrayer ceux qui sont les témoins de leurs succès; soit qu'ils veuillent laisser douter s'ils n'est pas aussi dur de désirer qu'il paraît doux d'acquérir.

Or, ce qui est vrai du commun des hommes, l'est d'une manière plus sensible encore à l'égard de ceux qui ont reçu, des faveurs de la fortune, le dangereux privilége d'aspirer à ce qu'elles ont de plus brillant. Les grandes places occasionnent les grandes brigues. La fermentation des esprits se proportionne aux objets qui en raniment les prétentions. La violence des passions se déploie avec la force de l'attrait qui les excite, et l'ardeur de la poursuite s'enflamme par l'importance de ce que l'on poursuit. Il en est de la supériorité du rang dans le monde, comme des lieux élevés sur la terre. Ceux-ci sont plus aisément battus des orages et des tempêtes; celui-là est plus cruellement agité d'inquiétudes et de soucis. Les moins heureux d'entre les hommes sont communément ceux qui paraissent toucher de plus près au bonheur; et la vanité même avec laquelle ils courent vers lui, l'écarte d'eux. Au bruit de leurs fougueux mouvements, la véritable félicité s'éloigne; la confusion des sentiments de l'âme, les sollicitudes de l'ambition, le labyrinthe des projets, le nombre des moyens ne se concilient point avec elle. L'idée du vrai bonheur est douce et riante. Le bonheur n'est donc point où l'on n'aperçoit que des soins, des vœux, des alarmes, des obstacles, des terreurs.

De là, ce que mille fois on a répété, en jugeant de l'étendue du bonheur par la modération des désirs, et en avouant que celui-ci est toujours plus grand à mesure que ceux-là le sont moins. Et s'il est un secret de le fixer (secret que le monde connaît peu et qu'il n'enseigne pas), c'est de borner, avec ses prétentions, la manière de les faire valoir. De là, ce que tant de fois on a vu de ses propres yeux, je veux dire le siége du bonheur dans le centre de la médiocrité, les impressions d'une joie pure réunies à la simplicité des mœurs chrétiennes, le calme inestimable de la paix relevant l'obscurité de la condition, l'allégresse habitant le même séjour que l'innocence; en un mot, des heureux sans l'appareil du bonheur. De là, et ces maximes éloquentes de détachement du monde, et ces peintures ressemblantes de l'infortune de ceux qui se lassent à sa suite. L'expérience a instruit les uns, leur témoignage doit instruire les autres. Et, si vous ne voulez vous en rapporter qu'à vous-mêmes, n'est-ce point assez de la torture de vos désirs pour vous convaincre qu'on n'est pas heureux lorsqu'on met tout en œuvre pour le devenir?

Mais supposons, comme en effet il arrive, qu'on parvienne au degré du bonheur que le désir avait montré. Par quelle étrange fatalité suffit-il de l'avoir atteint pour moins goûter le plaisir d'y être? *adepta vilescunt.* J'en atteste l'aveu des hommes. Tout ce que l'on désire se peint sous de beaux dehors. On voit les objets tels qu'ils sont, lorsqu'on les approfondit par l'usage. Le prix des biens semble doubler par l'image qu'on s'en forme; et bientôt il baisse par la réalité qu'on possède. C'est une perspective qui, dans le lointain fait illusion; l'illusion cesse lorsque les objets sont rapprochés. Et ce n'est point un paradoxe que de regarder l'état habituel du bonheur comme son affaiblissement. Pourquoi? C'est que le bonheur consiste surtout dans les impressions qu'il fait sur l'âme, et que l'habitude les rend moins vives. C'est que le bonheur résulte de la force du sentiment, et que l'habitude l'énerve. C'est que le bonheur, par là même qu'il est ordinaire, n'offre plus ce que le changement a d'agréable, ce que la nouveauté a de délicieux, ce que la comparaison de soi-même avec soi-même, dans deux situations différentes, a de ravissant. Le premier éclat de l'astre du jour frappe la terre, ensuite elle s'accoutume à la brillante clarté qu'il répand. Nous fixons avec admiration les premiers rayons de l'aurore, et nous jouissons presque sans réflexion du reste du jour.

Ah! si tout à coup les vœux de votre avidité étaient satisfaits, si de simples spéculateurs que vous êtes, des biens qui allument vos désirs, vous en deveniez les possesseurs; si, par l'événement subit d'une destinée nouvelle, vous n'aviez plus aucun souhait à former pour la vôtre : puis-je étendre plus loin la supposition? Eh bien! je vais vous peindre vous-mêmes à vous-mêmes. Un transport, un saisissement, une ivresse de joie (vous en imaginez à peine l'excès); tel serait, il est vrai, pour quelques jours, votre partage. Mais, en s'écoulant, ils entraîneraient insensiblement avec eux les douceurs d'une satisfaction qui paraissait ne pouvoir s'affaiblir jamais. Vous oublieriez peu à peu ce qu'autrefois vous désiriez d'être; et de là vous estimeriez moins ce que

vous seriez alors. Votre sort aurait changé; mais en vous offrant toujours les mêmes avantages, ce nouvel état ne vous offrirait plus les mêmes charmes; et vous ne les envisagez aujourd'hui d'un œil si jaloux, que parce que jamais vous ne les vîtes de près. Cherchez-en la preuve palpable dans ceux dont ces biens sont l'apanage. Ce qui vous frappe dans leur état, ils ne l'aperçoivent presque pas. Ceux qui sont les plus estimables parmi les grands ne se font pas une idole de leur grandeur. Si quelquefois un sentiment noble la leur rappelle, c'est pour les encourager à en soutenir les prérogatives par leurs vertus; et, s'il en est qu'elle enfle vainement de l'orgueil de ses titres, ce n'est dans eux que l'indice d'une fierté soupçonneuse, et l'orgueil ne rend pas heureux. Les ressources de leur opulence ne flattent pas toujours les riches. Accoutumés à ne manquer de rien, ils sentent plus faiblement le plaisir de se procurer tout. Souvent leur abondance dédaigne ce que la misère envie. Où celle-ci place le bonheur, celle-là ne trouve que du dégoût; ceux que la gloire a couronnés, ne se repaissent pas sans cesse du pompeux étalage qui la suit. Ce qui fut d'abord un hommage précieux que leur rendit l'estime publique, ne leur paraît ensuite qu'une dette nécessaire que la cérémonie acquitte. Les éloges vieillissent; et il n'est qu'un doux instant, celui auquel on les mérite, et tout au plus celui auquel pour la première fois la vanité les entend. Eh! combien de fois avez-vous dit que les amusements dégénèrent en ennui; que de leur durée naît la langueur; qu'il est une fadeur qui les émousse, une continuité qui les rassasie; qu'on se lasse de tout dans le monde; que l'âge, le temps, les circonstances voient varier les inclinations; que celles qui avaient été les plus ardentes sont sans objet; qu'à la fureur des empressements succède l'inaction de l'indifférence; que celle-ci rend tout insipide, même les biens.

Je parle ici d'après le monde, j'en répète le langage, et j'en conclus que souvent, dans le sein du bonheur, tout se réduit froidement à n'être pas malheureux. J'ose plus encore. Je m'adresse directement aux heureux du monde; et c'est leur réponse que j'attends : Nous voyons autour de vous tous les signes extérieurs de la félicité. Mais le sentiment en est-il aussi vif en vous, que le spectacle en est frappant pour autrui? N'accusez-vous point en secret le vide des biens qui vous environnent et que la foule vous envie. Votre âme est-elle contente? Votre cœur est-il satisfait? En un mot, êtes-vous à vos propres yeux ce que vous paraissez être?

Si quelqu'un d'entre vous l'affirme, je consens à le croire. Mais, réflexion singulière et néanmoins juste et fondée, je vois alors l'annonce d'un malheur inévitable dans votre bonheur même. Pourquoi? Parce que toujours l'incertitude le menace; parce que nécessairement la brièveté le termine, *omissa vanescunt;* parce que vous êtes malheureux en pensant que votre bonheur s'enfuit. Je ne rappelle point ici la maxime d'un ancien lorsque, considérant les vicissitudes de la vie, il voulait que l'on attendît jusqu'au dernier moment de la vie pour déclarer une personne heureuse. Je ne dis rien de ces événements lugubres qui couvrent sans cesse de deuil la scène du monde, et qui la représentent comme une mer féconde en naufrages et chargée de débris. En vain une multitude éplorée y réclame en soupirant la portion qui lui revenait; le malheur a tout englouti. Les plus grands projets anéantis, les plus brillantes fortunes renversées, les plus illustres maisons éteintes, les plus douces situations remplacées par les plus accablants revers; révolution cruelle qui, plus d'une fois, du faîte de la prospérité, fait descendre dans l'abîme de l'infortune. Et quel en est alors l'excès? Hélas! le comble du malheur est quelquefois d'avoir été toujours heureux.

Je veux bien vous épargner ces terreurs, heureux du siècle! Suivez, d'un pas tranquille, la belle carrière qui s'est ouverte devant vous. Elle a un terme. Et vous en approchez. Votre bonheur s'est formé des pertes d'autrui; vous êtes enrichis de leurs dépouilles; vous descendez de ceux qui furent heureux avant vous; votre bonheur se prépare aussi à passer à d'autres. Vous n'êtes donc pas heureux, puisque vous ne l'êtes que pour un temps. Pour contre-balancer toute votre prétendue félicité, il ne faut que la triste certitude qu'elle ne doit pas durer toujours. A la vue enchanteresse du présent qui s'écoule, vient se mêler celle du sombre avenir qui s'avance; et vous y découvrez le prompt déclin d'une prospérité que chaque moment abrége, et que bientôt vous verrez finir. Hélas! dans l'assemblage même des circonstances qui vous ont rendus heureux, vous lisez l'instabilité de votre bonheur. Vous prévoyez la dispersion de cette famille chérie qui fixe vos complaisances, la séparation de ces amis qui forment pour vous une société choisie, la décadence d'une santé qui peu à peu dégénère, le poids de l'âge qui journellement se précipite, les avant-coureurs de la vieillesse qui insensiblement arrive, les horreurs du tombeau qui commence à s'entr'ouvrir. Eloquente voix qui se fait entendre jusque dans le fracas des amusements pour vous répéter que tout vous échappe et se dissipe comme une ombre : *Transierunt omnia illa tanquam umbra.* (*Sap.*, V, 9.) Et c'est aussi, mes chers auditeurs, ce qui fait la matière de vos regrets. Vous vous affligez de ce que la vie s'emploie à amasser, et de ce qu'elle vous abandonne lorsqu'il serait temps de jouir; de ce que le fruit de vos travaux est presque toujours l'annonce de la mort qui vient vous en enlever le salaire; de ce qu'il vous faut infailliblement payer, par le chagrin du dépouillement, la joie momentanée de vos possessions.

Avec quelle énergie accusez-vous alors la

fragilité du bonheur de ce monde! Les moments de votre affliction sont pour vous ceux de la vérité! Celle-ci éclaire vos esprits, lorsque celle-là déchire vos cœurs. Vous ne connaissez jamais mieux les biens de la terre que quand ils vous forcent à les regretter. Le prestige de la fortune qui aveugle, tombe avec elle; il faut avoir à s'en plaindre pour apprendre à en bien juger.

Mais à quoi, d'autre part, aboutiront toutes vos plaintes, quand c'est au monde seul que vous voulez les faire entendre? Elevez la voix, et que la force de vos accents donne du succès à vos prières, disait autrefois, par dérision le prophète Elie aux faux prophètes de Baal; le Dieu que vous invoquez est peut-être occupé à quelque entretien, *aut loquitur;* peut-être est-il engagé dans quelque voyage, *aut in diversorio, aut in itinere;* peut-être est-il plongé dans le sommeil, *aut certe dormit.* Redoublez, redoublez donc vos cris, et que leur importunité vous le rende favorable: *Clamate voce majore.* (III *Reg.*, XVIII, 27.) Cette insulte retombait sur la fausse divinité que le prophète voulait confondre. Mais si nous l'adressions aux dieux du monde, toute l'amertume en rejaillirait sur les mondains qui ont mis leur bonheur à les adorer. Si, lorsque ce prétendu bonheur s'évanouit entre vos mains, nous vous demandions, comme Dieu le demandait à son peuple, par la bouche de Jérémie: Où sont les dieux que vous vous êtes faits à vous-mêmes? *Ubi sunt dii tui?* Pourquoi cessent-ils de vous protéger, vous qui ne cessez pas de les servir? *Surgant et liberent te.* (*Jerem.*, II, 28); si, lorsque désabusés par la nécessité des événements, vous nous confiez l'aveu tardif de vos erreurs sur le bonheur de la vie, nous vous disions par l'autorité de Dieu, et en son nom: Adressez-vous au monde, que vous m'avez préféré; redemandez-lui cette félicité, dont inutilement vous pleurez la perte; cherchez-y votre asile, comme vous y aviez cherché votre bonheur: *Ite et invocate deos quos elegistis* (*Judic.*, XI, 14); si, lorsque vous gémissez sur le néant du monde, nous vous répétions, comme autrefois un prophète au roi de Juda, voici ce que dit le Seigneur: Vous m'avez abandonné, je vous abandonne à mon tour: *Reliquistis me, et ego reliqui vos* (II *Par.*, XII, 5); si vous n'aviez que le monde pour consolateur, pour ressource et pour appui; ah! mes frères, n'insistons pas sur une vérité que le monde avoue. Puisque tout varie, puisque tout passe, puisque tout se détruit dans le monde, c'est donc une chimère que d'y rechercher et de prétendre y fixer le bonheur.

Mais quelle conclusion tirer de ce principe? Celle qu'en tirait le plus sage des hommes. Il expose pompeusement tout ce qui a pu contribuer à le rendre heureux sur la terre: la splendeur du rang; il occupait le premier: *Fui rex;* l'abondance des trésors; jamais opulence n'avait égalé la sienne: *Supergressus sum opibus omnes qui ante me fuerunt;* la magnificence de sa demeure; il y avait réuni toutes les merveilles de l'art: *Ædificavi mihi domos;* les délices de la vie, il les avait rassemblées: *Feci mihi delicias;* la satisfaction des inclinations de son cœur, il ne les avait point étouffées: *Non prohibui cor meum;* la gloire même de la sagesse, il en était l'oracle: *Præcessi omnes sapientia.* Peinture frappante du bonheur, s'il en fut jamais! A chacun des traits qui nous la remettent sous les yeux, il ajoute: J'ai vu dans tout cela vanité et affliction d'esprit: *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.* (*Eccle.*, I, 12, et seq.)

Il n'est donc rien dans le monde qui puisse satisfaire l'homme, puisque l'homme qui avait accumulé tous les avantages que peut offrir le monde, n'a pas été satisfait. Il est donc évident que les hommes ne sont pas nés pour le frivole bonheur du monde, puisque leurs propres désirs les avertissent qu'ils sont créés pour être heureux, et que le monde ne contente jamais leurs désirs. Où la trouverez-vous donc, cette félicité réelle dont malgré vous le désir vous presse? Ah! par là même que tous les objets créés vous la refusent, ne vous disent-ils pas hautement qu'il faut la chercher en Dieu, et qu'à Dieu seul il appartient de vous l'accorder?

Essentiellement votre fin, par l'infinité de son être, les biens mêmes qui viennent de lui ne vous suffisent pas et vous rappellent à lui. Il n'est aucun de ses ouvrages qui puisse vous dédommager de ce qui est renfermé en lui; il cesserait d'être ce qu'il est, si vous pouviez ne pas vous apercevoir que vous êtes privés de lui. Et, parce qu'en vous créant pour lui, il vous a destinés à un bonheur suprême, vous ne pouvez donc être heureux qu'en lui. C'est un bonheur de le servir; il est incontestablement le premier et le plus grand de tous les maîtres. C'est un bonheur de l'aimer; il est tout à la fois et l'objet le plus aimable et l'ami le plus fidèle. C'est un bonheur d'espérer en lui; il est le protecteur le plus puissant et le rémunérateur le plus magnifique. C'est un bonheur d'être uni à lui; il est le seul dont rien ne sépare ceux qui ne veulent s'en séparer jamais. Il est heureux, j'en atteste l'expérience de ses serviteurs, oui, mes frères, il est heureux de se sacrifier pour lui. Contraste qui n'étonne que ceux qui ne connaissent bien ni Dieu ni le monde! Le monde convertit les plaisirs en amertumes; Dieu convertit en délices les amertumes mêmes; le plaisir qui résulte d'une passion vaincue, est plus grand que la difficulté de la vaincre; la paix de l'âme, seul bonheur de l'homme, est le fruit durable de la sagesse et de l'ordre; et, comme l'a dit saint Augustin, après en avoir fait l'épreuve sensible, la consolation divine se mêle à la douleur de la contrition; et les joies des théâtres sont moins douces que les larmes des pénitents: *Dulciores lacrymæ pœnitentium quam gaudia theatrorum* La tristesse s'insinuant toujours parmi toutes

les prospérités de la terre, voilà le spectacle qu'offre le monde; l'allégresse pénétrant les cœurs des justes dans le sein même des tribulations, voilà l'impression de Dieu.

Voulez-vous donc être véritablement heureux? Aspirez au bonheur dont Dieu est le principe. Travaillez principalement pour le bonheur dont Dieu est l'objet. Estimez par-dessus tout, et méritez ce bonheur éternel que Dieu vous promet, qu'il vous réserve et que je vous souhaite, etc.

SERMON XV.

Pour le mardi de la seconde semaine de Carême.

MODÉRATION RAISONNABLE DES DEVOIRS QU'IMPOSE LE CHRISTIANISME.

Alligant enim onera gravia et importabilia, et imponunt in humeros hominum. (*Matth.*, XXIII, 4.)

Ils préparent des fardeaux pesants et qu'il est impossible de porter, et ils en chargent les hommes.

Ce que Jésus-Christ reprochait lui-même aux pharisiens, dont le zèle faux et aveugle ne cherchait qu'à aggraver le joug de la loi; c'est, mes chers auditeurs, ce que nous pouvons reprocher encore à un nombre d'hommes timides qui refusent de se soumettre à la loi de l'Evangile, en se persuadant qu'ils ne peuvent pas en remplir les obligations; ils la jugent sans l'approfondir; ils la condamnent sans la connaître; ils en décrient les préceptes sans en examiner les bornes. Eh! comment, nous dit-on sans cesse, souscrire à une loi si dure, s'asservir à des observances si pénibles, vivre dans une contrainte si gênante, s'immoler soi-même tout entier à l'autorité de la loi?

Injustes alarmes, dont malheureusement l'unique effet est de rendre totalement indociles ceux qui ne regardent pas comme possible une entière docilité. Oui, sans doute, mes chers auditeurs, la loi chrétienne est austère; elle doit l'être. Il est incontestable qu'il faut de votre part une grande fidélité pour en remplir les devoirs; voilà ce qui doit ranimer votre vigilance, maintenir votre ardeur et multiplier vos précautions. Pour vous donner cependant aujourd'hui une idée juste du christianisme, je dis que la modération est un des caractères qui en distinguent la loi. Proposition unique que je me propose de développer, après que nous aurons salué la sainte Mère de notre divin Législateur. *Ave, Maria.*

Si l'on ne présentait la loi de l'Evangile que comme un joug, nous la reconnaîtrions à ces termes, sous lesquels Jésus-Christ lui-même la désigne : *jugum meum;* et nous n'aurions qu'à ajouter après lui, que sa grâce le rend doux et léger à ceux qui le portent : ***Jugum meum suave est, et onus meum leve.*** (***Matth.***, **XI, 30.**) Mais ce n'est point ainsi que la caractérisent ceux qui s'efforcent à s'y soustraire. A les entendre, c'est un fardeau qui accable ceux qui consentent à s'en charger. Selon eux, une raison de ne pas se soumettre à tant de préceptes qu'on dit émanés de Dieu, c'est la nature de ces préceptes mêmes; la bonté de Dieu dément la sévérité des ordres qu'on lui attribue. Tel est le raisonnement des ennemis de la morale chrétienne. Ils en exagèrent les maximes pour en détruire les devoirs. Montrons-leur, aujourd'hui, sans craindre d'altérer ou d'affaiblir la sainteté de l'Evangile, ce que saint Paul nous apprend de notre soumission, en la nommant un hommage raisonnable : ***Rationabile obsequium.*** (***Rom.***, **XII, 1.**) Avant que de justifier ce qu'il y a de nécessaire dans la sévérité de l'Evangile, exposons simplement ce qu'il y a de modéré dans ses obligations. Confondons d'abord ceux qui le regardent comme trop austère, j'établirai dans la suite les solides raisons qui en fondent l'austérité.

Il est des actions que le christianisme prescrit; il est des privations que le christianisme ordonne; il est des réparations que le christianisme exige : voilà toute la loi. Parcourons ces trois objets, la matière des trois réflexions qui vont partager ce discours, et voyez s'il y a de l'excès dans les obligations que l'Evangile nous impose.

PREMIÈRE PARTIE.

Je parle en premier lieu des actions qui sont l'objet de nos devoirs. Or, mes frères, si, pour vous préparer à en écouter le détail, je vous rappelais d'abord la parole par laquelle Dieu s'engage à être lui-même la récompense de ceux qui les remplissent : *Ego ero merces tua* (*Gen.*, XV, 1); si, avant que de vous intimer les préceptes de son autorité, je commençais par vous étaler les promesses de sa magnificence; quelle idée ne vous formeriez-vous point de ce que Dieu exige de vous, à la vue de ce qu'il vous ordonne d'espérer de lui? Ecoutez, habitants de la terre, le ciel vous est destiné; une éternité de bonheur et de gloire vous y attend; le séjour de Dieu sera le vôtre; le royaume de Dieu vous appartiendra à titre d'héritage; Dieu sera lui-même votre possession et votre conquête; mais apprenez à quelle condition.

Ah! plus l'espoir vous éblouit, plus aussi votre cœur s'alarme; plus il vous paraît heureux d'obtenir, mieux vous prévoyez combien il doit être difficile de mériter. Je n'ai rien dit encore de ce que Dieu vous demande, et je vous ai peut-être découragé par la sublime idée de ce qu'il vous offre. Eh bien! prenez confiance. Dieu lui-même va l'exciter. Il expose à vos espérances la félicité de la vie éternelle; et en même temps Jésus-Christ vous en montre la route. Voulez-vous y entrer? Gardez les commandements : ***Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*** (***Matth.***, **XIX, 17.**)

Et quels sont-ils, ces commandements? Un Dieu à reconnaître. Mais tout l'annonce à votre raison, tout le découvre à vos yeux, tout le rend sensible dans l'univers; il faut s'aveugler pour le méconnaître; et ce serait un prodige de stupidité que cet aveuglement. Un Dieu à adorer. Mais sa gloire elle-

même vous y invite ; mais les œuvres de sa puissance vous y disposent; mais votre existence propre vous avertit qu'elle est un de ses dons, et votre titre seul de créature dicte à votre reconnaissance l'hommage qu'elle doit au Dieu créateur. Un Dieu à la parole duquel il faut croire. Mais il compense l'obscurité des mystères qu'il vous révèle, par l'éclat des preuves invincibles qui attestent sa révélation; mais il vous ordonne uniquement de vous soumettre à la vérité de ses oracles, il ne vous charge pas d'en sonder les profondeurs; mais ce qu'il y a d'impénétrable dans la foi qui vous captive, doit-il être si étonnant pour vous, qui êtes environnés de tant d'objets incompréhensibles de la nature? Et que sauriez-vous si Dieu ne vous avait pas instruits? Un Dieu aux ordres duquel il faut se résigner. Mais vous n'avez rien à opposer à son pouvoir; et cependant il veut bien agréer votre soumission; mais il vous fait un mérite de la patience, lors même que le malheur est inévitable; mais il attache du prix à vos douleurs, quoique forcées, pourvu que vous consentiez à les souffrir; mais il transforme pour vous, en titre à une couronne immortelle, le bon usage que vous faites des maux qui naissent naturellement de la condition de votre mortalité. Est-il si rigoureux de pouvoir lui offrir comme une vertu ce qui ne serait sans cela que le triste effet de la nécessité ! Un Dieu en qui il faut espérer. Mais quoi de plus consolant que cet espoir? Quoi de plus doux que ce sentiment? Quoi de plus conforme et aux penchants de votre âme et aux besoins de votre faiblesse? Vous plaindrez-vous de la bonté que Dieu vous marque? Vous est-il à charge, parce qu'il veut être votre soutien? Un Dieu qu'il faut prier. Mais cet hommage, incontestablement dû à sa souveraineté, est aussi une ressource utile à vos intérêts; mais ce tribut journalier d'un cœur qui implore assidûment les secours du ciel, ne vous dérobe point aux occupations légitimes de la terre, et devient un moyen de mieux y vaquer; mais Dieu porte la condescendance jusqu'à vous abandonner la plus grande portion du temps pour la diversité de vos travaux, en se réservant quelques jours particuliers et les dispositions habituelles de votre amour. Il faut donc l'aimer ce grand Dieu. Oui, sans doute, il vous en fait un devoir. Mais ce commandement qui, selon la parole de Jésus-Christ, est le plus grand et le premier : *Maximum et primum mandatum* (*Matth.*, XXII, 38), tout le publie, tout le répète, tout concourt à le graver dans vos cœurs. Vous tenez tout de Dieu; vous êtes créés pour Dieu; vous n'avez et ne pouvez avoir de fin essentielle que Dieu. Evidemment il n'est rien de semblable à Dieu : *Domine Deus virtutum, quis similis tibi?* (*Psal.* LXXXVIII, 9.) Peut-elle donc vous paraître si difficile, la préférence absolue et universelle que vous devez à Dieu? Rapprochons, chrétiens auditeurs, ce que Dieu mérite, de ce qu'il nous ordonne de lui offrir; nous serons bien moins frappés des obligations qu'il nous impose, que touchés de la modération avec laquelle il nous ménage. Hélas ! il paraît moins consulter ce qu'il est, qu'avoir égard à ce que nous sommes. Tout lui est dû, et il se contente de peu. Rien d'étudié, rien de recherché, rien d'outré n'entre en part du culte qu'il nous prescrit. Le sentiment vif de ses bontés joint à celui de nos misères; l'humble exposition de nos demandes, et la ferme confiance en ses secours; la docilité qui écoute sa voix et la fidélité qui lui obéit; la simplicité qui lui ouvre notre âme et la sincérité qui lui en consacre les affections, sont-ce donc là des devoirs trop onéreux, quand on les compare avec les perfections du Dieu auquel ils s'adressent, et avec l'infinie libéralité qui encourage à leur accomplissement ?

Animée et conduite par l'esprit de Dieu, quels préceptes nous fait son Eglise? Comme une mère tendre qui veut gouverner ses enfants avec zèle, mais sans les accabler par ses rigueurs, avec quelle bonté elle a égard à la nature des circonstances ! Avec quelle attention elle pèse les difficultés ! Avec quelle douceur elle compatit aux besoins ! Avec quelle prudence, quand il le faut, elle tempère l'austérité d'une loi générale, par la sagesse d'une dispense particulière ! Je parle, au reste, des dispenses que sa sagesse accorde, et je ne prétends pas autoriser celles que la mauvaise foi voudrait surprendre, et dont l'indolence voudrait abuser. Nécessairement invariable dans l'enseignement des vérités dont elle est seule dépositaire, elle sait se montrer raisonnablement indulgente dans les règlements dont elle est l'arbitre. Hélas ! tristement émue de compassion sur la langueur des fidèles, n'a-t-elle pas paru consentir quelquefois à moins exiger d'eux, pour en obtenir davantage? Et, si l'on ose lui faire le reproche de ce qu'elle ne présente plus aujourd'hui la même sévérité que nous voyons dans l'édifiant tableau des premiers siècles ; c'est qu'il s'en faut bien que le nôtre lui présente les mêmes exemples de ferveur. Toujours également sainte, également pure, également éclairée, elle n'a cherché et choisi que la convenance des moyens de sanctifier ceux qui lui appartiennent; et c'est méconnaître son esprit et ses vues que de ne pas admirer les précautions de sa tendresse, dans son ardeur même pour notre sanctification.

Que dirai-je des autres devoirs principaux qui sont la règle générale de notre conduite? Vous-mêmes qu'en direz-vous, mes chers auditeurs? Est-il un devoir trop dur, je parle à des âmes nobles, à des cœurs sensibles, est-ce un devoir trop dur que d'avoir à secourir des malheureux, à leur distribuer le superflu de vos biens que leur indigence réclame, à les soulager dans des maux dont l'idée seule nous attendrit? Est-ce un devoir trop dur que de renfermer, dans les sentiments d'une bienveillance universelle, tous les hommes auxquels vous êtes unis

par les liens mêmes de la nature; que d'être disposé à faire pour eux ce que vous auriez droit de désirer qu'ils fissent pour vous; que de respecter l'image du Créateur dans les créatures intelligentes qui sont l'ouvrage de ses mains et l'objet de son amour? Est-ce un devoir trop dur que de se montrer fidèle à remplir ceux de votre état; que d'en supporter les fatigues dès que vous en recueillez l'utilité; que de mériter la confiance par la probité, l'estime par les vertus, et la gloire par les services? N'étendons pas plus loin ce détail. Convenez-en, mes chers auditeurs, les devoirs du christianisme sont tels, qu'il n'est aucun homme judicieux qui n'en approuve la sagesse et qui n'en voie la nécessité.

C'est donc bien ici que je puis vous dire, d'après le Seigneur (et remarquez l'énergie de l'expression dont il se sert) : Vos obligations sont autour de vous; vous avez sous la main l'occasion de les remplir : *Juxta te est sermo* (*Deut*, XXX, 14); vous êtes les premiers à en reconnaître la justice, lorsque vous parlez sans intérêt à les combattre, *valde in ore tuo;* et vous les retrouvez dans votre propre cœur, quand vous en consultez et quand vous en écoutez la droiture : *In corde tuo, ut facias illum.* (*Ibid.*)

Hé! qui pourrait donc vous les faire paraître impraticables? Destiné à être la religion de tous, le christianisme n'exige rien qui ne soit à la portée de tous; rien qui suppose des dons rares, des qualités brillantes; rien qui ne puisse se concilier ou avec une condition simple et ordinaire, ou illustre et relevée; rien, j'ose le dire, que de commun pour que tous les hommes puissent obéir à Dieu. Quel aimable maître! qu'il est donc facile de le servir! Il ne fait point un crime d'une ignorance qui n'est pas coupable. Il se contente de la volonté lorsque l'action ne peut pas suivre. Il admet la droiture de l'intention, malgré la contrariété d'une erreur involontaire; il tient compte des moindres actes, quand les grandes occasions se refusent. Et, ce qui caractérise principalement les préceptes de la religion, c'est la grande différence qui se trouve, et que je vous prie de bien remarquer, entre la loi de Dieu et les lois des hommes.

Quel est le caractère propre des lois humaines? C'est d'ordonner ou de défendre sous des peines plus ou moins grandes à mesure que l'objet de l'ordre ou de la défense est plus ou moins important. De manière qu'enfreindre la loi, c'est être jugé par la loi même qui a énoncé le châtiment. Mais quel est l'avantage de ceux qui s'y conforment? C'est uniquement de n'être pas puni. Il est vrai, la justice des hommes est chargée d'assurer et de venger parmi eux les droits de la loi; mais voyons-nous qu'elle couronne également l'exactitude de ceux qui l'observent? Toutes les lois font un précepte de la fidélité; aussi punissent-elles sévèrement le ravisseur; mais récompensent-elles l'homme juste? C'est un crime capital de ne l'être pas, et ce crime est suivi d'une juste punition. C'est une vertu de l'être, mais cette vertu n'étant qu'une simple observation de la loi n'en reçoit d'autre salaire que l'exemption des peines portées par la loi. Il n'a fait que son devoir, disent froidement les hommes, c'est à peine un mérite à leurs yeux et ce n'est pas au moins un mérite brillant; et, s'il obtient quelques éloges il est ordinaire que c'en soit là tout le fruit. A qui sont donc réservées sur la terre les récompenses? A ceux qui vont au delà de la loi, qui par la noblesse de leurs efforts, surpassent les obligations de la loi, qui font éclater de plus grandes vertus que n'en demande la loi. Tout autre droit est trop faible ou trop commun. Ou la simple obéissance ne paraît pas d'un grand prix, ou il devient impossible de traiter avec distinction tous ceux qui obéissent. Et voilà comment les lois humaines sont plus propres à retenir dans le devoir par la crainte, que capables d'y exciter par l'émulation.

Il n'en est pas ainsi à l'égard de Dieu. Comme il attache la preuve de l'amour qu'on lui doit à l'observation des préceptes qu'il impose : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me* (*Joan.*, XIV, 21), aussi promet-il expressément d'honorer comme ses amis tous ceux qui sont dociles à ses ordres : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* (*Joan.*, XV, 14.) Remplir ses devoirs, ah! mes frères, c'est aux yeux de Dieu un grand mérite, c'est un titre incontestable à la possession de sa gloire, c'est un droit assuré à l'éternité de son bonheur. Des menaces qui effrayent les rebelles, Dieu ne sépare point les promesses qui animent la soumission. Il ne se borne point à dire : Entrez dans la voie de votre Seigneur, vous, serviteurs généreux qui avez étonné la terre par votre courage; il l'ouvre au serviteur qui a été fidèle dans les moindres objets : *Quia super pauca fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui.* (*Matth.*, XXV, 23.) Il ne dit pas : Je ne vous dois rien, vous n'avez fait qu'exécuter mes commandements; il dit : Tout ce qui est à moi vous appartient, parce que vous avez agi selon mes volontés. Il ne dit pas : Vous n'avez d'autre mérite que celui de la fidélité, c'en est assez de vous soustraire à ma vengeance; il dit : Votre fidélité fait votre mérite, et je lui accorde toutes mes récompenses : *Quia fuisti fidelis.*

Et voilà, mes chers auditeurs, la douce et la solide consolation de tant d'humbles chrétiens saintement alarmés sur le peu de valeur qu'ils croient apercevoir dans leurs œuvres. A les entendre, ils n'ont rien fait pour Dieu, ils n'ont su que lui obéir. Ils se sont appliqués, il est vrai, à marcher toujours dans la voie de ses commandements; mais ils gémissent de n'avoir pas été décorés de tout l'héroïsme des vertus les plus signalées. Ils ont été justes, mais ils s'affligent de n'avoir pas vu éclore ces fruits de justice. Heureux et louable regret que Dieu inspire au milieu des plus grandes épreuves

ou des plus vives tribulations, que le désir de la perfection autorise et qui doit servir à l'accroissement de la ferveur! A Dieu ne plaise que je cherche à le détruire; mais aussi me préserve le ciel de désespérer des vrais chrétiens parés du solide mérite de l'obéissance que forme le christianisme! Oui, que ceux qui en ont rempli les devoirs, disent à Dieu avec l'humilité de la confiance : J'ai fait ce que vous m'avez ordonné : *Feci quod jussisti;* donnez-moi ce que vous m'avez promis : *Da quod promisisti.* Mais pour l'obtenir, combien de sacrifices sont encore nécessaires! Les privations auxquelles condamne le christianisme : second reproche qu'il est intéressant d'examiner.

SECONDE PARTIE.

Il est, mes chers auditeurs, des privations qui font une partie essentielle des devoirs du christianisme. Or c'est dans ces privations mêmes que je prétends vous faire envisager de nouveau la modération de la loi chrétienne. Car enfin, que vous interdit-elle? Les vices et uniquement les vices. Il est vrai, et je dois en convenir à la honte du cœur de l'homme, c'est au vice que ses inclinations le portent; c'est l'attrait du vice qui l'engage. D'où il suit nécessairement qu'il lui en coûte pour ne pas s'y abandonner. Remarquons cependant, d'abord que, parmi les vices, il en est de si odieux, qu'ils semblent porter avec eux-mêmes leurs préservatifs, et qu'on en rougirait devant les hommes quand même on craindrait peu de s'en rendre coupable devant le Seigneur. L'opprobre qui les suit en fait redouter la tache; le mépris qu'ils attirent en est la première punition; et, loin de se livrer audacieusement à leurs impressions, on se croirait humilié de témoigner quelque répugnance à les combattre. Ce n'est donc pas un grand effort que le christianisme exige en ordonnant de les vaincre et d'en triompher. Est-il une âme bien née qui ose regretter de ne pouvoir pas se permettre les injustices de l'usurpation, les oppressions de la violence, les noirceurs de la calomnie, les excès de la débauche et tant d'autres déréglements que l'honnêteté seule réprouve, et dont par conséquent on ne dira jamais qu'il est trop dur de s'abstenir? Disons vrai, mes chers auditeurs; il est surtout deux passions chéries pour lesquelles on voudrait demander grâce; elles sont presque les seules dont il ne paraisse pas si honteux d'écouter la voix et qu'aux yeux du monde on ose produire. S'agit-il d'éteindre les flammes criminelles d'un amour profane, ou les feux cruels d'une vengeance irritée? Ah! voilà le double grief que, dans le fond de l'âme on conserve contre les préceptes du christianisme; voilà le double objet sur lequel on lui reproche ses rigueurs. Et voilà aussi une des sources les plus ordinaires du découragement qui l'abandonne ou de l'impiété qui le combat. Or, quelle que puisse être sur ces deux points sa juste et nécessaire sévérité, je n'en persiste pas moins à regarder ses lois comme modérées. Pourquoi? Pour deux raisons dont je vous prie de peser la force. La première, c'est la nature des biens solides et durables qui sont un dédommagement réel des sacrifices que demande le christianisme; la seconde, c'est la liberté raisonnable que laisse le christianisme en exigeant quelques sacrifices.

Vous m'objectez ce qu'ils ont de pénible, et moi je vous oppose ce qu'ils ont d'avantageux. Sans m'arrêter à des raisonnements, quoique justes, sur la nature du vrai bonheur qui consiste évidemment dans la paix de l'âme, sans vous dire que les passions ne procurent donc qu'une félicité trompeuse, puisque les inquiétudes et le trouble les accompagnent toujours; sans vous ajouter que la même satisfaction qui, aux yeux de Dieu, serait un crime, devient ordinairement pour celui qui la recherche un principe de chagrin de la part des hommes; sans vous faire observer que la seule violence des penchants déchire un cœur qui volontairement les nourrit; sans vous répéter que la victoire sur les penchants n'est si difficile que, lorsqu'en s'accoutumant à les flatter, on augmente leur vivacité, ou qu'on ne cherche pas, dans la sagesse des précautions, le sûr moyen de la résistance; sans vous en offrir la preuve sensible en rapprochant l'habituelle tranquillité des âmes pures qui s'éloignent du danger, de la tumultueuse agitation de ces âmes téméraires qui périssent dans l'occasion à laquelle elles s'exposent; sans en conclure qu'il dépend de nous de nous ménager, et plus sûrement et plus facilement, la gloire du triomphe en n'affrontant pas imprudemment l'ennemi que nous provoquons nous-mêmes au combat; je me borne à comparer celui qui sacrifie ses inclinations aux lois du christianisme, avec celui qui fait céder les règles du christianisme à la force de ses inclinations. Que le premier nous dise si jamais il s'est repenti d'avoir été fidèle; et que le second avoue que souvent il s'est rendu malheureux pour n'avoir pas été soumis. Hé! ne sont-ce pas communément vos propres malheurs qui vengent la religion des reproches que vous lui faites? Vous vous plaignez de ce qu'elle est trop austère dans ses lois, mais nous vous entendons plaindre souvent aussi des maux qui résultent de vos transgressions.

Vous croyez qu'il n'est pas possible d'être chrétien et de vivre heureux; mais goûtez-vous un bonheur solide, parce que vous ne vivez pas chrétiennement? Vous dites que la religion vous interdit les agréments de la vie; mais vous pouvez nous dire aussi combien de fois, dans la vie, vous avez payé cher les criminelles douceurs que condamne la religion. D'où viennent, en vous, cœurs voluptueux et passionnés, ces langueurs et ces perplexités, ces jalousies, ces dépits, ces fureurs? Voilà le triste fruit d'une coupable tendresse. La loi qui vous ordonnait de l'étouffer vous en eût fait éviter les tourments.

D'où viennent en vous, jeunes personnes, ces craintes trop bien fondées des soupçons, de la censure, de la malignité du monde? Voilà le triste fruit d'une liaison suspecte, d'un attachement vif, d'un engagement indiscret. La loi qui vous ordonnait de fuir le péril qui menace la vertu, vous eût fait échapper à celui qui expose la réputation. D'où viennent dans vous, âmes vindicatives et hautaines, ces aigreurs, cette animosité, ce courroux, qui altèrent votre repos? Voilà le triste fruit d'une haine qui, en vous soulevant contre un ennemi, l'a armé lui-même contre vous. La loi qui vous ordonnait de pardonner vous eût épargné la torture de votre propre ressentiment, et le péril d'être la victime de ceux d'autrui. D'où viennent dans vous, hommes déréglés, ces regrets amers sur le dérangement de vos affaires, sur la décadence de votre fortune, et peut-être sur la ruine de votre santé? Voilà le triste fruit de ce goût pour des plaisirs que vous avez achetés par tant de disgrâces. Quelques jours heureux, au jugement d'une passion aveugle, vous ont préparé le poids de ces jours infortunés sous lequel gémit aujourd'hui la tardive sagesse de votre raison. La loi qui vous ordonnait d'écarter de vous tout désordre, eût écarté en même temps les funestes conséquences que le désordre entraîne toujours avec lui.

C'est bien ici que peut s'appliquer ce que dit saint Bernard du péché et de ses suites. La durée du péché n'a qu'une brièveté rapide : *Peccare transit;* les suites du péché ont pour mesure de leur durée la mesure même du temps : *Peccasse manet;* c'est-à-dire qu'à la satisfaction d'un instant succèdent des années de peines; qu'une faible lueur de félicité va se perdre dans les abîmes ténébreux du vice; que ses charmes sont passagers, et qu'il n'y a de durable que les maux qu'il produit. Dès là, qu'y a-t-il donc de si dur dans l'obligation de s'éloigner de ses piéges? Si ce sacrifice coûte à la faiblesse du cœur, la sagesse de la raison y encourage et l'approuve; s'il est rigoureux pendant quelques moments, éternellement on s'en applaudit; s'il exige quelques efforts, il dédommage abondamment par de solides consolations. Ajoutons encore que la générosité qui le fait en diminue la rigueur; que l'habitude de le faire en rend, chaque jour, les difficultés moins sensibles; que l'attrait du crime devient toujours moins fort, lorsqu'on y résiste avec force, et que ce qui paraissait devoir former la matière des plus grands combats, n'est bientôt que l'heureuse occasion d'une victoire facile. C'est, mes chers auditeurs, que le mérite de la fidélité lui sert d'aliment, et que ce qui déconcerte la timide faiblesse des pécheurs est à peine une légère épreuve pour la courageuse fermeté des justes.

Mais vous qui trouvez si onéreuses les conditions auxquelles on acquiert les vertus, vous qui vous récriez si amèrement contre la sévérité de la loi chrétienne, lorsqu'il s'agit de vous-mêmes, dites-moi, pourquoi donc en exigez-vous, de la part d'autrui, l'accomplissement? Chose étrange! le monde murmure hautement de l'austérité du christianisme, et il est le premier à flétrir impitoyablement ceux qui n'en suivent pas les maximes. Car le monde, vous le savez, mes chers auditeurs, fait une loi de la modestie, de la douceur, de la pudeur, de la probité, de la charité même, et tandis que, d'une part, il paraît prendre le parti de la passion contre la rigueur de la loi, de l'autre, il justifie la loi par le mépris qu'il témoigne de ceux qui se livrent à la passion. Qu'il s'accorde donc avec lui-même, qu'il ne blâme pas en même temps et les principes du christianisme, et ceux qui s'en écartent; qu'il applaudisse à la sagesse des devoirs qu'il renferme, ou à la conduite de ceux qui s'en dispensent. Et, s'il ne lui est pas possible de protéger les déréglements, qu'il avoue donc qu'il n'est aucun excès dans la loi qui les proscrit.

Modération de la loi qui paraît surtout dans la liberté qu'elle vous laisse, puisqu'elle n'interdit que le vice. Eh! quelle est l'espèce de bien honnête dont elle ne vous permette pas de jouir? Soyez riches, mais sans attache; soyez grands, mais sans orgueil; soyez puissants, mais sans dureté; soyez heureux, mais sans aveuglement; ayez du crédit, mais sans hauteur; ayez de la réputation, mais sans fierté; ayez des amis, mais sans libertinage. En un mot, usez des dons de Dieu; sa loi n'en condamne que l'abus. Ce que vous avez reçu, il vous demande de le lui rapporter. C'est justice de vous en servir selon ses vues; c'est sagesse, de lui en payer le tribut; c'est subordination, de lui en offrir l'usage; c'est reconnaissance, de ne pas le préférer à lui. Ah! quel nom donner à la noire ingratitude qui tourne contre Dieu ses propres bienfaits, et qui les emploie à l'outrager?

Quel est l'état sur lequel les devoirs de la religion vous gênent? Non, sans doute, mes chers auditeurs, ce n'est point à un état particulier qu'est attachée la sanctification des hommes; il ne s'agit pour vous que de sanctifier celui dans lequel vous êtes. Vous avez dû, il est vrai, le choisir selon les desseins de Dieu; par conséquent, ne point embrasser celui que vous ne pouviez pas saintement remplir. Mais avez-vous fait prudemment ce choix; que vous reste-t-il à faire? A vivre conformément à votre état, et non point à sacrifier votre état. L'élévation du rang vous distingue, ce n'est pas pour vous un devoir d'en descendre; il vous suffit d'y placer à côté de vous et l'humilité évangélique qui écarte l'enflure de votre cœur, et l'édification qui, aux yeux d'autrui, jette sur vos œuvres l'éclat des vertus. Des traits brillants de gloire illustrent votre valeur guerrière, vos mérites et vos services, ce n'est pas pour vous un devoir d'en enfouir la splendeur dans une inaction obscure; il vous suffit d'y joindre la gloire réelle d'une modestie chrétienne, qui cherche moins à obtenir des distinctions qu'à s'en

rendre digne, et qui, loin de chercher à s'enivrer des vanités humaines, estime par-dessus tout ce qui n'est point vanité devant Dieu. La multitude des affaires vous occupe, ce n'est point pour vous un devoir d'en laisser engloutir tous les soins dans les profondeurs de la retraite ; il vous suffit de les subordonner chrétiennement aux soins du salut, d'y vaquer selon l'ordre du salut, de les diriger suivant les principes du salut; ce serait mal interpréter la loi que de renoncer aux diverses obligations de votre état, puisque les devoirs de votre état font essentiellement partie des obligations de la loi. Une famille vous est chère, ce n'est point pour vous un devoir de rompre les liens qui vous unissent à elle ; il suffit de sanctifier, par un amour chrétien, celui de la nature ; il s'agit de le régler et non de le détruire. Ce n'est pas, mes frères, que je me refuse à l'admiration de quelques âmes privilégiées, en qui Dieu fait briller la puissance de sa grâce, par la générosité de leur renoncement, l'héroïsme de leurs sacrifices. Mais, puisque je parle ici pour le commun des fidèles, je dois donc ne parler aussi que de ce qu'il y a de commun pour tous les fidèles, dans les préceptes qui sont la règle de leurs devoirs. Où donc est cette sévérité outrée qu'on leur attribue? Est-ce vous rendre esclaves, que de vous rendre meilleurs?

Quels sont les talents dont l'exercice légitime ne puisse pas compatir avec vos obligations ? Ce qu'ils ont d'utile et de louable, le christianisme l'autorise, puisqu'il fait lui-même un mérite à ceux qui, par de saintes vues, en mettent en œuvre l'utilité. Et n'allez point l'accuser de flétrir ce qu'il y a d'agréable dans plusieurs. Imputez cette juste flétrissure à la perversité de ceux qui en abusent, et non à une austérité qui les voit sans murmure, lorsqu'elle les trouve sans reproche. Oui, mes chers auditeurs, la loi, parce qu'elle est sainte, réprouve cette espèce de profanation, si je puis le dire, que la corruption du cœur fait si fréquemment des talents de la nature; mais, parce que cette loi est modérée, elle tolère ce que la société peut y trouver d'agrément. La loi, parce qu'elle est sainte, se montre inflexible à l'égard de tout amusement qui corrompt les mœurs; mais, parce qu'elle est modérée, elle admet ceux dont l'innocence s'accorde avec la régularité de la vie. La loi, parce qu'elle est sainte, s'élève contre les charmes séducteurs qui servent d'amorce aux passions ; mais, parce que cette loi est modérée, elle ne bannit point ces joies pures qui servent à l'esprit de délassement. La loi, parce qu'elle sainte, rejette cette frivole continuité de plaisirs qui absorbent l'âme ; mais, parce que cette loi est modérée, elle souscrit à ces récréations décentes qui lui sont nécessaires. Il est possible, et nous en voyons fréquemment la preuve, il est possible d'être uni à Dieu par la fidélité qui le sert, sans se séparer des hommes par une humeur sauvage qui les fuit. Il est possible d'être chéri de la religion à laquelle on sait obéir, et de la société à laquelle on sait plaire. Il est possible d'être saint, et de rendre aimable la sainteté. Encore une fois, qu'y a-t-il donc de si dur, de si excessif dans les sacrifices qu'ordonne la loi de Dieu? Achevons de la bien connaître, voyons ce qu'il y a de modéré dans nos devoirs jusque dans les réparations qu'exige le christianisme.

TROISIÈME PARTIE.

En même temps qu'une loi est munie de l'autorité qui assujettit à ses préceptes, elle est armée du pouvoir qui en venge la transgression. Elle énonce l'objet, elle décerne la peine. La docilité ou la punition, telle est l'alternative qu'elle propose, et il ne reste aucune ressource contre la punition à celui qui s'est écarté de la docilité ; ou si quelquefois la clémence fait grâce, cette grâce, qui dépend uniquement de celui qui l'accorde, ne fonde jamais un espoir certain, bien moins encore le droit de l'obtenir. Où trouverez-vous parmi les hommes une loi qui, après avoir intimé la juste sévérité de ses défenses, laisse au coupable le choix d'un supplice forcé, ou d'un repentir volontaire? Dans le recueil des lois que la terre admire, où est-il écrit que le nombre et l'atrocité des plus grands forfaits ne seront punis par les hommes qu'autant que celui qui les mérite n'aura pas un sincère regret de les avoir mérités? Quel législateur a jamais pensé trouver l'expiation du crime dans le cœur même de celui qui l'a commis? Il ne devait pas en être ainsi, tant de modération ne pouvait pas convenir aux hommes ; ils craignaient avec raison que l'indulgence ne servît d'appât au crime. Il fallait arrêter par la terreur ceux que l'obéissance ne pouvait pas contenir. Voilà pourquoi les lois humaines ne pardonnent jamais. Voilà aussi pourquoi il paraît à plusieurs plus dangereux de les violer que d'enfreindre les lois divines. Celles-ci offrent des moyens de réparation, il n'en est pas à l'égard des autres. Réflexion capable elle seule de vous démontrer combien il est juste de vous attacher à Dieu ; car, ne pensez pas que, dans la facilité de réparer vos offenses, je vienne vous en fournir l'odieux prétexte. Anathème à ces cœurs ingrats, qui sont méchants avec plus d'audace, parce que le Seigneur se montre indulgent avec plus de générosité : *An oculus tuus nequam est, quia bonus sum?* (*Matth.*, XX, 13.) Je veux vous faire chérir sa loi, mon dessein ne saurait donc être de vous enhardir à la transgresser, et, si je vous la présente sous des traits aimables, qui lui sont propres, c'est pour que vous sentiez mieux combien il est doux de vous y soumettre.

Voulez-vous qu'en deux mots j'en caractérise plus sensiblement à vos yeux la modération? Supposons quelqu'un de ces grands crimes que condamnent de concert la loi de Dieu et la loi des hommes. Voyons le criminel à ce double tribunal, et pesons, avec attention, les termes des deux arrêts qu'il doit subir. Les supplices et la mort : voilà, contre le coupable qu'elle a convaincu, le cri

décisif, le dernier cri de la justice humaine. Mais ce n'est qu'une première faute : c'en est assez, c'en est trop. Mais ce n'est qu'un égarement de jeunesse que réparerait un avenir mieux réglé : Qu'importe, c'est du passé qu'il s'agit. Mais le coupable se reconnaît tel, il s'accuse lui-même, il gémit : Eh bien! que ses stériles gémissements soient le prélude de ses peines. Mais il n'en sollicite que la diminution : Inutile demande, puisqu'il ne peut rien diminuer de la griéveté de son attentat. Il est jugé par la loi, elle n'accorde ni protection, ni faveur, ni exception, ni ménagement; elle ne doit que justice, elle la rend. Que le coupable périsse. L'équité prononce, et l'inflexible fermeté signe la condamnation. Qu'en sera-t-il donc pour lui de la part de Dieu? Que ne doit-il point redouter de cette loi divine, dont on publie de toutes parts les rigueurs? Comment en agira un Dieu outragé, dès qu'il ne reste plus d'asile après avoir offensé les hommes?

Ah! mes chers auditeurs, quel spectacle! Du tribunal des hommes à la sévérité duquel on ne peut pas soustraire un malheureux, suivons-le jusqu'au tribunal de Dieu lui-même. Frappant contraste, dont l'idée me touche jusqu'au saisissement! Celui qui n'a trouvé, dans les hommes, que le poids d'une équitable vengeance, confesse humblement à Dieu qu'il a violé ses préceptes, et aussitôt il trouve accès auprès de sa miséricorde! La loi des hommes ne lui a répondu que par la terreur du châtiment, dans la loi de Dieu il lit sa grâce. Les hommes, interprètes de la loi, ont puisé dans elle le formidable arrêt qui le condamne; le ministre de Dieu, en suivant les vues de sa loi, porte la sentence favorable qui l'absout. La loi des hommes n'a vu que le crime, la loi de Dieu plaide en faveur du pénitent. Il est indigne de pitié, qu'il soit puni : voilà le jugement de la terre. Il est pardonné, que tous ses droits lui soient rendus : voilà l'arrêt du ciel. Qu'il soit retranché de la société humaine : c'est la loi qui gouverne sagement le monde. Qu'il soit inscrit parmi les habitants du royaume céleste : c'est la douceur de la loi qui est émanée de Dieu. Les scribes et les pharisiens conduisent à Jésus-Christ une femme coupable d'un crime qui méritait la mort, ainsi le portait expressément la loi. Ils s'appuient de son autorité, ils rappellent les ordres de Moïse, et Moïse était un envoyé de Dieu : c'était par conséquent une condamnation sans ressource : *In lege autem Moises mandavit nobis hujusmodi lapidare.* (*Joan.*, VIII, 5.) Que dira donc Jésus-Christ, auteur de la loi nouvelle? C'est précisément ce qu'on lui demande : *Tu ergo quid dicis?* (*Ibid.*) O bonté ravissante de cet adorable Législateur! Ecoutez avec attendrissement l'oracle de sa clémence : Après avoir dissipé, par sa sagesse, le nombre des accusateurs qui n'ont parlé que du crime et du supplice : Femme, lui dit le Sauveur, où sont ceux qui, par leurs accusations, menaçaient vos jours? Personne ne vous a condamnée, je ne vous condamnerai pas moi-même. Allez, et ne péchez plus : *Vade et jam amplius noli peccare.* (*Ibid.*, 11.) A cette vue, si vous l'osez encore, objectez-nous la trop grande sévérité de la loi.

Eh! à quel prix encore fait-elle acheter le pardon qu'elle offre? Hélas! auprès de Dieu un soupir opère ce que des années de regrets essayeraient en vain auprès des hommes. Une larme que verse la sincérité de la douleur, efface en un instant l'arrêt de condamnation mérité par des crimes; et le jour même qui donne naissance aux saints mouvements de la componction, prévient, suspend et apaise les justes effets du courroux qu'avaient excité les déréglements. Dieu l'a dit en termes exprès par son prophète : *Impietas impii non nocebit ei in quacunque die conversus fuerit ab impietate sua.* (*Ezech.*, XXXIII, 12.) C'est qu'il n'est que Dieu qui soit en même temps et législateur et père; c'est qu'il n'est que Dieu qui puisse unir efficacement, à l'autorité des lois, la tendresse de la compassion; c'est qu'il n'est que Dieu qui, en se laissant désarmer, ne risque point de se laisser vaincre ; c'est qu'il aime à voir sa bonté triompher de sa justice; et, pour diminuer le nombre de ceux qu'il devrait punir comme pécheurs, il ne cherche qu'à rendre son amitié qui fait les justes.

Et comment la rend il, cette amitié précieuse? C'est, mes chers auditeurs, ce que j'aperçois de singulièrement admirable dans les réparations qu'exige sa loi. Réparations toujours possibles; ni le nombre, ni l'énormité, ni le scandale des transgressions n'y mettent jamais un obstacle invincible. Malgré les infractions les plus multipliées et les plus excessives, toujours il est permis, que dis-je? toujours il est ordonné de demander et d'espérer grâce. S'il n'est aucun péché que la loi de Dieu ne défende, en est-il un seul dont elle interdise la rémission? Eh! quel est le coupable qui ne puisse devenir pénitent? et quel est le pénitent auquel Dieu refuse de pardonner? Réparation toujours abondamment salutaire, jusqu'où ne s'étend point son efficacité? Ce n'est point assez que la pénitence puisse effacer la tache du crime, elle nous rend le trésor de ces anciennes vertus dont le péché avait éclipsé l'éclat. L'expiation qui apaise Dieu nous enrichit. Ils renaissent et ils revivent, ces mérites qui avaient précédé nos égarements; et, dès que nous avons cessé d'être l'objet de sa colère, Dieu nous fait jouir de ce qui avait pu nous rendre dignes de son amour. Réparation toujours consolante; elle laisse au pécheur et au plus grand pécheur, qui revient avec sincérité, l'espoir d'atteindre, de surpasser même en mérite, en récompense et en gloire, ceux qui ne se sont jamais égarés. La ferveur de l'amour divin, qui réconcilie avec Dieu, peut faire succéder, à cette réconciliation, la sublimité des vertus qui en fixent les complaisances. De l'excès du désordre on peut parvenir encore à l'héroïsme de la sainteté! Hélas! mes frères! tels qui

sont aujourd'hui dans l'abîme du vice, seront peut-être un jour plus élevés que vous dans le royaume des cieux. C'est l'oracle de Jésus-Christ : *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei.* (*Matth.*, XXI, 32.) Or, voilà ce qui n'arrive point, quand on sert les hommes. Lors même qu'ils accordent le pardon d'un crime, il en reste une flétrissure. Le monde est un maître impitoyable qui ne pardonne presque rien. Il est des fautes que jamais il n'oublie ; de son aveu, il en est que rien ne répare. Dieu est le seul auprès duquel on puisse tout espérer.

Cependant, mes chers auditeurs, sous prétexte de vous peindre la facilité des réparations qu'il accepte, je ne dois pas vous dissimuler ce qu'il y a d'essentiel dans les conditions auxquelles l'effet en est attaché. Malheur à moi, si je cherchais à vous attirer par de coupables illusions, et si j'osais élargir à vos yeux les voies du salut, dans la vaine espérance de vous engager à les suivre ! A quoi vous servirait d'y marcher, si ce ne sont pas les voies du Seigneur? Il est donc de mon ministère, non de m'efforcer à les aplanir pour encourager votre indolence, mais de vous les marquer telles qu'elles sont, pour diriger votre ardeur ! Et si, dans le détail, elles vous paraissent plus pénibles, il n'en est pas moins vrai que vous n'en êtes pas mieux autorisés à les trouver trop dures. Vous êtes évidemment injustes, si vous ne sentez pas la justice de la loi.

Car il est vrai, et c'est un principe certain, que le repentir du cœur et l'aveu de la bouche sont l'âme de la pénitence. Détester et confesser son péché, voilà les premiers moyens de l'expiation ; mais ce ne sont pas là, au moins dans toutes les circonstances, tous vos devoirs. Le repentir est faux, s'il est stérile. L'aveu est insuffisant, s'il est seul. Que faut-il donc faire? Vous ne l'ignorez pas, mes frères ; et c'est précisément ce qui excite vos murmures? Vous voyez à regret que, pour réparer votre péché, il faille sacrifier ce qui en est la matière, vous dessaisir de ce qui est le fruit de son injustice, vous détacher de ce qui en fournit la prochaine occasion ; voilà pourquoi nous entendons l'amertume de vos plaintes, pourquoi nous éprouvons la vivacité de vos résistances, pourquoi nous avons à gémir sur l'opiniâtreté de vos refus. Sur quoi les fondez-vous? Sur la difficulté des devoirs qu'on vous propose alors à remplir.

En convenant de la loi qui vous défend de nuire à vos frères, en avouant que vous leur avez causé du dommage, vous trouvez trop dure l'obligation d'une restitution nécessaire. Mais l'est-elle en effet ? Et ne serait-il pas plus dur, pour autrui, que vous pussiez retenir un bien que vous possédez par usurpation? La réparation n'est donc pas excessive, puisqu'elle est juste. En convenant de la loi qui vous défend de blesser la réputation de votre prochain ; en avouant que, par vos discours, vous l'avez flétrie ; vous trouvez trop dure l'obligation de lui rendre, autant qu'il dépend de vous, son premier éclat. Mais l'est-elle en effet, et ne serait-il pas plus dur pour ceux, dont vous avez librement terni l'honneur, que vous n'eussiez aucun effort à faire pour le rétablir? La réparation n'est donc pas excessive, puisqu'elle est juste. En convenant de la loi qui vous défend la haine, en avouant que vous en avez nourri les sentiments, vous trouvez trop dure l'obligation de les étouffer? Mais l'est-elle en effet, et ne serait-il pas plus dur, pour un ennemi, qui, même souvent, méritait peu de l'être, que vous pussiez impunément étendre sur lui les mouvements de votre courroux? Et quand même il en paraîtrait justement l'objet, ne devez-vous pas au Maître suprême le sacrifice de tout droit de vengeance qui n'appartient qu'à lui? La réparation n'est donc pas excessive, puisqu'elle est juste. En convenant de la loi qui vous défend toute intrigue criminelle, en avouant que vous en avez formé de semblables, vous trouvez trop dure l'obligation de vous interdire tout ce qui est l'aliment du désordre ; mais l'est-elle en effet? Prétendre au pardon du crime, dont la passion est la source, sans vouloir quitter le crime même qui en est l'effet, ce ne serait pas une douceur dans la loi, ce serait son anéantissement. Peut-il se faire, qu'en même temps, elle condamne le péché, et qu'elle le favorise ; qu'elle tende à le détruire, et qu'elle tolère ce qui en est le principe? Je l'avoue, à ces traits bizarres, je ne reconnaîtrais point la sagesse de la loi de Dieu. Mais puis-je m'empêcher d'en admirer la modération, lorsque je la vois n'exiger rien que l'ordre ne prescrive, et se contenter même de la pénitence du cœur, lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir d'y joindre celle des œuvres ? Y eut-il jamais de loi plus ennemie du péché, et plus compatissante pour le pécheur? Si elle nous montre combien Dieu est saint, elle nous apprend combien il est bon. Dieu ne pouvait-il pas se borner à nous défendre le mal? Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas à la vue de son inclination à le pardonner?

Que c'est donc bien à juste titre que nous donnons à Dieu le tendre nom de Père, puisqu'il nous gouverne comme ses enfants ! Tout est paternel dans sa conduite à notre égard. S'il nous instruit de nos devoirs, il nous les développe par sa lumière, il nous les fait goûter par sa sagesse, il nous aide à les remplir par sa grâce, il nous encourage par ses récompenses ; il nous rend nos devoirs aimables, en nous proposant pour motifs et l'amour qu'il nous porte et l'amour que nous lui devons.

S'il nous assujettit à la gêne de quelques défenses, c'est la vue du vrai bien qui les dicte, c'est l'horreur du crime qui les appuie, c'est notre propre avantage qui en est l'objet. Il veut écarter de nous tout ce qu'il y a de mauvais, de nuisible et de dangereux. Il s'applique à nous fermer toutes les

routes qui nous égarent ; il a dessein de nous soustraire aux piéges que notre imprudence recherche, parce que notre aveuglement les méconnaît ; et c'est de sa tendresse même qu'émanent les ordres qui nous paraissent rigoureux.

S'il est des biens naturels que nous ait communiqués sa propre libéralité, il n'en retient que le domaine, il nous en laisse l'usage ; il consent que tout paraisse nous appartenir, pourvu que nous soyons nous-mêmes à lui. Il nous cède des droits sans nombre, et ne se montre singulièrement jaloux que de celui qu'il a sur nos cœurs. Il ménage jusqu'à notre faiblesse, dès qu'elle n'a rien qui nuise à la vertu.

Enfin, s'il est des fautes dont nous soyons coupables à ses yeux, ils sont, il est vrai, et trop clairvoyants pour ne pas les apercevoir, et trop purs pour n'en pas être blessés. Mais, en même temps que son équité les condamne, avec quelle facilité le repentir les expie, la charité les couvre, la miséricorde les pardonne ! Dieu oublie volontiers que nous sommes criminels, et il se ressouvient toujours avec délices qu'il est notre père. Il désire, plus encore que nous-mêmes, de nous voir rentrer en grâce avec lui, et posséder éternellement son héritage, que je vous souhaite, etc.

SERMON XVI.

Pour le mercredi de la seconde semaine de carême.

LE BON USAGE DE LA PROSPÉRITÉ.

Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. (*Luc.*, XV, 12.)

Mon Père, donnez-moi la portion de biens qui doit m'appartenir.

La hardiesse de cette demande n'annonçait que trop l'imprudence de la conduite, et l'on voit sans étonnement, dans ce jeune homme, succéder à l'avidité qui réclame l'héritage, la dépense de la prodigalité qui le dissipe. Il est rare qu'à l'ardeur de jouir des biens de la vie, on réunisse la sagesse qui en jouit modérément. D'où il arrive qu'on prépare souvent son infortune par l'usage mal réglé de son bonheur : *Dissipavit substantiam suam.......; et ipse cœpit egere.* (*Luc.*, XV, 13, 14.) Ce n'est point à moi qu'il appartient de tracer des règles aux enfants du siècle, sur l'art généralement assez connu de conserver sa fortune sur la terre. Mais il est une autre sorte de dissipation bien plus ordinaire et bien plus funeste dont je voudrais les garantir, en leur montrant comment la fortune temporelle peut devenir, entre leurs mains, un moyen de mériter les vrais biens, les seuls vrais biens de l'éternité.

N'en doutez pas, heureux du siècle, il est en votre pouvoir d'employer les prospérités passagères de la vie à exercer les vertus réelles du christianisme. Les malédictions prononcées contre les biens du monde, dans lesquels il fait consister le bonheur, tombent particulièrement sur ceux qui en abusent. Le nombre, il est vrai, en est grand ; il est vrai encore qu'on peut être facilement de ce nombre ; mais il n'en est pas moins certain qu'il est possible de concilier la sagesse chrétienne avec les prospérités, et c'est la consolation que je crois devoir offrir à un nombre d'âmes vertueuses, saintement effrayées de leur bonheur ! Sentiment louable, et qui lui seul est l'indice d'un cœur vraiment pénétré des principes du christianisme ; sentiment qui leur fait envisager leur bonheur selon les idées justes du christianisme ; sentiment qui les invite à user de leur bonheur selon les vues du christianisme. Or, c'est ce sentiment que je viens réveiller dans ces âmes vraiment chrétiennes.

C'est à ce dessein, qu'après avoir exposé déjà les dangers de la prospérité, par rapport au salut, je veux développer aussi comment elle peut devenir un moyen de salut. En rendre hommage à Dieu, qui est l'auteur de la prospérité ; la rendre utile au prochain, dont les besoins implorent les secours de la prospérité ; joindre l'exercice des vertus chrétiennes à la prospérité : Voilà comment, même en étant heureux, on travaille à être saint. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une sage disposition de la providence de Dieu de ménager tellement ses dons, que ceux mêmes qui ne semblent destinés au premier coup d'œil qu'à procurer un bonheur passager pendant cette vie, puissent néanmoins servir à mériter l'éternelle félicité de l'autre. Si l'homme en abuse, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. C'est lui qui convertit en obstacle de salut ce qui pouvait être un des moyens les plus efficaces. Et la preuve que les prospérités temporelles, qui font tant de coupables, peuvent cependant compatir avec les vertus qui font les saints, c'est qu'on a vu plusieurs fois des hommes se sanctifier au milieu des dangers du bonheur. Je l'avoue, ce n'est pas la route la plus ordinaire ; celle des afflictions est plus sûre, mais enfin il est possible d'y marcher. Il s'agit d'abord de rapporter à Dieu une prospérité dont il est l'auteur, et de faire servir à le glorifier ses propres bienfaits. La prospérité donne de l'éclat aux vertus, et la gloire de Dieu en résulte d'une manière plus brillante. La prospérité donne du pouvoir aux vertus, et les intérêts de Dieu sont soutenus avec plus de force. Heureux du monde, tel est pour vous le double moyen de l'honorer.

Que ne renferme point l'idée de prospérité ? A la saisir dans son étendue, on y trouve celle de la gloire, de l'opulence, du crédit, des succès. Autant de biens qu'estiment les hommes, et qui les invitent à considérer de près celui qui les réunit. S'il est vrai que ce tableau réveille l'envie, c'est qu'il fixe tous les regards ; et la jalousie, qui ronge les cœurs, ne vient qu'à la suite du spectacle qui a frappé les yeux. Parce qu'un état heureux expose au grand jour

ceux qui en jouissent, un esprit de curiosité les examine, un esprit de malignité les étudie, un esprit d'ambition les approche. Tout contribue à éclairer leurs actions, leurs démarches, leur caractère, leur conduite, leurs vices et leurs vertus. Ah! lorsque ce sont les vertus qui dominent; lorsqu'on voit la soumission de la foi unie aux prérogatives de l'autorité, la pureté des mœurs se préserver des écueils du monde, le recueillement de l'âme ne point céder au fracas de la dissipation, l'humble modestie prévenir la vaine enflure des honneurs, le soin de servir Dieu illustrer le droit d'être servi soi-même; en un mot, lorsque dans un heureux on aperçoit un chrétien, l'éclat du bonheur rejaillit sur le christianisme, et le Dieu qui distribue les prospérités, retrouve alors sa propre gloire dans le bon usage qu'on en fait.

Car, prenez garde, mes chers auditeurs, aux artifices du monde. Pour dégrader la vertu, il ne cherche qu'à avilir ceux qui la pratiquent, au lieu de reconnaître que la pratique de la vertu relève ce qu'il peut y avoir d'obscur dans l'état de ceux qui se montrent vertueux. Ainsi, à n'en juger que selon les idées du monde, on dirait que la religion n'est qu'un asile contre l'infortune, une consolation dans les disgrâces, un supplément aux avantages que la nature refuse, une voie que la nécessité ouvre, lorsque le malheur ferme toutes les autres. De là vient qu'on voudrait faire regarder la piété comme l'apanage du peuple, l'esprit de piété comme la ressource des simples, les œuvres de piété comme l'occupation de ceux qui n'en ont point, l'éclat de certaines démarches de piété comme l'effet de l'amertume des chagrins. De là vient qu'on voudrait croire qu'un homme se retire du monde, parce que les revers l'en éloignent; qu'une femme affecte de fuir le monde, parce qu'elle désespère d'y briller; que le poids de l'âge engage lui seul à faire divorce avec le monde, parce qu'il n'est plus temps de le goûter. De là vient, en un mot, qu'on voudrait réduire le nombre de ceux qui s'attachent à Dieu à ceux qui n'ont rien à attendre du monde.

Et c'est précisément cette idée, aussi fausse qu'injurieuse à Dieu, que combat et que détruit le saint usage de la prospérité. Quoiqu'il soit vrai que Dieu n'estime que la vertu, il est vrai aussi qu'à l'extérieur et aux yeux des hommes, la gloire de Dieu reçoit un accroissement de la qualité de ceux en qui la vertu se montre. Oserai-je le dire, sans prétendre établir une comparaison : il en est presque comme des monarques; c'est sans doute leur propre gloire qui se répand sur ceux qui ont l'honneur de les approcher, et cependant la gloire de ceux qui forment leur cour sert à en étaler la splendeur; leur grandeur brille plus encore par le nombre et le caractère des grands dont ils sont environnés.

Or, tel est le glorieux hommage que peuvent rendre à Dieu les heureux de la terre, lorsqu'ils sont et lorsqu'ils paraissent empressés à le servir. Le monde apprendra à connaître Dieu, lorsqu'il verra respectueusement courbés devant sa Majesté suprême ceux qui sont regardés eux-mêmes comme les dieux du monde. Ce Dieu paraîtra ce qu'il est en effet, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, lorsque les seigneurs et les rois seront fidèles et soumis à Dieu. Tous ceux qui invoquent mon nom, disait Dieu par la voie d'Isaac, je les ai créés pour ma gloire : *Omnem qui invocat nomen meum in gloriam meam creavi eum.* (*Isai.*, XLIII, 7.) Quelle est donc la gloire de Dieu, lorsque son saint nom est publiquement invoqué par des hommes en qui tous les autres respectent l'éclat d'une florissante prospérité! Ah! ils vengent alors ouvertement le culte de Dieu des reproches qui semblent retomber sur lui, lorsqu'ils sont adressés à la multitude injustement méprisée de ceux qui le professent. Non, l'on ne dira pas que Jésus-Christ n'a que des pauvres à sa suite, que sa religion ne se soutient que parmi le vulgaire, que l'on n'adore sa croix que quand on en partage le fardeau, qu'on ne connaît les vertus de l'Evangile que quand la fortune laisse ignorer ses douceurs, dès qu'on verra l'esprit et les maximes de l'Evangile régler et conduire ceux qui pourraient n'écouter que la voix séduisante du bonheur.

Je m'en rapporte à vous, mes chers auditeurs : quelle impression ne font point sur vos esprits et sur vos cœurs, quelle haute idée ne vous donne point de la sainteté de Deu et du pouvoir de sa gloire la régularité de cette jeune personne, dont tout pourrait favoriser les penchants, et qui ne veut suivre que ses devoirs; la piété de cette femme chrétienne, que tout invite à jouir des agréments de la vie, et qui ne goûte que les plaisirs de la vertu; la sage conduite de cet homme, que la fortune comble de ses dons, et que le christianisme voit assidu à toutes ses observances; la gloire de ce héros que la victoire couronne, et qui s'occupe du soin de se vaincre lui-même? Quel brillant spectacle la sagesse ne présente-t-elle pas, lorsqu'elle se fait admirer dans les heureux?

C'est donc spécialement à eux qu'il est possible de suivre l'invitation du Prophète, lorsqu'il s'écrie : Rendez à Dieu les honneur qu'il mérite, rendez à son nom la gloire qui lui est due : *Afferte Domino gloriam et honorem, afferte Domino gloriam nomini ejus.* (*Psal.* XXVIII, 2.) Hélas! la fidélité du pauvre est ensevelie avec lui dans son obscurité; il glorifie Dieu presque sans témoins, parce qu'il n'a pas de quoi fixer l'attention des hommes, et Dieu n'en tirera sa gloire en présence de la terre que lorsqu'en jugeant la terre il manifestera les divers mérites de ceux qu'il se dispose à récompenser. Mais le juste qui vit dans la splendeur anticipe le moment que Dieu a marqué pour la révélation de sa gloire; ses vertus honorent Dieu devant le peuple, parce que l'éclat même qui l'investit en rend le peuple spectateur. Autant qu'il est en lui, il rend

à Dieu ce qu'il en a reçu ; Dieu lui a accordé la gloire de la prospérité, il rend à Dieu la gloire du tribut solennel que la prospérité lui offre ; et tel est le premier avantage qui peut en dériver pour le salut.

Il en est un second : c'est d'user, pour soutenir les intérêts de Dieu, du pouvoir qui accompagne ordinairement la prospérité. Elle est sans doute un effet de la libéralité de Dieu; c'est par lui que vous êtes heureux, vous devez donc l'être pour lui; car il est essentiellement la fin de tout ce qu'il opère : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* (*Prov.*, XVI, 4.) Et quand même la suprême autorité de ses droits ne réclamerait pas auprès de vous le bon usage de ses dons, la reconnaissance ne devrait-elle pas les lui consacrer? Or, c'est l'active efficacité de ce sentiment que le bonheur aide à manifester. Et, s'il y a quelque chose de vraiment estimable dans le sort des heureux du monde, c'est qu'ils peuvent s'intéresser avec plus de succès à la cause de Dieu. Salomon fit servir ses trésors à lui construire un temple; Esther employa son crédit à sauver son peuple; Josaphat profita de son autorité pour faire fleurir ses lois; Josias réussit à lui ramener des cœurs idolâtres, et à renverser les idoles. Ouvrons les annales de l'Eglise, combien y verrons-nous de pieux monuments devenus l'hommage authentique que l'esprit de religion offrit à Dieu de la part des heureux de la terre, comme un tribut de leur bonheur. Combien d'œuvres saintes devenues les leurs, par l'efficacité du zèle durable qui en a perpétué l'utilité et l'édification?

Je ne sais, mes chers auditeurs, si vous en avez fait la remarque, mais il est néanmoins assez ordinaire que les hommes se trompent sur la nature des circonstances où Dieu les place relativement au salut. Ceux qui ne peuvent que souffrir avec résignation leurs propres maux, voudraient pouvoir remédier aux maux que souffre si souvent la religion elle-même; et peu s'en faut qu'ils ne méconnaissent le prix de la patience, lorsqu'ils n'ont à offrir à Dieu que cette vertu. Ceux, au contraire, qui ont peu à souffrir, craignent, en apparence avec plus de raison, que Dieu ne dédaigne leur vertu, dès qu'il l'exempte des épreuves; et ils se croient destitués de tout mérite, parce qu'ils n'ont pas celui qui résulte des grandes tribulations. Ainsi, malgré l'oppposition sensible de leur état, les heureux et les infortunés ont-ils des frayeurs communes qu'il me paraît possible de modérer.

A ceux que l'infortune accable, je n'ai qu'un mot à dire : Vous êtes sur la croix ! Ah ! voilà votre plus sûre ressource. C'est la croix qui a ouvert le ciel; ne laissez point échapper les mérites que la croix produit, et vous aurez infailliblement les récompenses que le ciel prépare. Mais n'aurai-je donc aucune consolation à vous donner, vous que la prospérité environne? Pour être justes, faut-il nécessairement que vous deveniez malheureux? L'éclat de la vertu ne peut-il orner vos âmes que lorsque le glaive de l'affliction déchire vos cœurs? N'est-ce donc absolument que sur les débris de votre fortune que peuvent se lire les augures de votre salut? Je sens, mes chers auditeurs, qu'il faut vous méfier de votre bonheur comme d'un écueil; opposer une vigilance chrétienne, qui en redoute les piéges, au sentiment naturel qui en goûte les charmes; et suppléer, par la générosité libre de la pénitence qui le tempère, aux salutaires rigueurs que Dieu n'envoie point encore pour le troubler. Mais enfin, respectons les desseins de la Providence qui conduit les hommes par diverses routes; appliquons-nous à suivre la voie qu'elle nous marque. Si c'est Dieu qui nous la trace, elle peut donc nous conduire à Dieu.

Jusqu'à présent quelle est la vôtre? C'est un état heureux. Eh bien ! mes chers auditeurs, en offrant à Dieu un cœur préparé aux disgrâces, s'il est dans sa volonté qu'elles interrompent le cours de vos prospérités, regardez ces prospérités comme le moyen présent que Dieu vous met en main pour le servir. Plusieurs siècles avant la connaissance de Cyrus, Isaïe l'avait expressément désigné par son nom, et en avait prédit les exploits. C'est que Dieu avait destiné ce conquérant à faire cesser la captivité d'Israël. L'éclat de ses succès entrait donc dans les desseins de Dieu, qui voulait se servir de lui pour les accomplir; et par conséquent les prospérités de ce prince pouvaient donc être de sa part l'occasion favorable et précieuse de seconder les grandes vues de Dieu, par l'usage même des biens qu'il tenait de lui. Il en fait lui-même l'aveu solennel, lorsque, reconnaissant qu'il doit au Dieu du ciel tout ce qu'il possède : *Omnia...... dedit mihi Dominus Deus cœli*, il ajoute : Dieu m'a ordonné de lui bâtir un temple dans Jérusalem : *Præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem.* (II *Par.*, XXXVI, 23.) Il permet en conséquence aux Juifs de travailler à la construction de la maison de Dieu; il donne pour premier motif de l'usage qu'il fait à cet égard de sa puissance, la puissance même dont Dieu l'a revêtu à ce dessein.

Or, je ne craindrai pas de le dire avec la proportion que suppose la nature des événements et des circonstances, l'heureuse destinée que Dieu vous accorde sur la terre doit elle-même vous manifester les vues qu'il se propose et qu'il a sur vous pour les intérêts de son nom. Non-seulement votre prospérité peut n'être point un obstacle à votre sanctification, mais je prétends qu'elle en est un moyen arrangé et préparé par la sagesse de Dieu, qui veut, par votre ministère, parvenir à ses fins, et voir remplir ses intentions par les saints effets de votre prospérité. Moyen tellement lié avec votre sanctification, que votre prospérité entre dans le plan et dans l'économie du genre de sainteté que Dieu exige de vous, moyen qui peut et qui doit tellement con-

tribuer à votre sanctification, que vous seriez peut-être moins saint, si vous aviez moins de prospérité.

Comment cela? Le voici, mes chers auditeurs; c'est que la prospérité devenant, pour un cœur chrétien, le motif d'une juste reconnaissance, cette vertu croissant en vivacité et en étendue avec la prospérité même, elle s'applique à imprimer, sur tous les avantages du bonheur, le sceau du christianisme, et à faire ainsi remonter à Dieu tous les dons dont il est la source. De sorte qu'on peut lui dire alors, avec le serviteur fidèle de l'Evangile : Je vous offre les cinq talents qu'ont produits entre mes mains les cinq autres que j'avais reçus de vous; vous m'avez donné beaucoup, et j'ai fait ce qui a dépendu de moi, pour que vous trouvassiez, dans l'ardeur de mon zèle, la preuve du dé ir que j'avais de faire beaucoup pour vous. (*Matth.*, XXV.) Il ne s'agit, mes chers auditeurs, que de bien connaître ce que vous pouvez faire pour Dieu, en examinant, dans l'humble simplicité de la reconnaissance, ce que Dieu lui-même a fait pour vous.

Il vous a revêtu d'un pouvoir que les hommes respectent. C'est donc à vous à imiter, en quelque sorte, celui de la Divinité même, dont la sagesse, au langage de l'Ecriture, arrange tout avec force, et dispose tout avec douceur : *Attingit... a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter.* (*Sap.*, VIII, 1.) La force résiste aux torrents des vices; elle en arrête l'impétuosité, elle en réprime les scandales, elle en diminue les effets, elle en affaiblit les impressions. Le crime est effrayé, malgré son audace, quand il aperçoit, sur la terre, l'image de la justice divine qui le poursuit. La douceur accrédite la vertu, elle la rend aimable, elle la persuade; et, lorsqu'elle est jointe à l'autorité, elle communique à la vertu une sorte d'empire plus efficace quelquefois que l'autorité même. Voilà comment tant de fois Dieu a trouvé les intérêts de sa gloire dans ceux auxquels il avait confié l'exercice de sa puissance. Des abus réformés, de coupables usages proscrits, la licence des mœurs intimidée, la vraie vertu appuyée, applaudie, honorée, la loi de Dieu et la religion soutenue, affermie, respectée; c'est ce qui fait, en grande partie, la sainteté du bonheur

Dieu vous a donné du crédit auprès des grands; c'est à vous à être respectueusement, auprès d'eux, les organes fidèles de la vérité. J'envisage la prospérité que Dieu vous ménage dans la faveur des maîtres de la terre, comme une espèce de titre dont il vous décore, pour être ses ambassadeurs auprès d'eux, pour leur parler le langage que leur droiture aime à entendre, que la politique supprime, ou que la flatterie dénature. Sainte habilité que celle qui fait servir les grâces dont ils honorent, à leur faire mériter les grâces de Dieu! Sentiment également noble et chrétien d'une grande âme, que de vouloir se rendre digne d'une confiance honorable, par le mérite inestimable de la sincérité! Cœur vraiment attaché et vraiment utile à ses maîtres, que celui qui s'ouvre devant eux, avec franchise, pour qu'ils puissent y lire et l'amour et la fidélité; voilà où je reconnais des traits frappants de la sainteté du bonheur.

Dieu vous a donné de grands talents; c'est donc à vous à en faire résulter de grands avantages pour l'utilité générale des hommes. Le bien solide de la société, le maintien de l'ordre, l'harmonie de la paix, peuvent quelquefois en être le fruit. Un seul génie, guidé par la prudence chrétienne, devient quelquefois la ressource de tout un royaume. Un héros que la religion anime suffit quelquefois pour le salut d'un Etat. Qu'il est beau d'employer, à en être le soutien, les mêmes qualités par lesquelles on en est l'ornement; de changer en vertus utiles à ses concitoyens ce qui ne paraît au premier coup d'œil qu'une exception privilégiée de la nature; et de relever ainsi la gloire dont on jouit aux yeux des hommes, par le pieux désir d'acquérir devant Dieu, en vue duquel on travaille, la glorieuse immortalité! C'est bien s'y prendre pour réunir la sainteté au bonheur.

Dieu vous a donné, avec de grands biens, une famille brillante; c'est à vous, qui en êtes le chef, à vous efforcer à y établir le règne de Dieu. Les justes dépenses pour une éducation nécessaire selon le monde, je ne les blâmerai pas sans doute, en n'y supposant rien de blâmable au tribunal de la religion; mais ce n'est point aussi l'objet sur lequel il me soit si intéressant d'appuyer. L'énergique piété des instructions qui représentent Dieu à vos enfants, comme leur premier Père; le soin de leur transmettre la connaissance exacte et pure des lois de ce souverain Maître; l'empressement à leur tracer, par la leçon de l'exemple, la route où le devoir de la religion les engage; se procurer ainsi à soi-même la plus douce de toutes les satisfactions, celle de revivre dans des enfants vertueux, et de leur laisser, avec un grand nom et de grandes richesses, l'héritage plus précieux mille fois d'une sagesse vraiment chrétienne, voilà comment la sainteté se trouve dans le surcroît même du bonheur.

Non, mes frères, de tous les genres de bonheur que le christianisme avoue, il n'en est aucun qui ne vous facilite des œuvres saintes, et qui, par conséquent, ne puisse contribuer à votre sanctification. Dieu n'est point opposé à lui-même. En lui, l'auteur des biens de la nature n'est point en contradiction avec l'auteur des biens de la grâce; en vous donnant les premiers, il vous invite à accumuler les seconds. Si de grands honneurs sont une grande charge, c'est parce qu'ils imposent de grands devoirs; et s'ils imposent de grands devoirs, ils peuvent donc aussi voir former de grandes vertus. Or, puisque les vertus semblent croître avec les devoirs, et les devoirs avec le bonheur, j'ai donc eu raison de dire que de grandes prospérités pouvaient faire, de vous, de

grands saints. Jusqu'ici je n'ai parlé que de l'usage qui regarde directement le Seigneur, et qui s'adresse immédiatement à lui; voyons encore l'usage que vous pouvez et que vous devez en faire relativement au prochain.

SECONDE PARTIE.

Quelle idée se présente à moi, lorsque j'envisage un nombre d'heureux sur la terre, placés au milieu de tant d'autres qui ne le sont pas? Savez-vous, mes chers auditeurs, par quel endroit leur bonheur me frappe? Non, ce n'est point par l'éclat des biens qu'étale la prospérité, mais par la multitude des moyens qu'elle fournit à la bienséance. Ce n'est point au faste de la grandeur et de l'opulence que j'applaudis. Ce que j'admire, c'est l'étendue des ressources que la charité peut trouver dans l'une et dans l'autre. Séparez ce sentiment de la prospérité, vous verrez encore des heureux, mais qui ne le sont qu'à demi. Que dis-je? Ils ne le sont pas, dès qu'ils le sont pour eux seuls. La plus belle prérogative du bonheur, aux yeux de Dieu et des hommes, c'est de pouvoir le partager. Anathème et mille fois anathème à la fortune que l'insensibilité concentre! Les hommes n'ont pour elle que du mépris; Dieu ne lui doit que des châtiments. Que le bonheur soit donc sans ressource pour ceux qui voient des malheureux sans pitié.

C'est, mes chers auditeurs, cette pitié chrétienne que j'ose vous présenter comme un des préservatifs contre les périls de la prospérité. Celle-ci a des douceurs souvent funestes; mais il est dans celle-là des douceurs plus délicieuses encore que vous pouvez leur opposer. Triomphez du plaisir séducteur d'être heureux par la sainte satisfaction de contribuer au bonheur d'autrui. Le vôtre est pour vous une source de vertus, dès qu'il devient pour vos frères une source de consolations. Les avantages qui en rejaillissent sur eux sont dans vous des mérites personnels; et si la foi vous représente l'affliction comme le propre des disciples de Jésus-Christ, sachez que Jésus-Christ dit aussi lui-même que la charité en est la marque à laquelle on les reconnaît : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* (*Joan.*, XIII, 35.) Le bonheur auquel la charité préside dans cette vie peut donc vous aider à mériter la félicité de l'autre. Commencez par unir à la prospérité les sentiments que la charité inspire ; ajoutez-y les œuvres qu'elle prescrit.

Je parle d'abord, en peu de mots, des sentiments que produit la charité. Ah! mes frères, est-ce mettre à votre bonheur des conditions trop dures? En serez-vous moins heureux, parce que vous vous montrerez sensibles? Et, si vous n'étiez pas sensibles, seriez-vous dignes d'être heureux? Reprocherez-vous à la religion d'exiger de vous ce que vous ordonne l'humanité? Consultez les hommes : vous apprendrez d'eux que ce qui souvent leur rend odieuse la félicité dont ils sont témoins, c'est la nature des sentiments qui l'accompagnent, et c'est aussi ce qui lui attire la haine de Dieu. Sentiment d'indifférence : on regarde à peine ceux que la fortune oublie. Sentiment de dédain : on fuit les malheureux presque avec autant de soin que le malheur. Sentiment de fierté : on ajoute affliction sur affliction, en accumulant les mépris sur les disgrâces. Sentiment de dureté : on voit d'un œil sec les maux, parce qu'on ne les voit que de loin. Sentiment d'ingratitude : on méconnaît, dans le bonheur, ceux auxquels on le doit. Sentiment dénaturé : on en vient jusqu'à rougir de ses amis et de ses proches, lorsque leur situation blesse la délicatesse de l'orgueil. Sentiment de cruauté : on s'élève sur ceux qu'on écrase; on achète, au prix des larmes qu'on fait couler, le surcroît d'avantages dont on veut jouir; on rapporte tout à soi-même et à son bonheur. Ah! je ne m'étonne pas des malédictions que lancent, de concert, le ciel et la terre contre la prospérité, lorsqu'elle présente un seul de ces caractères, et bien plus encore, lorsqu'elle les réunit.

Craignez moins la vôtre, ô vous qui avez un cœur supérieur à votre fortune. Comment la prospérité serait-elle dans vous un crime, si les dispositions qui la suivent sont votre gloire? Vous êtes heureux, mais un esprit de compassion vous attendrit sur le sort des infortunés; mais un esprit de douceur leur facilite l'accès et leur prépare l'accueil ; mais un esprit de sagesse leur offre l'utilité de vos conseils; mais un esprit de désintéressement consent, en leur faveur, à mettre au rang de vos premiers intérêts celui des hommes. Vous êtes heureux ; mais les malheureux ne remarquent pas dans vous ce faste qui les humilie, ces hauteurs qui les rebutent, ces airs qui les intimident, ce ton qui les déconcerte, cet abus de pouvoir qui leur refuse la justice sans même leur permettre de la demander. Vous êtes heureux, mais la rivalité ne vous anime point contre ceux dont les succès égalent les vertus; mais vous avouez pour vos frères ceux qui n'ont pas le même héritage; mais l'ivresse de l'opulence n'étouffe pas dans vous le respect dû au mérite; mais le stupide aveuglement des honneurs ne vous dérobe point le prix des vertus. Vous êtes heureux, mais vous ne perdez pas de vue ceux par qui vous l'êtes; mais vous écoutez favorablement ceux qui peuvent l'être par vous; mais vous êtes porté à la clémence quand on l'implore et à la générosité quand elle est nécessaire; mais vous êtes équitable, bon, libéral et tendre! Ah! s'il en est ainsi, pour vous que d'heureux augures! la prospérité peut sanctifier ceux qu'elle n'a pas endurcis. Du cœur où le sentiment de la charité réside, il est prêt à se communiquer aux œuvres; or, c'est surtout dans les œuvres de la charité que consiste le saint usage du bonheur.

Je l'avoue, à la suite des menaces que l'Evangile fait aux riches, il est effrayant pour eux d'apprendre, de la bouche de Jé-

sus-Christ même, le sort de celui qui mourut et dont l'enfer fut le tombeau. (*Luc.*, XVI.) Remarquez cependant, chrétiens auditeurs, avec les Pères de l'Eglise, et en particulier saint Basile et saint Chrysostome, que si, d'une part, l'Evangile détaille les excès blâmables de son luxe, de l'autre, il représente l'excès des maux qu'il ne daigne pas soulager. Lazare, au comble de l'indigence et de la misère, tandis que le riche était au comble de l'opulence et des délices : Ah ! voilà manifestement le grand crime de la prospérité, parce qu'en voilà manifestement l'abus. Non, le riche n'était pas coupable, précisément parce qu'il était heureux; mais il fut justement réprouvé, parce qu'il n'était heureux que pour lui. Si, du sein d'une abondance toujours tempérée par les bornes de la modération et de la sagesse, il eût étendu une main bienfaisante jusque dans le sein de l'infortune qui en sollicitait les secours; s'il eût su reconnaître que la prospérité des uns, selon les vues paternelles de la Providence, ne doit point être un prétexte de désespoir pour les autres, et que ceux que Dieu choisit pour être les dépositaires de ses dons, il les destine à en être aussi les dispensateurs ; si, à quelques joies innocentes que le bonheur excite, il eût mêlé les soins efficaces que le malheur réclame ; si, comme la vue de tant de maux devait affliger son cœur, il eût écouté la voix de son propre cœur, en consolant cet infortuné ; si, en un mot, la charité avait élevé près de lui un asile aux malheureux, le sein d'Abraham pouvait s'ouvrir aussi pour le recevoir lui-même dans le séjour de l'éternel bonheur.

Et telle est, mes chers auditeurs, la satisfaisante réponse que nous avons à vous faire. Vous nous demandez quelquefois, dans le mouvement d'une salutaire frayeur, comment vous pouvez prévenir le terrible effet de cet oracle de Jésus-Christ, malheur à vous, riches, parce que vous avez dans ce monde votre consolation : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram.* (*Luc.*, VI, 24.) Nous vous disons, selon le vrai sens de plusieurs autres paroles de Jésus-Christ même, que cet arrêt n'est point porté contre vous, si vous faites vous-mêmes la consolation d'autrui. Car, dès que vous partagez cette consolation avec vos frères; dès qu'elle leur devient en quelque sorte commune avec vous, ce n'est donc plus uniquement la vôtre ; j'entends celle qui se dirige uniquement à vous, qui se termine totalement à vous, qui n'est absolument que pour vous. Or, voilà celle que Dieu frappe de ses anathèmes : *Consolationem vestram.* Mais une consolation qui de vous passe à autrui, qui par vous se répand et se multiplie sur autrui, qui dans vous est la source de celle d'autrui, voilà ce qui vous rapproche, comme ses enfants du Père que vous avez dans les cieux, et qui fait briller son soleil aux yeux des bons et des méchants qui habitent la terre. La générosité a quelque chose de divin; elle est donc vraiment digne de Dieu, quand c'est en vue de Dieu qu'elle s'exerce : *Sitis filii Patris vestri qui in cœlis est qui solem suum oriri facit super bonos et malos.* (*Matth.*, V, 45.)

Vous nous demandez quelquefois, dans la vivacité d'une juste reconnaissance, ce que vous pouvez rendre à Dieu pour les biens dont il vous a comblés. Nous vous disons qu'à la vérité on a vu des âmes assez nobles et assez généreuses pour remercier Dieu de la prospérité, par le sacrifice entier de la prospérité même ; que le monde a été forcé d'admirer le courage de ces grands cœurs qui, dans la magnanimité d'un héroïsme chrétien, prenaient le calice du Seigneur en signe d'actions de grâces (*Psal.* CXV, 13) ; que, librement dépouillés de leurs richesses et de leurs grandeurs, ils érigeaient, dans l'obscurité d'une retraite choisie, un trophée éclatant à la gloire de la religion ; prodige de grâce que nous laissons à Dieu le soin d'opérer. Mais, sans faire aux heureux du monde une loi d'immoler ainsi, par un renoncement effectif, la substance même du bonheur, nous nous bornons à leur dire : Usez-en pour le bonheur commun ; rendez-le utile à vos frères, payez le tribut à Dieu dans leurs personnes ; Dieu n'a pas besoin de vos biens, il vous le déclare par son Prophète. (*Psal.* XV, 2.) Mais comme vous les tenez de lui, il vous dit en termes exprès que ce que vous en communiquez aux misérables devient l'hommage que vous lui devez, et qu'il reçoit lui-même par leurs mains tout ce que vous leur donnez : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40.)

Vous demandez quelquefois, dans l'ardeur d'une piété fervente, quelles en sont les œuvres que le Seigneur agrée principalement. Nous vous disons que, quoiqu'il y en ait d'autres que Dieu demande et qui lui plaisent, nous remarquons, conformément à sa loi, qu'il a singulièrement à cœur, qu'il loue fréquemment et qu'il récompense miraculeusement les actions qui ont pour principe et pour objet la charité. Soutenez le faible par votre pouvoir, défendez l'opprimé par votre protection, consolez l'affligé par vos secours, aidez l'indigent par vos largesses ; appuyez, encouragez, favorisez ceux qui recourent à vous : tels sont ces oracles. Lorsque l'éclat du bonheur leur montre dans vous une ressource, que la charité la leur offre. Et, puisque la charité est la reine des vertus, puisque c'est surtout dans la prospérité que la charité peut agir, il est donc évident que c'est précisément parce que vous êtes heureux que vous pouvez être spécialement vertueux, et que l'étendue de vos vertus peut se mesurer sur l'étendue même de votre bonheur, par l'efficacité d'une bienfaisance dont l'histoire nous a transmis les traits et dont la postérité la plus reculée célébrera la gloire. Un monarque, dont la terre a respecté le nom et dont elle voudrait éterniser les exemples, regardait comme perdu pour lui le jour qu'il n'avait pas signalé par quelques bienfaits. Belle leçon de

la part d'un héros profane! C'était une bienfaisance naturelle, et aux yeux des hommes il mérita d'être grand. Ah! combien le serez-vous aux yeux de Dieu si, par un principe surnaturel de charité, vous vous occupez à être le bienfaiteur des hommes, et Dieu inscrira dans le livre de vie chacune des œuvres qui sera marquée du sceau de cette sublime vertu. Elle vous aura rendu l'image de Dieu sur la terre par la multitude de vos dons, et elle vous approprierа dans le ciel les possessions de Dieu même. Vous aurez su distribuer les biens que vous accorda sa libéralité; il déploiera sur vous sans réserve sa magnificence. Dieu en usera envers vous comme vous en aurez usé envers vos frères : *In qua mensura mensi fueritis remetietur vobis.* (*Marc.*, IV, 24.)

Vous nous demandez quelquefois, dans un désir louable de pénitence, ce que vous pouvez offrir à Dieu en expiation de vos péchés. Nous vous disons que la sagesse de Dieu vous ménage un moyen secourable de compensation dans votre prospérité. Ce n'est pas sans doute, mes chers auditeurs, qu'en faisant du bien aux hommes, on puisse acquérir le droit chimérique d'outrager Dieu; que, sous le vain prétexte d'observer généreusement la loi de la charité, on puisse se permettre l'infraction des autres, et que le spécieux nom d'une vertu puisse jamais autoriser aucun désordre. Ce que nous prétendons, et ce qu'il serait presque superflu d'expliquer, c'est que, comme le bonheur a ses dangers, il a aussi ses ressources; c'est que, s'il vous rendit coupables par l'abus que vous en fîtes, vous pouvez devenir pénitents par le bon usage que vous en ferez. C'est que Dieu agrée que vous répariez en partie ce que vous accordâtes à des passions qu'il condamne, par les œuvres d'une sainte bienfaisance qu'il accepte. Ainsi donc, vous disposez Jésus-Christ à vous faire part de ses mérites, si en vue de lui vous faites part de votre bonheur. Vous l'invitez efficacement à guérir les infirmités de votre âme, si pour lui vous adoucissez les malheurs de votre prochain; vous vous préparez l'abondance de ses grâces, si, en son nom, l'on obtient des grâces de vous; vous le déterminez à être miséricordieux à votre égard, dès que vous l'êtes vous-mêmes à l'égard des hommes. Ah! pouvez-vous en avoir d'assurance plus positive? Jésus-Christ a solennellement engagé ses paroles et ses promesses : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (*Matth.*, V, 7.)

Terminons, mes chers auditeurs, ces consolantes vérités par l'instruction sensible de l'exemple. Jamais peut-être il n'y eut de prospérité plus subite et plus frappante que celle qui, de l'abîme des disgrâces, éleva immédiatement au-dessous du trône l'un des enfants de Jacob. Le voilà tout à coup à la tête de l'Egypte, dont le souverain lui confie la principale administration. Bientôt, envoyés par leur père commun, ses frères viennent chercher auprès de lui, sans le connaître, le remède nécessaire au péril pressant dont une famine cruelle les menace; et ils trouvent, dans la générosité de son cœur, tous les secours que sollicite leur situation. Passons sous silence ce que les circonstances jettent d'attendrissant dans le récit, pour ne nous arrêter qu'à ces sublimes sentiments que je voudrais pouvoir graver dans l'âme de tous les heureux. Celui-ci, Joseph, est au faîte des grandeurs et de l'opulence; voilà la prospérité. Ecoutez les oracles que sa tendresse prononce, et apprenez à quel usage il consacra son bonheur.

C'est pour vous, dit-il à ses frères, c'est pour votre avantage que le Seigneur m'a envoyé; il ne dit pas : C'est pour moi, c'est pour ma satisfaction : *Pro salute vestra misit me Deus* (*Gen.*, XLV, 5); c'est pour vous soutenir sur la terre, c'est pour vous fournir ce qui est nécessaire à la vie. Il ne dit pas : C'est pour me rassasier, c'est pour m'enivrer des douceurs de l'abondance : *Ut reservemini super terram, et escas ad vivendum habere possitis.* (*Ibid.*, 7.) Vous ne pensez peut-être qu'à la liaison des événements qui m'ont placé où je suis. Si vous vous arrêtez là, moi, je vais plus loin; j'y remarque les desseins de Dieu et les vues de sa providence : *Dei voluntate huc missus sum.* (*Ibid.*, 8.) Dieu a soumis l'Egypte à mes ordres, voilà ses bienfaits; et voici la conséquence que j'en tire. Allez donc, hâtez-vous, faites à mon père le détail brillant de ma gloire : *Nuntiate patri meo universam gloriam meam.* (*Ibid.*, 13.) Mais loin de moi tout esprit de vanité qui ne chercherait qu'à l'éblouir par le frappant tableau de mon bonheur. Ce que je vous charge de répéter à ce père chéri, c'est que je l'attends pour le partager, ce bonheur, avec lui. Dites-lui que je suis heureux, pour qu'il ne soit jamais infortuné; que ce qui me rend précieuse ma fortune, c'est de pouvoir l'employer à le consoler, lui, sa famille et tout ce qui lui appartient; que je dédaignerais les biens que ma situation me présente, s'il ne m'était pas libre d'en user pour vous préserver tous des calamités qui vous environnent; que la plus douce prérogative de ma prospérité, c'est de vous en former un asile : *Ibi te pascam, ne et tu pereas, et domus tua.* (*Ibid.*, 10.) Ce discours finit par des larmes. Eh! qui n'en répandrait pas encore aujourd'hui d'attendrissement et d'admiration, si l'on entendait s'expliquer ainsi les heureux? Si chacun d'eux se regardait comme membre de cette vaste famille qui peuple la terre, et en conséquence, la prospérité dont il jouit, comme l'adoucissement que la Providence prépare aux adversités de ses frères? Si, dans le sentiment d'une tendresse chrétienne, chacun d'eux disait aux infortunés, par l'éloquence des bienfaits : Ce n'est point pour moi seul que Dieu m'a si abondamment fait part de ses dons. Sans doute, le Père commun des hommes, Dieu, qui vous adresse à moi, ne veut pas que les uns périssent de misère, tandis que les autres nagent dans les délices. Je vous dois, selon ses vues, une portion des biens qu'il m'a destinés; et, loin de vous

les disputer, je sens que vous contribuez vous-mêmes à la plus solide partie de mon bonheur, si c'est par moi que vous sentez moins l'amertume de vos revers : et je cesserais d'être heureux, si vous m'offriez le touchant spectacle de vos maux, sans que je pusse vous ménager des consolations. Ah ! mes chers auditeurs, que pensez-vous que serait devant Dieu le mérite d'un si saint usage de la prospérité ?

Vous le pouvez; usez donc ainsi de la vôtre. Il y a bien plus de véritable noblesse dans les dons de la bienfaisance que dans les superfluités du luxe. Une générosité utile honore bien plus qu'une vaine magnificence. Il est bien plus doux d'attirer les bénédictions de la reconnaissance par les bienfaits, que d'irriter l'envie par le spectacle de son opulence ; et l'on brille bien moins par un superbe éclat dont la vanité seule se glorifie que par l'efficacité du secours dont un grand cœur s'applaudit. Ce que vous ne pouvez pas pour tous, faites-le pour quelques-uns. Le nombre des malheureux ne vous accablerait point, si tous les heureux se partageaient le soin de les aider. Il est assez de bonheur sur la terre, pour en tempérer les disgrâces. La mesure des biens suffirait, si l'on savait les répandre. Et ce qui trouble l'ordre du monde, c'est lorsque les heureux, occupés à tout envahir, oublient que Dieu les donna pour protecteurs aux infortunés. Vous les aurez protégés ; ils vous protégeront à leur tour. Dieu vous charge de les secourir; il leur permet de plaider efficacement auprès de lui pour vous. Il vous le dit clairement lui-même, en vous invitant à acheter, au prix de vos biens, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. (*Luc.*, XVI, 9.)

Achevons et montrons, en peu de mots, l'usage que les heureux peuvent faire de leur bonheur, relativement aux vertus personnelles : dernière réflexion sur laquelle j'ai besoin encore de tout votre recueillement.

Il faut porter sa croix à la suite de Jésus-Christ : c'est lui-même qui l'a déclaré. Or, d'après ce seul oracle, qui renferme, en abrégé, tous les autres, quel espoir de sanctification reste aux heureux ? Comment concilier la sainteté et le bonheur ? Telle est, mes chers auditeurs, la difficulté que je me propose de résoudre. Malheur à moi, si j'altérais l'Evangile, pour en rendre les maximes trop favorables à la prospérité ! Mais aussi me préserve le ciel de laisser croire à ceux qui sont dans la prospérité que par là même ils sont réprouvés par les maximes de l'Evangile. Consolons les heureux du monde sur ce que leur état a de dangereux, en leur développant ce qui peut résulter de salutaire de leur état. Si cet état de bonheur leur fournit l'occasion de pratiquer les différentes vertus; et si les différentes vertus peuvent recevoir un nouveau degré de perfection de cet état de bonheur, il n'est donc pas incompatible avec le salut ; on peut donc faire servir la prospérité à la sanctification.

Oui, sans doute, la loi est la même pour tous les hommes. Il n'est point un Evangile particulier pour les pauvres, et un Evangile particulier pour les riches. Le sujet et le monarque ont le même Dieu, le même Sauveur, la même religion ; et c'est à tous, sans exception, que cette religion annonce, je ne dis pas seulement le mérite de la vertu de la croix, mais l'obligation de pratiquer les vertus, et de s'approprier les mérites de la croix. D'où il résulte d'abord que le bonheur d'un homme chrétien ne saurait jamais être celui que des passions désordonnées recherchent ; et, dans ce sens, il est incontestablement vrai qu'il n'est pas possible d'être heureux et d'être saint. Mais voilà aussi, mes chers auditeurs, comment une prospérité légitime et bien réglée laisse néanmoins à chacun de ceux qui en jouissent une portion, et la portion essentielle de la croix. Car c'est sans doute porter la croix que de lutter sans cesse contre les affections de son cœur, que de les réprimer et les vaincre. C'est porter sa croix que de captiver ses sens sous le joug de la loi, que de les soumettre et de les crucifier. C'est porter sa croix que de faire céder, à la voix de la grâce, les plus violentes inclinations de la nature, que de ne se permettre rien de ce que la religion défend, que de se combattre, et de triompher de soi-même. Or, comme c'est là un devoir dont n'affranchit point ce que nous appelons la prospérité, il est donc certain que ceux qui, dans la prospérité, accomplissent fidèlement ces devoirs, peuvent être comptés parmi ceux qui portent leur croix à la suite de Jésus-Christ.

Je vais plus loin ; et, parcourant en détail les vertus que recommande le christianisme, je soutiens que la prospérité leur ouvre la plus vaste carrière, et que le bon usage de la prospérité peut la remplir. Oui, c'est votre bonheur même qui prépara un aliment à vos vertus. Je crois les trouver toutes dans celle d'un cœur détaché que Dieu seul possède jusque dans le sein des plus abondantes possessions. Eh ! combien verrons-nous, au grand jour des révélations, de ces cœurs généreux dont Dieu seul est l'objet, comme il en connaît seul aujourd'hui les sentiments, parce que le monde ne voit que les dehors du bonheur ? Des ardeurs de la charité vive et pure dont ils auront été pénétrés : quel assemblage de mérites ! Ils étaient heureux, mais ils craignaient de goûter trop leur bonheur ; voilà le mérite de la modération. Mais ils se refusaient une partie des avantages que leur offrait leur bonheur : voilà le mérite des privations. Mais ils supportaient sans murmure les contre-temps passagers dont le bonheur n'est jamais exempt ; voilà le mérite de la résignation. Mais ils suppléaient, par la sainte utilité des bonnes œuvres, aux peines que leur épargnait le bonheur ; voilà le mérite de l'expiation. Mais ils se tenaient en garde contre les dangereux attraits que présente le bonheur ; voilà le mérite de la circonspection. Mais ils tempéraient, par des rigueurs secrètes, les douces prérogatives qui

accompagnent le bonheur; voilà le mérite de la mortification. Mais, plutôt que de perdre la grâce par le péché, ils étaient disposés à sacrifier mille fois leur bonheur; voilà le mérite, voilà l'esprit, voilà l'héroïsme de la religion. Elle peut donc quelquefois mettre au nombre de ses enfants soumis ceux que le monde place parmi les heureux.

Que dis-je? et par là même qu'on est heureux, ne devrait-on pas se sentir plus porté à être fidèle à Dieu? Etrange dépravation du cœur des hommes! Nous voyons que la prospérité les pervertit; et c'est dans le sein des prospérités qu'on devrait voir fleurir les vertus. De qui la tenez-vous, cette prospérité, heureux de la terre? Et, puisque évidemment Dieu en est l'auteur, la reconnaissance vous appelle donc à lui. L'horreur de l'ingratitude vous retrace celle du péché. Qui vous la conserve, cette prospérité? Et puisque Dieu peut aisément punir par les revers ceux qu'elle rend rebelles, la crainte de trouver en Dieu un maître irrité vous invite donc à vous montrer dociles. Qu'est en elle-même, cette prospérité? Et, puisque Dieu en répand plus souvent les faveurs sur ses ennemis que sur ses enfants, de sincères et d'humbles alarmes doivent donc vous avertir que votre bonheur n'est rien devant Dieu, qui n'estime que la vertu. Quel sera le dernier terme de cette prospérité? Et, puisque Dieu vous citera à son tribunal pour en rendre compte, l'idée des jugements de Dieu vous rappelle donc que votre bonheur n'a qu'un temps, et que vous ne pouvez l'éterniser que par le bon usage. Oui, mes chers auditeurs, j'ose le dire, il est dans la prospérité une éloquence qui peut produire, dans une âme attentive, des impressions conformes aux leçons du christianisme. Envisagez d'un œil tranquille la prospérité; sa nature et sa brièveté vous en détachent, ses écueils et ses dangers excitent vos précautions; l'égalité du sort qu'elle met parmi les hommes, que l'humanité rend égaux, vous indique le changement de destinée qui doit venger un jour la vertu des malheureux. Le vide du cœur, qu'elle ne remplit jamais, vous prêche l'infinie grandeur du Dieu qui peut seul le satisfaire, personne ne peut mieux juger de l'insuffisance des biens de la terre que ceux qui les possèdent. Ce que les aveugles désirs de l'ambition exagèrent, bientôt le mépris de l'expérience l'apprécie. Ce fut parce qu'il possédait tout que Salomon ne goûtait rien; et voilà comment le bonheur du monde, par ses dégoûts, peut vous préparer à goûter le seul vrai bonheur, celui des saints. Je n'en dis point assez encore, et je prétends que la prospérité est une sorte d'épreuve qui peut donner un nouveau degré de perfection aux vertus chrétiennes, et qu'elle peut ainsi devenir véritablement avantageuse pour le salut.

J'ose l'avancer, mes chers auditeurs: Ainsi que la tribulation, le bonheur est une occasion de signaler son courage. La première paraît plus dure; la seconde est peut-être plus périlleuse. Ne décidons rien. Ceux qui souffrent imputent à leurs adversités tous leurs torts; ceux qui sont heureux, font retomber leurs égarements sur les piéges du bonheur. Mais, s'il est vrai que la prospérité est environnée d'écueils, il est donc beau de s'en garantir. S'il est vrai que Dieu distribue souvent les revers comme autant de grâces de conversion, il est donc glorieux de ne point le forcer à employer la violence de ce remède: un fils que la seule docilité soumet à son père, est-il moins estimable que celui dont l'obéissance cède à la force des châtiments?

Qu'est-ce, en effet, que la vertu réunie à la prospérité? C'est le sentiment d'une âme que Dieu trouve fidèle, sans qu'il doive armer son bras pour s'assurer de sa fidélité; c'est la disposition d'une volonté que Dieu règle par la sienne, sans la manifester par son courroux; c'est le mouvement d'un cœur droit qui se porte à Dieu, sans qu'il faille en triompher par le glaive de l'affliction. Il est sans doute un mérite inséparable de la vertu; mais il est aussi des circonstances propres à relever le mérite. La patience brille dans l'infortune; c'est parce qu'il est ordinaire que la prospérité irrite les passions; c'est singulièrement dans la prospérité qu'il est grand de s'en rendre maître. Un cœur pur au milieu de tout ce qui peut le séduire; les réserves et la retenue de la modestie, malgré tous les agréments et les avantages de la nature; la douceur et la bonté dans les splendeurs de l'autorité et du rang; la fuite des occasions et des dangers, tandis que les dangers et les occasions poursuivent; la sainte austérité de la croix préférée et choisie, lorsqu'on peut d'un seul mot appeler les amusements et rassembler les délices de la vie: voilà, mes chers auditeurs, ce qui vous frappe, ce que vous admirez, ce que vous faites remarquer; voilà donc l'héroïsme que peut offrir la prospérité. Et si, malgré le prix inestimable des grandes tribulations qui montrent la religion dans toute sa force, on voit quelquefois des justes heureux; c'est qu'il était de la gloire de cette religion divine, que chaque état de la vie offrît à Dieu des héros.

L'Esprit-Saint, en parlant de ceux qui ont souffert, nous dit que Dieu les a éprouvés, et qu'il les a trouvés dignes de lui: *Tentavit eos, et invenit illos dignos se.* (*Sap.*, III, 5.) Ne peut-on pas le dire encore des heureux, dont le bonheur n'altère point les vertus? Et ne se montrent-ils pas dignes de Dieu, dès qu'ils font servir ses bienfaits à la gloire de leur bienfaiteur? Comme il faut un secours puissant de la grâce, pour supporter patiemment les revers, n'en est-ce pas aussi le prodige, que de résister aux amorces séduisantes de la prospérité? Les tyrans qui cherchèrent à ébranler les chrétiens par la terreur des supplices n'employèrent-ils pas aussi des promesses pour les pervertir? Et n'est-il pas quelquefois

moins difficile de braver les menaces que d'échapper à la séduction? Tel, que l'infortune sanctifie, se serait peut-être perdu dans la prospérité : nous le disons tous les jours. Elle amollit le cœur, elle aveugle l'esprit, elle flatte les passions, elle favorise le vice. Or, par là même qu'elle peut si facilement faire naître le danger de la tentation et la force des obstacles, elle peut donc aussi faire éclater la générosité d'une vertu qui se montre invincible aux divers assauts du bonheur.

C'était sans doute une disposition admirable que celle de saint Paul, lorsqu'il disait, dans le mouvement d'une sainte confiance en la grâce : Qui pourra éteindre, dans mon cœur, l'ardeur qui m'attache à Jésus-Christ : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII, 35.) Il était beau d'entendre cet apôtre défier, avec courage, tous les genres de tribulations, et opposer le sentiment d'une charité constante, comme un bouclier impénétrable, à tous les traits de l'affliction. J'admire la touchante sublimité d'une grande âme qui dit à Dieu : Vous m'envoyez des disgrâces, et je m'estime heureux de les supporter, parce qu'elles viennent de votre main. Je la baise avec tendresse, lorsque j'en éprouve les coups ; j'adore vos desseins, je souscris à vos ordres, et les répugnances de la nature cèdent à la force de mon amour : *Quis nos separabit a charitate Christi?* Mais qu'il est grand encore de pouvoir proposer ce défi à la prospérité même! Qu'il est héroïque, le détachement d'une âme chrétienne qui dit à la fortune : Tu n'es rien, Dieu est mon trésor ; aux honneurs : vous ne m'éblouissez pas, Dieu est ma gloire; aux douceurs de la vie : je méprise vos attraits, Dieu est ma félicité.

Job était dans la prospérité, lorsque Dieu parlait avec complaisance du spectacle qu'offraient ses vertus : *Nunquid considerasti servum meum?* (*Job*, I, 8.) Mais, sans vouloir diminuer le prix de celles qui sont épurées par l'infortune, ne pourrait-on point, pour connaître la solidité des vertus qui brillent dans le malheur, proposer aussi pour elles l'épreuve de la prospérité? Voyons si cet homme, soumis et patient dans l'humiliation, sera humble dans l'éclat des distinctions et de la gloire; si la sobriété que demande la médiocrité de la fortune sera remplacée par la modération dans les ressources de l'abondance; si le sage éloignement des joies dangereuses du siècle subsistera avec la facilité de jouir des agréments et des plaisirs de la vie ; si la régularité de la conduite se soutiendra au milieu des applaudissements et des hommages ; en un mot, si l'on sera sincèrement et constamment attaché à Dieu, lorsque tout inspire à faire aimer la terre.

Avouons-le, mes chers auditeurs, l'épreuve serait délicate et dangereuse ; et, parce que le bonheur est un écueil où souvent la vertu fait naufrage, il est donc singulièrement admirable le spectacle, malheureusement trop rare de la vertu réunie au bonheur.

Et c'est votre avantage, heureux du monde, de pouvoir le présenter à Dieu. Plus il vous a comblés de ses faveurs, plus vous pouvez à ses yeux amasser de mérites. Plus vous êtes heureux, plus vous pouvez être saints. Plus vous devez à Dieu, plus aussi vous pouvez lui rendre. Montrez pour sa gloire que c'est lui que vous préférez, puisque ce ne sont point les créatures qui vous abandonnent; que ce sont ses biens que vous désirez, puisque ce n'est pas le monde qui vous refuse les siens ; que c'est la vertu que vous choisissez, puisque vous en faites votre partage, sans que le malheur vous le présente comme une consolation ; que c'est le péché que vous craignez, puisque ce ne sont point ses fausses douceurs qui vous fuient, que c'est la foi d'une autre vie qui vous anime, puisque ce ne sont point les revers de celle-ci qui vous abattent. Montrez que Dieu seul est grand à vos yeux ; qu'il est seul l'objet de votre cœur ; qu'il est seul le terme de vos désirs ; qu'il est seul la fin que vous vous proposez sur la terre, comme il sera la plénitude de votre éternelle et véritable béatitude dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

Pour le jeudi de la seconde semaine de carême.

SUR L'ENFER.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI, 22.)

Le riche mourut et il fut enseveli dans l'enfer.

Affreuse sépulture ! épouvantables funérailles ! Mourir, être enlevé à ses richesses, à ce que l'on eut de plus cher : *Mortuus est dives* ; et, puis renaître au sein de l'enfer, se réveiller pour la damnation éternelle : *Et sepultus est in inferno!* Et cependant, mes chers auditeurs, car ici tout ménagement de ma part serait prévarication, si vous mourez, comme ce mauvais riche, dans le péché, c'est là le sort qui vous attend vous-mêmes.

Ne nous soupçonnez pas, chrétiens, de ne chercher qu'à vous effrayer par ce souvenir. Nous sommes vivement effrayés nous-mêmes, nous courons le même danger, le même sort nous menace ; comme vous, cette vérité doit nous alarmer. Et, quand nous vous la prêchons, disait autrefois saint Augustin, c'est que l'Evangile nous l'apprend ; c'est qu'il ne nous est pas permis d'y rien changer, c'est parce que la force de la vérité doit triompher de tout intérêt, ou plutôt c'est parce qu'il est de votre plus cher intérêt de bien pénétrer la force de cette vérité : *Volo a veritate superari.*

Et certes, chrétiens, quand on voit le grand Apôtre craindre pour lui-même le malheur de la réprobation, après avoir enseigné aux autres les voies du salut, quand on sait que l'incertitude de notre sort doit nous suivre jusqu'au moment de l'irrévocable décision, quand on se rappelle, selon les principes

de la foi, qu'il n'est rien dans la vie qui puisse pleinement rassurer, ni le bien qu'on a fait, ni la sainteté de l'état dans lequel on vit, ni la bonté des dispositions actuelles qu'on éprouve ; quand, au contraire, on se reconnaît et coupable de bien des fautes et capable de toutes, qui ne sentirait pas, au dedans de soi, cette salutaire frayeur que nous ne devons jamais totalement dissiper?

Mais comment, ô mon Dieu ! comment exposer le terrible objet qui la cause? A quel homme fut-il jamais accordé de manier dignement les traits de votre colère? Comment rendre sensibles vos vengeances ! Je ne cherche pas à les dépeindre, je vais uniquement et simplement vous les rappeler. Trois idées me fixent. Il y a un enfer : Qu'est-ce que l'enfer? pour qui est l'enfer? Il s'agit, mes chers auditeurs, de le croire, de le craindre, et de l'éviter; demandez-en la grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'ouvre les livres saints dépositaires des sacrés oracles de la vérité éternelle. Je les consulte sur la destinée des hommes après la mort. Que me répondent-ils? Les uns (ce sont les pécheurs) iront dans les supplices éternels, les autres (il s'agit des justes) entreront dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum; justi autem in vitam æternam.* (*Matth.*, XXV, 46.) Vérité détaillée de la manière la plus précise dans l'arrêt que Jésus-Christ nous dit devoir lui-même prononcer un jour contre les pécheurs : Allez, maudits, loin de moi dans feu éternel : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (*Ibid.*, 41.) Vérité si clairement énoncée dans les paroles de l'Evangile, qu'elles ne sont susceptibles d'aucun autre sens que celui qu'elles présentent au premier coup d'œil. Pourquoi? Parce que Jésus-Christ, instruisant les peuples, et des peuples grossiers, d'une vérité aussi essentielle, leur citant les termes mêmes de l'arrêt de condamnation, on ne doit et on ne peut les entendre que dans leur signification propre et naturelle; parce qu'il n'est aucun moyen raisonnable d'interpréter différemment les différents textes également positifs, réitérés et uniformes qui tous expriment énergiquement les tourments de l'éternité, parce que ce mot d'éternité se trouve appliqué à la durée de l'enfer de la même manière dont il est appliqué à la durée de Dieu. Car il n'est pas dit simplement que les peines dureront éternellement, expression qu'on essaye d'expliquer, remarque saint Augustin; mais il est dit quelles dureront pendant les siècles des siècles, expression ordinairement employée dans les saintes Ecritures à désigner l'éternité même de Dieu, parce que dans le même endroit les peines de l'enfer sont mises en opposition avec les récompenses du ciel, et, comme on reconnaît universellement l'éternité de celles-ci, il faut aussi reconnaître l'éternité de celles-là ; sans quoi il faudrait dans le même texte donner au même terme deux sens différents. Réunissons tout en un seul mot : vérité si certaine et si incontestable, qu'elle est un des points principaux de la foi chrétienne, une des décisions expresses de l'Eglise qui rejette de son sein quiconque n'est pas soumis à ce dogme. Et il est à observer que ceux mêmes qui, sur plusieurs articles, ont combattu la foi de l'Eglise, sont demeurés fermes dans la croyance de la vérité et de l'éternité de l'enfer, tant elle leur a paru formellement exprimée. Or, cette vérité ainsi établie, je fais deux propositions : la première, qu'il est impossible de la détruire; la seconde, qu'il serait injuste de s'en plaindre.

Et d'abord la vérité de l'enfer et d'un enfer éternel, par là même qu'elle est étroitement liée à celle de la religion, forme avec celle-ci un tout tellement inséparable, qu'il faut évidemment que l'une et l'autre soient anéanties du même coup, ou qu'elles subsistent toutes les deux. Car, tant qu'il sera certain que la religion chrétienne est une religion divine, il s'ensuivra par une conséquence nécessaire que toutes les vérités qu'elle propose sont des vérités divines, et que la preuve de chacune de ces vérités se trouve dans les preuves mêmes qui appuient inébranlablement la religion. Arrachez donc, arrachez du milieu de l'univers ce grand arbre que Jésus-Christ y a planté, qui y a jeté des racines immenses, qui de son feuillage couvre la terre, Jésus-Christ désigne ainsi sa religion; sans cela, n'espérez pas d'en séparer jamais une seule branche. Renversez cette pierre que Jésus-Christ a posée et affermie, sur laquelle il a bâti son Eglise, et qui depuis lors a écrasé tous ceux qui ont entrepris de l'ébranler; sans cela, n'espérez pas de faire écrouler jamais une seule partie de ce vaste édifice qu'elle soutient. Détruisez ce règne absolu de Jésus-Christ, ce règne qui ne doit jamais avoir de fin, ce règne qui, depuis plus de dix-sept siècles, se perpétue encore à vos yeux malgré les efforts les plus violents, les plus soutenus, les plus redoublés de l'irréligion et de l'infidélité; sans cela n'espérez pas de détacher jamais de la soumission à un seul point de sa parole les vrais fidèles qui la connaissent. C'est là cette parole immuable dont le monde n'a jamais pu combattre efficacement la vérité. Vous ne pouvez donc pas combattre plus efficacement celle de l'enfer, puisqu'elle est renfermée dans le nombre des vérités que cette parole divine a annoncées, que les apôtres ont prêchées, que les prodiges ont autorisées, pour lesquelles les martyrs se sont sacrifiés, et que Jésus-Christ nous a si expressément enseignées. De tout ce qu'il a révélé pour l'avenir, de tout ce qu'il a prédit à Jérusalem de malheurs, de châtiments et de vengeances, de tout ce qu'il a marqué devoir arriver de frappant et de terrible, en punition du crime des Juifs, je consulte l'histoire profane, j'en prends l'univers à témoin : tout, jusquà la plus légère circonstance, s'est exactement vérifié Osez encore, osez douter, après sa parole,

de la réalité du supplice dont il menace vos péchés. Si donc vous me demandez le motif de ma croyance sur ce point, je vous répondrai en deux mots : Ma religion me l'apprend ; or, la divinité de cette religion m'étant invinciblement prouvée, il est prouvé par là même qu'elle ne peut point m'enseigner d'erreur.

Et, parce que la force d'une vérité paraît toujours mieux dans l'accord que d'autres vérités ont avec elles; parce qu'elle se produit dans le temps même où il ne s'agit pas directement de la traiter, nous voyons se développer la vérité d'un enfer éternel dans la plupart de celles que nous enseigne ailleurs la religion, en appuyant ce que la raison seule avait appris aux hommes de l'immortalité de leur âme, qui doit exister toujours ; jusque-là, vous le savez, mes frères, que les païens, parlant de la punition des coupables après cette vie, en peignaient eux-mêmes les tortures sous des traits qui, attentivement examinés, en déterminent l'éternelle durée. Et que nous disent ces vérités ? Que le moment de la mort est décisif, sans ressources, puisque l'arbre reste nécessairement où il est tombé ; en nous affirmant qu'il n'y aura jamais de rémission dans l'autre vie pour les péchés qui nous y auront accompagnés, après nous avoir rendus mortellement ennemis de Dieu dans celle-ci. Ce sont tout autant de points différents, ramenés sans cesse à la réalité d'un enfer qui ne finira jamais. Car, si les peines devaient être bornées à un terme ; s'il pouvait arriver qu'un jour les justes et les méchants, les saints et les pécheurs eussent le même sort; si ces derniers pouvaient espérer du moins d'être anéantis (ce qui supposerait qu'en faveur d'un crime toujours subsistant Dieu opérerait un miracle de sa puissance); dès lors, que deviennent, et comment expliquer les oracles de la foi ? D'où il suit qu'on ne peut évidemment lui résister sur ce point, sans l'abandonner entièrement. Or, à ce seul point particulier qu'opposeriez-vous encore ? Que l'idée de l'enfer est pleine de terreur ? Mais la vérité est sûrement indépendante de l'effroi qu'elle cause ; autrement toute vérité terrible cesserait de l'être. Je veux que cette vérité soit incompréhensible ; mais il est démontré que les bornes de l'intelligence humaine ne sauraient être une règle pour juger des vérités divines ; temoin l'existence seule de Dieu que nécessairement l'esprit avoue, sans pouvoir la saisir. Que cette idée vous paraît contraire à celle que vous avez de Dieu ? Arrêtez, mes chers auditeurs, c'est justement ici le point auquel je vous attendais.

Eh! sur quoi porte principalement la vérité de l'enfer? Sur deux objets qui sont incontestablement au-dessus de vos lumières, la sainteté de Dieu, sa haine pour le péché. Car, savez-vous, et pouvez-vous savoir jusqu'à quel point Dieu est saint, et jusqu'à quel point le péché lui déplaît. Cette même raison, qui nécessairement vous annonce un Dieu, nécessairement se confond, lorsqu'elle ose sonder sa manière d'être. Comment donc, ne pouvant point assez connaître la nature de Dieu, ni par conséquent la nature du péché, vous hasarderiez-vous à raisonner sur la façon dont Dieu doit le punir? Comment prétendriez-vous obscurcir la clarté de sa parole par les ténèbres de votre intelligence? Comment essayeriez-vous d'affaiblir une vérité qu'il vous révèle, et dont évidemment vous ne sauriez être juge, puisque vous ne comprenez pas assez les motifs sur lesquels elle est fondée? De ce que Dieu est infini dans toutes ses perfections, vous concluez à en appeler sans cesse à sa miséricorde, et moi, de cette même idée que Dieu est infini en perfections, et par conséquent en justice comme en bonté, je conclus que les effets de l'une et de l'autre doivent également accabler sous leur poids mystérieux votre faible raison, je conclus qu'il est également impie et insensé de la prendre ici pour arbitre; je conclus qu'elle parle en aveugle de la prétendue disproportion qu'elle imagine entre le péché et le châtiment, dès qu'elle ne pénètre point assez ni toute l'énormité de la faute du coupable, ni toute la perfection du vengeur; je conclus que, dans l'obscurité de ses propres vues, il n'y a, et il ne peut y avoir pour elle de parti sage que celui de croire une vérité marquée sensiblement du sceau de l'autorité de Dieu, et dont elle ne peut pas contester la révélation. Je dis plus, chrétiens ; vous voudriez vous autoriser de l'infinité des perfections de Dieu pour réclamer contre ses vengeances. Ah! pensez-y, c'est précisément par vos paroles mêmes qu'il peut vous confondre : *De ore tuo te judico, serve nequam.* (*Luc.*, XIX, 22.) Vous saviez, c'est ce qu'il pourra vous dire, vous saviez que j'étais infini, et que tout était infini dans moi. Ma justice devait donc vous paraître aussi impénétrable que mon être. Vous convenait-il de la mesurer et de la restreindre? Qui étiez-vous pour en appeler de mes arrêts? Etait-ce à vous, téméraires, à fixer le degré d'une justice dont, de votre aveu, vous ne pouviez embrasser l'étendue, et à me citer au tribunal de ma bonté, dont il n'est que moi qui connaisse les saints excès? Et, puisque mes perfections surpassaient nécessairement toutes vos vues, il devait donc vous paraître conséquent que la peine du péché, qui outrage ces mêmes perfections, excédât aussi toutes vos idées; puisque, parmi les hommes, le crime d'un seul instant est puni par les plus affreux supplices et par l'espèce d'éternité qui, dit saint Bernard, caractérise chez eux la punition de la mort.

Aussi, mes chers auditeurs, je ne crois pas nécessaire de vous rappeler ici les divers raisonnements des Pères et des docteurs, quoique très-solides, sur la conciliation de cette justice et de cette bonté dans Dieu. Je ne vous dirai pas, avec saint Augustin, que les hommes, par un jugement dont on avoue l'équité, punissent éternellement, autant qu'il est en eux, une faute passagère, en

retranchant pour toujours le coupable de la société des hommes ; c'est que ce n'est pas, selon leurs idées mêmes, par la durée du temps que doit se mesurer la griéveté du crime; avec saint Bernard : que par là même que Dieu est bon, il ne peut donc jamais y avoir d'accord entre Dieu et les méchants morts dans la malice du péché; avec saint Thomas : que le péché subsistant toujours, et ne pouvant s'expier dans l'enfer, il doit y être toujours l'objet de la haine de Dieu et de sa vengeance; avec saint Grégoire et saint Jérôme : que, comme mourir dans le péché, c'est mourir sans rétracter la volonté d'outrager Dieu, il est juste qu'à l'éternité de ce désir réponde l'éternité du châtiment; avec Tertullien : que la bonté consiste essentiellement dans l'amour du bien et la haine du mal; que celui qui aime le bien doit l'exiger, que celui qui hait le mal doit le punir; que comme Dieu est souverainement et éternellement bon, il doit donc être éternellement et souverainement opposé au mal, et par conséquent toujours le punir, dès qu'il n'est pas réparé; avec les théologiens : que, comme le péché étant formé par un consentement plein et libre de la volonté de l'homme qui connaît la loi de Dieu et qui la transgresse, il renferme un mépris de l'autorité et des droits de Dieu, ce qui seul en justifie la peine. Aussi, regardons-nous l'enfer, reprend saint Grégoire, non comme opposé à cette bonté souveraine de Dieu, à qui il serait bien plus intéressant qu'il n'y eût point de criminels à punir : *Quia pius est, miserorum cruciatu non pascitur;* mais comme un effet de cette justice non moins souveraine que les criminels n'ont pas voulu fléchir, et ne peuvent plus apaiser : *Quia justus est, ab impiorum ultione non sedatur.*

Ah! convenez-en de bonne foi, chrétiens, c'est bien moins ici votre raison que votre intérêt qui s'alarme. C'est bien moins ce que cette vérité a d'obscur, que ce qu'elle a d'effrayant qui vous arme contre elle. L'enfer des anges rebelles vous frappe moins que celui des hommes pécheurs, et celui-ci vous paraît toujours plus inconcevable, à mesure que vous le méritez plus vous-mêmes. Et, pour vous rendre la chose sensible, quels sont ceux qui reconnaissent humblement la vérité de l'enfer? C'est ce qu'il y a parmi les hommes de plus intègre, de plus charitable, de plus chaste, de plus vertueux; c'est ce qu'il y a de plus pénitent, de plus solitaire, de plus saint dans les cloîtres; c'est ce qu'il y a de plus régulier, de plus pieux, de plus fervent dans le monde chrétien; c'est ce qu'il y eut dans tous les siècles de plus édifiant, de plus exemplaire, de plus respectable dans l'Eglise; c'est ce qu'il y eut toujours de plus zélé pour l'honneur de Dieu, de plus éclairé dans ses voies, de plus fidèle à ses ordres; c'est ce qu'il y a encore de plus savants défenseurs de la religion, de plus profonds théologiens, de plus versés dans les connaissances divines et humaines. Or, ils avaient des idées aussi honorables que nous de la bonté de Dieu, et cependant ils formaient et forment encore aujourd'hui cette nuée de témoins qui se présente toujours pour vous attester la vérité de l'enfer. Et d'autre part (remarquez, je vous prie, cette différence) : comme pour s'empresser à en combler, s'ils pouvaient, le gouffre qui les menace, qu'y aperçois-je, rangés sur ses bords? Des hommes de chair et de sang, des hommes de passions et de plaisirs, des hommes dont la terre est le règne, dont la volupté est le Dieu, dont le péché est la vie; des hommes qui ne s'efforcent à étouffer la vérité de l'enfer que pour se déguiser qu'il doit être leur tombeau, qui ne voudraient en effacer le souvenir, en abolir l'idée que parce qu'ils le méritent, parce qu'ils veulent le mériter toujours, parce qu'ils veulent le mériter, s'il se peut, sans crainte et sans remords.

Eh! n'en est-il point, grand Dieu, n'en est-il point dans cet auditoire de ces âmes qu'on a tenté d'ébranler par cet affreux langage : il n'est point d'enfer! C'est qu'il fallait, j'en atteste leur sincérité, c'est qu'il fallait dissiper l'effroi avant que d'introduire le crime, éteindre à leurs yeux les feux éternels, pour allumer plus facilement les feux de la passion; aveugler, pour pouvoir séduire; essayer de désarmer Dieu, pour insulter impunément à ses lois; voiler les rigueurs de l'enfer, pour se livrer tranquillement aux horreurs du libertinage. Ah! je comprends alors comment l'idée de l'enfer se trouve opposée à l'idée que voudrait se former de Dieu l'homme pécheur. Il voudrait, dans Dieu, une bonté qu'il mépriserait même dans les hommes, il voudrait une bonté qui ne fût qu'une impuissante faiblesse, une bonté qui protégeât le vice, en refusant de le punir; une bonté qui pardonnât le péché, sans qu'il fallût seulement en solliciter le pardon; une bonté qui vît presque d'un même œil la fidélité qui se soumet, et la désobéissance qui se révolte; une bonté qui mît au moins des bornes aux châtiments dont Dieu menace, pour qu'il y eût moins de dangers à ne mettre à ses penchants aucun frein; et voilà, chrétiens, ce qui serait infailliblement, si l'enfer n'était pas éternel. Non, il ne serait plus une digue assez puissante contre le torrent des crimes, témoin le peu d'impression que font sur vous ces feux redoutables qui doivent achever de purifier les âmes justes après la vie. Ils vous effrayent à peine, parce qu'ils doivent finir, et vous ne regardez que comme légères les fautes que Dieu ne punit pas éternellement. Comme le péché a creusé l'enfer, il fallait donc aussi que, par son éternité, l'enfer vous apprît à connaître le péché. Et que serait, grand Dieu, que serait le monde, si, dans l'ordre de la providence que vous y avez établi, votre sainte justice n'eût pas opposé une crainte aussi efficace à la licence, à l'emportement, à la fureur, à la brutalité des passions? Elles sont encore assez violentes pour oser franchir cette effrayante barrière. A quels excès se portent-elles dans ceux qui constamment la méconnaissent ou qui l'oublient? Où en serions-nous donc, si elle n'existait pas? Et,

s'il n'y avait pas un enfer après la mort, ne verrions-nous pas déjà, pendant la vie, les troubles, les désordres, la confusion de l'enfer?

Il existe, chrétiens; et, loin que la bonté de Dieu vous fournisse des armes pour l'attaquer, c'est sa bonté même qui le justifie; et vous n'avez aucune plainte à former contre elle, d'abord, parce que Dieu vous menace de l'enfer. Car, c'est cette vue de l'enfer qui sert efficacement à vous en préserver, puisqu'aucun de ceux qui l'ont sans cesse présente à l'esprit, n'en éprouvera la rigueur. Cette menace n'est, dans ses vues, la source de vos terreurs, que pour devenir celle de votre salut. Dès lors, pécheurs, vous n'ignorez pas le sort qui vous attend. Le traité est signé entre Dieu et vous; et, quoiqu'il ne soit pas libre de votre part dans le principe, il le devient dans les suites, puisqu'il dépend de vous de vous le rendre favorable. Et, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes: si vous ne renoncez pas au péché, c'est vous qui consentez à vous précipiter dans l'enfer. Que reprochez-vous à la bonté de Dieu? C'est pour vous y soustraire qu'il travaille aujourd'hui à vous le faire redouter.

Dieu ne s'en tient pas là; pour vous le faire éviter, il vient lui-même, et sans cesse, à votre secours. Et c'est ici que s'offre à moi le sublime et touchant tableau que la religion nous trace des infinies bontés de Dieu, que j'appellerai toujours avec le prophète, le Dieu de mon salut, ***Deus salutis meæ.*** (***Psal.*** L, 16.) A ses pieds il a placé, il est vrai, les foudres de lois, sa vengeance; il a garanti l'autorité de ses il a mis son trône à l'abri des insultes du péché par la profondeur de l'abîme. Mais, en même temps que j'aperçois la main redoutable qui peut m'engloutir, je retrouve au bord de l'abîme cette même main qui me retient avec autant de force. Je trouve la croix d'un Homme-Dieu, qui, comme un rempart assuré, ne me permettra jamais d'y tomber, si jamais je ne cesse d'en faire mon appui. Je trouve la miséricorde du Dieu sauveur toujours occupée à en tenir les portes pour qu'elles ne s'ouvrent jamais pour moi, si je veux profiter de ses secours. Que puis-je demander encore? Ah! je trouve le Sauveur lui-même qui, de son propre corps, m'en ferme l'entrée; ce n'est qu'en le foulant aux pieds que je puis y descendre. Contre Dieu, un Dieu lui-même est armé pour moi. D'une part, des feux éternels: voilà la sévérité qui m'alarme; de l'autre, le sang d'un Dieu versé pour les éteindre! Comprends-je mieux la tendresse qui me rassure?

Je me trompe, chrétiens. Oui, c'est à la vue de ce que cette tendresse a d'infini, que je comprends mieux encore ce que sa sévérité doit avoir d'éternel. Jusques à quand, Seigneur, différerez-vous à venger notre sang : *Usquequo, Domine, non vindicas sanguinem nostrum?* (*Apoc.*, VI, 10) disent à Dieu ceux qui ont été immolés par ses ennemis. Et nous aussi nous sommes autorisés à dire : Pourriez-vous cesser, grand Dieu! de venger, sur les hommes, le sang de votre propre Fils, répandu pour eux.

Le spectacle seul de sa croix, éternellement présent à vos yeux, vous présentera éternellement les efforts de son amour; et cet amour méprisé, insulté, bravé, peut-il ne pas éterniser votre indignation, votre colère et vos vengeances? Ah! il faut, pécheurs, et il est juste qu'il soit éternellement vengé, ce sang divin que vous aurez rendu pour vous éternellement inutile; il faut qu'éternellement elle s'exerce sur vous, cette justice que Jésus seul pouvait satisfaire, puisque vous avez refusé d'avoir part à ses satisfactions. Il faut qu'éternellement cette justice règne, puisque vous n'avez pas voulu dans le temps laisser régner la miséricorde. Autrement il ne faut donc sur vous d'autre règne que celui du péché.

Je parle du règne de la miséricorde. Ah! mes frères, pouvez-vous aujourd'hui méconnaître ce qu'exige de vous la bonté de Dieu pour vous pardonner? Les tribunaux de cette bonté vous sont toujours ouverts. Vos crimes, fussent-ils aussi multipliés que les instants de votre vie, assez énormes pour saisir le ciel et la terre d'étonnement, réclamez-la, cette bonté dans la sincérité de votre repentir. Il est désarmé, il efface l'arrêt de votre condamnation, il vous rend sa grâce efficace. A sa voix le ciel va s'ouvrir à vos désirs, et l'enfer se ferme sous vos pas. Comme une larme, selon l'expression d'un Père, enchaîne sa toute-puissance, elle répand sur vous les trésors de sa miséricorde. Si cet excès de bonté n'a rien qui vous touche, périssez, malheureux, périssez à jamais; votre sort n'a rien qui m'étonne. J'adore en tremblant la justice qui vous frappe. Ce que j'ai peine à comprendre, c'est l'excès de l'aveuglement et de la malice qui vous perd.

Disons quelque chose qui vous soit plus personnel encore. Il y a un enfer. Or, mille fois vous l'avez mérité, et vous le méritez encore à ce moment. Depuis plusieurs années, il vous demande comme sa victime. Eh! au lieu, mes frères, de demander vous-mêmes comment Dieu étant si bon, il y a un enfer, concluez plutôt qu'il faut que Dieu soit bien bon, puisque l'enfer n'est point encore votre demeure. Vous êtes frappés de la manière dont Dieu punit le péché et vous n'êtes point attendris de ce qu'il n'a point encore puni les vôtres. Vous murmurez de la sévérité avec laquelle il vous menace, et vous oubliez la douceur avec laquelle il vous épargne. Ce Dieu si bon vous protége visiblement, et vous outragez cette même bonté à qui vous devez cette protection. Ils sont plus équitables que vous, les malheureux qui, actuellement dans l'enfer, n'ont plus rien à espérer de Dieu. Forcés à reconnaître qu'ils pouvaient tout obtenir, ils gémissent de n'être plus en droit de lui rien demander; ils blasphèment le Dieu qui se venge, mais ils avouent, par leurs remords, que Dieu fit de sa part tout ce qui était nécessaire pour les sauver

Ce qui les accable sous le poids de sa justice, c'est de n'avoir pas voulu devenir la conquête de sa miséricorde.

Ah! chrétiens, cette supposition seule me fait frémir; mais le zèle de votre salut doit-il craindre de s'alarmer pour vous et de vous alarmer vous-mêmes? Qu'à cet instant Dieu vînt à prononcer contre vous son dernier arrêt, qu'auriez-vous à répondre? Vous en étiez fréquemment avertis et menacés; vous aviez abondamment les secours et les moyens pour vous préserver; vous étiez vivement pressés, sollicités d'en user; pendant longtemps vous aviez été patiemment attendus et ménagés! Que fallait-il donc pour vous arracher à l'enfer, vous arracher au péché?

Pour vous y engager, voyons à présent ce que c'est que l'enfer.

SECONDE PARTIE.

Si la religion était l'ouvrage des hommes, nous pourrions la proportionner à leurs idées, la modifier, l'adoucir, l'interpréter à leur gré, et chercher ainsi par des voies humaines, à leur faire goûter ce qu'aurait imaginé l'esprit humain. Mais parce que nous vous anonçons la religion d'un Dieu, parce que toutes les pensées des hommes doivent céder à la voix de Dieu, parce que jamais les hommes n'ébranleront la vérité immuable des oracles de Dieu, nous vous prêchons toujours la religion telle qu'elle vient de Dieu. Ainsi, malgré le raffinement des connaissances que la religion ne craint point; malgré l'orgueil de l'impiété que la religion ne ménage point, malgré les faux tempéraments d'une sagesse profane que la religion n'admet point, nous prêcherons l'enfer et tous ses tourments, l'enfer et tous ses feux, l'enfer et toute sa durée, l'enfer et son éternité.

Et vous, qui, même par une conviction de foi, craignez d'en entendre développer les menaces; vous qui, sous prétexte du trouble que cette vérité vous cause, voudriez nous dissuader de vous en rappeler le souvenir, vous qui peut-être n'eussiez point assisté à ce discours si vous en eussiez prévu la matière, écoutez des vérités terribles, parce que leur salutaire terreur peut aider à vous garantir de ce qu'elles ont de réalité. Que le Seigneur ne nous parle point, disaient autrefois les Juifs à Moïse, de peur que nous ne mourrions, et c'est pour écarter de vous une mort éternelle que le Seigneur ordonne à ses ministres de vous parler de sa part et de vous annoncer les rigueurs de l'enfer. Eh! que ne pouvons-nous en imprimer vivement l'idée dans vous; la graver en caractères ineffaçables dans l'esprit de tous les pécheurs; la réveiller surtout au moment de la tentation et dans l'indolence de l'habitude! Que ne peut alors notre voix se faire entendre à eux et leur rendre avec effroi les gémissements de ceux que l'enfer retient et que le péché y a conduits?

Seigneur, pour mieux seconder vos desseins, comme le mauvais riche souhaitait autrefois que Lazare revînt sur la terre pour instruire ses frères, je vous demanderais ici volontiers de nous envoyer lui-même ce riche réprouvé pour nous peindre les maux qu'il souffre et dont il peut lui seul nous donner une juste idée : *Rogo te ut mittas eum.* (*Luc.*, XVI, 27.) Puisse-t-il paraître comme un de ces criminels livrés au supplice, à la vue de tout un peuple, pour servir d'exemple! Que ce témoignage sensible vienne enlever à l'enfer ceux qui l'oublient et qui sont à la veille d'en éprouver les tourments : *Testetur illis ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum.* (*Ibid.*, 28.) Pardon, grand Dieu, pardon! L'indiscrétion du zèle outragerait la vérité de votre parole. Elle nous instruit : c'en est assez. Et que pourrait, auprès de ceux qui n'y sont pas soumis, la vue d'un de ces malheureux que punit votre justice? De leurs sens ils en appelleraient encore à leur raison, ils suspecteraient le témoignage de leurs yeux pour les fermer toujours à une vérité qu'ils redoutent, et, selon votre oracle, ils n'en croiraient point un mort ressuscité ceux que vos prophètes trouvent indociles : *Neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.* (*Ibid.*, 31.) Ne demandez donc pas, pécheurs aveuglés, comment nous savons ce qui se passe dans les enfers; quel est celui qui en est venu pour nous en instruire? Question insensée que forment l'audace de l'ignorance et le délire de l'aveuglement! Ah! c'est parce que personne n'en sort qu'il est si terrible. C'est du Dieu qui règne dans l'éternité comme dans le temps, du Dieu qui en a scellé à jamais les portes que nous avons appris à le connaître. Ce que nous racontons de ses redoutables vengeances, c'est son infaillible vérité qui nous l'a tracé.

Mais comment nous l'a-t-il tracé? D'une manière à ne nous laisser aucun doute, par la vive clarté de son formidable arrêt; et, en même temps, d'une manière à ne pas pouvoir nous laisser atteindre ce que renferment de terreur les châtiments qui en sont si clairement exprimés. Car, dites-moi ce qu'est Dieu en lui-même. Sans cela, comment puis-je vous dire quel est le malheur de le perdre? *Discedite a me.* Dites-moi ce qu'est la justice de Dieu. Sans cela, comment puis-je vous dire la nature des feux qu'elle a allumés? *In ignem.* Dites-moi ce que c'est que l'Eternité. Sans cela, comment puis-je vous faire concevoir la durée des tourments? *Æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.) Et cependant, en trois mots, voilà, d'après la parole expresse de Jésus-Christ, voilà l'enfer.

Séparation de Dieu. Aujourd'hui vous n'en concevez pas la rigueur. Pourquoi? Parce que vous êtes aujourd'hui séparés de Dieu par les objets sensibles qui, quoique destinés à vous le faire connaître, servent le plus souvent à vous distraire de cette connaissance, à la dérober à vos regards. Et, parce que tout imparfaits que sont ces

aliments d'un cœur séduit et déréglé, ils l'occupent cependant et le partagent pendant cette vie. De là il arrive que sur la terre l'homme ne sent que l'inquiétude de ses désirs, sans en démêler encore assez distinctement la cause, la nature et la profondeur. Il faut un vide total pour lui en marquer toute l'étendue, il faut que rien ne lui reste pour qu'il aperçoive ce qui lui manque, il faut qu'une disette absolue réveille dans lui cette faim insatiable de Dieu dont la perte doit à jamais faire son tourment.

Or, c'est dans l'enfer que le pécheur le trouve cet abandon, ce délaissement, ce dépouillement universel, en conséquence duquel se ranime, s'irrite et s'épuise le désir de Dieu, de son unique objet, parce qu'alors il n'est plus d'objet pour remplacer Dieu.

Non, alors plus de biens sensibles, puisque la main du Seigneur a brisé les idoles du temps et terminé la scène du monde. Plus de péché, puisqu'il n'est plus ni douceur, ni satisfaction, ni plaisir du péché. Plus de Dieu, puisqu'il n'est plus auprès de lui ni espérance, ni ressource, ni consolation. Disons mieux, mes chers auditeurs. Dépouillé de tous les biens sensibles et réduit uniquement à lui-même le réprouvé trouve tout ensemble dans lui, Dieu et le péché; il retrouve Dieu, mais comment? Dans ces traits de grandeur que Dieu avait gravés dans son âme, dans cet attrait puissant qui entraîne invinciblement vers lui, dans le souvenir ineffaçable des perfections qui forment son être, dans l'inexprimable fureur des désirs qu'elles allument, dans la vive et désespérante idée du parfait et ravissant bonheur de ceux qui le possèdent. Et dans le sein de ces transports également ardents et nécessaires qui le portent vers Dieu, en même temps que la divinité investit le réprouvé, elle lui échappe. Au moment où en brillent à ses yeux les charmes, les traits de sa vengeance étincellent à ses regards. La même voix qui l'appelle sans cesse par l'empressement de tendre à sa fin, le confond toujours par l'assurance de n'y arriver jamais. *Discedite.*

Retombant donc alors, pour parler ainsi, sur lui-même, qu'y aperçoit le réprouvé? Le péché; mais comment? Le péché tel qu'il est aux yeux de Dieu; le péché revêtu de ce noir caractère de réprobation qu'il porte avec lui; le péché avec la briève durée de ses agréments; la triste stérilité de ses avantages, la suite funeste de ses effets; la honte effrayante de ses excès; le péché comme un monstre que l'âme a conçu, qui la dévore, et qui ne peut plus se séparer d'elle; comme un poids énorme qui ne lui laisse plus de mouvement que celui d'un penchant inutile, mais inévitable vers le Dieu qui la rejette; comme une insurmontable barrière qui lui ferme à jamais l'entrée de la béatitude. *Discedite.*

Et voilà, chrétiens, voilà ce glaive qui, selon la parole de Jérémie, parvient jusqu'à l'âme : *Ecce pervenit gladius usque ad animam.* (*Jer.*, IV, 10.) Glaive à deux tranchants qui la partage entre la bonté du Dieu qui la fuit, et l'horreur du péché qui l'obsède; entre les regrets forcés de son inclination pour le Dieu, son véritable maître, et l'ardeur de la juste haine pour le péché qui en est devenu le tyran et l'usurpateur; entre la violence des désirs qui la rongent et le désespoir des remords qui l'accablent; entre le sentiment du bien infini qu'elle perd, et l'impression des maux immenses qu'elle éprouve. *Discedite.*

Et que peut-il lui rester après avoir perdu Dieu, l'unique source où elle devait puiser son bonheur? Hélas! il n'est plus son Dieu. Non, chrétiens, et c'est pour cela qu'elle ne peut plus l'apaiser : mais il est toujours Dieu; elle ne pourra jamais l'oublier. Le ciel est la demeure de Dieu, et c'est pour cela qu'il lui est fermé : mais cette cité glorieuse est toujours sa patrie; elle ne peut modérer ni suspendre l'impétueux désir de l'habiter. Dieu n'est plus pour elle, et c'est pour cela qu'elle n'a plus rien à espérer : mais Dieu est toujours présent à elle, et c'est cette présence qui ne cessera jamais de la tourmenter. Elle connaît ses infinies perfections : quelle affreuse lumière, dès qu'elle ne pourra jamais les posséder! Elle sait qu'il est souverainement aimable : quelle vue, dès qu'elle ne pourra jamais l'aimer! Elle sent qu'il est souverainement équitable : quelle conviction, dès que sa justice l'a condamnée! Elle se rappelle qu'il fut pour elle souverainement tendre : quel souvenir, dès qu'elle l'aperçoit toujours irrité! Elle se peint la sublimité des droits qu'il lui donna à sa propre félicité : quelle chute, dès qu'elle ne pourra jamais se réaliser! Elle voit sur elle-même des traces de son amour; il y fut gravé cet amour en traits de sang; elle est teinte encore de celui du Fils de Dieu, qui, à ce prix, voulut la sauver : quel excès de douleur, dès qu'elle ne pourra jamais ni profiter des marques de cette bonté, ni les effacer! Qu'ils la déchirent donc à l'envi, je ne m'en étonne pas, ces cris perçants et soutenus de la conscience qui, sans cesse, lui fait entendre : Il est juste que le Dieu, dont tu rendis vaines les tendres poursuites, rende les tiennes sans effet; qu'il te refuse à jamais un pardon que tu refusas de lui demander; qu'il te livre aux coups de sa colère, lui qui mit tout en œuvre pour t'attirer par les invitations de sa clémence; qu'il t'enlève tous les objets trompeurs que tu as eu l'aveugle audace de lui préférer; qu'il venge ses propres bienfaits sur le cœur ingrat qu'ils n'ont pu gagner. Appelle, appelle à ton secours toutes les créatures, il n'en est plus que d'ennemies; les larmes de la pénitence, il n'en coule plus que de désespoir; la miséricorde de ton Sauveur, il n'est plus aujourd'hui que ton juge; les foudres de sa vengeance, elles t'épargnent pour te punir; la mort, elle se refuse à tes vœux; le néant, ce serait te faire grâce que de t'a-

néantir. Invoque le ciel, mais tu frémis à la seule idée du bonheur qui y règne ; soulève l'enfer, mais tu en réunis seul toutes les impuissantes fureurs; arme-toi contre Dieu, mais il ne peut cesser d'être, et tu ne peux cesser de désirer qu'il ne soit plus; reproche-lui tes malheurs, mais ils ne sont que ton ouvrage. Deviens donc ta propre victime; fais sans cesse retomber sur toi les malédictions, les imprécations, les anathèmes, et renferme ainsi tout l'enfer dans ton cœur, et par l'impétuosité des mouvements qui le consument, et par l'immensité des regrets qui les excitent, et par la profonde impression du Dieu dont tu es séparé pour toujours : *Discedite.*

Vous vous rassurez, sans doute, sur la faiblesse de mes expressions, mes chers auditeurs; vous êtes légèrement alarmés d'une perte que vous sentez peu, et que je ne puis vous dépeindre, puisqu'on ne peut en mesurer la grandeur, dit saint Bernard, que sur la grandeur même de Dieu : *Tanta pœna quantus ille.* Il faut donc, à des cœurs charnels, un autre langage ; il faut, à des hommes esclaves des sens, d'autres punitions; il faut, à leurs yeux, la vue effrayante que nous offre l'Écriture quand elle nous parle de l'enfer, sous les noms de lac de colère, de puits de l'abîme, d'étang embrasé : *Lacus iræ, puteus abyssi, stagnum ardens.* Ce sont les propres expressions des livres saints; quelle autorité! Il faut que, comme autrefois Abraham, jetant les yeux sur les tristes restes de ces villes abominables qui avaient fait monter, jusqu'au trône de Dieu, le cri de leurs désordres, et n'y voyant plus que des parties enflammées qui s'élevaient de la terre, je vous découvre, selon la parole de saint Jean, les indices de ce feu qui doit durer dans les siècles des siècles : *Fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum.* (*Apoc.*, XIV, 12.)

Et, quand je parle du feu de l'enfer, sans prétendre, sans oser, sans pouvoir en expliquer la nature, je me borne à rapporter ce que nous annoncent les divers oracles de Jésus-Christ. Or, quoi de plus expressif que la comparaison qu'il fait des méchants mêlés avec les bons, comme l'ivraie l'est avec le bon grain, et qui, comme celle-là, doivent être jetés dans le feu? Quoi de plus expressif que ce qu'il nous dit du sort de ceux qui, étant séparés de lui, comme les branches de la vigne séparées de leur cep, sont ensuite livrés au feu? Quoi de plus expressif que les plaintes qu'il met dans la bouche du mauvais riche : Je suis tourmenté dans cette flamme? Quoi de plus expressif que le détail que nous lisons des supplices des réprouvés? Le feu qui les brûle ne s'éteint point. (*Marc.*, IX, 43.) Quoi, enfin, de plus expressif, en un mot, que les termes de l'arrêt même qui condamne à l'enfer : Allez dans le feu : *In ignem.*

Ici, mes chers frères, ne donnant rien aux incertitudes de l'imagination, où suffit le simple langage de la vérité, je m'abstiens d'examiner ce que doit être un feu destiné à être le ministre de la vengeance, à en juger par celui qui est à présent pour nous un don de sa bonté ; ce que doit être un feu que l'Ecriture appelle le torrent de la colère divine, à considérer les effets terribles d'un feu, dont le Seigneur a quelquefois puni les hommes, et qui, selon l'expression des livres saints, n'était que comme une goutte du calice de sa fureur. Je ne vous retrace pas, avec les docteurs, les étonnantes propriétés du feu de l'enfer qui environne sans éclairer, qui agit sans détruire, qui conserve sans épargner. Ah ! chrétiens, je vous laisse augurer ce qu'il doit être, parce qu'il n'est pas possible de vous dire ce qu'il est. Et si je parais vous dire peu dans un sujet de cette nature, c'est que le sujet dit tout par lui-même. A la seule idée des châtiments dont je voudrais vous instruire, la frayeur me saisit, la parole expire sur mes lèvres, le spectacle de ces lieux où tous les tourments sont réunis : *Locum tormentorum* (*Luc.*, XVI, 28); où l'horreur des ténèbres fixe sa demeure : *In tenebras exteriores* (*Matth.*, XXII, 13); où les pleurs, les cris, les gémissements, les sanglots retentissent de toutes parts : *Fletus et stridor dentium* (*Matth.*, VIII, 12); ce spectacle, dis-je, ne me laisse ici d'autre ressource que la terreur, le frémissement et le silence.

Tout ce que je dois ajouter pour votre instruction, c'est que, comme le feu de l'enfer est le ministre d'un Dieu qui punit, et que, comme le Dieu qui punit est un Dieu juste, un Dieu puissant, un Dieu irrité, le feu de ses vengeances est donc tout à la fois dirigé par sa justice, appliqué par sa puissance, enflammé par son courroux. De ce que la justice de Dieu le dirige, concluez, avec les saints docteurs, qu'il discerne les divers crimes, leurs divers degrés de malice, leur divers nombre; qu'à chaque péché répond le supplice, à l'énormité de chaque péché, le poids de la douleur, à la multitude des péchés, celle des tourments. De ce que la puissance de Dieu l'applique, apprenez qu'il ne vous appartient pas de connaître la manière dont il agit, bien moins encore à moi d'expliquer les miracles de terreur qu'il opère; et, puisque son courroux l'enflamme, mesurez-en, s'il se peut, les effets sur la haine que le Dieu saint porte nécessairement au péché. C'en est assez, respectons l'impénétrable profondeur de ces justes trésors de colère qui ne sont connus que de Dieu : *Hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis.* (*Deut.*, XXXII, 24.)

Voilà donc, le voilà cet enfer que je voulais vous faire connaître. Non, mes chers frères, non, je n'aurais rien dit encore, si je n'ajoutais pas ce mot décisif qui, comme l'inscription gravée par la main vengeresse de Dieu, sur cette demeure de malédiction, peut seul l'offrir tout entière à vos regards. C'est le nom, c'est le redoutable nom de l'éternité : *Æternum.* Mais, qu'ai-je dit! Loin de pouvoir fixer vos idées, elles se

perdent dans cet océan d'une durée sans bornes. Qu'on y fasse une fois naufrage, il n'est plus ni bord ni rivage qui y présente du secours. Dès qu'on entre dans l'immensité de ses gouffres, il n'est plus d'issue qui puisse ouvrir un passage à celui qui veut sans cesse échapper. Pourquoi m'étendre sur une idée que rien ne rend, que tout énerve? Non, rien ne répond à ce seul mot : Toujours des maux, jamais, jamais de fin ; voilà l'éternité. Mais en est-ce là toute l'idée? Non, non, chrétiens. J'en vois naître une plus accablante encore; c'est qu'il n'y aura donc jamais d'espérance. L'espérance détruirait en quelque sorte l'enfer, si elle pouvait un seul instant y pénétrer. Il faut, pour la consommation des tourments du réprouvé, que, comme il se voit plongé dans l'éternité, il retrouve toute l'éternité dans cette vue; c'est-à-dire que comme on souffre, dès que l'on sait devoir souffrir; que, comme la vue de la douleur en anticipe les impressions; que, comme elle cherche un soulagement en cherchant à prévoir un terme, elle est à son comble dans celui qui, à chaque point de l'éternité, l'a sous les yeux tout entière et semble souffrir ainsi l'éternité de l'éternité même. Une voix forte et lugubre, c'est celle du désespoir, ne cesse de répéter : Ce que tu souffres, tu le souffriras toujours. Une justice aveugle ne décide pas de ton sort; une justice immuable ne consentira pas à le changer. Ton péché est ineffaçable, tes châtiments ne sauraient se terminer.

Ainsi donc, à l'instant auquel s'ouvre l'enfer pour recevoir un pécheur, c'est-à-dire au moment auquel l'enfer l'a surpris dans le péché, comme nous l'apprend expressément l'Eglise; en même temps qu'il tombe et qu'il y est enseveli, il y trouve l'éternel arrêt qui l'y condamne, les éternels liens qui l'y attachent, l'éternelle torture qui l'y punit. Eternité de remords, éternité de regrets, éternité de pleurs, éternité de ténèbres, éternité de douleurs, éternité qui est tout à la fois et le mur impénétrable qui le renferme, et le point immobile qui le fixe, et le poids invincible qui l'accable. Ah! chrétiens! Ne mettons point à le connaître le temps qu'il faut employer à l'éviter. Si vous êtes pécheurs, il n'est, entre vous et cette éternité, qu'un moment de distance. Car, pour qui est l'enfer? Je le propose en deux mots à vos réflexions, comme le fruit de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Ces monstres que la nature désavoue, et qui, dans leur cruauté sanguinaire, en outragent les premiers sentiments : *homicidis;* ces odieux ministres, d'une malice plus qu'humaine, qui en emploient les détestables artifices : *veneficis;* ces cœurs vendus à tous les vices et à ce qu'ils ont de plus noir : *execratis;* ces adorateurs insensés qui prostituent leur encens à des idoles : *idolatris;* ces hommes de mauvaise foi, fourbes, calomniateurs, parjures, hypocrites, faux prophètes : *omnibus mendacibus;* tels sont, selon la parole de saint Jean, ceux dont le sort sera d'être jetés dans l'enfer : *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure.* Assemblage affreux qui nous représente l'enfer comme les prisons du monde, où se trouve réuni tout ce qu'il y eut d'abominable sur la terre, d'assassins, de brigands et de scélérats; qui nous annonce sensiblement les blasphèmes dont il retentit, et qui me fait rentrer, comme malgré moi, dans le détail de ses supplices, par l'idée même de ceux qui l'habitent. En voilà l'horreur, mes frères; en voici le danger.

Il est des hommes lâches que la crainte du monde rend infidèles à Dieu, *timidis.* Il est des esprits vains et indociles qui refusent de se soumettre aux vérités que la foi révèle, *incredulis.* Il est des âmes dominées par l'empire des sens et qui se dégradent en cherchant à les satisfaire, *fornicatoribus.* Et voilà ceux auxquels l'oracle de l'Esprit-Saint nous apprend que l'enfer est aussi réservé : *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure.* (*Apoc.*, XXI, 8.) Ils n'entreront pas dans le royaume des cieux, poursuit saint Paul, ceux qui cèdent aux criminels désirs, à une avare cupidité; qui se livrent aux désordres de l'intempérance, qui s'arment des traits de la médisance, et qui franchissent les bornes de la justice. Ils en sont exclus, ceux qui sont abreuvés ou du fiel de la haine, ou du poison de la volupté. (I *Cor.*, VI, 9 et seq.) En un mot, la foi nous apprend que, pour précipiter une âme dans les enfers, il ne faut qu'un seul de ces péchés qui lui donnent la mort.

Et, dès lors, vous n'êtes digne que de nos mépris, téméraire langage de l'impiété qui, sous le prétexte éblouissant de quelques prérogatives, voudrait essayer de persuader que Dieu ne peut pas punir, comme coupables, des hommes que le monde a admirés comme grands. Eh! suivez au moins quelques principes, vous qui voudriez les inventer tous. Ce fut pour le servir et pour l'honorer que Dieu créa l'homme. Dieu soumit l'homme à ses lois, et sans doute Dieu méritait cet hommage de la part de l'homme. Si l'homme refuse cet hommage à Dieu, que peut être, aux yeux de Dieu, le héros brave et généreux, le cœur bienfaisant et pacifique, l'homme libéral et compatissant? Ce n'est après tout, envers Dieu, qu'un rebelle assez récompensé sur la terre de quelques vertus morales par le suffrage des hommes; il est juste qu'il trouve enfin, dans l'éternité, le Dieu vengeur que dans le temps il a bravé. Et comment des actions brillantes, des talents multipliés, l'éclat d'une gloire humaine, qui ne couvriraient pas même aux yeux des hommes la honteuse noirceur de la rébellion d'un sujet contre son souverain, pourraient-ils soustraire aux droits du Créateur et à la sévérité de ses châtiments, la révolte de ses créatures?

Tirons donc, mes frères, une conséquence

plus juste et plus naturelle; et puisque le péché conduit dans l'enfer d'autres coupables que ceux que le monde a chargés le premier de ses anathèmes, puisqu'il y a des coupables que le monde paraissait honorer, puisque l'Evangile nous parle d'un riche vêtu de pourpre et de soie, qui fut enseveli dans les flammes; ne les regardez donc pas comme le supplice destiné uniquement à ces hommes que vous regardez vous-mêmes comme l'opprobre de l'humanité. Je m'adresse à vous, chrétiens; à vous qui êtes exempts de reproche de la part du monde, à vous qu'il respecte et qu'il estime, à vous que le monde appelle gens d'honneur. Et, me demandant à moi-même, en votre présence, pour qui est l'enfer, je crains que vos consciences ne répondent qu'il en est peut-être ici plusieurs qu'un fil de vie suspend sur les feux de l'éternité. Car il est un enfer pour ces esprits audacieusement superbes qui s'en assurent les rigueurs par là même qu'ils en combattent la réalité; pour ces hommes criminellement dissipés, que plus particulièrement il menace à mesure que plus habilement ils l'oublient; et pour ces femmes dont la passion générale est l'amour du monde, et dans qui un coupable amour du monde entretient des passions particulières; et pour ces riches qui brillent aux yeux du monde par le fastueux usage de leurs biens, et qui se perdent devant Dieu par le refus de la portion qu'ils doivent aux pauvres; et pour ces âmes fières qui croient prouver leur grandeur par celle de leurs ressentiments et de leurs vengeances. Il est pour vous, cet enfer, pour vous qui nourrissez dans votre cœur une passion illégitime, pour vous qu'à ce moment accuse intérieurement le souvenir d'un péché que vous eûtes la faiblesse de commettre, et qu'au tribunal de la pénitence vous avez eu la témérité sacrilége de déguiser; pour vous que l'Eglise trouve rebelles à ses décisions ou à ses préceptes. Dépouillant ici toute idée humaine, ne prenant pour règles que celles de Dieu, ne vous jugeant que sur la foi que vous lui devez, et voyant du même œil que lui toutes les distinctions passagères, tous les titres de gloire, toutes les qualités personnelles, tout l'éclat du mérite qui peut vous décorer dans le monde; j'aperçois dans vous les justes victimes de Dieu dès que j'y reconnais le péché. Et, comme il n'est aucun pécheur que la mort à chaque instant ne puisse surprendre, il n'est donc aucun pécheur qu'à chaque instant l'enfer ne puisse engloutir.

La croyez-vous, cette vérité, et en comprenez-vous l'étendue, demande Jésus-Christ à ses apôtres, après les avoir instruits : *Intellexistis hæc omnia?* (*Matth.*, XXIII, 51.) Vous nous forcez à en douter. Quoi! vous laissez vos jours s'écouler sans effroi; vous vous confiez tranquillement au sommeil, et il n'y aura peut-être pour vous d'autre réveil que dans les flammes! Vous êtes tout occupés de l'objet de vos péchés, et déjà sont allumés les feux qui doivent les punir! Vous vous livrez aux charmes de la vie, et vous êtes sur le bord d'une malheureuse éternité! Ah! ne vous dites donc plus que l'enfer présente une vérité terrible, puisqu'elle ne peut pas vous alarmer sur vos dangers; que c'est une vérité désespérante, puisque, persévérant dans vos dérèglements, vous vous flattez encore que l'enfer ne sera pas votre partage; que cette vérité vous trouble, puisqu'elle ne dissipe pas le calme trompeur qui vous rassure dans vos désordres. Elle a pu, cette vérité, peupler les solitudes, y produire des miracles de pénitence, et dans vous elle n'opère pas un changement! Elle a fait trembler des justes sans cesse appliqués à en prévenir les effets, et votre indolence s'endort au moment même de les éprouver! Elle a enflammé le zèle des apôtres qui, saintement prodigues de leurs travaux et de leur vie, se sont portés jusqu'aux extrémités de la terre pour sauver des âmes; et le nôtre vous importune quand il vous rappelle les idées de l'enfer pour le salut de la vôtre! Faut-il ménager votre pernicieuse tranquillité pour consommer votre perte? Serions-nous, je ne dis pas seulement de vrais ministres de Jésus-Christ, mais serions-nous vos frères, si, vous voyant prêts à tomber dans les gouffres de la colère divine, nous ne faisions pas servir jusqu'à l'idée de vos malheurs pour vous en garantir? Refusez de croire cette vérité : est-ce donc votre créance qui en décide la certitude? Et désarmerez-vous le bras de Dieu en affectant de ne pas le redouter? Faut-il donc faire cesser la voix des vengeances pour en laisser plus librement exercer sur vous les rigueurs? Non, mes frères, vos maux sont trop pressants, la charité trop vive; nous ne vous abandonnons pas à votre aveuglement. Ah! Seigneur, s'il nous est permis de vous demander quelque consolation dans ce saint ministère; s'il nous convenait, comme à Moïse, d'exprimer notre ardeur pour le salut de votre peuple, jusqu'à en paraître aussi touché que du nôtre; à quel prix solliciterai-je ici la conversion de ceux qui peut-être entendent parler pour la dernière fois de l'enfer, et qui n'apprendront à le craindre que quand ils ne pourront plus lui échapper! Ah! chrétiens, dans quelles dispositions je vous laisse? Dieu vous tend encore une main secourable, mais quand la main de Dieu se sera appesantie sur vous, vous réclamerez sans ressource le secours que de sa part nous vous offrons aujourd'hui sans succès. Si la foi vous éclaire encore en son nom et par ses lumières au nom du Sauveur, et par sa tendresse, en votre nom, et par vos intérêts, pensez à vous. La vie et la mort sont à votre choix; le ciel ou l'enfer, voilà votre sort; décidez-vous, et décidez-vous bien. Qu'une prompte et sincère pénitence vous ferme l'enfer, que la grâce vous ouvre le ciel, que la persévérance vous y conduise. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XVIII.

Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.

IMPORTANCE DU CHOIX DES LIVRES.

Auferetur a vobis regnum Dei. (*Matth.*, XXI, 43.)

Le royaume de Dieu vous sera enlevé.

Comme il n'est point de menace plus redoutable, il n'en est donc point, chrétiens auditeurs, dont il soit plus essentiel de prévenir les effets. N'attendons pas que, voyant sensiblement affaibli parmi nous le royaume de Dieu, nous touchions au triste moment qui en consommerait pour nous la perte. Allons à la source du mal. Or, je ne crains pas de l'affirmer, la plus féconde et la plus générale, c'est la lecture. Comme autant de différents canaux destinés, soit à porter parmi les hommes les eaux salutaires de la sagesse, soit à y causer la malheureuse inondation des vices, les livres doivent fixer principalement l'attention de ceux qui connaissent assez la religion pour en estimer le prix; et c'est cependant un des points sur lesquels on se rend le moins attentif.

Et voilà, mes chers auditeurs, je le dis avec la franchise du zèle, voilà ce qui nous fait regarder aujourd'hui cette matière comme une de celles qu'il est plus singulièrement nécessaire de traiter. Réussir à persuader dans celle-ci, ce serait abréger beaucoup les instructions que demandent toutes les autres. Ne soyez donc pas surpris, si j'insiste principalement, et plus d'une fois, sur un sujet qui, quoique moins convenable peut-être à chacun en particulier, est de la plus grande conséquence pour l'intérêt général.

On aime à lire. Cet amour de la lecture engage un grand nombre de personnes à lire tous les livres indifféremment. Il fait plus encore : il leur suggère de spécieux prétextes pour s'autoriser à les lire. D'une part, la sagesse dicte qu'il faut lire avec choix ; de l'autre, on se prétend personnellement en droit de tout lire sans choix. Ne pouvant pas tout embrasser dans une matière aussi vaste qu'elle est intéressante, je leur demande de m'écouter aujourd'hui ; et dans ce discours, je vais exposer simplement ce qui prouve l'importance du choix des lectures. Je ne refuserai pas, dans la suite, d'apporter moi-même, et d'examiner les raisons qu'on allègue pour lire sans choix. Je fonde l'importance du choix des livres, en premier lieu, sur les effets propres de la lecture; en second lieu, sur les motifs qu'il est permis de se proposer dans la lecture ; en troisième lieu, sur les dispositions qu'on apporte à la lecture. Trois courtes réflexions qui vont faire tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quels sont les effets propres de la lecture? C'est le premier objet qui se présente à éclaircir, et j'en trouve l'éclaircissement dans la nature même des livres et dans les précautions que la lecture a toujours paru exiger Or, les livres sont comme l'image vive et parlante de leurs auteurs. Ceux-ci y ont réuni leurs principales idées; ils y ont donné une suite et un ordre à leurs pensées ; ils y ont déposé leurs sentiments; ils y ont développé leur système; ils y ont exprimé jusqu'à leurs passions. C'est donc le tableau de leur âme ; et puisqu'il est vrai, comme on le dit assez ordinairement, qu'on se peint soi-même dans ses ouvrages, les différents ouvrages peuvent donc être regardés communément comme le portrait de l'esprit et des mœurs de ceux qui les ont produits. Il faut donc penser des livres ce qu'on pense des hommes, c'est-à-dire penser de la lecture d'un livre mauvais ce qu'on pense de la société d'un homme méchant. On craint et on doit craindre celle-ci. Pourquoi? Parce qu'il est manifestement dangereux qu'elle n'entraîne peu à peu dans les mêmes égarements; parce qu'on sait qu'il est facile d'adopter les mêmes principes, lorsqu'on les entend ou fréquemment répéter, ou artificieusement appuyer. Je ne dis rien que généralement on n'avoue, et je cite en preuve la vigilance avec laquelle on évite pour soi-même, ou l'on interdit à ceux auxquels on s'intéresse et sur lesquels on a des droits, ces espèces de liaisons.

Mais je ne m'arrête pas là; et j'en conclus qu'il faut donc, et pour soi et pour autrui, la même attention, le même discernement dans le choix des auteurs qu'on lit, que dans le choix des hommes qu'on fréquente. Un auteur parle à vos yeux et à votre esprit; il peut donc vous communiquer ses opinions, vous insinuer ses erreurs, vous enflammer du feu de ses passions, vous entraîner dans son impiété, si son ouvrage en contient le malheureux germe, et en offre l'attrayante amorce. N'en doutons pas ; ce qui est vrai pour la culture des talents ne l'est pas moins pour la culture de l'âme. Les talents se perfectionnent et semblent se créer en quelque manière sur les traces de certains modèles. La force et la grandeur du style dont on aime à se nourrir, préparent l'énergie et la sublimité à laquelle on aspire. La délicatesse du langage, la naïveté du sentiment disposent à cette élégance d'expression, à ce naturel de pensées dont on ambitionne le mérite. L'imitation est la seule route ouverte au grand nombre. Ils sont rares ces génies qui se forment seuls et qui se doivent tout à eux-mêmes. Quelques-uns donnent le ton et la loi; les autres suivent. Il n'en arrive guère autrement par rapport au fond et à la substance de la manière de penser sur les différents objets. On reçoit les impressions que fait un auteur. Le lire, c'est converser avec lui. Se prêter à ses imaginations, ouvrir son âme et son cœur à ses conseils ; c'est n'avoir plus qu'un pas à faire pour les suivre. Vérité si constante, qu'on peut augurer, avec une sorte de certitude, ce que seront dans la suite de jeunes personnes, à en juger par le genre de lecture qui de bonne heure a fixé leur goût et a fait leur occupation. Et c'est pour cela que nous voyons la sagesse de ceux qui veulent les former au bien, ne mettre entre leurs

mains que des livres propres à en faire naître l'amour, et à en graver dans eux les principes. Précaution si spécialement nécessaire, que, sans celle-là toutes les autres sont sans effet. Précaution par conséquent essentielle de la part de ceux qui doivent veiller à la sûreté d'une jeunesse imprudente. Ah! malheur, malheur à ces parents plus imprudents, et plus coupables encore, qui disent, à l'égard de leurs propres enfants : ces livres les amusent; ils sont convenables à leur âge. Et c'est singulièrement à leur âge que ces amusements doivent être interdits, s'ils sont dangereux. Des lectures presque rapides, et faites presque sans dessein, jettent dans l'âme les premières étincelles de ce grand incendie qui, après une fermentation secrète, s'annoncera avec éclat. Ce qu'on a lu reste dans l'esprit, s'y imprime, y travaille; et, s'il m'est permis de parler ainsi, y mine insensiblement, et y déracine les fondements du bien. Occupé, rempli, agité, fatigué, troublé par les idées que ces lectures ont transmises, l'esprit veut enfin se déterminer; il se décide, et il finit trop ordinairement par adopter des maximes qu'on l'a mis en péril de goûter, en lui permettant de les connaître.

Et ce n'est, mes chers auditeurs, que parce qu'il est évident que la lecture produit infailliblement de bons ou de mauvais effets; que, de tout temps, le zèle autant que l'erreur, et l'erreur plus assidûment peut-être encore que le zèle, ont enfanté, avec des desseins si contraires, cette multitude d'ouvrages, dont le zèle a voulu que nous fussions les heureux héritiers, ou ceux dont l'erreur cherche à nous rendre les coupables victimes. La vertu a étalé ses devoirs, ses avantages, ses droits et ses motifs, dans un grand nombre de livres. Dans un grand nombre d'autres, le vice s'est masqué, il a voilé sa laideur, il a essayé de colorer ses principes : l'une et l'autre ont réussi. De bons livres ont fait éclore et fructifier bien des vertus. De mauvais ouvrages ont répandu et multiplié bien des vices. Ceux qui consacraient leurs travaux à la vertu, ceux qui prostituaient leurs efforts au vice, n'ignoraient pas que la lecture déciderait en grande partie de la quantité de leurs sectateurs.

Faut-il donc s'étonner que l'Eglise de Jésus-Christ, cette mère, toujours vivement occupée du salut de ses enfants, ait voulu, dans sa tendresse, arracher de leurs mains ces productions contagieuses dont le poison donne la mort; que, faisant un saint usage du pouvoir qu'elle tient immédiatement de Jésus-Christ, pour le gouvernement des fidèles, elle en soit venue jusqu'à frapper de ses anathèmes ceux qui s'obstinaient à faire leur nourriture d'un si funeste aliment; que, dès les premiers siècles, et du temps des apôtres, elle ait vu avec consolation ensevelir dans les flammes ces livres que l'enfer répand pour précipiter dans les siennes : *Contulerunt libros, et combusserunt coram omnibus.* (*Act.*, XIX, 18.) Ah! c'est pour l'intérêt le plus cher des hommes qu'elle est armée d'une vigilance que l'aveuglement ou l'ingratitude osent seuls lui reprocher.

Si les détails historiques pouvaient ici trouver place, je vous montrerais la sagesse d'un saint zèle, assise sur les premiers trônes de l'univers, en faire émaner ces lois mémorables consacrées avec éloge dans les annales du christianisme. Je citerais les Constantin, les Théodose, les Valentinien, les Charlemagne, appuyant, dans le sentiment d'une édifiante piété, l'autorité de l'Eglise, s'intéressant efficacement au salut de leurs peuples; et, par amour pour eux, proscrivant de leur empire ce qui ne pouvait qu'y étouffer les vertus chrétiennes, et y troubler cette précieuse paix, partage distinctif des enfants de Dieu.

Je vous étonnerais plus encore, si, remontant jusqu'au temps du paganisme, et vous nommant les sages dont l'admiration de leur siècle commença pour eux une réputation qu'ont soutenue les louanges de la postérité, je vous exposais en détail leurs efforts contre l'audace des opinions qui, répandues parmi les hommes, n'aboutissaient qu'à dégrader l'humanité. Témoin ce philosophe qui exigeait de tous ses disciples la sagesse, la pudeur et le silence (Socrate). Témoin celui qui, après avoir été instruit par ses leçons, et peut-être ensuite devenu digne d'être son maître, avait expressément décidé que la forme d'un bon gouvernement demandait qu'on n'y laissât point pénétrer ce qui corrompt les mœurs (Platon). Témoin celui qui, succédant à la gloire des deux premiers, s'explique avec force sur le même objet (Aristote). Témoin cette flétrissante condamnation par laquelle les anciens livrèrent solennellement au feu les écrits de cet homme trop fameux (Epicure), qui cherchait à détruire la divinité, pour que la volupté devînt seule le Dieu du monde. Ne portons pas plus loin l'énumération des lois et des exemples que l'histoire nous a conservés. C'est en dire assez pour faire apercevoir que la plus saine philosophie de l'antiquité eût réprouvé elle-même quelques-uns des écarts frappants de celle qui, de nos jours, affecte d'en usurper le nom. Les effets de la lecture n'ont jamais permis d'en croire l'usage indifférent. Ils ont toujours été eux-mêmes un motif de le régler. Ne terminons pas cette première réflexion, sans répondre solidement à l'objection qu'elle fait naître de la part de ceux qui réclament pour les autres la liberté d'écrire, qu'ils appellent la liberté de penser.

Pourquoi, dit-on, et par quel droit la gêner? Tel est le secret murmure d'une voix insidieuse qui demande, avec une apparente modération, qu'on lui permette de se faire entendre, dans l'espoir de réussir à séduire ceux qui consentiront à l'écouter. Ne confondons point ici les objets. Une liberté sage et prudente qui ne tendrait qu'au bien, loin de la gêner, on l'excite. Une licence audacieuse, qui n'a pour effet que de détruire le bien, c'est ce qu'on a droit de

réprimer. Et, pour marquer mieux la distinction réelle de ces deux termes : la liberté connaît des bornes ; la licence les franchit. La liberté respecte les principes solidement établis ; la licence essaye de les renverser. La liberté se modère; la licence se précipite dans les excès. La liberté s'exerce par l'usage; la licence se signale par des abus. La liberté peut donc dégénérer en licence. Mais évidemment la licence n'est point ce qu'il faut appeler liberté. Vous voulez être libre de penser; vous l'êtes. Ce que vous pensez, Dieu seul le voit, Dieu seul le juge ; c'est à Dieu seul que vous en rendrez compte. Mais ce que vous enseignez est soumis à l'autorité visible de la vérité et de la vertu. Les hommes ont évidemment droit à soutenir le règne de l'une et de l'autre. Quelques-uns d'entre eux peuvent vous convaincre que vous combattez contre la vérité ; presque tous sentent que vous anéantissez la vertu. De quoi donc êtes vous surpris, lorsqu'un pouvoir légitime met à l'abri de vos traits toutes les deux ? Ah ! jouissez, ou plutôt abusez de la liberté de penser ; les hommes ne vont pas sonder les profondeurs de votre âme, mais ne leur disputez pas la puissance de prendre des précautions, pour ne pas perdre la leur.

Et, s'il pouvait être vrai qu'il soit libre à tous de penser, c'est-à-dire, car on l'entend ainsi, de rendre public ce qu'on pense ; voilà donc la société des hommes livrée indifféremment à tous ceux qui entreprendront de devenir ses maîtres. Des esprits faux, captieux, emportés, bizarres, pourront donc impunément partager entre eux le domaine de l'opinion? Il sera donc libre d'en répandre qui favorisent la férocité et la barbarie, la cupidité et l'injustice, la volupté et la mollesse, la violence et la rébellion ? Si le droit de penser est un droit commun aux hommes, et dont on ne puisse jamais les dépouiller ; s'il ne faut, pour en user ouvertement, qu'un titre qui en impose, celui d'homme qui réfléchit et qui pense, trop commun aujourd'hui pour qu'on craigne de s'en décorer, autorisera donc tous les écrivains. Conséquences absurdes ! Et cependant il faut les avouer, ou convenir que la liberté de penser ne saurait être soustraite à la nécessité manifeste de la borner.

Qu'on la laisse insensiblement s'étendre, cette liberté fatale qu'on paraît d'abord ne solliciter que pour les talents, elle fera le premier pas dans la carrière que l'indépendance cherche à s'ouvrir. Qu'il soit permis indistinctement à chacun de proposer ses vues, la confiance qui les expose touche de près à l'opiniâtreté qui les défend ; et bientôt celle-ci enflamme le dangereux désir qui en poursuit l'exécution. Faut-il une pénétration bien vive pour entrevoir le rapport qu'on croira pouvoir établir entre la liberté de penser et celle d'agir ?

Qu'on admette une fois pour principe que chaque particulier peut à son gré s'ériger en tribunal et y rendre des arrêts, aussitôt toute autorité légitime s'évanouit. Qu'on laisse le droit à chacun de juger publiquement la loi même de Dieu ; s'abstiendra-t-on longtemps de prononcer témérairement sur les lois de ceux qui en sont l'image ? Tout n'est-il pas également du ressort de la pensée ? Grand Dieu, que respectera-t-on sur la terre, si l'on s'y croit en liberté d'y ébranler vos autels ? Se croira-t-on assujetti par devoir à des maîtres, quand on s'arrogera le pouvoir de censurer, de méconnaître, de secouer l'autorité divine qui est elle-même leur appui ?

Les effets de la lecture : première preuve de la nécessité du choix. Ajoutons-en une seconde tirée des motifs qu'on doit se proposer dans la lecture.

SECONDE PARTIE.

L'utilité et l'agrément, j'entends un agrément que la raison, la douceur et l'honnêteté avouent, telle est l'idée générale qui me paraît renfermer les motifs qu'il est permis de se proposer en lisant. Lectures utiles ; et ce sont celles qui édifient, et qui entretiennent la piété, qui instruisent l'esprit et qui l'éclairent, qui forment le cœur aux vertus et qui en rectifient les sentiments. Lectures agréables ; et ce sont celles qui distraient, qui amusent, qui délassent et qui fournissent à l'esprit un soulagement dont il a besoin par intervalle, et qu'on ne doit ni interdire ni condamner.

Pour commencer par ce qu'il y a de moins essentiel, afin d'insister plus fortement sur des points plus intéressants, je dis que, même dans les lectures d'agrément, il est sage de faire un choix. Ne parlons point encore de ces lectures dont la vertu rougit, et ne confondons pas ces livres corrupteurs de l'innocence avec ceux dont l'innocence elle-même croit avec raison pouvoir faire un usage modéré. Mais, dans ceux mêmes que ne proscrit pas la vertu, choisissons par préférence ceux qu'approuve la raison. Elle dédaigna toujours ces narrations puériles, plus frivoles qu'ingénieuses, dont le vide ne présente ni leçon salutaire, ni morale utile, ni réflexion judicieuse, ni maxime sensée, ces ridicules fictions d'un héroïsme gigantesque qui remplissent l'imagination d'extravagantes mœurs et de misérables chimères, moins propres à lui plaire qu'à l'égarer, ces fades tissus d'aventures extraordinaires qui ne suppléent pas même à la vérité par la vraisemblance, qui heurtent la droiture des idées, qui n'en offrent que les délires, et qui, quelquefois (la chose n'est pas sans exemple), loin de servir à un esprit déjà peu solide, achèvent de le troubler.

Il est, mes chers auditeurs, il est, même en s'amusant, une façon de s'instruire, plus digne d'un homme qui veut, autant qu'il se peut, rapprocher tout de la raison. Il est des préceptes que couvre le voile léger de l'allégorie, et que la vérité enveloppe avec adresse, quoique sous des ornements fabuleux. Il est de grandes actions dont le génie embellit le récit, pour en rendre l'exemple plus frappant. Il est des plans de sagesse

que l'invention trace, pour inviter ceux qui les ont sous les yeux à les réaliser. Il est des peintures vives, des sentiments sublimes, des descriptions animées qui caractérisent une poésie aussi noble et brillante que chaste et réservée. Il est des tableaux variés des merveilles des arts et de la nature, qui rappellent au Créateur lui-même ceux qui en admirent les dons et la libéralité. Et qui ne voit pas que ce sont là des agréments qu'il est permis de goûter?

Ce qu'il y aurait donc de répréhensible dans ce qu'on appelle lecture agréable, c'est ce goût dépravé qui n'est satisfait que par la grossière illusion du mensonge, par la futile vanité de ces productions momentanées qu'un même jour voit éclore et s'évanouir; par la stérile abondance des évaporations de quelque esprit oisif; en un mot, par des lectures qui n'annoncent qu'un esprit frivole, et qui répandent l'empreinte de cette frivolité sur les pensées, les conversations, les projets, sur le total de la vie; et qui, par un excès surtout condamnable, consument un temps que de sérieuses occupations ne cessent de redemander.

J'ai dit que la lecture devait servir à nourrir l'esprit de religion et de piété. Il ne peut donc pas être indifférent de lire des ouvrages qui dessèchent la piété, et qui sont condamnés par la religion, des livres qui en dénaturent la morale, sous prétexte de l'épurer; qui en combattent les principes en paraissant les perfectionner; qui en outrent tous les préceptes, pour aboutir à les ruiner; qui, par un respect affecté des sacrements, ne prétendent qu'en éloigner; qui n'enflent les devoirs que pour en détourner; qui, sous les dehors du zèle pour la première des vertus, anéantissent toutes les autres que le véritable amour de Dieu engagerait à pratiquer. Il est donc un choix à faire, même dans ce qu'on appelle des lectures de piété.

Ce qui en est l'aliment, ce qui en maintient l'esprit fournit incontestablement le premier motif des bonnes lectures; mais est-ce uniquement à ce point qu'il faut les réduire? Non, mes chers auditeurs, et nous n'avons garde de vous le persuader. La religion est de tous les objets le plus important, mais elle n'est pas le seul. Elle doit les régler tous, et non les détruire. Il est d'autres connaissances que, loin de défendre, elle ordonne d'acquérir. Lisez donc pour éclairer votre esprit : second motif des lectures utiles. Lisez ce qui doit vous former, vous, dans la science des lois dont vous êtes les dépositaires et les interprètes; vous, dans l'art de servir la patrie, dont vous êtes les défenseurs et les héros; vous, dans la manière d'instruire les hommes, dont vous êtes les docteurs et les guides; vous, dans les différentes fonctions qui consacrent vos talents et vos travaux à l'avantage et aux secours de l'humanité. La religion vous y exhorte, elle vous en fait un devoir, elle applaudit à vos desseins et à vos efforts.

Mais, vous le sentez, c'est relativement à ses intérêts que je dois envisager ici l'utilité des lectures. Et, sans doute, vous n'attendez pas qu'au lieu de m'appliquer à développer les maximes qui forment les chrétiens, je m'arrête à parcourir les méthodes qui font les savants. Quand donc j'ai dit qu'il était utile de lire pour acquérir des lumières, j'ai prétendu parler de ces lumières qui, puisées dans des sources salutaires et sûres, nous aident à connaître le christianisme, à en approfondir les obligations, à en estimer le prix, à nous affermir dans la route du salut; en un mot, des lumières qui ont rapport à la religion.

Or, quelles lumières puiser chez un auteur, par exemple Bayle, qui n'emploie les talents du raisonnement que pour répandre les ambiguïtés du sophisme; qui tour à tour attaque la vérité et l'erreur, pour confondre l'une avec l'autre; qui ne présente un mélange confus de recherches, que pour qu'on ne puisse rien découvrir; qui offre l'amas d'une érudition qui effraye, et qui feint de laisser apercevoir une ignorance qui étonne; qui renverse d'une main ce qu'il a construit de l'autre; qui, en même temps, combat les principes les plus universellement admis, et essaye de faire valoir les difficultés les plus faibles; qui évidemment n'enseigne rien, puisque l'absurdité d'un doute universel est le terme de la science qu'il expose? Est-ce donc s'instruire que d'apprendre à ne rien savoir?

Quelle lumière puiser chez un auteur (32), qui, affectant de porter la clarté de son flambeau sur tous les objets, le place si rapidement sur chacun d'eux, que, dans cette succession précipitée, on n'aperçoit qu'une faible lueur, ou qu'un faux jour; et qui, voulant parcourir tout, n'approfondit rien. Atténuer les événements, pour en resserrer l'histoire; les interpréter à son gré, pour en éluder les conséquences; les altérer, pour en faire servir le récit à ses projets; donner un air de secret à quelque anecdote douteuse et ignorée, pour l'ériger en fait certain; dédaigner de sages contradictions, pour couvrir l'impuissance d'en réfuter les objections; affecter le rôle d'homme universel pour en acquérir l'autorité; substituer au talent d'une érudition prudente et sûre, celui d'embellir la vaste superficie des points qu'on se borne à effleurer : est-ce donc là le savant auquel il faille s'attacher pour le devenir?

Quelles lumières puiser chez un auteur (J.-J. Rousseau), qui révolte toutes les idées par la bizarrerie des siennes; qui détruit ses propres principes par les excès monstrueux de leurs conséquences; qui malgré la force de son génie, se trouve fréquemment aux prises avec lui-même; qui craint moins de s'égarer dans une route inconnue, que d'en suivre une qui ne soit pas extraordinaire; plus flatté d'un paradoxe, sous

(32) Voltaire considéré comme historien.

lequel la singularité propose le faux, que sensible aux attraits du vrai que la multitude avoue ; plus fait pour étonner que pour instruire; plus propre à étendre le labyrinthe des opinions qu'à en indiquer l'issue ; plus remarqué par ce qu'il a de dangereux qu'applaudi par ce qu'il a d'estimable ; et marquant lui-même la faiblesse de l'esprit humain, lorsqu'il paraît en épuiser toutes les ressources. Est-ce à la suite d'un pareil guide qu'on parvient à la simple vérité ?

Quelles lumières puiser chez un auteur (33), qui s'enveloppe d'un langage obscur, pour ne dire pas trop clairement ce qu'il a prévu qu'on frémirait d'entendre; qui, sous une ténébreuse analyse de l'homme, ne rend sensible que les ténèbres de son ridicule système ; qui semble ne réunir les pitoyables efforts de ses pensées que pour en faire sortir la persuasion qu'on ne pense pas; qui s'embarrasse, se perd lui-même dans ce matériel chaos où il s'étudie à nous plonger; en un mot, qui laisse douter s'il est, ou plus éloigné de la raison dont il ne réussit pas même à contrefaire le langage, ou plus opposé à la véritable sagesse dont il dénature honteusement les leçons ?

Enfin, pour borner un détail que la malheureuse fécondité du siècle rendrait trop étendu, quelles lumières puiser dans un ouvrage (l'*Encyclopédie*), qui présente au premier coup d'œil la séduisante réunion des principes de toutes les sciences, et qui rassemble les écueils de toutes les erreurs ; où l'artifice les couvre, et quelquefois même les combat, pour les reproduire ensuite avec plus de confiance, et les établir avec plus de succès ; où la vérité se montre par intervalle escortée de quelques preuves qui la défendent; tandis qu'on dresse secrétement, autre part, les machines dirigées à en faire écrouler l'édifice? On dirait que, comme ces victimes que l'on conduisait au sacrifice, couronnées de fleurs, on n'a pris soin d'orner la vérité que pour l'immoler avec plus d'éclat, et que pour rendre plus mémorable sa défaite. Après avoir armé contre elle la main des savants, c'est dans le sanctuaire même des sciences qu'on a voulu creuser son tombeau. Stratagèmes diaboliques qui ne purent jamais être propres à éclairer, puisqu'ils ne sont préparés que pour séduire, ne laissent ni à la vérité ni au mensonge leur liberté tout entière, puisque l'un et l'autre y sont déguisés ; ne présentent réellement qu'un odieux tissu de contradictions, puisque quelquefois on affecte de dire le vrai, pour dissimuler qu'on veut le combattre; et ne manifestent qu'un coupable esprit de partialité, de complot, de mauvaise foi? Or, est-ce là que l'esprit trouve des lumières qui puissent véritablement l'éclairer ?

Tel est, dans plusieurs, le triste effet de la facilité avec laquelle l'esprit, et surtout un esprit frivole, se laisse surprendre. Et bientôt vient se réunir l'intérêt secret que trouve le cœur à permettre ces surprises : seconde disposition qui rend le péril de la lecture plus grand encore, et par conséquent plus sensible la nécessité du choix.

La loi de Dieu est un joug, léger il est vrai, pour ceux qui le portent, mais dur et fatigant pour ceux qui ne cherchent qu'à le secouer. Et avec quelle avidité les passions saisissent-elles l'occasion qui les en décharge ! Des livres qui non-seulement les flattent, mais qui les justifient; des livres qui mettent en liberté la conscience, et permettent de ne la regarder que comme un nom, ou un préjugé; des livres qui traitent la morale chrétienne de déclamation, et la loi de Dieu d'invention des hommes; des livres qui, sous prétexte de rappeler tout à la loi naturelle, accordent tout aux sentiments de la nature; des livres qui, en présentant à chaque page les beaux noms de probité, de justice, d'humanité, laissent à chacun le droit et le soin de décider en quoi ces vertus consistent : de pareils livres sont toujours reçus des passions comme le libérateur qu'elles attendent. Ils les servent à leur gré. A leur tour et par une reconnaissance intéressée, elles mettent tout en œuvre pour les appuyer. La saine raison en gémit ; les vertus réclament; la religion parle ; souvent le remords arrache à l'auteur lui-même un désaveu : n'importe, les passions préconisent l'ouvrage, elles le répandent, elles l'accréditent. Elles s'extasient à dessein sur quelques beaux endroits d'une sagesse tout humaine; elles affectent d'en faire remarquer les leçons, et elles refusent de voir que ce qui leur plaît par-dessus tout, c'est de n'en avoir pas d'autres à suivre. Ah! qu'il sied bien à des hommes plongés dans la molle oisiveté des délices, de nous dire dédaigneusement : Ne croyez pas ce qu'entre les bras des bourreaux, des supplices et de la mort, tant de témoins vertueux attestent avec intrépidité qu'ils ont vu; et cependant, parce qu'ils le disent aux passions, ils sont favorablement écoutés. C'en est assez d'avoir des passions dans le cœur, pour souscrire aux maximes qui tendent à les affranchir.

Mais fût-on prémuni contre elles, il est une troisième disposition qui rend plus frappante encore l'obligation de ne pas lire sans choix. Quelle témérité, grand Dieu, que de se rassurer contre le péril de la séduction ! On lit des auteurs dont souvent on ne peut pas même suivre la marche, qui se dérobent avec adresse, et qui affectent de s'élever dans une région supérieure, afin qu'une admiration aveugle leur attache plus fortement encore ceux qui ne peuvent pas distinguer leurs traces. Combien de fois ont-ils la stérile gloire d'entraîner, à leur suite, des hommes qui sont bien plutôt les simples échos de leur renommée, que les justes appréciateurs de leurs opinions !

Car, quel est, mes chers auditeurs, le

(33) L'auteur du *Livre de l'Esprit*, Helvétius.

grand artifice de ceux qui attaquent la religion? On va fouiller jusque dans la nuit de l'antiquité et des temps ; on prétend remonter à ceux d'une fabuleuse origine des nations. On suppose en avoir parcouru les archives et en avoir extrait d'authentiques témoignages. On voyage dans toutes les parties de la terre, on passe en revue tous les peuples; on en cite les traditions et les monuments. On fait plus encore : on décompose, s'il m'est permis de le dire, l'univers. Systèmes compliqués sur sa formation et ses révolutions : supputations, dissertations, expériences, tout est dirigé à ébranler la vérité du christianisme. (Ici une réflexion me distrait. La religion est donc bien solidement établie et bien profondément enracinée, puisqu'il faut contre elle tant d'assauts ; et ils sont vains ! Depuis plus de dix-sept siècles, elle en triomphe. Faibles hommes ! faibles hommes ! que prétendez-vous? L'édifice est soutenu par la main de Dieu.) Je reviens : Tout est armé contre le christianisme; des Goliaths insultent au peuple choisi; ce peuple a toujours eu ses Davids. Mais comment, sans être armé de la force du nom de Dieu, ose-t-on s'engager dans de tels combats?

L'imprudence aux prises avec la subtilité ! Une érudition médiocre avec l'éblouissant étalage d'une science trompeuse ! Une sorte de candeur avec l'imposture ! Une foi mal affermie avec les ruses de l'incrédulité ! Eh ! qu'on ne triomphe donc pas des effets que produisent de telles lectures : elles peuvent séduire; elles ne séduisent que ceux qui ne sont pas instruits. Qu'on en conclue plutôt que le défaut d'instruction annonce lui-même et doit écarter le danger de la séduction.

Naturellement difficultueux, parce qu'il est nécessairement borné, l'esprit humain a besoin de plus de secours et de force pour résoudre une seule difficulté, qu'il ne faut de pénétration pour en faire naître plusieurs; et je m'étonne qu'on en fasse consister le mérite à les produire, chose très-facile, au lieu de le placer dans l'habileté qui les surmonte, ce qui en est véritablement la gloire. Aussi, voyons-nous que l'on forme plus de doutes, à mesure qu'on peut moins les résoudre, et qu'on est plus frappé des difficultés, à mesure qu'on est moins en état d'en trouver l'éclaircissement. Ce qui multiplie le plus abondamment les erreurs, c'est précisément le nombre de ceux qui veulent les connaître et qui ne savent pas les démêler. Qu'on présente à quelqu'une de ces personnes moins instruites une de ces mêmes objections que d'une part on n'a cessé de répéter, et qu'on n'a cessé de l'autre de confondre. Qu'on ne laisse voir que l'obstacle qu'elle offre, et qu'on supprime la réponse qui le dissipe, voilà aussitôt l'effroi, l'incertitude, le doute, et un commencement secret d'apostasie ; et c'est là ce que la lecture produit, quand la prudence, la discrétion, la connaissance de soi-même ne viennent pas y présider. Il faut donc nécessairement choisir.

Concluons, en disant avec le Prophète : Les impies ne m'ont raconté que des mensonges et des fables : *Narraverunt mihi impii fabulationes.* Qu'il s'en faut bien, ô mon Dieu ! que j'y trouve les traits qui distinguent votre loi : *Sed non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII, 85.) Avec quelle admiration et quelle satisfaction toujours nouvelle, je médite ces livres sacrés qui renferment les oracles du Très-Haut ! Je les vois toujours braver et les efforts des temps, et les nuages de l'erreur, et les attaques de l'impiété. Jamais toute la sagesse et tous les talents des hommes n'ont rien produit, que, même de loin, il fût impossible de leur comparer.

Si je cherche la vérité, j'ouvre l'Ecriture : quelle noble simplicité dans ses traits ! Et jamais est-on parvenu efficacement à les contredire ? Elle raconte d'une manière également claire et précise. Elle développe ce chaos de la première origine du monde, que tous les autres systèmes ne servent qu'à rendre plus impénétrable. Elle remonte à ces premiers moments d'une existence dont la raison démontre elle-même avec force que Dieu seul peut être l'auteur. Elle forme un enchaînement de témoignages et de faits qui se prouvent et s'appuient mutuellement. Elle répand la lumière dont l'esprit humain est susceptible, en même temps qu'elle révèle les mystères de Dieu, sous lesquels évidemment toute intelligence créée doit plier.

Si je puis être frappé de la force et de la sublime élévation des pensées; quelle majesté dans les divines Ecritures ! Quelles idées de Dieu et de ses perfections; de son empire et de ses droits ; de son règne et de sa durée; de sa puissance et de ses merveilles; de sa justice et de ses arrêts ! Des auteurs qui s'appliquent à détruire tout ce que les fidèles croient, et qui ne peuvent pas seulement déterminer ce que, selon eux-mêmes, il faudrait croire ; des auteurs qui réunissent de concert leurs efforts contre la religion, et dont la haine qu'ils lui témoignent se partage ensuite en autant de différentes opinions; des auteurs qui se croient fondés à rejeter tout ce qu'ils ne comprennent pas, et qui, en même temps, ne savent rien expliquer; des auteurs qui veulent enseigner ce qu'on doit être, et qui n'enseignent qu'à être rien ; qui, selon l'expression d'Isaïe, confondant le mal et le bien, pour qu'on ne puisse discerner aucun des deux, veulent changer le jour en ténèbres, et la nuit en lumières : *Dicitis malum bonum, et bonum malum, ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras* (*Isai.*, V, 20); de tels auteurs peuvent-ils vous communiquer des connaissances utiles ? Je passe sous silence l'infidélité de leurs rapports ; depuis longtemps on les en a convaincus. Mais je demande ce qu'il peut résulter d'avantageux pour les hommes, de la lecture de pareils ouvrages ? On y voit un brouillard épais s'étendre sur tous les objets pour les obscurcir, et il n'en sort pas un rayon de lu-

mière qui conduise à quelque découverte intéressante. On y voit un acharnement contre des vérités reçues; mais on ne les remplace que par la confusion des idées et des conjectures, du doute et de l'incertitude. On y voit essayer de jeter un voile sur l'origine de l'homme, sur sa destination, sur ses devoirs et sur ses espérances; mais on ne lui offre ni principe clair pour se connaître, ni règle assurée pour se conduire, ni motif solide pour être vertueux. Quel bien réel et durable, quel progrès, même dans les sciences ou dans les arts, la société humaine doit-elle à ces sortes de lectures? Ont-elles formé de vrais savants? Qu'on le dise! Elles ont fait beaucoup d'impies; on le sait. Nulle règle fixe de mœurs, et beaucoup de frivoles moralités; nul point déterminé de sagesse, et beaucoup d'irrégularités. Peu de vrai mérite dans les états différents, et beaucoup de déréglements dans toutes les conditions. Une espèce d'éblouissement qui livre au hasard, aux circonstances, disons mieux, aux plaisirs et aux penchants; voilà ce qui résulte de ces lectures. Où en est l'utilité? et de là, quel peut en être le motif?

Les lectures doivent encore contribuer à régler le cœur: troisième motif qu'on doit s'y proposer; et avec quelle attention faut-il exclure celles qui l'amollissent et le dérèglent! Loin donc, mes chers auditeurs, loin de vous ces images enchanteresses que présente d'elle-même une tendresse voluptueuse! Inspirer les mêmes sentiments qu'elle exprime; allumer les mêmes feux qu'elle dépeint; communiquer la même ivresse dont elle étale les transports; renouveler les tourments et les malheurs dont elle rend intéressant le tableau: quelles leçons!

Encore ne sont-ce pas là les seuls dangers dont on ait à se préserver! Eh! mes chers auditeurs, quelle surprise je causerais à plusieurs d'entre vous qui sans doute font sagement profession de ne connaître que les devoirs, les talents et les vertus, si, prenant en main ce nombre d'écrits qu'ont produits, dans les ténèbres, et exposés peu à peu au grand jour, de nouveaux législateurs du genre humain, je prouvais invinciblement (et malheureusement la preuve n'est que trop facile) qu'il n'est aucun vice dont on n'y trouve l'apologie; que, dans quelques-uns, on lit, en termes assez clairs, des maximes destructives des obligations les plus sacrées et les plus indispensables au jugement de la raison, au sentiment même de la nature; qu'on y établit des principes propres à troubler la paix, à renverser l'ordre, à avilir, à pervertir, à déshonorer, à anéantir la société; et qui ne sont privés d'une partie de leur effet, que parce que l'horreur même des maux qu'ils inspirent servent quelquefois de remède à l'excès du mal qu'ils sont capables d'opérer! Peut-être quelques-uns de ceux qui m'entendent savent que je n'exagère rien. Or, puisqu'on doit lire pour se former aux bonnes mœurs et aux vertus, faut-il insister plus longtemps sur la nécessité du choix que prouvent les motifs mêmes de la lecture? Non: mais, pour l'appuyer sur d'autres raisons, disons un mot des dispositions qu'on apporte à la lecture.

TROISIÈME PARTIE.

Vous ne me désavouerez pas, mes chers auditeurs, si j'avance que, communément, on apporte à la lecture, ou une inapplication qui facilement se laisse éblouir, ou des inclinations qui aiment naturellement à être flattées, ou un fonds trop léger d'érudition pour voir la simple opinion triompher des spécieuses apparences sous lesquelles se produit l'erreur. Goût de frivolité, intérêt de passions, médiocrité de connaissances, trois sortes de dispositions qui, quoique séparées, laissent à la lecture de très-grands dangers. Que doit-il en être, lorsque toutes trois, comme trop souvent il arrive, se réunissent pour augmenter le péril? Abrégeons pour terminer.

Vous le savez, mes chers auditeurs, il n'est que trop ordinaire au commun des hommes de s'arrêter plus à l'écorce qui paraît, que d'analyser la substance qu'elle couvre. C'est ce que, dans différentes circonstances, nous vous entendons répéter mille fois; et c'est ce qui surtout est vrai dans celle-ci. De là vient que, sans rien dire de neuf ni d'important, qui pût par soi-même affaiblir le règne de la religion, il est quelques écrivains qui lui ont porté les coups les plus dangereux. Ils n'ont eu qu'à éblouir par la pureté du langage, par la hardiesse des tours, par l'agrément des expressions; on a dispensé leur plume légère d'offrir la force des preuves, l'enchaînement des idées et la solidité des raisonnements. Ils ont profité de la dispense; elle leur était nécessaire, et voici quelle méthode en a résulté; double monument et de la faiblesse de ceux qui l'emploient, et de la faiblesse de ceux qu'elle séduit.

Piquer la curiosité par des portraits et des caractères; réveiller l'attention par des contrastes inattendus; rapprocher des objets qui n'ont aucun rapport, et transporter à l'un ce qui ne convient qu'à l'autre; répandre sur les sujets les plus graves le sel mordant de quelques indécentes plaisanteries; mêler tout à coup aux éloges l'ingénieuse malignité de la censure; décider en deux mots ce que de longues discussions exposeraient à peine, et couper, avec le glaive tranchant d'une affirmation que rien ne garantit, les nœuds qu'on n'eût pas pu délier par d'autres efforts; porter un absurde calcul dans les mystères, pour ne présenter que leur obscurité, et supprimer la clarté des témoignages sensibles que Dieu même leur a rendus, pour en exiger la croyance; taire ainsi les motifs évidents qui déterminent la raison à la foi, et ne faire valoir que les ténèbres que la foi doit nécessairement offrir à la raison; exagérer les faiblesses, peindre les vices de ceux qui devaient surtout être

vertueux, pour les opposer aux impressions des exemples de vertu; relever et grossir quelques abus, pour décréditer les plus saints usages; représenter la noble fermeté de la religion comme une persécution cruelle, et voiler les fureurs opiniâtres de ceux qui la poursuivent; rejeter sur la vérité, qui est en possession, et qui se maintient paisiblement, les disputes, les troubles enfantés uniquement par ceux qui l'abjurent; vanter l'erreur universelle qui les tolère toutes, et vouloir armer la terre entière contre le zèle doux et sage qui ne cherche qu'à les dissiper; parler de paix, et ne pas même accorder une trêve au christianisme; lui attribuer, comme à leur cause, des maux dont il n'apprend qu'à devenir patiemment la victime; enfler tout sous des termes gigantesques; orner les divers objets des traits brillants d'un pinceau hardi, et de quelque décoration extraordinaire; répandre le feu de l'imagination sur les idées; leur donner une vivacité qui plaise; parler d'un ton impérieux et décisif qui subjugue, qui attire : voilà, voilà le piége, et tous les jours la lecture y fait tomber.

On aime un auteur qui dit bien, et l'on n'examine pas s'il dit vrai, ou l'on soupçonne moins qu'il dit faut dès qu'il dit avec grâce; il ne doit pas avoir tort, dès qu'il amuse. Le plaisir qu'il procure dédommage aisément de la conviction. Au lieu de convaincre, il suffit de plaire. Un mot bien dit supplée à une chose mal prouvée. Quelques lueurs passagères récréent bien plus qu'une lumière soutenue; et les saillies de l'esprit sont de toute autre valeur que la sérieuse solidité de la raison. On se prévient, on se passionne pour un écrivain de ce caractère; on le goûte et on ne goûte que lui. On le cite, et l'on est surpris que son témoignage n'ait pas auprès de tous le même poids. Son nom seul fait un titre, et ses paroles sont autant d'oracles dans l'esprit de ceux qui ne veulent pas eux-mêmes souffrir que nous prononcions le nom, et que nous apportions l'autorité de quelques-uns de ces hommes célèbres dont le génie profond et le travail assidu firent des savants illustres, en même temps que la religion et la vertu en firent des saints.

Ah! comme autrefois l'idole de Dagon tomba à la seule présence de l'arche, qu'ils rentrent aujourd'hui dans le néant de leur impure origine, ces livres pervers dont l'audacieux effort et le sacrilége but est de faire oublier les livres saints et avec eux la religion de ce royaume très-chrétien. Comme les lévites furent obligés de modérer les pleurs d'attendrissement que versait le peuple d'Israël en entendant lire les livres saints, que nous soyons principalement occupés à recueillir parmi les fidèles le fruit des lectures saintes, qui les édifient et qui répandent une sainte joie dans leur âme! Que nous les voyons s'occuper eux-mêmes du souvenir des bienfaits de Dieu, de la reconnaissance qu'ils lui doivent, des devoirs qu'il leur impose, des récompenses promises à ceux qui les accomplissent! Je vous les souhaite.

SERMON XIX.

Pour le troisième dimanche du Carême.

SUR LA SÉVÉRITÉ DES OBLIGATIONS QU'IMPOSE LA RELIGION (34).

Qui non colligit mecum, dispergit. (*Joan.*, XI, 23.)

Celui qui n'amasse pas avec moi dissipe.

Jésus-Christ avait chassé du corps d'un malade un démon qui le rendait muet. Ce prodige excite l'admiration des uns, les murmures des autres. Encore aujourd'hui, même diversité dans les jugements portés par les chrétiens, sinon sur sa personne, du moins sur sa doctrine. On admire les prodiges qui ont rendu un témoignage irréfragable à sa divinité. On ne conteste plus, du moins dans notre société chrétienne, les preuves triomphantes qui appuyent l'établissement, le règne et la durée de sa religion; car ceux qui cherchent encore à répandre des nuages sur la certitude de sa vérité, on peut les regarder comme s'étant exclus d'eux-mêmes de la famille et n'ayant plus rien de chrétien. Ce n'est pas contre cette sorte d'adversaires que je me propose aujourd'hui de parler. Quels que puissent être et leurs efforts et leurs espérances, quelque vaste et profonde que soit la conjuration qu'ils ont ourdie contre le christianisme, le christianisme est vainqueur; il triomphe, il triomphera éternellement. Les portes de l'enfer n'ont point prévalu et ne prévaudront jamais contre la vérité chrétienne : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.*, XVI, 18)

Mais nous avons à combattre d'autres ennemis domestiques plus formidables peut-être, dont l'esprit se soumet, mais dont le cœur murmure; rendant hommage à la certitude de l'Evangile, mais toujours tentés d'en blâmer les lois, ils obéissent et ils se plaignent. Ils applaudissent quand il ne faut que croire; ils éclatent en reproches, quand il faut agir. Ils conviennent que le christianisme a Dieu pour auteur, et volontiers ils accuseraient Dieu de nous avoir révélé une religion si sévère, comme s'il était aussi indifférent en soi-même qu'elle fût austère ou qu'elle ne le fût pas, et comme s'il n'y avait d'autre motif de son austérité que son austérité même. Plus volontiers encore, ils supposeraient que ce sont ses ministres qui ont ajouté à ses rigueurs, et qui se plaisent à aggraver un joug que l'on sait bien pourtant retomber avec plus de poids sur les ministres eux-mêmes que sur toute autre classe de la société chrétienne, puisqu'ils auront à rendre un compte rigoureux non-seulement de leurs propres âmes, mais de toutes celles qui leur sont confiées. Pour justifier à la fois et l'Evangile et notre ministère, il nous suffit de les ramener à

(34) Ce sermon fait suite à celui intitulé : *Modération raisonnable des devoirs qu'impose le christianisme*, col. 38.

cette parole de Jésus-Christ : Qui n'est pas pour moi est contre moi, et quiconque n'amasse pas avec moi dissipe : *Qui non colligit mecum, dispergit.* De cette parole méditée avec attention, nous conclurons sans peine que l'austérité que nous prêchons est une austérité nécessaire : proposition unique dont ce discours nous donnera le développement. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Se renoncer soi-même et porter sa croix, mortifier ses sens, crucifier sa chair, régler son cœur, arracher l'œil et la main qui nous sont un sujet de scandale : ah ! mes chers auditeurs, dans ce peu de mots, qui sont l'abrégé des maximes de l'Evangile, quelle sévérité, quelle rigueur ! Pour consoler votre indolence, adoucirai-je le tableau qui l'effraye ? Trahirai-je la vérité, pour relever votre courage ? Pour vous animer à remplir les devoirs du christianisme, essayerai-je de les affaiblir ? Non, mes frères. Après vous avoir représenté, dans un autre discours, le caractère de modération qui se trouve dans les préceptes de la religion, je ne refuserai pas néanmoins de leur attribuer l'austérité qui les distingue. Il n'y a point ici de contradiction. Vos devoirs, disciples de Jésus-Christ, ne sont pas tels que les peint la perfide lâcheté qui les exagère, à dessein de s'autoriser à ne pas les remplir. Voilà ce que j'avais à établir contre ceux qui affectent de regarder comme impraticables les vertus chrétiennes, et qui cherchent dans cette idée la dispense de les pratiquer. Elles n'ont rien que de raisonnable et de possible ; n'accusez donc pas d'excès la nature de vos devoirs. Mais aussi ne vous dissimulez pas qu'ils présentent des difficultés. Ce serait démentir l'oracle de Jésus-Christ qui appelle étroite la voie qui conduit à la vie, *Arcta via est quæ ducit ad vitam.* (*Matth.*, VII, 14.) Il est donc un double écueil à éviter dans la morale ; celui d'une rigidité outrée où le découragement fait naufrage, et celui d'un relâchement coupable où la témérité va périr. Oui, mes frères, l'Evangile est une loi austère ; et l'unique objet que je me propose aujourd'hui, c'est d'en justifier l'austérité. Je me borne à ces deux questions : Pourquoi l'Evangile est-il austère ? C'est la première. Pourquoi l'Evangile étend-il si loin son austérité ? C'est la seconde. Je vais répondre à toutes les deux, et je vous demande une sérieuse attention.

Quelle est la fin essentielle que Jésus-Christ s'est proposée, en venant nous tracer dans l'Evangile un plan de conduite ? C'est, mes chers auditeurs, de nous faire parvenir à la nôtre. Et, puisque notre fin ne peut être que Dieu, il s'ensuit évidemment que la religion nous a été donnée pour nous conduire à Dieu. D'autre part, il est certain, et l'expérience personnelle ne nous le rend que trop sensible, il est certain que nous trouvons, malheureusement, et au dehors de nous et au dedans de nous, des obstacles qui nous détournent d'aller à Dieu. Il faut donc les vaincre. Réunissez ces deux idées : Nous sommes faits pour Dieu, et il est des objets qui tendent à nous séparer de lui. Voilà aussitôt l'idée des efforts, des violences et des combats qui résultent des deux premières. Point de milieu : Il faut ou renoncer à Dieu, ou renoncer à ce qui nous en éloigne. Renoncer à Dieu, c'est se perdre sans ressource ; et à qui, Seigneur, irons-nous ? devons-nous dire avec saint Pierre : Vous avez seul les paroles de vie et de la vie éternelle : *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes.* (*Job*, VI, 69.) Renoncer à ce qui nous éloigne de Dieu, c'est surmonter l'attrait de ce qui nous environne, c'est se renoncer soi-même. Seigneur, doit donc ajouter un chrétien, avec le même apôtre, j'ai tout quitté pour vous suivre : *Ecce reliquimus omnia, et secuti sumus te.* (*Matth.*, XIX, 27.) Voilà, mes frères, en deux mots, pourquoi l'Evangile est si sévère, pourquoi il devait l'être. Dieu pouvait ne pas nous créer pour lui. Dès qu'il nous a créés pour nous réunir à lui dans le ciel, il devait nous commander de nous attacher à lui sur la terre. La route et le terme doivent avoir un rapport. Il serait insensé de prétendre aller à Dieu, sans diriger vers lui notre marche. A moins qu'on n'ait l'audacieux délire de penser que la voie du désordre mène également au séjour du Dieu de perfection ; qu'il voit d'un même œil le bien et le mal, ou qu'il n'est ni bien ni mal à ses propres yeux ; qu'il ouvre également sa demeure à la régularité des mœurs qui cherche à s'en rendre digne, et à la licence du déréglement que n'en excluent pas de honteux excès ; que le Dieu de sainteté n'a point horreur du vice, et qu'à son tribunal il n'est aucun privilége pour la vertu.

Vous ne le pensez pas, mes chers auditeurs, et jamais homme raisonnable ne l'a pensé. Ce serait un blasphème aux yeux même de la raison ; puisque la juste idée qu'elle se forme de Dieu ne saurait se concilier avec celle d'une indifférence destructive de toute vertu qu'il faudrait supposer dans lui. Toujours, et parmi toutes les nations, on a attribué à la divinité la haine du vice. Si l'antiquité païenne a imaginé des dieux protecteurs du vice, c'était à dessein de consacrer le vice, en essayant d'empêcher qu'il parût tel. Toujours la vertu a été regardée par les hommes comme un spectacle digne de Dieu. C'est toujours à l'homme de bien qu'on a cru les récompenses promises. Or, dites-le-moi : A quel titre pourrions-nous attendre celles que Dieu nous fait espérer, si nous ne le reconnaissions pas comme le Maître qui les distribue ? Comment le reconnaîtrions-nous pour maître, si nous n'étions pas obligés à le servir, et comment pourrions-nous être obligés à le servir, sans qu'il y eût nécessairement quelque devoir pénible dans son service ? Car, prenez-y garde, mes chers auditeurs, si nous retranchons de sa loi tout ce qui nous paraît rigoureux, évidemment alors

ce n'est plus Dieu que nous servons; ce sont nos goûts que nous suivons; ce sont nos penchants que nous flattons; ce sont nos passions que nous satisfaisons; en un mot, c'est pour nous et pour nous seuls que nous vivons. Supposons qu'il n'y ait point dans l'Evangile cette sévérité qui nous gêne pour nous régler; que nous soyons pleinement maîtres de nos affections et de nos œuvres; que, comme Dieu nous a laissés dans la main de notre conseil, selon l'expression de l'Ecriture, qui nous enseigne clairement notre liberté (*Eccli.*, XV, 14), il ait abandonné à cette liberté tous ses droits, sans même se réserver celui de nous regarder comme justes ou comme coupables; dès lors, quels sont devant Dieu nos mérites? quelles sont nos vertus? quelles sont nos victoires? et qu'y a-t-il dans nous à couronner? Cette couronne de justice, ainsi que l'appelle saint Paul, et qu'il attendait avec confiance: *Reposita est mihi corona justitiæ* (II *Tim.*, IV, 8); cette couronne que Dieu nous destine ne mériterait plus d'en porter le nom, si elle n'était pas le prix de notre courage. Et, pour user de la comparaison du grand Apôtre, comme un athlète ne jouit des honneurs du triomphe qu'après les nobles efforts du combat: *Non coronatur nisi legitime certaverit* (II *Tim.*, II, 5); de la gloire même à laquelle Dieu veut nous élever résulte sensiblement l'obligation des travaux qui doivent nous l'obtenir.

Pourquoi mettre ses récompenses à si haut prix, demande la langueur des hommes? Le ciel nous est promis; oui, mais il faut le gagner. Si d'un côté l'espoir attire, de l'autre la difficulté rebute. On goûterait mieux la sublimité de l'espérance chrétienne, si les devoirs du christianisme étaient moins onéreux. Je vous entends, hommes terrestres, vous voudriez obtenir tout sans qu'il vous en coûtât rien; passer des délices de la vie actuelle dans l'immense félicité de la vie à venir; réunir la douceur du siècle présent à la béatitude du siècle futur. Développez entièrement votre système. Vous voudriez que Dieu dût vous accorder son bonheur, et que vous ne lui dussiez pas le tribut de votre soumission; qu'il vous assurât son héritage, et qu'il n'exigeât pas votre fidélité; qu'il existât pour vous, sans vous obliger à exister pour lui; ou que son existence n'eût avec vous aucun rapport, pour qu'il vous fût libre d'exister sans aucune relation avec Dieu. Vous voudriez qu'il oubliât la qualité essentielle et le droit inaliénable de son être, la perfection de sa sainteté, la sagesse de sa providence. Or, voilà néanmoins les titres qui justifient sensiblement la sévérité de la loi.

En qualité de premier Etre, d'Etre souverain, à qui nécessairement tout est subordonné, tout se rapporte, Dieu a donc aussi des droits dont il ne saurait se départir, et et auxquels vous devez rendre hommage. Il cesserait d'être Dieu, si vous cessiez de lui être assujettis. Sans doute vous ne lui disputerez pas le droit d'être préféré à tout ce qui n'est pas lui, et le pouvoir d'exiger la preuve de cette préférence. Mais si vous n'avez rien à lui sacrifier, en quoi lui témoignerez-vous que vous le préférez? Ou quelle sera pour lui la gloire d'une préférence que vous n'avez aucun intérêt à lui refuser? C'est donc uniquement par le prix de vos sacrifices que vous pouvez lui marquer la réalité de vos sentiments. Ce qu'il vous en coûte pour lui obéir, atteste la supériorité du droit qu'il a de vous commander. C'est en vous voyant lui offrir, par la docilité de l'obéissance, ce que vous avez de plus cher par l'inclination de la nature, qu'il peut vous dire comme autrefois à Abraham: C'est à présent que je connais que vous craignez le Seigneur: *Nunc cognovi quod times Deum.* (*Gen.*, XXII, 12.) Je connais que vous cherchez à me plaire, puisque pour moi vous résistez à un penchant qui vous plaît. Je connais que vous mettez ma grâce au-dessus de tous les biens, parce que vous consentez à vous priver de tous les biens plutôt que de perdre ma grâce. Je connais que je suis le Dieu de votre cœur, puisque vous m'immolez les passions chéries qui voudraient le partager. Je connais que vous me regardez comme votre maître suprême, puisque vous faites tout céder à l'autorité de ma loi: *Et non pepercisti unigenito filio tuo propter me.* (*Ibid.*) Et ce n'est que par là que nous pouvons honorer le Souverain suprême. Ah! du moins, dites-vous, si de cette sévérité ne résultaient que des épreuves passagères! Mais elles durent autant que la vie; et fallait-il ne vivre que pour n'avoir qu'à se combattre? Oui, mes chers auditeurs, parce qu'il est toujours juste de ne vivre que pour Dieu. Il est le Dieu de tous les jours, de tous les instants comme de tous les siècles. Toujours il est notre Créateur, toujours notre maître, toujours il est notre fin. Il ne devait donc pas y avoir un temps où nous fussions à lui, et un temps où nous fussions à nous-mêmes; un temps où sa volonté fixât nos devoirs, et un temps où il fût permis à notre indépendance de n'en reconnaître aucun; un temps consacré à la vertu, et un temps assigné à la licence. Il y a plus, autoriser pendant un temps la licence, ne serait-ce pas rendre plus pénible encore la vertu? Ne lui reprocherait-on pas encore les sacrifices qu'elle exigerait dans certaines circonstances, s'il en était d'autres où l'on pût impunément se rendre sourd à sa voix? Ne trouverait-on pas encore plus rigoureux certains devoirs du christianisme, si l'on se familiarisait par intervalle avec une dangereuse liberté qui tendrait à en affranchir? C'était par une règle constante et soutenue, qu'il fallait accoutumer les hommes à les remplir. Une loi qui mollit est bientôt sans force; Dieu ne devait point ainsi énerver la sagesse; et, puisqu'il ne peut nous imposer que des obligations de sagesse, elles doivent donc subsister toujours. Puisqu'il est des choses essentiellement opposées à l'ordre, Dieu devait donc nous les interdire toujours. Puisque

Dieu a toujours sur nous les mêmes droits ; il peut donc nous assujettir toujours à la même fidélité.

Ces devoirs de fidélité, dont la continuité même fait presque toute la rigueur (car les grandes occasions sont rares, les grandes tentations peu fréquentes, à moins qu'on ne s'y expose); ces devoirs, Dieu devait à sa sainteté de vous les prescrire. Eh! quelle idée auriez-vous de Dieu, si ce qui émane de Dieu ne vous retraçait pas les caractères d'un Dieu saint? Le Dieu de la paix pouvait-il ne pas réprouver lss inimitiés et la discorde? Le Dieu de la clémence pouvait-il souscrire à l'aigreur des ressentiments, aux traits de la malignité? Le Dieu d'équité pouvait-il ratifier les fruits de l'injustice la plus légère, les ruses d'une artificieuse cupidité? Le Dieu de vérité pouvait-il protéger la duplicité et le mensonge? Le Dieu de sagesse pouvait-il autoriser la vaine enflure et la présomption ridicule de l'orgueil? Le Dieu de charité pouvait-il ne pas exiger qu'une partie des biens qui forment l'opulence des uns fût dérobée au luxe, à la vanité, aux amusements, pour tempérer, adoucir et soulager l'indigence des autres? Le Dieu qui créa nos esprits à son image pouvait-il permettre que le vil limon dont il forma nos corps usurpât l'empire que l'âme doit exercer? Ah! mes chers auditeurs, ce qui justifie la sévérité de la loi, c'est la perfection du législateur. Si l'Evangile nous arme contre nous-mêmes, c'est que Dieu est essentiellement armé contre le vice, et que, de notre aveu, les attraits du vice sont toujours prêts à nous captiver. Si l'Evangile nous élève audessus de nous-mêmes, c'est que, d'une part, destinés à nous élever jusqu'à Dieu, de l'autre, courbés vers la terre, Dieu veut nous fortifier contre le poids de la nature qui réussirait à nous entraîner. Si l'Evangile nous rend ennemis de nous-mêmes, c'est que la séduction du penchant naturel qui nous porte à nous aimer dégénère en aveuglement et contrarie la noblesse des grandes vues que Dieu, en nous créant, s'était proposées. Dieu donc n'est justement sévère que parce qu'essentiellement il est saint, et les traits de sa sainteté devaient être sensiblement exprimés dans les préceptes de sa loi.

Vous voudriez la rejeter, cette loi, sous prétexte qu'elle est austère. Mais avouez-le, chrétiens, si elle ne l'était pas, vous vous croiriez bien plus autorisés à la méconnaître. Vous paraîtrait-elle venir de Dieu, si vous y aperceviez ce qui favorise les inclinations déréglées des hommes? Et n'est-ce pas la perfection des maximes du christianisme qui a augmenté la force des preuves qui rendent témoignage à sa divinité? Ne vous y trompez pas, mes chers auditeurs : si l'austérité de l'Evangile a pu s'opposer à ses progrès, en effrayant la lâcheté qui en redoutait le joug, elle a servi aussi à les étendre, en préparant, par le sentiment de l'admiration, les cœurs qui l'ont accepté. La sublimité des leçons de Jésus-Christ a formé des disciples. Ceux mêmes qui n'ont pas eu le courage de s'y soumettre, n'ont pas su se défendre de les respecter. L'orgueil, qui s'est offensé de l'obscurité des mystères, s'est vu contraint à préconiser la pureté de la morale. La loi de Jésus-Christ a paru sévère, il est vrai, mais c'est cette sévérité qui en a relevé l'éclat. La lui reprocher, c'est lui faire un crime de ce qui fait sa gloire, c'est tourner contre vous vos plaintes en opprobre que de refuser de la suivre, parce qu'il en coûte de la pratiquer. Qu'est-ce dire, en effet, que d'accuser l'austérité du christianisme? N'est-ce pas dire équivalemment : Je ne veux pas être chrétien, parce que je ne veux pas être vertueux. Que l'Evangile soit la règle des âmes humbles, des cœurs chastes, des esprits pacifiques, des hommes justes, patients et modérés, et que ceux-là lui soient dociles, qui veulent maîtriser leurs désirs et dominer leurs passions : ces vertus m'alarment; la sainteté de mes devoirs, voilà la cause qui m'engage à les trahir. Aussi (nous en avons journellement la preuve sous les yeux) on n'affecte de combattre la vérité des dogmes de la foi que parce qu'on veut se soustraire à la sainte sévérité de la loi. Or, de bonne foi, chrétiens, je vous le demande, convenait-il à la sainteté de Dieu d'autoriser ce langage, au préjudice de l'honneur de sa religion? Si elle devait être proportionnée à nos forces avec le secours de la grâce, devait-elle être accommodée à tous nos penchants? Dieu devait-il consulter notre indolence, ou prendre conseil de sa sagesse? Fallait-il exposer ses lois à nos mépris, plutôt que de nous asservir à leur salutaire rigueur? Je dis nos mépris, car remarquez-le mes chers auditeurs, s'il était dans l'Evangile un seul point qui pût se concilier avec le désordre de nos affections, si, parmi les défauts que blâment justement les hommes, il en était un seul qui pût compatir avec les vrais principes du christianisme : dès lors sensiblement avilie à vos yeux, la religion serait sans force, parce qu'elle ne présenterait plus l'intégrité de la vertu. Qu'en serait-il donc du christianisme, si, selon la prétention insensée d'un nombre d'hommes qui voudraient vivre sans frein et sans loi, la loi de Dieu laissait une libre carrière à tous les égarements; et si, comme la religion de ce faux prophète qui, pour l'établir, a mis toutes les passions en œuvre, et a autorisé la plus violente de toutes, ce n'était, pour m'exprimer ainsi, que la religion des sens? Ah! mes frères, convenez-en ici, l'esprit dément le cœur. Le cœur murmure de la sévérité de la loi, c'est là le langage de la passion; mais l'esprit n'estime la loi qu'autant qu'elle est justement sévère, et c'est le suffrage de la raison. C'est que la souveraine raison, c'est que la sagesse de Dieu elle-même a dicté ce qu'il y a d'austère dans nos devoirs.

Austérité de devoirs qu'exigeait encore la providence de Dieu, dans le gouvernement universel du monde; puisque cette austérité, personnelle à chacun de nous, contribue évidemment à produire le bien

général. Dieu, sans doute, devait se le proposer. Il serait étrange qu'il en eût agi autrement; et pourrait-on concevoir que le maître souverain de l'univers n'eût pas eu pour la terre entière des vues aussi sages qu'en ont ceux à la conduite desquels il en confie une partie? Or, de l'aveu de tous les hommes, les maîtres du monde établissent avec justice, pour l'avantage commun des peuples, des lois qui gênent les particuliers. L'ordre le demande, puisque l'ordre ne saurait subsister sans la sévérité de la loi qui veille à le maintenir, et qui s'arme pour le venger. Eh! dites-moi, mes chers auditeurs, quel désordre régnerait parmi les hommes, si Dieu ne leur eût pas rendu sensible l'image de l'ordre dans les préceptes de sa loi? Quelle universalité de trouble et de confusion parmi eux, s'il était permis à chacun de suivre l'impétueuse ardeur des penchants qui sont dans eux! Plus il en coûte de les vaincre, plus il est facile d'en apercevoir la violence. Il fallait donc, ou la sévérité de la loi qui dompte ces penchants, ou la licence de ces penchants indomptés qui étend partout ses ravages. Lequel des deux, à votre avis, devait fixer le choix du plus sage des législateurs? Vous l'accusez d'être sévère; mais combien l'accuseriez-vous encore, s'il ne l'était pas! Vous murmurez, lorsque ce sont vos propres passions que sa loi contient; mais que ne lui reprocheriez-vous pas, s'il voyait d'un œil indifférent que vous êtes la victime des passions d'autrui! Vous vous plaignez de ce qu'il ne vous laisse pas le droit de satisfaire vos inclinations; mais quelles alarmes pour chacun de vous, si ce droit pernicieux était accordé à tous? Vous gémissez du prétendu esclavage dans lequel son autorité vous retient; mais que deviennent la paix et la tranquillité, la sûreté et le bonheur du monde, si, brisant le lien de sa loi, Dieu pouvait consentir à n'établir aucune règle sur la terre, et à y déchaîner toutes les passions? Que dis-je, toutes les passions? Citez-en une seule que, sans péril, on puisse mettre en liberté, et qui ne tende pas efficacement à agiter toutes les autres. Comme une seule passion secrète est la perte du cœur où elle règne, il ne faudrait, dans la société des hommes, qu'une seule passion puissante pour y apporter la désolation. Jugez-en par les tristes et affreux spectacles que multiplie aux yeux des hommes l'infraction de la loi. Que signifie donc cette frivole et puérile demande que nous entendons répéter si souvent : Eh! que fait à Dieu que je me refuse telle satisfaction, ou que je m'y livre? Exclamation vieillie et sans force, qui ne sert qu'à nous montrer ce qu'il y a tout ensemble et de borné et d'intéressé dans les vues de ceux qui tiennent ce méprisable langage. Autant vaudrait-il demander : Que fait à Dieu, essentiellement amateur de l'ordre, que l'ordre soit établi, ou qu'il soit renversé? Que fait à Dieu, essentiellement sage, que les principes de la sagesse servent de règle, ou qu'on s'abandonne à tous les excès de l'aveuglement? Que fait à Dieu, essentiellement juste, que l'équité règne, ou que l'iniquité triomphe? Que fait à Dieu, essentiellement bon, que la charité s'exerce, ou que la méchanceté opprime? Ah! si tout cela ne fait rien à Dieu, Dieu n'est plus le Dieu du monde. Il n'a rien fait en le créant, ni pour lui-même ni pour vous. C'est une idole, ce n'est pas un Dieu. Etendez, étendez plus loin votre question; et, lorsque vous voyez émaner du trône des monarques de la terre la prudence de ces lois qui défendent le crime, ou leur rigueur qui le punit, demandez ce que fait personnellement au souverain la règle ou le désordre dans la conduite de ses sujets. A quoi pensai-je? Vous direz sans doute que c'est à lui qu'il appartient de les gouverner; que, dépositaire des biens publics, il doit en être le distributeur; que le détail des lois est le produit nécessaire du nombre et de la grandeur des vices, et qu'il n'est que l'aveugle audace du vice qui ose réclamer contre la sagesse qui tend à le réprimer. Réponse juste : la raison la fournit, je l'adopte et je l'applique à la loi de Dieu. Faites plus encore : demandez-vous ce que vous fait personnellement à vous-mêmes, mes chers auditeurs, telle ou telle action dont vous entendez le simple récit. Elle ne s'adresse point à vous, elle n'attaque aucun de ceux qui ont des rapports avec vous; cependant (j'en atteste la droiture de votre esprit) si elle désordonnée, nécessairement et aussitôt vous la blâmez; elle vous blesse, vous en condamnez l'auteur, vous souscrivez à sa punition; et vous voulez que la sagesse de Dieu ne soit pas offensée de tout ce qui lui est opposé, tandis que vous-mêmes vous ne pouvez pas approuver ce qui ne saurait pas s'accorder avec la vôtre. Vous voulez que la suprême raison puisse tolérer et permettre ce qui ne peut se concilier ni avec ses lumières ni avec ses desseins. Vous voulez que tout ce qui est agréable à la nature soit et paraisse égal à son auteur qui devait en régler les sentiments. Prétention absurde, et je ne crains pas d'avancer que, si vous perdez de vue le texte de la loi, vous en viendrez bientôt jusqu'à dénaturer l'idée que vous devez avoir de Dieu même.

Car, pour réunir tout sous un seul point de vue, que serait Dieu dans l'idée des hommes, s'il n'était pas une juste sévérité dans la loi qui prescrit aux hommes ce qu'ils doivent être à l'égard de Dieu? Vous demandez pourquoi il doit nous en coûter des sacrifices pour servir Dieu, mais je demande, à plus juste titre, s'il est possible d'avoir une vive idée de Dieu sans avoir l'idée de la nécessité de ces sacrifices, et c'est aux hommes que je m'en rapporte. O vous! qui les lui refusez, dites-nous si la vive idée de Dieu, comme votre souverain bien, est compatible avec cet attachement excessif aux biens de la terre, dont la soif vous enflamme, dont la poursuite vous trouble, dont la jouissance vous absorbe, et dont vous faites visiblement votre seule di-

vinité. Dites-nous si la vive idée de Dieu, comme l'Être suprême auquel il faut rendre hommage, est compatible avec cet esprit d'indépendance qui rejette tout devoir de religion comme un joug, toute créance comme un préjugé, tout culte comme une superstition, tout acte de piété comme une faiblesse. Dites-nous si la vive idée de Dieu, comme l'objet essentiel de votre cœur, est compatible avec ces sentiments d'un amour profane, dont tour à tour la tendresse vous captive et les fureurs vous agitent; dont habituellement les impressions vous occupent et dont l'ivresse vous aveugle; dont si rapidement la violence vous entraîne, et dont si rapidement le crime vous perd. Dites-nous si la vive idée de Dieu, comme le père commun des hommes, qui dans eux chérit ses enfants, est compatible avec cet esprit d'animosité qui abjure à leur égard la qualité de frère; avec ces mouvements réfléchis d'une haine qui ne voit dans eux que des ennemis; avec ces désirs de vengeance qui méditent leurs malheurs; avec ces traits de courroux qui consomment leur perte. Dites-nous si la vive idée de Dieu, comme spectateur attentif et rémunérateur exact de tous les mérites de la vie, est compatible avec ce goût soutenu pour les plaisirs, dont la continuité non interrompue fait une vie de dissipation; dont le vide fait une vie d'inutilité; dont les attraits séducteurs font une vie de mollesse; dont les dangers et les écueils font une vie de dérèglements. Dites-nous si la vive idée d'un Dieu créateur est compatible avec cette fière ingratitude qui lui refuse un tribut de prière et de reconnaissance; si la vive idée d'un Dieu sauveur est compatible avec cette indolente sensualité que révolte tout exercice de mortification et de pénitence; si la vive idée d'un Dieu sanctificateur est compatible avec cet éloignement des vertus surnaturelles dont on affecte d'avilir l'importance. Dites-nous enfin quelle idée se forment de Dieu, quels sentiments ont pour Dieu, comment parlent de Dieu, comment tendent à Dieu, comment se rapprochent de Dieu, comment servent Dieu ceux qui lui disputent les sacrifices qu'ordonne la sévérité de la loi?

Dieu devait donc les exiger, ces sacrifices, pour nous unir à lui; puisqu'il n'est pas possible d'allier avec l'amour essentiel l'amour de préférence que nous devons à Dieu, l'amour immodéré des objets que présente le monde; cette sévérité n'est donc point arbitraire. Parce que la séduction nous menace, il fallait la fuir; parce que notre propre fragilité nous expose, il fallait nous précautionner; parce que nos inclinations nous portent au mal, il fallait nous ordonner le bien. Connaissons Dieu, connaissons-nous nous-mêmes. Pénétrons les principes de nos diverses obligations; nous respecterons bientôt la sagesse de leurs vrais motifs. Il n'en est aucune dont il ne soit facile de justifier la sainte rigueur. Aussi, mes chers auditeurs, n'ose-t on pas toujours la condamner entièrement, parce qu'on ne peut pas absolument s'en dissimuler la nécessité; mais on se récrie au moins sur ce qu'elle paraît excessive. Or, c'est ce prétendu excès de sévérité dont j'entreprends encore à ce moment la solide défense. Non-seulement la sévérité de la loi du christianisme était nécessaire, mais une grande sévérité sur certains points est indispensable.

SECONDE PARTIE.

Il est dans les vertus évangéliques un caractère de beauté qui leur attire infailliblement l'admiration de tous ceux qui savent l'apercevoir. L'extérieur du christianisme annonce si visiblement la sagesse de ses préceptes, qu'on rougirait de les combattre ouvertement. Les vices qu'il condamne sont si odieux qu'il y aurait de la honte à les protéger; et il est assez ordinaire d'avouer que la religion dirige avec sagesse la règle de notre conduite. Mais qu'elle nous fasse un crime d'un désir, d'un sentiment, d'une pensée, d'une intention, d'un regard; mais qu'elle étende son autorité jusque dans le secret de l'âme, qu'elle gêne ses desseins, ses affections, ses mouvements; mais que nous ne puissions être grièvement coupables à son tribunal sans le paraître à celui des hommes, mais que la rapidité d'un instant puisse opérer dans notre volonté la consommation du péché, mais que dans ces guerres intestines que nous avons si fréquemment à soutenir contre nous-mêmes, l'interruption momentanée de la résistance et la faiblesse passagère d'un consentement plein et libre, soit pour nous le sujet d'une juste condamnation, c'est, mes chers auditeurs, cette sévérité (et vous voyez que je ne la déguise pas), c'est cette sévérité, dis-je, dont on accuse l'excès, que je prétends être absolument nécessaire: 1° parce qu'elle dispose efficacement à ce qu'il y a d'essentiel dans l'observation de la loi; 2° parce que sans elle il ne serait pas possible d'observer essentiellement la loi.

La loi des hommes ne pouvait arrêter que la main; il n'appartient qu'à Dieu de commander au cœur. De tous les législateurs, il est le seul qui ait entrepris de le régler, parce que non-seulement il est le seul dont l'autorité doive le régir, mais parce qu'il est le seul dont les lumières le pénètrent. Eh! que pourrait, à cet égard, toute la puissance humaine? Nos pensées et nos sentiments ont au dedans de nous un asile inaccessible à son activité. Il n'est sur la terre aucune force qui puisse déchirer le voile de notre conscience. Du fond de ses abîmes impénétrables, nos projets et nos vues les plus illégitimes osent braver le pouvoir des hommes. Ils peuvent tout sur nos œuvres, elles paraissent. Ils ne peuvent rien sur nos cœurs; nous seuls pouvons les sonder. Mais parce qu'ils sont essentiellement sous le domaine de Dieu, parce que, dans eux, il n'est pour lui ni ténèbres ni mystères: *Omnia autem nuda et aperta sunt*

oculis ejus (*Hebr.*, IV, 13); c'est jusque dans nos cœurs, sur lesquels il doit régner sans partage, que doit s'exercer la sévérité de la loi; c'est dans le cœur qu'elle doit jeter les fondements de cet édifice de sainteté qu'elle travaille à construire; c'est par la sanctification du cœur qu'elle doit commencer celle de l'homme. C'est en formant le cœur selon les préceptes qu'elle doit nous préparer à faire de ces mêmes préceptes la règle de nos actions. Et voilà, mes chers auditeurs, le vrai motif de la grande sévérité que vous reprochez à l'Evangile. Vous voudriez presque la représenter comme une tyrannie. A vous entendre, on dirait que Dieu vous a donné sa loi plutôt pour vous tourmenter que pour vous conduire. Blasphème des passions qui affectent de se méconnaître pour rompre plus audacieusement la première digue que la loi de Dieu vient leur opposer!

Vous demandez pourquoi, peu content de régler vos œuvres, Dieu porte l'attention jusqu'à régler vos cœurs. Je pourrais me borner à vous répondre : Parce que vos œuvres appartiennent à Dieu, et que tout ce qu'il y a de déréglé dans vos cœurs en dispute l'empire à Dieu. C'est, vous ajouterai-je, c'est parce qu'il les connaît; c'est du cœur, disait expressément Jésus-Christ, c'est du cœur que naissent tous les déréglements. C'est d'un cœur dépravé que proviennent dans l'esprit ces pensées qui sont tout à la fois et l'indice et l'effet de cette dépravation : *De corde exeunt malæ cogitationes.* (*Matth.*, XV, 19.) C'est d'un cœur aigri et irrité que partent ces cruels excès de fureur qui, quelquefois, n'épargnent pas même la vie, *homicidia.* C'est d'un cœur voluptueux et gâté que s'élèvent ces désirs effrénés dont un honteux libertinage est la déplorable suite, *adulteria, fornicationes.* C'est d'un cœur avare et sordidement attaché aux richesses qu'on voit éclore les injustices et les rapines, *furta.* C'est d'un cœur double et dissimulé que tire son origine la fausseté de ces témoignages que l'on porte jusqu'aux parjures, *falsa testimonia.* C'est d'un cœur rebelle à la voix de Dieu que dérivent ces sacriléges insultes de l'impiété qui attaque le Seigneur jusque sur le trône de sa gloire, *blasphemiæ.* C'est dans les vices du cœur que la licence du langage prend sa source, que la scélératesse du cœur enfante la perversité des discours : *Quæ procedunt de ore, de corde exeunt.* Et voilà, continue le Sauveur, voilà ce qui souille l'homme : *Hæc sunt quæ coinquinant hominem.* (*Ibid.*, 20.) Pour conserver l'homme dans cette pureté de mœurs qui doit être son apanage, il fallait donc préserver son cœur. Sagesse merveilleuse de la loi divine, qui s'applique à couper les racines du vice pour établir le règne de la vertu.

Et tel est aussi, mes chers éditeurs, l'avantage sensible qu'a la loi chrétienne sur toutes les autres. Les autres sont moins efficaces, parce qu'en même temps qu'elles condamnent les vices, elles en laissent subsister le principe. Les autres ne peuvent que défendre d'agir; l'Evangile défend de vouloir. Les autres ne sont, et ne peuvent être armées que contre la consommation du crime; l'Evangile en prévient les plus légers commencements. Les autres sont quelquefois en cela même d'une exécution plus pénible, parce qu'en punissant celui qui succombe à la tentation elles ne cherchent pas à l'en préserver; au lieu qu'en proscrivant ce que la tentation a de libre et de volontaire, l'Evangile fournit le moyen le plus sûr de ne pas y succomber. Les autres abandonnent l'homme à toute la violence de ses penchants, dont elles ne rendent redoutables que les suites; l'Evangile, en ordonnant de les étouffer dès leur naissance, en écarte mieux le danger. De là vient, mes chers auditeurs, que non-seulement il n'est point de vertu plus entière et plus parfaite, mais encore plus paisible et même plus facile que celle qui est appuyée solidement sur l'observation fidèle de l'Evangile. Ah! que Jésus-Christ connaissait bien la nature des hommes et la nature de la vertu!

Je pourrais aisément expliquer par là ce qui paraît incompréhensible, dans la conduite des hommes vertueux, à ceux qui ne le sont pas. Malgré eux, ceux-ci sont frappés de la régularité dont ils sont témoins; et, lorsqu'ils ne peuvent pas réussir à y apercevoir ou à y soupçonner de l'hypocrisie, la force de la vertu devient pour eux une espèce de mystère qu'il leur est difficile de pénétrer. Agités comme ils le sont par la vivacité des passions auxquelles ils se livrent, ils conçoivent à peine comment, avec tant d'empire sur eux, elles peuvent trouver dans autrui tant de résistance; et, parce qu'il est du sort commun de tous les hommes d'être sans cesse exposés à leurs attaques, ils voient avec surprise ceux qui, malgré tant d'attaques, parviennent à en triompher.

Ecoutez, leur dirai-je, et comprenez la raison sensible de cette différence. Comme elle est propre à vous instruire, qu'elle serve aussi à vous réformer. Cette sévérité, qui vous paraît outrée dans les préceptes du christianisme, elle est précisément la cause des victoires qui vous étonnent dans le véritable chrétien. Le mal ne fait aucun progrès dans une âme fidèle, parce qu'elle ne lui donne pas le temps d'en faire. La tentation n'entraîne point sa chute, parce que la seule idée du danger de la chute lui forme un bouclier contre les traits de la tentation. La vie est habituellement exempte des taches du crime, parce que le cœur est constamment fermé aux amorces de la séduction. Les mœurs sont pures, parce que la volonté est droite. L'ennemi est repoussé, parce qu'il n'entretient pas au dedans une intelligence secrète qui pourrait l'y introduire. Souvent c'est un premier effort qui le désarme, c'est un premier triomphe qui décide. L'un et l'autre ont coûté sans doute; mais qu'ils eussent coûté bien davantage, si l'on s'était cru permis d'hésiter, de balancer, de différer à combattre! Disons mieux : et comment pourrait vaincre celui qui se

détermine à céder au premier instant?

Que fait donc, à votre égard, la sainte rigueur de l'Evangile, en condamnant dans vous, comme coupable, ce qui vous dispose évidemment à le deviner encore plus? Elle met, dès l'entrée, une barrière aux routes de l'iniquité qui vous égare, pour vous ouvrir plus facilement les voies de la justice qui vous sauve. Elle éloigne de vous les funestes douceurs d'un poison dont la seule atteinte donnerait la mort. Elle vous ordonne de tenir ferme au premier instant de l'assaut, parce que le second serait infailliblement celui de votre défaite. Elle vous fait un devoir de veiller assidûment sur vous, parce que le défaut seul de vigilance vous expose à mille surprises. Elle vous apprend à vous défier de vous-mêmes, parce que vous avez dans vous-mêmes votre plus dangereux ennemi. Aveugles! vous lui imputez comme un excès la multitude et la sévérité de ses préceptes; et elle vous les donne comme autant de guides qui peuvent seuls vous faire échapper au nombre et à la grandeur des écueils dont vous êtes environnés. Montrez vous dociles à ces mêmes préceptes, et vous éprouverez que l'observation des uns prépare à l'accomplissement des autres. Saisissez l'esprit de la loi, si vous voulez en pratiquer les œuvres. Soyez saintement sévères envers vous, et Dieu vous trouvera exactement fidèles envers lui. C'est dans votre âme que doivent se porter les premiers coups, de peur que le vice vous terrasse; vous augmentez visiblement sa force, si vous en nourrissez lâchement l'attrait. Ce n'est qu'en triomphant de vous que vous pouvez triompher de lui.

Non, mes chers auditeurs, et ne vous flattez pas sur ce point; jamais vous ne serez véritablement chrétiens sans adopter généralement toutes les rigueurs du christianisme. Fût-il vrai, je veux bien le supposer pour un moment, que Dieu vous livre vos cœurs, et qu'il ne se réserve que vos actions; fût-il vrai que, content d'une fidélité purement extérieure, Dieu ne se montre pas jaloux du sentiment qui en est le principe; fût-il vrai que, comme la loi des hommes, la loi de Dieu ne règle que vos démarches; il est certain que si vous rejetez, comme trop austères, les maximes de l'Evangile, bientôt vous ne remplirez plus, et vous ne pourrez pas remplir la substance même des devoirs qu'il vous prescrit. J'en réduis toute la preuve à la force d'un court détail.

Comment, en effet, pourrait espérer de résister aux attraits dangereux d'une satisfaction criminelle celui qui se livre à la pensée qui lui en offre l'image? Cette première étincelle que l'imagination fomente produit bientôt dans le cœur un embrasement qui le consume, et les feux de la passion dévorent celui qui ne se hâte pas de les éteindre. Elle était donc nécessaire, cette sévérité qui ne leur donne pas même le moment de s'allumer. Comment pourrait espérer de ne pas céder au mouvement impétueux de la vengeance celui qui s'occupe à en nourrir les sentiments? La haine s'irrite et s'enflamme, à mesure qu'on s'en rappelle l'objet. Les motifs en paraissent plus pressants lorsqu'une secrète animosité les présente; on croit se justifier à soi-même son courroux, en même temps qu'on l'aigrit. Elle était donc nécessaire, cette sévérité qui défend les agitations intérieures et volontaires de l'inimitié pour en arrêter les effets. Comment pourrait espérer de s'abstenir du péché, quel qu'en soit le genre, celui qui ne renonce pas à l'intention réfléchie de le commettre? Il n'est qu'un pas entre la volonté et les actes. Aisément le crime suit les désirs, parce qu'il les satisfait. On est bien près de l'exécution, quand on a formé le dessein. Elle était donc nécessaire, cette sévérité qui, dans la volonté même, cherche à en prévenir les déréglements. Comment pourrait espérer de surmonter l'illusion des sens celui qui ne met à leur liberté aucune gêne? Toujours plus redoutables lorsqu'on les flatte, bientôt ils se rendent maîtres de celui qui ne s'applique pas à les maîtriser. S'ils ne sont pas soumis, ils tyrannisent; et le peu qu'on leur accorde devient pour eux un moyen sûr de tout obtenir. Elle était donc nécesaire, cette sévérité qui, selon la parole expresse de Jésus-Christ, nous représente, comme déjà consommé dans le cœur, le péché qu'annonce un simple coup d'œil. (*Matth.*, V, 28.) Comment pourrait espérer de conserver son âme dans l'innocence celui qui se permet un langage dont l'innocence s'alarme? On adopte insensiblement par goût ce qu'on répète avec complaisance. Entre le cœur et les paroles, le rapport est étroit; si les paroles peuvent être l'indice du cœur, le cœur peut être séduit par les discours. Elle était donc nécessaire, cette sévérité qui les règle, pour obvier au double scandale de celui qui les entend et de celui qui les profère; car, on se scandalise soi-même, et ce scandale personnel est celui par lequel nous devenons nous-mêmes nos séducteurs. Comment pourrait espérer d'échapper à la la force de l'occasion, celui qui témérairement en affronte le péril? Quand l'occasion est prochaine, la chute n'est pas éloignée. S'exposer volontairement au danger, c'est préparer sa ruine. On touche au moment de tomber lourdement dans le précipice, lorsqu'on marche imprudemment sur ses bords. Elle était donc nécessaire, cette sévérité qui, en réprouvant le crime, interdit en même temps tout ce qui peut prochainement y entraîner. Ainsi le détail des saintes rigueurs de l'Evangile n'est donc, à le bien examiner, que le détail des moyens nécessaires qui nous conduisent à la fin que Dieu se propose, et qu'il a dû se proposer.

Savez-vous, mes chers auditeurs, ce qui augmente les difficultés de la loi, c'est l'infidélité qui en néglige l'entier accomplissement; et je ne m'étonne point de ce qu'elle paraît si rigoureuse à ceux qui refusent de s'assujettir à toutes ses rigueurs. Sans doute

il doit paraître singulièrement dur à celui qui entretient tous ses penchants d'être néanmoins obligé à en dompter la force; à celui qui recherche la tentation, d'être néanmoins obligé à en éviter le piége; à celui qui ne prend aucun soin de régler son cœur, d'être néanmoins obligé à régler sa vie. Ces premières infractions qu'on se permet ont une liaison naturelle avec celles qu'on voudrait s'interdire. De là tout ensemble et le péché qu'elles renferment et la violence de la situation à laquelle elles réduisent. Je dis le péché, puisque évidemment c'en est un de conserver un cœur rebelle à la loi de Dieu. Je dis la violence de la situation, car en est-il une plus cruelle que cette contradiction par laquelle intérieurement on veut ce qu'extérieurement on doit fuir? Ne vouloir pas se combattre, et cependant vouloir se vaincre : se livrer à la douceur d'un attrait secret, et cependant se proposer de ne pas le suivre : écouter avec goût la voix de la passion, et cependant en rejeter les demandes. Quel état! Ah! voilà ce qui déchire l'âme; voilà ce qui fait éclater en murmures contre certains devoirs dont elle ne voudrait ni supporter le poids, ni se reprocher la transgression. Voilà aussi ce qui l'entraîne bientôt à sa perte. Une résistance imparfaite ne rend pas seulement la victoire plus pénible; elle est le signe funeste d'une défaite totale, et la générosité, qui veut efficacement, coûte bien moins que l'indécision qui ne sait pas se déterminer.

De là aussi, mes chers auditeurs, comme c'est une vérité généralement avouée des hommes, qu'ils n'en viennent pas ordinairement à un excès par un premier essai, et qu'il est différents degrés par lesquels on descend dans l'abîme du vice; de même qu'il est une suite de progrès par lesquels on s'élève jusqu'à la perfection de la vertu; c'est aussi parmi eux un principe de la saine morale, qu'il faut prévenir le mal dès son origine, si l'on veut en éviter les ravages; et que les premiers efforts d'une passion à laquelle on cède, produisent dans elle de nouvelles forces, dont il est ensuite plus difficile de triompher.

Et, sans qu'il faille insister ici sur la certitude d'une maxime si conforme à la raison qu'elle a été aperçue par ses propres lumières, et que naturellement elle en dérive; sans entrer dans ces discussions du cœur humain et de ses mouvements, des passions et de leur marche, des impressions qu'elles opèrent et de la célérité avec laquelle elles s'accroissent; sans analyser les rapports des penchants et des objets, des inclinations et des dangers, de la faiblesse et des occasions; que faut-il de plus pour la justification de la sévérité évangélique, que l'expérience même de ceux qui ont le malheur de s'en écarter.

Je pourrais dire d'abord que cette même règle que l'on rejette sur soi, on l'approuve, on l'adopte, on l'emploie même pour la conduite d'autrui, quand on a sincèrement à cœur de la régler. Car d'où viennent, mes chers auditeurs, ces précautions, ces soins, cette attention à éloigner d'une jeunesse encore innocente jusqu'à l'attrait de la tentation, et à l'ombre du danger? Est-il un père sage, une mère prudente, qui ne s'appliquent à ménager, à la vertu de leurs enfants, un asile, où, s'il se peut, l'idée même du vice ne puisse pas pénétrer? Or, pourquoi tant de vigilance et de réserve de la part de ceux qui s'étudient à les préserver? C'est qu'ils aperçoivent une connexion frappante entre les plus légers écarts et les plus funestes conséquences. C'est qu'ils ont vu les plus grands désordres prendre naissance dans le sein d'une trop grande liberté. C'est qu'on a remarqué, de tous les temps, que les impressions, en apparence les plus faibles, influent bientôt efficacement sur les actions les plus importantes. C'est qu'il est dans l'ordre naturel des choses qu'on avance dans la carrière que l'on s'ouvre; qu'on la suive avec constance, quand on y marche avec goût; et qu'on finisse par se perdre, quand on a consenti à s'égarer.

Et telle a été, n'en doutez pas, mes chers auditeurs, telle a été, dans le très-grand nombre, la première origine d'une dépravation dont à peine on ne peut ensuite fixer les bornes. Qu'ils en fassent le sincère aveu, ces hommes qui ne peuvent pas se refuser à celui de leurs égarements. Un défaut de docilité aux austères lois de la vertu, dont ils blâmaient les rigueurs, parce qu'ils affectaient de s'en dissimuler la nécessité; voilà le principe et la source de tant de vices. Une curiosité téméraire exposa la foi par des lectures séduisantes : on disait d'abord que l'incrédulité n'en était pas le motif, mais elle en a été l'effet. Des assiduités suspectes ont corrompu les mœurs : on disait d'abord que le crime n'en était pas le nœud, mais il en a été la suite. Des sociétés peu choisies ont ébranlé les bons principes d'une éducation chrétienne : on disait d'abord que le libertinage n'en était pas le lien, mais il en a été l'écueil. Le goût, ce goût malheureux des spectacles a échauffé l'imagination, il a amolli le cœur, il a énervé l'âme : on disait d'abord, et on le dit sans cesse, qu'il n'était point inspiré par celui des passions; mais la vivacité des passions en a été et en sera toujours le fruit. Et non, mes chers auditeurs, non, ce n'est point communément par un crime caractérisé qu'on débute dans la route du crime. De la coupable imprudence d'un regard, David en vient à l'énormité d'un grand péché; il y joint bientôt après l'atrocité de l'homicide. Que fallait-il à ce roi jusque-là si exactement vertueux, et depuis si sincèrement pénitent; que fallait-il pour lui épargner cette double chute? Il en eût trouvé le préservatif dans la sagesse de cette maxime que Job nous a transmise, et qui s'accorde si bien avec celle de l'Evangile, lorsqu'il nous apprend qu'il a fait un pacte avec ses yeux, pour veiller plus sûrement sur son cœur : *Pepigi fœdus cum oculis meis.* (*Job*, XXXI, 1)

Concluons, mes frères, et ce doit être la

fruit solide de ce discours, concluons que, si, d'une part, il est dans les devoirs du christianisme une austérité nécessaire dont il serait injuste de vous plaindre, de l'autre, il est dans l'étendue même de cette austérité de l'adoucir. Ce n'est point en altérant la sainte rigueur des préceptes que vous en diminuerez les difficultés; c'est en augmentant dans vous la fidélité qui les observe, que vous en aplanirez les obstacles. D'un esprit pleinement docile aux vérités de la foi, d'un cœur parfaitement soumis aux enseignements de la morale, d'une âme assidûment attentive à se commander à elle-même, naîtront cet ordre, cette règle, cette continuité de victoires qui font le caractère et le bonheur de l'homme chrétien. Ah! vos agitations, vos incertitudes, vos langueurs, vos remords, sont pour vous un fardeau plus pesant que ne le seront le joug de la loi. Vous ne sentez si vivement les peines de la vertu, que parce que vous ne voulez être vertueux qu'à demi. Ce qui trouble singulièrement votre cœur, c'est la lâcheté qui le partage. Qu'il soit donc à Dieu tout entier; et il vous en coûtera moins d'être à lui.

Mais si, à la voix de Dieu qui vous le demande, si, à la voix de Jésus-Christ, son Fils, dont le sang versé pour vous le réclame, dont les grands exemples vous retracent ses leçons, dont la grâce toute-puissante vous aide, dont le tendre amour vous appelle au pied de sa croix; si, malgré l'éloquence de ses invitations, votre faiblesse s'alarme, et votre indocilité refuse; livrez donc votre cœur à ses désirs, vivez au gré de vos penchants, et trouvez, s'il se peut, dans le monde, le prétendu bonheur que vous reprochez à la religion de vous disputer. Je ne dis pas que vous le chercherez en vain; je ne vous ajoute pas que des passions, en apparence les plus douces, vous verrez éclore les chagrins les plus amers. Je ne vous présage pas qu'après avoir refusé de prendre sur vous l'empire que veut vous donner l'Evangile, vous gémirez de vous être rendu votre esclave Dans l'enchantement des joies du siècle, vous n'en croiriez pas à mes paroles; il faudra donc que l'expérience vous en instruise un jour par vos larmes. Et si vous êtes assez malheureux que de n'en avoir point d'abord à répandre sur vos malheurs, pour en verser ensuite sur vos péchés; vous aurez donc à vous applaudir d'avoir goûté jusqu'à la fin toutes les douceurs de la vie. Eh bien! mes frères, je consens à le supposer. En voilà la félicité prolongée jusqu'au terme de la vie; mais nécessairement il en est un, et il est prochain. Alors si l'Evangile vous a paru trop sévère, parce qu'il devait régler votre vie, quelle sera pour vous la sévérité du jugement qui doit régler votre destinée! Allez, allez porter votre réclamation au tribunal même de votre Juge. Vous accuserez sa sévérité, il justifiera sa loi; vous objecterez votre faiblesse, il vous rappellera ses secours; vous citerez le témoignage de vos penchants, il vous confondra par la conviction de l'exemple de ceux qui en ont triomphé. Non, vous ne réussirez pas à lui dissimuler vos crimes; n'espérez pas de vous soustraire à ses châtiments.

Opposez donc au moins frayeur à frayeur. Il vous en coûte aujourd'hui de vous attacher à Dieu pendant le temps; mais vous en coûtera-t-il moins d'être séparé de lui pendant l'éternité? Vous redoutez aujourd'hui les ordres de sa sagesse; redouterez-vous moins alors les intérêts de sa justice? Vous tremblez aujourd'hui à l'idée de la vertu; serez-vous rassurés à la vue de l'enfer qui punit le péché? Ah! si c'est pour vous qu'il va s'ouvrir..... Non, Dieu de bonté, qu'il soit toujours fermé pour ceux qui m'entendent. A l'observance de votre loi sainte qui éloigne le péché, qu'ils ajoutent la sincérité de la pénitence qui l'expie, la ferveur des vertus qui font les saints, et qu'après avoir triomphé généreusement d'eux-mêmes, par l'austérité nécessaire de votre Evangile, ils triomphent éternellement avec vous dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

Pour le lundi de la troisième semaine de Carême.

LA FAUSSE CONSCIENCE (35).

Cura teipsum. (*Luc.*, IV, 23.)

Commence par te guérir toi-même.

Madame,

Autant nous sommes clairvoyants et rigoureux sur les défauts d'autrui, autant nous sommes aveugles et indulgents pour les nôtres. C'était là le vice ordinaire des pharisiens et de ces faux zélateurs de la loi, toujours armés d'une sévérité implacable contre ce qui n'était pas leur ouvrage, toujours s'admirant eux-mêmes avec la plus affectueuse complaisance, aimant à se tromper eux-mêmes, et croyant vivre selon les règles de la justice, quand ils violaient la première de toutes, celle de se connaître soi-même. S'il est dangereux de marcher dans les ténèbres, parce que, selon l'expression de Jésus-Christ, on ne sait où l'on va : *Qui ambulat in tenebris, nescit quo vadat* (*Joan.*, XII, 35); à plus forte raison sont-elles redoutables, ces ténèbres volontaires, à la faveur desquelles on se dissimule ses propres égarements! Et ce sont, mes chers auditeurs, les ténèbres affectées de la fausse conscience, que tant de pécheurs opposent aux lumières d'une conscience droite, et qui leur dérobent la vue effrayante de l'éternel abîme auquel ils vont aboutir. Mais, si c'est là un malheur bien déplorable, il n'en est pas moins vrai qu'il est des plus communs. On est quelquefois étonné de voir si peu de rapport entre les sentiments et la conduite; de voir des hommes qui, d'une part, font profession

(35) Sermon prêché devant la reine.

de christianisme, et qui, de l'autre se permettent un genre de vie si peu chrétien; de voir les préceptes généraux de la religion ouvertement reconnus par plusieurs, et par ceux-là mêmes les différentes règles de la religion si peu suivies. Et ce qu'il y a de singulièrement étrange en cela, c'est qu'on ne pense point à se le reprocher; c'est qu'au lieu de se le reprocher, on l'autorise, on le justifie, on l'approuve. C'est qu'on se fait sur cela son plan de vie, son système, ses principes; c'est qu'on ne met pas au nombre des erreurs celles qu'on goûte, qu'on adopte et qu'on soutient. D'où peut venir cette contradiction? C'est qu'on croit répondre à tout en disant : ma conscience est tranquille. Comme s'il n'y avait pas une fausse tranquillité, ainsi qu'il y a une fausse conscience; comme si le châtiment le plus terrible de la fausse conscience n'était pas cette malheureuse route dont parle l'Ecriture, qui paraît droite aux yeux des hommes, tandis qu'elle conduit à la mort. ***Est via quæ videtur hominibus recta; novissima autem ejus ducunt ad mortem.*** (*Prov.*, XVI, 25.) Puissé-je contribuer à prévenir un si funeste égarement, en vous exposant d'abord comment se forme la fausse conscience; première partie : en vous montrant ensuite combien il est essentiel de réformer la fausse conscience; seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce que j'appelle une fausse conscience, c'est, mes chers auditeurs, cette conscience dont on devient soi-même le séducteur, afin qu'elle s'oppose moins efficacement à la séduction du péché; cette conscience dont on cherche à obscurcir les lumières, pour qu'elle expose moins clairement la grièveté du péché; cette conscience dont on altère les décisions qui condamneraient le péché. C'est en un mot cette conscience dont la voix affaiblie n'alarme pas le pécheur, malgré la réalité de son péché. Dès là, c'est à cette conscience fausse que peut s'adresser la malédiction prononcée par le prophète Isaïe : Malheur à vous qui affirmez que le mal est bien : *Væ qui dicitis malum bonum!* (*Isai.*, V, 10.) Eh! d'où peut dériver cette erreur funeste? Ah! chrétiens, les sources n'en sont que trop multipliées; à peine dans ce discours puis-je indiquer les plus ordinaires : premièrement, l'intérêt d'une passion chérie, on veut la ménager; secondement, le défaut d'instruction sur ses devoirs, on néglige de s'éclairer; troisièmement, le peu de droiture dans l'intention, on cherche à éluder la force de la vérité, lors même qu'on paraît la chercher; quatrièmement, la témérité de la présomption, on s'arroge le droit de décider; cinquièmement, le prétexte de l'imitation, on s'appuie d'exemples qui sont insuffisants pour autoriser. Je reprends.

La conscience et la passion, ennemies irréconciliables, forment nécessairement dans l'homme une guerre intestine dont il ne peut supporter le trouble et l'agitation. La passion le sollicite au péché, et la conscience est toujours opposée au péché, parce qu'elle est, par rapport à l'homme, l'organe de Dieu et de sa loi. Ses lumières, ses reproches, son jugement, sont autant de moyens que Dieu a donnés à l'homme pour le conserver dans l'innocence, ou pour l'engager efficacement à le recouvrer. Ce juge incorruptible, que rien ne peut forcer à approuver le mal, comment essayer de le lui rendre favorable? Peut-il goûter les douceurs de la paix, l'homme qui se trouve placé entre sa passion et sa conscience? Non, répond saint Augustin; quiconque se livre au mal est dès là mal avec soi-même : *Quisquis malus est, male secum est.* Pourquoi? C'est que ne voulant sacrifier ni sa passion, ni sa conscience, il souffre nécessairement de la part de l'une et de l'autre. C'est alors que, dans la fausse conscience, il cherche une artificieuse conciliation qui paraisse respecter la loi de la conscience, sans qu'il soit totalement affranchi de la loi de la passion.

Ainsi se représente-t-il d'abord les effets de la passion comme moins coupables, de peur que la conscience ne s'irrite, et en même temps il s'efforce à se persuader que les ordres de la conscience sont moins sévères, dans la crainte que la passion ne lui cède. Il colore la passion, il la peint sous les traits les plus radoucis, il y réunit tout ce qui offre quelque apparence de justification et d'excuse, et voilà ce qu'il propose adroitement à la conscience pour en tempérer la sévérité, en désarmer la justice, et en corrompre le jugement. Qu'elle lui fasse entendre de légitimes reproches, aussitôt il en dénature les objets, pour autoriser sa résistance. Il ne veut envisager les sentiments d'un amour trop tendre que comme une inclination honnête; les traits d'un ardent courroux, que comme la nécessité d'une juste défense; les manœuvres d'une excessive cupidité, que comme un soin raisonnable de sa fortune; la dureté d'une cruelle avarice, que comme une sage prévoyance de l'avenir; l'inimitié la plus marquée, que comme la liberté de choisir ses amis. La vie la plus dissipée n'est à ses yeux que le goût naturel des amusements, et il se dissimule l'inutilité, l'oisiveté qui rendent entièrement vides des jours dont le Seigneur demandera compte, puisqu'il doit en régler l'usage. Dans la vanité la plus outrée, il ne veut apercevoir qu'une décence de rang et d'état, c'est-à-dire qu'il confond des sentiments que la dignité réclame avec des mépris, des hauteurs, que l'enflure du cœur produit. A l'entendre, le jeu le plus ruineux devient dans la société une occupation nécessaire, c'est ce qui en forme le lien. Il refuse de voir le dérangement dont il menace, les torts qu'il peut causer à une famille, la portion qu'injustement il dérobe aux malheureux, et tant d'autres suites funestes qu'on préviendrait, si, au lieu d'en faire un honteux trafic, on ne faisait du jeu qu'un simple délassement. S'agit-il de pallier la

négligence habituelle des excercices du culte divin, c'est un défaut d'attrait sensible qui les lui rendrait trop onéreux, comme si ce n'était pas dans le temple du Seigneur qu'une fréquente prière peut obtenir cette grâce qui excite la piété et qui la soutient!

Il est vrai, selon la remarque de saint Chrysostome, qu'un secret murmure de la conscience appuie intérieurement les accusations dont on veut énerver la force, et c'est alors que l'intérêt d'un penchant qu'on flatte, d'un goût qu'on veut suivre, met tout en œuvre pour calmer des inquiétudes qu'on ne réussit pas à dissiper pleinement. A son tour, la passion s'arme contre la conscience, et, pour échapper à ses plaintes, elle l'accuse d'être trop timide; de donner dans des excès, sous prétexte de prévenir des écarts, et de déshonorer la sagesse qui craint de déplaire à Dieu, par la faiblesse du scrupule qui croit trop aisément qu'on l'offense. Ah! mes frères, qu'il sied bien de se préserver du scrupule à des hommes qui ne sont pas même soumis aux devoirs! Sans doute, leur dirais-je l'empire de la conscience a ses bornes; mais commencez par en respecter les règles, et craignez moins les précautions superflues d'une conscience trop timorée que le fatal écueil où vous fait échouer celle qui s'entretient dans l'erreur.

Ce n'est pas, je le veux, sur tous les points de la loi que s'étend cet aveuglement. Il n'est pas même sans exemple d'allier l'observation exacte de quelques-uns avec la coupable omission d'un nombre d'autres. Tel se distingue par une probité sévère, qui nourrit l'aigreur des ressentiments. Celui-ci s'alarme des discours qui blessent la décence, et il se pardonne un langage que condamne la charité. L'un, respectueusement soumis aux dogmes que propose l'Eglise à la foi des fidèles, n'est qu'un lâche observateur des règles de pénitence qu'elle leur prescrit. Vous en verrez constamment attachés à quelques pieux usages, dont une habitude volontaire, que je n'ai garde de blâmer, fonde seule l'obligation, et négliger en même temps celle qui dérive essentiellement d'un précepte. Et c'est, mes auditeurs, une nouvelle preuve que le principe séducteur vient de l'intérêt secret d'un penchant qu'on veut satisfaire, c'est la violence d'un sacrifice qu'on veut s'épargner.

Chacun, disait le prophète Isaïe, s'égare dans la route qu'il se trace à lui-même : *Unusquisque in via sua erraverunt* (*Isai.*, XLVII, 15); et, dès que l'on consent à s'écouter soi-même, on n'obéit plus à la voix de Dieu, qui seule doit nous conduire. Comme l'autorité de sa loi est universelle, elle n'admet ni l'adoucissement, ni l'interprétation que la passion suggère, ni la frivolité des motifs qu'elle présente, ni le vain prétexte des circonstances sur lesquelles elle s'appuie; ni la faiblesse des excuses qu'elle imagine, afin que, devenue elle-même complice du péché, la conscience le favorise par ses erreurs.

Elles naissent encore, ces erreurs, de la coupable ignorance qui jette un voile sur les devoirs, tandis qu'une des principales obligations est de s'en instruire. Je mets au rang des premiers ceux qu'impose la religion, et je ne suis que trop autorisé à ajouter qu'il est un nombre de chrétiens presque entièrement étrangers à la science du christianisme. Si nous en exceptons les premiers éléments que l'éducation grava dans la plus tendre enfance, à quoi se réduisent souvent les connaissances de la religion? Si l'on est instruit des dogmes qu'il faut croire, a-t-on eu le soin de développer les points de la morale qu'il faut pratiquer? Or, puisque, selon la parole de saint Jacques, la foi est morte sans les œuvres : *Fides sine operibus mortua est* (*Jac.*, II, 26), il faut donc en même temps qu'on sent la nécessité de soumettre son esprit aux vérités révélées, connaître les préceptes dont l'accomplissement règle la vie.

Et prenez garde, je vous prie, mes chers auditeurs, à la différence qui se trouve entre l'adhésion aux vérités de la foi et la connaissance des règles de la morale. La première consiste dans une docilité entière aux enseignements de l'Eglise, dont la doctrine reçue avec respect, embrassée avec sincérité et fermement soutenue, captive sans retour, sans variation, sans incertitude, l'entendement du fidèle. Instruit des principaux mystères de la religion, ses leçons sont l'unique règle de sa créance. Et si, d'une part, la véritable foi est la base des vertus chrétiennes, de l'autre, il suffit d'en admettre les principes, de leur subordonner ses propres lumières et les affections de son cœur. Mais quel immense détail dans les principes de la morale, dont l'application est de tous les moments, et s'étend à toutes les actions de la vie! Comment dire, avec le prophète, qu'on s'éloigne de toutes les voies qui aboutissent au vice, si l'on n'a pas un guide sûr qui montre la route de la vertu?

Et pour vous mettre sensiblement sous les yeux cette importante vérité, d'où vient qu'on se permet des conventions frauduleuses, des acquisitions furtives, des possessions usurpées, des contrats usuraires, si ce n'est parce qu'on affecte d'ignorer les principes sévères de la justice? D'où vient qu'on pense peu à se reprocher une indifférence caractérisée pour les uns, un ressentiment amer à l'égard des autres, des discours offensants sur plusieurs, une jalousie du bonheur de ceux-ci, une satisfaction réfléchie de l'infortune de ceux-là? C'est qu'on ne veut pas approfondir ce qu'exige la plus essentielle et la plus aimable des vertus, l'amour du prochain. D'où vient qu'une gaieté coupable produit sans scrupule des plaisanteries peu réservées, des propos hasardés, des saillies déplacées, des expressions dont l'ambiguïté, en paraissant couvrir le vice du langage, décèle la honte de celui qui l'emploie? C'est qu'on connaît mal l'excessive délicatesse de la vertu, qui épure les mœurs. D'où vient qu'on lit sans remords, ou les productions ténébreuses de l'impiété,

ou les ouvrages corrupteurs du libertinage; et que, peu content d'en avaler le poison, on le fait circuler, on le distribue? C'est qu'on ne veut pas se ressouvenir que, selon l'oracle de l'Ecriture, on périt dans le danger, lorsqu'on le cherche; que, selon la maxime incontestable de la morale évangélique, c'est un péché que d'en affronter témairement l'occasion, et que la fournir à autrui, c'est avoir soi-même à répondre de celui qu'on les engage à commettre.

Où ne me mènerait point l'énumération des fautes grièves qui suivent l'ignorance des devoirs? Et si, des devoirs généraux du christianisme, nous en venons à ceux qui sont particuliers aux différents états des hommes, dans l'oubli des diverses fonctions qui leur sont propres, quelle source de dérèglements! Vous le savez, mes frères, et journellement vos plaintes nous le répètent. On examine l'utilité des places, l'on n'en pèse pas les charges, et tandis qu'on en ambitionne avidement les prérogatives, on en secoue habituellement le fardeau. De là tant d'abus contre lesquels les droits de la société réclament, et que la justice de Dieu punit. De là tant d'infidélités dans les administrations, où, sans examiner ce qu'un véritable droit autorise, on se borne à alléguer ce qu'un criminel artifice introduit. De là ces funestes langueurs dans la justice, dont les seuls délais anéantissent presque tout l'avantage de ceux auxquels on tarde trop à la rendre, parce qu'on a négligé de se convaincre qu'une sage célérité dans les jugements doit en accompagner l'incorruptible équité. De là ces lâches connivences à des désordres dont on doit s'imputer le blâme, dès qu'on est chargé de les réprimer, puisque le pouvoir dont l'autorité jouit est lui-même le titre essentiel que l'intérêt du bon ordre appuie pour le protéger. De là cette insuffisance dans les secours accordés aux infortunés, lorsque, contents de répandre quelques aumônes passagères, les heureux et les riches du siècle ne veulent point écouter les leçons de l'Apôtre, qui veut que leur abondance supplée à l'indigence, sous le poids de laquelle tant de pauvres sont accablés; et, par conséquent, que, selon l'avis de Tobie à son fils, si leurs possessions sont abondantes, leurs libéralités le soient aussi. De là ce défaut d'une vigilance absolument nécessaire de la part des parents, des supérieurs et des maîtres, quand ils oublient qu'un des soins les plus essentiels pour eux est de les étendre sur ceux qui leur sont soumis et que la Providence leur confie. Ah! n'oublions jamais nous-mêmes, ministres du Seigneur, que c'est sur la connaissance exacte de nos devoirs que nous devons régler notre vie, que plus notre état est saint, plus nous sommes redevables à Dieu, aux hommes et à nous-mêmes, d'une fidélité soutenue, d'une régularité édifiante, d'un éloignement entier de ce que le monde offre de dépravation et de danger.

Déplorable état, mes chers auditeurs, que celui dans lequel une âme indolente craint moins une obscurité qui l'égare que des lumières qui la dirigent; et qui se flatte d'arriver au terme sans s'appliquer sérieusement à en connaître la route! La science du salut est-elle donc la seule dont on puisse sans imprudence ignorer les vrais principes? Et, tandis que chaque état exige, pour en remplir dignement les fonctions, des connaissances nécessaires; peut-il, chrétiens, vous être permis de négliger les instructions du christianisme? Comment, sur ce point, pouvez-vous tranquilliser votre conscience? Vos dégoûts de toute lecture qui expose les vérités chrétiennes, votre dissipation qui étouffe toute réflexion qui les grave, votre attention à éviter tout discours, toute cérémonie qui pourraient agiter cette conscience assoupie, vous en indiquent l'erreur. Erreur que vous favorisez, de peur que la vérité ne vous gêne. Pour transgresser plus librement la loi, vous cherchez à n'en apercevoir ni la force, ni l'étendue. C'est à vous que peut s'appliquer, en un sens, l'oracle de l'Esprit-Saint : Celui qui fait mal fuit la lumière qui le découvre : *Qui male agit odit lucem.* (*Joan.*, III, 10.) Peu s'en faut que vous ne disiez au Seigneur, avec ceux dont parle Job : Ce ne sont pas vos voies que nous voulons connaître : *Scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job*, XXI, 1.)

Combien de fois arrive-t-il que par une troisième sorte d'illusion on s'efforce à entretenir celle de la conscience, et qu'on réussisse à la séduire par le moyen même qu'on emploie à l'éclairer! Défaut de droiture : lorsque la conscience parle, on ne se propose que d'en tempérer les cris, au lieu de les étouffer.

Il est telle situation, telle démarche, telle entreprise dont l'irrégularité perce, malgré soi, les ténèbres d'une fausse conscience. D'un côté, l'on n'ose pas s'en rapporter uniquement à soi-même; de l'autre, on redoute le jugement désintéressé d'autrui. On ne voudrait entièrement, ni l'erreur, ni la vérité. On ne veut pas l'erreur visible et manifeste, parce que la droiture de l'esprit ne saurait l'admettre. On ne veut point aussi la vérité franche et libre, parce que la faiblesse du cœur répugne à s'y conformer. On prévoit une décision affligeante, et l'on en désire une favorable. Que faire alors? On s'explique à demi; on fait valoir les circonstances; on cite des exceptions; on exagère les difficultés; on multiplie le nombre des obstacles; en un mot, un langage, artificieusement enveloppé, sert à préparer un conseil moins sévère, un avis moins effrayant.

Faites en sorte que vous ne soyez point reconnue, dit autrefois Jéroboam à son épouse, lorsqu'il l'envoya consulter un prophète sur le sort de son fils, dont la maladie menaçait ses jours : *Commuta habitum ne cognoscaris.* (III *Reg.*, XIV, 2.) Elle obéit; et, sous des vêtements étrangers, elle se présente. Le prophète s'écrie aussitôt : Femme de Jéroboam, pourquoi vous déguisez-vous? *Uxor Jeroboam, quare aliam te esse simulas?* (*Ibid.*, 6.) Ecoutez la triste,

mais la véritable réponse que j'ai à vous faire : *Ego missus sum ad te durus nuntius.* (III *Reg.*, XIV, 6.) Que n'avons-nous, ô mon Dieu! la même lumière pour faire triompher la vérité des déguisements qui tendent à en obscurcir l'éclat!

Ah! mes frères, si, dans la sincérité d'un cœur vraiment chrétien, vous traciez un tableau fidèle de vous-mêmes; si, avec la nature de vos œuvres, vous en développiez les motifs; si, en exposant votre genre de vie, vous faisiez mention de vos penchants et de vos dangers : si, en interrogeant sur vos droits, vous ne vous aveugliez pas sur les droits d'autrui : Si, en proposant vos doutes, vous n'affaiblissiez pas les raisons qui les décident; en un mot, si, dans vous, l'amour de la vérité formait les questions; l'esprit de vérité, dans ceux que vous consultez, dicterait les réponses. Et n'est-ce pas précisément ce que vous craignez? Achab refuse d'interroger un prophète qui ne lui annonce rien de favorable, et il dit ouvertement que c'est pour cela qu'il hait les oracles : *Odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum* (III *Reg.*, XXII, 8); et voilà ce qui vous engage à choisir par préférence non le guide qui peut le plus sûrement vous conduire, mais celui que vous espérez le plus facilement surprendre. L'esprit du christianisme ne vous invitera pas sans doute à vous adresser à des hommes qui, aux justes tempéraments d'une sagesse chrétienne, substituent les faux principes d'une pharisaïque rigidité, et qui, sous le spécieux prétexte de la perfection, découragent la vertu. Jésus-Christ lui-même a prononcé qu'il en est dont la sévérité outrée impose aux hommes un fardeau que la faiblesse humaine ne saurait porter : *Alligant enim onera gravia et importabilia.* (*Matth.*, XXIII, 4.) Mais le zèle de votre salut vous montrera la source de votre perte, ou dans le silence perfide qui laisse une sorte de calme dans la conscience, ou dans des opinions hasardées qui en favorisent les erreurs, ou dans une molle indulgence qui n'entreprend pas de s'y opposer. Ainsi se vérifie la parole de l'Ecriture : Lorsqu'un aveugle est conduit par un autre, le précipice s'ouvre sous les pas de tous les deux. (*Luc.*, VI, 39.) Il se l'ouvre aussi infailliblement lui seul, le présomptueux qui remplace les précautions nécessaires de la prudence par l'audace de ses décisions; qui, au lieu d'examiner, s'enhardit; qui, dédaignant de consulter, prononce en sa faveur, comme si le péril disparaissait, dès qu'il ose le braver.

Vous en entendrez vous répondre, avec autant d'assurance que Jacob à Laban : Quel est donc le péché qui arme contre moi votre zèle : *Ob quod peccatum meum sic exarsisti post me?* (*Gen.*, XXXI, 36.) Je reconnais, à ce langage, celui du tentateur, lorsque Eve lui alléguant la défense et la menace du Seigneur, pour ne pas enfreindre la loi, il lui réplique à l'instant : Non, non : vous ne mourrez point : *Nequaquam morte moriemini.* (*Gen.*, III, 4.) Il ne lui fournit aucune preuve; il se borne à l'appât d'une promesse. Il ne discute rien; il essaye de réfuter tout. Il n'instruit pas, il séduit; tous les jours on se trompe ainsi soi-même. Si l'on ne dit pas clairement, avec l'impie, que Dieu ne fixe pas ses regards sur nous : *Non videbit Dominus* (*Psal.* XCIII, 7), on dit au moins : Dieu n'y regarde pas de si près. Où est le mal? Quel mal peut s'y trouver? C'est excès, c'est exagération, c'est défaut de lumières dans ceux qui me blâment. Solution générale et facile! En conséquence, on forme des projets injustes; on s'engage dans des sociétés suspectes; on se dispense d'un nombre d'obligations : on en appelle uniquement à sa propre conscience; et l'on ne voit pas que si l'on se croit justifié à son tribunal, c'est parce qu'on en a dicté et corrompu les jugements.

S'agit-il de les appuyer; avec quel art on se prévaut du prétexte de l'exemple! Ce que disait autrefois saint Augustin, pour s'encourager à la pratique du bien, en se proposant à lui-même des modèles : Ne pourrai-je pas ce que peuvent celui-ci et celui-là; on le répète avec confiance, pour se dissimuler ce que sa propre conduite renferme de mal; et l'on cherche à se persuader que l'on marche dans la voie, en suivant ceux qui s'en écartent. Je sais, mes chers auditeurs, qu'on ne porte pas l'excès d'aveuglement jusqu'à regarder comme une règle l'exemple des pécheurs ouvertement scandaleux, dont les désordres sont plus propres à faire sentir le prix de la vertu qu'à rassurer dans la vie. Mais dans le nombre de ceux qui, sans abjurer les vérités du christianisme, ne se conforment pas exactement aux principes de sa morale, on remarque et l'on saisit dans les détails d'une vie d'ailleurs chrétienne, quelque trait qui en démente la régularité. Et, comme si tout était exempt de blâme dans ceux qui, sur quelques points, méritent des éloges, on fait servir ce qu'il y a de réglé dans leur conduite à protéger ce qu'il y a de défectueux dans certaines circonstances. On se plaît à leur donner des louanges générales, afin que leur vertu devienne un titre pour ne pas se condamner soi-même en les imitant.

Et c'est ainsi que, dans les recherches d'une vanité à laquelle on sacrifie le prix du temps, l'excès des dépenses, les précautions toujours nécessaires d'une rigoureuse décence, on se justifie par l'exemple de quelques personnes d'une réputation saine, et qui, aveuglément idolâtres de la parure, ne s'en font pas le reproche. C'est ainsi qu'à l'exemple d'un grand nombre, qui, sans avoir abandonné les autels, se font un amusement de fréquenter habituellement les théâtres, on veut n'apercevoir dans le goût des spectacles qu'un plaisir innocent, dont on méconnaît la nature, et dont on méprise le danger. C'est ainsi que, pour employer à s'enrichir des moyens illégitimes, on allègue l'exemple de quelques hommes qu'on dit être gens de biens, et qui, dans la même position, usent de la même industrie. C'est

ainsi que, dans diverses circonstances on croit couvrir les abus par l'usage, et qu'on se flatte d'éluder la force de l'autorité divine par l'autorité apparente de l'exemple des hommes. Est-ce donc à eux à juger la loi du Seigneur, pour me servir de l'expression de saint Jacques? Ah! mes frères, reprend le même apôtre, vous n'avez qu'un législateur et un juge : *Unus est legislator et judex.* (*Jac.*, IV, 12.) Votre maître absolu, c'est Dieu; votre unique règle, c'est sa loi. Le coupable qui ose l'enfreindre n'excuse pas le téméraire qui se permet de l'imiter; et l'erreur de la conscience est palpable, dès qu'elle ne forme pas ses jugements sur les maximes invariables de la religion. Voyons à présent combien alors il est important de la réformer.

SECONDE PARTIE.

La direction d'une fausse conscience engage dans le péché ; l'erreur d'une fausse conscience n'excuse pas le péché ; la sécurité d'une fausse conscience met obstacle à l'expiation du péché : trois propositions dont la preuve ne demande qu'un simple développement.

Qu'est-ce que la fausse conscience? D'après ce que j'ai dit, mes chers auditeurs, il vous est facile de conclure que c'est une conscience qui n'est ni réglée par la loi, ni conforme à la loi; d'où il suit évidemment qu'elle ne nous dirige plus selon l'esprit et selon le précepte de la loi. Par conséquent elle n'est plus, dans nous, ce jugement éclairé qui, comme l'enseignent tous les docteurs, nous montre dans chaque circonstance ce que la loi exige ou ce qu'elle défend; mais, en nous présentant le mal sous l'apparence du bien, ou du moins en nous dissimulant, ou en diminuant à nos yeux ce qu'une action renferme de mal, loin d'en être pour nous le préservatif, selon l'intention de Dieu, elle est un guide infidèle qui, en s'égarant, nous perd.

Saint Paul, parlant des païens qui se refusèrent aux impressions de la lumière divine, ajoute que, par un châtiment terrible, Dieu permit qu'ils fussent livrés aux ténèbres de leur aveuglement. Ils ne voulurent pas écouter leur droite raison; ils furent abandonnés à leur sens réprouvé; c'est l'énergique expression de l'Apôtre : *Tradidit illos in sensum reprobum* (*Rom.*, I, 28); et dès qu'ils suivirent cette règle, leurs actions furent déréglées : *Ut faciant ea quæ non conveniunt.* (*Ibid.*) Or, c'est ce que produit journellement la fausse conscience.

De l'erreur par laquelle on obscurcit ses connaissances, dit saint Grégoire, résultent les erreurs par lesquelles on flétrit sa vie. Et doit-il paraître étrange qu'un sens que Dieu réprouve devienne le principe des œuvres qui conduisent à la réprobation? Les mœurs peuvent-elles être pures quand la morale ne l'est pas? En vain vous en altérerez les maximes, elles sont immuables, et c'est en oubliant, en interprétant leur sage rigueur, que vous accumulerez les péchés. Péché d'injustice, lorsque, séduits par une avide cupidité, vous vous croyez faussement en droit de vous approprier ou de retenir un bien dont la loi vous interdit la possession. Péché de vengeance, lorsque, cherchant à vous justifier les motifs de votre haine, vous vous en permettez les effets ou les sentiments que condamne la loi. Péché en matière de foi, lorsque, faisant orgueilleusement servir les subtilités d'une fausse doctrine à appuyer des opinions proscrites par l'Eglise, vous osez vous soustraire à la soumission universelle que commande la loi. Péché d'omission, lorsque, devenant vous-mêmes l'arbitre de vos devoirs, vous vous croyez autorisés à en restreindre l'étendue, à en usurper des dispenses, à mettre dans la manière de les remplir des tempéraments qui ne sont pas rectifiés par la loi.

C'est en suivant la direction d'une fausse conscience qu'on croit pouvoir suivre les désirs d'une ambition qui, dans l'Eglise ou dans l'Etat, ose aspirer à ce qu'il y a de plus brillant, sans s'effrayer de ce que les dignités présentent de difficile et d'onéreux. On croit que tous les droits sont renfermés dans les prérogatives de la naissance, comme si le lustre de l'origine devait ou pouvait seul suppléer aux talents nécessaires dans les différentes places qu'on veut occuper. De là facilement il arrive qu'on devient inférieur à son rang par son incapacité; que, pour n'avoir pas calculé ses forces, elles ne se trouvent point proportionnées aux obligations; que la négligence et l'ignorance multiplient des prévarications qu'on ne voit pas et dont ne s'alarme point une fausse conscience. Si dans le sein de l'abondance, on regarde comme en étant le privilége, des besoins imaginaires que se forme la mollesse, l'étalage d'un luxe qui satisfait la vanité, des recherches excessives en genre de sensualité et d'amusements, c'est qu'une conscience obscurcie ne consulte dans l'usage des richesses que les mœurs du monde, si souvent opposées à l'ordre que la raison prescrit, que tant de fois la justice exige, et que toujours la charité sollicite. Pour peindre en deux mots le malheur d'une fausse conscience, l'illusion qui la caractérise est de regarder comme innocent tout ce qui n'est pas manifestement coupable; de mépriser des doutes qu'il faudrait éclaircir; et de ne pas subordonner en détail toutes ses actions à la loi générale qui doit les régler. La conscience peut-elle indiquer la route de la vertu, quand on s'oppose à ce qu'elle soit l'organe de la vérité?

Je n'ignore pas qu'on essaye de la justifier par son erreur. Même, ce n'est pas, dit-on, une audacieuse révolte qui dit fièrement : Je n'obéirai pas; c'est une apparence trompeuse qui déguise l'obligation de l'obéissance. Le cœur n'est pas rebelle, c'est l'esprit qui s'abuse. Peut-on être coupable quand on se persuade ne l'être pas? Et si nous sommes trompés, sommes-nous criminels?

Oui, mes chers auditeurs, vous l'êtes. Et ne pensez pas trouver dans cette erreur, qui

est elle-même la matière d'un juste reproche, l'excuse qui vous en met à l'abri. Il est vrai, ainsi que tous les théologiens catholiques l'enseignent d'après le sentiment formel de l'Eglise, que Dieu ne nous accuse point d'une faute dont nous n'avons pas à nous accuser nous-mêmes; il est une erreur qui nous disculpe à ses yeux. Mais quelle erreur? C'est, pour parler ici le langage de l'école, une erreur absolument involontaire et invincible; c'est-à-dire, une erreur qui ne nous indiquait pas seulement un juste soupçon, et dont il n'était ni de notre devoir, ni en notre pouvoir de nous détromper. Sans doute, une erreur de cette nature change celle de nos œuvres; elle fait disparaître la malice du péché, puisqu'il n'est alors dans nous ni connaissance de l'esprit qui nous le montre, ni affection désordonnée de la volonté qui nous y porte; et c'est dans ce sens que saint Thomas attribue à l'erreur de la conscience, la vertu d'absoudre, c'est-à-dire d'excuser : *Error conscientiæ quandoque habet vim absolvendi, sive excusandi.* Saint Augustin avait dit avant lui : On ne vous impute point à péché ce que vous ignorez malgré vous : *Non tibi deputatur ad culpam quod invitus ignoras;* ce qui vous rend coupable, ajoute ce Père, c'est la négligence à vous instruire de ce que vous ne devez pas ignorer : *Sed quod negligis quærere quod ignoras.*

Or, si nous rapprochons ici les diverses causes de la fausse conscience que j'ai exposées, n'est-il pas sensiblement vrai qu'elle ne juge mal des objets que parce qu'elle rejette les moyens d'en bien juger, et que les pernicieuses conséquences qu'elle admet sont la suite des faux principes qu'elle a témérairement adoptés? De bonne foi, chrétiens auditeurs, l'erreur est-elle involontaire quand on cherche à l'entretenir, parce qu'elle plaît, et à l'accréditer quand on l'entrevoit, quand on la sent au fond de l'âme, et qu'il en coûte des efforts pour ne pas céder à l'obligation de la dissiper? Est-il impossible de vaincre une erreur que nous aident à combattre les mouvements intérieurs de la grâce, les secours habituels de l'instruction, la touchante invitation de l'exemple? Peut-on ne pas se défier d'une erreur qui, dans nous et malgré nous, enfante des doutes, des inquiétudes, des perplexités, des frayeurs? Restes précieux de la droiture d'une conscience qui, par intervalle, essaye encore de faire entendre de vives réclamations, et dont on s'efforce à éteindre jusqu'à la dernière lueur.

Si une erreur de ce genre pouvait servir au pécheur d'excuse de son péché, l'homme pourrait donc trouver dans son propre conseil une fausse sagesse qui renverserait le plan de la sagesse divine; et les erreurs de sa conscience auraient contre la loi de Dieu plus de force que n'ont sur nous d'autorité les préceptes de la loi! Quel serait le coupable si, pour ne l'être pas, il suffisait d'interpréter à son gré, les ordres du Seigneur? Et si nous en exceptons quelques traits d'une malice infernale, qui à la connaissance distincte du mal joint la détestable satisfaction de le commettre; quel est le pécheur qui, dans un aveuglement libre ne puisse trouver une ressource et un asile contre le suprême législateur, en se disant à soi-même : Ma conscience est tranquille, elle se tait?

Conséquences visiblement absurdes et qui révoltent la droite raison. Quoi! parce que les ennemis de Jésus-Christ s'obstinèrent à ne pas avouer les preuves de sa mission, ils ont pu sans l'outrager ne pas se soumettre à son Evangile? Quoi! parce que sa nation ne voulut pas le recevoir comme le Messie promis, elle ne fut pas rebelle en ne voulant pas qu'il régnât sur elle! Quoi! parce que le juge qui se prêta à la cruauté du peuple juif, qui demandait la mort du Sauveur, déclara hautement qu'il ne prenait point sur lui l'injustice de cet arrêt, il ne s'en rendit pas coupable en le prononçant! Quoi! parce que les tyrans se firent un point de religion d'immoler à la leur ceux qui leur prêchaient la seule véritable, ils ne rendront pas compte à Dieu du sang des apôtres qui leur furent envoyés! Quoi! parce que de nos jours un nombre d'hommes indociles à l'autorité de la foi ferment les yeux aux preuves éclatantes et inébranlables qui l'établissent; parce que, sectateurs téméraires de la monstrueuse doctrine qu'ont répandue, de concert, la corruption des mœurs et la ténébreuse audace de l'impiété, au lieu de soumettre humblement les faibles lumières de leur raison, ils n'en écoutent que l'orgueilleuse curiosité, parce qu'ils préfèrent à la mystérieuse obscurité des vérités révélées les systèmes aussi impénétrables de l'incrédulité qui les combat; en un mot, sont-ils à l'abri des menaces de la religion, parce qu'ils la blasphèment; et le Dieu sauveur sera-t-il moins vengeur de ses lois, parce qu'on aura cru pouvoir s'y soustraire? Eviterez-vous la rigueur de ses jugements, chrétiens lâches et parjures aux engagements de votre baptême, parce que vous les aurez oubliés dans l'étourdissement du monde, et que vous les aurez violés sans remords? Dépendent-elles de vos fausses idées, la sagesse de l'Evangile, la sainteté de ses maximes, l'autorité de ses préceptes? Les détruirez-vous en réglant la manière de les observer?

Non, mes frères. Il sera toujours vrai que le pécheur se trompe lui-même; jamais il ne sera vrai qu'il trompe le Seigneur. On n'insulte pas Dieu impunément, écrivait saint Paul aux Galates : *Deus non irridetur.* (VI, 7.) Ne vous flattez pas de faire illusion à son équité par les illusions d'une conscience pervertie que vous aurez vendue au mensonge, pour éluder les enseignements de la vérité. Dieu vous jugera sur les règles que la religion vous trace, et non sur les fausses interprétations qui les énervent. Il vous jugera selon les vrais principes qu'il grava lui-même dans votre âme, et non selon l'artificieuse adresse qui tend à les effacer. Il vous jugera sur la nature de vos devoirs,

et non selon les vains prétextes qui servent à vous en affranchir. Il vous jugera sur la droiture naturelle de votre conscience, non selon les erreurs qui en corrompent le langage. Il vous jugera tels que vous serez à ses yeux, et non tels que vous aurez affecté de paraître aux vôtres. Votre erreur ne préviendra donc pas votre perte. Que dis-je? c'est cette erreur elle-même qui vous empêche de la prévenir, puisque si elle conduit au péché, si elle n'excuse pas le péché, la fausse conscience met encore un obstacle à l'expiation du péché.

Quel est, mes chers auditeurs, le premier moyen d'opérer des conversions? C'est de remuer les consciences. Saul terrassé se rend à la voix qui, du haut du ciel, se fait entendre à lui. C'est un prodige. Mais l'effet ordinaire de la grâce, c'est que par la voie de la conscience, elle pénètre le fond des cœurs dont elle prépare le changement. C'est aux clameurs de la conscience à réveiller des léthargiques langueurs du péché une âme assoupie pour l'arracher à ses dangers. Rien n'est plus pressant que de les lui faire envisager; et c'est ce premier effort que rendent si difficile et si inefficace les erreurs d'une fausse conscience. Si elle n'était que coupable, on pourrait lui montrer ses crimes; mais parce qu'elle est aveugle, elle ne sait plus les apercevoir. Si elle n'était qu'entraînée par les fougues de la passion, on pourrait lui présenter le point fixe de la morale; mais parce qu'elle s'est fait à elle-même de faux principes, elle les oppose à la force de ceux qui devraient seuls la régler. Si elle n'était que chargée, ou même accablée du poids du péché, on pourrait l'agiter par les mouvements d'une juste terreur. Mais, parce qu'elle se flatte de ne pas s'attirer les vengeances de Dieu, elle est inaccessible à la crainte de ses châtiments; et les raisonnements les plus solides vont échouer contre la pernicieuse assurance qu'affermissent ses erreurs.

Combien se bornent à nous dire : Ma conscience ne m'en fait point un crime. Telle est souvent l'unique réponse que l'impuissance d'en imaginer de meilleures oppose à la clarté des préceptes, à l'autorité des décisions, à l'universalité des sentiments. Quelle ressource peut donc rester alors ? Celle de l'instruction? Mais, transformée en oracle du mensonge, la fausse conscience en jette le soupçon sur les plus incontestables vérités. Celle du doute? Mais la conscience n'est fausse que parce qu'elle résout habituellement en sa faveur les incertitudes qui peuvent la contrarier. Celle des périls auxquels elle s'expose? Mais, armée de l'audacieuse fermeté de l'erreur, la fausse conscience se fait une sorte de gloire de les braver. Celle de l'Evangile? Mais, à l'aide de ses fausses lumières, la fausse conscience n'y découvre que ce qu'elle veut y trouver. Celle de la grâce? Mais la fausse conscience n'en veut entendre le langage que par un faux interprète, puisque c'est elle seule qu'elle consent à écouter. Ainsi l'on se fraye et l'on suit jusqu'au terme cette route qui, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, paraît droite aux yeux de l'homme et qui aboutit à la mort : ***Est via quæ videtur homini recta, novissima autem ejus ducunt ad mortem.*** (***Prov.***, XVI, 25.)

Effrayante et funeste sécurité dans laquelle un pécheur s'endort pendant la vie et avec laquelle il arrive au dernier moment ! Cette même conscience que Dieu lui avait donnée pour le garantir de l'abîme, le voile à ses yeux et concourt à l'y précipiter. Ah ! quand il touche au fatal instant qui va l'ouvrir, quelle redoutable lumière ! Les ombres de la mort produisent un effet bien différent de celui des ténèbres de la conscience. Alors la vérité la frappe, elle brille dans tout son éclat, elle reprend tous ses droits. Mais qu'il est terrible de ne se réveiller qu'au bruit de la justice divine, et de ne découvrir ses erreurs qu'au grand jour de l'éternité !

Prévenez ce malheur, mes frères, et que le fruit solide de ce discours soit de rectifier votre conscience. A l'exemple du Prophète, méditez la loi dans vos cœurs, sondez tous les replis de votre âme. Rapprochez vos âmes des préceptes du Seigneur, examinez-en les motifs, et, selon le conseil de saint Chrysostome, qu'elles soient journellement écrites dans votre conscience, pour être habituellement sous vos yeux. N'ajoutez pas à la loi par l'excès de vos frayeurs, mais méfiez-vous de tout intérêt de passion qui veut affaiblir la loi. Puisqu'on l'enfreint par la négligence à s'en instruire, que la connaissance exacte de vos devoirs vous dispose à les remplir. Dans l'obligation d'être juste aux yeux du Seigneur est visiblement renfermée celle d'étudier les voies de la justice chrétienne. Vous trouverez aisément dans les conseils d'autrui de quoi aider vos propres lumières et fixer vos incertitudes. Cherchez, avec franchise, la vérité auprès de ceux qui l'enseignent : *Qui viam Dei in veritate doces.* (*Matth.*, XXII, 6.) Seuls ils méritent votre confiance. Cherchez la vérité avec cette générosité qui ne désire de l'entendre que pour la suivre : ***Si erravi, doce me.*** (***Job***, XXXIV, 32.) Loin de vous cette témérité qui se rassure sans motif, et qui n'a pour motif que la déplorable envie de se rassurer. A l'exemple de Job, craignez toutes vos actions, non par une scrupuleuse timidité que tout alarme, mais par une sage circonspection qui se précautionne. Il est des doutes qui font partie de la science du salut. La prudence les forme, la discrétion les pèse, l'humilité en demande la décision. Malheur à ceux en qui la seule audace les résout ! Si l'exemple peut vous régler, que ce soit l'exemple de ceux qui ont pour règle la vertu ; et si, comme il arrive quelquefois, la vertu se dément, souvenez-vous que ses principes ne varient jamais; et que des écarts produits par la faiblesse de l'homme ne sauraient autoriser ceux que condamne la sainteté de la religion.

Réunissons tout en un seul mot: Formez,

pendant la vie, votre conscience telle que vous voudriez la trouver à la mort. Jugez-vous, pendant la vie, comme vous vous jugerez à ce moment terrible où il n'y a plus d'illusion, où le juste lui-même s'inquiète de ne l'avoir pas été assez; où le pécheur regrette bien davantage tant de moments perdus pour la pénitence et pour l'éternité.

Compliment à la reine.

Madame,

C'est en soutenant vous-même la vérité de ces grands principes, par l'efficacité de l'édification, que Votre Majesté répondra aux grands desseins du Seigneur sur vous. Le Dieu, qui rapporte tout à sa gloire, verra avec complaisance que vous fassiez servir à l'empire de la vertu celui que vous avez acquis sur les sentiments de la nation.

Vous y êtes venue, Madame, associer la gloire du trône des Césars aux splendeurs de la plus florissante couronne du monde. Vous avez cimenté l'alliance heureuse qui, par les nœuds de la paix, remplaçait déjà les efforts de la puissance. La France s'applaudit de voir dans vous la digne héritière de l'auguste souveraine, qui sut mériter la tendresse de ses sujets, et l'admiration de ses ennemis, réunir aujourd'hui tous les droits aux sentiments de son respect et de son amour. Vous relevez à ses yeux le prix de la grandeur, par la bonté qui en tempère l'éclat; et il serait difficile de peindre celui dont vous avez frappé les peuples, quand ils vous ont vue, dans diverses circonstances, si généreusement attendrie, aussitôt que parvenait jusqu'à vous la voix des malheureux.

Cette sensibilité touchante que vous avez placée avec vous sur le trône, cette noble affabilité qui en facilite l'accès, cette libéralité naturelle qui veut en faire la source des bienfaits, voilà, Madame, dans les qualités personnelles que Votre Majesté ajoute aux prérogatives de la royauté, le titre des devoirs pressants que la Providence vous impose, et l'étendue des moyens qu'elle vous fournit de contribuer au salut, et par là au vrai bonheur d'une nation, qui se félicite de vous posséder.

Non, Madame, vous n'aurez pas seulement le droit de commander la vertu, vous y réunirez le privilége de la faire aimer. Aussi puissante que l'autorité qui exige, la persuasion invitera à marcher sur vos traces, et l'expression vive de l'empressement avec lequel on met sa gloire à les suivre, annonce à Votre Majesté, l'impression forte que ses exemples feront sur ses peuples.

Il est donc bien digne de vous, Madame, d'être toujours animée de cet esprit de religion et de piété, qui dirigea vos augustes aïeux, et de montrer au monde, selon les vues de Dieu, comment du sein même des grandeurs dont il fait jouir sur la terre, on peut et l'on doit aspirer au bonheur dont il couronne dans le ciel.

C'est dans la vue de la mort qu'on puise la véritable science de la vie. C'est surtout cette vue qui règle la conscience, et la conscience bien réglée devient le gage d'une heureuse éternité, que je vous souhaite, etc.

SERMON XX.

Pour le mardi de la troisieme semaine de Carême

SUR LE PARDON DES INJURES

Domine, quoties peccabit in me frater meus, et dimittam ei? Usque septies? Dicit illi Jesus : Non dico tibi usque septies; sed usque septuagies septies. (*Matth.*, XVIII, 21.)

Seigneur, combien de fois dois-je pardonner à mon frère qui m'aura offensé? Sera-ce jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.

Après le précepte de l'amour de Dieu, celui qui nous est le plus fortement recommandé par la loi chrétienne, c'est l'amour du prochain. Jésus-Christ les confond tous deux dans un seul et même commandement. Il ne met aucune restriction à l'étendue de ce commandement : nos ennemis mêmes, il nous ordonne de leur pardonner, de leur faire du bien; pas d'autre mesure dans la charité que nous devons à tous nos frères sans exception, que celle que nous nous portons à nous-mêmes. Il semblerait même faire passer ce précepte avant tous les autres; témoin l'ordre exprès qu'il nous donne dans ces paroles : Si au moment d'offrir à Dieu votre présent, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre présent, et commencez par aller vous réconcilier avec votre frère. Et, quand son apôtre l'interroge pour savoir de lui combien de fois on est tenu de pardonner à ceux de qui l'on croit avoir à se plaindre, quand il semble lui dire : N'est-ce donc pas assez d'avoir pardonné jusqu'à sept fois: *Dimittam ei usque septies?* Non, répond Jésus-Christ; non, car vous en auriez été offensé jusqu'à septante fois sept fois, vous devez lui pardonner : c'est-à-dire indéfiniment, que toute inimitié, tout désir, tout sentiment de vengeance est absolument proscrit par le divin Législateur qui mourut lui-même, en pardonnant à ses bourreaux ; *Non dico tibi : Usque septies, sed usque septuagies septies.*

Cependant, mes chers auditeurs, si d'une part l'obligation de ce précepte est incontestable, de l'autre, combien en est rare l'accomplissement! Rien de plus certain que les ordres de la religion à cet égard ; on ne peut pas les ignorer, mais on les interprète, on les affaiblit. On se croit généreux envers son ennemi, quand on ne donne pas à ses ressentiments une éclatante publicité ; mais on conserve des aigreurs, des animosités secrètes, comme s'il suffisait de ne pas se livrer extérieurement aux excès de la vengeance.

C'est là peut-être un des points de la morale chrétienne sur lequel on se livre, sinon à la plus coupable ignorance, du moins aux plus dangereuses illusions. Tous savent la

loi qui ordonne de pardonner; mais les uns se plaignent amèrement de sa rigueur; les autres cherchent adroitement à en éluder la force. Il faut donc, et c'est là tout mon dessein, il faut donc, puisque vous vous plaignez de cette loi, vous en exposr la sagesse : c'est ma première partie; puisque vous cherchez à l'éluder, vous en marquer l'étendue; ce sera ma seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il en est des ordres de Dieu comme de ses jugements qui, selon la parole du Prophète, renferment en eux-mêmes leur justification. (*Psal.* XVIII, 10.) C'en devrait donc être assez, chrétiens auditeurs, de vous dire : pardonnez à vos ennemis; c'est la loi. Pour vous rendre sensible la sagesse de ce précepte, je vous invite ici à la reconnaître dans la réunion de quatre grands intérêts vraiment dignes de vous occuper et d'occuper Dieu lui même : intérêt de Dieu qui impose cette loi, intérêt de la religion qui publie cette loi, intérêt du monde au bonheur duquel veille cette loi, intérêt de l'homme qui accomplit cette loi. Reprenons.

Oui, chrétiens, il est de l'intérêt de Dieu que vous pardonniez. Pourquoi? Parce que Dieu étant le seul maître souverain, il est de sa gloire que seul il soit revêtu de l'autorité, de la puissance de vengeur des hommes, et qu'il n'y ait à cet égard d'autre droit que celui qui émane de sa volonté. Aussi n'a-t-il confié le glaive de la justice qu'à ceux qui ont reçu de lui une portion de son pouvoir; et n'a-t-il chargé de punir les désordres que ceux qu'il a destinés à être les ministres de sa providence, pour jeter lui-même les fondements de l'autorité nécessaire pour maintenir la subordination parmi les hommes. Car c'est de Dieu, dit saint Paul, que vient leur puissance : *Non est enim potestas nisi a Deo.* (*Rom.*, XIII, 1.) Or, comme cette puissance, communiquée indifféremment à chacun d'eux, détruirait infailliblement l'ordre qui doit régner entre eux, Dieu n'a pas dû la leur accorder; et par conséquent, c'est une usurpation visible de l'autorité de Dieu, que de s'attribuer le droit d'une vengeance personnelle; que de s'ériger à soi-même un tribunal particulier auquel on ose citer un ennemi; que d'y devenir arbitre de sa propre cause. Et comment Dieu pourrait-il souscrire aux arrêts que la haine y dicte, et qu'elle exécute, puisqu'il est écrit, dit encore l'Apôtre : C'est à moi que la vengeance appartient; je rendrai aux méchants ce qu'ils méritent, dit le Seigneur : *Scriptum est enim : Mihi vindicta, ego retribuam, dicit Dominus?* (*Rom.*, XII, 19; *Deut.*, XXXII, 35.)

Et voilà ce qui a fait dire avec raison à Tertullien, que celui qui se venge attente à l'honneur de Dieu. Car remarquez, chrétiens, que dans la profession que vous faites de croire en lui, et que vous répétez journellement, vous lui attribuez le titre de juge des hommes : *Qui venturus est judicare vivos et mortuos*, et que cependant vous osez partager ce titre avec lui, dès que vous jugez vous-même votre ennemi. Or, quelle gloire, reprend Tertullien, laissons-nous à Dieu, si nous nous vengeons nous-mêmes : *Quem honorem litabimus Deo, si nobis arbitrium defensionis arrogaverimus?* Et comment, ajoute-t-il, croyons-nous que Dieu est le juge commun des hommes, si nous ne le regardons pas aussi comme leur vengeur : *Quid credimus judicem illum, si non et ultorem?*

Il fallait donc, et c'est ce qui suit du raisonnement de Tertullien, que Dieu fît aux hommes une loi de pardonner, pour se conserver à lui seul le droit inaliénable de sa justice. Il fallait qu'il défendît aux hommes d'anticiper un jugement qu'il n'appartient qu'à lui d'exercer, et qu'il leur apprît à s'en reposer sur lui, en ne confiant leurs intérêts qu'à lui. Dès-là cette loi du pardon devient, parmi les hommes, un témoignage toujours subsistant du souverain domaine de Dieu, de sa grandeur à laquelle tout est assujetti; de sa providence, à laquelle tout est subordonné; de l'étendue de ses lumières, auxquelles tout est manifesté; de son équité, à laquelle tout est renvoyé. Or, je vous le demande, devait-il consentir qu'en vous vengeant, vous parussiez croire, ou qu'il ne connaît pas les maux qu'on vous fait, ou qu'il n'en est pas irrité, ou qu'il n'en exigera pas la satisfaction et le repentir, tandis qu'il se tient offensé personnellement de ce qui vous offense, et que, dans votre propre cause, il s'est chargé de venger la sienne : *Mihi vindicta, et ego retribuam.*

Vous oubliez donc ce que vous devez à Dieu, quand vous poursuivez un ennemi, et que vous le traitez comme tel. Ah! c'en est assez, selon les lois mêmes du monde, pour suspendre les effets de votre ressentiment; c'en est assez que celui qui l'excite appartienne à un maître puissant et respecté. C'est à lui que vous remettez alors le soin d'une justice que vous n'oseriez vous faire à vous-mêmes, et c'est lui qui se fait gloire de vous la rendre. Pourquoi donc, dès que tous les hommes appartiennent à Dieu, entreprendriez-vous, sans son aveu, ou plutôt contre ses ordres exprès, de punir l'un d'eux? Il n'a garde, il est vrai, d'autoriser la malignité de celui qui vous insulte; mais vous fait-il entrer en part du droit qu'il a de rendre à chacun selon ses œuvres? Puisque ce droit est l'apanage essentiel du Maître suprême, c'est donc le blesser, que de vous en approprier l'usage; c'est armer Dieu lui-même contre vous, c'est le forcer à soutenir contre vous, sa cause : *Mihi vindicta, et ego retribuam.*

Il s'agit encore ici, mes chers auditeurs, de celle de la religion. Sans doute il était de la gloire du christianisme qu'il proscrivît la haine parmi les chrétiens. La religion d'un Dieu qui est venu apporter la paix sur la terre, devait être une religion de paix; et cette paix devait régner dans vos cœurs, puisque, selon la parole de l'Apôtre, vous

êtes appelés à ne faire qu'un même peuple : *Pax Christi exsultet in cordibus vestris in qua et vocati estis in uno corpore.* (*Col.*, III, 15.) Je ne crains pas de le dire, un point essentiel eût paru manquer à la perfection de l'Evangile de Jésus-Christ, s'il n'était pas pour nous la divine école, où nous apprissions à nous pardonner réciproquement. Mais quand j'entends ce législateur adorable nous dire, en termes si formels et si clairs : Aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros* (*Matth.*, V, 44); je retrouve, dans la sublimité de cette parole, cette grandeur universellement empreinte sur tous les points de la religion. De cette obligation particulière qu'elle nous impose, je tire une nouvelle preuve de la sainteté de la loi. Et plus cette loi paraît opposée aux inclinations de la nature, mieux je sens, et la nécessité qu'il y avait de l'établir, et la divinité du christianisme qui la propose. Comme le Sauveur disait à ses disciples qu'il les reconnaîtrait pour tels aux marques de leur mutuelle charité, c'est surtout à la vue des saints efforts de cette charité qui pardonne, que je reconnais le caractère admirable de la doctrine d'un Dieu : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis.* (*Joan.*, XIII, 35.)

En effet, pour donner d'abord une idée frappante de la religion chrétienne, et pour inspirer à ses ennemis mêmes le respect qu'elle mérite, je n'aurais qu'à leur rappeler les enseignements de ceux qui, les premiers, la prêchèrent et la répandirent dans l'univers. Que disait saint Paul aux Romains : Bénissez, leur écrivait-il, ceux qui vous persécutent, *Benedicite persequentibus vos.* (*Rom.*, XII, 14.) Ne rendez à personne le mal pour le mal : *Nulli malum pro malo reddentes.* (*Ibid.*, 17.) Vivez, autant qu'il dépend de vous, en paix avec tout le monde : *Cum omnibus hominibus pacem habentes.* (*Ibid.*, 18.) Au lieu de vous laisser jamais vaincre par le mal, travaillez à vaincre le mal par le bien : *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.* (*Ibid.*, 21.)

Enseignement merveilleux qui rendit plus frappante encore l'éloquence de leurs exemples; car ils étaient chargés de malédictions de la part des hommes, et ils n'avaient que des bénédictions à leur opposer. Ainsi l'écrivait aux Corinthiens le même Apôtre : *Maledicimur et benedicimus.* (II *Cor.*, IV, 12.) Ils étaient accablés sous les traits de la malignité du monde; la patience était le bouclier dont ils usaient pour se défendre. On les outrageait de paroles; et la prière était leurs armes, la modération leur soutien, la douceur réglait leurs sentiments et leurs discours : *Blasphemamur et obsecramus* ; traités de toutes parts comme le rebut du monde : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus* (*ibid.*, 13) ; et ils n'en étaient que plus zélés à le sanctifier ; et c'est à ce prix qu'ils annoncèrent la religion de Jésus-Christ.

A ces traits, reprendrais-je aussitôt, connaissez donc le christianisme. En voilà les leçons ; et l'Homme-Dieu, qui en est l'auteur, étant venu pour nous instruire et pour nous élever au-dessus de nous-mêmes par la grandeur des sentiments émanés de la Divinité, a établi pour un des premiers principes de la religion, l'amour des ennemis. Il nous a fait entendre que cet amour était une condition nécessaire pour rendre agréable à Dieu les actes de la religion. Il nous a dit en termes exprès que cet amour était à préférer aux offrandes même que lui consacre la religion (*Matth.*, V, 23.) Et serait-elle digne de Dieu une religion qui laisserait vivre en nous une passion aussi vive que la haine ? Dans sa voix, reconnaîtriez-vous la voix de Dieu, si, à cette parole sainte, à cet ordre divin : Aimez vos ennemis, elle osait substituer cette maxime trop commune dans le monde : Haïssez qui vous hait, vengez-vous de celui qui vous offense ? Et comment ce langage, si conforme à la méchanceté du cœur de l'homme, pourrait-il compatir avec la sainteté de la religion d'un Dieu ?

Ah ! si vous la respectez sincèrement, cette religion si respectable, rendez-vous donc à la demande empressée qu'elle vous adresse pour sa propre gloire. Pensez qu'elle vient elle-même se placer entre vous et votre ennemi, pour briser les traits de votre colère; qu'elle serait blessée la première, et qu'en vous vengeant, c'est elle-même que vous outragez. Entendez, cœurs chrétiens, la voix de cette religion qui vient vous répéter tendrement qu'elle est votre mère commune, qu'elle vous porte tous dans son sein, qu'elle veut vous réunir dans le même temple, vous admettre à la même table, vous procurer le même héritage, vous conduire au même bonheur. Entendez-la, cette religion qui vous rappelle le grand exemple de vos prédécesseurs dans la foi, ces hommes dont elle se glorifie, ces héros qu'elle a formés par ses maximes ; les désirs d'un Paul qui souhaitait de devenir anathème pour ceux qui l'avaient persécuté; les dernières paroles d'un Etienne qui prie en mourant pour ceux-là même sous les coups desquels il expire ; les vœux des martyrs qui ne sollicitent auprès de Dieu que la conversion de ceux qui les font périr. Entendez-la, cette religion qui vous conjure de lui épargner chez les nations le parallèle humiliant de leurs dissensions et de celles qui règnent encore parmi les chrétiens, de cet esprit d'animosité qui rapproche le chrétien de l'infidèle ; de ces actes de vengeance qui rendent le chrétien plus coupable, et qui déshonorent le christianisme.

Et si les gémissements de cette Mère vivement affligée de vos divisions vous trouvent insensibles, entendez donc ses menaces. Ah ! vous la contraignez à vous désavouer. Et nous, ses ministres, nous devons à sa gloire et à l'édification des peuples, ce solennel désaveu, en vous déclarant de sa part que s'il vous reste un seul ennemi auquel vous refusiez de pardonner, elle vous refuse à son tour la participation à ses sacrements, elle vous interdit la grâce de la réconciliation avec Dieu, elle vous accuse et vous condamne par les moyens mêmes destinés à vous sauver. Eh ! comment oseriez-vous répéter jour-

nellement la prière sublime que vous a enseignée Jésus-Christ même, demander à Dieu qu'il vous pardonne comme vous pardonnez, tandis que vous ne pardonnez pas ; et prononcer ainsi votre arrêt? Peut-être espérez-vous d'en éviter la rigueur, à la faveur de quelques vertus qui paraissent encore dans vous avec éclat. Mais la religion ne compte pas sur elles; n'y comptez pas vous-même, craignez d'abandonner bientôt jusqu'à l'exercice de ces mêmes vertus dont vous vous applaudissez. Ecoutez un trait célèbre, consacré dans les annales de l'Eglise. Saprice était ennemi de Nicéphore : cependant il paraisplein de foi, il marchait à l'échafaud pour la défendre; mais, parce qu'il y monte avec cette inimitié que Nicéphore a essayé en vain de fléchir; parce qu'il dément par la persévérance de sa haine, la profession de cette même foi pour laquelle il se flattait de donner sa vie, qu'arrive-t-il? L'histoire nous a transmis l'événement. Nicéphore, sincèrement réconcilié, verse lui-même son sang pour la gloire de la religion, en vue de laquelle il pardonne, et Saprice, qui en a méconnu la voix et violé les ordres, finit par une entière apostasie. Preuve également sensible et éclatante que la vengeance et la religion de Jésus-Christ ne s'accordèrent jamais.

C'en devrait être assez pour justifier la loi qui vous interdit la vengeance; mais pouvez-vous ne pas y apercevoir l'intérêt du monde au bonheur duquel veille cette loi. Loi si sage, que la raison même l'a dictée aux divers législateurs, et qu'on regarderait comme le théâtre de la confusion et du désordre tout état dans lequel il serait permis à chacun de taxer et d'exiger lui-même la réparation qu'il se croit due. De là cette juste sévérité des peines décernées par les hommes contre ceux qui, au mépris de l'autorité, de l'intérêt et du repos général, se livrent à une vengeance personnelle, et s'arrogent des droits que les seules lumières de l'équité naturelle leur apprennent ne pouvoir résider dans eux.

Eh! que verrions nous dans le monde, si la vengeance pouvait librement s'y exercer? Ou plutôt que nous présente-t-il, dès qu'on ose en suivre les mouvements? Des partis opposés, des cabales formées, des familles divisées, des villes partagées, des cœurs aigris, des paroles amères, des médisances graves, des mépris humiliants, la fortune des hommes attaquée, leur réputation déchirée, leur honneur flétri, leur sang répandu : tel est le fléau redoutable qui désole la société, qui l'ébranle, qui la détruit. L'inimitié se transmet aux différentes générations, la haine des pères désunit les enfants; des familles deviennent rivales, parce qu'elles ont hérité du nom de deux rivaux. Que fallait-il pour prévenir tous ces malheurs? Oublier une injure et la pardonner. On accuse la religion chrétienne, disait autrefois saint Augustin, d'être ennemie de la république (il parlait des accusations intentées par Rome païenne). Ah! si l'on obéissait fidèlement à cette religion, poursuivait le saint docteur, le seul précepte qu'elle impose de ne pas rendre le bien pour le mal, serait plus pour le bien commun que les plus célèbres héros.

Les lois humaines, je le sais, et je l'ai dit, semblent avoir pourvu à cet intérêt, en interdisant la vengeance. C'était donc une preuve qu'il était de l'intérêt du monde de l'en bannir. Mais, prenez garde, chrétiens, toute vengeance est nuisible à la paix du monde, et toute vengeance ne saurait être aperçue et punie par les hommes. Il fallait donc, pour le bonheur du monde, que Dieu non-seulement en éloignât les vengeances d'éclat, mais qu'il condamnât celles qui trouvent l'art de se dérober en même temps qu'elles agissent. Il fallait, pour le bonheur du monde, que Dieu ne se bornât pas à défendre l'acte même de la vengeance; mais que, pour en tarir la source, il en proscrivît jusques aux sentiments et aux désirs. Il fallait, pour le bonheur du monde, pour le préserver de l'incendie que la vengeance est toujours prête à y allumer, que Dieu voulût y éteindre jusqu'aux étincelles qui l'y entretiennent et l'y fomentent. Il fallait, pour le bonheur du monde, que Dieu fît servir l'empire qu'il doit avoir sur les hommes, à conserver dans leurs cœurs la tranquillité et la paix.

O heureuse en effet la condition des hommes, si la paix, cette aimable paix, qui peut quelquefois s'altérer entre eux, ils s'empressaient au moins à la rétablir; si une injure n'en attirait pas une autre; si le mal, arrêté dès sa naissance, ne s'étendait pas par le délai du remède; si des ennemis avaient à peine le temps de se reconnaître pour tels! Ah! si, selon la pensée d'un Père, si c'est le sort des anges de vivre dans une éternelle union, si c'est la faiblesse des hommes d'être exposés quelquefois à la rompre, c'est le trouble, c'est le malheur, c'est le propre des seuls démons de ne se réconcilier jamais.

Que désirez-vous encore, chrétiens auditeurs, pour rendre hommage à la sagesse de la loi qui vous ordonne de pardonner? Serait-ce la vue de votre propre intérêt? Eh bien! comprenez ici que, par cette loi, dont la transgression serait un péché, Dieu vous préserve d'un nouveau genre de supplice qui nécessairement accompagne ce péché; supplice que je distingue et de ceux qu'on n'éprouve qu'après la mort, et du remords cuisant qui ordinairement les précède pendant la vie. Supplice de la haine, supplice propre de la haine, causé par la haine, consistant dans la haine. Ce qui a fait dire à saint Chrysostome que quand même l'enfer ne serait pas destiné à ceux qui se livrent à ce sentiment, l'importune rigueur de ce sentiment même devrait suffire pour le calmer : *Si gehenna deesset, quæ odio laborantibus certa est, ob odii ipsius cruciatum condonanda essent peccata.*

Vous l'attestez vous-même sensiblement, homme malheureusement agité de cette passion cruelle qui vous poursuit avec autant

de fureur que vous en avez contre celui qui en est l'objet. Elle vous ébranle le premier par le seul désir des coups qu'elle lui prépare. Elle vous perce de ses traits avant qu'ils puissent l'atteindre. En vain protestez-vous que vous en êtes à l'abri, et cherchez-vous à déguiser le fiel qui vous ronge : l'animosité de vos discours, le sombre de vos regards, le silence même de votre bouche, n'annoncent souvent qu'avec trop d'énergie, ce frémissement intérieur que le nom seul d'un ennemi réveille, que sa présence redouble, que sa prospérité fait croître à l'excès, et que son crédit déconcerte. Si vous ne pouvez pas vous venger, malheureux par les transports de cette haine impuissante qui se contraint et se renferme malgré vous au dedans de vous, combien de fois pouvez-vous le devenir plus encore par les efforts mêmes de votre vengeance !

Aman, superbe Aman, combien tu te serais épargné de revers, si tu n'avais pas nourri dans ton cœur le perfide dessein de te venger de Mardochée ! Ce sont bien moins les mépris apparents de ce Juif qui troublent le favori d'Assuérus, que la haine jalouse qu'il a conservée. Il ne veut pas l'étouffer, et dès lors elle devient un tyran dont ses richesses et sa gloire ne peuvent le défendre. Il le confesse lui-même : L'idée d'un ennemi qu'il veut perdre absorbe celle de son bonheur : *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto.* (*Esth.*, V, 13.) Ah ! le cruel gibet qu'on prépare par ses ordres prouve hautement les tourments dont gémit son cœur. Il devient ainsi lui-même son premier bourreau. Aveuglé par sa fureur, il ne prévoit pas qu'il va s'immoler tout entier à sa propre vengeance, et qu'après avoir déjà sacrifié sa tranquillité à sa haine, il va mourir doublement en mourant victime d'un ennemi dont le pardon généreux eût sauvé tout à la fois et sa gloire, et son repos, et sa vie.

Ici, mes chers auditeurs, ne pourrais-je pas appliquer le détail des maux temporels qu'entraîne après soi la vengeance ; rappeler ces coups violents, ces renversements de fortune, ces cas malheureux dont si fréquemment elle est devenue le principe ? Combien de fois, en poursuivant son ennemi, s'est-on précipité avec lui dans le même abîme ! Combien ont trouvé la mort, en voulant la donner ! Combien ont dû les plus grands malheurs de leur vie à la vivacité de leur courroux !

Les effets n'en seront pas si funestes pour vous, je le veux ; mais du moins vous n'échapperez pas à l'amertume secrète qu'il sème nécessairement dans le cœur. Et pourquoi donc le vôtre n'est-il presque occupé que de ses ressentiments ? A tout propos, vous rappelez à autrui ce qui les fit naître. Vous en portez sans cesse l'idée. Elle vous suit jusqu'au sacré tribunal où vous devez chercher à la vaincre, et où cependant vous paraissez souvent moins disposés à pardonner, qu'empressés à étaler les motifs que vous croyez avoir de ne pas pardonner. De votre aveu, le trouble fatigue votre âme, il se mêle à vos amusements, il dérange vos occupations, il vous détourne de la prière. De vos biens nul ne vous console, au souvenir de l'injure dont un cœur aigri vous présente toujours l'image : *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto.* Pardonnez, et vous verrez le calme renaître ; pardonnez, cette générosité sera pour vous une source de consolation ; pardonnez, votre inimitié est plus à craindre pour vous que votre ennemi ; pardonnez, un intérêt plus grand encore que celui de votre tranquillité résulte de ce pardon.

Et quel intérêt, chrétiens ? Celui du pardon que Dieu vous fait espérer. En vous engageant à pardonner, dit saint Cyprien, Dieu a établi la condition à laquelle il s'engage à vous pardonner lui-même. Pardonnez ; voilà la parole qui vous effraye : *Dimittite.* Mais Jésus-Christ ajoute : Et l'on vous pardonnera : *Dimittemini* (*Luc.*, VI, 37) ; voilà la promesse qui doit vous animer. Pardonnez ; voilà l'ordre qui vous effraye : *Dimittite.* Mais Jésus-Christ ajoute : Si vous ne pardonnez du fond de vos cœurs, n'espérez pas de fléchir jamais le cœur de votre Père céleste : *Si vos non dimiseritis, nec Pater vester qui in cœlis est, dimittet vobis peccata vestra* (*Marc.*, XI, 26) ; voilà la menace qui doit vous alarmer. Pardonnez : *Dimittite ;* voilà l'objet de la loi. Mais Jésus-Christ vous en expose le grand motif, afin que vous deveniez les dignes fils de votre Père qui est dans les cieux : *Ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est* (*Matth.*, V, 45) ; voilà l'excellente prérogative qui vous est accordée. Ce sont en effet les pacifiques qui sont appelés du beau nom de ses enfants, parce qu'il est appelé lui-même le Dieu de la paix. Comme il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, il chérit ceux qui se règlent sur ce modèle. Comme il est riche en miséricorde, il en use volontiers envers ceux qui sont miséricordieux eux-mêmes. Et voilà donc, pécheurs, ce qui appuiera la demande que vous ferez à Dieu, de vous remettre vos péchés ; voilà ce qui fortifiera votre espérance, j'ai presque dit, voilà ce qui vous en assurera le succès.

Seigneur ! (et telle est la prière que je souhaite, chrétiens auditeurs, que vous puissiez adresser à Dieu au lit de mort), si j'ai eu des ennemis, c'est par eux que j'ose vous demander de ne pas mourir dans votre inimitié. Vous savez si j'ai voulu faire retomber sur eux les coups de la haine, si jamais elle a habité dans mon cœur, si jamais elle en a réglé les sentiments, si jamais j'ai cédé volontairement à ses impressions : *Si reddidi retribuentibus mihi mala.* (*Psal.* VII, 5.) Peu content de n'être jamais l'auteur de leurs maux, je me suis interdit la criminelle satisfaction d'applaudir intérieurement à leurs disgrâces : *Si gavisus sum ad ruinam ejus qui me oderat, et exsultavi.* (*Job*, XXXI, 29.) Me voilà prêt à tomber entre vos mains. De combien de péchés je paraîtrai couvert à vos yeux ! Mais mourrai-je sans obtenir

mon pardon, moi qui, pour vous, ne le refusai à personne? Mourrai-je sans vous aimer, moi qui, pour vous, aimai jusqu'à mes ennemis? Mourrai-je victime de votre justice, moi qui, pour vous, n'eus envers autrui que des pensées de miséricorde. Ah! ressouvenez-vous de votre parole : je la réclame à ce moment. J'attends de sa vérité ce que je ne mérite pas par moi-même; et, parce qu'elle a annoncé que vous oublieriez les péchés de ceux qui oublieraient les injures, je meurs avec la confiance qu'elle m'inspire, et dont vous êtes l'auteur. Heureuse et sainte loi, chrétiens auditeurs, dont l'accomplissement procure ainsi la gloire de Dieu, l'honneur de la religion, la tranquillité du monde, le bonheur de l'homme! Apprenez donc à ne pas en éluder la force, et à la remplir dans toute son étendue.

SECONDE PARTIE.

On convient aisément qu'il est beau, qu'il est noble, qu'il est grand de pardonner à un ennemi; mais, de cette loi générale, faut-il se faire à soi-même une application particulière, armé aussitôt par l'aveugle intérêt d'une passion qui ne consulte qu'elle-même, on emploie, à se défendre, ce qu'elle peut offrir de séduisant et d'artificieux. A la sagesse de la loi on oppose des prétextes qu'elle détruit. Aux obligations de cette loi, on met des réserves qu'elle condamne. Prétextes faux, pour se dispenser de l'accomplir; réserves coupables, lors même qu'on croit l'accomplir : deux points importants sur lesquels il est essentiel de nous instruire par le simple développement de la loi.

D'abord elle est générale; elle ne fait aucune distinction; il n'en est aucune qu'elle autorise. Vous pardonnerez non-seulement à un ennemi, mais à tous; non-seulement une injure, mais toutes; non-seulement une fois, mais toujours. Pardonnez à ceux qui vous haïssent, qui vous persécutent, à ceux qui vous calomnient : *Benefacite his qui oderunt vos. Orate pro persequentibus et calumniantibus vos* (*Matth.*, V, 44); ce sont les paroles de Jésus-Christ. Pourquoi donc voudriez-vous fonder des exceptions, et quels sont les prétextes dont vous les couvrez?

Le premier, c'est toujours celui de l'honneur, et c'est le monde qui vous le suggère. En quoi je le trouve évidemment en contradiction avec lui-même. Et ne pourrai-je pas le vaincre par ses propres armes? Car, enfin, ne le voit-on pas combler d'éloges la générosité qui pardonne, exalter les traits de clémence et de bonté, les consacrer même dans ses fastes, placer au-dessus de ceux qui soumettent leurs ennemis, ceux qui savent triompher de leur propre colère? Mais je ne viens point ici emprunter du monde des maximes qui vous instruisent. Toutes pompeuses qu'elles paraissent, elles sont trop faibles pour vous émouvoir. Je ne les rappelle en passant que pour réfuter le monde par le monde même; ou si, conformément aux règles de ce faux honneur qu'il veut vous prescrire, vous croyez vous honorer à ses yeux par les signes efficaces de votre ressentiment, je vous demande, en sa présence, comment vous pouvez tirer gloire de la vengeance, puisque c'est la conduite du vulgaire comme celle des héros; comment vous osez vous applaudir d'une fierté qui germe naturellement dans les âmes les plus basses, comme dans les plus grandes; comment vous croyez prouver la noblesse de la vôtre par une preuve qui convient à toutes. Celle qui pardonne, ah! voilà celle qu'une gloire particulière distingue; et c'est parce qu'il est peu d'âmes véritablement grandes, qu'il en est peu qui consentent à pardonner.

Cependant, après un trait de cette nature, dit facilement et journellement le monde, il faudrait avoir bien peu de cœur pour entretenir jamais avec cette personne le moindre rapport, et pour la croire digne d'un regard. Et moi je dis, appuyé sur les maximes inébranlables de ma religion, qu'il n'appartient qu'à des hommes qu'elle n'a pas formés, et qui sont indignes d'elles, de tenir ce méprisable langage. Je dis qu'il faut avoir bien peu de ce cœur chrétien élevé et ennobli par les leçons de l'Evangile, pour en faire céder les lois les plus sacrées à une fausse gloire, dont je défie qu'on puisse jamais trouver un solide fondement. Je dis que mettre sa gloire à pardonner, c'est avoir le cœur bien grand, puisque c'est l'avoir selon le cœur de Dieu, conforme aux vues de Dieu, digne des complaisances de Dieu. Je dis que le plus grand cœur qui jamais ait existé parmi les hommes, ce fut sans doute celui d'un Homme-Dieu; il pardonna. Répondez, et si vous n'avez point encore abjuré le christianisme et méconnu Jésus-Christ pour maître, comprenez toute la force de la preuve invincible que j'établis contre vous.

Il faut avoir bien peu de cœur! Mais, à votre jugement, mondains, ils sont donc dégradés, ces justes de l'ancienne loi, qui pratiquèrent, avant la publication de l'Evangile, ce que nous ne voulons pas observer, remarque saint Ambroise, après que ses lumières nous ont éclairés, et qui, au témoignage de saint Augustin, n'ont rien eu plus à cœur que la gloire de la modération et de la patience; un Moïse, qui prie pour un peuple ingrat et perfide; un Joseph, qui comble de biens des frères qui l'ont vendu; un David, qui épargne Saül, quoiqu'il ait tout à redouter pour ses jours de la fureur de son ennemi?

Il faut avoir bien peu de cœur! Et, à la vaine terreur de ce reproche, aussi insensé que coupable, on arme contre un ennemi particulier, un bras qui ne doit être armé que contre les ennemis de la patrie. On souille, par le crime d'un combat meurtrier, des jours que de nobles exploits doivent signaler. On confond la gloire de la vraie bravoure avec la férocité d'une vengeance cruelle.

Il faut avoir bien peu de cœur pour résister à la voix de l'honneur, quand il est compromis par une insulte! Comme si l'hon-

neur, le véritable honneur qui s'accorde nécessairement avec la vertu, pouvait se trouver dans ce qui porte visiblement le caractère odieux du vice! Comme si l'honneur, le véritable honneur, pouvait exiger qu'on cède à l'empire d'un préjugé dont on condamne la bizarrerie; qu'on viole en même temps et les lois du prince que l'on sert, et les lois du Dieu qu'on adore; qu'on verse un sang que les unes et les autres obligent à respecter, et qu'à une coutume barbare, coutume inconnue autrefois aux plus vaillants peuples de l'univers, coutume dont la raison rougit, dont l'humanité frémit, que la religion réprouve, on immole d'un même coup, et la raison, et l'humanité, et la religion! Est-il donc d'un grand cœur d'oublier ses devoirs, d'outrager son Dieu? Honneur bien étrange que celui qu'on ne peut acquérir que par un crime, et auquel, dans l'une et l'autre vie, ne sont promis que des châtiments!

Il faut avoir bien peu de cœur! Ah! pour parler ainsi, il faut bien peu connaître, ou estimer bien peu la loi du Seigneur. Religion sainte, religion de tant de braves guerriers et de héros, religion des empereurs et des rois, comment seriez-vous opposée à l'honneur, vous qui en exposez les vrais caractères, qui en établissez les vrais principes, qui en faites naître les vrais sentiments dans ceux qui vous sont soumis? Comment, au milieu des clartés d'une religion divine, et jusque dans le sein des peuples qui en avouent la divinité, est-il déshonorant de s'y conformer et de la suivre? Eh! comment ce qui devant Dieu est un opprobre serait-il pour l'homme chrétien un titre d'honneur?

Ne nous dites donc plus que l'insulte est trop grande. Ne nous alléguez plus l'énormité des torts, l'amertume des discours, la hauteur des manières, l'atrocité de l'affront, l'évidence de l'injustice, l'étendue des mépris, la noirceur des traitements; qu'en conclurez-vous? Que cet homme est votre ennemi? Je le sais. Qu'il est coupable envers vous? Je l'avoue. Mais, parce qu'il est votre ennemi, parce qu'il vous a vivement insulté, parce qu'il a cherché à vous déshonorer; je conclus que vous devez lui pardonner, puisque la loi qui vous ordonne le pardon, le demande pour vos ennemis. Et certes, si l'injure était si légère, serait-il nécessaire que la loi de Dieu interposât son autorité? Ou si vous ne pardonnez qu'à ceux qui vous ont à peine blessé, ou si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, iriez-vous, dit Jésus-Christ, au delà des vertus du paganisme: *Nonne et ethnici hoc faciunt?* (*Matth.*, V, 47.) Vous avez un rang; eh bien! soutenez-en les prérogatives, vous le pouvez. Quel que puisse être votre rang, vous y portez la qualité de chrétien; voilà votre premier titre, voilà le titre que toujours et par-dessus tout vous avez à soutenir; c'est à vous que Jésus-Christ commande: *Ego autem dico vobis.* (*Ibid.*, 39.)

Il en résultera donc une plus grande facilité à me nuire? Votre propre sûreté: second prétexte qui, à vous entendre, ferait soupçonner la religion de servir de bouclier aux méchants, et de favoriser leur méchanceté. Or, sans m'arrêter à vous dire que la patience serait peut-être pour vous la défense la plus sûre; sans vous faire remarquer, avec le Sage, que la douceur est la digue la plus forte contre le torrent de la colère; sans m'appuyer de l'expérience, pour vous convaincre que la bonté a pacifié plus de cœurs que la vengeance n'en a désarmés; quoi de plus facile que de confondre la fausse conséquence que vous tirez de la loi, pour en colorer l'infraction? Ecoutez, je vous prie.

Je vous conseille, il est vrai (c'est simplement un conseil), de porter la générosité jusqu'à ne vous venger d'une injure, que par la disposition à en pardonner une nouvelle; conseil dont la perfection s'est réalisée plus d'une fois à la gloire du christianisme; conseil, par la perfection duquel on a vu des saints arriver promptement à celle de toutes les vertus; conseil qui, suivi dans toute sa perfection, serait capable de faire tomber à vos pieds l'ennemi le plus dangereux, pour peu qu'il lui reste encore dans le cœur de généreux sentiments. Mais, parce qu'il est des hommes qui sont le fléau et l'opprobre de l'humanité; des hommes en qui la noirceur de leurs propres vues paraît ne plus laisser d'entrée aux impressions des plus éclatantes vertus d'autrui; parce qu'il est des ennemis auxquels on ne peut échapper que par la supériorité de la résistance, la religion ne vous défend pas de vous prémunir pour assurer vos droits; mais elle vous interdit l'animosité qui corrompt la légitimité de vos défenses. Elle n'exige pas que vous renonciez à vos justes prétentions, mais elle veut vous arracher à la haine qui les exagère. Elle ne vous fait pas un précepte de céder tout à celui qui veut tout ravir; mais elle vous fait une loi de la modération qui doit présider à la sûreté de vos possessions. Elle vous permet de vous mettre à l'abri des piéges et des insultes d'un ennemi, mais elle vous défend de haïr sa personne; et si, par une supposition que je ne fais ici que pour vous marquer plus clairement vos devoirs, il pouvait arriver que vos intérêts temporels ne pussent se soutenir qu'en détruisant, dans vous, les sentiments de la charité, la charité devrait l'emporter, et, à ce grand bien, faire céder tous les autres.

Eh! que ne peuvent ces maximes, tout à la fois si raisonnables et si saintes, diriger l'éclaircissement de toutes les contestations! On ne verrait pas (comme on gémit tous les jours d'en être témoin) les cœurs aliénés aussitôt que les intérêts sont différents. Mais on verrait des frères, en soutenir le titre, en même temps qu'ils font examiner paisiblement celui qui décide de l'héritage; des citoyens demeurer unis, lors même que leurs droits sont opposés. On défendrait sa cause, sans que l'aigreur vînt à son ap-

pui. L'autorité des juges réglerait les biens; l'autorité de Dieu réglerait les cœurs.

Je vous préviens, chrétiens auditeurs, vous avez déjà pardonné plus d'une fois; qu'en est-il arrivé? Votre ennemi a su tourner contre vous les effets même de votre bonté. Eh bien! il dépend de vous de faire servir à votre avantage sa propre malignité, en même temps qu'il vous est permis de vous précautionner efficacement contre elle; et Dieu, qui ne vous autorise point à compter pour mettre des bornes à l'accomplissement de vos devoirs, ne sera que plus touché de votre fidélité et de votre constance à les remplir. Que cet ennemi vous paraisse donc indigne de toute grâce, et qu'à parler humainement il n'en mérite en effet aucune: car, c'est ici le troisième prétexte que j'attaque; que vous n'aperceviez dans lui ni changement ni retour, il n'en est pas moins vrai que la loi du pardon vous oblige toujours et vous presse.

Ah! sans doute vous pardonneriez sans peine à celui en qui vous verriez d'une manière distincte le sincère désaveu de la conduite qui vous irrite, et qui vous le témoignerait humblement. Et, sur ce point, c'est à vos cœurs que je m'en rapporte, seraient-ils humains, si la douleur ne pouvait pas les fléchir, si la compassion ne pouvait pas y trouver accès, si la fureur ne pouvait pas s'y éteindre? Et faudrait-il l'ordre exprès du christianisme, où suffirait seule la voix de l'humanité? Mais si vous ne lisez pas dans le cœur de votre ennemi ce qui serait capable de toucher le vôtre; vous lisez dans le cœur de Dieu ce qui doit vous déterminer. Votre ennemi ne mérite rien, mais Dieu mérite tout! C'est par l'ordre de Dieu, et c'est en vue de Dieu qu'il faut pardonner.

Et c'est ainsi, chrétiens, que je réponds en deux mots au dernier prétexte que vous fournit l'excès de vos répugnances. Qu'il soit ordinaire de les éprouver, qu'il en coûte pour les vaincre, qu'il faille des efforts et de grands efforts pour les surmonter, je ne le dissimulerai pas: mais je ne dirai pas comme vous, qu'elles sont plus fortes que vous. Ah! chrétiens, qui nous tenez ce langage, auriez-vous donc oublié que vous professez la religion d'un Dieu sacrifié pour vous, et qu'elle doit être par conséquent de votre part une religion de sacrifices; qu'une de ses premières maximes, c'est qu'il ne faut soutenir la noblesse dans vous que par la grandeur des victoires que vous remportez sur vous; que, pour arriver au terme souverainement heureux, auquel elle vous appelle, c'est sur les débris de vos passions que vous devez vous en frayer la route; que ce qui fait la matière de vos plus grands combats, est aussi celle de vos plus grands mérites; qu'il est évident, par les lumières de la foi et même de la raison, que, quand Dieu vous prescrit un devoir, il vous donne les forces nécessaires pour les accomplir, et qu'il n'est aucun prétexte légitime qui vous en dispense.

Eloignez encore les coupables réserves avec lesquelles le devoir ne saurait compatir.

Il faut pardonner, telle est la loi expresse du christianisme. Ce n'est pas tout. Par une juste conséquence qu'il nous reste à approfondir, il faut donc pardonner selon l'esprit et les règles du christianisme, c'est-à-dire selon l'esprit et les règles de la charité. Ne perdez pas l'instruction de ce court détail.

Vous pardonnez, mes chers auditeurs: vous le dites quelquefois. Mais, au ton même dont vous le prononcez, on reconnaît ou une fierté qui dédaigne, ou un orgueil qui méprise celui dont vous consentez à ne pas vous venger. C'est-à-dire que vous vous vengez déjà, en affectant de le regarder comme indigne de votre vengeance. Pardon fastueux qui devient lui-même une insulte; pardon tel qu'ont pu l'accorder les philosophes de la profane antiquité, et qui consiste surtout, comme l'ont enseigné quelques-uns d'entre eux, à ne pas avouer le sentiment de votre douleur par celui de votre courroux; à humilier votre ennemi, en ne partageant pas ses torts avec lui; à ne pas lui donner la satisfaction d'avoir pu exciter votre colère. Pardon qui peut donc, tout au plus, convenir à un sage selon le monde, parce que la sagesse du monde n'est que vanité. Aussi, mes chers auditeurs, n'ai-je pas voulu dans ce discours m'appuyer des maximes des sages mondains sur le pardon des injures. Pourquoi? Parce qu'à mesure qu'ils paraissent en établir la gloire, ils en détruisent le mérite; parce qu'en préconisant cette vertu, ils en méconnaissent le vrai principe; parce que, dans la vaine ostentation de leur morale, je ne retrouve point les motifs sublimes qui peuvent seuls la faire adopter; parce qu'il est visible qu'en ne pardonnant que selon les orgueilleuses idées du monde, on ne pardonne pas conformément aux devoirs du christianisme.

C'est donc, ô mon Dieu, c'est uniquement dans votre religion que je trouve l'idée parfaite des vertus que je dois prêcher à votre peuple. Et, quand je parle à des chrétiens, je leur dis de votre part et en votre nom: Pardonnez à vos ennemis, ils sont vos frères. Dieu, votre père commun, vous défend de les haïr jamais. Ils sont créés à son image; quelque défigurée qu'elle puisse être dans eux, vous devez la respecter. Ils sont l'objet des soins, des recherches, de la charité de Jésus-Christ, ils doivent être celui de votre amour.

Ce n'est donc pas assez de pardonner, conclurai-je aussitôt avec Jésus-Christ lui-même. L'amour de vos ennemis est renfermé dans ce précepte: *Diligite inimicos vestros*, précepte que vous remplissez mal, ou plutôt que vous ne remplissez pas, si, de la générosité du pardon, vous séparez la disposition de la charité. Obligation chimérique, vous écrierez-vous! Loi désespérante et impraticable! Pourquoi? Parce que constamment se réveille dans vous l'impression de l'injure que vous a faite un ennemi qui ne se pré-

sente à vous que sous des traits odieux profondément gravés dans vos âmes par l'injure même; parce que la vivacité d'un ressentiment qui vous poursuit, vous en persuade aisément la justice, et ne tend qu'à en irriter l'aigreur; parce qu'à ne consulter que le cri de la nature, à l'effort d'un pardon que la religion lui arrache, elle ne saurait ajouter l'affection d'un cœur qui, malgré lui-même, démentirait le langage de la paix et de l'union. Faites cesser vos murmures, et connaissez l'objet de la loi. Ce qui vous est ordonné, ce n'est pas d'avoir pour un ennemi un amour naturel et sensible, il ne dépend pas de vous; ce qui vous est défendu, ce n'est pas le sentiment des maux qu'il vous cause, la sensibilité est involontaire; mais ce qui vous est prescrit, c'est de ne pas agir en conséquence de ce sentiment, de ne point nourrir votre haine par l'amertume de ce sentiment; c'est de combattre, de vaincre et d'étouffer en vous, autant qu'il se peut, ce qui entretient ce sentiment : *Diligite inimicos vestros*.

Aimez vos ennemis, c'est-à-dire, et voici le point absolument essentiel, aimez-les d'un amour véritable qui, aux mouvements de la haine, oppose la résistance de la charité, d'un amour généreux qui ne s'afflige point de la prospérité d'un ennemi, qui ne triomphe point de ses adversités; d'un amour efficace, qui désire non-seulement à un ennemi les biens éternels auxquels il doit aspirer, mais qui soit prêt à lui offrir dans le temps nécessaire les secours qui peuvent lui manquer; d'un amour fraternel qui n'exclue point votre ennemi des prières et des vœux que vous formez en commun pour tous vos frères, ni des marques extérieures de charité que vous leur donnez : tel est le précepte de l'amour chrétien que Jésus-Christ vous a imposé : *Diligite inimicos vestros*.

Combien peut-être s'applaudissent en ce moment de remplir tous ces devoirs? Et quoi de plus ordinaire que d'entendre dire dans le monde : je lui pardonne, je ne lui veux aucun mal, je lui rendrais volontiers service? Beaux dehors, belles protestations. Mais qu'on vous propose, (je ne dis pas une liaison étroite et particulière avec cette personne, dont je suppose qu'aucun danger pour vous, aucun titre n'autorisent la séparation ;) mais de ne pas le fuir constamment, de consentir à le voir, à lui parler, de ne pas en refuser l'occasion; à cette seule proposition, votre haine se trahit. Car, enfin, si vous êtes vraiment réconcilié dans le cœur, pourquoi ne donner extérieurement aucune marque de réconciliation? Pourquoi en dérober aux hommes l'édifiant spectacle, et la gloire à la religion? Vous les leur devez. Pourquoi laisser subsister, dans le public, les apparences d'une division contre laquelle vous protestez sans succès par vos paroles, dès qu'elles ne sont pas soutenues par vos actions. Eh! dites-moi, chrétiens auditeurs, n'est-ce pas là l'excès d'une indifférence que condamne la charité? N'y a-t-il pas même plus que de l'indifférence? Car, quel est l'homme indifférent que vous affectez d'éviter ainsi? N'est-ce pas à dessein de mieux témoigner cette indifférence, que vous persistez à vous éloigner? Or, une conduite si propre à entretenir l'inimitié dans vous et dans votre ennemi, comment la concilier avec l'esprit de la charité?

J'en ai dit assez pour vous faire connaître vos devoirs. Donnez, Seigneur, donnez à vos paroles cette force qui engage à les accomplir, cette onction qui les adoucisse, cette vivacité qui en exprime énergiquement les motifs. Faites, grand Dieu, faites paraître ce que peut encore, sur les hommes, la sainteté de votre loi, l'autorité de vos commandements, l'efficacité de votre grâce. Que le monde connaisse que s'il est toujours des passions dans les hommes, il est toujours dans le christianisme une vertu divine qui en triomphe; que, s'il est des inimitiés qui scandalisent, il est des traits de charité qui édifient. Puissé-je vous y engager, mes chers auditeurs! Je m'adresse directement à vous, et je finis.

Vous haïssez vos ennemis, et vous êtes chrétiens! Pourquoi donc disputer avec Dieu et avec vous-mêmes, sur les premières démarches d'une réconciliation sans laquelle vous ne voudriez pas mourir? Pourquoi donc ne pas y travailler dès aujourd'hui, puisque vous savez qu'un jour elle sera absolument nécessaire? Pourquoi la renvoyer à un temps qui peut-être ne viendra jamais pour vous? Pourquoi refuser de vivre en paix avec les hommes, puisque c'est dans la paix du Seigneur que vous voulez terminer vos jours?

Vous haïssez vos ennemis, et vous êtes chrétiens! Ah! dans cet état d'une inimitié funeste, oserez-vous vous présenter à la table du Dieu de la plus ardente charité? Comment lui offrirez-vous l'encens de vos vœux, en lui refusant le sacrifice de vos cœurs? Espérez-vous d'attirer sur vous ses grâces, si l'on ne peut pas obtenir grâce de vous?

Vous haïssez vos ennemis, et vous êtes chrétiens! Ignorez-vous que ne pas renoncer à votre haine, c'est renoncer au séjour de la gloire? Que vouloir nuire à un ennemi dans le temps, c'est creuser sous vos pieds l'abîme malheureux de l'éternité? Que vous faites plus contre vous que l'ennemi le plus furieux ne peut désirer lui-même; et, qu'en le supposant aussi acharné à votre perte que les démons, si vous ne lui pardonnez pas, vous lui ménagez l'infernale satisfaction de vous voir partager un jour leurs tortures? Haine étrangement aveugle, que celle qui vous damne pour l'assouvir!

Vous haïssez vos ennemis, et vous êtes chrétiens! A l'exemple du Dieu, auteur du christianisme, apprenez à tirer le bien du mal. La nature frémit au souvenir de celui qu'on vous a causé; mais, si vous pardonnez, la foi y découvre le gage du plus grand des biens. Ce pardon est un des signes les plus marqués qu'on vit de l'esprit de Dieu;

qu'on aura part à ses récompenses; qu'on possédera son royaume. Hélas! mon cher auditeur, c'est votre ennemi lui-même qui a travaillé à vous l'ouvrir. Jusqu'ici, vous le regardiez comme l'instrument de votre perte : commencez à l'aimer, il devient l'instrument de votre salut.

Vous haïssez vos ennemis, et vous êtes chrétiens! Eh! mes frères, des hommes puissants obtiendraient de vous, par leur autorité ou par leurs instances, votre réconciliation avec ceux en faveur desquels ils emploieraient leur crédit. Vous consentiriez qu'on en ménageât l'occasion, et qu'on en préparât les circonstances; qu'on en facilitât la consommation. Pour des hommes, vous le feriez sans mérite; et vous ne voulez pas le faire avec le plus grand mérite, pour Jésus-Christ! Ce qui ne paraîtrait pas humiliant en vue des hommes, vous ne voulez pas connaître combien il est glorieux de le faire en vue de Jésus-Christ! Vous n'oseriez pas refuser la médiation des hommes; vous refusez la médiation de Jésus-Christ!

Venez, venez, mes frères, je le sens, c'est aux pieds de sa croix qu'il faut vous conduire; et c'est là que je vous appelle. Venez cœurs emportés et vindicatifs, cœurs dédaigneux et superbes, cœurs froids et indifférents, cœurs ennemis et irréconciliables, cœurs cruels et sanguinaires; mais arrêtez auparavant. Dites-moi : s'il est parmi vous, si l'on peut même supposer dans l'univers, des frères assez irrités l'un contre l'autre, pour environner, de concert, le lit de mort de leur Père, en recevoir la dernière bénédiction, en entendre les dernières volontés, et refuser en même temps à sa tendresse cette union entre eux, qu'il exige comme une dernière marque de reconnaissance, comme le prix de son amour, comme l'héritage précieux qu'il veut leur transmettre, en leur disant: Aimez-vous; vivez comme frères, c'est votre père mourant qui vous le demande. Chrétiens, vos cœurs m'en répondent, ils sont bons et sensibles, vous en faites gloire, vous le reconnaissez : vous êtes tous frères. Venez donc aux pieds de Jésus-Christ, c'est lui qui vous a donné par son sang, la vie de la grâce; c'est ce père tendre, qui en expirant sur la croix, vous fit naître pour le ciel. Contemplez-le sur cette croix, entendez les dernières paroles, la dernière prière qu'il adresse à Dieu pour ses persécuteurs et ses bourreaux : Pardonnez-leur : *Dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII, 34.) Quoi! il demande grâce à Dieu pour ses ennemis; et il ne l'obtiendra pas de vous pour les vôtres! Il apaise le courroux du ciel, et il ne pourra éteindre les inimitiés de la terre! il sollicite auprès de Dieu, le pardon des pécheurs; il sollicite le vôtre, ennemis obstinés. La violence de votre haine résistera-t-elle à la tendre éloquence de son amour? *Dimitte illis.*

Ah! chrétiens, que votre prompte et sincère réconciliation devienne donc, dès aujourd'hui, le juste hommage de votre reconnaissance. Que Jésus-Christ s'applaudisse de cette conquête, que sa religion en soit glorifiée, que les fidèles en soient édifiés, que ceux qui sont chrétiennement vos amis en soient consolés, que vos cœurs soient tranquillisés, que votre conscience soit rassurée, que vos péchés vous soient pardonnés! Dieu vous fait espérer cette grâce. Je vous la souhaite.

SERMON XXII.

Pour le mercredi de la troisième semaine de carême.

RÉFUTATION DES PRÉTEXTES DONT ON AUTORISE TOUTE SORTE DE LECTURES.

Cæcus autem si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt. (*Matth.*, XV, 14.)

Si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux dans le précipice.

Voilà, en deux mots, mes chers auditeurs, l'image des malheurs de nos jours. On se fie a des guides infidèles, et l'on s'égare à leur suite. Les abandonner serait donc la première démarche nécessaire à ceux qui veulent se précautionner contre tout égarement.

Mais, ce qu'il y a de singulier et de déplorable, c'est qu'on se flatte de pouvoir les suivre, sans donner dans les mêmes écarts.

On convient assez aisément qu'il est des livres dangereux; en conclut-on qu'il faut s'en interdire la lecture? Non; ou du moins, ce qui revient à peu près au même, on le conclut d'une manière vague et générale; on avoue que tels ou tels livres sont mauvais, on les blâme et on les lit.

Je n'aurais donc pas rempli mon dessein, si, après vous avoir exposé déjà, dans un autre discours, les raisons solides qui prouvent la nécessité de lire avec choix, je n'entreprenais pas, dans celui-ci, de vous faire sentir le faible des prétextes qu'on fait valoir pour lire sans choix. S'il n'est presque personne qui n'établisse comme une maxime vraie, qu'il faut lire de bons livres, combien en est-il qui se permettent d'en lire de mauvais? Des exceptions particulières, des motifs spécieux, des raisons apparentes, que n'imagine-t-on point pour se tromper soi-même? Illusions que je cherche à dissiper pour l'intérêt de la religion, et pour le salut de ceux auxquels on voudrait ravir cet inestimable trésor. Je vais, sans autre plan, parcourir les principaux prétextes dont on autorise de mauvaises lectures, et tâcher de vous en découvrir la frivolité. *Ave, Maria.*

Plus d'une fois il arrive d'entendre justifier certaines lectures, affirmer qu'elles n'ont rien de dangereux, et ajouter en conséquence qu'on est déterminé à ne pas s'en abstenir. Je n'examine point ici si c'est l'aveuglement qui méconnaît le danger, ou l'opiniâtreté qui persiste à ne pas s'en garantir. C'est sans doute une de ces deux causes, et ce sont assez souvent toutes les deux. Or, comme il s'agit de telle ou telle lecture en particulier, je ne puis répondre ici que par le principe général, que c'est à

ceux que Dieu a chargés de gouverner les fidèles, qu'il appartient de décider de ce qui peut leur être utile ou leur nuire, et que le devoir des fidèles est de souscrire à cette décision. Je vais donc parler à ceux qui, d'une part, conviennent que certains livres sont mauvais, et qui, de l'autre, imaginent un nombre de motifs pour s'autoriser à les lire, et je réduis à cinq prétextes ceux qu'ils font ordinairement valoir.

Quelle que soit la nature d'un livre, il ne fait sur moi aucune impression. Depuis longtemps je suis décidé sur la religion, et je ne crains pas d'en changer; j'ai de bons principes, je suis fidèle enfant de l'Eglise; premier prétexte, prétexte de sécurité. Dans les livres qui paraissent renfermer le plus de péril, il est rare qu'on n'y trouve pas aussi quelque chose de bon, dont on peut tirer avantage; second prétexte, prétexte d'utilité. Il faut s'instruire, se mettre au fait et savoir un peu de tout; troisième prétexte, prétexte d'une sage curiosité. Il est quelques livres si généralement connus, si universellement répandus, qu'il paraîtrait étrange de ne pas les connaître, et de ne pas pouvoir soi-même en juger. Je ne les lis que par bienséance, par amusement; quatrième prétexte, prétexte de leur célébrité. Enfin, mon âge, mon état, mes fonctions, et même une permission expresse, me donnent droit à ces sortes de lectures; cinquième prétexte, prétexte d'autorité. S'il en est quelque autre qui ait avec ceux-ci quelques rapports, peut-être la suite même de ce discours fera naître l'occasion de les discuter. Reprenons.

Premier prétexte. — De mauvaises lectures ne font sur vous aucune fâcheuse impression. Vous le dites, mais la foi et l'expérience attestent que celui qui aime le danger y périt. Comment donc croire que, sans nécessité et sans précaution, vous puissiez vous y exposer avec assurance, et vous promettre de lui échapper? Dire que ces lectures, considérées en elles-mêmes, ne présentent pas un péril réel et un grand péril, c'est démentir l'évidence. Il ne peut donc vous rester de ressource qu'en disant que ce qui est péril pour autrui ne l'est pas pour vous. Mais la témérité a toujours été elle-même un danger. Mais on est jamais moins prémuni contre les écueils, que quand on ne prévoit pas seulement qu'on puisse y échouer. Mais une présomptueuse confiance les multiplie, à mesure qu'elle réussit à les déguiser. Mais la soumission à une autorité légitime a toujours été et sera toujours un devoir; or, puisque cette autorité proscrit les lectures dangereuses, comment donc ne pas mettre au nombre des dangers, ou plutôt comment ne pas placer au rang des fautes grièves le mépris de cette même autorité toujours subsistante, la désobéissance à ses ordres, et des infractions coupables, qui jamais ne sauraient compatir à la prétendue sécurité dont on ose se flatter?

Quoi, vous ne craignez rien pour votre religion et votre foi, tandis que vous vous écartez visiblement des règles essentielles de docilité que vous prescrivent la foi et la religion! Vous comptez que Dieu veillera sur vous, pour vous conserver dans le sein de son Eglise, lors même que vous refusez d'acquiescer à la défense que l'Eglise fait à ses enfants? Vous osez blâmer comme trop sévères et trop exactes, les précautions de cette Eglise sainte, seule dépositaire de la doctrine de Jésus-Christ; et vous vous regardez comme hors de danger de juger bientôt cette doctrine même! C'est donc en vous déclarant déjà rebelle que vous vous répondez de votre fidélité! Etrange manière de lui attester votre attachement, que de vous soustraire à ses lois! Eh! cette démarche elle seule est le premier pas qui tend à vous en séparer. Une infidélité nouvelle devient ordinairement le châtiment d'une première. L'erreur est fille de l'indépendance. Ceux qu'elle a séduits et entraînés ont commencé comme vous par quelques actes d'indocilité; ils ont voulu lire et ils ont fini par ne plus croire.

Mais n'allons pas chercher des preuves ailleurs; n'en apportons pas seulement de générales, quand vous nous en fournissez de personnelles et de particulières. Parlons, mes chers auditeurs, avec sincérité: Est-il bien vrai que ces lectures n'aient, par rapport à vous, aucun effet? Eprouvez-vous le même respect pour la religion, lorsqu'à vos yeux on la représente avilie? Que résulte-t-il dans votre imagination, dans votre esprit, et de là, par une liaison comme nécessaire, dans votre cœur, de ces affirmations calomnieuses qui en sapent les fondements; de ces ironies amères qui en dénaturent les dogmes et les mystères, de ce ton dédaigneux et satirique qui en dégrade les cérémonies et les ministres? Un sentiment de vénération moins vif, un secret refroidissement, une disposition à s'alarmer, à douter, préparent, et quelquefois de bien près, à n'avoir plus qu'une foi faible et chancelante. Une objection a frappé: on l'a retenue, on la roule dans son esprit; elle y répand de l'obscurité, elle le fatigue, on n'en sait pas la réponse. La lumière des grandes preuves, leur jour, et leur éclat qui brilleront toujours pour une âme sage qui réfléchit avec tranquillité, s'affaiblissent dans la confusion et dans le trouble. J'en appelle à vous-même; voilà la suite de votre prétendue sécurité.

S'il n'était pas constant que telle est l'impression journalière des mauvaises lectures, pourquoi donc n'entendons-nous objecter que les mêmes difficultés dont les livres sont les pernicieux dépôts? Pourquoi les discours familiers dans lesquels si fréquemment on les expose, nous font-ils conclure avec certitude dans quelle source on les a puisées? Pourquoi se multiplient-elles dans l'esprit d'un plus grand nombre, à mesure qu'un plus grand nombre lit les ouvrages qui en sont le recueil? Pourquoi sommes-nous en état de marquer l'époque du poids qu'elle ont acquis, en

fixant la date du temps auquel certains livres ont vu le jour? Pourquoi étendent-elles leurs ravages et franchissent-elles l'intervalle qui sépare les nations, dès que ces mêmes livres, furtivement et criminellement introduits parmi les nations différentes, y portent avec eux les principes funestes de la perversion? Il est donc certain que la force de leur impression est grande. Il est certain, au rapport de l'histoire, qu'on a vu plus d'une fois la science qui enfle, tomber dans le piége de la lecture qui séduit. Il est certain, par conséquent, qu'il est de la dernière témérité, et dès-là criminel, de braver le péril, et d'espérer d'en être à l'abri. Le témoignage du passé ne vous autorise point à le présumer. Jusqu'ici vous avez évité la chute; ce n'est point un augure infaillible, ou un préservatif assuré pour l'avenir. Vos dispositions présentes ne peuvent pas vous rassurer mieux; et la chute de tant d'autres, qui étaient tout aussi bien disposés que vous, vous avertit assez de l'indispensable nécessité de vous précautionner. Vous ne changerez pas de religion, je le crois: en est-il une qui puisse vous attirer, si vous abandonnez la seule qui soit revêtue des caractères de la vérité? Non: extérieurement vous ne changerez pas; mais vous ne laisserez apercevoir ni la croyance, ni les œuvres de votre religion; et c'est ce qui s'appelle n'en point avoir.

Second prétexte. — Mais, dit-on, il n'est point de livre, quelque nuisible qu'on le suppose, dont on ne puisse retirer quelque avantage. J'ai dit, moi-même, que pour rendre les erreurs plus contagieuses, on y entremêlait quelquefois la vérité. Faut-il envelopper les unes et les autres dans la même proscription, et sacrifier ainsi, sans discernement, ce qui s'y rencontre d'utilité? Second prétexte auquel je me borne à opposer simplement quelques questions.

Puisqu'il est incontestablement des livres où l'on ne trouve que les principes du bien, sans aucun mélange de mal, est-il sage de ne pas les préférer? Puisque telle est, de l'aveu universel, la disposition des hommes, qu'ils saisissent le mal plus évidemment, et qu'ils se portent plus difficilement au bien; est-il sage de se permettre de les rassembler? Puisque les progrès du mal sont si rapides, et qu'il en coûte tant de les étouffer, puisque si facilement ils absorbent les progrès que le bien fait si lentement et avec tant d'effort; est-il sage dans la concurrence même d'un bien, de les comparer? Puisque le bien qu'on suppose pouvoir trouver dans des ouvrages dangereux, n'est, le plus communément, qu'une amorce pour faire goûter le mal auquel on a l'adresse de le mêler, est-il sage de ne pas s'en méfier? Puisque, selon la maxime généralement reçue, le bien doit former un tout, et qu'un peu de mal suffit pour l'altérer; est-il sage, de chercher un bien que l'assaisonnement du mal doit dénaturer? Tranchons la difficulté. Une lecture dangereuse est un mal; or, peut-il être permis de faire un mal certain, sous prétexte qu'un bien en peut résulter? Que répondre à l'imprudent qui vante une nourriture, lorsqu'en même temps qu'elle paraît pouvoir soutenir, elle menace bien plus sûrement d'empoisonner? Mais ce prétexte est trop frivole, pour nous arrêter plus longtemps à le réfuter.

Troisième prétexte. — Ou plutôt, puisqu'il vient se reproduire à nos yeux sous une autre forme; envisageons-le nous-mêmes, sous une autre face, et voyons ce qu'a de plausible le prétexte d'une sage curiosité: Il faut savoir un peu de tout; est-ce par les routes de l'ignorance qu'on veut nous entretenir dans le christianisme? Il est honorable à la religion, que ceux qui la professent puissent connaître le langage de ceux qui la combattent. Que peut en souffrir la religion, si elle a pour fondement et pour base la vérité? Voilà, je crois, mes chers auditeurs, le prétexte dans tout son jour: on ne m'accusera pas de l'avoir affaibli pour le détruire. Je le reprends dans le même ordre; j'en sépare toutes les parties, je réponds à chacune en particulier.

Il faut savoir un peu de tout. Maxime captieuse et fausse dans l'étendue qu'on lui donne. A ne l'entendre même uniquement que des sciences en général, elle trouverait des contradicteurs. Fondés sur les bornes plus ou moins grandes, mais toujours indispensables de l'esprit humain, plusieurs affirmeront qu'il est ordinaire qu'en étendant trop ses forces on les énerve; que souvent, en sachant moins, on sait mieux; qu'aspirer à tout savoir, c'est se condamner à savoir mal; que rien n'est plus propre à rendre superficiel, que l'envie affectée d'être universel. Et ils apportent en preuve qu'il est, dans les objets divers de nos connaissances, une espèce d'immensité qui ne peut guère compatir avec les limites de l'intelligence et la brièveté de la vie. De là, sans doute, cette ancienne opinion appuyée sur l'expérience, qu'il n'est, sur un objet particulier, aucun adversaire plus formidable qu'un homme qui, de ce même objet, a fait constamment celui de ses études et de ses recherches. Mais laissons à d'autres le soin de discuter cette matière, elle n'est pas ici de mon ressort.

Je parle de religion et de mœurs. Or, je dis, d'après saint Chrysostome, qu'il est des choses qu'il est glorieux d'ignorer, et qu'il serait honteux de savoir: *Melius est aliquid ignorare, quam turpiter scire.* Je dis que la probité regarderait comme indigne d'elle l'étude des artifices nécessaires aux cabales, aux complots, aux conjurations qui la font rougir. Je dis que la sincérité et la candeur ne s'appliquent point à connaître le secret des détours, des fraudes, des mensonges et des parjures qu'elles abhorrent. Je dis que l'équité méprise l'art perfide des injustices, des usurpations, des contrats illégitimes qu'elle déteste. Je dis que l'homme vertueux apprend à haïr et à fuir le vice, en étudiant la vertu dans ses propres leçons, et

en l'admirant dans les traits qui peignent la vertu même. Je dis qu'aucun de vous ne répondrait de quelqu'un qui, en protestant toujours qu'il est fidèle, s'efforcerait de savoir comment on peut, par principe, ne l'être pas. Je dis que tout homme désapprouve qu'on mette entre les mains d'un fils, d'une fille dont l'éducation l'intéresse, ces malheureux livres où l'on trouve les principes de la passion, où l'on cherche à en justifier les droits, où l'on instruit dans l'art de la suivre et de la déguiser. Il n'est donc pas vrai universellement qu'il faille savoir de tout; mais il est vrai que c'est savoir beaucoup, et que, en un sens, c'est savoir tout que de savoir être vertueux : ***Hoc est enim omnis homo.*** (***Eccle.***, XII, 13.) Il est vrai que comme le désir de la science du bien et du mal fit le malheur du genre humain dès son origine : ***Eritis... scientes bonum et malum*** (***Gen.***, III, 5); c'est encore, de nos jours, ce qui le consomme dans un grand nombre. Nous ne cessons de vous répéter l'ordre du Seigneur : Modérez cette avidité dangereuse : ***De ligno scientiæ boni et mali ne comedas*** (***Gen.***, II, 17); vous suivez cette curiosité criminelle; la mort d'une âme, en qui la foi ne vit plus, en devient la suite funeste : ***In quocunque... die comederis ex eo, morte morieris.*** (***Ibid.***)

Vous allez en conclure qu'on ne cherche qu'à vous envelopper dans des ténèbres, comme si elles étaient le seul asile de la religion. Ah! il était réservé à notre siècle d'affecter de croire que ce n'est qu'en déchirant le sein de la religion, qu'on peut arracher le voile de l'ignorance. Y en aurait-il une ignorance plus marquée, que de méconnaître qu'il y eut des savants qui se montrèrent tels sans préjudice de la religion, que de disputer à la religion cette multitude de savants qui lui furent humblement soumis; que de ne pas distinguer les traces d'une science profonde dans ces immortels ouvrages, qui ont contribué à éclairer l'univers et à y répandre la religion? Mais ne nous en tenons pas là : voyons si l'on parle le langage de la sincérité. D'une part, voilà le prétexte; à mon tour je demande pourquoi donc on ne lit pas tout. Ne perdez pas, je vous prie, cette réflexion.

L'apôtre saint Paul menaçait de la colère et de l'indignation de Dieu ces hommes ennemis de la vérité, qui n'emploient leurs efforts qu'à lui résister, qui n'écoutent que l'iniquité, et que l'iniquité seule instruit : ***Iis qui sunt ex contentione et qui non acquiescunt veritati, credunt autem iniquitati, ira et indignatio.*** (***Rom.***, II, 8.) Or, cette menace ne convient-elle point à ceux qui disent ne vouloir rien ignorer; qui, en effet, n'ignorent presque rien en matière de religion de ce que l'impiété lui oppose; mais qui, en même temps, ne peuvent faire aucun usage des secours puissants que la vraie science et la vérité lui prêtent. Qu'entendons-nous citer tous les jours? Le nom, les talents, les ouvrages des ennemis les plus modernes de la foi? Que nous en citions alors les défenseurs les plus célèbres, si leur nom n'est pas toujours absolument inconnu, si leur réputation force au respect ou au silence, leurs ouvrages sont totalement ignorés. Que répète-t-on sans cesse? Quelques lambeaux décousus, quelques objections dispersées, quelques traits brillants recueillis dans ces productions légères qui attaquent le christianisme. Que nous demandions alors, si du moins l'on s'est occupé à lire avec réflexion ces traités réfléchis, ces preuves solidement exposées, ces témoignages convaincants et réunis qui en établissent la certitude; en désignant ces ouvrages, nous parlons un langage étranger. On n'en a pas même l'idée. Il en est ainsi, mes chers auditeurs, et ce que j'avance ici, je l'avance sur ce que j'ai vu, sur les aveux que j'ai entendus. Oui, souvent on a eu assez de bonne foi pour convenir qu'on avait lu tous les livres impies, et l'on a ajouté qu'on n'avait point approfondi les preuves de la religion. Cependant on s'arroge le droit de juger. Juger! Ah! mes chers auditeurs, le ton seul dont quelquefois on prononce sur la religion, annonce qu'on la connaît bien peu. On n'envisage la chose même qu'humainement. Une cause si importante ne se décide point pourtant par un signe de dédain. Ce qui occupe l'univers depuis qu'il existe, n'est pas soumis aux simples opinions de quelques hommes téméraires. Ce qui a fait éclore en sa faveur tant d'écrits célèbres des plus grands génies, n'est pas dissipé comme un souffle par quelques saillies. Ce qui a survécu à tant d'assauts ne succombe pas sous la simple audace, et l'indocilité du cœur ne suffit pas pour autoriser à anéantir le principe des plus parfaites vertus. Evidemment on ne lit donc pas pour s'instruire, puisque dans le fond on ne veut être instruit qu'à demi; on lit pour s'aveugler, puisqu'on ne lit que ce qui forme l'aveuglement. Ce n'est donc pas l'ignorance qu'on redoute; ce qu'on cherche, c'est le droit d'ignorer ses plus importantes obligations.

Et, néanmoins, l'on ose dire qu'il est honorable à la religion, que ceux qui la professent connaissent le langage de ceux qui la combattent. L'on dirait mieux en disant qu'il est naturel qu'on cesse de la professer, dès qu'on ne l'étudie que dans les livres dirigés à sa ruine. Il n'est point honorable à la patrie que ses propres enfants en affrontent les ennemis, quand ils ne savent ni leur résister ni les vaincre, et il ne saurait l'être pour la religion, qu'on s'engage dans des difficultés dont on ne sait ni découvrir le faible, ni délier le nœud; qu'on se hasarde à la méconnaître, en ne la connaissant que d'après les leçons de ceux qui la défigurent; qu'on ose voir comment on l'attaque, quand on ne sait pas comment on la défend. La religion n'a jamais craint la lumière. Dieu l'a montrée à l'univers dans le plus beau siècle, pour qu'elle triomphât également de la sagesse humaine, en même temps qu'elle

venait dissiper l'aveuglement d'une barbare stupidité. Ce qui est donc véritablement honorable à la religion, c'est qu'elle puisse fournir toujours les motifs d'une conviction raisonnable à ceux qui la cherchent; c'est qu'elle expose elle-même, à ceux qu'elle instruit plus profondément, tous les traits qu'on a lancés contre elle, et qu'elle a brisés, à peu près comme on conserve les armes d'un ennemi qu'on a dépouillé après sa défaite; c'est qu'elle puisse toujours présenter, aux divers peuples, des preuves frappantes qui fondent leur soumission; c'est qu'elle ait toujours à produire des monuments visibles et éclatants des vérités qu'elle enseigne; c'est que, comme elle est établie pour tous les hommes, elle soit appuyée sur des témoignages à la portée de tous, et croyables pour tous. En un mot, ce qui est honorable à la religion, c'est que la saine raison et la science la plus vaste lui puissent servir de soutien, quoiqu'elle assigne des bornes évidemment sages et nécessaires à la science et à la raison. Mais comment pourrait-elle être honorée par une curiosité indiscrète qui, sans précaution, veut tout sonder; par une témérité audacieuse qui, sans la bien connaître, entreprend de la juger; par un orgueil qui prétend parvenir à n'être plus gêné, ou à ne rien croire, en ne laissant paraître que le désir de tout pénétrer.

Il est donc inutile, mes chers auditeurs, de demander ce que craint la religion appuyée comme elle est sur les fondements de la vérité. Ah! elle craint les déguisements de la vérité même qu'on altère ou qu'on obscurcit. Elle craint l'inattention et la faiblesse de ceux auprès de qui les prestiges sont plus efficaces, par là même qu'ils s'en aperçoivent moins. Elle craint les révoltes si naturelles à un esprit superbe, et la force des penchants si violents dans un cœur déréglé. Elle craint la mauvaise foi qui enseigne, l'imprudence qui écoute, le faux raisonnement qui éblouit, la légèreté qui l'adopte, l'apparence de principes séducteurs qui en impose, la frivolité qui ne voit pas les sinistres et nécessaires conséquences. Elle ne craint rien de sa part, elle craint tout des dispositions de ceux que la lecture peut pervertir. Dites-moi, pères et mères, votre autorité sur vos enfants, vos droits à leur respect, à leur soumission, à leur amour, à leurs services, à leur reconnaissance, sont-ils incontestables? Quelle demande! Vous l'entendez peut-être avec indignation. La religion, la raison, la nature, le sentiment, les lois, l'usage, les nations ne forment qu'une voix pour publier la justice de ces droits sacrés. Eh bien! quelque inébranlables qu'ils puissent être, n'y aurait-il aucun danger à faire lire à des enfants ces livres monstrueux où sont les maximes de la nouvelle philosophie? Ils en trouveront quelques-unes qui tendent à les dispenser de tous ces devoirs. Eh! convenez donc qu'il n'est aucune vérité parmi celles qui influent sur la conduite, pour laquelle on ne puisse craindre, dès qu'on ose se prêter aux enseignements de l'erreur; qu'il est donc sensible que le péril d'en abuser détruit le prétexte de cette curiosité qui affecte de vouloir s'instruire. Achevons de confondre les prétextes qui la favorisent, après que nous aurons respiré quelques moments.

Quatrième prétexte. — Il est des ouvrages dont le danger qu'ils renferment fait seul, en grande partie la réputation; et dont ensuite par un effet réciproque, la réputation forme elle-même le grand danger. C'est ce que j'ai appelé prétexte de leur célébrité. Je l'eusse peut-être désigné d'une manière plus juste, en le nommant prétexte de vanité. Car, pourquoi cet empressement pour des livres qu'annonce avec un certain éclat celui de leur réputation? C'est, mes chers auditeurs, c'est presque toujours, dans chacun des lecteurs, un prétendu zèle pour la science. On ne croit pas pouvoir ignorer avec décence ce qui retentit de toutes parts. On rougirait, dans un cercle, de se trouver réduit au silence sur les qualités d'un ouvrage dont la censure ou l'éloge sont dans la bouche du grand nombre. Il paraîtrait honteux de ne pas pouvoir fournir sa part à des conversations dont le livre et l'auteur sont l'objet. L'un et l'autre sont à la mode; c'est donc y être soi-même, que de les connaître et d'en répéter à propos les morceaux choisis qui ont eu le plus de faveur. Il faut pouvoir relever la singularité de l'invention, la précision des idées, l'énergie de l'expression, la correction du langage; citer en preuves quelques traits, et briller ainsi, en se montrant au moins couvert d'un brillant étranger. Telle est pour le moment, la parure de l'esprit. La circonstance l'exige; il en est à peu près des entretiens et des lectures, comme des ajustements. C'est une affaire de temps ou de caprice. Puisque ce livre a cours, puisqu'on en parle, il faut le lire. Que l'on en condamne la lecture, c'est pour plusieurs un nouveau motif; ils veulent voir par eux-mêmes, juger la condamnation, et ce n'est pas ordinairement pour y souscrire. D'ailleurs, il attire, il plaît, on lit; et l'on se rassure, en disant qu'on ne fait de cette lecture qu'un amusement.

J'appliquerais ici volontiers ces paroles de Jonathas, lorsqu'après une faute en apparence légère, voyant ses jours en danger, il s'écriait, dans le sentiment de sa douleur: J'ai mis un peu de miel sur mes lèvres, et je meurs! *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce ego morior.* (I *Reg.*, XIV, 43.) Je les appliquerais, non pour exagérer la qualité du châtiment, en le rapprochant de la nature de la faute, mais pour caractériser la grièveté d'une faute qui conduit par elle-même à un juste et terrible châtiment. Quoi! pour avoir la frivole gloire ou le plaisir passager de goûter ce miel, dont l'impiété couvre son poison, vous exposez votre foi aux insultes et aux perfides desseins de l'impiété! Vous osez (prenez garde) par rapport à Dieu ce dont vous rougiriez à l'égard des hommes! Que sur quelqu'un de ceux que vous respectez et

qui vous sont chers, une ingénieuse malignité, ou une calomnieuse satire essaye de distiller son fiel et ses noirceurs; (la supposition n'est pas chimérique, de quoi ne sont pas capables l'une et l'autre)? Avec quelle indignation détourneriez-vous les yeux de ces méprisables libelles! Pour fixer votre attention, leur suffirait-il de devoir leur célébrité à d'agréables assaisonnements! Entendriez-vous sans émotion qu'un ami vous soupçonnât d'avoir lu par goût et par choix ce qui tend à le déshonorer avec méthode et par système? Ah! loin de vous ces plumes effrénées, que la méchanceté métamorphose en armes sanglantes! Vous le dites, et c'est dans vous le cri du respect, de l'amitié, de la probité et de l'honneur.

Eh! comment donc lisez-vous ces satires infernales où la sainteté de Dieu est si manifestement blessée, son autorité si sensiblement outragée, ses lois si ouvertement méprisées, sa religion si sacrilégement profanée? Remarquez, je vous prie, mes chers auditeurs, que je ne réponds point ici à des hommes qui lisent par un sentiment décidé d'irréligion; je parle à ceux qui disent n'être déterminés à ces lectures que parce que les livres sont célèbres, ou amusants. Combien suis-je donc fondé à leur adresser, au nom même de la religion qu'ils professent, ces justes reproches! Les mêmes ouvrages qui excitent mes gémissements font vos délices! L'appareil éblouissant du mensonge partage, avec mes leçons, le droit de vous occuper! Un appas enchanteur auquel l'imagination se livre, suspend l'effet des fortes réclamations de la conscience! Vous paraissez mettre de pair les ornements du style et celui des vertus; la gloire des lettres et celle du christianisme; une satisfaction momentanée et les intérêts éternels de votre âme; le plaisir de lire et la nécessité de vous sauver!

Eh! non, mes chers auditeurs, non, il n'est dont point honteux de ne pas connaître par soi-même des livres déjà trop connus. Leur célébrité scandaleuse doit elle-même en être le préservatif. Le nombre des maux qu'ils ont opérés annonce éloquemment le coup mortel qu'ils préparent. Plus l'esprit d'incrédulité les préconise et les répand, plus la véritable sagesse les écarte et s'en garantit. Il n'est point honteux de faire preuve de fidélité à Dieu, en refusant de mêler des applaudissements à des blasphèmes. Il n'est point honteux de se montrer conséquent dans ses principes et dans sa conduite, et de désavouer ce qui est contraire au christianisme; dès qu'on avoue, par le culte extérieur, qu'on est chrétien. Ce qui devrait humilier à plus juste titre, c'est de porter le nom d'adorateur de Jésus-Christ, et de souscrire à ceux qui en sont les persécuteurs; c'est d'attester qu'on vit dans le sein de son Eglise, et de goûter le langage de ceux qui le déchirent; c'est de convenir qu'il faut avoir une religion, et de se prêter aux efforts de ceux qui n'en reconnaissent point. Contradictions frappantes! On marque du respect pour la morale de l'Evangile, et de l'estime pour ceux qui la détruisent; on honore la vertu, et l'on donne des suffrages à ceux qui la déracinent; on loue les bonnes mœurs, et l'on favorise ce qui en occasionne la dépravation; on lit avec complaisance ce que l'on n'aurait pas le front de répéter; on conserve, comme une production de grande valeur, celle qu'on a vu dévouée à une flétrissure infamante; on se donne, quoiqu'en secret, comme admirateur d'un livre que la vérité, la vertu, la décence, l'honnêteté ont condamné unanimement!

C'est sur les écrivains qu'on veut en rejeter tout l'opprobre; ils le méritent sans doute : mais serait-il étrange de soutenir que par la lecture de leurs ouvrages on semble le partager avec eux? S'il n'en était pas ainsi, pourquoi, lors même qu'on a osé les lire dans les ténèbres de l'obscurité, rougirait-on d'être surpris ou de convenir publiquement qu'on les a lus? Disons quelque chose de plus encore. Pour qui écrivent ces auteurs licencieux? Ce n'est pas pour ce nombre d'hommes vertueux qu'ils s'efforcent à décrier, parce qu'ils ne peuvent pas les corrompre, et dans qui ils savent que leurs écrits ne réveilleront que la vigilance qui les éloigne ou le zèle qui les confond. Ils écrivent pour ces lecteurs frivoles, toujours avides de nouveautés, toujours empressés à les accueillir plus favorablement à mesure qu'elles sont plus indignes de l'être. Un auteur connaît le goût et le caractère de son siècle; il le saisit, il s'y conforme, il y voit le présage de ses succès, et même d'un intérêt de fortune. Il s'attend à un emphatique concert de louanges dont quelques personnages accrédités donnent le signal et dont d'esclaves imitateurs deviennent autant d'échos. Il sait que la curiosité le lira, que le libertinage le goûtera, que l'incrédulité lui applaudira, que chacune de ces trois causes l'enrichira. Il s'ouvre et il suit cette voie : les fleurs qu'il y répand et qu'il y cueille le dédommagent, dans le temps, de ce qu'il se ferme la route qui conduit les grands écrivains aux honneurs que réserve la postérité. Et voilà comment se forme ce malheureux cercle d'iniquité. Les auteurs pervertissent ceux qui les lisent, et ceux-ci se rendent complices du crime des auteurs qu'ils excitent et qu'ils encouragent en les lisant. Qu'on cesse de vanter tant d'infâmes ouvrages, et bientôt on cessera d'en être inondé.

Cinquième prétexte. — Mais il reste au moins une ressource pour les lire, c'est de joindre à cette lecture de nécessaires précautions. Or, ces précautions se réduisent-elles au soin de se munir extérieurement du pouvoir de lire les livres que l'autorité a défendus? Eclaircissons ce point important, et ne vous étonnez pas si je trouve quelquefois au rang des vains prétextes sous lesquels on se permet certaines lectures, la permission même qui semble les autoriser. Je vais expliquer ma pensée.

Ce n'est pas, mes chers auditeurs, qu'il n'y ait incontestablement une autorité qui peut accorder cette permission et une prudence qui peut en faire usage. A Dieu ne plaise, qu'opposant ici excès à excès, j'ose méconnaître les droits d'une puissance légitime qui permet à quelques particuliers la lecture des mêmes ouvrages qu'elle a frappés d'une proscription générale, ou la liberté qui en résulte, pour ceux qui l'ont obtenue, de les lire sans blesser leur conscience dès qu'ils les lisent sans enfreindre les lois de l'autorité. Je sais que non-seulement il est des personnes à qui ces lectures peuvent être permises, mais qu'il en est auxquelles elles sont nécessaires. Sans doute, il faut montrer l'ennemi à celui qui doit en repousser les efforts, et ce serait quelquefois nuire à la religion, si, chargé d'en défendre la cause on se bornait à témoigner à ses adversaires, pour les vaincre, qu'on les dédaigne ou qu'on ne les connaît pas. Mais remarquons en deux mots que venger la religion des insultes qu'on lui fait ne saurait être la fonction propre du grand nombre. Le devoir du commun des fidèles est de s'instruire solidement pour la connaître, et de la croire sincèrement pour la pratiquer.

Qu'il reste donc certain que ce n'est point la sagesse de quelques permissions légitimes que je confonds avec la frivolité des prétextes que je réfute. Il est des personnes auxquelles on peut permettre des lectures interdites à d'autres. Le principe est vrai, j'y souscris. Mais j'examine les conséquences qu'on en tire, elles sont quelquefois abusives ; c'est ce qu'il m'a paru essentiel de développer.

Il vous est libre, dites-vous, de lire indifféremment tous les livres. Votre place, votre emploi, et même une permission spéciale vous y autorisent. Je ne viens point ici combattre les raisons sur lesquelles vous vous appuyez, c'est à votre propre tribunal que je renvoie votre propre cause, c'est à vous que je lui confie ici le soin de la décider. Est-il une place, est-il un emploi, est-il une permission qui dispense d'avoir de bonnes mœurs et de conserver la foi ? Si donc, malgré votre place, malgré votre emploi, malgré la permission que vous alléguez, telle lecture dérange vos mœurs ou altère votre foi, Dieu et votre conscience qui vous en intime les ordres, vous permettent-ils d'y vaquer? La demande est précise, il n'y a ni embarras, ni détours. J'attends de votre droiture que vous prononciez.

Je résous d'avance la question que vous pourriez vous-même me proposer. Car, quelle est donc, demanderez-vous peut-être, la nature d'une permission dont il n'est pas toujours permis d'user ! L'effet de cette permission, mes chers auditeurs, est de lever l'obstacle que formait la défense quand il était seul et de donner une liberté prudente à ceux en qui elle n'est gênée que par le devoir de la soumission. L'effet de cette permission est de conserver en même temps et les droits sacrés de l'Eglise, et l'humble docilité de ses enfants. L'effet de cette permission, qu'on a demandée dans un sentiment de respect et d'obéissance, est d'attirer les secours de Dieu sur ceux qui en usent. Quand on combat sous les ordres et selon les volontés du Seigneur, il couvre de son bouclier, et la même lecture qui, dans des hommes indociles et téméraires, ébranle et détruit la foi, ne porte pas la plus légère atteinte à la religion de ceux qui ne lisent qu'avec de bons desseins et avec un cœur soumis. Mais l'effet de cette permission ne saurait subsister lorsqu'il se trouve en opposition avec une loi supérieure dont évidemment il n'est personne qui puisse vous affranchir. Elle ne tend donc pas à détruire dans vous ce qu'au contraire elle y suppose; or, en vous permettant de vous approcher du danger, elle suppose que vous ne courez pas celui d'y périr.

Erreur par conséquent, et erreur visible dans ceux qui prétextent la concession d'un pouvoir dont la circonstance particulière de leurs dispositions secrètes énerve la force; qui en usent contre l'intention de ceux de qui ils l'ont obtenue dès qu'ils en séparent des conditions qui, par leur nature en sont inséparables; qui, sans consulter dans eux une faiblesse qu'ils méconnaissent ou qu'ils déguisent, s'en rapportent à une dispense étrangère que la voix intérieure de leur conscience vient annuler; qui, à l'ombre de leur rang et de leurs titres regardent une liberté funeste comme un privilége qui leur est dû, comme s'il était parmi les hommes quelque grandeur qui ne dût pas céder à la grandeur de Dieu, ou comme si Dieu consentait qu'il fût permis aux grands d'être moins sincèrement chrétiens! Erreur dans ceux qui, pouvant même user de la dispense, en interprètent les termes à leur gré, l'étendent sans distinction à tout lorsqu'elle renferme quelques exceptions positives, traitent de scrupule la délicatesse d'une âme timorée qui en respecte les bornes, et qui croient enfin pouvoir tout, parce que tout ne leur est pas défendu. Erreur dans ceux qui osent se permettre la lecture de tout ouvrage, dès qu'il n'a point essuyé de formelle condamnation. Eh ! n'en est-il donc pas de si mauvais qu'ils la portent avec eux-mêmes, et que leur titre seul l'expose aux yeux et la publie? La pureté essentielle au christianisme ne condamne-t-elle pas tout ce qui en ternit l'éclat? La foi, ce qui en déracine les fondements? La charité qu'on se doit à soi-même, ce qui éloigne du salut? Cette loi universelle qui défend tout péché ne réprouve-t-elle pas ce qui en est l'insidieuse amorce et la prochaine occasion? Vous ignoriez que ce livre fût mauvais : s'il en est ainsi, en avoir commencé la lecture n'est pas un crime; mais pourquoi la poursuivre, quand vous en avez aperçu le venin? Or, voilà le péché. Qu'il serve du moins à

vous rendre désormais plus circonspect. Ne pas recevoir des livres de toute main, ne pas les lire au hasard pour ne pas tomber dans le piége qu'on vous tend, telle doit être, à cet égard, la règle de votre conduite.

Annonce, dit autrefois le Seigneur à Ezéchiel, annonce à ces hommes qui prophétisent dans Israël les paroles que je t'ordonne de leur faire entendre : *Vaticinare ad prophetas Israel qui prophetant.* (*Ezech.*, XII, 2 et seq.) Tu diras à ces prophètes qui transforment en principes de lumière les ténèbres de leur cœur : ***Dices prophetantibus de corde suo.*** (*Ezech.*, XIII, 2.) Tu leur diras (c'est l'oracle de ma vengeance) : Malheur à ces prophètes insensés que leur propre esprit conduit et qu'il aveugle : ***Væ prophetis insipientibus qui sequuntur spiritum suum, et nihil vident.*** (***Ibid.***, 3.) Ils n'aperçoivent, et ils ne forment dans leur imagination que de vains fantômes : ***Vident vana,*** et ils ne répandent que les mensonges : ***Divinant mendacium.*** (*Ibid*, 6.) Israël a été témoin de leur imposture, il le sera des coups de ma colère ; ma main va s'étendre sur eux, parce qu'ils ont trompé mon peuple : ***Erit manus mea super prophetas;*** je le préserverai, ce peuple, des piéges qui l'environnent, et vous reconnaîtrez que je suis le Seigneur : ***Eruam populum.... et scietis quia ego Dominus.*** (***Ibid.***, 9.)

Ah ! sans doute, on le reconnaîtra, ce Dieu puissant et véridique, en le voyant préserver toujours cette portion d'hommes fidèles qui n'écoutent que lui. Toujours invariable dans ses dogmes, et toujours sainte dans sa morale, son Eglise ne sera point engloutie dans les flots tumultueux de l'impiété. Mais que deviendront ces prophètes qui croient pouvoir annoncer sa ruine, parce qu'ils y travaillent ? Ah ! Seigneur, que leur rétractation et leur pénitence (quelques-uns en ont donné l'exemple) suspendent le terrible effet des malédictions dont ils sont frappés. Craignez de les partager, vous qui, comme ces vents funestes qui, d'une région empestée portent dans d'autres des principes de mort, introduisez dans l'héritage du Seigneur des semences de rébellion et d'infidélité; vous qui, secrètement, ouvrez l'entrée à ces livres corrupteurs de la foi et de l'innocence, malgré les lois les plus essentielles et les plus sacrées ; vous qui apprenez à les connaître, qui engagez à les lire, qui en facilitez la fatale acquisition, qui protégez l'impiété pour servir l'enfer. En vain échapperez-vous à la vigilance de l'autorité humaine; sûrement vous ne vous soustrairez pas à la justice implacable de Dieu. Vous lui enlevez des adorateurs, et déjà sa main est prête à vous effacer du livre de vie. Pour ceux que vous séduisez, et pour vous, cruels séducteurs, l'abîme est creusé : ***Et erunt, qui beatificant populum istum seducentes; et qui beatificantur præcipitati.*** (***Isa.***, IX, 16.)

Il ne me reste à présent, mes chers auditeurs, qu'à vous répéter ce que disait autrefois le Seigneur à son peuple, par la bouche de Jérémie : Qu'ils ne vous séduisent point, ces faux prophètes, dont le langage se fait entendre au milieu de vous : ***Non vos seducant prophetæ vestri qui sunt in medio vestrum.*** (***Jerem.***, XXIX, 8.) Ce n'est pas moi qui les ai envoyés, ***non misi eos.*** Eh ! qu'ils produisent donc aux peuples, qu'ils produisent les titres de leur mission. Si c'est au nom du vrai Dieu qu'ils enseignent, que leurs intentions portent donc avec elles quelque caractère de la puissance ou de la sagesse de Dieu. Si c'est la raison dont ils font valoir les droits, qu'ils satisfassent donc la raison même, qu'ils expliquent pourquoi cette raison établit entre eux des principes si opposés. Si c'est la succession constante de l'enseignement qui autorise la leur, qu'ils nous disent pourquoi les leçons de l'impiété ont varié sans cesse avec les générations, les temps, les pays, les nations, n'ayant entre elles, pour ressemblance la plus marquée, qu'une haine commune des vérités révélées. Si c'est la supériorité de leurs lumières qui leur donne droit de nous éclairer, pourquoi tous les jours, je ne dis pas les accuse-t-on, mais je dis pourquoi tous les jours peut-on démontrer de grossières erreurs, des inconséquences palpables, de pitoyables méprises, de monstrueuses absurdités ? Serait-ce leur morale qu'ils exaltent ? Quoi ! nous reconnaîtrions pour divine une morale qui favorise tous les déréglements de l'humanité ? Ah ! qu'une telle philosophie nous laisse au moins le droit d'être assez philosophes, pour qu'il ne suffise pas d'en usurper le titre, pour nous convaincre à ceux qui s'arrogent la liberté de dogmatiser.

Suivez, mes chers auditeurs, suivez les maximes de cette philosophie chrétienne que vous enseignent ceux qui vous parlent au nom de Dieu. Voulez-vous les connaître ? Qu'ils sont aisés à saisir, les caractères de sa parole ! C'est une parole sainte; elle combat les vices, et l'impiété les multiplie. C'est une parole chaste ; elle apprend à respecter la vertu, et l'impiété ne sait pas rougir. C'est une parole majestueuse ; elle ennoblit les idées, et l'impiété avilit. C'est une parole simple ; elle a tous les traits de la sincérité, et l'impiété entasse les artifices. C'est une parole sûre; elle expose avec clarté de grandes preuves, et l'impiété ne peut former que des doutes. C'est une parole uniforme; elle ne varie jamais, et l'impiété offre de toutes parts des contradictions. C'est une parole lumineuse ; elle étale des principes admirables de conduite, et l'impiété en efface toutes les règles. C'est une parole consolante ; elle nourrit les plus solides espérances, et l'impiété ne console pour un moment que les passions. C'est une parole de paix; elle en affermit le règne, et l'impiété enfante le trouble. C'est une parole aussi ancienne que le monde; elle remonte jusqu'au premier homme, auquel Dieu communique ses volontés. C'est une parole perpétuée à travers les siècles et les révolu-

tions du monde; elle est parvenue jusqu'à nous avec une inviolable intégrité. C'est une parole que ni les discussions, ni les erreurs, ni la dépravation du monde n'ont pu altérer; toujours elle en a triomphé. C'est une parole appuyée visiblement encore sur des monuments authentiques qui subsistent au milieu du monde, et que rien n'a pu renverser. C'est une parole qui satisfait l'esprit par la force des motifs qu'elle présente, en même temps qu'elle subjugue par son autorité, que le cœur goûte par sentiment et par attrait, lors même qu'elle met un frein à ses inclinations, et qu'elle entreprend de le captiver. Enfin, c'est une parole de vie, et d'une vie éternelle, et c'est la seule parole qui puisse vous conduire au séjour d'une heureuse immortalité. Je vous le souhaite.

SERMON XXIII.

Pour le jeudi de la troisième semaine de carême.

L'OUBLI DES VÉRITÉS DE LA RELIGION.

Facta autem die, egressus ibat in desertum locum; et turbæ requirebant eum, et venerunt usque ad ipsum, et detinebant illum ne discederet ab eis. (*Luc.*, IV, 42)

Dès qu'il fut jour, il sortit et se retira dans un lieu désert; le peuple qui le cherchait, alla l'y trouver, et il le retenait, de peur qui ne le quittât.

Le croirait-on que ce même peuple, aujourd'hui si empressé à chercher Jésus-Christ, à s'attacher à ses pas, à le suivre jusque dans le désert où il s'est retiré, et qui paraît si jaloux de le retenir, s'associera dans quelques jours aux fureurs de ses ennemis, pour lui donner la mort? Il aura donc bientôt oublié ses vertus, ses bienfaits, ses miracles! Naguère, il le voulait pour roi; tout à l'heure encore, vous l'entendrez s'écrier, en accompagnant, avec des palmes à la main, son entrée triomphante dans Jérusalem, Hozanna au fils de David, à l'héritier du royaume d'Israël : *Hosanna filio David* (*Matth.*, XXI, 9); et quelques jours seront à peine écoulés, ce même peuple fera retentir, contre ce même Jésus, les cris forcenés de la haine : Nous ne voulons point de cet homme; qu'on le mène à la mort, qu'il soit crucifié: *Nolumus hunc regnare super nos.* (*Luc.*, XIX, 14.)

Image trop fidèle de ce que nous voyons encore aujourd'hui parmi nous. On rend hommage à la doctrine de Jésus-Christ, on admire les vérités que nous enseigne sa religion, ces vérités toujours chères aux enfants de Dieu. Quand on appartient à Dieu, nous dit Jésus-Christ, on écoute sa parole: *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* (*Joan.*, VIII, 47.) Et bientôt on la méconnaît, on l'oublie, on l'outrage; bientôt, selon l'expression de saint Paul, on crucifiera Jésus-Christ dans son cœur : *Rursum crucifigentes sibimet ipsis.* (*Hebr.*, VI, 6.) O vous! qui oubliez cette parole sainte, concluez donc, d'après Jésus-Christ lui-même, que c'est parce que vous ne voulez pas appartenir à Dieu, *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* (*Joan.*, VIII, 47.)

Puisque vous les oubliez si facilement, mes chers auditeurs, ces vérités dont le souvenir est si nécessaire, il était de la providence de Dieu, que, dans le sein de son Eglise, des hommes séparés du peuple fissent leur occupation principale de les méditer et d'en nourrir leur âme pour éclairer la vôtre. Il était de la sagesse de Dieu, au milieu de cette dissipation générale du monde, de ménager les lieux de recueillement d'où pussent sortir encore les oracles du salut. Il était de l'intérêt des mondains que le silence de la solitude qu'ils redoutent ou qu'ils méprisent, recueillît les impressions de la voix de Dieu, pour qu'ils pussent l'entendre retentir encore, malgré le tumulte des plaisirs ou des affaires. Il était de l'avantage du peuple choisi, que le Seigneur plaçât des sentinelles en Israël. Et telle est, chrétiens mes frères, l'utile, la noble fonction dont sont chargés auprès de vous les ministres de l'Evangile. Ils vous en rappellent les importantes vérités dont l'oubli cause tous vos malheurs. Ce qu'il y a pour vous de plus affligeant, c'est qu'à mesure que l'oubli de la religion vous rend plus coupables, il devient aussi plus difficile d'en réveiller dans vous le souvenir.

Développons cette seule pensée, qui va faire tout le fond de ce discours, et disons que l'oubli des vérités de la religion est la cause des désordres qui règnent parmi les chrétiens : première partie. Ajoutons que les désordres qui règnent parmi les chrétiens deviennent ensuite un obstacle au souvenir et à l'amour des vérités de la religion : deuxième partie.

Heureuses les âmes qui, éloignées du monde, s'occupent constamment des vérités de la religion! J'ai la consolation d'en voir un grand nombre parmi ceux qui m'écoutent. Je leur retracerai leur bonheur, en leur exposant les malheurs du monde. Elles en comprendront mieux les avantages d'un état dans lequel les vérités de la religion sont la nourriture de leur âme, la consolation de leurs cœurs, le mobile de leur conduite et le présage de leur éternelle félicité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne nous bornons pas, chrétiens auditeurs, à exposer les désordres qui règnent dans le sein du christianisme. Vérité de fait, elle n'est malheureusement que trop sensible. Ne nous contentons pas de les déplorer; quelque justes que puissent être nos gémissements sur tant de maux, ils n'en seraient pas le remède. Remontons jusqu'à leur source, et consolons plus efficacement la religion, en attaquant dans son principe le renversement de l'ordre qu'elle a établi. Pour mettre quelque suite dans une matière si générale, j'envisagerai l'homme sous trois rapports : son esprit forme des jugements, son cœur a des passions, sa vie est un mélange de diverses situations. Or, je prétends que les jugements de l'esprit de l'homme sont déréglés, parce que les véri-

tés de la religion cessent d'en être la règle; que les passions du cœur de l'homme sont effrénées, parce que les vérités de la religion cessent d'en être le frein; que les diverses situations de la vie de l'homme sont autant d'écueils, parce que les vérités de la religion cessent de servir de guide. C'est-à-dire, pour tout réunir dans la seule pensée du prophète: Que l'oubli des vérités éternelles est la cause de la désolation qui règne sur la terre. (*Jerem.*, X, 12.)

Je dis que les jugements de l'esprit de l'homme sont déréglés, et je comprends, sous ce nom, ces jugements par lesquels on saisit l'apparence pour la réalité. On s'arrête à la superficie des choses, sans en pénétrer la substance; on dénature les objets par la manière dont on les caractérise; on aperçoit la félicité, la gloire, le mérite, partout où il plaît au monde de les placer. Mettons la chose dans son vrai point de vue. Les principes immuables sont que l'homme est créé pour Dieu, et que le devoir de l'homme est d'obéir à Dieu; qu'il n'y a d'essentiel à l'homme que de mériter les récompenses de Dieu; par conséquent, le véritable jour, sous lequel il faut juger de l'homme, applaudir à sa conduite, estimer son bonheur, c'est la soumission aux ordres de Dieu; puisque, pour juger sainement, il faut s'appuyer sur des principes fermes, subordonner aux plus essentiels ceux qui sont moins importants, rapporter et faire céder à la fin principale, ce qui n'est que moyen; il faudrait pour bien juger selon Dieu, ramener tout aux principes les plus sûrs, les plus intéressants, les plus étendus; aux principes de la religion.

Néanmoins comment parlent et jugent ordinairement dans le monde la plupart des hommes? On dit: Cet état est heureux, sans examiner si devant Dieu il est légitime. On dit: Cet enfant est en voie de s'avancer; on s'intéresse peu à ce qu'il marche dans les voies du salut. On dit: Cet homme joue un beau rôle dans le monde; peu importe qu'il s'accorde mal avec sa qualité de chrétien. On dit; Ce père de famille laisse une belle succession; parle-t-on beaucoup de celui qui laisse de bons exemples? On dit: Ce héros occupera une place honorable dans l'histoire; et l'on ne pense pas à le plaindre en cas que son nom ne soit pas inscrit dans le livre de vie. Qu'il est rare que, parmi les qualités précieuses, on compte celle sans laquelle les autres ne sont rien: l'esprit de la religion; que parmi les éloges on soit principalement touché du seul qu'il soit important de mériter, celui de vrai chrétien; que parmi les avantages d'un établissement, on fasse mention du plus estimable, celui de s'allier avec la vertu! Et, par un aveuglement encore plus déplorable, combien de fois ce qui est péché devant Dieu est-il loué au jugement du monde! On y appelle courage ce que Dieu proscrit comme une vengeance; on y admire comme grandeur d'âme ce que Dieu réprouve comme un ressentiment; on y célèbre comme l'art de plaire ce que Dieu condamne comme scandale et séduction. Ah! croirions-nous habiter des contrées qu'éclaire la religion, lorsque nous y voyons un tel bouleversement d'idées? La fortune, plus honorée que la sagesse; l'usage des talents, plus applaudi que n'est blâmé leur pernicieux abus; l'écrivain, formant sa gloire du débris de celle des mœurs; la vertu timide, parce qu'elle est seule son appui; le vice accrédité, dès qu'il sait l'art de se produire; les plus coupables désordres, n'avoir qu'à se travestir sous les airs du monde, et le monde lui-même n'en désapprouver que l'éclat! Un fils ingrat, un sujet rebelle, le monde les frappe encore d'anathèmes; pourquoi donc ne regarde-t-il pas au moins du même œil ces auteurs si dangereux, dont l'audacieuse fureur voudrait enlever à Dieu le titre et les droits de Père commun et de Roi suprême? Et l'on ose compter parmi les lumières du siècle ceux qui répandent les ténèbres de l'impiété; placer parmi les oracles de la raison ceux qui la dégradent; gratifier du titre de grands des hommes qui ouvrent l'accès à tous les déréglements de l'humanité, et le superbe nom de philosophe et de sage devenir le prix de l'orgueil, qui s'exerce à combattre la véritable sagesse, la sagesse de Jésus-Christ!

De là un nouvel ordre d'idées qui aujourd'hui représentent d'anciennes vertus comme un ridicule, qui colorent du nom de qualités sociales ce qui contribue à la dépravation de la société des hommes, qui trouvent l'agrément du commerce qui les unit dans des exemples mutuels par lesquels ils se séduisent. De là ces notions arbitraires du bien dont on prononce encore le nom par décence, et que réellement on détruit, sous prétexte de l'analyser. Car, à quelle espèce de bien voudrait-on réduire tous les autres? Le bien naturel, le bien politique, c'est sur quoi on épuise les réflexions, on multiplie les systèmes, on hasarde les essais. Je n'ai garde, mes chers auditeurs, de m'élever contre ce qui peut être utile à la patrie; la religion m'apprend elle-même à être citoyen. Mais ce qui me frappe, c'est que sous ce nom général de bien, on ne pense pas à y renfermer celui de la religion, mais plutôt à en faire le voile des desseins les plus sinistres; c'est que le progrès des arts fixe tous les soins, tandis qu'on étouffe les progrès de la piété; c'est qu'on paraisse n'estimer que ce qui concourt à perfectionner des talents humains, sans respecter ce qui sert à cultiver les vertus chrétiennes; c'est qu'on n'entend parler que des moyens de multiplier sur la terre les habitants qu'elle dévore, et qu'on s'intéresse si peu à en peupler le ciel, leur véritable patrie. O enfants des hommes! Pourquoi borner vos idées à la vie présente? Pourquoi ne pas les agrandir et les étendre par la noble pensée de l'immortalité?

Ne soyons pas étonnés, mes chers auditeurs, de ne point apercevoir cette chrétienne,

cette sainte élévation dans l'esprit de l'homme. Il cesse de s'occuper des vérités divines, et leur impression s'affaiblit. Il ne se porte plus vers les grands objets qu'elles découvrent; il n'en voit plus les rapports, il perd de vue et les desseins de Dieu et la destination des hommes. Le dirai-je! Dieu lui seul semble être étranger au monde, un être en quelque sorte idéal qu'on ne consulte plus. En conséquence, on ne juge plus que selon l'esprit ou plutôt l'aveuglement du monde; c'est-à-dire qu'on y décide de tout, sans égard aux volontés de Dieu; qu'on y préconise, ou l'on blâme, sans apprécier les suffrages de Dieu; qu'on y forme ou qu'on y renverse des projets, sans ménagement pour l'œuvre de Dieu; qu'on n'y met plus au rang des premiers devoirs ceux qui se terminent à Dieu; qu'on dédaigne, on supporte à peine ceux dont le soin principal est d'honorer Dieu; qu'on y pense et qu'on s'y explique comme si le monde n'avait aucune relation avec Dieu. Et, comme il est de la nature d'un être raisonnable d'avoir des principes, à mesure qu'on laisse ceux de la religion s'évanouir, on en substitue de tout opposés. D'où il arrive, et c'est le plus grand désordre de nos jours, qu'on n'est pas simplement vicieux par faiblesse, mais par système. Ce système favorable au vice, c'est de l'oubli des vérités de la religion qu'on l'a vu naître; c'est par là que nous le voyons se répandre et s'accréditer.

De ce que ces vérités n'éclairent plus l'esprit des hommes, il doit suivre qu'elles ne répriment plus leurs passions. Inutilement m'arrêterai-je à exposer ici l'étendue de leur empire. L'aveu général forme un cri qui les accuse, et c'est presque toujours par la force même de ses passions que l'homme entreprend d'excuser la coupable faiblesse de sa volonté. Mais, si les passions ont tant de force, il faut donc une digue puissante qui les retienne. Vous ne connaissez que leur violence; je le crois, dès que vous oubliez et les motifs pour les combattre et l'art de les vaincre. Un attrait vif et pressant, un intérêt touchant et sensible, un sentiment naturel et flatteur, une occasion douce et séduisante, un penchant ardent et enraciné; de toutes parts des piéges qui attirent, des exemples qui engagent, des circonstances qui favorisent, un usage qui enhardit; voilà le labyrinthe que la passion sème de fleurs, dont elle multiplie les détours, dont elle garde l'issue. Où trouver la bienfaisante lumière qui vous aide à fuir tant et de si grands dangers?

Où la trouver, chrétiens? Dans le souvenir des grandeurs de Dieu, comme le Prophète que la seule gloire de ce saint nom animait à être fidèle : *Memor fui nominis tui, et custodivi legem tuam* (*Psal.* CXVIII, 55); dans le souvenir de la présence de Dieu, comme Abraham à qui Dieu lui-même donna cette règle de conduite : *Ambula coram me, et esto perfectus* (*Gen.*, XVII, 1); marchez devant moi pour arriver à la perfection dans le souvenir des récompenses de Dieu, comme Moïse qui sut préférer à tout l'espérance de les obtenir : *Aspiciebat in remunerationem* (*Hebr.*, XI, 26); dans le souvenir de la loi de Dieu, comme Joseph qui, de la sainteté de cette loi, fit le soutien de sa constance : *Quomodo ergo possum peccare in Dominum meum* (*Gen.*, XXXIX, 9); dans le souvenir des regards actuels de Dieu, comme Susanne qui craignit moins la mort que le crime dont Dieu serait le témoin : *Melius est absque opere insidere in manus vestras quam peccare in conspectu Domini* (*Dan.*, XIII, 13); dans le souvenir d'une autre vie, comme Job qui, journellement armé de cette créance, s'encourageait au combat par le désir du triomphe : *Cunctis diebus quibus nunc milito, exspecto donec veniat immutatio mea.* (*Job*, XIV, 14.)

Eh! que doit-il arriver lorsque ce souvenir s'efface? Ecoutons le Prophète-Roi : L'impie dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu: *Non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.) Athéisme de désir sur lequel il veut appuyer la licence de sa vie, et qui en enfante les horreurs : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt.* (*Ibid.*) Le pécheur, continue ailleurs David, ne pense point à Dieu : *Non est Deus in conspectu ejus* (*Psal.* X, 5); et de là ses crimes se multiplient sans cesse : *Inquinatæ sunt viæ illius.* (*Ibid.*) C'est-à-dire, selon ce témoignage (et l'expérience le confirme), que l'oubli des bons principes produit à peu près les mêmes effets que les principes pervers qu'on se forme, et que les passions trouvent presque la même liberté dans la dissipation qui les protége, que dans l'audace qui les affranchit. Athéisme de conduite qui résulte de l'oubli des vérités divines : car bientôt on agit comme s'il n'y avait point de Dieu, dès qu'on oublie l'autorité de ce premier Maître, ses lois, ses miséricordes et ses jugements. Aussi, comme le prophète Osée attribuait à l'oubli du Créateur les temples qu'Israël fit ériger à des divinités étrangères : *Oblitus est Israel factoris sui, et ædificavit delubra* (*Osee*, VIII, 14); comme le Seigneur lui-même en fit le reproche à son peuple ; *Oblitus es Domini creatoris tui* (*Deut.*, XXXIII, 18); c'est encore celui qui convient à la plupart des chrétiens qui n'en remplissent pas les devoirs.

Non, mes frères, non, quelque étendue que puisse être aujourd'hui l'impiété, tous n'ont pas puisé dans ces sources empoisonnées cette dépravation qui corrompt les mœurs; tous n'ont pas expressément renoncé à cette religion dont ils violent les préceptes; tous ne se sont pas rangés audacieusement sous les étendards de l'incrédulité qui insulte à la foi. Mais presque tous sont livrés à un genre de vie qui les dissipe et qui les aveugle. Toujours de nouveaux amusements que la variété assaisonne ; de nouveaux objets aux passions qui les réveillent; de nouveaux plaisirs que le temps ramène et qui en déguisent la durée ; de nouveaux événements que le monde présente et qui en diversifient le spectacle; de nouveaux projets que leur singularité annonce,

et dont la curiosité se repaît; de nouvelles méthodes de pourvoir au luxe pour l'habitation, la table, les vêtements ; j'ai presque dit une nouvelle manière de parler et d'être. Dans cet amas de pompeuses bagatelles ; dans ce cercle continuel de minutieuses révolutions ; dans cette succession rapide d'un mouvement qui étourdit et qui entraîne; à l'abri d'un voile qu'on jette sur les effrayantes clartés du sanctuaire, on en vient bientôt de l'indifférence pour ses devoirs, jusqu'à ne pas chercher à s'en instruire ; de l'indolence à l'égard de Dieu, jusqu'à ne pas faire attention qu'il existe ; de la négligence du culte divin, jusqu'à un abandon total. De là l'on croit ne plus exister que pour soi-même. L'amour de la vie occupe lui seul. En exalter les douceurs, en épuiser les ressources, en réaliser les conséquences voluptueuses que reproche le Sage à ceux qui voudraient se persuader que tout finit avec eux, tel est le désir des passions; et, dès qu'elles convertissent en nuages sur l'esprit le trouble qu'elles excitent dans le cœur ; dès qu'on ne leur fait plus entendre cette voix redoutable de la vérité qui les consterne, elles usent de leur liberté, elles prennent leur essor; elles précipitent dans des excès contre lesquels la religion réclame en vain, dont la raison s'alarme, dont souvent l'humanité rougit.

Qui serait donc alors capable de les arrêter? Faire des beautés de la nature de froides peintures; étaler des raisonnements stériles qui occupent sans émouvoir; proposer l'avantage commun, sans engager efficacement chaque particulier à y concourir; éblouir par le spécieux nom de l'ordre, sans en faire naître l'amour; blâmer en général tous les vices, sans pouvoir en déraciner aucun ; tel est l'unique effet des maximes des sages du monde, qui, pour servir plus utilement les passions, affectent de suffire seuls à les combattre. Non, il n'appartient de les vaincre qu'à la force des vérités de la religion. De grands effets demandent de grands motifs ; à de grandes vertus il faut de grandes vues; pour se déterminer à de grands combats, il faut un grand courage; contre des ennemis puissants, il faut de grands secours.

Ces secours, l'Esprit-Saint vous les présente, mes chers auditeurs; mais quel est le bouclier qu'il vous met en main? C'est le souvenir de vos fins dernières, qu'il assure devoir vous garantir du péché : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (*Eccle.*, VII, 40.) Grande vérité que la religion vous propose, et dont la conséquence pour celui qui la médite sera de le rendre victorieux de ses passions. Ah! souvenez-vous, mes frères, de ce dernier moment, moment inévitable, où vos biens ne seront plus que vos dépouilles ; où vos honneurs ne seront plus qu'une ombre; où vos plaisirs ne seront plus que la source de vos regrets; où le monde ne sera plus que le témoin de votre humiliation; où il ne restera plus de vous, parmi les hommes, qu'une idée bientôt fugitive de votre passage; sur la terre, que vos cendres; à votre âme que ses œuvres. Moment redoutable, où devant Dieu les grands sont des hommes; où les hommes ne conservent d'autre titre que celui de juste ou de coupable; où la transgression des mêmes lois les soumet tous au même arrêt. Moment incertain, voilé sous d'épaisses ombres, sans cesse il s'avance, sans cesse il menace, sans cesse il surprend. Moment décisif; dans le tableau du passé, il offre celui des vertus ou des crimes; dans la perspective de l'avenir, il présente celle du bonheur ou des châtiments ; il met le dernier terme à cette vie; il ouvre les immenses profondeurs de l'autre; il sépare à jamais du monde, il conduit au tribunal de Dieu.

Dans la vue anticipée de ces objets, quelle lumière ! Ah ! chrétiens, si vous la faisiez réfléchir, cette lumière, sur cet agrément que l'oisiveté entasse et que l'illusion grossit ; sur ces biens que la cupidité accumule et que l'avarice retient ; sur ces honneurs que poursuit l'ambition et dont l'orgueil se nourrit ; sur ces douceurs que les sens recherchent et dont la volupté s'empare ; sur ce crédit que l'artifice établit et dont la haine abuse ; sur ces desseins que la jalousie médite et que la force exécute : combien tout à coup les choses changeraient de face à vos yeux ! Bientôt *on vous redemandera votre âme; quel échange donnerez-vous pour elle? La conquête de l'univers vous dédommagera-t-elle de cette perte?* (*Matth.*, XVI, 28.) Ce sont les paroles de Jésus-Christ. A qui laisserez-vous le fruit de ces injustices? Quel sera le terme de ces plaisirs? Où aboutira tant de gloire? Aujourd'hui vous êtes pécheurs, demain vous serez jugés ; aujourd'hui des trésors sont en votre pouvoir, demain vous en rendrez compte ; aujourd'hui vous êtes plongés dans les délices, demain vous serez ensevelis dans les flammes; aujourd'hui c'est le sommeil trompeur du temps, demain ce sera l'affreux réveil de l'éternité.

Et voilà, mes frères, voilà dans ce souvenir la force de ces âmes choisies, qui se montrent supérieures aux passions de l'homme, parce qu'elles se pénètrent des vérités qui forment le chrétien. Elles vivent selon l'esprit de la foi, parce qu'elles marchent précédées de son flambeau. Le monde voudrait en concentrer l'éclat dans la solitude; et c'est singulièrement au monde que cette lumière devient nécessaire, puisque c'est dans le monde que la passion attaque avec plus de force. Ce qui est l'aliment de la vertu dans la retraite doit être au moins dans le monde un préservatif contre le vice. Le monde se perd, parce qu'il ne réfléchit pas. La réflexion est donc un devoir essentiel aux gens du monde. Hélas ! vous plaignez ceux qui vivent éloignés du monde ; vous leur laissez le soin de méditer la vérité. A leur tour et avec plus de raison, ils déplorent votre aveuglement ; ils gémissent de ce qu'au milieu des dangers du monde, vous n'écartez que les salutaires pensées qui pourraient vous en garantir.

Jetons rapidement un dernier coup d'œil sur les tristes effets que produit, dans les diverses situations de la vie, l'oubli des vérités de la religion. Que d'écueils! Témoins cet orgueil qui accompagne la prospérité, ces désespoirs qui éclatent dans l'infortune, ces infidélités qui trahissent le devoir, ces prévarications qui déshonorent la dignité des fonctions, ces résolutions imprudentes qui déterminent à un mauvais choix dans celui d'un état de vie. Serait-ce que chacune de ces circonstances offre un péril inévitable? Non, sans doute; puisque, malgré les dangers du bonheur, il est des sages parmi les heureux; puisque, malgré le danger des revers, l'adversité a des héros; puisque, malgré le danger des devoirs onéreux, on voit des modèles d'exactitude; puisque, malgré le danger de certains emplois, il n'en est point où la vertu ne se signale; puisque, malgré la force de certains exemples, nous voyons éclater d'admirables exemples de justice et de piété; puisque, malgré le danger des choix, il est une prudence chrétienne qui ne se décide jamais mal. Quelle est donc la véritable origine du désordre? C'est l'oubli des vérités qui chercheraient à le prévenir.

On oublie que, pour être vraiment grand, il faut l'être devant Dieu; qu'à ses yeux, le péché est une tache dont l'opprobre serait éternel; que ceux que la Providence élève au-dessus des autres leur doivent l'exemple de la soumission aux lois divines: voilà l'écueil de la grandeur humaine. On oublie que les richesses sont moins une possession dont on est le maître, qu'un dépôt que Dieu confie; que, sous la forme du pauvre, Jésus-Christ lui-même en réclame une portion; que, s'il est cruel de ne pas s'attendrir sur le sort de l'indigent, une des principales accusations au tribunal de Dieu sera de ne l'avoir pas secouru: voilà l'écueil de l'opulence. On oublie que le Sauveur a conquis le ciel, armé de la croix, qu'on ne parvient à partager sa gloire qu'en partageant ses souffrances; l'on s'irrite des maux, parce que l'on n'envisage que leur amertume: voilà l'écueil des malheureux. On oublie que c'est à la persévérance que la couronne est promise; que, par la constance de sa victoire, il faut en acheter les fruits; qu'une fidélité qui se lasse n'obtient pas une récompense sans fin: voilà l'écueil des difficultés et des dégoûts. On oublie que le seul état qui nous convient est celui auquel Dieu nous appelle; que, pour suivre en ce point important la volonté de Dieu, il faut s'appliquer à la connaître; que, comme de saintes vues doivent diriger dans le choix de tout état, il faut donc, à plus forte raison, ne pas porter des vues profanes dans un état saint: voilà l'écueil d'une détermination arbitraire. On oublie que tout don vient de Dieu, qu'on lui en doit le tribut et la gloire; on usurpe la propriété des qualités brillantes dont on s'applaudit, et l'on en rapporte à soi-même tous les honneurs: voilà l'écueil de la célébrité et des talents. On oublie que, dans toutes les conditions, une soumission entière doit régler la foi et les mœurs; qu'écouter l'Eglise, c'est écouter Jésus-Christ même; au lieu de croire, on décide, on se fait à soi-même une créance et une conscience particulières: voilà l'écueil d'une science présomptueuse.

Mais que les vérités de la religion reprennent leur force sur ces âmes timides qu'asservit l'empire de l'opinion et l'autorité de l'exemple, elles ne seront plus esclaves des applaudissements ou de la censure, des menaces ou des faveurs du monde, dès qu'elles seront soutenues par le cri de leur conscience et par la connaissance de leurs obligations. Mais qu'on fasse entendre la voix de ces vérités à une jeunesse qui n'est si licencieuse que parce qu'elle les oublie; à ces hommes que la maturité de la raison s'efforce en vain à réconcilier avec la sagesse; l'idée du souverain domaine que Dieu a sur tous les âges, et des coups dont par intervalle il les frappe, ralentira la fougue des premiers temps de la vie, et dissipera l'aveuglement qui, sans y préparer, en laisse approcher la fin. Mais qu'on les consulte, ces vérités, dans la distribution des charges et des grâces; la brigue qui les sollicite ne suppléera pas au mérite à qui on les doit, l'amour du bien général l'emportera sur une bienveillance particulière, on confiera les fonctions les plus essentielles à ceux que la droiture et la religion mettent le plus en état de les remplir, on élèvera aux honneurs de l'Eglise ceux qui peuvent l'édifier et la servir, on remettra les intérêts de l'Etat entre les mains de ceux dont la capacité est connue, et dont la vertu est un garant qu'ils ne les trahiront pas. Tout alors sera dans l'ordre, dès qu'on voudra suivre l'ordre que Dieu lui-même a établi. Mais qu'on fortifie du souvenir de ces vérités tous les motifs humains qui soutiennent la plupart des hommes dans le genre de vie qui leur est propre, elles les perfectionneront tous.

Au milieu des hasards et des dangers des armes, l'amour de la gloire et de la patrie soutient le guerrier; que serait-ce si, fidèle à son prince pour être fidèle à Dieu qui lui fait alors un devoir de les braver, il cherchait à moissonner des lauriers qu'avoue le Dieu des armées? Au milieu d'une foule de clients dont les demandes l'importunent, le juge se soutient par la noble nécessité d'être l'organe de la justice; mais que sera-ce s'il se met devant les yeux le souverain Juge, à qui, tôt ou tard, il sera comptable de toutes ses sentences, dont l'équité seule pourra le soustraire à un jugement sévère? *Ego justitias judicabo.* (*Psal.* LXXIV, 3.) Au milieu des travaux l'on se soutient dans l'espérance d'en recueillir les fruits; que sera-ce si l'on se pénètre fortement de la pensée que le travail est un joug imposé à l'homme; si l'on chérit pour elle-même et dans la vue de Dieu, cette probité dont la réputation est nécessaire aux succès? Au milieu des sollicitudes du trône, un roi en porte le fardeau par amour pour ses peuples, dont il est le

maître et le père; que serait-ce, si, constamment occupé de Dieu, qui l'a placé entre lui et les hommes, comme son image, il cherchait à le retracer par le sage exercice de l'autorité, par le bon usage du pouvoir, par l'éclat des vertus, par l'abondance des bienfaits?

Or, la même religion qui prescrit toutes les vertus fournit le principe de toutes. En même temps qu'elle nous assujettit à des devoirs, elle nous aide à les remplir. Elle pourvoit à tout dans la vie, puisqu'elle s'étend à tous les moments qui la composent, et à tous les événements qui la varient. Ne craignez donc pas de rattacher au souvenir des vérités qu'elle nous enseigne, les principales règles de conduite qu'elle nous trace. Immuables, ainsi que le Dieu de qui elles émanent, ces vérités affermissent dans le bien; abondantes dans les secours qu'elles renferment, elles prémunissent contre le mal, elles en facilitent la réparation; universelles dans les lumières qu'elles répandent, elles éclairent tous ceux qui veulent sincèrement les apercevoir; proportionnées à tous les besoins, elles sont applicables à toutes les circonstances; précieuses à tous les hommes, que ne pouvons-nous les retracer dans tous les esprits, en graver l'amour dans tous les cœurs!

Je les rappelle avec avantage, ces vérités saintes, en présence d'un monarque (36) qui en fit constamment la règle de sa vie, qui trouva dans elles le principe d'une véritable gloire, et pour qui elles sont aujourd'hui une source féconde de consolations. La lumière de ces vérités produisit ces grandes vues à la faveur desquelles on le vit embrasser tous les divers genres de bien, régler le zèle qui les procure sur le discernement qui les apprécie, et réunir toujours les intérêts précieux des peuples aux intérêts sacrés de la religion. Supérieur aux passions, il n'eut d'autre ambition que celle de soutenir sa couronne par ses vertus, d'unir aux droits de l'autorité les charmes de la bienfaisance, et de suivre les voies de la justice chrétienne, tandis que son règne ouvrait à ses sujets la route du bonheur. Réunir les différents traits qui forment l'illustre tableau de sa vie, ce serait montrer comment une confiance sincère attire les secours de la Providence; comment une vive reconnaissance en perpétue le souvenir; comment la constance triomphe des événements; comment l'élévation de l'âme garantit des écueils de l'élévation du rang; comment on peut concilier l'empire qu'on a sur les hommes et la soumission qu'on doit à Dieu, l'étendue des connaissances et la docilité de la foi, la force de l'esprit et la tendresse de la piété.

Mais je l'ai dit : Si l'oubli des vérités de la religion devient la cause des désordres qui règnent parmi les chrétiens, ces désordres deviennent à leur tour, pour les chrétiens, un obstacle au souvenir des vérités de la religion. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand on a perdu de vue les vérités de la religion, on n'y conforme plus sa conduite; et, par un effet réciproque, quand on ne conforme plus sa conduite aux vérités de la religion, on forme un obstacle qui en éloigne le souvenir. Pourquoi? En premier lieu, parce que ces vérités étant surnaturelles, on ne les goûte plus; et c'est l'effet d'une vie qui n'a, avec ces vérités, aucun rapport. En second lieu, parce que ces vérités étant gênantes, on les redoute; et c'est l'effet des passions qui fuient la contrainte. En troisième lieu, parce que ces vérités étant salutaires, on n'est point disposé à en profiter; et c'est l'effet du péché qui aveugle. Vie toute naturelle, licence des passions, endurcissement dans le péché; ce sont là, comme les divers degrés du désordre dans lequel on tombe, et en même temps de l'éloignement qu'on éprouve, par rapport aux vérités de la religion.

Saint Paul l'a dit en termes exprès : L'homme terrestre ne pénètre point les choses qui sont de l'esprit de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei.* (*I Cor.*, II, 14.) L'apôtre va plus loin : Il ajoute qu'à un homme de ce caractère elles paraissent une folie, et qu'il ne peut pas les comprendre, parce que, pour en juger, il faut une lumière surnaturelle : *Stultitia enim est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur.* (*Ibid.*) Or, cette lumière surnaturelle, comment l'apercevoir lorsqu'on réduit tout aux objets sensibles; lorsqu'on s'empresse à jouir de la vie, plutôt qu'on ne pense à la régler; lorsqu'au tissu des jours qui la composent on ne cherche qu'à entremêler des projets qui puissent la rendre heureuse; lorsque volontairement et sans effroi l'on n'est environné que de ténèbres enfantées par les préjugés et les erreurs du monde? Dans cette disproportion frappante de pensées toutes humaines, et d'un amas de vérités toutes divines, comment entendre le langage de l'esprit de Dieu? Cet esprit, disait Jésus-Christ à ses apôtres, le monde ne peut pas le recevoir : *Spiritum veritatis quem mundum non potest recipere.* (*Joan.*, XIV, 17.) Pourquoi? C'est, ajoutait le Sauveur, que le monde ne le voit point, et qu'il ne le connaît point : *Quia non videt eum, nec scit autem.* (*Ibid.*) Mais pourquoi le monde ne le voit-il point et ne le connaît-il point? C'est qu'il ne voit que par les yeux de la chair; c'est qu'il ne connaît que ce qui excite la cupidité; c'est qu'il n'aperçoit que ce qui tombe sous les sens. Et, pour expliquer cette parole de Jésus-Christ par une autre parole de Jésus-Christ lui-même, c'est que les soins, les richesses et les plaisirs de la vie étouffent les fruits que devraient produire les vérités de la religion : *A sollicitudinibus et divitiis et voluptatibus vitæ suffocantur, et non referunt fructum.* (*Luc.*, VIII, 14.)

(36) Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, qui avait établi sa résidence à Lunéville.

Eh! comment nous écouteraient-ils, ces hommes à qui les maximes de l'Evangile sont devenues au moins étrangères? Ils ne cherchent qu'à amasser, et nous parlons de détachement; ils ne soupirent qu'après une vaine gloire, et nous prêchons l'humilité de cœur; ils ne fixent leurs regards que sur le présent, et nous les transportons dans l'immensité de l'avenir; ils se croient nés pour le bonheur de la terre, et nous ne préconisons que la félicité du ciel; ils ne connaissent que les intérêts du temps, et nous les entretenons de ceux de l'éternité. De là cette dédaigneuse indifférence, ou ce dangereux dégoût, ou cette positive aversion pour des vérités, qu'on traite bientôt d'ennuyeuse morale, dès qu'elle ne s'accorde pas avec des principes purement humains. Ne venez point étaler à nos yeux ce qui est droit et juste, nous dirait-on volontiers, comme autrefois le peuple de Dieu dans son infidélité le disait à ses prophètes : *Nolite videre : Et aspicientibus : Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt.* (*Isai.*, XXX, 10.) Laissez et le souvenir de ces mystères qui surpassent notre intelligence, et le nombre de ces préceptes, si peu conformes à nos goûts, et ces leçons, d'une sainteté si peu proportionnée à notre genre de vie, et la piété de ces sentiments que nous sommes si peu disposés à adopter. Portez, portez dans les cloîtres ces maximes de renoncement, de crucifiement, de vigilance et de prière; nourrissez le mépris du monde dans ceux qui le fuient; ne fatiguez pas ceux qui veulent l'aimer; enseignez les vertus chrétiennes à ceux qui réduisent en art la manière de les acquérir; ne nous exposez pas sans cesse des obligations qui nous importunent; souvenez-vous que nous sommes des hommes; pourquoi nous parler le langage des saints : *Cesset a facie nostra sanctus Israël.* (*Ibid.*, 11.) Dites-nous des choses qui nous intéressent; rapprochez votre morale de nos mœurs; n'en puisez pas les principes dans une source trop relevée. Prenez en main le flambeau de la raison, ne nous présentez pas toujours celui de la foi : *Loquimini nobis placentia.* (*Ibid.*, 10.)

Eh! que faudrait-il, en effet, mes chers auditeurs, pour rendre supportables nos discours à des hommes accoutumés à ne se gêner sur rien, à ne goûter que ce qui les flatte, à ne s'occuper que des objets qui sensiblement les intéressent, et à n'estimer dans la vie que les biens naturels qui s'y rencontrent? Il faudrait substituer, aux vérités évangéliques qui instruisent, des vérités sensibles qui amusent; aux maximes chrétiennes qui doivent corriger les mœurs, les agréments détaillés du pinceau qui en trace l'image; à la pathétique éloquence qui tend à déraciner les vices; la brillante énumération qui les expose; aux divines leçons qui peuvent rendre les hommes meilleurs, les traits ingénieux qui les caractérisent; à la solidité des sujets dont il est essentiel de se pénétrer, la nouveauté de ceux qui plaisent; opposer la frivole peinture du monde, pour qu'on puisse le reconnaître, aux saints efforts du zèle pour le convertir. A ce prix, il est un monde qui consentirait encore à nous entendre, et nous accorderait encore ses suffrages. Mais, malheur, malheur à nous, si nous cherchions à les mériter par de telles condescendances! si, par égard pour le monde, nous cessions jamais de lui prêcher Jésus-Christ, sa croix et son Evangile! Le suffrage seul qu'il nous est permis d'ambitionner, c'est celui de la pénitence et de la componction de vos cœurs; et il n'appartient de les toucher qu'aux vérités de la religion. Mais hélas! parce qu'ils sont remplis de sentiments purement naturels, difficilement nous y ferons pénétrer des sentiments que la nature n'inspire pas, et qui sont au-dessus d'elle. Premier obstacle, c'est celui qu'oppose la vie toute naturelle de ces hommes qui se persuadent, néanmoins, qu'ils ne sont pas déréglés, parce qu'ils n'ont pas à se reprocher le comble du déréglement. Il en est un second plus grand encore : les vérités de la religion sont gênantes, les passions les redoutent, elles veulent en écarter le souvenir.

Que présentent aux hommes les vérités de la religion? Leurs devoirs. Quelle vue pour ceux qui ne veulent pas les remplir! Leurs dangers. Quelle perspective pour ceux qui s'y exposent! Leurs crimes. Quelle conviction pour ceux qui en sont coupables! La passion a formé des liens, et la religion ordonne de les briser; la passion a enfanté des projets, la religion défend de les exécuter; la passion nourrit des sentiments illégitimes, la religion ne permet pas de s'y livrer. C'est ainsi que la religion poursuit la passion jusque dans le cœur où elle se concentre. A son tour, la passion met tout en œuvre pour échapper à la religion. Félix entend l'Apôtre des nations parler du jour des vengeances; il est épouvanté : *tremefactus.* Cessez, dit-il à saint Paul, je vous entendrai quand l'occasion sera favorable : *Tempore opportuno accersam te.* (*Act.*, XXIV, 25.) Or, en est-il jamais d'occasion favorable, lorsqu'on ne consulte que la passion? Le souvenir d'une vérité déplaît, par là même qu'elle nous accuse; cette accusation réveille la conscience; les reproches de celle-ci se transforment en remords; les remords, quoique insuffisants pour faire cesser le crime, sont toujours assez puissants pour en empoisonner les douceurs. De là vient que, pour retirer les hommes de l'abîme de la passion et de l'habitude, il faut préparer les voies qui peuvent conduire jusqu'à la parole de vie, et saisir à propos le moment de la leur faire entendre, quoiqu'il n'appartienne qu'à la grâce de la leur faire goûter. Et lors même que la grâce leur ménage ces moments de lumière, lors que la vérité vient frapper leur esprit, quelles ressources n'imaginent point des hommes passionnés pour s'en défendre! Leur annonçons-nous les grandes vérités que la religion enseigne? C'est sur la nature même de ces vérités qu'on fonde la

résistance qu'on leur oppose. Le zèle qui les publie, on le taxe d'ardeur outrée qui les exagère. Ce que disaient autrefois au Fils de Dieu les démons dont il venait troubler le règne, les passions le répètent encore à la voix des ministres de Jésus-Christ, qui voudraient anéantir leur empire : *Quid nobis et tibi?* Pourquoi cette guerre que vous venez nous déclarer? Vous venez nous tourmenter avant le temps : *Venisti ante tempus torquere nos.* (*Matth.*, VIII, 29.) Pourquoi, disent ces hommes que le jour de la vérité fatigue, pourquoi prêcher des vérités terribles avec une véhémence capable de troubler les esprits? Voilà le prétexte de leurs plaintes, en voici le véritable motif : c'est que ces vérités troublent les consciences. Non, non, ce n'est pas la force de la raison qu'elles ébranlent, c'est la sécurité du pécheur qu'elles déconcertent; ce n'est pas l'économie de la vie civile qu'elles dérangent, c'est le torrent d'une vie licencieuse qu'elles arrêtent; ce n'est pas la sagesse de l'homme qu'elles altèrent, c'est la folie du péché qu'elles confondent.

Cependant aujourd'hui (peut-on l'ignorer?) tout est aveuglement, préjugé, tout est fanatisme, tout est enthousiasme dans l'idée du monde, quand on exhorte ouvertement à la vertu; tout est raison, tout est sagesse, lumière, philosophie, dès que l'on conduit secrètement au vice. Mais, sans m'effrayer des termes qui suppléent pompeusement à la stérilité des preuves, termes que le monde accrédite, que l'inconsidération adopte et que la frivolité répète, et à l'abri desquels la passion se soutient, qu'y a-t-il donc, je le demande, qu'y a-t-il dans le souvenir des vérités de la religion qui puisse troubler la raison? Le souvenir qu'on est fait pour Dieu? cette idée l'élève. Qu'on a des obligations à remplir envers Dieu? cette idée la guide. Qu'il faut redouter les vengeances de Dieu? cette idée la garantit. Eh! d'ailleurs, la religion ne nous présente-t-elle notre Dieu que sous des idées d'épouvante et de terreur? Nous devons le craindre, mais il nous ordonne de l'aimer; il peut nous perdre, mais il veut nous sauver; nos péchés méritent les châtiments de sa justice, mais il nous en offre le pardon dans sa miséricorde; c'est un maître exact, mais c'est un Père tendre; l'enfer est effrayant, mais nous sommes créés pour le ciel; un Dieu nous l'a ouvert, son sang en est le prix, sa religion en montre la route, sa grâce aide à le suivre; sa bonté et ses promesses fondent nos espérances, et notre confiance est l'hommage dont il est singulièrement jaloux. Comment ces vérités troubleraient-elles la raison? elles sont destinées à la régler. Jésus-Christ les a enseignées pour sanctifier et purifier la terre. Ce ne sont pas elles qui enfantent les bouleversements de ces orageuses révolutions toujours suivies de tant de calamités. O vous, qui sous le prétexte de défendre les droits de la raison, affectez de prémunir contre le prétendu enthousiasme de ceux qui prêchent les vérités saintes, pourquoi nous forcez-vous à plus juste titre de précautionner les peuples contre l'enthousiasme réel que produisent vos systèmes et vos erreurs? Le premier, en supposant qu'il fût juste de l'appeler de ce nom, ne conduit au moins les hommes qu'à la vertu; le second les entraîne dans le crime. Vous voulez proscrire avec elles les principes vertueux dont les passions seules s'alarment, et vous cherchez à répandre la perversité d'une morale qui offre à la raison le plus funeste de tous les écueils. Ah! si les droits de la raison vous sont si chers, au lieu de vous armer contre le souvenir des vérités qui la dirigent, tournez plutôt vos efforts contre la honte de tant d'égarements qui vous déshonorent; proscrivez un souvenir enchanteur qui la séduit, dans ces histoires fabuleuses d'une passion imaginée pour en former de réelles; dans ces peintures romanesques d'un amour illégitime, d'une tendresse efféminée, d'un fade héroïsme de sentiment, dans cet assemblage concerté de situations imaginaires, d'événements singuliers, de catastrophes controuvées. Voilà ce qui en impose à votre raison et la dégrade, ce qui souvent trouble de jeunes cœurs et les entraîne dans des malheurs réels. Proscrivez ces recueils pernicieux de fausses maximes dont on goûte la hardiesse, dont on adopte la licence, dont on répète l'impiété; ces tissus frauduleux d'artificieux raisonnements, de téméraires suppositions, de calomnieuses affirmations, de critiques vaines, de doutes affectés, de systèmes monstrueux que vous décorez du nom de liberté de penser, et qui creusent sous nos pas des abîmes sans fond. Proscrivez cette liberté effrénée d'établir des principes, sans les appuyer, de rajeunir de vieilles erreurs déjà confondues, d'opposer la bizarrerie d'un paradoxe aux preuves de la vérité. Voilà, voilà ce qui souvent trouble les esprits et pervertit la raison. Proscrivez cette audace à favoriser les penchants, à en colorer les écarts, à en excuser les désordres; cette conspiration tramée pour accroître leur empire, pour les nourrir par la lecture, les réveiller par le spectacle, les fortifier par l'exemple, les autoriser par l'usage, les encourager par le succès, les enhardir par l'espoir de l'impunité. Voilà, voilà ce qui souvent cause l'ivresse des passions et en fait rejaillir le trouble sur la raison. Proscrivez cet esprit d'indépendance qui, pour n'être point assujetti à des devoirs sur la terre, s'efforce à ne point reconnaître de souverain dans le ciel; qui voudrait y détrôner le Dieu de gloire pour en fouler aux pieds les lois; qui détruit toute idée d'un maître pour être libre de ne pas se commander à soi-même. Proscrivez cet esprit de terre et de boue qui concentre toute sa destinée dans la satisfaction des sens; qui sacrifie sans regret les espérances de la vie future, pour se plonger sans remords dans les excès de la vie présente; qui se ravale à la condition de la brute, pour s'affranchir des obligations de l'homme. Proscrivez

enfin cet esprit de libertinage et de débauche qui dégrade, cet esprit de cupidité et d'intérêt qui avilit, cet esprit d'orgueil et d'ambition qui tourmente, cet esprit de fierté et de dénomination qui enfle, cet esprit d'indocilité et de révolte qui soulève, cet esprit de ressentiment et de vengeance qui emporte : voilà, encore une fois, voilà ce qui trouble la raison.

Témoin, mes chers auditeurs, le sentiment unanime des hommes qui s'accordèrent toujours à regarder comme les moins raisonnables d'entre eux ceux qui sont les plus passionnés. Et s'il faut, pour vous convaincre, établir quelque comparaison entre ceux que guident les vérités de la religion et ceux dans qui la passion en étouffe le souvenir, en soutiendrez-vous le parallèle? Eh! qui donc, je le demande avec confiance, est plus raisonnable que ces vrais chrétiens qui, vivant selon les principes et conformément aux vérités de leur religion, se ressouviennent que Dieu est le témoin de leur conduite, qu'il doit en être le motif et qu'il en sera le rémunérateur; qui règlent chacun de leurs jours comme s'il devait être le dernier, et pensent assidûment à celui qui terminera leur vie pour en éviter la surprise; qui savent dans les autres hommes reconnaître leurs frères et les traiter comme tels; dans les biens dont ils jouissent, apprécier les dons de Dieu et en sanctifier l'usage; dans les bornes du temps qui leur est accordé, en estimer la valeur et en faire valoir les moments; dans les avantages qu'offre le monde, en démêler la vanité et en modérer les désirs? Conduite si évidemment raisonnable et si sage, mes chers auditeurs, qu'une philosophie purement humaine voudrait, mais en vain, s'en attribuer le mérite et en recueillir la gloire.

Où trouverons-nous au contraire les tristes marques d'une raison dérangée qui se trouble et qui s'égare? Ah! mes frères, nous les trouverons dans les déplorables suites des mêmes passions qui osent reprocher ce trouble à la religion pour résister à ses vérités. Nous les trouverons dans la prétention de cet orgueil insensé qui poursuit des fantômes d'honneur, pour couvrir une obscurité réelle dont un vrai sage sait ne pas rougir; dans cet effort méprisable qu'on emploie à franchir l'intervalle qui sépare le rang où l'on est placé de celui auquel on n'est pas destiné, dans le désir insatiable d'acquérir de la célébrité parmi les hommes, sans examiner à quel prix. Nous les trouverons dans cet amour immodéré d'un jeu qui devient la plus habituelle des occupations, au préjudice des plus importantes, auquel on sacrifie tout à la fois son temps, sa fortune et son repos, dont l'effet trop fréquent est un dérangement qui fait épuiser toutes les ressources, et qui n'en laisse quelquefois que de funestes à la probité et à l'honneur. Nous les trouverons dans les excès de cette inclination aveugle qui dérobe la honte du crime, qui en prépare la première punition par des alliances mal assorties, qui finit par précipiter dans le repentir et le malheur. Nous les trouverons dans cette détestable hardiesse qui secoue le joug de l'autorité la plus respectable, qui arrache des enfants à la soumission paternelle, qui les livre à l'inconsidération de leur propre volonté, aux emportements tumultueux de leur jeunesse, aux conseils séducteurs des complices de leurs désordres, aux suites effrayantes de leur imprudente témérité. Nous les trouverons dans cette dissension intolérable entre les époux qui, ne sachant pas respecter les liens sacrés qui les unissent, et ne pouvant pas les rompre, offrent le scandaleux spectacle d'un divorce de sentiments, d'une infidélité réciproque, d'une conduite déshonorante. Nous les trouverons dans la stupide négligence de ces chefs de famille qui, tout occupés de leurs plaisirs, laissent introduire dans leurs maisons une dissipation nuisible, une vicieuse liberté et la foule des déréglements qui marchent communément à la suite de l'un et de l'autre. Nous les trouverons dans la violence de ces haines dont on nourrit le fiel, dont on écoute les mouvements, dont on seconde la fureur. Nous les trouverons dans ces abus du pouvoir qui n'envisage que ses intérêts, qui se règle sur ce qu'il peut, non sur ce qu'il doit, et qui ose tout ce qu'il peut, dès qu'il peut tout ce qu'il ose vouloir. Eh! voilà, je vous en atteste, comment la passion détruit tous les principes, toutes les règles des mœurs, et par conséquent les principes et les règles mêmes de la raison.

Et cependant, pour ne pas troubler vos passions, vous voudriez, pécheurs, que nous-mêmes nous eussions la lâche condescendance de les ménager. Vous nous faites un reproche du vif effroi qu'impriment dans vous les vérités de la religion. Il faudrait, à vous en croire, il faudrait oublier que nous vous prêchons cette religion, *la sagesse de Dieu*, comme l'appelle saint Paul (*I Cor.*, I, 24); sans qu'il nous soit permis de la proportionner à la fausse sagesse des hommes; que nous sommes les ministres de la parole du Seigneur, et non les arbitres de ses volontés. Pour vous plaire, ou plutôt pour vous perdre, jetterons-nous donc des fleurs sur l'abîme creusé devant vous, et dont Dieu vous menace? Enerverons-nous la force de ses oracles, les traits de sa justice, l'image de ses vengeances? Vous autoriserons-nous à vous livrer au péché sans remords, à l'éternel supplice sans frayeur, à vous étourdir sur l'autorité de Dieu et sur vos obligations, à oublier qu'il est un Dieu, à douter s'il demande un culte, à les admettre tous pour n'en professer aucun, et à juger de l'indifférence de Dieu à cet égard par la vôtre. Ah! plutôt, que ne pouvons-nous vous prêcher les vérités de la religion avec l'éloquence des prophètes, manier comme eux le glaive du Seigneur, le faire étinceler à vos regards, pour vous en faire éviter les coups! Vous êtes égarés : second obstacle au souvenir des vérités divines, parce qu'elles gênent vos

passions. Finissons en deux mots : Ces vérités sont encore salutaires, mais on n'est point disposé à en profiter.

Paul et Barnabé font des prodiges de zèle; la force de leurs discours paraît ébranler une ville entière : qu'en arrive-t-il? Leurs efforts pour sanctifier le peuple arment contre eux la violence des Juifs obstinés. Nous étions chargés, leur dirent alors les deux apôtres, de répandre parmi vous les lumières de l'Evangile, mais, puisque vous vous jugez indignes de la vie éternelle dont nous venions vous ouvrir la route, nous allons porter aux nations les dons que vous dédaignez, et enrichir les extrémités de la terre d'un trésor qui était au milieu de vous : *Convertimur ad gentes.* (*Act.*, XIII, 46.)

Vous le savez, grand Dieu! combien le zèle des prédicateurs de votre Evangile est exposé à se ralentir, à la vue de ces hommes qui n'en écoutent les vérités qu'avec une indolence que rien n'excite, une insensibilité que rien ne touche. Dieu Sauveur! qui vîntes sur la terre appeler les pécheurs, des obstacles même qu'ils opposent à vos ministres, ceux-ci doivent voir naître un motif plus pressant encore de travailler à les sauver. Mais par quel moyen seconderont-ils l'ardeur de ce saint courage? Ils annonceront les vérités de votre religion; et, souvent, du dédain qui en a négligé le souvenir, on en vient à l'endurcissement qui les méconnaît, à l'audace qui les brave, le dirai-je? à l'impiété qui les blasphème! Quelle impression font ces mêmes vérités sur quelques-uns de ceux qui par hasard nous entendent? Ils croient éluder le péril, en disant que notre fonction est de les leur présenter; comme si la religion n'était qu'un jeu, le ministère divin qu'un rôle, nos discours que des fictions! Le nom de ce grand Dieu que tout annonce, l'idée de ces devoirs qui sont écrits jusque dans le cœur de l'homme, l'existence de votre religion sainte, en faveur de laquelle tant d'invincibles témoignages déposent, la perspective d'une vie future dont le paganisme même avait la certitude, ne réussissent pas à les émouvoir. Nous parlons de la mort à des hommes dont le tombeau est déjà creusé; des jugements de Dieu, à des hommes qui touchent au moment d'y être cités; de l'enfer, à des hommes dont les crimes l'ont ouvert sous leurs pas; de l'éternité, à des hommes pour qui elle commencera peut-être aujourd'hui. Ils nous écoutent et ils ne se convertissent pas! C'est que, selon l'expression de saint Grégoire, leur cœur attaché à la terre ne peut prendre d'essor vers le ciel; le désir du ciel peut à peine y trouver accès. C'est que, dit saint Ambroise, la parole de Dieu ne pénètre que difficilement dans une âme vide de sa crainte. C'est que, selon saint Augustin, Dieu permet qu'après l'avoir longtemps oublié, on s'oublie soi-même. C'est que, selon l'oracle de l'Ecriture, on est puni par les choses même par lesquelles on a péché. On s'est rendu coupable, en oubliant les vérités de la religion; on achève de se perdre, en refusant d'en rappeler le souvenir. Dieu vengeur! pouvez-vous nous faire connaître d'une manière plus frappante la terreur de votre justice, que par l'inutilité des efforts que fait encore votre miséricorde?

Ingredere... et lege de volumine in quo scripsisti ex ore meo verba Domini. (*Jerem.*, XXXVI, 6.) Entrez dans la maison de Dieu, dit Jérémie captif à Baruch; peut-être penseront-ils à le fléchir, car l'indignation de Dieu est grande contre le peuple : *Magnus furor et indignatio est quam locutus est Dominus adversus populum suum.* (*Ibid.*, 7.) Baruch obéit; il est écouté du peuple, les grands eux-mêmes frémissent. Mais ce recueil de vérités déplaît, il contient des vérités menaçantes. Pour se venger de les avoir entendues, après avoir déchiré les pages qui les renferment, le transport d'une colère impie les livre aux flammes : *Dum consumeretur omne volumen igni.* (*Ibid.*, 23.) Prophète! Ecrivez de nouveau, dit le Seigneur à Jérémie : Aux premières menaces ajoutez-en de plus formidables; je vais enfin accabler ce peuple des maux que je lui ai prédits, sans qu'il ait voulu m'entendre : *Omne malum quod locutus sum ad eos, et non audierunt.* (*Ibid.*, 31.)

Chrétiens! nous les ouvrons encore à vos yeux de la part du Seigneur, ces livres sacrés qui renferment ses préceptes, ses promesses et ses menaces. Il n'est pas sans doute arrivé le moment de cette fureur effrénée qui ose en faire la proie des flammes, vous vous contentez de les oublier. Mais si le Seigneur paraît vous oublier à son tour, s'il réduit ses prophètes à un silence redoutable, si les temples se ferment, si les chaires deviennent muettes, si Dieu se tait, ah! voilà l'augure effrayant de ses plus terribles vengeances. Vivre sans foi, sans culte, sans espoir, et, s'il se peut, sans remords et sans frayeur, Dieu le souffre; mais, comme vous ne mourrez pas sans crime, Dieu vous en réserve les châtiments : *Omne malum quod locutus sum ad eos, et non audierunt.* (*Ibid.*)

Ecoutez-les donc et méditez-les, mes chers auditeurs, ces vérités salutaires. Puisse désormais occuper votre âme le souvenir du Dieu Créateur de qui vous tenez une existence dont vous lui refusez l'hommage : *Memento Creatoris tui* (*Eccle.*, XII, 5); le souvenir de sa loi dont un esprit de révolte multiplie les infractions : *Memento te legis* (*Malach.*, IV, 4); le souvenir de la colère divine et du danger de la voir bientôt éclater : *Memento iræ quoniam non tardabit* (*Eccle.*, VII, 18); le souvenir de l'alternative inévitable de votre sort éternel : une couronne de gloire ou les feux de l'abîme : *Memento novissimorum* (*Ibid.*, 6); le souvenir (seul il devrait suffire à des cœurs sensibles), le souvenir du Sauveur et de son amour, du Sauveur et de son sang, du Sauveur et du pardon qu'il vous offre, du Sauveur et des efforts qu'il fait encore aujour-

d'hui pour vous sauver. Que le cri de ces vérités trouble le perfide repos qui vous dérobe vos périls; qu'il effraye les vices qui traînent votre perte; qu'il excite les vertus que le Seigneur veut couronner. Si pour un temps ces vérités agitent vos consciences, c'est pour sauver vos âmes. Dès que vous en ferez la règle de votre conduite, vous y trouverez la consolation de vos cœurs. Vous ne savez encore que craindre ce souvenir, vous finirez bientôt par l'aimer avec vos devoirs. Il vous retracera votre destinée, elle est sublime; vos espérances, elles sont infinies; votre bonheur futur, c'est la possession de Dieu lui-même. Je vous la souhaite, etc.

SERMON XXIV.

Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.

EXISTENCE DE LA LOI DE DIEU (37).

Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare. (*Joan.*, IV, 24.)

Dieu est Esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.

C'est sur la nature même de Dieu que Jésus-Christ fonde les caractères de l'adoration qui lui est due. En annonçant le culte parfait qui doit sanctifier la terre, il le distingue par ces deux traits : Culte spirituel, culte vrai. Culte spirituel qui a son principe dans l'âme et qui anime le culte extérieur dont il l'accompagne. Culte vrai que la sincérité dirige, et qui a le vrai Dieu pour objet. Culte spirituel qui succède aux ombres et aux figures matérielles de la religion des Juifs qu'il abolit; culte vrai qui dissipe les erreurs et rejette les faux dogmes du Samaritain qu'il réprouve : *In spiritu et veritate.*

A ce mot de culte, sourit dédaigneusement ou blasphème avec audace l'impie qui, même en avouant que Dieu est l'auteur du monde, voudrait délivrer le monde de toute obligation envers Dieu et la loi de Dieu; voilà pour quelques hommes, un premier mystère; c'est celui qu'ils commencent à attaquer pour décréditer plus opiniâtrément tous les autres. Ce n'est pas seulement contre la sévérité de cette loi qu'ils s'élèvent, ni les preuves de cette loi qu'ils combattent. Par une méthode plus abrégée, ils veulent renverser d'un seul coup l'existence de toute loi religieuse. A quoi bon, nous disent-ils, faire intervenir Dieu comme législateur? Il est trop grand pour s'abaisser à donner une loi aux hommes. Les hommes sont trop peu de chose pour être l'objet d'une loi divine. Raisonnement qui, tout faible et tout vain qu'il est, fait quelquefois impression sur des esprits faibles et vains eux-mêmes, faciles à surprendre, parce que difficilement ils s'appliquent à réfléchir. Pour détruire ce premier obstacle qu'on oppose à la religion, je me propose d'en faire dans ce discours un examen clair et sensible. C'est dans le raisonnement même de nos adversaires que j'en puiserai la réfutation, c'est-à-dire l'idée de Dieu, l'idée de l'homme; voilà le double principe d'où nous allons faire ressortir l'existence de la loi. Il est évidemment digne de Dieu de donner des lois aux hommes; ce sera la première partie : il est évidemment convenable au caractère de l'homme d'être soumis aux lois de Dieu; seconde partie. Si ce discours est moins nécessaire à la piété des fidèles qui m'écoutent, peut-elle ne pas entendre volontiers le développement des premières idées sur lesquelles s'appuie l'idée même de la religion? *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'importait à la gloire du souverain Etre le titre de législateur? Séparé des hommes par un intervalle dont le nom seul de Créateur annonce qu'ils ne peuvent ni mesurer ni comprendre l'étendue, devait-il descendre avec eux dans ce détail d'obligations dont on les représente chargés? Comment la fidélité des hommes peut-elle lui plaire, dès qu'il n'est rien dans la nature de leurs devoirs qui puisse l'intéresser? Ah! Dieu est trop grand pour jeter sur la terre d'autres regards que ceux qui, dans elle, lui montrent son ouvrage. Placé loin de nous dans une demeure inaccessible, ce n'est point par la stérilité de nos faibles adorations, et par le vide de nos œuvres que nous pouvons en approcher. C'est restreindre l'idée de Dieu, et c'est étendre la présomption de notre vanité, que de nous persuader qu'il attend de nous des hommages qu'il serait indigne de lui d'exiger. Ainsi, mes chers auditeurs, se déguise l'esprit de l'impiété. Dire ouvertement, avec une audacieuse résistance à l'autorité divine : Non, je n'obéirai pas à Dieu : *Non serviam* (*Jerem.*, XI, 10), ce serait tenir un langage que la scélératesse elle-même ne peut entendre sans effroi. Mais prononcer artificieusement, avec le ton d'une profondeur réfléchie : Dieu n'a point à cœur mes services, puisqu'il n'en a pas besoin : *Non requiret* (*Psal.* X, 13), c'est couvrir pompeusement l'orgueil de la rébellion du prétexte spécieux de l'inutilité de l'obéissance; c'est de la grandeur de Dieu se faire un bouclier contre la force de sa loi. Renversons le frêle appui qu'on voudrait y trouver, et montrons premièrement que la loi de Dieu est fondée sur cette même grandeur qu'on lui oppose; secondement, que la grandeur de Dieu, loin d'être obscurcie par les détails de la loi, en paraît avec plus d'éclat.

Et d'abord si, de ce que Dieu est trop grand pour donner des lois aux hommes, on conclut que les lois du christianisme ne sont pas des lois divines, on osera donc,

(37) Quoique ce sermon présente quelques rapports avec celui sur la Sagesse de la loi de Dieu, nous avons cru devoir le conserver en entier, à cause des différences importantes qui s'y rencontrent.

on devra conclure qu'il n'existe pas même une loi naturelle, car, toute loi suppose un législateur, et, s'il n'est pas au-dessus de la grandeur de Dieu d'en remplir à notre égard les fonctions, il n'est pour nous aucun précepte émané de lui. Dès là tout est donc, parmi les hommes, de convention purement humaine et d'accord arbitraire. Tout est donc incertain et dans les ordres que la raison intime, et dans les sentiments que le cœur éprouve, et dans les remords que la conscience produit; tout est donc indifférent et sans effet, pourvu qu'on le dérobe adroitement à la connaissance des hommes? Tout est donc sans aucun danger personnel pour celui qui secrètement trahit la vertu, et se livre au crime. Que dis-je ! il n'est donc plus ni crime ni vertu; il n'est aucune loi qui commande celle-ci et qui proscrive celui-là. L'infâme meurtrier qui ôte la vie, et l'ami généreux qui la soutient, ne formeront donc plus aux yeux de Dieu qu'un même tableau. Ah ! verrez-vous sans indignation, mes chers auditeurs, les traits déshonorants sous lesquels on a essayé de vous représenter celui du Seigneur ? Faut-il réfuter un système qu'il suffit d'exposer pour l'anéantir; auquel, si la passion peut conformer la conduite, l'esprit refuse d'adhérer avec réflexion, et dont le principe saisit d'horreur quiconque aperçoit les conséquences qui clairement et naturellement en dérivent ?

Je n'insiste pas sur ce point, quoique seul il suffise pour prouver combien la grandeur de Dieu est compatible avec l'exercice de son autorité qui donne des lois; puisque ne pas reconnaître que Dieu a donné ses lois, c'est outrager sa grandeur. Mais je vais plus loin, et, sans m'arrêter à l'affreuse idée de ces excès, la grandeur même de Dieu est d'abord la source primitive du détail des lois qu'il a imposées aux hommes. Ecoutons-le lui-même; il a soin d'abord de rappeler aux hommes qu'il est leur maître, lorsqu'il exige leur obéissance : *Ego sum Dominus.* Mais remarquons que s'il leur ordonne d'être saints : *Sancti estote*, c'est sur les motifs de sa sainteté, et par conséquent sur cette grandeur de perfection qui forme son essence, qu'il appuie aussitôt ce commandement : Soyez saints, parce que je suis saint : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (*Levit.*, XI, 44.) Comme s'il disait : Tout ce qui porte le caractère d'ordre, de vertus, de perfections, doit me plaire; parce que dans moi tout est ordre, tout est vertu, tout est perfection.

Sans doute on ne refusera pas à Dieu ce que nécessairement il faut accorder à l'homme. Or, l'esprit humain, malgré les nuages dont l'environnent les passions d'un cœur déréglé, ne vit et ne peut jamais voir d'un même œil et le bien et le mal. Il approuve le bien, lors même qu'il l'omet, et, lors même qu'il fait le mal, il le blâme. Mais comment l'homme aurait-il reçu de Dieu ce discernement de sagesse, si la plénitude de cette sagesse ne résidait pas dans Dieu? Et, puisque Dieu est évidemment la sagesse même, il connaît donc, il estime donc, il chérit donc tout ce qui présente avec la sagesse quelque rapport. Il est donc visiblement digne de la grandeur de cette sagesse divine de poser elle-même sur la terre les fondements de la vertu, d'en marquer les devoirs, d'en inspirer l'amour, d'en établir le règne. Cette obligation d'être saints, que Dieu prescrit aux hommes, est donc une suite naturelle, c'est une émanation de la sainteté parfaite qui caractérise la grandeur de Dieu. Soyez saints, parce que je suis saint : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.*

Vous affectez de méconnaître mon Dieu à cette suite détaillée de préceptes que j'ai reçus de lui, et vous anéantissez le vôtre par l'indifférence que vous lui prêtez. Je vous montre un Dieu saint, vous m'offrez un Dieu insensible. Je vous montre un Dieu sage, dont la voix fait descendre les vertus jusque parmi vous ; vous m'offrez un Dieu indolent qui n'entend pas même la voix des crimes. Je vous montre un Dieu qui, en construisant l'univers, en a fait son temple; vous m'offrez un Dieu qui s'est uniquement renfermé dans l'enceinte de son Être. Je vous montre un Dieu le centre et la fin de tout, comme il en est le principe; vous m'offrez un Dieu isolé, auquel rien n'a rapport. Je vous montre un Dieu tel que la saine raison m'apprend qu'il doit être; vous m'offrez un Dieu tel que les passions effrénées voudraient qu'il fût. La honte des dieux du paganisme était de pouvoir être honorés par les vices; le vôtre en diffère peu, dès qu'il ne peut pas être honoré par les vertus. De leurs idoles, les païens osèrent faire des dieux ; et vous, de votre Dieu vous osez faire une idole ! Qu'importe que vous ne le jugiez pas faible comme elles, si, comme elles, vous le croyez oisif? Eh ! qu'est pour vous son existence, si vous pouvez agir comme s'il n'existait pas? Qu'est-il à votre égard, dès que vous-même n'êtes rien dans ses vues? Avouez-le, vous n'envisagez la haute élévation de son trône que pour persuader qu'aucun regard n'en descend. Vous ne le placez au-dessus du monde, qu'afin que, dans vos idées, le monde échappe à ses soins. Vous ne célébrez la sublimité de sa grandeur, que pour en supprimer le culte et en même temps vos devoirs. En exaltant ainsi son empire, votre effort déguisé tend à le détruire et travaille à le renverser. Quel Dieu vous donnez au monde ! Un Dieu sourd à nos demandes, aveugle sur nos désordres, indifférent à nos vertus, inaccessible à nos hommages, inflexible à nos malheurs. Ah ! je ne m'étonne pas, si, d'après ce portrait insensé que l'impiété en a quelquefois osé tracer, on a vu les impies en vouloir abolir jusqu'au nom.

N'être grand que pour soi, dit-on tous les jours par intérêt peut-être, mais, néanmoins, avec vérité, c'est cesser de l'être. Ici, par un intérêt mal entendu et tout opposé, on ose nous dire, que parce qu'il est

infiniment grand, Dieu concentre en lui toutes ses grandeurs. Grandeurs dont il est cependant visible qu'il a voulu faire part à la terre, puisqu'elle est sensiblement remplie de sa gloire. De ce qu'un homme est grand, et à proportion de ce qu'il est grand, on conclut avec justice, des hommages que le respect et la subordination lui doivent; ici, par une manifeste contradiction, c'est précisément l'ineffable grandeur de Dieu qui nous dispense de l'honorer. Ainsi donc, à suivre les méprisables erreurs de cet absurde raisonnement, nous sommes exempts de l'obligation d'aimer Dieu : pourquoi? Parce qu'il est souverainement aimable; ce n'est point un devoir de nous humilier devant lui. Parce qu'il est l'infinie grandeur, nous ne lui devons pas des marques de notre soumission. Parce qu'il est le Maître de nos maîtres, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, nous ne pouvons rien espérer de lui. Parce qu'il est la bonté suprême, nous n'avons rien à lui rendre ni à lui offrir. Parce qu'il mérite tout et que tout lui est dû, il n'est pour nous, à son égard, aucune dépendance de nos biens, de notre vie, quand c'est de lui que nous les tenons. Ainsi, parce que Dieu est infiniment sage, il ne prescrit point la sagesse ; parce qu'il est nécessairement juste, il ne proscrira pas l'injustice, il ne récompensera pas la justice ; parce qu'il est auteur et amateur de l'ordre, il n'est et il ne peut y avoir aucun désordre à ses yeux. Jusqu'où l'aveuglement de l'indocilité n'étend point son délire! Ah! puisque nous sommes évidemment l'ouvrage des mains de Dieu; puisqu'il a pu nous donner l'être sans dégrader sa puissance, pourquoi donc ne pourrait-il nous donner des lois, sans avilir son autorité? Nous retrouvons, de l'aveu des hommes, dans le plus petit détail des objets créés, la même main de Dieu qui forma le magnifique palais du monde. Pourquoi ce grand Dieu qui le créa, dédaignerait-il d'étendre ses soins sur les œuvres de ceux qui l'habitent! Les beautés de la vertu sont-elles moins précieuses que celles de la nature? le titre de sanctificateur des hommes est-il moins digne de Dieu que celui de leur Créateur? N'est-il pas conséquent que Dieu qui les forme veuille aussi les régler; et que, par une suite de ses grandes vues dans l'existence qu'il accorde aux hommes, il veille lui-même sur les pensées de leur esprit et sur les affections de leur cœur?

Oserez-vous encore opposer cette comparaison froide et usée, aussi faible, aussi insensée que le système qu'elle appuie; que, comme il n'est pas de la volonté d'un grand roi d'approuver ou même de connaître chaque action de ses sujets, il n'entre point, à plus forte raison, dans l'idée du premier Être, de s'abaisser à des détails qui n'ont rien de commun avec son élévation. Ah! cessez, de grâce, cessez au moins de discourir sur la conduite de Dieu, à l'égard des hommes, dès que vous portez l'aveuglement jusqu'à confondre les hommes avec Dieu. Si vous n'avez pas même les premières notions qui les distinguent, épargnez-nous, ou plutôt épargnez-vous à vous-mêmes la honte de quelques difficultés, qui n'ont de philosophique que le nom, et ne déshonorez pas votre raison pour prostituer votre liberté.

Le plus puissant monarque, auquel sont soumis des peuples nombreux, est leur maître, il est vrai ; mais est-il leur Créateur? Tributaires de sa puissance, en sont-ils l'ouvrage? Les mêmes titres, les mêmes droits, la même union fondent-ils les mêmes rapports? Les maîtres du monde en sont-ils les dieux? Qu'un monarque ne porte point sur tous les objets son attention, qu'en résulte-il? C'est qu'elle ne peut jamais être universelle; c'est que trop la partager serait l'affaiblir; c'est qu'il ne peut pas en même temps régler et le sort général d'un empire et l'harmonie de chaque société particulière. Encore ne convenez-vous pas qu'un tel effort, s'il était possible, serait digne des souverains ; qu'ils sont doublement grands à mesure qu'ils en approchent; qu'il est beau de joindre sur le trône la vigilance d'un père à la majesté d'un roi; et que, jusque dans les plus petits détails, peut éclater la véritable grandeur. Assuérus, occupé de la fidélité du seul Mardochée, dont il ordonne le triomphe, se montre aussi grand, que, quand il envoie dans les provinces l'ordre qui contient le salut des Juifs. Y pensai-je, et pourquoi m'arrêter à ce parallèle? Mérite-t-il quelque attention, dès qu'il est sans force? La grandeur humaine est évidemment restreinte par les limites de l'humanité. Elle se livre par préférence à de grands intérêts, parce que sa propre faiblesse lui apprend qu'elle ne peut pas également s'occuper de tout. Elle étend au loin ses regards, parce qu'elle ne veut pas former autour d'elle un obstacle qui s'oppose à la supériorité de ses vues; et, si elle paraît se refuser à certaines fonctions, c'est parce qu'il en est d'importantes et d'augustes auxquelles elle se doit toute. En un mot, puisque la splendeur royale est nécessairement réunie à une condition mortelle, elle est donc nécessairement renfermée dans les bornes étroites de la mortalité.

Rougissez donc de nous répéter que Dieu est trop grand pour s'intéresser à ce qui se passe parmi vous. Si Dieu était moins grand, vous paraîtriez raisonner plus juste, en soupçonnant qu'il n'y prend pas tant d'intérêt. Il pourrait y avoir des bornes dans ses soins, s'il y avait des bornes dans ses perfections; mais, puisqu'il est Dieu, et par conséquent infini dans ses grandeurs, il n'est donc rien qui puisse échapper à la continuité de sa vigilance, à l'étendue de ses droits, à l'activité de ses regards. Il n'est rien qu'il ne connaisse sans recherche, qu'il ne démêle sans obscurité, qu'il ne juge sans distinction, qu'il ne règle sans travail, qu'il ne termine sans effort. Il n'est rien dans le nombre des lois qu'il établit, ni dans la multitude de ceux qui les observent, ou qui les transgressent, ni dans les récompenses qu'il

promet aux uns, ou dans les châtiments qu'il réserve aux autres ; non, il n'est rien qui le gêne, qui lui coûte, qui le fatigue, qui l'assujettisse. Il n'est donc rien qui ne soit digne de sa grandeur et de son autorité qui commande, de sa sagesse qui gouverne, et de sa puissance qui aide, et de sa science qui voit, et de sa providence qui veille, et de sa miséricorde qui pardonne, et de sa justice qui punit. Loin que le détail des lois divines déroge à l'idée de la grandeur de Dieu, l'idée même de la grandeur de Dieu est donc un premier avertissement qui nous instruit de l'obligation où nous sommes de connaître et d'observer ses lois. Il y a plus. A mesure que nous connaissons mieux ses lois, nous approfondissons davantage la grandeur de Dieu : elle en reçoit à nos yeux un nouvel éclat.

Quelle idée brillante je me forme de l'universalité de son domaine, lorsque, contemplant le Seigneur sur le trône de l'univers, que sa parole seule fit éclore, je le vois diriger par sa bonté toutes nos œuvres, suivre d'un regard toutes nos voies, sonder toutes les consciences, pénétrer toutes les pensées, découvrir tous les desseins, juger tous les motifs, peser les esprits, selon l'expression de l'Ecriture, rapporter nécessairement tout à lui-même, et se montrer aussi universellement le terme auquel tout doit aboutir, qu'il est universellement le principe d'où tout dérive : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* (*Prov.*, XVI, 4.)

Un seul être indépendant dans le monde contredit l'idée de l'autorité absolue de Dieu sur le monde ; et cependant, s'il n'est pas, de la part de Dieu, une loi qui nous captive, voilà notre liberté pleinement dégagée de l'assujettissement qui la soumet à ses ordres. Alors ce n'est donc plus à Dieu, ce n'est qu'à nous que nous rendrons compte de l'usage qu'il nous plaît d'en faire. Dès là nous sommes en quelque sorte à nous-mêmes nos dieux. Dieux périssables, il est vrai, dieux fragiles, de terre et de boue; mais enfin ne devant rien à Dieu comme un hommage, et ne lui étant point soumis pendant la durée de la vie, s'il n'est pour nous d'autre loi que celle de la mort. J'atteste au contraire que Dieu est essentiellement ma fin. En avouant que c'est vers lui qu'il m'ordonne de tendre, je publie ses grandeurs par autant de voix que je compte d'êtres vivants dans l'univers; j'atteste sa libéralité, en observant la loi de la reconnaissance pour ses bienfaits; sa vérité, en observant la loi de la docilité à sa parole; sa sagesse, en observant la loi de la conformité à ses vues; j'atteste qu'il est mon premier Maître, en confessant que je dois lui obéir en tout; qu'il est le souverain bien, en confessant que je dois le préférer à tout; qu'il est le bien unique et nécessaire, en confessant que, sans en excepter même la vie, je dois lui sacrifier tout. La loi de l'adoration et du sacrifice qui ne peuvent être offerts qu'à Dieu, annonce l'excellence et l'infinie supériorité de son être et de sa puissance; la loi de la confiance et de la prière annonce et ses richesses et sa bonté; la loi de l'expiation et de la pénitence annonce sa justice et sa miséricorde.

Dieu, il est vrai, a chargé les cieux de raconter sa gloire, et ils en sont la brillante image. Un cri continuel de la nature forme un concert de louanges pour son auteur, et les prodiges que la terre nous offre sont comme autant de tableaux abrégés de la Providence qui la gouverne. Mais ce n'est point encore là, j'ose le dire, le Dieu tel que mon esprit le connaît et que mon cœur l'adore. J'adore non-seulement un Dieu puissant, mais un Dieu saint. Comme je retrouve partout le Dieu des merveilles, je veux voir aussi le Dieu des vertus; il m'a montré la force qui créa le monde, je dois y voir réunie la sainteté qui le règle ; et c'est ce que Dieu nous peint sensiblement dans cette loi pure qui, selon l'expression du prophète, convertit les âmes : *Lex Domini immaculata, convertens animas.* (*Psal.* XVIII, 8.)

Aussi, entends-je le Prophète s'écrier que Dieu est admirable dans ses saints: *Mirabilis Deus in sanctis suis.* (*Psal.* LXVII, 36.) Pourquoi ? Parce que les hommes sanctifiés par l'observation de la loi de Dieu font éclater la sainteté de Dieu dont la leur est une participation ; parce que la sainteté des hommes est comme une révélation nouvelle par laquelle Dieu nous rend plus sensible dans lui la vertu divine qui forme dans les hommes et qui soutient les vertus humaines ; parce que les grands effets d'une si sage législation tournent nécessairement à la gloire du suprême législateur. Eh! combien de fois se sont élevées jusqu'à Dieu des acclamations de la part des hommes, à la vue des actions vertueuses que produit, parmi les hommes, la fidélité aux lois de Dieu! Le pauvre qui reçoit en son nom et par ses ordres, de la compassion du riche, un secours nécessaire, bénit avec transport le Dieu de charité qui le lui procure. Le malheureux, que la vengeance épargne jusques entre les mains de son ennemi, bénit le Dieu de paix, à la médiation duquel il doit sa grâce. Le coupable, dont un silence prudent couvre les fautes, bénit le Dieu de bonté qui unit le soin de la réputation des hommes à l'envie de pardonner le péché même qui peut la flétrir. La loi de Dieu nous montre toujours dans lui l'asile des infortunés, le soutien des faibles, le protecteur de l'innocence, l'appui de la vérité, le Père des hommes, le bienfaiteur de l'humanité ; elle contribue donc à en manifester les grandeurs : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

Que si des vertus sociales, dont l'intérêt particulier relève si volontiers le mérite, nous remontons jusqu'aux vertus personnelles, effet des lois diverses qui règlent l'homme et qui l'obligent à se maîtriser, quelle gloire pour le Dieu qui en est le principe ! Je vous en prends à témoin, mes chers auditeurs. De toutes les œuvres de Dieu, en est-il une qui vous fasse plus effi

cacement élever vers lui un regard d'admiration, que ces traits marqués d'une fidélité chrétienne à ses lois? Avec quelle éloquence cette fidélité vous invite à reconnaître et à louer les grandeurs de Dieu! Ah! dites-vous, je le sens, il n'est que Dieu qui puisse inspirer cette générosité, animer ce courage, soutenir cette constance, produire cet héroïsme; il faut, pour de telles vertus, et l'autorité de la loi de Dieu, et la force de sa grâce. Qu'un maître, auquel si merveilleusement on obéit, est bien digne de commander: *Mirabilis Deus in sanctis suis!* Et si, comme trop souvent il arrive, les hommes se montrent indociles, ah! du moins la gloire de Dieu sera toujours empreinte sur ses lois mêmes, et Dieu en vengera la sainteté par le remords des coupables, l'autorité par leur frayeur, la justice par leur punition.

Concluons qu'on ne peut opposer la grandeur de Dieu à sa volonté de donner des lois aux hommes, qu'en méconnaissant Dieu lui-même; et que demander quel intérêt Dieu peut prendre à la conduite des hommes, c'est oublier que la vertu est essentiellement capable d'intéresser Dieu. Que font à Dieu nos œuvres? Mais, dites-moi que faisait à Dieu votre existence? Or, est-il moins convenable à Dieu de vous tracer un plan de vie, qu'il ne le fut de vous donner même la vie? Il est étrange qu'après l'avoir reçue de lui, vous lui disputiez le droit de vous en marquer l'usage. Créés par lui, vous ne pûtes être créés que pour lui. Il était donc conséquent qu'il vous enseignât lui-même les moyens de vous rendre dignes de lui. L'homme digne de Dieu! Oui, mes chers auditeurs, vous pouvez et vous devez l'être. Cela me conduit naturellement à dissiper un second prétexte, dont on s'efforce à autoriser la même erreur, lorsqu'on oppose encore, à l'existence des lois de Dieu, le néant de l'homme. C'est ce que je vais examiner dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est un contraste étonnant, mes chers auditeurs, que l'opposition des idées que l'homme se forme de lui-même. Tantôt fier et superbe, jusqu'à vouloir pénétrer dans les conseils du Très-Haut, il ose en sonder les profondeurs; tantôt vil et rampant jusqu'à se confondre avec les êtres les plus méprisables, il affecte de croire que Dieu ne daigne pas laisser tomber un de ses regards sur lui. Peut-être est-ce l'effet du mélange singulier de tant de qualités différentes, et contraires les unes aux autres, qui rend l'homme incompréhensible à lui-même. Frappés d'une part de ce qu'il renferme de grandeurs, humiliés de l'autre de ce qu'il réunit de misères, les philosophes païens concevaient à peine la condition de l'homme, dont la religion nous explique seule la véritable cause. Ils soupçonnaient, ils conjecturaient, ils paraissaient entrevoir la chute qui a dégradé la nature humaine, et qui lui a laissé tout ensemble de nobles indices de son premier état, et de tristes marques de celui dans lequel elle est tombée. Sans rappeler leurs opinions, prenons ici une route sûre qui s'éloigne également des deux excès. Ne suivons pas cette effrayante témérité de l'homme qui essaye de se mesurer avec Dieu, en le fixant jusque dans le centre de sa gloire; mais aussi ne souscrivons pas à ce honteux avilissement qui travestit indignement l'humanité. Saisissons, dans leur juste milieu, les idées sous lesquelles l'homme veut lui-même se dépeindre. Elles sont justes, lorsqu'on leur assigne des bornes, et leur conciliation sert merveilleusement à établir l'existence de la loi de Dieu. Car, de ce que l'homme a réellement un fond de grandeur, je conclus qu'il est capable de recevoir la loi de Dieu; de ce qu'il a malheureusement un fond de bassesse, je conclus qu'il a besoin d'être conduit par la loi de Dieu.

Qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez penser à lui, disait au Seigneur le Prophète-Roi, dans l'humble conviction de son néant: *Quid est homo, quod memor es ejus?* (*Psal.* VIII, 5.) Mais, prenez-y garde, mes chers auditeurs, le Prophète ajoutait au même instant: Vous avez formé l'homme presque égal aux anges, vous l'avez comblé de gloire et d'honneur; vous l'avez établi le maître du monde: *Minuisti eum paulo minus ab angelis, gloria et honore coronasti eum, constituisti eum super opera manuum tuarum.* (*Ibid.*, 6.) C'est ainsi que, sans dépouiller les hommes de leurs prérogatives par aveuglement, il ne les induisait point à se les approprier par orgueil. Or, que fait l'impiété? Cette première question, formée uniquement par une reconnaissance éclairée qui rapporte tout à Dieu, en s'étonnant que Dieu ait tout fait pour nous, l'impiété la pervertit. Elle emploie à détruire toute soumission à Dieu, ce qui devrait en être le fondement. Elle demande à son tour qu'est-ce que l'homme? Mais cette demande est de sa part le langage artificieux d'un mépris apparent qui ne s'étudie à rabaisser et à avilir l'homme, que dans le dessein de lui obtenir l'exemption de toutes les lois divines: *Quid est homo?*

A Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, qu'oubliant jamais la vraie condition des hommes, je veuille flatter leur vanité pour en faire naître de fausses vertus; et que, par les voies de l'erreur, je cherche à les conduire à la vérité. Bientôt ces fantômes de l'illusion seraient dissipés. Il suffit de les fixer un instant; au premier coup d'œil qui les atteint, on les voit s'évanouir. Autant que nous sommes industrieux à nous prévaloir les uns vis-à-vis des autres de nos droits particuliers, autant sommes-nous éloquents à déplorer les misères qui nous sont communes. Les plus sages, parmi les hommes, sont ceux qui les connaissent le mieux; et les plus vains, après s'être glorifiés de quelques distinctions passagères, qui les séparent pour un moment de la foule, s'avouent bientôt contraints à descendre avec

elle dans l'abîme profond d'une triste égalité. Faire à peine une légère partie de l'univers dont la vaste étendue absorbe ceux qu'elle renferme; être concentré dans le cercle étroit d'une vie incertaine; n'avoir aucun droit sur le temps qui s'écoule, et céder nécessairement à la voracité qui l'engloutit; être sans cesse exposé et souvent en proie aux afflictions, aux humiliations et à la douleur; voir infailliblement réduit au court espace de quelques années ce qu'il y a de plus brillant dans la gloire, de plus heureux dans le succès, de plus solide dans la fortune, de plus doux dans l'abondance, de plus satisfaisant dans les plaisirs; être sorti de la nuit des siècles, et devoir rentrer dans les ténèbres de la mort; avoir dans le monde le néant pour origine et le tombeau pour terme; à ces traits, pouvons-nous nous méconnaître? Et pouvons-nous nous reconnaître, sans nous écrier aussitôt: Hélas! que sommes-nous? *Quid est homo?*

Mais est-ce donc là tout l'homme? Je ne me prévaudrai point ici des hautes idées que d'anciens sages avaient conçues de l'âme humaine qu'ils estimèrent assez pour la regarder comme une portion de l'esprit céleste. Je ne vous rappelle point que, remarquant dans l'homme et la connaissance et l'amour de l'ordre, ils en fixèrent la conséquence des obligations qui s'y trouvent comme presque naturellement et entièrement développées. Je n'ajoute pas que, ravis des beautés de la vertu, ils en vinrent jusqu'à juger l'homme vertueux capable d'attirer les regards de la Divinité, et d'en fixer les complaisances. C'est vous-mêmes, mes chers auditeurs, que j'interroge. J'atteste dans vous cette vive réclamation d'une grandeur primitive que vous entendez dans le secret de l'âme. J'en appelle à ses pensées, à ses impressions, à ses désirs. Et comme il arrive que des hommes déchus par infortune d'un rang élevé où les avait placés la naissance, conservent et portent encore gravés sur leur front, jusque dans l'humiliation de leur chute, quelques-uns de ces traits qui décèlent la noblesse de leur origine; je demande si l'homme ne lit pas encore les titres de sa grandeur jusqu'au milieu de la décadence qui les obscurcit.

Devant Dieu, répondez-vous, devant Dieu vous n'êtes rien. Jusqu'ici c'est l'humble aveu que la vérité vous dicte; mais n'allez pas plus loin, et qu'une humilité hypocrite ne vous rende pas ingrats. S'il est vrai qu'une distance infinie et essentielle vous sépare de Dieu, vous est-il permis d'oublier les dons de sa bonté, par lesquels lui-même vous en rapproche? Ah! voyez donc, voyez Dieu tout occupé de l'homme, accumuler, entasser les bienfaits, et presque épuiser sa bienfaisance en faveur de l'homme; créer l'univers pour l'homme, et vouloir en quelque sorte en partager l'empire avec lui. Voyez l'intelligence des hommes mesurer les cieux, en connaître l'ordre, en calculer les mouvements, en prévoir les phénomènes; et, tandis que la nature lui voile la plupart de ses secrets, s'approprier au moins l'utilité de ses productions, et se ménager le plaisir d'en admirer le spectacle. Voyez son industrie commander à la terre, en entretenir la fertilité, en fouiller les cavernes, en extraire les métaux, en recueillir les trésors. Voyez son heureuse audace habiter au milieu des flots, parcourir et franchir les mers, braver leurs immenses profondeurs et se mettre à l'abri de leurs tempêtes. Voyez son habileté manier et plier à son gré les éléments, comprimer ou rendre à l'air son essor, résister à l'impétuosité des eaux et en détourner le cours; donner aux flammes une activité nouvelle ou en tempérer les ardeurs. Voyez son autorité subjuguer les animaux, faire usage de leur instinct, dompter leur férocité, et s'en servir comme d'autant d'esclaves. Entre les mains de l'homme, l'art devient presque aussi fécond que la nature. Il est une sorte de création, si j'ose le dire, qui est au pouvoir des talents. Au milieu du monde, un monde nouveau s'élève pour nous faire entendre, selon la parole du prophète, que l'homme est le chef-d'œuvre de la main de Dieu, puisque Dieu l'a placé au-dessus de tous ses ouvrages: *Constituisti eum super opera manuum tuarum.* (*Psal.* VIII, 7.) Dieu a fait l'homme assez grand pour donner des lois au monde; l'homme ne veut pas l'être assez pour être soumis aux lois de Dieu!

Eh bien! par des caractères plus divins encore, Dieu a voulu convaincre l'homme qu'il lui appartenait, je ne dis pas seulement comme serviteur et comme sujet, je dirais trop peu, comme un fils, puisqu'il a gravé sur lui son image. Quelle connaissance Dieu lui a donnée de Dieu même! Il a répandu sur lui cette lumière vive qui manifeste son existence; et, parmi les habitants de ce monde visible, l'homme seul en connaît l'auteur. Quelle abondance de vues, quelle foule d'idées grandes et nobles, de vastes desseins, d'ingénieuses combinaisons, d'heureuses découvertes en sont l'effet! Quel désir, et en même temps quel sentiment intime de son immortalité! Quoique déguisée ou atténuée, cette vérité a laissé partout des traces sur lesquelles nous lisons la splendeur de notre destinée et l'étendue de nos droits. Quelle liberté dans le choix et des fins différentes que nous pouvons nous proposer, et des moyens divers qui peuvent nous y conduire! Pour nous marquer le pouvoir et les priviléges de notre volonté, quel attrait pour un bonheur réel, solide et durable! C'est ce que sur la terre tous les hommes recherchent, et c'est ce que sur la terre jamais aucun homme n'a trouvé; pourquoi? Parce qu'il fallait montrer à l'homme que la terre n'est point son dernier terme, et qu'il n'est que Dieu qui puisse faire sa félicité. Ah! je dois l'ajouter: quelle sensibilité, quelle inclination, quel amour pour tout ce qui nous présente le caractère de la vertu! Qu'il cesse,

pour un moment, mes chers auditeurs, le souvenir des difficultés que ce beau nom rappelle, et que l'indolence grossit. Pour juger de votre penchant pour la vertu, laissez parler dans vous le sentiment de la vertu même. Oui, mes frères, je suis sûr d'intéresser vos cœurs, de les émouvoir, de les attendrir par le seul tableau de la vertu, ou par le simple récit de quelqu'une des actions qu'elle produit. Le propre de la vertu, c'est de plaire. Un sentiment vertueux, on le goûte; une conduite vertueuse, on lui applaudit; un homme vertueux, on l'estime; le malheur d'une personne vertueuse, on le déplore. Il est des traits de vertu qu'on ne se borne pas à approuver; on les admire, on en est touché, pénétré, ravi, extasié. Et qui, mes chers auditeurs? Tous les hommes; ceux mêmes qui sont plongés dans le vice. Et comment? par l'impression la plus naturelle, la plus subite, la plus involontaire et la plus forte. Et dans quels climats? Partout où il y a des hommes. Ils peuvent abandonner la pratique de la vertu; ils peuvent en défigurer les devoirs; ils peuvent en vaincre la voix, mais ils ne peuvent pas en déraciner le principe et en étouffer le sentiment. Et c'est ce sentiment lui-même que je défie le plus scélérat de désavouer; c'est ce sentiment qui vous montre, ainsi que le dit saint Paul, les œuvres de la loi écrites jusque dans vos cœurs : *Opus legis scriptum in cordibus suis.* (*Rom.*, II, 15.) C'est ce sentiment qui, incorporé à votre substance, si je puis m'exprimer ainsi, vous offre dans vous-même un titre inaliénable de gloire dont il ne vous est pas possible de vous dépouiller. C'est ce sentiment qui vous convainc qu'aux yeux de Dieu vous pouvez être véritablement grands, dès que vous pouvez être véritablement vertueux.

Or, si Dieu n'eût pas voulu vous élever à cette grandeur, à quel dessein eût-il mis dans vous tant de dispositions qui vous y préparent? Seriez-vous, parmi tous les êtres, le seul dont les qualités n'eussent, de la part de Dieu qui vous les donna, aucun motif? Quoi! à l'avantage de connaître Dieu, il aura joint la dispense de l'honorer! Aux notions si éclairées du bien et du mal, il aura réuni le droit humiliant de les confondre! A la liberté de pouvoir décider entre le vice et la vertu, il aura ajouté la parfaite indifférence du choix! Il vous aura donné dans la raison un principe de sagesse qui vous distingue visiblement des autres créatures; et il n'exigera pas plus de vous que des créatures qui sont privées de raison! Il faut, mes chers auditeurs, il faut haïr bien violemment la vertu pour chercher à l'accabler ainsi sous les débris même de l'humanité.

Et, puisque l'occasion s'en présente naturellement, vengeons ici l'humanité des insultes de ceux qui ne craignent pas moins de la déshonorer que de l'assujettir. A les entendre, tous les vices sont uniquement l'effet de la condition humaine; c'est à elle seule qu'ils les attribuent. Voilà les hommes, disent-ils, et ils prétendent en justifier, par ce seul mot, les déréglements. Et moi, je reprends : Voilà les hommes, il est vrai, voilà les hommes lorsqu'ils secouent le joug de la loi, lorsqu'ils résistent à leur conscience, lorsqu'ils en éteignent les lumières, lorsqu'ils en bravent les remords; voilà les hommes, lorsqu'un vain prestige les occupe, lorsqu'un charme imposteur les séduit, lorsqu'un désir aveugle les entraîne, lorsqu'un faux bonheur les énivre, lorsqu'ils dégénèrent, lorsqu'ils se dégradent, lorsqu'ils se pervertissent, lorsqu'ils s'oublient; cette expression est d'usage : elle indique que, dans l'idée même des hommes, s'éloigner des routes de la vertu, c'est oublier qu'on est homme; c'est-à-dire, dans un sens vrai, que jamais on n'est moins homme que lorsqu'on n'est pas vertueux.

Ah! je puis à mon tour, chrétiens auditeurs, je puis vous dire : Voilà les hommes, mais selon les caractères que la raison m'apprend leur convenir, selon la noble idée que d'un commun accord m'en ont donnée tous les sages, selon le portrait que l'expérience m'en montre encore chaque jour. Voyez l'observateur fidèle de la loi de Dieu; voyez-le dominer sur ce monde visible par une sagesse que Dieu éclaire, maîtriser les événements par une résignation que Dieu inspire, résister à la douleur par une patience que Dieu soutient, se combattre lui-même par une force que Dieu anime, triompher des sens par une victoire que Dieu ordonne et qu'il facilite. Spectacle dont tous les jours nous sommes encore les heureux témoins. Voilà donc les hommes, quand ils sont dociles à la loi de Dieu Qu'on me dise si l'on est méprisable quand on peut montrer tant de grandeurs, et qu'on avoue que la faiblesse des hommes n'est pas inconciliable avec les triomphes sublimes de la vertu.

Gardons-nous donc, mes chers auditeurs (c'est en ce point que l'illusion consiste), gardons-nous de confondre ce que nous serions par nous seuls, si nous n'avions avec Dieu aucun rapport, avec ce que nous sommes réellement dans les vues de Dieu par ses secours et par sa loi. Ne nous glorifions pas de ce qui vient de nous, mais n'avilissons pas ce que nous tenons de Dieu. Opposons le souvenir de notre néant à l'aveugle vanité qui le méconnaît. Ne nous parlez plus de nos misères présentes; mais, par la hauteur de nos futures destinées, enflammons le courage nécessaire pour les remplir. Le voulez-vous, cependant, j'y souscris. Je vais insister avec vous sur nos misères, j'en conclurai avec autant de certitude que Dieu devait nous donner des lois.

N'entreprenons pas, néanmoins, mes chers auditeurs, de rappeler ici tout ce qu'il y a d'humiliant dans la condition de l'homme; c'est un détail que vous épuiseriez à peine et qu'aucun de nous ne peut ignorer. Porté

au mal dès sa naissance, jouet des passions et des erreurs, accablé sous le poids d'un corps qui combat sans cesse contre l'esprit, incertain dans ses pensées, inconstant dans ses volontés, faible dans ses efforts, dépravé dans ses inclinations, l'homme rougit lui-même des écarts d'une imagination déréglée, des mouvements d'un cœur corrompu, des affections d'une âme dégradée; et voilà pourquoi nous ne cessons de répéter que, pour nous humilier à nos propres yeux, il ne faudrait que nous bien connaître.

Mais, de cette connaissance même je tirerai toujours cette juste conséquence : qu'il nous fallait, dans la loi de Dieu, un appui contre nous-mêmes, un guide dans nos ténèbres, une défense contre les ennemis domestiques attachés à nous poursuivre. Je dirai avec le Prophète, qu'il fallait que la loi de Dieu vînt nous tirer de cette bassesse dans laquelle, sans cette loi, nous serions ensevelis : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea.* (*Psal.* CXVIII, 92.) Oui, mes chers auditeurs, parce que l'insidieux attrait de la volupté a plus de force, il fallait y opposer la loi d'une chaste tempérance; sans elle, l'homme serait abruti. Parce que le vif sentiment de la haine peut allumer en un seul instant les feux durables de la vengeance, il fallait y opposer la loi d'une charité universelle; sans elle, l'homme serait dévoré par ses propres fureurs. Parce que la soif des richesses consume aisément par ses ardeurs, il fallait y opposer la loi d'une justice exacte; sans elle, l'homme compterait ses iniquités par ses possessions. Parce que les impétueux projets de l'ambition souffrent impatiemment les obstacles, il fallait y opposer la loi d'une probité sévère; sans elle, l'homme marcherait aux honneurs par des voies que l'honneur défend de s'ouvrir. Parce que la présomption d'une curiosité orgueilleuse est écrasée par le poids de la gloire du Dieu dont elle ose interroger la majesté, il fallait y opposer la loi d'une foi simple et docile; sans elle, l'homme multiplierait souvent ses erreurs par ses recherches de la vérité. Abrégeons une énumération qui serait sans bornes. Le germe de chacun de nos vices est une preuve de la nécessité de la loi.

Il n'est que vanité, dit le Sage, dans ceux qui ne sont pas instruits par la science de Dieu : *Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.* (*Sap.*, XIII, 1.) Seigneur, ajoute-t-il, c'est par les salutaires influences de cette sagesse qu'ont été guéris de leur faiblesse ceux qui ont l'avantage de vous plaire : *Per sapientiam sanati sunt, quicunque placuerunt tibi.* (*Sap.*, IX, 19.) Et remontant ensuite jusqu'à l'origine du monde, parcourant les divers crimes qui ont attiré le fléau de la colère divine, il nous apprend jusqu'où peuvent s'égarer ceux que ne dirige pas la loi de Dieu.

Ah! puisqu'il le faut, et qu'on m'y force, je vais moi-même suivre cette voie. Puisqu'on oppose à l'existence de la loi de Dieu la bassesse de l'homme, je vais donc exposer aussi ce qu'est l'homme soustrait à la loi de Dieu. Les hommes livrés à eux-mêmes! Effrayant tableau, je frémis de le présenter; mais enfin, puisque, pour les convaincre, il faut les confondre; puisque, pour anéantir le vain prétexte de leurs misères, il faut leur en peindre les excès; puique, sous la frivole excuse qu'ils ne sont que de faibles hommes, ils refusent d'obéir à Dieu; prouvons-leur qu'à force de méconnaître les ordres de Dieu, il en est qui ne sont pas même des hommes. Seigneur, m'écrirai-je, en appliquant ici, dans un sens différent, les paroles du Prophète, établissez sur eux un législateur, afin qu'ils apprennent au moins qu'ils sont hommes : *Constitue legislatorem super eos, ut sciant quoniam homines sunt.* (*Psal.* IX, 21.)

De quelles abominations l'oubli de la loi de Dieu n'a-t-il pas souillé la terre! Et retrouverons-nous parmi les brutes les horreurs par lesquelles les hommes tant de fois se sont déshonorés? Comme l'instinct des animaux, leur férocité a aussi des bornes. Nous en connaissons les degrés. Il en est un au delà duquel nous ne la voyons pas s'étendre. La nature a fixé un terme à leur fureur; mais qui fixera jamais les limites de la perversité humaine? Les lumières de l'homme l'aident à exceller dans le crime. La raison est le redoutable instrument de sa méchanceté; la subtilité de son esprit seconde les affections odieuses de son cœur, et l'étendue de ses prérogatives devient la mesure de ses excès. Vous parlez de la bassesse de l'homme : parut-elle jamais plus que quand il emploie à s'y plonger ce qui lui reste encore de grandeur, et quand il efface cette grandeur qui devait être sa règle par les traits monstrueux de ses déréglements?

Quel spectacle que celui des événements que nous offre l'histoire des hommes, monument subsistant de leur opprobre, annales frappantes de leurs vices! Comment suffire à ce détail d'horribles complots tramés avec réflexion, dans un noir silence, couverts avec précaution sous le voile imposteur du secret, conduits à leur terme par l'infernal artifice de la calomnie, couronnés d'un succès heureux par les mains cruelles de la violence; des trahisons colorées du langage de l'amitié; des conjurations déguisées sous le masque de l'hypocrisie; des usurpations palliées du nom de justice; des vengeances outrées et personnelles, appuyées sur des crimes supposés; la réputation de l'innocence achetée à prix d'argent; la chute d'un rival ménagée par la fourberie; ses biens distribués à l'iniquité qui le dépouille; sa réputation et sa vie sacrifiées à la jalousie qui le persécute; l'ingratitude écrasant le bienfaiteur sous l'oubli des bienfaits; le vol, le brigandage, le meurtre et le cortége sanglant qui les suit; la rebellion, la sédition, le soulèvement, le tumulte et le carnage qu'ils traînent tou-

jours après eux; la haine et ses transports, la colère et ses ravages, l'orgueil et ses délires, la débauche et ses infamies, la duplicité et ses parjures, le blasphème et ses imprécations, la cabale et ses manœuvres? Finirais-je jamais? L'épouse immolée par son époux, la mère étouffant son fils, le fils plongeant le poignard dans le sein de son père. Juste Dieu!... Exagère-je, mes chers auditeurs? Prenez en main les fastes du monde, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, et voyez de quoi sont capables des hommes dont vous-mêmes ne pouvez tracer le caractère qu'en les appelant des hommes sans foi qui les éclaire et sans loi qui les dirige. Est-ce donc là, grand Dieu! ce que l'on prépare de nouveau en voulant affranchir les hommes de la soumission à votre loi?

Et l'on oserait penser qu'un Dieu également bon et sage n'aurait pas même daigné mettre un frein à une si affreuse dépravation! Qu'il n'aura pas seulement veillé à l'ordre du monde! Qu'il l'aura indifféremment livré aux passions de ceux qui l'habitent! Et, qu'après avoir mis visiblement la terre entière sous le domaine de son empire, il aura consenti à voir s'y établir le règne de tous les vices! C'est, ou ne point reconnaître les crimes, ou essayer de rendre Dieu responsable de tout; c'est prétendre que pendant un temps sa patience les souffre, que pendant un temps sa puissance les permette, que pendant un temps sa justice les dissimule. Non, mes frères, de sa part il n'en résulte aucune atteinte pour sa gloire. Pourquoi? Parce que nous savons que la loi sainte les défend. En vain, pour attaquer la providence du Dieu qui régit le monde, relevez-vous avec amertume les scandales dont l'univers est le théâtre. Nous résoudrons toujours vos difficultés en vous disant: Il est un législateur dans le ciel; sa loi est publiée sur la terre. Il est un Maître souverain dans le ciel; il voit tout ce qui se passe sur la terre. Il est un Juge dans le ciel; il jugera les infracteurs de la loi qu'il a donnée à la terre. Il est un Vengeur dans le ciel; il frappera des coups de son éternelle vengeance ceux qui, sans lui en marquer leur repentir, auront violé sa loi sur la terre. La loi de Dieu, oui, mes chers auditeurs, voilà l'éclatante et solennelle justification du Dieu qui gouverne la terre. En créant l'homme libre, Dieu a consulté sa propre gloire, et il a dû vouloir le mérite de nos œuvres. Il était digne de sa grandeur que notre liberté lui rendît hommage; et cette liberté, le fondement essentiel du mérite, ne pouvait pas compatir avec le joug de l'esclavage. Mais, à cette liberté, il fallait une règle : c'est la loi de Dieu. Mais, pour l'usage de cette liberté, il fallait un choix, ce qui nous apprend à le fixer, c'est la loi de Dieu. Dieu pouvait souffrir nos dérèglements, mais il ne pouvait pas les approuver; il fallait leur opposer la barrière de la loi.

Et c'est, en effet, mes chers auditeurs, la digue puissante de la loi de Dieu qui arrête encore l'inondation des crimes; c'est la loi de Dieu qui en anéantit l'excuse, c'est la loi qui en fait naître la pénitence, c'est la loi qui nous parle sans cesse par la conscience, et parce que Dieu a voulu que la loi se fît entendre, il a donné à la conscience un langage dont la force, malgré les hommes, se fait écouter.

C'est donc mal raisonner que de dire : Pourquoi, faibles et méprisables comme nous sommes, Dieu nous aurait-il donné des lois, puisque c'est notre faiblesse même qui les demande? Et c'est, mes chers auditeurs, c'est à cette faiblesse que Dieu a pourvu en détail par le détail même de ses lois que tant de voix sont chargées d'annoncer, que ni les lieux ne varient, ni les temps n'effacent, ni les fausses opinions n'altèrent, ni l'indocilité même de l'impiété ne détruit.

Je termine ce discours par deux questions, et c'est à vous, mes chers auditeurs, que je les propose, après vous avoir exposé ce qu'il y a d'intéressant dans la loi de Dieu, et par rapport à Dieu qui la donne, et par rapport à l'homme qui la reçoit. Est-ce rendre gloire à Dieu que de faire de sa gloire même le prétexte et l'appui de l'infidélité? Est-ce rendre service aux hommes que de leur enlever la règle sûre et invariable de leurs obligations? Dieu est-il plus grand dans ce système? Les hommes en seront-ils meilleurs? Est-ce la raison qui le dicte? Sont-ce les passions qui le forment? Est-il propre à exciter les vertus, ou n'est-il favorable qu'aux vices? Ah! si les vices seuls y trouvent leur intérêt, hésiterez-vous, vous le sentez tous, à prononcer que les vices seuls ont pu l'enfanter?

La seconde question vous intéresse personnellement. Je vous ai montré la grandeur qui ennoblit, et les misères qui vous humilient. De ce double partage, lequel choisissez-vous? Consentez-vous à vous ensevelir entièrement dans les humiliations de l'humanité, à n'écouter d'autre loi que celle des sens, à n'avoir avec Dieu d'autre rapport que celui des êtres les plus vils en qualité de créatures, à n'avoir rien à lui rendre pendant la vie, rien après la vie à en attendre que les horreurs du tombeau et l'abîme du néant? Ah! dans le saint mouvement d'une juste indignation, envisagez-la cette loi sous ses saints rapports. Dieu ne vous commande pas seulement comme un maître à ses esclaves. Son amour, plus encore que son autorité, vous gouverne. Vous êtes ses enfants, il mêle à tous ses droits la qualité de père; vous êtes ses héritiers et les cohéritiers de son Fils Jésus-Christ; il vous enseigne à vous rendre dignes de posséder son héritage; il veut régner sur vous et dans vous, parce qu'il veut vous faire régner éternellement avec lui; il vous donne sa loi sur la terre comme le gage certain et sacré du bonheur qu'il prépare dans le ciel. Je vous le souhaite

—

SERMON XXV.

Pour le quatrième dimanche de careme.

AMOUR DE DIEU.

Respondit Jesus : Neque me scitis, neque Patrem meum. (*Joan.*, VIII, 19.)

Jésus répondit : Vous ne me connaissez ni moi ni mon Père.

Sans doute, c'est à cette malheureuse et coupable ignorance, dans laquelle vivent les hommes, par rapport à Dieu, que nous devons principalement attribuer l'indifférence qu'ils ont pour lui. Comment serait-il possible de ne pas le connaître et de ne pas l'aimer? Ne pas aimer Dieu! Ah! chrétiens, que n'est-il inconnu, ce crime énorme, contre lequel il est honteux que les prédicateurs de l'Évangile soient contraints de s'élever! ministres de ses bontés, nous ne devrions avoir à recueillir que vos actions de grâce; ne vous parler de ses grandeurs, que pour vous amener à en célébrer les louanges; ne vous rappeler ce que Dieu mérite, qu'à dessein de nourrir et d'entretenir pour lui votre amour; et nous avons sans cesse à combattre un funeste abus, qui renverse l'ordre des choses, qui enlève à Dieu des cœurs dont ses créatures usurpent la souveraineté, qui répand sur la terre ce déluge d'iniquités sous lequel elle gémit, et qui vous écarte de votre véritable et unique fin, dès que vous oubliez que c'est dans Dieu et dans Dieu seul que vous pouvez la trouver.

Que ne suis-je moi-même, grand Dieu! pénétré de votre amour, pour l'enflammer dans tous ceux à qui j'en parle. Comme un feu sacré purifia autrefois les lèvres de votre prophète; que ne peuvent aujourd'hui les miennes exhaler les saintes ardeurs de la divine charité! Comme ces séraphins qui se renvoyaient l'un à l'autre les louanges du Dieu saint, et en publiaient la gloire, que ne puis-je étendre ma voix jusqu'aux extrémités de la terre, et l'entendre retentir de toutes parts de ces vives acclamations : Dieu aimable, tous les cœurs sont consumés de votre amour! Du moins, vous dirai-je, mes chers auditeurs, autant qu'il dépendra de moi : Aimez Dieu ; ce n'est pas ici seulement une vertu de perfection qui soit uniquement l'apparence d'une piété éminente; c'est une obligation si essentielle à tous les hommes, qu'elle est comme la base de toutes les autres.

En aimant Dieu, c'est lui rendre ce qu'indispensablement vous lui devez ; et c'est vous rendre en même temps ce que vous vous devez à vous-même. L'amour de Dieu réunit l'un et l'autre objet, et c'est sous ce double rapport que je vais vous le proposer dans ce discours dont voici tout le dessein.

Aimez Dieu ; vous remplirez par cet amour le plus essentiel de vos devoirs; ce sera le sujet de la première partie. Aimez Dieu ; vous trouverez dans cet amour le plus grand de vos avantages ; ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quel est, demandait à Jésus-Christ un docteur de la loi, quel est, dans la loi, le grand commandement ? *Quod est mandatum magnum in lege?* (*Matth.*, XXII, 36.) Jésus-Christ lui répond : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit; et selon la parole d'un autre évangéliste, de toutes vos forces. (*Marc.*, XII, 30.) C'est là, continue le Sauveur, le plus grand et le premier commandement. Approfondissez l'admirable instruction que renferme cette réponse. Tout à la fois elle établit formellement le grand précepte de l'amour de Dieu; il n'est pas possible de le contester : *Diliges, hoc est maximum et primum mandatum.* (*Matth.*, XXII, 37, 38.) Elle indique les grands motifs de l'amour de Dieu ; leur force doit nous entraîner : *Diliges Dominum Deum tuum.* Elle marque la grande étendue que doit avoir l'amour de Dieu ; nous apprenons jusqu'à quel point nous devons l'aimer : *Diliges....... ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua.* (*Ibid.*, 37 ; *Deut.*, VI, 5.) Il en résulte évidemment que c'est ici le plus essentiel de nos devoirs.

Vous aimerez Dieu! Ce n'est pas, mes chers auditeurs, un simple conseil, c'est un commandement exprès. Dieu l'avait déjà fait dans l'ancienne loi, il avait commandé à son peuple de ne le perdre jamais de vue et ce peuple devait s'en retracer sans cesse à lui-même le souvenir. Or, c'est ce commandement que Jésus-Christ rappelle, et qu'il impose encore dans la loi nouvelle. Il ne se borne pas à nous dire : Vous adorerez Dieu, vous croirez en lui, vous vous soumettrez à lui, mais il nous dit : Vous l'aimerez. C'est donc un commandement auquel répond par conséquent une obligation particulièrement distinguée des autres obligations. Ce n'en est point assez encore ; ce commandement, Jésus-Christ l'appelle, et le plus grand et le premier : *Maximum et primum.* Le plus grand, parce qu'il a pour objet de toutes les vertus la plus excellente qui est la charité. Le premier, parce qu'il est, selon la remarque de saint Thomas, le terme auquel se rapporte toutes les autres; car, le propre des différentes vertus est de régler les actions par lesquelles l'homme se dispose à la perfection de la charité, et la charité est la fin à laquelle, comme autant de moyens, les différentes vertus conduisent. La charité est donc le premier précepte renfermé dans la loi, puisque, comme dit saint Paul, elle est la fin que propose la loi : *Finis præcepti charitas.* (I *Tim.*, I, 5.)

Or (c'est encore ainsi que résonne saint Thomas), dès que les divers préceptes nous sont donnés pour que nous produisions les actes des différentes vertus qui en sont l'objet; par là même que Dieu nous fait une loi de l'aimer, c'est donc pour nous une obligation de former dans nos cœurs des actes de ce saint amour. Je dis dans nos cœurs, puisque, sans se contenter d'une obéissance

purement extérieure, c'est le cœur que Dieu demande ; c'est cette disposition réelle du cœur qui le porte à Dieu, l'attache à Dieu, qui l'élève à Dieu : *Diliges*. L'entendre autrement, ce serait ou énerver la force de ce précepte, ou ne l'apercevoir que dans l'assemblage de tous les autres préceptes, dont j'ai dit déjà qu'il était spécialement distingué : *Diliges*.

Et dites-moi, chrétiens, s'il est vrai, comme vous en convainquent la raison et la religion, s'il est vrai qu'il n'est rien dans l'homme qui ne soit un don de Dieu, et qui ne doive être rapporté à sa gloire. S'il est vrai, comme vous en convenez, que vous lui devez l'hommage de tout vous-même, de votre esprit, par la foi; de votre corps, par la pénitence; de votre volonté, par la soumission ; de votre dépendance, par la prière ; et le sacrifice de vos biens, par des aumônes. A quel titre lui disputeriez-vous le seul hommage de vos cœurs? Pouvait-il consentir à voir s'éloigner de lui des affections dont il est le premier principe, et dont il doit être le terme? Comment refuseriez-vous sans crime de glorifier, en l'aimant, un Dieu qui vous créa pour l'aimer?

Eh ! que serait donc une religion qui n'exigerait que des dehors et des apparences, et qui n'attribuerait pas, au Dieu qui sonde les cœurs, le droit inaliénable de régner sur eux? Elle ne serait donc qu'une règle froide et servile pour les hommes, dès qu'elle ne les unirait pas intérieurement à Dieu par la réalité du sentiment, et par les liens sacrés d'un saint amour, qui est l'aliment de l'âme, le caractère propre, essentiel de la religion.

Je laisse à des cœurs lâches et terrestres, le soin honteux de calculer à cet égard, leurs obligations; de compter, pour ainsi dire, avec Dieu, les protestations qu'ils lui offrent de leur amour, comme s'ils craignaient ou qu'ils pussent craindre de les lui prodiguer; d'incidenter sur le nombre plus ou moins grands de ces actes, qu'un véritable amour se plaît bien moins à supputer qu'à produire ; de s'exposer enfin à cette coupable témérité, qui tend presque à les supprimer, à force de les restreindre ; désordre que Dieu frapperait de ses malédictions dans ceux qui s'y livrent, comme l'Eglise a frappé de ses anathèmes les fausses et scandaleuses opinions qui auraient pu les favoriser.

Que vous deviez donc fréquemment à Dieu l'offrande expresse de vos cœurs, par les actes de son amour; c'est là, mes chers auditeurs, une douce vérité, que sans doute, aucun de vous n'ignore, et plût au ciel, que comme Dieu est le Dieu de tous les jours et de tous les instants, ainsi que de tous les siècles, il fût possible à la faiblesse des hommes, de lui répéter à tous les moments qu'il est le Dieu de leur cœur ! Mais, sans vouloir ni pouvoir exiger d'eux, comme un devoir expressément déterminé pour tous les temps, ce qui n'est pas expressément marqué par le précepte, il nous suffira de saisir l'esprit de ce grand commandement, d'en pénétrer l'importance, pour nous exciter souvent aux salutaires exercices de la charité, qui nous aident à le remplir. Hélas ! si Dieu quelquefois paraît échapper à nos regards que tant d'objets dissipent; que du moins de fréquents retours à lui nous y ramènent. S'il ne nous occupe pas sans cesse, triste et déplorable effet de la condition humaine, qu'il nous fixe comme le centre dont nous devons craindre d'éloigner nos actions et nos sentiments. Affermissons, dans nous, l'amour que nous devons, en lui en offrant saintement le témoignage. Faisons de l'expression vive de cet amour, non-seulement une barrière contre les désordres des passions qui voudraient en déraciner le principe; mais un secours contre leurs plus légers efforts qui tendraient à l'affaiblir. En un mot, aimons Dieu, et nous apprendrons bientôt, de cet amour lui-même, à le témoigner.

Et prenez garde, je vous prie, mes chers auditeurs, à la grande utilité dont il est pour vous, de contracter ce pieux usage, et de nourrir, en l'aimant ainsi, la charité au dedans de vous. Je ne me reproche rien, disait le grand Apôtre : *Nihil mihi conscius sum*. (I *Cor*., IV, 4.) Ce n'est pas là cependant, ajoutait-il, une preuve de ma justification : *Sed non in hoc justificatus sum*. (*Ibid*.) Peut-être vous est-il aisé, mes chers auditeurs, de vous répondre à vous-mêmes de l'observation de la plupart des commandements. Vous pouvez, à l'exemple de Samuel, dont le peuple confirme le témoignage; vous pouvez assurer que la rapine n'a pas souillé vos mains ; que la vengeance n'a pas dirigé vos démarches ; que l'injustice n'a pas concerté vos projets; que les feux de la haine, ou les flammes d'un amour impur, ne rongent pas vos cœurs : *Nihil mihi conscius sum*. Ainsi tranquillisés sur l'accomplissement de plusieurs points de la loi, répondrez-vous que vous en accomplissez le premier et le plus grand précepte? Vous qui vous flattez d'observer la loi, en aimez-vous le divin Auteur? Vous faites valoir en votre faveur votre obéissance; mais faites-vous parler votre amour? Et serait-ce obéir à Dieu que de ne pas l'aimer? L'incertitude de votre amour pour lui, vous rend donc incertains si vous êtes justes à ses yeux : *Non in hoc justificatus sum*. Et voilà pourquoi nous vous exhortons à réitérer la fréquente expression de cet amour.

N'insistons pas davantage à en établir le précepte. Ah ! j'en rougirais pour vous, chrétiens, si, en parlant de l'obligation d'aimer Dieu, je croyais devoir m'arrêter à vous en convaincre. J'interromprais subitement ce discours, aux approches de quelque homme étranger au christianisme, s'il pouvait en conclure ou en soupçonner le crime de votre indifférence. Oserais-je laisser entendre que le Dieu que journellement vous appelez votre Père, et dont vous êtes les enfants, vous vous bornez à le craindre, à le servir en esclaves ? Ce serait avouer qu'en le servant, vous ne le connaissez pas ; puisque ses perfections sont elles-mêmes le grand

motif qui doit lui assurer votre amour. C'est Dieu, c'est votre Dieu qui vous le demande : *Diliges Dominum Deum tuum.*

C'est Dieu. A ce nom, quelle idée frappe vos esprits! C'est votre Dieu. A ce titre, quel souvenir touche vos cœurs ! C'est Dieu ; quel assemblage de perfections! C'est votre Dieu ; quel enchaînement de bienfaits ! C'est Dieu ; que de grandeur et de gloire ! C'est votre Dieu ; que de bonté et de douceur ! C'est Dieu ; quelle force pour vous élever jusqu'à lui ! C'est votre Dieu ; combien de charmes pour vous y attirer ! C'est Dieu ; il mérite tout ! C'est votre Dieu ; vous lui devez tout. Saint Bernard a tout réuni dans ce seul mot : Le motif de l'amour que nous devons à Dieu, c'est lui-même : *Causa diligendi Deum, Deus est.*

Ce n'est donc pas seulement, mes chers auditeurs, son autorité qui ordonne. Ordre précieux qui, émané de son amour pour nous, suffirait seul pour lui concilier le nôtre ; c'est sa divinité qui se montre. Vue pressante, qui atteste invinciblement ses droits. Dieu, s'il n'était pas infiniment aimable, ne serait pas Dieu. Reconnaître qu'il existe, c'est donc se convaincre de l'amour qu'on lui doit. Et, sans doute, vous n'attendez pas que je puisse vous manifester les perfections de ce Dieu, qui, seul, en connaît la plénitude, comme seul, il la possède. Je l'entends se désigner lui-même à Moïse (je ne sais comment vous rendre l'immense brièveté de son expression), sous ce seul titre : Celui qui est : *Qui est* (*Exod.*, III, 14) ; Etre par lui-même, que rien n'a produit ; Etre par excellence, duquel dérivent tous les autres ; Etre indépendant, que rien ne gêne ; Etre infini, que rien n'égale ; Etre parfait, à qui rien ne manque ; Etre simple, que rien ne compose ; Etre immuable, que rien ne change ; Etre illimité, que rien ne borne ; Etre éternel, que rien ne détruit. Ah ! demandez donc plutôt : s'il vous est permis, que : s'il est juste, de l'aimer.

Vous ne le voyez pas ce Dieu, voilà l'excuse dont vous cherchez à couvrir vos infidélités. L'Apôtre la dissipe cette excuse, en vous disant que les choses visibles sont à votre égard une révélation de ce qui est invisible dans Dieu : *Invisibilia enim per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* (*Rom.*, I, 20.) Vous ne voyez pas Dieu ! Mais où irez-vous, vous le demandai-je, comme se le demandait à lui-même le Roi-Prophète, sans le rencontrer sur vos pas? Jetez les yeux au-dessus de vous, autour de vous, au dedans de vous ; partout il se présente à vos regards : *Tu illic es.* (*Psal.* CXXXVIII, 8.) Vous ne voyez pas Dieu ! C'est-à-dire, comme l'avouait saint Augustin, que vous vous en croyez éloigné, quoique vous en soyez investi ; que les mêmes signes qui le découvrent ouvertement à votre intelligence, le dérobent à votre vue ; que tout ce qui sensiblement vous en rapproche, devient, par votre aveuglement, la distance qui vous en sépare ; que vous vous persuadez ne pas le voir, tandis que vous ne voyez que lui : *Intus eras, et ego te quærebam.* Vous ne voyez pas Dieu ! Dites-nous donc de qui les cieux vous racontent la gloire ; de qui les astres ont emprunté leur splendeur ; la terre, sa beauté ; les plantes, leur fertilité ; les éléments, leurs propriétés ; les animaux, leur instinct ; l'univers entier, cet air de vie ; vous-même, votre existence, votre âme, vos sens, vos talents et vos facultés? Combien juste est l'étonnement du Sage, quand il voit les hommes admirer la perfection de l'ouvrage, sans y apercevoir celle de l'ouvrier ! *Neque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex.* (*Sap.*, XIII, 1.) Vous ne voyez pas Dieu ! Mais, parmi tant d'objets qui vous charment et vous ravissent ; en est-il un qui n'appartienne à Dieu, qui ne vienne de Dieu, qui ne soit un faible écoulement de la magnificence de Dieu? Qu'est-il donc lui même, puisque rien de tout cela n'approche de Dieu ? Et pour appliquer ici le raisonnement du Prophète contre l'impie qui voudrait espérer d'échapper aux regards divins ; comme si celui qui a formé l'œil de l'homme pouvait être captivé par les ténèbres : *Qui finxit oculum, non considerat?* (*Psal.* XCIII, 9) ; quelle est la grandeur et la beauté de celui par qui existe toute beauté et toute grandeur? Vous ne voyez pas Dieu ! Expliquez-nous donc sans mystère ceux de la nature, l'art impénétrable de ses productions, la variété de leur abondance, la diversité de leur usage, la proportion de leurs rapports, la liaison de leur effets, les phénomènes de leurs différences? Vous cherchez, vous hésitez, vous vous embarrassez, vous vous taisez. Ah ! voyez donc au moins, dans ce fréquent amas de prodiges, la main toute-puissante du Dieu qui les opère. Dans la stérilité de vos essais, voyez la profondeur divine qui les épuise. Fixez d'un œil attentif le palais du monde ; le Dieu qui le créa a empreint sur lui les traits brillants de sa force, de sa sagesse et de sa gloire. Dites, dites encore que vous ne voyez pas Dieu. Il est vrai, vous répondrai-je, en concluant, des grandeurs qu'il vous étale, celles, j'ose le dire, dont il vous épargne le spectacle, mais il ne serait pas ce qu'il est, s'il était proportionné à la faiblesse naturelle de nos regards ; mais quel homme mortel soutiendrait l'éclat de cet océan de lumière ! Comme Dieu, par sa parole, féconda le néant, à sa vue, on croirait en voir ouvrir les abîmes. Il est un saisissement qui pénètre, qui trouble, qui ôte jusqu'à la vie. Comment le voir ce Dieu, ce grand Dieu, sans s'anéantir ? Disons, avec saint Paul, que le propre de la vie présente, c'est de le voir comme en énigme et dans de faibles images : *Nunc per speculum, in ænigmate;* et que le voir tel qu'il est, sera l'ineffable récompense de la vie future : *Tunc autem facie ad faciem.* (I *Cor.*, XIII, 12.)

Vous ne voyez pas Dieu ! Ah ! si c'est en vain que toutes les créatures, comme députées de sa part, vous font entendre l'énergie de ce langage qui frappe tout à la fois votre cœur, votre esprit, vos yeux, tous vos sens,

pour célébrer extérieurement le Créateur; je cesse pour un moment de me prévaloir de leur témoignage. C'est à celui de votre âme que j'en appelle. C'est à la trace de cette divine lumière que Dieu lui-même a répandue dans votre âme, que je puis vous indiquer ses grandeurs; sondez vous-mêmes avec moi vos pensées, vos sentiments vos désirs, vos agitations, vos vivacités, vos espérances; oui, tout sert à vous découvrir le Dieu que vous dites ne pas connaître.

Vous ne connaissez pas Dieu! Mais, sans hésiter, vous vous adressez à lui partout où vous êtes; vous avez donc une idée de son infinie présence qui vous environne. Mais vous prenez Dieu à témoin de ce qu'il y a de plus caché dans votre conscience, vous avez donc une idée de sa science divine à laquelle rien ne se soustrait. Mais vous rapportez à Dieu l'ordre des événements, vous avez donc une idée de sa sagesse qui les règle. Mais vous réclamez Dieu si vous êtes dans l'oppression, vous avez donc une idée de son équité qui venge l'innocence. Mais vous recourez à Dieu si vous êtes dans le danger, vous avez donc une idée de sa bonté qui protége les malheureux. Mais vous désirez de paraître aux yeux de Dieu exempt de crimes, vous avez donc une idée de sa sainteté qui, d'un œil de complaisance, considère la vertu. Mais vous conjurez Dieu de ne pas faire tomber sur vos péchés les coups de sa justice, vous avez donc une idée de sa miséricorde qui pardonne aux coupables. Mais vous vous flattez de n'avoir jamais mérité les châtiments de la vengeance de Dieu, vous avez donc une idée de sa patience qui vous a attendu, à dessein de vous faire grâce.

Que les hommes ne s'en défendent donc pas davantage. Ils le connaissent, ce grand Dieu, que tous publient. Son nom est pour eux comme le premier cri de défense, et la première ressource. S'ils le connaissent sans l'aimer, c'est qu'ils ne veulent avoir de Dieu qu'une connaissance de pure spéculation. Connaissance vague que la dissipation affaiblit, que l'indifférence suit, que la passion obscurcit. C'est ce que les heureux, auxquels il se fait si singulièrement connaître par ses bienfaits, oublient qu'il est le premier principe de leur prospérité, pour se borner à jouir de leur prospérité même. C'est que les malheureux ne veulent jamais voir que leurs malheurs; pour se déguiser la main paternelle qui jamais ne permet les maux sans qu'il puisse en résulter un vrai bien. C'est qu'on ne s'occupe point de Dieu, qu'on vit habituellement dans l'oubli de Dieu, que bientôt on l'aimerait, si l'on s'appliquait à le connaître! *Diliges Dominum.*

Mais que lui importe notre amour; il est Dieu? que pouvons-nous pour son bonheur? Il est Dieu. Oui, chrétiens, mais auriez-vous donc oublié qu'il est le vôtre. *Diliges Deum tuum.* Votre foi, c'est elle qu'il faut interroger, votre foi ne vous montre-t-elle dans Dieu qu'une autorité qui subjugue, ou vous peint-elle en même temps une générosité qui attendrit? Avez-vous dans Dieu un ami, ou n'y trouvez-vous qu'un maître? Dieu a-t-il simplement prétendu vous soumettre par les entraves de la loi; ou a-t-il voulu vous attacher à lui par les liens de la charité? Que dis-je, les entraves de la loi, la loi même n'est-elle pas pour vous l'expression sensible de son amour? Car, pourquoi sans cesse s'occuper de vous? Pourquoi se communiquer ainsi à vous? Pourquoi établir entre vous et lui cet étroit rapport? Pourquoi former cette correspondance sacrée dont la religion est le nœud? Pourquoi se montrer jaloux de vos sentiments, et vouloir régner sur vos cœurs, si ce n'est pas parce que vous êtes le tendre objet du cœur de Dieu? Cette loi, la route que Dieu vous trace pour aller à lui, doit-elle vous en éloigner.

La sagesse des ordres que donne un père fut-elle jamais un titre d'insensibilité pour un fils? les enfants ne doivent-ils leur amour à ceux dont ils ont reçu la vie, que lorsque ceux-ci ne prennent aucun soin de la régler? Dieu devait-il mériter votre amour par la condition chimérique d'une liberté funeste dans les penchants déréglés qui nécessairement le détruisent? Pour être aimé comme Dieu, fallait-il donc qu'il ne voulut pas être le vôtre?

Eh bien! si ce n'est point assez de vous représenter Dieu voulant, par amour pour les hommes, former un peuple fidèle, et du sein de sa gloire donnant sa loi sur la terre pour les préparer à jouir dans le ciel de son bonheur: Voyez donc au moins, au sein des douleurs, le Fils de Dieu envoyé par son Père pour des coupables et des ingrats, et leur donnant jusqu'à sa vie. De la montagne du Sinaï, où commande un Dieu législateur, passez à la montagne du Calvaire où un Dieu sauveur expire. Touchant et dernier effort de l'éloquence divine, qui met sous les yeux du monde le frappant appareil de l'amour d'un Dieu, pour enflammer celui des hommes: *Ignem veni mittere in terram.* (*Luc.*, XII, 49.) C'est à cette vue que j'ose, en un sens différent, présenter votre Dieu comme Moïse à Israël, sous l'idée d'un feu qui consume: ***Dominus Deus tuus ignis consumens est*** (***Deut.***, IV, 24); et vous répéter sans cesse: Aimez Dieu, ce n'est pas simplement par l'autorité de sa parole, c'est par la voix du sang de son Fils qu'il le demande. Aimez votre Dieu. Ce n'est donc pas assez que vous soyez fait pour lui; il semble n'exister lui-même que pour vous. A quel titre il vous engage; à quel prix il vous acquiert; à quelle gloire il vous destine; à quel excès il vous chérit! Aimez votre Dieu. Son cœur a consulté le vôtre. Aimez votre Dieu. Il vous créa pour le ciel; le péché l'avait fermé, Dieu veut que son Fils immolé vous l'ouvre. Aimez votre Dieu..... Ah! sont-ce des cœurs chrétiens qui m'entendent, si je ne trouve ici que des cœurs glacés?

Qu'ils soient donc à jamais enlevés de vos mains, ces livres sacrés que vous faites profession de croire, cet Evangile, dont l'autorité vous a convaincus, ce détail

attendrissant de ce qu'a fait pour vous le Dieu dont vous êtes le peuple. Qu'elle disparaisse de dessus ces autels, cette croix, preuve frappante et image sensible de sa tendresse, qu'il soit arraché du secret de vos demeures, cet objet touchant qu'y avait placé la foi de vos pères, et qui en était l'aliment. Ce n'est plus pour vous qu'un spectacle indifférent, votre âme n'en est pas émue, elle daigne à peine s'en occuper. Ah! du milieu de vous, nous irons donc transporter chez d'autres peuples ce tableau de l'amour d'un Dieu dont les traits sont pour vous sans force. Dans des contrées barbares, nous planterons cet arbre de vie qui ne produit plus chez vous de fruits de salut. Nous exposerons à des nations infidèles ce trône ensanglanté sur lequel un Dieu victime a substitué son amour à sa gloire. Nous leur dirons : Voilà le Dieu que les chrétiens confessent, et qu'ils ne savent pas aimer.

Vous rougissez, chrétiens, et dans le mouvement d'une confusion salutaire, à la vue des grands motifs de l'amour que Dieu mérite, je crois vous entendre demander quelle en doit être l'étendue. Vous l'aimerez de tout vous-même; c'est le sens de la réponse de Jésus-Christ : *Ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua.* (*Matth.*, XXII, 37.) Et qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout soi-même? C'est, dit saint Thomas, ne nourrir dans l'esprit aucune pensée, ne conserver dans le cœur aucune affection, ne favoriser dans l'âme aucune volonté, ne se permettre dans la conduite aucune action qui rompent les liens qui doivent nous unir à Dieu. Il ne s'agit donc pas ici d'un amour sensible tel qu'on l'éprouve pour ses amis ou pour ses proches. Sensibilité qui n'est point au pouvoir de l'homme; sensibilité qui, quelquefois et dans de certains moments, accompagne heureusement l'amour de Dieu, mais qui n'en est pas l'essence; sensibilité qui, par intervalle, peut devenir l'encouragement, la douceur de cet amour; sensibilité même qui, lorsqu'elle n'est pas soutenue par une vie réglée, peut n'être qu'une dangereuse illusion. Il ne s'agit point aussi de fixer le degré de ferveur de cet amour. Dieu, qui en a laissé le soin à sa grâce, n'en a pas à cet égard, déterminé la mesure dans son précepte. C'est donc de la substance et de la nature même de cet amour qu'il s'agit. C'est de quoi il faut vous instruire.

C'est-à-dire qu'il s'agit d'un amour solide, efficace, actif, puisque, selon la pensée de saint Grégoire, sa véritable preuve consiste dans les œuvres : *Probatio dilectionis exhibitio est operis.* Réduisons tout à un principe clair et connu, d'où dérivent les conséquences nécessaires qu'il est important de pénétrer. Dieu est au-dessus de tout; il n'est donc de véritablement digne de Dieu que l'amour qui préfère Dieu à tout. Mais, prenez garde, chrétiens : Parce que ce serait une préférence stérile, si elle se bornait à la supériorité d'estime que nous force d'avoir pour Dieu l'infinité de son Etre; il faut donc y ajouter cette préférence libre que prouve la soumission entière à ses volontés.

Oui, mes frères, la soumission sans réserve aux ordres de Dieu est une qualité absolument essentielle à son amour. Pourquoi? Parce que, selon la parole de saint Paul, l'amour est l'accomplissement de toute la loi : *Plenitudo legis dilectio* (*Rom.*, XIII 10); et, parce que, selon l'oracle de Jésus-Christ, celui qui garde ses commandements, c'est celui qui l'aime : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me* (*Joan.* XIV, 21); parce qu'évidemment où l'obéissance à Dieu n'est pas, la préférence pour Dieu ne se trouve pas. Qu'est-ce, en effet, que de désobéir à la loi de Dieu? C'est préférer, à la volonté de Dieu qui impose la loi, la satisfaction de sa volonté propre par laquelle on enfreint ses préceptes, et voilà par conséquent comment le péché grief, tout péché grief, un seul, je dis un seul péché grief, détruit (j'entends ceux qui font perdre la grâce), voilà comment il détruit dans nous l'amour de Dieu, comment il nous rend indignes de Dieu, comment il mérite les éternelles vengeances de Dieu; parce qu'il est directement opposé à la préférence que nous devons essentiellement à Dieu.

De là, mes chers auditeurs, l'erreur également funeste de ceux qui, tranquillisés faussement ou par quelques sentiments passagers dont Dieu paraît l'objet, ou par quelques actes particuliers de vertus dont Dieu paraît le motif, persévèrent dans le péché, en se rassurant sur ce que le péché n'est que le triste effet de la faiblesse de leur cœur, sur ce que le péché n'a pas éteint, dans leur cœur, toute affection pour Dieu; sur ce que, malgré le péché, Dieu lui-même voit, au fond de leur cœur, une sorte d'attachement pour lui; sur ce qu'ils présentent encore quelquefois à Dieu, au fond de leur cœur, l'hommage de leur amour par l'expression de leur langage : *Dilexerunt eum in ore suo, et lingua sua mentiti sunt ei.* (*Psal.* LXXVII, 36.) Ce langage, s'écriait David, est celui du mensonge et de l'imposture : non, il ne saurait être vrai, qu'on paye à Dieu le juste tribut d'un saint amour, dès qu'on ne lui offre pas l'hommage de l'obéissance. Leur cœur est partagé, disait le prophète Osée, en parlant des Israélites : ils voudraient en même temps être à Dieu et à leurs idoles; et c'est la source de leur perte : *Divisum est cor eorum, nunc interibunt.* (*Osee*, X, 2.)

N'oubliez jamais cet oracle, mondains qui m'écoutez; il contient la formelle condamnation de l'amour criminel que vous avez pour le monde; vous en aimez les fêtes coupables, les plaisirs séducteurs, les usages illégitimes, les occasions dangereuses; vous ouvrez vos cœurs aux ressentiments de la haine, aux desseins de la vengeance, aux projets de la cupidité, aux charmes de la passion. C'en est donc fait de votre amour

pour Dieu. La passion le détruit aussitôt qu'elle le partage. Est-ce consacrer à Dieu tout votre cœur, que de lui offrir un cœur partagé? Est-ce préférer Dieu que de lui donner des rivaux? Est-ce vouloir plaire à Dieu que de violer ses commandements : *Divisum est cor eorum... interibunt.* Et, pour réunir tout en un seul mot, qui équivaut à la langueur des détails : Vous voulez connaître l'étendue de l'amour que vous devez à Dieu? Etudiez l'étendue de la loi de Dieu. Cherchez-vous la preuve la moins incertaine que vous avez de l'amour pour Dieu? Examinez-vous sur l'accomplissement entier de la loi de Dieu. Si vous n'observez pas la loi de Dieu, la conséquence est sûre; vous n'aimez pas Dieu. Toute obligation essentielle que vous ne remplissez pas, vous répète énergiquement : Votre cœur est partagé; il est donc sans vie; l'amour de Dieu n'y habite pas : *Divisum est cor eorum... interibunt.* D'où il suit que, comme nous ne saurions préférer Dieu à tout, sans être disposés à lui sacrifier tout; il est même une préférence généreuse de sacrifice qui devient, quand la circonstance l'exige, le témoignage absolument nécessaire de notre amour. Rassurez-vous, âmes vertueuses qui, prêtes à sacrifier la vie, plutôt que de vous séparer de lui par le péché, vous défiez encore de vos sentiments. Sainte défiance, lorsqu'elle est renfermée dans de justes bornes : elle prouve, elle excite, elle fortifie elle-même cet amour dont vous doutez. C'est par amour pour lui que vous craignez de ne l'aimer pas. Peut-être, si vous l'aimiez moins, croiriez-vous aveuglément l'aimer assez. Ah! vous l'aimez par-dessus tout, dès que pour vous unir à lui, vous consentez à perdre tout. Reconnaissez donc, mes chers auditeurs, le vrai caractère de cet amour, dans le défi généreux que propose saint Paul, à toutes les créatures, en disant qu'il n'est ni danger, ni infortune, ni privation, ni douleur, ni promesses, ni menaces, ni persécution, ni tourment, ni autorité, ni violence, ni crainte, ni tendresse, ni horreurs de la mort, ni amour de la vie qui puissent le séparer de Dieu, le rendre infidèle à Dieu. (*Rom.*, VIII, 38.) Donc, par une conséquence ultérieure, ce n'est pas aimer Dieu de cet amour de préférence, l'aimer comme il doit être aimé, que d'aimer autant que lui ses propres richesses, ses plaisirs, son avancement, ses intérêts; puisque, selon la parole de Jésus-Christ, ce n'est qu'en l'aimant plus que tout ce que l'on possède, plus que toutes les personnes auxquelles on est uni par les liens les plus sacrés, plus que soi-même; ce n'est, en un mot, qu'en renonçant à tout, qu'on lui peut prouver efficacement qu'on l'aime. Dieu grand! Dieu parfait! Dieu souverain, qui donc est semblable à vous, pour prétendre avoir le droit d'être aimé autant que vous? Peut-on avouer vos perfections et contester vos droits? Seriez-vous mon Dieu, si vous n'étiez pas mon tout? Puisque vous êtes mon unique fin, est-il un seul moyen par lequel je puisse refuser d'y tendre? S'il n'est rien qui puisse le disputer à l'infinie supériorité de votre Etre, qui peut donc limiter envers vous mes devoirs, et partager avec vous mes affections? Arrêtons-nous : cette pensée serait inépuisable. Je vous ai fait envisager, mes frères, dans l'amour de Dieu, le plus essentiel de vos devoirs; j'ajoute, et le plus grand de vos avantages.

SECONDE PARTIE.

Aimons Dieu, c'est un devoir, oui, mes chers auditeurs, et c'est le plus grand. Mais que d'avantages à le remplir! Puisque, de son accomplissement résultent le plus abondant mérite, les plus puissants secours, les plus solides consolations. Mérite abondant aux yeux de Dieu, c'est ce que produit infailliblement son amour; secours puissant pour servir Dieu, c'est ce que communique efficacement son amour. Consolation solide pour celui qui s'attache à Dieu, c'est ce que fait goûter saintement son amour.

Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, il sera aimé de mon Père, et nous viendrons établir dans lui notre demeure : *Si quis diligit me... et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et apud eum mansionem faciemus.* (*Joan.*, XIV, 23.) C'est-à-dire donc que, par son amour, Dieu promet, dès cette vie, de récompenser le nôtre; que nous devenons l'objet de ses complaisances, quand il est l'objet de nos affections; qu'aussitôt que la charité nous élève à lui, elle le fait habiter en nous; qu'il déploie pour nous sa magnificence, dès qu'il voit pour lui s'ouvrir nos cœurs, et que le divin amour est le lien qui les unit au cœur de Dieu. Préférence pour préférence, voilà ce que Dieu nous rend. Quels sont, ô mon Dieu, parmi les hommes, ceux qui principalement occupent vos soins? Ecoutez sa réponse, grands de la terre, enivrés de votre gloire, sages du monde, faux estimateurs de vos vertus stériles; hommes célèbres, enflés de vos qualités et de vos talents! Non, ce n'est point en votre faveur que Dieu s'explique, si vos talents, vos vertus et votre gloire ne lui présentent, au milieu de ce vain éclat, qu'un cœur où ne pénètre pas son amour. Ces hommes que l'obscurité ensevelit; ce pauvre, que le riche dédaigne; ce juste, que sur la terre tout humilie, mais que le céleste amour ennoblit; ah! voilà celui que Dieu fixe par prédilection; c'est sur lui que Dieu fait descendre la majesté de ses regards, l'abondance de ses dons, les sentiments de sa tendresse. Le ciel le contemple; pour lui un trône se prépare; il acquiert le droit de régner avec Dieu, parce que Dieu chérit ceux dont il est aimé; c'est lui-même qui nous l'apprend : *Ego diligentes me diligo.* (*Prov.*, VIII, 17.)

De là, mes chers auditeurs, cette prééminence que saint Paul attribue à la charité sur les autres vertus; non-seulement parce que celle-ci suppose toutes les autres, mais parce qu'elle leur donne un nouveau prix; au lieu que toutes les autres vertus, dit en-

core l'Apôtre, si la charité est exclue, ne sont d'aucun mérite pour le ciel. (*I Cor.*, XIII, 13.) Puis-je répondre de votre amour pour Dieu? Je puis répondre, par là même, que vous êtes agréables à ses yeux. Car, telle est l'activité de ce feu sacré qui embrase une âme; il en efface aussitôt les taches, il réunit à Dieu celle que le péché en avait séparé. Aussi fort que la mort, selon l'expression de l'Ecriture. (*Cant.*, VI, 8) il fait renaître à la grâce celle en qui le péché en avait détruit la vie; le seul acte d'un amour parfait justifie à l'instant celle que des péchés sans nombre ont rendu coupable. Beaucoup de péchés lui sont remis, dit Jésus-Christ, en parlant de Madeleine, parce qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* (*Luc.*, VII, 47.) Concluez de là, mes chers auditeurs, quelle abondance de grâces attire sur les justes un seul acte de ce véritable amour qui, par lui-même, a l'heureux privilége de rendre justes ceux qui étaient pécheurs. Concluez quelle est la force d'une prière qu'adresse à Dieu un ami de Dieu, et ce que peut obtenir un amour auquel Dieu attache des droits sur le sien. Concluez quels traits divins imprime sur toutes les œuvres l'amour de Dieu, qui en est le principe et qui les lui rapporte.

Ce n'est pas, mes frères, et prenez garde à ce point d'instruction aussi vrai qu'il est nécessaire, ce n'est pas qu'en vous exposant le mérite de l'amour de Dieu, comme celui de la vertu la plus excellente, je prétende dégrader celles qui sont moins parfaites; ôter à la foi, à l'espérance, à la soumission, à la pénitence, la bonté de leurs motifs et de leurs actes, et contredire ainsi les enseignements formels de l'Esprit-Saint qui, dans la crainte du Seigneur, nous montre le commencement de la sagesse : *Initium sapientiæ timor Domini.* (*Psal.* CX., 10.) Erreur, mes frères (et cette erreur est foudroyée par l'Eglise), que celle qui, ne présentant le portrait d'une vertu sublime que pour intimider et décourager la fragilité humaine, ose envisager comme venant toujours et nécessairement d'un amour criminel du monde ou de soi-même tout ce qui n'est pas sanctifié par l'amour divin. Heureux, sans doute, heureux celui dont cet amour règle toute la conduite, et anime toutes les œuvres? Mais malheur à celui qui, érigeant une erreur en principe, et sous le spécieux prétexte d'exalter la charité, affecte de ne reconnaître que cette vertu pour anéantir toutes les autres; qui fait regarder comme un sujet de condamnation aux supplices dont Dieu punit, tout ce qui n'est point un titre à la gloire dont Dieu couronne; qui dévoue à la sévérité de sa justice les mêmes œuvres que, selon la pensée de saint Augustin, Dieu récompense par des biens temporels; qui, pour l'honneur mal entendu de la reine des vertus chrétiennes, ose flétrir injustement toutes les vertus morales; et qui, ne mettant aucun intervalle entre le péché et la plus parfaite des vertus, compte, parmi les péchés de l'homme, les sentiments honnêtes, louables et vertueux de l'humanité! Est-ce donc pour le peindre tel qu'il est ce Dieu si bon, si généreux, si aimable? Est-ce pour engager plus efficacement à l'aimer, qu'on nous le représente ayant en main la foudre pour frapper celui qui, en lui offrant les œuvres de la fidèle obéissance à la loi, n'y joint pas toujours toute la perfection du motif de son amour?

Mais, autant qu'il est du devoir de mon ministère d'éclaircir sur ce point la vérité, autant le zèle doit-il s'empresser à vous ouvrir la source féconde du mérite et du plus grand mérite de vos œuvres? Vous demandez quelquefois, âmes justes, ce que vous pourriez faire pour Dieu. Vous vous plaignez de ne point connaître assez les moyens de plaire à Dieu. Vous gémissez de la disproportion qui se trouve entre vos actions, et les récompenses de Dieu. A ces saintes inquiétudes de l'amour de Dieu, j'oppose cet amour même. *Où est votre trésor, là est votre cœur*, disait Jésus-Christ. (*Matth.*, VI, 21.) Or, je serai avoué de lui, en vous ajoutant, de sa part : Où est votre cœur, là est est aussi votre trésor, si votre cœur est en Dieu. Ah! vos richesses sont dans son amour. Aimez Dieu, et agissez par le motif de cet amour. Dieu connaît le prix de ce que vous lui offrez, dit Salvien, par le prix de l'effusion qui fait l'offrande. La plus petite est grande à ses yeux par la grandeur de l'amour qui la lui consacre. Il ennoblit la plus simple, il enrichit la plus légère, il donne de la valeur à la plus indifférente, il perfectionne aux yeux de Dieu tout ce qu'il lui présente, et, par un autre effet, il vous aide à tout lui offrir. Secours puissant pour servir Dieu, voilà le second avantage de son amour.

Appliquez-vous à aimer Dieu, dit saint Augustin. C'est un précepte bien court qu'on vous impose; comme si, à ce précepte seul, ils pouvaient se réduire tous : *Breve præceptum tibi præcipitur.* Sur quoi je demande comment il peut trouver si peu d'étendue dans un commandement qui de tous est évidemment le plus étendu; puisque nécessairement il renferme la volonté de les remplir tous. Il est vrai, chrétiens; mais remarquez-le, cette volonté universelle que l'amour de Dieu exige, en même temps il l'enflamme. Il facilite ainsi l'accomplissement des devoirs, en même temps qu'il les prescrit. Avec les obligations, il étend les forces, et telle est la véritable interprétation du saint docteur, quand après avoir dit : Aimez Dieu, il ajoute : Faites ensuite ce que vous voudrez : *Breve præceptum......... Dilige; et fac quod vis.* A Dieu ne plaise par conséquent qu'elle puisse jamais favoriser l'illusion fanatique, dont les maximes jetées, et étouffées dans le dernier siècle, eussent fait servir de voile, à l'infraction de la loi de Dieu, le chimérique degré de perfection dans son amour; comme si, sous prétexte d'abandonner à Dieu son cœur, on pouvait impunément se livrer soi-même à tous les excès!

Quel est donc le vrai sens dans lequel nous osons vous dire, après saint Augustin : Aimez Dieu, et faites ce que vous voudrez ? Le voici, mes chers auditeurs : c'est que la ferveur de cet amour sera l'appui de votre fidélité ; c'est que vous agirez plus généreusement, si vous aimez Dieu plus ardemment, c'est que cet amour qui amasse les mérites, diminue en même temps la peine de les recueillir ; c'est, en un mot, que pour Dieu on fait beaucoup, quand on l'aime beaucoup. Et n'est-ce pas là l'explication de ces prodiges de vertus que, dans les saints, nous avons peine à comprendre ? Mystère d'une sainteté sublime dans eux, dont leur amour pour Dieu nous donne l'intelligence. Voyez les pénitents dans les déserts, les apôtres dans les fatigues, les martyrs dans les tourments. D'où leur vient tant de générosité, tant de constance et même tant de joie ? Ils aiment Dieu avec ardeur ; c'est la force de la charité qui soutient les rigueurs de la pénitence. C'est la flamme de la charité qui nourrit celle du zèle ; c'est le triomphe de la charité qui fait éclater le triomphe de la foi. L'amour divin, tel est le secret ressort de ces opérations dont l'héroïsme nous frappe. Il est l'aliment du courage que la grâce inspire ; il est le moyen abrégé des victoires qu'elle remporte ; il est l'âme de cette intrépidité qui affronte les périls, de cette patience qui supporte les douleurs, de cette supérioritéqui commande aux passions, de cette fermeté qui brave les supplices de cette grandeur qui dompte la mort.

Que faudrait-il donc, mes frères, que faudrait il pour vous animer à remplir vos devoirs, et pour vous perfectionner dans leur accomplissement ? Rien autre chose qu'exciter pour Dieu votre amour. Que je vous suppose, en effet, pouvant répondre à Dieu, comme saint Pierre à Jésus-Christ qui lui demandait s'il l'aime : *Me amas ?* Oui, Seigneur, j'en fais profession ; je le dois, vous le méritez, vous êtes le Dieu de mon cœur, vous le savez : *Tu scis quia amo te.* (*Joan.*, XXI, 17.) Armés d'un tel secours, je ne craindrai plus de vous voir livrer les combats. Par le souvenir du Dieu que vous servez, j'encouragerai vos efforts ; et votre amour pour lui décidera votre triomphe. Vous l'aimez, vous dirai-je, ce Dieu si parfait et si tendre : eh bien ! c'est de sa part, c'est en son nom que je sollicite en ce moment pour lui une preuve de votre amour. Ce sacrifice est grand ; mais c'est à Dieu que vous le faites. Ce piége est attrayant ; mais c'est Dieu qui vous ordonne de le fuir. Cette inclination est vive ; mais c'est par préférence pour Dieu que vous devez lui résister. Cet ennemi est cruel ; mais c'est pour Dieu qu'il faut lui pardonner. Cet homme est perfide ; mais c'est en Dieu qu'il faut l'aimer. Cette disgrâce est accablante, mais c'est par soumission à la volonté de Dieu qu'il faut la supporter. Ah ! la nature souffre ; comme malgré vous, elle murmure. Mais bientôt les cris sont étouffés par la voix plus forte du saint amour. La circonstance le réveille, il vole à votre défense, il échauffe votre courage, il redouble vos forces, il fait briller la magnanimité de votre âme ; Dieu applaudit, vous êtes glorieusement vainqueur. O efficacité du divin amour !

Pourquoi, au contraire, demanderai-je à plusieurs, pourquoi faites-vous si peu pour lui ? Hélas ! parce que vous l'aimez peu. Pourquoi n'éprouvez-vous, dans ce que vous faites, je ne dis pas un défaut d'attraits, qui ne dépend pas de vous, mais une faiblesse de volonté qui réside habituellement dans vous ? Pourquoi ces différences, ces alternatives, je ne dis pas dans une sensibilité qui n'est pas libre, mais dans une indolence réfléchie, qui remplace une ferveur passagère ? Pourquoi vous voit-on ramper aujourd'hui dans une route où l'on vous avait vu voler autrefois ? Parce que vous avez laissé refroidir votre amour. Imputez donc à vos langueurs, ce que vous attribuez à la rigueur de vos obligations. Vos devoirs n'ont pas changé de nature, c'est votre cœur qui a changé de sentiments. Si vous ne servez plus Dieu fidèlement, c'est que vous ne l'aimez plus que faiblement : *Charitatem tuam primam reliquisti.* Avouez encore, triste remarque dont la vérité n'est que trop sensible, avouez qu'il n'est pas jusqu'à la connaissance de Dieu qui ne semble s'obscurcir en vous, en même temps que s'affaiblit son amour. Car, c'est cet amour qui, selon la judicieuse réflexion de saint Jean Chrysostome, perfectionne lui-même la connaissance qu'il suppose. Si la connaissance de Dieu en produit l'amour, à son tour, l'amour de Dieu en développe la connaissance. Quand on connaît Dieu, on s'occupe plus volontiers de lui ; et, plus on s'occupe de Dieu, plus on sent combien il est aimable. Du feu qui échauffe le cœur, se répand dans l'esprit une lumière qui l'éclaire. Ce sont deux dispositions qui mutuellement s'entretiennent et s'appuient. Vous le savez, c'est l'amour de Dieu qui fait les saints ; et c'est, vous le voyez, dans les saints que nous trouvons les plus sublimes idées de Dieu. Et, par un effet tout opposé dans le monde, Dieu est moins aimé, parce qu'il est moins connu, et il est aussi moins connu, parce qu'il est moins aimé.

A qui donc me ferai-je entendre, si, parlant du troisième avantage de l'amour de Dieu, j'entreprenais d'exposer les solides consolations qu'il procure ? Et m'appartient-il à moi-même d'entrer ici dans le détail de ses sublimes effets, de peindre les douceurs de cette union qui transporte un cœur jusque dans le sein de Dieu, la profondeur de cette admiration qui le pénètre, la vivacité de ces délicieux sentiments qui l'absorbent ? Ah ! dans le sentiment seul de cet amour, quelle onction divine pour adoucir les disgrâces, pour modérer les douleurs, pour tempérer les regrets, pour soulager les peines, pour produire, jusqu'au milieu des plus vives tribulations, le calme et la paix ! Bonheur ineffable, presque aussi inconcevable que Dieu qui en est la source !

Bonheur qu'il n'est pas donné d'exprimer à ceux-mêmes qui l'éprouvent! La sublimité d'une Thérèse ne saurait pas l'atteindre; la pénétration d'un saint Augustin semble se perdre dans cette idée; la tendresse d'un saint Bernard ne suffit pas à la rendre; l'énergie d'un saint Paul s'épuise à en tracer la grandeur. Il ne nous reste qu'à vous dire avec David : C'est à l'expérience à vous instruire : goûtez, et voyez par vous-mêmes combien le Seigneur est aimable, combien il est doux de l'aimer : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII, 9.)

Ne nous arrêtons donc point ici à des dons extraordinaires, quoique connus et communiqués encore de nos jours. Ne tenons pas un langage que le monde ne saurait comprendre, et qu'il aurait peut-être la malignité de nous reprocher. Consultons les idées naturelles des hommes; je vais y trouver l'idée des consolations que l'amour de Dieu leur présente.

Ici, mes chers auditeurs, je me rappelle ce que disait autrefois saint Augustin à Dieu, lorsque vivement frappé des perfections divines que tout lui annonçait, mais qu'il ne pouvait pas se développer d'une manière assez fixe et assez sensible, il s'écriait : Qu'aimé-je, ô mon Dieu, en vous aimant? Il cherchait, dans les divers objets, ce Dieu qu'on ne peut trouver pleinement que dans lui-même, et qui ne réside lui-même nulle part plus sensiblement que dans notre cœur : *Quid amo cum te amo?* J'ai interrogé la terre, ajoutait-il, et elle m'a répondu : Ce n'est point à moi que vos sentiments se dirigent : *Interrogavi terram et dixit : Non sum.* J'ai fait cette même demande à tout ce qu'elle renferme, j'en ai reçu la même réponse. De nouveau, j'ai adressé la même question à tout ce qui respire, et voici l'aveu général de tout ce qui est dans l'univers : Non, nous ne sommes pas votre Dieu; cherchez-le au-dessus de nous : *Responderunt: Non sumus Deus tuus, quære super nos.*

Faites-vous-la à vous-mêmes, cette interrogation, mes chers auditeurs; mais, dans un sens tout opposé, qu'aimez-vous, quand vous n'aimez pas Dieu? Demandez-le à la terre, à ce qu'elle vous présente, à ce qui vous séduit, à ce qui vous flatte. Demandez-le à tout ce qu'il y a de plus capable d'exciter vos sentiments, de les capter, de les asservir. Demandez-le aux objets même les plus légitimes d'une amitié naturelle, d'une inclination épurée, d'une juste tendresse, d'un raisonnable attachement : *Quid amo?* Tous vous répondent : Nous pouvons vous amuser pendant quelque temps, vous occuper pendant quelques moments, vous attirer, vous plaire, vous charmer par une illusion propre à tout ce qui est sensiblement présent; mais, comme tout est passager, nous le sommes. Vos sentiments le sont eux-mêmes. Encore quelques années; et, si vous êtes encore, ce que vous aimez aujourd'hui ne vous touchera plus, vous n'y penserez plus; viendra sûrement le jour où vous ne le posséderez plus. Par ce qui vous a échappé, jugez de ce qui vous reste. Connaissez l'instabilité de ce que vous avez encore, par la perte de ce que vous n'avez plus. Pourrions-nous être l'objet qu'essentiellement votre cœur recherche, puisque nous ne pouvons jamais pleinement en tranquilliser les désirs? Pour le trouver, élevez-vous donc au-dessus de nous : *Non sumus Deus tuus, quære super nos.*

De bonne foi, mes chers auditeurs, n'est-ce pas là ce que vous disent sans cesse, par la voix même de vos affections, cette variété qui les partage, cette inquiétude qui les trouble, cette inconstance qui les détruit, ce dégoût qui leur succède, ce vide dans lequel elles vous laissent. Ah! elles sont ainsi partagées, parce qu'aucun objet créé ne peut les réunir; inquiètes, parce qu'aucun ne peut les rassurer; changeantes, parce qu'aucun ne peut les fixer; suivies du dégoût, parce qu'aucun ne peut les satisfaire. Et du néant de ces objets, que peut-il naître, si ce n'est le vide affreux, dans lequel vous vous trouvez? De là, ces plaintes réitérées, ces regrets amers, ces soupirs, qui accusent si éloquemment l'imperfection, le peu de durée, la fragile caducité de tout ce que vous offre le monde. Séparations affligeantes, absences prolongées, privations rigoureuses, cruelle perspective dans le souvenir effrayant d'une commune mortalité, voilà, voilà ce qui suit toujours et nécessairement les amitiés dans le monde. Tout varie, tout se passe, tout se perd, tout périt. Ainsi, dans la stérile spéculation de votre triste morale, nous avouez-vous souvent que la nature des biens du monde vous en inspire elle-même le détachement : *Non sumus Deus tuus, quære super nos.*

Heureux contraste pour les amis de Dieu! Qu'aiment-ils, ô mon Dieu, en vous aimant? *Quid amo?* Ils aiment un objet infini, dont ils ne peuvent se lasser; un objet toujours présent, dont ils ne peuvent être éloignés; un objet éternel, que rien ne peut leur enlever; un objet bienfaisant qui ne saurait les dédaigner; un objet toujours sensible à leur amour, et auquel ils peuvent sans cesse le témoigner; un objet attentif à tous les sentiments, et qui se plaît à les apprécier. Cet amour peut remplir le vide des solitudes; on y converse avec Dieu. Il peut rendre supportable l'obscurité des cachots : ils ne sont pas inaccessibles à la lumière de Dieu. Il peut suppléer aux douceurs de sa propre patrie: partout on retrouve Dieu. Il peut compenser abondamment toutes les pertes : c'est n'avoir rien perdu, que de posséder Dieu. Non, non, celui qui aime véritablement et ardemment Dieu, ne dira point, comme ce prince infortuné, aux approches de la mort : Est-ce ainsi que la cruauté de ses coups va me séparer du monde? (I *Reg.* XV, 32.) Il dira plutôt, avec saint Paul : *Qui me délivrera de ce corps mortel*, qui me tient séparé de Dieu? (*Rom.* VII, 24.) La mort est le grand malheur de ceux qui aiment le monde, parce qu'ils le quittent; elle est le vrai bonheur de ceux qui s'attachent à Dieu, parce qu'ils

s'y réunissent. La mort ravit aux sentiments d'un amour terrestre tous les objets qui les excitent; elle donne à l'amour divin des forces nouvelles, en lui présentant l'objet après lequel il soupire. Heureux, heureux le chrétien qui, terminant sa vie dans les saintes dispositions de cet amour, dont alors surtout il renouvelle à son Dieu les tendres sentiments, lui offre ainsi les derniers hommages, remplit les derniers devoirs d'un cœur qui appartient à ce premier maître, et se prépare à être transporté dans le sein de Dieu, par les mains de la charité!

J'ai dit un cœur qui appartient à Dieu. Et le vôtre, mes chers auditeurs, n'est-il pas sorti de ses mains? Dieu n'en est-il pas le créateur, le centre et le terme? Ah! de grâce, écoutez quelques moments votre cœur lui-même; il est noble, et Dieu l'invite par sa grandeur. Il est sensible, et Dieu l'attire par ses perfections. Il est tendre, et Dieu l'émeut par sa bonté. Il est reconnaissant, et Dieu lui parle par ses bienfaits. Il est vaste, et Dieu lui offre ses propres biens. Il est insatiable, et Dieu veut lui-même être son partage. Et c'est son amour qui réclame le vôtre. Cœurs indifférents, il vous prévient; cœurs égarés, il vous recherche; cœurs ingrats, il vous presse; cœurs obstinés, il vous poursuit; cœurs pénitents, il vous reçoit; cœurs convertis il vous pardonne.

Et pourquoi donc, grand Dieu! tant d'invitations à vous aimer seraient-elles nécessaires? A qui les adresserai-je de votre part? C'est à des hommes, c'est à des chrétiens. C'est à des hommes, ils sont vos créatures; c'est à des chrétiens, ils sont votre peuple: c'est à des hommes, ils sont votre image; c'est à des chrétiens, ils sont votre conquête: c'est à des hommes, la lumière de leur raison vous montre à leur intelligence; c'est à des chrétiens, la brillante vérité de votre parole vous manifeste à leur esprit: c'est à des hommes, ils sont créés pour vous aimer; c'est à des chrétiens, ils connaissent les richesses de votre amour : c'est à des hommes, toute la nature leur parle éloquemment de vos grandeurs; c'est à des chrétiens, toute la religion leur retrace énergiquement vos miséricordes : c'est à des hommes, vous êtes leur fin; c'est à des chrétiens, vous serez leur bonheur.

Hommes chrétiens, retrouverons-nous donc parmi vous un spectacle plus étonnant encore que celui qui frappa saint Paul au milieu de l'infidèle Athènes, lorsqu'il y trouva un autel sur lequel on lisait ces mots: Au Dieu inconnu : *Ignoto Deo*. (*Act.*, XVII, 13.) Vous le connaissez ce Dieu, mais sans l'aimer; et, si nous ne consultions que votre ingratitude, n'écririons-nous point sur nos temples : Au Dieu indifférent, au Dieu oublié? Que n'ai-je donc, en ce moment, la force persuasive du grand Apôtre qui annonce ce Dieu inconnu à l'aréopage, pour vous engager à aimer ce Dieu dont la connaissance ne produit pas dans vous son amour! Eh! combien de voix, si la mienne est trop faible, viennent à son appui! Ecoutez celle de la grâce, elle vous sollicite; celle du devoir, elle vous commande; celle de l'équité, elle vous confond; celle de votre intérêt propre, elle vous anime; celle de toutes les créatures, de toutes parts elle retentit; celle de Dieu lui-même, elle se fait entendre en ce moment au fond de vos cœurs.

Oui, tout vous exhorte à l'aimer, et cette exhortation s'adresse à tous. Aimez Dieu, grands de la terre, votre élévation est son ouvrage. Aimez-le, peuples, il est votre premier Roi. Aimez-le, riches, il est votre bienfaiteur; aimez-le, pauvres, il est votre ressource. Aimez-le dans la prospérité, il est votre soutien; aimez-le dans les disgrâces, il est votre consolation. Aimez-le, justes, il est votre trésor; aimez-le, pécheurs, il est votre asile; aimez-le, tendres enfants, c'est le Père que vous avez dans les cieux. Aimez-le dans tout le cours de la vie, il est le protecteur qui veille sur vos jours. Aimez-le, vieillards, vous allez être reçus dans son sein.

C'est bien tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous le dis, ô mon Dieu! au nom de ceux qui m'entendent, et ils vous le disent eux-mêmes avec moi, c'est bien tard que je commence à vous aimer. Mais ce délai, qui a fait mon crime, en devient aujourd'hui la peine. Je n'ai à vous offrir pour excuse que des larmes. Puissent-elles au moins attendrir mon cœur comme elles sont capables d'attendrir le vôtre! Puissé-je, dès ce moment, vous aimer comme vous êtes disposé vous-même à me rendre votre amour! Eh! quel en est donc l'excès! Si longtemps j'ai vécu sans y répondre, et le mien vous trouve sensible au premier instant! Ah! vous aimez en Dieu, et cette générosité seule m'annonce qui vous êtes. Tout autre que vous dédaignerait mon cœur, et ses sentiments vous sont toujours chers. Recevez-le donc, ô mon Dieu, ce cœur. Il est à vous à plus d'un titre. Mais c'est à ce moment l'amour qui vous l'offre. Vous en êtes tout à la fois et l'objet et le motif. Que nous vivions, que nous mourrions dans votre amour, et que nous vous aimions éternellement. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XXVI.

Pour le lundi de la quatrième semaine de carême.

RESPECT HUMAIN.

Recordati sunt discipuli, quia scriptum est : Zelus domus tuæ comedit me. (*Joan.*, II, 17; *Psal.* LXVIII, 10.)

Les disciples se ressouvinrent qu'il est écrit : Le zèle de la maison de Dieu m'a dévoré.

Où sont-ils aujourd'hui, les disciples que consume le zèle de la maison de Dieu? Parce que le grand nombre s'éloigne opiniâtrément de la pratique du bien; c'eux-mêmes qui se vantent dans leurs cœurs d'appartenir encore à la religion de Jésus-Christ, semblent en rougir au dehors. Le respect humain est la barrière qui les arrête. Res-

pect humain, faiblesse que l'on avoue, faiblesse qu'on travaille peu à surmonter, faiblesse qui devient toujours plus générale, qui s'étend avec la dépravation des hommes; à mesure qu'il en est moins de vertueux, on ose aussi moins le paraître; et la crainte du monde est un des premiers ressorts qu'il fait agir pour grossir le nombre de ses partisans.

Comme ces divinités malfaisantes qu'adoraient des hommes aveugles, uniquement pour n'en pas ressentir les coups, le monde se fait suivre, parce qu'il se fait redouter. Ceux qu'il ne peut pas gagner, il les épouvante : il subjugue par la terreur ceux qui d'ailleurs le connaissent trop pour l'aimer.

Je ne la déracinerai pas des cœurs pusillanimes, cette crainte funeste. C'est un ouvrage réservé, ô mon Dieu, à votre grâce; et, pour son triomphe, nous vous conjurons de l'opérer. J'examinerai la faiblesse des fondements sur lesquels le respect humain s'appuie, et la grandeur des dangers qui le suivent. J'exposerai les motifs de le combattre, et les malheurs de ceux qui ne veulent pas lui résister. En deux mots, qui renferment tout le partage de ce discours : Dans ce qui concerne le salut, vous ne devez point avoir d'égard aux jugements du monde, première partie. Si vous avez égard aux jugements du monde, vous avez tout à craindre pour le salut, seconde partie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi, chrétiens auditeurs, ne devez-vous point avoir d'égard aux jugements du monde dans ce qui concerne le salut? Pour trois raisons que je tire et du monde, et de vous-mêmes, et de la religion. Du monde dont les jugements, en cette matière, ne sont point à craindre; de vous-mêmes en qui cette crainte devient une contradiction et une inconséquence; de la religion qui vous prémunit solidement contre ces frayeurs. D'où je conclus, avec le Prophète, qu'on s'y livre sans avoir rien à redouter : *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* (*Psal.* XIII, 5.)

Ne perdons point ici le temps à de stériles discussions; n'examinons point si votre conduite est aussi exactement observée que vous le pensez. Ne cherchons point à réduire à sa juste valeur le petit nombre de censeurs que votre imagination grossit. N'y en eût-il qu'un seul, je le sais, voilà le monde pour vous. Eh bien! je suppose avec vous que le monde parlera de votre exactitude à vos devoirs; je suppose, si vous voulez, qu'il trouvera, dans la réserve de votre piété, de l'ennui; dans votre docilité à suivre l'Evangile, une gêne importune; dans votre fidélité, du scrupule; dans votre louable attachement à de saints usages, de la petitesse. Portons la supposition plus loin encore : Votre vertu, il dira que c'est l'hypocrisie qui la forme, ou la nécessité qui l'occasionne; vos pieuses démarches, il en fera le sujet d'une amère critique ou d'une maligne plaisanterie; vous-mêmes, il vous qualifiera de quelqu'un de ces noms que le libertinage emploie à décréditer ceux qu'il n'a pu séduire. Vous le voyez, ce n'est pas en vous en déguisant la malignité de l'ennemi, que je vous invite à le combattre. Mais quel ennemi, mon cher auditeur? Ah! malheur à vous si vous en méritez les applaudissements, c'est l'oracle de Jésus-Christ : *Væ, cum benedixerint vobis homines!* (*Luc.*, VI, 26.)

Vous voulez agir pour votre salut ou pour votre perfection. Vous voulez accomplir fidèlement les préceptes, ou suivre généreusement les conseils. La crainte du monde qui souvent respecte peu les premiers, et qui connaît à peine les seconds; voilà ce qui vous arrête. Mais, dites-moi, n'êtes-vous pas assuré que ce que Dieu exige ou ce qu'il conseille renferme le véritable bien? Si c'est là le véritable bien, quel jugement peuvent donc porter les hommes, qui ne soit faux dès qu'il est opposé à celui du Seigneur? L'esprit de vérité, disait le Sauveur à ses apôtres, le monde ne peut pas le recevoir, parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît pas : *Spiritum veritatis quem mundus non potest recipere, quia non videt eum, nec scit eum.* (*Joan.* XIV, 17.) Vous redoutez donc des jugements que vous savez n'être fondés que sur l'erreur. Car il faut nécessairement qu'il y en ait, ou de la part de Dieu dans les obligations qu'il vous prescrit, et dans les invitations qu'il vous fait; ou de la part des hommes qui censurent dans vous l'accomplissement des unes, ou qui vous blâment de vous rendre aux autres. Vous n'oseriez dire que dans la voie de Dieu il y ait de l'erreur, ce serait un blasphème. Pourquoi donc tant d'égards pour des hommes qui s'abusent? Quelle folie!

Le monde est dans l'erreur, il est vrai; mais cette erreur, direz-vous, est si répandue parmi ceux avec lesquels on vit, qu'il est difficile de se roidir contre les impressions. Nous sentons que le monde nous égare, mais il en coûte de ne pas nous égarer avec lui. Les jugements sont faux, mais nous les craignons.

Ah! de la part de qui les redoutez-vous? Connaissez au moins ces juges qui vous effraient par leurs méprisables arrêts. La soumission légitime de votre esprit à la foi, qui la condamnera? De faibles échos de l'impiété qui, pour preuve de leur génie, ne savent produire que celle de leur irréligion. Cette modestie exacte qui rejette jusqu'aux apparences de la passion, qui la censurera? Des cœurs déréglés qui n'écoutent que la leur, pour en faire la règle de leur conduite. Cette exactitude aux exercices de la religion, qui la blâmera? Des hommes qui en abandonnent les devoirs. Et certes, disait saint Augustin, en parlant des mépris que Jésus-Christ avait reçus de la part du monde : Comment voudriez-vous que des hommes, enivrés du faux amour des honneurs, des richesses et de la vie, n'eussent pas dédai-

gné celui qui venait les réformer par ses humiliations, par sa pauvreté et par sa mort? Quiconque imite ses exemples, ajoute ce saint docteur, éprouve les mêmes traitements; il est méprisé dans Jésus-Christ comme un membre de Jésus-Christ même : *Contemnitur in Christo quasi membrum Christi.* Voilà donc que vous avez pour ennemis les ennemis mêmes de Dieu. C'est à lui-même qu'ils s'en prennent, lorsqu'ils cherchent à vous détourner de son service. Dans ses disciples, c'est le maître qu'ils attaquent. N'êtes-vous pas justifiés par le caractère même de ceux qui vous jugent? Ils vous condamnent, et c'est votre gloire : *Contemnitur in Christo membrum Christi.*

Aussi vous vous alarmeriez peu des jugements et des railleries d'un impie déclaré et connu pour tel. Mais combien de gens vertueux, en apparence, vous feront une espèce de guerre sur la régularité de votre conduite! Que de propos n'aurez-vous point à soutenir? On s'amusera de l'embarras qu'ils vous causent; on rappellera devant vous la prétendue sainteté de vos exemples; on en célébrera l'édification; on affectera de vous citer en modèle; et tout cela, sur un ton de plaisanterie moins facile quelquefois à supporter qu'une critique ouverte. Telle est l'industrie du monde; il veut faire contribuer à son amusement jusqu'à votre piété qui vous éloigne de lui.

Or, c'est ici, mon cher auditeur, que vous combattez de vains fantômes dans ces jugements imaginaires dont vous êtes effrayé. Non, elles ne vous condamneront pas, ces personnes que vous supposez vertueuses, parce que la vertu ne saurait être opposée à elle-même. De leur part, vous n'avez à attendre que des approbations capables de vous dédommager de ces murmures frivoles qui vous intimident. La même raison qui arme le libertin contre vous, met l'homme sage dans vos intérêts; il cesse de l'être, s'il les abandonne. Je dis plus, et j'ose répondre que vous conserverez, sur l'esprit des plus déréglés, un droit à cette estime secrète qu'ils ne peuvent vous refuser.

Vous vous imaginez qu'on vous blâme, mais intérieurement on vous applaudit; votre vertu se venge de ses censeurs par des impressions dont ils ne peuvent pas se défendre. Qu'ils nous disent, ces jeunes voluptueux, livrés à toutes les passions de leur cœur, s'ils peuvent ne pas respecter ceux qui, comme eux dans l'ardeur de l'âge, se distinguent d'eux par la modération de la sagesse. Qu'elles nous disent, ces femmes du monde que la vanité occupe, que le luxe ruine, que souvent la malignité de la satire afflige, si elles peuvent ne pas estimer celles qui, plus occupées du soin de leur maison, de leur famille, plus éloignées des dangers, plus édifiantes dans leur conduite, sont plus sûres de leur réputation aux yeux du monde, en même temps qu'elles sont plus chrétiennes aux yeux de Dieu. En faveur de celles-ci se vérifie chaque jour cet oracle de l'Esprit-Saint : Ce qu'on appelle dans le monde avantage de lui plaire est un mérite aussi frivole que passager : *Fallax gratia vana est pulchritudo.* (*Prov.*, XXXI, 30.) C'est à la crainte de Dieu, c'est à la piété que sont réservés les solides éloges. Oui, la véritable vertu fixe les yeux du monde, mais elle s'en attire les respects : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.* (*Ibid.*) Dieu, dit saint Chrysostome, a gravé dans le cœur des hommes une règle d'équité qu'il ne dépend pas d'eux de détruire ; d'où il arrive, dit ce Père, que comme les méchants se condamnent eux-mêmes, comme ils ne peuvent supporter qu'on leur reproche ce qu'ils sont, comme ils tiennent ce reproche pour injure : *Eos pudet id esse quod sunt;* ils condamnent aussi en secret, ils méprisent même ceux qui, par le déréglement de leurs mœurs, se rapprochent d'eux : *Nescitis ipsos quoque malos irridere eos quorum sunt iidem mores, et eos damnare.*

Savez-vous donc à qui sont redoutables les jugements du monde? A ceux qui vivent conformément aux maximes du monde. C'est à ceux qui ont à se défendre contre des soupçons d'intrigue, des éclats de scandale, des bruits fâcheux; c'est à ceux dont on aperçoit les passions, dont on examine les fausses démarches, dont on peut attaquer et les mœurs et la conduite, sujet trop ordinaire de tant de discours qui se tiennent dans le monde sur le compte des mondains. Le monde déchire le premier ceux qu'il a pervertis, il juge impitoyablement ceux qu'il a rendus coupables, il punit sévèrement les crimes qu'il occasionne. Livrez-vous à lui, et, bientôt, ne pouvant plus vous railler sur vos vertus, il attaquera vos vices. Et voilà l'opprobre réel qui remplit quelquefois d'amertume le cœur des mondains, qui leur arrache des larmes d'un repentir dont le monde n'est pas touché, et dont la crainte est bien autrement fondée que vos inquiétudes sur ses critiques de la vertu, lorsqu'elle nous met à l'abri de ses fureurs. Apercevons-les ici, mon cher auditeur. Que peut penser le monde, et que peut-il dire, s'il respecte la vérité? Que vous évitez de déplaire à Dieu, que vous refusez de violer ses préceptes, que vous vivez selon les principes de la religion, que vous préférez Dieu à tout : c'est à quoi nous réduirons toujours ces fades railleries, qui déshonorent ceux qui les répètent. Qu'ils taxent, tant qu'ils voudront, votre conduite chrétienne de faiblesse; la véritable faiblesse serait, si, par égard pour des jugements faux, des jugements méprisables, des jugements imaginaires, vous l'abandonniez. En effet, mon cher auditeur, vous ne sauriez avoir égard aux jugements des hommes, sans tomber en contradiction avec vous-même. Je vais le mettre visiblement sous vos yeux.

Je m'adresse à vous, chrétiens, qui êtes actuellement rassemblés dans ce temple. Ne soyez pas surpris de la demande que je vais vous faire : Quelle est votre religion? Le

nom de Jésus-Christ que vous entendez prononcer avec respect, et que vous prononcez ainsi vous-mêmes, annonce mutuellement à tous que vous êtes ses disciples. Je fais un pas de plus : la morale sainte, pensez-vous qu'il soit nécessaire de la suivre? Anathème, me répondez-vous d'une commune voix, à qui refuse de s'y soumettre. Allons plus loin encore : cette morale divine, la connaissez-vous? Nul d'entre vous qui ne m'en fasse le détail. Instruits des préceptes de l'Evangile, vous savez que la pénitence est prescrite par le christianisme, que la charité en est le lien, que la soumission à l'Eglise en est la règle, que les sacrements en sont la force, que toutes les vertus en sont la suite. Vous voilà donc reconnus chrétiens, confessant que vous l'êtes, et avouant la nécessité d'agir en cette qualité. Ici, sans doute, je ne vous prête pas des sentiments, ce sont les vôtres. Qu'il se lève celui qui d'entre vous refuse de les adopter, vous ne le reconnaîtrez plus pour membre de la société chrétienne.

D'où vient donc, tout à coup, cet étrange changement? Au sortir de ce temple, et répandus dans le monde, vous ne voulez plus paraître ce que vous êtes. Cette morale de Jésus-Christ, vous rougissez de la mettre en pratique; cette loi de la pénitence, vous avez la faiblesse de la violer dans les jours où elle vous est prescrite, de peur qu'on ne vous reproche d'être exact à vous y soumettre; cette charité, vertu si délicate, vous craignez de paraître trop la ménager; cette simplicité de foi, vous appréhendez qu'elle ne vous humilie; ces sacrements, vous ne voudriez pas qu'on sût que vous les fréquentez; ces vertus chrétiennes, vous allez quelquefois jusqu'à désavouer qu'elles soient le principe des actions mêmes qui en sont l'indice. Avez-vous donc abjuré votre foi, ou n'est-il que certains lieux destinés à la produire? Etes-vous chrétiens dans le temple, infidèles dans vos maisons? Pourquoi rougir des œuvres de la foi, dès que vous ne rougissez pas de cette foi même? Pourquoi ressembler à ceux dont l'Apôtre parle, qui confessent un Dieu par leurs paroles, et qui le nient par leurs actions? *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* (*Tit.*, I, 16.)

Vous n'hésitez pas à répondre que vous êtes chrétiens. On a donc droit d'attendre que vous ne craindrez pas de prouver que vous l'êtes. Ceux-mêmes que vous craignez peuvent vous dire et vous disent intérieurement : Changez donc ou de nom, ou de mœurs. Ce qui doit les étonner, ce n'est pas que, devant eux, vous fassiez ce que la religion vous enseigne, ou que vous vous absteniez de ce qu'elle vous défend; mais c'est que, par égard pour eux, vous violiez une religion dont vous reconnaissez la vérité. Ils vous demandent, en observant votre conduite, ce que je vous ai demandé moi-même, sur votre créance. Et ce qui les surprend, ce qui vous avilit à leurs yeux, c'est de trouver entre l'une et l'autre si peu de rapport : *Confitentur se nosse Deum*, etc.

Pourquoi n'offrez-vous pas votre encens à Bel (fameuse idole des Babyloniens), demanda Evilmerodach à Daniel : *Quare non adoras Bel?* (*Dan.*, XIV, 3.) C'est, lui répond avec fermeté le prophète, c'est que je n'adore point les idoles qu'a fabriquées la main des hommes. C'est au Dieu vivant que je rends mes justes hommages : *Quia non colo idola manufacta, sed viventem Deum.* (*Ibid.*, 4.) Il eût été beau après cela de voir Daniel entrer dans le temple de la superstition, y prostituer ses vœux à la fausse divinité, et devenir idolâtre par égard pour ceux dont il avait hautement condamné l'idolâtrie.

Mais êtes-vous donc plus autorisé, mon cher auditeur, après avoir reconnu la vanité des idoles du monde, après les avoir condamnées, en professant une religion qui tend à les détruire; êtes-vous plus autorisé à les adorer par condescendance pour le monde qui s'attend à vous les voir fouler aux pieds, et auquel vous dites, par votre titre même de chrétien : Le monde n'est pas ma règle, c'est à la loi de Jésus-Christ, Dieu vivant, que je suis soumis : *Non colo idola manufacta, sed viventem Deum.* Ne vous y trompez pas, mes frères, le monde est lui-même frappé de cette conséquence. Il la méprise, lors même qu'il vous y engage; il célèbre, à votre honte, le triomphe que vous lui cédez. Il vous caractérise d'une manière flétrissante, lorsqu'il dit que vous faites aisément comme les autres, que votre zèle contre la loi ne tient pas contre un bon mot, qu'il est facile de vous porter à l'enfreindre, que vous êtes tout ce qu'on veut que vous soyez, c'est-à-dire que par vous-même vous n'êtes rien, dès que vous n'osez pas paraître ce que vous êtes : *Confitentur se nosse Deum*, etc.

Eh! vous exigez vous-même, avec raison, qu'on se conforme aux lois de son état. Ce serait offrir à vos yeux un contraste humiliant, que d'en oublier la décence, pour s'accommoder aux manières du monde. Il faut soutenir, dites-vous, par les dehors mêmes de la vertu, un genre de vie qui l'annonce, et vous dites vrai. Or, le soutenez-vous, cet état, vous tenez-vous dans les bornes de cet état, ne sortez-vous pas de votre état, vous, chrétiens, qui oubliez les devoirs du christianisme, dans la fausse idée de plaire à ceux qui n'ignorent pas que vous le professez? *Confitentur se nosse Deum*, etc.

Qu'elle paraisse donc en vous, cette constance chrétienne, qui vous rendrait invincible au monde même, et qui briserait à vos pieds ses traits. Ah! si vous lui donniez à connaître que vous avez des principes sûrs dont vous ne vous départez jamais, entreprendrait-il seulement de vous les faire abandonner? Non, non, il ne raille ordinairement, parmi les chrétiens, que ceux qui le sont à demi. Soyez-le entièrement, vous le réduirez au silence. Témoins ces hommes respectables, ces chrétiens décidés, dont la piété soutenue n'est pas même exposée à ses attaques.

Ce n'en est point encore assez de démentir votre état par une inconséquence aussi humiliante, vous désavouez jusqu'à vos propres sentiments. Héritiers de cette liberté des enfants de Dieu, que Jésus-Christ, au témoignage de l'Apôtre (*Gal.*, V, 13), nous a donnée, vous n'osez pas en jouir. Vous pensez le vrai, et vous le déguisez; vous connaissez le bien, et vous ne l'effectuez point : vous avez des lumières sans en profiter, une conscience sans en écouter la voix, un cœur sans en suivre les mouvements. Non, quand le monde vous captive, on ne vous reconnaît plus : on ne sait plus ce que vous êtes, et vous-même vous l'ignorez.

J'ai honte pour vous, disait saint Augustin, parlant à un sage du paganisme : *Pudet me tui.* Quoi! vous reconnaissez qu'il n'est qu'un Dieu à adorer, et vous en reconnaissez mille fabuleux : ***Naturalem Deum colere cupis, mille falsos cogeris.*** Comprend-on mieux votre conduite, mon cher auditeur? Il serait naturel de s'adresser à vous pour savoir si vous voulez vous sauver, mais il faut plutôt examiner si le monde consentira à votre salut. L'affaire dépend de vous, mais c'est sur les idées du monde que vous la réglez. Elle est de la dernière nécessité pour vous; mais, si le monde s'y oppose, vous n'oseriez y réussir. Quel état! Vous avez un maître, et vous n'êtes soumis qu'à ceux que ce premier vous a donnés, et vous vous en formez dans chacun de ceux avec lesquels vous vivez : ***Naturalem Deum colere cupis, mille falsos cogeris.***

Mais encore cette déférence n'est-elle pas souvent opposée à l'idée même que vous avez de ceux envers qui vous en usez? N'arrive-t-il pas que vous craignez les discours de ceux dont vous rougiriez de suivre l'exemple; que vous êtes ébranlé par les railleries de ceux dont vous dédaigneriez l'approbation; que vous redoutez, comme censeurs, ceux que vous n'oseriez avouer pour amis? Ou si ce sont des amis dont la présence nuise à vos devoirs, sont-ils dignes de l'être? Le sont-ils, en effet, quand, sur le point le plus important, ils vous gênent jusqu'à vous en arracher ce sacrifice? Dérèglement étrange! Les païens ont reconnu l'amitié capable de supporter les défauts de ceux qu'on aime; et, dans le sein du christianisme, vous regarderiez comme amis ceux qui s'offensent de vos vertus! Mettez-vous donc d'accord avec vous-même. Ou ne craignez pas la satire de ceux dont vous ne devez pas ambitionner le suffrage, ou n'estimez pas ceux qui satirisent les gens de bien.

Vous sentez la bassesse de ces égards que vous avez pour le monde, et vous voudriez que, comme aisément vous vous les reprochez, il vous fût facile d'y mettre fin. Recourez, dans cette vue, à la religion.

Que vous dit-elle? Que c'est de Jésus-Christ que vous avez reçu la loi. C'est l'étendard de sa croix, ajoute-t-elle très-éloquemment par la bouche de saint Augustin, que vous avez arboré. Qu'avez-vous à craindre? *Quid times fronti tuæ, quam signo crucis armasti?* Il a vaincu le monde, ce signe adorable. Armé, comme vous l'êtes, de sa force divine, vous n'oseriez pas combattre? Ignorez-vous qu'en qualité de chrétien vous participez en quelque sorte à la puissance de Jésus-Christ; qu'il vous a donné, sur le monde, une partie de cette autorité qui le lui a soumis; que c'est à vous qu'il appartient de donner l'exemple? Répondez, continue-t-elle par la voix de saint Chrysostome parlant au peuple d'Antioche, répondez non-seulement à ceux qui vous effrayent par leur discours, mais à ceux qui vous menacent de la perte de vos biens et de la vie même : Formé à l'école de Jésus-Christ, j'ai appris à ne craindre que celui qui a le pouvoir de perdre mon âme, et je ne connais d'autres maux que ceux qui auraient leur principe dans ma coupable volonté. Car, telle est, mon cher auditeur, la sainte fierté que la religion nous inspire. Comme elle eût moins paru l'ouvrage de Dieu si elle n'eût point eu à combattre les contradictions du monde, vous seriez aussi moins digne d'elle si vous n'ajoutiez pas à ses triomphes, si vous ne montriez donc pas dans vous-même cette foi qui s'est montrée à l'univers pour le confondre, si vous veniez à oublier que c'est par la force de la croix que Dieu a déconcerté toute la sagesse humaine qui ne peut rien contre vous.

Elle vous défend, si j'ose m'exprimer ainsi, par elle-même, cette religion divine dont le caractère est une noble supériorité à tous les obstacles. Ce caractère, elle l'a gravé sur vous. Car c'est là une suite de ce sacrement dont l'effet propre est de vous confirmer dans la foi et de vous donner le courage de la défendre. Régénérés d'abord par le baptême, vous devîntes enfants de Dieu, et par la confirmation vous reçûtes la force d'en conserver le titre. Après vous avoir donné la vie de la grâce, dit un saint pontife, la religion vous a prémunis encore contre les dangers de la perdre : ***In baptismo regeneramur ad vitam; post baptismum confirmamur ad pugnam.*** Or, c'est alors qu'on a gravé sur vous le signe victorieux de la croix, et qu'on vous l'a gravé sur le front, remarque le saint concile de Florence, afin que vous ne rougissiez jamais de confesser le nom de Jésus-Christ : ***Ideo in fronte,.... ne Christi nomen confiteri erubescat***

C'est ainsi donc que la religion vous a d'abord muni des puissantes armes avec lesquelles il dépend de vous de triompher du monde. Elle vous a appris que vous n'êtes pas seulement les disciples de Jésus-Christ, mais que vous en êtes les soldats. Elle vous rappelle que c'est pour sa cause que vous devez combattre. Il combat lui-même avec vous par sa grâce contre le monde. Qu'exigeriez-vous encore pour vous assurer la victoire? ***Quid times fronti tuæ, quam signo crucis armasti?***

Pour enflammer votre courage, vous faudrait-il des exemples? Combien la religion

peut-elle vous en fournir! Elle pourrait vous montrer ces confesseurs de Jésus-Christ, ces héros chrétiens, vos prédécesseurs dans la foi que vous avez héritée d'eux, ces hommes illustres dont vous avez été et les successeurs et les enfants; elle pourrait vous les montrer bravant, non pas seulement les discours du monde, mais ses cruautés et ses tourments. Vous les verriez déclarer hautement, en présence des ennemis du christianisme, qu'ils le professent, ne se parer plus précieusement d'aucun titre que de celui de chrétien; renfermer dans celui-là seul la gloire de tous les autres; consentir plutôt à perdre la vie qu'à le désavouer jamais. Mais elle vous offre un objet plus pressant encore : c'est par les exemples même de Jésus-Christ qu'elle vous instruit. Ah! si dans la cause des hommes, il eût rougi de se montrer leur Sauveur, s'il eût rougi de paraître aux pharisiens un faux prophète, à la cour d'Hérode un insensé, à sa propre nation un séducteur, s'il eût rougi de la pauvreté de sa naissance, de l'obscurité de sa vie, des ignominies de sa mort! Quelle vue, chrétiens timides, vient donc ici vous présenter la religion? N'est-elle pas seule trop éloquente pour que je veuille la développer?

Je ne m'étonne donc pas des sentiments du grand Apôtre qui, peu content de ne pas rougir de l'Evangile, comme il l'écrivait aux Romains, dit en écrivant aux Galates : *A Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre chose que de la croix de Jésus-Christ!* (*Gal.*, VI, 14.)

Or, il ne dit pas, remarque saint Chrysostome : Je ne me glorifie pas, je ne me glorifierai jamais d'aucun autre objet, mais il dit : Dieu me préserve de placer ailleurs ma gloire! Comme si c'était là une faute énorme dont la seule idée a de quoi l'étonner. Et pourquoi, se demande alors saint Chrysostome, me glorifierai-je ainsi de Jésus-Christ? C'est, répond-il, c'est qu'il a pris pour moi l'état humiliant d'esclave; c'est qu'il a souffert pour moi tous les opprobres; c'est qu'étant mon maître et mon Dieu, il n'a pas refusé de consommer mon salut sur la croix. Oseriez-vous donc, poursuit-il avec énergie, oseriez-vous vous faire une honte de suivre publiquement la doctrine d'un Dieu qui n'a pas eu honte d'être crucifié pour vous : *Non puduit tua causa crucifigi, et te pudet ejus inenarrabilem profiteri dispensationem!*

Armez-vous, mon cher auditeur, contre les vaines attaques du monde du ferme bouclier de la religion. Toujours supérieure au monde par la divinité de son auteur, par la sainteté de ses maximes, par la force de ses secours, elle vous met en main de quoi le confondre. Qu'ils vous disent, ces hommes que vous redoutez, s'il est plus juste de suivre leurs idées que de vous conformer aux ordres de Dieu. Qu'ils vous apprennent à quel titre ils disputent à Dieu la soumission que vous lui devez. La loi, toujours la loi, voilà le titre solide de votre indépendance des jugements du monde. Autorité usurpée que celle qu'il veut prendre sur vous; vil esclave que celui de ses opinions : *Si justum est in conspectu Dei vos potius audire quam Deum judicate.* (*Act.*, IV, 19.) S'agit-il du salut? Tous les hommes vous sont étrangers; il n'y a que Dieu et vous dans l'univers. Et si vous avez égard aux idées du monde, vous avez tout à craindre pour le salut. Sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

N'y eût-il dans vous, mon cher auditeur, que la crainte de déplaire au monde, je serais alarmé pour vous, parce que cette crainte tend d'abord directement à la destruction de la parfaite vertu; parce qu'elle devient souvent un principe fécond du péché, parce qu'elle est enfin un obstacle à la réparation qui doit le suivre? Jugez vous-même si je vous fais du respect humain un portrait fidèle.

Il tend, ai-je dit, à détruire la vertu, et comment? En l'empêchant de paraître, puisqu'il ne lui est pas toujours permis de se cacher. Qu'il y ait des occasions où elle peut, où elle doit même se dérober, il est aussi des circonstances où elle doit se produire, et le même Evangile qui vous défend de faire de bonnes œuvres, dans l'unique dessein de vous attirer les suffrages des hommes, veut que vous les fassiez en leur présence pour en faire rejaillir la gloire sur le Dieu qu'elles honorent. S'il récompense l'humilité des vertus secrètes, il est touché des hommages que lui attire leur éclat de la part de ceux qui en sont les témoins : *Videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* (*Marc.*, V, 16.)

Or, c'est à quoi s'oppose d'abord le respect humain. Il ne forme pas, il est vrai, du premier coup, des prévaricateurs déclarés; mais il fait des adorateurs timides. Il ne conduit pas aussitôt à l'autel de Baal; mais, insensiblement, il écarte de celui du Seigneur. Il n'en détache pas entièrement le cœur, mais il le partage. On veut encore appartenir à Dieu, mais on ne veut pas être aperçu. Comme ce disciple, que la crainte des Juifs arrêtait, on n'ose aller à lui que dans l'obscurité, et la préférence que mérite la souveraine grandeur, on permet déjà au monde de la lui disputer.

Ainsi, mon cher auditeur, la crainte du monde vous engage-t-elle plus d'une fois à renfermer au dedans de vous les plus saints désirs. Vous craignez, jusque dans la sagesse de votre conduite, ce qu'elle peut avoir d'apparence, prêt à retrancher de vos vertus dans l'idée qu'on les observe. Comme si vous disiez à Dieu : Je sens que vous en méritez davantage, je voudrais même être à vous sans réserve; que ne m'est-il permis de suivre en ce point les sentiments de mon cœur et l'attrait de votre grâce, mais le monde en murmure, c'est en m'éloignant un peu de vous que je cherche à l'apaiser.

Commencement d'infidélité dont quelque-

fois vous êtes susceptibles, âmes d'ailleurs véritablement chrétiennes, qui tend, et qui réussit à vous dégoûter de ces actes extérieurs, de ces démonstrations de piété, de ce fidèle attachement à de saintes observances, que vous n'osez plus laisser paraître. Victoire que le monde s'applaudit de remporter sur vous, et que vous lui cédez facilement, dès lorsque vous le craignez. Eh! qui vous répond que, comme c'est là une faiblesse injurieuse au Seigneur, les suites n'en seront pas pour vous des plus funestes? Qui vous répond que si le monde vous demande d'autres sacrifices, vous n'en viendrez pas à les lui offrir? Qui vous répond, qu'avec Eléazar, vous auriez le courage de préférer la mort à l'infraction des lois; tandis que, vous n'osez pas seulement braver avec David, pour l'honneur de l'arche, les injustes mépris de la fille de Saül. (II *Mach.*, VI, 19; II *Reg.*, VI, 21.)

Que vous n'ayez sacrifié à l'idée des hommes que ce que vous ne croyez pas essentiel à la religion, je le veux; mais voilà donc au moins que le respect humain s'apprête à étouffer ces vertus brillantes qui font la gloire de la divine religion qui les enfante, voilà qu'il renferme dans d'étroites bornes ces généreux efforts que la grâce cherche à produire, voilà qu'il arrête au terme du rigoureux devoir, les progrès que l'esprit de perfection pourrait opérer, voilà qu'il enlève au christianisme ce florissant éclat dont il a toujours été orné, qu'il en retranche tout ce qu'il vous persuade que vous pouvez en retrancher, et, s'il ne vous fait pas renoncer à Jésus-Christ, il diminue l'ardeur de votre courage à le suivre.

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque? C'est votre prétexte, et ce prétexte, le respect humain vous le fournit. Il n'en est pas ainsi par rapport à vous, maîtres de la terre. On veut être observé lorsqu'on vous sert, on ambitionne les occasions de signaler sa fidélité, on anime celle d'autrui par ses exemples. Pourquoi Dieu est-il donc le seul au service duquel on refuse de se distinguer?

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque, mais où sont et votre foi et votre amour? Votre foi, si vous ne sentez pas que vous déclarer pour Dieu, c'est votre plus solide gloire; votre amour, si, à de vaines idées des hommes, vous sacrifiez la gloire que vous pourriez procurer à Dieu?

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque; seriez-vous donc fâchés que Dieu pût dire de vous avec complaisance, ce qu'il disait d'un de ses adorateurs les plus soumis: Avez-vous considéré mon serviteur : *Considerasti servum meum?* (*Job* I, 8.) Hélas! parmi les hommes, il en est tant qui se font remarquer par leurs désordres, et Dieu n'en trouvera pas qui soient remarquables par la force de leur ferveur! Vous refusez à la religion d'essuyer les larmes que tant d'égarements lui arrachent! Vous la verrez gémir sur les scandales, et vous ne la consolerez pas par les dehors édifiants de la piété!

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque; mais, comme Jésus-Christ disait à ses apôtres, vous attesterez la vérité de ma doctrine, vous me servirez de témoins : *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.) N'attend-il point de vous que vous serez au milieu du monde une preuve de la grandeur des sacrifices qu'il mérite, de la sublimité des sentiments qu'il inspire, de l'héroïsme auquel il élève? Dieu paraîtrait-il *si admirable dans ses saints*, si la sainteté ne brillait jamais? (*Psal.* LXVII, 36.)

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque; sentiment louable, si l'humilité en est le fondement; mais appuyé comme il l'est sur la crainte des hommes, sentiment répréhensible. Vous ne devez pas affecter de paraître, mais vous devez ne pas craindre de vous montrer. Il est à propos qu'on remarque vos vertus. Ceci s'adresse surtout à vous, personnes distinguées dans le monde par l'élévation du rang, ou de la naissance, ou des talents. Placées au-dessus des autres, vous glorifierez plus le Seigneur, en leur donnant de grands exemples; de quel secours ne seront-ils pas pour eux, quel bien ne seront-ils pas capables de produire en eux? Quel est donc le malheur du respect humain qui vous porte à les dérober?

Cependant, hélas! de tout ce qui se pratique selon l'esprit de l'Eglise, quel est aujourd'hui le point sur lequel vous ne vous fassiez pas une espèce de honte de vous conformer à ses désirs? Et, si nous en exceptons ses préceptes que l'on ose encore accomplir, quelles sont les preuves que vous ne rougissez pas de donner de votre religion? Vous surtout, grands, qui pourriez lui rendre sa splendeur, n'avez-vous pas à vous en reprocher le dépérissement? Insensiblement, par égard pour les idées du monde, vous vous éloignez de ces cérémonies respectables que vous abandonnez au peuple, comme si devant Dieu il y avait une distinction à faire, comme si vous n'adoriez pas le même Dieu, comme s'il n'était pas également le maître de tout. De là qu'arrive-il? C'est qu'en négligeant ainsi ce qui a rapport à la religion, il ne tient pas à vous qu'elle ne soit avilie; qu'en évitant de rendre publiquement à Dieu certains honneurs, vous contribuez à ralentir la pieuse générosité de ceux qui les lui rendent, c'est que vous refroidissez ce zèle commun qui devrait vous animer tous, c'est que cette indifférence que vous marquez pour les plus nobles usages du christianisme, il ne dépend pas de vous qu'elle ne retombe sur les vertus les plus essentielles. Et, pour m'en tenir ici à un seul exemple plus palpable et plus fréquent, tient-il à vous que la foi de Jésus-Christ dans l'eucharistie ne s'affaiblisse, depuis que vous craignez de paraître humblement à sa suite? Il ne sera donc plus que le Dieu des pauvres, ce Dieu anéanti dans ce sacrement pour l'amour de tous! L'Eglise à certains jours le portera en triomphe dans le sein des villes, et les riches n'oseront pas former sa cour, le peuple seul le suivra, et paraîtra l'adorer? C'est qu'on a commencé

par craindre le monde, et déjà l'on rougit d'en adorer le Sauveur.

Le culte intérieur, on le rend à Dieu, dites-vous, et c'est ce qu'il demande. Ah! voilà donc où le respect humain voudrait borner le vôtre! Remarquez-le, mon cher auditeur: c'est par là que l'impiété cherche de nos jours à se répandre; c'est en renfermant la religion dans l'intérieur de l'homme, qu'elle se flatte de l'anéantir. Ce sont, s'il m'est permis de parler ainsi, les dehors qu'elle attaque pour en consommer la ruine. Ils consentiront, les impies, que vous conserviez pour la religion quelques sentiments, pourvu que vous craigniez d'en donner des marques. En empêchant de les produire, ils espèrent vous les arracher. Ils font de votre Dieu, si je puis le dire, une divinité de ténèbres; et, pour étouffer l'éclat de sa gloire, ils veulent réduire à un culte secret ses adorateurs. Les hommages du cœur! les hommages du cœur! ne vous y trompez pas, mes frères, voilà le cri de ceux qui cherchent à les détruire tous, dès qu'ils n'exigent que cela. C'est donc aujourd'hui plus que jamais qu'il faut braver ce respect humain qui vous détourne de donner des marques de votre culte. O vous, à qui il reste encore pour la gloire de Dieu quelque zèle, redoublez votre empressement à la procurer. Offrez-lui solennellement ces vertueux témoignages qu'il agrée, et que l'orgueil des hommes cherche à lui ravir. Levez, levez avec courage l'étendard de la piété, à mesure qu'on ose arborer avec audace celui de l'irréligion. Dieu voit surtout avec complaisance la ferme générosité des Tobie, lorsqu'on court en foule aux idoles de Jéroboam. (*Tob.*, I, 5.)

Pour les intérêts de la vertu, affranchissez-vous donc de la crainte du monde; mais sachez que cette crainte du monde peut devenir encore pour vous une source de péchés, que vous êtes engagés à prévenir. Cette crainte en effet, n'est pas une de ces faiblesses dont l'objet fixe ne vous présente que la même occasion de chute; c'est une disposition générale qui vous rend capables de toutes. Ce n'est pas un de ces penchants qui vous portent à un même péché, et qui vous font dire quelquefois dans ce sens, qu'un tel péché est le vôtre, parce que vous êtes facilement déterminé à le commettre; c'est l'asservissement d'une criminelle complaisance qui peut vous faire participer aux péchés de tous. Vos inclinations, fussent-elles encore meilleures, le monde en abusera. Vous subirez le sort de ceux qui, par aveuglement ou par intérêt, se trouvent infectés, par une espèce de contrainte, des passions d'autrui, et prêtent un main coupable à des projets contre lesquels la droiture de leur cœur réclame. Ne raisonnons point, mon cher auditeur, où les exemples peuvent nous instruire, et n'en cherchons pas d'étrangers, quand des nôtres mêmes naissent pour nous de plus utiles leçons. Ah! chrétiens, quel soulagement pour votre conscience, si, des péchés de votre vie, vous pouviez retrancher à ce moment tous ceux qu'a produits le respect humain!

Péché, dans cette coupable attention prêtée librement à la médisance; dans cette approbation simulée de ses discours; dans cette part que vous avez paru prendre à sa malignité. Vous la condamniez intérieurement, les circonstances vous mettaient en droit de vous y opposer; ou, si vous ne le pouviez pas, vous deviez au moins ne pas y applaudir. Faites-en l'aveu; vous avez craint de passer pour être exact jusqu'au scrupule, de marquer une sévérité trop gênante, de rendre importune votre présence à ceux auxquels l'eût paru l'effet de la charité. De concert avec eux vous l'avez blessée. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans ces discours peu réservés que vous eussiez voulu ne pas entendre, que désapprouvaient vos secrets remords, et auxquels vous ne deviez jamais participer. Convenez-en, vous craigniez de paraître d'une retenue si édifiante, d'en montrer la ferme austérité, d'en soutenir inviolablement le caractère. On vous eût dit que la véritable vertu ne doit point ainsi s'alarmer, et, pour éviter cette honorable reproche, vous avez autorisé un langage qu'elle doit toujours s'interdire. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans cette manière peu respectueuse dont vous avez paru dans nos temples, au scandale quelquefois de tout un peuple qui l'a remarqué. Vous n'y aviez qu'à regret des entretiens', vous en sentiez l'indécence, l'appareil même du sacrifice vous avertissait de répondre à sa grandeur par la modestie de votre maintien. Ne le dissimulez pas, vous n'avez pas osé marquer à ceux dont la dissipation vous environnait, que vous vous souveniez de la présence de Dieu, et, plutôt que de les y rappeler eux-mêmes par un religieux respect, en leur laissant apercevoir les signes d'une piété surtout alors nécessaire, comme eux vous en avez oublié les devoirs. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans ces dangers volontaires auxquels vous vous êtes exposé. Votre conscience se récriait contre certaines assemblées, certaines sociétés, certaines liaisons. L'expérience ne vous avait que trop appris les piéges que vous y rencontreriez. Dites vrai: vous eussiez appréhendé qu'on ne vous crût séparé du monde, qu'il ne fît de cet éloignement la matière de ses conversations; vous avez mieux aimé partager ses périls qu'encourir son indifférence, oubliant ainsi vos promesses de vous arracher à l'occasion. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans la manière même dont vous vous êtes comporté alors dans le monde. On n'y paraît pas pour se distinguer de ceux qui y entraînent. On se confond par une même conduite avec ceux dans qui on la blâme. On tient les mêmes propos, ou l'on y souscrit; on adopte les mêmes maximes, ou on les répète; on forme les mêmes parties, ou

l'on s'y prête. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans ces tristes effets d'une vengeance uniquement conseillée par les préjugés du monde, en même temps qu'elle est proscrite par toutes les lois, et que la raison même désapprouve, lorsque le monde en fait un titre imaginaire d'honneur. Hélas! n'est-il pas arrivé plus d'une fois que, sans y être poussé par son propre ressentiment, ayant plutôt à vaincre un sentiment d'amitié qu'un mot échappé n'était pas capable de détruire, pour se conformer aux fausses idées du monde, des amis ont paru oublier qu'ils l'étaient, qu'ils ont lavé dans un sang qui leur était cher, une injure que le monde leur défendait de pardonner, et qu'on a vu des concitoyens périr sous les coups d'une main qui ne doit être armée que pour le salut de la patrie. Voilà l'ouvrage du respect humain.

Et comment se pourrait-il, mon cher auditeur, que vous n'en découvrissiez pas les dangers, vous qui nous le peignez si éloquemment, lorsque vous osez nous dire que dans le monde il faut vivre comme le monde, que vous ne voulez pas y paraître singulier. Lâches chrétiens! voilà votre arrêt. Précieuse singularité que celle qui naît de la soumission aux ordres de Jésus-Christ, singularité nécessaire, dès que le monde est opposé à Jésus-Christ, singularité qui doit être la preuve de cette sagesse qui résiste au monde pour aller à Jésus-Christ! Il était venu vous enseigner à le suivre dans les sentiers étroits qu'il vous a marqués, il était venu vous apprendre que la voie que suit le grand nombre est celle de la perdition (*Matth.*, VII, 14); il était venu vous prémunir contre la séduction du monde qui vous l'ouvre, et c'est le monde, dites-vous aujourd'hui, que vous voulez suivre, parce que vous n'avez pas le courage de lui résister.

Mais où vous conduira-t-il, mon cher auditeur? Et dès que vous voulez faire comme les autres; si les autres, si ceux avec lesquels vous serez sont des impies qui déchirent la religion par leurs sacriléges plaisanteries, l'Eglise par leur révolte, la vertu par leurs satires, il n'y aura donc plus rien de sacré pour vous. Avec eux et comme eux, vous raillerez de tout, vous nierez tout, vous blasphèmerez tout, ou du moins vous applaudirez à tout. Je n'exagère rien, le respect humain est le premier pas vers les plus grands crimes. Et si, comme Aaron, vous craignez les murmures d'un peuple idolâtre; sera-t-il étonnant que comme lui vous concouriez à lui former une idole de vos propres mains? (*Exod.*, XXXII.)

Eh! ne me serait-il point facile de vous convaincre que déjà quelquefois le respect humain vous a porté à des excès dont vous n'eussiez pas seulement eu l'idée; qu'il vous a comme forcé à devenir criminel, lors même que le péché vous pénétrait de ses horreurs; que vous vous êtes trouvé chargé d'une faute, sans avoir goûté la satisfaction que d'autres trouvaient à la commettre? Hommes faibles, quel est donc votre sort? Devenus pécheurs en recevant l'impulsion d'une volonté étrangère, il vous en coûte de la suivre, et vous avez à répondre à Dieu de l'avoir suivie. Dire que vous ne le vouliez pas, que le monde vous a entraîné, est-ce une excuse? Pierre ne voulait pas renier Jésus-Christ; mais il n'osa pas se déclarer pour lui, il en vint à l'infidélité. Pilate ne voulait pas le condamner: mais il n'osa pas l'absoudre, il se rendit coupable de sa mort. (*Matth.*, XXVI-XXVII.) Vous ne voudriez pas vous-même l'abandonner; et cependant, contre le propre penchant de votre volonté, par une honteuse faiblesse, par une crainte funeste, par une monstrueuse lâcheté, vous cédez au monde. Vendez-lui donc à ce prix votre âme, votre religion et votre Dieu.

Vantez-nous après cela, vantez-nous votre attachement à Jésus-Christ! Que bientôt vous en trahiriez la foi, dès que si facilement vous en abandonnez la morale! Résisteriez-vous à la terreur du glaive, vous qui êtes déconcertés par des discours? Confesseriez-vous sur les échafauds celui que vous n'avouez pas dans vos maisons? Braveriez-vous les persécuteurs? Vous craignez vos amis.

Vous les faites revivre, ces temps de persécution; vous êtes les nouveaux tyrans du christianisme, vous qui, en censurant ceux qui l'observent, cherchez à ébranler la vertu, à en éteindre l'ardeur, à en alarmer la constance. A ce titre, attendez-vous à toute la vengeance de son auteur. Mais vous, mes frères, retracez donc, pour l'honneur de la religion, ces triomphes qui naissaient autrefois des mêmes coups qu'on croyait lui porter. Que la seule crainte des hommes ne devienne pas plus puissante que leur fureur; que vous n'ayez pas honte de vivre selon la loi de Dieu pour la doctrine duquel on s'empressa à mourir; que le respect humain ne cause pas parmi nous plus d'apostasies de mœurs, que les supplices ne produisirent de défenseurs de la foi.

Armez-vous de courage contre le monde, ou fuyez-en le commerce. C'est pour vous une étroite obligation, dès qu'il vous rend prévaricateurs. Vous ne vous sentez pas la force de vous défendre contre la séduction du siècle; ayez donc la prudence de vous y soustraire. Non, il ne vous est pas permis de vous trouver avec les ennemis de Dieu, dès qu'ils vous engagent efficacement à le devenir vous-mêmes.

Que dis-je, mon cher auditeur, ils feront plus, ils vous empêcheront de cesser de l'être. Troisième effet du respect humain. Pour revenir à Dieu, il faudrait expier des désordres, en interrompre le cours, en réparer le scandale. Mais, de peur que vous ne veniez à lui échapper, le monde se présente à vous, armé seulement de cette vaine terreur qu'il inspire. Déjà vous croyez voir

se fixer sur vous tous les yeux, lire dans leur regard la surprise que le monde témoigne de votre changement, et vous trouver en proie à la malignité de ceux auxquels vous n'aviez su plaire qu'en partageant leurs iniquités; moins effrayés des difficultés personnelles de la conversion que du bruit que vous imaginez qu'elle va produire : c'est ici le principal obstacle que nous rencontrons, et que nous oppose le respect humain.

Ah! je ferai plus pour Dieu, dites-vous, lorsqu'on veut vous arracher au péché ; mais que je le fasse en secret. Il m'en coûte moins de changer, que de paraître différent de ce que j'étais. Quoi! Je n'autoriserai plus la licence de ces conversations, moi qui étais le premier à les faire naître! Je me réconcilierai ouvertement avec cet ennemi, tandis que je me vantais d'en tirer vengeance! Je serai assidu aux devoirs de la religion, dont je ne paraissais pas même respecter les principes! Je me séparerai de ces personnes que l'on me voyait rechercher avec empressement! Si je m'étais toujours déclaré pour Dieu ; j'aurais accoutumé le monde à me voir servir ce grand Maître ; mais le contraste de ma vie passée, avec celle que je dois mener à présent, voilà ce qui me retient, ce qui me ferait souhaiter de me dérober au monde, voilà ce qui me le fait redouter.

C'est-à-dire, pour m'exprimer ici avec l'énergie de Tertullien, qu'on fait le mal avec une audacieuse sérénité sur le front : *Ad delinquendum expendens frontem*, et qu'une morne tristesse fait baisser les yeux, lorsqu'il s'agit d'en faire une nécessaire réparation, *Ad deprecandum subducens.* On n'a pas rougi de la blessure, dit saint Augustin ; et l'on craint d'en laisser apercevoir l'appareil. Triste vérité dont nous ne sentons que trop la preuve dans les impressions que fait la crainte du monde. Et n'arrive-t-il jamais qu'elle poursuive ceux qui en sont esclaves jusqu'à leur dernière heure; qu'elle en engage quelques-uns à mourir en pécheurs, plutôt que de paraître pénitents ; et que, pour la victoire entière du monde, elle les précipite dans l'abîme de la malheureuse éternité?

Ah! combien en verrions-nous abjurer une erreur qu'ils reconnaissent, si l'hérésie ne les retenait par la crainte de déplaire à ses partisans! Combien il en est, qui désavoueraient cette irréligion qui n'est que sur leurs lèvres, si, par la profession de leur foi, ils ne craignaient d'armer contre eux, les complices de leur impiété! Quel étrange spectacle, si nous pouvions déchirer le voile dont, aux yeux des hommes, la plupart couvrent leurs vrais sentiments! Sous les dehors de cette incrédulité prétendue philosophique, souvent quelles secrètes lumières, quel trouble intérieur, quel penchant à suivre la voix de la vérité! Sous ces scandaleux discours de libertinage, souvent quels remords, quelles agitations, quel attrait même pour la vertu! Souvent il n'est presque nul rapport entre l'intérieur que l'on étale, et les sentiments que l'on éprouve. On s'est égaré, on le reconnaît ; mais, parce qu'on a le monde pour spectateur, il paraîtrait honteux de revenir sur ses pas.

De là la vérité de ce que dit encore Tertullien : Je suis en sûreté pour mon salut, si je ne rougis pas de mon Dieu : *Salvus sum, si non confundar de Deo meo.* Remarquez, mon cher auditeur, cette parole par laquelle il semble réduire à ce seul point ce qui est nécessaire au salut. Ce n'est pas sans doute que, pour y parvenir, il n'y ait bien d'autres devoirs à remplir; mais c'est qu'il envisageait avec raison la crainte du monde comme un des plus grands obstacles qui en éloignent; c'est qu'il semble plus facile et plus ordinaire de s'élever au-dessus de ses propres passions, que de se mettre au-dessus des idées des hommes, c'est que souvent le cœur est touché de la grâce, et que la crainte d'en laisser paraître les fruits y étouffe dès leur naissance, c'est que, comme on ne peut pas supposer que celui-là se sauve, qui rougit de son Sauveur, on a tout à espérer de celui qui, pour aller à son Sauveur, sait mépriser les jugemnnts du monde et les braver : *Salvus sum, si non confundar de Deo meo.*

Pendant un temps, le dragon que les Babyloniens adoraient reçut leurs hommages. Parut enfin le prophète du Seigneur. Pour les convaincre de leur adoration sacrilége ; en leur présence, il donne la mort à ce monstre qu'ils érigeaient en divinité. Il périt, et voilà, leur dit Daniel, voilà celui que vous adoriez : *Diruptus est draco, et dixit : Ecce quem colebatis.* (*Dan.*, XII, 26.) Sous vos yeux, mon cher auditeur, au grand jour de ses vengeances, le Seigneur frappera de ses terribles arrêts ce monde devant lequel vous vous prosternez aujourd'hui. Elle cessera enfin alors cette illusion que nous cherchons à dissiper. Le monde, méprisable idole que la mort humilie déjà sur la terre, vous le verrez s'évanouir aux approches du Dieu dont vous lui faites ici-bas partager les honneurs, *Diruptus est draco.* Là vous verrez anéantis le frivole objet de votre culte, la vaine cause de vos chimériques terreurs. le fatal principe de votre perte. Les voilà. ces hommes, le voilà ce monde, dont les jugements étaient votre règle, dont les idées étaient vos lois. Désavoué par Jésus-Christ que vous aurez désavoué pour plaire au monde, il ne vous restera donc qu'à partager avec le monde son éternel opprobre et ses éternelles douleurs : *Ecce quem colebatis.*

Mais quelle autre vue vient se présenter à moi! Y résisteriez-vous, chrétiens, ébranlés par la crainte du monde, si vous saviez vous en occuper? Ah! dans ces combats où votre timidité succombe, je crois voir renouveler, à votre égard, ce que fit en faveur de Pierre l'Homme-Dieu, qu'il avait juré ne pas connaître. Il se tourne vers lui, il lui jette un regard ; regard éloquent qui ouvre les yeux de cet apôtre sur le crime de son

infidélité, et qui en fait bientôt des sources de larmes : *Conversus respexit Petrum...; et egressus, flevit amare.* (*Matth.*, XXVI.)

Voyez donc aussi, mon cher auditeur, dans les assauts que le monde livre à votre fidélité; voyez se fixer sur vous ses yeux divins qui vous reprochent tendrement votre infidélité pour vous en guérir, et qui, par les traits d'un miséricordieux amour, veulent porter ensemble dans votre âme et le repentir et le courage. Vous me méconnaissez, vous dit alors Jésus-Christ. (Quelle force dans cette voix secrète de la grâce!) Ne suis-je donc plus votre Dieu, dès qu'il faut me reconnaître en présence des hommes! Ne consentirez-vous à m'honorer qu'en secret? Est-il indigne de vous de me rendre publiquement vos hommages? Ne suis-je donc point assez grand pour qu'ils me soient dûs? N'en ai-je point assez fait pour les obtenir? Combien de fois m'aviez-vous promis de ne m'abandonner jamais? Sous mes yeux vous résoudrez-vous à me trahir? Si cette voix n'est pas assez touchante pour vous arrêter, allez donc, allez à la suite du monde, vous qui le craignez. Pour lui plaire, oubliez Jésus-Christ auquel vous avez tant coûté; oubliez que c'est au préjudice de sa gloire que le monde vous assujettit; oubliez que c'est d'entre les bras du Sauveur, et tout couvert de son sang, que le monde vous arrache. Ah! les hommes eux-mêmes vous regarderaient avec horreur, si vous osiez par complaisance vous décider contre un maître, un bienfaiteur, un ami, un père. Eh! malgré ces titres que Jésus-Christ mérite par excellence, il sera donc le seul contre lequel vous vous croirez permis de vous déclarer! Vous rougiriez de lui être fidèles; et vous ne rougissez pas d'être ingrats!

Je vous rappelle donc ici à vous-mêmes, âmes chrétiennes. Aux craintes du monde, opposez l'amour que vous devez au Sauveur. Ce sentiment sera votre soutien; il vous rendra précieuse l'occasion de le manifester; il sera plus digne de Jésus-Christ, à mesure qu'il en résultera pour lui plus de gloire aux yeux des hommes. Cette preuve de votre fidélité deviendra la source de vos mérites; vous l'aurez avoué en présence du monde : en présence de son Père, il vous avouera lui-même.

A vos craintes du monde, opposez la voix du christianisme; c'est une religion de force et de courage. Elle veut de grandes âmes à sa suite; elle réprouve une lâcheté qui la déshonore. C'est n'être pas vraiment chrétien, que de ne pas oser le paraître. Ce nom vous condamne si vous ne savez pas le soutenir; et, puisqu'il fait votre gloire, trouvez-la donc aussi à y conformer vos mœurs.

A vos craintes du monde, opposez la faiblesse du monde même. Eh! que peut-il en votre faveur ou contre vous? Qu'avez-vous à en attendre? Est-ce de lui que votre sort dépend? En adoucira-t-il les malheurs? Vous soustraira-t-il à la divine vengeance? L'idée qu'il aura eue de vous dans le temps séchera-t-elle vos pleurs dans l'éternité?

A vos craintes du monde, opposez la crainte de Dieu : Si vous résistez au monde, le monde vous blâme; mais si vous résistez à Dieu, Dieu vous perd; décidez-vous, mes frères; mais auparavant écoutez la voix de l'équité : Dieu est essentiellement votre maître; la voix de la reconnaissance : Dieu est universellement votre bienfaiteur; la voix de votre intérêt : Dieu sera certainement votre juge. Choisissez ensuite entre une fermeté chrétienne qui vous sauve, et le respect humain qui vous damne; entre le dessein de plaire au monde, et l'envie de plaire à Dieu. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est qu'il faut vous attacher à Dieu dans cette vie, si vous voulez qu'il soit dans l'autre votre récompense, votre bonheur. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XXVII.

Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême.

GLOIRE DE L'HUMILITE.

Qui a semetipso loquitur, gloriam propriam quærit; qui autem quærit gloriam ejus qui misit eum, hic verax est, et injustitia in illo non est. (*Joan.*, VII, 18.)

Celui qui enseigne sa propre doctrine cherche aussi sa propre gloire; mais celui-là est vrai dans ses paroles et juste dans sa conduite, qui veut procurer la gloire de celui qui l'a envoyé.

C'est là, mes chers auditeurs, un des travers de l'esprit humain, les plus communs et les plus dangereux, de se faire de lui-même un centre auquel tout se doive rapporter. Oubliant sa profonde misère, son ignorance et sa corruption naturelle, l'homme s'applaudit des corruptions de sa pensée et des œuvres de ses mains; et par là se rend doublement infidèle, et à la vérité, puisqu'il se trompe lui-même, et à la justice, puisqu'il dérobe à l'auteur unique de tout bien la gloire qui lui appartient en propre et qui n'appartient réellement qu'à lui seul. Tels sont les artificieux mécomptes de la vanité. Pour nous détromper de ses illusions, Jésus-Christ nous enseigne qu'il y aura une autre gloire qui nous vient, non pas de notre propre estime, mais qui consiste dans le sacrifice de tout retour sur soi-même, dans le renoncement absolu à toute gloire personnelle, en un mot, dans l'humilité! L'humilité! Ah! quel mot, chrétiens, mes frères, viens-je de prononcer? On ne le prononce plus dans le monde; il est comme entièrement effacé dans ses idées. Cette vertu n'est pas du nombre de celles dont il souffre encore qu'on lui rappelle le souvenir. Peut-être quelques-uns m'écoutent avec surprise, ils suivent avec attention mes paroles pour voir à quoi elles tendent et où je veux enfin aboutir.

L'humilité, disent-ils, vertu obscure! Elle ne saurait convenir à des âmes élevées. L'honneur, le sentiment, l'éducation, les principes, les maximes, les usages, tout s'y oppose. A quoi bon prêcher au monde, et surtout aux grands du monde, une morale que le monde leur interdit? Ah! que

je reconnais bien le monde à ces traits! Je ne m'étonne pas que Jésus-Christ, dans son Evangile, l'ait frappé de ses anathèmes, quand je l'entends blasphémer indignement l'Evangile de Jésus-Christ.

Quelques autres plus modérés estiment l'humilité, mais simplement comme une vertu de perfection. Qu'elle subsiste dans les solitudes et dans les cloîtres ; non-seulement ils y consentent, mais avec raison, ils l'exigent. Qu'elle soit tout au plus le partage de quelques âmes pieuses qui joignent à l'accomplissement des préceptes la pratique des conseils, ils le permettront à la piété; mais ils ne se feront pas à eux-mêmes un devoir rigoureux de cette vertu, ils s'en dispenseront comme n'étant pas d'une obligation étroite pour le salut.

Ainsi, selon les uns l'humilité est indigne des âmes nobles, selon les autres elle n'est pas absolument nécessaire aux âmes chrétiennes. Cependant, ô mon Dieu, toute votre religion porte sur l'humilité. Ne peut-on donc être humble sans se déshonorer? Ou peut-on n'être pas humble sans vous désobéir? Voilà, dans une des matières les plus importantes, le double préjugé que j'ai à vaincre et la double erreur que je dois confondre. Séparons-les, pour les mieux combattre. Un jour quelque instruction particulière de l'Evangile me fournira l'occasion de prouver ce que l'humilité a de nécessaire contre ceux qui la regardent comme superflue. Je veux uniquement développer aujourd'hui ce qu'elle renferme de gloire à ceux qui, dans l'humilité ne voient que l'humiliation. Je vais donc commencer à justifier la religion dans le précepte qu'elle nous impose, avant que d'établir le précepte même.

Vous voulez nous faire envisager l'humilité comme une vertu obscure, et moi je vais m'appliquer à vous rendre sensible ce qu'elle a de grand. Pour vous l'exposer avec ordre j'analyse en premier lieu la juste idée que nous en donne la nature de l'humilité; ce sera la première partie. Je consulte ensuite l'idée honorable que le monde lui-même conçoit de l'humilité; ce sera la seconde partie. Je m'élève enfin jusqu'aux idées de Dieu pour apprendre de lui quel est le prix de l'humilité; ce sera la troisième partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est des vertus qui, quoique modestes, s'annoncent néanmoins comme malgré elles sous des dehors brillants. Ainsi en est-il de la sagesse, quand elle prononce ses oracles; de la bienfaisance, quand elle distribue ses dons; de l'équité, quand elle porte ses jugements; de la prudence, quand elle aide de ses conseils. Si leur éclat, moins vif peut-être que celui de la magnanimité, du courage et de la force, frappe moins subitement les regards, cependant il n'échappe pas à des yeux attentifs; peu à peu il se répand, et souvent il compense, du côté de la solidité et de la durée, ce qu'il semble au premier coup d'œil avoir de moins merveilleux et de moins éblouissant. Mais comment apprécier la gloire de l'humilité qui la fait consister à ne pas même la laisser paraître? Quels éloges donner à une vertu dont le propre est de les fuir? Et que peut avoir d'imposant un mérite qui dirige ses efforts à être ignoré? Le secret de l'âme le concentre, c'est là qu'il réside; les apparences le confondent, ce qui vient d'un cœur humble passe aisément pour le défaut d'un esprit timide ; l'extérieur le dérobe; on n'y aperçoit rien qui le distingue. Quelquefois même le mépris lui insulte, et l'orgueil, que l'humilité condamne par sa conduite, se venge de l'humilité par ses dédains. Essayons aujourd'hui de déchirer tant de voiles qui la couvrent; dissipons les ombres dont elle se plaît à être environnée. Et, si je puis user de cette comparaison sensible : comme en ouvrant le sein de la terre, nous y trouvons les plus précieuses richesses de la nature, du sein de l'obscurité, dont l'humilité s'enveloppe, voyons éclater ce qu'il y a de plus grand et de plus rare parmi les vertus. Honneur au christianisme! C'est lui qui nous a appris à la connaître. L'antique philosophie avait écrit en assez beaux termes sur les autres vertus morales, elle était éloquente à censurer le faste, l'ambition, l'orgueil; à louer la modération dans le désir des honneurs, des richesses, de la gloire; c'était là ce qu'elle appelait la modestie, et il faut savoir gré à ses sages d'être allés jusque-là. L'Evangile, en nous prêchant l'humilité, a élevé la modestie à sa perfection; c'est sa lumière qui va nous diriger.

Quelle est donc la nature de l'humilité? Ne vous la représentez-vous point peut-être, mes chers auditeurs, comme l'avilissement d'une âme peu propre à des honneurs auxquels elle ne veut pas prétendre et dont elle ne sait pas jouir? Comme une langueur indolente qui, à dessein, vit dans les ténèbres, parce qu'elle ne pourrait pas soutenir le grand jour? Comme une rampante bassesse qui, sous prétexte de modérer les sentiments, en énerve la générosité? en un mot, comme une de ces vertus que ne peuvent pratiquer les hommes sans effacer dans eux les traits d'une grandeur naturelle à l'humanité? Ainsi défigurent l'humilité ceux qui en méconnaissent les effets ou qui n'en approfondissent pas les principes. Etudions-la pour quelques moments dans elle-même; développons-en les vrais caractères; opposons-les à ceux de l'orgueil qu'elle combat, et faisons servir la honte de ce vice à établir la gloire réelle de la vertu qui la détruit.

Il est, dit saint Grégoire, en parlant de l'orgueil, il est quatre manières différentes dont se manifeste le déréglement de l'homme. Ou il croit tenir de lui-même ce qu'il a de bien, en voilà l'aveuglement; ou il croit l'avoir comme un apanage qui lui est dû, en voilà la présomption; ou il se glorifie même de ce qu'il n'a pas, en voilà

l'imposture; ou, s'il le possède, il veut que l'admiration d'autrui, excitée par ce spectacle, flatte sa vanité, en même temps que la privation de ces avantages dans les autres le porte à s'en prévaloir auprès d'eux; en voilà la dureté. Or, en suivant la pensée de ce saint docteur nous trouverons dans l'humilité des caractères tout opposés.

Caractère de discernement et d'équité, puisque rien n'est ni plus sage, ni plus juste que de ne pas confondre ce qui est dans nous avec ce qui est à nous. Usurpation criante, par conséquent, que celle dont se rendent coupables des hommes vains, lorsque tout occupés de quelques-unes de leurs prérogatives, ils s'abusent jusqu'à paraître s'en approprier la possession. C'est là l'injustice que confond l'Apôtre, par la simple instruction de cette seule demande : Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu : *Quid habes quod non accepisti?* (I *Cor.*, IV, 7.) Ajoutant aussitôt : Si c'est un don, pourquoi vous l'attribuer comme si vous n'en étiez redevable qu'à vous-même : *Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis?* (*Ibid.*) Sentiment que l'humilité corrige par cette droiture qui aperçoit la source primitive de laquelle découlent tous les biens, pour en faire remonter la gloire à l'Auteur qui les distribue.

Car, quel est l'effet de l'humilité? Ce n'est pas qu'elle éloigne toujours de l'homme sincèrement humble, l'éclat dont dont il a plu à Dieu de le décorer; non, mais c'est qu'elle empêche d'en être ébloui au préjudice de la magnificence divine qui le répand; c'est que n'étant point troublé par l'ivresse d'une vanité qui ne voit les objets que confusément, on les met chacun à leur place; et l'on reconnaît dans Dieu l'origine des biens qu'on trouve dans soi. C'est que n'étant point assez insensé pour se croire propriétaire de ce qui appartient essentiellement à Dieu, qui n'a pu en confier que l'usage, on est plus disposé par là même et à en user selon ses desseins, et à le sacrifier selon ses ordres. C'est, en un mot, que sans perdre rien de la grandeur que Dieu communique, on n'entreprend pas néanmoins de la partager avec lui. Ainsi peut-on être solidement humble jusque dans le sein des honneurs. Il s'agit en premier lieu de ne point oublier d'où ils dérivent, de les rapporter à celui de qui on les tient, et de concilier par là les droits de Dieu, nécessairement jaloux de sa gloire, avec la jouissance des droits qu'on doit à sa libéralité. A ce nom de libéralité, se présente le second caractère par lequel l'humilité se distingue, et c'est celui de la reconnaissance qu'elle oppose aux présomptions de la vanité.

Avant que de livrer à son peuple les terres possédées par des nations ennemies, le Seigneur prit soin de l'instruire que ce n'était point à ses propres mérites que ce peuple devait attribuer ses conquêtes : *Ne dicas... : propter justitiam meam introduxit me Dominus, ut terram hanc possiderem.* (*Deut.*, IX, 4.) Et, pour lui persuader plus efficacement encore combien peu sa conduite avait de part à cet événement, Dieu rappelle en détail, à Israël, ce nombre de fautes par lesquelles il n'avait travaillé qu'à provoquer sa colère : *Memento... quomodo ad iracundiam provocaveris Dominum.* (*Ibid.*, 7.) De semblables avertissements ne seraient-ils pas encore nécessaires à ces hommes qui pensent sans doute ne posséder rien qu'à titre de justice, puisqu'ils ne rendent jamais à Dieu d'actions de grâces; ou qui se ressouviennent faiblement qu'ils ne sont riches que de ses bienfaits, puisque si rarement ils lui rendent hommage comme à leur bienfaiteur? Caractère odieux d'ingratitude, que retrace surtout sensiblement l'orgueilleux langage de quelques esprits follement superbes. Ils ne parlent que de leurs droits et de leurs prétentions; on dirait que le ciel les trahit, dès que leurs succès sont bornés; que la Providence cesse d'être juste, dès que leurs espérances sont stériles, et que tout l'ordre du monde est renversé par le renversement des projets de leur ambition. Moins sensibles à ce qu'ils ont déjà, qu'enflammés du désir de ce qu'ils n'ont point encore, sous prétexte de n'accuser que la fortune dont le nom vague n'exprime aucune idée réelle, c'est à Dieu même que leurs emportements s'adressent. Ils ont méconnu que le Maître suprême, qui leur a beaucoup donné, ne leur devait rien, et ils s'irritent dès qu'ils n'en obtiennent pas tout.

Que bien différentes sont les dispositions que l'humilité enfante dans un cœur qu'elle pénètre! Touché d'avoir tant reçu de Dieu sans avoir eu droit de l'obtenir, il applique l'aveu de saint Paul à tout ce qu'il est, et il dit comme cet apôtre : Ce que je suis, c'est par la grâce de Dieu que je le suis : *Gratia Dei sum id quod sum.* (I *Cor.*, XV, 10.) A mesure qu'il reconnaît mieux que c'est une grâce, il sent plus vivement qu'il ne pouvait pas l'exiger; il loue la main bienfaisante dont il éprouve la protection, mais sans vouloir régler la volonté souveraine qui la lui accorde, et moins encore en blâmer les arrangements. Frappé de la distance qui le sépare de Dieu, il s'étonnerait plutôt de ce qu'il n'a point échappé à ses regards, que de ce qu'il n'en a pas épuisé toutes les faveurs. Il n'a garde de murmurer s'il ne lui est pas donné de jouer un grand rôle sur la terre, parce qu'il se rappelle qu'il eût pu demeurer plongé dans le néant. Ah! que la reconnaissance est éloquente, quand l'humilité en inspire les sentiments!

Mais s'il est beau de voir l'homme rendre ainsi à Dieu le tribut de ses dons, quelle honte pour celui qui prétend s'arroger les honneurs de ceux-mêmes qu'il n'a pas reçus! Loin donc, loin de l'humilité naïve ces exagérations fades, ces illustrations supposées, ces fictions mensongères, ces témoignages imposteurs, par lesquels trop souvent l'orgueil veut suppléer au mérite et s'établir au dehors une réputation que la vérité force intérieurement à désavouer. De tels presti-

ges ne peuvent offrir une si indigne ressource qu'aux méprisables désirs de la vanité. Quand on a assez de sagesse pour ne pas se glorifier de ses possessions, aisément on a assez de force pour ne pas rougir de son indigence. Aussi, dans sa candeur et dans sa franchise, l'homme humble en qui se remarque la réalité de quelques avantages, n'affecte point les apparences de ceux dont il est privé. Content de ce qu'il est, il croirait se déshonorer en essayant de paraître ce qu'il n'est pas. Et c'est à ce troisième signe qu'il est facile de reconnaître l'humilité.

Ah! même ce qu'il est (et voici le quatrième caractère), avec quelle modération il permet qu'on l'aperçoive! Que dis-je? en le renfermant dans le secret et dans le silence, il laisserait ensevelir ce qu'il réunit de mérite, si le mérite pouvait lui-même ne pas se trahir. Aussi judicieux dans ses pensées que supérieur dans ses vues, il ne croit pas que le mérite s'étende avec le bruit des applaudissements; que le nombre des échos qui répètent un même suffrage, en multiplie la valeur; et qu'une partie de la véritable gloire consiste dans le tumultueux fracas qui la suit. Il laisse donc aux âmes vulgaires, que les plus légers succès transportent, la frivole consolation d'entendre la voix de la Renommée qui les publie; la puérile satisfaction de suivre des yeux ce fantôme de vanité que le public semble grossir en faisant circuler autour de lui les louanges; la stérile ambition d'être dans la bouche de tout le monde: récompense passagère qui s'évanouit avec le discours; à plus forte raison, moins encore l'humilité permet-elle d'outrager ceux qu'on éblouit; de mêler, à la pompe d'une prospérité brillante, la dureté d'une fierté tyrannique; de ne se montrer à la multitude que comme dans un char de triomphe construit pour écraser ceux qui l'admirent de trop près; et de n'étaler le faste de la fortune que pour ajouter à l'envie, qu'elle excite si naturellement, une haine ardente contre ceux qu'elle enorgueillit.

Je reprends en peu de mots, mes chers auditeurs: Est-ce donc là une vertu obscure? Je le demande. Appellerez-vous de ce nom une pénétration qui, en appréciant tous les objets, voit dans Dieu seul le principe de tous les biens et n'en reconnaît qu'une simple participation dans les créatures; une sensibilité qui honore la bonté divine, en avouant ses bienfaits; une sincérité qui n'établit jamais des honneurs imaginaires sur des titres inventés; une solidité qui s'attache au bien que la vertu renferme et qui laisse se dissiper la fumée que la gloire exhale; une charité prudente qui évite de causer les ombrages de la jalousie à ceux qu'effacent les titres de la supériorité? Quelle vertu! ou plutôt combien de vertus réunies dans une seule, et dans cette seule vertu combien de traits qui en expriment la générosité! L'humilité peut donc être la vertu des grandes âmes. Disons mieux: L'humilité ne peut convenir qu'à elles; elle est seule la marque de la véritable grandeur. Quoi de plus vil au contraire que l'orgueil! Passion des âmes bornées: parce qu'elles ne connaissent pas toute l'étendue du vrai mérite, elles estiment la leur. Passion des âmes faibles; elles croient soutenir, par un maintien emprunté, une noblesse qui devrait surtout se faire remarquer par celle des sentiments. Passion basse, qui mandie la gloire, et qui rampe, s'il le faut, pour s'élever. Passion effrénée, dont les désirs, s'ils sont contrariés, dégénèrent aussitôt en fumée. Passion insensée; elle croit mériter tout ce à quoi elle ose prétendre, et confond les mouvements de la présomption avec les dispositions de la capacité. Passion inquiète; un seul honneur refusé la tourmente. Passion frivole; l'honneur le plus mince la nourrit. Passion visible; tout la découvre. Passion timide; elle rougit de se montrer. Passion téméraire; elle s'épuise en efforts. Passion lâche; un rien la déconcerte. Passion cruelle; elle voit sans pitié les maux qu'elle cause. Passion révoltante; on ne la voit qu'avec horreur. Convient-il donc à ceux qu'elle dévore, de vouloir nous persuader que l'humilité dégrade? J'en appelle au jugement des hommes; je consens, pour les intérêts de cette vertu sublime, à la présenter à leur tribunal. Que pense le monde lui-même de l'humilité? C'est ce que je vais vous montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je parle, mes chers auditeurs, de la véritable humilité, et mon dessein n'est point qu'on en juge par les grossières apparences sous lesquelles trop souvent on la joue plutôt qu'on ne la pratique, ni qu'on l'envisage sous l'extérieur de la pusillanimité et de la faiblesse, qui n'en offrent que le travestissement. Je ne veux point qu'elle paraisse dépouillée de cette fermeté soutenue que la constance exige, de cette douce assurance que la vertu produit, de ce courage mâle que le devoir inspire, de cette grandeur décente que l'élévation autorise, de cette dignité majestueuse qui orne le trône et qui le soutient. Voudrais-je donc vous laisser croire qu'une vertu qui doit tout régler, vient tout confondre? Qu'elle va mêler tous les rangs, pour anéantir toutes les distinctions, détruire toute autorité, pour éteindre tous les droits, et faire tomber le sceptre même des mains destinées à le porter, sous prétexte d'étouffer toute enflure dans les cœurs? Non, mes chers auditeurs, non. Plus insinuante et plus habile, c'est dans le cœur même que l'humilité va fixer son règne. Elle y entre dans la simplicité des sentiments qui la suivent, mais sans obscurcir les dehors éclatants à travers lesquels elle est quelquefois contrainte d'y pénétrer. Pour réprimer tout excès, elle ne détruit pas l'ordre, mais elle introduit l'ordre, en mettant un frein à tous les déréglements de l'orgueil.

Ainsi dégagée des fausses couleurs qu'on lui prête, je ne crains plus d'exposer à vos

yeux le tableau touchant de l'humilité. J'ai réfuté d'avance le préjugé de ceux qui croient voir dans elle un obstacle aux grandes actions. Il serait étrange d'imaginer que l'orgueil entre en part de l'héroïsme, et que le vice fasse éclore les vertus. L'histoire elle seule dément ce système, et nous représentons, souvent, comme les plus humbles les hommes qui se sont montrés les plus grands.

Or, pour connaître quelle idée ils se forment tous de l'humilité, je dois entrer dans un détail qui peut ici seul me fournir mes preuves. Que pourra m'opposer le monde, quand, pour le convaincre, je m'appuierai bientôt de ses sentiments? Si je lui montre qu'il applaudit à tout ce qui porte quelque apparence d'humilité, et qu'il instruit lui-même à produire ces apparences d'humilité, comment refusera-t-il d'avouer qu'il en estime et qu'il en aime la réalité?

Dites-moi donc, mes chers auditeurs, quelle impression font sur les hommes et la condescendance qui facilite l'excès, et l'affabilité qui assaisonne l'accueil, et la douceur qui fait naître la confiance, et l'aménité qui règle les manières? Y eut-il jamais, pour la société, de vertus plus précieuses et plus chères que celles où elle aperçoit les vestiges de l'humilité? Je m'abstiens à ce moment d'en sonder le vrai principe, et de rechercher s'il est toujours assez saint pour être digne de la sainteté de Dieu. Je n'examine point si c'est notre orgueil flatté dont l'intérêt secret exalte le mérite, peut-être en est-il ainsi, quoiqu'il soit aisé de remarquer que le simple récit d'un trait où l'humilité se peint, excite notre admiration, lors même que personnellement nous n'en retirions aucun avantage. Toujours il est certain que l'humilité gagne nos cœurs, et qu'elle les ouvre au sentiment.

Voyez l'humble modestie se mêler à l'éclat de la naissance et aux prérogatives du rang. On voit alors avec délices au faîte des honneurs ceux qui, placés au-dessus des autres hommes, témoignent se ressouvenir qu'ils le sont. Une grandeur accessible retrace la grandeur suprême qui, de sa bonté, forme un asile contre les traits éblouissants de sa splendeur. Les charmes d'une telle autorité font chérir le joug de l'obéissance. On se glorifie d'être soumis à des maîtres qu'on ne voit pas vainement épris du plaisir de commander. En voulant modérer la situation gênante du respect, ils font croître, avec les hommages qu'ils exigent moins, les sentiments de l'amour qu'ils excitent plus. L'âme en liberté goûte la satisfaction rare d'aimer ce qu'elle admire, de fixer avec complaisance ce qui ne paraissait propre qu'à étonner ses regards, et de se sentir doucement échauffée par la même lumière dont elle craignait seulement que la trop vive clarté n'aveuglât. Ah! tous les jours on le dit: le plus beau privilége des grands, c'est celui dont une noble humilité les fait jouir, elle double leur puissance, elle s'étend jusque sur les cœurs.

Que sont au contraire, aux yeux du monde, ceux qui, toujours précédés de la pompeuse image de leur grandeur, s'y contemplent presque à chaque pas, la présentent à autrui, hérissée de titres comme un mur de séparation, et s'en font un rempart dont il est pénible et dangereux d'approcher? Véritables idoles, ils n'en retracent que la froideur insensible, lorsque l'encens fume encore devant eux, sans qu'un seul regard en descende. Ils recherchent les adorations, sans paraître même les agréer; ils regardent comme dignité une roideur hautaine qui la dépare; la bizarrerie et les caprices, comme une partie de leurs droits, et les dédains qu'ils témoignent, comme le prix des légers bienfaits qu'ils accordent. Etre scrupuleusement avide de puissance; offrir le triste masque d'une insipide représentation à ceux qui cherchent les agréments naturels de la société, substituer le désir de dominer au talent de plaire, avoir à sa suite la pitoyable escorte des plus minutieuses formalités, faire de ses qualités comme une enceinte, observer d'un œil inquiet si l'on n'en franchit point les limites, donner au discours le plus simple ce ton de solennité qui le dénature, consentir à perdre beaucoup d'un aimable tribut d'amitié, plutôt que de ne pas disputer une ligne d'élévation, traîner avec soi et à grand bruit la chaîne de ses aïeux, se repaître et fatiguer autrui du luxe réel ou des chimériques fictions de son origine, être plus jaloux du nombre des générations que de celui des vertus, jouir de son nom, plutôt que de penser à le soutenir: ah! combien de fois le dit-on: L'humilité pouvait être une vertu naturelle, il suffirait, pour l'acquérir, de voir de près les ridicules et les petitesses de l'orgueil.

Voyez l'humble modestie se mêler à l'éclat de la réputation et des talents. Plus le mérite se dérobe aux éloges, plus ils le suivent. Les ténèbres dont il se voile font bientôt place à la lueur qui les décèle. Ce que l'humilité ne sollicite point, l'équité le distribue avec plus d'abondance. On est plus sûr de briller, quand on supprime l'affectation de paraître, et il est ordinaire qu'on se fasse autant d'éloquents panégyristes de ceux qu'on n'essaye pas de forcer à être de serviles admirateurs.

Qu'est, au contraire, aux yeux du monde, la gloire de l'esprit et des connaissances, dès qu'on en laisse apercevoir l'avidité? C'est produire ou l'étalage d'une érudition déplacée, ou la symétrie artificielle d'un langage affecté, ou la justesse sentencieuse des phrases recherchées, ou le froid brillant des saillies forcées. Vouloir, dans les conversations et dans le commun de la société, occuper la première place, c'est s'en exclure. L'esprit est sûr de plaire, quand de lui-même il se produit; il déplaît infailliblement, quand c'est la vanité qui le montre. S'il n'invite que par ses agréments, il réussit; si l'on voit qu'il veut réussir, il rebute. Pourquoi? Parce qu'au jugement même des hommes, il n'est point de qualités estimables dont l'humilité ne doive être l'assortiment.

Voyez l'humble modestie se mêler à la gloire des exploits et des conquêtes. Qui fut jamais plus célèbre que le héros paré simplement de son courage, et dans lequel on reconnaît tous les traits de la bravoure, sans y remarquer les taches de la vanité? On se plaît à relever ses triomphes, lorsqu'il sait lui-même y associer ceux qui partagent ses travaux. On publie de toutes parts ses grandes actions, lorsqu'il les laisse parler toutes seules, ou qu'à un récit nécessaire il n'ajoute point d'ostentation. On applaudit doublement à ses succès, lorsqu'on le voit assez généreux pour ne chercher dans les siens que ceux de l'Etat. Qu'il est beau, se dit-on, d'être tout à la fois et l'appui et le défenseur de la patrie! C'est l'avantage du guerrier qui, par l'extrême douceur d'une âme pacifique, charme les citoyens, tandis que, par son intrépide valeur, il fait trembler les ennemis.

Qu'est, au contraire, aux yeux du monde, la gloire des actions les plus éclatantes, lorsque celui à qui elles ont mérité des louanges se les prodigue ? A entendre ceux qui prennent l'amour d'eux-mêmes pour leur témoin et pour leur garant, la plus légère part qu'ils ont eue dans une affaire se métamorphose en habileté qui l'a conduite. Ils avaient tout pensé, tout prévu, tout arrangé; ils ont tout fini. Ramasser ainsi les suffrages et les prévenir, c'est en diminuer le nombre et la force; publier son propre mérite, c'est dispenser les autres de le divulguer; vouloir trop étayer sa gloire, c'est faire douter que par elle seule elle puisse se soutenir.

Voyez l'humble modestie se mêler à la faveur et au crédit, elle en est elle-même le plus sûr appui. Un pouvoir modeste trouve plus d'approbateurs que de rivaux. L'hommage flatteur de la confiance écarte les regards jaloux de l'envie. On juge digne de ses priviléges celui qui n'a point la faiblesse de s'en prévaloir; on les dispute moins à ceux qui ne s'efforcent pas à les entasser, et généralement on avoue que, dans le lieu le plus élevé, celui-là n'est pas déplacé, qui résiste à l'étourdissement que cause si facilement l'élévation.

Qu'est au contraire, aux yeux du monde, la gloire d'approcher de la source des grâces, si l'on ne se montre plus flatté de concourir à les faire répandre, que sensible à l'honneur de les voir passer par ses mains? Qui n'aime qu'à briller offusque, qui ne veut d'une place que l'illustration s'y déshonore; qui s'enorgueillit d'un pouvoir emprunté, fait craindre qu'il n'en abuse. Les cœurs étroits, la vanité les enfle; les esprits légers, la vanité les trouble. Elle est toujours ou le supplément aux qualités médiocres, ou l'opprobre qui flétrit les plus grandes qu'on n'a pas soin d'en préserver. Ce détail, jusqu'où ne pourrais-je point l'étendre encore? Parcourant toutes les conditions, toutes les situations, tous les divers objets que le monde fournit, j'en conclurais de nouveau avec certitude, qu'il n'est de mérite parfait, au jugement des hommes, que le mérite humble, et que, sans ce dernier éloge, auprès d'eux il n'en est point d'achevé.

De là vient sans doute (qui le croirait ?) de là vient que, jusqu'au milieu d'un monde où l'orgueil domine, on entend néanmoins des leçons d'humilité. Cette même vertu qu'on trouve pour soi-même si difficile, on aime à la voir dans les autres, on la leur inspire. D'où suit une réflexion que je ne dois pas omettre : C'est que les maximes, que si souvent le monde combat, lui paraissent souvent nécessaires. La force de la vérité le rappelle aux mêmes règles qu'il abandonne, et, tandis qu'il dispute aux vertus chrétiennes le droit de perfectionner les mœurs, il emprunte de la religion une morale qui a quelque rapport, quoique imparfait, avec la morale du christianisme.

Combien est-il en effet dans le monde de maximes débitées, reçues et autorisées, qu'il me serait facile d'apporter en preuve de l'estime qu'il témoigne pour l'humilité! Si j'en excepte l'ambition et la vengeance que le monde fomente, plutôt secrètement qu'ouvertement, il ne les approuve; il fait de la modestie une qualité universelle qui doit présider à toutes, pour en faire l'ornement. D'accord sur ce point avec l'Ecriture, lorsqu'elle nous avertit que notre éloge n'est supportable que dans des bouches étrangères, il convient que dans la nôtre nos louanges servent à nous avilir; il blâme ces discours avantageux, aussi peu décents de la part de ceux qui les tiennent, qu'importuns à ceux qui les entendent, ces airs et ce ton de contradiction et de supériorité qui arment aussitôt la vanité de ceux qu'on entreprend d'effacer par la sienne; ces esprits de critique et de censure, signe ordinaire d'une rivalité soupçonneuse, plutôt que d'une prudente sagacité. Sévère jusqu'à exiger qu'on s'oublie, rarement il permet de parler de soi-même, et il représente l'ennui comme marchant toujours à la suite de l'indiscrétion orgueilleuse qui veut trop se faire écouter.

Consultez le monde sur l'extérieur de votre conduite, il vous dira qu'il est grand de savoir céder à autrui, et qu'il est beau de soutenir ses droits avec une humble modération. Compensez, ajoutera-t-il, s'il se peut, par la déférence, les hommages que l'on vous doit; rassurez par une familiarité noble, ceux que votre autorité intimide; rapprochez-vous, par la simplicité des mœurs, de ceux dont vous êtes éloigné par la disproportion du rang; du milieu de l'appareil de votre gloire, laissez échapper à propos des traits de bonté. Etre peuple par la bassesse des sentiments, ce serait une tache; mais être populaire, c'est un talent. Et ne sont-ce pas là, mes chers auditeurs, autant d'enseignements qui dérivent de la haute idée qu'on a de l'humilité. Or, ces enseignements font partie d'une éducation saine, témoin l'attention à réprimer l'orgueil naissant d'une jeunesse inconsidérée, et à lui apprendre qu'il faut joindre, à l'illustration

du nom, les qualités sociales qui réunissent les cœurs. Ils entrent dans les instructions journalières et détaillées que la sagesse du monde répète, puisque ce qu'on appelle égards, politesse, manière, est au moins, à le bien prendre, comme l'écorce de l'humilité. Ils se retrouvent dans les divers éloges, car, rien n'est plus ordinaire que d'entendre louer la modestie, tant il est certain que loin de dégrader, l'humilité honore, et qu'il n'est au contraire rien de plus humiliant que la fierté. Celle-ci quelquefois le sent, alors elle se déguise : et les dehors hypocrites, dont elle sait par intervalles se revêtir, prouvent eux-mêmes qu'elle redoute les regards des hommes. Mais c'est nous arrêter trop à considérer les jugements qu'ils en portent. Ce n'est point, après tout, au jugement du monde, c'est à celui du Seigneur qu'il est réservé de marquer le prix des vertus. C'est donc enfin jusqu'aux idées de Dieu que je remonte, pour connaître la noblesse de l'humilité.

TROISIÈME PARTIE.

Ici, mes chers auditeurs, sous quelle forme brillante vient s'offrir une vertu qui se présente devant Dieu même, assurée d'en fixer les complaisances! Que pensez-vous que Dieu prenne plaisir à considérer sur la terre? Il y voit de loin, nous dit le Prophète, ce qu'elle a de plus élevé, tandis qu'il suit d'un œil de prédilection ce que l'humilité paraît y ensevelir : *Humilia respicit, et alta a longe cognoscit.* (*Psal.* CXXXVII, 6.) C'est dire trop peu. Quoiqu'il soit le principe d'où toute grandeur émane, il dédaigne celle qui ne se rapporte point à lui comme à son terme. Je ne dis point assez encore : Il déteste l'orgueil qui en abuse. C'est lui qui le déclare : *Detestor ego superbiam.* (*Amos.*, VI, 3.) Ajoutons, d'après sa parole expresse, qu'il se plaît à la renverser, et à en déraciner jusqu'aux fondements : *Sedes ducum superborum destruxit Dominus.* (*Eccli.*, X, 17.) Ouvrons les annales sacrées, dépositaires de ses oracles et de sa conduite. Qu'y verrons-nous? Le frappant récit des triomphes de l'humilité que Dieu glorifie, et l'histoire effrayante des disgrâces de l'orgueil qu'il accable sous ses coups.

Oui, mes chers auditeurs : A suivre avec attention les œuvres du Seigneur; on serait porté à croire qu'il a concentré, dans l'humilité, la gloire dont il veut faire part aux hommes, et qu'il ne les élève qu'à proportion qu'ils consentent à s'abaisser. Je ne suis que cendre et que poussière! Quel aveu quand il s'agit de s'entretenir avec Dieu! C'est néanmoins celui d'Abraham. (*Gen.*, XVIII, 27.) Et déjà Dieu prête une oreille attentive à ce patriarche. Il entre, pour parler ainsi, en composition avec lui sur les desseins de sa vengeance, il écoute ses interrogations multipliées, et il acquiesce à ses demandes. Il lui dévoile les intentions de son cœur et la condescendance de sa bonté! Que la prérogative spéciale de l'humilité consiste à pénétrer jusque dans le sanctuaire de la Majesté divine, et à en lire les décrets, n'en doutez pas chrétiens, souvent il en est ainsi. C'est à l'humble simplicité du cœur que Dieu nous dit qu'il aime à ouvrir le sien. Un cœur qui n'est pas rempli de lui-même, ne met point d'obstacle aux communications de Dieu : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus.* (*Prov.*, III, 32.) Spectacle surprenant, dont plus d'une fois nous sommes témoins! Nous voyons des hommes de l'esprit le plus perçant, le plus vaste et le plus versé dans les hautes spéculations des choses divines, les connaître moins profondément, en parler moins éloquemment, et surtout les sentir moins vivement, que le fidèle qui joint l'humilité d'une âme pure à la soumission d'une âme docile. Ah! comment ces âmes simples nous parlent-elles de Dieu et de ses imperfections! Avec quelle sublimité elles s'élèvent vers lui! Avec quelle clarté elles en saisissent les leçons! Avec quel discernement elles connaissent les mouvements de sa grâce! Qui donc a pu les instruire? C'est Dieu. L'humilité le touche; il distribue les trésors de sa sagesse à ceux qui ne présument point de la leur. Augustin, qui s'égare dans les présomptueuses recherches que poursuit son génie, découvre les plus importantes vérités, dès que l'humilité le dirige. Il attire sur lui l'esprit de lumières, en confessant qu'il est plongé dans les ténèbres. Il apprend à connaître Dieu, lorsqu'il commence à se connaître lui-même. L'humilité est la voie qui conduit à la source du vrai. Pourquoi? Parce que Dieu révèle aux petits et aux humbles ce qu'il dérobe à l'avidité téméraire des faux sages. Ainsi le disait hautement Jésus-Christ, et il en rendait grâce à son Père : *Confiteor tibi Pater... quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* (*Matth.*, XXI, 25.)

Et comme si ce n'en était point assez de communiquer aux humbles, avec la science qui les éclaire, la consolation qui les soutient, car saint Paul nous assure que Dieu est leur consolateur : *Qui consolatur humiles* (II *Cor.*, VII, 6); je vois l'humilité qui avoue sa faiblesse, la convertir en toute-puissance. Ecoutez l'Apôtre, il dit clairement que de lui-même il ne peut rien, et aussitôt il ajoute qu'il peut tout par la force du Seigneur. (*Phil.*, IV, 13.) Jérémie lui représente que l'importance du ministère dont il le charge surpasse le pouvoir qu'il a de le remplir; Dieu se fait sa caution, et il joint l'efficacité de ses secours aux ordres de son autorité. (*Jer.*, I, 6, 7.) Gédéon lui demande comment il pourra agir pour le salut de son peuple, Dieu relève son courage, en lui annonçant les effets de sa protection. (*Jud.*, VI, 22.) Vous venez à moi dans le formidable appareil d'une force humaine, s'écrie David, à la vue de l'ennemi terrible qu'il devait combattre, et ce n'est qu'au nom du Seigneur que j'ose vous affronter. Aussitôt la vertu de Dieu

arme son bras. (I *Reg.*, XVII, 45.) Le Dieu qui commande aux superbes, couronne les humbles. Il tend une main secourable à ceux qui en font leur appui. Lisez les exploits des braves d'Israël. Avant le combat l'humilité dicte leurs vœux, bientôt leurs succès déterminent la victoire. Est-il étonnant que le Dieu des armées la fixe en faveur de ceux qui reconnaissent que lui seul peut la donner? Loin donc d'énerver le courage, l'humilité le nourrit. L'homme humble qui n'estime pas ses propres forces, attend tout de celles de Dieu, en qui il voit son soutien. Capable des plus grands projets, c'est à Dieu qu'il les confie, et c'est sous ses auspices qu'il en entreprend l'exécution.

Et voilà aussi, mes chers auditeurs, dans la solidité de ces principes, l'explication de quelques événements dont les hommes paraissent surpris. Quelquefois avec peu de talents naturels, beaucoup de succès. D'où vient ce prodige? C'est l'humilité qui l'opère; Dieu ouvre l'abîme de ses grâces à ceux qui sentent l'abîme de leur néant. Quelquefois une vie en apparence assez commune, et cependant une réputation éclatante de sainteté. D'où vient cette gloire? C'est l'humilité qui l'attire; Dieu aime à manifester ce qui n'était connu que de lui. Quelquefois nulle démarche pour parvenir aux honneurs, et d'eux-mêmes ils se présentent. D'où vient cette prospérité? C'est l'humilité qui la produit: Dieu illustre le mérite qui ne cherche que l'obscurité. Quelquefois presque nul rapport avec le monde, et néanmoins des distinctions de sa part si l'on y paraît. D'où vient cet hommage? C'est à l'humilité qu'on le rend: Dieu force le monde à l'admirer. Et ne pensez pas, mes chers auditeurs, que je ne propose ici que des conjectures, j'ai la parole de Dieu pour garant. Le temps ne me suffirait pas si j'entreprenais d'en réunir les oracles. L'humilité précédant la gloire, l'humilité placée au faîte de la grandeur; l'humilité consacrée sur la terre par le souvenir qu'elle y laissa; l'humilité préconisée, honorée, exaltée. Telle est l'idée que nous en donne le Seigneur dans ses Ecritures. Si ces prodiges vous paraissent rares, ne vous en étonnez pas, puisque rien aussi n'est plus rare parmi les hommes que l'humilité.

Il voit l'humilité de Lia, il la soustrait à l'opprobre qui l'avait accablée. Il voit l'humilité de Joseph; de l'obscurité du cachot, il l'approche des splendeurs du trône. Il voit l'humilité du roi de Ninive, il quitte aussitôt le glaive de sa fureur tiré contre lui et contre son peuple. Telle est l'idée que Dieu nous en donne par sa conduite.

Contraste frappant! Je vois Dieu à ce moment armé de la foudre. Ah! contre l'orgueil qu'il poursuit, quels traits variés de sa vengeance! Pharaon, au sein des mers; Sennachérib dans les horreurs du carnage; Nabuchodonosor en société avec les brutes dans les forêts; Antiochus sous le poids des plus vives et des plus humiliantes douleurs; Aman sur un gibet: ce sont là les tableaux que la main même de Dieu nous a tracés de sa conduite. Et, de peur que nous ne confondions ce qu'il réserve à l'orgueil avec les effets ordinaires qui sont, non un ordre exprès, mais simplement une permission de sa providence; entendez-le nous avertir que c'est l'orgueil qui a excité son courroux, et que son bras est levé pour le punir. C'est à vous, hommes superbes, que j'adresse mes menaces, dit le Seigneur: *Ecce ego ad te, superbe, dicit Dominus.* (*Jerem.*, L, 31.) Le jour de votre châtiment est arrivé: *Venit dies tuus, tempus visitationis tuæ.* (*Ibid.*) C'est sous les coups de ma colère que votre orgueil sera écrasé: *Cadet superbus et corruet.* (*Ibid.*)

Que si nous osions interroger Dieu sur les motifs d'un traitement si terrible, par quelle éloquente conviction il justifie la sévérité de ses arrêts! Prophète, dit-il à Ezéchiel, parlez en mon nom à ce monarque enivré de sa gloire, et vous lui direz: Parce que, dans l'ambitieux transport de votre vanité, vous avez oublié que vous n'êtes pas un Dieu, mais un homme; parce que, aveuglé dans les desseins de votre sagesse, ébloui par les richesses de vos trésors, appuyé sur la multitude de vos forces, vous avez laissé s'élever les sentiments de votre cœur avec la pompe flatteuse de votre puissance jusqu'à me méconnaître; je vais vous livrer à des nations ennemies, dont vous serez le jouet, la victime et le spectacle. Vous ne serez plus rien. C'est à jamais que je confonds vos sacriléges efforts. Vous verrez sans espoir renverser ces autels fragiles que vous osâtes vous ériger à vous-même: *Nihili factus es, et non eris in perpetuum.* (*Ezech.*, XXVIII, 19.)

Direz-vous, mes chers auditeurs, que de tels châtiments n'ont rien qui alarme, quand on les rapproche des excès qui les ont attirés? Usurper les honneurs divins, c'est mériter sans doute tout l'éclat de la vengeance divine. Et la qualité des reproches que fait ici le Seigneur montre assez combien il était autorisé à punir. Mais, comme il est rare que la vanité entraîne dans de tels écarts, suffit-il pour en inspirer l'effroi, d'en rappeler la punition? A cette objection, je n'oppose qu'un exemple. Hélas! fut-il épargné David lui-même? Ce roi si vertueux, ne vit-il pas frapper de mort une partie de son peuple, dont le dénombrement fait par ses ordres, avait flatté quelques instants le sentiment d'une coupable vanité?

Qu'il demeure donc incontestable parmi les hommes que, comme à Dieu seul est tout honneur, ils lui doivent essentiellement le tribut de la gloire dont ils ne jouissent que par emprunt, et qu'ils ne tiennent que de lui. Ce tribut, c'est par l'humilité qu'on le lui offre. Il ne peut pas lui-même en dispenser, puisqu'il ne peut pas cesser d'être, et que la qualité de fin dernière, à laquelle tout se rapporte, est une qualité inestimable de l'Etre de Dieu. Que l'humilité reprenne donc à vos yeux son vrai caractère. Vous trouverez dans elle, avec le

plus indispensable de vos devoirs, le plus noble de vos priviléges. C'est l'humilité qui vous conduit à Dieu ; c'est elle qui vous introduit aux pieds de son trône ; c'est elle qui lui présente vos hommages ; c'est elle qui fixe sur vous et ses regards et ses faveurs. Pour approcher des rois, il faut un titre ; pour approcher du Roi des rois, l'humilité peut seule former le vôtre. Vous n'êtes jamais plus sûr d'en être favorablement accueilli, que quand vous vous avouez indigne de sa présence, et vous touchez au moment d'obtenir ce que vous ne croyez pas mériter. Ne soyez pas surprises, âmes humbles, si les hommes sollicitent si ardemment les secours de vos prières. Votre humilité leur annonce l'efficacité de votre intercession. Vous pouvez tout auprès de Dieu, par là même que vous vous persuadez ne pouvoir rien. Vous disposez des grâces de sa miséricorde, en vous anéantissant devant le sanctuaire de sa justice. Vous ne reconnaissez que lui pour suprême bienfaiteur, sur vous il accumulera ses bienfaits. Il est de sa gloire de protéger ceux qui la célèbrent, d'en confier les intérêts à ceux qui n'en ont pas de plus chers ; d'en faire descendre quelques rayons sur ceux qui en font rejaillir sur lui tout l'éclat ; de la partager enfin avec ceux qui ne travaillent qu'à l'obtenir, et c'est ce qu'il vous destine dans la bienheureuse éternité que je vous souhaite.

SERMON XXVIII.

Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême.

MISÉRICORDE DE DIEU.

Vidit eum pater ipsius, et misericordia motus est. (*Luc.*, XV, 20.)

Son père l'aperçut et il fut ému par un sentiment de miséricorde.

Vous me prévenez déjà, mes chers auditeurs ; et, au seul nom de miséricorde que je viens de prononcer, vous voyez avec une satisfaction secrète, que je vais vous entretenir de celle du Seigneur. Comme il n'est aucun homme sur la terre qui n'ait à se reprocher ou à craindre d'avoir irrité la justice de Dieu ; il n'en est point qui n'ait besoin de sa clémence, et qui n'en goûte les consolations. Quel empressement n'avons-nous pas nous mêmes à la publier ! Si Dieu nous ordonne d'annoncer ses vengeances, il nous confie aussi le soin de faire connaître sa tendresse. Deux idées qu'il est facile de concilier, en admirant dans les différentes vérités de la religion, une même fin, la conversion des pécheurs et leur salut.

Le dirai-je cependant? Telle est la dépravation d'un trop grand nombre d'hommes, que nous craignons de leur exposer l'asile que leur offre la miséricorde. Pourquoi ? Parce qu'ils font servir à se le fermer l'ardeur même avec laquelle nous cherchons à le leur ouvrir ; parce que nous avons à nous méfier de la perversité de leur cœur, tandis que nous leur découvrons la générosité du cœur de Dieu. Dieu est bon, nous le répétons avec vérité et avec complaisance. Dieu est bon, le pécheur le répète lui-même avec présomption ou ingratitude. L'unique conséquence qu'il en tire dans sa conduite, c'est de continuer à être méchant ; comme si l'on pouvait confondre une bonté qui aime à pardonner, avec une faiblesse qui ne sait pas punir, et comme si le pardon qu'offre la bonté ne justifiait pas lui-même la sévérité de la punition. Ainsi, il ne tient pas à quelques pécheurs que nous ne leur dérobions une vérité dont ils abusent, et que nous ne les laissions en proie à toute la vivacité de la terreur, de peur qu'ils n'étendent encore, par une confiance mal entendue, l'aveuglement de leur obstination.

Sous quel point de vue ferai-je donc envisager aux pécheurs cette miséricorde divine ? Je dois, et je viens la leur présenter de manière à en seconder les desseins, en même temps que j'en détaillerai les effets. Vous donc qui désirez sincèrement votre conversion, car c'est à vous que je m'adresse; pour vous convertir, deux choses en particulier vous sont nécessaires : la douleur sincère de vos péchés et la ferme espérance de votre pardon. Or, c'est par l'idée de la miséricorde de Dieu que je viens vous exhorter tout à la fois à l'une et à l'autre. Motif de douleur, je le trouve dans l'idée de la miséricorde de Dieu ; elle a de quoi animer vivement votre repentir du passé, par le souvenir de ce qu'elle a fait pour vous, tandis que vous étiez éloigné de Dieu : ce sera la première partie. Motif d'espérance, je le trouve dans l'idée de la miséricorde de Dieu ; elle a de quoi soutenir efficacement votre espoir pour le présent, par la vue de ce qu'elle est encore prête à faire pour vous, dès que vous revenez à Dieu : ce sera la seconde. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, ce n'est point aujourd'hui par la terreur de la justice de Dieu, c'est par l'idée de sa miséricorde que je veux animer votre repentir et préparer votre pénitence. C'est à vos cœurs que je m'adresse ; j'en appelle à leurs sentiments, pour faire naître dans eux celui de la componction. Par leur sensibilité, je puis exciter leurs regrets, et c'est par les traits les plus doux de la clémence divine que je cherche à les voir brisés de la plus vive douleur. Exposons-la donc à vos yeux, cette suprême bonté que vous avez éprouvée tant de fois sans la connaître. Il ne faut que vous montrer le Dieu que vous aviez abandonné, pour vous inviter à revenir à lui. En réfléchissant sur sa conduite, pourrez-vous ne pas gémir sur la vôtre? Vous étiez pécheurs; vous savez, mes frères, ce que par rapport à Dieu ce titre renferme, et voici néanmoins ce que Dieu a toujours été par rapport à vous : Tendre dans les sentiments de sa miséricorde, Dieu vous aimait ; prévenant dans les mouvements de sa miséricorde, Dieu

vous recherchait; patient dans la durée de sa miséricorde, Dieu vous attendait.

Oui, pécheurs, Dieu vous aimait. Ce n'est pas que je veuille vous persuader que vous parussiez alors à ses yeux comme un objet de ses complaisances. Ah! le péché avait détruit dans vous cette grâce sanctifiante qui fait les amis de Dieu. Dieu, qui voyait dans vous le péché, y voyait par là même un objet qu'il hait essentiellement, qu'il ne peut point ne pas haïr, et qu'il haïra éternellement. Dieu voyait dans vous l'infraction de ses lois, la rebellion à ses volontés, le renversement de l'ordre, et par conséquent il vous voyait vous-même provoquer sa vengeance et en mériter les châtiments. Or, c'est de là précisément, mes chers auditeurs, que je tire la preuve convaincante de la tendresse de Dieu pour vous dans sa miséricorde. Car, puisque nécessairement Dieu porte une haine infinie au péché, comment cette haine du péché eût-elle pu laisser à Dieu d'autres sentiments, si celui de son amour pour vous ne l'eût pas égalé? Non, jamais je ne reconnais mieux la tendresse du cœur paternel de David, que quand je l'entends dire à ceux de ses sujets qui vont combattre contre son fils révolté : Ah! du moins conservez-moi ce fils : *Servate mihi puerum* (II *Reg.*, XVIII, 5), et quand je lui vois répandre des larmes sur sa mort : *Contristatus flevit.* (III *Reg.*, XIX, 2.) Absalon, mon fils! Mon fils Absalon! Hélas! voilà les tristes paroles que laisse entendre ce père persécuté par son indigne fils : *Absalon fili mi! Fili mi Absalon!* (III *Reg.*, XVIII, 33.) Mais, prince, c'était un ingrat, c'était un rebelle, c'était un traître. Oui, mais c'était mon fils; j'en prononce encore le nom avec tendresse; son sort m'arrache des pleurs; que ne puis-je lui rendre la vie au prix de la mienne : *Quis mihi tribuat ut ego moriar pro te?* (*Ibid.*) Ah! mon cher auditeur, si, comme on vint annoncer au père la mort de ce fils séditieux, on eût pu rendre à ce fils mourant les sentiments de son père désolé; si l'on eût pu faire entendre à Absalon les plaintes lamentables de David; si on le lui eût représenté baigné de ses larmes et remplissant les airs de ses gémissements; si on lui eût dit que sa mort allait changer en un deuil lugubre la victoire même qu'on avait remportée sur lui : *Dolet rex super filio suo* (III *Reg.*, XIX, 2) : déjà vaincu par la force des armes, eût-il pu ne pas céder encore à la générosité d'un tel amour? Eh! rendez-vous donc, pécheurs, à l'amour d'un Dieu qui, quoique vivement et fréquemment outragé, vous voit à regret dans l'état de mort où vous réduit la révolte du péché. Car, comme saint Paul écrivait aux Ephésiens de ne pas contrister l'Esprit-Saint : *Nolite contristari Spiritum sanctum* (*Ephes.*, IV, 30), j'ose vous dire dans le même sens que Dieu est affligé de votre état, c'est-à-dire que quoique Dieu en lui-même ne soit susceptible d'aucun de ces sentiments que nous appelons tristesse et douleur; pour exprimer ses dispositions à votre égard, nous usons des termes qui les rendent plus sensibles, autorisés en cela par le langage de l'Ecriture qui les emploie pour s'accommoder à notre faiblesse; et c'est ainsi que je puis dire de Dieu, qu'il regrette dans vous un fils; qu'il est sensible à votre perte; qu'il est touché de vos dangers; et, à parler exactement, je dois vous dire qu'étant dans le péché, vous êtes dans une situation opposée aux sentiments de paix qu'il avait pour vous, aux désirs de l'amour qu'il vous porte, à la volonté sincère qu'il a de vous sauver tous, et qu'aucun de vous ne périsse : *Nolens aliquos perire.* (II *Petr.*, III, 9.)

Mais sur quoi fondé, interprété-je ainsi les sentiments de Dieu, à l'égard des pécheurs? Et qui vous répond de cette divine miséricorde dont je vous entretiens? Qui vous en répond, mon cher auditeur? C'est Dieu lui-même, par le don qu'il vous a fait de son propre Fils livré à la mort, afin que, par les mérites de son sang, vous puissiez recouvrer la vie. Car, ce trésor est toujours le vôtre, si vous voulez efficacement vous l'approprier. Dieu veut encore, pour chacun de vous, ce qu'il s'est proposé pour tous, l'abolition du péché : *Ut finem accipiat peccatum,* le rétablissement de la justice : *Ut adducatur justitia* (*Dan.*, IX, 24), et, comme Dieu n'a point encore envoyé son Fils pour juger le monde, mais pour le sauver; au lieu de vouloir qu'il soit déjà votre juge, Dieu vous le présente encore aujourd'hui comme votre Sauveur : *Non ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum.* (*Joan.*, III, 17.)

Qui vous en répond? Jésus-Christ lui-même. Ecoutez ses oracles : Il est venu appeler les pécheurs; ce sont ses propres paroles; et, parmi eux, il n'exclut personne. Vous n'êtes donc pas excepté des desseins de sa bonté. Il nomme le salut des hommes l'œuvre de Dieu son Père. Votre salut entre donc en part du grand ouvrage que son Père lui a confié. Il nous représente la joie que porte jusque dans le ciel un pécheur qui se convertit sur la terre. Le ciel s'attendrit donc sur le malheur de votre péché, puisque si vivement il s'intéresse au bonheur de votre conversion. Eh! que signifient de toutes parts, dans l'Evangile, ces empressements à ramener une brebis égarée, si celui à qui elle appartient ne désire pas ardemment de la revoir dans son troupeau? Ces transports d'allégresse en la recouvrant, s'il ne lui est pas tendrement attaché? Ces félicitations qu'il se plaît à recevoir, s'il l'avait perdue sans une véritable douleur? Pourquoi, à la première vue du prodigue, dès qu'il revient, les entrailles de son père sont-elles émues, si ce père, constamment irrité d'un éloignement coupable, s'était endurci? Quel tableau soutenu de l'amour de Dieu pour vous, pécheurs! Et ce tableau, c'est Dieu lui-même qui l'a tracé.

Ah! ne faites pas à Dieu l'injure de juger de ses sentiments par les vôtres. Contraste

frappant que celui qui en résulte! Dieu banni de votre cœur par le péché; et vous, malgré votre péché, sans cesse présent au cœur de Dieu par sa tendresse. Vous, dirigeant contre son trône les efforts de l'indocilité; et Dieu, de son trône même, faisant descendre sur vous des regards propices. Vous, disant contre la défense expresse du Sage : J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux? (*Eccli.*, V, 4.) Dieu voulant toujours prévenir les suites funestes de vos crimes. Vous, tournant contre Dieu ses propres bienfaits, Dieu ne retirant point encore de vous sa main bienfaisante. Elle est donc aussi fidèle que vive, la touchante image sous laquelle Dieu vous peint son amour, lorsque, le comparant à celui d'une mère, il demande si celle-ci peut se résoudre jamais à voir sans pitié l'enfant qu'elle a porté dans son sein. Non, sans doute. A travers tout l'appareil de l'indignation la plus juste, le sentiment maternel transpire; et, lors même qu'elle menace, on sent avec quelle ardeur elle aime. C'est pour épargner qu'elle effraye; c'est par intérêt de cœur qu'elle s'afflige; l'envie de pardonner accompagne dans elle la nécessité de punir. Y pensai-je? Et pourquoi m'arrêter à décrire les affections du cœur d'une mère? C'est, mes chers auditeurs, c'est pour vous exprimer, d'après Dieu lui-même, les miséricordieuses dispositions du cœur de notre Dieu. Et pourtant je n'en dis point assez encore, puisque Dieu ajoute par son prophète : Une mère pût-elle oublier son fils, je ne vous oublierai pas : *Si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* (*Isai.*, XLIX, 15.)

Ne serait-ce ici de sa part qu'une stérile tendresse? Non, pécheurs. Et pour connaître mieux combien, dans le sentiment de sa miséricorde, Dieu vous a aimés, voyez en second lieu, comment, dans le mouvement de sa miséricorde, il vous a recherchés. Que la terre entière parle ici pour moi, puisque, selon la pensée du Prophète-Roi, la terre est remplie de cette miséricorde divine. (*Psal.* XXXI, 5.) Que la religion déploie ses vues, ce sont des vues de miséricorde. Que le saint ministère étale ses fonctions, elles sont l'exercice de la miséricorde. Que la grâce dévoile ses opérations, ce sont des efforts de miséricorde. Que les pasteurs du peuple exercent leurs fonctions, elles sont fondées sur des desseins de miséricorde. J'entends le Seigneur leur recommander de surveiller, d'instruire et d'exhorter, rendre leur autorité responsable des soins assidus qui doivent la suivre, unir l'intérêt de leur propre salut au zèle qui intéresse au salut d'autrui, et, selon la parole redoutable de l'Ecriture, leur demander compte du sang de l'impie dont ils n'auront pas travaillé à prévenir la ruine : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.) A quelle fin donc sommes-nous envoyés près de vous? De qui nous vient notre mission et quel en est l'objet? C'est de coopérer, avec la grâce de Dieu, au grand ouvrage de votre salut. Notre plus douce consolation est d'y réussir, notre plus beau triomphe aux yeux du Seigneur, c'est votre conquête. Ces jours de conversion et de salut (le jubilé), ces jours précieux qui peuvent être salutaires à tous, et qui sûrement le deviendront pour plusieurs, qui vous les a ménagés? Qui vous ouvre le saint temple pour vous en faire une source de grâces et de bénédictions? Quelle voix sommes-nous chargés de vous y faire entendre? Quelle parole venons-nous vous y annoncer? Ah! chrétiens, pouvez-vous ne pas le sentir vivement dans ces temps de miséricorde, tandis que vous êtes placés dans le lieu même où elle établit pour vous spécialement son sanctuaire, et qu'elle pose son trône au milieu de vous, pour qu'il vous soit plus facile de l'environner?

Mais, disons-le clairement, mes chers auditeurs, tout sensibles que sont ou du moins que doivent être pour ces pécheurs les effets de l'amour empressé de Dieu qui les rappelle, ils ne les aperçoivent presque point. Pourquoi? parce qu'ils évitent de les apercevoir, parce que l'iniquité en vient à cet excès de se précautionner contre la bonté du Dieu dont les recherches l'importunent, en même temps qu'elle met tout en œuvre pour se rassurer contre les menaces dont la sévérité de ses jugements les épouvante. Et, parce qu'elle craint presque également la voix de sa miséricorde que le cri terrible de sa justice, aveugle volontairement, elle n'aspire, pour être libre, qu'à les oublier toutes les deux. Hélas! tel a été, dans tous les temps, le criminel abus qu'ils ont fait de leur liberté. Sortis des mains de Dieu comme le chef-d'œuvre de sa puissance, jamais ils n'ont cessé d'être l'objet de ses soins; et, toujours rebelles à ses invitations, on eût dit qu'ils ne travaillaient qu'à s'y dérober. Lisez l'histoire du monde : c'est un combat toujours soutenu entre la miséricorde de Dieu, qui veut les sauver, et l'aveuglement des hommes qui veulent se perdre. Quelle suite de monuments de la bonté de Dieu! Dieu se fait connaître, donne la loi, il suscite des prophètes, il parle par son Fils. Ce Fils adorable attire les nations, il leur envoie ses apôtres, leurs enseignements retentissent jusqu'aux extrémités de la terre. Au milieu de l'univers s'élève l'inébranlable édifice de son Eglise; elle est exposée à tous les regards, elle offre les preuves les plus sensibles de sa vérité, elle offre toutes les vertus, elle communique tous les secours, elle admet tous ceux qui veulent entrer dans son sein. Que font les hommes? Ils se réunissent contre le Seigneur et contre son Christ; ils conspirent à en abolir les lois, ils mettent à mort les prophètes, ils éteignent la lumière que Dieu leur présente dans le sang même de ceux que Dieu charge de la leur porter; Jésus-Christ pleure sur la cité ingrate qui méconnaît les temps où il vient la visiter : *Videns civitatem flevit super illam.* (*Luc.*, XIX, 41.) Il lui reproche la cruauté des traitements qu'ont essuyés de sa

part les envoyés de sa miséricorde ; tendrement il lui rappelle les efforts de son amour et l'opiniâtreté de sa résistance : *Quoties volui et noluisti!* (*Luc.*, XIII, 34.) Perfide Jérusalem! malgré ton infidélité, il t'aime donc encore, puisque l'idée de tes châtiments et de tes maux fait parler si éloquemment sa douleur, *Flevit.* Barbare ! Il ne te manque plus que de mettre à mort, à son tour ,celui qui vient t'apporter la paix et le salut. Ah! si vous l'aviez connue, puis-je vous dire, mes chers auditeurs, comme le disait Jésus-Christ à cette ville ingrate, si vous l'aviez connue, cette miséricorde, si vous en eussiez pénétré les desseins, si vous en eussiez senti toute l'étendue, si vous eussiez pensé que le Dieu que vous armiez contre vous, par vos péchés, se laissait désarmer encore par les sentiments de son cœur : *Si cognovisses et tu*! (*Luc.*, XIX, 42.) Si vous eussiez compris que vos froideurs, votre éloignement, vos crimes n'avaient pu encore étouffer la vivacité de son amour, qu'il désire pour vous et plus que vous-mêmes, de vous voir solliciter auprès de lui et obtenir votre pardon ; que, des intérêts de votre salut il fait encore ceux de sa gloire, *Si cognovisses et tu!* Ah! connaissez-le au moins à présent; allumez donc le feu de la charité dans vos âmes au feu divin de la charité éternelle qui n'a pu encore s'éteindre; commencez à aimer un Dieu que vous n'avez pu forcer à cesser de vous aimer lui-même, un Dieu qui ne cesse pas encore de vous visiter, de vous rechercher malgré vos infidélités.

Combien de fois, lorsque vous n'étiez occupé qu'à vous soustraire à ses regards paternels, en a-t-il jeté sur vous! Vous lui fermiez l'entrée de votre cœur; et, pour parler d'après Dieu lui-même, il se tenait à la porte, il réitérait ses instances; qu'il me soit permis de m'exprimer ainsi, il épiait le moment de le surprendre : *Ecce sto ad ostium, et pulso.* (*Apoc.*, III, 10.) Ici, pécheurs, c'est vous-mêmes que je prends pour témoins et pour garants de la vérité que je vous expose. C'est dans l'histoire de votre vie, c'est dans le fond de votre âme, c'est dans la suite même de vos désordres, en un mot, c'est dans vous que je trouve la preuve de ce que sa miséricorde a fait pour vous.

Et d'abord, où est-elle cette âme audacieusement déterminée, qui ait pu franchir sans une secrète horreur l'intervalle qui sépare l'innocence du crime? Répondez, vous qui, à la naïve candeur et à la sincère piété du premier âge, avez fait succéder l'habitude des vices. Entrâtes-vous sans hésiter dans cette funeste carrière, y marchâtes-vous au premier instant d'un pas assuré? Et même, en vous y livrant, approuvâtes-vous aussitôt le péché? Furent-ils subitement étouffés dans vous les principes de la religion et ceux d'une éducation chrétienne? Vous parut-il indifférent de les abandonner ou de les suivre? Alors, dites vrai; quelle lumière, et à la faveur de cette lumière que de réflexions, que d'indécisions, que de répugnance! Partagé entre vos devoirs et vos penchants, vos penchants vous sollicitaient, mais vous vous sentiez retenu par vos devoirs. Déchiré par deux volontés contraires, vous écoutiez l'une, mais vous n'osiez pas absolument rejeter l'autre. D'une part, l'attrait du péché; de l'autre, la crainte d'être pécheur. D'où venait dans vous ce combat? Ah! dans sa miséricorde, Dieu vous marquait sensiblement le péril du précipice; il vous tendait visiblement une main secourable, et ce n'est qu'en la repoussant que vous êtes enfin tombé.

En êtes-vous devenu plus tranquille après votre chute? Eh ! ne croyez pas nous en imposer en affectant de le paraître. Sous le voile de ce calme apparent que trouble intérieurement le péché, tandis qu'extérieurement le pécheur l'étale, régnait dans votre âme un mouvement confus que le Prophète compare à celui d'une mer agitée. (*Isa.*, LVII, 20.) S'il est des moments où l'étourdissement d'une passion tumultueuse semble dissiper cette agitation parce qu'il la surpasse, combien en est-il où les inquiétudes forcées de la conscience la font renaître! On craint de rentrer en soi-même, parce qu'on rougit de se connaître ; on se fuit, et néanmoins on porte toujours avec soi et la triste image de ses désordres et le remords dévorant qui les accuse. Ah! si, comme tous les pénitents sincères, vous voulez en faire l'aveu, vous confesserez qu'avec la grâce de Dieu vous aviez perdu le repos. Non, la paix ne consolait pas votre cœur, lors même qu'il paraissait s'enivrer des joies bruyantes; elles vous absorbaient, elles ne vous rendaient pas heureux; elles couvraient la voix secrète de l'âme, elles ne l'étouffaient pas ; elles écartaient habituellement le sérieux de la réflexion, elles n'arrêtaient pas entièrement toute impression subite d'un retour involontaire ; elles étaient pour vous comme le transport d'un délire, elles ne vous offraient point les paisibles douceurs d'un plaisir pur; et vous retrouviez souvent, dans l'amertume de vos pensées, le Dieu que vous paraissiez oublier dans l'aveuglement du crime. Pourquoi? parce qu'il fallait, pour remédier à vos maux, vous en imprimer un sentiment vif, et c'était l'aimable dessein que se proposait sa miséricorde.

Peut-être trop uniforme, eût-elle accoutumé vos cœurs à une égalité de résistance en formant toujours les mêmes attaques. Je la vois aussi changer de méthode pour parvenir au même but. Qui vous a présenté tout à coup, dans certains moments et avec tant de force, ces vives lueurs des vérités de la foi, ces idées frappantes de la mort, ces peintures terribles des jugements de Dieu, les tableaux animés de sa vengeance, le souvenir accablant de l'éternité? Ainsi, déguisée sous la forme même de sa justice, sa miséricorde s'adressait à vous et cherchait à vous gagner. Qui vous a ménagé ces revers et ces malheurs propres à vous ouvrir les yeux sur votre péché, à vous rendre odieux votre péché, à vous ôter l'occasion

de votre péché, à faire pour vous une source de chagrins de ce qui avait été pour vous l'aliment de votre péché? Ebloui par l'éclat d'une prospérité trompeuse qui vous aveuglait, il fallait en dissiper l'illusion; l'éloquence de l'infortune a été pour vous l'organe de la miséricorde. Qui vous a rendus quelquefois si éloquents vous-mêmes à nous peindre, sous des traits si peu favorables, et par là même si ressemblants, ce monde dont vous aviez paru idolâtres? C'est de vous que nous avons appris et que nous apprenons journellement encore à connaître son inconstance, son ingratitude, ses injustices, son orgueil, sa perfidie. Hélas! quand nous vous disions qu'il n'est de vrai bonheur que dans Dieu, qu'il ne faut s'attacher qu'à lui, vous n'entendiez pas notre langage. Pour lui donner plus de poids auprès de vous, Dieu semait les peines, les mortifications, les ennuis, les dégoûts sur les mêmes objets qui vous éloignaient de lui; et c'était le langage persuasif de sa miséricorde.

Et avec quel art merveilleux Dieu le varie! Aux grands événements que sa sagesse arrange, combien l'on voit se mêler de ces moyens d'insinuation que sa bonté prépare! Ici, c'est la force d'un grand exemple que la droiture naturelle admire, lors même qu'on y lit sa propre condamnation. Là, c'est un entretien vertueux dont l'édification, quoique passagère, jette dans l'âme un principe de salutaires pensées dont on rapporte les impressions. Tantôt c'est un attrait imprévu qui réveille dans l'esprit les idées de la religion, Tantôt c'est la religion elle-même qui, par la majesté touchante de ses cérémonies, émeut les cœurs en même temps qu'elle fixe les regards. Dans l'un, c'est la douleur de perdre inopinément un objet chéri dont la mort sépare; dans l'autre, une santé affaiblie lui fait craindre de se voir surpris, et de mourir sans préparation. Celui-ci ne pense qu'à satisfaire sa curiosité par une lecture, et il y trouve la solidité de l'instruction; celui-là, par quelque motif indifférent, se prête à entendre un discours chrétien, et il sent renaître dans lui quelque mouvement de christianisme. Quelquefois c'est la menace d'un grand danger qui alarme, quelquefois c'est la reconnaissance d'y avoir échappé qui attendrit. Les bienfaits, les succès, les désirs, l'attente, tout est, entre les mains de Dieu, l'instrument de sa miséricorde; il n'est aucune de ces voies qui fréquemment n'ait servi à lui ramener des pécheurs, et n'en est-il pas plusieurs qu'il a pris soin d'ouvrir devant vous?

Le plus malheureux, sans doute, comme il est en même temps le plus criminel, c'est celui qui, par un esprit d'impiété, veut décidément se les fermer toutes, en se faisant une sacrilége gloire de les méconnaître. Et quelle ressource peut donc vous rester alors, fiers ennemis de cette religion sainte qui vous les offre? Quelle ressource? Ah! vous en trouvez une encore, malgré vous, jusque dans la nature même de vos systèmes irréligieux que rien ne peut affermir. Vos incertitudes vous agitent; vos erreurs, vos perplexités vous représentent vos périls; vos efforts contre la foi vous annoncent eux-mêmes la force de son empire; la vraie lumière vous fatigue, et c'est pour cela que vous cherchez à l'éteindre. Ceux qui la suivent fidèlement vous accusent, et c'est pour cela que vous aimez à voir grossir le nombre de ceux qui la rejettent. Or, malgré tous vos discours d'incrédulité, vous ne l'avez point établie à votre gré; vous vous voyez environnés d'hommes zélés qui l'attaquent, d'hommes éclairés qui la démasquent, d'hommes savants qui la confondent, d'hommes respectables qui la fuient, d'hommes convertis qui l'abjurent. Vous vous raidissez, vous vous obstinez, vous vous irritez, il est vrai, contre ces secours; mais en est-il moins certain que la miséricorde vous les fournit? Dieu pourrait donc vous dire aujourd'hui ce qu'il disait autrefois à son peuple: que pouvais-je faire de plus pour vous? Vous me fuyez, et je ne cesse de vous poursuivre; vous vous égarez, et je ne cesse de vous marquer la voie; vous m'oubliez, et je ne cesse de me présenter à vous; vous courez à votre perte, et je ne cesse de veiller à votre salut. Entrez en justification avec moi, rapprochez ma conduite de la vôtre; est-ce moi qui me suis montré indifférent? Est-ce vous qui vous êtes montrés rebelles? ***Reduc me in memoriam, et judicemus simul.*** (*Isa.*, XLIII, 26.)

Et cependant ces résistances soutenues et opiniâtres n'ont point encore lassé le Seigneur. Troisième effet, et effet trop sensible de sa bonté, pour que vous puissiez le méconnaître. Dieu, dans la patience de sa miséricorde, vous a attendus. Ici, mes chers auditeurs, je voudrais me borner à ces deux mots: Vous êtes pécheurs, et vous vivez! Allez, ajouterais-je, allez méditer seuls sur ce que cette idée renferme. Convertis ou impénitents, elle aura sûrement de quoi vous occuper pendant l'éternité tout entière. Mais elle vous convertirait, si, dès à présent, vous saviez l'approfondir.

Dieu vous a attendus! D'une part, vous convenez de vos péchés; de l'autre, vous ne révoquez pas en doute votre existence. Et dites-moi, dans quel état eussiez-vous paru devant le tribunal de Dieu, s'il vous y eût cités dans ces années d'une jeunesse voluptueuse, où, sans penser à la mort, vous l'appeliez par vos désordres, où Dieu lui-même paraissait intéressé à terminer vos jours, pour mettre fin à vos déréglements? Que fussiez-vous devenus, si vous eussiez cessé de vivre, je ne dis pas il y a quelques années, mais hier, mais aujourd'hui? J'en appelle au témoignage de votre conscience, quel sort serait le vôtre à ce moment, si ce moment devenait pour vous le dernier? O vous qui m'écoutez à présent dans ce saint temple où la miséricorde m'envoie vous ouvrir encore un asile, oublierez-vous jamais que c'est à elle et à elle seule que vous devez de n'être pas plongés dans les abîmes de la vengeance? *Nisi quia Domi-*

nus adjuvit me, paulominus habitasset in inferno anima mea. (*Psal.* XCIII, 17.)

Dieu vous a attendus! Mais combien de temps? Réfléchissez-y, vous que de longues habitudes, que des passions suivies, que des péchés accumulés ont conduits aux portes de l'enfer, puisque les années vous ont fait arriver aux portes du tombeau. combien s'en est-il écoulés, sans que vous ayez pensé à obtenir grâce, et sans que vous ayez eu les dispositions auxquelles elle s'accorde! Cependant le temps précipitait son cours, la nature en présageait le terme par des défaillances, la terre ouvrait déjà son sein, un irrévocable arrêt allait fixer votre destinée; qui donc en a suspendu la redoutable décision? Ouvrez les yeux, vieillards mortellement assoupis. L'heure presse, l'instant approche, le gouffre de l'éternité paraît. C'en était fait de vous; mais Dieu vous a soutenus, et vous soutient encore entre les bras de sa miséricorde: *Longanimis et multæ miserationis, non dereliquisti eos.* (II *Esdr.*, IX, 17.)

Dieu vous a attendus! Et voilà, pourrais-je dire à quelques-uns de ces gens honteusement célèbres par leurs scandales, voilà un sujet d'étonnement pour la terre entière, quand elle est si longtemps le théâtre de vos excès. Vous le savez, en effet, mes chers auditeurs, c'est pour les hommes une sorte de mystère que la conduite de Dieu, lorsque nous le voyons enlever au monde, par une mort prématurée, des justes qui en faisaient l'ornement, et laisser s'étendre au loin la carrière de quelques grands pécheurs qui y entassent les crimes; moissonner, au printemps des jours, la vertu la plus pure, tandis qu'il souffre quelquefois que la scélératesse parvienne jusqu'aux extrémités de l'âge. L'impie en prend occasion de blasphémer la providence de Dieu, comme s'il méconnaissait tant d'outrages, ou qu'il n'en fût pas le vengeur: *Exaltare... Dixerunt: Non videbit Dominus nec intelliget.* (*Psal*, XCIII, 2, 7.) Les amis mêmes de Dieu, dans l'indiscrète vivacité de leur zèle, seraient tentés de lui reprocher, comme Jonas, sa clémence. Une indignation blâmable voudrait s'emparer d'eux, lorsqu'ils voient le Seigneur retarder les effets de la sienne. A quoi servent, grand Dieu, lui diraient presque ceux qui lui sont le plus fidèlement soumis, à quoi servent les menaces de votre colère, si vous en différez l'exécution? Pourquoi faire annoncer une ruine entière à Ninive, dès que vous avez intention de lui faire grâce? Auriez-vous refusé d'entendre les voix que, de concert, élèvent vers vous, et la terre qui gémit sous le poids de tants d'iniquités et ces iniquités mêmes qui crient vengeance, et votre gloire qui la sollicite? Ou ne vous armez pas, ou frappez: *Afflictus est afflictione magna, et iratus est.* (*Jon.*, VI, 1.) Que cet ordre de la conduite que tient le Seigneur, cesse de vous surprendre. Sa miséricorde vous l'explique; il se hâte d'ouvrir le ciel à ceux qui le méritent; il ménage à un pécheur les moyens de se fermer l'enfer par la pénitence. Il diffère à punir, dit un saint docteur, parce qu'il connaît l'équitable et la redoutable sévérité de ses châtimens. Vous êtes, dit saint Pierre, le motif de sa patience, de peur que vous ne deveniez l'objet de sa justice. Il suspend, selon Isaïe, les coups de son bras, pour remplir les intentions de son cœur. Ah! je savais bien, lui disait Jonas, que vous êtes le Dieu de patience et de bonté: *Scio...... quia tu es Deus patiens et multæ miserationis.* (*Ibid.*, 2.)

Dieu vous a attendus! Qu'il vous sied bien, après cela, pécheurs ingrats, de paraître douter d'une miséricorde dont vous êtes si sensiblement la preuve! Si vous eussiez enfreint les lois humaines, comme vous avez violé les lois divines, quel asile eût été assez assuré pour vous? Non, vous n'en eussiez été redevables qu'à la faiblesse des hommes, s'il vous eût été possible d'échapper à leurs poursuites. Devant Dieu, vous êtes de grands coupables, vous êtes coupables depuis longtemps; et cependant, malgré l'universalité de ses connaissances, auxquelles rien ne se dérobe; malgré l'immensité de sa présence, de laquelle rien ne s'éloigne; malgré la force de sa puissance, à laquelle rien ne résiste; quoique vous soyez sous ses yeux, entre ses mains, en son pouvoir, vous n'êtes point encore condamnés à son tribunal, vous pouvez encore être absous.

Quoi! tant de générosité de la part de Dieu ne pourrait point exciter la vôtre! Il n'a pas voulu votre perte, et vous lui refuseriez votre repentir! Vous méritiez d'être écrasés sous le poids de sa colère, et vous ne céderiez pas aux efforts de sa tendresse! Son amour l'a désarmé, et il ne vous fléchirait pas! Sa miséricorde a pu triompher de lui, et elle ne triomphera pas de vous! Ah! mes frères, le supposer, ce serait vous faire outrage. C'est donc à sa miséricorde que dès ce moment la douleur vous livre. Mais, parce que de la douleur, il ne faut point séparer l'espérance, je dois vous montrer comment la miséricorde vient encore la soutenir.

SECONDE PARTIE.

Il peut arriver, et quelquefois il arrive que, du sentiment vif de la componction, on tombe dans le piége du découragement. Plus on sent qu'on a été faible, plus on redoute de ne pouvoir pas cesser de l'être; première tentation. D'abord, l'idée vive de la miséricorde avait consolé; on en perd de vue l'image sensible, et l'on ne voit plus que ses péchés; second sujet de crainte. Enfin, comme la grandeur et le nombre des péchés ont produit une salutaire confusion; par là même aussi qu'on les reconnaît si multipliés et si grands, ils redoublent quelquefois les alarmes et les portent à l'excès; troisième source de tentation. Or, que suis-je chargé de faire pour vous de la part de Dieu dans ces circonstances? Je dois, pour encourager votre faiblesse, vous offrir les secours puissants de sa miséricorde. Je dois,

pour entretenir une douce consolation dans vos cœurs, vous rappeler les exemples frappants de sa miséricorde. Pour prévenir tout désespoir, je dois enfin, au souvenir des plus énormes péchés, vous exposer l'étendue immense de sa miséricorde.

C'est quelquefois pour consommer votre perte, dit saint Chrysostome en s'adressant aux pécheurs, que le tentateur prend plaisir à aiguiser le glaive de la conscience qui vous déchire. Il ne vous remet si vivement sous les yeux votre misère que pour vous détourner d'y apporter remède. Quel espoir, c'est ce qu'il fait entendre, quel espoir de vous relever de la profondeur de vos chutes? Successivement on peut être tout à la fois avare, voluptueux, injuste, parjure et impie : comment briserez-vous tant de chaînes? Quelle apparence de substituer désormais, aux charmes de la passion, la régularité de la vie? Est-il prudent de croire qu'on changera de sentiments, de mœurs et d'usage? Est-il même possible de réaliser ou de soutenir des projets de pénitence qu'un instant de ferveur voit naître, et dont le moment de réflexion qui le suit laisse apercevoir la témérité? De là, mes chers auditeurs, les pensées nuisibles sous lesquelles on s'affaiblit, sous prétexte de se condamner. Je suis pécheur, et je le suis depuis longtemps; j'ai vécu dans des habitudes dont la force me domine; j'ai formé des liens que le temps a resserrés toujours davantage; que d'obstacles à surmonter! leur vue me frappe. Que de devoirs à remplir! leur difficulté m'effraye. Que de fautes à réparer! leur nombre m'accable. Quelle carrière nouvelle à parcourir! cette perspective m'abat. Dois-je entreprendre ce que je n'aurai pas le courage d'achever? En renonçant à mon péché, je n'en effacerai pas les traces. Je puis en blâmer le désordre; mais hélas! pourrai-je jamais me guérir de ses langueurs? Est-il donc permis à un cœur énervé par le vice, de regarder comme accessible le sanctuaire de la vertu? Ah! voilà, reprend aussitôt avec énergie saint Chrysostome, voilà le langage de l'ennemi commun des hommes, qui veut vous fermer tout asile, *periisti*. Ecoutez le mien. Je ne prétends pas vous dissimuler vos égarements, quels qu'ils aient été, quels qu'ils soient, quels qu'ils puissent être; mais je n'ai garde d'en conclure qu'ils aient rendu impossible votre retour. Oui, vous avez fait ce qu'il fallait pour vous perdre, *periisti*. Mais Dieu est prêt encore à faire en votre faveur ce qui est nécessaire pour vous sauver, *sed poteris salvari*. Langage appuyé, mes chers auditeurs, et sur l'idée de Dieu, et sur la parole de Dieu, et sur la conduite de Dieu.

Je dis sur l'idée de Dieu, car Dieu est sincère. Or, comment y aurait-il de la sincérité dans les invitations qu'il vous fait de revenir à lui, si, sachant que, par vous seul, vous ne le pouvez pas, il vous en refusait les moyens? Il est vrai, rien ne l'obligeait à vous retirer du précipice où le choix libre de votre volonté vous avait fait tomber; mais, dès qu'il consent à vous rappeler à lui, c'est une conséquence sûre qu'à l'attrait de sa voix, qui vous exhorte, il ajoute les secours de sa main puissante qui vous aide, et que les mouvements de sa grâce qui vous prévient, seront accompagnés de la force de cette grâce qui peut vous soutenir. Serait-ce donc connaître Dieu, en avouant, en sentant qu'il vous invite et qu'il vous presse, que de douter si vous pouvez céder à ses impressions et lui obéir? Quoi, tandis que vous vous prêterez fidèlement à l'ardeur de ses recherches, vous n'aurez à attendre de lui que la sécheresse d'un abandon! Il laisserait imparfait l'ouvrage de sa clémence! Il vous exclurait des mêmes faveurs qu'il vous offre! Il vous attirerait avec douceur, et il vous repousserait en même temps avec colère! La grâce ne serait donc plus qu'une illusion, ses mouvements qu'un prestige, ses invitations qu'une apparence, ses poursuites réitérées qu'un tissu d'erreurs! Etalez, tant qu'il vous plaira, vos faiblesses; mais ne défigurez pas le portrait d'un Dieu qui est votre soutien. Dites-nous que vous ne vous sentez capables de rien; nous vous répondrons, avec l'Apôtre, que le secours de Dieu vous rend capables de tout. Nous vous dirons, avec saint Augustin, dont l'Eglise a adopté les paroles : Dieu ne vous commande rien d'impossible; il vous avertit de faire ce que vous pouvez, de demander ce que vous ne pouvez pas, et il vous aide, afin que vous le puissiez : *Adjuvat ut possis.*

Mais à quel titre, reprenez-vous, à quel titre espérer un si grand bienfait? Je m'étonne, mes chers auditeurs, de cette question. Elle serait fondée, si Dieu n'était que justice, et je vous parle ici de sa miséricorde. Ce que vous ne méritez pas, ce que Dieu ne vous devait pas, il vous l'a promis. De ce principe il résulte que, par une suite de sa fidélité à ses promesses, et par la force de ses sacrés engagements, il se doit à lui-même de vous assister. C'est sur ce fondement que saint Paul disait : Celui qui a commencé dans vous la bonne œuvre, l'achèvera, ajoutant qu'il opère et la volonté et l'exécution : *Operatur... velle et perficere.* (*Phil.*, II, 13.) D'où il résulte également que la volonté que Dieu vous donne de vivre saintement à l'avenir, est elle-même une preuve et un garant du pouvoir que Dieu y joint. Si donc vous demandez à Dieu qu'il vous convertisse, aveu de la nécessité où vous êtes d'être prévenus par sa miséricorde, entendez-le vous répondre : Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous : *Convertimini ad me, ait Dominus... et convertar ad vos.* (*Zach.*, I, 3.) Or que vous annonce ce langage, et que signifie cette conversion du Seigneur, par rapport à vous, qui est la suite de votre conversion à l'égard de Dieu? C'est que, quand vous vous rapprochez de lui, par la douleur sincère du passé, il se rapproche lui-même de vous, par une plus grande abondance de

grâces, pour le présent ; c'est qu'il se prépare à vous traiter en ami, dès que vous voulez rentrer dans son amitié : c'est qu'il veut couronner, par des libéralités nouvelles, la générosité de vos premières démarches ; c'est qu'une autre grâce sera, de sa part, le fruit de votre correspondance à celles que vous aurez déjà reçues ; c'est que, comme sa miséricorde vous a devancés dans la carrière de la vertu pour vous l'ouvrir, elle vous y suivra tous les jours de votre vie, selon la parole du prophète, pour que vous y marchiez : *Misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* (*Psal.* XXII, 6.) C'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, que Dieu, qui excite la volonté afin qu'elle veuille, l'affermit, afin qu'elle ne veuille pas inutilement.

Conduite de Dieu admirable, et qu'a tant de fois attestée une expérience sensible. Car, enfin, mes chers auditeurs, si malheureusement il est vrai qu'un grand nombre s'écarte des routes de la justice, il est vrai aussi que nous avons la consolation d'en voir plusieurs y rentrer. Or, c'est dans eux que s'accomplit sous nos yeux ce que disait autrefois le Seigneur à son peuple, par la bouche de son prophète Ezéchiel : Je mettrai dans vous un esprit et un cœur nouveau ; je vous ôterai le cœur dur et rebelle à mes volontés, et je vous rendrai docile à ma loi : *Auferam cor lapideum... faciam ut ambuletis in præceptis meis.* (*Ezech.*, XI, 19.) Oui, dans un pécheur converti, c'est un esprit nouveau, parce qu'éclairé par la grâce, il voit de nouveaux objets, il voit les mêmes sous un nouveau jour, il se voit personnellement sous de nouveaux rapports, il voit pour lui de nouveaux intérêts, il voit enfin la nécessité d'une vie nouvelle.

C'est un esprit nouveau, parce qu'étant délivré de ses anciennes erreurs, affranchi de ses anciens préjugés, désabusé de ses anciennes opinions, Dieu lui présente efficacement le bonheur du Ciel, le vide de la terre, les beautés de la vertu, la brièveté du temps, le point fixe de l'éternité. C'est un cœur nouveau, parce qu'en se purifiant, il se détache ; parce que, en conciliant ses penchants, il se livre à l'amour de l'ordre ; parce que, en prenant sur lui-même plus d'empire, il met plus de règle dans ses affections ; parce qu'il substitue à celles qui le portaient au mal, celles qui lui font goûter le bien, parce qu'il remplace le trouble des premières par la paix dont les secondes sont la source. Merveilleux changement, dont souvent nous sommes témoins ! Eh ! que ne puis-je en exiger ici le témoignage public de quelques-unes de ces âmes vraiment converties, dont la conversion sera à jamais le solennel monument de la miséricorde de Dieu, et de la puissance de sa grâce : Qu'elles nous disent combien, depuis le moment heureux où la contrition rendit leur cœur sincèrement pénitent, la bonté de Dieu leur a aplani les voies de la pénitence. Ames heureuses ! Il vous en coûta quelques efforts, je le sais : vous eûtes quelques combats à livrer, quelques tentations à vaincre, je l'avoue ; mais eussiez-vous jamais pensé, dans les jours infortunés de vos déréglements, qu'il en viendrait une longue suite où vous vous sentiriez animés de tant de courage ? Ah ! par quel force supérieure vous voyons-nous constamment triompher, et du monde, dont le fol amour vous enivrait, et des sens, dont l'empire vous subjuguait ; et des inclinations, dont l'attrait vous captivait, et de l'exemple, dont le pouvoir vous tyrannisait ! Ce qui de vous-mêmes vous avait paru impraticable alors, assidûment aujourd'hui vous le pratiquez ; ces devoirs, dont vous ne sembliez connaître l'obligation que par vos murmures, fidèlement vous les remplissez ; ces sacrements, qui n'étaient pour vous qu'un objet de dégoût ou un sujet de terreur, pieusement vous les fréquentez ; cette piété elle-même, qui était en butte à vos dédains, respectueusement vous la nourrissez ; ces spectacles séducteurs, ces sociétés dangereuses, ces vanités, ces frivolités, ces inutilités, à quoi se réduisaient autrefois toutes vos occupations, aujourd'hui vous les condamnez, vous les abandonnez. Faites donc entendre hautement, et opposez à la voix du tentateur qui cherche à épouvanter la faiblesse des hommes, ce que répondirent les Israélites à un criminel furieux qui les menaçait : Il est dans le ciel un Dieu vivant, dont la puissante bonté nous protége : *Est Dominus vivus ipse in cœlo potens.* (II *Mach.*, XV, 4.)

Et moi, m'adressant à vous, pénitents découragés, j'emprunterai les paroles d'un des illustres chefs du peuple de Dieu. Rappelez-vous, dirai-je, ayez présent à l'esprit les secours que, tant de fois, le Seigneur à accordés à des hommes aussi faibles que vous, et pécheurs comme vous. Ne vous lassez pas d'espérer en lui, il ne se lassera jamais de veiller sur vous. Ce n'est pas par vos fautes qu'il veut juger de celles passées. N'oubliez pas sans doute celles qui furent votre ouvrage, pour vous les rappeler avec amertume ; mais Dieu aura toujours présent aussi le principe des œuvres saintes qui les réparent. S'il est prudent d'envisager, par précaution, les adversaires qui vous environnent, jetez fréquemment aussi un consolant regard sur le divin défenseur qui combat pour vous : *Hortabatur... in mente haberent adjutoria facta de cœlo.* (*Ibid.*, 8.)

Dieu est bon, il est fidèle, il est puissant, répondez-vous ; mais il est juste. Ah ! quel serait donc le nouvel artifice de l'enfer ? Le voici, mes frères. Il s'applique à affaiblir dans l'esprit l'idée de la miséricorde qui porte la consolation dans les cœurs. Si, dans l'agitation qu'il cause, il ne réussit pas à déconcerter tous les bons desseins pour l'avenir, du moins il offre toujours le triste tableau du passé. Insensiblement alors la défiance pénètre, les craintes saisissent, et l'on n'éprouve plus au dedans de soi ces douces impressions dont s'était servie la

miséricorde, pour attirer ceux auxquels elle s'était fait connaître. C'est-à-dire qu'à force de considérer ce qu'on mérite en qualité de pécheur, on perd de vue ce qu'on doit espérer en qualité de pénitent, et voilà pourquoi je dois rappeler à votre repentir les traits de miséricorde qui ont suivi la vraie pénitence.

Oui, pécheurs, oui, je le dis avec assurance, Dieu vous pardonnera. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, que, contre la défense expresse de l'Esprit-Saint, je veuille séparer, de votre vive confiance sur la rémission de vos péchés, toute crainte humble et modérée qui en écarte la présomption. C'est bien moins encore que je prétende fonder un espoir téméraire d'impunité dans ceux qui ne se promettent, pour la suite, les effets de la bonté de Dieu, qu'à dessein de persévérer plus constamment dans leur malice. Concilions donc en premier lieu cet oracle du Sage : Ne dites jamais la miséricorde de Dieu est grande, elle me pardonnera la multitude de mes péchés : *Ne dicas : Miseratio Dei magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur.* (*Eccli.*, V, 6); concilions-les, dis-je, avec ces autres paroles tirées du même livre : Le Seigneur est plein de miséricorde : au jour de l'affliction, il remettra les péchés : *Misericors est Dominus, et remittet in die tribulationis peccata.* (*Eccli.*, II, 13.) Non, mes frères, nulle contradiction dans l'opposition apparente de ce langage. Car il signifie, pécheurs présomptueux, que nous ne venons point vous rassurer dans vos désordres, si vous prolongez vos délais à les expier. Que si, dès à présent, vous ne mettez pas à profit les offres de la clémence du Seigneur, nous ne pouvons point vous tranquilliser contre les coups de sa justice; qu'il est à craindre que sa justice ne soit prête à vous frapper, si vous n'entrez pas promptement, par la pénitence, dans l'asile que vous offre sa miséricorde ; que s'il ne nous appartient pas de prescrire un temps pour la restreindre à la bonté de Dieu, il vous est moins permis encore d'en étendre les limites pour en abuser. Mais à vous, pécheurs déjà pénitents, ou dès ce moment déterminés à l'être, nous étalerons avec joie les exemples de sa miséricorde, pour vous en faire recueillir les fruits.

Ecoutez-nous donc, vous qui voulez devenir la conquête de Jésus-Christ, et qui revenez à lui par la réelle conversion de vos cœurs. Pourquoi ces troubles, cet abattement, ces excessives terreurs ? Eh ! pensez un moment à qui vous vous adressez, en demandant grâce. Enfants prodigues, c'est à celui qui lui-même est à votre égard ce Père tendre dont il vous a dépeint si vivement et l'amour et la bonté. Riches injustes, dans vos possessions dont vous cherchez à réparer l'iniquité, c'est à celui qui, du jour auquel il fut reçu chez le publicain, en fit pour lui un jour de salut. Victimes malheureuses et coupables d'une passion funeste, c'est à celui qui prononça clairement une sentence d'absolution en faveur de cette femme contre laquelle on sollicitait hautement la sévérité des lois. Vos péchés furent éclatants et publics ; vous pleurez sur vos scandales : heureuses larmes, je n'ai garde d'en arrêter le cours. Mais si la contrition les répand, mêlez-y encore celles de la reconnaissance. Le Sauveur déclare, en parlant d'une pécheresse trop fameuse par l'éclat de ses désordres, que la tache de beaucoup de péchés est effacée par la grande ardeur de son saint amour. Vous osez à peine demander à Dieu une place dans son royaume, dont votre conduite, honteusement et constamment criminelle, vous a exclus. Mais entendez Jésus en promettre la possession à celui-là même que ses crimes ont conduit au dernier supplice. Quel consolant défi j'ose ici vous proposer ! Montrez-moi un seul pécheur en qui l'expression sincère d'un vrai repentir n'a point obtenu de Jésus-Christ miséricorde.

Mais, si je puis vous en rappeler quelques exemples, il n'est donné cependant qu'à la parole même de Jésus-Christ de vous en tracer tous les caractères. Croiriez-vous que, pour l'engager à vous recevoir, il faudra faire violence à son cœur ? Mais il vient lui-même au-devant de vous : caractère de cet empressement paternel qui, dans vous, désire revoir un fils. Croiriez-vous qu'il ne se montrera à vous qu'armé de reproches ? Mais il ne laisse éclater que des sentiments de complaisance : caractère de tendresse. Croiriez-vous qu'il vous fera solliciter longtemps votre grâce ? Mais l'instant de votre parfaite douleur devient celui de votre pardon : caractère de générosité. Croiriez-vous qu'il mettra dans sa clémence quelque réserve ? Mais dès qu'il vous rend son amitié, s'évanouissent aussitôt tous les motifs de sa disgrâce : caractère d'universalité. Croiriez-vous qu'il se bornera à ne pas vous punir ? Mais il se hâte de vous enrichir de ses dons : caractère de magnificence. Croiriez-vous qu'il lui suffira d'applaudir à votre bonheur ? Mais il se félicitera lui-même de son triomphe. O prodige de miséricorde, et vrai caractère de divinité ! Lisez, mes frères, lisez la parabole de l'Evangile si connue, tracée par Jésus-Christ même, de laquelle j'ai emprunté ce portrait fidèle, et dites-moi ce qu'il vous faut encore pour espérer.

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ! c'est ainsi que de fidèles Israélites invoquaient le Seigneur. Ils l'appelaient le Dieu de leurs pères. Le détail des faveurs qu'en avaient reçues leurs aïeux était ordinairement renfermé dans la prière par laquelle ils en demandaient de nouvelles. Ils intéressaient ainsi la bienfaisance de Dieu par le souvenir de sa bienfaisance même. Quel sera donc, pécheurs, quel sera le nom sous lequel il vous convient d'invoquer le Dieu que vous voulez fléchir ? Ah ! le nom, le tendre nom que je voudrais graver à jamais dans vos cœurs, c'est le nom que lui donne le grand Apôtre ; appelez-le le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation ;

appelez-le le Dieu de paix, le Dieu de patience, le Dieu d'espérance, le Dieu de charité; appelez-le le Dieu des David et des Manassé, des Paul et des Madeleine, des Thaïs et des Augustin; appelez-le le Dieu qui pardonne au repentir des pécheurs sur la terre, et qui, dans le ciel, couronne leur pénitence: appelez-le le Dieu de votre salut: j'offre ici à votre confiance ces titres de sa bonté.

N'en aurai-je pas dit assez encore? Non, mes chers auditeurs, il est une voix sourde et confuse qui vient quelquefois empêcher le bon effet de la nôtre. Du fond d'une conscience désespérée partent des cris qui semblent faire déjà partie des châtiments qu'ils annoncent, et, tandis que nous présentons des idées générales de la miséricorde pour les pécheurs, quelques-uns d'entre eux se persuadent de n'y avoir plus de part, au souvenir de l'énormité particulière de leurs crimes. Ils conviendront que Dieu pardonne, et ils ne concevront pas qu'ils puissent eux-mêmes être pardonnés. Pourquoi? parce que leurs péchés sont et trop multipliés et trop grands. Ah! c'est précisément pour eux que je parle; c'est à eux que singulièrement je veux m'adresser, puisque c'est dans eux que peut spécialement briller l'étendue de la miséricorde divine.

Qui êtes-vous, demandait autrefois à un peuple consterné la glorieuse Judith, pour fixer des bornes à la clémence de Dieu, et pour lui assigner un terme? Et vous, pécheurs, dites-moi sur quel fondement vous osez en déterminer la mesure? Dieu nous apprend lui-même, par Ezéchiel, qu'il oubliera les iniquités, toutes les iniquités dont l'impie s'est rendu coupable, s'il en fait pénitence : ***Omnium, omnium iniquitatum quas operatus est non recordabor.*** (*Ezech.*, XVIII, 22.) C'est donc contredire ouvertement la parole de Dieu, que de penser qu'il est des iniquités qu'il ne pourra jamais consentir à oublier. Le désespoir est donc un blasphème. Et c'est nier qu'il y a un Dieu, dit saint Augustin, que de ne pas croire qu'il pardonne. Que vos péchés soient grands, la miséricorde de Dieu est plus grande encore. Elle est dans Dieu une perfection; les perfections de Dieu sont Dieu lui-même, et, puisque Dieu est infiniment au-dessus de tout, la bonté de Dieu est donc infiniment au-dessus de tous vos péchés. Pourrait-il donc y avoir une iniquité sur la terre que le ciel ne peut pas vaincre? Y aurait-il dans un cœur humain plus de malice qu'il n'est de bonté dans le cœur de Dieu?

Vos péchés sont grands! J'applaudis à cet aveu de votre douleur, c'est celui que fit David (II *Reg.* XXIV, 17.) Mais prenez garde, je vous prie, à la conséquence qu'il en tire. Loin d'en conclure comme vous, qu'il est impardonnable : Seigneur, s'écriait-il, vous me pardonnerez mon péché, car il est grand : ***Propitiaberis peccato meo, multum est enim.*** (*Psal.* XXIV, 11.) Miséricorde toujours bornée des hommes! Pour les fléchir il faut leur faire illusion; il faut diminuer la faute à leurs yeux, en interpréter les circonstances, en colorer les motifs, en pallier la grièveté; il faut la rejeter, s'il se peut, ou sur le péril de l'occasion, ou sur l'imprudence de l'âge, ou sur le défaut de connaissance, ou sur la précipitation des mouvements, ou sur l'artifice de la séduction. Mais à vous, grand Dieu, à vous c'est le crime tout entier que l'on expose : on l'accuse devant vous, tel que vos yeux divins l'ont éclairé; on vous le présente dans toute sa noirceur; on vous rappelle celle des intentions qui ont engagé au péché, celle des actions qui ont caractérisé le péché, celle de l'habitude qui a perpétué le péché, celle du nombre qui a accumulé péché sur péché celle de l'obstination qui a retenu dans le péché, celle des excès qui ont mis le comble au péché. Voilà, grand Dieu, cet amas, cette suite, cette continuité des plus énormes péchés; voilà ce que, dans la vive amertume de sa contrition, le pécheur confesse, et néanmoins il ose solliciter sa grâce auprès de vous. Il fait plus encore. C'est de la gloire même de votre saint nom, qu'il autorise la demande de son pardon : ***Propter nomen tuum propitiaberis peccato meo, multum est enim.*** Langage étonnant, mes chers auditeurs, mais dont le prophète Isaïe nous donne la solide et la sublime interprétation, lorsqu'il dit que Dieu trouvera sa propre gloire dans l'exercice de sa clémence : ***Exaltabitur parcens vobis*** (*Isa.*, XXX, 18.) Faites y une attention singulière, vous qui, n'envisageant dans vous que l'image désespérante des plus grands crimes, oubliez que c'est du milieu de ces crimes mêmes, que peut sortir encore le tableau le plus frappant de la bonté de Dieu, et que la gloire que vous avez voulu lui ravir par vos outrages, vous pouvez la rendre à Dieu, en l'engageant à les pardonner. Oui, pécheurs, en vous pardonnant, Dieu fera servir la grandeur même de vos péchés à révéler la grandeur de sa miséricorde qui les efface. Sa gloire, qui se manifeste par les actes de sa puissance, n'éclatera pas moins dans les effets de sa tendresse. La rémission des péchés, qui paraissent n'avoir eu aucune borne, dévoilera cette générosité divine, qui ne saurait avoir de mesure : ***Exaltabitur***, etc. En vous pardonnant, Dieu verra s'accomplir les éternels desseins qu'il avait sur vous; il goûtera le succès des moyens que, dans le temps, son amour lui fit employer pour vous; il réparera l'image de la Divinité, que le péché avait obscurcie dans vous; il ravira aux puissances des ténèbres la joie cruelle de triompher de vous : ***Exaltabitur***, etc. En vous pardonnant, Dieu rendra à son Fils une conquête; il remplira les vues de cet Agneau immolé pour les péchés du monde; il publiera l'efficacité de son sacrifice, il en multipliera les fruits : ***Exaltabitur***, etc. En vous pardonnant, y avez-vous pensé? oui, en vous pardonnant, Dieu contentera sa propre justice; puisqu'elle triomphera par l'application des mérites infinis

d'une victime capable de la désarmer. Avec les droits de son autorité, il conciliera les désirs de son cœur ; il vous pardonnera en Dieu, puisqu'il vous pardonnera à la voix d'un Fils qui est Dieu lui-même, et qui l'apaise : *Exaltabitur parcens vobis.*

Ah ! je ne suis plus surpris d'entendre saint Bernard s'élever avec force contre le langage du premier des fratricides, lorsqu'il disait : Mon péché est trop grand pour en obtenir le pardon ; et vous défendre de l'emprunter jamais, parce qu'il n'est point d'iniquité parmi les hommes que la miséricorde de Dieu ne surpasse : *Absit, absit; major enim est ejus pietas quam quævis iniquitas.* Je comprends pourquoi saint Léon, après avoir déclaré qu'on ne peut point fixer de degré ni de temps à la miséricorde de Dieu, ajoute aussitôt que les gémissements de votre véritable conversion seront suivis de votre salut ; pourquoi saint Isidore veut que la crainte de la justice de Dieu, après les plus grands crimes, ne nuise jamais à la confiance que mérite sa bonté ; pourquoi saint Augustin dit clairement : Le nombre et le grand nombre de vos péchés ne doit point éteindre vos espérances. Ecoutez saint Chrysostome : Vous avez péché mille fois ; eh bien ! livrez-vous mille fois à une sincère douleur ; vous avez à vous reprocher la fureur des plus honteuses passions, les horreurs, les excès des plus grands désordres : détestez-les, confessez-les : Vous êtes tombés, relevez-vous ; vous êtes blessés, cherchez le remède, la miséricorde de Dieu peut vous le fournir ; et s'il faut désespérer de quelqu'un, continue le saint docteur, c'est de celui qui ne veut pas espérer lui-même. Non, non, ce ne fut pas précisément pour avoir livré Jésus-Christ, que périt le perfide apôtre. Ce qui décida sa perte, en consommant son crime, ce fut de n'en pas réclamer la miséricorde. Hélas ! Que ne le connut-il mieux ? Il eût pu être sauvé par le maître qu'il venait de trahir

Miséricorde du Sauveur, qui fûtes autrefois aux pharisiens un sujet de scandale, ne le serez-vous point encore de nos jours ? On fit un crime à Jésus-Christ de rechercher les pécheurs et de s'entretenir avec eux : pourra-t-on entendre ses ministres publier une bonté qu'on osa reprocher au Sauveur lui-même ? Vous jugerez mes intentions, Seigneur. Confondez-moi, si, en célébrant vos miséricordes, je me propose d'autres vues que des vues de conversion et de salut pour les hommes. Leur en aurais-je trop dit ? Ah ! si j'en ai trop dit, qu'il me soit permis de vous le représenter : c'est donc vous qui pour eux en avez trop fait. C'est de votre part, c'est en votre nom que je leur parle, ce sont vos instructions que je leur rends. Que dis-je ? C'est votre croix que je leur représente, et que puis-je ajouter à la force de ce spectacle que vous m'ordonnez de leur offrir ?

Paraissez donc et venez à mon appui, croix adorable, parlez vous-mêmes aux pécheurs dont je cherche à ranimer le courage. Montrez-vous et suspendez la rigueur du jugement que, dans son désespoir, le criminel ose porter contre lui-même. Etes-vous coupables, tristement désespérés ? Prenez en main cette croix, présentez-la à Dieu l'Homme-Dieu, qui pour vous y expire ; lisez, écrits de son sang, les vœux qu'il vous est permis de former et les titres qui les font valoir. Cette croix a opéré la rédemption de l'univers entier, et elle ne suffirait pas à votre réconciliation ? Elle a pu effacer tous les crimes de la terre, et elle serait sans efficacité pour la rédemption des vôtres ? N'est-il pas encore à vous, ce sang divin, dès qu'il peut encore couler sur vous ? Quoi ! Dieu vous en verrait couvert, et vous ne seriez pas à l'abri des traits de sa colère ? Dans les bras mêmes de son Fils, il vous frapperait de ses foudres ? Vous péririez victimes de ses vengeances jusque dans l'asile sacré que vous offre sa miséricorde ? Non, mes frères, non ; c'est encore le temps de son règne, et vous pouvez en multiplier les triomphes. Il sera grand, celui qui arrachera vos cœurs au péché et vous à l'enfer. Mais la grandeur est le caractère distinctif des œuvres du Seigneur, et sa miséricorde, dit le Prophète, est au-dessus de ses ouvrages. Votre pardon est digne d'elle, puisqu'elle seule est assez grande pour vous pardonner. Vous ne le méritez pas : mais c'est une grâce. Cette grâce est trop signalée : mais c'est un Dieu qui l'accorde. Ce Dieu a pour attribut essentiel la justice : mais sa nature c'est la bonté. Jusqu'ici vous en avez abusé : mais elle est inépuisable. C'est trop tard y recourir : mais elle est éternelle. Vous y avez mis obstacle par tous les crimes : mais Dieu surmonte tous les obstacles par ses bienfaits. Et quels seront ces bienfaits ? ce sera d'oublier tous vos péchés, de vous orner de sa grâce, de vous rendre son amitié et de vous introduire dans le séjour de sa gloire, où vous célébrerez éternellement ses miséricordes. Je vous les souhaite, etc.

SERMON XXIX.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême

SUR LES AFFLICTIONS.

Domine, ecce quem amas infirmatur. (*Joan.*, XI, 3.)

Seigneur, celui que vous aimez est dans la souffrance.

Pourquoi, puisqu'il est l'arbitre de la vie et de la mort, celui qui frappe et qui guérit, qui conduit jusqu'aux portes du tombeau et qui en retire (I *Reg.*, II, 16), pourquoi donc laisser dans la souffrance celui qu'il aime ? plonger les uns dans les langueurs de l'infirmité et dans la profondeur du sépulcre, les autres dans l'amertume des séparations ? *Domine, ecce quem amas infirmatur.* Que la douleur et les maladies, que la mort qu'elles amènent soient le châtiment du péché, (*Rom.*, VI, 13 ; *Eccli.*, XI et seq.) à la bonne heure ; mais aussi, pourquoi la vertu et l'innocence n'en sont-elles pas exceptées ? Pourquoi, au contraire, sont-elles

plus souvent encore exposées à leurs atteintes les plus cruelles? car, il est trop vrai, les justes ici-bas sont les plus malheureux, tandis que le plus souvent ce sont les pécheurs qui sont dans la prospérité. Il n'y a plus rien là de quoi vous étonner, mes chers auditeurs, puisque c'est l'accomplissement de la parole infaillible de la vérité de Dieu; puisque c'est là l'ordre du salut établi par sa sagesse, puisque ce sont là les règles tracées par sa providence. A vous, ô mes disciples! avait dit le Sauveur, à vous plus particulièrement les pleurs de la souffrance (*Joan.*, XVI, 20), tandis que les joies apparentes seront pour le monde. Or, ce que Jésus-Christ a prédit aux chrétiens, peut-il les surprendre? Ce qu'il a réglé peut-il leur paraître injuste? ce qu'il exige d'eux peut-il être impraticable? Et quelque alarmée que soit notre faiblesse, dès qu'il s'agit de souffrir, ignorons-nous que la fidélité de Dieu, selon la pensée de saint Paul, proportionnera ses secours à nos besoins, ses récompenses à nos épreuves? (*I Cor.*, X, 13.)

Qu'un monde aveugle continue donc à s'applaudir d'un vain bonheur que Jésus-Christ lui annonce, j'ose dire, dont il le menace. Ce ne sera qu'indirectement aujourd'hui que je lui en indiquerai le danger. Le but particulier que je me propose, c'est, à l'aide des lumières de la religion, de rappeler aux chrétiens qui souffrent (et en est-il beaucoup qui ne souffrent pas? en est-il un seul qui ne soit pas exposé à souffrir?); c'est, dis-je, de leur rappeler ce qu'ils doivent penser des afflictions.

Je ne viens donc pas, mes chers auditeurs, vous enseigner l'art de les éloigner de vous; personne ne le connut jamais. J'entreprends de vous y faire envisager un bien solide que peut-être plusieurs d'entre vous ne connaissent guère mieux, parce que dans le malheur, vous ne voyez trop ordinairement que le malheur même. D'où il arrive que vous croyez être les seuls véritables malheureux.

Il faut donc, et c'est mon dessein, il faut rectifier, par les principes du christianisme, les fausses idées que vous vous formez des afflictions. Il faut vous découvrir ensuite comment les afflictions peuvent elles-mêmes ranimer dans vous les principes du christianisme. En deux mots, vous souffrez : Ne vous en étonnez pas, vous êtes chrétiens; le christianisme vous appelle expressément aux afflictions : première partie. Vous souffrez : Ne vous en plaignez pas, vous en deviendrez plus chrétiens; les afflictions vous rappellent efficacement au christianisme : seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je le sais, mes frères, je vais vous tenir un langage tellement opposé à la nature, qu'il n'appartient qu'à la foi de vous le faire goûter. Mais, parce qu'il n'est que le langage de la foi qui puisse vous faire connaître le prix des afflictions dont gémit la nature, il n'est donc que la religion qui doive vous instruire, comme il n'est qu'elle qui puisse vous consoler. Que vous apprend-elle à cet égard? En premier lieu, que les afflictions sont le juste apanage de ceux qui professent sincèrement le christianisme; c'est ce qui résulte de ses maximes. En second lieu, que les afflictions sont la route véritable qui conduit au terme que propose le christianisme; c'est ce qui suit de ses promesses. En troisième lieu, que les afflictions sont l'occasion précieuse de marquer un légitime retour au divin auteur du christianisme; c'est ce que doit produire la touchante idée qu'il nous donne de son amour. Les heureux ne m'entendront pas, je le crains; mais je parle pour les malheureux.

Je vous étonne, mes chers auditeurs, en disant que les afflictions sont le juste apanage de ceux qui professent sincèrement le christianisme; mais j'en trouve la preuve dans cette seule idée : Le christianisme est une religion née sur la croix de Jésus-Christ; et, puisque les chrétiens sont les fils de la croix, ils doivent en voir graver sur eux les traits, puisque c'est là l'étendard de leur chef. Car, en qualité de chrétiens, dit saint Chrysostome, nous sommes les soldats de ce Roi éternel : *Nos æterno Regi militamus.* Il faut donc qu'il les rassemble. Puisqu'il n'a été lui-même victorieux qu'au prix de son sang; il convient que les afflictions deviennent comme la livrée sanglante qui décore ceux qui combattent avec lui. C'est sur ce principe que Tertullien, faisant l'apologie des chrétiens, disait en leur nom, à ceux qui les faisaient souffrir : Vous nous humiliez, vous nous accablez sous le poids et sous la honte des tourments; mais ces humiliations et ces supplices se changent pour nous en signes de victoire et en vêtements d'honneur, en ornements de triomphe : *Hic est habitus victoriæ nostræ, hæc palmata vestis, tali curru triumphamus.* Pourquoi, mes frères? parce que rien n'est plus glorieux, aux yeux de la foi, que ce rapport qui rapproche ainsi les membres de leur divin chef; parce que le sort d'un pareil maître ennoblit évidemment celui des disciples qui le partagent; parce que dès là que nous sommes chrétiens, Jésus-Christ, dit saint Athanase, nous pare de la gloire de son nom. *A Christo, Christiani sumus et nuncupamur;* et qu'il est juste que nous en honorions la grandeur! Un grand nom, dans l'idée même des hommes, impose de grandes obligations; il exige de grands sentiments, de grandes qualités, de grandes actions, un grand courage. Et, puisque le nom de chrétien publie que vous appartenez à Jésus-Christ, il faut que vous en retraciez le caractère.

Or quel fut, mes chers auditeurs, le caractère du Christ? Daniel l'annonce comme devant être renié par son peuple. (*Dan.*, IX, 26.) Isaïe le peint sous le nom de l'*Homme de douleurs.* (*Isa.*, LIII, 3.) David représente les nations liguées contre lui. (*Psal.* II, 2.) Il a fallu que le Christ souffrît, disait-il lui-même : *Oportuit Christum pati.* (*Luc.*, XXIV,

26.) Chrétiens, il faut donc, puisque vous portez le grand nom qui distingue ceux qui sont à Jésus-Christ, que vous sachiez, selon la parole de l'Apôtre, que la grâce du christianisme ne vous a pas seulement été accordée pour croire en Jésus-Christ, mais pour en partager les souffrances : *Vobis donatum est pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed ut pro illo patiamini.* (*Philip.*, I, 29.) Il faut, puisque vous portez ce grand nom, que vous vous ressouveniez de la haine qui a éclaté contre celui de qui vous l'avez reçu, des opprobres dont il a été couvert, des douleurs dont il est mort la victime. Il faut que vous consentiez à le soutenir ce grand nom, dans les chagrins, dans les peines, dans les adversités. Il faut que vous appreniez encore de saint Paul que ce nom renferme lui seul l'ordre de votre destinée; que les croix ne doivent point vous ébranler, parce que vous êtes dans le monde pour les supporter : *In hoc positi sumus.* (I *Thess.*, III, 3.) Il faut enfin que vous reteniez cet oracle formel de Jésus-Christ lui-même, qui déclare indigne de lui celui qui ne porte pas sa croix à sa suite : *Qui non accipit crucem suam, non est me dignus.* (*Matth.*, X, 38.) Ainsi l'avait compris le saint évêque d'Antioche; et voilà ce que nous explique l'admirable parole de cet illustre martyr, lorsque, dans l'obscurité de la plus affreuse prison, et se voyant confié à des hommes aussi farouches que les animaux par lesquels il était sur le point d'être dévoré, il écrivait aux Romains, dans le vif transport de sa joie : Je commence à présent à être disciple de Jésus-Christ : *Nunc incipio esse Christi discipulus.* Eh! quoi, ne l'était-il donc pas auparavant, puisqu'il était humblement soumis à Jésus-Christ par la foi, puisqu'il en observait fidèlement les préceptes, puisqu'il en gouvernait le peuple avec zèle? Oui, sans doute, mes chers auditeurs, mais il lui manquait de marcher sur les traces ensanglantées du Sauveur; et c'est en le suivant de si près qu'il remplit les devoirs d'un parfait disciple de cet adorable Maître, et qu'il ose en prendre le titre, parce qu'il peut surtout alors en pratiquer les plus difficiles leçons, en imiter les plus grands exemples, en exprimer en lui-même les traits les plus ressemblants : *Nunc incipio esse Christi discipulus.* En effet, s'il m'est permis d'user d'une comparaison sensible : Comme la représentation de la croix, que nous voyons dans les diverses parties du monde chrétien, vous annonce que Jésus-Christ y est connu et révéré, c'est en plantant sa croix dans vos cœurs que le Sauveur nous a donné à connaître que vous lui appartenez d'une manière plus spéciale. Et par là il nous autorise à regarder les malheureux comme la partie la plus illustre du christianisme; jusque là, dit saint Augustin, que si vous n'avez rien à souffrir, vous n'avez pas encore commencé à être chrétien. Et il se fonde sur cette parole de saint Paul à Timothée : Tous ceux qui veulent vivre dans la piété, selon Jésus-Christ, auront à souffrir. D'où le saint docteur conclut en disant : Si donc vous ne souffrez rien pour Jésus-Christ, craignez que vous n'ayez pas encore commencé à vivre pieusement en lui : *Si ergo non pateris pro Christo, vide ne nundum cœperis in Christo pie vivere.*

Ici, mes frères, se présente peut-être à vous une objection bien naturelle. Car, si les afflictions, au langage même de l'Ecriture, sont ce joug pesant, imposé dès leur naissance, à tous les enfants du premier homme (*Eccli.*, XI, 1); si d'autres que des chrétiens, depuis le berceau baignés de leurs larmes, marchent souvent dans la route de la douleur jusqu'au tombeau; s'il suffit de vivre pour être exposé à devenir malheureux; comment ce qui convient si universellement à tous les hommes, peut-il renfermer quelque chose de particulier à ceux qui professent le christianisme? A quoi, mes chers auditeurs, j'ai à vous répondre que si les afflictions sont, dans l'ordre de la nature, le partage de tous les hommes, elles acquièrent un caractère propre à l'égard des chrétiens. Pourquoi? Parce que les chrétiens envisagent les afflictions dans l'ordre surnaturel; parce qu'ils sont instruits par le christianisme à regarder, ou comme un événement salutaire, ou comme une grâce de prédilection, ce qui ne paraît aux autres qu'un malheur; parce qu'en même temps que tous les hommes sont dans la nécessité générrle de souffrir, ce qui est la peine du péché, les chrétiens seuls connaissent particulièrement le prix des souffrances; qu'ils trouvent ainsi le merveilleux secret de changer pour eux en source abondante de bénédictions, ce qui semble n'offrir qu'un amas de calamités. Dès là, les afflictions changent donc en quelque sorte de nature pour eux, puisqu'elles les honorent, elles les enrichissent, elles les sanctifient; et, par une conséquence facile à saisir, il n'est plus surprenant que Dieu veuille augmenter, par les afflictions, les mérites et la gloire de leur constante fidélité. C'est ce que dit l'ange du Seigneur à Tobie; parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* (*Tob.*, XII, 13.) Voilà pour votre instruction, et pour former dans vous une patience chrétienne, sans laquelle vous ne souffririez effectivement que comme le reste des hommes qui, trop ordinairement, souffrent sans mérite, uniquement par la nécessité de leur condition, sans connaître et sans estimer la valeur de leurs souffrances.

Mais prenez garde, mes chers auditeurs, de ce que vous objectez que le reste des hommes est, comme les chrétiens, dans la nécessité de souffrir, je suis autorisé à conclure à présent contre vous que vous n'avez donc aucun reproche à faire au christianisme, lorsqu'il préconise les afflictions, puisqu'il vous apprend à extraire un avantage réel des maux que vous regardez vous-mêmes comme inévitables; puisqu'il vous distingue du commun des hommes par les

misères mêmes qui, leur étant communes avec vous, vous confondraient avec eux; puisqu'il convertit pour vous en titre d'honneur et en origine du solide bien, ce qui ne sert qu'à humilier, à abattre, à consterner ceux qui ne pensent pas en chrétiens : voilà pour votre consolation et pour ranimer toujours davantage votre saint attachement au christianisme.

Il vous présente encore les afflictions comme la route qui conduit plus sûrement à l'heureux terme qu'il vous propose. Il est plusieurs voies qui y mènent, je le sais, mes frères, mais en est-il une choisie plus spécialement, et plus spécialement consacrée par l'Homme-Dieu ? Comment a-t-il conquis pour vous le ciel ? en souffrant. Tel est donc le chemin qu'il vous a frayé à la victoire. En est-il un moins susceptible de ces dangereuses illusions, au milieu desquelles la vertu même peut s'égarer ? Son éclat devient quelquefois un écueil funeste; mais, à l'ombre des afflictions, elle se dérobe plus sûrement au péril. En est-il une qui soit moins conforme à nos goûts ? Jusque dans les œuvres de piété, on craint quelquefois de ne suivre que son penchant; mais, en souffrant avec une patience chrétienne, on ne suit évidemment que la volonté de Dieu. En est-il une plus universellement avouée des justes, et plus généralement marquée par eux ? Ceux qui ont été agréables à Dieu, dit l'Esprit-Saint, ont passé par plusieurs tribulations : *Omnes qui placuerunt Deo per multas tribulationes transierunt.* (*Judith.*, VIII, 12.)

De là, chrétiens auditeurs, l'affliction des saints eux-mêmes, lorsqu'ils ont pu se persuader qu'ils n'avaient pas assez à souffrir. De là, leurs vives alarmes, lorsqu'ils se sont vus exempts de certaines afflictions auxquelles leur foi les avait préparés, et dont ils gémissaient de n'être pas jugés dignes. De là leur zèle à étouffer, pour ainsi dire dans eux, le sentiment de leur bonheur par une mortification libre. Si elle leur était moins nécessaire, comme ayant été moins pécheurs, ils la pratiquaient davantage, parce qu'ils étaient plus chrétiens. De là ces œuvres réitérées et cette habitude de pénitence, par lesquelles ils cherchaient à retracer sur eux-mêmes, dans sa pénitence, le Dieu sauveur, qui leur avait efficacement appris que les souffrances sont le prix du salut. De là cette attention soutenue à écarter d'eux les terribles malédictions dont Jésus-Christ menace ceux qui, dans ce monde, trouvent leur satisfaction : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram.* (*Luc.*, V, 24.)

Ce n'est pas, mes chers auditeurs, que je veuille interpréter ces paroles comme l'arrêt irrévocable qui vous réprouve par là même que vous êtes heureux. Je sais que par un sage usage de votre bonheur, c'est-à-dire par l'effort généreux qui vous en détache, par la vigilance qui en prévient les dangers, par la disposition à le sacrifier, s'il le faut, à la souveraine félicité que Dieu vous destine, vous pouvez sanctifier le bonheur même. Lueur de consolation que je crois devoir ici à des âmes justes que le Sauveur n'a peut-être pas encore abreuvées de l'amertume de son calice. Mais ce que je conclus et des précautions qu'elles sont obligées de prendre contre la séduction du bonheur, et des violences volontaires par lesquelles elles doivent suppléer à celles des afflictions que Dieu leur épargne, et de la grande difficulté que l'Evangile nous présente, par rapport au salut de ceux qui ne connaissent que la prospérité, c'est que l'adversité est la route la plus sûre pour le salut.

Aussi saint Jérôme, écrivant à un heureux du monde, insistait-il principalement sur ce point pour l'en détacher. Qu'il est difficile, lui disait-il, qu'il est difficile qu'on jouisse toujours des biens présents, sans préjudice des biens futurs; que, du milieu des délices de la terre, on passe dans le sein des joies du ciel; que, dans l'une et l'autre vie on en recueille tous les avantages! Qu'il est donc à craindre pour vous aujourd'hui, ajouterai-je, selon la pensée du même Père, qu'il est à craindre, heureux du siècle, qui comptez sur quelques actes d'une vertu aussi faible et défectueuse que passagère, que Dieu ne se justifie un jour à vos yeux, en vous disant à la mort, comme à ce riche réprouvé : Que peut-il vous être dû encore ? Ressouvenez-vous que vous avez été comblé de toutes sortes de biens pendant la vie, *Recordare quia recepisti bona in vita tua* (*Luc.*, XVII, 25.)

Mais à vous, dont les maux soufferts patiemment dans le temps, fondent les solides droits au bonheur de l'éternité, nous dirons, après saint Jean, que ceux qui en jouissent sont ceux qui y sont arrivés par la voie de l'affliction : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna.* (*Apoc.*, VII, 14.) Voie incontestablement la plus abrégée, parce qu'elle est en même temps et une voie d'épreuve qui rend votre fidélité plus digne de Dieu, et une voie d'expiation qui vous aide à accomplir dans vous, selon la parole de l'Apôtre, ce qui doit être ajouté de votre part à la passion du Fils de Dieu (*Col.*, I, 24), et une voie de mérite qui met le comble à ceux que vous pouvez acquérir devant Dieu, et une voie de ressemblance qui vous rend conforme à l'Homme-Dieu, à l'image duquel Dieu vous a prédestinés. Et dès là, chrétiens, vous qui gémissez quelquefois de ce que l'infirmité et la maladie vous interdisent certains actes extérieurs de religion, certaines œuvres de salut; vous qui voyez avec inquiétude, dans la suite de vos jours, le vide que semble y mettre une inaction forcée, et qui regardez comme perdue pour vous une partie de la moisson qui se recueille dans le champ du Père de famille, parce que vous ne pouvez pas en supporter les travaux; vous, de qui la réputation est flétrie par la méchanceté, ou la tranquillité est troublée par des circonstances fâcheuses, ou le cœur est déchiré par de douloureuses

séparations, ou le sort est changé par la tristesse des événements, ou la situation devient pénible par l'amertume des privations ; vous tous, en un mot, qui êtes vraiment affligés, connaissez ce que vous pouvez acquérir devant Dieu, en vous résignant aux afflictions. Vous croyez ne rien faire pour lui; mais savez-vous, répond ici saint Augustin, à quel prix s'achète son royaume? c'est par la pauvreté : *Paupertate regnum.* La joie de sa possession? c'est par la douleur : *Dolore gaudium.* L'abondance de sa gloire? c'est par l'humiliation : *Vilitate gloria.* Les douceurs de la vie heureuse? c'est par les rigueurs de la mort : *Morte vita.*

Si donc il nous était permis, mes chers auditeurs, d'assurer des conjectures sur les élus de Dieu qui sont encore vivants sur la terre, prenant en main le flambeau sacré de la religion, où irions-nous les démêler dans cette multitude d'hommes qui se présentent à nos regards? Nous penserions peu sans doute à nous arrêter dans ces palais de la grandeur et de l'opulence, s'ils ne nous offrent que le séjour brillant des honneurs, des amusements, du bien-être et de la fortune, et si le danger du bonheur n'est pas compensé par la solidité de la vertu. A plus juste titre, nous pénétrerions dans ces tristes demeures de l'indigence et de la misère, où semblent se réunir l'obscurité, les revers et les calamités. Là, au milieu des maux que la religion apprend à supporter (c'est une condition nécessaire), au milieu des disgrâces qu'elle sanctifie, des larmes qu'elle essuie, nous découvririons le consolant présage d'une éternelle félicité. De la part de Dieu, et en son nom, nous annoncerions l'entrée de la terre promise à son peuple, par là même qu'il est accablé d'une dure captivité. A de nouveaux Joseph tranquilles dans les fers, nous ferions augurer l'élévation qui doit les rapprocher du premier trône. A de nouveaux Jérémie humiliés par tout un peuple, nous apprendrions que le Seigneur sera un jour leur héritage; à de nouveaux Job dépouillés de tous leurs biens, privés de tous leurs enfants, frappés dans leur propre personne, nous rappellerions les promesse éclatantes du Rédempteur. A de nouveaux Lazare dédaignés et souffrants, nous retracerions la gloire d'être reçus dans le sein d'Abraham. C'est par l'étendue des afflictions, que nous préjugerions celle des récompenses que Dieu y attache. Ses paroles sont claires et précises, les livres saints en sont remplis. Et, dans le nombre des divins oracles, il n'est rien qui ne doive faire redouter aux hommes le faux bonheur qu'offre le monde, tandis que tout se réunit pour montrer au christianisme le gage de leur salut dans les afflictions : *Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* (*Matth.*, V, 12.)

Mais supposons pour un moment que les afflictions ne doivent pas caractériser ceux qui professent le christianisme, qu'elles ne servent pas aussi efficacement à conduire à l'heureux terme que propose le christianisme; il est, âmes vraiment chrétiennes, âmes justes qui m'écoutez, pour vous les faire supporter, un dernier motif; je parle du tendre retour que doit votre amour à celui du divin auteur du christianisme.

Ici, chrétiens, je n'aurais qu'à prendre en main l'image de votre Sauveur, la remettre entre les vôtres, et vous adresser les touchantes paroles qu'adressait saint Paul aux Hébreux : Portez et fixez vos regards sur Jésus, auteur et consommateur de votre foi qui, pour vous, a souffert les tourments et l'ignominie de la croix : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui sustinuit crucem.* (*Hebr.*, XII, 2.) Occupez-vous tendrement de cette vue, continuerai-je avec l'Apôtre ; pensez avec attention à ce qu'elle vous présente ; et, par cet attendrissant spectacle, nourrissez votre courage : *Recogitate.... eum; ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.* (*Ibid.*, 3.) Que dois-je, ou que puis-je ajouter encore à cet éloquent tableau ! Non, chrétiens, je ne vous parle plus de vos engagements, de vos devoirs; je ne m'adresse ici qu'à vos intérêts, je ne sollicite que votre reconnaissance et votre amour. L'amour d'un Homme-Dieu vous invite à le suivre pendant un temps au calvaire, car c'est pour vous qu'il y est monté; à partager quelques-unes de ses peines, car c'est pour vous qu'il en fut accablé; à vous charger d'une partie de sa croix, car c'est pour vous qu'il voulut y expirer.

A cette idée, je ne m'étonne plus de l'empressement généreux d'un si grand nombre de chrétiens, que le saint amour de Jésus-Christ fit voler au martyre, et qui, dans l'ardeur de ce sentiment, se disaient : Allons et mourons avec lui : *Eamus et nos moriamur cum eo.* (*Joan.*, XI, 16.) Je comprends les vifs regrets de tant de saints confesseurs, à qui ce témoignage de sang eût moins coûté que ne leur coûta le manque d'occasion de le répandre. Et, parce qu'il est d'un grand cœur, de répondre à la valeur des bienfaits, par celle des sacrifices; je sens que plus on aime Jésus-Christ, plus on peut désirer de souffrir pour lui ; et que, par cette raison là même, il ménage souvent plus d'afflictions à ceux qui sont plus pénétrés de son amour.

Que la fausse sagesse du siècle, toujours bornée dans ses idées, parce qu'elle ne les étend pas au delà du temps, se scandalise de ces mystères; qu'elle s'imagine avoir prononcé un oracle décisif, en disant qu'elle ne reconnaît point, à ces traits, la bonté de Dieu, et qu'un Dieu si bon ne saurait se plaire dans les malheurs de ses créatures : Aveugle langage d'une absurde témérité qui ose mesurer la profondeur des desseins de Dieu sur la faiblesse de ses propres vues ! Eh non, sans doute, le Dieu sauveur ne se plaît pas dans les malheurs de ses créatures ; mais il se plaît à voir ses créatures prendre occasion de leurs malheurs, pour lui marquer leur amour. Il se plaît à les trouver assez nobles, pour vouloir partager, autant qu'il se peut, avec lui, les frais immenses

qu'il a faits pour leur rédemption. Il se plaît à recevoir de leur part, non un simple culte de spéculation, qu'il coûte si peu de lui rendre; mais des hommages réels que le cœur paraît sensiblement inspirer, dès que la douleur même ne peut pas les suspendre. Il se plaît à considérer dans elles des vertus que l'affliction fournit seule l'occasion d'exercer, la résignation, la patience, le sacrifice de la volonté. Il se plaît à les voir amasser par les tribulations ces trésors infinis pour l'éternité. Jésus-Christ se plaît à voir qu'on le glorifie par la même voie, par laquelle il a lui-même glorifié son Père, et qu'on suive le plan de religion que sa sagesse à tracé. Il se plaît à reconnaître qu'il n'a pas souffert pour des ingrats, dès que les hommes savent souffrir avec lui et pour lui. Que rendrai-je au Seigneur, pour tous les biens que j'en ai reçus? j'accepterai le calice d'amertume : c'est là, au sentiment de plusieurs Pères de l'Eglise, le vrai sens de ces paroles du Prophète : *Quid retribuam Domino....? Calicem salutaris accipiam.* (*Psal.* CXV, 12.)

C'est-à-dire, mes frères, que comme le Seigneur dit à ses apôtres : Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, je vais me livrer aux tourments qu'il me réserve : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem* (*Joan.*, XIV, 31); vous devez dire à proportion : Pour marquer quels sont mes sentiments pour Jésus-Christ, je consens à recevoir de sa main les afflictions qu'il me prépare : *Calicem salutaris accipiam.* CXV, 12.)

Et, sans cette soumission nécessaire, comment osez-vous vous flatter d'aimer le Sauveur que vous adorez? Ah! ne vous y trompez pas ; vous aimez ses promesses et ses récompenses ; vous l'aimez sous l'idée d'un vainqueur qui a triomphé pour vous faire régner avec lui; vous ambitionnez d'être assis à sa droite et couronnés de sa gloire, comme le demanda pour eux la mère des enfants de Zébédée ; mais vous n'ajoutez pas avec ceux-ci, que vous êtes prêts à boire au calice dont leur parlait Jésus-Christ; vous lui offrez quelquefois, dans une ferveur momentanée, le désir de vous conformer à lui et de lui plaire; mais qu'il vous mette à la plus légère épreuve, aussitôt votre courage s'évanouit. Hélas ! comme à ces trois disciples que le sommeil accable dans les moments précieux où ce divin Sauveur est lui-même accablé du poids de la divine vengeance qu'il détourne de dessus leur tête, il ne peut que vous adresser ce tendre et légitime reproche : Quoi ! vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi? *Non potuistis una hora vigilare mecum?* (*Matth.*, XXVI, 40.) Etrange contraste, chrétiens auditeurs ! L'avantage que vous deviez retirer des tourments de Jésus-Christ a pu les lui faire désirer ardemment; il l'a dit en termes exprès à la veille de les subir : *Desiderio desideravi* (*Luc.*, XVII, 15); et la gloire que peuvent lui procurer vos afflictions ne sait pas vous les adoucir. Vous fûtes sa consolation dans les douleurs, parce que vous en étiez les motifs; et vous ne savez pas, en les lui offrant, le rendre lui-même votre consolateur dans les vôtres. Vous savez qu'il voulut mourir, parce qu'il vous aima, et vous refusez de lui prouver, en souffrant, que vous l'aimez.

C'en est assez, j'outragerais vos cœurs si je ne les supposais pas sensibles. Or, s'ils le sont à la gloire, c'en est une pour vous de souffrir ; les afflictions sont le noble caractère des disciples de Jésus-Christ. S'ils le sont à l'intérêt, il est du vôtre de souffrir; les afflictions conduisent au royaume de Jésus-Christ. S'ils le sont aux bienfaits, la reconnaissance vous engage à souffrir; les afflictions signalent l'amour qu'on a pour Jésus-Christ. J'ai donc eu raison d'avancer que le christianisme vous appelle expressément aux afflictions : Voyons encore comment les afflictions vous rappellent efficacement au christianisme.

SECONDE PARTIE.

Il est, mes chers auditeurs, dans le christianisme, une pureté de morale, une grandeur d'objet, une force d'impression qui en forment le caractère. Or, je prétends que c'est surtout par les afflictions que vous êtes en état de le soutenir. Pourquoi? parce qu'elles sont un des moyens les plus efficaces de vous éloigner des désordres que proscrit la sainte morale du christianisme; parce qu'elles sont un des motifs les plus pressants de ne vous attacher qu'aux grands objets que présente le christianisme; parce qu'enfin elles sont une des circonstances les plus favorables pour faire éclater dans vous la force que donne le christianisme. Et d'abord, chrétiens, par rapport aux désordres que condamne la morale du christianisme, quel moyen plus propre à vous en retirer, que celui qui peut tout à la fois, et vous engager à réfléchir sur le mal que renferment ces désordres, et vous préparer au dégoût des fausses douceurs qui en sont l'aliment, et vous soustraire aux occasions multipliées qui les produisent ? Effet admirable des afflictions ! D'où j'ai droit de conclure avec certitude que souvent Dieu permet que vous deveniez malheureux, pour vous faire cesser d'être coupables.

Ah ! il ne vous est que trop ordinaire d'affecter de méconnaître le péché, lorsqu'il vous conduit à la mort par des voies semées de fleurs. Facilement on s'en déguise l'horreur, quand on en recueille les avantages. Qu'il soit environné de l'éclat des honneurs, des dons de la fortune, des charmes de la tranquillité, des biens du temps; sous ces images riantes qui vous fixent, il dérobe adroitement les maux qu'il vous laisse. Amour des plaisirs, séduction de l'âge, enchantement du siècle, situation brillante, succès flatteurs, santé florissante : tel est le voile à la faveur duquel le péché s'insinue dans une âme. Il l'infecte aisément de son poison, en même temps qu'il la distrait par l'illusion du bonheur. En se présentant

sous des dehors aimables, il réussit à se faire aimer; et le plus grand danger du pécheur, c'est d'être heureux dans son péché. Et quel sera donc, mes chers auditeurs, le moment fortuné où vous ferez sur vous-mêmes quelque retour? Ce sera celui où, subitement arrêtés dans la carrière de cette éblouissante prospérité, vous emploierez à réfléchir comme malgré vous l'intervalle salutaire que la disgrâce y aura placé. Comme il arrive que, frappé d'un coup imprévu, on examine aussitôt d'où il part, et qu'un malheur inopiné vous fait remonter jusqu'à son origine; dans la vengeance de Dieu, vous reconnaissez que c'est vous qui l'avez armée. Ainsi le prodigue, dont Jésus-Christ nous a tracé la parabole, reconnut-il, dans son indigence, la juste punition de ce qu'il avait abandonné la maison de son père. C'est la misère de son état qui lui rappelle efficacement les déréglements de sa conscience : *In se reversus.* (*Luc.*, XV, 17.)

Vous pouvez vous-mêmes vous convaincre par une preuve personnelle, chrétiens auditeurs, si jamais vous eûtes quelques sentiments vifs de vos péchés. Convenez-en, ce sentiment n'est pas né dans vos cœurs, lorsque tout en satisfaisait les inclinations; mais il y a pénétré avec la douleur qui venait combattre vos péchés; la tristesse a produit les réflexions; vos pensées sont devenues solides à mesure que de vains objets se sont évanouis. Vous avez pensé à vous, lorsque vous vous êtes réduits à vous-mêmes; et la conscience a fait entendre plus clairement sa voix, quand l'affliction a suspendu le fracas étourdissant du bonheur, ou qu'elle en a dissipé le léthargique assoupissement. La malheureuse issue d'un projet injuste vous en a fait sentir l'iniquité; la décadence de vos biens vous en a découvert le coupable abus, la ruine de votre santé vous a retracé vos excès; la suite funeste de cette amitié vous en a montré le crime; la honteuse conduite de cet enfant aveuglément chéri vous a rappelé votre pernicieuse tendresse; la mort de cette personne vous a alarmé sur le danger de la vôtre. Nous le voyons tous les jours; c'est dans les circonstances de cette nature qu'on se connaît avec plus de vérité, qu'on s'examine avec plus d'attention, qu'on s'accuse avec plus de bonne foi, qu'on se condamne avec moins d'indulgence. De la tribulation sort assez ordinairement une lumière vive qui manifeste d'abord le péché : *Castigasti me, et eruditus sum.* (*Jer.*, XXXI, 18.)

Ce n'est pas tout, le péché étant séparé de la fortune, ils se montrent l'un et l'autre tels qu'ils sont, la fortune comme peu durable, et le péché comme une source de justes et longs regrets. Quand la fortune a trompé, le péché perd ses amorces; et c'est presqu'au moment où la fortune vous trahit, que naît le vif dégoût du péché. Parlez à cet homme dans l'affliction, parlez-lui de ces fêtes du monde, auxquelles il trouvait auparavant tant de charmes. Eh! que proposez-vous à sa douleur? Elle vous répond, en son nom, qu'il n'est plus pour lui d'amusements; qu'un cœur que le chagrin dévore, ne connaît pas d'autre sentiment, et qu'on pense peu à être à ses plaisirs, quand on est tout à ses malheurs. De là, et les plaintes éloquentes contre une félicité passagère, et le mépris pompeux des biens et des joies de la terre, et la conviction sensible de leur vanité et de leur néant, et l'énergie d'une morale pleine de détachement et de sagesse, jusque-là qu'il suffirait quelquefois de vous entendre, pécheurs vivement affligés, pour vous croire des pénitents sincèrement convertis. Principe de conversion défectueux, je le sais, s'il était tout humain, et s'il ne produisait rien de plus; mais principe que la grâce peut sanctifier. Dégoût purement naturel, je l'avoue, mais qui suppose un obstacle de moins dont il eût fallu triompher. Sentiment qui peut n'être encore que de l'homme, mais auquel on espère de voir succéder plus aisément celui du chrétien. Et si ce sentiment dure peu, c'est, mes frères, ou parce que la vivacité de l'affliction s'affaiblit, ou parce qu'on met tout en usage pour en manquer l'impression. Il n'en est pas moins vrai que l'affliction tendait par elle-même à dégoûter du péché, dont elle ôte quelquefois jusqu'à l'occasion.

A la vue de ces événements fâcheux qui se renouvellent à chaque instant sur la scène du monde, combien de fois dites-vous : il vient d'arriver à telle personne un grand malheur : c'est là tout ce qui vous frappe. Mais la religion ajoute que le Seigneur vient de lui faire une grande grâce. Sans doute, c'est une grâce marquée pour vous, que cette longue et habituelle infirmité, hommes de plaisirs. Ils vous eussent infailliblement perdus, si l'affliction n'était pas venue les troubler; il fallait qu'une santé chancelante annonçât la brièveté de vos jours, pour vous faire interrompre la continuité de vos désordres. Il fallait vous alarmer sur les périls qui menacent votre vie, pour vous faire redouter ceux qui exposent votre salut. Il fallait sous vos yeux creuser le tombeau qui vous demande, pour vous faire entrevoir les profondeurs de l'éternité qui vous attend. C'est une grâce marquée pour vous, que cette perte considérable, hommes de richesses! Avec elles étaient entrés dans votre maison l'orgueil et son fastueux étalage, la mollesse et ses raffinements, le goût des amusements du monde et ses criminelles suites, l'oubli de Dieu et de son culte. Que de péchés supprimés par l'affliction! Elle détruit la cause qui les faisait naître. C'est une grâce marquée pour vous, que ce dépérissement de vous-mêmes, femmes du monde! Il était votre idole, et vous en étiez le scandale; les salutaires empreintes d'une commune mortalité ont heureusement dissipé le charme réciproque qui vous aveuglait. Vous ne serez plus empressées d'y paraître, parce que vous ne pouvez plus y briller : voilà ce qui vous afflige, et c'est cette affliction qui peut vous sauver. C'est une grâce marquée,

pour vous, que ce dénûment de fortune, jeunes personnes qui ne vouliez vous établir dans le monde, que pour en suivre les coutumes, en adopter les maximes, en imiter les mœurs. L'affliction, qui déconcerte vos desseins, ruine votre espoir pour assurer votre salut. Vous ne sentez encore que l'amertume du remède, vous bénirez un jour le Seigneur, dont la main vous aura guéries : *A Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* (I *Cor.*, XI, 32.)

Eh ! que pourrions-nous demander pour vous à Dieu, pécheurs obstinés, que toute la vivacité de notre zèle ne saurait toucher? Des lumières? vous les fuyez. Des craintes? vous les étouffez. Des remords? vous les bravez. De saints exemples? vous les dédaignez. La divine parole est à votre égard sans vertu, les vérités de la religion sans efficacité. Le prestige du présent dissipe les terreurs de l'avenir. Eh ! que feront, Seigneur, que feront vos prophètes? Ils sont chargés d'annoncer vos lois à votre peuple, de travailler à sa conversion, de lui prêcher la componction et la pénitence; mais le bonheur forme un rempart que leur voix ne saurait percer. Abattez, grand Dieu, ce mur qui paraît impénétrable; usez des ressources puissantes de votre miséricordieuse sévérité; employez les traits de l'affliction pour les vaincre; paraissez éloigner d'eux votre main bienfaisante, pour qu'ils réclament votre saint nom. Consentez à les affliger vivement, plutôt que de consentir à les voir périr : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum.* (*Psal.*, LXXXII, 17.)

A ce premier effet des afflictions qui consiste à nous éloigner efficacement des désordres proscrits par la morale du christianisme, viennent bientôt, et comme par une suite nécessaire, se réunir les motifs pressants de nous attacher aux grands objets que le christianisme nous présente. Si, en effet, comme le marque saint Augustin, on aime le séjour de la terre, malgré les épines qui ne cessent de blesser, que serait ce si l'on n'y trouvait que des fleurs? Et c'est pour cela, conclut saint Chrysostome, que Dieu laisse s'y multiplier les revers, à dessein de nous en détacher, comme il permit autrefois que les travaux et l'oppression de l'Egypte engageassent le peuple juif à soupirer après la Terre promise, et à diriger ses désirs vers le Seigneur : *Ut ærumnarum magnitudine cruciati ad Deum clamarent.*

Aussi, chrétiens, c'est surtout au milieu des agitations et des disgrâces, que vous consentez volontiers, que vous prenez même plaisir à entendre développer les consolants objets de la foi, qui alors intéressent plus sensiblement vos cœurs. Vous vous portez plus vivement vers cette félicité sans mélange que la foi vous découvre, lorsque celle du temps vous échappe. Vous sentez mieux la nécessité d'une vie future dans laquelle doivent être essuyées toutes larmes, lorsque tout concourt, dans celle-ci, à vous en faire verser. Vous comprenez plus aisément que ce monde ne saurait être l'objet légitime de vos vœux, dès qu'il ne peut point être le principe solide de votre bonheur. Et, de même qu'on vit autrefois une mère généreuse exhorter son fils à regarder le ciel, pour puiser dans ce regard le courage de le mériter sur la terre par le martyre; c'est par la vivacité des afflictions répandues sur la terre, que Dieu vous invite, en Père tendre, à regarder fixement le ciel pour le désirer dans l'excès du malheur Combien de fois êtes-vous les premiers à nous dire qu'il est le seul bien qui vous reste; qu'il est donc le seul bien dont il faille vous occuper.

En quoi puis-je placer mon espérance, s'écrie avec le prophète une âme vraiment affligée, si ce n'est dans le Seigneur? *Et nunc quæ est exspectatio mea? Nonne Dominus?* (*Psal.* XXXVIII, 8.) Il faut m'encourager avec Moïse, par le souvenir des récompenses, et préférer l'affliction que Dieu m'envoie, aux douceurs passagères que goûtent les pécheurs. Il faut me nourrir, avec Job, de la douce persuasion que, de mes yeux, aujourd'hui noyés dans les pleurs, je verrai le Rédempteur qui m'a ouvert la source de l'éternelle félicité. Il faut m'entretenir, avec Tobie, dans l'attente de cette vie heureuse que le Seigneur doit nous donner. Il faut m'arrêter, avec l'apôtre, à comparer la brièveté de mes maux et l'immensité de la gloire qui doit les suivre. Espérance en Dieu que la grâce réveille dans vous, par le cri de l'infortune, et dont nous voyons souvent les premiers effets dans les moyens mêmes que vous prenez pour vous délivrer de l'affliction.

Car, d'où viennent alors ces vœux ardents, que vous adressez au ciel? C'est que vous reconnaissez enfin que c'est des montagnes saintes, selon l'expression du Prophète, que peut vous venir le secours. (*Psal.* CXX, 1.) A dessein de l'attirer, vous levez les yeux vers le Dieu qui y réside. L'affliction devient pour vous la voix de la Providence divine qui vous invite à se confier à elle. D'où viennent ces demandes réitérées que vous faites à un nombre d'âmes justes, pour qu'elles intéressent le ciel à vos malheurs? C'est que, menacé d'un naufrage, comme les pilotes effrayés du vaisseau qui portait Jonas, vous savez que les divinités du siècle, seraient sourdes à votre voix. L'affliction devient pour vous la voix de la puissance divine, qui vous apprend que vous ne pouvez triompher que par elle. D'où viennent ces questions que vous faites aux prophètes du Seigneur, pour savoir quels seraient les moyens de l'apaiser? C'est que, comme Jéroboam, lorsqu'il n'attend rien de ses idoles, vous sentez que c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, qu'il faut consulter. L'affliction devient pour vous la voix de la vérité divine, qui vous dit que vous ne pouvez être instruits que par elle.

Et c'est, mes chers auditeurs, c'est de tous les temps, que l'adversité a offert à

Dieu le spectacle intéressant de toutes les vertus. Spectacle d'humiliation et de pénitence; ce fut celui des habitants de Béthulie; sous le cilice et sous la cendre, ils arment, contre les Assyriens, le bras du Seigneur. Spectacle de gémissements et de demandes, ce fut celui de Joachaz: réduit aux dernières extrémités par les rois de Syrie, il dut à l'efficacité de sa prière, le succès de sa délivrance. Spectacle de soumission et de fidélité, ce fut celui du peuple Juif, jamais il ne fut plus attaché au vrai culte, que pendant les années de sa longue captivité. Spectacle de repentir et de regrets, ce fut celui de David; au moment où on lui annonce que le Seigneur étendra sur sa maison les coups de son glaive, il est percé de celui de la componction et de la douleur. Spectacle de subordination et de dépendance, ce fut celui de Nabuchodonosor; enivré de sa propre gloire, quand il jouissait de celle du trône, il glorifie le Roi des rois, quand il cesse de régner lui-même, c'est l'humiliation de la chute qui l'abaisse enfin devant la grandeur de Dieu. Spectacle de ferveur et de zèle, ce fut celui de Manassé; converti sincèrement sous le poids des chaînes, il adore le Seigneur qu'il a outragé, et en obtient son retour à Jérusalem; il vient y renverser les idoles qu'il y avait placées.

Et de nos jours, peuple chrétien, n'est-elle pas encore sensible pour vous, la liaison qui se trouve entre les afflictions et les vertus? Je passe sous silence tant d'actes vertueux que le malheur occasionne; et ces aumônes par lesquelles les riches affligés soulagent les pauvres, dans la confiance que les prières de ceux-ci pourront à leur tour les soulager; et ces exercices de religion qui ramènent aux pieds des autels du Dieu dont on attend et dont on sollicite les bénédictions; et ces obligations durables qu'on s'impose par les plus solides engagements, pour échapper à de pressants périls. Mais combien de fois arrive-t-il que le dernier moment de la fortune devienne le premier moment de la sainteté; qu'une conversion soutenue soit le fruit d'une disgrâce éclatante; que la porte même des solitudes s'ouvre à la voix des soupirs; qu'on s'y retire comme pressé par l'orage; qu'on s'applaudisse d'y rencontrer un asile à sa douleur; qu'on y achève, dans une ferveur édifiante, le grand ouvrage de salut que l'affliction avait préparé; qu'après avoir inspiré d'abord le détachement du monde, la voix de la grâce anime par la voix de la tribulation le sentiment de la charité. Eh! que vous dit sans cesse la grâce par la voix de l'affliction? Elle vous dit qu'il n'y a de grand, de parfait, de capable de vous contenter que Dieu; qu'évidemment vous n'êtes fait que pour lui, puisque hors de lui vous ne pouvez jamais réussir à calmer vos désirs, à assurer votre tranquillité, à trouver votre bonheur.

Elle vous dit qu'il ne faut donc soupirer qu'après les biens de Dieu, puisque ceux du monde vous forcent à regretter leur inconstance, leur peu de durée, leur diminution sensible ou leur entier dépérissement.

Elle vous dit qu'il ne faut donc travailler qu'en vue de Dieu, puisque vous accusez ou l'ingratitude des hommes, ou leur injustice, leur haine ou leur dureté.

Elle vous dit qu'il faut donc surtout veiller sur votre âme créée en la noble image de Dieu, puisque vous voyez périr en détail et vous échapper ces corps que la maladie consume, que la douleur tourmente, que la vieillesse ronge, que la mort détruit.

Elle vous dit qu'il faut donc par-dessus tout aimer Dieu, et pour lui-même, puisqu'il est seul le centre de toutes les perfections, essentiellement exempt d'altération et de changement; et pour vous, puisqu'il est la source de tous les biens, et que, dès ce monde même, ce n'est que dans son amour et dans sa grâce que réside la véritable félicité. Consultez, chrétiens, consultez chacun le genre d'affliction que vous éprouvez, et voyez s'il en est aucune qui ne puisse efficacement vous aider à goûter les vérités de la foi, les douceurs de l'espérance et les sentiments de la charité, et vous attacher ainsi toujours plus aux grands objets que vous propose le christianisme.

De là, mes chers auditeurs, vous comprenez aisément comment les afflictions sont encore une des circonstances les plus favorables pour faire éclater dans vous la force du christianisme. Non, ce n'est pas seulement de la vôtre que vous fournissez la preuve, lorsque vous vous résignez à souffrir. Vous manifestez la force de la religion qui exige de vous cette résignation et qui vous l'inspire. Brilla-t-elle jamais, cette force divine, avec plus d'éclat que par la patience d'un cœur chrétien? Patience que saint Grégoire appelle la grandeur de toutes les vertus, et qui en effet les entretient, les nourrit et les anime toutes. Constance qui, au sentiment de saint Chrysostome, a quelque chose de plus grand que le pouvoir d'opérer des merveilles dans l'ordre de la nature. Victoire qui, au témoignage de l'Esprit-Saint, place au-dessus de tout autre vainqueur celui qui sait triompher ainsi de lui-même. (*Prov.*, XVI, 32.) Prenez garde, chrétiens, ceci n'est point cette insensibilité moins fastueuse encore que chimérique, que l'orgueil humain a vainement essayé d'opposer à la douleur. Non, le christianisme ne vous rend pas inaccessible à la tristesse naturelle qu'il produit, mais il vous apprend à vous élever au-dessus d'elle. Il ne déracine pas le sentiment, mais il le captive; il ne vous défend pas de l'avouer, mais il vous enseigne à le vaincre. Et, parce qu'il n'est qu'une vertu aussi efficace que celle du christianisme qui puisse unir dans vous la vivacité des maux et la tranquillité de l'âme, joindre au poids du malheur la docilité de la soumission, calmer les révoltes du cœur et faire expirer les plaintes, y fixer la paix; j'ose dire, hommes affligés mais patients, que,

comme les martyrs ont attesté par leur sang les vérités de la religion, vous aussi vous paraissez déposer encore en sa faveur, à proportion que par elle vous savez souffrir.

Car, quel est donc, me demandé-je à moi-même à la vue d'un chrétien qui, dans les souffrances, en soutient dignement le caractère, quel est-il le maître puissant qui communique tant de force? Qu'il doit être grand, puisqu'on s'estime heureux de souffrir à son service! Qu'il doit être aimable, puisque les maux qu'il permet n'empêchent pas de l'aimer! Qu'il doit être magnifique, puisqu'à ce prix on veut en mériter les récompenses! Venez donc, venez donc, ô vous pour qui la croix de Jésus-Christ aurait été un scandale, venez en admirer les sublimes effets dans les disciples qu'il a formés aux afflictions. C'est Jésus-Christ crucifié qu'ils vous prêchent encore avec saint Paul, d'une manière également sensible et touchante, puisque rien ne peut plus les en séparer. (*Rom.*, VIII, 35.) C'est Jésus-Christ crucifié dont ils annoncent visiblement le pouvoir et la grâce, par là même qu'ils en rappellent les maximes et qu'ils en retracent les exemples. C'est Jésus-Christ crucifié dont ils confessent hautement la religion, dont ils publient la divinité par l'éloquence de leur soumission. Et, comme nous osons vous défier de vous défendre des impressions de respect et de vénération que laisse dans vous, en faveur du christianisme, l'héroïsme chrétien de ces illustres infortunés, nous osons vous les présenter comme autant d'apôtres de la religion qu'ils honorent par leurs souffrances.

Mais par quel autre prodige éclate de nouveau la gloire de la religion, lorsque, de la résignation dont elle fait une loi, plus d'une fois elle fait passer à la douceur des consolations dont elle est la source? Objet frappant, s'il en fut jamais! Monument éternel des victoires de la puissance de Jésus-Christ! Des hommes comblés de joie, parce qu'ils ont été dignes de souffrir! Un Paul qui se glorifie de ses fers! Un André qui embrasse l'instrument de son supplice! Un Jean de la Croix qui ne demande que des humiliations et des douleurs! Une Thérèse qui ne veut vivre que pour souffrir! Quelle multitude innombrable de héros viennent nous offrir les annales de l'Eglise! Religion sainte, voilà vos triomphes, parce que voilà les miracles dont vous avez rendu les hommes témoins! Et ces miracles se sont opérés dans le sein de l'affliction.

Mondains, qui ne pensez qu'à gémir des vôtres, vous ne les connaissez pas, vous ne voulez pas les comprendre, ces prodiges de consolation, parce que vous cherchez toujours la vôtre ailleurs que dans la religion; mais c'est donc aussi parce qu'ailleurs vous n'en trouvez jamais de solide, qu'il devrait nous être plus facile de vous faire apercevoir ce qu'ont de réel les consolations du christianisme.

Eh! que sont pour vous, mes chers auditeurs, toutes les consolations humaines séparées de la religion? Consolations faibles et bornées! Des amis peuvent vous plaindre dans vos peines, il n'est que la religion qui puisse vous les faire estimer. Consolations stériles et inefficaces! Les sages du monde vous encouragent à supporter vos peines, il n'est que la religion qui vous enseigne à en profiter. Consolations fugitives et passagères! L'artifice du monde vous distraira pour un temps de la vue de vos peines, il n'est que la religion qui vous enhardisse à les envisager. Consolations défectueuses et insuffisantes! Il est des circonstances où l'on ne peut rien opposer à l'étendue de vos peines; il n'est que la religion qui vous dispose à tout sacrifier. Consolations importunes et à charge! Souvent elles ne savent qu'aigrir la vivacité de vos peines; il n'est que la religion qui réussisse à les adoucir et à les calmer.

Laissez-donc, pourriez-vous dire avec Job (*Job*, XVI, 11), à ces consolateurs onéreux que vous offre le monde, laissez ces vains discours aussi légers que le vent qui les dissipe; laissez ces froides maximes, ces sèches leçons, ces réflexions aussi tristes que l'objet même de ma tristesse. Dans la profondeur de mon affliction, il n'est que la sublimité de la religion qui puisse me consoler. Aussi, chrétiens, elle est la seule dont nous osions vous faire entendre le langage. Et, si elle ne peut rien sur vos cœurs, ne nous appelez pas dans vos infortunes; nous n'en connaissons plus le remède.

Je me trompe, hommes malheureux, nous irons gémir avec vous; mais de ce que vous l'êtes par nécessité, sans en retirer aucun avantage. Car, voilà, chrétiens affligés, ce qui vous touche, surtout dans vos revers. Nous ne condamnons pas, il est vrai, les pleurs qu'un sentiment naturel vous arrache, en nous offrant à les essuyer, nous nous attendrissons nous-mêmes. A l'abondance de vos larmes, nous mêlons la sincérité des nôtres. L'humanité seule suffit pour faire passer jusqu'à nous l'impression de votre douleur; mais il en est une plus réfléchie et plus juste qui nous saisit à la vue de ces plaintes indociles, de ces murmures amers, de ces impatiences soutenues, et quelquefois de ces transports furieux, de ces imprécations et de ces blasphèmes. Ah! voilà le malheur volontaire qui survient à vos malheurs inévitables; voilà la désolation de la terre, où il est si commun de voir des maux, et où il est si rare de savoir les souffrir; voilà comment vous renouvelez dans vous le sort affreux de ce fameux coupable qui, sur la croix, trouva le secret de se perdre à côté même de la croix du Rédempteur, par lequel l'heureux imitateur de sa patience fut sauvé. Je le sais, chrétiens, c'est cette croix sur laquelle vous êtes attachés, dont la douleur vous irrite. Mais vous n'y êtes que pour un temps; mais Jésus-Christ, par son exemple et par sa grâce, vous y soutient; mais, en la maudissant, pourrez-vous la fuir? Mais, en la supportant entre vos bras, vous pourrez plus sûrement passer dans le

sein de Dieu. Ah ! n'en est-ce donc pas assez pour vous de souffrir pendant la vie ? Voulez-vous, par l'abus de vos souffrances, vous exposer encore à toutes celles de l'éternité? Que plutôt elles retentissent sans cesse au milieu de vous les consolantes promesses de Jésus-Christ. Et à qui d'entre vous sommes-nous chargés de les faire entendre, et d'annoncer de sa part la souveraine béatitude ? Ecoutez-nous, hommes affligés : C'est à vous, que la pauvreté assiége, et que les rigueurs des privations dévorent : *Beati pauperes* (*Luc.*, VI, 20); à vous, qui manquez de tout, jusqu'à trouver à peine des aliments pour vous soutenir : *Beati qui nunc esuritis* (*Ibid.*, 21); à vous, que le chagrin inonde de larmes et qui en répandez des torrents : *Beati qui nunc fletis* (*Ibid.*); à vous pour qui les hommes semblent n'avoir aucun sentiment, pas même celui de l'indifférence : *Beati cum vos oderint homines.* (*Ibid.*, 22.) Promesse sacrée et infaillible dont le mystère sera un jour développé. Jour fortuné qui, à une vie obscure, fera succéder la gloire éclatante du royaume de Dieu : *Vestrum est regnum Dei* (*Ibid.*, 20); qui remplacera les horreurs de l'indigence par l'abondance des trésors éternels : *Saturabimini* (*Ibid.*, 21); qui fera tarir la source de vos pleurs par les délices d'une joie inaltérable, *ridebitis;* qui vous dérobera à la malignité du monde pour vous combler à ses yeux des récompenses du ciel : *Merces vestra copiosa est in cœlis !* (*Ibid.*, 22.)

Vous, Seigneur, vous exaucerez leurs cris, leur demande. Ce sont des enfants chéris qui réclament votre libéralité paternelle. Privés, dans le temps, des biens que vous accordez à d'autres, ils vous présentent leur malheur comme un titre à vos bienfaits et à un meilleur héritage. La prospérité s'est éloignée d'eux, et l'adversité les a trouvés soumis. Vous êtes tendre, vous ne leur enverriez pas des maux, si, dans vos vues, ces maux ne pouvaient pas opérer un grand bien. Vous êtes fidèle, vous ne livrerez donc pas à leur faiblesse des malheureux que leur infortune pourrait accabler. Vous êtes tendre, ce n'est donc pas toujours votre vengeance qui distribue les afflictions. Vous êtes fidèle, c'est donc toujours votre magnificence qui en couronne le saint usage. Vous êtes tendre, et c'est à votre tendresse qu'ils exposent avec confiance la vivacité de leur douleur. Vous êtes fidèle, et c'est à votre fidélité qu'ils demandent la générosité qui en triomphe. Vous êtes tendre, qu'ils bénissent donc votre main, lors même qu'elle les frappe : c'est celle d'un père. Vous êtes fidèle, qu'ils s'en reposent donc sur vous, lorsqu'ils implorent votre assistance : c'est celle d'un Dieu.

Vous êtes tendre, vous êtes fidèle ! Ah ! Seigneur, à ce double titre, pour vous quel spectacle ! Voyez sur la terre, à la suite de votre divin Fils, une multitude de malheureux que la fortune délaisse, que le mépris humilie, que l'infirmité poursuit. Ce sont des hommes; voilà l'excuse des soupirs qui leur échappent; mais, parce qu'ils sont chrétiens, du pied de la croix du Sauveur, qu'ils embrassent comme leur appui, ils vous offrent, pour se soutenir sous le poids des leurs, l'empreinte des douleurs de Jésus-Christ qu'ils portent gravée sur eux-mêmes. A la faveur de ses mérites, ils font parler celui de leur situation; il a conquis le ciel par ses souffrances; ils y unissent les leurs, pour participer à cette conquête; vous l'ouvrez aux larmes de la pénitence : Serait-il fermé aux larmes de l'affliction ?

Non, mes frères, et c'est l'oracle de saint Paul : Vous qui souffrez patiemment avec Jésus-Christ, vous régnerez avec lui : *Si sustinebimus.... conregnabimus.* (II *Tim.*, II, 12.) Ranimez donc votre courage, conclut l'apôtre saint Jacques, jusqu'à ce que le Seigneur vienne le couronner : *Patientes igitur estote, usque ad adventum Domini.* (*Jac.*, V, 7.) Vous plaignez ceux qui souffrent, c'est le sentiment de la nature; nous estimons généreux ceux qui ont su souffrir, c'est le langage de la religion : *Beatificamus eos qui sustinuerunt.* (*Ibid.*, 11.) En un mot, mes chers auditeurs, qui renferme lui seul tous les autres, ne l'oubliez jamais : vos afflictions sont pour le temps, et vos récompenses pour l'éternité. Je vous la souhaite, etc.

SERMON XXX.

Pour le dimanche de la Passion.

CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

Qui ex Deo est, verba Dei audit; propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis. (*Joan.*, VIII, 47.)

Celui qui est né de Dieu écoute les paroles de Dieu; ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes point nés de Dieu.

En quoi donc consistent principalement ces paroles, dont l'observation fidèle fait reconnaître les vrais enfants de Dieu ? L'un des docteurs de la loi faisait un jour cette même demande à Jésus-Christ (*Matth.*, XXII, 34) : et le souverain législateur, le prophète nouveau qui, seul, doit être écouté (*Deut.*, XVIII, 14) comme ayant les paroles de la vie éternelle (*Joan.*, VI, 69); le juste par essence; le Dieu, qui défiait avec tant de raison ses plus implacables ennemis de le reprendre de péché (*Joan.*, VIII, 4), répondit à celui qui l'interrogeait : Le premier de tous les commandements, n'est-ce pas celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur; le second, qui est semblable à celui-ci : Vous aimerez votre prochain comme vous-même, il n'est point de plus grand commandement; ces deux n'en font qu'un, et c'est en cela que consiste toute la loi et les prophètes : *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ.* (*Matth.*, XXII, 37, 40.) Ne séparons donc point ce que Jésus-Christ lui-même n'a point séparé, et souvenons-nous qu'en même temps qu'il nous ordonne le grand précepte de l'amour de Dieu, il ne cesse de nous recommander le grand précepte de l'amour du prochain.

C'est là le double objet de la vertu de charité, sans laquelle il n'y a point de salut à espérer. Sans la charité, point de christianisme.

Il n'en coûte pas beaucoup pour sentir la nécessité d'aimer Dieu : ses perfections et ses bienfaits nous y invitent éloquemment. Mais trop souvent les imperfections des hommes nous détournent de les aimer. Et, si l'on cède sans efforts à la voix de la reconnaissance et de l'admiration qui nous prescrit le premier commandement; on se sent plus disposé à résister à l'obligation qui nous engage envers le second; et, de ces deux devoirs, on n'en remplit aucun, dès qu'on ne les remplit pas tous deux.

C'est donc ici la cause des hommes dont il s'agit. C'est pour eux que je viens solliciter vos cœurs. Ce sera les gagner à Dieu, que de les pénétrer du sentiment de la charité envers le prochain. Je me propose de vous faire connaître, en elle-même, la grandeur de cette vertu, en quoi elle consiste; c'est-à-dire, en deux mots, l'excellence de la charité, ce sera le sujet de la première partie; les devoirs de la charité, ce sera le sujet de la seconde. Puisse l'une et l'autre concourir à vous la faire estimer et pratiquer! Je m'adresse à la Vierge sainte, Mère du Dieu de charité, pour en obtenir la grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus commun dans la bouche des hommes, que le nom de charité; dans leurs cœurs rien de plus rare; car, ce n'est pas dans les discours et dans les paroles qu'elle consiste. Selon l'avis de saint Jean, elle doit être marquée au sceau des œuvres et aux traits de la vérité : *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* (I *Joan.*, III, 18.) Efforçons-nous à en établir le règne, en en développant l'excellence. Exposons à ce dessein et la nature et le principe de la charité envers le prochain, voilà ce qui en consacre le prix; et la nécessité de l'exercice de la charité envers le prochain, voilà ce qui en démontre l'importance; et les grands effets de la charité envers le prochain, voilà ce qui en étale les fruits. De ce qu'elle est tout ensemble véritablement divine dans sa nature, absolument nécessaire dans la pratique, saintement abondante dans ses suites, il est aisé de conclure qu'elle devrait régner parmi les chrétiens.

Eh! qu'est-elle donc dans sa source la charité envers le prochain? Ne jugez pas de cette vertu, mes chers auditeurs, précisément par ce sentiment qui intéresse si naturellement tous les hommes, les uns en faveur des autres; que ne l'éprouver pas ou l'étouffer, c'est devenir l'opprobre de l'humanité; que terminer à soi-même toutes ses affections, c'est être un poids à la société, et cesser d'en être membre; que c'est se rendre indigne de vivre avec autrui, dès qu'on ne vit que pour soi. Aussi, pour vous exhorter à la charité fraternelle, n'ai-je garde de me borner à vous dire : Aimez-vous réciproquement, cette bienveillance mutuelle est comme le premier cri de vos cœurs; cette tendresse légitime les honore; la générosité du sentiment les distingue; les grands cœurs sont ceux de qui partent de grands bienfaits, et l'intérêt de chaque particulier se trouve dans cet accord général. Telles seraient, ou du moins telles pourraient être les premières leçons d'un sage du monde qui, d'une main politique, voudrait cimenter parmi les hommes les fondements d'une société purement humaine. Une vue bien supérieure ennoblit la charité chrétienne, dont je voudrais vous pénétrer. Ministre de la religion sainte qui vous en fait un devoir, c'est à l'aide de son flambeau que je dois marquer l'origine de l'amour que vous devez à vos frères, et je la trouve dans l'amour que vous devez à Dieu lui-même. Oui, c'est de ce divin amour que sort, comme d'un arbre de vie, le florissant rameau de l'amour du prochain. Inséparablement unis, il faut que tous les deux subsistent, dès que l'un des deux se soutient. L'amour de Dieu, s'il est réel, nourrit infailliblement l'amour du prochain. L'amour du prochain, s'il est animé des vrais motifs de la charité, s'appuie à son tour sur l'amour de Dieu. Aimer chrétiennement son prochain, dit saint Bernard, c'est l'aimer en Dieu. Or, comment l'aimer en Dieu, si l'on n'aimait pas Dieu même? C'est donc de l'amour de Dieu que naît l'amour du prochain : *Oportet ergo Deum diligere prius, ut in Deo diligi possit et proximus.*

D'où il suit que comme il n'est rien de plus parfait, parmi les vertus, que l'amour de Dieu; l'amour du prochain, qui en est une branche, en partage l'excellence; que, comme il n'est rien que l'homme puisse offrir à Dieu de plus agréable que l'hommage de son amour, l'amour du prochain qui en dérive, est, selon la parole expresse de l'Evangile, préférable aux sacrifices; que, comme il n'est de cœur digne de Dieu que celui où règne son amour, l'amour du prochain doit entrer en part des sentiments qui font sa véritable gloire aux yeux de Dieu! Et dès là sous quelle idée brillante se présente à vos esprits la charité chrétienne qui s'étend sur tous les hommes! Son objet paraît d'abord bien inférieur, et sans doute la charité qui s'élève et qui se termine immédiatement à Dieu, se montre sous une grandeur plus frappante. Prenez-y garde cependant, chrétiens : nous trouvons, dans l'une et dans l'autre, le même principe, c'est Dieu; le même motif, c'est Dieu, j'ai presque dit dans un sens, le même objet. Car, aimer nos frères pour Dieu, c'est, en les aimant, aimer dans eux le Dieu dont ils sont et l'ouvrage et l'image, le Dieu dont ils sont et les héritiers et les enfants, le Dieu qui est leur principe et leur fin, le Dieu qui les aime et qui nous ordonne de les aimer. En un mot, c'est par une même charité, dit clairement saint Augustin, que nous aimons Dieu et notre prochain : *Ex una eadem-*

que charitate Deum et proximum diligimus.

Et voilà par conséquent, en abrégé, le tableau sublime de cette charité fraternelle que caractérisent les plus grands traits. Voilà l'éloge achevé de ces âmes chrétiennes et pacifiques qui, sans produire au-dehors des actions d'éclat, sont ornées de cette vertu. Voilà de quoi détromper ceux qui, dans l'amour du prochain, voudraient approuver une vertu vulgaire qui semble tenir plus à la nature qu'à la religion, marquer plutôt la bonté du cœur que son élévation, et devoir être plutôt le partage d'une âme sensible que le caractère d'une âme sainte. Eh! quelle vertu plus noble que celle qui nous fait entrer singulièrement dans les vues de Dieu; qui forme notre conduite sur la conduite de Dieu; qui nous approche, selon la parole de Jésus-Christ, de la perfection de Dieu? Car, comme Dieu porte tous les hommes dans son cœur, la charité chrétienne les y renferme. Comme Dieu, au langage de l'Écriture, ne hait rien de ce qu'il a fait, la charité chrétienne n'exclut de ses sentiments aucun de ceux qui peuvent participer aux biens de Dieu. Comme Dieu est le Père commun de tous les hommes, la charité chrétienne reconnaît des frères dans tous; et si Dieu seul peut distribuer les dons que contiennent les trésors de sa puissance, la charité les lui demande par l'universalité de ses vœux.

Tel est donc le double spectacle que vous nous offrez, cœurs chrétiens que la charité fraternelle anime. Si, d'une part, le feu sacré qui vous enflamme vous présente à nos regards comme le sanctuaire de la divinité; de l'autre, l'amour du prochain vous en rend l'image par le sentiment dont il est la source. Cœurs que la charité en quelque sorte divinise, elle vous donne une espèce d'immensité dans vos affections, en voilà l'étendue; une continuité de désirs de bienfaisance, en voilà la noblesse; une sincérité soutenue de sentiments, en voilà la constance; une compassion réelle pour les malheureux, en voilà la tendresse; du zèle pour les indifférents, en voilà la générosité; de la clémence envers des ennemis, en voilà l'héroïsme. Hélas! n'est-ce pas parce que ce grand principe de charité ne réforme pas parmi les hommes les vices que produit le honteux amour de soi-même, qu'il est si ordinaire de trouver dans le monde des cœurs froids et resserrés qui sont à eux-mêmes et leur objet et leur terme; des cœurs intéressés qui ne sont émus que de leur propre avantage; des cœurs avides qui ne sont altérés que de richesses; des cœurs vains qui ne sont sensibles qu'à la gloire; des cœurs jaloux qui s'offensent d'une prospérité qui n'est pas la leur; des cœurs faux qui n'ont de sentiment que l'apparence; des cœurs durs qui ne sentent que leur misère; des cœurs ingrats qui cessent d'aimer ceux qui ont cessé d'être utiles; des cœurs pervers qui achètent leur satisfaction au prix du bonheur d'autrui. Autant de caractères essentiellement opposés à celui de la charité. Ou, s'il faut, pour peindre le commun des hommes, employer des traits moins odieux, combien au moins en est-il dans qui l'amitié n'est qu'un instinct, la règle d'amitié que le caprice, la preuve d'amitié que des paroles. Tandis que le sentiment de la charité est un sentiment réel qui vient de Dieu, qui s'élève à Dieu, pour être réfléchi de là sur les hommes, et que dans le sein même de Dieu, principe de tous biens, elle va puiser le désir sincère du bien commun de tous, voilà la véritable idée de la charité.

Ah! ne pensez pas, quelque parfaite que soit sa nature, que ce soit là seulement une vertu de perfection à laquelle tous ne sont pas également appelés. Autant que le caractère en est grand, autant la pratique en est nécessaire. C'est ce que Jésus-Christ nous fait clairement entendre, lorsque, parlant du second précepte qui nous ordonne d'aimer notre prochain, il ajoute, en termes exprès, qu'il est semblable au premier qui nous ordonne d'aimer Dieu : *Secundum autem simile est huic : diliges proximum tuum.* (*Matth.*, XXII, 39.) Précepte qu'il appelle singulièrement le sien, parce qu'il a singulièrement à cœur d'en voir l'observation : *Hoc est præceptum meum* (*Joan.*, XV, 11); précepte dont il appuie la foi sur l'exemple même de la charité qu'il a témoignée aux hommes : *Sicut dilexi vos* (*Joan.*, XIII, 34); précepte qu'il nomme nouveau, parce que tout à la fois il l'a publié d'une manière si frappante, il en propose dans lui le modèle le plus achevé, il en fait le caractère spécial dans ceux qui lui appartiennent : *Mandatum novum do vobis* (*Ibid.*); précepte qu'il a soin de reitérer à la suite du détail de ses propres bienfaits, comme renfermant le tribut de reconnaissance que de notre part il exige : *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem* (*Joan.*, XV, 17); précepte qui, de la bouche adorable du Maître, a passé dans celle de ses disciples, et que répétait saint Jean à ceux qu'il instruisait. Aimez-vous, mes enfants, leur disait-il, *Filioli, diligite alterutrum.* Et il le répétait jusqu'à les engager, selon le témoignage de saint Jérôme, à lui demander pourquoi il leur donnait toujours la même instruction; et c'est, leur répondit saint Jean, parce qu'ici par excellence est le précepte du Seigneur : *Quia præceptum Domini est* (*Joan.*, XV, 11.) C'est donc porter jusqu'au trône de Dieu l'audace du mensonge, conclut ailleurs le disciple bien-aimé, que d'oser attester à Dieu son amour, s'il ne s'étend pas aussi sur les hommes. C'est malgré les plus spécieuses apparences de toutes les autres vertus, demeurer enseveli dans les ombres du péché et de la mort : *Qui non diligit, manet in morte.* (*Joan.*, III, 14.)

Que sont en effet toutes ces vertus séparées de la charité? Ecoutez saint Paul. L'énergie de son instruction s'adresse à vous, âmes pharisaïques qui décréditez la piété, dont vous n'avez que le voile par le défaut de la charité qui devrait en être l'âme; qui vous montrez si zélées pour la loi, et que peuvent à peine toucher les in-

terêts de vos frères; qui dans vos discours, étalez la sublimité de la perfection, et qui, dans vos cœurs, nourrissez la malignité de l'envie. Vain langage, nous dit l'Apôtre, fût-ce même celui des anges, que celui dont vous frappez nos oreilles! Non, ce ne sont pas les paroles pompeuses, les belles maximes, la haute morale qui justifient; c'est la charité que Dieu demande : *Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* (I *Cor.*, XIII, 1.)

Elle s'adresse, cette instruction, à vous, âmes éclairées de la lumière divine, qui vous faites un devoir de vous entretenir avec Dieu, et qui ne vous formez point à l'art de converser avec les hommes; qui, sincèrement affermies dans la religion, en défendez courageusement la cause, mais qui oubliez toutes les lois de la modération, lorsqu'il s'agit de la vôtre; qui savez croire des vérités au-dessus de votre raison, mais qui ne savez pas vous élever au-dessus des ressentiments qui agitent vos cœurs. Non, la nature entière, fût-elle soumise à vos ordres; vît-on les montagnes se mouvoir par l'empire de votre foi; rempliriez-vous l'univers du bruit éclatant de vos prodiges : vous n'êtes rien devant Dieu, si la loi de charité ne vous trouve pas soumis : *Nihil sum.* (*Ibid.*, 2.)

Elle s'adresse, cette instruction, à vous, âmes d'ailleurs généreuses, que par intervalle des infortunés trouvent sensibles; qui, à la voix du malheur, entendez celle de la pitié; qui ouvrez vos trésors aux cris de l'indigence, mais qui fermez vos cœurs à l'union fraternelle; qui voudriez opprimer ceux-ci, tandis que vous soulagez ceux-là; qui goûtez en même temps le plaisir de nuire aux uns, et d'aider les autres; qui devenez bienfaisantes par l'impression d'une bonté passagère, et qui vous livrez à l'habitude d'une antipathie obstinée; qui suivez alternativement l'attrait d'une âme compatissante, et l'humeur d'un esprit intraitable; qui n'êtes pas assez perverties pour ne connaître aucun genre de bien, mais qui êtes trop voluptueuses pour vouloir supporter une seule espèce de mal. Non, toutes vos richesses, versées dans le sein des pauvres, ne suffiront pas pour vous acheter le ciel; vous ne l'ouvrirez jamais sans le mérite de la charité.

L'apôtre va plus loin encore. Et comme la charité est au-dessus des sacrifices, ainsi les sacrifices, ajoute-t-il, sans la charité, ne vous sauveront pas. Vos corps livrés à la pénitence, disons-nous d'après saint Paul, vos corps livrés aux flammes, ne suppléeront pas aux saintes ardeurs de l'amour chrétien que vous devez à vos frères. Vivez sous le cilice et sous la cendre, enfoncez-vous dans les déserts, mourez victimes de l'austérité; non, vous n'êtes point encore dans la voie droite du salut, si vous vous écartez de celle de la charité : *Nihil prodest.* (*Ibid.*, 3.) Principe sur lequel s'appuie saint Augustin, lorsqu'il en vient jusqu'à dire que mourir pour défendre une vérité de foi, sans conserver les liens de la charité, c'est, par les tourments finir sa vie, sans parvenir au bonheur de l'autre, et l'on ne peut pas, conclut saint Cyprien, mériter l'honneur du martyre, quand on viole les lois de la charité : *Exhibere se non potest martyrem, qui fraternam non tenuit charitatem.*

Ce qui suit incontestablement de ces principes certains, c'est qu'elle est donc bien grossière l'illusion de ceux qui croient pouvoir allier l'esprit du christianisme avec un esprit mondain qui, au plus léger intérêt, immole le grand intérêt de la charité, un esprit d'aigreur qui, aux louanges du Dieu qu'on célèbre, mêle la censure amère du prochain que l'on irrite; avec un esprit de méchanceté qui, en paraissant respecter les objets divins de la religion, oublie en flétrissant l'honneur du prochain, qu'il est lui-même un objet sacré; avec un esprit de faux zèle, qui, en affectant de s'élever contre le vice, ne sent pas que c'en est un grand de révéler les vices d'autrui; avec un esprit d'hypocrisie qui, en convenant qu'il faut s'humilier devant Dieu de ses propres fautes, ne sait point épargner aux autres l'humiliation des leurs; avec un esprit d'insensibilité pour qui les infortunes d'autrui ne sont qu'un froid spectacle, lors même qu'il serait aisément possible de les adoucir; avec un esprit de hauteur, de domination, de contradiction, qui porte avec lui le trouble, la discorde, la dissension, et que la véritable piété ne se borne pas à honorer Dieu dans ses temples, mais qu'elle se fait un devoir de l'aimer et de le respecter dans tous les hommes. On reconnaît donc la solide piété d'une femme, à cet esprit de douceur qui maintient la paix dans une maison; celle d'un père de famille, au soin d'y nourrir le calme et la tranquillité; celle des enfants, à la sincère amitié qui les lie; celle des citoyens à la concorde qui les réunit. En un mot, Dieu ne règne point où ne règne pas la charité. Ainsi en juge le monde lui-même, ce n'est qu'à ces traits qu'il reconnaît la véritable vertu. A ses yeux, le défaut de celle-ci discrédite toutes les autres, et le scandale n'en est que plus grand encore, quand, au milieu des autres vertus, il ne voit pas présider la charité.

C'est aussi mes chers auditeurs, parce que la charité est l'apanage essentiel de la vertu, que les différentes sectes de la religion de Jésus-Christ ont cependant affecté en ce point d'en imiter le langage. C'est à ce dessein qu'elles ont fait valoir avec tant d'ostentation quelques actes de bienfaisance humaine, en même temps qu'elles se prévalaient de ce qu'on voyait les enfants de l'Eglise violer les lois d'une charité divine. C'est pour cela que vous-mêmes, en parlant de nos frères séparés, en n'approfondissant point assez la nature de la charité qu'ils exercent pour en démêler le vrai caractère, vous en paraissez quelquefois étonnés. Or, sans m'arrêter en ce moment à une digression qui n'est pas de mon sujet, ce que j'en con-

clus, c'est que la charité paraît à tous les hommes si nécessaire au salut, qu'on la regarde universellement comme la route qu'il faut absolument suivre pour se sauver; c'est que, comme la véritable religion doit faire une loi capitale de la charité, on croit apercevoir dans la charité la marque de la véritable religion; c'est que, comme sans la religion on se perd, on se perd évidemment par le défaut de cette charité, qui est l'âme de la religion. Ajoutons que parmi les devoirs de la religion, celui de la charité lui est si cher, que méconnaître ce que nous devons à nos frères, c'est, à son tribunal, oublier essentiellement ce que nous devons à Dieu; qu'il est des circonstances où Dieu nous ordonne de suspendre les actes extérieurs de la religion qui l'honorent, pour le servir dans la personne du prochain, auquel nos secours sont nécessaires; et par conséquent que c'est défigurer étrangement aux yeux des hommes, la religion de Jésus-Christ, que c'est la calomnier avec audace, pour essayer de l'attaquer avec succès, que d'oser, ainsi que l'a fait l'aveugle fureur de l'impiété, la représenter comme plus jalouse du culte qu'elle consacre, que des obligations de charité qu'elle prescrit.

Terminons, chrétiens, ce qui regarde l'excellence de cette vertu, par le détail abrégé de ses effets. Ici, quelle immense carrière s'ouvre à mes regards! Trop vaste pour la parcourir tout entière, n'exigez pas que j'y suive la charité relativement à l'utilité générale du monde, et aux biens divers qu'elle y répand! Et qui d'entre vous ne la regarde pas comme étant l'aliment de la société qu'elle affermit, le nœud des alliances qu'elle resserre, le soutien de l'amitié qu'elle perfectionne, le principe de la paix qu'elle conserve, l'origine des services qu'elle multiplie, la douceur des liaisons qu'elle entretient? Finirais-je, chrétiens, si je vous offrais successivement la double image du monde qu'elle habite et de celui dont on l'exile? Ah! le bonheur des lieux qu'elle règle, le désordre de ceux où elle est sans empire, vous forceraient seuls à conclure que la Providence de Dieu et son amour pour les hommes devaient faire à chacun d'eux une loi de la charité.

Mais, dans une matière sans bornes, il faut en donner à nos idées. Exposons donc uniquement les effets qu'opère la charité dans le cœur même qu'elle sanctifie. Si jusques ici j'ai envisagé cette vertu comme la reine de toutes, je la considère en ce moment comme leur mère. Nous l'avons vue, parmi les vertus, occuper le trône; voyons autour d'elle un nouvel éclat dans ce nombre de vertus qui en dérivent et qui viennent nécessairement l'environner.

Non, mes chers auditeurs, ce n'est pas ici une de ces vertus isolées qui se concentrent en elles-mêmes. La véritable charité, telle que l'apôtre la dépeint, s'annonce de toute part sous des traits qui l'honorent. Qui dit une âme que la charité anime, exprime en un seul mot les abondantes richesses qu'elle accumule, celle de la patience qui sait souffrir et de la bonté qui se plaît à adoucir les maux de ceux qui souffrent : *Charitas patiens est, benigna est;* celle d'une grandeur de sentiment que la jalousie du bonheur des autres n'atteint point, et d'une humilité de cœur que l'élévation au-dessus des autres n'enfle point : *Non æmulatur... non inflatur;* celle d'une modeste simplicité qui ne s'occupe pas uniquement de ses avantages, et suit une noble générosité qui dirige ses vues à procurer les avantages d'autrui : *Non estambitiosa; non quærit quæ sua sunt;* celle de la douceur qui oppose une digue à la colère, et celle de la candeur qui en est une contre les soupçons : *Non irritatur; non cogitat malum;* celle de la droiture que l'injustice afflige et qui applaudit à l'équité : *Non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati* (I *Cor.*, XIII, 4 et seq.). Jusqu'où ne pourrais-je point porter ce détail? Autant de fruits précieux de salut qui naissent tous de la charité, selon la parole de saint Paul; puisque l'accomplissement exact de ce seul précepte renferme l'accomplissement de tous les préceptes qui ont rapport au prochain : *Qui diligit proximum, legem implevit.* (*Rom.*, XIII, 8.)

Dois-je espérer vous en convaincre, chrétiens auditeurs? C'est à vos propres sentiments que j'en appelle : que quelqu'un parmi vous ait laissé apercevoir constamment dans lui cette inestimable vertu; que vous le regardiez comme véritablement rempli de l'esprit de la charité, quelle idée vous en formez-vous? Dès lors vous ne craignez de sa part ni la témérité des jugements, ni l'amertume de la satire, ni la malignité des soupçons, ni la légèreté des discours. Dès lors vous n'êtes point tenté de lui attribuer ou l'odieuse noirceur de ces rapports, ou l'injurieuse imprudence de ces conjectures, ou la funeste semence de ces divisions, ou l'humiliante publicité de ces médisances, parce que rien de tout cela ne peut s'accorder avec la charité. Dès lors celui qu'elle règle, devenu au milieu de vous comme un ange de paix, dont il n'est que du bien à attendre, vous sert ou de consolateur dans vos disgrâces, ou de confident dans vos peines, ou de conseil dans vos doutes, ou de soutien dans vos entreprises. Quel est donc le tableau touchant que la charité nous offre, puisque nous voyons à sa suite ce que les vertus ont de plus aimable! Quel est donc le mérite de la charité, puisqu'il en fait éclore de tout genre! Quelle est donc l'étendue des saints effets de la charité, puisqu'ils remplissent l'idée que peuvent s'en former les hommes! Quelle doit être, par conséquent, la récompense de la charité? Ne la cherchons pas, chrétiens, cette récompense dans l'estime des hommes, quoique nécessairement elle l'arrache; dans leur amour réciproque, quoique infailliblement elle l'obtienne; dans la sincérité de leurs éloges, quoique communément elle en soit comblée. Il en est une et bien plus solide et

bien plus douce dans la pureté du cœur, dont elle assujettit les passions; dans le calme de la paix, dont elle entretient le règne; dans cette heureuse confiance à l'égard de Dieu, dont Dieu lui-même autorise le sentiment. Car, voilà surtout votre partage, âmes vraiment chrétiennes, que la charité caractérise. Ah! demandez à Dieu qu'il verse ses bénédictions sur vous, dès que par vous il répand ses bénédictions sur les hommes, et qu'il se serve, à votre égard, selon la parole de Jésus-Christ, de la même mesure dont vous usez à l'égard d'autrui. (*Matth.*, VII, 10.) Si le souvenir de vos péchés vous trouble, présentez à Dieu le voile de la charité qui les couvre, le feu de la charité qui les expie, les promesses inviolables faites à la charité qui en obtient le pardon.

D'autre part, chrétiens, sondez vos consciences : jugez, sur leur témoignage, si ce n'est pas du défaut de charité que naissent la plupart des péchés qu'elle vous reproche, si ce ne sont pas ceux qui entrent le plus ordinairement dans l'aveu que vous en faites. Et si les infractions multipliées de cette loi sacrée n'ont pas multiplié vos justes remords, concluez de là quelle excellence est la charité qui prévient tant de fautes ou qui les répare ; et, parce qu'il est malheureusement trop aisé de l'altérer, apprenez donc en même temps quelle précaution, quelle vigilance, quels soins doivent l'entretenir. Si, par fragilité, il arrive de la blesser, du moins n'en différez pas le remède, il devient plus facile à mesure qu'il est plus prompt. Laisser la charité se refroidir dans une âme, c'est l'exposer à bientôt s'éteindre.

Bénissez, Seigneur, pour votre gloire, pour l'avantage commun des hommes, pour le salut de chacun, le zèle que nous inspire elle-même la charité à y exhorter ceux qui nous entendent. Ils en connaissent l'excellence, qu'ils y aspirent. Il ne s'agit plus que de leur en rappeler les devoirs.

SECONDE PARTIE.

Faire l'éloge de la charité chrétienne, sans en exposer les devoirs, ce serait proposer le terme sans en indiquer la route. Il faut donc, à la solidité des principes qui sont établis, joindre le détail de l'instruction qui les rend fructueux. Or, cette instruction, je la trouve renfermée toute entière dans la définition de la charité envers le prochain. Qu'est-ce que d'avoir de la charité? C'est aimer, en vue de Dieu, son prochain comme soi-même. L'aimer en vue de Dieu, voilà la pureté des motifs de la charité : aimer le prochain, voilà l'étendue de l'objet de la charité : l'aimer comme soi-même, voilà la règle de l'exercice de la charité. Trois caractères essentiels, dont le court développement demande votre attention.

Non, chrétiens, puisque la charité a Dieu pour motif, tout amour du prochain n'est pas charité; et, lorsque vous aimez quelqu'un, dit saint Grégoire, si vous ne l'aimez pas pour Dieu, ne pensez pas que la charité vous anime. Pourquoi? Je l'ai dit déjà d'après saint Augustin, parce que le propre de la charité, c'est d'aimer en Dieu et pour Dieu, Dieu pour lui-même, le prochain en vue de Dieu : *Deum propter Deum, proximum propter Deum.* D'où il résulte, et c'est la conclusion expresse de saint Thomas, qu'un amour du prochain dont Dieu ne serait pas un motif, serait un sentiment différent de la charité. Ce n'est pas, mes chers auditeurs, et à Dieu ne plaise que je veuille vous engager à le conclure, ce n'est pas que toute amitié soit vicieuse et condamnable, dès que la charité n'en est pas la source! Il est des amitiés, selon la doctrine formelle de saint Augustin, dont le motif est conforme à la raison et à un sentiment légitime. Aimer ceux à qui des liens chers et respectables nous associent, c'est la voix de la nature : ceux qui nous obligent, c'est la voix de la reconnaissance : ceux dont les qualités sont aimables, c'est la voix de ces qualités mêmes qui demandent un tribut d'amitié que ne réprouve pas la religion, quand il n'est pas désavoué par la vertu. Mais, vous borner là, chrétiens auditeurs, c'est aimer le prochain pour lui, et plus souvent encore pour vous-mêmes. Vos sentiments sont donc alors l'effet d'une vertu morale, et non les actes d'une vertu surnaturelle, le propre d'une âme sensible, et non le caractère d'une âme chrétienne. Or, pensez-vous, reprend ici saint Augustin, que devant Dieu je regarderai comme un mérite dans vous ce que la nature seule apprend aux animaux les plus farouches, qui paraissent s'adoucir sous la main de leur bienfaiteur? Une seconde loi serait-elle nécessaire pour vous engager à suivre les impressions de la première? Ferions-nous servir les travaux de notre ministère divin à vous exhorter simplement à aimer ceux qui le méritent, et parce qu'ils le méritent? Inutile leçon, sans doute, puisqu'elle est écrite dans le cœur de tous les hommes : *Pro magno laudaturus sum in homine quod video in tigride?* Quand donc nous demandons pour eux votre amour; nous vous proposons en même temps le motif supérieur et chrétien qui le relève, qui le sanctifie, qui le rend digne de Dieu, celui de la charité qui rapporte à Dieu l'amour du prochain.

De là, mes chers auditeurs, qu'arrive-t-il? Prévenons les froides objections qu'en faveur d'une amitié toute naturelle, on ose faire quelquefois contre le motif de la charité. L'amitié que la charité règle serait-elle moins réelle et moins durable, parce qu'elle est moins sensible? Ah! laissez former ces injustes soupçons à ceux qui ne connaissent pas la force d'un tel motif. A cette fausse idée du monde, il me suffirait d'opposer ce qui se passe dans les cours, dans le monde même ; je n'aurais qu'à rappeler ces amitiés qui varient avec les circonstances, qui s'affaiblissent par humeur, qui se détruisent par intérêt, qui se terminent par l'inimitié, ces inconstances qui font abandonner un ami, ces dégoûts qui le font

paraître odieux, ces perfidies qui quelquefois le sacrifient. Telle est la nature des motifs humains, ils changent; des sentiments humains, ils s'épuisent. Il n'en est de solides, il n'est d'inébranlables que les sentiments de la véritable charité ; pourquoi? Parce que Dieu en est le motif.

L'amitié que la charité règle serait-elle moins agissante et moins vive, parce qu'elle est moins sensible? Qu'ils en jugent ainsi, ceux qui prennent des démonstrations d'amitié pour l'amitié même; qui sacrifient à ces empressements simulés, à cet accueil de cérémonie, à ces formules d'usage, à cette preuve passagère de quelques légers services qu'on se rend. A l'illusion du monde qui déclame sans cesse contre les amitiés inefficaces, sans vouloir se détromper efficacement, je n'aurais qu'à opposer la tendre, la généreuse ardeur de la charité. Ah! mes frères, si vous vouliez comprendre ce que c'est qu'aimer pour Dieu! S'il m'était possible d'étaler ici les prodiges de zèle dont la puissance de ce grand motif a tant de fois rempli l'univers! Pour quelques traits épars d'une amitié humaine que l'histroire préconise, combien d'actes héroïques de charité que la religion a recueillis! Donner ses soins, faire part de ses richesses, braver l'infection de la maladie, le péril de la contagion, porter la consolation dans l'obscurité des cachots, au sein des douleurs, jusques au milieu des horreurs de la mort : voilà ce dont est capable la véritable charité, et ce que tous les jours elle opère ; pourquoi? Parce que Dieu en est le motif.

L'amitié que la charité règle, serait-elle moins douce et moins satisfaisante, parce qu'elle est moins sensible? Ils peuvent le croire, ceux qui veulent que des amis entrent dans toutes leurs vues, quoique criminelles; dans tous leurs sentiments, quoique déréglés; dans tous leurs intérêts, quoique passionnés; dans tous leurs projets, quoique coupables. Mais ce qu'ils appellent amitié, devient alors société de libertinage, scandale de complaisance, approbation du vice, conspiration réciproque contre le salut. Or, à cette douceur empoisonnée d'une amitié selon le monde, j'ose opposer la sainte douceur d'une véritable charité. A l'exception du péché qu'elle ne favorise jamais, et qu'elle ne doit jamais aimer, puisque le péché est essentiellement l'objet de la haine de Dieu ; à quoi se refuse-t-elle? Aperçoit-elle des défauts? Elle cherche à les corriger avec sagesse, ou à les voiler avec attention. S'agit-il d'un avantage légitime, d'une honnête satisfaction? Elle les procure avec plaisir, elle s'y prête avec bonté. Les ménagements sont-ils nécessaires? Elle en use avec indulgence, elle les multiplie avec soin. Aucun détail qui échappe à sa pieuse industrie, aucun genre de service que dédaigne sa vigilance, aucune occasion que ne saisisse son activité ; pourquoi? Parce qu'elle sait que Dieu regarde comme fait à lui-même, le bien le plus léger qu'on fait au prochain, et parce qu'elle a Dieu pour motif. Tous les jours on demande un véritable ami dans le monde; j'en souhaite un pour vous, mes chers auditeurs, dont l'amitié soit fondée sur le ferme appui de la charité. Dès là, c'est une amitié sainte, Dieu en est la fin; c'est une amitié généreuse, Dieu en est le garant ; c'est une amitié constante, Dieu en est le soutien; c'est une amitié glorieuse, Dieu en est le lien. Et si tel est, par rapport au prochain, le caractère de la vôtre, quel qu'en soit l'effet de la part des hommes, ne craignez point que leur ingratitude et leur oubli puissent jamais la rendre stérile ; Dieu, en vue de qui vous aimez, n'est point ingrat; il s'est chargé lui-même d'être un jour la récompense de vos sentiments. De quoi s'agit-il donc, mes chers auditeurs? Il ne n'agit pas de détruire en vous, ceux que vous éprouvez pour vos frères, mais simplement de les perfectionner par la vue de Dieu, c'est-à-dire, de ne pas fixer uniquement ce que leur objet présente de sensible, mais d'élever vos regards jusques à Dieu ; de vous proposer, en aimant vos frères, d'accomplir la loi de Dieu ; d'aimer dans vos frères les dons de Dieu et ce qui les rend dignes de Dieu; de les aimer, parce qu'ils sont eux-mêmes l'objet de la charité de Dieu. Il n'est que ce grand motif qui puisse établir, dans le monde, une véritable charité et lui donner cette universalité qui en forme le second caractère : *Diliges proximum.* (*Matth.*, V, 43.)

Dieu ne vous dit pas : Vous aimerez mieux ceux-ci, vous serez indifférents pour ceux-là ; bien moins encore : Vous aimerez les uns, vous haïrez les autres. Mais il vous dit : Vous aimerez votre prochain : *Diliges proximum.* Or, quel est le prochain qu'il vous est ordonné d'aimer? C'est précisément la demande que fit un docteur de la loi à Jésus-Christ même : *Et quis est proximus meus?* (*Luc.*, X, 29.) Le Sauveur l'instruit aussitôt par la parabole de cet homme, juif de nation, dépouillé et blessé dans le chemin, et auquel un Samaritain donne généreusement des secours; pour nous faire entendre par la force de cet exemple (car on sait quelle froideur séparait le Juif du Samaritain), qu'il suffit d'être homme, pour voir dans les autres son prochain. Et saint Augustin explique ce terme par sa signification propre et naturelle : Tout nous rapproche, dit-il, les uns les autres, et la condition de notre mortalité présente, et l'espérance de notre future immortalité. Nous sommes tous enfants du même Dieu, rachetés par le même sang, appelés au même héritage, voilà des liens assez forts pour nous unir tous; assez respectables pour n'être brisés jamais : *Omnes proximi sumus, conditione terrenæ nativitatis et mortalitatis, et etiam spe cœlestis hæreditatis.* En un mot, tout homme est notre prochain : *Proximus est.... omnis homo.*

Ici, mes chers auditeurs, combien de difficultés vous préparez-vous à faire valoir, sur l'universalité de l'objet de la charité! Comment, dites-vous, en étendre les effets

sur ceux qui, par leur défauts, semblent ne mériter aucun sentiment? Celui-ci, fier et hautain, ne les payerait que par des mépris; celui-là, capricieux et bizarre, n'y répondrait que par intervalle: l'un fatigue par son humeur; l'autre se rend redoutable par son caractère: tel s'est fait connaître par des noirceurs, dont la probité rougit; tel, uniquement occupé de lui-même, n'a jamais su obliger personne; censeur rigoureux, l'un ne se plaît qu'à examiner la conduite d'autrui; l'autre, soupçonneux à l'excès, prend ombrage d'une apparence: celui-ci a des infirmités qui rebutent; dans celui-là, tout déplaît jusques à son air, ses manières. Parmi les hommes, que de mauvaise foi! que de duplicité! que de vanité! que de vices! Combien d'esprits superbes, de mauvais cœurs, de passions outrées, de langues dangereuses! Comment nous prêcher ensuite la loi de la charité?

Et c'est pour cela même, mes chers auditeurs, qu'elle est plus nécessaire. Or, elle deviendrait inutile, si elle n'était pas universelle, puisque l'universalité des défauts l'anéantirait par les exceptions. Eh! pour qui aurons-nous de la charité, s'il faut être exempt de défauts pour y avoir des droits? Et de qui pourrons-nous nous-mêmes en attendre? Je sais qu'il est des défauts que naturellement il est plus difficile de tolérer; mais je sais aussi que la charité est une vertu qui doit nous élever au-dessus de la nature: je sais qu'il est des vices odieux et qui révoltent; mais je sais aussi que la charité ne se permet de haïr que le vice, sans confondre avec lui la personne même: je sais qu'il est dans autrui des passions qui nous offensent; mais je sais aussi que ce sont souvent nos propres passions qui produisent un sentiment injuste ou trop vif que doit réprimer la charité: je sais qu'une amitié sensible n'est ni libre ni nécessaire, et qu'il est souvent dans les hommes des qualités méprisables qui la déracinent; mais je sais aussi que la charité tend à détruire la prévention qui les grossit, à apaiser l'imagination qui s'en irrite, à surmonter l'antipathie, la répugnance, la haine volontaire qui en résultent: je sais qu'il est des défauts dans tous les hommes, mais je sais qu'à travers tous les défauts des hommes, la charité sait découvrir dans chacun d'eux, la qualité de notre prochain, et qu'à ce titre elle doit s'exercer sur tous: *Diliges proximum.* Pour exclure quelqu'un des sentiments de la charité, vous n'êtes point autorisé à nous dire: Cet homme n'a avec moi aucun rapport, aucune recommandation ne me le rend cher, quel intérêt dois-je y prendre? Autrefois, dans une vaste assemblée du peuple romain, où se trouvaient réunis des hommes de plusieurs nations différentes, il s'éleva tout à coup un cri d'admiration qui était en même temps celui de la nature, lorsqu'on entendit prononcer ces paroles d'un homme célèbre: Je suis homme, et je ne puis regarder la personne d'aucun homme ni ses intérêts comme étrangers. Eh! mes frères, à ce cri du sentiment et de la raison, qui suspendant les ténèbres du paganisme, fut aussitôt répété par tous les cœurs, entendrons-nous opposer, dans le sein du christianisme, celui d'une barbare indifférence? Quoi, il aura suffi d'être homme pour sentir l'étendue de la bienveillance à laquelle ils doivent tous participer! Et ce n'en sera pas assez d'être chrétien, pour n'y mettre aucune borne! Ce que l'homme a pu puiser dans son cœur ne pourra pas s'y graver par les mains de la religion! La loi de l'Evangile ne pourra pas produire parmi vous ce qu'a paru dicter la loi seule de la nature! Vous étoufferiez les enseignements de celle-ci au milieu des enseignements de Jésus-Christ qui doivent les perfectionner! Il est vrai, mes chers auditeurs, que, comme parmi les hommes il en est auxquels vous êtes plus singulièrement unis, et que la religion à ce titre vous confie plus particulièrement elle-même, il y a conséquemment un ordre à suivre dans les devoirs de la charité; que cet ordre suppose, dans l'accomplissement de vos devoirs, une préférence; que cette préférence même, dans certains cas que les limites d'un discours ne permettent pas de détailler, fait partie de vos devoirs; mais comment peut-il être vrai, comment pourrait-il être vrai qu'un homme vous est étranger, tandis qu'il est homme, et par là même cher à Jésus-Christ, l'objet des desseins de Jésus-Christ, capable de partager un jour le royaume de Jésus-Christ? Ah! s'il faut auprès de vous une recommandation puissante à ce malheureux, à cet étranger, à cet inconnu (ne l'oubliez jamais): Celui que Jésus-Christ veut bien regarder lui-même comme son frère, est celui qu'il vous ordonne de regarder comme votre prochain: *Diliges proximum.*

N'examinons point ici, pour avoir égard aux idées du monde, s'il dit vrai, quand il accuse de n'être nullement ami de personne celui qui paraît l'être de tous. Je l'avouerai, si vous voulez, sans que vous ayez droit d'en rien conclure contre l'étendue de la charité; pourquoi? Ne perdez pas, je vous prie, la raison sensible de cette différence; c'est qu'une amitié tout humaine, dès qu'elle est si générale, se réduit ordinairement, si on le suit de près, à des démonstrations, à des discours, à des apparences; c'est que le cœur de l'homme, étant naturellement borné dans ses affections, il y a lieu de croire qu'en se divisant sur plusieurs, elles s'affaiblissent et ne se réunissent sur personne, c'est que souvent on ne marque de l'amitié à la multitude, que pour se faire à soi-même beaucoup d'amis, en persuadant à tous qu'ils le sont. Amitié d'intérêt, d'ambition, de politique, de flatterie; d'où il arrive qu'on n'en est plus touché, parce qu'il n'est rien dans elle qui distingue personnellement celui à qui elle s'adresse; parce qu'on met volontiers au nombre des indifférents ceux qu'on dit aimer indifféremment tout le monde, parce qu'on regarde avec raison comme légère une amitié qui se décide si légèrement. Mais

prenez-y garde, mes chers auditeurs, parce que le principe de la charité chrétienne est tout divin, on conçoit qu'elle doit agrandir une âme en qui elle règne, et dilater un cœur qu'elle échauffe. Parce que le caractère de la charité universelle est expressément marqué par la loi divine ; loin de s'étonner de la voir s'éteindre, à ce trait seulement on peut la reconnaître. Parce que Dieu est le motif de la charité ; on comprend qu'elle doit se porter partout où elle l'aperçoit, et que, comme elle envisage Dieu dans tous les hommes, elle doit se diriger à chacun d'eux. Parce que les forces de la charité sont surhumaines ; on est forcé d'avouer qu'elle peut multiplier ses sentiments au delà de ceux de l'humanité. Aussi n'est-il point de sentiments plus vrais, que ceux que la charité inspire ; point de disposition plus sincère à faire du bien, que celle qu'elle rend générale ; point d'ami plus fidèle, que celui qui ne connaît point d'ennemis. Vérité que des principes sûrs établissent, que l'expérience confirme à la gloire de la charité. Il nous reste à en développer les règles : Les voici en deux mots : Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes : *Diliges proximum sicut te ipsum.* (*Luc.* X, 27.)

Puisqu'il nous est ordonné d'aimer le prochain comme nous-mêmes, cela suppose évidemment que nous devons nous aimer. Et, sans doute, il ne faut pas entendre par l'amour de nous-mêmes, cet amour désordonné par lequel trop ordinairement on s'aime, selon l'instinct de la passion, au préjudice des droits réunis de la raison et de la religion, sous des rapports sensibles et terrestres ; au préjudice des biens spirituels, des vrais biens pour le faux bonheur du temps ; au préjudice de celui de l'éternité. C'est haïr son âme, dit l'Esprit-Saint, que d'aimer l'iniquité. Et, par conséquent, exposer le salut de ses frères, les engager dans les routes de l'iniquité ; c'est n'avoir pas pour eux cette charité essentielle, dont celle que nous nous devons est la règle. Et, de là, puisque le scandale est un péché directement opposé à la charité, ce n'est pas, remarquent les docteurs, qu'il y ait entre l'amour de nous-mêmes et l'amour du prochain de l'égalité ; puisque relativement au salut, rien ne doit nous être plus cher que le nôtre, mais il y a de la ressemblance, ajoutent-ils, et comme la charité propre et personnelle, si j'ose parler ainsi, doit par-dessus tout avoir pour objet notre salut, de même celle que nous devons à autrui nous intéresse spécialement au salut d'autrui, nous rend sincèrement zélés pour le salut d'autrui. Et tel est incontestablement le premier et le plus grand objet de la charité : *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.*

Réduisons à présent l'immense détail qui concerne les circonstances de cette vie à ces deux maximes de l'Ecriture, qui, selon saint Augustin, sont la double règle de l'amour du prochain. Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous ; voilà la première : *Prout vultis ut faciant vobis, hæc et facite illis similiter.* (*Luc.*, VI, 31.) C'est la parole de Jésus-Christ qui doit s'entendre d'une volonté raisonnable et fondée sur des droits. Ainsi, comme vous avez droit de désirer qu'on vous soulage, s'il se peut, dans l'infortune ; ouvrez, s'il est possible vos cœurs et vos mains à la misère d'autrui. Comme vous avez droit de désirer qu'on vous prête du secours dans un danger, ne le refusez point à celui auquel il devient nécessaire. Vous avez le droit de désirer qu'on vous traite avec douceur ; usez-en vous-mêmes. Elle ne saurait donc s'accorder avec la charité, ou cette dureté inhumaine qui ne se laisse point attendrir sur les malheureux, ou cette envie jalouse que la prospérité des heureux irrite, ou cette maligne complaisance qui applaudit secrètement aux disgrâces. Autant de sentiments que doit nécessairement vaincre celui de la charité ; obligation dont vous trouvez la preuve dans l'amour de vous-mêmes : *Diliges proximum sicut te ipsum.*

A plus forte raison, et c'est ici la seconde règle tirée de l'instruction que donnait Tobie à son fils, à plus forte raison, ne devez-vous faire jamais à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on fît par rapport à vous : *Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias.* (*Tob.*, IV, 16.)

Maxime qu'il faut expliquer encore d'une volonté juste et légitime ; car, de ce qu'aucun coupable ne voudrait qu'on le punît, il ne s'ensuit pas qu'il faille bannir les punitions ; la justice les exige, souvent même la charité. Les vertus aisément s'accordent. Il s'agit, dans la conduite ordinaire, de s'interdire, envers le prochain, ces fiertés qui l'humilient, ces mépris qui l'outragent, ces termes qui l'insultent, ces airs qui le dédaignent, ces traitements qui l'affligent, ces discours qui lui nuisent, ce sentiment par lequel on hait. De la part du prochain, cela vous blesse : puisque vous devez aimer le prochain comme vous-mêmes, évitez donc de blesser aussi votre prochain. Objecterez-vous qu'il est bien gênant de vous observer ainsi, pour ne désobliger personne ? Que de réponses à vous faire, âmes politiques, qui, par un motif d'ambition, feriez assidûment ce qu'on vous demande, par le motif de la charité ; âmes formées selon les lois du monde, qui avez reçu pour première leçon de n'offenser jamais ceux avec qui vous y vivez ; âmes sensibles, qui voulez toujours qu'on évite avec soin de vous offenser vous-mêmes ! Penseriez-vous qu'il est des objets peu importants qui, de votre part, ne méritent pas cette scrupuleuse attention ? Mais, pour dissiper l'illusion, retournez encore à vous-mêmes. Un déplaisir réel, une amertume profonde, un sentiment vif ne naissent-ils pas quelquefois dans vous de ce que vous traitez de léger, lorsqu'il s'agit des autres ? Consentiriez-vous sans peine à faire les frais de cette conversation qui vous amuse aux dépens des autres ? Supporteriez-vous ce ridicule que vous aimez à jeter sur les autres ? Pourquoi donc

les traiter comme vous ne voudriez pas être traités vous-mêmes? Ajouterez-vous que c'est une délicatesse excessive qui s'en alarme? Je le veux. Mais, délicats vous-mêmes sur quelques points, vous voulez qu'on vous ménage; mais la charité est elle-même une vertu délicate qui prescrit ces ménagements; mais, parce que les hommes sont plus imparfaits, il faut pour eux plus d'égards. Vous en exigez pour vous-mêmes; si c'est une faiblesse, il peut appartenir à d'autres d'en corriger le principe; de votre part, c'est à la charité à ne pas l'aigrir. Elle doit donc présider aux entretiens, tempérer les amusements, assaisonner les paroles. Elle doit écarter de la société et des familles non-seulement toute dissension ouverte, tout éclat, mais encore tout discours injurieux, tout trait satirique, toute inimitié secrète. Elle doit non-seulement respecter les grands intérêts de l'honneur, de la fortune, de la vie; mais elle doit réprimer les écarts de l'humeur, calmer les saillies de la vivacité, régler les démarches. Autant d'effets qui entretiennent la charité. Vertu constante qui doit être celle de toutes les circonstances et de tous les moments. Vertu fréquemment commandée. Supportez-vous les uns et les autres; soyez patients; aimez vos frères, c'est le sens de mille endroits des livres saints. Vertu dont les droits sont sacrés. Erreur, si vous vous croyez permis de les violer, parce qu'on les observe mal par rapport à vous-mêmes.

Vertu difficile! il est vrai, chrétiens; nous l'éprouvons tous, et nous le faisons éprouver aux autres. C'est donc d'une voix commune que nous en réclamons les efforts. Vertu difficile! Il faut donc nous empresser plus singulièrement à l'acquérir, redoubler nos soins à en former dans nous l'habitude, veiller avec précaution contre les plus légères fautes qui l'altèrent pour se mieux garantir de celles qui la détruisent. Vertu difficile, sans doute! Puisque toutes les passions sont armées contre elle, il faut donc nous armer nous-mêmes contre nos passions, puisqu'à cette victoire est attaché le triomphe de la charité. Vertu difficile! Mais l'était-elle moins dans les premiers siècles de l'Eglise? Elle fut cependant le caractère propre des premiers chrétiens qu'on vit n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, et dont les païens eux-mêmes admirèrent l'union. Vertu difficile! Mais c'est de notre indifférence pour Dieu que vient celle qui règne parmi nous. Parce que nous oublions notre Père commun, il nous en coûte de nous regarder comme frères; et, comme le reprochait énergiquement Tertullien aux gentils, en cessant de nous traiter comme frères, à peine nous traitons-nous comme des hommes: *Vos parum homines, quia mali fratres.* Vertu difficile! Vous n'envisagez donc dans l'homme que l'homme même. Mais, âmes chrétiennes, qui marchez à la suite de Jésus-Christ, entendez la voix de ce Dieu de charité: vous êtes l'objet de la sienne, et vous en fûtes la conquête. Pour vous il en fut victime. Est-il si dur de lui donner, dans la personne de vos frères, un témoignage de la vôtre?

Mais, s'il est encore, Dieu Sauveur, dans l'exercice de la charité une matière de sacrifices, qu'ils sont bien adoucis par le motif de la charité! Vertu de reconnaissance, la charité en est à vos yeux la preuve efficace. Vertu de justice par rapport à vous; ce que la charité accorde au prochain, elle vous le doit. Vertu pleine de douceur; où habite la charité, là règne la pure tranquillité de votre grâce. Vertu abondante en consolations; ce que la charité fait pour les hommes, elle l'opère au centuple de votre part. Vertu qui vous appartient; c'est à la charité que vous voulez qu'on reconnaisse vos disciples et ceux que vous destinez à votre gloire immortelle dans le ciel. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XXXI.

Pour le lundi de la semaine de la Passion.

AMOUR DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE.

Hic est panis qui de cœlo descendit. (*Joan.*, VI, 59.)
C'est ici le pain qui est venu du ciel.

C'est de la bouche même de Jésus-Christ que nous avons appris qu'il nous donnait en réalité, non en figure, son corps et son sang dans l'Eucharistie. Appuyés sur l'inébranlable vérité de sa parole, sur la lumineuse clarté de ses expressions, sur la créance unanime de tous les siècles, sur les décisions expresses de l'Eglise, nous adorons Jésus-Christ réellement présent dans l'Eucharistie. Il est Dieu, il a donc pu opérer cette merveille qui nous étonne, puisque sa puissance est sans bornes. Il l'a donc véritablement opérée, puisque l'infaillibilité de ses oracles nous l'enseigne. Que nous reste-t-il? Qu'à éclater en actions de grâces, puisque réellement nous le possédons.

Mais sous quel titre vous annoncerai-je aujourd'hui ce Dieu sauveur? Quel est le caractère spécial qui le recommande à nos adorations et à notre reconnaissance? C'est là surtout qu'il est le Dieu de charité. L'Eucharistie est le sacrement de son amour. Et c'est sous ce point de vue que je viens vous présenter ce grand mystère, appelé, par excellence, le mystère de l'amour de Jésus-Christ, et dans lequel il l'a fait paraître, de manière à contenter tout à la fois et son amour pour nous et notre amour pour lui.

Développons cette idée, qui va, seule, faire tout le fond de ce discours. Voyons comment, dans l'Eucharistie, Jésus-Christ satisfait l'amour qu'il a pour nous; ce sera le sujet de la première partie: comment il contente en même temps l'amour que nous devons avoir pour lui; ce sera le sujet de la seconde. En deux mots: mystère de l'Eucharistie, preuve signalée de l'amour de Jésus-Christ envers les hommes, et solide consolation de l'amour des hommes envers Jésus-Christ. Je ne viens pas combattre

l'impie; mon unique dessein est d'entretenir la piété de ceux qui m'entendent. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour que l'amour de Jésus-Christ envers les hommes fût pleinement satisfait, Jésus-Christ voulait en même temps que, comme il sent vivement cet amour au fond de son cœur, il pût manifester aux hommes comment il agit par ses impressions; que comme cet amour est l'amour d'un Homme-Dieu, les marques qu'il nous en donne, fussent des signes véritablement prodigieux; et que, comme l'amour divin aime toujours à se faire reconnaître par de nouveaux bienfaits, il ajoutât encore à tous ceux que les hommes avaient reçus. Or, voilà ce qui a de quoi satisfaire Jésus-Christ dans l'Eucharistie; parce que, en premier lieu, son amour y éclate singulièrement dans le motif de l'institution de ce sacrement; parce qu'en second lieu, il y triomphe merveilleusement des obstacles par la nature de ce sacrement; parce qu'enfin son amour y couronne généreusement ses dons. Dans la perfection de ce sacrement, nous y voyons donc tout ensemble, et la tendresse, et la puissance, et le comble de l'amour de Jésus-Christ pour nous.

Il avait paru, sans doute, cet amour, d'une manière bien étonnante, dans la volonté qu'avait marquée Jésus-Christ, de souffrir pour les hommes. Mais cette volonté même, digne elle seule de toute notre reconnaissance, quels motifs puissants suffisaient à l'entretenir dans Jésus-Christ! Motif de justice pour satisfaire dans toute la rigueur à celle de son Père : c'est en effet à elle qu'il s'immole; c'est son corps qu'il substitue à l'insuffisance des victimes que le Seigneur rejette : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi* (*Hebr.*, X, 5); motif de soumission aux ordres de son Père, puisque c'est de ses mains qu'il reçoit le calice; puisqu'il s'est fait obéissant, selon les paroles de l'Apôtre, jusqu'à la mort : *Factus obediens usque ad mortem* (*Phil.*, II, 8); de sorte que s'il est vrai, comme l'a dit Isaïe, qu'il a été offert, parce qu'il l'a voulu (*Isai.*, III, 7), il est vrai néanmoins, que la justice divine a concouru à cette sanglante oblation par la sévérité de ses arrêts et de ses vengeances; et voilà ce que nous n'apercevons pas dans l'institution de l'Eucharistie. Nous n'y voyons pas un Dieu qui punit, avec un Dieu qui aime; la justice et l'amour ne se partagent point l'immolation de la victime; ce n'est pas le glaive qui la frappe. Holocauste divin, c'est le feu de la charité qui le consume. Dieu est content de la satisfaction que Jésus-Christ va lui offrir, puisqu'elle est surabondante. S'il n'est venu que comme réparateur des outrages faits à la Majesté suprême, l'ouvrage va être achevé. S'il n'a prétendu que soustraire les hommes aux châtiments dus à leurs crimes, il va en subir la peine. S'il n'a voulu que réconcilier la terre avec le ciel, la paix va se consommer. Il n'y a donc, mes chers auditeurs, il n'y a d'insatiable que son amour. Et que veut dire autre chose, cette vive ardeur que Jésus-Christ témoigne à ses disciples, à leur donner son corps adorable, avant qu'il soit sacrifié à la gloire de son Père? N'est-ce pas comme s'il leur eût dit : Non, ce n'en est point encore assez pour mon amour, si je suis immolé pour vous, par des mains étrangères; je veux me donner à vous, de mes propres mains; je veux que ce soit mon amour qui m'offre moi-même à vous; je veux qu'en le voyant agir lui seul, vous appreniez à le connaître; je veux que vous sentiez qu'il a des droits qui peuvent encore s'exercer, lors même qu'il acquitte pleinement tous les autres : *Desiderio desideravi.* (*Luc.*, XXII, 15.) C'est donc là véritablement nous aimer; c'est nous prouver sensiblement qu'il nous aime, par les désirs mêmes de cet amour, par les effets dont il est singulièrement le principe, par son empressement marqué à les produire : ce que paraît nous indiquer saint Jean, lorsqu'il nous dit que Jésus-Christ, ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin, c'est-à-dire, qu'il fit alors éclater son amour : *Cum dilexisset suos.... in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.)

Etait-ce au moins, mes chers auditeurs, quelque mérite de la part des hommes qui pût partager le motif de Jésus-Christ dans l'institution de l'Eucharistie? Ah! vous le savez tous, il semble ne saisir la circonstance où ils sont le plus indignes de ses grâces, que pour mieux leur marquer que c'est uniquement son amour qui les leur accorde. Au souvenir des mépris avec lesquels ces hommes en ont déjà reçu les témoignages, qui ne croirait que la charité de cet Homme-Dieu est plus que suffisamment autorisée à se refroidir et à s'éteindre; que si elle ne peut s'épuiser en bienfaits, elle peut au moins se lasser de faire des ingrats, et que, pour avoir déjà trop aimé les hommes, Jésus-Christ ne voit plus rien qui ne doive l'éloigner d'eux? O faible amour des hommes entre eux! voilà ton caractère! Tu n'es souvent éloigné de la haine que d'un court intervalle. Ne pas te répondre, c'est t'affaiblir, c'est te détruire; t'opposer la plus légère injure, c'est te changer en fureur. Il n'appartient qu'à l'amour de Jésus-Christ d'agir toujours aussi vivement sur son cœur, tandis qu'il ne fait presqu'aucune impression sur celui des hommes. Et c'est donc parce que son amour en a été jusques alors plus constamment méconnu, que la preuve qu'il leur en donne devient aussi plus éclatante. Autrefois, à la vue des iniquités dont l'homme couvrait la terre, Dieu, dit l'Ecriture, se repentit de l'avoir créé; il fut ému de douleur, et il forma, dans sa juste colère, le dessein de détruire son propre ouvrage : *Pœnituit eum... delebo.... hominem.* (*Gen.*, VI, 6.) Mystère incompréhensible de l'amour de Jésus-Christ! Qu'il nous offre ici un spectacle bien diffé-

rent! Non, non, ne craignez pas qu'il puisse se repentir à la vue de l'ingratitude des hommes : c'est au moment même où il va en devenir la victime, que Jésus-Christ consacre à jamais son amour pour eux, dans le testament divin par lequel il se donne à eux. Ils pourront lui arracher la vie, et ils ne peuvent rien changer aux dispositions de son cœur. Ce corps sacré que leur barbarie se dispose à immoler, c'est ce même corps qu'il va leur laisser dans l'Eucharistie. Le temps qui précède immédiatement celui où il sera livré aux excès de ses ennemis, c'est celui où il se livre lui-même aux excès de sa bonté : *In qua nocte tradebatur.* (*I Cor.*, XI, 23.) C'est donc là véritablement nous aimer, c'est nous prouver sensiblement qu'il nous aime avec une tendresse que rien n'altère, avec une générosité que rien ne dément, avec une constance que rien n'ébranle, avec une force que rien ne surmonte, avec un héroïsme que rien n'affaiblit : *Cum dilexisset suos... in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.)

Il y a plus encore ; et, bien loin que son amour soit ralenti par la malignité des hommes, c'est à de nouveaux périls qu'il l'expose. Il le sait, que d'horreurs l'avenir dévoile à ses yeux! L'irrévérence de l'impiété, le dédain de l'incrédulité, le blasphème de l'hérésie, les mépris, les profanations, les sacriléges : voilà les nouveaux ennemis que l'enfer armera et armera toujours bientôt contre la divine Eucharistie. Eh bien! n'importe : qu'ils assouvissent leur fureur, elle n'empêchera pas Jésus-Christ de satisfaire l'étendue de sa charité. Il sera outragé, mais ce sera parce qu'il nous aime; et cet amour semble le consoler d'avance de tous les outrages. On dirait qu'ils affligent moins sensiblement son cœur, lorsqu'il les prévoit, qu'il ne lui en coûterait de n'en pas suivre les mouvements! C'est donc là véritablement nous aimer ; c'est nous prouver sensiblement qu'il nous aime, par ce courage que rien n'effraye, par cette volonté que rien ne change, par ces desseins que rien ne déconcerte, par cette magnanimité que rien n'arrête : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* C'est donc l'amour de Jésus-Christ qui l'engage à instituer l'Eucharistie. Il éclate dans le motif; ce n'en est pas encore assez : il le fait triompher des obstacles.

C'est ici, mes chers auditeurs, que, selon la pensée de saint Bernard, nous pouvons en quelque sorte moins envisager l'amour que Jésus-Christ nous témoigne, que nous persuader qu'il a assujetti toutes ses perfections à ce sentiment ; qu'elles sont toutes comme transformées en son amour ; qu'il est lui-même tout amour : *Non tam amorem habet quam ipse est.* Sa tendresse le porte à demeurer parmi les hommes ; néanmoins il doit retourner à son Père, et c'est là que paraît le premier des triomphes de son amour dans l'Eucharistie. Que les peuples, pouvons-nous dire avec Isaïe, que les peuples apprennent donc ce que peut inventer d'admirable la sagesse d'un Dieu qui aime; qu'ils connaissent les ressorts divins qu'il sait mettre en usage. Oui, le temps de la mission de Jésus-Christ sur la terre finira ; il ira s'asseoir à la droite de son Père ; le ciel l'y recevra avec pompe; et cependant il n'aura pas cessé d'habiter parmi les hommes. Il ne doit point, à cause de la plénitude de la rédemption, souffrir ni mourir pour les hommes une seconde fois ; il a tout acquitté dès la première, selon la parole de saint Paul : *Hoc enim fecit semel se ipsum offerendo.* (*Hebr.*, VII, 27.) Et voilà que son amour, pour m'exprimer avec les Pères de l'Eglise, lui fait trouver, dans l'Eucharistie, le secret ineffable de souffrir sans éprouver des douleurs, de mourir sans subir la mort ; c'est-à-dire, de nous retracer sans cesse le souvenir de l'un et de l'autre, et de nous faire honorer, par un continuel mystère, ce qui n'a dû être offert qu'une fois comme le prix de notre rançon. Je me le représente donc cet Homme-Dieu entre le ciel qui le demande comme l'objet de ses empressements et de ses adorations, et la terre qui le réclame comme l'objet de son espérance et de ses vœux ; le ciel attend son vainqueur, la terre veut retenir son Sauveur. Le ciel lui prépare un trône ; la terre envie au ciel le droit d'être sa demeure ; lorsque son amour vient concilier les droits de l'un avec les désirs de l'autre, et les satisfaire tous deux. Prodige dans le merveilleux accord qui contente le ciel, sans affliger la terre! Réellement présent dans le ciel et sur la terre, le ciel est le séjour de sa gloire, la terre est le théâtre de son amour : *Notas facite in populis adinventiones ejus.* (*I Par.*, XVI, 8.)

Combien de prodiges vont suivre de ce premier! Quel enchaînement de merveilles, pour opérer celle de l'Eucharistie! Taisez-vous, lois de l'univers, ordre des choses, arrangements ordinaires de la nature! Et que pourriez-vous donc opposer à un Dieu dont l'amour semble être devenu la toute-puissance; et qui, suivant l'expression du prophète-roi, en réunit tous les miracles? Destruction de la substance dont Jésus-Christ occupe la place; réalité de la présence de son corps qu'il y substitue; corps entier du Sauveur que le plus petit espace renferme; qui se dérobe à nos yeux sous des espèces étrangères; qui ne souffre aucune altération, tandis qu'on les divise; qui se reproduit mille et mille fois dans mille et mille endroits différents! Il dit; et tout fut fait, s'écrie le prophète, en parlant de la puissance de Dieu dans la création du monde. Disons ici : Il aima, et rien ne lui coûta dès qu'il fallut faire triompher son amour : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.* (*Psal.* CX, 4.) Et prenez garde, je vous prie, mes chers auditeurs, que c'est véritablement à son amour que nous devons attribuer tous ces étonnants prodiges dans l'ordre de la nature; quoique ce soit là l'effet propre de sa puissance : pourquoi? C'est que, par ses prodiges, il paraît triom-

pher de sa propre puissance. Souffrez que je le dise : l'amour d'un Dieu est ici vainqueur de Dieu lui-même : *Non tam amorem habet quam ipse est.*

En effet, quand je vois Jésus-Christ multiplier les pains, pour subvenir aux besoins de ceux qui le suivent; quand, dans le festin dont il est parlé dans l'Evangile, je le vois changer miraculeusement l'eau en vin; avec la bonté de son cœur, j'aperçois aussi les soins de sa providence, le pouvoir de son bras, la supériorité de son empire; et je ne m'étonne pas que, selon le rapport de l'évangéliste, ce soient là des prodiges qui manifestent sa gloire, qui augmentent le nombre de ses disciples, et qui fassent naître dans les témoins l'envie de le reconnaître pour leur roi, Mais à quoi viennent se terminer tous les miracles que Jésus-Christ opère dans l'Eucharistie? A l'humiliation, à l'abaissement, à l'anéantissement de Jésus-Christ. Ce qui a fait dire à saint Denys d'Alexandrie, expliquant ces paroles de l'Apôtre: Il s'est anéanti, *Semetipsum exinanivit* (*Phil.*, II, 7) : que le sacrement de l'Eucharistie en était le parfait accomplissement. Car enfin, s'il est tout-puissant, c'est pour se mettre dans un état où il cesse entièrement de le paraître. S'il est environné de gloire, il la voile sous d'épaisses ombres. S'il est le Dieu de majesté égal en substance à son Père, il devient le Dieu caché; jusque-là que non-seulement sa divinité ne nous frappe pas, mais que son humanité sacrée est ensevelie; de sorte que les miracles qui sont la voix de Dieu, et qui en publient ordinairement la magnificence, ne servent ici qu'à en effacer à nos yeux la splendeur. Et voilà, si je puis m'exprimer ainsi, voilà ce que l'amour de Jésus-Christ avait à surmonter et à vaincre. Il fallait qu'il parût oublier ce qu'il se devait, pour s'occuper de ce qu'il nous réservait : il fallait que son amour pour les hommes parût prévaloir en quelque manière sur celui qu'il a pour lui-même : il fallait qu'il eût un cœur véritablement divin, pour captiver ainsi pour nous sa divinité. Que Dieu ait annoncé quelquefois sa présence aux hommes ou par l'appareil éclatant des foudres et des tonnerres, ou par la vive lueur d'une flamme étincelante, ou par la majestueuse obscurité d'une nue, ou par l'ardeur des feux consumants dont il paraissait environné : que sur la tête d'un Homme-Dieu résidant parmi les hommes, le ciel se soit ouvert; qu'une voix céleste en ait déclaré les augustes titres; que l'éclat de ses vêtements et de sa personne aient ébloui sur le Thabor; ce sont là des traits de grandeur. Dans tout cela, je reconnais au milieu des hommes le Dieu dont les cieux racontent la gloire; qui, d'un seul regard, fait trembler la terre; à l'aspect duquel les montagnes s'ébranlent, et à qui la nature entière se soumet. J'adore en lui le Dieu grand, le Dieu puissant, le Dieu fort; mais, à la vue de l'Eucharistie dans laquelle Jésus-Christ, quoique véritablement présent, disparaît à nos regards, et où il sacrifie, aux desseins de sa bonté, l'appareil de sa propre gloire, je reconnais le Dieu qui nous aime, qui fait tout céder à son amour, qui obéit à son amour, et qui est lui-même tout amour : *Non tam amorem habet quam ipse est.* En voilà le prodige; en voici le comble, puisque c'est dans l'Eucharistie qu'il couronne généreusement ses dons.

Jésus-Christ, avant que de mourir, c'est la pensée de saint Grégoire de Nysse, ne se contente pas de laisser aux hommes le souvenir de ses bienfaits, pour exciter leurs regrets et leurs reconnaissance; c'est ce que fit Moïse à l'égard du peuple d'Israël. Il ne lui suffit pas de leur donner, comme Jacob à ses enfants, une dernière bénédiction. Ce n'est pas, mes chers auditeurs, comme il arrive encore de nos jours, ce n'est pas simplement un cœur inanimé qu'il leur laissa pour dernier gage de sa tendresse; monument honorable et toujours précieux, il est vrai, de l'affection des grands; mais, hélas! triste preuve que s'ils ont fait beaucoup pour nous, ils ne peuvent plus rien aujourd'hui. C'est, tout à la fois, de la part de Jésus-Christ, et le souvenir, et l'accroissement, et le comble de ses bienfaits.

Mais quoi! n'y avait-il donc pas mis le dernier terme en se faisant homme pour nous? Non, répond saint Denys, sur ces paroles de saint Jean : *Il les aima jusqu'à la fin;* non, ce n'avait été là que le commencement de son amour; et, quelque incompréhensible qu'il eût paru, c'est dans l'Eucharistie qu'il en satisfait toute l'étendue. C'est dans ce mystère, appelé par les Pères, une extension de celui de l'incarnation, qu'il porte son amour jusqu'où il pouvait le porter. J'en trouve la raison sensible dans la pensée de saint Thomas : Le Fils unique de Dieu, dit ce saint docteur, voulant nous faire participer à sa divinité, avait pris notre nature; il s'était fait homme, pour que les hommes devinssent des dieux, ce sont ses termes : *Ut homines deos faceret, factus homo.* Mais, peu content d'avoir pris ce corps mortel pour le salut des hommes, il leur laisse ce même corps vivant et uni à sa personne divine. Il semble le regarder comme un bien qui doit nous appartenir, sur lequel il veut nous donner des droits, et qui, après avoir fait les frais de notre rançon, doit nous rester encore en partage : *Et hoc insuper quod de nostro assumpsit, totum nobis contulit.* De là, que de conséquences! Jésus-Christ ajoute donc au bienfait de la rédemption, en nous donnant dans l'Eucharistie le Rédempteur lui-même. Il se donne donc sans restriction et sans réserve; tandis qu'il y avait un temps déterminé pour l'accomplissement de la rédemption. Il nous donne donc, non pas simplement la grâce qui est le fruit de cette rédemption, mais l'auteur même de la grâce. Ce qui fait que ce sacrement est le plus parfait, le plus grand et le plus auguste de tous, parce qu'il renferme celui des mérites duquel tous les autres tirent leur efficacité. Figurez-vous ici, figurez-vous une mère tendre qui, sur le point d'ex-

pirer, après avoir donné le jour à un enfant chéri, s'occupe encore tout entière du soin de lui conserver la vie, et semble par là la lui donner une seconde fois. C'est à quoi Jésus-Christ étend ses vues, en instituant l'Eucharistie; mais comment et par quel moyen? Ah! dit ce Dieu sauveur (ainsi saint Chrysostome en explique-t-il les sentiments): que les parents laissent à d'autres le soin de nourrir ceux auxquels ils ont donné naissance; c'est moi-même qui deviendrai la nourriture des hommes que j'ai fait vivre à la grâce; c'est mon corps et mon sang qui, après m'avoir uni à eux par la ressemblance de la nature, serviront à les unir à moi d'une manière plus étroite encore. C'est ce corps et ce sang divins qui entretiendront la beauté et la noblesse de votre âme, dont j'aurai effacé les taches. C'est ce corps et ce sang divins qu'ils posséderont comme le gage de l'immortalité à laquelle je leur aurai assuré des droits. C'est ce corps et ce sang divins qui seront leur défense contre l'enfer, après que je les aurai soustraits à sa puissance. C'est ce corps et ce sang divins qui feront désormais l'héritage, l'ornement, la gloire, le triomphe de mon Eglise, après que je l'aurai acquise en me sacrifiant.

C'est donc dans l'Eucharistie que tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous se rappelle; que tout ce qu'il nous a procuré d'avantage se réunit; que tout ce qu'il nous permet d'espérer se confirme; que tout ce qu'il a nous appartient. C'est là que, comme l'a dit Salvien, il porte sa libéralité au delà même de nos espérances, et qu'il nous donne plus que nous n'eussions osé désirer. C'est là que, selon l'expression du saint concile de Trente, il répand sur nous les richesses de son amour. C'est là que, quelque grand qu'il soit, cet amour, je le dis encore, et je le dis après saint Augustin, quelque infinis que soient sa puissance, sa sagesse et ses trésors, il nous fait un don auquel il ne pouvait rien ajouter, puisqu'il se donne lui-même : *Audeo dicere : Plus dare non habuit.*

Il est donc enfin satisfait l'amour infini de ce Dieu divin, puisque les motifs en ont éclaté; puisque les merveilles l'ont signalé; puisque la grandeur de ses dons l'a égalé. Et certes, mes chers auditeurs, imaginez donc comment il eût pu le faire mieux reconnaître que dans l'Eucharistie. Hélas! autrefois, à la seule vue des larmes que répandit Jésus-Christ sur le tombeau d'un homme qu'il allait rendre à la vie; les Juifs en conclurent aussitôt la vivacité de sa tendresse. Voilà, dirent-ils, voilà jusqu'à quel point il aimait : *Ecce quomodo amabat.* (*Joan.*, XI, 36.) Tant de bienfaits que vous prodigue l'amour de son cœur, seront-ils moins éloquents que les larmes qui coulèrent de ses yeux? Jetez donc, mes chers auditeurs, jetez vos regards sur cet autel, dépositaire sacré non pas simplement des pleurs de sa compassion, mais de son corps et de son sang que son amour nous offre, témoin ordinaire, non pas seulement de la docilité de la nature à ses ordres, mais de l'empire qu'a sur lui son amour. Concluez quelle en est l'ardeur, la puissance et l'étendue : *Ecce, ecce quomodo amabat.* Voyons-en maintenant les heureuses suites dans ce sacrement divin, où Jésus-Christ satisfait tellement l'amour qu'il a pour les hommes, qu'il satisfait en même temps l'amour que les hommes doivent avoir pour lui.

SECONDE PARTIE.

Après de si grands bienfaits reçus de la part de Jésus-Christ, pourrions-nous ne pas supposer les hommes embrasés de ce feu divin qu'il est venu répandre sur la terre, et que le seul exemple de son amour devait animer? Mais, en le supposant dans eux, cet amour, quel était le moyen de le satisfaire? Ne fallait-il pas lui offrir toujours son objet adorable? la seule crainte d'en être privé l'eût fait trembler. Ne fallait-il pas lui donner auprès de cet objet un libre accès? le plus léger obstacle l'eût affligé. Ne fallait-il pas enfin répondre à ses sentiments? la seule apparence d'insensibilité l'eût découragé. Et voici comment, dans l'Eucharistie, Jésus-Christ, en suivant la tendresse de son cœur, consulte en même temps notre amour. Il en prévient les alarmes par la perpétuité de sa présence; son cœur la fixe parmi les hommes, voilà la constance de son amour. Il rassure le nôtre, il en seconde l'empressement par la facilité de jouir de sa présence; son cœur le rend accessible aux hommes, voilà la condescendance de son amour. Il seconde le nôtre, et son cœur le multiplie envers les hommes, voilà les effets sensibles de son amour. IL enivre le nôtre de son amour; ce n'est ici qu'un simple détail, mais intéressant pour des cœurs chrétiens; il en récompense l'ardeur par les faveurs qui suivent de sa présence. Ce n'est ici, mes chers auditeurs, que le simple exposé des suites journalières d'un des plus grands et des plus consolants mystères de notre foi, que je ne fais qu'ébaucher.

Si Jésus-Christ ne se fût donné à nous que pour un temps dans l'Eucharistie, il nous eût néanmoins prouvé excellemment qu'il nous aimait; mais, de l'avantage même que nous aurions eu de le posséder, quelles inquiétudes, quels regrets, quelle désolation, si l'on eût pu craindre d'être privé de sa présence! Il eût été si déplorable de le perdre! De quelle consolation n'eurent pas besoin les apôtres, lorsqu'il annonça sa prochaine séparation? Ce fut en leur promettant de les réunir un jour à lui, et de les placer dans sa demeure, qu'il calma le trouble de leur âme, qu'il en adoucit la tristesse : *Accipiam vos ad me ipsum, ut ubi ego sum, et vos sitis.* (*Joan.*, XIV, 3.)

Consolez-vous, peuple fidèle, nation sainte, Eglise de Jésus-Christ! Le terme de sa présence dans l'Eucharistie n'est point fixé à celui des temps. Depuis que par le Testament nouveau, il a placé son tabernacle au milieu de vous; il n'a pas été seulement le précieux héritage de vos pères, il ne sera pas seulement le vôtre; sa bonté l'étend jusques aux générations les plus

éloignées. Il est aussi dans ce sacrement le Dieu de tous les hommes et de tous les siècles. Vous le possédez avec l'assurance de ne le perdre jamais. Il ne met pas même ici votre amour à l'épreuve à laquelle il mit celui des deux disciples! Il l'allume dans eux par la sublimité de ses entretiens, il embrase leur cœur sans se faire reconnaître, ensuite il feint de ne pas vouloir s'arrêter avec eux; il paraît ne céder qu'à la vivacité de leurs instances : *Et coegerunt illum dicentes : mane nobiscum.* (*Luc.*, XXIV, 29.) Il en use ici d'une manière toute différente; car c'est aux hommes qu'il a laissé le pouvoir divin de le retenir. C'est à la parole du prêtre qu'il a laissé le sublime droit de le rappeler sur la terre. C'est à la volonté de l'homme qu'il s'est soumis. Que pourrait donc craindre notre amour pour Jésus-Christ, dès qu'il veut que sa présence parmi nous dépende encore de nous-mêmes?

Femme, pourquoi pleurez-vous, dirent les anges à Madeleine, auprès du tombeau de Jésus-Christ : *Mulier*, *quid ploras?* Ah! répond-elle dans sa douleur, c'est que l'on m'a enlevé mon maître, et que j'ignore où il est : *Quia tulerunt Dominum meum.* (*Joan.* XX, 13.) Ne craignez pas, âmes fidèles, qu'il vous expose jamais à l'amertume de cette affliction. Souvenez-vous qu'il est le seul objet dont vous n'aurez point à regretter la perte. Enfants inconsolables, vous pleurerez vos pères et vos mères; épouse affligée, vous pleurerez un époux; tendres amis, vous pleurerez vos amis; sujets sincèrement affectionnés, vous pleurerez vos maîtres; tous vous seront enlevés : de leur présence, il ne vous restera que le stérile souvenir et la faible image. Mais si l'on vous voit jamais venir aux pieds des autels les arroser de vos larmes, elles seront, ou comme celles que répandit, en présence de Jésus-Christ, cette mère désolée dont on portait le fils au tombeau; larmes de douleur, parce qu'il peut toujours vous pardonner : ou comme celles que répandirent de saintes femmes à la suite de Jésus-Christ; larmes d'attendrissement, parce qu'il a toujours de quoi l'exciter : ou comme celles que répandit Madeleine aux pieds de Jésus-Christ; larmes d'un saint amour, parce qu'il doit toujours l'enflammer. Mais ce ne seront pas des larmes comme celles qu'elle versa sur la perte de son Sauveur; larmes de sollicitudes et de regrets, puisqu'il est au milieu de vous pour toujours les calmer, et que rien ne peut vous en séparer.

Que vous reste-t-il donc à désirer pendant la vie, dès que, par la continuelle durée de son existence réelle auprès de vous, un Dieu Sauveur vous dispose à l'éternelle possession d'un Dieu rémunérateur? Cette même foi, qui doit servir à vous conduire dans le ciel, n'en semble-t-elle pas déjà anticiper les douceurs sur la terre? La terre ne devient-elle pas en quelque sorte le ciel même, dès que Jésus-Christ en fait sa demeure? Et comment pouvait-il mieux vous adoucir les tristes rigueurs de l'exil qui vous y retient, qu'en y habitant si constamment avec vous? N'est-ce pas là (je vous en atteste, âmes saintes,) que commence pour vous, quoique d'une manière différente, la jouissance non interrompue de Dieu? N'est-ce pas à la vue de l'Eucharistie que vos sentiments ont un libre essor, vos cœurs un objet immense, vos désirs une satisfaction assurée, votre âme un contentement divin? Quelles pourraient donc être les inquiétudes de votre amour? *Quid ploras?*

Vous ne voyez pas Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il est vrai; et voilà de quoi rendre toujours plus méritoire votre amour. Mais il est certain que vous l'y possédez pour tous les temps, voilà donc de quoi le rassurer. Ainsi le Sauveur lui ménage-t-il un nouveau prix à ses yeux, sans qu'il produise de nouvelles craintes par rapport à vous. Ne confondez pas ce qu'est sur la terre la consolation de votre amour pour lui, avec ce qui en sera un jour dans le ciel la récompense. Celle-ci ne commencera pleinement que par la vue claire de Dieu; et celle-là continuera pour vous jusques au dernier jour, par la perpétuité de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, où il seconde si bien l'empressement de vos cœurs, par la facilité qu'il vous donne d'en profiter.

Allez, peuple, allez en foule voir les grands dont la présence honore quelquefois vos villes, formez un cortége tumultueux sur leur passage, entourez les superbes palais qui les reçoivent! Dans l'appareil de leur gloire, hélas! qu'aurez-vous aperçu? La distance qui vous sépare d'eux, l'élévation qui les fait dominer sur vous, les obstacles que vous oppose la même grandeur qui vous attire; vous sera-t-il seulement permis de pénétrer dans leur demeure? Quand même le cœur les aurait conduits auprès de vous, quand même il vous conduirait auprès d'eux, peuvent-ils toujours écouter la voix du leur, et se rendre aux désirs du vôtre? Si ce n'est pas le dédain des grands qui vous écarte, s'il leur en coûte quelquefois de se refuser à vous. Tristes bornes de la condition de tous les hommes! Leur condescendance même a nécessairement des limites!

Paraissez maintenant, temples augustes, maison de Dieu, sanctuaire de la Divinité, où réside celui devant qui les séraphins se couvrent de leurs ailes, et les esprits célestes s'anéantissent; qui a placé son trône dans le ciel, et qui foule aux pieds la terre; qui est le Seigneur des seigneurs, le Roi des rois. Et vous, peuples, voyez-en sans cesse s'ouvrir les portes, entendez cette voix secrète qui vous y appelle, contemplez des yeux de la foi ce Dieu qui vous attend et qui vous désire. Approchez, approchez-vous, hommes malheureux, vous que les disgrâces abattent, que la misère dévore, que l'humiliation accable, que les chagrins consument, que l'obscurité ensevelit. Non, il n'est ici à craindre ni garde qui vous éloigne, ni mépris qui vous rebute; il ne vous faut ni

protecteur qui vous introduise, ni crédit qui vous aide; vous n'avez besoin ni de vêtements qui vous annoncent, ni de marque de distinction qui vous décore; ne cherchez ni discours étudiés qui se remarquent, ni maintien assuré qui vous relève. Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie, il est vrai, mais il y est pour vous, il y est pour tous; c'est là le trône de son amour, et tous les jours, à toutes les heures, à tous les moments, il est accessible au vôtre. Non, tout Dieu qu'il est, je n'entends pas ces paroles redoutables que le Seigneur dit à Moïse : N'approchez pas, c'est le lieu saint: *Ne appropies : terra sancta est.* (*Exod.*, III, 5.) Je vois des milliers d'hommes frappés de mort, pour avoir seulement porté leur vue sur l'arche du Seigneur, j'entends les autres s'écrier dans leur effroi : Qui pourra donc désormais se tenir en sa présence : *Quis poterit stare in conspectu Domini?* (I *Reg.*, VI, 20.) Ah! je les vois les saints autels où il repose, toujours exposés aux regards des simples fidèles, environnés quelquefois de la multitude; je la vois élever les yeux aux pieds même du Dieu dont elle implore la miséricorde.

Il en est donc ici comme autrefois pendant la vie mortelle de Jésus-Christ. Les peuples l'abordaient, l'environnaient, marchaient à sa suite; que dis-je? C'était là l'heureux avantage d'une portion des hommes, c'était là le privilége d'une nation, c'était là un trésor renfermé dans un seul lieu de l'univers. Quel est maintenant celui où l'Eglise de Jésus-Christ ait étendu son règne, et où il ne se trouve pas lui-même dans l'Eucharistie? Les peuples les plus éloignés, ceux que la vaste étendue des mers sépare de nous, ont-ils à nous envier le Dieu que nous possédons? Ne se montre-t-il pas le leur ainsi que le nôtre? Comme à nous ne leur est-il pas permis d'en approcher?

Sacrés édifices, majestueux monuments de la religion des fidèles, temples célèbres dont la magnifique construction est souvent devenue la gloire de la religion des chrétiens, en même temps qu'elle y réunissait celle des arts; on aime à vous voir retracer l'idée de la grandeur du Dieu qui l'habite! Mais si, seulement à ce prix, il était accordé aux hommes de jouir de la présence de Jésus-Christ, que feriez-vous, habitants de nos campagnes! Combien n'auriez-vous pas à gémir de ce que, aimant comme nous, et peut être bien plus que nous, ce Dieu Sauveur, il ne vous serait pas possible de le posséder! Il a pourvu à tout, mes chers auditeurs, par le sacrement de l'Eucharistie : dans l'endroit le plus sauvage, parmi les habitants les plus pauvres, Jésus-Christ y demeure pour les recevoir et les consoler. Hélas! il aime mieux quelquefois participer à l'indigence qu'offrent les tristes débris de leurs chaumières, qu'exclure de sa présence les hommes qui y résident. Partout où je vois de vrais fidèles réunis, je trouve le Sauveur que nous adorons; et, dans le bonheur de cette possession qui les honore, je les entends unir leurs voix au chant de l'Eglise, et répéter souvent : C'est à nous, c'est à nous que ce Dieu s'est donné : *Nobis datus.* Qu'elle est heureuse, pouvons-nous donc nous écrier à ce spectacle, la nation des fidèles, d'avoir un Dieu qui daigne ainsi se rapprocher d'elle, et qui, digne de tous les hommages, veuille bien les recevoir sans éclat! En est-il une qui puisse se féliciter de tant de bonheur? *Nec est alia natio tam grandis quæ habeat Deos appropinquantes sibi.* (*Deut.*, IV, 7.) Réflexion, prenez-y garde, je vous prie, mes chers auditeurs, qui, en vous faisant sentir tous nos avantages, nous fait reconnaître en même temps ce qu'a de divin l'Eucharistie. Car, il n'appartenait qu'à un Homme-Dieu de satisfaire tous les hommes si abondamment, si universellement, si facilement; de se communiquer à chacun d'eux, sans se dérober à aucun; de mériter tous leurs respects, en secondant avec tant de bonté leur amour. Vue admirable qui nous découvre comment l'Eucharistie est le digne ouvrage d'un Dieu Sauveur, et pourquoi elle le contient véritablement.

Ce n'est pas tout encore. Il y récompense l'ardeur de notre amour par les divers effets de sa présence. Quelque important qu'il puisse être de vous les retracer en détail, mes chers auditeurs, je ne vous parlerai point de la manière dont Jésus-Christ agit dans l'Eucharistie, lorsque, la considérant comme sacrifice, je le vois qui s'y immole chaque jour pour nous; ni de la grâce qu'il nous accorde, lorsque comme sacrement nous la recevons, et que par la communion il s'unit à nous; réflexions trop étendues, dont chacune suffirait pour nous occuper, qui sont un objet à part, et que je ne puis pas me contenter de traiter si rapidement. Je ne vous dirai rien non plus des sentiments qu'il nous inspire, des consolations qu'il nous donne, des lumières dont il nous éclaire, des douceurs dont il nous comble, quand nous l'adorons humblement dans l'Eucharistie; dons secrets qu'il est autant impossible de décrire, qu'il est heureux de les goûter. Je ne vous rappellerai pas les étonnants miracles qu'il a opérés dans l'Eucharistie, miracles si souvent réitérés, si authentiquement avérés, témoignages sensibles dont votre foi n'a pas besoin de s'appuyer. Je ne m'arrête ici, mes chers auditeurs, qu'aux marques de bonté que Jésus-Christ nous donne extérieurement; conséquence du pouvoir qu'il a laissé à son Eglise de disposer de son corps adorable dans l'Eucharistie.

Et, d'abord, combien de fois, pour satisfaire les saints désirs de notre amour, après avoir demeuré dans l'obscurité du tabernacle, laisse-t-il paraître à vos yeux ce qu'a de sensible le sacrement qu'il renferme! Du haut de l'autel, comme du trône de gloire que lui a dressé la main des hommes, il nous étale sa miséricorde par les voiles mêmes qui nous le cachent. Et si, de ce même autel, devant lequel nous nous prosternons, il

reçoit nos hommages, ne se plaît-il pas visiblement à les animer, en permettant qu'on l'offre ainsi à nos regards? Alors, alors nous ne disons pas seulement avec le Prophète : Nous adorerons dans le lieu où ont reposé ses pieds sacrés; nous ne dirons pas seulement comme à la vue des lieux saints : Voilà l'endroit où a été le Sauveur : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* (*Psal.* CXXXI, 7.) Nous nous disons à nous-mêmes : Voilà où il est, le voilà, nos yeux sont fixés sur les apparences qui le couvrent. De là cette confiance sensible qui nous fait recourir à lui dans les calamités publiques qui nous menacent ou qui nous affligent. Et quand je le vois toujours prêt à se montrer à nous pour dissiper nos craintes, pour éloigner nos disgrâces, pour faire cesser par sa voix puissante celle de nos crimes que le ciel punit : quand je le vois devenir ainsi la ressource, la consolation, l'asile d'un peuple consterné, aux yeux duquel on l'expose, dont les maux semblent être devenus les siens : quand je vois les infortunés s'adresser à lui, se réfugier auprès de lui, mettre leur espérance en lui, je crois l'entendre leur disant comme autrefois à ses disciples : Ne craignez pas : *Nolite timere.* (*Joan.*, VI, 19.) Moi, votre Dieu, votre soutien, votre appui, je suis au milieu de *vous*, je suis avec vous : *Ego sum* (*Ibid.*). Comme au jour où il donna sa paix aux disciples, Que mes bénédictions descendent sur vous, nous dit-il encore à nous-mêmes. Approchez donc, prêtres de ce Dieu vivant, son amour va vous le remettre pour satisfaire le nôtre. Que ce peuple que vous bénissez solennellement de sa part, tandis qu'il le bénit lui-même en voyant Jésus-Christ entre vos mains, se ressouvienne à jamais qu'il est toujours la caution, le protecteur, le défenseur des hommes, et que, s'ils se livrent à la piété de leurs sentiments, il se livre lui-même à eux.

Elles ne seront pas bornées ses faveurs par l'enceinte de son temple. Il ira les répandre jusques dans le sein de nos villes. Si, dans les fêtes qui lui sont spécialement consacrées, les ornements les décorent, si les chants d'allégresse s'y font entendre, si le pieux concours des habitants qui s'y rassemblent, si le pompeux appareil qu'elles présentent, en indiquent la sainte ardeur de recevoir Jésus-Christ; déjà il y cède, déjà il en parcourt les lieux différents, déjà il les sanctifie. C'est alors que, dans l'Eucharistie, il s'annonce comme autrefois à Jérusalem sous le titre de roi pacifique ; c'est alors qu'il est accueilli au bruit des acclamations que la joie de sa présence excite; c'est alors que les vrais fidèles participent aux saints transports qu'il fait naître. Mais en même temps, et sur ces respectueux adorateurs qui s'empressent à orner les lieux de son passage, et sur ces hommes prosternés qui, de toutes parts, bordent la route, sur cette troupe nombreuse qui le suit, sur ces faibles enfants qui l'invoquent, dans ces cœurs qui s'attendrissent à sa vue, dans ces esprits qui le reconnaissent et qui l'adorent, quelles grâces, quelles délices, quels tressaillements dans l'émotion universelle d'une édifiante ferveur! *Et cum intrasset, commota est universa civitas.* (*Matth.*, XXI, 10.)

Ah! du moins ne portez pas la condescendance jusques à venir dans ma maison, disait autrefois le centurion à Jésus-Christ; une seule de vos paroles remplira mes espérances. Dans l'Eucharistie, il vous permet, mes chers auditeurs, d'étendre plus loin celles de votre amour; et il se hâte d'y répondre. Eh! ne le voyez-vous pas presque chaque jour pénétrer lui-même dans les demeures de l'infirmité et de la douleur, y entrer comme un père vers un fils qui l'appelle, comme un ami qu'un ami réclame, comme un consolateur qu'un affligé demande. La paix qu'on donne en son nom, voilà ce qui l'y précède; les plus grands secours, voilà qu'il les opère; sa grâce, voilà ce qu'il y laisse. Qu'il est doux à un homme mourant, à la voix duquel Jésus-Christ accourt, de pouvoir, comme lui, contenant le Sauveur entre ses bras, s'écrier : Je mourrai content, mes vœux sont accomplis, j'ai reçu dans ma maison le Sauveur de la terre et le mien : *Nunc dimittis servum tuum..... in pace.* (*Luc.*, II, 29.) Qu'il est doux de pouvoir lui dire, quoique environné des ombres de la mort : Je me rassure, Seigneur, contre les maux qui m'affligent, puisque vous êtes avec moi pour me secourir dans ces derniers moments : *In medio umbræ mortis non timebo mala, quoniam tu mecum es.* (*Psal.* XXII, 4.) O amour des hommes! es-tu donc satisfait? Peux-tu donc porter plus loin tes vues sur la terre? O hommes! s'écrie saint Cyprien, vous suffisez à un Dieu; ce Dieu ne peut-il donc pas vous suffire?

Ah! mes chers auditeurs, qu'ai-je dit, et où le voyons-nous cet amour des hommes pour Jésus-Christ? N'est-ce point à vous, Seigneur, qu'il faudra nous plaindre de l'excès du vôtre. Vous en avez trop fait pour eux, voilà le miracle de leur ingratitude qui semble le disputer à tous vos prodiges. Oui, mes frères, si la présence de Jésus-Christ au milieu des hommes n'était pas durable; s'il fallait, pour approcher de lui, de grands efforts; s'il avait marqué des temps et des jours, s'il n'avait choisi que quelques endroits pour sa demeure; s'il n'avait accordé qu'à un seul instant de la vie des hommes ce qui peut faire le bonheur de tous; du moins, à ces jours désignés, à ces temps fixés, dans ces lieux privilégiés, on les verrait honorer, par leur empressement, la réalité de sa présence, la confesser par leur étonnement, la publier par leur admiration, la célébrer par leurs respects et par leurs larmes. On les verrait soupirer après l'heureux moment où il leur serait permis d'être admis en présence de Jésus-Christ, s'en applaudir comme de leur gloire, le raconter comme leur bonheur, y inviter les autres comme à un triomphe. On les verrait ne pas redouter la distance des lieux, surmonter la difficulté des voyages, interrompre le soin de leurs affaires,

trouver, dans la piété du motif, le plaisir même de leur cœur. On les verrait en conserver à jamais le souvenir, le transmettre à leurs enfants, le faire passer de génération en génération. Jésus-Christ pourrait dire, de chacun des fidèles, ce qu'il disait d'Abraham : Il a attendu avec des transports de joie le jour de ma présence, il est arrivé, et ses vœux sont à leur comble : *Exsultavit ut videret diem meum, vidit et gavisus est.* (*Joan.*, VIII, 56.) Mais, hélas! parce qu'ils sont ordinaires, on n'est plus frappé de ses bienfaits.

Que n'est-il donc encore de nos jours un Jean-Baptiste qui, dans la véhémence de son zèle, puisse faire entendre au peuple chrétien le reproche que faisait aux Juifs le saint précurseur : Votre Dieu est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (*Joan.*, I, 26.) Et, si on le connaît, mes chers auditeurs, d'où vient que, suivant l'expression du prophète, les voies qui conduisent à Sion pleurent d'amertume, que ses portes en indiquent la désolation, et que ses prêtres en gémissent? D'où vient qu'à la perpétuité de la présence de Jésus-Christ, les hommes n'opposent que la continuité de leur éloignement et de leur indifférence? D'où vient que, parmi tous les moments qu'on sait accorder au monde, à peine en est-il un seul que l'on pense à consacrer à Jésus-Christ? D'où vient que, pendant l'espace des jours entiers, des semaines et des mois, on dédaigne de s'arrêter quelques instants aux pieds de Jésus-Christ, lors même qu'on rencontre sous ses pas les sacrés asiles de son amour? Entretiens profanes, visites fréquentes, cour assidue, honneurs qu'on se rend : voilà ce qui occupe les hommes, ce qui consume leurs jours; Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est le seul qu'ils oublient, qui languit sans adorateurs, qui voit ses autels abandonnés, ses temples déserts! Et, si la solennité de nos fêtes ne rappelait pas à lui les hommes par intervalle, pour quelques disciples fidèles qui le suivent en secret, combien paraîtraient ne pas se ressouvenir que Jésus-Christ est au milieu d'eux : *Medius vestrum*, etc.

A l'accès facile qu'il leur offre, comment répondent-ils? Ennui qui saisit, paroles qui distraient, dissipation qui continue, dégoût qui se remarque, irrévérence qui scandalise : voilà comment on insulte à sa présence! Parce que sa bonté le rend populaire, on s'y accoutume. Si, de l'autel, il verse ses bénédictions, est-ce toujours la reconnaissance qui les reçoit? S'il entre dans les maisons, est-ce une vive confiance qui l'appelle? S'il est porté en triomphe, est-ce toujours le cœur qui le suit? Et Dieu veuille encore que l'orgueil du monde n'en vienne jamais jusqu'à faire craindre à ceux qui y vivent, de contribuer aux honneurs que l'Eglise rend à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, d'augmenter le pieux cortége qui l'accompagne, de paraître honorer celui à qui seul est due toute gloire! Dieu veuille qu'ils ne rougissent pas d'aller d'eux-mêmes à la suite de celui qu'ils inviteront un jour à les visiter au lit de la mort! Hélas! il n'a que trop souvent la douleur de se voir ainsi méconnaître : *Medius vestrum*, etc.

C'est donc à vous, sincères adorateurs de ce Dieu anéanti dans l'Eucharistie, c'est à vous à gémir de l'indifférence qui l'outrage. Offrez du moins à son amour la réparation qu'il attend de l'ardeur du vôtre. Goûtez en même temps ces fleuves d'une joie pure qui doivent couler de ces sacrés tabernacles qu'il a choisis pour sa demeure.

Pour votre consolation, peuple chrétien, souvenez-vous que ce Dieu, qui est au milieu de vous, veillera sans cesse à votre défense : *Deus in medio ejus adjuvabit mane diluculo.* (*Psal.* XCV, 6.) Il est avec nous, pouvez-vous dire; il est avec nous, ce Dieu des vertus, le protecteur de ceux qui l'adorent : *Dominus virtutum nobiscum, susceptor noster Deus Jacob.* (*Ibid.*, 8.) Il est avec vous; honorez-le donc par la vivacité et la constance de votre amour, afin d'être à jamais avec lui dans les tabernacles de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XXXII.

Pour le mardi de la semaine de la Passion.

SUR LA MÉDISANCE.

Quidam dicebant : quia bonus est. Alii autem dicebant : non, sed seducit turbas. (*Joan.*, VII, 12.)

Les uns disaient : C'est un homme de bien; les autres disaient : Non, mais il séduit le peuple.

Voilà les discours du monde : partage et dissension au sujet du même personnage et des mêmes événements; censure maligne, paroles envenimées qui prêtent des intentions coupables et les plus fausses couleurs aux actions les plus vertueuses; où l'on invente des mensonges pour perdre l'objet de sa jalousie secrète, et l'on empoisonne l'opinion publique par des témoignages calomnieux; où l'on immole à plaisir la réputation d'autrui par ses délations et par ses médisances. Ainsi ne pouvait-on s'empêcher de rendre un éclatant hommage aux vertus de Jésus-Christ, aux miracles de sa bienfaisance : *C'est un homme de bien*, disaient les uns; *vous vous trompez*, s'écriaient les autres, *c'est un séducteur qui trompe la multitude.* Et souvent les mêmes hommes qui ne lui pouvaient refuser leur estime, interprétaient mal ses intentions, atténuaient son autorité par l'injustice de leurs discours, et armaient contre lui ce même peuple, qui ailleurs se déclarait pour lui, jusqu'à le vouloir faire roi. (*Joan.*, VI, 15.) Il prêche la doctrine du salut, disait-on, mais il mange avec les pécheurs. (*Marc.*, II, 16.) Il dit anathème aux richesses (*Matth.*, XXVIII, 8); mais il permet que l'opulence répande sur ses pieds des essences précieuses. Il fait des miracles, mais c'est au nom de Béelzébuth, prince des démons; mais il viole le jour du sabbat. Il rend la vue à un aveugle né (*Luc.*, XIV); mais n'a-t-il pas empêché

Lazare, son ami, de mourir? (*Joan.*, XI, 37.) Ces contradictions, dont Jésus ne cessa pas d'être l'objet, il faut que ses disciples les éprouvent. Pourquoi quelques-uns d'entre eux, pourquoi la plupart de ceux qui se disent être ses disciples, s'en rendent-ils eux-même coupables?

Le vice que je viens attaquer aujourd'hui, ce n'est pas, mes chers auditeurs, celui de la calomnie; je l'abandonne à la juste horreur qu'il vous inspire. Il en est un autre non moins odieux, et plus commun parmi les chrétiens eux-mêmes : c'est le vice de la médisance. Tout le monde s'en plaint, et peu de personnes savent s'en défendre. Vous êtes les premiers à vous récrier contre les blessures que la médisance fait à votre honneur, à votre réputation, quand ses traits se dirigent contre vous; combien d'entre vous attaquent, sans défiance et sans scrupule, l'honneur et la réputation du prochain!

Puissé-je réussir à vous armer contre vous-mêmes de la sévérité que vous savez si bien déployer, quand c'est vous qui êtes les victimes de la médisance.

Autorisé par les livres saints qui nous la présentent comme digne de la haine des hommes et de la haine de Dieu, je dis que la médisance est un péché qui a de quoi humilier aux yeux du monde : c'est ma première partie. J'ajoute que c'est un péché qui a de quoi faire trembler devant Dieu : c'est la seconde.

Je ne craindrai pas d'unir, aux armes que nous fournit la religion, celles que nous prête le monde lui-même; à l'exemple de Jésus-Christ, qui n'a pas dédaigné d'instruire quelquefois les enfants de lumière, par des raisonnements empruntés au langage des enfants du siècle. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Médire, disent les docteurs, après saint Thomas, c'est ternir injustement, et en son absence, la réputation du prochain. Cela supposé : pour entrer plutôt en matière, je laisse ces inutiles descriptions de diverses manières de médire, et les vains portraits du médisant que l'on applique aisément à autrui, sans en profiter pour soi-même, où l'on vient apprendre à reconnaître la médisance, sans apprendre assez à la haïr, et où l'on est moins frappé de la noirceur des objets, qu'occupé du pinceau qui les retrace. Je dis que ce péché est humiliant aux yeux mêmes du monde : comment? Par la bassesse du principe qui originairement le produit; par l'indécence des prétextes, à la faveur desquels on entreprend de l'excuser; par l'idée flétrissante qui lui est toujours attachée. Les propres armes du Philistin servirent à sa défaite (I *Reg.*, XVII, 51); que la médisance devienne elle-même l'opprobre du médisant.

La médisance, dit saint Pierre Chrysologue, est le flambeau que la jalousie a allumé, et qui, en même temps, la découvre : *Invidiæ fax.* C'est, ajoute saint Jean Climaque, le malheureux fruit de la haine : *Detractio est odii partus;* et saint Augustin les concilie merveilleusement tous deux, en disant que, comme la jalousie est une suite de l'orgueil, elle produit à son tour ce sentiment qui s'arme contre ceux dont la prospérité fait son supplice. L'orgueil, la jalousie et la haine, telle est ordinairement la source empoisonnée de ce vice méprisable jusque dans son origine : *Superbia parit invidiam... invidia malitiam... unde procedit detractio.*

Et d'où peut donc venir cette amertume de la médisance, à l'égard de ceux qu'elle attaque? N'annonce-t-elle pas sensiblement qu'elle naît des passions d'un cœur qui en est dévoré! Principe général, il est vrai, de tous nos désordres; mais principe qui rend les désordres plus honteux, à mesure que les passions qui les produisent sont elles-mêmes plus humiliantes. Or, le monde ne met-il pas au nombre de ces dernières, et cet orgueil qui tend à s'élever en abaissant autrui, et cette jalousie qui s'alarme de la réputation d'autrui, et cette haine qui cherche lâchement à se venger d'autrui? Qu'il est donc évidemment condamnable, un vice que condamne le monde lui-même! Mais, si j'ose en faire servir les instructions à votre salut, je puis protester avec l'Apôtre, que ce n'est point à confondre le coupable que je m'applique; je n'ai d'autre vue que de lui inspirer une juste horreur de son péché : *Non ut confundam vos hæc scribo.* (I *Cor.*, IV, 14.)

Vous ne rougissez pas de décrier un homme qui court avec vous la même carrière; l'éclat que lui donne son mérite, vous cherchez à l'affaiblir, à l'obscurcir. Vous opposez, aux qualités de l'esprit, les vices du cœur; à l'aveu forcé des talents, le dérèglement de la conduite; aux traits brillants de la gloire, des traits ignorés qui l'humilient. D'où vient ce langage? Choisissez, vous disent intérieurement ceux-mêmes qui vous écoutent : Ou vous êtes un de ceux dont parlait un sage de l'antiquité, qui regardent comme retranché de leur propre réputation, ce qui est ajouté à celle d'autrui; ou vous gémissez de voir celle d'autrui effacer la vôtre, et votre envie se dédommage par la médisance : *Invidiæ fax..... odii partus.*

Un concurrent a obtenu le rang, le poste, l'emploi que vous prétendiez obtenir; eh! voilà son crime. Par rapport à vous, voilà ce qui vous engage à dévoiler ce qu'il peut y avoir dans lui de répréhensible. Rendre ses vues suspectes, censurer ses démarches, faire douter de sa capacité, de sa probité même; c'est à quoi tendent vos paroles. Ne vous y trompez pas, on distingue clairement le motif jaloux de n'avoir pas pu l'emporter sur lui. Il ne vous reste qu'à publier qu'il était indigne de l'emporter sur vous, et c'est la honteuse consolation que vous cherchez dans la médisance : *Invidiæ fax.... odii partus.*

Qu'une femme du monde ait, plus qu'une autre, le dangereux privilége d'y briller. Les distinctions dont elle reçoit les mar-

ques; tel est souvent le premier signal de la guerre que lui déclare d'abord l'orgueil humilié de celles qui n'aperçoivent pas les mêmes égards. Aussi mondaines, et peut-être plus encore que celle qu'elles déchirent, pourquoi de leur part ces soupçons injurieux, ces interprétations malignes, ces remarques odieuses? Ah! vous le savez, mes chers auditeurs, depuis longtemps on le dit dans le monde, qu'il est un point sur lequel on se tait toujours par vanité, mais que la vanité ne pardonna jamais; c'est contre la supériorité d'un avantage toujours si frivole et souvent si funeste, qu'on veut se défendre. On s'arme, à ce dessein, de la médisance: *Invidiæ fax.... odii partus.*

Cette personne vous déplaît, vous croyez avoir à vous en plaindre. L'animosité, l'aigreur, forment aussitôt les sentiments que vous éprouvez pour elle; elle éprouvera donc bientôt aussi tout le fiel de vos discours. Mais, tandis qu'ils sont dirigés à attirer sur elle ou l'amertume de la raillerie, ou le sérieux du blâme, ou le poids des mépris; qui ne voit pas que votre haine qui serait, ou intimidée par sa présence, ou réprimée par son autorité, ou déconcertée par sa défense, cherche à se satisfaire par la perfidie de la médisance? *Invidiæ fax.... odii partus.*

Aussi les hommes ne s'y trompent-ils presque jamais. C'est son ennemi, disent-ils, c'est son rival; et par là ils prétendent infirmer le témoignage du médisant, en remontant à l'aveuglement de la passion d'où dérive la médisance. Le médisant le sent lui-même; et, pour s'en épargner la honte, pour la déguiser à autrui, pour concilier même à ses paroles plus de créance; ne prétend-il pas quelquefois, que ce n'est ni la jalousie, ni la rivalité, ni l'animosité, qui les dictent? Soupçon odieux, mais ordinaire, qu'il veut écarter. Et cependant, mes chers auditeurs, c'est peut-être encore celui qui lui serait le plus favorable. Car, si ce ne sont pas alors des passions particulières qui l'agitent; si c'est d'un indifférent qu'il médit; s'il médit uniquement par l'affreux plaisir de médire; c'est donc à une noirceur de sentiment, à une dureté naturelle, à une méchanceté réfléchie, qu'il faut attribuer les coups qu'il porte, sans autre motif, ni autre intérêt que la détestable envie de le porter. Ah! la conclusion la moins désavantageuse qu'on puisse tirer de son langage, c'est que son âme est blessée par quelques traits secrets, dont la médisance sert à le venger; c'est que probablement la personne dont il médit, a sur lui une supériorité dont il s'offense; c'est qu'il a trop peu de mérite pour s'élever par lui-même, ou trop peu d'équité pour le reconnaître dans autrui, ou trop peu de générosité pour l'honorer de son suffrage. Disons tout, en un seul mot; c'est qu'il a trop d'amour de lui-même, et de lui seul, pour applaudir sans murmure et sans regret à la gloire des autres: *Superbia parit invidiam... invidia malitiam... unde procedit detractio.*

Que ce soit là un principe assez ordinaire de la médisance, puisque plus rarement on médit de ceux qu'on aime universellement, on en convient. Mais il est des médisances que l'on croit pouvoir justifier plus aisément; et c'est ici, mes chers auditeurs, l'occasion d'un détail, qui, en détruisant les prétextes dont le médisant voudrait quelquefois s'autoriser, servira, en même temps, à éclairer quelques doutes qu'on ose former sur la médisance. On en excuse d'abord le motif: C'est par amusement, c'est par légèreté que la médisance échappe; elle n'est précédée d'aucun mauvais dessein; dès là, quelle en est la grièveté?

On médit; et c'est par amusement! Ah! mes chers auditeurs, je vous le demande: Consentiriez-vous qu'on crût dans le monde, que vous trouvez une source de plaisir dans ce qui devient pour autrui un sujet de larmes? Aux sentiments de compassion pour les maux étrangers, aux soins empressés de les adoucir, on reconnaît un cœur bien placé. Voudriez-vous qu'on reconnût le vôtre à la satisfaction de les augmenter et de les accroître? On médit; et c'est par amusement! Eh! vous fera-t-on revivre, en quelque sorte, siècles barbares, où l'on vit des hommes, par le spectacle de leurs dangers et de leurs blessures, repaître agréablement les yeux d'une multitude altérée de sang, et qui se plaisait à le répandre? La cruauté n'a donc fait que changer d'objet, si aujourd'hui, au milieu des cercles, l'honneur et la réputation immolées, comme autrefois des malheureux, pour amuser le peuple, fixent encore l'attention des spectateurs! Et n'en est-ce pas là, quelquefois, l'occupation de ces assemblées oisives, où, tranquillement, on se désigne une victime, comme si l'on ne s'était réuni que pour la pompe du sacrifice? On la produit à dessein. Là, exposée aux traits de la médisance, comme le furent autrefois, aux coups de la fureur, les coupables qu'on lapidait, chacun s'arme pour l'accabler. Les taches de l'origine, les vices du caractère, les défauts de la conduite, le mystère des intrigues; telle est la matière d'un entretien suivi, par lequel on cherche à remplir le vide d'un temps, que le désœuvrement consacre à la malignité. De concert alors, l'un applaudit, et l'autre ajoute. Celui-ci, par des questions, attise le feu de la médisance, celui-là la nourrit par ses réflexions. Des mépris marqués, des exclamations, des surprises, des cris insultants ne représentent-ils pas ces cris odieux que la cruauté sanguinaire excitait autrefois parmi le peuple à la vue de ses victimes?

On médit; et c'est par amusement! On se pique cependant d'être sensible au plus léger malheur dont on serait témoin, ou dont on entendrait le récit; le cœur paraît n'exhaler qu'attendrissement et que pitié; on se glorifie même d'un sentiment naturel et nécessaire. De cette même bouche qui n'annonce que douceur et commisération, partent néanmoins ces perfides traits qui flétrissent, qui noir-

cissent, qui déchirent la réputation du prochain. En est-il donc encore aujourd'hui de la vie civile des hommes, comme autrefois de la vie naturelle? Est-ce, comme s'en plaignait énergiquement saint Cyprien, est-ce encore un art, un amusement, un usage, de leur donner la mort? *Occidere per ilia, usus est, ars est.*

Il vaudrait mieux, sans doute, pour l'intérêt du médisant, que le monde ne le regardât que comme un de ces hommes dont l'inconsidération fait le caractère. Mais cette inconsidération formera-t-elle son excuse? Il l'est par imprudence; je le veux: mais peut-on regarder comme pardonnable une imprudence, dont on a dû prévoir les suites affreuses? Peut-on surtout ne taxer que d'imprudence ce qu'on réitère tant de fois? Ah! l'on frémit à la seule idée d'un malheur dont involontairement l'on fut cause. Non content de se le reprocher, pour l'éviter à l'avenir, on redouble ses précautions. Pourquoi donc le médisant n'en prend-il aucune? Pourquoi ne veille-t-il pas sur lui-même avec plus de soin? Médire, parce qu'on ne peut pas retenir une parole de laquelle dépend, pour autrui, le bien le plus précieux, c'est, sans rien diminuer de la grièveté des maux que l'on cause, annoncer encore qu'il n'en est aucun qu'on ne soit capable de causer. Faible et déplorable justification, que celle de n'avoir pas l'intention de nuire! Et qu'importe que le meurtrier qui m'attaque n'en veuille pas principalement à ma vie, si je péris de sa main? Je le sais: Souvent on ne cherche la médisance que pour mettre de l'âme dans une conversation qui paraît languir; le sel mordant d'une plaisanterie, la vivacité d'une saillie, la maligne ingénuité d'une remarque, une compassion simulée pour des fautes dont on veut rendre plus intéressant le détail, une modération affectée dans le récit, pour donner un plus libre champ à la hardiesse des conjectures, ne deviennent qu'un moyen de plus de capter l'attention de ceux qui écoutent. Mais est-on justifié par ce motif? Ici, mes chers auditeurs, je le dirai sur votre témoignage. Plus d'une fois vous avez entendu prononcer dans le monde, que vouloir y briller à ce prix, c'était sacrifier honteusement à sa vanité la gloire des autres; que ne pouvoir y briller qu'à ce prix, c'était avoir et bien peu de connaissances et bien peu de ressources; qu'il est facile de briller à ce prix et de paraître ingénieux, dès qu'on ne veut pas être réservé. Mais j'ajouterai aussi, d'après vous, qu'on est bien moins ébloui, dans le monde, de ces tours adroits dont s'applaudit le médisant, qu'on n'est justement indigné de l'imprudente et coupable légèreté qui les lui suggère.

Sera-t-il mieux autorisé pour le fond de la médisance? Il voudrait encore se le persuader, en traitant aisément de léger ce qu'il révèle. Ah! chrétiens, aurons-nous toujours poids et poids, mesure et mesure? Sur nos intérêts propres, délicats jusqu'à l'excès, nous suffira-t-il de ne pas ruiner entièrement ceux de nos frères, pour paraître les ménager? Eh! que ne suivons-nous, à leur égard, la règle que nous suivons pour nous-mêmes? Nous nous méfierions du moins de ces interprétations suspectes qui excusent si facilement, dans notre idée, des discours que nous tenons sur les autres; tandis que, de la part des autres, nous en serions si vivement offensés. Ce qui vous paraît léger, l'est-il en lui-même? L'est il relativement à celui dont vous parlez? L'est-il dans l'esprit de ceux qui vous entendent? Et n'emprunte-t-il point, de certaines circonstances, une grièveté qui peut rejaillir alors sur la médisance?

Oserez-vous nous dire encore qu'elle ne représente rien que de vrai? Serait-il donc vrai qu'il nous faille quelquefois réfuter encore le prétexte de la plus aveugle ignorance? Comme s'il était possible de ne pas savoir, chrétiens auditeurs, que c'est dans ce qui ternit la réputation, ainsi que le remarque saint Thomas, et non dans ce qui altère la vérité, que consiste ce péché: *Non quia diminuit de veritate, sed quia alterius diminuit famam.* Le médisant n'a rien dit que de vrai: C'est d'abord là un point sur lequel on n'est pas toujours d'accord avec lui; et, pour le convaincre, c'est à lui-même qu'on l'oppose. De son aveu, souvent il médit pour amuser. Or, comme souvent la vérité seule ne pourrait pas y suffire, elle ne lui prête que le fond; il se charge de l'enrichir de ces ornements qui suppléent à la simplicité d'un fait; de ces assaisonnements qui en relèvent la singularité; de ces exagérations qui le tirent du rang des événements ordinaires; de cette adresse à réunir des circonstances qui offrent un plan suivi et concerté; manière artificieuse de présenter les objets sous un faux jour, pour faciliter l'illusion; cruel artifice qui, de la chose la moins répréhensible, forme quelquefois le tableau le plus odieux; qui transforme jusqu'aux intentions, qui réalise les apparences, qui défigure un portrait jusqu'à rendre méconnaissable celui qu'il représente! En tout cela, où est donc la vérité? La voici, mes chers auditeurs: C'est qu'aisément on accuse le médisant de l'immoler à son orgueilleuse manie, de l'orner et de l'embellir; c'est qu'il lui suffit de croire qu'il peut briller, plaire, amuser, pour ne ménager ni les hommes, ni la vérité. C'est que, tandis qu'il croit n'avoir au plus à se reprocher qu'une médisance, il se trouve chargé de ce qu'il y a de noirceur dans la calomnie, de fausseté dans les soupçons, de témérité dans les jugements. Ou s'il ne s'est, en effet, armé que de la vérité, hélas! rien ne résiste à son glaive. Une accusation vraie, les recherches la confirment, par là même qu'elle est vraie; rien ne pourra la détruire. Elle portera donc plus sûrement une mortelle atteinte à la réputation qu'elle ose outrager.

Elle ne subsistait pas en entier; le fait était déjà connu de quelques personnes; où est la matière du reproche? J'entends la voix de ce perfide étranger qui ose présen-

ter à David le diadème et le bouclier de Saül : Blessé comme il était, je savais, lui dit-il, qu'il ne pourrait plus conserver ses jours ; je les ai terminés moi-même, je lui ai porté le dernier coup : *Occidi illum, sciebam enim quod vivere non poterat.* (II *Reg.*, I, 10.) Qu'as-tu fait, malheureux, s'écrie David? Pourquoi hâter sa mort? Que ton sang soit aussitôt versé pour venger celui que tu as achevé de répandre. (*Ibid.*, 15.) Et pourquoi vous-mêmes ruiner entièrement une réputation qui avait reçu quelques atteintes? De ce qu'un petit nombre de personnes sont instruites de l'opprobre de celle-là, pourquoi présumez-vous témérairement qu'il n'en est presque plus qui l'ignorent? Pourquoi la décriez-vous imprudemment auprès d'autrui, sur le simple récit et quelquefois même sur le simple soupçon de ceux qui l'ont diffamée? Pourquoi êtes-vous faussement persuadé que la faute est uniquement dans celui qui le premier a donné cours à la médisance, tandis qu'ils sont coupables encore ceux qui la transmettent et la perpétuent? Faites ici avec moi, mes chers auditeurs, une réflexion bien naturelle. Si les fautes deviennent si souvent publiques, cette publicité même, à l'exception de certains événements qui, par eux-mêmes et qui d'eux-mêmes ont de l'éclat, n'est-elle pas le déplorable effet de la médisance? D'abord elle commence par dévoiler ce qui était enseveli dans le secret. D'un mot échappé que quelques-uns ont saisi, que quelques-uns ont répété à d'autres, est né comme subitement ce bruit général dont retentissent bientôt les diverses maisons, les différents quartiers d'une ville, peut-être toute une province, tout un royaume ; la source paraissait peu considérable ; on eût cru que ce n'était rien : *Fons parvus.* C'est là qu'a pris son origine ce fleuve immense dont les eaux se sont grossies au point de franchir le rivage et de ne plus connaître de bornes : *Crevit in fluvium maximum, et in aquas plurimas redundavit.* (*Esth.*, X, 10.) S'il n'est plus de danger pour la réputation de la personne dont on parle, puisque généralement on s'est occupé à la lui ravir; cette circonstance, je l'avoue, vous fait alors éviter le reproche de médisant; mais avouez aussi qu'elle vous expose, dans tout son jour, la cruauté de la médisance.

Ces circon tances effrayent. De là vient qu'on trouve encore un prétexte pour ne pas se les imputer. Comment? C'est que l'on n'a eu, dit-on, qu'un petit nombre de confidents sages, auxquels on n'a pas même laissé le droit d'en choisir d'autres qui devinssent les dépositaires de la médisance. C'est-à-dire que tout au moins vous avez ôté à celui dont vous avez médit la réputation qu'il avait, et qu'il lui était important de conserver dans l'esprit de ces personnes estimables auxquelles vous avez osé confier votre médisance. Mais, répondez-moi, tandis que vous leur donniez sur autrui de fâcheuses idées, quelle est celle qu'ils ont prise de vous? S'ils vous estiment encore, ne croiront-ils pas pouvoir suivre vos exemples; dire eux-mêmes à d'autres en confidence ce qu'ils ont appris de vous en secret? Et dès là, que devient votre précaution? Ou s'ils sont fidèles à garder le secret que vous leur avez prescrit, ce sera donc parce qu'ils auront regardé de votre part cette demande comme un reste d'équité qui vous accusait auprès d'eux ; comme une faible lueur de cette probité que vous trahissiez dans vous-mêmes et que vous exigez encore dans autrui; comme un avertissement que leur donnait votre propre faute, dont vous paraissiez rougir en la commettant. Si votre médisance ne s'étend pas plus loin, c'est que l'on n'osera pas être aussi peu retenu que vous; c'est que l'on se croira tenu de respecter ce que vous avez eu la hardiesse de dire; c'est qu'on craindra de voir retomber sur soi l'idée flétrissante qui est toujours attachée à la médisance.

C'est au médisant que le monde applique ce que dit saint Ambroise de ces animaux adroits et méchants, contre lesquels rien n'est en sûreté, qui pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons pour y chercher une proie, et dont la piqûre est envenimée : *Nihil patitur esse securum, quod inter ipsa hominum hospitia prædam requirat.* Anecdotes scandaleuses, aventures secrètes, intrigues cachées, divisions clandestines dans les familles; tout sert à sa malignité. Quelle honte pour celui qu'on accuse d'en nourrir son avide curiosité; de le recueillir avec soin pour le divulguer avec complaisance; de trouver, dans la maison qu'il quitte, de quoi contenter cette malignité dans la première qui le reçoit! De quel œil regarde-t-on dans le monde celui aux observations duquel rien n'échappe; qui soumet tout à sa censure, et qui n'affecte de tout savoir que pour répéter tout, gloser sur tout, empoisonner tout? *Nihil patitur esse securum, quod inter ipsa hominum hospitia prædam requirat.*

Aussi, mes chers auditeurs, si quelquefois on paraît applaudir à la médisance, le sentiment général fait qu'on redoute et qu'on évite les médisants. Avec eux, toute société paraît nuisible. Peut-on ne pas trembler pour soi dès qu'on les a entendus parler des autres? Doit-on s'attendre à être plus ménagé? Et quel est en effet le funeste prix de l'attention coupable qu'on leur prête? C'est de devenir leur victime, et d'être soi-même la fable d'une même assemblée où l'on a goûté en commun le perfide amusement dont chacun fait ensuite les frais en détail. D'une compagnie nombreuse où l'on a criminellement souscrit à la condamnation d'un absent, souvent on ne sort que pour être soi-même substitué à sa place et condamné avec la même rigueur. Disons-le donc et ne craignons pas de rien dire de trop, puisque nous parlons d'après l'Esprit-Saint : Le médisant est l'abomination des hommes : *Abominatio hominum detractor.* (*Prov.*, XXIV, 9.) Il est le fléau

de la société. Elle se venge des maux qu'il lui fait, par la haine qu'elle en témoigne et par l'horreur qu'elle en conçoit. De là celui dont la médisance forme le caractère n'appréhende rien davantage que d'en avoir la réputation. Ce qui sert à la lui mériter, il veut le pallier sous les noms plus doux d'enjouement, d'esprit et de plaisanterie. Mais, pour peu qu'il veuille réfléchir, il sent qu'on l'envisage avec effroi, que s'il pique la curiosité, il alarme l'amour-propre; et, dans les yeux mêmes de ceux dont il voudrait se faire écouter, il lit souvent la secrète indignation qu'on a de l'entendre. Ce qu'il doit savoir, c'est qu'il manque aux égards dus à la personne même devant laquelle il médit, en lui supposant ou une jalousie qu'il flatte, ou une méchanceté qu'il satisfait. Ce qu'il doit savoir encore, ce que vous savez tous, chrétiens auditeurs, c'est que, passer pour décrier volontairement les autres, c'est être soi-même honteusement flétri; c'est qu'avoir dans une ville la réputation d'homme à bons mots, d'un esprit mordant, d'une langue sans frein, c'est, comme dit le Sage, s'en rendre la terreur : *Terribilis est in civitate sua homo linguosus.* (*Eccli.*, IX, 25); c'est que, de tous les défauts que le médisant peut dévoiler, il n'en est peut-être aucun dont on soit autant frappé qu'on est irrité contre la médisance qui les découvre. Hélas! des fautes personnelles, des chutes que la faiblesse occasionne, quoiqu'elle ne les excuse pas, laissent au moins quelques droits à la pitié des hommes. Ils plaignent, dans le fond de l'âme, ceux que déchire le médisant. Mais l'intérêt commun que blesse la médisance, le danger universel dont elle menace, le caractère odieux qu'elle présente; voilà ce qui la rend inexcusable devant les hommes. Et je ne sais s'ils ne remplissent pas toute l'étendue de la vengeance qu'ils veulent tirer du médisant lorsqu'ils lui donnent le titre qui, à leurs yeux, est un titre d'abomination : *Abominatio hominum detractor.*

Employons cependant encore de plus terribles armes contre la médisance, et voyons comment elle a de quoi faire trembler devant Dieu.

SECONDE PARTIE.

Trois choses dans le péché doivent nous faire redouter la vengeance divine : Ou ce qu'il renferme en lui d'énormité, et c'est le caractère de tout péché grief mais secret; ou ce qu'il offre à autrui de danger, et c'est le propre de tout péché qui peut en devenir l'occasion pour les autres; ou ce qu'il y a de difficile à réparer, et c'est ce qui convient à tout péché dont les effets subsistent. Or, voilà ce qui se réunit tout à la fois dans la médisance : péché grief en lui-même; péché contagieux dans ses circonstances; péché durable par la difficulté de la réparation. Quel objet aux yeux du Seigneur!

Médisance, péché, disent les théologiens, qui est mortel de sa nature et qui ne cesse de l'être qu'à raison de la légèreté des défauts qu'elle révèle, ou de l'inattention peu réfléchie qui en occasionne la révélation. J'en trouve la preuve dans ces paroles de saint Jacques : Celui qui médit de son frère manque à la loi : *Qui detrahit fratri, detrahit legi.* (*Jac.*, IV, 11.) Mais quelle loi? Concevez ici, mes chers auditeurs, la grièveté de la médisance.

D'abord, loi de la charité, amour de nos frères qui, selon la règle tracée expressément par les livres saints, défend de faire à autrui ce qu'on craint pour soi. Or, ce qu'il a le plus à cœur de conserver, cet honneur dont il est pour lui-même le plus jaloux, ce bien dont, de son aveu, rien ne pourrait le dédommager, voilà justement ce que le médisant attaque dans son frère; voilà par quel endroit il cherche à lui nuire, sans que le respect pour la loi de charité, que Dieu lui impose, ni le sentiment naturel d'un retour secret sur lui-même puissent l'arrêter. Hélas! quel coup affreux porte une médisance qui déshonore! N'insistons pas sur ce point, il suffit de le présenter.

Ce n'est pas tout, mes chers auditeurs; une faute, quoique réelle, dès là qu'elle est secrète, ne fait point perdre à celui qui l'a commise le droit à l'estime des hommes. Dieu ne lui ôte point ce droit, puisqu'il vous ordonne de le respecter. Les hommes ne s'en dépouillent point, puisque cette faute en est ignorée. Lui-même ne le cède point, puisqu'il ne désire rien davantage que d'en user. Par quelle autorité le médisant ose-t-il donc disposer à son gré de l'honneur du coupable?

Loi de justice; c'est donc encore elle qu'il enfreint par la médisance. Il se reprocherait sans doute d'attenter à la fortune d'autrui; crime contre lequel sont armées de concert les lois divines et humaines. Mais une réputation saine, que l'Ecriture elle-même nous dit être préférable aux richesses (*Prov.*, XXII, 1), est-elle à ses yeux d'un moindre prix?

Vous l'avez fait en secret, dit autrefois le Seigneur à David, par la bouche de son prophète; et moi, je le dévoilerai en présence d'Israël, à la face du soleil : *Fecisti abscondite; ego autem faciam verbum istud in conspectu omnis Israel, et in conspectu solis.* (II *Reg.*, XII, 11.) Terrible menace par laquelle Dieu, usant de ses droits, veut manifester l'étendue de son courroux! Mais par quelle usurpation sacrilége le médisant veut-il en être le ministre? Comme Nathan, est-il le dépositaire de l'autorité suprême; est-il chargé d'être le vengeur de l'iniquité? Non, dit saint Jérôme, on ne reconnaît dans son langage que la fonction des démons, toujours empressés à devenir les accusateurs des hommes : *Verba diaboli.* On n'y aperçoit, selon la parole de saint Cyprien, que l'ouvrage de leur jalouse fureur : *Hoc opus diaboli, ut gloriosum nomen infamet.* On n'y retrouve que le caractère que saint Pierre nous a tracé du prince des ténèbres qui, comme un lion rugissant,

cherche quelqu'un à dévorer : *Tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret.* (I *Petr.*, V, 8.)

Quel est-il donc ce faux zèle qui, sous le spécieux prétexte de déplorer l'outrage fait à Dieu, ose, dans son amertume, ternir honteusement la gloire de l'homme? Quels sont-ils ces cruels gémissements qui, sous l'apparence de s'élever à Dieu avec plus de liberté, et de le venger avec plus d'éclat, répandent l'énormité de la faute qui les excite? Quelle est cette prétention de croire soutenir les droits de la vertu, par l'audace même du vice? Que signifie cette coupable exclamation d'un transport affecté : il est bon qu'on le sache? Ah! mes chers auditeurs, comment peut-il être bon de dévoiler ce que la charité doit couvrir, et ce qu'il est injuste de révéler? Comment est-il bon de punir, sans une légitime autorité, par la rigueur de la médisance, un crime que le Seigneur a peut-être déjà pardonné? Comment est-il bon que les hommes l'apprennent de vous, puisque Dieu vous ordonne expressément de le taire? Ce qu'il est bon que vous sachiez, c'est qu'il n'appartient qu'à Dieu d'humilier ainsi vos frères; c'est qu'il paraît respecter lui-même leur réputation, en renfermant l'aveu qu'il exige de leurs fautes, sous un silence impénétrable; c'est qu'il en réserve la révélation au jour redoutable de ses vengeances; c'est que, si vous osez devenir contre ses ordres, par rapport à eux, l'instrument de sa colère, il la fera retomber sur vous; c'est qu'il vous traitera avec la même sévérité dont vous aurez usé à l'égard de votre prochain.

Caïn devint le meurtrier d'Abel, Abel fut égorgé. Lequel des deux, demande éloquemment saint Chrysostome, dut-on plutôt regarder comme mort : *Uter ergo mortuus erat?* Etait-ce celui qui, même après sa mort, faisait entendre sa voix jusqu'au trône de Dieu pour réclamer sa justice, ou celui dont la vie n'était qu'un affreux tissu de frayeurs et d'alarmes à la vue de la justice divine qu'il avait armée? *Qui post mortem clamabat, an qui vivus tremebat?* Le dernier, répond le saint docteur, était dans un état plus affreux que celui de la mort : *Hic quovis mortuo miserabilior erat.* Quel est, je le demande aussi, mes chers auditeurs, quel est le sort le plus déplorable, ou celui de l'infortuné dont la médisance a immolé la réputation, ou celui du médisant contre lequel, du sein de la honte et des opprobres, un malheureux élève jusqu'au ciel sa douleur et ses plaintes? Levez-vous, Seigneur, *Exaltare.* Jusqu'à quand les pécheurs n'auront-ils à proférer que des paroles d'iniquité : *Usquequo peccatores effabuntur et loquentur iniquitatem?* (*Psal.* XCIII, 4.) Et voilà que le Dieu de charité, le Dieu qui est juste et qui chérit la justice, répond par son Prophète : Il a enfanté l'injustice, dit-il, en parlant de celui qui tend des embûches à son frère; il a conçu le dessein de lui nuire, il lui a creusé un précipice, et c'est lui-même qui y est tombé : *Incidit in foveam quam fecit.* (*Psal.* VII, 16.) C'est peu que le Seigneur permette déjà que le ressentiment des hommes, blessé par la médisance, devienne le premier châtiment du médisant; c'est peu qu'on cherche alors, par récrimination, tout ce qu'il peut y avoir de plus humiliant dans sa conduite, de plus déréglé dans ses mœurs, de plus obscur dans sa naissance, de plus flétrissant dans sa vie; c'est peu qu'on rappelle jusqu'aux taches qui déshonorent ses proches, qu'on fasse revivre celles que l'oubli avait effacées; qu'on fouille dans la cendre même de ses aïeux, pour reproduire ensuite ce qui peut en flétrir la mémoire; c'est peu d'abord qu'on repousse ainsi les traits du médisant par les coups de la médisance même : ce n'est encore là que l'injuste, la coupable et faible vengeance des hommes, qui souvent précipite le médisant dans le même abîme qu'il leur a préparé : *Incidit in foveam quam fecit;* c'est à son tribunal que Dieu l'attend. Là, comme autrefois les feux de la fournaise de Babylone servirent à dévorer les ministres qui les avaient enflammés (*Dan.*, VI, 24), le médisant sentira retomber sur lui tous les maux qu'il a causés; il se verra rassasié de cette humiliation dont il a accablé son frère; le poids de sa cruelle iniquité attirera sur lui le poids des vengeances du Seigneur : *Convertetur dolor ejus in caput ejus, et in verticem ipsius iniquitas ejus descendet.* (*Psal.* VII, 17.) Donc ce qui prépare et justifie la rigueur de la colère divine, c'est la grièveté de la médisance.

Voulez-vous la mieux connaître encore? Développons les circonstances qui lui sont propres, et cet amas de péchés dont si souvent elle est le principe.

Je passe néanmoins sous silence ces mépris qu'elle inspire, ces aversions qu'elle forme, ces inimitiés qu'elle entretient, ces airs de dédain qu'elle occasionne à l'égard de ceux dont elle a révélé les défauts. Je viens d'indiquer ces dépits secrets, ces projets de vengeance, cette haine envenimée, ces querelles sanglantes qu'elle produit quelquefois sur le rapport qu'on ose en faire à ceux qui en sont l'objet (rapport, pour le dire en passant, dont nulle expression ne peut caractériser la noirceur); je n'ajouterai pas, selon la remarque d'un docteur, qu'une médisance faite et répandue suffit pour jeter le trouble dans les familles, pour faire naître la division dans les villes, pour y souffler le feu de la discorde. Que de malheurs et que de crimes causés par la seule accusation formée auprès de Saül, contre Achimelec! (I *Reg.*, XXII.) Saül en fureur, Achimelec égorgé, le sang de quatre-vingt prêtres du Seigneur répandu, une ville entière livrée au carnage, les habitants massacrés, de tendres enfants immolés au berceau : voilà les horreurs que produisit un seul homme, disons mieux, une seule parole, féconde en iniquité et en malice, selon l'expression du Prophète-Roi qui reproche tous ces maux au perfide Iduméen qui en fut l'auteur : *Quid gloriaris in malitia,*

qui potens es in iniquitate? (*Psal.* LI, 3.) Laissons ici ces effets si frappants, mais moins ordinaires de la médisance, pour nous arrêter aux circonstances contagieuses, dont elle est ordinairement accompagnée, et que j'appelle le scandale de la médisance.

D'abord scandale de la médisance, par rapport à la personne en présence de qui elle se fait. C'est un piége qu'elle lui tend, auquel il est trop rare que l'on échappe. On prête, à dessein et avec satisfaction, l'oreille aux discours du médisant. Péché dans celui qui consent librement et volontairement à l'écouter, péché comparable quelquefois à celui de la médisance; de sorte, dit saint Bernard, qu'il n'est pas facile de décider lequel des deux est le plus grand. Suis-je donc chargé, se dit-on à soi-même, pour tranquilliser sa conscience, suis-je donc chargé de garantir mon frère? *Num custos fratris mei sum?* (*Gen.*, IV 9.) Eh! qui peut douter, mes chers auditeurs, que vous ne soyez obligés de témoigner au moins par votre air, par votre silence, que les maux qu'on lui fait vous déplaisent, si vous n'avez pas l'autorité nécessaire pour vous y opposer? Et si vous l'avez, cette autorité, qui ne sait pas que vous devez en faire usage pour réprimer l'audace de la médisance? Y applaudir, la goûter, la favoriser, l'approuver; c'est, par un lâche respect humain, par une criminelle condescendance, y participer : *Digni sunt morte qui faciunt ea, sed etiam qui consentiunt facientibus.* (*Rom.*, I, 32.) Péché qui vous sera véritablement imputé; péché qui marche ordinairement à la suite de celui que commet le médisant.

Que penser donc de cet artifice si commun par lequel, peu content de se faire écouter, il se fait en quelque sorte prier de médire? Si vous saviez, dit-il adroitement, si je pouvais vous instruire, si je ne craignais pas qu'on répétât mes paroles, si je voulais vous amuser sur le compte d'une telle personne. Ah! c'en est assez : Voilà la dangereuse amorce de la curiosité. Elle ne sait plus se modérer; il faut qu'elle pénètre le mystère; déjà elle demande, elle sollicite, malgré les remords qui découvrent ce qu'il y a d'injuste dans ces désirs. Parlez ouvertement, réplique-t-on, instruisez-nous. Votre silence serait plus pernicieux encore; nous en imaginerions davantage. Voilà, voilà le feu que le médisant a allumé. De dessus ses lèvres, il a passé dans le cœur de ceux qu'il entretient. Le cruel! Il voulait paraître moins coupable, et il le devient toujours plus, en faisant partager à autrui sa propre fureur.

Ce n'en sera pas là le seul effet. On va lui rendre confidence pour confidence : voilà donc, lui dit-on alors, voilà ce que signifiaient certains discours, voilà la raison de certaines démarches, voilà le motif de tels entretiens; puisque vous êtes au fait, je ne craindrai pas de vous ajouter ce que vous ignorez encore et ce que personne ne sait. De là on passe à des faits qui ont avec celui-là quelque rapport. On cite d'autres exemples; on rappelle différentes personnes qui ont été ou qui sont dans la même situation; on répète ce qu'on a ouï dire; on réveille le souvenir de quelques aventures, de quelques anecdotes oubliées. Rarement il arrive qu'une première n'en fasse pas naître plusieurs autres. Ainsi se forme cet enchaînement de médisances; ainsi se fait le honteux trafic des réputations, si j'ose le dire; on en livre une pour le prix d'une autre. Ainsi s'établit cette détestable émulation par laquelle on veut mutuellement enchérir. Ainsi, sans modération, sans ménagement, se divulgue ce qu'il y a de plus secret, de plus nuisible, de plus diffamant : et voilà souvent le fruit d'une seule médisance.

Scandale de la médisance, par rapport au caractère des personnes que quelquefois elle attaque. Comme ce qui est répréhensible dans tout chrétien, le paraît à plus forte raison dans les gens de bien que la vertu distingue plus particulièrement, et plus encore ceux que leur état même doit consacrer; la dépravation du siècle saisit et grossit toujours volontiers le plus léger écart, dont la vertu n'a pas su se préserver : c'est là où le libertinage croit triompher. Car, mes frères, qu'arrive-t-il! C'est que, de la cause du chrétien fidèle qui s'est écarté en ce point des devoirs de la religion, on ne sépare pas la cause de la religion même. En dégrader la sainteté, en faire suspecter les dogmes, énerver la force des bons exemples, avilir un ministère saint, et jeter, sur ceux qu'on ne peut accuser d'aucun crime, le soupçon de l'hypocrisie qui le voile; armer l'impie contre la loi du Seigneur; chercher à l'autoriser dans ses désordres; tel fut toujours (et tel est surtout aujourd'hui) le but de certaines médisances. Autel! autel! c'est toi qu'on veut renverser. Malheur à celui qui, par ses mœurs, se rend indigne de t'approcher! Malheur encore à celui qui en prend occasion de te faire insulte! C'est au Seigneur qu'il est réservé de venger ce double outrage; et cet outrage qui s'adresse à la religion est l'effet de la médisance.

Scandale de la médisance par rapport à la personne elle-même qui médit; elle se pique de piété, remarque le monde. Mais comment allier, avec la vertu, l'aigreur de ses paroles, la rigidité de sa censure, l'observation exacte des défauts d'autrui? Reproche évidemment calomnieux à l'égard du grand nombre; puisque, dans le grand nombre de ceux qui sont dociles à la voix de la religion nous retrouvons constamment la prudence et la douceur de la charité; reproche affecté de la part du monde, qui ne pardonne rien à quiconque n'est pas aussi dépravé que lui, et qui se récrie contre l'indiscrétion la plus légère échappée à la faiblesse, tandis qu'il se permet les noirceurs les plus révoltantes de la méchanceté; reproche absurde qui, d'un défaut que la piété n'a pas entièrement déraciné, voudrait en conclure contre la piété, comme si la médisance était un vice que la piété même commande, qu'elle pro-

duit ou qu'elle autorise ; reproche dont nous lèverons, autant qu'il est en nous, le scandale en vous disant, mes chers auditeurs, que nous ne reconnûmes jamais de solide vertu sans la charité ; que nous ne regardons jamais comme digne de Dieu un cœur que le fiel dévore; que nous mettrons toujours au nombre des péchés et des grands péchés celui de la médisance : mais reproche qui doit redoubler la vigilance des personnes vertueuses, pour ne scandaliser jamais par la médisance. Ah! finirais-je jamais, si j'exposais encore ici à vos yeux ses impressions multipliées et durables, dans ces productions satiriques, dans ces chansons mordantes, dans ces affreux libelles que la curiosité demande de toutes parts, et que de tous côtés la fureur répand ; et qui, de main en main, de père en fils, d'âge en âge, se transmettent à la malignité des hommes, pour leur servir d'aliment?

Que n'aurais-je point à dire sur la malheureuse facilité avec laquelle se communique la médisance? Toutes les circonstances lui sont favorables ; tous les temps lui sont propres; tout sert à la produire ; l'expression d'un mouvement, l'artifice d'un geste, l'éloquence d'un regard, l'énergie d'un seul mot, l'apparence d'un éloge, le ton de l'amitié, quelquefois même le silence. Elle ne respecte ni l'éclat de la place, ni l'élévation du rang, ni les droits de l'autorité, ni la sainteté des fonctions, ni l'importance des services. Il n'est pas jusqu'aux morts qu'elle n'aille troubler dans leur tombeau; quoique, après avoir perdu tous les biens de la vie, l'honneur soit le seul auquel ils conservent toujours parmi nous des droits. Que de ravages causés par la médisance!

Reste l'obligation de la réparer : obligation essentielle et indubitable. Point de pardon, disent les docteurs, d'après saint Augustin; point de pardon pour le pécheur, tant qu'il refuse de réparer l'injustice de son péché : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Or, ce qui est vrai à l'égard de tous les biens, l'est à plus forte raison à l'égard de l'honneur qui, de tous les biens extérieurs, dit saint Thomas, est le premier. Sans parler donc des dommages temporels que peuvent causer quelquefois les discours d'un médisant, par rapport au crédit, à la fortune, aux avantages d'un établissement (dommages sur la réparation nécessaire desquels je laisse à chacun le soin de consulter et d'examiner ses obligations) ; je m'attache principalement à la réparation de la réputation qu'on a injustement flétrie par la médisance. Ce qui m'effraye, c'est le double obstacle que je vois réuni à la nécessité indispensable de ce dédommagement.

Le premier : c'est dans la volonté même du médisant que je l'envisage. Si, dans les narrations injurieuses qu'il a faites, il a inventé, ajouté, exagéré ; voilà ce qui exige un désaveu, une rétractation. S'il n'a été appuyé que sur la vérité; ah ! du moins, il est d'autres vérités avantageuses à la personne dont il a médit; il est dans elle des qualités dignes d'éloge ; il est des interprétations favorables à donner à ce que l'on avait dit ; peut-être en un mot, est-il quelque moyen de lui rendre, auprès des hommes, cette estime qu'on lui a ravie ; et tel est le devoir essentiel du médisant. Mais avoir parlé d'une manière, et s'expliquer ensuite d'une autre ; avoir blâmé malignement, et louer ensuite la même personne avec sincérité ; changer de ton et de langage ; il croit en cela sa gloire intéressée. Erreur, sans doute, erreur ! Ah ! il réparerait sa propre gloire par sa générosité à réparer celle des autres ! Mais portons les choses plus loin : que sa gloire en soit obscurcie ; il faut néanmoins, s'il est possible, qu'il rende l'éclat à celle d'autrui ; c'est la seule marque du repentir sincère du médisant. Or, rarement il la donne. La médisance n'est-elle donc pas une chute dont, au langage de l'Ecriture, on ne veut presque jamais se relever : *Attende ne forte labaris in lingua et sit casus tuus insanabilis.* (*Eccli.*, XXVIII, 30.)

Vous le voulez sincèrement : je le suppose. Comment y réussir? Second obstacle que j'aperçois dans la nature de la médisance. Le propre des paroles, remarque saint Bernard, c'est de voler rapidement, de passer avec légèreté : *Sermo leviter volat, leviter transit.* Mais, dans ce passage, dans ce vol rapide, elles peuvent faire des blessures bien profondes, laisser des plaies bien dangereuses : *Graviter vulnerat, graviter urit.* Aisément elles s'insinuent dans l'esprit : *Leviter penetrat animum* ; difficilement elles en sortent : *Sed non leviter exit.* Rappeler une parole échappée, c'est ce qui n'est pas en notre pouvoir.

Vous avez médit : on a regardé vos discours comme le langage de la vérité : La réparation, on l'attribuera à un sentiment de charité ; elle ne détruira pas l'effet de la médisance. Vous avez médit en présence de quelques personnes ; auprès d'elles, vous essayerez de corriger, d'adoucir, de dissiper votre médisance : On lui a donné cours ; il ne dépend plus de vous de l'arrêter. Vous avez médit, et la médisance était griève : Plus elle est griève, plus constamment elle se retient ; elle devient donc toujours plus irréparable, à mesure qu'il est plus nécessaire de la réparer. Vous avez médit ; le trait est lancé, l'éclat est fait, le bruit est répandu, peut-être même commence-t-il à s'apaiser : Quelle prudence doit être la vôtre, pour fermer, s'il se peut, la blessure sans l'aigrir ! Vous avez médit; le tort que vous avez causé est certain : et, dans le dédommagement, il n'est qu'incertitude, que difficulté, qu'insuffisance, qu'inégalité. Après avoir médit, vous nous consultez. Ah ! dans l'ardeur de notre zèle, nous pouvons bien vous inspirer de l'horreur pour la médisance; mais instruisez-nous, si vous connaissez des moyens d'y remédier. Vos doutes deviennent embarrassants pour nous, c'est un des articles sur lesquels il nous est le plus difficile de vous éclairer, de vous répondre ; et surtout de vous persuader

Vous emporterez donc en mourant la douleur d'avoir causé, par vos médisances, des maux que vous n'aurez pas pu guérir. Ce seront des mains teintes encore du sang de vos frères que vous élèverez vers Dieu. Chargés de leurs dépouilles, vous irez paraître à son tribunal. Aux larmes de votre pénitence viendront se mêler les pleurs que vous leur aurez arrachés. Hélas! ils auront dû vous pardonner par christianisme ; seul il a pu les soulager dans leur affliction dont vous êtes les auteurs; mais, ni vos regrets de l'avoir causée, ni vos désirs de la calmer ne les consoleront jamais. Et c'est le juste vengeur des opprimés, c'est l'implacable ennemi des persécuteurs qui nous juge. Il n'est point cependant sur la terre de péché sans miséricorde, parce que celle de Dieu est infinie : voilà la seule idée qui soutient en nous l'espérance de votre pardon. Dieu voudra bien se contenter de la sincérité de vos regrets, s'il ne dépend pas de vous de les rendre plus efficaces. Mais s'ils sont sincères, que, dès à présent, aux efforts pour réparer le passé, ils ajoutent la circonspection pour l'avenir.

Cette circonspection, mes chers auditeurs, combien de raisons se réunissent pour vous l'inspirer!

Motif d'honneur. Pourriez-vous ne pas rougir d'entretenir la malignité du public par celle de vos discours; de vous faire auprès de lui les délateurs de ceux que, ni lui, ni vous, n'avez le droit de juger; et de l'engager à flétrir, par la précipitation de ses jugements, une réputation que l'intérêt public devrait lui-même garantir?

Motif de droiture. Ah! rentrez un moment en vous-même, ne méritez-vous aucun reproche, vous qui en attirez si volontiers sur les autres? Que celui d'entre vous qui est sans péché, pourrai-je dire, en empruntant la parole de Jésus-Christ, se permette d'accuser ceux qu'il croit être pécheurs. Mais de quel front, sans nécessité, citez-vous des coupables, vous que tant de fois votre propre conscience condamne.

Motif d'équité. Vous désirez qu'on vous ménage, et vous ne sauriez user de ménagement. Vous éclatez en ressentiment contre ceux qui parlent à votre désavantage, et vous vous faites un jeu de parler au désavantage d'autrui. Accordez-leur au moins ce que vous exigez d'eux. Leurs droits sont les mêmes que les vôtres.

Motifs d'humanité. Ceux dont vous ternissez la gloire sont vos frères; s'ils sont criminels, ce n'est point à vous à les en punir. S'ils sont faibles, c'est à vous à les plaindre. S'ils sont malheureux, il est digne de vous de les consoler. La pitié vous émeut en faveur de ceux à qui leurs biens sont ravis. Pourquoi dépouiller du plus précieux ceux qui l'ont encore? Seriez-vous donc les ravisseurs les plus dangereux? Vous convenez qu'il faut épargner les possessions, ne soyez pas assez cruels pour ne pas épargner la personne même.

Motifs de paix. Laissez à ces hommes inconsidérés et pervers les tristes fruits de leur méprisable langage. Qu'ils se trouvent sans cesse mêlés dans ces odieuses discussions de plaintes, de rapport, de soupçons sur des objets qui devraient leur être étrangers. Dès que vous ne contribuerez pas à troubler la tranquillité, la vôtre sera plus à l'abri. Respectez toujours la réputation d'autrui, c'est le moyen le plus sûr et le plus honorable de veiller sur la vôtre.

Mais, chrétiens, c'est à la religion qu'il appartient d'appuyer sur ces motifs, et de les rendre efficaces. C'est elle aussi qui, par la bouche de saint Jacques, vous adresse ces paroles, que je vous invite à n'oublier jamais. Si quelqu'un pense avoir de la religion, dit cet apôtre, quoiqu'il ne règle pas sur elle ses discours, il s'abuse, ce n'est dans lui qu'une religion vaine : ***Hujus vana est religio.*** (*Jac.*, I, 26.) Eh! quelle monstrueuse contradiction, poursuit saint Jacques, quand une même langue, destinée à bénir Dieu votre Père, est employée à outrager les hommes qui sont faits à l'image de Dieu : ***In ipsa benedicimus Deum et Patrem et in ipsa maledicimus homines qui ad similitudinem Dei facti sunt!*** (*Jac.*, III, 9.) Ne vous rassurez donc pas sur les cantiques de louanges que vous dirigez vers Dieu ; si vous continuez à répandre sur le prochain des flots d'amertume, ne vous déguisez pas la réalité de l'insulte que vous lui faites dans la personne de vos frères, à la faveur de quelques prières que vous lui offrez; et n'attendez de sa part que les feux de sa colère, si vous laissez éteindre dans vous la flamme de la charité. Que le langage de la charité chrétienne féconde tous les sentiments, que cette vertu réunisse nos cœurs sur la terre, c'est le moyen de nous réunir tous dans le bonheur du ciel.

Quant à vous, mes frères, si vous avez à vous plaindre de la malignité de la médisance; pour vous consoler et pour vous instruire, souvenez-vous, selon la belle pensée de saint Chrysostome, que dans le combat du monde, celui-là est déclaré vainqueur qui abat son adversaire; mais que la loi est bien différente parmi ceux qui combattent sous les étendards de Jésus-Christ. Ici, ce n'est pas celui qui terrasse, c'est celui qui souffre; ce n'est pas celui qui ose insulter à son ennemi, mais celui qui pardonne, auquel cette couronne est réservée : *In stadio Christi, non eum qui percutit, sed qui percutitur coronari decretum est.* Couronne immortelle que je vous souhaite, etc.

SERMON XXXIII.

Pour le mercredi de la semaine de la Passion.

AVANTAGE D'AGIR EN VUE DE DIEU.

Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas, et sequuntur me (*Joan.*, X, 27.)

Mes brebis entendent ma voix, je les connais et elles me suivent.

Pour être à Jésus-Christ, il faut écouter ses paroles, suivre les sentiers qu'il nous a

tracés, s'attacher fidèlement à ses pas, ne reconnaître de pasteur et de guide que lui; chercher, selon l'expression de saint Paul, à lui plaire en toutes choses, sans ambitionner d'autre suffrage que le sien. Jésus-Christ ne reconnaît de disciples que ceux qui se renoncent eux-mêmes pour le suivre uniquement : *Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas et sequuntur me*, Voilà, en peu de mots, mes chers auditeurs, quelle doit être la règle de notre conduite. Règle bien simple, puisqu'elle renferme tout sous une seule idée; règle bien essentielle, puisque c'est de votre exactitude à la suivre que dépend le progrès de votre sanctification; règle universelle et propre à toutes les circonstances de la vie, puisqu'il n'en est aucune, à l'exception du péché, dans laquelle vous ne puissiez en faire usage. Mais, en même temps, règle presque généralement méconnue et abandonnée, puisque rien n'est plus rare parmi les hommes que d'en trouver qui, par leurs actions, n'aient d'autre vue que de suivre la voix de Jésus-Christ, d'obéir à son esprit; d'autre intention que de lui plaire à lui seul.

A n'examiner que les dehors, il est un grand nombre de chrétiens qui paraissent en faire assez pour plaire à Dieu. D'où vient donc qu'il en est si peu qui lui plaisent? C'est que dans les choses même qui ne sont pas opposées à Dieu, on ne pense nullement à lui; c'est qu'on rapporte tout aux hommes, c'est qu'ils sont les seuls qu'on est occupé à satisfaire; en un mot, c'est qu'on n'agit point en vue de Dieu. Et voilà, mes frères, ce qu'il serait important de réformer dans le christianisme, et sur quoi je viens appeler vos plus sérieuses méditations, dans les deux parties de ce discours.

Agir en vue de Dieu; c'est pour les hommes le plus grand avantage; première partie. Ne pas agir en vue de Dieu; c'est parmi les hommes l'illusion la plus ordinaire. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Cessez, mes frères, de vous plaindre des peines attachées à la condition de l'homme, ce n'est certainement pas là ce qui en fait le malheur. Ce qui est véritablement déplorable dans les occupations de la vie, c'est que vous sentiez qu'elles vous accablent, sans que vous pensiez à en retirer les avantages qu'elles peuvent produire. La stérilité de vos travaux, en voilà la véritable rigueur. Mais n'en accusez que vous, chrétiens, seuls vous êtes les auteurs de cette infortune, et si vous travaillez sans solide adoucissement, c'est parce que vous ne travaillez pas pour le maître de qui vous pouvez en attendre. A Dieu ne plaise cependant que je vienne vous détourner de servir ceux qui, dans le monde, ont un droit réel à vos services; vous les leur devez, et, d'après l'Apôtre, je dois vous exhorter à les leur rendre : *Obedite dominis carnalibus*. (*Ephes.*, VI, 5.) Mais rendez-les leur, vous ajouterai-je avec saint Paul, dans la simplicité d'un cœur chrétien qui est soumis à Dieu, qui rapporte à Dieu ses œuvres, qui a pour motif de plaire à Dieu, et non aux hommes : *Non quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi*. (*Ibid.*) Je laisse à part dans ce discours ce qui pourrait en faire seul la matière, je veux dire ce que Dieu a droit d'exiger de vous, et, pour vous rendre sensibles vos propres intérêts, je m'attache à ce que vous pouvez attendre de Dieu, lorsque vous agissez en vue de lui, et je le fonde sur ces trois réflexions si faciles à saisir. Dieu est le seul qui connaisse parfaitement ce qu'on fait pour lui; Dieu est le seul qui se ressouvienne constamment de ce qu'on a fait pour lui; Dieu est le seul qui récompense pleinement tout ce qu'on a fait pour lui. Jugez à présent s'il est avantageux d'agir pour Dieu, en vue de Dieu.

Je n'emprunterai point ici vos murmures contre le monde, je ne répèterai pas ces éternelles plaintes si générales, si bien fondées qu'elles ont été, de tous les siècles, communes à tous les sages, avouées de tous les hommes, et ordinairement plus amères dans ceux qui avaient le plus aimé le monde et qui l'avaient mieux connu.

Eh! qui ne sait pas qu'on y rend, tous les jours, des services à des hommes qui croiraient trop les payer, s'ils les remarquaient; que souvent, pour flatter l'orgueil de ceux qu'on secourt, il faut que la main secourable se dérobe; que quelquefois un bienfait rend à charge celui de qui on l'a reçu? Qui ne sait pas qu'il est à craindre de désobliger par son empressement, de fatiguer par son zèle, d'importuner par le témoignage de ses sentiments? Qui ne sait pas qu'on juge d'un service rendu par l'événement qui en est la suite; que c'est des circonstances que l'on en fait dépendre la valeur; que les uns se rabaissent, parce qu'ils craignent la reconnaissance qu'il exige; les autres, parce qu'ils réfléchissent trop peu, pour en sentir le prix; plusieurs, parce qu'ils regardent comme une dette dont on s'acquitte à leur égard, ce qui est cependant une obligation réelle qu'ils contractent envers autrui. Laissons, encore une fois, laissons la trop sensible vérité de ces portraits que font du monde ceux qui travaillent pour lui. Ne fût-il pas tel qu'on veut le dépeindre, fût-il vrai, contre l'expérience universelle des hommes, que ce qu'ils font les uns pour les autres, n'en est pas souvent ignoré; il est toujours certain que Dieu seul connaît parfaitement le mérite des actions dont il est le motif et la fin.

L'homme, dit l'Ecriture, voit les dehors : *Homo videt ea quæ parent*. (I *Reg.*, XVI, 7.) Il n'est réservé qu'à Dieu de porter la lumière jusque dans le fond du cœur : *Dominus autem intuetur cor*. (*Ibid.*) Or, c'est là précisément le principe secret qui donne la vie aux actions, c'est cette intention qui, de la volonté dans laquelle elle prend son origine, répand sur les œuvres cet esprit sans lequel elles ne sont qu'un corps inanimé; c'est là, pour me servir des paroles

de Jésus-Christ, cet œil dont la clarté rejaillit sur tout le corps, et qui ne peut s'obscurcir sans le couvrir de ténèbres. (*Matth.*, VI, 12.) Or, voilà ce que Dieu seul aperçoit, et ce que les hommes les plus attentifs ne peuvent jamais s'assurer de bien connaître.

Démêleront-ils avec certitude si, dans ce que vous faites pour eux, la sincérité du cœur est le vrai principe, s'il ne s'y glisse pas un intérêt personnel qui se recherche lui-même, une inclination naturelle qui se satisfait, une contrainte cachée qui se déguise, une ostentation de générosité qui aime à paraître. Doutes fâcheux, mais appuyés sur le grand nombre des bienfaits qui viennent d'une telle source, et qui peuvent, par là même, rendre suspects les vôtres ! Trop souvent les apparences ont trompé les hommes pour qu'ils ne jugent plus que sur cette règle. C'en est assez qu'il se soit trouvé parmi eux des amis habilement hypocrites, pour qu'ils saisissent moins aisément le caractère d'une véritable amitié.

Il y a plus : lors même qu'ils sont convaincus de la vôtre, il ne leur est pas possible de la connaître tout entière. Il est, si je puis le dire, comme diverses nuances dans les impressions de l'âme; et souvent elle ne peut manifester que par un effet semblable des sentiments bien plus vifs. Ou l'expression se refuse, s'il faut les rendre, ou l'occasion se dérobe, si l'on veut en fournir la preuve; ou la circonstance n'est pas favorable, si l'on agit; ou les facultés manquent, si l'on désire en faire plus. Combien de fois avez-vous dit : Je voudrais que cette personne pût connaître mes dispositions à son égard, découvrir ma pensée, lire dans mon cœur ! Ah ! avec quelle ardeur je défendrais ses intérêts, je concourrais à son avantage, j'accélèrerais sa fortune ! Cœurs généreux, et il en est, vous éprouvez de si nobles sentiments, vous les exprimez même avec moins de force qu'ils n'en ont ; mais, outre qu'il faut s'en fier à vous, et que vous êtes vos seuls garants, ceux mêmes qui croiront vos témoignages en sentiront-ils toute l'énergie ?

Ce n'est pas tout encore : il est un témoignage d'action le moins équivoque, sans doute; vous le donnez, mais combien d'ombres en ralentissent l'éclat ! Il ne vous sied pas même de le faire apercevoir. C'est le ternir que de trop l'exposer aux yeux qui doivent en être frappés. Vous n'aurez garde de faire remarquer cette attention à ne rien omettre de ce qui pouvait plaire; vous ne parlerez point de toutes les mesures qu'il vous aura été nécessaire de prendre, de tous les obstacles que vous aurez eus à vaincre, de tous les sacrifices qu'il vous aura fallu faire, de tous les dégoûts que vous aurez dû étouffer. Quand on oblige les hommes, une partie du bienfait consiste à déguiser ce qu'il coûte; il faut en dissimuler le prix, pour lui en donner. Preuve nouvelle et bien sensible que non-seulement les hommes ne le connaissent pas, mais qu'ils ne veulent pas même le connaître. Aussi, dites-vous encore quelquefois, que telle personne ne fait point ce que vous avez fait pour elle, que vous ne voulez pas même qu'elle en soit informée, mais qu'elle ignore vos vrais sentiments et votre conduite. Or, c'est ici que je vous plains, non de ce que vous n'êtes pas intéressé envers les hommes dans le bien que vous leur faites; mais de ce que vous l'êtes trop peu à l'égard de Dieu, et de ce que vous ne savez pas attirer ses regards sur tout ce que vous faites, en le faisant en vue de lui seul ; puisque rien de ce qui serait dirigé par ce motif n'échapperait à ses regards. Il atteint, selon la parole de l'Apôtre, par la pénétration de sa lumière, jusque dans le fond de l'âme; il éclaire les divers mouvements qui y naissent, il discerne les pensées et distingue les intentions (*Hebr.*, IV, 12); vérité incontestable qui suit de la nature de Dieu, et dont il ne s'agit ici que de faire l'application à votre conduite.

C'est dans le ciel, disait Jacob, que j'ai un témoin : *Ecce in cœlo testis meus.* (*Job*, XVI, 20.) Et voilà, mes frères, en deux mots, l'inestimable avantage dont je vous invite à jouir, et que je réduis à trois conséquences sensibles ; c'est-à-dire que Dieu étant témoin de ce qu'il y a même en votre âme de plus secret, dès que vous agirez en vue de Dieu, d'une part, Dieu sera toujours satisfait ; et de l'autre, vous serez toujours tranquilles.

Dieu sera satisfait, parce qu'il connaîtra que vous avez dessein de le satisfaire ; c'en est assez. Il n'en est pas de même de Dieu comme des hommes, qui facilement attribuent à un défaut de volonté ce qui n'est qu'un manque de pouvoir ; que ce manque de pouvoir indispose contre ceux en qui ils le remarquent ; qui font quelquefois un crime de ce qui n'est, au fond, que malheur. Souvent Dieu estime cette même action qui, de la part des hommes, ne vous attire que des reproches. Dieu sera satisfait, parce que dès là que vous agirez en vue de lui, cette intention donnera du prix à l'action qui paraît la plus indifférente; et de là vient qu'écrivant aux Colossiens, saint Paul les exhorte à envisager Dieu dans tout le détail de leur conduite : *Quodcunque facitis, ex animo operamini sicut Deo, et non hominibus.* (*Col.*, III, 23.) Et, dans la première Epître aux Corinthiens, il n'exclut pas même les actions les plus ordinaires, les plus communes, les plus nécessaires à la vie, parce que Dieu en étant la véritable fin, il peut en tirer une véritable gloire : *Sive manducatis, sive bibitis, sive quid aliud facitis, omnia in gloriam Dei facite.* (I *Cor.*, X, 31.) Dieu sera satisfait, parce qu'il est naturel de croire que, quand vous agirez en vue de Dieu, vous agirez aussi d'une manière plus digne de Dieu. D'où il suit, prenez garde, je vous prie, qu'il est de l'intérêt même des hommes que ceux qui les servent les servent en vue de Dieu. Pourquoi ? Parce que, persuadés alors que l'œil divin les fixe toujours, et

voulant attirer sur eux les complaisances de Dieu, ils ne seront plus ou simplement mercenaires, ou guidés, suivant l'expression de saint Paul, par les regards humains du maître temporel qu'ils veulent capter : *Non ad oculum servientes.* (*Eph.*, VI, 6.) Mais ils se ressouviendront que c'est la volonté de Dieu, et qu'ils doivent l'exécuter avec une sainte ardeur : *Sed facientes voluntatem Dei ex animo* (*Ibid.*) ; et l'expérience prouve tous les jours qu'il n'est pas d'amis plus sincères, de serviteurs plus zélés, de protecteurs plus généreux que ceux qui se conduisent par des vues si relevées.

Or, par là même que Dieu sera satisfait, vous trouverez aussi la source de votre tranquillité. Que craindriez-vous ? Le manque de succès dans ce que vous entreprenez ? Mais le succès n'est point, aux yeux du Seigneur, le point important; il ne connaît d'autre gloire dans vous que celle de la volonté et des efforts. Vous avez tout fait auprès de lui dès que vous avez fait ce qui a dépendu de vous. Vous méfieriez-vous de l'obscurité de vos œuvres ? Mais est-il un bon désir, un pieux projet, un saint mouvement que sa lumière ne pénètre et que sa grâce ne relève ? Redouteriez-vous les idées des hommes ? Vous êtes à plaindre si vous n'ambitionnez que leurs suffrages : tout est perdu pour vous, s'ils vous les refusent; vous avez bien peu, s'ils vous les accordent. Mais que sont pour vous et leurs blâmes et leurs éloges, si vous cherchez Dieu ? Vous êtes sûrs d'en être aperçus et d'en obtenir la faveur : *Ecce in cœlo testis meus et conscius meus in excelsis.* (*Job*, XVI, 20.)

Second motif d'agir en vue de Dieu.

Parlez ici, vous qui, jusqu'à présent, n'avez travaillé que pour le monde; vous qui avez obligé bien des amis; qui leur avez prodigué vos moments, votre santé, votre fortune : assureriez-vous que le temps n'en a point effacé l'idée de leur esprit; que des bienfaits plus grands, venus d'une autre part, n'ont point obscurci les vôtres ; que, depuis qu'on a cessé de vous voir par l'arrangement des circonstances, on n'a point cessé de penser à vous ? Vous-même, n'avez-vous point perdu de vue les objets qui excitèrent autrefois votre reconnaissance ? N'avez-vous point oublié d'anciens services qui paraissaient de nature à ne s'oublier jamais ? Ah ! vous le répétez sans cesse : Flatter ceux-ci, parce que l'on a quelque avantage à en espérer; oublier ceux-là dès qu'on ne peut plus en rien attendre : voilà le monde, le voilà même par rapport à ceux qui semblent avoir plus de droit au stérile souvenir qu'il ose promettre. Au premier moment, le monde applaudit avec vivacité, et dès le second instant, il cesse de s'intéresser avec zèle. Aujourd'hui un événement le fixe, rarement le lendemain il s'en occupe. Il admire dans un premier transport, il voit ensuite avec indifférence ; il laisse vieillir avec les bienfaits leur mémoire; l'un et l'autre disparaissent ensemble et s'évanouissent.

Que ces hommes fameux qui crurent avoir rempli la terre de leur gloire pussent aujourd'hui s'arracher au tombeau, pour revenir s'assurer qu'ils avaient au moins échappé à l'oubli : que trouveraient-ils d'eux-mêmes dans le souvenir des hommes? Hélas! ils verraient à peine quelques traces légères de leur existence. Tout au plus, leur nom froidement écrit dans des fastes que la curiosité parcourt, sans que la reconnaissance s'y intéresse, quelque détail de leurs talents que la censure examine, ou de leurs exploits que l'éloignement affaiblit, quelques traits d'admiration que leur avait peut-être disputés leur siècle quand ils pouvaient y être sensibles, et que la postérité ne leur accorde que quand ils ne peuvent plus en jouir. C'est-à-dire une célébrité tardive, et pour eux par conséquent sans effet; une réputation stérile, quoiqu'on la suppose brillante, dès qu'elle leur survit ; disons mieux, une ombre qui les suit comme l'unique reste de l'éclat passager de leur mérite. Voilà tout ce que peut, pour les héros, la fidélité de l'histoire ou la magnificence des monuments. De la part des hommes, voilà les plus grands efforts : est-il donc si intéressant de rapporter tout à eux ?

De la part du Seigneur, chrétiens auditeurs, quel heureux contraste! Comme il considère, du haut de la demeure qu'il s'est bâtie lui-même, selon l'expression du prophète, tous ceux qui habitent sur la terre ! Aussi, selon la parole de Job, il ne détourne point les yeux de dessus les justes : *Non auferet a justo oculos suos.* (*Job* XXXVI, 7.) Hélas ! âmes fidèles (il en est sans doute ici plusieurs), vous avez oublié ce que vous avez fait pour lui, et je ne viens point en nourrir en vous un dangereux souvenir pour repaître une vanité secrète ; mais j'ose vous encourager par la consolante idée du souvenir que Dieu en conserve ; et, tandis que, d'une part, vous direz, selon l'avis de Jésus-Christ, que vous êtes des serviteurs inutiles : *Servi inutiles sumus* (*Luc*, XVI, 17) ; de l'autre, je vous ajouterai à la gloire de ce grand Maître, en me servant des paroles de saint Paul, que le Seigneur, plein d'équité et de fidélité à sa promesse, n'oublie jamais le mérite de vos actions : *Non enim injustus Deus ut obliviscatur operis vestri.* (*Hebr.*, VI, 10.) Toujours présentes à l'immutabilité de ses connaissances, il n'est aucune de vos œuvres qui n'y soit distinctement renfermée. A la fin de votre carrière, à l'instant qui vous ouvrira celle de l'éternité, au premier rayon que Dieu fera rejaillir sur vous de sa splendeur, au flambeau de son éternelle lumière, vous retrouverez gravé, dans le livre de vie, tout ce qui aura pu contribuer à vous en mériter le bonheur. Là, le simple travail d'une femme forte, telle que l'Ecriture nous la dépeint (*Prov.*, XXXI, 10) est écrit, comme les victoires éclatantes d'une Judith, les secrètes vertus d'un Tobie, comme le zèle courageux d'un Daniel, la patience d'un Job, comme l'intrépide constance d'un Éléa-

zar; l'offrande du denier de la veuve, comme les aumônes d'un Zachée. C'est au seul mérite qui s'acquiert devant Dieu qu'on peut assurer l'immortalité.

Je me trompe, mes chers auditeurs, il ne survient que trop souvent un épais nuage qui le couvre. Malheureux, qu'avez-vous fait? Après avoir servi Dieu, vous avez péché. Sous les ténèbres de vos iniquités présentes sont ensevelies toutes les œuvres saintes que Dieu avait agréées, et qui vous conduisaient à sa gloire. Auriez-vous donc, en un seul instant, perdu le fruit des travaux d'un nombre d'années? Oui, chrétiens, tout serait perdu pour vous si vous persévériez jusqu'à la mort dans cet état de péché; pourquoi? Parce que le péché qui vous rend alors les ennemis de Dieu met obstacle au droit que vos mérites précédents avaient acquis. Mais écoutez, je vous prie, ce point d'instruction que j'aime à vous exposer, comme renfermant une idée touchante de la bonté de Dieu. Ils peuvent faire revivre vos mérites, ainsi que nous l'enseigne la théologie. Il n'en est pas comme des œuvres faites dans l'état même du péché, lesquelles, sans être (Dieu vous préserve de le penser jamais), sans être pour cela un nouveau péché, sont néanmoins, selon le langage de l'école, des œuvres mortes, parce qu'elles sont destituées du principe de vie qui est la grâce sanctifiante, et parce que, sans cette grâce, jamais elles ne peuvent avoir de mérite pour l'éternité. Non, il n'en est pas ainsi des bonnes œuvres qui ont précédé le péché. Il en avait à la vérité couvert les fruits, mais ils reparaissent dès que la racine vivifiante de la charité a repris place dans votre cœur. Avec son amitié Dieu se plaît à vous rendre vos droits. Vous y rentrez lorsque vous rentrez dans sa grâce; le seul souvenir qu'il conserve alors, c'est celui de vos anciens mérites; en vous pardonnant, ce qu'il oublie, c'est votre péché, et de ce péché pardonné il ne se ressouviendra jamais.

Le connaissez-vous à présent, ce bon maître, en vue duquel je vous invite à toujours agir? Eh! où sont-ils, sur la terre, ceux qui n'oublient que les injures? Dans ceux mêmes qui les pardonnent quels secrets ressentiments! Dans le cœur le plus généreux qui cherche à les étouffer, ils sont sans cesse prêts à renaître; le seul aspect d'un ennemi mêle un trouble secret à la réconciliation, l'offense la plus légère ranime l'impression des premières, et, après la grièveté des vôtres qu'il a dissipées, Dieu ne laisse subsister que vos vertus! Ah! chrétiens, de ce qu'il vous est permis de réparer vos pertes, en concluriez-vous qu'il est moins nécessaire d'en prévenir le malheur? Prodigues dénaturés! Abandonneriez-vous de nouveau la maison de votre père, parce qu'à votre retour il vous a fait revêtir de vos premiers vêtements? Non, sans doute, et j'ai bien plus droit d'augurer de la bonté de vos cœurs que celle de Dieu les touchera, que vous le servirez avec plus d'ardeur, par là même qu'il se ressouvient plus volontiers de vos services; j'ajoute enfin qu'il est le seul qui les récompense pleinement : troisième motif de rapporter tout à Dieu.

Quelques remercîments passagers, quelque froide reconnaissance, quelque légère marque de retour de la part des hommes, voilà ce que vous avez à attendre, voilà aussi ce que vous leur reprochez, mais voilà donc ce qui devrait vous éclairer. Voilà ce qui devrait vous instruire, que dans la nécessité où vous êtes de servir les hommes, c'est en vue de Dièu que vous devez vous y appliquer. Vous vous plaignez de ce que les hommes laissent souvent vos travaux sans récompense, ou de ce qu'ils ne les récompensent jamais assez. Des maîtres injustes, des amis infidèles, des enfants ingrats, un public indifférent, voilà souvent ce que produisent ces travaux. Dieu le permet, pour vous apprendre que c'est à lui qu'il faut les diriger. Il vous punit de ce que vous ne les lui rapportez pas, par leur propre stérilité. Ah! il n'a tenu qu'à vous d'avoir une récompense sûre de tout ce que vous faisiez pour les hommes. Il ne s'agissait que de ne pas l'espérer d'eux, de ne pas vouloir la recevoir d'eux, de ne pas chercher uniquement à la mériter auprès d'eux. Votre perte réelle vient de ce que vous avez mal placé vos espérances, et les hommes ne vous trompent que parce que vous vous êtes trompés les premiers. Il fallait les connaître : vous n'en eussiez que mieux connu vos devoirs, vous vous fussiez proposé Dieu pour motif en les remplissant. Ce qui en eût résulté, c'est que vous pourriez dire aujourd'hui avec l'Apôtre : Je sais en qui j'ai mis ma confiance : *Scio cui credidi;* et je suis assuré que Dieu est assez puissant pour que je reçoive de lui les récompenses que sa bonté nous promet et que sa fidélité nous accorde : *Certus sum quia potens est depositum meum servare, in illum diem.* (II *Tim.*, I, 12.)

Assez puissant, dit saint Paul, et remarquez, mes frères, cette différence essentielle que vous n'observez point assez, et qui, de même que la bonté, distingue principalement Dieu des hommes. Vous murmurez du peu d'avantage que vous retirez d'eux; et peuvent-ils toujours, quelque bons, quelque généreux qu'on les suppose; les rois eux-mêmes peuvent-ils toujours récompenser abondamment tous ceux qui sont ou qui se croient dignes de l'être? Comme sur la terre nécessairement tout est borné, on ne peut attribuer qu'à Dieu la gloire de ne mettre à ses récompenses aucune borne. Aussi a-t-il pourvu à tout, en vous engageant à travailler en vue de lui, lors même qu'il vous a prescrit des devoirs envers les hommes. Et comme vous seriez véritablement à plaindre, si c'était d'eux uniquement que dût dépendre le fruit de votre fidélité, ce premier maître s'est chargé d'y répondre. C'est avec lui que vous devez entrer en jugement; c'est lui qui s'est fait votre garant.

Pourquoi donc ne vous attacher qu'à des maîtres ingrats par nécessité, parce qu'ils sont indigents par nature? Pourquoi ne pas offrir à Dieu des vertus qu'il peut lui seul couronner?

Et comment les couronne-t-il? Mes chers auditeurs, formez-vous quelque idée des récompenses de Dieu. Si l'on en obtient dans le monde, sont-elles entières, sont-elles proportionnées, sont-elles durables? Je ne veux ici d'autre arbitre que le monde même. Quelle carrière faut-il souvent parcourir pour atteindre sa plus légère récompense! Quel nombre d'actions deviennent souvent nécessaires pour qu'une d'entre elles puisse l'obtenir! A quoi enfin se termine-t-elle? Elle finit au moins avec vous, et va s'ensevelir dans votre tombeau. Ce que vous aurez fait pour Dieu aura été léger en lui-même : *Quod in præsenti...... leve;* et ce qu'il vous prépare est d'une sublimité frappante : *Supra modum in sublimitate.* Ce que vous aurez fait pour Dieu aura été passager, aura duré un moment : *Quod in præsenti momentaneum*; ce que vous en recevrez, c'est un poids éternel de gloire : *Æternum gloriæ pondus operatur.* (II *Cor.*, IV, 17.) Dans ce que vous aurez fait pour Dieu, il y aura eu des choses bien petites en apparence; un verre d'eau froide, pour me servir ici de l'exemple consacré par Jésus-Christ même dans l'Evangile, donné par un saint motif, c'est bien peu, sans doute : *Quicunque dederit calicem aquæ frigidæ.* Et cependant à ces choses-là même une récompense est attachée : *Amen dico vobis, non perdet mercedem suam* (*Matth.*, X, 42); quel que puisse être le nombre de ceux qui méritent une récompense, celle de chaque particulier ne peut en souffrir : *Reddet unicuique secundum opera ejus.* (*Matth.*, XVI, 17.)

Attendez-vous, mes frères, à quelque chose de plus encore; et, comme Dieu, dit saint Augustin, couronne la bonne volonté, quand elle ne peut pas être suivie de l'action, il s'ensuit que non-seulement il vous récompensera de ce que vous aurez fait, mais de la sincérité avec laquelle vous eussiez désiré de faire de plus. Et voilà ce qui nous autorise à vous rassurer, âmes vertueuses et timides qui craignez de n'avoir rien fait pour Dieu, qui n'avez pas eu de grandes occasions de faire des sacrifices marqués à Dieu, et qui cependant avez toujours désiré de plaire à Dieu. Cet œil divin qui ne se ferme jamais, dit saint Chrysostome, voit que vous eussiez donné à cet indigent ce que vous auriez eu, puisque sincèrement vous vouliez le soulager (c'est l'exemple dont il se sert) : *Insomnis ille oculus videt te dedisse quod habueras.* Ainsi, Dieu voit ce vrai don de faire beaucoup pour lui, si les circonstances eussent secondé vos vœux. Dans la simplicité de votre conduite, il distingue la sublimité du motif qui vous eût portées à ce qu'il y a de plus difficile. Il lit dans vous ces dispositions de zèle qui eût volontiers éclaté, et tout cela vous rend chers à ses yeux, *Videt te dedisse quod habueras.*

Ayez donc du courage, serviteurs fidèles, dans les moindres objets : *Euge, serve bone.* (*Matth.*, XXV, 21, 23.) C'est à vous que le souverain Maître ouvrira l'entrée de son bonheur et de sa gloire. Ce n'est pas précisément aux grandes actions que cette ferveur s'accorde, c'est à la pureté du motif, à la droiture de l'intention, à la sainteté des vues, à la ferveur de la volonté. Dieu devait à la gloire du christianisme les brillants efforts des héros de la foi qui ont conquis le ciel avec éclat. Mais ils la feront aussi cette heureuse conquête, les simples fidèles dont les combats sont moins grands, la générosité plus secrète, et qui, sous les rapports d'une vie commune, ont un cœur vraiment élevé par l'élévation du motif qui les anime. Voilà surtout en quoi consiste cette fidélité que loue le Seigneur et qu'il récompense. Sans cela, que nous dit-il? Quel est le maître de qui l'on puisse exiger un salaire pour des travaux qui n'avaient point de rapport à lui? Et n'en est-il pas cependant ainsi à l'égard de Dieu, de la plupart des actions des hommes? Ne point les faire en vue de Dieu, c'est, parmi eux, l'illusion la plus ordinaire.

SECONDE PARTIE.

Non, mes frères, rien n'est plus ordinaire que de ne pas se proposer Dieu pour motif dans les actions; très-aisément vous en conviendrez, en reconnaissant les causes de ce déplorable égarement. J'en remarque trois qui privent les hommes de cette abondance de mérites qu'ils pourraient si facilement recueillir. La première est une dissipation qui fait perdre continuellement l'idée de Dieu; la seconde est un amour des biens sensibles, qui engage à les préférer à ceux qu'on peut attendre de Dieu; la troisième est un mélange de motifs humains qui s'insinue dans les choses même que l'on paraît directement faire pour Dieu. Je reprends :

Dissipation qui fait oublier Dieu. Ah! mes chers auditeurs, voilà tout à la fois et l'habitude presque générale qu'on contracte dans les diverses occupations du monde, et le vrai malheur de ceux qui y vivent. L'horreur du système également impie et insensé qui eût voulu persuader aux hommes que Dieu ne porte à leurs œuvres aucune attention, et qu'il n'y prend aucun intérêt, combien de chrétiens semblent l'adopter par leur conduite, en ne pensant pas plus à Dieu, que si Dieu en effet ne pensait point aux hommes; en ne lui rapportant pas leurs œuvres avec plus de soin que s'il n'en méritait pas le tribut. Oubli injurieux à Dieu vers lequel ils ne font aucun retour; oubli humiliant pour eux-mêmes, et par lequel ils semblent se confondre dans la classe commune des êtres qui n'ont d'autre fin que celle d'un ordre purement naturel; oubli de Dieu qui paraît ne plus laisser à l'homme d'autre prérogative que celle de jouer un rôle plus apparent sur le théâtre du monde,

dont il ne peut plus se considérer que comme un acteur du premier rang !

Que sont-ils en effet, que sont-ils de plus ceux qui, effaçant de leur mémoire la noblesse de leur destination, la sublimité de leur fin, l'excellence de leur être, vivent dans le monde comme s'ils ne vivaient que pour le monde et pour eux-mêmes; se laissent emporter à un cours tout naturel d'événements; se livrent aux diverses impressions qu'ils éprouvent ; cèdent aux caprices, à la bizarrerie, à l'inconstance de leurs idées, sans penser jamais au grand objet qui doit les fixer et les réunir? Jouets misérables des mouvements qui les agitent, ils les suivent indifféremment sans être touchés du bien, quand ils le pratiquent, et sans d'autre vertu que celle dont le hasard occasionne les actes, que la circonstance leur facilite, et qu'un sentiment purement humain leur fait adopter.

Or, il n'est que trop vrai que tel est le caractère dominant dans la plupart des chrétiens, et que Dieu n'entre pour rien dans leurs délibérations, dans leurs projets, dans leurs desseins. Qu'il y ait parmi eux des sages, je le veux : mais n'est-ce point une sagesse dont nous trouvons des exemples dans le paganisme même? sagesse de raison, droiture naturelle, vertu d'inclination; à Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que je les confonde ici avec le crime; mais aussi je n'ai garde de leur applaudir comme étant suffisantes devant Dieu, dès qu'elles s'arrêtent là. Pour vos propres intérêts, je dois chercher à leur donner ce degré de perfection qui fait leur mérite; et comme vous les avez reçues de Dieu, je dois vous engager à les pratiquer pour Dieu. J'ose, à ce dessein, tout instruits que je vous suppose, vous rappeler ici les premières leçons dont on forma votre enfance (combien hélas ! qui les ont oubliées), j'ose vous répéter que c'est pour servir Dieu que vous fûtes créés de la main de Dieu. M'élevant ensuite contre cette habituelle indifférence qui éloigne de votre esprit jusqu'à l'idée de ce grand maître, je vous demande si c'est lui, en effet, que vous prétendez servir. Répondez, et, jetant actuellement un coup d'œil sur ce qui remplit les différents jours de votre vie, dites-moi ce que vous faites en vue de Dieu, ce que vous offrez à Dieu, ce que vous consacrez à Dieu. Je vous embarrasse, mes chers auditeurs, en vous demandant le motif réel de vos œuvres : à peine le savez-vous. Oui, même dans vos devoirs, c'est purement la coutume qui vous guide, la bienséance qui vous dirige, l'usage qui vous entraîne, la nécessité qui vous soumet; et tout cela, coutume du monde, usage du monde, bienséance du monde, nécessité du monde. C'est du monde et de lui seul que vous pouvez dire ce que disait de Dieu le prophète dans son saint empressement de plaire au Seigneur : Je l'avais sans cesse devant les yeux, il est à ma droite pour me soutenir : *Providebam Dominum in conspectu meo semper; a dextris est mihi ne commovear.* (*Psal.* XV, 8.) Mais quelles vertus que celles qui ne sont appuyées que sur les idées du monde, tandis que vous oubliez Dieu; je dirais volontiers, tandis que vous le méconnaissez !

N'est-ce pas méconnaître Dieu, que de perdre totalement de vue qu'il a tout fait pour sa gloire, qu'il en est jaloux, qu'il mérite seul d'être la fin universelle de tout ce qui est? N'est-ce pas méconnaître Dieu que ne jamais se ressouvenir que comme il dirige tout, comme il préside à tout, comme il gouverne tout, il n'est rien qui ne soit l'objet de sa providence, et qui ne puisse servir à l'honorer? N'est-ce pas méconnaître Dieu, que de ne point penser qu'il examinera un jour toutes vos actions, qu'il les jugera, qu'il en appréciera la valeur, qu'il rendra à chacun selon les degrés de son mérite? J'appelle méconnaître Dieu, n'agir presque jamais pour le glorifier comme Dieu.

Et, dans un sens, ne peut-on pas dire de ces chrétiens dont le cœur n'est point occupé de Dieu, que l'intention n'élève point à Dieu, qui, de ce qu'ils font, ne font rien par soumission aux ordres de Dieu, ce que disait l'Apôtre des philosophes du monde : que s'ils ont connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme tel : *Non sicut Deum glorificaverunt;* mais qu'ils se sont évanouis dans leurs vaines idées : *Evanuerunt in cogitationibus suis.* (*Rom.*, I, 21.)

Vous êtes les premiers à vous en accuser, lorsque, venant quelquefois à la discussion de votre mérite, et cherchant d'une part, à vous persuader que vous n'êtes pas coupables de grands péchés, vous convenez, de l'autre, facilement, que vous n'avez pas de grandes vertus : Je ne fais, dit-on assez souvent, je ne fais pas grand mal, mais aussi je ne fais presque aucun bien; c'est que vous n'avez aucune intention de le faire; c'est que vous ne réfléchissez pas seulement pour savoir si ce que vous faites est bien; ou s'il ne l'est pas, c'est que vous ne relevez jamais ce que vous faites par les bons motifs qui sont une source du bien; c'est que vous n'avez que des vues humaines, sans les porter, en aucune manière, vers Dieu.

Le moyen, me direz-vous de concilier deux objets si différents, la pensée de Dieu et le bruyant assemblage des affaires du monde? C'est exiger au delà de nos forces, et ce qu'on nous reproche est bien moins la faute de notre volonté que la suite de notre faiblesse. Eclaircissons ce point pour votre avantage et pour votre consolation.

Que vos affaires, vos occupations, vos emplois, vous distraisent comme involontairement, j'en conviendrai, malgré l'exemple d'un nombre d'âmes fidèles à Dieu, qui savent en conserver habituellement le souvenir jusque dans le fracas et dans le tumulte des circonstances, au milieu desquelles elles peuvent dire avec vérité que c'est toujours vers le Seigneur qu'elles élèvent leurs regards : *Oculi mei semper ad Dominum.* (*Psal.* XXIV, 15.) Mais n'est-il

pas une pensée dont vous pouvez acquérir l'usage? Je veux dire celle qui, précédant l'action que vous allez commencer, vous engage à l'entreprendre, selon les desseins de Dieu, et à lui en faire hommage. Or, cette intention, que tous les docteurs s'accordent à regarder comme un principe du prix qu'ont nos œuvres, on peut l'avoir disent-ils, de deux manières. Ou elle est actuelle, et c'est la plus parfaite qui offre à Dieu l'action dans le temps même auquel on la produit; ou, quoique moins présente à l'esprit dans le temps de l'action, elle l'a devancée habilement, elle l'a dirigée efficacement, l'a rapportée saintement à Dieu pour la rendre digne de lui.

Cela supposé, mes chers auditeurs, je vous demande si la difficulté que ce saint usage vous présente est préférable à l'utilité qui en résulte. Quoi! il vous en coûterait beaucoup de vous recueillir un moment avant ces travaux, cette étude, ces fonctions d'un état légitime qu'on ne pense jamais à vous interdire pour y vaquer selon les obligations que Dieu vous impose, et y satisfaire conformément à ses vues! Il vous en coûterait beaucoup d'élever secrètement à Dieu les sentiments de votre âme, pour que Dieu fût le motif de cette fidélité, de cette intégrité, de cette probité dont vous vous faites gloire aux yeux des hommes! Il vous en coûterait beaucoup de vouloir obéir à Dieu dans l'exécution des ordres que vous recevez de la part de ceux auxquels vous êtes soumis! Il vous en coûterait beaucoup de former le dessein de vous conformer à ceux de la Providence, dans les soins journaliers dont vous êtes chargés, dans les détails qui vous occupent, dans les embarras qui vous surviennent, dans les peines qui vous affligent!

Et voilà comment vous vaincriez insensiblement cette dissipation qui vous détourne de Dieu; voilà comment vous pratiqueriez sans cesse le bien devant Dieu; voilà comment vos occupations, en demeurant presque toujours les mêmes, seraient toutes agréables à Dieu; voilà comment la sagesse de la religion vous fournit, dans les affaires communes de la vie, le moyen d'aller à Dieu; voilà comment elle confond tous vos prétextes et détruit toutes vos excuses, quand vous dites que vous ne pouvez pas servir Dieu. Faites pour lui de fréquents retours; rapportez tout à lui, suivant la parole de saint Paul, faites tout pour sa gloire : *Omnia in gloriam Dei facite.* (I *Cor.*, X, 31.) Et dès lors toutes vos actions, faites dans la grâce, rempliront saintement votre vie; dès lors ce sera véritablement une vie sanctifiée par de bonnes œuvres, et vos jours, pour parler le langage de l'Ecriture, seront des jours pleins (*Psal.* LXXIII, 10); dès lors, à la fuite du mal que vous vous flattez trop d'éviter, vous unirez la pratique du bien; deux choses que l'Ecriture vous avertit de ne pas séparer. Dès lors vous pourrez, à proportion, dire à Dieu ce que disait son divin Fils, que vous ne cherchez que sa gloire, que vous ne faites que sa volonté : *Quæ placita sunt ei facite semper.* (I *Joan.*, III, 22.) Sainte et précieuse habitude que je ne puis trop vous exhorter à former dans vous, mais à laquelle voici un second obstacle dans l'amour des biens sensibles que vous préférez à ceux que vous pouvez attendre de Dieu.

Tout était Dieu, disait un homme célèbre du dernier siècle, en parlant des temps malheureux de l'idolâtrie; tout était Dieu dans l'univers, excepté Dieu même. Energique idée, vive image d'un désordre que semble renouveler, parmi les hommes, l'ambition aveugle de leurs désirs. Tout est Dieu dans le monde, la gloire qu'on y cueille, les biens qu'on y amasse, les plaisirs qu'on y goûte, la grandeur à laquelle on y aspire; voilà les divinités du siècle, voilà les idoles auxquelles les hommes offrent leurs vœux; voilà le mobile de leur conduite. Et, parce que les lumières de la foi s'affaiblissent dans un grand nombre, ils n'estiment que peu les biens dont la foi leur est garant, ce ne sont pas ceux qu'ils se proposent d'acquérir.

Vous travaillez beaucoup, il est vrai, pouvons-nous répondre à ceux qui nous font quelquefois le détail de leurs peines, qui voudraient, en quelque sorte, s'en prévaloir, comme s'il y avait plus à mériter dans le monde, précisément parce qu'il y a a plus à souffrir. Mais par quels motifs agissez-vous? C'est uniquement pour votre fortune, vous qui sans cesse vous occupez à l'étendre. C'est uniquement pour votre gloire, vous qui entrez dans la glorieuse carrière des armes et de leurs périls : c'est uniquement pour votre élévation, vous qui suivez ardemment la pénible route qui vous y mène; vous ne portez pas vos vues au delà, vous ne pensez pas même qu'elles doivent aller plus loin; à ce terme, vous fixez tous vos efforts; mais, en bornant ainsi vos idées, vous bornez par là même le fruit solide de vos travaux; l'erreur pitoyable dans laquelle vous donnez, c'est de souffrir que de pareils desseins absorbent des motifs et plus utiles et plus sages qui devraient vous animer.

Erreur qui naît principalement de la trompeuse idée que vous vous formez de ces faux biens, et de l'empire que vous laissez prendre sur vous à tout objet sensensible capable de flatter; erreur qui transforme les justes prétentions d'une âme immortelle en une frivole cupidité dont l'objet est au-dessous de vous; erreur qui termine à une fumée d'honneur, à une possession de quelques moments, à un avantage qui s'évanouit, vos plus grands succès; et néanmoins erreur ordinaire; pourquoi? Parce que la vue de Dieu et le désir des biens infinis qu'il vous a destinés ne vous servent pas à la combattre. D'où il arrive que très-souvent dans le monde vous travaillez et sans consolation et sans ressource. Sans consolation, parce que, ne voulant l'attendre que des biens passagers, elle

manque nécessairement, dès que ces biens viennent à vous manquer : sans ressource, parce que dans les idées du monde, devenues les vôtres, il n'est rien qui puisse vous en dédommager.

Que vous seriez bien plus heureux, bien plus grands, si, du sein de vos occupations, vous cherchiez dans Dieu votre récompense! De tout ce qui est vraiment louable, au jugement d'une raison épurée, une telle intention ne retrancherait rien, mais elle donnerait à tout un caractère soutenu qui comblerait votre gloire. Elle ne supprimerait dans vous que les défauts propres à la ternir, et elle n'écarterait pas les biens naturels dont vous pouvez jouir, elle vous enseignerait à en détacher votre cœur, mais elle ne vous empêcherait pas de les obtenir.

Eh ! ne voyons-nous pas que les fastes de la religion nous ont transmis avec éloge la mémoire des hommes illustres qu'elle a produits ? Elle loue les braves d'Israël, et c'était pour obéir à Dieu qu'ils allaient au combat : elle loue les conducteurs de la nation sainte, et c'était pour la conduire, selon les desseins de Dieu, qu'ils faisaient usage de leur autorité : elle loue les prophètes du peuple choisi, et c'était pour les intérêts de Dieu qu'ils se servaient de leurs connaissances : elle loue la magnificence des rois qui gouvernaient le peuple de Dieu, et c'était à Dieu qu'ils consacraient leur splendeur.

Ne pensez donc pas, chétiens auditeurs, qu'en vous invitant à agir en vue de Dieu, on énerve votre courage, on restreigne vos services, on gêne vos talents; on vous apprend seulement à les mieux employer encore, en le faisant par un motif plus noble; on vous enseigne à mériter la gloire dont Dieu couronne, en même temps que vous acquérez celle dont le monde éblouit; on vous exhorte à unir, aux qualités brillantes de l'homme, le solide mérite du chrétien; on vous engage à soutenir les dons de la nature par des principes qui sont au-dessus d'elle. Et, pour tout dire en un mot, on désire toujours que la terre ait ses héros, mais on veut que le ciel ne craigne pas de les avouer. Eh! qu'en sera-t-il dans l'autre vie, s'ils n'ont agi que pour les intérêts de celle-ci ?

Triste sort de ces hommes abusés qui n'ont uniquement désiré que les biens du monde ; la fin de leur vie en est le terme. Alors dépouillés de tout, la même main qui les frappe les jette dans l'abîme de l'éternité, après leur avoir arraché ces ornements trompeurs sous lesquels il n'est possible de paraître que dans le temps ; là, dans un dénoûment de tous les avantages qui ne peuvent pas les suivre, elle présente à Dieu ces prétendus héros, pour être jugés simplement comme des hommes ; elle expose à la lumière de Dieu la stérile vanité de leurs œuvres les plus brillantes; elle confond, aux yeux de Dieu, l'homme le plus célèbre avec celui qui fut ignoré. Et Dieu, dont les pensées sont plus éloignées de celles des hommes, que les cieux ne le sont de la terre, fait éclore cette véritable grandeur dont l'envie de lui plaire fût le principe ; il rend au néant celle qui ne reçut du monde qu'une existence de quelques moments; il ne jette qu'un regard de mépris sur cette fausse gloire dont il permit que le monde récompensât de fausses vertus. Il laisse dans un éternel oubli les choses même dont le monde a consacré la mémoire. Hommage dû à l'excellence et à la souveraineté de son être. Dieu ne doit être la récompense et le partage que de ceux dont il est l'objet et la fin.

Reste un dernier avis à des hommes plus chrétiens, qui paraissent agir en vue de Dieu, mais qui ont à se défendre contre des sentiments trop humains, capables d'altérer leur vertu, s'ils n'en viennent pas à la détruire totalement; de flétrir au moins leurs mérites, s'ils ne sont pas toujours assez efficaces pour les dissiper entièrement; de rendre au moins incertaine et douteuse la couronne qu'ils attendent, s'ils ne sont pas toujours assez réfléchis et assez volontaires pour les en frustrer absolument. Ah ! c'est votre cœur, c'est votre volonté, dit saint Jérôme, que Dieu vous demande, plus encore que tout autre sacrifice : *Deus non quærit sacrificia, sed animum.* Il est des occasions où il pourra consentir que vous n'en fassiez pas tant, mais il ne consentira jamais à accepter ce que vous ne faites pas pour lui ; et, s'il est un motif étranger qui vous dirige principalement, ce que vous faites est perdu devant lui, parce que ce qui vient d'un principe d'intérêt humain, de satisfaction, de goût purement naturel, ne peut pas être digne de lui. A plus forte raison, chrétiens auditeurs, vous causez à vous-mêmes un énorme préjudice, si, contre l'avis de Jésus-Christ, vous faites des œuvres bonnes en elles-mêmes, uniquement afin qu'elles soient aperçues; et si, selon le reproche qu'il faisait aux Juifs, vous recevez votre gloire les uns des autres : gloire dangereuse, dit saint Chrysostome, que celle qu'on prétend retirer de la vertu. C'est un poison caché qui l'infecte, un voile épais qui l'obscurcit, un ver secret qui la ronge; plus à craindre, parce qu'on s'en méfie avec moins de précaution ; cette vaine gloire fait périr les vertus par les vertus mêmes : *Virtutes truncat mucrone virtutum.* N'en est-ce pas assez pour vous d'avoir un Dieu pour témoin de vos actions ? C'est lui faire injure que de chercher ailleurs des dehors, de l'éclat, des applaudissements. Et à quel titre oseriez-vous lui demander de récompenser une action dont il aurait seulement partagé le tribut avec vous, ou plutôt que vous lui auriez refusée en la partageant ? Comment cette action pourrait-elle avoir en même temps pour principe une passion secrète dans vous, et le désir de plaire à Dieu qui la condamne ? Que peut vous devoir le Seigneur, quand vous vous êtes payés de vos propres mains? Vous avez agi pour

être applaudis des hommes; ils l'ont fait, ne demandez donc plus rien. Vous avez reçu votre salaire, selon l'oracle de Jésus-Christ : *Acceperunt mercedem suam.* (*Matth.*, VI, 2.) Et c'est, dit saint Augustin, ce qui convient à des hommes de votre caractère : vous êtes vains, il ne vous faut qu'une récompeuse vaine : *Vani vanam.*

De là, mes chers auditeurs, cette crainte d'une véritable vertu qui, en même temps qu'elle doit édifier les hommes, redoute le danger de l'estime que les hommes lui accordent; de là cet empressement des saints à se conformer au conseil du Sauveur, en renfermant dans le secret les œuvres que Dieu agrée; de là leur attention à se rappeler souvent qu'il n'est que Dieu dont ils doivent considérer les jugements ; de là le vif intérêt qu'ils trouvent à ne point rechercher ceux des hommes. Comme ce n'est point à eux qu'ils dirigent la sagesse de leur conduite, ils sont effrayés s'ils en deviennent comme les rémunérateurs. Et parce qu'il n'est d'action vraiment digne de Dieu, que celle dont il est le motif, il n'est aussi que la récompense de Dieu qui soit digne de l'action qu'on lui rapporte. Appliquons ici la belle pensée de saint Chrysostome. Dans les jeux, disait autrefois ce saint docteur, ceux qui cherchent à remporter la palme ne s'arrêtent point à écouter les différents cris dont autour d'eux le peuple fait retentir l'air. Ils ne fixent leur attention que sur celui dont ils attendent les honneurs de la victoire, c'est dans ses yeux qu'ils veulent lire une secrète approbation, et ils ne se livrent à la joie de leurs succès que lorsqu'ils reçoivent la couronne de ses mains : *Ad unum spectant regem..... et tunc solum animo extolluntur cum ille eos coronaverit.* La terre, voilà, mes frères, le champ destiné à vos efforts. Spectateur éternel et immuable des hommes, du sein de l'univers qu'il remplit par l'immensité de son essence; du haut du ciel, qui est spécialement son séjour, Dieu jette sur chacun de vous ses regards : *De cœlo respexit Dominus; respexit super omnes qui habitant terram.* (*Psal.* XXXII, 13.) C'est donc lui seul qui doit occuper les vôtres, puisque c'est du jugement qu'il portera de vous, que tout dépend. Le désir de lui plaire, voilà quel doit être votre motif; et parce que le motif de plaire à Dieu peut s'appliquer à tout et convenir à tout, en finissant, je vous le propose en détail; je vous le propose, à vous qui n'envisagiez jusqu'à présent vos occupations multipliées que sous des vues purement humaines. Vous apprendrez à reconnaître, dans l'ordre des choses naturelles, celui de la Providence qui les règle toutes ; à retrouver, à chaque moment, dans les fonctions de votre état, dans les soins de votre administration, dans l'exercice de votre pouvoir, dans l'intérieur de votre famille, le Dieu que vous aurez quitté au pied des autels, et à marcher vers lui par autant de voies que le monde vous présentera de devoirs à remplir.

Je vous le propose, ce motif de plaire à Dieu, à vous qui servez les grands. Vous verrez alors, dans vos maîtres, l'image du premier de tous; la fidélité que vous aurez pour celui-ci soutiendra la soumission que vous devez à ceux-là; dans leur autorité, vous respecterez la science; moyen efficace d'assurer une récompense solide à tous vos services, et de travailler pour la véritable immortalité.

Je vous le propose, ce motif de plaire à Dieu, à vous que la pauvreté condamne à l'état le plus rigoureux; pour qui la vie paraît devenir un poids que l'activité du travail peut à peine soutenir, et qui ne pensez sur la terre qu'à en adoucir les misères, sans savoir en profiter pour le ciel. Recevez-les, supportez-les en vue de Dieu, je vous le promets de sa part et en son nom ; il vous tiendra un compte fidèle de ces sueurs, de ces fatigues, de ces peines, auxquelles votre condition vous assujettit. Peuple chrétien, il dépend de vous, en travaillant selon les besoins du temps de vous enrichir abondamment pour l'éternité.

Je vous le propose, ce motif de plaire à Dieu, à vous justes, qui ne l'avez pas toujours été, et qui cherchez à satisfaire, pour des fautes que vous pleurez. De la piété qui consacrera vos œuvres naîtront pour vous de dignes fruits de pénitence, et l'intention qui vous rapprochera de Dieu réparera les anciens déréglements qui vous en avaient séparés. S'il est encore des dettes du péché dont vous soyez redevables à sa justice, vous travaillerez à les acquitter, en puisant ainsi dans les trésors de sa bonté.

Je vous le propose, ce motif de plaire à Dieu, à vous qui êtes hors d'état d'opérer pour lui de grandes choses. La source du vrai mérite, ne l'oubliez pas, c'est le motif; s'il est grand, il ennoblit les moindres choses ; s'il est saint, il les sanctifie ; cet homme occupé du travail des mains, cette femme assidue à un détail domestique, offriront toujours à Dieu un spectacle intéressant, dès qu'ils tourneront eux-mêmes leurs pensées vers lui.

Motif plein de noblesse et propre à satisfaire les grandes âmes ; motif plein de consolation et capable de tranquilliser les hommes les plus malheureux. Motif plein de sagesse et source féconde de la perfection la plus éminente. Motif plein de force qui peut soutenir dans les actions les plus pénibles, ou dans le service des maîtres les plus durs ou les plus ingrats, qui surmonte les difficulés, encourage dans les obstacles, triomphe des dégoûts. Je travaille pour vous, ô mon Dieu ! Cette pensée ranime et soutient ma constance. Sans elle, combien de fois je serais abattu ! Motif plein de mérite. Si, par le passé, vous eussiez agi pour Dieu, quelles seraient vos richesses ! Si vous agissez pour lui à l'avenir, quelle sera votre sainteté ! Sans cela, de tout ce que vous aurez fait, que vous restera-t-il à la mort? Vous aurez travaillé; mais l'oubli, l'indifférence ou la dureté du monde auront

souvent excité vos murmures, méconnu vos talents, frustré vos plus légitimes espérances. Eussent-elles été comblées, il faudra quitter le monde et avec lui ses biens passagers, ses honneurs frivoles, sa fausse gloire. Travaillez donc en vue de celle qui ne doit jamais finir, et que Dieu réserve à ceux qui s'efforcent à lui plaire. Je vous la souhaite, etc.

SERMON XXXIV.

Pour le jeudi de la semaine de la Passion.

LA CONVERSION DE LA MADELEINE.

Vade in pace. (*Luc.*, VII. 50.)
Allez en paix.

Ainsi se termine le récit attendrissant de la conversion de la Madeleine et de la bonté touchante du Sauveur. Elle avait scandalisé Jérusalem par ses désordres. L'éclat de sa pénitence, la ferveur de son amour dépassent ses iniquités; et la grâce surabonde là où le péché avait abondé. (I *Tim.*, I, 14.) Telles sont les considérations générales auxquelles je m'arrête, comme étant les plus capables de nous intéresser et de nous instruire. Je dis nous instruire; car, puisqu'il est vrai, comme saint Paul l'écrivait aux Romains, que tout ce qui est raconté dans les Livres saints a pour but notre instruction (*Rom.*, XV, 4); ce ne sont pas simplement d'infructueux récits que les auteurs sacrés ont prétendu nous transmettre. Les saints exemples qu'ils nous offrent, ce n'est pas uniquement à notre admiration, c'est à notre imitation qu'ils ont dessein de les proposer.

En voici un des plus marqués et des plus célèbres; car, la prédiction de Jésus-Christ, à l'égard de Madeleine s'est vérifiée à la lettre : que son nom et le témoignage de sa conversion seraient prêchés partout l'univers. (*Matth.*, XVI, 13.) Ainsi l'a voulu la divine Providence, afin que l'utilité en fût plus grande. Il est par lui-même si frappant, qu'il suffit presque de s'en rappeler l'idée, pour y découvrir et les grandes leçons qu'il nous donne, et les grandes consolations qu'il nous fournit. Jamais on n'entend parler de la conversion de cette illustre pécheresse, qu'on n'éprouve au moins quelque sentiment de l'horreur que le péché mérite, et de la confiance due au Seigneur, qui consent à lui pardonner.

Le but de toutes les vérités que l'Eglise ordonne à ses ministres de vous enseigner, pendant ce saint temps, est de préparer la conversion des pécheurs. Or, celle-ci leur montra spécialement comment ils doivent l'opérer, et les heureuses suites qu'ils peuvent s'en promettre. Tel doit être, mes frères, le fruit essentiel de ce discours, où j'entreprends de vous développer les solides conséquences qui résultent de la conversion et de l'absolution de Madeleine. Elle renonce à tous les péchés, et Jésus-Christ lui pardonne tous ses péchés. Mais quel est le caractère de cette conversion? Il est tel, mes chers auditeurs, qu'il vous représente dans Madeleine le modèle d'une véritable pénitence; ce sera le sujet de la première partie. Comment Jésus-Christ pardonne-t-il à Madeleine convertie? Il lui pardonne de manière qu'il nous présente dans Madeleine la consolation des vrais pénitents; ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce que l'Evangile nous enseigne en détail de la nécessité et des caractères de la pénitence; il nous le présente aujourd'hui dans un seul tableau singulièrement propre à faire sur les esprits et sur les cœurs les impressions les plus sensibles. Ici, tout est instructif, tout sert d'exemple; et quand je vous propose celui de Madeleine, comme le modèle d'une véritable conversion, c'est que je la vois triompher pleinement des quatre principaux obstacles qui s'y opposent. Je veux dire de l'aveuglement qui en méconnaît la nécessité, de l'imprudence qui la diffère, de la pusillanimité qui la craint, de la froideur qui l'énerve. Ecoutons la narration de l'Evangile qui nous en est faite par saint Luc.

Une femme pécheresse devenue, par la publicité de ses désordres, le scandale d'une ville entière, tel est le triste portrait que fait d'abord l'historien sacré : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix.* Mais, comme pour lui rendre aussitôt, par le souvenir de sa pénitence, un second témoignage aussi honorable que le premier l'était peu, il ajoute qu'au moment même où elle apprend que le Sauveur est dans la maison du pharisien, elle saisit cette occasion de lui exprimer sa douleur, et d'obtenir de lui son pardon : *Ut cognovit quod accubuisset in domo pharisæi.* Elle est coupable; voilà la voix de sa conscience : Jésus-Christ est le Messie; voilà la voix des œuvres qu'il opère : le Messie est venu pour sauver son peuple; voilà la voix des prophètes qui l'ont annoncé : il appelle à lui tous les pécheurs; voilà la voix du Sauveur lui-même. C'en est assez. Elle n'emploie pas à délibérer le temps qu'il faut mettre à agir; et, parce qu'elle veut sincèrement être pénitente, dès qu'elle forme la résolution de le devenir, elle le devient : *Ut cognovit.*

Ce moment est pour elle un moment de lumière. A en juger par sa démarche, elle se reconnaît, elle reconnaît Jésus-Christ; elle lit dans son propre cœur la conviction de ses péchés; dans le cœur de Jésus-Christ, elle lit sa grâce. Le remords, l'espérance, le repentir sincère et l'amour divin, tels sont les sentiments qui l'occupent. Et, parce qu'elle s'y livre, ils sont les puissants mobiles qui la font entrer rapidement dans la carrière de la pénitence, dès qu'elle s'ouvre à ses regards. Dès l'instant, elle se décide; et, comme elle s'empresse à répondre à la grâce qui l'invite, elle en est heureusement la conquête. Hélas! que fût-il arrivé si, au lieu d'en seconder aussitôt les mouvements, elle en eût laissé s'affaiblir l'attrait? Avec cet instant privilégié dont elle sut connaître

le prix et craindre le peu de durée, se fussent insensiblement évanouie cette pieuse émotion, cette agitation salutaire, cette douce persuasion, cette impression vive qu'il est si dangereux d'éprouver sans succès, et dont si fréquemment, quand il est différé, le succès est anéanti.

Car, d'où vient, mes chers auditeurs, qu'il est moins ordinaire de voir des pécheurs se convertir à Dieu, quoiqu'il soit si ordinaire à la bonté de Dieu de les rappeler à lui? C'est qu'il en est peu qui n'opposent à sa voix une résistance dont ils savent se déguiser l'obstination par l'illusion du délai. Le grand nombre ne dit point : Je ne me convertirai pas, mais il dit : Ce n'est pas encore le moment de me convertir. Renoncer décidément à la conversion, serait, aux yeux de la plupart, un crime dont l'horreur anticiperait le châtiment; mais la différer, c'est un artifice qui semble épargner tout à la fois et la peine de le vouloir et le reproche de ne le vouloir pas. Répondre clairement à Dieu quand il sollicite : Non, je ne reviendrai point à vous, c'est une idée qui révolte ; mais se répondre intérieurement à soi-même : J'attendrai d'autres circonstances pour déterminer mon retour à Dieu, c'est une prétendue conciliation qui tranquillise. Et, dans l'intervalle, disparaît le projet de la conversion.

C'est pour cela, mes chers auditeurs, que vous nous trouvez si ardents à presser l'exécution des bons desseins dont quelquefois vous nous faites les dépositaires, et que nous nous prêtons avec la plus grande activité à l'accomplissement d'une volonté sainte que Dieu vous inspire, dans la crainte d'en voir périr tous les fruits, si nous ne nous hâtions pas de les recueillir. C'est pour cela que nous vous exhortons si vivement, avec l'Apôtre, à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu : *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (II *Cor.*, VI, 1); et que, dans l'imprudence qui la néglige, nous envisageons pour vous les grands dangers de n'en profiter jamais. C'est pour cela que nous vous répétons, que retarder l'effet de cette grâce qui vous attire, c'est manifestement vous exposer à en rendre inutiles les invitations; que votre volonté nous est suspecte, quand, pouvant aussitôt la rendre efficace, vous ne la rendez pas telle; que, même en la supposant sincère pour le moment, elle peut aisément ne l'être plus dans les moments qui vont suivre. C'est pour cela que nous vous disons, d'après Jésus-Christ, qu'il faut marcher tandis que la lumière vous éclaire (*Joan.*, XII, 35), de peur d'être replongés bientôt dans la profondeur des ténèbres qui vous ont aveuglés jusqu'alors, qui se préparent à vous aveugler de nouveau et qui perpétueront votre aveuglement. Ah ! mes frères, si, comme on vit Madeleine dans un saint transport de pénitence, voler auprès de Jésus-Christ pour lui en marquer les sentiments, on voyait encore aujourd'hui recourir à ses ministres ceux qui ont été ou instruits par la parole de Dieu ou effrayés du tableau de ses vengeances, ou attendris par l'idée de ses miséricordes, ou frappés de sa main par quelques salutaires événements; si, par une sainte impétuosité dont l'esprit de Dieu ne manque point de nous faire goûter intérieurement et de justifier pleinement la sagesse, on concluait, de la vue de ses péchés, la nécessité d'une prompte expiation ; du péril de son état, l'importance extrême de s'en arracher; des bontés infinies de Dieu, la douceur d'y trouver incessamment un asile; de l'incertitude de la vie, le motif pressant de prévenir les redoutables suites de la mort; si l'on sentait qu'il n'est ici d'indiscrétion que dans le délai, de risque, que celui de n'être point assez tôt vainqueur de soi-même ; d'écueil que la faiblesse d'une volonté tardive; de piége, que la lenteur d'une imprudente circonspection; si, consultant sa propre expérience, on se rappelait que ce que le moment d'une pieuse ardeur n'a pas vu consommer, a paru bientôt après plus difficile ; que de la difficulté est né ensuite le dégoût; que le dégoût n'a laissé qu'à peine quelques faibles traces des bons désirs ; en un mot, si l'on se persuadait que bien vouloir, c'est vouloir efficacement, c'est exécuter promptement ce que l'on veut, alors la volonté de vous convertir serait le signal consolant et le gage assuré de votre prochaine conversion.

Mais, parce que vous séparez toujours l'un de l'autre, parce que vous vous bornez à vouloir, ou plutôt à croire que vous voulez; parce que plus d'une fois vous avez été touchés, ébranlés, persuadés, sans être pour cela convertis; quand même vous pourriez vous émouvoir encore, probablement aussi vous ne vous convertiriez pas. Eh! à quoi servira de faire couler vos larmes, si vous laissez aussitôt vos cœurs se refroidir? Quel effet produiront sur vous les vérités de l'Evangile, si vous vous ménagez le temps de les oublier? Comment céderez-vous à la voix de Dieu qui vous aura frappés dans nos temples, si vous allez en absorber les impressions dans le tumulte du monde? Ah! pécheurs! dès qu'un trait de la grâce vous a blessés, ne l'évitez pas; ou si, lors même que visiblement elle vous poursuit, vous refusez de vous rendre, n'osez donc plus nous dire que la conversion est un effet de la grâce et qu'il faut en attendre le moment. Car, quel est donc ce moment de la grâce dont vous nous parlez? Est-ce celui où votre correspondance ne devra pas se réunir nécessairement aux invitations de Dieu? Langage insensé, espérance absurde! Ce moment ne viendra jamais. Quel est-il pour vous le moment de la grâce? C'est sans doute celui où sa lumière vous éclaire, où son onction vous pénètre, où sa force vous agite. C'est donc évidemment la laisser échapper que de ne pas suivre alors les pensées de votre esprit vivement éclairé, et les mouvements de votre cœur saintement ému, et les cris de votre conscience sensiblement troublée. Vous attendez le moment de la grâce,

mais pensez donc aussi qu'à son tour la grâce veut le moment de votre fidélité ; que c'est le défaut de fidélité qui rend stérile pour vous le moment de la grâce ; que vous manquez de fidélité par là même que vous renoncez à un moment à venir et incertain; que vous ne retrouverez plus peut-être ce que vous n'accordez point au moment présent, le seul dont vous puissiez disposer; que l'infidélité seule de votre résistance, dans ce premier moment, doit vous faire redouter l'inefficacité de ceux qui peuvent lui succéder. Que prétends-je conclure, mes chers auditeurs? Que ne pas vous convertir promptement, c'est vous hasarder témérairement à ne vous convertir jamais ; qu'une conversion différée a souvent été le pas décisif vers une réprobation consommée; que ce n'est point à vous à marquer à Dieu les moments, mais qu'il s'agit pour vous de faire fructifier les moments que Dieu vous offre; et qu'en persistant criminellement à attendre, selon votre expression, l'heureux moment de la grâce, vous êtes sérieusement menacés d'arriver au terrible moment de votre irrévocable condamnation ; enfin, qu'un point essentiel à votre conversion, c'est de ne pas la différer.

Ne pas la différer! A cette pensée, combien d'alarmes viennent assaillir un cœur qui, dans le sentiment de sa faiblesse, lors même qu'il la condamne, qu'il en gémit, oublie ce qu'écrivait saint Paul aux premiers chrétiens : Le Seigneur a dit : Je ne vous abandonnerai pas; et nous pouvons dire nous-mêmes avec confiance qu'il est notre secours : ***Ipse dixit : Non te deseram... ita ut confidentur dicamus : Dominus mihi adjutor.*** (***Hebr.***, **XIII**, 5.) En même temps que sa bonté nous appelle, sa fidélité nous soutient : *Fidelis est qui vocavit vos.* (*Thess.*, V, 24.) Et, parce qu'à l'idée de la conversion se réunissent aussitôt celles des efforts et des sacrifices qu'elle demande, l'indolence en frémit, la lâcheté s'épouvante, le découragement abat, second et terrible obstacle dans cette pusillanimité qui éloigne de jour en jour, et qui, à force de l'éloigner, empêche la conversion.

Et c'est à cette funeste timidité que l'Evangile oppose aujourd'hui la générosité frappante de Madeleine. Uniquement occupée du désir sincère de se sauver, c'est là le seul sentiment qu'elle consulte. Pénétrée vivement de l'importance de cet objet, elle s'élève courageusement au-dessus de tous les obstacles. Et, parce qu'elle connaît le prix de la nécessité absolue du bien essentiel, après lequel elle soupire; il n'est plus rien qui balance dans elle la volonté de l'obtenir. Elle ne se dit point à elle-même : Si la circonstance était plus favorable, le public moins attentif, la démarche moins pénible, l'éclat moins grand ; si je n'avais pas à triompher du monde et de ses attraits, des discours du monde et de leur malignité, de moi-même et de mes habitudes; s'il ne fallait pas rompre des liens qui m'étaient chers, fuir des occasions qui sont si fréquentes; abandonner ce qu'il y a de dangereux dans les liaisons d'une amitié sensible, dans les douceurs d'une vie dissipée, dans les agréments séducteurs de l'âge; si je ne craignais point, de ma part, les retours secrets de mon cœur, et mille piéges de la part d'autrui ; si je pouvais n'être pas humiliée du contraste que présenteront mes scandales passés et les exemples de vertus qu'une conversion doit produire. Malheureux et funestes combats dans lesquels succombent presque journellement les cœurs incertains, quand, par la supériorité du courage, ils ne fixent pas déterminément la victoire ! Tourments cruels qui les déchirent, lorsque, flottant en deux maîtres, ils laissent à chacun la force de l'empire opposé qui les partage! Trop souvent alors ils finissent par réunir la persévérance criminelle d'une mauvaise conduite à l'indécision de leurs bons desseins. Voyons Madeleine dissiper toutes ces terreurs par un premier effort qui les brave, se vaincre tout à coup, pour épargner, non la peine, mais le péril d'un long combat; surmonter, par la fermeté qui leur commande, ces mêmes passions auxquelles elle eut le malheur de s'asservir, et les frapper d'abord du coup décisif qu'elles redoutent, pour leur ôter, dans leur défaite, jusqu'à l'espérance de pouvoir jamais la réparer. A ce dessein, c'est dans la maison même du pharisien, et dans le temps où s'y trouvent plusieurs conviés, que cette illustre pénitente vient humblement annoncer ce que la grâce a opéré dans son âme. Ce spectacle, qui va porter la joie dans le ciel, elle a la force de le présenter à l'édification de la terre et du monde, et c'est aux yeux du monde que, par l'éclat de sa conversion, elle vient faire éclater le triomphe de Jésus-Christ sur le monde. C'est trop peu pour elle de se dégager insensiblement des liens qui la captivèrent, solennellement elle les brise ; de méditer secrètement une séparation prudente du monde, hautement elle en abjure les erreurs ; de vouloir décidément cesser les égarements de sa vie, publiquement elle en atteste le changement; de se détacher intérieurement du péché, extérieurement elle embrasse la pénitence, devenue plus saintement hardie, pour parvenir au salut, dit saint Augustin, qu'elle n'avait montré d'assurance quand elle courait à sa perte. Il n'est rien, pour revenir à Dieu, qu'elle ménage, parce qu'il n'est rien de ce qu'elle fit contre la loi de Dieu qu'elle ne déteste. Et, parce qu'elle rougit, à ses propres yeux de sa conduite passée, ajoute saint Grégoire, elle ne rougit point aux yeux du monde de ce qui en est la réparation : *Quia semetipsam graviter erubescebat intus, nihil esse credidit quod vereretur foris*

Puisse la sublimité de cette exemple, auquel, malgré vous, vous accordez votre admiration, servir efficacement à vous instruire, pécheurs indolents qui, comme le paresseux, au langage de l'Ecriture, voulez et ne voulez pas (*Prov.*, XIII, 4), que la né-

cessité de vous convertir ébranle, que les difficultés de la conversion arrêtent, qui, de l'abîme profond du péché, voudriez être subitement transportés dans celui de la miséricorde, sans qu'il y eût pour vous un intervalle à franchir. Car, quoi de plus ordinaire, remarque ingénieusement saint Bernard, que de trouver des hommes pusillanimes qui, au lieu de dire à Dieu avec Paul converti : Seigneur, que demandez-vous de moi? *Quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 6), voudraient plutôt que le Seigneur leur demandât, comme autrefois Jésus-Christ à l'aveugle de l'Evangile : Que voulez-vous que je fasse pour vous? *Quid tibi vis faciam?* (*Luc.*, XVIII, 41.) Et quels seraient leurs vœux? Ce ne serait pas précisément que Dieu aidât leur faiblesse, mais qu'il ne leur fît pas un si étroit devoir de la surmonter, qu'il leur fût possible de se réconcilier entièrement avec Dieu, mais sans se renoncer si rigoureusement eux-mêmes; qu'il leur fût donné de rentrer insensiblement dans les voies du salut, mais sans être contraints d'abandonner ouvertement celles du monde. Oui, mes frères, et ce sont vos propres dispositions que j'en atteste, voilà comment vous voulez votre conversion. Vous la voulez, mais sans sacrifice, comme sans éclat. Or, le premier est toujours nécessaire, et quelquefois le second peut le devenir. Vous la voulez, mais sans interrompre le genre de vie que vous avez constamment suivi, et c'est quelquefois à ce genre de vie qu'est étroitement lié ce qui vous rend criminels. Vous la voulez, mais en réglant vous-mêmes le traité que vous vous proposez de faire avec Dieu; et la loi de Dieu est la règle unique et immuable à laquelle il est absolument nécessaire de vous conformer: vous la voulez, mais en fixant du moins, si j'ose parler ainsi, le degré de votre conversion, et il faut indispensablement parvenir à celui qui vous arrache totalement au péché. Sondez ici vos cœurs : N'est-ce pas la frayeur que la vue de ces obligations fait naître, qui éteint dans vous la volonté de les accomplir?

De là il suit; prenez garde, je vous prie, mes chers auditeurs, à la solidité de cette conséquence; de là il suit que rien n'est plus injuste de la part du monde que de taxer de faiblesse la détermination d'une âme qui se convertit. De grandes âmes peuvent s'égarer, il est vrai, mais leur égarement est une preuve de leur faiblesse qui ternit leur gloire, et c'est leur retour à Dieu qui en fait renaître l'éclat, et qui devient le témoignage sensible de leur prix et de leur grandeur. Eh! quoi de plus digne d'une grande âme, que de savoir se vaincre, que de s'armer ainsi contre elle-même, que de subjuguer les plus vifs penchants sous le poids de la volonté, que de déraciner dans elle ce qu'elle y blâme! Quelle générosité dans cette conduite! La contagion de certaines sociétés lui en communiquait le poison; elle fait divorce avec elles. L'impiété de quelques ouvrages l'avait pervertie, elle s'interdit à jamais ces sources de dépravation. Une criminelle tendresse l'avait aveuglée, elle en étouffe les feux par la violence d'une généreuse séparation. Une injuste cupidité l'avait séduite, elle se dépouille de ce qui n'est point une part légitime de ses possessions. Elle avait fièrement résisté à l'autorité de la parole de Dieu, elle s'humilie devant lui. A votre avis, y a-t-il autant de grandeur et de force à se dire intérieurement dans le sentiment de sa langueur : Je suis coupable, je n'ai pas le courage de cesser de l'être. Je connais mes devoirs, mais il m'en coûterait trop de les remplir. La passion me tyrannise; mais, ennemi de tout effort, je cède à son empire dont je sens le malheur. Ma conscience me parle, mais je crains d'en suivre la voix. Dieu est mon maître, mais le monde serait mon censeur. L'éternité m'épouvante, mais les chaînes du temps m'appesantissent. La mort peut me surprendre, mais puis-je me détacher des plaisirs de la vie? L'enfer à ce moment serait mon tombeau, mais comment sortir de celui du péché? Le croirions-nous, si nous n'en étions quelquefois les tristes témoins, qu'on en vienne jusqu'à cet excès d'abattement et de lâcheté, d'autoriser sa faiblesse par le prétexte de sa faiblesse même, de souscrire languissamment à sa perte, à la seule vue des difficultés qu'offre le salut? Et! quelle ressource peut vous rester alors dans vos maux, si vous n'osez pas seulement entreprendre de les guérir?

La voici, mes chers auditeurs, cette ressource, telle que nous la présente sensiblement l'exemple de Madeleine : c'est de préparer le succès complet de la conversion par un de ces actes qui en fixent en quelque sorte la volonté, dès qu'elle l'a produit; c'est d'étonner, par la générosité subite d'un premier sacrifice, cette timide délicatesse qui ne parle que de ménagements; c'est de substituer l'importance de quelque essentielle démarche à la fausse subtilité de tant de vains raisonnements; c'est de commander décidément à son cœur, pour en rendre inutiles les murmures; en un mot, c'est d'employer ses forces, au lieu de les calculer. Imprudents! que faites-vous? Vous comparez vos devoirs avec vos inclinations; ce que la religion demande, avec la répugnance naturelle qui la lui refuse; le plan d'une vie qu'il faut réformer, avec l'ancienne habitude d'une vie mondaine qu'il faut abandonner. Vous vous concertez, si je puis le dire, avec la passion; vous la consultez, vous l'écoutez; alors la passion tient secrètement la balance avec l'ancienne habitude; elle accumule les craintes; elle grossit les obstacles; elle intimide la volonté. Vous hésitez, vous balancez, vous disputez, vous ne vous convertissez pas. C'est en agissant, et ce n'est qu'en agissant que vous effrayerez, que vous dompterez la passion.

Ah! mes chers auditeurs, un trait de courage, et les voies vont s'aplanir. Un premier triomphe peut les enchaîner tous. Un instant d'héroïsme a souvent dissipé les

ennemis les plus formidables. Ce qu'il y aurait de plus dangereux pour vous, ce serait d'accroître leur force, en paraissant trop les redouter. Et comment pouvez-vous céder aux alarmes que l'idée de la conversion inspire, si vous en pénétrez bien les motifs ; il s'agit pour vous de renoncer ou au péché ou au salut : Si vous en espérez les moyens, la force de Dieu sera la vôtre ; si vous en méritez les fruits, le ciel sera votre conquête. Opposez donc, à l'excès de vos frayeurs, la vivacité de votre foi. Puisez une sainte fermeté qui vous soutienne dans le caractère des vérités divines qui vous instruisent ; et, si vous craignez sincèrement le Dieu dont vous avez irrité la colère, vous vous résoudrez efficacement à attirer sur vous ses bontés. Alors vous réunirez, à la promptitude et à la générosité de la conversion, cette ardeur soutenue de sentiments que nous voyons dans celle de Madeleine ; troisième caractère de sa pénitence qui doit être celui de la vôtre.

Que penser de ces pécheurs à demi pénitents, dont la coupable froideur laisse apercevoir dans eux non une tristesse de pénitence, comme parle l'Apôtre (*II Cor.*, VIII, 10), mais la tristesse d'un cœur pour qui la pénitence n'est qu'un fardeau ! Qu'ils s'instruisent encore par l'exemple de Madeleine ; qu'ils se la représentent aux pieds de Jésus-Christ ; qu'ils écoutent le langage de sa douleur. Que dis-je? Non, mes frères, non, n'entreprenons pas d'en peindre les sentiments ; elle-même ne peut pas les rendre, et l'Evangile ne nous parle ici que de ses larmes ; elle en verse des torrents : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus*. Elle a péché ; et elle se sent vivement coupable envers Dieu ; larmes de contrition : elle a péché et elle envisage la sainteté de Dieu ; larmes d'expiation : elle a péché, et elle n'est pas exclue des bontés de Dieu ; larmes de reconnaissance : elle a péché, et elle espère son pardon de la part de Dieu ; larmes d'attendrissement : elle a péché, et elle touche au moment d'éprouver la miséricorde de Dieu ; larmes de saisissement : elle a péché, et elle va acquérir un titre aux récompenses de Dieu ; larmes de ravissement : elle a péché, et elle voit son Sauveur dans son Dieu ; larmes d'un saint transport et d'admiration et d'étonnement. Réunissons tout dans cette seule parole de l'Evangile : Pénétrée d'une douleur profonde d'avoir péché, elle brûle d'une sainte ardeur pour le Dieu qu'elle eut tant de fois le malheur d'outrager, larmes d'une sainte tendresse et d'un divin amour : *Dilexit multum*.

Et c'est la vivacité de cet amour qui se repand aussitôt sur tous les effets de sa pénitence. En même temps qu'elle pleure ses vanités, elle en dépose tout l'appareil. Uniquement décorée des signes de son repentir, elle ne veut paraître que chargée du poids de ses péchés, et de celui de ses regrets. L'orgueil avait orné dans elle l'idole du monde, et ce sont les dépouilles du monde dont elle érige un trophée à la gloire de Jésus-Christ. Ah ! combien elle est ici différente d'elle-même ! Quel changement une vraie conversion opère ! Comment, et par quel prodige, la sincérité qui se condamne, l'humilité qui se prosterne, la simplicité qui se néglige, le respect qui adore, la ferveur qui prie, la libéralité qui fait des offrandes, remplacent-elles dans un instant, et les airs, et le ton, et le langage, et la fierté, et l'ostentation, et la dissipation, et l'étourdissement d'une criminelle mondanité?

Dilexit multum. Elle aime Dieu beaucoup. Or, comment, avec l'ardeur d'un amour pénitent, eussent pu compatir les froideurs de la pénitence ? Elle aime Dieu beaucoup. Or, comment était-il possible de s'attacher vivement au Dieu qu'elle aime, sans se détacher efficacement d'un monde ennemi de Dieu? Elle aime Dieu beaucoup. Par là s'explique sans peine ce qui paraît si surprenant dans l'héroïsme de sa conversion. Il ne faut qu'en examiner les principes, pour en concevoir aisément les suites. Ce qui est bien plus étonnant, c'est l'inefficacité languissante que nous offrent tant de pécheurs dans la douleur qui devrait accompagner leur pénitence. Serait-ce, mes chers auditeurs, que la conversion consiste essentiellement dans cette tendre sensibilité qui s'annonce par des larmes ? Eh ! combien nous diraient qu'il ne dépend pas d'eux d'en répandre ? A combien pourrions-nous dire nous-mêmes, selon la pensée de saint Grégoire, que nous comptons peu sur des pleurs que le souvenir du péché leur arrache, lorsqu'après le moment qui les a vu couler, ils font revivre leurs iniquités : *Post lacrymarum tempus, ad iniquitatem redeunt*. Larmes suspectes sur le passé, si elles ne préparent pas à un meilleur avenir : larmes hypocrites, si elles se bornent à obtenir les paroles de la réconciliation, sans disposer à en recueillir les fruits ; larmes dangereuses, si l'on croit pouvoir compenser, par leur abondance, la stérilité des efforts dans la conduite ; larmes toutes naturelles, si, comme souvent il arrive, au lieu de gémir sur la grièveté du péché qu'on avoue, on s'afflige de ne pouvoir pas en goûter les douceurs que la pénitence interdit ; larmes infructueuses et passagères, si elles ne coulent qu'à la voix du Dieu qui parle éloquemment au cœur, sans que le cœur consente pleinement à se réformer selon les vues de Dieu ; larmes incapables de fléchir le cœur de Dieu, si ce n'est pas la pénitence du cœur qui les fait verser.

Non, mes frères, non ; ce ne sont donc pas précisément des larmes que nous regardons comme un signe certain et nécessaire d'un cœur pénitent ; quoiqu'il soit assez ordinaire à la véritable pénitence d'en être la source, et quoique les larmes des hommes vraiment convertis entrent presque toujours dans le détail qui nous est transmis de leur conversion. Mais si elle ne s'explique pas toujours et nécessairement par des pleurs, comme celle de Madeleine, du moins elle exclut et la sécheresse de ces aveux forcés,

dans lesquels on n'aperçoit d'autre douleur que celle de la nécessité de les faire; et cette aveugle indifférence qui semble méconnaître l'énormité des péchés, lors même qu'on les expose ; et ces coupables artifices qui tendent à excuser les mêmes objets qui sont la juste matière de l'accusation; et cette triste insensibilité d'un cœur convaincu par lui-même d'être coupable, sans se confondre de l'avoir été, et cette lâche indolence qui, en reconnaissant le péché, ne cherche qu'à s'épargner la peine de l'expiation.

Sous quels traits différents, mes chers auditeurs, se produit un cœur véritablement converti! Hélas! il est lui-même son accusateur le plus humble et son juge le plus sévère. Tout exprime la vive ardeur qui le pénètre: une parole réussit à l'émouvoir, un sentiment suffit pour l'enflammer; il ne lui faut qu'un regard vers Dieu pour l'attendrir, la vue de ses désordres multiplie ses précautions et excite son repentir. La pensée des miséricordes du Seigneur redouble pour lui son amour, en appuyant sa confiance; il sonde ses plaies pour les guérir, il prévoit les périls pour les écarter, il s'alarme de la rechute pour s'en garantir. Par la règle d'une vie sainte, il travaille à réparer les déréglements d'une vie coupable; il s'applique à remplacer le vide de ses jours par la ferveur de ses vertus. Plus il s'est éloigné de Dieu par le péché, plus il s'efforce à s'en rapprocher par l'efficacité de la pénitence. En voilà le vrai caractère; et c'est celui de la pénitence de Madeleine. Quel en sera l'heureux effet! C'est ce que va nous apprendre encore l'exemple de Madeleine. Comme elle est le modèle de la vraie pénitence, elle est aussi la consolation des vrais pénitents.

SECONDE PARTIE.

Le souvenir des péchés qui rendent la pénitence nécessaire, cause des alarmes sur le passé; la sévérité de la pénitence qui satisfait pour les péchés, n'offre que l'idée des rigueurs pour le présent; l'intervalle qui, des péchés qu'on expie, sépare les vertus qu'on doit acquérir par la pénitence, fait naître le découragement pour l'avenir. Et voilà, chrétiens auditeurs, ce qui tant de fois déconcerte des pécheurs qui se proposent de devenir pénitents. Or, voici les consolations que leur offre l'exemple de Madeleine. Revenue sincèrement à Jésus-Christ, elle éprouve sensiblement ce que la pénitence a d'efficace pour la rémission du passé; ce que la pénitence renferme de douceur pour le présent; ce que la pénitence prépare de vertus pour l'avenir.

L'Evangile ne dit qu'un mot pour caractériser la vie de Madeleine; mais ce mot annonce lui seul combien elle était coupable, puisqu'il la désigne sous le nom de pécheresse, dont tout une ville connaissait les égarements : *Mulier in civitate peccatrix.* C'est pour cela qu'à la bonté ravisssante de Jésus-Christ qui la reçoit, nous voyons le pharisien opposer aussitôt une superbe rigidité qui la méprise. Il conclut que Jésus-Christ n'est point un prophète, puisqu'il paraît ignorer que c'est une pécheresse qui vient se jeter à ses pieds: *Hic, si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier, quia peccatrix est.* Et c'est lui-même qui, par le sentiment de sa dureté, prouve clairement qu'il méconnaît le vrai caractère de Jésus-Christ. Ah! il devait plutôt en conclure que Jésus-Christ était le Messie promis, le Rédempteur d'Israël, celui qui devait sauver le peuple et le délivrer de ses péchés; puisque, selon l'oracle exprès d'Isaïe, le Messie devait guérir ceux qui ont le cœur brisé, prêcher la grâce aux captifs, rendre la liberté à ceux qui sont dans les chaînes, et consoler ceux qui pleurent; puisque, parmi tous les signes donnés pour reconnaître le Messie, il n'en est point peut-être de plus souvent réitéré que celui qui annonce le salut des pécheurs; puisque l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu devait sans doute exprimer les sentiments de Dieu, les caractères de la clémence de Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Ainsi, loin d'être surpris de voir de la part de Jésus-Christ un accueil de compassion et de charité, cet accueil même rendait témoignage à la mission de Jésus-Christ, et contribuait déjà à en accomplir les desseins. D'où nous devons conclure, mes chers auditeurs, qu'il n'avait point l'esprit de Dieu, et qu'il n'entrait point dans les vues de Dieu, ce zélateur cruel, dont l'indignation amère, voilée sous le nom imposant d'austérité, semble ne vouloir laisser à Madeleine que le remords de ses crimes, sans y mêler les secours de la pénitence; qui voudrait peut-être ne la condamner à gémir sous le poids du péché, que pour lui fermer tout retour à la grâce, et qui regarde la disposition où Jésus-Christ paraît être de la recevoir, comme indigne de cet Homme-Dieu qui désire si ardemment de lui pardonner. Quel sera donc l'étonnement de ce censeur outré, lorsqu'à l'humble démarche de Madeleine, il verra succéder aussitôt le pardon entier que Jésus-Christ lui accorde; lorsqu'il se verra forcé personnellement par Jésus-Christ qui lui propose alors si sagement la parabole des deux débiteurs à devenir un juge favorable à Madeleine; lorsqu'il entendra le Sauveur lui dire directement à lui-même, pour l'instruire, pour le vaincre et pour le confondre : Voyez-vous cette femme dont les iniquités vous révoltent; cette femme, sur laquelle vous voudriez bien plutôt faire tomber les foudres de la colère, qu'attirer les effets de la clémence; cette femme pour laquelle une fausse justice affecte de croire et de persuader qu'il ne peut pas y avoir de miséricorde, parce que de toutes parts retentit le bruit de ses scandales: *Vides hanc mulierem?* Eh bien! les saintes ardeurs de l'amour divin ont effacé dans elle le crime d'un amour profane; elle a demandé grâce avec les dispositions d'un cœur vraiment converti; et elle l'a obtenue. Beaucoup de

péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé le Dieu qui les remet : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Jésus-Christ, il est vrai, connaissait toute la sincérité des dispositions de Madeleine. Les délais ne furent donc pas nécessaires au Sauveur, pour la réconcilier avec Dieu, parce qu'il lisait immédiatement dans l'âme de cette pénitente la vérité des sentiments que les délais servent à éprouver ; parce qu'il était à l'abri des illusions qui, si souvent, font le principe d'une fausse pénitence ; parce qu'il n'avait point à craindre ces apparences trompeuses d'une douleur feinte qui, quelquefois, masque le pécheur, sans pouvoir jamais expier le péché. Mais, parce qu'en les faisant dépositaires de son pouvoir, l'Homme-Dieu n'a point communiqué aux ministres de sa miséricorde la pénétrante activité de ses divines connaissances, il est nécessairement pour eux des règles de sagesse à suivre dans la dispensation des mystères de Dieu. Malheur à eux, si, par une aveugle et trop facile indulgence, ils exposaient témérairement à la profanation d'un pécheur dont ils connaissent trop peu la volonté, la grâce précieuse d'un pardon uniquement destiné à ceux qui se disposent efficacement à l'obtenir ! Et voilà, mes frères, le sage et l'unique motif de nos délais, lorsque, malgré l'ardeur de nos désirs, nous ne les secondons pas aussitôt que vous les formez. Si nous différons, pour un temps que la prudence détermine, la grâce de la réconciliation, c'est pour être autorisés à vous en croire dignes. Il faut que le langage de votre conduite nous confirme celui de votre cœur, qu'il est plus difficile d'entendre ; et, quand le cœur est sincèrement pénitent, vous applaudissez vous-mêmes à ces ménagements et à ces réserves. Loin de blâmer nos précautions, pour votre propre intérêt, vous les exigez.

Ne craignez pas cependant que, sous le spécieux prétexte de mieux vous préparer, nous ne travaillions qu'à vous affaiblir ; que, par l'imprudent excès des épreuves, nous ne réussissions qu'à les rendre inefficaces ; et, qu'à force de retarder l'application du remède que vos maux, vos dangers, votre douleur réclament, nous paraissions oublier ce que nous apprend Jésus-Christ, que c'est aux malades que le médecin est nécessaire : *Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus.* (*Matth.*, IX, 12.)

Venez donc, pécheurs, venez avec confiance ; et, dès que votre volonté nous sera suffisamment connue, quelles que puissent être d'ailleurs les infirmités d'une âme qui veut sincèrement sa guérison, le désir efficace de votre pénitence nous parlera en votre faveur ; nous nous ressouviendrons que si, d'une part, Jésus-Christ connut pleinement les sentiments qui animaient celle de Madelaine, de l'autre, il connaissait aussi parfaitement toute la grièveté de ses péchés, et que cependant il les lui pardonna. Nous nous rappellerons que la sentence d'absolution qu'il prononça sur elle, suivit de près les véritables marques qu'elle lui donna de son repentir. Et si l'effrayante image d'une vie déréglée agite et trouble encore dans vous une conscience alarmée qui les accuse ; si vous nous demandez, dans l'effroi d'un saint remords, comment Dieu pourra vous accorder grâce ; nous vous répondrons par cette consolante parole de Jésus-Christ à l'égard de Madeleine : Beaucoup de péchés lui sont remis : *Remittuntur ei peccata multa.* Cet oracle, ajouterons-nous, sorti de la bouche de Jésus-Christ même qui en connaissait le nombre, l'habitude et l'énormité, cet oracle a pour objet une femme appelée pécheresse, comme si cette qualité seule couvrait dans elle toutes les autres ; cet oracle est publiquement entendu de l'un de ces hommes qui font profession d'interpréter la loi et d'en étaler les rigueurs ; cet oracle est réitéré ; il est adressé aux pharisiens, il est confirmé personnellement à Madeleine : Vos péchés vous sont remis, lui dit Jésus-Christ : *Dixit ad illam : remittuntur tibi peccata.* Il est donc également clair et incontestable, conclurons-nous, que le passé, et tout le passé peut être effacé par la pénitence. C'est la vérité que l'Eglise oppose à l'erreur de ceux qui, en excluant du pardon quelques péchés, ôtent la seule ressource qui reste aux pécheurs ; et c'est aussi la première consolation qu'offre aux pénitents l'exemple de Madeleine.

Il en est une seconde, mes chers auditeurs, qui résulte sensiblement encore des circonstances dont est accompagnée sa pénitence. Vue touchante, s'il en fut jamais ! Madeleine s'abîme dans le sein de la douleur ; et le Sauveur marque hautement de l'estime pour cette douleur même par son humble situation qui désigne l'humilité de ses sentiments. Madeleine avoue qu'elle ne croit pas mériter un seul regard du Sauveur : *Stans retro secus pedes ejus.* Et le Sauveur se plaît alors à ranimer son courage, en louant lui-même la noble ardeur de ses efforts : *Vides hanc mulierem?* Elle ne peut accuser ses péchés que par ses sanglots ; et le Sauveur ne parle en détail que des œuvres de la piété actuelle dont il est l'objet. Les pleurs dont Madeleine arrose les pieds sacrés de Jésus-Christ, le parfum qu'elle y répand, la respectueuse tendresse avec laquelle elle y dépose ses regrets, voilà ce que Jésus-Christ aperçoit, ce qu'il publie, ce qu'il préconise, ce qu'il oppose ouvertement au rigide accusateur auprès duquel, ou plutôt contre lequel il daigne lui-même prendre sa défense : *Lacrymis rigavit pedes meos..... hæc unxit pedes meos.* Ah ! chrétiens, aux démarches qui signalent la pénitence voyez donc se réunir dans Madeleine l'abondance des douceurs que sa pénitence produit. Ses péchés ont armé contre elle la force de son repentir, et la vivacité de son repentir ouvre à l'instant pour elle toutes les sources des grâces. Elle se condamne à essuyer les justes reproches dus à ses égarements ; elle n'entend célébrer que la solide gloire de son retour. Elle n'ose pas rompre son silence

pour prononcer le mot de pardon, et déjà le sentiment de ce pardon pénètre plus avant dans son cœur à mesure qu'elle s'en croit plus indigne.

Ah! si, pour un instant, il est possible de suspendre les délicieuses impressions qui partagent votre âme, dites-nous, heureuse pénitente, comment tout à coup des torrents d'une consolation divine viennent se mêler à ceux d'une tristesse salutaire! Vous dites intérieurement à Jésus-Christ, par le vif sentiment de votre douleur: Dieu sauveur! dans moi que de péchés! Jésus-Christ vous répond, par la voix touchante de sa grâce : Madeleine, dans mon cœur, que de bonté! Vous lui dites : Je n'ai que des larmes pour apaiser la colère du ciel; il vous répond : Et moi, j'ai tout mon sang à répandre pour satisfaire à sa justice. Vous lui dites : Hélas! l'amour du monde fit mon crime, et causa ma perte; il vous répond : Eh bien! l'amour de votre Dieu sera votre mérite, et opérera votre salut. Vous lui dites : Depuis si longtemps que je vous outrageais sans ménagement! Il vous répond : Aujourd'hui, j'oublie tout le passé, pour vous le pardonner sans réserve! Vous lui dites : C'est une pécheresse indigne d'être à vos pieds; il répond : Mais vous êtes aux pieds de votre Sauveur! Vous lui dites : Ah! du moins, si plus tôt j'avais eu recours à votre miséricorde! Il vous répond : Elle est sans bornes; espérez tout, et, dès ce moment, vous en éprouverez les effets: vos péchés vous sont pardonnés : *Remittuntur tibi peccata.*

Quels traits frappants, mes chers auditeurs, dans ce tableau fidèle de la pénitence! La douleur a des charmes dans le temps même qu'elle expie ce que la conduite eut de criminel! Le cœur se satisfait par la même contrition qui le déchire. La reconnaissance se nourrit par le souvenir des péchés qu'un saint amour déteste. Le Dieu auprès duquel on en accuse les excès, dans l'excès de sa tendresse, se plaît à en effacer la tache. A la voix de la conscience qui effraye, il oppose celle de la clémence qui rassure. Le tribunal qui, pour le coupable, paraît être le tribunal de la justice, devient un trône de grâce pour le pénitent.

Vous n'entendrez pas ce langage, vous qui ne connaissez la pénitence que pour en faire ou l'objet de vos terreurs ou le sujet de vos murmures. Vous n'en goûterez pas les attraits dès que vous n'en remplirez pas les obligations; il faut en prendre l'esprit pour en sentir les douceurs. N'attendez pas que Dieu vous console, si ce n'est pas votre péché qui vous afflige. Mais qu'ils nous disent si ce n'est pas la touchante image de leur état que je viens de tracer, ceux qui, dans les sentiments d'un cœur contrit, viennent accuser les égarements du cœur coupable? Dans la vive émotion de leur âme, que la lumière de la grâce éclaire, et que le feu d'une sainte douleur échauffe, est-il rien de si caché qu'un humble aveu ne dévoile, rien de si rigoureux à quoi une volonté docile ne souscrive, rien de si cher qu'un généreux courage ne sacrifie? Et, au milieu de ces aveux, de cette docilité, de ces sacrifices, n'est-il pas une consolation secrète, une consolation inexprimable qui les adoucit?

Oui, mes chers auditeurs, et j'aurai pour garant tous ceux qui sont employés au saint ministère. On voit se renouveler souvent encore ces miracles de consolation qui caractérisent dans Madeleine la ferveur de la pénitence, tandis que des pécheurs abjurent avec sincérité les péchés qu'ils confessent. Ils éprouvent avec abondance la ravissante impression de la miséricorde qui les remet, et les regrets amers de la componction font place aux sentiments de la divine paix qui les inonde. Leur cœur est touché, attendri, pénétré; leur cœur est changé : il commence à goûter Dieu. Ne soyons donc pas étonnés que, comme il leur paraît dur de l'avoir abandonné, selon l'expression du prophète, ils se livrent alors à la douceur du moment qui les y ramène; que, comme ils voient avec une sainte horreur l'enfer qui fut si longtemps ouvert sous leurs pas, ils participent à la joie que ressent de leur retour le ciel qui s'ouvre à leurs désirs; que, comme ils furent constamment malheureux par les remords, ils trouvent dans le principe de leur justification celui de leur véritable félicité. Heureux moment, mes chers auditeurs (mais il n'est que l'expérience qui puisse en convaincre), heureux moment que celui auquel nous sommes autorisés à dire aux pécheurs pénitents : Dès que le regret de vos péchés vous occupe, la bonté de Dieu les oublie! Vous ne serez pas condamnés par la sévérité de ses jugements, puisque vous vous jugez vous-mêmes. Disposés comme vous l'êtes à le venger, il n'a plus d'autre dessein que celui de vous faire grâce. Que la confiance vous anime, que la charité vous enflamme, vos péchés vous sont remis; allez en paix, travaillez désormais à croître en vertu.

Car voilà, mes chers auditeurs, ce que la pénitence elle-même prépare pour l'avenir; et voilà néanmoins ce que, dans les premiers temps de la conversion, on n'oserait espérer. Si, d'une part, l'ardeur d'une âme vraiment et nouvellement convertie forme dans elle des désirs de perfection, de l'autre, elle se représente comme un abîme immense l'intervalle qu'il faut franchir pour y arriver. Eh! quelle apparence, qu'affaiblie par l'habitude du péché, elle s'élève jamais à un haut degré dans la vertu? Que le règne parfait de celle-ci succède aux tristes ravages de celui-là? Que des trésors de mérite puissent se réunir dans un cœur dont les efforts semblent suffire à peine à dissiper ces trésors de colère qu'amassa l'iniquité? Comment, en un mot, après avoir été pécheur se proposer de devenir saint?

Ici, mes chers auditeurs, terminant avec l'Evangile la narration de la pénitence de Madeleine, je passe sous silence l'édifiant détail et de la constante assiduité avec

laquelle elle s'empresse à entendre les instructions du Sauveur, et de la sainte avidité avec laquelle elle en recueille les oracles, et de son admirable fidélité à lui consacrer le reste de sa vie, et à l'illustrer par la pénitence.

Un spectacle non moins intéressant va seul fixer vos regards. Jérusalem demande avec fureur le sang de Jésus-Christ. Ses ennemis l'accusent, son Père le rejette, ses juges le condamnent, sa croix se prépare, ses tourments s'accumulent, la mort va les consommer : O Madeleine, ô vous qui l'arrosâtes des larmes de votre componction, n'en aurez-vous point à lui donner par reconnaissance? A la vue de ses maux, oubliez-vous ses bienfaits? Les malédictions dont on l'accable effaceront-elles le souvenir des bénédictions dont il vous combla? Contente d'en avoir obtenu de lui votre pardon, seriez-vous insensible à ses douleurs!

Que demandai-je, mes chers auditeurs? Ah! ne la cherchons point, cette illustre pénitente ou dans le nombre des âmes sensibles qui compatissent seulement à Jésus-Christ, ou bien moins encore parmi ces âmes craintives que la frayeur en éloigne. C'est au pied de la croix du Sauveur que j'aperçois aussitôt Madeleine. L'amour divin l'y a conduite; c'est là qu'il l'occupe, qu'il la retient, qu'il la fixe. Là il la tourmente et la console; il l'abat et il la soutient; il attendrit son cœur et il l'affermit : *Dilexit multum.*

C'est un amour pénitent, et déjà il surpasse en courage celui des disciples alarmés qui se sont séparés de leur Maître; celui d'un grand nombre d'âmes pieuses qui ne le suivent que de loin; celui d'un homme juste qui n'ose agir qu'en secret. C'est un amour pénitent; et il vient généreusement attester à Jésus-Christ sur la croix qu'après avoir participé aux fruits de salut dont elle est la source, il veut participer encore aux rigueurs dont elle est le comble. C'est un amour pénitent, et il produira dans Madeleine cette piété durable, dont les soins empressés survivent à Jésus-Christ; cette piété active, dont le mouvement la fait voler à son tombeau; cette piété vive, dont l'attendrissement éclate à la seule idée de ne l'y trouver plus; cette piété ardente, dont le transport la saisit à la vue de son adorable Maître; cette piété éclairée, dont le zèle se hâte de publier la résurrection du Sauveur, dès qu'elle l'a reconnu; cette piété persévérante, dont les effets durent autant que la vie. C'est un amour pénitent; oui, mes frères; or, c'est aux traits qui le caractérisent, que je reconnais le triomphe de la pénitence, animée par le divin amour : *Dilexit multum.*

La grâce peut donc opérer des miracles de sainteté, après avoir opéré des prodiges de conversion. D'éclatantes vertus peuvent donc succéder à de grands désordres. Après s'être efforcé à devenir juste, on peut donc aspirer à devenir parfait. On pourra donc compter un jour parmi les plus grands saints ceux dont on avait déploré les plus tristes égarements.

Essentielle leçon pour vous que le péché rend si timides, parce qu'il vous rendit auparavant si coupables, et qui, désespérés d'être jamais solidement vertueux, sous prétexte que vous ne l'avez pas été toujours, ne jugez pas de l'avenir par le passé; ou plutôt puisez, dans le souvenir même du passé, les moyens de sanctifier l'avenir. Je ne prétends retrancher de ce souvenir amer que le trouble qui le rendrait moins salutaire, ou le désespoir qui le rendrait criminel.

Souvenez-vous que vous avez péché : ce souvenir seul est une source d'humilité, et l'humilité écarte la présomption; elle arme la vigilance, elle anime la prière; on sent plus vivement qu'on doit tout à Dieu, lorsqu'on se rappelle ce qu'on était, en vivant éloigné de Dieu.

Souvenez-vous que vous avez péché : ce souvenir est une source de componction, et la componction purifie toujours plus une âme, à mesure qu'elle l'occupe. Avec la haine du péché, elle y grave le désir de la réparation; quand on a sans cesse devant les yeux son péché, on en garantit bien plus sûrement son cœur.

Souvenez vous que vous avez péché : ce souvenir est une source de reconnaissance envers Dieu; plus on sait qu'on a mérité les châtiments de sa justice, plus on célèbre et l'on bénit sa bonté qui a refusé de punir. Touché d'un premier effet de miséricorde, on attend une suite de grâces; ces grâces, que Dieu vous permet d'espérer, présagent les récompenses qu'il destine : et sa propre perversité, dont on gémit, découvre elle-même plus sensiblement la charité du Dieu qui consent à l'oublier.

Souvenez-vous que vous avez péché : ce souvenir est une source d'amour pour Dieu. Ah! si cet amour put engager Dieu à pardonner les péchés, les péchés pardonnés peuvent-ils ne pas concourir à enflammer ce saint amour? Quel doit être celui d'un pécheur que nourrit l'humble confiance qu'il a obtenu grâce! Quelle est la vertu dans lui que ce sentiment ne puisse pas exciter? Ferveur dans la pénitence qui expie, générosité dans les sacrifices qui immolent, assiduité dans le travail qui répare; piété tendre, zèle ardent, édification soutenue, héroïsme de sainteté. Oui, mes frères, tout est possible avec la grâce au pécheur qui se ressouvient de l'avoir été, pour s'encourager toujours plus à être pénitent. Mais qu'il joigne toujours aussi, au souvenir douloureux de ses péchés, la consolante idée que Dieu accorde à la vraie pénitence le pardon dans cette vie et la gloire éternelle dans l'autre. Je vous le souhaite, etc.

—

SERMON XXXV.

Pour le dimanche des Rameaux.

AMOUR DE LA RELIGION.

Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo (*Matth.*, XXVI, 35.)

Me fallût-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas

Dans l'abondance inépuisable de vérités et d'instructions que nous présente la sainte semaine où nous entrons, celle dont je me propose aujourd'hui de vous entretenir, chrétiens auditeurs, ne vous paraîtra pas des moins importantes. Je la puise dans les paroles du texte que vous venez d'entendre.

Jésus-Christ a établi, sur les témoignages les plus irrécusables, la divinité de sa mission; il s'est fait reconnaître avec éclat pour le Christ promis à tant de souffrances et à tant de gloire. Il avait déclaré à tous ses disciples qu'il allait être livré aux Juifs, chargé d'opprobres, crucifié pour ressusciter au troisième jour; et qu'avant sa mort, l'un de ses apôtres le trahirait. A ce mot, tous s'étonnent, ils s'attristent, ils s'indignent; et Pierre, à leur tête, s'est écrié : Fallût-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* Il est vrai qu'il ne tiendra pas sa parole; mais sa courte infidélité sera bientôt réparée par les pleurs de son repentir, par le zèle de sa prédication, le dévouement de son amour et de son martyre. Faibles comme lui, au temps de la passion du Sauveur, ces mêmes apôtres devenus, après sa résurrection, des hommes nouveaux, transformés, de timides adorateurs qu'ils étaient, en prédicateurs éloquents, en docteurs éclairés, en défenseurs intrépides, vous les allez voir annoncer aux Juifs assemblés dans Jérusalem la divinité de celui qu'ils ont mis à mort, publier sa résurrection en présence de ceux mêmes qui l'ont fait condamner à la croix; ils les convainquent par la force de leurs discours; ils les ravissent par la fermeté de leur courage; ils appuient, des plus signalés prodiges la doctrine qu'ils leur prêchent. Dans un seul jour, ils convertissent, à la foi de Jésus crucifié, trois mille environ de ceux qui avaient paru si peu disposés à le reconnaître. Ils iront porter jusqu'aux extrémités du monde la profession de cette foi, et la sceller tous de leur sang. Leur promesse est acquittée; leur vie, leur mort, tout a justifié efficacement cette parole : Seigneur, fallût-il mourir avec vous, je ne vous renoncerai pas : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.*

Elle règne heureusement parmi nous, chrétiens auditeurs, cette religion que les apôtres ont prêchée à nos pères; et je ne viens pas aujourd'hui vous en rappeler les preuves, et dans le visible accomplissement des prophéties qui l'avaient annoncée, et dans l'autorité des saintes Ecritures qui nous l'enseignent, et dans la perfection des maximes qu'elle renferme, et dans les miracles qui l'ont manifestement démontrée, et dans la manière toute miraculeuse elle-même dont elle s'est établie et conservée dans le monde, et dans les témoignages que lui ont rendus des millions d'hommes, au prix de leur vie. Non, je ne viens point proposer de nouveau à vos esprits ces preuves éclatantes de la religion; mais je voudrais faire naître, pour elle, dans vos cœurs, un amour qui soit disposé à tout souffrir, plutôt que de lui être infidèle : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.*

En faisant, des apôtres, des hommes nouveaux, l'Esprit-Saint ne les instruisit pas seulement de toutes les vérités du salut; mais il exprima, dans leurs âmes, un goût vif et profond pour ces mêmes vérités; il les grava dans leur mémoire, il leur en facilita l'intelligence; en éclairant leur entendement, il embrasa leur volonté : Et tels sont les heureux fruits qui sont à désirer par rapport à une religion dont vous connaissez déjà l'inébranlable certitude et l'irréfragable vérité.

Développons ici une idée à laquelle souvent on ne pense pas assez; et, du fonds de la religion que l'on se borne à croire, faisons apercevoir aux fidèles les sentiments qu'elle est capable de produire dans eux. Matière consolante et instructive que je traite à dessein de renouveler dans vous l'attachement légitime que mérite votre religion, et de vous offrir des règles dans ce qui concerne ce saint attachement à la religion. En deux mots, et voici tout le fond du sujet :

Les avantages que vous savez être renfermés dans les dogmes de la religion ont de quoi vous la faire aimer; ce sera la première partie. Cet amour doit lui-même devenir avantageux à la religion; ce sera la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous ne connaissez pas la religion de Jésus-Christ, disons-nous avec vérité à la plupart de ceux qui la combattent. En effet, la connaissance présente de la religion suffirait à dissiper leur aveuglement. Or, ce que nous disons à des hommes téméraires qui s'animent en vain à l'attaquer, nous pouvons le dire dans un autre sens à ces chrétiens insensibles qui la croient sans l'aimer, et qui, tout à la fois, semblent lui offrir un esprit convaincu et un cœur indifférent : Non, vous n'en connaissez pas assez les avantages, si vous n'en êtes pas touchés. Vous la croyez cette religion, j'ai droit sans doute de le supposer; la première conséquence est qu'il faut la suivre : vous le faites, mais comme avec peine et à regret; j'en tire donc une seconde aussi bien appuyée que la première : C'est que vous devez l'aimer; et en cela, je me propose de vous en rendre douce l'observation. Pour exciter dans vos cœurs cet amour de la religion, il me suffira de vous rappeler ici la divinité de son origine, elle est pour vous l'organe de Dieu; la noblesse des rapports qu'elle vous donne,

elle vous unit autant qu'il se peut à Dieu ; l'abondance des secours qu'elle vous offre, elle vous promet tout de la part de Dieu. Je sais que je parle à des fidèles, et c'est pour eux que je vais parler.

Votre religion vient de Dieu, vous le savez ; et, dès lors qu'elle est vraie, elle ne peut venir que de lui. Dites-nous, partisans obstinés de l'erreur, dans laquelle vous avez eu le malheur de naître, victimes volontaires des égarements d'autrui ; dites-nous, comme vous le dites quelquefois : Ma religion a été la religion de mes pères, ils sont morts en la professant, je mourrai de même. Remontons seulement à des temps un peu plus éloignés ; il sera facile de vous convaincre que votre religion particulière n'était pas celle de vos premiers aïeux. Misérable défaite, dernier retranchement que vous opposez à la force de nos preuves, dans l'impuissance où vous êtes d'en triompher par d'autres voies ! Hé quoi ! c'est uniquement parce que cette religion a été celle de vos pères, que vous y êtes si fort attachés ! C'est parce que vous avez hérité de leur nom, que vous voulez hériter aussi de leurs erreurs ! C'est parce que vous les avez reçues d'eux, qu'elles vous sont chères ! Ah ! chrétiens fidèles, nous ne vous tiendrons pas le même langage ; nous ne vous dirons pas : Aimez votre religion, parce que c'est dans son sein que vous avez pris naissance, autrement la naissance justifierait tous les cultes ; mais nous vous dirons : Applaudissez-vous de n'avoir pas eu à vaincre, pour la croire, les obstacles de la naissance, d'avoir reçu de vos ancêtres une religion dont la source est la plus relevée et la plus pure ; qui est marquée aux grands traits, aux traits brillants de la vérité ; qui remonte jusqu'à Dieu, comme à son véritable auteur. Ici, c'est sa parole, c'est la doctrine de son divin Fils, qui avait puisé dans le sein de son Père ce qu'il est venu enseigner aux hommes : *Sermonem quem audistis non est meus, sed ejus qui misit me Patris.* (*Joan.*, XIV, 24.) Ce qui doit vous la rendre précieuse, cette religion, c'est donc cette succession non interrompue des mêmes vérités qui, dans la seule Eglise de Jésus-Christ, vous ramène jusqu'au premier principe de toute vérité, la vérité éternelle, le Verbe divin, Jésus-Christ vrai Dieu, qui lui-même a ordonné de croire ce que vous croyez. Le ministère des hommes a dû servir à vous transmettre cette parole sainte ; mais aimez-là, parce que c'est de Dieu même qu'elle est émanée

Ainsi le croyez-vous, et, sans cette créance, votre religion est vaine ; mais vous devez donc sentir dès lors que vous êtes cette nation privilégiée, à laquelle Dieu se communique d'une manière spéciale ; que vous êtes le peuple chéri, les heureux dépositaires de ce Testament nouveau par lequel Dieu vous a déclaré ses volontés, et vous a enseigné ses voies ; que vous puisez à sa source la lumière qui doit vous conduire. Or, pouvez-vous ne pas l'aimer ? c'est la lumière même de Dieu.

Ce n'est ici, mes chers auditeurs, que le simple développement de votre foi ; mais ce que je ne puis concilier avec elle, c'est votre indifférence, phénomène qui ne peut guère s'expliquer que par la langueur même de votre foi. Croire que Dieu vous enseigne la vérité, et ne pas vous affectionner à cette religion qui seule vous l'annonce ; regarder avec raison toutes les religions différentes de la vôtre comme autant d'écueils où l'orgueil de l'esprit va s'égarer, et ne pas sentir vivement le prix de celle qui met seule votre raison à l'abri de tout naufrage ; savoir que vous êtes dans l'unique route qui conduise au salut, et ne pas tressaillir de joie de ce que vous avez l'avantage d'y marcher, quoi de plus inconséquent dans un chrétien qui a la connaissance et la conviction du christianisme ?

Ah ! que plutôt nous devrions voir renaître parmi vous ces saints mouvements de reconnaissance, et, avec eux, l'attachement que nous apercevons dans le peuple de Dieu pour les ordres divins dont il conservait le recueil ! Esdras, en présence du peuple, ouvre le livre de la loi, et ce peuple unit aussitôt, aux bénédictions qu'Esdras adresse à Dieu, les acclamations de son amour. La loi du Seigneur ! La loi du Seigneur ! C'est à cette idée qu'il fait éclater sa respectueuse allégresse : *Cum aperuisset eum, benedixit Esdras Domino... et respondit omnis populus.* (*Esdras*, VIII, 56.) Comme il arriva à ce peuple touché jusqu'aux larmes à la seule lecture des livres sacrés, de nouveaux lévites ne se verraient-ils jamais engagés à modérer vos sentiments, si vous vous disiez à vous-mêmes : Ce corps de religion auquel je suis soumis, c'est l'assemblage des vérités que Dieu a manifestées aux hommes, c'est l'expression de ses aimables volontés, ce sont les vues de sa sagesse, c'est son ouvrage : *Flebat... omnis populus cum audiret verba legis.* (*Esdras*, V, 9.)

Et remarquez, je vous prie, mes chers auditeurs, que ce ne sont pas ici des vérités qui plaisent simplement, parce que l'esprit les recherche, mais qui d'ailleurs sont souvent peu intéressantes pour l'homme qui en retire peu d'utilité. C'est de toutes les vérités la plus importante ; c'est, à proprement parler, la seule dont il vous soit essentiel d'être instruit. Hélas ! c'est celle que laissent échapper ceux dont vous déplorez l'aveuglement. Vous voyez assis aux ombres de la mort, d'une part, les restes malheureux d'une nation coupable, obstinément attachée à un culte que vous savez avoir été aboli ; de l'autre, un peuple séduit par ce faux prophète dont vous méprisez les délires : à vos côtés, l'opiniâtreté de l'hérésie qui a éteint pour elle le sacré flambeau de la foi ; peut-être au milieu de vous des hommes que l'incrédulité pervertit : c'est le spectacle qui se présente trop souvent, et vous n'y trouvez pas la religion de Jésus-Christ, tandis que brillent à vos yeux les vives lu-

mières de son Evangile! Quoi! vous en seriez moins empressés, parce que vous le possédez toujours! Vous ne suivriez pas les leçons, dont vous adorez l'auteur! Vous les verriez revêtues du caractère de la Divinité, et vous ne les recevriez pas avec ardeur! Ou vous méconnaissez cette vérité, et, dans cette supposition, pourquoi vous dites-vous chrétiens? ou elle vous est connue, et pourquoi marquez-vous à Dieu si peu de reconnaissance?

Ils sentirent mieux que vous leur bonheur, ces hommes que la religion arracha autrefois au judaïsme dont elle venait accomplir les promesses et terminer la durée, et au paganisme dont elle venait combattre la folie et détruire l'impiété. Ils le sentent mieux encore, ceux que nous voyons souvent avec consolation revenir sincèrement à l'unité de la religion. Dans quels saints transports, avec quelle abondance de larmes bénissent-ils le moment qui leur a dessillé les yeux! Et vous, chrétiens indifférents pour la véritable doctrine, pensez-vous jamais à remercier le Dieu de qui vous le tenez, de ce que vous êtes dans l'édifice établi sur le solide fondement des apôtres et des prophètes, sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ? Voilà cependant ce qui fait la certitude de votre état et le repos de votre âme. Assurée qu'elle est dans le chemin que le Fils de Dieu a assigné pour aller à son Père, peut-elle ne pas dire avec le Prophète: Heureux, Seigneur, ceux qui marchent dans le sentier de votre loi: *Beati qui ambulant in lege Domini.* (*Psal.* VIII, 1.) Oui, je vous rendrai d'éternelles actions de grâces de ce que vous m'avez instruit de vos saints commandements: *Confitebor tibi in eo quod didici judicia tua.* (*Psal.* V, 7.)

Vous la croyez cette religion; n'est-ce donc pas là le premier devoir qu'elle exige? Oui, chrétiens; mais, puisque cette créance est devant Dieu la base de votre mérite et de votre bonheur, pouvez-vous ne pas aimer dans elle le principe de votre vrai bien? Pouvez-vous ne pas lui tenir par les mêmes sentiments qui vous rendent chers à vous-mêmes! Peut-elle n'être pas votre véritable trésor, puisqu'elle est la première source de ceux que vous amassez pour l'éternité? Non, vous ne pouvez pas séparer du désir des biens éternels l'attachement à ce premier moyen qui vous les procure. Dans un même cœur doivent se réunir et l'attrait pour les récompenses que Dieu promet, et l'amour de la religion qui y conduit. N'est-ce point compter faiblement sur les unes, que de ne pas aimer ardemment l'autre?

Réveillez-le encore dans vous, cet amour, à la vue des rapports que votre religion vous présente. Vous en croyez le langage; je ne vous demande que de l'estimer.

Pour vous en faire estimer la noblesse, je ne vous répéterai point ce qu'elle vous enseigne par la bouche de l'Apôtre: que Dieu ne s'est point allié avec les anges, mais avec le sang d'Abraham (*Hebr.*, II, 16); que c'est pour cela qu'à l'exception du péché il a dû se faire semblable en toutes choses à ses frères; que, par là même que vous professez la vraie religion de Jésus-Christ, vous formez ce corps immortel qu'il reconnaît, et qui prend de lui son accroissement; que, divinisés en quelque sorte par l'alliance qui se trouve entre le corps et ce Chef divin, si, d'une part, un Dieu s'est revêtu de l'humanité: *Semen Abrahæ apprehendit;* vous avez été revêtus vous-mêmes des mérites de ce Dieu incarné: *Quicunque in Christo baptizati estis, Christum induistis.* (*Gal.*, III, 27.) Quelque sublimes que soient pour vous ces rapports, j'en choisis de plus sensibles, que je propose simplement à la vivacité de votre foi et à la tendresse de vos cœurs.

Vous avez reçu, chrétiens (ce sont les paroles de saint Paul aux Romains que je vous adresse), vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants par lequel nous disons à Dieu: Notre Père: *Accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus abba* (*Pater*). (*Rom.*, VIII, 15.) Or, si vous êtes les enfants de Dieu, poursuit l'Apôtre, vous êtes donc les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ: *Si autem filii et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* (*Ibid.*, 17.)

Dieu est donc votre Père: heureux chrétiens, oui, mes chers auditeurs, puisque vous avez reçu l'esprit d'adoption, et cette adoption, c'est le même sacrement qui vous a ouvert la première entrée dans la religion qui l'a opérée: *Accepistis spiritum adoptionis.* (*Ibid.*, 15.) Dieu votre Père! Oui, mes chers auditeurs, dès là que, revêtus des mérites de Jésus-Christ par le baptême qui vous les a appliqués, vous avez été unis à ce Fils adorable, vous êtes devenus par sa grâce ce qu'il est par sa nature: *Spiritum in quo clamamus abba* (*Pater*). (*Ibid.*) Dieu votre Père! Oui, mes chers auditeurs, c'est là le nom que Jésus-Christ, le divin auteur de votre religion, vous a enseigné à lui donner; c'est le premier nom sous lequel la religion vous instruisit, dès votre plus tendre enfance, à le prier; c'est l'aimable nom dont journellement vous l'appelez: *Cum oratis, dicite Pater.* (*Luc.*, XII, 2.)

Dieu votre Père! Ah! mes frères, quelle suite de consolantes idées dans le saint développement de celle-ci! Quelle religion que celle qui, en rendant à Dieu le culte le plus digne de sa majesté, en tempère tellement l'éclat, qu'elle nous permet d'en approcher! Quelle religion que celle qui établit entre Dieu et vous cette société de tendresse qui vous assure de sa part des entrailles paternelles, et qui vous demande un amour filial! Quelle religion que celle qui vous expose ainsi, de manière à n'en pouvoir douter, les desseins de paix, les vues de miséricorde et la bonté de Dieu pour vous! Car, mes frères, à consulter l'esprit de religion, vous n'êtes pas seulement assemblés ici dans le lieu saint comme étant le temple consacré à la gloire du Dieu que vous y adorez; vous y êtes réunis comme des enfants dans la maison de leur

père. Votre religion vous apprend qu'à ce titre il aime à fixer sur vous ses regards; elle vous invite à les attirer par la confiance même que cette qualité vous inspire; et l'Esprit-Saint qui vous engage à prononcer ce tendre nom, vous rend lui-même, selon l'Apôtre, un témoignage secret que vous êtes les fils de Dieu : *Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei.* (*Rom.*, VIII, 16.)

Vous en êtes donc aussi les héritiers, continue saint Paul : *Si autem filii, et hæredes.* Mais de quels biens? Des biens de Jésus-Christ même : *cohæredes.* Chrétiens! oui, ses biens, il veut les partager avec vous; sa religion vous les dévoile; elle est le premier des titres qui vous les approprient, c'est à vous qu'elle les étale, et c'est pour vous qu'elle les réserve. Déjà elle inscrit vos noms parmi ceux des habitants de la céleste patrie; et, dès que vous n'altérez pas cette union par laquelle Jésus-Christ est votre frère, comme il est le premier né des enfants de Dieu, il vous associe à son héritage. L'héritage est pour les enfants; et, comme la religion fait valoir dans vous ce caractère, elle vous en acquiert le privilége : *Cohæredes autem,* etc. C'est donc à vous, chrétiens, que le Testament nouveau que ce Dieu vous a laissé, en transfère toutes les richesses. Ce qu'il y a de beauté dans son séjour, de magnificence dans son royaume, d'éclat dans son triomphe, d'éternité dans son bonheur, d'immensité dans sa gloire; c'est à quoi la religion vous invite, c'est à quoi elle vous prépare, c'est à quoi elle vous destine. Elle vous en ouvre la route. Que pouvait-elle faire de plus pour ennoblir l'état présent de votre mortalité? *Cohæredes autem,* etc.

Aussi Jésus-Christ, sur le point de retourner au ciel, déclare-t-il en termes exprès, qu'il monte à son Père et à votre Père, à son Dieu et à votre Dieu, désignant ainsi ce que sa religion vous donne de commun en quelque sorte avec lui : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.* (*Joan.*, XX, 17.)

Je préviens ici votre pensée, mes chers auditeurs : Tandis que je vous rappelle les magnifiques promesses de la religion, vous vous occupez de l'effroi de ses menaces. Vous l'aimeriez sans doute, si elle se bornait à vous offrir le ciel; mais il est un enfer qui vous épouvante : voilà ce que, du fond de vos cœurs, vous reprocheriez volontiers à la religion.

Ingrats! et cette religion qui vous annonce l'enfer, ne vous l'annonce que pour vous le faire éviter; elle est la seule qui puisse vous mettre à l'abri de ses feux. Comme le sang de Jésus-Christ a été versé pour les éteindre, sa religion a été établie pour vous en garantir. C'est elle qui devient votre asile. C'est pour vos propres intérêts qu'elle cherche à vous conduire. Vous ne pouvez vous perdre que contre les vues et malgré les efforts de la religion. Eh! c'est parce que cette religion veut vous enlever à l'enfer, que depuis sa naissance tout l'enfer s'est déchaîné contre elle; elle est l'objet de ses fureurs, parce qu'elle a pour objet votre salut. Il l'attaque, il la poursuit, il la persécute, parce qu'elle travaille à vous rendre heureux. Et c'est donc parce que l'ennemi commun de votre salut frémit de votre attachement pour elle; c'est parce qu'il cherche à l'affaiblir dans vous; c'est parce qu'il est intéressé à la déraciner, qu'elle mérite singulièrement et votre reconnaissance, et votre amour.

Vous plaindre des vérités dont elle vous instruit et des devoirs qu'elle vous impose, c'est vous plaindre de ce que Dieu a un droit essentiel à vos hommages, de ce qu'il les exige, de ce qu'il ne veut pas vous donner sans mérite de votre part ce que vous êtes trop heureux d'obtenir à titre de récompense; de ce que, vous ayant créés pour lui, il vous marque la route qui doit vous conduire à lui. Si vous n'aimez pas la religion, parce qu'elle vous impose des devoirs, c'est que vous n'êtes attachés qu'à la figure passagère de ce monde; c'est que vous n'aimez pas, je ne dis pas que vous-mêmes, mais que la plus vile partie de vous-mêmes, vos sens et ce qui les satisfait; c'est que vous n'approfondissez pas ce que cette religion offre de grand et d'éternel à votre âme; c'est que, dans le sein d'une faiblesse qui vous est chère, vous ne consultez qu'elle, en vous récriant contre l'austérité qui la condamne; c'est que vous aimez mieux rendre la sévérité de la religion responsable de vos égarements, que de reconnaître combien la religion dédommage ceux qui renoncent à ces égarements; c'est que, tout mondains dans le cœur et dans la conduite, vous regardez moins la religion comme la voie qui doit vous mener à Dieu, que comme un joug dont il vous charge; c'est que, de sa loi qui est véritablement une loi de grâce, vous ne faites, par votre résistance, qu'une loi de servitude. Le dirai-je? C'est que vous connaissez, c'est que vous aimez assez peu le Seigneur, pour gémir de l'obligation où vous êtes de le servir; c'est que vous le servez plutôt avec la crainte d'un esclave qu'avec l'amour généreux d'un fils. En un mot, si vous n'aimez pas la religion, c'est que vous ne la suivez pas.

Mais pour la suivre, dites-vous, que de devoirs à remplir! Est-il étrange que l'amour du cœur ne suive pas toujours la persuasion de l'esprit.

C'est dans les secours de la religion, mes chers auditeurs, que je vais trouver de quoi répondre aux plaintes que vous seriez tentés de former contre elle; plaintes d'ailleurs si peu fondées, puisque dans le grand nombre des devoirs qu'elle vous prescrit, il en est plusieurs qui, selon la parole de l'Apotre, sont gravés dans le fond même de vos cœurs : *Opus legis scriptum in cordibus.* (*Rom.*, II, 15.) Se plaindre de la religion qui les consacre, ce serait vouloir anéantir toute loi, tout rapport avec Dieu, avec les hommes. S'il en est quelques-uns qu'elle

ajoute, voici surtout ce que vous trouverez en elle de plus particulier encore. Jésus-Christ, en l'établissant, n'a pas seulement paru en Législateur; il s'est montré en Père, puisque la manisfestation de ses volontés renferme en même temps l'origine des puissants secours qui en facilitent l'exécution. Hélas! la religion est tout occupée de vous; elle fait plus pour vous encore, qu'elle n'exige de vous pour elle. Si elle veut former dans vous des enfants dociles, elle nourrit, elle entretient, elle fortifie ces mêmes pensées qu'elle vous inspire. Ce que vous devez savoir, elle vous l'apprend; dans ce que vous devez faire, elle vous aide.

C'est dans votre religion que Dieu vous fait entendre sa parole, et vous instruit par l'organe de ceux dont il a fait ses ministres et les dispensateurs de ses mystères, instructions qui n'ont pas besoin d'être éloquentes à la manière des hommes, parce que, quels qu'en soient les canaux, elles dérivent de ce principe de vie que le ministère divin communique à celles qui, par cette voix légitime, sont distribuées aux peuples; ce qui rend celles-ci indépendantes des talents du ministre qui les publie; ce qui leur donne cette force secrète, cette onction sensible, ce pouvoir sur les cœurs qui tant de fois en a triomphé par les plus faibles instruments; ce qui a réformé plus d'abus, retenu plus de vices, aboli plus d'erreurs par la simplicité des leçons évangéliques, que les discours les plus pompeux et les mieux préparés de la sagesse purement humaine, que les maximes les plus sublimes d'une morale naturelle avouée par tous les hommes.

C'est dans votre religion que vous trouvez ces sacrements de la loi nouvelle bien supérieurs à ceux de l'ancienne loi, que saint Paul appelle des éléments faibles et vides, parce qu'ils ne justifiaient point par eux-mêmes, et qui vous appliquent, quand vous les recevez dignement, les mérites du Sauveur qui les a institués pour vous. Dans eux, âmes justes, quelle force! Quelles armes contre les passions! contre leur dangers quel asile! Dans les épreuves quel courage! Et pour vous aussi, pécheurs, quelle ressource dans ce pardon qu'ils vous offrent, dans cette amitié de Dieu qu'ils vous rendent, dans ces grâces qu'ils opèrent, lorsque vous voulez sincèrement vous y disposer!

C'est dans votre religion que vous trouvez ce grand sacrifice, dont la perfection vous fait assez connaître le prix de cette religion qu'il distingue. C'est vous qui voyez couler chaque jour ce sang adorable, répandu pour tous. C'est vous que la religion rend ainsi les heureux témoins du plus saint et auguste de ses ministères. C'est spécialement pour vous qu'elle offre continuellement la victime sainte. Oui, mes chers auditeurs, la seule vue de cet autel sacré, l'enceinte même de ce saint temple, vous en disent assez pour ranimer en ce moment votre confiance.

C'est dans votre religion que vous retrouvez, au milieu de vous, Jésus-Christ même. Il ne revit pas seulement ou en figure, ou dans votre souvenir, ou dans le sacré dépôt de sa parole. Ce n'est pas simplement pour vous, comme autrefois pour le peuple de Dieu, l'arche du Testament nouveau et de l'alliance qui en faisait la gloire; ce ne sont pas des images vaines et des emblèmes passagers. Trône visible de la clémence de Dieu, la religion a formé pour vous un nouveau tabernacle qu'habite le Saint des saints. Votre nourriture, votre consolation, votre ami, votre protecteur, il vous offre tout ce qu'il a, tout ce qu'il est lui-même : Dans de tels objets, quelle grandeur! Dans de tels trésors, quelles richesses! Dans vos devoirs, quel soutien! Et de combien de manières n'éprouvez-vous pas les tendres soins de la religion à votre égard? Montrez-nous une seule circonstance où elle ne vole pas à votre secours. Vos actions en elles-mêmes indifférentes, faites-les selon ses vues; elle leur donne de la valeur, elle les relève. Vos travaux, entreprenez-les selon son esprit, elle les ennoblit, elle les sanctifie. Vos revers et vos malheurs; ah! confiez-les-lui, refugiez-vous entre ses bras, ouvrez-lui vos cœurs : elle recueille vos larmes, elle apprécie vos tribulations, elle en connaît le mérite. Il y a plus, mes chers auditeurs, il n'appartient qu'à elle de vous consoler et par le divin modèle qu'elle vous présente, et par la résignation qu'elle inspire, et par les récompenses qu'elle étale, et par les douceurs secrètes qu'elle fait goûter jusque dans les derniers moments de la vie.

Ne craignons pas, à l'aide de la religion, de fixer nos regards sur la mort. Adonias craint la colère de Salomon, et embrasse aussitôt l'autel; et, de ce lieu sacré, il ose demander au nouveau roi le serment de ne pas le faire périr; *Tenuit cornu altaris dicens: Juret mihi rex quod non interficiat servum suum.* (III *Reg.*, I, 51.) Ainsi, mes chers auditeurs, du sein de la religion de Jésus-Christ, lui demanderez-vous grâce avec confiance dans les derniers instants qui vous rapprocheront de son tribunal. Ah! que vous vous applaudirez alors de ne l'avoir jamais abandonnée! Qu'elle vous paraîtra aimable, cette religion, qui vous secourra avec tant de force, qui vous défendra avec tant de constance, qui vous protégera avec tant d'efficacité? Qu'elle vous rendra bien amour pour amour, cette religion, quand elle vous fortifiera par la paix de ses sacrements, quand elle vous nourrira de ses espérances, quand elle vous environnera de ses vœux et de ses prières, quand elle vous pénétrera de sa majesté touchante et de ses dernières exhortations! Qu'elle vous sera précieuse, cette religion, lorsque, tout disparaissant à vos yeux sur la terre, elle seule, dans ce délaissement universel, calmera l'agitation de vos cœurs, enflammera les désirs de votre âme, soutiendra en quelque sorte les forces défaillantes de votre corps, dissipera presque jusqu'à l'horreur du tombeau! Religion sainte, que tu nous

adoucis les devoirs et les peines de la vie, quand nous pensons que c'est entre tes bras que nous avons l'avantage de mourir !... Impies, que vous êtes à plaindre de vous refuser à vous-mêmes ce dernier adoucissement ! Ah ! si vous vouliez étudier la religion dans ces moments où surtout elle se montre; si vous voyiez mourir ceux qu'elle y dispose, si vous les voyiez craindre la mort, mais sans désespoir; l'attendre, mais sans présomption; la sentir approcher, mais sans murmure; payer avec soumission ce dernier tribut non pas précisément à la nature, mais à son auteur, dans la vive confiance qu'à ce coup passager qui en fait des victimes, va succéder l'heureuse éternité qu'il a promise à leur vertu; tandis que, de votre part, vous ne pouvez tout au plus qu'une sécurité de peur, ou une sécurité de châtiment de la part de Dieu dont vous avez méconnu la voix dans celle de la religion! Hélas! que ne pouvons-nous vous rendre les témoins de ces différents spectacles, comme nous le sommes nous-mêmes! Pour gagner vos cœurs à la religion, il suffirait de comparer, avec l'état de l'homme qui la néglige, la situation du chrétien qui la réclame. Stupide insensibilité, feinte apparente unie à de secrètes terreurs, ou fureur aveugle, hommes, vous n'irez pas au delà; chrétiens, vous serez soutenus, rassurés, consolés, voilà l'ouvrage de la religion. Aimez-la donc, et apprenez quel doit être envers elle votre amour.

SECONDE PARTIE.

Aimez la religion pour vous; aimez-la pour autrui; aimez-la pour elle-même. Je veux dire : Que ce soit dans vous un amour vigilant qui vous rende attentif sur vous, pour ne pas la perdre; que ce soit, par rapport aux autres, un amour zélé qui vous engage à l'entretenir dans eux et à l'étendre; que ce soit, envers la religion, un amour tendre qui vous rende sensible à ses intérêts. Reprenons ces points d'instruction, aujourd'hui plus nécessaires que jamais.

Que la religion, quoique évidemment fondée sur la vérité, puisse se perdre, c'est ce qu'il est aisé de concevoir. Le caractère sensible de divinité qu'elle porte, les preuves surabondantes qui l'établissent, la lumière qu'elle présente et dont l'éclat jaillit de toutes parts, rendent inexcusables ceux qui refusent de s'y rendre. Jusque-là voilà la vérité proportionnée à l'homme. Mais il est aussi des vérités inaccessibles à l'esprit humain, parmi celles que la religion lui propose à croire; il en est de gênantes pour le cœur, parmi celles qui doivent le régler; ce qui fait que, selon les principes mêmes de la religion, la grâce est nécessaire à l'homme pour se soumettre à ses vérités surnaturelles, et pour s'y conformer par la sainteté de sa conduite : Voilà, en deux mots, comment les uns peuvent la perdre, et comment les autres osent l'attaquer. Or, c'est aussi de là que je tire la double règle de l'amour que vous devez pour vous-mêmes à la religion.

Méfiez vous d'abord, pour la conserver, je ne dis pas de votre esprit, mais de l'orgueil effréné de votre esprit, convaincu qu'il y a nécessairement dans les mystères de Dieu une hauteur à laquelle l'homme ne peut pas atteindre, et à laquelle par conséquent il est de la dernière folie de vouloir s'élever. Suivant l'oracle du Sage, ne recherchez pas ce qui est au-dessus de vous : *Altiora te ne quæsieris.* (*Eccli.*, III, 22.) Du milieu des ténèbres inséparables des dogmes de la religion, recourez à la force éclatante des motifs qui vous la persuadent, et qu'il vous est si facile de connaître. Demandez constamment à Dieu qu'il soutienne votre fidélité, et ne perdez jamais de vue ce principe sûr, que comme l'esprit est ce qu'il y a dans vous de plus noble, le juste hommage de sa soumission est aussi le premier que vous devez à Dieu.

C'est donc à cet amour sage et raisonnable de la religion à vous faire sentir l'indécente témérité de ces faibles raisonnements que vous seriez tentés de faire sur des mystères impénétrables, dont Dieu seul a pu nous instruire, parce que seul il se connaît parfaitement lui-même et tout ce qui a rapport à lui. C'est à cet amour sage et raisonnable de la religion à vous faire redouter ces livres séducteurs dont vous ne pouvez éviter le poison, sans en connaître le remède. C'est à cet amour sage et raisonnable de la religion à vous interdire la fréquentation de ces personnes dont vous savez que l'irréligion ne cherche qu'à s'insinuer, et dont le moindre succès est de troubler au moins la sécurité de votre créance.

Mais pourquoi crains-je ici leurs efforts ? Ah! chrétiens, c'est uniquement pour votre créance que je crains, c'est pour vous que je suis alarmé. Eh ! dites-moi, une vérité cesse-t-elle de l'être, parce qu'on peut vous la peindre sous de fausses couleurs, parce qu'on peut vous en imposer? Non, sans doute : Convenez cependant qu'elle peut cesser alors de paraître telle à vos yeux, et qu'il est par conséquent d'un amour prudent pour une vérité essentielle, de ne pas vouloir l'exposer. Ainsi en usez-vous pour vous défendre des erreurs humaines. Instruits une fois de la vérité, vous vous prémunissez contre l'artifice de la séduction et l'illusion du mensonge; vous vous précautionnez contre les captieux moyens, contre les trompeuses paroles qui pourraient vous déguiser vos véritables intérêts. Vous sentez sous combien de traits différents l'imposture peut se présenter aux hommes; combien de détours elle sait imaginer; combien de ruses elle met en usage. Pourquoi donc l'amour de la religion ne vous précautionnerait-il pas aussi contre le péril de la voir s'affaiblir dans vous ?

Ne lui reprochez pas cependant de ne pas vouloir que vous soyez instruits; et plût au ciel que tous les hommes fussent véritablement éclairés ! La religion n'a jamais craint la lumière; l'ignorance fut toujours ce qu'elle eut le plus à redouter. Mais est-ce s'instruire solidement de la religion, que de

consulter ceux qui sont ses ennemis déclarés, qui s'acharnent uniquement à la combattre, qui n'ont d'autre but que de la détruire?

Est-ce s'instruire solidement que d'entrer dans des discussions dont on ignore jusqu'aux principes qui sont évidemment au-dessus des connaissances qu'on a acquises, qui peuvent renfermer et qui renferment souvent mille erreurs qu'on ne pourrait démêler?

Est-ce s'instruire solidement que de parcourir les ramas des difficultés, que d'en saisir les apparences, que d'en nourrir les superficielles idées, que de s'y abandonner? Connaissez la religion, mais non pas, comme il arrive à plusieurs, dans l'envie d'être autorisé, s'il se pouvait, à ne pas la croire; connaissez-la, mais dans ces exposés sincères sur lesquels elle ose défier l'audace même de l'impiété; connaissez-la, mais dans ces ouvrages où elle vous prémunit contre les traits de ses adversaires qu'elle ne craint pas de vous présenter. Ne les recevez, ces ouvrages, que d'une main prudente, et qui puisse vous conduire. Connaissez-la, mais en même temps connaissez Dieu, connaissez-vous vous-mêmes; et, dès que vous apercevez l'incompréhensible grandeur de Dieu, voilà vos bornes : l'amour de la religion, la raison même doit vous arrêter.

Ce n'est point assez. A cette crainte d'être trompé par une curiosité présomptueuse de votre esprit, joignez la méfiance de votre propre cœur qui quelquefois intérieurement réclame contre les préceptes de la religion. Vous ne vous en apercevez pas peut-être; mais c'est le seul ennemi qu'elle a dans vous; c'est lui qui vous fait prêter l'oreille aux discours pervers qui tendent à mettre vos passions en liberté; c'est lui qui adopte le premier ces doutes destructeurs de vos remords, et par lesquels il voudrait les apaiser; c'est lui qui se récrie contre la loi, parce qu'il lui en coûte de l'observer. Réfléchissez-y, mes chers auditeurs; vous verrez que c'est par le trouble du cœur et par sa révolte, que vous seriez tentés de secouer le joug de la religion. Aimez-la donc pour opposer, comme David, sa sainte lumière à vos penchants. Que votre amour pour elle devienne votre propre force contre votre cœur qui vous trahit. Et puisque c'est, ô mon Dieu! votre divine parole qui doit diriger mes pas : *Lucerna pedibus meis verbum tuum* (*Psal.* XVIII, 10), je renouvelle donc avec ardeur la promesse de ne l'oublier jamais, et de m'y rendre toujours fidèle : *Juravi, et statui custodire judicia justitiæ tuæ.* (*Psal.* VIII, 106.)

Etendez envers autrui cet amour de la religion; c'en est le second caractère. Ah! mes chers auditeurs, quelle consolation pour vous de travailler tout ensemble à son avantage et à celui de vos frères! Cette sainte ardeur pour la vérité en ranimera le flambeau aux yeux des hommes. Vous ne sauriez en apercevoir l'éclat, sans désirer que comme vous les autres en soient frappés. Et, comme il est dans la nature du souverain bien d'aimer à se communiquer, le vœu le plus ardent de ceux qui le connaissent et qui le possèdent, doit être aussi l'empressement à en faire part.

Pour mieux éclairer ce point important, distinguons ici les deux motifs qui doivent vous animer : A l'égard de quelques-uns, c'est le motif du devoir; la religion vous le prescrit. A l'égard des autres, c'est l'esprit de la charité; la religion vous l'inspire : détail dont il est essentiel que vous profitiez.

Je dis qu'il y a une obligation de veiller à entretenir la religion dans autrui, obligation plus étendue que vous ne pensez peut-être, et sur laquelle vous aurez à répondre à Dieu, comme étant une de celles dont il a le plus à cœur l'accomplissement.

Outre ceux qui sont chargés par état de veiller au dépôt sacré de la religion et de la transmettre au peuple dans son intégrité, l'obligation de l'étendre vous regarde, pères et mères. Une génération doit instruire l'autre, et malheur à celle qui laisserait tarir cette divine source dont jusqu'à la fin des temps doivent couler les eaux salutaires de la vérité! Ecoute, Israël, dit le Seigneur : *Audi, Israël :* Tu conserveras dans ton cœur les préceptes que je t'impose : *Audi verba hæc quæ ego præcipio tibi hodie, in corde tuo;* et tu les feras passer à tes enfants : *Et narrabis ea filiis tuis.* (*Deut.*, VI, 7.) Ou vous exigeriez de Dieu une continuité non interrompue de miracles, et ce serait une demande insensée, ou c'était par la voix de l'instruction que les hommes devaient connaître ses oracles. Dieu a choisi cette dernière et par conséquent c'est à vous à vous y conformer. C'est donc à vous à jeter de bonne heure, dans de jeunes cœurs, les premières connaissances de Dieu et de sa loi, à écarter tout ce qui peut en altérer la pureté, à arracher des mains d'une jeunesse imprudente, le trait qui peut la blesser! Ah! vous cessez d'être chrétiens, si par votre négligence vos enfants ne commencent pas à l'être, si vous ne regardez pas les vrais principes de la religion comme étant la partie la plus essentielle de l'éducation que vous leur devez; si vous ne faites pas de cet objet intéressant le premier et le principal de vos soins à leur égard; si, comme il arrive souvent, en vous déchargeant sur autrui de leur conduite, c'est là un point que vous n'examinez pas, qui ne vous intéresse pas, et le seul peut-être dont vous ne soyez pas touché. Si vous aimez véritablement vos enfants, si vous aimez la religion, laissez-leur donc ce précieux héritage; sans cela, vous flattez-vous d'acquérir celui des biens éternels que vous voulez cependant posséder?

Elle vous regarde cette obligation, maîtres chargés du soin de vos domestiques, par la même Providence dont la sagesse vous les a assujettis; c'est à vous à leur faciliter les moyens de s'instruire de la religion, à veiller à ce qu'ils en soient instruits,

à les engager à en observer les devoirs, à leur apprendre, et surtout par votre exemple, à la respecter. Si vous chérissez véritablement la loi de Dieu, quelle joie pour vous d'en multiplier les fidèles observateurs, de concourir à l'étendue de son règne, de former à ces préceptes ceux de qui vous n'exigez trop souvent que la ponctualité à exécuter vos ordres !

Elle vous regarde, cette obligation, vous tous qui avez l'autorité en main pour protéger la religion. Ah ! que de maux vous arrêterez, que de scandales vous préviendrez, quelle digue vous opposerez à l'impiété par votre attention à en réprimer l'audace, à en arrêter les progrès; surtout, s'il se peut, à en étouffer la voix. Récriez-vous ici, je m'y attends, récriez-vous, auteurs téméraires, sur ces prétendues bornes que vous accusez de vouloir prescrire au génie, tandis qu'on ne cherche qu'à ensevelir les infâmes productions que dicte seule l'irréligion. Eh ! sur quel garant nous vantez-vous ces lumières dont vous annoncez hardiment que vous venez éclairer les hommes, tandis qu'elles sont plus ténébreuses mille fois que les ténèbres mêmes, que vous promettez de dissiper ? Il vous sied bien de blâmer les précautions des hommes contre le prestige de vos systèmes, qui n'ont de certain que la haine de la vérité. Oui, pour en prévenir l'illusion, l'amour de la religion doit s'opposer à vos efforts; il doit pourvoir à la sûreté des imprudents et des faibles que vous essayerez de séduire; il doit éloigner du peuple fidèle les piéges que vous lui tendez, et auxquels il pourrait se laisser surprendre. De ces précautions si sages, que conclurez-vous ? Que la religion est mal appuyée, qu'on veut en couvrir le faible ! Conclusion pitoyable, sentez-en, mes frères, toute l'erreur.

Quoi ! parce que la vertu (je parle ici pour un moment d'une vertu humaine, de ce qu'on appelle la probité et les mœurs), parce que cette vertu, de l'aveu de tous les hommes, est fondée sur les principes les plus fermes; l'amour de la vertu n'engagera pas à bannir ces traits dangereux du libertinage qui, sous le voile de l'amusement, sous les ornements de l'expression, sous les attraits séduisants de la passion, pourraient rendre les hommes moins vertueux, et diminuer le nombre de ceux qui le sont ! Quoi ! parce qu'un Etat est solidement établi, parce que les lois en sont appuyées sur la justice, l'amour de l'Etat n'engagera pas à proscrire ces odieuses maximes qui, sous la fausse apparence d'une avantageuse réforme, sous le spécieux prétexte d'une utilité plus grande, ne tendraient qu'à y semer le trouble et à en détruire la tranquillité ! Quoi ! parce qu'un prince est le possesseur légitime du trône, le véritable maître de son peuple, l'amour du prince n'engagerait pas à sévir contre une monstrueuse témérité qui, sous les vains éloges de la liberté, agiterait les passions, échaufferait les esprits, fomenterait les rébellions, animerait les factieux !

Il est donc des vérités solides, reconnues pour telles, qu'un sage amour pour elles ne doit jamais laisser attaquer. Impies, vous seriez les premiers à écarter les conseils qu'on donnerait à vos enfants contre votre autorité de père, à ceux qui vous sont soumis contre vos droits de maîtres, à vos concurrents contre la certitude de vos prétentions. Mais, puisqu'il est une séduction dont la vérité la plus incontestable doit se défendre, pourquoi ne préviendrait-on pas celle de votre langage contre la vérité de la religion? Dites, dites qu'on borne par là votre génie : vous dites vrai, puisque ce n'est souvent que par les délires de votre irréligion que vous vous efforcez de le produire, et que c'est là nécessairement qu'il s'éclipse. Ah ! l'on sait trop que vous ne voudriez aujourd'hui la liberté de tout penser et de tout écrire, que pour répandre au hasard, à la faveur de cette confusion d'idées et d'erreurs, une confusion générale sur la terre, et noyer, s'il se pouvait, dans le déluge de vos opinions absurdes, la voix sacrée de la religion.

Revenons à vous, mes chers auditeurs. Vous n'avez point, me direz-vous, d'autorité pour la défendre, et il n'est personne que vous soyez chargés d'en instruire. Eh bien ! ayez du zèle, cet amour du vrai culte, insinuez-le à vos amis, faites-le leur goûter, gagnez leur cœur pour les gagner eux-mêmes à la religion. Quel est celui, disait un homme célèbre de ces derniers temps, qui ne puisse pas la servir ainsi? Et n'en fût-il l'apôtre que pour un seul pendant sa vie, elle serait utilement employée. Quel triomphe pour vous, mes chers auditeurs, si vous lui ménagez une conquête ! Parlez à propos, mais sans affectation et sans hauteur; instruisez dans l'occasion, mais sans fierté et sans mépris; évitez, selon le conseil de l'Apôtre, ces inutiles contestations, ces vaines disputes dans lesquelles il est, pour plusieurs, imprudent de s'engager; qui peuvent aigrir les cœurs sans les ramener; attirez surtout à la religion, par la douceur et par les vertus qu'elle recommande, ceux qui redoutent la force de sa vérité.

Je m'arrête en ce moment, mes chers auditeurs, je crois entendre déjà le cri devenu si commun dans ce siècle : aimer la religion, c'est une faiblesse que reprochent ceux qui la combattent. C'est aux yeux de l'impiété, déguisée sous le masque d'une nouvelle philosophie, une espèce de crime. Tout est folie, tout est aveugle crédulité au jugement de l'irréligion.

Ne nous laissons pas effrayer des noms odieux que l'on substitue aux raisons qu'on ne peut pas alléguer ! Que l'impie lance ce qu'on appelle des traits, et ce qu'il est bien plus vrai d'appeler des mots ; qu'il les prononce, ces mots vides, avec ce ton de confiance qu'il croit si propre à en imposer ; nous oserons lui demander à quel titre il

peut donner, à tout amour de la religion, les qualifications qui le confondent avec la folie de ceux qui, passionnés pour l'erreur, en ont éprouvé tous les égarements. Qu'il appelle donc de ce nom ou le superstitieux aveuglement qui attacherait à une religion dépourvue de preuves, ou l'opiniâtreté bizarre qui rend à Dieu un culte indigne de lui, ou la cruauté qui immole à la défense d'une erreur ceux qui ne veulent pas l'adopter. Mais qu'il nous montre un seul de ces traits qui convienne au tableau de l'amour de la religion.

Votre amour pour elle, mes chers auditeurs, il est éclairé, puisque c'est dans la connaissance et les preuves certaines de la vérité qu'il prend sa source. Il est noble, son objet est digne de Dieu, puisqu'il vient de lui. Il est uni à la charité de la religion, elle-même l'exige, et quand vous cherchez à faire régner la religion parmi les hommes, c'est parce que vous les aimez; mais encore par quelle voie veut-elle régner dans eux? Elle s'est annoncée aux différents peuples, mais au seul péril de ceux qui étaient ses envoyés. Elle a été reçue; mais avec elle ont pénétré les sentiments d'union, de concorde et de bonté. Elle s'est soutenue, mais avec une fermeté qui ne proscrivait que les erreurs et qui s'attendrissait sur ceux mêmes qui en avaient été infectés. Elle s'est accrue, non par le sang qu'elle a versé, mais par celui de ses propres enfants auxquels elle apprenait à laisser le leur se répandre. C'est elle qui a adouci les mœurs, aboli la barbarie, rendu son éclat à l'humanité. Qu'on ait pu la faire servir de prétexte à des passions particulières, le crime lui est étranger, c'est l'ouvrage de l'homme, et la religion est la première à le condamner. Comment donc cet amour de la religion troublerait-il la terre? Elle s'y est introduite elle-même pour la purifier, et ses maximes n'ont pas pu changer.

Mais quoi, parce qu'il plaît aux uns de la poursuivre, il ne sera pas permis aux autres de l'aimer! Vous ne voulez pas la croire : malheureux! soyez-le vous seuls, ne nous entraînez pas dans le même abîme; nous sommes en possession de l'héritage de Jésus-Christ, quelle fureur vous porte à nous le disputer? Quelles preuves nous donnez-vous pour nous convaincre, quels sont les signes de votre mission pour nous éclairer?

Je finis, mes chers auditeurs, en vous demandant, au nom de la religion, un amour qui vous rende sensibles à ses intérêts. Ah! les citoyens s'intéressent à la gloire de leur patrie, les sujets fidèles à la gloire de leur monarque, les enfants bien nés à la gloire de leur père. Chrétiens, la religion de Jésus-Christ, voilà votre mère qui, pour prix de sa tendresse, sollicite celle de vos cœurs. Fils insensibles, en est-ce assez pour vous de ne pas vous ranger parmi ses adversaires, et, par l'ardeur de vos sentiments, refuserez-vous de la consoler? Mais quelle est la consolation qu'elle attend de vous?

C'est cette sainte joie de tout ce qui tend à en relever la splendeur, c'est la vivacité de ces vœux qui vous font désirer ses triomphes, c'est surtout la ferveur de ces exemples qui peuvent en augmenter le lustre. Vous ne pouvez pas prévenir ni arrêter les infidélités qui l'outragent; comme les prophètes qui gémissaient sur les prévarications d'Israël, vous pouvez vous affliger saintement de l'aveuglement des chrétiens qui résistent eux-mêmes à la vérité du christianisme. David, persécuté par son propre fils, tandis que des étrangers prenaient sa défense, tel fut le spectacle qui arracha des larmes aux Israélites, et n'est-ce point aujourd'hui celui que la religion vous offre? C'est quelquefois contre ses propres enfants qu'elle a à combattre; c'est la main de ceux qu'elle a nourris qui la déchirent; ce sont ceux qu'elle venait sauver qui voudraient conjurer sa perte, ingrats qui ne paraissent revêtus du caractère sacré qu'elle a empreint sur eux, que pour la déshonorer. Ah! ce contraste des desseins que la religion avait sur eux et de ceux qu'ils tiennent contre elle, du bonheur qu'elle leur préparait et de la perfidie avec laquelle ils l'insultent, des secours qu'elle leur prodigue et de leur obstination à en abuser; cette triste vue peut-elle ne pas émouvoir vos cœurs, et ne pas faire gémir votre amour : *Omnesque flebant voce magna.* (II *Reg.*, XV, 23.)

Il est fondé, ce sentiment, sur celui que vous devez à Dieu, sur celui que vous devez aux hommes, méconnu par eux dans l'ouvrage divin de sa religion. C'en est assez pour vous attrister, et pourriez-vous ne l'être pas de l'éternel malheur de ceux qui le méconnaissent? Il est fondé par rapport à vous, ce sentiment, sur celui d'une légitime reconnaissance. Elle est encore votre heureux partage, âmes fidèles, cette religion; c'est vous qui la retenez. Elle voit parmi vous encore un grand nombre de chrétiens soumis qui la respectent, qui l'honorent et qui l'aiment; elle est donc encore votre bien. C'est celui qu'il dépend de vous de posséder toujours; il est aussi celui qui seul peut vous dédommager de la perte de tous les autres.

Héli apprend la défaite d'Israël. Cette nouvelle le consterne, mais il supporte ce revers. On lui annonce bientôt après que ses deux fils ont péri dans le combat. Il est père, jugez de sa douleur : mais il survit à la violence du coup qui l'accable. L'arche sainte, vient lui dire l'envoyé d'Israël, l'arche du Seigneur est au pouvoir des ennemis. A ce mot, il tombe, il expire d'effroi. (*Reg.*, IV.)

L'arche faisait la gloire d'Israël. La religion de Jésus-Christ, chrétiens auditeurs, voilà la vôtre; qu'êtes-vous si vous venez à la perdre?

Avec elle vous perdez les vrais titres de votre noblesse, la plus pure source de vos lumières, l'invariable règle de votre conduite, les touchants motifs de votre conso-

lation, le solide fondement de vos espérances, le bien qui est la base de tous les autres.

Sans la religion, cette même raison qui vous élève au-dessus des créatures qui vous environnent, ne sert-elle point à vous rendre vos infortunes plus vives? La mémoire du passé en aigrit les douleurs, le sentiment plus réfléchi du présent en augmente l'amertume, la pensée de l'avenir en anticipe les malheurs.

Sans la religion, vous n'avez de certain que les misères de l'humanité, les erreurs de l'esprit, les infirmités du corps, les faiblesses de l'âge, la rigueur des maladies, les périls du temps et les tristes doutes de votre sort à venir.

Sans la religion, vous agissez sans solide récompense, vous souffrez sans avantage, vous êtes opprimés sans ressources, affligés sans espoir, accablés de maux sans adoucissements; et j'ose vous défier de trouver jamais le vrai bonheur.

Sans la religion, tout ce que vous avez d'avantages sur la terre n'est qu'un éclair, votre réputation qu'une fumée, votre vie qu'une illusion, votre durée qu'un instant: scène de théâtre que peut terminer à chaque instant le sombre voile de la mort; elle ne vous laissera rien du rôle éclatant que vous vous flattiez de jouer dans le monde, si la religion ne l'a pas fait servir à la gloire et au bonheur de l'éternité.

Mais, si vous conservez la religion, que n'avez-vous pas à en attendre?

Souvenez-vous, Seigneur, pourrez-vous lui dire comme David, souvenez-vous des promesses que vous m'avez faites et sur lesquelles j'ai établi mes espérances; votre religion en est le principe, c'est elle qui me soutient et qui me console : ***Memor esto verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti.*** (*Psal.* CXVIII, 49-50.) En vain voudrait-on me la ravir, j'en connais trop les douceurs, je m'y attache toujours davantage, elle est mon inébranlable appui : *Superbi inique agebant usquequaque; a lege autem tua non declinavi.* (*Psal.* VIII, 51.) C'est trop peu encore : je consacre à votre loi mes louanges du fond de mon cœur, elles passent sur mes lèvres qui les publient. La noblesse, la sublimité, les promesses de cette loi sainte; voilà ce qui fixe mes pensées, voilà ce qui adoucit sur la terre le temps de mon triste pèlerinage : *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ in loco peregrinationis meæ.* (*Ibid.*, 54.) Jusque dans le silence de la nuit, je m'occupe de la gloire de votre saint nom, que vous nous avez appris à connaître, et à bénir cette loi divine qui nous en a développé les grandeurs; et je m'applique à l'entendre, à la suivre : *Memor fui nocte nominis tui et custodivi legem tuam.* (*Ibid.*, 55.) Ah! pourrais-je l'oublier jamais, cette religion qui m'élève l'âme, qui étend mes vues et qui anime mes forces, qui me donne une nouvelle vie à la vue de celle qu'elle m'ordonne d'espérer : *In æternum non obliviscar justificationes tuas, quia in ipsis vivificasti me.* (*Ibid.*, 93.) Oui, tous les maîtres m'auraient donné moins de lumières, l'expérience donne à tous les vieillards moins de prudence qu'il ne m'est permis d'en puiser dans les vérités adorables qu'elle me révèle : *Super omnes docentes me..... super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi.* (*Ibid.*, 99-100.) Est-il donc étrange que j'en parle avec ravissement et avec transport? est-il surprenant qu'un objet si magnifique dilate mon cœur, l'enflamme, l'élève au-dessus de la terre et de tout ce qu'elle offre, le porte jusque dans le sein de Dieu et devienne le doux sujet de mes entretiens les plus tendres? *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua!* (*Ibid.*, 103.) Seigneur, je suis environné de périls? A chaque instant la mort me menace, mon âme est toujours prête à s'échapper de mes mains. Mais au moins que ce soient celles de la religion qui la remettent entre les vôtres; qu'elle m'accompagne au tombeau, elle qui veut me placer dans votre gloire : *Anima mea in manibus meis semper; legem tuam non sum oblitus.*

Puisse ce tendre amour de la religion qu'elle inspire à ceux qui la connaissent et qui la méditent, anticiper sur la terre le bonheur qu'elle vous prépare! Le bonheur attaché à l'observation de la loi de Dieu est le partage de tous ceux qui lui sont soumis.

Mais il est, sire, un avantage propre des souverains, et qui caractérise la fidélité qu'ils doivent à cette loi sainte : c'est d'être destinés à en appuyer la force de celle de leur exemple et de leur autorité. Dieu, par qui règnent les rois, doit régner par eux. L'étendue du pouvoir qu'il leur confie est la mesure de la gloire qu'il en attend.

Les hommes, sire, voient avec admiration l'éclat qui environne votre Majesté. De vastes Etats, une nation brillante, des sujets fidèles annoncent la splendeur de votre couronne. La France l'a vue avec transport se reposer sur la tête de l'auguste princesse qui la partage. Ah! sire, il est donc juste que Dieu lui-même recueille le fruit de ses bienfaits; que votre zèle pour sa loi devienne la preuve de votre reconnaissance, et que sur votre trône où le ciel a réuni le fils du plus vertueux prince à la fille de la souveraine la plus respectée, soit toujours placée la vivante image de leurs vertus.

Dieu y a préparé votre cœur; et, puisque l'amour du bien en est le premier sentiment, la religion qui vous offre le vrai moyen de l'opérer ne peut que vous être chère. Docile à ses lois, en soutenant ses droits, vous affermissez les vôtres. Vos peuples, en respectant dans vous un monarque dont elle est la règle, y chériront un roi digne de leur commander. Vous remplirez le titre précieux de roi très-chrétien, en faisant régner dans votre royaume l'esprit du christianisme, et vous parviendrez à l'immortalité bienheureuse, etc.

SERMON XXXVI.

Pour le lundi de la semaine sainte.

SUR LA CONFESSION.

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. (*Luc.*, XIV, 16.)

Un homme fit préparer un grand festin auquel il invita plusieurs personnes.

Il est préparé pour chacun de vous, mes chers auditeurs, le magnifique festin auquel le Père de famille invite ses enfants. La table nous attend ; une manne toute céleste y sera servie par les royales mains du Maître de la nature. Le pain des anges nous y est offert pour nourriture; mais, pour y être admis; mais, surtout, pour que cet aliment divin profite à nos âmes et ne se change pas en poison, n'oublions pas que nous n'y devons paraître qu'avec la robe nuptiale, sous peine d'encourir l'indignation du Dieu qui nous y appelle, et d'être jetés dans les ténèbres extérieures. C'est le Dieu de sainteté qui nous convie à sa table; il faut auparavant avoir purifié nos cœurs par les eaux salutaires de la pénitence; il faut nous être lavés des souillures qui nous éloigneraient de la divine Eucharistie. Avant d'aller au Seigneur il faut *s'être montré au prêtre* et s'être guéri par ses mains de la lèpre spirituelle. (*Luc.*, V, 14.) Le tribunal de la confession est la piscine ouverte par Jésus-Christ lui-même pour obtenir cette guérison nécessaire et recevoir le pardon de vos péchés.

Mais d'où vient, mes chers auditeurs, qu'on profite si mal d'un moyen aussi excellent que celui que la confession nous présente? D'où vient qu'il est si infructueux pour les uns, si négligé par les autres? D'où vient que, malgré les grands avantages qu'il est au pouvoir des hommes d'en retirer, ils en recueillent néanmoins si peu? C'est parce qu'on ne sait pas en faire usage, et qu'on en craint même l'usage. Essayons aujourd'hui de dissiper cette double erreur; et, pour réunir ici en abrégé ce qui peut servir à instruire les uns et à encourager les autres; pour enseigner à ceux-ci ce qu'il y a d'indispensable dans la confession ; pour diminuer dans ceux-là le dégoût qu'ils ont de la confession, voici les deux rapports sous lesquels je vous la présente.

Je la regarde comme un moyen véritablement divin pour la destruction du péché; il faut donc apprendre à en user : ce sera le sujet de la première partie. Je la regarde comme un moyen vraiment proportionné à la faiblesse des pécheurs; il ne faut donc pas craindre d'en user: ce sera le sujet de la seconde, et tout le plan de cette instruction familière. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes chers auditeurs, la confession est un moyen véritablement divin pour la destruction du péché. Etablie par Jésus-Christ, à cette fin elle reçoit de lui cette efficacité qui opère la guérison de l'âme, et je crois la caractériser en deux mots en vous disant qu'elle est divine, et dans son origine, parce que l'institution en vient immédiatement de Dieu ; et dans ses effets, parce qu'elle réconcilie pleinement avec Dieu. Deux points qui, simplement développés, me fourniront les divers détails d'une instruction nécessaire qui s'y trouve essentiellement renfermée.

Si j'avais à traiter ici avec ceux que l'esprit d'erreur retient dans le funeste éloignement de la confession, il me serait facile de faire valoir en sa faveur un éloignement même qu'on en a tant de fois témoigné, et de faire concourir, parmi les preuves de cette obligation, les difficultés mêmes qu'on a dû trouver à s'y soumettre. Je demanderais comment il a pu arriver qu'on s'y soit assujetti ; comment l'orgueil des superbes, le pouvoir des grands, les lumières des savants, l'élévation et la majesté des monarques n'ont pas pu trouver une exception pour s'y soustraire; comment, depuis les premiers jours de l'Eglise naissante jusqu'aux nôtres, dans tous les temps, sans interruption et sans intervalle, on s'est cru obligé à faire et l'on fait effectivement l'aveu de ce qu'il peut y avoir de plus caché dans les déréglements de la conduite. Cet usage constant et soutenu de la confession, je le montrerais évidemment dans le cours de tous les siècles, en remontant jusqu'à celui des apôtres; je citerais les témoignages irrécusables des pères et des docteurs qui depuis lors se sont succédé jusqu'à nous. Je détruirais ainsi les fausses époques que l'hérésie a imaginées sans succès pour l'établissement de la confession; je rappellerais ce qui, dans des temps bien antérieurs à ces prétendues époques, a été pratiqué dans l'Eglise; ce qui a été écrit anciennement de la multitude des chrétiens qui toujours ont été exacts à venir s'accuser. Je conclurais en demandant quelle autre autorité que celle d'un Dieu, quelle autre force que celle de l'évidence et de l'autorité de la religion ont pu engager les hommes à souscrire à un précepte qui les regarde tous et dont il se plaindraient tous volontiers; et je finirais, d'après un empereur de ces derniers siècles, qu'on sollicitait de rétablir par des lois humaines celle de la confession dans un pays où l'hérésie l'avait abolie ; je finirais, dis-je, par regarder comme chimérique l'idée de ceux qui croiraient que le pouvoir des hommes peut s'étendre sur un aveu libre et volontaire d'un crime secret et ignoré.

Mais je parle à des fidèles, je crois superflu de les convaincre; il est plus utile de les instruire. Ils disent anathème avec le concile de Trente à quiconque avancerait que le sacrement de pénitence n'a pas été institué par Jésus-Christ; et, dès lors, voilà la divine origine de la confession tellement liée à la religion catholique qui l'enseigne, qu'il faut nécessairement ou les unir l'une et l'autre dans la sainte fermeté de sa créance ou les abandonner toutes deux.

Et, pour exposer en deux mots ce qui fonde la nécessité de la confession, vous vous souviendrez, mes chers auditeurs, que Jésus-Christ a établi le sacrement de pénitence en forme de jugement. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis; ils seront retenus à ceux à qui vous les aurez retenus; c'est ce qu'il dit en termes exprès aux apôtres et dans leurs personnes à leurs successeurs : *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt.* (*Joan.*, XX, 23.) Or, pour remettre le péché ou le retenir, il faut le connaître; pour juger, il faut être instruit. Pour être, selon la parole de saint Paul, de fidèles dispensateurs des mystères de Dieu (I *Cor.*, IV, 1), les prêtres, à qui l'administration en est confiée, ne doivent point agir à l'aveugle : d'où il résulte, dit toujours le concile de Trente, qu'une accusation indéterminée ne saurait suffire, mais qu'il faut énoncer en détail tous les péchés qui blessent mortellement la conscience. Sans cela, point de rémission pour le péché. Autrement l'oracle de Jésus-Christ est sans force, car il déclare que Dieu ne remet point ce que le prêtre n'a pas remis. Et c'est surtout de ces dernières paroles, remarquent les théologiens, que se conclut évidemment la nécessité de recourir à la confession, puisque ce qui n'est pas délié sur la terre ne l'est point dans le ciel : *Quorum retinueritis retenta sunt.* Ce n'est pas tout encore. Comme, en fait de péché mortel, l'un ne peut pas être remis sans l'autre, parce que la rémission de ce péché dit le rétablissement dans la grâce sanctifiante, et qu'un péché de cette nature, qui n'est pas remis, exclut cette même grâce; il est donc essentiel que l'accusation les manifeste tous : et il n'y a donc de pardon pour aucun, s'il en est un seul, je dis un seul, qu'on refuse volontairement d'accuser. Voilà les principes, il ne s'agit plus que d'en faire l'application.

Et d'abord, dès qu'il s'agit ici d'un jugement, dès qu'il faut que le coupable s'accuse lui-même, quel peut donc être le motif de ces faux pénitents qui se présentent au sacré tribunal pour y obtenir grâce, et qui cependant laissent un péché, sans l'aveu duquel il n'est point pour eux de grâce à attendre? Croiraient-ils que ce qu'ils dérobent à la connaissance des ministres du Dieu vivant, peut échapper aussi à la pénétrante activité des regards divins? Ou seraient-ils assez peu instruits pour espérer que Dieu ratifiera une absolution qu'on se ménage par un nouveau crime? Cependant (le croira-t-on) on veut la recevoir, et c'est pour cela que quelquefois on dissimule. Ignorance inexcusable, ou plutôt sacrilége timidité! Eloignez-vous de ce même tribunal d'où vous sortirez plus coupables. Ah! depuis quand, par la profanation, prétendez-vous aboutir au terme de la miséricorde? Ne laissez pas sortir de la bouche du prêtre ces paroles de réconciliation qu'il va prononcer sur vous; arrêtez cette main qui se dispose à retracer sur vous le signe adorable de la croix; craignez de voir couler mystérieusement sur vous ce sang divin qui y fut versé pour votre rançon. La voix de ce seul péché que vous tenez volontairement enseveli dans l'abîme de la conscience où il se cache, dit alors efficacement contre vous ce que dit pour sa propre perte le peuple juif dans sa fureur : Qu'il retombe sur moi ce sang : *Sanguis ejus super nos.* (*Matth.*, XXVII, 25.) Et il ne retombe en effet que trop souvent sur ces indignes profanateurs, par l'aveuglement de l'esprit, par l'endurcissement du cœur, par l'obstination dans le péché et la mort dans l'impénitence.

Mais s'il est peu de ces Ananie et de ces Saphire que Dieu, dans sa colère, peut frapper de mort aux pieds de ses ministres, pour avoir menti à l'Esprit-Saint (*Act.*, V.) combien il en est, qui, semblables à la femme artificieuse de Jéroboam, se déguisent aux yeux même du prophète qu'ils vont consulter (III *Reg.*, XIV) qui, d'une part, voudraient calmer leurs remords, et qui, de l'autre, craignent d'en découvrir intérieurement la source; qui, sous des idées générales, voudraient envelopper des maux particuliers, et qu'on ne connaîtrait jamais si l'on s'en tenait à la faible connaissance qu'ils donnent d'eux-mêmes!

A en entendre quelques-uns et même plusieurs, trop d'attachement aux biens de la terre, trop d'amour pour le monde, trop de facilité à parler du prochain, trop de négligence dans leurs devoirs, trop de sensibilité à une injure : voilà ce qu'ils ont à se reprocher; manière de s'exprimer qui, en paraissant tout renfermer, ne désigne rien. Mais ajoutez donc, peut-on leur dire, que cet attachement aux biens de la terre vous a rendus injustes dans certaines circonstances, infidèles dans votre administration, cruels envers des serviteurs dont vous avez retenu le salaire, insensibles aux misères des pauvres que vous n'avez pas soulagés. Ajoutez que cet amour du monde vous a fait sacrifier une décence chrétienne à l'empressement de lui plaire, qu'il vous a fait ordinairement consumer vos jours dans les apprêts d'une dangereuse et coupable mondanité; qu'il vous a fait prodiguer habituellement votre temps à des entretients suspects, à la continuité d'un jeu peu réglé, à des lectures tendres et passionnées, au danger des spectacles; qu'il vous a fait tenir un langage, adopter des maximes, donner et recevoir des conseils, participer à des usages que condamne l'Evangile. Ajoutez que cette facilité à parler mal d'autrui a produit plus d'une fois ces railleries piquantes, ces propos injurieux, ces médisances grièves dont la réputation de vos frères a été blessée, peut-être même leur fortune endommagée; qu'elle a occasionné ces rapports imprudents et criminels qui ont troublé la paix, désuni les cœurs, fomenté les haines, envenimé la colère. Ajoutez que ces négligences dans vos devoirs sont allées jusqu'à vous faire manquer aux obligations les plus essentielles

de la religion et de votre état; que vous n'avez presque jamais vaqué avec recueillement à la prière, sanctifié les fêtes avec régularité, assisté au sacrifice avec l'attention nécessaire, rempli le précepte de l'abstinence aujourd'hui presque totalement oublié. Ajoutez que souvent vous avez abandonné le soin de vos enfants, pour ne vous occuper que de vos plaisirs; que, par vos discours et par vos exemples, vous les avez fréquemment scandalisés; que, peu soigneux de les instruire, ou du moins de veiller à leur instruction, à peine avez-vous pensé à les mettre dans la voie du salut. Ajoutez que vous vous êtes permis constamment d'ignorer ce qui se passait dans votre domestique, au lieu de penser à y mettre l'ordre; que vous en avez ainsi facilité les dérèglements; que vous avez porté l'indolence jusqu'à méconnaître, sur ce point, vos propres obligations. Ajoutez que, de votre sensibilité à une injure, sont nés ces ressentiments vifs que vous en avez conservés, ces scandaleuses dissensions dont le public s'est aperçu, cet éloignement de certaines personnes, sans autre motif que celui de la vengeance; que vous avez affecté cette fierté hautaine qui leur a refusé jusqu'aux témoignages les plus communs, les plus nécessaires de la charité, cette obstination à les fuir, à ne pas les voir, à craindre même de leur parler.

Voilà ce que vous avez à expliquer, et sur quoi il faut des détails. Et par quelle autre illusion vous justifiez-vous encore à vous-mêmes des accusations moins générales, il est vrai, mais équivoques et radoucies, qui, concertées avec soin, présentées avec adresse, placées avec art, terminées avec rapidité, indiquent à peine ce que vous devez manifester? Les ardeurs d'une passion criminelle, vous les couvrez du simple nom d'inclination; les emportements et les éclats de la fureur, vous les désignez sous le nom de vivacité; des maximes ouvertement impies qui attaquent la foi, une morale scandaleusement licencieuse, qui alarme la vertu, vous les caractérisez légèrement de discours peu réservés; ces doutes que la conscience décide elle-même contre vous, ou vous les taisez malgré l'obligation expresse où vous êtes de les éclaircir, ou vous les proposez sous de capricieuses apparences, pour en obtenir en votre faveur une fausse décision. Est-ce là vous faire connaître, et si, vous ne voulez pas être connus, pourquoi vous présentez-vous pour être jugés?

Mais si vous vouliez sincèrement être connus, aux accusations vagues, aux détours artificieux, joindriez-vous encore la fausseté des prétextes, la frivolité des excuses? A vous en croire, c'est l'occasion qui vous est funeste, et vous ne dites pas que l'occasion vous plaît, que vous l'aimez, que vous la recherchez. C'est l'exemple qui vous entraîne, et vous ne dites pas que vous êtes charmés d'être ainsi autorisés; que vous cédez sans peine, que vous ne travaillez ni à vous en défendre, ni à vous en préserver. C'est votre humeur qui vous domine, et vous ne dites-vous pas que vous ne faites aucun effort pour la vaincre, que vous vous en reprochez à peine les saillies, que vous ne prenez aucun moyen pour en triompher. C'est la force du penchant qui vous tyrannise, et vous ne dites pas que ce penchant s'est fortifié par l'habitude, que depuis longtemps vous avez contracté celle de vous y abandonner, que vous n'avez pas même la volonté de la soumettre et de la dompter. C'est le caractère de ceux avec qui vous vivez qui occasionne ces altercations, ces querelles, ces murmures, et vous ne dites pas que, par la bizarrerie de votre conduite, par l'opiniâtreté de vos sentiments, par le peu de douceur dans vos paroles, et par la hauteur de vos manières, il doit être bien difficile à autrui de vivre avec vous. C'est le manque d'égards qu'on a eu pour vous qui allume vos ressentiments et votre haine, et vous ne dites pas que vous ne voulez rien supporter, rien pardonner, rien dissimuler; que vous êtes naturellement fier, aisément soupçonneux, délicat à l'excès, et toujours prêt à vous irriter, à vous venger. C'est la faiblesse de votre foi qui vous rend plus difficiles les exercices de la piété, et vous ne dites pas que vous l'affaiblissez, cette foi, par des lectures dangereuses, par des conversations coupables, par une curiosité orgueilleuse, par une sacrilége témérité qui veut vous rendre l'arbitre des mystères que vous devez adorer humblement, et qui vous accablent sous le poids de la majesté du Dieu que vous avez l'audace de fixer.

C'est-à-dire donc qu'en même temps que vous devez venir à dessein d'avouer votre péché, un de vos soins est de le colorer, de le pallier, de le diminuer. C'est-à-dire qu'on n'aperçoit que la pénible nécessité qui vous conduit au tribunal, sans y découvrir l'humble sincérité qui doit toujours y accompagner. C'est-à-dire qu'il faut saisir l'indice de quelqu'une de vos paroles, pour vous arracher des aveux dont dépend votre salut, comme à ces criminels qui les refusent, parce que leur perte y est attachée. C'est-à-dire que, si nous n'avons pas pour vous plus de zèle que vous n'en avez vous-mêmes, vous nous laisseriez souvent ignorer l'habitude, le nombre et les circonstances essentielles qui doivent entrer dans la déclaration de vos péchés.

Or, pour ramener tout au principe que nous avons établi : Dès que Dieu a voulu que cette déclaration de vos péchés vous devînt nécessaire pour en obtenir la rémission, il est donc certain qu'ils ne vous seront pas remis si, par votre faute, ils ne sont pas déclarés. Il est certain que, comme vous êtes seuls accusateurs et témoins contre vous, vous devez les confesser comme ils sont connus de vous. Il est certain que ne pas les accuser ou les accuser d'une manière insuffisante, c'est vous opposer au jugement de miséricorde qui doit se porter sur vous. Il est certain que c'est convertir

en poison le remède établi pour vous.

Ce n'est point encore le lieu de réfuter vos plaintes sur la prétendue amertume que vous y trouvez; mais je dois vous en faire observer la sagesse. Ah! mes frères, la confession que vous ne regardez précisément que comme une punition du péché, en est aussi le préservatif, puisqu'elle sert en même temps à vous le faire au moins remarquer, et par là à l'écarter. Hélas! sans la nécessité où vous êtes de le découvrir à autrui, souvent vous ne l'apercevriez pas dans vous; vous ne rentrez sérieusement dans votre propre cœur, que quand il faut en exposer toutes les faiblesses. Vous ne sentez vivement les égarements de votre cœur que lorsqu'il faut en expliquer les désordres. Vous ne vous connaissez que quand il faut vous faire connaître. Vérité constante, et qui ne prouve que trop sensiblement le déplorable aveuglement de ceux qui s'éloignent longtemps de la confession; vérité que vous avez reconnue vous-mêmes, quand vous en avez interrompu l'usage. C'est là ce qui forme ensuite la grande difficulté, lorsqu'il faut en remplir au moins le précepte; à peine alors vous connaissez-vous? Non-seulement, sans le précepte de la confession, vous vous connaîtriez peu; mais, j'ose l'assurer, vous vous connaîtriez mal. Presque toujours en danger sur vos propres erreurs, il est important qu'un autre que vous les examine pour les dissiper; qu'une main étrangère ferme des blessures que vous oseriez à peine sonder; qu'un œil sûr et désintéressé vous conduise dans ce labyrinthe des passions dont vous ne sauriez pas vous retirer. Et si, lorsqu'il s'agit de quelque grand intérêt, il est de la prudence de consulter; si, pour consulter avec fruit, on explique plus en détail l'objet sur lequel on veut délibérer, devons-nous être surpris que, dans le grand ouvrage du salut, Jésus-Christ nous ait ordonné de ne pas nous en reposer sur nous seuls, et qu'il nous ait fourni un moyen plus sûr de l'opérer? Moyen divin dans son origine, il faut donc en user selon les vues de Dieu; il vient de Dieu qui l'a établi. Moyen divin dans les effets, il réconcilie pleinement avec Dieu; il faut donc y joindre toutes les dispositions que Dieu exige pour nous pardonner.

Allez chercher Saul, dit autrefois Dieu à Ananie : *Quære..... Saulum.* Mais, Seigneur, lui répond-il, je n'ignore pas combien de maux a faits à votre Eglise ce persécuteur de votre peuple : *Audivi a multis de viro hoc quanta mala fecerit sanctis tuis in Jerusalem.* N'importe, lui réplique le Seigneur, allez à la conquête de cet homme qui, dans mes vues, est un vase d'élection : *Vade, quoniam vas electionis est mihi iste.* (*Act.*, IX, 11, 15.) Langage qui s'adresse même à vous, ministres de Jésus-Christ, en faveur de ces pécheurs que la grâce a touchés, et qui, frappés intérieurement par sa lumière, tournent enfin leur pensée vers le Dieu qui les rappelle. Allez à eux, ou du moins recevez-les quand ils viennent à vous. En vain allégueriez-vous l'étendue de leurs désordres, la publicité de leurs scandales, la multitude de leurs péchés, l'irréligion de leur conduite passée, la fureur même de leur impiété : *Audivi a multis de viro hoc quanta mala fecerit.* Si une conversion sincère les conduit à vos pieds, ils peuvent être purifiés par les saints effets de votre ministère, prudemment et charitablement exercé : *Vade, quoniam vas electionis est mihi iste.*

Voilà, mes chers auditeurs, la solide ressource que vous offre le sacrement de la pénitence, que le Seigneur, riche en miséricorde, a établi pour ceux qui, régénérés par le baptême, en auraient perdu la grâce. Tel en est l'effet, que, par ce remède divin, les mérites du sang de Jésus-Christ vous sont appliqués; qu'il peut vous réconcilier avec Dieu, non-seulement une fois, mais toutes les fois que, dans de légitimes dispositions, vous aurez recours à ce bain sacré et mystérieux. Non, il n'est aucun péché, quelque énorme, quelque réitéré qu'il puisse être, dont il n'efface absolument ce que les théologiens appellent la *coulpe*, vous délivrant en même temps de la peine éternelle des supplices de l'enfer dus au péché.

Prenez garde, chrétiens; je dis la peine éternelle, car l'Eglise a prononcé anathème contre celui qui dirait que la rémission de toute la peine soit inséparablement unie à l'abolition de la tache. Elle approuve ce qu'ont dit les Pères, en parlant de la pénitence, et en l'appelant un baptême laborieux; étant juste et convenable, nous dit-elle, que Dieu exige une satisfaction de ceux qui, délivrés déjà de l'esclavage du péché par le baptême, ayant reçu les dons de l'Esprit-Saint, ont violé dans eux-mêmes son temple, et contristé ce divin Esprit; étant utile aux pécheurs d'apprendre toujours mieux, par les œuvres pénibles qui concourent à l'expiation du péché, quelle doit être leur vigilance contre la rechute, et leur ardeur à en combattre dans eux le principe.

Ainsi est-il vrai tout ensemble que Dieu vous pardonne dans sa miséricorde, et que vous êtes néanmoins encore redevables à sa justice. Deux vérités certaines dont suivent deux conséquences instructives, qu'il est toujours intéressant et avantageux de rappeler aux fidèles.

Dieu vous pardonne. Or, votre réconciliation avec Dieu dit la réunion de votre volonté à celle de Dieu. Et, comme il est impossible que la volonté de Dieu ne soit pas souverainement opposée au péché, pour que la vôtre se réunisse à elle, il faut donc aussi qu'elle déteste souverainement le péché; sans cela, point de pardon à espérer de la part de Dieu. Pourquoi? Parce que, de votre côté, il n'y a point de retour à Dieu. De là, mes chers auditeurs, la nécessité de la douleur qui doit accompagner la confession de vos péchés. Et, parce que cette douleur, qui, devant être dans vous l'effet

de la grâce de Dieu, doit par conséquent avoir un caractère digne de Dieu; le reconnaissez-vous ce caractère, dans ces différentes sortes de douleur qui n'offrent quelquefois à Dieu que des sentiments dont il n'est ni le principe, ni l'objet, et qui sont incapables de l'apaiser?

Douleur de quelque perte temporelle que vous aura causée le péché; douleur d'Esaü qui gémit sur les droits dont il se voit dépouillé; douleur de la honte que fait rejaillir sur vous le péché; douleur de Saül qui s'afflige de ce qu'il est privé de la gloire de régner; douleur qui est sur les lèvres, sans que le cœur en soit pénétré; douleur d'Antiochus qui n'est que l'effet de sa situation et de son danger; douleur qui regrette de ne pouvoir pas librement pécher; douleur d'esclave qui ne craint que le châtiment, sans craindre de le mériter; douleur qui ne rétracte que certains péchés; douleur partagée qui ne quitte que les objets qu'il lui coûte moins d'abandonner; douleur qui n'est pas disposée à tout sacrifier. plutôt que de retomber dans le péché; douleur insuffisante qui n'estime point assez l'amitié de Dieu pour la préférer.

Eh! voilà, pécheurs, voilà ce qui nous alarme pour vous dans le sein des miséricordes de Dieu sur vous, lorsque, retraçant l'orgueilleuse empreinte du péché jusque dans la froide narration que vous en faites, nous apercevons, au milieu même des aveux que forment vos paroles, l'obstination d'un cœur qui refuse encore de désavouer son péché. Il faut que sincèrement il s'en détache, et vous n'avez pas la générosité de le vouloir; il faut que décidément il y renonce, et nous réussissons à peine à vous y engager; il faut qu'il en conçoive réellement une sainte aversion, et c'est, nous dites-vous tranquillement, ce qu'il ne dépend pas de vous d'éprouver.

Il ne dépend pas de vous de haïr le péché! Ah! nous vous répondrons : Il ne dépend pas de nous de vous en absoudre, de fermer l'enfer ouvert sous vos pieds, de sacrifier à vos penchants les droits de Dieu, que nous sommes chargés de ménager. Il ne dépend pas de vous de haïr le péché! Voulez-vous dire que le don des larmes, qu'une contrition sensible, sont des grâces extraordinaires, que Dieu ne vous doit pas? Aussi, mes frères, quoique nous fussions merveilleusement consolés de les voir dans vous, nous ne les exigeons pas. Cette haine du péché que nous vous demandons, c'est une haine de la volonté qui le condamne, qui s'afflige d'avoir osé s'en rendre coupable, qui soit ferme dans le dessein de l'abandonner. Il ne dépend pas de vous de haïr le péché! Mais s'il ne s'agit que de le confesser, pour en obtenir grâce, de la trop grande facilité à le réparer, il résultera donc une plus grande facilité à le commettre. Ce qui doit en être la destruction en deviendra donc l'aliment. Ce ne sera plus dans Dieu une miséricordieuse bonté qui le pardonne, ce sera une indigne faiblesse qui l'autorise. Il ne dépend pas de vous de haïr le péché! Quoi! il ne dépend pas de vous de vous retracer à vous-mêmes et la grandeur du Dieu qu'il outrage, et la sainteté de Dieu qui essentiellement le déteste, et la terreur des châtiments dont la justice de Dieu vous menace, et l'étendue infinie de la clémence de Dieu qui vous en offre le pardon, et la croix sur laquelle un Dieu expire pour vous l'obtenir, et l'amour que vous lui devez! Il ne dépend pas de vous de haïr le péché! Ah! mes chers auditeurs, ce que Dieu dit autrefois à Adam, après son péché, pour lui en découvrir les déplorables suites, ne pouvons-nous pas vous l'adresser au saint tribunal, pour vous exciter à la douleur du vôtre? *Ubi es?* lui demanda-t-il. (*Gen.*, III, 9.) Eh! où êtes-vous, ingrats, qui dites ne pouvoir pas haïr le péché? Ah! vous êtes dans l'asile même que Dieu vous accorde, et aux pieds du ministre de sa miséricorde, vous y êtes appelés dans des vues de paix, reçus avec des entrailles de charité; vous y devenez témoins de l'empressement d'un Dieu à vous pardonner, à tout oublier, à tout purifier dans cette piscine sacrée, dont il vient lui même agiter les eaux salutaires pour vous guérir si vous le voulez, *Ubi es?* Où êtes-vous? Hélas! dans l'endroit même où tant de fois vous avez juré à Dieu une inviolable fidélité, où tant de fois vous avez imploré sa bonté, d'où tant de fois vous êtes sortis consolés, *Ubi es?* Où êtes-vous, dans quels sentiments, venez-vous donc à Dieu? Quel motif vous y conduit? Quelle grâce avez-vous à en espérer, dès que vous ne lui offrez point de repentir? *Ubi es?* Où êtes-vous? ou plutôt où serez-vous après la mort, si cette ressource vous est inutile, si vous refusez d'en profiter, si ce même péché, qui vous rend coupables, vous ne voulez ni cesser de l'aimer, ni le réparer. Le réparer, oui, mes chers auditeurs, car ce n'est point assez pour vous de le haïr. Il est une satisfaction, avons-nous dit, que Dieu exige; et sans faire partie de l'essence du sacrement, elle en est le complément. C'est à vous à remplir vos obligations, à cet égard, par les œuvres satisfactoires que le prêtre doit vous imposer, et qu'il ne vous est pas permis d'omettre.

Avec quel transport de reconnaissance vous porteriez-vous à l'accomplissement de ce que vous appelez la pénitence, si vous saviez l'envisager comme le fructueux et léger échange que Dieu consent à faire avec vous pour des peines dont l'éternité eût été la durée? Vous verrait-on alors si souvent en murmurer et vous en plaindre, entrer pour ainsi dire en composition avec Dieu; entreprendre de régler vous-mêmes la compensation qu'il veut bien faire avec vous, vouloir forcer en quelque sorte celui qui tient sa place à trahir ses droits en votre faveur; ériger en arbitres de la satisfaction que vous lui devez cet amour-propre qui craint tout ce qui le gêne; cette indolence qui ne veut se déterminer à rien de

ce qui lui coûte, cette délicatesse qui s'alarme de tout ce qui la contraint; cet orgueil qui se soulève dans tout ce qui l'humilie, et surtout cette imprudence qui rejette les précautions dont elle a le plus besoin?

N'est-ce pas là cependant le principe que souvent on suit dans le choix même du ministre auquel on s'adresse, ou n'est-ce pas ce qui éloigne souvent de celui auquel on s'est adressé? L'on aime la sage douceur, la sainte discrétion, le zèle compatissant qu'il doit toujours porter sur le tribunal; mais on se récrie contre la prudente fermeté qui doit l'y suivre. On consent à lui découvrir ses fautes; mais on voudrait aussi qu'il en sentît moins vivement la grièveté, qu'il en arrêtât moins efficacement les progrès qu'il en prescrivît moins exactement les remèdes. Par l'aveu qu'on lui fait de certains points de conduite, on prouve soi-même qu'on y trouve ou qu'on y soupçonne au moins du péché; mais on paraît surpris de ce qu'il y en aperçoit, de ce qu'il décide qu'il faut se l'interdire et y renoncer. L'on se reconnaît vraiment coupable, mais on souhaiterait cependant que, contre l'avis exprès de l'Eglise, il opposât aux péchés les plus grands les peines les plus légères, aux occasions les plus dangereuses les palliatifs les moins sûrs, et l'on traite aisément de sévérité outrée ce qui n'est au fond qu'une sagesse évangélique sur laquelle on essaye inutilement de se faire illusion. Est-ce donc là, leur dirait-on volontiers, comme autrefois Sédécias à Jérémie, est-ce là ce que vous avez à m'annoncer de la part de Dieu : ***Putas ne est sermo a Domino?*** (***Jerem.***, XXXVII, 16.) N'est-il point de ménagements dont on puisse user? Ne peut-on rien adoucir de cette austérité de la morale? n'est-il aucun moyen de concilier avec les préceptes des penchants chéris : ***Putasne est sermo a Domino?*** Ce que vous exigez est dur, cette assiduité à la prière est difficile, cette règle de conduite est gênante; cette privation de certains amusements, quoique nuisibles, est rigoureuse : ***Putasne est sermo a Domino?*** Et, tandis que, pour les intérêts de la gloire de Dieu, pour ceux de Dieu, pour ceux de votre salut et de votre conscience même, nous devons éviter d'être de ces conducteurs aveugles qui précipitent avec eux dans le même abîme; de ces conducteurs faibles dont on entreprend de diriger les décisions; de ces conducteurs timides auxquels on cherche à en imposer, et combien en voudraient de ce caractère, tandis que notre devoir est de vous présenter le vrai dépouillé de tout criminel tempérament, tandis que nous avons à vous répondre avec douceur sans doute, mais avec fermeté, ce que répondit d'un ton inflexible, le prophète à Sédécias : C'est là ce que vous dit le Seigneur : ***Hæc dicit Dominus Deus tuus*** (***Jer.***, XXXVIII, 17); ne finissez-vous point, à l'exemple de ce dernier, par négliger nos conseils, par en méconnaître l'importance, par en blâmer l'utile rigueur, par ne pas les suivre, après les avoir ensevelis dans un oubli profond : ***Nullus sciat verba hæc?*** (***Ibid.***, 24.) Funeste abus de la confession, qui en étouffe les fruits, quoiqu'elle soit le moyen divinement établi pour détruire le péché! Voyons à présent comment ce moyen est proportionné à la faiblesse du pécheur.

SECONDE PARTIE.

Des craintes relativement à l'intégrité essentielle de la confession, des répugnances naturelles par rapport à l'aveu des péchés qui font la matière de la confession; des agitations intérieures causées par l'idée même qu'on se forme de la confession, voilà ce qui souvent en éloigne ceux qui d'ailleurs conviennent qu'il est nécessaire d'en faire usage. Je ne sais pas comment me confesser exactement, disent les uns. Il est bien humiliant de se confesser, pensent les autres : on est troublé quand il faut se confesser, ajoutent plusieurs. Trois sortes de plaintes assez ordinaires, auxquelles j'oppose trois propositions qui vont faire le fond de cette deuxième partie. L'embarras des premiers qui croient ne pas savoir se confesser : Je soutiens qu'il est facile de l'éviter. L'humiliation que trouvent les seconds à se confesser : Je prétends qu'elle est exagérée; enfin aux derniers qui se troublent lorsqu'il s'agit de se confesser, je réponds que ce trouble est ordinairement suivi de la plus douce tranquillité. Et tout cela, mes chers auditeurs, je l'appuye sur la nature même de la confession dont je vais continuer le simple détail.

Allons au principe de la première difficulté que vous trouvez dans la confession de vos péchés. Elle consiste ou dans le souvenir qu'il faut en avoir, ou dans l'énonciation qu'il faut en faire ; dans l'examen ou dans l'accusation.

Eh! sans doute, cet examen est nécessaire: malheur à ceux qui vont hasarder l'imparfait aveu de leurs égarements, sans avoir pris les moyens suffisants pour les reconnaître; qui porte aux pieds d'un confesseur les ténèbres d'un cœur déréglé, sans avoir consulté auparavant dans eux-mêmes les lumières de la conscience, qui, bornant toutes leurs recherches à une vue précipitée, superficielle et peu sûre de leur conduite, semblent moins exiger, de celui auquel ils s'adressent, les qualités d'un juge, que les connaissances d'un prophète! Interrogez-moi, dit-on simplement alors au ministre de la pénitence, sans l'avertir qu'on est peu préparé à lui répondre. Interrogez-moi, c'est-à-dire pénétrez dans le secret d'une vie que je n'ai point présente à l'esprit; remettez-moi devant les yeux le péril de circonstances auxquelles vous ne savez pas que j'ai été exposé : sondez les replis d'un cœur dont je me dérobe à moi-même les faiblesses; rappelez dans ma mémoire ce que la dissipation m'a fait perdre de vue; développez ce nombre de fautes qu'ont dû multiplier des inclinations, des dispositions,

des liaisons, des occasions que vous ignorez. Demande, vous le comprenez, mes chers auditeurs, dont l'imprudence a de quoi frapper. Qu'un confesseur vous aide de ses lumières; qu'il supplée, par la sagesse de ses questions, à ce qui peut manquer involontairement à votre aveu; qu'il vous en facilite l'intégrité; qu'il porte avec discrétion le flambeau dans votre âme; de sa part, c'est zèle, c'est charité, c'est quelquefois obligation; mais que de la vôtre il aperçoive au moins des efforts, et qu'il n'ait qu'à les seconder.

Eh! sont-ils donc si terribles, ces efforts? Non, mes frères, puisqu'il est constant, selon la doctrine de l'Eglise, qu'on ne demande aux pénitents que de confesser les péchés griefs, dont un examen sérieux, raisonnable et attentif, leur aura fourni le souvenir; de manière que si, malgré leurs soins, et je ne dis pas des soins inquiets, excessifs, outrés et scrupuleux, il en est de ces péchés qui échappent à la confession qu'ils en font, ces mêmes péchés s'y trouvent néanmoins renfermés pour le pécheur, quoiqu'il leur reste l'obligation de les manifester lorsqu'ils leur seront connus.

Or, cet examen nécessaire à la confession, vous pouvez vous le faciliter par le fréquent usage de la confession même qui sert tout à la fois à vous purifier, à vous corriger, à vous éclairer. Vous pouvez, selon le conseil de saint Chrysostome, qu'on ne peut trop inculquer aux fidèles, vous rendre compte à vous-mêmes, à la fin de chaque jour, de ce qui en a rempli l'espace; et, selon son expression, écrire ainsi vos péchés dans votre propre conscience: *Habeto codicem conscientiam tuam, et scribe quotidiana peccata.* Vous pouvez, suivant l'avis du même saint docteur, débrouiller journellement ce livre secret, produire à vos yeux le détail qu'il contient, et vos seuls regards en dissiperont l'obscurité. Vous pouvez vous rappeler à vous-mêmes l'idée juste de vos devoirs. La vue de nos fautes est ordinairement liée à la connaissance de nos obligations. Outre celles que le christianisme rend générales pour tous, il en est de particulières que présente à chacune la diversité des états; et, lorsqu'on veut bien connaître son état, on peut aisément se connaître soi-même.

Avouons-le cependant; il est quelquefois plus difficile de se tracer à soi-même le tableau exact de ses infidélités; mais c'est pour ceux qui ont vécu dans le sein du désordre, sans retour vers Dieu, ni sur eux-mêmes. Dans ce tissu de déréglements et d'habitudes, combien de chutes qu'à peine on a aperçues! Combien de circonstances considérables qui ont été méconnues! Combien de pensées dans l'esprit, d'affections dans le cœur, de désirs dans la volonté, d'intentions dans les œuvres, dont on n'a remarqué ni les impressions, ni le nombre, ni la force! Abîme profond qu'ont creusé des passions invétérées, et dans lequel on n'entrevoit que faiblement la lueur qui sert à indiquer l'issue! Aussi faut-il alors un redoublement de soins pour en éclairer les détours, et une marche plus longue pour en sortir. Juste punition de la longue durée de ces écarts dont on cherche à revenir; obstacle qu'on a formé soi-même, et qu'il faut s'imputer; difficulté qui vient moins de la nature de la confession que de l'égarement soutenu du pécheur qui a négligé d'en faire usage; mais difficulté dont une bonne volonté, aidée de la grâce, peut cependant toujours triompher.

Comment? Le voici, mes frères: Commencez par vous appliquer sérieusement à vous bien connaître vous-mêmes, et dès là vous éviterez la peine que vous éprouvez, lorsqu'il s'agit de vous faire connaître au ministre de Jésus-Christ. Si l'énonciation de vos péchés vous paraît quelquefois si embarrassée, c'est parce que vous ne vous en êtes pas fait à vous-mêmes une idée distincte. De là ou ces obscurités qui enveloppent la confession, ou ces inutilités qui en accompagnent le récit, ou ces faits totalement étrangers à ce qui vous est personnel, ou cette énumération superflue de mille incidents qui n'ont à vos fautes aucun rapport, ou enfin cet aveuglement qui, dans le dessein même où l'on est de s'accuser, ne laisse presque apercevoir clairement aucune matière d'accusation. Dire alors qu'on ne sait pas se confesser, c'est dire uniquement qu'on ne veut pas s'y préparer, et la bouche n'est muette que quand l'esprit n'est pas éclairé.

Mais avez-vous pris les sages précautions que la confession exige? Parlez alors, parlez avec cette décence d'expressions qui respecte le tribunal sans y rien dissimuler; avec cette humble simplicité qui annonce elle-même le repentir des fautes que vous venez y avouer; avec cette prudente discrétion qui sait que vos péchés, non ceux d'autrui, sont les seuls qu'il faut accuser; avec cette sincérité chrétienne que vous demandent uniquement ceux qui sont destinés à vous écouter. Parlez avec confiance. Non, il ne faut ici d'autre connaissance que celle de la religion, de vos devoirs et de vos péchés. Dieu est content, dès qu'une conscience droite vient vous diriger.

Et voilà de quoi calmer ces âmes timides que la crainte fait épuiser en recherches, tandis qu'il faudrait plutôt que l'amour les fît consumer en regrets; qui s'agitent et se fatiguent, où il ne faut que réfléchir et vouloir; qui, par un excès de méfiance d'elles-mêmes, bornent l'étendue de la confiance qu'elles doivent avoir en Dieu; qui croient n'avoir jamais tout rappelé, lors même que tous leurs efforts n'ajoutent rien à leurs souvenirs; qui craignent de ne s'expliquer jamais assez, et que cette crainte même, preuve de leur bonne foi, devrait rassurer; qui semblent, en un mot, adopter par leur frayeur l'erreur pernicieuse qu'a condamnée l'Eglise dans ceux qui, pour décréditer la confession, voulaient faire envisager comme

la torture des consciences ce qui en est et le calme, et le soulagement, et la paix.

Mais au moins, nous dit-on tous les jours, il est bien dur de manifester à autrui ce qu'on voudrait pouvoir se dérober à soi-même. L'humiliation de ses chutes en rend aussi l'aveu bien humiliant. S'il est des faiblesses qu'on craindrait moins de laisser connaître, il en est aussi qu'on se détermine avec peine à déclarer. Sentiment d'une orgueilleuse timidité, sur lequel saint Chrysostome fait une judicieuse remarque : Dieu, dit ce Père, a uni la honte au péché, et la confiance à l'aveu qu'on en fait : *Pudorem et verecundiam Deus dedit peccato, confessioni fiduciam.* Que fait l'ennemi du salut ? Il renverse visiblement l'ordre que Dieu a établi ; il inspire une coupable hardiesse pour commettre le péché, et une sacrilége honte dès qu'il s'agit de l'accuser : *Rem invertit diabolus, peccato fiduciam præbet; confessioni pudorem.* Or, en laissant ici, selon les vues de Dieu, en laissant au péché une honte qu'il ne dépend d'aucun homme d'en séparer ; une honte qui est si naturellement l'effet propre du péché qu'elle naît presque au même instant avec le remords qui suit le péché ; une honte qui a tellement sa source dans le péché qu'on en rougit seul à ses propres yeux, lors même qu'à ceux d'autrui il paraît caché ; une honte qu'on ne peut perdre que par l'excès même du péché, et par l'aveuglement dont Dieu dans sa colère punit le péché ; une honte qu'il a unie au péché comme une nouvelle barrière qui doit nous en préserver : *Pudorem et verecundiam Deus dedit peccato;* en représentant ainsi le péché sous les couleurs qui lui conviennent, et que je n'ai garde d'affaiblir, modérons cependant la trop vive idée de la honte qui se trouve dans l'aveu qu'on doit en faire, et qui ne sert trop fréquemment qu'à détourner de cet aveu : *Confessioni fiduciam.*

Je pourrais, je devrais même vous dire qu'il est juste que cette honte soit dans vous un châtiment de votre péché ; que c'est là une satisfaction que vous devez à la justice de Dieu contre lequel vous vous êtes révoltés par votre péché ; que sans cette humilité de la pénitence il n'est point de pardon à espérer de votre péché ; qu'un des grands avantages de la confession, c'est cette humiliation même qui tend à la destruction du péché. Je pourrais, en entrant ici dans les motifs que vous avez de la vaincre, cette honte, vous rappeler avec le prophète la confusion du dernier jour réservée au pécheur à la face de l'univers; et vous demander avec Tertullien s'il vaut mieux céder orgueilleusement à une honte qui vous damne que vous déterminer humblement à un aveu qui vous sauve ; mais j'examine en elle-même cette difficulté qui vous arrête. Elle exige, je l'avoue, quelque violence ; mais je dis que celle de l'imagination réussit à l'exagérer.

Et d'abord, je ne vous fais pas remarquer ce que cet aveu a de borné, puisqu'il suffit de le faire à un seul ministre, et une seule fois, pourvu que vous le fassiez tel qu'il doit être, et que, s'il arrive de le répéter, c'est dans les uns une réparation nécessaire des confessions faites sans sincérité ou sans douleur, et dans d'autres un saint désir de pénitence, dont l'onction secrète leur adoucit sensiblement cette nouvelle accusation. Je ne vous fais pas observer ce que cet aveu a de secret, puisqu'il le devient même entre vous et celui qui en a été le dépositaire, puisqu'il ne peut jamais lui être permis d'en laisser naître seulement le plus léger soupçon. Je ne vous dis pas que cet aveu qui vous frappe si vivement, parce que personnellement il vous intéresse, ne fait pas, à beaucoup près, sur celui qui l'entend la même impression, et que souvent elle est effacée de son esprit avant que le vôtre ait eu le temps de se calmer. Je ne vous ajoute pas que celui à qui vous le faites n'a droit de connaître que vos péchés; que vous n'avez à lui découvrir que ce qui regarde votre conscience ; qu'il vous est libre de choisir pour cette manifestation, dans le nombre de ceux que le premier pasteur autorise, celui en qui plus de confiance peut vous la rendre plus facile; mais je juge de la honte de cet aveu, et par la circonstance du lieu dans lequel vous le faites, et par le motif et la qualité de celui qui le reçoit.

Vous vous accusez, mes chers auditeurs : il est vrai, voilà la peine, mais dans un tribunal qui annonce lui-même, dès que vous vous y présentez, votre accusation. Vous vous accusez dans un tribunal où l'on sait que vous venez déclarer vos péchés, puisqu'il n'est établi que pour vous les pardonner ; dans un tribunal ouvert à tous les hommes, parce que tous les hommes sont pécheurs ; dans un tribunal d'où de plus grands pécheurs que vous sont sortis justifiés, et dont la générosité doit encourager la vôtre.

Il vient, le ministre que vous y appelez, mais à quel dessein? Dans l'intention de vous porter des paroles de paix, si vous voulez vous y disposer ; il vient, mais animé de cette charité, dit saint Grégoire de Nysse, qui lui inspire à votre égard des sentiments de père, et c'est le nom dont vous l'appelez en demandant par son ministre la vie de la grâce. Il vient, mais touché de votre état et de vos malheurs, il s'occupe bien plus à vous en retirer qu'à vous en faire d'amers reproches ; ou s'il en est d'utiles qu'il doit vous adresser, c'est surtout lorsque vous ne vous les faites pas vous-mêmes. Le passé qui vous humilie n'est pas précisément ce qui l'effraye ; il gémit plus encore sur vos dispositions présentes dont vous ne vous effrayez pas. Le passé, il a en main les trésors de la miséricorde qui le pardonne et qui l'efface ; mais l'avenir, voilà ce qu'il redoute. Vos maux présents, il peut les guérir; et, si prudemment quelquefois il diffère, c'est bien moins à raison de leur grièveté dont

vous n'osez pas faire le récit qu'à cause de leur danger dont vous ne prévenez pas les suites.

Mais encore quel est-il celui qui exerce envers vous ce saint ministère? Ah! chrétiens, celui qui tient la place de Jésus-Christ, pour absoudre un pécheur bien disposé, est de la même nature que ce pécheur qui revient à Jésus-Christ. Conciliation merveilleuse de deux qualités différentes sous lesquelles vous n'envisagez point assez le ministre d'un sacrement dont le Sauveur semble avoir voulu par là vous faciliter l'usage. Oui, le prêtre tient à votre égard la place de Dieu; c'est à lui à soutenir, par la sainteté de votre vie, la sainteté de son caractère. Il est juge revêtu de l'autorité de Dieu; à ce titre, il doit condamner, il doit punir le péché. Il est le ministre de Dieu, en cette qualité il doit en défendre les droits. Mais si ces titres sont si nobles et si sublimes, c'est un homme qui en est pourvu: c'est-à-dire donc que si, d'une part, il est armé contre le péché, de l'autre, il connaît toute la faiblesse du pécheur; c'est-à-dire que, Dieu voulant que l'homme pécheur subisse le jugement dû à son péché, il le renvoie néanmoins à un juge parfaitement instruit des misères de l'humanité. D'où doit résulter l'admirable tempérament d'une sévérité inexorable contre le péché pour ne le favoriser jamais, et d'une pitié chrétienne envers le pécheur qui sincèrement s'en accuse et qui s'en repent, pour ne jamais le décourager.

Ne vous demandez donc plus ce que pensera le ministre de Jésus-Christ. Je crois pouvoir vous répondre, au nom de tous, qu'édifié de la douleur qui cherche à expier dans vous le péché, le spectacle présent de votre conversion ne lui laissera fixer ses regards sur celui de vos égarements qu'autant qu'il sera nécessaire pour vous aider à y mettre fin. Persuadé, comme l'a dit saint Augustin, que tout homme, et par conséquent lui-même, est capable des mêmes fautes que l'un d'entre eux se reproche, il pensera que, si vous avez eu de grandes faiblesses, vous avez la grande générosité d'en effacer les taches; que, si vous avez tristement éprouvé la fragilité de l'homme, vous en triomphez saintement par la force du chrétien; que, si vous avez lâchement cédé à de funestes penchants, à de criminelles affections, à d'injustes ressentiments, vous ambitionnez la gloire d'en surmonter les impressions; que, si le péché a malheureusement régné dans votre cœur, vous avez la droiture d'en condamner l'usurpation, et le louable dessein de le rendre à son légitime maître. Il pensera que cette démarche, l'heureux effet de la religion qui vous guide encore, et de la grâce qui vous invite et qui vous aide, prépare déjà le Seigneur à vous recevoir; que son ministre doit donc entrer dans les vues de ce Père tendre qui, loin d'humilier le prodigue par le souvenir de ses écarts, s'empresse à lui marquer la joie que lui cause son retour. Il pensera, comme vous pensez vous-mêmes. Or, vous regardez moins avec indignation les désordres passés d'un pécheur que vous n'admirez la pénitence qui les répare; ainsi, les ministres de Jésus-Christ s'occuperont-ils plus volontiers à bénir Dieu de la vôtre.

Savez-vous donc, pécheurs, où l'on trouverait plutôt une véritable honte? c'est à ne se confesser pas. Paradoxe au premier coup d'œil dont je n'ai le temps de vous indiquer qu'en peu de mots l'éclaircissement. Vous ne vous confessez pas: quand le monde s'en aperçoit, vous lui en dites plus par là que n'en dirait peut-être votre aveu secret. Vous ne vous confessez pas: ceux qui le savent ne balancent guère à croire que ce qui vous éloigne de la confession, c'est précisément le besoin que vous en avez. Vous ne vous confessez pas: ah! sans doute vous craignez vous-mêmes qu'on ne le remarque. Grand Dieu! n'arrive-t-il jamais que, pour l'intérêt même de sa réputation, on fasse servir de preuve, à une vertu d'ailleurs suspecte, la marque même qui désigne qu'on est pécheur; qu'on joue le rôle de la piété par l'hypocrisie sacrilége de la pénitence; qu'on cherche à éloigner ainsi le soupçon d'une conduite dont on redoute l'éclat? Criminel abus, damnable ressource, artifice diabolique, qui ne prouve que trop, au préjudice du sacrement, qu'on trouve de la honte à ne pas s'en approcher!

Mais y vient-on avec sincérité, quelle en est la consolation! Je réponds à ceux qui se plaignent du trouble qu'il fait naître en eux: Eh! n'est-ce point, leur dirai-je avec saint Fulgence, parce que vous voulez éloigner toujours par vos œuvres ce même pardon que vous sollicitez pour vos péchés? Parce que, comme vous vous confessez sans ferme propos et sans douleur, vous le faites sans attrait et sans adoucissement; parce que la confession est plutôt pour vous un simple usage du christianisme que l'effet d'un désir véritablement chrétien; parce que d'une part, si vous ne pouvez pas étouffer la voix de la grâce, de la conscience et des remords, vous écoutez de l'autre, celle des inclinations, des habitudes et de l'indolence. Résistez efficacement à cette dernière; et, s'il vous reste encore du trouble, il aboutira bientôt à vous délivrer d'un trouble plus grand encore.

A peine, à peine aurez-vous commencé l'aveu de vos fautes, que sa rigueur paraîtra s'adoucir. La première issue donnée à ces maux, qui dévorent votre âme, vous enhardit à la développer tout entière; vous serez vous-même étonné de la confiance qui vous soutient. L'aurez-vous fini, cet aveu salutaire, vous vous chercherez pour ainsi dire dans vous-même; mais vous y verrez un homme nouveau. Vous n'y retrouverez ni ce poids qui paraissait vous accabler, ni ces péchés qui pouvaient vous perdre, ni ces frayeurs dont ils étaient l'origine, ni l'amertume du remède destiné à vous guérir. Merveilleux effet de la grâce du sacrement!

Il met au même instant l'appareil sur la blessure; il apaise cette sensibilité qui souffrait de le découvrir ; il transforme plus d'une fois en larmes de reconnaissance, celles que la crainte eût presque fait verser; il change en transports de joie, les alarmes de la pénitence; il remplace, par le moment le plus délicieux, celui qui avait paru le plus redoutable; il fait tressaillir aux pieds de Jésus-Christ, comme autrefois ceux qui ont été guéris en son nom; il remplit des impressions de sa bonté, le même cœur qui murmurait peu auparavant de sa justice.

Allez en paix, vous a dit le ministre de Jésus-Christ, après avoir remis lui-même vos péchés : *Vade in pace*. (*Luc.*, V, 50.) Ah! mes chers auditeurs, si vous ne l'avez pas trompé vous-mêmes, si vous lui avez parlé avec cette bonne foi, cette droiture de cœur, cette préparation de l'âme, ce saint repentir; vous a-t-il fait illusion en vous annonçant la paix? En avez-vous jamais goûté de plus douce? Hélas! vous eussiez dit volontiers auparavant que de tout ce qui se pratique dans la religion, la confession est ce qu'il y a de plus dur : au moment où vous veniez de faire dignement la vôtre, vous eussiez avoué que de toutes les consolations que la religion ménage, vous n'en connaissez pas de plus grande. Allez en paix : *Vade in pace*. C'est-à-dire vous voilà échappé à l'enfer, devenu ami de Dieu, orné de sa grâce, rétabli dans vos droits, prémuni contre les surprises de la mort. Allez en paix : *Vade in pace*. Quelle parole, ô mon cher auditeur! Et celui qui la profère, c'est celui à qui vous avez fait connaître votre état, qui a dû en juger avec prudence, qui a prononcé en votre faveur; mais sans vouloir vous flatter, à moins qu'il ne consentît lui-même à se perdre. Allez en paix : *Vade in pace*. Ah! de grâce, ne l'éloignez pas de vous, cette paix, par l'infidélité de vos aveux, par la stérilité de votre douleur, par l'insuffisance de vos précautions, par votre attachement au péché! ou si, à ce prix, vous ne voulez pas la sentir, du moins n'accusez plus la confession de ce que vous ne l'éprouvez pas. Allez en paix : *Vade in pace*. Quelle joie pour nous-mêmes, chrétiens pénitents, lorsque dans cette consolante parole, nous voyons renfermée à votre égard, celle de Nathan à David. Le Seigneur a éloigné de vous votre péché : *Dominus transtulit peccatum tuum* (II *Reg.*, XII, 13); celle du Seigneur dans Isaïe : J'ai dissipé vos péchés comme une nuée : *Delevi ut nubem iniquitates tuas* (*Isai.*, XLIV, 22); celle de Jésus-Christ touchant le publicain : Il est rentré purifié dans sa maison : *Descendit hic justificatus in domum suam*. (*Luc.*, XVIII, 14.)

Allez donc à Jésus-Christ dans la personne de ses ministres, c'est lui-même qui vous y exhorte, vous qui êtes chargés du poids de l'iniquité : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis*. (*Matth.*, XI, 20.) Il n'exclut personne du tribunal de sa bonté. Allez-y sans délai, vous qui le redoutez à raison de ces anciennes habitudes qui ont mis à peine un intervalle entre vos péchés; vous qui, depuis longtemps, n'avez pas même pensé à en obtenir le pardon; vous qui à leur excès, joignez presque le désespoir d'en sortir; vous qui en êtes effrayés, jusqu'à ne plus apercevoir pour vous de ressources. Ah! nous en avons une entre les mains, toujours supérieure à tous vos besoins. Dispensateurs des mérites de Jésus-Christ, distributeurs de sa grâce, de son sang, nous vous aiderons, nous vous engagerons, autant qu'il sera en nous, nous nous disposerons à en recevoir les fruits. Non, non, nous ne serons pas rebutés de vos péchés; ne le soyez pas de notre zèle. Laissez-lui la sainte liberté de vous instruire, de vous éprouver, de vous ramener. Nous prononcerons alors sur vous un jugement de grâce; et ce souverain maître approuvant, du haut de son trône, ce qu'a fait son ministre dans le sein de son Eglise; Dieu ratifiant l'usage du pouvoir qui est émané de lui, comme parle saint Chrysostome, nous aurons le bonheur de mériter le ciel, en ayant la consolation de vous l'ouvrir, et d'y célébrer à jamais la bonté de Dieu qui nous le promet à tous. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XXXVII.

Pour le mardi de la semaine sainte

LA FAIBLESSE NATURELLE. — FAUX PRÉTEXTE POUR SE DISPENSER DE LA LOI DE DIEU.

Vade, et jam amplius noli peccare. (*Joan.*, VIII, 11.)
Allez, et désormais ne péchez plus.

Qu'opposez-vous ordinairement, mes chers auditeurs, à cette exhortation que nous vous adressons de la part de Jésus-Christ, lorsque, nous disposant à répandre sur vous les grâces de sa miséricorde, nous exigeons de vous la volonté sincère de ne plus irriter sa justice? Hélas! cette même faiblesse dont vous venez d'avouer le désordre devient quelquefois dans vos idées une raison qui l'excuse. Ce n'est plus alors dans vous l'aveu de l'humilité qui reconnaît ses fautes, c'est l'envie de pouvoir les commettre encore qui adroitement les autorise.

Sous quels traits ne cherche-t-on pas à nous peindre, et à se peindre à soi-même la faiblesse naturelle à l'homme? Triste vérité, dont chacun en particulier trouve la preuve dans lui-même, et que l'expérience générale appuie! Déplorable condition de l'humanité et dont elle gémit! Source féconde des déréglements, et qui sans cesse les multiplie! Mais enfin, et c'est toujours la conclusion à laquelle on en veut venir, comment trouver le péché si condamnable, dès que le pécheur est si faible? Comment, en avouant tant de faiblesse dans l'homme, se persuader qu'il y ait tant de malice dans le péché? En un mot, comment être tout à la fois et malheureux d'être faible, et coupable d'être pécheur?

Erreur, mes frères, erreur dont inutilement vous voudriez vous prévaloir pour

pallier vos égarements, et que j'entreprends de dissiper par deux réflexions dont j'espère que vous sentirez la solidité. Vous prétendez par votre faiblesse, accuser vos égarements; et moi, je soutiens que vos égarements sont évidemment criminels, malgré votre faiblesse : pourquoi? Parce qu'il est dans une faiblesse que vous croyez n'être simplement que malheureuse, et qui cependant est elle-même coupable. Faisons de cette seule proposition tout l'objet de ce discours. *Ave, Maria.*

A parler exactement, ce qu'il y a de répréhensible et de blâmable dans la faiblesse, ce n'est pas la faiblesse même. Et, comme elle peut devenir une source de fautes dans celui qui s'y abandonne, elle peut donner et bien des vertus et bien des mérites à celui qui la surmonte. Quelle est donc la faiblesse que j'appelle coupable? C'est celle à laquelle on n'oppose pas de nécessaires efforts; c'est celle qu'on augmente par de criminelles affections au péché, et par la fuite des secours divers que la religion fournit au chrétien. Or, telle est, mes chers auditeurs, la faiblesse des pécheurs qui persistent à l'être. Faiblesse coupable, parce qu'elle succombe, faute de ne savoir pas résister ; première partie. Faiblesse coupable, parce qu'elle succombe, faute de ne vouloir pas résister, seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous entendons les hommes se plaindre de la force de leurs penchants. Mais quand forment-ils ces plaintes ? c'est quand nous les exhortons à leur résister. Dans d'autres circonstances, ils en sont les panégyristes, ils en vantent la douceur, et ils se plaisent à les éprouver, parce qu'ils aiment à les satisfaire. C'est-à-dire que si quelquefois ils en accusent la violence, ce n'est pas pour se défendre du crime, mais pour s'en épargner le reproche. Les plus parfaits d'entre les justes ont, il est vrai, reconnu leur faiblesse, mais pour en déplorer la misère, pour en prévenir les effets ; et nous voyons, avec une sorte d'étonnement, les larmes de leur humble componction, lorsque nous les rapprochons de l'édifiante sainteté de leur vie. Mais c'est qu'en même temps qu'ils pratiquaient le bien avec effort, ils s'humiliaient d'y trouver tant d'obstacles au dedans d'eux-mêmes. C'est qu'ils se craignaient comme leur ennemi, parce qu'ils avaient à étouffer ce sentiment purement naturel qui est souvent ennemi de la vertu. C'est qu'ils rougissaient de l'empire de cette loi des sens qui combat celle de l'esprit. Et cette faiblesse que le commun des hommes se borne à regarder comme l'excuse du péché, ils la regardaient à plus juste titre comme la déplorable suite du péché qui a ravagé la terre.

Considérées sous ce point de vue, nos inclinations devraient être pour nous un sujet de douleur; et nous ne voulons nous en faire qu'un prétexte de déréglements. Pour céder plus librement à tous les désirs de la nature, nous affectons de ne rien apercevoir dans eux que de naturel ; nous approuvons le désordre de nos penchants, pour nous autoriser à les suivre.

Soyons vrais, et nous conviendrons que c'est la lâcheté qui l'entretient, l'imprudence qui l'expose, l'habitude qui la fortifie ; trois sources les plus ordinaires comme les plus fécondes de la faiblesse que nous accusons, au lieu de la corriger ; trois réflexions que je vais indiquer sommairement, en laissant à votre bonne foi le soin de les achever par les développements et les applications qu'elles fournissent.

D'abord la lâcheté qui l'entretient. Nous nous gardons bien de vous laisser ignorer qu'il y a des difficultés à vaincre pour vivre fidèle à la loi de Dieu. L'Evangile à la main, nous vous disons qu'il en coûte pour se combattre et pour triompher de soi, qu'il faut maîtriser ses inclinations, former son cœur, imposer silence à ses sens, dompter la chair, se renoncer à soi-même. On n'est disciple de Jésus-Christ qu'à cette condition; et malheur à nous, si nous cherchions à élargir la voie qui conduit au salut. Environnés d'écueils, assiégés d'ennemis qui nous pressent, tant au dehors qu'au dedans, nous sommes jetés dans la vie comme sur un champ de bataille où il nous faut toujours avoir les armes à la main. Vases fragiles, nous courons à chaque pas risque d'être brisés; le limon impur dont nous fûmes pétris s'empreint à tout notre être ; point d'exemption à ce tribut général; et c'était au nom de tous les enfants d'Adam que David s'écriait : J'ai été conçu au sein de l'iniquité, et j'ai pris naissance dans le péché. (*Psal.* L, 7.) Vous avez grand soin de nous objecter ces tristes vérités; de nous répéter ces paroles du Roi-Prophète, mais dans un sens bien différent du sien. C'était de sa part le langage d'un cœur humilié, et non l'aveuglement d'un cœur coupable. Il se retraçait l'image de ses maux pour en implorer le remède ; il ne cherchait pas à diminuer la griéveté de son crime. Il s'affligeait de sa faiblesse, et il ne la justifiait pas. Il puisait dans le sentiment de sa faiblesse un motif de plus pour s'exciter au courage nécessaire pour en triompher. Il ne s'en faisait pas un prétexte pour tomber dans des chutes nouvelles.

Vous êtes faibles : qui vous le nie? C'est donc pour vous une nécessité de veiller sur vous-mêmes, selon l'ordre précis que nous en donne à tous le Sauveur des hommes : L'esprit est prompt, disait-il à ses disciples, mais la chair est faible ; veillez donc et priez, afin de ne pas succomber à la tentation. (*Matth.*, XXVI, 41; *Marc.*, XIV, 38.) Pour cela, ne vous abusez donc point par une fausse confiance dans vos propres forces. Si le plus fort doit craindre d'être renversé, à plus forte raison celui qui ne peut pas se refuser à lui-même l'aveu de sa faiblesse. La plus légère attaque suffit pour vous abattre, je vous crois ; mais quelle preuve alléguerez-vous du courage avec lequel vous ayez résisté? Oui, du courage, mes chers auditeurs, sans doute, il en faut contre tant de

périls; mais vous, répondez franchement à saint Paul, qui vous demande, ainsi qu'il disait autrefois aux fidèles de la Judée, si vous avez résisté jusqu'à l'effusion de votre sang. (*Rom.*, VII, 25.) Cette question, je le sens, vous alarmerait trop : je vous demande, moi, simplement, quelle preuve vous auriez à nous fournir d'une générosité chrétienne qui ait essayé seulement de résister. Faiblesse réelle, si vous voulez ; mais, avec plus de sincérité, vous conviendrez aussi qu'il y a manque de courage bien plutôt encore que manque de force.

Remarquez, en effet, chrétiens mes frères, et cette remarque est décisive, que ceux qui se plaignent de leur peu de force dans les combats que la loi de la chair oppose à la loi de Jésus-Christ, sont précisément ceux qui ne font aucun effort pour les surmonter. Ah ! si, malgré leurs soins et leur zèle, je voyais abattus sous le poids de l'Evangile ceux que leur fidélité soumet, j'aurais sans doute peine à comprendre comment est praticable ce que personne ne réussit à pratiquer ; mais quels sont les faibles ? Avouez-le, mes chers auditeurs, ce sont ceux qui veulent l'être ; ceux qui ne font rien pour s'empêcher de l'être ; ceux qui se récrient tant contre la mortification des sens. Vous n'entendrez sortir que du sein des plaisirs de la vie les déclamations d'une molle sensualité qui s'en nourrit. Ce n'est pas là le langage de ceux qui crucifient leur chair et ses convoitises, et qui entretiennent dans leurs âmes le droit de leur commander. Quels sont ceux qui regardent comme au-dessus des forces humaines cette pureté de mœurs qui fait la gloire de ceux qui la conservent ? Vous n'entendrez soutenir la nécessité de céder à des feux criminels qu'à l'audacieuse licence qui se plaît à les enflammer. Ce n'est pas là le langage de ces âmes pures que la vertu des anges rend supérieures aux faiblesses de l'humanité. Quels sont ceux qui accusent l'inévitable fatalité qui entraîne dans les erreurs du monde ? Vous n'entendrez affirmer qu'il est impossible d'échapper aux écueils du monde qu'à cette frivole vanité qui s'applique à lui plaire ; qui affecte d'en méconnaître les illusions quand elle s'y livre, et qui les exagère ensuite pour s'y livrer. Ce n'est pas là le langage de ceux qui regardent le monde comme une figure qui passe ; qui en usent par nécessité, sans s'y attacher par aveuglement. Quels sont ceux qui traitent de puérile et de minutieuse l'obligation de veiller continuellement sur soi-même ? Vous n'entendrez de misérables objections contre cette attention nécessaire que de la part de ces esprits dissipés qui semblent se dépouiller de la faculté de réfléchir, à mesure qu'ils écartent le sérieux de la réflexion ; qui croient n'exister qu'à la faveur des amusements tumultueux sous lesquels ils voilent les devoirs attachés à leur existence ; et qui s'occupent à s'étourdir pour goûter sans amertume les joies insensées qui naissent de leur étourdissement. Ce n'est pas là le langage de ces esprits solides, saintement pénétrés de la présence du Dieu qui les observe, et qui cherchent dans ses regards la règle sûre et le consolant témoin de leurs œuvres. Quels sont ceux qui rejettent avec hauteur les vérités que la foi propose, et avec mépris les soins que la piété demande ? Vous n'entendrez prononcer témérairement contre l'un et l'autre que ces hommes pour qui l'indépendance est le bien suprême ; qui refusent d'étudier la religion pour se dispenser de les croire ; qui défigurent le portrait des vertus chrétiennes, pour les abandonner sans remords. Ce n'est pas le langage de ceux qui s'empressent à connaître la solidité des preuves sur lesquelles est appuyée la foi et la noblesse des motifs qui dirigent la piété.

Après cela, qu'ils se plaignent d'être faibles. Eh ! vous-mêmes, mes chers auditeurs, comment ne le seriez-vous pas ? Loin de diminuer dans vous cette opposition au bien qui vous en éloigne, vous la nourrissez par les dispositions de choix dans lesquelles vous persévérez. Tout attrait pour la vertu doit nécessairement s'affaiblir, dès qu'on consent à être tout occupé des charmes du vice. En vivant comme vous vivez, vous vous persuaderez toujours que vous ne pouvez pas vivre autrement. Vous vous plaignez d'être faibles, dites plutôt que vous êtes lâches. La faiblesse est un défaut de pouvoir, la lâcheté est le défaut de la volonté. Ne confondez pas l'une et l'autre. La volonté, quand elle est vive, dispose bientôt à pouvoir ; et, lorsque vous croyez ne pouvoir pas, c'est uniquement parce que vous ne voulez pas. Vous vous plaignez d'être faibles ? Ah ! vous dites vrai, et nous l'avouons : votre faiblesse est même poussée à l'excès ; et c'est pour cela que vous n'en êtes que plus condamnables ; pourquoi ? Parce que, à la lâcheté qui l'entretient sans cesse, vous ajoutez l'imprudence qui l'expose.

C'est un oracle de la Sagesse éternelle : Que *celui qui aime le péril y périra.* (*Eccli.*, III, 27.) Comment, mes chers auditeurs, vous défendre de votre propre faiblesse, quand elle vous est chère ? Ne nous accusez pas de porter le fer trop avant dans la blessure ; il le faut bien, puisque, loin de craindre votre mal, vous l'aimez ! Oui, vous l'aimez, puisque vous repoussez et le remède et le médecin. Oui, vous l'aimez, puisque vous seriez fâchés d'être guéris. Que l'on vous parle de vous arracher cet œil, cette main qui sont une occasion de chute (*Marc.*, IX, 46), vous prenez ardemment leur défense. Cette société vous engage dans des liens criminels : que l'on vous parle d'en rompre la chaîne, on vous demande l'impossible. Ces spectacles irritent vos sens, enflamment votre imagination : que Jésus-Christ les condamne par les voix de ses ministres ; vous ne manquez jamais ni de raisonnements, ni d'autorités mondaines pour les absoudre. Ces mauvaises lectures ébranlent votre foi, compromettent votre innocence : que votre raison elle-même et votre propre expérience vous crient que

vous n'y recueillez que des fruits de mort; n'importe, il faut à tout prix connaître la science du bien et du mal. Vous convenez des périls qui vous environnent; et vous les affrontez. Vous accusez éternellement la sévérité des préceptes; et vous ne prenez aucune précaution pour les observer; de la violence de vos passions, sans cesse vous attirez le feu qui vous dévore. Faites un secret retour sur vos chutes. Qu'eût-il fallu pour les éviter? Savoir les craindre. Vous eussiez échappé à l'ennemi, si vous en eussiez prévenu les attaques. Il n'eût pas triomphé de vous, si vous ne lui eussiez pas fourni de nouvelles armes. Le sentiment même de votre faiblesse eût été le principe de votre force. Une prudence chrétienne qui fuit le danger, tel est le préservatif que vous offrait le christianisme; une imprudente sécurité, telle est la cause trop active qui entretient et vos faiblesses et vos prévarications. Bientôt l'habitude les a rendues presque incurables.

S'il m'était permis de demander à chacun de vous par quelle voie il a tristement abouti à cet état d'une mortelle langueur, dont il ne peut plus se résoudre à sortir, et qu'il déplore, ne me suffirait-il pas de présenter à chacun de vous l'histoire de sa vie? S'agit-il de vous élever à Dieu par la prière? Non-seulement, vous n'y goûtez aucune consolation, ce n'est pas là ce qui en fait le mérite; mais vous accusez le dégoût qui vous saisit, et l'ennui qui vous en détourne. La légèreté d'une imagination toujours égarée sur les divers objets qui la frappent ou qui l'intéressent, voilà, selon vous, votre malheur. Mais combien de temps avez-vous laissé s'écouler sans vous ressouvenir de Dieu? Quel oubli de ce qu'il y a de plus sacré dans les vérités de la foi! Quelles omissions de ce qu'il y a de plus essentiel dans les devoirs du salut! Quel abandon des moyens qui pouvaient vous rappeler à vous-mêmes! Voilà votre péché. C'est l'excès de votre négligence qui a produit l'excès de votre langueur. S'agit-il de vous arracher à une occasion qui vous entraîne et qui vous perd? Nous vous voyons quelquefois verser des larmes. Hélas! ce ne sont pas des pleurs d'expiation sur les fautes que vous confessez, ce sont des pleurs de découragement sur les obligations que vous désespérez de remplir. Vous faites valoir la vivacité du sentiment, la force de l'inclination, l'ardeur de l'attachement; voilà, selon vous, votre malheur. Mais combien n'avez-vous pas resserré les liens funestes qu'il faut rompre! Combien le goût volontairement entretenu de la passion n'en a-t-il pas accru la violence! Combien n'avez-vous pas enraciné les affections que nous travaillons à réprimer! Voilà votre péché. C'est l'excès de vos criminelles attaches qui a produit l'excès de votre langueur. S'agit-il de régler vos mœurs et votre conduite sur les maximes de l'Evangile? vous nous exposez ce qu'il y a de vif dans l'attrait, de séduisant dans les objets, de dangereux dans les circonstances, de soutenu dans la tentation. Voilà, selon vous, votre malheur. Mais combien n'avez-vous pas ouvert d'entrées à ce poison funeste qui vous dévore! Les images que la pensée forme, les impressions que la lecture opère, les maximes que la volupté débite, le langage que la tendresse tient, les sentiments que la licence adopte, la flamme que les regards excitent, la liberté que le fracas des plaisirs autorise, le désir de plaire que la vanité fomente, les artifices de la séduction dont le libertinage s'occupe: voilà votre péché. C'est l'excès de vos déréglements qui a produit l'excès de votre langueur. S'agit-il de pardonner une injure, d'aimer un ennemi, de remplir les devoirs de la charité? vous nous objectez votre propre cœur. Il sent, nous dites-vous, trop vivement pour que les impressions s'effacent; s'il est singulièrement affecté du mal qu'il éprouve, c'est qu'il est tendrement reconnaissant d'un bienfait quand il le reçoit; la même sensibilité qui le rend généreux devient malgré lui un principe de haine; la délicatesse de sentiment ne peut être blâmable, on ne saurait consentir à s'en faire le reproche; voilà, selon vous, votre malheur. Mais un orgueil secret que vous n'avez jamais cessé d'écouter, et une fierté jalouse qui vous a toujours représenté comme un avilissement ce pardon que le christianisme vous ordonne comme une vertu, la satisfaction cruelle que vous avez constamment cherchée en humiliant quiconque avait osé vous déplaire, le faux point d'honneur dans lequel vous avez fait gloire d'établir en partie le vôtre: voilà votre péché. C'est l'excès de vos délicatesses, de vos ressentiments, de vos animosités, qui a produit l'excès de votre langueur. S'agit-il de porter votre croix selon la parole de Jesus-Christ (*Luc.*, XIV, 27), d'obéir aux lois de la pénitence, de marcher à sa suite? vous nous exprimez énergiquement la répugnance que les souffrances inspirent, l'idée triste sous laquelle se présente à vous tout ce qui tend à affliger la nature, le désir d'être heureux, commun à tous les hommes: voilà, selon vous, votre malheur. Mais le soin immodéré de sacrifier tout aux commodités de la vie, la superfluité du luxe ajoutée à l'abondance du nécessaire, l'amour du bien-être porté jusqu'au raffinement de la mollesse: voilà votre péché. C'est l'excès d'un amour déréglé de vous-même qui a produit l'excès de votre langueur.

J'en dirais autant de tous les divers points de la morale chrétienne, si le temps m'en permettait l'utile détail; et je tiendrais à tous les pécheurs le même langage. Puisque le péché est la blessure de l'âme, il est donc naturel que l'âme s'affaiblisse à mesure qu'elle multiplie les péchés, et que les excès de l'habitude produisent l'excès de la difficulté de la rompre. Une longue suite d'années employées à se satisfaire; un amas de penchants toujours flattés; l'assemblage de

toutes les passions qui, tour à tour, agitent un cœur, et qui le subjuguent; les fureurs de l'ambition qui le dirigent; les ardeurs de la cupidité qui le rongent; les amorces du plaisir qui l'attirent; l'attachement aux biens sensibles qui l'absorbe; l'ivresse des joies du siècle qui l'étourdit : telles sont les causes journalières de cette faiblesse excessive dont on se plaint. J'en atteste la sincérité de ceux mêmes qui en allèguent le prétexte; et je les forcerais à convenir qu'ils eussent trouvé plus facile d'éviter une première chute qu'il ne leur paraît aisé aujourd'hui de mettre une digue au torrent dont ils disent que par faiblesse ils suivent le cours. En conséquence, je leur demanderai en même temps s'ils sont autorisés à s'en plaindre. Quoi! vous murmurez de ce qu'il y a aujourd'hui de pénible pour vous dans les routes de la vertu; et c'est parce que vous n'avez pas seulement voulu essayer d'y marcher. Vous êtes effrayés de la morale pure de l'Evangile; et c'est parce que vous n'avez jamais écouté que la fausse morale du monde. Vous n'éprouvez que des résistances à la voix de vos obligations; et c'est parce que vous n'avez jamais consulté que la voix de vos désirs. Vous gémissez de ce que vos penchants vous dominent; et c'est parce que vous n'avez jamais entrepris de leur commander. Oserez-vous le reprocher à Dieu? Est-ce donc sur lui que doit retomber le blâme de votre conduite? L'accuserez-vous de votre infortune, quand il est en droit de punir vos égarements? Eh! quel est, mes chers auditeurs, quel est sur la terre le genre de mérite qu'on puisse acquérir sans s'exercer à ce qui le forme? Comment prétendriez-vous devenir vertueux sans prendre les moyens de l'être, et en prenant tous les moyens de ne l'être pas? Ce que vous appelez simplement le malheur de votre faiblesse est donc visiblement l'effet de votre péché.

Mais ce qui achève de rendre votre faiblesse inexcusable, c'est qu'elle devient toute volontaire.

SECONDE PARTIE.

Je n'oublie point, mes chers auditeurs, ce dont je suis convenu avec vous, dès le commencement de ce discours, que notre nature est fragile, inconstante, et toujours d'autant plus près de sa chute qu'elle croit en être le plus loin. Je l'oublierais, que saint Paul me ramènerait bientôt à cette affligeante vérité, quand il me dit en parlant de lui-même : Qu'il était porté à ne pas faire le bien qu'il voulait, et à commettre le mal qu'il ne voulait pas; quand il déclare qu'au sein même des révélations extraordinaires qui lui sont faites, il sent l'aiguillon de la chair qui l'avertit de son humanité, et lui fait craindre pour son propre salut. (II *Cor.*, XII, 7; I *Cor.*, IX, 27.) Mais il ne laisse pas oublier non plus que Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au delà de nos forces (I *Cor.*, X, 13); et que si nous venons à succomber, c'est un choix libre et déterminé de notre part qui nous a entraînés. Et certes, pouvons-nous croire que Dieu nous demande rien d'impossible? Il vous avertit, nous dit saint Augustin, de faire ce que vous pouvez, de demander ce que vous ne pouvez pas, et il vous aide, afin que vous le puissiez : *Deus impossibilia non jubet, sed jubenda monet, ut et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis.* Dogme évident au jugement de la raison; car, quelle folie, continue le saint docteur, de commander à quelqu'un ce qu'il ne peut pas exécuter? Et quelle injustice ne serait-ce point de sa part de punir celui qui n'a pas eu le pouvoir de faire ce qui lui a été commandé? Comment donc, conclut-il en un autre endroit, un Dieu sage nous ferait-il des préceptes auxquels nous ne pourrions nous soumettre? Comment un Dieu bon nous punirait-il pour des crimes que nous n'aurions pas pu éviter? De là la forte expression de saint Jérôme, lorsqu'il dit entendre avec exécration, ce sont ses termes, le blasphème de ceux qui attribuent à Dieu des commandements que les hommes ne peuvent pas observer; et il est hors de doute, ajoute saint Basile, que si nous n'avions pas reçu de lui le pouvoir d'obéir, Dieu ne nous aurait rien ordonné : *Sine dubio non præcepisset, nisi etiam facultatem fuisset largitus.* D'où il résulte, et prenez garde, je vous prie, à cette conséquence : d'où il résulte qu'en prétendant justifier votre péché par le prétexte de votre faiblesse, vous accusez, vous calomniez le Seigneur; car, s'il est vrai que vous soyez trop faibles pour être vertueux, Dieu n'est donc pas équitable en vous faisant un devoir de la vertu. Point de milieu : ou ses lois sont injustes, ou vous êtes des prévaricateurs; ou il vous commande sans discernement, ou vous désobéissez sans excuse; ou les ordres que vous intime la religion sont des chimères, ou il est en votre pouvoir de les accomplir.

Mais qu'arrive-t-il? C'est que le pouvoir que Dieu vous donne, vous ne pensez point à le rapprocher des obligations qu'il vous impose. Vous séparez la fin à laquelle Dieu vous appelle des moyens qu'il vous fournit pour y arriver. Vous vous dites à vous-même : Voilà ce que je suis, et voilà ce que je devrais être, sans ajouter : Voilà comment je puis le devenir, comme si, dans l'enfoncement de quelque lieu profond, vous portiez de timides regards sur l'élévation où il vous est ordonné d'atteindre, sans voir qu'il est des degrés qui peuvent vous y conduire; ou comme si, uniquement occupés de la distance du terme auquel vous devez tendre, vous paraissiez oublier qu'il est une route qui aide à franchir le long intervalle qui forme l'éloignement. Vous faites à Jésus-Christ l'injure de croire qu'il a pu vous donner un Evangile trop sublime pour votre portée, un joug impossible à porter, des commandements trop durs pour pouvoir être mis en pratique, des préceptes bons, dites-vous, pour des anges, et non pour des

hommes, des exemples plus faits pour être admirés que pour être imités ; qu'en conséquence il vous trompe en vous ordonnant de marcher sur ses traces, quand il vous est impossible de les suivre; en vous prescrivant une perfection chimérique et trop au-dessus de vos forces. L'aveu que vous faites de votre faiblesse se change en terreur, en pusillanimité. Ce n'est point défiance de vous-mêmes, c'est abattement. Ce n'est point la crainte légitime de tomber, parce que vous êtes faibles quand vous êtes réduits à vous-mêmes; c'est la peur du combat, négligence coupable et défaut de volonté. Car, s'il est des secours pour la faiblesse, comme il n'est pas possible d'en douter; si ces secours rendent souvent les hommes supérieurs à leur faiblesse, comme l'expérience réussit à le confirmer, il n'y a donc plus faiblesse, mais abus de liberté, mais une préférence criminelle donnée au péché; Dieu est absous, l'homme seul est coupable. Or, voilà mes frères, la conséquence irrécusable à laquelle nous voulons vous amener, pour vous condamner vous-mêmes dans vos faux prétextes, et vous engager à changer de vie.

En effet, mes chers auditeurs, c'est ici que nous pouvons et que nous devons vous dire, comme l'écrivait saint Paul aux Ephésiens : Revêtez-vous des armes du Seigneur: *Accipite armaturam Dei* (*Eph.*, VI, 13); vous pourrez alors résister aux assauts de l'ennemi dans les jours de sa plus grande fureur : *Ut possitis resistere in die malo.* (*Ibid.*) S'il est vrai, ainsi que le reconnaît l'Apôtre, que personne ne peut prononcer d'une manière salutaire le nom du Seigneur Jésus, sans être inspiré de l'Esprit-Saint (I *Cor.*, XII, 3), il n'est pas moins vrai, comme le même apôtre le confesse, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Phil.*, IV, 13.) S'il est vrai que nous soyons constamment exposés à la tentation, il n'est pas moins vrai que la fidélité de Dieu ne permettra pas que la force de la tentation surpasse la nôtre : *Fidelis Deus qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (III *Cor.*, I, 18.) En un mot, s'il est vrai que nous portons dans nous-mêmes notre ennemi le plus dangereux, il n'est pas moins vrai que la grâce de Dieu est avec nous pour nous défendre, lorsque sincèrement nous en implorons l'appui : *Gratia Dei mecum.* (I *Cor.*, XV, 10.)

Je vous accorde un moment que la vertu n'est point à votre portée : pourquoi donc négligez-vous de recourir à Dieu qui en fait naître le désir et qui en facilite les actes? Pourquoi cette fuite de la prière qui en obtiendrait infailliblement la grâce? Pourquoi ce dégoût habituel de nos saintes pratiques, cette indifférence pour l'auguste sacrifice de nos autels, et pour les sacrements qui la communiquent? A vous entendre, nous vous proposons ce qui est le propre des âmes vertueuses; pourquoi donc vous éloignez-vous de ce qui tendrait à vous rendre vertueux? Ah! je comprends comment vous pouvez vous croire sans ressource, si ce qui est le soutien des faibles, vous ne l'envisagez que comme l'apanage des forts. Ah! mes chers auditeurs, si, au lieu de ces plaintes vagues et hypocrites par lesquelles vous n'accusez extérieurement votre faiblesse que pour vous pardonner intérieurement vos chutes, vous portiez au pied des autels l'humble aveu de vos besoins; si, au lieu de vous livrer à cette pusillanimité de sentiment qui sert de voile à l'audace de vos passions, vous vous rappeliez ce que la foi vous apprend de la force de Dieu qui est la vôtre; si, au lieu de vous endormir dans une inaction funeste, en répétant avec langueur, *je ne puis pas*, vous réveilliez cette pernicieuse indolence, en disant avec générosité, *je veux!* Que bientôt vous pourriez efficacement ce que sérieusement vous auriez voulu! Que bientôt, avec tous les secours de la grâce et des sacrements, tout pécheurs que vous êtes, vous viendriez à bout de triompher de vous-mêmes! Je vous crois donc, quand vous étalez avec tant de complaisance ce qu'il y a de redoutable dans votre faiblesse; mais apprenez aussi ce qu'il y a de fort dans les moyens que la bonté du Seigneur vous a ménagés pour vous relever de vos chutes et vous soutenir contre votre faiblesse.

Je vous suppose donc, mes chers auditeurs, animés de ce désir sincère de conversion qui ne remet pas au lendemain, mais qui ne regarde pas derrière soi, et qui s'abandonne franchement aux saintes inspirations que la grâce de Dieu aime si souvent à faire naître dans vos cœurs, où les affections étrangères viennent, hélas! sitôt l'étouffer; mais disposés enfin à trancher dans le vif; je vous suppose dans cette disposition généreuse dont parle l'Apôtre, quand il dit : Aussitôt que la grâce du Seigneur se fit entendre à mon cœur, à l'instant, à l'instant même, je n'ai plus acquiescé à la chair et au sang : *Continuo non acquievi carni et sanguini* (*Gal.*, I, 16); tels que l'enfant prodigue, vous écriant : Je reviendrai à mon père, et il s'est mis aussitôt en route, recevant des mains de la foi le bouclier dont elle arme ses serviteurs pour combattre le généreux combat, et repousser par son moyen les traits enflammés de l'ennemi : quel changement alors s'opère dans vos sentiments et dans votre conduite! Quelle lumière divine vous éclairera sur ces vérités saintes que vous redoutez, parce que vous avez craint de les regarder de trop près! Quelle force surnaturelle vous élèvera au-dessus de ces sacrifices dont le nom seul vous fait peur, parce que vous n'avez pas voulu éprouver encore combien le Seigneur est doux à ceux qui le servent! Combien le monde et ses vains plaisirs, ses tentations et ses dangereux prestiges changeront d'aspect à vos yeux! Aujourd'hui le péché se présente à vous sous des images riantes; une inclination qui flatte, des désirs qu'il satisfait, une prétendue liberté qu'il procure, un faux bonheur qu'il promet : à cette vue votre cœur s'est ému, votre fidélité fut ébranlée, elle succombe; voilà

votre faiblesse; mais les trésors de colère que le péché amasse; mais le glaive de la vengeance divine que le péché suspend sur vos têtes; mais les horreurs de l'éternel abîme que le péché creuse sous vos pas; à cette pensée, le même cœur s'alarme, il frémit, il s'élance vers Dieu, il s'écrie avec le prophète : Des bords du précipice où je suis, du sein même du monstre qui m'a englouti, je vous adresse, ô mon Dieu, une voix suppliante : *De ventre inferi clamavi.* (*Jon.*, II, 3.) Le Dieu de David pénitent, de Jonas humilié, vous a entendu : voilà votre force. Aujourd'hui, il est vrai, le monde vous attire par ses charmes séducteurs, l'empire des mœurs du monde et de ses exemples vous engage, les douceurs de la vie du monde vous captivent : voilà votre faiblesse; mais enfin vous reconnaissez dans le ciel un maître souverain qui a réprouvé le monde, qui viendra juger le monde, qui jamais n'admettra dans son royaume les partisans criminels du monde : voilà votre force. Il est vrai, les objets sensibles vous frappent, les liens de la terre vous occupent, leur possession vous enchaîne : voilà votre faiblesse; mais évidemment ces biens ne sont pas votre fin, puisque nécessairement ils vous échappent; mais évidemment ces biens ne sont que passagers, puisque nécessairement la mort vous en dépouille; mais évidemment ces biens n'offrent pas un bonheur complet, puisque nécessairement vous portez plus loin vos désirs : voilà votre force. Il est vrai, les piéges vous environnent, les écueils se multiplient, les caprices de la volonté préparent l'inconstance de la vertu : voilà votre faiblesse; mais les vérités divines sont une règle immuable; mais l'œil divin qui éclaire votre conduite est toujours fixé sur vous; mais le moment de votre péché peut devenir celui de votre supplice; mais vous ouvrez l'enfer sous vos pieds, dès que vous ouvrez votre cœur au crime : voilà votre force. Il est vrai, la voix des passions est éloquente : voilà votre faiblesse; mais la voix de la religion est décisive; mais la voix de la grâce est insinuante; mais la voix de la conscience est habituelle; mais la voix du remords est accablante; mais la voix du bon exemple est persuasive : voilà votre force. Opposez situation à situation. Elle vous paraît dure l'obligation de la résistance; jetez un regard réfléchi sur le danger de celui qui succombe, comme sur les efforts qu'il doit vous en coûter pour être fidèle; comparez-en le terme avec les suites de votre infidélité; les délices inénarrables du paradis avec les supplices éternels de l'enfer; le temps de la miséricorde et les temps de la justice; la brièveté de cette vie qui nous est donnée pour mériter les récompenses qui ne finiront pas. Aujourd'hui vous bravez les arrêts de la justice de Dieu; demain vous pouvez être écrasé sous son bras. Un fil léger vous soustrait à sa colère : que ce fil se rompe, vous êtes englouti dans l'éternité.

A l'appui de ces réflexions salutaires, la religion vous présente des secours qui contribuent le plus puissamment à les rendre efficaces, à savoir la grâce vivifiante de ses sacrements. Le tribunal de la pénitence vous offre l'expiation et l'absolution de vos péchés; la table eucharistique, le pain des forts, le gage de la vie éternelle; et, avec ses sacrements, tous les secours proportionnés à votre faiblesse.

Il ne vous reste donc plus aucun titre suffisant de réclamation contre vos devoirs. Et quel en serait encore le prétexte? Serait-ce que votre faiblesse est sensible, et que le secours ne l'est pas? Ce secours n'est pas sensible! Ah! dites d'abord qu'au lieu d'y recourir, vous n'avez point cherché jusqu'ici à en profiter; qu'en même temps que vous vous plaignez de n'avoir pas de secours, vous en avez redouté le succès; que vous auriez voulu n'en avoir aucun pour vous livrer à vos penchants sans crime, ou en avoir de telle nature, que vous ne trouvassiez aucune peine dans l'exercice de la vertu. Ce secours n'est pas sensible! Non, sans doute, si vous ne regardez comme tel que ce qui est du ressort des sens; mais ce qui parle à l'esprit, mais ce qui convainc la raison, mais ce qui touche le cœur, mais ce qui est l'expression de la sagesse, mais ce qui est la leçon de l'expérience, n'a-t-il donc rien qui puisse se faire sentir? Ce secours n'est pas sensible! Mais quoi de plus sensible pour vous que la vanité du monde? vous vous en plaignez; que le tourment des passions? vous l'éprouvez; que l'amertume des remords? vous en êtes déchirés; que le tranquille bonheur d'une conscience pure? vous l'enviez; que la paix de l'âme? il y a eu un temps où vous l'avez goûtée. Ce secours n'est pas sensible! Quoi! vous ne sentez pas que le nombre des jours est limité; que leur terme s'avance; qu'il en est un où la mort viendra vous frapper; que de tous les biens qui peuvent vous appartenir, elle ne vous laissera que le mérite de vos œuvres; que seules elles vous suivront au tribunal de Dieu qui doit vous juger? Ce secours n'est pas sensible! Mais rendez sensible par la réflexion ce que la dissipation vous empêche d'apercevoir; élevez vos pensées vers Dieu, et laissez-les retomber sur vous-mêmes; prenez et lisez la loi du Seigneur, écoutez ses prophètes, étudiez ses volontés, méditez les préceptes de son Evangile, l'ordre de sa providence, les desseins de sa sagesse, les menaces de son courroux, les promesses de sa bonté, les témoignages de son amour; repassez, dans le sérieux d'une solide attention, la suite de vos années; voyez ce qui vous reste à ce moment de tous les désordres de votre vie passée; connaissez le vide et le malheur de tout ce qui n'a pas été l'ouvrage de la vertu. Ce secours n'est pas sensible! Ah! mes frères, j'en appelle à votre cœur, il sent, comme malgré lui-même, l'horreur du vice; il se le reproche alors qu'il s'y abandonne; il est lui-même témoin contre vous, et condamne le premier sa faiblesse; il anticipe le jugement que Dieu doit un jour prononcer.

Que si après cela il vous reste encore des

combats à soutenir, des difficultés à vaincre, pensez à la récompense et à la couronne qui sera le prix de votre victoire. Regardez autour de vous dans tout ce qui vous environne : dans le ciel, Jésus-Christ lui-même qui en a quitté le glorieux séjour pour vous donner l'exemple de la généreuse résistance que vous devez vous imposer; à ses côtés, cette nuée imposante de témoins, tous hommes comme vous, faibles comme vous, et qui les ont surmontées; dans les enfers, tant de victimes malheureuses qui gémissent d'y avoir succombé, et rachèteraient, s'il était possible, par les plus douloureux sacrifices, la faiblesse dont comme vous ils n'ont pas voulu triompher quand ils le pouvaient. Vous ne le pouvez pas ! Et pourquoi, demande saint Bernard, ne pourrai-je pas ce que peuvent tant d'autres au milieu de qui je vis! Pécheurs comme ils l'avaient été, pourquoi ne deviendriez-vous pas pénitents, comme ils le sont devenus?

D'où vient, en effet, que tels et tels paraissent si différents d'eux-mêmes? Vous en faites la remarque, et souvent c'est de vous que nous l'apprenons. Cette femme du monde, éprise autrefois de ses vanités, n'aspirait qu'à en être l'idole. Le jeu, le luxe, la parure, les agréments de la vie, le cercle des amusements, voilà quelles furent assidûment ses occupations. Qu'on eût alors essayé de lui faire entendre des paroles de salut, elle l'avoue, elle n'en eût pas pénétré le sens, elle n'en eût pas goûté les principes, elle n'eût pas cru qu'il lui fût possible de les adopter. Quel langage, si on lui eût parlé de prière, de recueillement, d'exercices de piété ! Et cependant elle en donne aujourd'hui le touchant exemple. N'est-elle donc plus faible, ou comment, malgré sa faiblesse, a-t-elle cessé d'être ce qu'elle se persuadait être par une sorte de nécessité? Le voici : elle a réfléchi, elle a prié, elle a considéré le danger de son état, elle a fait de sincères efforts pour s'en retirer, heureusement elle en est sortie.

Cet homme, autrefois tout mondain, ne se croyait né que pour les plaisirs, et il concevait à peine que l'on puisse s'en détacher. Si d'une part il convenait que l'Evangile réprouve le monde, de l'autre il rejetait sur l'inévitable séduction du monde l'opposition de ses mœurs aux règles de l'Evangile. A l'entendre, il n'était possible de vivre saintement que dans un cloître; et, par une suite d'erreurs, il eût voulu confiner dans les cloîtres l'obligation d'être saint, et cependant aujourd'hui il édifie. N'est-il donc plus faible, ou comment, malgré sa faiblesse, a-t il cessé d'être ce qu'il se persuadait être par une suite nécessaire de sa fragilité? Le voici : il a pénétré sérieusement l'importance de se réformer, il en a pris efficacement la résolution, il a mis généreusement la main à l'œuvre, et, parce que sa volonté était droite, le premier pas lui a ouvert la route de la vertu qu'on le voit suivre avec succès.

Cette personne, autrefois engagée dans le piége d'une inclination trop tendre, n'imaginait pas qu'il fût en son pouvoir d'en étouffer les impressions. Elle accusait son cœur pour en justifier les mouvements; elle plaignait son sort, elle ne blâmait pas ses dispositions pour ne pas s'avouer coupable; elle prétendait n'être pas libre, et cependant aujourd'hui, affranchie de cet esclavage, elle consacre à Dieu seul des sentiments qu'il a seul le droit de fixer. N'est-elle donc plus faible, ou comment, malgré sa faiblesse, a-t-elle cessé d'être ce qu'elle se persuadait être par une espèce de fatalité? Le voici : elle a eu le courage de faire un premier sacrifice; elle a écarté le danger : une victoire complète a été l'heureux fruit d'un premier combat. La grâce a perfectionné son ouvrage. Le cœur est changé.

Ce chrétien, lâche autrefois, éloigné de tous les exercices du christianisme, les envisageait avec dédain, les fuyait par dégoût, en parlait avec mépris, et s'en dispensait à dessein; et cependant aujourd'hui il est assidu dans nos temples, chaque jour ramène régulièrement, avec l'ordre de ses devoirs, sa fidélité à les remplir. Il sait en trouver le temps, et quelquefois même il y sent de l'attrait. N'est-il donc plus faible ? Eh! comment, malgré sa faiblesse, a-t-il cessé d'être ce qu'il se persuadait être par un effet involontaire de son insensibilité? Le voici : il a compris qu'il devait au moins à Dieu quelque hommage, il s'est reproché de ne lui en rendre aucun; il a commencé par adorer le Seigneur, il a fini par le goûter. Je ne dis rien, mes chers auditeurs, que l'expérience n'atteste, et s'il était ici quelqu'un (il en est peut-être) qui successivement se fût trouvé dans les deux états que je viens de décrire, je l'en prendrais à témoin.

N'est-il pas vrai, lui dirais-je, que vous pratiquez aujourd'hui ce qui pendant un temps vous avait paru impraticable? Vous y rencontrez encore quelque obstacle, je le crois; c'est l'effet de la faiblesse naturelle; mais ces obstables sont moins grands, à mesure que vous travaillez à les surmonter, et voilà la preuve du pouvoir que vous avez de les vaincre. L'attrait de la tentation se fait sentir à vous malgré vous, et tend à vous détourner de vos devoirs, je le crois; c'est là l'effet de la faiblesse naturelle; mais l'exactitude à vos devoirs l'emporte sur l'attrait de la tentation, et voilà la preuve du pouvoir que vous avez de lui résister. Il vous échappe encore bien des fautes, moins nombreuses cependant et moins grièves qu'auparavant, je le crois; c'est là l'effet de la faiblesse naturelle; mais la sincérité du repentir les suit de près et les expie, et voilà la preuve du pouvoir que vous avez de les réparer. Il est des temps où la vertu vous paraît plus pénible, temps de froideur, de sécheresse, d'aridité, je le crois; c'est là l'effet de la faiblesse naturelle; mais quoique avec moins de force sensible, vous agissez avec une aussi constante assiduité, et voilà la preuve du pouvoir que vous avez de dompter vos répugnances et de leur commander. Il est donc vrai que, mal-

gré le malheur de votre faiblesse, il dépend de vous de ne pas lui céder. Il est donc vrai qu'avec le même principe de fragilité vous êtes différents de vous-mêmes selon la différence des dispositions dans lesquelles vous vous mettez. Il est donc vrai que ce qui vous paraissait autrefois une impuissance pour le bien, vous devez le regarder aujourd'hui comme ayant été de votre part une détermination pour le mal.

Aussi, mes chers auditeurs, quel est, pour un pécheur converti, le langage des remords? Ah! les remords ne reprochent avec tant de vivacité les fautes passées que parce qu'ils rappellent la volonté libre qui les commit : il n'y aurait pas lieu au repentir si le péché eût été inévitable. On se condamne par là même qu'on se repent, et la régularité de la vie présente confond sans réplique toutes les vaines excuses des anciens égarements. C'est comme si l'on se disait à soi-même : Je pouvais alors ce que je puis aujourd'hui. Je me récriais sur l'austérité de mes devoirs, et je devais plutôt gémir sur mon indolence. Je n'ai pas changé de nature, et j'ai pu cependant changer de conduite. Tel est le motif pressant de la salutaire componction dont nous sommes fréquemment dépositaires. Avec la vertu, la vérité reprend ses droits. Lorsque la vertu règle le cœur, la vérité éclaire l'esprit. Quand on renonce au péché, on reconnaît qu'on aurait pu n'être pas pécheur.

Prévenez-les, ces reproches, mes chers auditeurs; prévenez-le, ce châtiment. Recourez à la divine miséricorde ; cessez d'accuser votre faiblesse naturelle, et ne vous en prenez qu'à vous-mêmes des fautes où vous tombez. Une sincère pénitence vous en méritera le pardon, et les récompenses du ciel seront le prix de votre pénitence. Je vous le souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XXXVIII.

Pour le mercredi de la semaine sainte.

NÉCESSITÉ DE L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit. (*Philip.*, II, 7.)

Ayez dans vous les sentiments de Jésus-Christ, qui, étant Dieu, s'est anéanti lui-même.

Tandis que l'Eglise s'applique, durant les saints jours, à nous remettre sous les yeux l'exemple de la plus parfaite humilité dans la personne du Fils de Dieu, anéanti, dit saint Paul, jusqu'à prendre la forme d'un esclave, humilié jusqu'à endurer, pour notre salut, le supplice infâme de la croix; pouvons-nous, chrétiens auditeurs, insister trop fortement sur la pratique d'une vertu sans laquelle, à proprement parler, il n'y a point de christianisme? Déjà nous vous avons parlé de la gloire de l'humilité chrétienne, et c'était la conséquence que le grand Apôtre tirait des paroles que nous venons de vous faire entendre. Jésus-Christ, dit-il, s'est humilié, il s'est anéanti : *Exinanivit semetipsum*, et c'est pour cela que Dieu, son Père, l'a exalté en gloire, et qu'il lui a donné un nom au-dessus de tous les noms. Nous allons vous entretenir de sa nécessité. Avant de vous la proposer, d'après les leçons de l'Evangile, j'avais à détruire le préjugé que le monde lui oppose. J'aurais donc à me reprocher de n'avoir point prêché assez chrétiennement une des plus importantes vertus du christianisme, si, après vous avoir parlé dans un premier discours (38) selon les principes mêmes de la raison, je ne vous faisais pas entendre une voix plus forte et plus efficace, celle de la religion. Les hommes voudraient faire regarder l'humilité comme une vertu obscure; je vous en ai montré la solide gloire aux yeux mêmes du monde. J'ai par là combattu une erreur. Il en est une seconde plus dangereuse encore, c'est celle qui voudrait ne voir dans l'humilité qu'une vertu de simple perfection. Opinion non moins fausse que j'entreprends de détruire, en vous montrant que l'humilité est une vertu nécessaire à tous les chrétiens. *Ave, Maria.*

On souscrit sans peine aux éloges que l'humilité mérite; il en coûte davantage pour se convaincre de l'obligation étroite de les mériter. A mesure qu'on se forme une plus haute idée de cette vertu, on en renvoie la pratique à ce petit nombre d'âmes choisies qui marchent dans les voies sublimes de la perfection; et l'on croit pouvoir, sans ce moyen, suivre celles du salut. Rien néanmoins, mes chers auditeurs, de plus certain que la nécessité indispensable de l'humilité. Si vous envisagez la loi chrétienne, l'humilité en est expressément l'objet; si vous faites attention aux vices que cette loi pure condamne, l'humilité seule peut en être le préservatif; si vous examinez mûrement le caractère des vertus que cette loi sainte prescrit, l'humilité en est la condition inséparable. Par conséquent nécessité de précepte, nécessité de précaution, nécessité de mérite. Donnons quelque jour à ces trois réflexions; et voyez si je suis fondé à soutenir que sans l'humilité il n'y a point de véritable christianisme.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes chers auditeurs, l'humilité est un des principaux caractères des chrétiens. Vertu inconnue aux philosophes et aux sages du paganisme; on les a quelquefois entendus déclamer contre l'orgueil qui dictait leurs frivoles déclamations. Je n'en apporterai pas pour preuve la vanité que respirait si sensiblement leur conduite, car il est possible de connaître et d'estimer une vertu, quoiqu'on n'ait pas le courage de la pratiquer. Mais je conclurai que l'humilité, telle que nous l'enseigne le christianisme, fut pour eux totalement étrangère, de ce qu'ils n'en ont jamais exposé ni les vrais principes, ni les solides motifs, ni le parfait caractère. Quelques-uns faisaient consister la gloire à

(38) Serm. 27, *Gloire de l'humilité*, col. 598.

paraître la fuir. Ils n'étaient pas humbles, ils étaient subtils. Ils changeaient l'objet de la vanité, ils n'attaquaient pas directement la vanité même. Quelques autres paraissaient affecter la générosité qui supporte les humiliations : ils n'étaient pas humbles; ils voulaient se montrer forts, et triompher, disaient-ils, des inconstances de la fortune, par les dédains d'une fière supériorité. Ceux-ci méprisaient la pompe et le faste; mais ils se glorifiaient de la pompe même et du faste de leurs mépris : ils n'étaient pas humbles; ils étaient ou secrètement jaloux, ou naturellement ennemis de l'étalage de la vanité. Ceux-là se paraient des dehors imposants d'une remarquable simplicité, mais pour censurer hautement ceux dont ils se séparaient par humeur : ils n'étaient pas humbles; ils achetaient le droit de satiriser le genre humain par la bizarrerie de leur singularité.

C'est uniquement à l'école de Jésus-Christ que les hommes reçoivent les leçons de cette humilité réfléchie qui leur apprend à se bien connaître; de cette humilité vraie qui, avant que de former le langage, réforme les sentiments; de cette humilité intérieure qui fixe son séjour et son règne dans le cœur qu'elle sanctifie; de cette humilité éclairée qui découvre le prix réel des abaissements; de cette humilité résignée qui consent au moins à les souffrir, si elle n'est point encore assez ardente pour les aimer; en un mot, de cette humilité surnaturelle dans ses causes et universelle dans ses effets, qui a Dieu pour principe, et dans laquelle Dieu n'aperçoit point de déguisement.

Or, c'est cette humilité, mes chers auditeurs, que je dis être l'objet du précepte. Non, sans doute, ce n'est pas un simple conseil que donne Jésus-Christ à ses disciples, quand il leur dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (*Matth.*, XI, 29.) La preuve est sensible : puisque, voulant réprimer parmi eux quelques mouvements d'une ambition déréglée, il en vient jusqu'à leur proposer, pour modèle, l'humilité d'un enfant, leur déclarant, en termes exprès, que, ne pas s'en rapprocher, c'est se fermer le royaume des cieux : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XVIII, 3.)

Ce n'est pas, mes frères, que tout sentiment, tout retour sur soi-même, que la vaine gloire produit, quoique répréhensibles aux yeux du Seigneur, en soient punis par une éternelle réprobation. Il peut se trouver, et il se trouve souvent des fautes légères dans le nombre de celles que la vanité occasionne; et, si je ne puis trop vivement exhorter les hommes à les prévenir, je dois éviter aussi de désespérer la faiblesse humaine qui les commet. Ainsi donc en établissant, d'après tous les docteurs, que la vanité nous rend toujours coupables, je n'ai garde de confondre, sous la même idée, tous les péchés dont elle est la source, et d'attribuer le même degré de malice à un cœur qu'une complaisance passagère surprend, et à celui qu'un orgueil insensé pervertit; mais il n'en est pas moins vrai, puisque toute vanité est condamnable, qu'il existe une loi de l'humilité qui la combat. Il est vrai encore qu'il est une humilité si essentielle que c'est pécher grièvement que de s'écarter des règles qu'elle établit. Il est vrai que s'enorgueillir des dons de Dieu, ou jusqu'à méconnaître sa libéralité qui les distribue, ou jusqu'à lui en refuser l'hommage que sa grandeur exige, ou jusqu'à en préférer l'usage à l'accomplissement des devoirs que son autorité impose, ou jusqu'à n'en pas accepter de sa main la privation que sa providence permet, ou jusqu'à insulter amèrement ceux auxquels sa sagesse en a refusé la possession, c'est attirer le poids de son indignation et de ses châtiments.

Eh ! comment méconnaître le précepte de l'humilité, si l'on approfondit avec quelque soin la religion? Ses lois, ses enseignements, ses maximes, son caractère, tout concourt à nous prêcher cette vertu. C'est par l'humilité que la religion a établi son règne; c'est du sein de l'humilité qu'elle a vu éclater ses triomphes; c'est dans l'humilité qu'elle place sa gloire; c'est avec l'humilité qu'elle a remporté tant de victoires sur le monde; c'est en y introduisant l'humilité qu'elle l'a converti. Je dirai plus encore : car je vois l'humilité, dont la religion nous fait un devoir dans la morale, tellement liée avec les mystères qu'elle nous propose que, quand même il n'y aurait pas une loi positive et déterminée qui l'ordonne, ce précepte dériverait naturellement des divers points que la foi nous révèle. Ecoutons-la, mes chers auditeurs, pendant quelques moments, et nous apercevrons toujours l'humilité comme le point fixe et invariable où vont aboutir toutes les conséquences des vérités que nous découvre la révélation.

Elle en jette les premiers fondements en nous racontant la simple histoire de notre origine. Un vil limon, telle est la substance de ce corps sorti de la terre et qui doit bientôt y rentrer; destiné, il est vrai, à servir de demeure à une âme immortelle que créa la puissance de Dieu et qu'elle y unit; la condition de l'homme qui retraçait en lui l'image de Dieu était brillante; mais, avili par le péché qui l'a rendu coupable, dépouillé de la justice originelle, assujetti aux misères de l'humanité, condamné à la mort et privé du droit d'entrer dans le ciel, son héritage et sa patrie, il n'a peuplé l'univers que d'enfants de colère qui naissent dans la disgrâce du Créateur; et voilà notre apanage. Si nous échappons à ses suites funestes, c'est par un bienfait que nous ne pouvions pas mériter par nous-mêmes. L'homme avait creusé l'abîme, et Dieu seul pouvait l'en retirer. Il l'a fait, mes chers auditeurs; mais, quoique soutenus de sa force, quelle faiblesse nous reste! Quel penchant au mal! Quel désordre d'inclination! De nous-mêmes, c'est-à-dire de nous seuls, nous ne pouvons rien faire de méritoire pour le salut. C'est principalement aux se-

cours de la grâce que nous en devons les œuvres et la volonté. Cette grâce, par son nom même, annonce qu'elle ne nous est pas due. Elle naît de la bonté de Dieu, elle suit de ses promesses, elle est le fruit des mérites de son divin Fils. Souvent notre infidélité la néglige, notre liberté lui résiste, notre aveuglement la méconnaît et notre obstination en abuse. Si notre docilité lui cède, notre persévérance est incertaine. Nous ignorons et l'état où Dieu nous voit dans cette vie et celui dans lequel la mort viendra nous fixer.

Eh! nous oserions croire qu'il nous soit permis de n'être pas humbles au milieu de ces assemblages d'humiliations! Des péchés personnels que la conscience reproche avec certitude et dont la rémission ne nous est pas clairement connue laisseraient à notre orgueil toute sa sécurité! L'idée d'un maître suprême, dont un seul regard sonde les cœurs, ne nous rappellerait pas à l'humble discussion de ce qu'il aperçoit dans le nôtre! L'attente d'un jugement décisif qui peut à chaque instant s'exercer n'alarmerait pas notre dépendance! La perspective d'une formidable éternité qui s'avance, n'exciterait pas dans nous une salutaire terreur! Eh! il faut nécessairement ou effacer de sa mémoire de tels objets, ou voir l'humilité marcher à leur suite. Je ne connais pas le secret de concilier la témérité de l'orgueil avec la vivacité de la foi. A mesure que la lumière de celle-ci m'éclaire, elle m'humilie profondément. Je vois que la misère et le péché sont mon apanage. Comment donc, et par quel excès révoltant me pardonnerais-je d'y joindre l'orgueil?

S'il est capable de rougir, offrons-lui ce que la religion a de plus propre à le confondre. Dites-moi, chrétiens, vous qui regardez l'humilité plutôt comme un mérite de perfection que comme une vertu de devoir, et qui la laissez en partage à une piété éminente, comme si elle n'entrait pas dans les obligations étroites du christianisme, reconnaissez-vous Jésus-Christ pour votre législateur, votre Sauveur et votre modèle? Ma demande vous étonne : je le crois. Mais, à plus juste titre, votre conduite me surprend.

Si vous professez la religion d'un Dieu fait homme, humilié et anéanti, ses paroles sont donc votre oracle; ses exemples sont donc votre règle; vous savez donc, selon le témoignage de l'Apôtre, que c'est sur la conformité avec le Fils de Dieu qu'est fondée l'économie de votre salut. En un mot, puisque vous êtes chrétiens, vous adorez donc Jésus-Christ sur la croix. La vue seule de ce trône sanglant, sur lequel l'humilité le plaça, ne suffit pas pour en graver la loi dans vos cœurs! Vous reconnaissez votre maître livré pour vous aux excès de l'ignominie, et vous ne voulez être ses disciples que dans l'éclat de la gloire! Vous le voyez rassasié d'opprobres, et votre avidité des honneurs est insatiable! Vous venez devant lui courber vos têtes, et vous donnez libre carrière à l'enflure de vos sentiments! Vous lui dites : Seigneur, sauvez-moi; et vous ne l'entendez pas quand il vous répond : Humiliez-vous!

Car, que vous dit autre chose, et comment peut vous l'exprimer avec plus de force, cette croix que la sagesse de Dieu a opposée à l'orgueil du monde? Pensez-vous qu'elle ne demande de votre part que la stérilité d'un hommage de quelques moments? Que c'en soit assez de laisser à la porte de nos temples le superbe étalage de vos vanités, pour avoir droit de reprendre bientôt après les airs impérieux de votre fierté? Qu'il vous soit permis de vous partager ainsi entre les démonstrations d'une humilité qui coûte peu, parce que l'exemple universel l'autorise, et les impressions habituelles d'un orgueil dominant que l'on ne vous voit jamais réprimer? Et qu'après avoir paru vous abaisser devant Dieu par quelques actes d'une adoration au moins équivoque, si elle n'est pas souvent hypocrite, vous puissiez vous en dédommager sur les hommes en les accablant de vos dédains? Si vous respectez cette croix, retenez donc ses leçons. Devant elle vous prosternez vos corps; ce n'est pas tout, il faut apprendre d'elle à régler votre conduite. Il ne suffit pas de demander au Sauveur une place dans son royaume, il faut consentir à l'acheter en partageant son calice. (*Matth.*, XX, 22.) La gloire que Dieu lui a donnée, nous dit saint Paul, est le fruit de ses anéantissements. (*Hebr.*, II, 9.) Il est donc juste, il est évidemment nécessaire que l'humilité vous ouvre la route qui doit vous faire parvenir à la posséder. Non, ne vous y trompez pas : si vous n'êtes pas les disciples d'un Dieu humble, jamais vous ne régnerez avec un Dieu triomphant.

Et de là, mes chers auditeurs, de là l'arrêt de réprobation prononcé solennellement contre le monde : *Vœ mundo!* (*Matth.*, XVIII, 7.) Pourquoi? Parce que, scandalisé des humiliations de Jésus-Christ, il a traité de faiblesse et de folie l'éloquence d'un si grand exemple; parce qu'il se laisse conduire à la vanité de ses sentiments; parce qu'aux désordres des sens il ajoute ce que saint Jean appelle l'orgueil de la vie : *Superbia vitæ.* (*I Joan.*, II, 16.) Aussi nous est-il défendu d'aimer ce monde, dit le même apôtre. (*I Joan.*, II, 15.) Et si vous l'aimez, vous participez aux anathèmes dont il est manifestement frappé. Quel est, au contraire, pour vous en garantir, le moyen nécessaire? C'est l'humilité. Nécessité de précaution contre les vices : elle en est le préservatif.

SECONDE PARTIE.

Combien de maux eût épargnés à la terre l'humilité, si, prévenant l'orgueilleux désir d'entrer en part de la science de Dieu, elle eût affermi le premier homme dans une légitime soumission! Il ne se fût pas rendu coupable s'il eût été humble. L'esprit d'orgueil qui lui en suggéra les sentiments, répandit dès lors dans le monde, avec le principe de tous les désordres, la cause de tous les mal-

heurs. L'orgueil, depuis ce moment, n'a jamais cessé d'en être la source féconde. C'est ce péché que l'Ecriture nous dit formellement être la racine de tous les autres: *Initium omnis peccati est superbia.* (*Eccli.*, X, 15.) Tobie, avertissant son fils d'écarter tout orgueil de ses discours et de ses pensées, lui représentait ce vice de l'orgueil comme étant parmi les hommes l'universelle origine de leur perte : *In ipsa enim initium sumpsit omnis perditio.* (*Tob.*, IV, 14.) Ce qui le fait envisager à saint Grégoire comme le signe le plus marqué et le plus clair de réprobation : *Evidentissimum reproborum signum superbia est.* D'où il suit que, ne pas se précautionner par l'humilité, c'est préparer sa ruine, puisque c'est ouvrir dans son âme l'entrée à tous les crimes que de ne le fermer pas soigneusement à l'orgueil.

Rien ne me serait plus facile que d'accumuler ici des autorités aussi respectables par leur poids que frappantes par leur nombre. Que j'ouvre les livres saints, que je consulte les Pères, que j'interroge les sages, tout vient à mon appui. Les hommes mêmes qui n'ont pas su acquérir les mérites de l'humilité, ont reconnu hautement les déplorables suites de l'orgueil. La raison, le sentiment, l'expérience, tout s'élève de concert contre ce vice. Le dirai-je? l'orgueil s'arme contre l'orgueil. Il se déteste lorsqu'il s'aperçoit. Celui sur lequel il a secrètement établi son règne le voit avec indignation dans celui qui en laisse paraître l'empire; et la vanité ne souffre jamais davantage que quand il lui faut supporter celle d'autrui. Il faut à l'humilité elle-même toute sa force pour résister à ce que l'orgueil laisse apercevoir d'odieux. Mais, pour en marquer mieux les funestes déréglements, tirons une preuve sensible et palpable de la conduite des hommes. J'ose avancer que ce qu'elle présente de condamnable, a presque toujours pour mobile et pour premier ressort l'activité de l'orgueil. Venons au détail.

Dieu nous révèle une partie de ce qui était renfermé dans les trésors de sa sagesse. L'autorité de la foi commande à nos esprits, et leur docilité est l'hommage dû à la vérité de la parole divine. Mais, parce que cette parole humilie cet esprit que le joug de la foi doit captiver, aussitôt il proteste contre ses oracles; il refuse de souscrire à ses décisions. L'orgueil de l'impie ne dit pas avec l'ange rebelle : Je m'élèverai jusque dans les cieux ; à côté du trône même de Dieu, je placerai le mien : *In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum* (*Isai.*, XIV, 13); mais, par une audace aussi insensée : Je ferai, se dit-il à lui-même, je ferai descendre jusqu'à moi le trône de Dieu; je citerai ses ministres au tribunal de mon intelligence; j'entrerai dans la profondeur de ses secrets, et je ne croirai point ce qu'il ne m'est pas possible d'expliquer. Dieu ne peut m'enseigner ce que je ne puis comprendre.

Ainsi pensent et parlent fièrement un nombre d'hommes qui n'accordent pas même à l'incompréhensible sagesse de Dieu, de pouvoir s'étendre au delà des bornes de la raison. Cette faible raison, l'orgueil en fait leur divinité; et, par le plus absurde renversement de l'ordre, ce n'est plus la raison qui doit à un Dieu infini l'hommage de sa soumission; mais c'est Dieu qui lui doit lui-même un compte exact de sa conduite. De là les résistances de l'impiété. Qu'eût-il fallu pour en garantir ? Ou que faudrait-il pour les vaincre ? Ah ! donnez-nous à instruire un esprit humble, quelque éclairé d'ailleurs qu'il puisse être; un esprit qui, connaissant la nature du vrai, sache en démêler les preuves, mais qui, se connaissant lui-même, veuille sentir jusqu'à quel point il peut approfondir la vérité; un esprit qui ne se persuade pas que la mesure de ses forces est la mesure de la puissance divine; un esprit qui, dans l'enceinte limitée de ses connaissances, ne prétende pas renfermer la sublime immensité de Dieu, et bientôt l'humilité fera un chrétien fidèle de celui qui fut un incrédule présomptueux. Ce qu'on appelle force d'esprit n'est que la force de l'orgueil.

D'où partent les téméraires efforts de cette opiniâtreté soutenue qui, sous prétexte de conserver l'ancienne foi de nos pères, la propose, l'arrange, l'interprète, l'altère et la dénature selon ses idées, plutôt que d'en recevoir les dogmes sacrés des mains de cette Eglise sainte à laquelle seule Jésus-Christ en a confié l'invariable dépôt ? Ce ne fut d'abord que la singularité hasardée d'un sentiment. Mais, parce que l'orgueil vint à sa défense, de cette opinion nouvelle il fit éclore un système entier, il arma l'obstination, il révolta contre l'autorité, il enflamma le faux zèle, il forma les sectes, il déchira le sein de l'Eglise. Hélas ! combien elle recouvrerait d'enfants soumis à sa voix, si ceux dont elle pleure les égarements daignaient entendre au moins la voix de l'humilité !

Mais, puisque je parle ici à des fidèles qui laissent à notre religion tous ses droits, faisons donc un pas de plus. Cette religion, que vous dites croire si bien, pourquoi la pratiquez-vous si mal ? Pourquoi ce dédain du culte extérieur qu'elle consacre ? Cet éloignement des sacrements auxquels elle invite? Cette crainte de paraître imiter les bons exemples qu'elle propose? Cette opposition aux vertus qu'elle prescrit ? Est-ce mépris, dégoût, lâcheté, faiblesse de votre part? Non, ou plutôt c'est tout cela réuni par un orgueil secret qui le produit. L'orgueil fait entendre aux grands que l'appareil de la religion est pour le peuple. Pour ne pas se confondre avec celui-ci, on abandonne entièrement celui-là; comme si la qualité de chrétiens ne suffisait pas pour ranger humblement toutes les conditions sous les étendards du christianisme. L'orgueil effrayé frémit à l'idée des fautes dont la confession est nécessaire : il en détourne; comme si, à la honte réelle qui consiste seulement à les commettre, il ne fallait pas substituer l'humble aveu qui les expie. L'orgueil, avide des suffrages du monde,

redoute les railleries que paraît quelquefois attirer l'accomplissement des devoirs : alors, de peur d'édifier, on scandalise; comme s'il était plus important de plaire aux hommes que d'obéir humblement à Dieu. L'orgueil, même en estimant la vertu, rougit de celles qui le contrarient, qui le gênent. En convenant qu'il s'est égaré, il souffrirait, si l'on pouvait remarquer son repentir. La prétendue honte du retour le fait persister dans ses écarts. Il peut sentir la nécessité de faire le bien, mais toujours c'est l'humilité qui l'opère.

Allons plus loin encore : quel bien ne produirait-elle point dans la société des hommes, si on l'opposait comme une barrière aux désordres dont on y fait si fréquemment la triste énumération ! Simplifions le remède en remontant à l'unique source du mal. C'est l'orgueil. S'agit-il du pouvoir ? Ou l'orgueil en abuse, s'il gouverne; ou il se méconnaît, s'il doit obéir; ou il tourmente, s'il est puissant ; ou il murmure, s'il est faible, ou il forme le poids d'une autorité qui écrase, ou il excite la révolte d'une désobéissance qui se soulève. L'humilité est le nœud de la subordination.

Dans le niveau d'un même rang, d'où naissent tant de jalousies ? Votre vanité souffre de ce qui peut effacer votre gloire : celle d'autrui vous irrite, si elle vous force à lui applaudir. Un mérite étranger devient aisément un crime aux yeux d'une rivalité orgueilleuse. Les honneurs d'une préférence sont autant de traits perçants dont il n'est que l'humilité qui puisse vous garantir.

D'où viennent ces altercations, ces émotions, ces clameurs dont le fracas retentit en tous lieux ? S'agit-il de quelque grand intérêt ? Y va-t-il de la fortune, de la réputation, de la vie ? Non, un mot imprudemment échappé, une formalité omise, le simple soupçon d'une préséance affectée, le droit le plus mince disputé, ah ! voilà ce que l'orgueil blessé grossit; il s'exhale en dissertations minutieuses, en fades murmures, en étalage ridicule de prétentions, en reproches amers de méchanceté. Celle du public s'en amuse. Tout eût été prudemment assoupi par l'humilité.

D'où viennent, entre des concitoyens, d'anciens amis, des parents même, des inimitiés constantes ? C'est l'orgueil qui préside à ces haines durables et qui les nourrit. D'une part, il arrête toute démarche capable de les apaiser; de l'autre, il étouffe toute générosité à faire ou à recevoir les avances. Il rappelle soigneusement à celui-ci ce qui lui est dû : il persuade efficacement à celui-là que la circonstance autorise à ne pas le rendre. Ici, il observe, il calcule, il exige ; là, il conteste, il retranche, il refuse. Ce n'est pas toujours par l'impression du sentiment qu'on est ennemi, ce n'est pas par inimitié qu'on en affecte les dehors, c'est par vanité. Que l'humilité paraisse et la réconciliation la suit.

D'où viennent, dans les entretiens, ces médisances, ces railleries, ces satires ? Ne sont-elles que les saillies d'un esprit enjoué, mais indiscret ? Plus ordinairement elles sont la ressource d'un esprit superbe qui essaye de monter à un plus haut degré de réputation, en s'élevant sur les ruines de celle qu'il flétrit; qui déprime avec plaisir ce qui peut lui faire ombrage, et avec dédain ce qu'il veut ne pas estimer; qui présente avec complaisance l'image des ridicules d'autrui pour goûter mieux la satisfaction de ne pas les retrouver dans soi; qui se plaît à occasionner des comparaisons dont résulte pour lui quelque avantage. C'est là, tout au moins, le cruel amusement de la vanité, et l'humilité qui se connaît accorde volontiers une indulgence dont elle se persuade qu'elle-même a besoin.

D'où viennent cette dureté, ces manières hautaines, cette difficulté d'accès, cette sèche précision de langage, ces rebutantes froideurs, à la vue desquelles s'évanouit l'esprit de société ? c'est, dit-on, c'est l'effet du caractère. Et combien de fois pourrait-on ajouter : C'est l'effet du caractère fier et impérieux; c'est l'indice d'une vanité sauvage et féroce ; c'est le glaçant appareil d'un orgueil qui croit qu'il en impose, lorsqu'il ne réussit qu'à se faire redouter. On échappe à tous les écueils, quand on a pour règle et pour guide l'humilité.

Aussi n'est-ce point exagérer, mes chers auditeurs, que d'oser, après saint Grégoire, peindre l'orgueil suivi de tous les vices dont il est le chef, auxquels il communique son activité, et avec lesquels il partage les dépouilles de la vertu. Je le vois enflammer l'ambition, provoquer la colère, armer la vengeance, former les partis, semer la calomnie et poursuivre l'innocence. Je le vois ravager la terre, et l'inonder de sang; insulter même le ciel et vomir le blasphème. Ce qui a fait dire à saint Chrysostome que l'orgueil transforme l'homme en démon, et qu'il n'est point de malice infernale dont ne soit capable l'homme orgueilleux : ***Hominem fecit dæmonem.*** Et ce qui achève sa perte, c'est qu'en même temps que l'orgueil occasionne tous ces péchés il les colore, il les justifie, il empêche de les apercevoir, et à plus forte raison de les condamner.

Voulez-vous mieux connaître encore l'étendue de son empire ? Suivez-le, non plus seulement dans les effets qui ont avec lui un rapport direct, mais dans ceux qui ne paraissent pas au premier coup d'œil avoir avec lui la même liaison. Vous le retrouverez presque toujours dans tous les défauts. On dirait qu'il en est l'âme; que sans lui il n'y aurait rien de mal sur la terre. L'amour-propre ? c'est l'orgueil sous un nom plus doux. La présomption ? c'est l'orgueil qui se flatte. L'imprudence ? c'est l'orgueil qui refuse de consulter. L'attachement à ses opinions ? c'est l'orgueil qui s'irrite contre celles d'autrui. L'opiniâtreté ? c'est l'orgueil qui ne sait pas céder. Le découragement ? c'est l'orgueil qui ne sait agir que dans les succès. Je vous surprendrai peut-être, et néanmoins il est vrai que ce qui paraît d'abord n'être

que l'effet du pouvoir des sens est souvent l'ouvrage et la suite de la vanité. Celle-ci, quand elle se glisse dans un cœur, y précède la passion qui se prépare à le pervertir. Le désir de plaire, voilà le piége. La vanité persuade qu'elle ne recherche que l'agrément; et bientôt, sous ses auspices, de tendres engagements se forment. Elle ne propose que d'orner l'idole, et insensiblement elle en exige l'adoration; elle jette ainsi dans l'âme la première étincelle des feux qui doivent la consumer. Une âme vaine est à demi-subjuguée. La flatterie la séduit, la gloire l'enivre; elle s'expose aux dangers qu'elle multiplie, et dont elle ne craint que l'éclat. Que la sincérité de la componction l'avoue; ce fut dans les prétentions de la vanité que prirent naissance les désordres d'un cœur passionné. L'humilité en eût préservé la vertu.

Je pourrais ajouter encore (et peut-être, quoique moins importante, cette réflexion vous frapperait davantage, puisque trop ordinairement on craint plus les malheurs que le péché), je pourrais ajouter que l'on trouve dans l'humilité un préservatif contre les malheurs mêmes. Eh! combien de fois l'orgueil traîne-t-il après lui son châtiment. Sous les pas de l'ambition, il creuse le précipice. Par l'affectation du luxe, il conduit à l'indigence. Il ruine, en inspirant l'envie de paraître riche; il épuise par les efforts qu'il demande; il change en ennemis les rivaux qu'il veut devancer. S'il paraît au grand jour, il a tout à craindre de la jalousie; si l'obscurité le concentre, il est rongé par ses propres fureurs. Des désirs ardents, des soupçons inquiets, des craintes amères, de violents transports de courroux, tel est son cortége : il n'est donc pour lui ni vertu, ni repos, ni tranquillité, ni bonheur.

Heureuse, au contraire, l'âme paisible que le calme et l'humilité met tout ensemble à l'abri des crimes et des disgrâces. Eloignée des vices et des écueils, dans le secret d'une marche sage et prudente, elle tend directement à son terme par des voies moins embarrassées et moins pénibles, et son terme c'est la vertu. Mais, par là même qu'elle y aspire, elle doit de nouveau s'affermir dans l'humilité; pourquoi? Parce que l'humilité n'est pas seulement nécessaire d'une nécessité de précaution contre les péchés dont l'orgueil est la cause générale, mais parce qu'elle est encore nécessaire d'une nécessité de mérite, puisqu'elle est la condition inséparable des vraies vertus.

TROISIÈME PARTIE.

Quand je dis que l'humilité est nécessaire au mérite des vertus, je m'appuie et sur l'expérience qui nous représente toujours les vertus les plus parfaites comme étant aussi les plus humbles, et sur des principes certains qui démontrent que, dès qu'on n'est pas sincèrement humble, on ne saurait être solidement vertueux.

I Que l'humilité accompagne toujours les vraies vertus : c'est là, mes chers auditeurs, une vérité dont la conviction est si forte et si générale que le monde lui-même censure, dans les personnes pieuses d'ailleurs, les plus légers écarts de la vanité, comme une tache qui obscurcit et qui dément l'éclat de la piété. Censure, il est vrai, souvent trop rigoureuse, si l'on ne fait attention qu'aux motifs qui la déterminent et à la manière amère dont elle se produit; puisqu'enfin la piété qui combat les vices ne les déracine pas tout à coup; et puisque souvent c'est plutôt pour humilier la vertu que le monde en observe les légers défauts que pour corriger en lui ces défauts mêmes; mais censure néanmoins équitable et fondée, en ce qu'elle suppose que c'est toujours sous les traits de l'humilité que la vertu doit paraître.

Et c'est ainsi, en effet, que la religion m'en retrace l'image. Je vois la cendre jointe au cilice pour servir de symbole à la pénitence; c'est que l'humilité du cœur en accompagne le repentir. Je vois à l'extrémité du temple le publicain qui n'ose pas lever les yeux, tandis qu'il demande grâce; c'est que l'humilité sollicite le pardon que la confiance espère. Je vois, à la suite de Jésus-Christ, une femme qui, rebutée en apparence par ses mépris, lui avoue qu'elle les mérite, et persiste avec succès à implorer sa puissance; c'est que l'humilité soutient la prière et en fait l'efficacité. Je vois, dans les transports d'un saint amour, Madeleine prosternée devant le Sauveur; c'est que la charité qui l'enflamme est dirigée par l'humilité. Il faut vous convaincre par les plus frappants exemples. Je vois la plus parfaite des créatures, la plus sainte des vierges, celle qu'un Dieu a choisie pour être sa mère : je la vois opposer, à la supériorité de la gloire qu'on lui annonce, l'humble témoignage de sa bassesse et de son néant. Je le vois lui-même, ce Dieu incarné, aux pieds de ses apôtres, et leur donnant l'exemple, dans sa personne, de l'humilité qu'ils doivent prêcher en son nom.

C'est sur des traces si respectueuses et si sûres que s'est formé ce nombre de héros chrétiens dont l'Eglise a consacré le souvenir dans ses fastes et qu'elle a placés sur ses autels. Toujours au milieu des vertus qui en ont fait des saints, l'humilité s'est montrée dans eux comme l'aliment de leur sainteté. Plus d'une fois la sainteté a mêlé la splendeur à celle du trône. De puissants monarques ont fait servir leur gloire à celle de la religion. Alors, jusqu'au sein même de leur grandeur, on a remarqué ces humbles sentiments qui, laissant à la sublimité du rang toute sa dignité, manifestent la perfection de l'âme. On a vu se réunir à l'autorité qui commande l'humilité qui s'abaisse; la même main qui faisait respecter le sceptre se faire admirer en servant les pauvres; et ceux qui, par leur pouvoir, sont l'image de Dieu sur la terre, donner à la terre le grand exemple du pouvoir qu'ont sur les hommes les leçons d'un Dieu. Plus d'une fois, l'éclat d'une sainteté éminente s'est joint à celui de la science la plus profonde. Alors, jusque dans le sein de l'érudition la plus étendue et de la capacité la

plus vaste, on a remarqué cette humble simplicité qui rapporte au Père des lumières toutes celles qu'il répand. On l'a vue, dis-je, associer à la pénétration de la sagacité la docilité de la soumission; à la force du raisonnement, la vivacité de la foi; au mérite des plus ingénieuses recherches, la naïve ingénuité de la plus modeste candeur. Plus d'une fois l'héroïsme de la sainteté a brillé avec celui de la bravoure et des exploits. Alors, jusqu'au milieu de la célébrité et des triomphes, on a remarqué cette humble reconnaissance qui rend grâce au Dieu des armées des honneurs de la victoire. On a vu, prosterné humblement dans les temples le même héros qui avait paru si formidable dans les combats, déposer aux pieds de Dieu qui en règle le sort les palmes qu'il y avait cueillies; adorer son maître, après avoir dompté ses ennemis, et couronner ses succès par l'humilité qui en rend hommage au souverain arbitre des événements. Plus d'une fois, le crédit éclatant de la sainteté a été signalé par des miracles. Alors, jusqu'au milieu des acclamations d'un peuple étonné, on a remarqué cette humble timidité qui craint qu'on attribue à l'homme des merveilles dont il n'est que l'instrument, et dont Dieu seul peut être l'auteur. On a vu la grandeur d'un prodige relevé par le prodige aussi étonnant peut-être de l'humilité qui en fait la gloire; qui se cache, après avoir montré la force du bras de Dieu, et qui se dérobe aux applaudissements des hommes pour ne recevoir que de Dieu seul la récompense de ses vertus.

Je ne dis rien, mes chers auditeurs, dont les annales de la religion ne mettent la preuve dans le plus grand jour. Et, lorsqu'elle nous peint, en traits sublimes, les connaissances de ses prophètes, le zèle de ses apôtres, le courage de ses martyrs, elle a soin d'orner le tableau de leurs vertus en y ajoutant celui de leur humilité! C'est à ce signe qu'elle les avoue, et c'est par là qu'elle les caractérise. D'accord avec elle sur ce point, vous en jugez ainsi, mes chers auditeurs; selon vous-mêmes, c'est l'humilité qui distingue les hommes solidement vertueux de ceux qui n'en ont que l'apparence. Toute vertu qui n'est pas humble vous devient suspecte; d'où je conclus que vous sentez la liaison de toutes les vertus avec l'humilité.

Cette liaison, des principes certains la rendent plus sensible encore, parce qu'ils prouvent que sans l'humilité il n'est point de véritable vertu. Je parle des vertus chrétiennes; or, leur caractère est de reconnaître Dieu pour principe et pour fin, de rappeler tout à Dieu et à sa gloire, de confesser qu'on a sans cesse besoin de ses secours; et, sans l'humilité je ne vois, ou qu'une vertu qui s'aveugle, ou qu'une vertu qui présume, ou qu'une vertu qui se recherche elle-même; et jamais ni l'aveuglement, ni la présomption, ni l'intérêt du temps ne méritèrent le nom de vertus.

J'appelle aveuglement cette complaisance avec laquelle une vertu orgueilleuse se contemple pour s'admirer. Entendez le pharisien superbe s'écrier dédaigneusement qu'il n'est point souillé des vices dont les autres hommes se rendent coupables : *Non sum sicut cæteri hominum.* (*Luc.*, XVIII, 11.) Il s'applaudit, il s'exalte en présence de Dieu dont il devrait célébrer la grâce, et bénir la miséricorde. On dirait qu'il n'est redevable qu'à lui même et à lui seul de la bonté de ses œuvres. Est-ce là le langage de la vertu? Non, toujours plus humble à mesure qu'elle est plus éclairée, elle est plus portée à se confondre du peu de bien qu'elle fait qu'à se glorifier du mal qu'elle évite. Elle compare la grandeur des hommages que Dieu mérite avec la faiblesse de ceux qu'elle lui rend. Elle se connaît capable des excès dont, avec l'aide de Dieu, elle se préserve. Elle n'a garde d'attribuer uniquement à ses efforts ce qui l'excite et qui la soutient. Et voilà ce qui nous explique comment des justes déprisaient leur propre vertu : celle qui s'estime se méconnaît.

J'appelle présomption, cette confiance avec laquelle une vertu orgueilleuse se repose imprudemment sur ses forces. La véritable vertu est timide, et cette timidité devient son salut. Hélas! du bien au mal il n'y a qu'un pas : c'est l'avoir fait à moitié que d'oser se répondre qu'on ne le fera jamais. Il n'est ordinaire de l'éviter qu'à ceux qui le croient facile. Pour engager le Seigneur à veiller sur nous, il faut que l'humilité lui témoigne qu'on ne s'appuie que sur lui. Craignez-vous votre inconstance? Votre crainte alors me rassure. Vous présumez de vos résolutions, tremblez : tout est prêt à s'évanouir. De là tant de chutes fameuses; leur honte fut le châtiment de la vanité téméraire qui avait osé ne pas les redouter. Elles nous ont appris que ce qui rend les vertus durables, c'est l'humilité.

J'appelle intérêt cette avidité frivole avec laquelle une vertu orgueilleuse recherche sa propre gloire comme le prix de ses efforts. Faudra-t-il donc, hommes vains, que Dieu vous récompense par la participation de la sienne, dès que vous n'agissez que par la vôtre? Doit-il être le rémunérateur des actions dont il n'est pas le motif? Les larcins que vous lui faites seront-ils pour vous un mérite? Que la vanité vous couronne, puisque c'est pour ses intérêts que vous combattez. Vous paraissez vertueux, je le vois : vous croyez l'être, je le sais. Vous l'êtes même dans un sens; je le suppose. Mais vos vertus, comme le dit saint Augustin de celles des sages du monde, sont toutes profanes : elles ne s'élèvent pas jusqu'à Dieu, comment vous élèveraient-elles vous-mêmes jusqu'à lui? L'amour de la louange, continue le saint docteur, vous fait perdre celles que vous méritez par des actions louables. Le sentiment de l'orgueil auquel vous adhérez vient vous en enlever le fruit; c'est l'humilité qui leur donne et qui leur conserve leur valeur. Il y a donc, conclut-il, il y a cette différence entre l'orgueil

et les autres vices, que ceux-ci ne se rencontrent que dans les actions criminelles, tandis que la vanité est à craindre dans les œuvres même que la piété produit : *Vitia... cætera in peccatis, superbia vero in recte factis timenda est.*

Ajoutons, c'est une juste conséquence, ajoutons que, si l'orgueil peut sensiblement s'insinuer jusque dans l'humilité même, il en détruit le mérite. Son langage n'est plus qu'hypocrisie, si le sentiment le désavoue. Dieu réprouve sa duplicité qui ne se pare des apparences de la modestie que pour en acquérir la gloire. Les dehors de la vertu ne sont point la vertu même. On n'est pas humble quand on n'aspire qu'à le paraître. Pût-on même en soutenir longtemps le rôle, ce ne serait qu'une constante illusion. La vertu n'est point quand elle n'est pas dans le cœur.

Il est donc vrai que l'humilité est inséparable des vertus. C'est le fondement sur lequel elles sont établies et qui les soutient; c'est l'aliment qui leur donne l'accroissement et la perfection; c'est la force qui les garantit de la décadence et de la ruine; c'est le rapport sous lequel Dieu les reconnaît et les juge dignes de lui.

Persuadés de la nécessité de cette vertu, il ne vous reste donc qu'à en surmonter les obstacles. Plus ils vous paraissent grands, plus ils vous avertissent qu'il faut les vaincre. La vivacité de l'orgueil en étale elle-même les dangers. Les répugnances que la vanité éprouve marquent sensiblement les piéges qu'elle tend. Et c'est déjà pour vous un commencement de guérison que de connaître le mal. Faites plus : de la connaissance approfondie du mal, tirez-en le remède, et faites servir à la sincère humilité de vos sentiments le principe même de vos vanités.

Sont-ce les honneurs, le pouvoir, le rang qui nourrissent l'orgueil? Eh! pensez, tandis que les hommes vous rendent des hommages, qu'il est un Dieu auquel les vôtres sont dus. Fussiez-vous comme les dieux de la terre, devant lui vous êtes des hommes, les faveurs même qu'il vous accorde multiplient les devoirs qu'il vous prescrit. A mesure qu'il répand sur vous plus d'éclat, il attend de vous plus de gloire. Puisqu'en vous élevant il vous expose aux regards, il vous charge des leçons de l'exemple. Plus de bienfaits de sa part rendraient plus inexcusable votre ingratitude. Plus de poids dans vos actions en rend les suites plus importantes. Plus d'étendue dans une administration demande un compte plus exact. Les distinctions dont vous jouissez dans le temps sont passagères. La mort produit l'égalité; il n'est que la vertu qui mette entre les hommes une essentielle différence. Laissons, laissons parler Dieu lui-même, il montrera qu'il est le Seigneur et le Maître, il jugera les justices, il exercera le jugement le plus sévère sur ceux qui auront eu en main son autorité. Que les puissants du siècle, s'ils sont coupables, s'attendent aux effets d'un puissant courroux : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet..... Potentes autem potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI, 6, 7.) Qu'y a-t-il dans ces vérités de favorable à l'orgueil?

Sont-ce les biens, les possessions, les richesses qui le nourrissent? Ah! pensez qu'il est un Dieu à qui tout appartient, et qui vous a moins établi le propriétaire de vos trésors, qu'il ne vous en a fait simplement le dispensateur. En vain vous vous applaudissez de la pompe de votre magnificence; il faudra compter un jour avec le Seigneur. Dépouillé par un arrêt de mort, ce ne sera pas assez de voir vous échapper un ample héritage : quelle immense et subite discussion, et des acquisitions dont vous l'aurez grossi, elle se fera au tribunal de l'équité; des distributions que les malheureux en auront demandées inutilement, elle se fera selon les règles de la charité; et des profusions qu'en aura occasionnées l'excès du luxe, elle se fera selon les lois de la sagesse, et non selon les prétentions de la vanité. Ces hommes si fiers de leurs richesses, nous dit l'Esprit-Saint, ont été frappés du sommeil de la mort, et ils n'ont rien trouvé dans leurs mains : *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* (*Psal.* LXXV, 6.) Qu'y a-t-il dans cette perspective qui soit favorable à l'orgueil?

Sont-ce les talents, les connaissances et les qualités de l'esprit qui le nourrissent? Ah! pensez que Dieu exigera plus de ceux auxquels il aura plus donné. Ce qui n'est dans vous que le don de Dieu ne saurait être pour vous un mérite. L'usage que vous en faites décidera seul de la véritable valeur. Prenez garde, écrivait saint Paul aux Colossiens, que, par les subtilités trompeuses d'une philosophie tout humaine, les hommes ne vous séduisent. (*Ephes.*, V, 6.) Craignez, vous dirai-je selon les mêmes principes, de vous tromper ainsi vous-mêmes, et de vous évanouir dans vos pensées. Il n'est de vraie sagesse que celle qui est selon Dieu. Il est une fausse sagesse que Dieu punit par l'aveuglement; de grandes erreurs sont souvent le triste châtiment de la vanité des grands génies. Si Dieu n'en est pas le guide, il les dédaigne, il les livre à la perversité de leur sens réprouvé qui les déshonore et qui les perd : *Tradidit illos Deus in reprobum sensum.* (*Rom.*, I, 28.) Qu'y a-t-il dans cette menace de favorable à l'orgueil?

Quel est enfin l'aliment qui le nourrit? Est-ce la faveur du monde? Mais vous êtes les disciples d'un Dieu Sauveur que le monde persécute. Plaire au monde, nous dit saint Paul, c'est n'être plus serviteur fidèle de Jésus-Christ. (*Gal.*, I, 10.) Sont-ce les avantages aussi frivoles que peu durables d'une existence heureuse qui fuit avec le temps, d'une beauté que les années rongent, d'un corps que le tombeau aura dans peu dévoré? Seraient-ce enfin vos vertus mêmes? Mais, sans parler de ce qu'elles ont d'imparfait en elles, des écueils qui les environnent,

des tentations qui peuvent à chaque instant les ébranler, il ne faut qu'un regard orgueilleux pour les ternir.

Tout se réunit donc pour vous persuader l'humilité. Vertu noble qui règle les cœurs sans les abattre, les rangs sans les confondre, les honneurs sans les détruire, le maintien sans l'avilir, le pouvoir sans y déroger. Vertu de laquelle naissent les autres, la docilité à la parole de Dieu, la fidélité à ses lois, la résignation à sa volonté, la douceur qui prévient vos frères, la charité qui les secourt, la patience qui les supporte, et, par rapport à vous, la paix qui tranquillise, la modération qui se contente de peu, la confiance qui met en Dieu sa force et son espoir. Il ne trompera pas votre attente, âmes humbles, il vous soutiendra dans ce monde par sa grâce; il vous couronnera dans l'autre de son éternelle gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON XXXIX.

Pour le jeudi de la semaine sainte.

FAUX PRÉTEXTE DE L'EXEMPLE DU GRAND NOMBRE (39).

Exemplum... dedi vobis, ut, quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. (*Joan.*, XIII, 15.)

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce que j'ai fait à votre égard.

Madame,

De tous les exemples que Jésus-Christ a donnés aux hommes, il n'en est aucun qui ne leur présente un objet frappant d'admiration et un modèle parfait de vertus. Mais la sublimité de celui qu'il donne en ce jour à ses apôtres est peut-être de tous le plus capable d'étonner le monde, et il est par là même celui que le monde est le moins disposé à imiter. L'orgueil, que cet exemple confond, se révolte à la seule invitation qu'on lui fait de le suivre, et moins il conçoit ce qu'il y a d'étrange dans les abaissements d'un Homme-Dieu, plus il résiste à les envisager comme une règle.

Cependant, par un effet presque aussi surprenant aux yeux du monde que lui paraît l'être l'exemple de Jésus-Christ, nous voyons l'efficacité de ces exemples renouveler et produire dans le monde chrétien ce qu'a enseigné, pratiqué et conservé le divin auteur du christianisme. Nous voyons courbés devant les pauvres et abaissés à leurs pieds ceux que les riches et les grands honorent et révèrent comme leurs maîtres; nous voyons la majesté du trône se parer religieusement de l'humilité de l'Evangile, et les mains qui portent le sceptre servir solennellement ceux qui, à titre de leur misère, sont appelés spécialement les frères de Jésus-Christ.

Telle est, chrétiens auditeurs, dans les maîtres du monde, la preuve touchante de l'empire de la religion; mais tel est aussi pour eux, j'ose le dire, l'heureux privilége du leur. Plus élevés que le reste des hommes, ils retracent aussi, d'une manière plus sensible, la conduite du Dieu Sauveur, et c'est véritablement aujourd'hui qu'ils trouvent leur gloire dans leur grandeur, puisque c'est leur grandeur même qui les met plus en état de contribuer à la gloire de Jésus-Christ.

Oui, chrétiens, cette édifiante cérémonie dont vous êtes témoins, cette cérémonie dont l'esprit de la religion doit être l'âme, puisqu'elle doit son mérite et son éclat aux principes de la religion, cette cérémonie, en vous rappelant le trait mémorable de l'Homme-Dieu que vous adorez, vous remet sous les yeux la solide instruction que renferme son exemple. Et n'est-ce point parce que cette instruction est de l'utilité la plus importante que Jésus-Christ a voulu que non-seulement le souvenir, mais la réalité même de l'action conservât à cet exemple toute sa force?

Sans entrer dans le détail des instructions que nous donne le fait particulier que l'Evangile nous raconte, et qui fonde la touchante cérémonie à laquelle vous assistez, chrétiens auditeurs, je me bornerai à celle qui résulte naturellement des paroles de notre texte : Je vous ai donné l'exemple, dit Jésus-Christ à ses apôtres : *Exemplum dedi vobis.* Il ne se contente pas d'enseigner; il pratique lui-même ce qu'il enseigne, assuré, comme parle un saint docteur, que l'exemple est la plus puissante de toutes les exhortations. Eh! qui ne connaît l'empire de l'exemple? Il autorise, il enhardit; on dirait presque qu'il justifie. Ce n'est pas qu'on osât regarder comme bien solide cette justification, si on l'examinait mûrement, et dans le silence des passions. Mais, au lieu de réfléchir, on agit; au lieu de peser ce qu'a de faible le prétexte de l'exemple, on s'y laisse entraîner; au lieu d'en évaluer les impressions, on les suit. De l'exemple du grand nombre, résulte une sorte d'encouragement que la multitude produit. L'exemple du petit nombre semble au contraire perdre de sa force, par la comparaison que l'on en fait avec celui qui le couvre. Et comme si l'on pouvait se croire en sûreté sous l'empire usurpé de la multitude, on en partage l'agitation; on s'y livre, sans envisager le terme funeste auquel elle conduit.

Tel est, mes chers auditeurs, le dangereux prestige qu'il est singulièrement intéressant de dissiper, en appréciant avec attention la nature des divers exemples. Je dis, à ce dessein, que l'exemple du grand nombre n'a pas de quoi vous rassurer; ce sera le sujet de la première partie. J'ajoute que l'exemple du petit nombre a de quoi vous condamner; ce sera le sujet de la seconde, et tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Depuis que le péché est entré dans le monde, l'exemple lui a servi de prétexte. Il n'y avait encore sur la terre que deux créatures intelligentes, lorsque l'une entreprit d'excuser sa désobéissance par l'indocilité

(39) Sermon à l'occasion de la Cène, prêché devant la reine.

de l'autre. Mais Dieu n'accepta pas la frivole justification du coupable, et il prononça contre lui l'arrêt dont il cherchait à éluder les rigueurs. Qu'elle est donc bien sensible, chrétiens auditeurs, l'illusion de ceux qui essayent de se rassurer par la multitude des exemples qui les séduisent, et qui cherchent une sorte d'apologie de leur conduite dans la conduite de ceux dont ils sont les imitateurs!

Eh! sur quels principes espéreraient-ils être moins criminels, ceux que l'exemple du grand nombre semble inviter à le devenir? Premièrement : le grand nombre n'est point leur règle; par conséquent il ne peut point autoriser ce qu'il y a dans leur vie de déréglé. Secondement : loin que l'exemple du grand nombre forme une espèce d'autorité, il fournit lui-même un motif puissant de ne pas le suivre. Troisièmement enfin : comme le grand nombre ne saurait suffire pour justifier les désordres, il ne soustraira pas à la justice qui les punit. Vérités qu'il ne faut qu'exposer pour en faire sentir la force.

Si le grand nombre pouvait servir de règle, ce serait des hommes, et non du Seigneur que vous recevriez la loi. Du moins il dépendrait des hommes d'affaiblir, d'abolir même la loi du Seigneur, si l'universalité de leurs exemples pouvait énerver la force de ses préceptes. Conséquence dont l'absurdité monstrueuse tendrait à établir législateurs sur la terre ceux qui disputeraient à Dieu le droit de la gouverner. La terre peut-elle donc oublier que Dieu dit à tous et à chacun de ceux qui l'habitent : Observez mes préceptes, exécutez mes volontés : *Custodite præcepta mea, et facite ea.* (*Levit.*, XX, 8.) Les chrétiens ignorent-ils que Dieu défendit expressément à son peuple d'imiter les nations dont il était environné : *Præceperat....ut non facerent sicut et illæ faciebant?* Le Seigneur ne les a-t-il pas instruits, par la bouche d'Isaïe, à ne point entrer dans la voie d'un peuple indocile : *Erudivit me ne irem in via populi hujus?* (*Isa.*, VIII, 11.) Ne leur a-t-il pas déclaré qu'il fallait recourir à la loi et au témoignage de Dieu : *Ad legem magis et testimonium?* (*Ibid.*, 20.)

Ce n'est donc point la voie du monde, la voie des hommes que Dieu vous ouvre pour vous conduire à lui : ce n'est pas même la voie de vos aïeux et de vos pères que vous devez suivre, à moins qu'ils n'aient eux-mêmes suivi ce que l'Ecriture appelle la voie du Seigneur : *Viam Domini* (*Isa.* XL, 3); c'est-à-dire la voie de ses commandements : *Viam mandatorum.* (*Psal.*, CXVIII, 32.) Dans toute autre route, dit Saint Jérôme, ceux qui vous conduisent ne sont pas vos guides : *Non viæ duces;* ils ne sont que les complices de vos égarements, *sed erroris comites.* L'univers entier parût-il secouer le joug de la loi divine, elle conservera toujours la supériorité d'empire que lui imprime l'autorité du suprême Législateur; ce sera toujours à Dieu que vous serez débiteurs de l'observation entière de la loi, selon l'expression de saint Paul : *Debitor... universæ legis faciendæ* (*Gal.*, V, 3); et, comme ajoute l'apôtre saint Jacques, ce sera toujours la loi qui vous accusera de vos transgressions : *Redarguti a lege quasi transgressores.* (*Jac.*, II, 9.)

Les cieux et la terre passeront, disait Jésus-Christ, mes paroles ne passeront jamais. (*Matth.*, XXIV, 35.) Tel est le caractère divin de cette parole sainte, que, nécessairement immuable, rien ne peut ébranler, ou les dogmes qu'elle enseigne, ou les préceptes qu'elle intime. D'où il suit, par une conséquence également nécessaire, qu'il n'est rien aussi qui doive altérer la soumission aux vérités qu'elle révèle, et aux ordres qu'elle prescrit. Dès là votre règle unique et invariable, chrétiens auditeurs, c'est la loi. Voilà le seul flambeau qui doit diriger votre marche; il peut seul dissiper les ténèbres que forment autour de vous les préjugés, les usages, les exemples réunis, pour en obscurcir la lumière.

Fût-il vrai (ce qui est bien éloigné de l'être), fût-il vrai qu'il reste à peine des chrétiens vertueux sur la terre, où serait la solidité de l'objection contre les lois du christianisme? Est-il une seule loi (je n'excepte pas cette loi naturelle que la philosophie du siècle consent à reconnaître, pour ne reconnaître qu'elle); est-il, dis-je, une seule loi qui ne compte plus d'infracteurs que d'observateurs dociles? Mais le nombre des infractions forme-t-il un titre légitime contre leur autorité? N'existe-t-il plus le devoir d'une probité sévère, parce que rarement on en voit réunis tous les traits? N'est-il plus dans les âmes un sentiment qui répugne à la duplicité et à la fraude, parce que difficilement on trouve de la bonne foi parmi les hommes? Est-elle abrogée, cette loi de décence qui exige l'honnêteté des mœurs, parce que si fréquemment elles sont corrompues? Une multitude de séditieux, quelque grande qu'on la suppose, justifierait-elle le crime de la rébellion? Qui portera jamais l'excès du délire jusqu'à envisager, dans le règne des vices, une suite de réclamations contre les droits de la vertu?

D'après ces maximes qu'établit la droite raison, il est donc certain, chrétiens auditeurs, que ce n'est pas de la conduite des hommes qu'il faut rapprocher la vôtre pour en apprécier le mérite, mais de la loi à laquelle vous devez la conformer. Séparez-vous quelques moments par la réflexion de ce monde qui vous entoure, paraissez seul au tribunal de l'Evangile, écoutez-en les décisions, soumettez-leur le tableau de votre vie, examinez ensuite, prononcez et jugez-vous. Ailleurs, confondu dans la foule, vous fixez peu vous-mêmes vos propres regards. Il n'est presque rien qui vous étonne dans vous, dès que vous l'apercevez dans les autres. Une conduite qui vous est commune avec un grand nombre affaiblit ce que le reproche a de personnel, la ressemblance vous fait illusion, et, de la mul-

titude à laquelle un esprit d'imitation vous associe résulte une sorte d'étourdissement qui vous dérobe à vous-mêmes.

Ah! chrétiens! que vous vous verriez d'un air différent, si, n'envisageant que vous et n'écoutant que votre conscience, vous ne consultiez aussi que la loi! Vous apprendriez de vos remords que ce qui est le péché de plusieurs n'est pas moins le vôtre; que la voix de la religion ne saurait être justement étouffée par la voix du monde; que si le monde vous en rend les impressions moins sensibles, c'est un avertissement de plus qui vous en montre le danger. Non, sans doute, non: la dissipation, dont il est si habituellement l'occasion et le théâtre, ne justifie point votre peu de vigilance sur vos discours, sur vos pensées, sur vos sens. Les médisances, dont ordinairement il s'amuse, n'excusent pas vos conversations dont la réputation du prochain est la malheureuse victime. Les pernicieuses lectures, dont facilement on s'y occupe, ne vous sont pas moins interdites; et, de ce qu'un livre qui blesse la foi est entre les mains d'un grand nombre, il ne s'ensuit pas qu'il puisse, sans blesser votre conscience, se trouver entre les vôtres. L'Eglise réclamera sans cesse contre l'infraction des lois de l'abstinence et du jeûne, malgré l'étendue de l'indocilité qui en viole si scandaleusement le précepte. Les pauvres seront toujours confiés à vos soins, malgré les communs excès d'un luxe qui, en paraissant diminuer la superfluité des biens dans chaque état, diminue nécessairement aussi les ressources de celui des malheureux. Les droits inviolables de la vertu et de l'innocence vous reprocheront toujours la nature des amusements, le péril des occasions, la séduction des spectacles où tant de piéges leur sont préparés; et, pour vous, quel frêle appui dans l'empressement de ceux qu'ils attirent, et dans les vaines apologies de leurs partisans!

De bonne foi, mes chers auditeurs, pensez-vous que les sectateurs du monde, quelque nombreux qu'ils puissent être, rendront sans effet les malédictions dont l'Evangile a frappé le monde? Croyez-vous que personnellement pour vous, et relativement à votre salut, votre vie sera moins vide, moins coupable aux yeux de Dieu, parce que dans le monde c'est la vie d'un grand nombre? Les regarderez-vous moins comme réprouvées par le christianisme, ces maximes d'orgueil, de point d'honneur, de haine et de vengeance; parce qu'elles sont adoptées et répétées par un grand nombre? De ce qu'un grand nombre ne s'occupe dans le temps que des intérêts, des plaisirs, de la fortune de cette vie: conclurez-vous qu'il est moins important de mériter les récompenses de l'autre? Eh! si l'exemple, à qui vous attribuez la force d'entraîner, avait dans votre idée le droit d'absoudre; selon vous, au mépris des droits de Dieu, le vice, l'erreur, l'impiété, l'idolâtrie seraient donc impunis et triomphants, dès qu'il plairait aux hommes d'en accréditer le règne? Cette conséquence vous révolte: aussi, mes chers auditeurs, est-il vrai que l'exemple du grand nombre, loin de vous autoriser, vous fournit lui-même un motif pressant de ne pas le suivre.

De tout temps, l'exemple de la multitude a présenté l'idée du danger. Déjà, dans l'ancienne loi, Dieu en avait prévenu les impressions. Et, parce qu'il en connaissait le piége, il avait eu soin de le découvrir, en avertissant de ne pas suivre la multitude qui entraîne au mal: *Non sequeris turbam ad faciendum malum.* (*Eccli.*, XXIII, 2.) C'est, en effet, de l'aveu général, c'est ordinairement au mal que le grand nombre invite par ses exemples. Vous ne l'ignorez pas, et il est peu nécessaire de vous répéter aujourd'hui, avec Salvien, que la sainteté du christianisme est malheureusement profanée par les désordres d'un grand nombre de chrétiens; avec saint Bernard, que ce qui colore les vices dans le monde, c'est le grand nombre de ceux qui s'y livrent; avec saint Augustin, que les péchés, quoique griefs, cessent de le paraître, lorsque l'exemple du grand nombre les multiplie; avec le même Père, que si dans le grand nombre on trouve encore la connaissance de la loi, on ne la retrouve pas dans leurs mœurs: *Legem tenent memoria, non implent vita.* Les mœurs du monde vous annoncent donc elles-mêmes que, les suivre, c'est vous condamner au tribunal de la loi.

Oserez-vous, pour votre justification, alléguer au suprême Législateur ce que vous nous dites quelquefois, ce que vous vous dites à vous-même: J'étais dans le monde, je me suis conformé aux usages du monde? Voilà votre excuse; et voici la réponse du Seigneur. Jésus-Christ l'a consignée dans l'Evangile. Elle est aujourd'hui sous vos yeux pour diriger votre conduite. Au dernier jour, il vous la rappellera pour dissiper et pour confondre, hélas! trop tard, votre aveuglement: Vous avez vécu comme on vivait dans le monde; mais (terrible et victorieuse parole), mais j'avais prononcé solennellement anathème contre le monde: *Væ mundo* (*Matth.*, XVIII, 7), et je vous avais clairement défendu par la voix d'un de mes apôtres d'en être les imitateurs: *Nolite conformari huic sæculo.* (*Rom.*, XII, 2.) Vous avez suivi la voie que vous traçait le grand nombre; mais cette voix large et spacieuse est précisément celle que je vous avais dit conduire à la perdition: *Spatiosa via est quæ ducit ad perditionem* (*Matth.*, VII, 15); et la multitude qui y marchait devant vous était elle-même l'indice certain que je vous avais donné pour en marquer le péril: *Multi sunt qui intrant per eam.* (*Ibid.*) Cette voie qu'a suivie le grand nombre vous attirait, parce qu'elle vous paraissait moins pénible et moins dure: mais, par là même qu'elle était douce, elle devait vous être suspecte; puisque, selon mes oracles, il fallait des efforts pour parvenir au salut: *Contendite intrare.* (*Luc.*, XIII, 24.) Et ne vous avais-je pas formellement ajouté,

que c'est le petit nombre qui veut en prendre la route : *Pauci sunt qui intrant per eam.* (*Matth.*, VII, 14.) C'était donc le petit nombre qui devait vous servir de guide. Ceux qu'il fallait imiter, c'était cette portion choisie d'âmes chrétiennes qu'occupait le zèle de ma loi, que distinguait la fidélité à la remplir, et qui vous forçait vous-mêmes à remarquer le doux éclat d'une piété qui, en fixant vos regards, devait servir à en ranimer l'attrait et le sentiment dans vos cœurs.

Si vous faites, mes chers auditeurs, un retour secret sur l'estime qu'excite naturellement dans vous une conduite chrétienne, vous en conclurez, quelque estimable qu'elle soit en elle-même, qu'elle vous frappe plus encore, parce qu'elle est moins ordinaire ; qu'elle reçoit un nouveau lustre du contraste qu'elle forme avec la conduite du grand nombre ; et que c'est cette opposition même à la vie commune des hommes qui contribue à relever, à vos yeux, la gloire de la vertu. Nouvelle preuve, par la conséquence ultérieure qui en dérive, qu'au lieu de vous justifier intérieurement par le nombre des exemples, le cri même de votre conscience vous répète avec David : Heureux celui qui s'éloigne de la voie des pécheurs : ***Beatus*** *vir qui..... in via peccatorum non stetit.* (*Psal.* I, 1.)

Y avez-vous fait réflexion, mes chers auditeurs ? D'accord sur ce point avec l'Evangile, vous trouvez, dans le jugement même que vous portez de la multitude, de quoi vous prémunir contre la séduction de ses exemples. Vous la voyez sous ses véritables traits, quand un intérêt secret de passion ne trouble pas vos regards ; et vous blâmez en général ce qu'en détail vous vous permettez d'imiter. Quelles sont vos idées sur le grand nombre des hommes, lorsque d'un coup d'œil vous envisagez l'universalité de leurs vices ! Quel tableau vous nous tracez de leur faste, de leur orgueil, de leur cupidité, de leur injustice, de leur jalousie, de leur déréglement, de leur dépravation ! A peine trouvez-vous parmi eux l'exercice de ces vertus que prescrit une sagesse humaine, et qu'on affecte de regarder comme totalement indépendantes des principes du christianisme, la sincérité, la droiture, le désintéressement, l'équité ! Comment donc y trouveriez-vous la pratique des vertus chrétiennes, cette foi qui soumet l'esprit, cette pureté de mœurs qui les règle, cette patience qui supporte les maux, cette douceur qui oublie les injures, cette humilité qui réprime l'amour de la gloire, cette piété qui journellement en reproduit les actes ? Eh ! puisque, de votre aveu, le grand nombre fixe peu votre estime, comment peut-il fixer votre règle de conduite ?

Ah ! mes chers auditeurs, ce que le monde pense et dit de lui-même, ne prouve-t-il pas qu'il sent la nécessité de condamner ? Lorsque si unanimement on y gémit sur la perversité du siècle, ne prononce-t-on pas équivalemment qu'un grand nombre se pervertit ? Et dès que les maux y sont si communs et si visibles, n'avertissent-ils pas eux-mêmes qu'on est inexcusable de n'être pas attentifs à s'en garantir ?

C'est aussi d'après la juste persuasion que l'on s'égare sur les pas de la multitude, que l'on en fait toujours redouter l'écueil particulièrement à ceux dont la jeunesse et le sort intéressent. Quels sont les conseils que dicte le zèle ? Si l'on en excepte de légitimes usages reçus dans le monde, et qui sont le lien de la société, sans altérer la vertu ; avec quel soin on les précautionne contre l'empire de l'exemple ! Quelles judicieuses leçons on leur donne sur le choix des amis qu'ils s'attachent, des liaisons qu'ils forment, des personnes qu'ils consultent ! Ce choix n'a-t-il pas toujours pour objet le petit nombre de ceux que le suffrage public honore, parce qu'une sagesse particulière les distingue ? Or, d'où vient ce langage ? C'est que l'expérience journalière apprend que, marcher sur les traces du grand nombre, c'est s'éloigner infailliblement des sentiers de la vertu. Dans l'ordre même purement naturel, c'est une maxime avouée et reconnue des sages du monde qu'il faut suivre la certitude des principes, et ne pas céder aux illusions de l'exemple ; que s'affranchir de son esclavage, c'est le droit précieux de la raison ; et que la prudence consiste à se rapprocher de la moins nombreuse et de la plus saine portion des hommes.

Ainsi, quand il y va de quelque grand intérêt, agit-on personnellement soi-même. Quelque multipliés qu'en puissent être les exemples, l'homme qui réfléchit se consulte, il s'interdit les dépenses du luxe, les hasards du jeu, l'appareil de la magnificence qui exposeraient sa fortune. Il pèse mûrement ses projets, il calcule sagement ses facultés, il ne se décide point sur ce qu'il voit faire à autrui, mais sur ce qu'il peut lui-même : par là, il prévient sa chute, à laquelle insulteraient peut-être les premiers de ceux qui l'auraient occasionnée par leurs exemples.

Or, mes frères, quel intérêt plus grand et plus digne de vos soins que celui de votre âme ! Et par quelle fatale confiance paraissez-vous la livrer à ceux qui méconnaissent le prix de la leur ! Si la lumière du christianisme ne brillait plus à vos yeux ; si vous en aviez abjuré la foi ; si, plongés dans les ténèbres de l'impiété, vous ne vous proposiez pour terme que celles du néant ; la sacrilége stupidité de vos erreurs n'en réaliserait pas l'objet ; mais je ne m'étonnerais plus alors que le torrent de l'exemple, réuni à celui des passions, vous précipitât plus rapidement dans l'abîme d'une malheureuse éternité.

Mais c'est à des chrétiens que je m'adresse. La religion les éclaire encore, ils en connaissent encore les lois ; ce n'est pas encore dans eux l'opiniâtreté de la résistance, c'est uniquement la faiblesse qui les enfreint, qui les combat. La foi subsiste encore dans leur esprit ; et l'apostasie est dans leur conduite ! Le christianisme règle encore leurs

pensées, et c'est l'exemple qui règle leur vie! Ah! comment, puisque si positivement l'Evangile le condamne, et que l'expérience vous en montre si sensiblement la séduction, comment donc vous déterminez-vous à le suivre! Quelle communication, dit l'Apôtre, peut-il y avoir entre le fidèle et l'infidèle? Quelle ressemblance peut-il se trouver entre le temple de Dieu et les idoles? Vous êtes, reprenait-il, le temple du Dieu vivant. (II *Cor.*, VI, 15, 16.) Séparez-vous, dit le Seigneur: *Separamini, dixit Dominus.* (*Num.*, XV, 21.) Séparation, mes chers auditeurs, qui n'est pas sans doute celle d'une solitude totale que votre état vous interdit, mais séparation de principes, de maximes de conduite que le christianisme vous ordonne. Et voilà comment Dieu fait servir le mal à opérer le bien, comment l'exemple qui perd les uns contribue aux précautions des autres, comment la contagion de cet exemple invite elle-même à y opposer l'efficacité du remède. Voilà pourquoi nous voyons les âmes vraiment chrétiennes le devenir toujours plus, à mesure que le grand nombre l'est moins. Et, s'il est des personnes qui se séparent réellement et entièrement du monde, c'est que le monde en fait lui-même naître le désir. On le fuirait avec moins d'empressement, s'il y avait moins de périls à vivre au milieu de lui. On consentirait plus aisément à pratiquer la vertu sous ses yeux, si l'on n'y craignait pas la funeste inondation des vices. Mais lorsqu'on voit s'accomplir la parole de Jésus-Christ par les désordres du grand nombre, on cherche avec ardeur la sûreté d'un asile pour n'en pas partager les malédictions dont sûrement il ne préservera pas.

Faut-il emprunter ici le sublime langage de Job, pour vous rendre le défi solennel que la puissance du Seigneur fait à la faiblesse des hommes, quand Dieu dit à Job, de dessus le trône de sa gloire: Prétendez-vous détruire l'équité de mes jugements, et, pour vous justifier, me condamner moi-même: ***Nunquid irritum facies judicium meum, et condemnabis me, ut tu justificeris?*** (*Job*, XL, 3.) Avez-vous, ajoute-t-il, la force du bras de Dieu? Votre voix tonne-t-elle comme la sienne? Pouvez-vous, comme Dieu, dissiper les superbes dans votre fureur, humilier leur orgueil par un seul de vos regards, briser et fouler aux pieds les impies dans le lieu même où ils s'élèvent? Alors j'avouerai, continue le Seigneur, que votre droite a le pouvoir de vous sauver: ***Confitebor quod salvare te possit dextera tua.*** (***Ibid.***, 9.) Non, mes chers auditeurs, une vérité si palpable n'exige pas à ce moment des idées si fortes. Pensa-t-on jamais qu'en multipliant ses créatures Dieu s'était donné des maîtres? Ses lumières sont-elles trop bornées pour découvrir tout? Son pouvoir est-il trop faible pour tout punir?

Vous en êtes témoins: c'est d'abord en détail que Dieu exerce ses vengeances. La mort, qui premièrement en est le ministre, arrache au milieu des pécheurs celui dont le moment est arrivé. Loin du nombre tumultueux des vivants, transporté seul au tribunal de Dieu, il n'y trouve que Dieu et sa loi. Ainsi, du milieu de vous ont disparu tant d'hommes dont vous aviez enhardi les déréglements. De quelle ressource est aujourd'hui pour eux la prétendue autorité qu'ils osèrent chercher dans les vôtres. Ah! tandis que vous persévériez sur la terre dans une sécurité funeste, ils gémissaient sous les justes rigueurs du sort que cette pernicieuse tranquillité vous prépare. Vous disparaîtrez ainsi vous-mêmes. Retranché de la société des coupables qui vous auront déguisé le danger de l'être, seul vous tomberez tout à coup entre les mains du Dieu vivant. Vous laisserez après vous, sur la terre le grand nombre des pécheurs, et vous ne serez suivi que du grand nombre de vos péchés. A peine le grand nombre s'apercevra que vous ne partagez plus ses plaisirs; et déjà vous serez condamné pour avoir participé à ses désordres. A peine on répandra sur vous quelques inutiles larmes; et déjà Dieu y aura versé le torrent de son courroux. Bientôt les hommes seront consolés d'avoir vu pour vous s'ouvrir le tombeau dont ils ne purent pas vous épargner les horreurs; et déjà Dieu aura refermé sur vous l'abîme de sa justice, dont tous les mortels réunis ne vous retireront jamais. Viendra le jour auquel en présence de tous les hommes, chacun entendra confirmer son éternel arrêt, et où Dieu se vengera des outrages de la multitude, sous les yeux de cette multitude même. Consternée et tremblante, alors protégera-t-elle par le nombre ceux qu'elle aura séduits par ses erreurs? Le livre de la loi où en sont gravés tous les préceptes; le livre des consciences où en sont écrites toutes les transgressions, voilà ce qui fixe toutes les pensées, ce qui anéantit tous les prétextes, ce qui, du grand nombre de criminels réunis, n'offre à l'univers épouvanté, et ne présente à Dieu même que l'assemblage des victimes de sa colère. La terre depuis longtemps aurait dû s'instruire de ce que lui prépare de redoutable l'universalité des crimes dans l'universalité de la punition. L'iniquité devenue générale parmi les hommes, dès les premiers âges du monde, voilà le nombre des coupables: *Multa malitia hominum in terra.* (*Gen.*, VI, 5.) Le monde enseveli sous les eaux, voilà l'étendue de la vengeance. Elles périrent ces villes abominables qui ne purent pas offrir dix justes, en faveur desquels Dieu consentait à les épargner. Le cri de leurs désordres monta jusqu'au trône du Seigneur. Il fit pleuvoir sur elles le feu vengeur qu'elles avaient allumé par leurs excès: *Dominus pluit ignem et subvertit civitates.* (*Gen.*, XVIII, 24.) Il est donc vrai que nous rendrons compte, chacun en particulier, de nous-mêmes et de nos œuvres. Et par conséquent il n'est rien dans l'exemple du grand nombre qui nous rassure. Mais il n'est

pas moins vrai que l'exemple du petit nombre a de quoi nous condamner.

SECONDE PARTIE.

A la vue de cette multitude dont on fait valoir l'exemple, il serait naturel de dire des chrétiens ce que saint Paul disait autrefois des Juifs : Est-ce donc que Dieu a rejeté entièrement son peuple? *Nunquid Deus repulit populum suum?* A Dieu ne plaise que nous le pensions, répond aussitôt l'Apôtre, *Absit!* (*Rom.*, XI, 1.) Et il en fournit la preuve dans lui-même : Car, ajoutait-il dans un sentiment de reconnaissance de sa vocation à la foi, je suis moi-même de cette nation qui refuse de s'y soumettre : *Nam et ego Israelita sum.* (*Ibid.*) Il rappelle ensuite la parole du Seigneur au prophète Elie. Celui-ci se plaignait à Dieu des prévarications d'Israël, au milieu desquelles il croyait être seul resté fidèle : *Et ego relictus sum solus.* Que lui répond le Seigneur, remarque saint Paul? Non, prophète, non, tous n'ont pas courbé le genou devant Baal; je me suis conservé un nombre de véritables serviteurs qui n'ont pas adoré l'idole : *Reliqui mihi septem millia virorum qui non curvaverunt genua ante Baal.* De même, continue l'Apôtre, il est encore parmi nous un nombre choisi qui a profité des grâces de salut : *Sic ergo et in hoc tempore reliquiæ secundum electionem gratiæ salvæ factæ sunt.* (*Ibid.* 3-5 et III *Reg.*, XIX, 10, 18.)

Et voilà incontestablement, mes chers auditeurs, ce que j'ai droit d'appliquer à notre siècle, où, malgré les tristes ravages du vice, nous avons souvent la consolation d'applaudir à la vertu, et à de grandes vertus. Non, la vertu, j'entends celle que loue le christianisme, n'est point exilée de dessus la terre; mais, souvent ignorée et toujours modeste, elle chérit l'asile de la solitude, elle se produit paisiblement sous le voile de l'humilité, et forme journellement encore une portion nombreuse d'âmes chrétiennes dont la religion règle la vie, et dont la vie honore la religion. Or, je soutiens que leur exemple condamne ouvertement ceux qui refusent de le suivre. Pourquoi? Parce que leur conduite réfute efficacement les deux prétextes dont ils autorisent l'irrégularité de la leur. Ce que la loi présente de pénible, ils l'allèguent en preuve de l'impossibilité de l'observer, et le bon exemple démontre invinciblement possible l'accomplissement de la loi. Ce qu'il y a dans leurs dispositions personnelles de plus opposé à la loi, ils le transforment en obstacles insurmontables pour eux; et la diversité des bons exemples prouve clairement qu'il n'est aucune difficulté dont il ne soit possible à tous de triompher par la fidélité à la loi.

Qu'il soit possible d'accomplir la loi de Dieu, c'est ce qui résulte évidemment de l'idée de Dieu même. Serait-il juste s'il prescrivait aux hommes des devoirs qu'ils ne pourraient pas remplir? La notion du crime ne renferme-t-elle pas nécessairement la liberté de ne pas le commettre? La raison ne dicte-t-elle pas qu'émanent en même temps du trône de Dieu et les préceptes qui nous assujettissent à ses volontés et les secours qui en facilitent l'observation? C'est la doctrine formelle de saint Paul lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : Dieu est fidèle; il ne permettra pas que l'épreuve surpasse vos forces, et il vous aidera à la supporter avec mérite : *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet cum tentatione proventum.* (I *Cor.*, X, 13.)

Or, cette grâce que l'Apôtre annonce, l'exemple vous la rend sensible et palpable, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'il n'est aucun de vous qui n'ait sous les yeux la docile fidélité qui y répond. Et, pour parler encore le langage de saint Paul, lorsqu'il rappelait aux premiers chrétiens qu'étant au milieu d'une nation perverse, ils en attiraient l'attention, comme les astres fixent les regards de l'univers qu'ils éclairent; nous pouvons dire avec vérité qu'un nombre de chrétiens solidement vertueux répand encore aujourd'hui une lumière brillante dont l'éclat vous expose tout à la fois ce qu'il y a de respectable et de possible dans la docilité aux lois du christianisme : *In medio nationis pravæ... sicut luminaria in mundo.* (*Phil.*, XI, 15.) Disons plus encore, et toujours selon la pensée du même apôtre : Cet exemple est, dans les vues de Dieu, un secours qu'il ménage aux hommes pour les attirer à lui; c'est une nouvelle grâce qui vient à l'appui de celles qui éclairent l'esprit, qui touchent le cœur, qui échauffent la volonté, parce qu'elle présente, réduits en actions, les vertueux desseins qu'inspirent les autres grâces. Et de là vient que saint Pierre conclut en nous exhortant à glorifier Dieu par le témoignage édifiant de nos œuvres : *Ex bonis operibus vos considerantes glorificent Deum.* (I *Petr.*, IV, 16.)

Pour obéir à la loi de Dieu, il est sans doute des difficultés à vaincre. Mais, évidemment aussi, elles ne sont pas invincibles, puisqu'il est un nombre considérable d'hommes qui les surmontent. Je l'avoue : si, en les voyant sérieusement appliqués à connaître les lois du souverain Législateur, vivement pénétrés de l'obligation de lui être soumis, généreusement déterminés à en exécuter les ordres, solliciter humblement les secours qu'il prête, employer prudemment les moyens qu'il présente, je voyais cependant leur plus sincère et leur plus ardente volonté universellement sans succès; alors la difficulté des préceptes divins me paraîtrait surpasser les forces humaines; comment croire que la sagesse commande, lorsqu'une parfaite soumission ne parvient pas à obéir?

Mais est-ce donc là votre caractère, vous qui, par vos murmures contre la sévérité de la loi de Dieu, croyez vous autoriser à l'enfreindre? Ah! ce qui vous paraît dans elle un excès d'austérité ne vient dans vous que d'un excès d'indolence. La connaissez-vous bien cette loi dont vous vous plaignez? Avez-vous attentivement approfondi la soli-

dité de ses principes, la justice de ses préceptes, la convenance de ses rapports, la sublimité de ses avantages, l'abondance de ses douceurs? Pour arriver au terme qu'elle vous montre, êtes-vous seulement entrés dans la voie qu'elle vous trace? Faites parler ici, pour votre défense, la vivacité de vos bons désirs, la sagesse de vos précautions, l'éloquence de vos efforts. Justifiez vos démarches, ou faites cesser l'injustice de vos reproches. Vous sied-il de regarder comme impraticable la route qui conduit à Dieu, vous qui à peine avez fait quelques pas pour vous en rapprocher, et qui décidément n'avez-voulu suivre que celle du monde?

Voyez s'en éloigner courageusement, et marcher sur les traces de Jésus-Christ, ce nombre de vrais chrétiens auxquels il dit par sa grâce, comme il le dit autrefois à ce père qui sollicitait auprès de lui la délivrance de son fils : Tout est possible à celui qui croit: *Omnia possibilia sunt credenti.* (*Marc.*, IX, 22.) Et pouvez-vous révoquer en doute le nombre des saints effets qu'opère journellement dans les âmes soumises l'efficacité de la religion? Parmi les divers points de la loi divine dont votre lâcheté s'alarme, quel est celui dont vous ne connaissiez pas de fidèles observateurs, et combien dont vous connaissez l'entière fidélité à tous les points de la loi!

Quoi! mes chers auditeurs, c'est ici votre sincérité que je réclame; quoi! il n'existe pas des vertus chrétiennes sur la terre! La religion de Jésus-Christ ne forme pas de vrais chrétiens! L'autorité de ses enseignements ne soumet pas leur esprit! L'Evangile ne règle pas leurs mœurs! Quoi! la pénitence n'a pas ses victimes, la charité ses modèles, la résignation ses héros! Ah! j'en appelle à l'hommage que le monde rend lui-même aux vertus évangéliques, en s'efforçant à les décrier. Ce qu'il appelle crédulité, c'est la foi; ce qu'il traite de superstition, c'est le culte; ce qu'il caractérise de minutie, c'est la piété; ce qu'il nomme fanatisme, c'est le zèle; ce qu'il taxe de folie, c'est la folie de la croix. La croix est donc encore l'étendard sous lequel sont rangés un nombre de chrétiens qui font gloire de le suivre. Je vais plus loin : j'en appelle au témoignage des impies et à la scandaleuse continuité de leurs efforts. Ah! si la loi de Dieu n'avait pas un nombre d'observateurs véritablement fidèles, elle n'aurait plus d'ennemis. La religion ne serait pas combattue avec acharnement par les uns, si elle n'était pas généreusement suivie, sincèrement respectée, et constamment pratiquée par les autres. Ils publient, comme malgré eux, les vertus qu'elle produit, ceux qui travaillent à la détruire. Et les assauts livrés sans cesse au christianisme deviennent la preuve irréfragable que le christianisme conserve tout son empire sur l'esprit et sur le cœur d'un nombre de parfaits chrétiens. Si l'on ne voyait pas triompher toujours ses oracles et ses droits au milieu même des erreurs et des vices, à quel but serait donc dirigée l'odieuse conspiration dont il est l'objet?

La présence du Sauveur, dit saint Jérôme, faisait le tourment des démons : *Præsentia Salvatoris, tormenta... dæmonum.* Ce qui de nos jours agite encore le démon de l'impiété, c'est la vue des disciples nombreux et fidèles de Jésus-Christ, qui en connaissent la voix, qui en remplissent les préceptes, qui en fréquentent les sacrements, qui en suivent les maximes, qui en espèrent les récompenses. C'est à la vue de la fermeté de leur créance, de la régularité de leur vie, de l'édification de leur piété, que les impies, pour appliquer ici avec justice l'expression du Prophète, redoublent leur frémissement : *Fremuerunt;* et que même, dans le sentiment d'une haine et d'une fureur infernales, ils se liguent contre le Seigneur et contre son Christ, désespérés de ne pouvoir pas en abolir le règne : *adversus Dominum et adversus Christum ejus.* (*Psal.* II, 2.) Il est donc vrai et sensiblement vrai que les vertus chrétiennes se produisent encore aujourd'hui dans tout leur éclat, et par conséquent, que cet exemple agit encore dans toute sa force. Et c'est parce que la force de cet exemple condamne visiblement l'infidélité du monde, que le monde oppose l'amertume de ses censures et l'apparence de ses mépris à cette éloquente condamnation. C'est cette condamnation qui rend odieuse au monde la conduite de ceux qui par une vie régulière ne cessent de la prononcer. Aimable par elle-même, la vertu n'est quelquefois exposée aux traits de la méchanceté que parce qu'elle est un reproche subsistant du vice. Elle blesse, comme dit saint Augustin parlant de la vérité, elle blesse ceux qu'elle instruit. Ils lui refusent leurs applaudissements, parce qu'elle opère une conviction qui agite leur conscience. Ils évitent d'apercevoir ce qu'ils ne veulent pas imiter; ils redoutent ce langage muet dont la force rend un témoignage frappant à la possibilité d'observer la loi.

Pour s'en défendre plus encore, ils affectent de faire valoir ce qu'il y a pour eux de personnel dans les obstacles, et de plus opposé à l'accomplissement de la loi; second prétexte que réfute aussi efficacement la diversité des bons exemples.

Je n'ignore pas, chrétiens auditeurs, qu'il est des hommes heureusement nés, dont on peut dire, d'après l'Ecriture, qu'ils ont reçu en partage une âme portée au bien : *sortitus animam bonam* (*Sap.*, VIII, 19); tandis que de fâcheuses qualifications annoncent d'une manière plus marquée dans d'autres la dégradation de la nature humaine. On croit le remarquer dans des enfants qui montrent des penchants odieux, avant que de pouvoir se livrer à leurs impressions; et voilà sans doute l'objection la plus séduisante; mais qu'il est aussi aisé de résoudre.

Vous avouerez sans peine qu'il en est de l'excès du mal comme des prodiges dans le bien. L'un et l'autre sont rares. Il est peu

d'hommes qui ne se portent naturellement qu'à la vertu ; il en est peu aussi qui ne se sentent entraînés que vers le vice. De l'état ordinaire qui renferme une pente au mal et un attrait pour le bien résulte la liberté du choix qui fixe la volonté à l'un ou à l'autre. Quel que soit le parti pour lequel elle se décide, il faut des efforts. La vertu combat les penchants, mais le vice contrarie la conscience ; et la conscience paisible est un bonheur que n'égalera jamais la satisfaction des penchants. Si cet état n'est pas le vôtre, vous voulez donc que nous supposions dans vous un naturel indomptable qui ne vous laisse pas le pouvoir de le dominer et de le soumettre? Humiliant aveu dont vous rougiriez, s'il n'était pas sollicité par l'intérêt puissant des passions, dont vous ne consentez à vous représenter honteusement l'esclave que pour vous affranchir de l'empire honorable du devoir !

Ne pourrais-je pas d'abord vous opposer vous-mêmes à vous-mêmes, et vous demander si l'ambition, l'intérêt, la politique et l'honneur ne vous engagent pas fréquemment à vous maîtriser, et si vous ne faites pas à votre fortune, à votre gloire, à votre vanité, dans le temps, des sacrifices que vous refusez à votre âme pour le bonheur, le seul essentiel, celui de l'éternité. Mais pour en venir aussitôt au point décisif, il me suffit de vous ajouter que c'est une erreur de penser que la force de la tentation surpasse celle de la grâce : *Fidelis Deus*, etc.

Si l'ennemi du salut était plus puissant sur vous que le Dieu qui en est l'auteur, quelles conséquences résulteraient de ce principe? L'impossibilité d'être vertueux vous affranchirait donc nécessairement des lois de la vertu. Ces lois n'existeraient donc pas pour vous, dès que vous pourriez les enfreindre sans crime. Du défaut de liberté dans vous suivrait donc infailliblement l'impunité de celle de tous vos penchants. Et, dans une indépendance chimérique de l'autorité de Dieu, comme vous n'auriez pas la force nécessaire pour lui obéir, Dieu lui-même n'aurait donc pas le droit de vous commander. Dispense si visiblement erronée, si manifestement abusive, si évidemment sans appui, qu'elle est bien moins l'excuse des passions que le fruit de leurs excès, que l'effort de leur désespoir et le langage de leur délire.

Ce qu'il faut donc uniquement conclure de la grandeur des obstacles par lesquels vous cherchez à justifier leurs écarts, c'est qu'il est pour vous une spéciale obligation de connaître et d'employer les moyens qui vous aideront à les vaincre. Eh ! c'est une première grâce de Dieu que de vous imprimer une idée vive de votre faiblesse, puisque cette connaissance vous avertit de la nécessité des précautions. La conviction de cette faiblesse, à mesure que vous la sentez plus grande, vous presse de fuir plus soigneusement les dangers, et de demander plus abondamment à Dieu les secours. C'est avec ces secours que des hommes aussi faibles, et plus faibles encore que vous, sont vainqueurs. Eux-mêmes, armés du bouclier de la foi, quelle force ne trouvent-ils pas dans celle de l'autorité qui impose les préceptes et dans celle de la vengeance qui punirait les transgressions ! Que la vertu est douce, dit saint Bernard, à ceux qu'occupe le souvenir des maux qu'entraîne le vice ! *Hæc quam dulcis meditanti flammas !* Il n'est aucun attrait à la séduction duquel ils n'échappent ; il n'est aucune occasion dont ils ne redoutent le piége. La vigilance les prémunit, la constance les soutient, Dieu les aide. Et comme, selon la doctrine de l'Apôtre, chacun reçoit de Dieu le don qui lui est propre : *Unusquisque proprium donum habet ex Deo* (I *Cor.*, VII, 7) ; nous voyons se proportionner aux besoins de chacun, les grâces que Dieu offre à tous. Nous voyons des vertus, malgré les assauts de l'enfer, fixer les complaisances du ciel. C'est ce que nous fait journellement admirer la diversité des bons exemples.

Vous dites, je le sais, qu'il faut en apprécier la valeur, avant que d'en proposer le mérite pour mobile ; que les circonstances ne sont pas les mêmes pour tous, et que d'ordinaire elles décident. Donnez, ajoutez-vous, donnez à ceux qui édifient, mon humeur vive et bouillante, ils ne seront pas plus modérés ; ma sensibilité et ma tendresse de cœur, ils n'auront pas les mœurs plus pures ; mes prérogatives et mes droits, ils ne seront pas plus humbles ; mon peu de goût pour la vie pénitente et pour la retraite, ils ne seront pas plus pieux ou plus recueillis. Changez notre situation et nos inclinations, et vous nous verrez changer réciproquement de conduite.

Les justes, vous répond ici saint Ambroise, ne sont pas d'une nature plus parfaite, mais plus soumise : *Non naturæ præstantioris, sed observantioris.* Nous ne disons pas qu'ils soient exempts de l'attrait des vices, mais nous voyons qu'ils en répriment les principes : *Nec vitia nescisse, sed emendasse.* Des obstacles, de grands obstacles à surmonter, voilà ce qui les rapproche de vous ; la générosité qui en triomphe, voilà ce qui les élève au-dessus de vous. Non-seulement ils ont à combattre, ces justes dont vous n'estimez point assez les victoires, mais c'est souvent sur des passions plus impérieuses que les vôtres qu'ils ont la gloire de les remporter.

Les saints, c'est-à-dire les vrais chrétiens, selon le langage de l'Apôtre, jugeront le monde : *Sancti de hoc mundo judicabunt.* (II *Cor.* VI, 2.) Or, ce jugement n'est-il pas déjà sensiblement fondé sur la comparaison de leur vie avec la vôtre ? Eh ! que lui opposez-vous? Les dangers de la jeunesse? Mais je vous en prends vous-mêmes à témoin : il en est qui dans le feu de l'âge ne s'en permettent jamais les écarts. Les dangers de l'état? Mais quel état parmi ceux que le monde honore et que la religion avoue, est incompatible avec les devoirs du christianisme ? On voit briller la gloire des

armes sans être obscurcie par la licence des vices. Tous les jours des occupations que la probité règle, des soins que l'embarras des affaires multiplie, des travaux que les circonstances exigent, se dirigent au terme du salut. Sans ouvrir les annales du christianisme pour vous y montrer, inscrits depuis la sublimité du trône jusqu'à l'obscurité du dernier rang, les noms de ceux dont il a immortalisé les vertus, me contesterez-vous que, même sous vos yeux, toutes les conditions en offrent des modèles? Vous prévaudrez-vous des dangers du monde? Ah! sans doute, ils sont grands. Mais combien de personnes obligées à y paraître vous forcent à avouer qu'elles n'en partagent pas la dépravation; qu'on y aperçoit de la modération dans la prospérité, de la modestie dans les grandeurs, de la mortification dans l'abondance, de l'assiduité au culte divin, de l'exactitude à tous les devoirs; et, au milieu de tous les avantages que le monde préconise, toute la régularité de conduite que la religion prescrit. Croyez-vous vous ouvrir un dernier asile dans la nature des dispositions qui vous caractérisent? Comme si, à examiner les différents caractères de ceux que la religion sanctifie, on n'y trouvait pas les divers principes des passions que condamne la religion. Elle calme les âmes vives, elle excite les âmes indolentes, elle préserve les âmes tendres, elle adoucit les âmes dures, elle fortifie les âmes faibles, elle console les âmes affligées. Est-il un seul de ces traits dont elle ne vous offre de grands exemples? Est-il un seul pécheur, quel qu'en soit l'état et le caractère, à qui Dieu ne puisse opposer des justes dont la conduite les confond? Et que répondrez-vous lorsque Dieu, manifestant au dernier jour le secret des consciences, vous connaîtrez que furent souvent réunis, dans un nombre de héros chrétiens, les passions les plus vives et la vertu la plus soutenue, les attraits les plus forts et la fermeté la plus inébranlable, tous les penchants de l'humanité et toute la sévérité de la religion? Ah! c'est qu'elle devient la défense de ceux dont elle est véritablement le guide. Insensiblement je vous réduis à m'avouer qu'une foi languissante, affaiblie et peut-être éteinte, vous a ôté cette ressource. Mais pourquoi l'avez-vous perdue? Parce que vous avez cherché à la perdre au lieu de consulter sagement des hommes également éclairés et religieux dont la vie et les lumières rendent un humble hommage à la religion. Vous n'avez cherché à la connaître qu'à l'école de l'impiété qui la calomnie, que dans les méprisables écrits qui l'insultent, que chez les faux docteurs qui la blasphèment; voilà bien assurément l'ouvrage et l'abus de votre liberté. C'est donc vous qui avez arraché la digue que Dieu avait opposée à vos passions. Privés volontairement de l'appui nécessaire que la religion prête à la faiblesse, et qui seule peut la soutenir, comment auriez-vous conservé l'intégrité des mœurs? Au lieu de vous régler sur ces hommes auxquels la vigilance n'en montre le péril que pour les engager à la sagesse de la fuite, vous avez cherché l'occasion qui les expose, les lectures qui les corrompent, les sociétés qui les pervertissent; voilà bien clairement votre ouvrage. C'est donc vous qui avez étendu l'empire de vos passions, en favorisant leurs progrès.

Livrés conséquemment à une dissipation qui étourdit, à des illusions qui aveuglent, à des joies tumultueuses qui absorbent, était-il possible que tous les sentiments chrétiens ne fussent pas effacés de votre cœur, dès qu'il restait à peine dans votre esprit quelque trace du christianisme? Au lieu de chercher au moins à les réveiller, comme ces hommes prudents qui savent prévoir le malheur du terme, en réfléchissant sur les dangers de la route; un éloignement habituel de Dieu, de ses temples, de son culte, de la prière, en a presque étouffé jusqu'au souvenir; voilà bien décidément votre ouvrage. Ce n'est donc pas à un défaut d'attrait pour les exercices de la religion qu'il faut en rapporter le dégoût: c'est leur abandon total qui l'a produit.

C'est donc vous qui avez porté dans vous le mal à son comble. En rejetant sur la force des passions ce qui est la force de l'habitude, vous avez confondu la volonté et le pouvoir pour vous persuader ne pouvoir pas ce que vous ne vouliez point. Mais le mal est-il sans remède? Ne pouvez-vous plus aujourd'hui vous retirer du précipice que vous vous êtes creusé à vous-mêmes? Oui, mes chers auditeurs, vous le pouvez, et je puis encore vous faire entendre ici l'éloquente voix de l'exemple. Dans des âmes susceptibles de grandes passions, il est souvent aussi de grandes ressources. L'énergie qu'elles ont montrée pour le mal, la grâce peut la changer en sublime effort pour le bien. Peu faites pour la médiocrité, elles s'arracheront à l'excès du vice pour s'élever à la perfection des vertus. De persécuteur des chrétiens, Paul devient l'apôtre du christianisme. Augustin sort des ténèbres de l'erreur pour répandre les plus brillantes lumières de la vérité. On a vu de grands pécheurs expier leurs péchés par le martyre. Et combien de fois à des scandales éclatants a succédé l'édifiant éclat de la conversion! Que la vôtre contribue, par ce nouvel exemple, à celle d'autrui; qu'elle encourage à rentrer dans les voies de Dieu ceux qui peut-être s'en sont écartés à votre suite; qu'elle serve à publier les trésors de la miséricorde du Dieu qui vous en aura inspiré le dessein. Sa puissance vous en donnera la force. Vous irez saintement à lui dans le temps, et vous régnerez glorieusement avec lui dans l'éternité. Je vous le souhaite, etc

SERMON XL

II° *pour le jeudi de la semaine sainte.*

SUR L'AUMÔNE.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum feci vobis, ita et vos faciatis. (*Joan.*, XIII, 15.)

Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait vous le fassiez vous-même.

Eh ! qu'est-ce donc que notre saint Législateur nous commande de faire à son exemple? Quelles sont les œuvres que ses historiens nous en racontent? Il guérissait les malades, il chassait les démons, soumettait les éléments, marchant sur les eaux de la mer comme sur une terre ferme; ressuscitait les morts jusqu'à se ressusciter lui-même; il a donné sa vie pour la rédemption du genre humain. Est-ce par là qu'il nous est donné de suivre ses exemples? Mais c'était par ces œuvres surnaturelles qu'il manifestait sa divine toute-puissance. S'il s'est réservé à lui-même cette gloire parculière; s'il lui a plu d'accorder la puissance de ses miracles à quelques serviteurs privilégiés, il propose ces exemples à notre reconnaissance ou à notre admiration; il ne nous en fait pas un devoir dont la transgression nous expose à la sévérité de ses jugements. Ce qu'il nous demande, c'est d'exercer la miséricorde ainsi qu'il l'a exercée lui-même; c'est d'être charitables et compatissants, c'est de faire part de nos biens à ceux de nos frères qui sont dans l'indigence.

Il en est, hélas ! un grand nombre de ces pauvres en faveur desquels il s'agit de vous intéresser; et cependant, chargé de défendre leur cause auprès de vous, ce n'est point à elle directement que je m'attache. C'est ici la cause de Dieu, c'est la vôtre; et je ne crains pas de dire que, des aumônes que vous leur devez, les pauvres sont ceux qui retirent le moindre avantage.

Pour les défendre plus sûrement, je vais donc abandonner vos propres intérêts, pauvres de Jésus-Christ, et leur en substituer de plus grands, sur lesquels les vôtres sont appuyés. En vous prêtant ma faible voix, j'ai la confiance de travailler pour vous plus efficacement, si je démontre qu'à vos intérêts sont liés étroitement et les intérêts du Dieu de la part duquel je vais parler pour vous, et les intérêts des riches que Dieu m'ordonne de solliciter en votre faveur.

En deux mots, chrétiens : devoir de l'aumône; avantages de l'aumône.

Je sais, mes chers auditeurs, que j'ai la consolation de parler devant des chrétiens distingués par leur empressement à assister les pauvres, et qui cimentent par là leurs espérances dans la protection du ciel. Mais ces sentiments généreux, n'est-il pas à propos de les entretenir dans ceux dont ils sont l'heureux partage? ou ne peut-il pas arriver qu'on les fasse naître dans quelques-uns qui peut-être profitent trop peu de l'exemple général? Commençons, après avoir salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Faire l'aumône, dit saint Thomas, c'est donner à un indigent par commisération et en vue de Dieu. En vue de Dieu, dit le saint docteur, et voilà ce qui distingue l'aumône véritablement digne de lui de ces secours purement humains qu'accorde une compassion naturelle qui, quoique louable, n'est pas, aux yeux du Seigneur, du même prix. Or, qu'il soit ordonné de faire l'aumône, c'est ce qu'il n'est pas possible d'ignorer, puisque, comme le remarque saint Cyprien, Dieu n'a jamais cessé d'en avertir dans les divines Ecritures; puisque rien n'y est répété plus fréquemment; puisqu'on ne peut pas former les riches à l'espérance du ciel sans les instruire de l'obligation de faire l'aumône sur la terre. Aussi, saint Paul n'écrivait pas à Timothée de conseiller aux riches, mais de leur ordonner de répandre aisément leurs biens dans le sein des pauvres : *Divitibus præcipe..... facile tribuere.* (I *Tim.*, VI, 17.) Or, ce précepte est trop généralement connu pour qu'il faille insister sur ses preuves; précepte dans lequel il s'agit des intérêts de Dieu pour trois raisons : premièrement, parce que l'effet de l'aumône doit justifier les soins de la providence de Dieu; secondement, parce que le tribut de l'aumône est dû à la souveraineté de Dieu; troisièmement, parce que la générosité de l'aumône s'adresse véritablement à Dieu. Reprenons.

A n'en juger qu'au premier coup d'œil, la situation des pauvres semble prêter des armes contre la Providence. Mais, outre que ce mélange des riches et des pauvres est lui-même une forte preuve qui nous la découvre, par la dépendance mutuelle qu'elle établit entre les uns et les autres, et sans laquelle on ne conçoit pas, dit saint Chrysostome, qu'une société des uns ou des autres pût subsister; Dieu a pourvu à tout, ajoute saint Augustin, en faisant servir le riche aux besoins du pauvre, comme le pauvre était lui-même nécessaire aux besoins du riche : *Dives propter pauperem factus est, et pauper propter divitem.* Mais il fallait que Dieu établît un ordre de providence pour la subsistance des pauvres. Dès qu'il ne s'engageait pas à de continuels miracles en leur faveur, il devait pourvoir à la conservation de leur être, comme il en est l'auteur. Cet ordre de la Providence, c'est le précepte de l'aumône; et, par là même (suivez, je vous prie, ces divers points d'instructions qui naissent tous du premier); par là même que ce précepte est fondé sur la Providence, ce n'est donc qu'en remplissant les vues de la Providence à cet égard que vous pouvez accomplir le précepte de l'aumône. Cela supposé, montrez-nous d'abord, mes chers auditeurs, parmi les pauvres, un seul qui soit exclu des bontés du Père céleste, nous consentirons qu'il le soit également des effets de votre charité. Mais, comme ils sont tous l'objet de ses soins, ils sont aussi tous confiés aux vôtres : et quelles bornes pouvez-vous prescrire, dès que vous êtes les ministres d'une Providence qui n'en connaît point? C'est aux riches en général que je m'adresse; il serait inutile d'objecter qu'aucun d'eux en particulier ne pourrait secourir tous les pauvres, on le sait. Mais que tous les riches s'accordent à en soulager

quelques-uns, et bientôt ils seront tous soulagés; et voilà manifestement l'intention de la Providence.

Mais quand leur doit-on ces soulagements? Dieu de bonté, Père tendre, qui l'êtes surtout des pauvres, ne veillez-vous sur eux que dans les extrêmes malheurs? Ou ne leur destinez-vous que quelques parcelles des trésors de votre libéralité? Non, sans doute, chrétiens auditeurs. Aussi devons-nous distinguer, d'après l'Ange de l'école, deux devoirs : l'un qui vous oblige à les aider, même dans les misères ordinaires, parce que ces misères sont un titre spécial aux soins de la Providence ; et l'autre qui exige, à plus forte raison, que vous les secouriez dans de pressantes rigueurs, parce qu'ils ont plus de secours à attendre, par là même qu'ils sont plus malheureux. Tel est infailliblement l'ordre de la Providence. Or, je vous le demande maintenant, est-ce en remplir les vues, que de ne leur donner les secours, ni avec la proportion qu'exige leur pauvreté, ni avec la promptitude qui est nécessaire à leur soulagement?

Vous croyez avoir satisfait à tout, disait autrefois saint Chrysostome, aux riches d'Antioche, dès que vous avez donné la plus légère aumône. Reproche que l'on pourrait adresser encore à ces riches qui laissent à peine échapper de leurs mains une portion presque insensible de ces dons que réclament celles des pauvres, et qui, pour me servir de la comparaison du saint docteur, de cet océan que forment leurs richesses, consentent à regret qu'une seule goutte puisse s'écouler pour apaiser les désirs d'un malheureux. Mais, est-ce remplir les vues de la Providence par des aumônes que semble peser l'avarice, si l'on n'est pas au moins attentif à les multiplier, pour en compenser le peu de valeur? Est-ce remplir les vues de la Providence que de n'offrir aux maux les plus étendus que les consolations les plus limitées; que de fournir à peine de quoi subsister quelques moments à ceux dont la disette menace la vie; que de ne mesurer jamais ce que l'on donne sur la situation de celui qui le reçoit; que de ne paraître touché que de l'extrême nécessité à laquelle seule on accorde, sans regarder les misères communes et ordinaires, à la voix desquelles on est sourd? Est-ce remplir les vues de la Providence, que de voir des besoins présents et de différer les secours; que de remettre jusqu'au lendemain, contre la parole expresse de l'Esprit-Saint, et à un terme quelquefois plus long encore, une aumône qui, dans le moment, est nécessaire? Est-ce remplir les vues de la Providence que de renvoyer, comme quelques-uns, jusqu'à la mort, tous les effets de leur charité? Je n'ai garde, mes chers auditeurs, de blâmer celle que vous exercerez alors. Mais si vous n'êtes charitables qu'en cessant de vivre, pendant votre vie, que deviendront les pauvres? Si, comme vous, tous les riches diffèrent jusqu'à la fin de leurs jours à les soulager; comment se seront écoulés ceux des pauvres? Et voulez-vous donc qu'ils ne soient heureux que par votre mort? En ce cas, il paraît de la providence de Dieu d'en hâter le moment, si ce doit être le seul moment de votre libéralité. Et, puisque c'est par vous qu'elle veille sur eux, elle semble donc intéressée à précipiter le terme unique auquel vous réservez à leur égard toutes vos largesses.

En vain, pour vous dissimuler les devoirs que la Providence vous impose, vous prétextez-vous quelquefois les soins de cette même Providence. Elle a pourvu, dites-vous, aux besoins des pauvres; il y a pour eux des hôpitaux et des maisons de charité. Oui, mes chers auditeurs, grâces à la piété de vos pères; mais ces maisons et ces hôpitaux peuvent-ils fournir à tout, s'ils vous servent de prétexte pour vous décharger de tout? Mais ces monuments subsistants de la charité des anciens fidèles ne doivent-ils pas animer la vôtre? Mais ne devez-vous pas concourir par vos aumônes à les entretenir? Et, comme ç'a été le moyen par lequel la Providence les a établis, n'est-ce pas encore par là qu'ils doivent être soutenus? Il ne vous reste donc plus qu'à faire valoir l'impuissance où vous êtes de les aider. Trop communes ressources des riches du siècle, pour se justifier à eux-mêmes la modicité de leurs aumônes. Ils savent que tout ce qui est au delà des biens nécessaires à leur entretien, ou à celui de leur famille, à une décence raisonnable, je dis raisonnable et proportionnée à leur dignité et à leur rang; en un mot, que, selon la parole de l'Apôtre, leur abondance doit suppléer à l'indigence d'autrui : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat.* (II *Cor.*, VIII, 14.) Or, c'est cette abondance, c'est ce superflu qu'ils affectent de méconnaître. Et, parce qu'ils doivent aux pauvres ce qu'ils ont de trop; à les entendre, ils n'en ont jamais assez. Vous attendez peut-être que je vous le découvre, ce superflu, par le détail de vos frivoles et inutiles dépenses, il me serait aisé de le faire. Vous attendez que je vous accuse de ne pas l'apercevoir, ce superflu, parce que vous n'écoutez que la passion, que la cupidité, que la délicatesse, que l'orgueil de la vie; la démonstration en serait facile. Vous attendez que je vous dise qu'il paraîtrait, ce superflu, si, dans vous, tout autre que vous le cherchait; on le trouverait évidemment. Mais j'ai à vous tenir un autre langage. Il est, pour vous convaincre, un raisonnement plus abrégé. Vous n'avez pas de superflu, dites-vous, et cependant vous êtes riches. Qu'avez-vous dit? Ce n'est plus simplement une excuse, c'est un blasphème; car il y a une Providence. Vous en convenez : il y a des pauvres : vous le voyez. Vous avez donc infailliblement de quoi leur donner; sans cela, la Providence a manqué aux hommes. Elle ne leur a pas accordé le nécessaire, puisqu'à vous en croire, vous n'avez rien de plus, et que visiblement les pauvres ne l'ont pas. Vous osez donc insulter à la prévoyance

paternelle de Dieu. Vous osez donc le rendre responsable de ce qui n'est dans vous qu'obstination à ne pas vous conformer à ses desseins; vous osez exciter des cris séditieux et rebelles contre une Providence dont vous êtes les perfides administrateurs. Qu'ils se taisent les malheureux, à la vue de vos refus; qu'ils n'outragent pas un Dieu qui, si clairement interpose en leur faveur son autorité; qu'ils n'irritent pas le ciel dont ils implorent l'assistance. Votre dureté n'autorisera jamais leurs murmures; mais tremblez d'en devenir l'occasion.

Ah! si, conformément aux intentions de Dieu, vous regardiez comme le nécessaire des pauvres ce qui ne l'est pas pour vous, des familles entières subsisteraient des biens que la vanité seule dissipe dans la vôtre. Un nombre de misérables seraient consolés, si vous leur cédiez une partie de ce que vous employez à la continuité de vos amusements et de vos jeux. J'ose le dire, les pauvres cesseraient presque de s'apercevoir qu'ils le sont; et vous vous apercevriez toujours que vous êtes riches. Communication de biens admirable qui, sans détruire une inégalité nécessaire, en prévient les tristes effets, et qui donne assez pour soutenir les uns sans trop affaiblir les autres, et qui fait régner dans le monde cette économie de sagesse digne du Dieu qui le gouverne! Sans cette communication, vous n'êtes riches qu'au préjudice des pauvres; et, dans les vues de Dieu, vous ne devez l'être que pour leur avantage; jusque-là, disent les Pères, que vous êtes les économes des biens que Dieu a destinés à leur usage; que c'est leur patrimoine que vous avez entre les mains. Eh! c'est votre gloire, conclut saint Jean, d'être chargés de remplir ainsi les fonctions mêmes de Dieu, d'en imiter les soins, et de devenir les coopérateurs de sa providence, dont les intérêts se trouvent dans votre fidélité à le seconder par vos aumônes.

Il est encore certain que vous en devez le tribut à sa souveraineté. Dieu est le maître de vos biens, et l'universalité des droits qu'il a sur eux est fondée sur celle de son domaine. De là ce que disait le Seigneur à son peuple : Vous ne tarderez pas à m'offrir les prémices des fruits qui croissent pour vous : *Primitias tuas non tardabis reddere.* (*Exod.*, XXII, 29.) De là, cette espèce de sacrifice par lequel, ne réservant rien de la victime immolée d'Israël, la nation fidèle protestait hautement que, comme elle avait tout reçu de Dieu, c'était à Dieu que tout devait se rapporter.

Mais, parce qu'il n'a pas besoin de vos biens, ce n'est pas pour lui qu'il vous les demande; ses droits, il les transfère aux pauvres. Et dès là, cette portion que Dieu leur assigne, devient, selon l'expression de saint Ambroise, un revenu dont vous leur êtes comptables : *Tuus denarius census illius est.* En le refusant, que prétendez-vous? Voulez-vous donc vous approprier ce qui appartient essentiellement à Dieu, jusqu'à méconnaître que c'est de ses propres richesses qu'il vous demande une partie? Oubliez-vous qu'à envisager les choses sous ce point de vue, ce que vous devez donner, à proprement parler, n'est pas à vous? Et, si vous disputez à Dieu le droit inaliénable qu'il a sur vos possessions, de sa part que méritez-vous? Qu'il vous les enlève, ces possessions dont vous étendez audacieusement les limites jusqu'à paraître lui contester la solidité de ses prétentions; qu'il vous apprenne à connaître à qui appartenait votre fortune, en vous montrant le pouvoir qui en renverse les fondements; que pour ne plus exposer auprès de vous la justice des offrandes qu'il vous ordonne de lui faire, il transporte en des mains plus soumises un trésor qu'il veut partager. Eh! n'est-ce point là, puis-je demander avec saint Augustin, n'est ce point là la funeste source de ces malheurs, de cette décadence, de cette ruine presque entière qui transforme quelquefois en indigents, des riches présomptueux qui croyaient l'être de leurs propres biens; qui en avaient perdu de vue la première origine; qui eussent regardé comme enlevé à leur opulence ce qu'ils eussent accordé à la disettte d'autrui; et qui n'avaient jamais rien à donner malgré les ordres de Dieu, parce qu'ils n'en avaient jamais assez selon les désirs de leur insatiable cupidité : *Unde damnum, unde pericula? De sterilitate nostra.*

Mais encore, riches qui m'écoutez, n'est-ce pas envers vous que la main du Seigneur s'est montrée spécialement libérale? Cette brillante prospérité, la réussite de ces projets, le succès de ces entreprises, à qui les devez-vous? Je ne vous demande que de l'examiner conformément aux premiers principes de la raison. Elle ne refuse pas à Dieu le titre d'arbitre suprême du monde, selon la volonté duquel tout s'y règle, au pouvoir duquel tout est assujetti. Si vous êtes riches, il a donc permis qu'elles passassent en vos mains, ces richesses, qu'il eût pu si facilement en détourner. Vous êtes comblés de ses dons; et il n'obtiendrait pas même de vous un tribut de reconnaissance! Or, le sentiment dû à ses bienfaits, comment le lui marquer? Comme le témoigna autrefois son peuple qui, dans la joie de sa délivrance, sous la protection d'Assuérus, régla expressément que les pauvres participeraient à la commune allégresse : *Et pauperibus munuscula largirentur* (*Esther.*, IX, 22); comme le témoigna l'armée triomphante de Judas Machabée, dont les soldats généreux, enrichis des dépouilles des vaincus, les distribuèrent aux infirmes, aux orphelins et aux veuves : *Debilibus et orphanis, et viduis diviserunt spolia* (II *Mach.*, VIII, 28); comme on le témoigne encore de nos jours dans ces événements qui intéressent la félicité publique, en conséquence desquels on voit éclater la libéralité envers les pauvres, pour remercier ainsi le Seigneur, et pour publier que, comme les biens nous viennent de Dieu, c'est sur les pauvres qu'il nous a chargés de les répandre. Usage universel que la raison

et que la religion appuient, que tous les peuples ont adopté, que la piété des grands a consacré, que vous avez vu pratiquer vous-mêmes, sans en retirer pour vous de salutaires leçons.

Tranquilles dans le sein de votre fortune particulière, accoutumés à jouir de ses avantages, bornés à en estimer le bonheur, vous affectez d'en ignorer la source; comme si sa continuité devait diminuer vos obligations envers celui de qui vous la tenez. Sa magnificence, à mesure qu'elle se soutient, vous trouve toujours moins sensibles, et l'on ne voit que trop souvent que ce sont ceux même auxquels Dieu a le plus accordé, qui s'empressent le moins à lui rendre.

De là, mes chers auditeurs, le double outrage qu'ils font au Seigneur, et par la désobéisance qui lui refuse ce qu'il exige, et par l'ingratitude qui oublie ce qu'elle lui doit. De là, par conséquent, la liaison qui se trouve entre la cause de Dieu, et celle des pauvres; puisque ceux-ci viennent demander de sa part ce qui lui est dû; en le refusant, c'est à eux et à Dieu que vous manquez. De là, cette humble soumission que vous devriez opposer dans vos aumônes à la soumission du pauvre qui vous les demande; puisqu'en même temps que la pauvreté paraît se soumettre à vous, vos richesses mêmes sont un nouveau titre qui vous soumet à Dieu. De là cet empressement et cette joie avec lesquels vous devez faire l'aumône, puisque vous honorez par là et la souveraineté et la libéralité de Dieu. De là cette proportion qui doit se trouver entre vos biens et vos aumônes; puisque, comme Dieu exige, il exige ce que vous pouvez donner. Ainsi le recommandait à son fils le vertueux Tobie. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup : *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue.* (*Tob.*, IV, 9.) De là, enfin, cette constance qui doit perpétuer vos aumônes. Que tel pauvre cesse d'en avoir besoin; Dieu ne cesse pas pour cela de vous en demander le tribut par la voix des autres. Il les substitue tous à sa place; ils reçoivent tous par son autorité. Disons plus, chrétiens, c'est Dieu lui-même qui reçoit dans la personne des pauvres. C'est donc véritablement à Dieu que s'adresse la générosité de l'aumône.

Vous ne reconnaissez pas ce Dieu sous les traits de ce pauvre qui implore votre secours! Ah! chrétiens, entendez donc la voix de Jésus-Christ, qui, plus forte que celle du malheureux que vous avez soulagé, vous dit clairement : c'est moi que vous avez nourri, dont vous avez apaisé la soif, dont vous avez calmé les douleurs, auquel vous avez fourni des vêtements, dont vous avez adouci les fers, que vous avez charitablement reçu dans votre maison : *Dedistis mihi..... collegistis me.... cooperuistis me... visitastis me, venistis ad me.* (*Matth.*, XXV, 36.) Vous, Seigneur! ah! pauvre, il est vrai, pendant un temps sur la terre, pour mériter aux hommes les trésors de la grâce et de la gloire, vous leur apprîtes à respecter toujours cette pauvreté que vous avez consacrée par votre exemple; mais il n'est plus ce temps de votre présence sensible où les Zachée pouvaient vous recevoir dans leurs maisons; où les Madeleine pénitentes pouvaient arroser vos pieds divins de parfums; et, selon votre parole même, il devait y avoir toujours des pauvres dans le monde; et vous ne deviez pas toujours y demeurer de manière à y être aperçu. C'est cependant à moi, vous répond toujours Jésus-Christ dans l'Evangile; c'est à moi que vous avez ménagé ces consolations : *Mihi, mihi fecistis.* Oui, c'est à moi, parce que c'est en vue de moi; parce que les pauvres me sont spécialement chers; parce que leurs intérêts sont les miens; parce que, comme sur la terre j'ai partagé leurs douleurs, et comme ils partagent les miennes; à ce titre particulier, je suis singulièrement leur chef, et ils sont singulièrement mes membres : *Mihi fecistis.* C'est à moi, par là même qu'expressément je le déclare, par là même qu'il est ordinaire parmi les hommes de croire obliger personnellement un protecteur, en servant celui qui en est protégé; par là même que les traitements faits aux ambassadeurs des princes regardent les princes mêmes. Or, les pauvres me représentant auprès de vous, ils vous rappellent la pauvreté que j'ai endurée pour vous. C'est par eux que je m'adresse à vous. Ce que le plus humilié, le plus faible, le plus misérable d'entre eux obtient de vous, je le regarde comme fait à moi; et c'est moi, la vérité éternelle, qui vous en suis garant : *Amen dico vobis, quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (*Ibid.*, 40.)

Et que pouvait donc faire de plus le Seigneur, demande ici saint Cyprien, que d'émouvoir, par la considération du Maître, celui qui serait tenté de mépriser le disciple? Comment, ajoute saint Léon, osez-vous refuser à un infortuné ce que Jésus-Christ proteste demander pour lui-même, voulant être secouru par vous dans l'humilité du pauvre, en même temps que vous l'adorez dans la majesté de son Père? Et quel est celui d'entre vous qui ne fût prêt à exaucer toutes ses demandes, si vous le voyez paraître parmi vous? Or, il n'y a point de différence, reprend alors saint Chrysostome, entre donner à un pauvre, ou donner à Jésus-Christ : *Nihil interest sive huic pauperi, sive ipsi Christo dederitis.* Vous pouvez avoir le même avantage que ceux qui, pendant sa vie, nourrirent le Sauveur du monde. Et ne vous scandalisez pas, continue le saint docteur : c'en est un beaucoup plus grand. Car, quel est le cœur que la présence sensible de Jésus-Christ n'attendrirait pas? Or, il est plus glorieux pour lui que, par égard pour sa seule parole, que par un principe de foi, que par un saint mouvement de charité, vous respectiez un malheureux, et que vous l'aidiez; c'est porter plus loin encore le respect pour Jésus-

Christ même : *Majoris erga Christum reverentiæ signum est.*

Dites après cela, dites que vous donnez avec peine à certains pauvres, et qu'il est des aumônes que vous regrettez. Je sais, mes chers auditeurs, qu'il est, dans la distribution que vous en faites, des règles de prudence à consulter et à suivre. Je sais que vous devez particulièrement à ceux dont les besoins sont plus multipliés; et qu'il n'est pas à propos de donner aux uns de si grands secours, que les autres en soient privés. Je sais que vous devez préférablement à ceux qui, dans une égale nécessité, ont avec vous de singuliers rapports, et qui vous sont unis par quelques liens, tels que peuvent être celui du sang ou de la reconnaissance. Je sais que vous devez sagement secourir ceux que la vertu a rendus plus dignes de Dieu, ou ceux dont la pauvreté même peut menacer la vertu. Mais ce qu'il y a vraiment à condamner, c'est cette capricieuse prédilection, ce choix bizarre, cette préférence purement humaine qui, sans discernement et sans règle, aide les uns, néglige les autres, et qui, témérairement, suppose des vices dans ceux dont on ne veut pas tempérer les disgrâces. Pouvez-vous être trompés dans vos aumônes, quand même vous le seriez sur les qualités du pauvre? Peuvent-elles être perdues pour vous, dès que c'est Jésus-Christ qui les reçoit; et n'avez-vous pas à craindre plutôt qu'en refusant d'écouter le pauvre, ce ne soit Jésus-Christ même que vous refusiez d'entendre, comme il s'en plaindra un jour? *Quandiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 45.)

Ils sont donc bien autorisés, les pauvres, à appuyer leur demande du nom de Dieu. Ce grand nom, voilà leur titre. Qu'ils le fassent valoir, quand la misère les y autorise, avec cette humble résignation sans laquelle il n'y a dans la pauvreté que d'infructueuses rigueurs; mais qu'ils ne l'abandonnent jamais. Oui, qu'ils réclament votre libéralité au nom de Dieu et de sa providence dont, comme vous, ils sont les enfants ; au nom de Dieu et de sa souveraineté à laquelle, comme eux, vous êtes assujettis; au nom de Dieu et d'un Dieu-Homme dont ils sont les membres souffrants. A la force touchante de ce nom qu'avez-vous à répondre? Est-ce donc assez pour en honorer la majesté et la puissance que de souhaiter au pauvre l'assistance de Dieu, lorsque Dieu vous a chargés vous-mêmes d'aider ce malheureux qui ne peut rien obtenir de vous? Est-ce assez de demander à Dieu, en faveur des pauvres, des bénédictions qui doivent lui parvenir par vos mains et dont vous-mêmes arrêtez le cours? En est-ce assez de renvoyer ainsi à Dieu ce pauvre que Dieu lui-même envoie à vous? Ah! chrétiens, c'est au nom de Dieu que l'on vous demande; voilà ce qui vous en exprime les droits et l'obligation de vous y soumettre : ce qui vous en rappelle les ordres et le motif qui doit vous porter à les remplir; ce qui vous en retrace les bienfaits et la reconnaissance qu'ils méritent; ce qui vous en expose les desseins et la nécessité de vous y conformer.

C'est au nom de Dieu que l'on vous demande! Auprès de vous serait efficace le nom d'un père, d'un bienfaiteur, d'un ami, d'un grand de la terre. Et c'est ici le Père commun des hommes qui vous recommande les enfants que sa tendresse n'a garde d'abandonner. C'est un protecteur libéral qui, pour prix de sa protection, veut procurer à autrui la vôtre. C'est l'ami le plus généreux qui vous conjure par l'amour que vous lui devez de l'étendre sur ceux qui lui sont chers. C'est le Maître du monde qui vous honore du soin d'en modérer les disgrâces et d'y faire briller sa bonté.

C'est au nom de Dieu et d'un Homme-Dieu que l'on vous demande! Le nom de Jésus-Christ, par lequel seul vous devez être sauvés des affreux malheurs de l'éternité ne pourra-t-il vous engager à sauver quelques-uns de vos frères des misères du temps? Ce nom, par lequel vous sollicitez journellement le Père céleste, ne communiquera-t-il aucune efficacité aux sollicitations que la nécessité forme auprès de vous? Ce nom qui, dans la bouche de Pierre (*Act.*, III, 6), opéra un prodige pour guérir le pauvre qui s'adressait à lui, dans la bouche du pauvre ne réussira-t-il point à opérer sur vous un léger effet de miséricorde? Ce nom, que le Sauveur a mérité et soutenu, n'obtiendra-t-il jamais ce que vous êtes obligés de donner à autrui? Ah! plutôt pour la gloire de ce saint nom, dès que votre situation vous le permet et que celle de vos frères l'exige, prouvez donc que c'est là le nom du Dieu que vous adorez. Mais en même temps que les pauvres eux-mêmes apprennent à respecter le Dieu dont le nom fait leur soutien, et qu'ils se gardent d'en abuser. Surtout qu'ils ne viennent pas dans son temple y troubler la grandeur du sacrifice qui lui est offert, la sainteté du silence qui doit y régner, le recueillement des fidèles qui lui adressent leurs invocations et leurs prières. C'était à la porte du temple que se tenait celui que Pierre guérit. Voilà donc les intérêts de Dieu réunis au précepte qu'il vous a fait de l'aumône. Voyons maintenant comment y sont réunis les intérêts du riche auquel ce précepte est imposé.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes chers auditeurs, c'est maintenant en votre faveur, et c'est votre propre cause que je viens plaider auprès de vous. Quel est celui dans le nombre de ceux qui m'entendent qui ose répondre qu'il n'a point à acquitter les dettes de ses péchés? Qu'il n'a point dans cette vie de secours temporels à se ménager, ou qui oublie enfin qu'il a un cœur dont la voix peut difficilements s'étouffer? Pour faire comprendre au riche de quel intérêt il est pour lui de soulager les pauvres je lui rappelle donc

le nombre de ses péchés : il trouve dans l'aumône un moyen de réconciliation. Je lui remets sous les yeux la multitude de ses besoins : il a dans l'aumône une source de protection. Je réclame enfin les sentiments de son cœur : l'aumône est conforme à son inclination. C'est donc ici la cause du pécheur, la cause du faible, la cause de l'homme. C'est dans l'homme tout à la fois la cause de la religion et de l'humanité.

Aumône, moyen de réconciliation; Non en ce sens, mes chers auditeurs, qu'elle justifie par elle-même, ou que, par une fausse interprétation de ces paroles de Jésus-Christ aux pharisiens : Donnez l'aumône et tout est purifié dans votre âme : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (*Luc.*, XI, 41); on puisse croire qu'il suffit d'être libéral envers les pauvres pour être juste aux yeux de Dieu; et d'un acte de vertu faire ainsi un prétexte qui autorise tous les vices. Par ces paroles dont, au témoignage de saint Augustin, quelques-uns avaient abusé, Jésus-Christ apprenait aux pharisiens que l'aumône qui tend à extirper la racine même de la cupidité, est, pour en effacer les taches, un moyen bien supérieur à ces cérémonies extérieures dont ils faisaient parade et qui servaient de voile au désordre de leur injustice.

Il est vrai cependant, et c'est le langage unanime des Pères de l'Eglise, que l'aumône est véritablement un remède au péché suivant cette parole de Daniel à Nabuchodonosor : Prince, rachetez vos péchés par vos aumônes : *Peccata tua eleemosynis redime.* (*Dan.*, IV, 24.) Comme l'eau éteint les ardeurs du feu, l'aumône résiste au péché ; c'est l'oracle de l'Esprit-Saint : *Ignem ardentem exstinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis.* (*Eccli.* III, 33.) C'est l'aumône qui expie les péchés, dit l'ange à Tobie : *Eleemosyna..... ipsa est quæ purgat peccata.* (*Tob.*, XII, 9.)

Mais comment, mes chers auditeurs, conduit-elle à la justification? C'est, répondent les théologiens, parce qu'elle est un moyen d'impétration des plus efficaces pour obtenir ces grâces qui préparent à la pénitence et qui la perfectionnent pour l'entière abolition de ce qu'ils appellent la *coulpe* du péché. Que ferons-nous, demandaient autrefois les Juifs au saint Précurseur qui les avertissait de faire de dignes fruits de pénitence : *Quid ergo faciemus?* (*Luc.*, III, 11.) A quoi Jean-Baptiste leur répondait : Que celui qui a des vêtements qui ne lui sont pas nécessaires en donne à celui qui en est dépourvu, qu'il en use de même par rapport à la nourriture : *Qui habet duas tunicas, det non habenti, et qui habet escas, similiter faciat.* (*Ibid.*)

Voilà donc l'aumône spécialement placée parmi les œuvres qui peuvent servir à apaiser Dieu. Et si, dans la dernière sentence de condamnation, il n'est fait mention que du refus de l'aumône, quoique sûrement il y ait d'autres péchés auxquels un châtiment éternel est réservé, c'est, au sentiment de saint Augustin fondé sur les paroles de l'Ecriture que je vous ai rapportées, parce que l'aumône pouvait surtout aider efficacement à les réparer; parce que c'était un moyen puissant qu'il fallait mettre en usage; parce que c'est à la négligence criminelle qui l'a laissée échapper que sont imputés tous les malheurs. Car, comme dit dans un autre endroit le saint docteur, Dieu se laissera attendrir sur ceux qui se seront montrés tendres envers les pauvres. La miséricorde se tient aux portes de l'enfer pour empêcher ceux qui en auront pratiqué les œuvres d'y descendre. La piété sauvera celui qui lui-même en aura été saintement touché envers les malheureux : *Ante fores gehennæ stat misericordia.... Quicunque misertus fuerit, miserebitur ei.*

Riches, donnez donc l'aumône pour obtenir le pardon de vos péchés. Et, puisque c'est à Jésus-Christ que vous la donnez, il vous donnera lui-même des trésors de sa grâce. Il touchera votre cœur de son amour, lorsque vous y entretiendrez l'amour des pauvres. Il aura compassion de votre âme, quand vous aurez pitié de ses membres. Vous l'aurez secouru dans les maux qu'il regarde comme les siens, et il vous secourra dans les misères personnelles de votre péché. Aussi voyons-nous souvent des grâces de conversion pénétrer dans le cœur des riches compatissants auxquels on pourrait adresser ces paroles de l'ange à Corneille le centurion : Vos aumônes se sont élevées jusqu'au trône de Dieu, sans cesse elles sont devant ses yeux pour l'engager à se ressouvenir de vous : *Eleemosynæ tuæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei.* (*Act.*, X, 4.) Faites en vue de Dieu elles furent déjà un effet de votre fidélité et de votre correspondance à sa grâce, il vous en prépare de nouvelles. Vous avez commencé par être charitables, vous finirez par rentrer en grâce avec le Dieu de charité. Auprès de lui vos péchés vous accusent; mais ce sera sans succès, dit saint Pierre Chrysologue, si les pauvres vous défendent, ils vous obtiendront la grâce de les effacer : *Sine causa accusant peccata quem pauper excusat.* Il y a plus encore : quand il serait sûr qu'ils vous sont déjà pardonnés (ce que vous ne saurez jamais dans cette vie), continuez toujours vos aumônes, puisque Dieu les accepte alors en commutation de la peine qu'il vous réservait à subir pour l'expiation de vos péchés. Satisfaction réelle et singulièrement désignée par l'Ecriture et par les docteurs; satisfaction qui croît à proportion de l'ardeur de votre charité et de l'étendue de vos dons; satisfaction qui vous devient si facile. Ah! combien vous épargnez-vous de douleurs par votre saint empressement à modérer celle des pauvres! Dieu pouvait-il mieux pour eux et pour vous manifester sa clémence?

Quelles sont donc vos ressources, riches du siècle, souvent si coupables par l'abus de vos richesses! Si, d'une part, elles for-

ment vos dangers, de l'autre, par un arrangement de la sagesse de Dieu, elles deviennent votre défense. Si le salut est plus difficile pour vous selon la parole du Sauveur, il cherche à vous en aplanir les difficultés. Le ciel, il est vrai, vous menace de ne pas s'ouvrir pour vous recevoir; mais, oserai-je le dire, il vous est en quelque sorte permis de l'acheter. Non, comme le remarque saint Ambroise, que vos trésors en eux-mêmes puissent en être le prix, ils sont trop vils, ces biens; mais la miséricorde qui les répand est précieuse, et c'est par là que vos richesses sont votre rançon: ***Redemptio animæ viri, divitiæ suæ.*** (***Prov.***, XIII, 8.)

Et vous les retenez, vous les conservez, vous les accumulez, ces richesses, l'heureux prix de votre délivrance, si vous saviez en faire usage! Il vous en coûte peu de les consacrer à votre bien-être et au bonheur de la vie. Pour la prolonger d'une année, vous en feriez le sacrifice, et vous plaignez cette portion qui peut vous rendre favorable l'éternité! Ah! vous n'êtes donc riches que pour le temps; vous n'êtes riches que pour le monde; vous n'êtes riches que pour les autres. Non, vous ne l'êtes pas pour vous, dès que vous ne faites pas servir vos richesses à vous procurer le véritable bonheur; à vous ouvrir la céleste demeure, pour faire, selon la parole de Jésus-Christ, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Vous êtes riches? Mais plus insensés encore que ceux qui, par attachechement à leurs richesses, les épargnent dans leurs propres besoins; qui, crainte d'en moins posséder, s'en refusent à eux-mêmes l'usage, et qui deviennent indigents par avarice, parce qu'ils sont avares jusqu'à la stupidité; vous consentez que la mort vous les enlève; que des fils prodigues les dissipent; que des héritiers ingrats s'en emparent; qu'elles périssent pour vous, lorsque vous mourrez au milieu d'elles; plutôt que d'en former, selon le conseil du Sauveur, un trésor que rien ne pourrait vous dérober! Vous êtes riches? C'est bien ici le cas de vous appliquer ces paroles de l'Apocalypse: Vous vous applaudissez de votre opulence: ***Dicis: Quod dives sum et locupletatus*** (***Apoc.***, III, 17); et vous ne voulez pas apercevoir que, devant Dieu, vous êtes pauvres, dès que vous n'avez pas la charité; que, dans l'usage de vos biens, vous êtes aveugles, dès que vous ne savez pas les employer pour les intérêts de votre salut; que, malgré leur abondance, vous êtes dans le pitoyable état d'un triste dépouillement, dès que votre âme n'est point ornée de ces œuvres qui font son véritable avantage: ***Nescis quia tu es... pauper et cæcus et nudus.*** (***Ibid.***) Vous êtes riches, et vous craignez plus de perdre une partie de vos biens que de vous perdre vous-mêmes! Que dis-je? Ce qui fait la matière de vos aumônes peut-il être perdu pour vous, dès que, dans l'aumône vous trouvez, pour cette vie même, une source de protection?

Ici, mes frères, je me représente un de ces riches qu'un nombre d'infortunés environne, et qui, de ses mains, fait généreusement passer dans les leurs de quoi les soutenir dans leurs misères et de quoi les leur adoucir. Ces pauvres, je les regarde aussitôt comme des troupes qu'il lève pour sa sûreté et pour sa défense. L'aumône est comme la solde qui les entretient, et dès lors, par le combat de la prière, combien de voix s'élèvent au ciel pour en solliciter les faveurs et pour en attirer les bénédictions! Sentiment de confiance que l'Esprit-Saint nous assure être une suite de l'aumône et que j'ose vous inspirer sur sa parole, puisqu'elle vous annonce que celui qui donne aux pauvres ne deviendra jamais victime de l'indigence; que Dieu se ressouvient de celui qui est charitable; et que, dans les revers, il trouvera un soutien; que ce qu'il aura prêté aux malheureux, Dieu se charge de le lui rendre. Vérité sensible que confirme souvent d'une manière éclatante la prospérité de ceux qui, pour m'exprimer avec saint Augustin, ont semé leurs biens dans le champ fertile des pauvres.

Et cependant vous ne donnez pas, parce que vous craignez ensuite ne pas avoir assez pour vous. Eh! mes chers auditeurs, combien n'en voit-on pas qui, par l'effet d'une protection du ciel, visible et avouée du monde, n'ont encore aujourd'hui que parce qu'ils donnèrent autrefois! Combien dont l'opulence est plutôt le produit des aumônes de leurs pères, que le fruit de leurs travaux! Combien qui eussent moins laissé en mourant s'ils n'eussent pensé à amasser pendant la vie, et dont Dieu parut bénir sensiblement la charité! En donnant, vous craindriez de ne pas avoir assez pour vous! Mais montrez-nous un seul exemple qui fonde vos craintes. Trop aisément, sans doute, nous citerons des familles que les plaisirs, le jeu, le luxe et la vanité ont réduites à la pauvreté. Où est donc celle qui en soit venue à ce terme par la multitude de ses aumônes? Vous n'osez pas donner! C'est la précaution pour l'avenir qui vous arrête! Précaution qui, portée trop loin, ne tend à rien moins qu'à anéantir le précepte de l'aumône. Mais il ne reste presque plus de nourriture à la veuve de Sarepta, lorsqu'elle la partage avec le prophète que la faim dévore; et ce peu qui lui reste sert à le nourrir elle et son fils pendant les trois années de la famine qui survient. Vous n'exigez pas, il est vrai, de pareils miracles de la Providence; mais comptez au moins sur l'étendue immense de ses ressources, lorsque vous en aurez été l'instrument envers les pauvres. Dieu consentira-t-il jamais à abandonner celui qui jamais n'a pu se résoudre à abandonner les pauvres!

Vous leur donneriez volontiers, mais un nombre d'enfants demande des soins; il faut pourvoir à leur éducation; il faut penser à leur établissement; il faut leur faire un état. Oui, mes chers auditeurs, vous le pouvez, vous le devez. Mais c'est précisément pour cela qu'il faut faire des aumônes. Je ne vous dis pas: Sacrifiez le bien de votre famille, de

vos enfants; mais dans la supposition que votre situation le souffre, je vous dis avec saint Cyprien : Donnez, parce que vous avez beaucoup d'enfants, et parce que vous devez vous intéresser beaucoup à eux. Donnez, pour concourir au bien de leur âme, à la pureté de leur innocence, à la sainteté de leur vie. Donnez, pour leur conservation, pour leur avancement, pour le maintien de leur fortune légitime. Donnez, pour engager Dieu à les regarder singulièrement comme ses enfants, en regardant les pauvres comme les vôtres. Saint et avantageux traité que vous ferez alors avec Dieu, et par lequel vous vous chargerez mutuellement de ce qui réciproquement vous est si cher; et vous le forcerez en quelque sorte à veiller particulièrement sur ceux qui vous appartiennent, dès que vous veillez vous-mêmes avec soin sur ceux qui sont à lui. Donnez l'aumône, non-seulement pour vos enfants, mais en leur présence, pour leur apprendre de bonne heure à la donner; pour leur laisser, avec votre héritage, ces sentiments de charité qui sont l'art de le conserver; pour les instruire à ne pas préférer le patrimoine que vous leur destinez sur la terre, aux biens éternels pour lesquels ils sont créés, et au Dieu qui les leur réserve. Et si les pauvres étaient assez ingrats pour ne pas solliciter le ciel pour eux et pour vous, enfermée dans leur sein, votre aumône devient elle-même une prière et un bouclier contre les malheurs. C'est l'oracle exprès des livres saints : *Conclude eleemosynam in corde pauperis, et hæc pro te exorabit ab omni malo* (*Eccli.* XXIX, 15).

Je vous étonne peut-être, mes chers auditeurs, en vous faisant envisager des avantages temporels comme une récompense de l'aumône, et ce serait peu, je l'avoue, si c'était la seule. Mais, puisqu'elle peut vous en obtenir de plus précieuses encore, croiriez-vous indigne de Dieu, souverain dispensateur de toutes, de vous en accorder de cette nature? Eh! remarquez donc, je vous prie, que, quoique temporelles, et dès-là moins à désirer pour vous, ces grâces néanmoins peuvent entrer dans l'économie de la Providence, et qu'elle paraît même intéressée à vous en favoriser.

Pourquoi ? Parce qu'en usant libéralement de vos biens en faveur des pauvres, il est de leur intérêt que de grands biens soient en votre pouvoir; parce qu'étant le protecteur et le père des pauvres, il est de leur avantage que Dieu vous procure les moyens de les secourir; parce que faisant part aux pauvres des bénédictions que Dieu vous envoie, il est de la gloire de Dieu que, par leur organe, vous lui en fassiez rendre des actions de grâce; parce que les biens du temps que Dieu vous donne, changent en quelque sorte de nature dès que vous en faites un saint usage; parce que Dieu les augmente pour augmenter les effets de votre charité, pour vous fournir une nouvelle matière de mérites, pour voir exécuter par vous ses adorables volontés. Aussi le pauvre semble-t-il entrer dans ses vues, lorsque, dans le premier mouvement de sa reconnaissance, il désire hautement que Dieu vous rende le bien que vous lui faites, qu'il verse sur vous ses bénédictions et qu'il conserve vos jours.

Vous ne l'ignorez pas, mes frères, on l'a vu, ce Dieu sensible et bienfaisant, rendre miraculeusement à la prière des pauvres une femme vertueuse que la mort leur avait ravie. Quel spectacle que celui dont nous trouvons le sûr détail dans les *Actes des apôtres !* (*Act.*, IX, 36 et seq.) Car le récit est tiré des livres saints. Tabithe (c'est le nom de cette femme à jamais célèbre par les œuvres de sa charité), Tabithe, après avoir rempli l'espace de sa vie des saints exercices de miséricorde : *Plena eleemosynis quas faciebat*, touche enfin au terme de sa carrière, les infirmités la conduisent au tombeau : *Factum est ut infirmata moreretur.* Autour d'elle se trouvent réunis les pauvres dont elle avait toujours été la protectrice et la mère. Aussitôt Pierre est appelé par leurs cris et par les gémissesements de leurs douleurs : il se voit environné de cette multitude éplorée qui, dans l'accablement de son affliction, réclame la puissance de cet apôtre. On expose de toutes parts sous ses yeux les vêtements que fournissait Tabithe, on lui présente le travail assidu de ses mains, que la miséricorde avait consacré au secours des indigents, on unit à cette vue l'éloquence des sanglots. Les soupirs que tant de fois elle avait arrêtés se changent en traits de flamme, pour pénétrer jusque dans le cœur de Dieu ; les larmes que tant de fois elle avait essuyées, se disposent à fléchir le Seigneur par leur abondance. La désolation et le deuil de ceux qui sont auprès du cadavre va frapper le ciel et l'attendrir : *Circumsteterunt omnes viduæ flentes, ostendentes ei tunicas et vestes quas faciebat illis.* Non, vous ne résisterez pas, Seigneur. Les sacrés effets d'une telle charité, vous les honorerez d'un miracle de votre puissance. Vous écouterez les désirs des pauvres dont Pierre vous offre la demande : *Petrus ponens genua oravit.* Le voilà, chrétiens, voilà le signe éclatant de la faveur que Dieu accorde aux aumônes! Tabithe, levez-vous, *Tabitha, surge.* A l'instant elle se lève ; la charité l'arrache des bras de la mort, elle la rend à des infortunés qui, dans son tombeau, envisageaient déjà le leur : *Et cum vocasset sanctos et viduas, assignavit eam vivam.*

Achevons, par une dernière vue que l'intérêt seul des pauvres m'engage à proposer, parce qu'elle est plus sensible. Je devrais la supprimer; pour des chrétiens, elle est superflue : mais je parle à des hommes ; auprès d'eux, le motif le plus faible est quelquefois le plus pressant, c'est à eux à le relever par ceux du christianisme. Enfin, riches, vous avez un cœur ; or, un des premiers sentiments que la nature y a gravés c'est la compassion. Ce qui serait à envier dans votre sort, c'est l'avantage

de pouvoir adoucir le sort d'autrui. Les heureux mêmes du siècle vous désavoueraient, s'ils vous soupçonnaient d'en voir sans pitié les malheurs. Vous seriez l'opprobre de la société, si vous n'y teniez pas par les sentiments.

Eh ! pouvez-vous les étouffer, lorsqu'il se présente à vous, cet homme, qui, d'une voix faible, d'un air exténué, d'une main tremblante, vous peint, hélas trop énergiquement, la justice de sa demande ? Lorsqu'elle a recours à vous, cette veuve, cette mère désolée qui, aux cris de ses tendres enfants, à leurs soupirs et à leurs larmes n'a d'autres secours à donner que ceux qu'elle attend, prête à périr de regrets, quand elle voit les siens prêts à périr de misère ? Lorsqu'ils s'adressent à vous, ces vieillards courbés moins sous le poids des ans, que sous celui des travaux et des infirmités; pour qui les soulagements deviennent plus nécessaires, à mesure qu'ils peuvent moins se les procurer ? Que vous disent-ils ces sentiments, à la vue de ces maisons où règne quelquefois une pauvreté d'autant plus onéreuse, qu'elle se déguise et redoute les secours trop apparents, à la vue de ces tristes demeures où la maladie consume lentement un chef de famille qui en était le soutien, à la vue de ces hôpitaux, monuments tout à la fois de la charité publique, et des maux des particuliers qui viennent s'y réunir.

Ecoutez-la donc, au moins, mes chers auditeurs, cette voix de la nature qui semble devancer ici les ordres de la religion. Comme celle-ci, celle-là vous invite à partager même vos aliments avec ceux qui n'ont pas de quoi se nourrir : *Frange esurienti panem tuum* (*Isa.*, LVIII, 7); à ne pas méconnaître vos frères dans des pauvres qui sont hommes comme vous, de la même origine que vous, enfants de Dieu comme vous : *Carnem tuam ne despexeris.* (*Ibid.*) Hé ! seriez-vous donc les seuls qui ne fussiez pas émus du contraste que leur état forme avec le vôtre? Aussi durs que ce riche dont nous parle l'Evangile, presque continuellement dans l'abondance des festins, il n'en coûterait pas à vos cœurs de voir ce pauvre qui, pour soutenir sa vie, demande uniquement ce qui se perd dans la prodigalité de vos tables ? Vêtus superbement dans toutes les saisons, il n'en coûterait pas à vos cœurs de voir ce pauvre, faute de vêtements, exposé à la rigueur des plus dures ? Dans le sein de vos riches habitations, où se réunit ce que la grandeur a de décoration, ce que la délicatesse a d'agréments, ce que l'amour du bien-être a imaginé d'aisance, il n'en coûterait pas à vos cœurs de voir ce pauvre réduit à mendier un asile, s'estimant heureux, quel qu'il soit, si on lui permet de l'habiter ?

Ah ! il parle, malgré vous, votre propre cœur en faveur des pauvres, il vous sollicite, et leurs misères triompheraient de vous, si vous en deveniez les témoins. Vous seriez vaincus par leurs larmes, si, devant vous, il leur était permis de les répandre. Vous ne vous montrez cruels quelquefois à leur égard, que parce que vous sentez de l'inclination à ne pas l'être, car, si vous craignez de voir, si vous ordonnez qu'on écarte de votre présence les pauvres, c'est parce que vous redoutez l'éloquence de la pauvreté. Qu'allégueriez-vous, en effet, pour vous défendre ? Les malheurs et la difficulté des temps? Je ne vous dis pas que souvent vous vous en apercevez peu, mais si elle est sensible pour vous, que doit-elle être pour les pauvres? Les délaisserez-vous, quand ils ont le plus besoin d'être secourus? Que leur nombre vous accable? Quoi, parce qu'il y a plus de malheureux, vous n'en voudrez soulager aucun? Qu'ils doivent travailler? Il est vrai : malheur à ceux dont l'oisiveté cause la misère, ou dont la misère se plaît à s'entretenir dans l'oisiveté; mais tous peuvent-ils travailler? Que leurs demandes vous fatiguent, que leurs plaintes vous lassent, que leur cris vous importunent? Mais est-ce encore un crime dans eux que de manifester leur indigence, plutôt que d'y chercher auprès de vous un remède? Aimez-vous mieux qu'ils meurent de ses rigueurs? L'obstination de vos refus n'est-elle pas la cause de l'importunité de leurs prières? Que leur état n'est point si à plaindre, qu'ils y sont accoutumés? Il vous est facile de juger ainsi de leur conditions dans les douceurs de la vôtre. Qu'ils exagèrent leurs maux, qu'ils en imposent? Ah! quelle est donc leur situation, vous répond saint Chrysostome ! S'ils en sont réduits à cet artifice; il devient l'éloquent reproche de votre dureté, parce que vous regarderiez d'un œil indifférent des malheurs communs. Ce n'est qu'en vous trompant qu'on espère de vous attendrir.

Ici, mes frères, je crois pouvoir abandonner leur cause à la générosité, à la piété de ceux qui m'entendent. Mais, en finissant, j'élève la voix au nom des pauvres ; de leur part, j'adresse à leurs bienfaiteurs les vœux que dicte la reconnaissance, et j'ose présensenter au ciel même, les vœux quelle forme en leur faveur.

Heureux, m'écrierai-je avec le Prophète, celui dont la charité attentive veille sur les indigents : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* (*Psal.*, XL, 1.) Si jamais il est en proie aux afflictions (et quel est celui qui peut s'en affranchir ?), s'il est pour lui des jours de tristesse et de deuil, il trouvera un appui dans le Seigneur, après avoir été lui-même celui des pauvres. Il aura été leur consolateur, c'est de Dieu qu'il recevra ces consolations : *In die mala liberabit eum Dominus.* (*Ibid.*, 2.) Que dès à présent ce Dieu de bonté, dont il seconde les vues, étende sur lui les effets de sa protection puissante, qu'il prolonge des jours employés au soulagement des malheureux : *Dominus conservet eum et vivificet eum !* (*Ibid.*, 3.) Que ce soient pour lui des jours de prospérité et de grâce, comme il a fait pour autrui des jours de miséricorde et de charité ! Que la terre, témoin de son zèle et de son amour pour les pauvres, le devienne aussi des récompenses que Dieu y attache : *Beatum faciat*

eum in terra! (*Ibid.*) Que ses ennemis échouent dans la malignité de leurs desseins ; que leurs complots, leurs efforts et leur haine soient sans succès, puisqu'il a pour amis les pauvres : *Et non tradat eum in animam inimicorum ejus.* (*Ibid.*)

Hélas ! Seigneur, il doit nécessairement arriver ce jour que vous avez assigné à la mort, pour immoler ses victimes. C'est surtout en ces derniers moments que vos secours seront l'objet de nos désirs : qu'il les reçoive donc alors ce riche compatissant ! Que les douleurs dont il sera assiégé, soient accompagnées du courage qui les supporte, de la charité qui les sanctifie, de l'espérance qui les adoucit ; ou, s'il se peut encore, pour épargner sa faiblesse, d'un ménagement qui les tempère : *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus.* (*Ibid.*, 4.)

Oui, riches protecteurs des pauvres, le Seigneur va se lever, non pour venger sur vous leur misère, mais pour exaucer dans vous leur demande. Ce que vous leur avez donné de vos richesses est la seule part qui reste entre vos mains. Elle y forme ce trésor de bénédiction qui vous dispose à paraître au tribunal de Dieu, et qui va vous y précéder pour vous y défendre. Sur la terre, après votre mort, les pauvres s'empresseront à former, pour votre gloire, l'édifiant appareil de votre convoi funèbre ; ils pleureront sur votre tombeau, ils honoreront votre mémoire de leurs regrets, leur douleur sera la touchante voix qui publiera vos louanges. Mais elle fera plus encore, elle pénétrera jusque dans le ciel, elle l'ouvrira à vos désirs, elle s'unira à la voix des anges qui célébreront votre entrée triomphante dans l'éternité de bonheur. Je vous le souhaite.

SERMON XLI.

Pour le vendredi saint.

PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Justitia et pax osculatæ sunt. (*Psal.* LXXXIV, 11.)

La justice et la paix se sont réunies

Voilà, en deux mots, la plus juste idée du mystère que l'Eglise en deuil nous rappelle dans ce grand jour. Voilà le prodige qu'a opéré l'Homme-Dieu dont elle pleure la mort. Voilà l'admirable effet de sa médiation entre Dieu et les hommes. Dieu conservant tous les droits de sa justice, et les hommes autorisés à espérer toutes les douceurs de sa paix. Dieu entièrement vengé par l'immolation de Jésus-Christ, le monde par l'immolation de Jésus-Christ à l'abri des vengeances de Dieu. Tous les fléaux de la divine colère d'une part ; de l'autre, toute l'étendue de la clémence divine. C'est là ce que nous présente la passion du Sauveur : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Elle est donc tout ensemble un mystère de terreur et un mystère de confiance. C'est un mystère de terreur, si nous envisageons comment Dieu punit sur Jésus-Christ les péchés des hommes. C'est un mystère de confiance, si nous pensons avec quelle tendresse pour les hommes Jésus-Christ expie leurs péchés. C'est un mystère de terreur : la victime que Dieu frappe nous apprend combien il est redoutable. C'est un mystère de confiance : la victime qui se sacrifie nous montre combien nous devons l'aimer. C'est un mystère de terreur : le bras de Dieu déploie toute sa force. C'est un mystère de confiance : la bonté de Dieu répand tous ses bienfaits. C'est un mystère de terreur : l'Homme-Dieu est accablé sous le poids des iniquités de la terre. C'est un mystère de confiance : toutes les iniquités de la terre sont effacées par l'Homme-Dieu. Le péché est rigoureusement puni, le pécheur est efficacement pardonné.

O conciliation ineffable de la justice et de la paix ! *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Peut-être, mes chers auditeurs, votre piété exigerait de moi le récit si connu, mais toujours si intéressant, des souffrances de Jésus-Christ. Je voudrais pouvoir occuper vos esprits, et plus encore vos cœurs de ce détail aussi attendrissant qu'il est instructif. Mais, comment y suffire ? Comment réunir et les circonstances de ce grand et douloureux événement, et les leçons qui en résultent ? Effrayé par l'immensité et par la sublimité du sujet, ne sachant ni comment en rendre l'énergie, ni comment en borner la morale, je me suis déterminé à vous exposer simplement comment Jésus-Christ concilie la justice et la miséricorde dans ses souffrances. Jésus-Christ épuisant sur lui tous les traits de la justice de Dieu qu'il veut venger ; Jésus-Christ ouvrant dans lui toutes les sources de la miséricorde divine aux hommes qu'il veut sauver. Tel est, dans Jésus-Christ, le triomphe de l'une de l'autre.

C'est par la croix que toutes les deux ont triomphé. Rendons hommage à toutes les deux, en nous prosternant aux pieds de la croix. *O Crux ! ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu se plaignait autrefois, par la bouche d'un de ses prophètes, de ce qu'il n'était personne qui pût s'opposer aux effets de sa justice que les crimes de son peuple avaient irritée. J'ai cherché quelqu'un, disait-il, qui se mît entre moi et la terre, pour que, soustraite à ma vengeance, la terre ne fût point immolée sous mes coups, et je ne l'ai pas trouvé : *Quæsivi virum..... qui staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem eam..... et non inveni.* (*Ezech.*, XXII, 30.) Le voici enfin ce Médiateur puissant que Dieu demande. Et, de la part de ce Médiateur adorable, voilà abondamment tout ce que Dieu pouvait demander. Eh ! que pouvait exiger la justice de Dieu qu'elle n'aperçoive pas dans la passion de Jésus-Christ ? Elle s'exerce sur un Homme-Dieu, voilà donc l'inestimable valeur de la satisfaction, opposée à l'énormité du péché. Elle s'exerce par les divers genres de peines, voilà donc l'universalité de la satisfaction opposée aux divers désordres du péché. Elle s'exerce publiquement et avec éclat, voilà donc la solennité

de la satisfaction opposée au scandale du péché.

Vous le savez, mes chers auditeurs, et vous devez en conclure spécialement la sagesse infinie de Dieu dans ce mystère; la grandeur de Dieu formait elle-même un obstacle à la pleine satisfaction de sa justice. Il pouvait y avoir des pécheurs sur la terre; et la terre ne pouvait point offrir une réparation suffisante du péché. Les hommes pouvaient désobéir aux ordres de Dieu; et ils ne pouvaient pas apaiser efficacement sa colère. Avec leur bassesse, pouvait se concilier l'audace de leur révolte; mais qu'étaient-ils pour en effacer le crime par une convenable expiation? Dieu pouvait sans doute creuser l'abyme qu'il réserve encore aux coupables, ils eussent été punis; mais lui-même n'eût pas été satisfait. Et c'est parce qu'il n'aura jamais puni assez ceux qui auront refusé d'avoir part aux satisfactions offertes par Jésus-Christ, que la durée de Dieu même sera la mesure de la durée de leurs châtiments. En payant à sa justice tout ce qu'ils peuvent, ils ne lui paieront jamais tout ce qu'ils lui doivent. La vengeance est bornée par les bornes de ses victimes, la punition d'une créature rebelle est toujours inférieure à l'outrage fait au Créateur; et, lors même qu'il paraît verser sur elle à pleines mains le calice de sa fureur, on peut dire en un sens que ce n'en est qu'une goutte et un écoulement : *Stillabit furor meus.* (II *Par.*, XXXIV, 25.)

Sur qui donc doivent fondre ses traits formidables? Quel est celui que Dieu peut frapper en liberté pour les péchés de son peuple? Qui peut mettre la proportion et l'égalité entre la réparation et l'offense? Cieux et terre, soyez attentifs! Voici la parfaite conciliation de tous les intérêts. La terre ne périra pas, et le ciel sera pleinement vengé.

Jésus-Christ s'est annoncé aux hommes comme Fils de Dieu, et il a prouvé en lui la divinité de sa personne par la divinité de ses œuvres. Or, ce Fils à qui tout appartient par droit d'héritage, par qui Dieu a fait les siècles, qui est la splendeur de sa gloire, et l'image substantielle de son Père, pour qui ce n'est point une usurpation de se dire égal à Dieu : telle est la victime que Dieu s'est choisie, et sur laquelle vont tomber tous les coups de ce bras tout-puissant que le péché avait armé : *Purgationem peccatorum faciens.* (*Hebr.*, I, 3.)

Aussi, mes chers auditeurs, est-ce d'abord en cette qualité qu'il se présente. Et, dès les premiers instants qui précèdent le sacrifice que Jésus-Christ va offrir de tout lui-même, il en expose la valeur à son Père, en l'appelant de ce nom : *Pater!* (*Matth.*, XXVI, 39.) Mon Père! voilà le frappant début de l'éloquence divine, avec laquelle il vient plaider notre cause au tribunal de la justice suprême. C'était dire à Dieu : Vous avez été outragé par les hommes, mais c'est votre Fils qui s'humilie devant vous. Vos droits ont été méconnus par les hommes, mais c'est votre Fils qui vous sacrifie les siens. Votre volonté a trouvé de la rébellion de la part des hommes, mais elle trouve une soumission entière dans votre Fils. Ces coups terribles qu'ont mérités les hommes, et dont je permets à la nature humaine d'éprouver l'effroi, ne me les épargnez pas; dès que c'est l'ordre de vos desseins, je règle les miens sur les vôtres : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Ibid.*)

Et voilà, mes frères, l'explication de l'insensibilité apparente de Dieu à la prière de Jésus-Christ. C'est précisément parce qu'il s'agit des souffrances de son Fils, que Dieu doit être inexorable, s'il veut être vengé. C'est parce qu'il s'agit d'une satisfaction exacte et rigoureuse, dont a voulu se charger son Fils, que Dieu n'éloigne pas de lui ce calice dont la vue paraît l'accabler. C'est parce que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, qu'un ange est député vers lui comme pour lui déclarer de nouveau, au nom du ciel même, le succès d'une expiation par laquelle Dieu veut être désarmé. Et s'il refuse de demander efficacement à son Père l'exemption d'un sacrifice que la justice divine lui ordonne de consommer, c'est qu'il veut lui offrir une réparation qu'elle-même puisse accepter.

Un Dieu victime! Tel est le spectacle de triomphe qu'il offre au ciel irrité; mais quelle instruction ne fait-il point en même temps à la terre coupable? Si, sous les ombres du péché dont il veut porter la peine, sans avoir pu en contracter la tache, s'éclipsent en quelque sorte les rayons de la divinité même; si Dieu paraît méconnaître son Fils, dès qu'il voit sur lui l'apparence seule du péché; si ce Fils, le Saint des saints, est traité avec une sévérité si rigoureuse, dès qu'il représente les pécheurs; qu'en sera-t-il donc des hommes chargés de leurs crimes personnels, et hors d'état de satisfaire s'ils ne travaillent pas à s'approprier les satisfactions de Jésus-Christ? Oserez-vous dire encore : le péché n'est rien! Et cependant il n'y avait qu'un Dieu qui pût l'effacer. Et cependant, il eût causé la perte de tous les hommes, si un Dieu fait homme n'était pas venu les sauver. Et cependant il n'y avait sur la terre ni douleur, ni châtiment, ni oblation, ni sacrifices capables de l'expier. Le péché n'est rien! Et cependant le monde enseveli sous les eaux, les villes consumées par la flamme, les hommes dévorés par le glaive n'en avaient point été le remède; il fallait le sang d'un Dieu pour nous laver. Le péché n'est rien! Et cependant où trouverez-vous dans l'univers entier une caution suffisante pour un seul des vôtres? Ce péché, dont peut-être actuellement votre conscience est souillée, c'est un mal sans ressource, si vous n'en cherchez que parmi les hommes. Tous ensemble ne peuvent rien pour en acquitter la dette. Vous devez, plus que toutes les créatures réunies ne peuvent donner. Le péché n'est rien! Ah! n'adorez donc plus un Dieu souffrant pour les pécheurs, ou connaissez mieux la grandeur des châtiments dûs au péché. Ou Jésus-Christ

en a trop fait en les expiant par la perte de sa vie, ou vous ne pouvez en faire trop pour qu'ils ne perdent pas votre âme. Dieu doit-il vous épargner, après que pour vous il n'a pas épargné son Fils? En est-ce trop de l'éternité pour la punition du péché des hommes, dès qu'il en a tant coûté à un Dieu pour leur salut?

Quelle lumière ces deux mystères répandent mutuellement l'un sur l'autre! On voit mieux pourquoi Jésus-Christ consent à souffrir, en considérant ce que méritaient les coupables, et on s'étonne moins de ce que les coupables déterminés à l'être, auront à souffrir, lorsqu'on réfléchit sur les souffrances de Jésus-Christ. Nous ne connaissons bien la grièveté du péché, que par la dignité du Réparateur. Et comment en remplit-il le titre? Par l'universalité d'une pénitence qui expie en détail tous les désordres du péché. Second caractère des satisfactions que Jésus-Christ offre à la justice de Dieu.

Le principe du péché étant dans le cœur des hommes, il n'y a point, et il ne peut point y avoir de vraie pénitence sans celle du cœur. Aussi, c'est le cœur de Jésus-Christ qui se livre d'abord au torrent d'une douleur plus étendue que cet océan même d'iniquités qui en est l'objet. Jésus-Christ pénètre d'un seul trait de sa lumière divine toute l'énormité des crimes qui ont souillé la terre. C'est la stupidité de l'idolâtrie, c'est l'audace de l'impiété, c'est le sacrilége du parjure, c'est la cruauté de la haine, c'est le brigandage de la cupidité, c'est la brutale fureur des sens. Il rassemble sous un seul point de vue la multitude, le déluge des péchés qui ont inondé la terre, depuis les premiers jours où commença la durée du monde jusqu'à celui qui en verra la consommation. Les moments qui forment ce long intervalle ne suffiraient pas à en compter les désordres. Ils règnent sur tous les peuples, ils infectent tous les âges, ils pénètrent dans tous les états, ils corrompent toutes les vertus. Quel objet pour la justice de Dieu! Il est donc vrai, chrétiens; mais aussi quel touchant contraste! Comme Jésus-Christ est le pénitent de tous les siècles et pour tous les coupables, l'immense capacité de son cœur renferme plus de regrets, plus d'amertumes, plus de douleurs, que n'a pu renfermer de malice le cœur de tous les hommes. Dieu trop justement irrité, que demandez-vous, si c'est un repentir égal à la faute? Eh bien! voyez la contrition d'un Homme-Dieu l'abattre en votre présence; porter à son âme une atteinte mortelle, le couvrir d'un sueur de sang, et le réduire aux défaillances de l'agonie. Si l'audace du péché parut insulter à la majesté de votre trône; pourrez-vous refuser le pardon que sollicitent si vivement auprès de vous les humbles gémissements d'un Dieu pénitent? Ce n'est point dans lui-même une contrition bornée. Il connaît ainsi que vous-mêmes toutes vos grandeurs. Ce n'est point une contrition partagée, elle s'étend à tous les péchés, parce qu'il n'en est aucun dont il n'apprécie la grièveté. Ce n'est point une contrition forcée; à ces terreurs d'esclave qu'excite plutôt la vue du châtiment que la haine du crime, il oppose la vivacité de cet amour tendre qui voit le plus grand malheur du péché dans le péché même. Ce n'est point une contrition simulée qui prodigue les paroles et qui refuse les œuvres. C'est sa gloire, c'est son sang, c'est sa vie qu'il vous offre. Et voilà, mes frères, comment il supplée aux défauts, à la faiblesse, à l'insuffisance, à l'inefficacité de votre douleur. Dans lui, c'est une douleur réelle, et vous-mêmes doutez souvent de la sincérité de la vôtre. C'est une douleur profonde, et sans pouvoir vous tranquilliser au moins par la réforme de vos mœurs, vous avouez qu'il n'est aucune sensibilité dans la vôtre. C'est une douleur entière, et vous mettez souvent de funestes réserves à l'universalité de la vôtre. C'est une douleur généreuse, et il ne résulte presqu'aucun effort de la stérilité de la vôtre. C'est une douleur vraiment divine, Dieu en est le principe, l'objet et le motif. Apprenez de Jésus-Christ que tel doit être le caractère de la vôtre.

Si le cœur est la source du péché; parmi les péchés, l'Ecriture nous représente l'orgueil de l'esprit comme celui qui marche à la tête de tous les autres : ***Initium omnis peccati superbia.*** (*Eccli.*, X, 16.) Aussi, entre tous les autres, Dieu lance singulièrement ses anathèmes contre l'orgueil. De là ce que nous répètent si souvent les livres saints, lorsqu'ils nous disent que Dieu résiste aux superbes, qu'il les humilie, qu'il les hait, qu'il les déteste : ***Detestor ego superbiam.*** (*Amos*, VI, 8.) Il faut bien rappeler ici (et pourrions-nous y suffire?) tous les excès de l'orgueil humain, depuis que l'homme osa espérer d'atteindre à la science de Dieu, première cause de sa chute : ***Eritis sicut dii.*** (*Gen.*, III, 5.) On l'a vu ne pas rougir d'interroger Dieu, de sonder ses desseins, de censurer sa providence et entreprendre pour ainsi dire d'en réformer la conduite; on l'a vu combattre l'autorité de la loi de Dieu, en secouer le joug, en contester les obligations, en violer manifestement les préceptes. On l'a vu disputer à la parole de Dieu la soumission de la foi, s'ériger en arbitre de ses oracles, les supprimer ou les interpréter à son gré. En conséquence, que n'a-t-on pas vu parmi les hommes? Et, de l'orgueil mutuel qui les domine, quelle suite de dérèglements! En proie à la vanité qui règne sur tous, aucun d'eux ne veut se soumettre. Cette poussière que Dieu anime de la fécondité de son souffle, oubliant ce qu'elle est, pour parvenir à ce qu'elle veut être, ne se nourrit que de prétentions. Une ambitieuse avidité que la poursuite des honneurs enflamme, et que la jouissance ne satisfait pas, des désirs inquiets de préséance, des jalousies ardentes de rivalité, une soif insatiable de distinction, une estime aveugle de soi-même portée jusqu'à l'idolâtrie, l'amour de la célébrité et de la gloire poussé jusqu'au transport et à l'ivresse,

voilà l'orgueil de l'homme, en voilà l'audace, en voilà le délire : où en trouverons-nous le châtiment ? Que l'homme soit humilié, l'humiliation est moins une peine extraordinaire que son apanage naturel. Quelque humilié qu'il puisse être ; sera-t-il jamais autant abaissé au-dessous de ce qu'il est, qu'il a voulu s'élever au-dessus de ce qu'il mérite ? Fût-il condamné à rentrer dans le néant ; ce ne serait que le rendre à sa première origine, puisqu'il en a été tiré. Et même, en le supposant profondément humilié ; quelle réparation peut en résulter devant Dieu ! Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien devant lui.

Le Verbe s'est fait chair. Ah ! mes frères, voilà comment s'ouvre à la justice divine une immense et libre carrière ; et j'y vois entrer Jésus-Christ soumis à Dieu, dont la seule volonté le règle. Il enchaîne sa propre puissance ; et si d'abord il en fait usage aux yeux des hommes, c'est pour leur marquer mieux que c'est en vue de Dieu qu'il la captive. C'est moi, a-t-il dit à ceux qui venaient le saisir : *Ego sum.* (*Joan.*, XVIII, 5.) Et que leur fait-il entendre par la circonstance miraculeuse qui accompagne la force de cette parole ? Cette même puissance, dont il laisse échapper un trait, n'est plus que l'expression de l'humilité qui la contient. C'est moi : et voici le sens que la conduite de Jésus-Christ donne à son discours : C'est moi qui suis la force de Dieu, mais qui respecte ses desseins. C'est moi sur qui la terre n'aurait aucun pouvoir, mais qui reconnais le pouvoir qui lui est donné d'en haut. C'est moi qui veux boire le calice qui m'a été présenté, et je l'accepte de vos mains, puisqu'il m'est offert par la sienne : c'est moi qui viens payer à Dieu le tribut d'obéissance que l'indocilité de l'orgueil lui refuse. C'est moi qui sous la forme d'un esclave, consens à en subir les châtiments : *Comprehenderunt Jesum et ligaverunt eum.* (*Ibid.*, 12.) Pour rendre à Dieu toute la gloire due à son empire souverain, Jésus-Christ parle en maître ; il obéit en sujet.

Jésus-Christ chargé de liens ! Jésus-Christ au pouvoir des hommes ! Jésus-Christ conduit dans Jérusalem aux divers tribunaux ! J'en appelle en ce moment au tribunal de la justice divine ; put-elle jamais voir avec autant d'indignation la révolte des hommes ? Qu'elle fixe alors avec complaisance la soumission parfaite d'un Dieu ; qu'elle le suive d'un œil attentif ; et, toute infinie qu'elle est dans ses vengeances, qu'elle nous dise si le coupable orgueil des hommes put jamais aller plus loin que ne vont aujourd'hui les profondes humiliations de Jésus-Christ. Quel abîme immense que celui de ses opprobres ! Sa personne, ses droits, sa doctrine, ses leçons, ses miracles, ses titres, sa divinité, tout semble couvert du voile de l'ignominie. La perfidie l'a trahi, la cupidité l'a vendu, la calomnie l'accuse, la malignité l'interroge, l'hypocrisie le blasphème, la brutalité lui insulte, la raillerie le travestit, l'impiété le méprise, l'infidélité le méconnaît, la timidité l'abandonne, la lâcheté le condamne, la fureur demande son sang, et la vie d'un scélérat est préférée à la sienne ! Quels excès d'horreur s'accumulent contre lui ; la noire accusation de séduire un peuple qu'il instruit, d'être opposé à César à qui il ordonne de payer le tribut, de renverser la loi qu'il accomplit et qu'il perfectionne, d'opérer des merveilles au nom du prince des démons dont il détruit l'empire ! Quelle tumultueuse tempête s'élève autour de lui ! Les clameurs d'une multitude effrénée, le faux zèle d'une secte violente, jalouse et perfide, l'abus d'une autorité que la passion guide, le dédain des grands que le plaisir seul occupe ! Justice divine, en est-ce assez ? Si, dans leur orgueil, les hommes ont voulu s'égaler à Dieu, voyez leur Réparateur qui étant Dieu n'est pas même compté parmi les hommes : *Ego autem sum vermis et non homo.* (*Psal.* XXI, 7.) Esprits vains et superbes, je n'ai rien à vous dire ! Que pourraient sur vous mes paroles, si votre inflexible fierté résiste à la force d'un tel exemple ! Et, pour vous quelle consolation, âmes solidement humbles ! Toute autre humiliation que celle du péché fait votre gloire, dès que Jésus-Christ met sa gloire dans son humiliation qui répare l'orgueil du péché.

Il s'agissait encore d'en expier les criminelles douceurs. Toute chair avait corrompu ses voies. Le dérèglement des sens en avait perverti l'usage, le stupide abrutissement des passions avait obscurci les lois mêmes de la nature. Passons sous silence l'infamie de tant d'excès. La terre en a frémi, l'humanité en a été outragée, l'œil pur de l'Eternel en a été blessé. Ce n'est donc pas le sang des animaux qui apaisera son indignation. Et quand même, suivant l'expression de l'Ecriture, Dieu enivrerait ses flèches du sang des coupables, il ne satisferait pas à sa vengeance. Vous m'avez formé un corps, avait dit Jésus-Christ, en entrant dans le monde, parce que toute victime était indigne de vous : *Corpus aptasti mihi ; holocautomata pro peccato tibi non placuerunt.* (*Hebr.*, X, 8.) Il a porté sur son propre corps, selon la parole de saint Pierre, le châtiment dû à nos péchés : *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo.* (*I Petr.*, II, 24.) Isaïe en avait tracé d'avance le touchant tableau : *Il est sans beauté et sans éclat*, avait-il dit, *nous l'avons vu, et nous l'avons méconnu.... ; il a pris sur lui nos langueurs.... ; il a été brisé pour nos crimes... ; nous avons pensé qu'il était frappé de la main de Dieu.* (*Isa.*, LIII, 2 et seqq.) Et cette prédiction si détaillée est sensiblement accomplie. Le voilà en effet cet homme frappé de la main de Dieu ; et c'est à la justice divine que lui-même se présente, lorsque la cruelle pitié du juge croit simplement l'offrir à une nation acharnée dont il a voulu tout à la fois arrêter et satisfaire les fureurs. Ce n'est pas la voix de Jésus-Christ, ce sont ses plaies, ou plutôt c'est cette plaie universelle de son corps inondé de sang, épuisé de force,

déchiré de meurtrissures, c'est ce diadème d'épines aiguës, cette couronne de douleurs qui disent à Dieu : Le voilà enfin cet homme sur qui devait s'appesantir la terreur de votre bras : *Ecce homo!* (*Joan.*, XIX, 5.) Prodige de cruauté sur la terre, qui ne peut s'expliquer que par l'étendue des droits et la sévérité des arrêts du ciel. Non, la puissance des ténèbres qui assouvit sa haine sur l'innocent, n'a pu être mise en liberté que par le courroux du Dieu qui veut se venger des coupables. Et combien les coupables ont-ils donc irrité Dieu, en se plongeant dans les délices, puisqu'il faut à Dieu la vue de son Fils ainsi plongé dans les tourments! Ah ! du moins cette vue fléchira sa colère; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elle ne réformera peut-être pas votre conduite; c'est que toujours esclaves d'un corps de péché, vous attirerez sur vous les châtiments que Jésus-Christ en détourne à si grands frais; c'est que, sans prendre part aux rigueurs de la mortification de Jésus, vous prétendrez avoir part aux mérites de sa satisfaction.

Jésus-Christ y ajoute la solennité et l'éclat. L'offense a été publique, le monde a été le théâtre du vice, les hommes ont adoré l'idole, et l'histoire du peuple même que Dieu s'était spécialement choisi, contient le triste détail de ses scandaleuses prévarications. Il fallait donc à la justice du Seigneur une réparation authentique; et la pompe même du sacrifice devait en annoncer le prix. Sans pénétrer les desseins de Dieu, les hommes les secondent; et, de la noirceur de leurs libres conseils, sa sagesse divine sait extraire l'exécution de ses décrets: *Definito Dei consilio.* (*Act.*, II, 13.)

Jésus-Christ est entre les mains des Juifs. La politique a craint de le soutenir, l'injustice a prononcé son arrêt, et déjà la haine triomphante le traîne au Calvaire. Et le voilà, ce Calvaire, devenu le temple du monde entier. La croix y est plantée, c'est l'autel du monde. Tout un peuple y accourt; c'est le peuple qui adore le Dieu créateur du monde. L'Homme-Dieu va être immolé; c'est la victime du monde. Son nom est inscrit solennellement sur l'instrument même du sacrifice, et c'est le nom de Jésus qui lui avait été donné, parce qu'il devait expier les péchés du monde. Là, sous les yeux de ce peuple immense qui était le peuple de Dieu, à l'aspect de cette nation rassemblée à qui tant de fois avait été promis le Rédempteur de la part de Dieu, suspendu entre le ciel et la terre, Jésus-Christ semble annoncer encore de nouveau que c'est lui qui est chargé de leur réconciliation. D'une voix claire et distincte, il appelle Dieu son Père. Le libérateur d'Israël devrait être nommé le fils du Très-Haut. Il cite le commencement d'un psaume prophétique, et c'est celui qui renferme l'énumération circonstanciée de ses douleurs. Il demande qu'on apaise sa soif, et ce trait expressément désigné dans les Ecritures, achève de vérifier les oracles. Il déclare que tout est consommé; il jette avec force un grand cri, et c'est en effet le dernier accomplissement de ce qu'il avait à souffrir; c'est le dernier moment d'une vie dont il avait été prédit qu'il serait sacrifié à Dieu, pour en désarmer le courroux.

Ce n'est pas encore assez. Jésus-Christ mourant charge la nature même de le publier. L'univers le répand aussitôt par l'éloquence lugubre des plus étonnants prodiges. Il semble avertir les hommes des châtiments que le péché mérite, en attestant ceux que le Fils de Dieu vient de subir. Comme si ce monde touchait au moment de sa chute, le soleil refuse sa lumière, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, des morts reparaissent. Ce n'est que deuil, horreur et fracas dans la nature. En même temps que Dieu se venge, il rend lui-même un hommage éclatant à sa vengeance par l'appareil formidable et le bruit effrayant du coup qu'il vient de frapper. Dieu est donc vengé à la face de la terre, puisque la terre frémissante et ébranlée apprend que le Fils de Dieu meurt pour expier les crimes du monde, en voyant ce qui se passe à sa mort : *Vere Filius Dei erat iste.* (*Matth.*, XXVII, 54.)

Et c'est, mes frères, ce que les apôtres ont été chargés de lui enseigner, en lui faisant connaître Jésus-Christ. C'est de Jésus-Christ crucifié qu'ils ont dû lui prêcher le mystère : *Prædicamus Christum crucifixum.* (I *Cor.*, I, 23.) Comme on voyait partout l'empreinte du péché, et que partout il avait laissé des traces, il fallait que partout on en connût la réparation; et Dieu le devait à sa gloire et à l'instruction des hommes. Il a donc voulu que la croix de son Fils fût arborée chez les nations comme le trophée de sa justice, en même temps qu'elle deviendrait le signe distinctif de ses enfants. S'il leur a fait dire, par la bouche de saint Jean, qu'il avait aimé le monde jusqu'à lui envoyer son Fils; il leur a appris par l'organe de saint Paul, que dans sa haine pour le péché il n'a pas épargné ce Fils lui-même. S'il leur a dévoilé la rigueur des châtiments que le pécheur doit craindre; il leur a rendu cette rigueur sensible dans le jugement exercé sur Jésus-Christ, substitué à tous les pécheurs. S'il leur a intimé les lois dont la sainteté doit régler les hommes; il a montré aux hommes la redoutable sévérité qui punit la transgression de ses lois. Oserais-je comparer l'une avec l'autre? Le glaive est parmi les hommes le symbole de la justice humaine. On la représente ainsi armée, pour enseigner à la craindre. La justice divine se fait connaître en produisant la croix. Ce que la croix de Jésus-Christ offre d'étonnant, découvre ce que la justice de Dieu a de terrible. Elle est plantée, cette croix, dans les diverses contrées de la terre, pour que la terre sache que si elle est criminelle, Dieu est le vengeur du crime. Dieu a gravé sur la croix l'étendue de ses droits, et la terreur de ses arrêts.

Mais, chrétiens, puisque le Fils de Dieu y a gravé lui-même si publiquement et si

solennellement la pénitence qu'il y fait pour vous, d'où vient si souvent dans vous cette lâche timidité qui voudrait dérober au monde les démarches les plus nécessaires de la vôtre? Hardi à commettre le crime, vous rougissez d'en laisser voir l'expiation. Pécheurs en public et pénitents en secret, on dirait que vous craignez de réparer le scandale du péché par l'édification du repentir, et que la précaution doit en écarter les apparences, après en avoir laissé paraître le désordre dans tout son éclat. Des regrets furtifs et cachés que les hommes ignorent, eux qui furent témoins des dérèglements, à une conversion douteuse, lorsque sous prétexte de se renfermer dans le cœur, elle évite de se produire : mille et mille circonspections dans les œuvres de la pénitence, lors même qu'on s'est montré coupable sans ménagement! Ah! voilà ce qui doit nous faire écrier avec saint Chrysostome : Quoi! vous avez honte de réparer authentiquement vos offenses; et Jésus-Christ n'a pas eu honte d'être publiquement crucifié à la vue du ciel et de la terre, pour vous en obtenir le pardon : *Non puduit tua causa crucifigi... et te pudet!*

Et vous, qui, peu contents d'éloigner la mortification chrétienne, en regardez les dehors avec une sorte de dédain; vous, qui, d'un œil tout profane, voyez cet extérieur de pénitence qu'a consacré le christianisme; vous qui comprenez à peine ce que veulent dire cet humble appareil, ces vêtements pauvres, cette vie austère qui distinguent un si petit nombre de disciples de Jésus-Christ, apprenez donc au moins à en respecter le motif, si vous respectez encore le mystère de la croix. La croix est l'étendard de Jésus-Christ : et c'est sous cet étendard que veulent paraître spécialement rangés ceux qui veulent être spécialement ses imitateurs. Qu'y a-t-il dans cette conduite qui doive exciter votre surprise? Dès que les chrétiens adorent leur Dieu sur la croix; dès que la croix est le trône de leur Maître; dès que c'est par la croix que Jésus-Christ a visiblement établi son règne sur les chrétiens, est-il étonnant de voir des chrétiens publiquement décorés des saintes livrées de la croix? Ce qui devrait nous étonner davantage, si nous comparions nos mœurs avec notre foi, ce serait de voir cette croix environnée du faste de l'orgueil, de la splendeur du luxe, de l'étalage de la mollesse et de la mondanité. Ce serait de voir, auprès de Jésus-Christ crucifié, le frappant contraste de ces hommes qui se prosternent devant sa croix, et y érigent en même temps l'idole de la vanité; qui offrent à Jésus-Christ le spectacle passager de quelques hommages, et qui ne lui présentent aucun trait de ressemblance; qui viennent lui protester qu'il est leur chef, et qui craindraient d'être trop reconnus comme ses membres. Ce serait de voir retrouver, presque à chaque pas, dans les temples, dans les villes, dans les maisons particulières, le monument de la douleur de Jésus-Christ, sans qu'on ose en retracer l'image dans sa vie. Ce serait, en un mot, de voir qu'on adore publiquement Jésus-Christ crucifié, et que publiquement on rougit de sa croix.

Je m'aperçois, chrétiens, que je ne vous ai parlé jusqu'ici que sous des idées terribles; et ce ne sont pas néanmoins les seules que doit produire la passion du Sauveur. Je vais vous la présenter sous un nouveau jour. La justice de Dieu est satisfaite : il a puni sévèrement le péché sur Jésus-Christ, mais il a tendrement aimé le pécheur, et sa passion est le triomphe de la miséricorde divine.

SECONDE PARTIE.

Sous quel aspect différent, mes chers auditeurs, j'ai à vous faire envisager le même objet! Singulière opposition de deux rapports qui, sans se détruire, produisent des réflexions si peu semblables! La frayeur et la consolation naissent de la même source. Jésus-Christ souffrant est le principe de l'une et de l'autre. Reprenons, sans nous répéter, l'histoire abrégée de la passion du Sauveur. Un ordre nouveau se présente à nos esprits; un autre tableau frappe nos regards aussi sensiblement que les traits de la justice. Jésus-Christ nous expose les traits de la miséricorde; voyons les traits que la miséricorde a formés : Jésus-Christ les exprime en dévoilant les motifs de ses souffrances : Suivons les grâces que la miséricorde distribue. Jésus-Christ les multiplie dans toute la suite de ses souffrances : Connaissons enfin les droits que la miséricorde établit; Jésus-Christ les assure par la consommation de ses souffrances.

Non, mes frères, nous ne nous sommes point encore arrêtés à ce qu'elles ont de plus attendrissant. En ne considérant que les douleurs de Jésus-Christ, nous n'avons point assez considéré Jésus-Christ lui-même; et ce qu'il devait à Dieu pour nous, a peut-être affaibli l'idée de ce que nous lui devons. Avant que de parcourir de nouveau la sanglante carrière de ses tourments; rappelons d'abord le motif qui l'y a fait entrer. La liberté avec laquelle il s'y engage, en acceptant volontairement la condition à laquelle est attaché le salut du monde, prouve assez elle seule que le salut du monde est l'objet de ses desseins. C'est ainsi que fréquemment il s'en était expliqué avec ses disciples. Il leur avait parlé de ce baptême de sang qui enflammait ses désirs, et dont l'attente paraissait trop longue à son amour. Il leur avait dit expressément que Jérusalem le destinait à la mort. Il leur avait clairement prédit ses opprobres et ses supplices, et il leur avait formellement déclaré que c'était pour mériter aux hommes la vie de la grâce, qu'il ferait le sacrifice de sa vie. Leur donnant ensuite l'interprétation d'un événement figuratif et mystérieux, et, leur désignant ainsi le genre de sa mort, il leur ajoute que le Fils de l'Homme doit être exposé aux regards des peuples, afin que ceux qui croiront en lui ne périssent pas :

Ut omnis qui credit in ipsum, non pereat. (*Joan.*, III, 16.)

A la grandeur touchante de ce dessein, se joint dans lui l'ardeur du sentiment qui en presse l'exécution. Hélas! comme si le moment du sacrifice douloureux auquel il se prépare ne se hâtait point assez; plus prompte que la rapidité du temps qui l'amène, sa tendresse trouve le secret de l'anticiper; plus active que la haine des hommes, elle leur prodigue ses dons, avant qu'ils l'accablent sous leurs efforts. Quelle vue, mes chers auditeurs! Jésus-Christ au milieu de ses apôtres qu'il a rassemblés, faisant avec eux cette dernière cène après laquelle il soupirait, parce qu'elle doit être le prélude de ses souffrances, leur parlant avec tranquillité des complots qu'on trame contre sa personne, leur annonçant que l'heure cruelle approche où la mort cruelle va le séparer d'eux, et n'interrompant ce tendre discours que pour leur faire entendre l'ineffable testament de son incompréhensible générosité : *Prenez et mangez : ceci est mon corps;* mon amour le laisse pour héritage, avant que la fureur l'immole comme votre victime : *Prenez et buvez : ceci est mon sang;* je veux vous en abreuver, avant que la cruauté le répande. Je me donne moi-même à vous comme le gage du désir que j'ai de souffrir pour vous : *Desiderio desideravi.* (*Luc.*, XXII, 15.)

Et c'est, mes chers auditeurs, c'est l'immense étendue des desseins qu'a conçus la bonté de son cœur, qui en augmente les premiers tourments. Il veut nous sauver tous, c'est l'enseignement formel de l'Apôtre, il s'est donné pour la rançon de tous : *Dedit redemptionem semetipsum pro omnibus* (I *Tim.*, II, 4); volonté aussi universelle dans son objet qu'elle est courageuse dans les moyens qu'elle choisit, et qui redouble la tristesse de Jésus-Christ.

Car, d'où pensez-vous, mes chers auditeurs, que naisse ce profond accablement sous lequel il est prêt à succomber? Sans doute, et je l'ai dit, c'est de la vue du péché. Mais il en voit en même temps le remède; mais il en efface la tache; mais la volonté qu'il a de satisfaire à Dieu aura infailliblement son effet par le prix même de ses satisfactions. Touchant objet de ses désolations, malgré l'universalité de sa miséricorde qui s'étend à tout! Il prévoit que la rédemption, quoique générale, ne sera pas suivie du salut de tous. Il envisage cette multitude qui veut périr, malgré l'ardeur avec laquelle il travaille à la sauver. Il en fait assez pour fléchir la colère de Dieu; et ce qu'il fait n'arrêtera pas tous les désordres des hommes. Le ciel acceptera ses mérites, et la terre ne sera pas entièrement réformée par ses vertus. Son sang pourra éteindre les feux de l'enfer, et le feu des passions en multipliera la proie. L'insensibilité des uns, l'aveuglement des autres, l'ingratitude de ceux-ci, l'obstination de ceux-là, la perte d'un grand nombre : spectacle plus cruel pour lui mille fois que celui des maux et des tortures qui l'attendent, et qui le jette dans cet abattement que nous peint si vivement l'Evangile, et qui nous peint si vivement à nous-mêmes la miséricorde de Jésus-Christ.

Ne nous demandez donc pas, chrétiens, si vous pouvez encore espérer en elle, puisqu'une des plus sensibles afflictions du Sauveur fut de penser que tous ne voudraient pas en profiter. La vue de ceux qui en feraient leur asile faisait donc alors sa consolation. Puisqu'il s'attendrissait sur les égarements des pécheurs, il applaudissait donc à la conversion des pénitents. Puisqu'il eût mis votre perte au rang de ses plus vives douleurs, un de ses plus ardents désirs était donc votre salut. Or, ce qu'il désirait alors, il le désire encore aujourd'hui. Car, je ne crains pas d'appliquer aux sentiments de Jésus-Christ cette parole de saint Paul : Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera, pendant les siècles, toujours le même Jésus-Christ : *Jesus Christus heri, et hodie et ipse in sæcula.* (*Hebr.*, XIII, 8.) Oui, mes frères, comme il a voulu vous ouvrir le ciel, il le veut encore, et il le voudra tant que vous serez en voie d'y obtenir une place. Jésus-Christ n'a pas changé; il a été votre Rédempteur sur la terre, il est encore votre Médiateur auprès de son Père. Dans le séjour même de sa gloire, il a placé le trône de sa miséricorde. Pouvait-il mieux dévoiler ses desseins, en exposant les motifs de ses souffrances? Ne le perdons pas de vue, nous le verrons sans cesse distribuer aux pécheurs les grâces de cette miséricorde qui veut triompher de la malice du péché jusque dans le sein du péché même.

Celui du perfide qui l'a vendu criait sans doute vengeance. Livrer un juste, un maître, un bienfaiteur! Le livrer après avoir été formé par ses leçons, après avoir été témoin de ses prodiges, convaincu de sa sainteté! Le livrer à des ennemis furieux qui ont juré sa mort! quel amas de crimes dans un seul! Et que va donc opposer Jésus-Christ à tant de noirceurs? La modération d'un salutaire reproche, la douceur d'un embrassement pacifique, le tendre langage de l'amitié qui eût touché tout autre cœur que celui d'un traître, et il en déplore le malheur : *Amice, ad quid venisti?* (*Matth.*, XXVI, 50.) Aux attraits de l'insinuation que les âmes viles rejettent, Jésus-Christ ajouta les coups de terreur qui peuvent les ébranler. C'est sous les yeux de ce fourbe, conduisant une troupe armée, qu'une seule de ses paroles la foudroie. Vous croyez ne poursuivre qu'un homme, et c'est un Dieu que vous attaquez. En voyant combien il me serait facile d'échapper à vos mains, apprenez combien il sera redoutable de tomber entre les miennes. Vous cherchez à me connaître, et je vous manifeste qui je suis. C'est par bonté que je fais éclater encore ma puissance, et je ne déconcerte d'abord vos projets que pour vous épargner le tissu des crimes qui en produiraient le succès. Voilà, s'ils eussent voulu l'entendre, voilà le langage de la miséricorde.

Les grâces les plus marquées ne trouvent pas toujours des cœurs dociles. Rien n'arrête cette cohorte effrénée que la miséricorde terrasse et que sa propre fureur relève. Elle a porté des mains sacriléges sur Jésus-Christ. Déjà ses disciples effrayés ont pris la fuite; et celui d'entre eux, dont la générosité avait paru la plus intrépide, ne le suit plus que de loin. Bientôt il s'alarme d'avoir osé le suivre; il affirme un instant après qu'il l'a suivi sans le connaître. Le croirait-on? Il confirme enfin, par l'horreur du parjure, la criminelle timidité de son apostasie : *Cœpit detestari et jurare quia non novisset hominem.* (*Matth.*, XXVI, 74.) Ah! si l'abandon eût été réciproque, si l'indignation du Maître eût été le prix de l'infidélité du disciple, si Jésus-Christ n'eût vu que la faute, sans compatir au malheur du coupable? Mais le coupable lui est cher. Quels pénétrants regards Jésus-Christ lui adresse! Aussitôt l'éloquence de la miséricorde excite celle des remords. L'amour des prévenances que le Sauveur exprime fait naître dans le cœur de cet apôtre l'amour de la pénitence qui en répare la chute. Les yeux de Jésus-Christ ont sollicité tendrement le repentir, et les larmes de saint Pierre tendrement l'annoncent. Heureuses larmes que Jésus-Christ fait couler et qu'il accepte! Au même moment pouvait-il montrer plus sensiblement que la grâce qui recherche est bientôt suivie de celle qui pardonne, qu'un Dieu qui invite est toujours déterminé à recevoir, que la grièveté de l'offense disparaît sous la vivacité de la douleur, et que quand il rappelle nos crimes par la voix de notre conscience, c'est qu'il veut lui-même les oublier? *Respexit Petrum.... Petrus flevit amare.* (*Luc.*, XXII, 61, 62; Matth., XXVI, 75.)

Mais n'est-ce qu'à ceux qui ont été ses disciples qu'il fait éprouver la généreuse bonté du meilleur des maîtres? N'a-t-il des grâces à répandre que sur le nombre privilégié de ceux qui ont paru jusqu'alors lui appartenir de plus près? Les ennemis qui veulent le perdre, veut-il ne pas les sauver? Anathème à qui oserait insulter à la divine miséricorde de Jésus-Christ. A bien en examiner les circonstances, la passion du Sauveur est la continuation douloureuse de sa mission parmi les hommes. Des différents tribunaux auxquels le poursuit leur injustice, il fait comme autant de temples où sa bonté les instruit. Grâces de lumière; avec quel éclat il fait briller à leurs yeux le flambeau de la vérité. Il leur déclare qu'il est le Christ, il justifie ses enseignements et sa doctrine. Il en appelle au témoignage public; il leur annonce clairement qu'il est roi, et, en leur disant que son royaume n'est pas de ce monde, il veut les élever jusqu'à la connaissance de ce royaume éternel qui ne peut appartenir qu'à un Dieu. Grâces de crainte et d'avertissement; il leur parle avec énergie de l'atrocité, de l'attentat qu'on a commis contre lui; il leur en fait redouter les suites; il leur remet sous les yeux ses titres et son autorité. L'impression de ses discours est si vive, que Pilate ébranlé cherche à le soustraire aux poursuites de sa nation : *Exinde quærebat Pilatus dimittere eum.* (*Joan.*, XIX, 12.) Grâces d'exemple; ce qu'il a dit de la divinité de sa personne, il le soutient par la divinité de sa patience. Ce n'est que douceur dans ses réponses, que sagesse dans sa justification, que tranquillité dans son âme, qu'héroïsme dans toute sa conduite. Il refuse, il est vrai, des miracles de puissance à l'impie curiosité d'un prince qui n'en voulait que le spectacle; mais il y substitue des prodiges de vertu. Le judicieux silence qu'il oppose aux vaines questions d'Hérode, la force magnanime avec laquelle il supporte ses mépris, l'inébranlable fermeté de sa constance au milieu de tant d'insultes, tout exprimait supérieurement en lui les sublimes traits de sa sainteté.

Je l'avoue cependant, mes chers auditeurs : en même temps que nous voyons Jésus-Christ dans tout le cours de ses souffrances distribuer aux hommes les grâces de sa miséricorde, nous n'en remarquons pas en eux les effets. Mais (et cette réflexion doit être pour vous une leçon salutaire) c'est que nous trouvons aussi dans les ennemis de Jésus-Christ tout ce qu'il y a de plus opposé aux effets de la grâce.

C'est un projet formé parmi les pharisiens de ruiner sa réputation et de le perdre; dès-là, dans la violence d'un pareil complot, ils ne raisonnent plus que sur les moyens de l'exécuter. Ils veulent absolument trouver Jésus-Christ coupable, c'en est assez pour l'accuser de l'être. Que leur importe que de calomnieuses absurdités intentent l'accusation, pourvu qu'il en soit la victime? Les faussetés, les contradictions, les impostures, tout est adopté, divulgué, accrédité par la jalousie, par la cabale. Si Jésus-Christ annonce clairement la vérité; l'indignation crie au blasphème : *Audistis blasphemiam.* (*Matth.*, XXVI, 65.) Si le juge lui demande ce que c'est que la vérité, il craint d'en être instruit, et il lui défend de répondre : *Quid est veritas? Et cum hæc dixisset, exivit.* (*Joan.*, XVIII, 38.) Si la force de la vérité essaie de frapper la multitude, pour résister à la conviction qu'elle opère, elle en étouffe la voix sous les cris redoublés de la fureur : *Clamabant : Tolle, tolle.* (*Joan.*, XIX, 15.) Enfin, si les droits évidents de la vérité amènent la réclamation solennelle de celui qui en même temps la reconnaît et la trahit : *Innocens ego sum a sanguine justi hujus* (*Matth.*, XXVIII, 24); le peuple n'y répond qu'en invoquant les foudres vengeresses dues à l'obstination qui l'aveugle : *Sanguis ejus super nos.* (*Ibid.*, 25.) Or, je vous le demande, à la vue de ces mouvements passionnés, de cette agitation tumultueuse, de cette cruelle conjuration, doit-il vous paraître étrange de voir l'endurcissement des Juifs se consommer jusque dans le centre des miséricordes du Sauveur?

Et n'est-ce pas encore aujourd'hui la même résistance qu'opposent à la grâce de Jésus-Christ les ennemis de la religion? On

nous demande quelquefois pourquoi le christianisme n'est pas la religion de ce grand nombre qui refuse de le connaître ou de le pratiquer; mais qu'on nous dise pourquoi son divin auteur ne fut pas reconnu et adoré par tout son peuple. Ah! il n'est que trop facile d'en expliquer le mystère : Nous en avons la cause sous nos yeux. Ce qu'éprouve Jésus-Christ, nous dispose à comprendre ce qu'éprouve encore le christianisme, et l'acharnement contre le christianisme nous rend sensible ce qui se passe à l'égard de Jésus-Christ. On n'est pas chrétien, parce qu'on est déterminé à ne pas l'être. C'est le conseil de la passion qui déclare la guerre au christianisme, et qui voudrait en abolir jusqu'au nom. C'est l'intérêt de la passion qui voudrait réprimer et régler le christianisme, et qui voudrait en anéantir les lois. C'est l'aveuglement de la passion qui, craignant les lumières du christianisme, parce qu'elles dissiperaient les ténèbres du péché, voudrait en éteindre le flambeau. C'est l'audace de la passion qui, à dessein de régner seule sur la terre, voudrait armer la terre contre le christianisme, et en détruire l'autorité. C'est l'inconséquence, la mauvaise foi, le trouble, le désordre, la violence de la passion qui accuse sans preuve, qui flétrit sans ménagement, qui blasphème sans connaissance la sainteté du christianisme. A la nation réprouvée qui crucifie Jésus-Christ, a succédé un peuple ennemi du christianisme qui, par les mêmes voies, court à la même réprobation. Les mêmes principes dirigent les uns et les autres. Le christianisme est condamné aux mêmes tribunaux que Jésus-Christ. La haine des vertus le cite, le libertinage le poursuit, l'impiété le juge, l'insouciance affectée le méconnaît, la politique l'abandonne, le monde le raille; mais, soutenu par la force de Jésus-Christ même, le christianisme ne périra jamais. Toujours la terre adorera Jésus-Christ souffrant, et bénira sa miséricorde. Achevons de reconnaître ce que nous lui devons, et voyons les droits que le Sauveur nous assure par la consommation de ses souffrances.

Le moment auquel il termine sa vie consacrée à l'instruction des hommes, est sans doute le moment où les hommes commettent le plus grand des crimes. Eh ! quelle ressource désormais peut leur rester, puisque leur Sauveur va expirer sous leurs mains ? O prodige inconcevable ! C'est le moment où s'ouvrent pour les hommes les sources inépuisables de la miséricorde. C'est le moment où elle triomphe; c'est le moment où elle opère leur délivrance et leur salut. On avait vu autrefois le sang des victimes, d'une part, arroser l'autel; et, de l'autre, le peuple, comme étant le sceau du contrat qui se formait entre Dieu et la nation : *Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus* (*Exod.*, XXIV, 8); dès ce moment, les enfants d'Israël étaient devenus, à un titre particulier, les enfants de Dieu; et Dieu lui-même s'était spécialement déclaré leur Père : cérémonie auguste qui était la figure de l'immolation de Jésus-Christ, par le sang duquel devait se conclure et se cimenter l'alliance entre le ciel et la terre. Et c'est cette réconciliation que publie Jésus-Christ mourant. J'entends la voix touchante de sa miséricorde; c'est elle qui prie; c'est le pardon des injures des hommes qu'elle demande. C'est pour ceux-mêmes que leur scélératesse en rend le plus indignes; c'est pour les persécuteurs et les bourreaux de Jésus-Christ; c'est dans le temps qu'ils ajoutent les cruelles dérisions de l'insulte à la vivacité de ses douleurs. *Dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII, 34.) J'entends les magnifiques promesses de la miséricorde. Du sein des supplices, Jésus-Christ ouvre son royaume; il répond à la sincérité du repentir, par la promesse d'une récompense prochaine; il n'offre rien moins que le séjour de sa propre gloire, à celui qui sait reconnaître l'efficacité des tourments qui nous l'achètent : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Ibid.*, 43.) Je vois les dons précieux de la miséricorde, il reste à Jésus-Christ une mère sur la terre. Comme elle a déjà fourni le sang du Sauveur, il lui confie encore le soin de coopérer au salut des hommes. Il veut qu'elle s'intéresse pour eux auprès de lui, en même temps qu'il agit pour eux auprès de son Père. Il lui présente tous les hommes comme substitués à sa place dans la personne du disciple bien aimé. Il les lui recommande comme ses enfants : *Ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 26.) Le sacrifice est à peine achevé, et déjà l'on aperçoit des effets de miséricorde. La componction succède à l'audace. Les cœurs, peu auparavant transportés de fureur, sont agités de remords. On avait demandé à Jésus-Christ, de descendre de la croix, s'il était le fils de Dieu; et l'on conclut qu'il était le Fils de Dieu, parce qu'on l'y a vu mourir : *Vere Filius Dei erat.* (*Matth.*, XXVII, 54.) Fruit sensible de sa mort ! Plusieurs s'en reprochent amèrement le crime : *Percutientes pectora sua revertebantur.* (*Luc.*, XXIII, 48.) Les hommes viennent de mettre le comble à leurs crimes; et Dieu vient de s'engager à leur pardonner.

Voilà, mes chers auditeurs, la conquête de Jésus-Christ, dont saint Paul nous a tracé si énergiquement en peu de mots la consolante et sublime image, lorsqu'il nous le représente effaçant le décret porté contre nous, l'arrachant des archives de la justice divine, et l'attachant à la croix : *Delens... chirographum decreti quod erat contrarium nobis.... affigens illud cruci.* (*Coloss.*, II, 14.) Eh! que lisons-nous à la place de ce décret formidable? Vrais pénitents ! Ranimez votre confiance avec vos regrets. Nous y lisons la sentence favorable de notre pardon, gravée en caractères de sang, par la miséricorde : *Omnia pacificans per sanguinem crucis ejus.* (*Coloss.*, I, 20.) O heureuse révolution! Je vous représentais, il y a peu de temps, la croix de Jésus-Christ comme le signe effrayant des vengeances que Dieu exerce sur le péché; mais, dès que Jésus-Christ remet sa

croix entre les mains des pécheurs, elle est un bouclier impénétrable aux traits de la justice divine. Quelle idée je dois me former de vous, Croix de mon Sauveur ! J'ai frémi à la vue de vos rigueurs; et j'espère tout à la vue de vos triomphes. Vous m'avez exposé l'énormité de mon crime; et vous me présentez ma grâce ! Vous avez jeté le ciel dans l'étonnement; et vous rassurez la terre. A vos pieds je mets humblement tous mes péchés, et le sang de Jésus-Christ les efface. Par vous je recouvre mes droits, les mérites de Jésus-Christ sont mes titres. Je me jette entre vos bras, la force de Jésus-Christ me soutient. Je cherche dans vous la vie, et c'est la mort de Jésus-Christ qui me la rend.

Oui, mes frères, nous voilà désormais forts contre le péché, la croix l'expie ; forts contre l'enfer, la croix le désarme ; forts contre Dieu même, la croix le fléchit. O vous! que le nombre des iniquités accable, que la vivacité des remords déchire, que la terrible idée des jugements de Dieu consterne, que la vue prochaine de l'éternité désespère : Avec la croix, votre sort est encore entre vos mains ; le ciel peut encore être votre héritage ; Dieu est encore prêt à vous traiter comme un bon Père. Présentez-lui la croix de son Fils. Unissez la sincérité de vos douleurs à l'efficacité de sa vertu. Ah! dès l'instant vont tomber sans force aux pieds de sa croix les foudres de sa colère. Je les ai méritées mille fois, Seigneur, je l'avoue (mais il m'est permis de vous le dire, et je n'offenserai pas votre justice, en confessant votre miséricorde); mais, si je suis couvert du sang de Jésus-Christ, je suis à l'abri de votre courroux. Un amas de péchés, des habitudes de péché, toute la malice du péché, tous les excès du péché, l'éternelle punition réservée au péché : ah! voilà les justes motifs de l'arrêt de condamnation que vous êtes en droit de porter contre moi. Mais Jésus-Christ m'a donné le droit de vous demander qu'il ne soit jamais prononcé, il l'a effacé lui-même, et l'a solennellement attaché à la croix : *Delens chirographum decreti....... affigens illud cruci.*

De là vient, mes chers auditeurs, que, dans nos derniers moments, dans ces moments décisifs pour le salut, on présente à nos yeux mourants la croix du Sauveur. Ce grand objet de notre foi devient le grand motif de nos espérances. A cette vue, la confiance pénètre nos cœurs, et la charité de Dieu s'y répand; sous les auspices de la croix, nous sommes autorisés à entrer en jugement avec Dieu, parce qu'elle est notre caution et notre défense. Dès que nous mourons dans le sein de Jésus-Christ crucifié, nous osons lui demander une place dans son royaume, puisqu'il a voulu mourir pour nous, afin que nous puissions régner avec lui. Dans l'humilité de la componction, nous envisageons sa croix comme le trophée de ses miséricordes, et comme le gage de notre pardon. Nos regards la fixent tendrement, nos lèvres sont collées sur elle, nos sentiments s'enflamment, et le dernier soupir qu'exhalent notre amour, notre reconnaissance et notre tendresse, remet entre les mains de Dieu une âme purifiée par le sang de son Fils. Puisse être tel, mes chers auditeurs, le sort de la vôtre! Je vous le souhaite.

SERMON XLII.

Pour le saint jour de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Nolite expavescere..... Jesum quæritis Nazarenum crucifixum : surrexit; non est hic. (*Marc.*, XVI, 6.)

Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est plus ici.

Sire,

Quel changement! Ce n'est encore que le troisième jour depuis celui qui vit expirer Jésus-Christ. La piété vient de lui rendre les derniers devoirs ; et voilà que l'ange du Seigneur annonce qu'il est déjà rendu à la vie. Le lieu de sa sépulture ne présente plus que le théâtre de sa victoire. La mort est désarmée dans le sein même de son empire. A ses ténèbres succède la splendeur, à ses liens une force toute puissante qui les brise, à ses coups l'immortalité. Aussi, par un effet merveilleux, la vue du tombeau qui peut faire verser des larmes sur la perte de ceux qui y sont renfermés, sert ici à les essuyer, et en arrête le cours. Objet lugubre, il excite ordinairement les plus vifs regrets; ici il les transforme en ravissements. On ne peut qu'y renouveler de tristes et derniers adieux; ici disparaît l'amertume de la séparation. Non, ne cherchez plus Jésus-Christ dans le tombeau; il ne devait pas demeurer enseveli dans ses ombres. Libre entre les morts, sans avoir besoin d'autre secours que de lui-même, il a repris une vie que personne n'eût pu lui arracher, s'il n'avait pas consenti à la perdre. C'est le jour de sa puissance et de sa gloire; que ce soit celui de votre consolation : *Surrexit.*

A ce souvenir, chrétiens, je ne m'étonne pas que, voyant accomplis dans la personne de Jésus-Christ les oracles qui en avaient annoncé les grandeurs, l'Eglise emprunte les paroles du Prophète, et s'écrie avec lui : C'est le jour que le Seigneur a fait : honorons-le ce jour, par les transports d'une sainte allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus; exsultemus et lætemur in ea.* (*Psal.* CXVII, 24.)

Mais ne pensez pas, mes chers auditeurs, que je vienne aujourd'hui vous en présenter le spectacle. J'entre dans les vues du Sauveur, en unissant vos intérêts aux siens. Il est mort pour votre salut, il est ressuscité pour notre justification. Je crois donc ne pouvoir mieux célébrer la résurrection de Jésus-Christ, qu'en vous montrant vos propres triomphes dans le triomphe du Sauveur. C'est l'idée à laquelle je réduis le souvenir de sa gloire. Son Eglise, en nous rappelant la résurrection corporelle de Jésus-

Christ, et nous commandant de l'honorer, nous assigne ce temps pour être singulièrement celui de la résurrection spirituelle de nos âmes. D'où je conclus que, selon ses desseins, ces deux objets ne doivent pas être séparés. Dans le mystère de ce jour, j'aperçois un double triomphe, celui du Sauveur et celui des hommes, avec cette circonstance que nous triomphons essentiellement par Jésus-Christ, et que lui veut triompher par nous. Heureux échange dont je vais vous développer l'esprit, en vous le proposant sous cette double vue qui fera tout le fonds et tout le partage de ce discours.

Résurrection corporelle de Jésus-Christ, sujet de triomphe pour le chrétien : première partie. Résurrection spirituelle du pécheur, sujet de triomphe pour Jésus-Christ : seconde partie. L'un vous fera comprendre ce qu'a pour vous d'intéressant un mystère qui vous couvre de gloire ; et l'autre vous marquera comment la joie sainte de ce mystère peut contribuer à la gloire de Jésus-Christ.

Il en est une qui nous touche bien vivement encore, Vierge sainte, c'est la vôtre. Un glaive de douleur perça votre âme, ô Mère la plus tendre et la plus affligée ! Mais, à la vue de votre divin Fils ressuscité, nous ne pouvons pas différer à vous féliciter, Mère aujourd'hui la plus consolée et la plus heureuse ! *Regina cœli, lætare.*

PREMIÈRE PARTIE.

A n'examiner que légèrement les objets, c'est uniquement le triomphe de Jésus-Christ qui nous frappe dans le mystère de sa résurrection. Mais ce n'est pas là, chrétiens, tout ce qu'elle vous présente, et j'ai à vous y faire apercevoir un triomphe qui vous devient propre et personnel. Comment? En premier lieu, par la qualité du Maître que cette résurrection vous démontre : Jésus-Christ est ressuscité; C'est donc un Homme-Dieu auquel vous vous soumettez; voilà ce qui glorifie votre foi. En second lieu, par la noblesse de la destinée que cette résurrection vous garantit : Jésus-Christ est ressuscité, vous ressusciterez donc un jour vous-mêmes, voilà ce qui vous console de votre mortalité. En troisième lieu, par la force que cette résurrection vous communique : Jésus-Christ est ressuscité, vous ressusciterez à son exemple, cela doit donc vous encourager dans toutes les obligations du christianisme, et voilà ce qui vous soutient dans vos devoirs. Reprenons chacun de ces points, développons-en les suites, et connaissons à combien de titres notre joie doit éclater singulièrement en ce jour : *Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea.*

De tout temps, l'impiété a cru faire la dernière insulte aux adorateurs de Jésus-Christ, en leur reprochant les hommages qu'ils rendaient à un Homme crucifié. Elle a pensé qu'il suffisait de rappeler le souvenir du supplice auquel se laissa condamner l'Auteur adorable de la religion des chrétiens, pour avilir cette religion même. Et, de cette source de salut, faisant celle de ses blasphèmes, à l'exemple du Juif qui, dans le sang de Jésus-Christ, crut éteindre le christianisme, elle a espéré que le scandale de la croix serait le moyen efficace d'en anéantir tous les effets.

Parlez, téméraires, que nous reprochez-vous? Nous adorons Jésus-Christ au milieu des opprobres et des douleurs, attaché à la croix, condamné à perdre la vie ; et nous la perdrions nous-mêmes plutôt que d'en rougir. Mais ajoutez donc aussi que nous adorons Jésus sorti victorieux du tombeau ; car voilà ce qui détermine nos adorations ; puisque, selon la parole de saint Paul, c'est ce qui nous détermine à vous annoncer ce Dieu Sauveur, et c'est ce qui détermine les hommes à croire en lui. (I *Cor.*, XV.) Vous nous reprochez que Jésus-Christ est mort; car c'est là, dit saint Augustin, ce que criaient de concert avec nous, et le juif et le païen, et l'impie. Mais nous, nous croyons qu'il est ressuscité ; et c'est par ce point essentiel de notre foi que nous confondons et vos outrages, et vos mépris : *Hoc pro magno habemus, quia credimus eum resurrexisse.* Or, sur quoi le croyons-nous? Sur des preuves que nous osons vous défier d'affaiblir, et que toutes les subtilités de tous les ennemis du nom chrétien n'ont jamais pu réussir à détruire. Sans les exposer ici dans toute leur étendue (ce qui n'est pas directement nécessaire au plan que je me suis tracé) ; il me suffit d'en rappeler l'idée.

Qui l'a donc annoncé au monde, cette résurrection de Jésus-Christ? Ce sont des hommes qui ne le publiaient pas sur des bruits répandus sur de simples rapports ; mais qui eux-mêmes avaient vu Jésus-Christ ressuscité; qui plusieurs fois avaient conversé avec lui ; à qui il s'était montré dans diverses circonstances, pendant une longue suite de jours après sa résurrection ; qui avaient touché de leurs propres mains son corps adorable, et admiré de nouveau les effets miraculeux de sa toute-puissance. Quand l'ont-ils annoncée ? Ce n'est pas après un temps assez long pour qu'à la faveur de cet intervalle ils puissent persuader un fait qui, à demi-oublié, paraîtrait moins intéressant, et qu'on serait moins ardent à combattre. Jérusalem, si j'ose m'exprimer ainsi, fumait encore du sang divin qu'elle avait versé; elle était encore embrasée des feux de la fureur qui l'avait portée à le répandre, lorsqu'elle entendit proclamer hautement dans ses murs le Sauveur qu'elle avoit méconnu, et dont elle avait scellé le tombeau. A qui l'ont-ils annoncée? Ce n'est pas à quelques personnes, à un petit nombre d'âmes simples et crédules, faciles à surprendre ou à séduire; Jésus-Christ est mort en présence de la nation entière, à la vue de tout un peuple. C'est à la nation, c'est à son conseil souverain, c'est à ses chefs assemblés, c'est au peuple réuni en foule, que Pierre, à la tête de onze apôtres, en élevant la voix, reproche publiquement, sans timi-

dité, sans ménagements, sans égards, la mort de Jésus de Nazareth; qu'il leur en rappelle les prodiges, et qu'il leur déclare que Dieu l'a ressuscité, et qu'il l'a délivré de la peine du tombeau dans lequel il était impossible qu'il demeurât : *Quem Deus suscitavit, solutis doloribus inferni, juxta quod impossibile erat teneri illum ab eo.* (*Act.*, II, 24.) A quel prix l'ont-ils annoncée, ces hommes qui auparavant avaient si lâchement abandonné Jésus-Christ? Au prix de leur repos, de leur sang et de leur vie. Cette résurrection qu'ils annoncent, ils l'attestent tous d'une manière uniforme et invariable. Ils l'attestent unanimement, quoique séparés, dans les divers lieux qu'ils parcourent à ce dessein ; ils l'attestent dans les tortures, sous le glaive des bourreaux, dans le sein des horreurs d'une mort cruelle. Ils l'attestent, sans que jamais la sagesse du siècle puisse déconcerter la sincérité de leur témoignage; sans que la puissance des grands puisse intimider leur courage; sans que la rage des persécuteurs puisse ébranler leur constance.

Par quel intérêt l'ont-ils annoncée? Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, que peuvent-ils en attendre? Que trouvent-ils parmi les hommes? Des supplices. Que s'en est-il suivi lorsqu'ils l'ont annoncée? La conversion d'une multitude innombrable de Juifs, de païens ; celle du monde qui a cru en Jésus-Christ, qui l'a adoré, ce que nous voyons encore aujourd'hui. Quelle force, mes chers auditeurs, quelle clarté dans un témoignage de cette nature! Et de bonne foi, puisqu'il s'agit d'un fait, de quel autre genre de preuve est-il susceptible? Qu'on produise donc un fait appuyé sur des fondements aussi fermes et aussi visibles, assuré et garanti d'une manière aussi sensible, aussi forte, aussi irréfragable ; qu'on imagine par quelle voie plus raisonnable et plus efficace, Dieu venait accréditer cet événement ; et qu'on détruise le dégré de certitude qui le caractérise.

Il est vrai, chrétiens, la voix des apôtres trouva dans le monde des esprits indociles; mais quel genre d'arguments le monde opposa-t-il à la prédication des apôtres? Des menaces et des tourments. Etrange manière de réfuter des hommes qu'on ne pouvait pas convaincre d'erreur! La vérité parut-elle jamais avec plus d'éclat, que quand on désespéra de l'étouffer autrement que dans le sang de ceux qui la prêchaient? Plus de cinq cents personnes ont vu le Sauveur ressuscité, écrivait saint Paul aux fidèles de Corinthe; et, pour qu'ils pussent s'assurer de la vérité, plusieurs d'entre eux, ajoutait-il, vivent encore : *Visus est plus quam quingentis simul, ex quibus multi manent.* (I *Cor.*, XV, 6.) Belle réponse à des paroles si précises et si expresses, que les fers et les cachots destinés à ceux qui parlaient ainsi ! Nous sommes témoins, disait saint Pierre, de ce que Jésus-Christ a fait à Jérusalem. Les Juifs l'ont mis à mort en le crucifiant; Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il a voulu qu'il se fît voir: *Hunc Deus suscitavit tertia die, et dedit eum manifestum fieri.* (*Act.*, X, 40.) Voie bien efficace pour confondre de pareils témoins, que de chercher uniquement à les empêcher de se faire entendre! Est-ce convaincre que de persécuter? Et voilà cependant la seule ressource des ennemis de Jésus-Christ. Depuis lors (j'atteste ici ce qu'il y a de plus éclairé dans l'univers) aucun d'eux a-t-il jamais pu énerver la solidité de ce même témoignage, parvenu constamment de siècle en siècle jusqu'à nous? N'est-il pas démontré, aux yeux de tout homme instruit, que les livres qui nous l'ont transmis sont évidemment du temps des apôtres ; qu'on est forcé de reconnaître que ces livres sont l'ouvrage de ceux dont ils portent le nom ; que, dès les premiers temps du christianisme, ils furent répandus parmi les hommes ; que les adversaires les plus déclarés du nom chrétien, je n'en excepte pas deux des plus furieux, Celse et Julien, n'ont pu ni osé en nier la réalité ?

Pardon, mes frères ; j'oubliais que je parle à des fidèles convaincus d'une vérité qu'il n'appatient qu'à l'aveuglement de méconnaître, et je ne dois les entretenir que de la gloire de Jésus-Christ. Car, de ce qu'il est ressuscité, suit nécessairement qu'il est Dieu. Pourquoi ? Parce que cette résurrection était la preuve sensible qu'il avait toujours donné de sa divinité. Détruisez ce temple, il parlait de son corps, dit l'évangéliste, et je le rebâtirai dans trois jours : *Solvite templum hoc, et in triduo reædificabo illud.* (*Joan.*, II, 19.) Le signe qui sera donné à cette nation méchante et infidèle, disait-il encore, sera celui du prophète Jonas; comme celui-ci fut trois jours dans le sein de la baleine, ainsi le Fils de l'homme demeurera-t-il trois jours dans le sein de la terre : *Sic erit Filius hominis in corde terræ, tribus diebus.* (*Matth.*, XII, 40.) Il assure qu'il a la science de Dieu, il s'appelle le Fils de Dieu : Condamnons-le à la mort la plus ignominieuse; Dieu prendra soin de lui, s'il a dit vrai. Langage de l'impie, rapporté au livre de la Sagesse (*Sap.*, II, 20), et que les Pères ont regardé comme une prophétie de la passion du Sauveur. Les Juifs la réalisèrent, en lui disant : Si tu es le Fils de Dieu, descends de ta croix ; alors, ajoutaient-ils, nous croirons en lui : *Si Filius Dei es, descende de cruce.* (*Matth.*, XXVII, 40.) Or il a fait plus; il est sorti du tombeau. Il n'a pas voulu être délivré de la mort, parce qu'elle devait être la source de notre salut; mais il a été délivré des mains de ceux qui le firent mourir. Car, que voulaient-ils par là ? L'enlever à ceux qui croyaient en lui, et faire périr avec lui la doctrine sainte qu'il leur enseignait. Ils voulurent sa mort, parce qu'à leur jugement, telles devaient en être les suites. Et quelles furent-elles, mes chers auditeurs ? Ce fut de faire reparaître Jésus-Christ triomphant, de le rendre à ses disciples, d'affermir leur foi, de la répandre dans tout l'univers. Jésus-Christ a donc été délivré

des mains de ses ennemis, puisque leurs desseins, leurs complots, leurs efforts et leur rage ont été sans le succès qu'ils s'en promettaient; puisqu'un effet tout contraire les a suivis; il est donc Dieu.

Abrégeons un raisonnement dont tout le monde sent la force. Jésus-Christ donne sa résurrection pour preuve de sa divinité; il ressuscite, donc il est Dieu. Car il faut ou qu'il se soit ressuscité lui-même, ce qui évidemment ne convient qu'à la puissance de Dieu, ou, si c'est Dieu qui l'a ressuscité, c'est donc pour autoriser, par ce miracle prédit, la qualité de Dieu qui appartenait à Jésus-Christ. Aussi les Juifs n'appréhendèrent-ils rien davantage que la créance de cette résurrection, parce qu'ils en sentirent les conséquences. Providence admirable qui se sert de leurs précautions, pour établir invinciblement le miracle qu'ils veulent combattre; pour ôter jusqu'aux soupçons de l'artifice contre lequel ils s'empressent à se prémunir; et pour montrer, au milieu des efforts des hommes, le Dieu qui se joue de de leurs desseins, qui en confond la malignité, et qui ne trouve, dans les soldats qu'on oppose à sa victoire, que les témoins effrayés de son triomphe.

Voici le vôtre, par conséquent, chrétiens qui adorez Jésus-Christ. Déjà se manifeste à vos yeux l'éclat de son règne, non-seulement sur les hommes, mais sur la mort : *Dominus regnavit.* Il est revêtu d'une beauté immortelle, et est environné de force et de puissance : *Decorem indutus est, indutus est fortitudinem.* (*Psal.* XCII, 1.) Marchez, marchez donc avec gloire à la suite de ce conquérant orné des dépouilles mêmes du tombeau qui, à son ordre, vient de s'ouvrir. Ecoutez cette voix qui a pu commander à la terre de rendre aux hommes celui dont ils avaient pleuré la perte. Voyez reparaître, en Maître souverain de la nature, celui à la mort duquel on l'avait déjà vu frémir. Devenez spectateurs de la confusion et de la déroute d'un peuple ennemi qui n'est occupé qu'à ensevelir la vaine fureur de ses attentats dans le silence. Participez aux saints transports de ces âmes éplorées qui retrouvent l'objet de leurs regrets et de leur amour. Unissez l'aveu de votre foi à celui qu'arrache à l'incrédulité de Thomas la vue du Sauveur, et confessez hautement qu'il est votre Seigneur et votre Dieu : *Dominus meus, et Deus meus.* (*Joan.*, XX, 28.)

Et, sans doute, il vous convient de faire trophée des adorations, du culte, de la créance, du nom même qui vous distingue. Car, prenez garde, chrétiens, par là même que la résurrection de Jésus-Christ découvre la divinité du Maître que dans lui vous adorez, elle appuie sensiblement toutes les vérités que ce Maître vous enseigne. Pourquoi? Parce que tant qu'il sera vrai que Jésus-Christ est ressuscité et qu'il est Dieu, il sera également certain que tout est divin dans la religion de Jésus-Christ. Et voici, par conséquent, comprenez-moi, je vous prie, comment la vérité de la résurrection soutient efficacement toutes les autres.

Il est, dans les mystères de la religion, une obscurité respectable, à laquelle l'esprit humain doit se soumettre, et qu'il ne lui appartient pas de pénétrer. Mais, jusque dans le milieu de cette nuit qu'il ne peut percer, du tombeau même Jésus-Christ, se répand une lumière brillante qui éclaire tous les objets qu'il nous a proposés. Car, je me dis à moi-même : je crois à l'Evangile, et je suis enfant de son Eglise. Or, Jésus-Christ est ressuscité; la preuve en est aussi facile à saisir, qu'elle est certaine et frappante. De l'incontestable vérité de sa résurrection, suit nécessairement l'infaillible vérité de sa parole. Evidemment il n'est sorti du tombeau, pour attester sa divinité, que parce qu'il était sorti du sein de Dieu. Puisqu'il est sorti du sein de Dieu, c'est donc la doctrine d'un Dieu qu'il m'a enseignée. Puisque c'est la doctrine d'un Dieu, ma conviction est pleine et entière. La raison même m'apprend qu'à la voix de Dieu je dois croire humblement et adorer. Que les ennemis de Jésus-Christ et les miens cherchent à me détacher de lui, il me suffit, pour les confondre, de la gloire de son tombeau.

Il y a plus, chrétiens, c'est à ce moment l'éclat du vôtre qui me fixe. Du sépulcre de Jésus-Christ sort avec lui le présage certain de votre sublime destinée; et puisque le tombeau du Sauveur est ouvert, le vôtre ne sera pas fermé pour toujours.

Conclusion si visiblement liée au principe, selon la doctrine de saint Paul, qu'il demandait avec étonnement aux Corinthiens comment après la résurrection de Jésus-Christ, on pouvait douter de celle des morts : *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit.* (I *Cor.*, XV, 13.) En effet, pour suivre toujours en peu de mots le seul raisonnement de saint Paul, qui a traité en tant d'endroits et si expressément cette importante matière; comme la mort est entrée dans le monde par le premier homme, c'est aussi par un homme (il entend l'Homme-Dieu) que vient la résurrection. Comme vous subissez le sort du premier Adam, en étant sujet à la mort, vous participerez à la victoire du second qui l'a domptée. Jésus-Christ aurait-il moins de puissance pour nous délivrer, qu'Adam n'eut de facilité à nous perdre? Et la faute d'un homme serait-elle plus efficace que la réparation même d'un Dieu? Cette faute, un Dieu l'a réparée par une satisfaction surabondante. Il a vaincu le péché en l'expiant; il a empêché qu'il ne régnât sur nos âmes et qu'il ne les perdît à jamais. Comment donc n'aurait-il pas aussi vaincu la mort qui est la suite du péché? Comment n'aurait-il pas empêché qu'elle n'étendît pour toujours son empire sur nous? Comment est-il notre chef, s'il ressuscite sans ses membres? Comment est-il appelé les prémices des morts, si parmi les morts il n'est que lui qui ressuscite? Comment, après après avoir souffert avec lui, serions-nous

glorifiés comme lui, s'il n'est point de gloire pour nos corps ressuscités?

Ah! chrétiens, il est donc vrai que la même main qui enlève Jésus-Christ au tombeau réforme en même temps sur celui des hommes cette inscription lugubre qui m'annonce seulement qu'ils ont vécu, et qu'elle y place la promesse brillante qu'ils vivront encore; qu'au milieu des débris de leur mortalité, elle jette les gages précieux d'une immortelle vie; et que, dans Jésus-Christ, elle nous découvre ce qu'elle doit un jour opérer dans nous.

Je comprends alors comment, selon le langage du Prophète-Roi, Dieu a formé l'homme presque égal aux anges : *Minuisti eum paulo minus ab angelis.* (*Psal.* VIII, 6.) Car, si nous sommes humiliés, pendant la vie, par la caducité de ce corps mortel que la terre sans cesse nous redemande, viendra le jour auquel ce corps participera à l'immortalité des célestes intelligences dont le ciel est la demeure. Si cette partie de nous-mêmes doit périr, ce n'est que pour un temps; et ce temps, une fois écoulé, il est pour nos corps une éternité d'existence. Si la mort nous découvre notre néant dans ce monde, notre résurrection nous annonce, pour l'autre, notre grandeur. A cette vue, mes idées s'élèvent, le spectacle de ma destinée me frappe, je me regarde d'un œil indifférent. J'aperçois, il est vrai, comme le prophète, la terre couverte d'ossements, désunis et desséchés; je me représente ces tristes restes de la fragilité humaine; je m'attends à voir mêler à cette poussière celle en laquelle mon corps doit bientôt se résoudre : lorsque m'interrogeant tout à coup, je me demande à moi-même ce que demanda autrefois le Seigneur à Ezéchiel : Penses-tu que ces ossements seront un jour ranimés : *Putasne vivent ossa ista?* (*Ezech.*, XXXVII, 3.) Et, jetant mes regards sur l'Homme-Dieu ressuscité, il me répond ce que Dieu répondit au prophète : Je les revêtirai de nouveau de leur chair, je répandrai sur eux un Esprit vivifiant, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur: *Succrescere faciam super vos carnes; dabo vobis Spiritum, et vivetis; et scietis quia ego Dominus.* (*Ibid.*, 6.) Et certes, puisque, selon l'expression de saint Pierre, Jésus-Christ a englouti la mort, afin que nous devinssions héritiers de la vie éternelle, il peut donc signaler dans nous la puissance qui éclate aujourd'hui dans lui. Il nous l'a assuré. Et, dès que notre résurrection doit être l'ouvrage de son pouvoir, méritent-ils qu'on leur réponde sérieusement, ceux qui s'opposent à cette vérité que la difficulté de la comprendre?

Parlez, grand Dieu, vous dont la voix trouva le néant docile, et dont la parole seule enfanta les merveilles du monde. Commandez à l'Esprit de venir des quatre vents et de souffler sur ces morts, afin qu'ils revivent : *A quatuor ventis veni, Spiritus, et insuffla super interfectos istos, ut reviviscant.* (*Ibid.*, 9.) A cette parole toute puissante, qu'importe que les animaux aient dévoré nos corps, que la mort les ait ensevelis, que le feu les ait consumés, que les cendres en aient été dispersées? Quel est, dit saint Augustin, la portion de matière qui périsse à l'égard de Dieu, ou qui échappe à ses ordres, ou qu'il ne puisse pas réparer par sa volonté? Quelle est, s'écrient Tertullien et saint Jérôme, cette calomnieuse témérité qui oserait disputer à celui qui a tout fait de rien, le pouvoir de rétablir ce qui était déjà? Quel est cet aveuglement, poursuit saint Grégoire, qui, dans la nature même dont on voit sans cesse les productions mourir et renaître, ne trouve pas comme une espèce de préparation à la créance de sa résurrection? Quelle est cette folie, ajoute l'Apôtre, qui ne remarque pas que ce grain de blé ne prend une existence nouvelle, qu'après avoir été enfoui dans la terre? Eh! qu'est donc pour vous la mort à la vue de la résurrection? Que déjà elle vous ait enlevé les justes que vous honorez de vos larmes; ne vous affligez-vous pas comme ceux qui sont sans espérance; vous avez celle de les revoir dans le sein de Dieu. Qu'elle vous menace vous-mêmes; vous reposerez, il est vrai, dans la terre; vous y dormirez, au langage de l'Ecriture, avec vos aïeux; mais rassurez-vous, ou bravez vos frayeurs; il y aura pour vous l'éclatant réveil de votre résurrection.

Seigneur, pourrez-vous dire au dernier moment, le temps va finir; je sens se briser les liens qui me retiennent dans ce monde; mes forces s'évanouissent, mon corps se détruit, ma tombe s'ouvre, elle m'appelle; ah! c'en serait assez pour ma consolation de savoir que mon âme va être remise entre vos mains, et que, replongée dans sa source, elle va goûter dans vous une éternité de bonheur. Et voilà, cependant, que votre magnificence m'ouvre un avenir dans lequel j'entrerai tout moi-même. Oui, pouvez-vous dire avec le patriarche Job : (XIX, 26) De nouveau, je serai revêtu de cette chair mortelle dont je dois être dépouillé. J'échapperai un jour au tombeau qui se prépare à la dissoudre. De ces mêmes yeux auxquels la lumière se refuse et qui vont s'éteindre, je verrai ce Dieu mon Sauveur, ce Libérateur auquel je dois ma rédemption, ce Bienfaiteur divin que sa tendresse a rendu le prix de ma délivrance; je le verrai dans son royaume qu'il m'a ouvert et dont je serai habitant. Bénie soit donc à jamais, chrétiens, cette résurrection de Jésus-Christ, par laquelle vous triomphez de l'impiété qui attaque votre Maître; de l'humiliation qui accompagne votre mortalité. Mais que votre résurrection spirituelle devienne à son tour le triomphe de Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE.

Vous le savez, chrétiens, ressuciter, c'est sortir de l'état du péché. Or, comment la résurrection spirituelle du pécheur devient-elle un sujet de triomphe pour Jésus-Christ? C'est, mes chers auditeurs, que cette résur-

rection spirituelle accomplit les desseins de Jésus-Christ dans sa résurrection; c'est que cette résurrection spirituelle fait éclater la vertu de la résurrection de Jésus-Christ; enfin, c'est que cette résurrection spirituelle devient la gloire de l'Eglise de Jésus-Christ, lorsqu'elle vous fait honorer sa résurrection. Cherchons à nous rendre salutaire la joie sainte que ce mystère doit nous inspirer : *Hæc dies quam fecit Dominus; exsultemus et lætemur in ea.*

Jésus-Christ, dit l'Apôtre, est ressuscité pour notre justification; car, quoique ce soit proprement par sa mort qu'il nous a mérité la grâce de la sanctification, c'est en ressuscitant qu'il a mis le sceau au grand ouvrage de notre salut et qu'il l'a consommé. Il est ressuscité pour que nous ressuscitions comme lui. Et, comme notre résurrection à la gloire doit être fondée sur notre résurrection à la grâce, par là même qu'il s'est proposé de nous procurer la première, il a eu en vue la seconde. En effet, ou il faudrait dire que c'en est assez que le Sauveur soit ressuscité pour que nous ayons tous part à l'avantage de sa résurrection; ce qui serait détruire d'un seul coup tous les oracles, toutes les lois, toute la religion de Jésus-Christ; ou il faut convenir qu'en se ressuscitant soi-même, il a prétendu nous animer à cette résurrection qui nous fait passer de la mort du péché à la vie de la grâce, pour que nous puissions jouir un jour de celle de la gloire : *Resurrexit propter justificationem nostram.* (*Rom.*, IV, 25.)

Et dès là, chrétiens, il est donc une sorte de triomphe pour le Sauveur, qu'il dépend de vous de lui procurer. Triomphe des desseins que son amour pour vous a fait naître dans son cœur et que la fidélité du vôtre doit accomplir. Triomphe des vues de paix et de miséricorde qu'il a sur vous, et auxquelles c'est maintenant à vous à coopérer; triomphe de cette volonté bienfaisante qui l'a sacrifié pour vous sauver, et que par votre salut vous devez glorifier; triomphe que la bonté de Jésus-Christ regarde comme le sien, parce qu'il est essentiellement le vôtre.

Ah! mes frères, si, dans ce mystère, le Sauveur ne considérait que lui-même, il n'est rien sans doute à ajouter à l'éclat de sa gloire. S'il n'a combattu que pour lui, il est pleinement vainqueur. Mais, parce qu'il a combattu pour vous, il veut vous voir participer aux honneurs de sa victoire; il veut vous en voir goûter les fruits. Et, parce que c'est dans votre justification qu'ils consistent, parce qu'elle doit vous faire obtenir ce qu'il a mérité pour vous, c'est donc par cette justification que vous rendrez, autant qu'il dépend de vous, à Jésus-Christ, ce que vous avez reçu de lui : *Resurrexit propter justificationem nostram.*

D'où je conclus que passer ce saint temps destiné à célébrer la résurrection de l'Homme-Dieu, sans vous efforcer à ressusciter vous-mêmes de l'iniquité à la justice, c'est restreindre les heureuses suites de ce grand mystère auquel tout au plus vous paraissez applaudir; c'est vouloir, au milieu de la gloire de Jésus-Christ triomphateur de la mort, lui ravir celle de triompher dans vous du péché; c'est, en même temps que vous le reconnaissez pour Sauveur, dédaigner les grâces qu'il vous offre pour le salut; c'est, tandis que toute la nature cède à ses ordres, avoir l'audace de résister à sa volonté. Car, ce qu'il veut aujourd'hui de vous, pécheurs, c'est que, pour arriver au terme brillant qu'il vous montre, vous commenciez à marcher dans une route nouvelle; c'est qu'après avoir crucifié dans vous le vieil homme, on y aperçoive maintenant un homme nouveau. Et c'est alors que, faisant partie de l'héritage nombreux que lui a promis son Père, Jésus-Christ voit dans vous sa propre conquête, et par conséquent autant de membres qu'il a vivifiés, autant de captifs qu'il a délivrés, autant de citoyens qu'il rend à leur céleste patrie, autant d'âmes qu'il arrache aux puissances infernales, autant de glorieuses dépouilles dont il s'enrichit à leur perte; en un mot, autant de trophées de son triomphe : *Resurrexit propter justificationem nostram.*

Et remarquez, chrétiens, qu'en même temps que vous accomplissez les desseins de Jésus-Christ dans sa résurrection, vous faites éclater sensiblement la vertu de cette résurrection même. Car, comme c'est par la créance de ce mystère que le monde s'est converti, on peut dire aussi que c'est par la conversion du monde que ce mystère a été singulièrement glorifié; et que, comme les apôtres ont rendu avec grande force témoignage de la résurrection du Sauveur, les adorateurs fidèles qu'ils lui ont soumis, ont manifesté la force de cette résurrection.

Or, je dis que celle du pécheur contribue encore aujourd'hui à en augmenter la gloire. Pourquoi? Parce qu'elle retrace tout ensemble et la vivacité de la créance qu'on lui doit et l'efficacité du pouvoir qu'on vit briller dans elle. Et d'abord, par là même que vous revenez de vos égarements pour vous attacher à Jésus-Christ, vous confessez efficacement la vérité de sa résurrection, puisqu'il est évident que vous ne penseriez pas à recouvrer la vie surnaturelle que vous avez perdue par le péché, et que vous n'useriez pas à cette fin des moyens établis par Jésus-Christ, si, dans sa résurrection, vous ne reconnaissiez pas sa divinité. Appliquons ici, mes chers auditeurs, quoique en un sens différent, les paroles que le Sauveur disait à Marthe : Celui qui croit en moi, vivra, quand même il serait mort; voulant nous apprendre qu'il rendrait à une vie glorieuse ceux qui croiraient en lui d'une foi animée par la charité et soutenue par les œuvres : *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.* (*Joan.*, XI, 25.) Et disons : Auparavant vous étiez morts à la grâce, vous vivez à présent pour Jésus-Christ selon son esprit, conformément à ses lois. Ah! vous croyez donc en lui, vous venez donc vous associer aux témoins de sa résurrection;

votre conduite rend donc hommage à votre foi, et votre foi devient glorieuse au mystère que vous honorez.

Ce n'est pas, chrétiens, que cette foi ne puisse subsister dans des pécheurs qui ne cessent pas de l'être; mais qu'elle est faible, dès qu'elle n'engage point à agir! Qu'elle est cachée aux yeux des hommes, dès qu'elle ne se produit pas par les œuvres! Et dès là qu'elle est stérile pour la gloire d'un mystère que cependant vous croyez! Mais qu'un infidèle nous demande aujourd'hui une preuve que les chrétiens sont convaincus de la résurrection du Sauveur qu'ils adorent; voyez, leur disons-nous, ces hommes qui renouvellent leurs mœurs et leur vie, pour participer à la vie immortelle que Jésus-Christ a reprise. Voyez leurs efforts pour faire mourir dans eux les vices qui y mettraient obstacle, et connaissez, par ce merveilleux changement, ce que peut sur eux la foi vive de la résurrection.

Changement qui retrace lui-même en quelque manière la puissance divine qui se signale dans ce mystère. Que de difficultés, pécheurs ressuscités, s'opposaient à ce saint renouvellement! Votre âme était dans l'état du péché comme dans un tombeau auquel il était impossible aux seules forces de la nature de l'arracher. Dans votre cœur, comme dans une demeure de mort, il fallait que pénétrât une vertu divine, pour y répandre un esprit de vie. Avec quel soin vos passions en défendaient-elles l'entrée! Et cependant (ô force victorieuse de la résurrection de Jésus-Christ), à ce souvenir s'ouvre cet abîme de la conscience, se lève ce joug du péché, s'alarment ces passions que la grâce vous aide à vaincre. C'est par la puissance de Jésus-Christ ressuscité, que celui que vous voyez devant vous a été guéri, disait Pierre aux anciens du peuple, publiant ainsi, par ce miracle, la gloire de la résurrection de son Maître : *In hoc iste astat coram vobis sanus.* (*Act.*, IV, 10.) Et c'est ainsi qu'il dépend de vous que nous disions encore aujourd'hui : Voyez les miracles de conversion que cette résurrection opère encore, cette componction qu'elle inspire, cette pénitence à laquelle elle engage, ces habitudes qu'elle fait cesser, ces dangereuses fréquentations qu'elle interdit, ces désirs de vengeance qu'elle éteint, cette haine qu'elle étouffe. Et, comme si elle était le germe secret de toutes les vertus, elle ramène parmi nous la justice, la sainteté et la paix; avec Jésus-Christ elles reparaissent sur la terre; et, par un prodige presque aussi frappant que celui dont plusieurs furent témoins dans Jérusalem, lorsqu'ils virent sortir de leurs sépulcres les corps de plusieurs justes, après que Jésus-Christ fut sorti lui-même de son tombeau, nous voyons aujourd'hui une multitude de pécheurs revenus à lui, former le brillant appareil de sa résurrection, en attester l'efficacité, en relever l'éclat, et servir de toute part à le répandre. La victoire qu'il remporte sur les cœurs, couronne celle qu'il a remportée sur la mort.

Ah! s'il en était ainsi, mes chers auditeurs, quel triomphe pour l'Eglise de Jésus-Christ, lorsqu'elle vous en rappelle la résurrection! Je me souviens ici, avec complaisance, des doux transports que causa aux disciples du Sauveur, l'heureux moment qui leur rendit ce maître adorable. Dispersées, selon l'oracle de l'Ecriture, après que le Pasteur eut été frappé (*Matth.*, XXVI, 31), on vit bientôt les brebis se réunir dans le bercail, dès qu'elles eurent retrouvé leur conducteur. Jésus-Christ est vivant; nous avons vu le Seigneur : *Vidimus, Dominum*, (*Joan.*, XX, 25), voilà la parole qui, confirmée d'un moment à l'autre, prépare l'Eglise naissante à ces inexprimables ravissements que la présence de l'Homme Dieu va bientôt produire, et qui doit unir à jamais la gloire de l'un et de l'autre.

Mais il est encore, je ne crains pas d'être désavoué par l'Eglise; il est encore une gloire qu'elle ambitionne après la résurrection de son auguste chef : c'est de voir ses enfants revivre eux-mêmes à la grâce. Eh! que ne pouvons-nous lui attester que nous en avons aperçu dans vous les effets; que nous vous avons vus reprendre une vie nouvelle; que, délivrés du péché, vous en avez effacé la tache! Que ne pouvons nous lui dire de chacun de vous : Il est ressuscité, *Surrexit.* Hélas! comme cette mère désolée, dont on allait ensevelir le Fils unique, que demande aujourd'hui l'Eglise à Jésus-Christ? De vous rendre à son amour; et quels efforts n'a pas faits déja cet amour lui-même, pour ranimer dans vous les principes d'une vie divine? Depuis ces jours de pénitence que celui-ci vient terminer, a-t-elle cessé de vous faire entendre ses désirs, ses invitations, ses ordres? Toujours la voix de ses ministres a cherché à vaincre dans vous cette léthargie, ce sommeil de mort qui paraissait vous rendre insensibles. Avec quel zèle a-t-elle conjuré Jésus-Christ de venir à votre secours, tandis qu'elle-même veillait avec sollicitude sur les bords de votre tombeau. Pourquoi vous oblige-t-elle à vous nourrir de l'aliment de vie, à manger dignement la chair de l'agneau de Dieu? Et, parce que l'accomplissement de ce précepte suppose dans vous la vie de la grâce, c'est donc là ce que l'Eglise exige de vous. Qu'on l'accomplisse fidèlement; et alors, comme un champ fertile qui, à l'aspect du soleil de justice, voit éclore toutes les vertus, elle pourra se glorifier aux yeux des nations de celles qui la décorent, en s'applaudissant de la gloire de l'Homme-Dieu, qui, après l'avoir arrosée de son sang, vient l'orner de sa splendeur. Elle se félicitera des fruits précieux de salut qu'elle recueille. Le spectacle frappant de cette résurrection sensible réparera l'opprobre dont tant de désordres l'ont fait rougir. Les vrais fidèles partageront avec elle la consolation de ces saints exemples; l'efficacité de leurs impressions servira à leur ramener ceux que le scandale

avait égarés. Elle verra se réaliser dans son sein les paroles de Jésus-Christ que rapporte saint Jean dans l'Apocalypse : Voilà que je renouvelle toutes choses. C'est là en effet l'esprit de ce mystère, et c'en devrait être le fruit : *Ecce nova facio omnia.* (*Apoc.*, XXI, 5.) Mais c'est là une satisfaction que vous lui refusez, enfants ingrats, lorsqu'en vous remettant sous les yeux Jésus-Christ rendu à la vie, l'Eglise ne le voit pas renaître dans vos cœurs. Ainsi vous mêlez l'affliction la plus vive aux chants de son allégresse ; le deuil à la pompe majestueuse de ses cérémonies ; les larmes qu'elle verse sur ses enfants, à la joie de recouvrer son divin époux, parce que ces jours de solennité ne sont pas pour vous des jours de salut.

Car, dans ce temps de Pâques, qu'aperçoit-elle, mes chers auditeurs ? Des chrétiens indignes de ce nom qu'ils déshonorent, et qui ne font pas seulement un effort pour renoncer à ce genre de vie, à ces affections, à ces usages, à cette licence, à cette dépravation d'un monde coupable, dans les crimes duquel ils consentent à demeurer ensevelis. Elle en voit d'autres occupés à se tromper eux-mêmes, plus encore que les ministres auxquels ils s'adressent, qui ne cherchent qu'à concilier un état habituel du péché, avec les dehors d'une résurrection à la grâce.

Eh ! que sont-elles, hélas ! dans plusieurs ces prétendues résurrections ? Résurrections simulées et apparentes. Vous passez pour vivants, parce qu'on vous a vus remplir extérieurement certains devoirs, parce qu'on vous a vus manger la pâque, parce que vous avez paru donner des preuves de christianisme : *Nomen habes quod vivas ;* et, cependant, vous êtes morts, parce que vous n'avez agi que par le motif des circonstances, et non selon l'esprit qu'elles devaient vous inspirer ; parce que vous avez voulu seulement paraître chrétiens, et non le devenir ; parce que, si votre conduite a paru édifier, vos secrètes dispositions faisaient gémir : *Et mortuus es.* (*Act.*, III, 1.)

Résurrections languissantes et inefficaces ! Sondez vos cœurs : quelle lâcheté, quand il faut en abjurer les faiblesses, que de dégoûts et de délais dans la nécessité d'y remédier ! Que de tristesse et d'ennuis, qui naissent de l'obligation même que ce temps vous impose ! En faut-il tant pour nous alarmer sur l'efficacité de votre changement? Ah ! nous faisons tous nos efforts pour vous rappeler à la vie ; et quelquefois nous n'en trouvons qu'un dernier souffle prêt à s'évanouir entièrement.

Résurrections passagères et momentanées: Vous êtes sincèrement à Dieu, je le suppose. Mais sera-ce une paix entière que vous aurez faite avec lui ; ou n'y aurait-il eu qu'une trève entre vous et le péché ? Ce n'est aujourd'hui que piété, qu'édification, que louanges de Dieu. Les fidèles remplissent les temples, ils sont purifiés par les eaux salutaires de la pénitence, ils sont rangés à la table du festin ; spectacle bien consolant, s'il n'était pas troublé par les craintes de l'avenir. Qu'ils soient une fois écoulés ces jours de recueillement, de prière et d'adoration ; quels seront ceux qu'on leur verra succéder ? Chaque année, cette même solennité a réveillé dans vous l'esprit de la religion : que ne promîtes-vous point dans les mêmes circonstances ? Qu'avez-vous retrouvé dans vous de ce que vous aviez promis d'être ? Que sont devenues vos anciennes résolutions ? Tristes augures que le passé fait naître, que votre inconstance autorise, et que votre conduite va peut-être réaliser. Le monde vous attend de nouveau ; vous allez y entrer, tomber dans ses piéges, vous livrer à ses périls, céder à ses exemples, imiter ses mœurs. Voilà donc, selon la pensée de saint Ambroise, que votre tombeau va se rouvrir, que la grâce va expirer dans vous avec le temps qui l'y avait vue renaître ; que Jésus-Christ va être encore crucifié dans vos cœurs ; et que l'ennemi qui l'a vaincu se prépare à vous perdre, en vous dérobant au puissant attrait d'une heureuse immortalité.

Seigneur Jésus, Dieu Sauveur qui êtes la résurrection et la vie ! quel est l'état de ceux à qui je viens d'annoncer votre gloire pour les animer à mériter d'en jouir ? Sous ce voile de religion dont ils se parent, sont-ils vivants, ou m'adresserai-je encore à des morts ? Faut-il applaudir à leur bonheur, ou verser des pleurs sur leur destinée ? Votre esprit s'est-il répandu sur eux, ou votre voix les a-t-elle trouvés insensibles ? Doute affligeant, mes frères, que ne puis-je le décider en votre faveur ! Mais si, par l'état du péché, vous le décidez tristement contre vous, qu'est donc à votre égard le mystère de ce jour, ô vous qui le changez volontairement et librement en mystère de terreur et d'épouvante ? Quels souhaits me contraignez-vous à former ! Daignez les entendre. Oui, puisse-t-il n'y avoir jamais pour vous de résurrection à la vie, si, avant la fin de la vôtre, il n'y a point dans vous de résurrection à la grâce ! Puisse la terre renfermer à jamais vos corps ! Puisse votre âme subir elle-même l'humiliation de l'anéantissement ! Puissiez-vous périr tout entiers pour ne pas revivre, si vous ne voulez pas renaître selon l'esprit ! Vœux superflus ! Voici, reprend saint Paul, le mystère terrible qui doit réveiller votre attention aux vérités que je vous annonce : *Ecce mysterium dico vobis.* (I *Cor.*, XV, 51.) Nous ressusciterons tous, *Omnes quidem resurgemus ;* mais nous ne serons pas tous changés, *sed non omnes immutabimur.* C'est-à-dire que la résurrection n'opérera que dans les justes un changement de bénédiction et de gloire, tandis que dans les pécheurs elle éternisera les tourments. Ecoutez donc, vous qui ne craignez pas de vous exposer à mourir dans le nombre de ces derniers. Vous ressusciterez ; la parole est sûre ; mais pour le triomphe de la justice de Dieu. Vous n'aurez pas honoré la miséricorde du Sauveur, vous n'échapperez pas

à la vengeance du juge. La voix qui sollicite inutilement aujourd'hui vos cœurs, ranimera un jour efficacement vos cendres. Demeurés dans le tombeau du péché, celui de la mort ne sera pas votre asile. Pensez au sort futur qu'avec la grâce il dépend de vous de vous ménager, et décidez-vous.

Que bien plus volontiers, chrétiens véritablement ressuscités avec Jésus-Christ, j'ai à vous faire entendre les consolantes paroles de cet Homme-Dieu, après sa résurrection : Que la paix soit avec vous, *Pax vobis!* (*Joan.*, XX, 11.) Qu'elle tranquillise votre foi, fidèles adorateurs de Jésus-Christ; il en a prouvé invinciblement tous les oracles. Qu'elle tranquillise votre amour, âmes saintes et attachées à Jésus-Christ; il revit pour ne plus mourir. Qu'elle tranquillise votre conscience, pécheurs revenus à Jésus-Christ; il a consommé votre réconciliation avec son Père. Qu'elle calme vos douleurs, chrétiens qui souffrez pour Jésus-Christ; il vous montre le terme heureux auquel conduit l'affliction. Qu'elle tranquillise vos désirs et votre attente, humbles disciples qui soupirez après Jésus-Christ, viendra sûrement le jour auquel vous régnerez avec lui.

Dieu Sauveur, dont l'immortelle gloire console notre foi, ranime nos espérances et soutient notre courage! Qu'il est satisfaisant pour les ministres de votre parole, après avoir prêché les vérités de votre Evangile devant un roi qui en fait la règle de sa vie, d'être autorisés à lui présager dans la chaire de vérité la brillante immortalité qui doit être le prix de sa fidélité à vous servir! A ce nom d'immortalité, se présentent en foule les divers titres qui l'assurent parmi les hommes; l'assemblage des qualités dignes du trône pour éterniser la splendeur du règne de ce monarque; le nombre et la célébrité des monuments, pour éterniser sa bienfaisance; le bonheur de ses peuples, pour éterniser la sage douceur de ses lois. Placé avec distinction dans les fastes du monde dont il fixe l'attention, imprimé profondément dans les cœurs dont il excite la tendresse, prononcé avec respect par les différentes nations dont il réunit l'estime, sans doute son auguste nom est destiné à braver les siècles, puisqu'il fait la gloire du nôtre.

Mais c'est surtout à vous, religion sainte, à consacrer le souvenir de ses vertus, dont vous êtes le principe et dont vous partagez l'éclat. Vous graverez dans vos annales que s'il fit l'admiration de la terre, il fut l'ornement du christianisme; que si l'étendue de ses connaissances honore la supériorité de ses lumières, la foi applaudit à la soumission qui lui en fit hommage; que s'il fut le digne objet des soins marqués de la Providence, il en reconnut toujours les bienfaits; que s'il apprit aux heureux du monde comment on se sanctifie dans la prospérité, les infortunés le regardèrent comme leur protecteur; que s'il déploya en souverain les grandeurs de sa magnificence, souvent il ouvrit en père les trésors de sa libéralité; que s'il tempéra la majesté du rang, par l'accueil favorable de sa bonté, il oublia, aux pieds du Seigneur, qu'il était roi, ou plutôt qu'il s'en souvint pour établir le règne de Dieu par la vivacité de son zèle et par la force de ses exemples; que s'il mérite de vivre éternellement dans la mémoire et dans le cœur des hommes, il aspire par-dessus tout à vivre éternellement dans le sein de Dieu. Il lui est donc réservé, Seigneur, votre héritage; mais qu'il me soit permis de vous adresser cette demande que répètent intérieurement tous ceux qui me l'entendent prononcer : Paraissez oublier longtemps encore les droits précieux qui lui font espérer de régner avec vous. Ecoutez le cri de ses fidèles sujets, la prière de leur amour, les souhaits de leur reconnaissance, les vœux de votre Eglise, les intérêts de votre gloire. Vous hâter de récompenser ses mérites, ce serait punir son peuple; vous empresser de couronner ses vertus, ce serait affliger la vertu même; qu'il en soit longtemps le modèle avant que d'en recueillir les fruits dans une sainte et bienheureuse immortalité! Ainsi soit-il

---

SERMONS POUR L'OCTAVE DE NOEL JUSQU'A L'EPIPHANIE.

SERMON I.

Pour le dimanche dans l'octave de Noël à la Circoncision.

FAIBLESSE DES ESPRITS FORTS.

Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. (*Matth.*, XI, 25.)

Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux simples et aux petits.

Nous voyons, chrétiens auditeurs, dans ces paroles de Jésus-Christ, la confirmation de celles de l'Ecriture, qui nous apprend que Dieu résiste aux superbes, et qu'il se communique aux humbles. Nous y trouvons la malédiction prononcée contre la fausse sagesse que l'orgueil égare, et l'éloge de la soumission raisonnable que l'humilité produit. Nous y apercevons par là même l'explication du grand désordre du siècle, où, jusque dans le sein du christianisme, des chrétiens en méconnaissent les lois, et en combattent l'autorité.

Aussi, mes chers auditeurs, quoique vivement affligés de voir s'armer contre la religion, des hommes rebelles à sa voix, nous ne sommes point effrayés de leur audace,

nous en connaissons l'origine, et, pleinement rassurés sur les droits sacrés d'une religion que la vérité de Dieu garantit, et que sa puissance soutient, nous ne gémissons que sur le crime de l'incrédulité qui l'outrage, et sur le malheur de ceux qu'elle pervertit. En vain, ses adversaires se présentent-ils sous des dehors imposants : en vain, affectent-ils une supériorité de connaissances : en vain, sont-ils ligués contre le Seigneur et contre son Christ; non, non, ce n'est pas la force, c'est l'orgueil de l'esprit qui est le principe de leur révolte : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus.*

Ces esprits prétendus forts, l'apôtre saint Pierre les a expressément annoncés : *Venient* (II *Petr.*, III, 3); il les a dépeints, il en a caractérisé les artifices, *in deceptione illusores;* il a développé le motif de leur séduction, par les passions qui les agitent, *juxta proprias concupiscentias ambulantes;* il a prévu leur langage : c'est contre les promesses et l'avénement du Fils de Dieu, qu'il est dirigé, *ubi est promissio aut adventus ejus?* (*Ibid.*) Il a exposé le faible de leurs fausses idées : depuis le commencement du monde, disent-ils, jusqu'à nous, rien n'est changé, *omnia sic perseverant ab initio creaturæ.*

Jésus-Christ, promettant à son Eglise une assistance infaillible qui, jusqu'à la fin des siècles, la préservera de toute erreur, prédit cependant à ses disciples la défection d'un grand nombre; et leur demande s'ils pensent qu'en venant juger la terre, il trouvera encore de la foi : *Filius hominis veniens putas inveniet fidem in terra?* (*Luc.*, XVIII, 8.) Il n'est donc rien, chrétiens auditeurs, qui doive ébranler la vôtre dans les scandales de l'impiété. L'oracle de Jésus-Christ s'accomplit sous vos yeux. Les portes de l'enfer n'ont jamais prévalu contre son Eglise; le nombre et l'aveuglement des faux sages qui en abandonnent la foi, deviennent le signe funeste d'une réprobation, que sa miséricorde les invite encore à ne pas consommer.

Ah! mes chers auditeurs, ils la craignent eux-mêmes, cette réprobation qu'ils préparent. Ils redoutent cette religion qu'ils fuient; ils ne la combattraient pas avec tant d'acharnement, s'ils se bornaient à la mépriser; leur fureur soutenue contre ses dogmes dément leur apparente sécurité contre ses menaces, et c'est en redoublant leurs efforts contre elle, qu'ils semblent en publier le triomphe par leur terreur.

Mais, sont-ils eux-mêmes si redoutables? Je sais, mes frères, qu'ils mettent tout en œuvre pour paraître tels. Le titre fastueux de philosophie, voilà le cri de guerre qui les rassemble; la force de l'esprit, voilà selon eux les moyens; l'abolition de la superstition et du fanatisme, voilà leur prétexte. A les entendre, la religion est le partage des âmes faibles, et l'indocilité philosophique est l'apanage des esprits forts.

Or je dis, et c'est tout mon dessein, je dis que, dans l'indocilité à la religion, il n'est, relativement à l'esprit, aucun caractère de force; ce sera la première partie. J'ajoute que l'indocilité à la religion est pour le cœur un principe réel de faiblesse; ce sera la seconde. Deux vérités principales, d'où résulte pour la foi un véritable triomphe. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La raison est l'apanage de tous les hommes, mais l'étendue de ses lumières n'est pas la même dans tous. L'activité, la pénétration, la profondeur, l'invention distinguent ces génies dont le brillant essor leur assure l'hommage de ceux qui, sans pouvoir les atteindre, sont capables de les admirer. Jusqu'où ne s'est point élevé l'esprit humain dans ces hommes célèbres, devenus par leurs talents et par leurs connaissances la gloire de l'humanité? La sublimité des sciences, la perfection des arts, tout sert de monument à la grandeur de l'homme, dont l'intelligence l'étonne lui-même et le force à en reconnaître le principe dans cette intelligence suprême du Dieu qui, selon la parole de saint Jean (*Joan.*, I, 9), éclaire tous les hommes dont il est le Créateur. Mais la résistance aux vérités que Dieu a révélées, est-elle l'effet des lumières naturelles dont il est la source? La supériorité du génie produit-elle l'indocilité à la foi? En un mot, est-ce la force de l'esprit qui fait la force des ennemis de la religion?

Je n'ai garde, mes chers auditeurs, de méconnaître ou de dissimuler les qualités estimables que quelques-uns d'entre eux ont reçues de la nature, ni de calomnier leurs talents, pour défendre la vérité. Je laisse à l'erreur l'odieux langage qu'elle emploie contre ceux qu'elle ne réussit pas à séduire, en attribuant à la faiblesse de leur esprit la fermeté de leur foi. Il est de part et d'autre des esprits faibles; et, si la religion en compte parmi ses disciples, l'incrédulité en voit un grand nombre parmi ses sectateurs.

Ne nous adressons point à ces incrédules subalternes, faibles échos des chefs de l'impiété, dont ils suivent l'étendard sans pouvoir manier leurs armes. Mais voyons si, dans ceux qui dogmatisent si fièrement, se trouve ce caractère de force dont se pare l'irréligion; examinons s'il est en eux une force de raisonnements et de pensées qui les élève à une hauteur où les fidèles ne sauraient parvenir; cherchons ensuite si dans leurs attaques réitérées et concertées se trouve une force réelle, qui ait pu se rendre si formidable à la religion.

Ne vous y trompez pas, mes chers auditeurs, le premier cri de l'impiété, le cri général auquel se rapportent en détail presque toutes les objections qu'elle reproduit, tend à reprocher aux chrétiens leur soumission à des vérités obscures, c'est-à-dire, cette humble docilité qui, selon l'expression de saint Paul, réduit en servitude

tous les esprits : *In captivitatem redigit omnem intellectum.* (II *Cor.*, X, 5.) L'incompréhensibilité des dogmes est le faible motif que nous allèguent journellement ceux qui les rejettent. Ils vantent leur raison comme supérieurement éclairée, parce qu'ils se font gloire d'échapper aux ténèbres dont les vérités de la religion sont enveloppées.

Mais quel est donc l'avantage qu'ils ont en ce point, sur les esprits que soumet l'autorité du christianisme? En est-il un parmi les fidèles qui ne s'écrie avec l'Apôtre : O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles! Que ses voies sont au-dessus de nos recherches! *Quam investigabiles viæ ejus!* En est-il un qui ne reconnaisse que la nature, les desseins et les œuvres de Dieu sont impénétrables? En est-il un qui, en courbant sa tête sous le poids de l'autorité divine, ne confesse qu'il croit ce qu'il ne saurait comprendre, et qu'il humilie sa raison au pied du trône de Dieu, en qui cette même raison reconnaît le droit de l'instruire et de lui commander? Et voilà, chrétiens, la véritable force dans cet esprit de sagesse qui, en avouant ses propres limites, n'a pas la prétention insensée de vouloir tout y renfermer; dans cet esprit de discernement qui, en appréciant le nombre et le poids des preuves, trouve alors dans les facultés de sa raison même, un motif solide de croire ce qu'elle ne peut pas pénétrer; dans cet esprit de prudence qui, dans un objet aussi important que la religion, assujettit les fougues d'une imagination qui s'échauffe à la maturité d'un jugement qui doit la régler; dans cet esprit enfin qu'on peut appeler seul un esprit de force, puisque seul il triomphe de la force des préjugés.

Il est vraiment étrange, mes chers auditeurs, qu'on ose accuser la religion d'en être l'effet, et que cette méprisable accusation soit dans la bouche même de ceux que les préjugés dominent. Eh! quoi de plus opposé aux préjugés que la religion? C'est évidemment malgré les préjugés qu'elle s'est établie, puisqu'elle est venue réformer les idées, changer les principes, attaquer les passions, corriger les mœurs, renouveler tout, dans l'homme et renouveler l'homme lui-même. Il ne pouvait donc y avoir, il n'y avait donc que la force des preuves, qui pût en accréditer le règne. Et n'avons-nous pas encore à surmonter aujourd'hui les préjugés que forment les sens, pour croire à ce qui leur échappe; les préjugés qui naissent de nos connaissances, pour croire ce qui est au-dessus d'elles; les préjugés qui se servent de nos propres pensées, pour nous rappeler l'immensité de la distance qui les éloigne de la pensée de Dieu; les préjugés que semble autoriser l'ordre de la nature, où nous n'apercevons pas l'indice de l'état surnaturel que nous croyons?

S'il est un esprit véritablement fort, c'est donc celui du chrétien soutenu de la grâce qui, s'appuyant sur l'immuable vérité de la révélation divine dont il connaît l'existence, suit paisiblement la carrière que Dieu lui ouvre, et brave généreusement tous les obstacles dont la faiblesse de l'esprit humain est épouvantée. Il sait (et l'expérience particulière lui rend sensible cet oracle du Sage) que tout est difficile à l'intelligence des hommes, et que dans les choses mêmes qu'elle connaît, elle n'en peut pas développer l'explication : *Cunctæ res difficiles; non potest eas homo explicare sermone.* (*Eccle.*, I, 8.) Il sait que le vrai caractère, non de la force, mais d'une présomption stupide et d'un fol orgueil, est de vouloir s'élever jusqu'au trône de Dieu, et mesurer les volontés et le pouvoir du Créateur sur les bornes d'un esprit créé. Il sait, et la nature ne cesse de le lui répéter, que tout ce qui est mystérieux n'est pas chimérique, et qu'il n'est qu'un esprit faible qui puisse conclure à nier les effets, parce qu'il ne comprend pas la cause qui les produit. Il sait, en un mot, et le raisonnement démontre qu'il est essentiel à l'Etre infini de Dieu, d'accabler sous le poids de sa gloire les téméraires qui osent en interroger la majesté.

Que prétend donc aujourd'hui la vaine philosophie de l'incrédulité, lorsqu'elle insiste avec complaisance sur l'obscurité de la croyance qu'exige la religion? Croit-elle en alarmer les disciples, en supposant de la nouveauté dans des objections, que le christianisme vit naître, et dont il triompha en naissant? Espère-t-elle, en les étalant aux yeux des fidèles, leur dévoiler un secret dont l'ignorance les abuse? Mais, trop répandues de toutes parts pour être ignorées, elles ont toujours fait partie de l'étude réfléchie de la religion. Ose-t-elle les reproduire comme le fruit de la supériorité des vues? Mais elles ont évidemment leur principe dans la faiblesse même des vues de l'esprit. L'homme le plus simple et le moins éclairé trouve en lui-même, plus fortement encore, ce germe d'indocilité qui dispose à croire avec peine ce qu'on ne saurait concevoir. Plus un esprit est borné, plus les difficultés l'effrayent. A-t-il donc plus de force et de mérite à leur céder qu'à les résoudre? Se flatte-t-elle de décider complétement sa victoire en s'appuyant sur quelques écrivains, dont elle se plaît à préconiser les noms, comme ils ont préconisé ses erreurs?

Ici, chrétiens, je demande à ces adulateurs, à ces esclaves de quelques maîtres, dont l'impiété et l'audace sont leurs garants, de quel front ils osent nous en opposer le suffrage, eux qui nous reprochent de faire valoir le témoignage de tant d'illustres défenseurs du christianisme, et qui en méconnaissent dédaigneusement l'autorité? Ah! sans doute la religion ne craint pas le parallèle, et sa gloire est d'avoir vu consacrer à sa défense les plus brillantes lumières dans un grand nombre d'hommes en qui elle a formé les plus éclatantes vertus. Mais avez-vous jamais pesé mûrement la march-

si différente de ceux qui la respectent et de ceux qui la combattent?

Ouvrez ces immortels ouvrages destinés à établir et à prouver les vérités chrétiennes. Là se déploie la force d'un esprit qui raisonne avec clarté, pense avec profondeur, discute avec sagesse, et s'explique avec énergie. Vous verrez sortir du sein de notre nation ces génies élevés qui traitent de la religion avec une sublimité qui semble les rapprocher de leur sujet. Quel enchaînement d'idées justes! quelle étendue de connaissances! quel rapprochement merveilleux des événements! quelle solidité de réflexion! quel tableau des différents peuples et des divers empires! Quelle grandeur, quelle majesté dans celui qui met sous les yeux l'ensemble frappant de la religion (40)! Pour ne citer que ce grand évêque, la lumière de l'épiscopat : j'en appelle au jugement de tous les hommes instruits : n'est-ce pas là la véritable force de l'esprit? N'est-ce pas là le vrai langage de la raison?

En retrouve-t-on le poids et le caractère dans les adversaires du christianisme? Je sais, mes frères, que les raisonnements, les calculs, les citations, les archives des peuples, le principe des sciences ont été frauduleusement employés à servir leur haine contre la religion. Je sais encore que le pompeux étalage d'une érudition hasardée n'a pu en imposer qu'à des esprits peu attentifs, qui en étaient éblouis. Mais le croira-t-on? Et cependant rien n'est plus généralement avoué et plus tristement certain; ce sont ces ennemis armés à la légère, dont on vante les combats! Le sel d'une impie malignité, les tours d'une plaisanterie sacrilége, la calomnieuse interprétation des livres saints, les nombreuses falsifications des textes, la supposition des faits, l'ignorance profonde des principes, les conséquences imaginaires; disons tout, le ton d'une licence effrénée, qui associe la dépravation du libertinage au complot de l'incrédulité; voilà par quels moyens des écrivains, sans frein et sans pudeur, se sont efforcés de séduire des lecteurs frivoles, qui ont cru reconnaître les traits du génie dans ceux qui leur parlaient le langage de leurs passions. Que l'on est faible, quand on est réduit à de semblables ressources!

Aussi que l'on nous montre ce que doit l'univers à ces hommes qui ne craignent pas de se donner pour ses guides et pour ses maîtres. Evanouis dans leurs pensées, comme parle l'Ecriture (*Rom.*, I, 21), ils n'ont réussi qu'à retracer l'image de la confusion et du chaos; ils ont vengé eux-mêmes la religion de leur indocilité à ses dogmes, en ne leur opposant que les plus ténébreuses erreurs, les plus monstrueuses absurdités; et rien n'a mieux prouvé la faiblesse de l'esprit humain que ces productions bizarres, tout à la fois, et la honte et le terme de ses efforts. Qu'ont-ils enseigné d'utile, ces docteurs superbes, dont les leçons ne tendent qu'à dégrader l'homme, à l'avilir, à lui faire oublier la noblesse de son origine et de sa destination? Quel code de morale résulte de leurs maximes, dont l'unique effet est d'ôter aux lois leur principale force, en effaçant l'idée de la vigilance du suprême législateur? Quelle lumière ont-ils répandue parmi les peuples, en promettant de les éclairer? Est-il une vérité inconnue avant eux qu'ils aient établie? Est-il une route nouvelle et sûre qu'ils aient tracée? Est-il une seule de leurs opinions qu'ils aient affermie? Il y a plus : Est-il un désordre, est-il un excès que leurs principes n'aient préparé, comme une conséquence qui en dérive! Comment donc, et à quel titre s'annoncent comme supérieurs au commun des hommes, ceux qui, sous prétexte de les instruire, ne sèment, et ne peuvent semer que le doute et l'ignorance pour les aveugler? Que le génie puisse se réunir à l'incrédulité, c'est ce qu'explique facilement l'orgueil des hommes; mais fut-il jamais rien de plus insensé, que de vouloir trouver dans l'incrédulité une preuve de génie?

Eh quoi! l'on touche donc au moment de devenir un grand homme, dès qu'on est arrivé à celui où l'on cesse d'être chrétien! Il faut donc placer aussi dans la classe des esprits supérieurs ces imitateurs serviles d'un écrivain, dont ils croient partager la gloire, dès qu'ils en répètent les erreurs! Ces disciples enthousiastes d'un maître dont la parole les captive, parce qu'ils en entendent publier les talents! Il faut donc aussi compter parmi les hommes extraordinaires, ces lecteurs désœuvrés, qui nourrissent leurs pernicieux loisirs de toute sorte de lectures, que les plus suspectes attirent, que les plus licencieuses amusent, et qui n'ont appris à connaître la religion que dans les écrits qui la travestissent, pour y puiser ces objections vieillies que recueille la mauvaise foi et qui n'étonnent plus que l'ignorance; l'ignorance! cause si ordinaire des naufrages du grand nombre dans la foi! Il faudra donc regarder comme des ennemis formidables de la religion, ces personnes de tout état et de tout sexe, qu'étourdit la dissipation, que la réflexion fatigue, que la conscience accuse, lorsque, pour n'avoir rien à redouter, elles s'efforcent de ne croire à rien et qu'elles affectent de méconnaître toutes les vérités pour s'affranchir plus librement de tous les devoirs? Si l'incrédulité est l'effet des lumières, elle est donc aussi singulièrement éclairée, cette portion du peuple, sur laquelle la contagion de l'exemple et l'attrait de l'imitation produisent une impression si funeste. Ainsi le blasphème fera bientôt preuve de philosophie; les horreurs de l'apostasie deviendront le signalement du Sage; et, pour être admis parmi les êtres qui raisonnent et qui pensent, il ne s'agira que d'abjurer sa religion!

C'est là, en effet, mes chers auditeurs, ce

(40) Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle.*

qui forme cette multitude qui se pare du nom de supériorité et de force. Frivole et méprisable triomphe de l'impiété ! Elle s'en applaudit, à l'exemple du fier Philistin qui brave l'armée d'Israël à la face des camps du Seigneur (I *Reg.*, XVII) ; elle essaye de jeter l'épouvante par le nombre de ceux qui secondent ses efforts ; elle fait envisager ses succès, comme la mesure de sa force. Eh bien ! ne craignons pas d'examiner sa victoire ; nous y trouverons une preuve nouvelle de sa faiblesse.

Il est vrai, chrétiens, que l'homme ennemi a semé une abondante ivraie dans le champ du père de famille (*Matth.*, XIII, 25) ; et qu'aux cris séditieux de l'incrédulité, se sont réunis ceux d'un trop grand nombre d'hommes que sa voix a entraînés. On compte rangés à sa suite un amas d'adversaires que rassemblent l'amour du plaisir, le goût de la liberté, l'ardeur des penchants, l'espoir de la réputation, le défaut de connaissance, l'inexpérience de l'âge, le délire de l'orgueil. Tel est (j'en atteste le monde lui-même), tel est le faible assemblage de ceux dont on oppose la force à l'empire de la religion.

Mais si elle gémit de voir grossir la troupe infidèle qui l'abandonne, avec quelle consolation conserve-t-elle toujours dans son sein un grand nombre d'enfants soumis qui la chérissent et qui l'honorent ! Non, non ; ne souscrivons point à la plainte qu'arrachent quelquefois à des âmes chrétiennes la douleur et le zèle, lorsqu'elles s'écrient à l'aspect de tant de désordres : Hélas ! il n'y a plus de religion ! Ah ! j'en appelle à la fureur même avec laquelle on ne cesse de la combattre. S'appliquer, s'acharner à la détruire, c'est prouver son règne. Pourquoi tant d'assauts livrés au christianisme, s'il n'est pas un grand nombre de véritables chrétiens ? J'en appelle aux savantes apologies que, de nos jours même, la vérité fait éclore, pour confondre des erreurs que l'on s'efforce de rajeunir, et pour montrer aux peuples avec quelle heureuse facilité les lumières de la science et de la raison se concilient avec les ténèbres de la foi. J'en appelle à la foule qui, dans les jours de solennité, remplit encore les voies qui conduisent à Sion, et tempère par l'édification de la piété, les gémissements des ministres du Seigneur sur les égarements de ceux qui s'en éloignent. J'en appelle aux exemples multipliés et éclatants de tant de personnes illustres, qu'on voit faire servir la gloire de leur nom à celle de la religion, et forcer l'impiété même à en respecter les leçons devenues plus sensibles par les vertus. J'en appelle à la dissimulation et au déguisement des ennemis de la religion. D'ordinaire ils cherchent à dérober la main d'où partent les traits qu'ils lancent contre elle ; et, lorsque dans l'excès de leur audace, ils arborent ouvertement l'étendard de l'impiété, j'ose le dire, le mépris, la flétrissure et l'opprobre sont le partage que leur adjuge le sentiment général de la nation. Et, s'il est des voix sacriléges qu'étouffe la crainte de l'autorité, il faut en conclure que la religion de Jésus-Christ est toujours celle de ce vaste royaume, et que nos rois, qui se glorifient du titre précieux de fils aînés de l'Eglise, en sont aussi les protecteurs.

Oui, chrétiens, la foi de nos pères est toujours la nôtre ; nous faisons toujours partie des nations qui sont l'héritage de Jésus-Christ ; et le caractère respectable de ceux qui l'adorent et le suivent fidèlement, suffit pour confondre efficacement les dédains de l'incrédulité.

Qu'elle cesse donc de publier l'étendue de ses triomphes, à la vue de ce nombre invincible de braves, constamment demeurés fidèles à la religion. Quelle victoire l'impie a-t-il remportée sur le chrétien qui connaît bien le christianisme ? Quelle colonne a-t-il ébranlée dans le temple du Seigneur ? Les a-t-on vus chanceler, ces antiques fondements sur lesquels repose la foi ? Et leur immuable stabilité, qui résista à la subtilité, aux sophismes des philosophes du paganisme, a-t-elle enfin plié sous les coups redoublés des héritiers de leur haine ? En même temps qu'ils nous en ont retracé les violences et les fureurs, qu'ont-ils ajouté à la stérile efficacité des armes qu'ils ont visiblement empruntées des ennemis de la religion ? Toujours fièrement révoltés contre la sublimité des objets révélés qui humilie leur orgueil, ont-ils jamais pu détruire le fait de la révélation qui les propose ? Parmi tant de preuves qui ont profondément enraciné la foi chrétienne sur la terre ; où donc est celle que la force de leur esprit ait, je ne dis pas, anéantie, mais seulement énervée ?

Il n'est rien qu'ils n'aient osé, rien qu'ils n'aient entrepris. Or, je le demande, quel a été le succès de leur entreprise et de leurs travaux ? Sont-elles aujourd'hui moins attestées, et l'antiquité des prophéties qui ont annoncé les événements, et la certitude des événements qui ont vérifié les prédictions ? Est-il moins évident aujourd'hui, que le peuple le plus ennemi du christianisme, le peuple juif, a conservé lui-même et conserve encore les titres incontestables de la foi des chrétiens ? En est-il aujourd'hui moins sensiblement vrai, que ce peuple errant et dispersé sur la terre porte et laisse partout après lui les traces de son crime et les marques de son châtiment ? Malgré tous les efforts de la conjuration, en est-il aujourd'hui moins visiblement divin, le caractère de Jésus-Christ ? En est-il moins clair, le rapport du tableau de sa vie et de ses œuvres avec celui que les anciens prophètes avaient tracé du Messie ? Sont-ils moins connus les oracles qui avaient prédit son règne sur les nations, et les monuments qui publient que les nations l'ont adoré et qu'elles l'adorent ?

En est-il aujourd'hui moins irréfragable, le témoignage de cette multitude d'hommes qui ont vu le Seigneur de leurs yeux, qui l'ont touché de leurs mains, et qui ont scellé de leur sang la vérité de sa résurrection ?

En est-il aujourd'hui moins prouvé qu'il a régné par la croix ; que dans les siècles et chez les peuples les plus éclairés, il en a fait révérer le mystère ; qu'il lui a soumis les lumières des sages, l'orgueil des grands, la puissance des maîtres de la terre qui l'ont reconnu et qui le reconnaissent pour le Roi des rois ?

Sont-ils aujourd'hui moins marqués, moins sensibles, les traits de candeur et de franchise qui distinguent le langage de l'Evangile? L'impiété même en a senti l'impression; elle n'a pas pu se défendre d'en admirer la touchante simplicité, la majestueuse noblesse. Elle s'est vue forcée à se contredire elle-même, à se condamner pour rendre un solennel hommage à la vérité et à la divinité de l'Evangile.

Est-elle brisée aujourd'hui, cette chaîne antique qui tient au premier siècle, et qui touche au nôtre pour nous présenter successivement dans tous la gloire des progrès, des conquêtes, des prodiges, des triomphes de la religion de Jésus-Christ ?

Est-elle étouffée aujourd'hui, la voix du monde chrétien, dont la conversion offrirait elle seule le plus étonnant miracle si elle n'était pas évidemment l'effet des miracles qui ont démontré la certitude du christianisme? Est-elle aujourd'hui moins persuasive, l'autorité des grands hommes, l'ornement de l'Eglise par leurs lumières comme par leur sainteté, dont la science, la conviction et le suffrage furent et seront à jamais des titres sacrés pour la religion ?

Sont-elles aujourd'hui moins avérées, et la nature des obstacles de tout genre qu'elle a surmontés dans son établissement, et la simplicité des moyens qui en ont opéré le succès, et l'intrépidité de ceux dont elle anima le courage, et l'inébranlable durée de son existence? Est-elle aujourd'hui moins sublime dans ses enseignements, moins sainte dans ses lois, moins pure dans sa morale, moins ferme dans ses principes, moins constante dans ses décisions? Lui a-t-on enlevé le caractère distinctif d'avoir étonné l'univers par la divine supériorité de sa doctrine, d'y avoir formé des vertus sans exemple, d'avoir élevé des hommes au-dessus de l'humanité ?

En interrogeant la nature, les temps, les nations, en fouillant dans les fables du paganisme, dans la stupidité de l'idolâtrie, dans les horreurs du mahométisme, dans le labyrinthe des hérésies; en se prévalant des désordres des chrétiens pour en faire tomber injustement l'odieux sur la religion, qu'ont-ils produit, qu'ont-ils découvert qui pût obscurcir les faits éclatants qui établissent la divinité de la religion? Est-il un seul point sur lequel ils aient pu convaincre les chrétiens d'erreur, tandis que les chrétiens les convainquent journellement d'imposture? Ce n'est donc pas la force de la raison, c'est la faiblesse du raisonnement qui vient échouer contre la force inébranlable du christianisme. Et ce colosse menaçant que présentent les impies, la pierre détachée de la montagne vient l'écraser. (*Dan.*, II, 45.)

De là, mes chers auditeurs, bien loin d'avoir éteint le flambeau de la religion, les impies n'auront fait qu'ajouter à son éclat. Ils lui préparent la gloire d'un nouveau triomphe. Et, comme ses victoires, accumulées dès son origine sur les forces de l'esprit humain conjurées contre elle, ont mis la vérité dans le plus grand jour, les assauts réitérés de la fausse philosophie la montreront plus brillante encore à la postérité. Ils parviendront, peut-être, ces écrits qu'infecte le poison de l'impiété à en propager encore longtemps les ravages dans la postérité. Du moins, le scandale qui les répand, l'artifice qui veut en embellir jusqu'à la forme, s'empresseront à les lui transmettre. Ils publieront les pompeux éloges de leurs auteurs; ils répéteront que dans ce siècle, nommé par eux *le siècle des lumières*, des hommes de talent, des écrivains fameux s'accordèrent à traiter la révélation, de chimère; la foi, de faiblesse; le culte, de superstition : ils ajouteront que la poésie, l'histoire, les dissertations, tout fut mis en usage pour décréditer la religion ; ils diront, pour donner aux traits plus de force, qu'ils furent assaisonnés par l'élégance du style, les charmes de la diction, la rapidité de l'éloquence; que ces ouvrages insidieux inondèrent la nation; qu'ils eurent de nombreux partisans, de puissants protecteurs qui en étendirent la célébrité par le bruit de leurs suffrages et par les hommages de l'admiration. Et cependant, mes chers auditeurs, elle survit triomphante à tant d'attaques, cette religion qui en est l'objet. Elle présentera toujours ses dogmes sans altération, sa morale sans relâchement, son règne sans interruption, ses preuves sans affaiblissement, et plus fortes encore.

A quoi donc ont abouti les raisonnements, les discussions, les recherches des ennemis de cette sainte religion? Il en résultera qu'il n'est point dans les desseins des hommes d'efficacité contre l'ouvrage du Seigneur; que comme il a choisi les plus faibles d'entre eux pour marquer que sa puissance a construit l'édifice de la religion, il en continue le prodige ; que l'art de ceux qui se disent les forts n'a pu réussir à le renverser; et que les vrais chrétiens, qu'ils appellent les faibles, ont été armés d'une force victorieuse dont ils n'ont pu triompher. Il en résultera qu'on ne pourra pas attribuer à l'ignorance des chrétiens leur soumission au christianisme, puisqu'après avoir été élevées de toutes parts et sous les formes les plus séduisantes, les objections de l'impiété n'auront séduit que les téméraires dont l'imprudence les exposa au danger où leur faiblesse les fit périr.

Il en résultera qu'il n'est rien dans la croyance des chrétiens qui répugne aux lumières de la raison; puisqu'en ne cessant de vanter les progrès de l'esprit humain et d'en accumuler les efforts, les ennemis du christianisme n'ont pu lui ravir la gloire de commander à des hommes dont la raison a

si solidement exposé les motifs de leur foi, et si clairement développé les mensonges et les erreurs que l'incrédulité lui oppose. Il en résultera qu'au milieu des agitations, des railleries, des insultes, le christianisme a conservé la force qui le caractérise, et qu'il a montré sur ce genre de persécution la même supériorité qui déconcerta dans les premiers siècles la cruauté des tyrans. Il en résultera que, comme la multitude des rebelles ne fut jamais une preuve contre la légitimité du pouvoir, le nombre de ceux qui se roidissent contre les oracles du christianisme ne porte aucune atteinte à la certitude de son autorité. Il en résultera que l'unique effet des talents qu'on célèbre et des écrits qu'on rassemble, ayant été de substituer aux lumières du christianisme les ténèbres de l'incertitude; aux règles de la morale, la licence des mœurs; à l'ordre public, l'illusion des idées particulières, ce ne sont point des esprits forts, mais des esprits égarés, des esprits dangereux, des esprits faibles qui, sans avoir en eux assez d'étendue pour rien établir, pour rien fixer, pour rien proposer aux hommes qui pût les éclairer, n'ont pas su apercevoir qu'il n'appartient qu'à la sagesse et à la science de Dieu de les instruire et de les gouverner.

Il n'est donc point dans l'esprit d'indocilité à la religion un vrai caractère de force. J'ai ajouté que cet esprit d'indocilité est un principe réel de faiblesse, et je vais le prouver dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'il est vrai, comme le reconnaissent tous les hommes, que le double effet de la véritable force consiste à se commander intérieurement à soi-même, et à supporter généreusement les maux qui assiégent au dehors; il doit donc aussi être avoué que le caractère propre de la faiblesse est de céder aux passions qui agitent l'âme et aux malheurs qui l'affligent. Or, il est évident que la prétendue force d'esprit dans ceux qui rejettent les lumières de la religion, aboutit à leur ôter l'empire qu'on doit avoir sur soi-même, et à les laisser sans ressources contre les rigueurs des événements.

L'expérience confirme à tous les hommes la justice de la plainte que faisait saint Paul, lorsqu'il remarquait en lui deux sentiments directement opposés, l'attrait pour le bien, l'inclination pour le mal, et, pour m'exprimer avec cet apôtre, une loi contraire à celle de la raison : *Legem repugnantem legi mentis.* (*Rom.*, VII, 13.) D'où résulte cette vérité universellement reconnue, que l'état de l'homme, pendant cette vie, est un état de guerre et de combats; qu'il porte avec lui et dans lui des ennemis domestiques plus redoutables que des ennemis étrangers; que, sans cesse aux prises avec eux, ce n'est qu'en remportant sur eux de continuelles victoires, qu'il doit et qu'il peut conserver la vertu et acheter la paix. D'accord sur ce point avec le christianisme, la philosophie du siècle ne réclame pas contre l'existence des passions; mais, d'un principe qui leur est commun, quelle diversité dans les conséquences! La religion dit donc aux chrétiens, par la bouche de l'Apôtre : Revêtez-vous de la force de Dieu : *Induite vos armaturam Dei.* (*Eph.*, VI, 22.) C'est par cette force, leur ajoute-t-elle, que vous pourrez tenir ferme contre les attaques du tentateur avec lequel vous êtes vous-mêmes d'intelligence : *Ut possitis stare adversus insidias diaboli.* Et le grand moyen qu'elle leur fournit pour appuyer le courage de leur résistance, c'est la force de leur affermissement dans la foi : *Cui resistite fortes in fide.*

C'est en effet, mes chers auditeurs, c'est cette foi qui, comme l'a dit saint Jean, est victorieuse du monde (*Joan.*, V, 4,) et qui opère dans chacun ces victoires réitérées par lesquelles il triomphe de lui-même. Ses vérités instruisent, ses espérances animent, ses secours aident et produisent le contraste frappant de la force chrétienne au milieu de la fragilité humaine. C'est sous l'empire de la foi que s'établit l'empire qu'exercent sur elles-mêmes tant d âmes chrétiennement vertueuses, que n'ébranlent ni l'attrait de la cupidité, ni les douceurs de la vengeance, ni la fougue des sens, ni le séduisant intérêt des penchants; dans lesquelles on voit briller la force de la générosité qui pardonne, de la douceur qui se réconcilie, de la docilité qui se soumet, de la charité qui agit. D'où l'on doit conclure, avec saint Jérôme, que dans la vertu se trouve la véritable force. Aussi, la véritable force, comme le remarque saint Ambroise, est-elle toujours accompagnée de vertus. En offrent-ils ordinairement le glorieux cortége, ceux qui dédaignent le courage qu'inspirent et que soutiennent les vertus chrétiennes? Combien d'entre eux ont reproché à la religion de contrarier les inclinations de la nature et de condamner ceux qui s'y livrent? N'ont-ils pas taxé de dureté, je dis trop peu, d'injustice et de tyrannie la loi qui met un frein aux passions? N'ont-ils pas essayé d'en accuser le Créateur, pour chercher, dans cette accusation, la dispense du devoir qui les assujettit; et n'en est-ce point assez pour m'autoriser à conclure, d'après eux-mêmes, que les passions règnent en pleine liberté dans les cœurs sur lesquels ne règne pas la religion?

Et par là même qu'ils s'appliquaient à détruire les principes du christianisme, n'était-il pas conséquent qu'ils parussent énerver les vertus dont il est la source, ôter les motifs puissants qui les forment et les déraciner du cœur des hommes? Et quoi de plus propre à les empêcher de se vaincre, que de leur persuader qu'il n'est pour eux aucun intérêt à se combattre? De là vient que les goûts divers qu'ils éprouvent sont les seuls guides qui les conduisent; les obstacles que présente la sagesse chrétienne suffisent pour leur en fermer la route; et, dès qu'ils n'apprennent plus de la religion à dominer leurs penchants, ils se croient autorisés à en devenir les esclaves. Ils vont

plus loin encore, remarque saint Augustin, ils accusent eux-mêmes leur propre faiblesse, en avouant qu'ils n'ont pas la force de la surmonter. L'unique force qu'ils nous montrent est donc la force des passions, auxquelles ils invitent de céder : *Suam imbecillitatem, quod ista non possunt, accusant.* Ce n'est pas tout encore, et faites-y, mes chers auditeurs, une spéciale attention : ce qu'on appelle faiblesse devient la mère des vices, parce que la faiblesse de l'homme augmente la force de ses passions; d'où il suit évidemment qu'en attaquant le principe de force qui produit les vertus, on prépare efficacement le règne du crime.

Qu'il est malheureux que l'expérience en fournisse la triste preuve dans la multitude des désordres! Qu'ils sont donc coupables aux yeux de la société, les ennemis de la religion, lorsqu'ils s'efforcent d'en effacer les saintes lois de l'esprit même du peuple, entre les mains duquel ils mettent des livres corrupteurs pour en séduire l'ignorance! Aussi de là tant de libertinage, tant de mauvaise foi, tant d'infidélités, tant de crimes plus monstrueux encore qui troublent l'ordre, la tranquillité, la sûreté des citoyens. N'a-t-on pas vu des scélérats dignes du plus grand supplice convenir, dans de derniers aveux, qu'ils devaient aux maximes de l'impiété et leurs excès et leurs malheurs?

Quelle est donc cette force dont l'esprit d'incrédulité est l'origine? Et de quel front ose-t-il paraître mépriser les vertus pénibles du christianisme? Quoi! des hommes plongés dans une indolence ennemie de toute gêne; des hommes, dont les principes ne respirent que liberté et que licence; des hommes, qui ne blâment dans les passions que les effets réprouvés par l'honneur (et quel honneur, grand Dieu, que celui dont ils s'établissent les juges!); des hommes dont le système se réduit à vivre au gré de ses désirs, à les multiplier, à les satisfaire; des hommes, qui, pour m'exprimer ainsi, dans une autre sorte d'enfance, ne paraissent sensibles qu'aux impressions de la nature, et qui opposent le voile épais de ses machinations aux rayons de la lumière surnaturelle qui doit les régler! De tels hommes usurpent le nom de force; ils s'érigent en docteurs pour en donner des leçons; ils affectent une pitié insultante pour ceux qui refusent de les suivre! Ils voient donc des esprits faibles partout où ils ne trouvent pas des cœurs corrompus?

C'est, mes chers auditeurs, c'est au christianisme qu'appartient le vrai caractère de la force. Munies du bouclier de la religion, les vertus sont invincibles; la probité, lorsqu'elle traite avec les hommes; l'équité, quand elle prononce sur leur sort; la fidélité, dès que l'autorité lui commande : voilà la force qui résiste à la séduction, qui préserve l'innocence, qui soutient les mœurs. Et, s'il est malheureusement vrai que, dans le sein même du christianisme, il est un grand nombre de faibles, loin de s'en prévaloir, que les impies en rougissent. Ces faibles sont ceux, ou que l'impiété a pervertis, ou qui ont laissé s'affaiblir, dans eux, la force des principes et la force des secours qu'on trouve dans la religion.

Je l'avoue, et vous le savez, mes chers auditeurs, nous mettons au nombre des moyens qui nous fortifient, les salutaires terreurs que nous inspire le christianisme. Le Dieu que nous servons et que nous devons aimer, est un Dieu qui peut nous punir et qu'il faut craindre : et c'est cette crainte qu'une orgueilleuse philosophie nous reproche. A son tribunal, nous sommes faibles, parce que nous redoutons le tribunal de Dieu; et vous, dirais-je aux impies, vous vous glorifiez d'être forts, parce que vous vous dites exempts de nos frayeurs. Non, vous ne nous en imposez pas; ce n'est pas la formidable menace de l'avenir que vous bravez par courage, c'est à l'attrayant appât du présent que vous cédez par lâcheté. Ce n'est pas la force qui vous arme contre un danger qui paraît éloigné; c'est la faiblesse qui vous retient dans des liens tissus par la force actuelle des passions. Vous oubliez Dieu pour n'écouter que vous. Quand l'éternité, prête à s'ouvrir, vous en laissera entrevoir les vengeances au milieu des débris du temps avec lequel s'en évanouissent les charmes; déguisé sous le nom de force, le désespoir couvrira la crainte que l'impie feint de n'avoir pas, et qui en anticipe les tourments. Et si, comme vous essayez de nous le persuader, c'est par réflexion et sans intérêt que vous rejetez l'effroi des châtiments que la religion annonce, où est votre force? Est-ce celle de la raison? Vous n'avez pour appui que sa faiblesse, qui se refuse à des vérités qui la surpassent? Est-ce la force de l'autorité? La plus saine partie de l'univers vous avertit du péril. Ce qu'il y a de plus vertueux parmi les hommes éclairés se préparent au jugement de Dieu; comparez avec ces témoins le caractère de ceux dont l'opinion entraîne la vôtre? Est-ce la force des preuves? Pouvez-vous assez les produire? Et les aveux de vos plus grands génies, ainsi que leurs efforts, manifestent que vous n'avez que le doute pour vous rassurer. Or, il ne suffit pas de mépriser, comme imaginaires, les terribles oracles de la religion, pour les anéantir? L'audace insensée du téméraire n'est pas le courage réfléchi du brave; il n'y a point de bravoure contre le Seigneur. Ce n'est pas intrépidité, c'est délire que de penser que le Dieu créateur n'a pas droit à vos hommages; que le Dieu saint n'est pas offensé du crime; que le Dieu juste n'a pas dessein de le punir. Et, dès que le Dieu de vérité a dévoilé les effets de sa justice et les ordres de sa volonté; quelle autre force peut être celle de l'homme raisonnable, que la force de la vertu? Est-il une faiblesse plus caractérisée, que de ne pas employer cette noble défense, effrayé qu'on est des moyens pénibles qu'on refuse d'adopter?

Seront-ils plus forts contre les assauts de

l'infortune, ceux qui se montrent si faibles contre les difficultés de la vertu? La prétendue force qui s'expose aveuglément aux malheurs de la vie future, supporte-t-elle généreusement les revers de la vie présente? Et cette philosophie, qui prétend à la gloire de former des sages, produira-t-elle des héros? De toutes parts le christianisme nous en présente, et il nous découvre en même temps la source de leur courage. C'est à l'aide de sa lumière que le chrétien connaît l'utilité des tribulations; et par là même qu'il en sent la valeur, il en souffre plus patiemment la rigueur. Il voit dans elles et l'expiation des péchés dont il est coupable et le prix du royaume céleste, dont il est l'héritier. Il recourt à Dieu, que saint Paul appelle *le Dieu de toute consolation* (II *Cor.*, I, 3); et, comme il en sollicite le secours, il en éprouve l'efficacité. Sanctifié par le bon usage des afflictions les plus vives, il trouve de quoi les adoucir dans le solide espoir du bonheur qui doit les suivre. De là cette soumission absolue, cette héroïque résignation, cette patience à toute épreuve que nous admirons fréquemment dans les âmes que soutient la religion: et si, selon la pensée d'un ancien, un juste aux prises avec la douleur est un spectacle digne de la Divinité, c'est que la force même de Dieu paraît dans la force que communique le christianisme.

Allez, allez, vous les seuls malheureux qui n'avez point puisé dans la religion la force de l'être; allez vous réfugier dans le sein de la philosophie, pour qu'elle sèche vos pleurs; étudiez à son école les systèmes désespérants ou d'un hasard aveugle qui enfante les maux, ou d'une fatalité cruelle qui n'offre que la dure nécessité de les souffrir. Entendez-la vous remettre froidement sous les yeux et le sort inévitable de votre condition, qui vous assujettit à ses misères, et l'enchaînement naturel des causes qu'aucun ordre ne dirige, et la liaison funeste des événements auxquels Dieu dédaigne de prendre intérêt. Alors demandez-lui quelle force vous pouvez opposer à celle de vos peines; pourra-t-elle vous en indiquer d'autre que la force de votre esprit et de votre raison?

Pour la connaître et la juger, cette force, ce serait bien ici le cas de repéter ce qui fut dit au Seigneur, dans un sens tout opposé, en parlant de Job: Etendez, grand Dieu, étendez votre main sur ces hommes qui, au lieu d'implorer votre appui, croient en trouver un dans eux-mêmes. Brisez les idoles du temps aux yeux de ces prétendus sages qui rejettent et les menaces et les espérances de l'éternité; enlevez tous les biens présents à ces génies sublimes, dont la terre concentre tous les désirs et toutes les vues; ordonnez que le tombeau anticipe ses horreurs sur cette chair corruptible à laquelle quelques-uns d'eux voudraient réduire leur existence; ne leur laissez apercevoir, dans les malheurs, que le cours de la nature qui les produit: *Mitte manum tuam.* (*Job*, II, 5.) Que verrons-nous alors, mes chers auditeurs, et que voyons-nous journellement dans ces circonstances? Une raison troublée à laquelle il ne reste de force que pour voir la faiblesse des adoucissements qu'elle recherche; une raison qui se plaint elle-même de l'insuffisance des consolations qu'elle fournit; une raison dont la lumière grossit les maux à mesure qu'elle les découvre; une raison qui s'étonne de pouvoir si peu après avoir tant promis; une raison dont la seule ressource est de prouver qu'il n'en reste aucune; une raison qui, abandonnée à elle-même et n'éprouvant que des secours onéreux, se voit réduite alors à les emprunter ou d'une stupidité qui émousse le sentiment, ou d'une fureur qui en étale la violence. La stupidité ne voit que le néant pour asile, la fureur court le chercher dans la mort. Le préservatif que donnait l'Apôtre aux fidèles, en leur présentant la fermeté dans la foi, comme une arme victorieuse contre les attaques de la tentation: *Fortes in fide* (I *Petr.*, V, 9), est donc aussi celui que nous devons leur offrir pour triompher des malheurs. La croix est visiblement l'étendard qui forme les braves et qui les rassemble. On peut tout par sa force; on ne craint rien avec son appui. C'est par elle que ses martyrs ont été plus forts que les tyrans; c'est par elle que les vrais chrétiens sont encore aujourd'hui plus forts que leurs douleurs. Vainqueurs sans être insensibles, ils font reconnaître dans la religion le principe d'une force supérieure qui vient au secours de la faiblesse des hommes. L'édifice qu'ils ont élevé est fondé sur la pierre (ce sont les paroles de Jésus-Christ): ni le torrent des eaux ni l'impétuosité des vents ne peuvent le renverser: *Venerunt flumina, flaverunt venti... et non cecidit.* (*Matth.*, VII, 27.) C'est au contraire, continue le Sauveur, c'est sur le sable que l'homme indocile aux préceptes du christianisme construit sa demeure: il la voit succomber aux coups de l'orage et écrasé sous les débris d'une affreuse ruine: *Venerunt flumina, flaverunt venti..... et cecidit, et fuit ruina illius magna.* Double image que nous remet journellement sous les yeux la rigueur des tribulations.

Concluons. Par quelle force se signalent donc les ennemis de la foi? A en juger par leur ton et par leurs ouvrages, on n'aperçoit d'autre force que celle de la haine qu'ils portent à la religion, de l'audace qui l'insulte, de l'aveuglement qui la calomnie, de la présomption qui espère de la vaincre, de l'acharnement qui frémit de ne l'avoir pas renversée. Qu'ils sachent, ces hommes sacrilégement téméraires, que le Seigneur se rit de la faiblesse de leurs efforts, que, d'un seul regard jeté du haut de son trône, il confondra ces esprits superbes vainement ligués contre ses desseins; qu'ils voient que, plongé dans l'humiliation depuis plus de dix-sept siècles, le peuple aveugle et déicide, qui méconnut Jésus-Christ et qui en dressa la croix, est encore aujourd'hui témoin de l'étendue de son empire et du

nombre de ses autels ; qu'ils se rappellent que, combattue et persécutée dans tous les siècles, la religion a enseveli sous le poids de ses preuves ses adversaires et ses persécuteurs ; qu'ils prévoient enfin qu'eux aussi ils expireront eux-mêmes au milieu des triomphes de la foi chrétienne ; que son éclat rejaillira encore de toute part sur la terre lorsque le tombeau s'ouvrira sous leurs pas, et qu'avec l'atrocité du crime de l'impiété, dont tant d'âmes ont été les victimes, ils emporteront le désespoir de voir subsister après eux le règne du christianisme.

Pour vous, chrétiens auditeurs, souvenez-vous que, comme le grand Apôtre annonçait dans Jésus-Christ crucifié, la force et la sagesse de Dieu : *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam* (I *Cor.*, I, 24), vous trouverez, et vous ne trouverez que dans la religion de Jésus-Christ la véritable sagesse et la véritable force de l'homme. Malheur, malheur à vous, si jamais vous en oubliez les maximes ou les règles! Ah! si jamais vous devenez infidèles, n'en accusez pas la force des attaques de l'impiété; mais voyez-y la force de la vengeance de Dieu. Il accomplirait alors sur vous la menace faite aux Juifs, de transporter à des âmes plus humbles le don de cette foi, dont vous n'auriez pas connu le prix. Eh! plutôt, mes frères, que la vigilance, la fidélité, la reconnaissance, la prière concourent à conserver dans vous ce précieux, cet inestimable trésor! Demandez instamment, spécialement, avidement la grâce de la foi; elle sera votre guide pendant votre vie, votre soutien à la mort; et les vertus qu'elle aura fait naître dans vous pendant le temps, vous obtiendront les récompenses de l'éternité, que je vous souhaite. Au nom, etc.

SERMON II.

Pour la fête de la Circoncision.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Et postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur, vocatus est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, II, 21.)

Les huit jours étant écoulés, après lesquels il devait être circoncis, il fut appelé Jésus.

Le voilà donc, ce divin Enfant dont les anges ont célébré la naissance, et qu'ils adorent comme leur Maître; le voilà, ce Fils du Très-Haut, son image consubstantielle, la splendeur de sa gloire, à qui tout appartient, par qui les siècles ont été créés, la sainteté par essence; le voilà sous le glaive, prenant sur lui les apparences du péché, pour en être le réparateur, et se confondant, par les douleurs de la circoncision, avec les pécheurs, pour détourner de dessus eux les vengeances de son Père. Aussi est-ce en ce jour qu'il reçoit le nom de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur. Nom adorable, auquel fléchissent le genou les puissances de la terre, du ciel et de l'enfer. (*Phil.*, II, 10.) Nom qu'il mérite déjà, en obéissant pour nous à une loi, qu'il ne vient abroger, qu'après s'y être soumis lui-même.

Sans entrer ici, mes frères, dans le fond de ce grand mystère, je m'attache à une seule circonstance que je réunis à celle dans laquelle nous nous trouvons, et qui m'offre un des points les plus importants de la morale chrétienne. Il n'est encore que le huitième jour depuis le commencement de la vie de Jésus-Christ sur la terre. Déjà, il en a fait un usage douloureux, pour nous sauver : *Postquam consummati sunt dies octo.* Notre vie s'avance; comment employons-nous les années, pour nous sauver nous-mêmes? Il en commence aujourd'hui pour nous une nouvelle. De toutes parts, on forme des souhaits pour qu'elle soit heureuse ; mais, pour que le bonheur en soit véritable, il faut qu'elle soit sainte. Et ce sont là les solides vœux que le Seigneur inspire pour vous aux ministres de sa parole. S'il vous accorde du temps, il nous charge de vous animer à en bien user; et voilà, mes frères, pourquoi j'ai voulu faire, de l'emploi du temps, le sujet intéressant de ce discours. En voici tout le dessein. Si l'on considère le prix du temps, il est essentiel pour les hommes, d'en faire un saint usage : c'est le sujet de la première partie. Si l'on examine l'usage que les hommes font du temps, il paraît qu'ils en méconnaissent le prix; c'est le sujet de la seconde partie. Que le fruit de ce discours, soit, ô mon Dieu ! la résolution efficace de sanctifier cette année : c'est la première grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Laissons à part la brillante inutilité de ces descriptions du temps, qui nous apprennent peu à le connaître, et qui ne nous engagent point à en faire un bon usage. Ce que j'appelle, et ce qui, réellement est pour vous le temps, c'est, chrétiens auditeurs, la durée de l'existence que Dieu vous accorde sur la terre; c'est cette succession d'années, de jours et de moments qui composent votre vie; c'est, en un mot, votre vie même. Et c'est à en régler sagement l'emploi, que je viens vous exhorter, en vous invitant à en considérer attentivement le prix. Et parce que le temps tire essentiellement tout son prix de ses divers rapports avec l'éternité, à laquelle nécessairement il aboutit, je vous le présente sous trois idées également vraies et simples, qui doivent fixer les vôtres. Réunissant ainsi, à l'exemple du Prophète-Roi, sous un point de vue, les jours qui passent, et les années éternelles, je trouve dans la nature du temps trois caractères essentiels qui nous en indiquent l'usage; sa destination, sa brièveté, son terme. Il nous est donné en vue de l'éternité; il nous conduit rapidement à l'éternité. Quelle abondante matière de réflexions!

A ne consulter d'abord que les droits de Dieu et la dignité de l'homme, nous en verrons résulter sensiblement, avec la noblesse de notre destinée, la sublime liaison qui rapproche le petit nombre de nos jours, du sort à jamais heureux que Dieu réserve

à la vertu dans l'éternité. Eh ! quel serait en effet, le dessein de Dieu, en nous accordant une portion du temps, dont il est le Créateur, si ce bien, la base de tous les autres, ne devait pas, comme tous les autres, se rapporter à sa gloire ? Est-ce en vain, pourrions-nous lui dire, avec le Prophète, que vous avez placé sur la terre, les enfants des hommes? Et peut-il leur être permis de ne vivre que pour eux, dès que vous leur donnez le droit d'aspirer à vivre éternellement avec vous : *Nunquid vane constituisti filios hominum?* (*Psal.* LXXXVIII, 48.) Que serait même, pour les hommes, la durée de leur séjour sur la terre, si elle n'était pas la route au bonheur du ciel? Otez ce rapport qui leur montre le temps comme la voie, l'éternité comme le terme ; la vie n'offre plus à leurs yeux qu'une existence commune aux brutes. Ils ne se voient arrachés au néant que pour subir l'humiliation d'être bientôt replongés dans ses abîmes ; et l'intervalle qui les en sépare, ne sert qu'à les convaincre de leur avilissement. Combien de misères et de maux entremêlés au frêle tissu de leurs jours ! Combien d'inquiétudes qui les troublent ! Combien de dangers qui les menacent ! Combien d'accidents qui les abrégent ! Et surtout quelle affligeante perspective leur en présente toujours la fin? Fallait-il naître, si l'on ne devait vivre que pour mourir? La vie serait-elle un bienfait, si elle ne devait conduire qu'à la mort?

Non, mes chers auditeurs, non; le temps ne serait qu'un bien de peu de valeur, si c'était uniquement aux divers biens de la vie qu'il fallût en diriger l'usage. Renfermés, comme le temps lui-même, dans un court espace, ces biens participent nécessairement aux vicissitudes et à la brièveté de la vie. De là, ce qu'ils présentent de peu certain et de peu durable, serait peu propre à nous faire apercevoir l'importance du temps qu'il faut employer à les acquérir. Faible et stérile récompense du bon emploi de vos jours, que celle qui s'évanouira infailliblement avec eux ! Et combien de fois arrivera-t-il que le pénible travail d'un grand nombre d'années ne prouvera qu'une possession de quelques moments ! Que dis-je, mes chers auditeurs, est-il dans la vie un seul des avantages qu'on estime et qu'on recherche, auquel le temps ouvre une voie sûre, et dont on puisse se promettre de jouir? Espérances vaines et trompeuses ! Il ne faut qu'un coup d'œil sur l'incertitude du temps, pour vous en démontrer l'illusion.

Dans les moments où se déploie l'avenir dans l'idée d'une jeunesse impatiente, combien de différentes carrières rassemblées dans celle du temps fixent les regards, excitent l'ardeur, et irritent les désirs de ceux qui se proposent de les parcourir ! Le vœu de la cupidité engage dans celle de la fortune ; les élans de l'ambition entraînent dans celle de la gloire; l'essor du génie s'enfonce dans celle des sciences; la variété des goûts désigne la diversité des termes, et celui que l'inclination indique paraît être celui auquel on croit de sa destinée de parvenir. Que des dispositions personnelles, que des talents distribués par l'auteur de la nature contribuent à dévoiler les desseins qu'il a sur les hommes dans le temps, c'est peut-être une lueur qui aide à les apercevoir; mais ce serait le comble de l'erreur et de l'aveuglement, que de voir la fin que Dieu se propose en nous donnant la vie, dans les biens mêmes que la vie procure.

Je ne vous fais point observer (la chose est par elle-même trop sensible) que le grand nombre des hommes ne recueille point dans le temps, ce qui en est selon eux le plus précieux fruit. La destination générale du temps ne peut donc pas avoir pour objet des biens qui nécessairement ne sont pas le partage général des hommes. Et comment ceux qui se croient permis d'y aspirer se dissimulent-ils l'insuffisance du moyen que le temps leur fournit, pour réaliser les desseins qui les occupent ? Achèverez-vous le vaste édifice de cette opulence, vous qui l'entreprenez avec tant d'avidité et peut-être avec tant d'artifice ? Obtiendrez-vous ces honneurs, ces distinctions, vous que leur soif immodérée dévore? Le succès de vos recherches, la profondeur de vos découvertes répondront-ils à l'assiduité de votre travail, vous qui ne soupirez qu'après des connaissances et des lumières ? Hélas ! nous l'entendons répéter journellement : Celui-ci eût amassé des richesses immenses; celui-là fût parvenu au plus haut rang; l'un se fût immortalisé par ses ouvrages ; l'autre eût effacé tous ses rivaux par l'éclat de sa réputation; il ne leur a manqué que du temps. Ah ! le temps n'a donc pas un rapport essentiel et nécessaire avec les biens dont quelquefois il permet de jouir. Ce n'est donc pas à l'acquisition de ces biens qu'un Dieu, toujours sage dans ses desseins, destine l'usage du temps. Ces biens ne sont donc pas ceux pour lesquels Dieu créa l'homme dans le temps. Une plus noble destinée lui fut assignée par le Créateur, celle de le posséder lui-même. Et, parce que cette possession, qui doit faire le suprême bonheur de l'homme, dans l'éternité, est la récompense du saint usage du temps ; c'est donc évidemment en vue de l'éternité que Dieu lui accorde une portion du temps.

Aussi, mes chers auditeurs, le bonheur éternel est-il le seul auquel le temps le plus court puisse toujours nous conduire La sainteté la plus consommée se concilie avec la plus tendre jeunesse, et il n'est pas sans exemple qu'un petit nombre de jours aient offert à Dieu des siècles de mérite : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* (*Sap.*, IV, 23.) Le temps, dit saint Grégoire de Nazianze, est la matière de l'échange que nous devons faire avec Dieu, et que Dieu consent à faire avec nous. Sur la terre, nous consacrons à Dieu des années, des jours, des instants; dans le ciel, Dieu

nous réserve son immuable félicité. Chacun des moments qui composent notre vie peut devenir un titre à la gloire qui nous attend. Et, quelque abrégée que puisse être la durée de notre vie, le bon usage que nous en ferons lui communiquera assez de valeur pour devenir en nos mains le prix de l'éternité. Il ne faut qu'un instant pour nous y donner des droits. Il ne faut qu'un instant pour les multiplier, pour les perdre, pour les rétablir; c'est un instant, c'est le dernier qui en décide. Peut-elle être plus frappante, la proportion que Dieu a daigné mettre entre le temps et l'éternité?

Ne vous y trompez pas cependant, mes chers auditeurs, le temps peut vous manquer relativement à l'éternité même. La rapidité avec laquelle il nous y conduit, nous avertit tout à la fois et nous menace. Le cours de la vie! Ainsi exprimons-nous la durée de notre séjour dans ce monde, désignant par ce terme la vitesse avec laquelle elle tend à son déclin. *Plus prompt qu'un coursier fougueux* que son ardeur emporte, *mes jours ont disparu*, disait Job (*Job*, IX, 25.) *Ils ont fui comme un oiseau qui fend les airs, comme un vaisseau qui, à travers les flots, s'ouvre un passage*, comme un vent impétueux dont l'agitation ne laisse aucune trace. (*Sap.*, VII, 10, 11.) Que nous reste-t-il de la portion de la vie qui s'est éclipsée? Hélas! le seul vestige du temps écoulé, c'est la triste empreinte qu'il a gravée sur un corps affaibli. Lors même que nous paraissons en jouir, à mesure que nous en usons, il nous consume; chacun des moments qu'il nous fournit, devient une morsure qui nous dévore; ce moment fait déjà partie du tissu redoutable des liens qui nous enchaînent. Nous n'acquérons de nouvelles années que par de nouvelles pertes. Il faut acheter le présent par les regrets du passé, et la distance qui sépare les temps en est une portion qui s'anéantit. O étrange volubilité des siècles, que rien ne peut ni modérer ni suspendre! Depuis leur origine, ils se hâtent vers leur terme. Tout paraît tranquille dans l'univers, avec lui tout se précipite vers sa fin; pour chacun de nous elle s'avance; elle nous avait paru éloignée, elle s'annonce, et va nous surprendre: ***Juxta est dies perditionis, et adesse festinant tempora.*** (*Deut.*, XXXII, 35.)

Eh! d'où vient, chrétiens auditeurs, que nous ne sommes pas précautionnés contre cette funeste surprise? C'est que, si, d'une part, le temps, par l'activité toujours soutenue de ses progrès, entretient la célérité de notre marche; de l'autre, il nous la dérobe par l'illusion des jours qui se succèdent. Celui qui commence nous fait oublier que celui qui l'a précédé n'est plus. Séduits par l'attrait d'une existence qui se renouvelle, nous ne pensons pas que ce qui a servi à la prolonger hier, aujourd'hui l'abrége; et que, nécessairement composée des divers moments qui se suivent, nécessairement aussi elle s'engloutit en détail avec eux. Ah! si d'un point fixe et immobile, comme nous voyons fuir sous nos yeux les eaux d'un torrent, nous pouvions considérer la rapidité des heures; frappés alors de ce mouvement successif qui suit à peine la pensée, nous frémirions de ce cours impétueux qui nous les enlève. Mais parce que, enveloppée dans leur tourbillon, sa violence nous entraîne en passant, le temps échappe à nos réflexions; et nous n'en jugeons sainement la course que lorsqu'il est passé. J'en appelle à l'expérience et au sentiment. La jeunesse paraît n'avoir été qu'un éclair; l'âge mûr, que quelques moments, et ce n'est guères qu'à l'extrémité de la vieillesse qu'on s'aperçoit qu'elle touche au dernier.

Que conclure de là, mes chers auditeurs? Et ferons-nous servir la brièveté du temps à en relever le prix, tandis que nous vous la présentons comme un motif de mépriser les biens qu'il présente? Oui, mes frères, en observant cette différence: c'est que les biens qui ne sont produits dans le temps, que pour le temps, finiront infailliblement avec lui; au lieu que, du bon usage du temps doivent résulter des biens, dont la durée sera l'éternité même.

Dès lors, après avoir dit, d'après la pensée de Tertullien, que c'est singulièrement aux chrétiens à être les justes estimateurs du temps; je ne craindrai pas de vous inviter à raisonner sur cet objet, en conséquence de la certitude de vos principes, comme raisonnent les impies, en conséquence des affreuses maximes de leur impiété.

Le temps est court, disent-ils en eux-mêmes; c'est une fumée qui s'exhale: ***Exiguum est tempus vitæ nostræ*** (*Sap.*, II, 1); mais il n'en est que plus précieux, ajoutent-ils, puisqu'il dure si peu; et la rapidité avec laquelle il s'enfuit nous presse de n'en laisser pas échapper un seul moment: ***Non prætereat nos flos temporis.*** De là, cette avidité à saisir, s'il m'est permis de parler ainsi, les instants à leur passage, croyant en remplir la destinée, par les folles joies qui les remplissent, parce que la leur n'est, selon eux, que la jouissance des biens du temps: ***Quoniam hæc est pars nostra.***

Chrétiens, quelle est la vôtre? Appelés à partager un jour le royaume de Dieu, que Jésus-Christ est venu vous acheter et vous ouvrir; c'est pour en acquérir la possession que vous est accordée une portion du temps sur la terre: *Hæc est pars nostra.* Mais puisque sa durée est si limitée, puisque, de votre aveu, elle s'écoule avec une vitesse dont vous ne vous apercevez d'ordinaire que par l'abus que vous en avez fait; puisque, selon l'énergique et juste pensée d'un ancien, l'agilité des moments a déjà transporté loin de nous celui qui vit naître et fuir notre parole; en un mot, puisque, selon la pensée de saint Jacques, notre vie peut se comparer à une vapeur qui disparaît presque aussitôt qu'elle s'élève: *Vapor est ad modicum parens* (*Jac.*, IV, 15); il est donc également important et sage d'employer le temps dont nous jouissons à opérer le bien, ainsi que nous en avertit saint Paul. (*Gal.*, VI, 10.) C'est spécialement à nous qu'il convient de mettre à profit des moments qu'au-

cun autre ne suivra peut-être, ou du moins que leur stérilité nous enlève : *Non prœtereat nos flos temporis.* (*Sap.*, II, 7.) C'est la conclusion que l'Esprit-Saint appuie expressément lorsqu'il nous recommande de ne pas nous priver des biens qu'un seul jour nous procure, et de ne pas en négliger une partie : *Non defrauderis a die bono, et particula boni Domini non te prœtereat.* (*Eccli.*, XIV, 14.)

Eh! dites-moi, mes chers auditeurs, n'est-ce pas la rapidité du temps qui journellement vous détermine et vous anime à hâter vos démarches pour le suivre ? Qu'un objet intéressant fixe vos désirs, combien aussitôt les moments vous sont chers ! Quelle attention à les ménager! quelle vigilance ! quelle activité! Prévoir tout, employer tout, ne pas perdre un temps dont l'usage peut seul préparer vos succès ; je vous prends à témoins : n'est-ce pas là votre conduite? Ah ! chrétiens, le temps ne vous paraîtra-t-il donc si précieux que lorsqu'il s'agit des intérêts du temps, et seriez-vous indifférents sur ceux de l'éternité? Hélas ! le temps ne presse-t-il point pour travailler efficacement au bonheur de la vôtre? Ne touchez-vous point à ce jour qui doit vous en ouvrir l'entrée? Alors ne demanderez-vous point à Dieu, comme celui dont saint Grégoire rapporte l'exemple, d'ordonner au temps de faire trêve avec vous jusqu'au lendemain : *Inducias usque mane.* Si Dieu vous le refuse; c'en est fait, l'éternité commence. Le temps va donc cesser entièrement; troisième motif de l'employer aujourd'hui utilement.

Qu'est-ce, mes chers auditeurs, qu'est-ce que l'éternité? Abîme immense dans lequel on sent s'épaissir les ténèbres, à proportion qu'on s'y enfonce par la profondeur des recherches, et qu'on connaît toujours moins en redoublant ses efforts pour le sonder. Saisi, déconcerté par l'effrayante idée que l'éternité présente, il faut que l'esprit humain s'arrête à une première vue. Toute autre est plus propre à le confondre qu'à l'éclairer. Plus de jours qui se succèdent, plus d'années qui se renouvellent, plus de siècles qui se suivent. Un éternel moment qui embrasse toutes les durées et qui n'admet aucune mesure, parce que rien ne commence, rien ne passe, rien ne finit. Un centre universel et immobile où tous les temps sont ramassés, et dont aucune partie n'échappe ; c'est tout ce que nous offre la ténébreuse image de l'éternité.

De là, chrétiens, remarquez je vous prie, toute l'étendue du nom par lequel vous désignez le moment qui termine notre vie. Il touche, dites-vous, d'ordinaire en parlant de celui que menace d'une mort prochaine, il touche à son dernier moment. Ah ! qu'elle serait frappante pour vous, si vous l'approfondissiez, l'énergie de cette parole! Ce moment n'est pas simplement le dernier d'une vie qui finit; il n'est certainement pas le dernier d'une existence qui ne finira jamais ; mais il est décidément le dernier dont il soit possible de faire usage, parce qu'il nous précipite dans le sein de l'éternité qui engloutit tous les temps.

De ce gouffre sans fond, quelle voix forte et lugubre porte jusqu'au trône de Dieu ces lamentables plaintes de Job : O souverain arbitre et suprême Dispensateur des temps! Quelle protection pourra m'en obtenir un, pendant lequel descende sur moi un de vos regards : *Quis mihi hoc tribuat ut constituas mihi tempus in quo recorderis mei?* (*Job*, XIV, 13.) Non, je ne sollicite ni les biens que j'ai perdus, ni les plaisirs que j'ai goûtés, ni la gloire que je me suis acquise, ni la puissance dont j'ai joui dans le temps ; mais je demande ce temps lui-même, une partie et la plus légère partie de ce temps : *Ut constituas mihi tempus.* A cette prière, quelle réponse ! Celle de l'ange, dont parle saint Jean, lorsque d'une part touchant à la mer et de l'autre à la terre, pour marquer l'universalité de son oracle, il fait au nom de celui qui vit dans les siècles des siècles, le serment solennel, que désormais il n'y aura plus de temps : *Juravit per viventem in sæcula sæculorum, quia tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 6.) Non, il n'en est plus pour les ennemis de Dieu ; ils souffrent sans pouvoir expirer. Il n'en est plus pour ses amis même ; ils jouissent des récompenses de leurs vertus, mais ils ne peuvent plus en mériter. Il n'en est plus pour ces âmes justes qui, dans les douleurs, achèvent de payer à la justice divine les dettes que des fautes commises pendant le temps leur firent contracter. C'est à vous, mes frères, c'est à vous qui êtes encore dans le temps, à intercéder pour elles, à les soulager dans l'éternité. Tout est le fruit de l'usage du temps; mais avec elle il n'est plus de temps : *Tempus non erit amplius.*

Ah! si pour ceux qui sont ensevelis dans ces profondes demeures, s'ouvrait comme pour vous à chaque instant une nouvelle carrière! Si, député de Dieu et brisant par sa force les impénétrables barrières qui séparent l'éternité du temps, je leur annonçais le libre emploi d'un instant! Cet instant lui seul, comprenez-en la valeur, dissiperait le poids de l'éternité, puisqu'il pourrait servir à leur en faire éviter les rigueurs. Mais hélas! chimériques espérances ; ils savent que le temps dure encore pour vous et qu'il n'y en aura jamais pour eux. Me sera-t-il permis de le dire pour rendre la pensée plus sensible? Ce que l'antiquité fabuleuse avait imaginé de ce malheureux qu'elle représentait dévoré par la soif et enchaîné au milieu des eaux sans pouvoir en puiser une goutte, ne paraît-il pas se réaliser dans ceux que l'éternité environne, sans qu'ils puissent en détacher un seul instant pour en racheter les interminables longueurs par l'active efficacité de la pénitence?

Ah! n'oubliez donc jamais que c'est cette sombre obscurité dont le Sage nous avertit de ne point détourner nos pensées; cette région où, selon ses paroles, la sagesse et la science ne peuvent plus se mettre en usage : cette nuit, dont nous parle le Sauveur

du monde, pendant laquelle il n'est donné à personne de pouvoir agir. Plus de temps, et, par une suite nécessaire, plus de ressource, ni dans la liberté, l'éternelle nécessité la remplace; ni dans une salutaire expiation, le péché subsiste éternellement; ni dans l'amertume du repentir, il devient un éternel tourment; ni dans l'ardent désir du salut, l'éternité du désespoir accompagne l'éternité de la damnation. Concluez donc, chrétiens auditeurs, concluez d'après la parole expresse de Jésus-Christ, à diriger saintement votre marche, tandis que la lumière divine vous éclaire, de peur que vous ne soyez surpris par l'horreur des ténèbres : *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.* (*Joan.*, XII, 35.) Et voilà malheureusement ce que néglige un grand nombre ; car, s'il est vrai que le prix du temps montre aux hommes la nécessité d'en faire un bon usage, il est vrai aussi que l'usage que les hommes font du temps montre qu'ils en méconnaissent le prix.

SECONDE PARTIE.

Rapprochons de l'usage qu'on devrait faire du temps celui qu'on en fait ; et nous en verrons sensiblement l'abus. Le temps est donné aux hommes, principalement en vue de l'éternité, et ils en changent la noble destination ; le temps les conduit rapidement à l'éternité, et ils en augmentent l'inévitable précipitation ; le temps doit cesser entièrement pour eux dans l'éternité, et ils en négligent la nécessaire réparation.

J'appelle, mes chers auditeurs, changer la destination du temps, n'envisager dans le temps que le temps même ; le prendre pour sa fin, tandis qu'il n'est accordé que pour y conduire, et employer uniquement à obtenir des biens passagers le moyen destiné de Dieu à nous procurer les biens éternels. Dès là, nous n'agissons plus selon ses vues, et nous rendons stérile pour l'éternité l'usage d'un temps qui n'a avec elle aucun rapport. Cependant n'est-ce pas ainsi qu'il est ordinaire aux hommes d'en user?

Je le sais, mes frères, le grand nombre en remplit avec soin les intervalles. Chez les uns, je le vois absorbé par la continuité des affaires, et perdu chez les autres par la succession des plaisirs. Je vois des savants être avares de leurs moments, regretter ceux qu'on leur dérobe, se les ravir en quelque sorte à eux-mêmes pour les rendre à une étude qui réunit toute leur attention, parce qu'elle fixe leur goût. Dans la classe la plus nombreuse des hommes, parmi le peuple quel est le bien le plus précieux, le plus nécessaire ? C'est le temps. Il en est à qui la rigoureuse nécessité du travail en laisse à peine pour la nécessité du repos. Ici une tendre jeunesse s'accoutume par de premiers essais à faire valoir un temps dans l'emploi duquel elle aperçoit pour la suite son unique secours ; là, des vieillards font un dernier effort pour en épuiser les ressources, en attendant tristement sa fin. Dans cette activité soutenue, qui entretient le mouvement et l'agitation des hommes, je reconnais, il est vrai, la peine qui leur est imposée dans le temps, mais je n'y trouve point encore la juste idée qu'ils doivent avoir de sa valeur.

Serait-ce, mes chers auditeurs, qu'il ne puisse y avoir de temps utilement employé pour la vie future, que celui qu'on refuse aux occupations de la vie présente ? Erreur bizarre et monstrueuse qui, en détruisant les différents devoirs de la société, contredirait manifestement la sagesse de la religion qui les affermit. A Dieu ne plaise que ce coupable délire puisse jamais être confondu avec ses solides enseignements ! Oui, sans doute, vous devez une vigilante fidélité dans l'usage du temps, aux diverses fonctions de l'état dans lequel la Providence vous a placés, à l'exécution des ordres du maître qu'elle vous a donné, aux soins des affaires qu'elle vous a confiées, à la famille qu'elle vous a chargé d'instruire et de gouverner ; à votre propre intérêt, sage et bien réglé, qu'elle même protège, en vous accordant le droit d'y veiller ; à l'utilité générale qui, selon ses vues paternelles, doit toujours vous intéresser : obligations que la nature prescrit, que la raison appuie, que la religion confirme, et qui, fidèlement accomplies dans le temps, par des vues dignes de Dieu, en obtiennent les récompenses dans l'éternité !

Quel est donc, chrétiens, le défaut qui vous fait perdre si fréquemment le mérite des peines et des travaux qui remplissent votre vie? Ah ! trop souvent vous n'en éprouvez que les rigueurs, parce que vous ne savez pas en ennoblir le motif. De là, non-seulement, il arrive que celui-ci étant moins pur, l'action qu'il produit est aussi moins parfaite en elle-même ; mais encore qu'elle n'a pas ce rapport spécial et direct à la fin sublime que Dieu nous propose. Une bonté morale et naturelle la sépare des actes vicieux que Dieu réprouve, je le sais ; mais comme, suivant la parole de Jésus-Christ, le corps tire son éclat de la simplicité de l'œil, c'est-à-dire que la droiture de l'intention met à ses yeux le véritable prix de la conduite : *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus lucidum erit.* (*Matth.*, VI, 21.) vous négligez pour l'éternité ce qui n'est dirigé qu'aux avantages du temps.

Que dis-je? et combien il est ordinaire que, par un criminel abus, les intentions déréglées dans l'usage du temps en corrompent les œuvres, et, selon le même oracle de l'Homme-Dieu, répandent les ténèbres sur le tissu des jours qui composent la vie : *Si... nequam fuerit..., corpus tuum tenebrosum erit.* (*Ibid.*, 23.) A quoi tendent les désirs? Quel est l'objet des desseins? Sur quoi se forment les arrangements parmi les hommes? Tout, ou presque tout, se termine au temps. C'est la cupidité qui en use ; c'est l'ambition qui le consume ; c'est la vanité qui se l'approprie ; ce sont toutes les passions qui en usurpent le domaine, et qui

s'en consacrent la durée, en ne voulant y apercevoir que celle de leur règne, et en écartant la salutaire pensée de ce qui doit succéder au temps, le terminer et le remplacer.

De là vient que, comme l'on n'emploie le temps que pour des avantages passagers, ils sont aussi l'unique fruit qu'on en retire; et que, n'ayant en effet de prix que dans l'idée qu'on y attache, et le bon usage que l'on en fait, le temps ne les conduit pas à l'heureuse et sublime élévation de leur destinée. Jésus-Christ nous le fait entendre, lorsque, parlant de ceux qui ne s'occupent que du présent, il les appelle les enfants du siècle : *Filii hujus sæculi.* (*Luc.*, XVI, 8.) Funeste méprise, qui leur donne une trop exacte ressemblance avec les infidèles dont parle l'Apôtre, que le Dieu du siècle, c'est-à-dire, suivant l'explication de saint Thomas, l'amour des biens du temps a aveuglés : *In quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes.* (II *Cor.*, IV, 4.) Cet aveuglement vérifie encore en eux ce que nous dit l'Ecriture, de ces hommes chargés d'années, et qui sont aussi peu avancés qu'un enfant : la terre les vit épuisés de fatigues, et le ciel les trouve dépourvus de mérites. Je les prends eux-mêmes à témoins. Prêts à paraître devant le trône du Rémunérateur universel; quels titres lui présenteront-ils à des récompenses qu'ils ne pensèrent jamais à mériter, et dont l'attente n'enflamma jamais leurs désirs? Cette couronne promise à la victoire de ceux qui ont légitimement combattu, est-elle pour eux, comme pour saint Paul, une couronne de justice. (II *Tim.*, IV, 8.) Eh! que peut devoir un Maître que jamais on n'eut l'intention d'honorer et de servir? Si, pour eux, la carrière du temps est finie : eh bien! que ceux qui leur survivent applaudissent à l'habileté avec laquelle ils ont su la fournir; qu'on apporte et qu'on ouvre aux yeux du monde les fastes du temps, qu'on y inscrive avec pompe les noms illustres de ces héros qui se sont signalés pendant le temps, qu'on en transmette les succès jusqu'à la dernière génération que verra finir le temps : ah! le même tombeau sur lequel sera gravé peut-être le récit de leurs exploits, est l'insurmontable barrière qui empêche de pénétrer jusqu'à eux un seul rayon de la gloire dont l'univers fut ébloui. Qu'ils ne demandent rien au delà du temps, puisqu'il concentre toutes leurs vues. Ils furent les enfants du siècle, c'est du siècle seul qu'ils peuvent attendre un frivole héritage : *Filii hujus sæculi.*

Est-elle moins déplorable l'erreur de ceux qui, ne se plaignant et ne s'apercevant de la durée du temps que lorsque l'ennui, la langueur, le désœuvrement semblent en ralentir le cours, permettent à une oisive indolence d'en dédaigner l'emploi, ou à la séduction des amusements, d'en dissimuler la valeur. D'une part, la stérilité qui en enfouit les heures; de l'autre, la dissipation qui les prodigue : telle est la double manière d'en accélérer la rapidité.

Qu'ils sont étrangement aveuglés, s'ils en méconnaissent l'abus, ces hommes pour qui le temps semble un fardeau, et qui ne recueillent de leur existence que la honte du vide qui la flétrit! Etat dans lequel, si le temps le plus long n'est d'aucune utilité, parce que rien n'en remplit la mesure, le temps le plus court paraît d'une énorme longueur, parce que rien ne distrait de sa durée : état qui, selon l'expression d'un ancien, est une mort anticipée. C'est, en effet, retrancher de sa propre vie les moments dont on ne sait pas user, et, par l'inaction qui en néglige l'usage, se rapprocher du tombeau qui le ravit. Eh! quoi, vous, qui dites froidement ne savoir quelle peut être la destination des vôtres, seriez-vous exempts de la loi générale qui nous assujettit au travail? Le temps ne vous est-il donné que pour en dévorer les ennuis, au lieu d'en employer les ressources? Le néant d'un engourdissement léthargique peut-il faire éclore pour vous des fruits d'immortalité? Ah! c'est vous que, dans la parabole de l'Evangile, il est facile de reconnaître sous la figure de cet arbre infructueux que, dans sa juste indignation, le Père de famille ordonne d'arracher : *Succide ergo illam : ut quid terram occupat?* (*Luc*, XIII, 7.) A quel titre oserez-vous demander à Dieu la prolongation d'un temps que la religion ne sanctifie pas, dont la société ne profite pas, que votre solide intérêt n'occupe pas, que vous paraissez vous-mêmes n'estimer pas? Que sont pour vous les moments dont est formé le tissu de votre vie? Leur langueur vous accable et votre oisiveté les engloutit.

Hélas! combien de fois les absorbe un autre écueil plus agréable sans doute, mais souvent encore plus funeste! Sous le voile des plaisirs dont la succession remplit la vie, on méconnaît la marche précipitée avec laquelle elle s'enfuit. Par une contradiction frappante, on veut se dérober la durée du temps par la distraction des amusements, et l'on se plaint de la rapidité qui l'entraîne, sans qu'on aperçoive ses progrès. Ne nous dites point que vous êtes surpris de l'activité des jours et des heures, que vous ignorez par quelle espèce d'enchantement elles vous échappent. C'est vous qui en doublez la vitesse, et l'art enchanteur qui vous la couvre, c'est l'industrieuse adresse à lui faire sans cesse reproduire de nouvelles illusions.

J'ai cherché, disait le roi Ezéchias menacé de la part de Dieu d'une fin prochaine, j'ai cherché le reste des années qui manquaient au nombre de celles que Dieu m'avait destinées, et elles disparaissaient devant moi : *Quæsivi residuum annorum.* (*Isa.*, XXXVIII, 16.) Ah! mes chers auditeurs, ne cherchez pas à prévoir dans un avenir incertain le nombre d'années que Dieu veut vous accorder; mais examinez en sa présence ce qu'ont été pour vous celles dont vous avez atteint le terme. Discussion salutaire dont je dois aujourd'hui ne pas vous épargner

les détails, afin qu'un jour vous puissiez en écarter les terreurs.

Qu'est devenu, mondains, cet intervalle de temps sur lequel vous mesurez votre âge, et d'où vient que vous-mêmes, à en juger par l'emploi que vous avez fait de votre vie, vous croiriez avoir vécu si peu? C'est que, partagés constamment entre le désœuvrement du monde, l'inutilité de ses entretiens, le goût de ses assemblées, l'attrait de ses spectacles, l'amour de ses jeux, vous avez divisé vos jours, et qu'en les divisant ainsi, vous en avez restreint la solide étendue. Distribué en moments que la frivolité consumait, chacun d'eux n'était presque rien, et, à la faveur de cette décomposition, le tout s'est évanoui. Qu'est devenu l'intervalle du temps pour ces personnes à qui le moindre reproche qu'on peut adresser est celui de le perdre assidûment dans le monde? Combien d'heures que la vanité prodigue pour acheter le dangereux privilége d'y briller quelques instants! Ce temps donné pour agir, combien est-il abrégé en ne le faisant servir qu'à se préparer à paraître! Hélas! qu'on s'empresserait bien moins à réunir tous les ornements qui parent une idole, si l'on pensait qu'on s'occupe à orner une victime qui, nécessairement et bientôt peut-être, tombera sous les coups du temps! Qu'est devenu l'intervalle du temps pour vous qui, renfermant dans ses étroites limites toutes vos vues, avez à peine porté un regard au delà du moment qui en bornera le cours? Joies tumultueuses, fêtes bruyantes, variété de projets, habitude de dissipation, succession de plaisirs, charmes du présent, oubli de l'avenir, empire des passions, n'est-ce pas là ce qui a fait s'éclipser si promptement une jeunesse dont il ne reste d'ordinaire qu'un triste souvenir et de justes regrets. Si l'âge mûr vit changer vos inclinations, leurs objets, quoique différents, furent aussi vains; l'avidité des désirs qui poursuivent la fortune, la complaisance avec laquelle on en jouit, les avantages multipliés qu'elle procure, le calme enchanteur qu'elle produit, donnèrent, si je puis le dire, à la suite de vos jours une pente douce qui les fit s'écouler sans presque vous en laisser soupçonner la diminution. Parvenu peut-être à l'époque qui vous en annonce le dernier terme, vous en détournez les yeux, vous en éloignez l'idée; vous voudriez effacer du tableau de votre vie les ombres dans lesquelles elle se précipite; et c'est surtout au moment où vous en serez investis, qu'une surprise coupable, parce qu'elle aura été volontaire, vous arrachera d'inutiles gémissements sur la brièveté de la vie, et de cruels remords sur la vanité des œuvres qui, ayant consumé vos jours, suivant l'expression du Prophète, vous ont enlevé les années à la hâte : *Defecerunt in vanitate dies eorum, et anni eorum cum festinatione.* (*Psal.* LXXVII, 33.)

Combien donc est-il important de suivre le conseil du Sage, lorsqu'après nous avoir exhorté à ne pas nous priver des biens qu'un seul jour peut nous faire amasser devant Dieu, il nous invite à conserver le temps, *Conserva tempus !* (*Eccli.*, IV, 23.) Sans doute, il ne nous attribue pas le pouvoir d'en ralentir la marche; mais il nous apprend que, comme on le perd lorsqu'on n'en use pas, ou qu'on en use mal; on le fixe en quelque manière par le bon usage; c'est-à-dire que, quoiqu'il ne soit plus, du moins il subsiste dans l'effet durable des œuvres. Et voilà, mes chers auditeurs, voilà le sens consolant ou terrible dans lequel il est vrai de dire que le temps peut durer pour nous, lors même qu'il s'enfuit. Tout ce qui n'a qu'un rapport naturel à la vie finit avec elle. Ce qui n'a de valeur et de prix que dans le temps, le temps le dévore et l'engloutit. Que nous reste-t-il alors? Les mérites ou les péchés. Puisse cette vérité frappante régler toujours votre conduite; elle en bannira, non ces délassements modérés et nécessaires, que la faiblesse humaine demande, et que la bonté divine permet sous les auspices de la vertu, mais le désordre, hélas! trop commun d'une vie qui serait manifestement coupable, quand elle ne serait qu'inutile, et dont l'inutilité est d'ordinaire et la source du vice et son aliment.

Ce funeste abus serait-il absolument sans remède? Non, mes chers auditeurs; mais, par une troisième erreur trop répandue parmi les hommes, il est rare qu'après avoir méconnu le prix du temps et hâté sa course, ils sentent tout le malheur de sa perte. De là comment s'empresseraient-ils à la réparer? Ecoutez un de ces mondains auxquels le tombeau déjà entr'ouvert laisse apercevoir les profondeurs de l'éternité; vous l'entendez avouer tristement la nécessité de cesser de vivre; mais vous le verrez s'aveugler jusqu'alors sur la manière dont il a vécu. Ne confondons pas les regrets que fait éprouver la nature, avec les réflexions que la sagesse fait naître. Le regret est un sentiment douloureux, mais stérile; la réflexion est quelquefois accablante, mais elle peut devenir salutaire; et c'est cette précieuse ressource qu'un grand nombre néglige. N'en voit-on pas chercher en quelque sorte un adoucissement aux chagrins inquiets d'un âge avancé, dans le souvenir des jeunes années, faire revivre dans la mémoire ce qu'on devrait bien plutôt chercher à effacer par la pénitence, et pervertir ainsi, jusqu'à son dernier terme, l'usage d'un temps qui y conduit très-prochainement. Fasse le ciel que l'attachement à la vie n'aie pas, jusque dans les vieux jours, son criminel principe dans l'attachement aux désordres qui l'ont souillée, ou aux vanités qui l'ont remplie!

Eh! quoi, il est déjà la onzième heure du jour, disait à des ouvriers oisifs le Père de famille! Il est perdu pour vous, le temps du matin, et la continuité de votre inaction vous rendra indigne de tout salaire : *Quid hic statis tota die otiosi?* (*Matth.*, XX, 6.) Allez donc, ajoutait il avec bonté, allez de ce pas,

commencer votre travail; il en est temps encore : *Ite et vos in vineam meam.* (*Matth.*, XX, 7.)

Cette tendre invitation s'adresse à vous dont la conscience accuse ou les langueurs du repos, ou l'infructueuse occupation d'une vie dissipée. Sans cesse elle tend à son déclin, elle y touche peut-être; peu de moments vous séparent de celui auquel vous en rendrez compte. Quelle vue, si d'une part, vous pesez vos œuvres dans la balance de Dieu, tandis que de l'autre, vous connaissez sa justice qui en distribue les récompenses ! Quels droits peut vous donner à son tribunal ce nombre d'années, qui, dans des millions d'instants, n'ont peut-être pas vu éclore une vertu ? Cependant ce n'est qu'à la vertu que Dieu réserve ses couronnes, et ce n'est que dans le temps qu'il est possible de les mériter.

Profitez donc incessamment, chrétiens auditeurs, de celui qui vous reste, et ne persistez pas à outrager la divine miséricorde qui vous le ménage. S'il est vrai, à prendre l'expression dans une exacte rigueur, que le temps est irréparable (idée bien propre à manifester la grandeur de vos pertes); il ne l'est pas moins que la clémence de Dieu vous aide à les réparer. Ainsi la parabole de l'Evangile nous en peint les généreux effets, en nous montrant qu'après des travaux tardifs, mais efficaces, on participe à la fin du jour aux avantages de ceux qui en ont porté tout le poids.

Malheur aux lâches chrétiens, si l'abus d'une vérité consolante entraîne dans eux des délais que menace de punir un Juge terrible. Elle s'est presque entièrement écoulée pour eux, cette vie que l'Ecriture appelle un sommeil. L'instant du réveil arrive : que trouveront-ils dans leurs mains? Que de ces mêmes yeux, fascinés par l'enchantement de la bagatelle, coulent donc dès à présent les larmes d'une vive douleur, et que, dans l'amertume de leur âme, ils rappellent ces jours anciens qui, suivant l'expression de Job, ont disparu; et qui, comme l'oiseau qui fend les airs, comme le vaisseau qui à travers les eaux s'ouvre une route, comme l'ombre qui glisse sur la terre, n'ont laissé après eux aucune trace. (*Sap.*, V, 11.) Qu'elle est propre à exciter un juste et vif repentir, la vue du vide immense qu'offre souvent une longue vie ! Qu'il est terrible le moment où l'illusion enfin se découvre ! Que présenter au souverain Juge, au suprême rémunérateur du bon usage du temps, lorsqu'il n'a été consumé que par le monde et pour le monde ? Des lectures qui plaisent et qui quelquefois corrompent, au lieu de celles qui édifient et qui instruisent; un cercle de plaisirs qui absorbent, au lieu de quelques amusements permis qui délassent; l'exil de sa propre maison, l'abandon des soins domestiques, la fuite presque habituelle de l'un et de l'autre, non pour remplir les devoirs de la société, mais pour lui faire supporter le poids de son désœuvrement; que sais-je ? et quel détail ne fournirait point la succession des minutieuses inutilités de la vie du monde ! Voilà l'objet nécessaire de vos regrets. C'est d'abord à eux à réparer dans la sincérité d'un cœur pénitent le temps que vous avez perdu, et dont le Seigneur va vous demander compte.

Ne vous en tenez pas là, et profitez au moins de celui qui vous reste. Marchez avec circonspection, comme l'écrivait saint Paul aux Ephésiens, non comme des hommes sans prudence, pour qui les maux sont sans ressource, mais comme des hommes sages qui savent racheter le temps : *Non quasi insipientes, sed ut sapientes redimentes tempus.* (*Ephes.*, V, 15.) Or, qu'est-ce, chrétiens auditeurs, que racheter le temps ? C'est répond saint Anselme, pleurer le passé; c'est, dit saint Jérôme, remettre le temps en liberté par de bonnes œuvres, puisque l'employer à d'autres, c'est le tenir captif; c'est, ajoute saint Augustin, le sanctifier en le dérobant, s'il le faut, aux affaires temporelles, pour le faire servir à l'éternité. Trois règles que j'ose vous proposer d'après ces saints docteurs. En nous affligeant sincèrement devant Dieu de l'inutilité du temps qui s'est écoulé, nous l'engageons à en oublier le mauvais usage. En usant du temps présent, pour des œuvres sanctifiées au moins par leurs motifs, vous acquerrez des droits qui ne seront pas perdus aux yeux du Seigneur. En sanctifiant, s'il en est besoin, les affaires du temps, vous empêcherez qu'il ne s'y trouve encore du vide pour l'éternité. Surtout n'oubliez pas, mes chers auditeurs, que, quoique dans ce sens, le temps puisse se réparer; différer à le faire, c'est s'exposer au risque de ne le pouvoir plus, et au danger que Dieu nous retranche une partie de notre vie, si nous comptons trop sur la dernière.

Terminons ce discours par cette autre parole de l'Apôtre : *Tempus breve est* (*I Cor.*, VII, 29); le temps est court. Le passé nous en instruit; parce que vous en avez trop méconnu la brièveté, vous en avez négligé l'usage. Il est perdu pour vous. Le présent vous échappe; bientôt il ne sera plus : chaque jour vous mourez en partie, puisque chaque jour périt pour vous. D'épaisses ténèbres vous dérobent l'avenir. La jeunesse voit souvent le terme inopiné du temps qu'elle ose se promettre; l'âge mûr nécessairement en rapproche; la vieillesse infailliblement y tombe, et c'est toujours l'éternité qui vous attend.

Le temps est court. Vous le voyez vous-même moissonner une partie des habitants de la terre, porter le ravage dans les familles, éteindre une génération sous les yeux de l'autre, en effacer presque jusqu'au souvenir. Comment donc ne pensez-vous pas avec quelle force il ne cesse de vous entraîner vers l'éternité ?

Le temps est court. Ce qui vous trompe par rapport à sa durée, c'est que vous oubliez qu'elle doit absorber celle de vos jours; comme du milieu d'une mer dont vous ne découvrez point les rivages, vous

n'envisagez imprudemment que l'étendue d'une surface qui vous fixe. Vous oubliez que vous n'en parcourez pas toute l'espace, que votre naufrage est certain, et que nécessairement vous tomberez bientôt dans l'abîme de l'éternité.

Le temps est court, et vous en préférez les avantages à ceux qui ne doivent avoir aucune fin, et vous ne vous occupez pas de ces biens dont la possession n'est pas momentanée, et la séduction du temps vous aveugle sur les grands intérêts de l'éternité.

Le temps est court. Il faut donc, c'est la sage conclusion de saint Paul, il faut donc, tandis que vous le pouvez, travailler à faire le bien. Hélas! dans peu vous le désireriez en vain; vous n'en aurez plus le pouvoir : *Ergo dum tempus habemus, operemur bonum.* (*Gal.*, VI, 10.) C'est l'ordre de Dieu. Pourriez-vous lui refuser plus longtemps l'usage de celui que sa libéralité envers vous, veut bien encore vous accorder et dont il vous demande l'emploi, non-seulement pour sa gloire, mais pour vos plus précieux intérêts? Disputez donc à Dieu, si vous l'osez, cet emploi du temps de votre vie après que lui s'est occupé de vous de toute l'éternité. Disputez-le au Fils de Dieu qui, dans la plénitude du temps, est venu pour vous en passer une partie sur la terre et qui, de tous les moments de sa vie, en a fait pour vous, des moments d'instruction et de salut. Disputez-le à votre âme ce temps pour lequel l'insatiabilité de ses désirs vous avertit sans cesse qu'elle n'a point été créée et qu'elle ne regarde que comme la durée d'un exil après lequel elle doit prendre son essor vers la cité permanente qu'elle doit mériter pendant le temps. Mais si vous vous écriez avec David dans de saints transports : *Oui, Seigneur, je vous bénirai pendant les siècles des siècles* (*Psal.* CXLIV, 2) : dites dès à présent avec ce saint roi : Je commencerai à vous bénir pendant tous les jours de ma vie : *Per singulos dies benedicam tibi.* (*Ibid.*) C'est ainsi que vous mériterez les bénédictions éternelles. Dieu vous les promet et je vous les souhaite à tous. Au nom. etc.

SERMON III.

Pour le Dimanche entre la Circoncision et l'Epiphanie.

SUR LA FUITE DES OCCASIONS.

Fuge in Ægyptum; futurum est enim, ut Herodes quærat puerum ad perdendum illum. (*Matth.*, II, 13.)

Fuyez en Egypte; car Hérode va chercher l'Enfant pour le perdre.

A peine Jésus-Christ était au monde qu'il est déjà en butte aux persécutions. Le cruel Hérode veut attenter à ses jours. Sa politique artificieuse cherche à en faire sa victime. Il faut que l'ange du Seigneur vienne donner à Joseph avis des dangers qui menacent le divin Enfant. *Fuyez*, lui dit-il, *jusque dans l'Egypte, parce que Hérode s'apprête à le chercher pour le faire mourir : « Fuge in Ægyptum; futurum est enim, ut Herodes quærat puerum ad perdendum illum. »* N'y avait-il pas d'autre moyen pour le sauver qu'une fuite si précipitée? Sans doute, la toute-puissance du Seigneur pouvait en employer de plus éclatants, elle n'en pouvait choisir de plus utiles à notre instruction. Elle ne veut pas tout faire par miracle, et il est de sa providence de suivre souvent le cours ordinaire des choses qui toutes arrivent par son ordre ou par sa permission comme les voies extraordinaires. Le Fils de Dieu est venu en infirmité, dit saint Paul. (*Hebr.*, V, 2.) Pour se conformer à cet état il s'assujettit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine, afin que chacune des circonstances de sa vie pût nous servir de leçon et de modèle. Par la même dispensation qui a fait, dit à ce sujet un savant docteur (41), que durant le temps de son ministère, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis, il s'est tenu aussi obligé de chercher un asile dans l'Egypte pour échapper à la poursuite d'Hérode. Il a fui pour nous apprendre à fuir. Nous aussi, nous avons à redouter les piéges cachés que nous tend un ennemi bien plus à craindre que le tyran de la Judée. L'Ange du Seigneur, que dis-je? le Seigneur lui-même nous avertit par son exemple que, pour échapper au danger il faut en fuir l'occasion, qu'elle nous vienne du dehors ou de nous-mêmes. C'est le moyen le plus sûr d'éviter les atteintes de l'ennemi du salut qui nous presse, habile à profiter de notre faiblesse, multiplie autour de nous les occasions du péché, nous assiége par des tentations continuelles pour perdre nos âmes : *Fuge in Ægyptum; futurum est enim, ut Herodes quærat puerum ad perdendum illum.*

Qu'il est rare cependant qu'on évite avec sévérité les occasions du péché! C'est un précipice qui menace et l'on veut marcher sur ses bords. C'est un fleuve qui entraîne, et l'on ose en braver le cours. C'est un air contagieux qui ôte la vie, et l'on ne craint pas de le respirer. Ceux-ci, sous prétexte qu'ils ne s'aperçoivent pas du danger; ceux-là, dans l'idée qu'ils sauront s'en préserver; d'autres enfin, parce qu'il leur en coûterait trop d'y renoncer.

Il faut donc faire connaître aux premiers les occasions dangereuses qu'ils ne peuvent sincèrement se déguiser. Il faut avertir les seconds que s'ils s'exposent à ces occasions, ils doivent s'attendre à y succomber : il faut dire aux troisièmes, encore engagés dans cette occasion malheureuse, qu'il est nécessaire pour eux de la quitter. En trois mots; et voici tout le partage de ce discours :

Méconnaître l'occasion, c'est un inexcusable aveuglement, il faut le dissiper : ce

(41) BOSSUET, dans ses *Elévat. sur les mystères*, tom. II, éd. in-12, p. 577 et 578.

sera le sujet de la première partie. Se flatter qu'on triomphera de l'occasion, c'est une coupable présomption; il faut en désabuser: ce sera le sujet de la seconde. Ne pas vouloir abandonner l'occasion, c'est une mortelle lâcheté; il faut la guérir: ce sera le sujet de la troisième. Matière importante à laquelle vous ne pouvez, chrétiens mes frères, apporter une trop sérieuse attention. Je n'excéderai pas les bornes du temps ordinaire. Commençons par implorer, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si le nombre des fautes dont les hommes se rendent coupables, annonce sensiblement leur faiblesse, il annonce en même temps les périls dont ils sont environnés. Car, quelque dépravés qu'on les suppose, plus souvent ils se défendraient contre le vice, si moins souvent ils en rencontraient les occasions. Il en est de deux sortes, disent les docteurs: les unes qu'ils appellent éloignées, et les autres qu'ils nomment prochaines. Définitions qui s'expliquent par elles-mêmes, puisque l'on aperçoit aisément que ce qui par soi-même ne conduit pas au péché, que ce qui n'y conduit pas ordinairement en est éloigné; et qu'au contraire ce qui nous en rapproche, ce sont ces circonstances propres en elles-mêmes à nous y porter, ou qui nous y font tomber souvent. Or, c'est de ces dernières qu'il s'agit; ce sont celles qu'on est obligé d'éviter et qu'il faut par conséquent connaître. Mais quelle règle pour en juger? Elle est facile, mes chers auditeurs. La nature même de l'occasion sert en premier lieu à vous instruire, vos propres dispositions doivent aussi vous éclairer. Il n'est question que de réfléchir sur ce double objet, à considérer en général la nature de l'occasion.

Quel danger ne présentent point ces théâtres où le souffle malheureux qui anime les passions, les arme toutes contre nous-mêmes! Là, contre un cœur que tout conspire à séduire, se réunissent de concert l'artifice de la décoration, le charme de la voix, l'éclat des vêtements, le prestige de la situation, la vivacité des sentiments, le feu de l'expression, l'intérêt de la passion. De là l'attendrissement qu'elle cause, les impressions qu'elle laisse, les pensées dont elle occupe, la surprise et le saisissement de l'âme qui a peine à se défendre. En vain affecte-t-on de méconnaître le danger des spectacles, chacun prétend ne pas l'y apercevoir; combien pourraient avouer et avouent tous les jours qu'ils s'y sont perdus.

Quel danger dans ces bals, assemblées nocturnes que le goût de l'amusement paraît seul former et auxquels la passion préside, où quelquefois on ne se déguise que pour être autorisé à ne pas la déguiser elle-même; où, à la faveur de ce déguisement on ne craint pas de dire et d'écouter ce qui ne peut être entendu et prononcé qu'en s'enveloppant de ces artificieuses ténèbres. C'est là, que sous le prétexte d'un exercice qu'on aime, on pense moins à s'en occuper qu'à avoir des entretiens particuliers, à nouer des intrigues, à déclarer de coupables sentiments. La circonstance même du temps dont on change l'ordre naturel, la singularité des ornements que l'on étale, l'agitation où l'on est, le motif commun qui réunit, tout semble engager à étendre au delà des bornes la liberté qu'on se croit permise. On s'enhardit à y mettre moins de réserve, on se persuaderait presque qu'elle est déplacée.

Quel danger dans ces parties de divertissements qui ne deviennent surtout intéressantes que par les circonstances qu'elles offrent! La présence de telle personne, la plus grande facilité d'avoir avec elle des conversations, l'espérance d'être moins aperçu; voilà ce qui plaît, ce qui flatte une inclination, ce qui la nourrit. On le prévoit, et c'est parce qu'on le prévoit qu'on le désire, attrait qui par sa force peut devenir lui-même l'indice de l'occasion.

Quel danger dans ces liaisons trop tendres, et par là même suspectes; dans ces visites trop assidues qu'on ne rend jamais avec tranquillité, qu'on ne supprime jamais sans contrainte, qu'on ne termine jamais sans de vifs regrets! La présence d'autrui qui y paraît importune, la rapidité des heures dont on se plaint, la tristesse qu'on en rapporte; en faut-il tant pour annoncer le péril?

Quel danger dans ces lectures qui sont en même temps l'histoire et la peinture des plus funestes égarements; qui n'attachent que parce qu'elles instruisent à les imiter, qui n'amusent que parce qu'elles séduisent! Dans le cœur quels sentiments! Dans l'esprit quelles idées! Dans l'imagination quelles traces! Dans la mémoire quels souvenirs! Hélas! le goût sensible qu'on y trouve, la fatale avidité avec laquelle on s'y porte, les effets durables qui en sont la suite, peuvent-ils en laisser ignorer la contagion?

Quel danger dans ces discours où l'on se permet d'entendre ce que la dépravation du monde n'a pas encore jugé à propos d'en bannir; où l'on s'entretient avec complaisance du vice, pourvu que le poison en paraisse délicatement assaisonné, où l'on se croit en droit de n'en pas rougir, dès qu'on n'a pas à rougir de l'expression; où il suffit de la ménager pour attaquer la vertu sans ménagement! Cause féconde des atteintes qu'elle reçoit et qu'on ne veut pas se déguiser.

Quel danger dans certaines sociétés que l'on se forme, dans certains amis avec lesquels on se lie, dans certaines compagnies que l'on fréquente! On cède à l'entraînement des exemples, on souscrit aux usages, on participe aux entretiens. On fait, des lois d'une fausse amitié, celles de sa conduite. Crainte de paraître vouloir réformer celle d'autrui, on y conforme la sienne. On se livre à des faiblesses qu'on n'a pas le courage de condamner. De toutes les occasions,

peut-être n'en est-il pas de plus ordinaires. Dieu veuille que vous n'en ayez jamais éprouvé les séductions !

Donnons des bornes à un détail qui pourrait être aussi étendu que les circonstances de la vie. Ce que nous avons dit d'une passion, disons-le à proportion de toutes les autres. Il est, par rapport à tous les péchés, des occasions qui y engagent. Il en est qui exposent la religion à s'affaiblir, la probité à se démentir, la charité à s'altérer, la vengeance à éclater. Il est, et l'on en convient tous les jours dans le monde, il est des circonstances critiques, des situations dangereuses, des tentations délicates; et voilà précisément, mes chers auditeurs, celles qu'il vous est essentiel de distinguer. Or, pouvez-vous ne pas sentir combien elles sont à craindre, si vous faites quelque attention aux piéges qu'elles tendent, à l'artifice avec lequel elles les préparent, à l'appas qu'elles présentent? Et, pour me servir ici de l'énergique expression de saint Cyprien, pouvez-vous vous cacher ces funestes embrasements du péché dont elles sont l'origine?

Mais qu'arrive-t-il? On s'aveugle pour se le dissimuler. On voit tout ce que renferme l'occasion, excepté l'occasion même. On l'envisage sous le simple nom d'amusement, de partie de plaisir, de bienséance. On ne regarde d'abord que ce qu'elle semble offrir de permis, pour avoir moins à s'en méfier. Funeste erreur qui la rend plus dangereuse! Ainsi, ou l'on refuse de se dire à soi-même que c'est là une route qu'on s'ouvre au péché, et que ordinairement il en est le terme; ou l'on s'étourdit sur le danger, en s'efforçant de croire que, s'il y en a pour quelques-uns, on n'y en trouvera pas soi-même. Eh! que ne consulte-t-on sa propre fragilité? Nouvelle règle qui doit diriger dans la connaissance des occasions.

Ce qu'écrivait saint Paul aux Galates, pour leur inspirer les saints ménagements de la charité à l'égard de ceux qui se seraient rendus coupables, je dois ici vous l'adresser, mes chers auditeurs, pour vous empêcher de le devenir. *Que chacun de vous*, leur écrivait-il, *s'examine, et prenne garde à lui-même, de peur qu'il ne soit aussi tenté : « Considerans temetipsum, ne et tu tenteris. »* (*Gal.*, VI, 1.) Ainsi, vous dirai-je dans un sens différent : faites sur vous d'utiles retours, pour n'être pas exposés au danger volontaire de la tentation; connaissez les penchants qui vous dominent, et les dispositions qui vous sont habituelles, et la faiblesse qui vous est propre. De ces divers points de vue, examinez-vous devant Dieu et au tribunal de votre conscience, dépouillés de tout intérêt humain. Il en résultera une lumière que vous ne devez jamais négliger.

Or, l'on dit tous les jours, et l'on dit vrai, les hommes devraient s'étudier, chercher à se connaître. C'est souvent faute de cette connaissance que, dans les choses de la vie, on entreprend au delà de ses forces, et qu'on se charge d'un fardeau sous le poids duquel on a bientôt la honte de succomber. Il en arrive ainsi dans l'ordre du salut. Vous en préviendriez les dangers, si vous vouliez sentir que vous en êtes plus particulièrement menacé, et que vous trouverez au dedans de vous un péril que par cela même l'occasion ne paraît pas présenter. Saint Chrysostome parlant des précautions que prenait Timothée, disciple du grand Apôtre, dit en particulier qu'il savait que la jeunesse est un temps difficile; que c'est un âge où plus aisément on est le jouet des passions, où l'on est plus facile à séduire, où l'on est plus exposé à tomber dans le péché, et qu'il faut par conséquent apporter plus d'attentions à en réprimer l'emportement : *Sciebat quod difficilis res est juventa, quod jactabilis, deceptu facilis, labilis est, et vehementiori indiget freno.* Et c'est pour cela, continue le saint docteur, que Timothée, le regardant comme un feu qui peut dégénérer en incendie, mettait de toute part des obstacles propres à en arrêter les progès : *Idcirco ipsam undique obstruebat, ut compesceret; et hanc flammam omni modo exstinguere studebat.*

Belle leçon pour vous, jeunes personnes, que la circonstance de l'âge doit surtout faire trembler sur le danger de l'occasion, et qui, de cette circonstance, prenez souvent un prétexte pour vous y exposer! C'est parce que vous êtes jeunes, que vous pouvez, dites-vous, rechercher des amusements; et cependant il est vrai que c'est pour cette raison même que les amusements, s'ils sont dangereux, le sont plus encore pour vous; que vous devez alors vous en éloigner à mesure que vous sentez pour eux plus d'attrait; que ceux-mêmes qui paraissent ne pas offrir de dangers à d'autres, peuvent en faire naître de très-grands pour vous. Ah! je ne vous demande que de jeter un coup-d'œil sur la vivacité du sentiment qui vous y conduit, sur la facilité avec laquelle vous vous laisseriez entraîner, sur l'autorité que prendrait sur vous l'exemple, sur le peu d'expérience que vous avez. C'est ce que vous devez penser; et, si vous méconnaissez l'occasion, c'est que vous ne voulez pas vous connaître vous-mêmes : *Considerans temetipsum, ne et tu tenteris.*

Ce qui est vrai du danger de l'âge, appliquez-le, mes chers auditeurs, à ce qui peut vous être plus personnel encore. L'âme a des infirmités qui lui sont propres. Ce sont des goûts favoris, des penchants marqués, des inclinations chéries, des affections, si je puis le dire, privilégiées : et c'est là ce qu'il faut démêler dans votre cœur pour en écarter l'aliment : *Considerans temetipsum, ne et tu tenteris.*

Vous apprendrez, vous, que l'envie de briller dans le monde, d'en être recherché, et de lui plaire, vous fera aisément consentir à en suivre les coutumes, à en adopter le ton, à en imiter les manières, quelque opposées qu'elles puissent être à l'Evangile qui les condamne. Avec quel soin devez-

vous donc vous observer! Et vous est-il permis de vous y livrer?

Vous apprendrez, vous, qu'il serait facile de faire naître une passion dans votre cœur, qu'il n'en est que trop susceptible; qu'elle prend aussitôt la place de ce que vous ne regardez que comme un légitime attachement; que, sous les dehors tranquilles de l'amitié, elle trouble votre repos; qu'elle se couvre de ce nom, pour moins alarmer votre vertu, mais qu'elle la menace, et qu'il faut nécessairement vous y opposer. Avec quelle attention devez-vous donc vous tenir sur vos gardes contre toute liberté de conversation, toute confidence de lettres, tout empressement dans les entrevues! Avec quelle précaution devez-vous veiller!

Vous apprendrez, vous, que dans la dissipation du plaisir, vous vous perdez trop aisément de vue, si j'ose m'exprimer ainsi; que vous ôtez à la sagesse de la raison, à la rigueur de la décence, ce que vous accordez au fracas tumultueux qui vous absorbe; qu'il vous échappe alors des expressions, des maximes, dont vous avez ensuite à vous reprocher le scandale, et que nulle circonstance ne peut jamais autoriser. Contre cette fascination, ces enchantements des joies du monde, votre humeur trop enjouée devient elle-même un avertissement qui doit vous modérer et vous retenir: *Considerans temetipsum, ne et tu tenteris.*

Elle n'est que trop sûre cette règle, dès qu'elle est appuyée sur le souvenir du passé. Ce que vous avez fait si souvent, vous êtes à la veille de le faire encore; et les péchés multipliés que telle circonstance a produits, vous annoncent ceux qui vont les suivre.

Presque jamais le jeu ne vous fit éprouver ses revers, qu'un dépit violent ne vous pénétrât de ses fureurs. Peut-être colère marquée, emportement d'éclat, paroles d'impiété; ou, dans vos maisons, dissensions, humeurs, caprices, qui en bannissent la modération, la paix et la charité. Ce n'est donc plus un jeu pour vous, c'est une occasion de péché.

Presque jamais l'éclat de l'or n'a brillé à vos yeux, que vous n'en ayez été éblouis jusque à en retenir à votre usage par des voies artificieuses, par des injustices secrètes, par des moyens cachés. La situation qui vous facilite toujours l'infidélité de cette coupable industrie est donc une occasion qui vous expose au péché.

Presque jamais vous n'avez conversé avec cet homme sans religion, que vous n'ayez rapporté de ses discours contre la foi des doutes qui troublaient la vôtre, qui la faisaient chanceler, et qui, pour un temps, vous rendaient infidèle. Or, vouloir l'écouter, c'est donc une occasion de péché.

Presque jamais vous n'avez parlé de cette personne qui vous déplaît, que vous n'ayez ajouté ce qu'il y avait de plus capable de lui nuire et de la diffamer. Fiel, aigreur, amertume, satire, tout servait votre haine: supprimez donc ces discours; en commencer sur cette matière, c'est renouveler l'occasion du péché. Suppléez, mes chers auditeurs, à ce que les bornes du temps ne me permettent pas de décrire. C'est à chacun à s'examiner soi-même sur ses devoirs, et sur les causes qui le détournent de les remplir. Comme l'occasion est la source du péché, le péché fréquent et réitéré devient aussi la marque de l'occasion. En voilà assez pour le connaître: *Considerans temetipsum, ne et tu tenteris.*

Je termine cette première partie, dans laquelle je n'ai pu qu'ébaucher le tableau des occasions, par une observation que je vous prie de faire avec moi. C'est un sentiment reçu dans le monde, qu'il faut le connaître. Prétend-on simplement par là qu'il est imprudent de se livrer à lui, que, sous des apparences trompeuses, il cache des périls réels, que souvent on y périt, pour n'avoir pas su les apercevoir? Ah! mes chers auditeurs, ai-je voulu dire autre chose moi-même, en vous retraçant ses dangers? Veut-on dire seulement qu'il y a parmi les hommes certaines règles, certaine forme de mœurs, certains usages que la société appouve, que la religion ne condamne pas, et dont il est utile d'être instruit? Dès que cela tend au bien commun, dès que Dieu n'en est pas offensé, qui pourrait l'être? Mais, hélas! à en juger par la conduite, on n'entend que trop ordinairement, par la nécessité de connaître le monde, qu'il est bon de s'exposer à ses périls. Expérience à laquelle on engage; expérience qui, à la connaissance du danger, en substitue le triste effet; expérience par laquelle on apprend moins à le connaître qu'à l'aimer. Ici, mes chers auditeurs, contre la maxime ordinaire, l'expérience ne doit entrer pour rien dans la science qu'on veut acquérir. Celle de tant d'autres, leurs malheurs, leurs chutes, n'ont que trop instruit à ne pas les imiter.

Concluez de là, mes chers auditeurs, quel affreux service vous rendez aux jeunes personnes à qui vous voulez faire connaître le monde, si c'est ainsi que vous les instruisez. Concluez-le surtout à l'égard de vos propres enfants, parents aveugles, qui dans un temps leur recommandez de fuir le péché, et qui dans un autre, consentez qu'ils s'exposent à l'occasion de le commettre; qui, quelquefois même, les contraignez à vous suivre dans ce qu'il vous plaît de ne pas regarder comme une occasion pour vous, et qui en est une pour eux: épargnez au moins leur faiblesse, si vous ne voulez pas vous défier de la vôtre.

Le danger se mesure sur les dispositions de celui qui s'y engage. N'en est-ce pas assez que vous soupçonniez raisonnablement le leur pour ne pas le leur faire affronter? De cette maxime fidèlement suivie, quels biens ne résulteraient pas à l'avantage de la religion et des bonnes mœurs!

Ne pas connaître l'occasion, c'est un aveuglement qu'il est facile de dissiper; la connaître, et croire qu'on en triomphera, c'est

présomption, il est nécessaire de vous désabuser. C'est là la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vous recherchez volontairement et librement l'occasion, elle sera donc funeste pour vous : conséquence certaine qui s'appuie sur deux principes. Le premier, c'est qu'il est dans l'ordre naturel que l'occasion recherchée porte infailliblement au péché; le second, c'est qu'il est dans l'ordre de la Providence que, l'occasion étant recherchée, Dieu permette qu'on tombe dans le péché. Deux vérités importantes que je vais m'efforcer à mettre dans un plus grand jour.

Vous recherchez l'occasion; mais par quel motif? Vous ne le croyez pas, ou du moins vous affectez de vous le dissimuler, et il est vrai cependant que c'est par attrait pour le péché même. Prenez garde, je ne dis pas que ce soit toujours avec l'intention formée de le commettre, il ne pourrait pas alors vous paraître douteux que vous le commettrez en effet, mais je dis que, si d'une part, vous vous répondez à vous-même, que vous ne voudriez pas pécher; de l'autre, votre propre cœur vous dément par cette affection secrète qui l'attire dans l'occasion, qui la lui fait trouver aimable, et qui vous la fait désirer. Distinguons ici dans le péché deux choses que vous y distinguez alors vous-même, et l'effroi qu'il inspire, et l'appât qu'il présente. Non, sans doute, vous ne le désirez pas, vous le craignez même en tant qu'il vous rend coupable aux yeux de Dieu et qu'il est suivi des remords de la conscience; mais vous l'aimerez en tant qu'il flatte votre passion et qu'il la nourrit; et c'en est assez pour vous le faire commettre. Vous en aimez l'occasion qui paraît le rapprocher de vous, et vous l'aimez, pourquoi? Parce qu'elle semble vous offrir les attraits du péché, sans l'offrir lui-même au premier coup d'œil; parce que vous vous imaginez pouvoir goûter en quelque sorte les satisfactions du péché, séparées du péché même, parce que vous croyez alors pouvoir fixer un terme au delà duquel vous n'irez pas. J'ose assurer que le sentiment qui vous fait rechercher l'occasion est précisément celui que je viens de vous dépeindre, sentiment coupable, à raison de l'objet auquel il se dirige, et à raison du péril qu'il vous engage à courir; sentiment qui est le présage assuré que vous tomberez dans le péché dont vous croyez peut-être ne vouloir que l'occasion.

« Car il y a, » remarque saint Grégoire, « trois différents degrés qui conduisent au péché : » *Tribus modis impletur peccatum.* Le premier, c'est la tentation, et elle vient de l'ennemi de notre salut; le second, c'est l'attrait qu'on y trouve, et c'est une suite de notre fragilité; le troisième, c'est le consentement, et c'est l'ouvrage de notre propre volonté. « D'où il arrive, » ajoute saint Grégoire, que dans la tentation se trouve la première source du péché, que le goût qu'on éprouve en devient l'aliment, et qu'enfin le consentement en est la consommation : » *In suggestione peccati semen est, in delectationne nutrimentum, in consensu perfectio.* Ce qui rend et la tentation plus vive et l'attrait plus grand, n'est-il pas le plus sûr moyen d'obtenir ce consentement qui produit le péché, lequel, selon la parole de saint Jacques, enfante la mort? (*Jac.*, II, 15.)

Or, en recherchant l'occasion, que faites-vous? Vous fournissez des armes à l'ennemi. Il vous eût attaqué mais de loin; et cependant vous eussiez eu à redouter ses traits. Que n'aurez-vous donc point à craindre, si votre témérité vous en rapproche de toutes parts? Assailli par les efforts de la tentation que vous aurez multipliés, vous avez tout à la fois à vous défendre contre votre imagination, vos sens, votre inclination. L'occasion répand dans votre esprit un nuage, dans votre cœur un trouble, dans vos penchants une vivacité, qui se réunissent contre vous.

De là, cet affaiblissement de la vertu qui périt pour ainsi dire en détail, et qui s'évanouit bientôt entièrement. De là cette force nouvelle d'un goût séducteur, qui dissimule si habilement l'horreur du péché. De là, cette demi-victoire qu'il remporte déjà sur vous, en vous attirant à lui. La volonté, une fois si violemment ébranlée, il ne faut plus que le consentement, et ce consentement, tout le sollicite; vous vous le demandez à vous-même, vous le donnerez infailliblement. L'objet d'une passion la réveille. En vain pensiez-vous l'avoir asservie au joug de la religion, il n'était qu'assoupi, ce monstre dont vous n'êtes pas effrayé, l'occasion est le signal qui lui rend toute sa fureur, il est prêt à vous dévorer : en juger autrement, c'est ne pas connaître le cœur de l'homme. Et convaincra-t-on jamais d'une vérité si sensible, celui qui dès l'instant n'en serait pas persuadé?

Vous l'êtes, mon cher auditeur, oui vous l'êtes, et j'emploirai contre vous votre propre témoignage. Eh! vous dites tous les jours : C'est l'occasion qui m'y a déterminé. J'avais fait les plus belles promesses, les plus sincères résolutions, lorsque j'allai malheureusement m'engager dans l'occasion dans laquelle j'ai succombé. De votre aveu, il ne faut donc pas s'exposer à l'occasion.

Vous dites des autres, comme pour vous justifier, ou du moins pour vous consoler de vos chutes; vous dites des personnes mêmes vertueuses, qu'elles eussent fait comme vous, si comme vous, elles eussent été dans l'occasion; que c'est la fuite du danger ou le danger même qui décide entre la vertu et le vice. Souvent vous dites vrai, mais il est donc vrai aussi que la vertu consiste à savoir s'éloigner de l'occasion

Vous dites, en parlant de certains crimes d'éclat, commis quelquefois par ceux que les principes de l'éducation et de l'honneur devraient surtout en garantir, que les circonstances les y engagèrent, que la mau-

vaise compagnie les y entraîna, que l'occasion les perdit. Vous convenez donc que, malgré les sentiments de probité, malgré l'horreur du vice, la douceur du caractère, l'intérêt propre, la gloire du nom, que, malgré une certaine répugnance de la volonté, on se rend à la force de l'occasion.

Comment, après cela, espéreriez-vous d'en triompher? Ou vous la craignez, mon cher auditeur, ou vous vous y exposez sans crainte. Si vous la craignez, cette frayeur condamne elle seule la fausse confiance dont vous vous parez; si vous ne la craignez pas, vous succomberez plus certainement encore, puisque vous ne prenez dès lors aucune précaution.

Vous espérez en triompher! Eh! que n'étaient-ils donc aussi inébranlables que vous les Jérôme qui, jusque dans l'austérité du désert, dans l'entier éloignement du monde, en craignaient même l'idée; les Antoine, les Hilarion, qui s'ensevelissaient tout vivants, et qui cependant avaient toujours à combattre; les Paul qui réduisaient leurs corps en servitude, et qui néanmoins se sentaient captivés sous la loi du péché. (I *Cor.* IX, 27.); portés naturellement au mal qu'ils ne voulaient pas, opposés au bien qu'ils désiraient; les Job qui avaient fait un pacte avec leurs yeux pour ne les ouvrir jamais sur de dangereux objets? (*Job*, XXXI, 1.) Voilà, voilà les hommes qui étaient alarmés du péril de l'occasion! Mais vous, vous êtes invulnérables, c'est à vous seul qu'il est permis de ne rien appréhender.

Vous espérez en triompher! Mais, dit saint Jérôme, êtes-vous plus selon le cœur de Dieu, que David? Il ne fallut à ce vertueux roi qu'un regard; et l'énormité d'un double crime en fut la suite. Avez-vous reçu de Dieu plus de sagesse que Salomon? Des étrangères séduisirent son cœur, et lui firent oublier jusqu'à sa religion. Etes-vous plus fortifiés par l'esprit de Dieu que Samson? Dans la seule Dalila, il trouva un ennemi plus terrible que la nation entière des Philistins. Ouvrez, ouvrez les fastes du monde, depuis le premier péché, dont Eve se rendit coupable pour n'en avoir pas assez tôt fui l'occasion; quelles traces apercevrez-vous des désordres dont cette cause funeste a désolé l'univers?

Vous espérez en triompher! Présomption insensée qui n'est fondée que sur le soin de vous dérober à vous-même le nombre des péchés que l'occasion vous fait commettre! A vous entendre, vous n'y en commîtes jamais; comme dans l'ardeur du combat, quelquefois on ne sent pas ses blessures. Ainsi, dans le transport de la passion, on ignore les coups qu'elle porte; on compte pour rien ce qui ne va pas jusqu'aux derniers excès; on ne met au rang des péchés que celui qui en est le comble; on oublie que, suivant l'oracle de Jésus-Christ, on l'a déjà commis dans son cœur (*Matth.*, V, 28); on veut se croire exempt des dangers, et l'on pourrait déjà les compter par le nombre même de ses chutes.

Vous espérez en triompher! « Qu'entends-je! » disait autrefois saint Chrysostome, parlant à ceux qui se vantaient d'être au-dessus des périls, et surtout au-dessus de ces périls avec lesquels on se familiarise dans le monde, de ces périls journaliers, de ces périls d'une passion dont, par une contradiction sensible, on accuse la violence, et contre laquelle on est si peu exact à se prémunir; « qu'entends-je, » s'écriait le saint docteur : *Quid audio?* Quoi! vous souffrez que de toute part votre âme soit attaquée, et qu'elle soit en butte à tous les traits! Vous-même vous la livrez à la liberté des discours, à la témérité des regards, à la tendresse des sentiments, à la séduction de la vanité: *Omni ex parte feritur mens tua.* Et quand je vous vois environné de toutes les passions que vous vous faites un jeu de braver; vous osez dire, et vous voudriez faire croire que vous n'en avez pas ressenti les cruelles morsures: *Qui credere queas te a ferarum morsibus immunem?*

Ah! par quel prodige, êtes-vous donc distingué de tous les enfants d'un père coupable? Qui vous a soustrait à leur trop commune faiblesse? Quelle supériorité de force avez-vous donc reçue en partage: *Num tu saxum es? Num ferrum?* Vous êtes homme: c'en est assez pour être alarmé sur les périls mêmes que vous voudriez fuir; c'en est trop pour vous flatter que vous sortirez vainqueur de ceux que vous recherchez : *Homo es, communi naturæ imbecillitati obnoxius.*

Donnez donc la mort à l'ennemi, tandis qu'il est encore faible : c'était la conclusion de saint Jérôme : *Dum parvus est hostis, interfice.* Il est un temps où le penchant ennemi de la vertu, peut être surmonté plus aisément. Ce temps, c'est celui où il nous engage à rechercher l'occasion. C'est là le temps auquel il n'a point encore acquis toute sa force; et c'est le temps auquel il est essentiel de lui résister. Réprimez donc de bonne heure cette curiosité; fermez ce livre; cessez cet entretien; fuyez cette personne; chassez cette idée; étouffez ce souvenir; interdisez-vous cette assemblée. Si vous voulez vaincre votre penchant, repoussez-en la première attaque. Le suivre alors, c'est rendre la passion toujours plus impérieuse. Hélas! nous nous plaindrions volontiers de l'ascendant qu'elle prend sur nous, des difficultés que nous trouvons à la dompter, du malheur de notre situation; et nous ne voulons pas reconnaître que c'est là notre propre ouvrage; que c'est le triste effet de cet enchaînement volontaire d'occasions, qu'il nous était bien plus facile de ne pas rechercher; que c'est en accordant trop à la passion, que nous nous en sommes presque rendus esclaves. Funeste esclavage que nous ne pouvons attribuer qu'à nous, et que nous devions prévoir; puisqu'il est dans l'ordre naturel, que l'occasion recherchée porte au péché!

Armez-vous d'une sainte confiance, dit d'un ton de prophète, un lévite à Josaphat,

forcé de combattre les Moabites, qui l'avaient subitement attaqué : *C'est moins votre propre combat que le combat même du Seigneur ; vous en éprouverez visiblement l'assistance*, « *Non est enim vestra pugna, sed Dei..., videbitis auxilium.* » (*II Par.*, XX, 15.) Il combat en effet, et il triomphe. Et voilà de de quoi vous consoler et vous animer, vertueux chrétiens, qui pouvez quelquefois vous trouver involontairement, et par la nécessité des circonstances, engagés dans l'occasion. Résistez avec courage, vous le devez. Le secours du ciel ne vous en dispensera jamais; mais conservez en même temps le solide espoir que Dieu, toujours fidèle ; selon la parole de l'Apôtre, veille plus particulièrement sur vous. (*Hebr.*, II, 18.) Le péril auquel ils ne peuvent se dérober, fait éclater le triomphe des Suzanne et des Joseph. Le même Dieu, qui voit l'épreuve d'un cœur humble qui le redoute, s'empresse à défendre celui qui le soutient. Si vous ne cherchez pas témérairement le combat ; j'espère pour vous la victoire : *Non est enim vestra pugna, sed Dei..., videbitis auxilium.*

Mais vous, qui la faites naître, cette épreuve, n'allez pas, vous dirai-je comme Moïse aux Israélites, n'allez pas à un ennemi que Dieu vous défend d'attaquer : *Nolite ascendere.* (*Num.*, XIV, 42.) Vous vous préparez la honte d'être vaincus; vous vous promettez du Seigneur des secours extraordinaires, sur lesquels vous ne devez pas compter : *Non est enim Dominus vobiscum, ne corruatis coram inimicis vestris.* (*Ibid.*) Ils méprisent la parole de Moïse, ils attaquent, les téméraires ! Et ils sont défaits.

Ainsi le serez-vous, mon cher auditeur. Pourquoi? Parce que votre conduite est visiblement contraire à l'ordre que Dieu a établi ; en vous donnant la grâce de la prière et de la fuite, qui vous éloignent du péril, sans vous en promettre d'autres qui vous permettent de vous y exposer; parce qu'il vous a manifesté lui-même cet ordre qu'il observe, en vous avertissant, par l'oracle de l'Esprit-Saint, que celui qui aime le danger y périra (*Eccle.*, III, 17), et en vous enseignant, par la bouche de Jésus-Christ, à demander d'être délivrés de la tentation (*Luc.*, XI, 4), et non pas à la prévenir, parce que comme dit saint Basile, s'il y a de la nécessité à soutenir une guerre qui se fait dans nous contre notre propre volonté, c'est une insigne folie, que de l'y susciter nous-mêmes ; parce que, comme ajoute saint Augustin, ne pas se précautionner contre un danger quand on le peut, c'est moins espérer en Dieu, que le tenter : *Qui non præcavet periculum quod præcavere potest, potius tentat Deum, quam sperat in eo.*

Il faudrait donc que Dieu changeât, pour vous, l'ordre de sa providence; que, pour vous, il renversât l'ordre naturel des choses; que la grâce pût se concilier avec le soin d'écouter, de favoriser, de suivre les penchants dangereux, au lieu de travailler à les détruire. Il faudrait déchirer les pages de l'Evangile, où il nous prescrit l'obligation de veiller et de veiller sans cesse, de prier et de prier sans relâche; parce que, si l'esprit est prompt dans ses résolutions, la chair est bien faible dans sa résistance. (*Matth.*, XXVIII, 42.) Il faudrait que le monde cessât d'être dangereux, ou que vous n'eussiez plus rien à craindre de ses dangers; réduire au silence la voix de l'apôtre, qui nous crie que tout ce qui est dans le monde, participe à sa corruption, et devient, comme sa source : *Concupiscence de la chair et des yeux, orgueil de la vie* (*I Joan.*, II, 19); accuser de pusillanimité la prudence des saints qui se sont empressés à le fuir; ne plus reconnaître de tentations que celles qui naissent dans nous, et ne se méfier pas des objets étrangers; mentir au Saint-Esprit, en faisant la profession de croire : qu'il y a une égale sûreté à vivre au milieu du monde ou dans le sein de la retraite; que jamais le cœur ne séduit les sens; que jamais les sens ne sont égarés par la liberté qu'on leur donne ; que jamais l'âme ne se laisse entraîner aux désirs qu'on y fomente; que jamais les désirs ne sont allumés par les objets extérieurs; que la tranquillité y règnera au milieu de tout ce qu'il y a de plus capable de la troubler. Il faudrait, en un mot, que l'homme, transformé en ange, s'élevât au-dessus de lui-même, de sa condition et de sa nature.

C'est donc à dire que, sans être inspiré de Dieu, comme Judith pour la délivrance de tout un peuple, dans un péril que vous courez uniquement pour satisfaire votre goût et votre vanité, vous attendez de Dieu la même protection. C'est-à-dire que, sans être armé comme le jeune David, de la force du bras de Dieu pour la gloire de sa nation, vous vous présentez à un adversaire dont toute la nation est épouvantée, et que vous vous promettez les mêmes succès. C'est-à-dire que, sans être jeté malgré vous dans les flammes, comme les enfants le furent dans la fournaise, vous vous y précipitez, et vous espérez le même prodige pour votre conservation. C'est-à-dire, qu'après avoir rejeté les précautions que Dieu vous a ordonné de prendre, négligé les conseils qu'il nous a donnés, violé les préceptes qu'il vous faits; c'en est assez pour vous, de savoir qu'il est tout-puissant, pour vous livrer avec confiance à tout le danger de votre faiblesse.

Car enfin, mon cher auditeur, que demandez-vous à Dieu, lorsque, vous mettant dans l'occasion, vous croyez que vous ne voulez pas lui céder ? J'avoue que j'ai peine à l'expliquer et à le comprendre. J'ignore de quelle nature est la grâce que vous désirez. Ce n'est pas d'éloigner de vous, ainsi que le demandait le prophète, la voie de l'iniquité, puisque vous commencez à la suivre. Ce n'est pas de bannir de votre esprit toute idée, de votre cœur tout attrait, de vos yeux tout objet qui puissent vous porter au péché, puisque ordinairement c'est ce qui se trouve dans l'occasion que vous recherchez. Encore une fois, que demandez-vous? ou ce que vous demandez, n'est-il pas une chimère?

Vous voulez donc une grâce qui retienne votre volonté contre le propre mouvement que vous consentez qu'elle forme ; une grâce qui ferme votre âme à des impressions coupables, dans le temps même que vous leur en ouvrez l'accès ; une grâce qui étouffe dans vous une passion, lors même que vous en fortifiez l'empire ; une grâce qui vous fasse éviter le péché, tandis que vous le recherchez ; une grâce, en un mot, au moyen de laquelle vous puissiez, dans le même instant, vouloir et ne vouloir pas, aimer le péché et ne l'aimer pas. Démêlez ici vous-mêmes vos propres désirs. Ce que j'ai à vous dire, et ce que vous sentez, c'est qu'imprudemment vous compteriez sur les secours de Dieu, si vous pensiez qu'il agira seul et sans votre coopération. Que devez-vous donc espérer en agissant d'une manière toute opposée aux saints effets que ses secours peuvent produire, lorsque vous les combattez sensiblement ?

En vous donnant la grâce de fuir, Dieu pourvoit suffisamment à votre fragilité. Vous méprisez ce moyen ; est-il de sa sagesse d'en autoriser l'abus ; ou plutôt n'est-il pas de sa justice de le punir, en permettant que vous deveniez, par votre propre faute, la victime d'une présomption dont il a cherché à vous garantir ? Dieu nous aide, dit saint Thomas, lorsque nous faisons de notre part ce qui est en nous. Nous nous exposons au danger, et il en permet les suites ; mais n'en accusez que vous seul. J'ose vous défier d'imaginer un sujet raisonnable de plainte pour n'en avoir pas été préservé.

Vous connaissiez la route qui conduit au malheureux terme auquel vous avez abouti ; il dépendait de vous de vous en éloigner : vous présagiez vous-même ce qui devait vous en arriver ; tout concourait à vous en avertir ; la raison, la religion, l'exemple vous en annonçaient le danger. Il était donc dans l'ordre de la Providence de permettre que vous eussiez le malheur d'y périr, dès que vous aviez la témérité de l'affronter. Il est donc visible que vous êtes dans l'erreur, si, en vous exposant volontairement à l'occasion, vous vous flattez d'en triompher. D'où il résulte, en dernier lieu, que, si vous êtes librement dans l'occasion, il est absolument nécessaire de l'abandonner. Encore un moment d'attention pour développer cette conséquence, qui fait le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

L'occasion m'entraîne, se dit-on quelquefois à soi-même ; je le sens, mais je n'ai pas le courage de m'y soustraire. Autant vaudrait-il dire en deux mots : Je me damne, mais je n'ai pas le courage de me sauver. Le salut est si étroitement lié à la fuite de l'occasion, qu'il est insensé d'entreprendre de les séparer. Il faut donc nécessairement, pour le salut, quitter l'occasion, et parce que l'attachement que l'on conserve pour elle est lui-même un attachement au péché, et parce que l'occasion prochaine du péché, étant libre et volontaire, aucun prétexte ne peut dispenser de la sacrifier: deux points d'instruction qui renferment les pressants motifs d'y renoncer.

Ce que j'entends ici par l'attachement à l'occasion, ce n'est pas précisément cette secrète inclination qui y attire et que l'on étouffe, inclination qui annonce, il est vrai, la pente funeste qu'on a au péché, et qui doit inspirer plus de précautions ; mais inclination qui, en elle-même, et dès qu'on y résiste, n'est pas le péché. Ce que j'explique à dessein de ne pas laisser confondre à des âmes pénitentes qui se retirent de l'occasion, le penchant malheureux qu'elles combattent avec mérite, et la détermination coupable de la volonté qui la suit.

C'est donc cette détermination à rester librement dans l'occasion, qui fait le criminel attachement qu'on a pour elle, quoiqu'on réponde aux cris de la conscience, pour les calmer, que l'on ne veut pas pécher. Contradiction marquée s'il en fut jamais, puisqu'il n'est pas possible de ne pas vouloir l'effet, quoique sous un rapport différent, dès qu'on veut la cause qu'on sait devoir le produire. Ainsi vous voulez toujours le péché, dès que vous voulez toujours ce que vous reconnaissez en être le principe. Car j'appelle vouloir le péché, n'en avoir pas cette sainte horreur, cette haine chrétienne qui ne se bornent pas dans un cœur à le lui faire détester, mais qui l'alarment sur ce qui peut le faire renaître ; qui lui font saisir les moyens qui servent à l'en défendre ; qui lui rendent odieux jusqu'au souvenir de ce qui l'a occasionné.

Principe certain sur lequel s'appuient les fidèles ministres de Jésus-Christ qui doivent refuser constamment de vous absoudre de vos péchés, si, pouvant désormais en éviter l'occasion prochaine, vous vous y refusez. Eh ! peuvent-ils supposer dans vous une douleur sincère, dès qu'elle n'agit pas efficacement pour arrêter le cours de ces désordres qui en sont la matière ? Peuvent-ils vous croire disposés à ne pas renouveler des fautes dont vous voulez toujours renouveler l'occasion ? Ne vous y trompez pas, chrétiens auditeurs ; non, ils ne vous demandent pas cet éloignement du danger, simplement comme un de ces actes de pénitence qui tendent à expier le péché ; ils l'exigent comme étant essentiel à la pénitence même. Malheur à eux, destinés qu'ils sont à vous aider, s'ils vous laissaient dans un péril volontaire, et s'ils paraissaient vous accorder un pardon que ne ratifierait pas le Seigneur! Malheur à vous, si, rebutés de leur utile sévérité, vous redoutez jusqu'à leur zèle qui s'empresse de vous secourir ; ou si, par de feintes promesses, vous voulez lui faire illusion ! C'est donc en vain que vous leur feriez de solennelles protestations de votre repentir, c'est en vain que vous arroseriez les sacrés tribunaux de vos larmes, c'est en vain que vous voudriez vous en persuader à vous-mêmes la sincérité, l'occasion prochaine librement recherchée parle elle seule

plus éloquemment contre vous, et son témoignage détruit tous les vôtres. Non, vous n'avez pas une vraie douleur des péchés dont telle société a été pour vous la source, si vous ne voulez pas consentir à la quitter. Non, vous n'avez pas une vraie douleur des péchés dont telle inclination a été l'origine, si vous ne voulez pas la rompre. Non, vous n'avez pas une vraie douleur des péchés dont telle liaison a été le principe, si vous ne voulez pas la faire cesser. Vous voulez, vous, domestiques, servir le même maître; vous, jeunes gens, entretenir les mêmes rapports; vous, femmes du monde, attirer la même personne ; vous tous, hommes pécheurs, vous ne voulez pas retrancher de votre genre de vie ce qui a été pour vous une occasion de chute ; vous ne voulez donc pas vous relever. Parmi ceux qui l'ont voulu sincèrement, produisez-en quelqu'un dont la conduite puisse justifier la vôtre.

Qu'auront donc alors à vous dire ceux auxquels vous vous adressez? Ils vous diront par un sentiment de zèle, ce que disait autrefois au juge d'Israël, pour s'assurer de la vérité de ses aveux, la perfide qui le trahit : *Les Philistins vont vous accabler.* « *Philistiim super te.* » (*Judic.*, VI, 9, 20.) A ces mots, il sentait se réveiller au moins son courage, il rappelait ses forces et brisait ses liens. Et vous, plus imprudents encore, vous sentez le poids des chaînes qu'a formées pour vous l'occasion; la grâce vous crie que l'ennemi va vous surprendre et vous ne faites pas seulement un effort pour lui résister : votre lâche indolence s'endort dans l'excès même du péril. Hélas ! le malheur de Samson fut de s'engager toujours dans de nouveaux dangers. Victime de ses ennemis, les Philistins se glorifièrent de ce qu'il était tombé entre leurs mains. Il ne s'en délivra qu'en mourant; et, s'il les écrasa, ce fut sous les mêmes ruines sous lesquelles il fut enseveli : *Interfecit moriens.* (*Ibid.*, 30.) Attendez-vous à un sort plus triste encore, dès que vous demeurez dans l'occasion. Vos passions et leur effet ne vous quitteront qu'avec la vie : mais, malheureux ! votre péché vous suivra au delà de votre tombeau.

Quelle parole ! Eh quoi ! Ces occasions dans lesquelles j'ai vécu et qui faisaient l'agrément de mes jours, faut-il donc les abandonner? Cruel sacrifice ! Devoir onéreux, n'est-il donc rien qui me dispense de le remplir?

C'est ici, mon cher auditeur, que, contre le sentiment de ses obligations, on devient industrieux à imaginer des motifs qui rassurent dans l'attachement à l'occasion.

On veut la regarder, et la faire regarder comme nécessaire. Je ne puis pas, dit-on, me séparer du monde; mon état m'y engage; j'ai des bienséances à y observer. Eh! bornez-vous donc à ce qu'exige de légitime la bienséance de votre état ; ce n'est pas là ce qui vous empêche de supprimer ce que l'occasion a pour vous de dangereux.

Etes-vous donc obligé par état à nourrir cette amitié par des entretiens assidus, par des préférences marquées ; à recevoir journellement dans votre maison telle personne, de ménager tellement les circonstances que vous puissiez toujours la rencontrer ; à choisir, dans les amusements du monde, ce qu'il y a de plus conforme à vos criminels désirs, de plus propre à les satisfaire? Vain prétexte que celui de votre engagement dans le monde; il en est d'autres qui y sont engagés comme vous, qui sont assujettis aux mêmes usages, et qui savent cependant se préserver du même péril ; ou, s'il pouvait y avoir un état dans le monde, qui, par lui-même, vous portât infailliblement au péché; Jésus-Christ a décidé depuis longtemps que rien ne pouvait vous y retenir. Cet état ne serait plus légitime pour vous ; et c'est alors que, selon sa divine parole, il faut couper cette main, arracher cet œil qui sont pour vous un sujet de chute : *Si oculus tuus scandalisat te, erue eum... projice abs te.* (*Matth.*, XVIII, 6.)

Direz-vous (et on ne le dit que trop souvent), direz-vous qne ce qui est une occasion de péché est aussi celle de votre fortune? Ah ! mon cher auditeur, quelle est la grande fortune que vous avez à faire? C'est le ciel à acquérir. Vous ne voulez pas sacrifier vos espérances temporelles, en renonçant à l'occasion; consentez-vous donc, en y demeurant, à sacrifier les intérêts éternels de votre âme, et voudriez-vous à ce prix faire la conquête de l'univers? A quoi vous servira-t-elle, si vous vous perdez? Les biens de ce monde vous sont-ils plus chers que cette main ou cet œil que le Sauveur vous ordonne d'arracher ? Vous sont-ils plus chers que vous-mêmes? *Si oculus tuus scandalizat te*, etc.

Ajouterez-vous que, quitter cette occasion, c'est faire naître le soupçon qu'elle en était une pour vous ? Hélas! le monde n'avait peut-être pas attendu jusqu'à aujourd'hui pour le reconnaître; dans l'intérêt de votre propre réputation, il ne s'en était que trop aperçu ; il en parlait assez, tandis que vous ne pensiez pas même qu'il le sût. S'il a été témoin de la mauvaise conduite, pourquoi ne le serait-il pas aussi de la réparation? Supposons cependant qu'il l'ignore. Qu'il vous soit permis alors de ménager des moyens, de prendre des arrangements qui vous mettent à couvert de sa censure : de le convaincre de votre vertu il ne le sera jamais en persistant dans une occasion dans laquelle vous savez que vous allez succomber : *Si oculus scandalizat te, erue eum*, etc.

Mais combien, qui vivent dans la même occasion que moi, et qui n'en font pas le sacrifice ; de qui même on ne l'exige pas ! Ce n'est pas de leur conduite que Dieu vous demandera compte, c'est de la vôtre. Le mauvais exemple d'autrui ne sera jamais votre justification. Ce que vous croyez occasion pour eux, ne l'est peut-être que pour vous. Ou, s'ils se trompent, s'ils aiment à être trompés, êtes-vous dans le dessein de vous abuser aussi ? Effacez donc de l'Evan-

gie, effacez l'oracle exprès de Jésus-Christ : *Si oculus tuus scandalizat te*, etc.

Ah ! quelles précautions ne me verrai-je donc pas obligé de prendre ? Ma vie ne sera donc qu'une prévoyance habituelle des dangers, qu'une perpétuelle circonspection ? Eh ! sans doute, mes chers auditeurs, elle doit l'être. *Heureux*, dit le Sage, *celui qui est toujours en crainte : « Beatus homo qui semper est pavidus.* » (*Prov.*, XXVIII, 14.) Et, puisque, selon la parole de Job, *la vie de l'homme sur la terre est un combat* (*Job*, VII, 1); ne doit-il pas veiller sans cesse contre les surprises de l'ennemi? Vigilance que Jésus-Christ nous a expressément recommandée ; vigilance qui a occupé tous les saints, et qui les a garantis; vigilance qui vous est si naturelle, dès qu'il s'agit des biens, de l'honneur ou de la vie. Vous estimez bien peu le salut, si vous ne daignez pas en faire l'objet de vos soins.

Il vous en coûtera, je le sais. Mais vous ne croyez pas peut-être pouvoir vous sauver, sans qu'il vous en coûte. Vous aspirez au salut ; mais prétendez-vous faire exception à tous les oracles du Seigneur ? Il déclare que la voie qui y conduit est étroite, et semée d'écueils ; il déclare que votre perte est liée à la recherche de l'occasion : et dès là vous êtes assurés de périr, si vous n'en évitez pas le danger.

Prétendez-vous vous sauver, contre la vérité que l'expérience journalière vous atteste ? Il est visible, de votre propre aveu, que ce qui perd les hommes dans le monde, c'est l'occasion. Dès lors il est certain que vous partagerez leur sort, si vous consentez à participer à leurs dangers. Prétendez-vous vous sauver, contre la vérité que votre propre conscience vous démontre? Consultez-la, elle vous répond que jamais vous n'avez recherché volontairement l'occasion prochaine du péché, que le poison n'en ait infecté votre cœur. Dès là, il est incontestable que vous en perpétuerez l'empire, dès que vous ne voudrez pas vous soustraire à celui de l'occasion. Prétendez-vous vous sauver, contre la vérité que votre faiblesse seule vous rend sensible ? Dans ces moments où plus particulièrement la grâce de Dieu vous a éclairés pour revenir à lui, que redoutiez-vous davantage pour l'avenir ? C'est l'occasion ; et dès lors il a dû vous paraître nécessaire de la fuir, pour affermir votre conversion.

Enfin, prétendez-vous vous sauver, sans accomplir le précepte que Dieu vous impose ? Or, il est un principe sûr, que sa loi vous défend de vous exposer volontairement à l'occasion ; et dès là, il est constant que vous péchez en vous y exposant, et par conséquent que, pour renoncer au péché, il faut renoncer à l'occasion.

Ce n'est pas tout, chrétiens, vous voulez vous sauver. Eh bien ! pour aplanir les difficultés qui se présentent dans les voies du salut, fuyez les occasions ; les plus formidables disparaîtront. C'est là un de ces coups décisifs, une de ces victoires d'éclat qui vous présagent la conquête du ciel, pour lequel vous combattez. Vous n'aurez pas pour cela détruit dans vous la force des passions. Il vous restera encore au dedans de vous un ennemi redoutable, je le sais; mais ce seront des passions sans aliment, et par là même moins difficiles à soumettre ; ce sera un ennemi sans intelligence avec des ennemis étrangers, et par là même plus aisé à vaincre. Et, pour arriver à la gloire de ce triomphe, tout dépend du premier combat, du sacrifice de l'occasion. Faites-le dès ce moment, vous le pouvez. Il vous décidera aux yeux de Dieu; il décidera Dieu lui-même en votre faveur. Ah ! venez après ce premier succès, venez, pécheurs, avec confiance, purifier toutes vos anciennes taches dans le sang divin de l'Agneau. Venez demander à entendre cette précieuse parole : *Vos péchés vous sont remis* (*Matth.*, IX, 2); dès que pour ne plus retomber dans le péché, vous en fuyez les piéges. Venez présenter à Dieu un cœur qu'il agrée, dès que vous ne souffrez plus que la séduction du monde ose en approcher. Nous le croyons volontiers revenu à Dieu ce cœur qui n'est plus partagé.

Daigne aujourd'hui le ciel vous en inspirer le dessein, et le soutenir par sa grâce? Quittez-vous l'occasion? C'est là le moment de votre conversion, l'époque de votre salut, le gage de votre éternel bonheur, que je vous souhaite. Au nom, etc.

SERMON IV.

Pour le jour de l'Epiphanie.

SUR LA FOI.

Et procidentes adoraverunt eum. (*Matth.*, II, 11.)
Et se prosternant, ils l'adorèrent.

Monseigneur (41*),

Mystère bien glorieux à un Dieu enfant ! Des grands du monde humiliés devant lui, prosternés à ses pieds, devenus ses sincères adorateurs ; et, par les présents qu'ils lui offrent, rendant hommage tout ensemble, selon la pensée des Pères, à sa divinité, à son humanité, à sa royauté ; car c'est, selon eux, ce que nous annoncent l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils lui présentent ! Mais aussi, spectacle bien édifiant que nous fournit la fidélité des mages à suivre cette étoile miraculeuse qui les conduit, et qui, dans Jérusalem, semble ne se dérober à leur vue que pour reparaître bientôt avec plus d'éclat, et leur indiquer qu'ils sont plus près du Messie, par le transport d'une sainte joie qui les saisit ! Dans ces mages adorateurs de Jésus-Christ, reconnaissons, dit saint Léon, les prémices de notre vocation et de notre foi. Ne puis-je point ajouter, à l'occasion de ce grand mystère, que je n'entreprends pas de développer : dans les avantages de leur foi, reconnaissons ceux de la

(41*) MONSIEUR, alors Monseigneur le comte de Provence.

nôtre. Elle fut véritablement méritoire dans les mages, par leur générosité à en écouter la voix : *Vidimus et venimus.* Elle fut aussi accompagnée dans eux des plus douces impressions qu'elle y fit naître : *Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno.* Et voilà, mes frères, ce qui nous arrive, par rapport à la foi, dont je pourrais vous exposer le bonheur, si je ne prétendais me borner aujourd'hui à faire son éloge. Pour entretenir dans le cœur des fidèles l'estime et l'amour de leur foi, il me suffirait de vous appeler au témoignage de votre propre cœur, et de vous dire : que, par la soumission de son esprit à la foi, l'homme acquiert devant Dieu un vrai mérite. Je pourrais ajouter encore : que, par les connaissances que l'esprit de l'homme puise dans la foi, Dieu lui fait trouver déjà le prix de sa soumission. Double proposition, dont l'évidence vous a déjà sans doute également frappés.

Mais, qu'est-elle aujourd'hui, cette foi, pour un grand nombre parmi nous? L'objet de leurs insultes, de leurs railleries, de leurs dédains. A les entendre, c'est crédulité, c'est faiblesse ; c'est à eux, qu'il faut s'en rapporter ; c'est d'après eux, qu'il faut penser; et, pour tout dire, en un mot : comme eux, il faut ne pas croire. A ce ton décisif et impérieux, on soupçonnerait qu'ils ont examiné tous les objets, pesé toutes les preuves, discuté toutes les raisons : que ce sont autant de sages sans prévention, sans partialité, sans intérêt. Ici, mes chers auditeurs, je me tais. Je ne me prévaudrai point de la multitude des savants et des hommes de génie qui ont été et qui sont encore généralement soumis aux vérités du christianisme. Je laisse au monde lui-même le soin de décider si tel est le caractère privilégié de ces hommes qui combattent la foi, et qui craindraient de compromettre leur réputation, en soumettant leur esprit au joug de la foi.

Que prétends-je donc aujourd'hui ? Rien autre chose que justifier la foi, en la présentant telle qu'elle est aux yeux des hommes raisonnables, pour leur apprendre à la respecter ; en démontrant en deux mots, comme je l'ai déjà avancé, combien il est raisonnable de soumettre ses lumières à celles de la foi, sujet de la première partie : combien sont précieuses les lumières que la foi communique à la raison, sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu a révélé, et parce qu'il l'a révélé. La foi a donc pour motif la souveraine vérité de Dieu, et pour objet toutes les vérités qu'il a plu à Dieu de nous enseigner. Mais, parce que les vérités de la foi sont supérieures à nos vues, il est des esprits rebelles à son autorité, et, pour justifier leur rébellion, ils voudraient faire regarder comme peu raisonnable la docilité de notre raison. Or, j'ose affirmer en premier lieu que cet hommage de la raison soumise à la foi est singulièrement digne de Dieu ; en second lieu, que la raison comprend elle-même qu'elle doit cet hommage à Dieu ; en troisième lieu, que les droits même de la raison sont satisfaits, lorsqu'elle rend cet hommage à Dieu, et j'en conclus qu'il est évidemment raisonnable de le lui offrir.

Oui, mes frères, nous en convenons : l'objet de la foi est en lui-même inaccessible à la raison humaine, et voilà ce qui vous décourage, hommes faibles ! Hommes superbes ! voilà ce qui vous révolte. Mais quelle serait donc, dites-moi, quelle serait la gloire que nous rendrions à la vérité des témoignages de Dieu, si nous ne devions croire sur sa parole que ce qui tombe sous nos sens, que ce que la raison pénètre, que ce que nos propres lumières nous découvrent? A quoi servirait-il que Dieu eût le pouvoir et la volonté de nous instruire, si ses instructions ne devaient avoir auprès de nous de poids et de force que lorsqu'elles seraient rapprochées des connaissances, dont le principe naturel est dans nous ? Dieu ne sera donc tout au plus à notre égard qu'un témoin ordinaire, dont l'attestation ne servira de preuve à la vérité, qu'autant qu'il nous sera libre d'approfondir cette vérité, et possible de la comprendre? Dieu donc ne sera pas même, par rapport à nous, au rang de ces maîtres habiles, sur la parole desquels on adopte d'avance des principes nécessaires, pour parvenir à la connaissance entière de quelques vérités qui en dérivent ! Disons-le ouvertement : Dieu aura sur nous moins d'autorité que les hommes? Par là même qu'il est infiniment au-dessus de toutes nos idées, il n'aura pas le droit de les soumettre? Les bornes des facultés qu'il a données à notre âme, raviront à Dieu la liberté de se faire connaître à elles, dès que nous serons dispensés de croire ce qu'il ne nous est pas accordé de concevoir? En faisant ainsi de la faiblesse des lumières humaines, la mesure de la science divine, nous refuserons au Dieu qui créa nos esprits, le privilége de leur commander.

Et remarquez, je vous prie, mes chers auditeurs, combien ce seul refus restreint l'étendue du domaine de Dieu sur les hommes. Voici ce que dit le Seigneur : *Hæc dicit Dominus* (*Jerem.*, XXX et alibi), c'est ainsi que Dieu chargeait ses prophètes d'intimer ses volontés à son peuple. Pour concilier à ses préceptes le respect qui leur est dû, Dieu voulait qu'on rappelât d'abord aux hommes l'autorité divine qui se faisait entendre, parce que le nom seul d'un Dieu législateur exprimait énergiquement et la force et la sagesse de la loi. De la même manière la foi nous prépare à l'entendre. Ecoutez, nous dit-elle, c'est de Dieu que je suis l'interprète ; c'est Dieu lui-même qui vous parle, *Hæc dicit Dominus.* Or, à l'éloquence d'un tel exorde, qu'oppose l'infidélité? Si elle n'ose pas dire clairement : Dieu parle, et moi je doute, moi je ne crois pas ; elle

dit au moins : je n'avoue point que Dieu ait parlé. Pourquoi? parce que je m'établis juge de sa parole, et je ne reconnais point dans cette parole ce qui subjugue ma raison. Je laisse à ma raison le droit de ne pas y souscrire; elle n'admet pas des enseignements qu'elle ne peut expliquer. Tout ce qui porte le sceau du mystère n'a plus pour elle le caractère de la vérité. Ce Dieu, que vous dites auteur de la foi, est en même temps l'auteur de la raison; serait-il contraire à lui-même, et m'ordonnerait-il, pour être fidèle, de cesser d'être raisonnable?

Bientôt, mes chers auditeurs, j'exposerai sensiblement le facile accord de la raison et de la foi, aisément je résoudrai une objection qui supplée à la solidité par l'audace, et je ne craindrai pas de consulter la raison même sur la nature du sacrifice qu'exige d'elle la foi. A ce moment, il me suffit de vous montrer combien Dieu est honoré par ce sacrifice, sans lequel il est impossible de lui plaire, ainsi que le dit expressément saint Paul : *Sine fide impossibile est placere Deo.* (*Hebr.*, XI, 6.) Je n'ai pour cela qu'à retracer en deux mots l'idée également grande et juste que donne du Seigneur l'humble et prudente simplicité de la foi.

Parlez, grand Dieu, lui dit le vrai fidèle, commandez à ma raison. Comme vous en avez allumé la flambeau à celui de votre éternelle sagesse; c'est à la source de cette sagesse même que je veux recevoir la plénitude des lumières que je tiens de vous. La sublimité de vos instructions peut étonner mon esprit, mais votre incorruptible vérité le rassure. La vérité est votre essence; il est donc essentiellement nécessaire que toutes vos paroles soient vérité; dès là que je les trouve conformes à l'ordre naturel de mes pensées, ou qu'elles me transportent dans les adorables profondeurs de vos conseils; qu'elles vous montrent à mes yeux, vous abaissant jusqu'à moi, ou qu'elles m'apprennent que vous avez bien voulu me destiner à être élevé jusqu'à vous; qu'elles m'encouragent par le tableau touchant de vos bontés, ou qu'elles m'alarment par la vive peinture de votre justice; qu'elles vous fassent connaître à moi, ou qu'elles me fassent connaître à moi-même; qu'elles m'offrent le brillant aspect de mes prérogatives, ou le détail humiliant de mes misères; qu'elles m'engagent à craindre, ou à espérer : *Ah! seul vous êtes mon Dieu : à quel autre aurais-je recours pour m'instruire? Vous seul avez les paroles de vie, et d'une vie éternelle :* « *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.* » (*Joan.*, VI, 69) : Mes désirs, mes craintes, mes espérances, sont autant de divers tributs que je vous offre, réunis dans l'hommage que vous rend ma foi.

Et voilà comment, par notre soumission à l'autorité de la foi, nous reconnaissons dans Dieu cette infinie supériorité qui a droit de proposer à notre docilité ce qui ne peut pas être saisi par notre pénétration. En obéissant à la voix de Dieu, le néant avait marqué la puissance de sa parole : *Dieu dit, et tout fut fait.* « *Dixit et facta sunt.* » (*Psal.* XXXI, 9.) Mais c'était à l'esprit de l'homme qu'il était réservé de devenir, par la docilité de la foi, le témoin de la suprême vérité de la parole d'un Dieu. Cette parole assujettit nos pensées, confond nos erreurs, règle nos jugements. A cette parole, nos préjugés se dissipent, nos opinions cèdent, nos sens se taisent, notre raison obéit. Environnés des clartés et des splendeurs de sa gloire, les esprits célestes louent le Dieu grand, le Dieu saint; et l'esprit de l'homme, du milieu des ténèbres dont la foi le couvre, annonce le Dieu infaillible, le Dieu vrai : *Principium verborum tuorum veritas.* (*Psal.* CXXXIII, 60.) Et, parce que l'esprit est incontestablement ce qu'il y dans l'homme de plus noble, et si j'ose le dire, de plus divin, il n'y a donc aucun hommage de la part de l'homme plus digne de Dieu, que celui d'un esprit qui consent à être captivé pour la foi.

Hommage, mes chers auditeurs, sur la justice duquel j'ai dit en second lieu que je ne crains pas d'interroger la raison, et dont je soutiens qu'elle sent la nécessité.

En effet, parmi les vérités qui sont du ressort de la raison, en est-il pour elle de plus palpable que celle qui lui découvre ses propres limites? Quelque enorgueillie qu'elle puisse être de ses lumières, elle sent, et elle est forcée d'avouer qu'il est un terme marqué par la nature même, audelà duquel elle ne peut pas porter ses vues. Que si d'une part, elle a des principes clairs et certains qui ne peuvent pas l'égarer; de l'autre, il est des objets si relevés et si sublimes, qu'elle ne saurait les atteindre. Non-seulement dès qu'il essaye d'entrer dans le vaste océan que l'infini lui présente, l'esprit humain se confond et se perd; mais, au milieu des êtres créés qui l'environnent, il se sent accablé par l'étonnante impression du spectacle qui l'éblouit. Combien d'objets dans l'univers dont nous voyons les propriétés, sans pouvoir en pénétrer le ressort secret! Combien nous apercevons de rapports, sans pouvoir en analyser au juste le vrai principe! Combien nous connaissons d'effets, sans pouvoir en démêler distinctement la cause! Combien nous admirons de merveilles, sans pouvoir nous démêler à nous-mêmes tous les motifs de notre admiration! Hérissé de toutes parts de difficultés insurmontables, ce monde visible excite et réprime en même temps notre avide curiosité. De là, le conseil du Sage, lorsque, nous avertissant que nous avons sous les yeux plusieurs choses impénétrables à notre esprit : *Plurima super sensum hominum ostensa sunt tibi.* (*Eccli.*, III, 25); il nous exhorte à ne point embrasser, par des efforts téméraires, des recherches qui surpassent nos forces, *Altiora te ne quæsieris.* (*Eccli.*, III, 22); mais à nous occuper humblement des lois du Seigneur, plutôt qu'à sonder présomptueusement ses desseins : *Sed quæ præcepit tibi Deus illa*

cogita semper ; ajoutant en termes exprès, que c'est par la profondeur de notre humilité, que nous honorons la grande puissance de Dieu : ***Magna potentia Dei ab humilibus honoratur.*** (*Ibid.*, 21.)

Or, telle est précisément, mes chers auditeurs, la leçon importante que je prétends être sensiblement confirmée par les enseignements naturels de la raison. Car, quoi de plus conforme à ses lumières que de raisonner ainsi? Puisqu'il est dans les œuvres de Dieu une incompréhensibilité qui en écarte la pénétration la plus vive, que doit-il en être de Dieu même, de son essence, de ses perfections, de ses opérations, de ses volontés? Quoi! je ne saurais comprendre l'ouvrage borné du monde qui frappe mes regards, et je voudrais renfermer tout son Auteur dans mes connaissances! Je ne puis pas dérober son secret à la nature, et je m'étonnerais de ce qu'il y en a pour moi dans la religion! De tout ce qui a un rapport prochain avec moi, il n'est presque rien qui n'épuise la faculté que j'ai de savoir; et dans ce qui a le rapport le plus immédiat à Dieu, je voudrais l'exercer sans obstacle! Dieu est-il donc plus rapproché de moi, plus proportionné à mon intelligence que je ne le suis-moi-même? Et, puisque je connais à peine ce qui est dans moi, comment atteindrais-je la sublimité de Dieu? Ah! que serait-il, ce grand Dieu, s'il n'était pas même au-dessus de mes pensées? La raison, dans l'idée qu'elle s'en forme, l'aperçoit toujours comme un Etre infini. Elle m'avertit donc que de vouloir comprendre cet Etre, c'est le détruire; et que je cesse évidemment d'être raisonnable, si j'ose étendre jusque sur l'infinité même de Dieu la faible capacité de ma raison. Ce sont là, mes chers auditeurs, autant de principes que la raison n'a jamais contestés.

J'en fais à ce moment l'application; et, m'adressant à ces hommes qui refusent de croire ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, je leur dis avec saint Bernard : Qu'y a-t-il de plus opposé à la raison, que de vouloir que la raison saisisse ce qui est infiniment au-dessus d'elle : *Quid magis contra rationem, quam ratione rationem conari transcendere ?* Choisissez : Voulez-vous que Dieu ne soit pas infini, ou prétendez-vous être infini comme Dieu? Il serait insensé, selon vous, de ne pas avouer que Dieu existe ; mais vous, qui voudriez borner à ce point seul une foi tout humaine, comprenez-vous l'immensité, l'universalité, l'éternité de l'existence du Dieu que vous reconnaissez? Le monde sans doute aussi existe! Eh bien! vous qui existez au milieu du monde, nous expliqueriez-vous comment le Dieu à qui vous attribuez le pouvoir de la création, en opéra le prodige? Vous avouez donc, et vous ne pouvez pas refuser cet aveu : que vous avez raison de croire ce que votre raison ne peut ni expliquer ni comprendre.

N'allons pas plus loin. La raison nous dit clairement que dans une puissance sans mesure, il y a plus d'étendue que dans une science bornée ; qu'il n'est pas d'un homme sage de croire pouvoir épuiser, par la subtilité de ses réflexions, le pouvoir inépuisable de Dieu ; par conséquent, que ne savoir pas approfondir un événement, ne fut jamais pour un homme raisonnable une preuve que Dieu n'a pas pu l'opérer.

Vous allez en être surpris, mes chers auditeurs ; voici cependant ce que pensèrent des hommes que la foi n'avait point éclairés, des anciens à qui la seule raison servait de flambeau dans l'aveuglement du paganisme. A la vue des ténèbres et des erreurs qu'ils apercevaient sur la terre, et ne parlant encore que des règles de la morale en apparence plus faciles à trouver, l'un désespérait de voir jamais réformer les mœurs des hommes, à moins, disait-il, qu'il ne plût à Dieu de leur envoyer quelqu'un pour les instruire de sa part (SOCRATE). L'autre avouait l'incertitude des efforts de l'esprit humain dans la recherche de la destinée des hommes, à moins, ajoutait-il, qu'ils n'aient pour la découvrir une voie plus sûre, celle que donne une révélation divine (PLATON). Et c'est ici le langage de deux hommes du génie le plus éclairé, le plus profond, et de nos jours encore, les plus respectés.

Or, si la raison seule les forçait à recourir immédiatement à la nécessité d'un enseignement divin, pour que les hommes pussent apprendre comment ils doivent agir, quel autre que le Seigneur pourra donc nous enseigner comment il agit lui-même? Et ne faut-il pas être lui-même pour nous dire ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il règle, ce qu'il fait ?

Les mystères vous étonnent; mais la raison vous dit que ce qui appartient à l'Etre divin est nécessairement mystérieux. Mais il serait bien étonnant que Dieu vous parlât sans mystère. Mais il n'est pas possible que, sans vous élever au-dessus de vous, Dieu vous révèle ce qui est en lui. Or, si comme ce qui est en lui, de même ce qu'il a fait au dehors, est marqué au sceau de la Divinité, Dieu pouvait-il, en vous en instruisant, réduire la sublimité de ses instructions au simple niveau des vues de l'humanité ? Ou il devait ne rien vous communiquer (et dites-nous, quelle loi pouvait l'y contraindre?), ou dès qu'il se communique à vous, il était dans la nature même des choses que vous n'eussiez et que vous ne pussiez avoir, vous, d'autre avantage que celui d'entendre sa parole et de la croire.

Il est, sans doute, des vérités connues de Dieu seul ; la raison le sent et l'avoue. Il est donc aussi hors de doute que Dieu pouvait seul nous les enseigner. Quelle est votre prétention, mortels insensés ! Faibles atômes, subsistant à peine sur la terre, y êtes-vous placés comme autant d'arbitres entre elle et Dieu ? Spectateurs si peu éclairés des choses qui s'y passent, est-ce à vous qu'il appartient d'apprécier les motifs du Maître souverain qui les ordonne ou qui les permet? Vous a-t-il appelés à ses conseils pour vous en établir les juges? Vous a-t-il

exposé tous ses desseins pour les confirmer par votre suffrage ? Vous a-t-il mis sous les yeux tous les événements et leurs liaisons, tous les temps et leurs circonstances, toutes les fins de sa sagesse et leurs moyens ? Vous a-t-il confié le secret de sa Providence et de ses vues, de sa justice et de ses arrêts, de sa miséricorde et de ses grâces, de sa puissance et de ses œuvres ? Vous, qui jugez Dieu, êtes-vous donc le Dieu de Dieu lui-même ? *Quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis?* (*Job*, XXXVIII, 2.) Quelle est donc cette audacieuse ignorance qui, sur le frêle appui d'un orgueil sacrilége, ose diriger ses efforts jusque vers mon trône pour en mesurer la hauteur ? Ainsi parle le Dieu de majesté. Et, au même instant, le poids de sa gloire écrase cette infidélité superbe, qui dit fièrement : Je ne saurais comprendre ; je conclus à ne croire pas. Conclusion d'autant moins légitime, que non-seulement elle est désavouée par la raison, mais que, même en soumettant la raison, la foi la ménage et lui conserve ses droits.

Oui, mes frères, je le dis d'après saint Paul : C'est sur des principes raisonnables que doit-être fondé l'hommage que nous rendons à Dieu par la foi, et c'est une condition nécessaire pour le rendre digne de lui : *Rationabile obsequium vestrum.* (*Rom.*, XII, 1.) Distinguons ici avec soin deux choses que malheureusement on confond. L'une et l'autre étant mises à leur place, on voit s'évanouir la difficulté qui résulte de ce qu'on ne s'applique pas à les séparer. Suivez, je vous prie, mes chers auditeurs, avec quelque attention, l'exposition abrégée que je vais esayer d'en faire simplement et avec clarté.

Je vois deux qualités nécessairement réunies dans l'esprit de l'homme : d'une part, il a des lumières, c'est son essence ; de l'autre, il a des bornes, c'est l'imperfection essentielle à tout ce qui est créé, puisqu'il est nécessairement borné. Il est donc possible qu'il y ait pour lui des vérités impénétrables ; et puisqu'il est doué de raison, il lui faut un motif solide pour croire ce qu'il ne peut pas pénétrer ; et voilà ce que concilie merveilleusement la foi. Loin de changer l'ordre des choses, elle nous en offre la fidèle image. D'un côté, les vérités de la foi surpassent nos vues ; mais, puisqu'il est évident aux yeux même de la raison, que les vues de Dieu sont infiniment au-dessus de la portée des nôtres, il est donc aussi évident que notre raison n'a pas droit de résister à ce qui lui est révélé de Dieu. D'autre part, la créance qu'exige de nous la foi est appuyée sur des motifs ; mais, puisque ces motifs, qui sont à la portée de la raison sont assez forts, assez sensibles, assez multipliés, assez convaincants pour la persuader, il est donc certain qu'elle se soumet raisonnablement à la foi.

Jésus-Christ, instruisant les peuples, leur propose des mystères qui paraissent inconcevables. Il leur parle de son Père, qui l'a envoyé : de l'Esprit-Saint, qu'il enverra lui-même ; de sa chair et de son sang, qu'il veut leur donner pour nourriture ; de la résurrection générale de tous les hommes, et du formidable jugement qu'il doit lui-même exercer sur eux. Il ouvre l'enfer à leurs yeux, il en étale les tourments et il en marque positivement l'éternité. Jusque-là, il commande à la raison : mais voyez comment il la satisfait. A ce même peuple, au milieu duquel il vit, Jésus-Christ rappelle clairement les Ecritures et les prophètes qui l'ont annoncé. Il cite formellement les passages et les témoignages que le ciel a rendus solennellement en sa faveur. Il ajoute, comme preuves invincibles, les faits miraculeux, les prodiges éclatants que publiquement il opère. *Croyez*, leur dit-il, *croyez à mes œuvres : « Operibus credite ut cognoscatis. »* (*Joan.*, X, 38.) Ainsi, il établit sensiblement l'autorité de sa mission, la divinité de sa personne ; par conséquent l'infaillible vérité de sa parole : et il déclare ouvertement inexcusables ceux qui lui refusent la soumission d'une foi, que tant de preuves doivent affermir.

Et voilà, mes frères, comment peut se démêler aisément l'erreur de ceux qui nous disent : Ces dogmes incompréhensibles de la foi, comment les faire adopter à ma raison ? Car nous avons aussitôt à leur répondre : Dites-nous plutôt comment votre raison refuse de voir ce qui nous prouve invinciblement que ces dogmes sont révélés ? Jamais la raison n'a pu mettre en contradiction les principes de la foi ; elle n'est donc pas autorisée à les rejeter, et la foi a toujours offert à la raison un soutien inébranlable qui appuie ses dogmes. Mais, sous prétexte de ne rien accorder qu'à une sagesse réfléchie, vous ne vous laissez conduire que par l'attrait d'une imprudente curiosité. Vous voulez juger en eux-mêmes les objets de la foi, quoique nous vous forcions de convenir qu'ils ne sont point du ressort de votre intelligence, et vous ne proposez pas en même temps à votre intelligence les motifs frappants de la foi, les seuls objets qu'elle puisse saisir. Vous ne vous arrêtez qu'à ce qu'il y a d'étonnant dans ce que Dieu enseigne ; et vous ne cherchez pas à savoir combien il est certain que Dieu l'a enseigné. Vous ne voyez dans la foi que le sacrifice de la raison que Dieu vous demande, et vous perdez de vue la conviction par laquelle Dieu vous y prépare. Vous n'écoutez que les mouvements d'un orgueil que l'obscurité de la foi humilie, et vous ne vous appliquez pas à entendre le langage d'une prudence que la certitude de la foi satisfait : c'est-à-dire que sans approfondir ce qui détermine la raison à croire, vous voulez qu'elle vous engage uniquement à ne croire pas. Je vous en prends à témoin : parlez avec sincérité, vous qui nous objectez sans cesse les ténèbres de la foi. Avez-vous porté des regards attentifs sur les lumières qui la précèdent ? Savez-vous bien sur quoi elle est établie, vous qui en désirez la destruction ? Avez-vous vu tous nos titres, vous qui nous disputez nos droits ? Connaissez-vous toute la solidité de nos

preuves, vous qui croyez les renverser par la force des difficultés? Je réponds hautement et fondé sur l'expérience : parmi ceux qui n'ont pas la foi, le très-grand nombre est de ceux qui n'ont pas même l'idée des motifs qui nous y attachent; ils craignent, et ils évitent d'en être instruits; et voilà comment ils s'obstinent à n'être pas éclairés.

Qu'Israël n'ait pas la témérité de monter jusque sur la montagne où je veux vous donner ma loi, dit autrefois Dieu à Moïse; qu'il ne s'efforce point à franchir les barrières que je lui oppose; c'est à vous seul que je veux parler, environné d'un épais nuage : *Veniam ad te in caligine nubis.* (*Exod.*, XIX, 9.) Mais, témoin des entretiens que je daigne avoir avec vous, le peuple se verra suffisamment autorisé à vous croire : *Ut audiat me populus loquentem ad te, et credat tibi in perpetuum.* (*Ibid.*) Bientôt la lueur et le fracas des foudres annoncent le Dieu d'Israël : la montagne, comme une fournaise embrasée dont il sort des tourbillons de fumée, avertit le peuple par ce spectacle que le Seigneur y descend, et Dieu ne laisse apercevoir que la majesté de la nue qui le dérobe. *Descendez*, dit de nouveau Dieu à Moïse, *et défendez à ce peuple de s'exposer à la mort, en voulant porter jusque sur moi de téméraires regards : « Descende, et contestare populum : ne forte velit transcendere terminos ad videndum Dominum, et pereat ex eis plurima multitudo. »* (*Ibid.*, 21.) Appliquez à la foi, mes chers auditeurs, ce tableau si ressemblant, et vous en trouverez le vrai caractère. C'est la foi qui forme aujourd'hui pour vous le nuage, du milieu duquel se fait entendre la voix de Dieu, et ce sont ces ténèbres respectables qu'il est interdit à la raison de vouloir percer. Sa propre faiblesse, les ordres de Dieu, l'éclat de sa grandeur, ne lui laissent, comme autrefois à Israël, au pied de la montagne, qu'un saisissement de respect, et une disposition de docilité : *Stetitque populus de longe.* (*Exod.*, XX, 21.) Mais aussi, comme du sein de l'obscurité dont Dieu se voile, il offre des marques éclatantes qui assurent au peuple sa présence; de même combien de signes extraordinaires, de monuments visibles, de témoignages irréfragables ont confirmé, aux yeux de la raison, la certitude de la foi!

Vous devez croire aveuglément, il est vrai, tout ce que le Seigneur a dit; mais prenez garde, chrétiens, vous ne croyez point en aveugles, puisqu'il vous est clairement prouvé que Dieu en effet l'a dit. Ah! vous, que nous désirons ardemment conduire à la demeure sacrée de la foi, appelez, appelez ici votre raison : qu'elle voie les traces divines sur lesquelles nous voulons qu'elle marche pour y arriver. Que, depuis l'existence du premier homme jusqu'à la génération présente, elle suive l'histoire et le cours des événements; qu'elle consulte le plus ancien peuple de la terre; qu'elle en lise les Ecritures; qu'elle en interroge les prophètes; qu'elle en étudie les révolutions; qu'elle en considère aujourd'hui même la singulière et toujours étonnante situation; qu'elle ouvre les annales du monde; qu'elle y recueille cette multitude innombrable de témoignages de tout genre rendus en faveur de la foi : témoignage de vertu et de sainteté dans les hommes que la foi a formés; témoignage de puissance et de prodiges dans ceux que la foi a animés; témoignage de constance et de force dans ceux que la foi a soutenus; témoignage de science et de zèle dans ceux qui l'ont défendue et qui l'ont vengée; témoignage de la part de ses ennemis, qui, plus d'une fois, même en la persécutant, se sont vus forcés de l'admirer; que cette raison voie le caractère adorable de l'auteur et du consommateur de la foi, les prédictions précises de sa venue, la réunion des traits divers, sous lesquels il est annoncé, et que dans lui seul il rassemble, la majestueuse simplicité de sa vie, la noble sincérité de ses discours, l'éclatante sagesse de sa conduite, le touchant assemblage de ses perfections, l'éminente sublimité de sa doctrine, la manifeste divinité de ses œuvres, la patience invincible de son âme, la nature, les circonstances, l'héroïsme, les suites miraculeuses de sa mort, la gloire incontestable de sa résurrection; qu'elle voie le règne, l'empire de cette loi; qu'elle rappelle par quels moyens elle s'est étendue? par les plus faibles; chez quels peuples elle s'est enracinée? chez les plus éclairés; de quels adversaires elle a triomphé? des plus formidables; quels changements elle a opérés dans l'univers? elle l'a renouvelé; à travers combien de siècles elle s'est perpétuée? elle les compte tous; qu'elle contemple cette Eglise, dépositaire unique de la vraie foi, toujours sans tache, malgré les désordres de ses propres enfants; toujours visible, malgré les ténèbres de l'erreur; toujours triomphante, malgré l'acharnement des hérésies; toujours pure dans sa morale, malgré l'inondation des vices; toujours examinée dans chacun de ses dogmes, et toujours ferme dans ses principes; toujours contredite, toujours l'oracle des peuples; toujours persécutée et toujours subsistante; toujours..... mais où m'entraînerait un détail que je n'ai voulu qu'indiquer, pour montrer comment, à l'aveugle soumission qui croit, se réunit une prudence éclairée qui détermine à croire? Renfermons tout sous une seule image. La grâce attire et conduit; la raison sent le poids des motifs qui la décident : elle arrive enfin, et elle est introduite par la foi dans les immenses profondeurs dont Dieu est environné; elle y entre : ah! voilà le moment où, abîmée dans le sanctuaire de la divinité, la raison ne sait plus que se taire, écouter, croire et pratiquer.

La foi laisse donc à la raison l'exercice de ses facultés, puisqu'elle en fait précéder l'usage avant que d'en captiver l'essor. Loin de redouter la science qui éclaire, la foi ne réprouve donc que la science qui enfle. Et non-seulement il est possible d'être savant et fidèle; mais plus on aura d'érudition solide, moins on aura d'obstacles à une docile fidé-

lité. Et, pour lever le scandale dont on est ébranlé à la vue de quelques hommes dont on estime le génie et dont on connaît la résistance aux vérités de la foi, quelques réflexions peuvent suffire. Il faudrait un discours entier pour les développer: je les propose en deux mots.

Avec une science fort étendue, on unit souvent une connaissance très-superficielle de la religion. Pourquoi donc vous effrayer de la voir combattre par des savants qui l'ignorent! Avec la science de la religion on unit souvent un orgueil excessif, qui, déterminé à tout combiner, à tout calculer, refuse de s'asservir au joug des mystères. Pourquoi donc être surpris de voir s'armer contre la foi des esprits superbes qu'elle confond? Avec les connaissances et les dispositions d'un esprit droit, qui aideraient à nourrir la foi, on unit souvent les dispositions contraires d'un cœur déréglé. Pourquoi vous paraîtrait-il étrange qu'un cœur coupable se soulève contre la foi qui en condamne les déréglements? La foi est une grâce, on la rejette; c'est un don, on le méconnaît. L'infidélité commence par être le crime ou d'une ignorance volontaire, ou d'une curiosité inexcusable et présomptueuse, ou d'une passion effrénée; elle finit par être le châtiment de l'obstination.

Il est juste de soumettre les lumières de la raison à la foi: voyons combien, par les lumières qu'elle communique à la raison, la foi dédommage de ce sacrifice ceux qui en reconnaissent l'empire.

SECONDE PARTIE.

Je trouve dans les connaissances que nous donnent les enseignements de la foi, trois caractères bien marqués qui les distinguent et qui me frappent. Ces connaissances ont leur source immédiate dans Dieu; aussi elles m'élèvent par leur sublimité. Ces connaissances ont Dieu pour garant; aussi elles me fixent par leur stabilité. Ces connaissances doivent me conduire à Dieu comme à ma fin; aussi je puis les acquérir avec facilité. C'est pour les âmes fidèles, dirai-je ici avec le Prophète, que Dieu fait sortir les plus vives lumières du sein de l'obscurité: *Exortum est in tenebris lumen rectis.* (*Psal.* CXI, 4.)

Connaissances de la foi, connaissances sublimes. Oh! quelles seront les connaissances qu'on osera leur comparer? Pour attaquer la foi, verrons-nous partir les traits de la nuit profonde de l'infidélité et du paganisme? Orgueil de l'esprit humain, que faut-il de plus pour te confondre que le récit de tes égarements? Ici l'acte d'accusation serait immense. Je lui en épargne le honteux abrégé, mes chers auditeurs, parce qu'il le reconnaît lui-même, et qu'il en rougit. Avec quelle publicité aujourd'hui il désavoue et les fantômes de l'idolâtrie, et la stupidité de son culte, et l'horreur de ses cérémonies, et l'infamie de ses mœurs! Et voilà jusqu'où l'esprit de l'homme a pu porter la folie de l'égarement!

J'attends avec une intrépide tranquillité le pompeux étalage que l'hérésie voudrait me produire. Je l'arrête au premier pas: Voyons, lui dis-je, le détail des connaissances sublimes que vous nous vantez. Quoi! vous osez combattre la foi avec les mêmes armes que vous avez empruntées d'elle. Eh! quelles sont, parmi les pures lumières dont vous vous glorifiez, celles que vous n'avez pas reçues de la foi? Vous n'avez pas pu en effacer tous les dogmes; vous en avez adopté plusieurs règles de morale; vous en avez encore entre vos mains les livres sacrés. Moi, j'existe avant vous, vous dit la foi chrétienne, la foi de la véritable Eglise: j'ai pour auteur Jésus-Christ. C'est moi qui en ai transmis à l'univers les leçons et celles de ses apôtres. Vous n'existez que depuis hier: et si vous me contraignez de montrer comment vous avez obscurci la vérité par le mélange de vos ténébreuses opinions, je vous oppose simplement la fidèle histoire des différentes sectes qui m'ont abandonnée, et la liste de leurs absurdes doctrines. Et voilà, dès qu'il s'écarte des principes de la vérité éternelle, comment s'égare l'esprit de l'homme.

L'homme désintéressé en convient, mais il lui reste une ressource: c'est aux lumières naturelles de sa raison qu'il en appelle. Et, comme il prétend que celles-ci lui suffisent, il ne marque pour toutes les autres que du dédain. Ecoutons-les un moment, ces hommes si éclairés par eux-mêmes: que nous disent-ils? La raison leur annonce un premier Etre, un Dieu Créateur, je le sais. Ils en reconnaissent l'existence, je le crois. Eh! quel est l'homme, grand Dieu! qui puisse se dérober aux rayons de votre divinité qui le frappent de toutes parts! Car je n'ai garde de faire mention de cet aveugle délire et de ces stupides fureurs que la brutale ivresse des passions a essayé sans succès d'opposer à l'idée du Dieu créateur et consolateur de l'univers. Ils en concluent les perfections infinies, ils en aperçoivent la Providence. Quelques-uns sentent qu'on lui doit un culte; ils vont même jusqu'à craindre de sa part des châtiments, et à en attendre des récompenses. Mais quelle est la nature de ce qu'ils craignent et de ce qu'ils attendent? Quelle est la règle déterminée de ce culte dont ils sentent l'obligation? Quelles idées se forment-ils de ce Dieu trop visible pour qu'on puisse le méconnaître, et trop grand pour qu'on puisse dignement penser de sa gloire? A la première de ces demandes, leur raison trouve son écueil. Sous quel point de vue se considèrent-ils eux-mêmes? Où tend dans eux cette immortalité avouée des païens, et dont leur âme porte dans elle et les signes et le présage? Quel est pour eux ou le crime de l'omission de ces devoirs dont la conscience avertit, ou le fruit de la fidélité qui les remplit? Que sont-ils, ces hommes, devant le Dieu dont ils confessent qu'ils sont l'ouvrage? Sont-ils ses enfants, ou simplement ses esclaves? Ne sont-ils que sujets à ses

lois, ou sont-ils aussi les objets de ses complaisances? Peuvent-ils le fléchir s'ils l'ont offensé, ou sont-ils nécessairement écrasés sous le poids de son courroux? Leur raison hésite, elle chancelle; en l'interrogeant, vous la déconcertez. Quel est ce monde où l'on voit, dans la prospérité et dans l'éclat l'homme coupable, et l'homme vertueux dans l'oppression et dans la douleur? Quelle est, dans les malheurs de la vie, la solide ressource? Mais est il dans le temps une véritable consolation pour la vertu, si les droits de la vertu ne sont pas inébranlablement affermis pour l'éternité? Et cette éternité elle-même, que leur raison avoue, elle n'est encore pour la raison qu'un chaos qu'elle ne saurait débrouiller. L'ordre des événements est un livre scellé pour elle. Livrée à elle-même, que peut sur tous ces grands objets la faible raison? Et voilà, quand il est réduit aux bornes naturelles de ses connaissances, quelle est l'insuffisance de l'esprit de l'homme : *Non*, disait Isaïe, *vous ne comprendrez point si vous ne croyez pas.* (*Isai.*, VII, 9.)

Qu'il paraisse donc ici celui qui croit, pour instruire le présomptueux qui ne peut rien comprendre. Je consulte le simple fidèle, le faible enfant éclairé par la foi. Oui, leurs vues s'étendent plus loin que les raisonnements de tous les sages. De la colonne de feu où l'Egyptien ne trouve que ténèbres, quelle clarté jaillit pour l'Israélite! Qu'allons-nous apprendre des ineffables grandeurs de Dieu, des honneurs infinis qu'il reçoit, du prix immense du sacrifice qu'on lui offre, de la perfection du culte qu'on lui rend, de la magnificence de ses promesses, de la terreur de ses vengeances, de l'abondance de ses miséricordes! Ah! la foi m'apprend à penser de Dieu d'une manière digne de lui; et seul il pouvait m'enseigner à penser ainsi. Je le vois servi en Dieu, glorifié en Dieu, agissant en Dieu. Idées divines qui, en surpassant mon esprit, lui donnent de l'étendue. « Eh! que ne trouve pas la foi, » s'écrie saint Bernard : *Quid non invenit fides?* Ce qui est inaccessible, elle l'atteint; ce qui est inconnu, elle le découvre; ce qui est éloigné, elle le rapproche; ce qui est éternel, elle le renferme dans son sein : *Quid non invenit fides?* A la lueur de son flambeau, je vois toute la dignité de mon être et de ma destination : je suis l'objet de l'amour éternel d'un Dieu, le prix de son sang, l'héritier de sa gloire. Il n'est pas jusqu'à ce corps mortel, partie de moi-même, dont je ne voie ranimer les cendres pour participer un jour à mon immortalité. Je pénètre jusque dans le royaume céleste que Dieu me prépare. Je descends jusque dans l'abîme que Dieu m'avertit d'éviter. Je lis jusque sur la poussière du tombeau dont Dieu veut me retirer; mes droits, mes devoirs, mes espérances; la foi me les présente et les règle. Je trouve, avec la cause des misères qui m'humilient, le fondement vrai de ce sentiment intime, dont la grandeur m'élève et m'ennoblit à mes propres yeux. *Quid non invenit fides?* Les biens de la vie, la foi m'apprend à les dédaigner; souvent Dieu les accorde dans sa colère. Les maux, la foi m'apprend à les supporter; souvent ils ne sont que l'épreuve de la vertu, toujours ils peuvent en augmenter le mérite. La foi me montre dans les souffrances une conformité avec le Dieu qui fut mon Sauveur; ressemblance qui console, qui soutient, qui anime, qui en vient jusqu'à plaire : *Quid non invenit fides?*

Si donc il est dans la foi une profondeur qui nous étonne, n'est-il pas aussi dans nous une avidité de savoir que la foi seule satisfait? Que d'importantes questions que la curiosité forme, et que la foi seule décide! C'est la foi qui nous ouvre le sanctuaire de Dieu; si elle nous couvre de ses ombres, c'est pour que nous puissions y entrer sans en être éblouis. D'une main, elle met sur nos yeux le bandeau respectable qui tempère le trop grand éclat de la lumière divine, sans en arrêter tous les rayons; et de l'autre, elle déchire en partie ce voile qui sera levé totalement un jour, pour faire rejaillir sur nous les splendeurs de la divinité. Quelle vue, lorsqu'étalant à nos regards la majestueuse immensité des conseils de Dieu, la foi nous en découvre la puissance dans les mystères, la sagesse dans leurs motifs, la sublimité dans leurs objets, la magnificence dans leur suite, l'unité dans leur accord. Quelle vue, lorsque rapprochant ce que l'infini sépare, Dieu et l'homme, la foi nous montre Dieu tout occupé de l'homme et l'homme divinisé par les bienfaits de Dieu; Dieu répandant ses grâces sur l'homme, et l'homme attirant sur lui les complaisances de Dieu, fixant sur lui les projets de sa bonté, les sentiments de son amour, les profusions de sa bienveillance; l'homme tellement fait pour Dieu qu'il peut s'en approprier les richesses, et prétendre au bonheur de Dieu lui-même! Quelle vue, lorsque la foi pénétrant jusque dans l'Etre de Dieu, nous développe l'unité de l'essence divine, l'égalité des personnes, la splendeur de leur gloire, le concert de leurs opérations, l'éternité de leur co-existence! Je m'arrête. Eh! pourrions-nous suivre la foi dans la brillante carrière qu'elle nous ouvre? De là, selon la remarque de saint Ambroise, il est vrai de dire que l'esprit de ceux qui n'ont pas la foi, demeure resserré dans sa sphère étroite. Cette raison dont ils se parent, cette raison, dont il serait à souhaiter qu'ils écoutassent la voix, cette raison qui doit servir elle-même à faire sentir le prix et la nécessité de la foi; cette raison, le fidèle l'a sans doute aussi bien qu'eux; mais ils n'ont pas, comme le fidèle, cette plénitude de connaissances par lesquelles la foi supplée à la faiblesse de la raison : *Non capiunt fidei magnitudinem angusta impiorum pectora.*

A la sublimité des connaissances auxquelles la foi nous élève, elle réunit leur stabilité qui nous fixe. J'écoute avec attention, et j'observe avec soin, ceux qui la

combattent. Je ne ne puis ni les concilier entre eux, ni les accorder avec eux-mêmes. Je ne vois de commun entre les prophètes du mensonge, qu'une haine implacable de la vérité. Chacun l'attaque à sa manière : l'un propose des doutes; l'autre hasarde des conjectures, celui-ci avoue comme vrai le même point que celui-là réfute comme faux. Des apparences, des incertitudes, des suppositions, des raisonnements, dont l'obscure ambiguité essaye d'usurper le nom de profondeur : des contradictions éternelles, dont l'absurdité n'échappe qu'à ceux qui craignent de réfléchir : un assemblage d'idées confuses, dont les principes varient, et dont les conséquences se détruisant par elles-mêmes, présentent des mystères plus inconcevables que ceux qu'ils rejettent ; des maximes vagues et changeantes qui obscurcissent toute règle d'ordre, de justice, de sagesse, de subordination, de vertus et de mœurs: des paradoxes révoltants, où l'on ne voit clairement que la difficulté de les comprendre, l'aveuglement d'y souscrire, et le malheur de s'y conformer; voilà, mes chers auditeurs, voilà ce que nous offrent toujours ceux qui ont fait naufrage dans la foi. Et si vous refusez de m'en croire, c'est à vous-mêmes que je consens à m'en rapporter.

Montrez-nous, parmi les ennemis de la foi, un point fixe qui les ait réunis, un motif certain qui les ait tranquillisés, une règle universelle qui les ait conduits? Dites nous comment ils pensent, et ce qu'ils adoptent. Vous l'ignorez, j'en réponds ; et ils ne le savent pas eux-mêmes. Vous en consulteriez des milliers, vous entendriez autant de divers langages; et vous n'en extrairiez pas l'aveu général d'une seule vérité. Le Dieu créateur, l'âme de l'homme, la liberté, les devoirs, les lois mêmes de la société, la vie future, tout est en proie à l'inconstance des opinions, à l'opposition des pensées, à la diversité des jugements, aux caprices de l'imagination, à la bizarrerie des systèmes. Ceux qui furent formés depuis des siècles, ont vieilli ; d'autres leur ont succédé sans être appuyés plus solidement; sur leurs débris, s'en sont élevés de nouveaux, dont on prévoit déjà la chute. Pour rendre leurs noms fameux, on vit autrefois des mortels insensés entreprendre d'élever jusqu'au ciel la hauteur d'une tour qu'ils commencèrent à construire. Bientôt la confusion des langues les empêcha de s'entendre. Ce fut le moyen que Dieu fit servir à l'anéantissement de leurs projets. Il se séparèrent, ne laissant à la postérité que le monument de leur honte et de leur orgueil. Nous avons sous les yeux un spectacle à peu près semblable. Nous voyons l'impiété rassembler, accumuler, entasser toutes les erreurs. Elle n'est point encore parvenue à en établir le règne uniformément : et déjà les ouvriers d'iniquité qu'elle emploie sont frappés d'aveuglement. Rien n'est suivi dans leurs desseins, que la fureur qui les anime. Ils veulent persuader les autres; et ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Tels sont leur vains efforts; jusqu'à ce que le jour marqué par le Seigneur dans les décrets de sa vengeance, les sépare enfin des fidèles qu'ils travaillent à séduire, et les réunisse à jamais aux démons dont ils osent être les organes.

Spectacle bien différent, également glorieux pour elle, et consolant pour nous, que celui que la foi nous offre! Environnée d'une lumière incorruptible, elle éclaire tous les temps. Remontez, mes chers auditeurs, jusqu'à l'origine du monde, vous y trouverez la foi aux promesses du libérateur que Dieu voulait nous accorder dans la plénitude des temps. Les prophètes annonçaient, et les patriarches attendaient le même Messie, qu'ont vu et qu'ont prêché depuis les apôtres. Depuis les apôtres, parcourez les siècles qui séparent le nôtre du leur ; vous verrez les mêmes mystères proposés, les mêmes vérités enseignées, les mêmes dogmes révélés. Toujours la foi, dit saint Thomas, a renfermé en substance les divers articles qui ont pu être successivement plus amplement développés, sans que jamais on y aperçût ni contrariété, ni différence, ni altération; parce que la foi, remarque Tertullien, est immuable comme Dieu même. D'où il suit, et c'est la conclusion de l'Apôtre, qu'il n'est ni vent de doctrine qui doive nous agiter, ni nouveauté qui doive nous plaire : il n'y a qu'un même Dieu, il ne peut y avoir qu'une même foi. Ni Dieu, ni la foi ne peuvent changer : *Unus Dominus*, *una fides*. (*Ephes.*, IX, 5.) Elle assujettit également tous les hommes. Dieu partage ses dons entre eux : qualités naturelles, distinction de rang, éclat de naissance, étendue d'autorité, voilà par où ils diffèrent; mais le pasteur et les fidèles, les grands et le peuple, le monarque et les sujets ont le même Dieu et la même foi ; *Unus Dominus*, *una fides*. Elle réunit toutes les nations. Autant que par la distance des climats, elles sont souvent éloignées par leur génie et leurs usages; mais s'agit-il de la foi? Interrogez le fidèle qui vit, au delà des mers, dans ces terres étrangères, dans des régions sauvages; dans sa foi, vous trouverez exactement la vôtre : elle a pour objet le même Dieu, le même Rédempteur, la même Eglise, les mêmes sacrements, le même Evangile ; et, si quelque chose distingue de vous ces peuples, c'est que souvent ces peuples conforment plus que vous leurs mœurs à leur foi : *Unus Dominus*, *una fides*.

Il doit en être ainsi mes chers auditeurs et pourquoi? parce que la foi étant fondée sur la vérité de Dieu, elle en retrace sensiblement les caractères dans cette ancienneté que rien ne vieillit, dans cette perpétuité que rien n'interrompt, dans cette unité que rien ne divise, dans cette immutabilité que rien n'altère, dans cette solidité que rien n'ébranle, dans cette universalité que rien ne dément; et delà, cette pleine et entière certitude qui tranquillise. Car, dès que je crois sur la parole d'un Dieu essentiellement vrai, il est essentiellement dans la

nature de la foi d'être exempte de tout mensonge. Ce qui a fait dire à saint Thomas, qu'à considérer le principe sur lequel elle s'appuie, de toutes les connaissances, la plus certaine, c'est la foi. De là, l'opposition manifeste entre le doute volontaire et la nature de la foi, parce que la vérité suprême de Dieu exclut également toute incertitude et toute erreur. De là, enfin, selon les souhaits que faisait saint Paul aux Romains, la paix et la consolation que nous voyons régner dans les âmes saintement affermies dans la foi : *Deus repleat vos omni gaudio, et pace in credendo.* (*Rom.*, XV, 13.)

Mais comment acquérir des connaissances si sublimes et si invariables ? « Dieu, répond saint Hilaire, ne nous appelle point à la vie bien heureuse par des questions difficiles. » *Nec per difficiles Deus nos ad beatam vitam quæstiones vocat.* Ce n'est point à la supériorité des talents, ni à la vivacité de l'esprit, ni à l'étendue des lumières qu'il a attaché les promesses du salut, et la découverte des voies qui y conduisent. Jésus-Christ ordonnant à ses apôtres d'instruire les nations, ne leur prescrit pas de les former à la noble simplicité du christianisme par la sublime méthode des sciences. Il ne dit point : Celui qui ne raisonnera pas, qui ne pénétrera pas, mais il dit : *Celui qui ne croira pas sera condamné : « Qui non crediderit condemnabitur. »* (*Marc.*, XVI, 16.) Il s'agit donc uniquement de croire ; il s'agit d'écouter les maîtres dans la foi, qui doivent puiser eux-mêmes dans les enseignements de l'Eglise ce qu'ils vous proposent de sa part. Et dès qu'ils vous parlent le langage de cette mère commune des fidèles, revêtue si sensiblement des caractères de l'autorité divine, il ne vous reste qu'à en recevoir les leçons avec la docilité d'un fils. Et, parce que l'Eglise est seule et la dépositaire et l'interprète de la doctrine de Jésus-Christ ; elle est donc la seule qui puisse et qui doive nous la transmettre. Soyez-lui soumis d'esprit et de cœur, et vous avez la foi.

Eh ! pourquoi, demande-t-on fièrement, pourquoi conduire ainsi tous les hommes par la voie de la soumission ? C'est, répond l'ange de l'école, parce que cette voie est la seule qui soit avantageuse à l'homme. Vous voudriez, esprits vains et téméraires, laisser au simple peuple cette soumission qui vous humilie, et vous frayer une route qui vous sépare de lui. La crainte d'être confondu avec le vulgaire vous écarte du vrai chemin, où, comme le vulgaire, vous devez marcher. Mais prenez garde, je vous prie. La religion, bonne pour le peuple, est donc évidemment, de votre aveu, la véritable ; car il fallait que le peuple eût une religion. Or, vous accusez le peuple de manquer de lumières. Il fallait donc qu'il trouvât, dans les enseignements de la foi, ce qu'il ne pouvait pas chercher dans la stérilité de ses connaissances. Ce peuple, vous le regardez comme porté à la superstition ; il fallait donc que les leçons précises de la révélation triomphassent dans lui du penchant à être superstitieux, et le monde, en effet, n'a cessé de l'être que par l'établissement de la religion, témoin l'abolition de tant d'usages insensés, de tant d'observances puériles, de tant de sacrifices barbares, qui ont disparu partout où la foi a pénétré. Enfin, puisque le peuple ne peut pas sonder les énigmatiques secrets de votre incompréhensible philosophie, il fallait donc le conduire, non par les sentiers épineux des recherches, des combinaisons du raisonnement, mais par le moyen clair et abrégé de l'autorité. Cette autorité n'appartient et ne pouvait appartenir qu'à Dieu. Il s'agissait uniquement d'en rendre les droits sensibles ; Dieu l'a fait en la caractérisant par des signes extérieurs, capables de frapper les hommes. C'en est donc assez pour rendre leur soumission raisonnable, nécessaire et facile ; c'en est assez pour l'exiger.

Quels sont donc ensuite les torts de la foi, par rapport à ces esprits superbes qui ne veulent point de la foi du peuple ? C'est sans doute qu'il n'y ait pas pour eux une religion à part ; c'est que Dieu ne les ait pas consultés avant que de les assujettir ; c'est qu'il ne leur soit pas donné d'assister à ses conseils, comme autant de ministres de sa sagesse ; c'est, en un mot, que la foi, pour des esprits simples, doive être aussi celle des esprits forts. Or, je prétends que, pour ces derniers, la voie d'autorité est pour le moins aussi nécessaire. Où en sommes-nous, si c'est à ceux-ci qu'il appartient de régler la religion ? Il y aura donc parmi les hommes autant de religions différentes qu'il leur plaira d'accréditer de diverses opinions ? Ce seront donc des religions tout humaines ? Il dépendra des hommes de fixer ce qu'ils doivent à Dieu ; et Dieu, comme le monde, sera donc livré aux ténébreuses discussions de l'esprit humain ? Ici, la profane antiquité se présente à moi ; j'en rappelle avec étonnement les délires, et je vois qu'ils eurent pour auteurs de prétendus sages, dont la funeste célébrité consacra les égarements. Dans le sanctuaire même des sciences, l'Egypte, la Grèce et Rome, je vois la honteuse réunion des plus palpables et des plus monstrueuses erreurs ! De nos jours, au milieu des éclatantes lumières qu'a répandues le christianisme, et jusque dans son sein, je vois l'effort de quelques hommes tristement fameux qui s'en écartent, tâcher de déraciner, avec les dogmes, toutes les vertus ; mettre toutes les passions du cœur en liberté ; vouloir affranchir l'esprit de tout esclavage, ne donner à la raison rien qui la contente ; permettre aux penchants tout ce qui les satisfait ; s'appliquer avec acharnement à ébranler tous les bons principes, que de leur part rien ne remplace ; renverser tout sans rien savoir construire ; ravager tout dans l'univers, sous prétexte de le réformer pour le laisser ensuite au milieu de ses débris et de ses ruines. Il fallait donc, et la conclusion est évidente, il fallait conduire tous les hommes, ceux même qui se piquent d'être les plus éclairés, comme les plus simples, il

fallait les conduire par voie d'autorité et de soumission, et non par voie de raisonnement. Vous ne voulez point de la foi du peuple, et moi je ne cesserai de dire : Malheur à ceux qui ne sont pas peuple par la docilité de la foi !

Conciliez, mes chers auditeurs, les droits de la raison avec la docilité de la foi; je vous en expose le moyen, il est facile. Priez d'abord le Dieu de vérité qu'il vous éclaire. Faites servir les avantages d'un esprit droit à bien pénétrer les puissants motifs de la foi, et qu'une humble simplicité vous livre à un guide si sûr. A sa suite, combien vous recueillerez de mérites pendant la vie, combien de douceurs vous goûterez à la mort! La fin de votre exil, la possession de votre patrie, une vie future, la gloire de Dieu, Dieu lui-même; quelle vue dans les derniers moments ! Disons mieux : quelles délices pour les vrais fidèles ! Plus d'une fois on en a vu anticiper, en quelque sorte, par la confiance que la foi inspire, la jouissance des biens qu'elle promet, se réjouir au souvenir seul de la maison de Dieu qu'ils espéraient habiter, et dont la foi leur avait annoncé les merveilles : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* (*Psal.* CXXI, 1.) Vous êtes coupables, direz-vous, et c'est pour cela que la foi vous trouble. Vous êtes coupables; mais la foi offre à la sincérité de vos larmes un Dieu qui pardonne au repentir du pécheur, et elle met sous vos yeux l'Homme-Dieu, qui, par son sang, a expié efficacement le péché. Vous êtes coupables; l'Eglise n'ignore pas votre fragilité et vos chutes, et c'est à l'instant même où vous allez paraître au tribunal du souverain Juge pour en rendre compte, qu'elle le rappelle : *Licet peccaverit* (prières des agonisants); et c'est par le mérite de votre foi qu'elle s'enhardit à solliciter votre grâce : *Sed credidit.* Il est vrai, cette âme, dit-elle, excite, ô mon Dieu, votre colère par des infidélités de conduite; mais, toujours docile à votre parole, elle ne porte pas l'orgueil jusqu'à en méconnaître l'autorité : *Licet peccaverit.* Il est vrai, elle fut pendant un temps infectée du péché; mais elle reconnut votre voix qui lui en montra l'énormité, et qui en désira l'expiation : *Sed credidit.* Il est vrai, comme accablée sous le poids des sens, elle eut quelquefois le malheur de céder volontairement à leur empire; mais, quand il s'agissait de vos témoignages, elle s'éleva au-dessus des sens, elle les força de se taire pour vous écouter et pour vous croire : *Licet peccaverit.... credidit.* Il est vrai, trop touchée des objets sensibles qui l'environnaient, elle fut criminellement éprise de leurs charmes; mais elle n'oublia jamais les objets invisibles dont lui parlait la foi; et, lors même qu'elle mettait un obstacle à leur possession, elle ne cessa pas de les respecter : *Licet peccaverit, credidit.* Vous vous ressouviendrez, grand Dieu, de la faiblesse de l'homme. Son corps, que la mort va frapper, était une source d'infirmités et de misères : mais son âme, la plus noble partie de lui-même, rendit toujours à vos oracles les hommages qui leur sont dus. Qu'il soit donc humilié pour un temps dans la terre, ce corps de péché; mais que l'âme, qui vous a toujours offert le sacrifice de ses lumières, entre dans les splendeurs de votre gloire.

C'est, mes chers auditeurs, jusqu'à votre tombeau que l'Eglise, cette mère tendre, se prépare à vous suivre; c'est sur votre tombeau qu'elle paraîtra armée de votre foi pour vous défendre. C'est au nom de votre foi qu'elle demandera pour vous à Dieu ses miséricordes : Qu'il règne avec vous, Seigneur, dira-t-elle, parce qu'il a cru en vous : *Quia in te credidit, gaudia sempiterna possideat.* Que ces liens sacrés qui l'unirent sur la terre à l'assemblée des fidèles, dont vous êtes le chef, l'associent encore dans le ciel à l'assemblée des bienheureux, dont vous êtes le bonheur : *Sicut vera fides junxit fidelium turmis, tua miseratio societ angelicis choris.* Ce sont là les vœux et l'espérance de l'Eglise; c'est là le secours et l'efficacité de la foi. Honorez-la donc, aimez-la donc, conservez-la donc, et n'oubliez pas qu'il faut montrer votre foi par vos œuvres; que sans les œuvres, comme l'a dit expressément l'apôtre saint Jacques, votre foi n'est qu'une foi morte : *Fides sine operibus mortua est.* (*Jac.*, II, 26.) Que ce soit donc, dans vous, une foi vive, agissante, animée, soutenue par le mérite des vertus.

Monseigneur, ce double mérite d'un esprit soumis aux oracles de la foi, et d'un cœur docile à ses préceptes, Dieu l'a préparé dans vous par la droiture d'une raison qui cherche le vrai, et par la douceur d'un caractère qui se plie à ses impressions. La justesse du discernement qui apprécie la vérité, vous en rend la persuasion plus facile; et les dispositions d'un cœur fait pour la vertu, vous invitent elles-mêmes à la suivre,

S'il est heureux pour vous, Monseigneur, d'en éprouver naturellement l'attrait; qu'il sera avantageux pour la vertu de vous trouver toujours fidèle à ses leçons ! Ce sera pour elle un beau triomphe aux yeux des hommes, que de pouvoir leur montrer un prince en qui la sagacité des lumières, la générosité des sentiments, l'agrément des qualités sociales, les charmes de la bonté, sont illustrées par le mérite essentiel de la religion.

J'ose le dire, Monseigneur, vous en avez contracté le noble engagement. En jetant le fondement des plus grandes espérances, vous vous êtes prescrit de grands devoirs; vous vous devez à vous-même de soutenir, par la perfection de votre conduite, la haute idée que vous avez inspirée de votre sagesse. Si les hommes attendent beaucoup de vos talents et du goût naturel qui vous porte à les cultiver; les éloges qu'ils donnent à votre modération, l'amour réfléchi du bien qu'à juste titre ils vous attribuent, votre attachement décidé aux grands principes du christianisme : tout les autorise à se promettre dans vous un prince aussi supérieur par ses

vertus que par son rang; et je dois ajouter que l'intérêt le plus vif et le plus tendre, pour votre auguste personne, les engage à réunir, à des augures si favorables, les vœux les plus universels et les plus ardents.

C'est, Monseigneur, par ce suffrage de l'estime et de l'affection des hommes, que Dieu vous indique lui-même ce qu'il exige de vous. Vous lui devez beaucoup. Mesurez sur l'étendue de ses dons celle de votre reconnaissance. Faites toujours servir à sa gloire ce qu'il a fait pour la vôtre. C'est là le grand et l'unique moyen de fonder, sur la gloire de ce monde, des droits aux récompenses de l'autre. Cette foi vivifiante deviendra pour vous l'heureux principe d'une vie éternelle, que je vous souhaite.

SERMONS

POUR LES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE.

SERMON I.

Pour le jour de l'annonciation de la très-sainte Vierge.

Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. (*Luc.*, I, 30.)

Marie, ne craignez pas, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu.

Est-il donc étrange, chrétiens auditeurs, que Marie, à la vue de l'ange qui vient lui annoncer les plus frappantes merveilles, paraisse, dans son étonnement, livrée au trouble et à la crainte? Un Dieu vient se faire homme, et habiter parmi les hommes! C'est elle qui donnera naissance à ce Dieu sauveur; c'est de la part de Dieu qu'elle reçoit cet oracle; c'est le ministre de ce même Dieu qui lui rend déjà son hommage! Ah! comment ne se fût pas troublée alors la plus humble de toutes les créatures? Tant de grandeur, au lieu de l'éblouir, sert à la confondre. A la majesté de l'Etre suprême, elle oppose le souvenir de son néant; elle répond à la voix de l'ange, par l'aveu sincère de la surprise où il la jette. Il faut, pour la rassurer contre la soumission de sa foi, toute la perfection de son obéissance, toute la force des promesses qui lui sont faites de la protection de Dieu sur elle. *Ne timeas.*

Quel assemblage admirable de vertus et de gloire ne nous présente donc pas aujourd'hui Marie! C'est véritablement le jour de son triomphe: n'est-il donc pas juste qu'il soit consacré à célébrer ses grandeurs?

Pour mieux les développer, je cherche à y réunir tout ce que ce mystère a procuré de glorieux à Marie. Je dis, tout ce que ce mystère lui a procuré de glorieux, puisqu'à proprement parler, toute sa gloire n'est qu'une suite de ce mystère bien approfondi. Occupons-nous donc de la gloire de Marie, et cherchons à profiter de l'exemple que Marie nous donne par sa gloire même.

Voyons comment elle se prépare aux grandeurs que Dieu lui destine: première partie. Quels sentiments elle réunit à ces grandeurs, aussitôt qu'elle en est comblée: seconde partie. Apprenons de là ce qui doit efficacement disposer à l'élévation ... ce qui doit soutenir saintement dans l'élévation. Bien que ce sujet semble plus particulièrement devoir intéresser les grands, il est utile à tous, puisqu'il est dans tous des désirs d'élévation, et pour tous, relativement à leur état, une sorte d'élévation. Qu'ils apprennent par quelles voies il est permis de s'élever au delà de son état, et comment il faut se conduire dans l'élévation plus ou moins grande où Dieu nous a placés. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens auditeurs, c'est ici le jour où se manifeste, dans toute sa splendeur, la gloire de Marie, puisque c'est le jour où un Dieu devient son fils; et voilà ce qui autorise tous les honneurs que, de toutes parts, le monde chrétien s'empresse à lui rendre. Elle est mère d'un Dieu: à ce titre seul, elle est supérieure à tous nos hommages: *Quibus te laudibus efferam?* Mais, pour trouver une source d'instruction dans le mystère de ses grandeurs, voyons comme Marie était préparée à ce titre d'une grandeur suprême. Elle n'y avait point aspiré par l'ardeur des désirs, et, en même temps, elle s'y était disposée par la solidité des vertus. Double mérite bien opposé à la conduite trop ordinaire des hommes, qui souvent ne mettent à l'empressement de parvenir aux honneurs aucun frein, ni dans les moyens de s'en rendre dignes aucun effort.

Totalement éloignée de l'agitation tumultueuse que produit toujours une ambitieuse avidité, Marie, loin de livrer son âme à ces désirs inquiets dont la vanité est le principe et dont l'activité cause le tourment, était ensevelie dans le silence de la retraite, pour s'y occuper de Dieu, lorsque l'ange vient lui annoncer, de la part de Dieu, qu'elle est destinée à en devenir le temple et le sanctuaire: *Missus est angelus a Deo.* (*Luc.*, I, 26.) Cette seule idée de la gloire que le ciel lui prépare, ce respectueux langage de l'envoyé du Très-Haut, alarmèrent aussitôt la modeste timidité de Marie: *Quæ cum audisset, turbata est.* (*Ibid.*, 29.) A la vue du choix

brillant, dont Dieu l'honore, elle ne marque que de la surprise, parce que ce n'est point un choix que, de sa part, sollicite l'orgueil, que s'attribue la présomption, que se ménage l'artifice: *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* (*Luc.*, I, 29.) Elle soupirait, il est vrai après la venue du Messie, elle cherchait à en hâter le moment, par l'ardeur d'un zèle, dont l'objet était le salut du monde; elle en demandait avec instance le Rédempteur aux cieux et à la terre. Mais elle ne s'était point nourrie de la noble et consolante idée qu'elle était cette Vierge privilégiée dont il devait naître; elle ne s'était point permis d'attendre et d'espérer une distinction si marquée; elle ne se proposait pour elle d'autre intérêt que celui de reconnaître saintement, de goûter efficacement, de seconder fidèlement le bienfait de la rédemption.

Ah! plus ses désirs sont bornés, plus son âme est grande. Moins elle s'occupe d'elle-même, plus elle occupe le Seigneur. En s'interdisant les vœux que forme l'intérêt propre, elle fixe la libéralité divine qui distribue les grâces, et elle parvient à tout, parce qu'elle se persuade modestement ne mériter rien. Ainsi réduit-elle d'avance en pratique la maxime que l'Apôtre nous a depuis enseignée, lorsqu'il nous fait entendre qu'il faut laisser à Dieu le soin d'élever aux honneurs ceux qu'il y destine: *Nec quisquam sumit sibi honorem....; sed qui vocatur a Deo.* (*Hebr.*, V, 4.)

Ce n'est pas, mes chers auditeurs, qu'on puisse indifféremment blâmer tout désir modéré d'avancement, tout moyen légitime de le réaliser. Il est dans l'ordre naturel des choses, il est dans les vues de la Providence, il est de la sagesse qui préside au gouvernement du monde, que dans les honneurs, comme dans la fortune, il y ait différents degrés, pour que les divers progrès d'un mérite humain aient dans ce monde une récompense. Sans doute il est juste que dans la société civile une économie de distinctions et de rangs réponde avec proportion à la variété, à l'importance des talents et des services. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est des désirs que réprouve la vraie sagesse, la sagesse chrétienne; et ce sont ces désirs que le Sage demandait au Seigneur d'éloigner de lui: *Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi, et omne desiderium averte a me.* (*Eccli.*, XXIII, 5.) Ce sont ces désirs dont l'orgueil est l'unique source. On veut parvenir, on veut s'élever, on veut de l'éclat, et on n'envisage dans la grandeur que le spectacle éblouissant de la grandeur même. Ce sont ces désirs dont l'illusion est l'aliment. La vue de la gloire à laquelle on prétend jette, dans l'esprit de ceux qui la recherchent, un prestige d'idées qui en grossit l'image; dans leurs cœurs, une chaleur de sentiment qui en enflamme l'avidité; dans leurs demandes, une impétuosité fougueuse qui en poursuit la jouissance. Ce sont ces désirs que de séduisans prétextes autorisent sous le nom spécieux de noblesse d'âme, de supériorité de vues, d'élévation de pensées; on se justifie à soi-même, en s'y livrant, les traits de la hauteur, l'injustice des moyens, les violences de la rivalité. Ce sont ces désirs que le trouble accompagne; on voit toujours de trop loin le terme où l'essor d'une ardeur impatiente s'empresse d'arriver; le plus léger obstacle irrite, le plus court délai déconcerte: il ne faut que l'apparence d'un succès moins complet pour désespérer. Ce sont ces désirs que la témérité forme; on jette rapidement un regard frivole sur la perspective du sort heureux qu'on se promet. Comme pour en jouir d'avance, on ne mesure point par ce simple coup-d'œil l'intervalle qui en sépare; on se croit aisément en état de le franchir. Tout occupé de ce qu'on voudrait envahir, on ne réfléchit pas sur le peu qu'on possède, et l'on prend pour capacité de remplir le poste le plus éminent, la présomptueuse envie d'y monter. Ce sont enfin ces désirs effrénés que leur excès nous force à regarder comme rares, et qu'il est humiliant de regarder seulement comme possibles. Au lieu que Marie était prête à sacrifier la plus haute élévation à une seule vertu; quelquefois on sacrifierait toutes les vertus au plus léger espoir d'élévation.

Et voilà, mes frères, voilà les désirs incompatibles avec la véritable grandeur; puisque évidemment il en résulte une agitation, non-seulement destructive de toute tranquillité, mais nécessairement opposée à toute vertu. Et quelle vertu peut posséder une âme qui ne se possède pas elle-même? Quel ordre peut régner dans un cœur que ne règle pas la modération chrétienne? Que de désordres ne peuvent point produire les désirs violents qu'on ne soumet pas à Dieu, qu'on ne subordonne pas à ses desseins? Que dis-je? n'est-il pas visible, au contraire, qu'on met obstacle au choix de Dieu, quand on ne pense qu'à forcer celui des hommes? David s'occupait peu de la splendeur du trône, quand le Seigneur ordonna à Samuel de le sacrer roi. Les hommes célèbres, dont les annales du peuple saint nous ont transmis l'éloge, sont ceux que Dieu lui-même avait choisis pour éclairer ce peuple ou pour le conduire. Un désir tout humain peut aisément aveugler ceux qu'il entraîne; et l'on ne marche en sûreté qu'à la lumière de Dieu: *Nec quisquam sumit sibi honorem....; sed qui vocatur a Deo.*

Que si nous voulons sur ce point nous en rapporter au jugement même du monde, ne regarde-t-il pas ordinairement comme moins susceptibles de véritable grandeur ceux qui la recherchent trop avidement? Ne croit-il pas apercevoir, dans l'excès de ce désir, ou un discernement peu juste du fardeau dont on ose se charger, ou une confiance accordée témérairement aux forces qu'on s'attribue? Ne prononce-t-il pas ouvertement que c'est mériter moins les honneurs que de les trop ambitionner? Il y a plus encore, et si c'est une maxime assez généralement adoptée des hommes, que de

toutes les passions, l'ambition est la plus noble, n'est-il pas vrai aussi que ceux mêmes qui en écoutent le plus la voix, rougiraient d'en laisser trop remarquer l'empire; qu'ils dissimulent au dehors la trop grande activité des désirs qui intérieurement les dévorent, et qu'ils croient ajouter à la gloire qu'ils ont l'avantage de recueillir, lorsqu'ils peuvent se parer, aux yeux du monde, de la modération avec laquelle ils y ont aspiré? C'est que nous avons tous, au dedans de nous-mêmes, un sentiment que la raison donne, et que perfectionne le christianisme, et qui nous apprend qu'il y a bien de la grandeur à ne pas ériger ainsi la grandeur en idole : ***Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi, et omne desiderium averte a me.***

Il est cependant, mes chers auditeurs, une manière bien légitime de s'en attirer le solide éclat; et c'est précisément ce que fait Marie, en substituant, à la vivacité des désirs, la réalité des mérites. Aussi voyons-nous qu'avant que de lui révéler le mystère ineffable de la maternité divine, le ministre de Dieu reconnaît et honore dans elle la plénitude de grâce dont elle est ornée : ***Ave, gratia plena.*** (***Luc.***, I, 28.) Que si un ange est député de la part de Dieu, il est envoyé à une créature aussi pure que les anges mêmes : ***Missus est angelus a Deo.... ad Virginem.*** (***Ibid.***, 27.) Que s'il lui annonce que le Seigneur déploiera pour elle sa toute-puissance, c'est après qu'elle a opposé à la magnificence des promesses du Seigneur l'héroïsme de ses sacrés engagements : ***Ne timeas : virtus Altissimi obumbrabit tibi.*** (***Ibid.***, 35.) En un mot, ce n'est qu'après l'avoir assurée qu'elle a trouvé grâce auprès de Dieu, qu'il lui déclare positivement qu'un Dieu même sera son Fils : ***Invenisti gratiam apud Deum... Paries filium... Filius Altissimi vocabitur.*** (***Ibid.***, 32.) C'est-à-dire, mes chers auditeurs, que Marie avait préparé de sa part le grand ouvrage que le Fils de Dieu devait consommer sur la terre, en lui présentant, dans elle-même, la consommation de toutes les vertus qui fixent les complaisances du ciel; c'est-à-dire, qu'en offrant à Dieu ce qu'il y a de plus saint, elle le mettait en liberté d'accomplir par elle ce qu'il y a de plus grand. Manière de s'élever, la seule vraiment digne de la sublimité de son élévation!

Et telle, sans doute, à proportion, devrait toujours être la voie qu'on cherche à s'ouvrir vers le terme qui fixe les vœux. N'est-ce pas dénaturer l'idée de la véritable gloire que de connaître, pour y arriver, d'autre route que celle de la vertu? N'est-il pas incontestablement vrai, au tribunal de la conscience et de la droiture des hommes mêmes, qu'il est bien plus honorable de mériter sans obtenir, que d'obtenir ce qu'on n'a pas su mériter; que la protection, si elle n'agit pas en faveur du mérite, anéantit presque tout le prix de ce que la faveur seule accorde; qu'il est quelquefois peu de distance entre le titre d'une juste honte et celui d'un honneur dont on est injustement décoré; qu'il est par conséquent de l'intérêt essentiel de ceux qui se proposent d'y atteindre, de commencer par en établir les premiers fondements dans eux-mêmes, dans leurs âmes, dans leurs mœurs et dans leur conduite?

Sans cette préparation nécessaire à l'illustration, il est de la providence de Dieu ou d'en éloigner ceux qui ont la témérité d'y prétendre, ou de laisser succomber sous son poids ceux qui ont le malheur d'y parvenir. Je dis le malheur, parce qu'il est inévitable d'y trouver de grands écueils, si de grandes vertus ne viennent pas y soutenir. Ainsi l'ont toujours compris ceux dont la sagesse redoutait la décoration et la gloire. Témoins tant d'hommes illustres, que les annales de l'Eglise et les fastes mêmes du monde nous représentent comme ayant été forcés, par la Providence, à occuper, pour le bonheur commun, des places qu'ils avaient eu la générosité de fuir, en ne travaillant qu'à les mériter.

D'où il suit que, dans les vues de Dieu, rien n'est plus capable de faire échouer les projets de l'ambition, ou d'en anéantir le succès, que le vide des vertus. Malheur par conséquent à ceux qui, contents d'un mérite, en quelque sorte étranger, celui de leur nom et de leurs aïeux, se borneraient à en faire valoir le lustre, sans y ajouter personnellement celui de leurs œuvres; qui ne s'appliqueraient point à faire revivre dans eux-mêmes les travaux de ceux dont ils veulent, comme par droit de succession, recueillir les fruits; qui, de la noblesse même de leur destinée, se feraient en quelque manière un titre de dispense des soins assidus qui doivent les préparer à bien les remplir; qui, par la dissipation des amusements, par la stérilité du loisir, et peut-être par la licence et le désordre, remplaceraient, dans la jeunesse, les sérieuses occupations d'un temps, dont l'âge mûr ne répare point la perte. Par là même qu'on veut monter plus haut, il faut un redoublement d'efforts. Et quoi de plus imprudent, quand on aspire à paraître, que de ne pas former autour de soi le cortége des qualités nécessaires pour se montrer?

Et ce n'est pas là seulement, chrétiens auditeurs, une convenance que la réflexion découvre; c'est un devoir dont la conscience avertit. Car, puisque c'est dans la vocation qui lui est propre, nous dit saint Paul, que chacun doit se sanctifier : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est* (I *Cor.*, VII, 10); il faut donc apporter à son état tout ce que cet état demande. Et, parce qu'il est ordinaire qu'à un état brillant soient réunies des fonctions importantes; il est donc d'une obligation étroite d'acquérir les qualités que ces fonctions exigent et qu'elles supposent. Ce serait donc visiblement un désordre et un grand désordre, que de vouloir uniquement dans l'élévation ce qu'elle présente de gloire, sans se disposer à bien remplir ce qu'elle prescrit de devoir. D'où il est facile

de conclure que ce qui paraît, selon le monde, favoriser davantage les vues de l'ambition, fonde plus indispensablement devant Dieu la nécessité des vertus; que ceux qui sont le plus élevés par le droit de la naissance et les prérogatives du rang, doivent plus aussi s'efforcer à en soutenir le poids; et que l'étendue même des honneurs auxquels on est destiné, devient la mesure des moyens qui peuvent et qui doivent en illustrer la possession.

C'est une maxime consacrée par Jésus-Christ, qu'on demandera beaucoup à celui à qui il aura été beaucoup donné : *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo.* (*Luc.*, XII, 48.) Désirer de recevoir beaucoup, c'est donc s'imposer la nécessité d'avoir beaucoup à rendre; c'est avoir à rendre à Dieu un compte beaucoup plus grand, à proportion que les bienfaits de Dieu auront été plus grands eux-mêmes. Et ne vous y trompez pas, mes frères : quoique des biens d'un ordre purement naturel soient sans doute d'un moindre prix ; par là même que c'est Dieu qui les distribue, et qu'ils sont un effet de sa libéralité, il faut donc répondre à ses vues, et par conséquent se préparer à en faire l'usage légitime qui peut seul sanctifier les dons de Dieu. Ah! mes frères, la réclamation des hommes en déférerait elle-même l'abus au tribunal du Seigneur. Jamais ils n'ont cessé d'apercevoir la liaison essentielle qui se trouve entre les grandes places qu'on désire, et les grandes dispositions de ceux qui doivent les occuper. Singulièrement éclairés sur ce point par leur intérêt propre, rapprochant toujours avec sévérité, pour les comparer ensemble, ces deux objets; assez généralement ils applaudissent par équité aux honneurs dont on s'est rendu digne; et, plus ordinairement encore, ils se vengent, par leurs censures, de la fausse gloire qu'on leur a paru usurper

Au moins est-il certain qu'il n'y a point et qu'il ne peut point y avoir de gloire réelle et solide aux yeux de la religion, que celle qui est établie sur les dispositions qui la précèdent; et c'est ici, mes chers auditeurs, la justification sensible de la morale chrétienne. Si l'on en croit ceux qui se plaisent à la décrier, sans s'être appliqués à l'approfondir, la religion énerve l'âme par la modération qu'elle lui inspire; elle étouffe le principe des grandes actions, en réprimant l'activité des grands désirs ; elle met obstacle à l'héroïsme, en donnant un frein aux sentiments qui font les héros. Mais prenez garde, chrétiens; s'il est vrai que la religion ne réprouve que l'impétuosité des passions que le cœur nourrit, et qu'elle prescrive en même temps l'étude et l'exercice des vertus qui forment le cœur ; s'il est vrai que la religion ne condamne que le tumultueux délire auquel l'ambition se livre, et qu'en même temps elle dirige les moyens honnêtes et les justes progrès de l'avancement; s'il est vrai que la religion ne blâme que la témérité insensée qui veut aboutir au terme, sans avoir parcouru la carrière, et qu'en même temps elle enseigne la noble méthode de la fournir et de la suivre ; s'il est vrai que la religion ne s'élève que contre l'injuste disproportion des prétentions et de la capacité, et qu'en même temps elle ordonne de concilier les préparatifs avec les projets ; si elle ne proscrit pas la gloire, et si elle oblige seulement à marcher toujours dans la route honorable qui doit y conduire; que deviennent les plaintes réitérées, les vaines et fausses déclamations qu'on ose former contre elle ? Que le monde réponde : Est-ce par le désir des grandeurs ou par la grandeur des qualités qu'on est véritablement grand ? Lequel est le plus intéressant, pour le bien commun des hommes, ou d'en voir plusieurs qui soupirent ardemment après l'élévation, ou d'en trouver un grand nombre qui s'appliquent efficacement à la mériter? Le monde, si souvent ravagé par les fureurs de l'ambition, ne serait-il pas plus heureux par l'utilité des travaux ? N'est-ce pas une règle avouée par la sagesse du monde, qu'on doit bien plus s'occuper à récompenser le mérite, qu'à couronner la vanité ? Que le monde s'en prenne donc à lui-même, si, peu fidèle à observer cette maxime, il laisse trop souvent le mérite se décourager, en ne le regardant pas comme un titre et comme le titre de recommandation le plus précieux à la récompense. Nous avons vu dans Marie l'excellence des dispositions qui la préparèrent aux plus sublimes grandeurs ; continuons à l'admirer, et à nous instruire en voyant quels sentiments accompagnent dans elle ses grandeurs

SECONDE PARTIE.

Dans l'immense abrégé, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'éloge de Marie, que nous présente le mystère de son Annonciation, je m'attache à deux traits principaux qui me paraissent caractériser dans elle la vraie grandeur : *Je suis la servante du Seigneur :* Premier sentiment de cette humilité profonde qui jusque dans le sein des grandeurs, s'occupe de son néant, et que j'oppose aux vaines enflures de l'orgueil qui se laisse éblouir par leur éclat : *Ecce ancilla Domini.* (*Luc.*, I, 38.) *Qu'il me soit fait selon votre parole :* second sentiment de cette docilité courageuse qui souscrit à tous les pénibles engagements qui dérivent de l'acceptation même des grandeurs, et que j'oppose à l'indolence pusillanime qui cherche à en éluder les obligations : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Que l'humilité de Marie fixe sur elle le choix de Dieu ; c'est l'accomplissement de l'oracle du Sage qui nous annonce que la gloire sera le partage des humbles : *Humilem spiritu suscipit gloria.* (*Prov.*, XIX, 23.) Que Dieu, qui connaît toute la sincérité des abaissements de Marie, lui communique une gloire qui n'est inférieure qu'à la sienne, et qui est bien supérieure à toute autre; par là, il vérifie la parole de Job, lorsqu'il nous représente le Seigneur plaçant l'humilité au faîte de l'élévation : *Ponit humiles in sublime.*

(*Job*, V, 11.) Mais qu'au plus haut degré de l'élévation, et au moment même où elle s'y voit placée, Marie ne laisse point s'affaiblir le sentiment de son humilité sous le titre brillant de ses grandeurs ; et qu'au contraire l'éclat même de ses grandeurs fasse mieux briller encore le sentiment de son humilité ; c'est ainsi qu'elle réalise l'avis de l'Esprit-Saint, qui nous apprend à proportionner l'humilité à la gloire : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus*. (*Eccli.*, III, 10.)

Sentiment admirable, sans doute ; mais qui tout parfait qu'il paraît, et qu'il est en effet dans la Reine des vierges, suit naturellement et de l'idée qu'elle a de Dieu et de la reconnaissance qu'elle lui doit. Car puisque toute grandeur vient de Dieu, puisque seul il en est la source, puisqu'il est en Dieu une grandeur inséparable de son Etre, infinie comme son Etre, et incommunicable à ses créatures, comme la perfection de son Etre ; quoi de plus raisonnable et de plus juste que d'honorer cette grandeur de Dieu par l'anéantissement de soi-même ; que de lui rapporter la gloire qui dans les hommes n'est qu'une émanation de celle de Dieu ; et que d'avouer que nous ne sommes que ce qu'il a plu à Dieu que nous soyons ? Ne pas le reconnaître et ne pas attester qu'on le reconnaît, serait un excès frappant d'injustice et d'ingratitude. Ah ! il faut que la vanité rétrécisse bien les idées ; et je ne sais lequel des deux elle déshonore davantage, ou le cœur qu'elle séduit, ou l'esprit qu'elle aveugle. Mais parce que Marie joint à la droiture du cœur le plus reconnaissant les lumières de l'esprit le plus éclairé, elle ne cherche, elle ne voit, elle n'aime, elle n'estime sa propre gloire que dans le Dieu qui la glorifie : *Ecce ancilla Domini*.

A ces traits vous reconnaissez, chrétiens auditeurs, le caractère d'une grande âme qui ne s'atttribue point la propriété des honneurs dont elle jouit, en perdant de vue la magnifique bienfaisance à qui elle les doit ; qui ne mêle point à la sublimité de la gloire qui la distingue, les petitesses de la fierté qui s'en applaudit, et qui bien moins encore ose se faire, des dons de Dieu, un rempart contre l'autorité de Dieu même. Triste et fatal écueil où l'on ne voit que trop échouer l'orgueil des hommes ! Car, au lieu que Marie, élevée à la dignité de Mère de Dieu, ne se qualifie humblement que du titre de servante du Seigneur, n'arrive t-il point, qu'à mesure que Dieu élève les hommes, il trouve dans eux des serviteurs moins soumis ; que dans le faste de la supériorité qu'ils étalent en présence du monde, ils oublient insensiblement cette docilité chrétienne, qui devrait toujours les confondre aux yeux du monde, parmi les humbles adorateurs du vrai Dieu ; et qu'en se voyant environnés des hommages que leur rend le monde, ils soient moins disposés à offrir à Dieu ceux qu'ils lui doivent ; et que les devoirs de la religion leur paraissent moins compatibles avec leur état, précisément parce qu'ils sont moins conformes aux sentiments de leur vanité ?

De là quelquefois cette différence si marquée et si visible dans la manière de les remplir, et par laquelle on semble vouloir restreindre à la simplicité des conditions ordinaires, les exercices d'une piété qu'on regarderait volontiers comme inconciliable avec les dignités et le rang. De là, non ces excès rares d'une audace sacrilége, qui, à l'exemple de l'ange rebelle, paraîtrait contester à Dieu la supériorité de ses droits : *In cœlum conscendam* (*Isai.*, XIV, 23) ; mais ce refus superbe de s'humilier publiquement, ou devant Dieu, par la prière, ou aux pieds de ses ministres, par l'aveu sincère de ses péchés, ou sous ses lois et celles de son Eglise, par la soumission à leur autorité. De là quelquefois ce ton si indûment et si criminellement décisif contre les droits sacrés d'une religion qu'on cite fièrement à son tribunal, dont on s'établit témérairement le juge, sur laquelle on se prononce ouvertement, comme si des hommes voulaient étendre leur empire jusqu'à prétendre s'assujettir le règne même de Dieu. De là ces traits amers de raillerie à l'égard d'une conduite édifiante, que la malignité du monde ne blâme que parce que le monde rougirait de l'imiter. De là, dans ceux-mêmes qui respectent au fond du cœur les maximes de la religion, un sorte d'hypocrisie dans la conduite, qui les empêche de les professer à l'extérieur, parce qu'ils auraient peur de se confondre avec ceux qui les pratiquent. Aussi, parce que l'esprit du monde est un esprit d'orgueil, tout ce qui dans le monde flatte et nourrit l'orgueil des hommes, affaiblit et combat dans eux les principes d'humilité que leur enseigne l'Evangile. D'où il faut conclure que ceux qui plus spécialement jouissent des honneurs du monde, doivent redoubler de précautions et de vigilance contre le danger de céder aux obstacles qui les détournent d'être chrétiens.

Ce n'est pas sans doute, mes chers auditeurs, que la gloire dont on jouit aux yeux du monde ne puisse point se concilier avec l'accomplissement des devoirs qu'impose la religion. De nombreux et illustres exemples ont prouvé et prouvent journellement encore qu'il est possible de ménager cet accord. Mais en qui la remarquons-nous cette admirable réunion ? dans des âmes solidement humbles, que l'élévation du moment, et qui leur est pour ainsi dire étrangère, n'empêche point de réfléchir sur leur dépendance absolue et continuelle du premier Maître ; qui savent que, si c'est Dieu qui distribue les honneurs du temps, il n'honore dans l'éternité que les vertus ; qu'à ses yeux la gloire humaine est en elle-même un bien si indifférent, que souvent il la réserve et la prodigue même à ses ennemis ; qu'il voit avec dédain le fastueux éclat dont on brille dans le monde, tandis qu'il fixe avec complaisance l'humilité chrétienne qui attire ses regards parce qu'elle touche son cœur. Aussi comme c'est dans l'orgueil, selon l'oracle de l'Ecriture, que les hommes

ont trouvé l'origine de leur perte; c'est dans l'humilité chrétienne qu'ils trouvent le préservatif contre le péril des vanités du siècle. (*Prov.*, XI, 2.) S'ils en possèdent les avantages, c'est avec un sentiment de subordination et sans vouloir les usurper. Ils reconnaissent que le titre de serviteur de Dieu est de tous le plus estimable. Ils font servir les biens de Dieu à servir Dieu lui-même avec une édification qui contribue à sa gloire. Moins éblouis d'une pompe passagère que la mort doit éclipser bientôt et pour toujours sous son ombre, qu'attirés par la gloire solide de la divine immortalité, c'est à Dieu qu'ils s'élèvent, c'est en Dieu qu'ils se glorifient, c'est avec Dieu qu'ils veulent régner, c'est par leurs rapports avec Dieu qu'ils sanctifient leur grandeur.

Et quel tribut d'estime ne lui paye point alors l'opinion même des hommes! Car, il est à observer, mes chers auditeurs, et la remarque est frappante, qu'on paraît et qu'on est plus solidement aimable aux hommes à proportion qu'on est plus fidèle aux lois du Seigneur. Vérité qu'il ne doit pas être difficile de persuader aux hommes s'ils veulent consulter leurs propres sentiments, et juger l'effet que l'humilité produit sur le cœur de Dieu par les impressions qu'elle opère sur le leur. Qui concilia jamais plus de respect et d'amour aux grands, de la part des hommes mêmes, que l'humilité dans la grandeur? Avec quel empressement on rend des hommages à ceux que la gloire illustre, lorsqu'ils n'y opposent point la redoutable barrière d'une hauteur qui les intimide et les écarte! Quelle confiance n'inspire point cette noble affabilité qui, sans compromettre la supériorité du rang, laisse apercevoir la sensibilité de l'âme! Avec quelle respectueuse facilité on les aborde quand ils savent, sans s'avilir, descendre avec bonté vers ceux qui les approchent! Je n'entre point ici dans le détail ni des fautes ni des plaintes que l'orgueil produit. Il ne m'appartient pas de décider si c'est une vanité impérieuse qui affecte de dominer dans les uns, ou une vanité humiliée qui s'arme contre toute apparence de domination dans les autres. Mais je sais, et je dois ce témoignage à l'humilité, vous savez vous-mêmes, mes chers auditeurs, qu'un suffrage universel applaudit à la douceur, à la modestie qui dérivent de l'humilité chrétienne; qu'au lieu de présenter une bassesse de sentiments, elle désigne toute la noblesse du cœur; qu'on se plaît à exalter, conformément à l'oracle de l'Evangile, celui qui sait doubler sa propre gloire, par là même qu'il en sait tempérer l'éclat : *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Matth.*, XXIII, 12.)

Ajoutons, chrétiens auditeurs, que cette disposition, bien loin d'affaiblir et de dégrader l'âme, l'agrandit et la fortifie. Témoin le courage que nous montre la généreuse docilité de Marie, et qui forme le second caractère de sa grandeur.

Qu'il me soit fait selon votre parole, répond-elle à l'ange du Seigneur : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Et quelle est-elle, cette parole? Remarquez-le, je vous prie, mes frères; avec ce qu'il y a de plus grand, elle renferme ce qu'il y a de plus rigoureux : Vous donnerez au Fils de Dieu, qui vous a choisie pour sa mère, le nom de Jésus; il sera grand; on l'appellera le Fils du Très-Haut! (*Luc.*, I, 31, 32.) Pour Marie que de gloire! Mais puisque le nom même de ce Fils annonce qu'il vient exercer la qualité de Sauveur; mais puisque ce nom est le seul donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés; mais puisque le divin Fils de Marie doit acheter ce nom au prix de tout son sang versé pour le salut du monde, dans l'ouvrage que vient consommer le Fils, quelle carrière s'ouvre pour la Mère! Dans Jésus-Christ, comme le ciel ne sépare point, de la grandeur qui lui est essentielle, les peines et les souffrances dont il doit être la victime, de même il réunit, dans la maternité de Marie, à toute l'illustration du titre, tout le poids des devoirs, et c'est à quoi elle souscrit généreusement : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Ainsi donc, en acceptant la gloire d'être Mère du Dieu rédempteur, elle consent à ouvrir son cœur aux sollicitudes maternelles qui doivent l'occuper, aux torrents d'amertume qui doivent l'inonder, au glaive de douleur qui doit la déchirer. Elle consent à partager ainsi, en quelque sorte, les frais de la rédemption par sa résignation au sacrifice qui doit l'opérer.

Ce n'est donc pas, pouvons-nous dire avec proportion de la dignité de Marie, ce que dit saint Bernard du nom de Jésus-Christ; ce n'est point un nom vide qui n'offre que de l'éclat, c'est un nom dont les œuvres doivent soutenir la splendeur : *Non est magni nominis umbra, sed veritas.* Et tels sont, mes chers auditeurs, les desseins de Dieu. Lorsqu'il élève à de grandes places, il veut qu'on y porte la volonté d'en remplir les grandes obligations. Vous irez partout où je vous enverrai, disait le Seigneur à Jérémie; et, comme je vous ai revêtu de l'autorité de prophète, je veux en trouver dans vous les travaux, l'ardeur et le zèle : *Ad omnia quæ mittam te ibis.* (*Jerem.*, I, 7.) N'alléguez, lui ajoutait-il, ni votre faiblesse ni vos frayeurs; parce qu'à l'importance du ministère dont je vous honore je saurai joindre dans vous la force nécessaire pour l'exercer, lui indiquant ainsi tout à la fois et les devoirs qu'il lui prescrit et les secours qu'il lui prépare : *Ne timeas..., quia tecum ego sum.* (*Ibid.*)

Or, ce sont ces devoirs, mes chers auditeurs, qu'il faut toujours envisager dans les distinctions dont on jouit; et puisque, selon la maxime généralement avouée des hommes, les honneurs sont un fardeau, on ne doit pas séparer ce qu'ils ont d'onéreux de ce qu'ils offrent de brillant. On n'est véritablement grand que lorsqu'on ne l'est pas uniquement pour soi-même. La solide gloire ne consiste point à en présenter à autrui la pompeuse image. La supériorité

de l'éclat et du rang n'est pas destinée, dans les vues de Dieu, à irriter la vanité de ceux qu'elle humilie. Les prérogatives et les droits qui appartiennent aux uns, fondent dans les autres le légitime espoir d'en éprouver la salutaire efficacité.

C'est entre ses mains que j'ai livré la terre ; ainsi parlait le Seigneur en désignant le chef qu'il avait mis à la tête des armées d'Israël : *Judas ascendet, ecce tradidi terram in manus ejus.* (*Judic.*, I, 2.) Ce n'était donc pas, dans les vues de Dieu, un vain titre : il fallait en soutenir la gloire pour le salut des combattants. Levez-vous, dit le Seigneur à Josué, après la mort de Moïse ; conduisez avec vous le peuple dans la terre que je veux lui donner; armez-vous de résolution et de constance pour accomplir mes volontés : *Ecce præcipio tibi : confortare et esto robustus.* (*Deut.*, XXXI, 23.) Ce n'était donc pas, dans les vues de Dieu, une vaine autorité; il fallait en soutenir les droits par l'attention à conduire ceux qui lui étaient soumis. Venez, avait dit Dieu auparavant à Moïse lui-même; je vous enverrai à Pharaon pour opérer la délivrance de mon peuple : *Veni, mittam te ad Pharaonem, ut educas populum meum.* (*Exod.*, III, 10.) Ce n'était donc pas, dans les vues de Dieu, une vaine illustration. Il fallait en soutenir l'éclat par le succès de l'entreprise. Ainsi, mes chers auditeurs, dans l'ordre et dans les vues de la Providence, plus le pouvoir que Dieu communique est étendu, plus l'usage en est intéressant; plus il assujettit aux sollicitudes et aux travaux.

De quel énorme abus ne serait point le principe d'une timide mollesse qui voudrait s'en épargner le pénible détail ! Quel vide immense ne mettrait point entre la place et les fonctions, l'inaction qui se refuserait à celles-ci, tandis qu'une coupable indolence voudrait uniquement goûter les avantages de celle-là ! De quel intérêt n'est-il point pour le commun des hommes que, d'une région supérieure à la leur descendent sur eux les regards actifs de la vigilance! Dieu, qui est le Père commun de tous, en établissant une diversité dans les états du monde, leur a assigné à chacun une diversité de devoirs. Il a placé les soins de l'administration à côté de la supériorité, en même temps qu'il imposait à l'infériorité le tribut de la soumission et de la dépendance, et il a réuni l'obligation de s'instruire avec exactitude au droit de prononcer avec autorité. Il a voulu que la loi de la charité présidât aux trésors de l'opulence, la distribution des bienfaits au pouvoir de les répandre; en un mot, à la gloire qui décore la noble utilité des occupations qui, pour la tranquillité, pour l'ordre, pour la sûreté et pour le bonheur public, doivent signaler ceux qui en sont décorés ; moyen précieux pour eux de compenser les hommages qui leur sont dus par l'avantage personnel de ceux qui les leur doivent.

En effet, si les grands sont en quelque sorte les divinités de la terre, le Dieu qui juge la terre, le Dieu des dieux, qui dit à ceux que la terre honore : *Vous êtes des dieux, mais vous mourrez comme des hommes* (*Psal.* LXXXI, 7), ne saurait vouloir que, comme les idoles insensibles des nations, ils n'aient qu'à recevoir les honneurs d'un culte assidu, sans les obliger à étendre, sur ceux qui les leur rendent, les attentions de la Providence et de la sagesse. Il ne consent point qu'ils aient des yeux sans les fixer sur les misères des malheureux; des oreilles, sans les prêter à la légitimité de leurs plaintes ; des mains, sans verser sur eux les dons de la libéralité; des pieds, sans daigner faire, pour les secourir, aucune démarche.

C'est ce que l'Esprit-Saint nous enseigne formellement, lorsque, s'adressant aux grands de la terre, et leur rappelant que c'est de la puissance de Dieu qu'ils ont reçu cette étendue de droits et cette force supérieure qui les distinguent : *Data est a Domino potestas vobis et virtus ab Altissimo.* (*Sap.*, VI, 4.) Il enconclut que Dieu interrogera leurs œuvres, et qu'il sondera leurs pensées : *Interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur.* (*Ibid.*) Pouvait-il mieux marquer le rapport étroit qui se trouve entre la grandeur et les obligations, qu'en établissant, sur la grandeur même, celle des devoirs ; qu'en annonçant la recherche exacte et la sévérité spéciale du jugement dont elles seront l'objet : *Judicium durissimum his qui præsunt.* (*Ibid.*, 6.)

Voyez donc, mes frères, et trouvez dans l'exemple de Marie la règle qui doit vous conduire. Livrée tout entière aux desseins de Dieu, Marie entre dans la double carrière des honneurs et des peines que Dieu lui ouvre, et la gloire ne l'éblouit point: *Ecce ancilla Domini.* Les devoirs ne la découragent point: *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Deux sentiments dont résulte la perfection de Marie, qui doit être le modèle de la vôtre. Pour affermir dans vous ce double mérite, je réclame de votre part la confiance que mérite cette protection puissante ; et, de la sienne, je réclame la protection efficace qu'elle vous offre, afin que les honneurs mêmes de cette vie vous aident à mériter le bonheur éternel de l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour la fête de l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

Ne timeas, Maria. (*Luc.*, I, 30.)

Marie, ne craignez point.

Il n'eût pas sans doute été nécessaire de rassurer Marie, en lui annonçant la sublimité du rang auquel Dieu veut l'élever, si elle n'eût pas trouvé, dans la sublimité même de ses vertus le motif de ses frayeurs; et nous ne pouvons expliquer la vivacité de ses craintes que par l'héroïsme de sa perfection. Vouée dès sa plus tendre enfance au Seigneur, et consacrée à son service, elle ne connaît pour elle d'autre gloire que celle de la fidélité à remplir ses engagements.

Qui l'eût jamais pensé, qu'une créature parvînt à cet excès d'honneur ! Qu'elle pût,

dans son Dieu, reconnaître son Fils; dans son Fils, adorer son Dieu; donner naissance à celui qui existe avant les temps, par qui ont été faits les sciècles, et dont la génération divine ne présente à nos esprits que l'idée impénétrable de l'éternité! Un Dieu fait homme! mystère profond que nous adorons dans le silence de l'étonnement qui surpasse toutes nos vues, qui confond toutes nos pensées, et dont il n'est que la tendresse infinie de Dieu pour les hommes, les dispositions de sa sagesse et les droits de sa justice, qui puissent nous donner quelque intelligence.

Mais par là même, chrétiens, quelle gloire pour Marie! Et, à la vue de sa gloire, ne sentons-nous pas se réveiller cette dévotion dont elle fixe les sentiments! Peut-il être nécessaire de ranimer ces sentiments dans les fidèles; et à quoi en sommes nous réduits, s'il est des chrétiens aux yeux desquels il faille même les justifier?

Non, mes chers auditeurs, ils n'en ont pas une idée juste, ceux qui ne nourrissent pas dans leur âme, avec empressement et avec ardeur, une tendre dévotion à Marie. Pour estimer singulièrement cette dévotion, il suffit de la connaître; et, pour la bien connaître, il ne faut que l'analyser. En deux mots, qui renferment les idées les plus vraies, les plus claires et les plus simples:

Dévotion à Marie; dévotion qui vient visiblement de Dieu; ce sera la première partie. Dévotion qui conduit efficacement à Dieu; ce sera la seconde. Commençons par la saluer respectueusement avec l'ange. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne puis appuyer sur un fondement plus solide la dévotion à la Reine des vierges, qu'en vous exposant comment Dieu nous invite lui-même à ce culte particulier que nous rendons à Marie. Et, parce que je me suis engagé à vous faire entendre, à cet égard, la voix du Seigneur, reconnaissez-en la force; premièrement, dans ce qu'a de grand et de singulier la providence de Dieu envers Marie; secondement, dans ce qu'a de clair et de formel la conduite de l'Eglise de Dieu, relativement à Marie; troisièmement, dans ce qu'a de respectueux et de tendre le sentiment des vrais serviteurs de Dieu pour Marie. Ce que Dieu a fait immédiatement par un effet de sa prédilection et de sa magnificence: ce qu'il propose expressément aux fidèles par l'interprète sûr de ses oracles et de sa vérité, ce qu'il inspire habituellement aux véritables chrétiens, par l'impression de son esprit et le mouvement de sa grâce; tout se réunit sensiblement, de la part de Dieu, pour nous apprendre combien nous devons honorer Marie.

Et puisqu'il faut le rappeler, combien Dieu a-t-il daigné l'honorer lui-même! Si l'audace de l'orgueil et l'aveuglement de l'erreur, sous le vain prétexte de défendre les intérêts de Dieu, ose nous reprocher d'avoir trop à cœur les intérêts de Marie, nous n'hésitons pas à porter cette accusation sacrilége au tribunal de Dieu même, sur qui directement elle paraît rejaillir, puisque c'est la voix de son exemple qui nous autorise et qui nous dirige.

Et! dites-moi, mes chers auditeurs, dès que, par un choix spécial, Dieu a prédestiné Marie avant les temps, pour donner au monde celui qui devait en être le réparateur; dès que, par la faveur unique d'une sainteté originelle, il a fait, du premier instant de l'être de Marie un instant de justice et d'innocence; dès que, par la divine prodigalité de ses dons, il l'a tellement enrichie de ses grâces, que l'ange du Seigneur reconnaît et déclare qu'elle en est remplie; dès que, par l'abondante supériorité de ses bénédictions, il lui a ménagé la gloire d'entendre affirmer, par l'envoyé du ciel, que, par une préférence spéciale, elle en est comblée; dès que, par le prodige ineffable de sa toute-puissance, en lui accordant l'honneur de devenir Mère d'un Dieu, il a, en même temps, consacré lui-même tout l'éclat de l'angélique vertu qui l'avait consacrée à Dieu; dès que, par la suite et par l'ordre de ses desseins, il a établi, entre elle et le Dieu devenu son Fils, le rapport intime et nécessaire qui dérive de la qualité de Mère; dès qu'il a permis que, frappée du glaive de l'affliction, elle fût rapprochée, par les douleurs, de celui dont, autant qu'il est possible à une simple créature, elle se rapprochait par les vertus; en un mot, dès que Marie est la créature le plus visiblement privilégiée de Dieu, le plus particulièrement employée à l'accomplissement des grands desseins de Dieu, le plus saintement unie à Dieu; quelles idées nous formons-nous de Marie, quels sentiments avons-nous pour Marie, quels honneurs rendons-nous à Marie, qui n'aient évidemment leur source dans les idées de Dieu, dans les sentiments de Dieu, dans les honneurs que Marie a reçus de Dieu?

Vous le savez, mes chers auditeurs, lorsque se présente à nous le plan de la religion, de la part de Dieu, l'économie de l'ordre du salut dans les vues de Dieu, la liaison des événements qui ont rapport à l'Homme-Dieu, partout nous apercevons Marie. Pourquoi donc l'hérésie serait-elle étonnée de ce que nous suivons la route que Dieu lui-même nous a tracée; de ce qu'en offrant nos adorations au Dieu rédempteur, nous y unissons les hommages dus à sa Mère; de ce qu'en distinguant le culte suprême que nous ne rendons et que nous ne pouvons rendre qu'à Dieu, nous ne perdons point de vue celui que mérite Marie par la grandeur, par la sainteté, par le caractère distinctif des relations qu'elle a avec Dieu? Elle est l'objet particulier de notre culte, il est vrai, mais elle est l'objet particulier des complaisances de Dieu. Elle fixe spécialement les regards de notre admiration, sans doute: mais c'est spécialement sur elle qu'a été fixé le choix de Dieu. Nous l'honorons comme la plus élevée de toutes les créatures; mais, pour appliquer ici la pensée de saint Paul,

lorsque, exposant les grandeurs de Jésus-Christ, il s'écrie : *Quel est celui des anges à qui Dieu le Père ait jamais dit : Vous êtes mon Fils :« Cui dixit aliquando angelorum : Filius meus es tu »* (*Hebr.*, I, 5); nous demandons aussi à qui peut convenir ce titre d'une incompréhensible élévation : Vous êtes la Mère d'un Dieu. Or, voilà le titre de Marie.

Loin donc d'être surpris de ce qu'il y a de constant, de public et de solennel dans nos hommages, rien ne serait et ne devrait paraître plus étrange dans le christianisme que l'indifférence des chrétiens à l'égard de Marie. Quoi ! ils pourraient laisser négligemment dans l'oubli celle que Dieu a pris plaisir à combler de gloire ? Ils ne se prosterneraient pas humblement devant celle à qui le Fils de Dieu s'est soumis ? Ils ne réclameraient pas ardemment la médiation de celle par qui leur a été donné le divin Médiateur ? Ils feraient hautement profession de croire que le Sauveur est né de Marie : la foi le leur apprend : *Natus ex Maria virgine ;* et ils se croiraient dispensés d'honorer celle dont il a voulu prendre naissance ? Contradiction énorme et frappante que réprouvent les lumières mêmes de la raison.

Aussi, mes chers auditeurs, et c'est une remarque que plus d'une occasion a rendue sensible, parmi ceux de nos frères en qui l'esprit d'erreur a étouffé la confiance que nous devons aux saints, et qui, par un respect mal entendu pour les droits de Dieu, ont rejeté l'invocation de ses serviteurs, on en a vu plusieurs renoncer au préjugé de leur secte, lorsqu'il s'agissait de Marie, lui adresser secrètement leurs vœux et former pour elle une exception au fond de leur âme, à la vue de la manière dont Dieu l'avait lui-même exceptée du reste du genre humain. C'est que, malgré les ténèbres de l'hérésie, ils apercevaient clairement les éclatantes distinctions et les sublimes prérogatives dont Dieu avait favorisé Marie. C'est qu'ils ne pouvaient pas méconnaître la prédilection de Dieu, manifestement gravée sur tous les avantages réunis dans Marie. C'est qu'ayant conservé, jusque dans leur indocilité à la foi, les premiers principes qu'ils en avaient reçus, la raison les forçait à conclure qu'il est inconséquent de reconnaître et d'adorer l'Homme-Dieu sans respecter, sans honorer singulièrement sa divine Mère. Oui, mes frères, tel a été le sentiment d'un grand nombre. Ils en ont fait le sincère aveu ; et ce témoignage que leur bouche rendait à Marie, accompagné et soutenu des prières que lui adressait vivement la droiture de leur cœur, nous l'avons vu, sans doute, par un effet de la grâce due à sa puissante intercession ; nous l'avons, dis-je, vu bien des fois, suivi d'une soumission pleine et entière, qui les fit rentrer heureusement dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ.

Consultons-la, mes chers auditeurs, ou seulement écoutons-la, cette Eglise sainte, règle infaillible de notre créance et de notre culte, dès qu'après l'avoir acquise par son sang, le Fils de Dieu, qui la soutient par sa puissance, l'éclaire en même temps par ses lumières, conformément à la promesse authentique de ne laisser jamais les portes de l'enfer prévaloir contre elle, et par là, de ne permettre jamais que dans elle, le mélange de l'erreur ternisse l'éclat de la vérité ; principe incontestable d'où résulte la consolante certitude pour les fidèles qu'ils n'ont ni abus, ni danger, ni excès à craindre, en adoptant une dévotion autorisée, excitée, réglée par l'Eglise.

Et, pour ne pas entrer dans une carrière immense, en remontant jusqu'aux dogmes proposés formellement par l'Eglise, qui établissent si expressément les grandeurs de Marie ; en se rappelant les anathèmes dont l'Eglise a frappé solennellement l'impie hérésiarque qui osait contester sacrilégement l'honneur de la maternité divine à Marie ; en parcourant, dans la suite des siècles, ce nombre de témoignages et de monuments qui, sans interruption, ont perpétué dans l'Eglise la gloire de Marie, bornons-nous ici, mes chers auditeurs, à recueillir ce que nous offre tous les jours de clair et de sensible la conduite de l'Eglise de Jésus-Christ, pour nous animer à la dévotion envers Marie.

Eh ! que veut dire ce culte particulier qu'on reconnaît universellement lui être dû, et qui, sans pouvoir être jamais comparé à celui qu'on doit à Dieu, est supérieur, de l'avis de tous les théologiens, à celui qu'on rend aux saints ? N'est-ce pas nous faire entendre clairement qu'il est pour Marie, que l'Eglise appelle la Reine des saints, un trône qui la distingue d'eux et qui l'élève au-dessus d'eux ? Sentiment formel et unanime que les docteurs catholiques fondent et appuient sur la prééminence et la dignité dont Marie a été revêtue, et des grâces qu'elle a reçues et des vertus qu'elle a pratiquées ? Que veut dire ce soin de joindre assidûment au souvenir des mystères de la vie de l'Homme-Dieu le souvenir des mystères qui ont un rapport direct à la vie de Marie ? Chaque année l'Eglise nous remet sous les yeux la naissance, l'oblation, la croix, la résurrection du Fils ; chaque année elle célèbre la naissance, la consécration, les douleurs, le triomphe de la Mère. N'est-ce pas vouloir imprimer profondément dans nos esprits que, si, d'une part, nous ne pouvons trop nous occuper de la tendresse et des bienfaits de Dieu, seul auteur de notre salut, de l'autre, nous ne devons jamais oublier ce que mérite la sainte Mère de notre Sauveur ? Que veut dire, dans la solennité des prières adressées au Seigneur, la réunion habituelle des supplications présentées à Marie ? Nous ne quittons presque jamais nos temples, cette maison de Dieu qui retentit de ses louanges, sans avoir la douce et consolante édification d'y entendre invoquer humblement Marie. Est-il un moyen plus propre à nous persuader que, comme tout don dé-

rive de la puissance et de la libéralité de Dieu, il est singulièrement intéressant de tout solliciter par le crédit et sous les auspices de Marie ?

Il n'est rien, sans doute, dans l'Eglise, de plus saint, de plus auguste et de plus sacré que le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Ce sacrifice, institué par Jésus-Christ lui-même, où lui-même s'offre journellement à son Père par le ministère des prêtres; ce sacrifice, qui est tout ensemble la gloire, le trésor, la ressource, la consolation de l'Eglise ; ce sacrifice, dont toutes les cérémonies, toutes les paroles, toutes les prières sont munies du sceau de l'approbation et de l'autorité de l'Eglise ; ce sacrifice, nous ne l'offrons jamais sans y rappeler respectueusement et d'une façon particulière la mémoire de la glorieuse Vierge Marie : *Memoriam venerantes imprimis gloriosæ semper Virginis Mariæ.* (*Can. miss.*) Nous ne l'achevons point sans réclamer de nouveau, auprès de Dieu, la puissante intercession de Marie : *Intercedente beata et gloriosa semper Virgine Deigenitrice Maria.* (*Ibid.*) Quelle plus éloquente leçon pouvait nous apprendre que, si dans le sacrifice que nous offrons à Dieu, et que nous ne pouvons offrir qu'à lui, c'est des mérites de son Fils immolé que nous devons tout attendre; nous devons regarder aussi comme un excellent moyen de participer aux fruits de ces mérites infinis, la protection de Marie ?

Qu'ils la dédaignent donc fièrement, ou qu'ouvertement ils combattent cette dévotion, ces esprits superbes qui blasphèment toute vérité; qu'ils la rejettent et qu'ils la décrivent ces ennemis décidés de toute révélation divine, dans l'idée desquels il n'est ni Sauveur ni salut : je ne m'en étonne pas. Il est naturel, et c'est une des conséquences de leur impiété, que, comme le Fils, la Mère soit en butte à leurs outrages. Mais que l'on confesse, que l'on adore sincèrement Jésus-Christ; mais que l'on reconnaisse que l'on respecte son Eglise, et qu'on n'aperçoive pas ce qu'a d'intéressant, d'utile et de saint une dévotion que l'Eglise non-seulement avoue, mais que constamment elle inspire, à laquelle solennellement elle exhorte, dont elle étale de toutes parts les principes, que, de concert avec son autorité, sa sagesse garantit; c'est là ce que je ne saurais comprendre, et ce que je ne puis expliquer.

Car, enfin, mes chers auditeurs, lorsque nous vous invitons, avec toute l'ardeur du zèle, à honorer, à prier, à implorer la Reine des vierges, que faisons-nous ? Que vous inculquer et vous développer les sentiments et les désirs de cette Eglise sainte, dont vous vous dites les enfants ? Quel reproche oserait-on nous faire, que ne vienne aussitôt repousser et confondre la voix de l'Eglise ? Nous accusera-t-on d'affaiblir la gloire du Créateur, en partageant le culte entre Dieu et la créature qui en est l'ouvrage ? Frivole et méprisable objection ! Non, sans doute, nous ne prétendons point combler l'intervalle immense qui nécessairement sépare de Dieu tout ce qui n'est pas lui. Peut-on l'ignorer ? La gloire que l'Eglise nous apprend à révérer dans Marie, c'est d'avoir fixé, par ses vertus, le choix qui l'a élevée à la qualité de Mère de Dieu : *Quem meruisti portare.* (*Off. Eccl.*) Nous condamnera-t-on de lui attribuer un pouvoir duquel nous avons tout à attendre ? Mais c'est dans Dieu, et ce n'est que dans Dieu que nous honorons la source de toute autorité, de tout don, puisque nous reconnaissons, avec les saints Pères, que c'est dans Marie une toute-puissance qui demande et qui supplie : *Omnipotentia supplex ;* et, c'est d'après l'Eglise, que, dans ce sens, nous l'appelons notre espérance : *Spes nostra.* (*Off. Eccl.*), S'étonnera-t-on de nous entendre demander à Marie de nous protéger contre l'ennemi du salut ; comme si, contre la parole expresse de l'Apôtre, il y avait un autre nom que celui de Jésus-Christ, par lequel les hommes puissent être sauvés ? (*Act.*, IV, 12.) Mais c'est l'Eglise qui, en reconnaissant Jésus-Christ pour seul auteur de notre rédemption, par voie de justice et de mérite, nous met dans la bouche cette tendre invocation, par laquelle nous employons la médiation de Marie, pour recueillir les fruits de la médiation de Jésus-Christ :

Sumat per te preces,
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.

Parcourons, ou les titres de gloire, ceux de Reine du ciel, Reine des anges, Reine des saints, Reine du monde ; ou les titres de bonté, ceux de mère des miséricordes, consolatrice des affligés, réfuge des pécheurs; ou les titres de mérite, ceux de Vierge sans tache, miroir de justice, modèle de perfection ; ou les titres de puissance, ceux de mère du Créateur, mère du Sauveur, secours des chrétiens ; quel est, demanderai-je, celui de ces titres que nous n'ayons appris à lui donner de la voix même de l'Eglise ? D'où il suit, avec une évidence palpable, que la qualité de serviteur zélé de Marie est étroitement liée à celle d'enfant docile de l'Eglise de Jésus-Christ.

Et voilà pourquoi l'on a vu, dans tous les temps, se réunir, en faveur de la dévotion à Marie, tout ce qu'il y avait de plus éclairé et de plus saint parmi les sincères adorateurs de Jésus-Christ. Et, parce que le sentiment qui règne universellement dans le cœur des vrais chrétiens, devient un indice frappant qui en montre la source dans l'esprit même du véritable christianisme, nous sommes autorisés à regarder l'universalité de la dévotion à Marie comme un nouveau rayon de lumière qui jette un éclat brillant sur les principes qui l'établissent; et, si je puis m'exprimer ainsi, c'est Dieu qui rend visibles les impressions de sa grâce, par les sentiments qu'étale la piété.

Or, quelles acclamations s'élèvent de toutes parts, dans tous les siècles et chez toutes les nations, en l'honneur de Marie ! Prenons en

main les annales du christianisme; écoutons ceux qui, par leur sainteté, y furent des modèles, et que leur doctrine en rendit les oracles; entendons-les s'expliquer avec toute l'éloquence de leur génie, toute la tendresse de leur cœur. Depuis les premiers qui forment cette chaîne respectable, jusqu'à ceux qui touchent à nos jours, ce n'est qu'un cri soutenu de louange, d'admiration et de vénération pour Marie. Je n'en cite aucun, il faudrait les nommer tous.

Ah ! il faut que les effusions de leur piété aient été bien vives, leur zèle bien ardent, leurs expressions bien énergiques; puisqu'au lieu de s'en déguiser la force, l'hérésie s'est enhardie à la censurer. Censure téméraire, qui n'a servi qu'à justifier le vrai sens des titres et des éloges accordés à Marie; censure inefficace qui, bien loin d'empêcher les fidèles de souscrire à ces sublimes témoignages, a redoublé leur empressement à les rendre eux-mêmes à Marie; censure odieuse qui, prenant son origine dans les ténèbres de l'erreur, est devenue le funeste indice des ennemis de l'Eglise, tandis que la véritable foi était toujours accompagnée de la dévotion à Marie.

Et, comme tel a été toujours l'esprit du christianisme, tel a toujours été l'esprit du peuple vraiment chrétien. Je puis même avancer qu'à mesure que dans tout le reste il se montre plus exactement chrétien, il est aussi plus ardemment dévoué au service de Marie. Il se plaît à solenniser les fêtes établies en son honneur; il voit avec consolation les divers monuments érigés à sa gloire, les temples dédiés à Dieu sous son nom, les lieux particuliers spécialement consacrés à son culte; il goûte les différentes manières de célébrer, d'intéresser, d'invoquer Marie. A ce nom se réveille, dans les cœurs des fidèles, un attrait secret d'espoir et de confiance; ce nom, ils le prononcent avec vénération et avec amour; ce nom, ils le respectent, ils l'implorent dans leurs peines et dans leurs dangers; ce nom, ils le louent, ils l'exaltent avec complaisance, ils veulent en entendre publier les grandeurs.

J'en atteste cet auditoire : de quels reproches ne m'accablerait point ce grand nombre de pieux chrétiens qui le composent, si, dans un jour destiné à solenniser la gloire de Marie, j'avais l'audace ou de l'affaiblir, ou de la passer sous silence ! De leur part s'élèverait un cri général, si, contre leur attente, cette auguste Vierge n'était pas le sujet de nos discours, lorsqu'ils témoignent à l'envi qu'elle est l'objet de leur vénération. Il est vrai (et c'est ce qui intéresse moins quelques âmes peu zélées pour les intérêts de Marie), nous n'avons point ici à leur exposer la variété des détails que fournit la morale, la diversité des portraits que présentent les mœurs, la fécondité des instructions que renferment les leçons de l'Evangile; et l'Evangile lui-même a restreint, dans la sublime brièveté de quelques paroles, ce qu'il nous apprend de Marie. N'importe, il n'en est pas moins certain que le vœu universel des fidèles nous invite à les entretenir de Marie; que nous le devons, et à elle-même pour sa gloire, et à eux pour la satisfaction de leur piété, et à la religion pour en remplir les vues; que nous sommes favorablement écoutés des enfants, par là même que nous leur parlons de leur mère, et que ce désir nous indique dans eux cette tendresse filiale que nous nous proposons de nourrir.

Or, pouvons-nous ne pas conclure de cette unanimité de sentiments qui caractérisa toujours le peuple catholique, de cette proportion que nous remarquons toujours dans lui, entre sa fidélité à adorer Jésus-Christ, et son empressement à honorer Marie ; en un mot, de ce zèle pour la Mère de Dieu, qui croît toujours sensiblement avec le zèle qu'il a pour la gloire de Dieu même, pouvons-nous, dis-je, ne pas conclure que, comme la grâce de Dieu est nécessairement le principe de la véritable piété; que comme la véritable piété produit constamment la dévotion à Marie, le rapport étroit de l'une et de l'autre nous annonce l'unité de leur source dans les impressions de l'esprit de Dieu. Cette dévotion vient donc visiblement de Dieu, j'ai ajouté que cette dévotion conduit efficacement à Dieu.

SECONDE PARTIE.

Si, d'une part, nous révérons dans Marie les dons de Dieu, de l'autre, nous nous proposons d'aller à Dieu en honorant Marie. J'ose en répondre, c'est là l'idée juste que se forment de cette dévotion tous les fidèles, le plus simple comme le plus instruit, et c'est cette idée que j'entreprends de développer, en vous montrant comment la dévotion à Marie nous conduit à Dieu: premièrement, par voie d'invitation, nous trouvons une exhortation pressante à la pratique de toutes les vertus dans les désirs de Marie; secondement, par voie d'imitation, nous avons le modèle accompli de toutes les vertus dans la sainteté de Marie; troisièmement, par voie d'intercession, nous obtenons de grands secours pour l'exercice de toutes les vertus, par la protection de Marie.

Non, mes chers auditeurs, ce n'est point à elle seule que Marie veut voir se terminer les hommages qu'elle reçoit. Elle rejetterait un culte dont Dieu ne serait point le premier principe. Et, comme Jésus-Christ disait ouvertement qu'il travaillait à glorifier son Père : *Honorifico Patrem meum* (*Joan.*, VIII, 49), Marie, toujours animée de l'esprit de son divin Fils, a toujours pour motif celui de procurer la gloire de Dieu. Ajoutons que, ne pouvant pas supposer dans elle d'autre désir, il n'est pas possible d'expliquer comment nous pourrions nous-mêmes n'être pas guidés par l'intention de glorifier Dieu, en nous adressant à la Mère de Dieu; car enfin ce n'est et ce ne peut être que la lumière de la foi qui nous éclaire sur la dignité et sur la prééminence de Marie. Et

puisque la foi nous apprend que ce qui fonde la grandeur de Marie, c'est d'avoir été si singulièrement comblée des dons de Dieu et si fidèle à répondre aux grâces de Dieu, si zélée pour l'honneur de Dieu; c'est donc Dieu, que premièrement et nécessairement nous envisageons dans le culte que nous rendons à Marie Ou détruisez cette base que la religion établit, et sur laquelle notre dévotion s'appuie; ou convenez qu'une dévotion, dont la religion est la source, doit essentiellement nous proposer le même terme que la religion elle-même,

Aussi, mes chers auditeurs, croyons-nous entendre de la bouche de Marie ces paroles du Prophète : *Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai à craindre le Seigneur* :« *Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos.* » (*Psal.* XXXIII, 11.) Et nous ne regardons pas comme possible, dans les chrétiens, la contradiction que présenterait d'une part l'envie d'intéresser Marie en leur faveur auprès de Dieu, et de l'autre le funeste dessein de ne pas aller à Dieu. Non, mes frères, non, l'on ne peut pas décidément et déterminément abandonner Dieu, tandis qu'on veut encore honorer Marie.

Ce n'est pas qu'il soit sans exemple de voir des hommes s'éloigner de Dieu par une conduite criminelle, et conserver cependant encore des sentiments de dévotion envers Marie. Je le sais, mes frères. Mais je prétends que ces sentiments sont dans eux l'indice d'un désir de retour à Dieu. C'est parce qu'on craint la colère de Dieu, qu'on veut se ménager un moyen efficace de le fléchir. C'est parce qu'on sent la nécessité de la grâce de Dieu, qu'on veut se procurer une ressource précieuse pour l'obtenir. C'est parce qu'on est accusé par ses propres passions au tribunal de Dieu, qu'on veut s'attirer un secours puissant pour les vaincre. C'est parce qu'on ne désespère point de la bonté de Dieu, qu'on veut employer une voix forte pour l'implorer. Et voilà ce qui prouve que la dévotion à Marie nous invite elle-même à nous soustraire à la colère de Dieu par le repentir; à seconder la grâce de Dieu par la fidélité; à profiter des secours de Dieu par le bon usage; à remplir les vues de la miséricorde de Dieu par la conversion du cœur.

Eh! quel autre motif pourrait entretenir alors la dévotion à Marie? Serait-ce donc parce qu'on la regarderait moins comme opposée au péché que comme favorable au pécheur? Blasphème absurde! Reproche calomnieux! Comme si l'on disait, ou qu'on pût dire jamais à des hommes prévaricateurs : Rassurez-vous sur vos transgressions de la loi de Dieu, pourvu que vous honoriez Marie. Eh! qui pourrait adopter, imaginer même l'impiété d'un pareil délire?

Il est vrai, chrétiens, d'après tous les Pères et tous les docteurs, nous regardons la dévotion à Marie comme une grande ressource pour le salut; nous y exhortons les pécheurs, comme à un grand moyen de salut; nous les invitons à ranimer pour elle de grandes espérances de salut. Pourquoi? Parce que cette dévotion qui les engage à s'adresser à la Mère du Sauveur, les rappelle nécessairement à des pensées de salut; parce que, touchée de leur confiance, la Mère du Sauveur, bien loin de les tranquilliser dans leurs désordres, s'intéressera à leur obtenir le désir sincère de rentrer dans les voies du salut; parce que la Mère du Sauveur ayant en horreur le péché, en même temps qu'elle s'attendrit sur les pécheurs, elle conforme ses vues à celles du Sauveur lui-même; or, les vues de Jésus-Christ, c'est la destruction du peché et le salut du pécheur.

J'atteste ici les motifs que nous lui présentons, en invoquant Marie. Nous lui rappelons qu'elle a fourni la victime adorable immolée à Dieu pour l'expiation des péchés. Est-ce donc à ce titre que nous oserons lui demander de vivre tranquillement et impunément pécheurs? Nous la conjurons d'apaiser la colère du Seigneur, que nous avons irrité par nos iniquités. Est-ce donc à dessein d'obtenir par elle le pardon que fait opérer la miséricorde de Dieu, que nous oserons lui demander de persister sans danger à outrager sa justice? Nous recourons à elle comme étant ornée de vertus et de mérites aux yeux de Dieu. Est-ce donc en la respectant comme la créature la plus sainte et la plus parfaite, la plus empressée de plaire à Dieu, que nous oserons lui demander d'autoriser, de favoriser la suite, la durée de nos égarements, et que nous essayerons de la rendre complice de nos révoltes contre Dieu! Ah! mes frères, s'il est aisé de combattre des abus qu'on imagine, y a-t-il de la bonne foi à les imaginer pour les combattre? Et quelle réfutation plus sensible des abus qu'on voudrait supposer dans la dévotion à Marie, que la nature même des demandes que cette dévotion nous apprend à lui adresser?

Nous lui demandons de nous obtenir la délivrance des liens qui nous captivent, et des ténèbres qui nous aveuglent :

Solve vincla reis,
Profer lumen cæcis.

Or, quels sont ces liens, quelles sont ces ténèbres, si ce ne sont les liens de la passion et les ténèbres du péché? Nous lui demandons de nous obtenir ces vertus essentielles, dont la perfection fit sa gloire, cette pureté qui règle les mœurs, cette douceur qui forme la charité :

Mites fac et castos.

Or, peut-on lui exprimer le désir d'être vertueux, sans être invité par ce désir même à le devenir? Nous lui demandons de nous obtenir la grâce d'une vie innocente, la grâce de ne point échouer contre les écueils qui se rencontrent dans les voies de la justice chrétienne :

Vitam præsta puram,
Iter para tutum.

Or, dès que l'on confie de pareils soins à Marie, n'est-on pas persuadé qu'elle-même nous exhorte à les réaliser? Nous lui demandons enfin de s'intéresser, de prier pour nous et pendant la vie et à l'heure de notre mort : *Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in horâ mortis nostræ* (*Salut. ang.*) ; c'est-à-dire que nous demandons par elle de vivre et de mourir dans la grâce de Dieu. Qu'on nous dise si de cette exposition simple, fidèle et abrégée des vrais sentiments que produit la dévotion à Marie, ne résultent pas évidemment le regret de s'être éloigné de Dieu, le dessein de revenir à Dieu, le désir d'être à Dieu? Disons-le encore, et vous avez pu le remarquer fréquemment, mes chers auditeurs, c'est parmi les fervents serviteurs de Marie que Dieu trouve constamment ses plus zélés adorateurs. Nous le voyons avec complaisance dans la solennité des jours où l'Eglise honore la Reine des vierges. Les temples du Dieu vivant, les sacrés tribunaux de la pénitence, la table sainte, tout est rempli de ces chrétiens pour qui le nom de Marie devient le signal qui les appelle auprès de Jésus-Christ. Ils savent donc que glorifier le Fils, c'est entrer dans les vues de la Mère, qu'elle veut faire servir aux intérêts de la gloire de Dieu l'éclat de la sienne; que le seul moyen de lui plaire, c'est le désir sincère de plaire au Seigneur. Alors plus spécialement ils se retracent la sainteté de Marie. L'exemple de ses vertus, en même temps qu'il anime la dévotion dont elle est l'objet, échauffe dans eux la volonté de servir Dieu, et les conduit à lui par voie d'imitation.

Ce n'est pas, mes frères, qu'un modèle si parfait ne semble plus propre à faire une impression profonde de respect qu'à exciter un vif sentiment de courage. Plus on l'admire, moins on ose espérer d'en approcher, et la sublimité de la perfection qui caractérise Marie confirme la haute idée de la distance qui la sépare de nous.

Mais il n'est pas moins vrai que, prosternés aux pieds du trône de cette Reine du ciel, c'est dans elle, pour parler avec saint Ambroise, la forme de la vertu que nous avons sous les yeux : *De qua refulget... forma virtutis.* Frappés d'admiration à cette vue, nous sentons qu'elle nous dit avec plus de justice encore que le grand Apôtre : *Soyez mes imitateurs comme j'ai imité Jésus-Christ: « Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. »* (*I Cor.*, IV, 16.) Et parce que, selon la pensée de saint Chrysostome, du sentiment par lequel on admire naturellement on passe à celui qui produit le désir d'imiter : *Imitari debet, si laudat;* il doit arriver que de grands exemples deviennent de grandes leçons, qu'ils fassent naître l'idée des grandes vertus, qu'ils forcent du moins à rougir du grand désordre du péché.

N'est-il pas vrai, chrétiens auditeurs, que vous révérez dans Marie cette pureté sans tache qui en fit le temple du Seigneur; cette vivacité de foi qui en fit accomplir dans elle tous les oracles; cet anéantissement d'humilité qui en attira sur elle tous les dons; cette docilité d'obéissance qui la soumit à toutes ses volontés; cette intrépidité de courage qui lui en fit exécuter tous les ordres; cette tendresse plus que maternelle qui lui fit partager avec son divin Fils toutes ses douleurs? Or, comment ce tableau, qui vous présente ce qu'il y a de plus héroïque dans l'héroïsme même, ne vous engagerait-il pas à un retour salutaire sur celui de vos désordres, vous qui, aux pieds de Marie, voyez dans vous un cœur avili par les passions, une foi obscurcie par leurs ténèbres, un esprit enflé par leur orgueil, une indocilité excitée par leur révolte, une lâcheté causée par leur mollesse, une insensibilité pour Dieu qui en est le malheureux fruit?

Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, que, du contraste humiliant que forme, avec la perfection de votre modèle, la perversité de vos dispositions, je veuille ou je puisse conclure à supprimer vos hommages. Ah! plutôt multipliez-les ces hommes que mérite la sainteté de Marie, pour attirer les secours de sa bonté, que votre faiblesse vous rend si nécessaires. Ce que je prétends, c'est que le détail frappant de ses vertus nous offre, ainsi que l'a dit saint Ambroise, une règle universelle qui peut diriger la conduite de tous : *Ejus unius vita... omnium disciplina.*

Quelle est, en effet, la vertu dont l'idée ne se présente pas vivement à votre esprit, lorsque votre cœur est ardemment occupé de Marie? Vous la voyez au faîte des grandeurs; mais vous voyez aussi que si c'est de Dieu qu'elle les tient, c'est à Dieu qu'elle les rapporte. Vous la voyez dans la profondeur de l'affliction; c'est Dieu qui le permet, et c'est en vue de Dieu qu'elle l'accepte. Vous la voyez dans l'occasion des plus rigoureux sacrifices; c'est Dieu qui les demande, et c'est à Dieu qu'elle les offre. Depuis l'instant où elle se consacre à Dieu dans le temple, jusqu'à celui qui la réunit à Dieu dans le ciel, ce n'est qu'amour pour Dieu, zèle pour sa gloire, résignation à ses décrets; ce n'est que douceur, que condescendance, que charité dans ses sentiments, dans ses paroles, dans ses démarches : *Ejus unius vita... omnium disciplina.*

Or, je soutiens que Marie étant, et nous paraissant à de si justes titres l'objet de notre vénération, nous trouvons, dans l'idée même du respect qui lui est dû, l'idée des vertus chrétiennes dont ce respect doit être accompagné; qu'à mesure que les sublimes traits de la sainteté de Marie s'impriment profondément dans notre âme, ils y gravent efficacement les principes de la sainteté à laquelle nous devons aspirer; que par là même que nous rendons des honneurs particuliers à Marie, nous estimons singulièrement les vertus dont elle nous a donné l'exemple; que plus nous désirons de fixer sur nous ses regards, plus aussi nous sentons qu'il faut en suivre les traces; en un mot, qu'elle nous montre, avec la route qui conduit à Dieu, celle de la perfection qui

peut nous rendre le plus dignes de Dieu.

Que dirai-je, ou plutôt que n'aurai-je point à vous dire de la voie que sa protection vous offre pour aller à Dieu? Ici, mes frères, toutes les voix, toutes les lumières de l'Eglise se réunissent pour exciter, pour nourrir, pour appuyer votre confiance. Et, jusqu'où n'en portent pas l'étendue les Augustin, les Bonaventure, les Anselme, les Bernard? Ils la portent jusqu'à tout espérer, tout attendre pour le salut de celui qui est serviteur de Marie. Non, il ne périra pas, dit formellement saint Bernard. Non, s'écrie plus vivement saint Anselme, il n'est pas possible, auguste Vierge, qu'il périsse celui qui sincèrement vous réclame, et que vous regardez favorablement. *Ad te conversus et a te respectus impossibile est ut pereat.* Idée si juste, quoique si forte, de la protection de Marie, qu'on s'en persuade toujours plus la vérité, à mesure qu'on en approfondit mieux le principe.

Remarquez d'abord, chrétiens auditeurs, que c'est Jésus-Christ lui-même qui donne aux hommes cette protectrice, et qui la leur donne au moment où il est sur le point de consommer, par sa mort, l'ouvrage de leur rédemption. Près d'expirer sur la croix, il dit à Marie, en lui montrant le disciple bien-aimé, et dans sa personne, tous les hommes : *Voilà votre Fils* : «*Ecce Filius tuus.*» (*Joan*, XIX, 26.) Il dit à saint Jean, en lui parlant de Marie : *Voilà votre Mère* : «*Ecce Mater tua.*» (*Ibid.*) Paroles à jamais mémorables, testament sacré qui nous assurent, de la part de Marie, tous les sentiments de Mère, et qui, par conséquent, autorisent dans nous toute la confiance d'un Fils. Car, puisque c'est la volonté de Jésus-Christ que Marie nous adopte, que peut-il, et que doit-il résulter de cette adoption par laquelle la Mère d'un Dieu devient la nôtre? Le voici, mes chers auditeurs, et c'est cette double vue qui nous développe clairement ce qu'il y a et ce qu'il doit y avoir de singulièrement efficace dans la protection de Marie.

Elle est Mère de Dieu, voilà le titre qui expose énergiquement l'étendue de son crédit; elle est Mère des hommes, voilà la qualité qui justifie sensiblement la solidité de leurs espérances. Elle est Mère de Dieu : elle peut donc tout obtenir de lui; elle est Mère des hommes; ils peuvent donc l'intéresser à toutes leurs demandes. Elle est Mère de Dieu; elle est redevable de cette gloire, au dessein que Dieu forma de sauver les hommes; elle est Mère des hommes; elle doit à sa tendresse pour eux, de faire servir sa gloire à contribuer à leur salut. Elle est Mère de Dieu; elle doit donc être animée de ses désirs, et dirigée par ses vues; or, les désirs, les vues de Dieu, c'est que vous répondiez à sa grâce, pour que vous ayez part dans son royaume; dès là Marie écoute avec attention, elle reçoit avec bonté, elle présente à Dieu avec zèle les vœux que vous lui adressez; elle est Mère des hommes; elle doit donc être touchée de leurs misères, sensible à leurs dangers, empressée à procurer leur bonheur. Dès là une sainte pitié l'attendrit sur vous, un sentiment vif l'intéresse à vous, une sorte d'obligation que le cœur maternel lui impose la fait prier, solliciter, implorer la miséricorde de Dieu pour vous.

Non, mes chers auditeurs, nous ne concevons pas que le Dieu son Fils veuille résister à sa demande, et qu'il refuse à sa Mère le salut de ceux qu'il lui a confiés lui-même, en qualité de Sauveur. Ah! sans doute, nous pouvons prendre, pour aller à Dieu, la même route que Dieu a prise pour descendre jusqu'à nous. Or, le Dieu rédempteur nous a été donné par Marie; nous pouvons employer à recevoir les grâces de Dieu, le même moyen que Dieu a employé pour nous en faire trouver la source. Or, le divin auteur de la grâce a pris naissance de Marie; nous pouvons croire et espérer que le détail des secours qui nous sont personnels sera conforme au plan général de providence que Dieu a réglé pour le salut du monde. Or, quand Dieu a voulu envoyer son Fils pour lui réconcilier le monde, il a fait choix de Marie. Et voilà, chrétiens, ce qui a fait dire à plusieurs d'entre les docteurs et les Pères, que si, d'une part, nous recevons tout de Jésus-Christ; de l'autre, Jésus-Christ veut que tout nous soit distribué par Marie.

Dès là, pécheurs, vous devez donc regarder Marie comme étant destinée par le Dieu son Fils à plaider votre cause auprès de lui; à soutenir de la force de ses vertus et de son pouvoir vos demandes qui s'adressent à lui; à porter au pied de son trône vos désirs de rentrer en grâce avec lui. Et, si cette protection n'avait rien de spécialement efficace, quel eût donc été le dessein de Jésus-Christ en nous confiant spécialement aux soins de Marie? Mais, s'il est une efficacité qui doive caractériser la protection de Marie, c'est donc une efficacité proportionnée à la supériorité de la dignité de Marie, des mérites de Marie, de la tendresse de Jésus-Christ pour Marie; par conséquent, c'est une protection à la faveur de la quelle tout espoir devient légitime, toute grâce devient possible, tout pardon peut être accordé. C'est Marie qui prie et c'est Jésus-Christ qu'elle prie. Oui, pécheurs, attendez tout d'un tel Fils par la protection d'une telle Mère.

Protection, mes chers auditeurs, que Dieu semble vous avoir ménagée, non-seulement pour prévenir les chutes de votre faiblesse, mais pour tempérer la juste frayeur qui facilement dégénère en désespoir de vous relever. La majesté d'un Dieu, c'est saint Bernard qui raisonne ainsi, la majesté d'un Dieu vous saisit d'effroi. Il vous donne son Fils revêtu de l'humanité. Dans ce Dieu-Homme la divinité brille encore. De là dans vos cœurs nouvelles alarmes : eh bien! allez, recourez à Marie. Par elle vous aurez accès auprès de Jésus-Christ, par Jésus-Christ vous serez à Dieu.

Protection dans laquelle Dieu a rassemblé tout ce qui peut lui donner du poids et de la valeur. Ce n'en est point assez que Marie soit favorablement écoutée de Jésus-Christ. Il y a plus encore : c'est par Jésus-Christ lui-même qu'elle est autorisée à se faire entendre. Quels titres ne lui ont point acquis et le privilége d'avoir fourni le sang qui fut le prix de la rédemption, et la générosité d'avoir consenti à l'immolation du Rédempteur? Vous lui demandâtes, ô mon Dieu! le sacrifice de son Fils pour satisfaire à votre justice; elle vous l'offrit avec courage. Aujourd'hui elle demande à votre miséricorde le salut de ceux qu'elle a adoptés pour ses enfants, vous le lui accorderez donc avec complaisance.

Protection que Dieu a pris plaisir à accréditer par le nombre et par la nature de ses effets. Je crois entendre en ce moment s'élever la voix du monde chrétien. Et, sans m'arrêter à la multitude frappante des événements prodigieux qui, dans l'ordre même naturel, ont signalé la puissance de Marie, je rappelle avec admiration et avec reconnaissance cette foule innombrable de pénitents qui sont rentrés dans les voies de Dieu par une protection visible de la Mère de Dieu. Un sentiment de respect et de confiance gravé dans leur âme, des vœux assidus, des hommages journaliers dont cette auguste Vierge était l'objet, du zèle pour son culte et de l'intérêt à sa gloire; quelques-unes de ces pieuses observances que le monde censure ou qu'il dédaigne, mais que l'esprit du christianisme suggère et qu'il consacre comme un moyen et une ressource pour la conversion et la pénitence; oui, mes chers auditeurs, oui, voilà ce qui tant de fois a attiré sur des pécheurs ces grâces qui réveillent la conscience, qui en dissipent les ténèbres, qui en font naître les remords et qui produisent dans le cœur la sincérité du repentir. La dévotion à Marie, ce reste précieux heureusement échappé dans eux à la contagion des désordres, leur a servi à échapper eux-mêmes au crime et au malheur de l'endurcissement. Enfants coupables, il se sont reconnus tels; humblement prosternés aux pieds de leur mère, ils en ont imploré l'appui; elle leur a tendu une main secourable. De cette même main qui fut le soutien de la divine enfance de Jésus-Christ elle les a portés au pied de sa croix. Là elle a demandé qu'ils fussent en même temps et arrosés de son sang et inondés de leurs larmes; elle a sollicité et l'expiation et le pardon de leurs péchés. Le cœur de ces pécheurs a été changé.

C'est d'eux-mêmes, chrétiens auditeurs, oui c'est d'eux-mêmes que nous avons appris et que nous apprenons journellement encore ces salutaires effets de la dévotion à Marie. Le moment du bienfait, la circonstance dans laquelle il a été accordé, ce qui l'a précédé, ce qui l'a suivi, nous font reconnaître la bienfaitrice; leur conviction intime nous la désigne, le transport de leur reconnaissance la publie. Et que ne pouvons-nous publier nous-mêmes le détail des grâces, j'ose dire extraordinaires, dont plus d'une fois nous avons vu les heureuses suites. Par ce seul récit, plus efficacement que par nos discours, nous ranimerions la ferveur du culte de Marie. Ah! s'il était au sentiment de se manifester, combien dans cet auditoire même, combien d'entre vous nous exposeraient avec attendrissement ce qu'ils ont éprouvé de la part de Marie! Combien de secours ménagés à la vertu et à l'innocence pour la préserver des piéges et fortifier les pieux sentiments! Combien de mères tendres après avoir confié à son pouvoir et à sa bonté protectrice des enfants chéris y ont trouvé la satisfaction de leur cœur en recueillant le fruit de leur religieuse confiance! Combien de personnes affligées lui ont demandé avec succès l'adoucissement de leurs infortunes! Combien, après l'avoir sincèrement implorée dans des périls effrayants, ont rendu hommage à sa main bienfaisante qui ferma sous leurs pas les portes de la mort, et peut-être celles de l'enfer, en leur obtenant la grâce de la vie! Est-il un royaume chrétien qui ne retentisse des bienfaits de Marie, et qui, de toutes parts n'en offre d'incontestables monuments? Heureuse la France d'y avoir un droit particulier par l'acte solennel de consécration à Marie, qui, en signalant la piété d'un de ses rois, devint pour son peuple un motif de plus d'espérer la protection de la sainte Mère de Jéus-Christ.

Que cette auguste Vierge, c'est la conclusion de saint Bernard, soit donc toujours votre asile, et dans les dangers et dans les tentations. Pensez à Marie, invoquez Marie dans le trouble de la conscience, dans l'assaut des passions, dans les situations orageuses du monde. Du fond même et de l'abîme d'un cœur où a régné le péché, où il règne actuellement, où il voudrait régner encore, élevez d'ardents soupirs, des désirs sincères, d'humbles prières vers Marie; *Mariam cogita, Mariam invoca.* Non, ce n'est pas elle qui est votre juge, mais elle le fléchit. Ce n'est pas elle qui accorde les grâces, mais elle les obtient. Ce n'est pas elle qui est l'arbitre suprême de votre destinée, mais elle engagera le Dieu des miséricordes à les répandre sur vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour la fête de la Purification de la très-sainte Vierge.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysis, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II, 22.)

Le temps de la Purification de Marie, prescrit par la loi de Moïse, étant arrivé, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Voilà, chrétiens auditeurs, dans les paroles de l'évangéliste, l'exposition abrégée du mystère que l'Église honore dans ce saint jour. J'y retrouve dans la double idée

qu'elles nous offrent et le souvenir de deux lois différentes renfermées dans celle de Moïse, et la fidélité de Marie à les accomplir toutes deux. Marie vient se purifier : c'est la loi de Moïse imposée aux mères. Marie vient offrir son Fils : la loi en exprimait aussi l'obligation. Dans l'accomplissement de chacun de ces deux devoirs j'aperçois un caractère particulier qui résulte d'un même principe, et c'est le simple développement des divers rapports qui distinguent cette double obéissance de Marie qui m'a paru le plus propre à mettre sous vos yeux ce que nous lui devons de vénération et de reconnaissance, ainsi qu'à nous fournir en même temps un fonds d'instruction également utile et à notre édification, et à la réformation des mœurs.

Marie est Mère de Dieu et elle se soumet à la loi. Quelle sublime docilité! Elle est Mère d'un Dieu sauveur, et elle l'offre à Dieu : quelle frappante générosité!

En deux mots, qui vont faire le partage de ce discours, je dis que, dans le mystère de ce jour, Marie, en qualité de Mère de Dieu, nous donne le plus grand exemple ; ce sera la première partie. Je dis que Marie, en qualité de Mère d'un Dieu sauveur, fait pour nous le plus grand sacrifice : seconde partie. Tel est l'avantage de la religion, que la connaissance approfondie des mystères qu'elle propose à nos esprits devient la source abondante de la morale qui doit diriger nos cœurs et régler notre vie. Supplions-la de nous obtenir de l'Esprit-Saint la grâce de profiter de l'une et de l'autre instruction qu'elle nous donne. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Donner la loi, c'est le propre de l'autorité. S'y soumettre, c'est le devoir de la dépendance. Mais porter le respect pour l'autorité jusqu'à aimer la dépendance, remplir les devoirs d'une soumission libre au prix des plus nobles efforts, et mettre sa gloire dans l'obéissance, c'est prouver tout ensemble et la grandeur du Maître qui inspire de tels sentiments, et la grandeur de la fidélité qui lui en fait hommage. Or, voilà ce que nous présente aujourd'hui Marie, par une soumission volontaire à une loi à laquelle elle n'était pas assujettie, par une soumission généreuse à une loi dont l'observation était humiliante, par une soumission publique à une loi qu'elle se fait honneur d'accomplir. L'amour de la loi de Dieu, le courage à vaincre les difficultés de la loi de Dieu, le zèle pour les intérêts de la loi de Dieu; voilà, chrétiens, ce que nous prêche par son exemple, la Mère d'un Dieu.

Eh! quel motif la conduit en ce jour au temple? Est-elle soumise à la loi commune dans sa nation, cette Mère privilégiée, pour laquelle ont été interrompues les lois mêmes de la nature? Quel sacrifice d'expiation peut offrir le prêtre pour celle que l'ange du Seigneur a saluée comme pleine de grâce? Devait-elle, pendant un temps, être éloignée du temple de Dieu, quand un Dieu l'a choisie elle-même pour son temple? Non, mes chers auditeurs; mais si la loi se tait, l'amour de Marie pour l'auteur de la loi se fait entendre. Elle s'empresse à se soumettre à Dieu, parce qu'elle sait que la soumission honore les droits de Dieu. Et, comme, selon la pensée du Prophète-Roi, il fallait aux hommes une loi qui leur fît comprendre que la dépendance est essentiellement leur apanage (*Psal.* IX, 21), dans sa qualité de créature, Marie trouve le motif de son obéissance au Créateur. Et si l'esprit de la loi forme en sa faveur une exception, le privilége que son cœur recherche, c'est de marquer à Dieu l'ardeur de ses sentiments, par le respect qu'elle a pour sa loi.

Exemple de perfection qui ne doit pas sans doute nous étonner dans la Mère de Jésus-Christ, du divin Législateur qui déclare lui-même n'être pas venu pour se soustraire à la loi, mais pour l'accomplir : *Non veni solvere legem...... sed adimplere.* (*Matth.*, V, 17.) Comment Marie n'eût-elle pas aimé l'obéissance, remplie comme elle l'était des maximes du Fils adorable qui n'avait voulu naître d'elle que pour se rendre obéissant jusqu'à la mort? Mais exemple de perfection qui nous instruit éloquemment de ce que doit produire ce saint amour de la loi de Dieu. C'est cet amour de la loi de Dieu qui soutient un nombre encore assez grand d'âmes ferventes qui ne croient jamais faire plus qu'elles doivent, lors même qu'elles pratiquent ce qui n'est pas essentiellement un devoir; qui, sachant distinguer ce que Dieu ordonne et ce qu'il conseille, mettent entre l'un et l'autre la différence qui s'y rencontre, sans la laisser apercevoir dans leurs œuvres; qui, étendant, dit saint Bernard, les limites de leur docilité, ne mettent aucune borne au désir de leur charité, et qui, dans ce désir seul de plaire à Dieu, trouvent un motif aussi efficace que dans la force de ses préceptes, ou dans la terreur de ses vengeances. C'est cet amour de la loi qui devrait fortifier ces chrétiens lâches qui semblent ne l'être qu'à regret. Réduits à sentir que la loi de Jésus-Christ est un joug, ils ne savent pas éprouver que, selon sa parole, il est léger. Ils ne connaissent que la contrainte dont la nature gémit, sans se ménager les adoucissements que les vues de la foi opèrent. Ils se regardent comme des esclaves, parce qu'ils oublient qu'ils sont les enfants; et, par la manière dont ils obéissent trop souvent, ils n'annoncent que la peine qu'ils ont d'obéir. C'est cet amour de la loi qui devrait éclairer ces âmes imprudentes qui, en avouant que la loi est la règle de leurs actions, voudraient en même temps qu'elle fût encore le terme de leurs mérites; qui ne cherchent à approfondir leurs obligations, que pour ne pas en excéder l'étendue; qui se montrent aussi occupées à défendre les droits que la loi leur laisse, qu'à satisfaire aux droits du Seigneur qu'elle leur découvre. D'où il arrive

que l'on considère uniquement dans les œuvres, ce qui est d'une obligation étroite, et qu'on néglige celles qui paraissent moins importantes; que, par ces négligences, dont la légèreté rassure, ou se prépare, selon la menace de l'Esprit-Saint, des chutes dont le malheur est effrayant; que, dans certaines occasions, surtout dans certaines matières, où le point précis du devoir se détermine moins aisément, on n'en fait pas même assez, dès qu'on craint d'en faire plus, et qu'on s'expose à transgresser essentiellement la loi, en voulant trop restreindre la manière de le remplir. Je parle d'amour de la loi; quel langage pour des hommes indépendants par goût, et qui s'efforcent à le devenir par principe, à dessein de s'affranchir de la loi! Ne voudraient-ils pas se persuader, et persuader à autrui qu'il est indigne de Dieu d'avoir daigné nous en donner une? Et combien de fois ils exaltent la grandeur de ce premier Etre, uniquement pour en conclure qu'aucun hommage, de la part des hommes, ne peut l'intéresser, et qu'il n'y prête aucune attention : *Non videbit Dominus.* (*Psal.* X, 13.) *Non requiret.* (*Psal.* XCIII, 7) Orgueil également aveugle et humiliant de l'homme, lorsque, pour étendre à son gré une liberté dont il abuse, il voudrait qu'elle n'eût aucune règle qui la dirige! Et comment ne connaît-il pas que la plus belle prérogative des plus parfaites créatures de Dieu sur la terre, c'est l'obligation spéciale d'en glorifier le Créateur, d'en recevoir des lois, et de lui obéir?

Oui, mes frères, c'est sur la véritable idée de Dieu et de l'homme qu'est solidement fondé l'amour de la loi du Seigneur. Essentiellement auteur et amateur de l'ordre, Dieu a dû ne pas livrer l'homme à tous ses déréglements. Essentiellement sage, Dieu a dû communiquer à l'homme les régles de sa sagesse, dès que l'homme a la faculté de les connaître et de pouvoir les suivre. Essentiellement premier principe de l'homme, la fin dernière de l'homme, Dieu a dû lui marquer la voie qui le conduit à lui. Essentiellement le maître de l'homme, Dieu a dû exiger le tribut de sa soumission. Pour la chérir cette sainte loi, il devrait suffire de connaître Dieu. Puisqu'il est évidemment l'Arbitre suprême de l'univers; il est donc juste que tous les hommes reconnaissent ses droits. Il devrait suffire d'aimer l'ordre; car il est dans l'ordre qu'il y ait une première autorité à laquelle tout soit assujetti; or, il y aurait des hommes indépendants, s'il n'y avait pas un Souverain universel et et une loi générale. Il devrait suffire d'aimer les hommes; la loi de Dieu veille à leur intérêt commun; fidèlement observée dans le monde, elle procurerait le bonheur; et il n'est qu'elle qui puisse l'y faire régner. Il devrait suffire de s'aimer solidement soi-même; non, non, l'on n'est vraiment tranquille et solidement heureux, que quand on vit selon la loi de Dieu. Les plaisirs trompent, les passions tyrannisent; l'impiété ne produit point la paix. Jamais, non jamais le désordre ne saurait être la source de la véritable félicité. *La paix, Seigneur, et une paix abondante,* disait le Prophète, *est le partage de ceux qui chérissent votre loi : « Pax multa diligentibus legem tuam. »* (*Psal.* CXVIII, 75.) Pénétrée de ces principes, Marie saisit l'occasion de rendre à l'autorité du Seigneur un éclatant hommage; et, par les sacrifices de son obéissance, elle s'élève au-dessus des efforts que suppose cette vertu. A quel prix obéit-elle à la loi de la purification? Second caractère de la soumission de Marie, dont la générosité vient nous armer de courage contre les difficultés de la loi.

De quoi s'agissait-il, chrétiens, pour cette illustre Vierge? Après avoir été spécialement choisie, et comblée d'honneur parmi toutes les créatures, il s'agissait de venir se confondre avec toutes les femmes d'Israël. Après avoir saintement préféré devant Dieu le mérite de la virginité à la gloire de la maternité divine, il s'agissait de renoncer extérieurement à l'éclat de la vertu qui lui était la plus chère, sans jouir de la distinction signalée d'un titre qui conciliait les honneurs de l'une et de l'autre. Tandis qu'elle était l'ornement de sa nation, il s'agissait d'en observer les usages comme faisant simplement partie de ce peuple. Que de spécieuses raisons pour ne pas s'y conformer! Que n'annonce-t-elle que, Mère du Messie promis, c'est par elle que le Seigneur accomplit sa parole? Que ne publie-t-elle, que cette parole féconde en miracles a opéré dans elle le prodige qu'avait prophétisé Isaïe? Que ne fait-elle retentir le temple de ce cantique d'actions de grâces, que produisit le saint transport de sa reconnaissance dans la maison d'Elisabeth? Les bienfaits mêmes de Dieu semblent l'autoriser à ne pas lui immoler les priviléges les plus sacrés, par l'humiliation d'une si rigoureuse obéissance.

Eh! c'est précisément, mes chers auditeurs, parce que Marie a reçu de Dieu les plus grands bienfaits, qu'elle se fait un devoir de la profonde humilité qui les voile. Rien ne fut impossible à Dieu dans l'exécution des magnifiques desseins qu'il avait sur elle. Elle va prouver, dès qu'elle connaît les vues de Dieu, que rien n'est capable de ralentir son empressement à les seconder. Disons tout en un seul mot; elle envisage la loi : à ce nom tout doit céder.

Et c'est ici, mes frères, que l'exemple de Marie confirme singulièrement une vérité dont il est essentiel de vous convaincre : que ce ne fut jamais une raison d'éluder la loi de Dieu, que d'en opposer les difficultés; qu'accuser sans cesse la sévérité de cette loi, c'est essayer d'en détruire l'autorité; qu'il est visible que jamais aucune loi ne dominera sur les passions, si c'est des passions qu'on prend conseil pour en établir l'empire sur elles; que ce n'est point vouloir de loi, que de ne pas vouloir les efforts nécessaires pour la remplir; ou que c'est vouloir une loi qui n'en soit pas une, dès qu'elle ne demande aucun assujettissement. Car la loi est une règle. Or, comment, avec une règle, pour-

rait s'accorder la licence du déréglement?

Il faut donc (c'est la conséquence qui suit nécessairement de la certitude de ce principe), il faut, pour être vraiment fidèle à Dieu, une disposition de fermeté et de courage, une sainte intrépidité, un esprit de force que l'on nourrit dans soi-même par de grands motifs, et que Dieu ne manque point de soutenir par de grands secours. Etre véritablement soumis à la loi, c'est être déterminé à signaler son obéissance par tous les sacrifices qu'elle exige, par toutes les victoires qu'elle commande; c'est lui faire céder toute autre loi, celle des inclinations, des penchants, des désirs, et, pour parler avec l'Apôtre, la loi du péché (*Rom.*, XVII, 25); c'est se pénétrer vivement de cette importante maxime : que, dans le concours de tout autre intérêt, il n'en est aucun sur lequel celui de la loi de Dieu ne doive l'emporter; c'est s'armer, contre toutes les tentations qui nous attaquent, du bouclier impénétrable de la loi, qui en repousse efficacement les traits. Détermination qui, tout étendue et toute généreuse qu'elle puisse être, ne renferme, au fond que l'héroïsme absolument essentiel au christianisme, et sans lequel on ne remplit jamais les obligations du chrétien.

Etre véritablement soumis à la loi, c'est en écouter les ordres malgré les murmures de la nature, et les exécuter malgré ses répugnances; c'est la faire régner sur l'esprit dont elle soumet l'orgueil, sur le cœur dont elle dirige les affections, sur les sens dont elle réprime la fougue. C'est se conduire selon ses préceptes, souscrire à toutes ses rigueurs, lui immoler sa volonté, tout soi-même.

Etre véritablement soumis à la loi, c'est éloigner et ces dispenses qui ne sont qu'un prétexte pour la transgresser, et ces interprétations adroites qui ne sont que le moyen de l'altérer, et ces adoucissements coupables qui ne sont que l'art de la mitiger, et ces exceptions arbitraires de lieux, de circonstances, d'état, d'objets qui ne sont qu'une infraction de ses droits, et une injuste réclamation contre son autorité.

Etre véritablement soumis à la loi, c'est, comme Tobie, être inébranlable dans sa soumission; c'est, comme les Machabées, être prêt à sceller de son sang sa fidélité; c'est, comme Eléazar, la soutenir, s'il le faut, au prix même de sa vie. Et telles furent les dernières leçons par lesquelles l'illustre Mathathias enflamma la sainte ardeur de ses fils, les héros d'Israël, pour la loi que Dieu avait donnée à leurs pères : *Æmulatores estote legis, date animas vestras pro testamento patrum vestrorum.* (I *Mach.*, II, 50.) Eh! que serait, aux yeux du Seigneur, une obéissance lâche, qui n'exécute que ce qu'elle peut exécuter sans efforts; une obéissance partagée, qui refuse d'une part les hommages qu'elle rend de l'autre; une obéissance disproportionnée, qui n'est pas générale à l'égard d'une autorité universelle? Une soumission qui ne satisferait pas même les hommes, comment suffirait-elle, quand il s'agit des ordres de Dieu?

Morale gênante, je le sais, mais morale exacte et sûre, sans laquelle suivrait nécessairement le renversement de toute morale, puisqu'il n'est point de loi qui ne puisse présenter quelques obstacles à vaincre. Si la crainte de ces obstacles devait arrêter, elle rendrait sans effet toutes les lois. Morale gênante; mais c'est la morale expresse de Jésus-Christ, qui ne reconnaît pour les siens que ceux qui font la volonté de son Père, et qui ne traite d'amis que ceux qui accomplissent ce qu'il leur prescrit lui-même. Or, après qu'il nous a instruits, en nous ouvrant le ciel, que ce n'est point une route spacieuse qui doit nous y conduire; qu'il faut, pour y arriver, marcher à sa suite, et porter sa croix, se renoncer soi-même; voudriez-vous que nous vinssions ici rassurer votre faiblesse et assoupir votre courage, en trahissant tout à la fois et vos intérêts et ceux de la vérité. Morale gênante; mais, peu contents de n'en être pas les observateurs, vous oserez donc subordonner à vos idées, censurer, et, selon l'expression de saint Jacques, juger vous-mêmes de la loi de Dieu, tandis qu'il est seul législateur et juge de ses propres lois : *Unus est legislator et judex.* (*Jacob.*, IV, 4, 12.) Morale gênante; mais si cette gêne salutaire est un motif d'en secouer le joug, on voudrait donc que le Maître souverain oubliât ce qui lui est dû, pour ne consulter que l'indolence qui le lui dispute; que la sagesse du ciel ne s'expliquât que conformément aux vœux passionnés de la terre; que Dieu lui-même eût pour fin la satisfaction des désirs pervers de l'homme; ou que, premier arbitre de la loi, l'homme osât lui-même la dicter à Dieu? Ah! quelle loi, je vous le demande, quelle loi régnerait bientôt parmi les hommes, si ceux-là en étaient à leur gré les interprètes, qui se soulèvent contre la sévérité de la loi de Dieu? Et puisque, selon eux, cette loi est importune, parce qu'elle gêne; puisqu'elle ne gêne que les passions, il faudrait donc, à cette gênante importunité, substituer la loi des sens qui permet de les satisfaire, la loi de la vengeance qui permet de l'assouvir, la loi de la cupidité qui permet d'en suivre l'attrait, la loi de l'amour-propre qui rapporte tout à lui-même? Grand Dieu! Grand Dieu! que produira parmi les hommes la loi des passions, si votre loi cesse jamais de les gêner? Mais doivent-ils se plaindre d'une gêne que redoute la nature, quand vous leur promettez de l'adoucir par votre grâce? Si, par eux-mêmes ils ne peuvent rien, ignorent-ils qu'avec votre secours ils peuvent tout. Vainement leur faiblesse les excuse à leurs propres yeux; la force de plusieurs d'entre eux les condamne à votre tribunal. Car, puisqu'il est, mes chers auditeurs, dans tous les états, des chrétiens exactement fidèles à la loi de Dieu; comme eux, vous pouvez donc l'être. Il s'agit de le vouloir aussi sincèrement qu'eux.

A cette volonté généreuse, dont Marie

nous donne en ce jour un si bel exemple, elle ajoute le spectacle édifiant et public qui résulte de sa soumission. Ce n'est point en secret qu'elle obéit. Elle ne vient pas, il est vrai, répandre avec appareil dans le temple la splendeur de ses titres; mais, en même temps qu'ils y sont reconnus, elles les fait servir à la gloire de Dieu, à qui elle les doit; et, dans le sein des grandeurs qui la décorent, elle ne se montre occupée que du soin d'être parfaitement soumise à celui qui est la source de toute grandeur. D'une part, cet homme juste, que l'esprit de Dieu a conduit dans le temple pour y être témoin de tant de merveilles, se livre aux saints transports qui consolent sa vieillesse à la vue du Messie qu'il reconnaît. Il reconnaît donc aussi dans Marie l'auguste vierge qui a eu la gloire de donner au monde l'Espérance des justes, le Sauveur de la terre, l'Attente des nations. D'autre part, à ce cantique d'admiration viennent se réunir les acclamations d'une prophétesse d'Israël, qui publie à ce moment la gloire du Rédempteur, et qui l'annonce à tous ceux qui se confient aux saintes promesses. Or, au milieu de tous ces prodiges, au lieu de recueillir pour elle-même les honneurs de la distinction qui la relève, et d'entrer en part d'un éclat qui paraît sensiblement rejaillir sur elle, que laisse apercevoir Marie? Son désir d'observer la loi. Et ce n'est qu'après en avoir accompli ponctuellement toutes les cérémonies, quelle se retire pour se livrer de nouveau aux humbles douceurs d'une vie cachée : *Ut perfecerunt omnia secundum legem Domini.* (*Luc.*, II, 39.)

Pouvait-elle plus énergiquement nous instruire, qu'il n'est aucune élévation de rang qui puisse abréger l'intervalle immense qui se trouve nécessairement entre Dieu et tout ce qui n'est pas lui; dès qu'on le voit subsister tout entier dans la soumission de Marie, malgré sa qualité de Mère de Dieu? Et, lorsqu'à ce titre même, elle fait gloire de son obéissance, n'annonce-t-elle pas que le devoir des grands, c'est de donner l'exemple, et qu'un des plus estimables priviléges de leur état, c'est de pouvoir en donner de plus efficaces et de plus puissants?

A proportion qu'on est plus élevé que le reste des hommes, on est par là même plus exposé à leurs regards! D'où il suit qu'on est plus spécialement obligé d'honorer Dieu aux yeux des hommes. Pourquoi? Parce qu'il est de la justice de faire servir à la gloire de Dieu ses propres dons; parce qu'il est de la reconnaissance de faire remonter les biens à leur source; parce qu'il est de la subordination de reconnaître toujours la première autorité, et d'employer à la maintenir l'autorité qui en dérive. Tel est cependant le funeste effet de l'orgueil qu'inspire le monde, que souvent les avantages dont on y jouit deviennent presque la mesure de l'indocilité qu'on y oppose à la loi.

Il est sans doute encore des âmes vraiment généreuses, parce qu'elles sont solidement chrétiennes, qui s'y montrent ouvertement soumises, et qui confessent hautement la fermeté de leur créance par la publicité de leurs œuvres. Mais combien n'en est-il pas aussi, qui, sans abjurer les principes de la religion, craignent et évitent de les laisser apercevoir? Ils rougissent en public des sentiments que leur cœur avoue, et ils voudraient dérober au monde l'influence que les règles du christianisme ont sur leur conduite.

A la bonne heure, qu'on renferme humblement dans l'ombre du secret des actes particuliers dont une piété plus fervente est le principe, et dont l'ostentation corromprait le mérite; il ne leur faut que Dieu pour témoin. Mais quand il s'agit d'un principe formel de sa loi, est-elle excusable, cette vaine timidité qui hésite à produire aux yeux du monde la soumission respectueuse qu'exige la volonté du Seigneur, et la seule apparence d'une indécision n'est-elle pas un outrage fait à l'autorité qui commande? Quoi! tandis que l'irréligion lève l'étendard, tandis que le vice ne déguise que ses manœuvres, la vertu seule sera condamnée aux ténèbres, et les chrétiens n'oseront pas opposer à la contagion du monde l'édification des vertus? Dieu est-il donc un maître auquel il soit honteux d'appartenir, et pour lequel il soit humiliant de se déclarer?

Ah! mes frères, que bientôt avec ses droits la religion recouvrerait sa splendeur, si ceux que le peuple honore plus particulièrement l'invitaient efficacement, par l'exactitude de leur obéissance, à honorer Dieu. C'est à vous, peuple chrétien, que je m'en rapporte. Eûtes-vous jamais une idée plus vive de grandeur de Dieu, que lorsque vous voyez s'abattre devant lui toute grandeur humaine? Comprîtes-vous jamais mieux l'empire de la loi de Dieu, que lorsque vous voyez humblement rangés parmi ses serviteurs ceux qui sont vos maîtres? Sentîtes-vous jamais mieux que tous viennent de Dieu, que lorsque vous voyez ceux à qui il a donné des richesses lui en faire hommage? Connûtes-vous jamais mieux le pouvoir de la grâce de Dieu, que lorsque vous voyez la docilité qu'elle opère jusque dans le sein de la puissance? Par conséquent, heureuse situation que la vôtre, grands de la terre, lorsque vous vous montrez soumis à la loi de Dieu! Dès là, devenus les apôtres de cette loi sainte, j'ose le dire, vous en étendez le règne souvent avec plus de succès que nous ne pouvons le faire par notre zèle. Plus forte que nos discours, l'instruction que renferme votre exemple confond les prétextes qu'on nous oppose; plus touchante, elle pénètre des cœurs qui échappent à notre poursuite; plus frappante, elle entre comme nécessairement dans l'âme par le témoignage même des yeux; plus insinuante, elle fait chérir la vertu, puisqu'on aime toujours ceux dans qui on en voit les traits; plus durable, elle passe de bouche en bouche, comme une merveille et une preuve visible de cette grâce dont nous ne pouvons que

faire entendre la voix; plus continuelle, elle est inséparable d'une sage conduite; et une sage conduite devient toujours plus éloquente, à mesure qu'un rang plus élevé la fait plus apercevoir.

C'est donc principalement aux personnes distinguées dans le monde que nous devons adresser ces paroles de saint Paul à Timothée : *Soyez l'exemple des fidèles : « Exemplum esto fidelium.»* (*I Tim.*, IV, 12.) Car il est de leur part une espèce de ministère, si je puis user de ce terme, dont les fonctions, quoique différentes de celles des ministres de la religion sont vraiment importantes au bien de la religion, même. Sans doute, comme le peuple, les grands doivent écouter la voix de Dieu et des pasteurs de son Eglise ; mais ils ont une obligation particulière, et c'est de donner aux peuples l'exemple de cette soumission. Ce n'est donc point assez pour eux de suivre en secret la voix du salut, ils doivent y marcher ouvertement, pour servir de guide à ceux à la tête desquels la Providence les a placés. Le crédit, le pouvoir, les richesses, la naissance, c'est du ciel qu'on les tient, qu'ils servent à édifier la terre. Le Seigneur déclare qu'il est jaloux de l'honneur qui lui est dû en présence de son peuple. Comment donc en agirait-il avec ceux qui, par l'audace de leur révolte, décréditent l'observation de la loi; qui, dans l'abondance des bienfaits de Dieu, n'étalent qu'une superbe ingratitude, qu'une aveugle fierté, une indépendance scandaleuse; et qui oublient qu'on n'est jamais plus digne du respect des hommes, que lorsqu'on apprend aux hommes à respecter la loi de Dieu? Marie, en qualité de Mère de Dieu, nous donne un grand exemple de la soumission à la loi de Dieu. Voyons quel sacrifice elle fait pour nous, en qualité de Mère d'un Dieu sauveur.

SECONDE PARTIE

Tout ce qui peut caractériser un grand sacrifice est évidemment rassemblé dans celui que Marie offre au Seigneur, en lui présentant Jésus-Christ. Sacrifice infiniment précieux, à en examiner l'objet : c'est un Dieu qu'elle présente; sacrifice absolument universel, à en considérer l'étendue : c'est à toutes les volontés de Dieu qu'elle le dévoue; sacrifice singulièrement touchant, à en examiner toutes les circonstances : c'est une mère qui offre son Fils avec la double connaissance et des perfections d'une telle victime, et des douleurs auxquelles elle est destinée; sacrifice qui surpasse tout par sa valeur, qui s'étend à tout par sa nature, qui réunit tout dans ses rigueurs. Voyons avec reconnaissance ce qu'elle fait pour le salut du monde, et apprenons ce que nous devons faire pour le nôtre.

Il est arrivé le moment où, selon la parole du prophète, le Maître souverain, que les Juifs attendaient, se hâte de venir dans son temple : *Statim veniet ad templum suum Dominator quem vos quæritis.* (*Malach.*, III, 1.) Et dès lors se vérifie cet autre oracle qui avait annoncé la supériorité de la gloire dont le Messie devait remplir la maison de Dieu : *Implebo domum istam gloria.* (*Agg.*, II, 8.) C'est en effet par la présentation que Marie fait de Jésus-Christ, dans le temple, que le temple du Seigneur lui offre une gloire parfaitement égale à celle qu'il mérite, et infiniment supérieure à celle que toutes les créatures réunies pourraient lui rendre. C'était la loi d'offrir à Dieu les premiers nés d'Israël, en action de grâce pour les faveurs dont Dieu combla son peuple, et comme un hommage dû à la souveraineté du domaine de Dieu. Ainsi lui-même avait-il exprimé clairement ses droits en déclarant solennellement que tout lui appartient : *Mea sunt omnia.* Et Marie vient y satisfaire selon toute leur étendue.

S'offrir elle-même à Dieu, c'est ce qu'elle a fait dès les premiers instants de son être : se vouer entièrement au service de Dieu, ça été le premier désir de son cœur : s'élever à Dieu par la plus sublime perfection, c'est le caractère qui la distingua toujours. Mais, comme ce n'en est point assez pour procurer un honneur infini à Dieu, puisque tout est nécessairement borné dans les créatures, elle ne trouve que dans le Dieu sauveur, dont elle est la Mère, la matière d'un sacrifice, dont la grandeur se mesure sur la grandeur de Dieu. Elle accourt au temple, et là, présentant à Dieu non plus simplement elle-même et sa soumission ; non simplement les vœux de la terre et les louanges du ciel, non simplement, comme les autres mères, un premier-né, mais un enfant qui, par sa qualité de premier-né de toutes les créatures, veut les faire entrer en part de ses mérites, ennoblir et sanctifier leurs hommages, un enfant qui est anéanti devant Dieu, quoiqu'il puisse, sans rien lui dérober de sa gloire, se dire égal à Dieu, un enfant qui est le don le plus excellent que Dieu ait pu faire au monde, et que le monde puisse offrir à Dieu; elle acquitte en même temps, et ce que le domaine de Dieu exige, et ce que lui doit la reconnaissance.

Car, que signifie, de la part de Marie, la présentation de Jésus-Christ dans le temple? C'est, mes chers auditeurs, qu'elle se dépouille des droits que lui donne sa qualité de Mère, pour que tout cède aux droits de Dieu; c'est qu'elle lui présente ce qu'elle a de plus cher, et ce que l'univers a de plus grand, pour reconnaître et pour honorer le suprême empire de Dieu. Comme si elle disait à Dieu : Vous me l'avez donné, Seigneur, j'étais indigne de cette gloire ; recevez-le de mes mains, pour que je puisse contribuer ainsi à la vôtre; vous me l'avez donné pour vous, je n'en usurperai pas la possession pour moi-même. Tout Dieu que vous êtes, vous ne pouvez rien faire de plus grand pour moi; je vous le présente, parce que je ne crois pas devoir rien faire de moins pour vous. Tout vous appartient par droit d'autorité et de puissance; je veux que, de ma part, tout soit à vous par soumission et par amour.

Excellente disposition du cœur de Marie ! Loin d'elle ces vices, hélas! trop communs de tant d'âmes peu généreuses qui, forcées à convenir que c'est de la libéralité de Dieu que dérivent tous les biens dont elles jouissent, gémissent cependant de la nécessité de lui en payer un légitime tribut; qui regardent presque comme une dure violence la juste demande qu'il leur en fait; qui se persuadent, pour peu qu'elles accordent à ses désirs, qu'elles le servent à trop grands frais ; qui s'approprient une possession indépendante de ces mêmes biens dont elles disputent à Dieu le saint usage; et qui voudraient au moins n'être obligées à lui rendre que ce qui leur coûterait peu de lui céder.

Ainsi, c'est de Dieu qu'est émanée dans les hommes, cette intelligence, la plus noble et la plus précieuse portion de leur être: mais, parce que Dieu en exige le sincère hommage par la soumission de l'esprit à l'autorité de sa parole, c'est surtout du joug et des ombres de la foi que l'on murmure ; comme si c'en était trop de subordonner les faibles connaissances de la raison humaine à la vérité infaillible et aux lumières de Dieu. C'est Dieu qui forme leur cœur, siége des affections dont il doit être l'objet, puisqu'il en est le principe ; mais, parce que ce cœur éprouve quelquefois des sentiments qu'il est ordonné de combattre, on se récrie contre l'obligation d'immoler à Dieu ceux qu'il est défendu de nourrir. C'est Dieu qui est incontestablement le suprême auteur de la vie, et au service duquel on doit l'employer tout entière; mais, parce qu'il est dans la vie un temps qui plus particulièrement semble inviter à en jouir, on croit en faire assez de revenir à Dieu sur le retour de l'âge, après s'être réservé les criminels amusements de ce qu'on appelle les beaux jours. C'est de Dieu qu'on a reçu certains avantages, certaines prérogatives; mais à mesure qu'elles flattent plus, on est aussi plus obstiné à s'en dessaisir. Les droits, le rang, les douceurs, les espérances, la fortune qu'offre le monde ; voilà l'obstacle et le grand obstacle que tous les jours on oppose a la voix de Dieu, à l'attrait de ses invitations, aux desseins de perfection que la grâce cherche à inspirer ; et ce qui a le plus de valeur à nos yeux est presque toujours ce que nous refusons de sacrifier, comme si les biens que Dieu nous prête nous appartenaient, et qu'il en perdît le domaine dès qu'il nous a permis d'en user. Ah ! mes frères, entrons en esprit dans le temple. Connaissons ce que Dieu mérite, par le prix de l'oblation qu'il reçoit. Eh ! quelle oblation ! Remarquez, mes chers auditeurs, ce second trait qui lui est propre. Oblation totale de la part de Marie : elle dévoue Jésus-Christ à toutes les volontés de Dieu.

Oui, c'est dans le temple que Marie vient faire devant Dieu la solennelle acceptation de tout ce qui pourra contribuer à en accomplir les desseins. Elle entre dans les intentions de Dieu avec cette étendue de volonté qui ne connaît d'autre règle que la volonté divine. Elle n'excepte rien de ce que Dieu n'a pas excepté; et, offrant le Sauveur, elle laisse à Dieu seul le soin d'opérer par lui, selon ses vues, le salut du monde. Dès ce moment, elle remet Jésus-Christ entre les mains de Dieu qui l'envoie sur la terre; elle le livre sans réserve à tous les arrangements de ses décrets, elle le confie tout à la fois et à sa justice qu'il doit satisfaire, et à sa miséricorde dont il doit établir le règne, sans s'opposer aux moyens rigoureux concertés entre l'une et l'autre, elle le présente dans le même esprit dans lequel Jésus-Christ s'offre lui-même. Il a dit, en entrant dans le monde, qu'il y venait pour accomplir la volonté de son Père ; il dira un jour à Dieu : Qu'il ne soit pas fait selon ma volonté, mais selon la vôtre, et voilà ce qu'exprime énergiquement l'oblation entière que fait Marie : *Tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.* (*Luc.*, II, 22.)

C'eût été là cependant l'occasion, s'il en fut jamais, de chercher à borner les desseins de Dieu, puisque c'eût été du Fils même de Dieu qu'elle eût soutenu les intérêts. Que n'eût-elle pas eu à alléguer pour modérer la sévérité des traitements auxquels il devait être exposé, pour tempérer l'amertume des fonctions de Sauveur, dont il pouvait à des conditions moins onéreuses mériter le titre ; et pour s'épargner à elle-même le torrent de douleurs qui devait l'environner ?

Ah ! chrétiens, en juger ainsi, ce serait oublier qu'il appartient à Dieu et qu'il n'appartient qu'à lui de nous tracer la route que nous devons suivre; que c'est à lui seul à fixer le prix du salut dont il connaît seul toute la valeur; que c'est évidemment courir le risque de n'atteindre pas le terme que Dieu y propose, si l'on entreprend de régler les conditions auxquelles on veut y parvenir. Malheur à nous par conséquent, si, en paraissant nous soumettre à Dieu comme à l'arbitre de nos destinées, nous osons, s'il m'est permis de le dire, gêner sa providence en même temps que nous croyons l'honorer; l'assujettir à nos idées, tandis que nous devons nous abandonner à sa sagesse ; censurer ses dispositions au lieu de les adorer ! Il est permis sans doute de représenter à Dieu nos maux et de lui en demander la délivrance; mais il ne l'est pas et il ne peut l'être, de combattre ses volontés par la rébellion de la nôtre; de ne pas souscrire à ses ordres que quand ils nous plaisent; de ne vouloir marcher que dans les voies du salut qui sont conformes à nos goûts ; disons-le clairement, de vouloir un jour partager le royaume de Jésus-Christ, sans vouloir participer à sa croix.

Erreur donc, erreur funeste dans ceux qui se font à eux-mêmes le système et le plan de leur sanctification; qui en arrangent les projets et en déterminent les moyens; qui éclatent en murmures lorsque Dieu en substitue de moins doux et de plus efficaces; qui comparent avec la leur, pour s'en plaindre dans un esprit d'indocilité, la situation

de ceux que Dieu, par des chemins moins difficiles, conduit au bonheur du terme. Cependant, n'osons-nous pas l'accuser en secret de ce qu'il nous marque un sentier plus épineux pour arriver à la vie? Et lorsque nous lui demandons d'ouvrir le ciel à nos désirs, ne voudrions-nous pas aussi qu'il nous consultât sur le choix des mérites qui peuvent nous y faire entrer? Si nous disons avec le prophète : *Vous êtes mon Dieu : « Deus meus es tu; »* ajoutons-nous, comme lui, dans le sentiment d'une résignation entière : *C'est à vous à régler mon sort : « In manibus tuis sortes meæ. »* (*Psal.* XXX, 16.)

Et telle est, cependant, mes frères, l'étendue de la soumission que vous devez à la volonté de Dieu. Pourquoi? Non-seulement pour honorer les droits de la suprême autorité, mais encore pour confier vos plus chers intérêts aux vues de sa miséricorde. Dieu vous connaît, et vous ne vous connaissez pas vous-mêmes. Mieux que vous sans doute il sait ce qui vous convient. Tel moyen de salut que vous rejetteriez, est précisément celui qu'il faut employer pour vous sauver. Peut-être, si le choix vous était libre, ou l'appât d'un bien sensible vous entraînerait, ou un fol amour vous aveuglerait, ou une pusillanimité dangereuse vous découragerait, ou une présomption téméraire vous égarerait. Peut-être le siècle vous séduirait par ses illusions, la gloire par son éclat, l'abondance par ses délices, la prospérité par ses attraits; peut-être passeriez-vous aisément des charmes de la tranquillité aux langueurs de l'indolence, d'une vie douce à une vie dissipée, d'un état florissant à des vues d'ambition, d'un succès heureux à de fastueux projets. Peut-être l'exemption des maux produirait l'abus des biens; les agréments de la vie vous en feraient oublier le terme, les bienfaits temporels de Dieu vous inviteraient à violer ses lois, le goût d'une félicité passagère éteindrait dans vous le désir de l'éternelle béatitude. Peut-être seriez-vous stupidement attachés à vos possessions, si vous étiez riches; fièrement impérieux, si vous étiez puissants; orgueilleusement enflés de vos talents, s'ils étaient applaudis; enivrés cruellement des plaisirs du monde, s'il vous était accordé d'y avoir part. Peut-être ce genre de vie vous perdrait, si vous pouviez l'embrasser; cet établissement dont la pensée vous flatte, vous exposerait, si vous pouviez le réaliser; le danger de cette place vous pervertirait, si vous pouviez l'occuper; la splendeur de ce rang vous éblouirait, si vous pouviez y monter. Ah! laissez donc à Dieu seul, qui vous montre le terme, le soin de vous marquer aussi la route. Comme il est l'auteur de votre salut, qu'il soit aussi le distributeur des secours salutaires qui réussiront à l'opérer. Offrez-vous à Dieu pour qu'il soit glorifié dans vous; abandonnez-vous à ses desseins, pour aller à lui selon ses vues. Le moyen de lui plaire, c'est de vouloir ce qu'il veut; la manière de le servir, c'est d'agir et de souffrir comme il le veut. C'est là ce que nous enseigne Marie; elle achève de nous instruire par ce qu'il y a de touchant dans les circonstances qui viennent illustrer son sacrifice.

Avant elle, plusieurs femmes vertueuses, devenues mères par une protection spéciale du Seigneur, lui en avaient témoigné leur reconnaissance, ou par le nom même qu'elles donnaient à ces enfants de bénédiction, comme la mère de Ruben, de Siméon, de Lévi et de Judas; ou en les consacrant spécialement à son service; ainsi le fit solennellement la mère de Samuel. Mais à quel ministère étaient-ils destinés? A l'honneur, ou d'être les chefs du peuple de Dieu, ou de l'instruire et de l'éclairer. C'est à la rigoureuse fonction de sauver tous les hommes et d'en payer la rançon, que Marie vient aujourd'hui dévouer Jésus-Christ. Et ce n'est pas assez encore qu'elle l'offre à Dieu sans réserve dans le temps même de cette oblation, elle en connaît toutes les suites. Car, pour ne rien omettre des différentes particularités de ce mystère, quel est d'une part, ce transport d'allégresse dans le saint vieillard que le ciel inspire; et de l'autre, cette prophétie douloureuse qu'il fait entendre à Marie?

Heureuse mère! Voyez tressaillir de joie Siméon, lorsque, tenant dans ses bras le Désiré des nations, dans le ravissement d'une âme attendrie, il s'écrie qu'il est prêt à descendre sans regrets dans les ténèbres du tombeau, satisfait d'avoir vu briller la lumière qui doit éclairer les peuples, et qu'il ne lui en coûte plus de quitter la terre, dès qu'il a eu la consolation d'y adorer son libérateur: *Nunc dimittis servum tuum in pace.* (*Luc.*, II, 29.) Mais, ô contraste lugubre, en ce moment, quel avenir il étale aux yeux de Marie! La destinée du divin Enfant se dévoile; que d'oracles dans un seul! Que de douleurs il annonce au Fils, en parlant du glaive qui doit percer le cœur de la Mère! Dans l'énergie de ce seul mot, quel prophétique tableau des tourments préparés à l'un et à l'autre : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius!* (*Ibid.*, 35.)

Ainsi, la même voix qui exalte les divines grandeurs de Jésus, présage que Jésus sera immolé à la vengeance divine. Marie présente Jésus au berceau, et déjà elle l'aperçoit sur le Calvaire. Elle ne voit couler encore que les larmes de son enfance, et déjà elle anticipe la vue de Jésus arrosé de son sang. Elle l'offre comme le digne objet des complaisances de Dieu, et déjà elle se le présente expirant sous les coups de sa justice. Du temple où il est offert elle se transporte au lieu qui doit consommer ses supplices; des bras de Siméon elle le voit passer entre ceux de la croix. Il s'agit d'un Fils, et cette prédiction s'adresse à la Mère! Elle est mère : et que lui en disent les sentiments? Elle est mère! Avec quelle éloquence son cœur maternel doit lui peindre et les charmes d'un tendre enfant, sur lequel sont gravés les traits de la majesté d'un Dieu, et les per-

fections d'un Fils que, par devoir comme par amour, elle adore; et les miséricordieux desseins qui l'ont fait naître parmi son peuple; et la sublimité des leçons par lesquelles il vient l'instruire, et la force des exemples qu'il se prépare à lui donner! Et cependant il périra cruellement par les mains de ce peuple même. Elle est mère: et elle se voit chargée de nourrir, dans son fils, la victime que Dieu demande. Elle est mère: son fils est Dieu, mais c'est un Dieu Sauveur; quel état pour Marie! A quel prix elle soutient le poids de sa gloire! A quelle épreuve se trouve sa foi! A quels traits est marqué son sacrifice! Elle en voit la certitude, elle en entend annoncer les rigueurs; elle en fixe l'appareil.

Ah! c'est ici singulièrement, mes chers auditeurs, que je vois se développer tout entière la grande âme de Marie. Elle connaît à quoi elle s'engage pour le salut du monde que Jésus-Christ vient racheter. Elle s'engage à tout, et ne rétracte rien. Ce n'est donc pas ici un de ces désirs de ferveur que quelquefois un goût sensible produit, et qui s'évanouit avec l'attrait qui le vit naître. Ce n'est pas une de ces offrandes que précipite l'impression d'un saint mouvement, mais qu'on reprend bientôt, ou qu'on partage après l'instant d'un courage passager que le cœur ne sait pas entretenir. Ce n'est pas un de ces accès d'une ardeur subite où l'on regarde tout comme convenable à ses forces, quand il suffit de se persuader qu'on peut, et où l'on ne trouve plus rien de possible, dès qu'il faut efficacement vouloir. C'est une fidélité que rien ne dément; c'est une constance que rien n'ébranle, c'est une générosité que rien n'affaiblit. Caractère frappant du sacrifice de Marie.

Dieu connaissait ce grand cœur, et ce n'était pas en exposer l'héroïsme que de lui ouvrir toute l'étendue de la pénible carrière qu'il lui fallait parcourir. Il en use autrement à notre égard: il nous voile la route qu'il nous a marquée, pour ne pas alarmer notre timide faiblesse, et pour que nous n'abandonnions pas tout dessein de victoire, à la seule idée des combats qu'il faudra livrer. Hélas! comme des enfants auxquels on déguise l'amertume du remède qui doit les guérir, Dieu, dans sa bonté, nous surprend par des coups salutaires, dont il nous aide par sa grâce à soutenir l'effort, après nous en avoir longtemps épargné la vue. Au lieu de nous montrer, comme autrefois à saint Paul, ce que nous aurons à souffrir, il se contente de nous y préparer: il couvre ses desseins pour ne pas irriter notre résistance, et l'ignorance dans laquelle il nous laisse de l'avenir qui nous attend, est un ménagement de sa part pour nous l'adoucir.

Mais avons-nous du moins la courageuse docilité de plier volontairement sous sa main, lorsqu'il l'appesantit sur nous? Ne perdons-nous pas au contraire le mérite de nos épreuves? Presque toujours l'affliction est le signal de nos révoltes. On ne sait pas souffrir les malheurs qu'on n'a pas su prévoir, et qu'il ne nous permet pas d'écarter. Et, parce qu'on ne veut rien sacrifier à Dieu, on fait céder le désir d'être à lui aux obstacles qu'il faudrait vaincre, aux douceurs qu'il faudrait s'interdire, aux mœurs du siècle qu'il faudrait abjurer. Ainsi, l'on vit et l'on meurt indigne d'obtenir la protection de Dieu dans le ciel, dès qu'on regrette de la mériter par des sacrifices sur la terre.

C'est par l'excellence de votre sacrifice, ô Vierge sainte, que nous sollicitons en ce moment la faveur d'offrir à Dieu ceux que son amour autant que sa justice nous demande. Réunis sous vos auspices dans son temple, n'aurons-nous rappelé à nos esprits la sublimité de vos exemples, la générosité de votre offrande, que pour en remporter lâchement un cœur plus rebelle à l'obéissance d'un Dieu? L'oblation du Fils d'un Dieu ne nous aurait-elle donné que d'infructueuses leçons? Plus vos vertus nous confondent, auguste Marie, plus aussi nous recourons au crédit que vous ont mérité vos vertus mêmes. Obtenez-nous cette docilité à la loi, dont vous êtes le modèle, par les mérites infinis du Fils adorable que vous offrîtes à Dieu comme sa victime. Adressons-nous avec confiance, mes chers auditeurs, à la mère de notre Sauveur, pour que ce Dieu Sauveur nous accorde la grâce de travailler efficacement à notre salut dans cette vie, et de régner éternellement avec lui. C'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMONS DIVERS.

SERMON I.

Pour le jour de la Dédicace.

L'HOMME FORMÉ PAR LA RELIGION.

In templo ejus omnes dicent gloriam. (*Psal.* XXVIII, 9.)

Tous les serviteurs de Dieu célébreront sa gloire dans son temple.

Il se vérifie sous nos yeux, cet oracle du Prophète. Ce temple, que la religion érigea au Seigneur, retentit de ses louanges, et les fidèles adorateurs du vrai Dieu s'y réunissent pour lui offrir leurs hommages. C'est cet hommage touchant du cœur qui donne du prix à la solennité de tous les autres. Dieu voit avec complaisance rassemblés dans sa maison ceux qui font une profession spéciale d'y entrer comme ses enfants; et c'est pour eux un jour de gloire et de félicité, parce qu'à l'exemple du peuple fidèle, ils trouveront

leur gloire et leur félicité dans les tabernacles du Seigneur.

Voilà tout ensemble, et le précieux effet et la consolation sensible des travaux que le zèle a entrepris, que la sagesse a dirigés, et que le succès a couronnés.

Mais, ne pensons pas, mes chers auditeurs, qu'à cet acte passager de religion, que chaque année renouvelle, se réduisent la gloire et le bonheur de ceux qui viennent y apporter des témoignages authentiques de leur piété. Pour leur consolation, autant que pour l'honneur du christianisme, retraçons ici le vrai caractère de ceux qui ont pour guide et pour règle, la religion.

L'impiété voudrait faire regarder la docilité à la suivre, comme une faiblesse, ou comme un esclavage. Paraître mépriser ou plaindre ceux qui y conforment leur conduite; essayer de les dépeindre comme peu dignes d'estime, ou les représenter comme malheureux, c'est là une double erreur à laquelle je vais opposer deux propositions: La première, c'est que l'homme formé par la religion, est véritablement grand; ce sera le sujet de la première partie: la seconde, c'est que l'homme formé par la religion est solidement heureux; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Est-il donc vrai, mes chers auditeurs, que la religion s'élève, pour ainsi dire, sur les ruines de l'homme, et que la sainteté dont elle lui fait une loi obscurcisse la vraie grandeur, qui doit être son apanage? On serait porté à croire qu'ils en jugent ainsi ceux qui, dans le fastueux dédain de leur orgueil, confondent l'humilité avec l'avilissement, la patience avec la bassesse, le mépris de la gloire avec l'insensibilité; en un mot, qui, tout occupés de ce que le monde appelle grandeur, méconnaissent celle qui naît de la religion. Pour leur en donner une idée, je demande à quel titre l'homme est véritablement grand? Il est, mes frères, ou une grandeur de vues, et c'est l'effet d'une lumière supérieure; ou une grandeur de sentiments, et c'est le propre d'un cœur noble; ou une grandeur de conduite, et c'est celle qui doit être une suite des deux premières. Or, je prétends qu'il n'est que l'homme formé par la religion qui soit véritablement grand, et dans ses vues, et dans ses sentiments et dans sa conduite.

Grandeur dans les vues: tel est, ai-je dit, le premier caractère de l'homme chrétien. Et cependant, je l'avouerai, il prononce avec une sorte d'indifférence les noms pompeux inscrits par la main des hommes dans le temple de gloire qu'érige la vanité. Il voit d'un œil froid les statues qu'on y place, les lauriers qui les y couronnent, le trône qu'on y dresse aux héros du monde, l'encens qui leur est offert, comme à des dieux, la chaîne des siècles qui les environne, l'apparente immortalité qu'ils en reçoivent, et les monuments de célébrité qu'on s'efforce à soustraire à la voracité des temps et au chaos de l'oubli, et j'ose appeler grandes des vues qui ne s'étendent pas jusqu'à ce terme. Ah! ne vous y trompez pas, mes chers auditeurs, c'est parce que les vues du chrétien s'étendent bien au delà, et que ce terme est trop rapproché; c'est parce qu'il a le regard trop perçant, et qu'il en porte bien plus loin l'activité; parce qu'il mesure ses prétentions sur ses droits, ses désirs sur son être, son ambition sur sa dignité, qu'il ne voit rien là qui l'attire, et moins encore qui le fixe. On a osé, pour caractériser les grands desseins du conquérant le plus célèbre, lui attribuer des larmes, quand il pensait que la terre bornait ses victoires. Vues bornées néanmoins que les siennes! Le monde créé paraissait les renfermer; et c'est l'auteur même du monde, c'est Dieu et sa gloire, Dieu et son bonheur, Dieu et son éternité, que la religion propose à l'homme chrétien. Le pieux auteur d'un ouvrage qui ne le cède en beauté qu'aux livres saints nous en trace en deux mots la sublime image, en le représentant élevé sur les objets présents qu'il domine, pour contempler les objets éternels après lesquels il soupire: *Stant super præsentia, et speculantur æterna.*

Suivons-le avec un regard d'admiration jusque vers le trône de Dieu, où la foi le conduit pour y puiser cette divine lumière qui dissipe le nuage des erreurs humaines. De là se voyant supérieur au monde auquel se soumettent en esclaves ceux mêmes qui aspirent à en être les divinités, il n'a garde de s'avilir par des désirs étroits ou limités, ou de s'abuser par des espérances fausses et trompeuses, ou de se concentrer dans une existence incertaine et momentanée, ou de se régler sur des opinions fragiles et chancelantes. Il aperçoit Dieu, il considère la terre, il s'interroge lui-même. Que lui paraît cette terre dépouillée des préjugés qui la transforment? Hélas! il voit le brillant de la réputation s'éclipser, l'éclat de l'honneur s'effacer, le lustre de la beauté se flétrir, la célébrité du nom s'évanouir, la gloire des empires disparaître, la terre se charger de ses propres ruines, et tout s'engloutir. Il voit les hommes, mais sous le voile de la bruyante dissipation qui les agite. Quelle inquiétude dans leurs désirs! Quelle vicissitude dans leur sort! Quelle stérilité dans leurs projets! Quelle instabilité dans leur fortune! Quelle brièveté dans leur vie! et c'est la douleur qui vient la finir! Il voit les heureux du monde: mais sous les dehors imposants du rang et de l'opulence, une amertume secrète trouble la tranquillité: une rivalité jalouse fait son malheur d'un bonheur plus grand auquel elle ne peut atteindre: la triste perspective d'une fin certaine en inspire la terreur: la seule crainte d'une révolution inopinée en fait sentir les revers. Il se voit lui-même, mais du milieu des ombres d'une mortalité humiliante, s'élève dans lui l'immense désir d'une âme que rien ne satisfait pleinement sur la terre, qui croit ne posséder rien dès qu'elle ne possède pas

tout ; que le cri de son immortalité rappelle sans cesse à un bonheur qui n'ait point de terme; qui gémit du vide que lui présentent les biens même qu'elle a le plus désirés. Il les voit, ces biens ; et ils sont inaccessibles par leur position, ou inconciliables par leur nature, ou redoutables par le mélange des maux qui s'y trouvent réunis, ou funestes par leurs abus. Non, dit-il à cette vue, entre ce que je vois et ce que je suis, il n'est point de rapport réciproque. Mon créateur peut lui seul être ma fin ; je suis son ouvrage, qu'il devienne ma possession ; tout infini qu'il est, il ne me faut rien moins pour me rendre heureux ; et ce bonheur m'est promis, et ce bonheur est celui pour lequel je suis créé, et ce bonheur est le seul qu'il dépende de moi d'obtenir. Ah! laissons donc, laissons ramper sur la terre, ceux à qui elle suffit! Je dis avec l'Apôtre que je n'ai point dans elle une cité permanente : je dirige toutes mes vues vers celle que je dois éternellement habiter : *Nom enim habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.* (*Hebr.*, XIII, 14.)

Et ne pensez pas cependant, mes chers auditeurs, que, par un dédain affecté de tout ce qui tient à la terre, l'homme chrétien méconnaisse ce que la raison nomme bienséance, ce que les lois humaines érigent en devoir, ce que la société mérite d'égards, ce qu'un jugement éclairé appelle honneur, ce que le bien public renferme d'intérêt, ce que la nature a de droits. Ne dégradons point par des traits chimériques le portrait d'une grandeur réelle. L'effet des grandes vues que la religion produit n'est pas un aveuglement stupide sur tous les objets, mais un discernement sage qui les apprécie, une préférence judicieuse qui les place au rang qui leur est dû, une estime raisonnable qui se proportionne à leur valeur. Non, la sagesse chrétienne n'est point opposée à la vraie sagesse de la raison qu'elle perfectionne; elle n'est opposée qu'à cette sagesse du monde dont saint Paul disait aux Romains qu'elle est ennemie de Dieu et rebelle à ses lois ; qu'à cette fausse sagesse que le même apôtre dit clairement être une folie devant Dieu : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* (I *Cor.*, III, 19.)

Or, c'est cette folie que le prophète reproche aux enfants des hommes, en leur reprochant la vanité de leurs attachements. (*Eccle.*, I.) C'est cette folie qui borne toutes leurs pensées à des objets présents et sensibles, sans qu'ils paraissent en apercevoir la caducité et le néant. C'est cette folie qui leur fait rechercher uniquement, pendant la vie, ce qui doit bientôt finir avec elle, sans réfléchir sur ce qui doit la suivre. Aveugles, eh ! voyez au moins votre tombeau à travers les fleurs qui le couvrent. Mesurez par la courte durée de vos jours la brièveté des plaisirs qui les absorbent ; jugez de la route que vous suivez par le terme où elle aboutit. Vous défendez-vous contre les clartés d'une vie future ? Mais quelle est donc alors la grandeur de vos vues, s'il ne vous reste de lumières que pour voir votre prochain anéantissement ? Portez-vous vos espérances au delà de la vie présente ? Mais quelle inconséquence d'espérer des récompenses, sans travailler à les obtenir ? Vous flattez-vous de les mériter? Mais tout occupés des douceurs du monde, n'est-ce donc qu'en jouissant du bonheur du temps que vous croyez vous rendre digne de celui de l'éternité ? Non, mes frères, non, vous n'avez pas de grandes vues, dès que la terre les fixe, dès que l'espace de cette vie d'un jour les borne, dès que Dieu n'en est pas l'objet. Cet humble fidèle, dont vous méprisez l'obscurité ; cet homme vigilant, dont la vie est une préparation soutenue au moment qui doit la terminer ; cette victime illustre qui s'arrache du milieu du monde pour s'immoler à Dieu dans la solitude ; ce héros chrétien qui ne se propose dans ses actions que l'heureuse immortalité, voilà les âmes vraiment éclairées, voilà les vrais sages. Vous les regardez en pitié, et c'est vous que plaint l'Apôtre ; c'est votre sagesse qu'il traite d'aveuglement : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Rom.*, I, 22.)

Je le sais, il est vrai, que du sein même des ténèbres de cette sagesse sont quelquefois sortis des rayons d'une lumière qui, quoique moins pure dans son origine, répandait de l'éclat. Le paganisme a eu ses héros, le monde a les siens; de grands sentiments ont paru caractériser les uns et les autres ; eh ! que serait donc la nature humaine, si elle ne formait que des cœurs qui la déshonorent? Mais, sans entrer ici dans un parallèle peu nécessaire et trop étendu, sans examiner en eux-mêmes les sentiments purement humains, ce qui nous forcerait souvent à moins estimer ce qu'ils sont que ce qu'ils paraissent, sans revenir à ces discussions anciennes et usées des dehors de l'héroïsme, et des faiblesses auquel il sert de voile, prenons une méthode plus abrégée.

Nous n'entendons parler de toutes parts dans le monde que de noblesse, de délicatesse, de générosité de sentiments. Ce langage est grand. Formé par le sentiment lui-même, il semble en être l'organe. On dirait qu'en même temps qu'il l'exprime, il doit le réveiller. A n'envisager aussi que les mœurs du monde, aisément nous avouerons qu'il flétrit encore universellement, par ses mépris, le sentiment ou d'une ambition violente qui se trahit par ses efforts, ou d'une haine aveugle dont l'exécration publique punit les noirceurs, ou d'un orgueil révoltant qui arme contre lui ceux qu'il humilie, ou d'une injustice marquée qui s'annonce par les cris qu'elle excite, ou d'une sordide cupidité qui ne rougit pas de ses artifices, ou d'une passion effrénée dont la licence se convertit en opprobre. Ah! il faudrait qu'il ne restât plus de sentiment sur la terre, si elle ne réclamait pas hautement contre de pareils excès.

Chrétiens, dites-moi, car c'est ici le point décisif sur lequel j'invoque votre sincérité : quand on n'est pas guidé par la religion, porte-t-on la pureté du sentiment jusqu'à conserver à l'âme l'empire qu'elle doit toujours avoir sur les sens? jusqu'à regarder comme un avilissement la faiblesse qui leur cède? jusqu'à estimer la vigilance secrète qui les captive? jusqu'à préserver l'esprit et le cœur des nuages qui cherchent à les obscurcir?

Porte-t-on l'équité du sentiment jusqu'à soustraire à son jeu, à ses parures, à ses amusements, à ses prodigalités en tout genre, un argent destiné à des créanciers dont il est la dette, à des domestiques dont il est le salaire, à une famille dont il doit fournir l'entretien, à des pauvres dont il doit être la ressource?

Porte-t-on la sublimité du sentiment jusqu'à plus honorer la vertu que la richesse, jusqu'à n'acheter jamais la fortune au prix de la vertu, jusqu'à regarder la vertu comme préférable à tous les biens de la vie, dont même on ferait le sacrifice plutôt que de cesser d'être vertueux?

Porte-t-on la grandeur du sentiment jusqu'à se persuader que si on a de l'autorité, elle doit être pour protéger la justice? que si l'on est puissant, c'est pour faire aimer une puissance bienfaisante et non pour faire redouter un pouvoir indépendant; que si l'on est heureux, c'est pour aider ceux qui ne le sont pas, pour sentir les maux des autres et non pas pour exciter leur envie; que si l'on est élevé au-dessus de ses concitoyens, c'est pour leur rendre la bonté plus sensible et notre condescendance plus aimable?

Porte-t-on la délicatesse du sentiment jusqu'à refuser une place que la vanité sollicite, quand le défaut de talents en ferme l'accès; jusqu'à s'apprécier soi-même selon les règles d'une modestie éclairée, plutôt que selon le témoignage d'une confiance présomptueuse; jusqu'à ne pas capter la bienveillance d'un protecteur par de basses flatteries, par de lâches complaisances et de criminels applaudissements?

Porte-t-on la générosité du sentiment jusqu'à respecter sincèrement la réputation du prochain; jusqu'à la ménager scrupuleusement, jusqu'à la défendre contre la malignité des soupçons, l'imprudence des discours, la hardiesse des conjectures et la témérité des jugements?

Porte-t-on la magnanimité du sentiment jusqu'à faire taire contre un rival la sombre voix de la jalousie; contre un ennemi le cri puissant de la vengeance; jusqu'à interdire à l'une et à l'autre ce que la raillerie a d'amer, ce que la joie du malheur d'autrui a de cruel; jusqu'à opposer à une offense la bonté qui oublie, la noblesse qui pardonne, la douceur qui supporte, la charité qui aime? Ce sont là, néanmoins, les satisfactions qu'inspire et qu'exige la religion; ce sont là les sentiments qu'on trouve dans les véritables chrétiens.

Ici, mes chers auditeurs, je me borne à proposer la question, et je laisse à l'expérience des gens du monde le soin de prononcer. Je les renvoie à ce qui s'y passe, à ce qui se dit, à ce qui fait journellement la matière des accusations que forme contre le monde le monde même. (Car en détail il se fait à lui-même tous les reproches dont il veut ensuite se justifier en général.) Je demande donc quels sont les sentiments qui dominent dans le monde, parmi ceux mêmes qui n'ont sans cesse à la bouche que le nom fastueux de sentiment. Je demande s'il n'est pas vrai qu'on loue la modération dans les désirs, et que tous les jours on se plaint de ce que ceux de l'ambition sont sans mesure, qu'on vante la douceur et qu'on ne sait rien souffrir, qu'on dit hautement qu'il faut être maître de soi-même et qu'en même temps on sacrifie aux plus lâches passions. Je demande si, sous la trompeuse apparence de grandeur de sentiments, on ne fournit pas à de grandes dépenses par de grandes injustices, et si l'on ne soutient pas par un grand luxe de grandes duretés, si l'on n'achète pas de grands avantages par de grandes perfidies, si par de grandes violences on ne cherche pas à surmonter de grandes rivalités. Je demande si, sous le dangereux prétexte de délicatesse de sentiments, on n'enseigne pas à venger une injure, à perpétuer une inimitié, à faire publiquement éclater sa vengeance. Je demande si l'on ne confond pas aussi de grands sentiments avec de grandes passions, et si ces grandes passions ne produisent pas de grandes bassesses; si le sentiment, quand il n'a de règle que lui-même, n'est pas exposé aux caprices, aux variations, aux inconstances; s'il n'arrive pas que souvent on gémit de voir immoler les sentiments les plus sacrés, ceux de la fidélité, de la justice, de l'amitié, quelquefois même ceux de la nature, à un goût séducteur, à un attrait sensible, à un intérêt du moment. Je demande enfin si, comme la religion est une source de grandeur, le défaut de la religion n'avilit pas ce qu'il y a de plus grand; si de grandes qualités naturelles ne sont pas souvent perverties par la fin coupable à laquelle on les fait servir; si l'on ne voit pas prostituer indignement à la colère, à la volupté, à la méchanceté, à l'impiété, de grands talents; si l'on n'en fait pas quelquefois usage pour consommer plus habilement de grands crimes, et s'il n'est pas ordinaire d'entendre affirmer que tel eût été un grand homme, s'il eût été homme de bien.

Ce sont là les taches qui ne déshonoreront jamais un cœur qui se livre aux sentiments de la religion. Aussi, l'homme véritablement chrétien, ne craindra-t-il jamais le parallèle de ses sentiments avec ceux dont le monde pare ses sectateurs; et jamais les sectateurs du monde ne soutiendront la comparaison qu'on essayera d'en faire avec le vrai chrétien. Pourquoi? C'est qu'en fait de sentiments il n'est rien de grand à quoi la religion ne porte, et qu'il est plus d'une

sorte de véritable grandeur que le monde ne connaît pas; c'est que la grandeur du vrai chrétien perce dans les moindres objets qu'elle ne croit point au-dessous d'elle, tandis qu'une grandeur purement humaine croit se montrer en les dédaignant; c'est que la grandeur de sentiment que la religion fait naître doit être autant au-dessus de ceux de la nature que la nature est inférieure à la religion. De là vient, mes chers auditeurs, et l'expérience parle ici pour moi, que la gloire la plus pure, la réputation la plus irréprochable, disons tout, la plus belle âme est toujours celle qui est établie, dirigée par les sentiments de la religion.

Il doit en résulter une grandeur de conduite que j'ai à vous exposer encore pour l'honneur du christianisme et de ceux qui se montrent dociles à ses leçons. Oui, j'ose le dire, tout est grand dans l'homme chrétien, et l'homme chrétien est grand dans toutes les situations. Grandeur de motif, c'est celui de la vertu. Grandeur de victoire, c'est sur lui-même qu'il la remporte; et l'Esprit-Saint a prononcé que celle-ci est supérieure à toutes les autres. (*Prov.*, XXVI, 32.) Elle se retrouve dans le silence domestique comme dans l'éclat des circonstances. Grandeur plus qu'humaine, c'est de l'humanité même qu'elle triomphe. Grandeur universelle, elle est la source de cette fermeté qui, dans le devoir, n'écoute que le devoir même; de cette intégrité qui, parmi les sollicitations, n'admet que celles de la bonne cause; de cette droiture qui n'est dirigée par aucun autre intérêt que celui de la vérité; de cette force qui a résisté à toute autre voix qu'à celle de la conscience; de cette intrépidité qui se roidit contre les efforts des hommes, dès que la volonté de Dieu leur est opposée; de cette prudence qui, selon l'ordre de Jésus-Christ, craint par-dessus tout celui qui peut perdre le corps et l'âme pour l'éternité. (*Matth.*, X, 18.)

Placez le véritable chrétien dans la maison de Dieu, il en soutiendra la gloire, parce qu'il en connaît la sainteté. Qu'il combatte dans les armées de son roi, il est courageux parce qu'il doit être fidèle. Introduisez-le dans le sanctuaire de la justice, il est inébranlable parce qu'il est juste. Confiez-lui l'administration la plus importante, ses mains sont pures parce qu'il doit être exact. Elevez-le aux honneurs, il les mérite parce qu'il n'en est pas ébloui. Mais ne lui proposez pas ou quelques projets injustes, ou quelques odieux complots, ou quelque trame artificieuse. Ne vous flattez pas de l'y engager par l'espoir de quelque grand avantage, par l'appât d'une fortune brillante, par le charme séduisant de la gloire. Ne croyez pas l'entraîner par des vues politiques, l'enhardir par le torrent de l'exemple, l'intimider par la crainte de quelque disgrâce. Dieu, voilà le maître auquel il veut plaire. La loi de Dieu, voilà la règle qu'il veut suivre. Le cri de sa conscience, voilà la loi qui le décide. Le salut de son âme, voilà la fortune qu'il poursuit. Immuable, dès qu'il s'appuie sur les principes d'une religion que ni le temps, ni les occasions, ni les intérêts, ni les circonstances ne peuvent changer; il vous retrace dans sa conduite le langage généreux du grand Apôtre qui, soutenu par la grâce, ose défier les créatures et leur malice, le monde et ses revers, l'univers et ses révolutions, de le séparer de Jésus-Christ: *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, I, 39.) Voilà incontestablement la véritable force, la véritable gloire, la véritable grandeur, et telle est l'admirable conduite du chrétien.

Ce portrait est honorable, mais n'est-il point flatté? Non, mes chers auditeurs, non, évidemment il ne l'est point. Si l'on fait attention à ce que la religion prescrit, chacun de vous n'y reconnaît-il pas ses enseignements? Et je vous prends vous-mêmes à témoin, qu'il ne l'est pas. Si vous en rapprochez le caractère de ces hommes que vous regardez comme de parfaits chrétiens, et sans doute ceux que je prétends désigner ici, ce ne sont pas ces chrétiens qui n'en ont que le nom qu'ils déshonorent par leurs œuvres, qui en oublient et la sainteté et les obligations, qui n'en approfondissent ni l'excellence ni les avantages, et qui, jusque dans le sein de la religion, ferment les yeux à sa lumière, l'oreille à ses maximes, le cœur à ses reproches. Nous ne savons que trop qu'il est parmi les chrétiens une apostasie au milieu même du christianisme. Mais que reprochez-vous à ceux qui en sont les fidèles observateurs? Le monde, je le prévois, n'hésitera point à nous répondre que ceux-là même ont leurs faiblesses. Il les observe avec soin, il les exagère avec artifice, il les étale avec affectation, pour se ménager le plaisir de les blâmer avec amertume. Eh! plût au ciel du moins qu'il ne les supposât jamais pour en faire le perfide élément de sa calomnieuse méchanceté!

Les chrétiens fidèles ont leurs faiblesses! Eh! d'où part, grand Dieu, d'où part cette accusation? C'est du monde, qui viole ouvertement toutes les lois du christianisme. C'est-à-dire que des hommes qu'on voit, hélas! trop communément enivrés d'un profane amour, transportés de haine, frémissant de colère, enflés d'orgueil, rongés de jalousie, livrés à toutes les passions, censurer avec aigreur une impatience qui échappe, une sensibilité qui murmure, un amour-propre qui se laisse entrevoir, une délicatesse qui se recherche. A Dieu ne plaise que j'entreprenne l'apologie de ces fautes, je serais hautement désavoué et par les chrétiens et par le christianisme. Mais fut-il jamais plus à propos d'adresser à ces hommes qui se permettent tout, et qui ne pardonnent rien aux autres, la parole de Jésus-Christ: Rigides censeurs des défauts d'autrui, que ne commencez-vous par condamner vos excès? Vos désordres crient vengeance; est-ce donc à vous de crier au scandale? *Ejice primum trabem de oculo tuo,*

et tunc perspicies ut educas festucam de oculo fratris tui. (*Luc.*, VI, 42.)

Les chrétiens fidèles ont leurs faiblesses! Sans doute; mais parmi eux, au moins, ne règnent pas les vices. Le chrétien lui-même fait des chutes, mais celui qui ne l'est pas tombe dans des abîmes. Le chrétien est faible; mais, quand on n'est pas chrétien, cherche-t-on seulement à devenir fort? Le chrétien n'est pas impeccable, puisqu'il est homme; mais on participe toujours moins aux misères de l'homme, à mesure qu'on est plus chrétien.

Les chrétiens fidèles ont leurs faiblesses! Mais pourquoi, dans eux, remarque-t-on si soigneusement ces faiblesses? Parce que l'on sait qu'ils font profession d'en triompher. Pourquoi leur reproche-t-on si amèrement ces faiblesses? Parce que la haute idée de leurs vertus produit la surprise, pour peu qu'ils paraissent dégénérer. Pourquoi se prévaut-on si avidement contre eux de leurs faiblesses? Parce qu'il ne se présente pas de grandes occasions de les accuser. Pourquoi le monde se croit-il si autorisé à relever leurs faiblesses? Prenez-y garde, mes chers auditeurs, la perfection que lui-même il exige des chrétiens prouve évidemment l'idée de perfection que le monde lui-même attache au christianisme.

Les chrétiens fidèles ont leurs faiblesses! Ah! j'affirme avec assurance qu'il est des chrétiens en qui vous aurez peine à les découvrir. Mais, s'ils ne sont pas à l'abri de ces fautes légères, dont l'Esprit-Saint nous avertit que le juste même se rend coupable, avec quelle attention ils le reconnaissent! avec quels regrets ils les accusent! avec quelle générosité ils les expient! avec quelles précautions ils les évitent! Mondains, ce langage vous étonne : c'est que, dans le monde, on est moins frappé d'un crime qu'on ne l'est d'une simple faute, quand on est chrétien.

Les chrétiens fidèles ont leurs faiblesses! Eh bien! de ces mêmes faiblesses, que concluez-vous? Pour moi, j'en conclus l'efficacité du christianisme, puisqu'il sert de barrière aux excès de cette faiblesse, et qu'il en prévient les funestes suites. Je conclus que le chrétien est évidemment supérieur aux autres hommes, puisqu'ayant dans lui-même le principe des faiblesses communes à tous les hommes, il se distingue d'eux par la généreuse habitude de s'en préserver. Je conclus que ces faiblesses, triste et déplorable indice de la fragilité humaine, en humiliant avec raison celui qui leur cède par intervalle, annoncent en même temps la force de celui qui réussit constamment à les surmonter. Je conclus que la conviction de leur faiblesse doit animer la vigilance des chrétiens, mais qu'elle ne saurait autoriser nos mépris. Il est vrai, l'ennemi paraît quelquefois les ébranler; mais vous sied-il de leur insulter, vous qui êtes lâchement vaincus, dès que vous êtes attaqués?

Concluons, mes chers auditeurs, en appliquant à la religion ce que nous dit l'Écriture, de cette forteresse à laquelle mille boucliers sont attachés, et où se trouve réuni tout ce qui doit armer les braves : *Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium.* (*Cant.*, IV, 4.) Une foi dont les lumières percent également les ténèbres du passé et l'obscurité de l'avenir, dont la docilité soumet l'orgueil de l'esprit, dont la force résiste à la séduction de l'erreur; une pureté de mœurs qui échappe à la contagion du siècle, qui subjugue la violence des sens, qui, dans un corps mortel, fait admirer la vertu des anges; une âme supérieure aux objets sensibles, un cœur qui commande aux passions, une volonté qui les enchaîne, une sainte ambition que Dieu seul peut satisfaire, un saint courage qui ne craint que le péché, une sainte fierté qui n'estime par-dessus tout que la vertu, voilà la grandeur propre du christianisme. Et cette grandeur, on l'a vue briller dans tous les siècles. Il n'en est aucun qui n'en ait mille et mille fois renouvelé le prodige. Cette grandeur, on la voit illustrer toutes les conditions. La plus obscure forme des héros, dès qu'elle produit de vrais chrétiens. Sous les vêtements du pauvre, combien de fois admirons-nous des âmes divines? Cette grandeur éclate dans toutes les circonstances. Ouvrons les annales saintes, quel est le genre de victoire que n'ait pas opéré l'efficacité de la religion? *Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium.*

Aussi, mes chers auditeurs, et vous ne le désavouerez pas, nécessairement on approuve ce qu'offre de grand la conduite d'un homme vraiment chrétien. Je ne puis donc concilier l'estime réelle que l'impiété même lui accorde avec la malignité des railleries qu'elle a souvent l'audace de lui prodiguer, qu'en disant, de la grandeur chrétienne, ce que dit en général saint Augustin, en parlant de la vérité : Les hommes aiment la lumière qu'elle répand, mais ils haïssent les reproches qu'elle leur fait : *Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem.* On sent ce que la vertu a d'aimable, et il lui suffit de se faire connaître pour se faire chérir : *Amant eam cum se ipsam indicat;* mais, parce qu'à mesure qu'elle fait connaître ce qu'elle est, elle montre aux hommes ce qu'ils sont, ils craignent la touchante image de ses perfections, parce qu'ils en voient sortir la triste image de leurs vices : *Oderunt eam, cum eos ipsos indicat.* Et voilà comment il peut arriver, et comme en effet il arrive que les justes soient en même temps estimés et haïs, applaudis et censurés, admirés et persécutés. L'un est le juste tribut accordé nécessairement à la vertu, l'autre est l'effet de la honteuse vengeance du vice : *Amant lucentem, oderunt redarguentem.* Double preuve qui concourt à établir la grandeur de l'homme formé par la religion. Mais est-il également vrai que cette religion rende l'homme solidement heureux? C'est ce qui reste à examiner dans le deuxième point.

SECONDE PARTIE.

Je parle du bonheur qu'on goûte dès cette

vie, comme étant une suite de la religion. Oublié-je donc les maximes de cette religion même qui ne préconise que le bonheur futur qu'elle nous apprend à mériter? Non, mes chers auditeurs, je n'ignore point qu'il est dans ce monde un bonheur que Jésus-Christ a frappé de ses anathèmes, et vous savez que ce n'est pas celui que je viens vous proposer. Mon dessein n'est pas non plus d'entrer dans le détail des consolations particulières que la grâce fait tant de fois éprouver aux justes, et par lesquelles elle les rend heureux au milieu des saintes rigueurs de la religion. Je ne cherche pas même précisément la cause du bonheur de l'homme chrétien dans l'exemption des malheurs que les passions occasionnent. Je pourrais, avec avantage, envisager la chose sous ce point de vue. Ouvrons-nous ici une route différente; et, par l'examen du principe qui fait naître le bonheur, des obstacles qui troublent le bonheur, de la fin à laquelle aboutit le bonheur, reconnaissons qu'il n'en est point d'aussi réel dans sa source, d'aussi supérieur aux circonstances, d'aussi satisfaisant à son terme que celui que procure la religion.

Le principe du bonheur (on le dit tous les jours, et c'est une maxime généralement reçue parmi les hommes), le principe du bonheur est au dedans de nous. Otez ce principe intérieur de félicité que l'on nourrit dans soi-même, vous comblerez un homme des dons de la fortune, vous ne le rendrez pas heureux. Un esprit tranquille, un cœur modéré, une âme qui se possède, telle sera toujours, au jugement des plus sages, l'origine de la véritable félicité. Elle ne paraîtra pas en mériter le nom, je l'avoue, à ces hommes ardents et inquiets qui sont malheureux par cela même qu'ils ne connaissent du bonheur que quelques accès. Il en est à peu près pour eux des joies pures que la religion produit, comme des vérités sublimes qu'elle propose. L'orgueil de l'esprit combat fièrement celles-ci, la dissipation du cœur rejette dédaigneusement celles-là. Comme il est une fausse sagesse qui séduit les hommes, il est un faux bonheur qui les aveugle.

Quelle est néanmoins la douce situation d'un homme vraiment chrétien? Rentrer dans lui-même, et trouver au fond de son cœur la beauté de l'ordre qui le règle, la tranquillité du calme qui le fixe, l'élévation du sentiment qui l'ennoblit; être d'accord avec les principes de sa foi, avec les lumières de sa conscience; être guidé par ses devoirs, satisfait par leur accomplissement, soutenu par le témoignage de sa fidélité; être exempt des remords que le crime enfante, des terreurs qui le suivent, des dangers auxquels il expose; être à l'abri, non de la méchanceté des hommes, mais de leurs justes reproches; porter sur son front les traits de la probité, lire dans son âme les maximes de la droiture, être libre de ces perfides engagements qui déchirent le même cœur qu'ils ont captivé, de ce tyrannique esclavage dont l'illusion forme les chaînes, et dont la raison gémit, de ce honteux asservissement à ses désirs que, même en s'y livrant, on condamne; être en société avec Dieu, dont on espère les miséricordieuses bontés, plus encore qu'on ne craint ses redoutables vengeances; puiser dans les oracles mêmes de l'Homme-Dieu les vérités qui instruisent, les règles qui dirigent, les motifs qui animent, et les promesses qui engagent; marcher à la suite du Fils de Dieu dans la route qui conduit à Dieu et à son éternelle béatitude; ah! mes chers auditeurs, consultez-vous ici un moment : est-il un bonheur plus pur? En est-il un plus indépendant de ce qui vous est réellement étranger? En est-il un plus proportionné à la nature de votre âme? En est-il un plus solide, plus durable et plus universel? Partout il vous accompagne, il peut vous dédommager de tout, vous le retrouvez dans tout. C'est là, dit saint Jérôme, la seule portion de bonheur qu'il ne soit pas au pouvoir des hommes de nous ravir, et que la mort elle-même ne puisse nous enlever? Mais parce que le bonheur de la vertu est un de ces biens dont il faut jouir pour le connaître, et dont on perd aisément le goût dès qu'on en perd la réalité; c'est donc surtout au goût de la vertu qu'il appartient de graver dans nous la vive idée de ce bonheur. Ceux qui étouffent le germe de cette précieuse inclination dans eux-mêmes, je les plains, hélas! je ne les convaincrai pas!

Appelons cependant en témoignage l'expérience générale, cherchons sur la terre les vrais heureux. Le vice qui ose présenter l'apparence du bonheur en produit-il constamment les avantages? Le monde qui promet de le distribuer à ses partisans en est-il la source? Ah! sans cesse je vois le vice et le monde chargés des malédictions de ceux qu'ils ont trompés; et je n'entends que des cantiques de louanges pour le Seigneur de la part de ceux qui le servent. Leur ferveur devient elle-même la mesure de leur contentement. Celui-ci règne de concert avec la pénitence, jusque dans le silence des solitudes, tandis qu'il est exilé du séjour des honneurs et de l'abondance. Vous voyez vous-mêmes, mes chers auditeurs, avec saisissement, le caractère auguste de la vertu exprimée par l'aimable candeur qui en est l'indice; vous voyez la satisfaction de l'âme se peindre dans les joies innocentes qu'elle se permet; vous voyez le bonheur le plus soutenu s'annoncer sous les signes les moins équivoques; vous voyez, du milieu de la noble simplicité des mœurs chrétiennes, sortir sans faste et sans appareil une éloquente simplicité. Je dis éloquente, puisque cette vue vous pénètre; elle vous convainc qu'on parvient à être heureux par une route tout opposée à celle que vous suivez. Dieu vous rend sensible alors ce qu'il fait pour ses amis.

Eh! ne pouvez-vous point vous expliquer à vous-mêmes, mes chers auditeurs, ce qui paraît un paradoxe, quand il vous est pro-

posé par autrui? N'y eut-il jamais pour vous un temps de sagesse? Ces jours précieux qui servent ordinairement d'intervalle entre la vie et ses désordres, ne les regrettez-vous jamais? Si vous vous êtes rendus coupables, en êtes-vous plus fortunés? Ne parlons pas de ces faibles ressources que l'ennui se ménage pour se distraire, et où si souvent on le retrouve au milieu des efforts qu'on fait pour le fuir; mettons à part l'illusion passagère de ces joies bruyantes du monde, que si fréquemment le monde lui-même accuse de n'en présenter que le nom. Séparons toujours l'idée d'une vie heureuse de l'idée d'une vie criminelle, puisqu'il est dans la nature même des choses et dans la sagesse des desseins de Dieu que la vraie félicité et le désordre ne se réunissent jamais. Envisageons l'état habituel dans lequel seul consiste le vrai bonheur. Ah! il est vrai, les justes sentent, ils avouent ce que quelquefois la vertu coûte de peine; mais en est-il un cependant qui ne regarde comme heureux ceux qui pratiquent habituellement la vertu? Est-il un juste qui porte envie au pécheur, et combien de fois le pécheur a-t-il envié le sort des justes? Ce que je sais et ce que je dois vous dire, c'est que ceux qui, de l'état du péché, reviennent sincèrement à l'exercice des vertus chrétiennes nous attestent que les jours de leurs déréglements furent souvent ceux de leurs inquiétudes et de leurs troubles; ils parlaient de paix: *Dicentes: Pax.* (*Jerem.*, VI, 14.) Ils en conviennent aujourd'hui, le nom en était sur leurs lèvres, le sentiment n'en était pas dans leur cœur: *Et non erat pax.* (*Ibid.*)

Du vrai principe du bonheur, ne craignons pas d'en venir à l'examen des obstacles qui traversent ordinairement la félicité de la vie. Non, mes frères, la religion n'en éloigne pas les maux, elle n'écarte ni les langueurs de l'infirmité ni les traits de la douleur, ni la tristesse des événements, ni la malignité des hommes. Il y a plus encore, quelquefois les hommes s'irritent des vertus que la religion fait pratiquer. Depuis Joseph, que sa constance conduisit dans les fers; depuis Susanne, que sa fidélité entraînait au supplice; depuis cette foule de héros chrétiens dont on fit des martyrs, parce qu'on ne put pas réussir à en faire des apostats; combien d'exemples ont appris qu'une sainte fermeté, qui devant Dieu épargne des crimes, pouvait de la part des hommes attirer des persécutions!

Je ne dissimule donc rien, mes chers auditeurs, puisque je viens d'indiquer qu'il pouvait se trouver des circonstances, dans lesquelles il est essentiellement du devoir de sacrifier le bonheur de ce monde à la fidélité aux devoirs de la religion. Mais d'abord, je soutiens que dans les malheurs dont un saint attachement à la religion peut être la cause, elle sert elle-même abondamment de consolation. Eh quoi! est-il à plaindre le chrétien généreux qui sait préférer le doux témoignage de sa conscience aux honteux suffrages des méchants? Qui tandis qu'on cherche à le couvrir d'un opprobre imaginaire, porte dans ses vertus les titres réels d'une véritable illustration? Qui, dans le sein des mortifications qu'on lui ménage, renvoie l'obligation d'en rougir à ceux qui en sont les auteurs? Est-il à plaindre, le chrétien intrépide qui ne voit chanceler autour de lui la prospérité que parce qu'il veut affermir l'ouvrage de son salut? Qui n'est opprimé que parce qu'il est incorruptible, qui n'est exposé à de grands revers que parce qu'il a une grande âme? Est-il à plaindre, l'homme chrétien qui, dans le sentiment de son innocence, peut demander à Dieu avec le saint Prophète d'être son juge: *Judica me, Deus, et discerne causam meam* (*Psal.* XLII, 1); qui, de ce sentiment de son innocence, ose se faire un gage de la protection de Dieu: *Me autem propter innocentiam suscepisti* (*Psal.* XL, 13); qui, consolé par le sentiment de son innocence, aperçoit dans Dieu, comme l'Apôtre, le témoin de sa droiture et le rémunérateur de sa patience: *Qui judicat me, Dominus est?* (*I Cor.*, IV, 4.) N'insistons pas sur la preuve d'une vérité que l'homme mondain lui-même défend de combattre. Est-il une âme noble qui ne préfère une vertu malheureuse à une iniquité brillante? Nous pouvons plaindre ceux qui souffrent comme coupables. Ceux qui, pour ne pas devenir coupables, savent souffrir, nous les admirons.

Pourquoi d'ailleurs nous arrêter aux malheurs que la vertu occasionne? Il est moins ordinaire qu'elle les attire. Liés presque inséparablement au tissu de nos jours, ils viennent d'eux-mêmes; il suffit de vivre pour avoir à les redouter. Et c'est précisément, mes chers auditeurs, ce qui nous fait connaître mieux le prix de la religion, puisqu'elle seule peut nous adoucir ce que notre condition présente rend inévitable. Eh! où trouverez-vous, je ne dis pas un asile contre le malheur, le sage ne s'occupe point à chercher ce qui ne se rencontre jamais; mais où trouverez-vous et cette résignation qui diminue le poids des maux sous lesquels elle fait fléchir, et ce courage qui les rend plus supportables, à mesure qu'il se résout à les supporter, et cette force qui s'accroît par la noble détermination qui les accepte? Vous ne les trouverez que dans la religion. Par un effet tout contraire, l'adversité pénètre bien plus avant dans l'âme du mondain. Ceux qui ne lui opposent qu'une résistance naturelle sont le plus facilement abattus. Parmi les malheureux, quelqu'un l'est-il avec plus d'amertume que celui qui ne sait pas consentir à l'être? N'est-ce pas doubler son infortune, que d'y joindre un désespoir qui ne saurait en affranchir? Saül vaincu se perce lui-même, il appelle la mort. David persécuté se jette entre les bras de Dieu, et lui confie sa douleur. Lequel des deux est le plus sage et le moins infortuné? Placez dans la même situation l'homme charnel qui se réjouit des objets sensibles, et le

juste qui vit dans la foi. Que la chute éclatante de l'un et de l'autre fasse répéter avec complaisance à l'impie que la Providence les voit d'un même œil, puisqu'elle leur ménage un sort commun ; voyons-les de près, et jugeons de la diversité de leur sort par la diversité du spectacle qu'ils nous offrent.

Laissons d'abord pour l'un et pour l'autre, laissons s'exhaler l'ardeur de ces impressions subites dont la surprise absorbe les premiers moments; moments où l'on sent avec une vivacité qui trouble le silence de la réflexion, où l'on oublie presque ce qu'on est pour se livrer tout entier à ce que l'on souffre, où la nature veut se payer à elle-même des droits qu'elle craint de se voir disputer. Ne portons un secours utile à ces hommes affligés, qu'après que sera ralenti l'assaut que donne la force de la douleur. Je parle de secours; mais quel peut être celui d'un homme qui n'en connaît que de naturels, dans une circonstance où la nature elle-même semble s'être armée contre lui? Que peut la faible voix d'une froide raison et d'une stérile philosophie contre les cris tumultueux du malheur? Le temps, nous dit-on, les calmera. Mais quelles sont dans les grands revers ces consolations toujours inefficaces du temps, lorsqu'il ramène avec lui de nouvelles infortunes, lorsqu'il ne cesse au moins de retracer l'image des premiers, lorsqu'il en aigrit la vivacité par le souvenir, lorsqu'il en redouble l'amertume par leur continuité, lorsqu'il y met le comble par un enchaînement qui n'y laisse plus de remords? Ah! malgré moi, je rappelle à ce moment avec horreur l'effrayante atrocité dont tant de fois de nos jours a rougi la nature, à la honte de notre siècle. Hélas! à mesure que nous voyons s'affaiblir, parmi les hommes, les secours de la religion, jusqu'où ne voyons-nous pas la violence de la douleur étendre sur eux ses ravages! Je le passerais sous silence, si ce scandale ne se reproduisait souvent avec éclat sous vos yeux. L'excès d'un malheur fait place à un excès de désespoir qui le consomme. Cette prétendue force d'esprit qui ose braver le courroux du ciel cède aux disgrâces de la terre. La vie n'est plus qu'un poids, lorsqu'on gémit sous celui des maux. Trop lâche pour survivre à une félicité qui l'abandonne, l'homme terrestre n'a plus d'autres ressources que de se livrer aux frénétiques effets de son délire. Il en vient, spectacle de frémissement et de terreur! jusqu'à vouloir terminer lui-même ses propres jours, dont il ne sait plus connaître le prix; il succombe plus honteusement à sa douleur, en croyant la vaincre; il atteste sa faiblesse par sa fureur, pour fuir des malheurs que la rapidité du temps devait bientôt finir. D'une main également féroce et impie, il se frappe, il s'ouvre l'enfer, il s'y précipite, il court y ensevelir ses infortunes avec ses crimes, sous l'accablante éternité des châtiments.

Qu'il est différent, le sort de l'homme chrétien que la religion soutient dans ses malheurs! J'aborderai toujours avec confiance celui qui en goûte les vrais principes, et qui sait en entendre le langage. Et, si je rouvre la source de ses larmes, en l'entretenant du sujet qui les fit couler, de sa main sacrée la religion les essuie. Elle a commencé par prévenir des transports coupables dans la première attaque de l'infortune; elle finira par y mêler des consolations. Vous en avez été témoins plus d'une fois, mes chers auditeurs. Vous avez vu des justes, aux prises avec la douleur, vous dire éloquemment par la sérénité de leur âme : Je souffre, mais je ne suis pas abattu. Dieu est l'arbitre de ma destinée, c'est entre ses mains que je la remets. Je respecte ses vues, j'adore ses desseins, je compte sur ses bontés, j'attends ses récompenses. Il est toujours mon père et ce titre me rassure : *Patior, sed non confundor.* (II *Tim.*, I, 12.) Ce spectacle vous a frappés, il vous a attendris. Vous avez pensé et vous l'avez dit : Qu'il est heureux dans de tels malheurs d'avoir la religion pour ressource! Qu'ils sont heureux, ceux dont le Seigneur est l'appui : *Beatus vir cujus est auxilium abs te!* (*Psal.* LXXXIII, 6.)

Aussi, grand Dieu! j'ose le dire : ce que je craindrais dans les revers, ce sont moins les revers eux-mêmes que ma faiblesse; j'en triompherai aisément si vous m'armez du bouclier de la religion. Que tout autre consolation se refuse à moi; il me suffira de me ressouvenir de vous. Je n'aurai rien à regretter si je suis avec vous. Je n'aurai rien à désirer si je puis vous plaire. J'aurai tout obtenu si je vous possède. Les biens qui m'échappent n'étaient pas mon vrai trésor : les amis que je perds ne pouvaient pas remplir mon cœur; la terre que je vais quitter n'était pas ma patrie. Vous seul êtes essentiellement mon bonheur; et vous êtes le seul auquel il dépend de moi de me réunir pour toujours : *Consolare, anima mea : memor fui Dei, et delectatus sum.* (*Psal.* LXXVI, 3.)

Encore un moment, mes chers auditeurs, pour considérer l'homme chrétien dans son plus beau jour. Il viendra nécessairement, heureux du monde! il viendra et peut-être bientôt, le dernier des vôtres. Leur terme est marqué et le terme de vos jours doit être aussi celui de votre bonheur. Il arrive ce terrible instant qu'aucun ne doit remplacer. Tout l'annonce, et la fuite précipitée d'un temps dont il ne reste que le souvenir, et la visible décadence d'un corps qui lutte avec la maladie; tristes avant-coureurs d'une fin prochaine, qui vous en impriment l'effroi. Quel sera donc alors votre asile, si la religion ne l'est pas? Vous souffrez, mais il n'est plus à vos maux d'adoucissement. Vous rappelez vos beaux jours, mais ils sont écoulés sans retour. Vous regrettez la vie mais il faut la perdre. Eussiez-vous ébloui le monde par l'éclat de votre gloire, comme l'astre qui l'éclaire le frappe de ses clartés comme lui, quand il disparaît, vous ne lais

serez tout au plus après vous qu'une vaine lueur qui s'affaiblit par degré, jusqu'à ce que la nuit profonde de l'oubli vienne entièrement l'engloutir. Que votre nom subsiste, je le veux; mais vous ne serez plus. Qu'il porte une réputation brillante jusque chez la postérité, mais vous n'en jouirez plus. Je vous vois sous le glaive de la mort, et déjà couverts de ses ténèbres; pour vous dans ce monde je n'aperçois rien de plus. Vous étiez heureux, mais le bonheur a fui. Vous êtes mortels et la tombe s'ouvre! quelle chute!

Ah! mes chers auditeurs, voir de près les lugubres horreurs du tombeau, sans pouvoir se rassurer sur les chimériques horreurs du néant! Entendre au même moment au dedans de soi et une réponse de mort, et une voix d'immortalité. Sentir sous ses pieds s'écrouler la terre, et n'apercevoir au-dessus d'elle que l'abîme de l'éternité! Quitter à jamais le monde où l'on n'a vécu que pour soi et ne retrouver que Dieu, pour qui seul il fallait vivre! Ce grand Dieu, l'entrevoir d'un œil effrayé, comme son juge, sans l'avoir honoré par un cœur soumis comme son maître! Etre accablé sous la force de son bras qui s'appesantit, sans penser à recourir à sa clémence qui l'arrête! Avoir besoin de ses secours par faiblesse et les refuser par fierté! Affecter une fermeté que dément le doute, que trouble la crainte et que suggère le désespoir! Mourir, et laisser dans les archives publiques de l'univers, le sacré dépôt d'une révélation divine qu'on a méconnue, mais sans pouvoir l'en arracher! Trouver dans sa propre conscience des lois qu'on a osé enfreindre, mais sans pouvoir les effacer! Etre frappé des menaces du législateur suprême, dont on a bravé les ordres, mais sans pouvoir lui échapper! Mourir, et n'éprouver dans la mort que ses douleurs et son dépouillement! Mourir, et ne lire dans la mort que la formidable approche de ses dangers, que l'affreuse indécision de ses suites, que la cruelle obscurité d'un sort inconnu! Mourir, et voir moissonner en un instant par la mort les titres, les possessions, les plaisirs, les douceurs, le bonheur de la vie! O trompeuse félicité de la vie, qui périt avec l'homme et avant l'homme! C'est donc surtout au terme fatal du bonheur, que tu lui fais sentir combien sans la religion il est malheureux.

Contraste frappant, mes chers auditeurs! et ce n'est point ici l'imagination qui va vous l'offrir. Réussirai-je moi-même à vous le peindre? Non. Mes expressions ne rendront point les impressions touchantes dont nos cœurs sont toujours saisis, quand nous voyons souvent entre les bras de la mort des hommes qui ont vécu dans la pratique des vertus chrétiennes (et vous savez, grand Dieu! combien leur situation nous paraît digne d'envie); nous les voyons unir aux plus vives douleurs la plus constante résignation, et les plus grands sentiments aux plus accablantes infirmités. Nous les voyons animer leur force au nom seul du Dieu, auquel ils espèrent de se réunir; plutôt attendre, que craindre l'instant qui va briser les liens de leur captivité; s'occuper avec délices de la céleste demeure où la mort va bientôt les introduire; pénétrés d'humilité, consumés d'amour, transportés de reconnaissance, recevoir, avec le corps sacré de leur Sauveur, le gage de leur salut; et, couverts ainsi de son sang, se disposer à être revêtus de sa gloire. Nous les voyons envisager avec un généreux courage leur dernière heure, moins affligés mille fois que ceux qui les environnent; exciter de nouveau les larmes par la sainte tranquillité avec laquelle ils entreprennent eux-mêmes de les essuyer. Nous les voyons, la sérénité dans l'âme, la confiance dans le cœur, de tendres regards dans les yeux, fixés sur la croix de Jésus-Christ, se jeter entre ses bras, anticiper en quelque sorte la jouissance de leur bonheur, et mourir sensiblement, autant qu'il se peut, dans la justice du Seigneur, après s'être efforcés de vivre dans sa grâce.

Et c'est, mes chers auditeurs, à la force ravissante de ce spectacle qu'il appartient de confirmer ce qu'ébauche à peine la faiblesse de nos discours. Nous cherchons à vous faire chérir la religion pendant la vie. Eh! n'en croyez pas simplement à nos paroles. Venez étudier le bonheur de la religion dans ces moments où tout autre s'évanouit. Venez en examiner les douceurs, dans ces circonstances où il n'est évidemment que la religion qui puisse en procurer. Venez à la clarté de son flambeau, qui vous découvre un bonheur réel et dissipe l'illusion dont se masque le bonheur du monde. Combien la pensée du ciel aide à quitter la terre! Combien il est heureux d'avoir servi Dieu, quand il nous appelle! Et combien la mort perd de ses terreurs, quand la religion a réglé la vie! Voilà la mort, telle que le christianisme fidèlement pratiqué vous la présente; et cette heureuse mort est le passage à un éternel bonheur. Je vous le souhaite, etc., etc.

SERMON II.

Pour le dimanche de quasimodo.

SUR L'INCRÉDULITÉ.

Noli esse incredulus, sed fidelis. (*Joan.*, XX, 27)

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle.

Par un effet particulier de la providence divine, selon la remarque de saint Grégoire, le doute et l'incrédulité de l'apôtre ont servi à raffermir notre foi. En voulant toucher lui-même les cicatrices de Jésus-Christ ressuscité, il contribue, dit ce saint docteur, à guérir dans nous les blessures de l'infidélité: *Ut dum in magistro suo vulnera palparet carnis, in nobis vulnera sanaret infidelitatis.*

Mais il n'en est pas ainsi de l'incrédulité obstinée qui redouble sans cesse ses efforts contre la vérité de la religion. N'en avoir aucune, c'est l'unique que veulent aujourd'hui les incrédules.

Je le déclare: Je ne consacre point ce dis-

cours à établir contre eux les preuves brillantes du christianisme. Seules elles forment un objet séparé, toujours capables de convaincre les esprits raisonnables qui cherchent la lumière, et de confondre ceux qui craignent d'être éclairés. Je n'entreprends pas même de suivre les incrédules dans ces détours ténébreux qu'ils ne multiplient que pour se dérober à la vérité qui les poursuit, ni de parcourir leurs sentiments divers, si variables, si opposés les uns aux autres, que les bornes d'un discours ne me permettraient pas même le temps de les exposer. Pour les réunir tous, je ne veux m'attacher qu'à ce qu'ils ont de plus commun entre eux.

Puisque les incrédules se présentent comme autant d'ennemis rassemblés contre la religion, avant de travailler à la défendre, faisons d'abord les premiers pas vers eux, et commençons par les connaître. Montrons-les au moins tels qu'ils sont à ceux qui paraissent les redouter, parce qu'ils les connaissent trop peu.

Commençons par détruire la fausse idée que voudrait donner d'elle-même l'incrédulité : ce sera la première partie. Découvrons ensuite par quelle voie se répand chaque jour la contagion de l'incrédulité : ce sera le sujet de la seconde.

En deux mots, le vice de l'incrédulité considéré dans ses principes : la faiblesse de l'incrédulité dans ses moyens de séduction, c'est là tout mon dessein. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par des réflexions également simples et sensibles, mes chers auditeurs, que je rappelle d'abord l'incrédule à l'examen de sa propre incrédulité. Il veut la regarder comme étant dégagée de tout intérêt, et comme l'unique effet de la supériorité de ses lumières; par là, il se trouve estimable à ses propres yeux. Il veut ensuite se persuader que l'incrédulité ne mérite de la part des hommes aucun reproche, parce que, selon lui, elle n'est point nuisible aux vrais intérêts de l'humanité : et voilà comment il croit ne pas cesser d'être estimable aux yeux des hommes.

Essayons de lui montrer que l'incrédulité de l'esprit est formée communément par les passions du cœur; que l'incrédulité qu'il appelle le résultat des lumières n'en marque jamais la supériorité, qu'enfin l'incrédulité tend efficacement à détruire dans le monde les plus puissants motifs de la probité. Je vous demande toute votre attention.

Etablir dans l'esprit des hommes, avec les glorieux et sacrés rapports qui les unisent à Dieu, les obligations qu'il leur impose; resserrer entre eux les liens de l'équité et de la charité; entretenir dans eux la modération et la sagesse; bannir du milieu d'eux ces passions qui les arment les uns contre les autres, qui font tout à la fois et leurs crimes particuliers, et leur supplice commun; procurer ainsi le bonheur et le calme à la terre, en y faisant régner l'ordre et la sainteté, voilà le fruit, voilà l'abrégé de la morale de la religion.

Ah ! s'il paraissait aussi facile de la suivre, qu'il est naturel de l'admirer; s'il ne lui fallait que le suffrage de l'esprit qui nécessairement la respecte; si elle ne gênait pas un cœur qui la craint; ici, mes chers auditeurs, je ne demanderais à l'incrédule que de me répondre de bonne foi, comme je vais l'interroger sans aigreur.

Comment, lui demanderai-je d'abord, comment vivez-vous, vous qui refusez de croire cette religion qui doit régler l'homme pendant sa vie? Ne craignez pas de m'en faire l'aveu. De ceux qui vous connaissent, je suis le seul peut-être qui ignore ces passions multipliées, ces intrigues suivies, cet amour des plaisirs du monde, cet attachement dont votre cœur est uniquement occupé, et que la religion réprouve. Rentrez un moment en vous-mêmes, et comparez vos mœurs avec ses lois.

Mais encore, depuis quand l'avez-vous abandonnée cette religion? Quelle est l'époque de ces doutes que vous affectez? Leur impression n'a-t-elle pas commencé avec vos désordres? Ne s'est-elle pas fortifiée avec vos habitudes? Ne s'est-elle pas enracinée avec le dessein de ne renoncer jamais à cette vie déréglée? Rappelez-vous les diverses circonstances de votre conduite; et voyez si la décadence de votre foi n'est pas rapprochée de la décadence de vos mœurs.

Quelles sont, parmi les vérités de la religion, celles que vous voudriez surtout anéantir? Ce dogme de la liberté qui vous apprend qu'en suivant des désirs pervers vous vous rendez criminel; celui qui, conformément au sentiment naturel de tous les hommes, des païens même vous instruit de l'immortalité de votre âme; celui qui, pour les péchés de cette vie, annonce au pécheur les tourments de l'éternité; ne sont-ce pas là ceux qui vous fatiguent davantage, ceux que l'incrédule combat surtout aujourd'hui avec le plus de fureur? Sondez votre cœur; examinez si l'idée que vous avez péché, et que vous voulez encore pécher, et que vous en serez éternellement puni, ne vous engage point à sacrifier la certitude de la foi à la licence de vos mœurs?

Je préviens la réponse, mes chers auditeurs, par le témoignage de tant d'incrédules ramenés à la foi (ce témoignage, je l'ai plus d'une fois entendu moi-même), qui sincèrement ont avoué qu'ils sentaient moins d'opposition aux dogmes de la religion, à mesure qu'ils s'éloignent moins de la pureté de ses maximes. Je trouve la réponse dans l'histoire de tant d'hommes qui n'ont été connus par leur impiété qu'après s'être rendus fameux par leurs désordres. Que l'incrédule interrompe lui-même pour un temps (hélas! que ne puis-je le lui persuader!), qu'il interrompe le déréglement de sa vie, qu'il cherche la vérité avec un cœur pur; son expérience répondra pour lui, comme elle a répondu pour tant d'autres,

dont les doutes ont cessé avec l'intérêt qu'ils avaient à douter.

Et si ce n'est pas l'intérêt du cœur qui est le principe le plus ordinaire de l'incrédulité de l'esprit, pourquoi donc est-ce surtout dans le feu des passions qu'on s'enhardit à rejeter les lumières de la foi? Pourquoi la voit-on décroître sensiblement, à mesure que le libertinage fait des progrès? Pourquoi la jeunesse, âge funeste où l'on s'y livre avec le plus d'emportement, est-elle le temps où l'on est le moins disposé à écouter et à croire les vérités de la religion? Qui déclama jamais contre elle avec moins de réserve, avec plus d'indécence, que les hommes abandonnés aux penchants de leur cœur? Démentez-moi, mes chers auditeurs, si je ne dis pas fidèlement ce qui se passe sous vos yeux.

Or, s'il est vrai, comme l'incrédule lui-même est forcé d'en convenir, s'il est vrai qu'un homme est toujours suspect lorsqu'il parle ou lorsqu'il agit dans le mouvement d'une passion; s'il est vrai que la passion obscurcit la raison; s'il est vrai que dans la passion l'homme est différent de lui-même, et que revenu à lui il rougit de ses erreurs; comment un homme passionné peut-il ne pas se méfier de sa propre incrédulité? Car, quoi de plus naturel que de sentir le rapport qui se trouve entre la dépravation de ses mœurs et l'infidélité de sa créance?

Situation violente, vous en conviendrez, que celle d'un homme partagé sans cesse entre l'attrait du crime auquel il cède, et la crainte du châtiment qui le poursuit. D'une part, des passions chéries qui exposent à la vengeance de Dieu; de l'autre, la vengeance de Dieu dont l'idée sème l'amertume jusque dans le sein des passions. D'un côté, un appât séducteur qu'on aime; de l'autre, des remords cruels qui déchirent. Ici, des penchants qu'on ne veut pas captiver; là, ces mêmes penchants dont néanmoins on craint les suites. Quel état! Dès lors cette religion qui gêne commence à paraître incommode et à charge; elle devient odieuse; comme il arrive (souffrez cette comparaison qui rend la vérité plus sensible), comme il arrive à l'égard des personnes qu'on hait, et sur le mérite desquelles l'animosité nous aveugle; de même on n'envisage plus alors, dans cette religion qu'il coûterait de suivre, que ce qu'elle a de pénible dans les devoirs qu'elle prescrit. On y joint aussitôt ce qu'elle a d'obscur dans les dogmes qu'elle propose; et l'on détourne les yeux de dessus les preuves éclatantes qui en attestent la vérité. Ainsi, de l'infraction de la loi, on passe à la haine; de la haine, aux doutes qu'elle suggère; des doutes, à l'abandon de la foi. Et si, comme on le dit chaque jour, c'est sur les affections de son cœur que l'homme règle ses jugements, est-il donc si difficile d'apercevoir que c'est pour faire taire les cris importuns de la conscience, qu'on combat une religion dont ils empruntent tant de force, et qu'on ne refuse de la croire que parce qu'on ne veut pas la pratiquer? Oui, qu'il y ait moins de sévérité, moins de pureté dans le christianisme, ou moins de passions, moins d'amour pour les plaisirs parmi les hommes, il y aura aussi parmi eux moins d'ennemis de la religion. Les vertus qu'elle exige d'eux, voilà principalement ce qui les anime contre elle.

N'étendons pas davantage un raisonnement si plausible qu'il suffit de le proposer pour qu'on puisse en saisir le vrai. L'incrédule se plaint de ce que nos raisons dégénèrent en invectives, et il nous accuse de n'employer à le vaincre que des armes usées: Faible bouclier qu'il nous oppose.

Eh bien! mes frères, c'est vous-mêmes que je veux ici pour arbitres. Est-ce donc invectiver contre les ennemis de la foi, que de leur découvrir une des causes sensibles de cette funeste inimitié qui cherche à l'éteindre? Est-ce invectiver que de leur attribuer des passions dont si hautement ils se glorifient eux-mêmes? J'en prends encore le monde à témoin. Ces hommes qui prétendent attaquer sans intérêt le culte que nous rendons à Dieu, ne les voit-on pas ordinairement sacrifier à des idoles de chair? Quels sentiments n'exhale point le cœur de ceux mêmes qui se piquent de n'avoir dans l'esprit que l'amour de la vérité? Plût au ciel, du moins, que le langage de la passion qui étouffe dans eux celui de la foi ne tendît pas encore à déraciner la foi dans la personne même qui est l'objet de cette passion! Ce sont là, néanmoins, les premiers efforts de la séduction, pour en déguiser le péril et pour en assurer le succès. Et, après cela on se plaint de ce que nous méconnaissons une philosophie dont le nom sert de voile à la faiblesse de celui qui s'en décore; comme si c'était invectiver que de l'avertir qu'il est dans la nature de l'homme de chercher à ne pas croire ce qu'il voudrait effectivement n'être pas; et qu'il lui est facile de s'aveugler sur une vérité, par là même qu'elle le condamne.

Que les incrédules nous disent que le reproche que nous leur faisons est ancien, qu'il est suranné. Ah! je l'avoue, leur plainte est mieux fondée. Mais c'est en l'adoptant que j'ose y répondre. Oui, leur dirai-je, le reproche est ancien; et plus encore peut-être que vous ne le pensez. Témoin ces sages et ces philosophes de la profane antiquité, dont vous ne suspectez pas le suffrage. Or, ils soutenaient que la pureté des mœurs doit servir à conduire à la connaissance des choses divines, à laquelle la raison d'elle seule ne peut s'élever. L'esprit n'y atteindra pas, disait l'un d'entre eux, si le cœur n'est pas épuré de ses passions (Pythagore). Appliquez-vous, disait un autre à celui qu'il voulait convaincre de l'existence de Dieu et de sa providence, appliquez-vous à adorer Dieu, il vous éclairera, et vos doutes se dissiperont (Socrate et Platon). Les méchants, remarquait un troisième, ne veulent pas que l'âme soit im-

mortelle, mais c'est de peur de ne vivre après la mort que pour souffrir (Xénophon). C'est donc de tous les temps que les hommes se sont accordés à reconnaître une liaison étroite entre les égarements du cœur et l'aveuglement de l'esprit. Si le reproche est ancien, c'est qu'anciennement on a vu les passions frayer la route à l'irréligion; c'est que l'expérience des hommes leur a appris que c'est surtout aux autres tentations que se joint dans eux celle de douter des vérités divines de la foi; c'est qu'en cela surtout consiste l'artifice dangereux de l'ennemi qui cherche à nous perdre; il veut nous rendre suspecte la certitude de la religion dans le temps même auquel la religion est le plus incommode à nos inclinations; pourquoi? Parce que saisir le moment où l'usage des droits les plus légitimes paraît faire des mécontents, c'est là toujours l'habitude de ceux qui veulent les anéantir.

Non, réplique l'incrédule, et c'est ici le second effet de son aveuglement; non, je n'écoute que mes lumières, et l'incrédulité dans moi n'a d'autre principe que la force de la raison.

Ainsi s'annonce avec faste cette légion d'ennemis, pour se rendre plus formidables, et pour en imposer par le titre d'une supériorité qu'ils affectent. A les entendre, c'est sous les étendards d'une raison éclairée qu'ils viennent combattre. La faculté de penser est comme le cri de guerre dont ils sont convenus. Des hommes qui pensent, voilà le signal auquel ils veulent qu'on les reconnaisse. Prétentions modestes, convenez-en, mes chers auditeurs, qui prouvent déjà combien sont sûres les lumières de leur esprit. Qu'il puisse se trouver des hommes que l'amour de leurs propres idées entête, que l'attachement à leurs opinions, la vaine fierté de l'esprit rende indociles à la foi, nous en conviendrons. Il est pour nous égarer plus d'une route; et l'orgueil fut toujours une des plus dangereuses.

Que parmi les incrédules il y ait des hommes à qui on ne puisse refuser des lumières et des talents, nous ne le dissimulons pas : mais que les lumières et la pénétration de l'esprit mènent à l'incrédulité, comme si l'on ne pouvait être éclairé par la raison et docile à la foi; ah! mes chers auditeurs, pourrait-on sérieusement nous le persuader? Quoi! il n'y aurait que cette portion d'hommes incrédules qui sauraient lier les idées, les pénétrer, les approfondir? Seuls ils ont su peser mûrement les choses, en découvrir les contradictions, en anéantir les preuves? Nul autre n'a aperçu ces difficultés qu'ils étalent, ces objections qu'ils forment, ces raisonnements qu'ils opposent? Mais certes, on ne peut pas reprocher aux fidèles instruits de les ignorer. De tout temps, l'incrédulité a paru trop empressée à les manifester dans des ouvrages composés à ce dessein, à les insérer dans tout ce qui est parti de sa main, à les proposer sous des tours différents, et à les produire sans cesse avec ostentation : et cependant, où sont-elles, les difficultés dont la foi n'ait pas triomphé par les hommes éclairés qu'elle leur a en tout temps opposés? Il faut, ou que l'incrédule ose confondre parmi les esprits faibles et crédules, ces hommes aux talents desquels l'univers entier a rendu hommage, en même temps que la religion les comptait parmi ses enfants les plus soumis, ou qu'il avoue que les hommes à qui l'on n'oserait refuser la faculté de penser, ne s'éloignent pas pour cela des vérités de la religion.

Ils pensent, ces incrédules de nos jours! Mais ils ne pensent donc pas, ces hommes sages et vertueux, dont il est un grand nombre dans nos villes, ces hommes dont vous respectez l'autorité, dont vous estimez les connaissances, dont la conduite vous édifie? Vous consultez l'incrédulité : non, ils ne pensent pas, dès lors qu'ils font gloire d'être soumis aux vérités de la religion.

Ils pensent, les incrédules de nos jours! Mais ils ne pensaient donc pas, ces hommes célèbres de tous les états, que les divers âges ont produits, que leur mérite a immortalisés, dont la mémoire sera en vénération jusqu'à la postérité la plus reculée. Consultez l'incrédulité : Non, ils ne pensaient pas, dès lors qu'ils étaient ouvertement décidés pour les vérités de la religion.

Ils pensent, les incrédules de nos jours! Mais ils ne pensaient donc pas, ces hommes illustres, que la terre a regardés avec étonnement, les Jérôme, les Augustin, les Ambroise, les Léon, les Cyprien, les Basile, les Chrysostome? Je ne peux suffire à rappeler le nombre. Consultez l'incrédulité : non, ils ne pensaient pas dès lors qu'ils ont prouvé solidement la vérité de la religion.

Ils pensent, les incrédules de nos jours! Ne vous y trompez pas, mes frères : en est-il un seul de ceux mêmes qui sont les plus accrédités, dans qui on ne relève fréquemment des erreurs palpables, des inconséquences sensibles, des méprises grossières, de pitoyables raisonnements, de monstrueuses absurdités? Que des hommes paraissent grands dans le genre qui a établi leur réputation, à cet égard on les estime; mais sont-ils donc si redoutables, parce qu'ils sont parés d'une réputation totalement étrangère aux connaissances sûres et fidèles qu'exige la religion? Ah! mes chers auditeurs, uniquement parce qu'on l'attaque, publier avec confiance qu'on use seul du droit de penser, le répéter sans cesse comme s'il suffisait de le dire pour en convaincre, n'est-ce pas prouver seulement l'orgueil effréné d'un esprit qui n'estime que lui seul? Comment ose-t-on le couvrir du nom de supériorité? Consisterait-elle, cette supériorité d'esprit, à n'admettre jamais ce qui en dépasse les vues? S'il en est ainsi, voyons sortir, ces esprits supérieurs, ces génies brillants, de l'épais nuage sous lequel ils nous reprochent d'être accablés. Ces hommes qui s'attachent à tout détruire, voyons ce qu'ils sauront établir; voyons donc ce qu'ils ont pensé. Quoi! mes chers auditeurs, l'incrédulité qui s'offense des mystères de ma

religion, dont les preuves sont si claires, si fortes, me propose aussi à son tour, et sur son seul témoignage, des mystères. Ah! quels mystères, grand Dieu! ou un monde, si parfait qu'il existe, sans qu'un Dieu en soit l'auteur; ou un Dieu dont la providence ne daigne pas veiller sur le monde qui est son ouvrage; ou une matière aveugle qui, d'elle-même et par hasard, a pris et conservé les arrangements combinés qui la composent; ou un Dieu qui n'est lui-même qu'un assemblage de différentes parties; ou un Dieu indifférent, qu'on ne peut honorer par aucun culte; ou un Dieu si bizarre, que les cultes les plus opposés et les plus monstrueux peuvent l'honorer également : des créatures libres sans espoir de récompense pour leurs vertus, sans crainte de châtiments pour leurs crimes, sans aucune règle que celle que chacune veut se prescrire; des êtres qui réfléchissent, qui délibèrent, et dont l'âme ne diffère que par les divers arrangements d'une même matière, d'une particule de terre, d'un grain de sable, d'un atome sur lequel l'incrédulité n'est pas d'accord avec elle-même, dont les conséquences absurdes manifestent visiblement les égarements d'un esprit en délire. Or, rejeter des mystères dont les preuves sont authentiques, pour adorer des chimères que la seule imagination enfante; céder à l'obscurité qui suit nécessairement des bornes de l'esprit humain, plutôt qu'à la force des témoignages qui ont de quoi la frapper; se croire des vues supérieures à celles des autres hommes, et ne pas même sentir jusqu'à quel point celles de tous les hommes sont limitées; c'est ce que j'appelle fausses lumières de l'incrédulité : et sûrement, mes chers auditeurs, vous n'apercevez là aucune supériorité.

Si du moins les incrédules pouvaient s'assurer qu'il n'est aucun risque à courir pour eux; mais, malgré toutes leurs recherches (car ils n'en ont épargné aucune), à quoi sont-ils parvenus? Des doutes, voilà le dernier appui et l'unique terme des incrédules les plus décidés. Depuis bien longtemps, on les défie d'aller au delà. Flotter sans cesse entre des apparences de vérité et d'erreur, se faire un système de n'en admettre aucun; imaginer des convenances; proposer des incertitudes; c'est ainsi que les plus hardis ont tracé les routes de l'incrédulité. Ils ont sans cesse à la bouche, et à tout propos, les mots vagues et usés de préjugé, de superstition, d'enthousiasme, de fanatisme. Arrêtez donc, hommes aveugles, qui marchez ainsi au hasard. Combien de voix s'élèvent de toutes parts pour vous avertir de la grandeur de vos dangers! Y pensez-vous? Sans nécessité comme sans assurance, sans autre guide que la faiblesse de vos lumières, sans autre défense que le désir d'étouffer vos craintes, sans autre ressources que le plaisir passager de vous satisfaire, vous bravez les menaces formidables de la religion, les feux qu'elle vous dit être allumés sous vos pas, les périls de l'éternité. Transportez-vous donc à ce dernier moment qui, des ténèbres de l'incrédulité, vous fera passer dans les ténèbres du tombeau. Ah! vous allez y descendre; les hommes vont à jamais vous séparer d'eux; ce cadavre, affreux débris de vous-mêmes, qu'ils regardent déjà avec horreur, ils vont l'ensevelir sous la terre. Et vous y descendrez, incertains s'il est un Dieu dont le bras vous saisisse au sein même de ce tombeau, pour étendre sur vous les terribles coups de son éternelle vengeance? Refusez de la croire cette éternité : mais, malgré votre obstination à ne pas la croire, et malgré votre obstination à la combattre, avez-vous jamais pu vous convaincre qu'elle n'est pas? Et si elle est, si vous en devenez la victime, si l'abîme doit s'ouvrir pour vous recevoir, et se refermer ensuite pour jamais sur vous! Ce que vous sacrifieriez pour l'éviter, c'est peu; ce que vous risquez, c'est tout! Et vous osez, pendant la vie, faire trophée de ce faux courage! N'est-ce pas là, j'en appelle à votre propre conduite dans tout autre circonstance, et quand il s'agit d'un moindre intérêt, n'est-ce pas là de la témérité? J'en dis trop peu, n'est-ce pas là la fureur la plus insensée de l'esprit? Où donc en est la supériorité? N'oubliez pas qu'on a vu trembler à la vue de la mort ceux dont l'incrédulité avait paru la plus intrépide! Placés alors entre le néant et l'enfer... Mais le néant est-il un bienfait à espérer! Le néant? Mais le désir du néant peut-il balancer cette foule de témoignages qui garantissent l'immortalité? Et, s'il n'y a point de néant à attendre, quelle effrayante et quelle affreuse immortalité!

Achevons, chrétiens, d'examiner le vice des principes de l'incrédulité que j'ai dits être funestes à la société des hommes. Je le sais, l'incrédulité a rougi d'avoir osé enseigner l'art de se délivrer des troubles et des remords, en bannissant toute crainte de l'avenir. Elle a aperçu le frémissement qu'elle a excité en confondant les vertus et les vices, jusqu'à ne mettre entre eux de différence que dans les noms. Aussi l'entendez-vous souvent employer le beau nom de probité dont il lui coûte peu de faire l'éloge dans le temps même qu'elle en détruit les plus forts motifs, en voulant énerver ceux de la religion. Et c'est en effet parce que l'incrédulité reconnaît dans la religion le mobile le plus puissant que dans l'audace de ses blasphèmes elle ose en attribuer l'établissement à la politique des hommes. Qu'elle n'aille pas plus loin; elle s'est déjà déclarée leur ennemie, puisque ce qu'ils ont cru nécessaire, selon elle, pour maintenir l'ordre parmi eux; puisque cette digue qu'ils ont voulu, dit-elle, opposer aux passions humaines; puisque les secours que la religion leur offre pour en triompher, elle voudrait les leur ravir. Il n'en faudrait pas davantage pour indiquer aux hommes que leur intérêt commun réclame contre l'incrédulité. Mais encore écoutez-la : pour se mettre à l'abri du reproche à cet égard; quel soin à faire valoir le

zèle dont elle se pique pour le bien commun de la société! *Le bien public*, on le sait, c'est aujourd'hui sa devise. Mais comment arrive-t-il que la société y compte si peu? Répondez-moi vous-mêmes, mes chers auditeurs, quelles alarmes seraient les vôtres, si, dans une affaire où il serait facile, malgré vos soins, de vous tromper, si dans une négociation délicate qui exigerait du désintéressement et de la foi, il vous fallait traiter avec un homme sans religion, et faisant profession de n'en suivre aucune? Que sont-ils, ces hommes sans foi, sans Dieu auquel ils craignent de rendre compte; sans conscience qui leur en rappelle les préceptes? Je dis plus : Si leurs principes sont vrais, et s'ils sont assez conséquents pour les suivre, que ne risque pas votre fortune entre les mains d'un homme qui peut, sans ternir son honneur devant les autres, s'enrichir de vos dépouilles, et qui dans Dieu n'aperçoit pas votre vengeur? Que n'avez-vous pas à redouter d'un concurrent qui, par l'habileté de ses précautions ou par la circonstance de sa situation, peut vous abattre et vous perdre, et qui refuse d'examiner au tribunal de la foi l'injustice de ses prétentions? Comment vous traitera un ennemi qui, pour se venger, n'aura qu'à dérober d'où part le coup qu'on vous porte, et ainsi se mettra peu en peine que Dieu en soit le témoin? Qu'on nous dise, pour nous répondre, que nous connaissons peu ce que peut sur un cœur l'amour de l'équité que la nature y grave. Termes pompeux, belles paroles! et l'amour de soi-même, amour si déréglé et si excessif, amour si violent et si impérieux, amour qu'on reproche à la nature d'avoir aussi gravé si profondément dans nous, l'incrédule ne le sent-il donc pas au dedans de lui-même? Et quelle raison pour lui de croire qu'il l'empêchera de prévaloir sur cet amour du bien commun qu'il veut qu'on lui suppose? Le doit-il même, à ne consulter que son incrédulité! Non, mes frères, sans cesse elle lui dira : Si Dieu n'est pas votre force, c'est à vous que vous devez tout rapporter. Si tel sacrifice que vous feriez à l'avantage commun des hommes leur est nécessairement secret et caché; s'ils ne peuvent seulement pas applaudir à cet effet particulier de votre droiture; si vous n'avez rien à craindre ni à attendre de leur part; pourquoi faire céder votre intérêt au leur? S'il n'est pas une autre vie dont vous espériez les biens futurs, qui vous engage à ne pas jouir de ceux qui se présentent dans celle-ci? Sauvez, sauvez seulement votre réputation : mais n'oubliez pas que vous voulez vivre heureux.

Je le sens, mes chers auditeurs, je porte l'alarme jusque dans le cœur de l'incrédule, en lui développant son propre système, système qui résulte des ouvrages qu'a produits l'incrédulité, et qui est même dans quelques-uns exprimé assez clairement. Effrayée de ces conséquences inévitables, l'incrédulité s'empresse de nous répondre qu'il y a des lois. Ah! elle s'est elle-même dévoilée. Elle a prouvé, par ses écrits, que quand on ne reconnaît pas les lois divines, on est bientôt disposé à rejeter les lois humaines. Le plus solide appui de l'autorité des maîtres du monde est l'autorité de la loi de Dieu.

Enfin, nous dit-elle, il est des lois. Oui, mes frères, mais je l'ai déjà dit : Otez-leur le solide appui que leur prête la religion, quelle est leur force? Celle de l'autorité qui les protége, ou du péril qui se trouve à les enfreindre. Les respecter au dehors, ce sera sagesse; savoir sans danger ne pas s'y soumettre, ce sera habileté; les braver avec audace, sera énergie de courage; et, du succès tout seul dépendra l'opinion à former sur ces héros de vertu que produit l'incrédulité.

Il faut donc imaginer une autre ressource, et que l'incrédule affecte d'être si vertueux dans son langage que, si on peut y ajouter foi, le goût, le sentiment seul de la vertu suffit pour régler sa conduite. Hélas! nous vous entendons vous plaindre souvent, âmes chrétiennes, de ce que la tentation a pour vous de dangereux, l'occasion de séduisant, le penchant au mal de difficile à surmonter. Pénétrés des vives idées de la foi, saisis des terreurs de ses menaces, pleins d'espérance pour les biens immenses qu'elle vous promet, vous convenez cependant que vous résistez à peine dans quelques circonstances, et l'incrédule ne veut pas qu'on craigne pour lui! Il est lui-même sa caution, quoiqu'il soit faible au moins comme vous; quoiqu'il ait les mêmes inclinations que vous; quoiqu'il n'ait pas de motifs aussi forts que vous. Il lui suffit de faire parade d'un attrait naturel pour la vertu dont il vante l'empire; comme si le nom de vertu qu'il prononce vous en assurait de sa part tous les effets! Qu'il vous explique comment la vertu de celui qui n'attend rien pour l'autre vie, offre dès celle-ci un soutien si ferme. Je le comprends à l'égard d'un cœur chrétien, à cause des espérances que la vertu y fait naître; mais, dans celui qui n'espère rien, puisqu'il ne croit rien, la vertu doit être aussi faible que le motif qui la soutient.

En imposé-je, ennemis de la religion? Eh bien! dites-nous enfin quels sont envers Dieu vos devoirs? Vous vous hâtez de me répondre : Dieu est trop grand, trop au-dessus de vous pour avoir daigné vous en prescrire, ou pour prendre quelqu'intérêt à ce qui se passe parmi nous. Quelles sont donc dès là vos obligations envers les hommes, si le premier maître ne les a pas fixées? Quels sont sur vous leurs droits? Et, dès que vous évitez leurs regards, qui aura le droit de vous punir de la transgression de ces mêmes devoirs? Pour vous animer à les remplir, quelles sont vos espérances! La vie est malheureuse; elle finit, et vous vous dégradez au point de n'envisager rien au delà. Que reste-t-il donc à l'homme juste si souvent victime de l'oppression du plus fort? Quel témoin, quel juge peut-il implorer contre le crime armé de la puissance? Quel vengeur la société tout entière peut-elle lui promettre? S'il n'y a point de Providence, point de Dieu pour la vertu; par là même il n'y

a point non plus de Providence, point de Dieu contre le crime. Donc tout est stérile, tout est perdu pour la première, tout est parfait, tout est bien pour le second, et alors que devient la société ?

Vous frémissez de ces nouvelles conséquences, et vous leur opposez l'exemple de quelques incrédules qui, nous dit-on, valurent mieux que leur système, et trouvaient dans la loi naturelle une égide assez forte pour les défendre contre leurs penchants vicieux! Je veux bien l'accorder, mais qu'en conclure ? Leur exemple se réduit à un si petit nombre! Quelques exceptions que l'on pourraît même contester encore, peuvent-elles prescrire en faveur de la multitude ? Et peut-on calculer sans effroi le crime et les calamités où de semblables doctrines entraîneront nécessairement le plus grand nombre de ceux qui les prendront pour guides de leurs mœurs ? On nous cite, et l'on fait valoir bien haut quelques traits isolés d'une vertu naturelle ! L'orateur romain répondait autrefois : C'est que dans quelques hommes la voix de la nature peut se montrer par moments plus forte que celle de l'impiété, et Tertullien avec encore bien plus d'autorité, prenait l'univers tout entier à témoin que c'était à la religion et à la religion seule qu'il appartenait de prescrire toutes les vertus, de les animer toutes, de les soutenir toutes, et de les rendre aussi constantes dans leur durée que pures dans leurs motifs. Certes, nous pouvons défier l'incrédulité de produire en sa faveur un pareil témoignage. C'en est assez pour faire entrevoir le vrai caractère de l'incrédulité ; voyons maintenant par quelle illusion elle réussit à se répandre.

SECONDE PARTIE.

Par quelle voie se produit ordinairement l'incrédulité ? Je sais qu'elle a ses chefs et ses maîtres qui dogmatisent et qui emploient en sa faveur ce qu'un esprit qui s'égare peut fournir de fausses et dangereuses subtilités. Religion sainte, si je pouvais séparer de vos intérêts ceux de la gloire de Dieu et du salut de ceux qui vous combattent, je vous féliciterais de grand cœur des tempêtes qu'ils ont suscitées contre vous, et qui n'ont servi qu'à affermir toujours plus le fondement inébranlable sur lequel vous êtes appuyée. Mais enfin le langage de ce petit nombre d'hommes incrédules par système que l'infidélité vante si fort, que la solidité de la foi craint si peu, comment se répand-il si aisément dans nos villes ? A quoi en attribuer les impressions si multipliées ; et à la faveur de quel artifice réussit-on à l'introduire ? Le voici, chrétiens : c'est que l'ignorance en fait de religion adopte aveuglément ce langage, c'est que la mauvaise foi en fait communément le fonds; c'est qu'adroitement la frivolité le fait goûter et l'assaisonne. Reprenons.

Premièrement l'ignorance en fait de religion. Et quoi de plus commun! Sans doute on ne le dirait pas, à ne considérer que ceux qui s'arrogent le droit d'en décider. On croirait que c'est la matière que l'on sait le mieux, puisque c'est celle dont on raisonne le plus; et il ne tient pas aux infracteurs de la loi de Dieu de persuader au monde que cette même loi doit trouver en eux autant de docteurs et d'arbitres. Combien cependant qui blasphèment ce qu'ils ignorent, et qui combattent une religion dont eux-mêmes ne sont pas instruits, ou qui en ont oublié jusqu'aux premiers éléments ! On prononce hardiment contre la religion mais sur quoi s'appuie-t-on ? Vous paraissez, pourrait-on dire à ces hommes qui se déclarent sans cesse contre elle, vous paraissez, il est vrai, ne pas ignorer ces difficultés si souvent rebattues; et, à force de les répéter, elles vous sont devenues familières. On voit aisément d'où vous les avez tirées; elles indiquent quels sont vos auteurs favoris, et vous avez sans doute eu grand soin d'en parcourir tous les ouvrages. Que le cri général en annonce quelqu'un où la religion soit attaquée; c'en est assez, vous en grossissez vos recueils. Si, par un reste de ménagement, qui pourtant n'existe plus, on craint de l'exposer ouvertement aux yeux du public, vous ne serez que plus empressés à acheter plus cher la criminelle satisfaction de vous en nourrir. C'est là ce qui réveille votre curiosité, ce qui absorbe votre loisir, ce qui devient l'unique objet de vos connaissances. Mais de ces immortels ouvrages que tant d'hommes éclairés ont consacrés à la vérité de la religion, vous en redoutez les lumières, leur solidité vous dégoûte, leur érudition vous alarme, la crainte de vous désabuser vous éloigne. Le titre seul ne vous en est-il pas souvent inconnu ? Et cependant vous prononcez, quel arrêt? contre la religion. L'équité et l'honneur réclameraient, s'il ne s'agissait que de la cause d'un particulier, et quelque solidement établie que pût être la vôtre, que deviendrait votre défense, si l'on n'écoutait que vos agresseurs? Ah! condamner ainsi la religion, c'est montrer uniquement qu'on voudrait la trouver condamnable. Quelle autorité peut donc avoir une telle décision ?

On prononce hardiment contre la religion. Mais sur quoi vous appuyez-vous, peut-on demander à ce jeune homme, qui déjà se fait un mérite de déclamer contre elle ? On vous vit, il n'y a que peu d'années, sortir de votre famille et de votre patrie pour aller, selon l'usage aujourd'hui si ordinaire, mais par la dépravation du monde devenu si dangereux, perfectionner en vous ce que l'on appelle les airs et les manières du monde, vous former selon ses règles ou plutôt selon ses coutumes, vous préparer à faire valoir certains talents en vous proposant ses modèles. Vous emportâtes du sein de la maison paternelle une conduite encore pure, des mœurs, l'esprit de religion, heureux fruits de la grâce et d'une éducation chrétienne : que vous êtes aujourd'hui différents de ce que vous étiez alors ! Paraître ne plus croire les premières vérités de la religion; traiter de simplicité la docilité de ceux qui croient

encore ; abandonner les exercices les plus sacrés, les pratiques les plus saintes, et railler avec dédain ceux qui les observent encore ; dire que la religion n'est qu'un joug de préjugé, et affecter de plaindre ceux qui le portent ; mettre sans cesse en avant le langage des nouveaux maîtres que vous avez entendus, leurs préjugés, leurs ironies, dirai-je leurs blasphèmes ! Voilà vos discours : et d'où a donc pu vous venir subitement cette abondance de lumières ? A quelle source, par quels moyens, les avez-vous puisées ? Quel phénomène que celui de ces progrès rapides qu'a faits sur vous l'incrédulité ? Car, enfin, vous dissimuleriez en vain votre conduite ; on la sait, et quoique vous voulussiez bien peut-être qu'on ne la sût pas en entier. Ah ! du moins on n'ignore pas que la longueur du sommeil et les attentions pour la parure, l'attrait des spectacles et le brillant des assemblées, l'avidité de voir et l'empressement à vous produire, ont partagé tous vos jours. Il n'en faut pas d'autres preuves que les détails de vos amusements. Et cependant, ne dirait-on pas, à vous entendre décider sur la religion, que vous revenez d'un monde nouveau, où, tout occupés de la méditation des verités, de l'histoire des événements, de la découverte des erreurs, vous vous êtes élevés au-dessus des âmes fidèles et chrétiennes, pour regarder de là en pitié ce qu'il vous plaît d'appeler aujourd'hui des idées communes et vulgaires, des opinions fausses et vieillies, des superstitions et des abus C'est là, en effet, le ton des apôtres de l'impiété que vous avez écoutés. Vous l'avez confondu avec les talents que vous avez aperçus dans eux; et, comme il leur a été facile de vous en imposer par l'éclat de leur réputation, vous croyez peut-être encore la partager avec eux, en revêtant le langage de leur incrédulité. Quelle impression doit donc faire sur autrui la pitoyable témérité de la vôtre ?

On prononce hardiment contre la religion. Mais sur quoi vous appuyez-vous, peut-on demander à cette personne dont l'état est d'édifier, et dont le faible est de dogmatiser? Vous osez, il est vrai, vous permettre toutes sortes de lectures, raisonner sur toutes sortes de matières, essayer d'approfondir toutes sortes de questions : fantôme de gloire que vous poursuivez. Mais qui ne voit pas que vous êtes incrédules par la vanité de le paraître, ou que votre incrédulité est elle-même la juste punition de ce que témérairement vous avez exposé votre foi? Et à qui en peut en imposer l'aveuglement de votre irréligion? Si vous avez perdu la foi, ce don précieux du Seigneur, vous méritiez de la perdre. Pourquoi ne pas réprimer cette curiosité imprudente qui fait naître des doutes dont, faute de connaissance, on ne peut pas se donner à soi-même l'éclaircissement? Pourquoi ne laisser agir que la vivacité de l'imagination sur un sujet qui demande l'attention réfléchie de la raison? Pourquoi entrer témérairement dans le labyrinthe que forme l'incrédulité par l'artifice et la fausse lueur de ses raisonnements, sans savoir comment s'en retirer?

Ah ! mes chers auditeurs, si l'on ne cesse de s'élever avec force contre la lecture empoisonnée des livres aujourd'hui si multipliés qui attaquent la religion; si l'on déclare l'obligation où l'on est de les interdire sans réserve ; ce ne fut jamais, comme voudrait l'insinuer l'impie, ce ne fut jamais de la solidité de ses preuves que se méfia la religion ; l'insuffisance ordinaire des connaissances dans le grand nombre, voilà le piége contre lequel elle veut prémunir les fidèles, et voilà en effet le fatal écueil où le grand nombre vient échouer. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que des personnes de ce caractère osent reprocher au peuple chrétien la docilité de sa foi ; c'est que l'on ose paraître regarder cette soumission de créance comme l'apanage du simple peuple. Eh! mes frères, cette foi du peuple, elle a un monde entier pour garant. Mais le peuple lui-même a sous ses yeux une preuve bien frappante de la religion dans l'établissement, dans l'étendue, dans la durée de son règne, dans l'éclat toujours subsistant de ses triomphes, dans la pureté de ses préceptes où tout lui annonce la voix du Dieu auquel il se soumet. Eh ! sur quoi est fondée, dans la plupart des incrédules, leur résistance à cette foi du simple peuple? Sur le témoignage d'un auteur impie qu'on n'est pas même en état d'approfondir, dont on se fait l'écho, que l'on consulte comme un oracle, et qui n'en a souvent que l'obscurité; sur l'envie de se tirer de la foule, en soutenant une opinion singulière que l'on fait servir de supplément à ce bel esprit dont on ambitionne la réputation; sur la confusion des idées qu'ont introduites des lectures sans discernement, sans règle, sans principe : sur ce qu'il paraît aujourd'hui du bel air de se donner pour un homme qui, au milieu des plus honteuses faiblesses, ne fait servir la force de sa raison qu'à ne pas croire. De bonne foi, mes chers auditeurs, à la vue de cet amas d'incrédules, qui, à tout propos et sans ménagement, font entendre de vaines clameurs contre le christianisme, n'est-on pas en droit de dire que ce ne sont là que les cris téméraires et insensés de ceux qu'on peut véritablement appeler eux-mêmes le peuple de l'incrédulité? Mais elle ne s'en tient pas là ; et parce qu'elle est facilement écoutée par l'ignorance, c'est par la mauvaise foi qu'elle en abuse. Second moyen qu'elle met en œuvre pour égarer le peuple.

Je n'en rappelle ici que les premiers traits qui se présentent. Comment concevoir ce que la religion propose? Qui peut comprendre ses mystères? Comment s'accoutumer à ses idées? Voilà le langage artificieux de l'incrédule, lorsqu'il cherche à renverser la foi. Mais y pense-t-il? Quoi ! A l'évidence des faits par lesquels Dieu a attesté ma religion, il oppose les ténèbres de sa faible raison qui, jamais, malgré toute la force de son orgueil, ne pourra pénétrer jusqu'au trône de Dieu. Nous ne comprenons pas, et

la religion ne nous propose pas en effet ces mystères pour les comprendre. Aveugles, qui ne connaissez pas seulement la nature de ce vil limon dont Dieu nous a formés, prétendez-vous porter vos regards jusque sur l'infini? Ces vérités sublimes qui vous sont révelées, que votre esprit ne pénétrera jamais, comme il n'y trouvera jamais aucune contradiction, ces vérités sont appuyées sur des faits sensibles et éclatants; il faudrait les anéantir, ces faits pour ébranler la religion, L'univers réclame contre l'aveuglement de celui qui s'obstine à les méconnaître. Sans doute l'univers a entendu la prédication des apôtres, puisqu'il s'y est soumis. Il a vu triompher la croix, puisque ce qu'il regardait autrefois comme l'instrument d'un honteux supplice est devenu à ses yeux l'ornement des couronnes et des diadèmes. Il a reconnu la force divine qu'elle communique, puisqu'il a été arrosé du sang de ses défenseurs. L'incrédule ne peut désavouer l'ancienneté du peuple juif qui a transmis les sacrés oracles, et conservé les prophéties sur lesquelles est appuyée cette religion qu'il condamne. Il voit l'accord merveilleux et palpable de ces prophéties avec les événements qu'elles ont annoncés. Il voit adoré, depuis plus de dix-huit siècles, cet Homme Dieu crucifié par la haine de sa nation; et il voit encore aujourd'hui cette nation criminelle, universellement avilie aux yeux de tous les peuples, privée de son sacerdoce et de son temple, dispersée dans les divers endroits de la terre, pour être, selon l'énergique pensée de saint Chrysostome, comme les membres épars de ce corps de nation que Dieu a livré à sa justice, et qu'il expose à la vue du monde entier comme la preuve subsistance du déicide qu'elle a commis, et de la divine vengeance qui la poursuit. Il voit l'Eglise de Jésus-Christ formée des diverses nations qui lui ont été données pour héritage; il voit cette église, invariable dans ses dogmes, incorruptible dans sa sainteté, invincible dans son existence; il la voit toujours également pure au milieu des désordres qu'elle réprouve, également éclairée au milieu des hérésies qu'elle confond, également ferme au milieu des efforts de l'enfer dont elle surmonte les attaques. Il voit les empires se succéder, les nations se confondre, les peuples perdre leurs noms, leurs coutumes, leurs usages; le seul peuple chrétien toujours exister pour perpétuer et le nom et la foi en Jésus-Christ.

Mais où m'entraînerait l'évidence de la vérité que l'incrédule ose combattre? Je l'ai dit, ce n'est point ici que je prétends vous en faire remarquer la force. Je demande seulement si, à la vue de tant de lumières qui l'annoncent, on peut être autorisé à ne faire valoir que les ténèbres qui nécessairement enveloppent ses mystères. Et par quels moyens se dérobe-t-on à cette lumière? Les uns, en affectant de ne réunir jamais les diverses preuves de la religion qui vont toutes à une même fin, et qui, prises en détail, ont chacune encore tant de force que l'évidence naît de leur réunion; les autres, en opposant, pour chercher à l'affaiblir, non des faits à des faits, mais des noms à des noms. Ecoutez-moi, je vous prie: La religion offre des miracles que les plus sévères examens ont vérifiés, que les témoignages les moins suspects ont autorisés, que les peuples entiers ont admirés; elle a produit des millions de héros de toutes les nations, de tous les rangs, de tous les sexes, de tous les âges, qui ont versé leur sang pour l'attester; et, parmi eux (remarquez cette circonstance), un grand nombre de témoins morts pour soutenir, non pas simplement ce qu'ils croyaient, mais ce qu'ils avaient vu; elle fait apercevoir l'établissement le plus miraculeux, à raison de ce qu'il fallait persuader aux hommes, de ce dont il fallait les désabuser, des obstacles dont il fallait triompher; elle propose le plan le mieux lié dans toutes ses parties, le mieux suivi dans son arrangement, le plus avantageux dans ses effets, et, dans ses maximes, le plus divin. Qui le croirait? Quelques prestiges vains et obscurs, sous le nom de *prodiges*; quelques fanatiques, sous le nom de *martyrs;* quelques maximes d'une sagesse purement humaine, sous le nom de *morale;* l'établissement de quelques religions dont l'histoire est connue. Voilà ce que nous oppose l'incrédulité. Où est la bonne foi? Et plût au ciel, du moins, que nous n'eussions pas à lui reprocher chaque jour la fausseté des suppositions, la calomnie des assertions qu'elle met en avant pour altérer un fait qui la dément, ou pour accréditer celui qu'elle veut établir, ou pour énerver ceux qu'elle entreprend d'expliquer. Accusation que forment contre elle les productions ténébreuses où ses erreurs sont semées, et dont elle essayerait en vain de se laver.

A-t-elle plus de droiture, quand elle prend occasion d'insulter à la religion, de ce que ceux qui lui appartiennent ont quelquefois des vues qui la déshonorent; de ce que ceux qui la croient ont souvent la faiblesse de ne pas la suivre, et disons-le à notre confusion, de ce que ses préceptes sont avilis par ceux mêmes qui sont destinés à les annoncer? Mais qu'a donc de commun la cause de Dieu avec la malice de l'homme? Comment la certitude du christianisme peut-elle dépendre de la peccabilité du chrétien? Ah! si le christianisme gémit de la conduite des chrétiens mêmes, ce n'est donc pas des actions des hommes qu'il tire sa force; il est donc visiblement l'ouvrage de Dieu; c'est donc la force de la vérité qui le soutient.

Ce n'est donc que pour en imposer plus aisément, que l'incrédulité insiste sur les difficultés qu'elle rassemble; comme si, armée d'autant de traits inconnus, enrichie d'autant de nouvelles découvertes, elle venait, par un nouveau genre de combat, faire trembler la religion. Que lui offre-t-elle cependant, que des objections cent fois reproduites, dont le grand art est de les ressusciter sous une autre forme, de déguiser leur faiblesse par le poids qu'on leur sup-

pose, de substituer, à l'évidence qu'on voudrait leur prêter, le ton décisif dont on les appuie, et de fournir à l'impiété un garant par l'audace avec laquelle elles se produisent? Sachez-le donc, impies de nos jours, cent fois la religion avait foudroyé la prétendue force de vos difficultés, avant même que vous fussiez en état de les connaître. Persécutée depuis sa naissance, elle n'a fait que multiplier ses trophées par la chute de ses adversaires. Ecrasés sous la puissance de la vérité, ils n'ont servi qu'à en enlever l'éclat. Vous continuez, il est vrai, à lui faire la guerre; mais vous n'êtes que les héritiers de la haine de quelques impies plus anciens que vous. Ce sont véritablement leurs armes déjà usées que vous reprenez entre vos mains. Peut-on l'ignorer ? vous ne paraissez couverts que de leurs dépouilles.

Reste une troisième manière de combattre la religion, la plus frivole sans doute, et cependant aujourd'hui la plus ordinaire comme elle est la plus effrénée. Un bon mot qui n'a de frappant que l'impiété qu'il renferme, une plaisanterie qui n'a de quoi plaire que parce qu'elle est sacrilégement hardie; une pensée qui ne paraît ingénieuse que par l'indécence : voilà, oui voilà le ton, l'esprit, les preuves, la science de la plupart de ceux qui, pour paraître affranchis de la soumission commune, forment aujourd'hui ce vulgaire incrédule que la raison et la foi dédaignent également. Et quelle force devraient avoir contre la religion ces vaines allégories, ces parallèles absurdes à la faveur desquels on cherche à blasphémer ses mystères, à avilir ses lois, à satiriser ses sectateurs ? Quelle force devraient avoir, contre la vérité de la religion, ce ton ironique que l'on emploie, ces dédains que l'on affecte, ces propos que l'on hasarde? Quelle force devraient avoir, contre la vérité de la religion, ces tours sous lesquels on la défigure, ces expressions par lesquelles on s'efforce de la dégrader, ces interprétations qui vont à rabaisser ce qu'elle a de plus grand ? Ah ! pourquoi ces hommes qui nous répètent si souvent qu'il faut penser, n'objectent-ils le plus souvent que des paroles ? Ou ne pensent-ils que d'après autrui ? Quelle est donc la légèreté de notre siècle, s'il ne faut que de si méprisables moyens pour le pervertir ? Interrogez ici tous les peuples de l'univers qui se sont soumis à la foi : Est-ce ainsi que la religion de Jésus-Christ a produit ses preuves ? De quel œil eût-on regardé ses ministres, s'ils avaient cru l'établir par de telles voies ? Tels sont cependant les dehors sous lesquels se montre aujourd'hui l'incrédulité dans le monde. Irritée de l'insuffisance de la raison dans les secours qu'elle aurait voulu emprunter d'elle pour séduire, il lui suffit d'en contrefaire le langage, de mettre à la bouche du grand nombre ces mots insignifiants de préjugés, d'éducation, d'erreurs populaires, de systèmes de politique, que le grand nombre entend si peu. Voie facile pour se former des disciples, déclamant contre la religion, sans même pénétrer le fondement de leurs vaines déclamations, et souvent même n'adoptant pas dans le fond de leur âme ces sentiments impies qu'ils se font une fausse gloire d'étaler.

Mais vous, mes chers auditeurs, qui, dès qu'il s'agit d'une affaire qui vous intéresse, distinguez si aisément le vide d'un discours qui vous amuse, de la solide raison qui doit vous conduire; vous qui dites si sagement alors qu'il faut non des railleries, mais des preuves, ne dépouillerez-vous jamais la cause de la religion de la frivolité qu'on y mêle; et, dans l'affaire la plus sérieuse, serez-vous troublés par les futiles discours de l'impiété ? Encore quel est-il celui dont quelquefois le langage alarme votre foi ? Il est tel que peut-être vous ne lui confieriez pas l'intérêt le plus léger, que vous ne lui demanderiez pas le conseil le moins important, que vous n'estimez nullement ses lumières. Souffrez cependant que je dise : Voilà pour vous, pour vous surtout, Mesdames, la source ordinaire de vos doutes, de vos péchés contre la foi, tandis que tant de motifs devaient vous affermir dans votre croyance. L'incrédule s'applaudit de déconcerter, par un seul mot, la fermeté de votre créance; et, parce que la religion que vous devez surtout honorer par votre conduite, vous trouve moins exercées à la défendre, c'est surtout dans vous que l'impiété s'enhardit à la combattre et qu'elle se dédommage de tant de victoires que remporte sans cesse sur elle la religion.

Je m'arrête. La matière m'entraînerait trop loin. Mais, à la vue de ce nombre d'hommes ennemis du christianisme, jusque dans le sein du christianisme même; à la la vue de ce torrent que grossit chaque jour l'impiété, et qui, comme par autant de canaux, se répand par les lectures et par les discours; à la vue de cette décadence, de cet affaiblissement, de ce dépérissement visible de la foi, parmi ceux qui en avaient le précieux dépôt; à la vue de ces efforts qu'on dirige visiblement contre elle, et de ces sourdes manœuvres dont on prépare adroitement le succès; à la vue, j'ose le dire, de cette conjuration ourdie, entretenue par la haine la plus profonde, et dont il est facile de prévoir les terribles conséquences, quelle idée se présente à moi ! Hélas, mes chers auditeurs, c'est malheureusement une frayeur trop bien fondée qui la fait naître, en même temps que la plus juste et la plus vive douleur ne peut assez énergiquement la rendre.

Je finis donc par le souvenir de la menace redoutable que fit aux Juifs le Fils de Dieu, et que nous voyons vérifiée si sensiblement : Je vous le dis, peuple infidèle, écoutez-moi : *Dico vobis*. (*Matth.*, XXI, 43.) Ce royaume de Dieu que vous voulez méconnaître vous sera enlevé : *Auferetur a vobis regnum Dei*. (*Ibid.*) Des nations plus dociles le feront fructifier dans leurs esprits et dans leurs cœurs : *Dabitur genti facienti fructus ejus*. (*Ibid.*) Cette religion que vous combattez aujourd'hui avec tant d'acharnement, que

vous outragez par vos mépris et vos révoltes, que vous déshonorez par vos déréglements ; puisqu'elle est pour vous un fardeau, Dieu vous en déchargera dans sa colère, *Auferetur.* Vos pères vous ont transmis la foi ; et vous laisserez à vos enfants votre infidélité pour héritage, vos crimes pour exemple, vos erreurs pour règle. Successeurs malheureux de pères volontairement aveugles, ils suivront librement les traces que vous leur avez marquées vers l'abîme. Ils iront y partager vos supplices après avoir perpétué votre irréligion : *Auferetur regnum Dei.* Des nations éloignées, des peuples sauvages s'enrichiront de vos dépouilles; ils seront éclairés des lumières que vous rejetez. La pureté et l'innocence, la soumission et la fidélité seront chez eux le précieux fruit de la religion que vous abandonnez : *Dabitur genti facienti fructus ejus.* C'est à l'Eglise, ne l'oubliez pas, c'est à l'Eglise et non à vous en particulier qu'est promise la perpétuité de son règne. D'autres conquêtes la dédommageront de vos ingratitudes; mais qui vous dédommagera de l'avoir perdue ? Et quand nous gémissons sur ses pertes au sentiment du zèle qui nous attache à ses intérêts ; pouvons-nous, mes frères, ne pas unir celui qui nous afflige et nous frappe à la vue de vos propres malheurs ?

Grand Dieu! si comme autrefois, pour épargner des villes coupables, dix âmes justes eussent suffi à votre miséricorde, un nombre d'âmes fidèles peut donc aujourd'hui désarmer votre vengeance. Ah! il en est encore dans tous les états et dans tous les rangs, dont la foi pure et humble a de quoi vous toucher. L'abandonneriez-vous, Seigneur, cette portion chérie? Puis-je vous dire avec le prophète : *Ut quid Deus, repulisti in finem?* (*Psal.* LXXIII, 1.) L'impie aurait-il armé votre courroux jusqu'à vous le faire étendre sur les brebis dont l'innocence mérite les regards de votre bonté : *Furor tuus super oves pascuæ tuæ.* (*Ibid.*) Hélas! n'oubliez pas que ces fidèles, que l'impiété cherche à éloigner de vous, vous appartiennent, dès le premiers jours qu'ils ont été sur la terre. Ressouvenez-vous des sacrés engagements qu'ils ont contractés avec vous : *Memor esto congregationis tuæ quam possedisti ab initio.* (*Ibid.*, 2.) Opposez donc, Seigneur, opposez les secours de votre main puissante à ces ennemis superbes dont l'artifice veut les séduire, dont le nombre les effraye, dont les effets les consternent : *Leva manus tuas in superbias eorum.* (*Ibid.*, 3.) Il y va, grand Dieu! de votre gloire. C'est à votre saint nom qu'ils insultent; c'est votre saint temple qu'ils veulent renverser; c'est votre sainte loi qu'ils entreprennent d'anéantir : *Quanta malignatus est inimicus in sancto.* (*Ibid.*) Ah! ils portent encore l'audace jusqu'à se glorifier de leur prévarication, et à planter l'étendard sacrilége de leur révolte dans le sein même des solennités, de la gloire et des triomphes de votre culte : *Et gloriati sunt qui oderunt te in medio solemnitatis tuæ.* (*Ibid.*, 4.) N'exposez pas plus longtemps, à la cruauté de tant d'ennemis farouches, le zèle de ceux qui se confient en vous, et qui vous adorent ; n'oubliez pas pour toujours votre peuple : *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi, animas pauperum tuorum ne obliviscaris in finem.* (*Ibid.*, 19.) Prenez, prenez en main et la cause de la religion et la vôtre : ou, si vous voulez nous punir nous-mêmes de nos infidélités et de nos crimes, punissez-nous dans votre miséricorde. Désolez nos campagnes, enlevez nos moissons, ravissez nos biens, frappez nos corps, redemandez notre vie ; mais ne vous vengez pas dans votre colère. Conservez-nous, conservez-nous la foi. Que dans ses malheurs, la consolation de votre peuple affligé soit de reconnaître, de confesser et de louer votre saint nom : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum.* (*Ibid.*) Ecoutez surtout, ô mon Dieu, les vœux que va vous offrir la foi de ceux qui m'entendent; qu'elle fassent constamment à vos yeux leur mérite dans le temps, et qu'elle devienne la source de leur bonheur dans l'éternité! Je vous le souhaite, etc.

SERMON III.

Prononcé à Saint-Cyr, le 25 *juillet* 1786, *pour l'année séculaire de l'établissement de cette maison royale.*

ANNÉE SÉCULAIRE DE L'ÉTABLISSEMENT DE SAINT CYR.

Rex sapiens stabilimentum populi est. (*Sap.*, VI, 26.)

Un roi prudent est le soutien de son peuple.

Madame (42),

S'occuper efficacement du solide intérêt de ses peuples, tel est, selon les divins oracles, le caractère et la prudence d'un souverain. L'éclat que jette au dehors le nombre de ses victoires peut-il être comparé à la félicité qui le fait régner dans l'intérieur de son empire ? La guerre est toujours un fléau que Dieu laisse échapper des trésors de sa colère, et le succès le plus brillants des combats, toujours acheté au prix du sang et des larmes qu'il font verser, n'a un prix réel que lorsqu'il amène à sa suite les abondantes douceurs de la paix.

Consultez la sagesse même des hommes : des ennemis vaincus honorent moins un roi que des sujets heureux. La gloire de ses armes ne lui appartient pas toute entière : il doit à lui seul celle de régner sur les cœurs. Les bienfaits sont un titre plus glorieux que les exploits. Il est lui-même un don précieux du ciel pour la nation sur laquelle il étend ses soins; et le bonheur qu'il lui distribue se réunit dans son âme par la noble satisfaction d'en être la source. Quel ne sera pas l'accroissement de sa puissance dont il multiplie les droits avec les biens qu'elle procure! Ah! l'amour du peuple français pour ses maîtres, autant et plus en-

(42) Madame Elisabeth de France, sœur du roi Louis XVI.

core que la valeur qui lui est naturelle, a répandu de toutes parts la célébrité de la France.

Que l'histoire éternise celle du règne de Louis le Grand, et des événements dont l'Europe fut frappée; dans ces jours consacrés à honorer sa mémoire, ce n'est point à un roi vainqueur que nous venons offrir le tribut d'une louange profane. Cette demeure de paix ne nous montre dans lui que le juste rémunérateur des vertus guerrières. Nous ne célébrerons pas ses triomphes: nous rendrons grâces à Dieu de lui avoir inspiré cette prudence qui en fit le soutien de la noblesse militaire, dont l'intrépide fidélité le rendit tant de fois triomphant: *Rex sapiens stabilimentum populi est.*

Les grands sujets n'ont pas besoin des ressources de l'éloquence: ils disent tout par eux mêmes, et il suffit de les exposer. Chrétiens auditeurs, à la vue de la maison de Saint-Cyr, dont l'année séculaire nous invite à solenniser l'établissement, je me borne aux trois idées naturelles qu'il présente. Je viens simplement vous retracer la noblesse des vues qui en firent éclore le projet; la sagesse des moyens qui en ont opéré l'exécution; la durée des succès qui en immortalisent la gloire. C'est sous ces trois rapports que j'envisage ce monument de la grandeur de Louis XIV.

Ce n'est pas, madame, à ce titre seul que cette maison royale a des droits à vos bontés. Vous venez moins y jouir de la gloire d'un de vos augustes ancêtres, qu'applaudir à l'heureuse efficacité de ses grands desseins, qui forme, qui réunit et qui perfectionne encore aujourd'hui tant de vertus. Un puissant attrait vous fait trouver des charmes dans un séjour où en est établi le règne; et la bienveillance dont vous l'honorez, en est elle seule le plus glorieux de tous les éloges. C'est le suffrage de la piété et des lumières.

Mais si la communauté de Saint-Cyr doit se féliciter, madame, de retrouver dans vos sentiments ceux que lui marquèrent tant de fois le grand prince et la vertueuse princesse dont vous reçûtes le jour, et qui vous ont transmis les qualités de leur âme, elle ne met pas uniquement le prix de votre affection dans ce qu'elle a d'honorable aux yeux des hommes. Un plus grand intérêt l'occupe et la touche; elle y voit celui de ses élèves, témoins des exemples d'une princesse environnée des splendeurs du trône, et qui en fait servir l'éclat à rendre plus frappant dans elle celui de la religion. Est-il un moyen plus sensible de les convaincre que tous les dons de Dieu doivent être rapportés à sa gloire; que la fidélité à sa grâce peut préserver de tous les écueils; qu'il est possible d'obtenir l'universalité des plus justes hommages de la part du monde, et de s'attirer de la part de Dieu les plus abondantes bénédictions. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Des monuments publics ont souvent conservé parmi les hommes le souvenir de ceux que des actions mémorables avaient illustrés pendant leur vie. Une équitable reconnaissance, une vive admiration les érigèrent, pour soustraire aux ténèbres du tombeau un mérite dont la mort et l'oubli menaçaient d'effacer l'éclat. Mais, hélas! ce qui rappelle l'idée des grands hommes, et même des grands rois, ne laisse ordinairement que de stériles traces de leurs vertus: et le temps, qui paraît respecter leur nom, détruit les ouvrages qui en firent la célébrité. Ne confondons point, avec les monuments qui perpétuent une véritable gloire, ceux qu'a osé élever la flatterie, que la vanité n'a point rougi de mendier, ou qui sont quelquefois plutôt accordés à l'éminence du rang qu'aux qualités personnelles de celui qui l'occupe. Pour apprécier le droit qu'ont des hommes de vivre dans la mémoire de ceux qui leur succèdent, il faut examiner à quel titre ils l'ont acquis. Si les contemporains ont pu être ou adulateurs ou éblouis, c'est aux générations suivantes à être justes, à être éclairées.

C'est donc la génération présente, c'est la France que j'en atteste. Ces vastes édifices, en même temps qu'ils nous retracent le souvenir glorieux de Louis le Grand ne nous le rendent-ils pas en quelque sorte lui-même dans la durée toujours subsistante de ses bienfaits; et, pour user de l'expression du prophète, l'enceinte de ces murs ne retentit-elle pas des acclamations qu'excite le bonheur journalier d'en jouir: *Lapis de pariete clamabit, et lignum quod inter juncturas ædificiorum est, respondebit.* (*Habac.*, II, 11.) Il ne s'agit point ici de préconiser quelque chef-d'œuvre de l'art, quelque palais somptueux qui annonce et l'étendue du pouvoir et la richesse des trésors. Ainsi plus d'une fois se sont signalés des potentats, dont, à travers quelques débris échappés à la voracité du temps, la postérité a pu entrevoir la vaine magnificence. Ecoutons Louis XIV exposer lui-même les vues sublimes qui animent la sienne: « Pourvoir à l'éducation des jeunes personnes d'extraction noble dont les pères ont versé leur sang à son service, ou qui sont encore dans cette noble carrière: vouloir qu'elles recueillent de cette éducation l'avantage de porter dans toutes les provinces du royaume des exemples de modestie et de vertu. » (*Lettres patentes de Louis XIV.*) Tel est, chrétiens auditeurs, le double dessein qu'il se propose, et qu'expressément il déclare. L'intérêt de ses sujets, l'intérêt de la religion décident l'établissement de la maison de Saint-Cyr, et vous présentent son auguste fondateur sous la double idée d'un roi généreux et sensible, d'un roi religieux et zélé.

Qu'il est beau, qu'il est consolant de voir un souverain réunir la sensibilité du cœur à la dignité de sa couronne, et joindre à l'autorité qui commande, le doux plaisir de récompenser! Or, qui mérita mieux d'avoir part aux grâces que répand la libéralité du

trône que ceux dont la fidélité et le courage en sont l'appui ? Ils ont un droit spécial aux faveurs de la puissance royale, puisqu'ils en soutiennent la force ; et, tandis que la haute région qu'elle habite, brille de l'éclat des conquêtes, il est juste que les fruits en rejaillissent sur les héros dont la main généreuse les fit recueillir.

C'est aussi, chrétiens auditeurs, ce qui fixe les pensées et les sentiments de Louis XIV. Il partage ses regards entre les camps qui rassemblent ses guerriers, et les familles qui sont l'objet de leur tendresse. Il veut être le soutien de celles-ci, tandis que ceux-là sont le salut de son empire. Et, lorsque d'une main il distribue les palmes dues à la valeur, de l'autre, il verse les secours que réclame la médiocrité d'une fortune presque épuisée à son service. Il cherche à étendre, au delà même du tombeau, le prix de la bravoure qui l'ouvrit à tant d'illustres victimes, auxquelles la mort n'a pu laisser que la gloire de leur mort même.

Ah ! non-seulement ils vivent dans le souvenir du monarque qui les honore de ses regrets, mais plusieurs d'entre eux se survivent dans une nombreuse postérité. C'est sur vous, nobles descendants de ces braves, que se répandront les grâces dont ils n'eurent que le temps de se rendre dignes. Vos larmes sur des pertes dont la patrie partage avec vous la juste douleur, ont attendri le cœur de votre roi. Dans lui, vous avez un père, et sa bonté va faire de votre infortune une ressource. Que les fils de ces vaillants guerriers marchent sur leur traces, et qu'ils aspirent avec plus de facilité aux honneurs que le courage ambitionne : c'est la voie que leur indique leur destinée. Elle est plus touchante, celle des personnes d'un sexe réservé à des vertus pacifiques. Le lustre de l'origine n'ouvre pas devant elles le chemin de la gloire. Plus le rang est élevé, moins il est permis de descendre dans les routes qui conduisent à l'opulence ; et si, par la noblesse des sentiments, elles peuvent soutenir celle de leur nom, combien se voient condamnées à la triste obscurité qui en voile l'illustration !

C'est à ces jeunes personnes que Louis forme le projet d'ouvrir un asile. Aux environs de son palais, presque sous ses yeux, il établira la superbe demeure qui doit les réunir. Ce sera marquer plus sensiblement à la nation, qu'il regarde comme ses enfants ceux dont les pères ont été les défenseurs de l'Etat ; et que, si le caractère du peuple français est d'être passionné pour ses souverains, le bonheur de ce peuple est de trouver, dans ses souverains, des soins paternels. Heureuse et brillante adoption ! Les plus touchants détails en dérivent. Une faible enfance, sortie à peine du berceau, portera les charmes de l'innocence dans l'honorable séjour que lui consacre le monarque. A l'ombre du trône, s'accumuleront sur cette portion chérie tous les genres de bienfaits. Ce que l'âge exige de soins, ce que la naissance mérite d'égards, ce que le présent rend nécessaire, ce que l'avenir demande de précautions, tout se prévoit, tout s'exécute. La prudence pourvoit à tout, la bienfaisance n'épargne rien.

Je rétracte, chrétiens auditeurs, cette dernière expression comme insuffisante dans mon sujet. Elle pourrait s'appliquer à toute institution dont résulterait un avantage purement temporel. Des vues plus relevées dirigent celles-ci vers un objet plus important, et la maison de Saint-Cyr sera moins un asile pour les jeunes personnes qu'elle reçoit, qu'une école de vertu pour celle qu'elle rassemble.

Vous le savez, c'est une maxime qu'il serait également honteux de méconnaître, et odieux de contester : De tous les biens que des enfants ont droit d'attendre de ceux auxquels ils doivent la vie, l'éducation qui la règle est le premier. Seul il peut suppléer à tous les autres ; sans celui-là, tous les autres ne sont ordinairement que le principe de tous les maux. Pour relever la gloire de la naissance, en vain voudrait-on croire qu'avec la noblesse du sang elle transmet celle de l'âme. Peut-être en est-il quelques exemples : mais combien en aurait-on à leur opposer ! Si l'élévation des sentiments suit d'ordinaire celle du rang, c'est que d'ordinaire l'éducation est proportionnée à l'éclat de ceux qui la donnent et de ceux qui la reçoivent. Il faut aider la nature : sans des secours particuliers, elle succombe sous le poids des communs penchants. C'est l'éducation qui développe le germe des grandes vertus ; et parce que l'éducation chrétienne est la seule qui en expose les vrais principes, qui en propose les sublimes motifs, qui en annonce les divines récompenses ; elle est la seule qui perfectionne les qualités de l'âme. C'était donc le véritable intérêt de la noblesse française, réuni à l'intérêt de la religion, qu'envisageait Louis XIV, en voulant *qu'une piété solide et des exemples de vertu*, devinssent, dans les provinces de son royaume, le fruit de l'éducation de Saint-Cyr. (*Lettres patentes.*)

D'après ces maximes sur lesquelles sont appuyées les pieuses intentions du religieux monarque, il est aisé d'apercevoir le genre d'éducation qu'il prescrit. Ce n'est pas cette éducation dont le monde vante les avantages et dont il dissimule les dangers ; éducation à laquelle préside la vanité, que la frivolité dirige, que la mode varie, que l'usage accrédite ; éducation dont le but est de multiplier les talents, et dont le plus sûr effet est de favoriser les vices ; éducation qui donne tout à de brillantes apparences, en négligeant de former les qualités solides ; et qui enseigne l'art de paraître, au lieu d'apprendre la manière d'exister ; éducation qui se réduit à orner l'esprit, sans qu'elle emploie les moyens de régler les cœurs ; qui invite à s'instruire d'objets totalement étrangers, et qui accoutume à s'ignorer soi-même ; qui prépare le développement des passions par l'indiscrète liberté de leur langage ; éduca

tion dont les malheureuses suites sont fréquemment la juste et terrible punition des parents qui l'adoptent ou qui l'autorisent.

Sans doute, et c'est le désir qu'exprime en termes formels l'auguste fondateur de ce sage établissement ; les jeunes personnes qu'il aura formées devront remplir dans le monde ce que le monde peut appeler avec justice un devoir. Il est des usages que la décence autorise, il est des rangs que la condition assigne, il est des liens honnêtes que la société forme, il est des connaissances qu'il est utile d'acquérir ; il est, en un mot, une manière de concilier ce que le monde a de légitime avec ce que le christianisme a de saint, et de prouver que la religion qui sanctifie tous les états, laisse à chacun ses prérogatives. Et voilà sous quels rapports les élèves de Saint-Cyr doivent se montrer dans le monde. On ne les en sépare, dans un âge destiné à l'étude de la vertu, qu'afin qu'aux yeux du monde une conduite exemplaire honore toute leur vie.

J'ose inviter en ce moment la noblesse française à s'occuper de ses priviléges et de ses droits. Qu'elle consulte, non une basse fierté qui ternit la véritable grandeur, mais cette généreuse émulation qui en augmente le lustre ; et qu'elle ne craigne pas de répéter hautement qu'à elle appartient l'honneur de donner l'exemple. Ah ! sans doute, m'écrierai-je, en applaudissant à une prétention si juste : C'est vous, portion respectable de la nation, qui devez vous en montrer les modèles; vous surtout, jeunes élèves ! n'oubliez donc jamais que si le mérite de vos aïeux fut de donner des exemples de dévouement au souverain, ce même titre qui vous a donné des droits à cette maison royale, vous impose le devoir d'offrir constamment au monde des exemples de christianisme.

Et comment ne pas reconnaître, chrétiens auditeurs, que c'est au bonheur même du monde que tendent les vues de Louis? Aux yeux de la religion, il méritera l'éloge que fait l'Ecriture de ce roi de Juda qui, dirigé par l'esprit de Dieu, devint le soutien de la piété, *Ipse est directus divinitus..... et corroboravit pietatem.* (*Eccli.*, XLIX, 4.) Et c'est à cet esprit d'une piété vraie et éclairée que les hommes seront non-seulement invités, mais forcés d'applaudir. Ne sont-ils pas sensiblement vérifiés les oracles de l'Esprit-Saint qui, dans tant d'endroits, attribue à des femmes vertueuses la félicité réelle de leurs maisons, jusqu'à en regarder comme le fléau celles qu'un esprit de dissipation entraîne, *Sapiens mulier ædificat domum suam; insipiens exstructam quoque manibus destruet.* (*Prov.*, XIV, 1.) Heureux les enfants qui trouvent dans l'affection maternelle, avec les sentiments que la nature inspire, les sollicitudes que recommande l'Apôtre, et qui voient affermir par l'édifiante régularité de ces mères chrétiennes, les bons principes qu'ont établis leurs leçons ! Heureux l'époux qui partage sa destinée avec une épouse telle que la désignent les livres sacrés ! Dans lui, les sentiments de l'estime ennoblissent ceux de la tendresse, et une confiance méritée en est la suite. Il voit l'ordre d'une famille bien réglée devenir le fruit des soins qui ne dégradent point la dignité; l'exactitude se former sous les yeux de la vigilance, l'élévation des pensées ne dédaigner pas l'utilité des détails ; et une respectueuse docilité, dans ceux qui obéissent, honorer la sagesse de l'autorité qui gouverne. Ajoutons, après l'Apôtre, que la piété d'une femme est un moyen de sanctification pour un époux : *Sanctificatus est.... vir infidelis per mulierem fidelem.* (I *Cor.*, VII, 14.)

De là, chrétiens auditeurs, ne sommes-nous pas autorisés à conclure que ce précieux établissement peut offrir un supplément à la modicité même des biens, dès qu'il peut former une abondante provision de vertus? S'il ne présente pas tout ce que la cupidité désire, il fait espérer tout ce que la vraie sagesse apprécie. Un roi sage soutient l'Etat, il n'en épuise pas les ressources. La prudence de Louis XIV est d'en avoir ménagé une à la noblesse qui puisse s'étendre jusqu'aux dernières générations, et contribuer à la félicité de toutes. Ah ! si la raison se consultait elle-même; si, aux préjugés du monde, elle opposait ses propres conseils ; si les hommes, aveuglés par la fumée d'une vanité qui leur dérobe la nature du véritable bonheur, ne plaçaient pas inconsidérément la gloire d'une maison dans un luxe qui fréquemment en devient la ruine; s'ils apprenaient de l'expérience d'un grand nombre, que l'éclat qui brille au dehors n'annonce pas toujours la félicité qui règne au dedans : parmi ceux dont la fortune n'a pas besoin d'un accroissement que la seule avidité sollicite, combien préféreraient des qualités estimables à des richesses qui jamais n'en sont le dédommagement ! Ils éblouiraient moins les yeux d'autrui, il est vrai ; on ne célébrerait pas le somptueux étalage de leur opulence, mais le calme de la paix, les charmes de la douceur, les liens respectables d'une sainte union offriraient constamment à la modération de leurs désirs un trésor dont la possession rend infailliblement heureux ceux qui ont assez de lumières pour en connaître le prix, assez de sagesse pour le désirer

Voilà, chrétiens auditeurs, quelles furent les vues de Louis le Grand dans le projet de l'établissement de Saint-Cyr, projet aussi digne d'éloge par la sagesse des moyens qui en opérèrent l'exécution.

SECONDE PARTIE.

Il est une magnificence dont le faste annonce l'orgueil, et dont la stérilité découvre le vide. N'être magnifique que pour le paraître, c'est uniquement être vain. La qualité seule des bienfaits met le sceau à la véritable magnificence. Celle que déploie Louis le Grand dans l'établissement de

Saint-Cyr, n'est bornée ni à un petit nombre que la prédilection favorise, ni à quelque faveur passagère dont il ne reste bientôt que le souvenir. Il faut donc assurer l'étendue et la continuité de ses bienfaits. Il est aussi un genre de bienfaits dont le temps seul concentre toute l'utilité, et qui renferme, dans l'ordre des choses purement humaines le bien que se plaît à faire aux hommes un sentiment louable d'humanité. Loin de contrarier des vues bienfaisantes, l'esprit du christianisme inspire au monarque le désir d'y ajouter des biens plus précieux encore; ce sont les principes *d'une véritable et solide vertu* qu'il veut voir réunir *aux instructions convenables à la naissance.* (*Lettres patentes.*) Il faut donc assurer l'important objet de l'éducation que cette maison prépare à de jeunes élèves par le choix des personnes auxquelles en est confié le soin. Il faut que l'efficacité des moyens soit proportionné à la grandeur du projet.

A Dieu seul appartient la gloire de communiquer à sa parole l'activité de sa puissance. La volonté créatrice du Seigneur a pu seule ne mettre aucun intervalle entre ses desseins et leur accomplissement. Dieu dit, et tout fut fait: *Dixit et facta sunt.* (*Psal.* CXLVIII, 5,) Images de Dieu sur la terre, par l'autorité dont il les a rendus dépositaires; en commandant à d'autres hommes, les rois éprouvent qu'ils le sont eux-mêmes; et, quelque reculées que soient les limites de leur pouvoir, une condition mortelle leur en montre toujours le terme.

Que ne peut point cependant dans un roi le noble empressement d'un cœur animé par l'amour du bien! Ennemi des délais qui ralentissent l'ardeur, affaiblissent les moyens et multiplient les obstacles, Louis XIV se détermine, il ordonne. Aussitôt le lieu est choisi, le plan est arrêté, le mouvement est imprimé; tout s'anime, les travaux commencent, ils se suivent, ils s'accumulent, ils se pressent; leur célérité en présage la prochaine consommation. Une année s'est à peine écoulée, et déjà ces édifices immenses solidement élevés, soigneusement préparés, invitent à les habiter. Ce favorable asile s'ouvre, l'on en recueille les avantages presque en apprenant qu'il est permis de les espérer.

Ne craignez point, familles distinguées, l'affaiblissement de cette institution. Ce n'est pas un de ces ouvrages que la précipitation ébauche, et que des fondements incertains menacent. Tout ce qui doit en affermir inébranlablement la solidité fixe l'attention de Louis. Il en trace le détail de sa propre main. La libéralité ouvre ses trésors, la prudence en règle l'usage; l'abondance des largesses répond à l'étendue des desseins; la force de l'autorité appuie la générosité des dons; la sagesse des conseils répand la lumière; l'esprit d'ordre veille à l'administration; une exacte fidélité en écarte les abus, et la proscription des superfluités dangereuses laisse le libre emploi des biens dont l'utilité seule a consacré la destination; Ainsi profondément enraciné dès les premiers jours qui le voient naître; sagement environné des précautions qui le défendent contre les variations du temps; à l'abri des vicissitudes des circonstances et de l'incertitude des événements, cet établissement merveilleux reçoit le principe d'une existence dont la juste célébrité étendra, jusque dans les siècles les plus reculés, le nom glorieux de son fondateur. Bien loin de s'attirer le reproche dont parle l'Evangile, à l'égard de celui qui entreprend ce qu'il ne saurait achever, il met à peine une distance entre l'immensité de l'entreprise et le succès complet de l'exécution.

En vain insisterais-je sur les preuves d'un fait que vous avez sous les yeux. Avec quelle éloquence vous l'atteste la multitude de jeunes personnes qui, des différentes parties du royaume, viennent former comme une seule famille dans cette maison royale, devenue à leur égard la maison paternelle! Que ne vous dit point cette longue succession d'années qui, sans intervalle, a offert et offre encore les mêmes ressources à la noblesse militaire; qui lui approprie en quelque sorte cette demeure comme un héritage qu'elle se transmet, qu'elle se partage, qui excite ses désirs et qui fonde son espoir! Voyez l'état florissant, la réputation soutenue d'une maison où s'assortit la plus modeste simplicité avec les douceurs de l'aisance; où les secours de tout genre répondent à la variété des besoins; où jamais on n'aperçoit d'autre intérêt que celui d'en remplir noblement l'objet; où tout porte l'empreinte de cette grandeur à laquelle elle doit son origine. Dans les heureuses contrées que regarde favorablement l'astre qui préside à la nature, une terre fertile entretient le brillant assemblage des productions qui en sont l'ornement. On les voit croître sous un ciel pur et serein, se former par les salutaires influences du climat, d'où, transportées dans les différents lieux, elles publient les avantages de celui qui favorise leur accroissement. Ne serait-ce point là l'image naturelle sous laquelle peut se présenter l'utile séjour de Saint-Cyr? Séjour auquel rendent un témoignage décisif, par leurs regrets, le nombre des élèves qu'un sentiment vif y attache, quand l'ordre prescrit, les force à s'en arracher. C'est l'heureuse suite des arrangements qui présidèrent à cette admirable institution. L'impression du premier mobile lui communique l'efficace activité qui ne s'est jamais ralentie. Comme la Providence conserve, en le gouvernant, l'univers que Dieu créa par sa puissance : comme aucun de ses ouvrages ne vieillit; en même temps que Louis XIV jette, par son autorité, les fondements de cet édifice, un esprit de sagesse pourvoit à son affermissement, et ce grand roi ne laisse aux dignes héritiers de sa couronne que la satisfaction d'applaudir à ce monument immortel, une invitation pressante à le chérir, et la gloire de le protéger.

Un point essentiel, le gouvernement intérieur de la maison de Saint-Cyr pouvait-il

échapper à l'attention d'un roi dont les vues se dirigeaient au bien de la religion ? Non, chrétiens auditeurs ; et, s'il ouvre ce nouvel asile comme une récompense des vertus guerrières, il l'envisage comme un sanctuaire destiné aux vertus chrétiennes, et qu'il se propose de leur consacrer. Fonction importante et sublime que celle d'imprimer dans les cœurs l'estime et le goût de ces vertus, et d'être entre les mains de Dieu l'instrument de sa grâce, dont les vertus chrétiennes sont toujours l'ouvrage ! C'est donc ce qui exige le plus de discernement et de choix ; et c'est surtout alors que Dieu dévoile ouvertement des desseins couverts sous les ombres d'une apparence totalement étrangère, et qu'il les conduit à leur perfection par des routes dont sa providence seule connaît l'issue.

Je ne serai que le faible écho de la France, en rendant, à madame de Maintenon, le témoignage solennel de la part qu'eut cette femme illustre à l'établissement de Saint-Cyr. Si ce temple sacré, dans lequel reposent ses cendres, nous offre gravé en caractères ineffaçables le souvenir de ses vertus et de ses bienfaits, cette maison tout entière en sera à jamais le monument. C'est à elle, oui, chrétiens auditeurs, c'est à elle que la France en est redevable. Et ne me soupçonnez pas d'affaiblir la gloire de Louis le Grand, dont madame de Maintenon fit éclater le triomphe. La respectable institutrice a le mérite de présenter l'idée du bien, le don d'en faire goûter le dessein, la consolation d'en voir réaliser les avantages. L'auguste fondateur se signale par une volonté active, par une puissance bienfaisante, par une libéralité royale. L'institutrice persuade, le fondateur ordonne. Dans elle, le zèle forme des désirs; dans lui, l'esprit de religion leur rend favorable l'autorité. Le crédit sollicite, la protection exauce. Mais quelle protection ! Quel crédit ! crédit que mérite la vertu, protection que la vertu accorde ; crédit qui s'emploie pour l'avantage commun, protection dont résulte l'utilité générale; crédit dont l'usage force l'envie à se taire, protection que la reconnaissance publique célèbre ; crédit dont le noble effet caractérise honorablement la nature, protection qui atteste sensiblement l'estime qui en est le principe. C'est un nouveau trait de sagesse de la part du souverain, de remettre le détail des soins que cet établissement rend nécessaires à celle à qui Dieu lui-même a confié le soin d'en faire adopter le projet.

Projet dont la grandeur demandait sans doute la magnificence d'un roi, et qui dut son parfait accomplissement à l'assemblage des qualités éminentes réunies dans madame de Maintenon. Ce que la raison a de prudence, elle le montre par la sagacité de ses propres vues, par le caractère des personnes éclairés qu'elle consulte. Elle en rassemble, elle en écoute les conseils, elle en adopte les avis ; c'est surtout aux décisions et aux volontés d'un vertueux prélat qu'elle s'en rapporte. Elle ne veut que le bien ; il n'est rien que de sage dans sa manière de le vouloir.

Ce que la douceur a d'attrait, elle l'emploie à former elle-même les jeunes personnes qu'elle destine à l'œuvre également intéressante et difficile de l'éducation. Elle leur en fait aimer les peines, par l'espérance des fruits. Conversations familières, témoignages de bienveillance, attentions constantes, instructions détaillées, réflexions prudentes, justes éloges, elle met tout en usage pour gagner les cœurs, à dessein d'y imprimer profondément le désir du bien qu'elle se propose de procurer.

Ce que la vigilance a d'exact, elle le soutient par l'assiduité qui la fixe en quelque sorte dans le lieu du nouvel établissement, pour en peser tous les intérêts, en examiner tous les objets, en étudier tous les rapports; y passer des journées entières, et en suivre l'ordre; y prolonger son séjour, pour observer ce que doit retrancher une sage réforme, ou ce qu'un zèle prudent doit perfectionner; étendre sur chaque point particulier l'universalité d'un regard pénétrant; à Versailles, d'où émane la volonté généreuse qui répand les bienfaits sur la maison de Saint-Cyr, rendre le satisfaisant témoignage des biens qui en résultent; exciter à Saint-Cyr la pieuse émulation qui remplit les intentions du bienfaiteur; lui faire chérir son ouvrage, et faire en même temps que cet ouvrage soit digne de ses complaisances. Là, inviter à distribuer les grâces; ici, apprendre à les mériter; c'est ce qui partage ses occupations.

Ce que la fermeté a de nécessaire, elle l'oppose à une juste sévérité, à des défauts qu'il était aussi naturel de voir naître, qu'il était essentiel de les corriger. Ne dissimulons rien, et ne nous étonnons pas que la faveur d'un grand roi, les applaudissements de sa cour, les succès brillants des élèves eussent affaibli et altéré l'humble modestie qu'on travaillait à leur inspirer. L'écueil, hélas ! trop ordinaire de la jeunesse; les louanges destinées à encourager les talents servent plus efficacement à nourrir la vanité !

Madame de Maintenon s'en aperçoit. Des fêtes que le souverain a honorées de sa présence ont mêlé, à l'éclat de cette gloire, les enflures du cœur qui la suivent. Le goût des connaissances qui ornent l'esprit dégénère en prétentions qui en annoncent l'orgueil; l'envie de briller remplace le désir de s'instruire, et le ton dangereux du siècle pénètre dans une maison qui doit être un préservatif contre ses dangers. Effrayée d'un mal en lui-même si odieux, et si funeste dans ses suites, avec quelle force la sage institutrice en arrête les progrès, en l'attaquant dans son principe ! La vivacité du chagrin qu'elle en ressent dicte les expressions énergiques avec lesquelles elle le peint. Voyez-la prendre aussitôt les plus justes mesures, pour bien pénétrer l'âme des élèves, par la noble simplicité qu'elle leur prescrit, que cette qualité doit donner du lustre à toutes les autres : qu'on

cesse d'avoir droit aux éloges, lorsqu'on les convertit en poison de la flatterie; que le propre du vrai mérite est de forcer les suffrages, au lieu de les rechercher; et que, parmi les défauts dont la société s'irrite, il en est peu de plus révoltant que celui d'étaler fièrement, avec une stupide complaisance, les prérogatives dont on jouit.

Que pensez-vous, chrétiens auditeurs, qu'on puisse ajouter à ces moyens que le temps ne me permet pas d'exposer dans toute leur étendue, et qui sont l'augure des grands effets que doit opérer cette institution? Déjà elles ont justifié le choix judicieux qui les place à la tête des élèves de Saint-Cyr, les dames vertueuses chargées de leur éducation. Les règlements les plus sages leur tracent la route, et les dirigent elles-mêmes dans l'art de la tracer à autrui. L'engagement sacré des vœux relatifs à cet objet leur en impose essentiellement le devoir. En est-ce assez? Non, chrétiens : dans les vues de Dieu, si supérieures aux conseils des hommes, il est une prudente lenteur qui dispose par degrés les événements, et qui secrètement les enchaîne l'un à l'autre, en vérifiant ce que nous dit l'Ecriture de la douceur et de la force qui sont les agents infaillibles de sa providence.

Elle existe, il est vrai, cette pieuse réunion de personnes d'élite consacrées à l'éducation; mais ils ne sont pas irrévocables les engagements qui les y attachent. Tout est à craindre de l'instabilité des choses humaines, et les caprices d'une volonté inconstante peuvent menacer une fondation que garantirait mieux le sacrifice total de la liberté. Combien de réflexions viennent appuyer la justesse et la solidité de celle-ci! Le désir de perpétuer le véritable esprit de la piété dans la maison de Saint-Cyr; la juste persuasion que le moyen le plus sûr d'en inspirer les sentiments est d'en offrir de grands exemples; la haute idée des vertus que forme, dans l'état religieux, l'exacte fidélité à ses observances; l'espoir d'une bénédiction plus abondante du ciel, quand elle sera sollicitée par des âmes plus détachées de la terre : telle est la sagesse des motifs qui ont frappé la pieuse institutrice, et dont la force décide le religieux fondateur. Si d'une part la bonté naturelle de Louis XIV paraît se refuser d'abord à un changement qui aggrave le poids des obligations pour la communauté naissante de Saint-Cyr; de l'autre, sa grande âme cède à l'attrait du bien qu'il envisage.

Spectacle édifiant, chrétiens auditeurs, qui nous montre dans cet établissement l'impression de Dieu qui le conduit à ses fins, et qui ratifie visiblement les desseins du monarque, en les faisant servir à l'accomplissement de ses propres vues! De cette même maison que Louis le Grand érige à l'utilité de la France, Dieu forme un nouvel héritage dont il enrichit son Eglise. Déjà les volontés sont réunies; une sainte générosité décide les dames de Saint-Cyr à un nouveau genre de vie qui demande plus d'efforts. Le Souverain Pontife l'autorise, il y applaudit. L'état de la communauté n'est plus le même. La solennité des vœux, la forme des constitutions, le détail des règles, la manière de gouverner, tout annonce une communauté religieuse. Et parce que Dieu, en marquant le terme, aide lui-même à suivre la route; à peine s'ouvre aux dames de Saint-Cyr cette nouvelle carrière, qu'elles y entrent avec courage, en soutiennent les rigueurs avec force, et semblent atteindre la perfection presqu'en même temps qu'elles s'engagent dans ses voies.

Quelque difficiles, quelque inconnus que soient ces sentiers de la perfection la plus relevée, ne craignons point que l'ardeur s'égare, ou que l'indolence s'arrête. Les instances de madame de Maintenon, les ordres exprès du souverain appellent aussitôt à Saint-Cyr quelques-unes de ces vierges chrétiennes qui, dans un ordre célèbre, vouées à la vie religieuse, viennent en cimenter ici les fondements. Nouveau triomphe, triomphe éclatant pour saint François de Sales : c'est son esprit qu'on veut voir régner à Saint-Cyr; c'est des âmes vertueuses dirigées par ses leçons qu'on veut en recevoir; c'est de ses maximes qu'on attend la conciliation de ce que la douceur a de plus aimable, et de ce que la piété a de plus parfait. Espérance qui n'est point trompée! Les progrès les plus rapides, les mieux soutenus la justifient. Cette maison n'oubliera jamais les noms chéris de celles qui en furent tout à la fois et les guides et les modèles. Pourrait-il s'effacer, le souvenir d'un mérite qu'honore authentiquement le suffrage de Louis le Grand?

Achevez votre ouvrage, illustre institutrice; étendez vos vues jusque dans l'avenir; laissez un aliment aux vertus qui se sont formées par vos soins; transmettez votre âme aux héroïnes chrétiennes qui seront successivement le soutien et l'édification de cette pieuse demeure. Nos vœux sont exaucés; madame de Maintenon est ici toute entière. Ce n'en est point assez qu'elle y ait fixé sa retraite, et que la Providence lui ait ménagé, pour première récompense de son zèle, la paisible consolation d'en voir les fruits. Ce n'en est point assez que, pendant les dernières années de sa vie, elle y ait réitéré journellement, par la force des plus grands exemples, les exhortations qu'y adressa si souvent par sa bouche la persuasive éloquence de la vertu. Ce n'en est point assez, qu'en y terminant saintement ses jours, elle ait gravé dans tous les cœurs un sentiment qu'exprimèrent, avec une vivacité si touchante, les pleurs, les sanglots, le deuil, la consternation. Ce n'en est point assez que, comme une tendre mère arrachée à des enfants qu'elle chérit, elle ait voulu que fût sans cesse sous leurs yeux le tombeau qui renferme ses dépouilles mortelles; ce n'est là qu'un souvenir honorable qui rappelle ce qu'elle fut. Mais, j'ose le dire, elle n'a pas cessé d'être; elle est encore, elle se survit plus utilement, plus glorieu-

sement dans cette maison que son esprit vivifie, à laquelle il préside, qu'il gouverne, où il règne. Le caractère qui distingue l'institut de Saint-Cyr est tracé de sa main. Le nombre choisi des vierges illustres qui le suivent, y retrouve l'esprit de leur institutrice, dans la sagesse des avis, la prudence des conseils, la profondeur des vues et la sublimité de la perfection que renferme cet écrit, chef-d'œuvre d'une raison éclairée par la lumière de Dieu. C'est donc à Dieu même que doit se rapporter la sagesse des moyens qui ont opéré l'établissement de la maison de Saint-Cyr. Exposons encore la durée des succès qui en immortalisent la gloire.

TROISIÈME PARTIE.

L'instant auquel s'exécute un projet n'est pas celui auquel il est le plus sûr de l'apprécier. Dieu est le seul dont on puisse affirmer avec l'Ecriture qu'il a complètement achevé son ouvrage : *Complevit... opus suum.* (*Gen.*, II, 2.) A tout ce qui émane d'une puissance humaine, le temps seul imprime le sceau d'une véritable solidité. Au premier coup d'œil, la nouveauté fixe l'attention, la magnificence excite l'étonnement, l'utilité flatte l'espérance. Il est une première lueur qui éblouit, une surprise qui fait illusion ; et l'enthousiasme d'un sentiment vif n'est pas toujours le suffrage d'une juste admiration. Combien de fois, après des commencements pompeux, une triste décadence force-t-elle à rétracter de précoces applaudissements !

Quel éclat ne dut pas répandre un projet dont la majesté du trône et la sainteté de la religion avaient consommé l'accomplissement ? La France retentit des louanges de son roi, la noblesse y joint avec transport les acclamations de la reconnaissance ; la célébrité de ce monument publie la religieuse bienfaisance qui l'élève; tous les cœurs n'ont qu'un langage, toutes les bouches le répètent. L'espoir, la consolation, l'attendrissement remplissent d'une douce joie les familles de ces nobles guerriers auxquelles est destinée cette maison royale.

D'autre part, la première faveur d'un zèle qu'anime l'importance de son objet, le désir de seconder celui d'un grand roi dont l'œil éclaire les démarches ; l'occasion d'en mériter les éloges, le vif attrait du bien qui voile en partie les travaux du prix desquels il faut l'acheter; l'attente du public, à laquelle on veut se hâter de répondre, le bruit éclatant de la renommée qu'on se fait un honneur de confirmer : tout, dans les premières années, dut se réunir pour célébrer la glorieuse fondation de Saint-Cyr.

Mais ce n'est là, chrétiens auditeurs, que la gloire du moment, et ce moment de gloire était le premier tribut qu'il n'était pas possible de refuser à un prince dont la grandeur se signalait par la bonté. Souvent, hélas ! par la succession des temps, moins frappant au dehors, parce qu'il est plus habituellement aperçu, moins soutenu au dedans, parce que la piété est moins agissante; un établissement dégénère. La froideur d'un simple usage remplace les ardeurs d'un saint zèle, et ce qui fut le plus judicieusement arrangé par la sagesse des hommes éprouve un dépérissement, apanage naturel de tout ce qui tient à l'humanité. Placés aujourd'hui dans la distance nécessaire pour ne pas confondre de brillants présages avec des succès réels, nous voyons la réalité d'un succès durable dans la double preuve qu'une expérience décisive nous fournit. Elle nous offre dans cette maison l'existence du même principe qui doit en produire l'utilité, et au dehors la continuité des mêmes avantages qui en sont la suite.

Comme dans certains ouvrages de l'art, les dehors invitent à connaître les ressorts secrets qui en opèrent les mouvements, il est, dans l'établissement de Saint-Cyr, des détails intérieurs dont il reçoit toute sa perfection. Que ne peuvent-elles donc s'ouvrir pour un temps, les portes de ce respectable asile, et mettre sous les yeux ce que le discours ne saurait rendre ! Le tableau le plus achevé ne ferait pas l'impression d'une simple vue. L'ordre et la règle de cette maison ne peuvent être bien connus que lorsqu'on a le bonheur de l'habiter.

Toujours imparfaite et insuffisante, une idée générale ne vous exposerait pas d'une manière sensible ce qu'a d'intéressant et de touchant la volonté généreuse de ces vierges uniquement occupées à transmettre à leurs élèves les principes que, dans ce même lieu, elles reçurent, et toujours attentives à conserver, par une tradition pratique, la ferveur des premiers commencements. Comment vous peindre dans elles l'assortiment heureux des sentiments qu'inspire l'élévation de l'âme et de la douce union dont la charité jette les principes dans les cœurs, le merveilleux accord d'un recueillement que la prière entretient et d'une activité dont les fatigues disputent presque le repos? La solitude du cloître employée à nourrir l'esprit de la religion dans le siècle ; les vertus religieuses communiquant et sanctifiant les qualités sociales ; les maximes de l'Evangile préparant le bonheur du monde ; une communauté, soutenue par ses propres forces, qui ne connaît jamais ni relâchement ni réforme ; qui renferme, en quelque manière, dans elle seule tout un ordre sans appartenir à aucun, et dont les utiles services représentent au public les travaux d'un ordre entier : c'est ce qui caractérise encore aujourd'hui la maison de Saint-Cyr.

A cette vue, ne peut-on pas s'écrier : Quoi ! le nombre des années n'a point altéré la primitive institution ! la révolution d'un siècle n'a point terni l'éclat de son ancienne splendeur ! Nous paraissons toucher encore à ces jours privilégiés où Louis le Grand animait par sa présence et encourageait par ses regards la vigilance qui s'empressait à remplir ses desseins ! Ah ! l'ouvrage de sa main participe à l'immortalité de son nom. Comme cette brillante école, qu'il ouvrit à

la noblesse, tendit à la perfection dès son origine, elle a bravé l'intervalle des temps, qui, dès son origine, pouvait en faire craindre l'affaiblissement.

Grâces en soient donc rendues au Dieu auteur de tout bien. La pureté des motifs et la constante exactitude des personnes qui gouvernent la maison de Saint-Cyr; les lumières, la sagesse, l'édification des dignes ministres de l'Eglise auxquels, dès les premiers temps, en fut confiée la conduite, et qui ne cessèrent jamais de mériter cette confiance, nous montrent cette maison telle aujourd'hui qu'elle fut toujours. J'en appelle aux désirs empressés qui, de toutes parts, en sollicitent l'entrée. C'est toujours ici que la plus saine intégrité de la foi et la plus parfaite régularité de mœurs s'enracinent dans le cœur d'une jeunesse nombreuse, qu'elle apprend à mériter les distinctions de son état par la noblesse de sa conduite et à s'attirer personnellement un respect qu'il serait humiliant de ne devoir qu'à son nom. C'est toujours ici que se cultivent, sous les auspices de la religion, les talents dont elle autorise l'usage ; que la variété des connaissances utiles se réunit à la science des devoirs; que le goût épuré de la lecture détermine le choix essentiel des ouvrages qui répandent des lumières en inspirant une juste horreur de ceux qui distilent le venin mortel de l'erreur ou du vice. C'est toujours ici qu'une sage industrie fait servir l'instruction à ce qui paraît n'offrir qu'un amusement. Sous le ton naturel d'une conversation familière, inculquer des vérités importantes ; sans en altérer la force, les proportionner à la faiblesse de l'âge; en déguiser l'aridité par les agréments du discours; disposer de jeunes cœurs au goût de la vertu en les accoutumant à en parler le langage : c'est le but et l'effet de ces entretiens ingénieux dans lesquels madame de Maintenon couvrit des dehors d'une élégante simplicité la profonde sagesse de ses leçons.

Que n'a donc point à attendre la nation de ce vrai principe d'un solide bien subsistant toujours au milieu d'elle! Tandis qu'elle exalte l'éducation de Saint-Cyr, si, dans le grand nombre des élèves, il en était malheureusement qui n'eussent droit qu'au silence; si quelque reproche, mérité par le défaut d'une conduite particulière, semblait contrarier l'opinion générale des succès de cette éducation, quelle conséquence pourrait et devrait résulter de ces exceptions? Uniquement la honte personnelle d'un caractère indocile, plus odieux encore par l'inutilité des efforts réunis de l'enseignement et de l'exemple. Terre ingrate dont la stérilité trompe les travaux, et refuse à des cultivateurs épuisés la consolation de la récolte.

Ne pouvons-nous pas d'ailleurs y opposer un nouveau point de vue, et plus favorable peut-être, sous lequel se présentent les succès durables de cet établissement? En se transportant dans les divers lieux qu'arrosent des eaux salutaires, on sent mieux la fécondité de la source dont elles dérivent. Ici, toute vaste qu'elle est, cette enceinte borne vos idées; vous n'osez former que d'heureux augures; une douce aurore vous annonce seulement le futur éclat des jours qui rempliront la vie. Qu'il me soit permis de m'exprimer ainsi : cette maison ne vous offre encore que le berceau des vertus. Voyez leur accroissement et leur force dans les circonstances qui en ont diversifié les effets.

Suffirai-je, chrétiens auditeurs, au détail des exemples qui répandent dans le royaume l'édification d'une vie chrétienne; des impressions efficaces qu'ont faites et que font encore dans des familles des mères vertueuses qui leur ont transmis les fruits de leur propre éducation, en leur montrant qu'on peut et qu'on doit mêler le charme de la société à l'esprit du christianisme? Ne pourrais-je pas citer, à la gloire de Saint-Cyr, de précieux recueils où l'éminente piété d'une de ses élèves (43) a réuni, de nos jours, les maximes sublimes dont elle s'était nourrie, et dont les âmes pieuses font leur aliment? Que ne nous diraient point les maisons religieuses! On croirait que, choisie par la Providence pour être un centre commun d'où les vertus se distribuent, cette maison est destinée à entretenir, à édifier, à soutenir les autres établissements.

Combien d'élèves de Saint-Cyr, après avoir enrichi de leurs vertus différentes communautés, en ont été et la ressource et l'appui par une autorité dont leur modestie n'ambitionnait pas les honneurs, et dont leur zèle a fait le plus saint usage!

Serons nous donc surpris que des nations voisines envient à la France le trésor qui s'est formé dans son sein; que des princes, que des souverains, attirés par la gloire du nom français, cherchent à introduire, dans leurs états, l'esprit et les enseignements de cette école, qui fixa leur admiration dès qu'elle eut frappé leurs regards; qu'à ce moment même (44) ses élèves soient invitées, d'une manière pressante, à porter chez d'autres peuples les lumières, les règles, la méthode qui formèrent leur esprit et leur cœur; et qu'une maison, établie pour l'avantage particulier de ce royaume, semble être devenue une ressource pour l'univers.

N'attribuons pas uniquement la haute réputation dont elle jouit à la gloire et à la célébrité de la France. L'expérience a montré plus d'une fois au dehors ce que produit l'excellence de cette éducation. On a vu, dans plusieurs cours étrangères, la fermeté de ses principes résister au torrent de l'exemple; la constance de la foi se soutenir inébranlablement au sein même de l'hé-

(43) *Œuvres spirituelles* de madame de Combes.

(44) L'empereur Joseph II demande aux religieuses de la Visitation, qu'on en envoie dans ses Etats qui aient été élevées à Saint-Cyr.

résie; les qualités naturelles recevoir un nouveau lustre de l'exacte fidélité aux devoirs de la religion. Ils se sont réalisés les souhaits que me dictait, il y a peu de moments, pour le bonheur des hommes, l'estime de la vertu. On a vu des grands régler la sagesse de leur choix sur la juste idée du mérite, et préférer dans une épouse, aux dons de la fortune, l'inestimable avantage d'une éducation dont la gloire rejaillissait sur la maison de Saint-Cyr.

C'est à vous, dignes élèves, à perpétuer, par les vertus, les succès dont les vertus sont l'origine. Peuvent-ils, ces succès, n'être pas pour vous plus frappants encore, lorsque la protection la plus éclatante se plaît à les couronner (45) ! Voyez cette vaste demeure où vous a placées la magnificence d'un roi, nouvellement environnée des asiles que vous prépare la tendre bienveillance de votre auguste reine. Voyez la générosité de son cœur éterniser sur vous des bienfaits dont une impérieuse nécessité avait fixé les bornes; voyez-la recueillir avec intérêt votre jeunesse, quand les temps marqués vous éloignent d'une maison qui avait accueilli avec bonté votre enfance, et vous conduire dans de paisibles retraites qui vous assurent une douce tranquillité et un saint bonheur. C'était à des mains royales qu'il appartenait de mettre le comble aux avantages d'un établissement qui doit son existence à un roi; c'est entrer dans les vues de ce roi chrétien que de vous ménager un séjour dont l'air pur puisse mettre la piété à l'abri de la contagion du siècle, et où la sérénité des jours ne soit troublée ni par les dangers que l'abondance des biens fait naître, ni par les malheurs que leur dénûment fait redouter.

Dans le transport d'une reconnaissance que réveille, pour la mémoire de Louis le Grand, l'enchaînement de tant de biens dont il est l'auteur, je crois entendre la noblesse militaire lui appliquer ce que dit à Salomon un roi de Tyr : Parce que le Seigneur a aimé son peuple, il vous a fait régner sur lui. *Quia dilexit Dominus populum suum, idcirco te regnare fecit super eum.* (II *Paral.*, II, 11.) Combien elle se félicite de ce que la gloire refusée aux armes victorieuses de David, celle de construire le temple du Seigneur, fut accordée à Louis en faveur de ses guerriers ! Déjà la nation avait vu s'élever, par les ordres du souverain, ce magnifique temple, majestueux ornement de la capitale, destiné à des braves dont le seul courage fait la noblesse, lorsqu'il désigne un nouveau sanctuaire à l'illustration de la naissance. Dans l'unité d'une même vue, il diversifie les moyens; il veille sur les différents âges, il consulte la variété des positions, et toujours il unit les richesses de la religion aux récompenses qu'assigne une juste libéralité.

Là, tandis qu'il soutient les restes précieux d'une vie exposée tant de fois pour les intérêts de sa couronne, il ménage l'occasion de rentrer dans les voies du salut à des hommes qui n'aspirèrent longtemps qu'à marcher dans le chemin de la gloire. Là, succède à la bruyante dissipation des armes le calme salutaire de la réflexion. Là, après avoir bravé généreusement la mort, on apprend à s'y disposer. Là, les blessures dont la valeur s'honore avertissent de guérir celles de l'âme qu'il faut sauver; et le Dieu des chrétiens voit sans cesse aux pieds de ses autels des héros chrétiens.

Ici, c'est à l'inexpérience de l'âge, c'est à sa faiblesse que sont prodigués les secours. C'est la sagesse qui instruit; c'est la vigilance qui précautionne; c'est la sensibilité qui s'intéresse; c'est la bonté qui s'attendrit. C'est, je puis le dire, c'est un roi magnanime qui paye à des enfants les généreux services de leurs pères, dont il remplace et la tendresse et les soins.

De chacun de ces temples, combien de voix s'élèvent jusqu'au ciel, pour lui rendre grâces; là, de ce qu'on peut réparer le passé; ici, de ce qu'on se prémunit contre l'avenir. Là ce sont les saints gémissements de la pénitence qui fléchissent le Seigneur : ici, c'est la candeur de l'innocence qui le touche. Là, c'est le déclin des jours qu'on sanctifie : ici, c'est la vertu qui en consacre les prémices. Là, on en attend patiemment le terme : ici, l'on étudie attentivement l'art d'en régler toute la suite. Noblesse guerrière, bénissez à l'envi la mémoire d'un roi qui dut être aussi cher à ses sujets, qu'il fut redoutable à ses ennemis : *Quia dilexit Dominus populum suum, idcirco te regnare fecit super eum.*

Et vous, à qui cette maison renouvelle chaque jour l'étendue de ses bienfaits; ces bienfaits pourront-ils jamais se retracer à votre esprit, sans vous animer à les publier par l'éloquence de votre conduite ? Et, sans vous répéter que le tribut de reconnaissance qui leur est dû de votre part, c'est la vertu, de concert avec votre intérêt, la majesté du trône, la gloire d'un établissement qu'il protége, l'attendent de vous et l'exigent. Remplissez les grands desseins de votre auguste fondateur et de votre respectable institutrice, en réunissant dans vous les différents traits qui caractérisent l'éducation de Saint-Cyr. Portez, dans les divers états où la Providence vous appelle, cette piété qui sanctifie les talents, ces talents qui embellissent la société, ces mœurs pures qui accompagnent les connaissances de l'esprit, cet esprit cultivé qui relève aux yeux du monde le mérite de la sagesse. Que le monde lui-même soit forcé d'applaudir à une sagesse qui oppose à la séduction de ses vanités la constance d'une vie chrétienne; et que la protection d'un roi de la terre serve enfin à vous faire obtenir une place dans le royaume éternel que Jésus-Christ, seul roi immortel,

(45) Nouveaux chapitres, fondés par la reine de France, Marie-Antoinette, pour les demoiselles qui sortent de Saint-Cyr.

nous a ouvert, et que je vous souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur (46).

SERMON IV.

Pour la profession de madame la marquise de Cambis, à Port-Royal.

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super terram. (*Deut.*, VII, 6.)

Le Seigneur votre Dieu vous a choisi, afin que vous soyez spécialement son peuple parmi tous les peuples qui sont sur la terre.

Vous n'étiez pas simplement appelée, ma chère sœur, à suivre la route ordinaire que trace la loi à tous les chrétiens. En vous donnant de plus grandes vues, Dieu vous attire dans les sentiers de la perfection où marchent des âmes privilégiées. Ce n'en est pas assez pour vous de l'état de justice. La voie d'une sainteté plus caractérisée s'ouvre sous vos pas. Du milieu d'un peuple fidèle qui conservera le souvenir de votre exemplaire régularité, Dieu vous élève dans une région supérieure par l'élévation des désirs que sa grâce vous a inspirés.

Voici enfin le moment où ils vont être satisfaits. Le délai de leur accomplissement n'a servi qu'à en redoubler l'ardeur. La sainte impatience de le consommer a ajouté un nouveau mérite à votre sacrifice. Dieu l'avait accepté avant de vous en applanir les obstacles; et il vous regardait comme étant entièrement à lui, lors même qu'il ne vous était pas libre encore de dire un éternel adieu au monde.

Aujourd'hui, c'en est fait: vous rompez tous les liens qui vous attachaient au monde. Ses biens et ses titres, son estime et ses regrets, rien n'ébranle l'intrépide fermeté qui vous en sépare. Vous ne ferez plus partie de ce nombre de chrétiens vertueux qui vivent dans le siècle, sans en éprouver la contagion. Une plus sublime destinée vous enlève à eux, et à leur douleur de vous perdre vous opposez la consolation que présentent vos vertus.

Ce sont ces vertus qui forment l'adoption par laquelle un peuple spécialement cher à Dieu vous reçoit dans son sein. Vous y verrez dans l'assemblage des vertus religieuses les traits marqués qui les distinguent des chrétiens du siècle. Vous reconnaîtrez qu'il multiplie ses droits au bonheur du ciel à mesure qu'il vit plus détaché de celui de la terre, et vous bénirez le Seigneur de vous avoir choisie pour vous associer à un peuple qui lui est singulièrement consacré : *Te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super terram.*

Par une récompense anticipée de la ferveur qui vous fait entrer dans une si sainte carrière vous aurez pour guide, ma chère sœur, l'autorité la plus capable de vous y faciliter les progrès par ses lumières et par ses exemples. Evidemment la Providence vous a réunies dans ses vues. Après vous avoir rapprochées par les liens du sang dans l'ordre de la nature, elle a voulu que le nœud des plus saints engagements établît entre vous un nouveau rapport dans l'ordre de la grâce; que le goût des plus parfaites vertus fortifiât l'attrait du sentiment le plus légitime; que vous eussiez l'avantage de trouver un vrai modèle dans la personne qui chérit dans vous une digne imitatrice, et, qu'après avoir pu jouir l'une et l'autre des brillantes prérogatives qu'offre le monde, vous eussiez réciproquement la gloire bien supérieure d'être choisies de Dieu pour vous dévouer uniquement à la sienne.

Etre choisi singulièrement de Dieu, se dévouer singulièrement à Dieu, voilà, chrétiens auditeurs, ce qui nous présente en deux mots la véritable idée de la vie religieuse. De la part de Dieu c'est une prédilection spéciale pour l'âme religieuse : *Elegit Dominus Deus tuus;* c'est le sujet de la première partie. De la part de l'âme religieuse c'est une spéciale consécration à Dieu : *Populus peculiaris de cunctis populis;* ce sera le sujet de la seconde.

Avec quel éclat, ma chère sœur, tout concourt à la sainte célébrité de votre offrande! Le pontife auguste (47) qui vient la recevoir pour la présenter à Dieu, ne réunit pas seulement les dignités et les talents qui attirent le respect des hommes, il s'est assuré leur estime en leur montrant par sa conduite les constantes vertus dont la religion est le principe et qui en soutiennent le lustre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La prédilection ne fut jamais une injustice, dès que, sans rien devoir, en accordant plus aux uns on ne refuse point aux autres ce que le besoin rend nécessaire. Comme Dieu est le maître de ses dons, en voulant le salut de tous il les aide à en suivre les voies par sa grâce. Mais, pour l'honneur de sa grâce même il veut qu'elle ouvre une route particulière à ceux qu'elle doit conduire à un degré plus éminent de perfection. Or, c'est à la perfection du christianisme, dit saint Augustin, que sont appelés les religieux, et ce Père les désigne lui-même sous le nom de parfaits chrétiens : *perfectos christianos.* Vocation à la vie religieuse dans laquelle j'envisage pour eux une prédilection spéciale de la part de Dieu. Pourquoi? C'est que Dieu, par ce genre de vie leur donne plus de facilité de s'attacher uniquement à lui. C'est que Dieu rend plus stable dans eux la volonté de ne point se séparer de lui. C'est que Dieu leur promet la plus magnifique récompense de ce qu'ils quittent tout pour ne posséder que lui.

Et d'abord, par quel heureux privilége le Seigneur renouvelle-t-il à leur égard

(46) M. de Juigné, archevêque de Paris, officiant.

(47) Monseigneur le prince Doria, nonce du pape

cette séparation qui, parmi son peuple, destina spécialement les lévites à lui appartenir! *Separabis de medio filiorum Israel, ut sint mei.* (*Num.*, VIII, 14.) Ce n'est pas sans doute que Dieu ne trouve des serviteurs fidèles dans les divers états du monde, et tous les jours encore le spectacle frappant des vertus confond dans le monde l'audace des vices. Mais, hélas! au milieu des vices qui règnent dans le monde, que de dangers pour la vertu! Aux charmes que la société présente plus d'une fois elle ajoute une illusion qui séduit : l'amitié qui réunit les cœurs fait aisément goûter des principes qui les corrompent; la douceur du caractère augmente la facilité qui cède à l'exemple; les agréments de l'esprit autorisent des saillies que réprouve la charité; ce qui fait naître le péril de l'occasion semble n'offrir que l'innocence des amusements. Pour ne paraître pas trop austère, on se permet d'être peu exact. Dans la crainte d'armer la censure, combien consentent à blesser les droits de la conscience! Quel avantage pour les passions dans l'amas des circonstances qui les favorisent! Il est possible, je le sais, d'éviter des chutes : mais vous le savez aussi, chrétiens auditeurs, c'est par le nombre, la sagesse, la continuité des précautions qu'il faut en user dans le monde.

Je n'ai garde de parler ici de ce monde dont la sacrilége perversité combat et cherche à détruire l'essence même du christianisme. L'horreur de ce projet en devient elle-même le préservatif. La foi semble trouver un nouveau genre de défense dans l'atrocité des excès qui la font gémir; et d'ailleurs, l'éloquence des vertus chrétiennes dont la religion, ma chère sœur, avait orné votre âme, eût forcé l'incrédulité à respecter, au moins en votre présence, la sainteté des enseignements divins. Jésus-Christ communique à ses serviteurs son empire sur les démons. Celui de l'impiété frémit et se tait à l'aspect d'un véritable adorateur de Jésus-Christ. Mais pouvons-nous dissimuler qu'au milieu d'un peuple qui porte et qui avoue encore le nom de chrétien, il faut redoubler aujourd'hui de force et de courage pour remplir fidèlement les devoirs du christianisme? S'il ne réussit pas à étouffer ses principes, il en gêne au moins les sentiments. Il produit cette timide circonspection qui jette un voile sur la sainteté des œuvres. Ce n'est pas toujours l'humilité qui refuse de s'en attirer la gloire, c'est la crainte de la singularité qui invite à s'en épargner le blâme. Ceux qui se livrent à de pieux désirs évitent de les laisser paraître ; ils redoutent comme censeurs ceux qui en seraient les témoins. Le croirait-on? La piété des maîtres est en quelque sorte soumise au jugement de ceux qui les servent. Lorsqu'on suit l'attrait de la grâce, on s'applique à leur en dérober les mouvements. Et, tandis que le désordre n'a presque plus besoin des dehors de l'hypocrisie, le monde ne laisse le soin de se déguiser qu'à la vertu. Aux charmes de la séduction qui la trouve inébranlable, il substitue les attaques de la terreur, pour en rendre plus sensibles les efforts. Les Israélites, appliqués d'une part à construire les murs de la ville sainte, occupés de l'autre à repousser l'ennemi qui traverse leur entreprise : telle est la triste et fidèle image du sort de la vertu dans le siècle.

Ces entraves, ma chère sœur, aujourd'hui Dieu les brise. Comme autrefois il y avait des lieux d'asile pour les coupables dont les fautes n'ôtaient pas l'espoir du pardon, le déréglement du siècle, par un effet bien opposé, semble avoir rendu nécessaires des habitations où la piété fût à l'abri des persécutions d'un monde qui la tolère à peine dans l'éloignement : *Civitates refugii.* Délivrée, dans la maison du Seigneur, d'un ennemi si formidable, elle y respire un air plus pur, elle s'y nourrit de l'édification des saints exemples, elle y prend librement son essor, et la sécurité de sa demeure ne lui prescrit d'autre vigilance que celle dont elle est l'objet. Qu'il me soit permis de le dire : c'est comme un nouvel élément que le Seigneur a créé pour elle; et, parce que c'est l'esprit de Dieu qui doit animer toujours une maison religieuse, rien ne peut y paraître singulier que de ne pas y vivre selon son esprit. C'est là qu'il est permis d'en avouer hautement les maximes et d'en parler clairement le langage, puisque le langage et les maximes du monde en seraient et le scandale et la ruine.

Je vous ai retirés de l'Egypte, disait le Seigneur à son peuple, afin que je fusse votre Dieu : *Eduxi vos ut essem vobis in Deum* (*Levit.*, XIX, 36); et voilà précisément le partage de l'âme religieuse. Dieu la soustrait à l'agitation que produisent les objets du temps, pour qu'elle puisse chercher et trouver un utile repos dans la vue intéressante des biens de l'éternité devenus les seuls objets de ses réflexions et de ses désirs. Il l'affranchit de ces soins multipliés que saint Chrysostome appelle un fardeau : *Moles curarum;* et qui, loin de paraître criminels aux personnes engagées dans le monde, forment eux-mêmes une partie essentielle de leurs devoirs. Devoirs souvent onéreux dont il n'est pas permis de négliger l'accomplissement, et dont quelquefois il arrive, par le malheur de la faiblesse humaine, que l'accomplissement refroidisse le sentiment, ou trouble au moins les douceurs de la piété.

Ah! quel heureux séjour dans ce sanctuaire des vertus, Dieu, ma chère sœur, ouvre à la vôtre! Dans cette solitude où vous conduit l'esprit de Dieu, loin du tumulte et de la dissipation, vous entendrez plus paisiblement la voix du Seigneur, vous en recevrez plus efficacement les impressions, sans que les sollicitudes, les richesses et les plaisirs de la vie en étouffent les fruits. C'est à vous que Jésus-Christ semble dire aujourd'hui comme autrefois à ses disciples : Je veux que vous soyez où je suis moi-même. C'est auprès de sa demeure

sacrée qu'il fixe la vôtre ; et, tandis que sa présence dont elles connaissent le prix, fait la consolation de ces âmes d'élite qui l'environnent, avec quelle facilité il en reçoit assidûment les hommages ! Avec quelle abondance il leur prodigue ses secours ! Avec quelle bonté il les admet à sa table! A quelle noble fonction il les destine, celle de perpétuer sur la terre ce concert de louanges dont le ciel retentit ! Quelle faveur, qu'il leur permette de voir s'écouler, comme à l'ombre de ses tabernacles, cette suite entière de jours qu'il leur inspire le dessein de lui consacrer sans retour : *Eduxi vos ut essem vobis in Deum !*

J'ai dit sans retour, et c'est dans l'heureuse nécessité de ne rétracter jamais cet engagement, que j'aperçois une seconde marque de la prédilection de Dieu pour l'âme religieuse. Etes-vous donc aussi dans le dessein de m'abandonner, demanda Jésus-Christ à ses apôtres, à la vue de ceux qu'éloignait de lui leur infidélité, *Nunquid et vos vultis abire?* (*Joan.*, IX, 27.) Ne vous ai-je pas choisis, continue tendrement le Sauveur : *Nonne ego vos elegi?* (*Joan.*, VI, 71.) Aussitôt Pierre, frappé du bonheur et de la distinction de ce choix, se hâte de lui ré-répondre : A qui, Seigneur, irons-nous, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle? *Domine, ad quem ibimus ; verba vitæ æternæ habes?* (*Ibid.* 69.) C'est ainsi qu'au souvenir du choix que Dieu a fait, et qu'il a ratifié par ses promesses, l'âme religieuse dit anathème à la volonté pervertie qui oserait les oublier et les rompre.

Eh! que pourrait-il résulter, chrétiens, de cette liberté dont la perte vous effraye, et dont vous blâmez si témérairement le sacrifice? Aisément, s'il était moins durable, il pourrait devenir moins salutaire. Dieu, par l'autorité de son Eglise, y met le sceau d'une invariable durée, pour en éterniser les heureux effets : *Sponsabo te mihi in sempiternum.* (*Ose.*, II, 19.) Eternité d'alliance qui, étant libre dans son principe, de la part de l'âme religieuse, loin de le diminuer, augmente le mérite des œuvres saintes qui en dérivent, et anticipe en quelque sorte ce qu'il y aura successivement de vertueux dans le cours de la vie, puisque d'avance elle consacre toute la vie à Dieu. Eternité d'alliance qui réunit à la sincère ferveur qui la forme, la prudente précaution qui la garantit. Eternité d'alliance par laquelle Dieu veille à la garde de ceux qu'il aime, selon la parole du prophète, en leur fermant les routes du vice, au moment auquel il leur ouvre les voies de la perfection. Comme si ce n'en était pas assez encore de la digue puissante des préceptes communs à tous, il y ajoute la force des vœux pour établir une seconde barrière ; et c'est en traçant dans sa miséricorde cette double enceinte, que le père de famille témoigne plus particulièrement vouloir s'assurer les fruits précieux d'une portion privilégiée qu'il cultive avec un redoublement de soins : *Circumdedit sepem.* (*Marc.*, XII, 1.)

Peut-être dans cette alliance que rien ne peut détruire, ne voyez-vous, chrétiens auditeurs, qu'un esclavage dont rien ne peut affranchir ; et peut-être qu'en admirant le courage qui s'y soumet, vous craignez pour la faiblesse qui en supportera le poids. Or, c'est à cette faiblesse que Dieu ménage un soutien contre les écueils dont vous nous peignez le danger. Vous nous exposez celui de l'inconstance qui fait varier les résolutions, celui de la tentation qui les ébranle, celui des dégoûts qui en rendent onéreuse l'exécution. Il était donc sage de prévenir les mouvements inconsidérés, les caprices de l'imagination, les mécontentements passagers, l'aridité de la froideur qui, après avoir remplacé la ferveur du moment, pourrait fournir l'occasion du reproche que fait l'Evangile à celui qui a commencé à construire un édifice sans réussir à l'achever : *Cœpit ædificare, non potuit consummare.* (*Luc.*, XIV, 30.) C'est pour cela que Dieu, en acceptant le don irrévocable que l'âme religieuse lui fait d'elle-même, et s'engageant à répondre à la générosité de son offrande par la fidèle assiduité de sa grâce : *Sponsabo te mihi in fide* (*Ose.*, II, 20) ; la met à l'abri de ces imprudentes démarches qui peuvent être l'effet peu réfléchi d'un instant, et la source des égarements de toute la vie. A l'aspect de l'inébranlable solidité de ses obligations, elle fixe ses pensées et ses desseins ; et, par là même, elle conserve le calme d'une solide tranquillité.

Eh! ne vous y trompez pas, mes chers auditeurs : outre que les déréglements naissent de l'abus de la liberté, et que trop souvent on ne désire être libre que pour avoir la funeste facilité de se rendre coupable, il n'est point de liberté plus précieuse que celle dont jouissent ceux qui s'en dépouillent, pour en offrir à Dieu l'hommage. Ce que disait Jésus-Christ aux Juifs, j'ose l'appliquer aux âmes religieuses : La vérité vous rendra libres : *Veritas liberabit vos.* (*Joan.*, VIII, 32.) Oui, c'est l'éternelle vérité qu'elles méditent, qu'elles approfondissent, à laquelle uniquement elles s'attachent, qui établit dans elle cette liberte des enfants de Dieu qu'accompagnent les douceurs de la paix. Bien décidées à n'avoir que Dieu pour maître, c'est sa volonté seule qui les conduit ; et dès-lors elles ne connaissent plus que son joug qu'il sait leur rendre léger. Délivrées de celui des passions qui agitent, des préjugés qui dominent, de la crainte du monde qui tyrannise, de ses usages qui asservissent, elles ne laissent, et elles n'aperçoivent presque dans le monde que la multitude et la variété des chaînes que plus heureusement le choix de la leur a brisées. Sont-ils vraiment libres dans le monde ceux auxquels l'ambition commande, que la cupidité entraîne, que les désirs dévorent, que les obstacles irritent et qui, réellement esclaves dans le sein d'une liberté qu'ils nous vantent, n'en font qu'un pénible usage sans mérite et si fréquemment sans succès ? Et qu'est-elle, après tout, cette

prétendue liberté du monde que tous préconisent, et dont presque tous se plaignent de ne pas jouir? L'indécision qui en est la preuve, en devient elle-même le tourment. Les inconvénients d'un choix rendent chancelant celui de la volonté; les circonstances la gênent; les réclamations de la conscience la contrarient, si l'on en écoute encore la voix; et combien de fois paraît-il également dur ou de l'étouffer ou de la suivre! Heureux sacrifice de la volonté propre qui assure à l'âme religieuse l'inestimable avantage de connaître toujours la volonté de Dieu, et la consolante tranquillité de la suivre! Pieux esclavage dont l'effet est de se maîtriser soi-même, et de n'être assujetti qu'à l'empire de la vertu! Sublime indépendance, quand les vues uniquement dirigées vers le ciel, ne laissent qu'un sentiment d'indifférence et de dédain pour la félicité de la terre!

Sainte liberté d'un esprit soumis à Dieu, d'un cœur fidèle à sa grâce, d'une âme dégagée des frivoles intérêts du temps, vous régnez dans les solitudes, et vous en faites le bonheur. Pourquoi? C'est que le grand objet dont on s'y occupe affaiblit le sentiment de tous les autres; c'est que plus aisément on ne désire rien, lorsqu'on a contracté l'engagement de renoncer à tout; c'est que cet engagement instruit lui-même à supporter, je dis plus, à chérir les peines qui en sont la suite.

Prenez garde, chrétiens, je dis les peines, et non les malheurs. Je n'ai garde de confondre l'un avec l'autre. Il y a des peines dans le cloître: les malheurs sont le partage du monde. Il y a des peines; et, puisqu'il faut porter sa croix, pour être digne de Jésus-Christ, dans un état qu'on embrasse pour lui plaire, il est donc nécessaire d'avoir à souffrir. Il y a des peines: et montrez-nous un état qui en soit exempt; ne nous annoncez plus les vôtres par vos murmures. Il y a des peines: mais ce sont des peines qu'on a prévues et qu'on a choisies; la nature les sent, la religion les sanctifie et les adoucit. Il y a des peines: oui, mes frères, et de ces peines naissent les épreuves, le mérite, non le regret ni le repentir. Il y a des peines: ceux qui s'en plaignent ne sont pas ceux qui les supportent; faites-y réflexion, mes chers auditeurs, c'est ordinairement par les gens du monde que vous en entendez exagérer le détail. Ils en jugent par leurs oppositions à des vertus dont le nom seul les effraye. Ils ne savent que redouter le sort de ceux qu'ils n'auraient pas la force d'imiter; c'est dans eux la lâcheté qui refuse de croire au courage. On s'attendrissait sur les chrétiens plongés pour Jésus-Christ dans des cachots; ils y baisaient tendrement leurs fers. Le religieux fidèle sent augmenter dans lui le goût de son état, à mesure qu'il en remplit mieux les devoirs; les liens qui l'y retiennent deviennent toujours plus doux par la ferveur du sentiment qui l'y attache. Il ne connaît qu'un malheur: ce serait la violence du coup qui viendrait les rompre. Si quelquefois il s'accuse humblement devant Dieu de n'avoir point assez reconnu le bienfait de la vocation à son état, c'est sur lui-même et sur lui seul qu'il fait tomber ses reproches. Il est sans exemple de voir une âme constamment docile à l'esprit de cette vocation se plaindre d'en avoir reçu la grâce Celle qui en méconnaît le prix n'en a pas suivi les mouvements; tandis que pour être dégoûté du monde, il suffit ordinairement d'y avoir vécu.

Les raisonnements sont superflus où l'expérience décide. Ouvrez-vous un moment à nos regards, demeures sacrées; faites-vous entendre à nous, vous qui offrîtes à Dieu les prémices de l'âge; peignez à nos yeux la rapidité des heures que sanctifiait votre régularité. Vous nous direz, sur le déclin d'une longue et vertueuse carrière, comme le Prophète, en parlant de l'éternité de Dieu qui absorbe les temps, que le nombre des années a eu à peine la durée d'un jour; et nous vous répéterons, pour nourrir votre reconnaissance, cette parole de Dieu à son peuple : *Souvenez-vous que c'est le Seigneur votre Dieu qui vous a donné la force de remplir vos engagements, dans le dessein de remplir lui-même ceux de son alliance avec vous : « Recorderis Domini Dei tui, quod ipse vires tibi præbuerit ut impleret pactum suum. »* (*Deut.*, VIII, 18.) Et, parce que c'est une alliance plus spéciale de sa part, c'est aussi une plus magnifique récompense qu'il vous réserve.

Comme il est sur la terre différents degrés de mérites, il est aussi dans le ciel différents degrés de gloire. Ce que Jésus-Christ nous apprend, en nous disant qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père. Et, puisqu'il rendra à chacun selon ses œuvres, la perfection des œuvres est donc le présage de la sublimité de leurs récompenses. Evidemment elles sont toutes dignes de Dieu, dès que son infinie libéralité les distribue; mais n'oublions pas que sa miséricordieuse justice les règle. Loin de nous le téméraire langage de ces hommes qui osent se vanter de n'aspirer qu'à la dernière place dans son royaume. L'inefficacité de leurs efforts peut aisément suivre la langueur de leurs désirs, et leur indolence entraîner leur chute. On ne calcule point avec Dieu. Tristesse au moins effrayante, et peut-être bien funeste, que celle de ce jeune homme qui, de la voie du salut dans laquelle il marchait, s'éloigne de Jésus-Christ, lorsqu'il lui propose celle de la perfection!

Parce que ses apôtres suivaient cette route que Jésus-Christ avait tracée, il leur promet qu'ils auront la gloire de partager la sienne quand il viendra juger le monde : *Sedebitis et vos judicantes.* (*Matth.*, XIX, 28.) Le mérite des apôtres était donc d'avoir tout quitté pour suivre le Sauveur; il le dit lui-même : *Vos qui secuti estis me.* (*Ibid.*) Or, c'est le mérite des âmes religieuses. D'où la plupart des saints docteurs concluent à leur appliquer les mêmes promesses. Doit-il en effet paraître étonnant que, par un surcroît

de gloire, Jésus-Christ montre un jour au monde, comme ses juges, ceux qu'un surcroît de vertus fait regarder au monde lui-même comme les héros du christianisme? Ce suprême degré d'honneur, dit le vénérable Bède, est la juste récompense du mépris de la gloire humaine : *Justa retributio.* Il est convenable que brillent à côté du Sauveur triomphant ceux que rien ne put empêcher de marcher généreusement sur ses traces : *Glorificati singulariter cum eo assideant qui a sequendis ejus vestigiis nulla ratione poterant avelli.*

Vous qui m'avez suivi, dit l'Homme-Dieu : *Vos;* vous qui non-seulement êtes séparés des nations par la docilité à ma loi, mais que distingue au milieu même des chrétiens ce qu'il y a de plus saint dans ma loi; vous qui formez sensiblement un peuple à part, puisque je ne vous gouverne point par des lois communes et ordinaires; vous que j'ai choisis pour faire briller la force de ma grâce, en étonnant le monde par la force de votre courage; vous, en un mot, que j'associe aux rigueurs de ma vie mortelle, dans le dénûment de ma pauvreté, dans la soumission de mon obéissance, dans la continuité de mes travaux; après avoir imité dans moi la pénible qualité de victime, vous participerez au triomphe du Juge : *Sedebitis judicantes.* Dans vous la pratique des conseils condamnera dans le monde l'infraction des préceptes. Ma croix, que journellement vous aurez portée, vous rapprochera de mon trône; votre éloignement des séduisantes vanités du monde fera singulièrement rejaillir sur vous, aux yeux de l'univers, le pur éclat de ma splendeur. Vous fûtes les plus courageux à me suivre, et vous me suivîtes de plus près; vous aurez les premières places dans mon royaume : *Sedebitis judicantes.*

Et n'est-il pas, dès cette vie, un augure, une sorte d'anticipation du bonheur que Jésus-Christ promet dans l'autre à ceux qui se détachent de tout, pour ne s'attacher qu'à lui? Sans approfondir ici les diverses manières d'interpréter ce centuple qu'il leur fait espérer en ce monde, en reconnaissant le soins multipliés de la Providence, dont un titre particulier leur attire les secours, qui veille à leurs besoins, qui leur ménage des soulagements, et qui remplace les affections de la nature par les sentiments plus solides de la charité; je me borne à rappeler, d'après saint Ambroise, l'exemple de la tribu de Lévi, dont le Seigneur déclare qu'il sera lui-même l'héritage, parce qu'elle ne partage pas les biens avec les autres enfants d'Israël : *Ego pars et hæreditas tua in medio filiorum Israel.* (*Num.*, XVIII, 20.) Et, ne mettant aucune comparaison entre les biens surnaturels dont l'union constante avec Dieu est la source, et la nature des biens temporels qu'on lui sacrifie, je vois, avec saint Jérôme, le véritable accomplissement de la parole de Jésus-Christ.

Oui, mes chers auditeurs, je le dis avec confiance, malgré l'aveugle réclamation d'un monde que des idées terrestres, ainsi que l'a dit saint Paul, rendent incapable de comprendre les opérations de l'Esprit de Dieu; il est un vrai bonheur, un grand bonheur dans le cloître; et ce bonheur, c'est à l'ombre des solitudes, au milieu des privations, dans le sein des austérités, sous le glaive de la pénitence, que nous le voyons naître. Le religieux le plus saint est le plus heureux. J'oserais presque assurer que ce bonheur est d'ordinaire l'indice certain de la vertu, et que la mesure de la vertu devient constamment celle du bonheur.

Et, sans parler un langage peu proportionné aux idées du monde, en insistant sur les impressions de Dieu, dont ceux qui les éprouvent connaissent seuls les douceurs, ne puis-je point faire entrevoir au monde celles de la vie religieuse? Si, selon la pensée de saint Augustin, un esprit déréglé devient à lui-même son tourment; par un effet contraire, quel doit être le bonheur d'un état où la règle produit un ordre soutenu; où l'ordre est le principe habituel de la tranquillité; où l'ardeur des désirs et la vivacité des craintes sont sans objet et sans aliment; où l'innocence des délassements qui les présente sans danger les laisse goûter sans remords; où par là même qu'on s'interdit toute recherche de la prospérité, on est prémuni contre tous les traits de l'infortune; où paisiblement livré au grand intérêt du salut, on n'a ni à défendre les droits du Dieu que l'on sert, ni à justifier le culte qu'on lui rend, ni à dissimuler les vertus dont on lui offre le mérite, puisqu'on est réuni par les mêmes maximes et assujetti aux mêmes devoirs. Quel bonheur pour une âme chrétienne de pouvoir dire avec le fondateur d'un grand ordre : Dieu est tout pour moi; et d'éprouver que, comme sans lui tout n'est rien, dans lui seul on possède tout! Ne nous étonnons pas que Dieu soit spécialement le partage de l'âme religieuse, puisqu'elle-même est à Dieu par une spéciale consécration.

SECONDE PARTIE.

Aisément on aperçoit au premier coup-d'œil que l'âme religieuse se consacre au Seigneur d'une manière spéciale. Mais quels sont les caractères de cette consécration? Consécration publique et authentique; en voilà la solennité. Consécration générale et sans réserve; en voilà l'universalité. Consécration, source féconde des plus grands mérites; en voilà l'efficacité. C'est donc véritablement un peuple à part dans le sein même de ceux qui forment aujourd'hui le peuple de Dieu : *Populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super terram.*

Il n'est sans doute aucun état légitime dans le monde qui ne puisse présenter, et qui ne présente en effet à Dieu de sincères adorateurs. Mais si les divers états du monde renferment des chrétiens, ne peut-on pas dire aussi que souvent ils les voilent; que l'apparence des œuvres étant quelquefois la même, on distingue difficilement les différents motifs qui les animent; que le mélange

de l'ivraie avec le bon grain répand dans le monde une sorte d'obscurité sur des vertus secrètes dont une vie commune étouffe la splendeur.

Je sais qu'une conduite chrétienne dans le monde est un témoignage glorieux à la religion que lui rendent tous ceux qui se règlent sur ses principes. Je sais encore qu'il est un témoignage éclatant que lui rendent de grandes vertus décorées de grandes places ou d'un grand nom. Mais je sais aussi que le monde se plaît à grossir le nombre de ceux qui paraissent se conduire d'après ses maximes. Il compte parmi ses partisans ceux qui ne renoncent pas ouvertement à ses frivolités; il attribue à ses attraits ce qu'il ne doit qu'à ses menaces, et quelquefois il confond avec ceux que le torrent de ses erreurs entraîne ceux que quelques usages non coupables invitent à s'y conformer.

Que fait l'âme religieuse? Elle laisse entre elle et le monde une distance si marquée, que le monde est forcé lui-même à conclure qu'elle l'abandonne. De sa part, c'est une démarche d'éclat. Elle déclare d'une manière frappante qu'elle choisit Jésus-Christ pour maître; elle répond hautement au monde, qui lui étale ses charmes, ce que répondit au tentateur le Sauveur lui-même : *Vous adorerez votre Dieu, et vous ne servirez que lui.* Et c'est le monde qu'elle prend à témoin de son intention fixe et immuable de ne vivre que pour Dieu. Ces invitations qui d'ordinaire appellent à cette religieuse cérémonie; cette appareil brillant qui l'accompagne, ces ornements pompeux sous lesquels, pour la dernière fois, se montre au monde l'héroïne chrétienne qui touche au moment de s'en séparer; les humbles symboles de la pénitence qui leur succèdent, les saintes livrées de la croix, cet étendard sacré sous lequel elle se range, tout annonce solennellement la préférence absolue qu'elle donne à Dieu sur le monde, et ces saints autels, que le monde environne, deviennent le monument de l'alliance éternelle dont elle veut contracter avec Dieu l'engagement.

C'est au monde même que je m'adresse en ce moment. Partagé entre l'attendrissement et l'admiration, qu'il nous dise si ce double sentiment ne réveille pas dans lui ceux du christianisme? Si l'éloquence de ce spectacle ne lui rend pas sensible la sainteté de la religion? Si ce n'est pas pour elle un triomphe d'attirer par ses rigueurs une âme dont les avantages accumulés du monde n'ont pu captiver les sentiments? Si ce prodige n'est pas plus étonnant encore dans des jours de dépravation, où, peu contente d'insulter aux vertus que la foi produit, l'audacieuse fureur de l'impiété a essayé de déraciner la foi elle-même? Qu'il nous dise si ce jour n'est pas aussi le jour de sa gloire pour cette âme généreuse dont le courage vient ranimer celui du peuple saint, qui brave les tumultueux efforts des ennemis de Dieu et de sa loi, qui montre à l'enfer déconcerté que le bras de son vainqueur n'est pas raccourci; qui, au milieu des ténébreuses erreurs d'un siècle perverti, répand jusqu'au milieu du monde la plus vive lumière d'une éclatante vertu, sans qu'il soit possible au monde d'en affaiblir l'éclat par la manière d'en interpréter le principe.

Eh! quel autre principe y reconnaître que celui de la grâce? Une démarche où l'impulsion du malheur ne peut avoir part, puisqu'évidemment tout ce qui fait le bonheur de ce monde est ici la matière du sacrifice; une démarche que les lumières de l'expérience précèdent, que la sagesse de la réflexion conduit, que le choix libre de la volonté détermine; une démarche que si ardemment la ferveur désire, que si constamment la fidélité prépare, que si courageusement une sainte joie consomme; voilà, mes chers auditeurs, ce que l'esprit de Dieu force à publier comme son ouvrage dans la victime qui s'immole à lui sous les yeux du monde.

Consolez-vous donc, chrétiens vertueux, qui, en respectant la générosité qui l'arrache au monde, regrettez peut-être les saints exemples qu'elle lui donnait. Voici un exemple qui les renferme tous. L'énergique leçon que fait sa retraite supplée abondamment au modèle qu'en présente la sagesse de sa conduite; elle a prouvé au monde qu'il est possible, dans toutes les circonstances, d'en éviter les écueils; que l'Evangile, en réglant les vertus sociales, ajoute un nouveau lustre aux liens de la société, et que les vertus de Tobie peuvent résister à l'idolâtrie d'Israël. Dieu manifeste aujourd'hui sur elle de plus grands desseins, et c'est en répondant aux desseins de Dieu qu'elle en célèbre plus authentiquement les grandeurs. Il est pour Dieu une gloire qui semble croître à proportion des actions qui le glorifient. Comme un miracle de sa puissance en excite plus singulièrement l'admiration, il est aussi des effets merveilleux de sa grâce qui en développent plus sensiblement la force.

Et prenez garde, je vous prie, chrétiens, à ce qu'offre d'utile au monde l'exemple d'une perfection qui, de celle des préceptes, s'élève à celle des conseils, jusqu'à faire des conseils la matière des préceptes, et à proscrire, comme une volonté vicieuse, celle qui n'aspirerait pas aux progrès dans la vertu. Exemple rare! Le monde en est étonné, il fait sur lui une impression plus profonde. Exemple immortel! Le monde en perpétue le souvenir, il fait sur lui une impression plus durable. Exemple sublime! Le monde en est ému, il fait sur lui une impression plus touchante. La vertu, qui parvient à un si haut degré, condamne hautement la faiblesse qui en abandonne la route. Le tableau de la vie religieuse rappelle au moins aux principes de la vie chrétienne Si l'on n'est pas appelé à la perfection de l'une, comment osera-t-on s'excuser de ne pas remplir les devoirs de l'autre? Aussi, mes chers auditeurs, sommes-nous autorisés à regarder comme un trait spécial

de la miséricorde de Dieu sur cette capitale d'un royaume chrétien, d'avoir formé un nombre de personnes illustres qui, dans divers temps, ont porté la gloire de leur nom dans le cloître pour la gloire de la religion : d'avoir employé même la splendeur royale à enseigner l'humilité, les délices de la cour à marquer le prix de la pénitence, et d'avoir fait servir l'élévation du trône au triomphe du christianisme. Exemples à jamais précieux qui servirent d'instruction aux pécheurs, d'encouragement aux justes, de consolation à tous les fidèles, d'ornements et de trophées à l'Eglise de Jésus-Christ !

Pour apprécier mieux encore cette édifiante consécration de l'âme religieuse; voyez, mes chers auditeurs, quelle en est l'étendue. Eh ! qu'offre-t-elle à Dieu? Tout, répond saint Jérôme, puisqu'elle s'offre elle-même : ***Totum Deo dedit qui seipsum obtulit.*** Quoi de plus agréable au Seigneur, ajoute saint Augustin, que de lui dire : Prenez possession de nous : ***Posside nos?*** D'autres sacrifices, c'est-à-dire les sacrifices de quelques autres biens ont pu être faits par des sages : celui de soi-même ne peut être offert que par des chrétiens : ***Seipsum offerre Deo proprie christianorum est.***

Renfermons la notion exacte de ce sacrifice dans ce seul mot que vous employez vous-mêmes, mes chers auditeurs, à désigner ceux qui embrassent la vie religieuse, en disant qu'ils meurent au monde. Idée juste et frappante que retrace vivement dans ces augustes cérémonies le lugubre symbole de la sépulture qu'on y étale, pour rendre sensible, et au monde et à elle-même, que la victime anticipe le moment qui devait l'arracher pour toujours au monde ; qu'elle ne doit plus exister que sous l'inaliénable empire d'une mort volontaire, et qu'elle ne conserve de sa première vie que la vie même, pour la cacher et la perfectionner avec Jésus-Christ en Dieu.

Non, elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement cette vie d'un esprit qui se repaît des idées que l'orgueil enfante ; elle est interdite à tous les chrétiens. J'entends cette liberté d'un esprit qui peut se consulter lui-même, tenir à ses vues, se permettre de les suivre. Le religieux ne connaît de guide que l'obéissance; il puise ses lumières dans sa règle ; la sagesse de ses opinions et de ses jugements, il la dépose entre les mains de l'autorité.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement d'un cœur que les passions agitent et qui les nourrit ; le christianisme ne permet à personne de les fomenter; j'entends cette liberté d'un cœur qui, sans blesser les droits de la vertu, goûte la douceur des affections qu'elle autorise. Le religieux brise les liens les plus chers de la nature, il s'éloigne de ceux qu'elle lui avait unis, à l'exemple de Jésus-Christ, en vue duquel il les aime, il reconnaît pour proches ceux qui accomplissent la volonté de Dieu.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement de vanité et de faste qui ternit la gloire par l'affectation à en paraître environné ; j'entends cette liberté de jouir modérément des honneurs et des priviléges du rang. Le religieux ne retient d'autre titre que celui de sa naissance dans le sein de l'Eglise : il n'est, pour le nom le plus illustre, d'autre prérogative que celle de donner plus de force à l'exemple. La simple égalité d'une vie commune en tout, n'admet de prééminence que celle de l'exactitude à tous les devoirs, et de la ferveur dans la manière de les remplir.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement de cupidité qui accumule, ou d'avarice qui retient, la morale chrétienne en proscrit le sentiment, j'entends cette liberté de possession qui approprie à chacun les biens dont il jouit. Le religieux ne regarde point, et ne peut point regarder, comme étant à lui, les choses mêmes employées pour lui. Il n'est ni droit qu'il puisse faire valoir, ni propriété qu'il puisse défendre, ni disposition qu'il puisse fixer.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement de sensualité et de mollesse, dont l'effet si ordinaire est l'omission des plus essentiels devoirs, ou une criminelle langueur dans leur accomplissement ; Dieu ne promet la couronne qu'à l'ardeur qui combat généreusement pour l'obtenir ; j'entends cette liberté d'une opulence qui oppose l'utilité des ressources aux incommodités de la vie. Le religieux ne confond pas la délicate superfluité de l'aisance avec les objets rigoureusement nécessaires. Les douceurs du bien-être, la mortification les retranche dans les cloîtres ; elle y ajoute les privations à la tempérance, aux privations elle unit les austérités.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement d'oisiveté et de dissipation, qui accoutume à n'estimer le prix du temps que par les occasions réitérées de le perdre : tous savent que du bon usage du temps dépend le bonheur de l'éternité ; j'entends cette liberté d'accorder fréquemment des heures à une société choisie, et de mêler aux charmes de la vertu les agréments habituels d'une liaison innocente. Plus occupé à converser avec Dieu qu'avec les hommes, le religieux n'interrompt le plus souvent son silence que par la prière, le travail partage ses jours, quelques entretiens, dont la faiblesse de l'humanité fait un besoin, sont destinés à produire les avantages de l'union et l'édification de la charité.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement d'indépendance et d'affranchissement de toute gêne : il n'est personne qui n'ait des maîtres à reconnaître et des devoirs à remplir ; j'entends cette liberté de suivre des goûts, de satisfaire des inclinations, de chercher des amusements que leurs objets mettent à l'abri des anathèmes de la religion. Soumis à une loi dont la religion est le principe, et dont elle consacre la sévérité, le religieux restreint pour lui-même l'indulgence du christianisme. Ses propres actions

sont un pouvoir étranger, les plus indifférentes, les plus vertueuses même ne sont plus réglées par la volonté; disons mieux : la seule volonté qui lui reste, c'est de n'en avoir jamais.

D'après ce tableau, auquel je pourrais ajouter bien des traits, pouvons-nous n'être pas frappés de cette consécration totale que fait à Dieu l'âme religieuse? Et, pour appliquer ici l'ingénieuse pensée de Tertullien : est-il une manière de payer plus exactement le tribut à Dieu? Jésus-Christ, dit ce Père, ordonne de rendre à César ce qui présente son image; et, puisque c'est sur nous que l'image de Dieu est empreinte, c'est donc nous-mêmes qui sommes le tribut que nous lui devons. Or, c'est lui-même sans restriction que le religieux donne au Seigneur : *Cœsari quidem pecuniam*, *Deo semetipsum.* Voilà, par conséquent, à quel titre l'universalité de cette consécration forme un peuple plus spécialement à lui, puisqu'il est de la part de ce peuple un offrande plus spéciale qui le caractérise : *Populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super terram.*

Et n'êtes-vous pas persuadés vous-mêmes, mes chers auditeurs, que c'est véritablement un peuple à part? Oui, sans doute, puisque ce n'en est point assez des vertus que vous respectez dans les chrétiens du monde, pour assurer vos suffrages à ceux dans qui leur séparation du monde annonce et doit présenter une supériorité de vertus, puisque vous exigez d'eux avec justice un genre et un degré de perfection qui les distingue des chrétiens mêmes qui édifient singulièrement le monde, puisque, pour mieux rendre la vive idée d'une sainteté qui quelquefois vous frappe dans les chrétiens engagés dans le monde, vous n'avez pas d'expression plus énergique que de la comparer à celle qu'on admirait dans ceux qui ont fait divorce avec le monde, puisqu'une conduite qui vous paraît ne devoir attirer aucun reproche aux chrétiens qui, par état, ne sont pas éloignés du monde, serait un scandale à vos yeux de la part de ceux qui ont embrassé la vie religieuse. D'où il résulte, faites-en la réflexion, que, par une contradiction marquée, en même temps que le monde semble ne témoigner que de la haine ou du mépris pour l'état religieux, il le regarde cependant comme étant destiné à produire, parmi les chrétiens, ce qu'il y a de plus parfait dans le christianisme. C'est en effet ce qu'il produit dans ceux qui, vraiment animés de son esprit, soutiennent, par l'édification d'une fervente régularité, la gloire d'un état que déshonorerait le relâchement de la négligence. Funeste écueil qui peut toucher de près à celui de l'apostasie!

Au grand jour des révélations, à ce jour où la lumière de Dieu rendra public le discernement des œuvres, où leur motif en décidera la valeur, où l'Homme-Dieu en jugera le mérite sur le rapport qu'il y découvrira avec les siennes, où il n'y aura d'autre gloire que celle dont il sera le principe; de quel éclat brilleront aux yeux du monde tant de vertus que lui dérobe aujourd'hui l'obscure demeure qui leur sert d'asile ! Ignorés, méconnus, méprisés peut-être sous l'humilité qui les voile, paraîtront alors dans toute leur splendeur ce crucifiement journalier, cette abnégation entière, cette pauvreté réelle qui, avec les possessions, immole du même coup et les espérances et les désirs. Seigneur Jésus, avec quelle tendresse vous avouerez, en présence du Père céleste, ces âmes qui n'existèrent que pour vous! Votre loi fut la méditation de leur esprit, votre amour fut l'aliment de leur cœur, votre grâce fut l'objet de leur ambition, vos exemples furent la règle de leur vie : leur vie ne fut-elle donc pas en quelque sorte divinisée par le noble dessein de la conformer à la vôtre ?

Oui, mes chers auditeurs, et telle est l'efficacité de cette consécration, qu'il en résulte un nouveau prix pour toutes les vertus qu'elle fait naître. Pourquoi? C'est, dit saint Thomas, parce que les vœux qui la consomment étant un acte de la vertu de religion, dès lors la religion, vertu éminente qui forme, qui entretient et qui dirige le commerce de l'homme avec Dieu, communique elle-même un mérite particulier aux actions dont elle devient le principe. Quelle est donc votre erreur, hommes profanes qui, jetant un dédaigneux regard sur ce sanctuaire de la piété, n'apercevez que l'écorce sous laquelle elle se présente, ne voyez que l'action sans en apprécier le motif, et regardez presqu'en pitié ce que le ciel fixe avec complaisance ! Ce simple détail d'une vie régulière dont chaque trait n'est à vos yeux qu'une minutieuse observance, qu'une scrupuleuse exactitude, est, au tribunal de Dieu, le fruit et la ratification du sacrifice de l'âme religieuse. Principe qui ennoblit, qui élève, qui consacre aux yeux de Dieu, tout ce qui en est la suite. Ce silence que l'habitude du recueillement ne se permet pas de troubler, cette subordination qui recourt à l'autorité dans les plus légères circonstances; ce dénûment entier dont l'étendue n'admet d'autre exception que celle qu'un pouvoir légitime avoue; ce renoncement à toute volonté personnelle dont le seul mobile est une volonté supérieure; en un mot, chacun des actes dont la continuité forme le tissu de la vie religieuse, reçoit de la consécration au Seigneur ce degré de mérite qui pourrait engager Dieu à vous dire, comme autrefois en parlant de Job : Avez-vous considéré mon serviteur, ce serviteur dont la fidélité constante me renouvelle à tous les moments l'hommage qu'il m'offrit en se consacrant à moi et qui, dans la paisible obscurité de sa retraite, me retrace chaque jour ce qu'il fit d'éclatant à la face de mes autels : *Considerasti servum meum?* (*Job*, II, 3.)

Consécration au Seigneur, si efficace au jugement des Pères de l'Eglise, qu'en parlant des vœux qui constituent essentiellement la vie religieuse, ils n'ont pas craint d'en comparer le prix à celui du baptême, et de regarder, comme purifiée devant Dieu,

l'âme qui sincèrement et sans réserve se dévoue à lui; au moment où elle lui offre ce sacrifice. Et sans doute ces vœux sont un renouvellement bien décidé de ceux du baptême : en est-il de plus solennel et de plus libre? Ils sont un renoncement bien formel aux pompes du monde : en est-il de plus courageux et de plus soutenu? Ils ouvrent l'entrée dans une nouvelle carrière de ferveur et de pénitence : en est-il de plus épineuse et de plus longue? Et puisqu'en s'engageant à la suivre, on offre la plus ample satisfaction à la justice de Dieu; n'est-on pas fondé à croire que dans sa miséricorde, il ne refuse rien à ceux qui lui donnent tout?

C'est parce qu'on donne tout à Dieu, en embrassant la vie religieuse, que saint Bernard la comparant encore au martyre, dit expressément que si elle présente moins de rigueurs, sa durée la rend plus redoutable : *Horrore mitius, diuturnitate molestius.* La paix dont nous jouissons, ajoute saint Grégoire a aussi son supplice. Les bourreaux nous épargnent, mais nous n'épargnons pas nos propres désirs. Et ce qui est singulièrement applicable à la circonstance qui nous réunit dans ce saint temple, c'est ce que développe saint Chrysostome : Il est, dit ce Père, d'autres oblations que le martyre; et Dieu les accepte. Si le corps n'est pas tourmenté par le feu, il est des tourments qui remplacent celui-ci. Et, pour expliquer plus au long sa pensée, lorsqu'il serait possible, facile même, continue ce saint docteur, de jouir des agréments de la vie, faire choix de celle qui offre des peines, des mortifications, des amertumes; au lieu de s'efforcer à vivre au sein des honneurs et de la félicité du siècle, mourir à toute idée, à tout projet, à toute espérance de gloire et de bonheur; mourir et frapper ce coup de mort au dedans de soi-même de manière qu'aucune inclination, aucun penchant ne lui échappe; mourir sans perdre la vie, et ne la conserver que pour reproduire continuellement en soi les douloureux effets de la mort; mourir et planter dans son propre cœur la croix à laquelle, selon l'expression de saint Paul, on est attaché avec Jésus-Christ; n'est-ce pas là un véritable holocauste : *Nonne holocautoma est?* (*Hebr.*, X, 6.)

Sous quel point de vue peuvent donc s'offrir à nos regards ces édifices sacrés où se forment et s'exercent tant de vertus? Sous ce rapport, je les envisage comme ces lieux devenus célèbres par les combats et les triomphes des héros chrétiens qui moururent pour Jésus-Christ. Là, ils expirèrent sous la main des persécuteurs ennemis de l'Homme-Dieu; ici, ce sont des victimes toujours renaissantes que lui immole le glaive de son amour. Là, nous voyons avec effroi la cruauté des tortures; ici, nous admirons les rigueurs volontaires que leur substitue la ferveur de la pénitence. Là, nous apercevons le généreux effort de braver la mort pour la défense de la religion; ici, nous sommes frappés de la constance à ne vivre que pour sa gloire. Vous les voyez, Dieu Sauveur, ces âmes saintes, qui ne viennent solliciter, par la vertu de votre croix, que la force de la porter sans cesse à votre suite. Journellement aux pieds des autels sur lesquels vous vous sacrifiez pour elles, elles ne se retirent que pour perpétuer elles-mêmes leur sacrifice qu'elles unissent au vôtre. Comme autant de vastes autels, les cloîtres leur en présentent l'idée; l'image de l'austérité y est gravée jusque sur les murs. Il n'est qu'un seul bien dont il ne leur soit pas permis de se dépouiller; c'est la vie : C'est aussi le seul sacrifice dont l'âme religieuse vous ait réservé la consommation.

L'heureux moment que celui où les pieux gémissements de la pénitence seront changés en la plus vive allégresse : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi!* (*Psal.* XXIX, 12.) Ce sera celui où, près de cesser d'habiter la terre, on goûtera plus sensiblement le bonheur d'avoir su s'en détacher, et où le ciel s'ouvrira à la voix des vertus qui en réclament les récompenses, Dieu juste, Dieu de perfection, si, aux mérites auxquels vous destinez la couronne, viennent se mêler quelques taches légères dont soit blessée la sainteté de vos regards, malheureux effet du poids de l'humanité, ouvrez le livre de vie dans lequel est écrite cette suite de jours qui vous furent entièrement consacrés; et, s'ils laissent encore à votre justice le droit d'exiger quelque expiation, voyez, dans ce sanctuaire, non le pompeux éclat des funérailles tel que le monde l'oppose à l'inévitable humiliation du tombeau; mais cette portion d'un peuple qui vous est spécialement cher, dont la foi, la charité et le zèle accompagnent les ardentes supplications qui assiègent votre trône pour solliciter l'arrêt de miséricorde que vous êtes si disposé à prononcer.

Heureuse et consolante perspective, ma chère sœur, que je dois vous présenter, puisque la vue du terme vous soutiendra dans la route. Dans la plus brillante carrière qu'ouvre le monde, on évite d'en fixer la fin. L'image la plus séduisante des biens de la vie perd son attrait au souvenir de la mort qui viendra les engloutir. Mais, parce que vous préférez de vous ensevelir avec Jésus-Christ, dont le tombeau, ainsi que l'avait annoncé le prophète, a été une source de gloire, je n'ai à vous présager qu'une glorieuse participation à la suite éternelle de ses triomphes.

Allez donc, ma chère sœur, allez déposer, aux pieds de Jésus-Christ, tout principe d'une vie purement humaine, et puiser dans lui le principe d'une vie surnaturelle, qui vous autorise à dire, avec l'Apôtre : que ce n'est plus vous qui vivez, que c'est Jésus-Chris qui vit en vous. Regardez la solennité des promesses qui, plus étroitement et à jamais, vont vous unir à lui, comme l'arrêt de mort que vous allez faire entendre aux désirs et aux sentiments de la nature; et pensez que vous en creusez vous-même

le tombeau par l'irrévocable perpétuité de vos sacrés engagements.

A cette idée, le monde mêle une sorte de frémissement à ses regrets; mais le ciel, par ses applaudissements, célèbre votre courage. Dieu vous prépare une abondance de grâces dont votre fidélité fera son appui. Vous lui direz dans quelques moments : Je ne veux, Seigneur, sur la terre, que votre maison pour demeure ; c'est à vous seul que je dévoue toute la durée de ma vie. Dieu vous répondra : Soyez fidèle ; c'est dans mon royaume que je vous destine un haut degré de gloire ; c'est avec vous que je partagerai l'éternité de mon bonheur. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le jour de l'installation et prise de possession de la cure du Port-de-Marly, érigée en 1785 (le 24 mai), à la demande et par les soins de madame la maréchale, duchesse de Noailles.

SUR LE MINISTÈRE RELIGIEUX.

Populus qui sedebat in tenebris vidit lucem magnam, et sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis. (*Matth.*, IV, 16.)

Le peuple qui était assis dans les ténèbres, a vu une grande lumière, et la lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort.

Cette prophétie si claire et si formelle, par laquelle Isaïe annonçait expressément la lumière que le Fils de Dieu viendrait répandre sur la terre (*Isai.*, LX, 2), l'Evangile nous la rappelle, et dans la mission de Jésus-Christ nous en montre l'accomplissement. Elle a éclairé l'univers, cette lumière divine émanée du Soleil de justice ; elle a dissipé les ténèbres qui environnaient les nations ; et, par elle, des peuples ensevelis dans les ombres de la mort, ont vu briller sur eux le grand jour des vérités saintes qui devaient les introduire dans les éternelles splendeurs du séjour même de Dieu.

Vous le comprenez, mes frères, sans faire une application entière de cet oracle à la circonstance qui nous réunit aujourd'hui dans le lieu saint, je puis trouver une ressemblance qui m'autorise à vous adresser les mêmes paroles. Ce jour en effet n'est-il pas à votre égard la brillante aurore de ceux auxquels le Seigneur veut répandre sur cette contrée une lumière plus vive, plus habituelle, plus distincte, à la faveur de laquelle vous aperceviez plus avantageusement, et avec moins d'efforts, la route que vous trace la religion. C'est du moins, puis-je vous dire, c'est un jour nouveau qui, pour vous conduire plus efficacement et plus sûrement au terme, va l'exposer plus clairement à vos regards.

Sans doute, le respectable pasteur du troupeau dont vous faisiez partie, toujours disposé à vous donner ses soins, soutenait, par ses exemples, les leçons qu'il vous donnait avec zèle ; témoin le tribut d'estime que vous payez à ses vertus. Ce n'est donc pas précisément à sa conduite que la Providence a dessein de vous soustraire ; c'est au danger de votre propre faiblesse qu'elle vous arrache ; c'est sur le malheur involontaire des obstacles qu'elle s'attendrit ; c'est à la séduction des vaines excuses, des spécieux prétextes qui favorisent la lâcheté, qu'elle vous dérobe pour prévenir votre perte. Dieu semble vous dire, comme à son peuple, lorsqu'il lui faisait l'éclatante promesse de sa protection : J'ai vu tout ce qui vous est arrivé, et je suis venu vous visiter pour remédier à vos maux : *Visitans visitavi vos, et vidi omnia quæ acciderunt vobis.* (*Exod.*, III, 16.)

En effet, comme parmi les différentes parties de la terre, il en est qui, dans une position moins favorable, sentent plus faiblement les impressions de l'astre lumineux qui préside à la nature, pour y être tout à la fois le principe du jour qui l'éclaire et du feu qui l'échauffe ; il est aussi, dans le sein même des divers empires soumis à celui du christianisme, des situations moins avantageuses qui, sans intercepter la lumière, en ralentissent la communication. Ainsi vous était-il moins facile de la recevoir, parce qu'il fallait, pour en jouir, vous rapprocher de sa source. Et c'est l'obstacle que, dans sa bonté, Dieu lève totalement aujourd'hui. Il concentre, dans ce lieu, la vivacité et la force de la divine lumière dont les rayons épars et dispersés affaiblissaient l'éclat ; il resserre l'étendue qu'ils avaient à parcourir, pour en fixer sur vous l'activité ; les mêmes soins dont la multitude était l'objet, il les accumule sur ce nombre moins grand de fidèles, auxquels il les rend plus abondants, par là même qu'il leur en offre les effets et plus faciles et moins partagés. Que ceux qui sont attachés au Seigneur ne disent donc point : Dieu nous a divisés ; il nous a séparés d'avec son peuple, *Non dicat...... qui adhæret Domino....... Separatione dividet me Dominus a populo suo.* (*Isai.*, LXVI, 3.) Je les remplirai de joie, dit le Seigneur, dans la maison que j'ai consacrée à écouter leur prière : *Lætificabo eos in domo orationis meæ.* (*Isai.*, LXVI, 7.)

Tel est, mes frères, le bienfait de Dieu que je viens célébrer avec vous ; et, pour le faire d'une manière qui soit conforme aux desseins de Dieu, je me propose de vous en retracer la valeur, et de vous en marquer l'usage. A examiner le bienfait en lui-même, vous sentirez qu'il est pour vous d'un grand prix, et qu'il doit exciter votre reconnaissance : c'est la première partie. En avouant la reconnaissance que ce bienfait doit exciter, j'en conclurai que vous devez la marquer à Dieu par la fidélité dans l'usage de ce bienfait : c'est la seconde partie. Commençons par nous mettre tous sous la protection de la sainte Mère du Dieu Sauveur, pour qu'elle en attire toujours sur vous les grâces. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous êtes un peuple conquis, disait saint Pierre aux premiers chrétiens : *Populus acquisitionis.* (I *Petr.*, II, 9.) Il leur en donnait

pour preuve que de l'état de ténèbres Dieu les avait appelés à son admirable lumière : *De tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum.* (*Ibid.*) Il parlait de la lumière de la foi, lumière dont il est si essentiel d'être frappé, que Jésus-Christ caractérise le bien qu'il est venu communiquer aux hommes, en disant qu'il est la lumière du monde : *Ego sum lux mundi.* (*Joan.*, VIII, 12.) Et, désignant aussi sous ce rapport les apôtres par le ministère desquels il voulait l'étendre, en les chargeant d'enseigner les nations : *Vos estis lux mundi.* (*Matth.*, V, 14.) C'est cette véritable lumière, nous dit saint Jean, qui éclaire tous les hommes : *Lux vera quæ illuminat omnem hominem.* (*Joan.*, I, 9.) Et, parce que plusieurs résistent à son impression, l'évangéliste nous avertit que les ténèbres, c'est-à-dire l'aveuglement des hommes, ont souvent refusé de céder à sa clarté : *In tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.* (*Joan.*, I, 5.)

Mais ce n'en est point assez encore que ce céleste flambeau ait dissipé d'abord la nuit profonde de l'infidélité; il faut, pour le plein effet de sa lumière et le développement des vérités qu'elle découvre, et la connaissance distincte des devoirs qu'elle marque, et l'encouragement des motifs qu'elle présente, qu'on vienne insensiblement à perdre de vue les dogmes que la religion propose à la docilité de nos esprits, ou les règles qu'elle prescrit pour assujettir les passions de nos cœurs ; alors, jusque dans le centre du christianisme, peuvent se former des ténèbres moins épaisses, mais dans la réalité aussi dangereuses; dès lors il ne reste de la foi qu'une lueur qui s'affaiblit en apparence par degré. Bientôt languissante et presque éteinte à l'obscurité de l'abîme dans lequel précipite ouvertement l'erreur, elle laisse succéder la ténébreuse incertitude de l'ignorance, les nombreux égarements d'une conscience abusée, l'indifférence fatale pour la véritable vertu. On en méconnaît le prix en même temps qu'on en oublie les principes. On en abandonne la pratique, dès qu'on n'y est pas excité par les motifs. La force des motifs s'évanouit à mesure que leur souvenir s'efface. Le goût de la piété, qui s'entretient par l'exercice soutenu de la piété même, n'offre plus d'attrait; et, parce qu'on n'aperçoit plus dans la religion qu'un joug onéreux, on s'accoutume, on s'autorise, et l'on s'enhardit à s'en affranchir.

S'il est vrai, comme nous l'apprend saint Jean, que celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit* (*Joan.*, VIII, 47); par un effet contraire, il est vrai aussi qu'ils ne s'efforcent pas d'appartenir à Dieu, ceux qui n'y sont pas animés par sa parole, et que l'infidélité aux devoirs de la religion est la suite naturelle du défaut d'assiduité à en entendre expliquer les préceptes.

De là (et c'est ce qui montre d'une manière frappante la grâce signalée que Dieu vous accorde) ; de là que pouvait-il arriver, si elle eût duré toujours, la position fâcheuse que vient faire cesser pour vous cet heureux jour ? Non, vous n'eussiez pas dit à Dieu, avec les méchants dont il est parlé au livre de Job : *Retirez-vous de nous, nous ne voulons point connaître vos voies : « Recede a nobis; scientiam viarum tuarum nolumus. »* (*Job*, XXI, 11.) Mais n'eussiez-vous pas apporté moins d'empressement à chercher à vous en instruire, effrayés des peines que devait vous coûter cette nécessaire instruction ? Vous n'eussiez pas dit : *Qui est le Tout-Puissant pour nous obliger à le servir : « Quis est omnipotens ut serviamus ei ? »* (*Ibid.*, 15.) Mais, plus rarement et plus faiblement occupés de la toute-puissance de Dieu, n'eussiez-vous pas moins efficacement pensé à l'entière et continuelle soumission qu'exige de vous son service ? Vous n'eussiez pas dit : *Quel bien nous en reviendra-t-il, si nous prions le Seigneur : « Quid nobis prodest, si oraverimus illum ? »* (*Ibid.*) Mais, peu touchés des besoins de votre âme, n'eussiez-vous pas été moins vivement pénétrés de l'essentielle obligation de la fortifier par l'humble et journalière assiduité de la prière ? Uniquement attentifs aux objets sensibles, presque toujours totalement absorbés par les sollicitudes de cette vie, n'était-il pas à craindre pour vous d'oublier qu'elle ne vous est donnée que pour mériter le bonheur de l'autre ? N'aviez-vous point à redouter cet aveuglement dont aisément l'indolence devient la coupable origine, et dont trop ordinairement les désordres sont les funestes effets ? En un mot, qu'il est singulièrement intéressant, pour vous conduire à Dieu, qu'on vous y rappelle souvent, en vous faisant entendre sa voix ! Qu'aperçoit-on, en effet, dans des chrétiens qui ne nourrissent pas habituellement en eux l'esprit du christianisme par ses instructions et ses maximes? Souvent, hélas ! on douterait s'ils en connaissent les lois, à ne consulter que le triste témoignage de leurs œuvres.

Et, parce que c'est l'enseignement de la foi qui invite à en produire les œuvres, Dieu l'établit cet enseignement, au milieu de vous ; il ne se borne pas à vous rendre accessible le sanctuaire où il rend ses oracles; ce sanctuaire, Dieu le place dans l'enceinte de vos demeures ; il destine cette chaire de vérité à en imprimer constamment les leçons dans vos âmes, à en insinuer l'amour dans vos cœurs. Il ne cesse jamais de vous appeler, de vous attirer à lui : Aujourd'hui il fait plus encore, il vient lui-même habiter avec vous et parmi vous : *Facient mihi sanctuarium, et habitabo in medio eorum.* (*Exod.*, XXV, 8.) Faveur permanente; elle forme le premier nœud de cette alliance durable qui vous promet, à vous et à vos descendants, une succession de pasteurs dont l'occupation sera de vous enseigner les voies de Dieu, de vous aider à les suivre, de vous donner la nourriture de la science et de la doctrine, comme parle Jérémie : *Pascent vos scientia et doctrina.* (*Jerem.* III, 15.) Revêtus, par l'autorité de l'Eglise de Jésus-Christ, du pouvoir de vous

distribuer les trésors de la divine miséricorde, ils ne cesseront de vous répéter qu'ils en sont les ministres; et vous ne cesserez de vous féliciter d'en voir le règne solidement affermi sur vous : *Misericordia mea non recedet a te.* (*Isai.*, LIV, 8.)

C'eût été, mes frères, une grâce marquée, et vous n'eussiez pu vous dissimuler que Dieu veillait à votre salut, si, pendant une suite de jours, quelques-uns de ces hommes apostoliques, qui cherchent à ranimer dans divers lieux le feu sacré que Jésus-Christ a apporté sur la terre, vous eussent été envoyés pour exciter dans vous, par la voix puissante de la religion, les salutaires frayeurs de la justice de Dieu, le désir sincère de la pénitence, le doux espoir de votre pardon. Grâce toujours précieuse dont les touchants effets manifestent ordinairement le prix; mais grâce qui, renfermée dans un court espace de temps, laisse quelquefois s'éclipser la ferveur avec la rapidité des moments qui la virent naître. Ici, mes frères, c'est pour vous une mission de tous les temps, de tous les jours, de toutes les circonstances. C'est une ressource habituelle, c'est un asile toujours ouvert; c'est, pour parler d'après Dieu lui-même, c'est un gardien fidèle chargé de vous prémunir, de vous protéger, de vous défendre sans cesse contre l'ennemi du salut : *Constitui custodes...... in perpetuum non tacebunt.* (*Isai*, LXII, 6.) Et, comme dans l'ancienne loi, le prêtre devait entretenir toujours le feu du sacrifice; dans la loi nouvelle, le soin de celui auquel Dieu vous confie, sera de le diriger à ne point laisser éteindre dans vous celui de la charité : *Ignis quem nutriet sacerdos.* (*Levit.*, VI, 12.)

Pour lui fournir des aliments, que de secours ! Ici, mes frères, pour connaître mieux vos avantages dans l'état présent, par le souvenir de l'état passé qu'il remplace, rappelez ces années primitives, ces jours anciens où les vœux de la piété, la loi même du devoir ne pouvaient être remplis qu'au prix des efforts; où il fallait, pour parvenir à la maison de Dieu, franchir la distance des lieux, braver la rigueur des saisons, s'exposer aux périls de la route. Rappelez les sentiments qu'inspirait la piété à la vue de ces vieillards courbés sous le poids des années, de ces tendres enfants retenus par la faiblesse de l'âge, de ces infirmes accablés par les langueurs de leur situation. Réduits souvent à jeter de pieux regards et d'ardents soupirs vers la montagne de Sion, vous les entendîtes plus d'une fois gémir amèrement de ne pouvoir pas y porter, au Seigneur, le tribut de leur adoration. Rappelez les vives demandes, les tristes sollicitudes, la sainte impatience de ceux auxquels un accident imprévu annonçait une fin prochaine, lorsque, dans les mouvements d'un désir également empressé et légitime des sacrements des mourants, le zèle le plus actif et le plus prompt des ministres de l'Église était nécessairement contrarié et retardé par l'éloignement. Hélas ! combien de fois leurs amis et leurs proches ont-ils pu répéter, par un tendre intérêt qu'animait la foi, ce que dit à Jésus-Christ la sœur de Lazare, vivement affligée de sa mort : *Ah ! Seigneur, si vous eussiez été ici :* « *Domine, si fuisses hic !* (*Joan.*, XI, 21.) Combien, en effet, auraient eu le bonheur de le recevoir et de s'unir à lui pour se disposer à paraître devant lui ! Rappelez ces temps infortunés de privation, où, sans temple, sans autel, sans sacrifice, tandis que d'une part les mérites de la victime sainte faisaient toujours votre force, de l'autre, éloignés de sa présence, rarement il vous était accordé d'en éprouver les douceurs.

Dès ce moment, sous vos pas tout s'aplanit, tout est changé. Heureux peuple ! de combien de bénédictions ce temple sacré devient-il pour vous et l'augure et la source ! Ce ne sont pas seulement, comme dans l'arche d'alliance, les tables de la loi; c'est votre adorable législateur qui y réside; c'est son cœur qui vous y appelle; c'est son sang qui y coule, pour vous obtenir grâce; ce sont les richesses de son amour qu'il vous y offre; c'est la force de ses secours qu'il vous y prépare; c'est à toutes les heures que vous pouvez avoir accès auprès de lui; c'est lui qui, pour voler à votre défense dans votre dernière heure, se rapproche de vous. Contemplez-le avec attendrissement, ce lieu saint qui fera désormais la gloire et la consolation de votre séjour. Armez-vous de confiance à cette vue. Dans la douce émotion de votre reconnaissance, écriez-vous avec le Prophète : Non, Seigneur, au milieu même des ombres de la mort, je ne céderai pas à la frayeur, puisque vous êtes avec moi : *In medio umbræ mortis non timebo mala, quoniam tu mecum es.* (*Psal.* XXII, 4.) L'espoir de tous les biens pénètre mon âme, en ayant sous les yeux votre demeure : *Replebimur in bonis domus tuæ.* (*Psal.* LXIV, 5.)

Oui, mes frères, je dis l'espoir de tous les biens; et, quoiqu'il s'agisse directement et principalement de ceux du salut, je n'hésite pas à vous en faire envisager qui, dans l'ordre naturel et pour les intérêts du temps, peuvent et doivent en être la suite. J'y suis autorisé par la parole expresse de Salomon qui reconnaissait avoir reçu tous les biens avec la sagesse. J'apprends de Jésus-Christ même que le premier objet de nos recherches doit être le royaume de Dieu et sa justice, et que, par surcroît, le reste nous sera donné. D'où je conclus (et l'expérience a fréquemment appuyé cette conclusion), qu'en plaçant à la tête d'un peuple un pasteur selon son cœur, Dieu donne à ce peuple un des gages les plus sensibles de sa bonté. Le Seigneur peut donc vous dire aujourd'hui que si, pendant un temps, il parut se borner à votre égard aux secours nécessaires, c'est par un trait particulier de sa tendresse qu'il vous réunit sous la conduite d'un guide dont il a fait choix : *In modico dereliqui te, in miserationibus magnis congregabo te.* (*Isai.*, LIV, 7.)

Et qu'est-ce en effet, mes frères, qu'un

véritable pasteur dont la résidence est fixée au milieu d'un troupeau fidèle? Vous y voyez d'abord, et vous devez en premier lieu y apercevoir l'homme de Dieu sérieusement occupé des grands objets de la religion, appliqué à vous en découvrir l'importance, empressé à vous en voir accomplir les préceptes, Mais, par là même qu'il est animé de l'esprit de Dieu, connaissez avez quelle ardeur il s'intéresse, selon Dieu, aux divers avantages que les hommes peuvent désirer sur la terre: Oui, sans doute, en qualité de chrétiens, vous trouverez dans votre pasteur ce qui a rapport au salut de l'âme, et, de tous les biens, c'est incontestablement le premier: *Quærite primum regnum Dei.* (*Matth.*, VI, 33.) Mais, dans lui, chefs de famille, vous trouverez un conseil dont les avis résoudront vos incertitudes, aideront vos démarches, faciliteront vos entreprises, vous épargneront des revers; hommes malheureux, vous trouverez un consolateur dont la charité s'attendrira sur votre état, partagera vos infortunes, cherchera à les adoucir, et, s'il se peut, à les dissiper; hommes indigents, vous trouverez un protecteur dont la compassion sollicitera les secours qu'il ne peut fournir lui-même, qui s'instruira de vos besoins pour y proportionner les moyens d'y pourvoir, et auprès duquel la pauvreté sera toujours un titre efficace de recommandation, et plus singulièrement encore lorsqu'il sera appuyé de celui de la vertu; vous tous, habitants d'un même lieu, vous trouverez un ami de la paix et de l'union qui maintiendra la concorde et la tranquillité, qui en établira le calme, et qui vous en fera goûter le bonheur: *Omnia adjicientur vobis.* (*Ibid.*)

Du sein de l'ordre qui régnera paisiblement dans vos maisons, naîtra plus généralement la régularité de la conduite. Une conduite bien réglée produira le goût du travail. Le goût du travail bannira les vices avec l'oisiveté qui en est la source; l'activité des vertus fera éclore l'activité de l'industrie. Un accroissement légitime de fortune deviendra celui de vos ressources. Alors une situation moins gênée pourra vérifier la parole du Prophète, lorsqu'il préconise le sort de ceux qui, craignant le Seigneur, et marchant dans ses voies, forment le soutien d'une vie pure par les fruits de leurs travaux assidus: *Labores manuum tuarum manducabis, et bene tibi erit.* (*Psal.* CXXVII, 2.)

Qu'il sera donc sensiblement vrai, et combien l'est-il aujourd'hui même, qu'au lieu d'avoir échappé aux regards de Dieu, vous êtes l'objet de ses miséricordieux desseins; que, bien loin de vous négliger, il vous recherche, et que c'est par une faveur si caractérisée qu'il convient de désigner l'ensemble de vos demeures. Non, non: l'on ne regardera pas ces lieux comme peu favorisés des dons du ciel; on les appellera, à plus juste titre, le monument des attentions paternelles du Seigneur: *Vocaberis... quæsita civitas et non derelicta.* (*Isai.*, LXII, 12.)

Pouvons-nous méconnaître les ressorts merveilleux de la Providence dans cette avantageuse révolution dont un zèle éclairé a formé le projet, dont la prudence a dirigé le plan, dont la constance a poursuivi l'exécution, dont le courage a surmonté les obstacles, dont la générosité a multiplié les moyens, et dont le succès complet est une première récompense de l'illustre protectrice qui en a opéré le commencement, les progrès et la consommation. Pouvons-nous ne pas la bénir, cette Providence si uniforme dans ses vues et si variée dans ses voies, qui, après avoir miraculeusement employé autrefois la voix du peuple à la conversion des grands, a fait servir ici la piété des grands à la sanctification du peuple; qui vous a ménagé un puissant intercesseur dans celui dont l'autorité gouverne ces lieux; qui a réuni, à l'éclat des titres que le monde honore, le zèle de la religion, pour seconder celle de l'auguste monarque que vous vîtes jeter les premiers fondements de ce temple dans lequel vous intéressez sans cesse le ciel à la prospérité de son règne?

Pouvons-nous ne pas remarquer ici la marche ordinaire de cette Providence qui dispose tout avec douceur, en même temps qu'elle accomplit tout avec force? Elle n'a point interrompu les lois de sa sagesse, elle a donné à cet important événement les mêmes traits qui caractérisent ses ouvrages. Eprouvée d'abord par la nature des circonstances, cette œuvre sainte nous a retracé ce qui distingue presque toujours l'œuvre de Dieu, que Dieu ne laisse contrarier par la force des divers obstacles que pour faire mieux éclater la puissance qui en triomphe. Moins rapide dans son accroissement, elle a reçu, de la succession d'un nombre d'années, cette maturité propre à en cimenter les solides fondements que la suite des temps ne pourra point ébranler. Parvenue enfin à cet état de consistance qui en assure la durée, elle se produit sous la forme victorieuse qui, par elle et dans elle, annonce la main du Seigneur.

Vous-mêmes, mes frères, n'avez-vous pas publié solennellement que vous reconnaissiez l'œuvre de la Providence par les acclamations d'une sainte joie à la vue de cet utile établissement, et ne l'avez-vous pas prouvé par les fruits de salut qu'a déjà produits le digne pasteur, dont votre estime et votre affection ont si visiblement justifié le choix? A peine a-t-il paru parmi vous; déjà l'empressement à le recevoir, la satisfaction de le posséder, la pieuse avidité de l'entendre, ont préparé de toutes parts un renouvellement qui montre l'efficacité des opérations de Dieu, l'impression de sa grâce, et qui lui en rapporte la gloire: *A Domino factum est istud.* (*Psal.* CXVII, 23.)

Quel encouragement pour ce zélé ministre dont les premiers travaux présagent une moisson si abondante! Qu'il est consolant d'apercevoir combien sont disposés à goûter les vérités saintes, ceux auxquels il vient offrir ses lumières! Sous quels heureux auspices il s'est vu accueilli! Vous le savez,

mes frères, et vous vous en applaudissez : dans l'enceinte de vos habitations, il en est une d'où un rang distingué donne aux vertueux exemples plus de force ; dont la religion fit elle-même, pendant un temps, le précieux dépôt des secours qu'elle vous destinait; et d'où la charité chrétienne s'est répandue en libéralités abondantes, en témoignage du vif intérêt qu'inspirent les vôtres et ceux du pasteur auquel les vôtres sont confiés.

En vain donc m'étendrais-je davantage sur les divers genres de bénédictions que le ciel réunit dans le nouvel ordre des desseins qu'il manifeste, et qu'aujourd'hui déterminément il ratifie. La conviction en est gravée dans votre âme; et l'art de la persuasion se réduit tout entier ici à vous rappeler vos propres sentiments. Il est donc moins utile de vous peindre avec énergie la valeur du bienfait qui excite votre reconnaissance, que de vous inviter avec ardeur à prouver votre reconnaissance par votre fidélité dans l'usage de ce bienfait.

SECONDE PARTIE.

Il a constamment été dans l'ordre de la Providence de Dieu, pour le salut des hommes, d'en choisir parmi eux dont la destination, comme l'a dit saint Paul, était de travailler à la perfection des saints par les diverses fonctions de leur ministère : *Ad consummationem sanctorum, in opus ministerii.* (*Ephes.*, IV, 12.) De la perpétuité du saint ministère établi par Jésus-Christ dans son Eglise, résulte nécessairement et évidemment la double obligation et de ceux qui l'exercent, et de ceux en faveur desquels il est exercé. *Comment*, dit l'Apôtre, *invoqueront-ils le Seigneur, s'ils ne croient pas en lui? Comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler? Comment en entendront-ils parler, s'il n'est personne qui leur prêche ? « Quomodo audient sine prædicante? »* (*Rom.*, X, 14.) Et c'est ce qui oblige si étroitement les pasteurs que Dieu envoie, à instruire les peuples auxquels ils sont envoyés.

Mais, par là même que l'Evangile doit vous être annoncé par eux, c'est pour vous un devoir de les entendre. Quand le Seigneur vous met sous la conduite de ses ministres, c'est à vous à respecter dans eux l'autorité du Seigneur; et si, selon la parole d'un de ses prophètes que cite saint Paul, Dieu a été trouvé par ceux qui ne le cherchaient pas, et s'il s'est fait voir à ceux qui ne demandaient point à le connaître, combien seraient coupables de ne pas chercher à connaître Dieu et sa loi, ceux auxquels la prévenance de sa bonté en ménage la facilité!

Voulez-vous donc vous former l'idée la plus juste de ce que Dieu exige de vous? Il ne faut que réfléchir sur ce qu'il fait pour vous. De la nature de son bienfait doit dériver le caractère de votre reconnaissance. Il vous donne, dans votre pasteur, le ministre de votre salut, c'est donc par des œuvres de salut qu'il faut seconder les vues que Dieu s'est proposées en vous donnant un pasteur. Et, pour entrer avec vous dans un utile détail, c'est par le détail même des fonctions qu'il vient remplir auprès de vous, que je puis vous exposer brièvement celui de vos devoirs.

Quelle est d'abord, mes frères, la nature des fonctions du saint ministère? J'en trouve l'idée générale dans ces paroles de Jethro à Moïse : Donnez-vous au peuple pour toutes les choses qui regardent Dieu, pour lui rapporter les demandes et les besoins du peuple, pour lui apprendre la manière d'honorer Dieu, la voie par laquelle ils doivent marcher; et, ce sont les termes exprès de l'Ecriture, ce qu'ils doivent faire à ces différents traits. (*Exod.*, XVIII.) Vous n'ignorez pas que se réunissent, dans le ministre des autels, le pouvoir d'immoler la victime sainte, et celui de remettre les péchés. Vous savez que, placé entre Dieu et les hommes, il offre à Dieu les dons et les sacrifices de la part des hommes, et qu'il sollicite pour les hommes les grâces de Dieu : *Pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum.* (*Hebr.*, IV, 1.) Saint Paul nous peint plus énergiquement encore la sublime grandeur de nos fonctions, lorsqu'il ajoute que nous remplissons à votre égard celle d'ambassadeurs de Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur* (II *Cor.*, V, 20), et que Dieu lui-même vous exhorte par notre bouche : *Tanquam Deo exhortante per nos.* (*Ibid.*) Et voilà ce qui tout ensemble doit inspirer la vénération pour ce caractère sacré, et nous rappeler sans cesse à nous-mêmes l'heureuse nécessité de l'honorer par la plus exacte régularité de la vie.

Mais, avec cette éminente dignité du sacerdoce, commune à tous ceux qui ont l'honneur d'en être revêtus, voyez ce qui distingue plus particulièrement un pasteur. *Je vous ai établi pour veiller sur mon peuple : « Speculatorem dedi te. »* (*Ezech*, III, 1.) A ce titre, lui dit le Seigneur, comme à Ezéchiel, *vous écouterez la parole de ma bouche, et vous leur annoncerez ce que vous aurez appris de moi : « Annuntiabis eis ex me. »* (*Ibid.*) C'est à vous que je redemanderai le sang de celui qui sera mort dans son péché, si vous ne l'avez pas exhorté à en abandonner les voies. Ce n'est qu'en vous efforçant à sauver les âmes, que vous délivrerez la vôtre : *Si tu annuntiaveris.... animam tuam liberasti.* (*Ibid.*) Faut-il s'étonner si le grand Apôtre écrivait à son disciple Timothée d'annoncer la parole divine, de presser à temps et à contre temps, de reprendre, de supplier, de menacer sans se lasser jamais? (II *Tim.*, IV, 2.)

Or, mes frères, j'en appelle ici au témoignage de votre conscience et à la voix de votre raison : Pouvez-vous reconnaître dans votre pasteur le rigoureux devoir de la vigilance, sans avouer en même temps dans vous celui de la docilité? Est-il un moyen de concilier la loi que Dieu lui impose d'instruire le peuple, avec l'indifférence du

peuple pour l'utilité de l'instruction? Comment, selon l'oracle de Malachie, les lèvres du prêtre doivent-elles être dépositaires de la science (*Malac.*, II, 7), si l'on ne doit pas apprendre de lui celle du salut? Puisque Dieu exige de son ministre tant de soins, permet-il aux hommes d'y opposer tant d'indolence; et ne serait-ce pas frustrer les desseins du Seigneur, contrarier ses volontés, anéantir en quelque sorte son ouvrage, que de se livrer avec ingratitude à l'indocilité d'une résistance, dont le crime attira tant de fois les plus formidables châtiments? La réprobation des Juifs devint la fatale suite de l'aveuglement qui refusa de connaître et de mettre à profit la mission de Jésus-Christ : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (*Luc.*, XIX, 44.)

Dites-le moi, mes frères, à quoi servirait que votre pasteur vous ouvrît le saint temple, qu'il vous en inspirât et le respect comme étant la maison de Dieu, et le désir d'y entrer comme étant la porte du ciel; qu'il vous y appelât pour former le pieux concert de louanges qui célèbre les grandeurs de Dieu, s'il vous était constamment libre de vous en éloigner, et de former un odieux contraste dans les temps consacrés au culte divin, en vous séparant alors des vrais fidèles que la piété réunit, pour goûter, dans des lieux profanes, de frivoles ou de nuisibles amusements?

A quoi servirait que fût habituellement offert l'Agneau sans tâche, si, peu touchés du prix immense de cet auguste sacrifice, vous paraissiez oublier que c'est au milieu de vous et pour vous que se réitère cette oblation pure, et qu'en portant vos respectueux hommages au pied des autels, vous pouvez y obtenir de grandes grâces et en rapporter de puissants secours? Au signal qui vous annonce le précieux moment du sacrifice de la messe, croyez désormais entendre la voix de Jésus-Christ qui tendrement vous y invite; et, pour seconder ses vues, empressez-vous d'aller mêler le doux sentiment de votre confiance à celui de son amour.

A quoi servirait que résidât journellement parmi vous le ministre de la miséricorde de Dieu, si, peu soigneux de recouvrer la grâce ou d'en augmenter dans vous les trésors, vous négligiez l'utile et pieux usage des sacrements qui sont tout à la fois pour vous la source féconde de la force et les douceurs de la religion? Ah! le Seigneur peut-il vous marquer plus sensiblement le désir que vous ne viviez pas dans sa disgrâce, triste effet du péché, qu'en établissant ici le tribunal de paix où vous pouvez en obtenir le pardon?

A quoi servirait que fût assidûment préparé à vos enfants le lait de la doctrine évangélique, selon l'expression de saint Pierre (I *Petr.*, II, 2), afin que par cet aliment ils croissent pour leur salut, si, peu attentifs à procurer leur solide bien, vous ne mettiez pas au rang de vos premiers devoirs celui de faire jeter le principe des vertus chrétiennes dans l'âme de ceux qui de vous reçurent la vie? Pères et mères, voici, peut-être, parmi tant d'autres avantages, celui qui le plus sensiblement affecte vos cœurs. Ecoutez donc sur ce point le langage de vos cœurs qu'appuie si expressément le voix de la religion. ***Laissez les enfants s'approcher de moi,*** disait le Sauveur à ses apôtres, « ***Sinite parvulos venire ad me.*** » (*Matth.*, XIX, 14.) Cette parole de Jésus-Christ est pour vous un ordre formel, un précepte important. Jésus-Christ vous demande vos enfants; et c'est par l'organe de votre pasteur qu'il les appelle. A quel dessein? Pour les former à la connaissance du royaume de Dieu; pour leur marquer la route par laquelle on y parvient; pour affermir dans eux les droits que le baptême leur a donnés, et que fait encore valoir leur innocence. Comme dans les premiers jours qui ont précédé l'établissement auquel est mis aujoud'hui le dernier sceau, on a vu avec consolation les écoles ouvertes à la jeunesse devenir aussi florissantes par le nombre, qu'elles étaient désirables par la nécessité; qu'elles perpétuent donc le témoignage de la piété des parents. Parents plus heureux, à mesure que vous contribuerez à rendre vos enfants plus chrétiens, vous recueillerez dans leur sagesse les fruits de la vôtre. Eclairés sur ce qu'ils doivent au Père qu'ils ont dans les cieux, ils n'en seront que plus respectueusement soumis à ceux qui le représentent sur la terre. Animés d'un nouvel esprit, accoutumés à un nouvel ordre de conduite, ornés de nouvelles vertus, ils vous feront jouir d'avance du bonheur que se prépare à elle-même cette génération qui vous succède. Vous verrez s'accomplir ainsi la promesse du prophète : Vos enfants instruits par le Seigneur, goûteront l'abondance de la paix : ***Ponam universos filios tuos doctos a Domino, et multitudinem pacis filiis tuis.*** (*Isai.*, LIV, 13.)

Obéissez à vos conducteurs, écrivait saint Paul aux Hébreux : *Obedite præpositis vestris,* car ils veillent, ajoutait-il, pour le salut de vos âmes dont ils ont à rendre compte : ***Pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri*** (*Hebr.*, XVII, 13.) Mais prenez garde, mes frères : Le Dieu d'équité et de sagesse ne leur demandera compte que des objets qui furent en leur pouvoir et qui dépendaient de leur volonté. La vigilance qui prévient les écarts, la recherche de ceux qui s'égarent, le tendre accueil à ceux qui reviennent, voilà ce que Dieu leur demande, et ce qui de leur part le satisfait.

Mais c'est vous et vous seuls qui répondrez à Dieu du succès de leurs efforts. Comme il vous aura donné un pasteur dans le sentiment de sa miséricorde, c'est dans vous qu'il cherchera l'accomplissement de ses desseins, par l'exercice de sa justice. Ah! s'il avait alors à rapprocher, de la continuité des soins de son ministre, l'habitude de vos négligences; de l'exactitude de ses enseignements, l'ignorance de vos devoirs; de l'édification de ses exemples, le scandale de

votre conduite; de l'assiduité de ses peines, la stérilité de vos œuvres! Si, volontairement confondus avec les enfants de ténèbres, malgré l'éclat des pures lumières; si, toujours faibles par choix, malgré toute la multiplicité des secours, vous aviez été coupables avec obstination, malgré toutes les ressources pour devenir vertueux! Ecartons cette effrayante idée qui, dans les moyens même que Dieu vous a fournis, nous montrerait les titres de votre condamnation, pour avoir converti à votre ruine ce qui devait être votre salut.

Qui pourrait donc à l'avenir justifier ou colorer à vos yeux des déréglements auxquels Dieu oppose une si forte barrière? Et n'est-ce point ici l'occasion de vous adresser ce que disait Moïse aux Israélites : *Ce qui vous est prescrit n'est ni au-dessus de vous, ni loin de vous : « Non supra te est neque procul positum. »* (*Deut.*, XXX, 11.) *Le commandement est proche de vous ; « Juxta te est. »* (*Ibid.*, 14.) Vous n'avez qu'à vouloir sincèrement aller à Dieu. A cette volonté n'est-il pas d'autre obstacle que la criminelle langueur de cette volonté même? Vous environnez le temple, cette maison de prières où Jésus-Christ les reçoit, où sa loi se développe, où sa doctrine s'enseigne, où le pain de sa parole se distribue, où la réconciliation du pécheur s'opère, où le juste se nourrit de la chair adorable de Jésus-Christ, où il se sacrifie pour tous : Vous n'alléguerez donc pas les difficultés de l'éloignement, *Juxta te est.* Vous ne direz point, avec le paralytique de l'Evangile, que vous n'avez personne qui vous jette dans la piscine sacrée de la pénitence, pour y guérir les infirmités de votre âme : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V, 7.) Entièrement dévoué aux intérêts de votre salut éternel, il n'est ni sollicitude, ni travail, ni fatigue que s'épargne, pour y veiller, le pasteur, qui, par la continuité de sa présence, vous indique celle de son affection et de son zèle : *Juxta te est.* Et, puisqu'il agit par l'ordre de Dieu, en son nom et par la puissance de sa grâce, ne peut-il pas vous dire, de la part du Sauveur, que le lieu de vos possessions deviendra pur, et qu'il sera sanctifié par l'Homme-Dieu qui veut y habiter lui-même : *Emundabitur vestra possessio me commorante vobiscum.* (*Num.*, XXXV, 34.)

Heureux temps (et comme il nous est permis de l'augurer), heureux temps qui n'est pas éloigné, où l'édification de cette nouvelle paroisse fera dire de ses habitants, en empruntant les paroles d'Isaïe : *Tous ceux qui les verront les reconnaîtront pour le peuple que le Seigneur a béni : « Omnes qui viderint eos, cognoscent illos quia isti sunt semen cui benedixit Dominus. »* (*Isai.*, LXI, 9.) *C'est moi,* dira Dieu lui-même, *qui l'ai formé pour ma gloire et il publiera mes louanges : « Populum istum formavi mihi, laudem meam enarrabit. »* (*Ibid.*, 21.) Tous s'écrieront de concert, en louant les miséricordes de Dieu, qu'il a changé en jardin de délices la terre qui était inculte : *Terra illa inculta facta est hortus voluptatis* (*Ezech.*, XXXVI, 35.)

Et vous, mes frères, en témoignant à Dieu votre sincère reconnaissance par l'exact accomplissement de sa loi, vous avez la douce satisfaction d'en donner ainsi la preuve la plus efficace et la plus ardemment désirée aux pieux et respectables bienfaiteurs à qui vous êtes redevables du plus grand des biens. Vous solliciterez pour eux l'abondance des grâces, puisqu'ils auront travaillé à vous en ouvrir la source. Leur nom sera parmi vous à jamais en bénédiction ; vous les regarderez moins encore comme de puissants protecteurs par leur crédit sur la terre, que par l'usage qu'ils en firent pour vous faciliter l'entrée dans le royaume du ciel. Vos mérites deviendront en quelque manière les leurs; vos vertus personnelles plaideront éloquemment en faveur de ceux qui s'occupèrent à les faire naître. Ils auront été, si je puis le dire, vos apôtres; Dieu vous regardera comme leur conquête; et après que sa grâce aura été le principe et de leur zèle pour vous, et du succès qu'auront produit vos œuvres, il vous couronnera tous dans sa gloire. Je vous le souhaite, etc.

EXHORTATION AUX PETITS SAVOYARDS

POUR LE RENOUVELLEMENT DES VOEUX DU BAPTÊME.

Testes vos estis quia ipsi eligeritis vobis Dominum ut serviatis ei : Responderuntque : Testes. (*Josue*, XXIV, 22.)

Vous êtes témoin, que vous avez choisi vous-mêmes le Seigneur pour le servir ; ils lui répondirent : Nous en sommes témoins.

Monseigneur (48).

Après avoir rappelé aux Israélites les bienfaits sans nombre du Seigneur, et avoir fait servir le motif de leur reconnaissance à ranimer l'ardeur de leur fidélité ; après avoir affermi le choix de leur volonté pour les consacrer entièrement au service du vrai Dieu, le seul digne de leurs adorations et de leur culte ; après leur avoir marqué l'injustice, l'aveuglement et le crime de se dévouer à des dieux imaginaires ; Josué eut la consolation d'entendre le peuple s'écrier d'une commune voix : *A Dieu ne plaise que nous abandonnions le Seigneur, et que nous*

(48) M. de Juigné, archevêque de Paris.

servions des dieux étrangers : « *Absit a nobis ut relinquamus Dominum et serviamus diis alienis.* » (*Josue*, XXIV, 16.)

C'est ce peuple lui-même que Josué prend aussitôt à témoin de la parole qu'il vient de prononcer ; il exige et il reçoit la confirmation authentique de sa promesse : *Testes.... vos estis : responderuntque : Testes.* (*Ibid.*, 22.) De la part du peuple, c'est la protestation publique de sa soumission aux ordres de Dieu ; de la part de Dieu, c'est le renouvellement de l'alliance qu'il fait avec son peuple par le ministère de Josué. Alors ce chef du peuple en expose les conditions, en proposant à ce peuple les préceptes dont l'accomplissement doit cimenter cette alliance : *Percussit...... fœdus*, *et proposuit populo præcepta.* (*Ibid.*, 25.)

Evénement célèbre dont Josué consacre la mémoire dans le livre de la loi. Il érige un monument qui en désigne l'importance, et qui, placé dans le sanctuaire, serve lui-même de témoin des paroles que Dieu a fait entendre, pour que le prestige de l'oubli, ou que l'artifice du mensonge ne puissent jamais colorer le désordre de l'infidélité *Ne forte postea negare velitis et mentiri Deo vestro.* (*Ibid.*, 27.)

Pouvais-je, mes chers enfants, vous présenter une image plus ressemblante de la pieuse cérémonie qui vous réunit? A votre tête, un vertueux conducteur (M. l'abbé de Fénelon), digne de ce nom illustre, dont les vertus et les talents se sont disputé ou plutôt se sont partagé la gloire qui vous rassemble; un respectable ministre de l'Eglise, dont assidûment les leçons vous instruisent et dont la charité veille généreusement à tous vos intérêts. Il veut exciter dans vous par la vivacité de son zèle, celui dont vous devez être animés pour le service de Dieu. Appelés, par sa voix, dans ce saint temple, pour y renouveler les engagements sacrés que prirent en votre nom des cautions étrangères dans le moment de votre baptême, vous êtes prêts à ratifier solennellement la sainteté de ces promesses qui deviennent aujourd'hui expressément les vôtres. Je suis donc autorisé à vous dire comme Josué à Israël : *Vous êtes témoins que vous-mêmes avez choisi le Seigneur pour le servir*, et j'entends de votre part la même réponse : *Nous en sommes témoins : « Testes vos estis*, etc.; *responderuntque : Testes.* »

Daigne le Dieu de bonté, touché de la droiture que lui exprimera la sincérité de vos desseins, répandre sur vous les bénédictions qui en assurent l'efficacité! Qu'il est consolant pour vous de voir appuyer cette demande par les vues d'un auguste pontife qui vient solliciter le ciel en votre faveur! Comme sa présence vous rend sensible l'universalité de ses soins, une abondance de grâce peut devenir pour vous le précieux effet de sa charité. Un pasteur, dont la vigilance ne néglige aucune portion de son troupeau, intéresse toujours le ciel, en même temps qu'il édifie la terre. Les détails dans lesquels l'esprit de piété l'invite à entrer relèvent, aux yeux même des hommes, la gloire des grands objets qui découvrent la sagesse de ses vues. Veuille l'Esprit-Saint nous éclairer vous et moi, pour que, dans une courte et familière instruction, je puisse vous pénétrer et vous convaincre de l'importance de l'objet qui vous occupe dans ce saint jour!

Ce jour, que rien ne doit effacer de votre mémoire, est destiné, mes chers enfants, à rendre grâce à Dieu du bonheur que vous avez de lui appartenir par le baptême, à vous remettre sous les yeux l'étendue des obligations qui dérivent de la grandeur de ce bienfait pour former de nouveau la sincère résolution de les remplir.

Quelqu'inestimable que soit en elle-même la grâce du baptême, il est un nombre de chrétiens qui en sentent à peine le prix. A la faiblesse du premier âge, nécessairement incapable de la connaître lorsqu'on la reçoit, succède l'étourdissement d'une tendre enfance qu'on accoutume à en prononcer le nom sans qu'elle puisse en pénétrer la valeur. Arrive bientôt la dissipation d'une première jeunesse que fixent seuls et qu'absorbent les frivoles amusements; de là au règne des passions, il n'est qu'un court intervalle. Ainsi une grande partie de la vie s'écoule, sans réfléchir sur l'efficacité du sacrement auquel on doit celle de la grâce ; et l'on a, presque dans toute la suite de ses jours, la même insensibilité à cet égard que dans les premiers moments qui suivirent ceux de la naissance ; c'est-à-dire qu'on est chrétien, sans apprécier la noblesse et la dignité de ce titre, qu'on ne s'occupe ni de la sublimité de son origine, ni de la multitude des avantages qui le suivent. Comme si le baptême n'était qu'une religieuse cérémonie dont l'effet et l'appareil cessent en même temps, on n'a qu'une idée vague des mystères de bonté et de miséricorde qui y sont renfermés.

Ah! pour vous en développer les heureuses suites, transportez-vous au moment de votre naissance. Alors enfants de colère, selon la parole de Saint Paul (*Ephes.*, II, 3), dans la disgrâce de Dieu à qui vous deviez l'être, le ciel vous était fermé, et vous n'étiez que les infortunés habitants de la terre, dévoués à la malédiction dont le Seigneur l'a frappée, en punition du péché de notre premier père. Déplorable état qui justifierait aux yeux de la raison, si elle n'était pas alors ensevelie dans les plus profondes ténèbres, les larmes que fait couler l'infirmité de la nature.

Par quel heureux changement disparurent presqu'aussitôt tous nos malheurs? De l'état de mort que le péché produit, vous fûtes transportés tout à coup dans la plénitude de la vie que la grâce opère. Le funeste héritage d'un père prévaricateur fut remplacé par le droit au royaume de votre Père qui est dans les cieux. *Revêtus de Jésus-Christ*, comme parle l'Apôtre (*Gal.*, III, 27), Dieu vous vit à l'instant enrichis de ses mérites, devenus ses cohéritiers, ses frères, ses mem-

bres, unis à lui, incorporés en quelque sorte dans lui. Dès lors il fut vrai de dire de vous qu'il ne restait rien en vous qui pût blesser les yeux du Seigneur et vous rendre l'objet de son inimitié : *Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu.* (*Rom.*, VIII, 1.) Je puis le dire, en ce moment se renouvelle réellement en vous ce qui arriva d'une manière éclatante, lorsque, pour communiquer à l'eau la vertu de purifier nos âmes l'Homme-Dieu voulut en consacrer l'usage sur son corps adorable. Alors vous dit l'Evangile, le ciel s'ouvrit, l'Esprit-Saint en descendit visiblement, et la voix du Père céleste proclama hautement Jésus-Christ son bien-aimé et l'objet de ses complaisances. (*Luc.*, III, 22.)

Oui, mes chers enfants, voilà quels furent sur vous les admirables effets du baptême. En même temps que l'Eglise de Jésus-Christ vous admit dans son sein, le ciel fut ouvert à vos désirs, vous en fûtes désignés citoyens, vous en acquîtes le titre et les droits; avec la grâce, l'Esprit-Saint répandit dans vous les vertus surnaturelles; de votre âme il fit son temple; gravé sur elle en traits ineffaçables, un caractère particulier vous imprima le sceau de la divine adoption qui vous met au nombre des enfants de Dieu. Hélas! peu auparavant vous n'étiez à ses yeux que les enfants d'Adam. Ce sont les eaux purifiantes du baptême qui en ont effacé la tache. Lavés dans le sang de l'Agneau qui vous a préparé ce bain salutaire, en étant ensevelis avec lui par le baptême, suivant l'expression de saint Paul (*Colos.*, II, 12), par lui vous avez recouvré la vie. Vous étiez sous l'empire de la mort la plus redoutable le jour de votre naissance : le jour de votre baptême a été celui de votre résurrection.

Pourrez-vous donc, sans être attendris, vous représenter la main paternelle du Seigneur venant à votre secours, vous retirant du profond abîme qu'avait creusé le péché, et substituant les richesses de sa libéralité au triste dépouillement qui accompagna votre entrée dans la vie? Eh! que serait-elle pour vous, cette vie temporelle, si le baptême, sans lequel il n'y aurait pour vous aucun espoir de la vie de la gloire, ne vous en eût ouvert la route? Et quelle brillante carrière ne vous offre-t-il point à parcourir, puisqu'en inscrivant vos noms dans le livre de vie, Dieu vous destine à partager éternellement son bonheur? Que ce jour fortuné, qui fut à la fois celui de votre délivrance et de votre conquête, soit donc désormais dans votre esprit l'époque mémorable des miséricordes infinies du Seigneur sur vous; que chaque année, avec actions de grâces, votre reconnaissance le célèbre, et que surtout chacune de vos actions soit la preuve sensible que vous connaissez la noblesse de votre destination en qualité de chrétiens, et que vous voulez en remplir le titre.

Car tel est, ne l'oubliez jamais, mes chers enfants, tel est l'engagement que vous avez contracté en recevant le baptême. Alors il est vrai, d'autres le promirent en votre nom; mais dans la solide persuasion que vous ratifieriez un jour leurs promesses. Comme, dès les premiers instants d'une vie naturelle, vous eûtes besoin de secours étrangers pour vous en procurer la conservation, il fallait que de nouveaux parents, dans l'ordre de la grâce, répondissent de vos soins à la conserver, lorsque vous auriez la faculté d'en connaître le prix. Vous ignoriez hélas! la valeur des dons que vous prodiguait la main bienfaisante du Seigneur; mais, ces bienfaits n'en existaient pas moins; et c'est ce temps d'une ignorance forcée et involontaire que nous vous invitons à compenser aujourd'hui par la détermination libre d'une soumission de choix, d'un dévouement entier aux volontés de Dieu dans l'Eglise de Jésus-Christ.

J'excéderais les bornes que me prescrit la circonstance, si, parcourant en détail les diverses cérémonies du baptême, j'entreprenais de vous y découvrir les différents symboles et des biens qu'il produit et des devoirs qu'il impose ; et, puisqu'il s'agit principalement ici d'en renouveler les promesses, il me suffira de les exposer. Or, que promit-on alors de votre part, et qu'allez-vous de nouveau promettre vous-mêmes? Appliquez-vous, mes chers enfants, à le bien comprendre. Je vais, en vous rappelant vos promesses, vous retracer vos obligations. Les unes et les autres se réunissent pour former la règle générale de toute votre vie.

Que répondîtes-vous, demande saint Ambroise, lorsqu'un ministre du Seigneur, voulant s'assurer de vos dispositions avant que de vous accorder la grâce du baptême, vous demanda si vous renonciez au démon, à ses pompes et à ses œuvres : *Quid respondisti?* Le renoncement le plus formel et le plus décidé, exprimé dans les termes les plus précis et les plus clairs, a été la réponse que vous réitérez aujourd'hui : *Abrenuntio.* Voilà donc, dans ce seul mot, l'étendue de vos engagements qu'il s'agit de développer.

Qu'est-ce en effet que renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres? Ce n'est pas, dit saint Augustin, ce n'est pas simplement y renoncer par ses paroles, mais par ses mœurs ; c'est vouloir soutenir par sa conduite la fidélité qu'annonce ce langage ; c'est être déterminé à honorer le nom de chrétien par l'accomplissement des devoirs du christianisme ; c'est promettre qu'on ne consentira plus à offrir l'odieux mélange du titre de disciple de Jésus-Christ par le baptême, et d'esclave du démon par le péché : *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi?*

Qu'est-ce que renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres? C'est reconnaître que Jésus-Christ, votre libérateur, a droit lui seul de régner dans votre âme; que, comme elle appartient au Dieu créateur par la souveraineté du domaine qu'il a sur tous les êtres, le Dieu sauveur en a acheté la possession, en l'arrachant, par ses victoires, au pouvoir du prince des ténèbres : que l'Esprit-Saint l'ayant sanctifiée par l'effusion de la grâce, elle se voit consacrée à tous les titres

aux trois personnes de la Trinité adorable ; que, recevant en leur nom le sacrement qui lui ouvre la route du salut, c'est à Dieu, seul auteur du salut, qu'elle doit se dévouer. C'est l'Evangile qui lui trace la voie du salut qu'elle doit suivre ; c'est tout ce qui éloigne du salut qu'elle doit rejeter ; c'est l'ennemi de Dieu et du salut qu'elle doit combattre, et qu'avec le secours de Dieu elle s'engage à vaincre : *Abrenuntio.*

Qu'est-ce que renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres? C'est, au dedans de soi-même, déclarer aussi décidément la guerre au vice, que le démon la déclare ouvertement lui-même à la vertu ; c'est résister aux inclinations perverses de la nature, à la séduction des sens, à la violence des tentations ; c'est, pour se garantir des piéges du tentateur, se revêtir, selon l'avis de saint Paul, de toutes les armes de Dieu : *Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli.* (*Ephes.*, VI, 11.) C'est opposer à l'attrait du péché le bouclier de la foi, la ressource de la prière, le secours des sacrements, la fuite des occasions, la sagesse des préservatifs, la continuité de la vigilance; c'est, en un mot, ne se permettre jamais ce que Dieu défend; et voilà ce qu'il faut entendre par les œuvres du démon, par les pompes et les vanités dont il inspire si vivement l'amour au monde : *Abrenuntio.*

Ici, mes chers enfants, je dois, pour votre instruction, prévenir une erreur dont la fausse apparence peut vous séduire. Ne me reprocheriez-vous point intérieurement de vous exhorter à renoncer aux pompes et aux œuvres du démon, tandis que je devrais plutôt vous encourager à supporter les peines et les travaux de la vie? Peut-être croyez-vous trouver, dans la nature même de votre condition, l'accomplissement de vos devoirs ; peut-être vous regardez-vous comme exempts des dangers du monde, parce qu'il est en effet des dangers dont l'état que vous a marqué la Providence semble vous garantir; peut-être n'envisagez-vous, comme pernicieux au salut, que le vain éclat sous lequel se montre, à vos yeux, ce qu'on appelle le monde; et vous n'apercevez pas pour vous une matière de renoncement, parce que vous n'avez pas à craindre d'être séduits par la vanité des biens qui opèrent la séduction. Sans doute, il est pour les heureux du siècle des écueils qui sont moins redoutables pour vous. Le faux bonheur de cette vie est un grand obstacle à la vraie félicité de l'autre. Ne pas en éprouver l'illusion est, aux yeux de la loi, un avantage dont la vertu s'applaudit, quand on a assez de lumière pour le connaître, assez de sagesse pour l'estimer. Mais ne vous y trompez pas, il est, dans toutes les conditions, des dangers qui leur sont propres; il est un monde qui proportionne à chaque condition ses maximes, ses erreurs et ses usages. Les objets sont différents selon la diversité des états; mais les sentiments sont les mêmes; les désirs, les goûts, les penchants se ressemblent et se rapprochent. Partout les passions pénètrent et portent partout avec elles la contagion du péché. Comme le péché peut trouver accès dans tous les cœurs, ce n'est pas précisément la valeur de l'objet, c'est la nature des sentiments qui les rend coupables ; et dans les chaumières, ainsi que dans les palais, on est exposé à le devenir. Comme, dans les conditions relevées, la soif insatiable des grandes richesses est une source d'iniquités, l'avidité d'un gain médiocre peut conduire à l'injustice dans celles qui en sont plus éloignées. Comme il est, au sein des honneurs, des rivalités odieuses; il est, dans l'obscurité du rang, de coupables jalousies; qu'importe que la cause en soit légère, dès que la haine et les querelles en sont la suite? Comme, dans l'aisance de la fortune, il est un esprit de dissipation qui préfère le vide des amusements à des occupations importantes; il est aussi, jusque dans l'indigence, une oisiveté condamnable qui en accumule les misères et qui enfante les vices. Comme il est, dans l'abondance, un attachement excessif aux biens dont on jouit ; il est, dans leur privation, un excès de cupidité qui les désire. Non, non, ce n'est pas uniquement l'éclat des grandeurs qui produit l'orgueil; son poison s'insinue à travers les humbles dehors qui devaient écarter les enflures de la vanité. Le berger et le monarque ont à s'en défendre. La dépravation des mœurs, pour étendre ses ravages, n'a pas besoin des douceurs de la vie; et, trop souvent, sous le poids même d'une existence dure et pénible, on couvre le libertinage d'un cœur corrompu. Ce n'est pas toujours à grands frais qu'on transgresse les lois de la société; le pauvre lui-même peut s'abandonner à une honteuse intempérance dont les excès avilissent et dégradent ceux qui s'y livrent.

Combien de périls vous environnent donc, mes chers enfants, dans l'asile même que votre état vous présente! Combien de liaisons peuvent être pernicieuses pour vous, si vous n'évitez pas avec soin celles qui peuvent ou vous donner des leçons du vice, ou vous y entraîner par l'exemple! Avec quelle constante exactitude devez-vous vaincre une criminelle indolence qui néglige les exercices de la religion, qui en omet les devoirs, et qui ne remplit pas l'obligation essentielle de s'en instruire! Souvent plus occupé du plus mince intérêt du temps que du salut éternel de son âme, n'arrive-t-il point qu'on est sourd à la voix de Dieu, lorsqu'il appelle dans son temple, surtout aux heures du sacrifice, dans les jours spécialement consacrés à son service, et que vous devez spécialement sanctifier? Quelle ne doit pas être votre attention à régler vos pensées, vos affections, vos paroles, pour ne rien admettre dans votre âme qui blesse la pureté du christianisme, et ne rien proférer dans vos discours qui en blasphème la majestueuse sainteté! Et parce que le péché est l'œuvre du démon, en renonçant au démon, donc c'est au péché, c'est à tous les péchés, c'est à toutes les occasions prochaines du

péché que vous avez renoncé en recevant le baptême.

Ces engagements sacrés, vous venez les renouveler solennellement aujourd'hui. Ce n'est plus par une voix étrangère que va se porter au trône de Dieu l'expression de votre dévouement à son culte; c'est vous-mêmes qui, par acclamation, allez offrir à Jésus-Christ les protestations d'une âme chrétienne par choix, après l'avoir d'abord été par un pur effet de sa miséricorde. C'est vous qui, pénétrés de la grandeur de ses bienfaits, vous empressez à lui assurer l'hommage soutenu d'une invariable fidélité. Instruits par sa parole qu'on ne peut servir deux maîtres, c'est lui que vous choisissez, c'est à lui que vous vous consacrez, et c'est vous-mêmes qui en rendez singulièrement témoignage : *Testes vos estis, quia ipsi elegeritis vobis Dominum.* (*Josue*, XXIV, 22.)

Ils en seront aussi les témoins, ces saints autels à la face desquels vous confirmez authentiquement la promesse de vous attacher invariablement à Jésus-Christ, et c'est à Jésus-Christ qu'est adressée directement votre promesse. Il en est tout ensemble et le témoin et l'objet. Il y a plus encore, mes chers enfants, et sentez toute la force de cette circonstance, c'est le jour même auquel, admis pour la première fois à la table sainte, vous avez eu le bonheur de vous nourrir de la chair adorable de Jésus-Christ. Oui, c'est dans ce jour que vous renouvelez avec lui la précieuse alliance dont votre baptême a été le gage. Le traité est donc signé de son sang, vos âmes en sont encore empreintes, vos cœurs sont encore émus des marques de sa tendresse. C'est dans le mouvement d'une vive reconnaissance, c'est dans l'ardeur d'un divin amour, que vous abjurez à ses pieds tout autre empire que le sien; c'est dans le sein de Jésus-Christ même que vous allez déposer l'acte solennel d'un renoncement entier au démon et à ses œuvres : *Abrenuntio tibi, Satana.*

Ah ! ressouvenez-vous de cette parole, vous dirai-je avec saint Chrysostome; nourrissez-en l'idée; qu'elle soit votre défense, en même temps qu'elle sera votre règle; ou sachez que cette parole, qui est aujourd'hui dans vous l'édifiant langage d'un cœur religieux, formerait elle-même contre vous la plus formidable accusation, si votre cœur était perverti. Ne la regardez pas, cette parole, comme une expression passagère que dicte la ferveur d'un instant, et que sans danger la conduite peut démentir. Vos promesses, dit saint Cyrille, sont consignées dans les livres secrets du Seigneur. Au moment où vous les prononcez sur la terre, elles sont gravées dans le ciel; et les esprits célestes, ministres immortels du Tout-Puissant, ajoute saint Ephrem, en conservent le dépôt jusqu'au jour où vous irez en rendre compte. Ils les produiront au tribunal du souverain Juge : là, si vous avez été infidèles, opposés vous-mêmes à vous-mêmes, vous entendrez sortir de sa bouche cette foudroyante parole : C'est vous qui avez porté contre vous l'arrêt de votre condamnation : *De ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX, 12.)

Oui, mes chers enfants, vous vous jugerez vous-mêmes par l'effrayante comparaison de ce que vous aurez promis et de ce que vous aurez fait, si vos œuvres sont en contradiction avec vos paroles. Vous promettez aujourd'hui à Jésus-Christ de conserver pure cette âme qu'il a lavée dans son sang; que répondrez-vous, si elle paraît à ses yeux couverte de la lèpre du péché? Vous lui promettez de ne pas ternir l'éclat des dons dont il l'a enrichie; que répondrez-vous, si, en la rendant au Dieu créateur, il voit que dans elle le péché a déchiré jusqu'à son image? Vous lui promettez de soutenir, par la régularité d'une vie chrétienne, l'auguste nom de chrétien dont vous faites à ce moment le garant de votre fidélité; que répondrez-vous, si la sainteté de votre caractère contraste avec la honte de vos discordes? Vous lui promettez d'être des enfants dociles à son Eglise, d'édifier les fidèles par vos exemples, par l'obéissance à ses lois; que répondrez-vous, si vous avez été rebelles à l'Eglise par l'infraction de ses commandemens, si vous avez affligé les fidèles par vos scandales? Quoi ! par une grâce spéciale, vous vécûtes dans le sein de l'Eglise, vous fûtes dirigés par ses enseignements, environnés de ses secours, comblés de ses biens. Le baptême vous en ouvrit l'entrée, vous donna le premier droit à ses sacrements. Il vous rendit participants à ses prières, il vous confia à sa vigilance, à ses soins, à sa tendresse. Vous le reconnaissez aujourd'hui, vous le publiez : quel serait donc et votre malheur et votre crime, si jamais l'éclatant aveu, que fait aujourd'hui la sincérité de votre reconnaissance, formait la conviction de votre ingratitude ! Ah ! dans cette désolante supposition, dont je prie le Seigneur de ne permettre pour aucun de vous la réalité, quel sort vous vous ménagez dans le jour décisif de ses jugements ! A ce moment se présente à mon esprit un trait mémorable que l'histoire nous a transmis (49). Je vous l'expose en finissant, il vous rendra plus sensible la nature des promesses dont la force vous présage les effets.

Dans un des premiers siècles (le ve), de l'Eglise, un chrétien (Epidophore), parjure à la foi du christianisme, peu content d'en profaner la sainteté par ses transgressions, en vint jusqu'à persécuter ceux qui, fidèles aux vœux du baptême, en faisaient constamment la règle de leur conduite. Parmi ceux-ci, il choisit pour l'objet de ses fureurs celui-là même qui avait conféré le saint baptême à ce lâche apostat qui en trahissait avec tant d'audace les engagements. Alors, pour toute défense, c'est la force même de ces irrévocables engagements que le vertueux diacre persécuté lui oppose. Il déploie

(49) *Histoire de la persécution des Vandales*, par Victor d'Utique.

tout à coup à ses yeux le même vêtement dont il l'avait revêtu, après qu'il eût été régénéré par le baptême; vêtement qui, par sa blancheur, était le symbole de l'innocence dont ce sacrement est la source; armé de courage et de zèle, il le lui présente; et, parce que toute la force des plus vifs reproches est renfermée dans l'éloquence de ce spectacle : Voilà, lui dit-il, voilà vos accusateurs : *Hæc sunt lintea quæ te accusabunt*. Vous le reçûtes, vous le portâtes, ce vêtement, dans les moments privilégiés où il fut destiné à représenter la pureté de votre âme; il annonçait l'éclat qu'avaient répandu sur elle les eaux du baptême : *Hæc te immaculatum cinxerant de fonte surgentem*. Mais, parce que vous en avez souillé la beauté et effacé le lustre; parce que vous l'avez sacrilégement déchirée, cette robe nuptiale, vous serez exclu avec indignation de la salle du festin. Portez ce vêtement que vous avez rendu pour vous un vêtement de malédiction, portez-le dans l'affreux séjour des malédictions paternelles, déserteur perfide de la milice sacrée de Jésus-Christ, dont vous insultez les étendards, après vous être rangé à leur suite; allez gémir sous la puissance du démon, dont vous avez d'abord abjuré et ensuite préféré l'empire : *Hæc te acrius persequentur, flammantem gehennam cum cœperis possidere.*

Ainsi, mes chers enfants, s'élèveraient contre vous vos promesses mêmes, puisqu'elles expriment l'alliance que vous avez faite et que vous renouvelez avec Dieu. Dieu pourrait vous dire : Les vœux de votre baptême attestent que vous m'avez choisi, et vos œuvres sont témoins que vous m'avez abandonné. C'est de moi que vous avez tout reçu, c'est de moi que vous avez tout à attendre; c'est à moi que vous avez tout promis; voilà ce qu'ont signifié vos paroles. Vous avez été insensibles à mes bienfaits, vous avez sacrifié vos espérances, vous avez violé vos engagements; voilà ce qu'a prouvé votre vie. Comment le démon a-t-il tenté votre cœur de mentir à l'Esprit-Saint? Ainsi parle saint Pierre aux malheureux dont la hardie dissimulation avait déguisé le crime : *Cur tentavit Satanas cor tuum mentiri te Spiritui sancto?* (*Act.*, V, 3.) Ce ne sont pas les hommes, ajouta-t-il, que vous avez trompés; c'est à Dieu lui-même que s'est adressée l'imposture de votre langage : *Non es mentitus hominibus, sed Deo.* (*Ibid.*, 4.) A l'instant, frappé de mort, le coupable tombe à ses pieds. Une mort éternelle suivrait ce reproche du Seigneur : Vous m'avez oublié, je vous méconnais; vous avez rétracté vos promesses, je ne vous dois que mes vengeances; vous avez renoncé à ma loi, renoncez à mon bonheur; ce n'est pas à vos paroles que j'ai promis mon royaume, c'est à vos œuvres. Ecartons ces idées lugubres, n'employons pas le motif de la terreur où doit agir efficacement celui de l'amour. Peut-il n'en pas exciter le vif sentiment dans vos âmes, l'amour que nous témoigne Dieu lui-même? Ah! voyez avec réflexion, mes chers enfants, ce que Dieu fait pour vous, comment il s'occupe de vous, avec quelle bonté il veille sur vous. La Providence a conduit vos pas, elle a affermi votre enfance; elle vous a prémuni contre ses dangers. Au milieu d'une patrie étrangère, elle vous fait retrouver les sentiments de la vôtre; elle vous ménage des ressources, et combien surtout elle les multiplie pour votre âme, pour votre salut! Combien de secours elle vous offre pour la vertu! Comme aussi la vertu est le seul titre qui fixe les regards de Dieu, elle intéresse aussi pour vous les âmes vertueuses : voyez-en ici un nombre illustre désirer vos progrès dans la piété, et y applaudir; les encourager par leur présence, les solliciter par leurs prières, s'édifier de vos exemples, vous donner à vous-mêmes le touchant spectacle de cet esprit de religion qui les rapproche de vous par les sentiments, et qui vous les rendra doublement chers par la générosité de leurs bienfaits, dirigés à favoriser votre accroissement en vertu. C'est à Dieu, mes chers enfants, que vous devez une protection si marquée. Refuserez-vous de lui être fidèles? Il se montre sensiblement votre Père, serez-vous des enfants ingrats? Il vous accueille avec tendresse pour vous récompenser un jour avec magnificence. Ses perfections, ses droits, sa miséricorde, le plus grand et le plus essentiel de vos intérêts, tout vous invite à accomplir exactement ce que vous promettez au Seigneur, pour jouir éternellement de la félicité qu'il vous promet lui-même dans le séjour de sa gloire. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR VILLEDIEU,

CURÉ DE FLORAC.

Nous connaissons peu l'abbé Villedieu dont nous publions ici les sermons. L'on sait seulement qu'il a été curé de Florac, dans le diocèse de Mende. Pendant sa vie, il a joui d'une assez grande considération pour qu'après sa mort, arrivée en janvier 1824, les rédacteurs de l'*Annuaire du département de la Lozère pour l'année* 1829, s'occupassent de lui dans un article biographique. Nous regrettons de ne pouvoir le consulter. Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est que les sermons que nous reproduisons ont mérité une mention honorable dans l'*Ami de la religion*, tome XVI, p. 319.

Les sermons de Villedieu, y est-il dit, sont écrits sans prétention, et les vérités de la religion y sont exposées d'une manière simple et claire, où cependant il n'y a rien de trop familier et de trivial. Nous ne sommes pas surpris de ce qu'ils ont été bien accueillis, et nous croyons que les prêtres et les fidèles pourraient y trouver un sujet de lectures propres à toucher. C'est pourquoi nous les reproduisons dans notre collection des orateurs.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE VILLEDIEU

CURE DE FLORAC.

—

SERMONS SUR LES FINS DERNIÈRES.

—

SERMON I.

SUR LA MORT.

Memento homo quia pulvis est et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.

Quel autre que celui qui règne au plus haut des cieux, qui tient entre ses mains la destinée de l'homme, qui présida à son origine, et pétrit de ses mains le limon dont il le forma, pouvait lui marquer sa fin et sa destination? Souviens-toi, ô homme que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière. Vous, mondains, qui ne songez qu'à vous enivrer des folles joies de la terre; vous, impies, qui bravez le ciel et citez l'Etre suprême au tribunal de votre faible raison; vous hommes pervers et corrompus qui étonnez les âges par l'horreur de vos forfaits, et révoltez l'esprit humain par les délires de votre raison, voilà le terme fatal où vous aboutirez bientôt: *Pulvis es.* Riches et pauvres, savants et ignorants, vous qui vivez au sein de l'opulence, et qui jouissez des commodités de la vie, et vous qui semblez avoir été condamnés en naissant à porter le poids de l'infortune et de la misère; vous qui êtes l'arbitre des destinées de vos semblables, dont les mains tiennent les rênes des empires, et vous multitude qui obéissez, voilà la loi commune et générale qui va bientôt vous égaler. *Pulvis es et in pulverem reverteris.* Chrétiens de tous les états, âmes justes et ferventes, âmes tièdes et relâchées, pécheurs endurcis et impénitents, voilà le sort qui vous attend: le tombeau, la cendre et les vers. C'est le premier oracle qui soit sorti de la bouche de l'Eternel, c'est le premier sermon que le Créateur a fait à sa créature, c'est la première vérité que Dieu inculqua à l'homme après l'avoir créé (et qu'il lui recommanda de ne jamais perdre de vue). *Memento.* L'Eglise, au commencement de cette sainte quarantaine a voulu la répéter à ses enfants dans cette cérémonie touchante qu'elle a employée pour les porter à l'humilité et à la componction. Elle a voulu vous rappeler à un souvenir utile; elle voulait vous détacher du monde, et elle vous a présenté l'image de la mort qui vous en détachera malgré vous, si vous ne vous en détachez volontairement; elle a voulu vous porter à pleurer vos péchés, elle vous a offert l'idée de la mort qui est la peine et la solde du péché, selon le grand Apôtre. Elle a voulu vous engager à embrasser la pénitence, à mortifier vos passions par un jeûne solennel, et elle vous a présenté l'image de la mort, qui, en frappant votre corps, doit briser cette idole de votre sensualité, et le précipiter dans la poussière du tombeau. Ah! que la pensée de la mort est utile et avantageuse! Quelle vive lumière ne sort pas du sein de ses ténèbres! quelles touchantes leçons la mort, assise sur les ruines et les dépouilles de notre mortalité, ne nous donne-t-elle pas pour bien vivre! Ah! si nous vivions comme devant mourir! Mais on éloigne cette idée, on craint de penser à la mort; mais la mort en arriverait-elle moins, soit que vous y pensiez, soit que vous n'y pensiez pas? Je dis bien plus, un mal qu'on prévoit de loin, auquel on s'est disposé dès longtemps, devient plus tolérable, on s'y familiarise en quelque manière à force d'y penser, et la mort est bien plus douce pour ceux qui y ont pensé, que pour ceux qui en ont éloigné le souvenir.

Nous ferons trois réflexions sur cette matière. La mort est certaine, première réflexion; la mort est incertaine, seconde réflexion; en quel état la mort nous réduira-

t-elle, et que voudrions-nous avoir fait après notre mort, troisième réflexion.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous devons tous mourir. Cet arrêt fut porté contre notre premier père, lorsqu'il eut mangé du fruit défendu. Vous mourrez, dit Dieu à Adam, *morte morieris*. (*Gen.*, II, 17.) Cet arrêt s'est toujours executé jusqu'ici sur tous ses descendants, et il s'exécutera toujours; l'âge, ni les richesses, ni la science ne dispensent pas de la mort; les jeunes meurent comme les vieux, les riches comme les pauvres, le savant meurt comme l'ignorant. Que sont devenus ces hommes si fameux qui avaient porté la célébrité de leur nom jusqu'aux extrémités de la terre? ils ont vécu et ils sont morts, voilà leur histoire; leur mémoire a péri avec plus d'éclat, si vous voulez, mais leur mémoire a disparu ou disparaîtra pour toujours avec la gloire de leurs noms : *Periit memoria eorum cum sonitu*. (*Psal.* IX, 8.)

Nous devons mourir, tout nous l'annonce; ces enfants que nous voyons sous nos yeux nous disent qu'ils viennent nous remplacer; ces vieillards chancelants, que nous serons bientôt comme eux, ou que même nous ne parviendrons pas à leur âge ; ces morts que nous voyons porter au cimetière, qu'ils ne font que nous y précéder; que bientôt nous les suivrons dans la région des tombeaux; ils nous tiennent ce langage : C'était hier mon jour, c'est aujourd'hui le vôtre : *Mihi heri, et tibi hodie*. (*Eccli.*, XXVIII, 33.) Tout ce que nous voyons autour de nous, tout ce que nous entendons nous avertit de la mort. En voyant vos maisons, pensez que ceux qui les ont habitées avant vous sont morts; combien n'en avez-vous pas vu mourir vous-même au lit peut-être où vous couchez? Ces arbres que vous plantez vous avertissent aussi qu'ils vous survivront; vous le dites vous-même, je travaille pour d'autres, un autre en cueillera les fruits; cet arbre rapportera tant de fruits dans la suite ; ces voisins, avec qui vous avez peut-être de fréquentes disputes, que vous n'envisagez peut-être que d'un œil d'envie et de jalousie, sont ceux qui vous porteront au tombeau et qui vous fouleront aux pieds; c'est vous-même qui avez fait scier les planches qui serviront à faire votre cercueil, qui avez acheté le drap qui vous servira de suaire; on dira bientôt de vous ce qu'on dit de tant d'autres : Il est mort cet homme, cette femme, de ce village, de cette paroisse; plût à Dieu qu'on pût ajouter : C'était la femme la plus dévote de son village, ou de sa paroisse, une femme bien charitable ; de cet homme : C'était un homme d'une très-grande franchise, de beaucoup de religion; de ce jeune homme, de cette jeune fille : Ils étaient l'édification de leur maison, de leur paroisse; que j'aime à entendre de tels éloges à la mort de quelqu'un! c'est un présage que le jugement du Seigneur lui a été favorable.

Comment peut-on oublier la mort lorsqu'il s'agit de son salut, puisque la pensée de la mort nous est si présente dans les affaires temporelles? Si cet homme prête de l'argent, il se fait faire un billet, ou il demande des témoins en cas de mort; dans la plus grande fête de la vie, un jour de mariage, on n'oublie pas la mort, je ne donne qu'après ma mort ; je me réserve cela pour disposer à ma mort, je fais tel légat aux pauvres après mon décès; faut-il que la certitude de la mort nous fasse prendre tant de précautions pour cette misérable vie, et qu'elle ne nous en fasse prendre aucune pour l'éternité!

Comment peut-on tant éloigner de son esprit la pensée de la mort, et compter avec tant d'assurance sur une longue vie? Combien reste-t-il d'enfants de ceux que vous étiez dans la même famille? Combien en reste-t-il de ceux avec qui vous aviez étudié ensemble, ou fait votre première communion? Combien reste-t-il de gens de votre âge de votre paroisse? Vous serez surpris de ce que vous leur survivez encore. Mais vous n'avez pas besoin de recourir à des objets étrangers pour vous rappeler le souvenir de la mort et d'une mort prochaine; vous n'avez qu'à vous considérer vous-même; vos sens s'altèrent considérablement de jour en jour; votre vue, votre ouïe s'affaiblissent, votre visage change et se couvre des rides de l'âge; vous éprouvez vous-même que vos forces diminuent, que vous n'avez plus la même vigueur; on n'est pas deux fois, dites-vous; vos jambes ne vous servent plus si bien à la montée, le sommeil fuit de vos yeux, les infirmités, les douleurs vous assiégent, en sorte que nous n'avons besoin que de nous interroger nous-mêmes pour recevoir cette réponse de mort dont parle saint Paul, laquelle nous portons en nous : nous défier de notre tempérament, trembler sur la fragilité de notre être et mettre toute notre confiance en Dieu, qui est l'arbitre comme l'auteur de nos jours, qui est seul immuable et éternel : *Ita ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo*. (II *Cor.*, I, 9.)

Enfin personne n'a jamais douté de la mort; on a vu et on voit encore des gens révoquer en doute les vérités de notre sainte religion; mais, quelque révoltante que soit celle de la mort, quelque répugnance que la nature nous ait donnée pour la mort, personne ne l'a jamais révoquée en doute, à moins que ce ne fût un fou et un insensé. Le libertinage, la jeunesse, les passions peuvent bien obscurcir en nous cette vérité, c'est-à-dire empêcher qu'on y pense, mais non qu'on ne la croie.

SECONDE PARTIE

La mort est incertaine ; autant la mort est certaine dans ses effets, autant elle est incertaine dans ses circonstances; mais on ne pense pas plus à l'incertitude du moment de la mort qu'à sa certitude.

On sait que la mort est certaine, mais on la considère ordinairement à la fin d'une

longue vie, et dans un âge bien avancé; encore, lorsqu'on est parvenu à cet âge avancé, tel est l'aveuglement de l'homme, qu'il ne considère pas même alors la mort comme prochaine, et cet âge avancé ne l'est jamais assez pour nous ôter l'espoir d'une plus longue vie; c'est ainsi qu'il y a bien peu de morts qui ne soient imprévues et subites, à l'égard de celui qui meurt : quel est le vieillard qui n'espère de vivre encore au moins une année? Quel homme avez-vous vu mourir qui ne se promît de vivre encore au moins jusqu'au lendemain? On remarque que les vieux sont même plus attachés à la vie que les jeunes; c'est ainsi que la mort nous trompe tous. Cependant Dieu avant tous les siècles, selon l'expression du Prophète, a réglé le nombre de nos années, il a arrêté le mois, le jour, l'heure de notre mort, sans qu'il soit possible de prolonger notre vie d'un instant. Nous sommes venus au monde au moment qu'il a plu à Dieu de nous tirer du néant, et nous en sortirons lorsqu'il plaira à Dieu de nous en retirer, et non pas plus tôt : sera-ce dans la vieillesse, ou dans la jeunesse? Sera-ce dans vingt ans, dans dix ans, dans un an, dans un mois? Personne ne peut se promettre une seule semaine, un seul jour; c'est un secret que Dieu a voulu me réserver, que celui du moment de notre mort; il nous laisse ce jour inconnu, dit saint Augustin, afin que nous observions tous les autres, et que nous nous tenions toujours prêts.

Ne nous flattons donc point : quelque bien établie que soit notre santé, quelle que soit en nous la vigueur de l'âge, la force du tempérament, il n'y a qu'un pas de la vie à la mort; c'est assez d'avoir un corps mortel pour avoir raison de craindre, à chaque moment, que cet édifice de boue ne s'écroule.

Non-seulement je ne sais pas le jour où je mourrai, ni même le lieu où je mourrai, si ce sera dans ma maison, dans mon lit, environné de ma femme, de mes enfants et de mes amis, ou à table ou en voyage, en chemin, dans la neige, en passant une rivière, d'une chute de cheval ou d'un arbre; on voit chaque année tant d'accidents de ce genre, les autres me servent d'exemple. Qui m'a dit que je ne servirai pas d'exemple aux autres, ni de quelle mort je mourrai, d'une mort violente ou d'une mort naturelle, ou d'une fièvre aiguë ou d'une maladie lente; en un mot, si ma maladie sera longue ou si elle m'emportera en peu de jours, ou si j'aurai le temps de me réconcilier avec mon Dieu, ou si je serai privé à la mort des sacrements et des secours de l'Eglise, ni dans quel état je mourrai; si je mourrai en état de grâce ou de péché mortel; si je ferai, en un mot, une bonne ou une mauvaise mort! Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des hommes sont surpris par la mort; que, quelque dangereux que soient les symptômes que présente la dernière maladie, on se flatte toujours d'échapper au péril. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on est ordinairement environné de parents et d'amis, qui, par une fausse prudence, craignent de nous alarmer, et qu'on meurt au moment qu'on n'attendait pas encore la mort. Aussi Jésus-Christ nous en menace dans l'Evangile. Le Fils de l'Homme viendra au moment où vous y penserez le moins. La mort viendra comme un voleur, dit-il, *tanquam fur.* (I *Thess.*, V, 2.) Que fait un voleur? Il profite du temps de la nuit, il épie le moment où le maître est endormi pour le dépouiller, il en fera de même à la mort; elle nous surprendra au moment où nous y penserons le moins, que nous serons endormis dans la nuit du péché. Terrible menace, capable de faire trembler le pécheur le plus endurci, et qui vit dans la plus ferme sécurité : c'est pour cela que notre divin Maître nous exhorte à veiller sans cesse, et à nous tenir toujours prêts : *Et vos estote parati.* (*Matth.*, XXIV, 44.)

TROISIÈME PARTIE.

Quel est l'état où la mort nous réduira? Vous ne l'ignorez pas, nos très-chers frères, mais vous n'y réfléchissez pas, vous en éloignez le souvenir; je veux vous en rapprocher aujourd'hui; je viens vous présenter et vous faire contempler avec moi ce triste et lugubre spectacle. Je dis d'abord que la mort vous dépouillera de tout; vous quitterez ces maisons, ces meubles, ces biens que vous avez amassés; mais ces prés, ces champs, ces vignes que vous aviez pris tant de soins d'embellir et de réparer, un autre en jouira à votre place; ces possessions que vous aviez tant accrues, un autre en retirera le revenu; mais ces biens vous avaient coûté tant de peines pour acquérir, tant de fatigues pour travailler, vous aviez fait tant d'épargnes, n'importe, et c'était là votre folie de vous tant tourmenter pour des biens que vous ne deviez pas emporter; il ne fallait pas oublier qu'ils étaient fragiles et que vous étiez mortels; que si ces biens ne vous échappaient pas vous leur échapperiez vous-mêmes, il ne fallait pas vous consumer ainsi, sacrifier votre âme, votre conscience pour ces biens fragiles et périssables. Eh! que deviendront ces biens, ils passeront à vos enfants, à un héritier, souvent ingrat et dissipateur, qui ne saura pas ce que coûte le bien d'acquérir, à des impies peut-être qui jetteront vos dépouilles au sort, se les disputeront avec acharnement, et ne feront pas dire peut-être une prière pour le repos de votre âme.

Mais encore ce riche qui avait accumulé de si vastes possessions, entassé tant de trésors, recueilli tant d'héritages, qu'emportera-t-il à la mort? Il emportera de tout cela un cercueil et un suaire : et ce pauvre, qui ne possédait rien sur la terre, qui n'avait pas même un lieu pour reposer sa tête, qu'emportera-t-il? un cercueil et un suaire; mais il ne l'avait pas même? la charité lui en fournira un; ainsi il sortira de ce monde aussi pourvu que le riche; ainsi la mort les mettra au même niveau, fera cesser les

distinctions flatteuses que la fortune et le rang avaient mises parmi eux pendant la vie; ainsi la mort les rendra égaux; ils n'emporteront pas plus l'un que l'autre, c'est-à-dire qu'ils n'emporteront rien; c'est ce que nous marquent ces paroles de Job : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, et je rentrerai nu dans le sein de la terre* (*Job*, I, 21); et ces autres de l'Ecriture : *Nous n'avons rien apporté en venant au monde, et il est hors de doute que nous n'en emporterons rien : « Nihil intulimus in hunc mundum, haud dubium quod nec auferre quid possumus. »* (I *Tim.*, VI, 7.)

La mort nous dépouillera tous et nous dépouillera de tout; elle vous enlèvera à vos biens et à vos plaisirs, elle vous séparera cruellement de vos amis, de vos parents, de votre femme et de vos enfants; il faudra leur dire un triste et fatal adieu. Elle vous ravira pour toujours aux joies et aux plaisirs du monde : qu'emportera le libertin de ces divertissements et de ces folles débauches auxquelles il se sera livré sur la terre? rien : l'intempérant, de tous les raffinements de la sensualité et de tous les excès de la crapule? rien : et la fille mondaine, de son luxe et de ses parures? rien : et le pécheur d'habitude, de ces déréglements honteux où il aura croupi, de ces satisfactions criminelles qu'il aura recherchées? qu'en emportera-t-il : le regret de s'y être livré et l'attente des châtiments éternels réservés à ses crimes. C'est ainsi que la mort triomphera de nos plaisirs. Elle ôte quelquefois à des parents un enfant unique qui était toute leur espérance et leur consolation; elle ôte quelquefois à des enfants un père ou une mère qui leur étaient si nécessaires pour les nourrir ou les soigner. C'est ainsi que la mort déconcerte nos projets, détruit nos espérances, trouble nos jouissances. Voilà ce que fera la mort; elle vous ôtera tout, vous réduira à la plus affreuse indigence, à un dépouillement entier et universel, et, après avoir dépouillé sa victime, elle la consumera par les douleurs et par les souffrances. Considérons l'état auquel elle vous réduira vous-mêmes. *O mort! que ton souvenir est amer à celui qui jouit des biens et de la tranquillité de la vie! « O mors quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis! »* (*Eccl.*, XLI, 1.) O mort! je ne te demanderai plus où est ta victoire, où est ton aiguillon; après avoir triomphé de nos biens, de nos plaisirs, tu triompheras de l'homme lui-même. Contemplons un instant ce triomphe de la mort sur l'homme : envisagez, si vous pouvez, d'un œil sec, l'état d'horreur auquel la mort vous réduira : quels ravages affreux sa main n'exercera-t-elle pas sur vous! vos yeux se fermeront pour toujours à la lumière du jour; votre bouche deviendra noire et livide; la couleur de vos joues s'éteindra, votre front se couvrira d'ombres éternelles, vos membres deviendront raides et glacés : la mort vous conduira en triomphe dans cette église, peut-être à la place que vous occupez, elle exposera son trophée aux yeux de la multitude, ou on s'empressera de vous dérober aux yeux des vivants; on vous cachera dans la terre; ce n'est pas assez, voyez les changements que la mort opérera en vous; au bout de neuf jours, lorsque vos amis et vos parents viendront prier sur votre tombe, si j'ouvre votre cercueil, qu'est-ce que j'y aperçois? Je tremble d'horreur à ce spectacle; ce n'est qu'une fourmilière de vers, un tas de pourriture dans lequel je m'enfonce, et qui répand l'infection autour de moi; c'est cet état que considérait le saint homme Job, lorsqu'il disait : *J'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père, et aux vers vous êtes ma mère et ma sœur : « Putredini dixi, pater meus, mater mea et soror mea vermibus. »* (*Job*, XVII, 13.) Avançons encore dans la contemplation de notre fin dernière. *Memorare novissima tua.* (*Eccli.*, VII, 40.) Si au bout de l'année j'ouvre votre sépulcre, c'est encore un nouveau changement qui s'est opéré. En vous je n'aperçois plus qu'un squelette, des ossements qui conservent à peine leur ordre naturel, où pendent quelques lambeaux de peau; il ne reste plus autour de votre crâne que quelques dents hideuses et décharnées. *Mes chairs se sont toutes consumées et réduites à rien*, s'écriait le même saint homme, *il ne reste plus que la peau autour de mes os, et les lèvres autour de mes dents : « Adhæsit os meum pelli meæ, consumptis carnibus, et derelicta sunt tantummodo labia mea circa dentes meos. »* (*Job*, XIX, 20.) Enfin, encore quelque temps, encore quelques années, et il ne reste plus aucune trace de ce que vous avez été. Après avoir fait place aux vivants sur la terre, vous ferez place aux morts dans le même tombeau; l'oracle s'accomplit, c'était le premier sorti de la bouche de l'Eternel, et il me répond de l'accomplissement de tous les autres oracles de l'Ecriture. La sentence de Dieu s'exécute à la lettre, vous étiez poussière et vous êtes retourné en poussière; c'est ainsi que l'homme, par sa dissolution qui le rapproche en quelque sorte de l'anéantissement, rend hommage à la majesté souveraine de Dieu, qui règne avec un empire absolu sur toute ses créatures, dont le trône repose sur les bases de l'immensité et de l'éternité même, devant qui tout passe et qui ne passe pas lui-même, *à ce roi immortel et invisible des siècles, à qui seul tout honneur et toute gloire doivent être rendus : « Regi sæculorum immortali, invisibili, soli Deo honor et gloria. »* (*Tim.*, I, 17.) *Où est l'homme*, s'écrie le même saint homme Job, *lorsque le souffle du Tout-Puissant l'a terrassé, que la mort l'a frappé, dépouillé, consumé*, je le cherche, je ne le trouve plus : *Cum mortuus homo fuerit nudatus atque consumptus, ubi, quæso est.* (*Job*, XIV, 10.)

Eglise sainte, vous vous revêtez de deuil à la mort de vos enfants, vous faites entendre des cantiques lugubres : l'homme est-il donc anéanti pour toujours? non, le corps, en attendant sa résurrection, est retourné dans la terre, d'où il avait été tiré; mais l'âme,

marquée du sceau de l'immortalité, est retournée vers celui d'où elle est émanée. Homme pécheur, il n'y a plus que ton âme qui jouisse de la prérogative de l'immortalité pour laquelle tu fus créé; tu as perdu celle du corps par le péché; ton âme va porter au tribunal du souverain Juge le bien ou le mal qu'elle a fait pendant la vie. La mort nous dépouille de tout. Nos biens, nous les quittons, nos plaisirs nous échappent, mais nous emportons de ce monde le bien et le mal que nous avons faits : *Les œuvres des morts les accompagnent*, nous dit l'Ecriture : *Opera enim illorum, sequuntur illos.* (*Apoc.*, XIV, 13.) Que vous ayez été pauvre ou riche dans le monde, de quoi cela vous servira-t-il, pourvu que vous soyez trouvé riche en mérite et en vertu; que vous ayez été estimé ou méprisé des hommes, qu'importe? pourvu que vous ayez emporté la grâce et l'amitié de votre Dieu; que vous ayez laissé de grands biens à vos enfants ou que vous leur en ayez laissé peu, que vous importe-t-il ? pourvu que vous leur ayez laissé l'amour et la crainte du Seigneur. Les méchants voudraient bien laisser en mourant leurs mauvaises actions; mais elles les accompagneront; les bons voudraient bien emporter de ce monde leurs bonnes œuvres, aussi elles les suivront : l'homme recueillera ce qu'il aura semé. Or, nos très-chers frères, transportez-vous avec moi dans la région des tombeaux, parmi les victimes que la mort y a conduites, voyez lequel vous voudriez avoir été.

Voilà d'un côté l'impie qui osa braver le ciel, douta de toutes les religions, et n'en pratiqua aucune, donna un libre essor à toutes ses passions, et se livra à tous ses égarements; et de l'autre, le chrétien simple et religieux qui adora les mystères divins ne fit d'autre usage de sa raison que de la captiver sous le joug de la foi, et de soumettre son cœur à la pratique de l'Evangile : lequel des deux aimeriez-vous mieux avoir été?

Voilà d'un côté une femme emportée dans sa maison et redoutée dans son voisinage, jureuse, querelleuse, occupée sans cesse à médire du prochain, et de l'autre une femme patiente, modeste, réglée dans sa conduite, attentive à veiller sur ses enfants, occupée de ses soins domestiques, et ne parlant jamais mal de personne : laquelle des deux aimeriez-vous mieux avoir été?

Voilà d'un côté un jeune homme dissipé et libertin, une fille vaine et indévote, et de l'autre un jeune homme, une jeune fille réglés dans leur conduite, fuyant les mauvaises compagnies et assidus à la fréquentation des sacrements : lequel des deux aimeriez-vous mieux avoir été? Enfin, voilà d'un côté cet homme sensuel, débauché et intempérant, qui chercha mille coupables adoucissements aux règles de l'Eglise, et de l'autre le religieux fervent et mortifié : lequel des deux aimeriez-vous mieux avoir été?

Vous n'avez pas de peine à vous déterminer : eh : bien! c'est le temps de choisir; tel que vous voudriez avoir été à la mort, soyez-le pendant la vie; vivez dès aujourd'hui comme vous voudriez avoir vécu. Que de regrets inutiles à la mort qu'il est encore temps de prévenir. Ah! que ne puis-je faire sortir de ces tombeaux un de ces morts avec qui vous fûtes si liés pendant qu'il vivait sur la terre? Que ne vous dirait-il pas? Profitez-mieux que moi, vous dirait-il, du temps de la vie présente; ne m'imitez pas dans ce fatal abandon de Dieu, dans ce funeste oubli de mon salut dans lequel j'ai malheureusement vécu; travaillez, tandis que le jour luit encore pour vous, cette nuit est venue pour moi dans laquelle je ne puis plus rien faire; les ténèbres m'ont surpris, évitez les maux qui m'accablent; on m'avait dit ce qu'on vous dit à vous-même, je n'en ai pas profité; je vous sers aujourd'hui d'exemple, et vous en servirez à ceux qui viendront après vous.

Quelles conséquences devons-nous tirer de ces réflexions. 1° Je voudrais que la pensée de la mort vous engageât à régler les affaires de votre conscience; vous avez besoin de faire une confession générale ou extraordinaire, n'attendez pas au temps de la maladie, aux approches de la mort, on n'a ni le loisir ni la faculté d'y penser, la violence du mal ne permet pas de s'appliquer à une affaire aussi essentielle, et qui demande une entière liberté des sens.

2° Vous devez encore vous acquitter des restitutions que vous avez à faire; c'est vous qui êtes chargé du bien d'autrui, c'est à vous à le restituer; vous vous en déchargerez, dites-vous, sur votre héritier, mais pourquoi remettre à la bonne foi de ses héritiers ce qui intéresse de si près votre salut éternel ? si vous êtes si négligent dans votre propre affaire, comment vos héritiers ne le seraient-ils pas dans une affaire qui leur sera étrangère. 3° Il est de la prudence de régler même vos affaires temporelles; la mort peut vous surprendre sans avoir fait vos dispositions, et vous laisserez votre famille dans le désordre : avancez aussi le bien que vous êtes dans l'intention de faire, il vaut mieux le faire précéder que de le laisser après soi ; le sacrifice en est même plus agréable à Dieu et plus méritoire. Vous êtes dans l'intention de faire quelques aumônes aux pauvres, quelque œuvre pie; n'imitez pas Judas, qui, en s'allant pendre de désespoir, jeta dans le temple les trente deniers pour lesquels il avait livré son divin Maître. Enfin, il faut demander continuellement à Dieu la grâce de faire une bonne mort, c'est la grâce la plus précieuse qu'il y ait dans les trésors de la libéralité divine, c'est celle qui couronne toutes les autres, qui met le sceau à notre élection : cette grâce, nous ne pouvons point la mériter en rigueur de justice, mais nous pouvons l'obtenir de la miséricorde du Seigneur par la ferveur de nos prières : *Hoc donum suppliciter emereri potest*, dit saint Augustin ; on ne meurt qu'une fois; toute notre vie doit-être consacrée à faire une

bonne mort; vivons de la vie des justes, afin que nous puissions alors demander à Dieu avec confiance qu'il nous fasse la grâce de mourir de la mort des justes : *Moriatur anima mea morte justorum;* Dieu nous en fasse la grâce. Amen.

SERMON II.

UR LE JUGEMENT PARTICULIER.

Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. (*Hebr.*, IX, 27.)

C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois et ensuite d'être jugés.

Il n'est pas moins certain que nous serons jugés qu'il est certain que nous mourrons : l'Apôtre ne sépare pas ces deux vérités. Ce n'est pas tant la mort qui est à craindre que les suites de la mort. Qu'est-ce que la mort à l'envisager humainement? C'est la fin de nos misères, de nos travaux, de nos tentations, de tous les maux inséparables de notre condition mortelle; mais si nous l'envisageons des yeux de la foi, c'est le passage à une éternité bienheureuse ou malheureuse, suivant que nous aurons bien ou mal vécu; c'est le moment qui décide de notre sort éternel par le jugement qui le suivra. Outre le jugement général qui aura lieu à la fin du monde, n'y a-t-il pas un jugement particulier, vous a-t-on demandé dans les premiers éléments de votre religion? Oui, avez-vous répondu, chaque âme est jugée au sortir de son corps. C'est la pensé de ce jugement qui a fait trembler les plus grands saints, qui les engageait à opérer leur salut avec crainte et tremblement. Ils regardaient avec indifférence la séparation de leur âme avec leur corps, l'adieu qu'il faut faire à la mort à toutes les créatures; mais c'est ce compte qu'il faudra rendre au Roi du ciel et de la terre qui les effrayait. C'est pourquoi ils disaient au Seigneur avec le Prophète : *Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, car nul homme vivant ne pourra être justifié devant vous* (*Psal.* CXLII, 2); et ailleurs : Si vous examinez nos iniquités d'un œil sévère et sans miséricorde, qui pourra soutenir devant vous? *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit?* (*Psal.* CXXIX, 3.)

C'est de ce jugement qui doit faire d'autant plus d'impression sur nous, qu'il est plus prochain et peut-être très-prochain pour plusieurs de ceux qui m'écoutent et pour moi le premier, que je viens vous tracer la peinture. Hélas! pourrions-nous adresser peut-être à certains d'entre vous ces paroles de saint Jacques : *Ecce Judex ante januam assistit.* (*Jac.*, V, 9.) Votre juge est à votre porte, et vous n'y pensez pas; ou ces autres de l'Evangile : Insensé, vous comptez sur une longue vie, et cette nuit même on va vous demander votre âme : *Stulte hac nocte animam tuam repetunt a te.* (*Luc.*, XII, 20.)

Considérons 1° l'âme au sortir de son corps, et quel est le juge devant lequel elle comparaît; 2° l'étendue du compte que Dieu lui demandera; 3° l'arrêt qui sera porté contre elle.

Quelle n'est pas la surprise d'une âme qui sort de ce monde? Elle entre dans un monde nouveau, sans espoir de retour vers le premier. Les biens, les honneurs, les plaisirs de la terre ont pour toujours passé pour elle; ces biens auxquels elle était si attachée, ces honneurs qui flattaient tant sa vanité, ces plaisirs qu'elle avait recherchés avec tant d'empressement. Le temps est aussi passé pour toujours, l'ange du Seigneur a juré qu'il n'y aurait plus de temps pour elle : *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 6.)

Elle est hors de ce monde, et par conséquent hors de la voie. Le sceau est apposé à ses mérites ou à ses démérites; elle persévérera éternellement dans l'état où la mort l'a trouvée. Elle ne peut plus rien pour son salut. Plus de prédicateurs à entendre, plus de sacrements à recevoir, plus de pénitences à faire pour se rendre Dieu propice, plus de bonnes œuvres à pratiquer, plus de moyens de s'appliquer les mérites de son Sauveur. Elle est entrée pour toujours dans la maison de son éternité. *Cette nuit est venue* pour elle *pendant laquelle on ne peut plus travailler : « Nox venit, quando nemo potest operari. »* (*Joan.*, IX, 4.)

Cette âme a dit un adieu éternel aux créatures. Ses parents, ses proches, ses amis ne peuvent plus l'assister. En vain l'épouse appelle l'époux, la fille la mère, le père le fils, l'ami son ami; leurs cris, leurs gémissements ne sauraient se faire entendre ni parvenir jusqu'à eux; ils sont pour elle comme s'ils n'avaient jamais été. Vous du moins, protecteurs puissants qu'elle avait dans le monde, en qui elle avait placé une si juste confiance, dont elle avait fait son idole, dont le crédit lui avait été si utile en tant d'occasions, levez-vous pour la secourir : *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam, surgant et opitulentur vobis.* (*Deut.*, XXXII, 37.) Mais personne qui vienne plaider sa cause, qui puisse l'assister dans cette extrémité fâcheuse.

Cette âme est seule avec Dieu seul, le ciel au-dessus d'elle, l'enfer sous ses pieds et l'âme suspendue entre l'un et l'autre. Que dis-je, je la vois accompagnée, cette âme pécheresse, de qui? du démon qui devient son accusateur : *Projectus est accusator fratrum nostrorum qui accusabat illos ante conspectum Dei, die ac nocte.* (*Apoc.*, XII, 10.) Ce qui l'accompagne encore, ses péchés. Ce sont ses larcins, ses injustices ses vengeances, ses impudicités, ses sacriléges qui forment son cortége. *Les œuvres des morts les accompagnent au sortir de ce monde,* nous dit l'Ecriture : *Opera enim illorum sequuntur illos.* (*Apoc.*, XIV, 13.)

Les méchants voudraient bien laisser ici-bas leurs mauvaises actions, mais elles les accompagneront dans l'autre vie. Les bons voudraient bien emporter le bien qu'ils auront fait en ce monde, aussi leurs bonnes œuvres les suivront. *Il faudra*, dit saint Paul, *que chacun de nous rapporte au tri-*

bunal de Jésus-Christ, le bien et le mal qu'il aura fait étant dans son corps : « Oportet ante tribunal Christi, ut unusquisque referat propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum. » (II *Cor.*, V, 10.)

Quelle ne sera donc pas sa frayeur lorsqu'elle se présentera devant son juge, environnée de ce cortége, et devant quel juge ?

Juge infiniment éclairé et infiniment saint, infiniment éclairé. Ses regards pénètrent dans les replis les plus cachés des consciences : *tout est à nu et à découvert à ses yeux : « Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.* » (*Hebr.*, IV, 13.)

O vous qui êtes tentés d'offenser Dieu, cherchez, si vous le pouvez, un lieu où il ne vous voie pas. Choisissez l'endroit le plus retiré, la nuit la plus obscure, et demandez vous à vous-même, si Dieu vous voit? O l'excellent moyen d'éviter le péché et de pratiquer la vertu, que cette pensée, *Dieu me voit !* Quel est le criminel qui oserait commettre, sous les yeux de son juge, un crime qui lui mériterait la mort ? Je puis oublier mes péchés, mais Dieu ne saurait les oublier. Tout ce que j'ai fait, dit ou pensé depuis le premier usage de ma raison, lui est aussi présent que s'il n'avait été occupé que de ce seul objet. *Vous connaissez*, disait le Roi-Prophète, *toutes les fautes de ma vie ancienne et nouvelle : « Tu cognovisti novissima et antiqua.* » (*Psal.* CXXXVIII, 4.) Si j'avais à répondre à un juge de la terre, je pourrais espérer de dérober mes fautes à sa connaissance. Un juge mortel ne connaît les délits que par la déposition des témoins qui peuvent se tromper ou le tromper, Mais Dieu ne saurait se tromper ni être trompé. Il sera en même temps le juge et il aura été le témoin de toutes nos actions : il a continuellement les yeux ouverts sur nous, pour considérer toutes nos démarches; ses oreilles sont toujours ouvertes pour entendre toutes nos paroles. Il nous a suivis partout, il a vu tous nos péchés, toute la malice qui les concevait, toute l'ardeur avec laquelle notre volonté s'y portait, toutes les circonstances qui nous ont échappé. Nos pensées les plus secrètes ne lui ont pas été inconnues. Il a vu tous nos péchés et les péchés de tous. Ils sont écrits dans le livre de la science divine : *Imperfectum meum viderunt oculi tui, et in libro tuo omnes scribentur.* (*Psal.* CXXXVIII, 15.) Fut-il de juge plus redoutable, juge infiniment éclairé et infiniment saint? Les étoiles même du ciel ne sont pas sans tache en sa présence; il rejettera tout ce qu'il trouvera d'impur, condamnera tout ce qu'il y aura de souillé, et ne pourra s'empêcher de punir le péché partout où il le trouvera; c'est ce qui faisait dire à Job, cet homme si juste et si irréprochable, lorsqu'il pensait que c'est un Dieu qui devait le juger : que deviendrai-je, lorsque Dieu se lèvera pour me juger ? Hélas ! en me croyant innocent, je serai trouvé criminel : *Quid enim faciam, cum surrexerit ad judicandum Deus !* (*Job*, XXXI, 14.)

SECONDE PARTIE.

Quelle sera l'étendue du compte que nous aurons à rendre à ce jugement ?

Il me semble que comme cet homme riche, dont il est parlé dans l'Evangile, Dieu adressera ces paroles à chacun de nous ; *Rendez compte de votre administration : « Redde rationem villicationis tuæ.* (*Luc.*, XVI, 2.) Qui n'a pas raison de s'alarmer en pensant qu'il faudra rendre compte de toute une vie! Il y avait un saint qui, en entendant sonner les heures, disait à Dieu : Je frémis, ô mon Dieu, lorsque je pense qu'il me faudra rendre compte à votre tribunal de cette heure qui vient de s'écouler. Quelle ne sera donc pas la frayeur d'une âme, lorsque Dieu lui demandera compte de toute une vie, passée pour la plupart, dans l'oubli de Dieu et le déréglement? Lorsque Dieu lui demandera compte des sacrements reçus ou négligés, de tant de grâces dont elle aura abusé, de tous les péchés qu'elle aura commis, du bien qu'elle aura négligé de faire !

Rendez compte de votre vocation à la foi, au christianisme, de la grâce d'être nés de parents chrétiens et catholiques. N'avez-vous pas mené une vie toute païenne au sein même du christianisme? votre foi a-t-elle été accompagnée des œuvres? N'avez-vous pas vécu au sein de l'Eglise catholique plus mal encore que les hérétiques, au milieu desquels vous aviez à vivre, et qui ne devaient leurs égarements qu'au malheur de leur naissance ?

Comment avez-vous répondu à la grâce de votre baptême? conservâtes-vous longtemps cette robe d'innocence dont vous y fûtes revêtus ! Hélas ! à peine eûtes vous atteint l'usage de la raison, qu'au lieu d'élever votre tendre cœur vers Dieu, qui était votre créateur et votre père, vous vous révoltâtes contre lui, et vous ne le connûtes que pour l'outrager et lui dérober vos premières années

Vous fîtes votre première communion, mais comment répondîtes-vous aux soins de ceux qui vous instruisirent? Avec quelle dissipation, avec quelle légèreté ne vous disposâtes-vous pas à vous approcher de la sainte table? Faut-il être surpris, si vous en retirâtes si peu de fruit, si vous retombâtes avec tant de facilité dans les mêmes habitudes? N'y en aurait-il point parmi vous à qui on pourrait faire ce reproche, que c'est la seule communion que vous ayez peut-être faite, en sorte que vous n'en ferez que deux dans votre vie, la première et la dernière ; puisque, lorsque vous serez en danger de mort, le devoir de notre ministère sera de vous hasarder ce dernier sacrement, qui ne fera que mettre le sceau à votre réprobation.

Vous embrassâtes l'état de mariage ; eûtes vous soin de consulter la volonté de Dieu dans le choix de cet état? Comment vous y disposâtes-vous? C'est peut-être le seul sacrement que vous reçûtes alors. Faut-il s'étonner si vous attirâtes sur vous la malé

diction du ciel au lieu de la bénédiction, et si cet état a été pour vous la source de tant d'infortunes, de calamités et de misères, de tant de crimes et de malheurs qui ne sont peut-être que le prélude des malheurs éternels qui vous attendent.

Redde rationem villicationis tuæ. Rendez compte de votre administration; de tant de grâces surtout dont je vous ai prévenus, de tant de salutaires inspirations, de saints mouvements que ma grâce excitait dans votre cœur, pour vous porter à la pratique du bien et à la fuite du mal; de ces remords de conscience que vous éprouviez au milieu même de vos désordres. Rendez compte de tant d'instructions que vous avez entendues, de tant de moyens de salut que vous avez eus: retraites, missions, jubilé; quelle fidélité avez-vous montrée aux résolutions que vous y aviez prises?

Redde rationem villicationis tuæ. Rendez compte des biens même naturels et temporels que vous avez reçus de ma bonté : quel usage avez vous fait des facultés de l'âme et du corps? Votre esprit, l'avez vous employé à me connaître, votre cœur à m'aimer, votre volonté à me servir et à accomplir ma loi sainte? Quel usage avez vous fait de votre raison? Ne vous êtes vous pas mis au rang des créatures déraisonnables en vous plongeant dans la débauche, en blasphémant ce que vous ignoriez et que vous auriez pu connaître, si vous aviez suivi ses droites lumières? A quoi avez-vous fait servir votre santé, vos forces, vos talents, est-ce à ma gloire et à votre salut? enfin quel usage avez-vous fait de vos biens temporels? les avez-vous employés à soulager les misères de votre prochain, ou plutôt ne les avez-vous pas employés à satisfaire vos passions? n'en avez-vous pas fait l'idole de votre cupidité, l'instrument de votre sensualité et de vos débauches?

2°. Compte que vous aurez à rendre, celui de vos péchés. Péchés de tous les âges, de votre enfance, de votre jeunesse; et quel champ plus vaste d'iniquités que celui que vous offrira cet âge? Qui n'a pas raison, en s'adressant à Dieu, de dire avec le Prophète : Seigneur ne vous souvenez pas des péchés de ma jeunesse, de cet âge si fécond en égarements, où m'a entraîné mon inexpérience : *Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris.* (*Psal.* XXIV, 7.) Rendez compte des péchés de l'âge mûr, péchés d'ambition, d'avarice, d'envie, de ces emportements, de ces habitudes mal éteintes de la vieillesse.

Péchés de toutes les espèces : de pensées, de désirs criminels, de disposition secrète; péchés de parole; il n'y a pas une parole oiseuse, dont les hommes ne doivent rendre compte au jugement de Dieu, nous assure notre divin Maître : *En vérité en vérité, je vous le dis, que les hommes rendront compte d'une seule parole inutile au jour du jugement : « Dico autem vobis quoniam omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii.* » (*Matth.*, XII, 36.) Or, la langue est un monde d'iniquités.

Enfin péchés personnels et péchés d'autrui, dont vous aurez été la cause ou l'occasion volontaire, par vos mauvais conseils, par vos mauvais exemples; que vous aurez provoqués directement ou indirectement, par vos nudités scandaleuses, femmes et filles mondaines, vos airs et vos manières libres et affectées. *Seigneur*, disait le Prophète, *pardonnez-moi les péchés qui me sont cachés, et ceux d'autrui que j'ai occasionnés, et qui par là ne me sont point étrangers : « Ab occultis meis munda me et ab alienis parce servo tuo.* » (*Psal.* XVIII, 13.) C'est bien plus, vous verrez retomber sur vous, et Dieu vous imputera encore tant de péchés que vous n'aviez pas empêchés, le pouvant et le devant. Ceci regarde surtout les pères et mères, les maîtres et les maîtresses. Celui qui n'a pas soin de ceux de sa maison est pire qu'un infidèle et a renié la foi. Quelle vigilance exercez-vous sur vos enfants, pères et mères; maîtres et maîtresses, sur vos domestiques? Ne souffrez-vous point en eux de liaisons suspectes; avez vous soin de leur faire remplir leurs devoirs de religion; leur en donnez-vous l'exemple? Hélas! combien de fois ne les avez-vous pas rendus les témoins, et peut-être les complices de vos désordres?

3° Discussion ou Dieu entrera avec vous, celle du bien que vous deviez faire et que vous aurez omis. *Connaître le bien et ne pas le faire est un crime : « Scienti bonum facere et non facienti peccatum est illi,* » dit l'apôtre saint Jacques. (*Jac.*, IV, 17.) Il ne suffit pas, pour être sauvé, d'éviter le mal, il faut faire le bien. L'arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu éternel; or, que de bien que vous aurez eu l'occasion de faire et que vous aurez négligé! Vous avez eu l'occasion d'instruire une personne ignorante, de reprendre une personne qui offensait Dieu en votre présence, n'y avez-vous pas manqué par un lâche respect humain? Que de pauvres que vous aurez manqué de soulager en ayant les moyens et en étant sollicité! Que de jeûnes ou d'abstinences dont vous vous serez dispensés sous de vains prétextes, que de solennités que vous aurez laissé passer sans communier! Ces malades, les avez-vous visités? ces affligés, les avez-vous consolés ou assistés selon votre pouvoir?

Enfin, Dieu entrera en jugement avec vous du bien même que vous aurez fait : *Je jugerai*, nous dit-il, *vos justices mêmes* : « *Ego justitias judicabo.* » (*Psal.* LXXIV, 3.) Quelle vaste matière encore à ce jugement! prières faites sans attention, sans dévotion, sans que le cœur y eût aucune part; confessions sans douleur, sans amendement; communions sans épreuve préalable, sans dispositions nécessaires, infructueuses et peut-être sacriléges. L'aumône, l'avez-vous faite pour l'amour de Dieu comme elle vous était demandée en son nom? vos jeûnes, ont-ils été accompagnés d'une componction in-

térieure, d'un véritable esprit de pénitence? Combien de vos bonnes œuvres, sur lesquelles vous comptez aujourd'hui avec assurance et qui seront rejetées, lorsque Dieu les pèsera au poids de son sanctuaire? C'est par l'intention, dit saint Augustin, que les meilleures actions sont viciées; y avez-vous toujours eu en vue la gloire de Dieu? n'y avez-vous pas cherché la vôtre? la vanité, une secrète complaisance, n'y a-t-elle pas eu de part?

TROISIÈME RÉFLEXION.

L'âme examinée sur tous les points, convaincue de toutes ses transgressions, de toutes ses infidélités, condamnée au tribunal de sa conscience avant de l'être au tribunal de Jésus-Christ, toute tremblante aux pieds de son Juge, n'attend plus que son dernier arrêt, la sentence qui doit décider de son sort éternel. Cet arrêt est le même qui sera publié et ratifié au jugement général que Jésus-Christ prononcera alors: *Allez, maudit, au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.* (*Matth.*, XXIV, 41.) Arrêt subit, arrêt irrévocable, arrêt promptement exécuté.

Arrêt subit. La citation, la comparution, l'information, la conviction, la condamnation ont lieu au même instant.

Arrêt irrévocable. Ce sera un Dieu juge et sauveur qui le prononcera. Le souvenir de tout ce qu'il aura fait et souffert pour notre salut le rendra un juge sévère et inexorable. En vain l'âme pécheresse implorera sa miséricorde, tous ceux qui diront Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume céleste. Ame ingrate, âme pécheresse, tu as abusé de tous les dons de Dieu, de toutes ses grâces, tu n'auras en ce jour d'autre nom que celui d'âme indigne de toute miséricorde, dit un prophète: *Voca nomen ejus absque misericordia.* (*Ose.*, I, 16.) Elle invoquera alors en vain la mort, l'anéantissement comme une grâce; il n'y aura pas une seconde mort pour elle: *Statutum est semel mori.* « *C'est un arrêt porté de mourir une fois.* » (*Hebr.*, IX, 27.)

Arrêt promptement enfin exécuté. A peine le souverain Juge a-t-il prononcé la sentence qu'elle s'exécute. L'âme pécheresse disparaît à l'instant de la présence de Dieu, elle s'en sépare pour toujours. Le ciel se ferme pour elle, l'enfer ouvre ses abîmes pour l'engloutir à jamais.

Il n'y a que quelques instants qu'elle était sur la terre. Il n'y a pas vingt-quatre heures qu'elle jouissait de la lumière qui nous éclaire, qu'elle habitait peut-être un corps bien portant. Hélas, mon Dieu! il n'y a qu'un moment que cette âme a quitté le monde. Son corps est encore étendu sur le lit de douleur. Il conserve encore peut-être quelques restes de chaleur naturelle; les assistants en pleurs l'entourent dans un morne silence, l'arrosent de leur larmes, le considèrent avec effroi, s'en retournent consternés; ils laissent une épouse qui pleure son époux, un fils qui pleure son père. Le corps n'est pas encore enseveli dans la terre et l'âme est ensevelie dans l'enfer.

Eglise sainte, vous annoncez ce trépas par des sons funèbres, vous invitez par là vos enfants à prier pour le repos de cette âme qui vient de sortir de ce monde; vous vous revêtez d'ornements de deuil et vous envoyez vos ministres offrir pour elle le sacrifice redoutable des vivants et des morts. Arrêtez, Eglise sainte, ministres du Dieu vivant, suspendez vos prières et vos chants lugubres; faites entendre sur cette âme des sons bien plus lamentables. Il n'est plus de ressources pour elle. Prières, supplications, sacrifices, aumônes, tout est inutile. Le règne de la miséricorde est fini et celui de la justice commence pour durer toujours: il y a un homme de moins sur la terre et un réprouvé de plus dans l'enfer.

Prévenons donc, nos très-chers frères, le compte terrible que nous aurons à rendre au souverain arbitre de nos destinées. Il n'y a qu'un pas de la vie à la mort, et de la mort au jugement de Dieu. Imitons la prudence des enfants du siècle qui calculent l'état de leurs affaires, de leur négoce avec tant d'habileté. Rendons-nous souvent compte à nous-mêmes, examinons si nous avançons ou nous reculons dans la voie du salut. Soyons comme des serviteurs toujours occupés à veiller, en attendant que leur maître arrive et frappe à la porte. Par là nous nous disposerons à paraître avec confiance au tribunal de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LE JUGEMENT GÉNÉRAL.

Dies Domini adveniet. (II *Petr.*, III, 10.)

Le jour du Seigneur arrivera.

L'homme peut bien ternir la gloire de Dieu, mais il ne la lui ravira pas; méconnaître sa justice, mais il ne s'y soustraira pas; braver sa puissance, mais il viendra la venger; douter de sa providence, mais il viendra la manifester. C'est ici le jour de l'homme, parce que c'est le jour où Dieu le laisse agir au gré de ses penchants corrompus. C'est le jour de l'athée qui le méconnaît dans les ouvrages de ses mains, de l'impie qui l'outrage par ses blasphèmes, du libertin qui le déshonore par sa licence, du mauvais chrétien qui abuse de ses grâces et de ses bienfaits. C'est ici le jour de l'homme par opposition à celui de Dieu: *In hac die tua.* (*Luc.*, XIX, 42.) On serait tenté de croire qu'un Dieu qui ne punit pas les crimes des hommes est un Dieu qui ne les voit pas; qu'un Dieu qui ne réprime pas les désordres du monde est impuissant pour les arrêter; mais le Seigneur aura son jour, jour où tant de mérites cachés et inconnus seront tirés de l'oubli, où tant de crimes sortiront de l'obscurité: jour où la vertu sera honorée et récompensée, où le vice sera flétri et condamné à la face de l'univers. Ce sera alors proprement le jour du Seigneur: *Dies Domini.* Jour où il manifestera avec éclat ses divins attributs. Ce sera le jour de sa

puissance et de sa gloire, de sa sainteté et de sa justice, de sa science et de sa sagesse, de sa libéralité et de ses vengeances. *Jour grand*, s'écrie le prophète Malachie : *Dies magnus et horribilis. « Jour terrible et formidable. »* (*Malach.*, IV, 5.) Jour grand, parce que Dieu viendra avec tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté ; jour terrible et rempli d'horreur, parce que Dieu déploiera toute sa colère et son indignation contre l'homme coupable. C'est de ce jour qui doit terminer tous les autres, que je viens vous tracer la peinture en deux mots, et c'est ici tout le plan de ce discours. Le dernier jour sera un jour véritablement grand, parce que Dieu fera éclater toute sa puissance et toute sa grandeur dans les révolutions qui précéderont ou qui accompagneront sa venue : c'est le sujet de ma première partie. Le dernier jour sera un jour terrible et formidable, parce que Dieu fera éclater toute l'étendue de sa sagesse et la rigueur de sa justice dans le jugement qu'il exercera : c'est le suiet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

Tel est le sort de ce monde visible de n'être plus un jour. Le monde a eu un commencement, il est comme dans sa vieillesse et sa décrépitude, et il aura une fin. Eh ! certes, il sera bien temps qu'il finisse un jour ; il aura bien assez duré pour ses dérèglements et ses scandales ; assez et trop longtemps il aura provoqué la colère de Dieu, insulté à sa patience. Le jour du Seigneur succédera à celui de l'homme.

C'est ce jour que les prophètes avaient vu dans le lointain. O Dieu ! s'écrient-ils, que vous serez terrible au jour de vos vengeances ! Le feu brille dans vos regards, vos ennemis sont confondus à votre approche, et comment ne le seraient-ils pas, puisque les montagnes mêmes se fondent en votre présence. Certains ne se contentent pas de l'envisager de loin ; ils s'en rapprochent et l'envisagent de près : *le jour du Seigneur est proche*, disent-ils. (*Joel*, III, 14.) Le voici, le voici *celui qui met un sceau éternel aux étoiles, et elles ne se lèveront plus ; qui renverse en un instant les colonnes de l'univers.* (*Job*, IX, 7.) O jour de colère et de désespoir, jour d'angoisse et de tribulation, jour de calamité et de misère, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuage et de tourbillon, jour de cris et de grincements, jour de trompette et de son bruyant : *Dies illa, dies iræ, dies calamitatis et miseriæ, dies tubæ et languoris.* (*Joel*, II, 2.) *Il n'y a pas eu de jour pareil à celui-là et il n'y en aura jamais d'autres : « Non erit postea usque in annos generationis. »* (*Ibid.*)

Entrons dans le détail de ce qui arrivera dans ce jour mémorable. Le premier spectacle qu'il offrira sera la dissolution de ce monde visible. Toutes les créatures gémissent ici-bas, dit saint Paul, de se voir assujetties à la vanité ; elles sont dans les douleurs d'un long et pénible enfantement. Il n'y a rien en effet dont nous ne fassions l'instrument de nos passions, ou la matière de nos désordres. Dieu s'élèvera enfin, il sortira du profond sommeil où il paraît plongé ; rompons leur joug, dira-t-il, brisons leurs liens.

Lorsque le temps fixé par les décrets éternels sera arrivé, lorsque les jours de la vengeance divine commenceront, l'Antechrist paraîtra, cet homme de péché, comme parle l'Apôtre, qui voudra s'élever au-dessus de tout ce qui est Dieu, ou qui est adoré comme tel. Il séduirait jusqu'aux élus de Dieu, s'il était possible, et si ces jours n'avaient été abrégés en leur faveur, il n'y aurait eu personne de sauvé ; il achèvera d'altérer et de corrompre jusqu'aux restes précieux de la foi, et si quelque chose pouvait nous faire augurer de la proximité du jugement dernier, n'est-ce pas le peu de foi qui reste encore sur la terre, et qui s'affaiblit et se perd encore tous les jours. L'Antechrist paraîtra, ou peut-être est-il déjà venu ; alors tous les fléaux destructeurs se répandront sur la terre ; toutes les créatures s'armeront à la fois contre les pécheurs pour servir d'instrument à la vengeance divine : *Pugnabit orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V, 21.) La terre, souillée par les crimes de ses habitants, refusera de produire pour leur subsistance. La famine affligera toutes les contrées. La peste exercera d'horribles ravages, la guerre ne se fera pas seulement sous les remparts de nos villes ou sur nos frontières, elle portera ses horreurs jusqu'aux extrémités de la terre. La discorde soufflera partout son poison mortel. Les sujets s'armeront contre les rois et les rois contre les sujets ; les peuples s'élèveront contre les peuples, et les royaumes contre les royaumes. *Il y aura en ce jour une tribulation telle*, nous dit le Sauveur, *qu'il n'y en aura pas eu depuis le commencement du monde.* (*Marc.*, XIII, 21 et seqq.) Malheur aux hommes qui vivront alors ! Le frère égorgera le frère, le fils tombera sous le poignard du père inhumain ; la terre sera inondée de sang, les champs seront couverts de corps morts, les anges répandront dans les airs les fioles de la colère de Dieu. Il y aura des prodiges dans le ciel ; le soleil perdra sa lumière, comme las d'éclairer les crimes des hommes ; la lune paraîtra teinte de sang en signe d'horreur et d'indignation ; les étoiles tomberont des cieux, les vertus célestes seront ébranlées. Il y aura des prodiges sur la terre ; la mer sortira de ses bornes, elle vomira ses vagues avec un bruit si épouvantable que les hommes en sécheront de frayeur. O homme ! montre ici ta puissance ; repousse, si tu peux, ces vagues qui engloutissent tes champs, tes maisons, tes possessions ; soutiens la terre qui chancelle, qui s'ébranle, l'univers qui périt. C'en est fait : la terre a perdu pour toujours sa brillante parure, les pluies ne l'arroseront plus pour la fertiliser ; elle ne produira plus ces végétaux qui vous nourrissent, ces métaux qui font vos richesses. Le feu si longtemps concentré dans les entrailles de la terre en sortira avec une activité inex-

primable, les flammes s'élèveront au milieu des airs; elles achèveront de dissoudre ce que les eaux n'auront pas englouti. *Qui venturus est judicare vivos et mortuos et sæculum per ignem.* Dieu paraîtra alors aussi grand qu'il parut au commencement du monde; il parla et tout fut fait. Il parlera encore et tout sera détruit et comme anéanti. Il parle et les éléments sont dissous et confondus. L'histoire du monde est finie, son règne a passé, toutes les révolutions qui ont si souvent changé la face de la terre sont terminées par cette dernière; l'univers est rentré dans l'ancien chaos dont la main du Seigneur l'avait tiré. Impie, tu disais dans ton cœur: *Il n'y a point de Dieu* (*Psal.* XIII, 1); rends hommage à sa souveraine puissance, et reconnais enfin dans la dissolution de l'univers celui que tu n'avais pas reconnu à sa structure admirable.

Nous faisons quelquefois des réflexions sur le néant des choses humaines. A la mort d'un riche, d'un puissant du siècle, nous reconnaissons la vanité des biens, des honneurs, des plaisirs de ce monde; mais quand est-ce que ce néant paraîtra avec plus d'éclat qu'au dernier jour? Lorsqu'il meurt un riche de la terre, un grand du monde, ce n'est qu'un homme qui est enlevé à ses biens, à ses trésors, à ses honneurs; mais ses biens, ses dignités restent toujours: ils ne font que passer en d'autres mains. On voit le néant du riche, et non des richesses, du grand et non de la grandeur. Mais, au dernier jour, il ne restera plus rien du riche ni de ses richesses, du grand ni de sa grandeur. Le feu a fondu la masse d'or que l'avare avait entassée par tant de travaux et tant d'épargnes; les trônes flottent dans la mer immense des débris de l'univers, tous les empires de la terre ont fait place à l'empire éternel de Jésus-Christ et de ses saints.

Un nouveau spectacle s'offre à nos regards. Un ange paraît dans les airs, non un ange tel que celui qui se présenta au jeune Tobie pour l'accompagner dans son voyage, non un ange tel que l'ange exterminateur qui frappa d'une plaie mortelle les premiers nés des Egyptiens: ce sera un ange plus terrible encore que celui que Dieu plaça à l'entrée du paradis terrestre pour la défendre à nos premiers parents; ce sera un ange armé de toute l'indignation de celui qui vit dans les siècles des siècles. Il sonnera de la trompette fatale annoncée par les livres saints: une voix se fera entendre qui retentira d'un pôle à l'autre; *levez-vous, morts, venez au jugement.* Plus désormais de distinction de grands et de petits, de riches et de pauvres. Toutes ces divisions flatteuses que la vanité, la fortune ou la naissance avaient mises parmi les hommes, ont disparu pour toujours. Tous les hommes n'ont qu'un seul nom: *Levez-vous, morts, venez au jugement.* Venez, justes, recevoir la récompense de vos vertus et de vos mérites. Venez aussi, pécheurs, recevoir la juste rétribution de vos œuvres. Pécheur, tu n'as pas voulu entendre la voix de ton Dieu, lorsque tu étais sur la terre; lorsque nous t'exhortions de sa part à quitter ta vie criminelle, à restituer ce bien mal acquis, à sortir de cette occasion de péché, à mettre un frein à tes passions, tu étais sourd à la voix des ministres de sa miséricorde; tu entendras en ce jour, malgré toi, celle du ministre de ses vengeances; elle retentira au fond de ton tombeau, et ta cendre, oui ta cendre, jusque-là froide et inanimée, s'y montrera sensible; tu seras saisi d'épouvante et d'effroi, tandis que les ossements des justes tressailliront d'allégresse: *Exsultabunt Domino ossa humiliata.* (*Psal.* L, 10.) *Levez-vous, morts!*

Qui n'admirera l'efficacité de cette parole? A ces mots la terre s'ouvre, les tombeaux rendent les victimes qu'ils renfermaient; je vois les cendres, les ossements se rapprocher, se réunir, se couvrir de chair et de peau comme auparavant. En un instant et dans tous les lieux de l'univers, le genre humain reprend une nouvelle vie.

Comment se fera cette résurrection? par la toute puissance de Dieu, avez-vous répondu dans les premiers éléments de votre foi, qui fera sortir nos corps du tombeau, et réunira chaque âme à son propre corps? Certes, est-il difficile à celui qui a fait toutes choses de rien de réunir ce que la mort n'avait fait que séparer pour un temps? Rien se perd-il dans la nature, et tout jusqu'au moindre atome ne va-t-il pas prendre la place que le doigt de la Providence lui assigna?

C'est ce que vous faites profession de croire. Je crois, dites-vous, et j'attends la résurrection de la chair. Mais tous les morts ne ressusciteront pas dans le même état. Les justes ressusciteront dans un état de gloire pour être éternellement heureux, et les méchants dans un état d'horreur et pour souffrir. Les corps des élus seront tout brillants de splendeur, ils seront revêtus des prérogatives glorieuses du corps de Jésus-Christ. *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.* (*Phil.*, III, 21.) Ceux des réprouvés ressusciteront dans un état de difformité, marqués, est-il dit dans l'*Apocalypse*, du signe hideux de la bête. Nous ressusciterons tous, mais pour un sort bien contraire: les uns pour une vie éternelle, les autres pour porter une confusion et un opprobre qui ne s'effaceront jamais: *Evigilabunt alii in vitam æternam, alii in opprobrium ut videant semper.* (*Dan.*, XII, 2.)

Je vois la terre couverte d'un nouveau peuple de vivants. A ce spectacle en succède bientôt un autre. Dans un clin-d'œil, avec la rapidité de l'éclair qui brille de l'Orient à l'Occident, le Fils de l'homme vient, porté sur une nuée éclatante, plein de gloire et de majesté. Quels seront vos sentiments, nos très-chers frères, quels seront les miens, lorsque pour la première fois vous verrez ce même Jésus-Christ, en qui vous avez cru sans le voir: *In quem nunc non videntes creditis.* (I *Petr.*, I, 8.) Lorsque vous le verrez, dans tout l'appareil de son triomphe et tout

l'éclat de sa gloire. Trois de ses disciples furent si éblouis de l'éclat de sa majesté, lorsqu'il fut transfiguré devant eux sur le Thabor, qu'ils tombèrent le visage contre terre et furent saisis de frayeur ; que sera-ce donc au jour de son triomphe.

Lorsqu'il vint pour la première fois sur la terre, il y vint dans un état vil et abject pour être jugé et condamné; dans son second avénement, il viendra pour juger tous les hommes et condamner ceux qui seront trouvés coupables. Dans le premier avénement, il venait chercher les brebis perdues de la maison d'Israël; dans le second, il viendra exercer sa justice envers ceux qui n'auront pas profité de sa venue. Dans le premier, c'était l'Agneau de Dieu qui venait effacer les péchés du monde; dans le second, ce sera le lion de la tribu de Juda qui viendra dévorer ses ennemis. Il vient environné de ses anges comme des ministres de sa justice ; il tient d'une main le livre de la loi et de l'autre les clefs de l'abîme, comme pour marquer qu'il a reçu de son Père le pouvoir de juger les hommes. Il se fera précéder de sa croix, comme pour attester aux hommes la charité immense qui l'aura porté à l'embrasser pour leur salut, et leur reprocher en même temps leur ingratitude, et l'abus criminel qu'ils auront fait de ses grâces et de son sang. Cette croix sera portée devant lui par les mains des anges, en sorte que l'instrument de son supplice et de ses opprobres, soit le principal ornement de son triomphe. *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo, et plangent omnes tribus terræ.* (*Matth.*, XXIV, 30.)

A cette vue toutes les tribus de la terre pousseront un cri de douleur et de désespoir. Elles pleureront amèrement, ces nations idolâtres, en voyant qu'elles adorèrent des dieux de bois et de pierre, au lieu de rendre gloire au Roi immortel des siècles. Elles reconnaîtront alors que, si elles avaient été fidèles à la loi qu'elles trouvaient écrite au fond de leur cœur, Dieu leur aurait plutôt envoyé un ange pour les instruire de son Evangile.

Ils pleureront amèrement, les Juifs, ce peuple le plus privilégié de Dieu, comme le plus ingrat, en voyant qu'ils mirent à mort l'auteur de la vie. Cette croix tout empourprée de son sang, en leur reprochant leur horrible déicide, les percera de la plaie la plus profonde : *Videbunt in quem transfixerunt.* (*Joan.*, XIX, 37.)

Enfin ils pleureront amèrement, tant de chrétiens ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui n'auront eu que de l'éloignement pour la pénitence et la mortification, qui se firent une idole de leur sensualité, cherchèrent mille coupables adoucissements aux règles salutaires de l'Eglise; tant de chrétiens qui, ayant connu Jésus-Christ, ne l'adorèrent pas comme tel ; qui, plus coupables que les païens et les Juifs qui ne l'ont pas connu, renouvelèrent en eux-mêmes les souffrances de l'Homme-Dieu, le crucifiant de nouveau dans leurs membres, en se livrant à leurs passions ignominieuses : *Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei.* (*Hebr.*, VI, 6.) *Mais ce n'est là que le commencement des douleurs : « Hæc autem initia sunt dolorum. »* (*Matth.*, XXIV, 8.) Voyons comment, après avoir manifesté sa puissance et sa majesté dans les révolutions qui précéderont ou accompagneront sa venue, Jésus-Christ manifestera toute l'étendue de sa sagesse et la rigueur de sa justice dans le jugement qui suivra. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le souverain Juge étant assis sur le trône de sa majesté, et toutes les nations étant rassemblées devant lui, les livres de la science divine et celui des consciences seront ouverts : ces livres que l'Ecriture sainte appelle les livres de vie et de mort, sur lesquels les morts seront jugés : *Libri aperti sunt, et alius liber apertus est qui est vitæ, et judicati sunt mortui ex his quæ scripta sunt in libro.* (*Apoc.*, XX, 12.)

Les justes y verront toutes les bonnes œuvres qu'ils auront faites pendant cette vie, jusqu'au moindre mouvement de leur cœur envers Dieu ; ces actes d'humilité, de mortification, de patience, de charité, ignorés du monde et connus de Dieu seul, qui n'ayant eu que Dieu seul pour objet et pour témoin, l'auront en ce jour pour rémunérateur : les justes y verront tant de tentations auxquelles ils auront résisté, tant d'occasions de péché évitées, tant de sacrifices pénibles auxquels ils se seront dévoués, tant de vertus héroïques pratiquées dans le secret, qui recevront le juste tribut d'éloge et de récompense qu'ils auront mérité : *Tunc laus erit unicuique a Deo.* (*I Cor.*, IV, 5.) Les réprouvés y liront aussi écrit en gros caractères tous les désordres de leur vie criminelle.

Que de crimes ignorés des hommes et connus de Dieu seul seront en ce jour révélés ! Qui a commis ce larcin ? c'est toi, Rachel; qui a commis cet adultère? c'est toi, David. Vous avez commis ces crimes en secret, et je les révélerai au grand jour : *Tu fecisti abscondite, ego autem faciam in conspectu solis.* (*II Reg.*, XII, 12.)

C'est alors qu'à la faveur des rayons de lumières qui partiront du visage de Jésus-Christ, pécheurs qui m'écoutez, vous verrez à découvert tous les déréglements de votre vie. Péchés de tous les âges, de toutes les espèces, de divers genre de malice. Péchés de la jeunesse, ces fréquentations criminelles que vous regardiez comme des liaisons innocentes, tant de familiarités prises ou permises, tant d'occasions données à l'offense de Dieu dans un âge plus avancé, tous les ressorts de la cupidité, ces usures que vous regardiez comme un profit permis, ces fraudes, ces injustices employées si souvent dans le commerce de la vie pour gagner du bien et sur lesquelles vous vous faisiez illusion ; ces haines, ces inimitiés qui produisaient en vous si souvent le désir ou l'effet de la vengeance; ces bassesses, ces intrigues de l'ambition. Vous y verrez

ces passions mal éteintes, ces habitudes toujours subsistantes dans le déclin de l'âge, ces impatiences, ces emportements de la vieillesse : c'est alors que, le flambeau à la main, Dieu pénétrera dans les replis les plus cachés des consciences : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (*Soph.*, I, 12.)

Il manifestera non-seulement ces actions infâmes que vous preniez soin de cacher dans les ténèbres de la nuit, mais encore tant de pensées criminelles qui souillèrent votre imagination, tant de désirs déréglés qu'enfanta votre cœur, tant de dispositions criminelles auxquelles se livrait votre volonté : *Illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia cordium.* (I *Cor.*, IV, 5.)

Rien de si caché qui ne soit découvert ; rien de si secret qui ne soit révélé, nous assure l'Evangile : *Nihil opertum quod non revelabitur, nihil occultum quod non scietur* (*Matth.*, X, 26.) Que de mystères d'iniquité révélés en ce jour, que de fausses consciences dévoilées, que de fourbes insignes démasqués !

L'espérance de l'hypocrite périra en ce jour : « *Spes hypocritæ peribit.* » (*Job*, VIII, 13.) Il ne manque pas d'hypocrites dans le monde. On use de toute sorte d'artifices pour se déguiser aux yeux de ses semblables; on cache souvent, sous le dehors de la vertu, les vices les plus grossiers et la conduite la plus déréglée ; mais l'hypocrite sera connu en ce jour pour ce qu'il est. Remarquez bien ce terme, hypocrites, votre espérance sera confondue, elle périra. Vous pouvez espérer de la conserver pendant le cours de cette vie mortelle, vous pouvez en imposer aux hommes pendant cette vie par des dehors simulés, mais non pas à celui qui sonde le cœur et les reins. Cet homme passe pour un homme de droiture et de probité ; quelle sera sa confusion, lorsqu'on révélera tous les torts qu'il aura faits à son prochain, toutes les injustices dont il se sera rendu coupable ? Cette femme avait la réputation d'une femme vertueuse et estimable, quelle sera sa confusion lorsqu'on connaîtra toute la turpitude de sa conduite ?

Or, quels seront, je vous le demande, les témoins de votre honte et de votre ignominie ? Ce ne sont pas seulement ceux qui vous honoraient, qui vous estimaient ici-bas, vos proches, vos protecteurs, vos voisins, ceux de votre maison ; vous paraîtrez avec ignominie devant l'univers assemblé; en sorte que, comme nous serons spectateurs des crimes du reste des hommes, nous serons aussi connus de tous : *Ostendam in gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.* (*Nahum.*, III, 5.)

Je m'adresse à vous surtout, qu'une fausse honte porte à déguiser vos péchés, dans le sacré tribunal de la pénitence, à celui qui tient la place de Jésus-Christ. Calculez ici le résultat de votre faiblesse ou de votre malice ; vous cherchez à éviter quelque confusion devant un seul homme, et vous vous exposez à subir une confusion générale à la face de l'univers. Vous voulez vous épargner une confusion d'un moment qui vous serait salutaire, et vous ne pensez pas que, par là, vous vous dévouez à porter une confusion éternelle dans l'enfer, et à jamais inutile.

A la manifestation des consciences succédera la séparation des élus d'avec les réprouvés. Comme un berger sépare les boucs d'avec les brebis, ainsi le Fils de l'Homme séparera les bons d'avec les méchants au jour de sa justice, est-il dit dans l'Evangile. Les bons sont ici-bas mêlés avec les méchants, l'ivraie croît en même temps avec le bon grain dans le champ du père de famille ; il sera bien juste un jour que ce mélange disparaisse. Ce sont les anges qui seront chargés de ce ministère ; je vois ces esprits bienheureux se détacher des côtés de Jésus-Christ pour y travailler. Dans ce moment s'accomplit cette parole de l'Ecriture, que de la même maison *l'un sera pris, l'autre sera laissé.* (*Matth.*, XXIV, 40.) Le fils est séparé du père, la fille de la mère, le frère de la sœur, l'ami de son compagnon. L'époux se verra séparé de l'épouse, qui se sera sauvée malgré ses scandales, tandis qu'il se sera perdu malgré les bons exemples qu'il trouvait dans sa maison. Les élus tressaillant de joie vont se placer à la droite de leur Juge, les réprouvés, couverts de honte et de confusion, prennent place à la gauche. Quelle réflexion se présente ici, nos très-chers frères, de quel côté serez-vous, de quel côté serai-je moi-même ? O terrible et cruelle incertitude ! ô alternative capable de faire trembler le pécheur le plus endurci ! D'un côté, il n'y a que des foudres et des anathèmes à redouter, de l'autre que des bénédictions à espérer.

Séparation humiliante. C'est alors que vous verrez cet homme, cette femme qui avaient moins d'instruction que vous, moins de moyens de salut, moins de temps à y employer, placés à la droite de Jésus-Christ, tandis que vous, avec toute votre science, vos lumières, plus de temps à employer au service de Dieu, vous vous verrez honteusement placés à la gauche.

Séparation surtout humiliante pour tant d'esprits superbes, d'impies et de libertins qui traitent la piété de faiblesse, la vertu d'hypocrisie, les pratiques de religion de superstition; c'est alors que leur conviendra, bien mieux que jamais, ce langage que l'Esprit-Saint met dans leur bouche : Insensés que nous étions, diront-ils, nous nous moquions de la simplicité des justes, nous regardions leurs fin comme une fin sans honneur et sans récompense ; les voilà aujourd'hui placés au rang des enfants de Dieu, et recevant pour partage l'héritage des saints, tandis que nous, avec notre fausse sagesse, nous sommes rejetés pour toujours et confondus avec la foule des réprouvés : *Ecce quomodo computati sunt inter Filios Dei et inter sanctos sors illorum est.* (*Sap.*, V, 5.)

Séparation humiliante et d'autant plus douloureuse, qu'elle ne laissera plus d'espoir. La séparation qui se fait à la mort est sans

doute amère. On ne quitte pas sans regret ceux qui nous étaient unis sur la terre par les liens étroits du sang ou de l'amitié. La nature parle alors, elle fait entendre sa voix et on ne saurait l'étouffer. Mais la séparation qui se fera, au jugement de Dieu, sera d'autant plus cruelle qu'elle sera désespérante et éternelle. La mort ne nous sépare que pour un temps de ceux que nous chérissons ici-bas; nous conservons l'espoir de les revoir et de leur être réunis dans le sein de Dieu. Mais la séparation qui se fera au dernier jour, sera d'autant plus douloureuse, qu'elle nous ravira tout espoir de retour vers ceux que nous quitterons. Il faudra leur dire un dernier adieu, mais un adieu éternel.

Ce ne sera pas seulement à ses chers parents, à ses proches, à ses amis, qu'il faudra dire un si fatal adieu; c'est à toute la cour céleste à laquelle nous unissait l'avantage précieux de la communion des saints; au sacré chœur des anges, au sénat des apôtres, à la troupe innombrable des martyrs et des vierges, au collége des confesseurs, à la très-sainte mère de Dieu que vous aviez si souvent invoquée, enfin à la très-sainte et auguste Trinité.

Qu'attendez-vous enfin de moi, et où me conduit le devoir de mon ministère? Après vous avoir montré le réprouvé couvert de la confusion de ses fautes, séparé pour toujours de la société des élus de Dieu, que je vous le montre encore rejeté pour toujours de la présence de Dieu et subissant l'arrêt de sa condamnation...

La honte, la rage et le désespoir se peignent successivement sur son front. Il s'ébranle et s'agite pour se dérober à la foudre qui va le frapper; mais la même main qui met un frein à la fureur des flots le tient suspendu et enchaîné. J'entends l'impie, l'athée, qui croyaient qu'il n'y avait rien à attendre au delà du tombeau, que tout mourait avec nous, invoquer la mort à grands cris, avec le reste des réprouvés, demander l'anéantissement comme une grâce. ***Ils poussent ces cris lamentables : Montagnes, tombez sur nous, collines ensevelissez-nous sous vos ruines : « Tunc incipient dicere montibus, cadite super nos, colles, operite nos.»*** (***Luc.***, XXIII, 30). Mais le néant est sourd à leur voix; *le trépas fuit loin d'eux : « Mors fugiet ab eis.»* (*Apoc.*, IX, 6). C'est ainsi que l'espoir de rentrer dans le néant, qui les avait séduits et servait d'aliment à leurs passions, commence à faire leur supplice, et que ce qui avait été le principe de leurs désordres en devient le premier châtiment.

Alors le souverain Juge, se tournant du côté de ses élus, leur adressera ces paroles consolantes : ***Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde : « Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a costitutione mundi. »*** (***Matth.***, XXV, 34.)

Venite. Venez, passez du travail au repos, des humiliations à la gloire, des persécutions et des souffrances à d'éternelles délices. Venez recevoir la couronne d'immortalité, pour laquelle vous avez si généreusement combattu. Venez posséder le royaume que mon Père vous a préparé de toute éternité, et que vous avez mérité par vos travaux et vos sacrifices. C'est mon royaume que je veux partager avec vous.

Ensuite s'adressant aux réprouvés, il leur adressera ces paroles foudroyantes : ***Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel : « Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. »*** (***Ibid.***, 41.)

Discedite. Retirez-vous. C'est vous qui avez commencé sur la terre cette séparation fatale dont le poids vous accablera éternellement. Je vous ai cherchés et vous m'avez fui : je vous ai appelés et vous avez été sourds à ma voix. Vous avez vécu éloignés de moi, de ma parole, de mes sacrements, de mes maximes et de mes préceptes; n'est-il pas juste que je m'éloigne de vous à mon tour?..

A me. De moi, qui étais votre premier principe et qui devais être votre dernière fin. J'étais votre Créateur et vous étiez l'ouvrage de mes mains; votre Rédempteur, et vous étiez le prix de mon sang; votre Dieu, et vous étiez mon peuple. Mais vous ne serez plus mon peuple et je ne serai plus votre Dieu ; ou plutôt j'ai eté un Dieu méconnu, méprisé, outragé ; il est temps que je sois un Dieu reconnu et glorifié; j'ai été un Dieu patient et miséricordieux, il est temps que je sois un Dieu juste et vengeur.

Maledicti. Maudits dans votre naissance toute corrompue, dans votre vie toute criminelle, dans votre âme et votre corps souillés par tant de crimes, maudits de mes anges, de mon Père et de moi : mais où reléguez-vous, ô mon Dieu ! ces tristes victimes de votre justice? Dans l'abîme de tous les maux, dans le centre de tous les tourments, dans un feu qui ne s'éteindra point, où ils n'auront pour partage à jamais que des flammes dévorantes, d'autre société que celles des démons, pour lesquels ces abîmes furent creusés et ce feu vengeur allumé dès le commencement : ***discedite in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.*** (***Matth.***, XXV, 41.)

A peine la sentence est-elle prononcée que les élus rayonnant de gloire sont conduits par les anges dans le céleste séjour, et les réprouvés sont précipités par les démons dans les enfers. Le sceau éternel est apposé à l'abîme, et la fumée de leurs tourments montera dans les siècles des siècles.

Ah ! Seigneur, je vous ai considéré souvent comme mon Créateur, mon Rédempteur, mon souverain Maître ; n'est-il pas temps que je vous considère aujourd'hui comme mon Juge ? Oui mon divin Jésus ! c'est un article de ma croyance, et je le confesse, que c'est vous qui avez été établi par votre Père Juge des vivants et des morts. Souvenez-vous donc de moi, ô mon Dieu ! pour le jour où vous viendrez manifester votre puissance et votre justice, où les palmes et les couronnes d'une main et les clefs de l'abîme de

l'autre, vous viendrez récompenser la fidélité de vos serviteurs, et faire éclater contre les méchants la rigueur de vos jugements. Servez-moi d'asile dans ce jour mémorable, où la nature entière dans la consternation et l'effroi, rendra gloire à son auteur par son bouleversement. Que pourrai-je alléguer pour ma justification, lorsque tout m'aura abandonné, que je me verrai délaissé de Dieu, des anges et des hommes? Ah! faites-moi trouver grâce devant vous, dans cette séparation des élus et des réprouvés, faites que séparé des boucs immondes, je trouve place à votre droite avec vos brebis fidèles: *Inter oves locum præsta*. Faites enfin que je mérite, par une vie pénitente, d'entendre de votre bouche cette sentence de consolation : Venez, les bénis de mon père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR L'ENFER.

Mortuus est dives et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI, 22.)

Le riche mourut et il eut l'enfer pour sépulcre.

Quel sort déplorable à la mort; le corps être porté dans la terre, où il devient la pâture des vers, et l'âme être ensevelie dans l'enfer où elle devient la proie des flammes! D'autres fois nous avons tâché de vous attirer à Dieu par l'espoir des récompenses éternelles que Dieu promet à ses fidèles serviteurs; nous venons aujourd'hui vous présenter un autre spectacle, celui des châtiments éternels destinés aux réprouvés. Nous ne devons pas vous laisser endormir dans une pernicieuse sécurité, nous devons venir troubler la fausse paix de vos consciences; Dieu nous demanderait compte de notre lâcheté et de notre silence ; si vous êtes insensibles aux biens que la religion vous fait espérer, soyez du moins touchés des maux que vous avez à craindre; nous venons vous tracer une faible ébauche des tourments destinés après cette vie aux méchants, aux impies et aux mauvais chrétiens; nous venons vous faire la peinture de ce que vous avez à appréhender, de ce que, si vous ne l'appréhendez pas aujourd'hui, vous éprouverez un jour; malheur à celui qui ne craindra pas; encore plus malheur à celui qui croira n'avoir rien à craindre! J'ai péché, dit l'impie, et quel mal m'en est-il arrivé? Insensé, tu as d'autant plus lieu de redouter la vengeance éternelle, que tu as joui de l'impunité dans cette vie! Sous un Dieu bon, mais juste, le pécheur peut rester quelque temps impuni, mais le péché ne saurait rester sans châtiments; celui qui a orné avec tant de magnificence un paradis pour les élus, n'aurait-il pas creusé un enfer pour les réprouvés? Dieu serait-il moins juste que les hommes qui, par le seul effet d'une raison bornée, ont porté des lois répressives du crime et décerné des châtiments contre les coupables? Il y a des peines pour les méchants après cette vie, c'est-à-dire un enfer; Dieu le doit à sa justice, il est l'équité suprême et essentielle; il le doit à sa sainteté, rien d'impur ne saurait l'approcher; il se doit donc à lui-même d'éloigner éternellement le pécheur de sa présence; il le doit à sa providence : que de crimes restent impunis sur la terre! les lois humaines ne les découvrent pas tous, elles n'atteignent pas tous les coupables: tout doit rentrer dans l'ordre après cette vie, et le vice qui n'a pas reçu son châtiment dans le monde, doit le recevoir dans l'autre. Il y a un enfer, c'est-à-dire un lieu de tourments pour les méchants; la raison seule nous découvre cette vérité; tous les peuples ont reconnu des peines après cette vie, c'est encore le cri journalier de la conscience. Quel est le libertin qui puisse pécher de sang froid; qui, quelque sécurité qu'il affecte au dehors, ose commettre sans remords quelque crime atroce, que sa conscience n'aiguillonne au milieu de ses déréglements, à qui elle ne fasse appréhender les supplices éternels dont Dieu le menace? C'est ainsi qu'il n'y a point d'impie, qui, en s'efforçant de se persuader qu'il n'y a point d'enfer, ne craigne cependant un enfer, et par là sert à se prouver à lui-même contre lui-même l'existence de ce lieu de supplice. Mais je parle à des fidèles éclairés des lumières de la foi, à qui je me contenterai d'expliquer cette vérité. Je demande donc en premier lieu ce que c'est que l'enfer, quels sont les tourments que les réprouvés y endurent? première réflexion. 2° Quels sont les caractères de ces tourments? c'est le sujet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que l'enfer? c'est un lieu creusé par la justice divine au centre de la terre, où les damnés payent et payeront éternellement la peine due à leurs crimes; c'est une prison ténébreuse où règne la confusion, l'horreur et le désespoir, à laquelle l'Evangile donne souvent le nom de ténèbres extérieures. Les élus sont noyés dans le ciel dans un océan de lumière, ils contemplent la lumière éternelle dans sa source; les réprouvés sont plongés, au contraire, dans un abîme de ténèbres, où ils ne sont éclairés que par la sombre lueur d'un feu qui ne fait qu'en augmenter l'horreur. Qu'est-ce que l'enfer? C'est l'assemblage de tous les maux sans mélange d'aucun bien, le centre de toutes les misères, des calamités et de tous les tourments, qu'une justice infinie jointe à une puissance sans bornes a préparés aux méchants; c'est en un mot le malheur suprême. Quelle est la nature des peines que les réprouvés y endurent? on les réduit à trois : 1° celle des sens ou la peine du feu; 2° celle du dam, ou la privation de la présence de Dieu; 3° celle du ver qui les ronge, ou des remords qui les déchirent. 1° La peine du feu, appelée autrement la peine des sens : l'Ecriture divine nous parle d'un feu qui précédera le Seigneur lorsqu'il viendra exercer sa justice et qui consumera ses adversaires, d'un feu préparé dans sa

fureur et qui brulera jusqu'au plus profond de l'enfer. Jésus-Christ dans la sentence qu'il prononcera contre les réprouvés les condamnera au feu éternel : or, une sentence doit être prise à la lettre, elle doit être conçue dans les termes les plus clairs et les plus précis ; il ne saurait y avoir de l'ambiguïté ou de la métaphore, surtout si nous considérons que c'est un juge infiniment éclairé qui la prononcera. Comment s'exprimera-t-il? allez, maudits, au feu éternel. Et afin, dit saint Augustin, que nous ne donnions pas aux paroles de Jésus-Christ une interprétation différente du sens naturel, que nous ne disions pas que le feu sera éternel, mais non la peine du feu éternelle, l'Evangile ajoute, les élus iront à la vie éternelle, et les méchants au supplice éternel pour brûler toujours : *Hi autem in supplicium æternum.* (*Matth.*, XXV, 46.)

Quel est ce cri de douleur que pousse le mauvais riche de l'Evangile, qui eut l'enfer pour tombeau au sortir de cette vie? *Je souffre, dit-il, d'étranges tourments dans cette flamme.* « *Crucior in hac flamma.* » (*Luc.*, XVI, 24.) Que demande-t-il ? une goutte d'eau seulement pour en tempérer les ardeurs et étancher sa soif. Père Abraham ! ayez compassion de moi, envoyez Lazare, et qu'il trempe seulement son doigt dans l'eau pour en faire tomber une goutte sur ma langue et la rafraîchir. Or, comment cette eau serait-elle un soulagement à sa peine, s'il ne ressentait en effet les ardeurs d'un feu qui le dévore?

Faisons ici un moment de réflexion sur cette peine. Peine du feu, peine la plus rigoureuse aux sens par sa nature ; c'est aussi la plus grande que les lois humaines réservent aux grands crimes ; peine la plus rigoureuse par les qualités et les propriétés de ce feu. C'est un feu allumé par la colère de Dieu, entretenu par son souffle, animé par les ardeurs de sa vengeance. Le feu de l'enfer est un feu bien différent de celui que nous connaissons sur la terre : celui-ci nous est donné par sa bonté, celui-là allumé par sa justice. Feu allumé par la justice de Dieu et entretenu par sa toute-puissance : il sera doué d'une activité merveilleuse pour tourmenter les réprouvés : *Veris sed miris modis cruciat*, dit saint Augustin; il nous tourmentera véritablement, mais merveilleusement. Quel prodige en effet que le feu agisse sur l'âme des réprouvés, c'est-à-dire, sur une substance simple et indivisible ; cependant, nous ne saurions en douter, c'est Jésus-Christ qui nous l'assure, et il ne met aucune différence entre le ver qui rongera l'âme des damnés et le feu qui les brûlera. Ce feu agira avec une activité merveilleuse sur le corps et sur l'âme, sur l'une et sur l'autre substance : Craignez, nous dit-il, non ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps, mais celui qui peut précipiter l'un et l'autre dans l'enfer ; le corps ayant été l'instrument de nos péchés sera associé aux tourments de l'âme après la résurrection générale : *Timete eum qui potest et corpus et animam perdere in gehennam.* (*Matth.*, X, 26.)

Feu allumé par la colère de Dieu, feu revêtu d'une activité merveilleuse par sa toute puissance, feu enfin doué d'une espèce d'intelligence par sa justice. Le feu de l'enfer proportionnera ses ardeurs au nombre et à la qualité de nos crimes; quoique le feu de l'enfer ait la même nature, il ne faut pas croire, dit saint Jean Chrysostome, qu'il agisse également sur tous les réprouvés; « Dieu lui donnera une espèce d'intelligence : *Deus intelligentiam dabit illi.* » Il discernera cet intempérant, ce voluptueux qui n'auront rien refusé à leurs sens, et il les tourmentera à raison de leurs coupables délices. Ministre de mes vengeances, proportionne tes ardeurs à leurs plaisirs criminels : *Quantum in deliciis fuit tantum date illi tormentum.* (*Apoc.*, XVIII, 17.) Il discernera ces yeux souillés par tant de mauvais regards, ces oreilles ouvertes à la médisance et à la calomnie, cette bouche profanée par tant de jurements, de blasphèmes ou de paroles impures, ces mains ouvertes à la fraude et à l'injustice, et il les punira par des peines proportionnées; il punira ces yeux en ne répandant qu'une lueur sombre qui ne laissera apercevoir que des objets remplis d'horreur, ces oreilles en ne leur faisant entendre que les cris du désespoir et les sifflements de la rage ; cette bouche en lui causant une soif dévorante. Les mains de l'avare et du détenteur du bien d'autrui, seront serrées par des liens de flamme; il punira ce cœur qui n'exhalait que la corruption, souillé par tant de désirs criminels et de projets iniques, en y répandant l'amertume et le fiel : *Deus intelligentiam dabit illi contorquere malos mirum in modum efficax.* 2° Peine que les réprouvés souffrent dans l'enfer, celle de la privation de la vue de Dieu, ou celle du *dam* : *Discedite* (*Matth.*, VII, 23) leur a dit le Seigneur; les voilà pour toujours chassés de sa présence, bannis du paradis des délices, dont celui où Adam fut créé ne fut que la figure; Adam, chassé du paradis terrestre après son péché, était la figure des réprouvés, exclus pour toujours du séjour des bienheureux. Nous ne pouvons comprendre dès cette vie toute la rigueur de cette peine, elle suffirait seule pour créer un enfer, dit saint Bernard. L'âme des réprouvés se portera continuellement vers Dieu ; elle le connaîtra, elle l'envisagera bien différemment de ce qu'elle faisait ici-bas; et elle en sera continuellement repoussée. Si vous connaissiez véritablement Dieu, vous pourriez juger de la douleur que causera à l'âme le malheur de l'avoir perdu, mais comme nous ne connaissons Dieu que faiblement dans cette vie, nous ne pouvons sentir qu'imparfaitement la douleur que causera cette perte à l'âme réprouvée. C'est lorsque l'âme sera dégagée de sa prison que Dieu se communiquera plus parfaitement à elle ; ses perfections adorables se développeront à ses regards dans tout leur éclat, et elles enflammeront la vivacité de ses désirs; elle en sen-

tira tout le prix et toute la beauté, et ne pourra s'empêcher d'en désirer vivement la possession; l'âme comprendra alors que comme Dieu était son principe, il devait être sa dernière fin; que venue de Dieu, elle devait retourner à lui, et elle ne pourra s'empêcher de tendre vers lui de toutes ses puissances, comme vers son centre et le bien suprême. Avec quelle activité un rocher détaché d'une haute montagne n'est-il pas entraîné par son propre poids vers le vallon qui l'attire? Avec quelle impétuosité un torrent débordé ne se précipite-t-il pas des lieux escarpés vers le lieu de son repos; telle est l'impétuosité avec laquelle l'âme réprouvée se portera sans cesse vers Dieu. Voyez-la dans une agitation perpétuelle, un penchant violent et invincible l'entraîne sans cesse vers Dieu, elle s'élève dans ses élans du milieu des brasiers ardents, elle prend son essor pour voler dans le sein de la Divinité dont elle était émanée; mais un bras invincible et tout-puissant la repousse sans cesse loin des célestes demeures, et lui oppose une barrière insurmontable. Mon fils, dit Abraham au mauvais riche, il y a un chaos immense qui nous sépare; nous ne pouvons plus passer dans vos régions, et vous ne pouvez plus quitter les vôtres pour passer jusqu'à nous; c'est la justice divine qui a posé ces limites que nous ne pouvons plus franchir : pleine d'un cruel désespoir, l'âme impuissante retombe dans le sein de ses tourments; elle se voit investie de flammes comme auparavant, elle cherche envain à s'en débarrasser par un nouvel effort, mais elles s'attachent à elles comme à leur proie et l'enchaînent malgré elle dans ce lieu de tourment; qui pourrait comprendre toute la rigueur de cette peine? Il n'est pas donné à un esprit borné de la concevoir, dit saint Bernard, ou d'en mesurer l'étendue; c'est une peine infinie, puisqu'étant la privation de Dieu, elle est aussi grande que Dieu est grand : *Hæc enim tanta pœna, quantum illi est.*

A la peine des sens, et de la privation de la vue de Dieu, se joint enfin dans l'enfer celle des remords qui rendent le réprouvé insupportable à lui-même, et servent d'aliment à sa fureur et à son désespoir. Le ver qui les ronge ne meurt point, c'est-à-dire que les péchés des réprouvés leur sont continuellement présents pour les tourmenter. L'âme continuellement repliée sur elle-même, sera contrainte de se voir et de se détester sans cesse : n'y eût-il qu'un seul péché mortel qu'eût commis le réprouvé, et pour lequel il eût été précipité dans ce lieu de tourments, il ne pourra en détourner la vue, et il se présentera sans cesse à lui sous la forme la plus hideuse. Que sera-ce des péchés de toute une vie, dont le poids et l'énormité nous accablera; il me semble entendre les réprouvés, répéter à Dieu ce langage de Job : *Vous voulez me consumer par la vue des péchés de ma jeunesse, je suis devenu insupportable à moi-même.* « *Factus sum mihimetipsi gravis.* » (*Job*, VII, 20.) *Pourquoi n'ôtez-vous pas mon péché?* « *Cur non tollis peccatum meum?* » (*Ibid.*, 21.) N'est-ce pas assez que mes péchés soient présents à vos yeux, ô grand Dieu, à ceux de votre justice, sans les rendre présents encore à mon esprit pour me tourmenter? Le réprouvé n'aura goûté les douceurs de ses plaisirs que successivement et par intervalles, mais il en dévorera l'amertume et le regret éternellement et à la fois.

Remords des péchés qu'il aura commis et des grâces dont il aura abusé; le réprouvé pensera malgré lui à tous les moyens de salut que Dieu lui aura fournis, à toutes les ressources qu'il aurait pu trouver dans sa miséricorde; il sentira qu'il lui en aurait bien moins coûté pour se sauver que pour se perdre; qu'il ne tenait qu'à lui de profiter de tant de grâces que Dieu lui avait faites, et de celles qu'il lui avait préparées dans sa miséricorde, s'il avait été fidèle aux grâces reçues. Le fruit de la mort d'un Dieu, le prix de ses souffrances et de son sang, les sacrements établis pour sa justification, tous les prodiges de la tendresse s'offriront à lui, et il sera déchiré d'un cruel remords de n'en avoir pas profité; il embrassera du même regard les délices du ciel et les horreurs de l'enfer, sans pouvoir détourner la pensée de ce contraste affreux; il fera la comparaison de son état avec celui des saints, comme le mauvais riche, qui voyait de loin le sein d'Abraham ouvert et le Lazare qui s'y reposait : *Vidit Abraham a longe* (*Luc.*, XVI, 23); il portera ses regards vers la cité sainte, il verra la magnificence qui l'orne, la lumière qui l'embellit, le torrent de volupté qui l'inonde; ce sont là, dira-t-il, ceux que nous avons autrefois tournés en dérision dans le monde. Leur sagesse nous paraissait une folie; les voilà placés aujourd'hui au rang des enfants de Dieu, ils environnent son trône jour et nuit, ils célèbrent ses louanges dans le sein de la paix et de la félicité : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et itner sanctos sors illorum est.* (*Sap.*, V, 5.) Ils habitent la lumière inaccessible, et tu n'as pour partage que l'horreur des ténèbres; ils sont dans la société des saints, et tu es dans celle des démons; ils nagent dans le torrent des délices, et tu es dévoué aux ardeurs inexprimables d'un feu vengeur; à cette vue, nous dit l'Ecriture, le réprouvé frémira de rage et de désespoir : *Dentibus suis fremet et tabescet.* (*Psal.*, CXI, 10.) C'est alors que s'accomplira cet autre oracle de l'Evangile, il y aura des pleurs et des grincements de dents, lorsque vous verrez qu'Abraham, Isaac et Jacob, et tous les prophètes seront dans le royaume de Dieu, et que *vous autres vous serez chassés dehors :* « *Vos autem expelli foras.* » (*Luc.*, XIII, 28.)

Ce qui achèvera de mettre le comble à ses remords, c'est la frivolité des plaisirs qu'il avait recherchés avec tant d'empressement sur la terre : pourquoi suis-je tombé dans cet abîme de maux, se dira-t-il à lui-même, pour une satisfaction d'un moment, pour des plaisirs toujours empoisonnés d'amertumes, pour un intérêt vil et méprisable,

pour suivre des passions qui ont fait mon tourment; je me suis rendu malheureux pendant ma vie, pour me rendre malheureux après ma mort; je me suis rendu malheureux dans le temps, pour me rendre malheureux dans l'éternité!

Telle est la nature des tourments que les réprouvés souffrent dans l'enfer; voyons quels en sont les caractères. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque terrible que soit le genre des peines auxquelles les réprouvés sont en proie dans l'enfer, la manière dont ils les souffrent l'est encore davantage: ce sont des tourments universels qu'ils endurent, et ils souffrent sans consolation; ce n'est donc pas sans raison que j'ai appelé l'enfer, *le malheur suprême*.

Quelque malheureux qu'on puisse être sur la terre, on ne voit personne qui souffre de tous les côtés, ou du moins à qui il ne reste quelque consolation qui vienne adoucir ses maux; est-on malade, il est rare que tous les membres soient également affectés; il y a du moins quelque relâche, de l'intervalle dans les douleurs, et si la violence du mal ne se ralentit point, on a l'espérance que la mort viendra terminer nos souffrances. Dans les accidents les plus fâcheux de la vie, on n'est jamais dénué de toute consolation. A-t-on fait une perte considérable? on peut espérer de la réparer, on se console du moins en quelque manière par la considération qu'on n'a pas tout perdu; on trouve des personnes qui compatissent à notre situation, et si on n'a aucune ressource à attendre des hommes, on peut du moins chercher sa consolation en Dieu qui nous frappe et qui nous guérit, nous abaisse et nous relève. Il n'en est point de même dans l'enfer; tous les maux fondent à la fois sur les réprouvés; ses peines sont universelles et sans consolation.

Universelles: il n'y aura aucune partie de son corps qui soit épargnée; le feu qui le brûle agira sur tous ses sens, le tourmentera dans tous ses membres, il pénétrera jusque dans la moelle de ses os, et il le tourmentera sans relâche; le feu de la terre consume le bois qui lui sert d'aliment, mais dans l'enfer le réprouvé servira éternellement d'aliment au feu sans en être consumé; le feu qui le brûle le brûlera sans altération, sans dissolution d'aucune de ses parties, d'aucune de ses substances; c'est dans ce sens que les réprouvés sont appelés dans l'Ecriture une victime salée par le feu qui les conservera au lieu de les détruire: *Omnis enim igne salietur et omnis victima sale salietur.* (*Marc.*, IX, 48.) Dans l'enfer tout est tourment et tout est vie; l'excès des tourments, loin d'amener la langueur et d'affaiblir les forces, ne fera que les ranimer pour augmenter les supplices et suffire aux peines.

Souffrances universelles, pour le corps et pour l'âme; le réprouvé souffre dans toutes ses puissances, dans toutes ses facultés; l'esprit, la mémoire, l'entendement, la volonté; il souffre dans son esprit qui lui représente les perfections divines, vers lesquelles il se porte par un penchant invincible qui ne peut être satisfait; il souffre dans sa mémoire par le souvenir de ses péchés et des plaisirs qu'il a goûtés dans le monde. Ces plaisirs, ces biens lui ont échappé pour toujours; il ne lui en reste qu'un souvenir amer et accablant, c'est dans ce sens qu'Abraham disait au riche de l'Evangile: *Rappelle-toi que tu as reçu des biens pendant ta vie*: « *Recepisti bona in vita tua.* » (*Luc.*, XVI, 25.) Il souffre encore par son entendement dans la comparaison continuelle qu'il fait des douceurs célestes qu'il aurait pu mériter avec les tourments qu'il endure, et par là, il unit sans cesse ce sentiment de la plus profonde misère avec l'idée distincte du plus grand bonheur; enfin il souffre dans sa volonté les plus cruelles contradictions; il ne peut ni s'approcher de ce qu'il aime, ni s'éloigner de ce qu'il abhorre, il ne voudra jamais ce que Dieu voudra toujours, et il voudra toujours ce que Dieu ne voudra jamais. *Pourquoi m'avez vous mis dans un état contraire à vous*? pourra-t-il dire au Seigneur: *Quare posuisti me contrarium tibi?* (*Job*, VII, 20.) Sa volonté aura été en contradiction avec celle de Dieu en ce monde, et elle le sera dans l'autre: le réprouvé sera encore en contradiction avec lui-même, il haïra toujours ce qu'il voudrait aimer, et il aimera toujours ce qu'il voudrait haïr, telle sera la punition de la volonté désordonnée dans laquelle il aura vécu; il y persévérera pour son supplice; la mort n'aura fait que l'y fixer pour toujours; il aura vécu contraire à l'ordre, et il y sera éternellement contraire; c'est ainsi que pour venger la justice divine des outrages du réprouvé, à un dérèglement passager, succédera un désordre et un dérèglement éternels.

Souffrances universelles, ai-je dit, et souffrances sans consolation; et d'où pourrait-il recevoir quelque consolation? Ce ne pourrait-être que du côté de Dieu ou de lui-même, ou du côté de ses frères ou enfin de l'avenir; or, il souffre sans consolation sous tous ces rapports; s'il lève les yeux vers le ciel, il n'y voit qu'un juge irrité, armé de verges, qui le poursuivra avec une rigueur implacable, qu'aucune larme n'attendrira jamais, qu'aucun supplice ne saurait apaiser ni satisfaire; mon bras ne se ralentira point, il ne cessera de s'appesantir sur eux, et mon œil les verra à jamais sans pitié: *Non parcet oculus meus, nec miserebor.* (*Ezech.*, VIII, 18.) Il n'aperçoit plus en lui, ni son Dieu, ni son père, ces noms si consolants ne pourront plus être dans sa bouche; le réprouvé n'aura pas même la consolation de pouvoir dire, *mon Dieu*, dans l'enfer. Je ne serai plus leur Dieu, et ils ne seront plus mon peuple.

Si le réprouvé abaisse ses regards sur lui-même, bien loin d'y trouver un sujet de consolation, sa conscience ne fait au contraire qu'accroître par son témoignage sa douleur

et son désespoir; elle lui reproche assez la justice de sa réprobation; elle l'avertit qu'il n'a que trop mérité les tourments qu'il endure. Ce serait en quelque sorte un adoucissement à ses maux, s'il avait à se plaindre de Dieu, et s'il avait lieu d'accuser d'excès la rigueur qu'il exerce contre lui; il ne pourra jamais s'empêcher de l'accuser et de se plaindre; mais il sentira en même temps que ses plaintes sont déraisonnables, ses blasphèmes injustes; ainsi en blasphémant sans cesse la justice divine, il ne pourra en même temps s'empêcher de la reconnaître, et il lui servira malgré lui de trophée.

Chercherait-il quelque consolation dans ses frères, ses amis, ses proches, ils ne font aussi qu'ajouter à sa douleur; s'il tourne ses regards sur ce qui l'environne, il n'aperçoit que des démons acharnés à le tourmenter, des damnés qui s'entredéchirent, qui se provoquent continuellement avec les convulsions de la rage; leurs cris sont ceux de l'horreur et du désespoir, ce sont des blasphèmes qu'ils poussent, des imprécations qu'ils vomissent contre Dieu, contre les démons, contre les auteurs de leurs maux, contre eux-mêmes; c'est l'enfant qui maudit le père de lui avoir donné le jour; c'est la mère qui déteste sa malheureuse fécondité, c'est l'épouse qui lance des anathèmes contre l'époux, l'ami, contre son compagnon: ô justice de Dieu que vous êtes incompréhensible! comme s'il ne suffisait pas aux réprouvés de leurs propres maux, vous les faites servir de victimes et d'instruments à votre vengeance, et vous permettez qu'ils se tourmentent réciproquement entre eux, et qu'ils ajoutent mutuellement à leur supplice.

Enfin, s'il porte ses regards sur l'avenir, cette vue ne fait que mettre le comble à son désespoir; en sorte que la prévoyance de l'avenir qui nous console si souvent dans les maux de cette vie et qui pourrait seule le rassurer, lui est encore plus funeste que le sentiment du présent: il s'efforce en vain de dérober à sa pensée la durée de son supplice, la justice divine met toujours sous ses yeux cette image terrible de l'éternité. Il voit que ces maux ont commencé pour ne finir jamais, qu'il ne peut espérer ni de diminution, ni d'intervalle, ni de terme à ses peines, que ses supplices sans bornes dans leur étendue, le seront encore dans leur durée. L'éternité tout entière se développe, pour ainsi dire, à ses regards, il en sonde les abîmes sans fond, il en embrasse la succession constante et indéterminable, il prévoit tous les soupirs qu'il aura à pousser, toutes les larmes qu'il versera, sans que son sort éprouve aucun changement; il calcule, pour ainsi dire, les milliers de siècles, qui, après s'être écoulés, laisseront le même intervalle entre le commencement et la fin de ses peines; en sorte qu'à chaque instant, il porte le poids accablant de l'éternité; il souffre en quelque sorte les tourments de l'éternité tout entière.

Faut-il s'étonner si les réprouvés maudissent à chaque moment leur existence; s'ils souhaitent de n'avoir jamais reçu l'être; s'ils conjurent sans cesse le Seigneur de le leur ôter et de les anéantir; mais en vain ils invoqueront la mort, elle ne leur répondra point; ils l'appelleront, et elle fuira loin d'eux: *Mors fugiet ab eis.* (*Apoc.*, IX, 6.) Il n'est plus pour eux de moyens d'échapper à la vengeance de Dieu qui les poursuit; le feu qui les brûle ne s'éteindra point, et le ver qui les ronge ne mourra point: *Vermis eorum non moritur, ignis non exstinguitur* (*Marc.*, IX, 43), *toujours, jamais.* Cette cruelle perspective les occupe sans relâche; toujours brûler dans un étang de feu sans espérer de passer jamais au lieu de rafraîchissement et de paix; toujours plongé dans l'horreur des ténèbres, sans jamais passer au séjour de la clarté céleste; toujours dans la société des démons, sans jamais être admis à celle de Dieu et des bienheureux; un feu éternel, une gêne éternelle, une société éternelle avec les démons, une rage éternelle, un désespoir éternel. Le mauvais riche dit aujourd'hui ce qu'il disait du temps de Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis dix-huit siècles. *Ah! que je souffre d'horribles tourments au milieu de ces flammes*: «*Crucior in hac flamma*,» et il le dira après autant de siècles que notre imagination peut en rassembler. Il demande encore aujourd'hui inutilement cette goutte d'eau, qui lui fut refusée dès le commencement pour le rafraîchir. La raison en est, que le règne de la miséricorde est passé pour toujours, et que celui de la justice a commencé pour ne finir jamais.

Voilà, mes très-chers frères, ce que la foi nous enseigne au sujet des peines de l'autre vie, au sujet de l'enfer; croyez-vous ces vérités ou ne les croyez-vous pas? Si vous les croyez, il est incompréhensible que vous viviez comme vous vivez; si vous ne les croyez pas: « Ah! malheur à vous, vous dirai-je avec saint Jean Chrysostome, si vous attendez pour croire à un enfer d'en éprouver les peines. *Væ! vobis quibus hæc experienda sunt prius quam credenda.* » Demanderiez-vous, comme les juifs, des miracles pour croire? Eh quoi! mes frères, est-il besoin de ressusciter des morts, de vous faire apparaître des spectres pour croire? ne vous avons-nous pas fait, d'après l'Evangile, la peinture des tourments du mauvais riche, n'avez-vous pas entendu les cris de son désespoir? Ils ont Moïse et les prophètes, nous dit notre divin Maître, et si leur témoignage ne leur suffit pas, ils ne croiraient pas mieux, ils ne seraient pas plus touchés et convertis, quand même un mort ressusciterait.

Quelles conséquences devez-vous tirer de ces vérités. 1° Il y a un enfer, et combien de fois ne l'ai-je pas mérité? Combien de péchés mortels faut-il pour mériter l'enfer? il n'en faut qu'un seul. Qu'est-ce que le péché mortel? C'est celui qui nous fait perdre la grâce sanctifiante et qui nous mérite l'enfer. Or, combien de péchés mor

tels n'ai-je pas commis durant ma vie? S'il est un enfer pour les impudiques, n'ai-je pas mérité cet enfer? Pour les parjures, n'ai-je pas mérité cet enfer? Pour les injustes, les usurpateurs du bien d'autrui, les vindicatifs, n'ai-je pas mérité cet enfer? J'ai tant de fois mérité l'enfer! 2° Je puis mourir à chaque instant, et être précipité dans ce lieu de tourments; combien Dieu n'en a-t-il pas précipité au sortir de la table, du lit, qui étaient moins coupables que moi! ils n'avaient peut-être à se reprocher qu'une faute mortelle, et j'en ai commis tous les jours de ma vie; ils n'avaient abusé que d'une seule grâce, et j'insulte, hélas! Seigneur, à votre patience depuis tant d'années! Ils y ont été précipités peut-être pour un seul péché de pensée comme les premiers anges, pour un désir injuste et criminel, et j'ai commis les actions les plus détestables; Dieu ne leur a pas donné le temps de faire pénitence, et Dieu m'attend depuis si longtemps pour me convertir! quelle bonté de la part de Dieu à mon égard, quelle sévérité envers eux! Pour que tout fût dans l'ordre, ils devraient être à ma place; ils seraient de grands pénitents, ils seraient des saints, et je mène la vie d'un réprouvé.

3° Où en serais-je maintenant, si Dieu n'eût consulté que sa justice à mon égard? J'éprouverais en ce moment les tourments dont on vient de me faire la peinture, l'ardeur de ce feu, l'horreur de cette prison, la violence de cette gêne, l'amertume de ces remords, la fureur impuissante de ce désespoir, les convulsions de cette rage; Dieu ne m'a point traité selon mes mérites; sa miséricorde m'offre encore des ressources assurées, dont il ne tient qu'à moi de profiter; elle me tend une main favorable pour m'arracher au précipice vers lequel je cours avec une espèce d'acharnement; serai-je moins sensible à ma perte que ne l'est Dieu lui-même? Suis-je nécessaire à son bonheur, ou mon malheur doit-il faire le sien? N'est-il pas temps de faire quelques réflexions sur mon sort, aujourd'hui qu'elles peuvent m'être salutaires? Veux-je m'exposer à des réflexions superflues, à des regrets à jamais inutiles dans l'enfer, puisqu'il n'y a plus de rédemption ni de grâce à espérer dans ce lieu de tourments? *In inferno nulla est redemptio.*

Eh! mes frères, usez ici de votre prudence ordinaire; regardez attentivement autour de vous, voyez les misères qui vous environnent de toute part; n'est-ce pas assez des maux que vous souffrez dans cette misérable vie, des calamités auxquelles elle est exposée, des chagrins qui la consument, des soucis qui la rongent, des amertumes dont elle est abreuvée, des douleurs qui l'accompagnent, des travaux qui la fatiguent? Assez malheureux que vous êtes pour la plupart dans ce monde, voudriez-vous vous rendre malheureux pour l'éternité? Après des maux passagers, vous exposerez-vous tranquillement à des maux infinis et éternels? N'avez-vous pas assez longtemps vécu dans l'inimitié de Dieu! Voulez-vous lui jurer une haine éternelle et vous condamner à porter éternellement le poids de sa colère? Ah! plutôt, jetez-vous entre les bras de sa miséricorde avant que le règne de sa justice arrive. Oui, mon Dieu, si j'ai été jusqu'ici trop lâche pour vous aimer, je veux au moins commencer à m'aimer véritablement moi-même; si je suis encore trop faible pour vous aimer par rapport à vous, je veux vous aimer par rapport à moi; je commencerai du moins à vous craindre, et à redouter la rigueur de votre justice. O, crainte salutaire, qui êtes le commencement de la sagesse! pénétrez le cœur de tant de pécheurs qui m'écoutent, imprimez leur un sincère et efficace repentir de leurs fautes, qui les porte à quitter leurs péchés, à expier leurs péchés; heureux si Dieu nous donne le temps d'éteindre par nos larmes l'ardeur des feux éternels que nous avons trop mérités. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR L'ÉTERNITÉ.

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. (*Matth.*, XXV, 41.)

Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.

C'est la sentence que le souverain Juge prononcera contre les réprouvés. Retirez-vous de moi. Les voilà bannis pour toujours de la présence de Dieu, exclus du paradis de délices: allez au feu, voilà la peine à laquelle ils seront condamnés. *Æternum*, voilà sa durée. A peine la sentence est-elle prononcée, qu'elle reçoit son exécution; leurs supplices commencent alors pour ne finir jamais.

Il est donc vrai, impies, chrétiens endurcis qui vieillissez dans le mal, que vos crimes, vos désordres ne resteront pas toujours impunis, et que l'abîme des vengeances s'ouvrira un jour pour vous engloutir à jamais. Vous pouvez espérer de jouir de l'impunité pendant le court espace de la vie présente, tout au plus, parce que Dieu est patient, et vous attend à la pénitence; mais vous n'échapperez pas à sa justice et à une éternité pour vous punir. Vos satisfactions, vos plaisirs, vos dérèglements seront de courte durée; mais vos regrets, vos châtiments ne passeront pas. Quelques instants pour goûter les plaisirs de la terre, et une éternité de tourments pour les expier. Insensés que nous sommes! on ne s'occupe que du temps, on ne pense qu'à jouir du temps, et l'éternité se prépare à nous recevoir, elle s'avance à grands pas; nous sommes sur les bords de l'abîme: *Ad littus æternitatis*, et nous n'y pensons point. En deux mots, et c'est ici mon dessein: il y a une éternité que nous devons croire, c'est le sujet de ma première partie. Il y a une éternité que nous devons méditer, c'est le sujet de ma seconde réflexion.

Il y a une éternité que nous devons croire, la nature de notre âme, la révélation et la

foi, la raison elle-même nous démontrent cette vérité, nous prouvent une éternité. Qu'est-ce que notre âme? C'est cet être qui pense en nous, qui raisonne, qui réfléchit, qui médite, qui combine, qui est capable de connaître, d'aimer et d'approfondir. Qu'est-ce que notre âme? C'est cette substance intellectuelle, cet esprit qui nous anime, que Dieu a uni à notre corps, en le formant, par des nœuds inexplicables, dont il ne doit être séparé qu'à la mort, encore n'est-ce que pour un temps et pour se réunir à lui pendant l'éternité. Pourquoi notre âme est-elle immortelle? Parce qu'en la créant à son image et à sa ressemblance, Dieu l'a douée de ses prérogatives, elle est une émanation de la divinité. Or, comme le corps qui a été tiré de la terre doit y retourner, ainsi notre âme, qui vient de Dieu, est faite pour retourner dans le sein de Dieu, dont elle est émanée : *Antequam revertatur pulvis in terram suam unde erat, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* (*Eccli.*, XII, 7.) En un mot, notre âme est immortelle, parce que son origine est la divinité; son essence la spiritualité, et par conséquent sa durée est l'immortalité. Dieu pouvait ne pas la tirer du néant; mais une fois qu'elle en est sortie, elle ne peut plus y rentrer. Elle n'a pas été pendant l'éternité qui a précédé son existence, mais elle subsistera pendant toute l'éternité qui la suivra ; elle n'est pas comme Dieu, qui n'a pas eu de commencement, mais comme lui elle n'aura jamais de fin. C'est cette prérogative que lui assure le Saint-Esprit, lorsqu'il dit dans le livre de la Sagesse, que Dieu a créé l'homme indestructible, parce qu'il l'a créé à son image et à sa ressemblance : *Creavit Deus hominem inexterminabilem, et ad imaginem similitudinis suæ fecit illum.* (*Sap.*, II, 23.)

La nature de notre âme nous prouve donc une éternité, la révélation nous l'atteste encore. Qu'est-ce que cette vie éternelle que nous faisons profession de croire, sinon la vie de l'éternité? D'où vient que les divines Ecritures nous parlent si souvent d'années éternelles, d'un royaume éternel, de portes éternelles, de collines éternelles? *J'ai eu les années éternelles présentes à mon esprit*, dit le Prophète-Roi, *et cette vue a tellement jeté le trouble dans mon âme qu'elle m'a ôté l'usage de la parole: « Annos æternos in mente habui, turbatus sum et non sum locutus. »* (*Psal.* LXXVI, 4, 5.) Ecoutons le prophète Daniel : *Ceux qui dorment dans la poussière du tombeau ressusciteront, les uns pour une vie éternelle, et les autres pour subir une confusion et un opprobre qui ne s'effaceront jamais : « Evigilabunt alii in vitam æternam, alii in opprobrium, ut videant semper. »* (*Dan.*, XII, 2.)

Ce qui ne laisse aucun doute sur cette vérité, c'est la teneur de la sentence que Dieu prononcera au dernier jour contre les réprouvés. *Allez*, leur dira-t-il, *au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.* (*Matth.*, XXV, 41.) Une sentence doit se prendre à la lettre, surtout si nous considérons que c'est un juge infiniment éclairé qui la prononcera.

La raison nous démontre encore cette vérité. N'est-il pas vrai que nous sentons en nous-mêmes un penchant invincible à la félicité? Mais le bonheur que nous cherchons ne saurait se trouver dans les créatures; elles ne sauraient remplir la vaste capacité de notre cœur et nous procurer une félicité parfaite. Ce n'est pas sur la terre, où tout est fragile et périssable, que nous pouvons trouver cette félicité après laquelle nous soupirons; ce n'est que dans le ciel que nous pouvons espérer de trouver ce bonheur accompli pour lequel nous sommes faits. Or, un bonheur ne saurait être parfait s'il n'est éternel. Un bonheur qui devrait finir affligerait l'âme par le sentiment qu'il doit finir un jour, et ce sentiment serait d'autant plus amer à l'âme qui l'aurait conçu que ce bonheur serait plus parfait et plus accompli. Il est donc de l'essence du bonheur céleste d'être éternel, de devoir durer toujours.

S'il y a une félicité éternelle pour les élus dans l'autre vie, il doit donc y avoir aussi des peines éternelles pour les réprouvés dans l'enfer, la sainteté infinie de Dieu et sa justice infinie l'exigent.

Dieu, étant infiniment saint, hait essentiellement le péché, et s'il cessait de le haïr, il cesserait d'être Dieu ; il doit donc à son infinie sainteté d'éloigner pour toujours de lui une créature rebelle et criminelle, de la reléguer éternellement hors de sa présence, puisque rien d'impur ni de souillé ne saurait approcher de lui ; et s'il y avait un instant où le pécheur pût habiter avec lui, il cesserait d'être Dieu ; puisque Dieu est essentiellement opposé au péché et qu'il ne pourra jamais l'envisager que pour décharger sur lui sa justice et son indignation.

C'est à sa justice que Dieu doit encore une éternité. Mais quoi, me direz-vous, n'est-il pas opposé à la bonté et à la justice divine de punir des péchés qui n'ont duré qu'un instant par des supplices sans fin? Non, sans doute, vous répondrai-je; le péché, renfermant une malice et une ingratitude infinies, doit être puni par des supplices proportionnés et par conséquent infinis. N'a-t-il pas fallu pour l'expier une victime infinie? La rançon que Jésus-Christ a payée pour nous sur la croix en versant tout son sang et en mourant pour nous, n'est-elle pas d'une valeur infinie? Or, comme ceux qui auront profité de ce sang méritent une rédemption éternelle, n'est-il pas juste aussi que ceux qui en auront abusé, qui l'auront foulé aux pieds, soient dévoués à des tourments éternels?

D'ailleurs, la justice humaine, qui n'est qu'un faible écoulement de celle de Dieu et toujours imparfaite, la justice humaine ne punit-elle pas certains crimes par des peines en quelque façon infinies, dit saint Grégoire? Ne voit-on pas pour certains délits les lois humaines prononcer la peine d'un bannissement perpétuel? Ceux qui se rendent

coupables d'homicide, d'assassinat, ne sont-ils pas condamnés à la peine de mort? Or, les suites de ces deux peines ne sont-elles pas irréparables? Pourra-t-on jamais rendre le bienfait de la vie à celui à qui on l'a ôtée? L'autre n'est-il pas retranché pour toujours de la société dans l'endroit où il l'a violée?

La raison nous dicte donc qu'il est de la justice de Dieu de punir le péché par des peines proportionnées à sa grièveté et à sa malice. Or le péché renferme une malice et une ingratitude infinies. Dieu étant infiniment grand, la malice du pécheur, qui outrage sa divine majesté, est infiniment grande; d'un autre côté, Dieu étant infiniment bon, l'ingratitude du pécheur, qui abuse de ses bienfaits, qui ose les tourner contre son divin bienfaiteur et qui ne s'en sert que pour l'outrager avec plus de licence; cette ingratitude est inconcevable et ne peut se mesurer: donc elle mérite aussi une punition et des châtiments infinis. D'un autre côté, l'homme, étant une créature bornée, n'est pas susceptible de supplices infinis; il faut donc que les supplices, ne pouvant être infinis dans leur étendue, le soient par leur durée pour être proportionnés à l'offense; ils doivent l'être en quelque façon par leur éternité. Vous êtes juste, Seigneur, et vos voies sont remplies de sagesse, de vérité et d'équité, ô Roi des siècles! *Justæ et veræ sunt viæ tuæ, ô Rex sæculorum!* (*Apoc.*, XV, 3.)

Il est encore une autre raison qu'apporte saint Augustin, pour prouver que les supplices des réprouvés doivent être sans fin, et que Dieu le doit à sa justice. Le pécheur, dit ce Père, aurait voulu toujours vivre pour toujours pécher. Il aurait voulu toujours jouir des satisfactions du péché, il sera mort avec cette affection au péché, et la mort n'aura fait qu'y fixer irrévocablement sa volonté. Il persévérera donc éternellement dans sa malice et dans sa révolte; éternellement il sera donc un objet d'aversion aux yeux de Dieu et celui de sa colère. Dieu ne cessera donc de poursuivre en lui son péché, puisque sous un Dieu juste et saint, il ne pourra jamais y avoir de moment où la malice du péché demeure impunie et où la justice de Dieu n'exerce ses droits sur le pécheur.

Enfin, c'est le témoignage de notre conscience qui atteste cette vérité; nous en trouvons le sentiment gravé dans nos cœurs, et ce sentiment est aussi ancien et aussi répandu que le genre humain. Tous les peuples ont reconnu des peines et des récompenses après cette vie, des peines et des récompenses éternelles; or, d'où vient un sentiment si répandu, sinon du doigt de Dieu qui l'y a gravé? Il y a une éternité que nous devons croire. Ce n'est pas tout; il y a une éternité qu'il nous importe de méditer.

SECONDE PARTIE.

Que l'homme qui croit à une éternité, qui fait profession d'attendre une éternité, vive cependant comme s'il n'y avait point d'éternité à craindre ou à espérer, c'est là un aveuglement aussi incompréhensible que l'éternité même. Voulons-nous bien vivre, méditons souvent l'éternité. D'abord nous devons tous penser à l'alternative cruelle de deux éternités. 2° Le juste doit méditer une éternité bienheureuse, et le pécheur une éternité malheureuse.

1°. Nous devons tous penser à la cruelle alternative de deux éternités, pour nous engager à bien vivre. Il y a deux éternités, une éternité bienheureuse et une éternité infiniment malheureuse. Sera-t-elle bienheureuse pour nous, ou sera-t-elle malheureuse? C'est suivant mes mérites, ou mes démérites, le bien ou le mal que j'aurai fait pendant la vie; suivant l'état où la mort me trouvera. Elle peut me surprendre à chaque instant; si je meurs en état de grâce je serai éternellement heureux; si la mort me surprend en état de péché mortel, je serai réprouvé pour l'éternité. Quel est l'état où la mort me trouvera? Terrible incertitude! c'est ce qui faisait trembler les plus saints; ils ne savaient pas s'ils étaient dignes d'amour ou de haine, ils opéraient leur salut avec crainte et tremblement.

Il y a deux éternités bien opposées, et je marche entre ces deux éternités. L'arbre demeurera éternellement du côté où il sera tombé. S'il tombe du côté du midi, il demeurera éternellement du côté du midi, s'il tombe du côté du septentrion, il y demeurera éternellement.

S'il n'y avait qu'une éternité, je n'aurais pas tant à craindre. S'il n'y avait que l'éternité du ciel, je pourrais espérer de me consoler de l'avoir perdue; quoique cependant, ô mon Dieu! peut-on vous bien apprécier, connaître vos divines amabilités, vos divines perfections infinies, et se persuader qu'on sera insensible au malheur de vous avoir perdu? Eh! que peut-on trouver hors de vous que misère, qu'affliction extrême; vous, qui êtes la source de tous les biens, hors duquel on ne trouve que toute sorte de maux? Il pourrait cependant y avoir des hommes assez aveugles, assez endurcis pour croire pouvoir se consoler de cette perte. On vient à bout d'oublier avec le temps la perte la plus considérable, de se consoler de la plus cruelle disgrâce; le chagrin le plus cuisant se ralentit, et perd de son amertume par la patience à le supporter. S'il n'y avait donc qu'une éternité bienheureuse, on ne s'exposerait qu'à la perdre, et notre malheur semblerait ne devoir pas être si grand.

Si d'une autre part il n'y avait que l'éternité de l'enfer à craindre, notre croyance ne serait pas si désespérante et il y aurait un tourment de moins dans ce lieu de supplice, qui serait le regret d'avoir perdu un bonheur infini par sa faute, regret qui consume les réprouvés et leur cause un cruel désespoir. Car je vous le demande, nos très-chers frères, quel est un des principaux tourments des damnés dans l'enfer? N'est-ce pas la privation de la vue de Dieu qui se fait sentir si vivement à l'âme, ou la peine du dam,

comme l'appellent les théologiens? N'est-ce pas la comparaison qu'ils font du bonheur céleste, dont ils se sentent exclus par leur faute, avec les supplices qu'ils endurent? Ainsi s'il n'y avait pas deux éternités, il y aurait un supplice de moins pour les damnés, c'est celui du ver rongeur dont l'Evangile fait mention. *Le ver qui les ronge ne meurt pas.* « *Vermis eorum non moritur.* » (*Marc.*, IX, 43, 45.) Mais il n'y a pas une éternité seule; il y en a deux. Non-seulement on s'expose à perdre un bien infini, mais à encourir le plus grand de tous les maux, un mal infini et éternel.

Voilà le premier sujet de nos réflexions; peut-on avoir une véritable sagesse et ne pas méditer les résultats d'une alternative du sort qui nous attend. J'ai ajouté que le juste pour s'exciter à la ferveur et à la persévérance, doit méditer souvent une éternité bienheureuse. N'est-ce pas en effet la pensée d'une bienheureuse éternité qui a soutenu tant de saints dans leur course pénible? N'est-ce pas cette salutaire pensée qui a soutenu tant de martyrs sur les échafauds, tant de solitaires dans les déserts, qui soutient encore tant de saintes vierges, tant de saints pénitents dans les austérités du cloître? Voyez les traiter durement leur corps, l'exténuer par les jeûnes et les macérations, mettre en fuite le démon, se consumer par les flammes de l'amour divin, comme des victimes toutes prêtes à s'immoler à sa gloire, et cela, armés de cette pensée: une éternité de bonheur m'attend. Est-il rien de plus capable de nous animer au service de Dieu que cette pensée? Une éternité de bonheur m'attend. Oui, âmes justes qui savez que vous travaillez pour un Dieu fidèle à ses promesses, dites vous souvent à vous mêmes: Une éternité de bonheur m'attend. Que sont les combats que j'ai à soutenir, les privations que je m'impose; les tribulations que j'endure, en comparaison de ce poids immense de gloire et de félicité qui m'est réservé dans l'autre vie? Quand Dieu demanderait de moi des sacrifices plus pénibles, quand je devrais passer toute ma vie dans les travaux de la pénitence et les plus rudes austérités; qu'est ce que la vie la plus longue en comparaison de l'éternité? Une éternité m'attend, je posséderai un bonheur que rien ne pourra me ravir, qui durera autant que celui de Dieu même. Les siècles passeront, mais mon bonheur ne passera point; après un million de siècles, après autant de siècles que mon imagination peut en rassembler, mon bonheur recommencera encore toujours ancien et toujours nouveau, et il recommencera pour ne finir jamais.

Saurai-je trop faire pour me rendre digne d'une telle félicité? Il y a une éternité bienheureuse qui m'attend. Est-il de tentation que cette considération ne doive me faire vaincre, d'obstacle qu'elle ne doive me faire surmonter, de difficulté qu'elle n'aplanisse, de travaux qu'elle n'adoucisse? Il y a une éternité bienheureuse qui m'attend. Eternellement je verrai Dieu, je le verrai, je le posséderai. Après l'avoir aimé sur la terre, après qu'il aura été l'objet de mon amour et de mes soupirs, je lui serai uni pour toujours. Il aura été le Dieu de mon cœur et mon partage dans le temps; il le sera dans l'éternité.

Eternellement, sans interruption, sans cessation, sans fin. Or, que demande Dieu pour me rendre digne d'un pareil sort? Que je le serve pendant le cours si rapide d'une vie courte et fragile qui peut m'être ravie à chaque instant; pendant trente ans, vingt ans, dix ans? Hélas! peut-être bien encore je ne suis pas assuré de vivre un an, un mois, un seul jour. Mais, fût-ce pendant la vie la plus longue, qu'est-ce que la vie la plus longue de l'homme en comparaison de l'éternité? bien moins qu'un grain de sable, en comparaison de ceux qui couvrent le bord de la mer; bien moins qu'un simple atôme, en comparaison de ce vaste univers. Encore y a-t-il en cela quelque proportion; mais il n'y en a point entre la vie la plus longue et les années éternelles, entre le temps et l'éternité. Encore quelques soupirs et une éternité de chants d'allégresse; encore quelques larmes et une éternité de délices; encore quelques humiliations et une éternité de gloire; encore quelques travaux, quelques combats, et un éternel triomphe et un repos éternel.

Justes, occupez-vous donc de l'éternité, et cette pensée vous animera à la ferveur, à la persévérance, adoucira vos peines et vos travaux. Pécheurs, méditez aussi l'éternité malheureuse, dont Dieu vous menace, et cette pensée vous engagera à quitter vos désordres et à les expier.

Une éternité malheureuse m'attend si je continue à vivre dans le déréglement et si je meurs dans l'impénitence. Si je n'avais à craindre qu'autant de peines que j'aurais pris ici-bas de plaisirs criminels; si je n'avais à redouter qu'une vie de tourments, égale à celle que j'aurais passée sur la terre, je serais moins blâmable de vivre dans le désordre, de chercher ma satisfaction dans le péché. Un temps de plaisir serait alors compensé par un temps de peine, je ne m'exposerais à perdre que ce que j'aurais gagné; ma folie ne serait pas si grande de donner un libre cours à mes penchants corrompus, de mettre mon bonheur à satisfaire mes passions. Mais, si je considère que pour une satisfaction d'un moment, un instant de plaisir, je me dévoue à des tourments sans fin dans l'autre vie, quelle n'est pas mon extravagance, quel n'est pas mon aveuglement de me livrer avec tant de facilité au péché, d'y vivre avec tant de tranquillité et d'assurance? Où est, je vous le demande ici, le discernement, la sagacité que vous faites ordinairement paraître dans toutes vos affaires temporelles? S'agit-il de vos intérêts temporels, vous calculez avec tant de précision le profit et la perte que vous en attendez, le bien et le mal qui doivent en résulter; pourquoi n'usez-vous pas de la même

prudence, lorsqu'il s'agit d'un intérêt d'une bien plus grande conséquence, qui est celui de votre éternité. Il y a bien plus de péril pour vous à se tromper dans une affaire de la plus haute importance qui fut jamais. Pour des plaisirs qui durent si peu, pour un intérêt de peu de conséquence, pour le peu d'années que j'ai à vivre sur la terre pendant lesquelles, je le veux, je ne refuserai à mes sens aucune des satisfactions que je pourrai leur accorder, une éternité de tourments, un ver qui ne mourra point, qui me rongera sans me consumer jamais; un feu qui ne s'éteindra point, qui agira avec une activité merveilleuse sur mon âme et sur mon corps. Toujours brûler dans un étang de feu, et sans espoir de passer jamais au lieu de rafraîchissement et de paix; toujours plongé dans les horreurs d'une prison ténébreuse, sans espoir de parvenir jamais au séjour de la clarté céleste; pour toujours banni de la société des élus et condamné à habiter avec les démons; souffrir, en un mot, tous les tourments qu'une justice infinie, jointe à une puissance sans bornes, réserve aux réprouvés, et cela *éternellement?* Quand il ne faudrait souffrir qu'une légère piqûre d'épingle pendant toute l'éternité, ce supplice serait insupportable. *Qui de vous* donc, vous dirai-je avec le prophète Isaïe, *pourra habiter dans les flammes éternelles?* « *Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* » (*Isai.*, XXXIII, 14.) O éternité! qui pourrait concevoir une idée juste de ta profondeur? Je vais cependant essayer de vous en donner quelque idée, quoique bien imparfaite, par quelque comparaison sensible. Supposons donc qu'un damné ne versât qu'une larme de mille en mille ans, que de mille ans ne s'écouleraient-ils pas avant qu'il en eût autant versé qu'il a coulé de gouttes d'eau dans les fleuves et les rivières de la terre depuis le commencement du monde, ou qu'en contient le vaste sein des mers? Voici une autre comparaison qu'emploie un auteur de ces derniers temps. Quand un rocher serait d'une masse égale au globe de la terre, et qu'un oiseau n'en transporterait qu'un grain chaque siècle, ce rocher enfin changerait de place, et après que cent mille rochers auraient été ainsi transportés, l'éternité serait toujours la même. Quelque idée de la durée de l'éternité que ces comparaisons puissent nous donner, ce ne peut être qu'une idée confuse et incomplète, puisqu'il ne peut y avoir de comparaison du fini à l'infini.

Ah! nos très-chers chers frères, si nous pensions à l'éternité, quel changement ne s'opérerait-il pas dans notre conduite! ce vindicatif voudrait-il conserver le souvenir d'une injure qu'il a reçue et le désir de la vengeance? cet autre voudrait-il retenir le bien d'autrui qu'il garde injustement? cette personne voudrait-elle laisser encore sur sa conscience un péché douteux qu'elle craint de confesser depuis longtemps? cet homme voudrait-il continuer à vivre dans ses mauvaises habitudes, et s'exposer par là au danger évident d'y mourir? Vous nous invitez à y penser aujourd'hui, ô mon Dieu! et c'est là un effet de votre miséricorde. Vous nous offrez la cruelle alternative d'une éternité infiniment heureuse ou malheureuse; vous nous tendez une main secourable pour nous arracher au précipice dans lequel nous allons nous enfoncer, avec une espèce d'acharnement; faites que nous ne résistions pas à cette voix miséricordieuse qui nous appelle, à votre grâce qui nous attend depuis si longtemps; car pourquoi, dit saint Augustin, Dieu nous menace-t-il d'une éternité malheureuse, sinon pour nous engager à l'éviter : *Minatur ut vitemus.* Amen

SERMON VI.

SUR LE PURGATOIRE.

Pie Jesu, Domine, dona eis requiem. (*Prière de l'Eglise.*)

Jésus plein de bonté et de miséricorde, donnez-leur le repos éternel

N'est-il pas naturel, après une vie si pénible et si laborieuse que celle de ce monde de soupirer après le repos et la félicité? Ne sont-elles pas dignes de votre pitié et de votre miséricorde, ô divin Jésus! ces âmes pour lesquelles l'Eglise s'intéresse aujourd'hui? N'ont-elles pas assez gémi sur la terre, assez longtemps combattu contre le démon, le monde et la chair; n'ont-elles pas assez souffert dans cette vallée de larmes, sans les faire passer par un étang de feu? Ah! Jésus, notre Sauveur, laissez tomber sur elles une goutte de ce sang précieux que vous avez versé pour leur rédemption, qui éteigne l'ardeur de leurs flammes, et étanche la soif de la justice éternelle qui les dévore : *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem sempiternam.*

Tout nous invite à prier pour les âmes du purgatoire : l'amour que nous devons avoir pour Dieu; ce sont des âmes qui aiment Dieu et qui en sont aimées à leur tour. Ce n'est qu'à regret que Dieu appesantit sur elles le bras de sa justice. Elles sont sorties de ce monde dans l'état de grâce, et elles sont un objet de complaisance à ses yeux. Ce sont des âmes saintes qui n'ont besoin que d'être purifiées davantage.... La charité envers ces âmes souffrantes : elles sont incapables de se procurer le moindre soulagement; elles sont hors de la voie, et par conséquent incapables de mérite; mais il est en notre pouvoir d'obtenir quelque soulagement à leurs maux par nos prières et nos autres bonnes œuvres, que Dieu leur applique par voie de suffrage... Enfin notre intérêt nous y engage : nous serons mesurés à la même mesure que nous aurons mesuré les autres; si nous exerçons miséricorde, nous recevrons miséricorde. Si nous prions pour les âmes des défunts, Dieu permettra qu'on prie pour nous après notre mort. Ces âmes d'ailleurs que nous aurons dé-

livrées de leur prison et rendues au séjour de la clarté céleste, s'intéresseront pour notre salut et nous en obtiendront les grâces.

Il y a un purgatoire, et les prières que nous faisons pour les défunts leur sont utiles; c'est le sujet de ma première réflexion. Quelles sont les bonnes œuvres par lesquelles nous les soulageons ? c'est le sujet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est de foi qu'il y a un purgatoire, et que les prières que nous faisons pour les morts leur sont utiles et servent à leur rendre Dieu propice.

L'usage de prier pour les défunts remonte à la plus haute antiquité, et l'origine s'en perd dans la nuit des temps la plus reculée, et bien au-delà des temps évangéliques. Dans l'ancienne loi on offrait des sacrifices pour les morts, c'est-à-dire pour la rémission de leurs péchés. Saint Paul fait mention, dans ses épîtres, d'une cérémonie religieuse qu'il appelle baptême pour les morts, et que les Juifs regardaient comme plus avantageuse pour eux que la prière même. Ce qui ne laisse aucun doute sur la coutume des Juifs en cette matière, c'est ce que nous lisons dans le second livre des Machabées, que *c'est une coutume pieuse et salutaire de prier pour les morts*, (*II Mac.*, XII, 46), *afin que Dieu leur remette leurs péchés.* Je sais que les protestants nient l'authenticité de ce livre comme ne se trouvant pas dans le canon des Juifs; mais, outre que ce livre a toujours été placé au rang des livres canoniques par l'Eglise catholique, ne fût-il regardé que comme un livre d'histoire, ne devient-il pas respectable par son antiquité, et la coutume qu'il loue de prier pour les morts, ne mérite-t-elle pas une foi humaine qui est à l'abri de toute incertitude et de toute crainte de se tromper ? Le trait éclatant rapporté dans ce livre a-t-il jamais été contesté par les Juifs? serait-il susceptible d'aucun doute ? Judas Machabée, ce prince aussi pieux que vaillant dans les combats, après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis de son peuple, après avoir incendié le port de Joppé et brûlé les vaisseaux qu'il renfermait, pour punir ses habitants de leur trahison, après avoir défait les Arabes, mis en fuite et taillé en pièces l'armée de Timothée et les troupes combinées des gentils; ce prince, dis-je, ne respire de la fatigue des combats, que pour rendre aux soldats qui ont péri dans la mêlée les devoirs de la sépulture; et comme il reconnaît sous la tunique de certains d'entre eux des présents faits aux idoles, qu'ils avaient retenus, il considère que c'est par une juste punition de Dieu qu'ils ont péri, et ayant ramassé une grosse somme d'argent, il envoie à Jérusalem douze mille drachmes, afin de faire offrir des sacrifices pour l'expiation de cette prévarication. Ce n'est pas ici une illusion de sa piété, une prévention de sa part; en rendant ainsi d'utiles services à ceux de ses soldats qui sont morts dans des sentiments de religion. il ne fait que se conformer à une sainte et salutaire coutume qu'il trouve établie : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.* (*Ibid.*)

Nous ne voyons pas que Jésus-Christ et les apôtres qui trouvèrent cet usage établi parmi les Juifs l'aient blâmé ou condamné. Or, peut-on croire que ce divin Sauveur qui s'élevait avec tant de force contre les abus de la Synagogue, qui reprenait si sévèrement les moindres vices des pharisiens, qui reprochait si souvent au peuple juif ses pratiques superstitieuses; peut-on croire, dis-je, qu'il se fût tu sur celle-là, s'il l'avait trouvée mal fondée ? Au contraire, dit saint Jean Chrysostome, Jésus-Christ et les apôtres ont trouvé cette coutume établie de prier pour les morts, et ils l'ont approuvée : ceux-ci l'ont suivie. ils nous l'ont transmise et en ont déterminé l'usage par l'inspiration du Saint-Esprit. Delà ses paroles que nous lisons dans l'Evangile : il y a des péchés qui ne seront remis ni dans ce monde ni dans l'autre, ce qui suppose qu'il y a des péchés qui seront remis dans le siècle futur. De là, Jésus-Christ fait encore mention d'une prison de laquelle on ne sortira point sans avoir payé jusqu'au dernier denier. De là ces paroles de saint Paul, qu'il y a des fidèles qui ne seront sauvés qu'en passant par le feu : et saint Jean déclare avoir entendu la voix des créatures qui sont dans le ciel, sur la terre et sous la terre, qui rendent gloire à Dieu et à l'agneau, ce qui ne peut s'entendre, quant aux dernières, que des âmes du purgatoire qui rendent gloire à la grandeur et à la sainteté de Dieu, en tant que dans le purgatoire la miséricorde s'allie avec la justice, au lieu que dans l'enfer ce n'est que la justice divine qui s'y exerce, et que les réprouvés, au lieu de lui rendre gloire, la maudissent continuellement dans les transports de leur rage et de leur désespoir.

Ah! nos très-chers frères, voyez d'après ces oracles de Jésus-Christ et des apôtres, les premiers chrétiens, fidèles à pratiquer dans tous les âges la prière pour les morts. Ils se consolaient de la perte de ceux qu'ils avaient chéris sur la terre, non par l'effusion de larmes stériles sur leurs tombes, mais en répandant avec ferveur leurs prières dans le sein du Très-Haut, pour le repos et le rafraîchissement de leurs âmes. Comme le sacrifice de l'autel ne cessait de s'offrir dans l'assemblée des fidèles depuis son institution, ce n'était pas pour les seuls vivants que s'immolait la victime sainte, mais encore pour les fidèles morts dans la foi et dans des sentiments de piété. C'est le témoignage que rendent à cette vérité les premiers Pères de l'Eglise. Nous faisons des oblations pour les défunts, disait Tertullien, qui vivait au second siècle de l'Eglise; c'est ainsi qu'il s'exprime dans l'apologie du christianisme, qu'il adressa à un empereur païen : *Oblationes pro defunctis facimus.* Savez-vous

bien, ô empereur! que nous ne faisons pas ce que vous faites. Quand quelqu'un de vos officiers s'est signalé dans le combat, a perdu la vie à votre service, toutes les cérémonies que vous ordonnez ne sont que pour son corps : vous vous occupez à faire construire de superbes mausolées, que ceignent les lauriers dont ils s'est couvert; mais quand ce corps s'est consumé et réduit en cendres, vous n'y pensez plus. A notre égard nous avons des maximes bien différentes, et notre reconnaissance va bien plus loin..... Quand un homme est mort dans la foi et la grâce de Jésus-Christ qui est notre Père, il n'y a pas de jour que nous ne fassions quelque prière pour le salut de son âme. (Concluons de là que la dévotion des fidèles, pour le soulagement des âmes du purgatoire, était bien plus grande alors qu'elle ne l'est parmi les chrétiens de nos jours.) Il n'est point de jour dans l'année que nous ne fassions quelque prière pour le salut de son âme. Nous rendons des devoirs passagers à ce qui est passager et mortel; mais nous rendons des services continuels à ce qui est immortel et destiné à jouir du bonheur de l'autre vie. Pourquoi le faisons-nous? Nous n'avons point d'autre raison à vous rendre que celle-ci : notre foi et l'Eglise qui en est la dépositaire nous l'ordonnent ainsi, la tradition et la pratique immémoriale de nos pères nous font connaître que cela a été de tout temps. La coutume et l'usage présent nous confirment dans cette marque de notre piété : *Harum disciplinarum prætenditur tibi traditio, auctrix fides et observatrix, consuetudo conservatrix.*

Le même Père dans le livre du *Témoignage de l'âme :* Représentez-vous, disait-il aux fidèles de son temps, pour quelle âme vous faites des prières, et vous pratiquez des oblations annuelles. Ce n'est pas pour ces âmes justes qui jouissent de la gloire; ce n'est pas non plus pour ces âmes que la justice divine a condamnées à des brasiers éternels, c'est pour celles qui sont dans un lieu séparé du ciel et de l'enfer, qui ne sont pas assez criminelles pour avoir mérité des peines éternelles, mais qui ne sont pas assez pures pour approcher du trône de l'Agneau sans tache. Vous demandez pour elles le rafraîchissement : *Refrigerium adpostulas eis;* c'est pour elles que vous demandez une première résurrection à la gloire : *Et in prima resurrectione consortium.* Vous pratiquez pour cela des oblations annuelles le jour anniversaire de leur décès : *Offers annuis diebus dormitionis ejus.* On faisait donc comme aujourd'hui l'anniversaire du décès des défunts.

C'est pour cela que saint Augustin exhortait les chrétiens, moins à faire de magnifiques funérailles pour les défunts, qu'à prier pour le repos de leur âme; il explique en même temps quels sont ceux à qui ces prières profitent, ou sont inutiles.

Que chacun s'emploie à faire les funérailles des siens, dit ce Père, suivant ses facultés, à leur construire même des tombeaux, parce que l'Ecriture parle de ces actions comme très-louables. C'est ainsi qu'on en a agi à l'égard des corps des patriarches et des autres saints : on l'a fait aussi à l'égard du corps de Notre-Seigneur. Mais pour ce qui soulage les âmes des morts, les oblations, les aumônes, les prières; que ceux qui aiment leurs parents non-seulement d'un amour charnel, mais d'une affection spirituelle, leur rendent avec plus d'exactitude, de zèle et d'abondance ces secours spirituels, puisque leurs parents sont seulement morts selon la chair et non selon l'esprit; et ailleurs : la pompe des funérailles, les convois, la dépense des enterrements, sont en quelque façon des consolations pour les vivants et non pas des secours pour les morts. Ce qui les soulage, ce sont les prières de la sainte Eglise catholique, le sacrifice salutaire, les aumônes qu'on donne pour eux. Tout cela, il ne faut pas en douter, leur est d'un grand secours, et fait que Dieu les traite plus miséricordieusement que leurs péchés ne l'ont mérité. Toutes ces choses profitent aux morts, mais à ceux seulement qui ont vécu avant leur mort d'une manière que les prières puissent leur être de quelque utilité : car pour ceux qui sont sortis de ce monde sans avoir la foi, qui opère par la charité, et sans avoir participé aux sacrements de l'Eglise, ce serait inutilement qu'on leur rendrait ces devoirs de piété, puisqu'ils attirent après eux, non la miséricorde, mais la colère de Dieu. C'est en conséquence de l'utilité des prières, qu'on a toujours faites dans l'Eglise pour les morts, que la coutume de se faire enterrer dans les églises s'introduisit parmi les fidèles dès les premiers siècles. Constantin le Grand, que Dieu suscita pour donner la paix à l'Eglise, demanda, au rapport d'Eusèbe, d'être inhumé dans la basilique des apôtres, afin d'avoir part aux sacrifices qui s'y offraient et aux prières des fidèles. Cédrénus et Nicéphore témoignent la même chose de Théodose le Jeune.

De là ce zèle pieux et fervent des fidèles, pour se recommander en mourant aux prières de l'Eglise. Nous voyons, dès les premiers temps, saint Ephrem recommander avec instance dans son testament, d'être aidé des prières et des oblations des vivants. Saint Augustin rapporte, qu'assistant sa mère au lit de mort avec son frère, elle leur dit : Mes chers enfants, enterrez ce misérable corps, où vous voudrez, sans vous mettre en peine des faibles dépouilles de ma mortalité. La seule chose que je vous demande, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. De là ces fondations respectables aussi anciennes que la paix de l'Eglise, pour faire offrir des sacrifices au Seigneur pour le repos des âmes des défunts. Voyez-les se multiplier dans tous les temps; les fidèles s'empresser à consacrer leurs biens à ce noble et consolant usage, afin qu'on priât Dieu pour eux après leur mort, pour la rémission de leurs péchés, le rachat de leur âme et de

celles de ceux qui leur appartenaient. On a pu attenter aux monuments temporels élevés par leur piété, et détourner de leur destination les biens affectés à un si saint usage; mais jamais la mémoire de cette marque de leur foi et de leur religion consacrée dans les fastes de l'Eglise, ne s'effacera.

C'est en conséquence de toutes ces autorités, que le saint concile de Trente a prononcé anathème contre tous ceux qui nient l'existence d'un purgatoire, et l'utilité des prières que l'Eglise a toujours faites pour les morts. L'Eglise catholique, ajoute-t-il, instruite par le Saint-Esprit, ayant toujours enseigné, suivant les saintes Ecritures, et la tradition des Pères, qu'il y a un purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues, sont soulagées par les suffrages des fidèles, et particulièrement par le saint sacrifice de l'autel, si digne d'être agréé de Dieu, le saint concile ordonne que cette foi leur soit partout prêchée et enseignée de la sorte.

Nous pouvons ajouter, qu'outre le témoignage de la foi, et l'usage immémorial pratiqué, tant dans l'ancienne que dans la nouvelle loi, la vérité du purgatoire est appuyée sur le témoignage de la raison. En effet, que peut devenir une âme qui n'a pas commis des péchés assez griefs pour mériter des supplices éternels; mais aussi qui n'est pas assez pure pour s'approcher du trône du Dieu trois fois saint? Dieu ne doit-il pas à son infinie sainteté de n'admettre rien d'impur et de souillé en sa présence, et d'en éloigner pour un temps cette âme, jusqu'à ce qu'elle soit purifiée de toutes ses souillures? *Le Seigneur*, dit le prophète Isaïe, *lavera les taches des filles de Sion par un esprit de jugement et de feu : « Si laverit Dominus sordes filiarum Sion in spiritu judicii et ardoris. »* (*Isai.*, IV, 4.) Dieu ne doit-il pas encore à sa justice et à sa bonté de ne pas punir des fautes légères par des peines éternelles? Ne voyons-nous pas la justice humaine, par le seul effet d'une raison bornée, proportionner la peine à la gravité du crime! Un crime capital est sujet à la peine de mort, dont les suites sont irréparables, et pour ainsi dire, éternelles : mais il y a de moindres peines déterminées pour de moindres délits, comme les fers et la prison. Or, Dieu, serait-il moins juste que les hommes? Oui, mes frères, l'existence d'un purgatoire est fondée sur la justice de Dieu, qui ne saurait punir le péché au delà de ce qu'il mérite; elle est fondée sur sa sainteté, puisque rien d'impur ne saurait l'approcher, ni entrer dans le ciel. Il faut observer ici que le purgatoire aura un terme, et qu'il ne persévérera que jusqu'à la fin du monde, dit saint Augustin. A l'égard des derniers hommes qui mourront, Dieu se servira d'autres moyens réservés à sa sagesse pour les purifier de leurs souillures, s'ils en ont contracté. Il y a un purgatoire, je viens de vous le prouver. Quelles sont les bonnes œuvres qui peuvent contribuer au soulagement des âmes qui y sont détenues? C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je dis d'abord qu'il y a des devoirs de justice que nous avons à remplir à l'égard des âmes des défunts. Ils consistent à exécuter leurs dernières volontés. Il faut surtout acquitter les legs pies, les aumônes dont ils vous ont chargés, ainsi que les fondations, s'ils vous ont laissé des biens qui en soient grevés. Vous ne pouvez être en sûreté de conscience, qu'autant que vous acquittez leurs pieuses intentions. Que d'héritiers négligents n'y a-t-il point sur cela ? On s'empresse de recueillir les dépouilles des défunts; on se dispute même scandaleusement leur succession, et personne ne prend soin d'exécuter ce qui intéresse le salut de l'âme. C'est encore pour vous un devoir de justice, de faire les restitutions dont ils vous ont chargés, et même, celles que vous connaissez qu'ils auraient dû faire, et qui leur ont échappé. Leurs biens vous ont été transmis avec toutes ces charges : vous découvrez dans leur héritage quelque usurpation, une injustice commise par quelqu'un de vos auteurs, vous devez la réparer incessamment pour ne pas laisser leur âme en souffrance. Vous devez encore acquitter les dettes qu'ils ont laissées. Il ne faut pas douter que ces œuvres de justice ne tiennent le premier rang parmi celles qui regardent le soulagement des âmes des défunts. La justice de Dieu ne saurait être satisfaite à leur égard, si on n'accomplit pour eux toute justice à l'égard du prochain.

Quant aux bonnes œuvres que les saints conciles désignent pour soulager les âmes des fidèles défunts, on en compte communément trois : les prières, les aumônes, et surtout le saint sacrifice de nos autels. 1° Les prières. L'Eglise a de tout temps employé la prière pour les morts, ainsi que cela se pratique d'abord dans leurs obsèques.

Je trouve dans les saints Pères deux sortes de suffrages en vigueur dans l'Eglise. Les premiers sont ceux qu'on nomme figuratifs ou cérémoniaux, et les seconds qu'ils appellent réels ou effectifs. Il est vrai qu'ils ne sont pas tous d'une égale utilité; nous allons vous les expliquer. Il est bon que vous en soyez instruits.

Le premier de ces usages est l'eau bénite qu'on jette sur le corps du défunt. Croire que cette eau, quoique tirée d'un usage profane, soit par elle-même d'un grand secours pour les morts, ce serait se tromper. Ce que l'Eglise prétend par cette cérémonie : c'est d'inviter ses ministres et les fidèles à demander à Dieu que dans cette aspersion extérieure, il reçoive les larmes et les eaux de la pénitence qu'on versera pour le rafraîchissement de leur âme, et leur applique les mérites infinis de cette eau qui coula sur la croix du côté de Jésus-Christ mêlée avec du sang. L'eau bénite est encore employée pour empêcher le démon de venir troubler les

prières que font les fidèles, ou d'avoir aucun pouvoir sur ce corps. L'Eglise emploie encore l'encens. C'est un reste de l'antiquité, où l'on avait coutume d'embaumer les corps des morts. Il marque encore le respect qu'on doit porter aux reliques des saints. L'Eglise semble encore témoigner par là le désir qu'elle a, que comme la fumée de l'encens monte vers le trône de Dieu, de même les prières qui se font, soient reçues de lui en odeur de suavité.

Le troisième de ces usages, ce sont les cierges et les flambeaux dont on accompagne le corps qu'on porte à la sépulture et qu'on range autour de lui ; ancienne cérémonie que l'Eglise observe pour marquer l'esprit de foi, qui a animé le défunt jusqu'à son dernier soupir. Pourquoi, dit saint Jean Chrysostome ces cierges allumés, ces flambeaux rangés autour de ce corps? *Quid sibi volunt fulgentes lampades?* N'est-ce pas pour marquer que nous conduisons les défunts comme des athlètes, qui vont triompher dans le sein de Jésus-Christ : *An non defunctos tanquam athletas deducimus?* L'Eglise demande encore par là à Dieu que, comme le corps du défunt est éclairé d'une lumière visible, la lumière invisible et éternelle luise pour son âme : *Et lux perpetua luceat ei.* On offre ensuite du pain et du vin, parce que c'est : 1° un reste de l'ancienne discipline de l'Eglise, où les fidèles portaient le pain et le vin destinés au sacrifice; ce pain et ce vin ayant servi, en effet, souvent de matière dans le sacrifice qu'on offrait pour le défunt. On peut encore le regarder comme le commencement des aumônes qu'on faisait pour le repos de leur âme.

Les autres prières qu'on nomme réelles et effectives, sont les psaumes et autres oraisons que font, soit les ministres, soit les fidèles pour ce même objet.

Comment les prières servent-elles aux défunts? par voie de suffrage. Dieu promit autrefois à Ezéchias, dit saint Jean Chrysostome, de sauver la ville de Jérusalem, et de la protéger contre ses ennemis à cause de David son serviteur : *Protegam urbem hanc propter David servum meum.* (IV *Reg.*, XIX, 34.) Que si la seule considération d'un homme juste, ajoute le même saint Père, eut tant de pouvoir auprès de Dieu, quel pouvoir n'ont pas auprès de lui, les prières et les bonnes œuvres que font les fidèles vivants pour un juste qui est mort? *Si tantum sola justi memoria valuit, ubi opera prœterea quæ pro mortuo fiunt, quid non poterunt?*

La seconde des bonnes œuvres recommandées par l'Eglise pour le soulagement des âmes du purgatoire est l'aumône : *Mettez du pain et du vin sur le tombeau du juste*, est-il dit dans le livre de Tobie : *Panem et vinum super sepulturam justi constitue.* (*Tob.*, IV, 18.) Il ne faut pas douter, dit saint Augustin dans le livre qu'il a fait, du soin qu'on doit prendre des morts; il ne faut pas douter que leurs âmes ne soient soulagées par la charité des fidèles vivants et les aumônes qu'ils font : *Non est dubitandum animas defunctorum pietate fidelium relevari, cum pro eis eleemosynæ fiunt.* De là vient que de son temps on offrait sur le tombeau des morts, du pain et du vin et de l'argent pour en nourrir les pauvres, et on priait Jésus-Christ d'agréer ces offrandes, en faveur de ces âmes réduites à une extrême indigence. C'est une coutume qui a été de tout temps en vigueur dans l'Eglise, de faire des aumônes en faveur des âmes des défunts à leurs obsèques. Les protestants sont même, en ce point, en contradiction avec leur croyance; car quoiqu'ils ne reconnaissent pas l'existence d'un purgatoire et l'utilité des bonnes œuvres des vivants pour les morts, ils ont retenu cet usage de l'Eglise catholique. On peut dire même qu'ils sont plus exacts que les catholiques à pratiquer des aumônes au décès des leurs, et il est rare d'en trouver qui n'en lèguent dans leurs testaments. Eh! certes, les biens de la terre n'étant que trop communément un sujet de pécher pour les vivants, ne doit-on pas les faire servir à racheter les péchés des morts? Toutes les autres bonnes œuvres faites par les fidèles peuvent également servir au soulagement des morts, si on les fait dans cette intention, comme les jeûnes, les mortifications. « Les jeûnes des vivants sont des secours et des suffrages pour les morts, » dit saint Grégoire : *Jejunia viventium fiunt auxilia mortuorum.* Il faut en dire autant des communions qu'on fait, des messes qu'on entend à l'intention des âmes du purgatoire.

Car, dit le saint concile de Trente, c'est surtout le sacrifice de la messe qui surpasse infiniment en excellence les autres suffrages, et qui peut contribuer plus efficacement au soulagement des âmes qui souffrent dans le purgatoire, sacrifice si digne d'être agréé de Dieu : *Potissimum autem acceptabili altaris sacrificio juvari possunt.* La raison en est que ce sacrifice auguste renferme éminemment en soi tout le prix qui peut se trouver dans les autres œuvres de religion. C'est une victime d'un prix infini qui est offerte et qui s'offre elle-même. C'est un Dieu qui s'offre à un Dieu. Les prêtres ne sont sacrificateurs que par l'union qu'ils ont avec Jésus-Christ et en tant qu'ils le représentent. Les mérites qui coulent sur nos autels et les fruits du sacrifice sont donc infinis. C'est pourquoi, si Dieu, par une secrète disposition de sa justice, veut que les âmes pour lesquelles on offre le sang de l'Agneau divin, demeurent plus longtemps en purgatoire, nous ne devons pas en attribuer la cause au peu d'efficacité du sacrifice, puisqu'une seule messe serait infiniment plus que suffisante pour toutes les âmes qui sont en purgatoire; mais attribuons-en la raison à d'autres causes, que nous ne pouvons et que nous ne devons pas vouloir comprendre.

Quoi qu'il en soit, ce suffrage l'emporte infiniment sur tous les autres. Ce n'est que par accident, dit saint Thomas, que les autres bonnes œuvres que les fidèles offrent à Dieu,

quand ils ne sont pas en état de grâce, sont de quelque utilité aux âmes du purgatoire; au lieu que le sacrifice de la messe, indépendamment des dispositions du ministre qui l'offre et des fidèles qui y assistent, est toujours infiniment agréable à Dieu; il est toujours d'un prix infini, et par conséquent infiniment avantageux à ces âmes.

O vous donc, mes très-chers frères! montrez-vous les dignes enfants de l'Eglise catholique; unissez-vous aux prières et aux sacrifices qu'elle va offrir dans toute l'étendue de la terre, pour cette portion d'elle même qui porte dans le purgatoire le poids de la justice de Dieu. Considérez quelles sont ces âmes pour lesquelles elle s'intéresse. Ce sont les membres vivants de Jésus-Christ; ils ont vécu comme vous dans le sein de la même église, participé aux mêmes sacrements; ils sont destinés à jouir du bonheur que vous attendez. Ces âmes sont en voie de l'obtenir, et vous ne l'avez pas encore mérité. Ces fidèles n'ont fait que vous précéder avec les signes de la foi. Bientôt votre corps ira reposer dans le même cimetière; vous mêlerez vos cendres avec les leurs; nous solliciterons pour vous les mêmes prières que nous sollicitons pour eux. Si vous êtes insensibles à ces motifs de religion, écoutez du moins la voix de la nature : ***Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.*** (*Job*, XIX, 21.) Ayez pitié de nous, vous du moins qui nous êtes unis par les liens du sang et de l'amitié.

Ce ne sont pas des âmes indifférentes qui réclament votre assistance. C'est l'âme de ce père, de cette mère qui ne sont peut-être dans ce lieu de souffrance que pour vous avoir trop aimés. C'est l'âme de cette épouse, qui n'est peut-être dans ces flammes que pour n'avoir pas eu assez de patience à supporter votre humeur, vos mauvais traitements, ou le dérèglement de votre conduite. Ce sont les âmes de vos frères, de vos sœurs, qui conservent pour vous l'affection la plus tendre et la plus constante. Ce sont les âmes de ces chers enfants, en qui vous vous complaisiez, comme en un autre vous-même, que le glaive du Seigneur a moissonnés sur le champ de bataille à la fleur de leur âge, sans participer aux secours de l'Eglise et sans autre titre à la miséricorde de Dieu, que les principes de foi qu'ils avaient sucés de vous avec le lait. Ce sont les auteurs de votre fortune, qui vous ont laissé les biens que vous possédez; les âmes des auteurs de vos jours. Vous deviez les assister pendant leur vie; ne devez-vous pas les assister après leur mort? Ils vous ont donné le jour sur la terre, ils demandent que vous les retiriez de la prison ténébreuse où les retient la justice de Dieu. Ils vous ont rendus heureux sur la terre, ils demandent que vous les rendiez heureux pour le ciel.

Et, vous, ô mon Dieu! dont la miséricorde et la puissance sont sans bornes, qui êtes surtout le Dieu de votre peuple d'Israël; écoutez la voix des morts d'Israël qui ont péché devant vous. Rendez-vous favorable aux soupirs et aux sanglots de ces âmes pressées d'une extrême affliction, et dévorées du désir de vous posséder : ***Domine omnipotens, anima in angustiis et spiritus anxius clamat ad te; audi nunc orationem mortuorum Israël.*** (*Baruch*, III, 1) Tout passe devant vous et vous ne passez pas vous-même; les générations se succèdent comme les flots sur la terre, mais votre trône repose sur les bases de l'éternité même : ***Quia tu sedes in sempiternum.*** (*Ibid.*, 3.) Ces âmes ne sont pas condamnées à périr sans ressource; ne les tenez pas plus longtemps reléguées de votre présence, finissez leur exil. Ne vous souvenez pas des péchés de nos pères, bien moins coupables que nous; que votre miséricorde luise sur les pères comme sur les enfants : ***Noli meminisse iniquitatum patrum nostrorum.*** (*Ibid.*, 5.) Souvenez-vous de votre main toute-puissante et de la gloire de votre nom; hâtez le moment qui doit les réunir à vous, pour vous glorifier avec la troupe des élus dans l'éternité : ***Et laudabimus te.*** (*Ibid.*, 6.) Amen.

SERMON VII.

SUR LE CIEL

Venite, benedicti Patris mei, possidete regnum quod vobis paratum est ab origine mundi. (*Matth.*, XXXV, 34.)

Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.

Ce sont les paroles que Dieu adressera au dernier jour à ses élus; c'est la sentence consolante qu'ils entendront de la bouche même de Jésus-Christ, et qui ne sera que la promulgation de celle qu'il aura prononcée au jugement particulier. Ce sont des consolations éternelles que Dieu nous promet après cette vie, un bonheur parfait dans le ciel, des couronnes immortelles, le royaume même des cieux. Eh! quel autre pouvait parler dignement du ciel et le promettre aux hommes que le Fils de l'homme qui était descendu du ciel? Nous venons aujourd'hui vous faire envisager ce bonheur, nos très-chers frères, pour vous engager à ne rien négliger pour le mériter. Nous venons vous ouvrir le ciel. Nous ne venons pas vous proposer le travail, mais le repos; les humiliations, mais la gloire; les souffrances, mais le torrent de délices qui doit les suivre; les combats, mais la couronne. D'autrefois nous vous avons présenté le spectacle des vengeances divines pour vous intimider; nous avons fait distiller sur la tête du pécheur les torrents de feux allumés par la justice divine; nous avons essayé de vous effrayer par la crainte des supplices. Nous venons aujourd'hui tâcher de vous gagner par l'attrait de la récompense, vous faire considérer les effusions de la bonté et de la libéralité divine. Quittez pour un moment la terre qui est pour vous un lieu d'exil. Elevez-vous jusqu'au ciel qui est votre patrie; portez vers le ciel cette tête droite que Dieu vous a donnée pour le contempler. Pécheurs, considérez le

bonheur qu'il est encore en votre pouvoir d'acquérir; âmes chrétiennes et ferventes, le bonheur que vous êtes en droit d'attendre, qu'un Dieu fidèle dans ses promesses ne saurait vous refuser; chrétiens en général, le bonheur pour lequel vous êtes créés, que Jésus-Christ n'est mort sur la croix que pour vous mériter; ce bonheur est la fin de toute la religion, le terme des travaux et des souffrances de l'Homme-Dieu, de tous les mystères qu'il a accomplis sur la terre; ce bonheur est le but de tous les desseins de Dieu sur l'homme; c'est de ce bonheur que vous faites profession de croire et d'attendre que je viens vous entretenir. Quels sont les caractères glorieux du bonheur des saints dans le ciel; c'est le sujet de ma première partie. 2° En quoi consiste le bonheur des saints dans le ciel; c'est le sujet de la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur du monde, après avoir donné à ses disciples des leçons sublimes de vertu et de sainteté, leur adressa ces paroles remarquables dans son sermon sur la montagne: ***Réjouissez-vous***, leur dit-il, ***et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux : « Gaudete et exsultate, ecce enim merces vestra copiosa est in cœlis. »*** (*Matth.*, V, 12.) Nous n'avons besoin que de réfléchir sur ces paroles pour en déduire les caractères glorieux de la récompense qui nous attend dans le ciel, ou du bonheur des saints. Le Rédempteur des hommes le montre, le propose à ses disciples comme une récompense certaine et assurée s'ils lui sont fidèles: ***Ecce merces vestra.*** Il leur fait en second lieu envisager ce bonheur, cette récompense comme une récompense pleine et abondante qui ne leur laissera rien à désirer; ***copiosa.*** Enfin il leur fait considérer ce bonheur, non sur la terre où tout est fragile et de peu de durée, mais dans le ciel où tout est stable et permanent. Trois qualités glorieuses de la récompense des saints, ou du bonheur dont nous jouirons dans le ciel; nous n'avons qu'à les considérer par opposition avec les récompenses du monde qui sont douteuses et incertaines, vides et défectueuses ; enfin fragiles et périssables.

Tel est l'aveuglement de la plupart des hommes de ne s'attacher qu'au monde, de ne travailler que pour la terre. Toute leur application, tous leurs efforts tendent continuellement à se procurer les biens, les honneurs ou les plaisirs de cette vie. Mais qu'ils sont bien souvent trompés dans leur attente! J'en appelle à votre propre expérience; que de soins superflus, que de travaux inutiles pour vous procurer ces récompenses! Vous semez quelquefois beaucoup et vous recueillez peu : vous prenez bien des peines pour donner une bonne éducation à vos enfants, et ils n'y répondent pas; vous voudriez leur procurer un établissement avantageux, et vous n'y réussissez pas. Vous vous consumez en épargnes et en fatigues pour vous enrichir, pour agrandir votre fortune; vous avez mis tout en usage pour obtenir un emploi, mais vous avez souvent vu vos peines perdues, vos espérances s'évanouir au moment même, où vous croyez toucher à leur accomplissement. Rien de plus douteux et de plus incertain que les récompenses de la terre. Il n'en est pas de même de celles que Dieu promet à ses fidèles serviteurs : ce sont des récompenses certaines et assurées. Le Dieu que nous servons est fidèle dans ses promesses: ***Fidelis est qui repromisit.*** (*Hebr.*, X, 23.) Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront point *Je sais quel est celui à qui je me suis confié*, disait saint Paul : *Scio cui credidi.* (*Tim.*, II, I, 12.) Que de travaux n'ai-je pas essuyés, que de périls n'ai-je pas courus, que de souffrances n'ai-je pas endurées! outre cela je traite durement mon corps, et je le réduis en servitude comme un esclave rebelle qu'il faut plier à sa volonté. Mais je ne travaille pas en vain, je ne cours pas en vain, et j'attends avec confiance cette couronne de justice, qu'un Dieu fidèle dans ses promesses ne saurait me refuser: ***Et certus sum quia potens est depositum meum servare.*** (II *Timoth.*, I, 12.)

Quel sujet de consolation pour l'âme fidèle. Si je travaillais pour le monde, pour les hommes, mes travaux pourraient être infructueux. Que de mérites oubliés, méconnus dans le monde! que de services mal récompensés! Les maîtres de la terre sont pour la plupart durs et ingrats; ils frustrent souvent un ouvrier de son salaire, ou ne lui donnent pas un prix proportionné à son travail. Si je travaillais pour les hommes, je pourrais craindre d'être trompé; l'homme promet, et souvent il n'a aucun égard à sa promesse, parce qu'il est inconstant et sujet à changer; le monde promet, et il ne remplit pas souvent les espérances de ceux qu'il a séduits; les passions promettent et nous abusent le plus souvent : mais il n'en est pas ainsi du Maître céleste que sert le chrétien; nous n'avons pas à craindre de lui, nous n'avons à craindre que de nous, de notre inconstance, de notre fragilité. Si je persévère, je serai sauvé; si je combats légitimement, je serai couronné. Je sais quel est celui à qui je me suis confié; qu'il ne laissera rien de ce que j'aurai fait pour lui sans récompense, pas un verre d'eau donné en son nom, selon les expressions de l'Evangile. Je sais qu'il compte jusqu'au moindre de mes soupirs, jusques aux plus secrets mouvements de mon cœur, et qu'il les serre dans son livre de vie pour m'en récompenser.

Si le monde ne récompense pas toujours ceux qui travaillent pour lui, c'est qu'il ne le peut pas, ou ne le veut pas; qu'il manque, ou de volonté ou de faculté; mais nous n'avons pas cela à craindre de Dieu. Il ne manque pas de puissance : ***Potens est.*** Nous ne pouvons pas non plus douter de sa volonté, puisqu'il est infiniment libéral et magnifique dans ses dons, et qu'il s'est engagé

à nous récompenser au centuple dans ce monde de ce que nous ferons pour lui, et de nous donner la vie éternelle dans l'autre : *Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.* (*Matth.*, XIX, 29.)

2° Caractère de la récompense des saints dans le ciel ; c'est une récompense pleine et abondante : *Merces copiosa.* C'est un bonheur parfait qui ne laisse rien à désirer. La raison en est que c'est Dieu même qui récompense et qui récompense en Dieu. Considérons encore ici le sort des récompenses de la terre. Elles sont vides et défectueuses. En quoi consistent, en effet, les récompenses que nous pouvons prétendre dans le monde ? En quelques biens, quelques honneurs, les plaisirs des sens : mais ces objets sont-ils capables d'étancher la soif des mortels, de satisfaire les désirs de notre cœur ? Salomon s'était vu au comble de la félicité mondaine à laquelle un mortel puisse aspirer. Rien n'égalait la richesse de ses trésors, la magnificence de ses palais, la somptuosité de sa table ; il n'avait refusé à ses sens aucune des satisfactions qu'il pouvait goûter, et cependant il avoua qu'il n'avait trouvé en tout cela que vanité et affliction d'esprit : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.* (*Eccle.*, II, 11.)

En effet, les richesses rendent-elles les hommes véritablement heureux ? Que de travaux ne faut-il pas essuyer pour acquérir les biens de la terre ? Outre cela la crainte de les perdre, le soin de les conserver, l'ambition de les augmenter, la satiété inséparable de la jouissance, tout cela permet-il au riche de la terre d'être véritablement heureux ? Les honneurs ne sont pas plus capables de nous procurer une félicité solide. Que d'intrigues, que de bassesses ne faut-il pas mettre en usage pour obtenir les grands emplois. D'ailleurs, la jalousie qu'occasionnent les dignités, la rivalité des concurrents, les dépits qu'on est réduit à dévorer, les contraintes inséparables d'un rang éminent, les dangers auxquels on est exposé, tout cela ne vient-il pas empoisonner la félicité des grands de la terre ? Les plaisirs n'ont rien de plus solide : il faut tant se tourmenter à leur poursuite et ils entraînent tant d'amertumes ! « On les achète si cher, dit saint Augustin, et on les paye encore plus cher ; c'est ce qui fait que la récompense des mondains est aussi vaine qu'eux : *Receperunt mercedem suam, vani vanam.* »

Il n'en est pas de même de la récompense des saints. C'est une récompense pleine et abondante, un bonheur parfait et entier : *Ut gaudium vestrum sit plenum.* (*Joan.*, XVI, 24.) Le bonheur du ciel, est un bonheur qui exclut tous les maux et renferme tous les biens. C'est un plaisir sans douleur, une joie sans chagrin, un repos sans inquiétude, une paix sans trouble et sans crainte, une jouissance de tous les biens sans dégoût, sans satiété, sans envie. C'est un bien pur et universel, un bien infini dont nous serons en possession : *Replebimur in bonis domus tuæ.* (*Psal.* LXIV, 5.) C'est un torrent de volupté dont nous serons inondés : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.* (*Psal.* XXXV, 9.) C'est un poids immense de gloire, ce sont des honneurs qui sont le terme de la magnificence et de la libéralité divines : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.* (*Psal.* CXXXVIII, 17.) Quiconque n'ambitionne pas un pareil bonheur n'est-il pas, ne mérite-t-il pas d'être infiniment malheureux ?

3° Enfin un troisième caractère de la récompense des saints, une troisième qualité du bonheur du ciel, c'est d'être stable et permanent, tandis que les récompenses du monde sont fragiles et périssables.

Un bonheur ne saurait être parfait, s'il n'est durable. En effet, un bonheur qui ne devrait pas durer toujours, affligerait le cœur par le sentiment anticipé qu'il devrait finir un jour, et ce sentiment deviendrait d'autant plus amer au cœur qui l'aurait conçu, que ce bonheur serait plus parfait et plus accompli. Considérons encore ici le sort des récompenses de la terre. Rien ici-bas de stable et de permanent. Le monde passe avec son faux éclat : *Præterit figura hujus mundi.* (I *Cor.*, VII, 31.) « Ses biens nous échappent par leur propre fragilité, ou nous leur échappons nous-mêmes : *Labitur hoc ab illo qui tenet, vel ipse ab eo quod tenet*, dit saint Augustin. » Rien de si solide ici-bas, qui ne soit sujet à des révolutions. Le moindre accident peut nous enlever nos biens, renverser nos espérances. Nous avons à craindre l'inconstance de la fortune, la malice et l'injustice des hommes. Nos biens nous échappent souvent, ou nous leur échappons nous-mêmes. Si la fortune ne nous les ravit pas, la mort vient tôt ou tard nous en dépouiller. Tant d'années pour acquérir les biens du monde, et un instant pour les posséder. Après avoir beaucoup travaillé, tout se termine non à jouir longtemps, mais à quitter beaucoup. Il faut en dire autant des plaisirs de la vie. L'instant qui commence notre prétendue félicité est bientôt suivi de celui qui la termine. N'est-ce pas ce qui répand l'amertume sur les jours des prétendus heureux du siècle, la vanité des biens et des plaisirs du monde, la pensée, qu'ils seront de courte durée ? N'est-ce pas pour cela qu'ils désireraient vivre toujours, qu'ils éloignent de leur esprit la pensée de la mort qui doit les leur ravir ? Quelle n'est pas leur consternation et leur effroi lorsqu'elle vient les en séparer et qu'il faut tout quitter : *Siccine separat amara mors.* (I *Reg.*, XV, 31.) Il n'en est pas ainsi du bonheur que Dieu nous destine dans l'autre vie. Ce bonheur sera d'autant plus parfait qu'il sera infini dans son étendue et dans sa durée. La raison en est que le bonheur des saints est en Dieu qui ne peut changer : *Justi autem in perpetuum vivent et apud Dominum est merces eorum.* (*Sap.*, V, 16.) La récompense des saints étant en Dieu doit durer autant que Dieu même. La mort n'aura plus d'empire sur eux : *In perpetuum vivent.* (*Ibid.*) Ils sont pour toujours à l'abri des atteintes de la douleur et de l'affliction : *Mors ultra non erit neque*

luctus neque clamor. (*Apoc.*, XXI, 4.) Leur premier état a passé pour toujours : *Prima abierunt.* (*Ibid.*) Il n'y a que cette récompense des saints qui soit immuable, invariable, inaltérable. Ils règnent avec Dieu, mais leur règne comme celui de Dieu même sera un règne de tous les siècles : ***Regnum tuum, regnum omnium sæculorum.*** (*Psal.* CXLIV, 13.) Ils brilleront comme des astres dans le jour de l'éternité, mais leur lumière ne s'éclipsera jamais : *Fulgebunt justi in perpetuas æternitates.* (*Dan.*, XII, 3.) Ce qui rendra leur bonheur en quelque manière plus accompli, c'est qu'ils joindront à chaque instant le sentiment du plus parfait bonheur avec celui de sa durée; en sorte qu'ils goûteront, pour ainsi dire à chaque instant, le bonheur de l'*éternité tout entière : Turba*, dit saint Cyprien, *de sua immortalitate secura.*

SECONDE PARTIE.

Si nous n'avions rien à attendre après cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes. C'est la réflexion que faisait saint Paul, en écrivant aux Corinthiens. En effet, mes frères, en voyant les sacrifices pénibles qu'un chrétien est obligé de faire, s'il n'est rien qui doive l'en dédommager, son sort peut-il être plus à plaindre? Eh! qu'est-ce que la vie d'un chrétien sur la terre? Une guerre continuelle. Le nuage de la foi lui enveloppe les mystères qu'il est obligé de croire; il a continuellement à combattre les répugnances de son esprit, à réprimer les penchants et les désirs corrompus de son cœur. Outre cela, il faut qu'il porte sa croix, et qu'il marche avec ardeur dans les sentiers de la mortification et de la pénitence, pour affaiblir la tyrannie des sens et exténuer ce qu'il y a de trop vivant en lui, et par là abattre cette chair rebelle, dont la loi impérieuse est dans ses membres; mais qu'il sera bien dédommagé de tous ses sacrifices! Le ciel lui est destiné, et de quel bonheur ne jouira-t-il pas dans le ciel? Occupons-nous à le considérer, mes frères; cette vue nous animera à le désirer et à nous en rendre dignes. Je sais ce qu'a dit le grand Apôtre : que *l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, que l'esprit de l'homme ne pourra jamais concevoir ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment* (I *Cor.*, II, 9) : aussi ce que j'en dirai sera toujours infiniment au-dessous de ce qui en est. Je me bornerai à vous en tracer une faible ébauche, et pour cela, j'avance que le bonheur du ciel est un bonheur infini et sans bornes, non-seulement dans sa durée, mais encore dans son étendue; c'est-à-dire que le bonheur du ciel sera un bonheur éternel. Bonheur de l'esprit qui dédommagera infiniment le chrétien du sacrifice qu'il en aura fait à Dieu par la foi; bonheur du cœur qui dédommagera infiniment le chrétien du sacrifice qu'il en aura fait à Dieu par la charité; enfin bonheur du corps qui dédommagera infiniment le chrétien du sacrifice qu'il en aura fait à Dieu par la mortification et la pénitence.

L'esprit de l'homme a un penchant naturel à la curiosité; il n'est rien qu'il ne veuille pénétrer et connaître, tout est ici-bas l'objet de ses recherches et de ses discussions; mais que d'écueils contre lesquels son orgueil vient se briser, que de mystères impénétrables à ses faibles lumières! Repoussé par leur élévation, il est contraint de se replier sur lui-même, et d'adorer en silence ce qu'il ne saurait comprendre. Tels sont en particulier les mystères que la foi lui propose. Croire ce qu'on ne voit point, ce qu'on ne comprend point, ce qui semble même contredire nos lumières naturelles, et le croire avec tant de fermeté que de donner sa vie pour attester sa croyance, voilà le devoir que la religion nous impose; tel est l'hommage que Dieu veut que nous lui fassions de notre raison; il veut que nous la captivions sous le joug de la foi; c'est par là qu'il veut que nous lui témoignions notre dépendance. Mais devons-nous hésiter à lui faire ce sacrifice, si nous considérons la récompense que Dieu lui destine. ***Bienheureux***, nous dit l'Evangile, *ceux qui n'ont point vu et qui ont cru : « Beati qui non viderunt et crediderunt! »* (*Joan.*, XX, 29.) Ils sont bienheureux dans ce monde, parce qu'ils ne nagent pas dans un dédale de doutes et d'incertitudes, comme ces esprits superbes qui veulent tout sonder et n'ont aucun point fixe pour s'arrêter, et ils seront bienheureux dans l'autre, parce qu'ils verront à nu et à découvert, ce qu'ils avaient cru ici-bas. Eh! combien de fois peut-être les saintes obscurités que la foi vous présente vous ont-elles scandalisés? Vous vous teniez respectueusement au pied du sanctuaire, mais n'étiez-vous pas tenté de franchir la barrière et de lever d'une main téméraire le voile qui vous dérobait la Divinité, lorsque vous vous êtes dit à vous-même : Le jour va bientôt luire, les nuages vont se dissiper, le soleil éternel va bientôt nous éclairer de ses rayons; c'est alors que nous verrons dans la réalité ce que nous ne voyons ici qu'en énigme : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri. « Comme nous avions cru, ainsi nous avons vu dans la cité du Dieu des vertus, dans la cité de notre Dieu.»* (*Psal.* XLVII, 9.)

Dans le ciel, il n'y aura plus ni d'ombre ni de nuage, tous les mystères seront évanouis pour toujours; la clarté de Dieu même embellit la cité sainte, et les élus sont absorbés dans un torrent de lumière.

Dieu se cache ici-bas à nous, ou, s'il se manifeste à nous, ce n'est que confusément et comme à travers un miroir : *Quasi per speculum*, dit saint Paul (I *Cor.*, XIII, 12), nous ne le connaissons ici qu'imparfaitement et en partie; mais dans le ciel, il se découvrira tout entier à nous : « Dans le ciel nous le connaîtrons tel qu'il est, il nous rendra éternellement heureux, dit saint Augustin, par sa vision intuitive; nous contemplerons éternellement cette auguste Trinité sans confusion des personnes et sans division de substances : le Père tout-puissant, source de toute production, la

génération éternelle du Verbe dans le sein de son Père, et la procession éternelle du Saint-Esprit qui est le lien d'amour qui les unit, et cette auguste Trinité, se communiquant à nous par des effusions ineffables, nous trouverons en elle une source inépuisable de félicité » : *Sicut audivimus*, etc.

Reposant dans le sein de la vérité essentielle, de quels charmes notre esprit ne sera-t-il pas épris, lorsque Dieu se communiquera à lui? Nous connaîtrons sa nature infinie, son unité nécessaire, sa perfection sans borne, son éternité sans succession, cette providence qui dispose tout selon l'ordre de sa sagesse, cette prescience qui appelle les générations dès le commencement. En voyant Dieu, nous verrons en lui tout le reste, toutes les créatures dans la source même de l'être; leur variété prodigieuse dans la fécondité divine, leur enchaînement et leur harmonie dans le principe même de l'ordre éternel, tous les effets dans la cause primitive : *Sicut audivimus, sic vidimus*, etc. « Les saints, dit saint Grégoire le Grand, voient tout en Dieu : *Omnia in Verbo vident.* » (S. Greg., lib. *Mor.* XII, cap. 13.) C'est en lui que les saints voient nos besoins, qu'ils entendent les prières que les fidèles leur adressent sur la terre.

Je marche ici-bas, doit dire un chrétien, à travers des ténèbres sans nombre. La foi porte, il est vrai, son flambeau devant moi; mais la foi elle-même m'enveloppe la vérité qu'elle me montre. Mais la vérité sortira un jour du nuage, et elle se découvrira à moi dans tout son éclat. Le moment n'en est pas éloigné; le moment est déjà arrivé, mon esprit rompt les liens qui le retenaient captif, je franchis les barrières immenses que Dieu avait mises entre lui et moi, je pénètre sa lumière inaccessible, je vois l'invisible, je comprends l'incompréhensible, je vois mon Dieu et je le vois face à face, et je le vois avec la douce consolation de le voir éternellement : *Sicut audivimus*, etc.

Refuserais-je à présent de faire à Dieu le sacrifice de mon esprit, puisqu'il doit le récompenser si généreusement? Non. Quelque impénétrables que soient les vérités que la foi me propose, je les crois fermement et je les crois toutes. Je n'ai garde de vouloir sonder leur profondeur adorable; si je crois aujourd'hui sans voir, je verrai un jour ce que je croyais, et je le croirai sans crainte de me tromper. Ce qui est pour moi aujourd'hui dans les ténèbres me sera manifesté au plus grand jour, et ce que je ne vois que dans l'obscurité, me paraîtra dans la clarté du midi : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri.*

Bonheur du ciel, bonheur de l'esprit qui dédommagera infiniment le chrétien du sacrifice qu'il en aura fait à Dieu par la foi; bonheur du cœur qui dédommagera infiniment le chrétien du sacrifice qu'il en aura fait à Dieu par la charité. Vous le savez, nos très-chers frères, Dieu exige encore de nous l'hommage de notre cœur. Il veut que nous l'aimions uniquement, que nous n'aimions rien que par rapport à lui; il ne peut souffrir en nous de partage ni d'injuste préférence. Il veut que nous l'aimions souverainement, c'est-à-dire que nous soyons prêts à lui sacrifier ce que nous avons de plus cher au monde, nos biens, notre vie même s'il le faut, pour lui témoigner notre fidélité; mais que nous serons bien dédommagés de ces sacrifices! Si nous aimons Dieu dans ce monde, nous l'aimerons dans l'autre, *amabimus*, dit saint Augustin, et c'est cet amour qui constitue dans le ciel la félicité des élus. Tout s'enchaîne dans les actes comme dans les puissances de l'âme; l'amour est une suite nécessaire de la vision béatifique. Plus les saints voient Dieu, plus ils découvrent en lui des beautés et des perfections qui le leur rendent souverainement aimable : plus les saints voient Dieu, plus ils le connaissent, et plus par conséquent ils l'aiment : l'esprit enflamme le cœur d'amour, et le cœur anime l'esprit à la connaissance; et c'est cet enchaînement d'amour et de connaissance qui fait dans le ciel la félicité des élus.

Pour avoir une idée du bonheur que nous trouverons en Dieu, représentez-vous, nos très-chers frères, toute l'activité avec laquelle notre cœur se porte vers l'objet qui l'enflamme le plus, toute la satisfaction qu'il éprouve lorsqu'il a surmonté les obstacles qui le lui dérobaient; toute la tendresse du sentiment auquel il se livre lorsqu'il le trouve tel qu'il se l'était représenté, au-dessus même et infiniment au-dessus de ce qu'il se l'était représenté. C'est une ébauche quoique imparfaite de la félicité que notre cœur trouvera en Dieu.

Notre cœur est ici-bas dans une agitation continuelle; créé pour le bonheur, il le cherche en vain sur la terre par un penchant invincible. Les objets où il erre, ne sauraient lui procurer cette félicité où il tend, et les efforts qu'il fait pour l'atteindre ne font qu'irriter davantage ses efforts et ses désirs. La raison en est qu'étant fait pour jouir de Dieu, il ne peut trouver son bonheur hors de lui. « Notre cœur, dit saint Augustin en s'adressant à Dieu, sera dans une agitation continuelle jusqu'à ce qu'il se repose en vous : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te* » Mais que sera-ce lorsqu'il rencontrera ce qu'il avait poursuivi inutilement si longtemps? Lorsqu'il sentira ses vœux comblés au delà de ses espérances? C'est ce doux moment que les saints ne cessaient d'envisager pendant les jours de leur vie mortelle. Avec quels élans ne tendaient-ils pas sans cesse vers Dieu? Quels gémissements sur la prolongation de leur exil? Quelle douce satisfaction lorsque le moment de leur dissolution arrivait? Je vois leur âme se détacher avec activité de sa demeure terrestre, s'élever d'un vol rapide vers le sein de la Divinité; elle s'élance avec impétuosité vers son centre; elle se perd dans l'océan des amabilités divines; son ardeur l'emporte au delà de mes re-

gards; mais bientôt le petit nuage qui me la dérobait se dissipe. Je la vois unie à l'objet qui l'enflamme; dès lors son activité se ralentit, ses puissances demeurent satisfaites et suspendues; elle a trouvé celui qu'elle a aimé; elle a trouvé son repos éternel; elle est unie avec son Dieu, et elle est unie si intimement qu'elle ne fait plus qu'un avec lui, et qu'elle est pour ainsi dire transformée en sa propre substance; comme Jésus-Christ nous le fait entendre : Ils ne feront plus qu'un avec nous, disait-il à son Père, comme je ne suis qu'un avec vous : *Ut sint unum sicut et nos.* (*Joan.*, XVII, 21.)

Préférerai-je à présent de faire à Dieu le sacrifice de mon cœur, puisqu'il doit le récompenser si généreusement? Pourrais-je encore l'attacher aux objets créés, à de viles et frivoles créatures. Disparaissez pour toujours, plaisirs, richesses de ce monde, créatures viles et frivoles, vous n'êtes pas faites pour moi, et je ne suis pas fait pour vous. Vous ne sauriez faire mon repos, ma béatitude; je suis fait pour Dieu seul, lui seul peut remplir le vide que vous laissez toujours dans mon cœur : je suis fait pour l'aimer sur la terre, et pour l'aimer et le posséder éternellement dans le ciel. Oui, lorsque ce que nous attendons sera arrivé, je posséderai Dieu, et en le possédant, mon cœur sera saisi du plus doux ravissement; je trouverai en lui la source de tous les biens, d'une félicité inépuisable. Je posséderai Dieu avec toute sa gloire, avec toute sa magnificence, avec toute sa sagesse, avec toute son immensité, avec toutes ses perfections infinies, et je le posséderai avec la douce satisfaction de le posséder éternellement.

Enfin, le bonheur du ciel sera également un bonheur du corps, qui dédommagera infiniment le chrétien du sacrifice qu'il en aura fait à Dieu par la pénitence et la mortification, et c'est ici, mes frères, ce qui doit vous animer à souffrir tout pour Jésus-Christ, dans la vue du bonheur que vous attendez.

La mère des Machabées avait vu ses six enfants égorgés sous ses yeux. Le plus jeune lui restait encore prêt à périr comme les autres. Alors cette vertueuse israélite, s'approchant de ce fils, de ce tendre fils qui lui tendait les bras, et penchée sur son sein qu'elle arrosait des larmes que lui faisait verser son amour maternel : ***Mon fils***, lui disait-elle, ***ô mon fils!*** « *Itaque inclinata ad illum, ait patria voce : Fili mi, fili mi.* » (II *Mach.*, VII, 27.) Ce sont les seules paroles qu'elle put prononcer pendant quelques instants; mais bientôt interrompant ses soupirs et ses sanglots : Mon fils, lui disait-elle, souviens-toi que je suis ta mère, que je t'ai porté neuf mois dans mes entrailles, que je t'ai nourri trois ans de mon lait : souviens-toi des soins que j'ai pris de toi dans ton berceau et jusqu'à l'âge où tu es parvenu. Ah! si ton cœur est susceptible de quelques sentiments de tendresse, aie pitié de celle qui t'a donné le jour : ***Miserere matris tuæ.*** (***Ibid.***) Ne te laisse pas intimider par les menaces du tyran, ni gagner par ses flatteuses promesses; lève les yeux vers le ciel, mon fils; vois la couronne que Dieu fait pendre sur ta tête, et la félicité immense qu'il te prépare pour quelques instants de souffrances : ***Peto, nate, ut aspicias ad cœlum, ut non metuas carnificem istum.*** (***Ibid.***, 28.) Mon cœur, mon tendre cœur frémit à la vue des supplices qu'on te prépare; je sais ce qu'il va m'en coûter de te voir égorgé sous le couteau du bourreau inhumain. Mais ce qui me console et ce qui doit te consoler, c'est qu'une vie infiniment plus heureuse t'attend au delà du tombeau. ***Peto, nate***, etc. Et qu'est-ce, hélas! que cette vie que tu as puisée dans mon sein, que je te sollicite de perdre? Elle est remplie de misères; elle est sujette à mille maux : celle où tu vas entrer n'est autre chose qu'une félicité éternelle; c'est l'assemblage de tous les biens; c'est après cette vie que soupiraient les patriarches et les prophètes; c'est cette vie dont tes frères viennent de prendre possession : ***Peto, nate***, etc. Tel est le motif par lequel cette mère à jamais mémorable exhortait ses enfants au martyre, l'attente de la résurrection glorieuse et du bonheur que Dieu leur réservait après cette vie : ***Le Seigneur***, leur disait-elle, ***vous rendra la vie dans sa miséricorde : « Spiritum vobis cum misericordia reddet et vitam. »*** (***Ibid.***, 23.) Voilà le motif qui doit vous engager à traiter durement votre corps et à le réduire en servitude, à mener une vie pénitente et conforme à celle de Jésus-Christ. C'est l'exemple que les saints vous ont donné dans tous les âges. Voyez-les se retirer dans des antres obscurs, vêtus d'un rude cilice, nourrir leur corps des aliments les plus vils et les plus grossiers, l'exténuer par les jeûnes et les macérations. Qu'est-ce qui les animait à accomplir ainsi en eux-mêmes ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ? C'est la vue de la couronne qui les attendait au bout de la carrière; ils sentaient cette loi des sens qui contredit sans cesse celle de l'esprit; c'est pourquoi ils désiraient ardemment d'être délivrés de leur demeure terrestre, pour être revêtus de celle d'en haut : ***Eam quæ de cœlo est superindui cupientes.*** (II *Cor.*, V, 2.) Que la même vue, nos très-chers frères vous anime à marcher sur leurs traces. Ce corps que vous traiterez avec dureté, ce corps devenu l'instrument de vos peines et de vos souffrances, Dieu lui réserve une félicité éternelle, une félicité universelle : vos yeux seront éternellement ravis de l'éclat qui embellit la cité sainte; vos oreilles seront charmées par les cantiques qu'on y chante jour et nuit à la gloire de l'Agneau. Votre bouche goûtera un plaisir toujours renaissant à publier les louanges de votre rémunérateur. Dieu lui-même mettra une palme dans vos mains, il placera une couronne immortelle sur votre tête : il transformera, en un mot, votre corps au corps glorieux de son Fils : ***Reformabit corpus humilitatis vestræ, configuratum corpori claritatis suæ.*** (***Philip.***, III, 21.) Ce serait peu

pour Dieu de lui communiquer le privilége glorieux qu'il a réservé aux anges : *Erunt sicut angeli Dei.* (*Matth.*, XXII, 30.) Nous savons que lorsqu'il apparaîtra au dernier jour, il nous rendra semblables à lui-même. Glorieux de sa propre clarté, heureux de son propre bonheur : *Scimus quoniam, cum apparuerit, similes ei erimus.* (I *Joan.*, III, 2.)

De quel œil envisagerais-je à présent les folles voluptés de la terre? Eh! que seraient pour moi des millions d'années passées dans les tentes des pécheurs, en comparaison d'un seul jour passé dans la maison du Père céleste? Ah! plutôt que tous les maux viennent fondre sur moi, que mon corps soit en proie aux plus vives douleurs, quand même il faudrait le livrer aux flammes du martyre, quand mes chairs tomberaient autour de moi en lambeaux, et que je serais accablé de tous les traits de l'adversité; est-il rien que je ne doive souffrir? Je lèverai les yeux vers le ciel, et la vue du bonheur destiné à ma patience et ma félicité, m'armera de force et de courage et me rendra mes maux doux et désirables. Jetez les yeux sur ce héros chrétien : Job avait vu dans un instant périr tous ses troupeaux, ses serviteurs passés au fil de l'épée, ses enfants écrasés sous les ruines de ses maisons. Un ulcère cruel, qui défigurait son corps, avait rendu ses traits méconnaissables; ses amis viennent pour le visiter, ils ouvrent la bouche pour le consoler ; mais a-t-il besoin de consolation, il sait que son Rédempteur est vivant, qu'il ressuscitera au dernier jour, qu'il verra son Dieu dans sa propre chair et de ses propres yeux, que ce sera lui-même et non pas un autre : *Scio quod Redemptor meus vivit, quem visurus sum ego ipse et oculi mei conspecturi sunt et non alius.* (*Job*, XIX, 25.) C'est cette pensée qui fait naître l'espérance dans son sein, et avec elle cette soumission sainte qui adoucit ses maux. Voilà, nos très-chers frères, une ébauche quoique imparfaite du bonheur que Dieu nous réserve dans le ciel ; encore ce que j'en ai dit est infiniment au-dessous de ce qui en est : que cette félicité soit donc l'unique objet de vos désirs et des efforts que vous devez faire pour la mériter. Pourquoi vous attacheriez-vous encore à la terre, et que peut-elle vous offrir qui soit digne de vos affections? Si vous aimez tant une vie sujette à tant de misères, remplie de tant de maux, ne devriez-vous pas chercher avec plus d'empressement la vie bienheureuse que Dieu vous a promise? Si vous montrez tant d'ardeur et d'affection pour une vie courte et fragile que vous ne voudriez pas quitter, pourquoi n'en montreriez-vous pas davantage pour une vie qui doit durer toujours, qui commencera pour ne jamais finir? Ah! souvenons-nous que nous sommes les enfants des saints, *et que nous attendons comme eux cette vie que Dieu réserve à ceux qui croient véritablement en lui, et qui lui demeureront fidèles jusqu'à la fin : « Et vitam illam exspectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo.* » (*Tob.*, II, 18.) Souvenons-nous que, si nous l'aimons, il servira lui-même de grande récompense à notre amour : *Quam repromisit Deus diligentibus se.* (*Jac.*, I, 12.) Enfin que, si nous souffrons ici-bas avec lui, nous régnerons et nous serons glorifiés avec lui : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* (*Rom.*, VIII, 17.) Amen.

SERMON VIII.

SUR LE PÉCHÉ.

Delicta quis intelligit? (*Psal.* XVIII, 13.)

Qui est celui qui connaît ses fautes?

Je ne dis pas seulement, qui est celui qui connaît le nombre de ses fautes, mais qui est celui qui peut en connaître l'énormité ; cependant il serait bien nécessaire de connaître ce que c'est que le péché pour le fuir avec toute l'horreur qu'il mérite, et pour le pleurer dignement après l'avoir commis. Saint Pierre connut ce que c'est que le péché, et dès que son divin Maître eut lancé sur lui un regard favorable, il sortit pour pleurer amèrement sa faute. Sainte Madeleine connut aussi ce que c'est que le malheur d'avoir offensé Dieu, et, ayant renoncé à ses désordres, ses yeux s'ouvrirent à un torrent de larmes qui ne finirent qu'avec sa vie. D'où vient que le roi pénitent livra son âme à des regrets si amers, qu'il détrempait tous les jours son pain de ses pleurs et en arrosait son lit toutes les nuits ; qu'il marchait tout courbé sous le poids de sa douleur qui lui arrachait des gémissements continuels? C'est comme il s'en exprime lui-même, qu'il connaissait son péché, un péché plus considérable que l'Ecriture remarque en lui, qu'il avait commis pendant soixante ans de vie. *Je connais mon iniquité*, disait-il : « *Iniquitatem meam ego cognosco.* » (*Psal.* L, 14.) Peut-on pleurer ses péchés sans les connaître, comme aussi peut-on les connaître sans les pleurer? Si on connaissait ce que c'est qu'un seul péché mortel, le commettrait-on avec autant d'indifférence? Pourrait-on le commettre de propos délibéré? pourrait-on, après l'avoir commis, y persévérer avec autant de sang-froid, ne pas recourir aux moyens d'en sortir, ne pas en faire pénitence?

L'Eglise consacre cette quarantaine de pénitence à fournir aux fidèles un moyen d'expier leurs péchés ; elle les presse de recourir au sacrement de pénitence pour s'en purifier; je viens donc vous apprendre aujourd'hui à connaître le péché, ce monstre si haïssable et si peu haï. Je vous développerai, en premier lieu, quelle est la haine que le péché mérite : c'est le sujet de ma première partie; secondement, quelle est la haine que Dieu lui porte : c'est le sujet de la seconde. Le péché mérite infiniment d'être haï : c'est le sujet de ma première réflexion; Dieu hait infiniment le péché : c'est le sujet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu est trop grand, dit l'impie, pour s'offenser de ce que font les hommes. Dieu est

trop bon, dit le mauvais chrétien, pour punir des faiblesses humaines par des supplices éternels : c'est ainsi que de la bonté et de la grandeur de Dieu qui font précisément toute la malice, toute l'énormité du péché, on attend, on se promet l'impunité du péché. Pour moi, je dis tout le contraire, et je soutiens que c'est parce que Dieu est infiniment grand et infiniment bon, que le péché renferme une révolte et une ingratitude infinies, et que, par conséquent, il est digne de supplices infinis.

Nous trouvons en nous-mêmes un sentiment gravé par la nature, aussi ancien et aussi répandu que le genre humain, qui nous porte à mesurer la grandeur de l'offense par celle de l'offensé. Suivons ce sentiment commun à tous : une injure faite à un souverain est plus grande que celle qui serait faite à un subalterne ; celle qui serait faite à un magistrat, plus grande que celle qui serait faite à un homme de la lie du peuple. L'atrocité de l'offense croît toujours à proportion de la dignité de la personne offensée, et c'est toujours l'objet qu'elle attaque qu'on considère, lorsqu'il s'agit de juger de sa griéveté. Pourquoi changerions-nous de langage lorsqu'il s'agit de Dieu? Parce que Dieu est un être infiniment grand, s'ensuit-il que le péché doive lui être indifférent ? Les hommes sont si entêtés de leurs prééminences, si jaloux de leurs droits, si délicats sur leur autorité, si sévères, si attentifs à exiger toutes les complaisances, tous les égards dus à leur rang et à leur dignité ; n'y aurait-il que Dieu qui s'oubliât lui-même et qui permît qu'on oubliât ce qui lui est dû ? Ah ! c'est ici que l'iniquité est véritablement en contradiction avec elle-même : *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI, 12.) Des hommes de terre et d'argile se croiront en droit de s'irriter des moindres insultes, et ils se feront un jeu d'insulter l'Etre souverainement grand? Ils se compteront pour tout, et ils le compteront pour rien? Ils oublieront également qu'ils sont hommes et qu'il est Dieu ! Ils regarderont un outrage fait à un roi de la terre comme un attentat digne du dernier supplice, et ils excuseront les outrages faits au Roi du ciel et de la terre, à cette Majesté suprême incréée, dont celle des rois de la terre n'est qu'une faible image, et qui n'est respectable que parce qu'elle la représente? Ils se croiront en droit de faire à Dieu des outrages qu'ils ne souffriraient pas eux-mêmes, que les hommes ne souffrent pas impunément, et ils se persuaderont témérairement que Dieu ne s'offensera pas de leurs crimes, et qu'il les laissera impunis parce qu'ils ne sauraient en concevoir toute la malice ? Oui, je dis qu'on ne saurait comprendre quelle est la malice d'un seul péché mortel ; car je soutiens que si on veut faire usage droit de sa raison, on verra que c'est précisément parce que le péché attaque un être souverainement grand, que le péché renferme une malice infinie, une révolte inexprimable.

Je me représente Dieu assis sur le trône des cieux, environné d'un million d'anges : ses regards percent jusqu'au plus profond des abîmes ; il tient entre ses mains les rênes de l'univers qu'il gouverne selon les règles de son infinie sagesse ; il appelle à son gré les orages et les tempêtes, et ils obéissent à sa voix ; il trouble ou pacifie les éléments; élève, ébranle, renverse à son gré les empires de la terre, et la nature entière n'attend que ses ordres pour lui obéir. Ecoute, s'écrie-t-il, Israël mon peuple, je suis le Seigneur ton Dieu, je suis celui qui suis; écoute attentivement ma loi; grave-la au fond de ton cœur et sois fidèle à l'observer. Mais que vois-je de l'autre côté, un ver de terre, un insecte méprisable, un vil amas de cendre et de poussière, un homme, en un mot, car ce mot seul renferme plus de bassesse et de misère qu'on ne saurait en exprimer ; je vois, dis-je, un homme confiné dans un coin de la terre, une créature méprisable qui foule aux pieds la loi de son Dieu, qui dit, sinon de bouche, du moins de son cœur : Je ne veux point me soumettre, je ne veux point obéir : *Non serviam.* (*Jerem.*, II, 20.)

Oui, dit cet homme dominé par la cupidité, cet avare, Dieu me défend toute fraude, toute injustice, cette usure que je perçois de mon argent; mais sans cela je n'amasserais point de bien, et la passion de m'enrichir et mon intérêt sont la seule loi que je veux suivre au préjudice de la loi de Dieu : *Non serviam.* Oui, dit cet homme livré à l'intempérance et à la débauche, Dieu m'interdit ces excès qui me dégradent, de faire un Dieu de mon ventre, une idole de ma sensualité, de profaner les jours de dimanche en me plongeant dans le vin ; mais je trouve là mon plaisir et ma satisfaction, et ma sensualité est la seule loi que je veux suivre au préjudice de la loi de Dieu. Oui, dit ce libertin, Dieu me défend ces pensées déshonnêtes, ces paroles obscènes, ces liaisons dangereuses et criminelles ; mais mon penchant m'y entraîne, et mon penchant est la seule loi que je veux suivre. Oui, dit enfin ce vindicatif, la loi de Dieu m'ordonne de pardonner à cet ennemi, d'oublier cette injure, de me réconcilier avec mon prochain ; mais mon ressentiment s'y oppose, mon orgueil m'interdit de faire la première démarche, et mon ressentiment et mon orgueil sont la seule loi que je veux suivre au préjudice de la loi de Dieu : *Dixisti : Non serviam.* Peut-on comprendre une pareille malice, toute l'horreur de cette révolte? Pour la concevoir, il faudrait pouvoir comprendre toute la grandeur de Dieu et toute la bassesse de l'homme ; pour pouvoir comprendre jusqu'à quel point le péché est monstrueux, il faudrait pouvoir comprendre jusqu'à quel point Dieu est parfait; pour comprendre combien le péché est haïssable, il faudrait pouvoir comprendre jusqu'à quel point Dieu est aimable. Or, comme nous ne saurions comprendre jusqu'à quel point Dieu mérite d'être aimé, nous ne pourrions

concevoir jusqu'à quel point le péché mérite d'être haï. Or, comme il n'y a que Dieu seul qui puisse se comprendre et s'aimer soi-même autant qu'il mérite d'être aimé, il n'y a que Dieu seul qui puisse connaître le péché et le haïr autant qu'il mérite d'être haï.

Il n'y a que Dieu seul qui puisse connaître toute la malice, toute l'énormité du péché; après cela vous serez surpris lorsque nous vous dirons que le péché est le plus grand de tous les maux, qu'il n'y en a aucun qui mérite de lui être comparé, que tous les maux réunis ensemble, sont infiniment préférables à un seul péché mortel. Oui, le péché est le plus grand de tous les maux, il est lui seul plus grand que tous les maux ensemble. Représentez-vous les maux que vous craignez le plus, la chute de vos maisons, la perte de vos enfants, celle d'un procès ruineux, le renversement entier de votre fortune, tout cela est infiniment au-dessous d'un seul péché mortel. Allez encore plus loin, représentez-vous les maladies les plus violentes, les douleurs les plus vives, les plus aiguës, les guerres, les famines, l'incendie des provinces, la terre entière inondée de sang : allez encore au delà, et rassemblez dans votre esprit non-seulement les maux dont vous avez coutume d'être les témoins, mais encore ceux qui n'existent que dans votre imagination; le ciel anéanti, la terre réduite en poudre, et des milliers de mondes encore plus parfaits que celui que nous habitons, dissous et confondus : tout cela n'est pas capable de vous donner une idée juste de la laideur du péché, de sa malice et de ses horreurs; tout cela est autant au-dessous du péché que Dieu est au-dessus de l'homme.

C'est ce qu'on vous a appris dans les premiers éléments de votre foi. Quel est le plus grand mal qu'il y ait au monde? c'est le péché. On vous l'a appris, on vous l'a fait répéter souvent; mais peut-on croire que vous êtes persuadés de cette vérité, lorsqu'on vous voit commettre le péché avec autant d'indifférence? Le péché est le plus grand mal qu'il y ait au monde ; il est lui seul plus grand que tous les maux ensemble, il renferme une malice et une révolte inexprimables envers Dieu, et cependant vous le commettez avec gaieté de cœur : quel aveuglement ! et vous le commettez, quoique persuadés que vous êtes sous les yeux et en la présence même de l'Etre suprême que vous outragez : quel attentat ! et vous le commettez malgré la voix de votre conscience qui veut vous retenir, et les efforts que fait la grâce de Dieu pour vous arracher les armes de la main : quelle fureur ! et vous le commettez pour un plaisir d'un moment, pour un intérêt de peu de conséquence, pour des bagatelles, pour des riens, pour des biens périssables que vous préférez au seul et souverain bien : quelle injustice ! et vous le commettez, non-seulement pour un plaisir d'un moment, pour un gain vil et sordide, mais encore lorsqu'il n'y a rien à gagner pour vous; bien plus lorsqu'il ne doit vous en revenir que du mal pour le temps et pour l'éternité : quel désespoir ! et vous le commettez non-seulement lorsque l'occasion s'en présente, mais encore vous cherchez l'occasion de le commettre, et vous courez après le plus grand de tous les maux comme vous courriez après le plus grand de tous les biens : quel acharnement ! et vous ne vous contentez pas de le commettre vous-même, mais vous engagez les autres à pécher, vous leur en fournissez l'occasion, vous leur en donnez le conseil et l'exemple, vous entraînez ceux que vous pouvez dans vos désordres, dans votre révolte criminelle, comme si vous vouliez entrer en guerre ouverte avec Dieu : quelle audace ! et après l'avoir commis vous n'en rougissez pas, vous vivez tranquille, vous vous y applaudissez, peut-être, et vous vous vantez des péchés que vous n'avez pas faits, comme de ceux que vous avez faits. Pourrait-on comprendre une pareille extravagance, si nous n'en étions pas tous les jours les témoins ou les coupables ?

Toute la malice du pécheur ne se borne pas à attaquer un Dieu infiniment grand ; à l'injure qu'il lui fait par sa révolte, par sa désobéissance, il ajoute celle de n'outrager que lui seul. S'il fallait obéir à un prince de la terre, vous lui obéiriez ; s'il fallait se soumettre à la loi d'un seul homme, vous craindriez de l'enfreindre, s'il fallait conserver l'amitié d'un grand, d'un protecteur puissant, vous ne voudriez pas la perdre à quelque prix que ce fût, et vous ne craignez pas d'enfreindre tous les jours la loi de votre Dieu, de sacrifier son amitié, c'est-à-dire, dit saint Jean Chrysostome, que le pécheur n'est hardi que contre Dieu seul, et qu'à l'injure qu'il lui fait en le méprisant, il ajoute celle de ne mépriser que lui seul. Voilà ce qui rend le péché infiniment haïssable. C'est qu'il renferme un mépris infini de Dieu, une révolte inexprimable contre sa majesté infinie ; j'ajoute que le péché renferme encore une ingratitude infinie.

Considérons, en effet, quel est celui que le péché attaque. Je ne dis plus que c'est un Dieu infiniment grand, infiniment parfait ; un Dieu puissant et terrible, dont l'empire s'étend sur tout ce qui est et sur tout ce qui n'est pas ; je ne dis pas que c'est le Maître des maîtres, le souverain Seigneur de l'univers ; je dis, que c'est un Dieu infiniment bon, infiniment tendre et sensible, un Dieu infiniment libéral et bienfaisant. Toute la bonté que nous apercevons dans les créatures, n'est qu'une faible image, un écoulement de cet océan de bonté qu'il y a en Dieu. Un père est bon envers ses enfants, une mère trouve en elle-même un fonds inépuisable de tendresse que rien ne saurait altérer, mais ce n'est pas comparable à la bonté de Dieu envers ses créatures : Une mère, nous dit l'Ecriture, peut-elle oublier son enfant, le fruit de ses entrailles ? *Mais quand elle l'oublierait, je ne vous oublierai jamais : « Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. »* (*Isa.*, XLIX, 15.) Dieu

est souverainement bon en lui-même, il est la bonté par essence, il est souverainement bon à notre égard. Que de preuves n'avons-nous pas de cette bonté de Dieu à notre égard! C'est lui qui nous a créés, tirés du néant; c'est lui qui nous a donné un esprit pour le connaître, un cœur pour l'aimer, une mémoire pour nous rappeler ses bienfaits, une volonté pour le servir, pour choisir entre le bien et le mal. C'est lui qui nous conserve: chaque jour est un nouveau bienfait de sa part, s'il cessait de nous soutenir; nous retomberions bientôt dans le néant, et de combien de dangers ne vous a-t-il pas préservés depuis que vous êtes dans le monde? De combien de grâces, de salut ne vous a-t-il pas prévenus? N'est-ce pas lui qui vous a rachetés, faits chrétiens? n'est-ce pas à lui que nous sommes redevables de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons? n'est-ce point de lui que vous tenez tous vos biens, ces honneurs, ce crédit, ces talents, cette prospérité, tant d'avantages particuliers dont vous ne manquez pas de vous glorifier? Qu'avons-nous, en un mot, dit saint Paul, que nous n'ayons reçu de sa libéralité?

Dieu est non-seulement notre plus grand bienfaiteur, mais encore notre unique bienfaiteur. Tous les avantages que nous recevons des hommes, c'est lui qui se sert de leur canal pour nous les communiquer. Tout le bien qu'ils nous font vient de Dieu. C'est lui qui leur en inspire la volonté et qui leur en donne la faculté; en sorte qu'on peut dire avec vérité, selon l'expression de l'Evangile, qu'*il n'y a de bon que Dieu seul : « Nemo bonus, nisi unus Deus.* » (*Marc.*, X, 18.)

Or, que fait le pécheur, il est ingrat envers ce Dieu, qui ne nous fait que du bien. C'est ce Dieu infiniment bon que le pécheur offense, qu'il insulte, qu'il outrage. Ce n'est pas tout: il se sert de ses propres bienfaits pour l'outrager avec plus de licence. Oui, le pécheur ose tourner contre Dieu même ses propres bienfaits; il se sert des biens qu'il en reçoit pour lui faire du mal, comme pour le faire repentir de sa bonté à son égard. Eh! n'est-ce pas ce qui arrive tous les jours? Dieu lui envoie des grâces, et il en abuse, il lui résiste en face; il lui envoie des remords de conscience, des inspirations, et il les méprise, et par là il outrage celui qui les lui donne. Dieu lui donne des biens temporels et il les emploie à se perdre; des richesses, et il les fait servir d'instruments à ses crimes, à ses désordres; il en fait la matière de son avarice, l'objet de sa cupidité. Il a établi des sacrements pour sa justification, et il les méprise ou les profane; il a répandu son sang pour lui, et il le foule aux pieds.

Ce n'est pas tout: non-seulement il ose tourner contre Dieu les biens qu'il en reçoit, il ne s'en sert que pour l'outrager avec plus de licence, mais encore il ajoute à l'injure qu'il lui fait par son ingratitude, celle de n'être ingrat qu'envers lui seul. Oui, nous rougirions d'être ingrats envers les hommes, et nous ne rougissons point d'être ingrats envers lui seul. Si un homme nous rend quelques services, nous nous croyons obligés à la reconnaissance. Le monde qui pardonne tous les vices ne pardonnerait pas celui d'être ingrat, vous ne pardonneriez pas vous-même celui qui oserait s'élever contre son bienfaiteur. Cependant, ô étrange aveuglement! cet homme dont la bonté vous touche, dont les services vous pénètrent, n'a été que l'instrument dont Dieu s'est servi pour vous faire du bien. Ce n'est pas à lui, c'est à Dieu que vous êtes redevable de sa bonne volonté à votre égard; il n'a fait qu'exécuter les desseins de Dieu sur vous, et vous réservez pour lui toute votre reconnaissance et Dieu n'y a aucune part: que dis-je? et vous rendez à Dieu la haine pour l'amour, le mal pour le bien, un mal infini, pour les biens infinis et sans nombre qu'il vous a faits? O ingratitude inconcevable! le pécheur y ajoute un dernier degré de noirceur: non-seulement il est ingrat envers un Dieu infiniment bon, envers son souverain et unique bienfaiteur, non-seulement il se sert des bienfaits sans nombre qu'il en reçoit pour l'outrager, mais encore il se sert du motif de sa bonté même pour l'offenser davantage. Peut-on pousser l'ingratitude à un excès plus incompréhensible? Le pécheur fait non-seulement des bienfaits de Dieu la matière et l'instrument de ses désordres, mais encore la bonté de Dieu lui sert de motif pour l'offenser avec plus d'audace.

Eh quoi! Seigneur, c'est précisément la vue de votre bonté qui devrait engager le pécheur à cesser de vous offenser, c'est la considération de votre bonté qui devrait le désarmer, et vous épargner tant d'outrages qu'il vous fait; se peut-il que ce soit cette considération de votre bonté infinie, que vous avez pour nous, qui l'enhardisse à pécher et qui serve de motif et de prétexte à son ingratitude? Voyons, en effet, le pécheur tenté de violer la loi de Dieu. La voix de la religion s'élève dans son cœur, il balance quelque temps entre les amorces du plaisir et les suites de son péché, il met en parallèle et les douceurs du crime qui l'attirent, et les menaces de Dieu qui l'effrayent. Que fera-t-il? à quoi se déterminera-t-il? Eh quoi! téméraire pécheur, ignores-tu que celui que tu vas offenser est le Dieu de l'univers, le maître absolu de toutes choses, le Dieu fort, le Dieu puissant, un Dieu juste qui ne saurait laisser tes crimes impunis, un Dieu jaloux de sa gloire, qui punit les péchés des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération? Sur quoi t'appuies-tu donc? as-tu des foudres à opposer à ses foudres? veux-tu entrer en guerre avec le Tout-Puissant et lutter contre le Dieu fort? Non, sans doute, ce n'est pas ce qui enhardit le pécheur à offenser le Seigneur; le motif qui l'engage à pécher, c'est que Dieu est bon, il connaît sa faiblesse et la force de Dieu, son crime et sa justice, mais il connaît aussi

tout le prix, toute la tendresse de son amour, et c'est ce qui le porte à devenir ingrat. Parce que Dieu est bon, il veut être méchant; parce que Dieu est infiniment bon, il veut être infiniment ingrat, et le prétexte qu'il apporte à son infinie ingratitude, est l'infinie bonté de Dieu. Eh! n'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours? Combien parmi vous qui offensent le Seigneur, qui ne se déterminent à l'offenser, qui ne persévèrent dans leurs désordres que parce qu'ils s'appuient sur la bonté et la miséricorde divines? D'où vient que cet homme diffère sa conversion d'un temps à l'autre? C'est qu'il sait que Dieu sera toujours prêt à lui pardonner, recevra en tout temps sa douleur et son repentir. D'où vient que ce libertin ne donne aucune borne à ses déréglements? C'est que Dieu ne donne aucune borne à sa patience. Dieu est infiniment bon, pense-t-il en lui-même; donc il faut l'offenser. O l'étrange conséquence! ô conséquence d'un cœur rempli d'une malice inconcevable, d'une malice égale à celle des démons, puisque les démons ne péchèrent, dit saint Bernard, que parce qu'ils crurent que Dieu serait assez bon pour leur pardonner.

Voilà la source funeste de tant de péchés qui se commettent, de l'acharnement avec lequel on les multiplie, de la fatale sécurité avec laquelle on y persévère. Le motif de la bonté de Dieu; parce que vous avez la confiance que Dieu est bon, c'est un motif pour vous de ne pas finir de l'outrager. Vous vous flattez que Dieu vous épargnera en ne s'épargnant pas lui-même: ***Ipse sibi non parcens, parcet tibi.***

Ah! Seigneur, c'est le motif de votre bonté qui a arraché tant de larmes à de saints pénitents pour laver leurs fautes; faut-il que ce même motif entretienne tant de pécheurs dans l'impénitence? c'est-à-dire, ô mon Dieu! que si vous étiez moins lent à les punir, moins patient à les supporter, ils ne seraient pas si hardis à vous offenser; si vous cessiez d'être bon à leur égard, ils cesseraient d'être méchants. Si vous étiez un maître dur et implacable, ils vous serviraient mieux; si vous les aimiez moins, en un mot, ils vous aimeraient davantage. N'ai-je pas eu raison d'avancer que le péché renferme une malice et une ingratitude infinies, et que par conséquent il est infiniment haïssable? J'ai ajouté que Dieu porte au péché une haine infinie. C'est le sujet de mon second point, après avoir appris à haïr le péché, vous apprendrez encore à le connaître.

SECONDE PARTIE.

Pour pouvoir comprendre jusqu'à quel point Dieu hait le péché, il faudrait pouvoir comprendre l'infinie sainteté de Dieu; Dieu, étant essentiellement saint, hait essentiellement le péché, et, s'il cessait de le haïr il cesserait d'être Dieu. Mais jusqu'à quel point le hait-il? C'est ce que nous ne saurions concevoir. Nous pouvons cependant nous former une idée de la haine que Dieu porte au péché par les différents châtiments qu'il en a tirés; puisque Dieu, étant infiniment juste, ne saurait punir le péché au delà de ce qu'il mérite. Il n'en est pas de la justice de Dieu comme de ses autres attributs; sa miséricorde, par exemple, étant infinie, peut s'étendre infiniment au delà des bornes que notre faible raison peut imaginer. Ce qu'elle peut faire sera toujours au delà de ce qu'elle fait; mais quant à sa justice, elle a des bornes qu'elle ne saurait passer; elle ne saurait punir le péché au delà de ce qu'il mérite, sans se détruire elle-même.

Voyons donc les châtiments que Dieu a tirés du péché pour juger de la haine qu'il lui porte. Nous ne nous arrêterons pas à ces traits échappés de temps en temps à la justice divine rapportés dans l'Écriture: des milliers d'Israélites passés au fil de l'épée, cinq villes criminelles consumées par une pluie de feu et de soufre, l'univers entier englouti dans les eaux du déluge à l'exception d'une seule famille, et, de nos jours, le peuple juif errant et vagabond sur toute la terre en punition de son aveuglement et de son horrible déicide. Voilà sans doute de terribles effets de la vengeance divine dont ces châtiments, quelque effrayants qu'ils paraissent, ne méritent pas notre attention. Portons-la tout entière sur les quatre théâtres principaux où Dieu a exercé sa justice et où il semble avoir fait éclater davantage la haine qu'il porte au péché; je veux dire, le ciel, la terre, l'enfer et le calvaire; si, quelque faible que soit le tableau que je vais vous en tracer, vous n'êtes pas touchés, j'ose dire que vous êtes impies ou endurcis. *Comment es-tu tombé des cieux, Lucifer? « Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer? »* (*Isa.*, XIV, 12.) Hélas! nous dit-il, c'est pour un seul péché, un péché de pensée que le Très-Haut m'a écrasé de sa colère, et que j'en porterai éternellement le poids avec une multitude innombrable de mes complices. C'est pour une seule pensée, un péché d'un moment, que Dieu m'a traité avec une extrême rigueur; il ne m'a pas donné un moment pour faire pénitence, mais il m'a précipité du plus haut degré de gloire et de félicité dans l'abîme de tous les maux. Hélas! mes frères, des anges, de sublimes intelligences, précipités pour un seul péché de pensée dans l'abîme de tous les maux! Eh! si vous n'aviez commis qu'un péché de pensée, vous vous croiriez des saints. A quels châtiments ne devez-vous donc pas vous attendre, vous dont toute la vie n'est qu'un tissu d'actions les plus criminelles? Cependant Dieu vous souffre, c'est ce qui vous étonne, c'est ce qui m'étonne moi-même. Peut-être, vous flattez-vous que vous êtes plus excusable que l'ange rebelle? Peut-être, pour excuser votre péché, m'alléguerez-vous que l'ange rebelle pécha avec plus de lumière et de connaissance? Mais si cette circonstance aggrave son péché, combien d'autres qui aggravent le vôtre! L'ange n'avait commis qu'un pé-

ché, qu'un péché d'un moment, et vous offensez Dieu tous les jours, à toutes les heures, à tous les instants. L'ange n'avait commis qu'un péché de pensée, et vous vous livrez aux actions les plus détestables. Le premier ange avait péché avec plus de lumière et vous péchez avec plus d'ingratitude. L'ange n'avait pas abusé comme vous des grâces de Dieu. Jésus-Christ ne s'était pas abaissé à prendre leur nature comme il s'est abaissé à prendre la vôtre; il ne s'était pas livré à la mort pour eux comme il s'est livré pour nous. Les anges n'avaient devant leurs yeux aucun de ces châtiments terribles où éclate toute la haine que Dieu porte au péché, et vous en avez mille sous les yeux, et on vous peint tous les jours l'enfer ouvert sous vos pieds. Le péché des premiers anges n'était conçu que dans leur esprit et vous vous portez aux vôtres avec le penchant le plus violent, et vous les exécutez avec l'affection la plus ardente, une volonté déterminée au mal. Sur quoi vous appuyez-vous donc? Vous vous flattez peut-être de l'excellence de votre nature. Eh! je le vois, Dieu, dites-vous, ne nous à pas créés pour nous perdre. Combien parmi vous qui tiennent ce langage! Dieu est trop bon pour perdre éternellement ses créatures. Ah! non, sans doute, Dieu ne vous a pas créés pour vous perdre, et s'il l'eût voulu, serait-il mort pour vous, vous aurait-il donné un esprit capable de le connaître, un cœur capable de l'aimer, une loi dont l'accomplissement l'engageât à servir lui-même de grande récompense à votre fidélité; mais quelque grande que soit sa miséricorde, croyez-vous qu'il oublie pour vous les droits de sa justice. Quelles créatures plus parfaites que les anges? Quelle nature plus excellente que celle de ces sublimes intelligences? Peut-être poussez-vous la témérité jusqu'à vous croire nécessaires à Dieu, comme si sa félicité devait dépendre de la vôtre? Mais qui lui rendait plus de gloire? *Cum me jubilarent filii Dei.* (*Job*, XXXVIII, 7.) Qui lui fut plus nécessaire que ces anges qui sont appelés dans l'Ecriture les exécuteurs de ses volontés, ses ambassadeurs et ses ministres! Ah! je vois plutôt ce qui vous entretient dans vos désordres, ce qui vous autorise à y persévérer; c'est le nombre de ceux qui sont dans le même cas que vous. Combien, dites-vous, qui ne vivent pas mieux que moi! qui vivent plus mal que moi! si je suis damné, il y en aura beaucoup d'autres. O extravagance digne d'un torrent de larmes! comme si, parce que la multitude des coupables sera presque innombrable, Dieu pouvait oublier les droits de sa justice et de sa gloire; comme si Dieu n'était pas assez puissant pour punir tous ceux qui oseront s'élever contre lui! Voyez des millions d'anges qui forment contre lui un complot criminel, et il terrasse d'un seul coup leurs légions innombrables. Pouvez-vous comparer vos forces avec leurs forces, votre puissance égale-t-elle leur puissance, votre multitude leur multitude? Vous couvrez à peine la terre et ils remplissent les airs, dit saint Paul; vous n'êtes que de vils insectes et ils sont la milice du Dieu des armées. Cependant à peine ont-ils péché que Dieu entre en colère. Je jure par moi-même, dit-il, que je me suffis à moi seul et que je perdrai ces esprits téméraires. Il dit, et à l'instant le ciel s'entr'ouvre, ils sont précipités dans un étang de feu: d'anges qu'ils étaient ils sont devenus des démons, et la fumée de leurs tourments montera dans les siècles des siècles. Pouvons-nous ne pas trembler si nous sommes pécheurs; eh! qui de nous ne l'est pas?

Mais passons au second théâtre où éclate la haine infinie que Dieu porte au péché. C'est sur la terre, au sujet du péché de vos premiers parents.

Adam et Eve avaient été créés dans un état parfait, quant au corps et quant à l'âme. Quant au corps, ils n'étaient sujets ni à la douleur, ni aux infirmités, ni à la maladie, ni à la mort. Quant à l'âme, ils avaient reçu une liberté pleine et entière, un esprit accompli, une volonté droite et portée vers le bien, sans aucun penchant au mal; et, ce qu'il y a de plus remarquable, Adam n'avait pas reçu tous ces avantages pour lui seul et il devait les transmettre à tous ses descendants; mais quel changement un seul péché n'apporta-t-il point dans le monde? Adam mangea du fruit défendu, c'est un péché bien peu considérable en apparence, et il est maudit de Dieu. Dieu le dépouille de toutes ses prérogatives. Il s'était révolté contre Dieu, et tout se révolta contre lui. Son âme devint esclave de la concupiscence et d'un penchant funeste pour le mal. Son esprit fut couvert de ténèbres épaisses, son corps fut assujetti aux intempéries de l'air, aux misères de la vie, à toute sorte d'infirmités; chassé du paradis terrestre, il fut condamné à travailler la terre à la sueur de son front, et après neuf cents ans de pénitence il subit l'arrêt de mort qui avait été porté contre lui. Ce ne fut pas sur Adam seul que Dieu fit retomber la punition de sa désobéissance; il voulut que toute sa postérité fût enveloppée dans sa condamnation. Nous naissons tous coupables de ce premier péché et nous avons besoin de prendre une nouvelle naissance dans le sang de Jésus-Christ, pour nous purifier des souillures de la première. Mais quoique la tache du péché originel soit effacée, les peines dont Dieu le punit demeurent toujours. Nous naissons non-seulement sujets à l'ignorance, au penchant au mal, à une foule de passions qui nous tyrannisent, mais encore à une multitude innombrable de misères qui nous accompagnent depuis le berceau jusqu'au tombeau.

Qui pourrait calculer toutes les funestes suites de ce péché? et qui pourrait compter toutes les infirmités qui nous assiégent, toutes les maladies qui nous affligent, tous les maux auxquels nous sommes sujets? Qui pourrait compter toutes les calamités

qui nous arrivent, tous les chagrins qui nous abattent et qui nous rongent, toutes les disgrâces que nous éprouvons, toutes les amertumes dont la vie est abreuvée? Tout cela est la peine de ce premier péché. Sans ce péché la terre aurait été un séjour de délices, et elle a été changée en une vallée de larmes. Représentez-vous tous les fléaux du ciel, les foudres, les tempêtes, les grêles, les orages; tous les fléaux de la terre, la stérilité des campagnes, toutes les rigueurs de l'indigence, toutes les douleurs des maladies et de la mort, toute la pesanteur des chaînes, toute la noirceur des cachots, tous les supplices, toutes les tortures, toutes les cruautés que la fureur des tyrans a inventés ou pourra inventer dans la suite jusqu'à la consommation des siècles; rien de tout cela n'aurait été sans le péché originel. Allez encore plus loin et rassemblez dans votre esprit tous les malheurs, tous les fléaux, tous les crimes, tous les désordres, tous les scandales qui non-seulement désolent la terre aujourd'hui, mais qui l'ont désolée depuis son commencement et qui la désoleront jusqu'à son dernier âge, jusqu'à son dernier jour, jusqu'à sa dernière révolution. Tout cela est l'effet d'un seul péché; en sorte que nous pouvons nous écrier avec le Prophète, que la terre entière est remplie des traits de la justice du Seigneur : *Justitia plena est dextera tua.* (*Psal.* XLVII, 11.) Tout cela est l'effet d'un seul péché, et remarquez-le bien, d'un péché dont nous sommes coupables sans l'avoir commis, d'un péché qui ne nous est pas personnel.

La justice de Dieu, la haine qu'il porte au péché, peut-elle aller plus loin? Hommes, instruisez-vous et tremblez. Non, ce n'est pas encore là l'effet de toute la haine que Dieu porte au péché. Ces peines renferment en elles-même des vues de miséricorde sur le pécheur; ces peines sont médicinales. Ce n'est pas encore ainsi que Dieu punit irrévocablement le péché; c'est ainsi qu'il veut nous amener à en solliciter le pardon. O terrible vérité! c'est ainsi que Dieu pardonne le péché, comment le punit-il donc?

Descendons en esprit dans l'enfer, qui est le troisième théâtre sur lequel Dieu exerce sa justice, et parmi cette foule immense de réprouvés qui souffrent dans ce lieu de tourment, distinguons-en un qui y ait été précipité pour un seul péché mortel. Il n'en manque pas sans doute. Arrêtons nos regards sur cette victime infortunée de la justice divine. Considérons l'ardeur du feu qui le dévore, toute l'horreur de la prison qu'il habite, toute l'amertume du désespoir qui le consume, toute la violence des tourments qu'il endure sans relâche. Demandez-vous à vous-même ce qui l'a plongé dans cet abîme de maux et de calamités? c'est un seul péché mortel. Sans ce péché, il aurait été éternellement dans la société des anges et des esprits bienheureux; pour ce péché, il sera éternellement dans celle des démons et des réprouvés. Sans ce péché, il aurait été à jamais abreuvé d'un torrent de délices dans le ciel; pour ce péché, il sera en proie à des tourments sans bornes dans leur étendue ainsi que dans leur durée. Avant son péché, il était le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, abrégé de toutes les merveilles; Dieu se complaisait dans son âme comme dans son image, il l'avait ornée de ses dons, comblée de ses faveurs; il l'avait régénérée dans les eaux du baptême, confirmée du sceau de son esprit, nourrie de sa chair et de son sang adorables. Depuis son péché, Dieu n'a plus vu dans ce réprouvé qu'un ennemi qu'il ne cessera de poursuivre avec une justice inexorable. Les siècles passeront, et il n'y aura point de termes ni d'adoucissement à ses peines; ses larmes ne cesseront de couler, et elles n'éteindront jamais l'ardeur du feu qui le dévore. J'en jure par moi-même, dit le Seigneur, je n'aurai point pitié de lui, et ma colère le poursuivra sans relâche : *Non parcet oculus meus, nec miserebor.* (*Ezech.*, VII, 4.) Eh! qui est-ce qui punit ainsi ce réprouvé. Ah! mes frères, ou renonçons à notre foi, ou ne regardons le péché qu'avec horreur. Je ne dis pas que c'est un Dieu infiniment éclairé, qui ne saurait se tromper dans l'idée qu'il a conçue du péché, dans le jugement qu'il en porte; je ne dis pas que c'est un Dieu infiniment juste, qui ne saurait punir le péché au delà de ce qu'il mérite; mais je dis un Dieu sauveur, un Dieu rédempteur. Ah! mes frères, un Dieu qui meurt pour les hommes, qui réprouve ces mêmes hommes qu'il a aimés jusqu'à mourir pour eux; un Dieu qui versa son sang pour eux et qui fait couler éternellement leurs larmes; un Dieu qui souffre pour eux les plus cruels tourments, et qui les condamne à des supplices sans bornes! Pourrions-nous désormais envisager le péché de sang-froid; car que n'a-t-il pas enduré pour le salut des hommes? Transportons-nous pour le considérer sur le Calvaire, qui est le quatrième théâtre, où nous verrons éclater surtout l'extrême sévérité de Dieu, et toute la rigueur de sa justice, dans ce Jésus-Christ même, qui s'est donné pour servir de propitiation pour le péché dans son sang, pour faire éclater la justice de son Père : *Quem proposuit Deus propitiationem per fidem, in sanguine ipsius ad ostensionem justitiæ.* (*Rom.*, III, 25.)

Qu'est-ce qui s'offre à votre vue? c'est un Dieu attaché à une croix; mais pourquoi est-il ainsi attaché à un gibet infâme? Je vous répondrai avec Isaïe que c'est à cause du péché de son peuple : *Propter scelus populi mei percussi eum.* (*Isa.*, LIII, 8.)

Il était libre à Jésus-Christ de ne pas se charger du péché des hommes, mais dès qu'il s'en fut revêtu volontairement, dès lors la justice de Dieu ne vit plus en lui qu'une victime dévouée à ses coups. A une offense infinie, il ne fallait rien moins qu'une réparation infinie; en sorte que tout ce que ce divin Sauveur eut à souffrir dans le cours de sa passion, les opprobres, les crachats,

les railleries, les fouets, les épines et tous les tourments qu'il endura sur la croix, tout cela fut la peine du péché des hommes dont il s'était chargé, et il ne fallut pas moins que sa mort, et sa mort sur la croix pour l'expier, de manière qu'il n'était plus libre à Jésus-Christ de ne pas mourir.

Mais comme ce spectacle vous est devenu familier, et par là cesse de vous toucher, supposons qu'il vous soit présenté pour la première fois; portez les yeux sur cette sanglante effigie placée sur nos autels. Quel est celui, me demanderez-vous, qui est attaché à cette croix? — C'est, vous dirai je, le Fils de Dieu, égal à Dieu, Dieu lui-même, égal en toute chose à son Père, infini en grandeur, en gloire, en puissance en sagesse comme lui.—Quel est le supplice qu'il souffre? — C'est le supplice des plus infâmes scélérats. — Mais qui l'a attaché ainsi à cette croix? — C'est son Père, vous répondrai-je; ceux que vous voyez autour de cette croix, ne sont que les agents et les ministres de ce Père qui en fait l'unique objet de ses complaisances. C'est lui qui le retient là suspendu. C'est lui qui l'aime autant qu'il s'aime lui-même. C'est lui qui a été insensible à ses gémissements, à ses cris, à ses larmes, à sa prière, lorsqu'il le conjurait d'éloigner de lui ce calice. C'est le plus tendre de tous les pères, qui accorde à son Fils la grâce qu'il lui demande pour ses bourreaux, et qui la lui refuse à lui-même; qui le force à se plaindre du cruel abandonnement auquel il le livre : *Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XV, 34.) — Mais d'où vient donc en Dieu une pareille rigueur, une si étrange sévérité à l'égard de son Fils? — Ah! vous le voulez savoir? Ce Fils s'est revêtu des apparences du péché, de l'ombre seule du péché; car le péché n'a jamais eu de prise sur lui; c'est pour cela que son Père le poursuit avec une justice inexorable. Or, devez-vous vous dire, suis-je moins coupable que le Fils de Dieu, couvert seulement de l'ombre du péché? Puis-je attendre que Dieu aura pour moi des égards qu'il n'a pas eus dans son Fils? Puis-je m'appuyer encore sur sa bonté, tandis que je vois qu'il traite avec tant de sévérité son Fils unique, le tendre objet de ses complaisances? Dieu qui ne l'a pas épargné, m'épargnera-t-il davantage moi-même? *Qui proprio Filio suo non pepercit.* (*Rom.*, VIII, 32.) Si le bois vert est ainsi traité, à quoi doit s'attendre le bois sec? Si l'innocent est ainsi traité, que doit attendre le coupable, un coupable de tant de crimes... un coupable de tous les crimes?

(*A genoux.*) O Seigneur! voici une foule de pécheurs et de pécheresses prosternés devant vous, devant votre majesté infiniment sainte. Eh bien! mes chers frères, reconnaissez-vous devant Dieu que vous êtes des pécheurs, que vous avez tant de fois violé sa loi sainte, transgressé ses commandements? Ah! si vous craigniez de le confesser, que de témoins s'élèveraient contre vous? Les gens de votre maison, vos voisins, ceux que vous avez scandalisés, les complices de vos péchés, votre ange gardien, votre propre conscience; que de témoins qui s'élèveraient pour vous confondre, que de témoins qui vous accuseront, qui vous condamneront au jugement de Dieu : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus et veritas in nobis non est.* (I *Joan.*, I, 8.)

Reconnaissez-vous non-seulement que vous avez péché, mais encore que vos péchés sont grands, qu'ils sont énormes, qu'ils sont innombrables? Que vous êtes plus coupables que le premier ange qui n'avait commis qu'un péché de pensée, que vous avez commis les actions les plus détestables; que vous êtes plus coupables que nos premiers parents, qui ne désobéirent qu'une fois à Dieu en mangeant du fruit défendu, et que vous avez tant de fois sans raison, foulé aux pieds les lois de l'Eglise, et violé les abstinences qu'elle vous avait prescrites en mangeant des viandes défendues : que vous êtes encore plus coupables que ce réprouvé, sur lequel je vous ai montré la colère de Dieu, distillée à grands flots pour toute une éternité, et cela pour un seul péché mortel.

Ne voulez-vous pas cesser d'offenser Dieu? Aujourd'hui que vous connaissez ce que c'est que le péché, voulez-vous continuer à le commettre? Aujourd'hui que vous connaissez quelle est sa malice, l'injure qu'il fait à sa majesté, à sa sainteté infinie, l'ingratitude qu'il renferme, la haine que Dieu lui porte; voulez-vous y persévérer avec obstination; ne seriez-vous pas plus coupables, plus inexcusables de le commettre après avoir connu sa malice que vous ne l'étiez auparavant? Parce que Dieu est bon, voulez-vous continuer à être méchant? N'est-il pas temps de renoncer à vos désordres, à votre vie criminelle? N'est-il pas temps de cesser d'offenser Dieu, quand pour la plupart, vous allez cesser de vivre? de quitter le péché quand il est sur le point de vous quitter; quand vous avez un pied dans le tombeau et l'autre dans l'enfer? Ne voulez-vous pas vous présenter dans cette quinzaine, venir commencer à déposer vos péchés aux pieds du ministre de votre réconciliation avec Dieu?

Ah, maudit péché! comment me résoudrai-je à te commettre encore? comment pourrais-je ne pas te détester? C'est toi qui est la cause de toutes les misères que nous avons éprouvées et que nous éprouvons encore; c'est toi qui as enfanté et qui enfantes encore tous les maux de la terre, les horreurs de la guerre, les rigueurs de l'indigence, le dérangement des saisons; tu es la cause de tous les maux que nous souffrons dans cette vie et dans l'autre. C'est toi qui as creusé l'enfer; sans toi il n'y aurait point d'enfer ni de démons. C'est toi qui as attiré Jésus-Christ sur la terre, tu lui as causé une sueur d'eau et de sang dans le jardin des Olives; c'est toi qui l'as attaché à la croix.

Ah! Seigneur, inspirez à cet auditoire toute l'horreur que le péché mérite, une partie du moins de la haine que vous lui portez. S'ils comprennent bien l'injure que le péché vous fait, la malice et l'ingratitude qu'il renferme, ils seront plus soigneux à éviter de le commettre; ils prendront le moyen de réparer les désordres de leur vie criminelle; ils mêleront leurs larmes avec votre sang pour les expier; ils consacreront leur vie à pleurer des péchés pour lesquels vous êtes mort, et le dernier jour de leur vie sera celui de leur pénitence. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

SUR LA MORT DU PÉCHEUR.

Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives. (*Isa.*, l, 38.)

Mettez ordre à vos affaires, car vous ne vivrez plus et vous mourrez.

Différez à vous convertir, pécheurs endurcis et impénitents, continuez à résister à la voix de la grâce qui vous appelle depuis si longtemps, la mort arrivera tôt ou tard pour chacun de vous, peut-être plus tôt que vous ne pensez. Figurez-vous donc que vous touchez à ce moment fatal; représentez-vous étendus sur un lit de douleur, atteint d'une maladie mortelle; le ministre du Seigneur viendra vous dire, comme autrefois le prophète au roi Ezéchias: Mettez ordre aux affaires de votre maison, réglez surtout celles de votre conscience, vous n'avez que peu de temps à vivre pour en disposer : ***Dispone domui tuæ.*** Oui, disons-nous à cet homme, à cette femme qui ont vécu dans l'oubli de Dieu et de leur salut, il n'y a plus à différer, les portes de l'éternité vont s'ouvrir devant vous, profitez du moment présent, vous êtes sur le bord d'un abîme qui va vous engloutir pour toujours, sans espoir de retour: ***Dispone domui tuæ.*** Quelles pensées se présenteront alors à votre esprit, quelles réflexions viendront vous occuper? Trois circonstances contribueront à vous affliger à cette heure, le passé, le présent et l'avenir. Ce sera le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Le passé se présentera à vous, si la violence du mal et de la douleur vous laisse quelque intervalle pour réfléchir, et il vous affligera par le souvenir des grâces dont vous aurez abusé, et des péchés que vous aurez commis.

Durant la vie, la foi de la plupart des chrétiens est à demi éteinte. On croit, c'est-à-dire qu'on ne donne pas dans des erreurs jusqu'à être infidèles; mais on croit si faiblement qu'on mérite à peine de porter le nom de chrétien. Mais la foi se réveille à la mort; quoiqu'elle n'ait jeté que quelque faible étincelle durant la vie, son flambeau se rallume, tous les faux préjugés se dissipent, les plus fortes passions s'éteignent, les vérités les plus terribles de la religion paraissent dans tout leur éclat, et nous donnent la vue claire et distincte de tous nos devoirs et de nos prévarications.

Ce qui affligera le pécheur mourant, c'est la vue des grâces dont il aura abusé pendant la vie, il verra le néant de ce monde trompeur, il connaîtra pour quelle fin il était sur la terre, que Dieu seul devait être l'objet de son amour, l'affaire de son salut, sa principale occupation, et le ciel l'objet de tous ses vœux. Quel regret alors de ne s'être occupé que de ses affaires temporelles, de ses intérêts, de ses plaisirs, de n'avoir consacré son temps qu'à des bagatelles, à satisfaire ses passions, et de n'en avoir point donné à son affaire la plus importante, celle de son éternité. Je me suis tourmenté en vain pour des biens périssables, j'ai travaillé en vain pour un monde qui va me quitter, j'ai à peine goûté quelques moments de satisfaction, et voici que je meurs : ***Gustans, gustavi paululum mellis et ecce morior***, dit-il avec Jonathas. (**I *Reg.***, XIV, 43.) Vous verrez alors tous les moyens que vous aviez de vous sauver, et dont vous aurez abusé. Ces instructions chrétiennes que vous reçûtes dans votre jeunesse, les avis charitables qu'un confesseur vous donna en tant d'occasions et qui vous auraient été si salutaires si vous les aviez mis en pratique; tant de bonnes pensées, de saintes inspirations, d'exemples édifiants qu'il ne tenait qu'à vous d'imiter, que vous trouviez même au sein de votre propre famille, de tant de personnes vertueuses, au milieu même du siècle le plus corrompu, qui n'avaient pas un autre paradis à attendre ni d'autres devoirs à remplir pour le mériter. Vous vous rappellerez l'abus que vous aurez fait de toutes ces grâces. Ah! que n'ai-je vécu, vous direz-vous à vous-même, comme un tel ou une telle, que n'ai-je suivi leur exemple, que j'aurais aujourd'hui de consolation!

Oui, pécheurs, dit le prophète Ezéchiel, *vous vous souviendrez alors de toutes vos voies : « **Recordabimini viarum vestrarum.** »* (***Ezech.***, XX, 43.) Vous en apercevrez l'horreur, vous en reconnaîtrez le désordre et le déréglement : ***Displicabitis vobis in conspectu vestro in omnibus malitiis vestris, quas fecistis.*** (***Ibid.***) Elles répandront le trouble et l'amertume dans votre âme, et de quel œil envisagerez-vous alors cette indifférence dans laquelle vous avez vécu pour le service d'un Dieu qui ne vous avait créé que pour lui; ce mépris que vous aurez fait de ses saintes lois et de celles de l'Eglise, votre éloignement des sacrements, le peu de fruit que vous aurez retiré de sa sainte parole, cette indifférence que vous aurez montrée à la lire ou à l'écouter; l'abus de tant de moyens de salut qu'il vous avait offerts en tout temps et dans tant d'occasions, et dont il ne tenait qu'à vous de profiter; tant de bonnes œuvres que vous aviez l'occasion de pratiquer et que vous aurez omises; ce temps que vous aurez perdu ou mal employé?

Le temps, oui, le temps, vous êtes sur le point de le voir expirer pour toujours. Quel regret d'en avoir tant perdu dans les débauches ou l'inutilité, aux parures ou à des

parties de plaisir. Vous étiez dans une agitation continuelle pour les choses de la terre, et vous ne trouviez pas quelques instants pour les donner à la prière et à vos devoirs de religion.

Le tableau de la vie s'offrira alors à vos yeux comme un songe dont l'illusion se dissipe au réveil. Elle ne vous paraîtra que comme un point dans l'espace immense de l'éternité. Vous verrez du même coup d'œil les vicissitudes qui l'auront accompagnée, le mélange des biens et des maux qui en ont formé le tissu, l'inutilité des travaux qui l'auront consumée, votre aveuglement d'avoir recherché avec tant d'empressement ses biens fragiles et périssables au lieu de vous attacher au seul bien solide et véritable, la vanité de ses plaisirs. Ah! direz-vous alors, que ne puis-je en rappeler quelques instants, qu'ils me seraient bien nécessaires dans l'extrémité où je me trouve! Inutiles regrets, désirs superflus. *L'homme ne revient point sur l'espace qu'il a parcouru.* « *Non est reversio finis nostri.* » (*Sap.*, II, 5.)

Quel sujet d'affliction pour cette âme de voir que son dernier moment est arrivé sans qu'elle y ait pensé, et qu'il n'y a plus de temps pour elle. L'abus qu'elle a fait des grâces du Seigneur et le souvenir de ses péchés contribuent à l'affliger.

Les péchés ont une face bien différente lorsqu'on les commet de celles qu'ils présentent à la mort. Le premier visage n'a rien que d'agréable et de séduisant, on n'en sent pas la laideur, on n'en éprouve pas même souvent le remords; mais le second n'a rien que d'affligeant et de lugubre. C'est une coupe empoisonnée dont les bords sont parés de fleurs et qui renferme au dedans un poison mortel, dont l'amertune se fait surtout sentir à la mort. On se fait comme un jeu pendant la vie d'offenser Dieu; on avale l'iniquité comme l'eau, selon l'expression de l'Ecriture. Lorsqu'on est parvenu à un certain mépris de Dieu et de ses devoirs, les péchés mêmes les plus énormes, n'ont rien qui coûte à l'homme impie et endurci; il tombe d'abîme en abîme sans en apercevoir la profondeur. Mais que ses crimes se présenteront sous un aspect bien plus hideux à son esprit à l'heure de la mort! Nous en avons un exemple, dans les divines Ecritures, dans la personne d'Antiochus, qui s'était rendu coupable d'énormes forfaits, d'horribles profanations dans le lieu saint. Il n'est point dit que la conscience les lui eût reprochés pendant la vie, mais tous ses péchés se présentèrent en foule devant ses yeux lorsque la main du Seigneur l'eut frappé.

Antiochus venait à grandes journées pour se venger des Juifs et détruire Jérusalem avec son temple. Sur sa route le bras du Seigneur l'arrête. Les chevaux de son char furent effrayés, il fut renversé par terre avec une blessure mortelle. Bientôt ses chairs fourmillèrent d'une multitude de vers. Il répandait l'infection dans son camp et dans toute son armée. Il n'avait pas fait attention à ses crimes lorsqu'il les commettait; mais, voyant qu'il s'approchait de la mort et qu'il était sur le point de paraître au jugement de Dieu, il les rappela à sa mémoire. Toutes ses profanations, les cruautés qu'il avait exercées, ses impiétés se présentèrent à son esprit troublé pour le tourmenter. Il reconnait l'état déplorable où il est réduit. Hélas! s'écrie ce prince infortuné, dans quel état d'affliction me trouvé-je donc réduit? Eh quoi! s'écrient ses courtisans, ses ministres qui l'entourent; il n'y a qu'un moment que, plein d'un courage invincible, vous renversiez tout ce qui s'opposait à votre passage, vous ne craigniez rien du côté du ciel ni sur la terre, et maintenant vous tremblez? Qu'est donc devenue votre force, et votre courage? Ah! répond ce misérable, sur qui la main du Seigneur s'était appesantie: *Je me souviens de tout le mal que j'ai fait à Jérusalem* et dans son temple: « *Nunc reminiscor malorum quæ feci.* » (I *Mach.*, VI, 12.) Mes crimes, mes impiétés se présentent à moi avec un visage affreux que je ne puis supporter, et c'est la cause de ma rage et de mon désespoir. Ce malheureux prince reconnaît alors la main de Dieu qui le frappe, sa foi se réveille avec ses remords, il a recours à lui dans sa tribulation. Il est juste dit-il, qu'un faible mortel soit soumis à Dieu. Il lui adresse ses prières: Mon Dieu! je me repens de mes crimes, je veux les réparer autant qu'il sera en mon pouvoir. Je promets de restituer au delà de tout ce que j'ai pris et pillé, je ferai offrir à Jérusalem, à mes frais, des sacrifices à la gloire de votre nom. Mais que répond le Seigneur? *Ce misérable sollicitait un pardon, implorait une miséricorde qu'il ne devait pas obtenir.* « *Orabat hic scelestus Dominum a quo non esset misericordiam consecuturus.* » (II *Mach.* IX, 13.)

Il me semble de voir ce libertin qui se moquait de la piété et de ceux qui la pratiquent, qui plaisantait de la religion et se faisait une gloire de n'en avoir aucune; cette femme mondaine qui se raillait de la dévotion et la traitait de superstition et de faiblesse, qui regardait le vice comme une bagatelle; il me semble de les voir au lit de la mort plus encore tourmentés par les remords de la conscience que par la violence de la douleur qu'ils endurent. Eh! qu'avez-vous, mon cher frère, ma chère sœur; d'où vous vient cette agitation, ce trouble que vous faites paraître? — Ah! je me souviens à présent de mes péchés, qui ne permettent pas à mon esprit de se reposer. — Et qu'est-ce donc qui vous fait trembler? — Ce sont mes impiétés, mes profanations, mes sacriléges, les railleries que j'ai faites de la religion. Ce sont les péchés de ma jeunesse. Ces immodesties, ces libertés prises ou permises que je n'ai jamais osé accuser et que j'avais fait mes efforts pour me cacher à moi-même et pour oublier, que je traitais de faiblesses pardonnables. Tout cela se présente en ce moment à mon esprit pour l'affliger: *Nunc recordor malorum quæ feci.* — Mais on vous avait bien exhorté quelquefois à faire une confession générale ou extraordi-

naire? Votre confesseur vous avait bien demandé quelquefois si vous n'aviez rien omis en confession, par crainte, par honte, ou par une ignorance coupable et rien ne vous faisait de la peine? — Je n'y faisais pas attention, mais aujourd'hui je reconnais que ce sont des fautes énormes et que j'ai commis des sacriléges, mais je les confesserai. Antiochus les confessa aussi à la mort; mais que dit l'Ecriture? *Ce scélérat sollicitait en vain un pardon qu'il ne devait pas obtenir : « Orabat hic scelestus Dominum a quo non esset misericordiam consecuturus.»*

Lorsqu'un pécheur, touché de ses égarements, se propose d'y remédier et s'approche du tribunal de la pénitence, il recherche avec application ses péchés pour s'en confesser, et il a de la peine à se rappeler. Ils lui échappent alors et se dérobent à sa connaissance. Saint Jean Chrysostome nous en donne une belle raison. C'est, dit ce Père, que le pécheur cherche alors ses péchés pour s'en délivrer et les faire mourir; mais il n'en est pas de même à la mort; les péchés cherchent à leur tour le pécheur, pour le faire mourir et faire son supplice. Ses larcins, ses injustices, ses impudicités, ses débauches, se présentent en foule à son esprit. C'étaient comme des serpents endormis dans son sein avec lesquels il s'était familiarisé pendant la vie et qui ne lui faisaient aucun mal, parce qu'ils demeuraient ensevelis dans les replis de sa conscience, comme dans les ténèbres; mais lorsque l'aurore de l'éternité commence à luire sur ce pécheur, alors tous ces serpents s'éveillent et se jettent sur lui pour le dévorer. Sa conscience devient son accusatrice; les péchés qu'elle lui reproche sont les témoins qu'elle produit contre lui pour le faire condamner. Tu as commis cet adultère qui sera la cause de ta damnation. En ce moment elle lui crie : Adultère, impudique, voleur, faux témoin. — Ah! laisse-moi en repos, dira cet homme, cette femme! — Non, du repos, dira la conscience, tu n'en auras pas. Tu en as eu assez pendant la vie. Si je te faisais éprouver parfois l'aiguillon de mes remords, tu venais bientôt à bout de les calmer, de les étouffer. Les plus grands crimes, les injustices les plus criantes ne te coûtaient point à commettre, et après les avoir commises tu vivais tranquille, tu t'applaudissais même d'avoir péché. J'aurai mon tour comme tu as eu le tien. Il est temps que je reprenne mes droits, que je serve d'instrument à la justice divine. Je commence à te reprocher tes crimes pour te les reprocher éternellement. Il faut que la parole de Dieu s'accomplisse. Tu mourras et je ne mourrai point. Je te poursuivrai au jugement de Dieu et jusque dans l'éternité. *Le feu qui brûle les réprouvés ne s'éteint point, le ver qui les ronge ne meurt point : « Vermis eorum non moritur »* (*Marc.*, IX, 43.)

SECONDE PARTIE.

Ainsi le passé vous affligera par le souvenir des grâces dont vous aurez abusé et des péchés que vous aurez commis; mais le présent n'est pas moins accablant pour le pécheur mourant. Il se verra dans la plus cruelle désolation, abandonné de la terre et du ciel.

Du côté de la terre, c'est la perte de vos biens et de vos amis, de ceux que vous chérissez le plus qui vous affligera. Ces biens, auxquels vous aviez si fort attaché votre cœur, vous les verrez sur le point de vous échapper pour toujours. Vous aviez essuyé tant de travaux pour les acquérir ou les augmenter; vous aviez pris tant de soins pour les conserver, les réparer, il faudra les quitter tous dans un moment, il faut vous en détacher pour toujours; vous les laisserez à d'autres, à un héritier ordinairement ingrat et dissipateur, qui s'empressera à les recueillir; ils serviront à payer les frais de vos funérailles, après lesquelles on vous aura bientôt oublié, et dissipé, peut-être, le fruit de vos épargnes et de vos travaux.

Lorsque vous faisiez quelque perte considérable pendant la vie, vous y étiez si sensible : que sera-ce lorsqu'il faudra quitter tout et à la fois, rompre tous les liens qui vous attachaient au monde et à vous-même? Combien amère ne sera pas cette séparation, *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV, 32.) Séparation d'avec le monde. Le rôle que vous y avez joué va finir, vous ne figurerez plus sur la scène de ce monde. Séparation d'avec vous-même, de ce corps que vous avez tant flatté, tant idolâtré en vous livrant à tous vos désirs corrompus, à ces passions les plus criminelles : ah! que n'avez-vous appris à le mortifier; que n'avez-vous appris à renoncer à vous-même, à mourir tous les jours, comme saint Paul : *Quotidie morior* (II *Cor.*, XV, 31); à rompre chaque jour quelques-uns des liens qui vous attachaient au monde et à la vie. Ce corps va devenir la pâture des vers, va se réduire en pourriture.

Séparation d'avec vos proches, d'avec ceux que vous chérissez le plus sur la terre. Une tendre épouse qui vient de pleurer dans le secret et à l'écart, les yeux encore mouillés de larmes, des enfants consternés entoureront votre lit, et ils ne feront qu'ajouter à votre sensibilité par la leur.

Vos amis viendront vous visiter, ils s'apitoieront sur vos souffrances, ils s'efforceront de vous dérober le danger de votre état, mais bientôt leur zèle se ralentira; on se lassera de vous visiter et de vous servir : dès que le malade est plus mal, chacun se retire, il ne reste auprès du malade que les personnes nécessaires pour le servir. On lit sur le visage de chacun ce qu'on pense du malade. Cet homme, cette femme est bien mal, a-t-elle réglé ses affaires? Si quelqu'un a un peu plus de religion, il demande, a-t-elle reçu les sacrements? Il faut avertir son confesseur. Le ministre de Jésus-Christ arrive : Eh! bien, mon cher frère, ma chère sœur, il faut mettre ordre à votre conscience. Quelle nouvelle pour un homme qui n'a montré pendant sa vie que répugnance et éloignement pour les sacrements! Est-ce le

temps, je vous le demande, pour ce moribond, de mettre ordre à une conscience depuis si longtemps négligée et déréglée? Cette confession aura-t-elle les qualités qu'elle doit avoir? La violence du mal, l'abattement et le trouble de l'esprit, l'agitation où se trouve le malade, lui laisseront-ils assez de liberté pour examiner sa conscience, c'est-à-dire rechercher ses péchés avec application pour s'en confesser? Sera-t-elle capable, cette personne, de parcourir les commandements de Dieu et de l'Eglise, de connaître tous les péchés mortels qu'elle a commis, leur nombre et leurs circonstances nécessaires, celles qui les aggravent, ou en changent l'espèce? De rappeler les lieux où elle a été, les personnes qu'elle a fréquentées, les devoirs de son état, ses habitudes et ses dispositions, et cela de toute une vie? Il faudra que son confesseur l'interroge et se contente d'un oui ou d'un non, et, vu le danger imminent de la personne malade, il lui hasarde une absolution. Ah! béni soit Dieu, dira-t-on, elle a reçu ses sacrements; mais de quelle manière? Je ne juge personne, mais s'il faut autant de dispositions à la mort que pendant la vie, quel fondement peut-on faire sur une pareille confession? *Pœnitentiam damus*, dit Tertullien, *securitatem non damus*. Nous donnons la pénitence, mais nous ne répondons pas de sa validité. La pénitence d'un mourant, dit ailleurs saint Augustin, est une pénitence mourante, et on pourrait ajouter qu'elle est morte. Mais cet homme, cette femme avaient résolu de changer de vie, ils avaient manifesté l'intention de s'approcher au plus tôt du tribunal de la pénitence; cela vous rassure, et cela me fait trembler. Combien de damnés dans l'enfer qui avaient formé les meilleures résolutions et qui sont dans l'enfer pour ne les avoir pas exécutées!

Cependant l'état du malade empire, les faiblesses surviennent, qui sont les avant-coureurs de la mort qui s'approche, son visage pâlit et se défigure, la parole est entre-coupée : on a recours à l'extrême-onction. Le prêtre lui administre ce sacrement des mourants. Fermez les yeux, lui dit-il, pour recevoir l'application des mérites de Jésus-Christ; ah! plutôt fermez-les à votre maison, à vos enfants, à tout ce que vous possédez sur la terre; mais ce qu'il y a de plus terrible pour vous, fermez-les pour toujours aux beautés du ciel. Présentez vos oreilles, vous les avez tant de fois employées à écouter des propos dissolus et criminels, vous ne les ouvrirez plus que pour entendre les blasphèmes des damnés. Fermez la bouche, cette bouche que vous avez souillée par tant de paroles criminelles, de jurements horribles, vous ne l'ouvrirez plus qu'aux sanglots et aux cris du désespoir. Le prêtre, après avoir rempli les fonctions de son ministère, se retire et laisse le malade entre les mains de Dieu; mais quelles sont les dispositions de Dieu à son égard? Indifférence, colère.

Eh! certes, le pécheur ayant été indifférent envers Dieu pendant toute sa vie, n'est-il pas juste que Dieu soit indifférent envers lui à l'heure de sa mort, que le pécheur n'ayant vécu que pour l'outrager, il éprouve dans ses derniers moments les effets de sa colère? N'est-ce pas la menace qu'il lui fait dans les divines Ecritures. Je vous ai appelé et vous avez été sourd à ma voix, je vous ai cherché et vous m'avez fui, vous avez méprisé tous mes avertissements et mes semonces, mais je me rirai de vous à mon tour; vous m'invoquerez et je ne vous écouterai point, vous vous lèverez pour me chercher et vous ne me trouverez point, au jour de votre tribulation et de votre angoisse. *Despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis, ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo.* (*Prov.*, I, 26.)

Accablé par l'énormité et la multitude de ses crimes, le pécheur implore la miséricorde de Dieu; ayez pitié de moi, Seigneur! je me repens d'avoir péché. Mais est-ce un repentir sincère qui parte du fond du cœur? Ou plutôt n'est-ce point un repentir forcé et superficiel que lui arrache la crainte de la mort, et la vue des châtiments qu'il a mérités par ses péchés? Dieu saurait-il y avoir égard? Quelque grande que soit sa miséricorde, pourrait-il oublier les droits de sa justice? Le pécheur n'étant pas changé à l'égard de Dieu, changera-t-il à son égard? Quelques protestations que fassent à Dieu des pécheurs qui ont vieilli dans le crime; quelques signes extérieurs qu'ils donnent de repentir, ne les voit-on pas, lorsqu'ils reviennent en santé, reprendre le cours de leurs désordres? Change-t-on si facilement, si subitement d'inclinations, de dispositions et d'habitudes, se résout-on si facilement à aimer ce qu'on avait haï, et à haïr ce qu'on avait aimé? Il ne faudrait pas connaître le cœur humain pour le penser. Il faudrait un miracle de la grâce, et Dieu le ferait-il? Le fait-il dans l'économie ordinaire de la grâce? Le pécheur étant le même au fond de son cœur envers Dieu, Dieu sera le même envers lui; il se doit à lui-même, à sa gloire outragée de lui faire éprouver le poids de sa colère et de sa justice? *Ego quoque in interitu ridebo et subsannabo.* Dieu n'a envers le pécheur mourant qu'indifférence et rigueur.

Il arrivera alors ce qui arriva aux prêtres de Baal, quand ils invoquaient leur dieu pour faire tomber le feu du ciel sur leurs holocaustes. *Criez d'une voix plus forte*, leur disait le prophète Elie : *Clamate voce majori.* (III *Reg.*, XVIII, 27.) Votre Dieu ne vous entend pas, il faut qu'il soit endormi ou occupé dans quelque hôtellerie? C'est ainsi que le pécheur implorera en vain le secours de la miséricorde de Dieu : Dieu sera sourd à ses gémissements et à ses soupirs.

Ange gardien de ce pécheur, ange tutélaire de cette âme, assistez-la, secourez-la dans cette extrémité déplorable! — Je n'ai plus rien à faire pour elle, répond cet ange, ma mission est finie, mon ministère est accom-

pli, je la remets entre les mains de celui qui l'a formée. Il arrivera alors comme à Jérusalem peu de temps avant qu'elle fût prise. On entendit quelques jours auparavant comme la voix de plusieurs qui criaient dans la ville : Sortons d'ici, sortons d'ici : *Migremus hinc! migremus hinc!* laissons cette ville abominable en proie à ses ennemis; abandonnons-la avec son temple profané par tant d'abominations. C'étaient les anges tutélaires de cette ville criminelle qui se retiraient; c'est ainsi que les anges abandonneront cette âme en proie aux démons.

TROISIÈME PARTIE.

Quelque désolante que soit pour le pécheur mourant la perspective du passé et du présent, la vue de l'avenir sera bien plus désespérante. Quel spectacle lui présente en effet l'avenir? Un juge irrité qu'il n'a cessé d'offenser, qui va lui demander un compte rigoureux de tout ce qu'il a fait, dit, ou pensé depuis le premier usage de sa raison jusqu'à la fin de sa course, qui va peser toutes ses actions à la balance de son sanctuaire, un Dieu qui l'attend pour le juger avec une justice inexorable. *Qu'il sera terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant : « Horrendum est incidere in manus Dei viventis. »* (*Hebr.*, X, 31.) Et comment le pécheur ne serait-il pas saisi de frayeur à la mort dans la pensée de ce qui doit lui arriver, puisque les saints n'ont pas été exempts de frayeur lorsqu'il a fallu mourir? Saint Hilarion, ce fervent solitaire qui avait mené une vie angélique dans un corps mortel, se voyant prêt à la quitter, fut saisi d'une telle crainte au moment de sa mort, qu'il fut obligé de se rassurer lui-même et d'encourager son âme tremblante qui n'osait sortir de son corps. « *Egredere, anima mea, quid dubitas?* Eh! quoi, disait-il, tu crains, ô mon âme! il y a près de soixante et dix ans que tu sers Dieu, il y a quarante ans que tu fais pénitence dans ce désert, et tu crains la mort? » Quelle consolation, mes frères, que quarante années de pénitence! On pourra avoir bien des fautes à se reprocher, mais aussi quarante ans de pénitence sont capables d'effacer beaucoup de péchés. Que si saint Hilarion qui avait passé soixante et dix ans dans le service de Dieu, et quarante ans dans les austérités de la pénitence, ne pouvait s'empêcher de craindre la mort, que sera-ce d'un pécheur qui aura passé sa vie entière à offenser Dieu et n'aura point de pénitence à lui offrir?

C'est à ce moment que je me représente ce libertin qui affectait au dehors une si grande sécurité qu'il ne trouvait pas au dedans de lui-même; cet impie qui osait braver les menaces du Seigneur, ne croyait pas à ses châtiments, méprisait les vérités les plus terribles de la religion; je me le représente frémir à la vue de sa dissolution à l'approche de l'éternité. A mesure que son corps s'affaiblit et se dissout, l'âme semble prendre de nouvelles forces, les menaces du Seigneur dont il s'était moqué pendant sa vie le font trembler, le remplissent d'effroi: nous en avons un exemple frappant dans les divines Ecritures; c'est Balthazar, roi de Babylone: ce prince était assiégé dans la capitale de son empire, et pour montrer qu'il n'était pas intimidé par la présence d'une armée ennemie, il donna un festin magnifique aux grands de son empire avec lesquels il passa une partie de la nuit à boire et à manger. Lorsqu'il était dans le fort de la débauche et que les convives nageaient dans le vin, la joie et les divertissements, il paraît tout à coup une main qui trace sur la muraille son arrêt de mort. A cette vue ce prince vaillant paraît tout troublé, son visage change, une confusion de pensées différentes s'élève dans son esprit, il est saisi d'une telle frayeur que ses forces l'abandonnent, que ses genoux plient et s'entrechoquent, dit le texte sacré: *Collidebantur genua ejus.* (*Dan.*, V, 6.) Ainsi celui qui n'avait pas tremblé à l'approche d'une armée ennemie, tremble à l'aspect d'une main qui trace son arrêt de mort.

Figure sensible de la frayeur qu'éprouve un pécheur aux approches de la mort. Ah! qu'il juge bien différemment des choses de la terre et du ciel! son âme se trouble, elle est sur le point d'expirer sur ses lèvres en pensant au tribunal redoutable où il va être cité, à la vue de la majesté d'un Dieu qui va le juger, du compte terrible qu'il va lui demander, de l'arrêt qui va fixer sa destinée éternelle. Il voit le tombeau s'ouvrir devant lui pour recevoir son corps et l'enfer pour recevoir son âme. Mais sa dernière heure approche, on vient lui faire la recommandation de l'âme. Il faut mourir, mon cher frère, il faut faire à Dieu le sacrifice de votre vie; quelle nouvelle pour un homme qui était si attaché à la terre, qui n'avait jamais pensé à la mort! mais son agitation redouble lorsqu'il entend les prières de l'Eglise, ces prières si consolantes pour les justes et si désespérantes pour les pécheurs. *Proficiscere, anima Christiana, de hoc mundo. Proficiscere,* partez de ce monde: de ce monde que vous avez tant aimé, pour lequel vous avez tant travaillé inutilement, puisque vous allez tout quitter et que vous n'emporterez rien de ses biens, de ses plaisirs, de ses honneurs: *Anima Christiana,* âme chrétienne, quel titre auguste, ah! que n'en ai-je rempli les devoirs, honoré la profession par ma conduite, que n'ai-je vécu d'une manière conforme à ma foi, à la sainteté de ma vocation! que n'en ai je rempli les engagements que m'imposait un si beau nom! Au nom du Père qui vous a créé: *In nomine Dei Patris omnipotentis qui te creavit.* Il est vrai que Dieu m'a tiré du néant par sa toute-puissance, il m'a conservé, soutenu par sa bonté; mais quel usage ai je fait de mes facultés, à quoi ai-je employé la vie qu'il m'avait donnée? quel regret d'avoir tourné contre lui ses propres bienfaits! Au nom de Jésus Christ, Fils du Dieu vivant qui a souffert pour vous: *In nomine Jesu Christi, Filii Dei, qui pro te passus est.* Il est vrai que

Jésus-Christ m'a aimé jusqu'à mourir pour moi, et que je suis le prix de son sang; mais quel fruit ai-je retiré des mystères de sa vie et de sa mort? ai-je vécu pour celui qui était mort pour moi? n'ai-je pas rendu inutiles ses souffrances et sa mort? *In nomine Spiritus sancti qui in te effusus est.* Au nom du Saint-Esprit qui a été répandu sur vous avec tant d'abondance. Il est vrai que le Saint-Esprit a été répandu sur moi, que je l'ai reçu avec tous ses dons dans le baptême et la confirmation, mais ai-je profité de ses grâces? ne me suis-je pas rendu coupable par mes criminelles résistances à ses inspirations?

Sur ces entrefaites, la dernière heure sonne. L'arrêt de mort porté contre ce pécheur s'exécute au moment fixé par les décrets éternels, il rend son âme criminelle à son Créateur. C'est ainsi que s'accomplit l'oracle de l'Ecriture que la mort du pécheur est très-mauvaise et très-déplorable : *Mors peccatorum pessima.* (*Psal.* XXXIII, 22.) Voulons-nous ne pas en éprouver les horreurs, prévenons-la par une vie pénitente. Amen.

L'ENFANT PRODIGUE.

INSTRUCTION POUR LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

—

Cette parabole se vérifie dans cette cérémonie sainte et touchante qui a lieu en ce jour. Ce sont des enfants, qui vous avaient abandonné, ô Père tendre! ils avaient imité l'enfant prodigue dans ses égarements, ils sont retournés vers vous, et vous signalez, ô mon Dieu! vos grandes miséricordes à leur égard.

Le premier usage que fit l'enfant prodigue de sa raison fut d'abandonner la maison paternelle, de se séparer de son père pour aller dans un pays éloigné dissiper son bien en débauches. Voilà ce que vous avez fait, mes enfants. A peine aviez-vous atteint le premier usage de la raison, qu'au lieu de tourner votre cœur vers Dieu qui est votre créateur, de consacrer vos facultés à connaître Dieu qui est votre Père, à l'aimer et à lui obéir, vous l'avez prostitué aux créatures et au péché en vous livrant à vos mauvais penchants. Comme l'enfant prodigue vous méprisiez les avis et les sages remontrances d'un père et d'une mère, d'un maître, d'un pasteur, d'un confesseur, des gens de bien. Vous aviez horreur pour tout ce qui ressentait la contrainte, vous avez voulu vivre en liberté au gré de vos passions, de vos inclinations corrompues, de vos penchants déréglés. Vous viviez dans l'éloignement de Dieu et des gens de bien, vous n'aviez que répugnance pour la prière, l'instruction, les exercices de piété, les œuvres de religion; vous n'aviez du goût que pour la dissipation, les vanités du siècle, les divertissements du monde. Comme l'enfant prodigue de l'Evangile vous aviez tout dissipé, les biens de l'âme, la grâce de votre baptême, les dons du Saint-Esprit, dont votre âme avait été enrichie. Vous aviez perdu tout cela, l'amitié de votre Dieu, le droit à l'héritage céleste. Biens de l'âme et biens naturels.

Vous avez abusé de la vie en l'employant à offenser Dieu au lieu de le glorifier, vous souilliez vos yeux par de mauvais regards, vos oreilles et votre bouche par tant de mauvaises paroles, dites ou écoutées avec plaisir, de jurements et de mensonges, vous ne viviez que pour offenser votre Créateur. Que sont devenues ces heureuses inclinations que Dieu vous avait données pour la vertu, ces dispositions que vous aviez reçues pour le bien? Tout cela a été dissipé; vous avez tout prostitué, tout remplacé par les inclinations les plus perverses.

Quelle était votre misère? Ah! la misère qui régnait dans le pays où se trouvait le prodigue, et qui le réduisit à la plus affreuse extrémité, était-elle comparable à la vôtre? Il commença à manquer de tout après avoir dissipé tout son bien en débauches : *Cœpit egere.* (*Luc.*, XV, 14.)

Ah! quelle plus affreuse, quelle plus affreuse indigence, quelle plus honteuse pauvreté que celle où le péché réduit notre âme? Que reste-t-il à une âme qui a perdu son Dieu? qui a perdu sa grâce, son amitié par le péché? Ah! si vous l'aviez connue! nos premiers parents la connurent; mais ce ne fut qu'après leur péché, lorsqu'ils eurent mangé du fruit défendu, leurs yeux s'ouvrirent alors, nous dit l'Ecriture : *Aperti sunt oculi amborum.* (*Gen.*, III, 7.) Ils virent alors leur indigence et leur nudité, et leur visage rougit de confusion. Ils virent l'état déplorable auquel le péché les avait réduits, les prérogatives dont il les avait dépouillés pour l'âme et pour le corps; qu'ils avaient perdu cette innocence, cette justice originelle dans laquelle Dieu les avait créés; que leur corps était devenu sujet à la douleur, aux infirmités et à la mort, tandis que s'ils n'eussent pas péché, ils auraient été immortels. Telle est la misère et la nudité à laquelle le péché réduit ceux qui le commettent. *Vous croyez être riche,* dit l'ange de l'Apocalypse, en

s'adressant au pécheur, *et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, nu et misérable* : « *Nescis quia tu es miser et miserabilis et pauper et cæcus et nudus.* » (*Apoc.*, III, 17.)

Ah ! si nous pouvions bien connaître les misères que le péché entraîne après lui, les maux qu'il cause, le ravage qu'il fait dans l'âme, les biens dont il la prive, les châtiments auxquels il l'assujettit ! mais le péché aveugle, on est dans cet état un objet de pitié et de compassion aux yeux des anges, et un objet de risée pour les démons : *Nescis quia tu es cæcus.* (*Ibid.*)

Que fera le prodigue dans cet état ? Il va se louer à un homme du pays qui l'emploie au ministère le plus bas et le plus honteux, celui de garder les pourceaux. Un enfant issu d'une famille honnête qui tenait un rang distingué dans le monde, un enfant nourri délicatement, s'assujettira-t-il à cette bassesse ? mais la misère contraint à tout, sa conduite criminelle l'a d'ailleurs totalement dégradé. Il a perdu les sentiments que devait lui inspirer sa naissance et sa condition. Son état d'avilissement est si grand, qu'il désire de se rassasier de la nourriture de ces vils animaux et personne ne lui en donnait : *Et nemo illi dabat.* (*Luc.*, XV, 14.) Figure bien expressive de l'état du pécheur qui a abandonné Dieu pour se livrer à ses passions ignominieuses : il perd non-seulement les sentiments de religion, mais encore les sentiments naturels se dégradent et s'effacent dans son âme ; mauvais père, mauvais enfant, mauvais époux, il se met par ses passions au-dessus des brutes, il descend à la condition des animaux sans intelligence. Encore s'il faisait quelque réflexion sur la honte de son état comme le prodigue ; mais il n'en conçoit pas l'humiliation.

O mon Dieu ! nous abandonnerez-vous dans cet état d'opprobres, cesserez-vous d'être notre Père, n'aurez-vous pas compassion de cet enfant, avili, dégradé jusqu'à la condition des animaux immondes ? Oui, Dieu fera luire sur lui un rayon de sa grâce. A la première communion, à une retraite, au jubilé, Dieu jettera sur lui un de ses regards qui convertit saint Pierre. Que fait l'enfant prodigue ? Il rentre en lui-même, et dit : Combien de mercenaires abondent de tout dans la maison de mon père et je meurs ici de faim ! *Hic autem fame pereo.* (*Ibid.*, 17.)

Prævaricatores redite ad cor. (*Isai.*, XLVI, 8.) En s'éloignant de Dieu, on s'éloigne de soi-même ; pour retourner à Dieu on doit donc rentrer en soi au fond de son cœur. Le prodigue à cette pensée rentre en soi-même ; il compare l'état de la misère où il se trouve avec celui d'abondance dont jouissent les serviteurs à gage de son père. Ah ! pécheurs endurcis, si vous faisiez quelque réflexion sur vous-mêmes, si vous compariez l'état où vous vous trouvez avec celui des fidèles, si vous pensiez aux douceurs qu'on goûte au service de Dieu, et si vous les compariez aux remords qui agitent les pécheurs et aux amertumes qu'entraînent les passions ; car quel fruit avez-vous retiré jusqu'ici de ces passions criminelles auxquelles vous avez obéi ? *Quem fructum habuisti tunc in illis, in quibus nunc erubescitis ?* (*Rom.*, VI, 21.) Mais vous fermez les yeux à la lumière de la grâce qui pourrait vous éclairer sur les dangers et les horreurs de votre état ; si vous connaissiez le bonheur qu'on goûte dans la pratique de la vertu et les consolations qui l'accompagnent ; mais tout cela vous est caché. *Absconditi sunt ab oculis tuis.* (*Luc.*, XIX, 42.) La comparaison que fait l'enfant prodigue de sa misère avec le bonheur de ceux qui sont au service de son père n'est point stérile en lui, elle lui inspire une généreuse résolution de retourner vers lui. O heureuse résolution qui sera le principe de son bonheur ! il ne met point d'intervalle entre la concevoir et l'exécuter ; il ne diffère pas, il ne balance point comme tant de mauvais chrétiens, qui renvoient de temps à autre de s'occuper de leur salut, qui sont agités par les remords ou sollicités par les inspirations de la grâce, auxquelles ils résistent depuis si longtemps. La résolution que prend l'enfant prodigue est bien plus prompte et plus efficace : je me lèverai, dit-il, et j'irai vers mon père : *Surgam et ibo ad patrem.* (*Luc.*, XV, 18.) Et aussitôt il se met en chemin. Mais comment osera-t-il paraître et se présenter devant lui ? Saint Pierre Chrysologue répond : Il sait qu'il est toujours son père, un père n'est jamais aussi dur envers son enfant, qu'un enfant envers son père. Le prodigue sait que s'il a perdu par sa vie criminelle la qualité d'enfant, son père n'aura pas perdu la tendresse et l'amitié de père. Il sait qu'il trouvera en lui un puissant médiateur, qui est son cœur. Il s'entretient en route des expressions dont il se servira pour le toucher, je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je le désarmerai par ma douleur et mon repentir. Je le vois s'avancer vers lui ; mais son père le reconnaîtra-t-il ? Ses traits sont pâles et défigurés par les excès de la débauche ou par l'effet de la misère ; il n'est couvert que de quelques haillons qui pendent autour de lui en lambeaux. Il ne lui parle que d'une voix entrecoupée de sanglots. Pourra-t-il le reconnaître dans cet état de dépérissement et d'avilissement ? Ah ! plutôt, peut-il le méconnaître ? Son état vil et abject le lui rend plus cher, ses entrailles sont émues dès qu'il le reconnaît ; sa tendresse s'accroît avec la compassion qu'il lui inspire ; il oublie la caducité de son âge, il court au-devant de son fils ; il se jette à son cou, il l'embrasse : il l'arrose de ses larmes, il l'appelle son fils. Sa tendresse n'en reste pas là : il commande à ses serviteurs de lui apporter sa première robe, de lui mettre des souliers aux pieds, un anneau au doigt ; il fait égorger le veau gras et invite ses amis à un festin solennel pour se réjouir avec lui du retour de son fils.

Après avoir imité l'enfant prodigue dans ses égarements, mes chers enfants, j'ai la consolation et la douce confiance que vous l'avez imité aussi dans son retour ; comme

lui vous êtes revenus à Dieu, et vous avez éprouvé sa grande miséricorde.

Touchés d'une vive douleur vous avez dit comme lui : Je retournerai à mon Père, vers mon Dieu, vers mon créateur. Vous l'avez appelé du doux nom de *Père*, quoique vous ayez été des enfants ingrats jusqu'ici envers lui, des enfants rebelles. Vous vous êtes présentés devant lui avec confiance, première disposition d'un pécheur qui revient à Dieu : *Cum spe venire*, dit le saint concile de Trente. Vous avez fait l'aveu de vos fautes avec humilité, avec confusion, avec sincérité. J'ai péché contre le ciel et contre vous. Vous n'avez pas déguisé votre malice. Ce n'est point par faiblesse, par ignorance que j'ai péché, mais volontairement, avec connaissance, par ma faute, et le Seigneur vous a pardonné vos péchés, il a lavé les souillures de votre âme dans le tribunal de la pénitence. Votre âme est sortie de la piscine salutaire où coule le sang de Jésus-Christ, aussi blanche que les eaux du baptême. Vous avez été purifiés dans un second baptême qui est le sacrement de pénitence, mais baptême plus laborieux que le premier.

Ah ! Seigneur, que vos miséricordes sont grandes et incompréhensibles ! ces enfants vous avaient abondonné, ô mon Dieu ! qui êtes la source d'eau vive, pour courir après des eaux bourbeuses et empoisonnées. Ils vous avaient abandonné, vous qui êtes leur Père et leur créateur pour vivre au gré de leurs inclinations vicieuses, dans la dissipation et l'égarement. Ils avaient quitté votre service, vous qui êtes le meilleur de tous les maîtres, pour retomber encore et vivre sous l'esclavage honteux du démon ; mais à peine ont-ils témoigné le désir de revenir à vous, que vous êtes allé au-devant d'eux pour les retirer de la corruption du siècle présent. Vous nous avez dit à nous qui sommes les ministres de votre miséricorde : Qu'on dépouille ces enfants de leurs vieux habits, qu'on leur rende leur première robe qui est le symbole de l'innocence et de la candeur, qu'on leur mette un anneau au doigt en signe de l'alliance que je veux faire encore avec eux. Vous avez fait égorger le veau gras, vous voulez qu'ils se nourrissent de la chair de l'Agneau sans tache, immolé dès l'origine du monde. Vous leur avez préparé un festin délicieux ; *vos enfants sont rangés à votre table ; ils l'entourent comme de jeunes oliviers : « Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. »* (*Psal.* CXXVII, 3.) Vous voulez que vos anges célèbrent leur retour dans le ciel, et que l'Eglise triomphante s'unisse à l'Eglise militante par une commune allégresse.

Ah ! que de bonté de votre part, ô mon Dieu ! Ah ! mes enfants, après avoir éprouvé tant de tendresse de la part de votre Père céleste, comme l'enfant prodigue, n'imiterez-vous pas sa constance et sa fidélité ? Vit-on cet enfant quitter derechef la maison paternelle pour retourner à ses premiers égarements ? Quoi ! après avoir pris aujourd'hui votre Dieu pour votre partage, vous verrait-on retourner au parti du démon ? Et quels biens pouvez-vous en attendre, que gagneriez-vous à son service ? Ne trouverez-vous pas plus de bonheur à servir Dieu et à vous attacher uniquement à lui. Vanité des vanités, tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul. Ailleurs vous ne trouverez que misère, que honte, qu'un dur et honteux esclavage, comme l'enfant prodigue, qui ne trouva hors de la maison de son père qu'un service dur et honteux. Le joug du démon est un joug de fer, au lieu que le joug du Seigneur est un joug doux et agréable. Prenez sur vous mon joug, car mon joug est doux et agréable et mon fardeau est léger, et vous trouverez le repos et la consolation de vos âmes.

Heureuses les âmes qui vivent dans la maison de Dieu ; elles y sont dans l'abondance de tous les biens. Que de délices n'y goûtent-elles pas ? Elles y sont nourries de la prière, de la parole de Dieu, de la grâce, des sacrements, et les autres périssent de faim : *Hic autem fame pereo.* (*Luc.*, XV, 17.) Les autres sont dans le plus dur esclavage, qui est celui des passions, et celles-ci jouissent du bonheur de la gloire et de la liberté des enfants de Dieu. Ah ! attachez-vous donc pour toujours à ce bon Maître. Vous ne pouvez point vivre heureux sans Dieu et loin de Dieu. Le péché nous jette dans des routes égarées ; on se perd dans un pays lointain. Comme le prodigue, on court de crime en crime, on tombe d'abîme en abîme : *Ivit in regionem longinquam.* (*Ibid.*, 13.) Qui pourrait calculer les progrès qu'on fait dans le vice, la progression effrayante que fait la fureur des passions ? Il n'y a point de désordres dont un homme ne soit capable dès qu'il a abandonné Dieu et qu'il en est abandonné. Mais servir Dieu c'est régner : *Servire Deo regnare est.* Fuyez la compagnie des méchants, mes chers enfants, cherchez la société des serviteurs de Dieu, soyez vous-mêmes de véritables serviteurs de ce bon Maître. Dites-lui désormais comme le prodigue : Seigneur, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, je me suis rendu indigne tant de fois de cette auguste qualité ; mais traitez-moi comme l'un de vos serviteurs, heureux d'occuper la dernière place dans votre maison ! *Fac me quasi unum de mercenariis tuis.* (*Luc.*, XV, 19.) Traitez-moi comme l'un de ceux qui sont à vos gages, je n'ai que trop servi le démon, le monde, la vanité, mes passions. Ah ! il est temps que je change de maître, et je veux changer de maître pour toujours. Je me sèvrerai de tout pour vous, ô mon Dieu ! Je veux me détacher de tout pour vous suivre, et m'attacher uniquement à vous. En vous trouvant j'aurai tout trouvé, richesses, honneurs, plaisirs, abondance. Je trouverai tout en vous sur la terre, et vous serez ma grande récompense dans l'éternité. Amen.

—

EXHORTATION AUX ENFANTS

LORSQU'ILS SONT SUR LE POINT DE COMMUNIER.

AVANT LA SAINTE COMMUNION.

Voici, mes chers enfants, le moment que vous avez tant désiré qui est arrivé. Vous allez recevoir pour la première fois Jésus-Christ, la seconde personne de la très-sainte Trinité. Oui, ce que vous allez recevoir c'est Jésus-Christ; c'est ce même Jésus-Christ qui est assis dans le ciel à la droite de Dieu son Père. Vous ne le voyez pas; mais il est caché sous les espèces que vous allez prendre. C'est ce même Jésus-Christ qui est descendu du ciel pour votre salut, qui est né dans une crèche; ce même Jésus-Christ qui passa trente-trois ans sur la terre pour former son Eglise et prêcher les vérités du royaume des cieux. C'est ce même Jésus-Christ qui fut trahi par Judas, qui sua sang et eau, qui fut conduit d'Hérode chez Pilate, qui fut flagellé, mis à mort sur une croix. Vous regardez sans doute comme heureux, vous enviez le bonheur de ceux qui ont vu Jésus-Christ, qui le connurent, qui lui parlèrent. Vous enviez le bonheur des bergers qui vinrent lui faire visite dans l'étable de Bethléem, de ces rois qui vinrent de l'Orient pour lui offrir leurs présents, de la sainte Vierge qui le porta neuf mois dans son sein, de saint Joseph, des apôtres qui vécurent avec lui, conversèrent avec lui. Eh bien! vous aurez aujourd'hui le même bonheur, vous ne le voyez pas des yeux du corps, mais vous le voyez des yeux de la foi. Vous n'aurez pas seulement le bonheur de le voir, mais encore celui de le recevoir dans votre cœur. Faites un acte de foi sur cette vérité. Eh bien! vous croyez bien que c'est Jésus-Christ, la seconde personne de la sainte Trinité que vous allez recevoir. Oui. Mon Seigneur Jésus-Christ, je crois fermement, etc.

Vous me demanderez peut-être comment nous ne voyons pas Jésus-Christ dans la sainte hostie? d'où vient que Jésus-Christ y est caché? Oui, Jésus-Christ est caché sous ces espèces, Jésus-Christ se cache dans sa sainte hostie, et vous me demandez comment? Ah! il va vous le dire. C'est par amour pour vous que je me cache ici sous ces espèces, sous ces hosties. Je me cache ici pour ne pas vous éblouir par l'éclat de ma gloire, afin de vous rendre mon accès plus facile, afin de m'approcher de vous, et que vous vous approchiez de moi avec plus de confiance et avec moins de crainte. C'est pour ne pas vous effrayer que je voile ici et vous dérobe ma gloire. Eh! comment, mes chers enfants, oseriez-vous vous approcher de Jésus-Christ, et encore moins le recevoir, s'il paraissait ici avec la même majesté qu'il a dans le ciel? C'est par amour pour vous qu'il est caché dans ce sacrement, et c'est ici véritablement le sacrement de son amour puisqu'il s'y donne à nous tout entier et sans réserve, son corps, son sang, son âme et sa divinité. Vous me demanderez ici ce que Jésus-Christ demande de vous en retour de cet amour immense qu'il nous témoigne dans cet auguste mystère? Que demande Jésus-Christ de vous, mes chers enfants? Il ne demande qu'une chose : c'est que vous l'aimiez. Il demande votre cœur, votre amour. Il est content pourvu que vous l'aimiez; voilà la reconnaissance qu'il exige pour un pareil bienfait; il demande amour pour amour.

Lorsque Jésus-Christ voulut établir saint Pierre chef de son Eglise, il lui demanda s'il l'aimait : *Pierre, m'aimez-vous? Oui*, lui répondit cet apôtre, *vous savez, Seigneur, que je vous aime* (*Joan.*, XXI, 17); voilà ce que vous demande en ce moment Jésus-Christ par ma bouche : vous, mon fils, vous, ma fille, m'aimez-vous? *Petre, amas me?* On remarque que le Sauveur fit la même demande à saint Pierre par trois fois : Pierre, m'aimez-vous? Ah! Seigneur, répondit saint Pierre, vous savez que je vous aime. Saint Pierre fut surpris que Jésus-Christ lui fît la même demande jusqu'à trois fois; mais bientôt il comprit que comme il avait eu le malheur de renier son divin Maître le même nombre de fois, Jésus-Christ ne lui réitérait cette demande que pour lui faire expier son triple péché. Ah! mes enfants, si Jésus-Christ voulait vous faire expier ici tous les péchés de votre vie, combien de fois ne devrait-il pas vous demander si vous l'aimez? Combien de fois ne devriez-vous pas lui dire que vous l'aimez : *Domine, tu scis quia amo te.* Vous devriez le dire quarante fois, vous devriez le dire cent fois, vous devriez le dire mille fois. Vous devriez le dire tous les jours de votre vie; et encore quand vous le diriez tous les jours de votre vie, vous ne le diriez pas autant de fois que vous l'avez offensé. Mais, mon Dieu! si ces enfants ne vous ont pas aimé jusqu'ici, ils veulent commencer à vous aimer; ils veulent vous aimer toute leur vie; ils veulent vous aimer dans le temps et l'éternité.

Ainsi soit-il.

APRÈS LA COMMUNION.

Il y avait un grand saint qui avait désiré pendant toute sa vie de voir le Sauveur du monde. Ce saint avait toujours dit qu'il mourrait content s'il pouvait avoir ce bonheur; il s'appelait saint Siméon. Dieu lui fit la grâce qu'il demandait. Un jour un ange

vint l'avertir que le Sauveur était à la porte du temple et qu'il pouvait l'aller voir. Il fut l'y recevoir, et eut le bonheur de le porter entre ses bras et de l'entrer au temple de Jérusalem. Mes enfants, vous n'avez pas seulement le bonheur de le porter entre vos bras comme ce saint, mais encore celui de l'avoir dans votre cœur. Connaissez-vous toute la grandeur de ce bienfait, connaissez-vous bien tout le prix de votre bonheur ? Mais que ferons-nous, me direz-vous ici pour reconnaître un pareil bienfait ? comment remercierons-nous le Seigneur d'une telle grâce ? Non, mes chers enfants, vous n'êtes pas capables de l'en remercier dignement. Il faut intéresser ici le ciel et la terre, et toutes les créatures pour remercier le Seigneur. Oui, devez-vous dire, anges du ciel, saints du paradis, venez remercier avec moi le Seigneur de la grande faveur qu'il vient de me faire. Je ne puis pas le louer et le remercier dignement, mais je vous prie de le faire à ma place. C'est surtout votre saint patron, votre ange gardien, principalement la sainte Vierge, qui a eu le bonheur de porter Jésus-Christ dans son sein ; saint Joseph, qui a été son père nourricier, que vous devez prier de remercier pour vous le Seigneur. Mon saint patron, devez-vous dire, mon saint ange gardien, vous saint Joseph et vous surtout très-sainte Mère de Dieu, remerciez pour moi le Seigneur de la grâce qu'il vient de me faire et l'en louer éternellement.

Maintenant que vous possédez celui que vous aviez tant désiré, priez-le de conserver en vous la grâce qu'il vient de vous faire. Dites-lui : Seigneur, demeurez avec nous ; nous avons tant désiré de vous trouver ; faites que nous n'ayons pas le malheur de vous perdre. Demeurez avec nous par votre sainte grâce, et faites que nous demeurions avec vous par votre saint amour. Oui, Seigneur, nous voulons conserver toute notre vie la faveur précieuse que vous venez de nous faire ; faites, ô divin Jésus, que rien ne soit capable de nous séparer de vous : nous voulons vous être unis dans le temps, pour vous être unis dans l'éternité.

Maintenant, mes chers enfants, que vos parents ont prié Dieu pour vous, vous avez eu besoin de leurs prières, et ils vous les ont accordées ; il est juste que vous priiez pour eux et que vous leur rendiez ce qui leur est dû. Après avoir demandé pardon à Dieu, il faut le demander à tous ceux que vous avez offensés, et après vous être réconciliés avec Dieu, réconciliez-vous entre vous autres ; ceux surtout qui ont porté les autres à mal faire, qui les ont instruits dans le vice, leur ont donné des leçons de malice, qu'ils leur demandent pardon de tout le mal qu'il leur ont appris, ou donné occasion de faire. Vous pardonnez-vous mutuellement ? Oui. Après vous être pardonnés mutuellement, demandez pardon à vos parents de tous les sujets que vous leur avez donnés d'offenser Dieu, de tous les désagréments que vous leur avez donnés. *Tournez-vous vers vos parents.* Pères et mères, voici vos enfants, qui vous demandent pardon, leur pardonnez-vous ? Votre silence me suffit. Vous pouvez bien sans doute leur pardonner puisque Dieu leur pardonne, et que vous êtes peut-être la cause de tout le mal qu'ils ont fait envers Dieu et envers vous...... Ce n'est pas seulement à vos parents que vous devez demander pardon, c'est à vos voisins, à ceux de votre village et de votre paroisse. Il faut que la réconciliation soit parfaite. Demandez-leur pardon, du dommage que vous leur avez causé, des scandales que vous avez pu leur donner en général et en particulier. Dieu se contente de leur repentir, de leurs larmes ; soyez-en contents vous-mêmes.

Pères et mères, nous vous remettons à présent vos enfants. Vous nous les aviez présentés la première fois à la porte de l'église pour leur donner le baptême, et nous vous les avions rendus. Vous nous les avez encore envoyés dans cette circonstance, nous vous les remettons encore ; gardez-les jusqu'au jour du jugement. Ils viennent de recouvrer leur innocence dans ce second baptême laborieux, prenez soin de la leur conserver. Mais que fais-je ? entre quelles mains je remets ces nouvelles créatures ! entre les mains des meurtriers de leur âme. Oui, c'est vous qui les avez déjà une fois ravies à Jésus-Christ, qui était devenu leur partage dans le premier baptême, et vous les ravirez bientôt, peut-être, à Jésus-Christ qu'ils portent dans leur cœur. C'est vous qui avez perdu ces jeunes âmes, livrées tant de fois au démon, à Satan, auquel elles avaient renoncé dans leur baptême. C'est vous qui les avez perdues par vos mauvais exemples et qui les perdrez encore. Vous n'avez pas été des pères, mais des parricides à leur égard : *Patres sensimus parricidas*, dit saint Jean Chrysostome. C'est donc plutôt à vous à demander pardon à vos enfants. Ne voulez-vous pas changer de conduite, leur donner de bons exemples ? c'est le seul moyen de conserver Jésus-Christ dans leur cœur. Si cela n'est pas, mes chers enfants, fuyez la maison paternelle, la Providence prendra soin de vous, cette Providence qui nourrit les oiseaux de l'air et pare avec magnificence les lis des champs. Nous ne devons point alors être des ministres de paix, mais de guerre ; séparer, comme dit Jésus-Christ dans l'Evangile, le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, le frère d'avec la sœur, lorsque l'homme trouve ses ennemis dans sa propre maison. L'enfant prodigue était blâmable d'avoir quitté la maison paternelle, parce que sa vertu y était en sûreté ; vous serez louables d'avoir abandonné la vôtre, si vous n'y pouvez faire votre salut et y conserver la grâce de Dieu.

Enfin, mes chers enfants, nous avons prié pour vous, priez aussi pour nous. Priez Dieu surtout pour ce pécheur endurci, qui a entendu ces instructions sans faire un acte de contrition. Priez Dieu pour cette paroisse, que Dieu nous fasse la grâce de faire de bonnes pâques. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION POUR LE JEUDI SAINT.

—

AVANT LA SAINTE COMMUNION.

C'est aujourd'hui, mes très-chers frères, le jour de l'institution de la sacrée Eucharistie ou du sacrement adorable de nos autels. C'est le jour où dans la dernière cène que Jésus-Christ fit avec ses disciples, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, dit l'écrivain sacré, il les aima jusqu'à la fin : alors après avoir lavé les pieds à ses disciples en signe de la pureté qu'ils devaient apporter à ce sacrement céleste, après le souper, il prit du pain, le bénit et le rompit, et le distribua à ses apôtres en disant (*Matth.*, XXVI, 26; *Marc.*, XIV, 22; *Luc.*, XXII, 19); *Ceci est mon corps*, qui sera livré pour vous ; et prenant de même le calice, il le bénit et le leur distribua, en disant : *Ceci est mon sang*, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous, *buvez-en tous.* Nous sommes tous invités à la participation de sa chair et de son sang adorables. D'où vient que tous ne s'approchent pas, qu'il y en ait si peu qui s'approchent ? N'est-ce pas d'un côté un miracle d'amour de Jésus-Christ à notre égard, et un miracle d'ingratitude des chrétiens envers lui par leur indifférence ?

Je viens aujourd'hui tenir sa place à votre égard, quoique son indigne ministre; je vais vous donner ce même corps qui a été immolé pour vous sur l'arbre de la croix, ce même sang qu'il a répandu pour notre rédemption. Mais aurions-nous lieu de vous adresser les mêmes paroles de ce Dieu Sauveur qu'il adressa à ses apôtres dans cette circonstance ? *Vous êtes purs, mais non pas tous : « Mundi estis, sed non omnes. »* (*Joan.*, XIII, 10.) Y aurait-il quelqu'un parmi vous qui vînt se présenter à la table du Seigneur avec une conscience criminelle comme le perfide Judas, et le trahir comme cet apôtre infidèle par un lâche baiser? Dieu ne plaise, nous avons la douce confiance que vous vous approcherez avec une conscience pure. Malheur à celui qui s'en approcherait autrement ! Eh ! que gagnerait-il ? on pourrait dire de lui ce que Jésus-Christ disait de cet apôtre perfide : *Il vaudrait mieux qu'il ne fût jamais né.* (*Matth.*, XXVI, 24.)

Je fais ma pâque avec mes disciples, vous dit ce divin Sauveur : « Cum discipulis meis facio pascha. » (*Ibid.*, 18.) Etes-vous de véritables disciples du Sauveur? Ne le voulez-vous pas être ? ne voulez-vous pas vous attacher à suivre les maximes de ce bon Maître, ne voulez-vous pas être les imitateurs de sa vie, défendre sa cause contre les persécuteurs de son saint nom? Oui, Seigneur, devez-vous dire, *séparez ma cause de celle d'une nation qui n'est pas sainte* et qui est sans pitié et sans religion : « *Discerne causam meam de gente non sancta.* » (*Psal.* XLII, 1.) Délivrez-moi de l'homme injuste et trompeur. Promettez d'opposer vos bons exemples aux scandales du monde, votre piété au torrent de l'irréligion qui inonde la terre, votre vie sainte à ses dissolutions et à sa corruption.

Je fais ma pâque avec mes disciples, vous dit ce divin Sauveur; voulez-vous prendre Jésus-Christ pour votre partage comme il devient le vôtre, vous donner à lui comme il se donne à vous ? Voulez-vous encore balancer entre le parti de Jésus-Christ et celui du démon, entre le vice et la vertu? entre une vie chrétienne et une vie mondaine et toute terrestre? Ah! *si le Seigneur est votre Dieu*, vous dirai-je, comme le prophète Elie au peuple d'Israël, *pourquoi ne le suivez-vous pas? « Si Dominus est Deus, sequimini eum.* » (III *Reg.*, XVIII, 21.)

Les Israélites faisaient autrefois la pâque et immolaient l'agneau pascal. Mais c'est ici le véritable Agneau pascal qui va se donner à vous. La réalité succède à la figure. Voici l'Agneau de Dieu, vous dira le prêtre, qui ôte les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* L'agneau que les Israélites immolaient, devait être sans tache, et Jésus-Chrit est vraiment l'Agneau sans tache qui nous délivre de nos souillures. Ils devaient le manger en famille; le véritable Agneau de Dieu ne se mange que dans l'Eglise qui est la famille de Dieu. C'est là, dit saint Jérôme, que se chante ce cantique nouveau, que personne ne chante que dans le royaume de l'Eglise qui est le royaume du Père céleste : *Cantate canticum novum quod nemo potest cantare, nisi in regno Ecclesiæ, quod regnum Patris est.* (Hier., Ep. 150.) Ils devaient le manger debout, un bâton à la main et une chaussure aux pieds, comme pour marquer que nous ne sommes que des étrangers, des voyageurs sur la terre, que notre vie n'est qu'un véritable passage; car le mot pâque signifie *passage.* C'est pour nous montrer le détachement où nous devons vivre des choses de la terre et l'ardeur avec laquelle nous devons soupirer après les biens invisibles et éternels. Ils devaient le manger avec des laitues amères : *Cum lactucis agrestibus* (*Exod.*, XII, 8), pour nous marquer que nous devons avoir fait précéder la pénitence et les œuvres satisfactoires pour recevoir le véritable Agneau pascal. Ils devaient avoir une ceinture autour de leurs reins, figure de la chasteté et de la pureté que nous devons apporter à la sainte table. Ils devaient teindre de son sang les portes

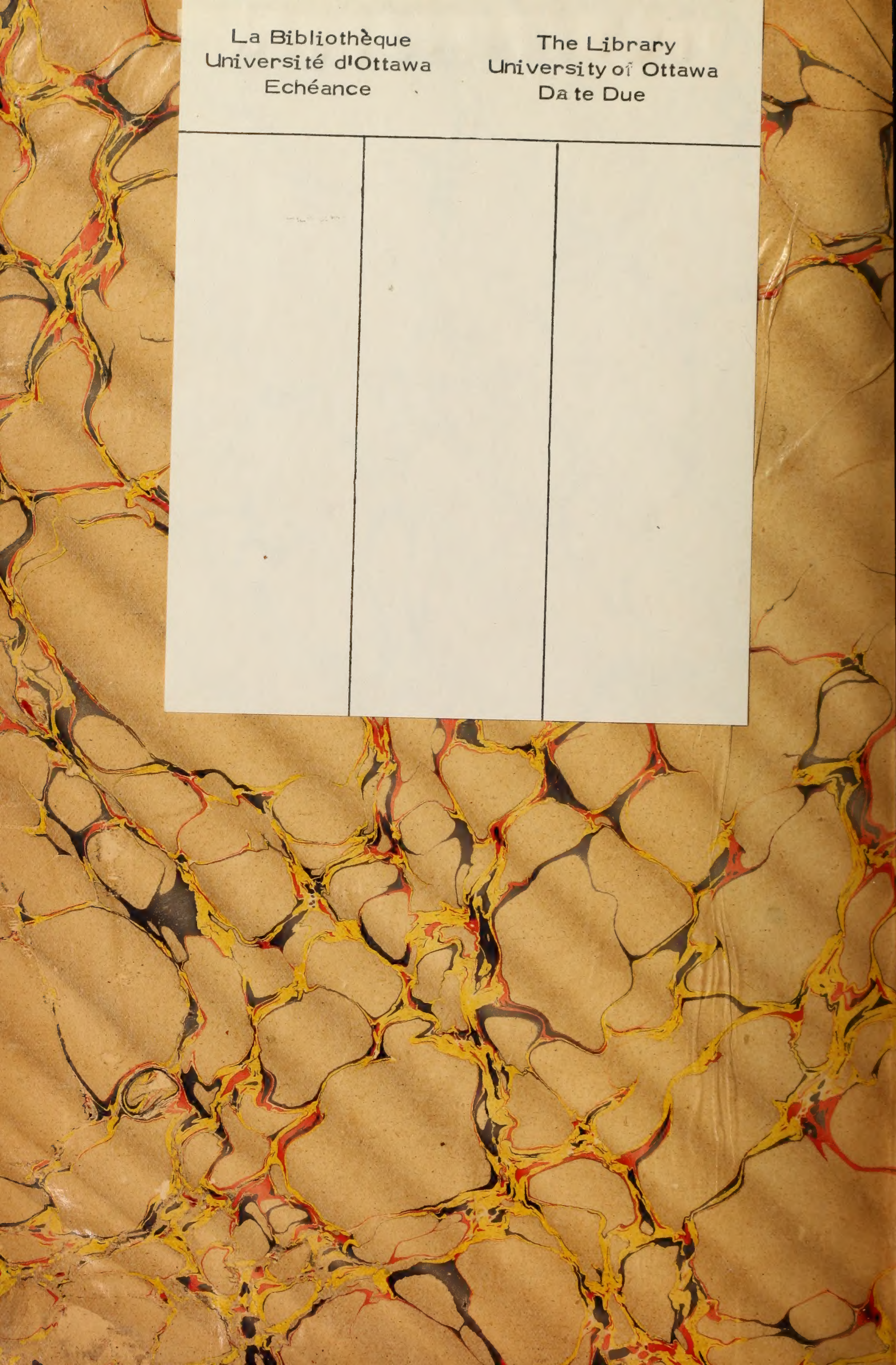
de leurs maisons pour être épargnées de l'ange exterminateur, ce qui nous marque que le sang de Jésus-Christ, la communion pascale, distingue ceux qui sont le véritable peuple de Dieu, d'avec ceux qui ne lui appartiennent pas; et que ceux qui ne seront pas marqués du sang de l'agneau, ne seront pas à couvert de la colère de Dieu au jour de la vengeance générale. Ils devaient le manger tout entier, la tête avec les pieds et les intestins : *Caput cum pedibus ejus, et intestinis vorabitis.* (*Exod.*, XII, 9.) Figure de Jésus-Christ qui se donne tout entier à nous, son corps, son sang, son âme et sa divinité, non-seulement ce qu'il a pris dans le temps dans le sein d'une Vierge, mais ce qu'il était de toute éternité dans le sein de son Père céleste. Ah! mes frères, quelle ne doit pas être notre reconnaissance envers lui? quel droit n'a-t-il pas à notre amour? quelle fidélité ne devez-vous pas montrer aux engagements si saints que vous contractez aujourd'hui avec lui? *Sicut ego vivo propter Patrem... qui manducat me et ipse vivet propter me.* « *Comme je vis par mon Père, ainsi celui qui se nourrit de moi, doit vivre par moi,* » vous dit-il. (*Joan.*, VI, 58.) Heureux si vous pouvez dire avec l'Apôtre après la sainte communion : *Ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.*, II, 20.) O heureuse union de l'âme avec Jésus-Christ! elle n'est pas sensible ici-bas, elle ne le sera que dans le ciel où les noces de l'Agneau seront célébrées pendant l'éternité; mais elle est des plus étroites et des plus réelles. Dieu veuille qu'elle soit aussi des plus constantes et des plus durables. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME SOIXANTE-DIX.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due

